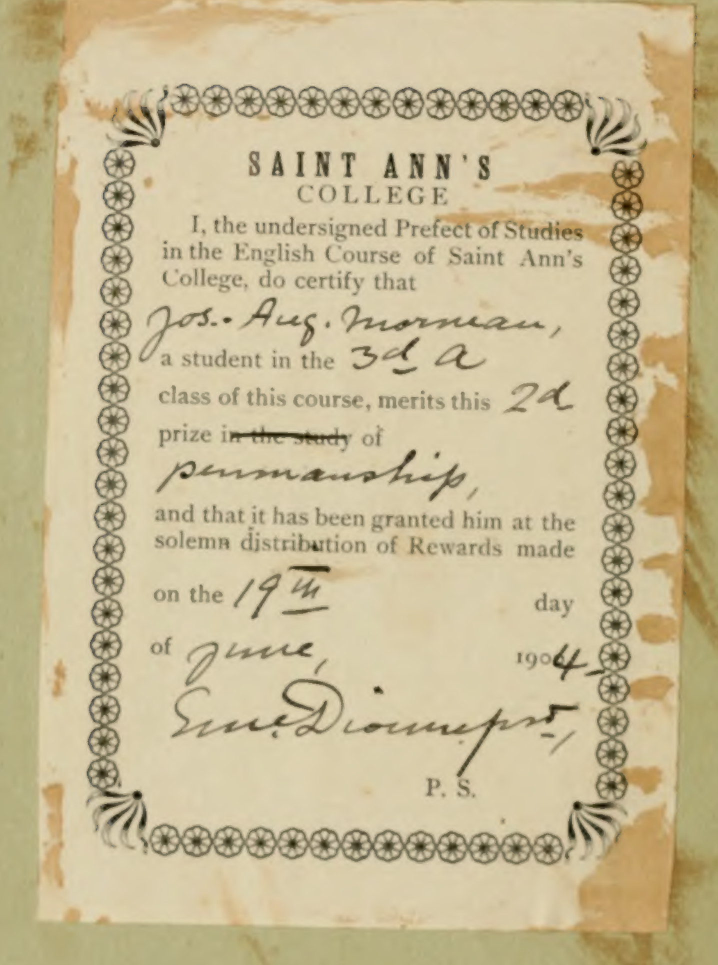
VIES DES SAINTS





SAINT ANN'S
COLLEGE

I, the undersigned Prefect of Studies in the English Course of Saint Ann's College, do certify that

Jos. Aug. Morneau,

a student in the *3d A*

class of this course, merits this *2d*

prize i~~n the study~~ of

penmanship,

and that it has been granted him at the solemn distribution of Rewards made

on the *19th* day

of *June,* 190*4*.

Ern. Dionne ptre,

P. S.



SAINT FULGENCE, ÉVÊQUE DE RUSPE, EN AFRIQUE

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 1er et le 19 janvier.



Saint Fulgence, revenant de l'exil, est reçu triomphalement à Carthage.

SON ORIGINE — SA PIÉTÉ FILIALE

Saint Fulgence était de la première noblesse de Carthage. Le sénateur Gordien, son aïeul, chassé avec les autres par Genséric, roi des Vandales, passa en Italie et y mourut. Deux de ses fils revinrent en Afrique dans l'espérance de recouvrer leur patrimoine. Mais ils ne purent demeurer à Carthage, où leur maison avait été abandonnée aux prêtres ariens, et ils allèrent s'établir à Télepta, dans la Byzacène. L'un d'eux, nommé Claude, épousa Marianne, femme très sage et très vertueuse, dont, en 468, il eut ce fils qu'il nomma Fulgence, et qui devait être une des gloires de l'Afrique en même temps qu'une des plus éclatantes lumières de l'Eglise.

Marianne, sa mère, devint veuve de bonne heure, et, dès lors, elle consacra sa vie à l'éducation chrétienne de son enfant. Elle-même se chargea de lui former le cœur, et pour la culture de son esprit, elle le confia à des maîtres habiles, qui lui enseignèrent le grec, le latin et les différentes

parties de la littérature. La rapidité de ses progrès fut étonnante : il acquit surtout une connaissance parfaite de la langue grecque, qui lui devint familière comme une langue maternelle.

Grâce à ces heureuses dispositions de son esprit et surtout aux sentiments d'affection filiale qui étaient dans son cœur, Fulgence commença de bonne heure à seconder sa mère dans la conduite de la famille et dans l'administration des affaires domestiques. Devenu grand, il fut nommé receveur général des impôts à Byzacène; mais à peine fut-il revêtu de cette haute fonction qu'il se dégoûta du monde et des honneurs terrestres.

SA VOCATION

L'esprit du Saint se tourna bientôt vers les choses spirituelles. Justement alarmé des dangers qu'il courait au milieu du monde, Fulgence fortifiait son âme par de pieuses lectures, par une prière continuelle, par des jeûnes rigoureux et par la visite fréquente des monastères. Un jour, il lut l'exposition de saint Augustin sur le psaume XXXVI, et cette lecture acheva de briser les liens qui l'attachaient au siècle, et lui inspira le désir d'embrasser la vie monastique.

Un évêque exilé pour la foi, nommé Fauste, avait fondé un monastère dans les environs. Fulgence alla lui ouvrir son cœur; mais le saint évêque, voyant en lui un jeune homme riche, noble et élevé dans le faste et la délicatesse, voulut d'abord mettre à l'épreuve sa résolution. « Allez, lui dit-il, allez premièrement apprendre à mener dans le monde une vie détachée des plaisirs. Est-il croyable qu'ayant été élevé dans la mollesse et dans les délices, vous puissiez tout à coup rompre avec vos habitudes et embrasser notre genre de vie, vous revêtir de nos habits grossiers et participer à nos veilles et à nos jeûnes? » Fulgence, les yeux baissés, répliqua modestement : « Celui qui m'a inspiré la volonté de le servir peut bien aussi me donner le courage nécessaire pour triompher de ma faiblesse. » Fauste, vaincu par de tels sentiments de confiance en Dieu, consentit à le recevoir.

Mais Marianne, sa mère, malgré sa foi et sa piété, fut fort troublée de la retraite de son fils. Elle vint au monastère, pleurant et se lamentant comme si la mort eût été sur le point de lui ravir son enfant. Dans l'ardeur de son angoisse, elle alla même jusqu'à injurier l'évêque Fauste et le sommer de lui rendre son fils. Fulgence, qui aimait tendrement sa mère, fut sensiblement touché de ses larmes, mais il demeura ferme, il refusa même de la voir et de lui parler. L'ascendant que l'amour divin avait pris dans son cœur le rendit supérieur aux mouvements de la nature qui ne doivent jamais contrebalancer l'obéissance due à la voix du ciel : aussi, après une telle probation, le saint évêque Fauste ne fit plus aucune difficulté pour l'admettre dans sa communauté.

SON NOVICIAT — SES VERTUS RELIGIEUSES

A peine Fulgence fut-il entré au noviciat qu'il y donna l'exemple de toutes les vertus et ne s'occupa plus désormais que des choses du ciel. Les pratiques de la pénitence la plus austère faisaient toutes ses délices. Il mangeait si peu que cela ne paraissait pas suffisant pour le soutenir, il s'interdit absolument l'usage du vin, de l'huile et de tout ce qui peut satisfaire le sens du goût; ses autres mortifications répondaient à son abstinence. Ses grandes austérités allèrent si loin qu'elles lui causèrent une maladie dangereuse. On pensait que la violence du mal l'obligerait de relâcher quelque chose de sa sévérité contre lui-même, mais il persista malgré tout dans sa première ferveur, disant à ceux qui s'en plaignaient : « Mes infirmités ne viennent pas de mes austérités, mais de la volonté de Dieu qui m'afflige pour me consoler et me mortifie pour me vivifier. D'ailleurs, ajoutait-il, la vie voluptueuse n'est-elle pas plus sujette aux maladies que la vie la plus pénitente? » Aussi notre Saint ne diminua en rien la rigueur de ses pénitences.

LA PERSÉCUTION

La persécution se ralluma plus violente que jamais sous le roi Gondamond. L'évêque Fauste fut contraint, à plusieurs reprises, de fuir dans la solitude; saint Fulgence lui-même dut se retirer dans un monastère voisin, dont l'abbé, nommé Félix, était son ami depuis de longues années. Celui-ci voulut céder à Fulgence le gouvernement du monastère et, malgré ses résistances, le Saint se vit obligé d'accepter la charge qu'on lui imposait. Toutefois, il ne se considérait que comme le coadjuteur de son ami, et tandis que Félix avait soin du temporel, lui-même veillait avec sollicitude sur le spirituel.

« Que ceux-là se pouvaient dire heureux, s'écrie un vieux chroniqueur (1), qui avaient Fulgence pour maître, et que ce monastère devait fleurir duquel Félix estait le dispensateur. » Puis, faisant allusion aux noms des deux amis, il ajoute : « Le bonheur et la clarté se meslaient dans leur entretien et dans leur vie, aussi bien que parmi leurs noms : l'un apprenait l'Escriture, l'autre s'occupait aux affaires de la maison..... c'estuy-ci travaillait pour nourrir l'âme, celui-là le corps, et tous deux n'agissaient que pour une mesme fin. Fulgence n'entreprenait rien sans Félix, ni Félix au desceu (à l'insu) de Fulgence : tous deux étaient maîtres, tous deux disciples et semblaient vivre avec une seule âme en deux corps. »

Sur ces entrefaites, la province fut envahie par les barbares, et les religieux, pour éviter leur fureur et se mettre à couvert de l'orage, se virent contraints de fuir dans les solitudes de l'Afrique du Nord. Ils arrivèrent ainsi en un lieu nommé Sicca-Vénéria, où la fertilité du sol et la charité des habitants les invitèrent à fixer leur course fugitive. Mais où la vertu ne trouve-t-elle pas des ennemis? Un prêtre de la secte arienne gouvernait dans le voisinage la paroisse de Gabardilla. Il était riche, barbare de nation, cruel et très animé contre les catholiques. Il prit saint Fulgence pour un évêque déguisé en moine, il craignit qu'il ne ramenât bientôt à la vraie foi tous les hérétiques des environs, et, en effet, le Saint travaillait de toutes ses forces à les convertir avec l'aide de son compagnon. Le prêtre arien fit arrêter les deux apôtres, et on les amena en sa présence.

Après les avoir accablés de mauvais traitements et déchiré leurs corps à coups de bâtons et de fouets, il leur fit raser la tête par dérision et jeta leurs vêtements en lambeaux hors de sa maison. Il les renvoya ainsi dépouillés de tout, mais heureux d'avoir été jugés dignes de confesser la foi de Jésus-Christ.

SA CLÉMENCE — SON VOYAGE A ROME

Le bruit des cruautés qu'on avait fait subir aux deux serviteurs de Dieu parvint à Carthage; les

(1) Le P. Saint-Martin (1641).

ariens eux-mêmes en furent indignés, et leur évêque, qui honorait et estimait Fulgence, était prêt à châtier son subalterne. Mais saint Fulgence ne voulut jamais lui porter ses plaintes, ni réclamer le châtiment du coupable hérétique, et il dit à ceux qui l'y excitaient : « Il n'est pas permis à un chrétien de chercher vengeance en ce monde. Dieu sait comment il doit défendre ses serviteurs, et plusieurs seraient scandalisés de voir un catholique et un moine demander justice à un évêque arien. »

Les deux amis, pour se soustraire désormais à la fureur des hérétiques, se retirèrent à Ididi, sur les frontières de la Mauritanie. Ils y continuèrent leur ministère apostolique, et bientôt une nouvelle communauté s'y réunit sous leur direction.

A la même époque, un autre coin de la terre africaine, l'Egypte, attirait tous les regards : on y avait vu des hommes, épris de solitude et avides de prière, y disputer aux bêtes du désert les anfractuosités des rochers et les cavernes des montagnes. Le parfum de leur sainteté, qu'ils avaient voulu ensevelir dans ces retraites silencieuses, s'était répandu malgré eux à travers le monde. Leurs maximes, recueillies par Cassien, faisaient les délices des âmes religieuses. Saint Fulgence les méditait avec enthousiasme et souhaitait vivre en la compagnie de ces saints. Il résolut d'aller les rejoindre. Il voyait dans ce projet un double profit pour son âme : la possibilité de fuir les dignités humaines et de se livrer à une abstinence plus rigoureuse. Il partit donc pour Carthage avec un seul religieux, nommé Rédemptus, et s'embarqua dans cette ville sur un vaisseau qui se rendait à Alexandrie. Le navire aborda en Sicile.

A Syracuse, les voyageurs reçurent l'hospitalité de l'évêque Eulalius, qui passait avec les moines tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de l'épiscopat. Le prélat n'eut pas de peine à découvrir le mérite de l'hôte que la Providence lui envoyait : « Vous avez raison de chercher la perfection, leur dit-il, mais il est impossible de plaire à Dieu sans la foi : le pays où vous allez est séparé de la communion de saint Pierre, et tous ces moines dont on admire l'abstinence ne communiqueront point avec vous. Retournez, mon fils, de peur de mettre votre foi en danger. Moi-même, dans ma jeunesse, avant que d'être évêque, j'ai eu le même dessein : mais cette raison m'en a détourné. »

Un saint évêque africain, nommé Rufinien, qui s'était aussi retiré en Sicile devant la persécution, donna à Fulgence le même conseil qu'Eulalius ; et, devant ces avis, le Saint renonça à son voyage d'Egypte et se détermina à rejoindre ses premiers compagnons, après avoir visité la ville de Rome et vénéré les tombeaux des saints apôtres.

C'était vers l'an 500. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, qui s'était emparé de l'Italie, venait d'entrer pour la première fois dans Rome.

Fulgence fut témoin des magnificences de sa cour. Comme il passait un jour par la place nommée *Palma aurea*, il aperçut le prince sur un trône superbement paré : Théodoric était entouré du Sénat et du cortège le plus brillant.

« Ah ! s'écrie Fulgence à la vue de ce spectacle, combien belle doit être la Jérusalem céleste, puisque tel est l'éclat de la Rome terrestre ! Et si dans ce siècle on accorde tant d'honneur à ceux qui aiment la vanité, quel honneur et quelle gloire ne sont-ils pas l'apanage des saints qui dans le ciel contemplent la Vérité ! »

RETOUR EN AFRIQUE — FULGENCE DEVIENT ÉVÊQUE DE RUSPE — SES VERTUS ÉPISCOPALES

Le lendemain, Fulgence s'embarquait pour l'Afrique, où son retour inespéré causa la plus douce joie à ses religieux qui se croyaient orphelins.

Pourtant l'amour de l'humilité le détermina à quitter le gouvernement des âmes, et il se retira dans un petit monastère situé sur le rivage de la Méditerranée : là il partageait son temps entre la lecture, la prière et l'exercice de la mortification ; il s'occupait encore à faire des nattes et des parasols de feuilles de palmier. Il y vivait, dit le vieux chroniqueur déjà cité, « aussi reclus qu'une perle dedans sa naque ».

Mais il ne goûta pas longtemps les douceurs de la solitude. On le découvrit, et l'évêque Fauste, qui était son supérieur, l'obligea de quitter sa retraite pour venir reprendre la direction de son monastère, et, dans l'espoir de l'attacher plus fortement à son diocèse, il lui conféra le sacerdoce.

Or, c'était le temps où l'arien Thrasimond empêchait d'ordonner des évêques catholiques. Les fidèles, résolus de pourvoir aux besoins des églises vacantes, n'eurent point égard à l'édit du prince. Ils choisirent de nombreux pasteurs parmi lesquels saint Fulgence fut choisi pour l'évêché de Ruspe, un des principaux de l'Afrique chrétienne. Ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à quitter sa cellule pour assumer sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat.

Le nouveau pontife avait quarante ans. Il conserva dans l'épiscopat les pratiques de la vie monastique, la même simplicité dans le vêtement, les mêmes austérités dans la pénitence. Il ne mangeait point de viande, mais se nourrissait de légumes, de racines et d'œufs, sans admettre le moindre assaisonnement, si ce n'est un peu d'huile quand la vieillesse l'exigea. Son affection pour les religieux le porta à faire bâtir un monastère auprès de sa cathédrale, sur un emplacement qui lui fut concédé par Posthumien, un des plus riches et des plus pieux chrétiens de la ville.

SON EXIL — IL CONFOND SON PERSÉCUTEUR

L'impie Thrasimond venait de porter un décret d'exil contre tous les évêques catholiques de la province d'Afrique. Plus de soixante prélats furent arrachés de leurs églises par la barbarie de ce prince et déportés dans l'île de Sardaigne. Saint Fulgence était au premier rang des confesseurs de la foi. Il prit avec lui les reliques de saint Augustin et s'embarqua sans autres richesses que la miséricorde de Dieu.

Durant le voyage et sur la terre d'exil, l'évêque de Ruspe fut la consolation et le soutien de ses frères dans l'épiscopat. Il était le moins ancien par l'ordination, et cependant tous le considéraient comme leur chef et déféraient à ses moindres avis. C'est qu'en effet il portait au front l'auréole de la sainteté, et la renommée de ses vertus était universelle. « C'est particulièrement à vous, écrivait le pape saint Symmaque, aux confesseurs de la foi, que s'adressent ces paroles de Notre-Seigneur : Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume..... Le combat fait voir qui sont les soldats du Christ crucifié, et c'est dans la bataille que l'on reconnaît celui qui mérite le triomphe. Ne perdez pas courage pour avoir été dépouillés par les impies des ornements de votre prélature. Surtout, pour vous former sur un beau modèle,

considérez ce saint prêtre qui est parmi vous, cette hostie vivante, digne d'autant d'auréoles du martyre qu'il soutient de combats : il se réjouit moins d'acquérir des dignités que de posséder les cœurs..... »

Fulgence ne pouvait se passer de vie religieuse. N'ayant pas assez de moines avec lui pour former une communauté, il leur adjoignit les ecclésiastiques qui partagaient son bannissement, et tous ensemble ils pratiquaient la vie commune à l'exemple des apôtres et selon l'esprit de saint Augustin.

Cependant le roi Thrasimond se félicitait de la mesure arbitraire qu'il avait prise contre les évêques : il espérait que les fidèles, privés de leurs pasteurs, seraient bientôt à la merci des ariens. Pour ruiner leur foi, il lança dans le public des objections contre la vraie doctrine de l'Eglise et mit les catholiques au défi de les réfuter. En face de ce danger, tous les regards se tournèrent vers saint Fulgence, le Docteur de l'Eglise d'Afrique.

On le désigna au roi comme un adversaire digne de lui, et le prince, se flattant d'une victoire plus éclatante parce qu'elle serait remportée sur un ennemi plus redoutable, fit venir le Saint à Carthage. L'évêque de Ruspe n'eut pas de peine à réduire à néant les arguments de Thrasimond : il composa sur ce sujet un livre que l'on croit être l'ouvrage intitulé : *Réponse aux dix objections*. Le roi lui-même ne put s'empêcher d'admirer la force et la solidité de ses raisonnements, et les catholiques se réjouirent de leur victoire.

Mais le prince n'était pas converti. Il revint à la charge et envoya au saint Docteur d'autres objections. Et, pour s'épargner la honte d'une nouvelle défaite, il avait donné l'ordre au porteur de les lire seulement à Fulgence sans lui donner le temps ni le moyen d'en prendre copie. Le rusé monarque en fut pour son expédient. L'évêque, aidé des lumières de l'Esprit-Saint, répondit sans retard par son magnifique ouvrage sur l'Incarnation, que nous avons encore sous le titre de : *Trois livres au roi Thrasimond*. C'est une réfutation ample et modeste de l'arianisme. Si elle ne convertit point le prince arien, la foi étant une grâce qui vient du ciel, elle lui ferma la bouche, et il n'osa plus se mesurer sur le terrain de la doctrine avec un tel adversaire.

NOUVEL EXIL EN SARDAIGNE

Thrasimond eût désiré retenir le Saint à Carthage. Mais les ariens vinrent lui dire : « Prince, cet homme rend votre zèle inutile, il a déjà perverti quelques-uns de nos évêques, et si vous n'y mettez ordre promptement, notre religion périra. » Le faible monarque céda devant ces remontrances, et un nouveau décret d'exil renvoya Fulgence en Sardaigne (520). Pour empêcher les manifestations du peuple, Thrasimond fit embarquer le Saint au milieu de la nuit. Mais une tempête s'éleva qui retint plusieurs jours le vaisseau dans le port, et presque toute la ville put venir contempler le saint exilé et communier de sa main. Fulgence voyant un religieux appelé Juliat, très affligé de son départ, lui dit prophétiquement : « Consolez-vous, car cette persécution ne sera pas de longue durée, et la mort de Thrasimond rendra bientôt la paix à l'Eglise. »

Saint Fulgence avait reçu de Dieu le don des miracles, mais son humilité s'en effrayait, et, quand on recommandait à ses prières des malades ou d'autres affligés, il avait coutume de dire : « Vous savez, Seigneur, ce qui convient au salut de nos âmes ; que votre volonté soit premièrement accomplie ! Les miracles, ajoutait-il, ne donnent pas la justice, mais la renommée, qui, sans la justice, ne sert qu'à notre condamnation. »

Son retour en Sardaigne causa une grande joie à ceux qu'il avait laissés dans cette île. Il avait amené avec lui quelques religieux. Avec la permission de Primasius, évêque de Cagliari, il les établit dans un site pittoresque hors des murs de cette ville, près d'une église dédiée à saint Saturnin, et cette communauté devint bientôt très florissante.

Pendant ce second exil, saint Fulgence écrivit plusieurs lettres pleines de doctrine. Des moines de Scythie le consultèrent sur divers points de dogme, et, pour leur répondre, le Saint publia un ouvrage remarquable sur la grâce et l'Incarnation.

Il terminait à peine ce travail quand arriva la fin de la persécution. Le roi Thrasimond était mort le 27 mai 523, après un règne de près de vingt-huit ans. Son successeur, Hildéric, se hâta de rendre aux catholiques leurs églises et de rappeler leurs évêques de l'exil.

RETOUR TRIOMPHAL — DERNIÈRES ANNÉES — MORT

Fulgence quitta donc l'île de Sardaigne. Quand le saint évêque aborda sur le rivage de Carthage, il fut accueilli par les acclamations et les cris de joie de tout un peuple qui se pressait pour le voir, baiser ses vêtements et recevoir de lui une parole de miséricorde et de bénédiction. On le conduisit en triomphe à l'église Saint-Agilée. L'affluence était si grande qu'on dut faire la haie pour l'empêcher d'être étouffé. Malgré la pluie qui tombait avec violence, tous voulurent l'accompagner : quelques personnes de qualité se dépouillèrent de leurs riches manteaux et en firent une sorte de pavillon pour le couvrir.

Saint Fulgence consacra ses dernières années à l'instruction de son troupeau et à la composition de plusieurs ouvrages contre les hérétiques et spécialement les Pélagiens.

Un an avant sa mort, il quitta de nouveau son monastère et son diocèse pour aller vivre sur un rocher de l'île de Circina; dans cette solitude, il se prépara, par un redoublement d'austérité et de prière, à sa dernière heure qu'il sentait approcher. Cependant, son peuple ne cessait de réclamer sa présence. Cédant à ses sollicitations, Fulgence revint à Ruspe, où il tomba malade. « Seigneur, s'écriait-il sur son lit de douleur, donnez-moi maintenant dans ce monde la patience et le pardon dans l'autre. » Sa maladie dura deux mois. Dieu lui en révéla le terme. Alors le saint fit rassembler autour de lui ses religieux, leur demanda pardon de sa sévérité, distribua ses biens aux pauvres et aux monastères et donna à tous une suprême bénédiction.

Il expira le 1er janvier 533, à l'âge de soixante-quinze ans, après vingt-cinq années d'épiscopat. L'Ordre de Saint-Augustin célèbre sa fête le 19 janvier sous le rite double-majeur.

SOURCES CONSULTÉES

SURIUS et BOLLANDUS, au 1er janvier.

P. SAINT-MARTIN, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — *Histoire de la vie du glorieux saint Augustin et de plusieurs SS., BB. et autres hommes illustres de son Ordre des Hermites*. Toulouse, 1641.

Imp. E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE

Fête le 2 janvier.



Saint Macaire et le voleur.

INNOCENCE DE SAINT MACAIRE

Saint Macaire naquit dans la Haute-Egypte, au commencement du IVe siècle. Le trait suivant nous prouve qu'il passa son enfance dans une grande pureté de cœur.

Menant paître des bœufs avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci volèrent des figues, et il en mangea une qu'ils avaient laissé tomber en fuyant. Il pleurait depuis avec une vive componction toutes les fois que cette pensée se représentait à sa mémoire, ce qui nous montre bien l'innocence de son âme, et qu'il n'avait point de faute plus considérable à se reprocher. Quand Macaire fut un peu plus âgé, il abandonna tout à fait le monde, pour se dérober à sa contagion, et servir Jésus-Christ avec plus de sûreté. Il voulut imiter les commencements de saint Antoine, dont l'éminente vertu faisait l'admiration de toute l'Egypte, et se retira dans une cellule, auprès d'un village, pour s'y exercer dans la pratique de la vie ascétique. Sa ferveur ardente le fit avancer en peu de temps dans la perfection monastique, on le considéra dès lors, non pas seulement comme un jeune homme qui donnait de grandes espérances pour l'avenir,

mais comme un religieux très expérimenté, et dont les essais dans le combat spirituel étaient presque les efforts des solitaires parfaits.

DÉTACHEMENT ADMIRABLE DE SAINT MACAIRE

Deux faits que nous allons rapporter pourront nous permettre de juger quel était son détachement, et combien sa vertu était agréable à Dieu, puisqu'il l'honora dès lors de ses faveurs les plus signalées. Rentrant un jour dans sa cellule, notre Saint trouva un homme qui en enlevait tous les objets et les mettait sur un chameau. Bien loin d'en témoigner le moindre chagrin, Macaire se présenta au voleur comme un étranger, et l'aida même à charger l'animal. Mais quand, ensuite, il voulut partir, son chameau refusa d'avancer; c'est alors que l'anachorète, entrant dans sa cellule, trouva une petite bêche que le voleur n'avait point vue, et la lui présenta en disant : « Voilà, mon frère, ce que votre animal attendait; » puis il donna un coup au chameau qui partit aussitôt. Le Saint, conduisant le voleur, se disait en lui-même avec beaucoup de tranquillité : « Nous n'avons rien apporté en ce monde et nous n'en saurions rien emporter. Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni. » Cependant, le chameau ne marcha pas longtemps; soudain il s'arrêta, et il fut impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le voleur l'eût déchargé, et eût rendu au Saint tout ce qu'il lui avait pris.

Une autre fois, une fille du village voisin de sa cellule l'accusa d'une faute dont elle ne voulait pas désigner le véritable auteur. Les parents de cette malheureuse se saisirent du Saint, lui pendirent au cou des pots de terre, des anses de cruches, et le menèrent dans tout le village, en l'accablant d'injures et en le frappant de la façon la plus inhumaine. Macaire ne disait rien, il consentit même à subir les conditions qu'on lui imposait, comme s'il avait été coupable; mais bientôt la malheureuse fille dut avouer son mensonge, et tous les habitants accoururent chez le Saint pour lui demander pardon.

MACAIRE SE RETIRE A SCÉTÉ

A l'âge de trente ans, saint Macaire se retira au désert de Scété, où il en vécut encore soixante dans les travaux de la mortification religieuse. Là, il s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur à tous les exercices de la vie monastique, qu'étant dans l'impétuosité de la jeunesse, il se sentait plus de force pour les soutenir. Sa grande réputation attirait déjà de nombreux solitaires dans son désert, et c'est alors qu'il résolut d'aller voir saint Antoine, pour lui demander de sages et salutaires conseils.

IL VISITE SAINT ANTOINE

Après quinze journées de marche, saint Macaire arriva sur la montagne où vivait le grand serviteur de Dieu. Celui-ci, l'entendant frapper à sa porte, l'ouvrit et lui demanda qui il était. « Je suis Macaire, répondit-il. » Aussitôt le saint vieillard, qui voulait éprouver sa vertu, referma sa porte et le laissa dehors. Macaire attendit, jusqu'à ce que saint Antoine, admirant sa patience, lui ouvrit de nouveau, l'embrassa avec amitié, et exerça envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

SES AUSTÉRITÉS

Sa règle ordinaire était de ne manger qu'une fois la semaine, et il voulait que ses disciples s'accoutumassent à une grande mortification. Un de ses frères, du nom d'Evagre, nous raconte que, se trouvant en sa compagnie, à l'heure de midi, il se sentit brûlé de la soif, et lui demanda la permission de boire de l'eau.

« Contentez-vous, mon fils, lui répondit-il, d'être à l'ombre, car à l'heure où nous sommes, il y a beaucoup de personnes qui voyagent, privées de ce soulagement. »

Ils s'entretinrent alors de la mortification, et le Saint, pour encourager son disciple, lui rapporta qu'il avait passé vingt ans sans manger, ni boire, ni dormir autant qu'il aurait voulu.

Notre Saint chérissait tellement la pénitence que deux solitaires, venus pour le visiter, ne trouvèrent dans sa cellule que de l'eau puante. Ils en furent si touchés, qu'ils s'offrirent à le mener à un village pour rétablir ses forces usées. « Je vous remercie, leur dit-il, de vos offres obligeantes, je vais pourvoir à mes besoins. »

SA MORTIFICATION

Quand arrivait le temps de la moisson, saint Macaire se louait comme les solitaires de Nitrie, et portait de Scété aux lieux habités, les corbeilles qu'il avait faites. Il se trouva un jour si abattu sous son fardeau que, ne pouvant plus faire un pas, et se trouvant encore éloigné du fleuve, il s'assit et s'adressa à Dieu, en lui disant avec une confiance filiale, comme un enfant à son père : « Seigneur, vous savez que je n'en puis plus. » Et aussitôt il se trouva sur les bords du Nil.

Quand on l'obligeait à prendre quelque soulagement, il cherchait à s'en dédommager par quelque autre genre de pénitence. Lorsqu'il mangeait avec les solitaires, et qu'on servait du vin, il buvait ce qui lui était présenté, mais passait ensuite autant de jours sans boire d'eau qu'il avait pris de gorgées de vin. D'ailleurs, son visage amaigri et exténué montrait assez quelle était la rigueur de son abstinence.

SAINT MACAIRE EST ÉLEVÉ AU SACERDOCE

Plus ce grand Saint affaiblissait son corps par ses austérités, plus aussi son esprit avait de vigueur et de force pour s'élever vers les choses d'en haut. Sans cesse ravi hors de lui-même, il s'entretenait plus souvent avec Dieu qu'il ne pensait à ce qui se passe sous le ciel.

Il avait quarante ans quand les pressantes instances de l'évêque le forcèrent à recevoir la dignité du sacerdoce; ce prélat ne voulait pas qu'une lampe si brillante demeurât cachée sous le boisseau, et il espérait se sanctifier lui-même en imposant les mains à un Saint. Pour mieux répondre à la sainteté de ce nouveau caractère dont son cœur était si pénétré, Macaire se dévoua à des austérités toutes nouvelles. C'est alors que Dieu lui donna l'esprit de prophétie, la grâce de guérir les malades, et le pouvoir de commander aux démons.

SA CONDUITE ENVERS SES RELIGIEUX

Il recommandait le silence aux solitaires, comme une des vertus les plus essentielles à leur état. En renvoyant un jour l'assemblée des Frères, après la célébration du Saint Sacrifice, il leur dit : « Fuyez, mes Frères.

— Mais où pouvons-nous fuir? lui demanda l'un d'entre eux. Y a-t-il quelque lieu plus reculé que ce désert? »

Alors, mettant son doigt sur sa bouche : « C'est là, dit-il, qu'il faut s'enfuir. » En même temps, il se retira dans sa cellule, ferma la porte, et demeura seul.

Pour les prémunir contre les ennuis de la solitude, et les porter à l'aimer tous les jours davantage, il leur citait un exemple qui tendait à leur montrer que le démon la redoutait extrêmement.

Une mère, disait-il, amena à ma cellule son enfant, possédé du démon. Quand cet enfant fut arrivé, il ne voulut pas rester. « Levez-vous, dit-il à sa mère, et partons d'ici.

— Mais je ne puis pas marcher, lui dit-elle.

— Eh bien, je vous porterai moi-même. »

C'est alors, ajouta le Saint, que j'admirai l'adresse malicieuse du démon, cherchant à chasser l'enfant d'un lieu qu'il abhorrait souverainement.

CONVERSION D'UN PRÊTRE IDOLATRE

Quand les solitaires allaient deux ou trois ensemble, ils avaient coutume de s'écarter un peu les uns des autres, pour s'empêcher de discourir vainement, ou pour mieux conserver la présence de Dieu. Un jour qu'il se rendait du désert de Scété à la montagne de Nitrie, son disciple qui l'accompagnait le devança d'un assez long espace de chemin, et rencontra un prêtre idolâtre. Son zèle, peu discret, le porta à lui crier : « Où cours-tu ainsi, démon? » Le païen, irrité de cette apostrophe, se jeta sur le solitaire et le battit si rudement qu'il le laissa à demi-mort. Bientôt après, il rencontra saint Macaire, qui lui dit avec douceur : « Bonjour, bonjour, je vois que vous prenez beaucoup de peine, et que vous devez être bien fatigué. » L'idolâtre, étonné de sa salutation, lui dit :

« Qu'avez-vous trouvé de bon en moi pour me saluer ainsi?

— Je l'ai fait, répondit le Saint, parce que j'ai vu que vous vous épuisiez de fatigue, sans prendre garde que cela ne vous servait de rien.

— Je comprends maintenant que vous êtes un homme de Dieu, ajouta l'idolâtre ; quant à ce méchant solitaire que je viens de rencontrer, il est loin d'être aussi vertueux que vous. Il s'est avisé de me lancer une injure, mais ce bâton lui a fait payer chèrement son insolence. » En ce moment, le cœur de l'idolâtre fut vivement touché de la grâce, il se jeta aux pieds du Saint qu'il embrassa en disant : « Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez fait moine. » Ils allèrent alors au lieu où gisait le disciple tout meurtri de coups et le portèrent à l'église de la montagne de Nitrie parce qu'il lui était impossible de marcher.

Le prêtre idolâtre y prit bientôt l'habit monastique, et, à son exemple, plusieurs païens embrassèrent la foi chrétienne.

SA SIMPLICITÉ

Macaire agissait envers les Frères avec tant de candeur et de simplicité que quelques personnes lui en firent des reproches dans une rencontre; mais il leur répondit : « J'ai demandé instamment cette grâce à Dieu pendant douze ans; pourquoi voudriez-vous m'y faire renoncer? »

Un jour, il obligea un jeune solitaire appelé Zacharie de lui dire le devoir d'un moine. Zacharie, étonné, s'écria : « Hélas! mon père vous me demandez cela à moi?

— Oui, mon fils, répondit-il, Dieu veut que je l'apprenne de vous. »

Alors le jeune solitaire lui dit : « Il paraît, mon Père, que celui-là est véritablement moine qui se fait violence en tout. »

SON POUVOIR SUR LES DÉMONS

Se trouvant un soir sur le chemin qui conduisait du lieu de sa retraite à la solitude où demeuraient les autres Frères, Macaire vit le démon sous la figure d'un homme, couvert d'un habit de lin, mais percé de trous, et dans chaque trou il aperçut une fiole. « Où vas-tu? lui demanda le Saint. — Réveiller les Frères, répondit le fantôme, et je leur porte ces potions différentes, afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une, je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise. »

Quand l'esprit malin fut de retour, Macaire le força à lui dire s'il avait séduit quelque solitaire.

« Tous vos moines sont intraitables, répondit-il, ils ne me témoignent que du mépris, il n'y en a pas un qui veuille m'écouter.

— Quoi ! dit le Saint, tu n'as donc pas un seul ami parmi mes Frères?

— Il y en a pourtant un, ajouta le démon, qui me croit, c'est Théopempte; quand il me voit, il tourne comme le vent. »

Saint Macaire se rendit aussitôt chez les solitaires, demanda Théopempte et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le Père commun des solitaires, et quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon Frère, comment êtes-vous?

— Fort bien, mon Père, grâce à vos prières, dit Théopempte.

— Mais vos pensées, ajouta le Saint, ne vous font-elles pas de peine? »

Théopempte, n'osant avouer la vérité, dit que non.

« Pour moi, répliqua Macaire, qui ai déjà passé tant d'années dans cette vie austère, je ne vous dissimulerai pas que je suis tourmenté par mes pensées. »

Encouragé par l'humble aveu du Saint, le religieux dit :

« Hélas! mon Père, il faut que je vous confesse que j'en ai aussi qui me causent bien de la peine. »

Quand enfin Théopempte eut manifesté l'état de son âme, Macaire l'instruisit de ce qu'il devait faire et retourna dans sa solitude.

A quelque temps de là, il vit de nouveau le démon, et lui demanda s'il comptait beaucoup d'amis parmi les Frères.

« Ils sont, répondit le malin esprit, tous plus durs et plus intraitables, mais ce qui est pis, c'est que celui qui m'obéissait auparavant est à présent tout changé. Je ne sais pourquoi, mais loin de m'écouter, il me déteste aujourd'hui plus que les autres. »

AUTRE PREUVE DE SON POUVOIR SUR LES DÉMONS

L'intrépidité de saint Macaire contre les esprits malins était admirable. Elle prouve la grandeur de sa foi et de sa confiance en Jésus-Christ, qui a triomphé de l'enfer et a lié par sa Passion le prince des ténèbres. Il vint une fois à Térénut, et se trouvant surpris par la nuit, il entra dans un sépulcre où reposaient plusieurs cadavres de païens. Le Saint en prit un pour lui servir de chevet pendant son sommeil, mais les démons, piqués de son audace, voulurent lui faire peur. L'un d'eux feignit d'appeler le mort qui servait d'oreiller à Macaire, et un autre répondit de façon à faire croire que le cadavre parlait lui-même. C'est alors que Macaire, bien loin de s'effrayer, donna de grands coups de poing à ce

corps en lui disant : « Lève-toi, si tu peux. » Les démons s'enfuirent aussitôt pleins de confusion et en jetant ce cri : « Tu as vaincu. »

HUMILITÉ DE SAINT MACAIRE

Ce grand Saint qui brillait au milieu des solitaires par ses dons surnaturels et son éminente vertu, était loin de rechercher les louanges des hommes. Il avait une idée si basse de lui-même qu'il se dérobait autant qu'il le pouvait aux regards de ses frères. C'est quand la compassion et la charité l'exigeaient ou que la gloire de Dieu y était intéressée qu'il employait le don des miracles. Il se regardait d'ailleurs comme le plus grand pécheur et vivait dans une sainte frayeur des jugements de Dieu.

EXEMPLE DE SON DON DE PROPHÉTIE

Saint Macaire vivait avec deux disciples : l'un demeurait dans une cellule séparée, l'autre, nommé Jean, restait auprès de lui pour le servir dans son grand âge, ou pour rendre les devoirs de l'hospitalité à ceux qui le venaient voir. Le Seigneur éclaira notre Saint sur les sentiments intérieurs de son compagnon et lui découvrit l'état de son âme. Inspiré par celui qui scrute le fond des cœurs, Macaire parla à son frère en ces termes : « Ecoutez-moi, Jean, mon frère, et recevez avec docilité l'avis que je veux vous donner, et qui vous sera d'une grande utilité, si vous en profitez. Vous êtes tenté, et c'est par le démon de l'avarice. Si vous recevez l'avertissement que je vous fais, vous accomplirez avec perfection l'œuvre de Dieu. Vous deviendrez célèbre et les jugements du Seigneur n'approcheront pas de vous; au contraire, si vous ne vous rendez pas à ma remontrance, vous finirez par tomber dans la maladie de Giezi, dont vous avez déjà contracté le péché. »

Le disciple Jean, au lieu de mettre à profit cet avertissement salutaire, s'enfonça de plus en plus dans son péché, et la prédiction du Saint s'accomplit à la lettre. Quinze ou vingt ans après la mort de Macaire, son disciple se trouvait si couvert de lèpre, que tout son corps tombait en pourriture.

COMMENT IL JUSTIFIE UN INNOCENT

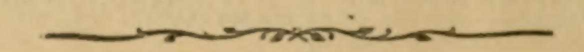
Un homme, accusé injustement d'un meurtre, s'enfuit dans la cellule de Macaire, mais ceux qui le poursuivaient y arrivèrent bientôt après, protestant au Saint que leur propre vie était en danger s'ils n'emmenaient point le coupable. L'accusé protestait de son innocence, et la protestation, fort vive de part et d'autre, ne finissait pas. Alors, le Saint leur demanda où le mort était enterré, et s'y rendit avec eux; là, il mit les genoux en terre, invoqua le nom de Jésus-Christ, et dit ensuite aux assistants : « Le Seigneur fera connaître si cet homme que vous accusez est coupable ou innocent. » Puis, s'adressant au mort : « Je te conjure par Jésus-Christ de déclarer si cet accusé est ton meurtrier. » La réponse ne se fit pas attendre; le mort dit aussitôt que cet homme ne lui avait pas ôté la vie.

Qu'on juge à ce récit quelle fut alors l'épouvante de tous ceux qui étaient présents à un si grand miracle !

PERSÉCUTION ET MORT DE SAINT MACAIRE

Tels étaient les effets de sa foi vive. Comme il la confirma par des prodiges, il eut aussi le bonheur de la défendre en souffrant courageusement la persécution. Il partagea avec Macaire d'Alexandrie la gloire d'être relégué dans une île déserte sur l'ordre de Luce, que les ariens avaient placé sur la chaire de saint Marc.

Enfin, cet homme si célèbre par ses miracles et qui ne l'était pas moins par ses héroïques vertus, rendit doucement son âme à Dieu pour aller jouir des récompenses éternelles.



Impr.-*Gérant* E. Petithenry 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE GENEVIÈVE

VIERGE ET PATRONNE DE PARIS

Fête le 3 janvier



Sainte Geneviève gardant ses brebis sur le penchant du mont Valérien. — A gauche, Paris et ses forteresses; au milieu, le mont Valérien; à droite, sainte Geneviève allant prier au tombeau de saint Denis; plus haut, le village de Nanterre et à droite, est figuré, surmonté d'une pyramide, le puits où la jeune Sainte puisa l'eau qui guérit les yeux de sa mère, devenue aveugle pour s'être opposée à la vocation de son enfant.

(Peinture sur bois d'un peintre inconnu, du XVIe siècle, dans l'église de Saint-Merry, à Paris.)

NAISSANCE ET PARENTS DE SAINTE GENEVIÈVE

Sainte Geneviève naquit à Nanterre, petit bourg situé à trois lieues de Paris, vers l'an 422, sous le règne de Clodion, second roi des Francs. La future capitale de la France faisait encore partie de l'empire romain, mais cet empire s'écroulait.

Son père, Sévère, et sa mère, Gérontia, étaient pauvres des richesses d'ici-bas, mais ils étaient, ce qui est bien préférable, pleins d'une grande piété et d'un grand amour pour la religion chrétienne qu'ils avaient embrassée, tandis que le paganisme infectait encore une grande partie de la Gaule. Au baptême, l'enfant reçut le nom gracieux de Genovefa (Geneviève), qui, en langue gauloise, signifie *fille du ciel*.

COMMENT DIEU MANIFESTA DE BONNE HEURE LA SAINTETÉ DE SA SERVANTE

A cette époque, une hérésie orgueilleuse, qui prétendait qu'on pouvait se sauver sans la grâce de Dieu, le *pélagianisme*, tant de fois terrassé par les docteurs de l'Eglise et par leur prince, saint Augustin, s'était réfugiée dans la Grande-Bretagne, d'où elle était sortie.

Le Souverain Pontife, toujours en éveil sur les maux qui peuvent ravager l'Eglise, prit aussitôt des moyens pour arrêter le fléau. Par son ordre, et à la prière des évêques des Gaules, saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, s'acheminèrent, le bâton de pèlerin à la main, vers la Grande-Bretagne.

Dieu, qui arrive toujours à ses fins, par les moyens qu'il lui plaît de choisir, allait se servir de l'intermédiaire de ces deux apôtres pour faire éclater la sainteté de l'humble Geneviève.

Etant arrivés vers le soir au village de Nanterre, ils résolurent d'y passer la nuit. A leur arrivée, ils furent entourés d'une foule nombreuse qui demandait leur bénédiction. Le bienheureux Germain, touché de cet empressement qui faisait ressembler leur voyage à une marche triomphale

monta sur un tertre dans le but d'adresser quelques paroles à cette foule pieuse.

En ce moment, ses regards, dirigés par l'Esprit-Saint, se portèrent sur une jeune fille d'une dizaine d'années, et, voyant sur son front l'éclat de la sainteté :

« Quelle est cette enfant? dit-il en s'adressant à la foule ; quels sont ses parents?

— C'est Genovefa, répondirent aussitôt mille voix. » Et fendant la multitude, Sévère et Gérontia se présentèrent devant le Saint.

« Béni soit le jour où cette enfant vous fut donnée, dit Germain ; sa naissance fut saluée par les anges; le Seigneur la réserve à de grandes choses. »

SAINTE GENEVIÈVE SE CONSACRE A DIEU POUR TOUJOURS ENTRE LES MAINS DE SAINT GERMAIN

Puis s'adressant à la jeune enfant :

« Dites-moi, ma fille, n'avez-vous pas la volonté de vous consacrer au Seigneur et de devenir son épouse?

— Père Saint, soyez béni, vous qui lisez dans mon cœur; tel est, en effet, mon désir, et j'ai souvent prié Dieu de l'exaucer.

— Ayez confiance, ma fille, demeurez ferme dans votre vocation, le Seigneur vous donnera force et courage. »

On chanta none et vêpres à l'église, et pendant tout le temps, le bienheureux Germain tint la main droite étendue sur la tête de Genovefa. Le lendemain, après l'office, le saint prélat appela l'enfant et lui dit :

« Vous souvenez-vous, ma fille, de la promesse que vous m'avez faite?

— Père saint, répondit-elle, je l'ai faite à Dieu et à vous, je ne l'oublierai jamais. »

Or, il se trouva à terre un *nummus* d'airain qui portait sur l'une de ses faces le signe sacré de la croix. Germain le ramassa et le présentant à l'enfant :

« Suspendez à votre cou ce signe sacré, ma fille, dit-il, et gardez-le en mémoire de moi, qu'il vous tienne lieu de tous les ornements du siècle. »

Puis, s'étant recommandé à ses prières, il la bénit et reprit sa route.

QUELLE FUT LA VIE DE SAINTE GENEVIÈVE JUSQU'A L'AGE DE QUATORZE ANS

Dès ce moment, elle résolut de s'arracher plus que jamais aux jeux et aux divertissements de son âge, et de devenir le modèle et l'édification de ses compagnes.

Geneviève était bergère, occupée chaque jour à garder le troupeau de son père, et c'était sa plus grande consolation; car, en présence de Jésus qu'elle avait choisi pour époux et de Marie, sa mère, en compagnie de son ange gardien, elle avait tout le loisir de penser aux choses du ciel, et son cœur était inondé d'une grande joie.

Le loup qui rôdait autour du troupeau, dit un auteur de sa vie, lui représentait ce loup infernal, qui ne cherche qu'à nous dévorer; le chien qui aboyait lui mettait en esprit la vigilance qu'il faut avoir sur soi-même, et les brebis lui prêchaient la modestie, la douceur et la simplicité, si bien que Nanterre lui était un enfer, et les champs un paradis.

PREMIER MIRACLE DE SAINTE GENEVIÈVE

Telle était la vie ordinaire de la jeune fille, et le temps que lui laissaient ses occupations, elle allait le passer en compagnie du Dieu qui vit prisonnier dans nos tabernacles.

Un jour de fête, elle allait se rendre à l'église, lorsque sa mère survint et le lui défendit absolument, lui ordonnant de se reposer et de garder la maison. Comme Geneviève rappelait la promesse qu'elle avait faite à saint Germain, de ne jamais manquer aux offices, sa mère, irritée, lui donna un soufflet: mais ce ne fut pas impunément, car au même instant elle devint aveugle.

Après avoir passé deux ans dans un si triste état, elle se ressouvint des étonnantes prédictions de saint Germain, et eut un moment de repentir mêlé d'une grande confiance en la vertu de sa fille; l'appelant alors :

« Mon enfant, lui dit-elle, hâte-toi, je t'en supplie, d'aller puiser de l'eau au puits voisin. »

Geneviève obéit et porta l'eau à sa mère.

« Et maintenant, dit celle-ci, fais le signe de la croix sur cette eau. »

L'enfant fit ce qu'on lui demandait. L'aveugle éleva les mains au ciel et pria. Puis, trois fois de suite, elle mouilla ses yeux avec l'eau, et elle recouvra la vue. Dès ce moment, toute liberté fut laissée à Geneviève de vaquer comme elle l'entendrait à ses exercices de piété.

ELLE PREND LE VOILE DES VIERGES ET VIENT DEMEURER A PARIS

Afin d'éloigner toute poursuite de mariage elle résolut, étant âgée de quatorze ans, de prendre le voile des vierges. Elle le reçut des mains de l'évêque de Paris, avec deux compagnes plus âgées qu'elle.

Les trois postulantes furent rangées selon leur âge; mais le pontife, inspiré de Dieu, fit intervertir l'ordre, et plaçant Geneviève la première :

« Il est juste, dit-il, qu'elle précède les autres car sa consécration a déjà été enregistrée au ciel. »

Ainsi se réalisèrent les paroles du bienheureux Germain. Geneviève revint à Nanterre et continua d'assister ses parents dans tous leurs besoins. A leur mort, elle quitta Nanterre, et vint habiter Paris, bien résolue de mener désormais une vie entièrement consacrée à Dieu et à son service.

ELLE EST RAVIE EN EXTASE — JÉSUS-CHRIST LUI APPARAIT SUR LE CALVAIRE

Elle arrivait à peine chez sa marraine, lorsque Dieu, voulant lui montrer combien ce sacrifice d'elle-même lui était agréable, lui envoya une paralysie douloureuse qui lui ôta l'usage de tous ses membres. Car Dieu, dit sainte Thérèse, est de ceux qui payent les grands services qu'on leur rend par des mortifications; et ce payement est bien le meilleur, puisqu'il fait acquérir l'amour de Dieu.

Elle fut tenue pour morte durant les trois jours que dura la crise. Pendant ce temps, son âme contemplait au ciel la joie des bienheureux, et en enfer les tourments des damnés. Elle fut aussi transportée en esprit sur le Calvaire, où Jésus-Christ lui apparut attaché à la Croix qu'il grava dans le fond de son cœur, en des traits qui ne s'effacèrent jamais. Il lui permit de puiser dans le trésor de ses grâces et lui accorda particulièrement le discernement des esprits. Plus d'une fois, en effet, il lui arriva de prouver aux pécheurs que rien n'était caché pour elle dans les replis de leur âme, comme elle le fit à une fille de Bourges, qui, après son vœu de virginité, s'était laissé violer.

Geneviève la prit à part et lui ayant marqué le lieu, le jour et l'heure de son offense, la fit pleurer sur son crime et revenir à Dieu.

GRANDES AUSTÉRITÉS DE GENEVIÈVE

La sainte soupirait après l'heureux moment, où, délivrée des liens du corps, son âme s'envolerait vers Dieu; si bien qu'elle ne pouvait regarder le ciel sans verser des torrents de larmes. Ne pouvant pas se séparer ici-bas de son corps, elle l'opprimait du moins par les veilles, les disciplines, les oraisons et les pèlerinages. Ainsi son âme montait plus libre vers son Créateur.

A partir de cette époque et jusqu'à l'âge de cinquante ans, elle ne mangea que le dimanche et le jeudi. Sa nourriture se composait d'un peu de pain d'orge et de quelques légumes cuits depuis quinze jours.

Jamais, même dans ses maladies, elle ne voulut manger de la viande. Elle prenait un singulier plaisir aux actions humbles, viles et mortifiantes, comme à balayer la maison, à filer, et à servir ses compagnes.

Vers cette même époque, Dieu, voulant purifier davantage son âme par la souffrance, lui envoya une lèpre qui couvrit tout son corps. Tout le monde l'abandonna, mais elle resta inébranlable dans sa confiance et dans son amour envers le divin Médecin des âmes. Il ne tarda pas, en effet, à la guérir de toutes ses infirmités, et l'évêque la nomma supérieure des vierges et des veuves de Paris qui étaient en grand nombre. Elle s'acquitta si dignement de sa charge, que plusieurs de ses compagnes parvinrent, par ses bons avis, à un détachement parfait de toutes choses et à une très grande sainteté.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE EN L'HONNEUR DE SAINT DENYS — DIVERS MIRACLES

La vierge parisienne avait une grande dévotion pour l'illustre apôtre de Paris, saint Denys; elle allait souvent en pèlerinage à son tombeau et voulut y faire bâtir une église. Les prêtres auxquels elle s'adressa lui représentèrent l'impossibilité d'une telle entreprise, faute de matériaux. Geneviève ne se rebuta pas, elle persévéra dans la prière.

Une fois, le vin manqua aux ouvriers ; Geneviève s'étant mise en prière, Jésus-Christ renouvela en sa faveur le miracle de Cana ; elle changea l'eau en vin, et le tonneau qui le contenait fut suffisant pour toute l'année.

Ce fut dans cette église qu'elle délivra douze possédés.

Les prières de la Sainte et de ses compagnes étaient un supplice pour les démons, aussi s'efforçaient-ils de les tourmenter de toutes les manières. Un soir qu'elles se rendaient à l'église pour y réciter matines, le diable éteignit leur flambeau et elles furent plongées dans l'obscurité. Mais sainte Geneviève le ralluma, et le diable s'épuisa en vains efforts pour l'éteindre. Ce cierge fut gardé comme une précieuse relique et servit à rendre la santé aux infirmes.

La Sainte passait des journées et des semaines entières dans une étroite solitude, pour s'y livrer uniquement à l'oraison et à la pénitence. Depuis la fête des Rois jusqu'au Jeudi-Saint, elle demeurait enfermée dans sa chambre, s'adonnant à toutes sortes d'austérités, sans nul autre entretien que celui de Jésus-Christ et des esprits bienheureux.

Dieu lui accordait alors de nouvelles lumières et de nouvelles grâces pour elle-même et pour les autres. On lui apporta un jour un enfant mort d'une chute. La Sainte l'enveloppa dans sa robe, se mit en prières auprès de lui, et l'enfant revint à la vie. Une autre fois, une femme ayant eu la curiosité de regarder par une fente ce que Geneviève faisait dans sa chambre, fut frappée d'aveuglement. La Sainte prit pitié de la pauvre malheureuse, et lui ouvrit les yeux par la vertu du signe de la croix.

GENEVIÈVE CALOMNIÉE

Le diable, furieux du bien qu'elle accomplissait, cherchait tous les moyens de lui nuire. Poussées par ses instigations secrètes, des personnes, plus remplies d'orgueil que de jugement, se mirent à répéter à qui voulait l'entendre que Geneviève n'était qu'une hypocrite, et que, sous des dehors austères, elle cachait les crimes les plus affreux. Ces bruits, semés avec tout l'artifice de l'esprit malin, trouvèrent de nombreux échos ; les gens de bien finirent par avoir la vierge de Nanterre en mauvaise estime.

Tel était l'état des esprits lorsque saint Germain passa une seconde fois par la cité des Parisiens. Quand il demanda ce qu'était devenue la jeune bergère de Nanterre, le peuple lui répondit : « C'est une démoniaque ! » Le Bienheureux se fit indiquer la demeure de la vierge et, après avoir salué Geneviève, comme s'il eût salué un ange, il dit au peuple : « Voyez cette humble cellule, son sol est détrempé par les larmes d'une vierge chère à Dieu, et qui sera un jour l'instrument de votre salut à tous. »

SAINTE GENEVIÈVE SAUVE LA VILLE DE PARIS

Attila, surnommé le *fléau de Dieu*, après avoir écrasé la moitié de l'Europe, franchit le Rhin, à la tête d'une armée formidable de six ou sept cent mille barbares. L'Occident crut que le monde touchait à sa fin. Le torrent dévastateur ne laissait rien debout sur son passage : les campagnes étaient ravagées, les villes pillées, saccagées et brûlées, les églises renversées, le clergé et le peuple massacrés. Déjà Reims avait été la proie des barbares, quand on apprit qu'ils marchaient sur Paris.

La terreur fut à son comble dans la ville. Les plus riches bourgeois se hâtaient d'entasser sur des charrettes ce qu'ils avaient de plus précieux, tous voulaient s'enfuir et aller chercher un refuge dans d'autres villes. Mais sainte Geneviève, animée de l'esprit de Dieu, s'efforça de les rassurer et de les retenir : « Si vous voulez faire pénitence de vos péchés et apaiser la justice du ciel, leur disait-elle, vous serez plus en sûreté ici que dans les villes où vous voulez courir. Les ennemis ne viendront même pas vous assiéger. »

Quelques personnes, persuadées par ses discours, commencèrent à se réunir à elle, afin de passer les jours et les nuits en prière dans l'église. Mais la plupart la traitèrent de sorcière : par ses rêveries stupides, elle empêchait, disait-on, ses concitoyens de sauver leur vie, et allait tout livrer aux barbares et à la ruine. La populace ameutée parlait déjà de massacrer la Sainte, quand arriva l'archidiacre de saint Germain d'Auxerre, portant à Geneviève du *pain bénit* que l'évêque mourant lui avait envoyé en gage de bénédiction. Au nom de saint Germain, l'archidiacre apaisa le peuple, Geneviève fut acclamée, et les Parisiens restèrent dans leur ville.

Bientôt ils apprirent qu'Attila, changeant de route, avait été battu à Orléans et à Châlons-sur-Marne.

Paris n'avait même pas vu l'ennemi : mais sans Geneviève, qui sait si cette ville, désertée, ruinée et peut-être abandonnée pour toujours, ne serait pas aujourd'hui une île marécageuse, au lieu d'être une des plus belles capitales de l'univers.

FAMINE — PATRIOTISME ET CHARITÉ DE GENEVIÈVE

Cinq ou six mois après la défaite d'Attila Mérovée, roi des Francs, vint assiéger Paris, encore au pouvoir des Romains. Le siège durait déjà depuis quatre ans quand Mérovée s'en rendit maître. Cette guerre causa dans Paris une grande famine. Sainte Geneviève se dévoua une fois de plus pour ces hommes qui l'appelaient jadis sorcière et démoniaque. Elle équipa onze grands vaisseaux, et, se dirigeant vers la Champagne, elle recueillait de ville en ville le grain que lui procurait la charité des habitants. Elle payait par des miracles et des guérisons prodigieuses.

A son retour, deux démons, qui infestaient un point de la rivière et y renversaient beaucoup de bateaux, voulurent faire périr ceux de Geneviève. Mais ce fut en vain, et la Sainte leur commanda, au nom de Dieu, de quitter ce lieu pour jamais.

Revenue à Paris, elle se mit à cuire elle-même le pain, et à le distribuer aux pauvres. Dieu, touché de tant de charité, le multiplia plusieurs fois entre ses mains.

Saint Siméon, stylite d'Asie, voyant des marchands de Paris au pied de sa colonne, les pria de saluer la vierge Geneviève de sa part, et de le recommander à ses prières.

SAINTE GENEVIÈVE ET LES ROIS DE FRANCE
SAINTE CLOTILDE — GLORIEUSE MORT

Les rois de France, Mérovée et Chilpéric, tout païens qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'admirer ses vertus. Ils l'appelaient une demi-déesse, et ne lui refusaient jamais rien. Un jour, craignant qu'elle ne vînt lui demander la grâce de certains prisonniers, le roi fit fermer les portes de la ville. Mais elles s'ouvrirent d'elles-mêmes quand la Sainte, avertie par Dieu, s'y présenta. Elle vint se jeter aux pieds du monarque et obtint la grâce des prisonniers, qui promirent de mieux vivre à l'avenir.

Le grand Clovis, notre premier roi chrétien, eut encore plus d'affection et de vénération pour elle. A sa requête, il délivrait les prisonniers, faisait des largesses aux pauvres et bâtissait de magnifiques églises. Sainte Clotilde, sa noble épouse, regardait comme un grand bonheur de recevoir les visites de Geneviève. Elle eut avec elle de longs entretiens, où les deux saintes s'ouvrant l'intime de leur cœur, s'entretenaient familièrement des moyens de plaire à Dieu et d'assurer leur salut éternel. Geneviève avait été le conseil et le soutien de Clotilde durant les premières années de son mariage, [illegible] le roi était encore païen.

Ainsi, cette humble bergère, par sa sainteté, a contribué [illegible]

A Meaux [illegible]

Elle alla à Tours visiter le tombeau du glorieux saint Martin. Elle sema les miracles sur sa route, rendit la vue aux aveugles, délivra les possédés et restitua la santé aux infirmes.

Ce fut son dernier voyage : de retour à Paris, elle tomba dans une maladie qui devait la conduire au tombeau. Elle avait quatre-vingts ans ; cassée de vieillesse, exténuée de tant d'austérités, soupirant incessamment après Celui qui l'avait prévenue dès son enfance de tant de grâces signalées, elle lui rendit doucement son âme et alla cueillir dans la gloire de l'éternité les fruits de ses bonnes œuvres et de ses nombreux travaux. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que Clovis avait bâtie par son conseil et qui, dès lors, porta son nom. — Cette église, détruite à la fin du siècle dernier, était à droite de Saint-Etienne-du-Mont (dans la rue Clovis.) Elle avait toujours été desservie par des Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin, appelés *Génovéfains* du nom de la sainte patronne.

MERVEILLES DE SAINTE GENEVIÈVE APRÈS SA MORT

Le tombeau de la Sainte devint célèbre par une infinité de miracles. L'huile de la lampe qui brûlait devant ses reliques guérissait de nombreux malades. — Dans une grande inondation de la Seine, les maisons de la cité furent remplies d'eau jusqu'au premier étage, l'eau envahit toute la chambre où la Sainte était morte, mais le lit sur lequel elle avait rendu le dernier soupir ne fut pas même mouillé, les eaux l'entourèrent comme un mur sans le toucher. On construisit en ce lieu une église, appelée par le peuple *Sainte-Geneviève-la-Petite*.

Dans les fléaux qui menaçaient Paris ou la monarchie française, toute la capitale allait implorer sa céleste patronne ; les reliques de la Sainte étaient portées avec d'incomparables honneurs dans une procession solennelle, préparée par une neuvaine, et à laquelle prenaient part tout le clergé de Paris, la cour, toutes les autorités et tout le peuple.

Au XIIe siècle, sous le règne de Louis VI, une épidémie terrible, appelée le *mal des ardents*, feu intérieur qui dévorait ses victimes sans que la médecine pût y apporter aucun remède, désolait Paris. On recourut à l'innocente vierge pour apaiser la justice divine. Au moment de la procession, quand les reliques de la Sainte entrèrent dans l'église de Notre-Dame, encombrée de mourants, cent de ces malheureux furent soudainement guéris aux yeux de tout le peuple et le fléau cessa. La reconnaissance populaire donna dès lors à l'église de *Sainte-Geneviève-la-Petite* le nom nouveau de *Sainte-Geneviève-des-Ardents*.

L'ancienne église de Sainte-Geneviève, située sur la colline, et gardienne des reliques de la Sainte, menaçait ruine au siècle dernier. Le roi Louis XV en fit construire une nouvelle près de l'ancienne ; mais survint la Révolution qui changea l'église de la patronne de Paris en *panthéon*, destiné aux *grands hommes* que l'on sait. La châsse de la Sainte fut brisée et les reliques brûlées sur la place de Grève, lieu de l'exécution des malfaiteurs. — Ce crime n'a point porté bonheur à Paris, ni à la France.

L'église de Saint-Étienne-du-Mont, gardienne du tombeau où le corps de la Sainte a reposé longtemps, [illegible] Sainte Geneviève, [illegible] la grande ville, protégez-la, et avec elle sauvez la France.

Le gérant : E. P[illegible]. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO

Fête le 4 janvier.



La bienheureuse Angèle de Foligno panse les lépreux.

UN MOT D'AVERTISSEMENT SUR CETTE VIE

De loin, dit un pieux auteur (1) pour l'ignorant, toutes les étoiles se ressemblent; de même, à distance, pour l'homme superficiel ou indifférent, tous les saints paraissent avoir la même physionomie. Or, rien n'est plus erroné. Les étoiles du ciel diffèrent par leur nature, leur grandeur ou leur éclat, et les élus de Dieu, loin d'être coulés dans un moule uniforme, se diversifient par leurs vertus, leur vie, leurs miracles et le genre de leur sainteté.

Cette réflexion s'impose à notre esprit en abordant la bienheureuse Angèle de Foligno, dont la vie fut si extraordinaire, que nous devons tout d'abord avertir le lecteur. Qu'il ne s'attende point à trouver ici une de ces vies mesurées, régulières, dont il puisse étudier ou connaître les détails. Sur la bienheureuse Angèle, les détails biographiques font défaut. Ses historiens ne nous ont point dit son âge ni l'époque de sa conversion; à peine consignent-ils celle de sa mort; mais ils nous apprennent à quels éblouissants sommets l'amour divin sut élever cette âme, d'abord pécheresse, mais qui finit par pénétrer si avant le mystère de la Passion et qui eut de si redoutables familiarités avec Jésus au Calvaire.

Voilà ce que nous allons essayer de dire; voilà ce que fut cette âme, à laquelle il fut dit par la Vérité éternelle elle-même : « Ma fille, le point où tu es montée est inaccessible à la créature; il faut quelque grâce de Dieu très spéciale pour qu'un être vivant soit transporté là. » (Chap. XII.)

La bienheureuse Angèle peut être considérée comme le modèle des veuves, et [illegible], qui a connu les profondeurs du péché, semble nous avoir été donnée, comme celle de Madeleine, pour entretenir l'espérance chez les plus grands pécheurs.

UNE ÉTOILE DE LA [illegible] DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE — NAISSANCE D'ANGÈLE — SON MARIAGE — SA VIE MONDAINE

La sainteté du patriarche d'Assise produisit sur son siècle et les suivants une [illegible] qu'elle entraîna [illegible] les âmes les plus mondaines. De ce nombre fut la bienheureuse Angèle.

(1) Ernest Hello, traducteur [illegible] Fr. Arnaud [illegible] par les Bollandistes.

Elle naquit à Foligno, petite ville à trois lieues d'Assise, [illegible] de fer [illegible] la date [illegible] n'est pas connue, [illegible] vers 124[illegible] [illegible] très jeune. Vraisemblablement peu instruite des [illegible] Elle aimait et recherchait les plaisirs du monde, dont [illegible] connut les excès et les [illegible].

Elle eut de nombreux enfants, auxquels elle [illegible] plus tard [illegible] les plus touchantes remplies de salutaires conseils.

CONVERSION

[illegible] qui l'emportait, Angèle [illegible] de la grâce. Elle vit [illegible] de sa vie mondaine et dissipée et les dangers que courait son salut.

La responsabilité qu'elle portait, en face de ses nombreux enfants, [illegible] plus que tout le reste. [illegible] ses exemples pouvaient leur devenir pernicieux, et elle songea [illegible]

Mais l'ennemi, qui l'avait [illegible], et qui sans doute [illegible] qu'elle devait atteindre, [illegible] pour la détourner. Cette tentative [illegible] Angèle, résolue d'en finir avec sa vie de désordres, vint se confesser, mais elle [illegible] de ses péchés lui ferma la bouche sur les plus [illegible] de [illegible] au bas de la [illegible], mal disposée, [illegible] la Sainte Table.

Dieu qui voulait [illegible] cette âme comme malgré elle [illegible] et cruels remords [illegible] trouver un confesseur [illegible], dans lequel elle pût mettre toute sa confiance. [illegible] au Frère Mineur du [illegible] de Foligno [illegible] [illegible] iniquités. C'est le début obligé de [illegible] résurrection dans l'ordre spirituel.

[illegible]

Le confesseur [illegible] Angèle [illegible] Arnaud, religieux de l'Ordre de Saint-François. Il [illegible] à la [illegible] de la perfection. [illegible] [illegible] Arnaud [illegible] [illegible]

Au début de sa conversion, Angèle [illegible] presque [illegible] au bord de [illegible] ensuite [illegible] la mort de sa mère, [illegible] lui [illegible] une plus grande liberté de s'adonner à son amour de la pénitence.

Obligée de garder pour ses enfants les biens dont elle avait le dépôt, elle ne s'en réserva rien pour elle; et dans sa propre maison, elle vécut bientôt comme une étrangère. D'une de ses servantes, dans laquelle elle avait remarqué une éminente piété, elle fit sa compagne assidue. Ensemble elles se livraient avec ardeur à leur soif de sacrifices, mais Angèle dépassait de beaucoup sa compagne. Le souvenir des péchés de sa jeunesse, la pensée qu'elle avait mérité l'enfer la poussait à d'épouvantables austérités.

En retour, Dieu lui fit bientôt des grâces merveilleuses et l'admit insensiblement à une familiarité dont la vie des autres saints nous offre peu d'exemples aussi frappants.

ELLE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

SES PREMIÈRES INTIMITÉS AVEC DIEU

Libre par la mort de son mari, Angèle entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François, qui ralliait alors tant d'âmes généreuses et peuplait le ciel de nouveaux saints.

Elle fit en même temps le vœu de chasteté. Sa dévotion la porta bientôt à entreprendre le pèlerinage au tombeau du Saint dont elle venait d'embrasser la règle.

Comme elle se rendait à Assise, elle eut, un soir, une vision étrange.

Dans son oraison, elle dit à Dieu : « Je vous ai déjà tout donné, et toutes mes œuvres n'ont qu'un but, celui de vous trouver ! O mon Dieu, vous trouverai-je bientôt ? — Que veux-tu ? dit une voix près d'elle. — Ni or, ni argent, ni le monde entier, vous seul ! — Va, reprit la même voix, bientôt la Trinité tout entière viendra en toi. » Le lendemain, arrivée près d'Assise, elle [illegible] encore la voix de la veille qui lui dit : « Angèle, tu as prié mon serviteur François, espérant obtenir avec lui et par lui : François m'a beaucoup aimé, j'ai fait beaucoup en lui, mais [illegible] François, [illegible]

Cette vision eut lieu devant la porte de l'église d'Assise, en présence [illegible] les effets de l'extase [illegible] entendre les paroles que nous venons de rapporter.

Peu de temps après ce pèlerinage à Assise, elle en fit un autre au tombeau de saint Pierre à Rome [illegible] dans la vie [illegible]

[illegible] ET [illegible]

Dieu le permettant ainsi pour le plus grand bien de sa servante, elle eut à subir de terribles assauts de la part du démon. Comme autrefois, [illegible] la vertu de Job, [illegible] tentations contre la chasteté, maladies [illegible] fut mis en [illegible] Cette épreuve [illegible] deux années entières. Ceux-là seulement qui ont [illegible] pareils états [illegible] comprendre ce qu'elle eut à supporter et ce qu'elle eut de mérite.

[illegible]

Un jour que son désespoir était plus profond, elle dit à Dieu : « Quand il serait vrai, Seigneur, que vous m'auriez condamnée à l'enfer que je mérite, je ne laisserais pas que de faire pénitence et de demeurer, s'il vous plaît, à votre service!

Ces épreuves ne la détournèrent pas, en effet, de ses exercices de piété, non plus que de sa charité envers les pauvres et les malades. Elle aimait à se rendre à un hôpital voisin de la ville, où l'on recevait les lépreux. Elle épargnait sur sa chétive nourriture pour soulager leurs misères.

Un jour, après avoir lavé les mains d'un de ces lépreux, elle proposa à sa compagne de boire l'eau qui leur avait servi. Surmontant toute délicatesse naturelle, elle avala toute cette eau fétide : « Je n'ai jamais, disait-elle, trouvé meilleur goût à aucune liqueur ; et cependant, ajoutait-elle, j'avais bien senti dans ma bouche les écailles qui étaient tombées des mains de ce pauvre de Jésus-Christ. »

SES RÉCOMPENSES

Un tel héroïsme, de si hautes vertus ne pouvaient manquer de toucher le Cœur de celui dont la sagesse mesure les épreuves d'une âme aux degrés de sainteté où il a dessein de l'élever. Il ordonna au démon de laisser en paix sa servante fidèle. Il la favorisa du don d'oraison et de paix si considérable, qu'elle disait : « Si l'on me proposait tous les biens temporels et spirituels, toutes les délectations bonnes ou mauvaises qu'ont ressenties tous les hommes, toutes les délices des saints, en échange d'un seul instant du bonheur que je goûte et des éblouissements de gloire qui me sont donnés, je dirais : Non, je n'en veux pas. »

Ces joies intimes et si merveilleuses avaient souvent au dehors leur rejaillissement. Quelquefois, on la voyait éclatante et resplendissante de clartés célestes, ses yeux dilatés et immobiles brillaient comme des flambeaux, et parfois cette joie durait plusieurs jours sans s'épuiser.

Dieu lui donna cette assurance qu'entre elle et lui, il n'y avait aucun intermédiaire. Souvent, pendant la Messe, Notre-Seigneur se montrait à ses yeux, sous la forme d'un enfant de douze ans. Chacune de ces visions excitait en elle de tels transports que, malgré la sainteté du lieu ou du moment, elle les manifestait par des cris, des larmes et des extases prolongées.

SA CONNAISSANCE DE LA PASSION DU SAUVEUR

La contemplation des souffrances du Sauveur lui devint tout à fait familière. Elle aimait à dire que les richesses et les biens temporels étaient les miettes qui tombaient, à la vérité, de la table de Dieu, mais que les morceaux délicats de cette même table étaient les croix et les maladies ; que ceux qui étaient malades et souffrants étaient assis à la table même de Jésus-Christ.

La vue d'un crucifix la plongeait dans une si grande tristesse, provoquait tant de larmes, que sa compagne avait soin de voiler cette sainte image. « Si quelqu'un, disait-elle, me racontait la Passion, telle qu'elle fut, je lui dirais : *C'est donc toi qui l'as soufferte !* »

« Quand je méditais sur la Passion, disait-elle encore, je sentais le supplice de la *compassion*, j'éprouvais, dans les os et les jointures, une douleur épouvantable et une sensation, comme si j'avais été transpercée tout entière, corps et âme. Je voyais le Sauveur, dont la chair fut emportée par les clous, jusque dans le bois de la croix, et au pied de cette croix, à la place de serviteurs dévoués, le diable s'ingéniant à rendre le supplice plus cruel, et inspirant aux bourreaux de refuser la goutte d'eau que Jésus demandait en criant. »

Expliquant une autre fois la grande agonie du Sauveur sur la Croix, elle disait : « A cause du crime sans nom, à cause du déicide, peut-être Dieu le Père allait damner le genre humain comme il rejetait le peuple juif, si Jésus, oubliant toute autre douleur, n'eût crié et prié dans la mort, pour nous et vers Dieu : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

« Et cependant, concluait-elle avec amertume, quel est l'homme qui répond à cet amour sans mesure ? La vie, la mort de Jésus sont comme non avenues, nous les jetons derrière notre dos, pour ne plus les voir. Venez donc, fils de la bénédiction : regardez cette Croix, regardez celui qu'elle porte et pleurez avec moi, car c'est nous qui l'avons tué. Plus vous avez reçu et plus vous devez rendre. »

ADMIRABLE DOCTRINE DE LA SAINTE PUISÉE DANS LA PASSION

Afin de mieux faire comprendre les vues sublimes de la bienheureuse Angele sur la Passion, qui fut le principal moyen de sa sainteté, nous allons, dans ce chapitre, la laisser parler elle-même. Nos lecteurs n'y trouveront que du profit. Nous transcrivons, en l'abrégeant, le chapitre trentième.

« Un jour, j'étais en prière, je méditais avec une douleur profonde, mais intérieure, sur la Passion ; j'eus l'apparition du Christ crucifié. Il me montra comment il avait été suspendu à la Croix, et comment l'homme qui se perd est sans excuse à jamais, car le salut exige de l'homme ce que le médecin exige du malade. Il faut avouer son mal et exécuter l'ordonnance. Il n'y a pas de dépense à faire pour le traitement. Mon âme eut alors l'intelligence de l'antidote, qui réside dans le sang du Christ.

« Conformément à ce que je venais d'apprendre, je m'efforçai d'étaler devant Dieu toutes les misères de mon âme. Alors, je comptai chaque misère et je disais : Seigneur, regardez ma tête, je l'ai couverte mille fois des insignes de l'orgueil, j'ai donné à mes cheveux des formes contre nature, ayant dans mon cœur des intentions coupables..... Seigneur, regardez mes yeux pleins d'impudicité, injectés d'envie, etc.

» Je continuais à accuser chacun de mes membres et à raconter leur lamentable histoire.

» Jésus écouta avec une grande patience et me répondit avec une grande joie ; il me disait : « Ma fille, ne crains, ni ne désespère. Je suis puissant pour te guérir, si tu veux appliquer sur ton âme et sur ton corps ce que je te donnerai ; tous les attentats que tu as commis sous tes parures, ta fierté, ton orgueil, tout cela je l'ai expié ; pour ces onguents qui ont déshonoré ta tête, la mienne a été tirée par la barbe, dépouillée de cheveux, percée d'épines en un [illegible], enfoncée jusqu'au couronnement. Ma face a été couverte de crachats, et mes yeux, pour expier les péchés des tiens, ont été voilés, noyés de larmes et de sang.

» Pour les crimes de tes oreilles, j'ai entendu les fausses accusations, les insultes, les moqueries, les rires et les blasphèmes, la sentence de mort et les pleurs de ma mère ; j'ai entendu sa compassion.

» Pour les plaisirs de ta gourmandise, j'ai eu la bouche desséchée par la soif et le jeûne. On

m'a présenté le fiel et le vinaigre. Ton cou s'est agité par les mouvements de la colère, de la concupiscence et de l'orgueil, le mien a été meurtri par les soufflets; pour les péchés de tes mains et de tes bras, qui ont fait ce que tu sais bien, mes mains ont été percées de gros clous, liées au bois et j'étais suspendu par elles. Pour les péchés de ton cœur, où se sont déchaînées la haine, l'envie, la concupiscence, le mien a été percé du fer de la lance et c'est de là qu'a coulé le remède. Les péchés de tes pieds, tes danses lascives, tes courses mauvaises, je les ai expiés par les blessures de mes pieds, qui furent cloués et [illegible] de tout mon sang.

» Pour les péchés de tout ton corps, le mien, frappé horriblement, tiraillé à la façon d'une peau, fut étendu sur la croix. J'ai été mouillé, des pieds à la tête, par la sueur de sang, souffrant d'atroces tortures, criant, pleurant et priant, je suis mort dans mon gémissement, tué par ces tigres.

» Pour tes richesses mal acquises, j'ai porté la pauvreté, sans abri, ni pour naître, ni pour vivre, ni pour mourir, et j'aurais été livré aux chiens et aux oiseaux de proie, si, par pitié pour ma grande misère, on ne m'eût donné un sépulcre d'emprunt. »

« Le Christ parla ainsi et je vis son âme torturée par la Passion de son corps, par la douleur de sa mère, par notre refus d'adorer et de compatir. Il ajouta : « Tu ne trouveras ni péché ni maladie dont je n'aie porté la peine et offert le remède. Pour les immenses douleurs que vos âmes misérables devaient subir en enfer, j'ai voulu être torturé totalement. Ne t'afflige donc pas; mais tiens-moi compagnie.

» Marie-Madeleine était malade, elle désira sa délivrance et elle fut délivrée. Celui qui désirerait serait délivré comme elle. »

» Le Crucifié ajouta :

« Quand mes fils, abandonnant mon royaume, se sont faits enfants du diable, s'ils reviennent au Père, le Père en a une telle joie qu'il leur donne des consolations qu'il n'accorde point aux vierges fidèles, car *plus grand l'homme aura été dans le péché, plus grand il pourra être aussi dans* [illegible] »

C'est ce qu'on a vu, en effet, dans certaines conversions admirables, comme celles de sainte Madeleine et de saint Augustin. Mais, hélas! pourquoi sont-elles si rares, ces conversions si parfaites. « L'homme qui veut trouver la grâce, ajoutait Notre-Seigneur, doit toujours tenir ma croix de bois immobile devant ses yeux! »

MORT DE LA BIENHEUREUSE ANGÈLE
JUGEMENT DES DOCTEURS SUR SA VIE ET SES ÉCRITS

Quelque temps avant sa mort, sa compagne vit un jour, auprès d'Angèle endormie, une brillante étoile dont les rayons se portaient vers le corps de la Sainte, puis, se repliant sur eux-mêmes, ils se redressaient vers le ciel. Cette apparition fut comme l'indice de la mort qui allait l'unir bientôt et pour jamais à son Epoux céleste.

Cette mort fut ce que faisait présager une si sainte vie. Entourée de ses enfants, des Frères Mineurs; fortifiée des sacrements de l'Eglise que lui donna son confesseur et son historien, Arnaud, elle s'endormit dans le Seigneur, le samedi soir, 4 janvier de l'an 1309.

Elle fut enterrée dans une chapelle de l'église des Franciscains de Foligno, où ses restes sont encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération.

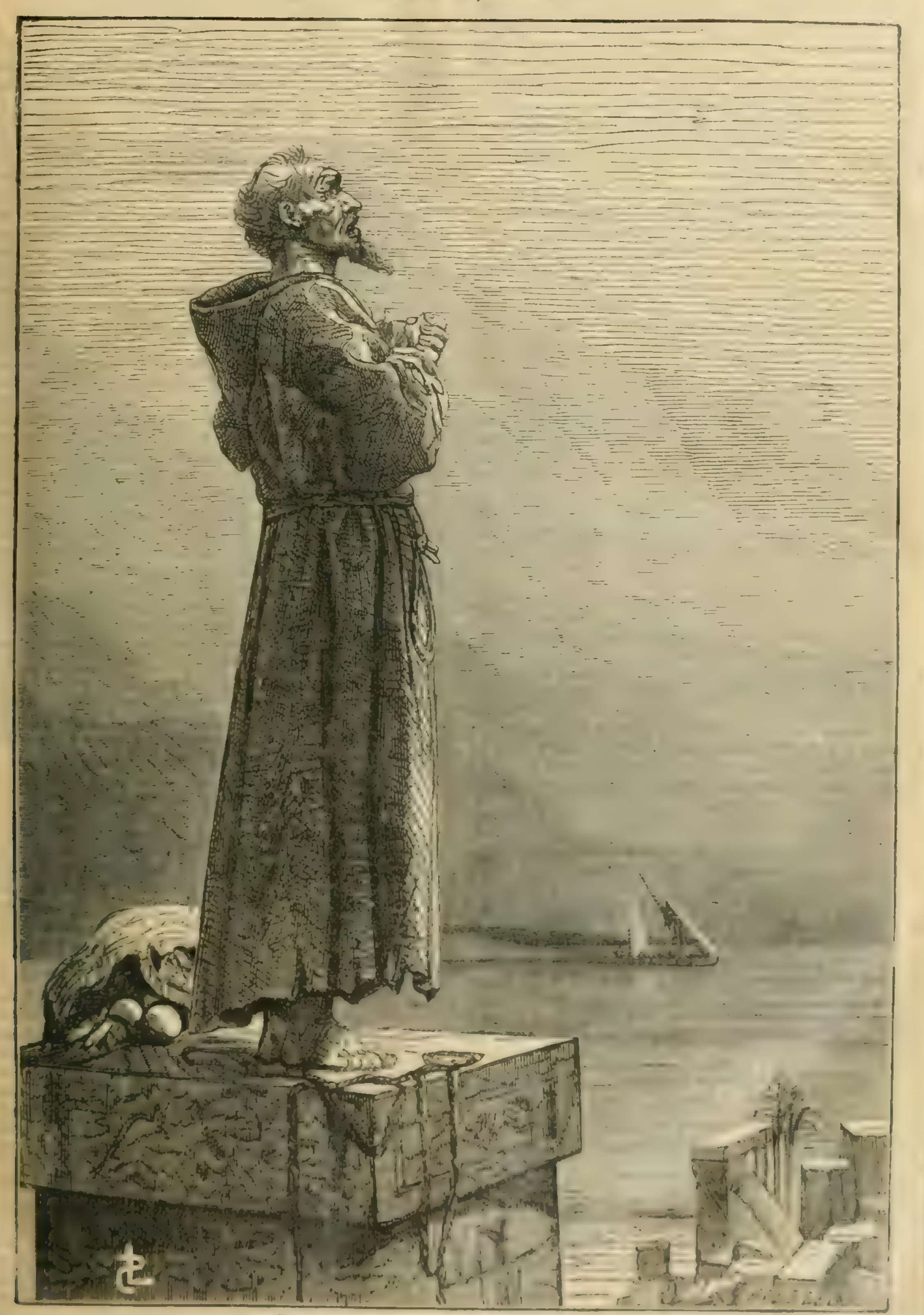
Le pape Innocent XII autorisa son culte en 1693. La fête qui se célèbre chez les Franciscains le 31 mars est fixée par les Bollandistes au 4 janvier, jour de sa bienheureuse mort.

Tous les auteurs mystiques ont puisé dans les révélations de la bienheureuse Angèle; saint François de Sales les cite avec respect dans son *Traité de l'amour de Dieu*. Voici le jugement qu'en porte un écrivain qui les avait étudiées avec soin :

« Personne, dit Maximilien Sandæus, de la Compagnie de Jésus, ne lira ces révélations sans admirer comment Dieu ne fait acception de personne. Sa grâce se répand indistinctement sur les âmes pures et sur les cœurs repentants. Quel exemple dans la bienheureuse Angèle, cette sublime maîtresse des théologiens, dont la doctrine ne fut extraite que de ce livre, écrit au dehors comme au dedans, et qui n'est autre que Jésus, vrai Dieu et vrai homme, qui seul donne aux âmes la science infuse. »

SAINT SIMÉON STYLITE

Fête le 5 janvier.



NAISSANCE ET VOCATION DE SAINT SIMÉON STYLITE

Vers la fin du [illegible] siècle, tandis que l'hérésie pélagienne attaquait la doctrine de la grâce, Dieu consolait son Église en faisant éclater, dans la personne de ses saints, les merveilles que cette même grâce sait opérer. Saint Siméon Stylite fut un de ces hommes envoyés de Dieu pour protester contre le pélagianisme par l'action, tandis que d'autres protestaient par la doctrine.

Siméon naquit à [illegible], humble bourgade de Cilicie, dans l'Asie Mineure. Ses parents n'étaient pas [illegible]; [illegible] fut il destiné, dans sa jeunesse, à la garde des troupeaux.

Il avait treize ans lorsque, par un jour d'hiver, ne pouvant vaquer à ses occupations ordinaires à cause de la neige, il se rendit à l'église pour occuper ses loisirs. On lut, ce jour-là, l'Evangile des Béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Ces paroles frappèrent le jeune berger. « Comment peut-on réaliser sur la terre la perfection des bienheureux dont parle le Sauveur? » demanda-t-il à un vénérable prêtre. Celui-ci répondit que la vie monastique avait été instituée pour atteindre ce but suprême de la spiritualité.

Siméon n'en demanda pas davantage. Désireux d'embrasser une telle vie, il court se prosterner dans une église [illegible], dédiée à des saints martyrs, et là, faisant un entier sacrifice de lui-même, il supplie Dieu de lui manifester sa volonté. Comme il prolongeait sa prière, le sommeil finit par le surprendre. Le Seigneur répondit alors à ses supplications en lui envoyant un songe.

SONGE DE SIMÉON

« Il me semblait, disait-il lui-même, que je creusais les fondements d'un édifice. Quand je crus le [illegible] assez profond, je m'arrêtai. — Creuse encore! — me dit alors une voix. Je repris mon travail, et quelque temps après, je m'arrêtai de nouveau. La voix reprit une seconde fois : « Creuse encore! » Quatre fois je tentai de me reposer, quatre fois la même voix stimula mon ardeur. Enfin, elle me dit : « C'est assez. Maintenant tu peux élever un édifice aussi haut qu'il te plaira. »

[illegible]

Eclairé par cette vision, dont Dieu lui fit comprendre le sens, le jeune berger n'hésita plus. Il [illegible] dans un monastère [illegible]. Au bout de deux années, [illegible] Thébaïde.

[illegible]

[illegible] ardent pénitent de se choisir, dans la solitude, un lieu de retraite où il pût, sans préjudice pour personne, donner libre cours aux élans de sa ferveur.

LA CABANE DE TÉLANISSE
JEÛNE DE QUARANTE JOURS

Siméon sortit donc du monastère de Téléda. Il y avait passé dix ans. Errant de montagne en montagne, il trouva, aux environs de Télanisse, une petite cabane abandonnée. C'est là qu'il se fixa, la trouvant assez misérable pour lui.

Cependant, le carême approchait. Poussé par une inspiration vraiment surnaturelle, Siméon se proposa d'imiter le jeûne de Notre-Seigneur. Il connaissait dans les environs un pieux prêtre, nommé Bassus; il le pria de faire murer la porte de son réduit et de l'y laisser, ainsi enfermé, pendant quarante jours, sans aucune provision. Humainement parlant, c'était tenter Dieu ou se condamner à une mort volontaire. Bassus le lui fit entendre. « Eh bien! mon Père, dit alors Siméon, laissez-moi une cruche d'eau et dix pains. » Bassus fit murer la porte de l'ermite, et laissa les quarante jours s'écouler. Au bout de ce temps, il fit démolir la maçonnerie et pénétra dans la cabane; les dix pains et la cruche d'eau étaient intacts, mais le saint, pâle et décharné, était étendu à terre, privé de sentiment. Bassus prit une éponge, lui humecta les lèvres et lui donna la Sainte Communion. Le corps vivifiant du Christ ranima le corps du pénitent. On lui fit prendre ensuite un peu de laitue et de chicorée, et bientôt il fut complètement rétabli. Mais c'était un miracle.

Cette terrible expérience ne découragea pas Siméon et, chaque année, il recommença sa dure pénitence, jusque vers la fin de sa vie, où les infirmités et l'âge le contraignirent à plus de ménagements. « Il y a vingt-huit ans qu'il passe ainsi tous les carêmes, écrivait Théodoret, évêque de Cyr, du vivant même du Saint. Les premières années, ses forces s'affaiblissant par degré, la première semaine, il pouvait se tenir debout; mais ensuite, il lui fallait s'asseoir, puis s'étendre à terre; enfin, quand la fête de Pâques arrivait, il était à demi mort. L'habitude semble avoir doublé ses forces. A mesure qu'il a aggravé ses mortifications, le secours de la grâce s'est augmenté aussi, et tout lui devient facile. »

VISITE DE SAINT MÉLÈCE — RENOMMÉE DE SIMÉON

Après avoir passé trois ans dans son ermitage, Siméon le quitta pour s'enfoncer plus avant dans la montagne et se rapprocher du ciel, vers lequel tendaient tous les élans de son âme. Il se construisit un enclos de pierres sèches, au milieu, il fit river au rocher l'extrémité d'une chaîne de fer, longue de vingt coudées, dont l'autre extrémité serrait sa jambe droite.

Vers ce temps, saint Mélèce, évêque d'Antioche, [illegible] Simé[illegible]

La visite de saint Mélèce n'était pas un fait isolé. L'évêque d'Antioche ne faisait que suivre le mouvement [illegible] populations [illegible] le saint pénitent [illegible] Ismaélites, Perses, [illegible] et Arabes [illegible] la guérison de l'âme ou du corps. Le Saint leur obte-

nait tout : et plus les grâces et les guérisons se multipliaient, plus l'affluence devenait grande.

SIMÉON CONSTRUIT L'ÉDIFICE. — OBÉISSANCE DU SOLITAIRE

Cette affluence importunait le solitaire : ce n'était pas ce qu'il était venu chercher au désert. Perpétuellement entouré d'une foule avide de toucher ses vêtements et de recevoir sa bénédiction, son humilité en était troublée. Dieu vint à son aide, et lui inspira un singulier moyen de s'isoler, du moins, autant qu'il était nécessaire. Siméon fit construire, au milieu de son enceinte, une colonne de six coudées de haut, sur trois pieds de large. Le sommet était entouré d'une balustrade, dans laquelle il s'enferma, résolu de n'en plus jamais sortir.

De cette colonne, en grec *stylé*, lui vint le surnom de *Stylite*.

Au commencement, les prêtres et les religieux des environs parurent alarmés d'un genre de vie si extraordinaire. L'un d'eux vint en leur nom signifier au solitaire d'avoir à descendre immédiatement. Sans hésiter, Siméon demanda une échelle et avançait déjà le pied pour obéir. « Courage ! fils de l'obéissance, reprit alors l'envoyé, conformément aux instructions qu'il avait reçues; courage ! les Pères du désert vous permettent de continuer votre genre de vie ; votre soumission est la preuve que l'Esprit de Dieu vous dirige. »

RÈGLEMENT DE LA JOURNÉE DU STYLITE

Le Stylite demeura donc sur sa colonne. Les heures de sa journée étaient partagées entre la prière, la prédication et les œuvres de charité.

Chaque soir, après le coucher du soleil, il se recueillait et commençait ses colloques avec Dieu. Son oraison, à peine interrompue par quelques heures de sommeil, se prolongeait jusqu'au lendemain, bien avant dans la matinée. Il priait ordinairement debout. Son âme se pénétrait tellement de la présence de Dieu, qu'il l'honorait par de fréquentes et profondes inclinations, au point de toucher du front la pointe de ses pieds. Le peu de nourriture qu'il s'accordait donnait à son corps cette souplesse extraordinaire. Quelqu'un voulut un jour compter ces inclinations. Arrivé au nombre de mille deux cent quarante-quatre, il s'arrêta, n'ayant pas la patience de suivre le Saint plus longtemps.

A la veille des grandes fêtes, quand le soleil avait disparu derrière les montagnes environnantes, on voyait le Stylite se dresser sur ses pieds, et lever les mains vers le ciel. Il demeurait dans cette attitude pénible jusqu'au lever de l'aurore, immobile, infatigable, vainqueur des importunités du sommeil.

SIMÉON ÉTAIT-IL D'UNE NATURE A PART ?

Cette persévérance que mettait le Saint à demeurer debout avait déterminé une plaie à son pied droit. Elle lui causait de vives douleurs ; et cependant, jamais il n'en avait dit un mot. Il fallut la circonstance suivante pour la lui faire dévoiler.

Un riche Arabe, ayant entendu parler des merveilles que le Stylite accomplissait, s'en vint, lui aussi, pour les contempler de ses yeux. Arrivé au pied de la colonne, il s'adressa au Saint. « O toi qui ne dors ni ne manges, dit-il, qui places ta demeure dans les airs, sans défense contre le vent, sans abri contre les ardeurs du soleil, dis-le moi, au nom de cette [illegible] [illegible] le monde, es-tu un homme ou un esprit ? » Le Saint, pour toute réponse, l'invita à monter jusqu'à lui, et [illegible] la plaie de son pied : « Croyez-vous maintenant que je sois un homme comme vous ? » dit-il en souriant. L'étranger descendit, ravi d'admiration.

LE STYLITE PRÉDICATEUR

Après la prière venait la prédication. L'ancien berger de Sisan n'avait jamais étudié les lettres humaines. Aussi s'occupait-il peu de l'agencement des phrases. Mais son âme, sortant de la contemplation où elle avait pénétré dans les cieux et puisé abondamment à la source de toute vérité, n'avait qu'à s'épancher sur ses lèvres pour se répandre en flots d'une admirable éloquence.

C'est ainsi que Siméon ranimait la ferveur chez les chrétiens. Sa parole n'était pas moins efficace sur le cœur des infidèles. Le solitaire les voyait accourir sur sa montagne en aussi grand nombre que les autres. Gémissant de voir ces pauvres âmes captives dans les filets du démon, il s'appliquait à leur montrer la fausseté de leurs dieux. On les voyait se convertir par milliers, briser devant le Saint leurs idoles, et demander à grands cris le baptême.

L'auditoire était composé de chrétiens et d'infidèles. Aux premiers, le saint prédicateur rappelait les devoirs de leur sainte religion et les préceptes de l'Évangile. Ce n'était pas assez ; il voulait élever les cœurs plus haut. Quand il venait à parler de la vanité des choses de la terre, comparées aux trésors de la vie future, sa parole, comme un aimant d'une merveilleuse puissance, enlevait les esprits les plus charnels aux soucis d'ici-bas, les emportait à sa suite jusque dans les cieux, pour leur faire goûter un moment combien le Seigneur est doux.

PÉRILLEUSE ARDEUR DE NOUVEAUX CONVERTIS

L'évêque de Cyr, Théodoret, venait souvent visiter le Stylite. Un jour, il faillit être étouffé par une bande d'Arabes nouvellement convertis. « Le Stylite, écrit-il lui-même, leur avait dit que j'étais prêtre, et leur avait conseillé de me demander ma bénédiction. En un instant, toute cette multitude se précipita autour de moi, montant les uns sur les autres, tendant les mains pour toucher mon vêtement, ma barbe ou mes cheveux. Ils allaient m'écraser, quand le Stylite, poussant un cri, arrêta soudain leur fougue indiscrète. »

Des natures si ardentes devaient être bien plus impressionnées par les faits que par les paroles. Aussi Dieu multipliait devant eux les miracles par le moyen de son serviteur.

MIRACLES

Un jour, le chef d'une tribu vint implorer le Saint en faveur d'un jeune homme de sa suite qu'une paralysie soudaine avait atteint en route. Le solitaire se le fit amener :

« Crois-tu au Père, au Fils et au Saint-Esprit ? » lui demanda-t-il.

« J'y crois, » répondit le paralytique.

« Eh bien ! reprit Siméon, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi, prends le chef de ta tribu sur tes épaules, et porte-le sous sa tente. »

Le jeune homme exécuta facilement cet ordre, quoique son fardeau ne fût pas des plus légers, et tous les assistants bénirent le Dieu des chrétiens.

Un autre habitant du [illegible], entraîné par cette ardeur que donne la grâce du baptême nouvellement reçue, avait promis au Stylite de ne plus manger de viande. Un jour, cependant, succombant à la tentation, il apprêta un [illegible] pour son repas. Il allait [illegible] la violation de son vœu, lorsque, par une [illegible] de la Providence, [illegible] la chair délicate du petit animal [illegible] [illegible] le prodige, [illegible] [illegible] de sa faute.

Le Saint avait aussi la science infuse des divines Ecritures. Il s'en servait pour confondre les Juifs. Il en tirait aussi contre les hérétiques des arguments qui leur fermaient la bouche, et déjouaient leurs plus subtils sophismes.

AUDIENCES

Quand Siméon avait terminé son instruction, les portes de l'enceinte s'ouvraient. Alors commençaient ce que l'on pourrait appeler les audiences.

Les malades venaient réclamer une bénédiction qui leur rendait la santé. Les pauvres et les opprimés accouraient au Saint, comme à un protecteur [illegible] tout-puissant.

Une corporation d'artisans d'Antioche se présenta un jour, au nombre de trois cents, au pied de sa colonne. Le préfet de la ville venait de leur imposer une taxe injuste et ruineuse. Siméon, touché de leurs plaintes, adressa de charitables représentations à l'oppresseur. Celui-ci s'en moqua; mais aussitôt, saisi d'une hydropisie soudaine, il tomba à la renverse et se débattait convulsivement au milieu d'indicibles douleurs. Des envoyés allèrent de sa part implorer l'aide de celui qu'il venait de mépriser. Siméon bénit un vase d'eau, et leur dit : « Hâtez-vous de porter cette eau à votre maître; si Dieu prévoit qu'il profitera bien de sa guérison, quelques gouttes jetées sur son corps chasseront le mal qui le [illegible] vous ne le reverrez pas vivant. » Un exprès fut dépêché pour porter l'eau. Mais il eut beau faire diligence; au moment où il mettait le pied sur le seuil du palais, le malheureux expirait au milieu de ses horribles souffrances.

Voici un exemple moins terrible : le Saint n'avait pas [illegible] l'injustice des hommes, on avait aussi recours à lui dans toute espèce de calamité. Une invasion de rats désolait le territoire d'Aphson; les habitants vinrent le supplier de les en délivrer : « Sachez, leur dit-il, que cette calamité est une punition de vos péchés. Faites donc pénitence, priez, célébrez les vigiles, et offrez le Saint Sacrifice pendant trois jours; puis, avec de la poussière recueillie sur cette montagne, faites trois croix à l'intérieur de chaque maison, et aux quatre coins des villes. » On exécuta ces ordres et le fléau disparut. Souvent, au pied de la colonne vénérée, les créanciers faisaient généreusement à leurs débiteurs [illegible] taire de les payer avec les dons du ciel. Les esclaves [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pendant que l'ancien berger de Sisan faisait resplendir en Asie l'éclat de tant de vertus, en France, une jeune bergère recevait, dans la bourgade de Nanterre, la bénédiction prophétique de saint Germain, et, devenait, sous le nom immortel de sainte Geneviève, la sauvegarde de Paris et la patronne de notre nation. Par un merveilleux effet de la grâce, le serviteur et l'épouse du Christ se connurent, sans avoir jamais pu se voir des yeux du corps. Les pèlerins qui venaient des rives de la Seine aux pieds de la colonne apportaient au solitaire les salutations de Geneviève, et le solitaire se recommandait, par eux, aux prières de la jeune vierge.

MORT DU SAINT

Le Stylite avait successivement élevé sa colonne à six coudées, puis à douze, à vingt-deux, et enfin à quarante coudées. Le Saint demeura quatre ans sur la première, treize sur la seconde, autant sur la troisième, et les vingt-deux dernières années de sa vie sur la quatrième. Il resta donc plus d'un demi-siècle ainsi suspendu entre le ciel et la terre, ne voulant emprunter à celle-ci que l'espace suffisant pour poser le pied. Si la théorie de ceux qui nient la possibilité du miracle était vraie, la science humaine serait ici bien en peine de faire accorder une telle longévité avec une vie si dure et si peu propre à ménager les forces corporelles.

L'âme de Siméon, purifiée par tant d'austérités, n'avait plus qu'à se détacher de sa prison pour s'envoler au séjour du bonheur. Un jour d'orage, un [illegible] la colonne, et le tonnerre gronda..... La séparation était faite. La dépouille mortelle du Stylite foudroyé demeura debout, sur le théâtre du combat, dans l'attitude de la prière; comme si, dit le chroniqueur, ce vaillant athlète du Christ, qui n'avait aspiré que vers les cieux, eût redouté, même après sa mort, le contact de la terre.

La mort subite n'est pas un châtiment pour le juste, parce qu'il est toujours prêt. Mais pour le méchant qui ne sait pas prévoir l'heure où finiront [illegible] damnation. Aussi l'Eglise, dans ses litanies, demande à Dieu d'écarter de ses enfants, non pas la mort subite, mais la mort subite et imprévue.

HONNEURS RENDUS AUX RESTES DU STYLITE

La dépouille sainte demeura plusieurs jours sur la colonne, exposée à la vénération de la foule, dont les flots pressés semblaient augmenter depuis que le Saint [illegible] surveillait le précieux trésor.

Enfin la ville d'Antioche fut [illegible] pour en être enrichie. Sur le passage du cortège qui transportait les reliques, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Paris.

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR

Fête le 6 janvier



« La fête de l'Epiphanie, écrit le pieux et savant abbé de Solesmes, dom Guéranger, est la suite du mystère de Bethléem ; mais elle se présente sur le cycle chrétien avec une grandeur qui lui est propre. Son nom, qui signifie *manifestation*, indique assez qu'elle est destinée à honorer l'apparition d'un Dieu au milieu des hommes.

Ce jour, en effet, fut consacré durant plusieurs siècles à fêter la naissance du Sauveur ; et lorsque, vers l'an 376, les decrets du Saint-Siège obligèrent

[illegible] à célébrer [illegible], avec Rome, le mystère de la Nativité au 25 décembre, le 6 janvier [illegible] de cette antique [illegible]. Le nom d'Épiphanie [illegible] avec la [illegible] du baptême de Jésus-Christ, dont une tradition fixe l'anniversaire à ce jour.

L'Église [illegible] à cette fête le vénérable et [illegible] nom de *Théophanie*, si célèbre dans l'antiquité pour signifier une apparition divine. On trouve ce nom dans Eusèbe, dans saint Grégoire de Nazianze, dans saint Isidore de Péluse, il est le [illegible] de la fête dans les livres liturgiques de l'Église grecque.

Les Orientaux appellent encore cette solennité les *Saintes Lumières*, à cause du baptême que l'on conférait autrefois en ce jour en mémoire du baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain. On sait que le baptême est appelé dans les Pères *illumination*, et ceux qui l'ont reçu *illuminés*.

[illegible] nous nommons familièrement, en France, cette fête la *Fête des Rois* en souvenance des **Mages**, dont la venue à Bethléem est particulièrement solennisée [illegible].

L'Épiphanie partage, avec les fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte, l'honneur d'être qualifiée de *jour très saint*, au canon de la messe, et on la range parmi les fêtes *cardinales*, c'est-à-dire parmi les solennités sur lesquelles repose l'économie de l'année liturgique. Une série de six dimanches [illegible] d'elle son nom, comme d'autres [illegible] dominicales se présentent sous le titre de *dimanches après Pâques*, *dimanches après la Pentecôte*.

Par suite de la Convention faite, en 1801, entre Pie VII et le gouvernement français, le légat Caprara [illegible] à une réduction des fêtes, et la piété des fidèles en vit supprimer un grand nombre. Il y eut les solennités qui ne furent pas supprimées, mais dont la célébration fut remise au dimanche suivant. L'Épiphanie est de celles qui subirent ce sort, et toutes les fois que le 6 janvier n'est pas un dimanche, nos Églises voient retarder, jusqu'au dimanche suivant, les pompes qui accompagnent un si grand jour dans tout l'univers catholique. Espérons que des jours meilleurs luiront enfin sur notre Église, et qu'un avenir plus heureux nous rendra les joies dont la sage condescendance du Saint-Siège nous a sevrés pour un temps.

Ce jour de l'Épiphanie du Seigneur est donc véritablement un grand jour ; et l'allégresse dans laquelle nous a plongés la Nativité du divin Enfant doit s'épanouir tout de nouveau dans cette solennité. En effet, ce grand rayonnement de la fête de Noël nous montre la gloire du Verbe incarné dans une splendeur nouvelle ; et sans nous faire perdre de vue les charmes ineffables du divin Enfant, il manifeste dans tout l'éclat de sa divinité le Sauveur [illegible] dans son amour. Ce ne sont plus seulement les bergers qui sont appelés par les [illegible] à reconnaître le VERBE FAIT CHAIR, c'est le [illegible], c'est la nature entière, que la voix de Dieu [illegible] à l'adorer et à [illegible] (1). »

LES TROIS MYSTÈRES CÉLÉBRÉS EN CE JOUR

La [illegible] Église ne fête pas seulement en ce jour la [illegible] Roi, Jésus-Christ, aux gentils [illegible] par les Mages, mais encore deux autres [illegible] : le baptême du Sauveur dans les eaux du Jourdain, [illegible] à la suite duquel le Père céleste [illegible] sa voix pour rendre témoignage à son Fils bien-aimé, et enfin le miracle des noces de Cana, où Jésus changea l'eau en vin à la prière de Marie ; premier miracle par lequel il manifesta sa divinité à ses disciples.

HISTOIRE DES MAGES

« *Quand Jésus fut né à Bethléem, aux jours du roi Hérode*, raconte l'évangéliste saint Matthieu, *voici que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.* »

Qui étaient ces **Mages** ? Combien étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Qu'était cette étoile merveilleuse ? Comment les Mages connurent-ils qu'elle marquait **la naissance** d'un Roi **divin donné aux Juifs et devant lequel les autres peuples devaient se prosterner** ? Voilà bien des questions que notre piété et notre **curiosité se posent, en lisant ce texte de l'auteur** inspiré. Nous allons tâcher d'y répondre à l'aide de **la** Tradition et des interprètes des Saintes Écritures.

I. — Les **Mages** n'étaient point de vulgaires *magiciens* voués au service du démon ; chez les Orientaux, spécialement chez les Perses, on appelait *Mages* une classe d'hommes *sages et savants*. Ils jouissaient à ce titre d'une grande réputation parmi leurs concitoyens et exerçaient une puissante influence dans les affaires de leur pays. Les mages de Chaldée se distinguaient en particulier par leur connaissance de l'astronomie et des traditions antiques. Telle était sans doute aussi **la science de ces Mages** qui vinrent adorer l'Enfant-Dieu.

Une très ancienne tradition, mentionnée dès le second siècle par Tertullien, et plus tard par saint Cyprien, saint Jean Chrysostôme, saint Hilaire, saint Augustin et d'autres Pères, nous apprend qu'ils étaient *princes ou rois*, selon la prophétie : *Les rois de Tharsis et les îles apporteront leurs offrandes, les rois des Arabes et de Saba offriront leurs présents.*

Cette prophétie annonçait la conversion des Gentils au vrai Dieu, après la venue du Messie, Rédempteur des hommes. En effet, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, l'humanité a été divisée en **deux fractions : d'une part** les Hébreux ou Juifs, descendants d'Abraham, peuple choisi, qui avait conservé la connaissance du vrai Dieu et dont devait naître le Christ ; d'autre part, toute la multitude **des autres peuples**, presque tous tombés dans l'idolâtrie, **et que les Juifs** désignaient sous le nom de *gentils*, c'est-à-dire les *nations*. Jésus-Christ est venu renverser ce mur de séparation et appeler tous **les peuples à former une** seule et même famille spirituelle, l'Église catholique répandue par toute la terre. Les bergers de Bethléem, que les anges appelèrent auprès de la crèche, dans la bienheureuse nuit de Noël, étaient les prémices des Juifs convertis à Jésus-Christ ; les Mages, que l'étoile miraculeuse amena auprès du berceau du céleste Roi, sont les prémices des gentils.

On pense généralement qu'ils étaient au nombre de trois, et les [illegible] leur donnèrent les noms de Gaspard, Melchior et Balthasar. Le [illegible] aime à se les représenter comme [illegible] les trois [illegible] de Noé. Les [illegible] se sont emparés de cette idée qui leur permet de peindre ce que [illegible] c'est-à-dire l'ensemble des peuples [illegible] nous représentent donc Gaspard, [illegible] de Sem, sous la figure d'un vénérable vieillard [illegible] à l'Enfant-Dieu ; Melchior, fils de Japhet, sous les traits d'un jeune prince qui présente [illegible] à l'Enfant-Dieu, et enfin le roi nègre Balthasar, [illegible] la [illegible] du Dieu fait homme venu pour nous sauver dans les souffrances et la mort.

(1) Dom Guéranger, dans son bel ouvrage de l'*Année liturgique*. (Chez Oudin, 68, rue Bonaparte, Paris).

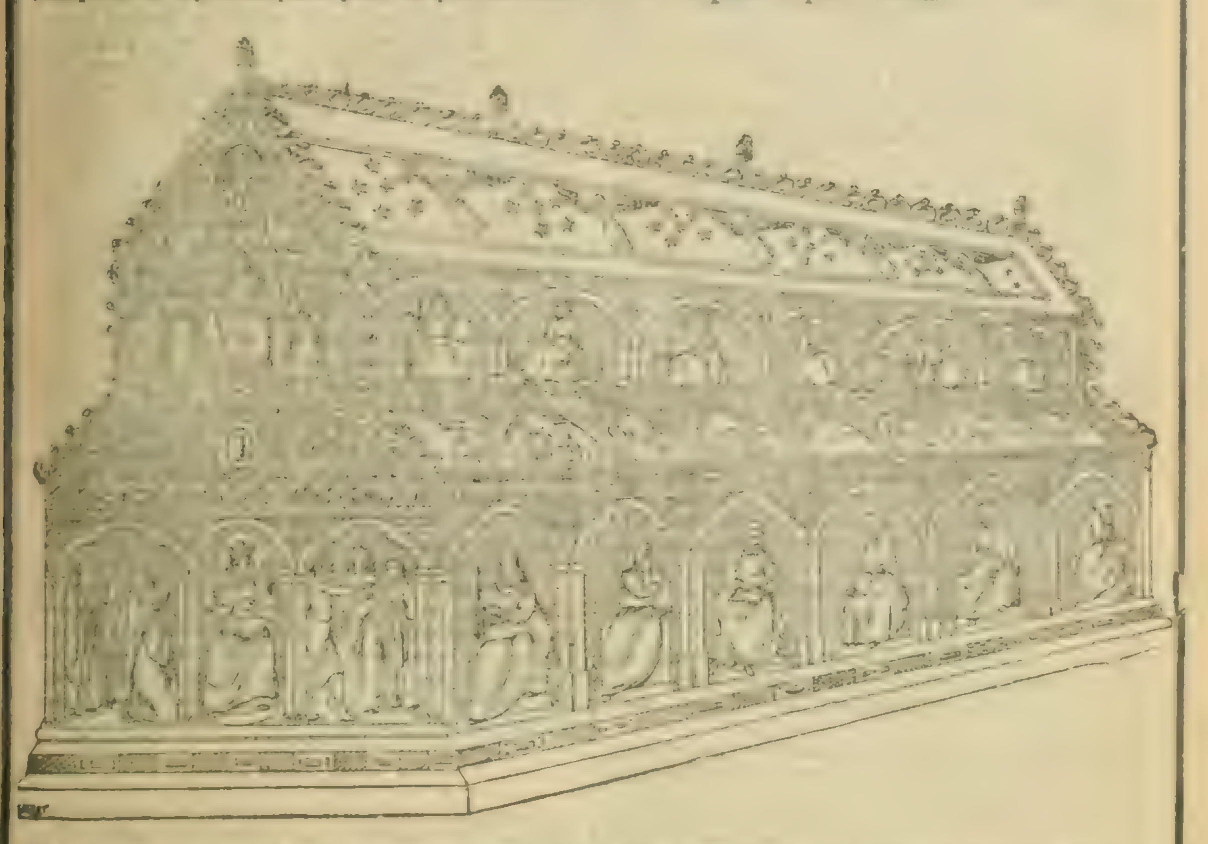
II. — D'OÙ VENAIENT LES MAGES ?

De l'Orient, dit l'Evangéliste. — Mais à l'Orient de Jérusalem il y a place pour bien des royaumes depuis le Jourdain jusqu'en Chine. On pense généralement que les Mages venaient du nord de l'Arabie et des pays que baigne l'Euphrate; il y avait en effet dans ces parages plusieurs rois, princes ou chefs de tribus, exerçant une autorité plus ou moins indépendante dans leurs contrées respectives.

III. — UNE ÉTOILE MERVEILLEUSE APPARAÎT AUX ROIS MAGES

Ce n'était point une étoile comme les autres, puisqu'on la voyait en plein jour, et que, de Jérusalem à Bethléem, elle avançait du nord au sud. Plusieurs commentateurs ont pensé que c'était un météore lumineux, miraculeusement formé par Dieu pour la circonstance; d'autres se sont demandé si ce n'était point un ange se manifestant sous cette forme aux mages astronomes, pour les conduire à Jésus-Christ.

Ce qui est certain, c'est que les Mages en comprirent parfaitement la signification; et sans retard, comme sans hésitation, ils vinrent offrir leurs hommages au *Roi divin* qui venait de naître en Judée : « Où est celui qui est né Roi des Juifs, disent-ils ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons avec des présents pour l'adorer. »



Riche et magnifique châsse contenant les reliques des Rois Mages, dans la cathédrale de Cologne

Peut-être Dieu avait-il éclairé miraculeusement leur intelligence; peut-être aussi connaissaient-ils par tradition ou par les Livres-Saints, portés à Babylone par les Juifs captifs, la fameuse prophétie de Balaam, ce prophète venu de leur pays, à la prière de Balac, roi de Moab, pour maudire les Hébreux que Moïse conduisait en Palestine. Mais au lieu de malédictions, Dieu obligea Balaam à prononcer une bénédiction magnifique, dans laquelle il annonçait que le Messie, Roi du monde, naîtrait un jour d'Israël. « Ainsi parle Balaam, fils de Beor, s'écrie-t-il, ainsi parle l'homme dont les yeux étaient fermés; ainsi parle celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît les secrets du Très Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, qui tombe et ses yeux s'ouvrent. Je le vois, mais pas encore; je le contemple, mais non de près. Une étoile sortira de Jacob, un *sceptre* s'élèvera d'Israël. » (*Nombres* XXIV.) Cette étoile resplendissante, ce sceptre dominateur, c'est Jésus-Christ, notre lumière et notre Roi.

LES MAGES ET LE ROI HÉRODE

Mais au moment de la naissance du Sauveur, Hérode l'Iduméen, usurpateur du trône de David, régnait en Judée. A la nouvelle de l'arrivée des Mages, *il se troubla*, dit l'Evangéliste, *et tout Jérusalem avec lui*. Hérode, le plus soupçonneux et le plus cruel des rois, qui avait fait mettre à mort son fils aîné de peur qu'il ne lui ravît la couronne, craignait un compétiteur dans la personne de cet Enfant. Il n'ignorait pas d'ailleurs que les temps du Messie promis étaient arrivés. Au reste, observe un Père de l'Eglise, Hérode ne se troublait pas tant lui-même que Satan ne se troublait dans Hérode, dans la crainte de voir le Messie venir renverser son tyrannique empire sur les âmes.

« Assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, Hérode leur demanda où devait naître le Christ. Or, ceux-ci lui répondirent : A Bethléem, de Juda, car il a été ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es

pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le Chef qui doit régir Israël mon peuple. »

Ainsi la Synagogue, officiellement consultée, rend témoignage aux prophéties en présence des gentils; les Juifs seront donc inexcusables de n'avoir pas reconnu le Messie et de ne l'avoir point adoré.

Alors Hérode appelle secrètement les Mages, il s'informe d'eux avec soin du temps où l'étoile leur est apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : *Allez, informez-vous exactement de l'Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, venez me l'annoncer, afin que moi aussi j'aille l'adorer.* — Un sait dans quel but homicide le perfide ennemi du Christ demandait ce service.

LES MAGES AUX PIEDS DE JÉSUS

Cependant les Mages prirent la route de Bethléem, « *et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle vînt et s'arrêtât au-dessus du lieu où était l'Enfant. En voyant l'étoile, ils furent remplis d'une immense joie, Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent; puis, leurs trésors ouverts, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

Quelle foi! quelle humilité! Ni la faiblesse de l'Enfant, ni la pauvreté de sa Mère, ni le dénument de sa demeure, ni l'absence des populations ne les ébranlent et ne les font douter; les Juifs, orgueilleux et cupides, attendant un Messie rayonnant de gloire mondaine et de richesses terrestres, méconnaissent Jésus; les Mages, au contraire, illuminés par la grâce, reconnaissent dans son abaissement inouï les merveilles de sa bonté qui s'incline vers nous, ils se prosternent et adorent, pénétrés d'admiration et d'amour. Jésus reçoit leurs hommages, doucement assis sur son trône, et quel trône! mille fois plus beau que le trône d'ivoire et d'or de Salomon : ce trône est Marie, sa Mère vierge et immaculée!

Hérode les attend, mais « avertis par un ange de ne point retourner chez Hérode, dit saint Mathieu, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. »

Les anciennes traditions nous apprennent qu'après la mort et la résurrection du Sauveur, l'apôtre saint Thomas, dans ses courses apostoliques vers l'Orient, retrouva les rois mages, leur conféra le baptême, et qu'ils consacrèrent à la conversion des âmes les derniers jours de leur vieillesse. Ils eurent même, disent les Grecs, la gloire de verser leur sang pour Jésus-Christ, lui offrant ainsi un présent plus beau que l'or, l'encens et la myrrhe.

Après avoir été portées en diverses villes, leurs reliques reposaient à Milan, au XIIe siècle, quand l'empereur d'Allemagne, le dur Frédéric Barberousse, ennemi du Pape et de l'Italie, prit et ravagea cette ville avec tant de cruauté. Les restes des rois Mages furent envoyés en Allemagne; l'archevêque de Cologne présida à la translation; il accompagna les reliques à travers la Suisse, l'Alsace et la Lorraine, en une procession qui attirait les peuples. Après un séjour assez long à Villersexel et au château de Grammont, le précieux trésor fut solennellement déposé à Cologne, l'an 1164. Cette ville devint ainsi le centre d'un pèlerinage célèbre, et, au siècle suivant, on construisit cette cathédrale incomparable, l'un des plus splendides monuments de l'art gothique, la gloire de Cologne. Là, dans une chapelle de marbre, on vénère encore les reliques des saints rois; elles sont enfermées dans une antique châsse, jadis d'une incroyable richesse, mais dépouillée d'une partie de ses trésors à l'époque de la révolution.

USAGES ET RÉJOUISSANCES DE L'ÉPIPHANIE

Les rois et empereurs chrétiens, Théodose, Charlemagne, Alfred le Grand, Etienne de Hongrie, Edouard le Confesseur, Henri II d'Allemagne, Ferdinand de Castille, Louis IX de France, tinrent le jour de l'Epiphanie en grande dévotion, dit dom Guéranger; et leur ambition fut de se présenter avec les rois Mages aux pieds du divin Enfant et de lui offrir comme eux leurs trésors. Jadis, à la cour de France, le roi très chrétien, à la messe de l'Epiphanie, venait à l'offrande, présentant de l'or, de l'encens et de la myrrhe, comme un tribut à l'Emmanuel.

Un autre usage a subsisté plus longtemps, inspiré aussi par la piété naïve des âges de foi. Pour honorer la royauté des Mages venus de l'Orient vers l'Enfant de Bethléem, on élisait au sort, dans chaque famille, un roi pour cette fête de l'Epiphanie. Dans un festin animé d'une joie pure, et qui rappelait celui des noces de Galilée, on rompait un gâteau, et l'une des parts servait à désigner le convive auquel était échue cette royauté d'un moment. Deux portions du gâteau étaient détachées pour être offertes à Jésus et Marie, en la personne des pauvres, qui se réjouissaient aussi, en ce jour, du triomphe du Roi humble et pauvre. Les joies de la famille se confondaient encore une fois avec celles de la religion; les liens de la nature, de l'amitié, du voisinage, se resserraient autour de cette table des *Rois*; et si la faiblesse humaine pouvait apparaître quelquefois dans l'abandon d'un festin, l'idée chrétienne n'était pas loin et veillait au fond des cœurs. (*Dom Guéranger.*)

« Heureuses encore aujourd'hui les familles au sein desquelles la fête des *Rois* se célèbre avec une pensée chrétienne! » La vraie piété donne à la joie une saveur surnaturelle et préserve des écarts par la vertu de tempérance et cet esprit de mortification, toujours maître de soi, qu'un disciple de Jésus crucifié ne doit jamais oublier.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'humanité cherche des chefs qui la conduisent à la prospérité et à la paix : Le Chef des chefs, le Roi des rois, le Souverain légitime nécessaire, sans lequel il n'y aura jamais que désordre, vice et tyrannie, sans lequel aucune politique ne peut sauver les hommes et les conduire à leur bonheur suprême, c'est Jésus-Christ, notre Dieu, notre Sauveur et notre Roi. Sa loi ouvre le chemin de tous les vrais progrès, donne la clef de toutes les réformes salutaires, nous délivre de la servitude du mal et nous met dans la liberté du bien. Lui seul peut conduire les hommes par le chemin de la vérité, de la justice et de la vertu, à travers les sacrifices et les travaux nécessaires de cette vie, à l'immortalité et au bonheur parfait. Avec quel amour nous devons, en cette fête, lui offrir notre cœur, par les douces et pures mains de Marie, sa Mère! Avec quelle foi nous devons le supplier de régner sur nous, sur tous les individus, sur toutes les sociétés, sur la France, sur tous les peuples, aujourd'hui et demain et dans les siècles des siècles!

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT LUCIEN, PRÊTRE ET MARTYR

Fête le 7 janvier.



Saint Lucien, prisonnier, offre sa poitrine comme table, pour qu'on y célèbre les Saints Mystères, et puis distribue l'Eucharistie à ses compagnons

I. ENFANCE

Samosate, ville de Syrie, fut la patrie de Lucien. Ses parents, de noble condition et surtout chrétiens zélés, prirent un soin attentif de son enfance, et le formèrent à la religion et aux vertus qu'elle enseigne.

A douze ans, resté seul après la mort des siens, il court à une église, se jette aux pieds des autels, choisit Dieu pour père, pour mère et pour héritage. Docile à la vocation qui l'appelle, il vend tous ses biens et en distribue le prix aux pauvres. Se rendant ensuite à Edesse, il s'y attache au pieux et savant Macaire, qui lui interprète les Ecritures et lui en fait recueillir le miel le plus suave et le plus pur.

II. IL SE FAIT MOINE

Il n'était encore que catéchumène; bientôt l'eau régénératrice a coulé sur son front, et l'esprit de Dieu le conduit au désert de la vie monastique. Son jeûne était presque une privation de toute nourriture : il ne mangeait qu'une fois le jour; parfois il ne faisait qu'un repas dans tout le cours d'une semaine.

Tout entier à la contemplation, il disputait à la nature un repos qu'il ne prenait qu'à genoux.

Ami du silence, il ne laissait tomber de ses lèvres que les paroles de la Sainte Ecriture.

Nous n'avons devant les yeux qu'un enfant, et déjà nous constatons la mûre gravité d'un saint. Aussi son adolescence est-elle virile et pure : les rares combats d'une chair déjà domptée assurent à l'esprit les plus nobles triomphes.

III. PRÊTRE

Le jeune homme accompli avait fait place à l'homme parfait : l'œuvre attendait un couronnement nécessaire au bien public, surtout en ces temps de prosélytisme et d'incessantes attaques contre la vérité. Il s'attache à l'église d'Antioche, reçoit le

sacerdoce et groupe autour de lui bon nombre de jeunes gens que sa haute réputation attire à ses savantes leçons. Sa belle écriture lui fournit de quoi vivre et même de quoi subvenir aux besoins de ceux qui l'entourent : il se serait reproché comme une injustice de prendre la moindre nourriture avant de avoir assurée à ceux qu'il en voyait privés.

IV. SES TRAVAUX SUR L'ÉCRITURE

Reconnaissant les nombreuses altérations des livres saints dans les transcriptions qu'on s'en faisait, [illegible] à la fois dans la perversité de bon nombre de païens qui cherchaient à en dénaturer le vrai sens, il en reprend la traduction sur le texte hébreu, et, grâce à sa parfaite connaissance de cette langue, [illegible] à son plus haut point de pureté le précieux dépôt des révélations divines. Son orthodoxie a été mise en doute par quelques auteurs. Selon eux, la [illegible] véhémente qu'il fit des erreurs de Sabellius, confondant les trois personnes de la sainte Trinité, l'aurait entraîné dans la doctrine opposée : il aurait séparé la substance même de la divinité; mais saint Jérôme, tout en mentionnant les écarts de quelques-uns de ses disciples, ne parle de notre Saint que comme d'un défenseur de la vraie foi. La [illegible] de sa vie ne laisse aucun doute sur son amour de la vérité.

V. PERSÉCUTION

Sur ces entrefaites, l'empereur Maximin Daia mettait sa fureur à poursuivre l'Eglise de Dieu et voulait effacer de la terre jusqu'au souvenir du nom chrétien. Toujours fidèle à la tactique de l'homme ennemi, il s'attaque à tous les noms célèbres. Celui de Lucien avait attiré son attention, et il brûle du désir de s'emparer de sa personne. Ordre est donné de le saisir, mais soit défiance de sa propre vertu, soit ménagement pour les fidèles, il a déjà fui la ville pour se retirer à la campagne, quand la basse [illegible] le livre entre les mains de ceux qui le poursuivent.

VI. NICOMÉDIE

On le conduit à Nicomédie où l'empereur faisait [illegible] Anthime, évêque de cette ville, avait été mis à mort et son corps livré aux flammes. Pierre d'Alexandrie et bon nombre [illegible] de leur foi. Des [illegible] à bout de ressources [illegible] préférant la mort à toutes ses plus flatteuses promesses.

VII. LA CHARITÉ

Dans son voyage Lucien traverse la Cappadoce; [illegible]

blique de leur foi, et rachètent, les uns par la mort, les autres par la torture, la gloire du nom chrétien.

VIII. COURAGE D'UN EMPEREUR

A son arrivée à Nicomédie, Lucien trouve plusieurs de ses amis et de ses disciples que l'amour du maître y avait amenés. L'un veut lui servir de secrétaire, tous prétendent le consoler, sinon partager ses souffrances. Cependant l'empereur attendait sa victime et s'apprêtait à la faire comparaître. On lui avait dit que le visage du prêtre imposait à tous un tel respect que sa seule vue pourrait le gagner au christianisme. C'est pourquoi, voulant se mettre à l'abri de telles influences, il fait mettre un voile entre le juge et l'accusé, l'interroge de loin et seulement par interprète. Il lui promet les biens les plus considérables : il fera de lui son conseiller, son associé dans la dignité impériale, un autre lui-même, à la seule condition d'offrir un sacrifice aux dieux de l'empire.

IX. CE QU'EST UN CHRÉTIEN

Le Saint lui répond que la grandeur de ses dons, que le monde entier avec ses richesses doivent être comptés pour rien, si on les met en regard de la piété que nous devons avoir pour le Dieu vivant et véritable. Alors l'impie le menace des supplices les plus longs et les plus inouïs qu'il lui sera possible d'imaginer. Mais comme l'athlète n'oppose à ce déploiement de ridicules colères qu'un imperturbable sang-froid, le courroux de l'empereur se promet bien d'en avoir raison par des délais prolongés, et il le soumet dans sa prison à divers genres de tortures.

Les bourreaux varient les tourments avec la double intention de lui causer les plus vives douleurs et tout à la fois de traîner en langueur un affreux supplice. Quatre ouvertures distantes l'une de l'autre sont pratiquées dans le milieu d'une planche; après lui avoir engagé les pieds et les jambes dans les deux premières, on les lui fait passer de force dans les deux autres de manière à lui disloquer les membres; en même temps le dos du martyr s'étend et se déchire sur des bris de tessons qui lui font le lit le plus cruel et le plus sanglant, sur lequel il ne peut se mouvoir, ses mains étant attachées à une poutre au-dessus de sa tête. A cette rude épreuve vient s'ajouter le supplice de la faim; des viandes sont placées près de lui, mais ce sont des viandes offertes aux idoles. Eléazar autrefois, préféra la mort au repas des Gentils. Le héros chrétien ne pensait pas autrement; quatorze jours entiers, il supporte et ces privations et ces tortures, trouvant encore le courage d'exhorter à la persévérance tous ceux qui partageaient ses chaînes, et offrant pour leurs âmes les plus ferventes prières.

X. L'ÉPIPHANIE EN PRISON

Cependant la Théophanie approchait, et la tristesse [illegible] la [illegible] sans lui? [illegible]

table dans la prison, à l'insu des impies, dont les uns étaient constamment présents, les autres allaient et venaient sans cesse. « Ma poitrine servira de **table, s'écria-t-il, elle vaudra bien une matière inerte, et vous tous qui m'entourez, formerez le temple.** »

Par une permission divine les gardiens se retirent. A la veille de sa mort, le martyr, dégagé de ses entraves, commence le sacrifice par les prières d'usage, adresse à ses compagnons ses derniers enseignements. Les saints Mystères se poursuivent **et se consomment. Tous y participent, même les absents à qui on porte la sainte Victime au nom du** sacrificateur. C'étaient les joies de la Cène qui **préludaient au deuil du Calvaire.**

XI. LE PRÉTOIRE

Reconnaissant l'inutilité de ses efforts, le tyran fait comparaitre de nouveau sa victime expirante, et sans interrompre son supplice : « Quelle est ta patrie ? — Je suis chrétien, répond le patient. — Quelles sont tes occupations ? — Je suis chrétien. — Qui t'a donné le jour ? — Et toujours de répondre : « Je suis chrétien. »

Son esprit fécond pouvait imaginer autre chose, mais sa foi ne veut que ce seul mot : Je suis chrétien. Et il disait vrai : le chrétien trouve en ce seul mot et sa patrie, et ses proches, et toute l'occupation de sa vie.

Etonné de cette constance dans ce mourant, qui n'avait plus que l'apparence de l'homme, l'empereur le fait jeter à la mer, après avoir attaché son bras droit à une énorme pierre qui devait [illegible] **son corps à toute recherche.**

XII. DIEU VEILLE SUR SES MARTYRS

Il resta en effet quatorze jours au fond de la mer, **le même temps qu'avait duré son supplice.** Le quinzième, **un** dauphin le met à découvert sur le rivage, et les chrétiens qui interrogeaient la [illegible] **sont heureux de retrouver des restes précieux** qu'ils **croyaient à jamais perdus.**

Cependant la main droite était détachée du corps, retenue sans doute par ses entraves au fond des abîmes. Peu de temps après elle revient à [illegible] et **peut être réunie à son corps. Belle et digne récompense du saint et noble travail qu'elle avait accom**pli dans la transcription et la traduction des saintes lettres.

Les disciples rendent au martyr les honneurs de la sépulture, autant du moins que peuvent le permettre les malheurs du temps.

Ils le déposent à Drépane que Constantin devait bientôt appeler Hélénopolis.

Dans la suite des âges Charlemagne fait transporter ces saintes reliques dans la ville d'Arles, où la mémoire du Saint est toujours en honneur, justifiant ainsi ce nom de Lucien qui signifie Lumière. **Sa vie a été une lumière de vertu et de doctrine, relevée encore par la splendeur d'un éclatant martyre.**

SAINT LUCIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

Fête le 8 janvier et le troisième dimanche de Carême

Parmi les Romains que le glorieux apôtre saint Pierre eut la joie de convertir à Jésus-Christ, durant son premier séjour à Rome, se trouvait un jeune et noble patricien, nommé Lucius. Le prince des apôtres, en lui conférant le baptême, changea la désinence de son nom et l'appela *Lucianus* (Lucien), nom dérivé de *lux*, qui veut dire *lumière*.

Lucianus, vraiment *illuminé* par la grâce, se donna tout entier à Jésus-Christ et à la vérité; laissant toutes les espérances mondaines, il s'attacha **à saint Pierre, dont il devint l'un des plus vertueux** et des plus fidèles disciples.

Aussi, lorsqu'une vingtaine **d'années plus tard, le pape saint Clément, disciple et second successeur de saint Pierre, continuant l'œuvre du prince des** Apôtres, voulut envoyer **une nouvelle phalange de missionnaires à la Gaule, notre antique patrie, il** jeta les yeux sur Lucien **et l'ordonna évêque.** Celui-ci, dans son dévouement tout **apostolique, s'empressa de partir avec plusieurs compagnons, sous la direc**tion de saint Denys, chef de cette sainte entreprise.

En route, ils évangélisent l'Italie, spécialement la ville de Pavie, arrivent à Arles, alors capitale des Gaules, et y augmentent, par de nombreuses conversions, la chrétienté **fondée par** saint **Trophime.** De là, ils se dispersent dans diverses provinces. **Marchant vers le nord, saint Denys, saint Lucien,** saint Rieul arrivent jusqu'à Paris. Pendant que **l'illustre saint Denys établit la foi chrétienne dans** cette ville que la Providence réservait à de si grandes destinées, saint Rieul se dirige sur Senlis et saint Lucien va porter la douce lumière de **l'Evangile aux habitants de Bellovacum (Beauvais), populations énergiques, mais barbares et encore frémissantes sous le joug que leur avaient imposé les Romains victorieux.**

Là le vieux culte gaulois, vague et sanguinaire, avec ses sombres forêts, ses druides, son gui sacré, ses terribles sacrifices humains sur de vastes pierres qu'on peut voir encore en divers lieux, ce culte cruel était encore vivant avec ses violences et ses superstitions enracinées; et près de lui s'était établi le paganisme romain, plus poli, mais peut-être encore plus fertile en dépravations morales. Malgré **tant d'obstacles, saint Lucien annonce le Dieu unique, Jésus-Christ, Père et Sauveur de tous les peuples. Il prêche la paix, la concorde, la chasteté, le sacrifice immaculé du Christ; il présente à Dieu des prières ferventes et s'offre lui-même en victime pour ce malheureux peuple ; il accable son corps d'austérités; de l'eau, des racines, un peu de pain, voilà toute sa nourriture.**

La grâce du Ciel féconde sa parole, les miracles confirment ses discours. Les âmes ouvrent les yeux à la lumière, une chrétienté se forme. Parmi les nouveaux fidèles, l'évêque remarque deux jeunes **hommes, qui se distinguent par leur intelligence et leurs vertus, Maxien (ou Maximien) et Julien ; il** leur confère l'ordination sacerdotale et les associe à **ses travaux. Par leurs soins, non seulement la ville,** mais les bourgades, les hameaux, les retraites les plus [illegible] entendent tour à tour la parole [illegible] Montmille, Breteuil, [illegible] se [illegible] **encore de les avoir eus pour apôtres. Parfois saint**

Denys ou saint Lucien venaient encourager, par leur visite, le premier évêque de Beauvais ; le chemin qui les amenait était si cher à saint Lucien, que ses néophytes en gardèrent longtemps le souvenir.

Les enfants spirituels de l'évêque missionnaire s'élevaient au nombre d'environ trente mille, quand il fut donné au saint vieillard d'arroser de son sang le champ de ses labeurs. Déjà le bienheureux Denys avait eu la tête tranchée à Paris, quand Lucien apprit que le préfet de Beauvais venait d'envoyer une escouade de soldats pour l'égorger à son tour s'il ne renonçait au christianisme. A cette nouvelle, élevant les mains au ciel, il s'écria : « Je vous rends grâces, ô Jésus-Christ, mon Maître, Fils du Dieu vivant, qui, après m'avoir associé à l'apostolat du bienheureux Denys, m'associez maintenant à son martyre. » Se tournant vers les chrétiens qui l'entouraient : « Frères et fils bien-aimés, leur dit-il, Dieu veut que bientôt je me sépare de vous. Demeurez fermes dans votre foi. Que ni les menaces des puissants, ni leurs flatteries, ni leurs promesses ne vous fassent oublier la religion sainte que vous avez embrassée. »

Les émissaires du préfet rejoignirent le saint évêque sur la colline de Montmille, à une heure de Beauvais, au moment où il prêchait à une foule nombreuse. Ils massacrèrent sous ses yeux les deux prêtres saint Maxien et saint Julien, et le menacèrent du même sort, s'il n'apostasiait : « Tu violes les décrets des empereurs, lui dirent-ils, et tu séduis le peuple par tes maléfices. » — « Je n'use point de maléfices, répond le missionnaire... je montre au peuple la voie de la vérité ; je lui fais connaître Jésus-Christ, mon Maître, venu en ce monde pour racheter sa créature et la détourner du culte des démons... Jésus-Christ a daigné mourir sur la croix pour le salut de tous, à lui seul nous devons obéissance, fidélité et amour.

Un Dieu mort sur une croix ! Cette parole étonne les païens ; l'évêque s'efforce de leur expliquer les sublimes beautés du mystère de la rédemption, mais ces esprits grossiers n'y comprennent rien et, malgré son titre de citoyen romain, le saint vieillard est battu de verges. En vain on veut lui arracher une parole d'apostasie ; Lucien ne cesse de répéter : « Je crois de cœur et je confesse de bouche que Jésus-Christ est Fils de Dieu. » Enfin on lui tranche la tête. Une voix céleste se fait entendre : « Courage, bon et fidèle serviteur, viens recevoir la récompense qui t'est promise. » Le corps du martyr se relève aux yeux de la foule muette d'admiration, prend sa tête entre ses mains, franchit la rivière du Thérain, à Miauroy, et s'arrête à un quart de lieue de Beauvais. Cinq cents personnes se convertissent. Les fidèles, ayant à leur tête sainte Romaine qui donnera bientôt son sang pour Jésus-Christ, ensevelissent les martyrs.

Plus tard une basilique, desservie par une communauté de prêtres, s'éleva sur le tombeau de saint Lucien. Renversés par les barbares, l'église et le monastère furent rebâtis par les rois mérovingiens Childebert et Chilpéric. Saint Eloi fit une belle châsse pour renfermer les reliques miraculeusement retrouvées et source de nombreux prodiges. « Là, les aveugles voient, les boiteux marchent, les démoniaques sont guéris, écrivait saint Odon au IXe siècle et, ce qui est plus merveilleux encore, les liens des pécheurs sont brisés. » Les évêques de Beauvais venaient passer en prières auprès du saint tombeau la nuit qui précédait leur sacre. Au XIIIe siècle, trois nouvelles châsses splendides reçoivent les ossements de saint Lucien, de saint Maxien et de saint Julien. La translation s'opère au milieu d'une fête solennelle, en présence de nombreux évêques et du roi saint Louis, accompagné de la première noblesse de France.

Hélas ! le vandalisme sauvage de la Révolution a détruit les châsses, la basilique, le monastère et une grande partie des reliques des saints patrons de Beauvais. Mais les fidèles vont encore les invoquer au sanctuaire de Montmille, enrichi d'indulgences par le Pape Pie IX et Mgr Gignoux.



Imp.-gérant, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT SÉVERIN DU NORIQUE

APOTRE DE LA BAVIÈRE ET DE L'AUTRICHE

Fête le 8 janvier.



« Va, mon fils, dit Séverin à Odoacre, va vers l'Italie : tu portes maintenant de chétives fourrures, mais bientôt tu auras d'immenses trésors à distribuer aux autres. »

Au cinquième siècle, le vaste empire romain, après avoir longtemps persécuté l'Église catholique au nom du paganisme ou de l'arianisme, voyait toutes ses frontières forcées par les barbares, et **tombait en ruines sous les coups des envahisseurs.** L'Église, toujours vivante, restait seule debout pour consoler les malheureux vaincus, adoucir les farouches conquérants et sauver la civilisation.

Le féroce Attila, surnommé *le fléau de Dieu*, qui ravageait l'Europe à la tête de ses hordes innombrables, avait été arrêté par le Pape saint Léon le Grand.

Le Norique (partie de l'Autriche et de la Bavière), situé au nord de l'Italie, était alors le principal chemin de bandes barbares qui, désertant les climats du Nord, franchissaient le Danube pour aller, l'épée à la main, chercher le pillage et la fortune dans les plaines italiennes : Thuringiens, Alamans, Ruges, Hérules et autres barbares se rencontraient dans cette province avec les malheureux restes des populations romaines. Celles-ci cherchaient un dernier refuge dans les villes et les châteaux forts, mal défendus par les débris des garnisons impériales : les envahisseurs, inondant et ravageant les campagnes, traînaient souvent en captivité au-delà du fleuve les habitants qui étaient tombés entre leurs mains.

Au milieu de ces désastres, un saint moine, nommé Séverin, vint s'établir dans la contrée ; les plus belles vertus, en particulier une grande force d'âme et une tendre charité, brillaient en lui. A sa prière, Dieu opérait des miracles et il lui révélait les secrets de l'avenir. C'était bien l'ange de paix et de consolation dont avaient besoin les populations romaines, c'était bien l'homme divin, seul capable de se faire respecter des barbares. Il était prêtre et sa vie était très austère, raconte son disciple Eugippe, qui a écrit son histoire. Excepté les jours de fêtes, il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil ; et pendant le carême, il passait souvent deux ou trois jours sans manger. Il couchait tout habillé sur un cilice étendu sur le pavé de son oratoire ; il allait toujours pieds nus, même pendant les temps d'hiver où le Danube se gèle sous la rigueur du froid. Il consacrait de longues heures à s'entretenir seul à seul avec Dieu, dans la méditation et la prière.

Quel était son âge ? Quelle était sa patrie ? Nul ne le savait dans le Norique. Quelques-uns de ses disciples, entre autres le prêtre Primenius, essayèrent parfois de l'interroger à ce sujet ; il éludait la question et répondait qu'un prédicateur de l'Évangile n'a d'autre patrie que le ciel et d'autre âge que l'éternité. Tout ce qu'on put deviner, dans ses conversations, c'est qu'il était venu d'Orient, poussé par une inspiration de Dieu, et qu'il avait eu à surmonter en voyage bien des périls et des obstacles. Cependant, ajoute Eugippe, la distinction de ses manières et la pureté avec laquelle il parlait la langue latine, dénotaient en lui, non un Oriental, mais un Romain de noble origine. Il était sans doute allé en Orient, se former à la vie religieuse sous la conduite de tant de saints moines qui illustraient en ce temps l'Église grecque, alors obéissante au Pape de Rome.

LE MOINE ET LES POPULATIONS ROMAINES

Séverin s'était d'abord fixé aux environs d'une ville nommée Astures (probablement celle qu'on appelle aujourd'hui Stockerau, au-dessus de Vienne). Un jour, le saint moine, éclairé de Dieu, entra dans la ville et, comme Jonas à Ninive, annonça aux habitants que leur ruine était proche, s'ils n'obtenaient miséricorde de Dieu par des prières, des jeûnes et des aumônes. Mais ce peuple, lâche et avide de jouissances, refusa de l'entendre.

L'homme de Dieu le quitta et se rendit à Cumane, aujourd'hui [illegible], ville située à huit lieues à l'ouest de Vienne. Il annonça également aux habitants que leur ville allait être détruite par le fer et le feu des barbares, s'ils ne faisaient pénitence et n'obtenaient le secours du ciel. Il avait déjà prêché plusieurs fois, [illegible], lorsqu'on vit arriver un vieillard [illegible], épuisé de faim et de fatigues. Il raconta que la ville d'Astures venait d'être prise et incendiée par les barbares, et qu'il avait échappé à grand peine au massacre des habitants. Il ajouta : « Un homme inconnu était venu nous prédire ces malheurs, et nous conjurer de les prévenir par la pénitence et la prière, mais on n'a pas voulu le croire, et voilà pourquoi ce désastre est tombé sur nous. » Les regards de la foule se portèrent aussitôt sur Séverin qui était présent, et le vieillard, le remarquant à son tour, s'écria : « Voici cet homme de Dieu, c'est lui-même, écoutez-le ! » Alors les Cumaniens lui demandent pardon de n'avoir pas voulu l'écouter, et commencent avec lui un triduum de prières, de jeûnes et d'aumônes pour fléchir le ciel. Bientôt voici les barbares qui ont ravagé Astures et courent sur Cumane comme sur une nouvelle proie. Ils entourent la ville et l'assiègent ; mais, vers le soir du troisième jour, la terre tremble sous leur camp, ils sont saisis d'une terreur panique, leurs bataillons s'enfuient dans diverses directions, et, se rencontrant au milieu de la nuit, ils se prennent pour des ennemis et s'entretuent dans une lutte épouvantable.

Une autre ville, que le chroniqueur nomme Favienna (probablement Vienne) était désolée par la famine, au milieu de l'hiver. On attendait des vivres qui devaient arriver des pays que traverse la rivière de l'Inn ; mais cette rivière était gelée, et les bateaux ne pouvaient avancer. Les habitants, ayant entendu parler des miracles du saint moine, lui envoyèrent une députation pour le prier de venir les secourir dans leurs angoisses. Séverin arriva et commença à relever les courages, en les exhortant à la prière et à la pénitence, qui touchent le cœur de Dieu. Bientôt arrivèrent des bateaux chargés de vivres : la rivière, miraculeusement dégelée, leur avait livré passage.

A Vienne, une veuve riche et avare, nommée Procule, avait caché une grande quantité de blé ; cependant une disette survint et la veuve gardait son secret, espérant vendre plus cher quand la misère serait à son comble. Séverin lui reprocha publiquement son avarice sans entrailles : « Votre cupidité, lui dit-il, est cause de la mort d'un grand nombre de pauvres. Ce que vous aimez le plus au monde, c'est l'argent : puisque l'argent est votre dieu, vous n'êtes pas chrétienne, mais une idolâtre. » Procule comprit la grandeur de sa faute, elle en demanda pardon et, pour la réparer, ouvrit gratuitement ses greniers.

Dans le même temps, des bandes de barbares, nombreuses et féroces, parurent dans les campagnes, pillant et brûlant les [illegible], massacrant les habitants ou les réduisant en esclavage. La ville s'attendait à un prochain assaut et la terreur y était grande, car il n'y avait presque pas de soldats pour la défendre. Saint Séverin dit à l'officier qui commandait cette petite troupe : « Ayez confiance en Dieu, allez attaquer résolûment les barbares, le Seigneur vous donnera la victoire ; mais, quand vous aurez triomphé, ne massacrez pas les ennemis. » Le capitaine partit à la tête de ses hommes, fondit sur les ennemis, qui, malgré leur nombre, furent saisis d'effroi et s'enfuirent en jetant leurs armes pour courir plus vite. On les poursuivit, et ceux qu'on put faire prisonniers furent amenés, chargés de chaînes, devant Séverin.

Le moine ordonna de les détacher, et de leur donner à boire et à manger. Ensuite, leur reprochant leurs brigandages, avec une majesté à la fois paternelle et sévère, il ajouta : « Retournez dans votre pays, et dites à vos compagnons de ne plus recommencer leurs pillages, s'ils ne veulent être eux-mêmes punis par le grand Dieu qui règne au ciel et qui protège ses serviteurs. »

Après avoir assuré les habitants qu'ils n'auraient plus rien à craindre de l'ennemi, tant qu'ils demeureraient très fidèles à Dieu en toutes circonstances, le moine se retira dans une solitude, où il se construisit un petit ermitage, pour ne s'occuper que de Dieu.

Mais le Seigneur, qui l'avait envoyé en ce pays pour le salut de plusieurs, voulait qu'il unît la vie active à la vie contemplative. Il l'avertit bientôt d'aller fonder un couvent près de la ville de Favienne. Le Saint reparut donc dans cette cité, dont il était le libérateur ; il se fixa dans les environs ; de nombreux disciples vinrent se mettre sous sa direction et il se trouva à la tête d'une communauté religieuse. La renommée de sa sainteté lui attirait de nombreux visiteurs qui venaient lui demander un conseil dans leurs difficultés, des consolations dans leurs peines, ou la santé dans leurs maladies.

Malgré les faveurs dont Dieu l'honorait et la vénération dont il était entouré par le peuple, Séverin gardait une humilité profonde : « Ne pensez pas, disait-il, que Dieu fasse ces choses à cause de mes mérites, mais c'est sa miséricorde qui les accomplit pour le salut de vos âmes. Priez pour moi, afin que ces dons de Dieu ne servent pas à ma condamnation, mais à mon avancement dans la vertu. »

Souvent il se retirait à deux lieues du monastère, pour vaquer à la prière, dans une complète solitude ; et, après avoir ainsi fortifié son âme, il revenait au milieu de ses moines et allait où l'appelaient la charité et le zèle des âmes.

« A l'époque où les villes fortifiées du Norique Ripuaire tenaient encore, dit son disciple Eugippe, et qu'il n'y avait plus aucun château fort isolé qui fût à l'abri d'un coup de main des barbares, on avait une telle idée du serviteur de Dieu, que les habitants de chaque *castellum* l'appelaient à l'envi à leur défense, et se croyaient en sûreté quand il était dans leurs murs. »

Sa présence, en effet, valait une armée, car il relevait les courages des citoyens, attirait la protection du ciel et donnait les plus utiles conseils. S'il ordonnait de résister à l'ennemi, on était sûr de la victoire ; s'il disait d'abandonner une bourgade pour aller chercher un refuge ailleurs, c'est que Dieu l'avait averti d'un désastre inévitable.

Les habitants de Jopia (Salsbourg) l'apprirent à leurs dépens. Séverin leur envoya un messager, c'était Moderatus, chantre de l'église de Passau, les supplier de quitter tous la ville au plus tôt, s'ils voulaient échapper à la mort. Les uns hésitèrent, les autres refusèrent de croire. Séverin envoie aussitôt un second messager, nommé Quintasius : « Hâte-toi, lui dit-il, et dis-leur que s'ils ne sont pas partis cette nuit, ils périront certainement. Avertis surtout le saint prêtre Maxime de se soustraire à la mort qui l'attend. » Le nouveau messager courut à Jopia, mais n'eut pas plus de succès que le précédent. Le prêtre Maxime ne voulut pas abandonner ses paroissiens ; il ne croyait pas, d'ailleurs, le danger si pressant, et offrit à Quintasius l'hospitalité pour la nuit. Mais celui-ci se garda bien d'accepter et repartit aussitôt. La nuit même, les Hérules fondirent à l'improviste sur la ville, la dévastèrent, emmenèrent captifs ceux que le glaive avait épargnés et pendirent le prêtre Maxime.

Plus heureux, l'évêque Maximin, averti par saint Séverin d'une invasion qui menaçait ses diocésains, ordonna un triduum de prières et de pénitences et fut écouté. Bientôt, des milliers d'Allemands envahirent le pays, pillant les campagnes et assiégeant les châteaux, mais ils n'en purent prendre aucun et se retirèrent.

On conçoit que dans des temps si troublés, les pauvres devaient être nombreux et les misères souvent très grandes. C'était un vaste champ ouvert à la charité de notre Saint, car sa compassion était si vive qu'il ne pouvait voir souffrir quelqu'un du froid ou de la faim, sans ressentir tous ces maux en son propre cœur. Sa parole fut assez puissante pour organiser dans tout le Norique le tribut de la charité. Les habitants versaient chaque année entre ses mains la dîme de leurs revenus pour le soulagement des pauvres. Ainsi, cet homme qui ne possédait rien, qui jeûnait et supportait le froid, distribuait des vivres et des vêtements à des populations entières. Les prêtres du pays, dont il excitait le zèle par ses lettres et ses discours, lui servaient d'intermédiaires pour faire recueillir ou distribuer les aumônes suivant les produits ou les nécessités de leurs régions.

Les gens de Lorch, qui avaient négligé d'apporter leur aumône, virent l'année suivante leurs récoltes presque perdues ; ils se plaignaient au Saint : « Si vous aviez donné fidèlement la dîme des pauvres, leur répondit-il, Dieu vous aurait réservé une récompense au ciel et aurait, en outre, béni vos moissons sur la terre. » Il les exhorta à demander pardon à Dieu et à prier. Ils s'imposèrent un jeûne et firent des prières publiques. Dès lors, un temps excessivement favorable féconda le sol, et la récolte, qui s'était annoncée si mal, devint abondante. Désormais, ils n'eurent plus peur de se montrer généreux.

L'évêque Maximin, dont nous avons parlé, était l'un des plus empressés dans cette œuvre de charité. Il partit une fois, au milieu de l'hiver, à la tête d'un groupe d'hommes dévoués qui portaient sur leur dos des ballots de vêtements. Il fallut traverser une montagne couverte de neige. La caravane glissa dans un ravin et désespérait d'en sortir. Deux des voyageurs s'endormirent de fatigue ; l'un et l'autre virent en songe le saint moine qui leur disait : « Courage, continuez votre route sans craindre. » Ils se réveillèrent, et comme ils racontaient ce songe, on vit passer un ours de grande taille[1] habitué aux sentiers de ces montagnes, qui s'enfuit dans la direction de leur chemin. Ils marchèrent intrépidement sur ses traces pendant près de deux milles, évitant ainsi les précipices et traversèrent sans autre accident ces dangereux défilés.

Parmi les malheureux les plus à plaindre, il fallait compter les habitants que les barbares emmenaient captifs pour en faire leurs esclaves ou les vendre à d'autres peuplades. Saint Séverin s'efforçait d'en délivrer le plus possible, soit en les rachetant, soit en obtenant leur liberté, à force d'instances auprès des vainqueurs.

Le Saint dit un jour à Maurus, portier du couvent : « Ne sortez pas aujourd'hui, sinon il vous arrivera malheur. » Mais un habitant de l'endroit pria Maurus de venir l'aider à recueillir des fruits ; Maurus sortit avec lui et s'avança dans la campagne, à une demi-heure de la ville ; un groupe de barbares tomba soudain sur eux et les emmena prisonniers au-delà du Danube. En ce moment, saint Séverin lisait dans sa cellule ; tout à coup il ferme le livre et s'écrie : « Cherchez Maurus ! » On ne le trouve nulle part. Séverin part immédiatement, traverse le Danube à la poursuite des brigands, et finit par les rejoindre. A la vue de l'homme de Dieu, les brigands laissent leurs prisonniers et s'enfuient.

LE MOINE ET LES ROIS BARBARES

Les barbares, en effet, tout païens ou ariens qu'ils aient, ne pouvaient se défendre [illegible]

mêlé de crainte, en présence de ce saint homme, qu'ils savaient en communication avec Dieu, et dont la vertu les étonnait non moins que ses miracles. Quelques rois d'au-delà du Danube sollicitaient parfois ses conseils. Les Ruges, peuple venu des bords de la Baltique, avaient rencontré de redoutables ennemis dans les Goths de la Pannonie inférieure (Hongrie). Flaccité, leur roi, effrayé des dangers qu'il courait, envoya consulter saint Séverin. « Si notre foi était commune, répondit le Saint, vous m'interrogeriez sur la vie éternelle et le salut de votre âme ; mais vous ne songez qu'à la vie présente. Je vous répondrai cependant : Ne vous effrayez ni de la multitude, ni de la haine des Goths, ils s'éloigneront et vous régnerez tranquille.

« Néanmoins, tenez-vous sur vos gardes, surveillez vos autres ennemis, confiez-vous en Dieu plus qu'en vous-même. » En même temps, il l'avertissait d'un piège qu'on lui tendait. L'événement justifia toutes les paroles du saint religieux.

Peu après, un Ruge, atteint depuis longtemps d'une carie des os, souffrait horriblement et n'attendait que la mort. Sa mère le fit placer sur un chariot et le conduisit à la porte du monastère ; elle appela le serviteur de Dieu, le suppliant avec larmes de guérir son fils. « Pourquoi, s'écria Séverin, me fait-on une réputation que je ne mérite pas ? Ce n'est pas à un pécheur comme moi d'accomplir de si grandes merveilles. Faites l'aumône et priez Dieu. » Alors cette mère affligée commença à ôter une partie de ses habits pour les partager avec les pauvres. « Gardez vos habits, dit le Saint, votre fils guérira et vous ferez l'aumône quand vous serez chez vous. » Il se mit à prier avec ferveur et le malade fut guéri. Ce miracle produisit une grande impression chez les barbares, surtout chez les Ruges.

Un jour, un groupe de jeunes gens de cette nation, partant pour l'Italie où ils allaient s'enrôler dans l'armée romaine, s'arrêta devant la cellule du thaumaturge pour lui demander sa bénédiction. Parmi eux se trouvait un jeune homme pauvrement vêtu, mais de si haute taille qu'il dut se baisser pour entrer dans la cellule du moine : « Va, mon fils, va vers l'Italie, lui dit Séverin, tu portes maintenant de chétives fourrures, mais bientôt tu auras d'immenses trésors à distribuer aux autres. »

Ce jeune barbare s'appelait Odoacre, nom alors inconnu, mais qui devait bientôt faire trembler la vieille Rome. Enrôlé parmi les doryphores (porte-lances), sa taille avantageuse, son intelligence et sa bravoure lui valurent le grade d'officier et la confiance de ses compagnons d'armes. Trois ans après, ceux-ci, dans une émeute militaire, le proclament général. A leur tête, Odoacre renverse du trône le dernier empereur romain, Romulus Augustule, et devient maître de toute l'Italie.

Dans les splendeurs de sa nouvelle fortune, il n'oublia pas le moine romain qu'il avait laissé sur les bords du Danube : il lui envoya un messager avec une lettre où il le priait de lui demander tout ce que voudrait Séverin, ne songeant qu'au bien d[illegible] demanda la grâce d'un exilé.

Si Odoacre, quoique hérétique et barbare, respecta les [illegible] les lois, les coutumes de l'Italie, c'est [illegible] qu'on le doit.

Peu après, le moine dit à quelques amis qui lui [illegible] souverain de l'Italie... Odoacre régnera quatorze ans. » Il en fut ainsi.

La ville de Passau, exposée à de fréquentes incursions des Allemands, pria le saint religieux de venir habiter dans son voisinage. Séverin vint à Passau et y fonda un couvent. Quand les Allemands reparurent, Séverin alla intrépidement au-devant de leur roi Gibold, comme saint Loup et saint Léon étaient allés au-devant d'Attila. Il parla au roi barbare avec tant de fermeté et de majesté que celui-ci se mit à trembler de frayeur, et déclara qu'il lui accordait tout ce qu'il voulait. Séverin lui fit promettre de ne plus ravager le territoire romain et de mettre en liberté les nombreux captifs que ses soldats avaient réduits en esclavage. Gibold tint parole, et une foule de malheureux, remis au diacre Amantius et au prêtre Lucillus, représentants de Séverin, revinrent libres dans leur patrie, en bénissant Dieu et son serviteur.

La renommée de Séverin allait toujours croissant ; on racontait comme il avait guéri par ses prières une pauvre femme mourante, puis un lépreux venu de Milan, tout exprès pour se recommander à lui. Le prêtre Silvin, un de ses disciples, vint à mourir, et l'on porta son corps à l'église. Plusieurs personnes, entre autres une pieuse vierge consacrée à Dieu, lui demandèrent de le ressusciter. Séverin, ayant invoqué le Seigneur, dit au mort : Veux-tu que nous demandions à Dieu de prolonger ta vie ? — Et le mort, se réveillant comme d'un lourd sommeil, répondit d'une voix distincte : « Pour l'amour de Dieu, ne me retenez pas sur cette terre ; déjà j'entrais dans la bienheureuse paix qui m'attend. » Et il expira de nouveau.

Le Saint fonda plusieurs monastères, convertit de nombreux païens, et soutint beaucoup d'âmes dans la foi.

Fléthé, appelé aussi Fava, roi des Ruges, fils et successeur de Flaccité, conserva pour notre Saint l'estime dont l'avait honoré son père ; mais Gisa sa femme, qui était arienne et plus féroce que lui, le poussait sans cesse à la cruauté. Un jour, Séverin était venu réclamer la liberté de quelques prisonniers romains, qu'on accablait de travaux, et qu'on voulait forcer à abandonner la foi catholique, Gisa lui dit avec mépris : « Homme de Dieu, tiens-toi tranquille à prier dans ta cellule, et laisse-nous faire ce que bon nous semble de nos esclaves. » — Ainsi la Révolution moderne, qui trompe le peuple et l'opprime, dit aux prêtres : Restez dans vos sacristies. Laissez-moi faire ce que je veux, et ne vous mêlez point des questions sociales.

Mais le prêtre et moine saint Séverin ne se décourageait pas. Malade et sentant approcher la mort, il envoya chercher le roi et la reine. Il leur parla de Dieu qui les jugerait un jour, puis posant la main sur la poitrine du roi, il dit à Gisa : « Aimes-tu cette âme plus que l'or et l'argent ? » Et comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors : « Eh bien donc, reprit le moine, cessez d'opprimer les justes, de peur que le Seigneur ne vous châtie. Sur le point de paraître devant Dieu, mon Maître, je vous supplie de vous abstenir du mal et de vous honorer par de bonnes actions. »

« L'histoire des invasions, écrit M. Ozanam, a bien des scènes pathétiques, mais je n'en connais pas de plus instructive que l'agonie de ce vieux Romain, expirant entre deux barbares, et moins touché de la ruine de l'empire que du péril des âmes. »

Après sa mort, ainsi qu'il l'avait prédit, de nouveaux barbares envahirent le pays, et ses disciples furent contraints de se réfugier en Italie, en emportant les restes de leur maître. Ces reliques sont vénérées aujourd'hui à Naples.

Imp. [illegible] Paris

SAINT HONORÉ DE BUZANÇAIS

Fête le 9 janvier.



Le vertueux marchand Honore aimait à offrir une dot aux jeunes filles vertueuses, mais pauvres de sa paroisse. Joie de sa vieille mère. — Honoré dit adieu à sa mère pour la dernière fois. — Il est assassiné.

DOUBLE FÊTE

La place et l'église de Buzançais regorgent de peuple. Les cloches sonnent à triple carillon pour un double mariage.

Pourquoi ces brillantes sonneries et cet empressement inusité ? Sans doute, quelques grandes maisons de la province unissent leurs blasons et leurs domaines. Sans doute, la foule épie les riches toilettes des épousées et les largesses des époux.

Mais non ; le cortège s'avance, salué par les sons criards de la cornemuse et de la vielle. Voici les mariées : deux pauvres ouvrières, dont la toilette semble aussi modeste que les visages. D'ailleurs, ce ne sont pas elles que la multitude attend et regarde.

Voici les mariés : deux robustes fils des champs,

tout pavoisés de rubans, qui distribuent d'un air radieux de rudes poignées de main ; mais la curiosité publique cherche un autre aliment.

Tout à coup, les vivats redoublent ; les regards et les bras se tendent vers un nouveau personnage qui paraît sur le seuil de l'église, et dont l'extérieur, cependant, ne diffère en rien de celui des autres invités.

Cet homme, jeune encore, au visage doux et presque mélancolique, donne le bras à une respectable vieille, sa mère, sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, sourit à ces acclamations.

La foule satisfaite se joint alors au cortège et le suit avec un redoublement d'enthousiasme jusqu'à une petite maison de la grande rue où le couple que l'on vient de décrire s'arrête, malgré les instances des époux et des invités.

« Laissez-moi, mes amis, dit l'homme, objet de l'attention générale, je pars demain pour ma tournée ordinaire et je dois me préparer par le repos aux fatigues du voyage. Allez, mon cœur est avec vous. Amusez-vous décemment, comme il convient à de braves gens et à d'honnêtes chrétiens. Surtout, n'oubliez pas que vous sortez de l'église, et que, même dans vos plaisirs, vous êtes sous l'œil de Dieu. »

Un dernier cri de sympathie accueille cette petite allocution, et le cortège reprend sa marche.

UN MARCHAND CHRÉTIEN

Pendant que la foule court à ses plaisirs, pénétrons dans la petite maison, et disons maintenant quel est celui qu'entourent de si unanimes et de si fervents hommages.

C'est Honoré, le marchand de bœufs ; Honoré, l'homme de bien, le serviteur de Dieu, l'ami des pauvres, dont la légende, peu connue, offre, avec de touchantes particularités, le plus pur modèle de l'amour filial, de la charité et de la probité commerciale.

Né à Buzancais, sur la fin du XIIIe siècle, Honoré avait été élevé par ses parents dans la crainte du Seigneur et l'amour du prochain.

Son père, marchand de bestiaux, allait acheter en Poitou des bœufs qu'il revendait en Berri, et avait acquis ainsi une assez belle aisance.

L'enfant s'initia de bonne heure à cette vie laborieuse en suivant son père dans ses courses, et, quand celui-ci mourut, il continua le commerce, où il gagna, à son tour, des sommes considérables, dont une partie était employée à augmenter l'aisance de sa vieille mère, sur laquelle se concentraient toutes ses affections, et l'autre au soulagement des malheureux.

Une des plus grandes jouissances que se donnait le digne jeune homme, dans ses abondantes aumônes, était de doter des mariages pauvres qu'il assortissait en vertus, et ce doux acte de charité lui était si familier qu'il avait rendu son nom populaire en fait d'unions conjugales.

Il en rêvait une autre semblable, quand nous l'avons vu sortant de l'église avec deux nouveaux mariés qui lui devaient leur bonheur et dont il recevait la reconnaissance, pour méditer de nouveaux bienfaits.

LES ALARMES D'UNE MÈRE

Cependant, sa mère se lamentait sur ses absences continuelles et, persuadée qu'ils avaient assez de fortune pour vivre largement et faire le bien, elle le priait de se fixer près d'elle d'une manière définitive.

Or, des pensées plus tristes que d'habitude obsédant son esprit au retour de la cérémonie à laquelle nous avons assisté, la pauvre vieille entraîna son fils dans un petit jardin contigu au logis. Là, assise avec lui sous un laurier, la main dans sa main, les regards tournés vers le ciel, comme la sainte Monique de notre peintre Scheffer, elle lui dit :

« Mon cher enfant, je me fais vieille et l'âge me rend peut-être plus timide que de raison. Tes absences me causent des transes continuelles. Dès que tu n'es plus là, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne vis plus. Pourquoi tant travailler? Nous sommes assez riches pour nos besoins et nos goûts. Il est bien temps de te reposer et de me rendre la tranquillité. Je t'en supplie, renonce à ce voyage.

— Bonne mère, répondit doucement Honoré, il me coûte de vous peiner et de ne pas vous obéir à l'instant. Mais, vous le savez, j'ai des engagements à remplir, des comptes à régler, des rendez-vous que je ne puis manquer. Nous sommes assez riches, dites-vous, pour nos besoins et pour nos goûts? Pour nos besoins, c'est vrai ; mais vous oubliez nos pauvres. Les pauvres sont un goût dispendieux, et l'on n'a jamais assez d'argent pour eux. Laissez-moi donc faire encore ce voyage qui, je le jure, sera le dernier..... D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre?

— Je crains tout, les fatigues et les dangers de la route ; car la route est si longue de Buzancais à Thénezay. Il ne faut qu'un instant pour tomber malade ou faire une mauvaise rencontre.

— Grâce à Dieu, je suis jeune et robuste, et, loin de nuire à ma santé, l'exercice me réussit. Quant aux dangers et aux mauvaises rencontres, je ne les redoute pas davantage. Je ne me connais pas d'ennemis ; d'ailleurs, en cas de besoin, j'ai bon bras et bon cœur, et puis je ne serai pas seul, les Gabidier m'accompagnent.

— Crois-tu qu'ils te seraient d'un grand secours dans une circonstance pressante? Je n'aime guère leurs airs et leurs manières.

— Ils sont un peu rudes, en effet ; mais ça n'est pas un mal, pour leur état.....

— Enfin, je ne sais pourquoi je suis si triste aujourd'hui ; je vois tout en noir et ne puis me faire à la pensée de rester encore près d'un mois sans nouvelles.....

— Chère mère, reprit Honoré en montrant l'arbre sous lequel ils étaient placés, si vous voulez avoir à chaque instant de mes nouvelles, regardez ce beau laurier, planté par mon père le jour de ma naissance. Je me suis toujours figuré que son existence dépendait de la mienne. Vous m'avez vous-même raconté cent fois que, durant une grosse maladie de mon enfance, il se mit à jaunir et à languir, et qu'il reprit sa vigueur, dès que je revins à la santé. Ainsi donc, tant qu'il restera vert et bien portant, n'ayez aucune inquiétude sur mon compte ; mais, s'il jaunissait de nouveau, s'il dépérissait, s'il venait à mourir .... oh ! alors !.....

— Tais-toi, tais-toi !.....

— Oui, oui, je déraisonne à mon tour ; allons, bonne mère, embrassez-moi et chassons les sombres idées. »

Le lendemain, la digne femme se leva avant le jour, vérifia les hardes et les provisions de route et se rendit en toute hâte à l'église pour allumer un cierge et faire sa prière devant l'autel de la Vierge.

En revenant, elle trouva son fils prêt à partir pour le Poitou, avec ses deux valets, les frères Gabidier. A cette vue, elle éprouva un affreux

serrement de cœur qui se traduisit bientôt par des sanglots.

« Bonne mère, dit Honoré, vous n'êtes pas raisonnable; je me fâcherai.....

— C'est vrai, reprit la vieille, mais que veux-tu? je ne peux m'y faire; chaque fois que tu t'en vas, il me semble que je ne te reverrai plus.

— Et pourtant, je reviens chaque fois, bien portant et le gousset plein. Ce sera de même encore; et d'ailleurs, vous le savez, c'est le dernier voyage.

— Ainsi soit-il, » soupira la malheureuse.

Alors, elle s'approcha des deux domestiques, glissa une pièce d'argent dans la main de chacun, et dit au plus âgé, dont la physionomie et les formes n'étaient guère moins sauvages que celles des robustes animaux confiés à sa garde :

« Ah çà! Gabidier mon ami, tâchez qu'il ne lui arrive aucun mal. Je vous le recommande.....

— On y veillera, on y veillera », répondit brusquement le rustre avec un sourire grimaçant qui, loin de la rassurer, acheva de décourager la pauvre femme.

L'heure de la séparation était arrivée. La bonne vieille embrassa son fils une dernière fois, et, quand il eut disparu au détour de la rue, elle rentra dans sa maison devenue triste, et là, donna un libre cours à ses larmes.

UN LAURIER COMME IL Y EN A PEU

Cependant, la mère d'Honoré reprit courage en se rappelant la conversation de la veille. Elle se leva plus calme, descendit au jardin, s'installa devant le laurier mystérieux, dont la destinée semblait liée à celle de son fils, et resta jusqu'au soir les yeux fixés sur lui, heureuse de le voir si frais et si vigoureux. Les jours suivants se passèrent dans une semblable contemplation, dont elle ne sortait que pour arroser l'arbuste, en écarter les insectes, arracher l'herbe de son pied. Parfois, elle lui parlait d'une voix caressante, lui demandait des nouvelles du voyageur. Il était devenu son confident et son ami. La nuit, elle le voyait en songe; au réveil, sa première pensée et sa première visite étaient pour lui.

Aussi, quelles ne furent pas sa surprise et sa terreur quand, un matin, elle retrouva jaune et fané son cher laurier, dont, peu d'heures avant, elle admirait la belle verdure. Elle ne peut en croire ses yeux. Elle touche une à une ces feuilles, hier si luisantes, aujourd'hui raides et crispées comme si elles avaient été brûlées par toutes les gelées de l'hiver. Elle veut courber une branche, qui éclate avec bruit et montre une moelle desséchée.

Enfin, ne pouvant plus douter de son malheur, elle s'élance dans la rue, folle de douleur, en s'écriant :

« Au secours ! gens de Buzançais, au secours ! Je n'ai plus d'enfant et vous avez perdu votre ami ! »

A cet appel, les voisins accourent et pressent de questions la pauvre mère, qui leur raconte l'entretien dans lequel Honoré l'a avertie que la vie du laurier dépendait de la sienne.

Puis elle les conduit au jardin, où elle leur montre l'arbre mort jusque dans ses racines. Un instant, les voisins essayent de lui persuader que ses alarmes sont chimériques, qu'elle est victime des apparences et de tristes pressentiments; mais, bientôt, convaincus eux-mêmes que cet arbre subitement flétri est un avertissement du ciel, ils se portent au clocher comme si le feu était dans la ville ou l'ennemi aux portes.

La cité s'émeut, les habitants armés se réunissent sur la place de l'église, et, en apprenant la sinistre nouvelle, décident qu'ils partiront aussitôt pour secourir Honoré, s'il en est temps encore, ou pour rapporter son corps s'il a succombé. En effet, sans plus tarder, tous ceux qui peuvent se procurer des montures se mettent en marche vers le Poitou, en ayant soin de prendre des informations dans les endroits où le marchand de bestiaux avait coutume de s'arrêter. Celui-ci, n'étant pas un hôte ordinaire, sa trace était facile à retrouver. Chacun se rappelait parfaitement l'avoir vu passer tel jour, à telle heure, avec ses deux domestiques, mais personne ne l'avait vu revenir.

Les cavaliers arrivèrent ainsi en vue du village de Buzay, à un quart de lieue environ de la paroisse de Thénezay. En cet endroit, à leur grand étonnement, les chevaux se cabrèrent, et, malgré tous les efforts, refusèrent d'aller plus loin.

LE CRIME EST DÉCOUVERT

Alors, quelques hommes mirent pied à terre, et gagnèrent une cabane située dans les terres, où se trouvait une vieille femme qu'ils interrogèrent. La paysanne, récemment fixée dans cette maison, qui n'était pas une des étapes d'Honoré, s'excusa de ne connaître le digne marchand que de nom, et de n'avoir à donner que des renseignements peu précis.

Elle raconta pourtant que, trois jours auparavant, un conducteur de bœufs avait quitté sa bande et ses compagnons, pour venir lui demander à boire, au moment où elle achevait de pétrir son pain. Ne pouvant le satisfaire, car elle avait épuisé son eau pour la confection de sa pâte, elle lui avait indiqué une source cachée dans un taillis voisin, de l'autre côté de la route, et vers laquelle il s'était dirigé. Elle n'avait plus revu cet homme; mais, peu d'instants après son départ, elle avait été grandement surprise et effrayée en remarquant que sa pâte devenait toute rouge, comme si du sang y était mêlé. Alors, jetant un coup d'œil en dehors, pour voir s'il ne passait personne à qui elle pût faire part de son aventure, elle avait aperçu la bande de bœufs qui rebroussait chemin du côté de Poitiers, sous la conduite de deux individus seulement, dans lesquels elle ne reconnaissait pas celui qui lui avait demandé à boire.

Agités des plus sinistres pressentiments à ces indications et persuadés qu'elles se rapportent directement à l'objet de leurs recherches, les voyageurs rejoignent leurs compagnons et les trouvent en conférence avec une autre troupe de cavaliers marchant en sens inverse.

C'étaient les gens et les officiers de justice de Thénezay, également en quête d'Honoré, dont la disparition subite et inexpliquée causait dans le pays les plus vives alarmes; car le vertueux marchand de bestiaux était non moins connu, non moins aimé, non moins vénéré en Poitou qu'en Berri.

Ils apprennent à ceux de Buzançais que la veille, les valets d'Honoré, les frères Gabidier, avaient été vus dans une foire, nantis d'une grosse somme d'argent qu'ils étaient en train de dépenser follement et dont ils n'avaient pas justifié l'origine; qu'interrogés sur l'absence de leur maître, ils avaient fourni des explications embarrassées, qui avaient augmenté les soupçons et déterminé leur arrestation. Ce récit, rapproché de celui de la veille, laissait peu d'espoir sur le sort

d'Honoré, qui, sans doute, avait été victime, dans ces parages, d'un lâche guet-apens. On prend donc la résolution de faire sur place de minutieuses recherches, et de se livrer à l'instinct des chevaux qui, se sentant libres, quittent la grande route, entrent résolument dans le taillis, et s'arrêtent bientôt au bord d'une petite fontaine.

Alors, chacun descend de cheval, consulte le terrain et fouille le bois. On ne tarde pas à remarquer sur le gazon une longue traînée de sang, partant de la source et se perdant sous les arbres.

L'angoisse redouble. Le dénouement approche.

Enfin, des cris se font entendre : un des voyageurs a découvert parmi les broussailles un cadavre décapité. La tête se trouve un peu plus loin et, dans cette triste dépouille, couverte d'une boue sanglante, les deux troupes reconnaissent les traits d'Honoré !

Après avoir lavé ces souillures, et donné un libre cours aux premiers élans de la douleur, on place le corps sur une litière improvisée et, d'un commun accord, on se dirige vers Thénezay, où l'on doit se procurer un cercueil décent, rendre les derniers honneurs au martyr et confronter les assassins avec leur victime.

L'entrée du cortège dans la ville fut saluée par une de ces rares explosions de douleur populaire, qui sont le plus bel éloge de l'homme de bien, et changent une marche funèbre en une marche triomphale.

Le clergé, averti à temps, reçut aux portes de l'église les restes d'Honoré et les déposa dans une chapelle ardente, où toute la population vint les voir, les toucher, les vénérer; car elle regardait le défunt comme un saint et un martyr dont l'âme, vivante dans les cieux, pouvait déjà protéger ceux qui l'invoqueraient.

Les leçons des anciens offices de Buzançais et de Thénezay rapportent que beaucoup de malades atteints de fièvres et de langueurs furent guéris en cette occasion par l'attouchement du corps, et que le premier effet se manifesta sur trois porteurs qui s'étaient relevés depuis la fontaine jusqu'à l'église.

Extraits de la prison et subitement amenés devant le cadavre, les frères Gabidier perdirent contenance et firent des aveux complets. Ils racontèrent alors comment, ayant introduit parmi les bœufs dont ils avaient la garde, la vache d'un paysan, avec l'intention de se l'approprier, ils avaient été sévèrement réprimandés par leur maître, et forcés de restituer l'animal, ce dont ils avaient conçu un profond ressentiment. Certains d'être renvoyés à la fin du voyage, ils avaient médité de couvrir leur faute par un crime; enfin, ils avaient exécuté leur abominable dessein en suivant Honoré à la fontaine et en le frappant par derrière de leurs coutelas, au moment où il se penchait pour boire.

Cependant, les cérémonies terminées, un grand [illegible] s'éleva entre les gens de Buzançais et ceux de Thénezay. Les premiers voulaient emporter en [illegible] le corps de leur compatriote, que les seconds avaient la prétention de garder comme leur appartenant par sa mort et le sang versé sur leur territoire. Enfin, il fut décidé que Thénezay ne garderait que le chef du martyr, et rendrait le corps un peu plus tard aux gens de Buzançais.

La population berrichonne ne rapporta donc à Buzançais que des [illegible] malheureusement trop [illegible] sur la fin tragique d'Honoré, et l'assurance de posséder un jour ses reliques.

Quant à la mère d'Honoré, je n'essayerai pas de peindre l'état de son cœur, que pourront seules comprendre celles qui ont gravi le calvaire de la vie pour voir mourir un enfant, leur unique espoir, leur unique amour.

Du reste, sa souffrance ne fut pas longue, car le ciel lui envoya bientôt la suprême consolation des grands affligés. Un matin, ses voisins, qui l'entouraient des soins les plus tendres, la trouvèrent endormie dans les bras de la mort, et devinèrent, au doux sourire errant sur ses lèvres glacées, qu'elle venait de rejoindre son fils.

Pour terminer, hâtons-nous d'ajouter que, malgré leurs aveux et leurs protestations de repentir, les assassins subirent les dernières rigueurs de la loi, sans que le châtiment suffit à expier leur crime. La réprobation qui les accompagna au supplice s'est attachée à leur mémoire, et vers la fin du siècle passé, on désignait encore leurs derniers descendants par ces paroles insultantes : « *Race de Gabidier.* »

LE SAINT ET LA DÉVOTION POPULAIRE

Devançant la sentence du temps et de l'Eglise, les habitants du Berri, comme ceux du Poitou, rendirent à Honoré un culte spontané, et l'invoquèrent immédiatement comme un saint.

Un siècle plus tard, les prodiges nouveaux qui s'opéraient journellement sur sa tombe, et l'empressement des fidèles, déterminèrent le seigneur de Thénezay et l'évêque de Poitiers à demander sa canonisation. Une enquête solennelle eut lieu, les pièces furent transmises à Rome, qui, en 1444, sous le pontificat d'Eugène IV, inscrivit sur la liste des Bienheureux l'humble marchand de bestiaux, et régularisa les hommages volontaires dont il était l'objet....

En 1562, les bandes calvinistes du comte de Montgommery, qui avaient brûlé à Bourges les corps de saint Guillaume et de la bonne duchesse Jeanne de Valois, se ruèrent sur le Bas-Berri pour se rendre en Touraine et passèrent par Buzançais, où elles livrèrent aux flammes les restes de saint Honoré. Un doigt et un petit os, tombés pendant qu'on portait le corps au bûcher, échappèrent seuls à ce désastre.

On plaça dans un reliquaire ces précieux débris recueillis par une main pieuse, et une procession expiatoire fut ordonné à perpétuité le lundi de la Pentecôte. Ce même jour, on acquitte un vœu de la ville fait, il y a plusieurs siècles, à l'occasion d'une grosse épidémie qui ravageait le pays, et qui cessa miraculeusement par l'intercession de saint Honoré, comme le racontent les vieilles chroniques.

L'église de Thénezay possède encore la tête et une partie du vêtement du saint martyr. Ces reliques, déjà reconnues authentiques au XVIIe siècle, l'ont été plus récemment encore, par l'évêque de Poitiers, J.-B. de Bouillé, qui les déposa ensuite dans une nouvelle châsse. Des reliques du Saint sont conservées aux Carmélites d'Abbeville, aux Clarisses d'Amiens, et au couvent de Davenescourt.

En 18[illegible], Buzançais a obtenu une partie de la relique insigne, que le diocèse de Poitiers a eu le bonheur de conserver.

La génisse dérobée par d'infidèles serviteurs, et qu'il fit rendre à son maître, est l'attribut iconographique de saint Honoré.

Ce récit est emprunté, sauf quelques légères retouches de Mgr Guérin et de nous, à l'[illegible] de M. Veillat, intitulé : PIEUSES LÉGENDES DU BERRI.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES

Fête le 10 janvier.



Saint Guillaume, abbé de Châblis et plus tard archevêque de Bourges.

COMMENT DIEU SE PRÉPARE DES SAINTS DE BONNE HEURE

Saint Guillaume, issu des anciens comtes de Nevers, vint au monde vers le milieu du XIIe siècle. Il fut élevé avec soin dans la crainte de Dieu; son bon naturel, il est vrai, et son penchant pour la vertu rendirent son éducation facile. Le Seigneur lui avait donné toutes les dispositions de la nature et de la grâce nécessaires à l'accomplissement des grands desseins qu'il avait sur lui. Un esprit vif, solide, éminent et capable de toutes les sciences; un jugement pénétrant et droit, un cœur noble, généreux et docile, des manières gracieuses et polies, une horreur extrême du vice, une haute idée du service de Dieu et un attrait particulier pour la retraite et la vie intérieure.

De si belles qualités portèrent son oncle maternel à se charger de ses études; c'était Pierre, archidiacre de Soissons, surnommé l'Ermite, à cause de ses grandes austérités. Le jeune homme fit des progrès rapides sous un tel maître; il acquit, en peu de temps, des connaissances au-dessus de son âge, et un trésor de sainteté de jour en jour croissant.

GUILLAUME, JEUNE ÉTUDIANT, FAIT UN PREMIER PAS VERS LA SAINTETÉ

Il apprit dès lors à mépriser tous les avantages que sa naissance, ses brillantes qualités et le monde lui promettaient, et, n'estimant que les biens éternels, il se destina à l'état ecclésiastique.

Il n'eut pas plutôt renoncé au siècle qu'il fut fait chanoine de l'Eglise de Soissons, et, peu après, de l'Eglise de Paris. Il devint, dans l'une et dans l'autre, par sa modestie, par sa sagesse et par son édifiante piété, l'admiration du peuple et le modèle du clergé.

LA SOLITUDE DE GRANDMONT

Mais, quelque saint que fût l'état qu'il venait d'embrasser, Dieu le voulait plus parfait, et lui inspirait un ardent désir d'une vie plus retirée. Lui-même ne pouvait se voir dans le monde, au milieu de tous ses périls, sans trembler. Les dignités ecclésiastiques lui paraissaient des titres bien onéreux, et les bénéfices opulents, de vrais pièges. Depuis longtemps, il ne [illegible] le désert de Grandmont, qui l'avait [illegible]

Ce nouvel Ordre de religieux, fondé par saint Etienne, l'an 1076, était encore dans toute sa première ferveur, et la vie austère des moines rendait cet institut encore plus estimable. Saint Guillaume renonça [illegible] aux canonicats de Paris et des [illegible] que ses parents lui avaient procurés pour lui donner la facilité de vivre à l'aise et de tenir son rang, et se retira dans ce monastère sans écouter la voix de la chair et du sang.

Il y [illegible] comme un présent du ciel, et y vécut dans une si grande régularité, avec tant d'édification, que le supérieur, étonné d'un tel [illegible] en plein Concile devant le pape [illegible] III et les prélats de cette auguste assemblée.

[illegible] GRANDMONT

Notre Saint se disposait à faire sa profession dans le monastère de Grandmont, lorsque le [illegible] entre les religieux de chœur et les Frères convers une furieuse tempête qui faillit perdre l'Ordre tout entier.

L'esprit de discorde en eut bientôt terni l'éclat. Guillaume eut beau employer tous ses soins et tout le crédit de sa haute vertu; il eut beau mettre en œuvre les moyens que sa sagesse, son zèle et son industrie purent lui suggérer, rien ne put rappeler la paix et l'union bannies du couvent.

LE [illegible] QUITTE GRANDMONT

Les esprits et les cœurs s'aigrissaient tous les jours davantage. Le Saint savait bien que l'esprit de [illegible] là où la paix ne [illegible] de passer dans [illegible] par le nombre de ses saints, et dont l'esprit de retraite et de régularité était alors dans toute sa vigueur. Il [illegible] et fit sa profession avec une ferveur qui, tous les jours de son noviciat, avait pris un nouvel accroissement. Bientôt [illegible]. Les moines le considéraient comme un ange descendu du ciel sous une enveloppe mortelle.

[illegible] SAINT

Non content d'avoir quitté le monde, il en perdit jusqu'au souvenir; la solitude perfectionna son recueillement intérieur et son attrait singulier [illegible]

[illegible]

[illegible]

avec une sévérité inflexible ses moindres imperfections et se regardait comme coupable là où d'autres croiraient n'avoir rien à se reprocher. Que de fois on le vit pleurer à la vue des péchés d'autrui, et parce qu'ils offensaient Dieu, et parce qu'il craignait en avoir été la cause.

Toujours humble, doux envers les plus petits comme envers ses supérieurs, il prenait les mortifications qu'on lui imposait, non comme une épreuve de sa vertu, mais comme de justes châtiments de ses iniquités. Il vivait dans un combat perpétuel contre ses sens et ses inclinations : aussi mérita-t-il d'obtenir une admirable pureté de cœur et le don d'oraison au degré le plus éminent.

Tant de vertus alarmèrent l'enfer. Pour le tenter, le démon mit en œuvre ses artifices et ses ruses; mais Guillaume trouva dans les exercices de la prière, de la pénitence et de l'humilité de quoi rendre inutiles les efforts de l'esprit malin. Sa tendresse particulière pour la Sainte Vierge lui servit de bouclier : « Après Jésus-Christ, toute ma confiance, disait-il, je l'ai mise en la Mère des Miséricordes. » Marie fut jusqu'à sa mort l'arsenal où il trouvait ses armes pour le combat.

GUILLAUME ÉLEVÉ A LA [illegible]

La solitude faisait ses délices; mais on consulta moins son inclination que l'estime que l'on avait conçue de sa sagesse et de sa piété. Il fut élu Abbé de Fontaine-Jean et plus tard de Chaalis, où il semblait se consoler de la violence dont son humilité, son amour pour la retraite étaient les victimes, par l'espérance de finir ses jours dans cette affreuse solitude. Mais Dieu, pour sa propre gloire, en avait disposé autrement. Après avoir été pendant quinze ans le modèle des plus saints Abbés, le Seigneur avait voulu qu'il devînt le modèle des plus saints évêques.

Saint Guillaume gouvernait ses religieux avec une douceur angélique. Avec ses inférieurs, il était comme le dernier de tous. Il joignait à une merveilleuse simplicité de grandes lumières qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage le calme intérieur de son âme [illegible] vertu.

SAINT GUILLAUME [illegible] SON ÉLECTION

Il ne songeait qu'à se sanctifier, avec ses religieux, dans le calme et [illegible] de septembre 1199, la mort [illegible] Henri de Sully, archevêque de Bourges. Le clergé de cette ville résolut de choisir un prélat qui méritât de l'être par sa vertu et ses talents.

[illegible]

[illegible]

écrits les noms des trois Abbés. Deux hommes distingués par leur science et surtout par leur vertu l'assistaient à l'autel : l'un fut depuis archevêque de Tours et l'autre évêque de Meaux. Après la célébration des Saints Mystères, Eudes se prosterna avec eux, priant le Seigneur avec larmes de manifester sa volonté; tous trois récitèrent la prière qu'avaient faite les apôtres quand ils voulurent remplir la place vacante du Collège apostolique : « Seigneur, dirent-ils, vous qui connaissez le cœur de tous les hommes, montrez-nous celui que vous avez choisi. » Puis l'évêque de Paris prit au hasard sur l'autel l'un des trois billets et, l'ayant ouvert, il y trouva le nom de l'Abbé Guillaume. Les deux assistants furent les seuls confidents du fait; mais, au même moment, les chanoines de la cathédrale, assemblés en Chapitre, l'envoyaient supplier instamment de préférer Guillaume à tous les autres. L'évêque, frappé de cette coïncidence, y crut trouver une preuve de la volonté de Dieu. Il remercia le Seigneur et, suivi de tout le clergé et d'une grande foule, il se rendit à l'église métropolitaine de Saint-Etienne, où il proclama l'Abbé Guillaume archevêque élu de Bourges, au milieu des transports de joie de tout le peuple.

RÉSISTANCE DU SAINT

A la nouvelle de son élection, l'humble moine fut si affligé qu'il résolut de prendre le fuite; on l'en empêcha. Mais on ne pouvait triompher de ses refus. Il alléguait que le vœu d'obéissance fait entre les mains de son supérieur ne lui permettait plus de disposer de sa personne. Sur ce, les députés de l'Eglise de Bourges eurent recours au Supérieur général de l'Ordre et au cardinal, Pierre de Capoue, prélat apostolique en France. Tous deux ordonnèrent au Saint d'accepter. Il fallait obéir. Guillaume quitta donc sa chère solitude en versant des torrents de larmes; il prit la route de Bourges, où il fut reçu comme un ange envoyé du ciel, et sacré par Elie, archevêque de Bordeaux, en présence de tous les évêques de la province.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES
SA VIE PRIVÉE

Il était persuadé que tout homme et surtout celui qui gouverne les autres doit commencer par établir en lui-même le règne de Jésus-Christ ; aussi, une fois revêtu de la plénitude du sacerdoce, son premier soin fut de régler sur les maximes de l'Evangile les moindres détails de sa vie, soit publique, soit privée. Il voulait donner le premier l'exemple d'une vertu irréprochable : « Tel roi, tels sujets; tels pasteurs, telles brebis, » répétait-il. Ni sa dignité, ni ses travaux immenses ne purent l'obliger à se relâcher de ses excessives austérités : il ne quitta jamais la haire et conserva son habit monastique, observa les jeûnes de la règle, comme s'il eût été dans son monastère, et s'interdit l'usage de la viande, bien qu'il en fit servir à ceux qui mangeaient à sa table : « J'ai à expier, disait-il, et mes propres péchés et ceux de mon peuple, » et comme l'apôtre saint Paul : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres le salut, je ne sois moi-même un réprouvé. » Son palais épiscopal était ouvert à tout le monde, les femmes seules n'y entraient pas; en cas de nécessité, il leur parlait dans l'église. Plusieurs trouvèrent cette sévérité trop grande; mais il refusa de s'en départir.

La multiplicité de ses occupations ne lui firent jamais abréger le temps qu'il consacrait à la prière. Chaque jour, il passait plusieurs heures dans un recueillement profond; la pensée de la mort ne le quittait jamais : il la regardait comme un remède souverain à toutes les maladies de l'âme.

ZÈLE APOSTOLIQUE DU SAINT PRÉLAT — MIRACLES

Son tendre amour pour la solitude fit place à un zèle ardent pour le salut de son peuple. On le vit parcourir son diocèse avec une charité qui portait partout le feu divin : il prêchait, instruisait les petits et les humbles; administrait les sacrements, visitait, consolait les pauvres des hôpitaux; et, se faisant tout à tous, il les gagnait tous à Jésus-Christ. Il apprit un jour que plusieurs de ses diocésains avaient été arrêtés pour avoir soutenu avec trop de zèle les droits de son Eglise; il fit sur-le-champ d'instantes démarches auprès des juges pour obtenir la mise en liberté. Ses réclamations demeurèrent sans résultat. Il vint alors se placer à la porte des prisons : « Je n'en bougerai pas, dit-il, tant que les captifs ne seront pas élargis. » Les magistrats, émus d'une telle charité, ouvrirent les cachots.

Dans ses courses apostoliques, il rencontra un prêtre que la paralysie d'un bras empêchait de célébrer la messe; jusque-là, tous les secours de l'art étaient restés impuissants. Saint Guillaume exhorta ce prêtre à s'amender devant le Seigneur; puis, ayant fait sur le bras malade le signe de la croix, il le guérit sur-le-champ.

Des malades, atteints de fièvres mortelles, mais pleins de foi en la sainteté de l'illustre archevêque et persuadés de la toute-puissance de ses prières, le conjurèrent de les guérir en leur imposant les mains. Saint Guillaume, blessé dans son humilité, s'efforçait de les dissuader : « Je ne suis, disait-il, qu'un pauvre pécheur. » Les malades insistaient en pleurant; alors, son cœur de père ne pouvant plus résister, il les guérissait tous en leur imposant les mains.

DÉSINTÉRESSEMENT ET DÉLICATESSE DU SAINT PRÉLAT

Ses abondantes aumônes prouvaient son entier désintéressement des biens de ce monde; il estimait indigne d'un évêque de thésauriser. Il appelait les pauvres ses créanciers; en leur distribuant presque tous ses revenus, il disait agréablement : « Je paye mes dettes. »

Cette sainte indifférence pour toute richesse ou question d'argent brilla d'un plus vif éclat dans les circonstances suivantes. Saint Guillaume trouva dans l'Eglise gallicane la coutume d'imposer aux excommuniés, en leur donnant l'absolution de leurs censures, outre la satisfaction canonique, des amendes pécuniaires au profit de l'évêché, pour prévenir toute rechute, au moins par motif d'intérêt. Cette coutume déplaisait souverainement à sa délicatesse ; toutefois, des hommes de grand renom lui conseillaient de la suivre et de donner aux pauvres l'argent de ces amendes, s'il avait scrupule d'en profiter lui-même. Il trouva moyen de ne pas suivre l'usage conseillé, sans en scandaliser les partisans, ni blâmer ouvertement leur conduite : il ne manquait pas de donner l'absolution aux excommuniés repentants; mais il refusait d'accepter les amendes pécuniaires. Toutefois, pour maintenir les pénitents dans une crainte salutaire, il les menaçait souvent d'exiger les rétributions ordinaires.

[illegible] ET MAN[illegible]

Quelques gentilshommes avaient [illegible]

outragé les receveurs de l'archevêque, ravi ses biens, et injurié un grand nombre de prêtres. « Livrez les coupables au bras séculier, » lui disaient ses conseillers, mais Guillaume préféra prier et jeûner pour eux; et il les vit bientôt à ses pieds, implorant un pardon qu'il leur accorda de grand cœur.

Il était cependant des pécheurs plus endurcis et plus opiniâtres : des hérétiques ravageaient le Berry, le Nivernais et l'Auxerrois. On conseillait au Saint de se mettre à la tête d'une armée pour aller forcer les rebelles à se soumettre, selon l'usage admis à cette époque. L'archevêque, pour ne point désapprouver ouvertement une coutume établie par ses pères, demanda à réfléchir. Il pria Dieu avec ferveur, et promit bientôt de réduire les coupables. Toutefois, il lui répugnait de revêtir l'armure des guerriers du siècle, et ses moyens de combat ne furent pas le fer et le feu, mais le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu. Il prenait en particulier les plus opiniâtres, et, avec une liberté tout apostolique, leur adressait les plus vifs reproches, les menaçait des flammes éternelles de l'enfer, leur représentait le royaume de l'éternité bienheureuse qu'ils perdaient, et l'abîme profond où ils allaient se précipiter, de gaieté de cœur, par la folie de leur conduite. Douceur et menaces, il employait tout ce que son zèle apostolique lui suggérait.

Puis, dans le secret de sa vie cachée, afin d'attirer la clémence divine sur ces pauvres âmes perdues, il jeûnait et passait des nuits en prières.

Son espérance ne fut pas trompée. Au grand étonnement de tout le peuple, les loups devenaient des agneaux, les persécuteurs des amis, les ravisseurs du bien d'autrui de grands aumôniers.

SAINT GUILLAUME AU MILIEU DES ÉPREUVES — SA FERMETÉ — SON ZÈLE

Une sainteté si éclatante ne le mit cependant pas à l'abri des épreuves dont Dieu se sert pour épurer la vie de ses serviteurs.

De puissants seigneurs du Berry, offusqués de son grand mérite, et forts de l'amitié du roi, prirent occasion de la douceur de Guillaume pour attenter aux droits de l'Eglise de Bourges : « Le Saint n'aura pas le courage de nous résister, » pensaient-ils. Mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur méprise. L'illustre prélat leur fit voir que douceur et bienveillance n'excluaient pas courage et fermeté. Sur le point de se voir arracher les revenus de son Eglise, il défendit vigoureusement ses droits contre le roi Philippe Auguste lui-même, prévenu par les agresseurs courtisans. D'après leurs faux rapports, l'archevêque de Bourges troublait le repos public et empiétait sur les domaines de la couronne.

Le prince, irrité, se disposait à tirer vengeance; le Saint, un moment en butte aux vexations, aux [illegible] de certains prélats voisins, eut encore à essuyer des résistances de la part de son propre clergé; mais, muni de ses armes habituelles, la douceur et l'humilité, il triompha de tout et sortit de ces épreuves plus rayonnant de gloire et de sainteté aux yeux de tous.

Saint Guillaume était lié d'une sainte amitié avec Geoffroy, archevêque de Tours, et avec Eudes de Sully, évêque de Paris. Ils se visitaient souvent pour s'entretenir du salut des âmes et du gouvernement de leurs Eglises. Aussi la douleur du saint prélat fut-elle grande quand la mort vint lui ravir ses deux amis : le premier au mois d'avril 1208, le second, deux mois après. Lui-même ne devait pas longtemps leur survivre. Usé par ses travaux apostoliques et ses austérités excessives, il succombait aux infirmités; d'un moment à l'autre, ses familiers s'attendaient à un dénouement fatal. Lui s'en souciait fort peu et continuait tranquillement ses mortifications, sans se relâcher d'aucune.

L'an 1208, le pape Innocent III, lassé des mesures de douceur prises sans succès à l'égard des manichéens du Languedoc, ennemis de la religion, de l'Etat et de la civilisation, fit prêcher une croisade contre eux.

Après avoir lu les lettres apostoliques à son peuple, saint Guillaume, toujours brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, prit lui-même le premier la croix et exhorta les assistants à suivre son exemple. Tous s'engagèrent de grand cœur à combattre les Albigeois. Mais le ciel réservait la conversion des uns aux mérites et aux prières, à la prédication de saint Dominique, spécialement à la récitation du Rosaire, et l'extermination des autres aux armes victorieuses de Simon de Montfort.

Le saint archevêque sut depuis, par révélation, qu'une grave maladie s'opposerait à l'accomplissement de son vœu et que Dieu allait l'appeler à lui. Il se contenta donc de publier la bulle du pape et de se faire le grand écho des intentions du Saint-Siège. On sait l'heureuse issue de la croisade, la défaite définitive des hérétiques et la délivrance de la France chrétienne.

LE SAINT PREND CONGÉ DE SON ÉGLISE — SES DERNIERS MOMENTS

Le 5 janvier, la veille de l'Epiphanie, la fièvre l'obligea à se mettre au lit. Le lendemain, il se leva pour prêcher une dernière fois à son peuple dans l'église métropolitaine. Dieu lui avait annoncé l'heureux jour de sa délivrance. Il prit pour texte ces paroles de l'Apôtre : « Voici qu'il est temps de sortir du sommeil. » Ainsi appelait-il la vie de cette terre. Il exhorta ses auditeurs à vivre dans la pensée de la mort, à ne pas cesser de veiller sur eux-mêmes, et de se tenir prêts, car nul ne sait le jour ni l'heure où le Seigneur viendra le chercher. Sur la fin du sermon, il dit un dernier adieu à tout son peuple. Un grand cri de douleur se fit entendre, et la triste nouvelle passa bientôt de l'auditoire à la ville entière. Le deuil devint universel.

Guillaume rentra chez lui, en proie à une fièvre croissante : il avait prêché tête nue, malgré le froid rigoureux de la saison. Le mal prit en peu de temps un tel empire que le malade demanda l'Extrême-Onction et le Saint Viatique. Pour le recevoir avec plus de respect, il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux, fondant en larmes, pria longtemps prosterné sur le pavé, les bras étendus en croix, puis il reçut le corps du Sauveur avec une ferveur extraordinaire. C'était le quinzième jour de sa maladie. Il se plongea depuis dans une oraison continuelle et une union intime avec Dieu.

Dans la nuit qu'il savait être la dernière, il voulut anticiper les Matines, qu'il avait coutume de réciter à minuit. Après le signe de la croix sur les lèvres et sur la poitrine, à peine eut-il prononcé : *Domine labia*, qu'il ne put continuer. Sur sa demande, les assistants achevèrent l'office terminé, il fit signe de l'étendre à terre sur un lit de cendres. Il s'y coucha revêtu du cilice qu'il avait porté toute sa vie, et, peu après, rendit doucement sa belle âme à Dieu. C'était le 10 janvier, jour où l'Eglise célèbre sa mémoire.

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE

Fête le 11 janvier.



La pensée de la mort est riche d'enseignements. Saint Théodose ordonna de creuser une tombe, et appelant ses religieux, il dit : Voici le lieu du repos tout préparé, qui de nous y entrera le premier ? Frère Basile se mit à genoux et dit : « Bénissez-moi, mon Père, car ce sera moi ! En effet, ce fut lui. »

LE REGARD D'UN SAINT

Théodose était né dans une petite bourgade de Cappadoce, appelée Marisse, en l'an 414. Ses parents l'avaient nommé *Théodose*, sans doute en souvenir du grand empereur chrétien qui avait illustré ce nom peu d'années auparavant ; mais ce nom, qui signifie *don de Dieu*, convenait admirablement à cet enfant béni du Seigneur.

Le jeune homme exerçait dans sa patrie les fonctions de lecteur, quand il crut entendre la voix de Dieu qui l'invitait, comme Abraham, à quitter sa famille et la terre de ses pères. Il partit pour la Palestine afin d'y vénérer les Lieux Saints. En route, il voulut voir saint Siméon Stylite et le consulter sur le genre de vie qu'il devait choisir. Siméon le distingua dans la foule des pèlerins, et l'appelant par son nom : « Théodose, homme de Dieu, dit-il, soyez le bienvenu. » Il le fit monter sur la haute colonne qui lui servait de demeure, le bénit et lui annonça qu'il serait, lui aussi, le père d'un grand peuple.

Théodose se dirigea lentement vers Jérusalem Après avoir satisfait sa dévotion dans tous les lieux sanctifiés par le Sauveur, il résolut de se fixer auprès de la ville sainte et se mit sous la conduite du reclus Longin, qui habitait un obscur réduit dans la tour de David. Sous la direction de ce maître habile, il se forma à la science pratique de l'oraison et de la sainteté.

Après plusieurs années de cette vie humble et cachée, une noble dame du nom de Scilia, qui possédait sur la gauche de la route de Bethléem une villa appelée Vieux-Séjour, résolut d'y élever une chapelle à la Mère de Dieu, et demanda à Longin son disciple Théodose pour en faire le gardien du nouveau sanctuaire.

Par ordre de son maître, Théodose accepta la garde de Vieux-Séjour. Mais quel gardien! La plus grande partie du jour et de la nuit, sa prière, souvent mêlée de ses larmes, s'élevait vers Dieu comme un pur encens; en travaillant il continuait à prier, et il en avait contracté une telle habitude que plus tard ses lèvres remuaient encore, même dans son sommeil, son rêve était une prière. Il mangeait fort peu; quelques dattes, des légumes ou des herbes sauvages, ou seulement des noyaux de dattes détrempés et amollis suffisaient à sa nourriture. — Il vécut trente ans sans user de pain.

Mais bientôt, la renommée de ses vertus lui attirant de nombreux visiteurs, il se cacha dans une grotte voisine, qui portait le nom de Cathisma, et qui, d'après la tradition, avait servi d'asile pour la nuit aux rois Mages, lorsqu'ils retournèrent secrètement de Bethléem dans leur patrie. La légende était vraisemblable, car pour éviter Jérusalem il n'est point d'autre voie qui conduise de Bethléem vers l'Orient.

Cathisma est le Subiaco du Cénobitisme oriental. La solitude où s'était réfugié Théodose ne put le dérober longtemps à l'admiration des fidèles d'alentour, bientôt un peuple de disciples se pressa autour de lui. Théodose les exerçait à la vertu par la parole et par l'exemple. Pour leur donner toujours présente la pensée de la mort, il leur fit creuser une tombe; puis se tenant au milieu d'eux, il dit en souriant : « Voici tout prêt le lieu du repos, qui de nous en fera la dédicace ? »

Un prêtre, nommé Basile, fléchit le genoux : « Veuillez me bénir, mon père, ce sera moi! »

Théodose lui permit de mourir. On lut pendant quarante jours l'office des funérailles, et au quarantième jour, sans fièvre, sans douleur, sans agonie, Basile s'endormit doucement du dernier sommeil.

Basile n'abandonna pourtant pas ses frères; chaque soir il venait assister au chant des vêpres. Un moine fervent, du nom d'Aétius, dit un jour à Théodose : « Entendez-vous, mon frère, dans les cantiques du soir la voix de notre frère Basile ? » Théodose répondit qu'il entendait la voix et qu'il distinguait même l'apparition merveilleuse; il lui promit de la lui montrer. A la nuit tombante, les moines se réunirent. Basile était là, debout et chantant les louanges de Dieu. Théodose le montra du doigt à Aétius, en disant : « Ouvrez-lui les yeux, ô Seigneur, afin qu'il voie vos prodiges. » Aétius, apercevant Basile, se précipita vers lui pour le prendre entre ses bras, mais l'apparition s'évanouit et l'on entendit ces [illegible]

[illegible] LA [illegible]

[illegible]

Morte. La flamme ne brillait pas dans l'encensoir, aucun parfum ne s'en échappait; mais lorsque, revenant sur ses pas, il fut de retour dans le voisinage de sa grotte, une étincelle miraculeuse jaillit tout à coup, et la fumée de l'encens monta dans les airs. Le ciel avait marqué son choix.

C'est donc près de Cathisma que s'éleva le nouveau monastère : des bâtiments immenses lui donnèrent l'aspect d'une grande cité; les solitaires, les cénobites avaient leurs édifices réservés, les pauvres des alentours et les voyageurs en pèlerinage y trouvaient un asile spécial; des religieux y servaient les indigents, et souvent en un seul jour plus de cent tables étaient dressées pour les hôtes envoyés par la Providence. Tous les arts et tous les métiers étaient représentés dans la cité monastique. Ces hommes, sortis du monde pour s'attacher aux biens éternels, venaient exercer au profit de leurs frères leurs anciennes professions ennoblies par l'obéissance. Il y avait aussi plusieurs hôpitaux, l'un pour les religieux malades, deux autres pour les étrangers pauvres ou riches qui venaient se faire soigner par la main des saints, un hospice de vieillards pour les vétérans du sacerdoce et de la prière.

Les disciples de saint Théodose, par une observation rigide du silence et la fidélité à leur règle, ne se dissipaient point dans les rapports nécessaires avec les étrangers que la charité les obligeait à recevoir; ils évitaient avec soin toute relation inutile avec le dehors. Unis par les liens de la paix et de la charité, ils paraissaient des anges terrestres aux pèlerins qui avaient le bonheur de les voir.

Il y avait quatre églises dans l'enceinte du monastère : la première était pour les religieux et les fidèles de langue grecque : c'étaient les plus nombreux; la seconde était pour les Arméniens, avec eux se réunissaient les Arabes et les Perses; la troisième servait aux Besses, c'est-à-dire à tous ceux qui venaient des pays septentrionaux et parlaient les langues slaves ou scythiques. Chaque nation chantait dans son église particulière la partie de la messe, appelée messe des catéchumènes, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à l'Évangile. Après l'Évangile tous se réunissaient dans l'église des Grecs, le saint sacrifice y était offert et les moines participaient ensemble au corps et au sang de Jésus-Christ. La quatrième église était le lieu de prière de ceux qui expiaient leurs fautes dans les humiliations d'une pénitence publique.

La cité monastique fut bientôt le théâtre des plus éclatants prodiges. Une femme avait vu jusque-là ses enfants mourir avant même de naître; elle se recommanda aux prières de saint Théodose et, cette fois, elle mit au monde un fils plein de vie, qu'elle nomma Théodose. Une année de disette, un grain de blé se multiplia jusqu'à remplir un grenier immense. A Alexandrie, un enfant tombé dans un puits profond vit un moine le soutenir, [illegible] sa chute et le reporter doucement à la surface de l'eau, et plus tard, conduit par sa mère en Palestine, il reconnut Théodose pour son sauveur. [illegible]

[illegible]

deux serviteurs de Dieu une même estime et une même vénération. Les ignorants et les pauvres apprenaient d'eux à connaître le chemin de la science sainte et des richesses véritables; des riches, des savants, des puissants selon le monde, comprenaient à leur école la vanité des espérances du siècle, et venaient sous leur direction chercher la paix et la gloire durable dans l'humilité, la pauvreté volontaire et l'abnégation de soi-même, pour l'amour de Jésus-Christ et l'espérance du ciel. Salluste, patriarche de Jérusalem, nomma saint Théodose *Cénobiarque*, c'est-à-dire supérieur de tous les *cénobites* de Palestine (moines vivant en communauté) et saint Sabas supérieur de tous les ermites.

SAINT THÉODOSE DÉFENSEUR DE LA FOI CATHOLIQUE

L'empereur Anastase s'était fait le protecteur des Eutychiens (hérétiques qui confondaient la nature humaine de Jésus-Christ avec sa nature divine), et avait chassé de Jérusalem le patriarche catholique pour le remplacer par un Eutychien. Pour attirer Théodose dans son parti, il lui envoya une somme considérable pour les pauvres, environ trois mille écus. Théodose accepta les aumônes impériales, mais par une lettre courageuse, il protesta de son attachement inviolable à la foi du concile de Chalcédoine. Il réunit tous les religieux de son monastère, les avertit que le temps de l'épreuve et du combat était venu, et dans un discours plein de feu les exhorta à rester fidèles à la vraie foi, même jusqu'au martyre s'il était nécessaire. Grande fut la colère de l'empereur, il n'osa cependant sévir encore. Théodose, profitant de sa liberté pour voler au secours des âmes en péril, se mit, malgré son grand âge à parcourir en missionnaire les villes et les campagnes de Palestine, afin de confirmer les fidèles dans la foi.

Un jour, il entra dans une des grandes églises de Jérusalem, accompagné de saint Sabas et du patriarche Jean III, il monta en chaire et en présence de la multitude, il prononça avec la majesté d'un ange de Dieu l'anathème contre ceux qui n'estimeraient pas les quatre conciles œcuméniques au même prix que les quatre évangiles. Ensuite, comme il traversait la foule étonnée, une femme atteinte d'un horrible cancer fut guérie en touchant l'habit du saint prédicateur.

A la nouvelle de ces événements, Anastase envoya Théodose en exil; mais le châtiment de Dieu ne se fit pas attendre: Anastase mourut en 518, frappé par la foudre; Justin monta sur le trône et saint Théodose revint paisiblement à son monastère.

Ephrem, le patriarche d'Antioche, et le Pape de l'ancienne Rome, Agapit, comblèrent plus tard de leurs louanges ce moine qui défendait si vaillamment la doctrine du Christ et qui s'humiliait alors aux pieds des religieux ses enfants.

PATIENCE ET RÉCOMPENSE

Enfin saint Théodose fut atteint d'une cruelle maladie qui n'altéra point sa patience. Un vieillard l'engageait à demander au Seigneur sa guérison. « J'ai eu cette même pensée, répondit le cénobiarque, mais je l'ai chassée comme un piège de l'enfer. J'ai rencontré dans ma vie assez de gloire et d'honneur, il est temps de souffrir pour mériter les consolations éternelles. Il comprit que son heure était venue, annonça à ses frères les futures destinées du monastère et du monde, appela près de sa couche trois évêques, leur fit part de la joie qu'il éprouvait de sa future délivrance et expira les mains jointes sur la poitrine, âgé de 105 ans environ. Le biographe remarque qu'il avait déjà envoyé au ciel six cent quatre-vingt-treize de ses enfants. Ses funérailles furent longtemps différées, à cause du concours de peuple qui se pressait autour de ses reliques. Enfin le patriarche Pierre ensevelit le bienheureux Théodose, non pas, dit le biographe, que ses restes mortels fussent un objet à cacher aux regards des hommes, mais parce que ce trésor ne pouvait être mis en sûreté que sous la pierre d'un tombeau.

SAINT MACÉDONIUS, ERMITE

Fête le 24 janvier.

Nous n'avons aucun détail sur les commencements de la vie de saint Macédonius. Il était déjà assez âgé quand il résolut de quitter le monde et de vivre dans la solitude. Mais voyant l'affluence des visiteurs augmenter sans cesse auprès des solitaires d'Antioche, il voulut à tout prix éviter cet inconvénient dangereux pour son humilité.

Dans ce but, il choisit de préférence le sommet des montagnes, n'ayant ni lieu fixe, ni couvert. Théodoret, témoin oculaire, raconte qu'il vécut pendant quarante-cinq ans dans une fosse profonde, ce qui le fit surnommer par les Syriens : *Gubba*, nom qui signifie fosse.

On devine facilement combien saint Macédonius dut souffrir du froid et des intempéries des saisons. Mais Dieu qui fournit aux oiseaux leur pâture, et aux fleurs leur vêtement, veilla toujours sur son serviteur. Il daigna même manifester visiblement cette protection.

Un berger dont les brebis s'étaient égarées vint [illegible] notre Saint; la nuit était noire et [illegible] couvrait le sol. Le pauvre berger, [illegible] réfléchissait sur les souffrances que saint Macédonius devait endurer sur cette montagne où rien ne l'abritait, quand il l'aperçut brillant de lumière et entouré d'un grand feu que deux hommes vêtus de blanc ne cessaient d'entretenir. C'était la réalisation des paroles de Notre-Seigneur : « Ne vous mettez en peine ni de votre nourriture ni de votre vêtement, car votre Père qui est aux cieux sait bien ce qui vous est nécessaire. »

Devenu vieux, saint Macédonius se bâtit une cabane pour obéir à ses amis. Il y vécut vingt [illegible] ans ; mais là encore, malgré son âge, il continua ses mortifications comme auparavant.

Durant toute sa vie, il n'usa jamais de pain ni de légumes. Un peu d'orge détrempée dans de l'eau, telle était sa nourriture quotidienne. Cette manière de vivre lui fit donner le surnom de Crythophage, c'est-à-dire mangeur d'orge.

SAINT MACÉDONIUS EST ORDONNÉ PRÊTRE — SA [illegible]

Notre Saint avait beau se cacher; sa renommée [illegible]

patriarche d'Antioche, plein d'admiration pour lui, le jugea digne de gravir les degrés de l'autel et voulut lui conférer le sacerdoce. Mais connaissant la grande humilité de saint Macédonius et la résistance qu'il opposerait à ces propositions, il résolut d'employer la ruse. Le patriarche ordonna donc à notre Saint de se rendre à Antioche pour assister à une cérémonie. Le solitaire obéit, sans se douter du piège qu'on lui tendait. Au milieu du Saint Sacrifice, il fut saisi et ordonné prêtre. Saint Macédonius revint dans sa solitude, en proie à une vive affliction. Le dimanche suivant, le patriarche lui fit dire de se rendre de nouveau à Antioche pour une nouvelle solennité ; le Saint refusa. « Eh quoi ! dit-il, n'êtes-vous pas satisfait de ce qui s'est passé la semaine dernière? Voulez-vous m'ordonner prêtre une seconde fois? » C'est en vain qu'on essaya de lui faire comprendre que les ordres sacrés ne se réitéraient pas.

O simplicité vraiment merveilleuse ! O candeur admirable ! C'est aux âmes simples que Notre-Seigneur a promis le royaume des cieux. « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, disait-il à ses apôtres, je vous le dis en vérité, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Cette simplicité devenait parfois très spirituelle chez saint Macédonius, ainsi que le montre l'exemple suivant :

Un colonel chassait dans les environs d'Antioche ; il rencontra par hasard saint Macédonius, et l'ayant reconnu, il descendit de cheval pour le saluer. « Que venez-vous faire ici ? lui demanda le Saint en souriant. — Je chasse, répondit le colonel. Et vous, mon Père, que faites-vous? — Mon fils, lui répondit le Saint, je fais comme vous. Je suis chasseur depuis plus de trente ans. » Et comme le colonel le regardait avec étonnement, il poursuivit : « Je vais à la chasse de mon Dieu et jamais je ne me lasserai de le poursuivre jusqu'à ce que je l'aie atteint. »

DIEU ACCORDE A SAINT MACÉDONIUS LE DON DE MIRACLE ET DE PROPHÉTIE

« Si vous aviez la foi, disait Notre-Seigneur à ses disciples, vous diriez à cette montagne : Jette-toi dans la mer ! et elle s'y jetterait. » Nous pouvons donc juger de la grande foi que notre Saint avait en Dieu par les prodiges qu'il opéra. Nous empruntons à Théodoret les faits suivants :

Le colonel Lupicien attendait en vain depuis cinquante jours l'arrivée de deux vaisseaux chargés de provisions. Inquiet, il se dirigea vers saint Macédonius et lui confia ses craintes. Mon fils, lui répondit le Saint, l'un de vos vaisseaux a fait naufrage, mais le second entrera demain au port de Séleucie. Le colonel s'en alla et l'événement confirma bientôt la prédiction du solitaire.

Une femme de noble extraction était affligée de la faim canine ; sa voracité était telle que trente poules ne suffisaient pas à sa nourriture quotidienne ; saint Macédonius, appelé pour la guérir, prit un verre d'eau sur lequel il fit le signe de la croix et le donna à boire à cette femme qui, désormais, se contenta d'une aile de poulet par jour. Notre Saint guérit de la même façon une noble dame du nom d'Astrie, atteinte d'aliénation mentale. Un peu d'eau bénite suffit pour lui rendre la raison.

Saint Macédonius exerçait le même empire sur les démons que sur les maladies.

Une fille était possédée du démon. Malgré les ordres réitérés du Saint, celui-ci refusait de sortir du corps de la malheureuse ; car, disait-il, j'ai été contraint d'y entrer par les maléfices d'un jeune homme. Le père de la possédée ne sut pas plus tôt le nom de ce jeune homme, qu'il alla le dénoncer aux tribunaux, mais les magistrats refusèrent de croire à ses paroles. Notre Saint se rendit alors auprès du juge, fit comparaître la possédée et ordonna au démon de dire la vérité. Celui-ci, poussé à bout, déclara qu'il s'était servi d'une servante pour entrer en possession de la jeune fille, et après cet aveu, sortit du corps de la possédée. Les magistrats voulaient punir la misérable servante qui avait prêté son concours au démon ; mais le Saint le leur défendit afin de laisser à la coupable le temps de se repentir et de faire pénitence.

RÉVOLTE D'ANTIOCHE — DÉVOUEMENT DU SAINT

Saint Macédonius se plaisait dans sa chère solitude ; il savait néanmoins l'abandonner quand la charité le commandait. C'est ce qu'il fit à la révolte du peuple d'Antioche contre l'empereur Théodose. Tout le monde connaît ce fait historique ; mais ce que tout le monde ne connaît pas, c'est le dévouement de saint Macédonius et en général des solitaires d'Antioche.

Le premier moment d'effervescence passé, l'effroi succéda à la colère ; cette ville naguère révoltée qui, dans sa fureur, brisait les statues de l'empereur et les traînait dans les rues, était maintenant accablée sous le poids de la crainte et de la terreur, à la pensée des châtiments terribles qu'elle avait mérités. Ses rues étaient désertes et la ville semblait abandonnée. Flavien était déjà parti pour aller demander grâce, mais on n'espérait rien de l'empereur ; celui-ci avait déclaré la ville déchue de ses privilèges et envoyé plusieurs de ses officiers pour commencer les informations. Saint Macédonius s'offrit pour aller, lui aussi, demander le pardon des coupables, mais on crut que ce serait inutile. Le solitaire s'employa du moins de tout son pouvoir à porter partout des paroles de consolation, de concert avec saint Jean Chrysostome, alors prêtre d'Antioche, et dont la merveilleuse éloquence relevait les courages en convertissant les âmes.

Pendant que saint Macédonius et les solitaires se dévouaient, les philosophes dont Antioche regorgeait s'étaient enfuis. « Quel contraste entre les disciples de Paul et les disciples de ces anciens sages si vantés, s'écriait saint Jean Chrysostome, les disciples font connaître les maîtres : quel courage et quel dévouement d'un côté ! quelle hypocrisie et quelle faiblesse de l'autre ! »

MORT DE SAINT MACÉDONIUS

Saint Macédonius vivait depuis soixante-dix ans dans la solitude, lorsqu'il passa à un monde meilleur. Quel âge avait-il ? Quelles furent les circonstances de sa mort? L'histoire ne nous l'a pas conservé. Ses obsèques se firent avec grande pompe. Tout le peuple d'Antioche et un grand nombre d'étrangers étaient accourus pour voir une dernière fois le visage du Saint. Les magistrats et les plus hauts dignitaires regardèrent comme un honneur de porter ce corps affaibli par les austérités de la pénitence.

Saint Macédonius fut enseveli auprès de saint Aphraate et de saint Théodose d'Antioche, dans une église consacrée aux saints martyrs. Ceci se passait vers l'an 420.

L'Eglise célèbre sa fête le 24 janvier.

Imp.-gérant, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT BENOIT BISCOP

ABBÉ BÉNÉDICTIN, PROPAGATEUR DE LA CIVILISATION EN ANGLETERRE

Fête le 12 janvier



Quand, devenu aveugle et paralytique, il ne put plus dire l'office les religieux venaient auprès de lui le chanter en deux chœurs.

LE VII[e] SIÈCLE EN ANGLETERRE

Le VII[e] siècle, si décrié par certains critiques modernes intéressés à déguiser la vérité à leurs lecteurs, est, en réalité, une magnifique période de paix tranquille entre les invasions barbares de l'âge précédent et les guerres carlovingiennes ; un temps de reconstitution sociale pour les divers pays de l'Europe occidentale ; une époque fertile, sinon en génies littéraires, au moins en profonds politiques, et, ce qui vaut mieux, d'une exceptionnelle fécondité en grands saints. Le savant Mabillon n'hésite pas à le nommer un âge d'or, et d'autres ont pu, à juste titre, lui appliquer le mot d'un historien : *Se[illegible] numerus pa[illegible] simus* (1).

Récemment convertie au catholicisme, sans passer comme d'autres par l'intermédiaire de l'hérésie arienne, la Grande-Bretagne ne restait pas en arrière

(1) On trouvera une étude intéressante sur le VII[e] siècle dans la préface de la vie de saint Léger, par le cardinal bénédictin, dom Pitra.

de ce mouvement d'ensemble. L'heptarchie anglo-saxonne, gouvernée presque sans exception par des princes sages et religieux, les saint Ethelbert, les saint Edwin, les saint Oswald, les saint Oswin, perdait dans ce siècle ses premiers apôtres, recevait des lois chrétiennes, et voyait surgir, sur tous les points du vieux sol breton, d'innombrables monastères, foyers précieux de civilisation et de vertu, destinés à parfaire l'œuvre de saint Augustin de Cantorbéry, et qui lui vaudront l'honneur de disputer plus tard à l'Irlande le beau nom d'*île des saints*.

Autant, sinon plus que la France, l'Angleterre a été pétrie par les moines. A l'époque dont nous parlons, le noble pays des Angles envoie en foule sur le continent les anges que désirait voir saint Grégoire : une douzaine de princesses saxonnes figurent aux catalogues des saintes premières abbesses de Chelles, de Jouarre, de Faremoutier. Dans l'île même, vivent saint Félix, l'apôtre de l'Est-Anglie; saint Erconwald, évêque de Londres; saint Laurent, saint Mellit, saint Adhelm, saint Adamnan, saint Théodore, saint Wilfrid, saint Cuthbert, listes glorieuses d'illustrations nationales dont nous ne pouvons citer que les noms les plus saillants; magnifique floraison qui donne à l'Eglise, aux débuts du siècle suivant, saint Bède le *vénérable* Père, saint Willibrord, l'apôtre de la Hollande, et saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne.

ÉDUCATION ET PREMIER PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT BISCOP A ROME

Saint Benoît Biscop mérite, dans ce catalogue, une place choisie, par les vertus dont il fut un modèle éminent et par les bienfaits que son pays reçut de lui.

Biscop Baducing, connu sous le nom de saint Benoît Biscop, vulgairement en Angleterre saint Bennet, naquit en 628 dans le royaume de Northumberland, un des sept royaumes de l'Heptarchie. Ses parents, nobles et riches seigneurs saxons, le destinèrent de bonne heure au métier des armes, carrière ordinaire des gens de sa condition. Naturellement courageux, Benoît se fit vite une brillante réputation à la cour d'Oswy, roi de Northumberland.

Nous ignorons à la suite de quelles circonstances l'appel de Dieu se fit entendre au cœur du jeune officier. A l'âge de vingt-cinq ans, à l'heure où l'avenir le plus souriant s'offrait à ses rêves, nous le voyons entreprendre le long et pénible pèlerinage de Rome, afin de s'instruire plus complètement des principes de la foi et de la perfection chrétiennes.

Benoît savait que le prince des apôtres était jadis venu lui-même apporter le premier aux Bretons la bonne nouvelle de Jésus-Christ: il comprenait qu'on ne saurait trouver [illegible] la doctrine de Jésus-Christ ailleurs qu'auprès du Pape, interprète [illegible] de la tradition de l'Eglise, dépositaire [illegible] de la révélation divine. Au même siècle, [illegible] les évêques bretons recourir à chaque [illegible] Saint-Siège et le charger de trancher les difficultés [illegible] doctrine ou de discipline ecclésiastique. [illegible] la grande époque des pèlerinages [illegible] les [illegible], dit M[illegible] le rendez-vous [illegible] pèlerins [illegible] de tous les points [illegible] la [illegible] et prier [illegible] les [illegible] et les apôtres [illegible] l'ardeur dans l'accomplissement [illegible] que les Anglo-Saxons [illegible] et prêtres, [illegible] et [illegible], [illegible] et femmes, et [illegible] ce pèlerinage [illegible] ardeur qui le leur faisait souvent recommencer une seconde fois, malgré les difficultés et les dangers d'un si long voyage (*les Moines d'Occident*, t. II.) » Parmi les principaux pèlerins anglais, avec saint Benoît, nous devons signaler saint Wilfrid, l'illustre archevêque d'York; et deux rois dont l'un est Ina, le grand législateur saxon.

Il semble que saint Benoît fit son premier pèlerinage à Rome sans être décidé à embrasser la vie monastique. La reine de Northumberland et le roi de Kent le donnèrent pour compagnon de voyage à saint Wilfrid qui, ne trouvant pas dans les moines écossais de Linsdisfarne des maîtres assez sûrs dans les voies de la sainteté, voulait les étudier dans les monastères d'Italie. L'archevêque de Lyon, saint Chamond, voulut les retenir auprès de lui; mais ils poursuivirent leur route, arrivèrent à Rome où le pape Martin Ier les reçut favorablement, vénérèrent le sépulcre glorieux des saints apôtres et s'instruisirent de ce qu'ils s'étaient proposé.

En repassant par la Gaule, saint Wilfrid accepta l'hospitalité de saint Chamond et resta à Lyon jusqu'à la mort de ce prélat. Benoît retourna en Angleterre et passa les cinq ou six années suivantes à étudier à fond les livres théologiques qu'il avait rapportés.

NOUVEAUX PÈLERINAGES. — SAINT BENOIT EMBRASSE LA VIE MONASTIQUE.

Le prince Alfred, un des fils du roi Oswy, charmé sans doute par les descriptions que le Saint lui faisait des beautés de la Ville éternelle, résolut d'accomplir à son tour ce pieux voyage, et le pria de lui servir de guide et de compagnon. Mais Oswy crut devoir s'opposer au dessein de son fils.

Benoît partit seul. Après avoir visité encore les sanctuaires et les monastères de Rome et plusieurs autres en Italie, en retournant dans sa patrie par le midi de la France, il s'arrêta dans la célèbre abbaye de Lérins, fondée depuis deux siècles et demi par saint Honorat, sous la règle de saint Macaire, et qui suivait alors celles de saint Colomban et de saint Augustin.

Le noble pèlerin trouva là sa vocation définitive. Il demanda et obtint l'habit religieux, vécut deux ans dans l'observance la plus parfaite de la vie cénobitique, toute de prières, de travail et de mortifications. Enfin, attristé par le relâchement où il voyait ses Frères tomber peu à peu, il repartit pour Rome où le poussait un attrait particulier, avec l'intention d'y demeurer le reste de sa vie.

Dieu en avait décidé autrement. Le pape saint Vitalien venait de sacrer évêque de Cantorbéry un moine grec pieux et savant, nommé Théodore, et voulait l'envoyer dans la Grande-Bretagne, pour y réformer certains abus et y régler certaines questions de discipline. Il lui donna pour compagnons un [illegible] moine, [illegible] Adrien, et [illegible] Benoît. Le premier avait [illegible] que Vitalien [illegible] et avait déjà fait des voyages dans les Gaules. Quant à Benoît, le Pape, connaissant sa [illegible], sa science et ses vertus, le jugea plus capable que tout autre de servir de guide et d'interprète à ses deux envoyés.

[illegible]

[illegible] Théodore, saint Adrien et saint Benoît partirent vers la fin de [illegible], [illegible] à Mar-

---

1 [illegible] par [illegible] Benoît.

seille, et de là par terre à Arles, où ils demeurèrent chez l'archevêque jusqu'à ce qu'Ebroïn leur eût envoyé l'autorisation de poursuivre leur voyage. Ils passèrent l'hiver à Sens, à Meaux et à Paris, auprès des saints prélats qui gouvernaient alors ces Eglises. Le roi de Kent envoya un de ses principaux seigneurs au devant de Théodore qu'il attendait avec impatience. Théodore et Benoît s'embarquèrent donc à St-Josse-sur-Mer et arrivèrent heureusement à Cantorbéry. Quant à Adrien, Ebroïn, le soupçonnant à tort d'être secrètement chargé de quelque mission diplomatique contraire aux intérêts de sa politique ombrageuse, le retint encore deux ans en France.

Théodore donna à Benoît le gouvernement de l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul, près de sa ville épiscopale. Le Saint y introduisit promptement une parfaite régularité; mais à l'arrivée d'Adrien, il se démit de sa charge entre ses mains, et repartit une quatrième fois pour Rome.

NOUVEAUX PÈLERINAGES — FONDATION DE DEUX MONASTÈRES — SAINT BENOIT BISCOP APPREND AUX ANGLAIS A CONSTRUIRE DES BATIMENTS EN PIERRE ET A FABRIQUER LE VERRE

Il rapporta de ce voyage bon nombre de livres ecclésiastiques qu'on lui vendit ou dont on lui fit présent. En passant à Vienne, dans les Gaules, il en retira encore plusieurs qu'il avait jadis achetés et laissés en dépôt dans cette ville.

A son retour, le roi Egfrid, autre fils et successeur d'Oswy, le même qui persécuta plus tard saint Wilfrid et saint Willibrord, lui donna, près de l'endroi où la Wear se jette dans la mer du Nord (Wearmouth), une terre « de soixante-dix charrues, » c'est-à-dire suffisante pour nourrir soixante-dix familles. Benoît y bâtit, sous le vocable de saint Pierre (vers 674), le monastère de Monkwearmouth (l'embouchure de la Wear où habitent les moines).

Trois ans après, le même prince lui fit don d'une seconde terre, d'une étendue un peu moins considérable, au lieu nommé Jarrow, sur la Tyne, à deux lieues environ de Monkwearmouth. Le Saint y construisit un second monastère en l'honneur de saint Paul ; ce vocable, comme le premier, est évidemment un souvenir de ses fréquents pèlerinages au tombeau des bienheureux apôtres.

Jusque-là, les Anglais ignoraient l'art de bâtir en pierres, ou du moins s'y adonnaient tellement peu que l'église même du fameux monastère de Lindisfarne était en bois et couverte en chaume et en planches. Benoît passa en France et en ramena des maçons habiles pour construire son église en pierres et la voûter à la romaine.

Les Anglais ne connaissant pas davantage la manière de fabriquer le verre, Benoît fit aussi venir des verriers et mit des vitres aux fenêtres des deux monastères et de leurs églises.

Il fit également apporter des Gaules ou alla lui-même y acheter les [illegible], les vases précieux, les ornements sacrés, qu'il ne pouvait trouver dans le pays. [illegible] services rendus à la cause de la civilisation et du progrès par un moine catholique, [illegible] qu'aurait dû, ce semble, oublier moins [illegible]t un peuple connu pour son amour du bien-être, du commerce et de l'industrie.

Les deux monastères de Saint-Pierre et de Saint-Paul [illegible] rner, pendant les fré- [illegible] s dit, il mit [illegible]

Estrevin [illegible], le pieux Geoffroi (Ceolfrid). A la mort d'Estrevin, qui arriva peu après, il le remplaça par le diacre Sigefroi (Sigfrid), et, à la mort de ce dernier, il confia à Geoffroi la direction des deux abbayes. Ces trois abbés sont honorés d'un culte public par l'Eglise. Quel ne devait pas être le mérite d'un homme dont les disciples brillaient ainsi de tout l'éclat de la sainteté?

CINQUIÈME PÈLERINAGE A ROME — LE PROTESTANTISME CONFONDU D'AVANCE

Le saint abbé entreprit un cinquième pèlerinage à Rome, à la fois par dévotion et pour le règlement de quelques affaires ecclésiastiques. Il en revint avec de nombreuses reliques; des tableaux représentant les traits principaux de la vie de Notre-Seigneur, de la Bienheureuse Vierge et des saints, et de nouveaux livres contenant les ouvrages des Pères.

De chacun de ses pèlerinages, nous apprend le vénérable Bède, son disciple et son historien, il rapportait des trésors pareils. Encore une fois, que disent les anglicans d'Henri VIII de ce zèle d'un des plus fameux apôtres de leur pays à propager le culte des reliques et des images des saints?

Sans doute nous ne rendons pas aux âmes bienheureuses le culte suprême dû à Dieu seul. Il faut toute la mauvaise foi du protestantisme pour oser reprocher ce crime à l'Eglise. Mais si nous n'adorons pas les saints, nous les vénérons et nous les invoquons comme les amis de Dieu, nos avocats et nos intercesseurs auprès de Lui. La doctrine de l'Eglise n'a pas varié depuis les temps apostoliques où de généreux chrétiens s'exposaient au supplice pour dérober les corps des martyrs aux insultes des bourreaux.

Saint Benoît Biscop pensait sur cette question comme les apôtres, comme le Pape, comme l'Eglise catholique. Il orna ses deux monastères des images, des tableaux, qu'il avait rapportés d'Italie. Au fond de l'église de Saint-Pierre, il mit ceux qui figuraient la Sainte Vierge et les douze apôtres; à la muraille méridionale, les histoires tirées de l'Evangile; au côté du Nord, les visions de l'*Apocalypse;* de sorte, qu'en entrant dans cette église, dit le vénérable Bède, moine lui-même à Jarrow, ceux qui ne savaient pas lire trouvaient de tous côtés des objets utiles et agréables, voyant Jésus-Christ et ses saints, et rappelant en leur mémoire la grâce de son Incarnation, ou la terreur de son dernier jugement.

Dans l'église de Saint-Paul, il mit des [illegible] qui marquaient la concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament : par exemple, [illegible] le bois du sacrifice et Jésus-Christ portant sa Croix; le serpent d'airain et Jésus-Christ [illegible]

[illegible] dans une église, [illegible] truction et de la récréation des pauvres; mieux valent sans doute [illegible] des saints, et les monuments funèbres des *grands* [illegible] bienheureux.

[illegible] du Pape [illegible]

[illegible]

deux abbayes le chant grégorien et les cérémonies romaines.

Saint Wilfrid et saint Adrien avaient, au reste, formé déjà de nombreux et savants élèves, aussi bien dans la musique et la littérature que dans les sciences; mais leur école avait évidemment influencé surtout le pays qui les entourait, c'est-à-dire le royaume de Kent.

L'abbé Jean, que le Pape avait chargé aussi d'une mission auprès des évêques de la Grande-Bretagne, arrivé à Wearmouth avec plusieurs moines, que lui avait donnés pour l'aider l'abbé de Saint-Martin de Tours, de passage en France, laissa par écrit l'ordre de la célébration des fêtes pour toute l'année: on en fit plusieurs copies, et le savant maître enseigna de vive voix le chant grégorien. Avant son départ, les plus habiles chantres accoururent de tous les monastères du pays pour l'entendre, et plusieurs l'invitèrent à venir dans leurs maisons.

Benoît, jaloux de voir fleurir dans sa patrie la discipline qu'il avait admirée dans les monastères de France et d'Italie, enseigna à ses moines toutes les pratiques de la vie de perfection. Il établit encore une école où il professait publiquement et vit autour de sa chaire jusqu'à six cents auditeurs. C'est à cette école qu'on lui amena le vénérable Bède, âgé de sept ans, et dont il fit à la fois un savant, un littérateur et un saint.

Il voulait que ses Religieux fussent les mieux instruits de tout ce qui concerne la célébration de l'office divin et des cérémonies liturgiques. Il composa lui-même un livre intitulé : *De la célébration des fêtes*, pour les empêcher d'oublier les habiles leçons qu'ils avaient reçues de l'abbé Jean. D'autres auteurs pensent, il est vrai, que ce livre fut écrit par Jean lui-même. On a aussi attribué à saint Benoît Biscop une *concordance* des règles monastiques, qui est l'œuvre de son homonyme, saint Benoît d'Aniane, un livre *sur les privilèges* de ses monastères et un autre d'*exhortations* à ses moines.

MORT DE SAINT BENOIT BISCOP — SON CULTE

Devenu vieux et accablé d'infirmités, Benoît fut un rare exemple de patience au milieu de maladies douloureuses. Il ne cessait de remercier Dieu de lui avoir permis d'établir chez ses enfants de si saintes constitutions. Le plus grand plaisir qu'on pouvait lui faire était de l'entretenir des institutions ecclésiastiques qu'il avait étudiées en divers endroits et surtout à Rome, et des nombreux pèlerinages qu'il avait accomplis.

Les trois dernières années de sa vie, la paralysie le priva de l'usage de ses membres et finit par l'obliger à ne plus quitter sa couche. Comme il ne lui était plus possible d'assister à l'office, plusieurs Religieux, partagés en deux chœurs, venaient chanter auprès de lui les psaumes de chaque heure canoniale; il les suivait avec attention et joignait sa voix aux leurs quand ses forces le lui permettaient.

Avant de mourir, il exhorta ses disciples à garder fidèlement leur règle, leur vantant l'exacte observance qu'il avait admirée dans d'autres monastères et le bonheur de ceux qui aiment leur vocation. « Mes enfants, leur disait-il, ne croyez pas que les constitutions que je vous ai données soient une invention de mon esprit. Après avoir visité dix-sept monastères bien disciplinés, dont j'ai tâché de connaître parfaitement les lois et les usages, j'ai formé un recueil de toutes les règles qui m'ont paru les meilleures : c'est ce recueil que je vous ai donné. »

Enfin le bienheureux Père rendit son âme à Dieu le 12 janvier 690 (ou 703, suivant quelques hagiographes), après avoir reçu le saint Viatique. Il fut aussitôt vénéré comme un saint, au témoignage de son disciple le plus fameux, le vénérable Bède, abbé de Jarrow, qui a écrit sa vie dans son histoire des premiers abbés de Wearmouth. Il en parle aussi avec de magnifiques éloges dans une de ses éloquentes homélies. C'est à ces deux sources que les auteurs plus modernes ont surtout puisé les détails historiques dont nous venons de donner un résumé.

Saint Benoît devint, d'un côté avec saint Pierre, de l'autre avec saint Paul et saint Bède, le patron des deux églises qu'il avait fait construire. C'est au pied de l'autel dédié sous son nom dans la cathédrale de Cantorbéry, que fut immolé l'illustre défenseur des droits de l'Église, saint Thomas Becket.

La congrégation actuelle des Bénédictins anglais regarde aussi saint Benoît Biscop comme un de ses protecteurs spéciaux.

En 970, ses reliques, d'après un chroniqueur du XIIe siècle, furent transférées à l'abbaye de Thorney ; cependant les moines de Glastonbury prétendaient en posséder une partie.

Les deux monastères fondés par lui furent, comme tant d'autres couvents bénédictins, l'origine de trois villes groupées à leur ombre bienfaisante : Wearmouth, Monkwearmouth et Jarrow. Ce sont aujourd'hui de petits ports de commerce, enrichis par le transport de la houille et l'exploitation de nombreuses industries.

Monkwearmouth fut détruit par les Danois au Xe siècle ; Jarrow à la même époque, ou à l'invasion normande, vers la fin du XIe. Rebâtis, au moins en partie, les deux monastères ne furent plus bientôt que de simples prieurés soumis à l'abbaye de Durham ; ils disparurent complètement lors de la prétendue réforme d'Henri VIII (1546). Une partie de l'ancienne église conventuelle de Jarrow est conservée dans l'église paroissiale protestante ; on montre même dans la sacristie le siège du vénérable Bède, conservé à titre d'antiquité curieuse.

Plaise à Dieu qu'un jour *la vieille Angleterre*, revenue tout entière à la religion de ceux qui lui apportèrent avec la foi chrétienne les avantages de la vie matérielle, à la religion des saint Augustin, des saint Thomas, des saint Édouard, des saint Anselme, et de tant d'autres, plaise à Dieu, que l'île brumeuse, l'île des saints et des moines, retrouve avec le chemin de la Rome des Papes, le soleil de la vérité catholique pour éclairer l'apogée de sa puissance terrestre.

Imp.-*gérant* : PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE JUETTE, VEUVE ET RECLUSE

Fête le 13 janvier.



En une vision. Marie vient se prosterner devant son Fils et implorer pardon pour la Sainte ; et le Sauveur touché confie cette âme à sa mère

SES PREMIÈRES ANNÉES — SA VIE DANS LE MONDE

Juette naquit dans un petit village du diocèse de Liège, de parents nobles et riches des biens de la terre. Fille unique, d'une rare beauté, elle était l'idole de ses parents. Malheureusement leur affection était peu surnaturelle et ils ne rêvaient pour leur enfant d'autre avenir que le faux bonheur de ce monde. A peine atteignait-elle sa treizième année que déjà ils songeaient à la donner en mariage. Comme on le pense, les partis affluèrent. Juette les refusa tous, alléguant justement son jeune âge : elle supplia même ses parents de la délivrer de leurs obsessions, mais en vain ; sa famille, les amis de sa famille firent de telles instances que, désespérant à la fin de s'y soustraire, elle consentit, quoique bien à regret, à donnersa main à un jeune homme de son village natal. Malheureux parents qui s'attribuent le droit de forcer ainsi la vocation de leurs enfants ; pauvres enfants qui sont les victimes de ces calculs trop humains ! Mais Dieu se chargera lui-même, à son tour, de juger et de redresser ces faux jugements du monde.

L'extrême répugnance de l'enfant (elle n'avait que treize ans) à remplir les devoirs de son nouvel état, le souvenir de son bonheur d'autrefois la jeta dans un tel découragement qu'elle en vint jusqu'à souhaiter la mort de son mari : faute qu'elle pleurera plus tard, mais qui marque bien l'accablement d'une âme jetée en dehors de sa voie : toutefois Juette recourut à Dieu ; le calme et la résignation lui vinrent avec la prière ; elle put même [illegible]enir

de son ancien état, embrasser plusieurs pratiques quotidiennes de charité ou de mortification compatibles avec ses devoirs d'épouse.

Au bout de cinq ans de mariage, elle perdait son mari comme elle l'avait désiré dans un accès de douleur : elle en avait eu trois enfants : l'un était mort au berceau, elle fit l'éducation des deux autres.

Cependant, veuve à dix-huit ans, sa piété, sa sagesse dans le gouvernement de sa petite famille lui attira de nouveaux partis ; mais instruite par l'expérience et surtout soutenue de la grâce, elle fut inflexible cette fois et sut déjouer toutes les ruses les mieux concertées. Et quelles ruses ! Son père osa faire appel à la médiation de l'Evêque du diocèse dont il administrait les biens. Le prélat qui crut légitimes les raisons de la famille manda Juette pour l'inviter paternellement à s'y rendre. Pendant qu'il parlait, elle priait. Dieu lui suggéra la réponse qui fut brève et concluante : « J'ai, répondit-elle modestement, consacré à Dieu ma viduité ; et c'est Dieu qui l'a voulu ; je ne puis revenir sur un vœu. » Ces paroles produisent un effet magique sur l'esprit du prélat : au lieu d'insister dans le sens de la famille, il approuve la jeune veuve et veut même l'aider à vaincre les dernières oppositions. L'obstacle était changé en moyen ; c'est la façon ordinaire de la Providence divine. Heureux ceux qui mettent en Dieu toute leur confiance !

Juette était définitivement libre des liens du mariage ; et, sans oublier ses devoirs de mère, elle songe surtout à satisfaire les aspirations de sa piété. Pour épargner toute méprise aux intéressés, elle commence, suivant le mot de saint François de Sales, par *quitter l'enseigne* et dit adieu aux bracelets, aux anneaux, aux vêtements luxueux. Du linge grossier, le cilice ou la ceinture de fer, de lourdes plaques de plomb portées en forme de scapulaire, les remplacent. Sur sa table ne figurent plus que des mets grossiers dont elle se refuse même le nécessaire. Est-elle seule à table, elle se contente de pain de froment ou de son et d'une espèce de gâteau de farine mêlée de cendre pour lui enlever toute saveur ; si elle donne ou reçoit l'hospitalité elle déguise sous un visage épanoui les privations imposées à son estomac.

En dehors du temps réservé par ses devoirs maternels, c'est à Dieu qu'elle consacre en effet tout son temps et ses préoccupations : tout pour Dieu, tout par Dieu. Elle estime à bon droit que la part du monde ou du démon, c'est de n'en point avoir ; mais ils s'en vengeront. La Sainte s'y [illegible] Satan qui commence : il essaie de troubler ses [illegible] nocturnes par des visions étranges ou des bruits [illegible]. Si, pressée par l'amour, Juette [illegible] l'aurore le chemin de l'église, elle est sûre de trouver sur son chemin [illegible] bête [illegible] [illegible] cet autre grimaçant ou gambadant, jouant ou [illegible] qu'un [illegible] Juette reconnut [illegible] Elle [illegible] de croix et passa [illegible] Le [illegible] pour battre, il allume dans le [illegible] jeune homme des flammes [illegible] Celui-ci n'attend qu'une [illegible] dessein. Elle ne [illegible] Marie [illegible] Marie, [illegible] à ses [illegible] la [illegible]

Après les [illegible] celles [illegible] famille. Juette aimant Dieu [illegible] si l'on pouvait excéder dans cet amour, aimait à en verser le trop plein dans le sein des malheureux. Sa passion était de donner ; elle allait jusqu'à se dessaisir, elle et ses enfants, du nécessaire en linge ou en nourriture. C'est un excès, si l'on veut, devant la raison humaine, à courte vue, mais la foi l'approuve, Dieu le récompense et les saints en sont coutumiers. Juette était donc dans l'ordre. Mais la prudence de sa famille s'en alarme ; on lui enlève la tutelle de ses enfants, comme étant incapable d'en remplir les devoirs. L'amour maternel cependant réclama ses droits : son père dut céder et la réintégrer.

ELLE QUITTE LE MONDE

Notre Sainte toutefois désespère de mener au milieu du monde cette vie entièrement à Dieu qui est son rêve, cinq années d'expérience le lui ont appris ; une solitude voilà ce qu'il lui faut. Elle avise dans le voisinage une léproserie où son amour des malheureux pourra se donner carrière. Ceux qui sont, pour le monde, un objet d'horreur et comme le rebut de la société, seront pour elle autant d'images de Jésus chargé des péchés de ce même monde et rejeté par lui comme un lépreux : « *Vidimus eum quasi leprosum.* » Son plus jeune fils était mort, l'aîné faisait son éducation littéraire ; elle crut sa responsabilité maternelle suffisamment amoindrie pour se permettre de réaliser son projet et de se vouer au service des lépreux.

Avec quel saint empressement elle les sert à table, leur lave les pieds et les mains, purifie leurs vêtements, les soulève de leur grabat pour en amollir la paille, leur rend, en un mot, ces milles petits services de détails auxquels ils étaient loin de s'attendre, dans l'état dégradé et repoussant où la maladie les avait réduits, et qu'elle leur fait accepter moins comme un service pour eux que comme un honneur et un bonheur pour elle. Il ne suffit point d'un grand cœur suivant le sens vulgaire du mot, pour atteindre un tel degré d'héroïsme dans l'abnégation et le dévouement. Le cœur le plus noble reste rampant par nature ; seule, la grâce divine peut lui donner son essor. Disons à l'honneur de notre pays que de tels héroïsmes n'y sont point inconnus. On a vu tout récemment dans un pèlerinage de Terre Sainte des dames françaises de la plus haute distinction servir à table, de leurs mains, les malheureux de la léproserie voisine de Jérusalem.

Juette, du reste, eut elle-même des admirateurs, mieux encore, des imitateurs. Beaucoup aussi se convertirent, terrassés par cet exemple. Voilà l'amour, voilà les effets de l'amour; et nous n'avons pas tout dit. L'amour identifiant avec l'objet aimé, Juette souhaita d'avoir la lèpre ; à cet effet elle mangeait avec les lépreux, se lavait dans leurs eaux; elle essaya même de s'inoculer la terrible maladie. Ce dernier trait est à admirer plutôt qu'à imiter ; mais les saints ont parfois des inspirations spéciales. Toujours est-il que Dieu, content de son abnégation et de son humilité, la préserva. Elle fut, dix ans et tiers, au service des lépreux sans contracter la lèpre.

ELLE EMBRASSE LA VIE DE RECLUSE

Le nombre des imitateurs de Juette s'étant accru rapidement, il se forma autour de la léproserie deux communautés, l'une d'hommes, l'autre de femmes. Elle leur laissa le soin des lépreux pour faire [illegible] le [illegible] de la [illegible] pratiqué par de saints personnages de l'époque, elle se fait murer [illegible] aux murs extérieurs de

l'église voisine; une petite fenêtre dans le mur de l'église lui permet de voir le tabernacle et le prêtre à l'autel; une autre sur le chemin lui laisse les communications indispensables avec le monde. Ainsi placée sous le regard de Jésus, sa vie devint comme une contemplation perpétuelle entremêlée d'amoureux colloques avec son Bien-Aimé.

Juette cependant n'échappa pas aux rudes assauts inséparables d'un si haut état : elle eut des tentations affreuses contre la sainte vertu; elle en triompha par les armes ordinaires : la prière, le jeûne et les mortifications de toute espèce.

Jésus, son Bien-Aimé, l'éprouva à son tour par la vision extraordinaire que nous allons rapporter. Elle venait de s'étendre sur son grabat pour prendre son repos de la nuit; tout à coup apparaît le Fils de l'homme dans sa majesté. Il prend place sur son siège de Souverain Juge. Marie est à sa droite toute resplendissante. Alors commence la discussion des consciences : Juette tremble; son tour approche et elle se sent coupable d'une grosse faute. Elle se prend à sangloter et dans sa suprême détresse tourne vers Marie des bras suppliants et des yeux baignés de larmes. Elle voit alors Marie descendre de son trône, se prosterner devant son Fils et implorer en sa faveur la clémence divine. Jésus, irrité, veut détourner sa face : « Elle a péché gravement, dit-il, il faut que justice se fasse. » — « C'est vrai, mon Fils, mais voyez les larmes versées, les jeûnes, les mortifications endurées pour ce péché ; et s'il manque encore quelque chose à cette expiation, considérez, mon Fils, que son péché n'a été qu'un péché d'ignorance, dont aujourd'hui même encore, elle ne connaît pas toute la gravité. Du moins, remettez-lui la faute et la peine à la prière de votre Mère. Pourrez-vous bien me refuser cette grâce ? Je ne vous quitterai point que vous ne me l'ayez accordée. » — Qu'il soit fait, ma Mère, ainsi que vous le désirez, mais je vous confie cette âme et la voue à votre amour. » Marie vient alors vers sa protégée, la console et la conduit à Jésus. Jésus lui donne le baiser de la réconciliation et la remet à Marie en disant : « Voilà votre fille, gardez-la, protégez-la, dirigez-la. » Et la vision disparut.

Quel est maintenant le péché qui faillit lui attirer la colère divine ? Sans doute, le désir qu'elle avait eu de la mort de son mari. Pourtant elle avait passé dix années au service des lépreux, multiplié les macérations, les jeûnes ; elle venait de se vouer pour la vie aux rigueurs de la reclusion ; tout cela ne semble-t-il pas une expiation surabondante du passé.

Oui, mais Dieu juge mieux que les hommes. Il préfère pour les âmes de prédilection les expiations toujours adoucies de la terre, aux tourments moins redoutés peut-être, mais infiniment plus redoutables du purgatoire ; c'est l'explication de la vision de notre Sainte. Au reste, il faut ajouter que Dieu voulait ainsi augmenter ses mérites, et la maintenir dans cette profonde humilité nécessaire aux âmes contemplatives.

Il lui renouvela une autre fois encore le désir qu'elle ajoutât de nouvelles mortifications aux anciennes. Dans son ardeur d'expiations, Juette dépassa le désir du Divin Maître ; elle mesura si parcimonieusement à son corps la nourriture de chaque jour qu'il finit par succomber. Les Religieux, ses directeurs, l'obligent à grand'peine à se relâcher un peu en lui rappelant que saint Paul prescrivit à Timothée un peu de vin pour ses maux d'estomac, que saint Augustin n'impose d'autres abstinences que celles que la santé permet « *quantum valetudo permittit* », qu'enfin, saint Jérôme n'a donné de jeûnes surérogatoires que ceux qu'on peut supporter. Au mérite de la mortification, Juette ajouta donc [illegible] de la discrétion et de l'obéissance.

ELLE CONVERTIT SON PÈRE ET SON FILS

Tant d'ardeur pour sa sanctification personnelle ne lui fit point négliger les intérêts spirituels de sa famille. Ses prières ardentes obtinrent la conversion de son père qui acheva, en un couvent de moines cisterciens, dans les douceurs de la paix intérieure et de la pénitence, une vie commencée dans les agitations et les faux plaisirs du monde. Elle obtint surtout la conversion de son fils un instant dévoyé et dont nous allons rapidement raconter l'histoire.

Après avoir achevé son éducation littéraire, il resta dans le monde au milieu de ses compagnons d'études; il y dissipa tout son bien dans la débauche et l'orgie ; le voilà réduit au désespoir ; mais sa pauvre mère priait. Echappé, grâce à elle, aux conséquences naturelles de son inconduite, il échappera à cette conséquence extrême du désespoir, qui ouvre la porte à la damnation éternelle. Sa mère en effet a tout appris. Alors ce ne sont plus seulement ses prières, mais ses larmes qui ne se tarissent plus; elle se voile la tête, se frappe la poitrine et torture, pour ce fils coupable, son corps innocent : « Seigneur ! s'écrie-t-elle, la vie, pour mon fils, ou pour moi la mort ; recouvrez son âme ou prenez la mienne ! »

Après avoir beaucoup prié et fait prier, elle mande son fils ; le voilà sous les murs de sa cellule : pour tout reproche sa mère lui montre sa face baignée de larmes. Il a compris, son cœur est touché, il pleure lui aussi et prend pour l'avenir les plus sérieuses résolutions. Il rompt à tout jamais avec ses compagnons de plaisirs et ne veut plus être que la joie de sa mère.

Résolutions d'un jour, hélas! Il revoit ses compagnons de débauche et retourne à ses hontes. Tant il est vrai que celui qui veut éviter le mal doit en fuir les occasions.

Pauvre mère! Les prières ni les larmes ne suffisent plus, il faut des sanglots et des supplications ; plus de simples pénitences, mais des macérations incessantes ; quoi encore? Un cœur de mère est à la hauteur de tous les sacrifices ; il n'y faillira point, quand c'est de plus un cœur de Sainte. On veut la consoler, elle refuse toute consolation : pour elle son fils n'est plus.

Dieu ne pouvait laisser perdre le fils de tant de larmes. Juette mande de nouveau son fils et lui enjoint cette fois, avec toute l'autorité d'une grande douleur, de renoncer à son libertinage ou de quitter le pays pour lui épargner la honte de ses scandales. « Je m'en irai », répond le prodigue, et il part. Cependant l'heure de Dieu allait sonner. Pris de sommeil au sortir d'une orgie, il se voit en songe cité au tribunal de Dieu, condamné, et livré à Satan pour l'éternité : aussitôt les démons arrivent armés de fourches et de tenailles enflammées, pour s'emparer de son âme, le malheureux qui [illegible] jette autour de lui des regards de détresse : « Arrêtez ! commande tout à coup, aux démons, un messager divin, Dieu lui accorde, sur les prières de sa mère, un délai de trois ans. » Il dit, et la vision disparaît. Il se réveille sur cet affreux cauchemar, dont l'image ne le quitte plus au milieu même de ses efforts pour le chasser à travers les rues et les places publiques. Il rencontre par hasard dans sa course égarée une belle dame qu'il n'a jamais vue, elle lui dit : « Votre mère vous salue et vous attend » et disparaît.

Le prodigue part aussitôt; il arrive et appelle sa mère. « Qui est là? — Votre fils. — Que voulez-vous? — Faire ce que vous m'indiquerez. » Il raconte sa vision. Juette a reconnu le doigt de Dieu

et remercie son immense miséricorde. Son fils passe quelques jours près d'elle, attendant une nouvelle indication de la Providence divine. Sa conversion cette fois était définitive ; il ne songe plus qu'à expier ses crimes. Juette lui parle du monastère de Trois-Fonts (Catalogne). Il s'y rend, devient, de grand pécheur, moine et prêtre fervent et meurt enfin en odeur de sainteté.

Telles sont les voies impénétrables mais toujours miséricordieuses de Dieu.

RAVISSEMENTS ET VISIONS

Juette, on s'en souvient, avait reçu plusieurs fois l'assistance de Marie en de pressants dangers et Jésus l'avait donnée en garde à sa mère comme sa fille de prédilection. La Sainte les paya de retour : son amour pour Jésus et Marie furent tels qu'à leur seul nom, à leur seule pensée elle entrait en extase et son âme était comme bercée d'un ravissement à un autre. Tantôt c'était Jésus, tantôt c'était Marie qu'elle voyait, qu'elle entretenait, dont elle baisait les pieds et les mains, dans les bras et sur le sein desquels elle reposait doucement, dont elle contemplait la gloire. Elle se vit un jour vêtir par les anges de vêtements somptueux reluisant de pierres précieuses, et couvrir de bracelets. Ils la conduisent ainsi ornée devant le trône de l'Agneau qui l'a choisie pour son épouse. Comme on lui demandait au sortir d'une extase, si dans ces moments d'union intime avec Dieu elle pouvait prier pour les autres, elle répondit qu'alors son âme était tellement absorbée en Dieu qu'il lui était impossible de penser à autre chose qu'à Dieu, de vouloir autre chose que Dieu, qu'au moment de revenir à elle-même elle éprouvait un supplice inexprimable que traduisaient mal ses cris désespérés, ses bras suppliants ; la vie alors lui semblait à charge, et en effet elle privait son corps de nourriture comme pour le punir de l'avoir arrachée aux amoureuses étreintes de son époux.

Elle vit, dans un autre ravissement, le châtiment réservé à une femme pour ses péchés secrets ; c'était comme un feu qui sortait de son corps et peu à peu l'enveloppait tout entier. La Sainte fait venir cette femme, la reprend de ses fautes et lui en annonce le châtiment. L'effet suivit de près la prédiction : la coupable fut envahie d'une lèpre hideuse qu'elle souffrit patiemment en expiation de ses péchés, passa saintement le reste de sa vie et mourut dans la paix du Seigneur.

Un religieux demandait un jour à Juette ce qu'elle disait à Dieu pendant la sainte messe : « Que lui dire, répond-elle, quand il est là par amour sous les saintes espèces aussi réellement qu'il fut par amour étendu sur la Croix ? que lui dire ? sinon que je l'aime, que je voudrais l'aimer infiniment plus. Comment ne point penser à Lui quand il est là qui pense à nous ? Comment s'ennuyer en sa présence quand il est consumé d'amour pour nous ? Oh ! celui qui goûterait les suavités du saint sacrifice ne pourrait s'en priver un seul jour ! La messe ! mais, les anges ne le peuvent dire ! La messe ! mais c'est l'officine céleste où s'élaborent les divins médicaments qui doivent guérir chacune de nos misères. Hélas ! combien peu le comprennent. »

Notre bienheureuse avait un tel désir de s'unir à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie qu'elle mérita une faveur dont la vie des saints offre peu d'exemples, celle d'être communiée deux fois des mains mêmes de Notre-Seigneur.

Elle eut aussi de nombreuses extases qui la transportaient tout à coup pendant le saint sacrifice dans les bras de son divin Jésus.

On lui avait adjoint sur la fin de sa vie une jeune personne pour assister sa vieillesse. Au retour de la messe de Noël, ayant trouvé la Sainte souffrante et alitée, elle lui en demande la cause : « J'ai eu, répond-elle, une douloureuse vision ; parmi les personnes qui se sont approchées de la sainte table, j'en ai vu une que les démons y conduisaient en grande pompe : les uns la précédaient, d'autres l'accompagnaient ou la suivaient, s'empressant tous autour d'elle ; mais au moment où elle reçut la sainte hostie, j'ai vu Notre-Seigneur en sortir miraculeusement et se diriger au ciel par horreur pour cette conscience souillée. » La jeune personne se reconnaît dans cette peinture. Saisie d'effroi et de repentir, elle demande pardon à Dieu de son sacrilège, l'avoue à la Sainte et l'autorise à le citer comme exemple aux âmes que le démon pourrait porter à le commettre.

SA MORT

Cependant après trente-six ans de reclusion, Dieu lui révèle qu'elle mourra dans un an. Malgré ses longues et rigoureuses austérités, elle tremble encore devant la mort et supplie sainte Madeleine, le modèle des pénitentes, de lui venir en aide. Madeleine lui apparaît et la conduit aux pieds de Jésus. Juette les arrose de larmes, les couvre de baisers ; et Jésus lui donne, comme à Madeleine, l'assurance de son pardon : « Ma fille, vos péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé » et la vision disparaît. Ses pleurs et ses sanglots redoublent, mais c'est d'amour cette fois, et non de crainte.

Rassurée sur elle-même, elle donne ses dernières exhortations aux âmes qu'elle a gagnées à Dieu et qui peuplent la léproserie ou d'autres cellules de reclusion attenantes à la sienne. Au commencement de l'octave de l'Epiphanie, Notre-Seigneur lui apparaît de nouveau au milieu de la nuit ; elle veut, suivant sa coutume, se lever pour l'adorer ; mais ses forces l'abandonnent. Elle mande son confesseur, on rompt le mur de sa clôture et elle reçoit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Le mal s'aggravant rapidement faisait pressentir le moment prochain de sa délivrance : elle n'avait point encore reçu l'onction des mourants : peut-être l'accablement de la maladie l'empêchait-il d'y songer. On lui en suggère l'idée : elle refuse au grand étonnement des assistants ; on insiste, ignorant le motif de son refus, elle cède et reçoit l'Extrême-Onction. Puis on lui demande : pourquoi avez-vous refusé tout d'abord ? — C'est, dit-elle, que le jour fixé n'était point arrivé ; mon fils, informé de ma maladie en son monastère, a recommandé mon âme à Marie qui devait m'assister en personne durant la réception de ce sacrement et m'introduire ensuite au séjour des bienheureux. Je vous ai obéi craignant de vous déplaire.

Juette vécut en effet jusqu'au jour et à l'heure que Dieu lui avait révélés : ce fut le jour de l'octave de l'Epiphanie de l'année 1228, vers trois heures du soir. La bienheureuse expira en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Son visage garda une légère teinte rose et paraissait en extase. Dans l'intervalle de sa mort à sa sépulture, quoique au milieu de l'hiver, une multitude d'oiseaux, vinrent se poser au bord de sa fenêtre, alternant leurs concerts avec celui des cloches ; d'autres merveilles se produisirent pour signaler mieux encore que « *Bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur.* »

Imp.-gérant, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE ET DOCTEUR

Fête le 14 janvier.



CONVERSION D'HILAIRE

La ville de Poitiers s'enorgueillit avec raison d'avoir donné le jour à saint Hilaire, et d'avoir, selon l'expression de saint Augustin, *vu se lever en son sein l'astre éclatant* qui devait plus tard illuminer l'Eglise de Dieu. Sa famille brillait parmi toutes les autres, non seulement par la splendeur de son rang, mais encore par la renommée de sa vaillance. Malheureusement, elle était païenne : Hilaire fut donc élevé au milieu de l'erreur ; mais, parmi la corruption des mœurs contemporaines, il conserva toujours un cœur droit, et mena toujours une vie honnête et pure, consacrant son temps à l'étude de la philosophie, de l'éloquence et de la poésie.

Il était déjà arrivé à l'âge mûr, lorsque la grâce divine, qui l'avait éloigné peu à peu de la religion de son enfance, lui fit voir clairement l'inanité des doctrines du paganisme. Alors, sa conversion fut complète, et son exemple fut suivi par sa femme et Abra, sa fille. A partir de ce jour, il éprouva une horreur si profonde pour les ennemis de la religion catholique, qu'il refusait de s'asseoir à la même table qu'eux ; et même il ne leur rendait pas leur salut quand il les rencontrait sur le chemin. D'autre part, il exhortait les fidèles à la pratique persévérante de la vertu, et ne cessait pas, nous dit son historien Fortunat, de semer dans le peuple des paroles de vérité qui faisaient fructifier la foi.

ÉLU ÉVÊQUE

Sur ces entrefaites, l'évêque de Poitiers mourut. Hilaire, quoique laïque, fut élu pour le remplacer, par le suffrage unanime du clergé et du peuple, et sacré du consentement de sa femme ; dès lors, tous deux se séparèrent pour vivre en continence.

C'était sous le règne de l'empereur Constance.

l'hérésie arienne, qui niait la divinité de Jésus-Christ, forte de la protection impériale, étendait partout ses ravages, en maltraitant malheureusement son venin dans le cœur des fidèles. Constance lui-même était arien et persécutait ceux qui demeuraient inébranlables dans la pureté de leur foi. Plusieurs évêques [illegible] soutenaient l'erreur de leur crédit; à leur tête on remarquait principalement Ursace et Valens.

Hilaire s'avança dans la mêlée, comme un vaillant [illegible], et ne quitta plus le champ de bataille jusqu'à son dernier soupir.

Dans un concile, tenu à Milan, l'empereur avait mis tout en œuvre pour détruire la foi de Nicée, qui était celle de l'Eglise catholique, et extorquer aux évêques la condamnation de saint Athanase, l'adversaire le plus terrible de l'arianisme. Les légats du Saint-Siège lui représentèrent qu'il était absolument contraire aux lois de l'Eglise de condamner un absent sans l'entendre.

« Les lois, répliqua Constance, ce sont mes volontés. » Mais les légats et plusieurs évêques se laissèrent condamner eux-mêmes à l'exil, plutôt que d'accepter une maxime aussi tyrannique, et de trahir d'une manière aussi odieuse la cause de la justice.

Hilaire [illegible] vivre en repos dans son église de Poitiers : pour cela, il n'avait qu'à laisser à d'autres le soin de défendre la vérité et à garder le silence; par ce moyen, il aurait gagné la faveur impériale. Mais il n'hésita pas un instant sur le parti qu'il avait à prendre : « J'adhère, dit-il, au nom de Dieu et de mon Seigneur Jésus, dût une telle confession m'attirer tous les maux; je repousse la société des méchants et le parti des [illegible], lors même qu'ils [illegible] tous les biens. » Il adressa donc à l'empereur un placet [illegible] et courageux, au nom de tous les évêques des Gaules, contre la violence des ariens.

La fermeté de son langage lui mérita toute la haine des hérétiques. Saturnin, évêque d'Arles, leur partisan, de concert avec Ursace et Valens, qui avaient été [illegible] flétris dans la requête à l'empereur, obtint un concile à Béziers, pour y [illegible] les évêques demeurés fidèles. Hilaire s'y rendit. Au milieu de cette assemblée [illegible], il se leva avec son [illegible] et proposa de [illegible]. [illegible] les ariens, [illegible], craignirent d'être [illegible] publiquement, et refusèrent de l'écouter.

[illegible] DE LA FOI

Ils ne s'arrêtèrent pas dans la voie de l'injustice [illegible] de l'empereur d'un [illegible] Hilaire [illegible] exilé en Phrygie [illegible]

Hilaire [illegible] de Poitiers [illegible] il montra sa sainteté [illegible]

il s'appliqua d'abord à se maintenir inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, et ensuite à ne rejeter aucun moyen honnête et raisonnable de concilier les choses. Dès lors, il usa de ménagements dans les écrits qu'il composa, et poussa même la condescendance jusqu'à parler avec les hérétiques et leur donner le salut et le baiser de paix. Ainsi la conduite austère qu'il avait tenue à leur égard, alors qu'il était simple laïque, ne provenait pas de la dureté de son caractère, puisqu'il redevint indulgent et miséricordieux, quand cela fut plus utile à l'Eglise et à son prochain.

L'ÉPOUX MYSTÉRIEUX

A cette époque, le Saint-Esprit révéla miraculeusement à Hilaire que la main de sa fille Abra était recherchée par un jeune homme de haute lignée et d'une rare beauté. La tendresse paternelle, s'unissant dans son cœur à l'amour surnaturel du prêtre et de l'évêque, s'alarma à cette nouvelle. Il lui écrivit aussitôt, du lieu de son exil, une lettre qui respire le charme le plus suave et la piété la plus tendre : « Diffère, je t'en prie, lui mandait-il, l'exécution de tes projets jusqu'à mon retour. Je t'ai choisi, ma bien-aimée Abra, un époux dont la noblesse est aussi élevée que le ciel, dont la beauté surpasse l'éclat du lis et de la rose, dont les regards sont brillants comme des pierres précieuses, dont les ornements sont d'une splendeur inouïe, dont les vêtements triomphent de la blancheur de la neige, dont les richesses ne pourraient être renfermées dans des royaumes entiers. Sa sagesse est incompréhensible, sa douceur laisse bien loin derrière elle les rayons de miel, sa pudeur est invulnérable, ses trésors sont inamissibles.

» Le prince offre à sa fiancée une robe dont le tissu est d'une simplicité incomparable, une perle auprès de laquelle les diamants de la terre, les magnificences de la nature, l'astre rayonnant des cieux perdent tout leur éclat. Mais la robe n'aurait plus sa vertu le jour où on l'échangerait contre une étoffe plus somptueuse; et la perle ne saurait être associée aux bijoux de la terre sans s'évanouir et disparaître.

» Donc, fille chérie, lisez et relisez cette lettre; prenez acte de mes [illegible] et réservez-vous uniquement pour cette parure et cette perle. Répondez-moi en consultant votre cœur. Quand je saurai votre détermination, je vous ferai connaître la volonté et le nom de cet [illegible]. S'il arrivait que votre jeunesse ne pût démêler le sens de cette lettre, demandez-le à votre mère qui, je le sais, désire par-dessus tout vous avoir [illegible] pour Dieu. [illegible], que ce grand Dieu qui vous a donné la vie daigne vous garder ici-bas et dans l'éternité. »

La jeune Abra reçut avec un bonheur ineffable la lettre de son père. Elle faisait des vœux et des prières pour son prompt retour : les mois lui semblaient des siècles. Nous verrons plus tard quel était ce prince mystérieux à qui saint Hilaire voulait la fiancer.

HILAIRE ET [illegible]

L'illustre évêque de Poitiers était en exil depuis [illegible] par l'empereur Constance [illegible] Hilaire, pour un concile qui devait avoir lieu à Séleucie. Le gouverneur de la province, cédant

qu'il était dans la disgrâce de l'empereur, l'obligea à s'y trouver et lui fournit même un char pour le voyage.

Passant un jour de dimanche par une petite ville dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, il entra dans l'église des catholiques à l'heure où le peuple était rassemblé pour la prière. Tout à coup, du milieu de la foule s'élance une jeune fille, elle pénètre les rangs pressés, elle s'écrie qu'un grand serviteur de Dieu est là et, prosternée aux pieds d'Hilaire, elle le conjure de l'associer au troupeau de Jésus-Christ par un signe de Croix.

C'était la jeune païenne Florence qu'un mouvement de l'Esprit-Saint poussait vers le grand docteur. Hilaire lui donna sa bénédiction, lui promettant de l'instruire des vérités de la foi et de la baptiser au nom du Christ. La pieuse enfant ne jouit pas seule de ce bonheur : toute sa famille, éclairée par les paroles d'Hilaire, fut régénérée avec elle dans l'eau sainte du baptême.

A partir de cet instant, Florence ne quitta plus celui qu'elle appelait son père et qui, disait-elle, lui avait donné une vie mille fois plus précieuse que la vie du corps. Elle s'attacha à tous ses pas et, sous sa direction, parvint à une telle sainteté qu'elle mérita d'être élevée sur les autels.

HILAIRE EN FACE DES ÉVÊQUES ARIENS ET DE L'EMPEREUR

Hilaire put siéger au concile de Séleucie avec les autres évêques. Il eut la douleur d'y entendre des blasphèmes horribles sortir de la bouche des ariens, hommes lâches devant les princes de la terre, hardis contre Dieu seul, refusant au Fils de Dieu l'attribut d'éternel qu'ils donnaient à l'empereur.

Les semi-ariens eux-mêmes, animés par l'exemple du docteur intrépide des Gaules, condamnèrent l'hérésie arienne et déposèrent les évêques infidèles qui la prêchaient. Mais ces impies en appelèrent à Constance ; les uns et les autres allèrent à Constantinople, comme si Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres : « Lorsque vous serez embarrassés sur quelque point de la doctrine que je vous ai chargés d'enseigner, allez demander la solution à César. »

Saint Hilaire accompagna ce triste concile à la cour, afin de proclamer les droits inaliénables de la vérité en face du servilisme arien. Les hérétiques, se voyant en nombre dans la capitale même d'un empire qui mettait son glaive à leur disposition, crurent l'occasion favorable pour tenir un concile de leur façon. On y disputa de la foi : les ariens l'ébranlèrent jusque dans ses fondements. Mais le grand athlète était là. Hilaire adressa une requête à l'empereur. Il s'y justifiait des accusations portées contre lui par ses ennemis et demandait à Constance une audience où il lui fût permis d'exposer la foi catholique devant les évêques réunis et à la vue du peuple entier.

Dans ce plaidoyer, Hilaire raillait finement la multitude de symboles contradictoires que les ariens forgeaient tous les jours : « L'année dernière, [illegible] quatre ; la foi n'est plus la foi des Évangiles, mais la foi des temps, ou plutôt autant de volontés, autant de sortes de foi. Les ariens font paraître tous les ans et même [illegible] symboles pour détruire les anciens et anathématiser ceux qui y adhèrent. »

Les hérétiques n'osèrent pas accepter le défi [illegible] adversaire [illegible]

à l'empereur de le renvoyer dans les Gaules comme un homme qui troublait la paix de l'Orient. Constance, satisfait [illegible] se débarrasser d'un accusateur [illegible] l'audience que lui demandait le Pontife [illegible] avec autant d'instance que [illegible] donna l'ordre de quitter sur-le-champ [illegible] pour reprendre le chemin de l'Occident. L'injustice était criante, la fourberie du prince était visible. Hilaire crut qu'il n'était plus obligé à garder des ménagements avec lui. Il composa un écrit plein de vigueur pour dénoncer à tous les évêques des Gaules les impiétés du tyran.

« Loup ravisseur, s'écriait-il dans une véhémente apostrophe à l'empereur, nous voyons ta peau de brebis ; tu reçois les évêques par le baiser avec lequel Jésus-Christ a été trahi ; tu baisses la tête pour recevoir leur bénédiction, mais c'est pour fouler aux pieds leur foi ; tu les fais manger avec toi pour les rendre semblables à Judas qui se leva de table pour aller vendre son Maître. Voilà la peau de brebis qui te couvre : voyons maintenant les actions du loup. » Alors, le docteur traçait un tableau fidèle des cruautés de Constance envers les catholiques.

LES SERPENTS ET L'ÎLE GALLINAIRE

Cependant, le bruit du retour d'Hilaire se répandit dans tout l'Occident avec rapidité. Saint Martin, qui avait appris ses vertus et ses combats, voulut se faire son disciple et vint à Rome pour se mettre à sa suite et retourner avec lui à Poitiers. Mais Hilaire n'y était déjà plus : Martin, sans se décourager, prit le chemin des Gaules, tant l'attrait que notre Saint exerçait sur les âmes était puissant !

Pendant la traversée, le vaisseau qui portait Hilaire longea les côtes de l'île Gallinaire qui faisait l'épouvante de tous les navigateurs. Elle servait, en effet, de repaire à une multitude incalculable de serpents venimeux. Hilaire résolut de la délivrer de ses terribles habitants.

Il s'arme de la Croix et, plein de confiance en la protection de Jésus-Christ, il met courageusement pied à terre. Les serpents ne peuvent soutenir son regard : à son approche, ils prennent la fuite et vont se cacher au fond de l'île dans le creux des pierres. Hilaire, prenant alors un bâton, le plante en terre et défend aux serpents de jamais dépasser cette limite fixée à leurs funestes excursions. Et, depuis ce jour, ces animaux, dociles à la voix du Saint, ne franchirent jamais les bornes qu'il avait posées.

RETOUR D'HILAIRE

Enfin, Hilaire aborda aux côtes de la patrie. La Gaule tout entière, dit saint Jérôme, [illegible] un héros qui revenait victorieux du combat, la palme à la main.

Mais ce fut surtout dans la ville de Poitiers que l'allégresse éclata en transports indicibles. [illegible] le pasteur aimé, la [illegible] de Martin, [illegible] la sainteté [illegible] de ses [illegible] grand triomphe.

Saint Martin [illegible] les premiers instants [illegible] à Poitiers [illegible]

se jeter aux genoux d'Hilaire, baignant de ses pleurs le cadavre de son pauvre enfant : « Martin, qui est clerc, lui dit-elle, a ressuscité un mort, et vous, qui êtes évêque, oh! je vous en supplie, rendez mon fils à mon amour ou du moins rendez-le au baptême ! » L'homme de Dieu est ému de la douleur de cette mère. Recourant à ses armes ordinaires, il se prosterne humblement et se met en prières. Bientôt, la rougeur revient sur le visage de l'enfant, la chaleur ranime ses petits membres, ses paupières s'ouvrent à la lumière du jour. Et, ensemble, le vieillard et l'enfant se relèvent, l'un du trépas, l'autre de sa prière.

SAINTE ABRA

A son retour, Hilaire s'empressa d'appeler sa fille Abra et lui demanda si elle avait résolu de se donner à l'Epoux immortel et divin qu'il lui avait promis et qui n'était autre que Jésus-Christ. La jeune vierge avait tout compris : son dessein était conforme aux vœux de son père. Alors Hilaire, tombant à genoux, supplia le Seigneur de cueillir cette fleur encore brillante et pure, plutôt que de la laisser plus longtemps exposée au souffle mortel du monde. Quelque temps après, sainte Abra expirait doucement, sans effort, sans souffrance, entre les bras de son père, et son âme immaculée allait au Paradis contracter une nouvelle union avec le Roi des anges et des vierges. Hilaire ensevelit de ses propres mains le chaste corps de sa fille.

La mère d'Abra, jalouse du bonheur de son enfant, pria son saint époux de lui obtenir la même faveur. Hilaire y consentit, et bientôt, la mère suivait sa fille au royaume du ciel. C'est ainsi que le pieux évêque aimait sa famille d'une charité toute surnaturelle.

DERNIERS TRAVAUX D'HILAIRE

A peine rétabli sur le siège de Poitiers, Hilaire, sachant que le repos n'est pas de cette terre, mit aussitôt la main à l'œuvre. Il s'agissait de relever les ruines partout amoncelées par les fureurs des ariens. La douceur et l'indulgence furent ses moyens principaux pour ramener les égarés au giron de l'Eglise catholique.

C'est lui qui délivra les Gaules des ténèbres de l'erreur. Même après sa mort, il continua auprès de notre patrie ce ministère libérateur. En effet, lorsque Clovis marchait contre l'arien Alaric, roi des Goths, il vit, au milieu de l'obscurité de la nuit, une grande lumière sortir de la basilique consacrée à saint Hilaire et s'avancer vers lui. En même temps, une voix l'avertit de prier dans ce lieu vénérable et d'aller ensuite au combat. Clovis obéit à l'invitation du ciel, et, avant la troisième heure du jour il remportait une victoire complète sur les troupes ennemies. Ainsi le pasteur vigilant ne cessait pas même dans le tombeau de combattre les hérétiques.

Après avoir rétabli la foi catholique dans les Gaules, Hilaire passa en Italie pour délivrer cette contrée [illegible] de l'erreur. Là il rencontra un obstacle dans la personne d'Auxence, évêque arien de Milan, [illegible] auprès de l'empereur Valentinien, [illegible] de Constance, de troubler la paix de [illegible], et le prince, trompé, obligea Hilaire à rentrer dans les Gaules.

Le saint évêque, [illegible] loin de son peuple par les [illegible] de la foi, lui fut enfin rendu. Il reprit son ministère pastoral, continua d'expliquer à son cher troupeau les Saintes Ecritures, fit un recueil d'hymnes pour être chantées dans les cérémonies, et introduisit dans son Eglise quelques pieux usages qu'il avait rapportés d'Orient.

Il fonda aussi des monastères, institua sainte Florence abbesse d'un couvent de vierges, et sur le tombeau de son épouse et de sa fille, il éleva une église où il aimait à célébrer le Sacrifice de la Messe. Saint Martin, d'abord comme acolyte, plus tard comme diacre, l'assistait à l'autel.

MORT ET MIRACLES D'HILAIRE

Enfin, épuisé par ses travaux et ses fatigues, Hilaire tomba malade. A cette nouvelle, les chrétiens accoururent auprès de sa maison qu'ils entourèrent, s'informant avec anxiété des progrès du mal et pleurant la perte dont ils étaient menacés.

Au milieu de la nuit, Hilaire demanda si les fidèles étaient encore groupés autour de sa demeure ; on lui répondit qu'ils étaient tous retirés. Alors, une lumière éblouissante éclaira la chambre, ses deux disciples qui veillaient auprès de son lit en furent d'abord aveuglés. Puis son éclat diminua peu à peu et disparut tout à fait à l'instant même où l'âme d'Hilaire, brisant les chaînes de ses membres, s'envolait vers Dieu. C'était le 14 janvier 368.

Un grand nombre de miracles s'opéra sur la tombe et par l'intercession du saint docteur. Il convient d'en mentionner deux ou trois pour montrer le crédit immense dont il jouit auprès du Seigneur.

Il y avait à Poitiers une jeune fille dont le corps entier était en proie à la paralysie la plus complète. Tous ses membres étaient raidis et immobiles, sa langue était liée, le son de sa voix était imperceptible, ses pieds, nous dit Fortunat, ne soutenaient plus que des membres en ruine, et dans ce cadavre apparent, les yeux seuls indiquaient que la vie n'était pas tout à fait absente. Au jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Hilaire, on la porta à l'église. Ses parents commencèrent à demander sa guérison au puissant évêque qui avait accompli déjà tant de prodiges. Tout à coup, l'enfant se lève pleine de mouvement et de vigueur, ses pieds se consolident, sa langue se délie. Sa première parole fut pour demander du lait, ajoute l'historien, absolument comme si elle était venue au monde un instant auparavant.

Deux lépreux, remplis de confiance en la protection de saint Hilaire, s'oignirent le corps avec la poussière prise dans son tombeau. La première fois, ils ne ressentirent aucun soulagement. Mais ils furent persévérants et renouvelèrent souvent cet acte de ferveur et de foi. Le Saint les en récompensa à la fin. Les plaies dont ils étaient couverts disparurent complètement et leur peau, horriblement ulcérée, reprit son ancienne pureté. Les deux lépreux, reconnaissants, devinrent, l'un diacre, l'autre sous-diacre, et s'appliquèrent jusqu'à la fin de leurs jours à exalter leur céleste bienfaiteur.

L'Eglise de Poitiers a, de temps immémorial, honoré son glorieux père sous le titre de Docteur. De nos jours, à la demande de Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, de Mgr Pie, illustre successeur de saint Hilaire, et des autres évêques de la province d'Aquitaine, Pie IX a déclaré le valeureux champion de la foi Docteur de l'Eglise universelle.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT MAUR, ABBÉ

Fête le 15 janvier.



Saint Benoît, averti par révélation du danger que court saint Placide, un de ses disciples, tombé dans un étang, ordonne à saint Maur d'aller le retirer de l'eau. L'obéissance de saint Maur opère ce prodige.

SES PREMIÈRES ANNÉES AVEC SAINT BENOIT

Né de parents nobles, Maur fut appelé de bonne heure à quitter le monde et à mettre à couvert son innocence derrière le rempart de la vie religieuse. Il fut présenté à saint Benoît, dont les vertus héroïques attiraient alors de toutes parts les hommes à la solitude, et bientôt on le vit marcher à pas de géant à la suite de son maître dans le chemin de la perfection. Fort jeune encore, il était l'émule de tous, et saint Benoît prenait plaisir, tout en évitant de le nommer, à le donner comme modèle aux autres religieux.

Ingénieux dans l'art de se mortifier, plusieurs fois il essaya de dormir debout, appuyé contre le mur de sa cellule ; mais, après plusieurs heures de lutte, vaincu par le sommeil et la fatigue, il dut céder. Alors il s'asseyait ou bien encore se couchait, dit son historien, sur un amas de sable ou de chaux.

IL MARCHE SUR L'EAU SANS LE SAVOIR

Un jour, pendant que le vénérable Benoît était en prière dans sa cellule, Placide, ami et compagnon de Maur sortit pour aller au lac puiser de l'eau. En voulant retirer la cruche pleine, il glissa et tomba la tête la première. Le courant l'eut bientôt entraîné loin du bord.

Cependant, l'homme de Dieu connut à ce moment même la chute et le danger de Placide, et appelant aussitôt Maur : « Frère, lui dit-il, cours au lac, Placide vient d'y tomber et l'eau l'entraîne. » En parlant ainsi, il avait béni le messager qui prit sa course, arriva au bord du lac, et sans s'apercevoir qu'il n'était plus sur la terre ferme, continua d'avancer sur l'onde. Il atteignit l'enfant, le prit par les cheveux et le ramena au rivage. Alors seulement, tant son obéissance avait été prompte, Maur, se retournant, comprit qu'il venait, comme autrefois saint Pierre, de marcher sur les eaux.

IL FAIT UN MIRACLE A LA PLACE DE SAINT BENOIT

Bientôt saint Benoît, émerveillé de la grande sainteté et des rares qualités de son disciple, l'associa à ses travaux et le fit prieur claustral.

Un jour que, pendant l'absence du saint abbé, il revenait du bois avec plusieurs de ses frères, il rencontra à la porte du monastère une femme toute en larmes, portant dans ses bras un enfant muet et boiteux. Dès qu'elle voit notre Saint, elle se jette à ses pieds, et le prie en sanglotant de guérir son enfant. Maur, pour la première fois de sa vie, eut à combattre un mouvement de colère; il faillit s'emporter en invectives contre cette femme qui lui demandait de faire un miracle, à lui le plus pécheur des hommes. Il lui jeta un regard sévère et s'éloigna.

Mais, comme cette pauvre femme continuait de le supplier au nom de Benoît, un des Frères fit remarquer à Maur que leur bienheureux Père lui avait ordonné de le remplacer en tout pendant son absence, et qu'il ne pouvait en conscience renvoyer ainsi cet enfant malade pour qui on invoquait le secours de Benoît. L'obéissance parle, Maur n'hésite pas un instant, il retourne vers l'enfant, prie quelques minutes et se levant : « Au » nom de la Très Sainte Trinité, dit-il, et par les » mérites de mon maître Benoît, je t'ordonne de » te lever en parfaite santé. » Et l'enfant fut entièrement guéri !

LES MOINES BÉNÉDICTINS VIENNENT EN FRANCE
ADIEUX AU MONT CASSIN

Mais il convenait que ce disciple, formé avec tant de soins par le patriarche de la vie religieuse, devînt lui-même fondateur et commençât à répandre cet esprit qui devait pénétrer par toute la terre pour y porter le germe de la vie monastique.

Saint Innocent, évêque du Mans, envoya vers le saint abbé du Mont Cassin deux de ses principaux officiers, afin de lui demander quelques-uns de ses plus parfaits disciples, parce qu'il avait dessein de fonder un monastère dans son diocèse.

Benoît, après avoir prié le Seigneur de l'éclairer, jeta les yeux sur Maur et le choisit pour l'envoyer en France. En faisant un tel choix, Benoît dut se faire violence, car il l'aimait en fils comme son âme, et les religieux se plaisaient à le considérer comme le successeur naturel de leur saint fondateur.

Il lui remit un exemplaire de la Règle, écrit de sa main, et portant pour signature ces paroles pleines d'humilité: *Codex peccatoris Benedicti:* Code du pécheur Benoît. Quatre religieux furent désignés pour le suivre dans sa mission lointaine.

Le matin du samedi, cinquième jour des fêtes de l'Epiphanie, Maur et ses compagnons, le bâton de voyage à la main, s'agenouillèrent devant le vénérable abbé. La communauté fondait en larmes : « Mes chers frères, dit Benoît, si quel- » qu'un a le droit de s'attrister en cette circons- » tance, c'est moi, pauvre pécheur, qui vais être » privé de consolations précieuses et de secours » bien chers. Mais l'Apôtre nous dit que la cha- » rité est bienfaisante. Nous devons donc cher- » cher moins notre consolation que celle d'autrui. » Ecoutez la voix de mon amour paternel, cessez » vos gémissements et vos pleurs ! Dieu est assez » puissant pour rendre à cette sainte congréga- » tion des ouvriers qui remplaceront ceux qui » vont partir. La distance ne brise pas les liens » de la sainte charité. »

Puis, s'adressant à Maur et à ses compagnons: « Pour vous, Frères très chéris, dit-il, vous que » nous envoyons dans ces contrées lointaines tra- » vailler à l'œuvre du Seigneur, agissez virilement. » Ne vous attristez pas quand vous apprendrez la » dissolution de ce corps fragile qui va me quitter. » Lorsque j'aurai déposé le fardeau de cette chair » mortelle, je serai plus présent au milieu de » vous, et par la grâce de Dieu, je ne cesserai » d'être votre coopérateur assidu. »

Après ces paroles si tendres, dit Fauste, il nous donna à tous un baiser, et nous conduisit avec bonté jusqu'à la porte du monastère, et nous ayant tous embrassés de nouveau, il nous donna sa bénédiction. Puis il nous laissa aller.

A leur première halte, dans une dépendance du monastère, nos saints voyageurs furent reçus par deux de leurs frères que saint Benoît avait envoyés d'avance pour leur préparer un gîte. Cette même nuit ils reçurent un nouveau gage de l'amour de leur vénérable Père. Deux Frères vinrent les rejoindre. Ils apportaient une petite châsse d'ivoire pleine de reliques, et une lettre adressée par saint Benoît à son cher fils Maur.

« Reçois, mon bien-aimé, disait cette lettre, » reçois ces derniers présents de la main qui » dirigea ta jeunesse. Ils seront le gage de notre » longue amitié. Aujourd'hui même, après ton » départ, le Seigneur a daigné me révéler l'avenir » qui vous attend. Quand viendra la soixantième » année de ta profession monastique, tu seras » introduit dans la joie de ton Sauveur. Le but de » votre voyage ne sera pas atteint sans peine; » vous trouverez difficilement un asile où vous » fixer. Mais la miséricorde de Dieu ne vous fera » défaut nulle part; après de longs retards, elle » vous fera trouver dans un lieu différent de celui » que nous espérions, un séjour parfaitement » convenable. Adieu ! sois heureux dans ta pro- » fession sainte, plus heureux encore dans le » terme qui doit la couronner. »

Cette lettre de Benoît, Maur ne s'en sépara jamais. Toute sa vie, il la porta sur sa poitrine; mort, elle fut déposée dans son tombeau.

MIRACLES DU VOYAGE — UNE VISION

Le voyage, comme l'avait prédit saint Benoît, éprouva de longs retards. Halderalde, envoyé de l'évêque du Mans, tomba d'une galerie où il

se promenait, et se blessa si dangereusement qu'après quatorze jours de soins inutiles, les médecins résolurent de lui couper le bras. Mais Maur, touché de compassion, se mit en prière, et, prenant une relique de la vraie Croix, fit, sur le malade, des signes de croix depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts; et le malade fut entièrement guéri et put continuer sa route le lendemain.

En passant les Alpes, notre Saint s'arrêta dans l'église des Martyrs de la Légion thébaine. Il trouva à la porte un aveugle-né qui demandait l'aumône.

« Combien y-a-t-il de temps, lui dit-il, que tu es ainsi à cette porte?

— Il y a bientôt onze ans.

— Est-ce que ces saints, qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ, n'auraient pas pu lui demander de te guérir? Assurément, c'est que tu ne les pries pas bien. Prions ensemble, et tu verras qu'ils t'exauceront. »

Pendant qu'ils priaient, un flux de sang sortit des yeux de l'aveugle, et il fut guéri. Mais, sachant que la reconnaissance est la première des vertus, il se consacra dès lors au service de Dieu, dans une vie humble et pénitente.

Maur et ses compagnons passèrent les fêtes de Pâques à Font-Rouge, où s'était retiré le prêtre Romain qui avait assisté saint Benoît dans les commencements de sa solitude. Le soir du Vendredi-Saint, notre religieux avertit le vénérable vieillard et tous ses confrères que le lendemain le bienheureux patriarche, saint Benoît, devait quitter la terre pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Ils en furent extrêmement touchés et ne purent retenir leurs larmes; ils passèrent toute la nuit en prières pour rendre, en leur absence, à leur saint Père, les mêmes devoirs qu'ils lui eussent rendus s'ils eussent été présents à sa mort. Sur les neuf heures du matin, saint Maur fut transporté en esprit au Mont Cassin et vit comme une grande rue couverte de tapis précieux, et bordée d'une infinité de flambeaux, qui s'étendaient depuis la cellule de saint Benoît jusque dans le ciel; et un homme vénérable et resplendissant de lumière lui dit :

« *C'est ici la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé de Dieu, est monté au ciel.* »

Le Saint fit part de sa vision à saint Romain et à ses confrères, et changea ainsi leurs plaintes en des hymnes et des cantiques d'allégresse.

DIEU REND TOUJOURS AU CENTUPLE

Arrivés à Orléans, nos saints voyageurs apprirent que l'évêque du Mans, qui les faisait venir, était décédé. Les compagnons de Maur en furent consternés, mais il releva leur courage, leur rappelant la prophétie et les promesses de leur vénérable Père Benoît.

En effet, Halderalde, voyant que le nouvel évêque ne voulait pas les recevoir, et saisissant l'occasion de prouver sa reconnaissance à celui qui l'avait miraculeusement guéri, alla les présenter à un de ses parents nommé Florus, vicomte fort riche, qui n'avait consenti à rester dans le monde que par amour du roi Théodebert, qui l'aimait comme un fils. Ce seigneur les reçut avec une joie inexprimable, et s'empressa de leur offrir un établissement dans ses terres. Le lieu choisi pour cela fut Glanfeuil, au diocèse d'Angers. Mais, non content de leur donner l'emplacement, Florus voulut encore avoir l'honneur de bâtir le monastère. Et la première pierre qu'il y mit fut une pierre vivante, ce fut son fils unique, Bertulphe, qu'il confia à saint Maur.

RÉSURRECTION D'UN ARCHITECTE

Pendant qu'on travaillait à la construction du monastère, un architecte, envoyé par Florus pour présider aux travaux, tomba d'un échafaudage sur un tas de pierres et se tua. Maur le fit aussitôt porter dans une chapelle dédiée à saint Martin qui était déjà bâtie, et après une ardente prière, lui ordonna, au nom de saint Benoît, de se lever et de retourner à l'atelier, exciter au travail les ouvriers encore effrayés. Florus, témoin de ce miracle, porta dès lors au saint abbé tant de respect qu'il n'osait plus s'approcher de lui.

SON BIENFAITEUR DEVIENT SON FILS

Florus avait donné ses biens et son fils unique à Dieu, mais il n'était pas encore satisfait; car il lui restait quelque chose à donner, c'était lui-même. Le roi Théodebert eut peine à y consentir, mais il céda enfin à ses sollicitations et lui permit de quitter l'épée pour le froc. Il désira même assister à sa vêture et vint pour cela au monastère.

Il s'y rendit, dit Montalembert, avec toute cette pompe que la race de Clovis avait si longtemps empruntée aux traditions de l'empire abattu; mais, tout revêtu de sa pompe, dès qu'il aperçut Maur, le roi franc se prosterna devant le moine, en lui demandant de prier pour lui et d'inscrire son nom parmi ceux de ses frères. Il présenta son jeune fils à la communauté, se fit désigner spécialement ceux des moines qui étaient venus du Mont Cassin avec l'abbé, demanda leurs noms, et les embrassa ainsi que leurs frères. Puis il parcourut les lieux réguliers, et mangea avec les moines au réfectoire.

Florus obtint ensuite que le roi servît de témoin à sa prise d'habit. Après de nouvelles donations au monastère, Florus déposa sur l'autel son baudrier militaire, et s'agenouilla devant le roi qui, à la prière de l'abbé, lui coupa une première mèche de cheveux: les autres seigneurs achevèrent de le tonsurer complètement.

Au moment de quitter le monastère, le roi voulut revoir son ami revêtu du froc, il l'exhorta à honorer ce nouvel habit comme il avait honoré la vie séculière, puis se jeta dans ses bras, et y resta longtemps en pleurant, avant de s'éloigner, muni de la bénédiction de l'abbé.

L'ARBRE QU'IL A PLANTÉ GRANDIT

Florus vécut douze ans sous la conduite du saint abbé, et y fit de tels progrès dans la vie spirituelle, qu'il devint un homme consommé en vertu. Au bout de ce temps, il mourut en odeur de sainteté.

Un tel exemple ne pouvait manquer d'être imité. Aussi beaucoup de seigneurs francs abandonnèrent-ils le monde pour venir chercher la paix dans le silence et l'austérité du cloître, et Maur vit jusqu'à cent quarante religieux réunis sous sa direction. Mais, comme de nouvelles demandes pressaient chaque jour le saint abbé, il bâtit de tous côtés de nouveaux monastères et on vit la Règle de saint Benoît fleurir dans toute la France, pour la transformer et en faire la magnifique France du moyen âge.

RETRAITE DE SAINT MAUR

Il y avait trente-huit ans qu'il dirigeait sa sainte communauté. Il la voyait féconde en vertus non moins qu'en sujets, et il rendait grâces à Dieu des progrès de ses chers disciples.

Se souvenant alors de la prophétie du bienheureux Benoît, il comprit que sa mort était proche et voulut s'y préparer par une retraite absolue dans la cellule qu'il s'était construite près de l'oratoire de Saint-Martin. Il convoqua les Frères, leur communiqua son dessein et les pria de choisir un abbé qui les gouvernerait à sa place.

« Non, répondirent-ils en pleurant, nous ne le choisirons pas. Puisque nous avons la douleur de vous perdre, désignez vous-même celui qui doit vous remplacer. »

Le Bienheureux se laissa toucher par leurs prières; il choisit un noble et parfait religieux, Bertulphe, son disciple bien-aimé, et fils de Florus.

Ce choix fut ratifié par les acclamations de la communauté tout entière.

L'homme de Dieu fit asseoir Bertulphe sur la chaire abbatiale et lui rappela avec une effusion paternelle la tendresse et la sollicitude qu'il devait apporter à sa nouvelle charge. Puis il se retira dans sa cellule, retenant seulement auprès de lui deux Frères.

Libre enfin de jouir de la solitude qu'il s'était préparée, saint Maur y passa deux ans et demi dans la contemplation des choses du ciel.

LA PESTE A GLANFEUIL — MORT DU SAINT

Durant cet intervalle, la peste, qui ravageait alors le monde entier, sévissait cruellement en Gaule, et le terrible fléau ne devait pas épargner le monastère de Glanfeuil. Saint Maur fut miraculeusement prévenu de son approche.

Une nuit, comme il voulait, selon sa coutume, entrer dans l'oratoire de Saint-Martin, pour y répandre devant Dieu ses supplications et ses larmes, il se vit arrêter par une légion d'esprits infernaux.

Leur chef lui dit : « Tu es venu d'une région étrangère, tu as entrepris de longs voyages pour nous chasser de ces lieux où notre empire était florissant. Bientôt tu verras jusqu'où s'étend notre puissance de destruction. Je vais sévir contre tes religieux et les décimer par la mort. Je triompherai de toi, et ta communauté sera anéantie.

— Dieu te confonde, Satan, répondit le Saint; tu es menteur dans l'origine; tu es le père du mensonge. »

A ces mots, la vision disparut. Le solitaire pénétra dans l'oratoire et demanda à Dieu, dans une fervente prière, de lui révéler ce que signifiait la menace du démon. Alors un ange éclatant de blancheur lui apparut :

« Pourquoi te troubler, âme bénie, à propos d'événements que le Seigneur a permis dans sa sagesse? Le diable est le père du mensonge, néanmoins, par ses conjectures, il peut annoncer quelquefois la vérité. Ce qu'il t'a prédit ne vient pas de lui-même; c'est l'ordre de Dieu. Les paroles qu'il a prononcées sont vraies dans une certaine limite. Il est certain que la plus grande partie de cette congrégation sainte sera bientôt appelée à paraître devant le Seigneur. Tel est le décret de la Providence. Mais il est faux que l'ennemi des âmes doive y trouver aucun sujet de triomphe. Car tous les moines, fidèles à tes enseignements, attendront avec joie le moment de l'appel divin. Tu auras la consolation de les voir te précéder au ciel, où tu ne tarderas pas à les rejoindre. »

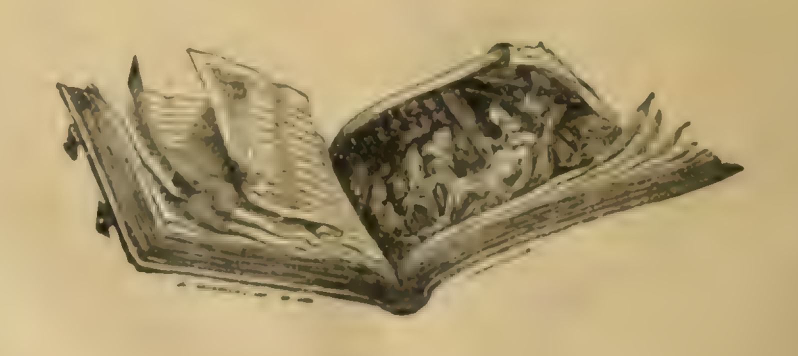
Après avoir parlé ainsi, l'ange disparut. L'homme de Dieu se rendit au monastère, convoqua tous les religieux, et leur apprit ce qui venait de se passer. Il les exhorta à se préparer à la visite du Seigneur. Tous se préparèrent joyeusement au dernier combat.

La mort frappa bientôt, et dans l'espace de cinq mois, cent seize religieux moururent. D'une congrégation naguère si nombreuse, il ne restait plus que vingt-quatre religieux.

Le bienheureux Maur à son tour, fut atteint d'une pleurésie. Voyant sa fin approcher, il se fit porter devant l'autel de Saint-Martin. Là, étendu sur un cilice, entouré des vingt-quatre disciples qui lui restaient, il reçut les derniers sacrements, bénit encore une fois ses religieux et émigra heureusement vers le Seigneur.

Il avait soixante-douze ans, dont il en avait passé vingt tant à Subbiaco qu'au Mont Cassin et quarante à Glanfeuil. Saint Benoît lui avait prédit qu'il mourrait dans la soixantième année de sa profession monastique. Cette prophétie se trouva donc exactement accomplie.

Maur fut enseveli dans l'oratoire de saint Martin, et de nombreux miracles ne tardèrent pas à glorifier son tombeau.



Imp. gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT HONORAT, ÉVÊQUE D'ARLES

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE LÉRINS

Fête le 16 janvier.



Saint Honorat traverse la mer pour aller visiter sa sœur. — A sa prière, de grandes vagues chassent de l'île les serpents qui l'infestaient. — Il fait jaillir une source miraculeuse. — Il meurt entouré de ses disciples.

Les deux îles de Lérins, jetées au sein des eaux, sur les côtes de Provence, comme deux nacelles remplies de verdure et de fleurs, ont été appelées par les poètes « la merveille de la nature, la perle des eaux, l'aigrette de la mer, le paradis des îles ».

Les îles de la Grèce pourraient revendiquer ces titres, mais Lérins a une gloire plus belle et que nulle autre ne partage, c'est d'avoir donné à l'Église soixante saints inscrits au martyrologe et plus de cinq cents martyrs.

Or, il est un nom qui plane au-dessus de ces souvenirs pleins de gloire : c'est le nom de saint Honorat.

Son histoire vraie nous a été racontée par saint Hilaire, son proche parent, son disciple et

son successeur sur le siège épiscopal d'Arles.

C'est en le suivant que nous allons esquisser à grands traits la vie du « grand saint Honorat ».

LE JEUNE PATRICIEN DE TOUL

La famille de saint Honorat habitait Toul, dans cette partie des Gaules qui s'appela plus tard la Lorraine. Elle avait compté parmi ses membres des consuls et des magistrats de l'empire. Au milieu du IVe siècle, à l'époque de la naissance de notre Saint, elle était dans tout l'éclat de sa gloire.

Honorat était le second de la famille, il avait un frère, Venance, plus âgé que lui, et une sœur, plus jeune, du nom de Marguerite.

Le père, païen convaincu, rêvait pour ses enfants des positions brillantes qui apporteraient une illustration nouvelle à sa race.

La mère, dont l'histoire ne parle pas, semble avoir été chrétienne. Marguerite fut la première à se convertir à la foi. L'innocence et la pureté de la religion chrétienne avaient charmé son cœur encore vierge.

Venance et Honorat l'imitèrent bientôt, malgré l'opposition de leurs parents et de leurs amis, et finirent par gagner leur père à la foi du Christ.

Les deux jeunes patriciens marchèrent bientôt à grands pas dans la voie des saints. En vain, leur père chercha à les engager dans le monde : « Cette vie plaît, mais elle trompe, » lui répondait respectueusement Honorat.

Le père multipliait les richesses entre leurs mains ; les deux frères distribuaient tout aux pauvres.

Combien leur charité fut agréable à Dieu! Le trait suivant l'indique : on raconte qu'un soir, après avoir servi un grand nombre de pauvres à la porte du palais, Honorat voit venir un lépreux. Il l'embrasse affectueusement et lui sert à manger. Aussitôt, le visage du lépreux s'illumine comme un astre, et il disparaît : Honorat avait reçu un ange ou le Roi des anges.

Cependant, un projet plus héroïque enthousiasme l'âme de Venance et d'Honorat : les récits de saint Athanase, exilé dans les Gaules, avaient appris à nos jeunes les merveilles de la vie de saint Antoine et de ses disciples dans les déserts de l'Égypte. Les deux frères veulent aller partager leurs prières, leur solitude, leurs austérités, et apprendre d'eux la route du ciel.

LES ADIEUX

[illegible] de douleur dans la maison paternelle, à l'annonce de cette résolution. [illegible] saint Hilaire, quelle tempête [illegible] de prières et de larmes ! Quels com[illegible] pas alors ! Qui [illegible] à celles d'un père, pour [illegible]

[illegible] de Dieu [illegible] entendre. Les [illegible] grande [illegible] les frères [illegible]

A M[illegible] Procule, charmé de leurs [illegible] sur [illegible] vers l'[illegible]

[illegible] en Grèce. Ven[illegible] [illegible]

sans doute le pèlerinage d'Honorat, car il ne tarda pas à reprendre la route de sa patrie ; mais Dieu lui rendit un frère dans la personne de Jacques, ancien officier du roi de Perse, Sapor, qui était venu chercher sur le sol de l'empire romain la liberté de servir Dieu. Les pèlerins s'arrêtèrent quelque temps sur les côtes de Toscane ; car, près de là, dans ces îles de la mer Tyrrhénienne, rangées comme les perles d'un collier, selon saint Ambroise, s'étaient établis plusieurs monastères sur le modèle de ceux d'Égypte et de Palestine.

Honorat n'édifia pas moins ses hôtes qu'il n'en fut édifié lui-même. Puis, nos voyageurs reprennent la mer et viennent débarquer à Fréjus où l'évêque saint Léonce, originaire de Nîmes, les reçoit comme un père. Désireux de retenir dans son diocèse de si saints personnages, il les conduit dans une solitude du cap Roux, en face de la mer.

Honorat croyait avoir trouvé enfin son ermitage tant souhaité, mais des visiteurs trop nombreux vinrent bientôt en troubler le silence. Alors, ses yeux se portèrent sur les îles Lérins, tranquillement assises là-bas, au milieu des eaux bleues de la Méditerranée, et il exprima au saint évêque le désir de s'y retirer.

Jadis, repaire redouté d'un fameux pirate nommé Léro, les îles Lérins étaient désertes au temps de Pline. Bientôt après, elles s'étaient peuplées de villas romaines et de temples aux dieux de la mer. Mais ces monuments, tombés sans doute sous le fer des barbares, n'étaient plus en ce moment qu'un amas de ruines solitaires infestées par les serpents.

Conduits par saint Léonce, saint Honorat et ses premiers disciples abordent dans cette nouvelle Thébaïde vers la fin de l'an 375. Honorat prie le Seigneur et les serpents disparaissent. La mer, dit une légende, élevant ses flots, balaya pour toujours les malfaisants reptiles, pendant que le saint moine, réfugié sur un palmier, glorifiait la puissance du Très-Haut.

Quelques cabanes de branchages et un oratoire, telle fut, sans doute, l'abbaye de Lérins, à ses premiers jours. Honorat, ordonné prêtre par saint Léonce, offrit le premier le divin sacrifice dans cet antique repaire de la rapine et de l'idolâtrie.

Mais, bientôt, le Seigneur lui envoie des disciples de divers points des Gaules, il faut construire un monastère. « Les anges le bâtissent en une nuit, » dit la poétique légende du *grand saint Honorat*, marquant par là la rapidité de cette fondation.

Tous ces nouveaux arrivants trouvent dans le saint moine un père, un guide et un modèle. Sous sa direction, Lérins devient une abbaye célèbre dans tout l'Occident.

Les peuples occidentaux sont moins portés à l'isolement et à la contemplation que les hommes de l'Orient ; aussi, les [illegible] tou[illegible] commune qu'on [illegible] sans doute des cellules séparées rangées autour de l'église ; [illegible] et les travaux se [illegible] en commun.

Parmi les premiers compagnons d'Honorat, il en est un grand nombre dont les noms [illegible] dans l'histoire de [illegible] un souvenir plein de charmes. Le plus [illegible] qui fut son guide avant de devenir [illegible]

[illegible] saint Maxime, son [illegible] dans la charge abbatiale saint

Jacques, l'apôtre de la Tarentaise, saint Loup qui sauvera Troyes de la fureur d'Attila, saint Eucher et ses deux fils Salonius et Véran qui deviennent tous trois évêques, saint Fauste de Riez, Salvien, surnommé le Jérémie de son siècle, et Vincent de Lérins, célèbres par leurs écrits littéraires et apologétiques, enfin, saint Hilaire, le parent, l'ami et le disciple bien-aimé d'Honorat.

LES TRAVAUX DE LÉRINS

La première occupation d'Honorat et de ses disciples fut la prière. Dans cette église, élevée par leurs mains, au milieu du silence de la mer, les religieux se réunissaient aux différentes heures de la journée pour y chanter l'office.

C'était un beau spectacle que de voir ces hommes, autrefois célèbres dans le monde, cachés sous leurs vêtements grossiers réunis au pied des autels pour y apprendre la prière et le travail !

La liturgie de Lérins devint bientôt célèbre et plusieurs églises des Gaules demandèrent à la suivre dans leurs offices.

Après la prière, le travail était la principale fonction des moines. Les historiens parlent de la Règle qu'Honorat donna à ses disciples, mais aucun document écrit ne nous en a transmis les détails. Il est à présumer toutefois qu'elle devait se rapprocher de celle des moines d'Egypte, puisque c'était leur vie qu'Honorat voulait introduire en Gaule. Le travail manuel y devait donc tenir une large place.

Dès lors, l'île changea de face. Les arbres sauvages firent place aux plantations destinées au service des moines qui devaient, autant que possible, se suffire à eux-mêmes.

A la prière du saint fondateur, une fontaine jaillit du sein d'un rocher, et cette eau limpide est aujourd'hui encore la seule qu'on trouve dans l'île.

Mais ce qui rendit surtout célèbre le monastère de Lérins, ce furent ses saints et ses savants. A cette époque troublée de la fin du IVe siècle, au moment où les Barbares, déchaînés sur l'Europe, incendiaient les églises et renversaient les écoles, la Providence semblait avoir préparé, dans cet îlot de la Méditerranée, un asile à la science et à la sainteté, pour en rendre ensuite le trésor aux contrées voisines.

Des barques légères, longeant les côtes de la Provence, déposaient des hommes et des enfants: ils venaient chercher auprès d'Honorat un asile pour leur vieillesse, un champ pour leurs travaux, une école pour leurs jeunes années. Le bruit du monde n'y arrivait que de loin, semblable aux vagues de la mer qui, par un jour calme, viennent mourir sans bruit sur ces grèves tranquilles.

L'école monastique de Lérins, placée sous la direction de Salvien et de saint Vincent au temps d'Honorat, devint bientôt célèbre dans le monde entier. On y enseignait, avec la théologie et l'Écriture Sainte, la littérature et les sciences, suivant la division déjà reçue du *trivium* et du *quadrivium*.

C'était une véritable Académie de savants, en même temps qu'une école de sainteté.

Honorat était lui-même très versé dans la littérature, et saint Eucher, faisant allusion aux tablettes enduites de cire dont il se servait pour écrire : « Vous avez, disait-il, rendu à la cire son miel délicieux ».

De temps en temps le saint abbé prenait avec lui quelques religieux et allait annoncer la parole de Dieu dans les vallées des Alpes.

Mais il nous reste à parler d'une gloire du patriarche de Lérins, plus humble, mais non moins heureuse pour le ciel.

L'ILE DES VIERGES — SAINTE MARGUERITE

A peine installé dans son île, Honorat, dit la tradition, avait vu accourir sa sœur Marguerite, désireuse comme lui de se donner à Dieu.

Honorat l'avait reçue et lui avait assigné pour demeure, l'île voisine de la sienne où s'étaient retirées déjà sainte Galla, la femme de saint Eucher et ses deux filles, sainte Consorce et sainte Tullie. Des jeunes vierges fuyant devant les Barbares, des matrones échappées au meurtre et au pillage ne tardèrent pas à venir les rejoindre. Il s'établit bientôt dans l'île de sainte Marguerite un monastère de religieuses, destiné, lui aussi, à voir fleurir les belles vertus de sacrifice et d'abnégation, plus touchantes et plus suaves encore dans le cœur timide de la femme que dans l'esprit assuré de l'homme.

Honorat était l'âme de cette fondation. Une fois établis dans leurs petits royaumes, séparés par un bras de mer, Honorat et sa sœur ne devaient plus se voir qu'une fois par an, à l'époque des cerisiers en fleurs.

Marguerite trouvait ce temps bien long; et plusieurs fois, elle avait demandé à son frère de venir la visiter plus souvent, mais Honorat demeurait inflexible. Marguerite, de son côté, ne pouvait aborder à l'île des religieux : la loi de la clôture lui en défendait l'entrée.

Dans sa confiante piété, dit une gracieuse légende, elle s'adressa à Dieu : et Dieu, plus sensible qu'Honorat, entendit la prière de la Sainte. Une fois par mois, un cerisier, planté sur le rivage de l'île, fleurissait à la demande de Marguerite. Honorat, alors, étendait son manteau sur la mer et venait parler à sa vénérable sœur, trop heureuse de l'entendre, des beautés du ciel et des voies qui y mènent.

HONORAT, ARCHEVÊQUE D'ARLES

Hélas! il fallut un jour dire adieu à ces solitudes embaumées des brises de la mer.

Parmi les barques nombreuses qui abordaient tous les jours au petit port de Lérins, pour y déposer des jeunes gens pleins d'ardeur ou des vieillards déjà mûris dans les combats de la vie, on vit arriver un jour une nacelle qui portait les magistrats et les notables de la ville d'Arles, la vieille capitale des Gaules.

Des divisions déplorables avaient éclaté au sein de cette Eglise. L'évêque Eros avait été chassé de son siège à la suite de troubles politiques et envoyé en exil; il avait été remplacé par Patrocle. Mais les partisans de l'évêque dépossédé étaient nombreux; ils suscitèrent une émeute dans laquelle Patrocle fut [illegible]

Pour calmer les esprits irrités, il fallait trouver un homme assez respecté de tous les partis pour ramener la paix. On jeta les yeux sur l'abbé de Lérins.

Le nom d'Honorat était populaire sur les rivages de la Provence et dans toute la contrée. Ses vertus ne pouvaient manquer d'être agréées de tous. Dans cet espoir, les députés de l'Église d'Arles se présentèrent à Lérins et sollicitèrent le saint moine de devenir leur pasteur.

Les saints ont toujours redouté les honneurs et la charge des âmes. Honorat hésitait. Il aimait tant la solitude de Lérins. Mais la volonté de Dieu était-elle d'accord avec les inspirations de sa tendresse? Il consulta Dieu au pied des autels.

et il lui sembla qu'il fallait se sacrifier pour le bien de tout un diocèse, pour le bien de cette vénérable église d'Arles, fondée par saint Trophime, disciple de saint Paul, et l'un des berceaux de la foi dans les Gaules. Il accepta donc la difficile mission que Dieu lui confiait, et se déclara prêt à partir.

Il voulut assister lui-même à l'élection de son successeur, et remettre aux mains de saint Maxime, choisi par les religieux, la houlette abbatiale.

Puis, il adressa, au milieu de ses larmes, une dernière exhortation à ses fils spirituels.

Bientôt, une barque légère s'éloigna du rivage, emportant dans ses flancs étroits Honorat et Hilaire, son fidèle disciple.

On était à l'automne de 427. Honorat avait passé plus d'un demi-siècle à Lérins.

LES MERVEILLES D'UN SAINT

Saint Honorat fut à Arles ce qu'il avait été à Lérins : la personnification parfaite de la charité, à tel point que saint Hilaire disait : « Si la charité voulait se faire représenter, elle devrait emprunter les traits d'Honorat. »

Hélas ! l'église d'Arles ne devait pas le garder longtemps. Dieu ne le lui avait donné que pour deux ans. Mais, en deux ans, un saint a le temps d'opérer de grandes choses.

« Son premier soin, dit saint Hilaire, fut d'apaiser la discorde qui avait précédé son élection et de réunir tous les cœurs dans une sainte fraternité. Il cherchait à faire naître dans ses enfants l'affection plutôt que la terreur; il gagnait au devoir plutôt qu'il n'y obligeait. Bientôt, l'église d'Arles fut aussi florissante que le monastère de Lérins.

LE DERNIER DISCOURS DE SAINT HONORAT A SON PEUPLE

L'usurpateur Patrocle avait amassé de grands biens, Honorat en profita pour secourir les malheureux avec sa charité admirable, et ne réserva que ce qui était nécessaire pour la subsistance des ministres des autels. A la nouvelle de son élévation à l'épiscopat, quelques-uns de ses parents accoururent pour le voir; il les reçut avec bonté comme il accueillait tout le monde, mais ne leur accorda rien de plus qu'aux autres, « et ne voulut en rien, dit saint Hilaire, relâcher les règles ecclésiastiques en leur faveur ».

Le saint archevêque se montra plein de zèle pour réprimer les abus qui s'étaient glissés dans les diocèses voisins.

Cependant, il n'oubliait pas sa chère Lérins. On raconte qu'il y revint une dernière fois peu avant sa mort. Il put contempler de ses yeux la floraison merveilleuse de l'arbre monastique planté par ses soins.

Beaucoup d'églises, jalouses de la fortune d'Arles, envoyèrent des députés à Lérins, demander à la célèbre abbaye, les moines formés à l'école d'Honorat pour remplacer leurs évêques défunts.

De retour à Arles, Honorat prêcha une dernière fois le jour de l'Epiphanie. L'effort qu'il s'imposa, joint aux travaux nombreux qu'il avait [illegible] ses forces. Il ne put plus [illegible].

Les clercs, à la nouvelle de la maladie de leur évêque, se [illegible] auprès de lui. Le préfet des Gaules, en résidence à Arles, voulut être [illegible]. Tous les assistants fondaient en larmes; seul, le vieillard demeurait souriant, parlant à tous des beautés du ciel et des vanités de la terre.

Dominant sa faiblesse et déjà à moitié glacé par la mort, il leur disait : « Vous voyez combien cette demeure corporelle est fragile ! A quelque rang que nous soyons montés, la mort nous en fait bientôt descendre. Rien ne nous arrache à cette nécessité, ni les honneurs, ni les richesses; elle est commune aux riches et aux puissants, aux grands et aux petits.

» Ah ! quelles actions de grâces nous devons à Jésus-Christ qui, par sa propre mort et sa résurrection, a animé notre mort de l'espérance de la résurrection. Il nous offre une vie immortelle et nous délivre des craintes de la mort éternelle.

» Vivez donc de manière à ne pas craindre la fin de la vie, que nous appelons la mort; attendez-la comme un passage à une autre vie. La mort n'est pas une peine quand elle ne mène pas au supplice. Sans doute, c'est une chose dure que la séparation de l'âme et du corps; mais une chose bien plus dure, ce sera la séparation éternelle des damnés.....

» Si l'esprit, n'oubliant pas sa noblesse, sait déclarer au corps une guerre salutaire, au lieu de se laisser souiller par le corps, il le purifiera, et ces deux substances s'uniront dans le ciel dans une bienheureuse société. Les saints, dit l'Ecriture, seront exaltés dans la gloire et se réjouiront dans leurs demeures, c'est-à-dire dans leur corps, demeure des âmes. Suivez ces conseils, mes chers enfants, c'est l'héritage que vous laisse votre père et votre évêque Honorat; de son dernier souffle, il vous invite au royaume céleste.

» Ne vous laissez point séduire par l'amour du monde, il est bon de mépriser volontairement ce que la nécessité nous obligera un jour de quitter. Que nul d'entre vous ne soit esclave de l'argent ; que le vain éclat des richesses ne corrompe personne. Tout ce que Dieu nous offre sur la terre doit servir à notre salut, ce serait un crime de le faire servir à notre perte. »

Se tournant vers son disciple Hilaire, le bon vieillard dit avec tendresse : « Excusez-moi, je ne puis pas dire tout ce que je voudrais. »

Hilaire fondait en larmes : « Père bien-aimé, dit-il au saint évêque, je sais que vous ne m'abandonnerez pas et que vous serez mon protecteur au ciel; mais, ce sont vos cruelles souffrances présentes qui m'affligent. — Oh ! répondit le malade, que sont les souffrances du moindre de tous les serviteurs de Dieu, en comparaison des douleurs que tant de saints ont endurées pour son amour ! »

« Avant de partir, nous dit encore saint Hilaire, pour ne rien laisser inachevé et tout régler comme il se l'était proposé, il interrogeait chacun de nous, nous priant, s'il oubliait quelque chose, de le lui rappeler. »

Enfin, il s'endormit dans la paix du Seigneur, le [illegible] jour après l'Epiphanie de l'an 429. Tous les habitants accoururent baiser une dernière fois son visage, sa main ou ses pieds. On l'ensevelit avec pompe au cimetière des Aliscamps, et cette nécropole devint célèbre, car beaucoup voulurent reposer, après leur mort, auprès des reliques miraculeuses de saint Honorat. En 1392, ce trésor fut tiré de l'église de Notre-Dame de Grâce, et rendu aux moines de Lérins. Grasse et Cannes en possèdent aussi une partie, et l'église de Lérins, longtemps délaissée, a retrouvé de nos jours ces [illegible] saintes.

E. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris

SAINT ANTOINE

Fête le 17 janvier.



La tentation de saint Antoine au désert.

Composition de Cappori.

SON ENFANCE

Saint Antoine naquit vers l'an 250, en Égypte, dans une famille riche des biens de ce monde, mais qui préférait le don de la foi à l'or et à l'argent. Son père et sa mère ne consentirent à se décharger sur personne du soin d'élever leur fils et de former son caractère, mais lui donnèrent eux-mêmes une éducation forte et sévère sans lui permettre de fréquenter les écoles corrompues du paganisme. Antoine ne quittait pas la maison paternelle si ce n'est pour aller à l'assemblée des fidèles, et, pendant longtemps, il ne connut que sa demeure et l'église.

Les parents d'Antoine furent donc les artisans de sa sainteté, car ils le préparèrent, dès ses premières années, aux luttes contre le démon en l'exerçant au sacrifice; ils se plaisaient à lui apprendre à résister aux tentations de gourmandise [illegible] les fils d'Eve, et tout jeune encore, rapporte un auteur, il serait demeuré à jeun plutôt que de toucher aux mets de la table, ou seulement de les demander; il attendait qu'on les lui offrît.

A dix-huit ans, Antoine perdit ses parents et [illegible] possesseur de deux fortunes : l'or et [illegible] du chrétien. Nous [illegible] comment il méprisa la première et [illegible] il sut faire valoir la seconde, pour [illegible] grand salut.

[illegible] à se consacrer tout entier au [illegible] Dieu. Préoccupé de cette pensée, il [illegible] un jour à l'église, et chemin faisant, [illegible] le passage où l'Evangéliste raconte la [illegible] des apôtres, et nous montre ces derniers, [illegible] et méprisant tout pour suivre Jésus-Christ [illegible] la manière de vivre des premiers chrétiens, leur renoncement à toute propriété, la [illegible] des biens établie entre eux, lui [illegible] également à la mémoire. A peine Antoine est entré dans l'église, qu'il entend lire les paroles adressées par Notre-Seigneur au jeune [illegible] : « Si vous voulez être parfait, [illegible] tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, venez et suivez-moi, et [illegible] un trésor dans le ciel. » Le riche [illegible] le courage d'accomplir ce sacrifice, et, [illegible] de tristesse, s'éloigna de Notre-Seigneur. Mais Antoine s'appliqua le conseil du divin Maître comme s'il lui eût été adressé personnellement, et, au sortir de l'église, il partagea une partie de ses terres entre ses voisins, vendit le reste [illegible] en distribua le produit aux pauvres, ne se réservant qu'une faible somme pour l'entretien de sa sœur et le sien. Mais [illegible] s'arrêter la vertu de notre Saint et Dieu l'appelait à une perfection plus haute.

[illegible] comme il écoutait la lecture de l'Evangile, cette autre parole vint frapper ses [illegible] : « Ne vous mettez point en peine du lendemain. » Voyant qu'il n'avait pas accompli [illegible] le conseil de Notre-Seigneur, en réservant une faible part de ses richesses, il distribua aux pauvres [illegible] de son avoir, [illegible] une communauté de vierges et résolut de renoncer lui-même entièrement au monde.

II. QUITTE LE MONDE

[illegible] cette époque, c'est-à-dire vers l'an 270, [illegible]

pas encore dans les déserts. Ils se contentaient de se retirer dans des ermitages assez rapprochés des villes ou des villages. Saint Antoine fit la rencontre de l'un d'entre eux, vieillard qui vivait là depuis son jeune âge, et se mit dès lors en devoir d'imiter son genre de vie. Il s'établit à une petite distance de sa demeure et commença l'apprentissage de la vie solitaire dont il devait être un des plus illustres représentants. Il partageait son temps entre le travail des mains, l'oraison et l'étude de l'Ecriture Sainte, développant ainsi son âme, son intelligence en même temps qu'il mortifiait son corps. Il visitait aussi les ermites des environs, afin de s'édifier de leurs bons exemples et s'attachait à reproduire en lui la vertu qui éclatait davantage dans chacun d'eux. En peu de temps, les progrès du nouveau solitaire furent si rapides qu'il devint le modèle de ceux qu'il était venu imiter et fut surnommé le *Déicole*, c'est-à-dire l'adorateur de Dieu, à cause de son éminente piété.

TENTATIONS DU DÉMON

Mais le démon n'avait pas vu d'un œil indifférent ce jeune homme quitter le monde et engager sa sœur dans la vie religieuse; il prévoyait aussi qu'une foule d'âmes, attirées par ces exemples, quitteraient le monde pour se livrer à la pratique des conseils évangéliques. Les saints, en effet, ont de tout temps exercé et exerceront toujours une attraction puissante et souvent irrésistible sur les âmes qui les entourent. Et si notre société avait au milieu d'elle quelques grands saints, nous ne la verrions pas [illegible] dans les convulsions de l'agonie. Saint Antoine, à lui seul, devait peupler les déserts de la Thébaïde et de l'Arabie. Quoi donc d'étonnant si Satan s'acharne à le tenter et à le persécuter sous toutes les formes, pendant plus de quatre-vingts ans. Cette lutte démontre la vérité de cette maxime si consolante de la vie spirituelle : Que Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, ou en d'autres termes, qu'il nous accorde toujours le secours nécessaire pour résister à la tentation.

Le démon attaque tout d'abord saint Antoine sous la forme des [illegible] c'est ainsi qu'il [illegible] Notre-Seigneur dans le désert. Il commence par lui représenter, d'un côté, [illegible] le bien-être dont il aurait pu jouir dans le monde, et de l'autre, les souffrances [illegible] de la [illegible] auxquelles il s'était volontairement [illegible] d'attendre [illegible] pour [illegible]

[illegible]

nisation anticipée, demande au nain de décliner son nom et, apprenant que c'était l'esprit de fornication, il le fait disparaître subitement en prononçant un texte des psaumes.

SES [illegible] — COMBATS QUE LUI LIVRE SATAN

Loin de se reposer ou de se relâcher dans la ferveur, après cette première victoire, notre Saint ne songea qu'à se préparer à de nouveaux combats et s'adonna à la mortification avec une ardeur plus grande; une natte et un cilice, quelquefois la terre nue lui servait de couche, souvent il passait toute la nuit en prière; il ne mangeait qu'une fois par jour, après le coucher du soleil; du pain, du sel et un peu d'eau composaient son repas. Il passait fréquemment deux ou trois jours consécutifs sans prendre aucune nourriture et ne rompait le jeûne que le quatrième jour.

Jugeant que sa solitude n'était pas assez profonde, il résolut de se cacher dans un tombeau et n'indiqua sa nouvelle retraite qu'à un frère, chargé de lui apporter un peu de nourriture à des jours déterminés. Lorsque Antoine fut descendu dans ce sépulcre, le Frère en ferma l'entrée; mais, bientôt, Satan accabla le solitaire de tant de coups que celui-ci ne put de quelque temps faire un geste ni articuler une parole.

Un autre jour, l'ami du Saint, venant le visiter, trouve la porte du tombeau brisée, et dans l'intérieur, Antoine étendu sans mouvement sur le sol; il le charge sur ses épaules et le transporte au village. Les habitants s'assemblent pour rendre les devoirs funèbres à leur compatriote et passent la nuit auprès du corps, selon la coutume des premiers siècles. Mais, lorsqu'une partie de la nuit s'est écoulée, tous se laissent gagner par le sommeil. Antoine, à ce moment, revient doucement à lui, s'aperçoit que les assistants sont endormis, à l'exception du Frère qui l'avait apporté; il fait signe à ce dernier d'approcher et le prie de le reporter sans bruit et sans éveiller personne dans son tombeau.

Là, prosterné à terre, car il ne pouvait se tenir debout, le serviteur de Dieu priait et se raillait des efforts du démon.

« Me voici, disait-il, je suis Antoine; je ne me cache pas, je ne fuis pas; Satan, je te défie, et ta violence ne me séparera jamais de Jésus-Christ. »

Celui-ci, irrité de la constance d'Antoine, l'attaque avec une violence nouvelle; en un instant, le tombeau est rempli d'une multitude d'animaux féroces, ours, lions, loups, panthères, serpents, scorpions, taureaux, qui, tous, font un bruit épouvantable. Le corps d'Antoine est couvert de [illegible] sous les [illegible] de ces [illegible], mais son âme reste dans le calme et [illegible], il [illegible] ses ennemis et leur dit: [illegible] efforts et votre bruit montrent votre [illegible] [illegible] à me vaincre, vous [illegible] il fait le signe de la Croix, et aussitôt, toute cette bande infernale [illegible] vers le ciel, il voit une grande clarté; le tombeau, démoli [illegible] lutte terrible, est en même temps [illegible] de son corps disparaissent subitement. [illegible] amoureusement Antoine, pourquoi ne m'avez-vous [illegible] — J'étais ici, répond une voix, mais j'ai attendu, afin d'être témoin de ta lutte, et maintenant, [illegible] à la terre entière.

IL SE RETIRE DANS LE DÉSERT

Saint Antoine avait alors trente-cinq ans. Désireux d'une solitude plus parfaite, il s'enfonça plus avant dans le désert. Sur son chemin, il trouve un plat d'argent; ne s'expliquant pas la rencontre d'un pareil objet dans le désert, il comprend que c'est encore un piège de Satan, et lui dit: « Que ton argent périsse avec toi », aussitôt, le plat d'argent disparaît; à quelques pas de là, il se voit en présence d'un monceau d'or, et, sans examiner d'où le précieux métal pouvait provenir, il s'en éloigne rapidement, comme d'une flamme dévorante, traverse le Nil, gravit une montagne au sommet de laquelle est un château en ruines. Il pénètre à l'intérieur et le trouve habité par une foule d'animaux sauvages: ceux-ci s'enfuient à son arrivée. Le solitaire prend avec lui de l'eau et du pain pour six mois et ferme l'entrée de cette masure.

Retranché comme dans une forteresse, il repoussa pendant vingt ans les assauts du démon, ne sortant jamais et ne voyant aucun être humain, si ce n'est les personnes qui venaient deux fois chaque année renouveler la provision de pain et d'eau et encore ne leur adressait-il aucune parole, lorsqu'elles faisaient descendre sa nourriture par une ouverture pratiquée dans le toit.

Un jour, il aperçut dans une vision toute la terre couverte de lacets et de pièges par la malice des démons. Et comme il se demandait en lui-même qui pourrait les éviter, une voix lui répondit: « Antoine, ce sera la seule humilité. »

Le soir, il se mettait à genoux pour méditer les souffrances et la mort de notre divin Sauveur. Toute la nuit se passait souvent dans la contemplation et les entretiens avec Dieu; et quand, le lendemain, le soleil venait le distraire par ses rayons et sa brûlante chaleur, le solitaire s'en plaignait parfois: « O soleil, disait-il, pourquoi viens-tu, par ta lumière, m'ôter la clarté de la véritable et éternelle lumière? »

IL QUITTE SA SOLITUDE ET [illegible]

De nombreux visiteurs venaient pour s'entretenir de leur âme avec saint Antoine, mais celui-ci refusait de communiquer avec eux. Une fois, cependant, il rompit le silence pour rassurer plusieurs personnes que le spectacle de ses luttes avec le démon avait effrayées. La charité, en effet, est le plus grand et le premier de tous les commandements. Une autre fois, un grand nombre de personnes gravirent la montagne, pensant trouver Antoine mort; mais, en s'approchant, elles l'entendirent chanter les louanges de Dieu. Dans l'ardeur qu'elles avaient de le voir, et sans tenir compte des protestations d'Antoine, elles se mirent à démolir le [illegible] solitaire, voyant que [illegible] avec un visage radieux et plein de fraîcheur, malgré son âge, ses mortifications extraordinaires, et ses luttes avec le démon.

A partir de ce moment, saint Antoine [illegible] dans la solitude [illegible] vers lui, et beaucoup demandèrent de l'avoir pour maître dans la vie religieuse et cénobitique. Le Saint [illegible]

disait-il, sont surtout l'oraison, le jeûne, le signe de la Croix et le mépris. »

ON VIENT DE TOUTES PARTS POUR LE VISITER

A plusieurs reprises, saint Antoine tenta de se cacher dans le désert, mais toujours il fut découvert et contraint de renoncer à ses projets. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens qui venaient le voir, mais les païens eux-mêmes. Ainsi deux philosophes, comptant se jouer de sa simplicité, vinrent le trouver, engagèrent une discussion avec lui, et furent tout honteux de se voir confondus par celui qu'ils avaient estimé un ignorant. L'empereur Constantin lui envoya des messagers avec une lettre pour se recommander, ainsi que ses enfants, à ses prières. Saint Antoine ne s'enorgueillit pas de recevoir une pareille ambassade, et écrivit à l'empereur une lettre pleine de sages conseils pour le gouvernement de l'empire. L'autorité de ce patriarche de la solitude était si grande que saint Athanase le manda à Alexandrie pour combattre les hérétiques, en particulier les Ariens, et confirmer les catholiques dans la foi. Toutefois, on ne put le retenir longtemps dans la grande ville, parce que, disait-il, un moine loin de son monastère est comme un poisson hors de l'eau.

SES MIRACLES

Dieu, d'ailleurs, avait depuis longtemps récompensé sa sainteté, en lui accordant des faveurs merveilleuses et le don des miracles. A partir du moment où le Saint quitta sa solitude, sa vie fut une suite de prodiges : il délivra une quantité de démoniaques, guérit un nombre incalculable de malades, dont quelques-uns étaient éloignés de lui, fit jaillir des sources miraculeuses, dompta des animaux féroces. Il avait aussi le don de discerner l'état des consciences, et connaissait l'état des âmes dans l'autre vie.

SA MORT

Arrivé à l'âge de 105 ans, il sentit sa fin approcher, rassembla ses religieux, leur donna ses dernières instructions, leur défendant de rendre de grands honneurs à son corps, et de l'ensevelir à la manière des Egyptiens (ceux-ci gardaient dans leur maison, le visage découvert, le cadavre de leurs défunts). Il légua, par testament, une partie de ses vêtements à saint Athanase, une autre à l'évêque Sérapion, et la troisième aux moines qui l'entouraient, et s'endormit du sommeil des justes, au milieu du concert des anges.

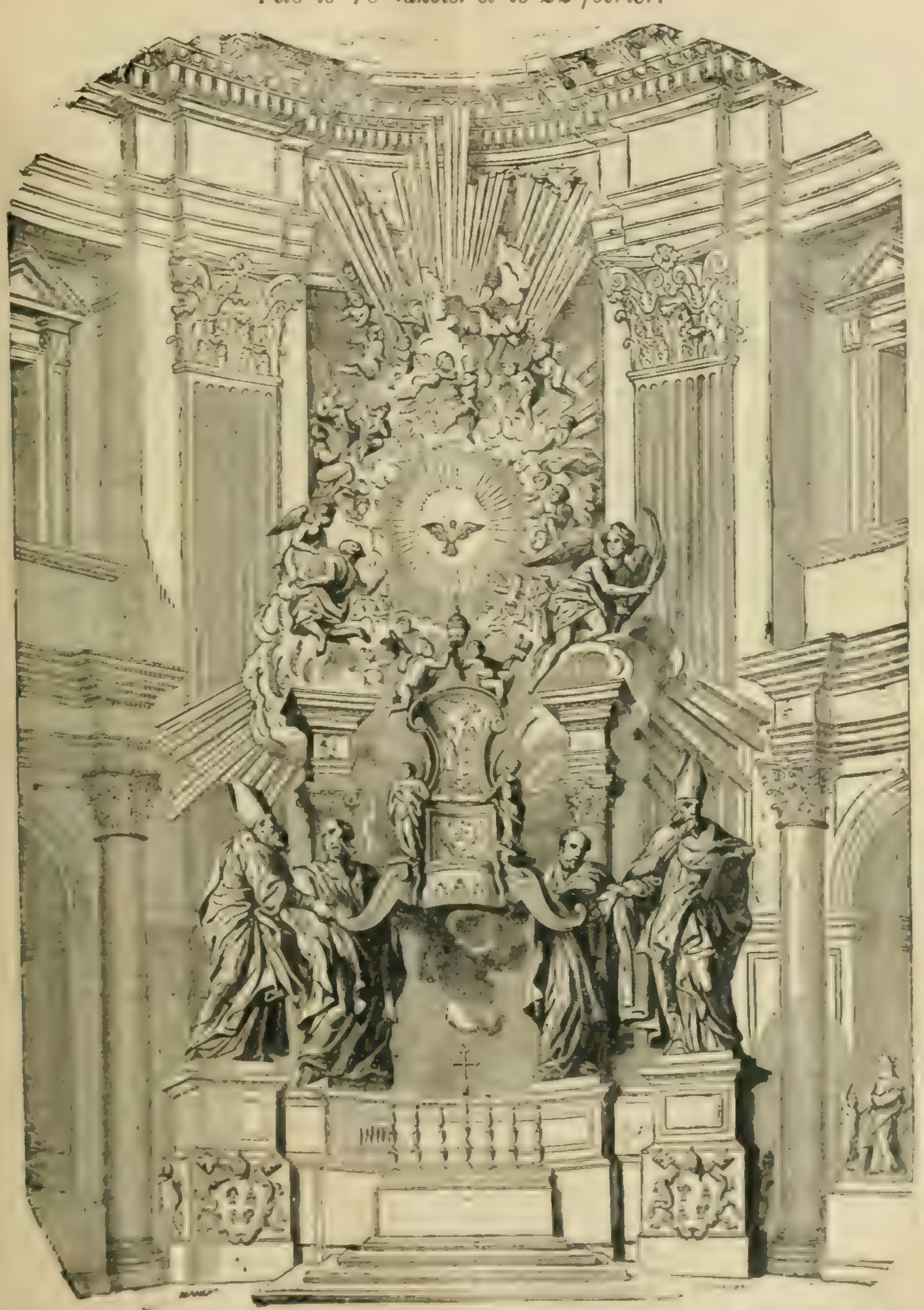
Une partie de ses reliques repose à Saint-Antoine, près de Vienne, en France, depuis le xe siècle. Au siècle suivant, elles ont guéri un grand nombre de personnes attaquées du *feu sacré*. On l'invoque pour les animaux domestiques, sans doute en considération du pouvoir qu'il exerça sur eux durant sa vie. Dans certains pays, le jour de sa fête, on bénit les chevaux et les bêtes de somme, de même que, dans d'autres contrées, on bénit les chiens le jour de Saint-Hubert. Le culte de ce grand Saint a toujours été célèbre dans l'Eglise, et l'histoire de sa vie, écrite par saint Athanase, a décidé beaucoup d'âmes à se donner au service de Dieu.



[illegible] Paris.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE

Fête le 18 janvier et le 22 février.



Monument gigantesque élevé en l'honneur de la chaire de saint Pierre, dans l'abside de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Deux docteurs de l'Eglise latine (saint Ambroise et saint Augustin) deux de l'Église grecque (saint Athanase et saint Jean-Chrysostome) soutiennent une chaire en forme de fauteuil. Cette chaire, avec tous ses ornements, est en bronze doré, elle pèse plus de 10 900 kilos et a coûté 107551 écus Dans ce reliquaire colossal est renfermée la vraie chaire du Prince des Apôtres, représentée dans la gravure suivante

LA GRANDE AUMONE DE DIEU A LA RAISON HUMAINE

Pourquoi fêter une chaire? C'est que la chaire épiscopale (ou trône de l'évêque, est le symbole de l'enseignement et de l'autorité de l'évêque dans son Eglise.

Deux fêtes ont été instituées en l'honneur de la chaire de saint Pierre : la première, le 18 janvier,

célèbre le prince des apôtres fixant à Rome le siège définitif de son enseignement divin; la seconde, le 22 février, honore son apostolat en Orient et son séjour à Antioche.

Par cette double fête, l'Eglise catholique invite tous les chrétiens à remercier Dieu d'un des plus grands bienfaits dont sa Providence a honoré et enrichi l'humanité.

Ce bienfait admirable, qui mérite les plus vives actions de grâce de la part de tout homme aimant la vérité, c'est l'institution immortelle au milieu des hommes d'un docteur infaillible, assisté de Dieu pour enseigner aux hommes, ses frères, les vérités nécessaires à leur vertu, à leur bonheur et à leur salut éternel.

Hé quoi? Notre raison n'est-elle pas aussi un don de Dieu? — Assurément, et un don très noble; mais son domaine est étroit, mais l'orgueil le veut franchir et tombe dans les ténèbres; mais les passions, mais l'ignorance, mais le mensonge, mais les préjugés, dévastent ce domaine. Depuis Adam pécheur, jusqu'à Jésus-Christ, quatre mille ans se sont passés, et au bout de ce temps, l'humanité se trouvait dans un abîme d'incertitudes et d'erreurs, dont nulle puissance humaine ne pouvait la tirer.

Il y a plus. Le Dieu tout-puissant, notre Créateur, dans sa bonté infinie, a voulu traiter les hommes non comme ses esclaves et ses mercenaires, mais comme ses fils adoptifs, et les appeler à jouir à jamais de son propre bonheur dans les splendeurs éternelles du ciel. Or voilà une destinée *surnaturelle* (c'est-à-dire au-dessus de la nature), une destinée à laquelle la raison *naturelle* ne peut atteindre par ses seules forces. Il faut donc que Dieu ajoute à notre raison et à notre nature les lumières surnaturelles de la foi et la perfection surhumaine de sa grâce.

Adam prévaricateur avait perdu, pour lui-même et pour sa race, cette grâce de l'adoption divine; la lumière de la révélation primitive s'était obscurcie chez presque toutes les nations, à l'exception des Juifs, que Dieu enseignait par ses prophètes. Alors Dieu a envoyé aux hommes, non plus des prophètes, mais son propre Fils Jésus-Christ, Sagesse éternelle du Père et Fils de la Vierge Marie Immaculée, Jésus-Christ auteur de notre raison, et consommateur de notre foi, Jésus-Christ qui nous a instruits par sa parole et nous a rachetés par sa mort sur la croix.

JÉSUS-CHRIST ET SAINT PIERRE

Saint Pierre a puisé la vérité à cette source divine. Saint Pierre a entendu les enseignements du Fils de Dieu fait homme, il a été témoin de ses miracles, de sa mort et de sa résurrection.

C'est Pierre qui a dit à Jésus : « *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* » Et une autre fois : « *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* » Alors Jésus dit à Pierre : « *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* »

Jésus, nouvel Adam, nouveau père de l'humanité, fonde sur la terre son royaume, sa postérité spirituelle, l'immense famille des enfants adoptifs de Dieu, formée du sein de tous les peuples. Jésus-Christ donne à son Eglise la vérité et la grâce; il en est la Vie, le Père, la Tête, le Roi, le Législateur, le Pontife, le Pasteur et l'Epoux immortel. Mais Jésus remonte au ciel le jour de l'Ascension; or les hommes ne sont pas de purs esprits, leur âme vit dans un corps, un chef de nature invisible ne leur suffit plus, ils ont besoin d'un chef qu'ils puissent voir et entendre. Jésus, Sagesse divine, l'ignorait-il donc? Assurément il ne l'ignorait pas. Aussi (n'en déplaise aux hérétiques de tous les siècles) tout catholique sait, qu'avant de remonter au ciel, Jésus-Christ a constitué saint Pierre son vicaire, son représentant, son plénipotentiaire, en un mot le dépositaire visible de son autorité.

C'est *sur Pierre qu'il a bâti l'Eglise*, suivant sa propre parole. Tout l'édifice repose donc sur Pierre et, par ce fondement visible, repose sur le fondement invisible et divin qui est Jésus-Christ lui-même. Ainsi, en tant que Vicaire de Jésus-Christ, Pierre est véritablement le Père, la Tête, le Roi, le Législateur, le Pontife suprême, le Pasteur et l'Epoux de l'Eglise universelle.

Voilà pourquoi Jésus-Christ lui a promis l'infaillibilité, prérogative indispensable à ses fonctions : « *J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas... Confirme tes frères.* »

Toute juridiction dans l'Eglise vient de Pierre, Jésus-Christ ne la donne pas par un autre, car il ne s'est pas choisi deux vicaires, mais un seul. Toute la hiérarchie de l'Eglise repose sur Pierre. Et tout pasteur qui ne reçoit pas sa mission de Pierre est un faux pasteur : il ne vient pas du Christ, il vient de lui-même, il vient de Satan l'ennemi du Christ.

SAINT PIERRE A ANTIOCHE

Après la Pentecôte, les apôtres, sous la présidence de saint Pierre, se partagèrent le monde à évangéliser, suivant l'ordre de Jésus-Christ.

Le prince des apôtres, après avoir le premier rendu témoignage à Jésus-Christ dans Jérusalem d'abord, puis dans toute la Judée et la Samarie, après avoir laissé saint Jacques le Mineur, évêque titulaire de Jérusalem et apôtre plus spécial des Juifs, baptisa le centurion romain Corneille, le premier gentil entré directement dans l'Eglise, sans passer par la loi mosaïque.

Saint Pierre évangélisa ensuite la Syrie et l'Asie-Mineure. Antioche était alors la ville la plus importante de toute cette région de l'Orient; les disciples de Jésus-Christ s'y étaient multipliés si rapidement que, dans cette ville, on commença à les appeler *chrétiens* du nom du Christ notre Dieu. Saint Pierre prit la haute direction de cette chrétienté florissante, et Antioche devint pendant sept ans le centre de son apostolat et, par suite, le centre de l'Eglise catholique.

C'est en souvenir de ce fait que l'Eglise célèbre, le 22 février, la *fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche*, afin d'honorer le premier Pape comme docteur légitime et suprême de l'Orient aussi bien que de l'Occident.

Mais la Providence n'avait pas choisi la capitale de la Syrie pour être le siège définitif de la Papauté; le séjour de saint Pierre à Antioche n'était qu'une halte dans sa marche vers l'Occident.

Antioche, jadis capitale d'un puissant royaume, n'était plus qu'un chef-lieu de province, dans l'immense empire romain. « La Providence divine, dit dom Guéranger (1), avait préparé Rome pour servir de fondement à l'édifice du christianisme, lorsque le moment serait venu d'appeler tous les peuples à l'adoption céleste. » Ce moment était arrivé. Après plusieurs siècles de combats et de victoires, la ville de Rome avait peu à peu dompté et soumis à sa loi tous les nations de l'Occident et de l'Orient. La mer Méditerranée n'était plus qu'un vaste lac romain, et il n'y avait plus de barrières entre

(1) *Sainte Cécile et la Société romaine.*

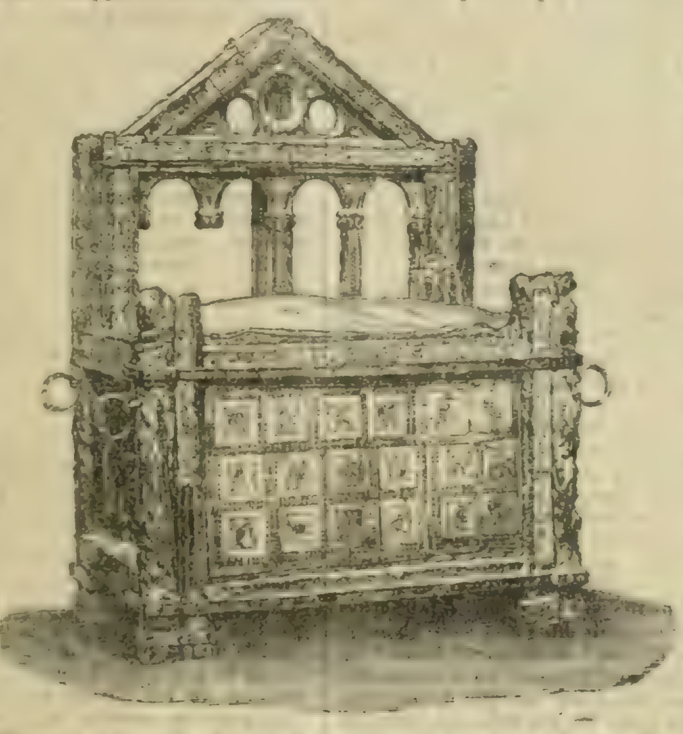
les différents peuples qui vivaient sur ses rivages. Tous obéissaient au sceptre de Rome. C'est donc à Rome que le chef de l'Eglise devait fixer le centre de son activité apostolique.

« Quelle nation, en effet, ne comptait pas de nombreux représentants dans cette ville ? dit saint Léon-le-Grand. Quels peuples eussent jamais pu ignorer ce que Rome avait appris ? C'était là que devaient être écrasées les opinions de la philosophie ; là que devaient être dissipées les vanités de la sagesse terrestre ; là que le culte des démons devait être confondu ; là enfin devait être détruite l'impiété de tous les sacrifices, dans ce lieu même où une superstition habile avait rassemblé tout ce que les diverses erreurs avaient jamais produit. »

Après avoir porté la foi et fondé des chrétientés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Bithynie, saint Pierre revint à la ville sainte de Jérusalem. Hérode Agrippa y régnait et, pour plaire aux Juifs, venait de faire mourir par le glaive l'apôtre saint Jacques le Majeur. Il arrêta de même saint Pierre, se proposant de lui faire subir le même sort, après les fêtes de Pâques. Toute l'Eglise, dans la plus vive angoisse, priait sans interruption pour la délivrance de son chef. On sait comment un ange tira miraculeusement de sa prison l'auguste captif, malgré les portes, les serrures et les gardes d'Hérode. Saint Pierre quitta Jérusalem et prit sa route vers l'Occident.

PREMIÈRE CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME

La seconde année du règne de l'empereur Claude, au printemps de l'année 42, saint Pierre arrivait pour la première fois aux portes de Rome. Il était accompagné de plusieurs disciples, parmi lesquels l'évangéliste saint Marc, saint Apollinaire, futur évêque de Ravenne, et saint Martial, futur missionnaire de la Gaule méridionale.



Chaire sur laquelle s'assit et prêcha saint Pierre à Rome. Elle a été ornée au moyen-âge d'incrustations d'ivoire et d'or empruntées pour la plupart à d'anciens monuments païens.

Voilà donc le prince des apôtres, cet homme sans puissance humaine, qui naguère encore ne songeait qu'à gagner obscurément sa vie en prenant des poissons dans un lac de Galilée, le voilà en présence de la forteresse du paganisme, forteresse qu'il doit conquérir à Jésus-Christ au prix de ses fatigues et de son sang, pour en faire la capitale du monde chrétien. Or, il est un point de l'histoire romaine qu'il ne faut pas oublier : si le vaste empire de Rome apportait certaines facilités et des cadres matériels à l'établissement du christianisme, il lui opposait du même coup les obstacles si nombreux et si formidables que si l'Eglise catholique n'avait pas été divine elle n'en aurait jamais triomphé.

Rome païenne, arrivée au faîte de sa puissance, était devenue le centre de toutes les erreurs, de toutes les superstitions, de toutes les passions et de tous les vices. La constitution même de l'empire reposait sur l'idolâtrie, c'est-à-dire le culte des [illegible]. L'empereur était souverain pontife de tous les cultes, et il était lui-même le premier dieu de l'empire, maître arbitraire des consciences, des biens, des âmes et des corps de ses sujets, disposant en un mot de la puissance la plus complète et la plus [illegible] qu'un homme ait jamais exercée sur ses semblables. Pendant trois siècles, l'enfer va déchaîner contre l'Eglise de Jésus-Christ toutes les ressources, toute la puissance de ce colossal empire, qui s'enivrera du sang des martyrs, mais la victoire restera à Jésus-Christ et à son Eglise.

L'arrivée de saint Pierre à Rome est l'un des événements les plus importants de l'histoire humaine (1).

Nous ne pouvons raconter ici tous les détails de l'apostolat de saint Pierre dans la capitale du monde ancien. Disons seulement, pour en signaler les principaux traits, que l'apôtre se rendit d'abord chez les Juifs ses compatriotes. Quelques-uns, sans doute, étaient déjà chrétiens. Le nombre des fidèles augmenta peu à peu parmi les Juifs et surtout parmi les Romains. Le centurion Corneille, baptisé en Palestine, était de la famille Cornélia, l'une des plus illustres de Rome ; saint Pierre baptise bientôt un autre membre de cette famille, le sénateur Pudens et son épouse Priscille, puis Pomponia Græcina [illegible], femme de Plautius, conquérant de la Grande-Bretagne, et protecteur de la famille Flavia. La branche cadette de la famille Flavia, victorieuse de Jérusalem avec Titus, montera bientôt sur le trône ; mais la branche aînée, plus heureuse encore, embrassera la religion chrétienne et donnera au Christ des saints et des martyrs : le consul saint Flavius Clémens, la vierge sainte Flavia Pétronille, fille spirituelle de saint Pierre, la vierge sainte Flavia Domitilla et ses serviteurs Nérée et Achillée.

En effet, l'Eglise *catholique* s'adresse à toutes les classes de la société comme à tous les peuples de la terre, et dès le temps de saint Pierre, elle compte des fidèles dans tous les rangs de la hiérarchie sociale, depuis le palais des empereurs et le sénat, jusqu'aux prisons des esclaves.

L'Eglise romaine est fondée. Saint Pierre [illegible]

(1) Voir dans Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, [illegible] le charmant dialogue qu'il imagine [illegible] d'un Père de l'Eglise pour peindre l'impression [illegible] arrivant à Rome pour la première fois. [illegible] de ne pouvoir le reproduire ici, faute d'espace.

aux fidèles d'Orient, les salue au nom de cette Eglise. Les chrétiens de Rome ensevelissent leurs défunts dans une catacombe située près de la voie Nomentane, et connue sous les noms de *Cœmeterium Ostrianum, ubi Petrus baptizabat*. Les fidèles s'y rendent aussi pour leurs réunions. Saint Pierre y baptise et y place sa chaire : *C'est la première chaire de Saint-Pierre à Rome*. — (Cette catacombe oubliée plus tard a été retrouvée de nos jours par Mgr Crostarosa.)

Cependant les Juifs incrédules s'irritent contre les fidèles, le repos public en est troublé ; l'an 47, un édit de l'empereur Claude chasse tous les Juifs de Rome. Saint Pierre, Juif d'origine, est obligé de partir et retourne en Orient où il préside le concile de Jérusalem.

DEUXIÈME CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME

L'an 56, Claude meurt et Néron lui succède. Saint Paul arrive captif à Rome. Saint Pierre y revient à son tour. Il établit sa chaire dans la maison même du sénateur Pudens, au Viminal (1). Le christianisme prend un développement immense, malgré tous les obstacles.

Saint Pierre évangélise tout l'Occident, tant par lui-même que par les missionnaires qu'il envoie dans les diverses provinces. Saint Lin, Saint Clet, saint Clément, d'origine patricienne, sont ordonnés évêques par lui et deviennent ses vicaires.

Mais voici la première persécution générale. Néron, le plus cruel des empereurs, incendie pour son plaisir la plus grande partie de Rome. Le peuple est furieux. Néron, pour se disculper, accuse les chrétiens, il en fait périr des milliers dans des supplices atroces et inouïs.

Pour varier les scènes de carnage et divertir le peuple, le tyran choisit, pour principal théâtre de l'exécution des chrétiens, ses jardins de la plaine vaticane qu'il ouvrit au peuple. « Là, on peut voir à son aise déchirer à belles dents par des meutes de chiens furieux les disciples du Christ cousus dans des peaux de bêtes. Mais ce n'était pas assez pour assouvir la férocité de Tigellin et de son maître ; il leur fallut des flambeaux vivants pour éclairer les jeux que l'empereur donnait dans son hippodrome. De longues files de martyrs dessinaient l'enceinte et le contour du cirque, éclairaient les avenues des jardins. Chacun était vêtu d'une tunique de papyrus enduite de cire et de poix. Un pal fiché en terre, et se terminant par une pointe aiguë, pénétrait la gorge du martyr, et l'obligeait à garder la tenue droite d'un flambeau. Au signal donné, les bourreaux mettaient le feu à la tunique incendiaire, et l'holocauste commençait. A la lueur de ces torches humaines, Néron lançait son char et mendiait par son adresse les applaudissements du peuple. » (*Dom Guéranger*.)

Après avoir fait un nombre immense de martyrs, cette première persécution se ralentit, mais saint Pierre et saint Paul en furent les dernières victimes : saint Pierre sur une croix et saint Paul sous le glaive donnèrent leur vie pour Jésus-Christ, l'an 67. Le troupeau massacré ou dispersé, le pasteur tué, le bercail du Christ ne devait-il pas rester à jamais désert ? Il n'en fut rien, car le Christ est Dieu, et

après que les empereurs païens de Rome, pendant deux siècles et demi encore, auront rassemblé tout ce qu'ils ont de puissance, à neuf reprises différentes, contre la religion chrétienne, leur successeur, Constantin le Grand, demandera le baptême.

Aujourd'hui la croix s'élève triomphante sur un obélisque antique, au milieu des anciens jardins de Néron, devenus la *place Saint-Pierre*. Sur le tombeau du prince des apôtres, vénéré du monde entier, s'élève la plus incomparable et la plus vaste église qui soit au monde, de telle sorte qu'aucun homme depuis Adam n'a eu un tombeau aussi splendide que ce batelier galiléen dont il a plu à Jésus-Christ de faire son Vicaire sur la terre. A côté de la basilique se trouve le palais du Vatican, la demeure des Papes, car l'autorité de Pierre n'est pas morte avec lui ; elle est passée toute entière à ses successeurs, et subsistera jusqu'à la fin du monde.

PIERRE IMMORTEL DANS LA CHAIRE DE VÉRITÉ

« Qu'on ne dise point, s'écrie Bossuet, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finit avec lui. Ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle, ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine... Ainsi l'Eglise romaine est toujours vierge, la foi romaine est toujours la foi de l'Eglise ; on croit toujours ce qu'on a cru, la même voix retentit partout ; et Pierre demeure, dans ses successeurs, le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit ; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole. »

« Pierre a parlé par Léon » disait le concile de Chalcédoine. « Pierre a parlé par Agathon, » répétait le troisième concile de Constantinople. Et plus de mille ans après, de nos jours le concile du Vatican proclame que : « *Pierre a parlé et parlera toujours par le Pontife Romain*. »

Comme on le voit, le Pape n'est pas chargé d'inventer de nouvelles croyances ; les vérités révélées, objet de notre foi, viennent de Dieu, et c'est parce qu'elles viennent de Dieu que tous les hommes sont obligés de les croire ; mais le Pape a reçu de Jésus-Christ le dépôt sacré de ces vérités divines, avec la mission de les garder entières et pures et de les expliquer au monde sans erreurs. Dieu l'assiste dans cette fonction admirable, selon la promesse formelle de Jésus-Christ.

Ainsi, tout homme est obligé de croire à l'enseignement infaillible du Pape, en tout ce qui concerne la foi et la morale, sous peine de désobéir à Dieu et de s'égarer loin du chemin du salut.

Quel est l'homme dont la conscience n'ait le devoir d'être soumise à Dieu ? Or le Pape est, dans le monde, l'interprète officiel et infaillible de la loi de Dieu, la conscience de tout homme vivant relève donc de l'autorité et de l'enseignement du Pape, la conscience de tout homme, disons-nous, quel qu'il soit : fidèle, prêtre, évêque, cardinal, maire, préfet, député, ministre, général d'armée, président de république, roi ou empereur.

Ainsi l'a voulu le Créateur et le Maître de tous les hommes.

Là est le chemin de la vérité et du salut.

Prions Jésus-Christ de daigner, pour le bien du monde entier, réprimer par sa puissance les persécutions dont les ennemis de la vérité affligent aujourd'hui le Souverain Pontife, et remettre son Vicaire en possession du pouvoir temporel nécessaire à l'indépendance et à la liberté de son ministère sacré.

(1) C'est la seconde chaire de saint Pierre à Rome. [illegible] le 18 janvier et la seconde le 22 février. [illegible] étant tombée en désuétude, le pape Paul IV [illegible], l'an 1558, que, le 18 janvier, on célébrerait la chaire de saint Pierre à Rome, et le 22 février, la chaire de saint Pierre à Antioche. La seconde chaire de saint Pierre à Rome a été conservée, [illegible] ; [illegible] de cette relique [illegible] son reliquaire [illegible]

Imp. général Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT KANUT IV, ROI DE DANEMARCK ET MARTYR

Fête le 19 janvier.



Saint Kanut assiégé dans une église par les ennemis de Dieu, attend tranquillement la mort en priant devant l'autel.

Depuis longtemps déjà, l'Eglise faisait goûter aux peuples les fruits de la liberté chrétienne et de la civilisation, et la nation des Danois, féroce et superstitieuse, gémissait encore dans les ténèbres du paganisme. Au IXe siècle, l'apôtre du Nord, saint Anschaire, évangélisa ces peuples, mais les succès de son apostolat, entravés par les guerres, ne furent pas assez complets ni assez durables. La semence évangélique semblait rester en germe jusqu'en 1040. Alors apparut le premier fruit de sainteté du pays, le premier martyr du Danemarck, Kanut IV le Saint.

LE CHEVALIER

Kanut était fils de Suénon II. Le roi prit un grand soin du jeune prince son fils, et le confia à des maîtres habiles. Kanut avait reçu du ciel des dons excellents. Elevé dans la religion chrétienne, il l'embrassa loyalement et pleinement et y conforma courageusement sa vie, chose rare parmi les jeunes seigneurs de son entourage. Ses maîtres étaient ravis de ce brillant élève qui ne leur apportait que des consolations. Aux vertus du citoyen, il joignait les qualités qui font les grands rois. Dès que l'âge le lui permit, il montra quelle était sa bravoure. Comprenant qu'il est du devoir d'un prince de défendre ses sujets, il s'exerçait sans cesse au métier des armes, il se montra toujours supérieur aux jeunes seigneurs de la cour de son père ; et bientôt il devint un maître consommé dans l'art militaire. A la bataille il était le premier et il ne reculait jamais, il faisait envie aux plus valeureux. Dans la paix, il s'étudiait à habituer son corps à la fatigue, tellement que sa force

étonnait les plus rudes soldats. A voir les premiers exploits du jeune prince, les peuples s'écriaient déjà : « Il a hérité de la valeur de Kanut le Grand en même temps que de son nom. » On en eut plus d'une preuve.

De nombreux pirates infestaient alors les mers du Nord. Ils menaçaient à chaque instant de ruiner le Danemarck et les pays environnants. Insouciant des dangers qu'il pouvait courir et ne prenant pas garde à son âge peu avancé encore, Kanut résolut de les exterminer. Après de glorieux combats où il donna de sa personne, sa bravoure lui fit remporter sur les barbares une brillante victoire. Le peuple danois fut dans l'admiration, mais déjà on voyait des envieux jaloux de la gloire du jeune prince. C'étaient des gens dissolus, des voleurs, des assassins, qui cachaient tous les crimes derrière un grand nom. Ils voulurent écarter Kanut du trône parce qu'ils redoutaient ses vertus et l'austérité de ses mœurs.

LE MODÈLE DES PRINCES DÉTRONÉS

A la mort de Suénon II, méprisant la volonté du roi qui avait choisi Kanut pour successeur, les seigneurs, ennemis du jeune prince, ameutèrent le peuple, répandirent l'or à pleines mains pour s'assurer des partisans, et Harald, surnommé le Fainéant, homme doux et bon, mais sans énergie et sans activité, fut placé sur le trône. Ce prince était plus capable d'obéir que de commander. A ces hommes criminels, un fantôme de roi parut préférable à un chef courageux et ferme, mais qui censurerait leur conduite détestable. Se voyant abandonné de son peuple, Kanut équipa trois vaisseaux et se retira dans les derniers confins du Danemarck. Là, il reçut une ambassade de son frère qui l'invitait à venir partager la royauté avec lui; mais Kanut, craignant un piège de la part de ses ennemis, préféra s'éloigner du pays. Il reçut un asile en Suède. Kanut cependant ne gardait aucun ressentiment contre sa patrie, bien loin de là, il ne cessait de prier pour sa prospérité. Toute la noble vengeance qu'il tira fut d'agrandir les possessions du royaume et de porter au loin la renommée du peuple danois dans sa guerre contre les barbares orientaux. Il risqua sa vie dans cette lutte, mais il en sortit victorieux. En ce moment, Harald mourut.

ÉLECTION DE KANUT

Depuis deux ans le peuple gémissait de l'inertie de Harald, il appelait de tous ses vœux le vaillant Kanut. Harald étant mort en 1080, notre héros revint dans sa patrie où il ceignit la couronne de ses pères que le suffrage des peuples lui rendait. L'unique but du nouveau roi était la gloire de Dieu. La prospérité matérielle augmentait avec la justice du gouvernement. Il assura d'abord la paix extérieure en battant les Courlandais, les Sembes et les Estons dont les incursions étaient pour sa patrie un fléau sans cesse renaissant. Il protégea les missionnaires qui allaient porter la foi dans la Courlande, la Samogitie et la Livonie encore païennes. Il s'agissait [illegible] le peuple danois à la [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]. Le pays était [illegible] chrétien de nom, mais les mœurs et les [illegible] étaient restées païennes. Les cœurs et la [illegible] [illegible] affreusement [illegible]. [illegible] le [illegible] [illegible]. Kanut [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] peuple [illegible] [illegible] par [illegible] [illegible] la plus difficile. [illegible] [illegible] [illegible] se heurter contre la [illegible] [illegible] [illegible] seigneurs

de ses royaumes devait être un obstacle insurmontable. Cependant, en même temps qu'il exhortait par la parole, il ne cessait de donner lui-même les plus beaux exemples. Il finit avec la grâce de Dieu par soumettre à la foi et à la vertu un grand nombre de ces natures grossières et barbares. Mais comme nous le verrons, il resta encore assez de rebelles pour susciter plus tard une révolution.

Ami de la justice et du bien de ses sujets, le roi réglait les impôts et les diminuait; il veillait sur les trésors royaux, supprimait les dépenses superflues et réprimait tous les abus.

VERTUS DE KANUT

Au milieu de l'éclat et des splendeurs d'une cour royale, quel admirable spectacle de voir ce monarque honoré d'être l'humble serviteur de Jésus-Christ. Il comprenait que l'obéissance au Roi éternel était la seule et véritable grandeur, et il estimait peu sa couronne terrestre en comparaison de celle que la pratique de la vertu lui mériterait au ciel. La frugalité de sa table, la simplicité austère de ses habits contrastaient avec le faste et l'abondance du moindre seigneur de sa cour.

Cependant il savait, quand il le fallait, faire respecter sa dignité et en imposer à tous par sa majesté et par la crainte de sa juste autorité. En voici un exemple :

Un chef danois, nommé Eikill, avait rendu de grands services à Suénon et à Kanut lui-même ; celui-ci pour le récompenser lui avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm. Mais l'orgueilleux Eikill trônait dans son île comme un roi et s'entoura d'un luxe et d'une pompe sans frein. De là des dépenses excessives, et pour combler le déficit de ses finances il ne rougit pas d'exercer le criminel métier de pirate et de brigand. Un jour, le roi de Danemarck apprend que son vassal, comme un vulgaire larron, avait capturé un vaisseau norwégien poussé sur les côtes de Bornholm, avait pillé les marchandises et massacré les malheureux naufragés. Sans retard, Kanut envoie son frère, le prince Benoît, s'emparer du coupable et l'amener à son tribunal. Il fut convaincu par ses propres aveux et condamné à mort malgré la noblesse de sa race et la puissance de sa famille. Plusieurs seigneurs de la cour, parents ou amis d'Eikill, offrirent des sommes considérables au roi en le priant de révoquer la sentence. « Il n'en sera pas ainsi, répondit le prince, je ne veux pas participer à un pareil crime, il mourra. Si c'est un crime capital que de tuer un seul homme, quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre pour s'emparer de leurs biens. »

L'esprit doit commander au corps, mais celui-ci se révolte souvent et ses convoitises entraînent au mal, il faut donc l'habituer à obéir. Notre saint monarque l'assujettissait sans cesse par de terribles mortifications. Il jeûnait fréquemment ; au milieu des festins royaux les plus somptueux, il faisait passer les plats à ses seigneurs, et lui se contentait d'un peu d'eau et de pain.

Quelquefois, après de longues et laborieuses journées, au lieu de prendre un repos mérité, Kanut passait la nuit dans l'oraison jusqu'à l'épuisement de ses forces. Le glorieux roi aimait surtout la prière liturgique de l'Église, et il [illegible] ses [illegible] à la récitation de l'Office. On le voyait souvent chanter les louanges du Seigneur au milieu d'un chœur de [illegible]. Notre saint [illegible] à la [illegible] dévotion [illegible] qui passe une partie de sa [illegible] à dire l'office et à [illegible] [illegible] plus de lumières pour gouverner ses peuples [illegible] qui consacrent ce même temps aux plaisirs et aux bals.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT SOUS SAINT KANUT

Kanut n'épargna rien pour relever aux yeux des peuples la dignité du clergé catholique. C'était accomplir un acte de foi, et en même temps faciliter l'influence civilisatrice de l'Église. Il ordonna que les évêques eussent toutes les prérogatives et tous les honneurs rendus aux ducs du royaume. Lui-même se plaisait à les honorer. Il considérait le prêtre comme l'ambassadeur de Dieu, et respectait grandement les ministres des autels. Il était plus susceptible pour leur honneur que pour le sien propre. Il châtiait sévèrement quiconque osait transgresser ses lois à ce sujet.

En même temps que notre glorieux roi travaillait à la conversion des âmes, sa sollicitude s'étendait aussi aux églises matérielles. Il dépensait ses trésors à la construction et à l'ornementation des temples saints. Il fit don de la couronne royale qui ornait sa tête, à l'église de Roskild en Zélande; Roskild était alors la capitale du royaume et son église sert encore aujourd'hui de sépulture aux rois de Danemarck. Pour tout dire en un mot, il apparaissait comme un saint au milieu du peuple de Dieu.

MARIAGE DU ROI — SA GRANDE CHASTETÉ

Cependant Kanut devait penser à choisir une épouse digne de la haute position de reine par son intelligence et ses vertus; il crut trouver ce qu'il cherchait dans Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandre et il s'unit à elle par un mariage chrétien. La maison royale parut alors un monastère plutôt qu'un palais mondain. Les deux époux se soutenaient mutuellement dans la pratique du bien. De ce mariage naquit saint Charles, surnommé le Bon, qui succéda à son grand-père maternel dans le comté de Flandre. Le parfum de la vertu charmait tous ceux qui approchaient du roi. Pour préserver ses oreilles de tout discours frivole et malhonnête, Kanut chassa loin de lui les seigneurs de mœurs dangereuses. Jamais une parole suspecte ne souillait ses lèvres teintes si souvent du sang de l'Agneau divin. Dieu, touché des efforts du saint roi, et de sa fidélité à la grâce, le conduisait dans le chemin des vertus parfaites.

LE CONSEIL ROYAL

Peu confiant dans ses propres lumières, le bienheureux Kanut résolut de se former un conseil sur lequel il pût compter dans toutes les occasions. A cette époque, les laïcs ne songeaient guère à s'instruire solidement. Le roi assembla donc les ecclésiastiques les plus saints, les plus éclairés; leur exposa la mission qu'il voulait leur confier et dès lors il soumit à leur discussion tout ce qu'il ne croyait pas pouvoir résoudre par lui-même. Il écoutait leurs avis avec attention et déférence.

COMPLOTS ET TRAHISONS

Cependant, l'enfer ne dormait pas et si Jésus-Christ, le roi des saints, a souffert, ses serviteurs doivent s'attendre à passer aussi par de nombreuses tribulations où ils éprouveront leur vertu et ajouteront à l'éclat de leur couronne. Kanut était assez vaillant pour les supporter. [illegible] la renommée portait au loin à l'admiration des peuples le nom du roi de Danemarck. On vantait ses vertus et l'on [illegible] [illegible] qui [illegible] de la justice et de la prospérité sous un tel prince. Sur ces entrefaites, le danois Harold, devenu roi d'Angleterre et parent de notre pieux roi, voit ses états envahis par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. Rassemblant toutes ses forces, Harold livre à son [illegible] la grande bataille d'Hastings et com[illegible] [illegible] mais il est vaincu et reste sur le champ de bataille. A ces nouvelles, tristes pour le [illegible] croit de l'intérêt de son pays de réclamer son droit d'hérédité à la couronne tombée du front [illegible]

Conquérir l'Angleterre, où son grand oncle avait été roi, lui semble une entreprise aussi juste que glorieuse. Mais Guillaume le Conquérant prétendait de son côté avoir un droit légitime au royaume d'Angleterre; et il faut bien le reconnaître, ses raisons n'étaient pas vaines. Dans ce conflit, Kanut aurait donc mieux fait d'en appeler au jugement du Pape, le père commun des chrétiens. Cette démarche aurait sans doute prévenu la guerre et préservé sa patrie du grand malheur que nous allons raconter.

Mais ne doutant point de la justice de sa cause, Kanut ne songea qu'à préparer les moyens de la soutenir: l'armée avait perdu sa discipline sous Suénon II, il fallait d'autres hommes que ceux-là pour conquérir l'Angleterre. Le roi se mit aussitôt à l'œuvre, il reconstitua une flotte puissante au prix de mille fatigues et de mille sacrifices, il lui donna des chefs dignes d'elle.

Pendant ce temps, Olaus, le frère même du roi, le trahissait dans l'ombre. Il cachait son venin sous des apparences de respect et d'amour. Cette trahison lui était d'autant plus facile que Kanut, dont le cœur débordait de charité, ne pouvait soupçonner une si noire malice. Le plan du fraticide était de favoriser tous les projets du roi et puis de le rendre, par ces mesures qu'on dénaturerait, odieux à ses peuples. Ainsi, Olaus se verrait porté sur le trône, ou bien, pendant que le roi serait parti pour son expédition, il prendrait en main le sceptre de ses pères.

Le traître ne garda pas ses desseins pour lui, il réunit tous les mécontents, les gens perdus de vices et de dettes, tous ceux que la justice vigoureuse de son frère gênait, il en fit des conspirateurs. Il leur soufflait sa malice par les paroles enflammées et passionnées qu'il leur adressait dans de fréquentes réunions. On aurait pu croire que le démon présidait en personne ces assemblées, tellement il y avait de fureur, de colère, de haine, dans tous les projets que l'on tramait dans l'ombre. De grands seigneurs, désireux d'être plus libres dans leurs tyrannies et leurs vices, s'y donnaient rendez-vous.

PRÉPARATIFS

Cependant Kanut réunit tous ses vaisseaux dans la rade de Lymfiord. Le vent était [illegible], ce qui retarda le jour du départ, de plus, il fallait attendre Olaus qui s'était chargé d'amener la plus grande partie des troupes. Mais Olaus ne [illegible] pas et tous ces retards n'étaient pas de nature à [illegible] l'enthousiasme des guerriers inoccupés. Guillaume, l'adversaire de Kanut, préparait la lutte avec ardeur; profitant de tous ces contre-temps, il envoyait des émissaires qui fomentaient la division. Déjà les troupes commen[illegible] [illegible], elles ne voulaient plus obéir aux chefs. Sur ces entrefaites, Kanut apprend que son frère Olaus le trahissait. A la tête de [illegible] soldats fidèles, il [illegible] à la forteresse où [illegible] organisait ses [illegible], le surprend au milieu de ses [illegible] arrêter et juger, et l'envoie prisonnier en Flandre où il le confie à la garde de son [illegible]

Mais pendant ce temps, une grande [illegible] troupes avait déserté, et l'[illegible] [illegible] était manquée. Le roi [illegible] [illegible] les déserteurs par des [illegible]

considérables. On commença à les payer dans quelques provinces, mais ailleurs les rebelles se soulevèrent entraînant dans leur révolte une partie des populations. Devant cet orage, Kanut se retire à Sleswig, d'où il envoie en toute hâte un message à la reine pour la supplier de se réfugier avec ses enfants en Flandre auprès de son beau-frère.

PERSÉCUTIONS

Son cœur de père et d'époux tranquillisé sur ce point, Kanut n'oublia pas son devoir de roi. Il ne tarda pas à reparaître à Odensée à la tête d'une petite armée, brave et fidèle. Les chefs des rebelles avaient des forces bien supérieures, mais craignant les talents militaires de leur maître ils n'osèrent l'attaquer. Un d'entre eux nommé Asbiorn s'en vint trouver le roi et lui déclara, avec force serments, que le peuple était rentré dans le devoir et réclamait son pardon. « Ne le croyez point, répliquait Benoît, frère du monarque, cet homme est un traître qui veut vous perdre » Mais Kanut dont l'âme était si droite, ne put croire à tant de perfidie, et malgré l'expérience des années précédentes, il ajouta foi au messager des rebelles et attendit en paix.

Bientôt il apprit que les chefs révoltés, au lieu de venir faire leur soumission, marchaient sur Odensée pour l'y surprendre.

Pour comble de malheur, le traître Asbiorn, que le roi avait reçu à sa table et comblé de présents, avait profité de son séjour à Odensée pour nouer des intrigues en faveur de l'émeute. La résistance était donc impossible.

DERNIERS MOMENTS

Le glorieux prince se rendit selon sa coutume à l'église de Saint-Alban où il entendit la messe, il était accompagné de quelques guerriers restés fidèles et de ses deux frères, Eric et Benoît. Bientôt on entend venir des gens armés qui vocifèrent : « Mort à Kanut ! » Eric conseille à son frère de s'enfuir secrètement pendant que lui et ses amis défendront l'église comme s'il y était encore. « Non, non, répondit vivement le prince, je ne fuirai pas. J'aime mieux tomber entre les mains de mes ennemis que d'abandonner ceux qui me sont attachés, d'ailleurs on n'en veut qu'à ma vie. » Le roi reste en prière au pied de l'autel, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie, il confesse humblement ses péchés, déclare qu'il pardonne à ses ennemis, reçoit la sainte communion et récite des psaumes. Pendant ce temps, Eric et Benoît, entourés de leurs hommes d'armes, soutenaient vaillamment aux portes le choc des envahisseurs et s'efforçaient de repousser la force par la force, en faisant des prodiges de valeur.

Une pierre lancée d'une main furieuse, du haut d'une fenêtre, vole à travers l'église et vient frapper le roi à la tête. Kanut se contente d'appuyer la main sur sa blessure d'où le sang s'échappait avec abondance et continue sa prière.

Le combat ne cessait pas, les chefs des rebelles s'impatientaient de la résistance des assiégés et aussi de la crainte de leurs propres soldats qui hésitaient à violer le lieu saint. Ils ont de nouveau recours à la trahison. Biffra, appelé aussi Blancon, se présente en parlementaire et demande à parler au roi. Le prince Benoît refusait de le laisser passer, mais Kanut, affligé de voir le sang couler à cause de lui, et souhaitant à tout prix la paix, donne ordre de l'introduire. Le traître s'avance à travers l'église jusqu'auprès du roi, s'incline profondément comme pour le saluer. En même temps, il tire un poignard de dessous son manteau et le plonge dans la poitrine de son maître qui s'affaisse sur les marches de l'autel.

Il cherche aussitôt à grimper à la fenêtre pour s'enfuir, mais Palmas, l'un des officiers, rejoint l'assassin et lui porte un vigoureux coup d'épée, la tête de Biffra tombe dans la rue et son corps ensanglante le pavé de l'église. A cette vue la foule des rebelles pousse des hurlements de fureur, on escalade les murs, on s'acharne aux portes, une grêle de briques et de pierres descend des fenêtres dans le sanctuaire, brisant et renversant les objets du culte et les reliques des saints. Kanut, les bras étendus devant l'autel, attendait la mort avec résignation, un javelot lancé du haut d'une fenêtre acheva son martyre. Son frère Benoît, après avoir combattu en héros, tomba à son tour percé de coups, avec dix-sept de ses compagnons. C'était en juin 1086. Saint Kanut avait régné six ans.

CULTE DU SAINT MARTYR

Ainsi mourut Kanut IV, victime de son zèle pour la justice et l'observation de la loi de Dieu. Non content d'avoir tué leur roi, les parricides voulurent encore ternir sa mémoire qui était restée chère à tous les gens de bien. Mais Dieu se chargea de manifester, par de nombreux prodiges, la sainteté de son serviteur. Après la mort de Kanut, le Danemarck tomba sous l'empire d'Olaus, le traître. D'autres malheurs, la peste, la famine, toutes les contagions désolèrent le pays. Les pauvres Danois mouraient en foule sous les fléaux vengeurs ; le roi lui-même n'avait plus rien à donner aux courtisans qui se pressaient à sa table. Tous se rappelèrent avec douleur l'abondance et la joie qui régnaient du temps du saint roi Kanut et on rendit justice à sa mémoire.

Quelque temps après le trépas de son bienheureux époux, la reine Adélaïde, revenue en Danemarck, aurait voulu emporter en Flandre les précieux restes de Kanut ; elle se rendit donc pendant la nuit au sanctuaire où il reposait ; mais lorsqu'elle approcha du tombeau, une lumière toute céleste se répandit dans le lieu saint, la reine en conçut une grande frayeur et résolut de laisser les reliques dans le tombeau. Le successeur d'Olaus II, le pieux Eric III, imitateur de Kanut, envoya des ambassadeurs à Rome pour présenter au Pape les procès-verbaux officiels des miracles opérés au tombeau de son héroïque prédécesseur. Le Souverain Pontife, après avoir mûrement examiné ces pièces et pris les informations nécessaires, autorisa le culte du bienheureux Kanut sous le titre de martyr. Ses reliques furent enfermées dans une châsse magnifique et exposées, dans l'église de Saint-Alban, à la vénération des fidèles.

Ce reliquaire, œuvre d'art remarquable, fut retrouvé le 22 janvier 1582, à l'occasion d'une réparation de l'église de Saint-Alban. On y lisait l'inscription suivante : « *Le glorieux roi Kanut*, trahi pour Jésus-Christ à cause de son zèle pour la religion et de son amour pour la justice, par Blancon, l'un de ceux qui mangeaient à sa table, eut le côté percé, et tomba contre terre devant l'autel, les bras étendus en croix. Il mourut pour la gloire de Jésus-Christ et repose en lui, le vendredi, 7 de juin, dans la basilique de Saint-Alban, martyr, dont il avait apporté les reliques d'Angleterre en Danemarck. »

Imp. Gérard, [illegible], Paris

SAINT SÉBASTIEN

Fête le 20 janvier.



Saint Sébastien attaché au but des archers, accepte cette mort ignominieuse dans une priere ardente.

Narbonne et Milan se disputent la gloire d'avoir vu naître ce héros chrétien. On peut dire qu'il appartient à la fois à ces deux illustres villes, car son père était un noble gaulois, originaire de Narbonne, et sa mère, une Milanaise.

Il reçut à Milan une éducation d'autant meilleure qu'elle fut plus chrétienne.

Il embrassa la carrière militaire sous le règne de l'empereur Carinus, et ne tarda pas à se distinguer par sa loyauté, son intelligence et sa bravoure.

Sous le règne de Dioclétien, il parvint au grade de capitaine au premier bataillon de la garde impériale.

LE DÉFENSEUR DES CHRÉTIENS

Les brillantes qualités de Sébastien l'avaient **rendu cher a l'empereur, et il habitait généralement** le palais du prince. Celui-ci ignorait que le capitaine était chrétien. Sébastien gardait ce secret, non

par manque de courage, mais pour être en mesure de secourir plus facilement ses frères les chrétiens, emprisonnés pour la foi. En effet, l'an 303, une grande tempête s'éleva contre les disciples de Jésus-Christ. Sébastien, profitant des prérogatives attachées à son grade, s'introduisait sous divers prétextes dans les prisons et il ne se passait pas de jour qu'il ne vînt consoler les captifs et raffermir leur foi.

Au plus fort de la persécution, deux frères d'une famille sénatoriale, Marc et Marcellien, refusèrent de sacrifier aux idoles et furent condamnés à mort. Les parents des deux confesseurs, qui étaient encore païens, obtinrent du préfet de Rome, Chromace, un sursis de trente jours pour les faire revenir sur leur décision. Les condamnés furent donc confiés à la garde du premier greffier de la préfecture, Nicostrate, et ils eurent à soutenir des assauts incessants contre toute leur famille conjurée. La lutte fut terrible.

Déjà les deux combattants, ébranlés par les larmes de leur père, de leurs femmes et de leurs enfants, commençaient à faiblir, lorsque Sébastien parut dans la prison. Sa parole pleine de feu ranima le courage des deux captifs, et elle produisit une profonde émotion sur toute l'assistance, étonnée d'entendre louer le Christ par un officier impérial.

Sébastien n'avait pas achevé son discours que la femme du greffier Nicostrate, Zoé, se jetait à ses pieds, et par ses gestes lui faisait comprendre qu'elle implorait son secours. Elle était muette depuis six ans. Sébastien fit le signe de la croix sur sa bouche et elle employa aussitôt la parole recouvrée à publier qu'elle professait la foi de Sébastien.

A la vue de ce miracle, Nicostrate, lui aussi, se jette aux pieds du Saint. Demandant pardon aux deux chrétiens dont il a reçu la garde, il les débarrasse de leurs chaînes et déclare bien haut qu'il veut partager leur martyre. La famille elle-même qui, quelques instants auparavant, s'efforçait d'arracher aux confesseurs un acte d'apostasie, renonce au culte des idoles, et toute l'assemblée, fondant en larmes, rend grâces au Seigneur et déteste son infidélité. Le démon était vaincu au moment où il croyait remporter la victoire, et son œuvre de perdition se transformait en œuvre de salut.

Nicostrate protestait qu'il n'accepterait aucune nourriture avant d'avoir reçu le baptême, mais Sébastien, modérant son ardeur, l'engagea à emmener les prisonniers dans sa propre maison et lui-même partit en toute hâte pour aller chercher le prêtre Polycarpe caché aux environs.

Nicostrate, sous prétexte d'effrayer les prisonniers par la vue des instruments de torture, les fit venir dans sa demeure. Le geôlier Claude s'étonnait fort de cette conduite singulière, le greffier le prit à part et lui raconta ce qui s'était passé. Claude avait deux enfants malades. Il les amena aussitôt à la maison de Nicostrate et il supplia les néophytes de les guérir.

« Le baptême seul peut accomplir ce miracle, » répondirent les convertis, et Claude, touché par la grâce, se mit avec ses deux enfants dans les rangs des catéchumènes.

La cérémonie du baptême fut célébrée par le prêtre Polycarpe dans la maison de Nicostrate et Sébastien servit de parrain aux nouveaux chrétiens.

Les enfants de Claude furent plongés les premiers dans l'eau régénératrice, ils en sortirent pleins de force, guéris en même temps dans leur âme et dans leur corps.

Le père des deux confesseurs de la foi, Tranquillin, était depuis onze ans sujet à de violents accès de goutte, et on était obligé de le porter. Il éprouva de grandes douleurs quand on le déshabilla, et comme le prêtre, pour soutenir son courage, lui demandait s'il croyait que Jésus-Christ pouvait le guérir en lui remettant ses péchés :

« Je crois, répondit-il, que mon Sauveur peut m'accorder le salut du corps et le salut de l'âme ; mais je n'implore que la rémission de mes péchés. Je suis heureux d'offrir mes douleurs au Christ. »

Les assistants fondaient en larmes et ils demandaient à Dieu de récompenser la foi de son serviteur.

Polycarpe, s'adressant une seconde fois à Tranquillin :

« Croyez-vous au Père, au Fils et au Saint-Esprit ?

— Oui », répondit le vieillard, et il descendit d'un pas ferme dans la fontaine.

Il était guéri.

CONFIANCE ET COURAGE
CONVERSION DU PRÉFET DE ROME

Les nouveaux baptisés demeurèrent dix jours dans la maison de Nicostrate ; sous la direction de Polycarpe et de Sébastien, ils chantaient les louanges du Christ et se préparaient au combat. Embrasés de l'amour de Jésus-Christ, ils demandaient à Dieu la grâce du martyre. Les femmes et les enfants rivalisaient avec les hommes de confiance et de courage.

Cependant, le sursis de trente jours s'était écoulé et Chromace fit comparaître Tranquillin devant son tribunal. Le sénateur le remercia :

« Le délai que vous m'avez accordé, dit-il, a conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. »

Chromace ne comprenait point le sens de ces paroles, et, croyant que Tranquillin avait triomphé de la constance de ses fils, ordonna d'apporter de l'encens afin que Marc et Marcellien pussent sacrifier aux idoles.

Mais Tranquillin, se redressant, dissipa les illusions du préfet, déclara qu'il était chrétien et raconta le miracle dont il avait été l'objet.

Chromace était, lui aussi, atteint de la goutte ; mais comme une nombreuse assistance remplissait le prétoire, il n'osa pousser plus loin ses interrogations, et, faisant arrêter Tranquillin, il annonça qu'il examinerait sa cause à la prochaine audience.

Le soir, il envoya chercher secrètement le vieillard, et, lorsque Tranquillin fut introduit dans ses appartements, il le supplia de lui révéler le remède qui avait procuré sa guérison. Il essaya même de le tenter par l'appât de grosses sommes d'argent.

« C'est la toute-puissance du Très-Haut qui m'a guéri, répondit le sénateur, et le Christ seul a le pouvoir de vous accorder le même soulagement. »

Le préfet demanda aussitôt à voir le prêtre qui l'avait baptisé ; il espérait obtenir, comme les catéchumènes, sa complète guérison.

Tranquillin vint trouver en toute hâte saint Polycarpe et le mena chez Chromace. Le préfet renouvela ses offres et promit même de donner la moitié de sa fortune si l'on parvenait à le guérir.

« Ce serait un trafic criminel pour nous deux, répondit le Saint ; mais Jésus-Christ peut éclairer vos ténèbres et guérir tous vos maux, si vous croyez en lui de tout votre cœur. »

Après un jeûne de trois jours, Polycarpe et Sébastien retournèrent auprès de Chromace et, prenant sujet des douleurs qu'il endurait, ils lui parlèrent des supplices éternels. Le préfet effrayé demanda aussitôt à être inscrit sur la liste des catéchumènes aspirants au baptême.

Cependant sa demeure était remplie d'idoles domestiques. Sébastien représenta qu'il ne pouvait

servir à la fois Dieu et les démons, et il l'engagea à faire disparaître tous les vestiges du culte des faux dieux. Le préfet y consentit et voulut envoyer ses gens pour accomplir cette œuvre. Mais Sébastien l'arrêta.

« Vos serviteurs sont encore païens; ils sont sous la puissance du démon; vos dieux peuvent encore leur nuire; c'est à nous, disciples du Christ, qu'il appartient de briser vos idoles. »

Il se mit en prière, et, plein d'une force surnaturelle, il alla dans le palais et renversa toutes les idoles qu'on y adorait. Elles étaient au nombre de deux cents.

Quand il revint, le préfet ne ressentait aucun soulagement.

« Il vous reste quelque chose à briser, s'écria Sébastien, votre foi n'est pas encore entière. »

Chromace avoua qu'il avait un cabinet plein d'instruments d'astrologie. Ils avaient été légués par ses ancêtres à sa famille et on les conservait avec un respect religieux. Sébastien s'éleva contre cette nouvelle superstition, et son langage plein d'énergie et de vigueur décida le préfet à renoncer à tous ces objets qui empêchaient sans doute sa guérison.

Chromace avait à peine donné son consentement, que Tiburce son fils se précipitait comme un furieux dans la salle.

« J'ai fait allumer deux fours, s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère, et je jure d'y jeter Sébastien et Polycarpe si mon père n'est pas guéri. »

Avec cette foi sublime à laquelle Dieu ne refuse rien, les deux chrétiens acceptèrent l'épreuve qu'on leur proposait, et sur l'heure, ils se mirent à détruire ces derniers signes de la superstition. A ce moment, un jeune homme éclatant de lumière apparut à Chromace.

« Le Christ m'envoie, dit-il, pour vous guérir. »

A peine avait-il prononcé ces paroles que la goutte disparaissait complètement. Le préfet se leva et, dans l'élan de sa reconnaissance, il voulut baiser les pieds du mystérieux médecin. L'inconnu l'arrêta:

« Vous n'êtes pas digne de toucher l'ange du Seigneur, vous qui n'avez pas été régénéré par l'eau du baptême. »

A ces mots, Chromace se jeta aux pieds de Polycarpe et de Sébastien et il les supplia de ne pas différer plus longtemps son baptême.

Sébastien répondit qu'il devait se préparer à recevoir un sacrement si auguste par le jeûne et la prière. Il lui fit également comprendre qu'il allait être obligé de sacrifier sa charge de préfet, l'une des premières dignités de Rome. En ces tristes temps, un préfet devait présider des cérémonies païennes et persécuter les chrétiens, pour obéir à l'empereur: un chrétien ne pouvait accepter de telles conditions. Chromace se montra prêt à tous les sacrifices.

Après plusieurs jours passés dans la prière et la pénitence, le préfet fut enfin jugé digne d'être reçu au nombre des enfants de l'Église. Toute sa maison et la plupart de ses nombreux esclaves suivirent son exemple, et Sébastien servit de parrain à ces *quatorze cent* convertis. Chromace donna la liberté aux esclaves, mais la plupart voulurent rester à son service.

LA GRANDE PERSÉCUTION

Cependant la persécution augmentait en fureur de jour en jour; par ordre de l'empereur, on ne pouvait plus vendre ou acheter sans être obligé d'offrir de l'encens aux idoles.

Chromace avait donné sa [illegible] de préfet, son vaste palais servant de lieu de réunion aux chrétiens. Il possédait en outre de grandes propriétés en Campanie; il offrit d'y donner asile à ceux des chrétiens de Rome qui voudraient s'y réfugier en ces jours de tourments et d'angoisse. Le Pape saint Caïus désigna le prêtre Polycarpe pour les y accompagner.

Tiburce, fils de Chromace, devenu un chrétien admirable, et Sébastien demeurèrent à Rome. L'officier, toujours sur la brèche, ne s'occupait que de visiter et d'encourager les combattants, et il parcourait les prisons, portant partout des paroles d'encouragement et de salut.

Après le départ de Chromace, les chrétiens, traqués de toutes parts, trouvaient un refuge chez Castule, au palais même de l'empereur. Castule était l'intendant des bains et des étuves.

Depuis quelque temps déjà, les fidèles tenaient leurs réunions dans le plus grand secret, à l'abri de la police, lorsqu'un faux frère surgit au milieu d'eux. Il portait le nom de Torquat. Tout en affectant les dehors de la piété, il menait cependant une vie bien différente de celle des autres chrétiens: son élégance, sa mollesse, sa gourmandise contrastaient avec les jeûnes et les austérités de ses frères. On le reprit sévèrement de ses défauts. L'hypocrite promit de se corriger, mais il jura de se venger de cet affront, et, nouveau Judas, il n'eut pas honte de recourir à la trahison.

Grâce à ses artifices, les chrétiens furent surpris dans une réunion. Castule, Tiburce, Marc et Marcellien furent arrêtés, et le traître, pour se dérober aux soupçons, se laissa conduire en prison avec les martyrs.

Au milieu de ces tristes conjonctures, Sébastien redoubla de zèle pour visiter ses frères captifs. Fortifiés par ses exhortations, les confesseurs supportèrent sans faiblir les tourments les plus atroces. Tiburce, conduit hors de la ville, eut la tête tranchée, Castule fut enterré vivant sous un monceau de sable; Marc et Marcellien, attachés à un poteau, demeurèrent un jour et une nuit exposés aux outrages de la populace ameutée. On les acheva à coups de lance.

Tranquillin, leur père, ainsi que Nicostrate, Claude et trois autres chrétiens, Castor, Victorin et Symphorien, furent noyés à l'embouchure du Tibre. Sainte Zoé, femme de Nicostrate, fut pendue à un arbre par les cheveux; on alluma sous ses pieds un feu de fumier, jusqu'à ce qu'elle fût étouffée.

MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

Sébastien, qui avait soutenu les athlètes du Christ au milieu de ces rudes assauts, avait été épargné. Mais son heure était proche, et Dieu qui avait béni ses travaux allait lui donner la couronne.

Les délateurs poursuivirent leur œuvre et Sébastien fut dénoncé à son tour. L'empereur Dioclétien, qui avait une grande affection pour le brillant officier, refusa d'abord de croire aux accusations dont on le chargeait; mais sur les instances des courtisans, il fit comparaître le chef de ses gardes en sa présence.

Sébastien comprit que l'heure du grand combat sonnait pour lui.

« On vous accuse d'être chrétien, dit le prince; est-ce vrai?

— Oui, répondit le Saint, j'ai toujours cru qu'il y avait de la folie à [illegible] pierre inerte que l'homme peut briser impunément. »

A ces paroles, l'empereur [illegible] s'écria:

[illegible]

vous désobéissez à mes ordres et insultez les dieux !

— J'ai toujours invoqué Jésus-Christ pour votre salut et la conservation de l'empire, et j'ai toujours adoré le Dieu qui est au ciel. »

Le tyran, écumant de rage, jura de punir sur-le-champ le courageux athlète du Christ. Mais Sébastien était populaire dans l'armée, et Dioclétien eut peur de soulever les soldats en les chargeant de l'exécution du chef qu'ils chérissaient.

Or, il y avait en ce moment à Rome, une troupe d'archers Numides (Kabyles) à la solde de l'empereur, étrangers aux sentiments qui remplissaient l'armée, et capables des coups de mains pénibles aux autres. Dioclétien eut recours à ces barbares.

Ils obéirent sans scrupules aux ordres du souverain, et ils enchaînèrent comme un malfaiteur, le brillant officier de la garde, sans avoir égard à son grade ; puis ils le conduisirent hors du palais, le dépouillèrent de ses vêtements, et l'attachèrent pour s'en servir comme d'une cible.

Sébastien, calme et intrépide, levait les yeux vers le ciel et rendait grâces à Dieu en priant pour ses bourreaux.

Au signal de leur chef, les Numides le criblèrent de flèches et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il leur parut mort.

Pendant la nuit, la veuve de Castule, Irène, vint enlever le corps transpercé. Sébastien respirait encore. La courageuse chrétienne l'emporta secrètement chez elle. Or, elle demeurait dans le palais de l'empereur. Grâce à des soins assidus Sébastien recouvra la santé.

Tout le monde le croyait mort, et il pouvait sans peine se dérober à la rage des persécuteurs. Mais le noble officier avait assez longtemps combattu et il ne voulait pas laisser échapper la palme de la victoire. Dans l'ardeur de son zèle, il conçut le généreux dessein de se dévouer une dernière fois pour ses frères et de reprocher à l'empereur l'injuste cruauté qu'il déployait à l'égard des chrétiens.

Aussi malgré les instances des fidèles, il alla se placer sur l'escalier du palais, à l'heure où Dioclétien avait coutume d'y monter.

Effrayé par cette apparition inattendue, l'empereur croyant voir se dresser devant lui l'ombre vengeresse de Sébastien recula épouvanté.

Il se remit cependant de son émotion, et, interpellant celui qu'il prenait encore pour un fantôme :

« N'êtes-vous pas Sébastien, que je condamnai, il y a peu de temps, à être percé de flèches ?

— Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a rendu à la vie ; je viens en son nom vous reprocher tous les maux dont vous accablez les chrétiens. »

Transporté de fureur, Dioclétien ordonne d'arrêter l'insolent qui vient réveiller ses remords et de le conduire immédiatement à l'hippodrome où il est assommé à coups de bâton.

Pour empêcher les chrétiens de vénérer les reliques du martyr, on jeta avec mépris son corps sanglant dans un cloaque, où il resta suspendu à un clou.

Mais Jésus-Christ voulut glorifier son héros deux fois martyr. Il permit que Sébastien apparut lui-même en songe à une sainte dame de Rome, nommée Lucine ; il lui révéla l'endroit où était son corps et lui ordonna de le faire ensevelir près de la catacombe où reposaient les restes des Souverains Pontifes. Cette noble chrétienne exécuta fidèlement cet ordre, et la catacombe où fut inhumé l'officier martyr est connue sous le nom de Saint-Sébastien.

Sur son tombeau s'élève l'une des sept grandes basiliques de la ville éternelle. Près du cloaque où son corps avait été jeté, se trouve la belle église de Saint-André-della-Valle, où une chapelle lui est dédiée. Saint Sébastien est invoqué avec saint Roch contre les épidémies.

Au palatin, au milieu des ruines du fameux palais des empereurs romains, dont la puissance n'est plus qu'un lointain souvenir, une chapelle attire la vénération des fidèles, elle est dédiée à Saint Sébastien, et occupe la place où il fut criblé de flèches. Ainsi disparaissent les ennemis de Dieu et ses amis sont dans la gloire sans fin.



Imp. [illegible] Paris.

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 21 janvier.

(Traduction libre d'une Vie attribuée à saint Ambroise.)



Sainte Agnès sur le bûcher.

Agnès, l'une des quatre grandes vierges de l'Eglise romaine, triompha par le martyre à l'âge de treize ans.

Elle revenait un jour d'une des écoles où les jeunes filles étaient élevées (il y avait déjà à Rome des écoles pour les chrétiens); rencontrée par le fils du préfet de la ville, celui-ci en fut épris, et pour la séduire, il lui envoya des bijoux; celle-ci les repoussa comme chose très vile. Le jeune homme revint à la charge, lui faisant présenter les pierreries les plus précieuses, et lui proposa, par ses amis, des palais, des villas, une fortune immense.

On dit qu'Agnès lui fit répondre : « Retire-toi de moi, source de péché, entretien de crime, aliment de mort, je suis déjà aimée par quelqu'un dont les joyaux sont autrement beaux que les tiens; il m'a engagée à lui par l'anneau de sa foi, et sa noblesse, sa race, sa dignité l'emportent de beaucoup sur toi. Il a posé son signe

sur mon front, je n'accepterai jamais d'autre amant que lui. Déjà, la chambre nuptiale est prête; les concerts déjà se font entendre, et les chants en sortent d'une société de vierges. Sa Mère est vierge, son Père ne connaît aucune épouse; les anges le servent, les astres l'admirent; ses parfums ressuscitent les morts: à son toucher les malades guérissent. Je lui garde ma foi; je me suis donnée à lui avec un immense amour. En l'aimant, je reste chaste; en l'embrassant, je suis toujours pure; en le prenant pour époux, je serai toujours vierge. Après, j'aurai des fils enfantés sans douleur, et ma famille s'accroîtra chaque jour. »

A cette réponse, le jeune homme se sent saisi d'une aveugle passion; il en est dévoré, il en tombe malade. Les médecins viennent dire à son père la cause de son mal. De nouvelles propositions sont faites à la vierge du Seigneur. Agnès les repousse et déclare que rien ne lui fera rompre ses engagements avec son premier fiancé. Le père, convaincu que rien ne pourrait résister à sa dignité, s'enquit par ses espions, appelés parasites, qui pouvait être le fiancé d'Agnès. On lui apprit qu'elle était chrétienne et, dès son enfance, sous le charme de procédés magiques qui la forcent à dire que Jésus-Christ est son époux.

Ravi de cette nouvelle, le préfet lui envoie de nombreux appariteurs pour la sommer de comparaître devant son tribunal. Il fait en secret les plus belles promesses, à quoi succèdent d'horribles menaces. La vierge du Christ ne se laisse séduire ni par les douces paroles, ni par les discours effrayants; son visage reste imperturbable. Que le préfet cherchât à l'attendrir ou à la terrifier, elle le regardait avec une sorte d'ironie.

Symphronius, se voyant ainsi méprisé, mande les parents d'Agnès; mais comme ils étaient nobles et qu'il ne pouvait leur faire aucune violence, il leur parle de leur profession de chrétiens et les renvoie.

Le jour suivant, il mande Agnès, la fait comparaître devant son tribunal, et voyant sa persévérance :

« Tu veux, lui dit-il, conserver ta virginité? Eh bien! tu vas être obligée d'aller dans le temple de Vesta, et là tu offriras les vénérables sacrifices le jour et la nuit. » Agnès répondit: « Si j'ai refusé ton fils, homme vivant et doué d'intelligence, comment peux-tu croire que je m'inclinerai devant des dieux privés de vie? — J'ai pitié de ton âge, répliqua le préfet Symphronius; réfléchis, et ne t'expose pas ainsi à la colère des dieux. »

Et Agnès: « Dieu ne regarde pas les années, mais les sentiments de l'âme. Mais je vois que tu cherches à m'arracher ce que tu n'obtiendras jamais de moi. Essaye donc tout ce que tu peux faire envers moi. »

Symphronius, le préfet, dit: « Choisis: ou sacrifie avec les vierges de Vesta, ou bien je t'envoie avec les courtisanes dans une maison publique. Tu n'y trouveras pas les chrétiens qui t'ont ensorcelée avec leur magie. Ou bien donne-toi au culte de Vesta, ou bien accepte l'ignominie de ton supplice qui va rejaillir sur tes parents. »

Agnès, avec une grande énergie: « Si tu connaissais mon Dieu, tu ne t'exprimerais pas ainsi. Je connais la puissance de Jésus-Christ, mon Souverain, et je me ris de tes menaces. J'ai foi que je ne sacrifierai pas à tes dieux, et je ne serai profanée par aucune souillure étrangère. J'ai pour gardien de mon corps l'ange même du Seigneur. Le fils unique du Dieu que tu ignores est mon inexpugnable rempart; il m'est une sentinelle toujours vigilante, un défenseur sans défaillance. Tes dieux d'airain sont de vrais vases, comme des marmites, et quant à tes dieux de pierre, il faudrait les étendre dans les rues pour éviter la boue. La divinité n'habite pas dans des pierres inutiles, mais dans les cieux. Quant à toi et à tes semblables, si vous ne changez de chemin, vous serez tous condamnés au même châtiment, et, de même qu'on jette le métal au feu pour fondre les statues, de même vous serez condamnés au feu éternel, où vous subirez une éternelle confusion. »

A ces mots, le préfet ordonna de la dépouiller de ses vêtements et de la conduire dans une maison publique, précédée d'un crieur annonçant que la vierge Agnès, sacrilège envers les dieux, était condamnée à la prostitution. A peine dépouillée, elle avait défait sa chevelure, et voilà que, tout à coup, ses cheveux, poussant avec abondance, la couvrirent tout entière, et leurs franges la protégeaient plus que ces vêtements mêmes.

Entrée dans ce lieu de honte, elle y trouva l'ange du Seigneur prêt à la recevoir et à la protéger en l'enveloppant d'une lumière si éclatante que les yeux en étaient éblouis et que l'apercevoir était impossible: c'était comme le soleil dans sa splendeur.

S'étant prosternée pour invoquer le nom de Dieu, elle aperçut une robe très blanche; elle s'en revêtit aussitôt en disant: « Je vous remercie, mon Seigneur Jésus, vous qui, me comptant au nombre de vos servantes, m'avez envoyé ce vêtement. » En effet, il était si bien adapté au petit corps de la jeune vierge qu'on croyait qu'il avait été préparé par la main des anges.

La maison de crime était transformée en une maison de prière. Quiconque y pénétrait était forcé d'adorer cette manifestation lumineuse de la puissance divine. Le fils du préfet, auteur de ces abominations, voulut venir à son tour avec un certain nombre de ses compagnons de plaisir, espérant pouvoir insulter la vierge et satisfaire sa criminelle passion. Mais il trouve les jeunes gens, entrés avant lui, changés, de furieux qu'ils étaient, en admirateurs. Il leur adresse des reproches, les accuse de lâcheté; il entre en se moquant au lieu où la vierge priait, il voit la lumière qui l'entoure; il n'en rend pas hommage à Dieu, il s'élance dans la lumière même, mais avant d'avoir pu toucher Agnès, il tombe étouffé par le démon et il expire. Un de ses intimes familiers, trouvant qu'il reste bien longtemps, veut entrer

pour le féliciter de son succès et trouve ce malheureux sans vie. Aussitôt, il se met à crier : « Très pieux Romains (oh! la belle piété!), cette fille publique, par ces enchantements, a fait périr le fils de notre préfet. »

Cette nouvelle attira au théâtre près duquel était la maison de débauche une foule immense de peuple. Les uns disaient: « Cette fille est une sorcière. » Les autres : « Non, elle est innocente. »

Le préfet, apprenant la mort de son fils, accourut, lui aussi, au théâtre, et, étant entré dans l'endroit où gisait le corps inanimé de son fils, il se mit à vociférer contre Agnès : « O la plus cruelle des femmes! est-ce ainsi que tu as voulu faire sur mon fils la preuve de ton art sacrilège? » Agnès répondit : « Celui dont il voulait accomplir la volonté, Satan, s'en est pour toujours emparé. Pourquoi les autres qui ont voulu s'approcher de moi sont-ils en parfaite santé? Parce qu'ils ont tous honoré le puissant Dieu qui m'avait envoyé son ange protecteur, m'avait couverte du vêtement de sa miséricorde et gardé mon corps offert et consacré au Christ presque dès mon berceau. Ils voyaient la gloire du Christ, ils adoraient et se retiraient sains et saufs. Ce jeune impudent, à peine arrivé, est entré en fureur; mais, au moment où il étendait vers moi une main criminelle, l'ange du Seigneur lui a infligé la mort des damnés, comme tu le vois.

— On verra bien que tu ne t'es pas servie de maléfices, si, par tes prières, tu rends mon fils à la vie. » Et la bienheureuse Agnès : « Bien que votre absence de foi ne mérite pas une telle faveur, il est bon que la puissance du Christ se manifeste. Sortez tous, afin que je puisse faire mes prières accoutumées. »

On sortit, en effet, et la vierge priant avec une grande ferveur, l'ange du Seigneur apparut de nouveau, lui donna un très grand courage et ressuscita le jeune homme. Celui-ci, à peine rendu à la vie, se mit à crier : « Il n'y a qu'un seul Dieu, Maître du ciel, de la terre et des mers; les temples ne sont rien; les dieux qu'on y adore sont vains et ne peuvent absolument donner à personne aucun secours. »

Entendant de pareils discours, les prêtres païens et les aruspices s'émeuvent et soulèvent parmi le peuple une nouvelle sédition. On criait de tous côtés : « A mort la magicienne! A mort la sorcière qui bouleverse les idées et rend fous les esprits! »

Le préfet, voyant toute cette agitation, était dans la stupeur; mais, craignant d'être compromis s'il faisait quelque acte contre les prêtres et s'il prenait la défense d'Agnès, il remit l'affaire à son vicaire Aspasius et se retira.

Aspasius fit aussitôt préparer un grand bûcher et ordonna qu'on y jetât la jeune vierge au milieu des flammes. A peine l'ordre accompli, les flammes se séparèrent en deux parts. Elles brûlaient le peuple révolté; quant à Agnès, aucune ne l'atteignit. On attribuait encore le prodige non à la protection du ciel, mais aux enchantements de la vierge, et l'on poussait d'incessantes vociférations.

Au milieu des flammes, Agnès s'écriait: « O Dieu tout-puissant, adorable, digne de tout culte terrible, je vous bénis de ce que, par votre Fils Jésus, j'ai échappé au danger; par lui, j'ai foulé aux pieds les souillures des hommes et les attaques du démon. Voilà que, par votre Saint-Esprit, une rosée rafraîchissante est tombée sur moi; le feu ne m'a pas consumée, et l'ardeur de l'incendie se retourne contre ceux qui l'ont allumé. Le feu s'éteint à côté de moi, les flammes se séparent. Je vous bénis, ô Père digne d'être annoncé partout, de ce que vous me permettez d'arriver avec intrépidité vers vous à travers ces flammes. Voilà, que, déjà, je vois ce que j'avais cru, je possède ce que j'avais espéré; ce que j'ai désiré, je l'embrasse. Je vous confesse avec mes lèvres, je vous désire de tout mon cœur et du fond de mes entrailles. Ah! je viens vers vous, ô Dieu unique qui, avec votre Fils Jésus et le Saint-Esprit, vivez et régnez au siècle des siècles. Amen. »

Cette prière finie, le feu était si bien éteint, qu'on ne ressentait pas la moindre chaleur. Alors Aspasius, ne pouvant vaincre la sédition populaire, ordonna qu'on lui perçât la gorge avec un glaive, et c'est ainsi que le Christ se consacra Agnès, comme épouse et comme martyre, avec le sang virginal qu'elle répandit.

Ses parents, sans aucun regret, avec joie au contraire, transportèrent son corps à leur villa, près de la ville, sur la voie Nomentana, et comme la multitude de chrétiens y accourait, on eut à subir les attaques des païens.

Presque tous, voyant le peuple infidèle arriver avec des armes, prirent la fuite : quelques-uns, pourtant, ne s'échappèrent point sans avoir reçu des coups de pierre. Cependant, Emérentienne, sœur de lait d'Agnès, voulut rester immobile au milieu des coups. Cette vierge très sainte, quoique seulement catéchumène, disait aux païens : « Misérables, cruels, vous tuez ceux qui adorent le vrai Dieu et vous massacrez des hommes innocents pour la défense de vos dieux de pierre. » Tandis qu'elle prononçait ces paroles et d'autres semblables, elle fut lapidée et rendit l'âme près du tombeau de la bienheureuse Agnès. Et l'on peut croire que, étant seulement catéchumène, elle fut baptisée dans son sang, répandu pour la gloire de Dieu et la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au même moment éclata un orage si violent que la foudre tua un certain nombre de ces hommes impies qui avaient donné la mort à Emérentienne. La nuit suivante, les parents d'Agnès vinrent avec des prêtres et donnèrent la sépulture à cette nouvelle martyre près du tombeau de leur fille.

Or, ces mêmes parents venaient souvent passer des nuits entières auprès du tombeau sacré. Pendant une de ces nuits, ils aperçurent une légion de vierges, vêtues de robes tissues d'or, s'avancer, entourées d'une éclatante lumière. Au milieu d'elles se trouvait Agnès, avec un vêtement d'un éclat merveilleux, et à côté d'elle un agneau plus blanc que la neige. Ses parents

étaient dans une stupeur profonde, lorsque Agnès, ayant prié ses compagnes de s'arrêter un peu, dit à ceux-ci : « Gardez-vous de me pleurer comme si j'étais morte. Réjouissez-vous plutôt et félicitez-moi de ce que, avec toutes ces vierges, j'ai reçu un trône de lumière. Au ciel, je suis unie à celui que, sur la terre, j'ai aimé de toute la puissance de mon cœur. » Ayant ainsi parlé, elle s'en alla.

Cette vision était publiée tous les jours par ceux qui en avaient été les témoins. Après un certain nombre d'années, elle fut rapportée à la princesse Constance, vierge très sage, mais dont le corps était couvert de plaies de la tête aux pieds. On lui conseilla, pour rétablir sa santé, de venir au tombeau de la Sainte, ce qu'elle fit pendant la nuit. Et bien qu'encore païenne, mais déjà la foi dans l'âme, elle répandait d'ardentes prières devant le tombeau béni. Cependant, elle est saisie par un sommeil très doux, et elle voit en songe la vierge Agnès qui lui dit : « Agis constamment, Constance, et crois que Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, est notre Sauveur ; par lui, tu recevras la guérison de toutes tes plaies. » A ces paroles, Constance se réveilla entièrement guérie et il ne restait plus la moindre trace de son mal.

Rentrée au palais, elle raconta le prodige à Constantin Auguste, son père, et aux Césars, ses frères. La joie fut universelle ; l'impiété des païens était confondue, la foi des chrétiens était dans l'allégresse. Cependant, Constance prie son père de faire construire une basilique à l'endroit de la sépulture d'Agnès, afin qu'elle-même y fasse préparer son tombeau tout auprès.

La foi des chrétiens assurait que ceux qui, malades, venaient au sépulcre d'Agnès, étaient guéris. Qui peut douter, en effet, que le Christ ne rende la santé à ceux à qui il lui plaît?

Constance resta vierge, et elle entraîna par son exemple une foule de jeunes Romaines à se consacrer au Seigneur.

Les religieuses de Sainte-Agnès sont encore aujourd'hui chargées de soigner les agneaux dont la laine sert à préparer les palliums que les Souverains Pontifes font remettre aux archevêques comme signe de leur juridiction sur les évêques de leur province ecclésiastique. Ces agneaux sont bénis le 21 janvier dans la basilique de la vierge martyre.

E. d'Alzon.



Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT VINCENT, DIACRE ET MARTYR

PATRON DES VIGNERONS

Fête le 22 janvier.



Les anges soignent les blessures de saint Vincent dans sa prison, et lui présentent la palme. Le geôlier est saisi d'étonnement à la vue de ce prodige.

POURQUOI SAINT VINCENT FIT DE RAPIDES PROGRÈS DANS LES SCIENCES

La ville de Huesca, en Espagne, se glorifie d'avoir vu naître Vincent, que toute l'Eglise vénère depuis tant de siècles à cause de son glorieux martyre. Il est certain toutefois qu'il fut élevé dans la ville de Saragosse.

Ses parents, vrais chrétiens, songèrent avant tout à conserver à Dieu l'enfant qu'ils lui devaient. Pour se faciliter la tâche, ils le remirent de bonne heure entre les mains de leur évêque. Ainsi préparé et sauvegardé par une vie innocente, l'enfant fit de rapides progrès, son intelligence virginale s'ouvrit sans peine à la vérité, et il n'avait pas encore vingt-deux ans que, déjà,

il siégeait parmi les maîtres. Il montra, du reste, qu'il en était vraiment digne en renonçant aux frivolités de ce monde pour s'attacher au seul bien solide : le service de Dieu.

Le pasteur qui l'avait nourri en fit son diacre, et se déchargea sur lui du soin de rompre au peuple le pain de la parole de Dieu.

A l'exemple des Apôtres, notre Saint fit germer par ses sueurs, et plus tard par son sang la foi de Jésus-Christ qu'il avait semée dans les âmes par ses discours.

C'était au commencement du IVe siècle; les deux empereurs qui régnaient alors, Dioclétien et Maximien, jurèrent d'exterminer du monde entier la religion chrétienne.

LA FOURBERIE ET LA CRUAUTÉ SE LIGUENT CONTRE VINCENT

Le grec Dacianus avait mérité, par son aversion et sa haine du christianisme, le proconsulat d'Espagne.

« C'était un suppôt de l'enfer, dit Siméon Métaphraste, que Satan avait pétri d'astuce et de sauvage impiété. »

Loup cruel, il était venu dans sa province altéré du sang des brebis innocentes du Christ. Il s'attaqua d'abord aux bergers, afin de pouvoir ensuite anéantir le troupeau tout entier.

Saint Vincent et son évêque furent arrêtés des premiers.

Expérimenté déjà dans l'art des persécuteurs, Dacianus ne voulut pas les livrer sur l'heure au supplice.

« Si je ne commence pas, se dit-il, par user leur force et leur volonté dans des travaux accablants, je suis sûr de ma défaite. »

Il fit donc charger ses captifs de lourdes chaînes, et voulut qu'on les menât à pied jusqu'à Valence. Les soldats qui les conduisaient devaient encore ajouter à leurs souffrances celle de la faim, de la soif et des mauvais traitements.

Au terme de ce laborieux pèlerinage, le tyran n'était pas encore satisfait. L'évêque, épuisé, ne semblait vivre que pour avoir le temps de poser sur ses cheveux blancs la couronne du martyre.

Vincent, dans la force de l'âge, avait résisté davantage, et Dacianus n'osait pas encore se mesurer avec lui. Aussi ordonna-t-il d'enfermer les vaillants confesseurs dans une obscure prison, de les resserrer dans des liens étroits et de redoubler leurs privations.

UN LONG MIRACLE — SOUFFRIR ET NE PAS MOURIR

Le proconsul ne voulut pas laisser périr ses victimes sans leur infliger de nouveaux tourments. Il se fit donc ramener les captifs quand ils les crut assez accablés. Cruelle déception ! les deux saints sont pleins de force et de santé ! Comme pour Daniel, le jeûne a été pour eux plus salutaire que les festins !

« Pourquoi donc, demande le juge en fureur, a-t-on traité ces criminels dans l'abondance? »

C'est en vain que les geôliers protestent de [illegible]. L'impie [illegible] pour [illegible] qui lui dérobe la splendeur du miracle. Mais il n'était plus temps de reculer.

« Que [illegible] dit-il à l'évêque, que machines-tu [illegible] de [illegible] ceux qui méprisent les [illegible] impériaux méritent la mort, ne le sais-tu pas? [illegible] tes maîtres ordonnent par [illegible] aux divinités augustes qui président à ce tribunal, obéis sur l'heure et que les chrétiens apprennent par ton exemple à respecter nos souverains?

» Pour toi, Vincent, que ta naissance et ta brillante jeunesse me rendent si cher, crois à mes sages avis. Allons, quel parti prenez-vous, répondez? Les plus grands honneurs récompenseront une prompte soumission, sinon les tourments vaincraient toute folle résistance. »

L'évêque se tut, car, malgré sa profonde sagesse, il avait toujours été d'une grande candeur et simplicité, et, de plus, la vieillesse avait presque glacé sa langue.

« Si vous le permettez, mon Père, lui dit alors Vincent, je repousserai en votre nom ces suggestions impies?

— Autrefois, bien-aimé fils, reprit le Pontife, je t'avais confié le soin de répandre la foi, je t'arme aujourd'hui pour la défendre. »

Plein de la pensée de l'immortalité qui l'attendait, le bienheureux diacre répondit à Dacianus :

« Tu as pris trop de peine pour nous faire apostasier. Renoncer à sa foi, blasphémer son Dieu pour sauver sa vie, c'est une prudence qui nous est inconnue. Sans aller plus loin, je te déclare que nous resterons chrétiens, serviteurs et témoins du vrai Dieu, qui vit dans tous les siècles, et qui nous aide par sa grâce à mépriser tes promesses, tes menaces et tes supplices. Nous mourrons joyeusement pour la vérité, car de telles souffrances nous vaudront le diadème des élus; le trépas nous ouvrira la véritable vie. Que cette chair mortelle serve donc de pâture à ta rage infernale? Notre âme restera toujours fidèle à son Créateur.

» C'est Satan l'homicide insatiable qui vous pousse à nous persécuter. Non content d'avoir ravi aux hommes la paix de l'immortalité, il voudrait encore leur enlever la béatitude que le Christ est venu leur offrir. Hélas! il ne réussit que trop près de vous! il s'est fait votre idole, car il ne voulait pas qu'une humble obéissance vous ramenât au Dieu dont son orgueil l'a éloigné. Mais, tandis que vous l'adorez, nous le chassons honteusement du corps des possédés et il ne vous soulève contre nous que pour venger ses humiliantes défaites. »

Dacianus a peine à se contenir tant il est furieux.

« Qu'on emmène l'évêque en exil, s'écrie-t-il, mais, quant à ce rebelle qui nous vient outrager jusqu'en public, appliquez-le à la torture! Pour prélude de ce que je lui réserve, étendez-le sur le chevalet et brisez tous ses membres. »

Tandis que, sous l'action des cordes et des roues, tous les nerfs du martyr se rompaient, tous ses os se disjoignaient, le gouverneur répétait ironiquement :

« Eh bien! Vincent, dis-moi quelle est ta foi, maintenant?

— Tu réalises aujourd'hui, répond le généreux athlète, le plus ardent de mes vœux, tu m'es le plus cher des amis. Toi seul réponds à mes désirs, et tu m'élèves au-dessus de tes princes sacrilèges pour lesquels tu me donnes l'occasion de manifester mon mépris. Je t'en conjure, ne diminue pas mon triomphe. Je suis prêt à tout pour l'amour de mon Dieu. [illegible] donc emporter par ton zèle, laisse libre cours à ta rage, [illegible] la patience de la victime [illegible]. Les [illegible] me [illegible] à la gloire, aussi ma résignation [illegible] vengeance. »

Le tyran, exaspéré, saisit des verges et flagelle ses bourreaux. « Vous êtes trop lâches et trop [illegible] votre besogne », leur dit-il.

Alors Vincent regardant doucement son juge :

« Je vous remercie du service d'ami que vous me rendez, de frapper ceux qui me frappent et de maltraiter ceux qui me maltraitent. »

C'était jeter de l'huile sur le feu.

Des cris de bête fauve s'échappent de la bouche du magistrat. Il grince des dents et déchire le martyr de ses coups, tandis que ses satellites, furieux du châtiment qu'ils ont reçu, redoublent eux-mêmes d'acharnement.

Enfin, ceux-ci s'arrêtent tout essoufflés, à bout de forces, ruisselants de sueur et tellement oppressés qu'on les eût plutôt pris pour des patients que pour des bourreaux.

Pâle, tremblant lui-même, les yeux étincelants, Dacianus s'écrie :

« Non, je ne vous reconnais plus ! Vous avez triomphé des homicides, vous avez forcé les parricides et les magiciens à dévoiler leurs complots, les adultères n'ont pu vous cacher leurs secrets honteux, et vous qui contraignez ainsi les autres criminels à confesser ce qui doit les conduire à la mort, vous ne pouvez faire taire un chrétien ! Reprenez donc votre haleine un instant, mais recommencez bientôt à déchirer avec des ongles de fer cet ennemi des dieux, et faites enfin changer ses bravades en plaintes et en gémissements. »

Souriant encore, Vincent répondit :

« Oui, certes ! les impies ont des yeux, mais ils ne voient pas ; ils entendent, mais ils ne comprennent pas. Quoi ! l'on me persécute parce que je confesse Jésus-Christ, fils unique du Père tout-puissant, qui ne forme avec Lui et le Saint-Esprit qu'un seul et même Dieu ? Voudriez-vous que je cache la vérité ? Je comprendrais vos supplices si je mentais, si j'adorais vos empereurs. Mais non, continuez, je vous prie ; ma constance vous prouvera, malgré vous, la sublimité de ma foi et le néant de vos divinités. Vos idoles ne sont que bois et que pierre. Esclaves de la mort, servez, si vous voulez, ces simulacres inanimés ; pour moi, qui vis par le Christ, je ne sacrifie qu'au Dieu vivant, qui est béni dans tous les siècles. — *Amen*. »

C'en est trop ! Dacianus ressemble à un tigre. De son regard enflammé, il cherche sur le corps du martyr un endroit où il puisse frapper encore ! C'est en vain : comme son divin Maître, le serviteur n'est plus qu'une plaie « et de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus en lui un endroit qui soit sain », ses entrailles sont à découvert : on aperçoit tous ses os rompus et disjoints, et son sang coule à flots.

Un tel spectacle paraît toucher le tyran lui-même : « Aie pitié de toi, Vincent, ne méprise pas ainsi la jeunesse dans sa fleur ! Tu n'es encore qu'à l'entrée de la vie, n'abrège pas ta route ! cède enfin ! épargne-toi de plus durs châtiments ».

Le Sauveur avait dit : « Quand vous paraîtrez devant les tribunaux pour la gloire de mon nom, l'Esprit-Saint lui-même parlera par votre bouche. » La réponse du bienheureux diacre fit comprendre aux chrétiens présents, que cette promesse s'était réalisée pour lui.

« Langue de vipère, s'écria-t-il, pourquoi tenter davantage mon Seigneur et mon Dieu ? Je crains plus ton poison que toutes les tortures ! Punis-moi donc ! épuise sur moi les dernières ressources de ta cruauté, je te montrerai que la foi du chrétien lui communique une force invincible, et change pour lui les amertumes en consolation. N'avons-nous pas pour nous soutenir ces paroles du Rédempteur : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent rien sur l'âme ? » N'épargne donc rien, afin que tu puisses avoir la honte d'avoir été vaincu jusqu'au bout.

— Oui, reprend Dacianus, donnons-lui tout ce qu'il mérite, et si sa vie résiste à ces dernières épreuves, brisons-lui au moins jusqu'au dernier des membres.

— Quelle allégresse ! répond Vincent. Ces menaces m'annoncent un triomphe d'autant plus grand ! Oui, Dacianus, plus tu veux être cruel envers moi, plus tu deviens doux et miséricordieux. »

Le gouverneur se retira pour éviter ces invectives qui le couvraient de confusion.

Cependant, on a préparé un immense gril de fer, dont les barres sont autant de scies aux pointes acérées. On le place sur un brasier ardent, et bientôt il lance des étincelles comme un charbon enflammé. Les bourreaux détachent leur héroïque victime du chevalet. Avant qu'ils aient pu la saisir, elle se précipite d'elle-même sur ce lit de tourments inexprimables. Ce n'est pas tout encore : on promène des lames rougies au feu, sur le côté de son corps qui ne touche pas à l'instrument du supplice, et les verges des licteurs font voler les chairs brûlées.

Tandis que le sang et la graisse du martyr excitent la flamme, on jette encore du sel dans ses plaies, et le sel, sous l'action du feu, va porter la souffrance jusqu'au plus intime de son être. Les blessures s'ajoutent aux blessures, mais l'homme de Dieu reste toujours souriant, immobile et les yeux fixés au ciel. Il se réjouit sans doute d'éviter par là les purifications mille fois plus aiguës de l'autre vie.

Dacianus suivait toutes les péripéties de ce drame et, à chaque instant, il se faisait rapporter les paroles ou les actes de Vincent.

« Nous avons essayé tous les tourments en usage, lui dirent à la fin ses soldats consternés, le chrétien cependant, toujours ferme et joyeux, continue à confesser Jésus-Christ.

— Qu'importe, nous ne sommes pas encore vaincus, répondit le tyran. Cherchez le réduit le plus étroit, le plus bas, le plus obscur, le plus fétide, la prison des prisons en un mot. Semez-la de débris de pots et de verre et jetez-y ce rebelle. Qu'il ne puisse pas faire un mouvement sans se déchirer, qu'il n'évite une douleur que pour retomber dans mille autres. »

On obéit sur l'heure, et bientôt l'invincible athlète est étendu dans le plus horrible des cachots. Sans crainte de le voir échapper, ses gardes se laissent aller dès la première nuit aux douceurs du sommeil.

Mais, déjà, les tribulations de Vincent tournent à sa gloire. Une brillante clarté dissipe les ténèbres qui l'enveloppent, ses liens se rompent, sa couche devient douce et moelleuse, et il se met à chanter des psaumes et des hymnes d'allégresse. Les voix des anges s'unissent à la sienne, et, au milieu de ce concert divin, le bienheureux diacre entend ces mots : « Réjouis-toi ! celui qui t'a soutenu dans la lutte a préparé ta couronne. Bientôt, ton âme, libre du joug de la chair, va prendre place parmi nous. »

Au bruit de cette harmonie céleste, les geôliers se réveillent effrayés. La lumière déborde à travers les fentes de la porte qu'ils ont refermée sur le captif, et ils le voient, quoique couvert de blessures, chanter et marcher [illegible]. Son antre obscur est devenu un foyer lumineux et sous ses pieds, les fers [illegible] sont [illegible] en un tapis verdoyant. [illegible] ils se jettent aux pieds du Saint, lui demandent pardon [illegible]

rent le paganisme et confessent que le Dieu des chrétiens est le seul et vrai Dieu. Merveilleuse fécondité! le grain de froment n'était pas encore jeté en terre, et déjà il avait porté ses fruits.

Ces heureuses nouvelles attirèrent les fidèles et, après les premières effusions de la joie, ils entonnèrent un cantique d'actions de grâces...

« Oui, réjouissez-vous! répétait Vincent pour les animer. Louez le Christ, toujours vainqueur dans ses Saints! »

OU SOUFFRIR OU MOURIR

Au bruit de tant de miracles, Dacianus tomba presque étouffé de rage. Torturer son captif, c'était travailler à sa gloire. Il le comprit, aussi voulut-il recourir aux bienfaits. « La douceur, pensait-il, domptera peut-être l'orgueil de ce misérable. »

Changeant de méthode, il fit placer le martyr dans un lit moelleux, l'entoura de médecins et de remèdes. Mais, à peine Vincent eut-il senti cet adoucissement que son âme victorieuse s'envola dans les cieux. Elle refusait d'animer plus longtemps un corps que l'on ne voulait plus par la souffrance faire servir à la gloire de Jésus-Christ.

Ce trépas inattendu, qui décevait une fois de plus les espérances du tyran, redoubla sa fureur et sa folie.

« Si pendant sa vie, s'écria-t-il, cet homme m'a toujours humilié, je veux au moins me venger sur son cadavre. Qu'on le jette hors des murs de la ville, qu'il devienne la pâture des bêtes fauves et des oiseaux de proie. »

UN ARGUMENT DIVIN CONTRE CEUX QUI NIENT LA SAINTETÉ DES RELIQUES

Les précieuses reliques furent donc abandonnées dans la campagne et quelques soldats veillèrent à ce qu'on n'allât point les enlever.

Mais la sagesse de Dieu se rit des complots des méchants. Un corbeau vint s'abattre sur le corps de l'illustre victime et s'en fit le défenseur. Il s'attaquait vaillamment aux vautours, aux aigles, et les chassait à force d'audace et de coups. Bien plus, il se précipita même un jour sur un loup et lui déchira tellement la tête que la bête cruelle s'enfuit ensanglantée. Mais elle cédait moins à la force miraculeuse de son faible ennemi qu'au regard menaçant d'un ange qui se tenait tout près de là armé d'un glaive étincelant.

« Quoi donc! s'écria le gouverneur, ce chrétien me poursuivra même après sa mort? Ensevelissez-le au fond des eaux! Qu'il soit enfermé dans un sac comme un parricide et jeté à la mer! »

Le courtisan Eumorphius, aussi cruel et impie que son maître, se chargea de trouver des matelots que la vue de l'or ferait consentir à cet infâme sacrilège.

Les restes de Vincent furent placés dans une barque et précipités dans les flots après une journée de navigation au large.

Les marins revenaient tout joyeux dans l'attente d'une haute récompense, et ils célébraient leur victoire dans des propos ironiques et impies. Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils retrouvèrent, en mettant pied à terre, le corps de celui qu'ils croyaient avoir submergé pour toujours.

La main du Christ l'avait ramené afin de réclamer pour lui les honneurs de la sépulture.

Déjà, en effet, le bienheureux Vincent avait révélé à un chrétien l'endroit où l'on trouverait sa dépouille mortelle. Celui-ci, craignant la colère de Dacianus, n'osait pas recueillir ce dépôt sacré.

Une veuve, d'un grand âge et d'une grande vertu, se montra plus courageuse. Elle courut à la plage et trouva les restes du martyr au lieu qui lui avait été indiqué dans une extase. Elle les enveloppa dans son manteau et, grâce sans doute à un secours divin qui la dérobait aux yeux des hommes, elle put aller les ensevelir dans une église chrétienne et les offrir à la vénération des fidèles.

Au VIe siècle, les rois de France Childebert et Clotaire, allant en Espagne délivrer leur sœur Clotilde la jeune, persécutée par les Wisigoths hérétiques, s'emparèrent de Saragosse et rapportèrent à Paris une bonne partie des reliques du saint martyr. Childebert construisit une église et un monastère, où il déposa la tunique et un bras de saint Vincent (cette église s'appela plus tard Saint-Germain-des-Prés); la tête du martyr fut donnée à saint Domnole, évêque du Mans. Metz, Castres, Besançon, Vitry-le-Français reçurent aussi plus tard des reliques de saint Vincent.

Ce glorieux martyr a toujours été très vénéré dans l'Eglise; saint Augustin et saint Grégoire ont célébré ses louanges. — Les vignerons l'ont choisi pour patron; Vincent y avait quelque droit, puisqu'en sa qualité de diacre, il présentait à l'autel le vin du sacrifice; et lui-même, sous le poids écrasant des supplices, comme une grappe sous le pressoir, il a versé tout son sang pour l'amour de Jésus-Christ, notre Dieu, à qui soit louange, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

E. Petithenry, imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT RAYMOND DE PEGNAFORT

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 23 janvier.



Il étend son manteau sur l'eau, et son bourdon à la main il pose résolument le pied sur son radeau ; il relève un pan du manteau et l'attache à son bâton pour en faire une voile. Les matelots le regardent avec etonnement voguer en pleine mer vers Barcelone.

BRILLANTS SUCCÈS DE SES PREMIÈRES ANNÉES. — LE PROFESSEUR.

Saint Raymond de Pegnafort, disciple du glorieux patriarche saint Dominique et troisième général de son Ordre, naquit en Catalogne, au château de Pegnafort, près de Barcelone, de parents riches et nobles, issus des anciens comtes de Barcelone, et dignes rejetons de la famille royale d'Aragon. Dès sa plus tendre enfance, le petit Raymond laissa paraître les meilleurs indices d'une éminente sainteté. Il parcourut avec un si grand éclat le cours de ses premières études que, tout jeune homme, à vingt ans, il fut chargé d'enseigner dans sa ville natale la philosophie et les arts libéraux. Il s'acquitta de ces fonctions, dont il avait compris la haute importance, avec un dévouement admirable. Il sut joindre à son enseignement l'exemple d'une vie irréprochable; la formation du cœur le préoccupait bien plus que celle de l'esprit, de là son zèle à inspirer une solide piété à tous ses disciples. Le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations ordinaires, il l'employait à secourir les malheureux et à terminer les différends dans la ville. Ainsi, l'on conserve aux archives de Barcelone un traité d'accommodement fait, en 1205, entre deux chanoines, par la médiation de maître Raymond de Pegnafort.

Résolu de s'adonner à des études plus élevées et de faire un cours de droit civil et canonique, à trente ans, il quitta sa patrie et vint s'établir à Bologne pour entendre les leçons des célèbres professeurs qui enseignaient dans cette ville. Il prit en très peu de temps le grade de docteur en l'un et l'autre droit, et la première chaire de droit canon lui fut décernée aux acclamations de toute l'école. D'une générosité, d'un dévouement égal [illegible] moindre rémunération. Le sénat de Bologne, [illegible]

[illegible]

[illegible] ornements de cette fameuse école, et sa réputa- [illegible] de Palon, [illegible] 1219 [illegible] saint Dominique [illegible] vait tous les jours de nouveaux [illegible] à quitter [illegible] Dieu.

[illegible]

[illegible] de Lérida.

RAYMOND, CHANOINE ET ARCHIDIACRE DE BARCELONE

[illegible] voulut d'abord s'appliquer. Pourvu d'un canoni- [illegible] vie, sa régularité et son exactitude à tous les [illegible]

[illegible] rait et lui faisait saisir toutes [illegible]

[illegible]

RAYMOND ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

[illegible] vie plus parfaite, plus pénitente et moins exposée aux yeux des hommes dont il craignait les louanges, le portait à changer d'état. Professeur à Bologne, il avait été témoin des grandes vertus de saint Dominique et des miracles que Dieu opérait par ses mains. Il voyait alors avec le même plaisir la vie tout angélique de ses premiers disciples établis depuis peu à Barcelone. Comme s'il eût entendu la voix de Dieu qui l'appelait à la retraite pour le préparer à l'apostolat, il résolut de devenir l'imitateur et le frère de ceux qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer. Il demanda humblement [illegible] 1222, huit mois après la mort du saint fondateur. Son [illegible] grands personnages encore moins distingués par leur naissance que par leur doctrine. Rien n'édi- [illegible] simplicité vraiment angélique du nouveau religieux. Il était dans sa quarante-septième année, et jamais on ne le vit ni moins soumis que le [illegible] en enseignant dans le monde [illegible] composer dans cet esprit une somme des cas [illegible] de l'Ordre. Raymond [illegible] cuta avec [illegible] ouvrage, également utile [illegible] nécessaire aux [illegible] de Clément VIII [illegible]

[illegible]

Bienheureux accepta ce lourd fardeau avec la joie et le désintéressement d'un véritable apôtre. Il voulut constamment marcher à pied avec son compagnon, et, malgré les plus rudes fatigues, ne consentit jamais à s'écarter du régime de sa communauté. A chaque station, il devançait le prélat d'une ou de deux journées, annonçait son approche, prêchait l'indulgence de la croisade, écoutait les confesssions et disposait habilement les cœurs à l'arrivée du cardinal, qui trouvait des esprits préparés et résolus, des instruments dociles aux moindres désirs du Souverain Pontife. Aussi conçut-il pour le Saint la plus vive reconnaissance. Il aurait voulu le ramener avec lui à Rome, mais il ne put, cette fois, vaincre sa résistance.

RAYMOND, CONFESSEUR DU PAPE

Une telle lumière ne devait plus longtemps demeurer sous le boisseau. A son retour, le légat ne manqua pas de conférer avec Sa Sainteté des mérites du Saint, des importants services rendus par lui à l'Église et du zèle apostolique qu'il avait déployé pour le prompt succès de la mission. Le Pape, touché d'un aussi entier dévouement au Saint-Siège et affectionné à l'Ordre de saint Dominique, fit venir Raymond à Rome et le prit pour son chapelain, pénitencier et confesseur. En qualité de confesseur, l'homme de Dieu imposait comme pénitence au Pape d'expédier charitablement et sur-le-champ les causes des pauvres gens sans protecteur. Sa Sainteté, émue, se soumettait volontiers à la pénitence et enjoignait à l'homme de Dieu de les expédier lui-même. A cette occasion, il l'appelait « le père des pauvres. »

Pendant le séjour du Bienheureux à Rome, l'archevêché de Tarragone vint à vaquer par la mort d'Esparague, métropolitain de la couronne d'Aragon. Le Souverain Pontife le lui conféra avec ordre de l'accepter à bref délai. Saint Raymond, profondément attristé, le supplia de ne pas le charger d'un fardeau trop lourd pour lui. Devant l'insuccès de ses supplications, il tomba dangereusement malade. Grégoire IX, dans la crainte de perdre un ministre si utile à l'Église, céda, mais le Saint dut lui-même nommer le futur archevêque.

Peu après, exténué par ses oraisons, ses veilles, travaux et macérations, Raymond retomba dans un état qui inspira de sérieuses inquiétudes. Les médecins lui conseillèrent de retourner en Espagne. Il prit donc congé de Grégoire IX, affligé de le voir s'éloigner; il sortit de Rome comme il y était entré, sans bénéfices ni pensions, sans rien de ce qui aurait pu ternir la pauvreté de sa vie religieuse et démentir sa constante humilité. Accompagné de quatre religieux, il [illegible] et débarqua [illegible], à douze lieues de Barcelone.

[illegible]

[illegible]

Bientôt, dans son couvent de Barcelone, il [illegible]

réserva les pouvoirs qu'en faveur des religieux de son Ordre et de celui de saint François. Sur la demande de plusieurs évêques, il ne put refuser de composer le cérémonial à observer dans la visite des églises et de tracer aux commerçants la ligne de conduite à tenir [illegible] Dieu dans les affaires du négoce, en leur indiquant les cas où ils sont tenus à restitution. C'est en cent endroits de sa vie qu'il se montre ainsi l'admirable docteur du sacrement de Pénitence. L'Eglise, en l'oraison de sa fête, lui fait décerner ce titre par la bouche de ses enfants et attire leur attention sur cette mission spéciale du Bienheureux dans l'Eglise.

Mais la grande préoccupation du Saint [illegible] était toujours de se sanctifier afin de pouvoir sanctifier les âmes. Indulgent pour les autres, il était, comme tous les serviteurs de Dieu, d'une rigueur extrême pour sa personne. Tous les jours, sauf le dimanche, il ne prenait qu'une légère collation, et la nuit de sanglantes disciplines. Après Complies et Matines, il visitait tous les autels de l'église et faisait à chacun une profonde prostration et révérence. Sa prière était continuelle et presque toujours accompagnée d'abondantes larmes. Il assistait aux heures canoniales avec la ferveur d'un séraphin. Notre-Seigneur lui avait même donné pour l'un [illegible]. Un peu avant que la cloche du couvent sonnât Matines, ce céleste compagnon lui servait d'excitateur et le conviait à venir faire oraison. Après l'office de Matines, il avait peine à s'arracher aux charmes [illegible] avec Dieu dans le profond silence de la nuit et [illegible] épuisé vint lui imposer impérieusement un peu de repos. [illegible] tation au saint sacrifice de la messe. Il ne montait jamais à l'autel sans avoir [illegible] ses plus légères fragilités. Il disait souvent lui-même : « Les jours où de graves empêchements m'ont privé de la sainte messe ont été pour moi des jours de deuil et d'affliction. » Sa conversation était douce, affable, et chacun de ses entretiens une école de vertu pour son entourage; il ne laissa jamais paraître l'ombre d'une impatience et n'eût pas toléré le moindre murmure devant lui; les esprits détracteurs et méchants trouvaient en lui un censeur, et les absents un éloquent avocat.

[illegible]

Un des plus [illegible] ardent, l'un des plus éclatants rayons de sa gloire immortelle est sans contredit la grande part qu'il prit à l'institution de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs. [illegible] révélation d'en haut, faite simultanément dans le cours d'une même nuit au monarque, à notre Bienheureux et à Pierre Nolasque, son fils spirituel, saint gentilhomme français, précepteur [illegible]

[illegible]

saint Raymond, il vint lui communiquer sa vision. Sa surprise augmenta [illegible] que son directeur avait vu la même chose et reçu de la Vierge Marie commandement de le fortifier dans son dessein. [illegible] la volonté de Dieu, les deux saints [illegible] aux moyens d'exécution. Il fallait le consentement du roi et de l'évêque. Ils allèrent d'abord trouver le prince. Celui-ci les écouta avec une joie d'autant plus sensible que lui-même [illegible] il avait été favorisé d'une vision semblable à celle de ses interlocuteurs, il offrit de grand cœur à la sainte entreprise le concours de son autorité et de ses trésors, et se chargea même de faire agréer la proposition par l'évêque. Ils conférèrent ensemble sur la triple apparition de la Sainte Vierge et l'érection du nouvel Ordre fut résolue en vertu d'un induit spécial que les rois d'Aragon avaient reçu du Saint-Siège.

Le jour de saint Laurent, 10 août 1223, fut choisi pour l'institution solennelle. Le roi, accompagné de toute sa cour et des magistrats de Barcelone, se rendit dans l'église cathédrale dite Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque Béranger officia pontificalement. Saint Raymond monta en chaire et protesta devant tout le peuple que Dieu avait miraculeusement révélé au roi, à Pierre Nolasque et à lui-même sa volonté touchant l'institution de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs. A l'issue de l'offrande, le roi et saint Raymond présentèrent le nouveau fondateur à l'évêque qui le revêtit de l'habit de l'Ordre. Pierre Nolasque le donna à son tour à treize gentilshommes dont les deux premiers étaient Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier, et son cousin Arnaud de Carcassonne. La messe achevée, le prince conduisit saint Pierre Nolasque, avec ses religieux, à son propre palais, dans le quartier qu'il leur avait fait préparer pour leur servir de monastère.

Plus tard, le pape Grégoire, sur les instances de notre Saint, confirma solennellement l'Ordre naissant, à Pérouse, le 16 janvier 1235. Doué d'une merveilleuse intuition sur les vues du Seigneur et désireux de voir la volonté de Dieu s'accomplir sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel, saint Raymond employa dès lors le reste de sa vie à répandre, à favoriser la famille de saint Pierre Nolasque, car il savait combien elle serait profitable aux intérêts de la chrétienté. Ses espérances ne furent pas trompées ; l'histoire ecclésiastique en fait foi. L'Ordre, en effet, n'a pas seulement enlevé à une foule innombrable de chrétiens captifs des souverains aux Maures [illegible] mais il a [illegible] de grands serviteurs de Dieu [illegible] et d'illustres prélats.

[illegible] SON MANTEAU

Les princes les plus chrétiens sont toujours [illegible] de leur pouvoir est plus absolu, leurs [illegible]

[illegible]

refusa et défendit secrètement, sous peine de mort, à tous les mariniers de la côte, de le laisser embarquer.

Le Bienheureux, ignorant la défense, une nuit, après Matines, demanda la bénédiction du prieur du couvent, et prit le chemin du port pour monter avec son compagnon à bord d'un navire qui remettait à la voile pour Barcelone. Repoussé par tous, il gagna le port de Sedelier, à trois lieues de là, où il trouva des barques chargées prêtes à partir. Nul ne voulut le recevoir. Alors, il s'empara du manteau de son compagnon, vint sur la pointe d'un petit promontoire, disant : « Un roi de la terre nous ferme le passage ; le roi du ciel y suppléera. » A ces mots, avec la foi d'Elie et d'Elisée, il étendit son manteau sur les flots, prit son bourdon à la main, fit le signe de la croix et posa résolument le pied sur son radeau. Il pria son compagnon de le venir rejoindre après avoir fait un nouveau signe de croix, mais celui-ci sentit sa foi défaillir et préféra la sécurité du port aux hasards d'une telle embarcation. Le Saint releva en haut la moitié du manteau pour en faire une voile et l'attacha au nœud du bourdon planté au milieu en guise de mât. Un vent favorable ne tarda pas à se lever et le poussa en pleine mer pendant que les matelots du rivage se regardaient, muets d'étonnement. Six heures après, saint Raymond, en vue de Barcelone, avait parcouru 23 lieues marines. Il débarqua dans le port, se revêtit de son manteau, aussi sec que s'il l'eût tiré de l'armoire, et reprenant son bourdon, se dirigea droit vers le couvent. Les portes en étaient fermées ; néanmoins il entra, apparut soudain au milieu de ses frères et aux pieds du prieur pour lui demander sa bénédiction. Ce prodige [illegible] se répandit bientôt dans toute la ville. Plusieurs personnes avaient assisté à son débarquement. Le roi, informé de ce qui s'était passé, rentra en lui-même, et suivit depuis plus fidèlement les avis du Saint.

ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES — SA MORT

Saint Raymond sut, par révélation, que Dieu désirait employer ses frères à la conversion des infidèles, des Maures et des Juifs dont l'Espagne et l'Afrique étaient alors infectées. Il établit immédiatement des cours d'hébreu et d'arabe à Tunis et à Murcie pour donner aux religieux de son Ordre versés dans ces langues, la faculté d'adresser avec fruit la parole de Dieu à ces âmes égarées. Encouragements, exemples, aumônes, il n'oublia rien pour assurer le succès de sa généreuse entreprise. Le ciel féconda ses efforts, et, en 1256, il pouvait écrire lui-même à son général que 10 000 Sarrasins avaient reçu le baptême. Comme l'orgueilleuse classe des savants ne voulait pas se rendre, il pria saint Thomas d'Aquin de réfuter leurs erreurs. Le docteur angélique alors composa sa *Somme contre les Gentils*.

Les [illegible] dernières années de sa vie, Raymond les consacra [illegible] apostolique, car, malgré tant de travaux et d'austérité, il parvint à une extrême vieillesse, tant il est vrai que Dieu rend toujours au centuple le peu de temps dépensé à son service. [illegible]

SAINT TIMOTHÉE

DISCIPLE DE SAINT PAUL, PREMIER ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE ET MARTYR

Fête le 24 janvier.



Saint Timothée vient à Rome visiter saint Paul, prisonnier pour Jésus-Christ et, se jetant à ses pieds, il baise ses chaînes.

Timothée était né en Asie-Mineure, probablement à Lystres, en Lycaonie ; son père était idolâtre, mais sa mère était juive. L'enfant fut élevé dans la connaissance et la crainte du vrai Dieu par sa mère Eunice et sa grand'mère Loïde, femmes pieuses et fidèles, dont saint Paul a plus tard loué l'instruction religieuse et les vertus. Mais il ne connaissait pas encore la venue du Messie, quand deux envoyés du divin Sauveur Jésus-Christ, apportant à l'Asie-Mineure la bonne nouvelle du salut, arrivèrent à Lystres.

Ces deux messagers étaient saint Paul et saint Barnabé. Ils commencèrent aussitôt à annoncer l'Evangile aux juifs et aux païens de cette ville. On sait comment Dieu confirma leurs paroles par un éclatant miracle. Paul, par la puissance du nom de Jésus-Christ, guérit un homme perclus de ses pieds dès sa naissance et qui n'avait jamais pu marcher ; la foule, témoin de cette merveille, prit les deux apôtres pour des dieux, et voulait absolument leur offrir des sacrifices. Ils eurent beaucoup de peine à l'en empêcher. « Que faites-vous ? disaient-ils, nous aussi nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, qui vous exhortons à quitter toutes ces choses vaines pour le Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment... Ce Dieu, ajoutaient-ils, tout en laissant les hommes marcher dans leurs voies, pendant ces derniers

siècles, n'a pas laissé de nous donner des témoignages de son existence et de sa bonté, en répandant du ciel ses biens, en dispensant les pluies et les saisons fécondes, en nous donnant la nourriture en abondance et en remplissant nos cœurs de joie. »

Que le peuple des villes est changeant et facile à tromper ! Quelque temps après, cette même foule qui voulait adorer les apôtres comme des divinités, [illegible] par des juifs perfides survenus d'Antioche et d'Iconium, [illegible] coups de pierres les [illegible] messagers du Rédempteur, et saint Paul, tombé sous leur fureur, fut laissé pour mort aux environs de la ville. Dieu le sauva.

Mais ce sang ne fut pas répandu en vain, et la semence que les apôtres avaient eu le temps de jeter en ce pays ne devait pas être stérile : un assez grand nombre de personnes s'étaient converties à la foi de Jésus-Christ entre autres Timothée et sa famille.

[illegible] ASSOCIÉ A L'APOSTOLAT DE SAINT PAUL

Plus tard quand saint Paul, accompagné de Silas, revint à Lystres, il remarqua Timothée, à la foi et aux vertus duquel tous les chrétiens de Lystres et d'Iconium [illegible] témoignage. Il résolut de se l'associer dans l'apostolat malgré sa jeunesse. L'admirable jeune homme sacrifia avec joie toutes les espérances terrestres, et consentit à quitter sa [illegible] pour se donner tout entier à Dieu et au salut [illegible]

[illegible] des premiers sacrifices que le grand Apôtre [illegible] de son nouveau disciple, fut de se soumettre à l'initiation judaïque de la circoncision : cette cérémonie n'était plus obligatoire, depuis l'institution du baptême de Jésus-Christ, [illegible] n'était pas encore [illegible], et en s'y soumettant, Timothée écartait l'obstacle que sa qualité de fils de païen aurait mis à son libre accès auprès des juifs. Imitant donc son maître qui savait *se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ*, il accepta cette douloureuse initiation.

[illegible] saint Paul à son départ de Lystres et parcourut avec lui le reste de l'Asie. Quels progrès ne dut-il pas faire dans la science sacrée et les vertus apostoliques à l'école [illegible] dans le commerce quotidien [illegible] avec l'incomparable Apôtre des Gentils !

[illegible] de l'ère chrétienne, il s'embarque avec [illegible] l'Évangile avec lui [illegible] à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, [illegible] les travaux, les privations, [illegible] les périls de l'Apôtre des Gentils. [illegible] la fureur des juifs, [illegible] ville Silas et Timothée [illegible]

[illegible]

[illegible] saint Paul [illegible]

[illegible] *Paul, Silvain et Timothée, à l'Église de Thessalonique* [illegible] »

SAINT TIMOTHÉE ACCOMPLIT LE PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM — ASSOMPTION DE MARIE

Saint Timothée accompagna ensuite l'Apôtre dans son long voyage jusqu'à Jérusalem. C'était sans doute la première fois que le saint jeune homme avait la joie de voir cette ville fameuse, où se sont accomplis les mystères de notre rédemption. Avec quelle émotion il dut se faire conduire par les chrétiens de Jérusalem, témoins oculaires de la passion, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, sur tous les lieux sanctifiés par le Fils de Dieu.

Mais quel souvenir de notre divin Sauveur pouvait-il trouver à Jérusalem plus merveilleux et plus touchant que l'incomparable Vierge qui avait donné le jour au Fils de Dieu fait homme ! Voir Marie sur la terre, encore vivante parmi les hommes, mais sur le point d'aller rejoindre son divin Fils dans les splendeurs du royaume éternel ! Entendre de sa bouche le récit des premières années et de la mort de Jésus ! Contempler ce chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint que le ciel envoyait à la terre, témoigner à cette Mère si douce et si puissante son respect et sa tendresse, saluer au nom de ses enfants lointains la Mère de toute la grande famille chrétienne, peut-on imaginer rien de plus consolant et de plus doux ? Combien grande dut donc être la joie du disciple de saint Paul durant ce séjour à Jérusalem ! On place généralement la mort de la Très Sainte Vierge l'an 54 de l'ère chrétienne ; or Paul et Timothée arrivèrent à la Ville Sainte avant la fin de l'an 53.

[illegible] de l'Évangile et de toute l'Église de Jérusalem [illegible] suivi d'une profonde douleur, mêlée elle-même d'une grande consolation, [illegible] la mort et l'Assomption de Marie [illegible] de la Sainte Vierge [illegible] de son divin Fils dans la gloire éternelle ! Quelle joie de voir tous les apôtres réunis à Jérusalem dans cette circonstance ! Qui dira les émotions de saint Timothée au milieu de tous ces événements ! Un autre disciple de saint Paul, le célèbre saint Denys, les lui rappelait plus tard dans son livre des *Noms divins*, adressé à Timothée.

« Hiérothée, notre maître sublime (1), dit-il, brillait entre les pontifes inspirés, comme vous l'avez vu, quand lui et nous, [illegible] d'un grand nombre de frères, nous vînmes contempler le corps vénérable qui avait produit la vie et porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens. Alors tous les pontifes voulurent, chacun à sa manière, célébrer la [illegible] de Dieu qui était revêtu de notre [illegible]. Or, après les apôtres, notre illustre maître surpassa les autres [illegible]

[illegible] vraiste de la [illegible]

[illegible]

(1) [illegible]

doit pas divulguer aux profanes, et que d'ailleurs vous connaissez parfaitement (1). »

TRAVAUX DIVERS EN MACÉDOINE ET EN GRÈCE

Mais il fallait reprendre à travers le monde la grande œuvre de la conversion des âmes. S'arrachant donc au bonheur d'habiter près des chers souvenirs de Jérusalem, l'âme remplie de lumières nouvelles et d'une ardeur plus grande après tout ce qu'il avait vu, après avoir connu les apôtres témoins du Christ, et avoir constaté lui-même l'Assomption de la Très Sainte Vierge, saint Timothée repartit en compagnie de saint Paul.

L'Apôtre des Gentils vint prêcher à Ephèse, capitale de l'Asie-Mineure, et y resta deux ans. Son cher disciple ne demeura pas tout ce temps auprès de lui, car le maître le chargea de diverses missions de confiance. Il l'envoya avec Eraste visiter les Eglises de Macédoine et recueillir, de la charité des fidèles, des aumônes pour les chrétiens pauvres de Jérusalem.

Ecrivant vers cette époque aux Corinthiens, Paul leur disait : « Si Timothée va vous voir, ayez soin qu'il n'ait rien à craindre chez vous, puisqu'il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur. Que personne donc ne le méprise, mais conduisez-le en paix, afin qu'il vienne me trouver, car je l'attends, lui et nos frères. »

Dans un autre passage, il appelle Timothée « mon fils bien-aimé et fidèle dans le Seigneur. »

Pendant ce temps l'Apôtre eut de grandes tribulations et de grandes tristesses à Ephèse. Echappé aux fureurs des païens, il repassa en Macédoine, où Dieu le consola par l'arrivée de Tite, un autre de ses disciples, vrai frère de Timothée par la foi et le zèle. Tite lui apportait d'excellentes nouvelles des Corinthiens, surtout du repentir où ils étaient de divers abus qui avaient affligé le cœur de leur Père dans la foi. Timothée avait-il accompagné son collègue Tite dans cette circonstance ? Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est qu'il se trouvait de nouveau en ce moment auprès de saint Paul; celui-ci en effet commence en ces termes sa seconde lettre aux Corinthiens : « *Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée son frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les saints* [illegible] *qui sont dans toute l'Achaïe. Grâce à vous et paix par Dieu notre Père et par Notre-Seigneur Jésus-Christ.* »

ÉPISCOPAT DE SAINT TIMOTHÉE — PREMIÈRE ÉPITRE QUE LUI ADRESSE SAINT PAUL

Sur une révélation de l'Esprit-Saint, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même (I *Tim.* I, 18, et IV, 14) saint Paul avait conféré à Timothée la consécration épiscopale, mais nous ignorons en quelle année. Sans doute il était déjà évêque au moment de cette seconde épître de saint Paul aux Corinthiens. Au reste il était digne à tous égards de cette charge par sa science, son éloquence, son zèle et sa sainteté.

L'Apôtre descendit de Macédoine en Grèce. De là, il comptait s'embarquer pour la Syrie ; mais un complot des Juifs qui lui dressaient des embûches sur le chemin l'obligea à traverser la Macédoine. Est-ce à cette époque qu'il confia à Timothée l'importante Eglise d'Ephèse ? C'est probable. Quoi qu'il en soit, le [illegible] accompagna [illegible] l'Apôtre des Nations à [illegible] et en Asie-Mineure. Peut-être [illegible] à Milet, quand saint Paul reprit la route de Jérusalem.

Pour le [illegible] dans ses importantes fonctions archiépiscopales, le disciple de saint Paul reçut de son incomparable maître une lettre pleine de tendresse paternelle, riche de nombreux et admirables enseignements :

« *Paul, apôtre de Jésus-Christ,* [illegible] *ment de Dieu notre Sauveur et* [illegible] *espérance, à Timothée* [illegible] *Grâce, miséricorde et paix* [illegible] *Père, et par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* [illegible] *partant pour la Macédoine,* [illegible] *d'avertir certaines personnes* [illegible] *une autre doctrine... Voici la recommandation que je te fais, mon fils Timothée, c'est que, suivant les prophéties faites de toi autrefois, tu combattes, en les accomplissant, le bon combat, etc.* »

Tel était le début de cette épître. L'Apôtre avertissait l'évêque d'Ephèse des erreurs qu'il devait combattre, l'invitait à la prière, source des bénédictions de Dieu, insistait sur les vertus à faire régner parmi les fidèles confiés à ses soins, traçait le tableau des qualités nécessaires à ceux qu'il élevait au sacerdoce, en particulier à ceux qu'il aurait à sacrer évêques des villes voisines. Enfin, il lui rappelait tous les points sur lesquels doit se porter la sollicitude d'un saint évêque. — Le monde avait vu jusque-là, bien de prétendus sages confiant à des hommes le gouvernement d'autres hommes, mais quand ces sages avaient-ils jamais donné à leurs mandataires des conseils aussi sublimes et aussi parfaits que les apôtres à leurs disciples, sous l'inspiration de Dieu ?

Les austérités du jeune évêque d'Ephèse, unies à ses travaux, avaient altéré sa santé; saint Paul s'en préoccupe : « *Use d'un peu de vin,* lui écrit-il, *à cause de la faiblesse de ton estomac.* »

« *Que personne ne méprise ta jeunesse,* dit-il encore ; *mais sois l'exemple des fidèles* [illegible] *dans la manière d'agir,* [illegible] *la foi, dans la chasteté. Jusqu'à ce que je vienne, applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement. Ne néglige pas la grâce qui* [illegible] *été donnée en vertu d'une prophétie avec l'imposition des mains des prêtres. Médite ces choses,* [illegible] *entier, afin que ton avancement soit connu de tous. Veille sur toi-même et sur la doctrine,* [illegible] *rebiche. Car en agissant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent.* »

DEUXIÈME ÉPITRE — TIMOTHÉE PERD SON MAITRE BIEN-AIMÉ

Deux ans après, le grand Apôtre était captif à Rome, où il resta deux ans prisonnier. Saint Timothée alla l'y rejoindre [illegible] Il est certain qu'il se trouvait à Rome auprès de son maître, car [illegible] Timothée à son propre nom dans ses lettres aux Philippiens, aux Colossiens, à [illegible] cette époque. Digne imitateur de l'Apôtre, Timothée est, lui aussi, [illegible] ainsi [illegible] des [illegible] il fut délivré et saint Paul [illegible] son épître aux Hébreux [illegible] *notre frère Timothée est en liberté. S'il arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui.* »

Saint Paul [illegible] et après divers voyages [illegible] les Eglises [illegible]

En 66, l'Apôtre des Gentils était [illegible]

(1) [illegible] *Areop.* [illegible] Traduction [illegible]

(1) [illegible]

Rome où Néron venait de déchaîner la plus effroyable persécution contre les chrétiens. Paul, arrêté à cause des conversions qu'il avait opérées jusque dans le palais impérial, comparut devant le tyran ; il échappa encore pour le moment à la mort, mais son heure ne devait pas tarder.

C'est alors qu'il écrivit la seconde épître à Timothée, qui est comme le testament de l'Apôtre et où son grand cœur se dévoile tout entier. Elle commence en ces termes :

« *Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de vie qui est dans le Christ Jésus, à Timothée, son fils bien-aimé, grâce, miséricorde et paix, par Dieu le Père et par le Christ Jésus Notre-Seigneur.* »

Il lui déclare qu'il prie sans cesse pour lui, reprend et développe sous une autre forme les admirables conseils déjà donnés dans sa lettre précédente; lui apprend comment il a comparu au tribunal de Néron, lui parle des difficultés de sa situation présente, de sa confiance inébranlable en Dieu. Enfin il lui annonce sa mort prochaine, et le prie de venir à Rome promptement afin de lui donner la joie de le voir une dernière fois. « *Hâte-toi de venir avant l'hiver... Apporte avec toi, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et les livres, et surtout les parchemins.* » Telle était la pauvreté et la simplicité du grand Apôtre. Et il ajoute : « *Eubulus, Pudens, Linus, Claudia et tous nos frères te saluent.* » Linus fut le successeur immédiat de saint Pierre et le second pape, Claudia était de la famille impériale.

Tychicus, messager de cette lettre, en porta une autre adressée aux Ephésiens, sans doute la même année.

Si saint Timothée put s'embarquer sans retard et accomplir heureusement son voyage, nous avons lieu de penser qu'il put embrasser encore sur la terre son maître vénéré, qui couronna sa vie laborieuse par un glorieux martyre, en même temps que saint Pierre, le 29 juin de l'an 67.

Quelle perte immense pour l'Eglise, en particulier pour Timothée, que la mort de saint Paul !

SAINT TIMOTHÉE ET SAINT JEAN — DERNIERS COMBATS — LE MARTYRE

Mais l'Apôtre pouvait-il oublier, dans le repos glorieux du ciel, son fils spirituel et le compagnon de ses travaux sur la terre ?

Une douce consolation restait d'ailleurs au disciple bien-aimé de saint Paul : c'était l'amitié et la présence fréquente du disciple bien-aimé de Jésus, l'apôtre saint Jean. Cet évangéliste était alors le Père et la lumière des Eglises d'Asie et avait choisi Ephèse pour lieu de son séjour habituel.

Mais quelques années après, nouvelles épreuves ; la persécution de Domitien prive l'évêque d'Ephèse de son second maître. Saint Jean conduit prisonnier à Rome, est condamné à boire du poison et se voit jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Il sort de ce double supplice plus sain et plus vigoureux et on l'exile à Pathmos, petite île de l'archipel grec.

L'âme de Timothée faiblit-elle un instant devant ces épreuves et se relâcha-t-elle un peu de sa première ferveur ? C'est ce qu'on se demande, à la lecture d'un passage de l'*Apocalypse* que saint Jean écrivait alors à Pathmos, sous le souffle de l'Esprit-Saint. Voici ces paroles :

« *Ecris à l'ange (l'évêque) de l'Eglise d'Ephèse : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or* (les sept Eglises ou les sept évêques d'Asie-Mineure). *Je sais tes œuvres, et ton travail et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants; tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point et tu les as trouvés menteurs.*

« *Tu es patient, et tu as souffert pour mon nom, et tu n'es point découragé. Mais j'ai contre toi que tu es déchu de ta charité première. Souviens-toi donc d'où tu es tombé ; fais pénitence et reprends tes premières œuvres, sinon je viendrai bientôt à toi; et si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa place.*

« *Mais tu as cela, que tu hais les actions des Nicolaïtes* (hérétiques), *que moi aussi je hais.* (*Apoc. II*, 1 etc.) »

Peut-être ces paroles s'adressent-elles moins à l'évêque personnellement qu'à l'Eglise d'Ephèse qu'il représentait; peut-être encore s'appliquent-elles à Onésime, successeur de Timothée. Plusieurs cependant pensent qu'elles concernent aussi Timothée lui-même ; d'ailleurs, si elles contiennent un blâme, les éloges n'y manquent point.

Mais s'il est vrai que le disciple de saint Paul, que nous avons vu si héroïque et si saint, se soit relâché un moment, avec l'âge, de sa ferveur première, il la reprit bientôt. Soutenu par la grâce de Dieu, sans laquelle les âmes les plus fortes ne sont que faiblesse et qu'impuissance, il termina sa carrière par un courageux martyre.

La ville d'Ephèse était célèbre dans tout l'Orient par son superbe temple de Diane et le culte qu'on y rendait à cette prétendue déesse. Un jour, les païens célébraient l'une de leurs cérémonies les plus solennelles à la gloire de Diane, la fête de la *Catagogie*, ainsi appelée parce qu'on y portait les idoles en procession, procession digne des démons qui en recevaient les honneurs. Une multitude confuse de gens de toute classe, exaltée par le vin et la débauche, accompagnait les idoles à travers les rues en poussant des cris sauvages et remplissant les airs de chansons idolâtriques. Beaucoup allaient, le visage couvert d'un masque, et tenant des casse-têtes dont ils frappaient les passants qu'ils tuaient ou blessaient. Ces cruautés étaient dans le programme de la fête.

A la vue d'une superstition si stupide et si barbare, le saint évêque d'Ephèse ne put retenir son indignation.

Il se jette au milieu de ces païens, et s'efforce de leur faire comprendre tout ce que leur conduite avait d'insensé. Mais ses paroles pleines de douceur et de sagesse ne servent qu'à les exaspérer davantage; ils se précipitent sur le courageux prédicateur, l'accablent de coups de pierres et de massues et le traînent dans les rues.

Les chrétiens le relevèrent à demi-mort et le portèrent sur une montagne voisine où il ne tarda pas à expirer entre leurs bras. Son âme héroïque était allée rejoindre au ciel l'âme victorieuse de saint Paul. C'était le 22 janvier de l'an 97.

On construisit plus tard une église sur son tombeau. Mais au IVe siècle, ses reliques furent portées à Constantinople, par ordre de l'empereur Constance, et déposées, près des restes de saint André et de saint Luc, dans la grande basilique des Apôtres. Cette translation fut illustrée par divers miracles, et saint Jean Chrysostôme affirme que les démons quittaient en rugissant le corps des possédés que l'on conduisait au tombeau de saint Timothée.

De nos jours, le Pape Pie IX a élevé la fête de saint Timothée au rite double, pour l'église universelle : « C'est, disait le Souverain Pontife, pour rendre plus d'honneur à ces saints qui, établis sur le fondement même des apôtres, ont organisé, fortifié et éclairé l'Eglise naissante par leurs saintes leçons, les règlements qu'ils lui ont laissés et la sainteté même de leur vie. »

Imp.-gérant : [illegible], 8, rue François Ier, Paris.

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

Fête le 25 janvier.



Saul, le persécuteur, environné soudain de lumière et renversé de cheval, entend la voix de Jésus qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »

Saint Grégoire le Grand et saint Thomas d'Aquin s'accordent à dire que le plus grand miracle que Dieu puisse faire, c'est de rendre la vie surnaturelle de la grâce à une âme morte par le péché ; la conversion d'un pécheur, cette transformation **merveilleuse, qui fait d'un loup une brebis, d'un** esclave de Satan un enfant de Dieu, d'un homme destiné aux flammes éternelles un héritier du paradis, est une opération divine où brille davan**tage la toute-puissance miséricordieuse de Dieu** que dans la création de l'univers.

Quand le Créateur fit le monde, il n'eut qu'à le vouloir. Il dit : *Que la lumière soit*. Et *la lumière fut*. Mais il a donné à l'homme le libre arbitre, il ne l'en prive point pour le convertir et le sauver. D'où il résulte que le bon plaisir de sa sainte volonté trouve souvent de la résistance de la part **de la volonté parfois perverse de l'homme.**

Le salut d'une âme pour l'éternité est une œuvre plus belle et plus durable que la terre entière et que le firmament étoilé. Aussi, Notre-Seigneur nous assure que la conversion d'un seul pécheur cause une immense joie dans l'Église du ciel.

Quelle fête durent donc célébrer les anges au sujet de la conversion si extraordinaire et si miraculeuse de saint Paul !

Et l'Église de la terre, à qui [illegible]

[illegible] en la délivrant d'un [illegible] l'incomparable Apôtre des nations, s'associe [illegible] à l'Église du ciel pour [illegible] actions de grâces [illegible] saint Paul.

[illegible] Qu'il est [illegible] les plus [illegible]

[illegible]

[illegible] (Asie Mineure) [illegible] Mais Saul [illegible] la loi de Moïse.

[illegible]

[illegible] Mais, en attendant, son maître était Moïse, et Saul, son brillant et [illegible] disciple, aurait regardé comme le plus grand des crimes d'en suivre un autre.

[illegible] avec ardeur dans le parti qui, extérieurement du moins, [illegible] le plus zélé [illegible] observateur des traditions nationales; il était, comme il l'a dit lui-même, [illegible] et fils de pharisien. [illegible] Notre-Seigneur, [illegible] toutefois, il ne semble pas avoir connu personnellement le divin Maître durant sa vie mortelle, et ne paraît pas [illegible] trouvé à Jérusalem au moment de la passion et de la mort du Sauveur.

[illegible] la Pentecôte [illegible] son condisciple saint Étienne [illegible] et de la force de l'Esprit Saint [illegible] de l'Église primitive, la [illegible] pas à opposer aux [illegible] plus implacable adversaire [illegible] Saul, le citoyen de Tarse. Il [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] admirable : [illegible] dit saint Augustin, et l'Église devait avoir saint Paul. »

Lorsque Jacob, sur son lit de mort, avait béni ses fils et prononcé diverses prophéties sur leurs destinées, il avait dit de Benjamin : « *Benjamin* [illegible] *dividet spolia* : Benjamin est un loup ravisseur, le matin il enlève la proie, mais le soir il distribue la nourriture. » Ce loup ravisseur, c'était Saul, le descendant de Benjamin ; au matin de sa vie, il ravage l'Église, mais, le soir, il distribue aux âmes le pain de la vérité [illegible] les trésors de la grâce.

Toutefois, ce matin terrible de la vie de Saul [illegible] de Jérusalem, écrit saint Luc, et tous les fidèles de cette ville furent dispersés dans [illegible] la Judée et de la Samarie. »

Saul, en effet, [illegible] dans les maisons, et quiconque était reconnu pour disciple de Jésus-Christ était chargé de chaînes et traîné en prison. « Hélas! dira plus tard l'Apôtre, dans [illegible] salut des âmes : « Je ne suis pas d[illegible] un apôtre, car j'ai persécuté l'Église de Dieu. »

[illegible] SAUL, SAUL, POURQUOI ME PERSÉCUTES-TU ? [illegible]

Non content d'avoir porté la dévastation dans le bercail de la Ville Sainte, le loup furieux de [illegible] à poursuivre au loin les brebis de Jésus-Christ.

A une cinquantaine de lieues de Jérusalem, sur les bords du Chrysorrhoas, [illegible] capitale de la Syrie, Damas, [illegible] d'Abraham, supplantée depuis par [illegible] mais encore florissante. Les juifs y étaient nombreux et déjà, sous la direction de son [illegible] Ananie, il s'y était formé [illegible] rapidement augmentée par les disciples [illegible] de Jérusalem.

Saul résolut d'atteindre [illegible]

L'entreprise n'était pas sans difficulté [illegible] Damas était [illegible] au sceptre d'Arétas, [illegible] Romains, [illegible] Jérusalem. [illegible] pour [illegible] l'honneur de la loi de Moïse. [illegible] dans cette ville, les Romains, en effet, [illegible] une certaine autonomie [illegible] en dehors de la Palestine [illegible] Sanhédrin de Jérusalem, dont [illegible]

[illegible] des lettres du grand prêtre [illegible] Damas [illegible] à Jérusalem.

[illegible] à terre, il entendit une voix [illegible]

« Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »

[illegible]

[illegible] Je suis Jésus que tu per-

sécutes. Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon. »

Tremblant, saisi d'effroi, Saul dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Le Seigneur reprit : « Lève-toi, entre dans la ville, là, on te dira ce qu'il te faut faire. »

Or, les compagnons de Paul restaient debout, plongés dans la stupeur; ils entendaient la voix, sans apercevoir personne.

Saul se releva et ouvrit les yeux, mais il ne voyait plus. Ses compagnons le prirent par la main et le firent entrer à Damas [1]. Il y demeura trois jours dans une cécité complète, et ne prit aucune nourriture, ni aucune boisson.

Il se préparait ainsi, par la pénitence et la prière, aux ordres de Dieu, et il est probable que, pendant ce temps, Notre-Seigneur commença à l'instruire par révélation de beaucoup de choses. — [illegible] conversion franche et parfaite, avec quelle droiture il s'attache à la vérité dès qu'il la connait!

BAPTÊME ET CONFIRMATION

LE LOUP CHANGÉ EN AGNEAU ET PUIS EN PASTEUR

Or, continue l'historien sacré, il y avait à Damas un disciple nommé Ananias. Le Seigneur lui parla dans une vision : « Ananias! lui dit-il.

— Me voici Seigneur, répondit celui-ci.

— Lève-toi, dit le Seigneur, va dans la rue droite, à la maison de Juda, et demande un étranger, né à Tarse, et nommé Saul. Il est en prières. » Or, en ce moment même, Saul avait une vision où lui apparaissait un homme nommé Ananias, qui entrait dans la maison et lui imposait les mains pour lui rendre la vue.)

Cependant, Ananias répondit au Seigneur : « J'ai appris, par de nombreuses personnes, tout le mal que cet homme a fait à vos saints dans Jérusalem. Et il vient avec un mandat des princes des prêtres pour arrêter et charger de chaînes tous ceux qui invoquent votre nom.

— Va sans crainte, reprit le Seigneur, car cet homme est pour moi un vase d'élection qui portera mon nom devant les gentils, les rois de la terre et les enfants d'Israël. Et je lui montrerai tout ce qu'il faut souffrir pour mon nom. »

Ananias alla donc et vint à la maison indiquée. « Saul, mon frère, dit-il en lui imposant les mains, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur la route à votre arrivée, m'a envoyé pour que vous retrouviez la vue et soyez rempli de l'Esprit-Saint. »

Aussitôt, on vit comme des écailles tomber des yeux de Saul : il recouvra la vue, et, se levant, il reçut le baptême. Ensuite, il prit de la nourriture et recouvra ses forces. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas.

Et, immédiatement, il se mit à prêcher dans les synagogues, proclamant que Jésus est le Fils de Dieu. Or, tous les juifs, stupéfaits en l'écoutant, disaient : « N'est-ce pas cet homme qui persécutait à Jérusalem ceux qui [illegible] N'est-il pas venu ici dans l'intention de les arrêter et de les conduire, chargés de chaînes, aux princes des prêtres? »

Mais Saul, redoublant d'énergie et de courage, confondait les juifs qui étaient à Damas, proclaclamant que Jésus est le Messie.

TROIS ANS DE VIE CONTEMPLATIVE

SAINT PAUL VA VOIR PIERRE

Si nécessaire que parût l'entrée immédiate d'un tel ouvrier dans le champ du Seigneur, couvert d'une moisson si abondante, malgré tant d'âmes qui attendaient leur apôtre, Dieu veut que cet apôtre prenne le temps de se bien préparer à sa [illegible] mission, et, dans une sorte de noviciat ou de retraite de trois ans, il se sanctifie beaucoup lui-même avant de travailler à la sanctification des autres et devienne un docile et digne instrument entre les mains de l'Esprit-Saint. Car c'est l'Esprit-Saint qui convertit les âmes, et non l'ardeur humaine toute seule. Saint Paul nous apprend lui-même qu'il se retira durant trois ans en Arabie.

Dans ces déserts, où il retrouvait les souvenirs de Moïse et d'Elie, Paul, avant de parler aux hommes, s'entretient seul avec Dieu, il y est instruit directement par Jésus-Christ de la science de l'Evangile, des mystères du Nouveau Testament et de leurs relations avec la loi ancienne, et de toute cette doctrine enfin qu'il exposera plus tard dans un langage d'une sublimité qu'on n'a jamais dépassée. C'est évidemment pendant ces extases et ces révélations qu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel et y apprit des choses qu'une langue humaine ne saurait raconter. C'est ainsi que saint Paul, comme les autres apôtres, reçut sa mission et sa doctrine directement du divin Maître lui-même.

Puis il revint à Damas, où il reprit ses prédications. « Mais, écrit saint Luc, les juifs de Damas se concertèrent dans une assemblée pour faire mourir Saul. Les embûches qu'ils lui tendaient vinrent à sa connaissance. Ils avaient aposté, aux portes de la ville, des gardes qui veillaient jour et nuit avec ordre de le tuer. Cependant, les disciples le descendirent la nuit, dans une corbeille, du haut des remparts. »

Ayant si heureusement échappé à ses ennemis au nom du Seigneur, Saul vint à Jérusalem [illegible] ainsi qu'il [illegible] instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, dit Bossuet, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre, » c'est-à-dire le Pape.

Il entra donc dans la Ville Sainte, où il n'avait pas reparu depuis le jour qu'il l'avait quitté [illegible]

[1] La [illegible] saint Paul fut renversé par la voix [illegible]

[illegible]

sur leurs gardes. Toutes leurs maisons, toutes leurs assemblées lui restaient interdites, jusqu'à ce que saint Barnabé, son ancien condisciple, qui connaissait mieux la droiture de cette âme, le reçut dans sa demeure. Bientôt, il put le présenter à saint Pierre, le chef de l'Église, et à saint Jacques, l'évêque de Jérusalem, à qui l'illustre converti exposa les merveilles de la miséricorde divine à son égard.

Avec quelle émotion et quelle tendresse Pierre, à l'âme si paternelle, dut presser sur son cœur, en lui donnant le baiser de paix, cet adversaire acharné d'hier que Dieu lui donnait maintenant pour frère d'armes!

« Cette entrevue de Pierre et de Paul, la forme des siècles futurs, » c'est un des moments les plus solennels de l'histoire de l'Église, écrit M. l'abbé Darras. Entre le premier baiser des deux apôtres et leur dernier adieu sur la voie d'Ostie, quand ils se séparèrent pour aller au martyre, les deux frères auront fondé Rome chrétienne et fait adorer le nom de Jésus-Christ par tout l'univers. »

Le nouvel apôtre, désormais reçu en toute confiance par les fidèles de Jérusalem, commença aussitôt sa mission. « Il parlait avec les gentils et disputait avec les juifs de langue grecque, » dit saint Luc, c'est-à-dire avec ceux dont il faisait naguère partie, avec ceux dont il avait partagé et excité les passions haineuses.

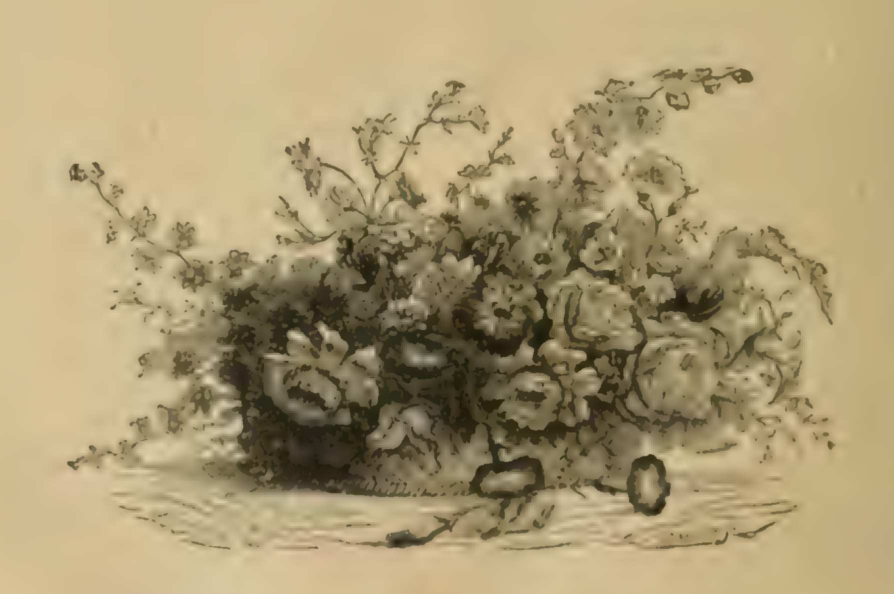
Mais ceux-ci, tournant contre lui la fureur dont saint Etienne avait été la première victime, cherchaient l'occasion de le mettre à mort. « Un jour que je priais dans le temple, dit-il lui-même, mon esprit fut ravi en extase. Je vis le Seigneur et il me dit : « Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront point le témoignage que tu portes de moi. — Seigneur, répondis-je, ils savent bien que j'emprisonnais autrefois et que je traînais dans leurs synagogues ceux qui croyaient en vous. Et pendant qu'on versait le sang d'Etienne, votre martyr, j'étais là, je m'associais de cœur à son supplice et gardais les manteaux de ses meurtriers. » Jésus me dit alors : « Va, parce que je veux t'envoyer aux nations lointaines. »

Les fidèles, instruits des complots des juifs, escortèrent Saul jusqu'à Césarée, d'où il s'embarqua pour la Syrie; de là, il passa en Cilicie et vint à Tarse, sa patrie.

Tarse avait envoyé un disciple à l'école pharisienne de Gamaliel, Jésus et saint Pierre lui renvoyaient un apôtre.

Saint Barnabé ne devait pas tarder à aller le chercher de nouveau, et alors commencèrent ses immenses travaux apostoliques dans l'Asie-Mineure et l'Europe jusqu'au jour de son martyre à Rome.

O glorieux apôtre Paul! Docteur des nations, convertissez les ennemis de l'Église et obtenez-nous à tous d'entrer franchement et résolument dans la vraie pratique de la vie chrétienne.



SAINT ALBÉRIC

DEUXIÈME ABBÉ DE CITEAUX

Fête le 26 janvier



Saint Albéric, abbé de Citeaux, reçoite un manteau blanc des mains de la T. S. Vierge.

NAISSANCE ET ÉDUCATION

Albéric naquit vers l'an 1030. Sa famille et ses premières années ne nous sont pas connues. Il semble que la Providence ait jeté à dessein le manteau de l'obscurité sur l'enfance de ce grand Saint, pour nous apprendre qu'une naissance illustre, une grande fortune, ne sont pas des motifs suffisants pour déterminer son appel. Cependant Dieu, qui le destinait à de grandes choses, le combla de tous ses dons et de toutes ses faveurs. Tout lui assurait un brillant avenir dans le monde. Mais, prévenu par la grâce, Albéric, jeune encore, aspirait à des biens plus solides et plus durables.

PREMIER APPEL — ALBÉRIC AU MONASTÈRE DE MOLESMES

Docile à l'appel d'en haut, Albéric entra dans la vie religieuse sous la conduite de saint Robert de Molesmes. Le saint abbé le reçut avec tous les témoignages de la plus paternelle affection. Bientôt il reconnut dans son jeune disciple une âme marquée du sceau de la plus haute sainteté. Animé de l'esprit des saints anachorètes et des Pères du désert, Albéric s'appliqua à retracer leur vie sainte et pénitente. Les Antoine, les Paul, les Pacôme semblaient revivre dans les disciples de Robert, et la solitude de Molesmes ne le cédait en rien aux déserts de la Thébaïde. Pour toute habitation, des cellules faites de branches d'arbres.

pour lit, la terre nue, pour nourriture, l'herbe de la forêt et l'eau claire d'un ruisseau. Heureux et contents, les solitaires passaient leur vie à louer, à contempler, à servir Dieu, et quand le sommeil, fermant leurs paupières, venait exiger d'eux le repos que réclame la nature, ils quittaient avec peine les exercices de la prière, qui sont sur la terre un faible écho du chant de louange, de l'Hosanna des séraphins dans le ciel. Tel fut le noviciat de saint Albéric.

[illegible] A MOLESMES

Tant de vertus et tant de sainteté ne peuvent rester longtemps dans l'ombre, la lumière ne doit pas rester sous le boisseau. De riches seigneurs, frappés des merveilles de pénitence et des souffrances des serviteurs de Dieu, veulent leur venir en aide. Les riches aumônes arrivent de toutes parts. Bientôt, à la place des huttes de feuillage, on voit s'élever un magnifique monastère; une nourriture plus forte et plus délicate remplace les herbes et les racines. Mais, hélas! à la faveur de l'abondance, le [illegible] se glisse dans le monastère. Il leur fait adroitement savourer les charmes d'une vie moins dure, leur inspire une plus grande préoccupation des choses de la terre. Plusieurs s'y laissent prendre. Bref, la première ferveur se refroidit peu à peu.

DEUXIÈME APPEL DE LA GRÂCE

SAINT ALBÉRIC QUITTE MOLESMES AVEC SAINT ROBERT

Robert, le saint abbé du monastère, fit tous ses efforts pour réagir contre la décadence de la sainteté, résultat trop fréquent de l'inconstance humaine. Tout fut inutile. Poussé par l'esprit de Dieu, il résolut de quitter le monastère et d'aller chercher une autre retraite où le Seigneur serait mieux servi. Ses plus fervents disciples, Albéric, Etienne Harding, et plusieurs autres le suivirent. Où trouver un refuge, où trouver des ressources pour vivre dans un autre séjour? Ils s'en remettaient pour ce soin à la Providence divine. Leur espoir ne fut pas trompé. Le légat apostolique, Hugues de Lyon, au nom de l'autorité pontificale dont il était revêtu, leur permit de se fixer partout où ils voudraient pour servir le Seigneur et pratiquer avec ferveur la règle de leur patriarche saint Benoît.

[illegible]

[illegible]

C'est ainsi que les riches seigneurs des âges de foi aimaient à honorer le Christ dans ses plus parfaits imitateurs.

PRISE DE POSSESSION DE CITEAUX

Le dimanche des Rameaux 1098, les religieux s'acheminèrent vers leur nouveau séjour. Le ciel était serein, le soleil éclairait la terre de ses plus beaux feux, la nature entière semblait prendre part au bonheur des moines. Ils s'avancent deux à deux, la croix à leur tête et font retentir l'air de leurs chants mélodieux. A l'exemple du Sauveur, ils prenaient possession de cette Jérusalem où ils allaient consommer le sacrifice d'une vie offerte pour le salut de leurs frères. Quel magnifique spectacle et de combien de grâces cette prise de possession ne fut-elle pas la source!

SAINT ROBERT QUITTE CITEAUX — ALBÉRIC EST ÉLU ABBÉ

Mais, après le jour, la nuit et ses sombres ténèbres ne tardent pas à venir; après les joies et les douceurs de la fête, viennent les peines et les larmes. Il y avait peu de temps que saint Robert était à Citeaux quand, sur l'ordre du Pape, il dut quitter sa solitude et retourner à son monastère de Molesmes dont les moines réclamaient leur père, promettant d'être plus dociles à l'avenir. Ils tinrent parole et reprirent sous la direction de leur saint abbé leur ferveur primitive. Mais Robert ne laissa pas orphelins ses enfants de prédilection. Il choisit parmi eux celui en qui revivait le plus son esprit. Il jeta les yeux sur Albéric, et comme autrefois Pharaon avait fait pour Joseph, il l'établit prince de sa maison. En apprenant cette nomination, dont lui seul se croyait indigne, Albéric se jette aux pieds de Robert : « Oh! Père, lui dit-il, ayez pitié de ma faiblesse, ne chargez pas mes épaules d'un fardeau si lourd. » Mais la voix de Dieu s'était fait entendre. Les suffrages réunis de tous les frères confirmèrent le choix de saint Robert. Albéric fut élu et sacré par l'évêque de Chalons, dans le diocèse duquel se trouvait Citeaux.

PREMIERS TRAVAUX — FONDATION DU

« [illegible] »

[illegible] les travaux. [illegible]

Reine du ciel voulut récompenser elle-même ceux qui se mettaient sous sa protection.

LA SAINTE VIERGE DONNE L'HABIT BLANC AUX RELIGIEUX DE CITEAUX

En quittant Molesmes pour Citeaux, disent les actes, les religieux portaient le costume noir des Bénédictins. Or, une nuit, le bienheureux Albéric et ses religieux chantaient au chœur l'office de Matines. Tout à coup l'église s'illumine et se remplit d'un parfum d'une agréable odeur. Les religieux lèvent la tête. O merveille! la Vierge Mère de Dieu leur apparait entourée d'une phalange d'esprits célestes. Marie portait dans ses mains un manteau blanc resplendissant comme la neige. Elle s'avance vers le vénérable abbé, lui présente le manteau, accompagnant ce don du plus aimable sourire. La vision disparait; et les religieux, à leur grande joie, se virent tous vêtus d'habits blancs. La Vierge plus pure que le lis des vallées venait, en leur donnant ses livrées, de les mettre au nombre de ses serviteurs les plus chers.

SAINT ALBÉRIC DONNE DES RÈGLES À CITEAUX

Appuyé sur la protection de la Reine du ciel, Albéric voulut donner des règles à son Ordre. Il s'appliqua d'abord à faire revivre la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Il en retrancha les abus qui, par suite de circonstances particulières, s'y étaient introduits. Pauvreté absolue, travail sans relâche, mortification continuelle, renoncement complet à tout ce qui est du monde, grand esprit de prière, telles furent les bases sur lesquelles le Saint voulut élever l'édifice qui devait traverser les siècles. Tel fut l'esprit dans lequel il rédigea les constitutions de Citeaux.

MORTIFICATIONS ET [illegible] D'ALBÉRIC

Les nouveaux règlements furent bien accueillis. D'ailleurs, le saint abbé n'imposait pas aux épaules de ses frères de fardeaux dont il n'eût lui-même senti le poids. Ses mortifications étaient incroyables : les veilles, les jeûnes, les souffrances du corps [illegible] le besoin de sa vie. Il s'associait de toute l'énergie de ses forces et de son grand cœur aux souffrances de notre divin Sauveur pour le salut des âmes.

Son amour pour les pauvres était immense. Il avait voulu que la [illegible] partie des biens du monastère leur fût distribuée. Un de ses plus grands [illegible] délassements était de les servir à table. Il les honorait comme les amis particuliers de Jésus-Christ et leur rendait [illegible] au divin [illegible], pansait leurs ulcères, et bien souvent, appliquant ses lèvres sur les plaies de ces malheureux, il les rendait à la santé.

[illegible]

Le bruit de tant de sainteté se répandit au [illegible] choses que Dieu opérait à Citeaux, écrivit à ses fils bien-aimés : « Si la plume pouvait [illegible] langue, si l'encre pouvait suppléer aux [illegible] et le papier refléter le cœur, vos oreilles, vos yeux, tous vos sens, votre cœur tout entier seraient émus pour moi d'une immense [illegible]ration. »

MARIE PROTECTRICE DE L'ORDRE DE CITEAUX UN SEUL NOVICE AU NOVICIAT

Cependant, l'Ordre de Citeaux, malgré l'approbation du Pape et de sympathiques encouragements venus des plus grands prélats, se recrutait difficilement. Une vie si austère effrayait la pauvre nature humaine. Le manque de novices et les persécutions qu'il subissait alors semblaient vouloir l'éteindre dès son berceau. Un jour Albéric en prière demandait au Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa vigne. Il invoquait surtout Marie, la reine des apôtres et la protectrice de l'Église naissante. La Vierge-Mère lui apparut : « Ne crains pas, lui dit-elle ; cet Ordre est appelé à une fécondité merveilleuse. Je le protégerai et le défendrai moi-même jusqu'à la fin des siècles. » Albéric se relève le cœur rempli d'une sainte espérance. La prédiction de Marie allait s'accomplir.

A quelque temps de là, un jeune clerc achevait le cours de ses études. Une nuit, dans une vision admirable, il vit une cité merveilleuse, telle que l'on décrit avec ses inénarrables splendeurs la Jérusalem céleste. Le jeune homme aurait voulu l'atteindre, mais un fleuve large en gardait les abords. Tout à coup, il aperçoit douze pauvres lavant leurs tuniques dans les eaux du fleuve. Au milieu d'eux se trouvait un jeune homme aux vêtements d'une éclatante blancheur. Cet inconnu s'approchait tour à tour des pauvres et les aidait dans leur humble travail. Le clerc l'aborde. « Quels sont, demande-t-il, ces hommes que je vois là? — Ce sont de pauvres pénitents, reprend l'inconnu, ils lavent leurs péchés dans les eaux du repentir et de la pénitence, et moi je suis le Christ; sans mon secours, ni ceux-ci ni personne ne peuvent faire le bien. Cette belle cité que tu contemples est le paradis où je règne. Ceux-là seuls qui ont lavé leurs fautes par la pénitence y sont admis. Tu connais la voie qui conduit au ciel. Il n'y en a point d'autre. »

Frappé de cette vision, le clerc résolut de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Il vint frapper à la porte de Citeaux. A ce signal, le portier ouvre et s'incline profondément devant [illegible] conduit au noviciat.

JOIES ET CONSOLATIONS

Si de nombreux disciples ne venaient pas consoler son cœur de fondateur et de père, Albéric cependant goûtait les consolations du ciel. Marie, pour laquelle le Saint avait un amour tendre et filial, se plaisait à venir le visiter, le consoler, et se montrer envers lui la plus tendre des mères.

MORT DE SAINT ALBÉRIC

Déjà la dernière heure avait sonné, la couronne était prête au ciel. Le Christ allait donner à son serviteur la palme de la victoire. Étendu sur la terre nue qui lui servait de couche, Albéric reçut les derniers sacrements. Autour de lui, ses fils éclataient en sanglots. Seul, au milieu des larmes et de la tristesse, le Saint gardait un visage calme et souriant. « Oh! mes Frères, leur dit-il, qu'il est bon le Dieu de miséricorde! comme il sait magnifiquement récompenser ses serviteurs. S'il vous était donné de contempler le spectacle du ciel, la vie présente vous serait en horreur. »

Le Saint mourant entonne le symbole des apôtres qu'il récite d'une voix forte et vibrante; il commence ensuite les litanies de la Sainte Vierge. Dès qu'il a prononcé l'invocation « Sainte Marie, priez pour nous », son visage s'illumine comme le soleil, ses yeux se ferment doucement et sa belle âme s'envole au ciel, portée dans les bras de sa Mère, 26 janvier 1109.

ÉLOGE DE SAINT ALBÉRIC

APPARITIONS APRÈS SA MORT

Le bienheureux Étienne, disciple et successeur d'Albéric, fit ainsi son éloge en présence des Frères: « Pourquoi pleurons-nous? Heureux est son sort! plus heureux est celui qui l'a mérité. Mille fois heureux nous-mêmes d'avoir été élevés par lui à une telle gloire. Notre Père a reçu la récompense, le prix de ses travaux, la couronne de ses combats. Ne pleurons pas sur ce généreux vainqueur, pleurons sur nous qui luttons encore dans la mêlée. »

Après sa mort, saint Albéric apparut bien des fois à ses frères; il les consolait et les encourageait à marcher dans la voie de la perfection qu'il leur avait tracée.

Les sueurs, les souffrances et les peines de saint Albéric portèrent leurs fruits après sa mort. Ses successeurs recueillirent dans la joie ce qu'il avait semé dans la douleur. Saint Étienne Hardings, qui fut chargé après lui de gouverner la communauté, dut continuer quelques années encore les ardentes prières de son prédécesseur; mais un jour Dieu lui envoya un jeune gentilhomme de Bourgogne, suivi de trente compagnons qu'il avait lui-même arrachés au monde: ce jeune homme était saint Bernard. A partir de ce moment, l'Ordre prit une extension inouïe et finit par compter jusqu'à dix-huit cents monastères; il fut à la tête du mouvement religieux en Europe au XIIe siècle.



[illegible] rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 27 janvier.

Jean, que son incomparable éloquence fit surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire *bouche d'or*, était né à Antioche, l'an 344, de parents chrétiens et de noble condition. Son père, appelé Second, officier distingué de l'armée de Syrie, mourut prématurément, laissant dans les larmes sa jeune femme Anthusa et son fils Jean, à peine sorti du berceau.

Veuve à l'âge de vingt ans, riche des dons de la nature et des grâces de la vertu, Anthusa refusa de convoler à de nouvelles noces, pour se consacrer au service de Dieu, à l'éducation de son fils et à la mémoire de son époux. Le fameux rhéteur païen Libanius ne put s'empêcher de dire un jour, en parlant d'elle : « Quelles femmes il y a parmi les chrétiens ! »

Libanius était le plus célèbre professeur des belles lettres de son siècle ; Jean fut son élève et il dépassa tous ses condisciples. Il reçut aussi des leçons de philosophie d'Adragantius ; et, à vingt ans, il débuta dans la carrière du barreau. Les discours du jeune avocat firent l'admiration de Libanius et de tous les amateurs d'éloquence.

DEUX AMIS

Cependant, par un regrettable abus, trop fréquent alors, Jean n'était pas encore baptisé. Flatté par les applaudissements du monde, séduit par des rêves de gloire humaine, il aimait les théâtres, et sa vie, que Dieu voulait



Saint Jean Chrysostôme
(D'après une fresque de Fra Angelico dans la chapelle de Saint-Nicolas au Vatican.)

rendre si utile à son Eglise, semblait devoir s'écouler dans la vanité.

Heureusement, parmi les nombreux condisciples, amis du jeune orateur, il s'en trouvait un, plus cher et plus intime que tous les autres, qui se nommait Basile : c'était un chrétien non moins vertueux qu'aimable et instruit. « Vint un jour, dit Chrysostôme, où Basile, ce bienheureux serviteur de Jésus-Christ, résolut d'embrasser la vraie philosophie de l'Evangile, la vie monastique... mais comme il était bon par excellence, il s'obstina à rester mon ami. » L'exemple et les exhortations de Basile déterminèrent peu à peu son ancien condisciple à s'instruire sérieusement de la religion chrétienne, plus belle que toutes les philosophies païennes ; et, à l'âge de vingt-cinq ans, Jean reçut le baptême des mains de saint Mélèce, évêque d'Antioche.

« Depuis ce jour, dit son historien Paladius, je défie qui que ce soit de prouver que Jean Chrysostôme ait prononcé une parole de blasphème, de médisance ou de mensonge, se soit livré à un seul moment de colère, ou ait souffert qu'on tînt devant lui, même sous forme de plaisanterie, des propos injurieux contre le prochain. » C'est sans doute aussi à cette époque que le nouveau chrétien fit le pèlerinage de Jérusalem.

Malgré de si rapides progrès dans la vertu,

Basile n'était pas encore satisfait : il aurait voulu entraîner son ami à sa suite dans la voie parfaite des conseils évangéliques. Après bien des résistances, Jean, mesurant la vanité des choses de ce monde par la grande pensée de l'éternité, résolut de quitter Antioche pour aller se faire moine au désert. « Mais les touchantes instances de ma mère, dit-il, me privèrent du bonheur que Basile voulait me procurer... Elle me prit la main, me conduisit dans son appartement, et m'ayant fait asseoir près du lit où elle m'avait donné le jour, elle se mit à pleurer. Puis, en sanglotant, elle me dit des choses plus attendrissantes encore que ses larmes. » Elle lui rappela la mort prématurée de son père, tout ce qu'elle avait sacrifié et souffert pour son éducation; elle le supplia enfin avec tant d'instances de ne point la rendre veuve une seconde fois, en l'abandonnant, lui, son unique consolation en ce monde, que Jean se résigna à se faire, pour le moment, une solitude dans la maison paternelle, et à ne s'engager d'abord que dans les rangs du clergé séculier.

Il fut ordonné *lecteur* par saint Mélèce : c'était le plus important des Ordres mineurs. Pendant trois ans, il vécut dans l'intime société de ce saint prélat, modèle de douceur et de patience. Mélèce s'éprit d'une grande amitié pour un si beau génie; et, prévoyant ses futures destinées, il se plaisait à l'instruire dans les sciences sacrées. Jean l'aidait dans ses travaux et lui servait de secrétaire. Mais, l'an 372, l'empereur Valens, protecteur des hérétiques ariens, et persécuteur de l'Eglise catholique, envoya saint Mélèce en exil. Mélèce partit, laissant le troupeau fidèle à la garde du prêtre Diodore, que Jean aida avec un grand zèle dans ces tristes épreuves. Celui-ci gagnait même à Jésus-Christ plusieurs de ses anciens condisciples, entre autres Maxime qui fut plus tard évêque de Séleucie.

Jean et Basile, ces deux parfaits amis, s'encourageaient l'un et l'autre dans le chemin de la sainteté; le premier avait trente ans, quand le bruit se répandit tout à coup dans Antioche que deux villes voisines les avaient choisis pour évêques. Jean, comprenant tout le bien que Basile pourrait faire à la tête d'un diocèse, [illegible] chercher; mais, lui-même s'enfuit et se cacha, pendant que l'on s'emparait de son ami pour le sacrer évêque de Raphanée. Basile se plaignit vivement à Chrysostôme de ce qu'il appelait sa trahison. A cette occasion, Jean composa son beau traité du *Sacerdoce*. [illegible], d'une manière admirable, la grandeur et les devoirs d'une si auguste fonction dont il se croyait indigne.

MOINE ET PRÊTRE

Jean venait d'échapper à l'épiscopat, mais tout [illegible] à la charge, il n'hésita pas à courir au désert. Sa mère, d'ailleurs, venait de mourir. Ce [illegible] la com[illegible] « Je [illegible] [illegible] tous les jours; je [illegible] [illegible] bois, porter de l'eau et toutes les viles fonctions d'un mercenaire. »

Mais, en dépit des effrois de la nature, Jean Chrysostôme venait embrasser la règle religieuse avec une volonté si sincère, si énergique, si loyale, que, dès le premier soir de son séjour au monastère, Dieu remplit son âme de célestes consolations. Il ne souhaita plus qu'une chose: achever sa vie dans cette sainte retraite.

Nul n'a aimé la vie religieuse avec autant d'enthousiasme que Chrysostôme. Avec quel amour il en chante les beautés dans son livre intitulé : *Comparaison d'un roi et d'un moine.* L'empereur Valens, ayant ajouté à tous ses crimes un décret qui ordonnait d'enrôler dans ses armées les moines catholiques, Jean [illegible] *contre les ennemis de la vie monastique.* Il [illegible] aux parents que nulle école ne valait le monastère pour former les jeunes gens à la vie chrétienne et surtout à la vie sacerdotale.

Depuis quatre ans, Jean était le modèle des moines du mont Casius par son assiduité à la prière, à la méditation des Ecritures, à la pénitence et au travail, quand ses Frères voulurent le choisir pour abbé. Il refusa et se retira dans une grotte voisine, d'où il ne sortait que le dimanche. C'est là qu'il acheva d'apprendre toute la Bible par cœur. Mais en même temps, il s'y livra à des austérités au-dessus de ses forces. Au bout de deux ans, une grave maladie d'estomac, compliquée de rhumatismes dus à l'humidité de sa caverne, obligea le saint ermite à venir se faire soigner à Antioche.

Dès qu'il fut un peu rétabli, saint Mélèce, revenu de l'exil, s'empressa de [illegible] en lui conférant l'Ordre du diaconat. [illegible] ans après, son successeur [illegible] élevait Jean Chrysostôme au sacerdoce.

Le nouveau prêtre avait quarante-deux ans. Pendant douze années consécutives, il fut l'apôtre de la ville d'Antioche. Une grande partie des admirables discours qu'il nous a laissés, entre autres ses Homélies sur l'Evangile de saint Matthieu et sur les Epitres de saint Paul, datent de cette époque féconde de sa vie sacerdotale.

Avec une fermeté et une netteté admirables, avec une richesse toujours [illegible] de langage, il exposa tous les grands [illegible] de la morale évangélique; il se fit l'[illegible] des pauvres, attaqua [illegible] la mollesse d'une société [illegible] plaisirs.

A propos d'un nouvel impôt [illegible] par l'empereur Théodose, la ville d'Antioche se révolta, maltraita les officiers du prince, [illegible] dans la boue. Le premier moment d'effervescence passé, toute la ville tomba dans la [illegible] à la pensée des châtiments terribles par lesquels l'empereur allait punir la cité rebelle.

On n'entendait partout que gémissements. Déjà plusieurs avaient été [illegible] en prison. [illegible], beaucoup fuyaient. L'évêque Flavien partit pour Constantinople afin d'aller implorer la clémence impériale. Pendant tout le temps que dura son absence, [illegible] le peuple [illegible] les jeux, les théâtres [illegible] [illegible] la foule [illegible]

Dans tout l'empire, on parlait de la vertu et de l'éloquence du saint prêtre d'Antioche. L'an 397, mourut Nectaire, évêque de Constantinople, et l'on se réunit pour lui choisir un successeur. A peine Eutrope, ministre de l'empereur Arcadius eut-il prononcé le nom de Jean Chrysostôme, que le clergé et le peuple l'acclamèrent d'une seule voix.

Restait à arracher à la population d'Antioche son prédicateur bien-aimé : une émeute terrible était à craindre; d'autre part, comment vaincre les humbles résistances de l'élu? On recourut à la ruse. Astérius, comte d'Orient, vint, sans escorte, trouver Chrysostôme dans sa demeure, et l'invita à l'accompagner dans une promenade aux environs de la ville : il avait à l'entretenir de divers sujets. Jean le suivit sans défiance; un pèlerinage à quelque oratoire de martyr semblait devoir être le but de la promenade. Une fois hors de la ville, Astérius fit monter son compagnon dans son char. Alors, fouettant vigoureusement ses chevaux, le comte conduisit son prisonnier jusqu'à la ville de Parga, où il le remit aux officiers de l'empereur.

Jean fut amené à Constantinople ; le ministre Eutrope y avait convoqué un grand nombre d'évêques, entre autres le patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui, malgré ses propres répugnances, sacra l'élu de Dieu, au milieu de l'allégresse universelle. C'était le 26 février 398.

Les difficultés étaient immenses pour un évêque, dans la capitale de l'Orient. Le nouveau pontife s'appliqua tout d'abord à ramener le clergé aux pures et austères vertus de sa sainte vocation; il s'informait de la conduite de chacun de ses prêtres; il avertissait, corrigeait et, au besoin, chassait de l'église.

Lui-même donnait l'exemple d'une vie tout apostolique. Sa pauvreté était celle d'un moine. Tout mets un peu recherché était banni de sa table; il ne mangeait qu'une fois le jour et ne prenait jamais de vin, sauf au temps des grandes chaleurs. Il ne donnait au sommeil que trois ou quatre heures par nuit. Le Saint avait une foi très vive au sacrement de l'Eucharistie, et saint Nil nous apprend qu'il vit parfois des anges entourer l'autel pendant le Saint Sacrifice.

Il réorganisa la pieuse Société de ces veuves consacrées au Seigneur qui, sous le nom de diaconesses, s'occupaient d'œuvres de zèle et de charité. Il mit à leur tête sainte Olympie, dont on disait à Constantinople : « L'impératrice Eudoxie reçoit les adulations de l'univers, mais la veuve Olympie entend les soupirs et les bénédictions de l'univers. » D'une haute noblesse, et veuve à vingt trois ans, Olympie avait refusé de se remarier pour consacrer sa vie et sa fortune au service de Dieu et des pauvres. Ses aumônes étaient prodigieuses. C'est elle qui fournissait les secours nécessaires aux missionnaires que le saint évêque envoyait en Phénicie, en Syrie, chez les Goths et chez les Scythes.

Grâce à elle et à d'autres âmes généreuses, grâce à ses propres largesses, Jean Chrysostôme multiplia dans Constantinople les asiles de charité et secourut des milliers d'indigents.

Le zélé pontife prêchait plusieurs fois par semaine et quelquefois sept jours de suite, malgré sa santé presque toujours débile. Le peuple quittait les cirques et les théâtres pour se presser autour de sa chaire. On ne se lassait pas de l'entendre ; souvent on l'interrompait, malgré lui, par des acclamations et des battements de mains. La piété refleurit dans Constantinople, et l'on vit des âmes généreuses s'élever, sous la direction du saint évêque, à une haute perfection. Il y eut des conversions nombreuses, même parmi les hérétiques et les païens. Afin de combattre les ariens, Chrysostôme composa, pour les fidèles, des cantiques populaires, qui eurent un grand succès.

Le ministre Eutrope, tombé du faîte des honneurs et sur le point d'être massacré par la foule furieuse, se réfugia dans l'église, où Chrysostôme lui sauva la vie en apaisant le peuple ce jour-là.

Un général goth, nommé Gaïnas, à qui l'empereur avait confié son armée, parut sur les hauteurs de Chalcédoine, à la tête de milliers de barbares Goths et Greutongues, menaçant de livrer Constantinople au pillage, si on ne lui envoyait trois des principaux patriciens de la capitale, qu'il voulait faire périr. La cour aux abois ne pouvait opposer aucune résistance. Saint Chrysostôme s'offrit pour accompagner les trois prisonniers ; il toucha le cœur du barbare, qui fit agenouiller devant lui ses enfants et pardonna aux patriciens.

Dans une autre circonstance, ce même Gaïnas réclamait impérieusement de l'empereur une des églises de Constantinople pour les hérétiques ariens ses coreligionnaires. L'empereur, n'osant refuser, priait Chrysostôme de la désigner; mais le saint évêque résista seul au général barbare et ne consentit jamais à livrer une église catholique aux sectateurs de l'hérésie.

PERSÉCUTION — EXIL ET MORT

Cependant, la liberté apostolique avec laquelle Chrysostôme reprenait les vices des grands commença à lui attirer des ennemis. L'impératrice Eudoxie, avide de richesses, dépouilla injustement plusieurs de ses sujets, entre autres la veuve Théognoste, dont elle vola la vigne. Les victimes supplièrent le saint évêque d'intercéder en leur faveur; Jean Chrysostôme osa adresser des remontrances paternelles à l'impératrice, qui s'en montra profondément irritée.

En même temps, le courageux pontife accueillait avec bonté les quatre principaux supérieurs des monastères de Nitrie en Egypte, injustement persécutés et chassés par l'indigne patriarche d'Alexandrie, Théophile. Or, peu après la fondation de Constantinople qu'on aimait à nommer la *Nouvelle Rome*, le concile général de Nicée avait formellement déclaré que l'évêque de l'ancienne Rome, successeur de saint Pierre, restait toujours le premier des patriarches et le chef de l'Eglise. Innocent I[er], qui occupait alors la chaire de saint Pierre, ordonna qu'un concile se réunirait à Constantinople, sous la présidence de ses légats, assistés de Jean Chrysostôme, et que Théophile irait y répondre de sa conduite envers les moines de Nitrie.

Théophile, de concert avec Eudoxie, en profita pour perdre Chrysostôme. A leur descente du navire, les légats du pape furent arrêtés secrètement et envoyés en exil. Un conciliabule réuni dans l'église du *Chêne*, près de Chalcédoine, sous la présidence de Théophile, cita Jean Chrysostôme lui-même pour répondre à une série d'accusations calomnieuses. Le Saint, avec raison, refusa de s'y rendre. On le déclara coupable et indigne de l'épiscopat.

A la nouvelle que son évêque bien-aimé allait être envoyé en exil, toute la population de Cons-



Saint Jean Chrysostome meurt sur la route de l'exil

tantinople se souleva. Pendant trois jours, elle défendit héroïquement son pasteur. Le saint évêque, pour éviter l'effusion du sang, se livra lui-même aux soldats qui l'emmenèrent au rivage durant la nuit, le visage caché sous un manteau, et l'embarquèrent pour l'Asie.

Mais le lendemain, apprenant son départ, le peuple se précipita en masse vers le palais impérial en poussant des cris d'indignation. Déjà les portes du palais cédaient sous les efforts de mille bras. L'impératrice, éperdue, s'écria toute en pleurs : « C'en est fait de nous ! Qu'on ramène Jean, ou l'empire nous échappe ! »

En ce moment, comme si le ciel lui-même eût pris parti pour l'innocence persécutée, un orage épouvantable, accompagné de secousses de tremblements de terre, éclata sur la cité.

Aux lueurs sinistres de l'orage, Eudoxie écrivit de sa propre main au Saint exilé pour le supplier de revenir.

Au retour du vénéré pontife, tout Constantinople se porta au-devant de lui ; on baisait les franges de son habit et la trace de ses pas ; tous voulaient le voir et l'acclamer. Arrivé à l'église, Jean fut porté à la chaire sur les bras de la foule, et, au milieu de ses larmes d'attendrissement, il dut adresser à son peuple fidèle un de ces discours qui ravissaient les âmes.

Chrysostôme écrivit au Pape Innocent Ier pour le prier de déclarer nulle la sentence portée contre lui par Théophile ; le clergé de Constantinople écrivit aussi, pendant que Théophile envoyait, de son côté, les *actes* de son faux concile. Le Pape, après avoir examiné le procès et interrogé quatre évêques venus exprès d'Orient, répondit à Chrysostôme et au clergé de Constantinople pour condamner tout ce qu'avait fait le conciliabule du Chêne.

Mais à l'arrivée de ces lettres, Chrysostôme n'était plus à Constantinople. Exilé de nouveau par la haine de l'impératrice et de ses autres ennemis, on l'avait traîné à Cucuse, sur les frontières de l'empire, où il eut mille privations à souffrir. On espérait qu'il serait massacré par les barbares du voisinage. Mais l'héroïque pontife écrivait à sainte Olympie : « Mon cœur goûte une joie inexprimable dans les souffrances ; il y trouve un trésor caché. Vous devez vous en réjouir avec moi et bénir le Seigneur qui m'accorde à un tel degré la grâce de souffrir pour lui. »

L'an 407, des soldats conduisaient à Comane le saint vieillard épuisé de fatigues ; logé pour une nuit, dans un oratoire dédié à saint Basilisque, Jean vit apparaître ce saint martyr qui lui dit : « Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. » Le lendemain, Chrysostôme tomba épuisé sur la route, et expira le même jour, après avoir reçu la Sainte Communion.

Atticus lui avait succédé à Constantinople, mais le Pape refusa de le reconnaître jusqu'à ce qu'il eût inscrit le nom de Jean Chrysostôme sur les diptyques de son Église, parmi ceux des légitimes évêques. Les reliques du saint docteur reposent aujourd'hui à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre. Les catholiques de Constantinople en possèdent aussi quelques fragments.

Le gérant : E. PETITHENRY — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT THYRSE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 28 janvier.



Un ange, après avoir brisé les chaînes de Thyrse, le conduit à l'évêque Philéas. Thyrse reçoit le baptême et s'empresse de revenir à sa prison.

C'était en 253, au diocèse du Pont, sous l'empereur Dèce et le gouverneur Combrutius. Ce dernier, homme brutal et sans mœurs, était surtout grand adorateur des faux dieux : son zèle outré le poussa même à s'en faire l'apôtre.

Etant un jour de passage à Césarée de Cappadoce, il sacrifiait, à son ordinaire, aux divinités de l'endroit, quand un courageux chrétien, nommé Lucius, osa troubler sa prière : « Penses-tu donc être vu ou entendu de ces idoles, lui dit-il, c'est le démon que tu adores et c'est le vrai Dieu que tu outrages. »

Cette parole met le feu aux poudres : sans plus tarder, le gouverneur couche Lucius sur le chevalet et lui fait arracher les ongles. Le supplice achevé. « Je veux davantage, dit placidement le martyr, achève, il me faut la couronne. » Il est exaucé, à quelques pas de là, le gouverneur lui fait trancher la tête.

Le tyran croit triompher; on va voir qu'il se trompe. Comme il sort par la porte de la ville dite de l'*Hellespont*, il s'entend saluer avec respect : « — Salut ! illustre gouverneur ! » C'était un athlète de cirque de haute stature.

« — Salut ! fidèle ami des dieux ! » répond le gouverneur avec bienveillance.

— Me permets-tu de te donner un conseil ?

— Volontiers.

— [illegible] si tu crois à [illegible] je te le dis, assez de [illegible] Le [illegible] avait raison : tout à l'heure encore, je croyais comme toi; je vois bien [illegible] que sont nos prétendus [illegible] ! un chrétien peut s'en moquer impunément, tandis qu'il aime son Dieu jusqu'à mourir pour Lui. »

[illegible] : « — Quelle audace ! crie-t-il. — Si je mens, montre-le moi.

— C'est toi, Thyrse, toi, un païen, qui parle ainsi?

— Oui, mais un païen sage et dont la sagesse vient de faire un chrétien.

— Sacrifie ou meurs.

— Eh bien, je mourrai et ce sera pour la vérité. »

Aussitôt les fouets garnis de plomb sifflent et retentissent sur les robustes épaules de l'athlète : « — [illegible] dit-il, et ces quelques coups ne payeront jamais tous ceux que j'ai donnés en ma vie.

— Tu n'es pas au bout de tes peines.

— [illegible] que les peines éternelles et tu t'y condamnes en m'y faisant échapper.

— Qu'on lui brise les jambes! »

Les bourreaux s'épuisent; vains efforts. Le dépit du [illegible] : « — Si tu souffres, c'est bien toi qui l'as voulu.

— Sans doute, tu le sens pour moi, car moi je ne sens rien : il m'a suffi pour cela d'invoquer le nom de Jésus.

— Vil sorcier, il ne se taira que quand j'aurai donné sa chair en pâtée aux chiens de la rue! Qu'on [illegible] prenez des cordes fines et [illegible] les coupent les [illegible] ! »

C'est fait; mais Thyrse n'est pas près de se rendre : « — [illegible] maintenant ; le temps presse et j'en ai tant encore à subir!

— [illegible] le martyre? n'y compte pas; il faut du sang chrétien et tu n'es qu'un païen comme moi.

— Erreur, tyran, je suis martyr à cette heure, sinon à tes yeux, du moins devant Dieu, et cela suffit. »

[illegible] les paupières : — Tu n'empêcheras pas mon âme d'y voir clair des yeux de la foi et de l'espérance.

— [illegible] divinités que tu renies, tu [illegible] !

— [illegible] de confusion que moi de [illegible] un autre de prêcher la [illegible] malgré toi.

— [illegible] de fer? brisez-[illegible] Thyrse pense à Dieu et regarde le Ciel; les coups retentissent; il paraît insensible.

Les bourreaux sont las. « Voyez, dit-il, ce que [illegible] et de ces bras que les bourreaux croyaient rompus, le martyr déroule devant eux un [illegible] l'aisance et la [illegible] du Christ semble rendre grâces [illegible] dit-il [illegible] de vous pour [illegible] tu viens de voir la puissance [illegible]

— [illegible] ridicules, que ta doctrine, [illegible]

— [illegible] le martyr, [illegible] ment [illegible]

— Alors te voilà, depuis un instant, dépositaire des secrets de la divinité?

— D'autres le furent, de qui je tiens cette croyance

— Ils l'ont inventée.

— Comme toi, sans doute, les ordres que tu transmets au nom de ton empereur?

— Quoi, tu oses comparer de vils imposteurs à mon auguste empereur, *souverain maître de l'univers* !

— S'il est maître souverain de l'univers, qu'il commande donc aux vents et aux tempêtes, au soleil, à la lune ou aux étoiles!

— Oui, il commande à tout ce qui est sous le soleil!

— Espérons qu'alors, à son commandement, les ronces et les épines vont rentrer sous terre, les roses et [illegible] !

— [illegible]

— De Dieu, plutôt, car c'est Lui qui m'inspire; avoue que ton empereur ne peut même commander à une mouche.

— Il lui suffit de gouverner les hommes.

— Mais il ne gouverne pas la conscience d'un chrétien!

— Quiconque résiste à l'empereur, mérite la mort.

— Grâce à Dieu, je suis prêt! »

Combrutius l'est aussi.

Il couche Thyrse sur la face et lui verse sur le dos une abondante quantité de plomb fondu; le liquide coule inoffensif sur le martyr et rejaillit sur les bourreaux en bouillons impétueux et brûlants; plusieurs ne tardent pas à en mourir. Cependant Thyrse loue Dieu et Combrutius mêle ses rugissements aux cris des bourreaux expirants : « — Que faire d'un pareil sorcier? hurle-t-il aux valets survivants.

— Il faut le couper en morceaux! » L'un d'eux lève le glaive, le coup frappe la muraille et le fer vole en éclats!

— Arrêtez, dit une voix tremblante; encore un coup et c'en est fait de nous! les dieux aveuglent ceux qui [illegible] le glaive.

— Eh bien, mandez des [illegible]

— En voici [illegible] les mains et le cou du martyr, et tirent l'épée. Soudain un tremblement de terre les renverse et délivre Thyrse de ses liens.

Revenus de leur frayeur, ils le jettent en prison : des anges viennent le consoler [illegible] « — Ne crains point, disent-ils, courageux serviteur; lève-toi et va [illegible] le baptême.

— Je suis enchaîné et sous les verrous; même si j'étais libre, où trouver ici un ministre de Dieu?

— [illegible] »

Thyrse obéit; l'ange le conduit à la porte de [illegible] : « Ouvrez, dit-il, c'est un ange qui vous amène un chrétien. » L'évêque était à [illegible] Thyrse achève son histoire et sollicite le baptême : il était prêt, Dieu l'avait instruit. L'évêque le baptise, le communie, en vue de ses [illegible] et nouvelles [illegible] et complète en lui le [illegible] en lui donnant, avec l'Esprit-Saint, le caractère de soldat de Jésus-Christ. « Allez maintenant [illegible] vous avez été [illegible] pour vous pouvez être vaincu, comment ne [illegible] vous pas [illegible] que vous êtes [illegible] » Et Thyrse

[illegible], muni [illegible] à [illegible] prison, capable de [illegible].

Le nôtre [illegible] gouverner et de persécuter à la fois. Pour [illegible] il adjoint un persan du nom de Sylvain, [illegible] et cruelle au niveau de la [illegible] et qui ne [illegible] qu'à la condition exclusive de lui servir de [illegible] de [illegible] et de pour[illegible] des supplices.

Thyrse comparait devant lui. Combrutius préside. « — Pourquoi, dit Sylvain, n'adores-tu point les dieux ?

— Lesquels ?

— Jupiter, Junon, Minerve, Apollon, etc., c'est-à-dire les dieux qui gouvernent le monde.

— Celui qui gouverne le monde, tu ne le connais pas : ceux que tu viens de nommer sont d'insignes criminels, morts depuis longtemps, et qui, à l'heure présente, expient aux [illegible] de leurs crimes ; à moins qu'il ne s'agisse de leurs statues, qui, elles, ne gouvernent pas non plus le monde, il faut bien en convenir, puisque tu ne parviens à les préserver des voleurs qu'en les entourant de bons [illegible] de garde.

— Tes parents n'étaient-ils point païens ?

— S'ils étaient aveugles ou podagres serais-je obligé de l'être ?

— Assez raisonné ; menez-le devant Apollon... Adore, maintenant.

— Qui ? ces dieux de terre, de pierre ou de bois ?

— Adore, te dis-je !

— Eh bien, [illegible] *Tu [illegible]*.

— Tu adoreras Apollon, » réplique Sylvain, la [illegible] Apollon [illegible] ; il [illegible] ments les débris : « Voyez, dit-il, ce que mon Dieu [illegible] de [illegible]. »

Sylvain va prendre sa revanche : il enchaîne [illegible], les [illegible] se brisent d'eux-mêmes. On le suspend la tête en bas dans une cuve qu'on va remplir d'eau, pour être flagellé dans cette posture ; on verse l'eau, la cuve éclate et le martyr est sur pied : « Jetez-le du haut de cette muraille, commande Sylvain ! » Une main invisible paralyse tous les efforts ; un valet complaisant espère mieux faire, il monte et pousse brutalement Thyrse, [illegible] descend et va se briser le crâne sur le pavé. Sylvain, comprendra-t-il enfin ? non, la haine l'aveugle. Pourtant il faut en finir, de pressantes affaires l'appellent ailleurs : « Combrutius, dit-il, que faire de cet homme ? « Garrottons-le, il nous suivra partout et servira d'épouvantail aux fanatiques de son espèce. » Adopté. On part pour Apamée.

Mais en route, [illegible] éprouve tout à coup de violentes douleurs et se sent paralysé de la moitié du corps : impossible d'aller plus loin. Combrutius le console : « Que les dieux te soient propices, Esculape te guérira ! » Comme il parlait, il éprouve, lui aussi, de violentes et subites douleurs qui le couchent à côté de Sylvain ; ses dieux avaient sans doute mal entendu. [illegible], les deux scélérats expirent, après quatre jours d'atroces [illegible].

Leurs cadavres [illegible] le voisinage : Combrutius semble carbonisé et Sylvain fourmille de vers ; on veut se hâter de les [illegible] en terre, la terre refuse de les recevoir et les rejette à sa surface : les [illegible] nourrir, et ces cadavres puants et nauséabonds infectent la contrée de germes pestilentiels : il faut, pour arrêter l'épidémie, qu'on obtienne par les prières de Thyrse que la terre veuille bien se refermer sur eux.

Baudus recueille intégralement leur héritage de gouverneur romain et de persécuteur des chrétiens. S'inspirant de leurs derniers actes, dont il vient de lire le procès-verbal ; il mande Thyrse à son tribunal ; il est frappé du contraste de son état florissant avec le récit des tourments qu'il vient d'endurer :

« — Le [illegible] est faux, s'écrie-t-il, [illegible] moi non la victime d'un excès de supplices, mais d'un excès d'embonpoint.

— Depuis tant de jours, lui fut-il répondu, il n'a eu d'autre aliment que les tortures, les chaînes et la prison ; mais il a prié son Dieu.

— Alors, Thyrse, ce sont nos dieux [illegible] s'offrir la joie de voir prolonger ton martyre ; ils seront satisfaits, si tu les adores.

— [illegible] Sylvain ? veux-tu finir comme eux ?

— Je te jetterai au fond de la mer.

— Et toi tu descendras au fond des enfers.

— Chien de chrétien ! réplique Baudus prenant, à la Pilate, un air de potentat indigné, oses-tu parler ainsi à moi qui puis, si je le veux, te faire couper en morceaux ?

— *Chien !* c'est en effet ce que signifie en grec, le nom *Baudus*, tu peux continuer d'aboyer, je ne ferai qu'en rire. »

Le gouverneur le fait sceller dans un sac et jeter à la mer ; soudain [illegible] les scellés sont rompus et le martyr revient au rivage, en marchant sur les eaux et mêlant sa voix aux voix des anges ! Baudus n'en peut croire ses yeux : « — Indigne sorcellerie ! s'écrie-t-il avec rage.

— [illegible], répond Thyrse, [illegible] mon Dieu, ce Dieu qui submergea Pharaon et qui t'attend où vont tous les persécuteurs, tes dieux ne t'en préserveront pas.

— Impudent ! ils te préservent toi-même de la mort ! Mieux [illegible] de proférer de pareils blasphèmes !

— Nous verrons bientôt qui des deux a raison, je t'attends aux arènes ! »

Le cruel gouverneur, en effet, faisait, bientôt après, jeter sa victime en pâture à plusieurs ours et léopards de l'amphithéâtre, [illegible] après trois jours de jeûne ; mais, à sa vue, les fauves sont comme apprivoisées et viennent en signe d'affection lui prodiguer leurs caresses : « Fatalité ou supercherie ! s'écrie Baudus qui refuse encore de comprendre, [illegible] le sous les coups, si vous ne pouvez autrement arriver à le fléchir. » L'ordre s'exécute : Thyrse fait un signe aux bourreaux, comme pour leur dire : « Arrêtez !... un mot !... je veux parler. » Les bourreaux [illegible] les mains et les yeux au ciel et prie. Sa [illegible] elle [illegible] et celle-ci est de bronze ; n'importe, Apollon serait

jaloux de Bacchus et mon Dieu a tout autant de puissance. Il a réduit Apollon en éclats, il va réduire Bacchus en poussière. » Il dit et le dieu s'écroule avec fracas, projetant ses débris sur la foule qui fuit en désordre à la suite de son *vaillant* gouverneur : « — Cet homme fait mon désespoir, crie-t-il avec rage, mais qui es-tu donc?

— Est-ce au nom de tes dieux que tu m'interroges?

— Non, tu les a vaincus; mais dis-moi comment?

— Penses-tu qu'ils m'aient fourni des armes contre eux?

– Que veux-tu dire?

— Le diable est l'âme de vos dieux, peux-tu supposer que je tienne de lui le pouvoir de les détruire?

— Peu m'importe, d'où sors-tu toi-même?

— J'ai une double origine, l'une de la terre et que tu connais, l'autre du ciel que tu ne connais pas, ni ne peux connaître. »

Nouvelle défaite, nouvelle honte du tyran; mais il s'en vengera. Il reconduit le martyr en prison, pour méditer sa revanche à loisir. Il décide de quitter Apamée et part pour Apollonie escorté de sa victime, qu'il conduit, aussitôt arrivé, au temple d'Apollon. Là, il s'acharne sur elle avec de nouvelles rigueurs, le sang coule abondamment sous les verges. Thyrse en recueille quelques gouttes mêlées de lambeaux de chairs et les présente au tyran : « — Ce sang, lui dit-il, c'est ma gloire, en même temps que pour toi une flétrissure irrémédiable.

— Eh bien! comblons la mesure. »

Et il le fait suspendre par les pieds et les mains, avec des câbles retenus violemment aux quatre angles de l'édifice. C'est le supplice en permanence de l'écartellement : « Enfin, crie-t-il, mes dieux sont vengés, que le tien te délivre! » Thyrse murmure une prière et soudain le temple est ébranlé de fond en comble, les débris des dieux jonchent le pavé. Thyrse est sur pied et Baudus se roule dans d'affreuses convulsions.

« — A ton tour, Baudus, que tes dieux te délivrent.

— Ils me punissent de tes sorcelleries.

— Pauvre aveugle! » Puis se tournant vers la foule : « Voyez vos dieux! Il n'y a qu'un seul Dieu qu'on doive adorer et c'est le mien. »

Beaucoup le reconnaissent et se convertissent, parmi lesquels le prêtre idolâtre Callinique qui avait résisté jusque-là à tant de merveilles opérées sous ses yeux.

Ce nouveau chrétien essaye de convertir à son tour Baudus : « — Thyrse a raison, dit-il, puisqu'il a vaincu nos dieux prétendus invincibles.

— Te voilà donc ensorcelé, toi aussi!

— Ne vois-tu pas leurs débris épars? On ne peut nier l'évidence.

— C'est moi leur vengeur.

— Alors c'est toi qu'il faut adorer, puisqu'ils ne peuvent ni se venger, ni se relever eux-mêmes.

— Vil chrétien!

– Que ne l'ai-je été plus tôt!

— Tu finiras, comme tu le mérites!

— Un chrétien ne craint point la mort, mais avant, Thyrse, apprends-moi une prière. »

Et les deux martyrs épellent ensemble les articles du *Credo*.

Quatorze prêtres idolâtres en sont témoins. Le gouverneur craint de nouvelles défections: « Prêtres, leur dit-il, je vous confie Callinique, votre ancien collègue, vous m'en répondrez sur vos têtes! »

Ils le conduisent au temple d'Esculape et s'épuisent vainement en insinuations : « Comment! vous quittez ces dieux dont vous êtes le souverain pontife! vous, dont le nom est sur toutes les lèvres et l'image en honneur parmi les dieux domestiques! Vous, devant qui, prêtres et soldats fléchissent le genou! De plus pourrez-vous souffrir de voir profaner cette barbe et cette chevelure vierges, sur lesquelles Baudus est résolu de passer le rasoir et qui, maintenant encore, rayonnent avec tant de grâce et de dignité autour de votre chef auguste et vénérable! » Callinique répond en deux mots : « Que pourriez-vous apprendre à celui qui vous a tout appris? Je ne sers plus que le Dieu qui a vaincu nos dieux. »

Le gouverneur lui fait raser la tête. Callinique recueille les touffes qui tombent et les jetant dédaigneusement à la face d'Esculape : « Imposteur, dit-il, reçois les emblèmes de ton imposture! oui, je te renie et ne suis plus que le serviteur de Jésus-Christ dont la Toute-Puissance va bientôt mettre à jour aussi ton imposture. » Et il invoque le nom de Jésus.

L'efficacité de sa prière ne se fit pas longtemps attendre; on put bientôt voir Esculape tomber avec fracas. Pour les quatorze prêtres, ce fut le coup de grâce; ils se convertirent comme Callinique.

Baudus et ses dieux sont vaincus sur toute la ligne, mais il l'avoue moins que jamais. Pour en finir avec ces prêtres dont il redoute de nouveaux malheurs, il leur fait trancher la tête. Quant à Thyrse il lui réserve une mort plus tragique.

Il le conduit à Milet pour s'épargner une dernière honte en cas d'insuccès, et là l'enferme en une caisse qu'il fait scier en deux comme on scie un bloc vulgaire de chêne ou de hêtre : mais la chair du martyr émousse l'instrument : « Tire fort, Sabinus. — Rude travail! répond Vitalius. » Et trois heures durant ils usent les dents de leur scie, jusqu'à en tomber de fatigue, mais inutilement. Tout à coup la caisse s'entr'ouvre, Thyrse apparaît rayonnant : « Seigneur, dit-il, j'achève enfin ma course, recevez mon âme! » Une voix céleste répond : « *Après la lutte, le repos, après le combat, la victoire, après la victoire, la couronne!* » Et Thyrse expire en louant Dieu! Baudus, pris d'un nouvel accès, ne tarda pas à expirer aussi, mais bien différemment, c'est-à-dire en maudissant ses victimes et blasphémant ses dieux sourds et impuissants. C'était Dieu qui rendait à chacun selon ses mérites. Son amour payait les victimes et sa justice le bourreau.

Louange, honneur et gloire, éternellement, à cet amour et à cette justice, Amen!



Imp.-gérant, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 29 janvier.



(Portrait authentique du saint, d'après le tableau de Philippe de Champaigne.)

Ce grand et aimable Saint naquit le 21 août 1567, au château de Sales, en Savoie. Sa pieuse mère l'avait consacré à Dieu avant qu'il vît le jour, et il devait être la plus grande gloire de sa noble famille. Baptisé le lendemain de sa naissance, dans l'église paroissiale de Thorens, il reçut les noms de François-Bonaventure.

Les premiers mots qu'il balbutia furent ceux-ci : « Le bon Dieu et maman m'aiment bien. »

« Son visage était gracieux, dit le P. La Rivière, ses yeux doux, son regard aimant et son petit maintien si modeste, que rien de plus : il semblait un petit ange. »

A sept ans, François commença ses études au collège de la Roche, et fut ensuite envoyé au collège d'Annecy. Sa piété et sa modestie impressionnaient vivement ses camarades. Dès qu'ils le voyaient arriver : « Soyons sages, disaient-ils,

voici le Saint. » Si l'un d'eux se permettait un mensonge ou quelque mauvaise parole, le saint enfant le priait si affectueusement de cesser que le coupable n'osait plus recommencer. On craignait d'ailleurs de lui faire de la peine, car on l'aimait: sa bonté était si grande, qu'un jour il s'offrit à recevoir le fouet à la place de son cousin.

A dix ans, il fit sa première Communion et reçut le sacrement de Confirmation, dans l'église des Dominicains d'Annecy. Dès ce moment, il résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique.

ÉTUDES A PARIS — TENTATION

Le jeune seigneur savoisien fut envoyé à Paris, pour y étudier la rhétorique et la philosophie. Un sage précepteur l'accompagnait. La grande ville ne put dissiper son âme : « Notre-Seigneur, disait-il, est mon maître dans la science des Saints; je vais souvent à lui afin qu'il me l'apprenne, car je me soucierais fort peu d'être savant si je ne devenais saint. »

Il s'affilia avec bonheur à la *Congrégation* de la Sainte Vierge, établie au collège des Jésuites, dont il suivait les cours. La dévotion à la Reine du ciel était la grande force de son âme. Marie était la confidente de ses joies et de ses peines: « Ah! qui pourrait ne pas vous aimer, ma très chère Mère? s'écriait-il souvent; que je sois éternellement à vous, et qu'avec moi, toutes les créatures vivent et meurent pour votre amour. »

Les tentations ne lui manquèrent pas, mais, avec l'aide de Marie, François échappa à tous les pièges de l'ennemi infernal. Le démon essaya alors de le jeter dans le découragement et le désespoir. La tentation fut si violente que le saint jeune homme se croyait déjà au nombre des damnés: ce fut une douloureuse agonie intérieure; son corps même allait dépérissant. Dans ces mortelles angoisses, François recourut à sa douce Consolatrice. Prosterné devant une image de Marie, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès, il dit à Dieu: « O mon Dieu, si je suis assez malheureux pour ne pouvoir vous aimer et vous louer pendant l'éternité, je veux au moins vous aimer en ce monde et employer pour votre gloire tout le temps que vous me donnerez à vivre. » Et après avoir récité le *Souvenez-vous* à Marie, il prononça le vœu de chasteté perpétuelle. A l'instant, la paix rentra dans son âme (1).

Après six ans d'études à Paris, le jeune seigneur revint en Savoie et fut envoyé par son père à l'Université de Padoue, en Italie, où il étudia la jurisprudence et la théologie. Là encore, il [illegible], et, [illegible] Après de brillants examens, il reçut le bonnet de docteur [illegible] de Padoue, et quitta [illegible] au milieu d'un concert unanime de louanges et de [illegible].

François fit ensuite le pèlerinage de Rome et de Lorette. A peine eut-il fléchi les genoux dans ce [illegible] sanctuaire, qu'il se sentit [illegible] d'amour de Dieu [illegible] une [illegible] Il se confessa, communia et [illegible]

(1) [illegible] *Souvenez-vous* [illegible] *Notre-Dame de Bonne Délivrance.*

SACRIFICE DU MONDE ET ORDINATION

François de Sales rentrait en Savoie à l'âge de vingt-cinq ans: c'était le plus accompli des jeunes seigneurs de son temps. Justement fier d'un tel fils, son père fondait sur lui les plus brillantes espérances. Le duc de Savoie lui offrait la dignité de sénateur au Sénat de Chambéry; d'autre part, le marquis de Sales, son père, voulait le marier à la fille du seigneur de Végy, qui, à une grande fortune, joignait les plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Mais François refusa tous ces avantages: il était résolu de se consacrer à Dieu.

En vain, son père s'opposa de toutes ses forces à son dessein; en vain, il multiplia ses propositions et ses instances, François resta inébranlable dans son sacrifice. Il se jeta aux pieds de son père pour le conjurer de ne plus contrarier les desseins de Dieu, et lui fit connaître son vœu de chasteté.

François entra donc dans l'état ecclésiastique, fut nommé prévôt du chapitre de Genève, et ordonné prêtre à Annecy, le 18 décembre 1593. En lui imposant les mains, le vénérable évêque de Genève ne put retenir ses larmes: il lui semblait voir à ses pieds un séraphin plutôt qu'un homme. L'émotion gagna toute l'assistance, et la cérémonie s'acheva au milieu des sanglots.

Peu de jours après, le nouveau prêtre inaugura son ministère avec un zèle digne des apôtres. Il prêchait souvent, avec une simplicité, une onction, une doctrine qui gagnaient les esprits et les cœurs. Il passait une partie de ses journées au confessionnal, ne se lassant jamais d'accueillir les pécheurs et les pauvres.

MISSIONS DU CHABLAIS

Une notable partie de la Savoie, le Chablais, situé sur les bords du beau lac de Genève, avait été envahi, dès l'an 1536, par les protestants bernois, qui y avaient implanté la religion de Luther à coups de sabre. Genève y avait fait régner le calvinisme, et les nouvelles générations, élevées dans ces erreurs, étaient très attachées à la secte.

Le duc de Savoie, redevenu maître du Chablais, voulut y rétablir [illegible] demanda des missionnaires à l'évêque de Genève. C'était une [illegible] exposer sa vie aux fureurs des [illegible]

François de Sales [illegible] beaucoup de larmes, [illegible] cette femme chrétienne ne [illegible]

Le marquis de Sales fut [illegible] son fils par le [illegible] Louis de Sales. Les deux [illegible] une fervente [illegible] et ils partirent, [illegible]

[illegible] par le territoire du Chablais, [illegible]

les accents de Jérémie pleurant sur Jérusalem. « Cette terre autrefois si belle, s'écria-t-il, a été désolée parce que ses habitants ont violé la loi de Dieu et rompu son alliance. Les voies de Sion pleurent parce qu'il n'y a personne qui vienne à ses solennités, l'ennemi a mis la main sur ce qu'elle avait de précieux, les pierres du sanctuaire ont été dispersées... O Jérusalem ! ô Chablais ! ô Genève, convertis-toi au Seigneur ton Dieu et que ta contrition devienne grande comme la mer. »

François allait chaque jour à Thonon, c'était là le siège de l'hérésie, la place forte qu'il fallait conquérir. Il allait aussi dans les villages et les campagnes. Ni la pluie, ni la glace, ni la neige, ni les orages les plus terribles ne pouvaient l'arrêter. Parfois le verglas rendait les chemins si impraticables qu'il devait s'aider des mains et des genoux, et les crevasses de ses talons et de ses doigts rougissaient la neige de taches de sang. Il allait, priant, jeûnant et souffrant. Une nuit, il fut surpris dans un bois par des loups courant à travers la neige. Pour leur échapper, il dut se réfugier sur un arbre, et pour ne pas tomber durant son sommeil, il s'y attacha avec sa ceinture. La nuit fut si froide que le lendemain les paysans le trouvèrent à demi-mort.

Une autre fois, le saint missionnaire fut poursuivi non par un loup de la montagne, mais par un protestant armé qui avait juré de le tuer. Ces tentatives d'assassinat se renouvelèrent souvent; le gouverneur des Allinges supplia François d'accepter une escorte de soldats, mais celui-ci n'y voulut jamais consentir, et se confia en la protection de Dieu qui le préserva toujours.

Enfin, après de longs efforts, les âmes commencèrent à s'ébranler, la grâce de Dieu fut victorieuse et, peu à peu, le pays tout entier revint à la foi de ses pères. Le zèle intelligent du duc de Savoie aida puissamment le saint missionnaire. L'Eglise tressaillit d'allégresse en recevant dans ses bras ces milliers d'enfants [illegible] égarés.

Pour assurer le triomphe de la vérité, saint François de Sales fonda à Thonon, sous le titre de *Sainte-Maison*, une sorte d'université où devaient être enseignés tous les métiers et toutes les sciences.

Le saint prédicateur eut plusieurs conférences particulières avec le fameux calviniste Théodore de Beze; celui-ci fut très ébranlé, mais le respect humain et des liens impurs l'empêchèrent de rompre avec le protestantisme.

Citons encore un fait qui eut un grand retentissement.

Il y avait à Thonon une femme calviniste qui, profondément convaincue par les discours de François, remettait cependant toujours le moment de se convertir. Elle eut un fils et négligea de le faire baptiser : l'enfant mourut. Inconsolable, elle le portait elle-même au cimetière ; mais, sur son chemin, elle rencontre François, et se jetant à ses genoux :

— Rendez-moi mon enfant, mon cher Père, rendez-moi mon enfant, au moins assez de temps pour qu'il soit baptisé. (Voir la gravure.)

François mêle ses larmes à celles de la mère, il tombe aussi à genoux, et sa prière n'était pas finie que l'enfant ouvrit les yeux. On le baptisa aussitôt, il vécut encore deux jours, pendant lesquels tous ceux qui le voulurent voir purent s'assurer du miracle. La mère et toute la famille se firent catholiques et beaucoup d'autres suivirent leur exemple.

L'ÉVÊQUE ET LE DOCTEUR

Frappé de tant de vertu, l'évêque de Genève voulut s'adjoindre François comme coadjuteur, et, après avoir vaincu non sans peine les résistances de son humilité, il le laissa partir pour Rome, et y régler tout ce qui concernait la mission du Chablais. Avant sa préconisation, François subit, en présence du pape, un examen théologique qui lui valut ces paroles du souverain pontife :

« Aucun de ceux que nous avons examinés jusqu'à ce jour ne nous a satisfait d'une façon aussi complète, » et il ajouta cette sentence des Proverbes : « *Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne et de la source de votre puits ; faites par l'abondance de vos eaux se répandre sur toutes les places publiques, afin que tous puissent en boire et s'en désaltérer.* »

Le vœu du pontife fut exaucé. François répandit largement les fleuves de science ecclésiastique qu'il avait recueillis ; et, de nos jours, le grand pape Pie IX, confirmant le jugement de son prédécesseur, l'a inscrit au nombre des Docteurs de l'Eglise.

Nommé coadjuteur en 1599 et devenu, en 1602, par suite de la mort de Claude Granier, évêque titulaire de Genève, François redoubla de zèle dans ses travaux apostoliques.

Impossible de raconter ici, même en abrégé, ses œuvres innombrables, soit comme docteur, soit comme pasteur des âmes. Qui ne connaît ses écrits, remplis d'une piété si suave et d'une doctrine si sûre, en particulier son *Introduction à la vie dévote* et son *Traité de l'amour de Dieu* ?

Son dévouement s'exerçait également auprès de tous, et dans les voyages qu'il fit à Paris pour les affaires religieuses de la Savoie, la cour aussi bien que la noblesse, la bourgeoisie et le peuple eurent part à ses largesses spirituelles.

Il conduisait chacun selon son état, montrant que la vraie piété consiste, avant tout, à faire la volonté de Dieu, en étant fidèle à tous les devoirs de son état, et qu'ainsi il n'y a pas de condition ni de vocation où l'on ne puisse et où l'on ne doive s'employer au service de Dieu.

La comtesse de Villesavin disait du saint évêque : « C'est de lui que j'ai appris à servir Dieu à la *franche gauloise*, c'est-à-dire avec simplicité, rondeur et sans scrupule. »

Ainsi Dieu préparait à l'avance le remède au jansénisme.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL ET LA VISITATION

François prêcha le carême de [illegible] à Dijon. La Providence l'y avait conduit pour la sanctification d'une pieuse veuve, la baronne de Chantal.

Quand cette âme forte et ardente se mit sous la conduite de notre Saint, [illegible] ses quatre petits enfants la retinrent encore dans le monde; mais, lorsqu'elle eut suffisamment pourvu à tous ses devoirs maternels, François l'aida dans le dessein plus haut que Dieu avait sur elle, et il l'établit première supérieure de la Visitation, cet Ordre célèbre qui a donné tant de saintes âmes à l'Eglise.

Saint François de Sales songeait depuis longtemps à établir une congrégation de femmes dont la vie moins austère que celle des autres couvents, permettrait d'y recevoir les veuves, les filles âgées, et même les infirmes. Il voulait que les austérités corporelles fussent en partie



remplacées par une obéissance si minutieuse, que la nature y ait tout à souffrir et la grâce tout à gagner. De plus, sa première pensée avait été de ne pas établir de clôture, et que les filles de Sainte-Marie allassent visiter les malades. De là, le nom de Visitandines, et leur dévotion spéciale au mystère de la Visitation. Mais, plus tard, les obstacles apportés à ce dessein parurent à saint François des indices suffisants de la volonté de Dieu; ses filles échangèrent donc l'œuvre de Marthe contre celle de Marie, et c'est ce qui lui faisait dire agréablement : « On m'appelle fondateur d'Ordre, et cependant j'ai fait ce que je n'ai pas voulu, et je n'ai pas fait ce que je voulais. »

FORCE ET DOUCEUR

Dieu avait donné à François un pouvoir absolu sur les esprits immondes, qu'il chassait souvent par la seule imposition des mains; de même, il guérissait les malades, et souvent, par des faveurs extraordinaires, Dieu fit éclater aux yeux des hommes la sainteté de son serviteur. Un jour, il parut en chaire tout environné de lumière; une autre fois, un globe de feu céleste tomba sur son oratoire pendant qu'il priait, et l'environna d'étincelles brillantes qui l'éclairaient sans le brûler. Pendant qu'il préparait un sermon, il sentit son cœur s'enflammer d'amour de Dieu, et il vit deux colonnes de feu se mettre à ses côtés et le suivre à travers sa chambre. Son entendement ne fut pas moins éclairé que ses yeux, car cette apparition fut accompagnée d'une admirable connaissance de la beauté et de la clarté des mystères de notre sainte foi.

Nous aurions tracé un portrait bien incomplet de saint François de Sales, si nous ne disions pas un mot de sa douceur et de sa bonté si connues; pourtant, il tenait de la nature un caractère vif et emporté; mais il sut si bien le soumettre au joug de l'humilité, qu'il devint le plus doux des hommes, ce qui faisait dire à saint Vincent de Paul : « Que Dieu doit être bon puisque M. de Genève, son ministre, est si bon. »

Dans les affronts, au milieu des impies, François était d'une patience sans bornes. Un jeune homme l'injuriait un jour grossièrement :

« Monsieur, dit le Saint, vous m'obligeriez beaucoup de me dire tout bas les injures qu'il vous plaira, je vous proteste que je les porterai au pied du crucifix, et que personne n'en saura rien. »

De même, dans les croix, dans les afflictions, sa soumission était inaltérable :

« Oh! disait-il, que nous soyons à jamais attachés à la croix, et que cent mille coups de flèches transpercent notre chair, pourvu que le dard enflammé de l'amour de Dieu ait auparavant pénétré notre cœur! Que cette divine blessure nous fasse mourir de la sainte mort qui vaut mieux que mille vies! »

Le 28 décembre, fête de saint Jean l'Evangéliste, saint François de Sales tomba malade à Lyon. Il mourut le jour des Saints-Innocents. Il avait cinquante-six ans. Suivant ses dernières volontés, son corps fut transporté à Annecy dans l'église de la Visitation; on l'y vénère encore aujourd'hui. Son cœur fut donné au premier monastère de la Visitation de Lyon.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINTE HYACINTHE DE MARISCOTTI, VIERGE

RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 30 janvier et le 6 février.



Sainte Hyacinthe, au milieu de ses pénitences, ravie en extase, entend les anges chanter une suave mélodie.

La vie de la Sainte, dont nous allons résumer l'histoire, se divise en deux parties bien distinctes. Nous y verrons comment une âme désireuse de se sauver, peut être transformée sous l'influence de la grâce divine : que ce soit pour nous un encouragement dans l'œuvre de notre conversion et de notre sanctification.

VANITEUSE ET MONDAINE

Hyacinthe, ou plutôt Clarice (qui fut son premier nom), vint au monde l'an 1585, à Vignanello, à quelques lieues de Rome. Son grand-père, le comte Sforza Mariscotti, avait été envoyé à Rome par Charles-Quint pour y traiter d'affaires importantes ; il s'acquitta si bien de cette mission, que le pape, Paul III, voulut se l'attacher et lui fit épouser sa nièce Hortense Farnèse. Leur fils, Marc-Antoine Mariscotti, épousa Octavie Orsini. De ce mariage naquirent trois filles : Ginèvre, l'aînée, se fit religieuse franciscaine à Viterbe sous le nom de sœur Innocence; Clarice, la cadette, fut notre Sainte ; la troisième, Hortense, épousa le marquis de Capizuchi.

Ces trois enfants reçurent une excellente éducation, car les parents étaient aussi pieux que riches,

mais en profitèrent diversement. Celle qui se montra la plus rebelle fut Clarice. Infatuée du haut rang où la Providence l'avait fait naître, elle laissa paraître dès l'enfance une vanité et un orgueil insupportables ; elle était dure pour les domestiques, intraitable dans ses caprices; ses jours se passaient dans de dangereuses rêveries, et la meilleure partie de son temps était donnée à la toilette.

Jouant un jour au bord d'une citerne, elle y tomba et se fut infailliblement noyée si une force surnaturelle ne l'eût soutenue au-dessus de l'eau. Une protection si merveilleuse de Dieu ne fit aucune impression sur cette enfant volage; l'entrée de sa sœur aînée dans un couvent ne la toucha pas davantage; au contraire, elle songeait avec plaisir qu'il lui resterait ainsi une plus grande part dans l'héritage paternel.

Ses parents, justement inquiets de l'avenir de cette enfant, pensèrent modifier ses tendances mondaines en l'éloignant quelque temps de leur palais, pour la mettre en pension dans le couvent de sa sœur aînée. Les exhortations d'Innocence, ses exemples, sa bonté, eurent peu d'influence sur la jeune pensionnaire; son corps était au couvent, mais son esprit était tout ailleurs. Elle n'aspirait qu'à rentrer dans le monde, et multiplia ses instances jusqu'à ce que son père vînt la retirer.

Une amère déception salua son retour au palais paternel. Tout y était prêt pour le mariage de sa plus jeune sœur, Hortense, avec le marquis Paul Capizucchi. Le choix était parfait, et les fêtes furent brillantes. Clarice séchait de jalousie et de dépit : qu'on eût songé à établir sa jeune sœur avant elle lui paraissait une injustice inqualifiable. Cependant elle dissimulait et se taisait, autant par fierté que par obéissance à ses parents. Mais bientôt sa mauvaise humeur ne perdit aucune occasion de s'afficher ; rien ne lui plaisait, elle devenait à charge à elle-même et à toute la maison. Son père n'avait pas tardé à percer le motif de son mécontentement ; mais, sans doute par une disposition spéciale de la Providence qui avait ses desseins sur Clarice, aucun prétendant digne de sa condition ne se présentait. Le noble comte finit par s'arrêter à un projet qui surprendra le lecteur : il proposa tout simplement à sa fille d'entrer dans un couvent comme sa sœur aînée, qui s'y trouvait si contente au service de Dieu. A cette proposition inattendue, Clarice, dominant avec énergie les émotions de son orgueil froissé et de son dépit, ne parut ni surprise ni étonnée : « Eh bien, soit! mon père, répondit-elle, je veux être religieuse, et dès demain. Mais n'espérez pas que j'imite l'humilité d'Innocence ; moi, j'entends vivre dans le couvent avec la liberté qui convient à une personne de ma naissance et de mon rang. » Le comte ne répondit pas.

Au reste, après avoir signalé les défauts de Clarice, nous serions injustes si nous ne parlions pas de ses qualités, qui, par un effet de la grâce de Dieu et de la bonne éducation qu'elle avait reçue, malgré son amour de la parure, elle ne manqua jamais de retenue et de modestie, et ses mœurs furent à l'abri de tout soupçon ; un ordre de ses parents la trouvait toujours obéissante ; enfin, elle avait une grande force de volonté et un grand fond de foi, dont Dieu devait se servir plus tard pour son salut.

RELIGIEUSE PAR DÉPIT AUTANT QUE PAR VERTU

Clarice avait alors dix-neuf ans ; elle était dans tout l'éclat de sa jeunesse et d'une beauté très remarquable. Elle alla rejoindre sa sœur au couvent du Tiers-Ordre de Saint-François à Viterbe, et prit le nom de sœur Hyacinthe. Quand elle parut à l'église du monastère, quand elle s'avança à l'autel, devant une assistance nombreuse, quand on la vit elle-même se dépouiller de ses brillantes parures, un frisson courut dans la foule, chacun admirait son courage et son sacrifice ; son père, le comte Marc-Antoine, tomba en défaillance, et il fallut l'emporter loin de ce spectacle attendrissant. Seule, Hyacinthe n'était pas émue ; en changeant d'habit elle ne changeait point les dispositions de son cœur. Elle le fit bien voir quand son père, remis de son émotion du matin, vint dans la soirée la visiter au parloir ; elle lui répéta avec hauteur ce qu'elle lui avait déjà dit : « Me voilà religieuse, mon père, mais j'y veux vivre selon ma condition » !

On devine bien que son noviciat ne fut pas fervent, elle s'acquittait des devoirs extérieurs de la règle, mais hélas! elle n'y trouvait aucune consolation. Elle aurait cru déroger à son rang en se contentant d'une simple cellule comme les autres religieuses : elle exigea que son père lui en fît bâtir une exprès pour elle. Dédaignant la nourriture commune, elle se faisait préparer au dehors des repas choisis.

Au bout d'un an, elle prononça ses vœux, mais sa profession ne changea rien à sa vie. Dégoûtée de la chambre que son père lui avait bâtie, elle exigea qu'il lui fît construire une habitation complète dans le jardin du couvent. Elle la meubla avec un luxe princier : des tentures splendides, des tableaux de prix, des bijoux étalés sur une table de marbre, sa robe précieuse, son voile de soie, montraient que *Sœur Hyacinthe* était toujours *Clarice*. Sa vie était celle d'une grande dame dans une honnête et paisible retraite, le monde n'aurait rien eu à lui reprocher ; mais, est-ce là le chemin de la perfection monastique? Dix ans se passèrent ainsi.

L'HEURE DE DIEU — CONVERSION SURPRENANTE

Cependant, Dieu attendait toujours cette âme. Sœur Hyacinthe tomba dangereusement malade. Peu rassurée sur l'état de sa conscience, elle demanda le confesseur du couvent. Le Père Antoine Bianchetti, homme d'une vertu austère, remplissait depuis peu de temps ces fonctions ; il s'empresse de venir. On le conduit à la cellule de la malade. Quand il se voit dans ce salon de princesse, il reste un moment stupéfait, puis, jetant un regard sévère sur la religieuse, il dit : « Je n'ai rien à faire ici, le ciel n'est pas pour les orgueilleux et les superbes ». Et il se retourne pour sortir.

« Mon père ! s'écrie la religieuse saisie d'effroi, suis-je donc damnée! Dieu ne peut-il plus avoir pitié de moi ? » Et un torrent de larmes inonde son visage. La grâce avait enfin triomphé de son cœur. « Oui, reprend le moine, l'enfer attend ceux qui abusent de la grâce de Dieu, et mènent la vie du monde jusque dans le cloître. Cependant il est temps encore pour vous d'obtenir miséricorde, repentez-vous, changez de vie, soyez humble, pauvre et mortifiée, oubliez le monde pour ne plus songer qu'au Ciel. » Ceci dit, il s'en va.

Il revient le lendemain, sœur Hyacinthe fit sa confession générale avec tant de repentir que les sanglots entrecoupaient sa voix. Le confesseur, ému, admire la bonté de Dieu sur cette âme, il la console et l'encourage, et lui conseille en même temps de réparer publiquement ses mauvais exemples. Elle promet tout.

Quand le Père s'est retiré, la religieuse surmontant la faiblesse de son corps malade, se revêt d'une pauvre robe de bure et va au réfectoire. C'était l'heure du repas des Sœurs. Quelle n'est pas la surprise de celles-ci, quand elles voient entrer sœur Hyacinthe ; elle se met à genoux au milieu de la salle, et, armée d'une discipline, commence à se flageller rudement, et à demander, en pleurant,

pardon des scandales qu'elle avait donnés. Les Sœurs, profondément touchées d'une conversion si soudaine, la consolent et lui promettent de l'aider de leurs prières. On conçoit tout ce qu'un acte d'humilité aussi héroïque avait dû coûter à l'âme, hier encore si hautaine, de la fille des comtes Mariscotti.

Ce ne fut pas non plus sans de douloureux efforts qu'elle arriva à se défaire des objets de luxe, des meubles précieux, des mille futilités auxquelles son cœur avait été jusque-là si attaché par une longue habitude. Ce n'est que plusieurs mois après, à la suite d'une nouvelle maladie, en face de l'éternité où elle s'attendait à entrer peut-être bientôt, qu'elle prit absolument son parti de se vouer à la pauvreté parfaite d'une fille de Saint-François: « Seigneur, c'en est fait, dit-elle enfin, je renonce à tout ce que je possède. Vous êtes, et vous serez mon unique bien ! » Et se tournant vers une image de sainte Catherine de Sienne, qui était fixée au mur : « O vierge glorieuse, dit-elle, soyez ma protectrice, et obtenez-moi la grâce d'accomplir ma promesse. » Une voix répondit clairement: « Entre franchement dans cette voie de sacrifice et je te protégerai toujours. »

En effet, le sacrifice fut désormais complet, irrévocable. Elle remit entre les mains de la Supérieure tout ce qu'elle avait contrairement à l'esprit de la règle. La robe la plus usée, la cellule la plus pauvre et la moins commode, voilà désormais l'objet de son ambition. Elle balayait les corridors, prenait pour elle les fonctions les plus répugnantes du couvent, et s'en aquittait à genoux quand cela était possible. Elle se couchait parfois sur le seuil d'une porte, suppliant les Sœurs de passer sur elle comme sur un objet digne de tout mépris; d'autres fois, une corde au cou comme une criminelle, elle baisait les pieds des Sœurs. Pour tout dire, en un mot, elle devint plus patiente qu'elle n'avait été irritable, et plus humble qu'elle n'avait été orgueilleuse.

Elle avait beaucoup aimé les visites et fait vanité de la noblesse de sa famille terrestre; elle consentit à ne plus voir ses parents et ses amis que sur un ordre exprès de la Supérieure. Elle se choisit dans le ciel une nouvelle famille en harmonie avec ses aspirations spirituelles: elle prit saint Augustin pour son père, et la célèbre pénitente sainte Marie Egyptienne pour sa mère; son frère fut saint Guillaume, autrefois duc d'Aquitaine, pécheur converti par saint Bernard, et fameux par ses austérités; sa sœur fut sainte Marguerite de Cortone, pénitente et tertiaire de Saint-François; elle prit pour oncle l'apôtre saint Pierre et pour neveux les trois enfants dans la fournaise de Babylone.

AUSTÉRITÉS TERRIBLES

Ce qui est effravant, ce sont les mortifications dont elle fit désormais sa vie. Elle semblait éprouver le besoin de réparer les années perdues. Elle planta dans sa cellule une grande croix qui allait jusqu'au plafond, et chaque soir elle s'y faisait suspendre avec une grosse chaine de fer qu'elle tenait d'un forçat de Civitta-Vecchia. Parfois, la nuit se passait sans autre lit que cet instrument de supplice. Quand la nature réclamait absolument un peu de repos, elle dormait sur un fagot de sarment avec une pierre pour oreiller.

Elle se flagellait avec sa discipline jusqu'à ensanglanter le plancher de sa cellule. Tous les vendredis, en mémoire de la soif de Jésus sur la croix, elle se mettait une poignée de sel dans la bouche. Elle ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain très dur qu'elle laissait sécher tout exprès afin d'y trouver moins de goût. Pendant l'avent et le carême elle vivait de salade et de racines cuites à l'eau.

En un mot elle fuyait tout ce qui pouvait caresser les sens et cherchait tout ce qui, en la faisant souffrir, lui permettait d'expier ses fautes passées, et de témoigner sa reconnaissance et son amour pour Jésus crucifié, son libérateur et son unique bien. Loin de s'enorgueillir de ses pénitences, elle comptait tout cela pour rien et continuait à se regarder comme la plus indigne des religieuses du couvent

ÉPREUVES ET TENTATIONS

Le démon n'avait pu voir sans rage cette âme d'élite se réveiller si énergiquement du sommeil perfide et coupable où il la retenait, il n'épargna rien pour abattre son courage. Le côté faible de Clarice avait été l'orgueil, Satan s'en souvenait; or, rien ne coûte tant à l'orgueilleux que de se voir véritablement méprisé. Le tentateur inspira à quelques Sœurs des doutes sur la sincérité de la convertie, dont l'héroïsme semblait un reproche à leur tiédeur. Elle n'avait fait que changer de rôle pensaient-elles : ne pouvant plus s'attirer les louanges par son luxe, elle jouait maintenant à la sainte, ce n'était qu'une hypocrite qu'il fallait corriger en lui montrant qu'on ne se laissait pas prendre à ses artifices. Aussi, elles ne se gênaient pas pour le lui donner souvent à entendre, tantôt par des paroles railleuses, tantôt par des procédés blessants. Quelques-unes se croyaient plus charitables en pensant qu'elle était devenue plus ou moins folle, et riaient de ce qu'elles appelaient ses extravagances. Sœur Hyacinthe supportait avec joie ces humiliations; il lui restait d'ailleurs des amies fidèles et l'appui de la Supérieure.

Mais voilà que l'ennemi s'efforce de la jeter dans le trouble, la tristesse et le désespoir. Il lui souffle la pensée que toutes ses pénitences et toutes ses prières ne lui serviront de rien : elle a trop abusé de la patience de Dieu, qui l'abandonnera; elle ne persévérera pas; elle sera certainement damnée. Quoi ! être à jamais condamnée à ne plus aimer Dieu, à ne pas le voir, à brûler en compagnie des démons et de tous les malfaiteurs impénitents que la terre a portés, et cela pour toujours ! Quelle perspective! Malgré les efforts de sa foi en la bonté de Dieu, cette pensée désolante la poursuit, l'obsède : tentation terrible dont le jeune saint François de Sales a éprouvé, lui aussi, les angoisses.

Un jour que la pauvre religieuse était plus affligée et qu'elle cherchait dans une prière fervente consolation et force, elle entendit une voix qui disait : « Non, ma fille, espère : tu n'es point damnée, au contraire, tu es très proche de Dieu. »

Des tentations intérieures, Satan passait aux attaques ouvertes. Une fois, comme elle descendait l'escalier du couvent, le démon la précipita violemment en bas, et le coup fut tel qu'elle ne put se relever qu'avec l'aide des Sœurs venues à son secours.

L'ennemi lui tendit bien d'autres pièges, mais la fiancée du Christ trouvait toujours force et victoire dans l'amour de Dieu, la prière, les saintes lectures, la méditation des souffrances du Sauveur, et aussi dans son obéissance à l'abbesse et aux directeurs de sa conscience. Au lieu de la décourager, le démon ne réussissait qu'à lui faire augmenter ses austérités.

Elle pria une sœur converse, douée d'une force considérable, de lui rendre un service que le monde trouvera singulier. C'était de lui donner la discipline pendant des heures entières. La converse s'y refusa longtemps, mais la servante de Dieu l'en

conjurait avec tant de persévérance, qu'elle finit par céder à son désir. A l'exemple de saint Louis, roi de France, qui, dit Joinville, se faisait donner la discipline par son confesseur et cela assez longtemps et sur ses épaules nues, notre Sainte, dans le silence et l'obscurité de la nuit, attachée à un poteau et les épaules découvertes, tenant dans sa main le crucifix, recevait les coups que lui appliquait vigoureusement la converse, soit avec des verges, soit avec une discipline armée de pointes de fer. Quand le sang coulait, quand la pauvre converse, attendrie, la suppliait de lui permettre de cesser, la Sainte, de son côté, la priait de continuer, lui promettant de l'associer à tous les mérites qu'elle pouvait acquérir.

CHARITÉ ADMIRABLE — ZÈLE POUR LA CONVERSION DES AMES — INFLUENCE IMMENSE

L'amour de Dieu animait toutes ses actions et allait sans cesse grandissant dans son cœur. Parfois cette divine flamme l'empêchait de dormir. Elle passait alors ses nuits dans des transports qui ne sont pas de la terre.

Sa charité la porta à surmonter toutes les répugnances de la nature. Il y avait dans le couvent une pauvre religieuse qui avait au sein un cancer horrible et tellement infect que les infirmières avaient successivement perdu courage à la soigner. Hyacinthe demanda comme une faveur de prodiguer ses soins à cette malheureuse abandonnée. Elle le fit avec une tendresse qu'une mère eût à peine trouvée pour son enfant, et qu'une sainte pouvait seule pousser à ce degré d'héroïsme. Pour se vaincre elle-même tout d'abord et surmonter toute répugnance d'un mal si horrible, elle commença à embrasser la malade et lui demanda à baiser cette plaie hideuse et infecte. Elle le fit et continua de la soigner jusqu'au bout.

Cette charité de Hyacinthe la portait surtout à désirer le salut des âmes; sa prière était incessante pour les pécheurs. Il y avait à Viterbe un homme qui scandalisait le pays par ses vices. Notre Sainte ayant entendu parler de lui, en fut touchée de compassion et commença pour son âme des prières et des mortifications qui durèrent quarante jours; puis elle le fit adroitement venir au parloir du couvent.

A peine ce libertin eut-il entendu la voix de Hyacinthe que la grâce pénétra dans son âme; dès les premiers mots qu'elle lui adressa, il se mit à fondre en larmes et résolut immédiatement de changer de vie. Le jour même, il alla se confesser à un Père Carme et retourna vers la Sainte recevoir ses conseils et un plan de vie nouvelle.

Elle le fit revêtir d'un simple sac de toile, et, le dimanche suivant, ce jeune homme, connu par toute la ville par ses déportements, vint à l'église des Carmes communier dans cet humble costume devant presque tous les habitants de Viterbe. Les uns admirèrent ce courage, la plupart s'en moquèrent et crurent qu'il était fou; mais lui, peu soucieux du jugement des hommes, heureux de suivre les conseils de notre Sainte et de réparer ses scandales, entra dès ce jour dans le chemin des parfaits. Son occupation principale fut dès lors de soigner les pauvres de l'hôpital, se contentant des restes de leurs repas.

Impossible de raconter dans cette courte notice la multitude de conversions analogues qu'elle opéra, surtout auprès de ces malheureuses qui vendent leur âme avec leur corps pour leur honte en ce monde et leur malheur en l'autre. Son couvent n'étant pas cloîtré, elle allait visiter les pauvres dans leurs réduits, y amenant avec elle la paix, la joie, l'espérance et le soulagement. Elle réorganisa des confréries, contribua à la réforme et la fondation de plusieurs couvents. Mais nul ne profita autant de ses conseils et de ses exemples que son propre monastère. Toutes ses sœurs avaient fini par l'entourer d'estime et d'affection, et l'avaient choisie, malgré elle, pour vicaire de l'abbesse et maîtresse des novices, fonctions qu'elle exerça longtemps pour la sanctification de beaucoup d'âmes.

SES EXTASES — DON DE PROPHÉTIE — SA MORT

A mesure que cet astre descendait vers son déclin, sa lumière était plus vive et son action plus étendue. Son oraison était continuelle, ni les offices de sa charge, ni ses œuvres de charité, ni les maladies cruelles que Dieu lui envoya ne furent capables de diminuer l'ardeur de sa prière, rien ne pouvait la séparer de l'amour de Jésus-Christ. Elle avait lu et relu la vie de sainte Thérèse, pour laquelle elle professait autant d'admiration que de tendresse, et souvent les religieuses l'entendirent converser familièrement avec la séraphique réformatrice du Carmel.

La Sainte Vierge lui apparut un jour dans le jardin du couvent et cette apparition combla la Sainte de délices. Sa vie ne semblait plus se passer sur la terre. Un jour Lucie Aggravi, n'étant encore qu'élève au couvent, entra dans la cellule d'Hyacinthe pour lui offrir quelques fruits; elle la trouva les bras en croix, immobile, ne paraissant pas respirer. L'enfant surprise de ce spectacle se mit à genoux derrière la Sainte et y demeura plus d'une heure, sans que celle-ci fît un seul mouvement; seulement, une odeur très agréable s'échappait autour d'elle. Plusieurs fois elle fut ravie en extase devant toute la Communauté, et on la vit élevée à deux et trois pieds de terre, les yeux fixés vers le ciel, perdant l'usage des sens extérieurs et tout absorbée en Dieu.

En plusieurs occasions, elle prédit l'avenir avec des circonstances si précises que personne, à Viterbe, ne doutait de ses communications avec Dieu. Une dame ayant eu la douleur de voir sa petite fille, âgée de deux ans, horriblement brûlée, vint trouver Hyacinthe qui lui dit : « Consolez-vous, votre enfant guérira et recouvrera même sa beauté, mais peu après Dieu vous en demandera le sacrifice ». La pauvre mère fut remplie de tristesse à cette nouvelle et la Sainte ajouta : « N'en ayez pas trop de chagrin, car Dieu vous donnera un fils qui sera prêtre et vous assisterez à sa messe. » Ce qui se vérifia à la lettre.

Terminons par un trait charmant. Un jour, son frère, le comte Sforza Mariscotti, vint la voir avec ses trois fils, Marc-Antoine, François et Galéas et lui dit en riant : « Ma Sœur, on parle de votre sainteté partout, mais je vous en prie, ne vous avisez pas d'être sainte, car le procès de votre canonisation nous ruinerait. » Hyacinthe répondit à cette plaisanterie avec humilité, disant qu'elle n'était qu'une grande pécheresse, puis elle ajouta simplement : « Ne vous en tourmentez pas, monsieur mon frère, Galéas y pensera. » Or, ce fut plus tard ce petit Galéas, devenu cardinal, qui poursuivit le procès de la canonisation de sa tante.

Ce fut de la bouche d'un crucifix que la Sainte reçut l'avis de sa mort. Cette mort fut simple et tranquille; elle s'éteignit doucement le 30 janvier 1640, âgée de cinquante-cinq ans. Il y en avait vingt-quatre qu'elle était convertie. Sitôt que sa mort fut connue dans Viterbe, chacun voulait avoir quelque souvenir d'elle. De nombreux miracles eurent lieu près de son corps, nous ne pouvons les rapporter ici. L'histoire de cette Sainte a été écrite en italien par le P. Annibal de Latera et traduite en français par M. Allibert, vicaire général de Lyon.

Imp.-gérant Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT PIERRE NOLASQUE

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI

Fête le 31 janvier.



Apparition de la Sainte Vierge à saint Pierre Nolasque. — Le Saint s'offre en otage à la place des captifs. — Il aborde miraculeusement sur les cotes d'Espagne.

PREMIÈRES ANNÉES

C'est la France qui donna à l'Église cet illustre fondateur de l'Ordre de la Merci ! Il naquit au *Mas-Saintes-Puelles*, près de Castelnaudary, diocèse de Carcassonne, d'une famille noble et chrétienne. Ses parents prirent un soin attentif de sa première éducation. De bonne heure, ils jetèrent dans son cœur le germe de la piété et de toutes les vertus. Ils veillaient pour écarter de lui tout ce qui aurait pu flétrir une fleur si délicate et si fragile. Du reste, l'enfant répondait à tant de sollicitude par une docilité toute céleste.

L'âme de ce jeune homme angélique et sa bonté avaient surtout à s'exercer à l'égard des pauvres, dont les souffrances et l'état misérable excitaient sa pitié. Il leur donnait sans compter et, dans son empressement, il n'attendait point qu'ils vinssent demander l'aumône, il courait à leur rencontre. La beauté de son âme semblait se peindre tout entière sur son visage qui était plutôt celui d'un ange ; sa piété [illegible]

séraphin; il se levait parfois la nuit pour aller à l'église prier et chanter les louanges divines.

[illegible]

Il était parvenu à l'adolescence, lorsqu'il perdit son père [illegible] le mit à la tête d'une fortune immense et de biens considérables, mais son esprit n'en fut point troublé; il détacha son cœur de toutes ses richesses et [illegible] biens célestes, qu'il [illegible].

[illegible] qui ne savait point ses sentiments [illegible] pour son fils un brillant [illegible] Elle lui avait déjà choisi une épouse [illegible]. Le jeune homme refusa, disant qu'il [illegible] là-haut ses vues et ses pensées. La mère fut affligée d'une telle réponse : elle le [illegible] plus d'instances; ses parents joignirent leurs supplications à celles de sa mère : le [illegible] jeune homme resta inébranlable.

Dieu approuva la résolution de son serviteur. Une nuit, qu'il était agité par toutes ces pensées et [illegible] par la tristesse, sentant que le démon faisait les plus grands efforts pour le persuader [illegible] de ses proches, il se lève, et se prosternant la face contre terre, il s'écrie :

« [illegible] qui me soutenez [illegible] à vous! Eh quoi! je perdrais la vie éternelle pour une vie périssable? les [illegible] pour les vils plaisirs de la [illegible] une épouse terrestre à [illegible], ô mon Dieu? A vous seul [illegible] Il avait à peine achevé que sa [illegible] d'une douce lumière et remplie d'un parfum d'une suavité toute divine.

[illegible], il distribuait aux pauvres les biens qui lui appartenaient et [illegible] à la suite de Simon de Montfort, [illegible] l'armée catholique, contre les Albigeois.

[illegible]

[illegible] d'Aragon, fut tué à la fameuse [illegible] Muret. Il était l'ami du vainqueur, Simon de Montfort, et laissait un fils [illegible] six ans. Simon eut pitié de l'enfant; il en prit le plus [illegible] à Pierre Nolasque [illegible] en Espagne.

Le Saint n'avait que vingt-cinq ans quand il [illegible] d'Aragon [illegible] la régularité d'un religieux. Il [illegible] tout entier à son jeune [illegible] occasion de lui inspirer [illegible] de l'Eglise et de l'exercer [illegible] chrétiennes. Il cherchait [illegible] de l'amour de la justice et de la vérité.

[illegible] des titres de [illegible] qu'il vivait, retiré, [illegible] de la cour, [illegible] aux [illegible]

de ces infortunés, mais saint Raymond de Pennafort modéra son zèle et sa ferveur.

Dieu, toutefois, qui avait mis une pareille charité au cœur de Pierre Nolasque, voulait faire, avec lui et par lui, de grandes choses.

L'ORDRE DE LA MERCI

En effet, le zèle de l'apôtre se communiqua à plusieurs de ses amis qui voulurent imiter celui qu'ils regardaient déjà comme un saint. Pierre les engagea à former une pieuse alliance, sous le nom de Congrégation de la Sainte Vierge, afin de travailler de concert au rachat des esclaves. Ce furent les premières assises de l'Ordre de la Merci. Dès le commencement, le saint fondateur eut à souffrir les oppositions, les méchants propos, toutes les médisances du monde qui a coutume d'entraver ainsi les plus saintes entreprises.

Mais Pierre fut soutenu par des visions célestes. Pendant qu'il était en oraison, il vit un magnifique olivier chargé de fleurs et de fruits, planté au milieu même de la cour royale. Près de là, se tenaient deux vieillards vénérables qui l'invitèrent à s'asseoir au pied de l'arbre, à le garder et à en prendre soin. Il comprit que cela désignait la petite association qu'il avait fondée dans la cour du roi.

Mais la Sainte Vierge elle-même, le jour de la fête de saint Pierre ès Liens, lui apparut et lui annonça que c'était le bon plaisir de Dieu qu'il établît une Congrégation qui, sous le nom de Notre-Dame de la Miséricorde, ferait profession de délivrer les chrétiens captifs aux mains des infidèles. Pierre, étonné et ravi, répliqua avec une sainte audace : « Mais, qui êtes-vous pour connaître ainsi les secrets de Dieu? Et qui suis-je, moi, pour accomplir un pareil dessein? » La Vierge répondit : « Je suis Marie, la Mère du Rédempteur, et je veux avoir une nouvelle famille de serviteurs qui fassent à l'égard de leurs frères captifs ce que j'ai fait moi-même envers mon Fils. » Pierre, rempli d'allégresse, courut apprendre au roi ce qui lui était arrivé; mais quelle ne fut pas sa joie, quand le roi lui dit [illegible] même heure, il avait été [illegible], ainsi que son confesseur, saint Raymond de Pennafort.

Le roi donna aussitôt des ordres, et le jour de Saint-Laurent dans la cathédrale de [illegible], en présence de toute la [illegible] et de tout le peuple assemblé, Pierre Nolasque et deux de ses amis reçurent des mains de [illegible] le nouvel habit religieux. Ils prononcèrent les vœux solennels de religion [illegible] par lequel ils s'obligeaient [illegible] et leurs personnes, quand il [illegible] nécessaire, pour la délivrance des [illegible]. L'Ordre de Notre-Dame de la Merci [illegible]

[illegible]

[illegible]

ces faveurs. Ils répandirent, sur le saint fondateur et ses religieux, les bruits les plus calomnieux : ils l'accusèrent auprès du roi. Mais le roi, connaissant la source de tous ces propos, n'y prêta aucune attention et, pour prouver davantage son amitié et la haute estime qu'il avait pour Nolasque, il se fit construire un appartement auprès du couvent de la Merci pour lui servir de résidence ordinaire.

Saint Pierre Nolasque attira aussi sur lui les colères des gentilshommes et de toute la noblesse. Car les fils de famille, charmés par le dévouement et les vertus des saints religieux, venaient en foule, soit pour se faire eux-mêmes rédempteurs des captifs, soit pour apporter des sommes considérables nécessaires au rachat des esclaves. Leurs parents, indignés, menacèrent plusieurs fois le saint homme et lui adressèrent les injures les plus violentes. Le Saint répondit avec douceur : « Grâces soient rendues à Dieu, qui permet que les enfants donnent leurs biens pour les captifs et les esclaves, tandis que les parents abandonnent leurs richesses aux démons. »

Le démon voulut plusieurs fois entraver lui-même leur sainte entreprise. Il apparut un jour à Pierre Nolasque pour le dissuader de faire un voyage qui devait être une source de bénédictions; mais, au nom de Jésus et de Marie, le tentateur s'enfuit aussitôt.

Toutefois, une tentation plus délicate et plus dangereuse faillit tout compromettre. Saint Pierre Nolasque crut, pendant quelque temps, qu'il ne ferait point son salut en employant son temps au rachat des esclaves; son avancement spirituel en souffrait; il ne pouvait donner à l'oraison et à la contemplation que des heures bien courtes. Il fallait surtout qu'il prît exemple sur les anciens Pères du désert, qui laissaient tout, quittaient le monde, s'enfonçaient dans la solitude, et là, dans la paix, le silence et le recueillement, pouvaient sans crainte travailler à leur perfection et s'adonner à la contemplation des vérités divines. Il s'ouvrit de tout cela à saint Raymond de Pennafort, qui n'eut point de peine à découvrir les ruses du démon et dissuada absolument son ami de son dessein.

LES RÉDEMPTEURS

Selon saint Pierre, ce n'était point assez pour la perfection de sa Congrégation de racheter quelques captifs, comme il le faisait, sans sortir du royaume des princes chrétiens; il voulut aller jusqu'au sein des pays infidèles, afin d'arracher les agneaux, pour ainsi dire, de la dent des loups. Il assembla ses religieux, et leur représenta son dessein; après quoi, on procéda à l'élection de ceux qui feraient ce voyage, car ils ne pouvaient pas y aller tous ensemble. Ceux qui furent désignés s'appelèrent, pour ce sujet, *Rédempteurs*.

Saint Pierre fut lui-même nommé; il regarda ce choix comme un ordre du ciel, et voulant donner l'exemple à ses frères, il se disposa à cette nouvelle mission avec toute la ferveur et toute [illegible] résolu de tout consacrer aux captifs, jusqu'à son sang et sa vie.

[illegible]

deste triomphe, un grand nombre de malheureux captifs qui bénissaient leur libérateur.

A peine de retour, les *Rédempteurs* recueillent de nouvelles aumônes, et repartent pour le royaume de Grenade. Ils obtiennent encore un succès complet. Les barbares eux-mêmes sont étonnés de tant de dévouement. Pierre Nolasque en profite pour leur prêcher les vérités et les mystères de notre sainte religion.

Il aurait souhaité de continuer ses charitables travaux; mais le roi d'Aragon, ayant porté la guerre dans le royaume de Valence, le contraignit d'interrompre une œuvre si bien commencée.

Dieu favorisa les armées catholiques : la montagne d'Uneza fut prise aux Maures. Le roi d'Aragon donna ce château d'Uneza à Pierre Nolasque, qui y fit bâtir un monastère et une église consacrée à la Mère de Dieu, appelée depuis Sainte-Marie *del Puche*. Valence fut prise d'assaut; les mosquées furent converties en églises, et saint Pierre Nolasque fonda un couvent de la Merci dans une des principales.

Il résolut alors de porter plus loin son zèle, de traverser la mer et d'aborder en Afrique.

Il vint à Alger et s'occupa activement de rechercher les esclaves et de les racheter. Il découvrit un grand nombre de chrétiens qui venaient d'être capturés en mer, alors qu'ils revenaient de Rome. Parmi eux se trouvait une dame catalane de haute qualité, Thérèse de Vibaure, amie de notre Saint.

Pierre Nolasque traita aussitôt du rachat de ces captifs avec le pirate qui les avait capturés. Le marché était conclu lorsque le barbare apprit qu'il y avait parmi eux une personne de noble naissance. Il s'écria qu'on l'avait trompé; il reprit de force les malheureux esclaves et les jeta dans les fers, demandant une somme énorme pour leur rançon. Le Saint promit tout; mais comme il n'avait point assez d'argent, il envoya un de ses frères près du roi d'Aragon pour lui demander les sommes nécessaires. Pendant ce temps, les captifs, perdant patience, s'adressèrent à un juif, qui, à l'insu de saint Nolasque, les enleva secrètement de nuit et les fit passer en Espagne.

Le lendemain, les pirates ne retrouvant point leur butin, se saisirent du bienheureux Père, le couvrirent d'injures et de coups, le jetèrent dans un souterrain humide et obscur et le firent comparaître devant le juge comme un voleur, un séducteur et un faussaire, le seul auteur de la fuite des esclaves. Le juge, ne trouvant aucune preuve, n'osa le condamner. Mais, notre Saint désirant souffrir et s'humilier, s'offrit en otage à la place des captifs évadés. Mais on ne le voulut point; on l'obligea seulement à laisser les autres Frères qui étaient avec lui, pendant qu'il partirait pour l'Espagne chercher le prix de la rançon.

Les pirates le firent monter dans une barque qui faisait eau, en commandant aux matelots de l'abandonner en pleine mer, [illegible] son manteau, s'en servit comme de voile, et [illegible]

Il alla aussitôt, suivi d'une multitude de peuple, [illegible]

[illegible]

[illegible]

se démettre de sa charge de Supérieur général de l'Ordre de la Merci, afin de vivre le reste de ses jours en simple religieux. Mais, quelques raisons qu'il alléguât, personne ne voulut consentir à son dessein. Tout ce qu'il put obtenir par ses prières et ses larmes, ce fut l'élection d'un vicaire général qui l'aiderait dans ses nombreux travaux. Le sort tomba sur le P. Pierre d'Amour. Alors le saint fondateur, se voyant plus libre, s'appliqua avec beaucoup de zèle aux plus humbles offices de la vie religieuse; il voulut reprendre les premiers exercices du noviciat. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de distribuer à la porte du monastère les aumônes aux pauvres, parce que, pendant ce temps, il pouvait leur parler, les exhorter à la patience, à la charité et à l'amour de Dieu.

Il avait coutume de signer au bas de ses lettres : *Frère Pierre Nolasque, serviteur inutile et indigne*, ou : *Frère Pierre Nolasque, balayure du monde, vrai néant*. Et comme on lui représentait que ces titres paraissaient ridicules et peu en rapport avec sa dignité, il répondait simplement que la signature était inventée pour exprimer ce que nous étions, et que, pour lui, il se qualifiait tel qu'il était à ses yeux, et aussi tel qu'il voulait qu'on l'estimât.

FAVEURS CÉLESTES

Le Saint était souvent favorisé de visions célestes par lesquelles Notre-Seigneur le consolait, lui donnait de nouvelles forces et un zèle encore plus ardent. Un samedi qu'il assistait aux offices du soir avec ses religieux et qu'il considérait le petit nombre de ceux qui travaillaient avec lui, il fut ravi en esprit et d'une voix pleine de soupirs et de larmes, il s'écria : « O Seigneur, serez-vous avare envers votre Mère, alors que vous êtes si libéral envers toutes vos créatures? Si c'est à cause de mes péchés et de mon insuffisance que vous ménagez vos grâces, effacez-moi du livre de vie, mais donnez des serviteurs et des enfants à Notre-Dame de la Merci ! » Aussitôt, on entendit une voix qui prononça distinctement ces paroles : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume. » Les assistants furent dans l'admiration et l'étonnement et constatèrent dans la suite la vérité de ces paroles.

Saint Pierre Nolasque avait toujours rêvé de faire le pèlerinage de Rome et d'aller prier sur le tombeau du Prince des apôtres, dont il portait le nom, et auquel il avait une dévotion singulière. Un jour qu'il pensait à cette entreprise, il entendit une voix qui lui disait : « Pierre, puisque tu n'es pas venu me voir, je viens te visiter. » En même temps, il aperçut l'apôtre saint Pierre crucifié la tête en bas, qui lui dit : « Tous les bons désirs des justes ne peuvent point être réalisés ici-bas. » Il renonça dès lors à son projet, mais il garda une grande dévotion pour saint Pierre. Il avait coutume, chaque jour, de s'attacher à une croix qu'il avait dans sa chambre et de passer des heures entières dans la même posture [illegible] vu le Prince des apôtres.

Une nuit, dans le couvent de Barcelone, le Frère [illegible], surpris par le sommeil, [illegible] Matines, le Saint se réveille et [illegible]. Quel n'est point son étonnement [illegible], à la place des religieux, [illegible] les psaumes et [illegible] !

[illegible] la Vierge Marie qui [illegible] pour garder et protéger ses serviteurs pendant leur sommeil. Dieu l'avait aussi favorisé du don de prophétie et de discernement des âmes.

SA MORT

Saint Louis, roi de France, l'avait en grande vénération. Il recommandait sans cesse à ses prières sa personne et les intérêts de son royaume. Il voulut l'emmener avec lui à la conquête des Lieux Saints. Pierre Nolasque, quoique fatigué et déjà âgé, commença à se disposer à partir; il mit ordre aux affaires de ses monastères et se trouvait tout heureux de visiter ces lieux où se sont accomplis les grands mystères de la religion. Mais son corps était usé par l'âge et par les austérités, et les efforts qu'il fit ne servirent qu'à le réduire à une extrême faiblesse. Il fut obligé de se mettre au lit. Les médecins lui défendirent de sortir de sa cellule. Mais la nuit de Noël il se trouva au milieu de ses religieux à chanter l'office sans qu'on sut comment il y avait été porté. Quelque temps après, sentant que sa fin était proche, il demanda le saint Viatique. Quand il l'aperçut, il sauta de son lit et se traîna à genoux jusqu'aux pieds du prêtre qui lui apportait son Sauveur, en répétant ces paroles : « D'où me vient cet honneur que mon Seigneur vienne à moi? »

Il reçut le corps de son Dieu avec la plus admirable piété, puis il fit appeler tous ses religieux, leur demanda pardon de ses péchés et de ses négligences et les supplia d'élire à sa place un Général afin qu'il mourût avec le mérite de l'obéissance. Les religieux consentirent à son désir et, sur son avis, désignèrent le Fr. Guillaume Bas pour prendre la conduite de l'Ordre.

Dès lors, le saint moribond ne pensa plus aux choses de la terre; son esprit et son cœur étaient sans cesse appliqués à la contemplation : tantôt, il s'entretenait avec Dieu lui-même et la Sainte Vierge; d'autres fois, il parlait à son ange gardien et au Prince des apôtres. Ses extases étaient fréquentes : un jour qu'il récitait le psaume *Miserere mei, Deus*, étant arrivé à ces paroles : « Vous me laverez, Seigneur, et je serai plus blanc que la neige! » il demeura si longtemps hors de lui que l'on crut à sa mort. Enfin, la nuit de Noël 1258, ayant réuni ses religieux autour de lui, après leur avoir donné une bénédiction suprême, il expira doucement, [illegible] ans.

L'Ordre de la Merci [illegible] branches. Les chevaliers, portant l'habit séculier, mais revêtus d'une [illegible] et du scapulaire. Ils devaient garder les côtes et défendre le pays contre les [illegible] ils n'étaient pas de service. Les religieux suivaient la règle de saint Augustin, ils recevaient les Ordres sacrés; ils chantaient l'office et s'occupaient du rachat des captifs.

L'Ordre de la Merci s'étendit dans toutes les provinces d'Espagne et dans les principales villes d'Italie. Les religieux de cet Ordre furent les premiers à travailler à la conversion des Indiens. Beaucoup d'entre eux subirent d'affreux tourments de la part des Turcs et des barbares et furent martyrisés pour le nom de Jésus-Christ.

SOURCES CONSULTÉES

Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. II, [illegible] — [illegible] *Histoire des Ordres religieux*, t. III, p. [illegible] — [illegible] *Supplément aux Vies des Saints*, t. I, p. [illegible]

Imp.-gérant : [illegible], 5, rue François Ier, Paris

SAINT IGNACE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

Fête le 1er février.



Saint Ignace le Théophore, c'est-à-dire porte Dieu.

« Je suis le froment de Dieu, je veux être moulu sous la dent des bêtes féroces, pour devenir le pain immaculé du Christ » (*Lettre aux Romains*.)

Saint Ignace, l'un des plus illustres parmi ces hommes apostoliques qui succédèrent immédiatement aux Apôtres, aurait même, suivant quelques auteurs, connu notre divin Sauveur sur cette terre ; c'était, disent-ils, cet enfant qui présenta les cinq pains d'orge et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia pour nourrir cinq mille hommes. Toujours est-il qu'il fut plus tard, avec saint Polycarpe, l'un des disciples les plus assidus de l'apôtre saint Jean, et apprit à cette école cet amour brûlant et impétueux pour Notre-Seigneur qui l'enflamma toute sa vie.

Quand saint Pierre avait quitté la ville d'Antioche, il lui avait donné pour évêque saint Evode ; saint Ignace fut choisi à son tour pour succéder à saint Evode. Sa grande sainteté le rendait digne de gou-

verner cette Eglise où les fidèles reçurent, pour la première fois, le nom glorieux de chrétiens.

Un jour, il eut une vision merveilleuse dans laquelle il vit une multitude d'anges chantant à deux chœurs, qui se répondaient l'un à l'autre les louanges de la Très Sainte Trinité. Pénétré d'admiration pour ce qu'il avait vu, et voulant que la terre imitât de quelque façon le ciel, il établit dans son église cette manière de chanter l'Office divin. Toutes les églises adoptèrent depuis cet usage (1).

SAINT IGNACE DEVANT L'EMPEREUR TRAJAN

Le récit du martyre à jamais glorieux de saint Ignace a été écrit par trois de ses disciples : Rhéus, Agathopode et Philon, qui l'accompagnèrent à Rome, et furent témoins de son triomphe.

A l'époque où Trajan monta sur le trône, disent-ils (2), Ignace, disciple de Jean l'évangéliste, homme vraiment apostolique, gouvernait l'Eglise d'Antioche. Il [illegible] de la persécution suscitée par Domitien. Par ses prières et ses jeûnes, par son assiduité à prêcher la vraie doctrine, par l'activité incessante où le tenait constamment la crainte de voir se perdre quelques âmes plus faibles et plus timides, il avait [illegible] pilote, il avait sauvé son navire. Maintenant donc il se réjouissait de la tranquillité subitement rendue à l'Eglise; et cependant, son grand cœur s'indignait de n'avoir pas trouvé encore l'occasion de faire éclater, comme il le voulait, son amour pour le Christ. Il aspirait au martyre, qui achèverait, disait-il, de le faire ressembler à son Seigneur et à son Maître.

Ses vœux ne tardèrent point à être exaucés. La neuvième année de son règne (106), Trajan, vainqueur des Scythes et des Daces, et attribuant ses triomphes à la protection des dieux, crut qu'il manquerait quelque chose à sa propre gloire et à la reconnaissance qu'il devait aux idoles, tant que les [illegible] fidèles fussent contraints de sacrifier ou de mourir.

[illegible] expédition contre les Arméniens et les Parthes. Ignace, ce généreux soldat du Christ, se présenta [illegible] le prince, qui avait déjà donné [illegible]

[illegible] *daimôn* (mauvais au démon). Par la puissance du [illegible]

[illegible] Sénat.

[illegible]

— Répandre des bienfaits, dit Ignace, quoi de plus digne des cœurs généreux et, en particulier, des empereurs; mais, en vérité, quelle étrange promesse est celle-ci : me faire pontife de Jupiter, moi pontife de Jésus-Christ, qui offre tous les jours au seul et vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, un sacrifice de louanges, et qui suis prêt à m'immoler moi-même pour sa gloire !

— De quel dieu parles-tu donc, reprit l'empereur, de ce supplicié que Ponce-Pilate fit mourir sur une croix ?

— Oui, répondit Ignace, sur sa croix, Jésus a crucifié le péché et son auteur : il a triomphé de toutes les erreurs et de toute la perversité des démons. Il les a pour jamais asservis au pouvoir de ceux qui portent le Christ dans leur cœur.

— Ainsi, tu portes en ton cœur un crucifié !

— Dieu lui-même l'affirme : J'habiterai en eux, a-t-il dit. Je marcherai au milieu d'eux. »

Ceux qui étaient présents voulurent alors entrer en discussion, mais les arguments de l'évêque martyr les réduisirent au silence. Enfin, Trajan l'interrompit par cette sentence : Ignace, qui prétend porter en soi le Crucifié, sera mis aux fers et conduit sous escorte à Rome, pour y être exposé aux bêtes de l'amphithéâtre. « Grâces vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu ! s'écria le confesseur. Vous daignez enfin couronner mon amour et me faire partager les chaînes de Pierre, votre apôtre ! » En parlant ainsi, son visage rayonnait de joie ; il pria ensuite pour son Eglise, la recommandant à Dieu, avec larmes, et, comme une noble victime, se remit aux mains des soldats.

VOYAGE — LETTRE AUX ROMAINS

Ce fut dans ces sentiments d'ineffable allégresse et de sainte passion pour le martyre, qu'Ignace fut conduit d'Antioche à Séleucie. Là, il fut embarqué, et, après une navigation laborieuse, le vaisseau aborda à Smyrne. [illegible] saint confesseur. Toutes les Eglises d'Asie lui envoyèrent des évêques, [illegible] martyre. Tel était l'obj[illegible] leurs députations. C'est dans ce sens qu'il leur écrivit [illegible]

[illegible] Eglise illustre et avoir rendu témoignage à sa [illegible]

[illegible]

christianisme n'est pas seulement une œuvre de silence, il est aussi une œuvre de force et de magnanimité. J'écris aux Eglises; je leur mande à toutes que je mourrai de grand cœur pour notre Dieu, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. Je vous en conjure, ne me témoignez plus une bienveillance inopportune.

» Laissez-moi devenir la pâture des bêtes féroces: par elles j'arriverai à Dieu. Je suis le froment de Dieu: il me faut être moulu sous la dent des bêtes pour devenir le pain immaculé du Christ. Caressez plutôt ces lions: qu'ils deviennent mon sépulcre, qu'ils ne laissent rien de mon corps; ainsi, quand je serai endormi dans le Seigneur, je ne serai plus à charge à personne. Alors, je serai vraiment le disciple de Jésus-Christ, quand mon corps lui-même aura disparu de ce monde. Suppliez pour moi le Christ, afin que, par de tels instruments, je devienne une ostie digne de lui. Pierre et Paul vous commandaient; moi, je vous prie. Ils étaient Apôtres, je ne suis qu'un condamné; ils étaient libres, jusqu'ici je ne suis qu'un esclave. Mais quand j'aurai souffert, je serai l'affranchi de Jésus, et en lui je ressusciterai libre.

» En ce moment, dans les fers, j'apprends à ne rien convoiter de terrestre ni de vain. Depuis mon départ de Syrie pour Rome, je combats vraiment contre les bêtes, sur terre, sur mer, la nuit et le jour, lié que je suis à dix léopards; ce sont mes gardiens que je nomme ainsi. Les bienfaits mêmes les rendent plus farouches. Leurs injures me servent de leçon; mais « je ne suis pas justifié pour cela (I Cor., IV, 4) ». Puissé-je jouir des autres bêtes qui me sont préparées! Je veux les trouver affamées et furieuses; je les flatterai pour qu'elles me dévorent sans s'éloigner par respect, comme elles ont fait pour d'autres. Que si elles s'y refusent, je les y contraindrai. Pardonnez-moi cette parole, je sais ce qui m'est utile. Je commence maintenant à être un vrai disciple. Que les créatures visibles et invisibles cessent de me disputer mon bonheur.

» C'est à Jésus-Christ que je vais. Les flammes, la croix, les meutes de bêtes farouches, les lacérations, la torture, la dislocation des os, les déchirements des membres coupés en morceaux, que tous ces tourments, inventés par l'enfer, tombent sur moi, pourvu que j'atteigne Jésus-Christ! A quoi me serviraient, et les plaisirs de ce monde, et les royaumes du siècle? Mourir pour Jésus-Christ vaut mieux que régner sur l'univers. Je cherche Celui qui est mort pour nous, je veux Celui qui est ressuscité pour nous. Tel est le trésor que je vais conquérir.

» Pardonnez-moi donc, frères. Ne me privez pas de la vie; ne me rejetez point dans la mort; ne me rendez pas au monde quand j'aspire à Dieu. Laissez-moi arriver à cette pure lumière, aux rayons de laquelle je deviendrai l'homme de Dieu. Laissez-moi devenir l'imitateur de la passion de Jésus-Christ. Ah! si quelqu'un a l'amour de Jésus-Christ dans son cœur, il comprendra mon langage, et, sachant l'ardeur qui me dévore, il aura pitié de moi. Le prince de ce siècle voudrait m'arracher du cœur et corrompre en moi cet amour pour mon Dieu. Vous, du moins, spectateurs de la lutte, ne vous [illegible] point ses auxiliaires. Prenez parti pour Dieu et pour moi. Quand le nom de Jésus-Christ est sur vos lèvres, vous ne pouvez conspirer avec le monde.

» [illegible] un autre langage, ne m'en croyez point; croyez à cette lettre que je vous écris, vivant encore, mais brûlant du désir de mourir.

» Mon amour a été crucifié, et le feu qui m'anime ne peut souffrir aucun aliment terrestre. L'esprit vivant qui habite en moi, et qui parle en moi, me dit intérieurement: Viens à ton père! Aucune nourriture corruptible, rien de ce qu'on nomme les délices de la vie n'a de saveur pour moi. Il me faut le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie, c'est-à-dire la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui, dans ces derniers temps, s'est fait Fils de l'homme en naissant de la race de David et d'Abraham. Il me faut le breuvage de Dieu, le sang de celui qui est charité et vie éternelles.

» Je ne veux donc plus de la vie des hommes, et mon vœu sera exaucé, si vous le voulez. Veuillez-le donc, je vous en supplie: Dieu vous rendra en grâces la bienveillance que vous m'aurez témoignée. Cette lettre trop courte vous le demande, croyez à ses accents. Jésus-Christ vous manifestera la sincérité de mon langage, Jésus-Christ, le révélateur de la vérité, en qui le Père nous a parlé. Priez-le de se donner bientôt à moi. Si je suis admis au martyre, vous aurez voulu mon bonheur; si je suis rejeté, je l'attribuerai à votre peu d'affection.

» Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise de Syrie; en mon absence, Dieu seul est son pasteur. A la place de l'évêque, Jésus-Christ seul et votre charité la dirigeront. Je rougis de me voir, malgré mon indignité, compter au nombre de ces chrétiens d'Antioche, moi le dernier de tous, misérable avorton! Mais, si je puis arriver à Dieu, je deviendrai quelque chose par sa miséricorde.

» La charité des Eglises qui m'ont accueilli au nom de Jésus-Christ, moins comme un étranger qui passe que comme un père, s'unit à mon esprit pour vous adresser le salut. Celles qui ne se trouvent point sur mon passage ont voulu visiter et secourir mes chaînes. Je vous écris de Smyrne. Des Ephésiens dignes du bonheur d'appartenir à Jésus-Christ vous remettront ma lettre. Crocus, ce nom si cher, est encore ici avec moi, ainsi que beaucoup d'autres frères. Vous devez connaître maintenant ceux qui m'ont précédé de Syrie à Rome, pour la gloire de Jésus-Christ. Informez-les de mon arrivée prochaine. Ils sont tous dignes de Dieu et de vous. — Écrit le IX des calendes de septembre (23 août 107). Courage jusqu'à la fin dans la patience de Jésus-Christ. Amen. »

LES FIDÈLES DE ROME — L'AMPHITHÉATRE — LE MARTYRE

« Après avoir ainsi, par cette lettre, prédisposé en sa faveur les Frères de Rome, le Théophore quitta Smyrne. Les soldats qui l'escortaient avaient hâte de le conduire à sa destination pour l'époque des jeux solennels de l'amphithéâtre. Il aborda en Troade, puis à Napoli de Thrace. Là, on lui fit prendre la route de terre; passant donc par Philippes, il traversa la Macédoine et l'Epire, jusqu'au port d'Epidamne (aujourd'hui Durazzo), où il s'embarqua de nouveau.

Descendant le golfe Adriatique, il entra dans la mer Thyrrhénienne, longeant le littoral et voyant passer sous ses yeux les cités et les îles qui bordent ces rivages. On montra à l'homme de Dieu la ville de Pouzzoles. Il souhaitait ardemment qu'on pût y débarquer. Il aurait, de la sorte, suivi les traces de saint Paul, et fût entré à Rome par le même chemin que l'Apôtre. Mais un vent violent chassa le navire en pleine mer et déjoua tous les efforts des matelots. En [illegible] de Pouzzoles, Ignace [illegible] de loin cette chrétienté célèbre: Heureux, disait-il, nos Frères de cette cité illustrée par le grand Apôtre!

Le terme de notre navigation [illegible] à la pensée de [illegible] [illegible]

» Après un jour et une nuit, le vaisseau abordait au port des Romains Porto, près d'Ostie. Les jeux solennels de l'amphithéâtre allaient bientôt finir : cette circonstance redoublait l'empressement des soldats ; l'évêque obéissait avec joie à leur impatience. Il la partageait lui-même. On se mit donc aussitôt en chemin.

» Cependant, la nouvelle de l'arrivée du saint martyr s'était déjà répandue. Les Frères de Rome vinrent au-devant de lui. La joie et la douleur se peignaient sur leur visage ; heureux de contempler le Théophore, la pensée de sa mort prochaine les consternait. Quelques-uns, dans l'ardeur de leur zèle, formaient le dessein de s'adresser au peuple, pour lui demander grâce et le conjurer d'épargner la vie d'un juste. Ignace, averti par l'Esprit-Saint de leur pensée secrète, après avoir donné le baiser à tous les Frères, parla en termes si véhéments de son ardente soif du martyre, il les supplia avec tant de larmes de ne point lui ravir son bonheur par une tendresse humaine, qu'il les persuada enfin. Tous se mirent à genoux sur la route. Ignace pria à haute voix, invoquant la protection du Fils de Dieu sur l'Eglise, lui demandant de mettre un terme à la persécution, et de maintenir le bien de la charité parmi les Frères.

» Le cortège reprit sa marche et Ignace fut conduit directement à l'amphithéâtre. C'était ce Colisée dont les ruines gigantesques sont encore debout ; selon l'ordre précédemment donné par l'empereur, il fut de suite exposé aux bêtes. Or, c'était le jour que les Romains désignent dans leur style sous le nom de XIII des calendes de janvier (20 décembre 107). Il était le plus solennel parmi les fêtes publiques de cette saison. Une foule immense encombrait les gradins. Le saint martyr Ignace fut exposé dans le cirque, près de l'autel élevé aux faux dieux.

Portant alors ses regards sur la multitude des spectateurs, il s'écria : « Romains, et vous tous qui assistez à ce spectacle, sachez que je ne suis point ici pour expier un sortilège ou un crime quelconque, mais pour m'unir à Dieu ; cette union, je la désire avec une ardeur insatiable ! » Et, entendant rugir les lions, il ajouta : « Je suis le froment du Christ, je dois être moulu sous la dent des bêtes pour devenir son pain très pur. »

« Les bêtes exaucèrent le vœu qu'il avait exprimé dans son *épître aux Romains*, de n'être à charge à personne après la consommation de son sacrifice et d'éviter aux Frères le soin périlleux de rassembler ses restes. Il fut presque entièrement dévoré ; les bêtes ne laissèrent que les plus durs ossements, précieuses reliques qui furent soigneusement recueillies et enveloppées de linges, pour être rapportées à Antioche comme un trésor inestimable, et rendues à cette Eglise veuve d'un martyr. » Saint Antonin ajoute que son cœur fut laissé intact par les bêtes et qu'on y trouva le nom de Jésus écrit en lettres d'or.

« Comme nous l'avons dit, ceci se passait le XIII des calendes de janvier (20 décembre), sous le consulat de Sura et de Cénécion. Nous assistions, les yeux baignés de larmes, à ce spectacle. La nuit suivante, retirés dans la maison d'un chrétien, nous laissions couler nos pleurs avec nos prières. Fléchissant les genoux, prosternés, nous demandions au Seigneur de prendre en pitié notre douleur et de nous révéler quelques signes de la gloire de son martyr.

Epuisés de fatigue, le sommeil nous gagna ; Ignace nous apparut. Quelques-uns d'entre nous le virent dans la gloire et leur tendant les bras pour les serrer sur son cœur. A d'autres, il apparut dans l'attitude de la prière, intercédant auprès du trône de Dieu pour son Eglise. Enfin, quelques autres le virent couvert de sueur et comme sortant d'un laborieux combat, se présenter en vainqueur devant Dieu. Ces visions nous remplirent de joie ; chacun de nous racontait celle dont il avait été favorisé, et nous unîmes nos voix pour rendre gloire à l'auteur de tous les biens, et proclamer la béatitude du saint évêque.

» C'est dans ces sentiments que nous vous adressons la relation de son martyre, pour que vous puissiez en célébrer l'anniversaire, et qu'ainsi nous soyions tous admis à la participation des mérites de ce généreux athlète de Jésus-Christ, qui a terminé sa course selon l'ardent désir qu'il en avait manifesté. »

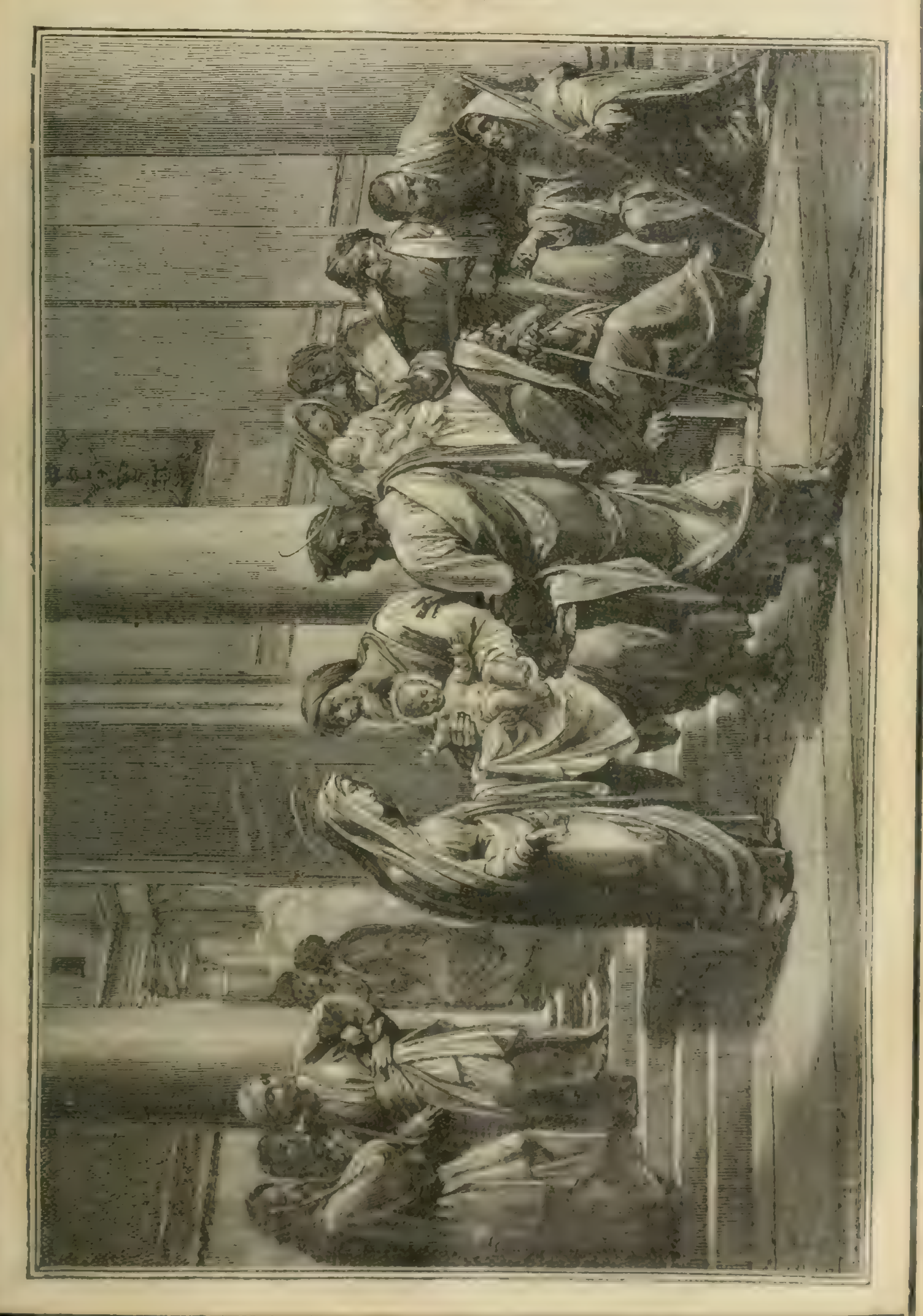
Rhéus, Agathopode et Philon rapportèrent respectueusement à Antioche le pieux fardeau qu'ils avaient dérobé à l'amphithéâtre romain. Ils traversèrent les cités de la Macédoine et de l'Asie-Mineure, nous apprend saint Jean Chrysostome, au milieu d'un peuple de fidèles qui accouraient sur leur passage et s'agenouillaient pour vénérer les saintes reliques.

Quelques siècles plus tard, quand les Musulmans envahirent la Syrie, les restes du saint évêque d'Antioche furent rapportés à Rome.

O saint Ignace, glorieux martyr de Jésus-Christ, ramenez à l'unité catholique les chrétiens d'Orient dont vous fûtes le pasteur, et défendez contre la révolution les fidèles d'Occident, au milieu desquels vous avez conquis votre immortelle couronne.

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

Fête le 2 février.



OBJET DE CETTE FÊTE

Benoît XIV pense que la fête de la Purification de la Sainte Vierge a une origine apostolique; il est certain, du moins, qu'elle était déjà ancienne au ve siècle. — Elle fut longtemps une fête de précepte.

L'Église grecque et l'Église de Milan rangent la solennité du 2 février parmi les fêtes de Notre-Seigneur. Mais l'Église romaine l'a toujours comptée dans les fêtes de la Sainte Vierge. « Sans doute, dit D. Guéranger, l'Enfant Jésus est offert aujourd'hui dans le temple et racheté, mais c'est à l'occasion de la Purification de Marie, dont cette offrande et ce rachat sont comme la conséquence. »

Notre-Seigneur, comme le remarque saint Paul, en se faisant homme, a voulu naître sous la loi, c'est-à-dire que, sans y être obligé, puisqu'il était le Législateur suprême, il a daigné se soumettre à toutes les observances que cette loi imposait aux Juifs. Il y a soumis également sa Mère.

Or, il y avait deux préceptes concernant les mères à qui Dieu avait donné un nouveau-né.

Le premier était général et s'adressait à toutes. Il ordonnait aux femmes d'Israël, après leur enfantement, de rester quarante jours, si elles ont mis au monde un fils, et quatre-vingts, si c'est une fille, sans approcher du tabernacle. Ce temps expiré, elles devaient, pour être purifiées, offrir un sacrifice. Ce sacrifice consistait en un agneau qui devait être consumé en holocauste. On y ajoutait une tourterelle et une colombe, destinées à être offertes, selon le rit du sacrifice, pour le péché. Les mères trop pauvres pour présenter un agneau, pouvaient le remplacer par une autre tourterelle et une autre colombe. Le sacrifice pour le péché avait pour objet l'expiation du péché dans lequel l'enfant était né. L'holocauste signifiait la consécration de l'enfant à Dieu. C'est pourquoi on le présentait en même temps au Seigneur.

Le second précepte ne regardait que les premiers-nés, tant des hommes que des animaux. On devait racheter au Seigneur tous les premiers-nés d'Israël, car il se les était réservés comme son bien propre, lorsqu'en frappant les premiers-nés de l'Égypte, depuis l'homme jusqu'à la bête de somme, il avait épargné son peuple.

Si Marie avait été une femme ordinaire et Jésus un enfant comme les autres, ils tombaient donc sous l'obligation de la loi. Mais, outre que la loi est soumise au Législateur, elle était ici sans objet. Car la Vierge très pure n'avait contracté aucune souillure par son enfantement virginal, et la vie du Fils de Dieu incarné n'avait pas besoin d'être rachetée à prix d'argent, puisqu'elle devait être sacrifiée pour le rachat de tous. Mais le Verbe fait homme voulut être en tout semblable à ses frères adoptifs, sauf par le péché. Il se soumit et soumit sa Mère sous le joug humiliant de la loi.

Les quarante jours marqués par la loi étant écoulés, Marie vint donc au Temple, portant son Fils dans ses bras, et accompagnée de saint Joseph.

ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES SUR LE NOUVEAU TEMPLE. — SIMÉON ET ANNE

L'entrée de Jésus au Temple de Jérusalem réalisait une prophétie [illegible] Aggée.

Au retour de la [illegible], quand Zorobabel eut relevé le Temple de ses ruines, les vieillards, qui avaient vu le Temple de Salomon dans sa gloire, s'attristaient en lui comparant la nouvelle construction, et le Temple de Zorobabel était à leurs yeux comme s'il n'était pas, dit le prophète. Aggée les consola, en leur disant:

« Prends courage, Zorobabel; prends courage, Jésus fils de Josédec, pontife suprême; prends courage, peuple de cette terre. Car voici ce que dit le Seigneur, Dieu des armées: Encore un peu de temps, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les continents; j'ébranlerai les peuples; et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison. La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première, et, dans ce lieu, je donnerai la paix, dit le Seigneur, Dieu des armées. »

Malachie, le dernier des prophètes d'Israël, confirmait la parole d'Aggée: « Le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange du testament que vous désirez, viendra aussitôt dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Et qui pourra connaître le jour de sa venue, et qui sera là pour le voir à son arrivée? »

Le prophète veut dire qu'Israël, comme nation, ne le connaîtra pas et ne recevra pas son Messie Jésus. Plusieurs, cependant, le recevront et seront sauvés.

Ces heureux fidèles, enfants de la paix et du salut, sont représentés au Temple par le vieillard Siméon et Anne la prophétesse. « Qui sera là pour le voir, demandait Malachie? » Voici ces deux saints personnages en éveil pour répondre au désir du prophète.

Il y avait à Jérusalem, dit saint Luc, un vieillard nommé Siméon, homme juste et craignant Dieu, et attendant la consolation d'Israël; et l'Esprit-Saint était avec lui. Il avait su, par une révélation, qu'il ne verrait point la mort avant d'avoir contemplé le Christ du Seigneur. Il savait, d'ailleurs, par les prophéties, que le temps de sa venue était arrivé. « C'est pourquoi, dit saint Vincent Ferrier, il se rendait chaque jour au temple et quand il voyait entrer dans son enceinte une mère portant un enfant dans ses bras, il demandait: « Est-ce un fils ou une fille? » Et le Saint-Esprit ne lui disait rien jusqu'au jour où Marie vint avec son Fils.

Ce jour-là, l'Esprit-Saint lui dit: « C'est aujourd'hui que tu rencontreras dans le Temple le Messie, ton Roi, et que tu pourras le contempler. »

Siméon se leva donc de grand matin, se purifia et se revêtit de ses plus beaux habits, comme il convient pour recevoir un roi. Puis il se rendit au Temple en toute hâte.

Lorsque Marie entra avec Joseph, l'Esprit-Saint lui dit: « Siméon, voici la Mère de celui que tu attends, et son Fils est le Roi et le Messie promis dans la loi. » Aussitôt le vieillard l'adora en pleurant de joie. Il prit l'Enfant dans ses bras et entonna ce cantique:

« Maintenant, Seigneur, vous laisserez partir en paix votre serviteur, selon votre parole, car mes yeux ont vu le Sauveur que vous préparez, la lumière qui doit éclairer les gentils, la gloire de votre peuple d'Israël. »

Ce cantique inspiré est le cri de l'Ancien Testament qui s'efface devant le Nouveau et se prépare à disparaître.

Mais qui dira les transports de Siméon, en qui vivaient tous les désirs des patriarches et des prophètes, lorsqu'il tint dans ses bras celui qui en était l'accomplissement! Saint François de Sales

méditant ce mystère, avec sa naïve tendresse, s'écrie : « Mais, ce Siméon, n'est-il pas bienheureux d'embrasser cet Enfant divin? Oui, mais je ne puis lui savoir gré du mauvais tour qu'il voulait faire; car, étant hors de lui-même, il le voulait emporter avec lui dans l'autre monde : Maintenant, dit-il, laissez aller votre serviteur en paix. Hélas! nous en avions encore besoin, nous autres! »

Marie et Joseph étaient dans l'admiration à cause de tout ce qu'on disait de Jésus. Sans doute, ils savaient parfaitement que Jésus était le Fils bien-aimé de Dieu et le Sauveur promis au monde; mais ils admiraient la manière merveilleuse dont Dieu avait révélé des secrets que leur humilité n'avait dévoilés à personne.

Siméon les combla de bénédictions, puis, voyant prophétiquement dans cet Enfant la victime qui devait être immolée pour les pécheurs, il dit à Marie, sa Mère : « Cet Enfant est établi pour la ruine et la résurrection de beaucoup en Israël, et pour être un signe de contradiction. Et votre âme même sera percée d'un glaive de douleur, afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées au fond de leurs cœurs, soit révélées. »

Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et n'avait vécu que sept ans avec son mari, et elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne sortant point du Temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Etant donc survenue à la même heure que Siméon, elle se mit aussi à louer le Seigneur, et, depuis lors, elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

COMMENT MARIE S'HUMILIA DANS LE TEMPLE

L'Evangile, après avoir parlé de la rencontre du vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse, ajoute seulement que Marie accomplit tout ce qui était prescrit par la loi, c'est-à-dire la cérémonie de la purification et le rachat de son premier-né. Nous emprunterons encore à saint Vincent Ferrier les pieuses considérations qu'il fait sur ces deux sujets.

« Il y avait dans le Temple, dit-il, et cet usage s'observe encore aujourd'hui parmi les juifs, un endroit réservé pour les femmes nobles et riches, un autre pour les femmes de condition médiocre, et un troisième pour les vierges. Marie, en entrant, examina pour voir à quel groupe elle devait se joindre. Elle appartenait à la plus haute noblesse, puisqu'elle était fille de David; mais elle était pauvre et simplement vêtue, car elle avait donné, pour l'amour de Dieu, tout l'or que lui avaient apporté les rois de l'Orient, et ne voulait vivre que du travail de ses mains. Si donc elle était allée du côté des riches, ces femmes hautaines auraient pu lui dire : « Allez à la place qui vous convient. Quoi! la femme d'un artisan prétend prendre rang parmi nous! » Elle avait droit de s'associer aux vierges, étant elle-même la plus excellente des vierges. Mais celles-ci lui auraient dit : « Comment pouvez-vous venir avec nous, vous qui avez un époux et un fils? »

» Elle alla donc se mettre avec les pauvres femmes du peuple. Et ainsi fut réalisée la prophétie du livre des Cantiques : « Ma bien-aimée est entre les femmes comme le lis entre les épines. » Et ce fut là le premier exemple d'humilité que Marie donna en ce jour.

» Elle en donna un second non moins étonnant en se conformant aux prescriptions de la loi. Car la loi ordonnait que la femme, quarante jours après son enfantement, se présentât au Temple, et que fléchissant les genoux devant le prêtre, elle lui dit : « Voici mon oblation, offrez pour moi le sacrifice, afin que Dieu me remette mes péchés. » Le prêtre offrait le sacrifice, bénissait ensuite la femme, et celle-ci se retirait.

» La Vierge Marie voulut passer par toutes ces observances. Elle dit au prêtre : « C'est aujourd'hui le quarantième jour depuis que j'ai enfanté ce Fils; il a été circoncis le huitième jour et a reçu le nom de Jésus. » Et elle lui remit son offrande de deux tourterelles et de deux colombes, en lui demandant de prier pour elle. O comble d'humilité! La Très Sainte Vierge dit au pécheur : « Priez pour moi. » Et le prêtre ne la connaissait pas. Mais Isaïe la connaissait mieux lorsqu'il disait : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et son nom sera *Emmanuel* », c'est-à-dire *Dieu avec nous*.

Jésus ne le céda pas en humilité à sa Mère lorsqu'il voulut être présenté à Dieu. Il n'en avait certes pas besoin, car il n'avait pas quitté son Père pour venir sur la terre, mais il était descendu comme le rayon qui ne se sépare pas du soleil pour venir éclairer la terre. Il voulut cependant lui être présenté comme un étranger.

Il était né si pauvre, que sa Mère ne put offrir pour lui un agneau au prêtre. Il ne convenait pas, du reste, qu'elle présentât cet agneau figuratif, quand elle portait dans ses bras le véritable Agneau de Dieu, et qu'elle venait offrir au Père céleste la grande Victime qui devait être immolée pour le salut de tous les hommes. Marie se contenta donc d'offrir, comme les pauvres, deux tourterelles et deux colombes.

LE FILS DE DIEU EST RACHETÉ SELON LA LOI

Il restait à accomplir la loi du rachat des premiers-nés.

« L'enfant premier-né, dit saint Vincent Ferrier, appartenait à Dieu et au prêtre. Mais on le rachetait au prix de cinq sicles d'argent. Si ses parents ne pouvaient fournir les cinq sicles, l'enfant restait au prêtre, et il était élevé pour servir dans le temple.

» Marie remit son fils entre les mains du prêtre, qui l'offrit au Seigneur. Insensé! S'il l'eût connu, il se fût prosterné devant lui. Voyant la pauvreté de la Mère, le prêtre se préparait à le garder. Mais la Vierge lui dit : « Ne le retenez point; voici cinq sicles que j'ai apportés. »

» Elle les avait gagnés par son propre travail, et peut-être avait-elle retranché sur sa nourriture, afin de pouvoir racheter son Enfant. Elle ouvrit donc sa bourse, qui n'était pas de soie, ni tissée d'or, et en tira l'argent qu'elle remit au prêtre selon la prescription de la loi. »

LA BÉNÉDICTION DES CIERGES

Ainsi furent accomplis les mystères de ce jour, ainsi la Lumière du monde, destinée à éclairer toutes les nations de la terre, pénétra dans le Temple du Seigneur et brilla devant lui.

Pour figurer cette lumière céleste, l'Eglise a [illegible] de bonne heure, au 2 février, une [illegible] bénédiction des cierges. Cette cérémonie a été [illegible] par le pape saint Gélase, vers la fin du [illegible] et elle a fait donner à la fête son [illegible] populaire de la *Chandeleur*.

Les cierges qu'on bénit avant la messe de la

Purification signifient donc Notre-Seigneur Jésus-Christ. Selon Yves de Chartres, la cire qui les compose, formée du suc des fleurs par les abeilles, que l'antiquité a toujours considérées comme un type de virginité, signifie la chair virginale du divin Enfant, lequel n'a point altéré, dans sa conception, ni dans sa naissance, l'intégrité de Marie. Dans la flamme du cierge, il faut voir le symbole du Christ qui est venu illuminer nos ténèbres.

Saint Anselme, développant le même mystère, nous dit qu'il y a trois choses à considérer dans le cierge : la cire, la mèche et la flamme. La cire, ouvrage de l'abeille virginale, est la chair du Christ; la mèche, qui est intérieure, est l'âme ; la flamme, qui brille en la partie supérieure, est la divinité.

Les cierges bénits par l'Eglise sont portés par les ministres et par tout le clergé dans une procession qui a été instituée par le pape Sergius, au VIIe siècle. Cette procession symbolise la sainte Eglise qui se met en marche pour aller à la rencontre de l'Emmanuel, et elle est l'imitation de la merveilleuse procession qui eut lieu en ce moment même dans le temple de Jérusalem.

« Aujourd'hui, dit saint Bernard, la Vierge Mère introduit le Seigneur du Temple, dans le Temple du Seigneur; Joseph présente au Seigneur, non un fils qui soit le sien, mais le Fils bien-aimé du Seigneur, dans lequel il a mis ses complaisances. Le juste reconnaît celui qu'il attendait; la veuve Anne l'exalte par ses louanges. Ces quatre personnes ont célébré, pour la première fois, la procession d'aujourd'hui, qui, dans la suite, devait être solennisée dans l'allégresse de la terre entière, en tous lieux et par toutes les nations. Ne nous étonnons donc pas que cette procession ait été si petite, car celui qu'on y recevait s'était fait petit. Aucun pécheur n'y parut : tous étaient justes, saints et parfaits. »

C'est la même pensée que l'Eglise exprime dans l'antienne qu'elle fait chanter à la procession : « Décore ta chambre nuptiale, Sion, et reçois le Christ-Roi ; accueille avec amour Marie, qui est la porte du ciel ; car elle tient dans ses bras le Roi de gloire, celui qui est la lumière nouvelle. »

La procession de la Chandeleur nous apparaît donc comme la marche du peuple chrétien à la lumière du Christ, figurée par les cierges que porte le clergé, la portion choisie de l'Eglise, comme Jésus même était porté entre les bras de Marie, entre ceux du saint vieillard Siméon et du Pontife qui l'offrit au Seigneur.

Les cierges de la Chandeleur n'ont pas seulement pour but de représenter un jour le mystère du Christ. Ils sont encore un objet bénit pour l'usage des fidèles et l'un des plus précieux à conserver dans une famille chrétienne.

Autrefois, les fidèles apportaient eux-mêmes des cierges à l'église le jour de la Purification, afin qu'ils fussent bénits avec ceux que les prêtres et les ministres portent à la procession. Cette coutume existe encore en beaucoup d'endroits, et il serait bien à désirer qu'elle se rétablît partout.

Les chrétiens d'aujourd'hui, à force de laisser de ces anciennes pratiques établies par l'Eglise, dans sa sollicitude maternelle, se sont trop privés d'une précieuse sauvegarde contre la malice du démon et d'un soutien puissant de l'esprit surnaturel que beaucoup de dévotions particulières, inconnues des Saints, ne remplaceront jamais.

Les cierges ainsi bénits à la Chandeleur, gardés dans les maisons des chrétiens, sont un gage de la protection divine et un symbole de l'illumination spirituelle des âmes par l'Esprit-Saint. C'est ce qui est enseigné par la formule même de la bénédiction que l'Eglise leur consacre :

« Seigneur Jésus-Christ, vraie lumière qui illuminez tout homme venant en ce monde, répandez votre bénédiction sur ces cierges et sanctifiez-les par la lumière de votre grâce, et de même que ces flambeaux, allumés à un feu visible, chassent les ténèbres, daignez faire que nos cœurs, allumés d'un feu invisible, c'est-à-dire de la splendeur du Saint-Esprit, soient délivrés de l'aveuglement de tous les vices, afin que, l'œil de notre âme étant purifié, nous puissions voir les choses qui vous sont agréables et utiles à notre salut, et mériter, après les ombres et les dangers de ce siècle, d'arriver à la lumière qui ne s'éteint jamais. »

Dans une autre oraison, l'Eglise demande à Dieu de bénir et de sanctifier les cierges « pour l'usage des hommes et pour la santé des corps et des âmes, soit sur la terre, soit sur les eaux. »

Il est dans l'esprit de l'Eglise d'allumer les cierges de la Chandeleur toutes les fois qu'il s'agit de repousser les esprits de ténèbres partout répandus dans l'air, comme nous l'enseigne saint Paul, et qui cherchent sans cesse à nous nuire dans notre âme, dans notre corps, dans nos biens.

On les allume en particulier dans une tempête, pour l'apaiser; lorsque le tonnerre gronde; pour obtenir la protection du ciel dans un lieu où la présence du démon se fait sentir pour l'en chasser; mais surtout auprès du lit d'un mourant, pour éloigner de lui l'ennemi des hommes qui fait alors son suprême effort, et souvent un effort terrible, pour arracher à Dieu l'âme qui se débat dans l'agonie. C'est alors, en effet, que nous devons appeler à notre secours avec plus d'insistance le Rédempteur, dont la vue illumina de joie les derniers jours de Siméon, et la Vierge secourable, afin qu'ils nous donnent, avant notre départ, le baiser de l'éternelle paix. Puissent nos âmes arriver ainsi à la bienheureuse lumière du ciel.

E. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris

SAINT BLAISE

ÉVÊQUE DE SÉBASTE ET MARTYR

Fête le 3 février.



Saint Blaise guérit un enfant dans le gosier duquel était restée une arête de poisson.

SAINT BLAISE FAISEUR DE MIRACLES

Le culte de saint Blaise mérite de redevenir aussi populaire que par le passé. Un ancien martyrologe l'appelle : le faiseur de miracles, *patrator miraculorum*. La piété du peuple a cru que Dieu lui avait conservé dans le ciel la même puissance, et, par le fait, elle n'a pas été déçue. Saint Blaise a mérité, par le nombre de ses bienfaits et des faveurs qu'il a obtenues, d'être classé au moyen âge parmi les saints appelés *secourables*. On désignait de ce nom ceux qui étaient particulièrement célèbres pour l'efficacité de leur intercession.

SAINT BLAISE, MÉDECIN ET ÉVÊQUE

Voici, d'après les Bollandistes, un résumé de l'histoire merveilleuse du saint évêque de Sébaste :

Saint Blaise avait d'abord exercé la médecine et comme il portait dans la pratique de son art un admirable dévouement, il avait gagné l'affection de tout le peuple, qui le réclama pour pasteur. Il fut donc élu évêque de Sébaste en Arménie.

Dieu, qui avait choisi des pêcheurs pour en faire des apôtres, avait daigné transformer le médecin des corps en médecin des âmes. Mais, comme pour démontrer que les dons surnaturels ne détruisent pas les qualités naturelles et que, au contraire, ils les développent et les perfectionnent, Dieu laissa au médecin devenu évêque, une admirable puissance de guérir.

A quelque temps de là, Blaise, poussé par l'esprit de Dieu, se retira sur une montagne nommée *Argée*. Il y eut pour compagnie les bêtes fauves qui venaient chaque jour l'entourer et le caresser.

IL EST ARRÊTÉ POUR LA FOI

Agricola, gouverneur de la Cappadoce et de l'Arménie sous l'empereur Licinius, étant venu à Sébaste, commença à persécuter les chrétiens. Il résolut d'exposer aux bêtes tous ceux qu'il avait enfermés dans ses prisons.

Il envoya donc ses gens dans les forêts, traquer les bêtes féroces. Les chasseurs, en courant le mont Argée, arrivèrent jusqu'à la caverne où se réfugiait le saint évêque. Ils la trouvèrent environnée de lions, de tigres, d'ours, de loups, qu'ils durent écarter pour pénétrer dans l'intérieur. Blaise était assis et ravi dans la contemplation. Ils n'osèrent porter la main sur lui et revinrent raconter la chose au gouverneur. Celui-ci envoya des soldats qui escaladèrent la montagne et trouvèrent le Saint toujours absorbé dans sa prière. Ils lui dirent :

— Blaise ! le gouverneur Agricola vous demande.

— Mes enfants ! répondit l'évêque, soyez les bienvenus ! Il y a longtemps que je soupire après votre arrivée, allons au nom de Jésus-Christ !

Ayant ainsi parlé, il partit avec les soldats.

Blaise, chemin faisant, les exhortait à se convertir au Christ, et de nombreux miracles confirmaient sa parole. On apportait de tous côtés des enfants pour les lui faire bénir. Les places qu'il traversait étaient remplies de malades qui sollicitaient leur guérison et la lui demandaient d'un ton suppliant.

Le saint évêque, ému de pitié, leur imposait les mains, bénissant les enfants et guérissant les malades, ce qui détermina la conversion d'un grand nombre de païens.

[illegible] des miracles opérés par saint Blaise dans ce trajet mémorable du mont Argée à la prison de Sébaste.

Une femme des environs avait un fils unique. Cet enfant, [illegible] du poisson, avala une arête qui [illegible] dans son gosier et qu'on n'en put arracher. Il paraissait près de mourir, et la mère, folle de douleur, ne savait plus que devenir.

Voilà que Blaise vint à passer : la pauvre mère, instruite des prodiges qu'il opérait, prit son enfant dans ses bras, courut au saint évêque et, pleine de foi, déposa le pauvre petit à ses pieds, en le suppliant de le guérir. Saint Blaise, touché de compassion, imposa les mains au malade, traça sur son gosier le signe de la croix, en demandant à Notre-Seigneur de délivrer l'enfant, *et de secourir tous ceux qui, dans des maux de ce genre, se recommanderaient à lui.* L'enfant fut aussitôt guéri.

La marche de notre Saint était devenue un vrai triomphe et le bruit de ses miracles devançait ses pas.

L'INTERROGATOIRE

Blaise entra à Sébaste avec son escorte de soldats; il fut aussitôt jeté en prison, et le lendemain Agricola fit amener l'évêque devant son tribunal. Il chercha d'abord à le gagner par la douceur et les flatteries :

— Réjouis-toi ! lui dit-il, Blaise, ami des dieux !

Saint Blaise répondit :

— Réjouis-toi aussi, illustre gouverneur ! pourvu cependant que tu consentes à reconnaître que tes dieux ne sont que des démons, qui brûleront dans les flammes éternelles avec leurs adorateurs. Je ne puis donc, ô gouverneur ! être leur ami, parce que je ne veux pas brûler éternellement avec eux.

Le gouverneur, irrité de ce langage, fit battre de verges le saint évêque, puis ordonna de le conduire dans sa prison.

Quelques jours après, Agricola, pour la seconde fois, fit comparaître Blaise devant lui et lui dit :

— Blaise ! choisis entre ces deux partis : ou bien adore nos dieux et tu seras notre ami; ou bien, si tu refuses, tu seras livré aux plus affreux supplices et tu périras de mort violente.

Saint Blaise répondit :

— Je t'ai déjà déclaré que ces statues que tu adores ne sont pas des dieux, mais les organes des démons, je ne puis donc les adorer.

SUPPLICE DU CHEVALET

Agricola, le voyant inflexible dans sa résolution, ordonna de l'attacher à un chevalet, puis il fit apporter des peignes de fer dont se servent les cardeurs de laine, et on lui en déchira le dos et tout le corps. Déjà le sang coulait, les chairs se détachaient, les bourreaux eux-mêmes étaient émus et pleuraient. Pendant ce temps-là, le bienheureux martyr, se tournant vers le gouverneur, lui dit :

— Voilà ce que je désirais depuis longtemps : à savoir, mon âme attachée à la terre et mon corps [illegible] en haut. Maintenant la chair et l'esprit sont [illegible], et la chair ne [illegible] l'esprit [illegible] voisin du ciel, je méprise toutes les choses de la terre, je me ris de vous et de vos supplices. Ces tourments ne dureront qu'un instant, tandis que la récompense sera éternelle.

Agricola, voyant que les tortures ne faisaient que [illegible] le courage de Blaise, le fit détacher du chevalet et [illegible] en prison.

SAINT BLAISE MARCHE SUR L'EAU
LES PAIENS NE PEUVENT EN FAIRE AUTANT

Au bout de quelques jours, Blaise fut de nouveau tiré de sa prison et traduit devant le tribunal. Le juge lui dit :

— Je t'ai laissé le temps de délibérer, viens et sacrifie aux dieux ; si tu ne le fais pas, j'en finirai avec toi. Ton Christ, que tu dis Dieu, ne te sauvera pas, si je te fais précipiter dans les profondeurs de l'étang voisin.

— Insensé ! lui répartit Blaise, toi qui adores les idoles, tu ne connais pas la puissance de mon Dieu. Le Christ n'a-t-il pas marché sur la mer comme sur la terre ferme, et n'a-t-il pas ordonné au prince des apôtres, Pierre, d'y marcher à sa suite ? Ce qu'il a fait pour son apôtre, il peut le renouveler pour moi, le dernier de ses serviteurs.

Le gouverneur, piqué au vif, fit conduire Blaise sur le bord de l'étang ; une grande foule suivait. Le saint évêque traça sur l'eau le signe de la croix et elle devint solide pour porter ses pas. Alors, courant vers l'onde comme sur le sol, il gagna le milieu de l'étang. Là il s'assit et interpella ainsi le gouverneur et tous les assistants :

— Si vos dieux ont quelque puissance, ou si vous avez en eux quelque confiance, entrez aussi dans les eaux, et au nom de vos dieux, marchez sur les flots, afin de faire éclater leur puissance.

A ces paroles du saint martyr, soixante-cinq hommes, invoquant le secours des dieux, entrèrent bravement dans l'eau, mais ils furent bien vite engloutis.

DERNIÈRE PRIÈRE DE SAINT BLAISE — SA MORT

Un ange descendit du ciel, environné d'une lumière éclatante qui éblouit tous les assistants, et il dit : « Courageux athlète du Christ, sortez de l'eau, hâtez-vous vers la glorieuse couronne que Dieu vous a préparée. »

Blaise se leva et, marchant sur les flots, il sortit de l'étang et tout le peuple qui se pressait sur le bord le vit éclatant de lumière et rayonnant de gloire.

Cependant le gouverneur ne se convertit pas à la vue de ces prodiges qu'il attribuait à la magie. — Je vois bien, Blaise, lui dit-il, que tu es décidé à persévérer dans ton obstination et à ne pas adorer les dieux. Eh bien ! puisque tu as désobéi aux ordres de l'empereur, je te condamne à avoir la tête tranchée.

Le saint martyr, entendant la sentence, se hâta de gagner avec le bourreau, le lieu fixé pour l'exécution. Arrivé là, il demanda et obtint du bourreau la permission de prier. A genoux, les mains et les yeux tournés vers le ciel, il fit cette prière :

— Seigneur, mon Dieu, venez en aide à votre serviteur, écoutez la dernière prière que je vous adresse avant de mourir pour votre nom : Soyez propice et exaucez les vœux de tous ceux qui feront quelque chose pour votre gloire [illegible]. *Si une arête se fixe au gosier de quelqu'un, ou si, souffrant de quelque maladie à la gorge, il implore avec foi votre secours et réclame votre protection, venez-lui en aide et délivrez-le de son danger. Si que qu'un atteint d'une infirmité, ou exposé à quelque danger, se souvient de mon nom et implore votre secours par mon intercession, guérissez-le de sa maladie ou délivrez-le du péril qu'il court, et daignez venir en aide à tous ceux qui, dans leurs tribulations, vous invoqueront avec confiance par mon nom.*

Le martyr était encore à genoux, lorsqu'une nuée lumineuse brilla sur lui, et de la nuée sortit une voix qui disait : « Je suis le Dieu qui t'ai glorifié et qui te glorifierai ; tout ce que tu as demandé, je l'accomplirai selon la foi et les besoins de chacun. *Tous ceux qui, dans leurs infirmités, dans leurs périls, ou dans quelque tribulation qu'ils se trouvent, me prieront par ton intercession, je les délivrerai dans le temps, si cela est avantageux pour eux, ou je leur donnerai la vie éternelle dans l'autre monde ;* je les comblerai de biens temporels dans le présent et je leur accorderai une récompense éternelle dans l'avenir. »

La voix se tut et la nuée disparut.

Alors le saint martyr eut la tête tranchée. C'était le 3 février 316.

CULTE DE SAINT BLAISE

Après la mort du saint évêque, beaucoup de personnes atteintes de maux de gorge ont été guéries par son intercession. C'était un fait tellement public et reconnu de tous, qu'un médecin grec de la fin du Vᵉ siècle, Actéon, parmi les remèdes qu'il enseigne pour ce mal, indique particulièrement l'invocation de saint Blaise.

Dans les siècles de foi, où les prières étaient plus efficaces, parce qu'elles étaient plus ferventes et surtout plus confiantes, ce moyen de guérison était connu de l'univers entier. Nous en trouvons une preuve dans l'*Histoire du Japon*, où nous lisons qu'en 1589, une femme ayant une arête de poisson au gosier, ne pouvait plus ni parler, ni respirer, au point qu'un Père jésuite qu'elle fit appeler, put à peine la confesser. Mais avant de la quitter, il lui ordonna d'invoquer saint Blaise, lui promettant de lui envoyer de ses reliques. A peine les eut-elle, qu'elle les baisa trois fois avec respect, les appliqua sur sa gorge, et, sur le champ, elle respira et parla librement ; elle put même manger ; elle était guérie.

En 1692, dans le royaume de Naples, une cruelle maladie, qui consistait en une angine, parcourut tout le pays, et sévit particulièrement dans la ville même de Naples : attaquant d'abord les enfants dans l'âge le plus tendre, et ensuite les adultes, elle défiait toute l'habileté des médecins et causait une grande mortalité. On implora le secours de saint Blaise, et bientôt le mal diminua et finit par disparaître tout à fait. Alors le cardinal-archevêque de Naples, Boncompagni, pour reconnaître cette puissante protection, fit [illegible] une magnifique église en l'honneur de saint Blaise.

De nos jours encore, à Rome, dans l'église Saint-Blaise, où l'on voit, au-dessus du maître-autel, un tableau représentant [illegible] de l'enfant guéri par le saint évêque, il est de tradition, quand on souffre de la gorge, de se oindre le cou avec de l'huile bénite le jour de la fête de ce Saint.

A Rome encore, dans l'église de Saint-Charles et Saint-Blaise, où l'on vénère l'anneau [illegible], et du

saint évêque, son autel est richement orné, et sa chapelle est tapissée d'ex-voto qui attestent les faveurs obtenues par son intercession. Le jour de sa fête, les mères apportent ou amènent leurs enfants et font toucher leur gorge à l'anneau du saint évêque.

Dans les autres églises où l'on vénère saint Blaise, on prend de l'huile des lampes allumées devant son autel, et on s'en met sur la gorge. Dans chaque famille, on aime à conserver de cette huile merveilleuse, appelée *huile de saint Blaise*.

De nombreux miracles ont été obtenus par l'intercession de saint Blaise, en 1875, au moment où sévissait une terrible maladie de gorge, qui a enlevé un grand nombre d'enfants. Depuis cette époque, la dévotion au saint martyr s'est accrue et répandue dans Rome et les environs, particulièrement à Frascati, et son culte est devenu bien cher surtout à toutes les jeunes mères qui implorent sa protection contre la terrible maladie du croup.

Voici un fait tout récent, communiqué, l'année dernière, à la rédaction *du Pèlerin de Paray-le-Monial* :

Ma jeune parente, depuis quatre ou cinq ans, souffrait de la gorge et n'avait plus de voix. Elle était allée à Paris, plusieurs fois, consulter un spécialiste, mais sans résultat. Cet état durait encore au mois de juillet dernier. Lors de la translation des reliques de saint Blaise, je lui donnai un petit reliquaire, en lui disant de prier le saint martyr pour sa gorge. Pendant les neuf jours qui précédèrent la fête de l'Assomption, elle pria Marie et saint Blaise. Au jour de sa fête, elle s'aperçut tout d'un coup, à l'office, que sa voix était revenue, et elle s'est mise à chanter sans fatigue. Depuis ce temps, sa voix n'a rien perdu, et aujourd'hui elle est complètement guérie de sa grave infirmité.

Il est bon de dire en passant, pour ceux qui vont à Paray-le-Monial, que la basilique possède une relique insigne de saint Blaise : c'est tout un bras de notre bienheureux martyr, renfermé dans un magnifique reliquaire offert tout récemment par de généreux bienfaiteurs.

Les cultivateurs s'adressent aussi à saint Blaise pour attirer les bénédictions de Dieu sur leurs récoltes, ou éloigner les maladies de leurs bestiaux.

Plusieurs corps de métiers reconnaissent saint Blaise pour leur patron, tels que les cardeurs et tisseurs de laine, les ouvriers en bâtiment, les tailleurs de pierres et les laboureurs.

Dans le nord de la France, particulièrement dans l'église d'Estrées-Blanche, au diocèse d'Arras, saint Blaise est honoré sous le nom de *saint Lancy*. On l'invoque surtout pour une maladie des bestiaux appelée le *feu de Saint-Lancy*.

ORAISON DE L'OFFICE PROPRE DE SAINT BLAISE APPROUVÉE PAR L'ÉGLISE

O Dieu qui avez donné à saint Blaise, pontife et martyr, une constance admirable au milieu des supplices, et l'avez rendu célèbre en lui accordant le pouvoir de guérir les maladies du prochain, faites-nous la grâce, dans votre miséricorde, d'imiter sa constance dans la foi, et d'éprouver les effets de sa protection dans les dangers. Nous vous en prions, par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Voir la Vie de saint Blaise, par l'abbé Ganthez, chapelain de la basilique de Paray-le-Monial. — 1 fr., s'adresser à l'auteur.)



LE BIENHEUREUX JEAN DE BRITTO, JÉSUITE

MISSIONNAIRE ET MARTYR

Fête le 4 février.



Martyre du bienheureux Père Jean de Britto.

A LA COUR DU ROI ET AU COUVENT DES JÉSUITES

Le bienheureux Jean de Britto naquit à Lisbonne, le 1er mars 1647. A l'âge de trois ans, il perdit son père, don Salvador, gouverneur de Rio Janeiro. Néanmoins, son éducation fut des plus brillantes ; elle fut surtout des plus chrétiennes, grâce aux soins de sa mère dona Béatrix Pereyra. Cette femme, forte et pieuse, voulut présider elle-même à l'instruction de ses quatre enfants, et elle n'eut pas lieu de s'en repentir. L'aîné, Christoval, donna son sang à sa patrie sur le champ de bataille d'Amexial; Jean, le plus jeune, versa le sien pour Dieu sur les plages de l'Hindoustan. Les deux autres vécurent de plus longues années : Fernand se montra digne toute sa vie de porter le nom respecté qu'il avait reçu de son père ; et Louis, par le charme de son caractère et le parfum de sa vertu, mérita d'embaumer longtemps la solitude où sa mère ensevelit les jours de son veuvage. Mais Jean sembla, dès ses plus jeunes années, le mieux doué, tant sous le rapport de la nature comme sous celui de la grâce.

Attaché, en qualité de page, à la personne de don Pedro, fils du roi Jean IV, il devint bientôt l'ami du prince royal et conquit l'affection de toute la cour. On le recherchait et on le fêtait;

mais, au milieu de ces honneurs et en face des vanités mondaines, l'enfant demeura toujours modeste [illegible] secrètement jaloux de ses [illegible] et de la faveur dont il jouissait, le poursuivirent bientôt de leurs taquineries avec un [illegible] acharnement. Les seigneurs de la cour, témoins de la persécution que subissait le jeune page, lui donnèrent le surnom [illegible] de *martyr*.

A [illegible] procédés, Jean ne répondit que par la douceur, la patience et la charité. Il voulait imiter en cela la force d'âme de saint François-Xavier, dont la vie merveilleuse remplissait d'enthousiasme son noble cœur.

A l'âge de douze ans, atteint d'une maladie mortelle, [illegible] des médecins, il invoque son patron [illegible] et il revient à la santé. En témoignage de sa reconnaissance et pour accomplir [illegible] de sa mère, il porte pendant un an, au milieu de la cour, l'habit de la Compagnie de Jésus. [illegible] dévotion de faire porter aux enfants, pendant quelque temps, le costume religieux d'un saint patron, n'était pas rare à cette époque.

Mais Jean de Britto voulut ressembler complètement à son modèle. A peine entré dans sa [illegible], il manifeste sa vocation à sa famille et à la cour. Sa mère l'encourage à se donner à Dieu. Don Pedro déclare qu'il ne peut se séparer de son ami : la reine, Louise de Guzman, [illegible] comme son propre fils, s'oppose elle aussi à son départ ; mais le jeune homme prie saint François-Xavier, tous les obstacles s'aplanissent et il entre au noviciat, le 17 décembre 1662. Il y brilla par son esprit de [illegible]

Un jour, l'infant (le prince royal) vint le visiter avec [illegible], il le trouva à l'infirmerie [illegible] de servir de pauvres malades, [illegible] qu'un puissant roi, assis sur [illegible]

Jean de Britto prononça ses vœux de religion [illegible] au collège [illegible] il s'y livra à [illegible] Après [illegible] à Coïmbre, son cours de [illegible] et de philosophie. Les succès les plus brillants couronnèrent ses études.

DÉPART POUR LES INDES

[illegible] François-Xavier, [illegible] dans les Indes. [illegible] dessein, il s'adresse [illegible] au supérieur général, qui lui [illegible]

Il reçut l'onction sacerdotale quelques jours avant [illegible]

[illegible]

vi[illegible]imes. Des vingt-six Jésuites destinés aux missions des Indes, douze succombèrent au fléau. Dans ces tristes circonstances, le P. de Britto fut l'ange consolateur et de l'équipage et des passagers. Jour et nuit, il ne cessa un seul instant de se prodiguer aux malades : les témoins de son héroïque charité lui décernèrent le titre de *nouveau Xavier*. Lorsque les prières qu'il fit monter vers le ciel eurent arraché le vaisseau à ces sinistres parages, et à l'affreuse tempête qui faillit l'engloutir en face du cap de Bonne-Espérance, l'épidémie disparut tout à coup et les passagers survivants purent, en septembre, débarquer à Goa pleins de santé.

PREMIERS TRAVAUX AU MADURÉ

La première visite des missionnaires fut pour le tombeau de Saint-François Xavier : il leur tardait à tous de marcher sans retard sur les traces du grand apôtre de l'Orient. Cinq mois suffirent au P. de Britto pour compléter, à Goa, ses études théologiques : deux autres mois passés à Ambalacate le mirent à même de parler couramment les diverses langues du vaste pays qu'il devait évangéliser. C'était le Maduré.

La mission du Maduré ne comprenait pas seulement le royaume de ce nom : elle s'étendait encore dans ceux de Golconde, de Gingi, de Velour, de Tanjaour, de Marava et dans mille autres petits États renfermés dans l'immense presqu'île de l'Hindoustan actuel. Cette contrée était alors tout à fait étrangère à la civilisation. Sa population se partageait en quatre castes principales. Ces castes existent encore : les Brahmes forment la noblesse du pays ; les [illegible] suivent le métier des armes ; les [illegible] nent au commerce ; les Choutres se livrent aux professions domestiques. A côté de ces classes, vivent les Parias, êtres avilis et méprisés par leurs compatriotes [illegible] des Européens, [illegible] sous le nom de Pranguis.

Tels étaient les Hindous auprès desquels le P. de Britto [illegible] son [illegible] quil [illegible] de tous ses [illegible] enfin. Il [illegible] que de [illegible] et [illegible] de périls ! [illegible] sa vie ne [illegible] les hommes et [illegible] et rois, fleuves et forêts, [illegible] tout se trouvait coalisé [illegible] de vingt-six ans, frêle et maladif, perdu au milieu d'un peuple barbare. Pendant [illegible] la dent des tigres et le poignard des [illegible]. Harassé par des courses incessantes, écrasé de travaux, exténué de fatigue, [illegible] de repos, de nourriture et de sommeil, [illegible] flagellé, martyrisé, il connut à [illegible] toutes les formes de la douleur. [illegible] peut souffrir, il le souffrit ; il le souffrit pour l'amour [illegible]

[illegible] juillet 1674 qu'il [illegible] le [illegible] à sa [illegible] de [illegible] la [illegible]. Les chrétiens [illegible]

en compagnie d'affreux serpents, au sommet d'un tertre solitaire, assiégé de toutes parts par les eaux du Coleron débordé.

Échappé à ce danger, il reprit ses travaux avec une nouvelle ardeur. Les miracles accompagnèrent ses pas et les païens ouvrirent les yeux à la vérité. Pour les conquérir au Christ, l'ardent missionnaire recourut à toutes les industries qu'un zèle sans bornes peut inspirer.

Pendant le carême de l'an 1678, il entendit les confessions de trois mille fidèles, et baptisa trois cents nouveaux convertis.

Empêché par les susceptibilités des autres castes de s'occuper en plein jour des Parias, il leur consacrait les heures de la nuit.

En 1678, il bâtit pour eux une chapelle dans le bois de Sieroucaramboar.

CINQ ANNÉES D'APOSTOLAT

Les années qui s'écoulèrent, de 1679 à 1684, furent pour le P. de Britto particulièrement fécondes, dans les trois royaumes de Maduré, de [illegible] et de Tanjaour; il convertit de nombreux [illegible], les Brahmes tentèrent souvent de l'assassiner, mais Dieu le préserva. Un volume ne suffirait pas à raconter les courses de l'infatigable missionnaire.

Au mois de décembre 1679, surpris par la nuit, dans une vaste forêt, transi de froid, mourant de faim, le courageux Jésuite sentait déjà la vie qui lui échappait, lorsque deux anges vinrent le délivrer.

La semaine suivante, il rencontra sur sa route le [illegible], canal large et profond qu'il ne pouvait traverser ni à gué, ni à la nage. Tandis qu'il demandait le secours du ciel, il fut saisi par un beau jeune homme qui le transporta sur l'autre bord et disparut : c'était encore un ange.

[illegible] jours à Tiroucaréiour, saisi d'une fièvre terrible, [illegible] Xavier le guérit miraculeusement. Aussitôt il partit pour la ville de [illegible] Minatchi voulait, sous peine de mort, forcer les [illegible]. Lorsqu'il y arriva, le persécuteur mourut subitement. De retour au Gingi, il pria la chrétienté de [illegible]

En 1681, le Tanjaour posséda longtemps le [illegible] divine. Une inondation, qui le couvrit tout entier, [illegible]

[illegible] Travancor, il fit sa profession solennelle et fut, [illegible]

C'est ainsi qu'il se rendit sur les [illegible] Tanjaour et du Marava, où la persécution [illegible] alors plus violente que jamais.

En 1683, il célébra les fêtes de Pâques à Couttour. Le gouverneur de cette ville donne l'ordre de l'arrêter et décrète la peine de mort contre les chrétiens; mais Dieu ne permit pas l'exécution de cet édit. Le persécuteur mourut et ses femmes furent jetées sur le bûcher qui consuma son cadavre. Le gouverneur de Siroucaramboar, qui tracassait aussi les [illegible] en même temps [illegible] disgracie. Celui de Tanjaour envoie contre le missionnaire une troupe de soldats qui passent près de sa hutte sans l'apercevoir. [illegible] qui le protégeait d'une manière si [illegible] le Père pénétra dans les royaumes de [illegible] et de Velour. Il revit aussi ceux de Gingi et de Tanjaour inondés du sang des chrétiens.

AVANT-GOUTS DU MARTYRE

Il désirait vivement répandre son sang pour la foi, mais sa vie était précieuse aux chrétientés de l'Hindoustan et Dieu veillait sur elle. Sur la fin de l'automne 1684, le missionnaire reposait la nuit dans une chapelle; une bande d'assassins, envoyés par le gouverneur de Siroucaramboar, approchait secrètement pour le massacrer. Tout à coup la foudre éclate au milieu du ciel serein, et les assassins effrayés se hâtent de fuir.

L'année suivante, dans le Maduré, Jean de Britto est arrêté par un seigneur du pays, accablé de coups et d'outrages, jeté dans une prison infecte. Deux fois il voit la hache suspendue sur sa tête; son corps n'est plus qu'une plaie, le bourreau se prépare à mettre un terme à ses souffrances : il n'ose frapper.

Rendu à la liberté, le Père vole de nouveau à la conquête des âmes. La côte du Coromandel, et les cinq royaumes qui composaient la vaste mission du Maduré, jouissent tour à tour de sa présence. Il entre dans le Marava, le 5 mai 1686. Le 17 juillet, il est pris avec deux catéchistes et trois néophytes par un détachement des troupes de [illegible] l'idole Siven, le général barbare le livre à la [illegible] en lambeaux. Le soir, on le plonge à plusieurs reprises dans un étang. Le lendemain on l'étend sur un rocher, exposé aux suffocantes ardeurs du soleil de l'Inde. Une seconde fois les soldats viennent lui déchirer les membres à coups de [illegible] ils foulent son corps sous leurs pieds. Les chrétiens arrêtés avec lui partagent une partie de ces supplices. L'un d'eux reçoit sur la tête des [illegible] les condamne à mort.

[illegible] re, mais il exile les [illegible]

[illegible]

[illegible]

pour l'Europe. Arrivé à Lisbonne, en 1688, il s'occupa sans retard des affaires qui l'avaient forcé de quitter ses chers Hindous. S'il vit quelques moments ses parents, ce ne fut que lorsqu'ils vinrent le trouver ou qu'il les rencontra sur sa route. Sa mère, retirée à Portalègre, n'obtint pas elle-même une plus longue visite. Durant son séjour au Portugal, il ne prit par jour qu'un seul repas: du riz, des légumes et de l'eau lui suffisaient, comme au Maduré. Son lit était ou une planche ou une peau d'ours étendue sur le sol. Le prince dont il avait été page, devenu roi sous le nom de Pierre II, et la reine Isabelle-Marie le comblèrent des témoignages de leur bienveillance et de leur estime. Ils voulurent lui confier l'éducation de l'infant; mais il refusa. Il refusa aussi l'archevêché de Cranganor (Inde). L'humble missionnaire n'était pas venu chercher des dignités: ce qu'il demandait avant tout, c'étaient de nouveaux missionnaires. Il en trouva vint-cinq dans les collèges d'Evora, de Coïmbre et de Santarem et il partit avec eux le 8 avril 1690.

Lorsque le P. de Britto arriva à Goa, l'archevêque et le vice-roi s'efforcèrent de l'y retenir. Il s'arracha à leurs instances, visita les résidences du Malabar et reparut sur le théâtre de ses anciens travaux. La persécution sévissait encore: il réussit à l'éteindre sur plusieurs points, mais non dans le Marava. Pour éviter de plus grands maux aux fidèles de ce royaume, il vécut durant deux ans au milieu des bois; les chrétiens et les catéchumènes connaissaient seuls le lieu de sa retraite. Le bruit des miracles et des conversions qu'il opérait finit cependant par parvenir aux oreilles des Brahmes. Il trouva un refuge contre leur fureur dans la principauté indépendante de Mouni.

LE MARTYRE

A cette époque, Tériadéven, fils de l'ancien roi de Marava, mis au courant des prodiges du missionnaire, le supplia de venir à Ciroupalléi, où il se mourait. Converti par un catéchiste, ce prince reçut le baptême et guérit subitement. Il avait cinq femmes, il garda celle qu'il avait épousée la première et renvoya les autres. Parmi ces dernières se trouvait la princesse Cadelei: elle porta plainte au roi Ranganàdadéven son oncle. Tériadéven, mandé à la capitale, affirma noblement qu'il était chrétien, mais comme il était extrêmement aimé du peuple, le roi n'osa le mettre à mort. En revanche, il résolut de venger sur le prêtre des chrétiens l'outrage fait à sa nièce. Le P. de Britto, prévenu de l'arrivée des satellites, renvoya, sous divers prétextes, les néophytes qui auraient pu le défendre, et se livra à ses ennemis, le 8 janvier 1693.

Ceux-ci l'accablèrent de coups et, durant trois jours, le traînèrent en laisse derrière leurs chevaux. Dans toutes les villes situées sur la route de la capitale, le saint confesseur fut abreuvé d'outrages sanglants. [illegible] [illegible] la populace [illegible], barbare, [illegible], au milieu des places publiques, [illegible] les plus [illegible] et le sang [illegible] sur ses [illegible] du Christ, on lui couvrit le visage [illegible] et de crachats.

Il [illegible] dans la prison de Rama[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] du [illegible] [illegible] [illegible] avaient [illegible] vertu

des sortilèges: ils appelèrent en vain tous les magiciens du pays à leur secours.

Le 28 janvier, Ranganàdadéven parut à son tribunal. Il condamna le missionnaire à l'exil. Cette sentence était fictive. On venait de donner au roi la liste de ses sujets chrétiens. Effrayé de leur nombre et de la puissance dont ils disposaient, il craignit d'exciter une révolte s'il faisait exécuter leur chef dans la capitale. Parmi les convertis du P. de Britto, se trouvaient en effet, outre Tériadéven, des gouverneurs de province et des officiers chéris de leurs soldats. Rien n'aurait pu les empêcher de délivrer leur maître; mais celui-ci leur avait défendu de faire la moindre démarche en sa faveur.

Les émissaires du tyran publièrent partout que l'ennemi des dieux du Marava était exilé à Oréiour. Le Père y arriva le 31 janvier 1693. Il était âgé de quarante six-ans, moins un mois.

L'exilé fut remis aux mains du prince Ouréiardéven, frère du roi, qui avait l'ordre secret de le faire mourir. Le prince ne s'empressa pas d'obéir. Il voulait à tout prix acheter un miracle au missionnaire : la guérison d'une maladie honteuse et mortelle dont il était affligé; ses instances prolongées auprès du missionnaire restèrent sans résultat, car il n'avait nulle envie de se convertir. Partagé entre l'espérance de voir enfin son désir satisfait, et la crainte de mettre à mort un homme qu'il vénérait malgré lui, le prince passa deux jours et deux nuits dans le trouble et l'hésitation. La première de ses épouses sollicitait avec larmes la grâce du prisonnier : son fils et son ministre demandaient sa mort à grands cris. Ouréiardéven pencha vers la cruauté : le 4 février, mercredi des cendres, il ordonna de procéder sans retard au supplice.

A mille pas de la ville, sur les bords du Pambaroù, s'élevait une éminence qui dominait la rivière et la plaine. Ce monticule était pour le Bienheureux l'autel du sacrifice. En y arrivant, il tomba à genoux et, la face tournée vers l'Orient, les yeux élevés avec amour au dessus de la terre, il resta quelque temps immobile, souriant, radieux, l'âme dans le ciel. La multitude présente à ce spectacle entourait d'un majestueux silence la prière muette du martyr; et le bourreau lui-même tremblait devant sa victime en extase.

Tout à coup retentit une voix stridente : c'est le fils du gouverneur qui vient presser l'exécution. Une clameur immense couvre ses paroles, mais le Père a compris. Il se lève, fait le signe de la croix, embrasse le bourreau et retombe à genoux. Un coup de cimeterre, dirigé contre les reliques suspendues à son cou, arrache à sa poitrine un flot de sang. Il jette alors un dernier regard vers le ciel, puis il s'incline : le cimeterre retombe une seconde fois et sa tête roule sur le sol.

A la nouvelle de ce martyre, le Portugal tressaillit : la vénérable mère du missionnaire, dona Beatrix, appelée à Lisbonne, reçut dans le palais les honneurs réservés à la reine. Mais déjà Oréiour était un lieu de pèlerinage. Le corps du héros, détaché par les chrétiens du poteau sur lequel on l'avait suspendu, pieds et mains coupés, reposait dans un tombeau glorieux. La poussière arrosée de son sang rendait la santé aux malades qui la mêlaient à leur breuvage; près de ses reliques, les miracles étaient journaliers. La réalité en a été constatée par l'Église, et le 21 août 1853 Pie IX a placé le Bienheureux Jean de Britto sur les autels. Gloire à Dieu ! il n'y a que l'Église catholique qui produise de tels hommes !

Imp. [illegible] L. P[illegible], 8, rue François Ier, Paris

SAINTE AGATHE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 5 février.



Saint Pierre apparaît à la bienheureuse Agathe pendant la nuit qui suivit son supplice. « C'est Notre-Seigneur Jesus-Christ qui m'envoie vers toi, lui dit-il ; je suis son apôtre Pierre. Et, pendant qu'il étend les mains pour la bénir, Agathe se trouve miraculeusement guérie.

CARACTÈRE DE LA SEPTIÈME PERSÉCUTION GÉNÉRALE

La septième persécution générale, pendant laquelle fut martyrisée la Sainte dont nous racontons la vie, fut, au dire de tous les historiens, la plus sanglante et la plus cruelle de toutes. Saint Cyprien nous apprend qu'elle n'avait plus seulement pour fin la mort des chrétiens, en graduant la cruauté par une suite de raffinements, de façon que la victime [illegible] aux supplices. On ne voulait pas lui accorder trop tôt la couronne. On la fatiguait dans l'espoir de dompter son courage, et s'il lui arrivait, grâce à la miséricorde de Dieu, de mourir avant l'heure [illegible], les bourreaux se croyaient trompés. Saint

Augustin nous donne la raison de ces atrocités : les persécuteurs, dit-il, avaient reconnu que, plus ils mettaient de chrétiens à mort, plus il en renaissait de leur sang. Ils craignaient de dépeupler l'empire, s'il eût fallu faire mourir tant de milliers de fidèles. Les édits ne portent donc plus l'ancienne formule : Quiconque se confessera chrétien, sera mis à mort; mais seulement : sera tourmenté jusqu'à ce qu'il renonce à sa foi. Cette tactique réussit souvent aux persécuteurs. Combien, en effet, qui eussent subi courageusement une prompte mort, se laissèrent abattre à la vue de supplices si longs et si variés !

SAINTE AGATHE EST ARRÊTÉE COMME CHRÉTIENNE

Ce fut pendant cette cruelle persécution que la bienheureuse Agathe, née à Palerme, de parents nobles et riches, mérita de recevoir la couronne du martyre. Quintianus, gouverneur de la province de Sicile, ayant eu l'occasion de remarquer la beauté d'Agathe qui surpassait, disent les actes de son martyre, celle de toutes les filles de son temps, conçut pour elle une passion violente. Il cherchait par tous les moyens possibles à assouvir ses désirs criminels lorsque parut l'édit de l'empereur Dèce, ordonnant que tout chrétien, sans qualité de rang ni de sexe, fût obligé de sacrifier dans les temples. Quintianus se hâta de profiter de ce décret pour s'emparer de la bienheureuse Agathe, et donna l'ordre de la faire arrêter.

Les soldats se rendirent à la demeure de la Bienheureuse et lui dirent : « Il vient d'être publié, par l'empereur et par le proconsul, un édit de mort contre quiconque refuserait d'adorer les dieux et de leur offrir le culte qui leur est dû. Mais nous espérons que tu vas leur offrir de l'encens dans leur temple, afin qu'en tout honneur et gloire nous puissions te conduire en présence du proconsul Quintianus. »

Comme la bienheureuse vierge refusait énergiquement d'offrir de l'encens aux idoles, les soldats se disposèrent à la conduire devant le gouverneur. Avant qu'ils eussent mis la main sur elle, Agathe entra dans sa maison et, se jetant à genoux, les yeux levés vers le ciel, elle fit cette prière : « Seigneur, vous qui connaissez les [illegible] de mon cœur, seul vous savez avec quelle joie et quel [illegible]

[illegible]

la semence de toutes les passions honteuses de la volupté; je l'ai vaincu et je l'ai foulé aux pieds. J'ai remis ensuite mon âme entre les mains du Christ, et j'espère qu'il me fera la grâce de perdre ce corps dans sa virginale beauté. »

ELLE EST LIVRÉE A UNE FEMME DE MAUVAISE VIE

Quintianus, fidèle aux ordres sataniques de l'empereur, se garda bien de livrer immédiatement la vierge aux supplices. Mais il commanda de conduire Agathe chez une femme de mauvaise vie nommée Aphrodise, qui avait dans sa maison sept filles aussi corrompues qu'elle, afin que, par les paroles et les exemples de ces misérables, Agathe fût amenée à sacrifier aux dieux, et à se rendre aux désirs infâmes du proconsul.

Pendant trente jours, la bienheureuse vierge fut obligée de vivre en cette odieuse compagnie. Ces démons de la luxure, tantôt par des caresses et des marques de respect, tantôt par des promesses de jouissances, d'autres fois aussi par les menaces les plus cruelles, s'efforçaient nuit et jour, avec une infernale persévérance, de corrompre la chaste épouse de Jésus-Christ. Mais quand, par leurs fallacieuses promesses, elles espéraient amollir l'âme de la sainte martyre, celle-ci, les yeux baignés de larmes, leur disait : « Sachez que rien au monde ne pourra jamais séparer mon âme et mes pensées de la charité du Christ. Vos paroles sont semblables au vent, vos promesses à une pluie d'orage, vos menaces à un fleuve, mais ce fleuve impétueux, vous pouvez le déchaîner contre ma maison, elle n'en sera point ébranlée, parce qu'elle est fondée sur la pierre ferme qui est le Christ, Fils du Dieu vivant. »

Elle leur parlait ainsi, parce que son âme, semblable au cerf altéré dont parle le psalmiste, désirait se désaltérer aux eaux vives de la souffrance, si amères pour ceux qui n'aiment point, mais si douces et si suaves pour ceux qui portent dans leur cœur le vrai amour de Jésus-Christ.

Aphrodise, la voyant donc ferme et inébranlable dans sa résolution de mourir pour le nom du Christ plutôt que de consentir à sacrifier aux idoles, alla trouver le proconsul : « Il serait plus facile, lui dit-elle, d'amollir les rochers, ou de donner au fer la souplesse du plomb que d'enlever de l'âme de cette jeune fille l'amour de Jésus-Christ. Mes filles et moi, jour et nuit, ne lui avons laissé aucun moment de repos, et, pendant notre insistance, nous ne sommes arrivées à d'autres résultats qu'à rendre la vierge plus ferme et plus inébranlable dans sa résolution. Les supplications, les promesses les plus terribles, [illegible]

[illegible]

[illegible] l'ordre [illegible] tribunal, il lui dit :

— Quelle est ta condition ?

— Je suis d'une famille noble et illustre et mes parents possèdent d'immenses richesses.

— Si tu es d'une condition noble et illustre, pourquoi vouloir t'abaisser jusqu'au rôle de servante ?

— Je suis la servante du Christ et c'est pourquoi vous me voyez agir en servante.

— Mais tu es vraiment libre, Agathe, comment donc peux-tu te dire esclave ?

— Notre noblesse à nous et notre plus grande gloire, c'est de nous courber sous la loi du Christ.

— Nous n'avons donc point part à la noblesse, nous qui nous faisons gloire de mépriser le service de ton Christ ?

— En vérité, vous êtes arrivés à un degré de servitude telle que, non seulement vous êtes devenus les esclaves de vos péchés, mais encore les adorateurs d'une matière insensible. Les honneurs qui ne sont dus qu'au Dieu vivant, vous les rendez au bois et à la pierre.

— Les paroles blasphématoires que tu viens de prononcer recevront chacune le châtiment qu'elles méritent. Mais, dis-moi pourquoi tu t'obstines à refuser à nos dieux les honneurs qui leur sont dus.

— Ne les appelez pas dieux, mais démons, ceux dont vous faites l'effigie en airain et dont vous recouvrez d'or les figures de marbre ou de plâtre.

— Cesse de blasphémer, Agathe, reviens à la raison et sacrifie aux dieux, sinon je te fais subir, avec les criminels vulgaires, les supplices ignominieux, et tu seras par là la cause de la honte éternelle qui retombera sur ta parenté.

— Je souhaite à votre épouse, repartit Agathe, d'être semblable à votre déesse Vénus, et à vous, de ressembler en tout à votre grand dieu Jupiter. »

A ces mots, Quintianus, irrité, donna l'ordre de souffleter Agathe. Après quoi, il lui dit :

« Ne t'avise plus par tes paroles insolentes d'injurier ton juge.

— Comment ! répondit Agathe, vous ne voulez donc point être compté au nombre de ceux que vous venez d'appeler des dieux ?

— Ah ! tu veux me forcer, par tes paroles injurieuses, à t'infliger de cruels supplices !

— Je m'étonne qu'un homme aussi sage en soit venu à ce point de folie de ne pas vouloir être semblable à ses dieux et de ne pas vouloir conformer sa vie à la leur ! Si ce sont là vos dieux et que vous les honoriez comme tels, [illegible]. Pourquoi donc avez-vous pris pour des injures les paroles par lesquelles je vous disais de conformer votre vie à la leur ? Mais, si leur ressemblance vous est en horreur, [illegible] les dieux avec moi des êtres exécrables et pervers.

— Chacune de tes paroles est un blasphème, sacrifie aux dieux, ou prépare-toi à subir des châtiments terribles.

— [illegible]

Le président, [illegible], donna l'ordre de conduire Agathe dans un cachot [illegible]. Quintianus voulut

essayer encore une dernière fois de la fléchir et lui dit :

« Réfléchis, Agathe, et vois combien il est avantageux pour toi d'éviter les tourments que je te prépare.

— C'est bien plutôt à vous de vous repentir, si vous voulez éviter des supplices éternels. »

Alors, Quintianus, irrité, laissa conduire la bienheureuse vierge en prison. Elle y entra avec l'allégresse de celui qui aurait été invité à un festin de noces, recommandant à Dieu dans ses prières l'issue de son combat.

SA CONSTANCE INÉBRANLABLE DANS LES TOURMENTS

Le jour suivant, l'impie Quintianus donna l'ordre de la faire comparaître de nouveau devant son tribunal et lui dit :

« Eh bien ! qu'as-tu résolu relativement à ton salut !

— Mon salut c'est le Christ.

— Jusques à quand, insensée, t'obstineras-tu à prononcer de coupables paroles ? Renie le Christ, et commence à honorer nos dieux. Ne désire donc pas une mort prématurée.

— Reniez vous-même vos dieux de pierre et de bois, et servez le vrai Dieu votre Créateur, sinon vous subirez des supplices sans fin. »

Le président, hors de lui, donna l'ordre de la frapper de verges, et pendant cette barbare exécution, il disait à la sainte martyre : « Change donc de résolution et je ferai aussitôt cesser le supplice.

— Vos tourments me sont une source de délices, et je me réjouis à l'égal de celui à qui on vient d'annoncer une bonne nouvelle, et qui découvre un riche trésor. Ces tourments font ma joie, car tu ne pourras les faire durer qu'un temps. On n'enferme le froment dans les greniers qu'après l'avoir débarrassé de la paille. Il en est de même de mon âme, elle ne peut entrer en [illegible] qu'après [illegible] auparavant, [illegible] les tourments les plus variés. »

Quintianus, au comble de la fureur, ordonna qu'après l'avoir tourmentée à la mamelle, on la lui arrachât.

Cet horrible supplice ne pouvant vaincre la constance de la bienheureuse martyre, le gouverneur la fit reconduire en prison, défendant, sous les peines les plus sévères, [illegible] auprès d'elle, et il défendit en même temps qu'on ne lui donnât ni pain ni eau.

[illegible]

Vers le milieu de la nuit, un vieillard vénérable, [illegible] cruelles encore ; c'est pour cela qu'il t'a fait mutiler et arracher le sein. Mais Dieu lui réserve des supplices [illegible] supplices, et j'ai vu qu'il serait possible de te guérir. [illegible]

— Je n'ai jamais, lui répondit Agathe, fait usage pour mon corps d'aucune médecine, et il serait honteux pour moi d'abandonner en ce moment cette résolution prise dès mon plus jeune âge.

— Je suis aussi chrétien, reprit le vieillard, aie confiance en moi, je puis te guérir et ma présence ici n'a point d'autre motif. Vierge du Christ, ne crains rien de ma part.

— Et que pourrais-je craindre? reprit Agathe. Vous êtes d'un âge très avancé, et moi je suis une enfant dont le corps entier n'est plus qu'une plaie. Cependant, je préfère que ces plaies enlèvent à mon âme jusqu'à son dernier souffle plutôt que de vous les montrer. Je vous rends grâces pourtant, vénérable père, d'avoir bien voulu venir me soulager, mais sachez que jamais aucun médicament fabriqué de main d'homme ne touchera mon corps.

— Pourquoi une telle résolution? dit le vieillard à la Bienheureuse.

— Parce que je possède Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, d'un seul signe, peut guérir tous les maux, et dont la parole seule fait lever les paralytiques et marcher les boiteux. C'est lui, s'il le veut, qui rendra la santé à son indigne servante. »

Alors, le vieillard lui dit en souriant : « C'est lui-même qui m'a envoyé vers toi, je suis son apôtre Pierre. Regarde ton corps, il est guéri. » Après avoir dit ces mots, il disparut.

Puis, la glorieuse Agathe fit cette prière : « Je vous rends grâces, ô Jésus mon Seigneur, de vous être souvenu de moi, et de m'avoir envoyé votre Apôtre pour soutenir mon âme et guérir les blessures de mon corps. » Sa prière terminée, elle vit que ses blessures étaient guéries et que sa mamelle lui avait été miraculeusement rendue. Toute la nuit, une lumière brillante remplit la prison. Les gardes effrayés s'enfuirent, laissant les portes ouvertes. Les compagnons de captivité d'Agathe lui conseillaient de s'évader, mais la Sainte leur répondit : « Je ne veux point me priver de la couronne de gloire réservée aux combats que je dois encore soutenir. Je ne veux pas être pour mes gardiens un sujet de châtiment. J'ai pour moi le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu. Jusqu'à la fin, je persévérerai dans la confession de la foi de Celui qui m'a consolée et guérie. »

SA GLORIEUSE MORT

Quatre jours après, le président se la fit conduire devant son tribunal et lui dit : « Jusques à quand persévéreras-tu à mépriser les édits des empereurs ? Sacrifie aux dieux, sinon je te fais endurer des supplices plus cruels encore que les précédents.

— Vaines sont vos paroles, répliqua la bienheureuse Agathe, iniques les édits de vos empereurs. Dites-moi donc, misérable, dépourvu de raison, quel secours puis-je attendre de vos dieux de pierre et de bois ? Mon Seigneur Jésus ne m'a-t-il pas rendu une autre mamelle, à la place de celle que vous m'avez arrachée ? »

Quintianus, au comble de la fureur, s'écria : « Qui a donc osé te guérir ?

— C'est Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant.

— De nouveau tu prononces le nom de ton Christ dont je ne veux entendre parler en aucune façon !

— Il ne m'est pas permis de taire le nom de Celui que j'invoque au fond de mon cœur.

— Nous allons voir bientôt s'il te viendra en aide, ton Seigneur Jésus ; et, en même temps, il donna l'ordre de parsemer la salle de pots cassés, d'y répandre des charbons ardents et d'y étendre Agathe, après l'avoir dépouillée de ses vêtements. Mais, à peine la sainte martyre fut-elle étendue sur ce lit de douleur, qu'un tremblement de terre ébranla les murailles dont une partie écrasa un conseiller du président, nommé Sylvain, et un autre de ses amis, nommé Théophile, qui excitait Quintianus à faire martyriser Agathe. Toute la ville de Catane fut également agitée par le tremblement de terre. Les citoyens, épouvantés, se rendirent au prétoire ; mais le proconsul, craignant une insurrection du peuple, donna l'ordre de conduire Agathe en prison et se retira lui-même dans une salle écartée.

Agathe, entrée dans son cachot, leva les mains au ciel et dit : « Je vous rends grâces, ô Seigneur mon Dieu, de ce que vous m'avez jugée digne de soutenir de durs combats à cause de votre nom. C'est vous, ô Jésus mon Sauveur, qui avez donné à mon âme l'ardent désir de renoncer aux joies du monde, et qui avez conservé mon corps pur de toute souillure. Exaucez-moi à cette heure, je vous en supplie, permettez à votre servante de quitter cette terre et de venir vers vous. » Sa prière terminée, elle rendit son âme à cet Epoux céleste pour lequel elle avait supporté tant de rudes combats.

Les chrétiens de Catane, à la nouvelle de la mort de la glorieuse martyre, accoururent aussitôt, et sans crainte du proconsul, prirent ce corps couvert de blessures si glorieuses, et se préparèrent à l'ensevelir avec de grands honneurs. Or, pendant qu'on plaçait ces précieuses reliques dans le sarcophage qu'on leur avait préparé, vint un jeune homme d'une beauté toute céleste, suivi d'un cortège de cent enfants, revêtus de vêtements magnifiques. Personne n'avait vu auparavant ce jeune homme dans la ville de Catane. Il entra dans le lieu où l'on embaumait les restes vénérés de l'illustre martyre, et déposa sous sa tête une plaque de marbre sur laquelle étaient gravés ces mots : « Âme sainte, de volonté, honneur de Dieu, protection de la patrie. » Il attendit qu'on eût fermé le cercueil, puis il disparut. Personne depuis ne le revit, et beaucoup pensèrent que c'était un ange du Seigneur.

Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans toute la Sicile, si bien que les Gentils et les Juifs eux-mêmes eurent une grande vénération pour le tombeau de la glorieuse martyre.

Paris. Imp. Petithenry, rue François I

SAINT AMAND, ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

Fête le 6 février.



Saint Amand, apôtre de la Flandre, quitta, encore adolescent, le château de ses pères pour se donner à Dieu dans une île solitaire de l'Océan. Le démon, irrité de sa précoce sainteté, l'attaqua un jour sous la forme d'un serpent, mais le Saint le mit en fuite par un signe de Croix. — A la mort de saint Amand, un de ses religieux vit son âme, éclatante de lumière, admise au nombre des Bienheureux.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT AMAND

Ce fut le 7 mai 594 que naquit, à Herbauge, sur la Loire, saint Amand, l'un de ces évêques missionnaires qui, suivant le mot du protestant Gibbon, firent le beau royaume de France comme les abeilles font une ruche.

Ses parents, les plus puissants du pays, unissaient à l'éclat de leur naissance celui de la vertu.

Son père, Sérénus, était duc de la troisième Aquitaine; sa mère s'appelait Amantia; tous deux descendaient de ces vieilles familles sénatoriales de la Gaule, qui, en dépit des invasions barbares, avaient conservé un caractère de civilisation.

Amand fut reçu par ses parents comme un don du Seigneur. Il grandit sous leurs regards vigilants.

Quels furent pour lui les premiers actes, les premières paroles qui, d'ordinaire, font présager l'avenir dans un tout jeune enfant, c'est ce que nous ne saurions dire.

Les légendes passent sous silence les années de son enfance, et ne nous le font retrouver que quinze ans plus tard dans les écoles épiscopales de son temps.

AMAND FUIT LE TOIT PATERNEL

Par leur vigilante sollicitude, Sérénus et Amantia réalisèrent, comme à leur insu, les desseins de Dieu sur leur fils.

En effet, parvenu à cet âge de la jeunesse où le monde apparaît sous ses plus riantes couleurs,

Amand ne respirait donc plus que l'amour de Dieu et ne voulait plus que lui pour tout héritage. [illegible]

[illegible]

Amand [illegible] pas longtemps de la solitude de ce monastère, mais si court que fut son séjour, il [illegible] révéler à tous la sainteté de sa vie.

Un jour qu'il travaillait dans l'intérieur de l'île, il vit tout à coup fondre sur lui un affreux [illegible]

[illegible] Amand eut à soutenir une lutte autrement terrible.

[illegible] Aquitaine [illegible] menaces qui lui furent [illegible]

[illegible] part de ses parents, il [illegible] Martin. Ce fut là qu'Amand [illegible] ne plus rentrer dans la maison de son père.

Mais, [illegible] ses pas, le fit partir pour Bourges, [illegible] l'attendaient.

[illegible]

[illegible] réclusion.

Saint Austrégésile, évêque de Bourges, auquel il [illegible] sur les remparts de la cité.

[illegible]

chassé par les [illegible] qui fermèrent les portes devant lui. Amand se vengea en passant la nuit devant l'entrée de la basilique. Ce fut alors que saint Pierre lui apparut sous l'aspect d'un vénérable vieillard : « La moisson est abondante » en Gaule, lui dit-il, va la recueillir au nom de » Dieu comme un bon et vigilant moissonneur; » va convertir les âmes des païens. »

Amand partit, mais à son retour il se vit contraint, malgré ses humbles supplications, de recevoir l'onction épiscopale; néanmoins, ces honneurs ne l'empêchèrent pas d'accomplir de point en point les ordres de saint Pierre.

Il s'en alla comme un simple missionnaire vers les peuplades les plus [illegible] du nord des Gaules, il parcourut tour à tour les rives de la Lys et de l'Escaut, [illegible] Christ aux indomptables habitants des Flandres et de la Belgique. Dieu sait ce qu'il eut alors à souffrir [illegible] peu de chose, en effet, que de combattre le [illegible] de nos pères et de renverser les autels d'Odin et de Teutatès.

[illegible]

[illegible]

Mais le lieu où le saint apôtre eut le plus à souffrir [illegible] Christ fut le pays de Gand [illegible] auxquelles il [illegible]

[illegible] le jetèrent plusieurs fois dans l'Escaut.

Dieu, cependant, qui veillait sur son serviteur, sut bientôt lui trouver le moyen de fléchir le cœur de ses bourreaux.

[illegible] saint Amand, au nom du roi du ciel, le [illegible] l'Évangile [illegible]

[illegible]

un autre Jean-Baptiste, il reprocha librement au roi ses prévarications, le menaçant des vengeances du ciel s'il ne changeait de conduite.

L'exil fut la réponse de Dagobert. Il fut toutefois de peu de durée.

Contrit et repentant, le roi rendit pleine justice au courageux pontife, il voulut même, comme gage de réconciliation, qu'il vint donner le baptême à son fils.

Armand ne put résister à ses instances, ainsi qu'aux sollicitations d'Eloi et d'Ouen, jeunes seigneurs de la cour, et il baptisa le futur roi des Francs.

Or, rapporte la légende, comme le saint pontife bénissait son fils spirituel au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Sigebert, bien qu'il n'eût encore que quarante jours, répondit d'une voix claire et distincte : « Amen. » Ce qui fit dire aux assistants, ce que les Juifs disaient jadis à la naissance [illegible] : « Quel sera donc plus tard cet enfant ? »

SAINT AMAND EN SLAVONIE

En ce temps-là, un Franc du nom de Samon, s'étant rendu dans le pays qu'arrose le Danube, les Slaves en firent leur roi à cause de son habileté et de sa bravoure à la guerre.

Saint Amand résolut de profiter de cette circonstance pour aller convertir ce peuple idolâtre ou du moins obtenir de lui la couronne du martyre.

Il vint donc en Slavonie, mais sa parole tomba sur une terre encore trop inculte, et ne recueillit pour tout fruit que les persécutions qu'il avait déjà souffertes au pays de Gand.

Il fut impitoyablement chassé par ce peuple qui ne connaissait et ne voulait que la guerre, et il dut quitter ce pays sans même obtenir la mort glorieuse [illegible] venu chercher.

Nullement découragé par ces insuccès, le bienheureux Amand partit pour Rome, afin de puiser des forces nouvelles au tombeau des Apôtres.

Il [illegible] dans ce nouveau voyage. En effet, une violente tempête s'éleva tout à coup sur la mer, et menaça d'engloutir le vaisseau. Tous les moyens humains ayant échoué, le saint pontife [illegible] à son refuge habituel, à la prière, et il fut exaucé. Saint Pierre lui apparut [illegible] : « Ne crains rien, mon fidèle serviteur, la mer n'a pas pouvoir sur toi » ; puis, ayant commandé aux flots irrités comme jadis le Sauveur, le plus grand calme succéda à la tempête

[illegible]

[illegible]

de mon mal : j'ai rendu un culte [illegible] arbres de la forêt, et j'ai été punie.

« Allez donc frapper de la hache l'un de ces arbres, reprit saint Amand, vous serez guérie. »

Effectivement, cette pauvre femme [illegible] recouvra la vue aussi promptement [illegible] perdue.

Passant un autre jour par un petit village, le saint apôtre rencontra un possédé du démon, criant au milieu des plus effroyables [illegible] :

« Jésus-Christ, ayez pitié de moi, Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! »

Et Satan qui le torturait ainsi, répétait en ricanant :

« Quel Jésus-Christ ? Quel Jésus-Christ ? »

A ces paroles, Amand s'écria :

« Mon fils, dites Jésus-Christ crucifié. »

Dès lors, les ricanements firent place aux plus affreux hurlements, et dès que le pauvre patient se fut écrié : « Jésus-Christ crucifié, ayez pitié de moi ! » Satan sortit du corps de sa victime, pour ne plus y rentrer.

Amand gouverna quelque temps encore [illegible] grand diocèse, puis il s'en démit pour reprendre la vie de missionnaire qu'il avait quittée si à regret, et dans laquelle nous le verrons mourir.

SAINT AMAND FONDE DES MONASTÈRES

Saint Amand ne se contentait pas de porter partout la bonne nouvelle, mais il fondait en même temps de nombreux monastères, qui, [illegible] en fécondant le grain qu'il avait jeté, rendaient les plus grands services à l'Eglise et aux diverses sociétés de cette époque.

Les missions convertissaient les idolâtres au christianisme, mais les monastères, par leurs travaux, réconciliaient entre eux des peuples guerriers et farouches. Aussi saint Amand, qui n'ignorait pas ces grands avantages, multiplia-t-il ces saintes fondations dans les Pays-Bas et dans le royaume des Francs. Ce ne fut pas toutefois sans luttes et sans obstacles.

Satan, dans sa haine éternelle contre les moines, suscita contre lui tout le mal que son esprit infernal put inventer ; il voulut même a[illegible] serviteur.

[illegible] tance la défense du saint pontife.

[illegible] demandant pardon de leur crime.

[illegible] plus de force et de vigueur sous [illegible]

[illegible]

il dirigeait les vierges et les veuves dans leurs châteaux, il remplaçait partout l'élément barbare par la suavité du christianisme.

Parmi les nombreuses familles dont saint Amand fut le père spirituel, on peut citer celle de saint Maugeret de sainte Waudru, son épouse ; celle du vénérable Pépin de Landen, dont il était l'âme et l'intime conseiller ; celle de saint Adalbaud et de sainte Rictrude dont l'Eglise fait mémoire de tous les membres en ses antiennes.

Sous ce sage directeur, on vit des guerriers francs et de nobles dames donner au monde le spectacle de toutes les vertus et de la plus héroïque abnégation.

Pour ne citer qu'un exemple, sainte Rictrude ayant perdu saint Adalbaud, son époux, voulut aussitôt prendre le voile et passer le reste de ses jours au fond d'un monastère. Mais la politique de Clovis II s'y opposa ; ce prince voulait qu'elle prît un autre époux parmi les leudes de sa cour.

Soutenue par saint Amand, la sainte veuve persista inébranlablement dans son dessein.

Or, un jour qu'elle avait invité le roi et bon nombre de seigneurs de sa cour à un banquet somptueux, au milieu du festin elle lui demanda s'il lui était permis de faire en sa maison ce qu'elle voulait.

Le monarque, croyant qu'elle voulait offrir en son honneur un vin plus généreux, répondit qu'elle le pouvait.

Rictrude, tirant alors un voile noir de son sein, se le posa sur la tête, jurant devant tous de ne plus l'ôter de sa vie.

Le roi fut si fort en colère de cette action qu'il sortit brusquement du château sans vouloir rien entendre. Toutefois, saint Amand, qui le suivit à la cour, sut si bien calmer ses ressentiments que Rictrude put se retirer librement pour le reste de ses jours dans le monastère de Marchiennes.

CONVERSION DU COMTE BAVON

La conversion de Bavon, comte d'Hasbanie, fut l'une des conquêtes les plus glorieuses de saint Amand.

Bavon était la véritable personnification du barbare, du Sicambre farouche.

Il n'était aucune violence à laquelle ne se livrât le terrible comte ; le moindre délit était puni de mort, son nom seul inspirait la terreur à ses sujets et au pays d'alentour.

Bavon eut cependant le bonheur de recevoir en mariage une épouse chrétienne, ce fut son salut. Il s'adoucit peu à peu sous l'influence de sa femme, qui fit sur lui ce que sainte Clotilde avait fait sur le roi Clovis, et lorsque Amand arriva, il n'eut plus qu'à frapper les derniers coups.

Bavon, pour la première fois de sa vie, s'humilia devant le pontife du Seigneur, il demanda à genoux le pardon de ses crimes.

Il changea dès lors si bien de vie, qu'ayant un jour rencontré un de ses serviteurs qu'il avait maltraité, il lui ordonna de lui lier les mains et de le conduire en prison, où il vécut trois jours au pain et à l'eau.

Bavon distribua dans la suite ses biens aux pauvres et se fit reclus au milieu du pays qu'il avait épouvanté par ses violences.

Guidé par le glorieux saint Amand, il devint le grand saint Bavon, que les Flandres belges reconnaissent encore pour l'un de leurs glorieux patrons.

SAINT AMAND A L'ABBAYE D'ELNON

Le plus célèbre des monastères fondés par saint Amand fut celui d'Elnon.

Ce fut là qu'il se choisit une petite cellule pour y passer dans le silence les dernières années de sa vie.

Son grand âge et l'épuisement de ses forces ne lui permettant plus de se livrer à ses travaux apostoliques, saint Amand se donna tout entier à la formation des disciples qui devaient le remplacer ; il devint abbé du monastère d'Elnon.

Quelle vie laborieuse et austère ne dut-il pas mener au fond de son abbaye !

Nous aimons à nous représenter ce vénérable vieillard, le corps affaibli par l'âge, mais l'âme vivante et vigoureuse, comme le type accompli du moine.

Un trait, échappé à la plume si avare des chroniqueurs, justifie ces suppositions et nous montre en même temps comment il entendait l'obéissance dans ses disciples.

Un moine du nom de Chrodobalde ayant reçu l'ordre de préparer des clercs pour le service de la communauté, promit, mais ne fit rien de ce qui lui avait été ordonné.

Or, comme il venait excuser sa conduite auprès du père abbé, il tomba soudainement frappé d'une paralysie complète de tous ses membres. Déjà il était sur le point de rendre le dernier soupir, lorsque saint Amand, qui ne voulait pas la mort du pécheur mais sa conversion, le rendit à la vie, non toutefois sans l'avoir sévèrement repris de son opiniâtreté et de sa désobéissance.

Ce très saint pontife fut jusqu'à ses derniers moments un maître excellent, et ceux qui le connurent trouvèrent en lui un guide aussi sage qu'expérimenté.

MORT DE SAINT AMAND

Cependant, le temps approchait où le saint vieillard allait échanger sa solitude d'Elnon pour le royaume du ciel.

Il avait combattu le bon combat, achevé sa course, et maintenant il allait recevoir la couronne de justice qui lui était réservée.

Epuisé par l'âge, par les labeurs de l'apostolat et les austérités de la vie monastique, il acheva dans la paix son pèlerinage terrestre, au milieu de ses enfants.

« Je ne crains pas cette heure suprême, leur disait-il, car la vie de l'homme doit être une préparation continuelle à ce passage, mais c'est plutôt pour vous que je crains, mes fils bien-aimés, dont le salut m'est si cher. »

Sentant venir la mort, il voulut la recevoir devant l'autel de la Sainte Vierge ; il s'y fit donc transporter, et là, sous les regards de sa divine Mère, soutenu dans les bras de ses disciples, son âme se dégagea sans effort et s'envola vers les cieux.

Impr.-Gérant, E. Petithenry, 8, rue François Iᵉʳ, Paris.

SAINT ROMUALD

RÉFORMATEUR DE LA VIE MONASTIQUE AU Xe SIÈCLE — FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES

Fête le 7 février.

ÉDUCATION FRIVOLE

Romuald naquit au commencement du xe siècle, à Ravenne, de la famille ducale des Honesti. Une existence opulente et les délicatesses du palais paternel favorisèrent en lui les passions de la jeunesse; jusqu'à l'âge de vingt ans il ne connut guère que les amusements et les vains plaisirs du monde. Ses parents étaient chrétiens il est vrai, mais de ces chrétiens mondains, plus animés de l'esprit du siècle que de l'esprit de Jésus-Christ, dont la conscience déloyale et relâchée cherche une alliance chimérique entre le ciel et l'enfer, entre le Christ et Bélial. Aussi, loin de la réprimer, ils favorisèrent une vie de vanité et de dissipation dont ils donnaient eux-mêmes l'exemple. Quelle influence énervante et désastreuse ces demi-chrétiens n'ont-ils pas exercée aussi en notre siècle !

Cependant la grâce de Dieu poursuivait de ses invitations l'âme de Romuald. Plus d'une fois, au milieu des plaisirs de la chasse, la vue d'une solitude avait attiré son cœur et provoqué ses soupirs. « Heureux, s'écriait-il, heureux les ermites qui vécurent dans ces retraites où nul bruit du monde ne venait troubler la paix de leur âme. »

Dans la solitude de Camaldoli, saint Romuald contemple, dans une vision, les moines de son Ordre montant au ciel.

Tableau de Sacchi, à Rome

Parfois aussi il sentait s'élever dans son cœur, naturellement généreux, je ne sais quels désirs vagues, mais véhéments, d'accomplir de grandes choses pour la gloire de Dieu. Malgré les passions et les violences d'une civilisation encore trop peu avancée, il y avait dans les populations de cette époque un grand fonds de foi qui pouvait, à un moment donné, produire des merveilles. Nous en verrons plus d'un exemple dans la suite du récit. C'est ce levier de la foi qui manque trop souvent aujourd'hui; aussi, après être tombé avec moins de résistance, on a rarement de ces magnifiques réveils de l'âme, comme le xe siècle en donnait souvent le spectacle.

CONVERSION

Le croirait-on? un duel fut l'occasion inattendue de la conversion de Romuald. O desseins cachés de la Providence ! Sergius, père du jeune homme, s'était pris de querelle avec un parent au sujet du partage d'un pré. Suivant le code barbare de l'époque, il en appela à la [illegible] stupide du duel. Il voulut que son fils lui servît de second dans le criminel combat. Romuald refusa d'abord; enfin, vaincu par les instances de son

père, il consentit à être simple spectateur de la lutte. La rencontre eut lieu, vive et brutale. Sergius tua son adversaire. A la vue du sang répandu, le jeune homme fut saisi de douleur et de remords. Se considérant comme complice du meurtre, il résolut de faire une rigoureuse pénitence de quarante jours.

Il se retira dans un monastère voisin de Ravenne, appelé Classe, où se trouvaient les reliques du saint martyr Apollinaire, disciple de saint Pierre et premier évêque de Ravenne. Là vivait un Frère convers d'une rare vertu; fréquemment il rencontrait le jeune homme et, par de pieux discours, l'exhortait à rester dans la vie religieuse. Mais Romuald prétendait se contenter d'une pénitence de quarante jours, et la parole du bon Frère semblait ne produire aucun effet.

Un jour enfin, comme inspiré du ciel, il s'écria dans son admirable simplicité : « Que me donnerez-vous, si je vous fais voir saint Apollinaire ?

— Je vous promets, dit Romuald, de ne plus jamais retourner dans le monde.

— Eh bien ! reprit le Frère, veillez avec moi, cette nuit, dans l'église. » Ils veillèrent ensemble deux nuits de suite, et chaque fois, vers le chant du coq, le bienheureux martyr leur apparut brillant de lumière. Transformé par cette vision céleste, Romuald prit la résolution de s'attacher à Jésus-Christ pour toujours, et, les yeux remplis de larmes, demanda la faveur d'être reçu parmi les Religieux. Ceux-ci, craignant la colère de Sergius son père, n'osaient le recevoir; mais rassurés par l'archevêque de Ravenne, parent du jeune homme, ils l'admirent avec une grande joie et lui donnèrent l'habit de saint Benoît, fondateur de leur Ordre.

Dès les premiers jours, Romuald pratiqua la règle avec une grande ferveur. Il ne craignait pas de reprendre ceux qui l'observaient mal. Son zèle, peut-être un peu prématuré, ne tarda pas à déplaire. Offusqués de ses vertus, jaloux de se voir repris par un jeune homme, quelques moines, qui ne s'étaient pas encore dépouillés des mœurs violentes de leur siècle, résolurent d'ôter la vie à ce censeur austère. La Providence déjoua leurs desseins, mais Romuald comprit que sa place n'était pas là. Il obtint du supérieur la permission d'aller ailleurs servir Dieu avec plus de liberté. Il quitta donc ce monastère, où il avait déjà passé trois ans et se rendit auprès de l'ermite Marin.

ROMUALD SOUS LA CONDUITE DE MARIN

Marin habitait un désert non loin de Venise, et là se sanctifiait dans la prière et la pénitence. Romuald se mit sous sa conduite et fit de rapides progrès dans la mortification et l'humilité. Il accompagnait Marin à travers les solitudes et chantait avec lui les psaumes; comme il n'avait pas de psautier, il récitait l'office par cœur comme son maître. Mais le vieux moine vigilant ne laissait rien passer et si le disciple oubliait un mot, un coup de baguette [illegible] frappé sur l'oreille gauche venait au secours de sa [illegible] mémoire. Romuald recevait la correction en toute humilité. Au bout de quelque temps, comme il s'aperçut qu'il perdait l'ouïe du côté gauche, il supplia [illegible] son maître de le frapper sur l'oreille droite. Marin réfléchit alors qu'il corrigeait trop sévèrement, et plein d'admiration pour la patience [illegible] de son disciple il le tint désormais en grande estime et le traita avec plus de douceur.

ROMUALD EN FRA[illegible] RÉFORME ET MULTIPLIE LES [illegible]

En ce temps-là [illegible], doge de Venise, c'est-à-dire président de cette illustre république, quitta son rang, sa splendeur, ses richesses, et pour être plus tranquille dans son renoncement et son humilité, il quitta encore sa patrie et s'en vint en France, au diocèse de Perpignan, embrasser la vie monastique au couvent de Saint-Michel-de-Cusan. Un président de république se faisant Religieux, cela ne se voit pas tous les jours; en notre siècle, au lieu d'imiter les Religieux plusieurs préfèrent les expulser. Romuald accompagna en France Pierre Urséole et se retira dans un désert voisin de l'abbaye de Saint-Michel. Durant trois ans, il s'y prépara dans une vie de contemplation, d'austérités et de prières aux œuvres auxquelles Dieu le destinait. Après ce temps, Dieu lui inspira de se mettre à réformer les couvents Bénédictins, car beaucoup avaient perdu leur ferveur primitive.

Malgré les difficultés, les contradictions et les périls de tout genre, il en ramena un grand nombre à la parfaite observance de leur sainte règle; il bâtit même jusqu'à cent nouveaux monastères tant en France qu'en Italie.

Réformateur et fondateur, il donnait, le premier, l'exemple des plus grandes vertus. Il cultivait la terre et se nourrissait du travail de ses mains. La vie des saints était sa lecture ordinaire; il imitait leurs jeûnes, leurs veilles, leur prière continuelle. Sa dévotion pendant l'office était extraordinaire; il ne souffrait pas que l'on y sommeillât, et si quelqu'un tombait dans cette faute, Romuald lui défendait de célébrer la Messe. « Il vaut mieux, disait-il, ne réciter qu'un psaume avec ferveur, que d'en dire cent avec nonchalance. »

L'obéissance était la vertu qu'il aimait davantage, il la recommandait sans cesse, et l'un de ses moines ayant quitté le compagnon qui lui avait été donné, Romuald ordonna qu'à sa mort on l'ensevelît en terre profane.

TENTATIONS DU DÉMON

Une perfection si constante, et la sanctification de tant d'âmes dans de saints monastères, ne pouvaient qu'exciter la rage de l'ennemi de tout bien; Satan essaya de tout ruiner en perdant Romuald. Il lui représenta d'abord les joies du monde qu'il avait quitté, et l'inutilité apparente de sa vie. A quoi bon tant de veilles, de pénitences, de prières, de fatigues, quand il pouvait mener une vie douce et brillante au sein de sa riche et noble famille? Etait-ce à un gentilhomme comme lui, qui avait reçu de l'éducation et ceint l'épée, de passer sa vie sous un froc de moine, dans des occupations sans gloire, travaillant la terre comme un serf de son père ?

Poursuivi par ces pensées perfides, le saint Religieux élevait son âme vers Dieu avec plus de ferveur et d'humilité; il le suppliait de venir à son secours, déclarait qu'il préférait son divin amour à tout le reste, et la tentation était vaincue.

La fureur de Satan en devint plus violente; tantôt il lui apparaissait sous d'horribles images; il l'effrayait la nuit par des sons de voix et des bruits lugubres et remplissait son imagination de pensées mauvaises. Tantôt il le battait cruellement. Parfois, il prenait la forme d'un homme hideux, se jetait sur lui, le renversait à terre, le foulait aux pieds, et s'appesantissait sur lui pour l'étouffer.

Pendant cinq ans, il lui livra les plus furieux combats, mais Romuald se moquait de ces assauts. « Quoi, disait-il, tu as été chassé du ciel, et tu viens au désert montrer ta honte. Va-t'en, bête immonde, [illegible] serpent! » L'esprit d'orgueil ne pouvait supporter ce mépris; il se retirait frémissant. Après ces victoires le divin Sauveur venait consoler son courageux serviteur, et remplissait son âme de joies

intérieures inexprimables. C'était comme un avant-goût du ciel, qui le dédommageait amplement de ses sacrifices et le remplissait d'ardeur pour de nouveaux combats.

CONVERSION D'OLIBAN ET DE SERGIUS — PIÉTÉ ÉTRANGE D'UNE POPULATION GROSSIÈRE

Oliban ou Olivier, puissant seigneur catalan, était tristement célèbre dans le pays, par ses violences et ses injustices. Romuald le convertit si parfaitement que le comte renonça au monde, se retira dans le monastère du Mont-Cassin, en Italie, et y acheva pieusement sa vie dans les exercices de la pénitence.

Le duc Sergius, touché à son tour par les magnifiques exemples de son fils, se rappela lui aussi qu'il était chrétien; il fut saisi de repentir à la vue des désordres de sa vie passée et résolut de les expier par une sincère pénitence. S'arrachant donc à ses habitudes mondaines et à tout ce qui pouvait gêner son entière conversion, il se renferma au monastère de Saint-Sévère, près de Ravenne. D'abord tout alla bien et le vieux duc était heureux de ses sacrifices. Mais le démon pouvait-il laisser échapper ainsi une proie dont il avait été si longtemps le maître? Sergius devait donc s'attendre à la tentation, mais il ne connaissait pas assez la malice de l'ennemi. Mille tentations de tristesse et de découragement vinrent assaillir son âme et il eut le malheur d'y prêter trop complaisamment l'oreille; de là des regrets de ses festins, de sa splendeur, de ses plaisirs; de là le dégoût de la vie religieuse.

Romuald apprit avec douleur que son père songeait à rentrer dans la vie mondaine, et annonça qu'il allait quitter la France pour aller au secours d'une âme si chère.

A cette nouvelle, les habitants de la localité où il vivait furent dans la désolation. Regardant Romuald comme un grand saint et le protecteur du pays, ils ne pouvaient se résoudre à le laisser partir. Leurs instances furent inutiles; alors, par un trait singulier d'une piété aussi peu éclairée que naïve, cette population grossière forma le projet de tuer le Saint, afin de conserver au moins ses reliques. Romuald eut connaissance de leur complot barbare; comme autrefois David à la cour d'un roi philistin, il contrefit l'insensé. A cette vue, les habitants le méprisèrent et le laissèrent aller où bon lui semblerait.

Il accourut donc auprès de son père, lui représenta vivement le malheur de son âme, s'il abandonnait la vie religieuse pour se jeter de nouveau au milieu des dangers du monde, lui ouvrit les yeux sur le piège que lui tendait le démon, le consola et l'encouragea si bien, que le bon vieillard reprit avec joie ses pieux exercices, persévéra dans la pénitence et la prière et plus tard mourut en odeur de sainteté.

Après cette victoire, le Saint se retira dans les marais de Classe et s'y bâtit une petite cellule.

Le démon le suivit dans cette retraite. Il le tenta d'abord par des pensées de tristesse et de découragement. Puis il recommença à le battre. Un jour qu'il l'avait accablé de coups, le Saint s'écria : « Mon bien-aimé Jésus, pourquoi me délaissez-vous dans mes peines; pourquoi m'avez-vous livré au pouvoir de mes ennemis ? » Vaincu au nom de Jésus, le démon s'enfuit, mais il excita contre le Saint de mauvais moines. Ceux-ci lui firent une guerre longue et cruelle; Dieu les punit et, voulant préparer son serviteur à de nouveaux labeurs, il lui rendit sa santé ébranlée par l'austérité et l'air malsain des marécages.

INFLUENCE D'UN SAINT SUR LES GRANDS DE CE MONDE

A cette époque, le monastère de Classe était sans abbé; l'empereur Othon III devait y pourvoir, mais il laissa aux moines la liberté de l'election. Leurs voix se portèrent sur Romuald. L'empereur avait entendu parler du solitaire; il confirma le choix des Religieux et voulut voir lui-même celui dont on louait l'éminente sainteté. Romuald reçut son auguste visiteur du mieux qu'il put, lui céda son pauvre lit de paille, lui donna de sages conseils, l'édifia par ses vertus et exerça dès lors sur ce monarque une salutaire influence. Il apprit avec une vive tristesse que le prince voulait le voir accepter la dignité abbatiale; il y consentit cependant pour lui être agréable. Mais bientôt, voyant l'indocilité de ses nouveaux disciples, il donna sa démission et alla en prévenir l'empereur qui assiégeait alors Tivoli. Le saint ermite sauva cette ville que le prince irrité voulait détruire à cause de sa révolte. A l'occasion de cette guerre, l'empereur Othon et son favori Tham avaient commis deux grands crimes, aussi cruels qu'infâmes, le Saint leur inspira un profond repentir et ils en firent une pénitence longue et sévère.

Touchés de ces exemples, plusieurs seigneurs de la cour se convertirent, entre autre Busclavin ou Boleslas, fils d'un prince slave, et Boniface, fils du roi de Pologne et parent de l'empereur. Ils se mirent sous la conduite de Romuald et devinrent de fervents Religieux.

Boniface alla plus tard en Russie prêcher l'Evangile, et y convertit une multitude d'âmes, entre autres le grand prince de Russie, mais il fut mis à mort, l'an 1009, par l'ordre des frères du roi. Plusieurs autres disciples de Romuald souffrirent le martyre chez les Slaves.

Romuald soupirait après le même bonheur, convertir les païens et verser son sang pour Jésus-Christ, quelle joie! mais Dieu avait sur lui d'autres desseins. Aussi à peine se fut-il mis en route pour la Hongrie, qu'il fut arrêté par la maladie. Il revint donc sur ses pas et continua ses réformes et ses fondations. Les calomnies et les persécutions des hommes lui servirent de martyre; en même temps il se mortifiait par le silence et une abstinence sans égale.

Plus tard saint Henri II, successeur d'Othon, voulut s'entretenir aussi avec Romuald. Il l'appela à la cour, lui témoigna les plus grands égards, le consulta sur des points importants et lui donna le couvent du mont Amiate, en Toscane, pour y établir des Religieux formés à son école. La faveur des puissants ne lui donnait point d'orgueil; son humilité était si grande qu'il ne pouvait souffrir la louange. Les disciples qui l'accompagnaient avaient soin d'empêcher qu'on parlât de lui en sa présence; car le louer était le plus sûr moyen de le chasser d'une compagnie.

DON DES LARMES ET DE PROPHÉTIE — MIRACLES

Nous ne saurions raconter tout ce que fit Romuald durant les longues années qu'il passa sur la terre : ses voyages, ses travaux, ses souffrances, ses vertus.

Il jouit à un haut degré du don des larmes. Il ne pouvait célébrer la messe sans pleurer, et pendant son oraison, vaincu par l'émotion et ravi en extase, il s'écriait : « Jésus, mon cher Jésus! O doux miel, ineffable désir, délices des saints, suavité des anges! » Il pensait que tous avaient comme lui le don des larmes. « N'en répandez pas trop, disait-il à [illegible], elles affaiblissent la vue et font mal à la tête. »

Arrivé à une extrême vieillesse, il jeûnait encore tous les jours, et, pendant le carême, se contentait

d'une écuelle de légumes à son unique repas. Ingénieux à se mortifier, il se faisait quelquefois apporter des mets plus délicats et, quand son appétit était bien excité par leur présence, il se disait à lui-même : « Romuald, voilà un morceau bien apprêté, tu le trouverais fort de ton goût... eh bien ! gourmand, tu n'y toucheras pas. » Et il n'y touchait pas.

Et cependant cet homme austère, aux épaules déchirées par de rudes cilices, n'était point triste et morose, mais plein de douceur et de joie, affable envers tous ses Frères.

Ses exemples et ses paroles exerçaient une admirable influence dans les pays qu'il habitait. Pendant un séjour dans la province de Camérino, il convertit beaucoup de pécheurs et transforma le clergé peu vertueux de l'endroit, en lui apprenant à vivre en communauté comme les Religieux ou les chanoines réguliers.

Il eut également le don de prophétie et jouit de lumières surnaturelles pour écrire sur les psaumes et comprendre les Saintes-Ecritures. Ses miracles furent sans nombre. A son ordre on abat un arbre penché sur sa cellule ; le Saint y reste enfermé malgré les prières de ses Religieux et l'arbre tombe du côté opposé. Un chêne roule du haut d'une montagne entraînant avec lui un paysan ; on le croit écrasé par ce poids immense ; mais Romuald était là et le paysan se relève sans le moindre mal. Un Religieux est tourmenté d'un violent mal de tête ; le Saint lui souffle au visage et la douleur disparaît. Un moine incorrigible veut attenter à la vie du Saint ; le démon le saisit à la gorge pendant la nuit et veut l'étouffer ; le moine invoque l'assistance de celui qu'il voulait tuer ; Romuald apparaît, chasse l'esprit de ténèbres et rend à son ennemi la vie de l'âme en lui sauvant celle du corps. Le pain qu'il a touché, l'eau dont il s'est servi opèrent des prodiges. Je n'en finirais pas, dit saint Pierre Damien, son historien, si je rapportais toutes les merveilles qu'il accomplit. Or saint Pierre Damien fut l'un des plus savants personnages de cette même époque.

FONDATION DES CAMALDULES

L'année 1009, Romuald, âgé de cent deux ans, s'était retiré au sommet des Apennins. Après s'y être promené dans un champ fertile, il s'était endormi auprès d'une fontaine. Il eut alors un songe extraordinaire : ses Religieux, vêtus non plus de noir, mais de blanc, montaient au ciel par une échelle mystérieuse semblable à celle de Jacob. A son réveil, Romuald alla trouver le comte Maldoli, possesseur de cette terre et la lui demanda. Le comte avait eu la même vision ; il acquiesça de suite au désir du Saint et bientôt une église et un cloître s'élevèrent en ce lieu. Le monastère fut appelé *Camaldoli* par abréviation de *campo Maldoli*, c'est-à-dire champ de Maldoli. Romuald prit l'habit blanc et commença, avec quelques Religieux, une vie toute [illegible]. Il leur donna la règle de saint Benoît avec de [illegible] observances.

[illegible] l'origine de l'Ordre des *Camaldules*, rameau [illegible] du grand arbre bénédictin.

[illegible] au monastère destiné à la vie cénobitique [illegible] communauté, Romuald fonda un [illegible] établissement pour ceux qui voulaient, à son exemple, [illegible] la vie solitaire. Il choisit pour cela une [illegible], couverte de sapins et arrosée de [illegible] paisible et majestueuse, dont la vue [illegible] l'âme au recueillement et aux [illegible]. De nombreuses cellules furent [illegible] ; chacune avait pour [illegible] un [illegible] petit [illegible] jardin clos de murs. Au centre de ce village monastique s'élevait une vaste et belle église. Plus tard, l'établissement tout entier fut entouré d'une muraille et, à l'entrée, près d'une chapelle dédiée à saint Antoine, le patriarche des Pères du désert, étaient les cellules des portiers chargés de recevoir les postulants et les hôtes. On apportait du monastère voisin les choses nécessaires à la subsistance des solitaires. Un silence presque perpétuel toute l'année, absolu pendant le Carême, favorisait la prière. Aux heures fixées par la règle, la grande cloche de l'église retentissait sur la montagne, et tous les ermites se rendaient à l'église pour chanter l'office, sans que ni le froid, ni la pluie, ni même la neige, fréquente sur ces hauteurs, ne pussent les en empêcher. Un supérieur, appelé le *maieur*, avait la direction de tout l'*ermitage*. Ce genre de vie ressemblait assez à celui des Chartreux.

Une troisième catégorie de Religieux complétait l'institut monastique de saint Romuald : c'était celle des reclus. Le reclus s'enfermait ou même se faisait murer dans sa cellule, et n'en sortait plus. Il ne parlait qu'au Père supérieur et au Frère chargé de lui porter les choses nécessaires à la vie. Entièrement séparé du monde et de ses préoccupations, renfermé comme dans un tombeau anticipé, il achevait ses jours dans une grande austérité et une prière presque perpétuelle. Mais pour vivre en reclus, il fallait en obtenir la permission du supérieur, et celui-ci ne l'accordait qu'à des Religieux éprouvés, qui étaient restés déjà longtemps dans l'ermitage et qui paraissaient appelés de Dieu à une perfection plus grande.

On voit encore à Camaldoli la cellule de saint Romuald. Il y vécut plusieurs années en solitaire et en reclus.

MORT DE SAINT ROMUALD A L'AGE DE CENT-VINGT ANS

Enfin, sentant approcher le terme de sa longue carrière, il se rendit au monastère du Val-de-Castro, et s'y fit bâtir une modeste cellule avec un oratoire. Vingt ans auparavant, il avait prédit qu'il mourrait en ce lieu.

A peine eût-il pris possession de ce dernier gîte, qu'il sentit ses forces décliner rapidement. Malgré l'oppression de sa poitrine, le vénérable vieillard ne voulut pas s'étendre sur son lit, ni cesser ses jeûnes.

Un soir, après avoir renvoyé les deux moines qui se trouvaient avec lui, il s'endormit dans le Seigneur. C'était le 19 juin 1027, il était âgé de cent-vingt ans, en avait passé vingt dans le monde, trois au monastère, et quatre-vingt-dix-sept dans la vie érémitique. Les miracles se multiplièrent à son tombeau et cinq ans après sa mort, ses Religieux reçurent du Saint-Siège la permission de lui rendre un culte public. Son corps fut retrouvé intact 440 ans après, en 1467. — En 1481 ses reliques furent transportées à Fabriano, dans un couvent de son Ordre, et c'est au jour de cette translation, le 7 février, que l'Église fait sa fête.

L'Ordre des Camaldules, fondé par saint Romuald, a produit beaucoup d'illustres et saints personnages ; il subsiste encore, bien que divisé en plusieurs branches, et en ce siècle il a donné à l'Église un grand Pape, Grégoire XVI, prédécesseur de Pie IX.

La vie de saint Romuald, écrite par saint Pierre Damien, auteur contemporain et docteur de l'Église, est l'un des documents les plus authentiques et les plus intéressants de l'histoire du x[e] siècle, cet âge que l'on a nommé le *siècle de fer*, mais qui, au milieu des épreuves de sa barbarie, produisit, grâce à l'Église catholique, beaucoup de belles et suaves [illegible] que notre siècle orgueilleux pourrait lui envier.

SAINT JEAN DE MATHA

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES

Fête le 8 février.



Débarqués sur les rivages chrétiens, ils conduisent avec honneur et en procession, leurs captifs ornés du signe de la croix, dans la maison de l'Ordre qu'ils avaient fondé, et ou ces captifs sont accueillis par les Freres ayec grande joie et charite.

Euphrème de Matha et sa pieuse épouse, Marthe de Marsa, s'affligeaient grandement, en leur manoir de Faucon, de n'avoir pas d'héritier. La Sainte Vierge, un jour, sécha les larmes de Marthe en lui révélant qu'elle serait mère d'un enfant pur comme un ange, et qui rendrait la liberté à un grand nombre de ses frères.

L'enfant vint au monde le 23 juin [illegible] et reçut le lendemain au baptême, le nom de Jean Baptiste, en l'honneur du saint Précurseur, dont c'était la fête.

A dix ans, le petit Jean, instruit par les anges, fit, dans la chapelle du Mateau, le vœu de virginité.

Ses parents s'étant rendus à Marseille, on rapporte que sa mère voulut, par une inspiration du ciel, exercer la charité de celui qui serait le rédempteur des captifs, en lui faisant visiter les pauvres galériens; il les aimait et les consolait déjà par ses paroles encore enfantines.

A l'âge de faire ses humanités, il fut envoyé à Aix, où il brilla par ses succès dans les études comme par la pureté de ses mœurs. C'est là que, fuyant les faux plaisirs de ses compagnons, il songea à se retirer au désert de la Sainte-Baume, illustré par Marie-Madeleine; il y fit un assez long séjour, adoptant la coutume qu'il s'efforça de conserver ensuite, de jeûner quatre fois la semaine et de s'imposer de rudes pénitences. C'est au milieu de ces austérités qu'il reçut du ciel le don d'une pureté parfaite et la faveur de n'être plus jamais tourmenté par l'esprit mauvais.

Cependant son père, confiant dans la promesse de la Sainte Vierge, que son fils délivrerait beaucoup de ses frères, se représentait le brillant héritier de son nom, ceignant l'épée, battant les musulmans et revenant couvert de gloire. Jean écoutait son père en silence. Une voix intérieure, d'autant plus certaine qu'elle se faisait entendre sans bruit de parole, lui avait dit qu'il rachèterait ses frères, mais qu'il ne les rachèterait pas à la pointe de son épée, comme les chevaliers de la milice terrestre. Comment donc les rachèterait-il? Il l'ignorait encore lui-même. Rarement Dieu se révèle complètement, car si les saints voyaient toujours, s'ils savaient toujours le *pourquoi* de Dieu, où serait leur foi aveugle, leur obéissance filiale, leur mérite surnaturel?

Jean ne savait qu'une chose, mais pour le moment il en savait assez : Dieu voulait qu'il renonçât à la gloire de ce monde pour se consacrer au service de l'Eglise. Il obéit donc et supplia son père de lui faire apprendre, non le métier des armes, mais la théologie. Son père et sa mère furent atterrés; mais, en parents chrétiens, ils adorèrent les desseins de Dieu sur leur enfant et l'envoyèrent, malgré la douleur et les périls du voyage, à Paris, où s'enseignaient alors avec le plus d'éclat les sciences théologiques.

Arrivé à Paris, Jean s'arrêta près du tombeau de sainte Geneviève, patronne de Paris, et lui confia le succès de ses études. C'était l'an de grâce 1180, il avait vingt-six ans.

Les progrès de Jean furent rapides, car il travaillait pour l'amour, et par conséquent avec l'aide de Dieu. Cependant, troublé un jour, comme le sont parfois les âmes les plus vaillantes, il fut encouragé par une voix lui disant : « Étudiez la sagesse, ô mon fils, et réjouissez mon cœur. »

Il redoubla d'efforts, et un jour qu'il était appelé à soutenir seul une thèse, il résolut toutes les difficultés de la théologie avec une telle vivacité et une telle précision que ses maîtres en furent ravis d'admiration. Il était, d'ailleurs, entouré par ses condisciples qui, à leur insu et au sien, se préparaient à être ses premiers auxiliaires dans l'œuvre de la rédemption des captifs.

Les maîtres de Jean de Matha lui conseillèrent de prendre ses grades et d'enseigner. Il hésita, [illegible] volonté de Dieu. [illegible] le bien [illegible] il céda et se prépara, par la prière [illegible] que par l'étude, à l'épreuve des examens. Il fut reçu maître ès arts, bachelier, [illegible]

Un de ses biographes dit que du haut de sa chaire de docteur, Jean fit autant de maîtres et de saints qu'il comptait de disciples. Cependant il n'était pas encore prêtre. Il cherchait sa voie, quand l'évêque Maurice lui dit de ne point tarder à entrer dans les Ordres, car il voulait employer son zèle à l'apostolat des étudiants. Pour obéir, il se prépara au sacerdoce par un redoublement de piété, et quand l'évêque lui imposa les mains, il plut à Dieu de montrer aux hommes la sainteté de son serviteur. Une colonne de feu reposa sur la tête du nouveau prêtre et manifesta l'onction du Saint-Esprit qui opérait dans son âme.

DIEU RÉVÈLE À JEAN SA MISSION

Le bruit de ce prodige s'étant répandu, une nombreuse assemblée se réunit dans la chapelle de l'évêque, pour entendre la première messe célébrée par Jean de Matha. Les abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor étaient présents. Tout à coup, au moment de la consécration, lorsque Jean élevait l'Hostie et que tout le peuple était en prière, on vit le visage du Saint resplendir d'une lumière surnaturelle et ses yeux se fixer au-dessus de l'autel sur un spectacle invisible aux assistants.

L'extase se prolongea longtemps, et le visage du Saint ayant enfin recouvré son calme, il continua le sacrifice. Dès qu'il eut achevé, on l'interrogea. Il dut obéir et parler, mais il le fit avec d'autant plus de peine que ce qu'il avait à révéler anéantissait les espérances fondées sur lui pour la sanctification des étudiants de Paris.

« J'ai vu, dit-il, quand j'élevais l'Hostie, un ange tout blanc, avec un vêtement brillant, portant sur la poitrine une croix de couleur rouge et bleue; ses bras se croisaient et il présentait les mains à deux captifs, l'un chrétien et l'autre maure. Ils étaient à ses pieds dans la posture de suppliants. »

Jean se souvint des attraits de son enfance, et des promesses de la Vierge avant sa naissance. Il comprit quelle était la destinée glorieuse à laquelle Jésus le préparait depuis tant d'années, mais il ignorait encore comment il pourrait correspondre à cette grâce et accomplir les prodiges que lui annonçait cette vision. Sur le conseil de l'évêque et de l'abbé, il partit donc pour Rome, dans l'intention de chercher auprès du Vicaire de Jésus-Christ la lumière que Dieu ne donne dans toute sa plénitude qu'à son représentant sur la terre.

Pendant que ces prodiges s'accomplissaient à Paris, en faveur de Jean de Matha, Dominique de Guzman, à Palentia, en Espagne, était l'objet de faveurs semblables, car le regard de Dieu se reposait avec une égale complaisance sur ces deux âmes pures et dociles.

Dominique était tout proche de la domination des Maures, quand une femme, affligée du malheur de son frère, tombé entre les mains des infidèles, vint un jour se jeter à ses pieds.

« Obtenez-moi de Dieu, disait-elle, la liberté de mon frère, ou procurez-moi l'argent pour le racheter. »

Dominique, ému, lui répondit :

« Je ne puis rien pour votre frère, ni par mes prières, ni par mes biens, étant pécheur et pauvre; mais ce que je puis je vous le donne : [illegible] le Maure à sa place; dites-moi où le trouver.

— A Dieu ne plaise! repartit la femme; je ne veux que vos prières. »

Dominique se prosterna devant son crucifix et parla à Dieu du sort des captifs. Je dis qu'il parla, car la prière des saints n'est pas, comme l'est trop souvent la nôtre, une froide nomenclature

de mots. Les saints aiment Dieu; ils lui parlent comme on parle à ceux que l'on aime, et Dieu, touché de leur amour, s'abaisse vers eux et répond à leurs prières ardentes.

Dominique était donc agenouillé, et son cœur de saint s'épanchait dans une fervente oraison, demandant à Dieu la faveur d'être employé au rachat des captifs. Dieu lui répondit :

« Mon fils, j'ai d'autres desseins sur toi; je ne veux point t'employer à racheter les esclaves, mais à convertir les hérétiques. Pour le rachat des captifs, j'ai choisi un jeune homme selon mon cœur et dont le zèle s'étendra au loin; c'est un docteur de Paris appelé Jean, et tu le connaîtras. »

Comme tous les saints, Dominique était un docile instrument entre les mains de Dieu. Il renonça aux ambitions de son dévouement, et son obéissance le prépara, mieux que ne l'auraient fait ses vœux les plus ardents et les plus saints, à la grande mission que Dieu lui destinait.

Jean de Matha était parti pour Rome, rempli du désir de suivre la volonté de la Providence. Cependant, coopérer aux desseins de Dieu, être employé par lui aux œuvres de sa grâce, prendre part avec lui au salut de ses frères, est une faveur si grande que les saints eux-mêmes n'en sont pas toujours et tout de suite dignes. La sainteté de Jean était grande, mais sans doute elle n'était pas encore parfaite, car il dut attendre encore longtemps la réalisation des promesses de Dieu sur lui.

TENTATION — SOLITUDE ET PRIÈRE
SAINT FÉLIX DE VALOIS

Le château de Faucon était sur la route de Rome. Jean aimait tendrement ses parents, il eut la tentation de les revoir une fois encore sur la terre et il y alla. Sans aucun doute, cette action nous paraît bien simple, bien naturelle. Elle le serait pour toute personne appelée seulement à la pratique des commandements, mais il est des âmes plus privilégiées, que Dieu a réservées pour lui seul; celles-là surtout doivent se souvenir de la parole du divin Maître : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

A Faucon, le jeune docteur devint hésitant. Son père et sa mère contribuèrent peut-être à l'ébranler, car les parents, même les plus pieux, ont parfois un instant de faiblesse quand il s'agit de la perfection de leurs enfants. La perfection ne s'acquiert pas sans l'épreuve. Souvenons-nous de la Très Sainte Vierge Marie, le modèle des mères, et certainement la seule qui ait accepté, dans toute la ferveur et l'élan de son cœur, le sacrifice et les douleurs de son Fils. Elle n'a pas hésité, mais un glaive de douleur a transpercé son âme..... Les pauvres mères ont souvent le tort de ne pas accepter toujours et complètement ce glaive de douleur. Il est possible que Marthe ait eu ce tort et que, pour la première fois peut-être, elle n'ait pas assez compris que les enfants sont à Dieu avant d'être à leurs parents. Sa générosité n'alla pas probablement jusqu'à vouloir, pour son cher enfant, les difficultés, les travaux et les dangers inséparables de toutes les grandes œuvres.

Jean reprit donc la route de Paris et renonça au voyage de Rome. Mais bientôt, poussé par l'Esprit de Dieu, il s'enfuit dans le désert et alla cacher sa vie dans une caverne située dans le diocèse de Meaux et déjà illustré par la retraite de saint Fiacre. Il y resta six à sept mois. Ayant alors appris qu'un solitaire, rempli des dons de Dieu, vivait dans les environs, il se mit à sa recherche, brûlant du désir de vivre dans sa dépendance et d'apprendre de lui la volonté du ciel.

Ce solitaire était Félix de Valois, descendant des rois de France. Il avait soixante-dix-sept ans et avait vécu de longues années [illegible], quand il entendit une voix lui disant : « Voici celui que tu attends. » Félix qui, depuis quarante ans, attendait dans la prière et les austérités la manifestation de Dieu sur lui, se hâta d'aller au-devant de celui que le divin Maître lui annonçait. Les deux Saints se rencontrèrent providentiellement et se reconnurent sans s'être jamais vus. Ils entrèrent alors tous deux dans l'ermitage et préludèrent par une fervente oraison aux communications que chacun attendait l'un de l'autre. Chacun, intérieurement, se croyait disciple et était heureux d'avoir trouvé un maître.

Après avoir imploré les lumières de Dieu, les deux Saints se racontèrent leur vie. Nous connaissons celle de Jean. Quant à celle de Félix, il la résuma dans ce court récit, qu'il confia à Jean sous le sceau du secret :

« Je suis, dit-il, prince du sang royal; j'ai quitté la cour il y a quarante ans; j'ai vécu à Clairvaux, avec saint Bernard, dont les miracles et les œuvres ont rempli l'Eglise; j'ai eu de terribles assauts du démon, je l'ai vaincu, et j'ai trouvé dans la solitude d'ineffables délices. Une voix m'a annoncé votre venue et m'a dit tout à l'heure : « Le voici. »

Ainsi parla Félix. Les deux Saints se demandèrent ce qu'ils devaient entreprendre, et tous deux convinrent qu'il fallait prier et attendre la manifestation de la volonté de Dieu. Mais, comme il ne faut jamais attendre pour pratiquer la vertu, ils se mirent aussitôt à l'œuvre de leur perfection et établirent une règle pour l'oraison, l'office, le repas et les entretiens spirituels.

Un jour, ils s'étaient réunis à l'écart pour prendre leur repas commun et arroser les racines dont ils se nourrissaient avec l'eau jaillissant d'une source voisine. Loin du regard des hommes, ils parlaient de Dieu, quand tout à coup ils aperçurent un cerf d'une blancheur éclatante. L'animal buvait l'eau de la source, quand soudain, relevant la tête, il leur montra, encadré dans son bois, une croix lumineuse aux couleurs bleue et rouge. C'était la croix inscrite sur la poitrine de l'ange qui avait paru lors de la première messe de Jean de Matha.

La même vision se présenta plusieurs fois. Les Saints prièrent encore et comprirent qu'il fallait aller au secours des captifs, dont l'ange aux deux couleurs avait présenté les chaînes. Et comme, un jour, ils s'en retournaient, demandant à Dieu, dans une fervente prière, s'il ne fallait pas aller à Rome, un ange leur enjoignit de ne point tarder. Ils résolurent donc d'aller soumettre leurs lumières et leurs visions au Souverain Pontife et de lui dire : « Nous sommes vos ouvriers, envoyez-nous où il faut aller. »

Avant de partir, ils promirent à leur petite famille monastique de leur rapporter des ordres positifs pour le service de Dieu, et nommèrent ce couvent, formé de cavernes et de cabanes, Cerfroid (*Cervus frigidus*), nom qu'il porte encore aujourd'hui et qui rappelle le prodige du cerf merveilleux.

Les deux pèlerins accomplirent leur voyage. Cependant ils [illegible] à pied, mais quand Jean [illegible] que Félix de Valois [illegible] [illegible] [illegible]

Seigneur qui nous guide et il me donne la main chaque fois que je vais tomber. »

Ils arrivèrent à Rome le 4 septembre 1198. Les deux pèlerins prièrent saint Pierre avec ardeur, et le prince des apôtres ne resta pas sourd à leurs supplications, car, la nuit suivante, le Pape, qui était alors Innocent III, vit un ange lui annonçant que des envoyés de Dieu solliciteraient ses faveurs.

En effet, le surlendemain, Jean de Matha et Félix étaient à ses pieds, lui faisant le récit des merveilleux avertissements qu'ils avaient reçus du ciel et lui exposant leurs espérances.

Le Pape, loin de les repousser et reconnaissant d'ailleurs en eux les envoyés annoncés par l'ange, ne voulut cependant rien promettre avant d'avoir pris l'avis des cardinaux. Ceux-ci, émus par le discours du Pape, qui leur montra l'action de la Providence envoyant à chaque grand mal un grand remède, décidèrent que la pensée des deux Saints ne pouvait venir que de Dieu, et qu'il fallait demander à celui qui l'avait inspirée les moyens de la réaliser. Le Pape ordonna aussitôt des prières publiques et célébra lui-même solennellement la messe en présence du Sacré-Collège. La foule était immense.

Au moment où le Pontife, après avoir consacré l'Hostie, l'éleva pour la faire adorer aux fidèles, il lui sembla être environné d'une grande lumière, et bientôt, au-dessus de l'autel, il distingua un ange et deux captifs à ses côtés. L'ange portait la croix bleue et rouge, et ses bras, croisés vers le Maure et le chrétien, semblaient signifier qu'il voulait les échanger.

Les prières publiques étaient exaucées, la réponse était venue du ciel.

L'ORDRE DE LA SAINTE TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

Innocent dit aux deux pèlerins :

« Maintenant je connais les desseins de Dieu sur vous..... Il vous a choisis pour fonder un nouvel Ordre. Il sera consacré à l'adorable Trinité et aura pour but d'en procurer la gloire chez les nations barbares. Vous arracherez de leurs mains les chrétiens, vos frères, qui professent ce divin mystère. Ce n'est que parce qu'ils ont été baptisés au nom adorable du Dieu trois fois saint qu'ils endurent tant de cruels tourments, et leur constance dans la foi redouble la rage des persécuteurs. »

Dès le 2 février, jour de la Purification de la Sainte Vierge, Innocent donna l'habit aux deux nouveaux religieux. D'après l'ordre du Pape, cet habit était de la forme et de la couleur de celui que portait l'ange des apparitions.

Chargés ensuite par le Souverain Pontife de rédiger les constitutions du nouvel Ordre, Jean et Félix partirent pour Paris, afin de s'aider des conseils de ceux qui avaient été témoins des premiers prodiges. Et comme ils racontaient les merveilles qui avaient eu lieu, deux des anciens compagnons de Jean voulurent entrer dans le nouvel Ordre de la Trinité. Roger Deus, un illustre [illegible], [illegible] selon le monde, [illegible] [illegible] en [illegible] les [illegible] et leur habit à la croix rouge et bleue. [illegible] qu'un singulier habit se [illegible].

[illegible] de Jean de Matha [illegible] de la Trinité [illegible].

nom qu'il garda jusqu'à sa mort. A sa suite, un grand nombre de docteurs s'offrirent à Jean de Matha, qui les envoya à Cerfroid apprendre, sous la conduite de Félix de Valois, l'humble pratique des vertus religieuses. Lui-même acheva de rédiger les constitutions et alla ensuite à Rome les soumettre au Souverain Pontife, puis il revint à Paris demander à Philippe-Auguste, roi de France, l'approbation royale. Cette approbation n'était pas ce que l'on a cherché à la rendre depuis. Elle n'octroyait pas aux Ordres religieux le droit d'existence, droit dont le Pape était seul dépositaire, mais elle conférait des privilèges que Philippe-Auguste fut heureux d'accorder à cette nouvelle famille religieuse.

Jean, après avoir fondé plusieurs maisons en France, fut appelé à Rome par le pape qui lui donna l'église et la maison de Saint-Thomas de Formis, dite la Nacelle. Cette communauté devint bientôt florissante. Jean aurait voulu alors partir pour l'Afrique et se donner lui-même en échange pour quelque esclave chrétien, mais le Souverain Pontife lui commanda de rester auprès de lui pour le plus grand bien de l'Eglise.

Jean envoya deux de ses religieux au Maroc. Ils rachetèrent cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. Il s'apprêtait une seconde fois à partir pour l'Afrique, quand le pape l'envoya en Dalmatie en qualité de légat. Dans cette dignité, il s'employa avec zèle à la conversion de la cour, au rétablissement de la discipline ecclésiastique, à la réformation des mœurs. Les fruits de salut furent immenses. Le pape voulut récompenser par le cardinalat tant de services rendus à l'Eglise, mais l'humble Jean refusa cette dignité et sollicita seulement la faveur d'aller enfin en Afrique. Le pape y consentit, et Jean, au comble de ses vœux et dévoré de la soif du martyre, faillit se faire égorger par les barbares. On le trouva dans la ville de Tunis, brisé de coups et nageant dans son sang. Et lui était comme saint Paul surabondant de joie dans ses tribulations, n'ayant qu'un regret, celui de n'être ni mort ni esclave, pour l'amour de Jésus-Christ, son Maître.

Après bien des fatigues, Jean partit de Tunis, avec tous les esclaves qu'il avait rachetés. Mais à peine s'était-il embarqué que les barbares, résolus à le faire périr, entrent dans le navire, enlèvent le gouvernail, brisent les mâts et laissent le vaisseau aller au gré des vents. Plein de confiance en Dieu, Jean met son manteau et ceux des frères à la place des voiles, se met à genoux le crucifix à la main, et supplie le Seigneur d'être lui-même le pilote. En effet, peu de jours après, ils arrivaient à Ostie.

Jean entreprit encore de nombreux voyages et accomplit un grand nombre [illegible] pour la plus grande gloire de Dieu. Il fonda des monastères, établit l'adoration perpétuelle de la Sainte-Trinité [illegible], en [illegible] un grand nombre de fidèles qui gémissaient sous le joug des Sarrasins, et prêcha la pénitence, tant par la parole que par la force de l'exemple ; pendant plusieurs années, il ne vécut que de pain et d'eau, et son oraison était continuelle. Ses travaux étaient bénis par la très Sainte Vierge Marie, envers qui il avait toujours eu une dévotion filiale, voulant que son Ordre fût placé sous sa protection spéciale. Comblé de mérites, doué du don de prophétie et de miracles, il rendit son âme à Dieu le [illegible] décembre 121[illegible]. Ce jour étant destiné à célébrer la fête de saint Thomas, celle de saint Jean de Matha fut fixée par Innocent XI au 8 février.

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE, ÉVÊQUE ET DOCTEUR

Fête le 9 février.



PRÉJUGÉS DE SAINT CYRILLE — COMMENT DIEU L'EN DÉLIVRA

Saint Cyrille naquit à Alexandrie, vers 380. Il était neveu de Théophile, patriarche de cette ville, célèbre par ses luttes contre les erreurs des origénistes. Malheureusement, la vie de cet athlète de l'orthodoxie ne correspondait point à la beauté de sos enseignements ni à la pureté de sa doctrine.

Des moines injustement poursuivis par lui trouvèrent un refuge auprès de saint Jean Chrysostome à Constantinople. Furieux, Théophile se ligua avec l'impératrice Eudoxie, ennemie du saint évêque, pour le faire chasser de son siège et l'envoyer mourir en exil.

Cyrille, ignorant les intrigues de son oncle, partagea d'abord son antipathie pour Chrysostome.

Théophile mourut l'an 412. Au moment où il allait paraître devant Dieu, il reconnut, dit saint Jean Damascène, ses torts vis-à-vis de Chrysostome. En proie à une cruelle agonie, placé dans un état horrible de souffrances entre la vie qui l'abandonnait et la mort qui tardait à le saisir, il demanda le portrait de Jean et l'ayant respectueusement baisé, en signe de réconciliation, il rendit le dernier soupir. »

Après trois jours d'une élection orageuse Cyrille, son neveu, fut choisi pour le remplacer sur le siège patriarcal. Sa science et sa vertu l'avaient élevé à ce haut degré d'honneur; mais les préjugés de sa première éducation parurent, un moment, triompher de ces grandes qualités. Il refusa, en effet, d'obéir au pape, qui voulait lui faire inscrire le nom de saint Jean Chrysostome sur les diptyques sacrés de son église, livre d'or où se trouvaient les noms de tous les saints évêques. En repoussant la mémoire de Jean, [illegible] croyait protéger celle de son oncle. Habitué dès l'enfance à honorer Théophile [illegible],

à l'aimer comme un père, il estimait une infâme trahison de rejeter ses sentiments après sa mort.

Il fallut, à la vérité, bien du temps encore pour traverser cette [illegible] épaisse de préventions. Mais Dieu eut pitié d'une âme noble et pure dont [illegible] ne désirait que le [illegible] et il daigna enfin ouvrir les yeux à Cyrille pour le fortifier et l'aguerrir, car il le réservait à de grands combats.

Pour rendre cette préparation plus efficace, Dieu se servit de la Vierge Marie, dont le saint patriarche sera bientôt appelé à défendre la maternité divine.

Un jour donc, Cyrille eut une vision, dans laquelle il lui sembla voir Jean lançant contre lui des regards indignés et s'apprêtant à le chasser de son [illegible] patriarcal.

[illegible] tremblait déjà devant cette juste [illegible], quand il aperçut la Mère de Dieu [illegible] de son divin Fils et intercéder en sa faveur, en faisant valoir le zèle que le patriarche [illegible] déjà pour sa gloire et qui devait encore [illegible] avec les années.

Jésus ne put résister aux prières de sa Mère, et il répondit qu'il pardonnait.

Saint Cyrille profita de l'avertissement. Il examina [illegible] une cause que ses préjugés [illegible] pas permis d'approfondir.

Saint Isidore de Péluse ne contribua pas peu à la [illegible] vérité. C'était un ascète éminent et regardé comme la règle vivante de la perfection monastique. Il gouvernait sur les bords du Nil un grand monastère où sa science et sa vertu attiraient de nombreux visiteurs, empressés à le consulter comme le plus sûr oracle de sagesse et de sainteté que l'Orient possédât alors.

Le patriarche d'Alexandrie partageait la vénération [illegible] de ses contemporains pour l'illustre [illegible], il aimait à le consulter et recueillait ses paroles avec le respect d'un fils et l'humilité d'un [illegible]. Isidore [illegible] écrivait fréquemment au patriarche pour l'exhorter ou le reprendre, et toujours avec cette force qu'une foi profonde et le zèle de la gloire de Dieu donnent [illegible]. Il [illegible] particulier [illegible] que lui donnaient son expérience [illegible] vertu [illegible] de l'abîme [illegible] saint Jean Chrysostome. Il lui écrivit une lettre [illegible]

[illegible] patriarche [illegible] même promptement [illegible] et il se repentit [illegible]

[illegible]

[illegible]

Le but qu'il [illegible] ses efforts fut [illegible] qui voulaient le ravager. Il fit énergiquement chasser les Juifs, qui avaient fait, une nuit, un grand massacre des chrétiens. Mais ce qu'il redoutait le plus, c'était de voir ses brebis conduites dans les pâturages empoisonnés de l'hérésie. Les Juifs frappaient les corps, le saint évêque réprima leur audace; mais la secte impie des novatiens voulait tuer les âmes, et il s'arma contre eux de toute la rigueur de la loi, qui ordonnait l'expulsion immédiate des hérétiques, pour sauvegarder l'intégrité de la foi.

Cyrille eut, en outre, à combattre en Égypte les derniers restes de la superstition païenne. Il y avait, non loin d'Alexandrie, une petite bourgade nommée Manutha. Les païens s'y étaient réfugiés comme dans un dernier asile. Le démons et leur culte impie avaient là une forteresse au cœur de l'Égypte. Les efforts du patriarche Théophile avaient échoué contre les païens de Manutha. Saint Cyrille se préoccupait vivement de cette situation. Un jour que, dans sa prière, il demandait à Dieu avec larmes de lui inspirer le meilleur moyen de triompher d'une si longue résistance, un ange lui apparut et lui dit : « Porte dans ce village une partie des reliques du martyr Cyrus et de saint Marc l'évangéliste. » Le bienheureux évêque suivit le conseil céleste. Le 28 juin 414, la translation solennelle eut lieu à Manutha et fut accompagnée de nombreux miracles qui convertirent tous les habitants, et la clémence de Jésus-Christ continua à y opérer longtemps des merveilles pour affermir la foi des nouveaux chrétiens.

QU'ÉTAIT MELCHISÉDECH

Il faut placer vers cette époque de la vie de saint Cyrille un trait qui nous révèle à la fois sa douceur, sa prudence et son humilité, et qui nous a été conservé par Jean Moschus, dans les vies des Pères. Un vieil anachorète, habitant une solitude voisine d'Alexandrie, s'était, on ne sait trop comment, persuadé que le patriarche Melchisédech, dont on ne connaît ni la généalogie, ni la descendance, était fils de Dieu. L'erreur du solitaire tenait à la simplicité de son esprit, mais n'altérait en rien la sainteté de sa vie, et le vénérable vieillard continuait à être l'objet des faveurs divines [illegible] par son intercession.

Saint Cyrille, averti de son erreur, résolut de l'en corriger, de peur qu'elle n'eût cours sous le couvert de la vertu du saint homme. [illegible] il lui députa un de ses prêtres, chargé d'un message ainsi conçu :

« Mon Père, je suis dans une certaine perplexité [illegible] Melchisédech [illegible] de Dieu [illegible]

[illegible] vous [illegible] de consulter à ce [illegible] le Seigneur [illegible] m'apprendre ce qui vous aura été révélé. »

[illegible] « Je ferai ce que le saint évêque me demande et, dans trois jours [illegible] »

Il s'enferma dans sa cellule et passa tout ce temps en oraison. [illegible] Cyrille vint [illegible] à la grotte [illegible] Melchisédech était [illegible] homme.

« Comment le savez-vous [illegible] Père, demanda [illegible]

— Le Seigneur, dans une vision, répondit le

vieillard, a fait passer sous mes yeux tous les patriarches, depuis Adam jusqu'à Melchisédech. L'ange qui me montrait ce dernier l'a désigné en disant : Celui-ci est Melchisédech. Il ne saurait donc y avoir de doute. Melchisédech ne fut qu'un homme, descendant d'Adam comme tous les autres patriarches. »

Depuis lors, continue l'historien, pour réparer l'erreur qu'il avait autrefois enseignée, il ne manquait jamais de la rétracter en présence de la foule qui assiégeait constamment sa cellule, et le bienheureux patriarche remerciait Dieu dans son cœur.

LUTTE DE SAINT CYRILLE CONTRE NESTORIUS

Mais le moment approchait où saint Cyrille devait remplir dans le monde la mission extraordinaire qui lui avait été confiée.

Le terrible adversaire qui devait lui donner l'occasion de mériter le titre de saint et de docteur, au milieu d'une lutte acharnée, s'éleva entouré de la pompe trompeuse et de la plus haute puissance humaine et à la tête d'une des premières Eglises du monde comme pour rendre le combat plus pénible et le triomphe plus glorieux; c'était Nestorius. Cet homme superbe, qui cachait sa malice sous des dehors hypocrites de vertu, était évêque de l'Eglise de Constantinople. Il trahit à la fois son Dieu et sa religion par un enseignement pervers qui s'attaquait au fondement même du christianisme.

Selon lui, la Vierge Marie ne devait pas être appelée Mère de Dieu, et le fils qu'elle avait mis au monde, le Christ, n'était qu'un homme qui, dans la suite, avait mérité par ses vertus que la divinité vînt habiter en lui. Son orgueil ne pouvait imaginer l'abaissement auquel, par amour pour nous, Jésus s'est réduit. Le Verbe de Dieu a voulu prendre, en effet, toutes les faiblesses et les infirmités de notre nature, excepté le péché, afin de nous apprendre que rien, en dehors de ce mal effroyable, n'est vil ni méprisable.

L'erreur de Nestorius, grâce à l'influence du novateur encore protégé par Théodose le Jeune, alors empereur, et grâce aussi à l'amour des Orientaux pour les nouveautés, fut promptement portée dans toutes les parties de l'empire.

Aussitôt qu'il l'eut connue, Cyrille écrivit aux moines d'Egypte une lettre pour les prémunir contre la nouvelle hérésie qu'il stigmatisait en termes énergiques, sans toutefois nommer son auteur. Il donnait ensuite un précis clair et succinct de la véritable doctrine catholique sur le point controversé.

C'est cette lettre qui servit de base à la longue discussion qui eut lieu entre les deux patriarches.

La nouvelle erreur avait jeté le trouble dans le monde chrétien; cependant, il était encore impossible de frapper son auteur, car on ne savait encore d'une manière certaine quel était le sentiment de Nestorius. Saint Cyrille lui écrivit et lui demanda de prouver son orthodoxie en rétractant les livres qui circulaient sous son nom.

Nestorius répondit d'une manière insolente et hautaine. Il se préparait à accabler son adversaire sous le poids d'accusations calomnieuses. A force d'argent et de promesses, il gagna trois clercs chassés d'Alexandrie pour leurs crimes, et qui, à son instigation, [illegible] un libelle diffamatoire contre leur patriarche. Ils l'adressèrent au [illegible] impérial, demandant qu'un Concile [illegible] pour leur rendre justice et déposer le saint évêque.

Cyrille, informé de ces menées, écrivit à Nestorius : « J'apprends que d'insignes calomniateurs trompent votre piété en articulant contre moi des griefs aussi odieux que chimériques. Ils assiègent les magistrats de leurs plaintes. Peut-être en agissant ainsi ne croient-ils pas absolument vous déplaire. Quoi qu'il en soit, je n'ai à me reprocher vis-à-vis d'eux aucune espèce de tyrannie ou d'injustice. Ils ont été très régulièrement jugés; leur culpabilité a été manifestement établie. Ce sont des hommes tellement discrédités que nul n'aurait le courage de souhaiter à son plus grand ennemi la moitié des forfaits dont ils se sont rendus coupables. Vous permettrez donc que je ne me préoccupe pas le moins du monde d'accusations parties de si bas. Abandonnons aux remords de leur conscience et surtout au jugement de Dieu ces misérables personnages, et revenons au point capital de notre correspondance. »

Il l'exhortait ensuite avec de nouvelles instances à se rétracter.

Cette lettre ne fit qu'exaspérer Nestorius et envenimer sa haine contre saint Cyrille. A la vue de cette lutte qui devenait chaque jour plus ardente, certains prudents selon le monde en rejetaient la faute sur le patriarche d'Alexandrie, appelant son courage une opiniâtreté coupable et jalouse. Cyrille leur répondit que s'il y avait scandale il fallait l'imputer à celui qui, allant contre l'Evangile et toute la tradition, refusait au Christ la nature divine et à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu. Cette attitude vigoureuse fit comprendre à Nestorius qu'il avait devant lui un adversaire invincible. Il vit toute la gravité de sa situation et se repentit de l'avoir si témérairement engagée. Il proposa au Saint une transaction qui, tout en ramenant la paix, lui permettrait de rester dans l'erreur. Cyrille ne refusait pas la paix qui était l'unique objet de ses désirs, mais une obligation plus grande s'imposait à lui, il devait, avant tout, maintenir l'intégrité de la foi. Aussi répondait-il aux ouvertures de l'hérésiarque qu'il n'accorderait ni le sommeil à ses yeux, ni le repos à ses membres, jusqu'à ce qu'il eût rétabli dans sa totalité la foi véritable.

Cette réponse catégorique coupa court aux pourparlers, car Nestorius n'entendait nullement se rétracter. Il prit le parti de prévenir les accusations d'hérésie dont il était l'objet en les renvoyant à ses adversaires. Il écrivit au pape une lettre contre saint Cyrille, qu'il accusait de confondre en Jésus-Christ les deux natures divine et humaine; il envoya en même temps toutes les homélies qu'il avait prononcées et où se trouvait renfermée toute son hérésie. Cette manœuvre ne put tromper l'infaillible successeur de Pierre. Saint Célestin, qui occupait alors le siège pontifical, réunit un Concile qui, à l'unanimité, condamna Nestorius.

A la même époque, Cyrille envoya à Rome un diacre nommé Possidonius pour présenter au Souverain Pontife tout ce qu'il avait écrit contre l'hérésie nouvelle.

Le Vicaire du Christ lui répondit en lui manifestant la tristesse qu'il éprouvait à la vue des égarements de Nestorius et la joie que lui causait [illegible] du défenseur de la maternité divine de Marie. Il finissait ainsi :

« En présence [illegible]

comme lui sur nos épaules. S'il agissait ainsi pour une brebis, que ne devons-nous pas essayer nous-même pour un pasteur, qui a oublié les devoirs de sa charge, et s'est fait un loup dévorant au milieu du troupeau !

» En face de cette situation, un double devoir nous incombe : d'un côté, il nous faut prévenir la contagion en coupant le membre gangrené et, de l'autre, nous devons chercher à guérir notre frère. C'est pourquoi, usant de l'autorité de notre Siège apostolique, nous vous déléguons pour faire exécuter dans sa teneur stricte et rigoureuse la sentence suivante : Si, dans les dix jours qui suivront la notification de notre décision, le coupable ne consent point à abjurer ses erreurs et à souscrire une profession de foi conforme à la doctrine de l'Eglise romaine et de la catholicité tout entière, il sera frappé d'excommunication, déchu de son siège, et vous aurez la charge de lui faire donner un successeur. »

Saint Cyrille fit parvenir cette sentence à Nestorius. Loin de se soumettre, l'hérésiarque entra dans un transport de colère : il courut trouver l'empereur et lui demander justice : « Un Concile œcuménique pourra seul, dit-il, me faire triompher de mon ennemi. » L'empereur Théodose le Jeune, qui le favorisait encore secrètement, promit de réunir ce Concile qui, dans la pensée du patriarche de Constantinople, devait humilier jusqu'à terre son adversaire. C'est ainsi que, nouvel Aman, il se préparait à lui-même l'instrument de son supplice ; car ce synode œcuménique, concédé à ses instances, sera le fameux Concile d'Ephèse, qui condamnera définitivement son hérésie, et donnera à son contradicteur une gloire éternelle.

CONCILE D'ÉPHÈSE

Peu après, 19 décembre 430, Théodose signait la lettre impériale qui convoquait tous les évêques du monde à Ephèse pour le jour de la Pentecôte de l'année suivante (7 juin 431). L'excommunication fut suspendue par le pape jusqu'après la décision des Pères ; saint Cyrille fut nommé délégué apostolique avec ordre de recevoir la rétractation de l'hérésiarque et de le réhabiliter s'il venait à résipiscence.

Seuls les évêques d'Orient purent répondre à l'appel de l'empereur. Ils se trouvaient au Concile, au nombre de cent soixante, le jour de son ouverture. Elle n'avait pu avoir lieu le jour indiqué (7 juin) à cause des retards calculés de Jean, patriarche d'Antioche. Cet évêque, ami secret de Nestorius, prévoyait la condamnation immédiate de l'hérésiarque. Il inventait toutes sortes de prétextes afin d'arriver à Ephèse après son excommunication et de pouvoir ensuite se venger en citant saint Cyrille à son tribunal pour le juger sur les griefs formulés contre lui à Constantinople.

Après plusieurs jours d'attente, les Pères résolurent d'ouvrir sans lui la première session. Nestorius protesta contre cette décision. Voyant sa requête vaine, il refusa de comparaître, malgré trois monitions canoniques qu'on lui fit faire. Alors, dans l'intérieur de l'assemblée, lecture fut faite du symbole de Nicée, des lettres de Cyrille, de celles de l'hérésiarque et des principaux passages des Pères sur le sujet en question. A la fin, les Pères du Concile déclarèrent la doctrine de Nestorius impie et contraire à la foi, et déposèrent l'hérésiarque de la dignité épiscopale, de l'honneur du sacerdoce et de la communion catholique : deux cents signatures furent apposées au bas de cette sentence.

La lumière triomphait donc enfin des ténèbres dont un suppôt de Satan l'avait enveloppée, et cette victoire était due surtout au zèle inébranlable de saint Cyrille, qui raconte ainsi dans un de ses écrits la fin de cette journée fameuse : « La grande séance où fut condamnée l'hérésie nouvelle avait duré depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. La nuit était venue lorsque les membres de l'assemblée purent quitter la basilique de Sainte-Marie. Depuis le point du jour, tout le peuple d'Ephèse n'avait cessé d'entourer l'édifice sacré, attendant le jugement du Concile. Aussitôt qu'on eut appris la condamnation de Nestorius, des acclamations unanimes éclatèrent au milieu de la foule : Gloire à Dieu ! honneur au saint Concile ! L'ennemi du Christ est renversé ! criaient toutes les voix. Au sortir de l'église, on entoura les évêques et on les escorta jusqu'à leur demeure avec des flambeaux et des torches. L'allégresse éclatait partout : les rues étaient illuminées ; les dames chrétiennes, portant à la main des cassolettes, nous précédaient et brûlaient des parfums sur notre passage. Le Sauveur, dont on avait outragé la divinité, faisait ainsi éclater sa gloire en cette nuit sainte. »

NOUVELLES ÉPREUVES

Mais cette joie devait bientôt être troublée par de grandes alarmes. Le comte Candidien, représentant de l'empereur à Ephèse, partisan de Nestorius, empêchait toute communication du concile avec l'empereur. Jean d'Antioche, arrivé sur ces entrefaites, tenait un conciliabule avec quarante de ses partisans, pour excommunier saint Cyrille.

Le vrai Concile, où les légats du pape venaient de prendre place, annula cette injuste sentence. Mais comment faire connaître cette décision à l'empereur, qui ne recevait que les décrets du faux Concile ? Saint Cyrille envoya un moine porteur d'une lettre, roulé dans le creux d'un bâton. La vérité brilla aux yeux du prince ; il expédia aussitôt à Ephèse un envoyé pour exprimer en son nom, aux Pères du concile, son adhésion à la sentence portée contre l'hérésiarque. Mais peu après il fut de nouveau circonvenu par Jean d'Antioche, et il ordonna simultanément l'incarcération de Nestorius et de saint Cyrille. Il avait pris cette mesure pour contenter les deux partis, mais, comme il arrive toujours en pareil cas, il ne contenta aucun. Il fut obligé, pour connaître la vérité sur tout ce qui s'était passé, de faire venir, à Chalcédoine, deux députations des deux camps opposés. La fourberie du patriarche d'Antioche se découvrit aussitôt à ses yeux, et il publia le 1er octobre 431 un édit impérial qui envoyait Nestorius en exil et rendait la liberté à saint Cyrille. Celui-ci retourna aussitôt à Alexandrie, où le peuple le reçut en triomphe.

Mais l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour le saint patriarche. Il dut continuer à lutter pour ramener à l'unité de l'Eglise Jean d'Antioche qui s'obstinait dans le schisme. Il y arriva à force de courage, de patience et de douceur, et il eut la consolation de ne point quitter le champ de bataille pour recevoir la couronne due à ses labeurs sans avoir vu l'Eglise complètement pacifiée. Il mourut dans le Seigneur le 28 juin 444.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINTE SCHOLASTIQUE

Fête le 10 février.



Saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, obligé de fuir les solitudes de Subiaco (voir sa vie), avait établi le centre de son innombrable famille religieuse aux confins de la terre de Labour, sur la cime prédestinée du Mont Cassin. C'est là que s'éleva alors le monastère le plus célèbre de l'univers, celui où Benoît écrivit sa règle, laquelle devait bientôt compléter et remplacer la règle de saint Augustin et les autres règles dans presque tous les monastères de l'Occident.

Mais cette règle, comme celle de l'évêque d'Hippone, ne fut pas écrite seulement pour les hommes; elle fut aussi celle des religieuses, car aucun fondateur d'Ordre n'a pu empêcher la dévotion des saintes femmes de former bien vite, auprès de la famille des moines, la famille des religieuses; c'est toujours ainsi depuis que Notre-Seigneur a voulu placer la Vierge Marie et les saintes femmes auprès de son Eglise naissante.

Le monastère des Bénédictins vit donc, du vivant de saint Benoît, s'élever un monastère de Bénédictines, comme saint Augustin avait vu un monastère d'Augustines, comme saint François verra, avec sainte Claire, les Franciscaines; et ainsi dans tous les siècles, jusqu'à saint Vincent de Paul et à nos jours.

Nous insistons sur ce fait avant de parler de sainte Scholastique, car sa vie est peu connue et l'une des marques de sa sainteté est le choix que Dieu fit d'elle pour être la mère de la grande famille des Bénédictines.

Sainte Scholastique, de la noble race des Anicius, était sœur de saint Benoît. Ces enfants, nés même jour, les s'aimaient comme s'aiment souvent les jumeaux, avec la passion de l'amour fraternel, et leur destinée devait être liée comme il arrive souvent aussi à ceux auxquels Dieu a donné une même naissance.

Elle se consacra à Dieu comme Benoît, et plusieurs historiens pensent qu'elle le fit la première et lui donna l'exemple, avant de se ranger sous sa règle.

Quand son frère répandait l'éclat de la vie monastique dans le monde, et que tous venaient lui demander les leçons de la perfection, elle se présenta, à la suite de tant de disciples, au Mont Cassin, et sollicita une direction pour elle et ses filles.

Mais Benoît ferma la porte du monastère à sa sœur, une loi inviolable interdisant ce seuil à toute femme; il lui fixa une solitude au fond d'une vallée proche de la sainte montagne. Là, il la dirigea de loin, ainsi que les religieuses d'autres monastères qui se groupèrent autour de celui de Scholastique. Benoît ne consentait à voir sa sœur qu'une fois par an, avant le Carême (1),

(1) On peut le supposer d'après la date des [illegible] qui nous a été conservée par saint [illegible]

et alors, la Sainte sortait de son cloître, et le frère, de son côté, allait au-devant d'elle; ils se rejoignaient sur le flanc de la montagne, et l'on voit encore le petit sanctuaire érigé, croit-on, sur les ruines de la chaumière où saint Benoît et sainte Scholastique eurent le suprême entretien que nous allons raconter.

Au 9 février 543, dès le matin, Benoît était donc descendu vers Scholastique, comme les années précédentes, avec les moines qui accompagnaient toujours leur abbé; c'était la quatorzième et dernière année de son séjour au Mont Cassin, il était dans tout le rayonnement de sa gloire ici-bas.

Le frère et la sœur s'entretinrent des choses de la sainteté, des vertus divines, des saintes aspirations de la patrie ; leurs contemplations réciproques fournissaient un sujet abondant de communications merveilleuses.

Tout le jour se passa de la sorte.

Le soir venu, les compagnons du Saint et de la Sainte leur proposèrent de rompre le jeûne, et ils servirent au frère et à la sœur un repas frugal, qui n'interrompit pas les célestes entretiens dont Scholastique était surtout affamée.

Jamais ces deux âmes n'avaient éprouvé plus de joie à parler de Dieu, et la nuit s'avançait; or, pendant qu'ils étaient encore à cette table qui avait été le prétexte de la prolongation de l'entretien, Scholastique dit à son frère :

« Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit, afin que nous puissions parler des joies de la patrie jusqu'à demain matin. »

Elle sentait, la pieuse vierge, que l'heure d'y arriver approchait, et elle voulait se munir pour le voyage d'une provision de pensées pleines de foi et de sentiments pleins d'ardeurs.

« Que venez-vous me dire ! s'écria saint Benoît avec une sorte d'indignation. Impossible à moi de passer la nuit hors de ma cellule. »

En ce moment, la pureté du ciel était telle, qu'il ne s'y pouvait découvrir le moindre nuage. La sainte religieuse, entendant les paroles de son frère, joignit les mains sur la table, les doigts entrecroisés, et, la tête entre ses mains, pria Dieu en s'inclinant. Elle versa un torrent de larmes.

Or, lorsqu'elle releva la tête, les éclairs brillaient tellement, le tonnerre retentissait avec un tel fracas, la pluie tombait à tels torrents, que ni le vénérable Benoît, ni les frères qui étaient avec lui ne purent songer à mettre le pied hors de leur retraite.

« Qu'avez-vous fait ? dit Benoît à sa sœur, non [illegible] que reproche; que Dieu vous le pardonne !

— Je vous ai supplié, vous n'avez pas voulu m'écouter ; j'ai invoqué Notre Seigneur Jésus-Christ, et voilà qu'il m'exauce [illegible]. Sortez si vous le pouvez. Renvoyez-moi et rentrez à votre monastère. »

[illegible]; il n'avait pas voulu [illegible] à se soutenir et à [illegible]

Saint Grégoire, qui nous a conservé ce récit, ajoute qu'il ne faut pas s'étonner si la volonté de la sœur fut plutôt exaucée que celle du frère, parce que, des deux, c'est la sœur qui avait prié avec le plus d'amour, et qu'auprès de Dieu, plus on aime, plus on est puissant.

Le lendemain, la pieuse vierge retourna à son couvent, et Benoît à son monastère; mais, le troisième jour, l'homme de Dieu, élevant dans sa cellule les yeux en haut, vit l'âme de sa sœur s'élever dans les airs, sous la forme d'une colombe, et se perdre dans la profondeur du ciel.

Ce que voyant, le bienheureux Benoît se prosterna en terre et supplia le Tout-Puissant de protéger, par la vertu de sa droite, l'âme de cette sœur aimée et de lui faire franchir les légions de démons infernaux qui voudraient s'opposer à son passage, et ses supplications furent exaucées, et Dieu accorda l'éternel repos à cette âme pour qui Benoît avait tant prié.

Consolé par ce qu'il avait vu, saint Benoît se leva et, pour remercier Dieu de la gloire accordée à Scholastique, il chanta plusieurs hymnes d'actions de grâces, et annonça à ses frères le trépas de cette très douce sœur!..

Il les envoya ensuite au couvent où la vierge avait rendu le dernier soupir, afin qu'ils rapportassent son corps dans le tombeau qu'il s'était préparé.

Or, les sœurs qui avaient assisté à ses derniers moments, voyant comme un certain éclat de gloire jaillir de son corps, tombèrent la face contre terre, et, avec d'abondantes larmes, la conjurèrent de demander à Notre-Seigneur qu'elles pussent un jour la suivre là où elle les avait précédées.

Leur première douleur passée, elles enveloppèrent dans des linges très blancs, avec des aromates précieux, le corps de la vierge, qu'elles déposèrent dans le cercueil, et, pendant trois nuits, elles célébrèrent ses funérailles avec des chants mêlés à leurs sanglots.

Les Frères du monastère de saint Benoît vinrent en grand nombre et pleurèrent à leur tour le passage de la vierge Scholastique, et, de concert avec les Sœurs, ils disaient :

« Hélas! hélas! vénérable Mère et maîtresse chérie, comment nous avez-vous ainsi quittés tout à coup! A qui nous remettez-vous? Priez pour nous Notre Seigneur Jésus, vers qui vous allez, ô âme très sainte. Votre vie a été douce, douce votre société, doux votre trépas ; tout a été très suave en vous. »

Les cérémonies terminées, le corps de Scholastique fut porté au Mont Cassin.

Saint Benoît le reçut et le fit déposer lui-même en son propre tombeau.

Et c'est ainsi que Scholastique l'emporta encore en cette circonstance, et [illegible] dont Benoît lui avait [illegible] le passage.

Or, tandis que les [illegible]

« Ne [illegible], c'est [illegible] de Dieu [illegible] afin de pouvoir nous venir en secours

contre tous les efforts du démon et nous aider à demeurer parfaits en toutes choses. »

RÉUNIS AU CIEL ET DANS LE TOMBEAU

Cette mort de sa sœur fut pour saint Benoît le signal du départ, car ceux qui avaient été unis dans la naissance devaient l'être dans la mort.

Benoît fut saisi aussitôt d'une fièvre ardente qui ne le quitta plus.

Il avait, cette année même, annoncé sa mort à plusieurs de ses compagnons, et il est vraisemblable qu'il n'avait point caché ce secret à Scholastique; c'est pourquoi elle le retenait les jours précédents avec tant d'ardeur.

En ouvrant son tombeau pour sa sœur, Benoît l'ouvrait pour lui-même; il vécut encore 40 jours, et quand le 40e jour fut arrivé, il se fit porter à l'église, reçut le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, puis, appuyant ses bras défaillants sur les bras de ses disciples, il se tint les mains élevées vers le ciel et mourut debout, au milieu de sa prière et de la prière des siens.

Il avait 63 ans, c'était le 21 mars 543.

Le même jour, deux moines, disciples de saint Benoît, eurent la même vision. L'un se trouvait au Mont Cassin; l'autre, saint Maur, se dirigeait vers la partie occidentale des Gaules, pour y porter la règle de son bienheureux Père et fonder au sein de notre pays de nombreux monastères. Saint Benoît, en l'envoyant, lui avait prophétisé que le Mont Cassin serait ruiné et l'avait assuré que sa dépouille mortelle viendrait alors reposer dans les contrées lointaines où il se rendait.

Or, à l'instant même où l'âme du glorieux patriarche se détachait de son corps, le moine du Mont Cassin et saint Maur virent une multitude d'étoiles former comme un chemin lumineux qui s'étendait vers l'Orient, depuis le Mont Cassin jusqu'au ciel, et ils entendirent une voix qui leur dit : « Cette route lumineuse est celle par où Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au séjour de la gloire. » (S. Grég. II, 37.)

On le plaça dans le tombeau où Scholastique venait de le précéder.

Ce tombeau était situé dans l'oratoire de Jean Baptiste, sur l'emplacement de l'autel d'Apollon que saint Benoît avait renversé en prenant possession de la montagne.

LA FRANCE REÇOIT LES CORPS DE SAINT BENOIT ET DE SAINTE SCHOLASTIQUE

Les Lombards détruisirent bientôt (530) le Mont Cassin, selon la prophétie de Benoît, et le double tombeau demeura sans honneur au milieu des décombres.

Saint Mummol, abbé de l'abbaye bénédictine de Fleury, sur les bords de la Loire, proposa à Aigulfe d'aller en Italie chercher le corps de saint Benoît. Aigulfe était un jeune seigneur franc qui venait de renoncer au monde et de se faire moine, en attendant qu'il devienne saint et martyr ; il accueillit la proposition avec enthousiasme et se disposait à partir, lorsque des religieux du Mans arrivèrent demandant l'hospitalité.

« Nous allons, dirent-ils, au Mont Cassin, poussés par une vision céleste, afin d'y chercher le corps de sainte Scholastique. »

Ils partirent ensemble, mais, arrivés à Rome, les Manceaux voulurent visiter la ville, tandis qu'Aigulfe, plein d'ardeur, refusait d'attendre et arrivait seul sur les ruines de la sainte montagne. Là, rien ne put lui révéler la place du tombeau de Benoît et Scholastique; alors il pleura amèrement.

Un vieillard se présenta à lui, le rassura : « Aux approches de la nuit, lui dit-il, restez attentif, vous apercevrez dans les ténèbres un jet de vive et blanche lumière. C'est là que vous le trouverez. »

Le jeune religieux attendit la vision, la lumière brilla, et aussitôt cette nuit même, il recueillit dans une même corbeille les précieux ossements de saint Benoît et de sainte Scholastique renfermés au même tombeau.

Le matin, il s'enfuyait avec le trésor, lorsqu'il rencontra les Manceaux qui arrivaient : « Il est trop tard, dit-il, les ossements sont mêlés, et puis on va nous poursuivre, nous séparerons les os des deux saints à Fleury. »

Ils traversèrent les Alpes au milieu de mille périls, poursuivis par des soldats armés, car le pieux larcin avait été vite connu.

On arriva à Fleury en juin 655 ; le voyage avait été un triomphe perpétuel, pendant lequel les reliques du frère et de la sœur n'avaient cessé d'opérer prodiges et miracles. Cependant, une députation de la ville du Mans réclamait le corps de sainte Scholastique, et Aigulfe essaya vainement d'éluder la requête; il fallut céder à la vivacité de leurs instances.

Comment discerner les os? On pria toute la nuit, et le matin, deux pauvres familles du voisinage arrivaient à l'église présentant, pour y être inhumés, les cercueils d'un petit garçon et d'une petite fille.

Cette circonstance était providentielle. Le corps inanimé du petit garçon fut déposé sur les grands ossements; à peine les eut-il touchés qu'il ressuscita ; le corps de la petite fille, approché des moindres ossements, fut également rendu à la vie.

Des acclamations immenses accueillirent la nouvelle de cette double résurrection; aucune preuve plus convaincante ne pouvait être recherchée. Les députés du Mans séparèrent donc la sœur du frère, et leur évêque, saint Bérar, fit construire, entre les remparts de la ville et la rivière, une église et une communauté de vierges, pour recevoir la relique.

Depuis lors, Benoit et Scholastique, l'un à Fleury, qui s'appela Saint-Benoît-sur-Loire, et l'autre au Mans, [illegible] sur le [illegible] de France et en sont devenus les protecteurs.

Leurs tombeaux furent le lieu d'innombrables pèlerinages et d'incomparables miracles.

Le dernier entretien de saint Benoît avec sainte Scholastique. La tempête éclate à la prière de sainte Scholastique.

(D'après la collection des fresques d'Italie recueillies par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Beuron.)

Funérailles de sainte Scholastique.
Saint Benoît reçoit sa sœur au Mont Cassin et la fait placer en son propre tombeau.

(Mêmes fresques.)

SAINT BENOIT D'ANIANE, ABBÉ

Fête le 11 février.



Saint Benoît d'Aniane, auteur de la concordance des diverses règles monastiques d'Orient et d'Occident. — On le voit au fond éteindre un incendie et guérir un voleur blessé.

(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVIIe siècle.)

PREMIÈRES ANNÉES DE BENOIT

Sur les rivages de la Méditerranée, non loin de l'embouchure de l'Hérault, s'élevait, au VIIIe siècle, une célèbre ville épiscopale du nom de Maguelone. Cette ville est aujourd'hui détruite; ses grandeurs sont tombées avec elle, mais elle conserve la gloire d'avoir été le berceau de saint Benoît d'Aniane, destiné à devenir, comme celui dont il portait le nom, un réformateur de la vie monastique en Occident.

Son père, Aigulfe, Cte de Maguelone, chevalier pieux et brave, voulait faire de son fils un homme de guerre, habile à manier la pique et la lance; il voulait, en même temps, en faire un bon chrétien.

Aussi, après avoir pendant les plus tendres années, façonné son cœur à la vertu et à la piété,

il le conduisit à la cour du roi, au milieu des jeunes fils des leudes qu'on élevait dans le palais pour les former aux exercices des armes.

Benoît apprit à cette école tout ce qu'un chevalier de son rang devait savoir, mais il n'oublia pas les enseignements qu'il avait reçus sur les genoux de sa mère. Les qualités de l'esprit répondaient aux grâces de son corps, aussi devint-il bientôt l'ami de tout le monde. Le roi Pépin le prit en particulière affection; il le fit d'abord son premier échanson, mais, ayant reconnu depuis qu'il avait de grandes dispositions pour les armes, il lui donna un commandement parmi ses troupes.

Le jeune comte fit paraître, dans toutes les rencontres, qu'il n'avait pas moins de courage que son père, dont il imitait la sagesse et la valeur.

LA CROIX ET L'ÉPÉE

Quand, en 771, Charlemagne monta sur le trône de son père, Benoît n'avait que dix-neuf ans. Un air d'innocence et de sainteté brillait sur son visage.

Charles ne fut pas longtemps sans le remarquer parmi les jeunes seigneurs de son entourage, il conçut pour lui une grande affection, et ne cessa de le combler de nouvelles faveurs : il voulait l'avoir toujours à ses côtés.

Mais Dieu lui avait touché le cœur; il lui avait fait voir qu'il le destinait à être un grand saint plutôt qu'un grand capitaine. Aussi, reconnaissant de jour en jour que la plus haute fortune à laquelle on peut aspirer auprès des grands du monde est toujours fragile, il résolut de chercher une gloire moins sujette aux caprices du temps. C'est ce qui le décida à quitter l'épée pour se charger de la croix.

Et voici dans quelle occasion Dieu acheva cette œuvre :

En 773, Charlemagne, sollicité par le pape saint Adrien, partait pour l'Italie afin d'arrêter les déprédations de Didier, roi des Lombards. Saint Benoît d'Aniane suivit le roi des Francs, et combattit son dernier combat sous les murs de Pavie, pour la défense des droits du Saint-Siège.

Un de ses frères, qui l'avait suivi dans la campagne, entreprit de passer à la nage la rivière du Tessin, sans en avoir bien connu les dangers. Le passage était difficile : l'imprudent jeune homme, entraîné par les eaux, allait périr, quand Benoît, qui était à cheval, apercevant son frère en un pareil danger, se jeta dans le fleuve. La violence du courant les eut bientôt mis dans un commun péril, mais Dieu veillait sur eux : les deux frères sortirent heureusement de ce mauvais pas.

Benoît reconnut la main de Dieu sur lui, il fit vœu de ne plus différer sa retraite. De retour à la cour, il découvrit son dessein au roi Charles, qui ne consentit qu'à regret à se séparer de lui. « Si vous me quittez, lui dit-il, pour servir un autre prince, je ne vous le permettrais pas, mais puisque c'est pour servir le roi Jésus, je ne m'y oppose point. »

LE DERNIER ADIEU

Benoît n'avait fait confident de ses projets qu'un [illegible] nommé Widmar, aveugle de corps, mais [illegible] dans les choses du salut, [illegible]. Le comte, accompagné de [illegible] voulut [illegible] une dernière fois [illegible] de Maguelonne. Son séjour y fut de courte durée, à peine arrivé, il dit adieu aux siens, et annonça qu'il allait retourner à la cour pour y continuer ses emplois. Il partit donc avec son équipage ordinaire afin de ne donner aucun soupçon; mais, arrivé au monastère de Saint-Seine en Bourgogne, il alla frapper à la porte et demanda humblement à être reçu dans cette maison. Il découvrit alors sa résolution à ses gens, les récompensa et les renvoya dans les terres de son père.

Quelques jours après, le jeune comte quittait son riche costume, revêtait l'habit de moine, et inclinait la tête sous la main de l'abbé qui lui coupa la chevelure.

SA VIE A SAINT-SEINE

Il commença dès lors à pleurer ses péchés et à en faire pénitence. Le jeûne, la prière accompagnée de larmes, la méditation des choses du ciel absorbaient son âme. Il pratiquait sur lui les plus rudes flagellations et ne voulait d'autre lit que la terre nue. Il ne portait que des habits usés, et, quand il les fallait raccommoder, il y mettait lui-même des pièces sans examiner de quelle couleur elles étaient. Durant les nuits les plus froides de l'hiver, il lui arrivait de rester debout, les pieds nus, sur les pavés de l'église pendant des heures entières.

Une si extraordinaire mortification donna lieu à quelques frères qui ne goûtaient pas sa conduite, parce qu'elle condamnait leur tiédeur, de le faire passer pour fou; on le raillait, on le montrait au doigt, tandis que le Saint se réjouissait d'imiter Notre-Seigneur qui, lui aussi, fut traité d'insensé, au moment où il donnait des preuves de son plus grand amour pour les hommes.

Mais le supérieur du monastère n'en jugeait pas ainsi; reconnaissant une haute sagesse sous les voiles d'une folie apparente, il lui donna l'office de cellerier. Benoît, pendant six ans, exerça cette charge avec tant de sagesse et de douceur, que quand l'abbé du monastère vint à mourir, tous, d'une commune voix, le choisirent pour leur supérieur. Le Saint fut surpris de cette élection; mais, se souvenant en même temps de la retraite du Sauveur quand on voulait le faire roi, il n'hésita pas à prendre la fuite.

LE DÉSERT FLEURI

Il partit donc de Saint-Seine, et se retira dans les terres de son père. A quelques pas de l'Hérault, dans une délicieuse vallée arrosée par l'Aniane, Benoît éleva une cellule de branchages et commença à mener dans cette solitude une vie angélique. Mais le désert devait, selon le langage du prophète, fleurir et devenir un jardin odoriférant. Benoît était celui que Dieu réservait pour opérer ce changement, il y réussit si bien, que l'histoire, consacrant ses travaux, l'appellera désormais : saint Benoît d'Aniane.

En effet, de fervents disciples vinrent bientôt se ranger sous sa direction. De nouvelles cellules s'élevèrent à côté de la sienne, mais le nombre des moines augmentant toujours, il fut bientôt contraint de quitter cette première solitude pour construire ailleurs un monastère plus grand. Le saint abbé était le premier à porter le bois et les pierres : tout le monde suivait son exemple, et cependant on n'omettait rien, durant ce travail, des exercices ordinaires.

C'est communément le relâchement des monastères qui les rend déserts, la régularité et l'austérité de celui d'Aniane y attirèrent de nouvelles phalanges de moines.

Le duc Willem, ce grand homme de guerre, le vainqueur de Barcelone, vint en 806 se mettre sous la direction de notre Saint. A quatre milles d'Aniane, dans une vallée sauvage, Willem, devenu le moine Guillaume, alla habiter un ermitage en compagnie de quelques frères dont il faisait l'admiration. « J'ai vu maintes fois, dit le » chroniqueur, ce guerrier qui avait conduit des » armées à la victoire, diriger l'âne qui portait » les vivres aux moissonneurs. »

POUVOIR SURNATUREL

Les miracles du Mont-Cassin, au temps du grand patriarche des moines d'Occident, se renouvelaient à Aniane, sous la main de son disciple et saint homonyme. Qu'il nous suffise d'en raconter deux :

Pendant la famine qui affligea la Gaule en 793, il fit mettre en réserve ce qui était absolument nécessaire pour la subsistance des moines jusqu'à la moisson, ordonnant qu'on distribue le reste aux pauvres. Les provisions furent bientôt épuisées. Benoît commanda que les largesses fussent continuées, et les pauvres trouvèrent, jusqu'à la fin de la famine, leur pain de chaque jour, dans les mains du saint abbé.

Une autre fois, les habitants des environs lui ayant amené un homme qu'ils avaient déjà couvert de plaies, parce qu'il avait volé des chevaux dans le monastère, il le prit, banda ses blessures et le renvoya guéri.

Cependant, de toutes parts, on accourait aux pieds de saint Benoît; le nombre de ses moines s'accrut tellement, qu'il lui fallut songer à établir de nouvelles colonies monastiques. L'une des premières fut celle de Ménat, en Auvergne. Les Frères étaient si pauvres que les provisions manquèrent bientôt. Le cellérier, informé de cette détresse, fit déposer, comme à l'ordinaire, les vases vides sur la table, en disant : « Dieu, qui nous a envoyés ici pour le servir, aime trop notre père Benoît pour laisser ses enfants mourir de faim. » Et ce jour-là, le frugal repas se trouva miraculeusement servi par le Père de famille qui est aux cieux. Des prodiges de ce genre se renouvelèrent partout où saint Benoît envoya ses Frères. Chacune des abbayes qu'il restaurait ou fondait le reconnaissait pour père; on a donc pu dire qu'il avait eu simultanément jusqu'à douze monastères sous sa direction; mais il ne faut point l'entendre au sens d'une pluralité de bénéfices contraire aux canons de l'Église. Des établissements dirigés par saint Benoît d'Aniane, comme ceux que le patriarche du Mont-Cassin avait vus se multiplier de son vivant, étaient administrés sous ses ordres par un abbé qui s'inspirait de sa conduite et prenait exemple sur ses vertus.

L'ADOPTIANISME

Voyons maintenant l'apôtre du Languedoc travailler sur un autre terrain à l'exaltation de la sainte Église.

Une nouvelle hérésie venait de s'élever en Espagne. Deux évêques, Elipand de Tolède et Félix d'Urgel, enseignaient contre toutes les Ecritures et la tradition, « que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était pas le vrai fils, mais seulement le fils adoptif du Père ». Charlemagne, dont l'œil était ouvert sur toute la chrétienté, demanda des lutteurs pour combattre. Les champions de l'orthodoxie s'élevèrent alors de partout; saint Paulin d'Aquilée, le moine Alcuin, Heitherus, plus tard évêque d'Osma, répondirent aux blasphèmes de Félix et d'Elipand par des traités complets où l'erreur des nouveaux nestoriens était explicitement réfutée.

En même temps, Lendrade de Lyon, Nébridius de Narbonne et saint Benoît d'Aniane entreprirent une véritable campagne, dans les provinces méridionales de la Gaule et les cités de la Marche hispanique, pour combattre l'erreur et préserver les peuples de la contagion.

Quelques lettres d'Alcuin, adressées à « son fidèle ami » saint Benoît, permettent de croire qu'il avait lui aussi réfuté, la plume à la main, l'hérésie d'Elipand, avant de l'attaquer sur son propre terrain par les armes de l'éloquence; mais les ouvrages qu'il aurait écrits sont aujourd'hui perdus. Nous savons qu'il effectua jusqu'à trois fois le voyage d'Espagne pour étouffer l'erreur. Les luttes des apôtres de la vérité ne furent pas stériles, car si Félix et Elipand moururent dans l'impénitence finale, l'adoptianisme, subissant le sort des autres hérésies, finit par mourir des blessures qu'il avait reçues.

APRÈS LA LUTTE

Saint Benoît revint après le combat reprendre dans la prière et le silence du monastère des forces nouvelles pour se préparer aux combats qu'il lui restait à livrer.

Charlemagne voulut alors récompenser son vieil ami du zèle qu'il avait déployé contre l'erreur; il lui fit bâtir à Aniane un splendide monastère, un des plus beaux du royaume, au témoignage des historiens. Le saint abbé redoubla d'efforts pour faire toujours régner l'esprit de pauvreté dans ce somptueux édifice, et on raconte qu'il mettait en pénitence les religieux qui laissaient perdre quelques feuilles de choux, tant il aimait la pauvreté.

Il y établit une école de Saintes Lettres, d'où sortirent des théologiens instruits dans la science des Ecritures, qui rendirent, sur les sièges épiscopaux et abbatiaux, de véritables services à l'Église. Aniane fut ainsi pour le Midi de la France ce que Fulde était pour l'Allemagne, un asile et un Séminaire pour la littérature chrétienne.

LE GRAND RÉFORMATEUR

Louis le Pieux ayant succédé, en 814, au glorieux Charles, voulut continuer l'œuvre de son père. Il restait à réformer l'Ordre monastique, dont les malheurs des temps avaient altéré la pureté primitive. L'empereur, qui avait remarqué en Aquitaine, les merveilles de sainteté opérées par saint Benoît, le chargea de cette difficile entreprise, en lui joignant les abbés les plus exemplaires de France.

Quoique la plupart des monastères fissent profession de suivre la règle de saint Benoît, il y avait néanmoins des variétés sans nombre, introduites par le relâchement et les changements successifs d'observances.

Pour parvenir plus facilement à son but, le Saint assembla à Aix-la-Chapelle, sous les yeux de l'empereur, tous les supérieurs des monastères de l'empire. Il fit des statuts si judicieux et si conformes à la véritable vie religieuse qu'ils furent unanimement reçus de l'assemblée. Ils eurent dans la suite presque autant d'autorité que les prescriptions de saint Benoît, mais il ne fallut rien moins que la persévérance, la douceur et la prière de l'abbé d'Aniane pour triompher de tous les obstacles.

Or, continue l'hagiographe, le très pieux empe-

reur, Louis, avait contracté une sainte amitié avec Benoît d'Aniane; il l'appela en Alsace pour étendre à cette contrée et aux provinces de la Germanie les bienfaits de la réforme. La ferveur avait diminué, et, dans les monastères où le souvenir de saint Boniface était encore récent, le relâchement s'était introduit comme en France.

Benoît vint d'abord se fixer à Maur-Munster: mais l'empereur, trouvant ce lieu encore trop éloigné de son palais d'Aix-la-Chapelle pour jouir souvent des colloques du Saint, choisit, dans le voisinage de cette ville, un délicieux vallon arrosé par la rivière de l'Indi. Il y fit construire une abbaye qu'il dédia sous le vocable de Saint-Corneille et l'offrit au pieux réformateur.

La réputation de Saint-Corneille d'Indi ne tarda pas à se répandre dans toute les Gaules. Une génération de fervents abbés, formés à cette école, brillèrent à la fois sur tous les points de l'empire. Ainsi Dieu préparait une légion d'âmes fortes et vaillantes, pour conserver, dans le sein des cloîtres, les germes de la sainteté et de la civilisation chrétienne, déjà menacées par l'invasion des Normands.

L'œuvre de saint Benoît d'Aniane survécut à son fondateur; elle s'immortalisa dans les écrits qu'il nous a laissés et qui prouvent une érudition et des recherches peu communes. Sous le titre de « Code des règles des moines et des chanoines, » il réunit en un seul corps d'ouvrage les constitutions monastiques des Pères de l'Eglise d'Orient, saint Basile, saint Anathase, et de ceux de l'Eglise d'Occident, saint Augustin saint Benoît. Il composa ainsi comme une gerbe magnifique avec les plus beaux épis glanés dans tout le champ; il montra ensuite l'admirable unité de toutes ces règles dans un second ouvrage: « Concorde des règles, » vrai chef-d'œuvre de modestie et d'humilité chrétienne. « Je n'ai d'autre but, dit-il, en composant cet ouvrage, que celui de la charité, d'autre désir que de travailler au salut des âmes..... Et vous, ajoute le Saint, qui lirez ou entendrez lire ce livre, s'il arrive que vous y rencontriez parfois l'attrait et la saveur du miel que j'ai emprunté aux écrits des Pères, je vous demande en retour, d'invoquer pour moi, pauvre pécheur, la miséricorde divine. »

L'AVOCAT DES PAUVRES

L'amitié dont il jouissait auprès de l'empereur lui faisait obtenir tout ce qu'il voulait : saint Benoît ne sut pas mieux employer cette faveur qu'en la mettant au service des pauvres. Louis le Pieux trouvait bon qu'il se fît leur protecteur, et lorsqu'il venait le voir en son palais, le prince allait lui-même au-devant du Saint, et portait, d'un air agréable, la main dans sa manche pour en tirer la liasse des requêtes qu'il lui venait présenter en leur faveur; il les lisait sur-le-champ et y répondait le plus tôt qu'il pouvait.

SAINT BENOIT D'ANIANE VISITE TOUS LES MONASTÈRES — SES MIRACLES

Benoît veillait sur tous les monastères de l'empire, dont il était le père et le premier abbé. Vers la fin de ses jours, il entreprit de longs et pénibles [illegible] aller donner de nouvelles forces [illegible] dans la nouvelle profession qu'ils avaient embrassée.

Sa charité n'exceptait personne, et, en peu de temps, il parcourut tous les monastères qui suivaient la réforme: c'était la dernière visite qu'il rendait à ses enfants; la mort viendra bientôt trouver cet homme qui, selon l'expression d'un biographe, « n'aurait jamais dû mourir. »

L'histoire nous a conservé les souvenirs de plusieurs miracles que Dieu opéra en sa faveur dans ces occasions.

Il arriva un jour dans un monastère où les religieux n'avaient rien à lui offrir: Dieu y pourvut en faisant trouver du poisson dans des eaux où il n'y en avait jamais eu.

Une autre fois, Notre-Seigneur renouvela en sa faveur le miracle de Cana, changeant, pour le rafraîchir, de l'eau en un vin excellent. Mais ce ne sont pas les seules merveilles qui ont illustré le passage sur la terre du serviteur de Dieu. Il opéra lui-même un grand nombre de miracles; on le vit détruire par sa prière une quantité prodigieuse de sauterelles, arrêter des inondations, éteindre des incendies; ses disciples, animés de son esprit, faisaient aussi des actions miraculeuses.

Ces grandes faveurs que Benoît recevait du ciel, jointes à l'amitié que lui témoignait l'empereur, excitèrent la jalousie de quelques envieux. Ils cherchèrent à indisposer Louis contre lui; de faux amis lui conseillèrent même de fuir, sans attendre un exil qu'ils disaient lui devoir être fort honteux.

Mais l'empereur connaissait trop la vertu du vieillard, et, pour vaincre les jaloux, il alla se jeter dans ses bras la première fois que le Saint vint le voir.

SA MORT

Il ne restait plus à Benoît qu'un combat à livrer pour arriver à la victoire. Dieu sembla vouloir l'y préparer lui-même : aux travaux de la charité, il fit succéder le travail de la maladie. Le Saint fut attaqué d'une fièvre violente; il ne diminua rien cependant de ses austérités. On le trouvait souvent prosterné le front dans la poussière, ou les bras levés au ciel, ou recevant dans ses mains les larmes qui coulaient de ses yeux, de peur de souiller les pages de la Sainte Ecriture qu'il avait constamment devant lui.

L'empereur le voulut avoir toujours dans son palais : ce ne fut que quelque temps avant sa mort qu'il permit aux religieux de le transporter à Saint-Corneille, afin que ce digne et aimable Père pût finir sa vie entre les bras de ses enfants.

Une dernière fois, saint Benoît écrivit à son monastère d'Aniane, exhortant ses frères à demeurer fermes au milieu du danger. Son esprit semblait prévoir les invasions des barbares, mais il n'eut pas la douleur d'assister à cette tempête qui allait fondre sur l'Europe catholique. Il mourut plein de jours et de saintes œuvres, le 7 février 821.

Autour de sa couche funèbre, ses disciples agenouillés reçurent la dernière bénédiction du patriarche. Il leur imposa les mains, puis d'une voix encore vigoureuse, il entonna le verset : « *Justus es Domine, et rectum judicium tuum.* Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit. » Sa voix s'éteignit, et le Bienheureux alla continuer avec les anges le chant du roi-prophète.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT MÉLÈCE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

Fête le 12 février.



Saint Mélèce, envoyé en exil, protège sous son manteau le gouverneur civil que le peuple veut massacrer.

DOUCEUR DE MÉLÈCE — IL EST ÉLU ÉVÊQUE DE SÉBASTE

Mélèce était de Mélitène, en Arménie. Il descendait d'une des plus nobles familles de ce pays. Esprit droit et peu ordinaire, il appela de bonne heure sur lui l'attention de ses concitoyens. A ses qualités intellectuelles, il unissait la douceur, une douceur imperturbable, qui, pareille aux fleurs odoriférantes, attire comme irrésistiblement vers elle tous ceux qui s'en approchent. Il était d'un accès facile et attrayant et grandement aimé de tous ceux qui le connaissaient. Quoique d'une foi ferme et invincible, comme on aura l'occasion de le voir plus loin, il semblait naturellement ennemi des disputes et controverses religieuses. Aussi, les sectateurs d'Arius, qui ne trouvaient en lui que bonté et bienveillance, crurent favorable à leur doctrine un homme qui était charitable pour leurs personnes : Cet homme est des nôtres, disaient-ils, il ne faut pas le laisser dans l'ombre.

C'est pourquoi, Eustathe, semi-arien, ayant été déposé au conciliabule arien de Constantinople, en 360, leur attention se porta sans hésiter sur celui qu'ils ne craignaient pas de proposer comme leur défenseur. Grâce à la protection de Constance, ils le firent monter sur le siège de Sébaste.

Dès les débuts, notre Saint eut l'occasion d'expérimenter le caractère incorrigible et léger de son peuple, tant arien que catholique. Ce peuple savait aimer et louer le bien, mais il ne voulait se résoudre à le pratiquer. Mélèce, à la vue du peu de fruit qu'il recueillait dans cette Église, se démit de sa charge et se retira dans la solitude pour consacrer plus librement à son Dieu une vie qu'il pensait devoir être sans fruits au milieu du trouble et de la mauvaise disposition des esprits.

IL SE DÉROBE [illegible]
IL EST DÉSIGNÉ PAR [illegible] POUR LE SIÈGE D'ANTIOCHE

Il jouissait paisiblement de sa solitude. Cependant le voisinage de Sébaste et des autres villes, où il était connu, lui faisait redouter qu'on ne vînt d'un jour à l'autre le chercher pour remettre sur ses épaules le lourd fardeau de l'épiscopat. Afin d'éviter le danger, il quitta son désert, et, [illegible] loin du sol qui l'avait vu naître, il alla se cacher dans les montagnes de Bérée, en Syrie. Cette nouvelle solitude était celle qu'il aurait voulu trouver dès le commencement de sa vie monastique.

A [illegible] brillante, sans cesse occupée de [illegible] les grandeurs et les [illegible] de Dieu, [illegible] fallait une nature grandiose et [illegible] qui pût lui en offrir une saisissante image. Cet idéal était ici réalisé mieux peut-être que partout ailleurs : vallées situées au milieu de montagnes élevées, escarpées, et dont la cime paraissait toucher les nues, terre verdoyante, [illegible] ruisseau dont le [illegible] unissait aux [illegible] d'oiseaux [illegible] à ces parages, tous les êtres enfin chantant leur Créateur par des hymnes propres à chacun, invitaient le serviteur de Dieu à ne pas rester en arrière, en présence de ce concert universel. En entrant dans ces lieux, il se dit : « Vraiment, c'est ici le lieu de mon repos. » Dieu, cependant, n'aime pas la [illegible] qu'il a faits pour la guerre. Aussi [illegible] pas que Mélèce en jouît longtemps.

L'Église d'Antioche se trouvait dans une situation lamentable depuis l'exil de saint Eustache (331). Les uns et les autres voulaient remédier à ce mal, mais ils voulaient chacun un évêque de leur parti. Les ariens, se souvenant que notre solitaire avait été élu évêque de Sébaste, grâce à leurs coreligionnaires, le croyaient toujours de leur parti. Tout-puissant auprès de Constance, ils sollicitèrent de lui sa promotion à l'évêché d'Antioche. Ce prince, qui appartenait de corps et d'âme à l'arianisme, se félicita de pouvoir leur accorder cette demande. Des émissaires, envoyés à la recherche de Mélèce, l'amenèrent à la capitale de la Syrie. Sa sainteté était connue : son entrée fut un véritable triomphe, et sa promotion fut universellement approuvée des catholiques et des ariens. L'acte de son élection fut remis à saint Eusèbe de Samosate, qui avait assisté à l'assemblée chargée de ratifier cette élection.

SAGESSE DE SAINT MÉLÈCE — SA PROFESSION DE FOI

Saint Mélèce n'ignorait pas les idées que chaque parti se faisait sur son compte. Il profita donc de ces dispositions bienveillantes pour s'attirer tout d'abord l'affection de tous les cœurs, avant d'y faire [illegible] la semence de la doctrine orthodoxe. En conséquence, il commença par [illegible] les [illegible], mais toujours avec l'arme de la douceur, qui sait amollir les caractères les plus durs et les plus rebelles.

[illegible], les hérétiques et les catholiques [illegible] à tenir sa foi en suspens. Les premiers pressèrent Constance de le forcer à se déclarer sur ce point. L'empereur réunit plusieurs évêques ariens avec Mélèce, et leur ordonna à tous de commenter ce texte de l'Écriture, dont les sectaires se servaient pour [illegible] : *Dominus possedit me in initio viarum suarum* [illegible] le Seigneur m'a possédé dès le commencement de ses voies. » D'après ces paroles, ils [illegible] que Dieu avait créé le Verbe au commencement de ses voies, et qu'il [illegible]. [illegible] des évêques [illegible] deux premiers [illegible] le texte dans le sens arien [illegible] tout le monde, en effet, [illegible] de [illegible] et Georges de [illegible] attendait avec une sorte d'anxiété la parole de Mélèce.

[illegible] de plaire au despote et [illegible] comme l'avaient fait les [illegible] [illegible] que le Verbe est le Fils de Dieu, consubstantiel au Père, seul d'un seul, Dieu de Dieu. Il termina en s'élevant avec indignation contre la prétention des hérétiques qui voulaient scruter les profondeurs de la divinité et la connaître comme elle se connaît elle-même. Cette profession évidente, manifeste, d'une foi de la plus pure orthodoxie, soulagea complètement la conscience des bons, qui avaient auparavant des doutes sur sa doctrine.

INCIDENT RELATIF AU DISCOURS DE MÉLÈCE
IL SAUVE LE GOUVERNEUR — SON EXIL

Des auteurs racontent que, furieux de le voir exposer d'une manière si claire la doctrine catholique, son archidiacre qui était arien, eut l'insolence de venir lui fermer la bouche avec la main. Mélèce, dans l'impossibilité de continuer son discours, explique par des signes ce que sa bouche ne pouvait plus proférer. Il montra au peuple trois doigts et en ferma ensuite deux. Il voulait montrer par là qu'il y a en Dieu trois personnes, mais qu'étant égales ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu.

L'empereur se retira de l'assemblée la haine et la fureur dans le cœur. Deux jours après, saint Mélèce était jeté dans la voiture du gouverneur, pour être mené en exil. A cette vue, le peuple exaspéré se jeta sur cette voiture prêt à massacrer l'officier public, qui ne dut son salut qu'à la protection de notre Saint qui le couvrit de son manteau. On comprendra facilement cette tentative si l'on sait qu'en moins d'un mois le saint évêque avait gagné à ce point l'affection de son troupeau que l'on donnait son nom, en signe de bonheur futur, à tous les nouveau-nés.

Mélèce fut envoyé en exil au fond de la petite Arménie.

RÉPONSE COURAGEUSE DE SAINT EUSÈBE DE SAMOSATE

Cependant, une chose contristait l'empereur et les hérétiques : c'est qu'ils avaient remis l'acte de l'élection de Mélèce entre les mains de saint Eusèbe de Samosate. Cet acte, s'ils négligeaient de le faire disparaître, pouvait leur porter préjudice plus tard, aussi Constance se hâta-t-il d'envoyer des officiers chargés de sa part de lui réclamer cette pièce : « S'il se refuse à vous la donner, leur dit-il, menacez-le de lui couper la main droite. »

Les députés accomplirent fidèlement leur mission ; ils présentèrent au Saint l'ordre impérial par lequel il était sommé de rendre les pièces qui lui avaient été remises après l'élection de Mélèce. Comme les officiers devaient s'y attendre, Eusèbe déclara énergiquement qu'il ne les céderait pas. « Si vous refusez, nous avons ordre de vous couper la main droite », dirent les impériaux. « Eh bien ! répondit Eusèbe, coupez-les moi toutes les deux, car je ne rendrai jamais ce décret, qui est une pièce de conviction si manifeste de la duplicité des ariens. »

Quand il apprit cette réponse, l'empereur ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'âme du pontife de Samosate. Il [illegible] Arius, Euzoius, diacre d'Alexandrie, [illegible] et, [illegible] le fit sacrer évêque d'Antioche ce vil usurpateur.

SAGESSE DE SAINT MÉLÈCE — [illegible] DE SON ÉGLISE [illegible]

L'exil de saint Mélèce ne fut point de longue durée. L'empereur hérétique [illegible] près de Tarse, en Cilicie, dans une [illegible]

cabane de paysans, abandonné de Dieu et des hommes.

Il eut pour successeur le trop fameux Julien l'Apostat. Celui-ci rêvait depuis son enfance le rétablissement du paganisme. A peine sur le trône, il s'occupa de réaliser au plus tôt ses plans conçus de si longue date. Pour arriver plus facilement à son but, il crut nécessaire d'autoriser d'abord dans l'empire l'exercice de toutes les religions. On voit par là qu'il ne voulait pas organiser une persécution sanglante, mais une persécution qui, au lieu d'atteindre le corps, pénétrerait jusqu'au fond des cœurs. Aussi, s'empressa-t-il de rappeler les exilés. Mélèce revint à son Eglise d'Antioche.

Hélas ! dans quel état la trouva-t-il ? Divisée et rongée par le ver de la discorde. Deux partis luttaient ; les méléciens et les eustathiens. Ces derniers étaient composés de ceux qui, à la mort de saint Eustathe, n'avaient pas voulu se ranger sous la houlette de Mélèce, sous prétexte que les ariens avaient pris part à son élection. En conséquence, ils avaient nommé, pour succéder à Eustathe, Paulin, qui reçut la consécration épiscopale de Lucifer de Cagliari. Ce fut en vain que le pieux évêque tenta de les ramener à l'unité. Ses efforts ne firent qu'envenimer leur colère contre les habitants fidèles à Mélèce et appelés pour cette raison méléciens.

Une autre péril attirait le zèle de l'évêque. Julien l'Apostat s'efforçait de transformer Antioche en cité païenne. Le Saint s'éleva avec force contre ces desseins perfides. L'apostat trouva ce prélat importun, et l'envoya en exil en Arménie.

RETOUR SOUS JOVIEN

VALENS ESSAYE DE LE CORROMPRE — TROISIÈME EXIL

On connaît la mort du tyran Julien, on connaît également le caractère loyal et franchement catholique de Jovien, son successeur. Ce prince avait pu apprécier le mérite du patriarche d'Antioche. Il ne l'appelait que du nom de confesseur. Mélèce put donc revenir en son Eglise. Mais il ne devait pas tarder à reprendre le chemin de l'exil. Jovien ne régna que huit mois. Valens, disent les historiens, était l'un des princes les plus inhabiles qui se soient jamais assis sur un trône. Le mot de *barbare* le faisait trembler comme la feuille sous le souffle de la moindre brise. Contre les hommes sans défense, il était plus vaillant; contre eux il obtenait les plus beaux triomphes. Parmi ses ennemis, il eut vite remarqué saint Mélèce. Il aurait voulu le faire son complice dans son œuvre de destruction. A cet effet, il eut une entrevue avec lui à Antioche. Aveugle tyran, qui croyait toutes les âmes faites comme la sienne, doubles et [illegible] à changer à tous les vents. Le vénérable prélat lui reprocha sa cruauté et sa perfidie. La réponse ne se fit pas attendre, et le patriarche fut traîné de nouveau vers la petite Arménie.

[illegible] — [illegible] ESSAYE DE METTRE FIN [illegible] ÉGLISE

Toute [illegible] dévastée par [illegible] de l'empereur [illegible] Valens [illegible] Valens [illegible] par ses compagnons d'armes et porté dans la cabane d'un paysan Bientôt arrivèrent les barbares qui incendiaient toute la campagne; ignorant la riche proie qu'abritait la cabane, ils y mirent le feu, et Valens périt misérablement dans les flammes avec les derniers serviteurs fidèles qui l'entouraient.

L'empereur d'Occident, Gratien, excellent catholique et ami de saint Ambroise, restait seul maître de tout l'empire; il se hâta de rappeler les catholiques exilés, de rendre la paix à l'Eglise, et confia le gouvernement de l'Orient à un illustre général qu'il associa à l'empire, Théodose le Grand.

Notre doux saint Mélèce, de retour dans sa chère Eglise d'Antioche, eut la douleur d'y trouver les catholiques en proie à leurs anciennes divisions. Les méléciens rejetaient les pauliniens, et les pauliniens rejetaient les méléciens. Sur le conseil de saint Basile, Mélèce apprit à Paulin un moyen facile de réconcilier les esprits : « Gouvernons ensemble cette Eglise d'Antioche, dit-il, et à la mort de l'un de nous, le survivant restera seul évêque. » Paulin, par une mauvaise volonté qu'on ne saurait excuser, n'accepta qu'une partie de la proposition, celle de ne pas recevoir de successeur à sa mort, s'il mourait le premier. Les troubles continuèrent donc comme par le passé.

Néanmoins, le véritable pontife conserva toujours avec son adversaire les liens étroits de la charité. Il s'appliqua, en outre, à cultiver avec zèle le petit champ qui lui était confié. Ses fidèles, de leur côté, lui vouaient une affection toute filiale. Voici, du reste, le portrait que nous en trace saint Grégoire de Nazianze : « Mélèce, dit-il, était un évêque simple, sincère, plein de Dieu, affable, généreux, modeste, et en qui l'on voyait briller le caractère du Saint-Esprit. »

CONCILE A CONSTANTINOPLE

En 381, Théodose, pour répondre aux vœux du pape saint Damase, convoqua tous les évêques d'Asie-Mineure et de Syrie pour un Concile qui devait être le deuxième œcuménique. L'objet principal de cette assemblée était de mettre fin aux divisions des Eglises d'Antioche et de Constantinople. Mais la première question avait été en partie résolue avant même le Concile, grâce au zèle de saint Mélèce. Aussi le Saint, en arrivant à la cité impériale, annonça-t-il aux Pères qu'ils auraient une querelle de moins à apaiser.

La première séance s'ouvrit au mois de mai de la même année 381. La présidence fut décernée à saint Mélèce par ordre de l'empereur. « L'évêque d'Antioche s'assit au siège de la présidence, nous dit saint Grégoire, Mélèce dont le visage respirait le calme de la sainteté, et une confiance modeste. Son nom le peignait tout entier : « miel par le nom, miel par le cœur. »

On soumit tout d'abord à la délibération des Pères l'élection d'un évêque pour Constantinople. Saint Mélèce fit prévaloir les mérites de saint Grégoire de Nazianze et, [illegible] une admirable [illegible] rétablir à Constantinople le catholicisme, fut obligé d'accepter le [illegible] de porter. Diverses autres questions furent traitées ; les hérétiques, [illegible] Saint-Esprit, furent solennellement condamnés ; [illegible] Nicée.

THÉODOSE ET MÉLÈCE

L'empereur Théodose, pour ne paraître point gêner la liberté de décision du Concile, avait déclaré qu'il ne paraîtrait pas aux sessions. Mais il avait exprimé le désir que les évêques vinssent le visiter ensemble au palais impérial. Le prince, rapporte Théodoret, voulait surtout connaître Mélèce, qu'il n'avait jamais rencontré jusque-là. Toutefois, par une singularité dont on ne comprit que plus tard le motif, il défendit à ses officiers de lui désigner le saint évêque quand il se trouverait avec ses cent cinquante collègues, à l'audience qu'il leur donnerait.

La vénérable assemblée entra dans la grande salle et se rangea autour du trône. Quelle ne fut pas la surprise générale quand on vit Théodose quitter son siège, et, perçant la foule, marcher droit à l'illustre Mélèce. Il le saisit dans ses bras comme un fils qui revoit le meilleur des pères après une longue séparation. Il lui baisait les yeux, les lèvres, la poitrine, la tête et la main droite. Mélèce interdit, confus, partageait l'étonnement universel.

Enfin, Théodose leur dit : « Quelques jours avant ma proclamation si inattendue au trône d'Orient, j'eus une vision durant mon sommeil. Il me semblait être à Antioche. L'homme de Dieu, le pontife Mélèce, s'approchant avec majesté, plaçait sur mes épaules un manteau de pourpre, puis, de sa main droite, il déposait sur mon front la couronne impériale. Or, je viens de reconnaître le patriarche tel qu'il m'apparut dans cette vision. Voilà pourquoi j'ai baisé avec des transports de reconnaissance la main auguste qui me couronna la première au nom du Dieu vivant. »

MORT DE SAINT MÉLÈCE

SON ÉLOGE PAR SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

Constantinople célébrait avec allégresse l'élection de saint Grégoire lorsque, soudain, cette joie fut obscurcie par un nuage de tristesse qui assombrit tous les fronts. Le divin Mélèce, car c'est ainsi qu'on aimait à l'appeler, venait de succomber à une fièvre de quelques heures.

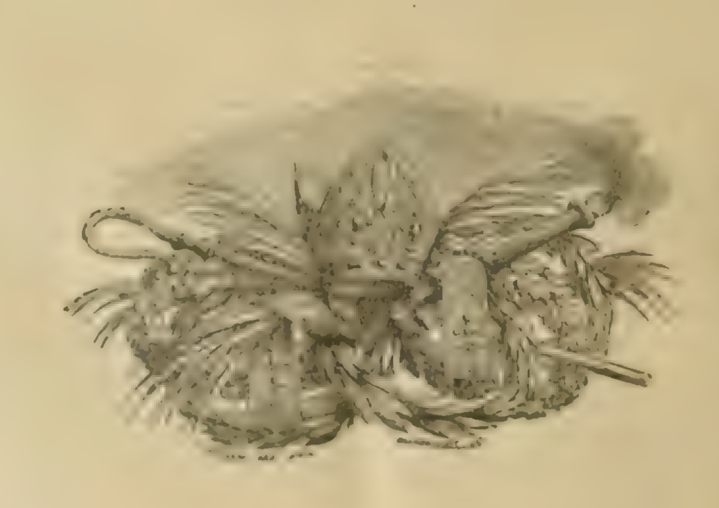
Les fidèles de la capitale le pleurèrent comme s'il eût été leur propre pasteur. Les Pères du Concile, tenant un cierge à la main, conduisirent sa dépouille à la basilique constantinienne. Là saint Grégoire de Nysse, frère du grand saint Basile, avec son éloquence tout orientale, célébra les vertus du vénéré défunt, et montra le vide où cette mort laissait l'Eglise d'Orient et plus spécialement celle d'Antioche :

« O Père! c'était l'heure où nous avions le plus besoin de vos conseils, et vos conseils nous manquent. C'était l'heure du combat contre l'hérésie, vous nous guidiez dans la lutte, et soudain cette direction nous fait défaut. L'Eglise attendait un remède à ses maux, et le médecin nous est enlevé..... Il est donc éteint, ce regard qui reflétait la lumière céleste; elles se sont fermées, ces oreilles où vibrait l'écho des enseignements divins, cette bouche qui ne s'ouvrait jamais que pour la vérité. O Eglise de Dieu! quelle perte pour toi! O cité d'Antioche ! quel deuil et quel désespoir ! »

Il comparait Mélèce à Salomon, à David, à Moïse, à Elie, à saint Jean, et enfin à saint Paul, dont il imita si bien l'ardeur et le zèle pour les âmes et la saine doctrine. Il termina en se consolant par la pensée que le Saint resterait encore au milieu de son peuple par les secours et la protection dont il l'environnerait sans cesse.

Le Concile donna pour successeur à saint Mélèce le prêtre Flavien, malgré les justes réclamations de saint Grégoire de Nazianze, et le pacte conclu entre saint Paulin et notre Saint, pacte d'après lequel le survivant devait rester seul évêque d'Antioche.

Flavien était digne de l'épiscopat, mais la lutte entre les partis se continua malheureusement jusqu'à l'année 417, où saint Alexandre, patriarche de la métropole syrienne, eut la joie de sceller la réconciliation définitive.



Imp.-Gérant : Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GRÉGOIRE II, PAPE

Fête le 13 février.



Saint Grégoire fait restaurer les remparts de Rome. — Il sollicite l'alliance de la France. Charles-Martel et les Francs s'engagent à être les défenseurs armés du Saint-Siège.

A L'ÉCOLE DES PAPES

Grégoire naquit à Rome, dans la seconde moitié du VIIe siècle. Sa famille comptait parmi les plus distinguées de cette ville célèbre. Le nom de Grégoire, qu'on lui donna au baptême, venait d'être illustré par l'un des plus grands Pontifes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre ; le nouveau Grégoire devait en faire revivre les vertus et la gloire du premier.

Son père, Marcel, chrétien plein de piété, ne tarda pas à remarquer l'intelligence supérieure de l'enfant que le ciel lui avait donné et son attrait pour les choses de l'Église et de Dieu. Il le présenta au pape Serge pour servir à l'autel et être formé à l'état ecclésiastique.

Le Souverain Pontife s'aperçut bientôt des vertus et des éminentes qualités de l'enfant confié à sa direction. Tous les dons de la nature et de la grâce semblaient s'être donné rendez-vous dans cette âme d'élite.

L'adolescence du jeune Grégoire s'écoula paisi-

des successeurs de saint Pierre, ses bienfaiteurs. Il étudiait sous leurs yeux les Saintes Lettres et la divine théologie ; ses progrès devinrent rapides. Aussi, plus tard, le verrons-nous joindre la science à l'éloquence, quand il s'agira de défendre les intérêts de Dieu et de son Eglise.

Mais si l'étude lui était chère, comme un moyen de répandre la sainte doctrine, le sanctuaire l'attirait bien davantage. C'est là, au pied des saints autels, qu'il aimait à répandre son cœur devant notre divin Maître, dans l'adoration, la contemplation et la prière. C'est là que son âme se reposait des sollicitudes terrestres et prenait de nouvelles forces pour avancer dans la vertu ; c'est là que son intelligence s'éclairait de lumières supérieures à toutes celles des livres.

Chargé de veiller à l'exacte observation des cérémonies dans la basilique de Latran, il ne négligeait rien de ce qui pouvait relever l'éclat du culte divin. Le Pape le nomma successivement son secrétaire, puis archidiacre de l'Eglise Romaine : fonctions dont il s'acquitta avec une sollicitude admirable. C'est ainsi que Dieu le formait peu à peu à sa mission future et lui donnait l'occasion d'acquérir l'expérience des affaires ecclésiastiques. Grégoire, par sa fidélité à ces diverses obligations, se préparait, sans le savoir, au souverain pontificat.

VOYAGE A CONSTANTINOPLE
LE DIACRE GRÉGOIRE ET L'EMPEREUR JUSTINIEN II

Le pape Constantin, qui le précéda immédiatement sur la chaire de saint Pierre, appréciait son mérite ; il l'admit au nombre de ses conseillers intimes et lui confia le soin de gérer les affaires les plus importantes.

L'empire de Constantinople était alors gouverné par un prince cruel et fantasque, Justinien II, qui avait la ridicule ambition de vouloir gouverner l'Eglise aussi bien que l'Etat. Il réunit un concile d'évêques orientaux, sous prétexte de compléter le cinquième et le sixième concile œcuménique. Parmi les tristes décrets de ce faux concile, connu dans l'histoire sous le nom de [illegible] *quinisexte*, il y en avait un autorisant le mariage des prêtres, décret qui a été si fatal à l'Eglise grecque. Un autre article accordait aux patriarches de Constantinople des pouvoirs et des prérogatives semblables à celles du Pape de Rome, successeur de saint Pierre. C'était, on le voit, diviser en deux l'Eglise de Jésus-Christ et poser les bases du schisme grec. L'empereur envoya au Pape Constantin l'ordre de venir à Constantinople, sans doute pour lui faire signer les décrets de son faux concile. Le Pape prit avec lui le diacre Grégoire, et partit de Rome à Constantinople, [illegible] à soutenir jusqu'à la mort les droits de l'Eglise et de la vérité.

Contrairement à son attente, il fut bien reçu par le prince [illegible] Grégoire [illegible] le Pontife.

[illegible] Justinien [illegible]

de Dieu s'il versait ainsi le sang de ses sujets. Justinien II, effrayé de leurs paroles, promit le pardon. A cette nouvelle, la joie fut grande en Orient. Mais, dès que le Pape fut parti, l'empereur envoya une armée de 100 000 hommes avec ordre de massacrer, en Chersonèse, hommes, femmes et enfants. Heureusement, le général commandant l'expédition fut plus humain que son maître. Celui-ci, par un juste châtiment de Dieu, perdit peu après le trône et la vie.

GRÉGOIRE SOUVERAIN PONTIFE

Le pape Constantin, après un glorieux pontificat, mourut au commencement de l'année 715.

Son digne archidiacre, Grégoire, réunit sur sa tête tous les suffrages ; il devait gouverner l'Eglise avec cette énergie mêlée de douceur, qui caractérise son glorieux homonyme, saint Grégoire le Grand. Il fut sacré le 19 mai 715, dans cette même église de Latran qui l'avait vu grandir en sagesse et en grâce.

A peine monté sur le trône pontifical, il donna des preuves d'un zèle et d'un dévouement admirables. Nous le voyons surtout travailler à quatre œuvres principales : la défense de Rome et de l'Italie opprimées par les Barbares et les Grecs, la réforme de la vie monastique dans cette même contrée, l'évangélisation de l'Allemagne, la lutte contre les hérétiques *briseurs* d'images.

La troisième année du pontificat de saint Grégoire II, le Tibre, grossi par des pluies abondantes, se répandit dans la campagne romaine. L'inondation n'épargna point la Ville éternelle et, durant une semaine entière, les eaux stationnèrent dans les rues. Mais, si les pleurs et les cris de désespoir de toute une cité ne purent arrêter le fléau dévastateur, les prières ordonnées par le Pape furent plus puissantes. Non content de prier lui-même jour et nuit pour son peuple, il étendit à toutes les églises de Rome la récitation de prières publiques. Sa confiance dans la miséricorde du Très-Haut ne fut point trompée ; le huitième jour, les eaux se retirèrent.

LE PAPE GRÉGOIRE II ET L'ITALIE

Les éléments n'étaient malheureusement pas les seuls ennemis de Rome et de l'Italie.

Au Nord, les invasions des Lombards ; au Midi, les Sarrasins et souvent les Grecs ravageaient, pillaient et dépeuplaient ces riches provinces. Au milieu de ces désastres, les populations n'avaient souvent d'autres secours que les paternels efforts des Souverains Pontifes. C'est ainsi que, par leurs bienfaits et par la force même des circonstances, les Papes se trouvèrent peu à peu investis, à Rome, de cette autorité temporelle, nécessaire à l'indépendance et à la liberté de leur ministère spirituel vis-à-vis des divers pouvoirs.

Grégoire s'occupa de faire restaurer les remparts de Rome.

[illegible]

jusque sur les terres des agresseurs. Il n'est pas rare, dans l'histoire, de voir des châtiments, même temporels, atteindre les excommuniés.

LES MONASTÈRES

La fameuse abbaye du mont Cassin, deuxième berceau de l'Ordre de saint Benoît, renversée par les Lombards, n'était plus qu'un monceau de ruines, depuis cinquante ans. Saint Grégoire II y envoya le pieux moine Pétronax, avec une colonie de religieux. Ils y trouvèrent quelques bons anachorètes, qui s'étaient construit de pauvres ermitages, au milieu des décombres, et les invitèrent à se joindre à eux. Ceux-ci acceptèrent avec joie; et la nouvelle communauté, sous la conduite de Pétronax, ressuscita l'ancien couvent de saint Benoît.

Grégoire rétablit également trois autres monastères supprimés par le malheur des temps : celui de Saint-Paul-hors-les-Murs, un autre près de Sainte-Marie-Majeure, et celui de Saint-André. A la mort de sa mère Honesta, le pieux pontife remplaça sa maison paternelle par un couvent, sous le patronage de sainte Agathe; il y établit une communauté fervente, qui pût chanter les louanges de Dieu le jour et la nuit, comme dans les monastères précédents.

L'ÉGLISE D'ALLEMAGNE ET LE PAPE

L'antique Germanie (Allemagne), si longtemps barbare, recevait, à cette époque, des missionnaires envoyés par les Papes et, avec eux, le flambeau de la foi et de la civilisation commençait à illuminer ce vaste pays.

Saint Willibrord avait évangélisé la Frise. Son disciple, Winfrid, plus connu sous le nom de saint Boniface, devait, avec ses compagnons, achever la grande œuvre que son maître avait commencée. Comme son prédécesseur, ce moine apôtre vint à Rome demander la bénédiction du Pape. C'était en 718. Grégoire, qui connaissait sa sainteté, et tout le bien opéré par son zèle apostolique, le bénit de grand cœur. De plus, il le munit de pouvoirs extraordinaires. Il adressait en même temps une lettre de recommandation en faveur du saint missionnaire au duc d'Austrasie, Charles-Martel. Protégé par ce puissant prince, saint Boniface convertit, dans l'espace de cinq ans, plus de cinq mille païens.

Saint Grégoire II, en apprenant ces heureuses nouvelles, l'appelle auprès de lui, en 723, et veut entendre de la bouche même de Boniface, les merveilles opérées par son ministère apostolique; puis il le sacre évêque, et lui donne une entière juridiction en Germanie et au delà. Le Saint retourna vers les âmes qu'il avait gagnées à Dieu; sa vie, employée à propager le règne de Jésus-Christ, devait se terminer par un glorieux martyre.

GRANDE ET MIRACULEUSE VICTOIRE DES FRANÇAIS A TOULOUSE

La sollicitude de saint Grégoire II s'étendait partout où la chrétienté se trouvait en péril. Les Francs continuaient leur lutte héroïque contre les Sarrasins, mais les guerres intestines qui [illegible] alors la Gaule [illegible], et menaçaient de la livrer aux [illegible] de Mahomet. Au moment où le duc d'Aquitaine, Eudes, [illegible] par Charles-Martel, [illegible] à Toulouse, [illegible] Sarrasins franchissaient les Pyrénées. Sans une protection spéciale du ciel, qui veillait sur la fille aînée de l'Eglise, elle eût succombé sous le cimeterre des infidèles.

Eudes, voyant l'imminence du danger, députa un message à Charles-Martel, son ennemi personnel, pour l'engager à s'unir à lui pour la défense commune de la chrétienté. Le duc austrasien, occupé à combattre les barbares du Nord, lui envoya des troupes, bien inférieures en nombre à celles des Musulmans. Il ne fallait donc pas compter sur la multitude des bataillons, mais sur la protection d'en haut et sur la valeur des soldats.

Avant de se mesurer avec les ennemis du nom chrétien, Eudes demanda, pour lui et son armée, la bénédiction du Pape, comme un gage de victoire. Saint Grégoire II, dont l'activité s'était déployée en cette circonstance critique, pour rallier les défenseurs de la Croix, non seulement s'empressa de satisfaire le duc, mais il lui envoya encore des reliques qui avaient touché le tombeau des saints Apôtres. Elles furent distribuées aux combattants.

Les soldats de Jésus-Christ et de la France, forts de l'encouragement de leur Père, et de la protection de saint Pierre et de saint Paul qui planait sur eux, attaquèrent vaillamment les infidèles aux portes de Toulouse. Leur triomphe fut aussi complet que, plus tard, à la bataille de Poitiers. Trois cent mille Sarrasins périrent dans la mêlée. Le duc se hâta d'écrire au Pape, pour lui annoncer cette éclatante victoire. Sa lettre porte que ceux-là seuls avaient été tués dans l'armée des Francs, qui n'avaient pas reçu respectueusement les reliques et la bénédiction pontificale. Cette victoire remplit de joie le cœur de saint Grégoire et le consola au milieu des épreuves que traversait alors l'Eglise.

SAINT GRÉGOIRE II DÉFEND LA FOI VÉRITABLE CONTRE UNE NOUVELLE HÉRÉSIE

Cependant, une nouvelle hérésie venait de surgir dans cet Orient qui en avait déjà produit tant d'autres. Mais, cette fois, c'était l'empereur lui-même qui en était l'inventeur et, par suite, le zélé propagateur. Léon III l'Isaurien, ancien marchand de moutons, devenu soldat, officier, général et empereur, imbu d'idées juives, considérait comme une idolâtrie le culte des saintes images.

Affermi sur le trône, il voulut les détruire dans tout l'empire. En conséquence, vers l'année 726, parut un décret, ordonnant de ne conserver aucun de ces saints objets, sous peine de mort. Les fidèles, habitués à ne pas adorer les images comme des idoles, [illegible] l'honneur et la vénération [illegible], à cause des saints personnages qu'elles représentent, refusèrent d'obéir aux ordres absurdes de l'empereur. Le sang coula à flots dans Constantinople. [illegible]

[illegible] de Ravenne, représentant de la puis- [illegible]

gardien infaillible de la vraie foi des Apôtres, refusa énergiquement de souscrire à la nouvelle hérésie. Il écrivit une lettre encyclique, pour prémunir les fidèles contre l'erreur byzantine, et porta une sentence d'excommunication contre les *iconoclastes*.

En Italie, il n'y eut qu'une voix pour condamner, avec le Pape, la folie des briseurs d'images. Dans sa colère, l'empereur jura la mort de saint Grégoire, et ses soldats tentèrent à plusieurs reprises de l'assassiner, mais ils trouvèrent un obstacle invincible dans la fidélité des Romains.

ALLIANCE DE LUITPRAND AVEC EUTYCHIUS
SAINT GRÉGOIRE DÉLIVRE ROME

La Lombardie était alors dans l'époque la plus brillante de son histoire. Elle avait à sa tête un roi conquérant, qui réunissait en lui toutes les qualités d'un sage administrateur. Il ne négligeait rien pour civiliser et christianiser une nation, encore à demi barbare. Catholique et pieux, il se régla dans le gouvernement de son royaume d'après les conseils du Pape; de nombreux monastères, ainsi que des églises, étaient construits par ses ordres. Il racheta les reliques de saint Augustin, dont les Sarrasins s'étaient emparés à Cagliari, et Pavie reçut dans ses murs ce trésor inestimable. Toutes ces choses ne contribuaient pas peu à la formation chrétienne d'un peuple naguère encore barbare, et saint Grégoire II applaudissait au zèle du monarque lombard.

Mais, l'ambition de Luitprand vint troubler cette harmonie. En 728, il conclut avec l'exarque de Ravenne Eutychius, iconoclaste acharné, un traité dont les bases consistaient à livrer Rome aux Grecs, et, par suite, à remettre le Pape entre les mains de ceux qui avaient juré sa perte. En récompense, les Lombards devaient entrer en possession de plusieurs duchés dans le midi de l'Italie.

Avec une puissante armée, Luitprand s'avance sur Rome, oubliant ainsi tous ses engagements envers le Pape. Saint Grégoire II, nouveau Léon, se revêt de ses ornements pontificaux, et, après avoir imploré l'assistance de Jésus-Christ, il va, suivi du clergé et du peuple, au devant de l'Attila baptisé, mais traître. Il lui tient un langage si puissant, qu'il le ramène à de meilleurs sentiments. Luitprand, vaincu par la majesté [illegible] sur le visage du Pontife, entre dans Rome, dépose sur le tombeau de saint Pierre, [illegible], et, à genoux, il prête de nouveau serment de fidélité au Pape.

Sur la demande du prince lombard, le miséricordieux Pontife pardonne à l'exarque Eutychius et lui permet l'entrée de Rome. Saint Grégoire [illegible] la Ville éternelle et [illegible]. Cette [illegible] le dévouement et l'attachement les Romains pour leur saint pasteur.

LE PAPE [illegible] LA [illegible] DES GRECS EN ITALIE
[illegible]

[illegible]

Eutychius, représentant de Léon, était perdu. Il eut recours au Pape. Saint Grégoire II accueillit avec bonté cet homme, hier encore son ennemi. Oublieux du passé, il envoya l'armée pontificale grossir les troupes de l'exarque. Grâce à ce subside, l'usurpateur fut vaincu et la révolte étouffée.

A la cour de Constantinople, on répondit à tant de générosité par la plus noire ingratitude. On ne cessa pas de détester le Pape, parce qu'il défendait la vraie foi. Ses lettres si doctrinales étaient couvertes de mépris; la persécution continuait à sévir contre les catholiques. Enfin, l'empereur ne cherchait que l'occasion de s'emparer du Souverain Pontife pour lui faire expier sa fermeté.

Grégoire était consolé de ces intrigues en apprenant qu'au fond de la Syrie, alors soumise aux musulmans, s'était élevé un admirable défenseur de la vérité: c'était *Mansour*, grand visir (premier ministre) du calife de Damas, bien connu depuis dans l'Eglise sous le nom de saint Jean Damascène.

Pour se débarrasser de ce redoutable adversaire, l'empereur Constantin Copronyme, fils et successeur de Léon, envoya au calife de fausses lettres, assurant qu'elles avaient été écrites par Jean Damascène dans le but de trahir son maître. Le calife le crut, et, dans le premier mouvement de sa colère, il fit couper la main droite à son ministre. La nuit suivante, le saint martyr priait devant une image de la Sainte Vierge. Tout à coup, la Mère de Dieu lui apparut et lui rendit le membre mutilé. Cette faveur céleste servit de preuve à son innocence, et saint Jean continua sa lutte contre les iconoclastes, tandis qu'en Occident, saint Grégoire II la soutenait avec le même héroïsme.

SAINT GRÉGOIRE II FAIT ALLIANCE AVEC LES FRANCS
SA MORT

Le pontificat si glorieux de saint Grégoire II se termina par un acte d'une importance capitale pour la nation des Francs. Proclamée la fille aînée de l'Eglise au baptême de Clovis, elle n'avait pas encore exercé d'une manière active la mission de défendre sa Mère. C'est durant les dernières années de saint Grégoire II qu'elle l'inaugura.

L'empereur de Constantinople, furieux de se voir retranché de l'Eglise par son Chef, résolut d'agir à son égard comme bon nombre de ses prédécesseurs, c'est-à-dire de l'emmener captif à Constantinople, où il se promettait de le plier par la force à sa volonté. Ses émissaires tentèrent de s'emparer de la personne sacrée du Pape, mais n'y réussirent pas. Voyant que l'Eglise n'avait plus de secours à espérer du côté de l'Orient, saint Grégoire II tourna ses regards vers la France. Il conclut un traité d'alliance avec le futur vainqueur de l'Islam, Charles-Martel; par ce traité, les Francs et leur duc s'engageaient à être les défenseurs armés du Saint-Siège. La France s'est couverte d'une gloire étonnante, toutes les fois qu'elle a été fidèle à cette glorieuse mission. Puisse-t-elle la reprendre comme autrefois!

Cette alliance fut le dernier acte de saint Grégoire II, qui alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus, le 11 février 731.

[illegible], Imp. [illegible], 8, rue [illegible], Paris

SAINT AUXENCE, MOINE

Fête le 14 février.



Saint Auxence au désert.

Auxence naquit, en Syrie, d'une noble famille persane. Tout ce que l'histoire nous dit sur les premières années de sa vie, c'est qu'il fit de rapides progrès dans la vertu en même temps que dans les sciences.

AUXENCE DANS LA GARDE IMPÉRIALE

A peine sorti de l'adolescence, il se livra à la carrière des armes, dans la milice de Théodose le Jeune. Son intrépidité le fit remarquer entre tous, et bientôt, il obtint un grade dans les gardes du prince. Cependant, l'état militaire ne possédait pas complètement le cœur du jeune soldat. Dieu était toujours présent à son esprit. Auxence n'aspirait qu'à le posséder, et son seul désir était de le servir dans la retraite. Aussi, au milieu de tous les tracas que comporte la vie de l'armée, et tout en rendant à César ce qui est à César, savait-il rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et tous ses moments de loisir étaient consacrés à la prière. Il se lia intimement avec un saint moine qui habitait une grotte près de Constantinople. Son bonheur était d'aller avec le solitaire chanter les louanges de Dieu, et passer ses nuits dans la contemplation des choses du ciel.

A cette prière ardente, il joignait la mortification des sens, jeûnant tous les jours et portant continuellement le cilice.

L'héroïsme que ce vaillant militaire déployait dans la pénitence, il le montra également dans le soulagement des pauvres. Il considérait en eux la personne du Christ, et leur donnait tout ce qu'il avait, ne se réservant absolument rien pour lui. C'est ainsi qu'il lui arriva un jour de donner la seule tunique qu'il possédât en dehors de l'habit militaire.

Pour récompenser tant de charité, Dieu accorda à son serviteur le don des miracles. Dès ce moment, la vie d'Auxence ne fut plus qu'une longue suite de merveilles.

Comme il se rendait un jour au palais, une possédée accourut à sa rencontre :

« Auxence, Auxence, s'écriait-elle, toi qui mets en fuite les démons, d'où vient ta puissance contre nous? »

L'humble soldat continuait son chemin sans faire attention à ces paroles; mais l'esprit immonde le suivait toujours en criant :

« Pourquoi donc m'entraînes-tu? je sors. »

La multitude, qui s'était déjà réunie, entoura le Saint, qui se vit forcé de montrer aux [illegible]

de tous le don que lui avait fait le ciel. Il se mit en prières et la possédée fut guérie.

[illegible] SE RETIRE AU DÉSERT

Dans toute la capitale, on parlait de la sainteté d'Auxence. Pour échapper aux louanges du monde, le jeune soldat quitta précipitamment la cour, et se retira sur le mont Oxie, en Bithynie, pour y servir Dieu dans le silence de la solitude. Il prit toutes sortes de précautions pour rester inconnu aux hommes; mais Dieu, qui le destinait à devenir le flambeau de l'Orient, fit bientôt découvrir sa retraite. Voici comment :

Il y avait à peine un mois qu'il s'était retiré dans les cavernes du mont Oxie, quand vinrent à sa cellule de jeunes pâtres, les yeux baignés de larmes. Ils avaient perdu leur troupeau. A la vue d'Auxence, qu'ils prirent pour une bête féroce à cause du vêtement de peau dont il s'était recouvert, les enfants s'enfuient épouvantés. Mais le Saint les appelle doucement, les rassure, et leur demande la cause de leur présence et de leurs larmes.

« Nous cherchons nos brebis, que nous avons perdues, » répondirent les enfants.

Auxence a recours à Dieu, et, après avoir béni ces jeunes pâtres :

« Allez, mes enfants, leur dit-il, allez, vous trouverez vos brebis sur le côté gauche de la montagne.

— Mais nous avons déjà fait trois fois le tour de la montagne, et nous n'avons rien vu.

— Allez, reprit le Saint avec assurance, au nom du Christ, vous les trouverez. » Ils y allèrent et retrouvèrent leurs moutons.

De retour chez eux, ils s'empressèrent de raconter ce qui leur était arrivé. De nombreux visiteurs vinrent, dès lors, trouver le solitaire, le suppliant avec larmes de s'établir au sommet de la montagne, et là, de prier pour eux. Auxence se rendit à leur désir. Sur sa demande, les habitants lui bâtirent une cellule et l'ermite s'y fit enfermer afin de vaquer plus facilement à l'oraison. Sa retraite fut bientôt connue de toutes les provinces environnantes, et, dès lors, il vit affluer autour de son humble cabane une multitude de personnes qui venaient lui demander des conseils et recevoir ses instructions. Les malades accouraient de toutes parts et recouvraient près de lui la santé. Dieu se plaisait à faire éclater tous les jours la sainteté de son serviteur.

Le démon, irrité de tant de bien, s'efforçait de nuire à la réputation du solitaire. Il suscita des [illegible] qui le critiquèrent et le tourmentèrent [illegible]. Mais Dieu, jaloux de la gloire de ses serviteurs, ne laisse pas impunis de tels outrages. En voici un exemple :

Auxence [illegible] dans l'armée des [illegible] l'un deux [illegible], après dix ans de séparation, le guerrier d'autrefois devenu solitaire, communiqua son dessein à un autre soldat, et le pria de l'accompagner.

« Quoi! reprit celui-ci, aller voir un imposteur qui, pour tromper les peuples, donne quelques oboles à de mauvaises créatures, et leur demande à ce prix de faire les malades, et de venir se faire guérir! »

Son camarade réussit cependant à l'entraîner avec lui à la grotte d'Auxence. Les deux amis se revirent avec joie et bénirent ensemble le Seigneur, tandis que l'autre visiteur n'eut que des injures pour le Saint. Mais, de retour à Constantinople, le fils de l'incrédule se présente à son père, la tunique déchirée et tout en larmes, s'écriant :

« Un grand malheur nous est arrivé!

— Qu'est-ce donc? demande le père effrayé.

— Votre fille est horriblement tourmentée par le démon! »

L'infortuné père, pressé par le remords, fond en larmes et se frappe la poitrine.

« Malheur, malheur à mon incrédulité!

— Crois, lui dit son ami, et ta fille sera guérie. »

Aussitôt, touché par la grâce, il se jette à genoux et s'écrie :

« Oui, Seigneur, je crois, aidez mon incrédulité. »

Il crut, conduisit sa fille à Auxence, et sa fille fut guérie.

Quelques jours après vinrent deux lépreux pour demander leur guérison. Le Saint, qui lisait au fond des cœurs, en les voyant s'approcher, leur dit :

« Quel est donc votre péché pour que Dieu vous ait ainsi frappés ? »

A ces paroles, ces malheureux se jetèrent à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié d'eux. Mais le Saint reprit d'un ton sévère :

« O frères, vous êtes punis parce que vous jurez fréquemment. Si vous voulez obtenir le pardon et la guérison, cessez de provoquer ainsi la colère de Notre Seigneur. »

Il pria ensuite pour eux.

« Allez, leur dit-il, que Jésus vous guérisse car, pour moi, je ne suis qu'un pauvre pécheur. »

Ils se levèrent aussitôt parfaitement guéris.

L'ERMITE AU CONCILE DE CHALCÉDOINE

A la demande du pape saint Léon le Grand, l'empereur Marcien, successeur de Théodose le Jeune, réunit un concile à Chalcédoine pour condamner l'hérétique Eutychès. Le prince, espérant que la présence du saint solitaire serait utile, le pria de venir au concile, mais le Saint s'y refusa. Alors, Marcien lui envoya une députation de moines et de clercs avec quelques soldats ayant ordre de le conduire de force, s'il ne voulait pas venir librement. Auxence résista encore aux ardentes supplications des envoyés qui



Saint Auxence s'enferme dans une cellule du mont Siope.

essayèrent alors de l'arracher à sa cellule. Mais il fut impossible d'en ouvrir la porte. Cependant, le Saint priait pour connaître la volonté de Dieu. Ayant fait ensuite le signe de la Croix sur la porte en disant ces mots : « Le Seigneur soit béni ! » la porte s'ouvrit alors d'elle-même. La joie fut grande parmi les assistants de pouvoir contempler enfin les traits du saint vieillard. Mais ils ne virent en cet autre Job que plaies des pieds jusqu'à la tête. Les chairs, dévorées par les vers, tombaient en lambeaux, et l'on fut obligé d'emmener sur un chariot ce martyr de la pénitence, tant ses forces étaient affaiblies.

Nombreux furent les prodiges accomplis sur son passage. Il guérit tous les malades qui lui furent présentés et délivra une multitude de possédés. Ceux qui l'accompagnaient pouvaient à peine croire ce qu'ils voyaient.

Les pauvres du mont Oxie le suivirent à pied pendant de longues heures. Leurs larmes témoignaient quelle était leur vénération pour le saint vieillard qu'on leur arrachait. Auxence, touché de leur affliction, leur dit :

« Allez, mes fils, retournez en paix sur la montagne; ils peuvent conduire au loin mon pauvre corps, mais mon esprit ne vous abandonnera jamais.

Cette promesse les consola, et, obéissants à la parole du père, ils regagnèrent leur montagne.

Cependant, le Saint arrivait au monastère de Philé, quand il vit venir un possédé, criant de toutes ses forces :

« Malheur, malheur à toi, Auxence, qui ne m'as pas donné le pouvoir de tuer les impies qui te reçoivent pour ma perte et la perte des miens. Ton passage a tout sanctifié, et nous avons été obligés de fuir en ta présence.

— Au nom du Christ, tais-toi, » lui répliqua le serviteur de Dieu, et le démon se tut.

On conduisit le Saint à l'église de Saint-Jean, où il pria longtemps en versant d'abondantes larmes, et, pendant qu'il priait ainsi, le possédé fut guéri.

Au monastère de Philé, il étonnait les moines par ses austérités à ce point qu'ils voulurent mettre l'homme de Dieu à l'épreuve. Ils mirent dans sa cellule des racines, des dattes et autres fruits que les solitaires ont coutume de manger, allumèrent une chandelle, et y enfermèrent un jeune enfant avec ordre de surveiller tout ce qu'il ferait. Ils vinrent huit jours après, mais quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent que la chandelle brûlait encore sans s'être [illegible] consumée et que tout ce qu'ils [illegible] dans sa cellule était intact! Ils interrogèrent le témoin caché sur ce qu'il avait vu.

« J'ai vu, répondit l'enfant, la multitude des bienheureux venir converser avec lui, et une colombe lui apporter la nourriture. »

De ce monastère, on conduisit le saint ermite à Chalcédoine, et les religieux du couvent de Saint-Hypace le reçurent avec un extrême bonheur. Là, les miracles se multiplièrent [illegible] ses mains, et les religieux se [illegible] de laisser ouvertes les portes du couvent à cause de la multitude de personnes qui [illegible]

ENTREVUE AVEC L'EMPEREUR

Le concile était terminé quand le serviteur de Dieu arriva à Chalcédoine. L'empereur se le fit présenter. A la vue de l'état où son corps était réduit par ses veilles, ses jeûnes et ses macérations, il fut saisi d'un grand respect. Il le traita avec la plus grande bienveillance, et le pria de vouloir bien souscrire aux actes du concile. « Seigneur, répondit le Saint, étant le dernier du troupeau de Jésus-Christ, je ne mérite pas d'être mis au rang des princes de l'Eglise. » Cependant, pressé par l'empereur, il prit connaissance des actes du concile, et voyant qu'on n'avait rien décidé de contraire à la foi de Nicée et qu'on avait défini que la Sainte Vierge était vraiment la Mère de Dieu, il protesta au prince qu'il les approuvait de tout son cœur.

NOUVELLE SOLITUDE SUR LE MONT SIOPE

Le saint vieillard demanda aussitôt à rentrer dans la solitude, et chercha à gagner la montagne de Siope parce qu'elle était plus escarpée et plus solitaire que le mont Oxie. Il y fut accompagné par quelques clercs et par les religieux de Saint-Hypace au chant des hymnes sacrées. Il s'y enferma dans une petite cellule, n'ayant pour toute ouverture qu'une fenêtre très étroite, par où il parlait et bénissait ceux qui venaient le voir. Après avoir donné le baiser de paix à ceux qui l'avaient suivi, il les renvoya, et il resta seul avec son Dieu. Cette montagne est encore appelée aujourd'hui mont Saint-Auxence.

Les démons, ne pouvant plus supporter son éminente sainteté, s'efforcèrent d'ébranler sa constance par toutes sortes de moyens, mais ce fut en vain. Une nuit, pendant qu'il était en oraison, ils se précipitèrent dans sa cellule, et se présentant à lui sous diverses formes, ils l'accablaient de coups ; mais le Saint les mit en fuite par le signe de la Croix.

Comme sur le mont Oxie, il vit bientôt accourir autour de son humble cabane une foule immense qui venait recevoir ses instructions. Il les exhortait principalement à fuir les spectacles, parce que, disait-il, rien n'est plus capable de soulever les mauvaises passions et de corrompre la pureté de l'âme. Il leur enseignait aussi à prier, à chanter les louanges du Christ.

Ses exhortations sur le néant des choses de ce monde comparées à celles de la vie future, remplissaient tous les cœurs de componction, et entraînèrent un bon nombre de jeunes personnes à renoncer au siècle pour servir le Christ dans la solitude et la pénitence.

Il se vit obligé de donner l'habit religieux, consistant en une robe et un grand manteau de poil, à une noble femme, dame d'honneur de l'impératrice Pulchérie. Soixante-dix autres personnes suivirent ce saint exemple, et demandèrent au saint vieillard de les faire toutes religieuses. Après avoir éprouvé leur vocation, et voyant qu'elles persistaient dans leur pieux désir, il accéda à leurs suppliques. Il leur prescrivit certaines règles pour les faire avancer dans la voie de la perfection, et il leur fit bâtir à un mille de sa cellule une petite église autour de laquelle elles se logèrent. Le dimanche et le vendredi, elles venaient le visiter, et recevoir de sa bouche quelques salutaires exhortations. Le saint vieillard leur parlait tout particulièrement de la grandeur et de la beauté de la chasteté. Il leur indiquait par quels moyens il fallait vaincre le démon; et il aimait à leur faire sentir combien il était beau de rester fidèle à Jésus-Christ.

Malgré son grand âge, ce fidèle serviteur de Dieu n'avait rien changé à ses terribles austérités ni à ses longues prières.

Parmi les grandes grâces que le ciel lui avait prodiguées, il ne faut pas oublier le don de prophétie. Il lisait au plus profond des cœurs; il découvrait les choses les plus cachées. Une nuit, pendant qu'il récitait Matines, il vit l'âme bienheureuse de saint Siméon Stylite quitter cette terre et s'envoler vers la patrie céleste. Il s'empressa de l'annoncer aux personnes qui restaient auprès de sa cellule pour chanter des hymnes au Seigneur. Cette nouvelle fut confirmée quelques jours après.

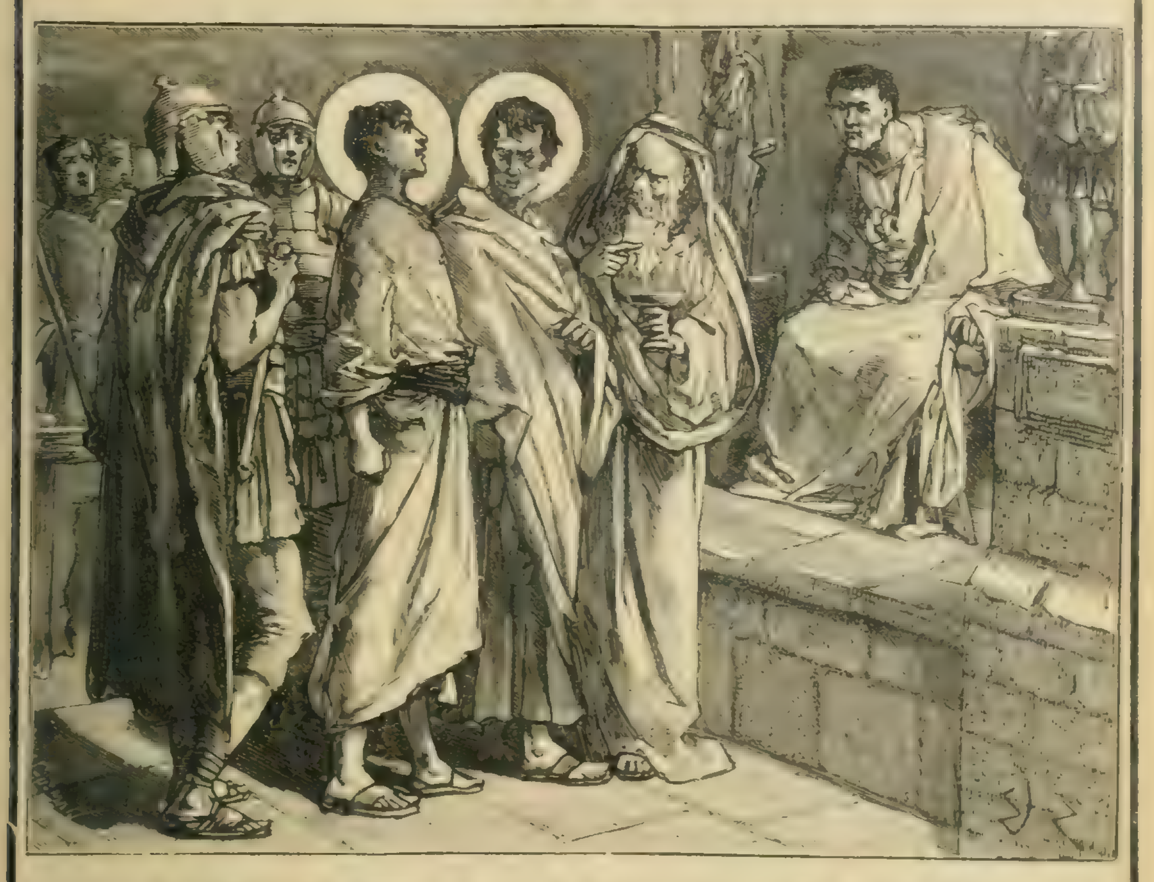
Enfin, l'an 470, à la suite d'une exhortation qu'il fit à ses religieuses sur la nécessité d'être fidèles à Dieu, et de conserver toujours pure et intacte la belle fleur de la virginité, il tomba malade. Trois jours après, il s'endormit doucement dans le sein de Dieu, et son âme alla chanter au ciel pour l'éternité celui qu'elle n'avait jamais cessé de louer sur la terre. Son corps fut accordé aux religieuses qu'il avait fondées; et sur son tombeau, où s'opérèrent un grand nombre de miracles, s'éleva peu après un monastère sous le vocable de saint Auxence.



[illegible] Imp. [illegible], 8, rue [illegible], Paris

SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE, MARTYRS

Fête le 15 fevrier.



A la parole des martyrs, la statue du soleil devient noire comme la suie.

LES PRÉDICATEURS ZÉLÉS DE JÉSUS-CHRIST

La ville de Brescia, située aux confins de la Lombardie et de la province de Venise, éclairée des lumières de la foi dès le temps des apôtres, eut l'honneur de donner au ciel un grand nombre de ses enfants martyrs.

Les bienheureux fréres Faustin et Jovite ne furent pas les moins brillants parmi les joyaux de sa couronne glorieuse.

Issus d'une des plus nobles familles de la cité, les deux frères prêchaient avec un zèle sans relâche la foi de Jésus-Christ qu'ils avaient reçue avec une pieuse avidité, car ils étaient non seulement unis par les liens de la chair, mais encore, la vertu de l'Esprit-Saint les animait tous deux d'une même ardeur, en sorte qu'annonçant avec le même empressement le nom de Jésus, ils amenèrent au culte de la vraie foi une grande multitude des habitants de cette contrée.

La ville de Brescia avait à cette époque pour évêque, un saint homme du nom d'Apollonius, que la crainte de la persécution avait contraint à se cacher dans des lieux retirés. Ayant appris le zèle que les serviteurs de Dieu déployaient dans la prédication du saint Evangile, il les fit venir auprès de lui, et les éleva aux Ordres sacrés de l'Eglise. Il conféra l'onction sacerdotale à Faustin, parce qu'il était l'aîné, tandis que Jovite, le plus jeune, reçut seulement l'Ordre du diaconat.

Les hautes fonctions auxquelles ils avaient été élevés ne furent qu'un stimulant pour leur ferveur. Comme chaque jour ils conquéraient à la foi du Christ des foules innombrables et que nul ne pouvait résister à leur enseignement, le bruit de leur prédication se répandit bientôt dans les provinces voisines.

LE GOUVERNEUR PAÏEN ITALICUS S'ÉMEUT

Or, à cette époque, les peuples des Rhéties avaient pour gouverneur le comte Italicus, païen jusqu'au fond de l'âme, et dévoué au delà de toute expression au culte des démons.

Enseveli dans les ténèbres de son aveuglement, il ne se contentait pas de refuser pour lui-même la lumière de la foi, mais il faisait encore tous ses efforts pour en éloigner ceux de sa province.

C'est pourquoi, lorsque l'empereur Adrien vint visiter la Ligurie, Italicus alla au-devant de lui

jusqu'à l'Adda, et lui adressa ses plaintes en ces termes : « Grand empereur, invincible triomphateur, sauvez la république romaine, sauvez nos dieux sacrés. Il y a, dans la ville de Brescia, deux hommes qui prêchent je ne sais quel Christ, et qui ont déjà détourné beaucoup de monde du culte de nos grands dieux. Si la réprimande de votre divine piété ne les arrête, il est hors de doute que leurs doctrines subversives ne fassent bientôt crouler le culte de nos dieux. »

A ces paroles, l'empereur Adrien, qui connaissait le zèle idolâtrique du gouverneur, lui donna, par un écrit signé de sa propre main, tout pouvoir pour ramener au culte des divinités de l'Empire, ou pour exterminer dans les supplices, tous les chrétiens en quelque lieu qu'il les trouvât.

Le comte Italicus, aussitôt qu'il eut reçu ce pouvoir, l'objet de ses désirs, partit pour Brescia, selon que l'empereur lui avait commandé. Il ne fut pas plus tôt entré dans la ville qu'il envoya tout à l'instant son conseiller Libère notifier à Faustin et à Jovite les volontés impériales.

Mais, lorsqu'il apprit que ceux-ci demeuraient immobiles dans leur foi, rempli d'indignation, il donna ordre à ses soldats de les arrêter et de les amener en sa présence.

Dès qu'ils furent arrivés, il leur parla ainsi : « Notre très invincible empereur a décrété par des ordres sacrés que tous les chrétiens devaient retourner à la religion de nos dieux, et que tous ceux qu'on trouverait rebelles à ces préceptes expieraient par toutes sortes de supplices leur révolte audacieuse. Il est donc juste, Faustin et vous, Jovite, que vous vous soumettiez à d'aussi salutaires avis et que, rejetant les erreurs d'une superstition nouvelle, vous reveniez au vieux culte de nos dieux que la république a consacré. »

Les bienheureux Faustin et Jovite répondirent : « Le temps est venu pour nous de nous réjouir plutôt que de trembler. Aussi, nous voulons que tu saches avec certitude que nous ne pouvons d'aucune manière abandonner la religion de Jésus-Christ, à laquelle nous avons été une fois initiés, et que nous ne pouvons obéir à tes ordres. »

A cette réponse, Italicus ordonna qu'on les gardât en prison, jusqu'à l'arrivée de l'empereur, qu'il attendait bientôt.

[illegible]

En effet, le [illegible] jour l'empereur fit son entrée à Brescia. Le comte Italicus s'empressa de lui parler de [illegible] [illegible] sition.

L'empereur dit alors : « Mais, quelle est leur [illegible] qu'on leur [illegible] d'être [illegible] par l'empereur lui-même ? »

[illegible]

— [illegible] Adrien [illegible] du plus grand [illegible] par la [illegible] de leurs supplices, un grand nombre de chrétiens au culte des dieux qu'ils ont déserté. »

Il ordonna donc de les tirer de leur prison, se les fit amener, et lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : « Est-il un dieu plus puissant que le soleil, pour que vous abandonniez son culte, et que vous deviez rendre vos hommages à quelque autre plus grand ? »

Le bienheureux Jovite répondit : « Nous adorons et honorons le seul vrai Dieu, le Dieu du ciel, de la terre et de toute créature, qui a fait le soleil lui-même, et lui a donné pour office de briller durant le jour, comme il a chargé la lune et les étoiles de luire au milieu des nuits. »

Adrien dit alors : « Vous agiriez avec plus de prudence en obéissant à notre volonté, vous pourriez ainsi devenir les premiers dans notre palais, au lieu que, si vous persévérez dans votre folie, vous serez frappés de la mort la plus cruelle. »

Les bienheureux martyrs répondirent ensemble : « Non, jamais nous ne commettrons un tel crime, qui nous conduirait à la mort éternelle. » Adrien leur dit : « Votre crime, c'est de vous déclarer chrétiens et de mépriser la jouissance paisible de nos bonnes grâces, préférant à ces honneurs la note de l'infamie. »

Jovite répondit : « Nous avons mille fois raison de confesser et de déclarer que nous sommes chrétiens car nous devons fuir tes bonnes grâces, si nous voulons obtenir celles du Roi éternel. »

L'empereur reprit : « Vos cœurs sont trop durs, je le vois, pour que mes paroles les puissent fléchir ; mais nous avons une tendre affection pour vous, et c'est pourquoi nous désirons, de toutes manières, vous voir devenir meilleurs, afin de vous accorder un rang honorable dans notre milice.

— Le Christ, répondit Faustin, nous l'a déjà donné dans ses armées, car votre milice finira avec le temps de cette vie, parce que vous-même vous finirez avec le temps ; mais celle du Christ dure éternellement.

— C'est assez, dit Adrien, je vous ai suffisamment supportés jusqu'ici. Ou sacrifiez au dieu invincible, au soleil, ou je vous ferai souffrir de nombreux tourments. »

Faustin et Jovite répondirent : « Nous sacrifions au Dieu vivant, qui a créé le soleil pour l'ornement de l'univers, et ce soleil que tu veux nous faire adorer, Dieu nous l'a donné pour servir à nos besoins. »

[illegible]

Adrien, ému de colère, ordonna de les conduire devant le temple du soleil [illegible] une statue toute dorée, et dont la tête était environnée de rayons d'or très pur, et l'empereur leur dit : « Voyez-vous maintenant la gloire du soleil [illegible] ? Approchez-vous et sacrifiez-lui, si vous voulez vous rendre dignes de sa présence, et vous délivrer des tourments qui vous attendent. »

[illegible] (Ps. 103.)

[illegible]

à tous les yeux comme de la poix vile, pour la confusion de tous ceux qui l'adorent comme dieu. »

Il dit, et aussitôt la statue devint, aux yeux de tout le peuple, noire comme de la suie, et les rayons qui brillaient autour de sa tête tombèrent sur le sol, comme des charbons éteints.

« Que vois-je? » s'écria Adrien, devant un tel prodige. « Commandez aux ministres du temple, lui dit le comte Italicus, de lui rendre son éclat. » L'empereur ordonna donc à ses ministres de monter avec des éponges et d'essuyer la suie qui recouvrait la statue. Mais, tandis qu'ils font de vains efforts pour exécuter cet ordre, voilà que la statue tout entière tombe en poussière, en sorte qu'il en reste à peine quelques traces.

Le bienheureux Faustin dit alors à l'empereur: « Vois-tu ce qu'il est arrivé au dieu que tu adores, et comment il a été anéanti? »

L'empereur, furieux, les condamna aux bêtes.

LES BÊTES [illegible] DOUCES QUE L'EMPEREUR

Lorsque les martyrs furent amenés dans l'amphithéâtre, Adrien dit au comte Italicus : « Qu'on lance contre eux les animaux les plus cruels, afin que leur seule vue les fasse défaillir de peur. » Puis, se tournant vers les martyrs, pour tenter un dernier effort, il leur dit : « Faustin et Jovite, voyez la mort qui va vous saisir; la fin de votre vie est bien proche. Entendez donc mes conseils, et sacrifiez au dieu Saturne ou à Diane, afin qu'ils vous délivrent de la dent des bêtes. » Saint Faustin répondit : « Celui que vous appelez Saturne était un homme souillé des plus monstrueuses infamies, qui dévorait la chair de ses enfants, et cette Diane était une femme de mœurs trop libres, dont la meilleure occupation était, dit-on, de poursuivre les bêtes sauvages à la façon des chasseurs. Vous nous ordonnez d'adorer ces dieux, pour nous faire outrager le Dieu souverain. »

L'empereur reprit : « Quoi donc? vous êtes déjà dans les liens de la mort, et vous persévérez dans vos blasphèmes? »

Alors, il se tourna vers les gardes et leur commanda d'amener quatre lions contre les athlètes du Christ. On lâcha donc ces bêtes furieuses dont l'aspect inspirait la terreur. Elles accoururent avec une grande vitesse et vinrent se jeter aux pieds des martyrs, en poussant des rugissements si effrayants que la multitude des païens en était toute tremblante. Elles [illegible] leurs têtes [illegible] et léchaient les vestiges des saints sur le sable.

A cette vue, Adrien ordonna à ses ministres de lâcher des léopards, et ceux-ci, arrivés auprès des serviteurs de Dieu, se couchèrent également à leurs pieds. [illegible] « Qu'on enlève du milieu de nous ces magiciens, qui nous empêchent d'adorer [illegible] nos dieux! »

Adrien de plus en plus aiguillonné par la colère, commanda d'amener enfin des ours, en [illegible] de leur attacher aux flancs des torches ardentes pour les exciter par la douleur à dévorer les saints martyrs.

[illegible] l'ordre de l'empereur et lâchèrent les ours. Mais lorsque les animaux s'approchèrent des serviteurs de Dieu, de concert avec les lions et les léopards, les ours se jetèrent sur les [illegible], les [illegible], et pas un seul n'échappa.

Quant aux élus de Dieu, ils se tenaient, pleins de sécurité, au milieu des bêtes. Adrien leur dit : « Remarquez, Faustin et Jovite, combien est grande encore à votre égard la [illegible] de Saturne que vous avez outragé, c'est grâce à lui que les bêtes ne vous ont pas touchés. » « Rougis de honte, répondit Faustin, ô tyran des chrétiens! ce n'est point ton dieu Saturne qui nous a délivrés comme tu le penses, mais c'est plutôt ce Dieu véritable que nous servons, et qui règne dans le ciel. Mais où sont les menaces que tu nous faisais? Les bêtes que tu as excitées contre nous oublient leur férocité et, adorant notre Dieu, se prosternent à nos pieds. Si donc il te reste d'autres supplices plus puissants, hâte-toi pour reconnaître ta défaite sur tous les points. »

Adrien reprit : « Ne soyez pas si [illegible], car j'ai fait préparer des tourments plus [illegible] encore, et tout à l'heure je vous les [illegible]. »

LE DIEU SATURNE EST [illegible] AUX PIEDS DES [illegible]

A ce moment, un prêtre païen appelé Orphétus, qui était parent de l'empereur, vint lui dire : « Si votre clémence le permet, prenant avec nous notre dieu, l'invincible Saturne, nous descendrons vers ces chrétiens, afin de les délivrer des bêtes, et de pouvoir gagner aussi leurs âmes. » « Faites comme bon vous semble, répondit Adrien. » Alors, Orphétus ainsi que d'autres prêtres et le comte Italicus prirent la statue de Saturne et se dirigèrent vers les saints, qui se tenaient en paix au milieu des bêtes. Mais à peine s'en étaient-ils approchés qu'à l'instant les bêtes furieuses, bondissant sur eux, les mirent tous en pièces, pendant que les païens poussaient des cris et disaient : « Dieu Saturne, secours tes ministres! » Mais le dieu resta insensible à leurs prières, et même la statue fut foulée aux pieds des bêtes, et resta à terre, souillée du sang de ses prêtres.

A la nouvelle de la mort d'Italicus, son épouse, nommée Afra, accourut avec empressement à l'amphithéâtre, et se mit à crier à haute voix, devant l'empereur : « Quels sont donc, Adrien, ces dieux que tu adores, qui n'ont pu ni délivrer leurs ministres, ni se délivrer eux-mêmes! Et moi, malheureuse, me voilà veuve à cause de ta perfidie! »

Mais, bien plus, le peuple voyant ce qui était arrivé, glorifiait tout d'une voix le Dieu de Faustin et de Jovite, et un grand nombre crurent au Seigneur. Parmi eux l'on vit un ministre de l'empereur du nom de Calocère, ainsi que beaucoup de ses officiers.

Afra elle-même, l'épouse d'Italicus, abandonna l'erreur de l'idolâtrie et s'adjoignit au nombre des [illegible].

L'empereur Adrien dit alors aux martyrs : [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

demeuraient immobiles dans la foi du Christ. Adrien fit préparer un grand feu et commanda ensuite de les jeter au milieu.

Et les guerriers du Christ se tenaient immobiles au milieu des flammes, et les mains étendues, ils chantaient une hymne de louange au Seigneur.

Adrien, à cette vue, ne faisait que s'irriter davantage : il les accusait d'être des magiciens et d'infâmes scélérats. Enfin, il les fit reconduire en prison, avec l'ordre de ne permettre à personne de les y visiter, afin de les laisser ainsi mourir de faim.

Mais, au milieu de la nuit, les anges du Seigneur descendirent vers eux, et la splendeur qui les environnait dissipa les ténèbres de leur cachot. Ils ne quittèrent les saints martyrs qu'après les avoir fortifiés.

Cependant, Adrien fait de nouveau préparer son tribunal devant le temple de Mars, et ordonne de lui amener Faustin et Jovite.

Calocère, chargé de cette mission, vint avec tous ses gardes au-devant des serviteurs de Jésus-Christ et ils marchèrent devant eux jusqu'au temple de Mars, en les comblant de marques de respect.

Adrien poussa un profond soupir en voyant tous ses gardes accorder aux chrétiens tant de révérence, et pénétré de douleur, il se retira en son palais, où il se fit amener les bienheureux martyrs à l'insu du public. « Pensez-vous, leur dit-il, vous jouer de moi avec vos maléfices, comme vous avez fait avec le peuple? Si vous ne sacrifiez point, je vous ferai traîner de ville en ville, et vous périrez dans les supplices les plus variés. »

Le bienheureux Faustin répondit : « Quelque part que tu nous conduises, sache que tu seras toujours confondu au nom du Seigneur; car Notre Sauveur qui nous protège est toujours avec nous. »

Adrien dit : « Vous nous le prouverez lorsque je vous ferai appliquer à des tourments plus cruels. »

Le bienheureux Jovite répondit : « Quels que soient les châtiments que tu nous infliges, nous ne les craignons pas, Dieu nous soutiendra. »

Adrien les fit encore remettre en prison jusqu'au jour de son départ, avec la défense à personne de les voir, et il fit sceller la porte de la prison, avec le sceau de son anneau impérial.

LE BAPTÊME D'EAU ET LE BAPTÊME DE SANG

Cependant, la foule qui avait cru et avec elle Calocère et ses officiers, se mirent à la recherche du bienheureux Apollonius, qui s'était caché par crainte des infidèles; ils le trouvèrent non loin de la ville de Brescia.

Quand il sut tout ce qui s'était passé, le saint évêque en bénit le Seigneur et conduisit ces nouveaux fidèles dans un lieu très retiré sur une montagne. Là, après leur avoir enseigné, selon l'usage, l'ensemble de la doctrine chrétienne, il les baptisa au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; puis, les ayant fortifiés dans le [illegible], il les renvoya.

On annonça à l'empereur que Calocère et ses [illegible] chrétiens. Cette nouvelle l'irrita [illegible]. Il ordonna d'arrêter ces néophytes et les ayant fait amener en sa présence, il dit à Calocère : « Malheureux, quelle folie s'est donc emparée de toi, et t'a rendu le plus vil parmi tous [illegible] de mon palais? » Puis se tournant vers les gardes : « Et vous, victimes destinées à la mort, êtes-vous assez insensés pour abandonner nos dieux et croire à l'im[illegible] ? »

Et ceux-ci lui répondirent : « Nous ne craignons pas la mort de ce siècle, parce que Dieu qui règne dans les cieux est notre soutien. »

Adrien commanda alors de les entourer et de leur trancher la tête au même lieu.

Le massacre achevé, Apollonius vint avec des chrétiens et ils enlevèrent les restes précieux auxquels ils donnèrent une digne sépulture, le treize des calendes de décembre.

MILAN — ROME — BRESCIA

L'empereur continua son voyage vers Milan et Rome.

Pour se donner le temps d'inventer de nouveaux supplices, il faisait traîner à sa suite les trois autres martyrs chargés de chaînes.

« Ce sera, pensait-il, un exemple salutaire pour effrayer les autres chrétiens; et puis, les mille fatigues du voyage finiront bien par épuiser les forces des deux frères rebelles. »

Cependant, il remit Calocère entre les mains de Sapricius, un de ses officiers, qui fit expirer le martyr dans les supplices à Milan.

Les bienheureux martyrs Faustin et Jovite étaient, pendant ce temps, conduits à Rome, et partout, sur la route, ils entraînaient à la foi du Christ une foule de peuple par leurs prédications.

Ils étaient déjà bien près de la ville de Rome quand ils virent accourir au-devant d'eux un chrétien appelé Calimère, qui leur persuada de monter sur son char, et entra ainsi dans la ville avec eux. Touchés de voir en ce chrétien une foi si vive et si courageuse, les bienheureux martyrs obtinrent de leurs gardes de voir le Pontife de Rome, qui était, pour lors, le pape saint Sixte Ier, et qui se tenait caché dans les catacombes; ils lui demandèrent de conférer à Calimère l'honneur de l'épiscopat et de l'envoyer à Milan, pour y fortifier le peuple qui avait cru au Seigneur; ce qui leur fut accordé.

La place nous manque pour raconter en détail les souffrances des deux Saints à Rome et les merveilles qui en furent la suite. Adrien, voyant qu'il ne faisait que perdre à cette lutte, finit par y renoncer et renvoya les martyrs à Brescia.

A la nouvelle de leur retour, les chrétiens de la ville, avec l'évêque saint Apollonius à leur tête, accoururent au-devant d'eux ; mais leur joie, hélas! était trop prompte ; car le comte Aurélien se fit amener les deux frères et voulut les forcer à sacrifier aux dieux.

Ils lui répondirent : « Nous sommes prêts à mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plutôt que d'obéir à tes ordres. »

A ces paroles, Aurélien ordonna de les conduire hors des portes de la ville et de leur trancher la tête. Les généreux martyrs furent donc traînés hors de la ville, sur la voie qui conduit à Crémone. Ils se mirent à genoux, et les bourreaux leur tranchèrent la tête ; c'est ainsi qu'ils reçurent une mort d'un instant, pour acquérir une vie éternelle.

Quant à leur persécuteur Adrien, empereur, philosophe, architecte, bel esprit, il oublia sans doute bientôt ses victimes, pour continuer à boire à longs traits à la coupe de tous les plaisirs de ce monde, mais il n'y trouva finalement que vide et amertume; il prit la vie en dégoût et se suicida [illegible] au milieu de ses amis dans un festin. — Et son âme, où est-elle maintenant?

SAINTE JULIENNE DE NICOMÉDIE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 16 février.



Un démon, transformé en ange de lumière, apparaît à sainte Julienne, dans sa prison, pour l'engager à céder aux circonstances et à sacrifier aux idoles ; mais la Sainte le reconnaît et par la puissance de Dieu le tient enchaîné sous ses pieds.

UN LYS ENTRE LES ÉPINES — JULIENNE REFUSE D'ÉPOUSER UN PAÏEN

Vers la fin du IIIe siècle, vivait à Nicomédie, grande ville d'Asie-Mineure, une jeune fille nommée Julienne. Nicomédie était alors la résidence ordinaire des empereurs Dioclétien et Galère, qui persécutaient avec acharnement la religion chrétienne. Le père de Julienne, nommé Africain, païen exalté, était lui-même un grand ennemi des chrétiens. Sa mère, femme frivole et timide, désapprouvait les cruautés des païens, mais n'osait point prendre parti pour les disciples de Jésus-Christ, dont la morale sainte paraissait d'ailleurs trop sévère à son amour des plaisirs.

Elevée dans un pareil milieu, la jeune fille semblait destinée à n'être toute sa vie qu'une païenne vulgaire, mais sa fidélité et son courage à répondre aux miséricordieuses prévenances de la grâce de Dieu la firent passer des ténèbres du paganisme aux splendeurs du Ciel.

Encore enfant, elle éprouvait déjà du dégoût pour l'idolâtrie ; elle se mit en rapport avec les chrétiens, fut instruite de nos vérités saintes, et reçut le baptême, à l'insu de son père.

Fidèle à la foi de Jésus-Christ, elle grandit en

[illegible] et en vertu; les [illegible] de son visage reflétaient les charmes [illegible], son père, fier de sa fille, admirait ses [illegible] sans en savoir la cause, et songeait à lui [illegible] un brillant mariage. Grande fut sa joie, quand Eleusius, jeune homme riche, ami [illegible] et déjà membre du sénat de Nicomédie, vint lui demander la main de Julienne. Le païen s'empressa de donner sa parole sans même consulter sa fille, et le jeune sénateur, qui était aussi un adorateur des idoles, prépara ses fiançailles.

Il serait difficile de peindre la surprise et la tristesse de Julienne [illegible] nouvelle ; elle ne songeait point en ce moment au mariage, mais surtout elle ne voulait [illegible] épouser un païen. Avouer qu'elle [illegible], c'était exaspérer son père et peut-être s'ouvrir le chemin des supplices. Pour décourager le prétendant, elle lui déclare qu'elle n'écoutera [illegible] proposition de sa part avant qu'il [illegible] préfet de Nicomédie.

Cette réponse déconcerta d'abord Eleusius, mais telles étaient son estime et sa passion pour la jeune fille, qu'il met tout en œuvre pour arriver aux fonctions préfectorales. A force de démarches et moyennant une grosse somme d'argent donnée à propos à l'empereur, il obtint la charge tant désirée. Aussitôt, il envoie un message à Julienne : « Vous ne vouliez épouser qu'un préfet, je suis préfet ! »

[illegible] se préparer au combat. Julienne [illegible]. Elle supplie le Seigneur, [illegible] la prière, de venir à son aide, et [illegible] en lice. « Je suis chrétienne, [illegible] à Eleusius, je n'épouserai jamais un adorateur des idoles ; renoncez à ce culte impie des démons, adorez mon Dieu, seul véritable, et alors [illegible] au mariage que vous souhaitez. Il vous est [illegible] facile de comprendre que [illegible] de deux religions différentes, [illegible] corps seraient unis, nos cœurs [illegible]. »

A la [illegible] de ce message, le préfet appelle [illegible] père de Julienne et [illegible] païen : « Je [illegible] tous [illegible], si cela est vrai, je vous la [illegible] avec le droit d'en faire ce [illegible]. »

[illegible] en proie à la honte et à [illegible] sa fille et de lui [illegible]. A la vue de son aimable enfant, sa tendresse paternelle l'emporte [illegible] le préfet [illegible]. »

[illegible] Julienne répond avec [illegible] je l'épouserai s'il [illegible] Fils et Esprit Saint [illegible], je ne veux pas entendre parler d'union avec lui. »

[illegible] « Tu ne veux pas m'obéir ?... Par Apollon et Diane, si tu persistes [illegible], je te [illegible] jeter aux bêtes [illegible].

[illegible] m'effrayer, mon père. Avec l'aide de [illegible] je ne [illegible]. »

[illegible]

Mais enfin, ô mon père, reprend la jeune fille, vous ne me comprenez donc pas. Je vous l'ai dit et je vous le répète en toute vérité : j'affronterai volontiers tous les tribunaux et tous les supplices plutôt que de renoncer à l'obéissance que je dois à mon Dieu et mon Maître Jésus-Christ. Je suis chrétienne.

— Tu es chrétienne !... » dit Africain bondissant de rage ; et oubliant qu'il est père, il appelle des esclaves, en fait des bourreaux, leur ordonne de dépouiller sa fille et de la flageller en sa présence.

« Adore les dieux ! » lui dit-il, pendant que les fouets rougissent de sang ses innocentes épaules. Et Julienne de répondre d'une voix forte : « Des idoles sourdes et muettes n'auront ni ma foi, ni mes adorations, ni mes sacrifices, mais j'adore Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles.

On la détache toute sanglante et son père l'envoie au préfet, son prétendu fiancé.

JULIENNE DEVANT LE PRÉFET

Dès le lendemain, de grand matin, le préfet ordonne de l'amener à son tribunal. Julienne arrive grave et modeste, elle ne paraît point effrayée, le supplice de la veille n'a pas altéré la beauté de ses traits. A sa vue, le préfet sent en lui-même un rude combat s'élever entre son amour et sa [illegible]. Le premier l'emporte, et d'une voix [illegible] : « Ma chère Julienne, dit-il, pourquoi m'avez-vous joué si longtemps ? Qui donc vous a [illegible] d'adorer une divinité inconnue ? Rendez-moi votre cœur, adorez nos dieux nationaux et épargnez-vous les supplices qui vous attendent si vous refusez de leur offrir des sacrifices.

— Consentez vous-même à adorer Jésus-Christ, dit Julienne, et alors je donnerai mon consentement à vos projets de mariage ; sinon, jamais vous ne serez mon maître.

— Julienne, ma gracieuse dame, consentez seulement à devenir mon épouse et je vous laisserai volontiers [illegible] tel Dieu que vous voudrez.

— Recevez d'abord le baptême et ensuite j'accepterai votre main.

— Mais, très douce dame, je ne puis pas. Si je me fais chrétien, l'empereur le saura, et il m'enverra [illegible] un successeur avec l'ordre de me trancher la tête.

— Quoi ? vous craignez un empereur mortel, qui [illegible] et vous voulez que [illegible] que vous voudrez ; [illegible]

A ces mots, [illegible]

[illegible]

[illegible] par le grand dieu A[illegible], je ne te [illegible] de [illegible].

[illegible] de Jésus-Christ et mon Dieu. »

[illegible]

bourreaux se succèdent autour d'elle pour la flageller avec des verges flexibles et des nerfs de bœufs. Cet affreux supplice dura plusieurs heures, le sang ruisselait à terre, le visage de la victime était défiguré, ses yeux obscurcis, ses sourcils relevés jusqu'au sommet du front, la peau de la tête et ses cheveux arrachés. « Jésus-Christ, Fils de Dieu, venez à mon secours ! » murmurait la vierge.

Quand les bourreaux furent las de la frapper, ils allumèrent au-dessus d'elle des fagots de paille pour brûler ses plaies, et lui percèrent les mains avec un fer rouge.

Lorsqu'on la détacha, après six heures de suspension, elle vivait encore et conservait sa connaissance. Elle tourna vers le juge ses yeux ensanglantés et dit : « Malheureux, tu ne pourras pas me vaincre par tes tourments, mais moi, par la puissance de Jésus-Christ, je triompherai de ta cruauté et je te ferai connaître [illegible] ton père. »

Le tyran ordonne de verser sur elle de l'eau bouillante, mais elle ne ressent aucun mal de ce supplice.

Alors le préfet commande de l'entourer de chaînes et de la jeter dans un cachot.

LE PÈRE DU MENSONGE — JULIENNE MÈNE LE DÉMON ENCHAÎNÉ.

Quand la Sainte se vit seule, abandonnée, toute sanglante et couverte de plaies, étendue sur le sol humide de son obscure prison, elle se tourna vers Jésus-Christ, le céleste Époux de son âme : « Seigneur Dieu tout-puissant, dit-elle, venez à mon secours dans ce périlleux passage. C'est pour l'amour de vous que j'ai été réduite en cet état, ne m'abandonnez point. Vous qui avez délivré Daniel de la gueule des lions et les trois enfants de la fournaise ardente, soyez mon protecteur, soyez mon secours et ma force au milieu des tourments ; [illegible] le préfet, afin que sa [illegible] et que gloire vous soit rendue dans les siècles des siècles. »

[illegible] de la sorte, quand tout à coup une [illegible] vint irriter ses yeux malades et éclairer [illegible] ; elle aperçut devant elle un [illegible] et qui affectait la majestueuse gravité d'un ange du ciel : « Julienne, bien-aimée de Dieu, dit-il, voici que le préfet te prépare des supplices plus atroces encore ; [illegible] tu as assez souffert, tu as suffisamment montré ton courage. Dieu est content de toi et ne [illegible] de nouveaux supplices. [illegible] pour t'[illegible] à sacrifier aux idoles ; tu obéiras cette fois, pour éviter [illegible] »

[illegible] de l'âme de la martyre [illegible] pareil langage. « Qui es-tu ? » [illegible] l'apparition.

« [illegible] envoyé pour te sauver [illegible] »

[illegible] l'apostasie et la [illegible] ? Julienne [illegible] ange de lumière, pour la tromper et [illegible] au ciel [illegible] ne m'abandonnez pas. [illegible] ne me laissez pas [illegible] est [illegible] »

[illegible]

Ces mots pénètrent jusqu'au fond du cœur de la martyre, y portant avec eux la [illegible] ; en même temps, elle ne sent plus [illegible] de ses blessures ; elle se lève, elle se sent [illegible], elle est pleine de vigueur et de santé, et [illegible] son ennemi, le monstre infernal, [illegible] à ses pieds.

Il a perdu maintenant sa feinte beauté et la [illegible] de son corps emprunté est digne de [illegible]. [illegible] fait le signe de la croix et saisissant le diable par ses chaînes : « Qui es-tu ? lui demande-t-elle. D'où viens-tu ? Qui t'a envoyé vers moi ? »

Le démon, forcé de parler et [illegible] enchaîné comme un esclave coupable sous la [illegible] de la Sainte, par la puissance invisible de Jésus-Christ, répond : « Je suis Bélial, on m'appelle [illegible] je suis l'un des principaux ministres de Satan. » Et il se mit à se vanter de tout le mal que lui ou d'autres démons ont fait commettre aux hommes : « Je n'ai de plaisir, disait-il, que dans les péchés et les malices des hommes ; c'est moi qui pousse à la débauche et suscite la haine et la guerre. C'est moi qui ai trompé Ève, qui ai conseillé à Caïn le meurtre de son frère, persécuté Job, soulevé des haines contre les prophètes, encouragé l'orgueil de Nabuchodonosor ; j'ai fait massacrer les innocents ; j'ai poussé Judas à trahir son maître et les Juifs à crucifier le Christ...

— Qui t'a envoyé ici ?

— Satan, mon maître ; car je suis sous sa domination, et notre [illegible] est de séduire les [illegible] et d'encourager les pervers. Mais jamais je n'avais été vaincu comme aujourd'hui. Laisse-moi, tu as assez joui de ma défaite... » En disant cela, il vomissait des imprécations contre Satan son maître. Mais Julienne, loin de le laisser, se mit à le frapper avec la chaîne, et le diable montrait par ses rugissements qu'il ressentait en son être les coups qui lui étaient portés : il se voyait humilié et vaincu par la pureté de la vierge chrétienne, et la puissance de son sang versé pour Dieu.

LE FOUR EMBRASÉ — MERVEILLES ET CONVERSIONS

Le lendemain, le préfet envoie des soldats à la prison, avec ordre de lui ramener Julienne si elle vit encore. La vierge chrétienne les suit avec intrépidité, [illegible] le diable, [illegible] de se voir [illegible] laideur et sa défaite aux païens qu'il trompait, sup[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

car Jésus-Christ, miséricordieux et bon, pardonne au repentir. »

Le préfet ne voit dans cet avertissement que des injures, et, dans sa colère, ordonne de jeter la jeune héroïne dans un four embrasé. Devant cette sentence, la vierge ne tremble pas, elle invoque avec confiance le secours de Jésus-Christ.

A peine est-elle au milieu des flammes, qu'un ange paraît auprès d'elle pour la protéger, le feu ne consume que ses liens et, comme autrefois les trois enfants de Babylone, Julienne, intacte et libre au milieu du brasier, élève les mains au ciel pour bénir son Sauveur Jésus.

A la vue de cette merveille les bourreaux et la foule s'écrient ensemble : « Il est vraiment tout-puissant le Dieu de Julienne, il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Préfet, nous aussi nous sommes chrétiens, nous voulons partager le sort de Julienne ! »

Environ cinq cents personnes étaient converties.

Comment exprimer la fureur du magistrat ! Il requiert une compagnie de soldats, fait arrêter sur le champ plus de cent trente personnes, hommes et femmes, et envoie demander à l'empereur quel châtiment il convient de leur infliger. Le prince répond par une sentence de mort, et le préfet ordonne immédiatement aux soldats de leur trancher la tête. Tous moururent courageusement pour Jésus-Christ et, par un instant de souffrances, allèrent jouir du bonheur sans fin.

Julienne enviait leur sort ; ils étaient entrés après elle dans le combat, ils la précédaient dans la victoire. Mais le tyran ne l'avait épargnée que parce qu'il n'avait pas encore perdu l'espoir de la vaincre ou du moins de lui arracher la vie dans un supplice plus cruel. Les flammes l'avaient respectée, Eleusius lui prépare un bain : un bain de plomb fondu. Dès que le métal est en ébullition dans une chaudière d'airain, des bourreaux y plongent la vierge chrétienne avec tant d'empressement qu'une partie du liquide brûlant rejaillit sur eux, les blessant de telle sorte qu'ils ne tardent pas à expirer dans d'atroces souffrances. Julienne, au contraire, loin d'éprouver aucun mal dans la chaudière, semblait y puiser de nouvelles forces comme autrefois l'apôtre saint Jean dans l'huile bouillante. A cette vue, le préfet, dans sa rage, déchirait ses vêtements, maudissant ses dieux qui ne savaient pas le venger, ni se défendre eux-mêmes contre Julienne. Enfin, il ordonne aux bourreaux de le débarrasser de cette magicienne en lui tranchant la tête.

DERNIER COMBAT — VICTOIRE ET IMMORTALITÉ

Julienne accueillit sa sentence avec joie : ses combats allaient donc finir, et au lieu de noces terrestres avec un païen, elle allait célébrer son union éternelle avec l'Agneau divin, et s'asseoir au banquet céleste, ornée de la double palme de la virginité et du martyre. Elle marcha au supplice d'un pas assuré ; en route, elle exhortait la foule à quitter le culte des idoles pour adorer le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Arrivée au lieu de l'exécution, elle pria Jésus-Christ son divin Roi d'agréer le sacrifice de sa vie qu'elle faisait volontiers par amour de lui : puis, agenouillée, elle inclina la tête et présenta son cou au bourreau qui lui donna le coup de la mort. Elle avait dix-huit ans.

Les chrétiens recueillirent son corps et l'ensevelirent. Quelques temps après, une vertueuse dame, nommée Sophie, sur le point de partir pour Rome, prit les précieuses reliques pour les emporter avec elle, mais son navire ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Campanie, elle laissa son trésor à Pouzzoles.

Quant au préfet Eleusius, la justice divine ne le laissa pas survivre à sa victime : comme il s'était embarqué pour aller à une maison de campagne, située sur la côte d'Asie, son vaisseau fit naufrage, il périt dans les flots avec tous ceux qui l'accompagnaient, et leurs corps, jetés par les vagues sur une plage déserte, furent dévorés par les bêtes sauvages.

Le corps de sainte Julienne ne resta pas longtemps à Pouzzoles; par crainte des barbares, il fut transféré à Cumes, et enseveli dans la basilique de saint Maxime, diacre et martyr. La ville de Cumes, ayant été détruite dans une guerre, l'an 1207, l'archevêque de Naples envoya chercher les reliques de la basilique. « Jamais, dit un témoin oculaire, je n'ai senti un parfum si suave que celui qui s'exhala des ossements de saint Maxime et de sainte Julienne au moment de l'ouverture de leurs deux tombeaux, ils remplissaient tout mon être d'une douceur céleste. » La translation s'accomplit au milieu d'un grand concours de peuple et fut un triomphe pour les saints. Le corps de sainte Julienne fut déposé dans l'église du couvent de Sainte-Marie de Donnaromata, à la grande joie des religieuses, et celui de saint Maxime, dans l'église de saint Janvier.

— Le culte de sainte Julienne a été célèbre en Orient et en Occident ; au Val-Saint-Germain (près Dourdan, diocèse de Versailles), une église dédiée en l'honneur de cette Sainte est un ancien lieu de pèlerinage, source de beaucoup de grâces ; Sens, Reims, Autun, Soissons, Limoges, Bruxelles, Ajaccio, Paris ont possédé des reliques de sainte Julienne, ou d'une autre sainte du même nom; car en dehors de la Vierge de Nicomédie, il y a plusieurs saintes vierges et martyres du nom de Julienne, entre autres, une à Rome, une à Ptolémaïs, deux à Cologne.

Imp.-gérant : Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT ALEXIS DE FALCONIERI

ET LES AUTRES SAINTS FONDATEURS, DE L'ORDRE DES SERVITES

DONT LA FÊTE COLLECTIVE EST CÉLÉBRÉE LE 11 JANVIER

La fête de saint Alexis est le 17 février.



La Très Sainte Vierge apparaît aux sept fondateurs, elle leur donne la Règle de de Saint-Augustin, qu'ils devront suivre, et l'habit religieux spécial qu'ils devront porter.

Dans la première moitié du XIII[e] siècle, pendant que la France florissait sous le sceptre de saint Louis, et les autres nations de l'Europe occidentale sous la conduite de divers princes dignes de leur nom de chrétien, l'Italie était sans cesse troublée par l'ambition des empereurs allemands qui voulaient se l'assujettir, et déchirée par les factions rivales des Guelfes et des Gibelins, partisans les uns du Pape et de l'Italie, les autres de l'Allemagne et de son empereur. Mais la foi chrétienne des peuples et le mouvement de piété que venait de susciter saint François d'Assise produisaient des merveilles. A Florence, une association ou confrérie pleine de ferveur, dans laquelle entrèrent les meilleurs citoyens de la ville, se constitua pour chanter les louanges de la Très Sainte Vierge et promouvoir le culte de cette bonne Mère par tous les moyens possibles. On l'appelait la Fraternité des *[illegible]*.

VOCATION

Les associés se réunissaient souvent pour réciter ensemble l'office de la Sainte Vierge et célébrer leur auguste Reine par des hymnes et des cantiques. Le 15 août de l'année 1233, ils étaient rassemblés à cette fin dans la chapelle de leur confrérie, et leur ferveur était plus grande et plus ardente que de coutume en cette belle fête de l'Assomption de Marie. Au milieu d'une merveilleuse clarté, qui ravissait les yeux sans les fatiguer, la glorieuse Vierge apparut à plusieurs, les regarda avec une bonté inexprimable, et, de cette voix harmonieuse qui charme les Séraphins, les invita à quitter le monde et ses vaines pré-

occupations pour se consacrer entièrement à Dieu sous sa protection maternelle.

Parmi les heureux témoins de cette vision, était Bonfils Monaldi, l'un des principaux de la confrérie. L'âme enivrée de joie et de surprise, il ne savait que penser de cette grâce et se demandait ce qu'il devait faire.

L'office achevé, les confrères sortirent; sept seulement restèrent, c'étaient Bonfils et six de ses meilleurs amis. Depuis longtemps, ils étaient liés ensemble comme des frères et se soutenaient mutuellement dans la pratique des vertus chrétiennes et le service de Marie. Bonfils, qui estimait leur sagesse, leur fit part en toute simplicité de ce qu'il venait de voir pour leur demander conseil. Quelle ne fut pas sa joie d'apprendre que chacun d'eux avait eu la même vision et reçu de la Sainte Vierge la même invitation. Assurés par ce miracle de n'avoir pas été victimes d'une illusion personnelle, ils résolurent d'obéir tous ensemble et promptement à la [illegible] de Dieu. Ils choisirent unanimement Bonfils pour leur chef et se donnèrent rendez-vous pour le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

[illegible]

Voici les noms de ces sept serviteurs de Marie :

C'étaient Bonfils Monaldi, Jean Manetti, Ricover Lippo, Benoît de l'Antella, Gérard Sostegni, Barthélemy Amidéi et Alexis Falconiéri. Ils appartenaient aux plus nobles et plus riches familles de Florence.

Bonfils Monaldi. — Les ancêtres de Bonfils Monaldi, ou Monaldeschi, marchaient de pair avec les [illegible]. L'un d'eux, [illegible] Monaldeschi, avait été nommé, en 802, seigneur et gouverneur, pour Charlemagne, de la ville d'Orviéto. Plus tard, la famille était venue s'établir à Florence. [illegible] de Bonfils avaient [illegible] ils [illegible] digne de [illegible] leur, et le [illegible] par ses vertus le nom de [illegible] une vie austère, retirée et [illegible], ennemie de la mollesse et des plaisirs, une tendre dévotion envers Marie, l'[illegible] à conserver son innocence durant sa jeunesse, et, devenu homme fait, il avait trouvé dans la Fraternité des *Laudesi* un soutien et un aliment pour ses vertus chrétiennes. Choisi par ses [illegible] de la communauté [illegible] ses plans à un [illegible] Jacques de Poggi-bonzi, qui avait [illegible] de leur confrérie [illegible] sa conscience [illegible] à l'évêque de Florence, Ardingo, pour solliciter son approbation et ses conseils. [illegible] leur projet et les [illegible] bénédictions.

Jean Manetti, qui prit le nom de Bonagiunta, [illegible], dont les familles [illegible] dans le commerce, la [illegible] de fervents chrétiens.

[illegible]

avait entendu au fond de son cœur l'appel de Dieu ; ni tendresses, ni menaces, ni supplications ne purent l'ébranler: il abandonna ses biens et sa maison pour aller se consacrer à Dieu sous le regard de Marie.

Barthélemy Amidéi. — Barthélemy (qui voulut plus tard s'appeler Amidéi), avait eu le bonheur d'être élevé par une mère très pieuse, qui l'avait bercé au chant des cantiques; les noms de Jésus et de Marie avaient les premiers retenti à son oreille. Soigneusement tenu à l'écart des occasions de péché par la vigilance de ses parents, sa jeunesse s'était écoulée dans une angélique innocence.

Alexis Falconiéri. — L'illustre famille qui a donné ce Saint à l'Eglise subsiste encore; des princes Falconiéri ont eu l'insigne honneur d'assister aux fêtes de la canonisation du serviteur de Dieu (*janvier 1888*). Cette famille comptait déjà six siècles de noblesse et un important commerce assurait sa fortune, quand naquit Alexis, l'an 1200. Ses vertus [illegible] l'honneur de sa maison, quand il la quitta à l'âge de trente ans pour se faire moine.

Le 8 septembre, les sept amis, ayant réglé leurs affaires de famille, libres [illegible] de tout souci des choses terrestres, se réunirent aux pieds de l'évêque de Florence et, après avoir reçu sa bénédiction, quittèrent la ville. La pauvre demeure choisie pour le lieu de leur retraite était à quelque distance de la cité; on l'appelait la *Camarzia*. A peine arrivés, les solitaires s'y dépouillent de tout ce qui pouvait rappeler leurs anciennes richesses, couvrent leurs membres de rudes cilices, se ceignent les reins d'une chaîne de fer, se revêtent d'un habit couleur de cendre; le P. Jacques de Poggi-Bonzi, leur chapelain, célèbre les Saints Mystères et ils reçoivent tous la Sainte Communion.

Leur joie était immense dans ce sacrifice de toutes choses pour l'amour de celui qui vaut mieux que mille mondes ensemble. Désormais, Dieu sera toute leur richesse, mais richesse infinie, que nulle créature ne peut leur ravir. Jamais une telle paix n'avait rempli leur cœur. Leurs jours s'écoulaient dans la pénitence, la contemplation et la prière. C'est à cette triple source qu'ils puisaient la force contre les tentations du démon, contre les [illegible] et les faiblesses de la nature.

Après quelques semaines de ce genre de vie, Bonfils invita ses confrères [illegible] spirituels à aller rendre compte à l'évêque de [illegible] leur conduite et solliciter de [illegible] ses conseils.

Quand ils reparurent dans les rues de la ville, avec leurs pauvres vêtements, leur démarche grave et modeste, l'humilité peinte sur leurs visages amaigris, tout Florence fut ému. La population se pressait sur leur passage, avide de contempler ces hommes naguère au nombre des plus opulents de la cité, maintenant humbles et pauvres volontaires pour l'amour de Jésus-Christ. Tout à coup de petites voix [illegible] se firent entendre : *Voici les serviteurs de Marie, voici les serviteurs de Marie!* C'étaient des petits enfants [illegible] aux bras de leurs mères et encore incapables de parler, à qui leurs anges gardiens venaient de faire prononcer ces [illegible] Marie avait choisi ces petits innocents pour ses interprètes. Ce miracle accrut l'enthousiasme des Florentins pour les solitaires de la Camarzia.

[illegible] comme un père [illegible] de nouveau leur genre de vie et leur

avoir donné les avis qu'il jugeait utiles, il les congédia.

LE MONT SENARIO

Ils revinrent à la Camarzia reprendre leurs austérités et leurs prières. Mais, chaque jour amenait à leur ermitage de nombreux visiteurs, poussés, les uns par la dévotion, les autres par la curiosité. Ces allées et venues troublaient le recueillement des solitaires et, au bout de quelques mois, ils se demandèrent s'il n'y avait pas lieu d'aller chercher une retraite plus éloignée des hommes. Ils adressèrent donc à Marie de ferventes prières pour connaître sa volonté. Leurs supplications ne furent pas vaines : une nuit, pendant qu'ils priaient chacun de leur côté, la Reine du ciel leur apparut le visage rayonnant de joie, empreint d'une admirable et maternelle majesté; étendant la main, elle leur indiqua du geste le mont Senario, montagne haute et solitaire situé à 9 milles de Florence.

Le lendemain, les Frères se communiquèrent leur vision et exprimèrent le désir de partir immédiatement. Mais Bonfils jugea qu'il ne fallait rien entreprendre de semblable sans l'avis de l'évêque, leur supérieur. Ils revinrent donc à Florence pour soumettre ce projet à l'évêque. Celui-ci [illegible] leurs raisons et se réjouit des faveurs dont la Sainte Vierge les comblait. Le sommet du mont Senario appartenait précisément à l'Église de Florence; dès le lendemain, 31 mai 1234, l'évêque leur en céda la propriété par un acte juridiquement dressé et signé. « C'est l'œuvre de la main de Dieu, s'écria Bonfils, mes frères, adorons-la. » Il voulait donner sa démission de supérieur, se jugeant incapable et indigne de commander à ses frères dans leur nouvelle solitude; mais ceux-ci refusèrent et l'obligèrent à rester à leur tête.

Les ermites partent joyeux pour le mont Senario, portant leur bannière, l'image de la Sainte Vierge, et les objets nécessaires au saint sacrifice. Ils montent à pied et gravissent en chantant des psaumes les pentes abruptes de la montagne; arrivés sur le plateau, ils se prosternent et baisent le sol. « O Marie, notre Mère, disent-ils avec transport, voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre : *[illegible] omnia et secuti sumus te*. » Ils improvisent un oratoire avec des morceaux de bois brut, et le P. [illegible], leur [illegible], célèbre le Saint Sacrifice de la messe. C'était le jour de l'Ascension du Sauveur.

[illegible] jusque-là, les sept Florentins se mettent à l'œuvre de leur perfection avec une ardeur incroyable. Il n'y avait pas encore d'habitation sur cette hauteur déserte. Chacun se cherche une cellule dans quelque grotte sauvage. Benoît de l'Antella découvre une petite caverne profonde à l'ouest de la montagne, elle donnait accès à une autre plus obscure encore. Il s'y ensevelit comme dans un tombeau et ne voulut pas d'autre demeure pendant [illegible]. [illegible] qui composaient les solitaires [illegible], et chacun [illegible]. Les herbes et l'eau de la montagne étaient toute leur nourriture. Ils se réunissaient à des heures fixes pour chanter ensemble les louanges de Dieu et de la Sainte Vierge.

Cependant, Bonfils invita ses frères à préparer les matériaux pour construire une chapelle définitive. Il fit prier l'évêque de [illegible] la première pierre et de la leur envoyer. Mais Ardingo voulut aller en personne visiter ses fils spirituels. Il vint au mont Senario et y bénit la première pierre du sanctuaire, sur laquelle il fit graver ces mots : « Ce ne sera pas ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel, et, pour vous, Servites, ce lieu s'appellera la Cour de Marie. »

Après les avoir engagés à persévérer avec courage dans le service de Dieu et de leur céleste Mère, l'évêque se retira en leur renouvelant l'assurance de sa protection. La chapelle terminée, les solitaires construisirent autour du sanctuaire des cellules en bois, séparées les unes des autres. Puis ils élevèrent une enceinte d'arbres et d'épines pour en défendre l'accès aux bêtes fauves. Le couvent du mont Senario était fondé.

La renommée des serviteurs de Marie et de leur grande austérité commençait à se répandre au loin. Le cardinal Geoffroy de Châtillon, légat apostolique, ayant peine à y croire, voulut s'en rendre compte par lui-même. A la vue des effrayantes mortifications que s'imposaient ces hommes héroïques, il fut saisi de compassion, qu'il crut de son devoir de prier l'évêque de Florence d'intervenir et de modérer leur ardeur dans l'exercice de la pénitence.

Bonfils lui-même, en qualité de supérieur, jugea qu'il devait imposer quelque modération aux jeûnes excessifs de ses frères; l'hiver, d'ailleurs, allait les priver des médiocres ressources qu'ils avaient trouvées jusque-là. Il se décida à tendre humblement la main à la charité des fidèles et délégua à cette fin le Fr. Bonagiunta Manetti et le Fr. Alexis Falconiéri.

Quelle humiliation pour ces deux personnages, naguère dans la richesse et l'abondance, d'aller demander du pain, comme des mendiants, de porte en porte ! Comment soutenir dans cet état les regards de leurs [illegible] ? N'était-ce pas [illegible] fouler aux pieds [illegible], imiter notre divin Sauveur, qui, [illegible] riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Les deux nobles frères quêteurs, heureux de s'humilier, partirent avec joie et [illegible] l'aumône à Florence. Les petits enfants les saluèrent de [illegible] par leurs [illegible] : Voici les serviteurs de Marie ! [illegible] circonstance semblable quand ils sortirent de la Camarzia, le petit Philippe Benizi, âgé de quelques mois, avait dit à sa mère : [illegible] Cet enfant prédestiné entra plus tard dans l'Ordre des Servites, dont il fut le principal propagateur; il devint un grand saint et fut l'une des lumières de l'Église; un jour, il dut se tenir caché plusieurs mois pour ne pas être élu Souverain Pontife.

[illegible]
FONDATION DE L'ORDRE [illegible]

Les ermites du mont Senario venaient ainsi [illegible] à Florence pour [illegible]. Ils [illegible] de la sorte leur vie dans la solitude et la pénitence et n'avaient pas [illegible], bien que [illegible] un grand désir d'embrasser leur manière de vivre.

Au mois de février 1239, ils plantèrent une petite vigne près de leur monastère; la nuit suivante, du 26 au 27 février, malgré [illegible], la vigne se couvrit de feuilles, de fleurs et de fruits, et le matin, à [illegible] admiration des bons solitaires, ils [illegible]

demander à l'évêque ce que pouvait signifier un tel prodige. L'évêque, instruit par une révélation, leur répondit que la vigne était une figure de la Sainte Vierge, et aussi une image de l'Eglise et de ses développements. Il leur déclara que la volonté de la Très Sainte Vierge était de les voir accepter désormais les vocations qu'elle leur enverrait.

L'HABIT DES SERVITES — LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Les solitaires se mirent à prier avec ferveur. Le 25 mars, anniversaire de l'Annonciation de la Sainte Vierge, se trouvait être occupé cette année par le Vendredi-Saint et les douloureux souvenirs des souffrances de Jésus-Christ. Les sept Florentins se trouvaient réunis pour réciter ensemble des prières en l'honneur des sept douleurs de la bienheureuse Vierge, lorsque Marie leur apparut de nouveau.

Assise sur un trône resplendissant de lumière, environnée de nuages, elle était accompagnée d'une multitude d'anges portant les divers instruments de la Passion, des habits de couleur noire semblables à celui qu'elle tenait dans sa main virginale, un livre ouvert avec ce titre : *Servites de Marie*, gravé en lettres d'or, et une palme d'une grande beauté

Les pieux ermites, surpris par cette vision émouvante, éblouis par sa splendeur inimaginable, étaient doucement ravis en extase.

Marie leur dit alors : « Me voici parmi vous, mes fils bien-aimés, je suis la Mère de Dieu que par la voix de la prière vous appelez si souvent à votre secours. Je vous ai choisis dès le principe pour mes serviteurs, afin que, sous ce nom que je vous ai attribué, vous cultiviez la vigne de mon Fils; voyez quel vêtement je vous ordonne de porter. Cet habit, par sa couleur noire, symbolise la douleur que j'ai endurée à pareil jour en assistant à la mort de mon Fils unique. Vous avez dédaigné pour moi les couleurs multiples des costumes mondains; il ne vous sera donc pas difficile de porter à l'avenir ces habits qui vous rappelleront les tortures que mon cœur a subies. Recevez-les. Recevez aussi cette règle de saint Augustin, conformez-y votre vie, afin qu'après avoir été ennoblis du titre de Serviteurs de Marie, imprimé ici en caractères d'or, vous gagniez en outre cette palme de la vie éternelle. » Après avoir dit ces mots, la Sainte Vierge disparut (1).

L'évêque de Florence, averti par une révélation, monta aussitôt après les fêtes de Pâques au mont Senario qu'il appelait sa douce retraite, le port où il vivait en paix, libre de tout souci. Il revêtit les Frères au nom de l'Église de l'habit religieux que Marie leur avait laissé et leur donna la règle de saint Augustin. Ils commencèrent un noviciat régulier, et, un an après, il revint recevoir leur profession religieuse. L'Ordre des *Serviteurs* ou, par abréviation, des *Servites de Marie*, était fondé.

DÉVELOPPEMENTS DE L'ORDRE DES SERVITES

De nombreuses vocations vinrent rapidement accroître la famille des Servites de Marie, dont l'organisation intérieure se constitua peu à peu sous la direction de Bonfils, Supérieur général. Sur l'invitation de l'évêque de Florence, les bienheureux fondateurs se préparèrent au sacerdoce, et furent tous ordonnés prêtres par lui, à l'exception du P. Alexis, qui refusa toujours avec une invincible humilité, assurant qu'il n'était pas digne d'un si grand honneur.

Divers couvents nouveaux se fondèrent. Les premiers furent ceux de Sienne et de Tifernum.

Les Pères qui venaient du mont Senario pour quêter à Florence, avaient obtenu de la charité d'un Florentin un petit pied-à-terre, pour s'y abriter durant la nuit, dans la plaine de Cafaggia, à 5 kilomètres de Florence. Cette petite demeure fut transformée en monastère et une belle église y fut élevée en l'honneur de l'Annonciation de Marie.

A la prière des moines, un peintre habile se chargea de faire gratuitement le tableau représentant le mystère de l'Annonciation, que l'on devait placer dans le sanctuaire. L'artiste se mit au travail avec ardeur, la fête de l'Annonciation approchait, on le supplia de terminer son œuvre pour ce jour béni; Bartholoméo (c'était le nom du peintre) redouble d'activité, il prolonge ses veilles, enfin tout se trouve heureusement achevé: il ne reste plus qu'une seule chose, la tête et le visage de la Vierge. L'artiste se recueille pour chercher son idéal, mais, succombant à la fatigue, il s'endort. Durant son sommeil, les anges achèvent le tableau, et, à son réveil, le peintre voit avec admiration la figure de la Reine du ciel dessinée avec une perfection que le pinceau des hommes ne saurait atteindre. Ses cris de joie réunissent autour du chef-d'œuvre tout le couvent. La nouvelle de cet événement se répand bientôt dans la contrée, et les pèlerins arrivent en nombre immense auprès de l'image miraculeuse qu'ils nomment *Notre-Dame Sainte Marie, Mère de grâces*.

Les Servites furent d'abord approuvés par le Souverain Pontife, en qualité de religieux augustiniens (*Fratres servi S. Mariæ ordinis S. Augustini*), et, plus tard, comme un Ordre spécial, sous le nom d'*Ordre des Frères Servites de Marie sous la règle de saint Augustin*. L'Ordre fut successivement gouverné par saint Bonfils Monaldi, par saint Bonagiunta Manetti, saint Manetto de l'Antella, saint Amédée, saint Philippe Benizi. Les bienheureux fondateurs s'en allèrent l'un après l'autre recevoir leur récompense au ciel.

Saint Alexis Falconiéri termina le dernier son pèlerinage terrestre; pendant soixante-dix-sept ans, il fut témoin des progrès de son Ordre qu'il éclairait de ses conseils et édifiait par ses vertus. On admirait surtout son humilité, sa pénitence et sa charité. Le couvent de Cafaggia fut sa résidence habituelle. Il forma à la piété sa nièce Julienne Falconiéri, qui, sous sa direction, devint une grande sainte, et fonda l'Ordre des Tertiaires régulières Servites. Agé de plus de cent ans, il était encore fidèle à toutes les prescriptions de la règle. Il vécut jusqu'à l'âge de cent dix ans, prédit l'heure de sa mort, reçut les derniers sacrements au milieu de ses Frères; puis il se mit à réciter la *Salutation angélique* qu'il avait coutume de répéter cent fois chaque jour. Tout à coup, il dit avec transport : « Ah ! mes Frères, voici les anges, regardez, ils sont là sous la forme de colombes ! ... Voici l'Enfant Jésus qui me pose une couronne sur le front ! » ... Quelques religieux aperçurent, en effet, au milieu d'oiseaux mystérieux, un bel enfant qui reçut son âme et disparut. C'était le 17 février de l'an 1310.

L'Ordre des religieuses Tertiaires Servites de Marie, fondé par sainte Julienne Falconiéri, saint Alexis et saint Philippe Benizi, possède plusieurs maisons en France. Le noviciat est à Cuves, par Clefmont (Haute-Marne); et les Filles de Sainte-Julienne dirigent également à Livry, dans le diocèse de Versailles, un pensionnat très florissant.

(1) *Histoire de l'Ordre des Servites de Marie*, par un ami des Servites. — Paris, chez Bloud et Barral, 1886.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT THÉOTONE

CHANOINE RÉGULIER DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 18 février.



Jérusalem ! Jérusalem ! — Saint Théotone, pèlerin de Terre Sainte, arrivant en face de Jérusalem, se prosterne et adore Jésus-Christ qui a voulu être crucifié en cette ville pour le salut des hommes.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Cet enfant de prédilection naquit vers l'an 1080, à Tude, en Galice, de parents honnêtes et pieux. Son père s'appelait Oveco, et sa mère Eugénie. On lui donna au baptême le nom de Théotone (ou Théodon), qui signifie divin ou don de Dieu; c'était comme un heureux présage de ce que cet enfant devait être un jour.

Ses parents prirent un soin extrême de son éducation, et le confièrent, dès sa plus tendre enfance, à des maîtres qui devaient avant tout le former à la vertu et à la piété.

Plus tard, ils l'envoyèrent chez son oncle Crescon, évêque de Coïmbre. Ce digne maître dirigea son éducation et le confia au dévouement de Tello, archidiacre de cette église, homme d'une prudence et d'une modestie extraordinaires, pour lui apprendre la lecture et le chant ecclésiastique.

A la mort de son oncle, Théodon se rendit dans la ville de Viséu, où, en considération de l'évêque défunt et de son mérite personnel, il fut attaché à une église de cette ville dédiée à la Sainte Vierge. Là, le jeune clerc fut admis aux Ordres sacrés dont il remplit les différentes fonctions avec une exactitude et une piété pleines d'édification. A mesure qu'il avançait dans la hiérarchie ecclésiastique, il croissait aussi en science et en sainteté, mettant un soin extrême à se préserver de tout vice et à fuir même les apparences du mal, à tel point que ceux qui étaient témoins de sa conduite l'admiraient et le considéraient déjà comme un saint. Cédant aux vœux de tous les habitants et surtout aux ordres de l'évêque de Coïmbre, Gonsalvi, il accepta la charge de prieur ou doyen de cette église, dont il s'acquitta avec une prudence et une sollicitude vraiment dignes d'éloges.

Ainsi, grâce à son habileté et à son dévouement, il enrichit cette église de biens temporels, en lui procurant les objets sacrés nécessaires au culte divin, et surtout de biens spirituels, en y attachant des clercs recommandables par leur régularité et leur vertu.

Fort peu sensible aux honneurs et aux avantages temporels que pouvait lui procurer sa charge de doyen, le saint prêtre usa d'un pieux stratagème pour se soustraire à une charge qu'il croyait au-dessus de ses forces. Profitant d'un vœu qu'il avait fait d'aller visiter les Lieux Saints, il remit les soins de cette église à son collègue Honorius qui, à son retour, ne put, malgré les plus vives instances, lui en faire accepter de nouveau l'administration. Il refusa également la dignité épiscopale que le comte Henri et la reine Thérèse voulaient lui offrir, de concert avec tout le clergé et le peuple.

Considérant les biens et les grandeurs de ce monde comme choses viles, éphémères et souvent dangereuses, il fuyait comme la peste tout ce qui était de nature à le faire apprécier et admirer. La sincère et profonde humilité, dans laquelle il aimait à se retrancher comme dans une forteresse inexpugnable, le mettait à l'abri des traits de tous les ennemis de son âme.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que l'homme de Dieu voulût se décharger des embarras et des sollicitudes pastorales, pour mener une vie plus douce et plus tranquille. Ce n'était même pas pour suivre plus librement le légitime attrait qui le portait à s'entretenir continuellement avec Dieu dans la prière et la contemplation; mais il voulait, plus dégagé des soucis de l'administration, avoir plus de loisir pour se livrer au ministère apostolique et travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Brûlant de zèle pour étendre le règne de Jésus-Christ dans le monde, il produisit, par ses prédications, d'abondants fruits de grâces et de sanctification dans ses auditeurs. Heureux qui pouvait l'entendre exposer la pure doctrine de la foi d'une façon claire et incisive, tonner contre les vices les plus répandus à cette époque, terrifier les pécheurs par la crainte des châtiments, et encourager les bons par l'appât des récompenses éternelles! Jamais il ne faisait céder la vérité et le devoir devant des considérations humaines.

Beaucoup de pécheurs se laissaient toucher par ses discours pleins d'onction et d'une force toutes divines, et venaient se jeter à ses pieds pour implorer leur pardon de la miséricorde de Dieu en confessant leurs péchés avec larmes et componction. Si quelques-uns résistaient à l'attrait de la grâce et s'endurcissaient dans une conduite scandaleuse, ils [illegible] plus [illegible].

On rapporte qu'un jour le comte Ferdinand et la reine Thérèse, [illegible] assistant à l'une [illegible] traints à se retirer [illegible]

[illegible] priant Dieu. L'ayant fait appeler après l'oblation du Saint Sacrifice, elle tomba à ses pieds, confessa sa faute, en demanda avec larmes le pardon et la pénitence, sollicita le secours de ses prières et promit d'être désormais plus réservée et plus respectueuse à l'égard des choses saintes.

Saint Théodon était plein d'une tendre compassion pour les pauvres et les malheureux; il ne négligeait rien pour venir en aide à toutes les misères et infortunes dont il avait connaissance. Chaque vendredi, il avait la coutume de célébrer le Saint Sacrifice à l'église Saint-Michel, au cimetière de la ville, en faveur des âmes du Purgatoire. Il s'y faisait un grand concours de peuple et de nombreuses offrandes; l'homme de Dieu ne se réservait rien et distribuait toutes les aumônes aux indigents immédiatement après la procession qui suivait sa messe.

Que dire de sa chasteté ? Il savait que cette belle vertu doit être conservée d'autant plus précieusement qu'elle est plus excellente et renfermée dans un vase plus fragile; aussi, quel soin jaloux et quelle délicatesse exquise il apportait dans sa vigilance pour la préserver de toute atteinte et la conserver dans son intégrité. La beauté et les grâces extérieures de son corps étaient en harmonie parfaite avec la pureté et l'éclat intérieur de son âme. L'ennemi du salut en profita souvent pour lui tendre des embûches et chercher à le faire tomber dans quelque piège; mais toujours [illegible] dans la prière, sur tout la recommandation du divin Maître, le saint prêtre sut chaque fois déjouer les artifices du démon, les tourner à son avantage personnel autant qu'à la confusion du père du mensonge et de ses suppôts.

Nous n'en citerons qu'un exemple. Une femme, remarquable par les charmes extraordinaires de sa personne, cherchait un jour, par des paroles insinuantes et flatteuses, à lui inspirer pour elle une dangereuse tendresse; à peine l'homme de Dieu eut-il deviné ses intentions coupables que, ne pouvant contenir son indignation, il lui cracha au visage et s'enfuit. Il est à croire que l'[illegible] mais perfide mondaine ne recommença plus.

Mais notre Saint soupirait après le jour où il lui serait donné de nouveau de vénérer à Jérusalem les souvenirs de la passion et de la mort de notre Rédempteur. Il quitta donc une seconde fois sa patrie et se mit en route avec un groupe nombreux de pèlerins. Ils abordèrent au port de Saint-Nicolas, à Bari, [illegible] de [illegible] contraires. Théodon, qui ne perdait jamais son temps, profita de ce retard forcé pour se livrer à toutes les œuvres [illegible], [illegible] en outre, [illegible] de ses compagnons de voyage qu'il entretenait par ses paroles de feu et plus encore par ses exemples.

Lorsque les vents furent redevenus favorables, ils se remirent en mer. Mais à peine avaient-ils navigué quelques jours, qu'une violente tempête s'éleva tout à coup [illegible], les matelots, [illegible] [illegible] de [illegible] le danger. [illegible] Saint [illegible] du Tout-[illegible]

Puissant, le suppliant de sauver du moins leurs âmes et de les recevoir dans la bienheureuse patrie. »

Théodon, prosterné la face contre terre, abîmé dans la prière et dans les sentiments d'une tendre compassion, conjurait le Seigneur de jeter sur tout l'équipage un regard favorable. Après avoir récité les psaumes et les litanies, il adressa au Maître des éléments et des flots cette touchante supplication : « Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant et de l'auguste Vierge Marie, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, êtes un seul Dieu en l'ineffable Trinité de personnes, daignez nous venir en aide dans ce péril extrême, afin que, arrivant heureusement au sépulcre de votre glorieuse Résurrection pour lequel nous venons de l'extrémité du monde, nous puissions le vénérer et le baiser, en vous rendant de dignes actions de grâces pour le grand bienfait de notre rédemption. »

Le saint homme console et encourage les passagers : il les exhorte à se repentir de leurs fautes, à se pardonner mutuellement leurs offenses, à prier Dieu du fond du cœur et à placer en lui toute leur confiance. Enfin, il leur promet qu'ils ne tarderont pas à être exaucés par la clémence divine.

En effet, comme il l'avait annoncé, la tempête s'apaise, le calme se rétablit peu à peu, la nuit, dont les affreuses ténèbres avaient augmenté l'horreur du péril, fait place à la bienfaisante lumière du jour. Tous, à l'envi, pleins de joie et d'admiration à la vue d'une si subite délivrance, éclatent en chants de louanges et d'actions de grâces au Dieu Très-Haut qui les a arrachés si miraculeusement à une mort imminente.

Enfin, trois semaines après son départ de Bari, le vaisseau abordait heureusement à Jaffa (l'antique Joppé). Conquise par la valeur de nos aïeux les Croisés, la Palestine était heureusement, à cette époque, au pouvoir des chrétiens.

Après avoir vénéré le tombeau de saint Georges, non loin de Joppé, le pieux pèlerin prit sa route vers la Galilée et son cœur tressaillit d'allégresse en arrivant dans cette douce et gracieuse ville de Nazareth, où vécurent si longtemps, dans le travail, l'humilité et la prière, Jésus, Marie, Joseph. De Nazareth, il monta au Thabor, célèbre par la transfiguration du Sauveur ; et, du haut de cette montagne élevée, il put saluer en même temps une foule d'autres lieux de Galilée sanctifiés par la présence et les miracles du Sauveur des hommes. Il traversa ensuite la Samarie, non sans s'arrêter au puits de la Samaritaine, près de Naplouse (l'antique Sichem), ce puits au bord duquel Jésus s'assit, fatigué, et convertit une pécheresse.

Du plus loin qu'il peut apercevoir Jérusalem, il la salue en se prosternant la face contre terre et en versant d'abondantes larmes. Il entre dans la Ville Sainte avec de grands transports de reconnaissance et d'allégresse.

Au comble de ses vœux, [illegible] les fatigues d'un si long voyage, l'heureux pèlerin n'a rien de plus pressé que de se rendre au Calvaire où notre [illegible] Sauveur consomma [illegible] de notre rédemption. Là, il fond en larmes et [illegible] une grande [illegible] il rend ses hommages [illegible]

Après [illegible] [illegible] la mort, fut [illegible]

désaltérer avec une douce volupté aux [illegible] sorties du côté entr'ouvert de Jésus, et savourait en même temps les enseignements [illegible] dans ces scènes mémorables.

Au sortir du Saint-Sépulcre, Théodon se [illegible] lieu où Joseph d'Arimathie et Nicodème [illegible] le saint Corps pour le couvrir de parfums [illegible] le déposer dans le tombeau. Enfin, il n'eut garde d'oublier l'endroit où sainte Hélène découvrit la vraie croix, et son âme se répandit en actions de grâces pour la faveur que Dieu avait faite aux chrétiens en leur donnant une relique aussi précieuse. Ce fut alors seulement qu'il consentit à aller prendre un peu de nourriture et de repos, mais l'âme toute remplie des saintes méditations que lui suggérait ce qu'il venait de voir.

Le lendemain, il continua à visiter amoureusement les lieux et les monuments vénérables de la Ville Sainte : l'emplacement du temple de Salomon, la Porte dorée ; le mont Sion et le Cénacle où le Seigneur lava les pieds à ses apôtres, institua la divine Eucharistie, apparut plusieurs fois à ses disciples après sa Résurrection, où, enfin, le Saint-Esprit descendit le jour de la Pentecôte. En quittant le Cénacle, il suivit la voie sacrée par laquelle les apôtres portèrent le corps de la Mère de Dieu ; vénéra en passant l'église de Saint-Pierre dite [illegible] du chant du coq et le tombeau de saint Jacques, parent de Jésus ; descendit dans la vallée de Josaphat ; pria au lieu où fut déposé le corps de la Sainte Vierge ; passa de là à l'oratoire de Gethsémani où le Sauveur, tombant en agonie, adressa à son Père sa touchante prière, et gravit le mont des Oliviers d'où Notre-Seigneur Jésus-Christ remonta au ciel. Il se dirigea de là vers Béthanie par Bethphagé, et visita le tombeau où Lazare fut ressuscité et la maison qu'il habitait avec ses sœurs Marthe et Marie.

Théodon tourna ensuite ses pas vers Bethléem, entra dans l'étable qui vit naître le Sauveur du monde, où le bœuf reconnut son Maître, et l'âne la crèche de son Seigneur, bien différents en cela [illegible] hommes ingrats qui méconnaissent [illegible] et les bienfaits sans nombre de leur Créateur. Non loin de la crèche, il contempla [illegible] le cruel Hérode fit massacrer les petits Innocents.

Après avoir vénéré les autres [illegible] autres lieux célèbres de la Palestine, il revint faire ses adieux au Saint-Sépulcre. [illegible] qui en étaient alors les gardiens [illegible] de le recevoir [illegible] Nulle proposition ne pouvait être plus agréable au saint prêtre : il s'empressa [illegible] pour le [illegible] l'ombre du Sépulcre du Sauveur, mais la Providence avait sur lui d'autres desseins.

A son retour dans son pays, il fut reçu avec de [illegible] par ses compatriotes.

[illegible]

[illegible]

pieux archidiacre Tello, dont saint Théodon avait été autrefois le disciple. Déjà il avait recruté autour de lui des compagnons qu'il avait gagnés à cette sainte entreprise. Cette communauté souhaitait vivement voir Théodon au nombre de ces membres. Celui-ci hésitait, tout en admirant la ferveur de Tello et de ses amis. Il objectait sa promesse d'aller consacrer le reste de sa vie au service du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. On lui répondait : « Vous pouvez procurer plus de gloire à Dieu et vous rendre plus utile au prochain par votre parole et par vos exemples dans votre pays, qui en a si grand besoin, qu'à Jérusalem où le souvenir toujours vivant des vertus et des miracles du Sauveur suffit pour entretenir la foi et la piété parmi les fidèles. »

Après mûre réflexion, Théodon se rendit à ces raisons. Il donna une partie de ses biens aux pauvres, une autre à l'église de Viséo et réserva le reste pour pouvoir continuer à soulager les indigents. Quant à lui, il prenait pour partage la pauvreté du Christ, afin d'être admis un jour avec lui à l'héritage céleste.

Ce fut le 28 juin de l'an 1134 que fut posée la première pierre du nouveau monastère sous le titre de la Sainte-Croix et de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et au commencement du Carême suivant que la congrégation fut constituée avec l'habit et la règle de saint Augustin. Aussitôt que ses membres furent réunis en communauté, ils convinrent unanimement d'en confier le gouvernement à Théodon. Mais l'humble prêtre protestait de toutes ses forces, alléguant son indignité et son incapacité, il ne céda qu'en vertu de l'obéissance, et l'autorité ecclésiastique le confirma dans la charge de supérieur à la grande joie de ses frères.

Dieu bénit cette nouvelle famille religieuse toute dévouée à la gloire de son saint nom, et gouvernée par un homme de si grand mérite; elle ne tarda pas à s'enrichir non seulement de bons et fervents religieux, mais encore de biens temporels qui venaient s'ajouter aux biens spirituels.

Saint Théodon se distinguait entre tous par ses éminentes vertus, en particulier par une haute prudence, une profonde humilité et une oraison continuelle. Il était plein d'une vigilante sollicitude pour tous les besoins du monastère, plein d'attentions et de bonté pour les vieillards, les jeunes gens, les malades. Au contraire, il était très dur et impitoyable pour lui-même, jusque dans ses maladies.

Son [illegible] le portait à venir en aide à toutes les infortunes. Il se fit le défenseur d'une troupe de Mozarabes faits prisonniers de guerre, et obtint du roi Alphonse leur élargissement. Il permit à ceux qui le voulaient de s'établir autour du monastère et les nourrit durant plusieurs années aux frais de la communauté. Il guérit l'infant de Portugal [illegible] en l'oignant avec de l'huile sainte, et obtint la guérison [illegible] de la reine par un signe de croix. Plus tard, néanmoins, il fut l'objet des persécutions de cette même reine, pour lui avoir refusé l'entrée du monastère, conformément aux statuts de son couvent qui défendaient d'y admettre les femmes, de quelque condition qu'elles fussent.

[illegible]

dépens la triste expérience de l'empire que le péché donne au démon sur les âmes. Ayant eu le malheur de commettre une faute grave, ce Frère tomba tout à coup au pouvoir du démon qui lui fit souffrir toutes sortes de tourments. Il en fut délivré en faisant l'aveu de son crime à saint Théodon.

Un autre Frère, celui-là très fervent, était sujet, depuis qu'il avait quitté le monde, à des tentations et des obsessions très pénibles de la part de l'ennemi des âmes. Notre Saint, s'étant approché du Frère ainsi tourmenté, lui prit la main droite, et apostropha l'esprit mauvais en ces termes : « Au nom de Jésus-Christ et par la vertu du Saint-Esprit, je t'ordonne, esprit immonde, de quitter la place et de ne plus inquiéter désormais ce serviteur de Dieu. » Satan quitta aussitôt sa victime et ne reparut plus.

Cherchant à imiter en toutes choses le divin Maître, il recevait avec une grande bienveillance tous ceux qui venaient le voir, les pauvres aussi bien que les riches et les puissants. Il s'appliquait à faire du bien à tous : aux heureux du siècle, aux favoris de la fortune, il recommandait la modération et l'aumône ; aux affligés et aux indigents, il prêchait la patience et la soumission à la volonté de Dieu en même temps qu'il s'efforçait de subvenir à leurs besoins temporels.

Le roi de Portugal remporta plusieurs succès sur ses ennemis et vit ses armes victorieuses, grâce aux prières du serviteur de Dieu; aussi avait-il pour lui une profonde vénération ainsi que tous les princes et les grands de sa cour.

Par humilité, il ne consentit jamais à porter le nom d'abbé. Après avoir gouverné pendant vingt ans le monastère, à la grande édification et satisfaction de tous, sentant ses forces diminuer, il réunit le chapitre de la communauté, donna sa démission de prieur et désigna pour lui succéder le P. Jean, religieux distingué par les plus belles qualités et les plus éminentes vertus.

Théodon devait vivre dix ans encore sous le nouveau prieur, avec lequel il garda toujours la plus grande paix et la plus touchante harmonie. Déchargé désormais des soucis de l'administration, il ne songea plus qu'à s'abandonner à son attrait pour la contemplation et la prière. Il n'était pas rare de le voir ravi en extase en pensant aux joies et aux délices dont sont remplis les élus dans le Ciel en la compagnie des anges et des saints.

Il reçut, avant de mourir, une députation de moines qui vinrent lui rendre visite de la part de saint Bernard. On connut par révélation la place éminente qui lui était réservée dans le séjour de la gloire. On le vit portant secours à des naufragés au milieu d'une violente tempête. Saint Pierre lui apparut pour lui annoncer le moment de sa mort et la couronne de gloire qui lui était préparée. Enfin, après avoir reçu, avec les sentiments de la foi la plus vive et la plus tendre piété, les sacrements de l'Église, après avoir adressé ses dernières et touchantes exhortations à tous ses frères réunis, il remit doucement son âme entre les mains de son Créateur, et s'en alla recevoir la récompense de ses mérites au sein de la céleste Jérusalem après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans.

Le monastère de Sainte-Croix de Coïmbre fut [illegible] les maisons de Chanoines Réguliers en Portugal, et fut illustré par saint Antoine de Padoue, [illegible] pendant dix ans, [illegible] dans l'Ordre de saint François.

Paris. — Imp. [illegible], 8, rue François I[er]

SAINT CONRAD DE PLAISANCE

ERMITE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 19 février



Conrad et son épouse renoncent ensemble au monde : sa femme entre dans un couvent de Carmélites et Conrad se retire dans la solitude.

Pécheur converti, et pénitent admirable, le bienheureux Conrad nous montre la grandeur de la miséricorde de Dieu, et la puissance de sa grâce, il nous enseigne par son exemple à entreprendre avec confiance et courage l'œuvre de notre salut.

Conrad naquit en 1290, d'une des plus nobles familles de la ville de Plaisance, en Italie. Héritier d'une fortune considérable, il fut uni par le mariage à une chrétienne noble et vertueuse. A la mort de ses parents, abandonnant jusqu'aux principes religieux qu'il avait reçus de sa mère, pour s'adonner plus librement aux plaisirs, il négligeait ses devoirs de chrétien, et ne rêvait que chasses et divertissements.

Cependant, le Père céleste eut pitié de cette âme qui gardait, au milieu de ses égarements, quelques restes de justice et de générosité pour les malheureux. Voici en quelle circonstance.

CONVERSION DE CONRAD

Il se livrait un jour avec ardeur à son passe-temps favori, la chasse. Le gibier qu'il poursuit se retire dans des broussailles, sur la lisière des bois. A tout prix, l'impétueux chasseur veut s'en rendre maître ; sur son ordre, les valets mettent le feu aux ronces, pour forcer l'animal à sortir ; mais un coup de vent pousse la flamme sur les blés voisins ; l'incendie gagne de proche en proche ; les compagnons

de Conrad se multiplient pour arrêter ses progrès désastreux : [illegible], en un instant, plusieurs champs sont [illegible] et dévorés ; le fléau va grandissant. Les chasseurs s'enfuient et rentrent dans la ville, sans révéler à personne leur triste aventure.

Cependant, les paysans avaient aperçu la fumée, ils [illegible] accourus sur le lieu du sinistre ; chacun s'empresse pour sauver ses récoltes de l'embrasement général. Bientôt, toute la campagne et une grande partie de la forêt ne forment plus qu'une fournaise ardente.

Une enquête est ouverte aussitôt, par ordre du gouverneur, pour découvrir l'auteur du délit. Parmi toutes les [illegible] qui sont emprisonnées, un pauvre homme, qui ramassait du bois, près du théâtre de [illegible], se voit chargé des plus vives accusations. Traduit devant le juge, il nie d'abord avec [illegible] le crime qu'on lui impute ; mis bientôt à la question, la violence des tourments lui arrache l'aveu d'un crime qu'il n'a pas commis, et sur-le-champ, la sentence de mort est prononcée contre lui.

On le conduisait au lieu de l'exécution, quand, pressé par le remords, et obéissant aux sentiments de justice que la grâce réveillait en son âme, Conrad s'élance au milieu de la foule, délivre le malheureux des mains des bourreaux et s'écrie : « Cet homme est innocent, ne le faites pas mourir. Conduisez-moi aux juges. » Devant les magistrats, il explique comment l'incendie n'avait été que le fait de son imprudence, et il s'offre à payer tous les dommages.

L'innocent était sauvé, et le coupable trouvait dans sa [illegible] la source du pardon pour ses égarements passés.

Pour réparer les dommages qu'il avait causés, Conrad fut vendre tous ses biens, et jusqu'à la dot de son épouse. Le riche gentilhomme de la veille était, le lendemain, l'homme le plus pauvre de la ville de Plaisance.

Cet événement le fit sérieusement réfléchir sur [illegible] des richesses et des félicités mondaines ; ses yeux obscurcis s'ouvrirent à la pure lumière [illegible] ; les [illegible] sont dignes de son [illegible]. Il fit part de ses saintes réflexions à son épouse [illegible] à l'école du malheur, elle [illegible] des désirs de son mari, renonça à toutes les [illegible] du siècle et s'enferma pour le reste de sa vie dans le Carmel de Plaisance.

Conrad, âgé de vingt-cinq ans, ne songe plus qu'à se consacrer à Dieu jusqu'à la mort, dans la prière et la pénitence. Couvert d'un humble habit de pèlerin, seule richesse qu'il garde ici-bas, il quitte sa patrie et se retire dans un pays éloigné, [illegible] Coruara ou Corgelarum.

[illegible] vivaient [illegible] ermites du Tiers-Ordre de [illegible]

[illegible]

Dès son entrée en religion, Conrad s'avança à grands pas dans le chemin de la perfection ; la renommée de ses vertus se répandit [illegible] et la [illegible]

[illegible] beaux des Apôtres et des martyrs.

[illegible]

Le démon, [illegible] une proie [illegible] à la vue du bien que cette âme opérait par ses austérités et ses sages conseils, ne laissa pas, durant tout le trajet de Coruara à la Ville éternelle, d'assaillir le disciple de François des tentations les plus horribles et les plus violentes. Tantôt, prenant la voix de son épouse, il l'engageait à rentrer dans le monde ; tantôt, sous l'aspect d'un vieillard vénérable, il lui adressait de sévères reproches, pour avoir relégué dans un cloître une jeune femme, faible de caractère, pleine d'affection pour lui, et qui se repentirait bientôt d'avoir partagé un instant ses désirs de solitude.

Accablé sous le poids de ces tristes pensées, qui le poursuivaient sans relâche, le novice se sentait défaillir. Alors il se remit plein de confiance entre les mains de Dieu, suppliant sa divine Providence de lui venir en aide. La lumière de la grâce éclaira son esprit, et il reconnut dans cette tempête l'astuce du tentateur. Satan, honteux de se voir vaincu, lui prépara des assauts plus terribles ; mais l'humble moine était arrivé à Rome, et prosterné sur les tombeaux des martyrs, il puisait la force qui lui était nécessaire pour les combats à venir.

Son pèlerinage terminé, Conrad s'embarqua à Gaete sur un vaisseau ligurien qui faisait voile pour Palerme. Il y entendit louer la probité et les vertus des habitants de la Sicile, et principalement de ceux de Noto : « Leur charité, lui dit-on, est sans égale. »

Ces discours décidèrent notre Saint à fixer sa retraite dans la vallée de Noto. Il partit à la recherche de cette nouvelle patrie où il espérait servir Dieu dans la solitude et la paix. Le voilà à Noto ; son cœur est joyeux, mais la marche a été longue ; il tombe harassé de fatigue ; il a faim et soif. Au milieu de la campagne, il aperçoit une [illegible], et dirige ses pas vers [illegible] un accueil charitable. Mais le père du [illegible] prévenu, un démon, déguisé en [illegible] passer par la chaumière, et avait dit aux [illegible] de se tenir bien en garde contre un [illegible] qui le suivait. Les paysans [illegible] et profitèrent de son avis. Dès que Conrad parut, ils se précipitèrent sur lui avec [illegible] et l'accablèrent [illegible] et de coups. Le malheureux s'enfuit vers la ville.

Il se présenta humblement à l'hôpital Saint-Martin, où il fut reçu parmi les pauvres et les [illegible]. Mis au service des malades, sur sa demande, il allait par toute la ville mendier le pain et les remèdes nécessaires à ces malheureux ; sa douceur et sa bonté gagnaient les cœurs et lui attiraient l'affection des gens de bien. Mais, si belle que fût cette vie charitable, Conrad se sentait intérieurement appelé à la vie contemplative, il ne voulait que Dieu seul.

Ce fut donc une joie pour lui, lorsqu'au bout de quelques mois de séjour à Noto, il obtint la faveur d'être reçu à l'ermitage de Guillaume Buccheri, [illegible]

[illegible]

[illegible] devenu [illegible], chacun nom

breuses, et le recueillement de l'ermitage ne laissait pas que d'en souffrir. Le fervent novice se retira donc dans les grottes de Pizzoni, à une lieue de Noto, et décida d'y achever ses jours. Il tint parole et ce lieu s'appelle aujourd'hui: *Grotta di santo Conrado*, grotte de saint Conrad.

AUSTÉRITÉS, PRIÈRES, TENTATIONS

Les seules occupations du solitaire furent la prière et la pénitence. Il n'épargnait à son corps aucun genre d'austérités, afin d'expier toutes les débauches et toutes les mollesses de sa vie mondaine. — La terre nue lui servait de lit; une pierre, de chevet; un pain, avec quelques légumes ou herbes crues, suffisaient à sa nourriture. — Il allait tous les neuf jours mendier à Hybla, aujourd'hui Avola, le peu d'aliments dont il avait besoin. Le seul meuble de sa caverne était un crucifix fixé sur le rocher.

Cependant, le démon le suivit jusque dans cette retraite, tant il est vrai que le disciple de Jésus-Christ doit toujours se tenir prêt à livrer bataille. — Parfois, c'étaient d'affreuses tentations de la chair; d'autres fois, le démon lui remettait dans l'imagination le souvenir des viandes délicates et des festins de sa vie mondaine. Quel changement avec ses jeûnes, ses herbes et son pain grossier d'aujourd'hui! Hé quoi! avait-il donc renoncé pour toujours à ces douceurs? N'y reviendrait-il jamais? En présence de ces tentations, l'ermite redoublait ses pénitences, prolongeait ses veilles et ses prières, renouvelait sa résolution de rester fidèle à sa vocation, et le démon se retirait vaincu. — Le Saint arriva à une telle mortification de gourmandise, que, si ses amis lui apportaient quelques légumes, il attendait pour y toucher que ces mets eussent commencé à prendre un goût désagréable.

Un jour d'été, à l'époque où les figues mûrissent, il fut pris d'un ardent désir d'en goûter quelques-unes; elles paraissaient si bonnes! Il résista, mais la tentation le poursuivait au milieu de ses prières. Que faire? Profitant de sa solitude, il jeta sa tunique et se roula dans les épines, jusqu'à ce que la vivacité de la douleur lui eût fait oublier figues et figuier. Le corps ainsi meurtri, il se remit en prière, l'âme libre et victorieuse.

On vénérait dans une église de Noto, un crucifix miraculeux, très ancien; notre saint ermite allait presque tous les vendredis prier au pied de cette image. Il acceptait alors l'hospitalité qu'un ami charitable lui offrait, et après avoir pris un frugal repas, il regagnait sa solitude. La première fois qu'il fit ce pèlerinage, il fut reçu par [illegible] qui lui offrit à dîner; le solitaire y consentit, mais, de tous les mets qui lui furent offerts, il se contenta d'[illegible]. Il [illegible] [illegible] saint ermite.

[illegible] l'église, et avec les dehors d'une charité sincère, ils [illegible]

[illegible] conduit l'austère ermite à violer la loi de l'Église. Grande fut la surprise de ce dernier: « Mais je n'ai mangé que du poisson », dit-il, tout étonné, et il montra les arêtes et les écailles qu'il avait mises [illegible] à côté de son assiette. Ce fut le tour des libertins d'être surpris. Dieu avait fait un miracle en faveur de son serviteur, et montré le respect qu'on doit avoir des préceptes de l'Église.

Peu de temps après, le bienheureux solitaire guérit d'une hernie l'enfant d'une famille de Malfitonia, petit bourg d'Hybla. On ne vit plus reparaître ensuite le saint mendiant pendant plusieurs mois, et il avoua lui-même que le ciel s'était chargé de pourvoir à son entretien durant ce temps, et qu'il avait vécu dans un commerce plus intime avec Dieu.

Le Saint avait aussi reçu le don de lire au fond des cœurs les pensées les plus secrètes.

Il serait trop long d'énumérer tous les prodiges que Dieu opérait continuellement par la main de son serviteur; les maladies disparaissaient devant un signe de croix fait de sa main. Toutefois, ce qui le rendait terrible au démon, c'étaient les nombreuses conversions qu'il obtenait par ses mortifications, ses conseils et ses prières; aussi, confus et irrité de tant de défaites, Satan lui apparaissait souvent sous les formes les plus hideuses, l'accablait d'injures, le frappait cruellement, employait tous les moyens pour le faire tomber dans le péché. Mais le Saint se livrait alors avec tant d'ardeur à l'oraison et il macérait tellement son corps, qu'il forçait l'esprit de ténèbres à prendre la fuite.

VISITE DE L'ÉVÊQUE DE SYRACUSE

La sainteté et les lumières surnaturelles dont il était favorisé lui attiraient les visites des plus illustres personnages. L'évêque de Syracuse lui-même voulut s'assurer si la rumeur publique n'avait rien d'exagéré. Conrad n'était point à sa grotte quand le prélat y arriva; en vain, ce dernier [illegible] dans ce pauvre réduit, il ne put trouver autre chose que le crucifix attaché au mur. Bientôt, le solitaire rentra dans son ermitage, et surpris d'une [illegible] ciel. Cependant, l'heure du repas approchait; les serviteurs, sur l'ordre de leur maître, préparaient les provisions qu'ils avaient apportées: « Frère Conrad, dit alors le prélat en souriant, vous n'avez rien [illegible] dans votre solitude, est-ce ainsi qu'il convient de [illegible] comme venant du ciel, les mets que lui offrait le solitaire, et, de retour à la ville, il proclama la sainteté du pieux ermite et le bonheur de celui qui [illegible]

[illegible] ville; ils furent [illegible]

même la sentence était prononcée contre eux, et ce ne fut que grâce à l'intervention charitable de leur victime qu'ils furent soustraits aux supplices; mais ils n'échappèrent pas à la justice du Juge suprême et firent une triste fin.

Cependant les années s'écoulaient et l'admirable pénitent sentait que l'heure du repos ne tarderait pas à sonner; il voulut, par une confession générale, affermir la paix de sa conscience; à cet effet, il vint trouver l'évêque de Syracuse, son confesseur.

Comme il entrait dans les jardins du palais épiscopal, une multitude d'oiseaux vinrent prendre leurs ébats autour de lui; ces innocentes créatures lui firent de même cortège à son retour jusqu'à l'ermitage, à la grande admiration de ceux qui virent ce prodige.

Un ange avertit le Bienheureux du moment précis de sa mort. Dès lors, le disciple de saint François n'eut plus d'autre préoccupation que celle de se préparer à paraître devant Dieu; il fit tailler, dans le rocher de sa cellule, une sorte d'autel pour y placer le crucifix et mourir à ses pieds. Les ouvriers, qu'il avait demandés pour ce travail, étaient impuissants à faire tomber un gros bloc de pierre qui les gênait. Le Saint n'y eut pas plutôt porté la main, que le bloc tombe sans aucune difficulté; et le petit autel fut achevé en un instant.

L'un de ces ouvriers voulut partager la vie du solitaire. Conrad lui fit observer tout ce qu'un pareil projet avait de dur et de difficile, lui demanda s'il se sentait le courage d'embrasser le renoncement d'une manière aussi complète et si contraire au bien-être de la vie du monde, pour suivre Jésus crucifié dans la pénitence et la pauvreté volontaire. L'ouvrier insista pour être reçu. Conrad le revêtit alors d'un habit semblable au sien, et l'accepta pour son disciple. Le nouvel ermite fut d'abord docile aux enseignements de son maître; pendant deux ans tout alla bien; il s'efforçait de marcher sur les traces du Bienheureux, mais fallait-il s'attendre à n'avoir point de tentations? C'eût été mal connaître le démon. Les assauts de l'ennemi des âmes furent violents. Frère Conrad ne négligea rien pour fortifier son disciple; il lui prédit les grands malheurs qui l'attendaient s'il venait à quitter sa vocation; mais celui-ci ne voulut rien entendre, sinon la voix perfide du tentateur. Il abandonna la solitude et retourna dans le monde pour se marier. Il n'y trouva pas le bonheur que Satan lui avait fait espérer, mais la prédiction du serviteur de Dieu s'accomplit, et sa vie fut remplie de toutes sortes d'adversités.

Dans une famine qui désola la contrée, le bienheureux solitaire pourvut à la nourriture d'un grand nombre de pauvres. — A sa prière, les anges lui apportaient le pain nécessaire à mesure qu'on venait lui en demander; c'est ainsi qu'il sauva miraculeusement de la mort des milliers d'affamés.

Il opéra encore de nombreux miracles, jusqu'à la veille de sa mort, et fit d'étonnantes prophéties à plusieurs de ceux qui venaient le voir.

MORT ET SÉPULTURE

Le grand jour allait enfin paraître pour l'âme impatiente de notre Saint. La veille, il se rendit à Noto, y communia avec une ferveur tout angélique, fit connaître à son confesseur sa mort prochaine et son désir d'être enseveli dans l'église de Saint-Nicolas, à Noto. Il lui prédit aussi les différends qui s'élèveraient entre les habitants de cette ville et ceux d'Hybla, au sujet de son corps, après sa mort; puis il l'invita à venir l'assister le lendemain à sa dernière heure, et il rentra dans sa cellule.

Le prêtre aimait sincèrement le frère Conrad; il ne put retenir ses larmes, à l'annonce de sa fin prochaine. Le lendemain il se rend à l'ermitage, et trouve le Bienheureux en prière, à genoux aux pieds du crucifix. — Il s'approche, le Saint n'interrompt pas son oraison, il semble que son âme soit déjà en possession de son Dieu. — Quelques instants avant l'heure prédite, la fièvre saisit le solitaire; appuyant alors sa tête sur l'autel, frère Conrad recommande à Dieu ses bienfaiteurs, ses amis, et les habitants de Noto et d'Hybla. — Soudain la grotte s'illumine d'une brillante clarté, et l'âme du Bienheureux s'envole vers le ciel, portée par des anges. — C'était le 19 février de l'an 1351. — Ebloui par cette céleste lumière, le prêtre croyait l'ermite encore en vie, car il était resté à genoux devant l'image de Jésus crucifié, comme pendant son oraison. Il s'assure cependant, en touchant le corps glacé du serviteur de Dieu, que son âme est allée recevoir la récompense de ses vertus, et il se met à pleurer la perte d'un ami si cher.

Dans le même instant, les cloches de Noto et d'Hybla sonnent d'elles-mêmes. Les habitants comprennent l'avertissement du ciel et se rendent en foule à la grotte du saint pénitent pour s'emparer de ses précieuses dépouilles. Alors éclatent les disputes prédites. Les gens d'Hybla réclament le corps, les gens de Noto déclarent qu'il leur appartient; la querelle s'envenime et on en vient aux mains, mais ô prodige! on se lance des flèches, les traits ne partent pas; on se frappe, nul n'est blessé. Ces merveilles arrêtent les combattants. Le prêtre affirme alors que la dernière volonté du frère Conrad était de reposer dans l'église de Noto; toutefois il propose d'en appeler au défunt lui-même. — Après avoir déposé avec respect ses précieux restes dans une bière, il fait avancer quatre citoyens d'Hybla; ceux-ci, en dépit de leurs efforts, ne peuvent soulever le cercueil. Quatre habitants de Noto viennent à leur tour et l'emportent avec autant de facilité que s'il eût été vide. Ces vénérables dépouilles furent placées dans une châsse d'argent d'une grande valeur, et déposées dans l'église de Saint-Nicolas, à Noto.

De nombreux miracles, opérés sur son tombeau, ou par son intercession attestèrent la sainteté du serviteur de Dieu; aussi ne put-on retenir l'enthousiasme de la population; elle lui décerna, sans l'autorisation préalable du Saint-Siège, les titres et les honneurs des bienheureux, par là encourant les censures ecclésiastiques. Le pape Léon X, en 1515, crut devoir remédier à ces abus, pour la gloire même du saint pénitent; il leva les censures encourues, et autorisa le culte du bienheureux Conrad. — Sa fête fut dès lors célébrée avec solennité le 19 février, dans la ville de Noto, jusqu'à ce que Paul V l'étendit à toute la Sicile, et Urbain VIII à l'Ordre de Saint-François, en décernant au Bienheureux le titre de Saint.

Ses reliques se conservèrent intactes longtemps après sa mort; et chaque fois que l'on ouvrit son tombeau, un parfum céleste s'en exhala. Saint Conrad est spécialement invoqué pour la guérison des hernies parce qu'il en a guéri beaucoup durant sa vie et après sa mort. « Ainsi, conclut le père Léon dans l'*Auréole séraphique*, le Seigneur qui s'intéresse à la moindre de nos douleurs, comme la plus tendre des mères, départit souvent, dans un ordre à ses saints, fleurs merveilleuses du ciel, les propriétés qu'il a mises dans les plus humbles plantes de nos campagnes, pour calmer et guérir nos souffrances. »

Imp. [illegible], Paris

SAINT EUCHER, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Fête le 20 février.



Un envoyé du roi vient retrouver saint Eucher.

PRÉVENANCES MERVEILLEUSES DE LA GRACE DIVINE

Saint Eucher naquit près d'Orléans l'an 687, de parents plus nobles encore par leur éminente piété que par le rang élevé qu'ils occupaient dans le monde. Leur vie sainte attira sur eux de grandes grâces, et Dieu voulut leur donner un fils prévenu de ses faveurs dès le berceau, qui devait devenir un jour un grand évêque pour le salut de beaucoup d'âmes. Sa bonté voulut même leur faire connaître d'avance le trésor qu'il leur confiait. Il se servit pour cela d'un songe; car bien que les songes ne soient habituellement que pures imaginations inutiles et sans portée, Dieu, qui peut tout et à qui tout obéit, a voulu quelquefois s'en servir pour révéler certaines choses et cela de telle façon que l'on sût bien que ces révélations venaient de lui.

Quelque temps avant la naissance de saint Eucher, sa pieuse mère, après l'heure des Matines, étant revenue de l'église, où elle passait des journées entières en oraison, comme elle prenait quelque repos, vit en songe apparaître près de son lit un homme vénérable. Il était revêtu d'une robe plus blanche que la neige, ses cheveux étaient d'une beauté remarquable, ses yeux avaient l'éclat des pierres précieuses. Enfin tout en lui indiquait qu'il était chargé d'une mission importante. « Que Dieu soit avec vous, dit-il, ô bien-aimée du Seigneur; vous serez la mère d'un enfant de bénédiction, d'un enfant dont le Seigneur a fait l'objet de ses complaisances. Sachez qu'il a été choisi de Dieu de toute éternité pour devenir évêque de cette ville qu'il illustrera de ses vertus. Il sera le bonheur des peuples de ces contrées, la confusion des méchants et un grand nombre d'âmes devront leur salut à sa vigilance paternelle. »

La vertueuse mère, remplie tout ensemble de foi et d'admiration, s'écria : « O ange de Dieu, puisque le Seigneur a daigné vous envoyer vers moi, son indigne créature, et gratifier d'une telle faveur sa pauvre servante, je vous en supplie, ne vous éloignez pas de moi sans m'accorder, à mon fils et à moi, votre bénédiction. — Oui, reprit le messager divin, je suis envoyé pour vous bénir. »

Il la bénit en effet et disparut, laissant l'heureuse mère dans des consolations inexprimables. Celle-ci, à son réveil, fit part à son mari de cette vision miraculeuse, car elle savait qu'elle venait certainement de Dieu. Tous deux, pénétrés de crainte et de reconnaissance, tombèrent à genoux, remerciant Dieu d'un si grand bienfait et attendirent avec confiance la réalisation des promesses de l'ange.

L'ENFANT EST BAPTISÉ PAR SAINT AUSBERT

L'enfant naquit et reçut le nom d'Eucher. Pour le faire baptiser, ses parents attendirent qu'il fût en état de répondre lui-même : c'était un usage assez fréquent en ce temps-là, mais qui n'est plus conforme à la discipline actuelle de l'Eglise. Afin d'honorer la sublime vocation à laquelle Dieu l'avait appelé, ils le présentèrent à l'évêque d'Autun, saint Ausbert, et lui racontèrent ce qu'ils savaient des desseins de Dieu sur cet enfant.

Ausbert en fut dans une grande joie et se félicita d'avoir le bonheur d'introduire dans le sein de l'Eglise militante ce futur élu de l'Eglise triomphante. Il le prit lui-même dans ses bras, et, l'élevant vers le ciel, rendit grâces à Dieu de cette insigne faveur. Puis il le plongea dans les eaux régénératrices du baptême.

En même temps, il lui conféra le sacrement de Confirmation, qui répandit dans l'âme du prédestiné, avec les sept dons du Saint-Esprit, ce trésor de grâces qui devait grandir tous les jours de sa vie.

Cette touchante cérémonie achevée, saint Ausbert bénit les parents et l'enfant, leur prodigua de grandes marques de respect et leur permit de retourner dans leur domaine.

UN JEUNE SAINT AU MILIEU DE SES ÉTUDES

La sainteté d'Eucher éclatait déjà dans un âge si tendre et elle augmentait avec les années. Il avait sept ans quand ses parents songèrent à lui donner une éducation tout à fait ecclésiastique. Il s'adonna d'abord à l'étude des lettres. Son intelligence précoce, son amour du travail lui valurent bientôt les premières places parmi ses condisciples.

Bientôt il posséda à fond la science des Ecritures et des saints Canons.

A mesure qu'il avançait dans la connaissance de la parole de Dieu, son âme débordait du feu de son amour. La science, loin de l'enfler de vanité, n'était pour lui qu'un moyen de s'unir à Dieu davantage et d'avancer de plus en plus dans le chemin de la vertu. Il ne se contentait pas d'apprendre ce qui est bien, il le pratiquait.

Il rapportait tous ses succès à la bonté céleste de qui nous tenons l'intelligence, la mémoire et tout ce que nous avons de bien; pénétré d'une profonde humilité, il se considérait comme le plus indigne et le dernier des hommes. Jésus-Christ étant le guide de son intelligence et de sa volonté, les efforts de l'ennemi du salut pour perdre cette belle âme par la fausse gloire n'aboutirent qu'à fortifier son espérance en Dieu. Le Saint repoussait les assauts du prince des ténèbres et résistait à ces tentations avec une incroyable énergie, puisée dans la prière et dans les mortifications qu'il imposait à son corps.

IL SE FAIT RELIGIEUX A JUMIÈGES

Eucher entra d'abord dans le clergé, sous l'évêque Léodebert, et signala son zèle dans plusieurs fonctions importantes qu'il eut à remplir à Orléans.

Mais le Seigneur, qui voulait le voir mener une vie plus parfaite, lui fournit l'occasion de correspondre à ses désirs. Tandis qu'il cherchait à approfondir le sens des Ecritures, il tomba sur ce passage de l'Apôtre où il est dit que les biens de ce monde ne sont qu'une figure passagère, qu'un fantôme qui s'évanouit, et que la sagesse de ce siècle est une folie devant Dieu.

Cette considération de la vanité de ce qui est emporté par le temps lui fit apprécier plus qu'il ne l'avait encore fait jusque-là les biens éternels réservés aux élus. Ce fut comme un trait qui vint percer son âme pour la rendre inaccessible aux choses de la terre et l'enflammer d'un amour tout divin. Il résolut dès lors de se donner à Dieu sans réserve. Ayant donc abandonné le monde et tout ce qui pouvait le lui rappeler, il alla s'enfermer dans le monastère bénédictin de Jumièges (714). C'était alors une des principales abbayes de France. Notre Saint avait vingt-sept ans, et beaucoup d'honneurs semblaient l'attendre dans sa patrie; il préféra Dieu seul à tout le reste.

VERTUS MONASTIQUES

Il devint le modèle de ses frères par sa ferveur aux offices divins, son inépuisable charité, son zèle dans l'exercice de ses devoirs religieux. Inexorable dans son austérité, il ne donnait à la chair, qu'il regardait comme une source de péché, aucune commodité, et, pour la dompter, il la soumettait à toutes sortes de mortifications et de pénitences.

Son âme trouvait dans la prière et la contemplation un aliment qui l'entretenait sans cesse dans la ferveur, la lumière et la force.

Rempli de grâces extraordinaires dans la Sainte Communion, il aimait à rester au pied du tabernacle et ne pouvait se résoudre à interrompre ses communications intimes avec le Dieu de l'Eucharistie. Il fallait que l'obéissance vînt mettre un terme à ses saints transports.

D'une pureté angélique, il avait pour la Très Sainte Vierge une dévotion toute particulière. Il lui demandait sans cesse de lui conserver cette vertu sublime, par laquelle nous approchons le plus près de Dieu, et, de son côté, il veillait avec un grand soin sur ce trésor inestimable.

LE BÉNÉDICTIN DEVENU ÉVÊQUE

Une si grande sainteté ne pouvait demeurer cachée et ignorée dans le secret d'un cloître. Le divin Maître devait placer cette lumière éclatante sur le chandelier, afin qu'elle servît de guide aux âmes et les conduisît aux sources de la vie.

Vers le même temps, l'Eglise d'Orléans avait pour pasteur l'oncle même d'Eucher, Suavaric, qui mourut après une vie sainte et laborieuse. Le peuple, s'étant réuni pour choisir un nouvel évêque, jeta les yeux sur notre Saint, dont les vertus étaient connues de tous. Des messagers, chargés de présents, furent envoyés à la cour de Charles Martel. Admis en sa présence, ils se jetèrent à ses pieds, et, versant d'abondantes

larmes, ils lui dirent : « Prince très illustre, écoutez favorablement notre requête. Vos fidèles sujets d'Orléans viennent de perdre leur pasteur, le vénérable Suavaric. C'est pourquoi ils conjurent votre bonté de permettre que son neveu Eucher devienne leur évêque. »

Charles accéda généreusement à leur demande, et pour montrer combien il la prenait en considération, il les fit accompagner d'un officier de sa garde. Celui-ci devait se rendre à Jumièges pour tirer Eucher, bon gré, mal gré, de son couvent et le conduire solennellement à Orléans où il devait être sacré évêque.

A cette nouvelle, l'humble moine ne put contenir sa surprise et l'extrême affliction de son âme. Il se présenta devant ses frères et leur dit en pleurant : « Pourquoi, mes bien-aimés frères, souffrez-vous que je m'expose de nouveau aux pièges et aux séductions trompeuses du siècle; j'ai abandonné le monde et sa gloire, afin de marcher, libre de toute entrave, sur les traces de Jésus-Christ, mon Seigneur; faut-il donc que je sois encore précipité au milieu de ses tourbillons? »

La joie des religieux était grande de voir que le Seigneur avait daigné choisir parmi eux un pasteur des âmes. Mais, d'un autre côté, ils ne pouvaient se consoler à la pensée que ce frère chéri allait s'éloigner. En effet, Eucher s'était attiré l'affection de tous par ses vertus. Son exemple ranimait les faibles, les stimulait à l'observance de la règle, si bien que la charité avait formé entre lui et ses frères comme des liens indissolubles.

Toutefois, ils ne voulurent point préférer leur bien particulier à l'intérêt de tout un diocèse, ils n'insistèrent point pour le retenir et le remirent aux envoyés d'Orléans. Eucher se soumit à la volonté de Dieu e sacrifia ses répugnances.

Après avoir reçu la bénédiction de l'abbé et s'être assuré que ses frères l'aideraient par leurs prières à porter le lourd fardeau de l'épiscopat, il quitta son cher monastère et se dirigea vers Orléans.

A la nouvelle de son approche, le clergé et le peuple se portèrent à sa rencontre ; en même temps, un grand nombre d'évêques étaient accourus des cités voisines.

Son entrée dans la ville fut un véritable triomphe. On baisait ses habits, la trace de ses pieds; on ne pouvait se rassasier de le voir, tant était grand le renom de sa sainteté.

GOUVERNEMENT PASTORAL

Ses premiers soins, dès qu'il se vit élevé sur le siège d'Orléans, furent de visiter les églises de son diocèse, de veiller sur le clergé et de donner à son peuple des instructions pleines de sagesse et de prudence. Il flagellait les vices, avertissait les criminels publics et s'efforçait, dans ses prédications, de faire aimer partout la vertu dont il était rempli lui-même.

Les monastères étaient pour lui l'objet d'une sollicitude toute spéciale ; non content de les visiter souvent, il en faisait encore construire à ses frais et répandait autour de lui l'amour de la vie religieuse. Le clergé et le peuple étaient animés pour leur saint pasteur d'une vénération sans égale et mettaient toute leur joie à observer ses avis salutaires.

CHARLES MARTEL S'EMPARE DES BIENS DES ÉGLISES

L'esprit du mal, jaloux de sa sainteté et de sa gloire, résolut d'y mettre un terme. Il en trouva l'occasion dans l'ambition du duc des Francs. Celui-ci, pour subvenir aux frais de ses guerres, ne rougit pas de dépouiller les églises et de mettre la main sur les biens du clergé. Parfois même, on le vit distribuer des évêchés et des abbayes comme récompenses à ses compagnons d'armes.

ÉNERGIQUES PROTESTATIONS DE SAINT EUCHER

Saint Eucher et plusieurs autres évêques réprouvèrent ouvertement cet acte sacrilège. « Comment, s'écria le saint prélat, vous que Dieu a choisi pour protéger l'Eglise et la défendre contre ses ennemis, osez-vous abuser de votre puissance pour l'opprimer vous-même! Songez, ô prince! que Jésus-Christ, au jour du jugement, vous demandera compte des maux que vous aurez fait souffrir à ses membres. Il considère comme son bien propre le bien de ses fidèles, et malheur à celui qui leur ôte ce bien, parce qu'il s'attaque à Dieu même. »

CALOMNIES CONTRE LE SAINT

Les ennemis d'Eucher, dont la vie peu édifiante était réprouvée par ses vertus, profitèrent de cet incident pour achever de le discréditer auprès de Charles Martel. Ils inventèrent contre lui les plus odieuses calomnies. Ils le dépeignirent comme l'ennemi de sa famille et le partisan des Mérovingiens, et conseillèrent au prince de l'envoyer en exil. Ce seul motif suffit pour exaspérer le duc, déjà irrité de l'opposition de l'évêque. Mais, ne voulant pas user de violence contre le Saint, au moment de se mettre en campagne contre les Sarrasins, il remit à plus tard le soin de se venger.

SAINT EUCHER EST EXILÉ

A son retour de la fameuse bataille de Poitiers, Charles Martel, passant par Orléans, ordonna à l'évêque de le suivre à Paris. Le Saint n'ignorait pas les embûches qu'on lui tendait; toutefois, il ne fit aucune difficulté. Dans la prévision qu'il ne reverrait pas son cher troupeau, il lui fit de touchants adieux, dans lesquels il l'exhortait à demeurer toujours fidèle à ses devoirs et à se soumettre à la volonté du Seigneur.

Le peuple ne put contenir sa douleur; on n'entendait dans l'église que des pleurs et des gémissements. Il fallut pourtant se séparer, et saint Eucher, bénissant la main de la divine Providence qui l'éprouvait, se remit à la discrétion du prince. Rempli du désir de souffrir pour son divin Maître, il accepta avec joie tous les maux qui lui venaient de la part des créatures. Il avait occupé le siège d'Orléans pendant seize ans.

Lorsqu'il fut arrivé à Paris, Charles Martel donna l'ordre de le conduire à Cologne, lieu désigné pour son exil. Il fut reçu avec autant d'honneur et de bienveillance par le clergé et par le peuple de cette ville que s'il se fût trouvé au milieu de son troupeau. On le considérait comme victime de son devoir et on l'entourait de grandes marques de vénération.

Le bruit de cette popularité arriva bientôt aux oreilles du prince franc. Ne pouvant souffrir qu'il jouît d'une si grande considération, et craignant qu'elle ne causât du préjudice à son autorité souveraine, il le fit déporter secrètement dans le pays de Liège et le remit à la garde du duc Robert.

Celui-ci le reçut avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Sa confiance dans le saint prélat devint telle qu'il déposa entre ses mains d'abondantes aumônes, dont l'illustre

exilé se servit pour soulager les pauvres et doter les monastères. Au milieu de cette terre d'Egypte, il était comme un autre Joseph chargé de distribuer à ses frères malheureux les richesses de Pharaon.

IL SE RETIRE AU MONASTÈRE DE SAINT-TRUDON

Mais comme il préférait par-dessus tout la solitude du cloître, il demanda au duc la grâce de se retirer dans le monastère de Saint-Trudon pour y vaquer à l'oraison dans le silence et le recueillement, ce qui lui fut accordé.

Il retrouva dans ce sanctuaire de la prière une paix profonde, sans aucun mélange de préoccupations terrestres. Il demandait incessamment au Seigneur de le délivrer de sa prison corporelle et de le faire jouir de sa vue bienheureuse. Mais il devait encore rester ici-bas six années, pendant lesquelles il se prépara avec un soin extraordinaire à paraître devant Dieu.

SA BIENHEUREUSE MORT — SES MIRACLES

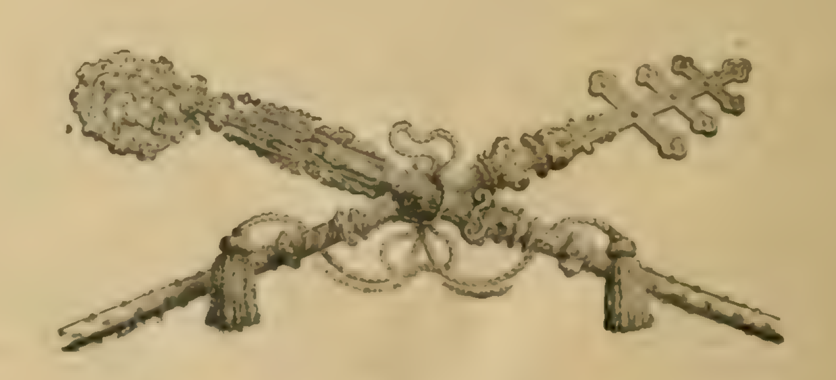
Le jour arriva où il devait s'unir pour toujours à son Dieu. Sentant approcher sa fin, il demanda pardon, aux religieux qui entouraient son lit de mort, des mauvais exemples qu'il croyait leur avoir donnés. Après avoir reçu le Pain céleste qui fortifie les âmes dans le passage de cette vie à l'éternité, il se recommanda à la Très Sainte Trinité, et, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » il alla recevoir la récompense des élus (20 février 743). Il fut enterré au monastère de Saint-Trudon.

Le Seigneur glorifia la sainteté d'Eucher par plusieurs miracles éclatants. Une religieuse que le Saint affectionnait beaucoup à cause de la pureté de sa vie, avait allumé, sur son tombeau, un cierge de la grandeur d'un homme. Pendant la nuit, ce cierge tomba sur le drap qui recouvrait le tombeau, et tout en le touchant de sa flamme, il ne lui porta aucune atteinte. Le lendemain, ceux qui étaient chargés de la garde de l'église furent saisis de crainte et d'admiration à la vue de ce prodige qu'ils attribuèrent à la vertu du saint évêque.

Un homme que saint Eucher avait converti à la foi chrétienne remplit une lampe d'huile et la plaça près de son tombeau. Le liquide augmenta peu à peu jusqu'à ce que le vase qui le contenait commença à déborder, de sorte qu'avec l'huile de cette lampe on en remplit sept autres.

A l'anniversaire de sa mort, comme une grande foule, attirée par l'éclat de ses miracles, affluait à son tombeau, les vivres vinrent à manquer. L'abbé de Saint-Trudon pria Notre-Seigneur de lui venir en aide par l'intermédiaire de saint Eucher. Sa prière fut exaucée, car, ayant ordonné de jeter les filets, il y eut une telle quantité de poisson, que toute la multitude put être rassasiée.

Un grand nombre de guérisons eurent lieu par son intercession. De tous les points du royaume, des pèlerins accoururent à Saint-Trudon pour vénérer les reliques de saint Eucher. Les aveugles recouvraient la vue, les boiteux l'usage de leurs jambes; des miracles multipliés manifestaient la gloire du saint évêque, que Dieu exaltait après l'avoir proposé aux hommes comme un modèle de patience et de soumission à sa sainte volonté.



Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT GEORGES D'AMASTRIS, ÉVÊQUE

Fête le 21 février.



Deux innocents, injustement accusés d'un grand crime, allaient être condamnés à mort, quand saint Georges arriva et leur fit rendre la liberté.

COMMENT DIEU EXAUÇA LES PRIÈRES DE THÉODOSE ET DE MÉGÉTHO

Théodose (*don de Dieu*), et son épouse Mégétho (*grandeur*), nobles et pieux chrétiens du bourg de Cromna, près d'Amastris, ville de Paphlagonie (Asie-Mineure), furent les heureux parents de saint Georges, futur évêque d'Amastris. La naissance de ce fils les combla d'une grande joie, car ils avaient vécu de longues années depuis leur mariage sans avoir d'enfants. Leur vie était exemplaire, mais Mégétho, comme autrefois Sara, semblait vouée à la stérilité ; les deux époux multipliaient leurs prières et leurs pénitences, et Dieu paraissait sourd à leurs supplications, mais il ne différait de les exaucer qu'afin d'accorder davantage à leur persévérance pleine de confiance. Enfin, ils promirent au Seigneur de consacrer à son service, autant que cela dépendrait d'eux, l'enfant que Dieu leur donnerait, ce fut alors que la naissance de Georges vint réjouir leur foyer domestique. Ainsi, remarque l'historien, Dieu a plus d'une fois accordé un fils illustre aux prières de parents stériles, témoins Samson, Samuel, Jean-Baptiste.

Ceci se passait vers la moitié du VIIIe siècle. Georges sera l'un des derniers saints de l'Eglise grecque que

l'ambition de Photius ne devait pas tarder à [illegible] à la [illegible] en [illegible] séparant, par un [illegible] lamen-table, du centre vivifiant de l'Eglise catholique.

LE PETIT GEORGES DANS LES FLAMMES — [illegible] DES ENFANTS ET DES JEUNES GENS — SACERDOCE

Le démon, dit le vieux chroniqueur grec dont nous résumons le récit, le démon soupçonnait que cet enfant était destiné à l'humilier et à le vaincre; il n'ignorait pas de combien de prières et de bonnes œuvres il était le fruit, et l'on racontait certains prodiges qui avaient signalé sa naissance. On peut bien, en effet, ajoute le même auteur, attribuer à cet ennemi des hommes l'affreux accident qui faillit coûter la vie au jeune fils de Théodose. Le petit Georges avait trois ans et commençait à marcher avec assurance, quand, un jour, il tomba dans le foyer. On accourut le relever, mais l'enfant avait les deux mains et une jambe gravement brûlées.

On pensa ses plaies douloureuses, on y appliqua les remèdes les plus utiles, et une heureuse guérison [illegible] le cœur de sa mère.

Dès qu'il fut en âge d'étudier, ses parents le confièrent à des maîtres aussi vertueux qu'instruits, et capables de former son cœur aussi bien que son intelligence. Il étudia simultanément les sciences sacrées et les sciences profanes; il s'y appliquait avec ardeur, docilité et persévérance; mais sa piété l'inclinait comme naturellement à approfondir davantage l'instruction religieuse, et l'aidait à [illegible] toutes les connaissances humaines à [illegible] science divine.

[illegible] des passe-temps frivoles, des plaisanteries grossières, des plaisirs dangereux et dissipateurs qui paralysent chez tant de jeunes gens l'essor des études; fuyant, par esprit de mortification, la mollesse et le luxe, il devint l'honneur de ses maîtres par ses progrès dans les sciences aussi bien que dans la vertu. Son application, sa maturité de jugement, sa gravité étaient bien au-dessus de son âge.

Les années de sa jeunesse s'écoulèrent ainsi calmes et fécondes; et l'adolescent, parvenu à l'âge viril, se voyait entouré de l'estime et de l'affection de ses concitoyens.

On le [illegible] digne des saintes fonctions du sacerdoce, et les fidèles le présentèrent à l'évêque d'Amastris, qui l'ordonna prêtre.

[illegible] parents vivaient encore, et [illegible] monter à l'autel pour [illegible] la plus sublime action qu'il soit donné à un [illegible]

[illegible] il lui sembla qu'il devait [illegible] Esprit-Saint [illegible] prières, jeûnes [illegible] charité, devaient [illegible]

GEORGES DANS LA SOLITUDE

[illegible]

là montagne silencieuse, errant au hasard à travers la forêt qui couvre ses flancs, et priant le Seigneur de le conduire au lieu le plus propice à ses desseins. Il arrive ainsi jusqu'au faîte de la montagne, solitude profonde, où ne montaient ni le bruit des cités, ni les pas du voyageur; il aperçoit une grotte naturelle, propre à lui servir de retraite, et se hâte de diriger ses pas de ce côté. Il est agréablement surpris de trouver en cette caverne un vénérable et saint ermite, qui l'accueille comme un père reçoit son fils.

Le saint vieillard vivait depuis longtemps dans cette solitude, persévérant dans l'austérité et une oraison continuelle. Ses communications avec Dieu étaient arrivées à un tel degré d'intimité, que le Seigneur lui révélait souvent les secrets de l'avenir.

Georges se mit comme un humble disciple sous la direction de ce maître expérimenté dans la science des Saints, et l'édifice de sa perfection, qu'il avait assis dans son enfance sur des bases si solides, prit de rapides développements.

LE MONASTÈRE DE BONYSSA

Cependant le vénérable vieillard n'avait plus longtemps à passer sur la terre. Un jour, il dit à son disciple: « J'ai la certitude que je mourrai bientôt; j'ai un dernier conseil à vous donner. Quand j'aurai quitté cette terre, retirez-vous au monastère de Bonyssa; vous y serez accueilli comme un frère et vous y servirez le Seigneur avec fruit dans les exercices de la vie de communauté. »

En effet, le saint ermite ne tarda pas à s'envoler au milieu des chœurs des anges qu'il avait imités par la pureté de sa vie, et le prêtre Georges, ayant donné la sépulture à la dépouille mortelle de son maître, quitta cet ermitage et vint au monastère de Bonyssa.

Il y fut bien reçu, ainsi que le vieillard le lui avait annoncé; il s'appliqua avec ardeur à bien profiter pour sa sanctification de tous les avantages de la vie cénobitique. Par sa [illegible], sa charité fraternelle, son esprit de prière et de pénitence, il devint le modèle des Frères. Il méditait assidûment les Saintes Ecritures, non pour la vaine satisfaction de son intelligence, mais pour y trouver des préceptes et des exemples de sainteté. La foi d'Abraham, la chasteté de Joseph, la mansuétude de David, la sagesse de Salomon, enthousiasmaient son âme. On ne remarquait en lui ni souci de la gloire, ni attachement quelconque aux biens terrestres. Il ne désirait qu'une chose, vivre ignoré des hommes et [illegible]

[illegible]

SAINT GEORGES SACRÉ ÉVÊQUE D'AMASTRIS

La bonne renommée des vertus du moine Georges se répandit bien au delà du monastère et les habitants d'Amastris apprirent que le couvent de Bonyssa [illegible] l'évêque de la ville étant venu à mourir, ils choisirent [illegible] Georges pour lui [illegible]

Celui-ci ne fut pas médiocrement surpris de leur arrivée soudaine : « Vénérable prêtre, lui dirent-ils, la cité qui vous a élevé, l'Eglise qui a été votre mère dans la science sacrée, qui, après vous avoir rendu parfait chrétien, vous a élevé aux honneurs du sacerdoce, veut maintenant recevoir de vous les biens qu'elle vous a donnés. Votre cœur est trop grand pour ne songer qu'à vous-même, au lieu de vous dévouer au salut de vos frères. Imitez le grand apôtre Paul, affrontant à travers le monde tant de travaux, pour conquérir des âmes à Jésus-Christ ; imitez saint Pierre, n'hésitant pas à souffrir les chaînes et la captivité pour la même cause. Enfin, imitez Notre-Seigneur lui-même, s'exposant, pour nous sauver, aux travaux, aux humiliations et aux souffrances de sa passion. »

— Je suis mort au monde et le monde est mort pour moi, répondit le moine ; confiez donc à un autre, qui en soit plus digne et les ambitionne davantage, le gouvernement du peuple et le ministère sacré. »

Rien ne put vaincre son humilité.

Mais les envoyés étaient bien décidés à ne pas s'en retourner seuls ; ils s'emparèrent de force de leur élu, le placèrent sur une monture et partirent.

Il fallut bien que Georges se soumît à la volonté de Dieu.

On le conduisit à Constantinople et on le présenta au patriarche Taraise. Celui-ci, n'étant encore que secrétaire impérial, avait eu autrefois l'occasion de remarquer la piété de Georges enfant ; il le reconnut et agréa le choix que la ville d'Amastris avait fait de lui.

Mais soudain un obstacle inattendu s'éleva contre la consécration du futur évêque. L'empereur avait jeté les yeux sur un autre candidat et, comme il arrivait trop souvent aux empereurs bysantins, il voulait imposer à l'Eglise sa volonté. Taraise résista ; il réunit un synode, et mit les deux candidats en présence. Les membres de l'assemblée se prononcèrent unanimement pour Georges.

Il fut sacré évêque solennellement, et pendant le peu de temps qu'il passa dans la capitale de l'Orient il se conquit si bien par ses vertus l'estime de tous et de l'empereur lui-même, que le prince se réjouit de voir qu'on l'avait préféré à son propre candidat.

ADMINISTRATION ÉPISCOPALE — LE SAINT ÉVÊQUE SAUVE SON PEUPLE DES RAVAGES DES SARRASINS

Amastris reçut son bien-aimé Pontife comme un ange envoyé du ciel ; toute la population, prêtres et laïcs, hommes et femmes, enfants et vieillards se porta au devant de lui. Les espérances de la ville ne furent pas trompées. Le saint évêque fut le père et le modèle de tous : simple et austère, doux et ferme, affable et digne, d'une charité qui ne se lassait jamais, refuge des pauvres, protecteur des orphelins et des veuves, sage directeur du clergé, il était plus admirable encore par son amour envers Dieu, source de toutes ses autres vertus. Les fidèles aimaient à le voir présider les cérémonies saintes avec la piété d'un ange et la majesté d'un prophète.

Fallait-il pour défendre les intérêts de son peuple traiter avec les agents du fisc, avec les gouverneurs [illegible] des empereurs, il n'hésitait pas. Mais de tous les services [illegible] remarquables fut de le protéger contre les barbares. Depuis un [illegible] par ses doctrines. [illegible] la dévasta- [illegible] et le massacre [illegible] des provinces d'Asie-Mineure restées encore au pouvoir des empereurs de Constantinople.

Une année, la Paphlagonie eut beaucoup à souffrir. A la nouvelle que les hordes sarrasines approchent, l'évêque d'Amastris se hâte de parcourir les campagnes voisines, en recueille les habitants et les conduit à l'abri des remparts de la ville. Cependant l'ennemi avançait, il fallait s'apprêter à soutenir un siège dont on ignorait le terme et l'issue.

Plein de confiance en Dieu, dont la puissance est sans limite, le saint pontife le supplie avec une immense ferveur de sauver son peuple. Il est exaucé. Les hordes musulmanes, saisies de terreur panique, s'enfuient d'elle-mêmes et quittent le pays.

Amastris était délivrée.

INNOCENTS SAUVÉS DE LA MORT

Des négociants d'Amastris, qui s'étaient rendus à Trébizonde pour leurs affaires, y furent arrêtés sous l'inculpation de crimes très graves et jetés en prison par ordre du préfet. L'accusation était fausse, mais les calomniateurs poursuivaient audacieusement la cause, et les prisonniers couraient grand danger d'être condamnés à mort. Qu'on juge de leurs angoisses : dans peu de jours peut-être, bien qu'innocents, ils auraient la tête tranchée comme des criminels, ils ne reverraient plus leur patrie et leurs parents ; leurs familles, qui se préparaient sans doute à fêter leur retour, apprendraient qu'ils sont morts, morts de la main du bourreau, sans avoir pu recevoir leurs adieux !... Pendant qu'ils arrosaient leur cachot de leurs larmes et le remplissaient de leurs gémissements, ils suppliaient le Seigneur, leur unique ressource, de venir à leur secours.

Dieu révéla à son serviteur le péril où se trouvent ces brebis de son troupeau. L'évêque part immédiatement, il se dirige vers le Pont-Euxin (mer Noire), et affrontant une navigation périlleuse en cette saison, il s'embarque sur le premier navire allant à Trébizonde. Un vent favorable enfle les voiles du vaisseau, qui glisse rapidement sur les ondes ; Dieu protégeait manifestement le voyage.

Aussitôt débarqué, l'évêque d'Amastris se rend auprès du préfet, tremblant d'arriver trop tard. Les prisonniers vivaient encore, le procès n'était pas terminé ; l'évêque s'efforce de prouver l'innocence des accusés ; mais l'un des magistrats du prétoire, plein d'animosité contre les prisonniers, soutient avec d'autant plus de chaleur les accusations portées contre eux, réclamant au nom des lois un châtiment prompt et exemplaire. Le juge hésitait. C'était trop d'aveuglement de sa part. Le Seigneur, que le pieux prélat avait si souvent invoqué dans son voyage, intervient par sa [illegible] du préfet devient subitement aveugle. Devant ce malheur, le préfet, au désespoir, éclate à son tour [illegible], il [illegible] de n'avoir pas voulu croire à ses paroles, il le conjure de prier pour son épouse et pour lui. Le pontife, qui savait toujours pardonner une injure, se met en prières : l'aveugle est aussitôt guérie, et le magistrat, rompant les chaînes des prisonniers, les [illegible]

Le chroniqueur grec ajoute un autre prodige, arrivé, dit-il, pendant le séjour du Saint à Trébizonde. [illegible] l'évêque [illegible] l'honneur de [illegible] le pain et le vin destinés à la messe du [illegible] [illegible] écouter les [illegible]

du divin sacrifice fut arrivée, le pain et le vin se trouvèrent miraculeusement préparés.

SAINT GEORGES DEVANT LES ROIS DE LA TERRE ET DEVANT LE ROI DU CIEL

De semblables événements ne pouvaient qu'augmenter la reconnaissance et la vénération de ses diocésains pour leur saint évêque ; mais sa renommée avait depuis longtemps dépassé les limites de son diocèse. A peine de retour de Trébizonde, il dut partir pour Constantinople, afin de répondre aux instances de l'impératrice Irène et de son fils Constantin, qui désiraient vivement le voir.

L'impératrice et le jeune prince le reçurent avec beaucoup de bienveillance et de respect ; mais il ne s'attarda pas à la cour ; ennemi du faste et de l'intrigue, il ne se sentait pas à sa place parmi les courtisans byzantins.

Le logothète Nicéphore, préposé aux finances impériales, imitant la vénération de ses maîtres, demandait souvent conseil à l'évêque d'Amastris : un jour il sollicita même son avis sur une affaire temporelle qui le préoccupait pour son avenir : « Ne vous pressez pas, lui dit le prélat ; dans un temps qui n'est pas bien éloigné, vous hériterez de la fortune d'une très riche veuve. » Quelques années après, Nicéphore montait sur le trône et recueillait ainsi l'héritage impérial d'Irène. La prophétie du bienheureux Georges était merveilleusement réalisée. Aussi le nouvel empereur garda-t-il la plus grande vénération pour la mémoire du saint évêque ; il voulut avoir de ses reliques, et mettant un jour sur ses épaules un manteau grossier et usé, qui avait appartenu au bon prélat, il dit à ses officiers : « Voilà qui m'est plus précieux et protège davantage ma puissance que mon manteau impérial. »

Mais revenons à notre Saint. En traversant de nouveau la mer Noire, le navire qui le portait fut assailli par une violente tempête ; à la prière de son serviteur, Dieu calma la fureur des flots et le navire fut sauvé.

Cependant, ajoute l'historien, Georges était homme, et la mort devait aussi l'atteindre ; perte immense pour l'Orient, mais heureuse fortune pour le Saint qui échangeait les sollicitudes et les peines de cette vie contre les joies sans trouble de l'éternité bienheureuse.

Il vit venir la mort sans terreur, remercia le Seigneur des biens qu'il en avait reçus et s'endormit du sommeil de la paix.

Ce fut un deuil général, chaque famille semblait avoir perdu son père.

On l'ensevelit avec honneur dans l'église et un monument fut élevé sur son tombeau.

Les miracles s'y multiplièrent, et consolèrent le peuple en lui montrant que son pasteur bien-aimé restait son père du haut du ciel. Les malades affluaient à ce tombeau et un grand nombre de guérisons récompensaient leur foi.

LES RUSSES AU TOMBEAU DE SAINT GEORGES

Un jour, une terrible nouvelle retentit dans Amastris : de nouveaux barbares, accourus des régions du nord sur des barques légères, païens féroces, dont le nom était encore à peine connu, les Russes, venaient de faire irruption sur les côtes de Paphlagonie. Leurs bandes, avides de sang et de butin, parcouraient les riches campagnes, pillant, massacrant, incendiant les églises, réduisant en servitude de nombreux habitants.

Amastris ne fut pas épargnée. Un groupe de ces pillards pénétra dans l'église où reposaient les restes de saint Georges. A la vue du monument qui couronnait le sépulcre vénéré, les barbares pensent qu'il doit y avoir là-dedans quelque précieux trésor. — Et, en effet, remarque le chroniqueur,[1] il y avait là un trésor incomparable, mais bien différent de celui qu'ils cherchaient. — Cependant quelques barbares s'approchent pour démolir le monument et ouvrir le sépulcre ; mais à peine ont-ils touché le tombeau qu'ils demeurent perclus des pieds et des mains. A cette vue, leur stupeur et leur effroi ne sont égalés que par leur tristesse.

Le chef de la bande interroge un des habitants qu'il avait fait prisonnier ; « D'où vient cela dit-il ? Quelle est cette force invisible ?

— C'est la puissance de Dieu, à qui rien ne peut résister, répond le captif, ni prince, ni roi, ni armée, ni barbare.

— Nous aussi nous avons nos dieux, répond le barbare, mais quel sacrifice faut-il offrir pour calmer la divinité qui préside à ce lieu ?

— Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, dit le captif, et c'est à celui-là qu'est élevé ce temple : il ne demande pas des animaux en sacrifice, mais une vie innocente, la miséricorde et la pitié pour le prochain, même pour les vaincus. Dans ce tombeau reposent les restes d'un homme qui fut grand serviteur de Dieu, et le Seigneur a puni l'attentat de ceux qui voulaient les profaner. Offrez des présents à cette église en réparation de votre faute ; rendez la liberté aux chrétiens que vous avez faits captifs dans cette ville, ils prieront pour vous et vos soldats seront guéris. »

Le chef russe se laisse persuader, il met aussitôt en liberté les captifs d'Amastris ; ceux-ci se rendent à l'église, allument des cierges autour du saint tombeau et passent la nuit à chanter des psaumes.

Le lendemain, les soldats paralysés furent guéris. Les Russes conclurent un traité de paix avec la ville d'Amastris, s'engageant à ne plus l'attaquer désormais, et ils se retirèrent.

SAINT BARADAT, SOLITAIRE

Fête le 22 février.



Saint Baradat, au milieu de la solitude, rend gloire à Dieu au nom de tous les hommes et de la nature entière.

LES FLEURS DU DÉSERT

Dès la fin du second siècle de l'ère chrétienne, des âmes vaillantes, s'arrachant aux corruptions de l'empire romain, couraient demander à la solitude le calme de la vie et la liberté de servir Dieu avec tout l'élan de leur ferveur.

Saint Hilarion, formé à l'école du grand saint Antoine et des moines de la Thébaïde, avait rapporté en Palestine la précieuse semence de ces fleurs du désert qui embaumaient le parterre de l'Eglise. Ce germe vivifié, fécondé par les eaux de la grâce et par les rayons du divin Soleil, s'épanouit au milieu des solitudes de la Syrie et sur les rochers du Liban en mille fleurs d'héroïque sainteté. C'était comme un agréable jardin où Jésus-Christ pouvait reposer ses regards et se dédommager du spectacle des iniquités du siècle.

SAINT BARADAT AU DÉSERT — SES AUSTÉRITÉS

On ne sait rien des premières années de la vie de saint Baradat, moine au VIe siècle. Théodoret, évêque de Cyr, historien digne de foi pour avoir contemplé lui-même les admirables vies des anachorètes d'Orient, nous le montre au fond d'une

solitude, passant sa vie dans une oraison continuelle et dans des privations de tout genre.

Cet historiographe, qui avait visité un grand nombre de solitaires afin de leur arracher les pieux secrets de leur vie pénitente, déclare que saint Baradat fut, plus que tout autre, ingénieux à trouver des austérités toujours nouvelles. Il s'enferma d'abord fort longtemps dans une misérable hutte où toute sa vie s'écoulait en contemplation et en prières. Puis ce chétif abri lui parut encore trop commode. Il gagna le sommet de la roche qui dominait le lieu de sa retraite, s'y bâtit à peu de frais une loge, ou, pour mieux dire, une sorte de coffre, ayant bien pris soin de la construire assez étroite pour ne pouvoir s'y tenir que courbé. Les parois en étaient si peu jointes que le nouveau domicile de notre solitaire avide de souffrances présentait l'aspect d'une cage ouverte à toutes les rigueurs du temps. On pense bien que toute la commodité d'un tel gîte était de n'en avoir aucune, si l'on excepte le précieux avantage de satisfaire l'ardeur qu'avait le saint ermite de s'offrir à Dieu en holocauste pour les péchés des hommes.

Il passa de longues années dans un réduit si gênant, et n'en sortit que pour présenter au Seigneur un sacrifice plus méritoire encore que les plus effrayantes austérités, un sacrifice sans lequel tout le reste est perdu pour le ciel, celui de l'obéissance : Théodose, patriarche d'Antioche, son supérieur, lui conseilla de descendre de son rocher. Il obéit aussitôt.

Sa nouvelle demeure ne fut guère plus luxueuse. La plupart du temps, il n'avait d'autre toit que la voûte étoilée des cieux, si belle dans les régions orientales, ou bien les sombres nuages de la tempête [illegible]. Grand pontife de la solitude, pieux interprète des voix de la nature, il se tenait debout, les mains élevées vers le ciel, la [illegible], il [illegible] les [illegible] du Créateur de l'univers, et bénissait Dieu au nom de toutes les créatures.

Un habit de cuir le couvrait de la tête aux pieds et ne lui laissait que les yeux pour voir, le nez et la bouche libres pour respirer. Une vie si austère ferait supposer une forte constitution chez notre Saint. Baradat, au contraire, avait une faible santé et [illegible]; mais la grâce divine [illegible] la faiblesse humaine et les vrais serviteurs de Dieu peuvent tout en Celui qui les fortifie.

[illegible] — SA RÉPONSE A [illegible]

Théodoret nous apprend que Baradat avait puisé [illegible] de vastes et de [illegible].

[illegible]

[illegible]

[illegible]

heureux débris de l'empire romain. Dans une circonstance où il consultait tous les évêques d'Orient sur le Concile général de Chalcédoine qui avait condamné Eutychès, il crut devoir envoyer aussi sa lettre circulaire à trois grands serviteurs de Dieu qui ne faisaient point partie de l'épiscopat, mais pouvaient servir puissamment, de leurs lumières, les intérêts de la foi contre les attaques perfides et multipliées de l'esprit du mensonge. Le messager impérial se mit à la recherche de ces théologiens sublimes cachés dans le désert. Il trouva saint Jacques le Syrien dans un affreux vallon près de Tyr, saint Siméon Stylite sur sa colonne et saint Baradat dans son humble réduit.

Ce dernier donna, dans sa réponse à l'empereur, une preuve éclatante de l'intégrité de sa foi et de son inébranlable attachement à la communion de l'Eglise romaine. Le mystère de l'Incarnation défiguré par Eutychès et le dogme eucharistique y sont traités avec autant de profondeur que de solidité. Il témoigne d'abord à l'auguste prince la joie qu'il ressent de son zèle empressé pour assurer la paix des églises et conserver le précieux dépôt de la foi ; puis, s'emparant du nom même du César, il joint la plus brûlante exhortation à la louange la plus délicate et fait comprendre comment on entendait alors le rôle de la puissance civile dans ses rapports avec l'Eglise. Saint Baradat se réjouit de voir en Léon, comme au siècle précédent saint Melchiade dans Constantin, l'évêque du dehors, le prince qui sait avoir reçu le glaive des mains de Dieu pour le service du droit et de la justice, et ne craint pas de prêter à la diffusion de la vérité le prestige de son bras.

« Nous n'ignorons pas, s'écrie le vaillant anachorète, que les loups s'attroupent pour attirer les tendres brebis du Seigneur hors des bergeries et les égorger sans même craindre les pasteurs qu'ils séduisent ou dont ils trompent la vigilance; mais vous, dont le zèle répond au nom que vous portez, vous vous montrerez, vous prendrez la garde du troupeau [illegible] et vous rugirez comme le lion : vos terribles rugissements répandront la terreur dans les rangs de ces ennemis [illegible] du bercail de Jésus-Christ, et [illegible] leurs malheureuses victimes. Partout l'on reconnaîtra que votre redoutable ordonnance répond à votre nom et à la dignité de votre empire ; l'on pourra vous appliquer ce mot de l'Ecriture : [illegible] et le [illegible] exaltera partout le nom de [illegible] les [illegible] assez osés pour se [illegible] et secouer toute crainte de ses terribles jugements. »

On ne doit point s'étonner de nous voir louer Baradat de son orthodoxie. C'est qu'à cette époque de l'histoire de l'Eglise, le démon de l'hérésie, [illegible] d'Egypte et de Syrie et faisait [illegible] toutes les [illegible]

MORT DE SAINT BARADAT

[illegible]

SAINTE MILBURGE, PRINCESSE ANGLAISE, VIERGE ET ABBESSE

Fête le 23 février.

LE ROI MERWAL ET LA REINE DOMNÈVA

Au milieu du septième siècle, un saint prêtre du Northumberland (Angleterre), nommé Edfrid, plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, entendit une voix du ciel qui l'envoyait prêcher l'évangile dans le royaume de Mercie encore païen. Le souverain de cette partie de l'Angleterre était alors le vaillant Merwal. Il accueillit honorablement le missionnaire et, convaincu par ses discours de la vérité de la foi catholique, il se convertit et reçut le baptême, l'an 660.

Il construisit une église en l'honneur du premier Pape, le prince des apôtres, et la dota de nombreux revenus. L'Angleterre en effet, aux premiers temps de sa conversion, comme pour protester à l'avance contre le schisme d'Henri VIII, se distingua par un amour tout particulièrement filial envers saint Pierre et les pontifes romains ses successeurs.

Merwal, devenu chrétien, épousa Domnèva, arrière-petite fille de saint Ethelbert, prince de Kent et premier roi chrétien des Anglais. Les deux époux pratiquaient avec loyauté la religion chrétienne et favorisaient de tous leurs efforts sa propagation au milieu de leurs sujets. Dieu leur donna quatre enfants : le prince Merfin et les trois princesses, sainte Milburge, sainte Mildrède et sainte Milgithe. Après la naissance de la dernière, les pieux époux, d'un commun consentement, résolurent de se vouer désormais à la continence, afin de travailler plus efficacement à leur salut et à l'éducation de leurs quatre enfants. Mais quelle éducation : leurs trois filles devinrent trois saintes !

Bientôt, Domnèva, voulant aller jusqu'au bout dans son sacrifice et dans le don d'elle-même au Seigneur, fonda un monastère de religieuses dans l'île de Thanet et obtint de son mari la permission de s'y consacrer à Dieu avec sa fille Milgithe.

Depuis plusieurs années, Mildrède, sa seconde fille, était venue en France et avait reçu le voile des religieuses au monastère de Chelles, près de Paris. A cette époque, les couvents étant encore rares en Angleterre, on voyait des princesses franchir la mer et venir s'enfermer aux abbayes de Chelles, de Jouarre ou de Farmoutiers. Après la fondation du couvent de Thanet, placé sous l'invocation de Marie, Domnèva pria sa fille de venir enseigner à ses religieuses les saintes observances de Chelles; sainte Mildrède, revenue en Angleterre, reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque saint Théodore, envoyé par le Pape en Angleterre, et succéda à sa mère dans le gouvernement de l'abbaye. Elle eut la joie de voir réunies sous sa direction, dans la ferveur du service de Dieu, jusqu'à soixante-dix religieuses.

FIDÉLITÉ DE SAINTE MILBURGE A SES VŒUX

Pendant ce temps, qu'était devenue Milburge? Cette princesse, l'aînée de ses sœurs par la vertu aussi bien que par l'âge, les avait précédées dans la consécration monastique. Dès son enfance, son unique préoccupation avait été de plaire à Dieu. Méprisant les vanités et les plaisirs du monde, au lieu d'orner son corps de futiles parures, elle travaillait à décorer son âme des plus belles vertus, pour plaire uniquement à l'Epoux céleste. De riches alliances terrestres lui furent offertes, elle les refusa.

Alors son père, Merwal, et son oncle Wulfher, pour satisfaire à ses désirs et à leur propre piété, lui firent construire un couvent à Wenloch. Milburge s'y retira avec plusieurs compagnes, dont le nombre ne tarda pas à s'accroître ; elles choisirent la sainte princesse pour mère et maîtresse dans la perfection monastique.

Le démon cependant chercha à troubler la paix dont elle jouissait dans le cloître, et essaya de ruiner cette œuvre en renversant celle qui en était le fondement. Un jour Milburge s'était rendue à une maison de campagne, nommée Stokes, qui dépendait sans doute de son monastère. Un jeune prince anglais, qui savait combien la fille du roi Merwal unissait à un haut degré les charmes de l'esprit et du corps, se trouvait en ce moment dans le pays. Il souhaitait vivement l'avoir pour épouse, mais sachant bien qu'il n'aurait pas son consentement, il résolut de l'enlever de vive force.

Il se met aussitôt à organiser secrètement le complot. Mais rien n'est caché aux yeux de Dieu ; la sainte princesse, avertie par une révélation céleste, se hâte de s'enfuir avec les personnes qui l'accompagnaient. Le prince arrive à la maison, à la tête d'une escouade de gens armés et ne trouve plus celle qu'il cherchait. Il se précipite, dit le vieux chroniqueur, comme un loup furieux à la poursuite de l'innocente brebis du Seigneur. Déjà il approchait de la rivière de Corf dont les eaux, alors peu abondantes, avaient laissé un passage facile aux fugitives. Quelle n'est pas sa surprise, en atteignant ce cours d'eau, d'en voir les ondes grossies se rouler en tourbillons impétueux et rapides, d'une profondeur et d'une violence telles que se hasarder à les traverser était s'exposer à une mort certaine. Rentrant en lui-même, à la vue de ce miracle, il reconnut sa faute, et renonça à ses desseins.

SAINTE MILBURGE COMMANDE AUX OIES SAUVAGES ET RESSUSCITE UN ENFANT

La même ferme de Stokes fut témoin d'une autre merveille. A l'époque des semailles, des volées d'oies sauvages s'abattaient sur les champs ensemencés et les dévastaient. Les serviteurs de la maison vinrent se plaindre à la bonne supérieure. Mais quel remède à un pareil mal ? Milburge, confiante dans la puissance du Créateur, qui est resté le maître de toutes ses œuvres, le pria d'intervenir. Ensuite, elle commanda hardiment aux oies ; ces volatiles, dont le nom est parfois synonyme de bêtise, obéirent comme des êtres intelligents, et non seulement cette année, mais les années suivantes, respectèrent les champs interdits à leur rapacité.

Une pauvre veuve avait eu la douleur de voir mourir son fils. Elle prend entre ses bras le corps glacé de l'enfant et, tout en le baignant de ses larmes impuissantes, elle va droit au monastère de Wenloch ; elle entre dans l'oratoire, et y trouve précisément la sainte abbesse en prière. Elle dépose le petit cadavre à ses pieds, et lui dit : « Rendez-moi mon fils, ayez pitié de moi. — La douleur vous rend folle, ma pauvre femme, répond Milburge, que

me demandez-vous là ? Allez ensevelir ce mort et préparez-vous à le suivre peut-être bientôt dans la tombe, car tout homme naît pour mourir. — Non, non, reprit la veuve, je ne m'en irai pas avant que vous ne m'ayez rendu mon enfant vivant ! »

En présence d'une telle foi, la sainte abbesse se prosterna devant Dieu près du petit cadavre et commença à prier avec une ferveur immense. Pendant qu'elle prolongeait ses supplications, une lumière céleste descendit sur elle, et elle parut tout environnée de feu. A cette vue, une sœur qui était là, fut saisie d'effroi : « Ma mère, s'écria-t-elle, levez-vous vite, vous êtes au milieu des flammes. » Soudain toute cette lueur disparut ; la servante de Dieu se releva confiante et calme, prit l'enfant qui était mort et le rendit vivant à sa mère.

DERNIERS CONSEILS

A l'âge de 60 ans Milburge, dont les forces allaient s'affaiblissant, fut prise de la fièvre et sentit que la fin de son exil terrestre approchait. Elle appela ses filles spirituelles autour de son lit et leur dit : « Mes sœurs, je vous ai aimées jusqu'ici comme les entrailles de mon âme, j'ai eu pour vous toutes les sollicitudes d'une mère ; maintenant la divine Providence met un terme à mon pèlerinage et m'appelle à la patrie du bonheur et du repos, voici que j'entre dans la voie de toute chair ; je vais vous quitter, je vous laisse à la garde de Dieu et de Marie. » Elle leur donna ensuite de touchants conseils sur leur sainte vocation, sur la vanité du monde et la bonté de Dieu, objet suprême de notre amour que la mort ne peut nous enlever ; puis son âme s'envola vers le Christ. C'était vers l'an 722.

TOMBEAU RETROUVÉ

Les religieuses ensevelirent avec respect, dans leur monastère, le corps de leur sainte mère et fondatrice. Mais deux siècles plus tard, à l'époque des invasions danoises, l'abbaye fut renversée et l'on ne sut plus dans le pays sous quel point de ses ruines désertes et silencieuses reposaient les restes de Milburge.

Au XIIe siècle, après la conquête de l'Angleterre par les Normands, le territoire de l'ancienne abbaye de de Wenloch fut donné aux bénédictins de Cluny, qui s'empressèrent de relever l'église et le monastère. Pendant qu'on rebâtissait l'église, un concours de circonstances providentielles amena la découverte du caveau où reposaient oubliées les reliques de sainte Milburge. A peine le tombeau fut-il ouvert qu'un délicieux parfum remplit toute l'église. La nouvelle de la précieuse découverte se propagea rapidement et les habitants accoururent en foules nombreuses pour rendre gloire à Dieu et à sa servante. De nombreux miracles, en confirmant la découverte, augmentèrent la joie publique. Deux femmes, atteintes de la lèpre, furent guéries ; une autre qui avait perdu la vue et un enfant aveugle de naissance eurent leurs yeux ouverts à la lumière ; une personne, gravement malade depuis cinq ans, retrouva la santé aussitôt après avoir bu de l'eau qui avait servi à laver les saintes reliques.

Le corps de sainte Milburge fut placé dans un lieu honorable de la nouvelle église et y resta en grande vénération pendant cinq siècles, jusqu'à la prétendue réforme protestante d'Henri VIII, dont les ravages furent plus funestes à l'abbaye de Wenloch que l'antique barbarie des Danois.



Imp. ... rue François Ier, Paris

SAINT PIERRE DAMIEN

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 23 février.



NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION DE SAINT PIERRE DAMIEN

Saint Pierre Damien naquit à Ravenne, l'an 988, de parents pauvres, qui avaient autrefois joui d'une certaine opulence. Un de ses frères aînés, en voyant pour la première fois ce septième enfant, s'écria : « Faut-il donc tant d'héritiers pour un si maigre héritage? » La mère, que la dureté d'un pareil langage attristait justement, n'eut pas la force de résister en face à ce fils ingrat. Elle abandonna son nouveau-né, mais pour le reprendre bientôt, car elle sentait toute l'indignité d'une pareille conduite. L'enfant, ainsi repoussé en entrant dans le monde, eut un trait de ressemblance de plus avec Jésus-Christ, qui avait voulu naître dans la pauvreté et au milieu des souffrances.

Pierre était à peine âgé de cinq ans, lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il se trouva alors à la merci du frère dénaturé qui avait si durement accueilli sa naissance, et il en eut beaucoup à souffrir. Il était traité comme le dernier des valets, sans cesse accablé de coups ou d'injures, et chargé des travaux les plus vils et les plus pénibles. Quand, le soir, il ramenait son troupeau, on lui disputait souvent un morceau de pain. Mais, son âme était avec Dieu. Elle se formait sous son regard paternel, et le Seigneur se plaisait à la façonner comme de ses mains, pour la préparer à la grande mission qu'elle devait remplir plus tard.

Le trait suivant nous montre quelle était déjà l'énergie de son caractère et la générosité de son cœur. Un jour, Pierre mourait de faim ; en menant paître son troupeau, il trouva sur le chemin une pièce de monnaie. Son premier mouvement fut de se livrer à la joie et de songer qu'il pourrait ainsi se procurer du pain ; mais, tout à coup, renonçant à son idée : « A quoi me servira, se dit-il, cette satisfaction d'un instant? Il vaut mieux porter cet argent à un prêtre, afin qu'il offre le Saint Sacrifice pour l'âme de mon père. » Dieu ne devait pas tarder à récompenser la piété du vertueux jeune homme.

SAINT PIERRE DAMIEN ÉTUDIANT ET PROFESSEUR

Pierre avait un frère, archiprêtre de Ravenne, qui il [illegible] d'une tendresse [illegible]. Damien, c'était son nom, aimait aussi son plus jeune frère, et, quand il connut l'état affreux où il était réduit, il s'offrit à le prendre auprès de lui, et se chargea de son éducation. L'enfant [illegible] ne voulut plus porter que le nom de Pierre *Damien* [illegible].

[illegible] vivacité de son esprit, il [illegible] progrès dans les lettres; les écoles de Ravenne, de Faenza et de Parme eurent bientôt à s'applaudir d'un si brillant disciple [illegible] l'honneur de [illegible] qui [illegible] leur nom. Il possédait à fond la jurisprudence et l'art oratoire. Aussi sa réputation naissante eut-elle bientôt assuré une grande affluence de disciples autour de sa chaire.

[illegible] jeunesse. Au milieu de ses triomphes, il se disait souvent : « A quoi bon m'attacher à des [illegible] » Il [illegible] de toutes les forces de son âme vers le repos du cloître, car il [illegible] les agitations du monde. En attendant l'heureux moment où il quitterait le [illegible] du siècle, il [illegible]. Il portait un cilice [illegible] intérieur en se plongeant dans l'eau à demi glacée de la rivière.

AU MONASTÈRE

Enfin, le moment arriva de quitter Ravenne. [illegible] saint Romuald. C'est là que notre Saint porta ses pas. La règle [illegible] quarante [illegible]. Pierre se [illegible] de mace- [illegible] l'abbé le fit [illegible] lui donna l'habit religieux. [illegible]

Pierre [illegible] marcha à grands pas [illegible] règle [illegible]

[illegible] notre Saint [illegible]

[illegible]

sorte, vouloir se dédommager des pénitences qu'on lui interdisait. Il livrait à ses Frères le fruit de ses laborieux efforts, et de sa contemplation assidue. Sa parole savait enflammer leurs cœurs et il produisit un grand bien, non seulement dans son monastère, mais encore dans les abbayes environnantes, qu'il fortifiait par un enseignement plein de [illegible], et qu'il édifiait surtout par sa vie mortifiée.

SAINT PIERRE DAMIEN, ABBÉ DE FONTAVELLANE

Pendant qu'il se livrait à la vie [illegible] avec tant de zèle, la communauté de Fontavellane perdait son abbé. A cette nouvelle, Pierre revint prier une dernière fois auprès du Père qu'il avait toujours tendrement aimé. Après la cérémonie des funérailles, quand il fallut élire un nouvel abbé, les Frères ne prononcèrent qu'un nom : celui de Pierre Damien. Il accepta cette charge, et autant il avait su bien obéir, autant il sut bien gouverner : ses Frères de Fontavellane eurent les prémices de son action réformatrice et directrice. Mais le zèle de cet apôtre réclamait un champ plus vaste, et il voulut ouvrir de nouvelles abbayes à toutes les âmes que le monde ne pouvait séduire. Il leur procura tous les moyens de perfection en son pouvoir, et les maintint toujours dans leur première ferveur.

ÉTAT DU MONDE CHRÉTIEN. PIERRE DAMIEN LUTTE CONTRE SON SIÈCLE [illegible]

Pendant que la vertu fleurissait ainsi dans le désert, le monde chrétien se voyait entraîné vers un abîme de corruption qui n'avait pas encore été aussi profond [illegible] cruellement le corps mystique de Jésus-Christ : la simonie et l'incontinence des clercs. La principale cause de ce mal venait de ce que les princes laïques voulaient dominer l'Église et enchaîner sa liberté. Par un abus de pouvoir [illegible], ils vendaient et distribuaient les dignités ecclésiastiques, les donnant souvent à d'infâmes [illegible] sans science et sans vertu. [illegible] vocation n'apportant dans l'Église que [illegible] ni renoncer à leurs anciennes habitudes, ni se préoccuper de leur nouvelle charge.

Aussi, au bout de peu de temps, la barbarie de [illegible]

Grégoire VI, en montant sur le siège apostolique [illegible] Saint Pierre Damien [illegible]

Clément II, qui succéda à Grégoire VI, sut

apprécier le mérite d'un pareil athlète, et, plus d'une fois, il l'appela à sa cour pour l'aider à porter remède aux maux qui affligeaient la Sainte Église. Sur ses conseils, Pierre se mit à écrire des livres, du fond de sa retraite, pour flétrir, en termes d'une éloquence indignée, l'incontinence des clercs, et pour réclamer contre les usurpations du pouvoir temporel, qui s'ingérait dans les choses spirituelles, sans en avoir reçu mission.

Le mal était signalé, mais non encore guéri; c'était au pape saint Léon IX qu'il était réservé de donner un remède efficace.

Il avait à ses côtés le jeune archidiacre Hildebrand, qui devait plus tard couronner l'œuvre, sous le nom de saint Grégoire VII. Saint Pierre Damien jouissait aussi de la confiance du pape. Sur le conseil de ces deux hommes éminents en science et en vertu, Léon IX convoqua un concile à Rome pour l'année 1049. Pierre Damien, en face du pape et des évêques fidèles à la bonne cause, montra le mal avec précision et mit le doigt sur la plaie, sans se soucier d'une multitude insolente de prélats et de prêtres scandaleux. C'était la lutte de l'Esprit de Dieu contre la chair et le sang, et il n'était pas étonnant qu'elle excitât une formidable résistance de la part des passions brutales. Mais les Pères du Concile s'en souciaient fort peu. L'anathème fut prononcé contre tous les prêtres qui vivaient dans le mariage ; le peuple chrétien accueillit cette nouvelle avec un immense cri d'allégresse; et il se tourna, dès lors, vers l'unique refuge des âmes, le filet du pêcheur Pierre.

SAINT PIERRE DAMIEN, ÉVÊQUE ET CARDINAL

Des services si éclatants valurent à saint Pierre Damien l'amitié vive et sincère qui l'attacha toujours à saint Léon IX et à Hildebrand.

Étienne X, qui succéda à saint Léon IX, voulut le récompenser. Il lui ordonna donc de venir le trouver à Rome, pour recevoir la consécration épiscopale et les insignes du cardinalat. Pierre, dont l'humilité s'effrayait facilement, répondit par un refus péremptoire : « J'ai fait vœu, dit-il, » de vivre au désert : les affaires du siècle me » sont interdites, et je les ai en horreur. » Mais le Pape, ayant commandé au nom de la sainte obéissance, il n'insista plus. Il vint recevoir de ses mains l'anneau et le bâton pastoral, gages symboliques de l'alliance qu'il contractait avec l'Église d'Ostie.

MORT D'ÉTIENNE X
LÉGATION DE SAINT PIERRE DAMIEN A MILAN

Peu de jours après, le pape mourait prématurément à la fleur de l'âge. Pierre, à peine assis sur le siège d'Ostie, accourut à Rome. Déjà les factieux, à la faveur d'un grand tumulte, avaient proclamé pape l'évêque Jean de Velletri, sous le nom de Benoît X. Mais saint Pierre Damien, à la tête des hommes de bien, protesta contre cette élection, et excommunia tous ceux qui y avaient pris part.

Il proclama partout que l'antipape était un simoniaque, et comme on lui conseillait d'agir sous le voile de l'anonyme, il répondit : « Un fils » de la Sainte Église ne se cache pas pour com» battre les sacrilèges profanateurs qui outragent » sa Mère ; il se lève pour la défendre, et meurt » s'il le faut pour la venger. » Un tel courage triompha des difficultés, et bientôt un pape légitime, Nicolas II, fut élu par les cardinaux.

Pendant que l'Église Romaine était ainsi troublée par les factieux, celle de Milan était en proie à de non moins funestes dissensions. La plus grande partie du clergé de cette ville était composée d'hommes indignes ayant acheté leur dignité à prix d'argent. Beaucoup les soutenaient. Les chrétiens, restés fidèles en face de tant de maux, cherchèrent un remède auprès du Souverain Pontife. Nicolas II ne trouva personne qui fût plus propre à relever cette malheureuse Église de ses ruines que Pierre Damien.

Le saint légat fut reçu à Milan comme un ange envoyé du ciel. Mais à peine a-t-il fait connaître ses intentions et l'objet de sa mission, qu'une révolte éclate. Les cloches sonnent à toute volée pour appeler le peuple aux armes. L'émeute grandit à toute minute, et les cris sauvages parviennent jusqu'à saint Pierre Damien qui était renfermé dans l'église avec tout le clergé. L'homme de Dieu fait porter l'ambon sur les marches extérieures du temple, et de là, il s'adresse à la foule irritée. Il établit, d'après le témoignage même de saint Ambroise, le grand évêque de Milan, que l'Église Romaine avait autorité sur toutes les autres Églises, pour réformer, quand elle voulait, les abus qu'elle y apercevait. Du reste, on ne voulait pas, en ce moment, enlever à l'Église ambroisienne les privilèges dont elle jouissait, mais seulement corriger d'injustes abus. Ces raisons, présentées avec une habile éloquence, calmèrent peu à peu l'effervescence populaire, et Pierre Damien put reprendre la tâche difficile qu'il avait laissée. A force de prudence, de douceur et de fermeté, il mit fin à bien des scandales et prit de sages mesures pour les prévenir. Enfin, le légat quitta Milan au milieu des bénédictions et des acclamations de tout le peuple qui l'appelait son sauveur.

SCHISME DE CADALOÜS

L'illustre légat vint rendre compte de sa mission au pape, et se retira ensuite dans sa ville épiscopale pour y reprendre les soins du ministère, qu'il remplissait avec tout le succès dont il était capable.

Un nouvel incident le ramena bientôt à Rome. Nicolas II venait d'être enlevé à l'amour des fidèles défenseurs de l'Église. Les troubles recommencèrent, mais saint Pierre Damien, mêlé à l'élection du Souverain Pontife en sa qualité de cardinal, ne négligea rien pour soutenir Alexandre II, légitimement élu.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que l'audacieux évêque de Parme levait l'étendard de la révolte, et se faisait proclamer Pape dans une assemblée schismatique. Il s'appelait *Cadaloüs*, et son nom est resté attaché à sa révolte. Saint Pierre lui écrivit deux lettres extrêmement fortes, pour lui reprocher son ambition. Il le menaçait avec une fermeté tout apostolique, des foudres prochaines de la vengeance divine : « Je » ne vous trompe point, vous mourrez avant un » an. » L'intrus ne se laissa pas émouvoir, et il osa même se diriger à la tête d'une armée sur la ville de Rome. « Des torrents de larmes, écrivait » saint Pierre Damien, s'échappent de mes yeux. » Je suis dans le deuil au spectacle des calamités » de la Sainte Église. Prions pour ces furieux » afin qu'ils se convertissent! »

La prière du saint cardinal fut entendue. [illegible] évêques qui avaient élu Cadaloüs peu [illegible] auparavant, se repentirent de ce qu'ils avaient fait, et le déposèrent dans une [illegible] solennelle. Ainsi se réalisa la prophétie de

saint Pierre Damien, car, dit le saint docteur, s'il ne mourut pas véritablement, son pouvoir, du moins, était ruiné et subissait une sorte de trépas.

Mais, comprenant que tôt ou tard il relèverait la tête, le courageux défenseur des droits du Saint-Siège voulut que l'erreur fût solennellement anathématisée. Il s'occupa de réunir un concile à Mantoue, et là, de concert avec Alexandre II, Hildebrand, et tous les cardinaux, il fit condamner Cadalous, et le pape légitime fut confirmé dans la possession de son siège.

SAINT PIERRE DAMIEN RETOURNE DANS SON DÉSERT

Mais, au milieu de ces luttes et de ces triomphes, l'humble cardinal soupirait après la solitude et le repos dont il jouissait jadis à Fontavellane. Vingt fois il avait demandé à se décharger du poids de l'épiscopat, et toujours ses propositions avaient été repoussées. Il avait beau alléguer son grand âge et ses infirmités, Hildebrand comprenait trop bien que sa présence était encore utile à l'Eglise. Cependant, pour lui permettre de mieux reprendre la lutte, il le laissa libre, enfin, de prendre quelque repos.

Pendant le court moment de répit dont l'Eglise jouit alors, Pierre put aller retrouver ses religieux au désert. Il leur demanda la plus pauvre des cellules. A Rome et à Ostie, sauf les jours de fêtes, où il se permettait un peu de poisson, sa nourriture quotidienne consistait en un morceau de pain noir : jamais il ne voulait boire que de l'eau tirée de la veille et qui avait perdu toute sa fraîcheur. Au désert, il renchérit encore sur ses pénitences passées : ses jeûnes devinrent plus rigoureux. Jusqu'à la mort il porta sur sa chair nue une ceinture de fer armée d'aiguillons. Le bassin dans lequel il lavait les pieds aux pauvres lui servait parfois à détremper son pain : son lit était une natte de jonc. Il inventait des raffinements dans sa pénitence : « Il est » plus difficile et plus méritoire, disait-il, de » renoncer à l'usage du sel qu'à celui de la » viande. »

Cette effrayante austérité était cependant assaisonnée d'une franche gaieté, que l'on peut voir dans ses rapports intimes avec Alexandre II et Hildebrand. Un jour, ce dernier ayant reçu en cadeau un poisson, en envoya une moitié au saint cardinal, qui lui répondit par ce distique : « Je ne m'étonne plus que Pierre soit réduit à » une telle pauvreté ; les Pierres ne produisent » plus que des demi-poissons. »

Une autre fois, dit saint Pierre Damien, le Pape ayant engagé sans moi une affaire épineuse, me demanda d'intervenir pour la terminer. On avait ainsi entonné *Gloria Patri*, et l'on m'appelait pour dire *Sicut erat*.

SAINT PIERRE DAMIEN, LÉGAT EN FRANCE

L'homme de Dieu qui avait toujours toute la confiance du Pape, fut rappelé à Rome, et chargé, en qualité de légat apostolique, d'aller réprimer des désordres dont certains évêques de France s'étaient rendus coupables. Pierre partit aussitôt pour Cluny, afin de rétablir dans leur monastère saint Hugues et ses religieux, que l'évêque de Mâcon en avait indûment expulsés.

Malgré sa vieillesse et ses infirmités, l'illustre légat n'interrompit [illegible] monastiques, et psalmodiait l'Office divin aux heures accoutumées, comme s'il eût été à Fontavellane.

De Cluny, l'homme de Dieu se rendit à Limoges au milieu de mille dangers, puis à Châlons-sur-Marne. Il y présida un concile dans lequel il termina heureusement les différends dont il était juge. La paix rétablie, il revint à Rome auprès du pape.

SAINT PIERRE DAMIEN EMPÊCHE LE DIVORCE DE HENRI IV D'ALLEMAGNE

A quelque temps de là, un fait monstrueux se passa en Allemagne. Après les fêtes de la Pentecôte de l'an 1069, dans une diète tenue à Worms, le jeune roi Henri IV, déjà livré aux plus honteux excès, avait ouvertement déclaré sa résolution de répudier la jeune reine Berthe, qu'il avait conduite à l'autel peu de mois auparavant. Il n'avait d'autre raison que la passion. Cette déclaration fut accueillie par un sentiment d'horreur et de mépris général, mais nul n'osa affronter le courroux du jeune libertin couronné.

Mais les lois de Dieu ont un gardien sur la terre, c'est le pape. Celui-ci envoya en Allemagne saint Pierre Damien. Dans une assemblée synodale à Francfort, Pierre prit la parole au nom du Vicaire de Jésus-Christ; il flétrit l'abominable projet du prince allemand, et déclara que, si Henri ne se soumettait aux lois de la morale chrétienne, il serait excommunié et le Pape refuserait de le couronner. D'un ton de rage concentrée : « J'essayerai, dit Henri, de me faire vio- » lence, et de porter comme je pourrai un joug » dont je ne puis m'affranchir. » Il consentit à conserver la jeune Berthe, et lui rendit bientôt son amour. En 1071, Berthe lui donnait un fils.

Saint Pierre Damien avait pu entrevoir les malheurs dont le règne de ce roi allait être le signal pour l'Eglise. De retour à Rome, il communiqua au pape ses tristes pressentiments. Pour lui, sa laborieuse carrière touchait à son terme, car il était déjà plus qu'octogénaire. « Plein de » jours et de saintes œuvres, dit l'hagiographe, » l'athlète du Christ se préparait à la suprême » récompense. »

Sa dernière mission fut de ramener sa chère ville de Ravenne sous l'autorité du Pape.

Au retour, il fut arrêté à Faenza par une fièvre violente qui dura huit jours.

Le neuvième jour, on célébrait la fête de la *Chaire de saint Pierre*. Vers le milieu de la nuit, sentant qu'il allait quitter ce monde, Pierre fit ranger ses compagnons autour de son lit, leur ordonna de réciter, comme à l'ordinaire, l'Office du matin, « voulant, disait-il, célébrer l'Office du » Prince des Apôtres, comme s'il eût été à Fontavellane. » Les Nocturnes furent suivies de la Messe. Le Bienheureux communia au Corps et au Sang du Seigneur. « Nous le vîmes alors, dit un » de ses compagnons, se recueillir dans une » méditation qui ressemblait à l'extase : son » âme se détacha doucement des liens du corps, » et il cessa de vivre sur la terre. »

On se disputa l'honneur de donner la sépulture aux restes de l'homme de Dieu. Mais Faenza ne voulut jamais se défaire de son précieux trésor. Les funérailles ressemblèrent à une pompe triomphale. Une foule de miracles s'accomplissaient sur le passage du corps, et la cathédrale de Faenza fut témoin, dans la suite, de nombreux prodiges.

[illegible] L. Prudhomme, [illegible]

SAINT MATHIAS, APOTRE

Fête le 24 février



Saint Mathias, l'apôtre qui a remplacé Judas prévaricateur.

Saint Mathias avait été l'un des plus fidèles disciples de Notre-Seigneur depuis le commencement de la vie publique du divin Maître. Il n'avait pas encore l'honneur alors d'être au nombre des douze apôtres; mais que de fois Notre-Seigneur, qui savait tout, dut arrêter des regards de tendresse sur ce futur messager de la bonne nouvelle, destiné à remplacer le traître Judas.

Après la glorieuse ascension du Sauveur, pendant que les apôtres, réunis autour de la Très Sainte Vierge dans leur retraite du Cénacle, se préparaient dans le recueillement et la prière à la venue de l'Esprit-Saint, Mathias était là avec les autres disciples du Seigneur. Saint Pierre remplissant, pour la première fois, ses augustes fonctions de vicaire de Celui qui venait de remonter au ciel, sa mission de chef visible de toute l'Église, juge convenable de choisir quelqu'un pour prendre la place laissée vacante par la trahison et le fatal désespoir de Judas. Il convenait en effet que les apôtres fussent au nombre de douze, chiffre auquel s'était arrêté Notre-Seigneur en les choisissant et qu'avaient [illegible] à

l'avance les douze patriarches, pères du peuple d'Israël, les douze princes qui portaient l'arche du Testament, les douze lions du trône de Salomon, etc. Et plus tard, saint Jean, dans ses sublimes visions de Pathmos, comptera les douze fondements et les douze portes de la cité céleste.

Mais laissons la parole à l'auteur inspiré des *Actes des Apôtres :*

« En ces jours-là, Pierre se levant prit la parole au milieu des disciples. (Or le nombre des assistants était d'environ cent vingt.) Hommes frères, dit-il, il faut qu'elle reçoive son accomplissement la prophétie inspirée par l'Esprit-Saint à David au sujet de Judas qui s'est fait le guide de ceux qui saisirent Jésus. Judas avait vu son rang compté parmi nous, il avait été élu pour partager notre ministère. Et maintenant il est en possession du champ du sang acheté au prix de l'iniquité : il s'est pendu; son corps se déchira par le milieu, et ses entrailles se répandirent sur le sol. Le fait est connu de tous les habitants de Jérusalem, qui ont donné le nom d'Haceldama au champ de la sépulture.

» Il est en effet écrit au livre des Psaumes : *Que sa maison demeure abandonnée, que nul ne vienne l'habiter, et que son épiscopat soit confié à un autre.* Ainsi il faut constituer un de ces hommes qui nous ont accompagnés pendant toute la durée de la vie publique de Jésus, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour de l'Ascension, afin qu'il soit avec nous témoin de la Résurrection.

» Ils en présentèrent deux : Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. Priant ensuite, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez le cœur de tous, montrez celui des deux que vous aurez choisi pour lui donner, dans ce ministère et dans cet apostolat, la place qu'après sa prévarication Judas a laissée pour aller en son lieu. »

» Ils jetèrent le sort (2), et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres. » (Actes des Apôtres, chap. Ier, v. 15 et suiv.)

Le jour de la Pentecôte, saint Mathias reçut donc au même titre que ses frères dans l'apostolat, la plénitude de l'Esprit-Saint, et comme eux il se mit hardiment et sans crainte à prêcher l'Evangile et à attester la résurrection de Jésus-Christ dont il avait été témoin. Quels furent ses voyages apostoliques et les multitudes d'âmes qu'il eut le bonheur de conquérir à Jésus-Christ?

(1) Judas le premier fut enseveli dans le champ d'Haceldama acheté par les Juifs avec les trente deniers prix de son crime.

(2) Après la descente de l'Esprit-Saint, quand l'Eglise eut pris sa nature définitive et régulière, on n'eut plus recours au sort pour le choix de ses ministres.

Le récit n'en a pas été fait ou du moins ne nous a pas été conservé. Nous savons seulement, par les anciennes traditions de l'Eglise grecque, que la Judée fut le premier théâtre de son apostolat. Puis, quand les apôtres se partagèrent le monde, il prit sa route vers le Nord, porta la bonne nouvelle à travers la Syrie, la Cappadoce, l'Arménie, le long des rives lointaines de la mer Caspienne, et jusqu'en Colchide au pied du Caucase, où il scella sa prédication par un courageux martyre, digne couronnement des difficultés sans nombre qu'il avait vaincues et des victoires qu'il avait remportées sur l'enfer. Baronius raconte qu'il fut d'abord lapidé, puis relevé tout brisé et sanglant pour être attaché à une croix et enfin décapité.

La plus considérable partie de ses reliques se trouve aujourd'hui à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure : Trèves, en Allemagne, en a aussi reçu une partie.

Quelques traits de la doctrine du saint apôtre nous ont été conservés dans les écrits de Clément d'Alexandrie : « Il faut, disait saint Mathias, combattre la chair, et se servir d'elle sans la flatter par de coupables satisfactions; quant à l'âme, nous devons la développer par la foi et par l'intelligence. » Doctrine utile en tout temps, mais surtout quand on se prépare au carême. Avant le péché originel, de même que l'âme de l'homme était parfaitement soumise à Dieu, le corps de son côté était parfaitement soumis à l'âme, mais depuis le péché, l'ordre a été brisé, la chair est révoltée contre l'esprit, et la concupiscence nous entraîne au mal; il faut vaincre et dompter la chair par la pénitence et fortifier l'âme par la parole de Dieu et les sacrements.

Nous empruntons à Dom Guéranger (*Année liturgique*) la traduction de quelques strophes d'un chant consacré à saint Mathias par la liturgie grecque :

« Apôtre Mathias, tu as complété le divin collège après la chute de Judas; la splendeur céleste de tes sages discours a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, par la vertu de l'Esprit-Saint; prie maintenant le Seigneur d'accorder la paix à nos âmes, par sa grande miséricorde.

»..... Vénérable Mathias! tu as paru comme un ciel spirituel qui raconte la gloire du Fils ineffable de Dieu. Célébrons avec joie d'une voix unanime cet apôtre, éclair de l'Esprit-Saint, pêcheur des âmes égarées, reflet de la divine clarté, docteur des mystères.

»..... Muni de la croix comme d'une voile, ô Bienheureux, tu as traversé la mer agitée de la vie, et tu es arrivé au port tranquille; maintenant, joyeux et mêlé au chœur des apôtres, daigne te présenter au Juge sublime, et implorer pour nous du Seigneur la miséricorde. »

SAINT NESTOR, ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 26 février.

SAINT NESTOR VICTORIEUX DES HONNEURS ET DES PROMESSES

C'était au milieu du IIIe siècle, sous le règne de l'empereur Dèce, règne court, mais ensanglanté par l'une des plus terribles et des plus dangereuses persécutions qui aient jamais assailli l'Eglise de Jésus-Christ, que Pollion, préfet de la Pamphylie (Asie-Mineure), exécutait avec un zèle aussi ardent qu'intéressé les ordres de son cruel souverain. Quatre chrétiens d'Attalia, ville maritime de cette province : Papias, Diodore, Conon et Claudien venaient de payer par le martyre leur fidélité à Jésus-Christ et à leur conscience ; mais leur supplice n'avait point effrayé leurs frères.

Les fidèles de ce pays avaient alors pour pasteur un vénérable et saint évêque nommé Nestor, dont la sagesse, la bonté, la foi, la charité, l'éloquence douce et persuasive avaient conquis le respect et l'affection de tous les habitants de la province.

L'irénarque (on appelait ainsi l'officier chargé de maintenir la paix publique : c'était une sorte de préfet de police) redoutait son influence et n'osait se mesurer avec lui en guerre ouverte. Enfin, un jour que ses conseillers étaient réunis pour délibérer sur les mesures à prendre contre les adorateurs du vrai Dieu, il leur dit : « Nous n'obtiendrons jamais rien des chrétiens tant que nous n'aurons pas fait arrêter leur évêque : tous lui obéissent. »

Nestor ne tarda pas à être informé des violences que méditaient les persécuteurs. Craignant pour ses brebis, il ordonna à ceux qui le pouvaient de se dérober par la fuite aux dangers qui les menaçaient et de chercher un refuge ailleurs ; pour lui, il resta tranquillement à son poste et ne quitta point sa demeure. Là, il passait les jours et les nuits en prières, suppliant Notre-Seigneur de veiller sur son troupeau.

ARRESTATION DU SAINT

Bientôt sa maison fut entourée par les persécuteurs, accompagnés, comme il arrive dans de pareilles circonstances, de tout ce qu'il y avait de plus méchant et de plus vicieux dans la ville. Cependant on gardait une certaine tenue : un mot d'ordre avait évidemment été donné dans ce sens. Un homme se détache de la foule, s'approche de la porte, frappe violemment et appelle l'évêque des chrétiens, Nestor. Le pontife était occupé à prier dans une chambre intérieure ; un de ses serviteurs s'approche et lui dit : « Il y a des hommes à la porte qui vous demandent. » L'évêque achève sa prière, puis, se levant avec calme, il s'avance à la porte de sa maison et se présente à la foule avec une majesté simple et digne. Tous les fronts s'inclinent et on le salue avec un profond respect. « Mes enfants, dit Nestor, quel motif vous amène ici ? — Tout le Sénat de cette ville vous appelle, » répondit la foule. Sans en demander davantage, le pontife arme son front du signe de la croix et se met en marche. Il allait à la mort, et ne devait plus remettre les pieds dans la maison qu'il venait de quitter ; il le savait bien, mais son âme ne regrettait pas les choses de la terre, son trésor était au ciel, où Jésus, le bien-aimé de son âme, l'attendait dans la perfection de l'amour et de la gloire.

INTERROGATOIRE ET MENACES

Le cortège arriva ainsi au forum (place principale) où siégeaient publiquement tous les magistrats de la cité. A l'approche du pontife des chrétiens, tous se lèvent et le saluent : « Dieu vous pardonne, dit l'humble Nestor, mais je ne comprends rien à ces hommages. Nous ne faisons que vous rendre les honneurs que nous vous devons, et que méritent votre vie et vos vertus, répondent les sénateurs. — Assez de louanges, repartit l'évêque, il est temps de me dire pourquoi vous m'avez fait appeler. — Connaissez-vous l'édit de l'empereur ? — L'édit de l'empereur ? non, mais je connais très bien les commandements du Dieu Tout-Puissant. — Laissez-vous persuader de bonne grâce, dit alors l'irénarque, votre résistance nous obligerait à vous traduire devant le tribunal. — Je suis très persuadé que je dois toute obéissance à la volonté et aux ordres de mon céleste Roi. » L'irénarque perdit patience : « Vous êtes un possédé du diable ! cria-t-il. — Plût à Dieu, dit l'évêque en poussant un soupir, que vous ne soyez pas vous-mêmes les esclaves des démons et que vous ne les adoriez pas ! — Scélérat, dit l'irénarque, vous osez appeler nos dieux des démons ? — Non pas moi seulement, mais eux-mêmes l'avouent par la bouche des possédés. — Eh bien, moi, reprit le magistrat en branlant la tête avec rage, j'agirai auprès du préfet pour que les tourments t'obligent à proclamer qu'ils sont de vrais dieux et non des démons.

En présence de ces menaces, le soldat de Jésus-Christ fit de nouveau le signe de la croix, et d'une voix assurée : « Que m'importe vos menaces, je ne crains ni vos tourments, ni ceux du préfet, mais ceux que la justice de Dieu réserve aux méchants. »

TREMBLEMENT DE TERRE — SAINT NESTOR DEVANT LE TRIBUNAL DU PRÉFET

Alors l'irénarque remit le confesseur de la foi à deux ennemis de la religion chrétienne, et partit pour Perga, capitale de la province. L'agneau fut traîné à la suite du loup, écrit l'historien de notre Bienheureux. Or, comme l'on pressait le voyage, un tremblement de terre agita soudain le sol, et une voix céleste se fit entendre, qui encourageait le saint martyr : « Seigneur évêque, crièrent les païens effrayés, qu'est-ce que ce bruit et que signifie ce tremblement de terre ? — C'est une intervention de Jésus-Christ mon Dieu, » dit le martyr. Ce miracle, lui assurant que Jésus était avec lui, remplit son âme d'une nouvelle confiance et d'une nouvelle force, mais les païens ne profitèrent point de l'avertissement et continuèrent la marche. Arrivés devant Perga, les voyageurs descendirent dans une hôtellerie.

en dehors de la ville. En attendant, l'irénarque alla voir le préfet et lui parla de son prisonnier.

Dès le lendemain, le préfet prit place sur son tribunal[1]. L'évêque fut présenté, l'irénarque remit à l'assesseur Urbain le rapport suivant dont le préfet fit immédiatement donner lecture.

« Eupator, Socrate, et tout le Sénat au très excellent seigneur préfet, salut : Dès que sont arrivés à la connaissance de votre celsitude les divins décrets de l'empereur notre maître, ordonnant de ramener les chrétiens de la mauvaise doctrine où ils sont engagés aux sacrifices de nos dieux, votre humanité, au lieu de recourir à la sévérité et à la violence, a voulu que tout se fît dans la persuasion et le calme. Mais cette modération a eu peu de succès, les chrétiens sont trop obstinés à refuser leur obéissance aux décrets de l'empereur. Celui que nous vous envoyons a été sourd à nos instantes prières, et son exemple a maintenu dans la rébellion les autres chrétiens qui lui obéissent comme à leur chef. Au lieu d'aller sacrifier au temple de Jupiter, comme l'ordonne la lettre de l'empereur, il a insulté nos dieux. Nous n'avons pas cru devoir tolérer un pareil outrage fait à l'autorité de l'empereur et à la vôtre, nous l'avons envoyé au tribunal de votre celsitude. »

Cette lecture achevée, le préfet prit la parole et dit à l'accusé :

« Comment vous appelez-vous ?

L'évêque. — Serviteur de Jésus-Christ.

Le préfet. — Ce n'est pas votre profession que je vous demande, c'est votre nom.

L'évêque. — Je suis chrétien, voilà mon nom. Si toutefois vous voulez connaître mon nom terrestre, on m'appelle Nestor.

Le préfet. — Offrez de l'encens aux dieux immortels, et j'écris sur-le-champ à l'empereur pour qu'il vous fasse chef de nos prêtres, qu'il soumette à votre juridiction tout ce qui regarde le culte, enfin vous comble d'honneurs et de richesses qui vous permettent de vivre de longues années dans la splendeur et dans l'abondance. »

L'évêque détourna la tête avec dégoût, fit le signe de la Croix et dit : « Quand même vous soumettriez ce pauvre corps à toutes espèces de tourments, quand même vous le livreriez aux chaînes, à la dent des bêtes, au tranchant du fer, tant qu'un reste de souffle animera mes membres, rien ne me fera renier le nom de mon Dieu qui est au-dessus de tout nom. »

SAINT NESTOR VAINQUEUR DES TORTURES

A cette réponse, le préfet ne perdit plus son temps en vaines promesses. Il fit immédiatement étendre le martyr sur le chevalet; les bourreaux l'entourèrent, armés de crocs de fer et se mirent à lui labourer le corps, le sang ruisselait de toutes parts, les entailles étaient si profondes que les côtes étaient mises à découvert. Nestor priait, calme au milieu des tortures : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*, répétait-il avec le Psalmiste, *sa louange sera toujours sur mes lèvres.*

A la vue de tant de patience, le préfet, rempli d'étonnement, lui dit : « O le plus malheureux des hommes, n'as-tu pas honte de mettre ton espérance dans un homme jadis mis à mort sur une croix ? — Cette honte-là, reprit le martyr, oh ! assurément, je la désire et pour moi et pour ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ. »

Cependant, la foule impatientée criait : « Enlevez-le, enlevez-le. » Alors le préfet fit dire au martyr, par la voix retentissante d'un crieur public : « Veux-tu sacrifier aux dieux ? — Impie et scélérat enfant du démon, répliqua l'évêque, non seulement tu ne rends aucun culte à ce Dieu dont te vient la puissance (car c'est par lui que règnent les rois et que les princes commandent), mais tu voudrais m'obliger, moi aussi, à quitter le vrai Dieu, créateur et Sauveur des hommes, pour adorer de vaines statues de pierre ? — Choisis, reprit le préfet, que préfères-tu, être avec nous ou avec ton Christ ? » Un éclair de joie illumina le visage pâli du martyr, qui dit avec émotion : « J'ai toujours été, je suis et je serai avec Jésus-Christ mon Dieu. »

DERNIERS COMBATS ET VICTOIRE ÉTERNELLE

Le préfet, voyant qu'il fallait renoncer à vaincre un pareil héroïsme, porta la sentence en ces termes : « Puisque tu refuses, Nestor, d'obéir à l'invincible empereur (1) et de sacrifier aux dieux, pour t'attacher au Christ crucifié sous Ponce-Pilate, moi, pour te donner le moyen de satisfaire ta dévotion à ton Dieu, je te condamne à périr sur une croix, » et un sourire ironique effleura ses lèvres cruelles.

Le saint homme fut donc attaché à une croix, et de cette croix, comme du haut d'une chaire épiscopale, il exhortait les chrétiens présents : « Mes chers enfants, disait-il, que notre foi en Dieu soit inébranlable, ne renions pas celui qui est mort pour nous, et que le démon n'ait pas à se réjouir de notre perte. Souffrons avec Jésus-Christ, pour être glorifiés avec lui. N'ayons pas peur de le reconnaître pour notre Dieu, afin qu'un jour il nous reconnaisse pour ses serviteurs. Souvenez-vous que Dieu l'a envoyé pour sauver nos âmes, effacer nos fautes, lui qui n'avait point fait de péché et qui a souffert pour nous. Le Père nous a tous donnés à lui, afin *qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père* (saint Paul aux Philippiens, ch. II). Allons, mes enfants, ajouta le saint martyr, prions et adorons Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Tous fléchirent le genou. « Amen » murmura le saint évêque, et il s'endormit dans le Seigneur.

---

(1) Avant la fin de cette même année 251, *l'empereur Dèce* perdait le trône et la vie dans une sanglante défaite que les Goths lui infligèrent sur les rives du Danube. Son fils périt aussi dans ce désastre.

Imp.-*Gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT TARAISE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Fête le 25 février.



Saint Taraise apparait en songe à Léon, empereur de Constantinople, qui avait embrassé l'erreur des iconoclastes, et ordonne à un ange de le frapper de son épée. Six jours apres, l'empereur, insensible à cet avertissement du ciel, perdait l'empire et la vie.

SES PARENTS — SON ÉDUCATION

L'hérésie des iconoclastes agitait l'Eglise d'Orient lorsque saint Taraise vit le jour. Il naquit à Constantinople de parents nobles. Son père, appelé Georges, exerçait les fonctions de juge, mais il fut dépouillé de cette charge pour avoir préféré la vérité aux croyances de l'empereur et du peuple.

La mère de saint Taraise s'appelait Euthymie. Modèle de piété, elle prit un grand soin de faire croître cette vertu dans le cœur de son fils.

A côté des exemples et des exhortations de ses parents, le jeune Taraise trouvait pour son âme un second aliment dans l'étude de la Sainte Ecriture, qui illuminait son intelligence et agrandissait son cœur, en le portant vers les choses élevées et divines. Il joignit à l'étude des choses surnaturelles celle des sciences humaines, comme l'éloquence. Aussi, bien jeune encore, il se fit remarquer de tous par ses talents et par ses vertus. L'empereur lui-même le prit en estime, l'appela à sa cour, le revêtit de la dignité consulaire et le nomma son secrétaire.

SAINT TARAISE A LA COUR

Taraise, placé ainsi au milieu des honneurs du monde par le seul effet de son mérite, ne leur donna point ses affections; il conserva au contraire l'amour du ciel, le seul trésor qui ne périra pas, et il n'eut d'autre ambition que de communiquer à ceux qui le fréquentaient l'esprit surnaturel dont il était rempli. C'est du milieu de ces honneurs que Dieu l'appela pour gouverner l'Eglise de Constantinople.

ÉTAT DE L'ÉGLISE DE CONSTANTINOPLE
ÉLECTION DE SAINT TARAISE

Cette Eglise était alors affligée par l'hérésie iconoclaste, qui s'acharnait à détruire les choses saintes, comme les crucifix, les images de la Sainte Vierge et des saints, sous prétexte que, vénérer ces objets, c'était renouveler l'idolâtrie. A la tête de cette impiété, se trouvaient les empereurs. Plusieurs patriarches, qui se succédèrent sur le siège de Constantinople, n'osèrent pas s'opposer aux volontés impériales et allèrent même jusqu'à les favoriser en prononçant l'abolition du culte des images saintes. Le peuple, d'abord étonné de ces nouveautés, finit par les accepter.

Paul, patriarche de Constantinople, venait de souscrire à l'hérésie, mais, éclairé par la grâce, touché de repentir, il quitta le trône pontifical, témoin de son scandale, pour aller s'enfermer dans un monastère. L'empereur tenta, mais vai-

nement, de le rappeler auprès de lui. Paul persista dans la pénitence qu'il avait embrassée, et il répondit aux sollicitations de la cour : « Je refuse d'être le pasteur d'un troupeau hérétique, et je préfère vivre dans un sépulcre, plutôt que d'encourir les anathèmes du Saint-Siège. » Il fallut donc nommer un nouveau patriarche.

Constantin VI, qui avait reçu de sa mère, l'impératrice Irène, une éducation catholique, désirait faire revivre l'ancienne foi, et, pour cela, il voulut donner au patriarche Paul un successeur qui eût l'esprit catholique, afin qu'avec lui il pût ramener les âmes d'Orient dans les sentiers de la vérité. Le ministre Taraise lui parut l'homme le plus capable de mener à bonne fin le rétablissement de l'ancienne foi ; il le désigna donc pour être élevé au patriarcat.

Notre Saint, en apprenant le choix qui venait d'être fait de sa personne, ne voulut point d'abord y consentir ; son humilité s'effrayait de cet honneur, et, d'un autre côté, il pressentait les travaux et les peines de tout genre qui l'attendaient, mais la grâce de Dieu vint le fortifier et l'engager à recevoir ce lourd fardeau pour l'amour de Jésus-Christ. Taraise accepta donc, mais il exhorta en même temps la piété du prince à poursuivre [illegible] le dessein qu'elle avait conçu de rétablir la foi catholique : « Que l'Eglise d'Orient, [illegible] dépouillée par l'impiété tyrannique de son antique beauté, et comme enveloppée de langes [illegible] qui sont les dogmes malsains » et pernicieux de l'hérésie, que l'Eglise soit de [illegible] revêtue par Dieu et par vous de ses ornements aux couleurs magnifiques et variées. » [illegible] de Taraise fut accueillie avec des transports de joie par tout le peuple, et, notifiée au Souverain Pontife saint Adrien I[er], elle reçut son entière approbation.

[illegible]

Le ministre devenu patriarche déposa les habits du [illegible] de la pauvreté évangélique. [illegible]

[illegible]

amis de la splendeur et de l'éclat des vêtements.

[illegible]

le malheureux, il employa tout son crédit à le sauver. Il vint le visiter et, le prenant sous sa protection, il le fit sortir de l'église, mais les soldats l'arrachèrent de ses mains et le ramenèrent en prison. Saint Taraise, indigné, excommunia ces audacieux, et n'eut point de repos qu'il n'eût décidé l'empereur à rendre la liberté au prisonnier.

ZÈLE DE SAINT TARAISE POUR LA FOI CATHOLIQUE IL FONDE UN MONASTÈRE — CONCILE DE NICÉE

Saint Taraise, en montant sur le siège patriarcal de Constantinople, s'était déclaré catholique et entièrement soumis à la pure doctrine de la sainte Eglise romaine. Fidèle à son plan qui lui avait été inspiré par la grâce, il déploya pendant tout le cours de sa vie apostolique un zèle et une patience exemplaires pour extirper l'erreur du milieu de son troupeau. L'hérésie iconoclaste était enracinée en quelque sorte dans le clergé, de là elle se propageait parmi le peuple. C'est pourquoi saint Taraise travailla à donner aux fidèles des ministres profondément catholiques et fit construire un monastère pour y élever de jeunes clercs dans la connaissance et l'amour de la vraie doctrine. Cette maison fut bénie de Dieu ; elle donna un grand nombre d'apôtres qui furent tous très attachés à la vraie foi et la défendirent fidèlement contre les attaques de l'erreur ; parmi eux, plusieurs furent élevés à la dignité épiscopale.

[illegible] de l'influence du clergé, l'hérésie avait encore pour se soutenir l'autorité d'un conciliabule qui avait été tenu à Constantinople. Pour détruire cet autre point d'appui, saint Taraise voulut assembler un Concile œcuménique par lequel l'erreur iconoclaste serait anathématisée et la vérité de l'ancienne foi proclamée. Après avoir obtenu l'approbation du Saint-Siège et l'assistance de l'empereur, il convoqua tous les évêques orientaux pour un nouveau Concile à Constantinople. Plus de 350 prélats répondirent à son appel. Le Souverain Pontife Adrien I[er] envoya ses légats pour présider le Concile qui s'ouvrit d'abord à Constantinople, [illegible]

le présidèrent ; [illegible]

[illegible]

travailla avec zèle à faire régner au milieu de son troupeau la doctrine que le Concile de Nicée venait de proclamer. Parmi les hérétiques, les uns faisaient partie du clergé, les autres étaient du peuple. Envers ceux-là il usa d'une grande miséricorde; il aurait pu les punir en leur enlevant leurs bénéfices, mais il ne le fit point. Un grand nombre d'entre eux revinrent de leurs erreurs, saint Taraise les reçut comme des frères; les autres hésitaient encore, il les gagna à force de zèle et de charité. Pour le peuple, il multiplia ses instructions, il ne négligea rien pour l'éclairer et le ramener dans la bonne voie.

Tout en travaillant pour le rétablissement du dogme, saint Taraise s'occupa aussi de rétablir plusieurs points de la discipline dont l'oubli était la cause de désordres très graves. La simonie régnait dans le clergé grec; l'argent était le grand moyen par lequel on arrivait aux dignités ecclésiastiques; avec quelques deniers, un scélérat pouvait acheter une dignité qui avait coûté le sang du Sauveur. Saint Taraise remédia à cet abus en statuant que, désormais, les évêques ne pourraient recevoir aucune rémunération pour les ordinations qu'ils auraient à conférer. Vigilant en toute chose, zélé pour la perfection de ses clercs, il corrigea plusieurs points de leur vie qui n'étaient pas conformes à leur vocation. Ils avaient la coutume d'assister aux courses de chevaux; il leur défendit désormais ce spectacle. Il les exhortait aussi à ne pas prêter l'oreille aux discours mondains. En un mot, il travaillait à les rendre conformes en tout au modèle du prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dieu bénit le zèle de son serviteur en rendant à l'Eglise de Constantinople la paix et la prospérité.

SAINT TARAISE S'OPPOSE AU DIVORCE DE L'EMPEREUR
PERSÉCUTION QU'IL ENDURE — DIEU LUI FAIT JUSTICE

Mais une nouvelle épreuve vint traverser cette paix. L'empereur Constantin VI, que nous avons vu marcher jusqu'ici dans le droit sentier, se laissa vaincre par un vice honteux. Pris de passion pour une femme étrangère, il voulut amener le saint patriarche à bénir un mariage illégitime. Saint Taraise refusa avec énergie, et comme l'empereur [illegible] de rappeler l'hérésie et la persécution, il lui répondit : « Nous ne céderons point » à vos menaces, nous subirons les plus cruels » supplices, la mort même, plutôt que de nous » prêter à vos desseins pervers. » L'empereur persista dans sa voie criminelle; il paya un [illegible] prêtre, appelé Joseph, qui consacra son [illegible].

En même temps, pour se venger de la résistance du Saint, Constantin lui fit subir de [illegible] patience de Job; il ne [illegible] de la justice de Dieu.

L'empereur, en effet, perdit bientôt l'empire [illegible] ses élus.

Saint Taraise n'avait pas excommunié le prince adultère, parce qu'il craignait de rallumer la [illegible]

avec zèle à raffermir la foi ébranlée par la vie scandaleuse de Constantin.

MORT DU SAINT PATRIARCHE

Après avoir gouverné l'Eglise de Constantinople pendant vingt-deux ans, après l'avoir ramenée dans les sentiers de la vérité et l'y avoir maintenue au prix d'un zèle, d'une persévérance à toute épreuve, saint Taraise fut appelé au Ciel pour y recevoir la couronne que Dieu lui réservait. Quelques heures avant de quitter ce monde, il eut encore une lutte terrible à soutenir contre les démons.

Ceux-ci lui apparurent et l'accusèrent de plusieurs crimes. Le Saint, qui sentait sa conscience parfaitement exempte de ce crimes, combattait de la voix ces esprits menteurs, et, la parole étant venue à lui manquer, il les poursuivait du geste. La tentation cessa, et Taraise, ayant recouvré la paix et la parole, s'endormit dans le Seigneur, tandis qu'à l'église on chantait ce verset du psaume : « Inclinez-vous, Seigneur, et écoutez-moi. »

APPARITION DU SAINT A L'EMPEREUR

Ce Saint, qui avait combattu l'hérésie pendant sa vie, la combattit encore après sa mort. L'empereur Léon, successeur de Constantin VI, avait embrassé les erreurs iconoclastes et avait jeté de nouveau l'Eglise d'Orient dans l'hérésie. Saint Taraise lui apparut en songe avec un visage sévère, ayant à ses côtés un personnage appelé Michel. Celui-ci portait une épée; saint Taraise lui ordonne de la tirer du fourreau et d'en frapper l'empereur, ce qui fut fait. Léon voulut se venger de cette terrible prédiction en torturant les enfants de saint Taraise, c'est-à-dire les clercs qui habitaient le monastère fondé par le Saint, mais il fut bientôt arrêté dans sa cruauté, car, six jours après l'apparition de saint Taraise, il fut tué par un soldat nommé Michel, qui devint ensuite empereur.

SAINT TARAISE ET LA SAINTE VIERGE

Saint Taraise était animé d'une tendre dévotion envers la Vierge Marie, et voici avec quel doux enthousiasme il la saluait un jour dans un discours à son peuple pour la fête de la Présentation.

« De quelles louanges vous comblerons-nous, ô Marie, ô Vierge Immaculée, Vierge sans tache, ornement des femmes et éclat des jeunes filles; O Mère et Vierge sainte, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous êtes célébrée à cause de votre innocence, vous êtes marquée du sceau de la virginité.

Par vous est révoquée la malédiction d'Adam, par vous est payée la dette d'Eve; vous êtes l'offrande d'Abel, la victime choisie parmi les premiers-nés, le sacrifice immaculé. Vous êtes l'espérance en Dieu d'Enos, espérance qui ne fut point confondue; vous êtes la grâce que reçut Enoch transporté dans une vie plus sûre; vous êtes l'arche de Noé, et, grâce à vous, la seconde famille humaine est réconciliée avec Dieu.

Vous êtes [illegible] du royaume et du sacerdoce de Melchisédech, la ferme espérance d'Abraham et sa foi obéissante [illegible] Vous êtes le [illegible] sacrifice représenté par Isaac, l'holocauste raisonnable et spirituel; grâce à vous l'on peut [illegible] très noble de cette fécondité qui donna la vie aux douze tribus d'Israel.

» Vous êtes la Fille de la race de Juda, la chasteté de Joseph, et par vous est renversée la vieille Egypte, je veux dire la synagogue des Juifs, ô Immaculée.

» Vous êtes le livre de Moïse législateur, livre divinement inspiré, où est consigné le sacrement de la régénération ; vous êtes la table de la loi écrite par le doigt de Dieu, comme sur un autre Sinaï où le nouvel Israël a été vengé des Egyptiens invisibles, les démons. L'ancien peuple choisi fut nourri au désert par la manne, et l'eau jaillit de la pierre pour étancher sa soif; or, la pierre était le Christ, et il est sorti de votre sein, comme un époux de sa chambre nuptiale. C'est vous la verge fleurie d'Aaron, c'est vous la Fille de David, brillante sous son manteau aux franges d'or et aux ornements variés.

» Vous êtes le miroir des prophètes et l'accomplissement de leurs prédictions. Qu'il vous a bien caractérisée, Ezéchiel, quand il vous appela la porte close par où nul ne passera si ce n'est le Seigneur seul et qu'il laissera fermée. C'est vous que prophétisait la voix, grande entre toutes, d'Isaïe, quand il annonçait la tige de Jessé, cette tige d'où devait sortir la fleur qui est le Christ, divin semeur qui, après avoir arraché jusqu'aux racines les rejetons du vice, devait faire germer dans le champ de nos âmes les semences de la foi.

» C'est vous qu'annonçait Jérémie, quand il disait : « Les jours viendront, dit le Seigneur, » dans lesquels je ferai une nouvelle alliance » avec la maison d'Israël et avec la maison de » Juda, non selon l'alliance que je fis avec leur » père », prédisant ainsi la venue et la naissance de votre Fils et appelant tous les peuples de la terre à l'adoration du vrai Dieu. C'est vous que Daniel, l'homme des désirs, a appelée la haute montagne d'où devait être détaché le Christ, la pierre angulaire, pour venir renverser et briser la statue du démon trompeur, c'est-à-dire le règne de Satan.

» Je vous honore, brebis sans tache, je vous exalte, ô pleine de grâce, je vous chante, habitation pure et immaculée de Dieu. Et vraiment, là où avait abondé le péché, la grâce a surabondé. Par une femme, la mort nous est venue, par une femme, Jésus-Christ viendra tout réparer ; par le serpent, nous avons reçu une nourriture amère; par Jésus-Christ, nous sommes nourris du pain de l'immortalité. Eve, notre première mère, a mis au jour Caïn, le prince de l'envie et de la méchanceté ; votre Fils unique, ô Marie, est le premier-né de la vie et de la résurrection. O prodige inouï ! ô nouveauté admirable ! ô sagesse que nulle parole ne peut exprimer !

» Nous donc, peuple de Dieu, nation sainte, assemblée agréable au Seigneur, fils de la colombe, enfants de la grâce, en cette fête de la Vierge, avec un cœur pur, avec des lèvres sanctifiées, que nos langues lui chantent des hymnes d'une suave harmonie. Pour célébrer cette fête magnifique entre toutes, joyeuse pour les anges et digne des louanges des hommes, répétons avec un respect mêlé d'une sainte joie l'*Ave* de Gabriel.

» *Je vous salue*, délices du Père, vous par qui la connaissance du vrai Dieu a atteint les extrémités de la terre ; je vous salue, demeure du Fils, d'où ce Sauveur est sorti revêtu de notre chair; je vous salue, tabernacle ineffable de l'Esprit-Saint. Je vous salue, ô plus sainte que les chérubins; je vous salue, ô plus glorieuse que les séraphins; je vous salue, ô plus vaste que le ciel, plus splendide que le soleil, plus brillante que la lune; je vous salue, éclat multiple des astres; je vous salue, nuée légère qui nous apportez la pluie céleste; je vous salue, brise sainte, qui avez chassé de la terre les esprits de malice; je vous salue, noble accent des prophètes; je vous salue, voix des apôtres, entendue jusqu'aux extrémités du monde ; je vous salue, témoignage très excellent des martyrs; je vous salue, parole très digne de louange des patriarches; je vous salue, souverain ornement des saints ; je vous salue, cause du salut des mortels; je vous salue, Reine par qui nous est venue la paix ; je vous salue, splendeur immaculée des mères; je vous salue, médiatrice de tous ceux qui sont sous le ciel ; je vous salue, réparation de la terre entière; je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, qui existait avant vous, qui est né de vous et qui est avec nous. A lui soit la louange, avec le Père et l'Esprit très saint et vivifiant, maintenant et toujours et dans les infinis des siècles. Ainsi soit-il. »

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT PORPHYRE, ÉVÊQUE DE GAZA

Fête le 26 février.



Saint Porphyre, accablé par de longues austérités, s'évanouit auprès du Saint-Sépulcre. Pendant ce temps, Notre-Seigneur crucifié lui apparaît et ordonne au bon larron de venir à son secours. Puis, descendant lui-même de sa croix, le Sauveur lui en confie la garde, et, au contact du bois sacré, Porphyre se trouve guéri.

NAISSANCE ET ORIGINE DU SAINT

Porphyre naquit à Thessalonique (aujourd'hui Salonique), l'an 353, de parents riches et vertueux. Il étudia dans les écoles les plus renommées de Macédoine et devint très habile dans la littérature grecque et latine. Au milieu de l'ardeur de la jeunesse, il sut élever son cœur assez haut pour comprendre que Dieu, à lui seul, vaut mieux que toutes les espérances de la terre; il dit adieu à sa famille et à sa patrie et se rendit au désert de Scété, l'un des principaux centres monastiques de l'Egypte. Mais, après cinq années des plus rudes mortifications, sa santé s'affaiblit à un tel point que son supérieur dut lui ordonner de quitter le désert.

IL VISITE LES SAINTS LIEUX

Alors, comme pour se dédommager des pénitences volontaires qu'il ne pouvait plus s'imposer, il alla méditer les souffrances de son Sauveur sur les lieux qui en avaient été les témoins. Arrivé à Jérusalem tout épuisé de fatigues, il choisit pour habitation une caverne, située sur les bords du Jourdain, mais ce séjour, loin d'être favorable au rétablissement de sa santé, la ruina complètement. Au bout de quelque temps, il ne marchait qu'avec peine, appuyé sur un bâton et éprouvant d'horribles souffrances.

Cependant, son amour pour le Christ était plus fort que la douleur; il se rapprocha de la Ville Sainte, et chaque jour, on le voyait, le corps à demi recourbé, se traîner péniblement jusqu'à la basilique du Saint-Sépulcre pour recevoir la Sainte Eucharistie. Après de longues actions de grâces, il regagnait son nouveau gîte, le visage si rayonnant et si épanoui que l'on eût dit, comme le rapporte son biographe, qu'il souffrait dans un corps qui n'était pas le sien.

IL DISTRIBUE SES BIENS AUX PAUVRES
SA GUÉRISON MIRACULEUSE

Il se livrait depuis plusieurs années à cette vie de pénitence quand il apprit la mort de ses parents. La succession qu'il devait recueillir était immense; mais, pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ, il résolut de n'y point toucher et fit partir de suite son disciple Marc pour Thessalonique, avec ordre de vendre tous ses biens et d'en distribuer le prix aux pauvres. Le disciple hésitait à quitter son maître, la maladie grave dans laquelle il le laissait lui faisait craindre de ne plus le revoir sur la terre.

Il partit cependant sur les instances du saint

vous, quel ne fut pas son étonnement quand, à son retour, trois mois après, il vit accourir au-devant de lui Porphyre, plein de santé et de vigueur et tellement changé qu'il était à peine reconnaissable. Marc embrassa son maître et le supplia de lui dire comment s'était opéré un changement si soudain et si étonnant.

« Ne soyez point surpris, mon frère, répondit le Saint, mais admirez la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a quarante jours, accablé par la souffrance, je me traînais selon mon habitude jusqu'au tombeau du Sauveur, et là, vaincu par la douleur, je m'évanouis. Mes membres étaient raidis, mon corps semblait mort, mais mon esprit était plus [illegible] que jamais. Je jouissais de la vue de mon Sauveur attaché à la Croix ; à sa droite était le bon larron, et comme lui, je m'écriai : [illegible], *souvenez-vous de moi quand [illegible] votre royaume*. Dès que j'eus prononcé ces paroles, Jésus ordonna au bon larron de venir à mon secours, et celui-ci, descendant de sa croix, vint m'embrasser et, me prenant par la main, me conduisit à Jésus. Le divin Maître descendit alors de sa Croix et me dit : *Reçois ce bois et garde-le*. Je saisis aussitôt ce précieux dépôt et, à peine eut-il touché mes épaules, que mon corps se redressa de lui-même et j'étais guéri. »

Marc remit à son maître les sommes qu'il avait rapportées; celui-ci en fit la distribution aux monastères pauvres de Jérusalem et soulagea bon nombre d'indigents.

PORPHYRE ORDONNÉ PRÊTRE

Les vertus du saint moine remplirent Jérusalem d'édification et beaucoup accouraient à sa cellule pour recevoir de lui de salutaires conseils. Prayle, évêque de Jérusalem, apprenant tout le bien qu'il faisait, l'appela auprès de lui et lui conféra l'ordination sacerdotale malgré ses pleurs et ses protestations. Il lui confia le même jour la garde du bois sacré de la Croix. Porphyre se rappela alors les paroles du Christ dans sa vision : *Prends ce bois et garde-le*, et reconnaissant la volonté de Dieu, il se soumit humblement aux ordres de son évêque. Il avait alors quarante ans.

La dignité sacerdotale ne lui fit rien changer à sa manière de vivre ni à sa mortification; il se permit cependant, sur les conseils de l'évêque Prayle, une petite quantité de vin pour apaiser de violentes douleurs d'estomac, suites de ses grandes austérités.

Trois ans après l'ordination de Porphyre, Eneas, évêque de Gaza, vint à mourir. Les clercs et les [illegible] pour nommer son successeur, mais ne s'accordant point sur le choix, ils résolurent de s'en rapporter au [illegible]. Il fallait pour le siège de Gaza un évêque très versé dans la connaissance des Saintes Écritures pour [illegible]

[illegible]

[illegible]

cation : « J'ai vu cette nuit, lui dit le Saint, Jésus-» Christ qui m'a dit : *Rends le dépôt que je t'ai » confié*, je veux te donner une épouse humble » et méprisée, mais que sa foi et sa piété recom-» mandent à mon amour; c'est ma sœur de pré-» dilection que je te confie ; aie soin de l'orner » de vertus nouvelles. Voilà ce que m'a dit le » Sauveur, et moi, qui ne pensais qu'à expier » mes péchés, je crains bien d'être contraint » d'expier aussi ceux des autres. »

Le maître et le disciple se prosternèrent en pleurant devant le bois sacré de la Rédemption; ils prièrent longtemps devant ce trésor qu'ils allaient quitter pour toujours. Porphyre, après avoir scellé le reliquaire, en remit la clé à l'évêque et, le soir même, il se mit en route.

PORPHYRE ÉVÊQUE DE GAZA

Après plusieurs jours de marche, il arriva à Césarée. Jean vint à sa rencontre, l'embrassa et le conduisit dans son palais. Malgré les fatigues du voyage, le Saint voulut interrompre le sommeil de la nuit pour assister au chant des Matines et des Laudes. Le matin, après le chant des heures canoniales, la messe solennelle commença. Alors, les députés de Gaza, arrivés dès la veille, entourèrent Porphyre, le conduisirent aux pieds de Jean et prièrent l'évêque de lui conférer l'onction des Pontifes. Le Saint protestait de son inexpérience et de son indignité; mais les députés s'écrièrent suivant l'usage : *Il est digne, il est digne, c'est l'élu de Dieu*. Craignant alors de désobéir à la volonté divine, il se soumit; mais, pendant toute la cérémonie, il ne cessa de verser d'abondantes larmes.

Un prétendu oracle s'était alors soudainement répandu en Europe, en Afrique et en Asie : « La » superstition de Pierre, disait-il, fondée par la » ressource d'une détestable magie, va tomber; » l'an 400 verra se dissiper l'enchantement. » Les restes du paganisme attendaient donc avec impatience le jour où il leur serait donné de voir la ruine des chrétiens. De tous côtés, on massacrait des prêtres et des clercs, et malgré les édits de l'empereur Arcadius, l'idolâtrie était plus florissante que jamais en Phénicie et à Gaza.

Quand Porphyre approcha de sa ville épiscopale, il put juger de la puissance que le démon y avait conservée. Les païens avaient creusé sur son passage de larges fosses et obstrué la route par d'énormes barres d'épines; une fumée épaisse ne permettait aux voyageurs de voir leur route qu'à une faible distance. Porphyre s'arma de patience et de confiance en Dieu, et parvint, [illegible], jusqu'à l'humble maison qui devait lui servir de palais. Dès le lendemain, il adressa la parole au peuple [illegible] de Gaza [illegible] la consolation de [illegible] que Dieu leur avait envoyé un saint.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

contre terre. Dès que le jour parut, tous allèrent en procession, précédés de la Croix, vénérer les reliques des saints martyrs Timothée, Muris et Théa, dans leurs oratoires situés hors de la ville. Les stations achevées, ils reprirent le chemin de la ville au chant des hymnes sacrées; mais, quand ils voulurent entrer, ils trouvèrent les portes fermées. Les païens avaient voulu exclure du même coup le pasteur et le troupeau. Malgré les fatigues de la nuit et du jour (c'était la neuvième heure, c'est-à-dire trois heures du soir), tous les chrétiens tombèrent à genoux et, les mains levées au ciel, redoublèrent leurs supplications; ils prièrent ainsi pendant deux heures avec cette foi que Dieu se plaît à récompenser par des miracles. Cependant, le ciel était pur, et rien dans la nature n'annonçait la fin de la sécheresse.

Tout à coup, le ciel se couvre de nuages, le vent souffle avec violence et la pluie tombe en abondance. Des cris de joie s'élèvent de toutes parts. A la vue du miracle, des païens ouvrent les portes, et se mêlant aux chrétiens, ils répètent avec eux : *Le Christ a vaincu! le Christ a vaincu!* La pluie tomba pendant deux jours, et en telle abondance que l'on craignait pour la solidité des maisons, la plupart construites en briques. Ce prodige éclatant détermina la conversion de plus de deux cents idolâtres.

AUTRE MIRACLE, NOUVELLES CONVERSIONS

Une femme de haute naissance était en proie à une maladie que les médecins ne pouvaient conjurer. Sa servante vint trouver Porphyre. De retour chez sa maîtresse, elle lui dit :

« L'évêque des chrétiens connaît un habile médecin; si ce médecin vous guérit, que lui donnerez-vous?

— Tout ce qu'il voudra, dit la famille éprouvée?

— Promettez-vous de ne jamais le renier ?

— Nous le promettons!

— Eh bien! voici ce que dit l'évêque Porphyre, reprit la servante en élevant la voix : *Que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous guérisse; croyez en lui et vous vivrez!* »

A l'instant, les douleurs cessèrent et la malade se leva guérie. A cette vue, beaucoup de païens se convertirent.

LUTTE DE PORPHYRE CONTRE L'IDOLATRIE SON HUMILITÉ

Sur ses instances, l'empereur Arcadius avait fait fermer tous les temples païens; mais cette mesure exaspéra à un tel point les idolâtres, que la vie des chrétiens était sans cesse menacée. Au comble de la douleur, Porphyre alla se jeter aux pieds de son métropolitain, se déclarant indigne de l'épiscopat et se donnant comme la cause unique de tous les malheurs de son peuple. « Permettez-moi, ajouta-t-il, de me retirer dans » la solitude et d'y expier mes fautes par la péni- » tence. » Le métropolitain, touché d'une si grande humilité, embrassa affectueusement le Saint mais ne voulut point lui permettre d'abandonner son troupeau. Alors Porphyre lui expliqua que les païens de Gaza resteraient toujours attachés à leur culte, tant qu'ils verraient les édifices debout et qu'il était nécessaire, pour extirper l'idolâtrie de son diocèse, de renverser les temples païens et de les remplacer par des églises chrétiennes. Mais il fallait pour cela l'autorité de l'empereur. Les deux évêques [illegible] d'aller trouver [illegible] à Constantinople et partirent accompagnés de deux diacres.

A leur passage à Rhodes, ils visitèrent le moine Procope dont le nom était connu de tous, à cause de sa grande sainteté. Celui-ci ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il s'agenouilla devant eux et leur baisa la main; ils ne portaient aucune marque de dignité, mais Dieu lui avait révélé qu'ils étaient évêques. Les ayant conduits dans sa cellule de branchages, il leur servit à manger. Porphyre lui fit le récit des maux qui pesaient sur les âmes confiées à ses soins, et le but de son voyage à Constantinople. « Seigneur » Jésus, s'écrie l'homme de Dieu, faites briller » sur tant d'âmes encore enveloppées dans les » ténèbres les lumières de votre foi. » Puis, s'adressant aux évêques : « Allez sans crainte, » vénérables Pères, Dieu vous guidera dans ce » voyage et comblera vos vœux. » Cette prophétie se vérifia entièrement. Les évêques furent reçus avec honneur à la cour; ils virent toutes leurs demandes accueillies. L'impératrice Eudoxie voulut se charger elle-même de toutes les démarches auprès de l'empereur, et Porphyre lui dit en la remerciant : « Si votre Celsitude » travaille pour le Christ, le Christ travaillera » pour elle et vous donnera un fils que vous » verrez sur le trône et qui fera votre bonheur. »

Quelques semaines après, Eudoxie mettait au monde un fils qui devait être l'empereur Théodose le Jeune.

RETOUR A GAZA — CONVERSION EN MER

Les évêques, comblés de présents par l'impératrice, profitèrent du calme de la mer pour quitter la ville impériale. Chemin faisant, ils demandèrent au pilote de prolonger un peu son séjour dans l'île de Rhodes, afin de visiter une seconde fois le moine Procope; mais, craignant de perdre un vent favorable, le pilote refusa avec insolence et continua sa route. Deux jours après, il s'éleva une violente tempête, et pendant toute la nuit, le vaisseau fut près de périr. Sur le matin, succombant à la fatigue, Porphyre s'endormit. Pendant son sommeil, il vit apparaître le moine Procope qui lui dit : « Instruisez le pilote et baptisez-le, faites-lui » abjurer la doctrine exécrable de l'hérétique » Arius, et la tempête cessera. »

Porphyre fit part de sa vision à l'évêque Jean et appela aussitôt le pilote.

« Veux-tu sauver ton navire et ton âme? lui dit-il.

— Que me demandez-vous là ?

— Abjure donc la doctrine du perfide Arius et embrasse la foi catholique. »

Le pilote, déconcerté, balbutia quelques mots pour demander au Saint qui lui avait révélé sa religion.

« Puisque vous savez lire dans les cœurs, s'écria-t-il, je crois tout ce que vous croyez et abjure la doctrine d'Arius. »

Les évêques reçurent l'abjuration de l'hérétique, et les flots se calmèrent aussitôt. Aucun incident ne vint dans la suite contrarier la marche du navire et les évêques arrivèrent sans entraves à Majoume, et ils débarquèrent quelques jours après.

[illegible] — [illegible] PRÉFÉRABLE [illegible] [illegible] DES TEMPLES PAÏENS

Les chrétiens de Majoume firent à leur [illegible] l'accueil le plus sympathique; ils [illegible] [illegible] aux portes de la [illegible]

le parcours se trouvait une statue de Vénus. A peine la Croix, portée en tête du cortège, fut-elle arrivée devant l'idole, que le démon, n'en pouvant soutenir la vue, quitta précipitamment sa demeure de marbre et précipita à terre la statue. Dans sa chute, elle causa la mort de deux idolâtres qui, assis sur le piédestal, tournaient en dérision cette pieuse manifestation. Ce fut dans cette ville que les deux évêques se séparèrent. Jean retourna à sa métropole; Porphyre continua sa route vers Gaza, où les envoyés de la cour chargés de la destruction des édifices païens ne tardèrent pas à le suivre. En moins d'une journée, huit temples furent réduits en cendres. Les païens les avaient abandonnés pour concentrer tous leurs efforts sur le plus célèbre et le plus solide, celui de Marnion.

Porphyre, voulant connaître de Dieu le moyen de détruire la demeure de Satan, fixa un jour de jeûne et ordonna des prières extraordinaires. Le même jour, un enfant de sept ans, que sa mère conduisit par hasard devant le temple, s'écria tout à coup d'un ton inspiré :

« Brûlez ce temple jusqu'au sol, car beaucoup de crimes y furent accomplis et on y fit beaucoup de sacrifices humains. Pour y arriver, mêlez de la poix, du soufre et de la graisse, oignez-en les portes et approchez la flamme : vous ne pourriez faire autrement. Quand le temple sera consumé, bâtissez à sa place une église au vrai Dieu. » Et il ajouta : « Ce n'est point moi qui parle, mais Jésus-Christ qui parle en moi. »

Conduit devant Porphyre, l'enfant répéta les mêmes paroles en langue grecque. La mère, interrogée par l'évêque, déclara que jamais elle n'avait parlé à son enfant du temple des idoles, et que ni lui ni elle, ni personne dans sa famille ne connaissait la langue grecque. Dieu faisait ainsi voir lui-même combien la conduite de l'évêque en cette affaire était sagement inspirée. « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, s'écria alors le Saint, de ce que vous avez caché ces choses aux savants pour les révéler aux petits et aux humbles. »

Le lendemain, devant les officiers de la cour, le clergé et le peuple, Porphyre raconta l'épisode de la veille. Des ordres furent donnés pour observer en tout point ce qu'avait dit l'enfant. On vit bientôt les flammes entourer l'édifice païen et les murailles s'écrouler les unes après les autres; les soldats en remerciaient hautement le Seigneur.

Parmi eux se trouvait un tribun, chrétien de nom seulement et païen endurci dans le fond de son cœur. La vue du temple en flammes lui arrachait d'horribles blasphèmes. Tout à coup, une poutre enflammée, se détachant de l'édifice, vint le frapper au front et la mort le surprit dans son péché.

Toutes ces manifestations de la puissance divine produisirent parmi les païens un grand nombre de conversions. Porphyre voyait avec bonheur son troupeau s'accroître et, pour entretenir la piété des nouveaux convertis, il fit bâtir sur l'emplacement du temple païen une vaste et belle [illegible] où il put célébrer avec pompe les offices divins. Il travailla de ses propres mains à la construction du temple du vrai Dieu et les [illegible] rivalisèrent de zèle pour contribuer à [illegible]

[illegible] travaillaient aux fondements de la [illegible] tombèrent dans un puits en [illegible] Les [illegible] de l'évêque. Porphyre accourut et, levant les mains vers le ciel, il demanda à Dieu de donner aux païens rassemblés dans ce lieu une nouvelle marque de sa toute-puissance. Pendant une heure, il pria ainsi; après quoi, il fit descendre quelqu'un dans le puits. Les prières redoublèrent, l'anxiété était peinte sur tous les visages; seul, celui du Saint était calme et inspirait la confiance. Tout à coup, une voix se fit entendre du fond du puits : « Louez le Seigneur, les enfants vivent. » Des cris d'enthousiasme accueillirent ces paroles. Les trois enfants, en effet, assis sur une pierre, conversaient et riaient entre eux. Quand ils furent retirés, on vit que chacun portait une croix rouge imprimée, l'un sur la main, l'autre sur l'épaule droite et l'autre sur le front, en signe du miracle.

PUNITION D'UNE MANICHÉENNE

A la même époque, une femme manichéenne vint d'Antioche à Gaza, et chercha à entraîner dans son hérésie les nouveaux chrétiens encore peu instruits dans la foi. Le saint pasteur se hâta de venir au secours de ses brebis, et pour couper court à toutes les manœuvres de l'hérétique, il lui fit accepter une conférence publique, où il réfuta vigoureusement toutes ses erreurs. La manichéenne, ne sachant que répondre à ses arguments, éclata en injures et en blasphèmes. Alors Porphyre, indigné de l'injure faite à Dieu et de la mauvaise foi de cette femme, s'écria : « Que Dieu, qui fait toutes choses, qui seul est » éternel, sans commencement ni fin, qui est » glorifié dans la Sainte Trinité, enchaîne ta » langue et te ferme la bouche en punition de » tes blasphèmes. »

Ces paroles eurent un effet immédiat, la manichéenne, saisie d'un tremblement nerveux, pâlit tout à coup et ouvrit de grands yeux. Elle était muette! Elle vécut plusieurs années dans cette infirmité, et mourut sans avoir voulu abjurer ses erreurs, mais sans faire de nouveaux adeptes de sa doctrine pernicieuse.

ÉMEUTE DES PAÏENS — FUITE DE PORPHYRE — SA MORT

Après cinq années d'un travail incessant, l'église de Gaza fut achevée. La consécration en fut faite avec une pompe inaccoutumée, le jour de Pâques de l'année 417. Plus de mille moines étaient venus de toutes parts se joindre au clergé de la ville, et les offices furent célébrés avec une solennité remarquable. Ce fut un jour de réjouissance pour tous les fidèles de la contrée.

Mais les joies de la terre sont de courte durée et la lutte devait recommencer plus vive et plus opiniâtre. Ceux des païens qui étaient restés jusque-là dans leurs erreurs et leur vie criminelle, frémissaient de jalousie; ils épiaient toutes les occasions de nuire aux chrétiens et surtout à leur pasteur.

A la suite d'une discussion intervenue entre un prêtre et le chef des idolâtres, les fils de Satan, armés de bâtons, se ruèrent sur la maison de l'évêque. Pour échapper aux coups d'une multitude effrénée, Porphyre dut s'enfuir par le toit de sa maison et demeurer plusieurs jours caché. Il fut secouru dans sa détresse par une orpheline de quatorze ans à qui il donna plus tard le baptême et l'habit religieux.

Porphyre vécut encore quelques mois durant lesquels son travail constant fut de [illegible] dans les âmes un profond amour [illegible] Accablé d'années, il s'endormit [illegible] dans la paix du Seigneur, l'an [illegible]

SAINT JEAN DE VANDIÈRES

ABBÉ DE GORZE

Fête le 27 février.



Saint Jean de Vandières porte un message au nom de l'empereur d'Allemagne au calife de Cordoue Abdérame.

FAMILLE ET ÉDUCATION DE SAINT JEAN DE VANDIÈRES

Saint Jean de Vandières naquit à la fin du IXe siècle, dans le village de Vandières, ancienne villa royale, près de Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy. Ses parents jouissaient d'une assez belle fortune. Son père, disent les légendistes, gouverna, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ses biens et sa maison avec une heureuse sagesse, se faisant aimer de tout le monde par son équité, sa bienveillance, son hospitalité, ses aumônes, son zèle pour l'entretien des églises et ses bonnes œuvres.

Jean vint au monde quand son père était déjà avancé en âge; comme autrefois Joseph, il fut l'enfant de prédilection, élevé dans la maison paternelle et formé de bonne heure à la pratique des vertus. Plus tard, il apprit les sciences humaines dans les écoles de Metz et dans le monastère de Saint-Mihiel, quoique sa [illegible]

souffrit avec peine cet éloignement. Les progrès que fit notre Saint dans les lettres le mirent en peu de temps à même de comprendre la Bible et les Livres Saints, qu'il lisait [illegible]. Ses maîtres [illegible] bientôt plus rien à lui apprendre. Le cours de ses études étant terminé, il revint près de son vieux père.

[illegible]

A la mort de son père, Jean dut se charger [illegible] et d'administrer la maison. Appliqué [illegible] domestique, il y déploya un talent [illegible]. Il prit connaissance des divers arts [illegible] s'y rapportent, à tel point, disent ses biographes, que dans les affaires de ce monde, il y avait fort peu de choses qu'il ne sût. [illegible] le mit en relation avec des personnes distinguées de l'Église et de l'État, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre. En peu de temps, il devint un parfait gentilhomme. L'évêque de Verdun [illegible] dans les affaires et aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Il reçut deux [illegible] l'église de Vandières et celle de Saint-Laurent, à Fontenoy, près de Toul.

Ses affaires l'appelèrent souvent dans cette dernière ville et lui firent lier connaissance avec le [illegible] Bernuer, homme de grande doctrine et de sainte vie, avec lequel il continua l'étude des Saintes Écritures, où il acquit une science prodigieuse. Il entretenait aussi, avec beaucoup de [illegible] un vieux prêtre qui avait fui la Bretagne pour échapper aux persécutions des Normands : [illegible] la [illegible] de l'office divin, et le diacre Bernuer, qui se distinguait par une chasteté exemplaire [illegible] Jean des avis, quelquefois [illegible] sur les fautes de [illegible] qui lui [illegible] et il en profitait. Une circonstance [illegible] acheva de le déterminer tout à fait à une sainte vie.

[illegible]

A cause du bénéfice dont il était pourvu, Jean de Vandières était obligé d'aller chaque semaine au monastère des Bénédictines de Saint-Pierre de [illegible] [illegible]

[illegible]

mai [illegible], mais je n'ai même pas le courage de me lever de terre et de faire un pas! »

[illegible] DE SAINT JEAN

A partir de ce jour, un changement complet se fit remarquer en lui et il commença à mener une vie toute de prière et d'austérité. Il apprit par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament, les offices divins, le chant de l'Église, et se rendit également célèbre par sa science du droit canonique et des écrits des Pères.

A ces travaux, il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations.

Il aspirait à quitter le monde et à distribuer tous ses biens aux pauvres, mais il ne savait encore où se retirer ; car, par suite des guerres, la discipline monastique était fort relâchée dans les couvents en deçà des Alpes. En attendant, il se mit sous la conduite de deux ecclésiastiques de grande vertu, l'un, nommé [illegible], maître de chant à Saint-Étienne de Metz, l'autre nommé Warimbert, curé de Saint-Sauveur.

Puis, trouvant qu'il ne pouvait pas encore assez se mortifier dans la société de ces deux saints prêtres, il se retira auprès d'un ermite de Verdun, nommé Humbert, auquel il fit une confession générale de toutes les fautes de sa vie. C'est à partir de ce moment qu'il commença à s'abstenir de viande pour le reste de ses jours et à jeûner très rigoureusement.

Toujours avide de faire des progrès à l'école des saints, Jean alla, dans la forêt d'Argonne, passer quelque temps auprès d'un solitaire appelé Lambert. C'était un homme extraordinaire, qui ne s'occupait que de contemplation, ne se souciant guère de son corps et [illegible] continuellement dans l'étude et dans la prière ; il réduisait un muid entier de farine en un seul pain, qui lui suffisait pour deux mois, et qui devenait à la fin si dur, qu'on ne pouvait en avoir des morceaux qu'à coups de hache.

Tels furent les maîtres et modèles de notre Saint dans la vie de perfection.

PÈLERINAGE DE SAINT JEAN

Sur le conseil d'Humbert, saint Jean de Vandières entreprit le pèlerinage de Rome. Son dessein était de visiter les monastères et les ermitages d'Italie, en même temps que d'aller prier aux tombeaux des saints Apôtres. Il fut accompagné dans ce voyage par Bernacer, clerc de l'église de Metz, qui avait vécu quelque temps dans la communauté de Saint-Sauveur, et qui était homme de grande dévotion autant que de grande science.

Saint Jean, ayant satisfait sa piété dans la Ville Éternelle, partit pour le mont Gargan, dédié à l'archange saint Michel. Il visita en passant le Mont-Cassin et y demeura quelques jours au milieu des fils de saint Benoît. Il [illegible] au pied du mont Vésuve pour se recommander aux prières des serviteurs de Dieu qui [illegible].

[illegible] en Lorraine, et, de l'avis de son ami Humbert, il [illegible] trouver une retraite [illegible].

En attendant, sa vie était celle d'un religieux [illegible] appliqué à l'étude, à la prière, aux jeûnes, aux veilles et aux mortifications.

[illegible]

[illegible] même temps, il y avait à Toul un saint et savant archidiacre, du nom d'Einold, qui

vivait dans l'union perpétuelle avec Dieu, et qui, de concert avec Humbert de Verdun, cherchait un asile ou une solitude pour vivre loin du monde. Un jour qu'ils examinaient ensemble quelles personnes de leur connaissance étaient propres au genre de vie qu'ils méditaient, Humbert de Verdun nomma Jean de Vandières.

Jean fut appelé, et ses deux amis lui ayant exposé de quoi il était question, il accepta avec enthousiasme et entraina même à sa suite plusieurs ecclésiastiques vertueux.

Cependant l'évêque Adalbéron, craignant que ces hommes d'un si haut mérite ne quittassent son diocèse, médita longtemps sur le moyen à prendre pour les retenir auprès de lui.

Près de la ville, existait le monastère de Gorze, abandonné et tombant en ruines, à la suite des guerres et des dévastations. L'évêque Adalbéron y était allé autrefois, nu-pieds, en pèlerinage, pour obtenir de la pluie, et avait promis de le restaurer un jour. Il résolut donc d'offrir le monastère en question à tous ces pieux personnages.

Quand ceux-ci se présentèrent devant lui pour lui faire connaitre leurs projets de retraite, le prélat les assura de toute sa bienveillance et leur permit de choisir un lieu convenable dans son diocèse. Le diacre Bernacer, qui avait reçu secrètement le mot d'ordre, les engagea à demander Gorze.

Comme les autres hésitaient, aimant mieux s'expatrier, Jean de Vandières leur persuada de s'arrêter à ce choix, parce que les biens du monastère étant entre les mains d'un homme violent qui ne consentirait jamais à les rendre, il était probable qu'on leur refuserait Gorze, et alors on ne les empêcherait plus de partir.

L'évêque les prit au mot, leur accorda le monastère à l'instant, se chargea lui-même des réparations et des frais nécessaires pour les établir, et, quelque temps après, leur fit rendre tous les biens que détenait le Cte Adelbert. Einold fut nommé abbé et Jean de Vandières procureur et cellérier.

SAINT JEAN DE VANDIÈRES MODÈLE DES MOINES

Notre Saint voulut être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il donna aux Frères l'exemple d'une soumission parfaite et de la plus admirable humilité : c'est ce qu'on remarqua dans la manière dont il souffrait les reproches les plus injustes et les plus fâcheux effets de la mauvaise humeur des autres, et dont il se chargea, outre ses fonctions ordinaires, des offices les plus bas et les plus pénibles de la boulangerie et de la cuisine.

Il se refusait les soulagements les plus légitimes que la règle permettait pour réparer les forces de la nature. Après Matines, qu'on récitait au milieu de la nuit, jamais il ne se recouchait, mortification d'autant plus méritoire que les privations de sommeil lui étaient très pénibles. Son abbé lui laissait sur ce point la liberté de se faire violence, mais il employa toute son autorité pour lui faire modérer ses abstinences excessives.

Le monastère de Gorze devint dès lors une école de toutes les vertus, où ceux qui voulaient se rendre parfaits dans l'état religieux venaient prendre des leçons.

[illegible]

A cette époque, Abdérame, roi musulman de Cordoue, envoya une députation à Othon, de Germanie, pour lui demander son amitié; dans sa lettre, le prince mahométan avait glissé quelques termes injurieux à la religion chrétienne.

Othon répondit noblement [illegible] et demanda à Einold, abbé de Gorze, [illegible] ses moines pour porter son message. Saint Jean de Vandières s'offrit avec amour, dans l'espoir du martyre, et partit avec un de ses Frères.

Quand il fut arrivé à Cordoue, Abdérame lui adressa ce message aussi singulier qu'inopiné : « Votre roi a retenu mes ambassadeurs en Allemagne pendant trois ans, vous attendrez trois fois plus, c'est-à-dire neuf ans avant d'être admis à mon audience. »

Et il mit à la disposition du moine et de ses compagnons une maison de campagne pour y attendre ses ordres. Jean de Vandières, décidé à tout souffrir plutôt que de manquer à la mission qu'il avait reçue, déclara qu'il ne partirait pas avant d'avoir été présenté au prince musulman.

La raison de ce singulier procédé venait de l'indiscrétion d'un individu qui avait été pendant quelques jours le compagnon de voyage du moine ambassadeur, mais il l'avait devancé à Cordoue et avait fait courir le bruit que le messager d'Othon apportait une lettre de menaces et d'injures à l'adresse des musulmans et de leur roi.

Aussi Jean de Vandières voyait-il arriver souvent à la maison où il logeait des musulmans qui venaient, disaient-ils, de la part du roi, s'informer du contenu exact des lettres dont il était porteur.

« Nous dirons notre commission au roi, leur répondait Jean; il ne nous est permis de la découvrir à d'autres qu'à lui. »

Un juif, qui connaissait la substance des lettres d'Othon, fit savoir à notre Bienheureux qu'il était dangereux de présenter un tel message à Abdérame, à cause de la sévérité des lois musulmanes.

Un chrétien du pays lui conseillait de son côté de se contenter de porter ses présents à Abdérame sans lui remettre aucune lettre.

Saint Jean de Vandi[illegible]tait inébranlable.

« Je suis venu, dit-il, pour apporter les lettres de mon roi et pour réfuter les blasphèmes contenus dans celle du vôtre. Un chrétien doit plutôt souffrir la faim et les tourments que de pactiser avec les infidèles. Je n'irai à l'audience d'Abdérame qu'avec mes lettres, sans en retrancher un seul trait; et si Abdérame dit quelque chose contre la foi catholique, je lui résisterai en face, dût-il m'en coûter la vie! »

Tout cela fut rapporté en secret au prince musulman, qui employa toutes les ruses pour ébranler le noble ambassadeur. « [illegible] à te faire mourir, lui écrivit-il un jour, je ne laisserai pas un chrétien en vie dans toute l'Espagne.

— Quand vous devriez, répondit le Saint, me faire démembrer peu à peu, me couper aujourd'hui un doigt, demain un autre, puis un bras, un pied, une jambe, et ainsi du reste de jour en jour, vous ne [illegible]; si, à cause de moi, vous mettez à mort tous les chrétiens, ce ne sera point à moi que Dieu l'imputera, mais à votre cruauté. »

[illegible] frappé d'admiration [illegible], et lui, disciple de Mahomet, il fit demander conseil à ce [illegible] sur ce qu'il devait faire dans les circonstances présentes. Le serviteur de Dieu lui dit d'envoyer une nouvelle ambassade à Othon qui lui répondrait cette fois par une lettre conçue dans des termes [illegible]

[illegible] que la première. C'est ce qui eut lieu.

[illegible] de cette seconde ambassade, Abdérame consentit à recevoir en audience [illegible] Vandières accompagné du [illegible] Il y avait [illegible] le courageux moine attendait à Cordoue cette faveur.

[illegible]

[illegible]

[illegible] de la nation. Comme il s'en défendait, le roi, croyant que c'était par pauvreté, lui fit donner de l'argent. Le saint moine, après avoir réfléchi, reçut cette offrande avec actions de grâces, mais il s'empressa de la distribuer aux pauvres et déclara de nouveau qu'il ne quitterait pas son [illegible].

— [illegible] en tout sa fermeté, dit Abdérame; qu'il vienne, s'il veut, revêtu d'un sac, je ne l'en aimerai que davantage. »

Le jour de l'audience étant venu, les ambassadeurs furent conduits et reçus au palais avec une pompe tout orientale. Le roi, qui était seul dans sa chambre, assis les jambes croisées sur un tapis précieux, donna au bienheureux Jean sa main à baiser en dedans, ce qui était le plus grand honneur. Puis il lui fit signe de s'asseoir sur un siège qui lui était préparé.

Après quelques explications sur les retards de l'audience, Jean donna les présents de son maître et demanda aussitôt son congé. Abdérame en fut surpris et dit qu'après une si longue attente il ne fallait pas se séparer si promptement. Toutefois, il ne voulut pas le retenir de force, et, après une seconde audience, il le laissa libre de retourner en France, admirant beaucoup sa fermeté et sa foi.

Les détails nous manquent sur le reste de la vie de saint Jean de Vandières. Nous savons seulement qu'il mourut, l'an 973, abbé du monastère de Gorze, où il vécut dans la pratique la plus parfaite de toutes les vertus religieuses, plein de sollicitude et de charité pour le bien de ses Frères.

SAINTE AUGUSTA, VIERGE ET MARTYRE

[illegible]

A l'époque des invasions barbares en Italie, un chef germain avait fixé sa résidence à Seravallo, non loin de Cetena, dans les Marches. Matruc, c'était le nom du barbare, habitait avec ses soldats une petite forteresse sur une montagne, c'était un païen farouche qui persécutait souvent les chrétiens du voisinage.

Or, ce chef étranger avait une fille, qui portait le nom latin d'Augusta. Elle était aussi douce que Matruc était féroce et dur. Elle eut la curiosité de savoir quelle était cette religion des chrétiens que son terrible père détestait si fort. Elle s'en fit instruire secrètement, en admira la beauté, et Dieu touchant son cœur, elle demanda et reçut le baptême. De temps en temps elle s'échappait du château, à l'insu de son père, et s'en allait prier dans quelque église du voisinage.

Matruc finit par concevoir des soupçons; un jour, il ordonna à un de ses affidés de suivre secrètement les pas de sa fille. L'émissaire s'acquitta ponctuellement de sa mission; il vit [illegible] prier à la manière des catholiques. Il revint aussitôt auprès de Matruc raconter ce qu'il avait vu. [illegible] diatement en sa présence. « Attendez un petit [illegible]

Matruc [illegible] rage. « Est-ce ainsi, lui dit-il, d'une voix terrible, [illegible]

[illegible]

mes confidents habituels. Et, quant à ma virginité, je l'ai consacrée intacte et pure au Roi Jésus-Christ. [illegible] que c'est que Jésus-Christ, vous vous donneriez [illegible]

Matruc donne l'ordre de jeter sa fille dans un noir cachot, après l'avoir menacée des plus affreux châtiments si elle n'apaise sa colère en renonçant à la religion chrétienne.

Le lendemain, il l'interroge encore : « Persistes-tu dans ta résolution? — Oui, répond l'enfant, je reconnais et j'adore Jésus-Christ comme seul vrai Dieu, et je lui obéirai toujours. »

Le chef païen commande au bourreau de lui arracher deux dents. Mais la jeune fille n'en [illegible] tous les assistants qu'elle ne renoncera jamais à [illegible]

Matruc répond, qu'en effet, il n'hésitera pas à la châtier cruellement, mais qu'il veut bien cependant lui donner encore du temps pour réfléchir. On la reconduit donc en prison, et, le reste du jour, son père continue à mettre tout en œuvre pour la fléchir, l'effrayer et lui persuader [illegible]

Le lendemain, nouvel interrogatoire, sans plus [illegible] Le barbare ne contient plus sa colère. [illegible] entre deux arbres et au-dessous d'elle on allume un grand feu. Mais le feu n'atteint [illegible]

[illegible] le mont Saint [illegible] en l'honneur de la Sainte [illegible] par les pèlerins, les matelots [illegible]

SAINT ROMAIN, ABBÉ DE CONDAT

FONDATEUR DU MONASTÈRE DU MONT-JURA

Fête le 28 février.



Saint Romain, en voyage, demande pour une nuit l'hospitalité aux lépreux ; le lendemain, il les guerit et s'en va ; mais les lepreux le poursuivent pour le remercier.

ROMAIN DANS SA FAMILLE

Saint Romain fut destiné par la Providence à allumer, à l'extrémité orientale de la Gaule, un nouveau foyer de vie monastique et religieuse ; il fut le fondateur et le premier abbé de la célèbre abbaye de Condat, arbre vigoureux et fécond qui pendant treize siècles, couvrit de ses branches et de son feuillage verdoyant cette partie de notre pays que l'on a appelée la Thébaïde des Gaules.

C'est à la fin du IVe siècle, vers l'an 390, que naquit Romain, d'une honnête famille, dans la province Séquanaise, qui était limitée par le Jura et qui comprend aujourd'hui le département de l'Ain. Ses parents, à cette époque troublée par les invasions barbares, n'eurent pas les moyens de le faire instruire dans les sciences humaines, mais ils s'attachèrent à développer les heureuses qualités dont était doué cet enfant de prédilection : la grâce acheva ce travail, et l'Esprit-Saint s'empara pleinement d'un cœur si candide, d'une volonté si droite et si ferme.

La jeunesse de Romain se passa, comme [illegible]

enfance, dans la prière et la vie de famille, loin du monde, de ses plaisirs et de ses divertissements qu'il avait eu horreur. Néanmoins, comme il était plein de bonté et d'affabilité, il s'était attiré l'estime et la considération de tous, même de ceux qui n'avaient pas le courage de l'imiter et qui s'exposaient tellement à perdre leur innocence au milieu des joies du siècle.

VOCATION — CÉNOBITE ET SOLITAIRE

Quant à Romain, il avait entendu la voix intime de la grâce, qui l'appelait à renoncer à tout et à vivre uniquement pour Dieu; il priait le Seigneur de l'éclairer sur la meilleure manière de réaliser ce dessein. En vain, ses parents avaient voulu le contraindre à se marier, il n'y voulut jamais consentir. Son choix était fait; il voulait être ermite, et se préparait d'avance aux vertus religieuses en attendant de pouvoir s'y livrer tout entier.

Dès qu'il fut libre, il s'arracha aux tendresses de sa famille, et offrant à Dieu ce douloureux sacrifice, il partit pour Lyon. Lyon était-il donc le chemin du désert? Non, sans doute, mais Romain savait qu'avant d'aller à la bataille, il faut apprendre à manier les armes. Ayant entendu parler du vénérable abbé Sabin, supérieur du monastère d'Ainay, il allait humblement se placer sous sa conduite, afin d'apprendre de lui l'art sublime et difficile de la perfection chrétienne. Il avait alors trente-cinq ans.

L'abbé n'eut qu'à se louer de son nouveau disciple, qui se forma bien vite aux pratiques de la vie cénobitique et fit de rapides progrès dans la science des Saints.

La lecture de la *Vie des Pères* du désert faisait ses délices; bien loin de l'effrayer, la pensée de leurs austérités et de leurs pénitences augmentait chaque jour davantage son désir de vivre comme les Paul, les Antoine, et les Hilarion.

Quand il fut suffisamment instruit, Romain se dirigea vers les forêts inhabitées du Jura; la Providence lui désigna comme retraite un endroit presque inaccessible nommé *Condat* (1), placé au confluent de deux ruisseaux et resserré entre trois montagnes. Ce désert, à cause de son aspect sauvage et de sa profonde solitude, avait le plus grand charme pour Romain, qui espérait ainsi se soustraire facilement aux regards et à l'attention des hommes. Il s'y fixa donc avec bonheur et s'abrita d'abord sous un énorme sapin, dont les grands rameaux lui représentaient le palmier qui servait de tente à l'ermite saint Paul dans le désert de l'Égypte.

Comme ce saint dont il avait l'ambition de copier les exemples, il commença immédiatement et avec ardeur une vie de prière et de pénitence. Selon les règles qu'il s'était tracées, il donnait un temps considérable à l'oraison, sa conversation était dans les cieux, et Dieu bénissait son serviteur en le favorisant de sa douce présence. Pour entretenir sa ferveur, il lisait assidûment la *Vie des Pères du désert* qu'il avait emportée d'Ainay. Enfin, le grand aliment de sa prière, c'était son extrême mortification; il traitait rudement son corps et le réduisait en servitude par d'effrayantes austérités; pendant longtemps, il vécut uniquement de racines et de fruits sauvages et n'eut d'autre lit que la terre nue, mais cette pauvreté absolue, cet isolement dans un lieu qui servait de repaire aux bêtes féroces, en un mot toutes les souffrances et les privations inhérentes à ce genre de vie lui étaient un sujet de joie : rien ne lui manquait. Dieu seul lui suffisait! Une partie de son temps était aussi consacrée au travail des mains; il s'était muni, en effet, de quelques outils, de semences et de légumes, il se mit donc à cultiver et à ensemencer un coin de terre, non pour se procurer des aliments meilleurs, mais pour faire à Dieu le sacrifice de ses membres et de tout son corps dans cet exercice si conforme à l'esprit monastique.

DEUX FRÈRES SE DONNANT LA MAIN POUR ALLER AU CIEL.
GRÊLE DE PIERRES — DÉFAITE ET VICTOIRE

Cependant, Romain avait laissé dans le siècle un frère tendrement aimé. Lupicin, c'était son nom, n'avait su résister aux sollicitations pressantes de ses parents; il s'était marié; mais, peu après le départ de Romain, il perdit coup sur coup sa femme et son père : ce fut un avertissement du ciel.

Une grâce secrète le poussait à rejoindre son frère, qui lui apparut une fois en songe, le pressant de partir. Sans plus hésiter, il vint se jeter aux pieds de Romain et celui-ci l'admit avec joie en sa compagnie.

Les exemples du maître, mieux encore que ses paroles, étaient un enseignement éloquent pour le disciple dont la nature mâle et énergique se prêtait merveilleusement à la vie austère du désert. Ensemble ils priaient, ensemble ils veillaient et jeûnaient, ensemble ils chantaient les psaumes et les hymnes sacrées, faisant retentir la solitude de la louange du Seigneur.

Ils rivalisaient de ferveur et de générosité, leur paix était profonde. Mais voici l'heure de la tentation. L'ennemi du genre humain veillait lui aussi, et Dieu lui permit de mettre à l'épreuve la vertu de ses serviteurs.

Tandis qu'ils récitaient leurs prières accoutumées, ils se virent assaillis tout à coup par une grêle de pierres, sans pouvoir découvrir la main qui les lançait. Ils reprennent leurs prières et leurs chants; les pierres retombent avec plus de vigueur. Ils recommencent encore leurs saints exercices : mêmes assauts, mêmes attaques; chaque fois qu'ils se mettent à genoux, ils sont frappés cruellement par cet ennemi invisible, et se trouvent souvent meurtris et couverts de blessures. Cette scène se reproduit pendant plusieurs jours avec le même acharnement.

Ils supplient le Seigneur de les défendre, et il semble sourd à leur requête. Alors, découragés, ils se disent l'un à l'autre : « Peut-être Dieu veut-il que nous allions nous fixer ailleurs, c'est pour cela qu'il laisse l'ennemi nous tourmenter ici. »

Ils partent donc à la recherche d'une demeure plus paisible. En route, ils s'arrêtent un soir au seuil d'une pauvre femme, qui leur offre l'hospitalité, croyant recevoir de simples pèlerins harassés des fatigues d'un long voyage. En effet, leur visage était maigre et allongé, leurs vêtements vieux et usés.

« Qui êtes-vous donc, leur dit-elle, d'où venez-vous? Quel motif vous amène en cette contrée? »

Les deux frères racontent, en toute humilité, ce qui leur est advenu. Ils lui rapportent les assauts du diable et leur fuite.

« Eh quoi! s'écrie cette femme, est-ce là un juste motif de déserter le service de Dieu? Est-ce à moi, pauvre femme, de vous apprendre que c'est celui qui persévère jusqu'à la fin qui sera sauvé? Si vous n'aviez pas lâché prise, vous auriez triomphé de

(1) Ce mot *Condat*, en langue celtique, signifie confluent. Les deux ruisseaux qui se réunissent en cet endroit sont le Tacon et la Bienne.

votre ennemi. Sa fureur n'a rien qui doive vous étonner : il voit avec jalousie que vous occuperez dans le ciel la place qu'il a perdue par son orgueil et sa malice, et c'est pourquoi il essaye de vous faire abandonner un genre de vie qui vous conduirait à la sainteté. »

Ces paroles les couvrent d'humiliation; confus de leur lâcheté, ils reprennent immédiatement le chemin de Condat. A peine y sont-ils arrivés, qu'ils sont en butte à une attaque plus vigoureuse; une nouvelle pluie de pierres s'abat sur leurs têtes, et le sang inonde leur visage. Mais, cette fois, ils tiennent bon, ils se rient des menaces et des coups de leur agresseur, en y répondant par le signe de la Croix fréquemment répété, au milieu d'une prière fervente et pleine de confiance.

Ils eurent encore à livrer plus d'un combat de ce genre, recourant aux mêmes armes. Bientôt, Dieu bénit leur patience et leur énergie, en les délivrant de cette terrible épreuve.

Ces soldats victorieux étaient maintenant capables de conduire les autres au combat. Dieu allait en faire les deux chefs d'une armée sainte.

LE DÉSERT FLEURIT
HUMILITÉ ET DOUCEUR DE SAINT ROMAIN

La sainteté est un parfum qui ne peut manquer de s'exhaler au loin et dont la suavité attire mystérieusement ceux qui aspirent à être préservés de la corruption du siècle.

Un jour, Romain, éclairé d'une lumière divine, dit à Lupicin : « Préparons sur cette colline voisine une habitation pour les Frères que la Providence envoie vers nous. »

Le lendemain, ils virent arriver deux jeunes ecclésiastiques, qui venaient de ce point de la Bourgogne occupé actuellement par la ville de Nuits : ils demandèrent aux pieux solitaires de les guider dans les voies du salut et de la perfection.

Le chemin du désert était frayé ; il fut bientôt connu et suivi par d'autres disciples que saint Romain accueillit avec une extrême charité; le nombre en devint si considérable, que les deux frères, reconnaissant la volonté manifeste de Dieu, se résolurent à construire un monastère régulier. Le terrain fut nivelé, les bois avoisinants furent abattus et l'humble ermitage se transforma en un vaste couvent: ainsi fut fondée l'*abbaye de Condat*, devenue bientôt si célèbre.

Le souffle de Dieu était passé dans cette contrée : on accourait de tous côtés pour voir et pour entendre ces hommes extraordinaires; et comme on ne doutait pas de leur puissance, on leur amenait des malades, des infirmes, des paralytiques; ils les guérissaient et redressaient leurs membres; des possédés leur étaient présentés, ils les délivraient du démon par le signe de la Croix. Alors, ceux à qui ils avaient rendu la santé ne voulaient pas quitter leurs bienfaiteurs; d'autres qu'ils avaient convertis par leurs exhortations demandaient à rester auprès d'eux pour faire pénitence; enfin, le spectacle de ces prodiges et de si hautes vertus en déterminait beaucoup à ne pas retourner dans le monde, et à demeurer à Condat pour devenir eux-mêmes des saints.

L'affluence des novices devint telle, que saint Romain dut bâtir, à quelque distance, à Lauconne [1], un second monastère, puis un troisième encore plus vaste. Ces merveilles réjouissaient grandement le cœur de saint Romain, mais elles le tenaient dans la plus profonde humilité, car il en rapportait toute la gloire à Dieu seul, qui se sert des plus misérables instruments pour opérer les plus grandes choses : une des preuves qu'il en donna, c'est qu'il ne voulut pas accepter le titre d'Abbé, il le fit décerner à son frère.

Quant à la direction de ces monastères, elle leur était commune. La règle qu'ils y établirent était tirée des observances de Lérins et des *Institutions* de Cassien ; ils y introduisirent quelques usages empruntés aux moines orientaux, à la règle de saint Basile et à celle de saint Pacôme, en les accommodant au climat du Jura, et au tempérament des Gaulois. Les moines de Condat cultivaient la terre ; la viande leur était interdite, mais ils mangeaient des œufs et du laitage. Cette règle fut observée dans toute sa pureté et son exactitude, grâce à la vigilance des saints fondateurs. Ils visitaient fréquemment, et chacun à leur tour, les monastères; ils y entretenaient la ferveur par leurs instructions, leurs encouragements, et surtout par leurs exemples.

Romain brillait par l'éclat d'une suave charité. En le voyant au milieu de ses fils, on aurait cru apercevoir le disciple bien-aimé, disant : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* »

Un des plus anciens religieux de Condat lui reprocha aigrement un jour de recevoir trop facilement ceux qui se présentaient pour être moines : « Bientôt, ajoutait-il, nous n'aurons plus de place pour coucher.

— Accueillons, mon cher fils, répondit le Saint, toutes ces brebis que nous envoie le divin Pasteur ; ne refusons pas de les défendre contre l'ennemi acharné à leur perte : mais, par notre zèle, conduisons-les avec nous aux portes du Paradis. »

Saint Romain n'était dur que pour lui-même, et se possédait toujours dans une parfaite égalité d'âme. Saint Lupicin, très austère, d'un caractère ardent et impétueux, était sévère dans ses corrections ; mais ses efforts, bien qu'inspirés par un zèle très pur, n'étaient pas toujours aussi heureux.

Au cours d'une visite dans un des nouveaux monastères, il entra dans la cuisine : on préparait différents ragoûts de poisson et de légumes; le Saint fut indigné de cette prodigalité si contraire aux observances. « Est-ce là, s'écria-t-il, la tempérance qui convient à des moines ? Et peuvent-ils perdre à de telles inutilités un temps qu'ils devraient consacrer à l'office et au service divin ? » Saisissant alors une grande chaudière, il y jeta pêle-mêle ces divers préparatifs, fit bouillir le tout et imposa comme pénitence aux religieux de manger ce mets inqualifiable et absolument insipide. Douze d'entre eux s'y refusèrent en murmurant, et comme leur supérieur persistait à les y contraindre, ils prirent le parti de quitter le monastère.

Or, saint Romain avait appris par une révélation ce qui s'était passé. Il en conçut une profonde désolation. Dès que Lupicin fut de retour à Lauconne, il lui adressa des reproches sur son excessive rigueur : « Eh quoi ! mon frère, lui dit-il, c'est pour un ragoût que vous avez sacrifié l'âme de ces douze fils ! que vont-ils devenir au milieu des vanités et des plaisirs du siècle ? » Il se mit alors en prières, et par ses supplications, ses larmes et ses pénitences, il obtint de la divine miséricorde le retour des fugitifs. Ceux-ci, [illegible]

---

[1] Lauconne est situé à une lieue de Condat ; c'est aujourd'hui le village de Saint-Lupicin.

de repentir de leur lâcheté et de leur désobéissance, reprirent avec le plus grand zèle la pratique de la règle, et devinrent d'excellents religieux ; ils construisirent même chacun un monastère dont ils furent les supérieurs.

LES LÉPREUX GUÉRIS

Mais, voici jusqu'où peut aller l'héroïsme de la charité fraternelle. Saint Romain allait visiter un nouveau monastère fondé près de Genève (1) ; il fut attardé et se trouva surpris par la nuit aux environs de cette ville.

Aucun abri, si ce n'est une maladrerie qui renferme neuf lépreux. Il y entre sans hésiter, heureux de pouvoir témoigner de l'affection à ces êtres infortunés que la société a bannis de son sein. Bien loin de manifester de la répugnance à la vue des horribles plaies qui rongent leurs corps, il les aborde d'un air souriant et leur parle avec la plus grande bonté ; bien plus, il leur lave les pieds et mange en leur compagnie. Ensuite, il demande que l'on dresse un lit commun où tous passeront la nuit.

Quand il les voit endormis, il se met en prière comme dans la chapelle de son monastère, et commence à chanter les saintes hymnes. Puis, par une inspiration céleste, il s'approche de l'un des lépreux et lui touche le côté. Le lépreux est guéri à l'instant; un second est semblablement touché et semblablement guéri.

Tous deux alors de réveiller leurs compagnons pour qu'ils sollicitent de leur visiteur la faveur dont ils viennent d'être l'objet. Mais voici, ô prodige surprenant ! que, semblable à un fluide mystérieux, la vertu du thaumaturge leur est communiquée; le seul attouchement par lequel ils s'avertissent a une semblable puissance : ils se délivrent ainsi l'un l'autre de leur affreuse maladie, et quand ils se lèvent, ils constatent que la lèpre a entièrement disparu. Ils poussent alors des cris de joie et de reconnaissance; mais, déjà, l'humilité du Saint s'était dérobée à leurs actions de grâces. Il avait pris la direction d'Agaune, où il voulait prier sur le tombeau de saint Maurice.

Lorsque, au retour de son pèlerinage, il repassa par Genève où la nouvelle du prodige s'était répandue, le clergé, les magistrats, tous les habitants se portèrent à sa rencontre, et lui firent une ovation enthousiaste.

[illegible] — LA SŒUR DE ROMAIN [illegible]

Cependant, l'humilité profonde du saint Abbé [illegible] voulait que cette auréole brillât sur le front de son serviteur. Saint Hilaire, évêque d'Arles, étant [illegible] vertus; il le fit mander par ses clercs, et, à la suite d'une longue conversation, il lui dit : [illegible]

[illegible]

---

(1) [illegible]

un nouvel accroissement à sa charité envers ses Frères; il gardait vis-à-vis d'eux la même simplicité, la même familiarité, une bonté toute paternelle; de leur côté, l'amour et la confiance redoublèrent envers celui qui devenait encore plus véritablement le Père de leurs âmes.

Plusieurs de ses disciples devinrent très saints et firent eux-mêmes des miracles; le pouvoir de chasser les démons fut spécialement accordé au diacre Sabinien : ce courageux lévite avait conquis cette puissance sur les démons, en triomphant avec une persévérance héroïque des plus épouvantables tentations et des obsessions de l'ennemi infernal, qui alla jusqu'à le souffleter rudement.

Le sacerdoce donnait à l'apostolat monastique de saint Romain une fécondité nouvelle. De tous côtés, dans les Vosges et jusque dans l'Allemagne, on réclamait sa présence pour de nouvelles fondations.

Il accéda en même temps au désir de sa sœur qui voulait aussi terminer ses jours dans la prière et la pénitence. Non loin de Lauconne, il bâtit pour elle et pour les femmes qui voudraient la suivre, le monastère de la Baume : on l'appelait ainsi parce qu'il était situé sur une caverne (c'est la signification du mot *balme* en langue celtique).

Cette communauté fut visiblement bénie de Dieu : « Elle devint si nombreuse, dit un historien, qu'à la mort de saint Romain, on y comptait cinq cents religieuses. Elles gardaient une clôture si exacte qu'elles ne sortaient du monastère que pour être portées en terre. Quoique plusieurs d'entre elles eussent leurs frères ou même leurs fils dans le monastère de Lauconne, qui en était si proche, elles ne leur parlaient jamais, les uns et les autres se regardant déjà comme n'étant plus de ce monde. »

ROMAIN APPREND QU'IL VA MOURIR
ADIEUX A SES DISCIPLES

Romain apprit enfin par révélation que son pèlerinage terrestre allait finir. Bientôt, une douloureuse maladie vint achever de purifier son âme dans le creuset de la souffrance. Il la supporta avec une parfaite conformité à la volonté de Dieu.

Par un sentiment de charité, il envoya prévenir sa sœur qui était abbesse, et lui fit de saints et touchants adieux.

Il voulut ensuite réunir une dernière fois tous les Frères, qu'il embrassa et bénit avec tendresse. Il embrassa également son frère Lupicin en lui recommandant instamment de gouverner ses chers monastères avec un amour tout paternel.

[illegible] lution, portant tour à tour les noms de saint [illegible]

[illegible] vaste église sur son [illegible]

[illegible] sur [illegible]

SAINT DOSITHÉE.

Fête le 29 février.



LA SAINTE VIERGE EXPLIQUE A SAINT DOSITHÉE LA SIGNIFICATION D'UN TABLEAU REPRÉSENTANT LES PEINES DE L'ENFER

Il y a dans la physionomie de chaque saint un trait caractéristique qui la recommande à l'attention. C'est ce trait qu'il importe de faire ressortir et de proposer à l'imitation des lecteurs. De sainte Thérèse, on loue l'amour ardent; de saint François de Sales, la douceur; de saint Vincent de Paul, la charité. Chez saint Dosithée, nous signalerons le renoncement et l'abnégation complète de la volonté.

Le lieu et le temps de sa naissance sont inconnus. On sait seulement qu'il fut élevé par un officier de la cour impériale qui, bien qu'il l'aimât comme un fils, ne lui donna qu'une éducation mondaine. Malgré les plus heureuses dispositions, le jeune homme courait donc le danger de faire fausse route, lorsqu'une circonstance toute providentielle vint lui montrer sa voie.

Tandis qu'il parcourait la Palestine, il vit, à Gethsémani, un tableau représentant les supplices des damnés. Cet objet frappa son esprit d'étonnement. Il le contemplait avec une curiosité mêlée de terreur, lorsque, tout à coup, une dame d'une majesté et d'une beauté extraordinaires apparut à ses côtés et lui expliqua le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Cette terrible menace des peines de l'enfer qu'il entrevoyait pour la première fois, l'impressionna vivement. Réfléchissant à la vanité de sa vie passée, il craignit qu'un pareil sort ne lui fût réservé. « Que faut-il donc, demanda-t-il, pour éviter un si grand malheur ? — Il faut, répondit l'inconnue, que vous vous absteniez de manger de la chair et que vous vous adonniez à la prière. » Et, disant ces mots, elle disparut à ses yeux.

Docile à la voix de cette mystérieuse conseillère, Dosithée change tout à coup de conduite. Ses compagnons s'en aperçoivent et, comme en plaisantant, lui conseillent de se retirer dans un cloître. Le jeune homme ignorait ce qu'il fallait entendre par ce mot. Lorsqu'on le lui eût expliqué, il n'hésita pas.

La plaisanterie de ses amis avait été pour lui un avertissement du ciel, car, le même jour, il frappait à la porte du monastère de saint Séride, l'un des plus florissants de la Palestine.

Le vénérable abbé, en voyant un jeune homme très bien fait, élevé délicatement et revêtu d'un habit militaire fort riche, craignit tout d'abord que sa résolution ne fût l'effet d'une ferveur passagère. Aussi, voulant l'examiner plus à loisir, il le confia à la direction toute spéciale d'un de ses religieux, saint Dorothée.

Celui-ci eut bien vite apprécié le jeune néophyte. Comprenant qu'il n'était point en état d'embrasser toutes les austérités de la règle, il s'appliqua surtout à lui inspirer le sacrifice entier de sa volonté.

Il le forma à l'abstinence par degrés. Le jeune homme consomma tout d'abord un pain et demi. Peu de jours après, sur l'ordre de son maître, il en retrancha une partie, et, comme on lui demandait s'il s'était trouvé rassasié : « Non, pas entièrement, répondit-il, mais j'ai été pourtant bien. » Plus tard, en augmentant progressivement la rigueur de ses mortifications, il arriva à ne manger que six onces de pain par jour et quelques restes de poisson.

Son caractère doux le rendant plus que tout autre propre au service des malades, on le chargea de l'infirmerie. Il s'acquitta de son emploi avec une propreté et une charité qui édifiaient tous les religieux confiés à ses soins. Si, parfois, par une [illegible] naturelle à l'homme, il lui échappait quelque parole un peu rude, il [illegible] douleur et se retirait [illegible] où, prosterné la face contre terre, il déplorait sa fragilité.

Dans ces moments, seul, Dorothée pouvait [illegible] ses larmes.

« [illegible] vous donc, Dosithée, lui demandait-il, [illegible] pleurez-vous ainsi ? »

— [illegible] mon Père, lui répondait alors [illegible] je me suis laissé aller à la [illegible] mon frère et je lui ai parlé avec impatience.

— Eh quoi, mon frère, ne savez-vous pas que ceux que vous servez sont les membres de Jésus-Christ et que c'est lui-même que vous servez en [illegible] personne ? Pourquoi donc le fâchez-vous si mal ? Voulez-vous affliger le divin Sauveur qui prend pour lui tout ce que l'on fait à ses serviteurs ? »

Notre Saint ne répondait à cette douce correction que par ses soupirs et ses larmes. Touché de compassion en face de ce repentir sincère, Dorothée quittait alors le ton du maître pour prendre celui du père :

« Levez-vous donc et prenez courage. A l'avenir, tâchez de faire mieux et de ne plus tomber dans de semblables fautes. J'espère que Dieu, par sa miséricorde, vous en fera la grâce. »

Ainsi pardonné et réconforté, Dosithée se levait aussitôt et courait à son travail avec autant de tranquillité d'esprit que si Dieu lui-même l'eût assuré de son pardon.

Que d'âmes trop scrupuleuses trouveraient vite une paix qu'elles désespèrent d'atteindre, si, imitant notre Saint, elles accueillaient avec sa foi naïve et sa confiance toute filiale les avis d'un sage directeur.

Saint Dorothée, avons-nous dit, n'imposait point à son disciple de rudes pénitences corporelles; mais, en revanche, il se plaisait à assouplir encore davantage son caractère déjà si docile. Pour cela, il le reprenait continuellement; il l'humiliait en toutes rencontres et, pour peu qu'il pût reconnaître en lui quelque attache à la moindre chose, il l'obligeait à y renoncer. Dosithée acceptait toutes ces épreuves avec soumission, bien plus, avec joie.

Un jour que Dorothée visitait la salle de l'infirmerie pour voir si tout était en bon ordre, il lui dit :

« Ne trouvez-vous pas, mon Père, que je fais les lits des malades avec adresse et propreté ?

— Il est vrai, mon frère, répliqua celui-ci, que vous êtes devenu bon infirmier; mais je ne vois pas que vous soyez devenu bon religieux. »

Lorsque notre Saint avait besoin d'une robe, son maître lui donnait l'étoffe pour la coudre. Mais, quand il l'avait faite, au lieu de la lui laisser porter, il lui commandait de la donner à un de ses frères, et d'en faire une autre pour lui. Et le saint disciple reprenait tout joyeux sa besogne.

Le procureur du monastère lui ayant une fois remis un couteau fort bon et fort propre pour le service de l'infirmerie, Dosithée demanda à son directeur la permission de l'accepter : « Il est très bon, ajouta-t-il, et me servira bien pour l'usage que j'en veux faire. » A ces mots, saint Dorothée crut que ce cadeau lui était agréable et, voulant arracher de son cœur jusqu'à la moindre attache, il lui répliqua :

« C'est donc ainsi que vous mettez votre satisfaction dans la possession de vaines bagatelles. Voulez-vous être esclave d'un couteau ou serviteur de Dieu ? N'avez-vous point de honte, ô Dosithée, de faire d'un couteau le maître de votre cœur ? »

L'humble disciple baissa les yeux et témoigna par son silence qu'il était prêt à s'en passer.

« Maintenant, ajouta Dorothée, allez remettre ce couteau avec les autres et prenez garde d'y toucher. »

Il obéit sur-le-champ, et vit ses frères s'en

servir sans en concevoir la moindre aigreur, ni le moindre dépit.

A mesure que le jeune novice gagnait en perfection, les épreuves grandissaient sur sa route sans que jamais la sénérité de son âme en fût troublée.

On lui avait permis de lire les saintes Écritures, et, comme il le faisait avec un cœur pur, il commençait à en comprendre le sens caché. Si parfois il rencontrait quelque difficulté, il courait aussitôt en demander l'explication à son père spirituel. Celui-ci, dans le but d'éprouver son humilité, le recevait alors avec rudesse, refusant de satisfaire à sa demande.

Un jour, au lieu de lui répondre, il le renvoya à saint Séride. L'abbé, prévenu d'avance, regarda le disciple d'un œil sévère :

« Il vous appartient bien, dit-il, ignorant que vous êtes, de parler de choses si relevées. Songez plutôt à vos péchés et à la vie toute mondaine que vous avez menée dans le siècle. »

Il ajouta d'autes paroles également blessantes et le congédia en lui donnant deux soufflets. Dosithée souffrit cette humiliante correction avec la douceur d'un ange, et retourna tranquillement à ses occupations.

Une abnégation aussi parfaite ne resta pas longtemps sans récompense. Au bout de cinq ans, Dieu jugea bon de rappeler à lui son docile serviteur. La maladie qui le conduisit au tombeau fut un affaiblissement de poitrine, accompagné d'un crachement de sang continuel. Au milieu des souffrances les plus aiguës, notre Saint conserva toujours le même renoncement à sa volonté.

Ayant entendu dire que les œufs frais pouvaient contribuer à arrêter le sang qu'il perdait en abondance, il désirait faire usage de ce remède. Toutefois, comme ce désir lui revenait trop souvent à l'esprit, il le considéra comme coupable et ne voulut point le satisfaire.

« Mon Père, disait-il à Dorothée, à qui il ne savait rien cacher de ce qui se passait dans son âme, on m'a parlé d'un remède qu'on croit pouvoir m'être salutaire. J'aurais envie de vous le proposer, mais je vous conjure de ne point me le donner parce qu'il me préoccupe trop.

— Dites-moi donc quel est ce remède ?

— C'est de prendre des œufs frais. Mais, je vous en supplie, au nom de Dieu, n'ayez point égard à cette demande parce que je ne veux rien recevoir que ce que vous m'aurez présenté de votre propre mouvement.

— Bien, dit saint Dorothée, je le ferai ainsi, ne vous troublez pas. »

Cependant, le mal ne cessait d'empirer. En proie à de cruelles douleurs, le jeune religieux n'ouvrait la bouche que pour la prière.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, répétait-il sans cesse avec une dévotion tendre et affectueuse, ayez pitié de moi. Fils de Dieu, venez à mon secours. »

Saint Barnasuphe, un des plus éminents religieux du monastère, étant venu le visiter, Dosithée, déjà agonisant, dit en l'apercevant :

« Mon Père, ordonnez-moi de mourir, parce que je n'en puis plus.

— Ayez encore un peu de patience, mon fils, lui répliqua le vieillard, car le moment de la miséricorde divine approche. »

En effet, peu de jours après, comme le malade lui disait doucement :

« Mon Père, je ne puis plus vivre, » le saint religieux lui répondit :

« Allez donc maintenant en paix, mon cher fils, vous présenter auprès du trône de la Sainte Trinité. »

« Alors, dit la vie des Pères du désert, ce bienheureux enfant de l'obéissance s'endormit du sommeil des justes dans le sein de cette belle vertu, qui avait été comme sa mère nourricière dans la perfection... »

Les religieux présents furent étonnés de l'assurance que saint Barnasuphe avait du salut de leur frère. Quelques-uns en conçurent même un léger dépit, « car, disaient-ils, comment Dosithée a-t-il mérité des paroles aussi consolantes ? Où sont les grandes œuvres qu'il a faites ? »

Dieu ne tarda pas à manifester l'injustice de leur plainte. Un solitaire, d'une vertu éminente, passant dans le monastère, vit en songe les religieux de la maison que Dieu avait rappelés à lui. Au milieu des vieillards qui composaient cette céleste assemblée, il distingua un jeune novice, dont les traits restèrent gravés dans sa mémoire.

Il en parla avec étonnement, et, sur le portrait qu'il en fit, il fut impossible de douter que ce ne fût saint Dosithée.

Dès lors, les religieux comprirent que l'abnégation et le renoncement sont plus méritoires que les mortifications extérieures, car, s'il est difficile à l'esprit de dompter la chair, et les passions qui naissent de la chair, il lui est plus difficile encore de se dompter soi-même.

SAINT OSWALD

Fête le 29 février.

Un nom à la mode est assurément celui d'Oswald.

Mais un nom de Saint ne doit pas être porté comme un objet à la mode, pour plaire au monde, il doit être porté pour attirer la protection du Saint sur l'enfant baptisé, pour exciter ce dernier à imiter ses vertus.

Saint Oswald a sa fête le 29 février comme saint Dosithée, et nous offrons ici son exemple particulièrement à ceux qui s'appellent comme lui, plus nombreux que les patronnés de saint Dosithée.

Le premier bon exemple qu'il donna fut de se faire moine.

C'était le neveu de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, et ce prélat, après l'avoir élevé près de l'autel, et dans l'amour des choses de Dieu, l'avait pourvu, jeune encore, d'une charge dont son mérite le rendait digne; il l'avait fait doyen du Chapitre de Winchester.

Au lieu de se laisser éblouir par une dignité que les plus anciens auraient pu ambitionner, il s'appliqua à en accomplir les devoirs, avec une scrupuleuse exactitude, et avec une prudence au-dessus de son âge.

Mais, au milieu des honneurs, il se sentit attiré par les saints désirs de la solitude, et il résolut de se faire moine hors de son pays, sur la terre bénie de France où tant de saints anglais sont venus chercher la bienheureuse auréole.

Il abandonna donc son riche bénéfice, et vint sur les bords de la Loire, à la célèbre abbaye de Fleury, où repose le corps du grand saint Benoît et que nous connaissons sous le nom de Benoît-sur-Loire. Elle était alors dans toute la ferveur de sa fondation, ferveur qui se renouvelle aujourd'hui par les Bénédictins réformés de la Pierre-qui-vire.

Saint Oswald, heureux de trouver un asile où régnait si complètement la paix du Seigneur, se livra, avec toute l'ardeur dont son âme était éprise, aux mortifications et aux longues oraisons, en sorte que sa vertu et ses désirs de se cacher, le rendirent plus illustre que n'avait fait la dignité de doyen de Winchester. L'Église d'Angleterre le réclama et il dut, pour obéir, revenir, non pas comme doyen de Chapitre, mais comme évêque, il avait été désigné, malgré sa [illegible], pour le siège de Worcester.

A [illegible], Oswald pensa que le plus important devoir d'un évêque était de propager la vie [illegible] par laquelle se conserve le zèle de la [illegible] et se forment de [illegible]. Il fonda donc un couvent d'hommes à [illegible], et cette sainte maison réalisa si heureusement les espérances de l'évêque, que le puissant duc d'Aylwine, *aldermann*, ou premier homme du royaume, témoin du bien qui s'y accomplissait, voulut charger Oswald de fonder le vaste monastère de Ramsey à qui des terres étaient concédées dans le comté de Huntington. Oswald s'acquitta de sa mission avec tant de zèle, qu'en deux ans il eut mené à bien cette importante fondation. Au bout de ce temps, le couvent était peuplé de fervents religieux, et, en une célèbre consécration, il plaça le monastère sous l'invocation de tous les saints.

Ces grands travaux étendirent encore la réputation d'Oswald.

L'archevêché d'York étant devenu vacant, il y fut appelé, mais ses diocésains de Worcester ne voulaient point qu'on le leur enlevât et lui-même ne voulait point rompre le lien qui l'attachait irrévocablement à cette église; pour trancher cette difficulté, on le fit à la fois archevêque d'York et de Worcester, et il gouverna ces deux églises, suffisant à tous les besoins de deux troupeaux qui suivaient sa houlette.

Mais les dignités extraordinaires qui le poursuivaient ne pouvaient éteindre en lui l'amour du cloître; et les rares moments que lui laissaient ses travaux, il aimait à les passer dans un couvent de Bénédictins qu'il avait fondé à Worcester sur le modèle de celui de Benoît-sur-Loire. Là, confondu avec les moines, il se livrait à tous les exercices de la vie cénobitique, comme les derniers d'entre eux, et il en sortait plus préparé à diriger les autres.

Tout ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre les hommes, c'est à moi-même que vous l'aurez fait, a dit le divin Maître. Fidèle à cette parole, le Bienheureux avait toujours douze pauvres à sa table. Après leur avoir lavé les pieds qu'il baisait avec humilité, il les servait lui-même avec une touchante prévenance.

Cette existence si active et si sainte en même temps dura trente-trois ans, comme la vie du Sauveur Jésus, que saint Oswald avait toujours devant les yeux. Au bout de ce temps, il fut jugé digne de recevoir le prix de ses labeurs. Il était dans son monastère de Worcester lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Dès la première atteinte du mal, il comprit que son heure était proche et demanda le saint Viatique. Il le reçut, entouré de ses religieux, et, tandis qu'il répétait. « : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Préparons-nous une mort semblable.

[illegible] Imp.-gérant, 5, rue François Ier, Paris

SAINT AUBIN, ÉVÊQUE D'ANGERS

Fête le 1er mars.



Saint Aubin guérit un aveugle et délivre un possédé du démon.

Saint Aubin naquit au diocèse de Vannes, en Bretagne, l'an du Seigneur 470.

Riches des biens de ce monde, ses parents l'étaient plus encore des vertus chrétiennes, et ce fut là, sans doute, ce qui leur valut du Seigneur la grâce incomparable de donner le jour à un saint.

PREMIÈRES ANNÉES D'AUBIN

Aubin fit de bonne heure présager la haute sainteté à laquelle il s'élèverait un jour. Prévenu de la grâce, il devina en quelque sorte, plutôt qu'il n'apprit, cette science divine qui fait les saints.

En effet, dans un âge où d'ordinaire les enfants n'ont point encore conscience de ce qui est bien ou mal, et où ils ne cessent d'importuner leurs parents de leurs désirs puérils, le jeune Aubin renonçait déjà aux récréations et aux jeux de l'enfance et s'appliquait à mortifier son petit corps, au point de lui refuser même le nécessaire. Dieu s'était déjà révélé à cette jeune âme, lui avait fait entrevoir sa beauté incomparable, et, dès lors, elle ne voulait plus d'autre bien.

Aussi, peut-on dire qu'Aubin ne connut point l'enfance, ses légèretés et ses défauts. Dès qu'il fut en état de faire ses premiers pas et qu'il put joindre ses petites mains, ce fut pour courir à Dieu et prier. Son plus grand bonheur était de se retirer dans un endroit écarté, où, loin des regards importuns, il pouvait se recueillir à son

[illegible] et si les autres enfants de son âge se moquaient de ses goûts, Aubin, tout heureux d'avoir enduré quelque chose pour Dieu, les remerciait, comme s'il en eût reçu les éloges les plus flatteurs.

[illegible] ENTRE DANS [illegible]

De tels débuts indiquaient assez qu'Aubin n'était point fait pour le monde. L'attrait irrésistible qui l'avait toujours porté vers Dieu l'avait complètement rendu indifférent aux richesses et aux honneurs que sa naissance le mettait en droit d'espérer ; mais, non content de les mépriser, il voulut encore y renoncer entièrement.

Malgré le désespoir de ses parents, il se rendit au monastère de Cincillac, près de Nantes, et s'y consacra au Seigneur. Là, cependant, la noblesse de sa race pouvait encore lui susciter des dangers en le faisant bénéficier de quelques privilèges, mais sa grande sagesse sut bien les lui faire éviter.

Se regardant comme le dernier de tous, il recherchait avec une sainte avidité les occasions de s'humilier, s'attachait aux fonctions les plus pénibles et les plus viles. Enfin, ses veilles, ses jeûnes, ses oraisons l'élevèrent bientôt à un état si sublime de perfection qu'il dépassait de beaucoup les plus anciens et les plus fervents religieux.

On remarquait surtout avec admiration la gravité et le profond recueillement où il se tenait sans cesse [illegible]. Ses yeux ne s'ouvraient que pour Dieu ; dans le monastère même il [illegible] tout ce qui l'entourait et, s'il sortait en public, il savait conserver au fond de son cœur comme une solitude intime, où il pouvait continuer ses entretiens avec Jésus-Christ.

[illegible] LA SAINTETÉ D'AUBIN

Dieu, cependant, voulut manifester aux yeux de tous combien ce [illegible] lui était [illegible]. Un jour qu'il était sorti par l'ordre de l'abbé, il se [illegible] tout à coup une violente tempête [illegible] abondante, qu'Aubin et ses compagnons [illegible] dans une maison [illegible] sur leur [illegible]. Mais la violence de l'ouragan [illegible] le toit de cette maison, et [illegible] à l'intérieur, les [illegible] trempés [illegible]. Or, au milieu de ses compagnons [illegible] par la pluie, Aubin [illegible], la pluie [illegible] n'osant le toucher, par respect pour l'ardeur de la foi qui embrasait son cœur.

[illegible] MONASTÈRE

Les religieux de Cincillac, [illegible] d'admiration [illegible] pour abbé [illegible]

[illegible]

[illegible]

Mais il était [illegible]

La ville d'Angers vint à perdre son pasteur ; le clergé et le peuple, par une inspiration du ciel, demandèrent unanimement pour évêque le vénérable Aubin, dont ils avaient entendu louer les vertus.

L'effroi du saint abbé fut grand à cette nouvelle ; longtemps il opposa aux plus pressantes sollicitations son inexpérience des choses du monde et son incapacité ; enfin, voyant que telle était la volonté de Dieu, il s'y soumit.

Dès ce moment, il se donna tout entier au bien du troupeau qui lui était confié. Non content de rompre à ses fidèles le pain de la divine parole les dimanches et les jours de fêtes, il voulut prêcher tous les jours, tenant pour maxime que l'âme n'a pas moins besoin d'une refection quotidienne que le corps de sa nourriture ordinaire. On put bientôt constater les fruits de salut opérés par Aubin ; la ville d'Angers fut en quelque temps transformée.

ADMIRABLE CHARITÉ DU SAINT ÉVÊQUE

Mais si la sollicitude du saint évêque était si grande vis-à-vis de l'âme de ses fidèles, son ardente charité voulut aussi les soulager dans leur corps. Comme un père tendre, il compatissait aux souffrances et aux peines de tout son peuple. Il n'était point de misère qu'il ne voulût soulager, point de douleur qu'il ne voulût adoucir ou, du moins, partager.

Pour délivrer les prisonniers, pour soulager les pauvres, venir en aide aux veuves, il donnait tout ce qu'il possédait, et quand il ne lui restait plus rien ou qu'il se trouvait en présence d'une douleur qui ne pouvait être soulagée par des moyens naturels, sa charité recourait à la foi vive et simple qui animait son âme, et demandait à Dieu d'accomplir ce qu'il ne pouvait faire lui-même.

MERVEILLES OPÉRÉES PAR LE SAINT

Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité : aussi, plus son serviteur se livrait aux œuvres de sa charité, plus se plaisait-il à [illegible]

Aubin [illegible], la vie et la mort [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il ordonne ensuite aux assistants de se mettre en prières, et lui-même, se prosternant auprès du cadavre, y reste fort longtemps en oraison.

Tout à coup, un cri d'admiration et de joie s'échappe de toutes les poitrines.

La froide pâleur du cadavre a disparu, un rose tendre colore de nouveau ses traits, enfin il se lève plein de vie, et le Saint se retire en toute hâte, pour se soustraire aux bénédictions et aux hommages qui auraient pu blesser la délicatesse de son humilité.

Une autre fois, en l'absence de saint Aubin, un jeune homme qu'il aimait vint à mourir. Comme on ne voulait point donner au corps la sépulture, avant qu'il n'eût reçu la bénédiction de l'évêque, on attendit son retour.

Voyant cependant qu'il tardait à venir, on résolut de célébrer les obsèques sans lui; mais, lorsqu'on voulut emporter le corps, il se trouva si lourd qu'il fut impossible de le soulever.

Il resta ainsi jusqu'au moment où le Saint, étant enfin arrivé, lui eût donné sa bénédiction, après quoi, il se laissa emporter fort aisément.

GUÉRISON MIRACULEUSE

Une femme de la ville d'Angers était percluse du bras droit; pleine de confiance en la sainteté du vénérable évêque, elle va le trouver, et lui demande, au nom de la charité, la guérison de son infirmité.

Aubin, à ce nom de charité, fait aussitôt le signe de la Croix sur le bras malade, et, incontinent, une douce chaleur commence à se répandre dans la partie insensible. Il n'en fait pas davantage, et dit seulement à la malade de prier avec confiance et de revenir le lendemain.

Le jour suivant, cette pauvre infirme se présente, en effet; le Saint trace un nouveau signe de Croix, et le sang commence à circuler dans les veines jusqu'alors desséchées. Enfin, le troisième jour, après une nouvelle application du signe de la Croix, cette femme recouvre l'usage complet de son bras et peut, tout heureuse, tracer elle-même sur son corps ce signe sacré, en témoignage de sa dévotion pour un remède si efficace.

A l'aide du signe de la Croix, saint Aubin rendit aussi la vue à trois aveugles et guérit un grand nombre de paralytiques.

Dieu avait donné à Aubin un pouvoir tout particulier pour délivrer les prisonniers et une grande puissance sur les démons.

Plusieurs criminels, détenus dans une prison d'Angers, firent prier le Saint de vouloir bien intercéder pour eux auprès de leur juge, afin d'être rendus à la liberté, lui promettant de n'user de cette liberté que pour faire pénitence de leurs fautes [illegible]

Le bienheureux Aubin, plein de joie à la vue des bons sentiments qui les animent, s'empresse d'aller trouver le juge, et lui demande la grâce de ces prisonniers. Mais ce juge, homme dur et d'une [illegible], refuse de se rendre aux désirs du Saint. Sans plus le solliciter, Aubin se contente de lui dire : [illegible] est fermé à la pitié, je m'adresserai au Seigneur, sûr de le trouver moins inexorable que vous. »

Sur ce, il quitte le juge, et, entrant dans une église voisine, il y reste jusqu'au milieu de la nuit en oraison. Pendant qu'il suppliait ainsi le Seigneur [illegible] une grosse pierre se détache [illegible] la muraille de la prison, et ouvre un passage aux condamnés.

Frappés de ce prodige, ces hommes criminels quittent leur prison et se rendent à l'église pour rendre grâces au Seigneur d'avoir envoyé son ange pour les délivrer.

Là, ils trouvent le saint évêque, toujours en prières; ils reconnaissent alors leur véritable sauveur, se jettent à ses pieds pour le remercier et lui promettent de vivre désormais en bons chrétiens.

Un jour, une malheureuse, saisie par l'esprit malin, se présente devant le saint Pontife et se met à l'injurier en poussant des hurlements affreux.

La présence de l'homme de Dieu excite encore la rage du démon, il se porte dans un œil de l'infortunée victime, et cet œil devient en un instant semblable à une grande vessie remplie de sang. Notre Bienheureux, ému de pitié et plein d'indignation à la vue de l'acharnement du diable contre cette femme, s'adresse à cet esprit de malice : « Esprit immonde, dit-il, qui t'a permis de tourmenter ainsi une créature de Dieu, au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de laisser en paix cette servante du Seigneur. »

A ces mots, accompagnés du signe de la Croix, une grande quantité de sang s'échappe de l'œil de la possédée, sans qu'elle en ressentît aucune douleur, et le démon s'enfuit.

Il serait trop long de rapporter ici tous les prodiges opérés par saint Aubin, et toujours au nom de cette charité immense qui remplissait son cœur et ne lui permettait pas de voir une infortune sans la soulager.

SAINT AUBIN ET LE ROI DES FRANCS CHILDEBERT

Ces éclatantes vertus de notre Saint, accompagnées de tant de miracles, portèrent aisément son nom dans toutes les parties du royaume. Les princes voulurent entrer en rapport avec un homme d'une si haute sainteté afin de profiter de la sagesse de ses conseils.

Le roi de Paris, Childebert, fils aîné du grand Clovis, l'avait fait prier de venir à sa cour. Le saint évêque, envisageant le bien qui pouvait résulter des bonnes dispositions du roi, s'y rendit avec empressement, malgré une grave infirmité qui le faisait beaucoup souffrir.

Dès que le roi apprit son arrivée, il voulut, par respect, aller au-devant de lui. Il fit seller un cheval et partit en toute hâte sans même s'informer par quelle voie venait le Saint.

Arrivé dans un endroit où trois routes s'ouvraient devant lui, il s'engagea dans une direction qui n'était pas celle par où venait le saint évêque.

Mais, après quelques pas, son cheval refuse d'avancer comme si un mur se fût dressé devant lui. Childebert le frappe, l'animal reste immobile; il change de monture, mais en vain, il ne peut aller plus loin. Comprenant alors l'avertissement du ciel, il tourne bride, laisse aller son cheval à son gré, et il ne tarde point à rencontrer le vénérable prélat.

[illegible]

Le saint évêque mit à profit le crédit que Dieu lui avait ménagé auprès du prince franc, et [illegible]

Le concile eut lieu; Aubin, par la sagesse de ses conseils, y fit accepter plusieurs déterminations importantes. On établit entre autres choses : que les juifs, qui troublaient par leurs insultes les solennités de la Semaine Sainte, devraient rester enfermés chez eux depuis le Jeudi-Saint jusqu'au lundi de Pâques; que les prêtres d'une vie peu édifiante seraient renfermés dans des monastères; enfin, que les mariages entre parents seraient déclarés nuls et les contractants frappés d'anathème. Ces décrets, sanctionnés ensuite par le prince, comme lois de l'Etat, avaient une grande importance pour la formation de la France chrétienne, encore à son berceau.

FERMETÉ DE SAINT AUBIN, SON RESPECT POUR LES OBSERVANCES DE L'ÉGLISE

Le saint évêque se montra zélé observateur de tous ces articles et particulièrement du dernier qui soulevait le plus de difficultés. Sans avoir égard à la qualité des personnes ou aux dangers qui pouvaient en résulter pour lui-même, il fit observer avec une inflexible fermeté le décret du concile.

Or, certains évêques, trop complaisants pour un riche et puissant seigneur qui, ayant épousé une de ses parentes, était, par le fait, tombé sous le coup de l'excommunication, supplièrent le saint évêque de l'absoudre et de lui envoyer des eulogies (objets bénits, que les évêques envoyaient autrefois en signe d'union et de bienveillance).

Le vénérable vieillard leur répondit : « Vous m'obligez à souscrire à cette absolution, je suis trop faible pour vous résister, mais Dieu est assez puissant pour soutenir la cause dont vous refusez de prendre la défense. »

Il envoya les eulogies; mais, selon sa prédiction, le coupable ne put les recevoir, car la mort le surprit avant l'arrivée du messager qui les portait.

REGRETS DU SAINT, SA MORT

Néanmoins, le Saint craignant de n'avoir point assez résisté à la violence de ces évêques, fut saisi d'une douleur très vive pour cette prétendue faute. Il voulut aller consulter lui-même le saint évêque d'Arles, Césaire, sur ce qu'il devait faire pour expier sa faiblesse.

Malgré son grand âge, il entreprit, en effet, ce long voyage et eut une entrevue avec le Saint. On ne sait quel avis il en reçut ; mais, à son retour, ses regrets, joints aux fatigues d'un voyage de trois cents lieues, achevèrent de l'épuiser, et il mourut au milieu de son cher troupeau. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Son peuple conserve un pieux et immortel souvenir de ses vertus.

Bientôt, les miracles se multiplièrent à son tombeau, de nombreuses églises s'élevèrent en son honneur : quantité de bourgs et de villages l'ont pris pour patron et ont tenu à honneur de porter son nom.



LE BIENHEUREUX HENRI SUSO

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 2 mars.



Le bienheureux Henri Suso reçoit des révélations sur la croix, signe des mortifications qu'il doit endurer.

Le bienheureux Henri Suso naquit dans la Souabe, de l'illustre famille des Bergs et des Saussen, l'an 1300.

Dès son jeune âge, il entendit la voix de Dieu, soudaine et pressante, et comme il possédait une de ces âmes généreuses qui ne reculent pas devant le sacrifice, il s'ensevelit à l'âge de treize ans, pour naître à Dieu, dans un couvent de Frères Prêcheurs de la ville de Constance, où il reçut de ces derniers, avec l'habit de saint Dominique, le nom de Fr. Henri.

Arraché de bonne heure aux séductions du siècle, le jeune novice en avait néanmoins gardé le souvenir. C'est ce qui nous explique cette tiédeur, ces hésitations dans l'amour de Dieu qui caractérisèrent les premières années de sa vie, et qu'il nous révèle lui-même dans un écrit qu'il nous a laissé et qui nous guidera dans ce travail. Le Bienheureux raconte que, parfois, dans les commencements de sa vie religieuse, il retournait, par la pensée, chercher des consolations au sein des futilités qu'il avait laissées derrière lui, et qu'il en revenait toujours le cœur plus vide que jamais.

Cinq années se passèrent ainsi; mais la divine Sagesse qui lui avait laissé entrevoir sa beauté lorsqu'il était encore au milieu du monde et l'avait attiré au monastère, ne laissait pas de veiller sur lui et de le prédisposer aux grâces de choix, doit il devait être l'objet.

Il venait d'atteindre sa dix-huitième année, lorsque, enfin, la lumière se fit. Henri prit la résolution de ne plus partager son cœur, mais de le donner à Dieu tout entier, sans réserve. Le jeune religieux commença dès lors à goûter une paix inconnue; toutefois, le démon ne renonçait pas complètement à sa proie.

COMMENT IL FAUT VAINCRE UNE TENTATION

Fr. Henri nous a laissé un tableau de ces tentations par lesquelles Satan s'efforçait de le retenir au seuil de la vie religieuse. Mais, loin de l'affaiblir, ces tentations augmentèrent son amour et stimulèrent son zèle.

« Fr. Henri, lui disait le démon, pourquoi cherches-tu avec tant d'emportement à quitter ton genre de vie ? Souviens-toi donc que [illegible] an-

mencer le bien est chose facile, mais qu'y persévérer est vraiment impossible.

— Mais, répondait le jeune Henri, l'Esprit-Saint qui m'appelle et qui est tout-puissant peut faire en moi ce qui est difficile.

Toutefois, le tentateur ne se tenait point pour vaincu et il revenait à la charge avec une rage d'autant plus grande qu'il avait vu ses suggestions perfides déjouées avec plus de sagesse.

— Oui, reprenait-il, on ne peut douter de la puissance de Dieu, mais ce qui est bien incertain, c'est la correspondance à la grâce; peux-tu donc y compter?

— Puisque Dieu m'a appelé, c'est qu'il ne veut pas m'abandonner. Je sens qu'il m'invite à le servir et qu'il me promet son secours. Comment, lorsqu'il m'attire, lorsque je me jette dans ses bras, se retirerait-il pour me laisser tomber? »

Malgré ces défaites successives, le tentateur se résolut à ne lâcher sa proie que lorsqu'il aurait une certitude complète de son impuissance et à continuer jusque-là la lutte qu'il avait engagée avec le Bienheureux. Quant à Fr. Henri, il avait pris des résolutions énergiques et s'était jeté résolument dans les bras de la Providence qui l'avait appelé et qui veillait sur lui avec une si amoureuse sollicitude. Dès lors, il se montrera à nous sous cette face radieuse d'une âme passionnée pour la Sagesse éternelle.

LA DIVINE SAGESSE

Un jour, il entendit lire ces paroles de Salomon :

« La sagesse est plus éclatante que le soleil, elle est plus belle que l'harmonie des cieux, et quand on la compare à la lumière, on la trouve supérieure.

» Aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès mon enfance, je suis l'adorateur de ses charmes. »

Aussitôt, il ne put contenir la joie qui débordait de son âme, et il répétait en lui-même :

Je l'ai aimée dès mon enfance, je l'ai choisie pour épouse, je suis l'adorateur de ses charmes. (Sap., vii, 29.)

Souvent il éprouvait le besoin de traduire cette affection au dehors de son âme; c'est ainsi qu'il se découpe dans le secret de sa cellule, et se lacère la poitrine avec le tranchant d'un canif jusqu'à ce qu'il y ait gravé le nom de Jésus; et [illegible].

« Ô amour unique de mon cœur et de mon âme, [illegible], ô mon Jésus, voyez donc [illegible] [illegible]

[illegible]

LE SERVITEUR

Il [illegible]

cation avec elles, elles lui apparaissaient pour lui révéler leurs peines ou bien leur délivrance et leur gloire.

« Une fois, parmi beaucoup d'autres âmes, il vit l'âme de son père qui avait vécu très attachée au monde, elle lui apparut toute souffrante et tout affligée, et lui demanda le secours de ses prières; notre Henri répandit des larmes si ferventes qu'il la délivra bientôt, et elle revint le remercier de son bonheur.

» L'âme de sa mère, qui avait été une femme d'une grande sainteté, le visita aussi pour le consoler et l'entretenir des ineffables récompenses dont elle jouissait en paradis (1). »

A table, s'il lui arrivait de manger ou de boire avec trop d'empressement ou d'aller au delà du strict nécessaire, il se mettait en présence de la divine Sagesse, qu'il avait prise pour épouse, le chagrin dans le cœur, la honte sur le visage, et il lui demandait pardon en s'engageant à expier sa faute par de rudes pénitences. Trouvait-il quelque mets désagréable, il le mettait d'abord dans le Cœur sanglant de Jésus et le mangeait ensuite avec courage.

LE SERVITEUR DE MARIE

Le premier jour de l'an, pendant que les personnes du monde vont féliciter leurs amis, il allait se jeter aux pieds de Marie et la suppliait d'intercéder pour lui et de le rendre agréable à son divin Fils; puis, s'adressant à la Sagesse éternelle elle-même, « il employait tantôt les paroles, tantôt les pensées et les désirs les plus ardents; il lui demandait d'être le chantre céleste de ses vertus auprès de tous les cœurs qui savent aimer. Il voulait réunir en lui-même les pensées, les paroles, les affections de toutes les âmes saintement passionnées, pour s'en composer un cantique sublime d'amour, qui louerait dignement cette divine Sagesse, sa noble fiancée.

» Quand le printemps venait, et que les fleurs commençaient à paraître, il ne voulait pas en jouir avant d'avoir fait une belle couronne à la Sagesse éternelle; il y mettait, en l'honneur de la Mère de Dieu, la première fleur qu'il avait cueillie; il arrangeait ses fleurs en s'entretenant de pensées pieuses, et quand il avait terminé sa couronne, il allait au chœur, à la chapelle de la Vierge, et il la plaçait sur la tête de Marie, en la proclamant la plus belle de toutes les fleurs et la joie la plus douce de son âme; il la conjurait de ne pas mépriser les prémices du printemps que lui présentait son petit serviteur.

Un jour qu'il avait ainsi honoré la Sainte Vierge, il lui sembla que le ciel était ouvert et [illegible]

[illegible]

(1) [illegible]

grandeur de l'acte qu'il accomplissait et de **l'immense** amour du Dieu qui s'immolait entre ses mains, tellement qu'une fois, en prononçant ces paroles de la préface : *Sursum corda*, élevons nos cœurs, il fut ravi en extase.

Considérant que le silence est un grand moyen de recueillement et de vie intérieure, et que la langue nous fait commettre beaucoup de fautes, le bienheureux Henri se mit à pratiquer le silence monastique avec une vigilance extrême. Il se proposa en cette vertu trois grands modèles : saint Dominique, saint Bernard et saint Arsène, et quand ses devoirs d'obéissance et de charité l'obligeaient à dire quelque parole, il ne le faisait jamais avant de leur en avoir demandé humblement la permission au fond de son cœur.

HENRI ET LE CARNAVAL

« Quand venait la Septuagésime, et commençait le carnaval, ce temps où les mondains se livrent plus que jamais à leurs folies, Fr. Henri recueillait son âme et commençait dans sa cellule un carnaval bien différent.

» Il pensait d'abord combien sont courts, fugitifs et passagers les plaisirs du carnaval, et comment se perdent les âmes qui échangent alors une jouissance éphémère contre un malheur éternel ; il pleurait amèrement tous les péchés et les injures qui se commettent contre Dieu, et récitait avec l'esprit contrit de David le psaume ***Miserere mei, Deus***. Après avoir ainsi pleuré, il méditait les consolations célestes que la divine Sagesse accorde à ceux qui l'aiment, lorsqu'elle se récrée pour ainsi dire avec eux et fait goûter à leurs cœurs les prémices de la vie bienheureuse.....

» Comme pendant le carnaval il châtiait son corps plus qu'à l'ordinaire, et se laissait presque mourir de faim, de soif et de froid, il se sentit un soir trembler et faillir au point qu'il fut obligé d'aller se réchauffer près du feu; mais il s'en éloigna bientôt en pleurant et en gémissant. Rentré alors dans sa cellule, il y fut ravi en extase et un ange d'une merveilleuse beauté vint le charmer par des chants suaves et le consoler par ses encouragements.

VIE CRUCIFIÉE

» Le lit sur lequel dormait Fr. Henri était d'une extrême dureté ; il n'avait dans sa cellule ni matelas, ni couvertures, et ses meubles consistaient en une vieille porte sur laquelle il étendait une petite natte de jonc qui lui arrivait seulement aux genoux ; c'est là qu'il reposait, ou plutôt qu'il se torturait. Au lieu d'un oreiller, il mettait à son chevet un sac plein d'avoine et il se couchait habillé comme il était pendant le jour; il ne quittait que ses chaussures. Aussi son repos était loin d'être une jouissance. Il portait des bas de crin tout hérissés, une chemise grossière et pesante.....

» Il avait beau mourir de froid, il se tenait pendant la nuit, après les Matines, plus d'une heure sur un marbre glacial, devant le maître-autel, et il [illegible]

[illegible]

» Il observa scrupuleusement son vœu de pauvreté, et ne voulut jamais recevoir ou toucher de l'argent, qu'il en eût ou qu'il n'en eût pas la permission. Ses vêtements étaient très pauvres et nous avons dit quels étaient les meubles qui décoraient sa cellule (1). »

Un jour qu'il levait les yeux vers le ciel, il entendit une voix d'en haut qui disait : « Rappelle-» toi, Henri, combien fut terrible ma soif lorsque » j'étais sur la Croix, dans les dernières angoisses » de la mort. Quoique je fusse le Créateur de » toutes les fontaines, je n'ai pu obtenir alors pour » me soulager que du fiel et du vinaigre. Sup-» porte avec patience la soif que tu éprouves, si » tu veux suivre mes traces ». Le Bienheureux, en effet, supportait souvent les douleurs terribles de la soif, au point que sa langue desséchée et brûlante se crevassait et qu'il ne pouvait manger. Un soir qu'il en était réduit à cet état, la Sainte Vierge lui apparut avec l'Enfant Jésus et celui-ci lui donna à boire une liqueur céleste qui le guérit tout à coup et le consola merveilleusement.

Il se donnait la discipline deux fois le jour avec une grande violence; les religieux, effrayés, cherchaient à l'empêcher, il cessait dès qu'il était découvert, mais il lavait alors ses plaies avec du sel et du vinaigre, ce qui en multipliait affreusement la douleur. Il se fit également une croix, longue d'une palme, toute garnie de pointes de fer, il la porta de longues années sur son dos, cachée sous ses habits, sans la quitter ni jour ni nuit ; cette croix fut l'un de ses plus rigoureux supplices.

Mais si ses mortifications étaient grandes, l'ardent amour qui en était la source était bien plus grand encore; sa pensée était sans cesse avec Notre-Seigneur; il passait une partie de ses nuits à suivre en esprit ce divin Maître dans toutes les souffrances de sa Passion, et accompagnait au Calvaire sa Sainte Mère, la Vierge des Douleurs.

Après Matines, on le voyait quelquefois aller et venir dans la salle capitulaire pour secouer l'engourdissement du sommeil, tout absorbé dans la méditation de Jésus crucifié ; c'était là qu'il venait accroître son amour.

C'est ainsi qu'il porta un cilice et une chaîne de fer, mais cette ceinture, qui lui déchirait le corps, lui fit perdre une si grande quantité de sang, qu'il dut la déposer pour se revêtir d'un vêtement tissé de cordes, contenant cent cinquante pointes qui tenaient sa chair dans une irritation perpétuelle. Il ne quittait cet habit ni jour, ni nuit, et son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. Fr. Henri, pour s'ôter jusqu'à la tentation de toucher aux [illegible] faire un collier, d'où pendaient deux anneaux, dans lesquels il plaçait ses bras durant la nuit. Plus tard, il [illegible] de pointes [illegible] membres en lambeaux.

Il supporta pendant dix [illegible] douloureux martyre qu'il ne cessa qu'à l'avertissement d'un ange, lui ordonnant de la part de Dieu de mettre fin à ces [illegible]. Devant cet ordre [illegible] Il se disait en lui-même qu'il avait assez souffert et qu'il allait goûter un [illegible] cruelles encore.

---

(1) [illegible]

Des tentations contre la foi et l'espérance vinrent exercer sa vertu, pendant de longues années, jusqu'au jour où Echard, son maître en théologie, rendit la paix à son âme. C'est alors qu'après l'avoir fait passer par les rudes épreuves d'une vie mortifiée et s'être donné à son âme avide de le posséder, Dieu songea à le rendre au siècle d'où il l'avait tiré pour qu'il répandît autour de lui la lumière qu'il avait acquise au contact de l'éternelle Sagesse.

VIE APOSTOLIQUE

La haute perfection du bienheureux Suso et cette science ascétique qui ont fait de lui un des plus grands mystiques du XIVᵉ siècle, au même rang que maître Echard, Gerson et Taulère le Dominicain, le désignaient non moins pour la direction des âmes que pour la prédication évangélique ; aussi, ses supérieurs n'hésitèrent-ils pas à lui confier l'évangélisation des peuples de l'Allemagne.

L'événement justifia leurs prévisions, car il fut l'apôtre le plus zélé en même temps qu'un des plus célèbres prédicateurs de son temps.

On raconte qu'un jour qu'il prêchait à Cologne, son visage s'illumina tout à coup d'une lumière éclatante, au grand étonnement de l'auditoire qui l'entourait. Mais ces miracles extraordinaires dont Dieu semblait entourer son ministère n'étaient que l'image des prodiges merveilleux que sa parole accomplissait dans les âmes.

Aussi le démon, qui avait eu tant à souffrir de ses progrès spirituels, durant sa préparation religieuse, manifestait-il quelquefois hautement le grand déplaisir que lui causaient les prédications du Bienheureux. C'est ainsi qu'il fut aperçu par une religieuse de son Ordre, tandis qu'il était en extase, entouré d'une multitude de démons qui criaient et poussaient des rugissements au milieu desquels on entendait ces paroles : « Moine maudit, allons, que faut-il faire? Unissons-nous, foulons-le aux pieds, jetons-nous sur lui et massacrons-le. »

Une dame de haute naissance, étant tombée dans le péché mortel, gémissait de se voir l'esclave du démon et comme une pâture destinée à l'enfer; et pourtant elle ne se sentait point le courage de se confesser. Dans son angoisse, elle recourut à la Mère de miséricorde, à Marie, le refuge des pécheurs, et la supplia de venir à son aide.

La Sainte Vierge daigna lui apparaître et lui dit : « Va te confesser au P. Henri. — Je ne connais pas ce Père, répondit la dame. » Alors Marie, entr'ouvrant son manteau, ajouta : « Regarde, c'est ce religieux que j'abrite sous mon manteau, il est mon serviteur; adresse-toi à lui, il est le père des malheureux et il te consolera. » Cette dame alla donc s'adresser au P. Henri et, par une bonne confession, rentra en paix avec Dieu.

Fr. Henri exerçait sur les âmes une action non moins grande par sa direction spirituelle que par ses prédications. Les monastères d'hommes et de femmes furent l'objet de sa sollicitude et l'on vit, à sa voix, revenir à Dieu un nombre considérable d'âmes pécheresses.

Quant à ces âmes d'élite que renferment à toutes les époques les monastères, le Bienheureux les avait toutes sous sa direction. On peut voir encore dans ses lettres spirituelles avec quelle sûreté de coup d'œil il les dirigeait toutes dans les voies si difficiles de la perfection religieuse.

Il avait tant aimé la Sagesse éternelle, qu'on sent dans tous ses écrits le besoin intense qu'il ressentait de communiquer à d'autres âmes ses enthousiasmes et ses aspirations. Ce fut la suprême occupation d'une vie encore plus grande devant Dieu que devant les hommes, après laquelle, le 25 janvier de l'an 1365, Dieu l'attira à lui comme on enlève un fruit mûr au rameau qui ne le soutient plus.



Imp. [illegible] F. P[illegible], rue François I[illegible], Paris

SAINTE CUNÉGONDE, IMPÉRATRICE

Fête le 3 mars.



L'impératrice vierge sainte Cunégonde se consacre solennellement à Dieu après la mort de son époux, saint Henri.

Sainte Cunégonde eut pour père Sigefroi, premier comte de Luxembourg, et pour mère Adeswige ou Hedwige. Les deux époux, d'une piété profonde, prirent soin d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu.

Cunégonde épousa saint Henri, duc de Bavière, qui, après la mort de l'empereur d'Allemagne, Othon III, fut élu roi des Romains et couronné à Mayence le 6 juin 1002. Deux mois plus tard, en la fête de saint Laurent, la princesse recevait aussi la couronne royale à Paderborn, des mains de Willigise, archevêque de Mayence. A cette occasion, la nouvelle reine donna de magnifiques témoignages de sa piété et distribua d'abondantes aumônes aux monastères, aux églises et aux pauvres. Elle accompagna son époux à Rome en 1014, et y reçut avec lui la couronne impériale des mains du pape Benoît VIII.

LES SOCS DE CHARRUE ROUGIS AU FEU

Ces deux illustres époux étaient dignes l'un de l'autre. On ne pouvait trouver union plus étroite et plus heureuse que la leur; cependant le chaste lien qui les unissait n'avait rien de terrestre. Cunégonde, avant son mariage avec un empereur de la terre, s'était consacrée au Roi du ciel par le vœu de virginité perpétuelle, et cela, du consentement de son futur époux.

qui, de son côté, s'était résolu à vivre dans une continence parfaite. L'un et l'autre demeurèrent toute leur vie fidèles à cette sainte résolution, et leur union, loin d'en être affaiblie, n'en devint que plus forte et plus intime. Rien, en effet, ne fortifie l'amour comme de le sanctifier, en le rapprochant de sa source, qui est Dieu.

Le démon, qui frémissait [illegible] de leur bonheur, et il essaya de le troubler. Pour arriver à son but, l'esprit des ténèbres [illegible] de la calomnie : il trouva moyen de [illegible] à saint Henri quelque ombrage touchant la conduite de l'impératrice, et à Cunégonde [illegible] de voir son innocence attaquée. Dieu permit cette épreuve, afin de faire éclater aux yeux de tous les vertus et la sainteté des deux [illegible] époux.

L'impératrice fut moins affligée de l'humiliation qu'elle recevait de cette calomnie que du scandale qui en résultait pour son peuple. Elle savait que plus l'exemple vient de haut, et plus il est suivi : aussi résolut-elle de faire cesser un doute qui [illegible] de si fâcheuses conséquences. Après avoir imploré, dans une ardente prière, le souverain Protecteur de la virginité, elle demanda à se justifier publiquement par les épreuves alors en usage. « Faites rougir à blanc, dit-elle à ses juges, douze socs de charrue, je marcherai pieds nus sur ces fers ardents. »

Ces épreuves, appelées *jugements de Dieu*, étaient d'un usage fréquent au XI[e] siècle. Mais ce serait tenter Dieu que d'y recourir sans une inspiration spéciale du ciel. Aussi les papes ne tardèrent pas à les défendre, et elles tombèrent bientôt en désuétude.

« Seigneur, vous connaissez toutes choses, s'écria la Bienheureuse, vous savez que la fleur de ma virginité n'a perdu jamais son parfum, soyez juge entre mes calomniateurs et moi. »

A ces mots, Cunégonde, pleine de confiance en Dieu, marcha pieds nus sur le fer ardent, sans en ressentir aucun mal. Elle confondit ainsi la malice des calomniateurs, et chacun put admirer le mérite de sa pureté, qu'elle s'efforçait de cacher sous la pourpre impériale.

L'empereur, frappé de ce prodige, s'accusa d'un excès de crédulité, et n'oublia rien pour réparer l'injure que ses soupçons immérités avaient portée à l'honneur de sa chaste épouse. Ils vécurent dès lors dans l'union la plus intime, n'ayant qu'un même cœur et une même volonté.

FONDATION D'ÉGLISES ET DE MONASTÈRES

L'esprit de Dieu les animait d'un même zèle pour l'accroissement de la piété et l'accomplissement des œuvres charitables. C'est ainsi que, de concert avec l'empereur, Cunégonde fit bâtir et orner avec magnificence la cathédrale de Bamberg, qu'ils consacrèrent au prince des apôtres et à saint Georges, martyr. Elle ne mit pas moins de sollicitude à fonder, dans la même ville, un monastère en l'honneur de saint Michel, [illegible] la règle de saint Benoît. De ses propres [illegible], elle en bâtit un autre, qu'elle plaça sous la protection de saint Étienne, premier martyr, et qu'elle confia à des chanoines.

[illegible] l'impératrice [illegible] de la Hesse, [illegible] pour s'y recueillir dans la [illegible], elle tomba [illegible] malade [illegible] Cunégonde fit le vœu de bâtir en [illegible] un monastère, et Dieu lui accorda la guérison.

L'impératrice n'eut garde de manquer à sa promesse, et bientôt des religieuses bénédictines vinrent chanter les louanges de Dieu dans ce nouveau monastère qui prit le titre de Sainte-Croix. C'est ainsi que ces vrais serviteurs de Dieu, Henri et Cunégonde, usaient des richesses et de la puissance qu'ils avaient reçues du ciel, et transformaient ces biens périssables en les faisant fructifier pour l'éternité.

MORT DE L'EMPEREUR — CUNÉGONDE, MODÈLE DES VEUVES

Cependant, le saint empereur allait bientôt recevoir la récompense de ses vertus. Tandis que Cunégonde s'occupait de la fondation du monastère de Sainte-Croix, Henri tomba gravement malade.

Sur le point d'expirer, il fit venir auprès de lui les parents de l'impératrice, et, en présence des seigneurs qui entouraient son lit de souffrance, prenant la main de Cunégonde, il leur dit : « Vous m'aviez confié cette vierge de Jésus-Christ, je la remets au Seigneur Jésus et à vous dans sa virginité intacte. »

Cette mort, qui lui enlevait le gardien et le protecteur de sa virginité, affligea profondément l'impératrice ; mais, soutenue par l'espérance de le rejoindre un jour dans le ciel, elle continua de marcher sous la conduite de Dieu et se livra avec une ardeur toujours croissante à la pratique des bonnes œuvres.

ELLE EMBRASSE LA VIE RELIGIEUSE

Déjà l'impératrice avait épuisé ses trésors et son patrimoine à fonder des évêchés, à bâtir des monastères, à orner des églises, et à soulager la misère des pauvres ; mais cela ne suffisait point à son âme avide de sacrifice ; elle voulait se donner elle-même à Dieu et embrasser la pauvreté évangélique. En 1025, l'année même de la mort de saint Henri, elle s'était vue déchargée du soin des affaires publiques par l'élection de Conrad le Salique, nommé roi de Germanie. Rien ne s'opposant plus à l'accomplissement de son désir le plus cher : elle résolut de le mettre à exécution en renonçant au monde d'une manière solennelle.

Au jour anniversaire de la mort de l'empereur, on vit arriver à Kaufungen un nombre considérable d'évêques, de prélats et de seigneurs. Ils étaient accourus de tous les points de l'empire sur la demande de l'impératrice, pour assister à la dédicace de l'église qu'elle-même avait fondée en ce monastère. Cunégonde, revêtue d'habits somptueux et parée des ornements conformes à son éminente dignité, offrit sur l'autel un morceau de la vraie Croix.

Après la lecture de l'Évangile de la messe, elle se dépouilla de ses riches parures, reçut la bénédiction [illegible] et se revêtit d'une robe très pauvre, de couleur brune, qu'elle avait faite de ses propres mains. On lui coupa ensuite les cheveux, après quoi l'évêque de Paderborn lui imposa le voile des vierges et lui donna l'anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait garder inviolablement à son divin Époux.

SES VERTUS

Ainsi l'épouse d'un empereur devint l'épouse du Christ, et la compagne de celles qu'auparavant elle pouvait considérer comme ses filles. Loin de chercher des égards particuliers, elle se considérait dans la communauté comme la dernière des Sœurs, et, à ce titre, elle les servait humblement, fuyant également l'ostentation et la singularité affectée.

Cunégonde travaillait de ses mains, et nulle

ne pouvait lui être comparée pour l'habileté à confectionner les vêtements sacrés qu'elle ornait d'or et de pierres précieuses. Voici, du reste, sous quels traits un ancien hagiographe nous dépeint ses vertus pratiquées dans le silence et l'obscurité du cloître :

« Elle s'entretenait avec son divin Epoux par la prière ou par le chant des psaumes ; elle multipliait ses visites à l'église, cherchait à se dérober à tous les regards pour être seule avec Dieu. Aimable dans son austérité et pleine de suave réserve dans son enjouement, elle avait toujours présente à la pensée la brièveté de cette vie. Elle trouvait son repos dans l'oraison, et ne ménageait point son corps, car elle jugeait inutile de traiter délicatement une chair destinée à devenir bientôt la nourriture des vers ; on la voyait souvent lire ou écouter lire les autres. Elle aimait beaucoup ses compagnes, visitait fréquemment les malades et se prodiguait pour aller porter aux pauvres secours et consolation. »

PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX

Dieu récompensa la sainteté de sa servante par plusieurs éclatants miracles.

Une nuit, Cunégonde, après une longue et fervente prière suivie d'une lecture pieuse, le sommeil commençant à l'accabler, s'était jetée sur son lit, qui n'était qu'une simple paillasse couverte d'un cilice : la religieuse, qui avait coutume de lui lire l'Ecriture Sainte quelquefois jusqu'à l'heure de minuit, avait cédé, elle aussi, à la fatigue et s'était endormie, quand elle laissa tomber la chandelle qu'elle tenait à la main. Le feu prit à la paillasse, et le crépitement des flammes ne tarda pas à éveiller les autres Sœurs.

Elles poussent des cris d'effroi. Cunégonde, éveillée à son tour, se trouve environnée de flammes. Dans ce pressant danger, elle se tourne vers Dieu avec confiance, fait le signe de la Croix, et l'incendie s'éteint à l'instant : les flammes n'avaient point touché ses habits.

GANT SUSPENDU A UN RAYON DE SOLEIL

Un autre jour, la Bienheureuse assistait au Saint Sacrifice de la messe. A l'Offertoire, elle s'avance, selon la coutume de cette époque, pour présenter son offrande à l'autel, enlève le gant qui recouvre sa main droite, et ne trouvant personne à qui le remettre, elle le jette, pour n'en être point embarrassée.

En ce moment, un joyeux rayon de soleil pénètre dans le sanctuaire à travers les vitraux aux brillantes couleurs. O merveille ! le gant s'attache à ce rayon lumineux et y demeure suspendu. C'est là que Cunégonde le retrouve à son retour et le reçoit comme des mains d'un serviteur fidèle.

Le même prodige, fait remarquer l'ancien biographe, s'était opéré en faveur de saint Goar, qui, en présence de l'évêque de Trèves, suspendit un jour son manteau à un rayon de soleil.

BIENHEUREUSE MORT

Cunégonde passa ainsi quinze années dans le monastère de Kaffungen, entourée du respect et de l'amour de toutes les religieuses qui trouvaient en elle un parfait modèle d'humilité, de patience, de douceur, de détachement et de mortification. A la fin, ses grandes austérités affaiblirent considérablement sa santé ; elle tomba dans une sorte de langueur, qui la conduisit rapidement aux portes de la mort.

A mesure que ses forces diminuaient au dehors, elle sentait croître au dedans la vigueur de son âme. Résignée à cette extrémité, elle invoquait le secours des anges, dont elle avait [illegible] la vie; elle appelait à son aide les apôtres et les confesseurs, dont elle avait toujours [illegible], et s'adressant aux vierges du Christ, elle [illegible] de la recevoir dans leur cortège glorieux.

A la nouvelle de cette maladie, toute la ville de Cassel s'était émue aussi bien que le monastère de Kaffungen : on craignait de perdre bientôt ce trésor de sainteté. Seule, Cunégonde conservait, en face de la mort, sa paisible sérénité. Elle était couchée sur un rude cilice.

Au moment de rendre le dernier soupir, tandis que l'on récitait pour elle les prières des agonisants, elle s'aperçut que l'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour mettre sur son cercueil. Surprise de voir qu'on voulait la traiter comme une impératrice, elle qui mourait, comme elle avait vécu depuis quinze ans, en pauvre religieuse, elle en fut si affectée que son visage changea de couleur. Ayant fait signe de la main, elle dit :

« Otez cet ornement qui ne me convient point. Lorsque j'ai épousé un homme mortel, j'ai porté de riches habits; mais le pauvre habit que j'ai maintenant est celui d'une épouse de Jésus-Christ; ne cherchez donc point d'autres ornements pour couvrir mon corps, et enterrez-le auprès de celui de mon frère et de mon seigneur, l'empereur Henri, qui m'appelle, je le vois. » Et son âme s'envola vers le ciel.

C'était le 3 mars de l'an 1040.

UNIS DANS LA MORT

Son corps fut transporté au milieu d'une foule immense jusqu'à l'église de Saint-Pierre de Bamberg, où reposaient déjà depuis seize ans les restes vénérés de son époux. Sur le parcours, beaucoup de malades recouvrèrent la santé au contact des saintes reliques.

A ces guérisons qui attestaient la gloire dont Dieu avait couronné sa servante dans le ciel, il faut joindre un prodige non moins admirable mentionné par le biographe ancien de sainte Cunégonde (1). Quand on ouvrit le tombeau de saint Henri pour y placer le corps de son épouse vierge, conformément aux désirs qu'elle avait exprimés de son vivant, il se passa un fait merveilleux dont les témoins ont proclamé la vérité. Une voix se fit entendre qui disait : « O vierge, fais place à une vierge. » Aussitôt le corps du chaste empereur se déplaça de lui-même dans sa tombe, au grand étonnement de tous les assistants, et laissa un espace suffisant pour contenir celui de son angélique compagne.

CULTE ET PRODIGES

Sainte Cunégonde fut canonisée en 1200 par le pape Innocent III, et sa fête principale se célèbre le 3 mars. Bamberg conserve toujours précieusement ses reliques, du moins en grande partie. Il s'en trouve également quelques parcelles à Vienne, en Autriche, au monastère d'Andeck en Bavière, à Cologne, et à Lisbonne en Portugal.

Le grand nombre de miracles qu'elle opéra durant sa vie et après sa mort a rendu sa mémoire chère aux peuples de la Germanie. On ne compte pas moins de trois morts rappelés à la vie par son intercession. Citons, pour l'honneur de Dieu et de sainte Cunégonde, une de ces résurrections merveilleuses. Un petit enfant

(1) Mss [illegible] de Bruxelles.

âgé de trois ans, du village de Grunberg, était tombé dans un étang boueux et y avait trouvé la mort : depuis le matin jusqu'au soir son petit corps demeura enseveli sous les gerbes de lin qui trempaient dans les eaux de l'étang, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que des femmes, l'ayant aperçu, le retirèrent et le rapportèrent à ses parents éplorés. Qu'on juge dans quelle profonde douleur fut plongée cette pauvre famille! Toute la nuit se passa en lamentations, et le matin, le prêtre du lieu, accompagné d'une foule nombreuse, vint procéder aux funérailles. On ne parlait alors que des prodiges opérés par la sainte impératrice Cunégonde. Le peuple, d'une commune voix, se mit à invoquer cette céleste protectrice. Aussitôt l'enfant commença à remuer les doigts de sa main, et, au bout d'une heure, devant la foule frappée d'étonnement et d'admiration, il revenait à la vie. « Ce prodige, ajoute le biographe contemporain des événements que nous citons, je l'ai recueilli des lèvres mêmes du prêtre qui se trouvait là, revêtu de son étole, de huit soldats qui vinrent me le raconter avec serment, tandis que le petit enfant lui-même se trouvait encore au milieu de la foule, témoin de sa résurrection. »

PRIÈRE

O Dieu, parmi vos ouvrages admirables, il faut compter cette vierge sainte Cunégonde dont les vertus ont brillé d'une manière si excellente dans tous les états de la vie : vous l'avez élevée à une telle hauteur de sainteté, qu'elle a pu, dans le mariage, conserver la fleur de sa chasteté virginale, et, dans la viduité, sous le vêtement de la religion, devenir pour nous un exemplaire éclatant de perfection ; faites, nous vous en supplions, qu'elle obtienne par son intercession à notre faiblesse la force d'imiter les exemples de sa vie, elle dont nous voudrions louer dignement les mérites. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

SAINT CASIMIR, PRINCE DE POLOGNE

Fête le 4 mars.



Le jeune duc saint Casimir se plaît à distribuer lui-même les aumônes, et à converser avec les pauvres, malgré les railleries des seigneurs.

NAISSANCE DE SAINT CASIMIR

La virginité, fleur très délicate, ne se trouve ordinairement pas dans les cours des princes, où la corruption se glisse fort aisément ; néanmoins, elle n'y est pas si rare que l'on n'en puisse remarquer plusieurs exemples dans l'histoire des saints. Nous en voyons de très excellents dans les personnes sacrées de sainte Cunégonde, impératrice, et de son chaste époux, saint Henri. Saint Edouard a brillé comme un lys sur le trône d'Angleterre.

Saint Casimir, dont on va lire l'histoire, nous apprendra, à son tour, comment l'éclat de la pureté peut s'allier à celui des grandeurs humaines.

Ce prince vint au monde le 5 octobre de l'an 1458. Il était le second fils de Casimir III, roi de Pologne et grand duc de Lithuanie. Sa mère, Elisabeth d'Autriche, est appelée par Martin Cromer, évêque de Warmeland, « très sainte et très religieuse princesse ».

La pieuse femme reconnut bientôt que cet enfant était prédestiné, et prit un soin merveilleux de le faire instruire et élever dans la crainte et dans l'amour de Dieu.

Casimir avait six frères et six sœurs. Celles-ci furent mariées dans les maisons de Saxe, de Bavière et de Brandebourg. L'aîné de ses frères fut élu roi de Hongrie et de Bohême, trois autres furent successivement rois de Pologne ; le dernier fut cardinal archevêque de Guesen et évêque de Cracovie. Casimir renonça à tous les honneurs et dignités de cette terre, et chercha à paraître petit devant les hommes, afin de jouir d'une plus grande gloire dans les cieux.

SES PROGRÈS DANS LA SCIENCE ET DANS LA VERTU

L'heureux naturel de Casimir ne laissa presque rien à faire à l'éducation, et son esprit vif et pénétrant lui permit de réaliser, en peu de temps, de très grands progrès dans la science. Il en fit de plus prompts et de plus surprenants encore dans les vertus surnaturelles. Il est difficile d'imaginer en un jeune prince plus d'innocence, plus de modestie et plus de recueillement.

Prévenu de la grâce et des bénédictions du Seigneur, il ignora, pendant toute sa vie, l'[illegible]

même du vice. L'éclat de sa famille, l'une des plus illustres de l'Europe, ne put jamais arrêter ses regards, bien loin de l'éblouir. Fils et frère de rois, élu lui-même roi de Hongrie, il n'estima jamais que l'auguste qualité de serviteur du ciel. Dès ses premières années, il méprisa les plaisirs, les divertissements et les délicatesses que les autres enfants recherchent avec passion.

Ses plaisirs les plus doux étaient de passer plusieurs heures de suite au pied des autels et de faire la cour à Jésus-Christ, le Roi des rois.

Quand ses gouverneurs lui représentaient qu'il avait besoin de se divertir, il répondait agréablement qu'il trouvait dans l'église, auprès du divin Maître, les divertissements de la promenade, du jeu et de la chasse.

Il mortifiait son corps, encore frêle et délicat, par des jeûnes et des disciplines fréquentes. Souvent, il passait les nuits entières sur la dure, quelquefois à la porte des églises où il priait le visage contre terre.

A L'ÂGE DE TREIZE ANS, IL EST ÉLU ROI DE HONGRIE SON PÈRE LE MET A LA TÊTE D'UNE ARMÉE

Les Hongrois, mécontents de Matthias, leur roi, voulurent le remplacer par le jeune Casimir de Pologne, en 1471, et envoyèrent, à ce sujet, une députation au roi de Pologne, son père. Le prince, qui n'avait pas encore treize ans accomplis, eût bien désiré refuser la couronne qu'on lui offrait; mais, par complaisance pour son père, il partit à la tête d'une armée, afin de soutenir le droit de son élection. Etant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Matthias avait regagné le cœur de ses sujets, et que, d'ailleurs, le pape Sixte IV s'était déclaré en faveur du souverain détrôné, et avait dépêché une ambassade au roi de Pologne, pour lui faire abandonner son entreprise.

Toutes ces circonstances [illegible] desseins, le jeune prince évita d'abord de paraître [illegible]

SA DÉVOTION AU [illegible] DE LA CROIX ET AU [illegible]

La dévotion particulière qu'il avait pour le [illegible]

Bien souvent, on le rencontrait, de très grand matin, aux portes des églises, attendant patiemment, et en prières, qu'on vînt ouvrir, afin de pouvoir assister à toutes les messes qui s'y célébreraient.

COMMENT IL AIMAIT LA TRÈS SAINTE VIERGE

Il n'est pas de prédestiné qui n'ait eu une grande dévotion à la Très Sainte Vierge. Celle qu'il porta toute sa vie à cette Reine des anges, fut extraordinaire. Il ne l'appelait que sa bonne Mère et n'en parlait qu'avec une extrême tendresse et dans les termes les plus affectueux et les plus capables d'exprimer son respect et son ardent amour. Pour satisfaire sa piété envers cette bonne Mère, il composa en son honneur une hymne latine, pleine des pieux sentiments qui débordaient de son âme. Elle commence ainsi :

Omni die dic Mariæ
Mea laudes anima,
Ejus festa, ejus gesta
Cole devotissima.

« Chaque jour, ô mon âme, rends tes hommages à Marie, solennise ses fêtes, célèbre ses vertus éclatantes. »

Non content de réciter tous les jours cette hymne en forme d'oraison, il voulut encore être enterré avec elle, et on la trouva cent vingt ans après sa mort, auprès de ses reliques, dans son tombeau.

SA PURETÉ VIRGINALE

La pureté et la chasteté de ce zélé serviteur de Marie furent, dès son enfance, toutes virginales et tout angéliques et elles paraissaient si admirablement en ses actions, qu'elles rendaient chastes et continents ceux qui conversaient avec lui. Mais il prit un soin extrême de les conserver inviolables durant tout le temps de sa vie.

Non seulement il [illegible], mais encore les [illegible] comme un [illegible]. Son âme [illegible] et pure avait épousé Jésus-Christ, et c'était vers ce divin Époux que se dirigeaient toutes ses affections.

Etant malade à [illegible], il préféra la mort, que les hommes regardent comme la plus terrible de toutes les peines du monde, à la santé et à la vie, [illegible] constamment les avis des médecins qui lui [illegible] de perdre la virginité pour prolonger ses jours et se mettre en état de régner après le roi, son père.

SA RETENUE ET SES AUTRES VERTUS ADMIRABLES

Saint Casimir est particulièrement loué pour avoir été l'ennemi juré de la médisance, et très modeste et retenu dans tous ses discours.

Il ne parlait jamais, même avec ses familiers, des [illegible]

satisfactions terrestres, les troubles et les remords les tourmentent continuellement, et les supplices qui les attendent seront éternels. »

Le palais de notre Saint était un lieu de dévotion et comme un temple où l'on ne faisait que prier Dieu. En effet, l'oraison y était aussi parfaitement pratiquée que dans les monastères et les maisons religieuses les plus austères et les plus réformées. Tous ses serviteurs étaient, à son exemple, si pleins de bonté que lorsqu'ils étaient à la cour du roi de Pologne ou à celle de Ladislas, roi de Hongrie, on connaissait plutôt ceux qui étaient de sa maison par l'exercice des vertus extraordinaires qu'ils pratiquaient, que par ses couleurs et ses livrées.

Son zèle pour la religion catholique répondait à sa haute piété. Il employa tout son pouvoir à extirper le schisme des Russes, et porta le roi, son père, à enlever aux sectaires les églises dont ils s'étaient emparés. Il empêcha qu'on ne rendît aux schismatiques celles qu'on leur avait ôtées.

Ce zèle de procurer la gloire de Dieu était accompagné d'une charité inaltérable pour le prochain, et surtout pour les pauvres. On eut beau lui représenter maintes fois qu'il abaissait son rang et sa personne en se livrant, sans distinction, à toutes les œuvres de charité. « Rien ne fait plus d'honneur aux grands, répondait-il, rien n'est plus digne du haut rang que tiennent les princes, que d'honorer Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Je mets toute ma gloire à servir le pauvre le plus abject. »

Les veuves et les orphelins de ses terres étaient particulièrement l'objet de ses libéralités et des plus tendres affections de son cœur. Aussi a-t-il mérité, par cette vertu, le beau surnom de *Père et défenseur des pauvres et des misérables.*

MORT DE SAINT CASIMIR

Casimir, ayant mené une vie si pure, si vertueuse, si innocente, ne devait pas rester longtemps sur la terre. C'était un fruit mûr pour le ciel, et le monde n'était pas digne de le posséder. Une fièvre lente lui donna tout le loisir de se disposer à la mort qu'il voyait arriver sans aucun trouble.

Dieu lui fit la grâce de lui révéler le jour et l'heure de son départ pour l'autre vie. Ce fut le 4 mars de l'an 1483. Il avait atteint sa vingt-cinquième année.

Après avoir reçu avec une grande ferveur le saint Viatique, en présence de plusieurs prêtres et religieux qu'il chérissait et honorait extrêmement, il rendit doucement sa belle âme à Dieu.

Son corps fut porté avec une pompe funèbre tout à fait royale à l'église cathédrale de Welmes, capitale de son duché, où il reçut les honneurs de la sépulture.

MERVEILLES OPÉRÉES SUR SON TOMBEAU — SON CULTE

Quelque temps après sa mort, le grand duc de Moscovie entra avec une puissante armée dans la Lithuanie. D'abord, le désordre et la confusion se mirent parmi le peuple ; mais, ayant eu recours au ciel, ils firent un vœu au tombeau de leur saint duc, et, peu de jours après, une petite troupe de Lithuaniens tailla en pièces l'armée des Moscovites; ce qui ne se fit pas sans miracle, car le Saint parut dans les airs, au plus fort de la mêlée, combattant pour ses sujets contre les schismatiques envahisseurs.

Plusieurs personnes atteintes de diverses maladies ont obtenu, à son tombeau, une parfaite guérison.

Une jeune fille nommée Ursule, qui était décédée à Vilna, ayant été portée par ses parents au tombeau de saint Casimir, recouvra la vie devant une grande multitude, et elle vécut encore plusieurs années.

Ces miracles et un grand nombre d'autres semblables portèrent le pape Léon X à le déclarer Bienheureux sur les instances de Sigismond V, roi de Pologne, et, depuis, le pape Paul V a commandé de célébrer sa mémoire dans toute l'Église.

SAINT GUENNOLÉ OU GUINGALOIS

ABBÉ DE LANDÉVENNEC

Fête le 3 mars.

Saint Guennolé ou Guingalois, et par abréviation Valoy (du latin Wingualoeus), n'est plus guère connu en dehors du pays de Quimper et de Brest, mais il n'en était point ainsi autrefois. On l'honorait alors comme le patriarche de la vie monastique dans la Bretagne. Aussi sa fête et son patronage s'étendaient à beaucoup de lieux divers et même à plusieurs provinces. Les merveilles dont sa vie est remplie lui donnent d'ailleurs plus d'un trait de ressemblance avec Moïse et plusieurs des plus grands saints de la Nouvelle Alliance. Voici une légère esquisse de cette belle vie.

Guennolé naquit vers le milieu du ve siècle, à Ploufragan, dans les environs de Saint-Brieuc, mais son père et sa mère étaient originaires de l'île de Bretagne et du pays de Galles. L'éducation du petit Guennolé fut confiée à saint Budoc, qui tenait école dans une retraite reculée dans l'île des Lauriers, aujourd'hui île Verte, tout près de notre ville actuelle de Paimpol. Guennolé resta jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans sous la discipline d'un si excellent maître, et il y fit les plus grands progrès dans les lettres divines et humaines, comme aussi dans la science des saints. Il était dès lors si humble, si mortifié, si ardent à la prière, que Dieu [illegible] même à le favoriser du don des miracles. [illegible]

il remit un jour en son lieu et place un œil qui en avait été arraché par un triste accident. Une autre fois, il guérit, par un simple signe de Croix, la jambe brisée d'un de ses condisciples. Plus tard, il rendit à la santé et à la vie l'écuyer Maël. Voici dans quelles circonstances :

Ce malheureux avait fait une chute si effroyable dans une course de chevaux, que tous ses membres en furent comme brisés et broyés. Quand on le releva, il ne donnait plus signe de vie; mais Guennolé se trouvait à peu de distance. On le fit venir. Il pria pour ce malheureux avec une fer- [illegible] il lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de se relever, et de reprendre vie. Or, à l'instant même, ô merveille de la puissance divine! on vit Maël se redresser sur ses pieds, et regagner sa maison plein de force et de santé comme s'il n'était survenu aucun accident.

Ce fut vers ce temps que Guennolé forma le projet d'abandonner son pays et de se rendre en Irlande afin de profiter des exemples et des leçons du grand saint Patrice pour faire de plus grands progrès dans les voies de la perfection. Mais l'apôtre de l'Irlande lui apparut en songe et le dissuada de son dessein en lui annonçant que Dieu avait d'autres vues sur lui, et qu'il le rendrait père d'une nombreuse postérité spirituelle. En conséquence des ordres reçus, Guennolé quitta son maître et l'île des Lauriers, traversa la Domnonée et la Cornouailles, et vint établir sa tente avec onze compagnons sur l'île solitaire de Tibidy, en face de Châteaulin. Ils s'y construisirent un oratoire et quelques cabanes de branchages; mais, quelque envie qu'ils eussent de se vouer à une vie d'austérité et de pénitence, l'âpreté du climat de Tibidy et la rigueur des vents d'Ouest, qui y soufflent avec une violence extrême, les forcèrent, au bout de trois années, à aller chercher ailleurs un abri plus hospitalier.

Leur sortie fut d'ailleurs signalée par un miracle d'un tel éclat qu'il prouva manifestement que Dieu était avec Guennolé et qu'il avait son dessein pour agréable. Guennolé, nouveau Moïse, commanda à la mer de leur ouvrir un passage à pied sec à lui et à ses Frères. La mer obéit. Guennolé et ses Frères vinrent aborder à Landévennec, véritable terre promise abritée contre les vents d'Ouest par des côteaux boisés, et favorisée d'une température presque toujours chaude et printanière. C'était le séjour béni que Dieu leur avait préparé, c'est là qu'ils devaient planter, en quelque sorte, l'arbre de la vie monastique, cet arbre dont les rameaux multiples n'allaient [illegible] la Bretagne de leur ombrage salutaire.

[illegible] sa vie, entouré de ses enfants spirituels, qui [illegible] dont ils souf-fraient. Le roi breton du pays, le célèbre Grallon, vint lui-même à Landévennec, attiré par la haute réputation du serviteur de Jésus-Christ, se prosterna à ses pieds, implora ses conseils, et en reçut de si salutaires avis, que, depuis lors, sa vie fut celle d'un roi selon le cœur de Dieu, d'un nouveau roi David.

La mort de Guennolé fut, comme sa vie, entourée des circonstances les plus mémorables. Un ange descendit du ciel tout brillant de lumière pour le convier aux joies célestes, et lui annoncer le jour et l'heure de son bienheureux trépas. C'est pourquoi le Saint, réunissant alors autour de lui tous ses enfants, leur donna ses derniers avis, et voulut recevoir en leur présence les derniers sacrements, bien qu'il ne ressentît d'autre infirmité que celle de son âge avancé. A cet effet, il revêtit lui-même les ornements sacrés, célébra la Sainte Messe en présence de toute sa famille réunie, et reçut en viatique, mais de ses propres mains, le Corps et le Sang de Jésus-Christ. La messe finie, on le vit avec admiration demeurer debout devant l'autel, les bras élevés en croix, et continuer à psalmodier avec les Frères, jusqu'à l'arrivée d'une troupe d'anges qui recueillirent son âme et l'emportèrent dans les parvis du ciel. On était au mercredi de la première semaine de Carême (3 mars 540 ou 550).

Le corps du saint abbé fut enterré dans son monastère de Landévennec, et s'y conserva, entouré de la vénération universelle, jusqu'à l'époque des invasions normandes. A cette date, et probablement vers le commencement du Xe siècle, comme il fallait à tout prix mettre en lieu de sûreté un si précieux dépôt, l'évêque de Quimper et l'abbé de Landévennec ne voulurent confier à nul autre ce soin pieux, tant était profonde la vénération qui s'attachait au fondateur de Landévennec. Ces deux personnages prirent donc la route de la France, emportant avec eux le corps presque entier du Saint et, de plus, sa chasuble, son aube, son étole, sa clochette, et enfin le livre de sa vie, récemment composé par Wrdisten, l'un de ses derniers successeurs dans son abbaye. Ils s'arrêtèrent quelque temps au Mans, et y laissèrent une portion si notable des saintes reliques qu'on en fit ensuite trois parts, savoir : celle qui, confiée au seigneur Haymet, a donné lieu à la fondation du prieuré et de la ville du Château-du-Loir (patron saint Guingalois), celle de Saint-Laud d'Angers, celle de Saint-Sarga d'Angers.

Nos voyageurs reprirent ensuite leur route, probablement à l'occasion d'une nouvelle invasion de Normands, et vinrent demander asile au pieux Helgand, comte de Ponthieu. Ce seigneur, qui avait la noble ambition de grouper autour de son château le plus de corps saints qu'il pouvait, fit le meilleur accueil à celui de saint Guennolé et le mit en dépôt à Montreuil-sur-Mer, dans l'abbaye de Saint-Sauve.

Le bienheureux abbé y devint bientôt, sous le nom de Valloy, l'un des saints les plus populaires de cette partie de la France.

Extrait des Bollandistes et de la vie latine du saint par Wrdisten, abbé de Landévennec au IXe siècle.

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX

Fête le 5 mars.



Apparition de l'Enfant Jésus à saint Jean Joseph de la Croix.

NAISSANCE DE SAINT JEAN-JOSEPH — SON ENFANCE

Saint Jean-Joseph de la Croix naquit dans l'île d'Ischia, le jour de l'Assomption de l'an 1654; il reçut au baptême le nom de Charles Cajetan. Sa famille, d'une grande noblesse, se distinguait surtout par sa piété extraordinaire; son père s'appelait don Joseph Calosinto, et sa mère dona Laura Garguilo. Ils eurent le bonheur de voir cinq de leurs enfants se consacrer à Dieu; Charles Cajetan les dépassa tous par ses héroïques vertus et son éclatante sainteté.

Dès son enfance, il aimait la retraite, le silence, la prière; il fuyait les jeux de ses frères et de ses compagnons; il consacrait le temps de ses récréations à visiter les églises et à y prier avec une grande ferveur. Il avait un culte tout particulier pour Marie, à laquelle il dressa un petit autel dans sa chambre; il récitait chaque jour l'office de la Mère de Dieu, et jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis et aux vigiles de ses fêtes. Il aimait aussi d'un amour ardent les pauvres, sachant que le bien qu'on leur fait, Jésus-Christ le regarde comme fait à lui-même; et, malgré le rang élevé de sa famille, il travaillait de ses mains et distribuait aux pauvres le fruit de son labeur. Il s'appliquait à la mortification et à la patience. Souffleté un jour par un de ses frères, Charles se jeta à genoux dans la boue et récita le *Pater* pour celui qui l'avait frappé.

COMMENT IL SE DÉCIDE A ENTRER
CHEZ LES RELIGIEUX DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

A peine âgé de dix-sept ans, il voulait se consacrer tout entier à Dieu dans une vie austère; mais il hésitait entre les trois Ordres les plus sévères des Chartreux, des Minimes ou des Frères Mineurs de Saint-Pierre d'Alcantara.

Après avoir fait une neuvaine très fervente au Saint-Esprit, afin d'obtenir les lumières dont il avait besoin, il arriva que Jean de Saint-Bernard, Franciscain déchaussé de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, venu d'Espagne en Italie pour y établir ce nouvel Ordre, vint à Ischia. Ses vertus, la sainteté de ses discours, son habit austère transportèrent d'admiration Charles Cajetan qui, [illegible], n'eut plus de doute sur sa vocation. Sans tarder davantage, il quitta sa famille et se rendit à Naples au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont, où il sollicita avec ardeur son admission dans l'Ordre.

Après neuf mois d'épreuve, il put commencer son noviciat, et quelques jours après, il reçut l'habit, le seul qu'il porta pendant les soixante-quatre ans qu'il vécut en religion. Ce fut alors qu'il changea son nom en celui de Jean-Joseph de la Croix; il prit le nom de Jean, parce que l'on célébrait le lendemain la fête de saint Jean-Baptiste, celui de Joseph en témoignage de son amour pour ce saint, et celui de la Croix à cause de sa dévotion envers la passion de Notre-Seigneur. [illegible] il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, dormant peu et portant avec lui, selon les paroles de saint Paul, la mortification de Jésus [illegible] dans son corps. Il avait [illegible] saint François d'Assise et saint Pierre d'Alcantara, qu'il s'efforçait d'imiter.

[illegible]

[illegible]

que ses supérieurs, convaincus de sa grande sainteté, l'envoyèrent pour diriger l'érection d'un couvent à Piedimonte d'Afila (le monastère d'Afila) au pied de l'Apennin. C'était une charge très difficile; mais, avec la grâce de Dieu, il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Il fit hâter la construction du couvent, pendant laquelle il aidait lui-même les maçons, portant sur ses épaules des pierres et du mortier. Le monastère achevé, il fit régner parmi ses religieux un grand silence et un profond recueillement. Il fit également observer rigoureusement la règle et voulut que cette maison, la première de cet Ordre établie en Italie, non seulement rivalisât avec celle de Pedroso, établie dans la province d'Estramadure en Espagne, par saint Pierre d'Alcantara, mais qu'elle l'emportât sur elle par la sévérité de la règle. Son zèle fut récompensé par une première extase, où ses frères le virent dans la chapelle élevé de terre et touchant le plafond de la tête.

Il se vit obligé, par obéissance, à son grand regret, de recevoir la prêtrise et de se livrer à l'exercice du saint ministère dans le tribunal de la Pénitence. C'est là qu'il fit paraître sa science théologique puisée dans l'étude du crucifix, à l'exemple de saint Thomas d'Aquin et sainte Thérèse, encore plus que dans les livres. Afin de s'adonner avec plus d'ardeur à la prière et à la méditation, il se retira dans un petit ermitage près du couvent; il en éleva ensuite cinq autres dans les environs, où plusieurs de ses frères se retirèrent et firent de grands progrès dans la sainteté.

IL EST NOMMÉ MAITRE DES NOVICES

Dès qu'il eut vingt-quatre ans, ses supérieurs le choisirent pour maître des novices. Dans cette nouvelle charge, il ne se permit jamais la moindre dispense; toujours assidu au chœur, fidèle à la prière et à toutes les observances de la règle, il était un vrai modèle pour ses novices, qui pouvaient sans crainte imiter toutes ses actions. Bon et doux pour ceux dont il était chargé, il était d'une rigueur extrême pour lui-même; il s'efforçait d'enflammer ceux qui étaient sous sa conduite d'un amour ardent pour Jésus-Christ, d'un grand désir d'imiter ce divin Sauveur et Marie sa sainte Mère. Nommé ensuite gardien à Piedimonte, il s'acquitta très heureusement de la charge de supérieur, mais son humilité préférait l'obéissance au commandement, et il fit tant d'instances qu'au bout de deux ans il obtint d'être déchargé de ce fardeau. Il ne jouit pas longtemps de cette liberté si désirée, car, en [illegible], le Chapitre provincial le nomma de nouveau gardien. Notre-Seigneur, pour l'éprouver, lui envoya pendant ce temps des ténèbres, des [illegible] qui enveloppèrent son âme et la tourmentèrent beaucoup. Il fut récompensé de sa patience par la vision de l'âme d'un Frère mort depuis peu de temps, qui lui assura que pas un seul des religieux de Saint-Pierre-d'Alcantara, venus à Naples, n'était perdu. Il fut tellement consolé par cette apparition, qu'il embrassa [illegible] que sa charge lui imposait. Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, multipliant [illegible] du monastère ou faisant pousser en une seule nuit [illegible] légumes [illegible] la veille et donnés aux pauvres.

[illegible] il reprit [illegible], qu'il occupa pendant quatre ans à Naples et à

Piedimonte. Pendant ce temps, il fut appelé dans son pays natal, afin d'assister aux derniers moments de sa mère, qui rendit son âme à Dieu entre les mains de son fils bien-aimé.

FRUITS QU'IL OBTIENT MIRACULEUSEMENT POUR GUÉRIR UNE MALADE

Saint Jean-Joseph avait une grande confiance en Dieu, aussi fut-elle souvent récompensée par des miracles.

En voici un qui arriva huit ans avant sa mort. Au mois de février, comme il rentrait au couvent, un marchand napolitain s'approcha de lui, le conjurant de prier pour sa femme qui était en grand danger, désirant ardemment avoir des pêches qu'on ne pouvait lui procurer à cette époque. Le Saint lui dit d'avoir confiance, et que le lendemain, le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal exauceraient son désir. Apercevant ensuite quelques branches de châtaignier, il dit au Fr. Michel qui l'accompagnait : « Fr. Michel, prenez trois de ces branches et plantez-les; si vous le faites, le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal auront égard aux besoins de cette pauvre femme. » Le Frère convers s'écria, émerveillé : « Quoi, mon Père, des branches de châtaignier peuvent-elles donc produire des pêches? — Laissez le tout, reprit le Saint, entre les mains de Dieu et de saint Pierre d'Alcantara. » Le Frère obéit et planta les branches de châtaignier dans un pot à fleurs près de la fenêtre du Saint, et le lendemain, on les trouva couvertes de feuilles vertes et portant chacune une superbe pêche. La femme en mangea et échappa ainsi à la mort.

SON AMOUR POUR DIEU ET SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES

L'amour de Dieu brûlait si ardemment dans son âme qu'il éclatait jusque dans ses traits, et donnait à ses discours une onction particulière : *Quand il n'y aurait ni ciel, ni enfer, disait-il, je voudrais néanmoins aimer Dieu [illegible].*

Un véritable amour pour Dieu n'est jamais séparé d'un sincère amour du prochain et surtout des pauvres. Saint Jean-Joseph se fit un devoir, pendant toute sa vie, de nourrir les pauvres et, lorsqu'il eut été élu supérieur, il défendit de renvoyer un seul mendiant du monastère sans lui donner l'aumône. Dans un temps de disette, il consacra au soulagement des malheureux sa propre nourriture et celle de sa communauté, se reposant sur la Providence du soin de pourvoir aux besoins de sa maison.

Sa charité pour les malades le poussa plusieurs fois à demander à Dieu de transférer sur lui les souffrances des autres, et il vit avec bonheur sa prière souvent exaucée. De même aussi, il se chargeait de faire pénitence pour des pécheurs auxquels il n'infligeait qu'une légère satisfaction.

Outre ces vertus générales, il possédait dans un degré éminent celles qui sont propres à la vie religieuse. [illegible] Nous avons déjà vu comment il pratiquait la pauvreté puisque, pendant les soixante-quatre ans qu'il vécut dans l'Ordre, il porta toujours le même habit.

[illegible]

son humilité qui l'a empêché aussi de retourner dans son pays natal plus souvent.

SA MORTIFICATION, FERME APPUI DE TOUTES SES VERTUS

Tant de vertus admirables et tant de grâces dans l'âme de saint Jean-Joseph supposent des mortifications extraordinaires. En effet, aux pénitences et aux nombreuses austérités prescrites par les règles de son Ordre, il ajoutait toutes celles que sa piété pouvait imaginer. Il gardait le silence aussi longtemps que possible, et ne parlait qu'à voix basse; il allait tête nue dans toutes les saisons. Sous ses habits grossiers et pesants, il portait divers cilices et diverses chaînes, qu'il avait soin de varier afin de rendre la douleur plus intense. Il se donnait, en outre, de rudes disciplines; lorsqu'à l'âge de quarante ans, ses supérieurs l'obligèrent de porter des sandales, il mettait entre elles et ses pieds une quantité de petits clous.

Mais le plus affreux instrument de pénitence qu'il inventa contre lui-même fut une croix longue d'un pied environ, garnie de pointes aiguës, qu'il s'attachait sur les épaules avec une telle force, qu'il s'y forma une plaie qui ne se ferma plus depuis. Il en portait une autre du même genre, mais plus petite, sur la poitrine. Il ne dormait presque pas, et pendant les trente dernières années de sa vie, il s'abstint non seulement de vin et d'eau, mais même de toute espèce de liquide.

MIRACLES, EXTASES ET AUTRES FAVEURS CÉLESTES

Mais il est doux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, et ce bon Maître se plaît parfois à faire goûter les joies du Thabor à ceux qui l'aiment assez pour le suivre héroïquement au Calvaire. Il aime parfois à leur donner un avant-goût de la félicité qu'il leur réserve au ciel. Saint Jean-Joseph eut souvent des extases pendant lesquelles il ne voyait et n'entendait plus rien. En outre, il eut le bonheur de recevoir, en plusieurs circonstances, et en particulier dans la nuit de Noël, l'Enfant Jésus dans ses bras. La Sainte Vierge lui apparut aussi et lui parla, comme il l'a déclaré dans un moment de transport.

Le bon Dieu lui accorda également le don de bilocation. Un jour, Francisco Viveros, domestique d'une duchesse, vint prier le P. Jean-Joseph de l'accompagner chez sa maîtresse qui, très malade, désirait le voir. Or, le Saint était malade lui-même et incapable de remuer sur son lit. Le domestique revint lui rapporter cette triste nouvelle. Quel ne fut pas son étonnement en entrant dans la chambre de la malade de trouver le Saint auprès de son lit et occupé à la consoler. Il éclata en transports d'admiration : « Que vous êtes simple, lui dit le saint moine, dont l'humilité s'effrayait. Que vous êtes simple, je suis passé tout près de vous et vous ne m'avez pas vu! » C'est ainsi qu'il cherchait à voiler ce prodige.

Au don des miracles, Dieu ajouta celui de prophétie, ainsi qu'on s'en aperçut en plusieurs circonstances. Ainsi, il prédit un jour la destinée future à trois [illegible] lui. Au premier, il dit : « Hélas! mon fils, un Ordre religieux n'est pas ta vocation, tu as une [illegible] tes gardes, mon fils, car tu es menacé d'un grand [illegible]

les Franciscains déchaussés, apprit en passant près de Pozzuoli que le second avait été tué et réduit en cendres sur une montagne voisine. Vers le même temps, il rencontra le premier, armé et équipé comme un brigand; celui-ci avoua qu'après avoir commis un assassinat et avoir été condamné, il s'était échappé de prison, et que, au moment même, il était poursuivi pour un autre homicide.

Une autre fois, appelé pour assister une religieuse expirante, il dit en voyant une jeune personne, nièce de la religieuse, auprès du lit : « Vous m'avez appelé ici pour assister à la mort de la tante dont la vie doit encore se prolonger, tandis que c'est la nièce qui est sur le bord de l'éternité. » Peu [illegible], en effet, la religieuse fut guérie et la jeune personne emportée subitement par une attaque d'apoplexie. Ajoutons, pour la gloire de notre Saint, qu'il avait aussi le don de connaître les cœurs, ainsi qu'une grande puissance sur les démons et la nature.

SAINT JEAN-JOSEPH PRÉDIT SA MORT

Toutes les faveurs et récompenses accordées à notre Saint ici-bas ne faisaient qu'augmenter en lui le désir du ciel. Aussi est-ce avec une joie immense qu'il reçut de Dieu la nouvelle de sa mort prochaine. Une semaine avant son départ pour le ciel, il pria son frère de ne pas l'oublier dans ses prières, le vendredi suivant, qui fut en effet le jour de sa mort.

DERNIERS MOMENTS ET MORT DE SAINT JEAN-JOSEPH — IL APPARAIT APRÈS SA MORT

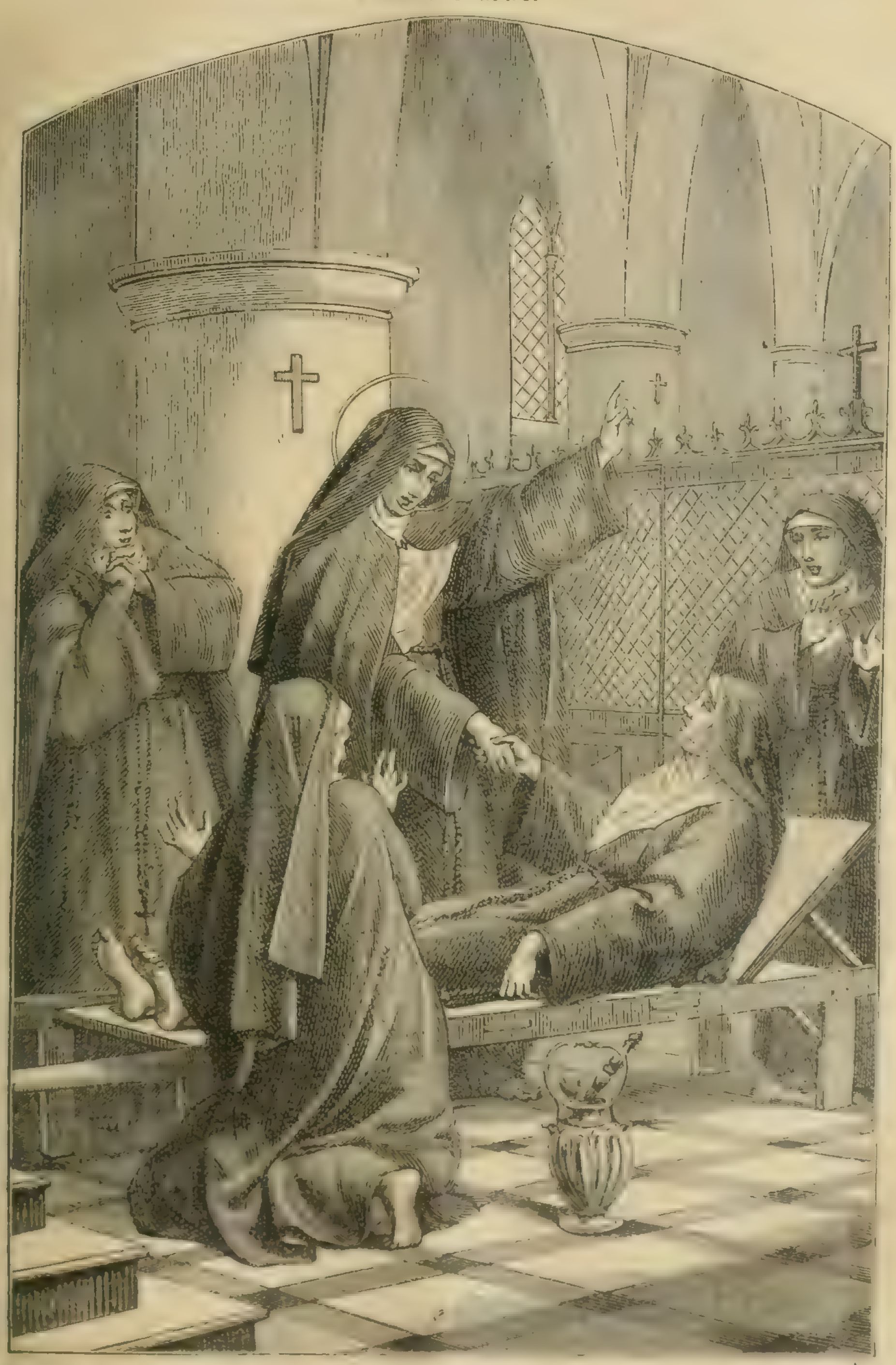
Saint Jean-Joseph survécut encore pendant cinq jours, presque sans mouvement et sans sentiment. Le [illegible] mars, on lui donna l'Extrême-Onction en présence de la communauté et d'autres personnages de distinction. Pendant la nuit suivante, il fit de fréquents et fervents actes de contrition, de résignation, d'amour et de reconnaissance. Enfin, le jour tant désiré pour lui, à une heure peu avancée du jour, il dit au Frère convers qui l'assistait : « Je n'ai plus que quelques moments à vivre. » Le Frère courut avertir le supérieur, qui vint aussitôt avec toute la communauté auprès du malade et tous récitèrent la recommandation de l'âme en versant des torrents de larmes. Seul, le malade restait calme et joyeux. Le Père gardien, s'apercevant qu'il était en agonie, lui donna la dernière absolution. Le Saint inclina la tête pour la recevoir et la releva aussitôt. Il ouvrit ensuite les yeux, fixa un dernier regard plein d'une ineffable tendresse sur l'image de la Sainte Vierge, qui était en face de lui, sourit doucement, puis ferma les paupières et cessa de respirer. C'était le 5 mars 1734.

A l'heure même où l'âme de notre Saint s'envola vers le ciel, Diego Pignatelli, duc de Monte Léone, qui se promenait alors dans son appartement, aperçut le P. Jean-Joseph, qui lui parut en bonne santé et tout environné d'une lumière surnaturelle. Frappé d'étonnement, le duc, qui l'avait laissé malade à Naples peu de jours auparavant, s'écria : « Quoi ! P. Jean-Joseph, êtes-vous donc si subitement rétabli ? » Le Saint lui répondit : « Je suis bien et heureux. » Puis il disparut. Il apparut également à Innocent Vabetta, qui était endormi au moment du décès de notre Saint. « Me reconnais-tu ? lui dit celui-ci. — Non, répondit Innocent. » Le Saint lui dit alors : « Je suis l'âme du P. Jean-Joseph de la Croix, délivré à l'instant même des liens de la chair et en route pour le Paradis, où je ne cesserai de prier pour toi et pour ta maison. Si tu désires voir mon corps, tu le trouveras dans l'infirmerie de Sainte-Lucie-du-Mont. » Plusieurs autres personnes, parmi lesquelles se trouva le P. Bruno, religieux de sa communauté, eurent le même bonheur.

SAINTE COLETTE

VIERGE ET RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE

Fête le 6 mars.



Sainte Colette ressuscite, au chœur du couvent de Poligny, une de ses religieuses, morte en état de péché et qu'une vision lui a montrée sur le point d'être damnée. La religieuse ressuscitée se confesse, s'étend de nouveau, et va paraître au jugement de Dieu, purifiée de ses fautes.

par l'épouse du duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Au commencement, les religieuses manquèrent d'eau. Il fallait avoir des servantes spécialement chargées d'aller en puiser à la fontaine publique : ce qui offrait de graves inconvénients pour le silence et le recueillement.

Un jour du carême où l'on récite à la messe l'évangile de la Samaritaine qui demande au Christ la faveur de s'abreuver aux sources jaillissant jusqu'à la vie éternelle, Colette supplie d'abord le divin Maître de lui accorder en abondance les eaux spirituelles de la grâce. Puis elle se sent portée à demander aussi l'eau matérielle qui manque au couvent, et dit au Seigneur avec une foi ardente : « Seigneur, donnez-moi de l'eau. » Elle entend aussitôt une réponse intérieure. Le lieu où elle doit creuser lui est montré; elle appelle les ouvriers qui ont en vain sondé le sol de tous côtés. Sur sa parole, ils creusent de nouveau, et bientôt ils voient avec admiration jaillir une source abondante qui fournit une eau claire et limpide.

Après que le monastère de Poligny fut fondé, Colette retourna dans la ville de Besançon. Or, pendant son absence, une religieuse de Poligny tomba malade et mourut. Aussitôt après son dernier soupir, l'âme de cette infortunée apparut à la Sainte avec toute la laideur et tous les caractères des damnés : son crime était de n'avoir pas été sincère dans ses confessions.

A cette vue, Colette est saisie d'une poignante douleur : sa fille perdue pour l'éternité ! Elle crie miséricorde vers le ciel, et, remplie de confiance en la bonté divine, elle envoie, par un exprès, aux religieuses de Poligny l'ordre de différer l'inhumation. Elle part elle-même, et lorsqu'elle arrive, on expose le cadavre dans la chapelle.

Colette paraît au chœur, se prosterne et prie au pied de l'autel. Elle se relève; puis, au nom de Notre-Seigneur, elle commande à la défunte de sortir de son cercueil. Celle-ci, au milieu de la stupeur générale, obéit, va s'agenouiller et prie à son tour pendant quelque temps. Le confesseur, averti, était prêt : elle va le trouver, lui découvre tous les péchés de sa vie, et après sa confession accomplit une pénitence, qui sera complétée par les prières et les macérations de Colette. Se tournant alors vers les assistants, elle leur dit : « Mon âme était déjà portée en enfer par les démons, lorsqu'elle fut défendue par un ange, qui me conduisit à notre vénérable abbesse pour réclamer son secours. C'est à sa prière que je dois ma délivrance. » Ensuite elle se replaça elle-même dans son cercueil, et s'y endormit cette fois du dernier sommeil dans la paix du Seigneur.

Le P. Henri de la Balme, confesseur de Colette, aidé par les conseils, les prières et les exemples de la sainte abbesse, travaillait de son côté à la réforme des religieux Franciscains. Le couvent qu'il fonda à Dôle fut la tige d'une nouvelle branche de l'Ordre de saint François, celle des Mineurs-Observantins, branche bientôt vigoureuse et féconde, qui a produit des saints remarquables. Trente-huit ans après sainte Colette, elle comptait environ trente-quatre mille religieux, travaillant à ranimer la vie chrétienne dans le monde.

A la suite de cette réforme des Clarisses et des Franciscains, le Tiers-Ordre de saint François reprit parmi les chrétiens une vie nouvelle et pleine d'heureux fruits.

Telle fut la merveilleuse mission de Colette.

Un prince français, Jacques de Bourbon, qui avait été roi de Naples, après avoir travaillé à propager les Clarisses réformées et leur avoir donné ses filles, embrassa lui-même la vie religieuse chez les Observantins.

On vit un grand nombre de filles de rois, de ducs, de comtes, imiter de si beaux exemples.

Tant de succès n'altéraient en rien la profonde humilité de Colette, et c'est pour cela que Dieu s'en servait pour accomplir de grandes œuvres.

Elle ne cherchait en tout que la gloire de Dieu et la désirait avec une ardeur incomparable.

C'était pour son âme une poignante douleur de voir travailler le dimanche et profaner les jours de fête. Elle conjurait les princes, les prédicateurs, tous les hommes chargés d'exercer quelque autorité, de s'employer de tout leur pouvoir à faire cesser cette désobéissance à la loi de Dieu.

Ses couvents ne vivaient que d'aumônes et pourtant, quand des malheureux venaient à passer, elle n'hésitait pas à dépouiller sa pauvre communauté pour les secourir, tant sa charité était grande.

Plus d'une fois, Dieu multiplia miraculeusement les ressources dont elle avait besoin pour ses aumônes.

MORT DE SAINTE COLETTE

Le duc de Bourgogne, dont le pouvoir s'étendait sur la Flandre, voyant les bénédictions que les Colettines attiraient sur les villes où elles étaient, pria notre Sainte d'établir sa réforme dans le nord de ses Etats. Elle y consentit et, prenant avec elle une colonie de religieuses, elle vint d'abord à Hesdin, puis à Gand, enfin à Amiens et dota chacune de ces villes d'un couvent de Clarisses.

Elle commença dès lors à répéter à ses filles que sa fin était prochaine. Après avoir inutilement essayé une fondation à Corbie, elle revint à Gand, dont le monastère lui était le plus cher, parce qu'il était le plus pauvre.

Le 26 février 1447, la sainte réformatrice fut prise de douleurs très cruelles et dont la nature était inconnue aux médecins. Elle envoya chercher son confesseur et reçut la sainte communion. Le 6 mars, elle expira doucement.

Au même instant, on entendit, dans plusieurs couvents de Clarisses, des anges chanter une mélodie inconnue, mais très harmonieuse. Au monastère d'Orbe, au milieu de ce concert, une voix céleste prononça ces paroles : « La vénérable Sœur Colette est allée vers le Seigneur. » Plusieurs religieuses eurent le privilège de voir leur glorieuse Mère couronnée par Jésus-Christ.

La population de Gand se porta en foule à ses obsèques. Une odeur très suave s'échappait du corps de la Sainte et imprégnait tous les objets qu'on lui faisait toucher. Il se fit beaucoup de miracles à son tombeau, sur lequel on grava ces mots : « Douce âme de Dieu, rose épanouie, étoile brillante, souviens-toi de nous à l'heure de notre mort ! » La mère de Charles-Quint, priant sur ce tombeau, y obtint de Dieu, par l'intercession de sainte Colette, la naissance de ce célèbre empereur.

Les reliques de la Sainte sont aujourd'hui à Poligny (Jura) (1).

---

(1) Il existe une bonne *Vie de sainte Colette*, par [illegible] doyen de Corbie (Somme), Volume [illegible] pages.

SAINT THOMAS D'AQUIN

SURNOMMÉ LE DOCTEUR ANGÉLIQUE

Fête le 7 mars.



ORIGINE ET MERVEILLEUSE ENFANCE DE SAINT THOMAS

Le docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, que le Souverain Pontife Léon XIII a solennellement proposé comme le maître, sur la terre et le patron dans le ciel, de toutes les écoles catholiques, descendait de la noble famille des comtes d'Aquin, près de Naples. Son père se nommait Landulphe, et sa mère, Théodora. Tandis qu'elle portait encore dans son sein ce fruit de tant de bénédictions, un ermite, nommé Bon, lui dit dans un esprit prophétique : « Réjouissez-vous, car vous mettrez au monde un fils qui sera célèbre par toute la terre à cause de l'excellence de sa vie et de sa doctrine. » La comtesse répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Dès le berceau, l'enfant fit pressentir le saint et le docteur : son âme prédestinée ne s'ouvrit que du côté du ciel et semble n'avoir pas vécu un seul instant pour la terre.

Un jour que sa nourrice se disposait à le mettre au bain, elle aperçut dans sa main un papier qu'elle essaya de lui enlever; mais Thomas serra si fort ses petits doigts et poussa de tels cris qu'elle dut le lui laisser. La nourrice ayant raconté ce fait à la comtesse Théodora, celle-ci résolut de savoir à toute force ce qu'il y avait dans ce merveilleux billet. Elle fit lâcher prise à l'enfant et y trouva écrites les paroles de l'*Ave Maria*. Mais Thomas réclama son trésor avec tant d'emportement, que sa mère le lui rendit aussitôt. Il le porta alors à sa bouche, et, le mâchant peu à peu, il l'avala.

Quand il pleurait, comme font les enfants, il

n'y avait qu'un moyen de l'apaiser, c'était de lui donner quelque livre à feuilleter, et il se taisait incontinent.

Dès qu'il eut cinq ans, ses parents le placèrent au célèbre monastère du Mont Cassin, où les fils de saint Benoît élevaient dans la piété et les bonnes lettres un grand nombre d'enfants nobles. Dans un âge si tendre, Thomas étonnait ses maîtres par sa réflexion et la vivacité de son esprit. Souvent, il adressait aux moines cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? » tout préoccupé déjà de ce qui devait être l'étude de sa vie. Et le petit théologien ne perdait pas un mot des réponses qu'on lui faisait.

Il fuyait le bruit des jeux, évitait les compagnons turbulents, et souvent, déjà, il passait des heures entières dans le silence et la contemplation.

A l'âge de dix ans, on l'envoya à Naples pour y suivre le cours des études, qui comprenait la grammaire, la dialectique, la rhétorique et la philosophie. Les matières les plus ardues, qui effrayent même des esprits robustes, ne furent qu'un jeu pour cet enfant. Sa jeune intelligence y respirait à l'aise comme dans son élément naturel. Il n'avançait pas moins en sainteté qu'en science. Ses récréations étaient d'aller prier dans les églises ou de faire du bien aux pauvres. Il était le modèle des écoles avant d'en devenir le maître.

C'est à Naples que Dieu lui fit trouver de bonne heure sa voie. Un couvent de Frères Prêcheurs s'y était établi depuis peu. Thomas fit la connaissance d'un saint et vénérable religieux nommé Jean de Saint-Julien, avec lequel il conversait fort souvent. C'est par son moyen qu'il entra dans l'Ordre, étant âgé seulement de quatorze ans.

RUDES ÉPREUVES DE LA VOCATION DE THOMAS ET GLORIEUX TRIOMPHE

Le démon ne pouvait manquer de traverser une vocation si menaçante pour lui, et qui devait faire resplendir de son plus glorieux éclat l'Ordre encore tout nouveau du patriarche saint Dominique. Il se servit d'un moyen qui l'a rendu souvent victorieux : la tendresse ennemie d'une mère.

Théodora se trouvait alors à son château de [illegible]. Elle vint à Naples pour voir son [illegible] et tâcher de lui faire changer de résolution. Ses supérieurs, craignant cette entrevue, firent [illegible] partir pour Rome le jeune religieux, et, ne l'y croyant pas encore en sûreté, ils le dirigèrent bientôt sur la France, où ce précieux trésor serait hors d'atteinte. La comtesse, en effet, se rendit à Rome pour le leur arracher, mais, apprenant qu'il était en route pour la France, elle écrivit à ses deux fils, Landolphe et Reynald, qui étaient de brillants capitaines de l'armée de Frédéric II, de saisir le Saint au passage des Alpes et de le lui ramener de force. Les deux frères envoyèrent donc des soldats dans toutes les directions pour s'emparer du voyageur. On [illegible] la main sur lui au moment où, fatigué du [illegible], il se reposait au bord d'un puits avec [illegible] qui l'accompagnaient.

[illegible] fut la joie de Théodora quand elle [illegible]. Elle l'entoura de caresses et de [illegible] qu'une mère peut inventer. [illegible] un seul instant au [illegible] qu'il en devait, persista dans son [illegible] que de douceur, et [illegible] à quitter son habit.

[illegible] de ses attaques, la mère lui fit livrer un assaut plus tenace encore par ses deux sœurs. Mais, loin de se laisser vaincre, Thomas leur prêcha avec tant de persuasion le mépris du monde, qu'une d'elles en demeura vaincue et se fit religieuse au couvent de Sainte-Marie de Capoue, où elle vécut saintement et devint par la suite abbesse.

Les choses en étaient à ce point quand Landulphe et Arnaud revinrent de la guerre. Trouvant leur mère tout affligée, ils résolurent, comme des soldats, de terminer l'affaire de vive force. Ils s'emparèrent de Thomas, le maltraitèrent horriblement, et, enfin, mirent en pièces son habit religieux, afin qu'au moins la honte l'obligeât d'en changer. Thomas s'accommoda comme il put avec les lambeaux et persista dans sa résolution.

Ses frères l'enfermèrent alors dans une tour du château de Rocca-Secca, et n'eurent pas honte de recourir contre lui à la ruse la plus infâme. Persuadés qu'ils auraient tout gagné s'ils parvenaient à faire succomber sa vertu, ils lui envoyèrent une misérable femme pour l'entraîner au mal. Cette effrontée s'approcha du saint jeune homme avec des manières lascives et des paroles empoisonnées. Thomas, tout troublé, s'écria : « O Seigneur Jésus, et vous, Vierge Marie, Très Sainte Mère du Christ, ne permettez pas que je me souille d'un tel forfait. » Puis, soudain, saisissant dans le foyer un tison enflammé, il en poursuivit la malheureuse, qui s'enfuit aussitôt.

Demeuré seul, tremblant et honteux, il traça avec le tison une croix sur la muraille, et se jetant à genoux, il pria longtemps avec une grande abondance de larmes, demandant et vouant à Dieu et à la Sainte Vierge une perpétuelle chasteté.

La nuit suivante, deux anges lui apparurent pendant son sommeil, et l'un d'eux lui ceignit les reins d'un cordon, avec une douleur si vive qu'il ne put s'empêcher de pousser un grand cri. En même temps, l'ange lui dit : « Au nom du Seigneur, nous te ceignons de la ceinture de la chasteté, qui ne sera jamais dénouée. » Depuis ce temps, il n'eut plus le moindre combat à soutenir contre la chair, et vécut comme un ange dans un corps immaculé. — C'est en mémoire de ce fait que les Dominicains confèrent le cordon de saint Thomas, insigne de la milice angélique, et précieuse sauvegarde de la chasteté, surtout dans les jeunes gens.

Thomas resta deux ans prisonnier dans la tour de Rocca-Secca. Pendant ce temps, les Dominicains parvinrent souvent à la dérobée jusqu'à lui, et lui apportèrent des vêtements et des livres. Pour lui, il se recueillit dans la prière et dans l'étude, et cette solitude forcée tourna à l'avancement de son âme et de son esprit. — Enfin, Théodora, craignant d'attirer sur elle la colère divine, fit relâcher l'étroite surveillance dont on entourait son fils, et ses sœurs, qu'il avait converties par sa constance et par ses discours, le descendirent la nuit dans une corbeille, par la fenêtre de la tour. Les Frères dominicains, avertis à l'avance, l'attendaient. Ils le reçurent avec les transports de joie et l'emmenèrent avec eux.

SAINT THOMAS ET ALBERT LE-GRAND

Quand Thomas eut terminé son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à [illegible] pour suivre les leçons du maître le plus célèbre de l'Ordre, [illegible] Albert le Grand. [illegible]

grand homme : sa joie fut donc bien vive à cette nouvelle.

Arrivé à cette illustre école, il ne s'y distingua d'abord que par son humilité et par un silence continuel. C'était l'effet des profondes méditations par lesquelles il se préparait à parler un jour avec tant de justesse et de lumière; mais ses condisciples crurent y voir la marque d'un esprit pesant et tardif. Ils l'appelaient par dérision : le bœuf muet de Sicile. Tandis qu'Albert expliquait le traité difficile des *noms divins* de saint Denis, un d'eux s'offrit par charité à répéter au Frère Thomas les leçons du maître, afin qu'il les pût mieux entendre. Le Saint accepta ce service avec une humble reconnaissance. Mais, un jour, le répétiteur s'embrouilla tellement dans une question compliquée, que Thomas ne put s'empêcher de dire avec modestie : « Il me semble que le maître ne l'a pas expliqué de la sorte. » Puis il se mit à exposer le passage avec plus de clarté et de profondeur qu'Albert lui-même. Son condisciple, comprenant sa témérité, se jeta à ses genoux, lui demanda pardon et voulut recevoir de lui, désormais, le service qu'il avait cru lui rendre. Saint Thomas ne fit pas d'humilité aux dépens de la charité, et il consentit volontiers à son désir.

Un autre jour, on apporta à Albert un papier sur lequel Thomas avait rédigé une des leçons du maître, et qu'il avait laissé échapper en sortant de sa cellule. Albert fut frappé de la profondeur et de la lucidité de cet exposé, et ordonna à Thomas d'expliquer la question devant ses condisciples. L'humble religieux, honteux de cette distinction, s'en défendit d'abord; mais il dut céder par obéissance. Quand il eut fini, Albert s'écria : « Vous appelez celui-ci un bœuf muet, et moi je vous dis que bientôt ses mugissements seront entendus de toute la terre. »

SAINT THOMAS DOCTEUR

Le cours de théologie terminé, on l'envoya avec Albert-le-Grand à Paris, où, à vingt-deux ans, il interpréta les livres d'Aristote et le maître des sentences. Il le fit avec tant d'éclat, qu'on l'obligea, étant âgé seulement de vingt-cinq ans à prendre le grade de docteur. Mais celui que tous les docteurs de la plus savante université du monde regardaient déjà comme leur maître, se croyait indigne d'être appelé docteur. Il ne céda que par obéissance et avec beaucoup de tristesse. Mais Dieu voulut consoler son humble serviteur.

Une nuit, un vénérable vieillard lui apparut, et lui demanda pourquoi il s'affligeait ainsi. Thomas répondit que ses supérieurs le forçaient à prendre le grade de docteur, et qu'il ne savait même pas quel sujet choisir pour sa thèse. Le vieillard le consola doucement, et, quant à sa thèse, il lui ordonna de traiter ce texte du psaume 103 : *Arrosant les montagnes de ses hautes eaux, la terre sera rassasiée du fruit de ses labeurs.* Thomas, tout consolé, remercia le Seigneur, il expliqua avec éclat le passage indiqué, et prophétisa lui-même sa propre gloire, en exposant des paroles que le Saint-Esprit semble avoir dictées tout exprès pour lui.

Saint Thomas enseigna longtemps à Paris, puis à Rome et à Naples, [illegible] de composer sur la philosophie, sur la théologie et sur l'Écriture Sainte, des ouvrages, où toute la doctrine des [illegible] et des Saints Pères se trouve expliquée avec une clarté, une force et une [illegible]. Il n'aborde pas une question sans lui donner toute la lumière dont elle est susceptible; et il n'attaque pas une erreur sans la détruire jusque dans ses plus profondes racines; et, ce qui est plus admirable, il n'y a pas une erreur contre la vérité catholique soutenue depuis son temps qu'il n'ait prévue comme par une sorte d'esprit prophétique, posée avec plus de force que les hérétiques mêmes et réfutée sans réplique. Le protestantisme était réfuté dans la *Somme théologique* longtemps avant qu'il ne parût. Et Léon XIII, voulant opposer une digue aux débordements des erreurs modernes et indiquer une lumière qui permettait de résoudre les problèmes si obscurs posés à l'esprit humain par un état social sans précédent dans l'histoire, n'a pas trouvé de moyen plus efficace qu'un retour sincère et complet à l'étude des écrits du docteur angélique. Il n'y a qu'un seul point sur lequel il se soit trouvé en défaut, entraîné par l'autorité de plusieurs graves docteurs qu'il n'a pas cru pouvoir contredire. Malgré son tendre amour pour la Sainte Vierge, il n'a point professé la doctrine, définie depuis, de l'Immaculée-Conception. Il semble que Dieu, en permettant cette erreur chez un homme destiné par lui à être le maître par excellence, ait voulu nous montrer qu'il n'y a qu'une autorité infaillible, celle de son Vicaire, ici-bas.

Beaucoup de docteurs d'un grand génie ont écrit et parlé depuis saint Thomas; mais tous lui ont dû ce qu'ils ont de bon, et quiconque a voulu s'écarter de lui s'est toujours fatalement égaré dans des routes sans issue. « Ceux qui suivent sa doctrine, dit le pape Innocent VI, ne se trouvent jamais éloignés du bon chemin : et quiconque l'attaque est toujours soupçonné d'erreur. » Cent autres témoignages semblables, rendus par les papes et les conciles nous permettent d'affirmer que l'Eglise le considère comme le docteur des docteurs et le maître des maîtres.

Or, en même temps qu'il était le plus docte, il était aussi le plus humble de tous. Jamais il ne hasarda aucune nouveauté, et n'a rien tant à cœur que de suivre en tout son enseignement l'autorité des saints. Et c'est ce qui rend ses livres si précieux pour nous, car, sans cesse occupé à compulser tout ce que les Pères ont dit, il en a composé un immense trésor où se trouve rangée par ordre toute la sagesse chrétienne.

Il avait aussi un extrême respect pour les docteurs en renom de son temps, et quand il avait à les contredire, c'était toujours avec une grande modestie et une grande charité; jamais il ne se préféra à personne ni ne prononça une parole injurieuse. Il ne connaissait d'autre arme que la simple vérité, mais, dans sa main, elle suffisait toujours à remporter la victoire.

Sa modestie, cependant, ne diminuait en rien sa vigueur contre les ennemis déclarés de la religion chrétienne. Quand il combat Averrhoès, le plus dangereux d'entre eux, il semble se rappeler qu'il descend d'une race de chevaliers, et il a, pour l'honneur de la vérité, la fierté d'un vainqueur sur un champ de bataille. Il termine en ces termes un opuscule contre le philosophe arabe : « Voilà ce que nous avons cru devoir dire pour réfuter son erreur. Et maintenant, si quelqu'un, se glorifiant d'une fausse science, ose dire quelque chose contre ce que nous avons écrit, qu'il n'aille point parler dans les coins, [illegible] devant les enfants qui ne savent pas [illegible] les questions ardues, mais qu'il écrive [illegible] écrit, s'il l'ose, et il trouvera pour lui [illegible] non pas seulement moi, qui suis le [illegible]

de tous, mais beaucoup d'autres encore, qui aiment la vérité et qui sauront résister à son erreur ou pourvoir à son ignorance. » (Opusc. 17. *de Unitate intellectus*.)

L'HOMME ET LE SAINT

Il n'appartient pas à tous les chrétiens de sonder les inépuisables abîmes de la *Somme théologique* ou de la *Somme contre les Gentils*. Mais, comme il n'en est pas un seul qui n'ait à se mettre en communication avec la vérité divine, il est utile à tous de considérer comment saint Thomas a pu la contempler dans une si grande plénitude.

Il avait sans doute reçu du Créateur un génie naturel incomparable. Mais le secret de la science est bien plus encore dans les dons surnaturels qui firent de lui un si grand saint. Les deux vices qui empêchent l'homme de contempler la vérité sont le vice de la chair, qui souille les yeux de l'esprit, et l'orgueil qui ramène le regard sur soi-même et le détourne des horizons infinis où brille la vérité. Nous avons déjà vu que Dieu avait préservé le docteur angélique de toute atteinte de la concupiscence charnelle ; et il est dit dans le bréviaire dominicain « qu'il ne ressentit jamais l'aiguillon empoisonné de l'orgueil ». En sorte que son intelligence, naturellement si sublime, fut un miroir très pur où la vérité naturelle et surnaturelle se réfléchit dans tout son éclat et répandit par lui ses rayons sur tout le monde.

Au reste, son application à l'étude était très assidue ; mais son application à la prière ne l'était pas moins. « Il priait, dit Ribadeinira, comme s'il eût vécu d'oraison, et étudiait comme s'il n'eût fait autre chose. » Après les travaux de l'enseignement de la prédication, il passait de longues heures la nuit dans la contemplation. Il avait de fréquentes extases, où, plusieurs fois, on le vit soulevé de terre, entraîné corps et âme par l'attrait de la vérité divine. Il avoue à Réginald, son compagnon, qu'il avait plus appris aux pieds du crucifix que dans les livres. C'est là qu'il recourait dans les difficultés de ses études, et quand elles étaient excessives, il joignait à ce moyen les jeûnes et la discipline.

Tandis qu'il expliquait le prophète Isaïe, il rencontra un passage si obscur, qu'il ne pouvait en pénétrer le sens. Il jeûna et pria plusieurs jours. Enfin, une nuit, saint Pierre et saint Paul, qu'il avait plus particulièrement invoqués, lui apparurent au milieu de la nuit et lui exposèrent tout au long la solution de la difficulté. Thomas appela aussitôt Réginald et lui commanda d'écrire le commentaire céleste. Quand il eut achevé, Réginald se jeta à ses genoux et le supplia, au nom de Jésus-Christ, de lui dire avec qui il s'était entretenu si longuement. Thomas s'y refusa, sachant qu'il est bon de cacher le secret du roi. Mais, comme Réginald redoublait ses instances, il craignit de mépriser Jésus-Christ par le nom duquel on l'adjurait ; il répondit donc : « Vous savez, mon fils Réginald, combien j'ai affligé mon corps, ces derniers jours, à cause de l'obscurité de cet endroit d'Isaïe ; mais le Seigneur, plein de bonté, m'a envoyé ses apôtres saint Pierre et saint Paul, qui me l'ont expliqué clairement dans un suave entretien. Mais je vous défends, au nom du Dieu tout puissant, d'en jamais rien dire à personne tant que je vivrai. »

Pour que l'étude ne desséchât point son âme, il avait coutume de réveiller chaque jour les affections spirituelles, en lisant quelques pages des conférences de Cassien. L'ardeur de sa charité se ranimait bien plus encore dans sa tendre dévotion pour l'Eucharistie. Devant le tabernacle, il était comme la lampe brûlante, et sa prière resplendissait alors de toutes les lumières acquises par ses longues études. Le matin, après avoir célébré la messe, il en servait ordinairement une autre, et on l'y voyait verser une grande abondance de larmes. Il a laissé l'empreinte de sa dévotion aussi tendre que lumineuse à l'Eucharistie dans l'office du Saint-Sacrement qu'il composa sur l'ordre du pape Urbain IV.

En sortant de ses saintes contemplations, il était pris pour l'apostolat non moins que pour l'enseignement. Selon sa vocation de Frère Prêcheur, il annonçait assidûment la parole de Dieu. Un jour de l'octave de Pâques, comme il descendait de chaire, une femme qui souffrait d'un flux de sang s'approcha de lui à travers la foule et, comme l'hémorroïsse de l'Evangile, elle fut guérie en touchant sa robe.

Au milieu de cette préoccupation incessante de la vérité éternelle qui subjuguait toutes ses puissances, saint Thomas semblait ne plus vivre de la vie de ce monde. On aurait dit que son âme avait oublié son corps. Aussi ses supérieurs placèrent-ils auprès de lui le frère Réginald, qui fut pendant de longues années son secrétaire, son confident, et il faut bien le dire, son gardien.

Une fois, étant à la table de saint Louis, qui l'affectionnait beaucoup, il se tenait silencieux et tout préoccupé, même devant le roi, de la réfutation du manichéisme, à laquelle il travaillait alors. Soudain, frappant sur la table, il s'écria : « C'est conclu contre les manichéens ! Levez-vous, frère Réginald, et écrivez. » Le prieur qui l'accompagnait, le rappela au monde réel : « Sire docteur, lui dit-il, vous êtes à la table du roi. » Saint Thomas, bien honteux de cette saillie, se contenta de dire : « Pardonnez-moi, seigneur roi, je croyais être dans ma cellule. » Mais saint Louis, plein d'admiration, fit venir un secrétaire et lui ordonna d'écrire aussitôt l'argument, de peur que Thomas ne l'oubliât.

SAINT THOMAS CESSE D'ÉCRIRE — SA MORT

A l'âge de quarante-neuf ans, le docteur angélique avait terminé la tâche immense que Dieu avait confiée à son génie et à son amour. Un jour, priant avec ardeur devant un crucifix, au couvent d'Orviéto, il entendit sortir ces paroles de la bouche du Sauveur : « Tu as bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense désires-tu recevoir ? » Et le Saint, pénétré d'amour, s'écria : « Point d'autre que vous, Seigneur ! »

Il fut appelé comme théologien par le pape Grégoire X, au concile de Lyon (1274). C'est en s'y rendant qu'il tomba malade au couvent des Cisterciens de Fosse-Neuve. En y entrant, il sut qu'il devait y finir ses jours : « Ce sera ici mon repos, dit-il, jusqu'aux siècles des siècles. » Les bons religieux l'entourèrent de soins. Thomas paya la dette de la reconnaissance en leur expliquant, sur son lit de mort, le Cantique des cantiques. Il reçut avec une grande dévotion les derniers sacrements. Ensuite, comme sa nièce, qui était présente, lui demandait s'il n'avait besoin de rien, il lui répondit : « Non, pas maintenant, mais j'aurai bientôt tout, sans qu'il me manque rien. »

C'est le 7 mars 1274, que l'âme du docteur angélique s'en alla contempler à découvert la vérité essentielle pour laquelle seule elle avait vécu sur la terre.

L. P[illegible], imp.-gérant, 8, rue François Iᵉʳ, Paris.

SAINT JEAN DE DIEU

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA CHARITÉ

Fête le 8 mars.



Portrait authentique de saint Jean de Dieu.

NAISSANCE DE JEAN

Jean vint au monde le 8 mars 1495, à Monte-Major, petite ville du royaume de Portugal. Ses parents n'étaient pas des plus riches, mais ils considéraient leur fils unique comme un trésor inestimable.

Sa naissance, semblable à celle de saint Jean-Baptiste, fut pour un grand nombre un sujet de joie et d'allégresse, car elle fut accompagnée de circonstances miraculeuses. La mère venait de déposer le nouveau-né dans un berceau, quand, tout à coup, sa demeure resplendit d'une vive clarté, et les cloches de l'église se mirent en branle d'elles-mêmes, mues, sans doute, par l'ange gardien de Jean, qui annonçait l'arrivée du martyr de la charité.

IL SE FAIT BERGER

Jean grandit sous le regard maternel. Il fut élevé, dès ses plus tendres années, dans tous les exercices de piété dont son enfance était susceptible. Malheureusement, vers l'âge de huit ans, ayant entendu un voyageur faire une description enthousiaste des magnificences de la ville de Madrid, l'enfant fut pris d'un vif désir d'aller voir ces merveilles. Il céda à la tentation, et le lendemain, de grand matin, sans rien dire à ses parents, il partit à pied dans la direction de l'Espagne.

Ses parents le cherchèrent en vain : sa mère en mourut de chagrin et son père, après avoir donné ses biens aux pauvres, se fit religieux franciscain.

Pendant ce temps, le jeune fugitif, sans autre nourriture que le peu de pain qu'il recevait en mendiant, continuait sa route. Un jour, harassé de fatigue, il s'était assis, pleurant, sur un rocher, près d'Oropeza, en Castille, lorsqu'un riche propriétaire eut pitié de lui et le prit à son service, en qualité de berger.

Jean grandit chez cet homme. Fidèle, cette fois, aux enseignements de sa mère, il se montrait pieux, vertueux, dévoué. Il avait environ vingt ans, quand son maître, content de son intelligence, lui confia la direction de sa ferme, et, deux ans après, lui offrit sa fille en mariage. Mais Jean, toujours repentant de sa première faute, crut que ce serait trop de biens pour lui, et il s'enfuit de nouveau.

SOLDAT

Il s'engagea alors dans l'armée espagnole, et combattit dans les troupes de Charles-Quint, d'abord à Fontarabie contre les Français, et ensuite contre les Turcs, en Hongrie (1522).

Sa vertu résista quelque temps aux mauvais exemples de ses camarades. Mais le respect humain et la négligence des exercices de piété affaiblirent peu à peu son courage, et il succomba aux tentations.

Un accident lui ouvrit les yeux. Un jour qu'il allait au fourrage, il tomba de cheval et se blessa grièvement ; ce qui le mit en danger d'être pris par les ennemis. Mais il eut recours à la Sainte Vierge, qui lui apparut aussitôt pour l'assister. « Jean, lui dit-elle, tu ne récites plus ton rosaire, voilà pourquoi ce malheur t'est survenu. »

PÉNITENCE ET RÉPARATION

Jean, voyant à quels terribles ennemis était exposé son salut éternel, quitte sans délai le métier des armes, et revient en Portugal, dans l'intention d'y revoir ses parents. Mais ils n'étaient plus.

Alors, résolu de pleurer ses égarements, il abandonne son pays, passe en Andalousie, et se loue à un homme de la contrée en qualité de berger. Il avait [illegible] ans.

C'est dans la solitude que Dieu voulait le conduire et lui parler au cœur, comme s'exprime le prophète Osée. Tandis que son troupeau paissait tranquillement, Jean, les yeux pleins de larmes, réfléchissait sur sa vie passée. Les mille et mille soins de sa mère pour préserver son âme du souffle impur du monde, les angoisses de son père quand il le cherchait, tous les souvenirs de sa jeunesse revenaient à son esprit et désolaient son âme. Il aurait voulu, comme l'enfant prodigue, retourner vers son père et lui demander pardon, mais son père avait cessé de vivre. Il pensa qu'il ne pouvait rien faire de plus pour satisfaire la justice divine, que de se dévouer au service des malheureux. Alors il se mit en route pour l'Afrique, dans le dessein de servir les esclaves chrétiens, et de les délivrer, s'il était possible.

Il ne perdit point de temps. Il se mit au service d'une famille portugaise, tombée dans la [illegible]. Il travaillait pour eux [illegible] ce qu'il gagnait, et, quand il [illegible] il ne voulut [illegible] d'une bonne [illegible]

Peu de temps après, il fut forcé de retourner en Espagne. Le navire qui le portait fut surpris par une si furieuse tempête, qu'on crut un moment qu'il allait sombrer. Jean, attribuant ce malheur à ses péchés, pria le pilote de le jeter à la mer, comme avait fait Jonas. C'en était fait de Jean, si Marie, qu'il avait invoquée comme l'étoile de la mer, n'était venue calmer les flots.

UN PRÉCIEUX FARDEAU — JEAN NE RECHERCHE PLUS LA GLOIRE, MAIS LE MÉPRIS

A peine débarqué, Jean songea à se procurer les moyens de subsister, car il était dépourvu de toute espèce de bien. Il se fit marchand d'images et de livres spirituels, surtout de catéchismes. A quiconque venait lui acheter cette pieuse marchandise, il donnait gratuitemnt une bonne parole.

Un jour qu'il allait vendre ses images, il rencontra un petit enfant qui marchait avec peine et dont les vêtements tombaient en lambeaux ; Jean, ému de compassion, le charge aussitôt sur ses épaules avec son ballot, ignorant qu'il portait celui qui porte le monde dans sa main. Notre Christophore chemina bien longtemps, pliant sous son précieux fardeau. Il arriva près d'une fontaine : sentant le besoin de se désaltérer, il pria aimablement l'enfant de descendre quelques instants. Jésus descendit et profita de l'occasion pour se faire connaître. Il lui montra une grenade ouverte, au milieu de laquelle était figurée la croix. « Vois, lui dit-il ; Grenade sera ta croix. » Et l'enfant disparut.

Jean se rendit ensuite à Grenade, loua une misérable masure, et continua à vendre des images, attendant de connaître la volonté de Dieu.

Un jour, assistant au sermon que faisait Jean d'Avila, en la fête de saint Sébastien, il fut touché de la parole de Dieu, qui lui perça le cœur aussi heureusement que les flèches des soldats avaient percé le corps du saint martyr. Il remplit l'église de ses lamentations. Pressé du regret de ses fautes passées, il quitte le lieu saint et se met à courir les rues en criant : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! » Les enfants le poursuivent, lui jetant de la boue, et criant : « Au fou ! Au fou ! » Notre Saint de crier encore plus haut, et la populace de lui lancer des pierres avec des injures.

Puis, entrant chez lui, il distribue aux pauvres tout ce qu'il a, se réduit à une pauvreté absolue, et recommence sa course vagabonde. Il s'arrache la barbe, va jusqu'à se jeter dans la fange, implorant sans cesse la miséricorde divine. Il pénètre dans le lieu saint, et, quand il s'est jeté au pied de l'autel, le sage fou de crier : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! »

A cette vue, quelques personnes dévotes le mènent, par compassion, à l'hôpital des aliénés. Jean n'y cesse de contrefaire l'insensé ; des hommes barbares exercent contre lui des violences inouïes. On le fouette chaque jour jusqu'au sang et il reçoit ainsi plus de cinq cents coups. Être méprisé et souffrir, c'est là tout ce que Jean [illegible] qu'il dépassât les limites d'une juste discrétion. Jean, obéissant à ses conseils, cessa de contrefaire l'insensé, laissant les gardiens tout surpris d'une guérison si soudaine.

LES FRÈRES DE LA CHARITÉ

Mis en liberté, Jean ne pensa plus qu'au moyen de réaliser le dessein qu'il avait formé de soula-

ger les pauvres. Il se mit sous la protection de la Sainte Vierge, et, à cette occasion, il alla faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Guadeloupe, en Estramadure.

De retour à Grenade, il vendit du bois au marché et distribua aux malheureux le gain qui lui en revenait. Puis il loua une maison pour les pauvres malades, pourvut à tous leurs besoins, et les soigna avec un zèle et une vigilance qui édifièrent toute la cité. C'était en 1540. Tel fut le début de l'Ordre de la Charité, dont les fondements, jetés au sein même de la pauvreté, subsistent encore de nos jours. La Providence a veillé sur son œuvre.

JEAN ET LES PAUVRES

Aussitôt que les pauvres venaient à l'hôpital, Jean leur lavait les pieds et les baisait; puis il les mettait lui-même au lit après avoir pansé leurs plaies.

Il allait chercher à la ville ce qui était nécessaire pour leur soulagement. Rien de plus admirable que de le voir traverser les rues de Grenade, tantôt un paquet de hardes sur les épaules, tantôt une corbeille remplie de pains sur les bras.

L'amour des pauvres le rendait ingénieux. Un jour, au milieu de la place publique, il se mit à crier avec autant de voix que la charité lui en donnait : « Faites-vous du bien à vous-mêmes, messieurs, faites-vous du bien à vous-mêmes! » Tout le monde le comprit et les aumônes furent abondantes.

Pour le pain quotidien de ses malades, il s'en remettait à la Providence, car il avait chargé le Seigneur du soin de leur vie, comme parle le Psalmiste, et c'est sur la charité qu'il avait assis son œuvre.

Sa générosité croissant avec le nombre de ses protégés. Non content de recevoir ceux qui se présentaient à lui, il allait jusqu'à chercher dans les maisons les pauvres retenus chez eux plutôt par une fausse honte que par leurs infirmités, et les portait lui-même sur son dos jusqu'à l'hôpital.

JEAN DANS UN INCENDIE

Mais sa tendresse pour les pauvres se déclara tout entière dans les circonstances suivantes : le feu s'était mis à l'hôpital; Jean, bravant la flamme excitée par un vent violent, avec une promptitude surhumaine, pénètre dans l'intérieur des salles, charge sur son dos les pauvres infirmes les uns après les autres, et les transporte en lieu sûr. Il affronte de nouveau la mort que les autres croient inévitable, et jette par les fenêtres les meubles et les lits. Soudain un tourbillon de flammes et de fumée l'enveloppe; c'en est fait : Jean est perdu. Déjà le bruit de sa mort se répand dans la ville. Mais, ô prodige! quelques instants après, on voit le Saint sortir de la flamme sans aucune lésion, ayant les sourcils un peu brûlés, en témoignage du miracle que Dieu venait d'opérer. Que pouvait la flamme qui tournoyait autour de lui contre le brasier ardent de la charité qui consumait son cœur?

SON AMOUR DES ÂMES

Sa charité ne se concentrait pas seulement dans l'enceinte de son hôpital; elle était trop active pour ne pas se produire au dehors.

Il entrait jusque dans les maisons des femmes débauchées pour les retirer des griffes du démon, et là, en présence de ces créatures dégradées, les larmes aux yeux, le crucifix à la main, il prêchait avec une telle onction que quelques unes revinrent à elles-mêmes.

Un jour, il en avait tiré quatre de ces vestibules de l'enfer; elles lui avaient promis de s'amender s'il voulait les conduire à Tolède. Le Saint accepte, et se met aussitôt en route. Chemin faisant, il eut de quoi exercer sa patience, grâce aux mille injures que lui donnèrent ceux qui le voyaient en cette compagnie. Il arriva que, passant par un village, trois d'entre elles s'évadèrent. Jean, ne perdant point courage, dit à son compagnon, qui l'injuriait : « Mon frère, ayez » patience; si vous aviez quatre charges de marée » et qu'il s'en fût gâté trois, vous ne rejetteriez » pas la quatrième restée bonne. » Il fut heureusement récompensé, car la femme qu'il accompagna jusqu'à Tolède mena depuis une vie exemplaire.

IL AIME LES INJURES ET LES HUMILIATIONS

Notre Saint était brûlé d'une ardente soif des humiliations; il les supportait avec joie, et les cherchait même avec empressement.

Un jour, un page le jeta malicieusement dans une auge pleine d'eau; Jean se releva aussitôt et n'en fit que rire.

Un autre jour, un seigneur lui déchargea un rude soufflet, parce que, passant près de lui, il avait fait tomber par mégarde son manteau. « Frappez encore, » lui dit le Saint; et il lui tendit l'autre joue, selon le conseil de Jésus-Christ. Le seigneur, tout confus, lui demanda pardon.

Dans une autre circonstance, une femme débauchée lui dit tout bas des injures, le qualifiant de bigot, d'hypocrite, etc. Jean lui présenta de l'argent : « Tenez, lui dit-il, allez crier sur la grande place de la ville les injures que vous me dites en particulier. » Ainsi, notre Saint faisait des humiliations ses plus chères délices, et, supérieur à tout comme l'Apôtre, il s'estimait heureux de souffrir des opprobres pour Jésus-Christ, père des pauvres. C'était bien Jean de Dieu, comme l'avait appelé l'évêque de Tuy.

UNE ÉPREUVE

A la patience inaltérable qu'il montrait dans ces sortes d'afflictions, Jean de Dieu joignait encore un grand désintéressement pour tout ce qui touchait les pauvres ou les infirmes. Il nous l'a montré plus d'une fois; ne citons qu'un exemple.

Il rencontra un jour le marquis de Tarisa, don Henriquez, qui jouait avec d'autres seigneurs. Ils lui donnèrent en aumône jusqu'à vingt-cinq ducats. Le soir, le marquis alla le trouver en habit déguisé, feignant d'être un gentilhomme tombé dans le malheur. « Mon père, dit-il, voyez mon » triste état; la fortune a changé tout à coup de » visage, et de grand seigneur me [illegible] » mendiant. Une petite obole, mon père, me ren- » drait la vie. — Ne désespérez pas de celui » qui ne désespère personne, lui répondit le » Saint; voilà ce qu'on vient de me donner. » Et il lui remit les vingt-cinq ducats. Le marquis revint, tout édifié d'une pareille générosité, trouver les seigneurs, auxquels il raconta sa bonne aventure. Le lendemain, il alla reporter son aumône au pauvre de Dieu, et le secourut depuis dans toutes ses nécessités.

JEAN ET LE TENTATEUR

Après don Henriquez, le démon se mit en campagne pour éprouver la vertu de Jean de Dieu. Une nuit que le Saint était en prière, il lui apparut sous une figure horrible qui jetait le feu

par la bouche. Jean fut si cruellement maltraité par le monstre cruel, qu'il s'écriait en gémissant : « Jésus, secourez-moi! Jésus, venez à moi!..... »

Une autre fois, le tentateur se montra sous la figure d'une jeune fille. « Par où es-tu entré? » lui demanda le Saint. « Je n'ai que faire de porte, lui répondit Satan; j'entre par où je veux. » A quoi Jean répliqua : « Il n'est pas possible que tu puisses entrer si tu n'es quelque démon. » Et, tandis qu'il allait voir si sa porte était bien fermée, le fantôme s'évanouit.

A quelque temps de là, le démon prit l'apparence d'un pauvre et lui demanda l'aumône. Jean refusa de la lui donner, s'il ne la demandait au nom de Dieu. Alors, le diable lui déchargea un si rude coup dans la poitrine qu'il le fit reculer en arrière, mais il était encore vaincu.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

Pour l'encourager dans les épreuves, Notre-Seigneur daigna se montrer plusieurs fois à son son serviteur.

Un jour qu'il priait devant un crucifix, il crut voir Jésus-Christ en compagnie de sa Très Sainte Mère. Marie tenait une couronne d'épines à la main, et la lui mettant avec force sur la tête : « Jean, dit-elle, c'est par les épines et les souf- » frances que tu dois mériter la couronne que » mon Fils te réserve dans le ciel. » En même temps, il sentit de très cuisantes douleurs, mais son amour lui fit répondre : « Ma Mère, vos » épines sont mes roses, et vos souffrances mon » paradis. »

Une autre fois, rencontrant un malade à toute extrémité, il le chargea sur ses épaules, le porta à l'hôpital, le mit dans un lit et lui lava les pieds. Mais, en voulant les baiser, il remarqua qu'ils étaient percés comme ceux du Sauveur, et, jetant les yeux sur le malade, il reconnut que c'était notre-Seigneur lui-même. « Jean, lui dit-il, » je prends sur moi tout ce que tu fais aux pau- » vres. Leurs plaies sont les miennes, et c'est à » moi-même que tu laves les pieds, quand tu pra- » tiques cet acte de charité envers les malades. » Aussitôt, la vision disparut. Jean se trouva alors environné d'une si grande clarté, que les malades s'écrièrent tout à coup : « Au feu! Au feu! L'hôpital brûle! L'hopital brûle! » Mais le Saint les assura que ce feu était plutôt pour embraser les cœurs que pour brûler la maison.

SA MALADIE

Il y avait dix ans que cet amoureux père des pauvres fatiguait son corps au service des membres souffrants de Jésus-Christ. Il dissimula tout d'abord le mauvais état de sa santé ; mais, à la fin, sa maladie devint si dangereuse qu'il ne lui fut plus possible de la cacher. Le bruit s'en fut bientôt répandu dans la ville. Une dame vertueuse le vint voir. Elle le trouva dans un état pitoyable : couché avec ses habits, dans une étroite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'un vieux manteau; il avait substitué seulement à la pierre qui lui servait d'oreiller le panier dans lequel il recueillait les aumônes.

La dame obtint de l'archevêque la permission de le faire conduire en sa demeure, afin qu'il y fût traité avec plus de soin. Ce ne fut pas sans regrets que le Saint fut obligé d'acquiescer à ses désirs et de se laisser transporter hors de son hôpital, loin de ses chers malades.

SA MORT

L'heure suprême approchait, Jean de Dieu reçut les derniers sacrements de la main même de l'archevêque. Sentant de plus en plus que ses forces l'abandonnaient, il recommanda ses pauvres orphelins aux soins des personnes charitables. Puis, se levant du lit, il embrassa son crucifix ; après un court silence, il dit : « Jésus, Jésus, je remets mon âme entre vos mains! » Il s'endormit paisiblement en ce monde pour se réveiller dans le sein de Dieu. C'était le 8 mars 1550. Jean avait 55 ans.



Imp ... E. Petithenry, 8, rue Bayard, Paris

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

Fête le 9 mars.



Sainte Françoise, priant avec l'ange, reçoit la visite et les instructions de la Reine du ciel.

Françoise naquit à Rome, d'une famille illustre sous le pontificat d'Urbain VI, l'an de grâce 1384.

Dès sa plus tendre enfance, on remarqua en elle les indices de sa future sainteté. Elle avait appris dans les bras de sa mère le petit office de la Sainte Vierge, et depuis lors, elle le récita chaque jour.

Douce et humble de caractère, les choses nouvelles et curieuses n'avaient aucun attrait pour elle, tous ses goûts l'entraînaient vers la solitude, et elle expiait ses moindres fautes par de sévères pénitences.

Elle fréquentait assidûment l'église des Pères Olivétains, au forum.

Une enfance ainsi passée dans le recueillement, dans l'union avec Dieu, dans la pratique de la mortification chrétienne, l'avait disposée à se consacrer à Jésus-Christ et à n'avoir d'autre amour que le sien. Le père de Françoise contraignit la pauvre enfant à une union terrestre. La Sainte se soumit; mais, contrariée dans ses aspirations, blessée dans son amour envers le divin Epoux des âmes, le jour des noces fut pour elle un jour de deuil. Laurent Ponziani trouva, il est vrai, en elle une femme tendre, bonne et dévouée, mais c'est que l'amour de Dieu avait jeté dans le cœur de Françoise de trop profondes racines pour que le devoir ne fût pas la règle de toutes ses actions.

FRANÇOISE GUÉRIE PAR SAINT ALEXIS

Peu de temps après son mariage, Françoise tomba malade. Elle était depuis une année entière clouée sur son lit de douleur sans que sa patience

se fût démentie un instant, quand une nuit sa chambre se remplit d'une lumière extraordinaire : toutes les servantes dormaient et Françoise s'entretenait avec Dieu dans la prière ; un jeune homme d'une admirable beauté apparut ; son vêtement était celui d'un pèlerin, mais sa splendeur disait assez que ce pèlerin était un habitant des cieux.

— Je suis Alexis, dit-il ; Dieu m'envoie vers vous, fidèle servante du Christ, pour vous rendre la santé.

Et il étendit sur le lit de la malade une robe au tissu d'or et disparut...

Aussitôt Françoise se lève parfaitement guérie et court chez Vannozza, sa belle-sœur, la réveille en sursaut, et lui raconte le miracle : « Hâtons-nous, dit-elle, d'aller remercier le Saint. »

Vannozza se leva promptement et toutes deux se rendirent à l'église de Saint-Alexis où elles épanchèrent leurs âmes dans une fervente action de grâces.

A partir de ce moment, Françoise mena une vie plus sainte encore, et Vannozza devint la compagne de toutes ses œuvres de piété et de miséricorde. Les deux jeunes femmes se construisirent une retraite au fond du jardin. Là elles passaient tous les instants de liberté, que leur laissaient leurs devoirs d'état.

Un jour Cécile, leur belle-mère, avait organisé une joyeuse partie de campagne « pour passer le temps ». Or Françoise et Vannozza, trouvant le temps de la prière trop court, se cachèrent si bien au moment du départ qu'il fut impossible de les trouver.

Seules avec Dieu, elles donnèrent quelques heures à l'oraison, puis se récréèrent par de pieux colloques. Vannozza disait à Françoise : « Si Dieu » nous accorde la grâce d'être un jour ermites, » que ferons-nous, ma sœur ? Où prendrons-nous » de quoi nous nourrir ? » Françoise répondit :

« Lorsque nous serons au désert, nous irons » chercher des fruits et des racines, et Dieu nous » fera la grâce d'en trouver assez pour suffire à » nos besoins. »

A cet instant, deux grosses pommes tombèrent d'un arbre voisin : on était cependant au mois d'avril. Dieu leur montrait par là qu'il avait leur piété pour agréable, et aussi qu'il n'abandonne jamais ses serviteurs ; mais il ne les voulait pas ermites.

Cécile mourut, et Françoise, malgré son extrême jeunesse, se vit chargée du soin de la maison. Elle n'abandonna cependant aucune de ses pratiques de dévotion, mais elle veilla à ce qu'elles ne nuisissent en rien à ses devoirs de famille. Elle savait au besoin interrompre une prière pour aller où on l'appelait et revenir la reprendre ensuite. Jamais elle ne perdait un instant. Elle gardait la présence de Dieu et faisait toutes ses actions pour lui plaire.

FRANÇOISE MAITRESSE DE MAISON — SA CHARITÉ

Elle avait soin de ses serviteurs, les exhortant à vivre dans la crainte de Dieu, et sa parole portait des fruits dans leurs âmes. Du reste, elle traitait ses domestiques comme ses frères et ses sœurs, leur demandant pardon lorsqu'elle croyait les avoir offensés et ne se départant de la mansuétude de son caractère que pour réprimer parmi eux les esprits de [illegible] et de scandale. Alors elle s'animait d'un saint zèle et leur parlait avec une grande autorité.

Les intérêts de Dieu lui étaient trop chers pour que le sentiment du respect humain entrât dans son âme et mit des bornes à son zèle. Un jour, un ami de son mari lui ayant donné un livre défendu par l'Eglise (car en dépit des révoltes de notre siècle d'indépendance, l'Eglise, notre mère, a le droit d'interdire à ses enfants les lectures dangereuses), la Sainte arracha ce livre des mains de Laurent, et courut le jeter au feu. Laurent mécontent la reprit avec aigreur ; mais Françoise, pleine de zèle, lui enlevait pour les brûler tous les livres mauvais ; et plus d'une fois les domestiques entendirent le bruit que faisaient alors les démons irrités.

Vannozza étant tombée malade, Françoise la soigna avec toute la tendresse qui unissait ces âmes dont Dieu était le lien. Comme elle se désolait de ne pouvoir trouver un poisson que désirait sa sœur, ce poisson tomba soudain à ses pieds. Et Vannozza en ayant mangé recouvra la santé.

Les serviteurs de Françoise avaient ordre de ne jamais congédier soit un pauvre, soit un religieux sans lui être venu en aide, mais une année où la disette était extrême, Laurent craignit que la charité de sa femme ne le réduisît lui-même à la mendicité. Il lui enleva donc la clef du cellier, préleva la provision nécessaire à sa famille et vendit le reste.

Mais quelques jours après, il trouva dans ce même grenier quarante mesures d'un froment magnifique : il laissa dès lors toute liberté à Françoise de continuer ses largesses.

Françoise eut deux fils, Baptiste et Evangéliste, et une fille nommée Agnès.

Baptiste, l'aîné de ses fils, se maria et transmit à sa postérité l'honneur et la bénédiction d'une Sainte.

Evangéliste, le cadet, vécut comme un ange. Il était si fidèle à Dieu et si appliqué à l'oraison que, dès ses plus jeunes années, il obtint des faveurs exceptionnelles : entre autres le don de prophétie. Il ne pensait qu'au ciel et ne parlait que de Dieu. Ses désirs au reste furent promptement exaucés, car il mourut à l'âge de neuf ans.

Outre l'ange gardien que nous avons tous et que Dieu charge de nous diriger, Dieu avait donné à Françoise un ange chargé de la punir. Cet ange était sévère, car, à la moindre faute, il la frappait, même en public. L'ange restait invisible, mais les coups étaient entendus de tous.

Ainsi Françoise était avec ses amies. Quelques dames étrangères firent tomber la conversation sur des objets de vanité, Dieu inspira à la Sainte de les interrompre et, comme elle hésitait, elle reçut sur la joue un rude soufflet.

Que de soufflets, si toutes les chrétiennes avaient cet ange !

EN COMPAGNIE D'UN ARCHANGE

Une nuit, Agnès dormait profondément ; sa mère vit voltiger au dessus de la tête de l'enfant une colombe d'une blancheur éblouissante, qui, tenant un cierge allumé, l'approchait de tous les sens de l'enfant. Après quoi, l'oiseau disparut. La nuit suivante, une lumière éclatante remplit la chambre et le petit Evangéliste apparut à Françoise. Il avait les mêmes vêtements, la même taille, les mêmes allures que de son vivant, mais sa beauté était incomparable. Auprès de lui se tenait un jeune homme d'un aspect plus ravissant encore. La pauvre mère, ne se possédant plus de joie, voulut serrer son enfant

contre son cœur, mais il était impalpable et elle dut se contenter de le voir et d'entendre sa voix. « Notre unique occupation, disait le petit saint, » est de contempler l'abîme infini de la bonté de » Dieu, de louer et de bénir sa majesté... Nous » ne pouvons avoir aucune douleur ; nous jouis- » sons d'une paix éternelle...

» Celui-ci, dit-il, en montrant le jeune homme » qui l'accompagnait, est un archange... Dieu » vous l'envoie pour être votre consolation pen- » dant le reste de votre pèlerinage ; il ne vous » quittera ni jour ni nuit et vous aurez la conso- » lation de le voir constamment... Ma sœur Agnès » mourra bientôt, mais, consolez-vous, elle vien- » dra s'associer à moi dans la gloire. »

Françoise comprit la vision de la nuit précédente, elle s'efforça d'orner l'âme de sa fille de toutes les vertus. Agnès mourut peu après.

Depuis lors, sa sainte mère jouit constamment de la présence de son archange. Une lumière céleste l'environnait, lumière si resplendissante que les regards de Françoise en pouvaient à peine supporter l'éclat, excepté quand son âme, unie à Dieu par l'oraison, participait elle-même en quelque sorte à cette gloire céleste.

Si quelqu'un prononçait une parole mauvaise, l'archange cachait son visage dans ses mains.

Françoise, avant d'avoir complètement soumis sa volonté à celle de Dieu, témoignait parfois son ennui du travail, des soins domestiques ou des visites importunes. Mais, à la moindre impatience, l'archange s'éloignait. La sainte reconnaissait aussitôt sa faute, conjurant cet ami fidèle de la lui pardonner et l'archange se hâtait de revenir.

HUMILITÉ ET AUSTÉRITÉ

Laurent, témoin chaque jour des vertus de son épouse et des grâces extraordinaires dont elle était favorisée, voulut que cette femme privilégiée appartînt à Dieu seul. Il la considéra désormais comme sa sœur et lui demanda seulement de ne pas l'abandonner et de continuer à gouverner sa maison. Françoise, tout heureuse de renoncer entièrement au monde, se dépouilla de ses riches parures, les vendit et en employa le prix à secourir les indigents ; puis elle se fit une robe d'une étoffe si grossière qu'à peine ses servantes eussent voulu en porter de semblables.

Quand elle parut ainsi en public, le blâme fut universel ; mais, forte de l'approbation de son époux, heureuse de l'humiliation que ce costume lui procurait, elle ne fit aucun cas des jugements du monde ; et afin de s'humilier davantage, elle sortait chaque matin, allait dans ses vignes hors de la ville, et là, ramassant des sarments de bois mort, elle en faisait un fagot qu'elle portait sur sa tête pour le donner à quelques pauvres de Rome.

Une année la disette sévit ; Françoise s'adjoignit Vannozza, et ces deux saintes femmes allaient de porte en porte quêter pour les pauvres. On les recevait d'ordinaire assez mal, on leur disait des injures, on les frappait, mais elles étaient heureuses de souffrir pour Jésus-Christ.

Dieu récompensa leur courage. Une fois, elles entendent des cris déchirants. C'était une mère pleurant son enfant, mort sans baptême. Françoise pénètre dans la maison, reproche vivement à la mère sa coupable négligence, ressuscite l'enfant et se sauve pour échapper aux actions de grâces.

Le clergé de Rome se rendait, un jour de carême, à la basilique de Saint-Paul. Les fidèles suivaient en foule. Françoise vit à la porte de l'église, assis sur une longue poutre, des pauvres qui demandaient l'aumône. Elle prit place parmi eux, tendit la main comme eux et se sentit pleine de consolation en pensant qu'il y aurait certainement dans l'assistance beaucoup de personnes du grand monde romain, vis-à-vis desquelles elle braverait le respect humain.

A ces humiliations, Françoise joignait de nombreuses mortifications. Elle ne buvait pas de vin et faisait un seul repas. Jamais elle ne mangeait ni viande, ni œufs, ni laitage, ni poisson. Elle portait un cilice sur la chair nue. Un cercle de fer ceignait ses reins et lui faisait des blessures sanglantes. Sa discipline était armée de pointes aiguës, et elle s'en servait sans ménagement. Elle était couverte de plaies. Pour expier la moindre imperfection, elle se meurtrissait le corps, frappant sa bouche jusqu'au sang, quand elle avait proféré une parole inutile. Si rigoureuse envers elle-même, elle était pleine de douceur envers les autres, toujours sensible à leurs peines, toujours compatissante à leurs infirmités.

La Passion était le sujet constant de ses méditations et la source de son inconsolable douleur. Elle pleurait ses fautes et les fautes des pécheurs dans toute l'amertume de son âme, et Dieu, par une grâce particulière, l'associa tellement aux souffrances de la croix, qu'elle en éprouvait des douleurs physiques très violentes. Si elle contemplait les plaies des pieds du Sauveur Jésus, les siens pouvaient à peine la porter. Si elle élevait son regard vers la couronne d'épines elle sentait aussitôt sa tête percée de pointes aiguës. Il se fit même sur son cœur une plaie miraculeuse, dont il s'échappait une eau abondante.

Le roi de Naples ayant envahi Rome, Françoise vit son mari exilé et ses biens confisqués ; sa patience fut héroïque. Enfin son mari revint et ses biens furent restitués.

Trente années de sa vie furent employées à servir les pauvres ; elle pansait leurs plaies et lavait leurs ulcères, buvait l'eau qui les avait lavés ; car elle voyait dans ces pauvres ulcérés son Seigneur Jésus, qui, par amour pour nous, s'était rendu lui-même comme un lépreux.

LES OBLATES DE SAINTE FRANÇOISE

Les Saints doivent être les coopérateurs de Jésus-Christ et leur vie surnaturelle doit s'épancher au dehors par le bien opéré dans les âmes. Françoise le comprit ; elle apaisait les dissentiments, combattait la vanité des femmes, prêchait l'amour de Dieu et des pauvres, et, par sa parole persuasive, convertissait un nombre incroyable d'âmes.

Françoise, un jour, dit à quelques dames de la société romaine :

— Je crois, mesdames, que nous ferions une chose excellente et fort agréable à Dieu, si, nous consacrant toutes à sa Mère, nous formions une confrérie en son honneur.

Ces simples mots fructifièrent, et, sans que Françoise s'en doutât, furent l'origine de la congrégation des Oblates, ainsi nommées parce qu'elles font *oblation* ou *offrande* d'elles-mêmes à Dieu.

Ce n'était d'abord qu'une association de femmes dévouées au culte de la Sainte Vierge et travaillant à leur propre perfection, sous la conduite de notre Sainte. Mais, plus tard, Dieu donna à sa fidèle servante des lumières sur l'établissement d'une congrégation régulière.

La veille de Noël (1433), l'Enfant Jésus des-

cendit dans les bras de la Sainte et la caressa tendrement

Puis saint Pierre apparut, lui donna la sainte communion de sa main, tandis que saint Paul et saint Benoît assistaient à l'autel le Prince des apôtres. Sainte Madeleine était présente.

Après la messe, saint Pierre reçut la consécration de Françoise et lui donna des instructions détaillées pour l'établissement de sa congrégation religieuse.

Un jour, Françoise vit la Reine céleste entourée d'une multitude d'anges. La Sainte s'approcha de Marie et lui dit :

« Soyez la bienvenue, mon Oblate, singulièrement aimée de moi et de mon Fils... »

Et Françoise vit ses filles spirituelles au pied du trône de Marie. Elle l'entendit leur dire :

« Ames bénies du Créateur, il vous a toutes » acceptées pour mes Oblates. Tenez-vous prêtes à » répondre à mon appel. Je vous attendrai le jour » de la fête de mon Annonciation. »

D'autres fois, alors qu'elle était à genoux devant une statue de la Vierge, son ange s'approchait, et lui présentant son livre d'oraisons, continuait la prière avec elle. C'est à ce moment que Marie apparaissait, assise sur un trône d'or, et lui donnait de touchants enseignements.

Ainsi surnaturellement instruite et guidée, Françoise, malgré tous les obstacles suscités par le démon, établit la congrégation des Oblates ; mais ce ne fut que trois ans après qu'elle vint demeurer avec ses filles, car Laurent, son mari, vivait encore.

Quand il mourut, Françoise avait cinquante-deux ans. Le jour de Saint Benoît, elle quitta sa maison, alla au monastère, et s'étant présentée pieds nus devant ses filles, elle se prosterna les bras étendus en croix et dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Je vous supplie, mes sœurs, et vous conjure » de me recevoir comme une pécheresse misé» rable, qui, après avoir donné au monde les plus » belles années de sa vie, vient en offrir à Dieu les » tristes restes. »

Les Oblates, toutes joyeuses, introduisirent leur mère dans le monastère, et la supérieure voulut aussitôt abdiquer toute autorité pour se soumettre à celle de la sainte fondatrice. Celle-ci n'étant venue que pour obéir, eut peine à condescendre aux vœux de ses filles et le gouvernement resta quelque temps encore aux mains de la première supérieure.

La pauvreté était extrême, car Françoise avait laissé toute sa fortune à son fils. Il arriva donc, un jour, que la Sœur chargée du réfectoire ne trouva du pain que pour trois, et elles étaient quinze à table. La Bienheureuse voulait aller mendier dans la ville, mais la supérieure lui en ayant refusé la permission, Françoise, toujours obéissante, se rendit au réfectoire et divisa le pain en quinze morceaux. Il plut à Dieu de renouveler le miracle de la multiplication des pains chez les Oblates comme dans l'Evangile. Après que toutes se furent rassasiées, on recueillit les restes dans des corbeilles et elles s'en nourrirent le lendemain.

La soumission envers son confesseur décida Françoise à accepter la charge de supérieure, et Dieu [illegible], car il lui donna pour compagnon un nouvel ange pris dans le chœur des P[illegible] dont la gloire était beaucoup plus [illegible] que celle de l'archange.

Sa protection contre les démons était aussi plus efficace, son seul regard les mettait en fuite. Il révélait à Françoise les choses présentes et à venir, de sorte que la direction de cette sainte femme était pleine de lumière et son zèle sans bornes. Elle se faisait la dernière de toutes, mais néanmoins elle n'oubliait pas que le principe de l'autorité est un principe établi par Dieu lui-même. Aussi l'autorité entre ses mains n'était pas un vain mot. Elle corrigeait les imperfections, reprenait les paroles oiseuses, punissait les moindres infractions à la règle.

Un jour, elle avait conduit ses filles dans les vignes pour y ramasser du bois sec. Une d'elles lui demanda la permission d'aller boire à une fontaine voisine :

« Un peu de patience, lui répondit la Sainte. » Et continuant son travail, elle s'éloigna.

Une de ses filles, Perna, la vit se mettre à genoux et l'entendit adresser cette prière à Notre-Seigneur :

« Mon Seigneur Jésus, vos servantes n'ont rien ni à manger ni à boire : veuillez les secourir. »

« Elle ferait mieux, se dit Perna, de nous reconduire au monastère. »

Françoise instruite intérieurement dit à Perna : « Levez les yeux, fille de peu de foi » et Perna vit des grappes de raisin fort mûres pendant à la vigne. Les sœurs accoururent et se rassasièrent. On était au mois de janvier.

COMBATS CONTRE SATAN

Tandis que Françoise découvrait à ses sœurs leurs tentations les plus secrètes et leur enseignait le moyen de combattre l'esprit du mal, elle-même subissait, de la rage des démons, de si cruels traitements qu'elle était pour toutes un sujet de compassion. Mais rien n'effrayait notre Sainte.

Un jour qu'elle était à genoux au pied du lit d'une de ses filles malades, le démon la jeta par terre avec grand bruit, et la traîna violemment jusqu'à la porte. Françoise se releva, et se mit aussitôt en oraison : « Ce n'est rien, dit-elle ; tenez-vous en repos, ma sœur, et priez ; le diable ne peut faire que ce que Dieu lui permet. »

Une nuit, Françoise était en oraison, le diable la prit par les cheveux et, la portant sur la terrasse, la suspendit au-dessus de la voie publique. Françoise se confia en la bonté de Dieu qui la remit en sûreté dans sa cellule.

Un jour, elle avait allumé un cierge bénit. Satan le prit, le jeta par terre et cracha dessus. La servante de Dieu lui ayant demandé dans quel but il profanait ainsi une chose sainte : « Parce que les bénédictions de l'Eglise me déplaisent souverainement, » répondit-il.

Pendant une extase, l'ange Raphaël la conduisit devant une porte sur laquelle étaient inscrits ces mots :

CE LIEU EST L'ENFER OU IL N'Y A NI REPOS,
NI CONSOLATION, NI ESPÉRANCE

Elle fut témoin des horribles tourments des damnés. Elle visita ensuite les limbes, puis le ciel où les anges et les saints la conviaient à venir partager leur allégresse.

Ce jour heureux ne tarda pas, car peu après le 9 mars 1440, Françoise s'envola vers les cieux. Son corps repose dans l'église des Pères Olivétains, qui porte aujourd'hui son nom.

Le gérant [illegible] — Imprimerie [illegible] rue Bayard, Paris

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE

Fête le 10 mars.



La mère de Méliton, le plus jeune des quarante, s'écria : « Mon fils bien-aimé, bientôt la palme du martyre sera entre tes mains, et je serai la plus heureuse des mères! »

L'empereur Licinius, soldat parvenu, était un homme de basse origine, avare, cruel et si ignorant qu'à peine pouvait-il écrire son nom. Il n'y avait de vertueux à ses yeux que les imitateurs de ses débauches et de ses crimes. Il avait d'abord fait alliance avec Constantin le Grand, ce dont sa politique s'était bien trouvée. Mais ensuite, il crut plus conforme à ses goûts et à son ambition de s'appuyer sur le paganisme, et il donna libre cours à ses instincts un moment comprimés. Il publia un édit qui ordonnait aux chrétiens, sous peine de mort, de renoncer à la foi de Jésus-Christ.

Agricola, gouverneur de Cappadoce, était digne de son maître. Il aurait même figuré avec avantage dans le Conseil de Néron. Il résidait à Sébaste, où prenait alors ses quartiers d'hiver la fameuse *Légion fulminante*, si célèbre par la plus

[illegible] qu'elle obtint du ciel sous Marc-Aurèle. Il réunit donc la garnison de Sébaste pour lui donner le ture des édits de Licinius.

Après cette proclamation, quarante soldats de cette [illegible], tous de [illegible] pays, mais tous jeunes, bien faits, braves et distingués par leur courage et leurs services, s'avancent vers le tribunal et disent l'un après l'autre, en faisant le salut militaire : [illegible]

Un mouvement de colère fit frémir le préfet; il [illegible] « [illegible] donnez, leur dit-il, vaillants guerriers, cette folle résolution de quitter une vie agréable et glorieuse pour une mort prématurée! Est-il digne de soldats tels que vous de mourir comme la vile populace? » Puis, il leur proposa de l'argent, des honneurs et des [illegible] en reconnaissance de leurs services, avait intention de leur donner.

Mais voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur, il éclata en menaces et leur fit l'effroyable description des tourments et de la mort qu'il leur réservait s'ils persistaient à ne pas obéir à l'empereur.

Ce moyen ne lui réussit pas mieux que le premier. « [illegible] comme vous le dites, répondirent les héros chrétiens, nous avons si vaillamment combattu pour l'empereur de la terre, que pensez-vous que nous ferons maintenant qu'il est question de servir l'empereur du ciel? Croyez-vous que nous cesserons de nous comporter en braves? Des soldats [illegible] quand ils ont pris une noble [illegible]

[illegible], ne sachant par quels moyens les vaincre, leur dit avec une feinte bonté qu'ayant compassion de leur jeunesse, il leur laissait le temps de réfléchir, et il les envoya en prison.

[illegible] — CONSTANCE — UN BEAU [illegible]

C'est là que ces généreux soldats firent à Dieu cette [illegible] nous avons autrefois [illegible] la grâce d'être délivrés des dangers [illegible] dans les combats [illegible] [illegible] dans le champ de bataille [illegible] ne nous refusez point [illegible]

[illegible]

sant à mille hasards en diverses entreprises, servons maintenant le Roi du ciel, et sacrifions notre vie pour son amour : il nous récompensera par la vie éternelle que Lycinius ne nous saurait donner. Combien de fois, étant aux prises avec les ennemis, avons-nous demandé secours à Dieu? Et il nous l'a donné. Quoi! penseriez-vous qu'il voulût maintenant nous le refuser en cette glorieuse guerre? Ayons recours à l'oraison, implorons la faveur du ciel! Dieu est fidèle, il est l'appui de ceux qui souffrent pour sa gloire. »

OBÉIR A DIEU PLUTOT QU'AUX HOMMES

Six ou sept jours après, Lysias, leur général, étant arrivé, ils furent conduits devant lui. Cyrion leur disait en chemin, avec une ardeur toute guerrière : « Nous avons trois ennemis : Satan, le gouverneur et notre général; ou pour mieux dire, nous n'en avons qu'un, invisible, qui se sert du ministère de ceux-ci pour nous faire la guerre. Mais quoi? un seul pourra-t-il terrasser quarante soldats de Jésus-Christ? Non, non, cela n'est pas possible? »

Le général perdit beaucoup de temps et de paroles pour leur persuader de quitter la foi chrétienne, mais ce fut en vain, car il les trouva de plus en plus invincibles.

Les juges commandèrent qu'on leur brisât les dents avec des pierres. Les bourreaux se mirent aussitôt à l'œuvre. Mais, par une permission de Dieu, la plupart se blessèrent eux-mêmes, et le sang leur sortait par la bouche, tandis que les soldats de Jésus-Christ demeuraient sains et saufs. Lysias attribua ce prodige à quelque opération de magie. Il saisit donc lui-même une pierre et la jeta avec force à l'un des saints, mais cette pierre, conduite par une main assurée, épargna le martyr, et alla droit frapper le gouverneur Agricola, qu'elle blessa grièvement à la bouche.

Cet incident mit fin à la séance et l'on renvoya les martyrs dans leur cachot, en attendant d'aviser à d'autres moyens. [illegible] ce lieu de tristesse en un temple glorieux, par des prières continuelles. Au milieu de leur oraison, Jésus-Christ leur apparut pour la seconde fois et leur dit : « Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Ayez confiance, et ne craignez point les tourments [illegible] combattez vaillamment, et vous serez couronnés. »

Le lendemain matin, ils furent conduits devant le [illegible] la sentence de mort qu'il devait prononcer contre eux. On les [illegible] avec des [illegible] r. Les martyrs demeurèrent fermes.

« [illegible] ferai jeter dans le [illegible] leur dit-il. — Nous ne [illegible] du Christ. »

[illegible]

à apostasier devaient trouver un remède à leurs tourments.

UNE NUIT SUR UN ÉTANG GLACÉ

Les quarante soldats, se dépouillant eux-mêmes de leurs vêtements, coururent prendre place sur l'étang glacé. Ils disaient : « Il est bien difficile sans doute de supporter un froid si aigu, mais ce sera une douce chose d'aller en Paradis par ce chemin. Le tourment est de peu de temps et la gloire sera éternelle ; cette mauvaise nuit nous vaudra une éternité de délices. Remercions donc Dieu de mourir pour la justice et pour la confession de la foi. » Puis, levant les yeux au ciel, ils firent cette prière : « Seigneur, nous sommes entrés quarante au combat, faites que nous soyons encore quarante pour la couronne. »

Cependant, leurs membres nus grelottaient sous l'âpreté du froid de la nuit ; leurs pieds se figeaient sur la couche de glace, et les gardes, rangés autour d'eux, leur criaient : « Obéissez aux ordres de l'empereur. Venez vous réchauffer à la tiède atmosphère du bain. »

Un seul de l'héroïque phalange se laissa vaincre par la violence du froid. Renonçant à la gloire du martyre, il abandonna le poste d'honneur et vint se jeter dans l'eau chaude ; mais il y expira à l'instant même, suffoqué sans doute par le brusque changement de température et perdit à la fois la vie de la terre et la vie du ciel pour toujours ; fin doublement misérable, avertissement salutaire qui servit à confirmer les autres dans l'inébranlable résolution de résister jusqu'au bout.

En ce moment, l'un des gardiens, qui veillait sur l'étang glacé, vit un ange descendre du ciel, tenant à la main quarante couronnes, mais il ne trouvait à en distribuer que trente-neuf. Frappé de cette vision céleste, le garde appela le commandant du poste, se déclara chrétien, ôta ses vêtements et courut se joindre aux trente-neuf martyrs pour obtenir la quarantième couronne.

Le lendemain, Agricola fit retirer de l'étang les corps des martyrs et, pour pousser sa cruauté jusqu'au bout, leur fit briser les jambes à coups de bâton, pour achever ceux qui respiraient encore. Ils épuisèrent leur dernières forces en soupirant ces mots : « Notre âme, comme un passereau, a été retirée des pièges du chasseur. Le filet s'est rompu et nous avons été délivrés, parce que le nom du Seigneur est notre aide .»

MÉLITON ET SA MÈRE

On entassa leurs corps sur un chariot, pour les porter au bûcher. L'un d'eux cependant, le plus jeune, nommé Méliton, respirait encore. Les bourreaux le laissaient dans l'espérance qu'on pourrait le faire changer de résolution. Mais sa mère, femme héroïque, remplie de foi et aimant son fils non pour elle mais pour lui, l'aimant d'un amour véritable, était présente. Elle prend dans ses bras son cher fils tout transi de froid, [illegible] mains, et alors je serai la plus heureuse et la plus [illegible]

Et, le plaçant elle-même sur la voiture, elle lui dit : « Va, achève avec tes compagnons cet heureux voyage. Il ne sera pas dit que tu te sois présenté à Dieu le dernier. » Le jeune homme entendit encore ce maternel adieu, et bientôt son âme s'envola au ciel, où il alla attendre sa mère. Celle-ci, toujours forte, accompagna le chariot jusqu'au bûcher sans répandre une larme.

Agricola ne se contenta pas d'avoir brûlé les corps de ces glorieux martyrs ; de peur qu'ils ne fussent honorés par les chrétiens, il en fit jeter les cendres au vent et les ossements dans la rivière. Néanmoins, Dieu conserva ces saintes reliques au milieu des flots : de sorte qu'elles ne furent ni brisés, ni dispersées, mais restèrent réunies, et les ondes les reportèrent doucement sur le rivage où les chrétiens les recueillirent comme un précieux trésor.

« O chœur de saints, ô bataillon invincible, s'écrie un vieil historien, ô patrons bien-aimés, protecteurs du genre humain, fleurs des églises, la terre ne vous a point gardés prisonniers, mais le ciel vous a reçus, vous êtes nos ambassadeurs auprès de Dieu, et de votre séjour bienheureux vous exaucez nos prières. A la fleur de l'âge, ils ont méprisé la vie, ils ont aimé Dieu plus que leur famille de la terre, leur courageuse victoire, spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes, a enflammé d'ardeur les bons et soutenu dans la foi les âmes incertaines, et maintenant ils jouissent ensemble de la couronne de justice, avec le Christ Jésus-Christ Notre-Seigneur à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. »

LE CULTE DES QUARANTE MARTYRS

C'était la fin des grandes persécutions du paganisme romain. Lycinius, deux fois vaincu par le premier empereur chrétien, ne tarda pas à perdre le trône, et l'Eglise d'Orient jouit à son tour de la paix sous le sceptre de Constantin le Grand. Diverses villes ambitionnèrent alors l'honneur de posséder une partie des reliques des quarante martyrs et élevèrent des églises en leur honneur. Telles furent les villes de Césarée et de Nysse, en Cappadoce ; Constantinople, la nouvelle capitale de l'Orient ; Rome et Brescia en Occident.

L'historien Sozomène, qui vivait un siècle et demi plus tard, raconte la façon assez curieuse dont quelques-unes de ces reliques furent découvertes de son temps à Constantinople.

Une femme de cette ville, nommée Eusébie, appartenant à la secte des Macédoniens (hérétiques qui niaient la divinité de l'Esprit-Saint), avait eu la bonne fortune d'entrer en possession de plusieurs ossements des saints héros de Sébaste. Se sentant près de mourir, elle les remit à des moines, ses coreligionnaires, qu'elle chargeait en même temps de sa sépulture. Elle leur fit jurer de les enfermer secrètement, avec la cassette qui les contenait, dans son tombeau ; elle voulait dormir près des martyrs et ressusciter au dernier jour en leur compagnie.

Les moines tinrent parole, ils enterrèrent la défunte dans une petite crypte sous leur oratoire, avec le reliquaire, sans en rien dire à personne. Seulement, ils allaient y prier de temps en temps. [illegible] bie une autre dame qui avait été son amie intime [illegible] d'un certain Césaire, homme d'une haute position sociale, qui avait été consul et préfet d'Orient. Il voulut acheter cet emplacement pour y bâtir une belle église et s'y ménager un tombeau près

de sa femme. Les moines hérétiques durent céder, vendre le terrain, et aller ailleurs.

L'église fut bâtie; le tombeau d'Eusébie disparut sous le pavé, et resta désormais inconnu. De longues années se passèrent. Puis vint le règne de Théodose le Jeune dont la sœur, sainte Pulchérie, édifiait Constantinople par ses vertus. Alors, le martyr saint Thyrsus, sous l'invocation duquel avait été bâtie l'église dont nous venons de parler, apparut jusqu'à trois fois à la pieuse princesse lui demandant que les reliques des autres saints qui étaient cachées sans honneur dans cette église fussent placées près des siennes et associées au même respect et au même culte. Les quarante martyrs, vêtus de la chlamyde militaire, se présentèrent à leur tour aux regards étonnés de Pulchérie.

La princesse se hâta de donner des ordres pour faire rendre aux martyrs de Sébaste un honneur si légitime. Grand étonnement des membres du clergé qui desservaient l'église de Saint Thyrsus : nul d'entre eux n'avait jamais entendu parler de reliques des quarante martyrs conservées dans leur église.

En désespoir de cause, un vieux prêtre, nommé Polycrone, se souvenant que ce lieu avait jadis été occupé par des moines macédoniens, alla demander aux clercs de cette secte ce qu'ils étaient devenus. « Ils sont tous morts, » lui dit-on. Il finit cependant par en découvrir un, fort âgé, dernier survivant de sa communauté. Il lui demanda ce qu'ils avaient fait des reliques des quarante martyrs. Le vieillard n'en voulut d'abord rien dire pour ne pas manquer à la parole donnée à Eusébie. Mais quand il apprit les visions de la princesse et les ordres donnés par elle, il eut peur. Il raconta donc comment, dans sa jeunesse, il avait vu les moines ses frères ensevelir des reliques de ces héros chrétiens dans le tombeau d'une dame nommée Eusébie, mais, depuis que leur maison avait fait place à une église, il ignorait où était l'endroit de cette sépulture. Tout ce qu'il savait, c'est que la femme de Césaire avait jadis été enterrée près du même tombeau.

Justement, Polycrone avait autrefois assisté à l'enterrement de l'épouse de Césaire; sa mémoire lui fournit des indications assez exactes; on fit des fouilles, et bientôt l'on mit à découvert un cercueil, c'était celui d'Eusébie. On l'ouvrit avec soin. Près de la tête du squelette on trouva une boîte soigneusement fermée avec des lames de fer soudées avec du plomb. On brisa les fermetures et on trouva dans la châsse deux reliquaires d'argent contenant les précieux restes des martyrs. Une odeur suave s'échappant des reliquaires ouverts embauma l'église.

Sainte Pulchérie, au comble de la joie, fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, et la translation de ces reliques près des restes de saint Thyrsus donna lieu à une belle fête, à laquelle assistait l'historien Sozomène, qui nous a conservé ces détails.

On voit combien le culte des quarante martyrs était populaire en Orient. Nos pères ne les aimèrent pas moins, surtout au moyen âge, époque à laquelle des croisés rapportèrent de leurs reliques dans nos contrées.

Sébaste est tombée depuis sous la domination des Turcs; au lieu où furent immolés les quarante soldats chrétiens, on voit encore les restes d'une église ruinée, et une fontaine où les musulmans eux-mêmes boivent avec respect et obtiennent la guérison de diverses maladies.

NOMS GLORIEUX

Voici les noms de ces héros; l'antiquité chrétienne nous les a heureusement conservés : Cyrion, Candide, Domnus, Méliton, Domitien, Eunoïcus, Sisinnius, Héraclius, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Valens, Elien, Ecdicius, Vivianus, Valérianus, Elie, Théodule, Cyrille, Flavius, Sévérien, Valérius, Chudio, Sacerdos, Ariscus, Eutychius, Smaragdus, Philotio, Aetius, Nicolas, Lysimaque, Théophile, Xanthéas, Aggias, Léonce, Hésychius, Gaius et Gorgonius.

SAINT EULOGE. PRÊTRE DE CORDOUE, MARTYR

Fête le 11 mars.



Jeté en prison avec d'autres chrétiens par les musulmans de Cordoue, le saint prêtre Euloge lisait l'Ecriture Sainte à ses compagnons de captivité et la leur expliquait. Il soutenait leur constance et leur courage.

LES MUSULMANS EN ESPAGNE

Vers le commencement du VIIIe siècle, les mahométans d'Afrique ou Maures avaient envahi l'Espagne, après avoir renversé l'empire des Visigoths, autrefois barbares, puis hérétiques ariens, mais convertis ensuite au catholicisme par saint Léandre, évêque de Séville. Amollis par un long repos, par les habitudes de l'arianisme et par le gouvernement d'une dynastie corrompue, ils n'avaient opposé qu'une faible résistance aux envahisseurs ; un certain nombre s'étaient retirés sous la protection de la Sainte Vierge au milieu des montagnes des Asturies, d'autres étaient restés mêlés à la population victorieuse et pratiquaient leur religion plus ou moins ouvertement : car, jusqu'au milieu du IXe siècle, on avait encore souffert l'exercice public de la religion dans les églises et les monastères, à la charge pour tout chrétien de payer un tribut déterminé au commencement de chaque lune.

En 821, Abdérame III, prince des musulmans d'Afrique, commença à persécuter les chrétiens; excité par un misérable apostat, nommé Bodon, qui, de chrétien, s'était fait juif, il voulut obliger tous les chrétiens d'Espagne, sous peine de mort, à se faire juifs ou musulmans.

En 847, Abdérame envoya des ambassadeurs pour demander la paix au roi de France Charles le Chauve; en même temps, tous les chrétiens d'Espagne adressaient à ce roi une demande de protection, mais cette protection ne put empêcher la persécution qui, en 850, devint presque générale. Alors souffrirent pour la foi un prêtre nommé Parfait, de Cordoue, le moine Isaac, du monastère de Tabannes près de Cordoue; un autre moine nommé Isaac, et une foule d'autres

parmi lesquels deux vierges, nommées Flore et Marie, dont nous aurons à parler dans le courant de cette vie de saint Euloge.

SAINT EULOGE, MOINE ET PRÊTRE DE CORDOUE

Euloge était né à Cordoue, qui était alors la capitale de l'empire des Maures. Sa famille était une des plus illustres de la ville; il fut élevé dès sa jeunesse parmi le clergé de saint Zoïle. Il s'y appliqua à la piété et aux sciences, surtout à l'étude de l'Ecriture Sainte. Voulant se perfectionner encore dans toutes ces connaissances, il alla se mettre sous la discipline de l'abbé Speraindeo, qui était alors à la tête du monastère de Cuteclar, au nord-ouest de Cordoue. Il rencontra là, parmi ses condisciples, un ecclésiastique nommé Alvare, avec lequel il se lia d'une étroite et sincère amitié, le même qui écrivit sa vie.

Euloge revint ensuite à Cordoue, et il y enseigna pendant quelque temps les lettres, donnant à ceux qui le connaissaient l'exemple de toutes les vertus, en même temps qu'il les remplissait d'admiration par l'étendue de ses connaissances. Puis il fut ordonné diacre, et peu après élevé au sacerdoce et chargé d'enseigner les vérités saintes aux fidèles de l'Eglise de Cordoue.

Dès lors, il voulut mener une vie toute de sacrifice et de mortification, en s'appliquant continuellement à l'étude, surtout de l'Ecriture Sainte; il macérait son corps par les jeûnes et les pénitences de toutes sortes. Il visitait souvent les hôpitaux et les monastères, et recueillait de tous côtés ce qu'il trouvait de meilleur dans les règles et constitutions, comme une abeille qui choisit dans le suc de chaque fleur ce qu'il y a de plus suave pour en composer, par son travail, un miel délicieux. Dans ses visites aux monastères, il se comportait comme le plus parfait de tous les moines, et, revenant ensuite à Cordoue, vivait dans le clergé comme un religieux, dressant des règles pour tous ceux qui servaient Dieu dans les communautés et les couvents, et composant pour eux le miel de la perfection, à l'aide des fleurs de doctrine et de bons exemples qu'il avait recueillies de divers côtés.

Après avoir visité les monastères qui étaient dans le voisinage de Cordoue, il prit occasion d'un voyage qu'il fut obligé de faire en France, en 8[illegible], pour visiter ceux qui étaient aux environs de Pampelune. Il en rapporta un certain nombre [illegible], entre autres *la Cité de Dieu* de saint Augustin, [illegible] et plusieurs [illegible] chrétiennes.

[illegible]

Cependant la persécution [illegible] vingt-[illegible] année [illegible] Abdérame II. Un évêque nommé [illegible] [illegible]

[illegible]

qu'il méprisait et de vous déshonorer; mais sachez que l'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quelque infamie qu'on vous fasse souffrir malgré vous. » Ensuite il décrit ainsi la persécution : « Le fond de la prison est rempli de clercs qui y chantent les louanges de Dieu, tandis que les églises sont en silence, désertes et pleines d'araignées. On n'y offre plus d'encens, on n'y fait aucun service; de lâches chrétiens, pour vous ébranler, vous représentent cette solitude des églises, et l'attribuent à votre opiniâtreté; ils disent que, si vous voulez céder pour un temps, vous recouvrerez le libre exercice de votre religion. Mais sachez que, pour vous, le sacrifice le plus agréable à Dieu est la contrition du cœur, et que vous ne pouvez plus reculer ni renoncer à la vérité que vous avez confessée. »

Ainsi encouragées et fortifiées, ces deux vierges fortes et sages se présentèrent sans crainte devant le juge, et se laissèrent immoler en l'honneur de Jésus-Christ. Ayant reçu la nouvelle de leur mort, saint Euloge et les autres chrétiens prisonniers en rendirent grâce à Dieu dans leur prison, et célébrèrent en l'honneur des martyres les Vêpres, les Matines et la Messe, en se recommandant à leurs prières. Six jours après, ils furent délivrés de leur captivité. Avant leur mort, Flore et Marie avaient dit à quelques-unes de leurs amies qu'aussitôt qu'elles seraient en présence de Jésus-Christ, elles le prieraient pour la liberté de leurs frères : elles accomplissaient ainsi leur promesse.

Saint Euloge composa l'histoire de ce glorieux martyre, pour encourager les autres chrétiens à recevoir aussi la même couronne, si Dieu les appelait aux mêmes combats. Il n'usa de sa liberté que pour instruire et confirmer ses frères dans la foi, soit par ses paroles, soit par ses écrits; grâce à ses exhortations, beaucoup, plutôt que de se faire mahométans, subirent les plus cruels supplices avec tant de constance, que les infidèles eux-mêmes en étaient touchés.

CEUX QUI AVAIENT PEUR

Les musulmans, étonnés de voir tant de chrétiens courir d'eux-mêmes au martyre, craignaient une révolte. Le roi Abdérame prit les mesures les plus sévères contre les chrétiens, et ordonna même de condamner à mort [illegible] avec mépris. Alors, [illegible] s'enfuirent la nuit, [illegible] point [illegible] ne voulant point s'enfuir ou n'osant pas affronter les supplices, renoncèrent [illegible]

[illegible]

peu l'irritation de la population musulmane. Dans ce Concile, un greffier, qui était très riche, et qui probablement craignait de perdre sa place, s'emporta hautement contre saint Euloge. Il avait toujours blâmé les martyrs, et il pressa les évêques de prononcer anathème contre quiconque voudrait les imiter. Enfin, le Concile fit un décret qui défendait de s'offrir désormais au martyre; mais ce décret était exprimé en termes ambigus et allégoriques, suivant le style du temps, de sorte qu'il paraissait devoir contenter le roi et le peuple musulman, sans toutefois blâmer les martyrs, quand on pénétrait bien le sens des paroles. Saint Euloge ne put cacher combien il désapprouvait cette dissimulation, qu'il trouvait contraire à l'esprit de vérité et de franche liberté qui doit caractériser les véritables enfants de Dieu.

La persécution durait encore ; l'évêque de Cordoue avait été mis pour la seconde fois en prison : les tergiversations et les réticences n'avaient pu calmer la fureur des musulmans; au contraire, leur rage avait grandi encore contre ces chrétiens, dont ils avaient paru craindre un moment l'influence et qu'ils voyaient maintenant trembler devant eux et chercher à gagner du temps.

NOUVEAUX MARTYRS — SAINT [illegible]

Un jour, le roi Abdérame, étant monté sur une terrasse de son palais, aperçut les corps des martyrs attachés encore à des pieux et, ne pouvant soutenir cette vue qui lui reprochait sa cruauté, il ordonna de les jeter sur un bûcher et de les brûler. Aussitôt, il perdit la parole, on le porta sur son lit, et la nuit suivante, les bûchers des martyrs n'étant pas encore éteints, il expira.

Son fils Mohammed lui succéda. Le nouveau roi était aussi ennemi des chrétiens que son père, et dès le commencement de son règne, il chassa de son palais tous ceux qui professaient la religion catholique et qui occupaient encore quelque charge. Il leur imposa un grand tribut, chassa de l'armée tous les officiers chrétiens, et fit punir sévèrement tous ceux qui parlaient mal du prophète.

Quelques-uns, aimant mieux être parjures à leur Dieu que renoncer à leurs charges et à leurs revenus, apostasièrent et furent comblés d'honneurs [illegible] en espérant en pervertir [illegible] d'autres. Mais dans ce nouveau danger, le zèle de saint Euloge fit encore des merveilles ; il [illegible] deux prêtres et moines, les saintes Digne et Colombe, du monastère de Tabannes, une autre religieuse, sainte Pompose et quantité d'autres de toutes conditions : ecclésiastiques, religieux et personnes mariées.

Saint Euloge [illegible] voulaient pas les reconnaître comme martyrs, [illegible]

tourments, mais qu'ils avaient [illegible] tout d'un coup [illegible] étaient non point des idolâtres [illegible] mais qui adoraient le même Dieu [illegible] l'idolâtrie; enfin, qu'ils étaient [illegible] de la mort sans l'attendre. A toutes ces objections, saint Euloge répondit [illegible] que les miracles [illegible] de sainteté, et [illegible] en tous temps, comme [illegible] dans les premiers siècles de l'Église, que les tourments de diverses sortes [illegible] nécessaires aux martyrs, qu'il ne fallait point regarder la longueur ni la forme du combat, mais la persévérance et la victoire; que les musulmans persécutaient les chrétiens en haine de la religion et de Jésus-Christ, dont ils [illegible] la divinité. Quant à la dernière objection, qui leur donnait tort de s'être présentés [illegible] au supplice, il la détruisait par l'exemple de beaucoup d'autres plus anciens, qui s'étaient aussi présentés d'eux-mêmes, et que l'Église honore pourtant comme des saints et de véritables martyrs. C'est ainsi que le portier de la prison de Sébaste, voyant l'un des quarante qui étaient alors martyrisés, perdre courage, s'était mis en sa place sans que personne l'y contraignît et avait mérité la couronne du triomphe.

Bien des martyrs firent de même et se présentèrent au supplice, quoiqu'ils pussent l'éviter sans commettre le moindre péché, [illegible] d'eux, dira plus tard saint [illegible] un [illegible] de la foi [illegible] qu'un saint excès d'amour leur donna. »

Saint Euloge, en justifiant les martyrs contre toutes les accusations qu'on portait contre un zèle qu'on jugeait inopportun [illegible] lui-même, puisqu'il avait, par ses exhortations, excité les uns à souffrir, et approuvé le courage des autres. Il allait bientôt d'ailleurs aller augmenter lui-même le nombre de ces glorieux athlètes qu'il avait si bien soutenus et défendus.

[illegible] — [illegible]

L'archevêque de Tolède étant mort, le clergé et le peuple de cette ville assemblèrent [illegible] ils jetèrent les yeux sur le saint prêtre [illegible] pendant sa captivité et pendant toute la persécution. Mais Dieu voulut lui [illegible]

Il y avait alors à Cordoue [illegible] élevée dans la religion chrétienne par une de ses [illegible] et sa mère l'ayant appris usèrent de toutes sortes de mauvais traitements pour la contraindre à [illegible]

Pendant ce temps, le père et la mère remuaient [illegible]

fouetter plusieurs chrétiens, même des religieuses et des prêtres. Saint Euloge, sans s'émouvoir, veillait sans cesse sur Léocritie, la faisant passer continuellement d'une maison à une autre, chez des amis dévoués, pour conserver sa foi et avoir plus de loisir de la préparer au martyre. Il consacrait toutes ses nuits à la prière, prosterné dans l'église de Saint-Zoïle; elle, de son côté, veillait, jeûnait, couchait sur la cendre en se couvrant d'un cilice.

Une nuit, étant venue voir le Saint pour recevoir ses encouragements et ses instructions, elle fut dénoncée. Aussitôt le gouverneur fit cerner la maison par des soldats qui emmenèrent Euloge et Léocritie et les jetèrent en prison.

Bientôt Euloge comparaissait devant le tribunal des musulmans; le juge lui demanda pourquoi il avait donné asile à cette jeune fille. Le Saint lui répondit que les prêtres ne pouvaient refuser l'instruction à ceux qui la leur demandaient; il lui fit voir qu'il avait eu raison de lui faire préférer Dieu à ses parents, et cela d'après les principes de ceux mêmes qui persécutaient les chrétiens. Il lui offrit en même temps de lui enseigner le vrai chemin du ciel, comme il avait fait pour Léocritie, et se mit à exposer avec vigueur les impostures et les erreurs du faux prophète Mahomet, à montrer la divinité de Jésus-Christ et à prouver que la religion du Sauveur était la seule voie du salut.

Le juge, furieux d'une si sainte audace, ordonne de le frapper à coups de fouet jusqu'à ce qu'il expire. « Vous auriez plus vite fait, répondit le disciple de Jésus-Christ, de me condamner à mourir tout d'un coup par le glaive; je suis prêt à donner plusieurs vies, si je les avais, pour la défense de la vérité. » Alors le juge le fit conduire au palais du roi.

Un des conseillers, qui le connaissait particulièrement, le prit à part et lui dit : « Si des ignorants se précipitent malheureusement à la mort, un homme savant et vertueux comme toi ne doit pas imiter leur folie. Crois-moi, je te prie, dis seulement un mot à présent, puisqu'il le faut; tu reprendras ensuite ta religion, et nous promettons de ne point te rechercher. »

Saint Euloge lui dit en souriant : « Ah! si tu pouvais connaître les récompenses qui attendent ceux qui connaissent notre foi, tu renoncerais à ta dignité temporelle. »

Et quand il fut devant le Conseil royal, le saint prêtre se mit à prêcher hardiment l'Évangile; il proposa à ces musulmans les vérités de la foi avec une telle force que, pour ne point l'écouter davantage, ils le condamnèrent aussitôt à avoir la tête tranchée.

Comme on le conduisait au supplice, un des eunuques du roi lui donna un soufflet; alors le Saint, se souvenant des enseignements du divin Maître, tendit patiemment l'autre joue, au lieu de se plaindre, et l'infidèle eut l'insolence de le frapper de nouveau.

Lorsque le Saint, tout heureux de souffrir en union avec Notre-Seigneur, fut arrivé au lieu du supplice, il pria à genoux, étendit les mains au ciel, fit le signe de la Croix sur tout son corps, pour le rendre invincible par ce divin bouclier du salut et unir ses souffrances et son martyre aux souffrances et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix; puis, avec une fermeté et une patience admirables, il tendit la tête au bourreau et consomma ainsi son glorieux martyre. C'était le samedi 11 mars de l'année 859.

Après la mort de saint Euloge, on essaya de faire renoncer Léocritie à la foi : on lui représenta les honneurs, les richesses, les joies qui l'attendaient dans sa famille, mais tout fut inutile. Celui qui l'avait si bien instruite et encouragée sur la terre veillait sur elle du haut du ciel et elle fut inébranlable. Ni les larmes de ses parents, ni les promesses du juge, ni ses menaces ne purent la faire revenir sur la foi qu'elle avait jurée au céleste Epoux : elle fut décapitée le mercredi suivant, et son corps fut jeté dans le fleuve Bétis, (le Guadalquivir), mais les chrétiens le recueillirent et l'enterrèrent dans l'église du martyr saint Genès.

Les fidèles rachetèrent du bourreau la tête de saint Euloge et l'enterrèrent honorablement avec son corps dans l'église de Saint-Zoïle. Le premier juin de l'année suivante, on fit une première translation de ses reliques. Puis ses restes furent transportés à Oviedo, sur les terres des chrétiens, avec le corps de sainte Lucrèce, le 19 janvier 883, et l'on en fit une troisième translation en l'an 1300, à Camarasanta.

Saint Euloge est représenté debout, le crâne fendu par un glaive, le cœur percé d'une épée; il tient un livre et une palme; à terre, un Turc renversé. Tous ces détails s'expliquent par la vie et le martyre du Saint. On lui donne encore comme attribut le fouet, parce qu'il fut cruellement flagellé avant sa décollation. On le réunit quelquefois à sainte Lucrèce, parce que leurs corps furent transportés en même temps à Oviedo, le 19 janvier 883.

On l'invoque à Cordoue, à Elne et à Oviedo. Les charpentiers d'Espagne l'ont pris pour patron, on ne sait trop pourquoi.

La vie de saint Euloge a été écrite par Alvar, son ami, texte d'autant plus précieux qu'il reste peu de monuments concernant l'histoire de l'Église d'Espagne sous la domination et les persécutions des musulmans.

Puissent ce grand Saint et les héroïques imitateurs de son courage, qui illustrèrent alors l'Espagne, protéger leurs compatriotes contre les ennemis de la foi et de la vérité chrétienne.



Imp. [illegible] de l'[illegible], rue François Ier, Paris

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 12 mars.



PARENTS DE GRÉGOIRE — SON ENTRÉE EN RELIGION

Saint Grégoire, appelé à si juste titre le Grand, naquit à Rome, vers l'an [illegible]. Son père, Gordien, était sénateur, mais il se voua dans la suite au service des pauvres. Sa mère, Sylvie, consacra aussi la fin de sa vie à la contemplation dans un petit oratoire, où elle s'était retirée.

Son aïeul, le patricien **Félix, était devenu** prêtre et ensuite pape sous le nom de Félix III. Sa tante, la vierge Tarsille, mérita d'entendre à l'heure de sa mort les concerts des anges, et de voir Jésus-Christ venir au-devant de son âme bienheureuse.

Grégoire apprit avec facilité les lettres divines et humaines, pendant la vie de son père, et put

part au gouvernement de l'État, mais il aspirait à se retirer dans la solitude et à mener une vie toute de prière.

Quand Gordien fut mort, Grégoire put enfin exécuter son vœu le plus cher. Il fonda d'abord six monastères en Sicile, et un autre à Rome, dans sa maison paternelle, sous la règle de saint Benoît. C'est dans ce dernier qu'il prit l'habit religieux, à l'âge de trente et un ans, après avoir distribué aux pauvres ce qui lui restait de son patrimoine.

L'ÉCUELLE D'ARGENT ET LE MENDIANT

Grégoire n'avait conservé de tous ses biens qu'une écuelle d'argent, dans laquelle sa mère lui envoyait chaque jour des légumes cuits à l'eau pour sa nourriture.

Or, il arriva qu'un marchand vint trouver le Saint. Il lui raconta qu'il avait fait naufrage et perdu toute sa fortune. Grégoire, aussitôt, donna l'ordre de lui compter six pièces de monnaie. Mais le pauvre mendiant fit observer que cela était bien peu de chose, vu sa détresse. Grégoire fit aussitôt doubler la somme.

Deux jours après, le même marchand se présenta de nouveau au Saint, le priant d'avoir pitié de son extrême pauvreté. Mais il ne restait plus d'argent au religieux. Toutefois, ne voulant pas renvoyer le pauvre mendiant les mains vides, il lui donna son écuelle d'argent.

A la suite de cette action, il fit un grand nombre de miracles. Car le marchand naufragé était un ange envoyé du ciel pour éprouver la charité du Saint comme nous le verrons tout à l'heure.

SON ZÈLE POUR LA CONVERSION DES ANGLAIS

Passant un jour par un marché, saint Grégoire vit de jeunes enfants qu'on exposait en vente. Frappé de leur beauté et de leur jeunesse, il s'informa s'ils étaient chrétiens.

Quand on lui eut répondu que non, il s'écria : « Hélas ! pourquoi faut-il que le démon possède de si beaux corps, et que la grâce de Dieu n'habite pas sous des fronts si gracieux ! » Il demanda ensuite quelle était leur patrie. — Ce sont des Angles, lui dit le marchand. — Dites plutôt des anges, repartit Grégoire, car leurs visages sont vraiment angéliques, et il faut qu'ils deviennent les concitoyens des anges. Il voulut encore savoir le nom de leur roi. — Il s'appelle Aella, [illegible] le marchand. — Qu'il soit le bienvenu, [illegible] Grégoire en jouant sur le nom, [illegible] chantera dans son pays l'*Alleluia* à la louange du Créateur. »

Puis il alla demander au pape Benoît Ier la permission d'aller prêcher l'Évangile en Angleterre. Le pape accéda à sa demande, mais, à peine Grégoire était-il sorti de la ville, que tous les habitants réclamèrent à grands cris son rappel, en disant : « Saint Père, vous avez gravement offensé saint Pierre, vous avez perdu Rome en permettant que Grégoire en sortît. »

Benoît fut obligé de rappeler le Saint et de le [illegible] en son monastère.

SAINT GRÉGOIRE EST ÉLU PAPE [illegible]

Peu de temps après, Grégoire fut nommé [illegible] et envoyé comme nonce à Constantinople.

Il [illegible] et revint à Rome [illegible] les [illegible] plus [illegible] la [illegible] du Saint demanda [illegible] Grégoire [illegible].

Mais le Saint ne voulut pas accepter l'élection.

Sur ces entrefaites, la peste éclata. Saint Grégoire se dévoua pour soulager les infortunes et combattre le fléau ; il prescrivit des processions expiatoires pendant trois jours consécutifs ; mais le premier jour, quatre-vingts personnes moururent en une heure avant d'arriver à Sainte-Marie-Majeure. Alors, le Saint prit dans ses mains l'image miraculeuse de la Mère de Dieu peinte par saint Luc, et, nu-pieds, les épaules couvertes d'un sac de pénitent, il traversa toute la ville pour se rendre à la basilique de Saint-Pierre. La foule éplorée le suivit.

En arrivant sur le pont qui faisait face au mausolée d'Adrien, on entendit dans les airs des chœurs angéliques, chantant ces paroles :

« *Regina cœli lætare.* Réjouissez-vous, ô Reine du ciel, *alleluia !* parce que celui que vous avez mérité de porter, *alleluia !* est ressuscité, comme il l'a prédit, *alleluia !* »

Pénétré d'allégresse et de reconnaissance, le peuple s'agenouilla, et Grégoire, les yeux fixés au ciel, s'écria :

« *Ora pro nobis Deum*, priez Dieu pour nous, *alleluia !* »

En ce moment, un ange parut sur la cime du mausolée ; il tenait à la main un glaive qu'il remettait dans le fourreau. Dès lors, la peste ne fit plus une seule victime.

SAINT GRÉGOIRE EST SACRÉ PAPE

Cet événement miraculeux grandit beaucoup le prestige de saint Grégoire. Mais celui-ci, craignant de voir son élection ratifiée par l'empereur d'Orient, parvint à sortir de Rome sous un déguisement.

On s'aperçut bientôt de sa disparition, et ce fut un deuil public. Durant trois jours, tous les habitants jeûnèrent et remplirent les églises pour obtenir de Dieu la grâce de retrouver leur pasteur bien aimé.

Les lettres de ratification venaient précisément d'arriver de Constantinople. Le soir, toute la population se répandit dans la campagne, cherchant le fugitif. Celui-ci s'était caché dans une caverne. Mais Dieu le fit découvrir au moyen d'une colonne de lumière qui paraissait au-dessus de lui et l'accompagnait partout où il allait.

Saint Grégoire fut ramené en triomphe à la basilique vaticane, et, le lendemain, il fut couronné pape, au milieu des larmes de joie des Romains.

IL ENVOIE DES MISSIONNAIRES EN ANGLETERRE

Le saint pape n'avait pas oublié sa chère Angleterre qu'autrefois il avait désiré d'évangéliser. Il envoya dans ce pays un religieux nommé Augustin, prieur du monastère de Saint-André de Rome, accompagné de quarante de ses frères.

Mais le démon prévit la perte qu'il allait faire. Il leur mit dans l'esprit des difficultés qui leur parurent insurmontables.

Ils s'arrêtèrent à moitié chemin et envoyèrent dire au saint pape qu'il leur était impossible d'aller plus loin.

Saint Grégoire, loin de condescendre à leur faiblesse, et d'écouter les raisons que la pusillanimité leur avait [illegible] leur écrivit une lettre où il leur représentait fortement la volonté du Seigneur et les encourageait à la persévérance. Il les recommanda aussi à la protection des rois de France, dont il estimait la foi.

Les religieux reprirent courage et abordèrent [illegible] en Angleterre. Ils y furent très

bien reçus, et firent connaître Jésus-Christ à Ethelbert, roi de Canterbéry, et à une grande partie de ses sujets.

Dieu bénit tellement leur zèle, qu'ils demandèrent de nouveaux ouvriers évangéliques, afin de faire une moisson plus abondante.

Le Saint en ressentit une grande joie, et envoya d'autres missionnaires; il nomma Augustin archevêque de l'île, et ordonna douze évêques suffragants de Canterbéry. Il recommanda surtout à ses moines la douceur en tout ce qu'ils faisaient pour la conversion des Anglais et mérita ainsi le titre glorieux d'apôtre de l'Angleterre.

LITURGIE ET PLAIN CHANT

L'action incessante que le bienheureux pontife exerçait sur les empires et les royaumes n'absorbait pas tout son temps; il lui restait encore des loisirs pour réformer la liturgie, perfectionner le chant ecclésiastique et composer des ouvrages qui lui ont valu justement le titre de docteur.

« Il porta, dit Dom Guéranger, ses soins éclairés sur la liturgie de Rome, et par les perfectionnements qu'il y introduisit, prépara d'une manière sûre, pour un temps plus ou moins éloigné, son introduction dans toutes les provinces de l'immense patriarcat d'Occident. »

Nous lui devons l'usage de chanter le *Kyrie eleison* pendant la messe et celui de dire l'*Alleluia* aux offices même en dehors du temps pascal. Il ne se borna pas à sanctifier les formules liturgiques et à les compléter; il s'attacha aussi à donner aux cérémonies du culte une pompe extérieure qui les rendit plus efficaces encore pour l'instruction et l'édification du peuple.

Le *Sacramentaire* de saint Grégoire avait réglé l'ensemble de l'office divin et doté la liturgie de plusieurs admirables prières qui en font encore l'ornement, mais là ne s'arrêta point l'œuvre du saint pontife, il voulut ordonner avec les paroles le chant qui est destiné à en compléter la signification. Il considérait que la musique sacrée n'est pas seulement un accessoire appelé à relever la splendeur du culte; mais qu'elle en fait partie intégrante; qu'elle doit s'unir aux paroles pour constituer avec elles une expression plus complète et plus forte de la prière. D'autres pontifes, comme saint Damase et saint Gélase, animés des mêmes sentiments, avaient fait pour cette partie de la liturgie des travaux considérables; saint Grégoire devait perfectionner leur œuvre. Il publia dans ce but son *Antiphonaire* où il a rassemblé les mélodies admirables, composées par ses devanciers, et que les docteurs ne craignent pas de dire inspirées de Dieu; lui-même en a ajouté un grand nombre de manière à compléter le cycle liturgique, et il a livré ce travail à la tradition qui l'a longtemps gardé avec le respect dû à un pareil compositeur.

Ce sont ces mélodies qui ont fait l'admiration du moyen âge, et qui ravissaient plus tard nos grands maîtres de musique, tels que Palestrina, Bach et d'autres. Ce dernier déclare qu'elles sont inimitables et que le saint pontife a dû être inspiré de Dieu dans leur composition.

Une vieille légende nous rapporte, en effet, que saint Grégoire eut un jour une vision. L'Eglise lui apparut sous la forme d'une vierge magnifiquement parée, qui entonnait des chants, et rassemblait en même temps une foule d'anges sous les plis de son manteau.

Sur ce manteau était représenté tout l'art [illegible] notes, des nuances, des mètres et des figures diverses. Grégoire pria Dieu de lui donner la faculté de se rappeler tout ce qu'il voyait; et après son réveil, une blanche colombe vint se poser sur son épaule et lui dicta à l'oreille les merveilleuses compositions dont le saint pontife a enrichi l'Eglise.

Pour conserver le chant qu'il avait si bien organisé, le grand pape établit à Rome, près de Saint-Jean de Latran, une école où les enfants destinés au chœur étaient soigneusement formés au chant sacré. Saint Grégoire présidait lui-même à leur éducation, et son zèle était si ardent que, même au milieu des grandes douleurs que lui faisait éprouver la goutte, il se faisait transporter près de ses jeunes élèves. Couché sur un lit, il donnait sa leçon, et il tenait à la main une baguette pour reprendre ceux qui manquaient. C'est de cette école que sortirent plus tard les chantres qui, sous Charlemagne, vinrent enseigner aux clercs gaulois les célestes mélodies de saint Grégoire.

SAINT GRÉGOIRE DOCTEUR

La science et les nombreux écrits de Grégoire et son zèle ardent à défendre la doctrine catholique justifient pleinement le titre de quatrième docteur de l'Eglise, universellement attribué au grand pape.

N'étant encore que diacre, il combattit les erreurs du patriarche de Constantinople Eutychius, touchant la résurrection des corps. Il eut à ce sujet une conférence avec lui en présence de l'empereur, et celui-ci, convaincu par les arguments de Grégoire, condamna au feu un opuscule que le patriarche avait composé sur la matière controversée. Eutychius tomba malade à quelque temps de là. Sur son lit d'agonie, il disait aux assistants, en leur montrant sa main amaigrie : « Je confesse que nous ressusciterons dans cette chair. » Ce fut dans ces sentiments qu'il mourut, complètement revenu à la foi orthodoxe.

Devenu pape, saint Grégoire ramena de l'arianisme à la saine doctrine une multitude de Lombards, encouragea les Wisigoths d'Espagne dans leur retour à la foi catholique. Il rétablit la juridiction dans l'Eglise d'Afrique, et y porta le dernier coup aux donatistes. Il convertit les schismatiques de l'Istrie; enfin, il ranima les arts et les sciences, et les tourna à la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Saint Grégoire prêchait lui-même à son peuple, et lorsque les maladies lui ôtaient cette consolation, il composait des sermons et des homélies, et les faisait prononcer en public par quelque autre. Enfin, il était si vigilant et si infatigable à s'acquitter de sa charge de bon pasteur, qu'il semble presque impossible qu'un seul homme ait pu faire tant de choses à la fois : procurer la paix par sa médiation, traiter avec Dieu par l'oraison et avec les hommes par la conversation, s'appliquer au gouvernement spirituel et temporel de l'Eglise, prêcher si souvent, dicter des lettres si admirables à tant de personnes de diverses conditions, composer les beaux ouvrages qui nous restent de lui.

Pour suffire à tant de travaux, il fallait une activité prodigieuse et un courage surnaturel.

Parmi les ouvrages de ce saint pontife, il faut citer d'abord ses Commentaires sur le livre de Job, sur le Cantique des cantiques, sur le prophète Ezéchiel et sur les Evangiles; un Pastoral, adressé aux prêtres qui ont à [illegible]

âmes; un *Sacramentaire*, et quatre livres de *Dialogues*, où le Saint rapporte les miracles arrivés de son temps.

APPARITION DE JÉSUS-CHRIST ET D'UN ANGE

La charité de saint Grégoire pour les pauvres fut récompensée par plusieurs miracles.

Un jour, il voulut laver les pieds d'un pauvre pèlerin. Mais, pendant qu'il prenait l'aiguière et le bassin, le pauvre disparut, et la nuit suivante Notre-Seigneur apparut au Saint : « Vous me recevez ordinairement en mes membres, dit-il, mais hier c'est moi-même que vous avez reçu. »

Une autre fois, il ordonna à son aumônier d'inviter douze pauvres à dîner. Or, il s'en trouva treize à table. Le saint pontife demanda pourquoi on avait dépassé le nombre qu'il avait fixé.

L'aumônier, tout confus, regarde les pauvres et, les comptant, n'en trouve que douze : le Saint était seul à voir le treizième. Soupçonnant quelque mystère en cela, il considérait attentivement ses convives : or, il en remarqua un qui paraissait tantôt sous la figure d'un jeune homme, tantôt sous celle d'un vieillard.

Quand le repas fut terminé, il permit aux douze autres de partir, et, prenant le treizième par la main, il le conduisit dans sa chambre. Là, il le supplia de lui dire qui il était : « Pourquoi, répondit le mystérieux personnage, voulez-vous savoir mon nom, qui est admirable ? Rappelez-vous ce marchand infortuné à qui vous fîtes autrefois donner douze écus et l'écuelle d'argent que vous possédiez. Croyez bien que c'est pour cette bonne œuvre que Dieu a voulu que vous fussiez successeur de saint Pierre, dont vous êtes le fidèle imitateur, par votre charité à l'égard des pauvres.

— Comment savez-vous cela, dit saint Grégoire ?

— Parce que je suis l'ange même que Dieu avait envoyé pour vous éprouver. Mais, ne craignez point, je veille sur vous et Dieu m'a envoyé pour vous protéger jusqu'à la fin et vous accorder tout ce que vous demanderez. »

Et la vision disparut, laissant le Saint pénétré d'un profond respect et d'une grande reconnaissance.

JÉSUS-CHRIST VISIBLE DANS L'EUCHARISTIE

Un jour, saint Grégoire célébrant la messe dans l'église de Saint-Pierre : il distribuait la communion aux assistants, lorsqu'une femme s'approcha pour communier avec les autres. Mais, lorsque saint Grégoire proféra ces paroles : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle », cette femme se mit à rire avec un air d'incrédulité.

Grégoire lui retira le pain eucharistique et le remit au diacre pour le reporter sur l'autel et l'y garder jusqu'à ce que la communion des fidèles fût achevée.

Après quoi, le pontife, s'adressant à cette femme :

« Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-il, pourquoi avez-vous ri lorsque vous étiez sur le point de communier ? »

Elle répondit que c'était parce que le pain eucharistique qu'on lui avait présenté était celui qu'elle avait pétri elle-même et apporté à l'oblation.

Le saint pontife, se tournant alors vers le peuple, lui demanda d'unir ses prières à celles du clergé pour conjurer le Seigneur de dissiper l'incrédulité de cette femme, puis il revint à l'autel.

En ce moment, l'hostie se transfigura, tous les assistants purent contempler le corps radieux de Jésus-Christ, et la femme revint de son incrédulité, à la vue de ce prodige.

Puis, le Saint, ayant fait une seconde prière, l'hostie reprit la forme du pain.

COMMENT DIEU SAUVA SAINT GRÉGOIRE D'UN ACCIDENT

La fermeté de saint Grégoire à défendre la pureté des mœurs mit souvent sa vie en danger.

Un jour, il excommunia un chevalier romain qui, étant tombé en adultère, avait répudié sa femme légitime.

Ce misérable, voulant se venger, eut recours aux magiciens. Ceux-ci lui promirent qu'un jour que le Saint irait par la ville, ils feraient entrer un esprit malin dans le corps de son cheval, afin que celui-ci, l'ayant jeté par terre, lui marchât sur le corps et le fît périr.

Ce détestable dessein fut exécuté comme il avait été projeté. Un démon se saisit du cheval, et lui fit faire des bonds si étranges qu'il ne put être arrêté par aucune des personnes qui étaient auprès du saint pontife.

Mais Grégoire, découvrant, par une inspiration divine, d'où venait le mal, fit le signe de la Croix et chassa le démon du corps de son cheval.

Les magiciens, en punition de leur malice, perdirent la vue corporelle; mais cet accident leur ouvrit les yeux de l'âme, et, leur faisant connaître la grandeur de leur crime, ils renoncèrent à tout commerce avec le démon et demandèrent le baptême.

Le saint pontife le leur donna, sans néanmoins leur rendre la vue, de crainte qu'ils ne retournassent à leurs maléfices et à la lecture des livres d'enchantement et de magie; aimant mieux les faire entretenir aux dépens de l'Église que de leur donner un sujet de se perdre.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT GRÉGOIRE

Il se montra à la fin de ses jours et dans sa vieillesse ce qu'il avait été le reste de sa vie, plein de zèle dans l'exercice du ministère pontifical et rempli de charité envers les pauvres.

Ayant un jour appris qu'on avait trouvé un malheureux mort de misère dans un village écarté de Rome, il en ressentit une douleur très grande et, craignant que cet homme ne fût mort de faim, tandis que lui pouvait le soulager, il s'abstint pendant plusieurs jours de dire la messe.

Durant les dernières années de sa vie, Grégoire fut accablé de souffrances corporelles : les mortifications qu'il s'imposait encore l'avaient exténué.

Rien n'était capable de le consoler que le désir et l'espérance d'entrer bientôt dans une vie meilleure.

Notre-Seigneur, après avoir purifié le saint pontife par tant d'angoisses et d'afflictions, accomplit enfin les désirs de son serviteur et le délivra de la prison du corps, pour lui donner la couronne de gloire qu'il avait si bien méritée par ses vertus héroïques. Saint Grégoire mourut le 12 mars l'an 604, après avoir siégé sur la Chaire de Saint-Pierre treize ans, six mois et neuf jours.

Imprimerie [illegible], 8, rue François-Ier, Paris

SAINTE EUPHRASIE, VIERGE

Ve siècle. — Fête le 13 mars.



Sainte Euphrasie consacrée à Dieu par sa mère. — Elle chasse le démon du corps d'une possédée.

NAISSANCE DE LA SAINTE

Sous le règne de l'empereur Théodose le Jeune, on remarquait, à la cour de Constantinople, un sénateur de haute naissance nommé Antigone, connu de tous par sa bonté et sa libéralité envers les pauvres. Son épouse, Euphrasie, comme lui de sang royal, se distinguait par une piété, une douceur et une simplicité bien rares chez les grands. Tous deux se rendirent agréables à Dieu par leurs bonnes œuvres, et, pour prix de leur fidélité, le ciel leur accorda une fille qui devint la Sainte dont nous rapportons ici la vie.

Quelques jours après la naissance de l'enfant, les deux époux, cédant aux sollicitations de la grâce, résolurent de fuir les plaisirs du monde et de vivre de la vie des anges. Mais, après une année passée dans la continence, Antigone mourut. L'empereur pleura un parent et un ami dévoué, la cour un conseiller fidèle et les pauvres un père véritable.

PREMIÈRES ANNÉES D'EUPHRASIE

L'étroite affection de l'empereur pour Antigone se reporta sur sa veuve, qui fut entourée d'honneurs, et sur sa fille, qu'il fiança dès l'âge

de cinq ans à un jeune sénateur. Ce dernier, toutefois, jetant les yeux sur la mère, conçut [illegible] désir de l'épouser. Il fit part de son projet à l'empereur [illegible] se chargea de le réaliser ; mais la veuve d'Antigone, fidèle à son vœu, repoussa énergiquement la main qui lui était offerte, et, pour couper court à tout embarras, elle se retira en Egypte avec sa fille, dans les domaines de son mari.

Durant son voyage, elle fit d'abondantes aumônes aux monastères pauvres et aux indigents, et demandait en retour des prières pour l'âme de son mari et pour sa fille.

Or, il arriva que, dans une ville de Thébaïde, Euphrasie rencontra un monastère de femmes, alors très en renom. Les religieuses y étaient au nombre de cent trente environ. Leur nourriture se composait de légumes cuits à l'eau ; elles ne faisaient jamais usage de vin, ni d'huile, ni de fruits. Leur jeûne était continuel, elles ne faisaient qu'un repas, après le coucher du soleil, quelques-unes même prenaient deux [illegible] jours entiers. L'abbesse, pour vaincre de terribles tentations, était restée une fois durant l'espace de quarante jours sans prendre aucune nourriture, miraculeusement soutenue par Dieu.

Un tel centre de piété fit les délices de la fervente Euphrasie, qui fixa sa demeure à peu de distance de là. Ses visites y étaient fréquentes ; elle aimait à s'y entretenir des douceurs de la vie contemplative et s'appliquait surtout à faire profiter sa fille de ces pieux entretiens pour [illegible] son cœur à la pratique et à l'amour de la vertu.

Un jour, l'abbesse du couvent eut avec la jeune Euphrasie une curieuse conversation :

« Euphrasie, aimez-vous ce couvent et aimez-vous les religieuses?

— Certainement, madame, je les aime de tout mon cœur.

— Si vous nous aimez, il faut demeurer avec nous et revêtir notre habit.

— Si je ne craignais point de contrarier ma bonne mère, répondit l'enfant, je ne sortirais jamais de ce lieu.

— Nous aimez-vous plus que l'époux qui vous est destiné?

— Je ne le connais point, cet époux, répondit naïvement Euphrasie, mais vous, je vous connais et je vous aime. Et vous, m'aimez-vous aussi?

— Nous vous aimons tendrement, mon enfant, et [illegible]

— [illegible] Jésus-Christ de tout mon cœur. »

[illegible]

disant :

[illegible]

toujours, mais ni ses paroles ni celles de l'abbesse ne purent la fléchir.

« Vous ne pouvez rester ici aujourd'hui, lui dit alors gravement l'abbesse, car il n'y a point de place pour vous recevoir.

— Où vous resterez, répondit doucement l'enfant, je resterai aussi. »

Rien ne put ébranler cette volonté affermie en un instant par la grâce de Jésus-Christ, et la mère dut s'éloigner seule.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, Euphrasie persistant dans son pieux dessein.

« Si vous voulez devenir religieuse, lui dit une dernière fois l'abbesse devant sa mère, qui la venait visiter chaque jour, vous devez étudier, travailler, apprendre de mémoire tout le psautier et jeûner tous les jours.

— Rien de tout cela ne m'effraye; je ne vous demande qu'une faveur, celle de m'admettre au milieu de vous. »

Reconnaissant alors que sa fille obéissait à l'appel de Dieu, la mère la conduisit devant l'image de Jésus crucifié et, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écria : « Seigneur Jésus! recevez vous-même cette enfant! elle ne désire que vous, elle ne cherche que vous, soyez donc son unique récompense. Et toi, ma fille, que celui qui a créé les montagnes inébranlables sur leur base te confirme dans la crainte de son nom! »

Puis, remettant sa fille aux mains de l'abbesse, la pieuse mère se retira en versant des larmes, mais le cœur inondé de la joie que Jésus-Christ se plaît à répandre dans les âmes de ceux qui savent s'imposer de généreux sacrifices. Elle fit de grandes aumônes aux pauvres pour attirer les bénédictions du ciel sur les résolutions de sa fille. Peu de jours après, la jeune postulante recevait, des mains de l'abbesse, la robe grossière de religieuse.

VERTUS RELIGIEUSES DE SAINTE EUPHRASIE [illegible]

Un coup bien sensible allait l'éprouver : sa mère quitta cette terre et Euphrasie resta orpheline à douze ans. Malgré son jeune âge, elle supporta avec une résignation parfaite cette nouvelle épreuve, ne soupirant désormais plus [illegible] l'heureux moment où elle pourrait [illegible] sa mère. Mais, dès que l'empereur apprit la mort de l'épouse d'Antigone, il envoya des lettres à la jeune Euphrasie pour la prier de venir à la cour épouser le sénateur, [illegible] La jeune vierge lui fit cette belle réponse : « Vous ne me permettrez pas, ô empereur, de renoncer à l'Epoux, Dieu éternel, pour m'attacher à un époux mortel [illegible]

[illegible]

sister au chant de l'office. Elle domptait ainsi son corps, pour dégager davantage l'esprit et lui permettre de s'élever dans les hauteurs de la contemplation.

Le démon, qui ne pouvait souffrir tant de piété, ne tarda pas à livrer à la jeune religieuse de redoutables assauts. Mais la vertu était si grande dans cette âme d'élite et son obéissance si parfaite que l'esprit malin ne put rien contre elle. Euphrasie révéla tout à l'abbesse, et l'esprit de ténèbres, qui ne redoute rien tant que l'aveu sincère des tentations à une personne éclairée, se retira honteusement. Néanmoins, pour mieux en triompher à l'avenir, la Sainte ajouta un jour de jeûne aux trois qu'elle pratiquait déjà.

Pour éprouver son obéissance, l'abbesse commanda un jour à Euphrasie de transporter d'un endroit du jardin à l'autre d'énormes pierres que deux Sœurs ensemble pouvaient à peine mouvoir. Toute autre aurait hésité devant un ordre aussi étrange, mais Euphrasie obéit sur-le-champ. L'abbesse a parlé, c'est assez; elle saisit les pierres les unes après les autres et les transporte sans difficulté au lieu indiqué.

Le lendemain, elle dut les reporter à leur première place. Pendant trente jours, on l'employa au même travail sans qu'on pût apercevoir sur son visage une seule marque de mécontentement ou d'impatience.

Elle était unie à Dieu par une oraison continuelle, et le démon, ne pouvant triompher d'elle pendant le jour, résolut de l'attaquer pendant son sommeil. Il lui apparut sous la figure du sénateur qu'elle devait épouser, à la tête de nombreux soldats qui venaient l'arracher à sa retraite. Elle poussa un cri, s'éveilla au même instant, et commença aussitôt à faire oraison jusqu'au matin. L'esprit malin revint à plusieurs reprises, mais la jeune vierge usa du remède si puissant et si commun de tout avouer à l'abbesse, qui l'encouragea par des conseils salutaires et lui permit, sur sa demande, de jeûner huit jours entiers.

La courageuse vierge observa fidèlement ce jeûne [illegible] sans rien omettre de ses emplois journaliers. Les religieuses n'avaient que des paroles d'admiration pour la plus jeune de leurs Sœurs; son existence était un miracle perpétuel, car, malgré son austérité et ses nombreuses charges, elle n'était jamais malade; son teint ne perdit pas de sa beauté ni de sa fraîcheur. [illegible] pendant un an, au dire de quelques religieuses [illegible] l'avoir [illegible], elle ne se fût jamais assise, pas [illegible] prendre ses repas, et qu'elle n'eût jamais [illegible] d'autre repos par les courtes heures qu'elle [illegible] la nuit, couchée sur la terre.

Néanmoins, le démon ne se lassait point de la tourmenter. [illegible] son sommeil en lui représentant les vanités et les plaisirs du siècle. Mais Jésus-Christ veillait sur son épouse bien-aimée. [illegible] sa couche, sort du [illegible], fait son oraison en plein air, malgré le froid de la nuit, et, levant les mains vers le ciel, elle implore avec larmes le secours du Tout-Puissant. Depuis dix jours déjà, elle était plongée dans la prière quand les Sœurs, touchées de compassion, demandèrent à l'abbesse de [illegible] [illegible] [illegible]

couvent, mais, à ses membres raidis, on aurait cru porter un cadavre. L'abbesse se présenta à elle et, faisant le signe de la [illegible] en lui donnant un peu de bouillon chaud :

« Au nom de Jésus-Christ, Euphrasie, prends cette nourriture. »

Euphrasie, reprenant aussitôt connaissance, but ce qu'on lui offrit et ne tarda pas à recouvrer toutes ses forces.

SATAN VEUT LUI ÔTER LA VIE

De plus en plus irrité, Satan essaya de lui ôter la vie. Un jour que la Sainte puisait de l'eau pour les besoins de la cuisine, et que, selon sa coutume, elle priait tout en travaillant, l'esprit malin la saisit avec violence et la précipita au fond du puits, la tête en bas. Dès qu'elle se sentit tomber, la servante du Christ s'écria : « O Christ, venez à mon aide! » A ce cri, les religieuses accoururent en toute hâte et la retirèrent à grand'peine du gouffre.

Sitôt qu'elle fut hors de danger, la Sainte fit le signe de la Croix : « Vive Jésus-Christ! s'écria-t-elle toute joyeuse, tu ne me vaincras pas, Satan, et je ne céderai point. » Et, sans perdre un instant, elle saisit ses deux vases pleins d'eau et les porta tranquillement à la cuisine.

Une autre fois, le démon la jeta du haut d'une tour très élevée, mais la Sainte ne se fit aucun mal. Dès qu'elle fut à terre, elle courut au-devant des Sœurs qui pensaient ne relever que son cadavre, et déclara à l'abbesse qu'elle ne s'était pas aperçue qu'elle tombait. Celle-ci, considérant le péril [illegible] Euphrasie était tombée, regarda ce prodige comme la plus grande marque de la protection de Dieu sur la Sainte, et ordonna de suite des prières en actions de grâces.

Vaincu tant de fois, Satan essaya une dernière tentative. Euphrasie faisait cuire des légumes pour le repas des Sœurs. L'esprit du mal profita du moment où elle transportait une marmite pleine d'eau bouillante pour la faire tomber et lui renverser ainsi une grande quantité d'eau sur le visage. Les Sœurs, témoins du malheur, ne purent retenir un cri d'effroi et se regardèrent consternées; mais quelle ne fut pas leur surprise, quand elles virent Euphrasie se relever en sursaut, et la face radieuse. Euphrasie, voyant leur étonnement, leur dit : « Pourquoi, mes Sœurs, êtes-vous ainsi troublées? » Celles-ci ne surent que répondre, mais, regardant une seconde fois l'eau contenue dans la marmite et voyant que le peu qu'elle contenait bouillait encore, elles s'écrièrent avec admiration : « Dieu protège Euphrasie, que son nom soit béni! » La Sainte leur dit alors qu'elle n'avait pas senti autre chose que de l'eau froide qui lui tombait sur le visage.

[illegible] prodiges éclatants.

[illegible]

[illegible]

de la mère. La Sainte obéit aussitôt; mais, dès qu'elle vit dans ses bras une créature si chétive, elle fut touchée de compassion et, lui faisant le signe de la croix sur le front, elle dit : « Que celui qui t'a créé te guérisse. » Et elle le porta à l'abbesse. Durant le trajet, l'enfant poussa quelques cris, puis se débattit si fort que la Sainte dut le mettre à terre; mais, à peine fut-il en liberté, qu'il partit en courant rejoindre sa mère. On avertit l'abbesse qui, faisant appeler la mère :

« Pourquoi, ma sœur, lui dit-elle, avez-vous voulu nous tenter?

— Par Jésus-Christ, répondit cette femme, je n'ai jamais eu pareille intention, et je vous jure que jamais mon enfant n'a parlé, ni entendu, ni marché. »

L'abbesse connut alors que Dieu glorifiait son humble servante. La mère se retira joyeuse en remerciant Dieu, et Euphrasie retourna humblement à ses occupations.

Or, il y avait dans le couvent une femme possédée du démon dès son enfance. Ses parents, ne sachant qu'en faire, la confièrent aux religieuses, qui étaient obligées de la tenir constamment enchaînée. A certains moments, elle grinçait des dents, écumait de la bouche et poussait des hurlements affreux. On lui donnait à manger au moyen d'un bâton au bout duquel était placé un pot contenant sa nourriture. Longtemps, on avait prié pour sa délivrance sans jamais rien obtenir. Connaissant la sainteté d'Euphrasie, l'abbesse lui confie le soin de cette malheureuse, et la prie un jour de porter à manger à cette femme, si, toutefois, elle ne la craignait point. « Je ne crains rien, dit la Sainte, puisque vous me le commandez. » Et, prenant aussitôt quelques légumes, elle se présenta devant la possédée qui cria, grinça des dents, et, s'élançant sur la Sainte, voulut briser le vase qu'elle portait; mais Euphrasie, lui prenant aussitôt les mains, lui dit d'une voix ferme : « Vivent Dieu et ses anges; si tu te révoltes, je t'étends à terre et je te flagelle durement. » Le démon s'apaisa : « Asseyez-vous, ma sœur, dit alors la Sainte, ne vous tourmentez point et mangez. »

Dès ce jour, la possédée fut plus douce, et si parfois le démon reprenait son empire, la seule présence d'Euphrasie suffisait à le mettre en fuite.

La Sainte pria beaucoup pour cette malheureuse créature, et l'abbesse, voyant quel était son empire sur le démon, et avec quelle charité elle s'acquittait de sa pénible fonction, après avoir consulté les religieuses les plus expérimentées du couvent, commanda à Euphrasie de chasser l'esprit infernal.

« Je sais, lui dit l'abbesse, que le Christ vous a donné ce pouvoir, ne vous effrayez donc point et marchez sans crainte contre le démon.

— Quoi, répondit humblement la Sainte qui ne revenait point de sa surprise, vos prières ont été impuissantes jusqu'ici, et vous voulez que je [illegible]

Cependant, toujours obéissante, elle se retire sur-le-champ à l'oratoire, et, se prosternant devant l'autel le front contre terre, elle implore avec larmes le secours du ciel pour accomplir la mission qui lui était confiée. Elle se relève toute réconfortée et, sur un signe de l'abbesse, elle va droit au démon. Elle trace le signe de la croix sur le front de la malheureuse en disant : « Que Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui t'a créée, te guérisse.

— Quelle folie et quelle audace, ricana le démon; depuis si longtemps que je suis dans ce lieu, personne n'a pu m'en chasser et c'est une fille perdue qui veut le faire aujourd'hui!

— Ce n'est point moi qui te chasse, mais c'est le Christ, ton Dieu!

— Tu n'as point le pouvoir de me chasser, je ne partirai point.

— Obéis au Christ! dit avec fermeté la Sainte en levant une verge sur la tête de la possédée, ou je te flagelle violemment!

— Si je m'en vais, où irai-je?

— Au feu éternel préparé à ton père Satan et à ceux qui l'écoutent! »

Le démon commença à se débattre violemment, les cris recommencèrent et la malheureuse se tordit en écumant. Les Sœurs priaient avec ferveur. Euphrasie, levant les mains au ciel, s'écria : « Seigneur Jésus, n'humiliez point votre servante à cette heure, et terrassez l'ennemi du genre humain! » Jésus entendit cette prière, et le démon, infligeant les dernières tortures à la malheureuse, la traîne à terre et s'enfuit en faisant un bruit infernal. On se rendit de suite à l'oratoire pour remercier Dieu d'un aussi grand bienfait. Quant à Euphrasie, elle augmenta ses jeûnes et ses mortifications pour se rendre digne de la faveur que Dieu lui avait accordée.

MORT DE LA SAINTE

Quelques années après ces événements, l'abbesse connut par une vision le jour de la mort d'Euphrasie et la gloire que Jésus lui réservait dans l'éternité. Elle en avertit la Sainte, qui fondit en larmes en apprenant que son jugement était si proche et supplia l'abbesse de demander à Dieu de lui accorder encore un an de vie pour faire pénitence de ses fautes. Mais ce fruit était mûr pour le ciel et Jésus voulait couronner son épouse. Elle fut tout à coup saisie d'une fièvre violente et, en peu de temps, on vit qu'il n'y avait plus d'espoir.

Les Sœurs entourent son lit en pleurant; celle qui avait été délivrée du démon veut lui embrasser les mains, et une Sœur, qui avait toujours été sa compagne et son amie, lui demanda à ce moment suprême de ne la point laisser longtemps séparée d'elle. (Elle la suivit, en effet, au ciel trois jours après.) La Sainte recouvra sa connaissance pour demander pardon aux Sœurs des peines qu'elle avait pu leur causer, se recommanda encore à leurs prières, puis son âme alla recevoir dans le ciel la récompense qu'elle avait méritée. C'était en l'an 412, sous le pontificat de saint Innocent Ier.

SAINTE MATHILDE, IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE

Fête le 14 mars.



Sainte Mathilde distribuant l'aumône.

NAISSANCE

LE CHEMIN DU TRONE PAR LE DEUIL ET LE COUVENT

Le valeureux comte Thierry descendait en droite ligne de ce fameux Vitikind, chef des Saxons, dont les fréquentes incursions en France inquiétèrent si longtemps Charlemagne. Sa femme, la noble comtesse Reinhilde, était fille d'un puissant prince danois : la religion du Christ avait fait de cette fille des barbares une des femmes les plus accomplies de son temps.

Elle pratiquait en secret de grands actes de vertu; et c'est sans doute pour l'en récompenser que Dieu lui accorda cet ange de douceur qu'on appela Mathilde ou Mahault, dont la vie devait ajouter une page glorieuse à l'histoire des saints.

Reinhilde se livrait tout entière aux joies de cette naissance, lorsque la Providence, qui frappe ceux qu'elle aime, lui enleva le comte Thierry. La comtesse pleura longtemps son époux bien-aimé; puis, quand ses yeux n'eurent plus de larmes, elle dit adieu au monde, et alla dans le monastère d'Erfort consacrer pour toujours à Dieu sa chasteté. Elle emmenait sa jeune Mathilde, pour l'élever dans le silence du cloître jusqu'au moment où Dieu manifesterait sa volonté sur elle.

Reinhilde devint abbesse, mais ses nombreuses

dit-elle. Aucun ministère ne saurait m'être plus agréable que le vôtre, puisqu'il a plu au Seigneur de me faire survivre à mon fils bien-aimé, Brunon, archevêque de Cologne. Vous allez donc d'abord m'entendre en confession, afin de m'absoudre de mes péchés, en vertu du pouvoir que vous tenez de Dieu et de saint Pierre. Ensuite, vous irez à l'église célébrer la messe pour la rémission de mes fautes, pour le repos de l'âme du roi Henri, mon défunt époux et seigneur, et pour les fidèles du Christ vivants et morts. » Quand tout fut accompli selon son désir, Wilhelm revint près de sa sainte aïeule, lui donna de nouveau l'absolution, lui administra l'onction sainte et la Communion.

» Il resta les quatre jours suivants près d'elle, puis, comme le danger n'était pas imminent, bien que les souffrances fussent très vives, il lui demanda, en pleurant beaucoup, la permission de s'absenter quelques jours pour les besoins de son ministère épiscopal. Leur entretien se prolongea avec une touchante effusion de part et d'autre.

» Cependant, la pieuse reine fit appeler Richburga, l'abbesse de Quedlimbourg et lui demanda s'il restait encore dans les coffres quelque présent qu'elle pût offrir à l'archevêque. « Dame très chère à Dieu, répondit l'abbesse, tout a été, selon vos ordres, distribué aux pauvres.

— Cherchez alors les palliums que j'ai fait réserver pour ma sépulture. Je veux les offrir à mon petit-fils comme un dernier gage de tendresse. Il en aura besoin pour le difficile voyage qu'il entreprend. Après ma mort, il en sera de moi selon le proverbe populaire : « Les parents donnent toujours un habit de noces et un linceul d'enterrement. »

» L'abbesse apporta donc les palliums et la reine les présenta à Wilhelm, en disant : « Acceptez-les comme ma dernière offrande et comme suprême avertissement. »

» L'archevêque lui rendit grâce de cette touchante marque d'affection, lui donna en pleurant sa bénédiction et prit congé d'elle.

» En s'éloignant, il dit à voix basse aux personnes qui entouraient l'auguste malade : « Je suis forcé de me rendre à Radulveroth, mais je laisse ici un de mes clercs chargé de m'avertir si le danger était plus pressant, afin que je puisse hâter mon retour. » Ces paroles avaient été prononcées de telle façon qu'il semblait impossible que la reine eût pu les entendre. Celle-ci pourtant releva la tête et dit à l'archevêque : « Il est inutile de laisser ici ce clerc, vous en aurez besoin dans votre voyage. Allez, dans la paix du Christ, là où sa volonté vous appelle. »

Wilhelm partit donc et se rendit à Radulveroth; mais, quelques jours après son arrivée, comme il prenait une potion médicinale, il tomba frappé de mort. Des messagers accoururent à Quedlimbourg, porteurs de cette funeste nouvelle. On n'osa point l'annoncer à la reine, dans la crainte de lui causer un saisissement mortel. Mais la vénérable servante du Christ, illuminée par l'esprit de prophétie, souriant à travers ses larmes, dit : « Pourquoi me dissimuler la triste nouvelle? Je sais que l'archevêque Wilhelm a émigré de ce monde. Faites sonner les cloches de l'église, rassemblez les pauvres et distribuez-leur des aumônes, afin qu'ils prient pour l'âme du défunt. »

DERNIERS ENTRETIENS — MORT SUR LA CENDRE
LES PALLIUMS DE LA REINE GERBERGA

» Elle survécut encore douze jours à cette épreuve si cruelle pour son cœur. Le Samedi-Saint (14 mars 968) dès l'aube, la servante de Dieu fit appeler près de son lit de mort les prêtres et les religieuses. Une grande multitude de peuple se joignit à eux et elle eut encore la force de leur donner de sages conseils. Elle parla aussi confidentiellement à sa petite-fille, l'abbesse Mathilde, et lui remit un nécrologe dans lequel étaient inscrits, par ordre de date, les noms de ses parents défunts, lui recommandant surtout de prier pour l'âme du feu roi Henri et pour la sienne propre.

» En ce moment, l'abbesse Richburga, les yeux pleins de larmes, vint s'agenouiller aux pieds de l'auguste reine et les baisant avec vénération : « Dame très chérie, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, à qui laissez-vous le soin de cette Congrégation désolée dont, malgré mon indignité, vous m'avez constituée abbesse? Qu'allons-nous devenir sans vous!..... »

» Sainte Mathilde lui dit tendrement qu'elle lui laissait l'empereur pour protecteur et la consola autant qu'elle put.

» Puis, faisant rentrer les prêtres et les religieuses, elle fit sa confession publique, et ayant reçu l'absolution, entendit une messe à laquelle on la communia.

Ensuite, elle resta en silence, les yeux et les mains levés au ciel, jusqu'à trois heures de l'après-midi. Elle se fit alors reposer sur un cilice recouvert de cendres : « C'est ainsi, dit-elle, qu'une chrétienne doit mourir; et, faisant le signe de la Croix, elle expira.

» Les religieuses de Quedlimbourg lavèrent pieusement son corps et le déposèrent dans le cercueil. Au moment où on le portait à l'église, des courriers expédiés en toute hâte par la reine de France, Gerberga, fille de la très sainte Mathilde, apportaient un pallium tissu d'or, pour cette auguste sépulture.

» Ainsi s'accomplissait la prophétie faite par la servante de Dieu, relativement aux palliums donnés à l'archevêque Wilhelm et au linceul dans lequel elle devait être elle-même ensevelie.

» Son corps fut déposé dans le tombeau du roi Henri, son époux, ainsi qu'elle l'avait demandé elle-même, voulant reposer là jusqu'au jour du jugement et de la résurrection bienheureuse. »

SAINT LONGIN, CENTURION

Premier siècle. — Fête le 15 mars.



Le soldat romain Longin perce le côté de Jésus et ouvre la source de vie. Saint Joseph d'Arimathie assiste à ce dernier outrage et se prépare à aller réclamer auprès de Pilate le droit d'ensevelir le corps de la Victime du salut. La Très Sainte Vierge, assistée par sainte Marthe, se détourne et cache son visage dans ses mains.

Ayant reçu du gouverneur la hache qui servait à immoler les victimes, Longin en frappa l'idole qui fut réduite en morceaux.

Martyre de saint Longin.

Au pied de la croix. Fra Angelico, écoutant plus les inspirations de son cœur que les données de l'histoire, a représenté saint Dominique en prières.

SAINT LONGIN AU CALVAIRE

Originaire de Sardial, petit village de Cappadoce, Longin était centurion de soldats romains au moment de la Passion. La tradition nous le montre comme le chef de ces infâmes soldats qui insultèrent le divin Maître durant toute une nuit et qui le conduisirent au milieu des plus cruels outrages d'Anne à Caïphe et de Caïphe à Pilate. Témoin de la bonté et de la patience du Sauveur, Longin devait bientôt sentir son cœur transformé : le lion devait se changer en agneau.

La sentence de mort venait d'être portée contre le Fils de Dieu ; les Juifs, avides de sang, s'empressèrent de charger la divine Victime du bois de son sacrifice et de lui faire gravir sous ce pesant fardeau la montagne du Calvaire. Longin et ses soldats marchaient en tête du terrible cortège, écartant la foule accourue pour assister au déicide. On atteignit ainsi le sommet du Golgotha. Longin, avec les siens, fut préposé à la garde du Sauveur. Là encore, il fut témoin de la patience du Rédempteur, il entendit cette prière de pardon sortir de sa bouche divine : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Descendu du Calvaire quand la foule se fut écoulée, Longin dut bientôt y retourner, sur l'ordre de Pilate, pour constater la mort des trois crucifiés. Arrivés au haut de la montagne, les soldats rompirent d'abord les jambes des deux larrons encore vivants. Jésus était déjà mort, ils ne lui rompirent donc pas les jambes, car la prophétie devait s'accomplir : « Vous ne briserez pas un de ses os. » Mais Longin, saisissant sa lance, en perça le côté du Sauveur ; c'était l'accomplissement d'une autre parole du Prophète : « Ils verront en Celui qu'ils ont transpercé. »

Du côté percé du Sauveur endormi du sommeil de la mort sortit aussitôt du sang et de l'eau. Avec ce sang et cette eau venait de naître l'Eglise, l'épouse de Jésus-Christ, figurée autrefois par Eve sortant du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux. Or, depuis de longues années, sans avoir perdu complètement la vue, Longin l'avait faible et peu distincte ; au moment où il perça le côté du Seigneur, quelques gouttes de sang, qui tombèrent sur ses yeux, lui rendirent aussitôt la vue, et plus perçante qu'il ne l'avait jamais eue même au temps de sa jeunesse.

Avec la lumière du corps, Longin reçut la lumière de l'âme ; la prière du Sauveur : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », sembla résonner de nouveau à l'oreille du centurion romain. Il comprit que cette parole de pardon venait de recevoir en lui son premier accomplissement.

LONGIN A LA RÉSURRECTION

Après que le corps du Sauveur eut été enseveli, Longin fut chargé avec sa troupe de garder le sépulcre. Au troisième jour, le miracle de la résurrection, qui plongea les soldats dans une grande épouvante, le confirma davantage dans la [illegible] foi.

[illegible] l'amour pour le Sauveur, il ne cessa dès [illegible] de raconter les miracles que le Fils de [illegible] et de répéter ce que lui et [illegible] [illegible] [illegible], lui [illegible] faire dire [illegible], les disciples de [illegible] son corps.

Mais Longin, en dépit de leur haine et de leur colère, ne cessait de publier la vérité.

A la vue de sa constance, les juifs résolurent de se venger de lui. Longin ne tarda pas à en être averti ; la nuit suivante, accompagné de deux soldats comme lui convertis à la foi, il se retira chez les chrétiens de Jérusalem, quittant ainsi la milice du siècle pour ne plus combattre désormais que dans les rangs des serviteurs du Christ. Instruit et baptisé par les apôtres, il reçut, nous dit saint Isidore, avec l'imposition des mains, la charge de l'épiscopat.

SAINT LONGIN ÉVÊQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE

Le soldat du Christ, ainsi prêt pour le combat, s'élança dans la lice. Suivi de ses deux compagnons, il quitta Jérusalem et se rendit à Césarée, en Cappadoce. Dans cette ville, il trouva déjà quelques chrétiens convertis par le premier discours de saint Pierre après la Pentecôte.

Il mena avec ses compagnons la vie monastique, habitant une humble maison hors de la ville ; ils ne dédaignaient pas de travailler la terre de leurs mains ; mais, pleins de zèle pour le salut des âmes, ils s'occupaient surtout d'augmenter le faible troupeau du Christ. Le Seigneur bénit les travaux de ces moines-apôtres et l'Eglise de Césarée devint bientôt florissante.

SAINT LONGIN DEVANT LE GOUVERNEUR DE CÉSARÉE

Le démon ne pouvait voir sans colère les travaux des serviteurs du Christ ; il chercha à les arrêter en suscitant contre les chrétiens une violente persécution. Par ordre du gouverneur de la ville, Longin fut traîné au prétoire. Le gouverneur lui ordonna de sacrifier aux idoles ; puis, sur le refus du saint évêque, il commanda qu'on lui brisât les dents et qu'on lui arrachât la langue. Les bourreaux exécutèrent sur-le-champ cette atroce sentence ; mais, par un miracle éclatant, saint Longin ne perdit point l'usage de la parole.

Malgré ce prodige, le gouverneur ordonna de nouveau à l'évêque de sacrifier aux idoles et lui fit mettre entre les mains la hache qui servait à immoler les victimes. Longin prit la hache ; mais, au lieu de frapper la victime, il se retourna vers les idoles et les réduisit en morceaux en s'écriant : « Si ce sont des dieux, nous le verrons. »

Les démons, quittant alors les idoles où ils avaient établi leurs sièges, entrèrent dans le corps du gouverneur et de tous les juges, qui commencèrent à aboyer comme des animaux, et roulèrent dans la poussière jusqu'aux pieds du confesseur.

Longin dit alors aux démons :

« Pourquoi habitez-vous dans des idoles ?

— Nous habitons, répondirent les esprits infernaux, là où le nom du Christ n'est pas invoqué et où le signe de la Croix ne brille pas. »

Cependant, le gouverneur était devenu aveugle et demeurait toujours plongé dans le délire. Longin, le prenant en pitié, lui dit alors :

« Sache que tu ne pourras être guéri qu'après ma mort ; je prierai alors pour toi auprès de Dieu et tu recouvreras la santé du corps et de l'âme. »

Ce qui arriva, en effet, après le martyre du Saint.

MARTYRE DE SAINT LONGIN

Le démon avait échoué une première fois dans son entreprise ; plus furieux encore qu'aupa-

ravant, il suscita bientôt contre le Saint une seconde persécution.

Saint Longin s'était remis au travail de l'apostolat avec plus de zèle et d'ardeur que jamais; la foi du Christ croissait et florissait tous les jours davantage ; la Cappadoce, presque entière, avait entendu la bonne nouvelle. La haine des juifs poussés par Satan s'alluma à cette vue; la nouvelle des nombreuses conversions parvint bientôt jusqu'aux pharisiens et aux princes des prêtres. Ils se rendent aussitôt auprès du lâche Pilate ; ils lui font peur, le corrompent par des présents et lui persuadent enfin d'écrire à l'empereur que Longin, déserteur des armées impériales, prêche partout un nouveau roi, appelé Jésus, et range des foules entières sous son commandement. La lettre fut portée à Rome, et les juifs revinrent avec une réponse de César, condamnant Longin à la peine de mort.

Dès qu'il reçut la lettre, Pilate envoya des soldats en Cappadoce pour se saisir de Longin et le faire mourir comme traître et rebelle. Arrivés à Césarée, les soldats demandèrent la demeure de Longin, on la leur indiqua ; en arrivant, ils virent auprès d'une humble maison un vénérable vieillard occupé à travailler la terre, c'était le saint évêque; ils l'abordèrent sans savoir qui il était.

« Ne connaîtriez-vous pas, lui dirent-ils, un ancien soldat nommé Longin, serviteur du Christ et ennemi des dieux ? N'habite-t-il pas en ces lieux ? Craignant qu'il ne nous échappe encore comme à Jérusalem, nous voudrions le surprendre.

— Suivez-moi, répondit l'évêque d'une voix douce, et je vous montrerai celui que vous cherchez. »

A ces mots, les soldats s'avancèrent, précédés du saint confesseur qui, plein de joie à la vue de la palme du martyre qui l'attendait, laissait échapper de son cœur ces paroles : « Bientôt, je verrai les cieux ouverts; bientôt, je contemplerai la gloire du Père ; bientôt, je pourrai répéter les paroles que j'ai entendues sortir de la bouche d'Etienne, le premier martyr : « Seigneur Jésus, recevez mon âme. » Bientôt, au milieu des saints cantiques et du triomphe de la victoire, je monterai vers la Jérusalem céleste, patrie des anges et des saints. Je vais enfin quitter cette chair mortelle, je vais quitter cette prison, cette terre corrompue pour revêtir l'incorruptibilité. Je vais abandonner ce monde misérable, où tout est tempête et naufrage, et atteindre enfin le port véritable, où il n'y a plus de tristesse, mais rien qu'une joie éternelle ! »

Cependant, on était arrivé dans l'humble maison. Longin fit asseoir les soldats et leur servit un festin abondant.

« Pourquoi donc, leur dit-il après le repas, recherchez-vous Longin avec tant de soin ?

— Ceci est un secret, mais si vous nous promettez de n'en rien dire et de ne pas en avertir Longin, nous vous le découvrirons. »

Le saint évêque le leur promit et les soldats lui racontèrent comment Pilate avait écrit à l'empereur et ce que celui-ci avait répondu : « Enfin, dirent-ils, nous venons pour mettre à mort Longin et ses deux compagnons, déserteurs des armées impériales comme lui et ennemis des dieux. »

En apprenant que ses deux compagnons devaient aussi mourir pour la foi, Longin envoya aussitôt ses serviteurs leur porter cette heureuse nouvelle et presser leur retour. Les généreux chrétiens étaient alors loin de Césarée, occupés à prêcher Jésus-Christ aux habitants de la Cappadoce, aussi ne furent-ils de retour qu'après trois jours.

Pendant ce temps, Longin, toujours inconnu, traita généreusement ses hôtes; en apprenant enfin que ses deux compagnons étaient près d'arriver, il dit aux soldats :

« Venez, voici que je vais vous montrer Longin. »

Les soldats le suivent; à peine sont-ils hors de la maison que le Saint, se tournant vers eux, leur dit en souriant :

« Eh bien ! c'est moi qui suis Longin, je suis celui que vous cherchez. »

Les soldats, remplis d'étonnement, ne pouvaient en croire leurs oreilles.

« Pourquoi parler ainsi ? lui dirent-ils, nous vous voyons sourire, nous savons bien que vous n'êtes pas ce Longin que nous devons mettre à mort.

— Oui, oui, je suis Longin, l'ancien centurion ; si je souris, c'est que, déjà, je vois les cieux ouverts. Je suis celui que vous cherchez, me voilà entre vos mains. »

En entendant ces mots, les soldats se regardent en silence, tandis que l'évêque, les yeux et les bras élevés vers le ciel, offre son âme à Dieu. Puis les soldats éclatent tout à coup en gémissements :

« O triste repas, s'écrient-ils, ô hospitalité qu'il nous faut payer par un crime ! Comment, ô cher Longin, avez-vous pu recevoir et traiter si bien chez vous ceux qui étaient venus pour vous donner la mort ? Les bourreaux entrent dans votre demeure et vous-même vous vous offrez en victime ! Nous avons reçu chez vous un accueil favorable, nous sommes maintenant plus criminels que des voleurs. Qu'avez-vous fait ! Prenez la fuite. Pour vous récompenser de votre hospitalité, nous voulons vous sauver la vie. Comment pourrions-nous, en effet, porter le glaive contre vous ? nous avons mis la main dans le plat, cette main se refuse maintenant à vous donner la mort. Nous préférons encourir la colère de Pilate plutôt que de blesser notre conscience; nous sommes prêts à tout souffrir plutôt que de vous remercier par une telle récompense !

— Non, non, répond Longin, vous ne me rendrez pas malheureux en me donnant la mort. Frappez, faites ce qui vous a été ordonné. Pourquoi ne pas vouloir me mettre en possession des biens éternels qui m'attendent ? Pourquoi pleurer ainsi ma mort ? Ce n'est pas la mort que vous allez me donner, mais vous allez m'ouvrir les portes de la vie éternelle. Je préfère la mort à cette vie de la terre, car, ici-bas, je suis éloigné de mon Dieu, je ne jouis pas de sa vue bienheureuse. Bientôt, ô mes amis, vous serez consolés, quand vous saurez que je jouis du bonheur céleste; que cette seule pensée fasse votre joie et votre consolation. Ne pleurez pas celui qui va quitter la terre, mais félicitez celui qui va recevoir la récompense des élus. Permettez-moi de rendre témoignage par mon sang à celui qui j'ai vu mourir pour nous sur une Croix. Je craindrais d'être accusé par la nature entière si je ne rendais pas témoignage à celui dont la mort a plongé le soleil dans le deuil et ébranlé la terre. Je veux verser mon sang pour celui dont j'ai p[illegible]é le [illegible] ! »

Longin parlait encore quand ses deux compagnons arrivèrent enfin auprès de lui. A leur vue, plein de joie, il s'écria en se jetant à leur

cou : « Salut, guerriers du Christ; salut, héritiers du royaume céleste. La porte en est déjà ouverte; les anges sont là, prêts à recevoir nos âmes pour les offrir au Fils de Dieu. Je vois des lumières étincelantes; les palmes et les couronnes sont déjà préparées. »

Puis, se tournant vers les bourreaux :

« Faites donc, je vous en prie, ce qui vous a été ordonné. »

Enfin, s'adressant à son serviteur : « Allez, dit-il, me chercher une robe blanche, afin que j'entre ainsi vêtu dans la salle du festin nuptial. »

Longin embrassa alors de nouveau ses deux compagnons, puis ses bourreaux, et leur indiqua le lieu où il désirait être enseveli. Les trois serviteurs du Christ, tombant à genoux, présentèrent leur cou aux soldats et eurent la tête tranchée.

MIRACLES DE SAINT LONGIN

Pour obéir à l'ordre de Pilate, les bourreaux prirent alors la tête du saint évêque; arrivés à Jérusalem, le gouverneur fit placer cette tête vénérable sur une des portes de la ville. Mais Dieu glorifia encore son serviteur; cette tête brillait pendant la nuit comme un astre étincelant et éclairant tous les alentours. Furieux de ce nouveau miracle, les juifs jetèrent à la voirie la précieuse relique. Les anges veillèrent sur elle en attendant le jour où Dieu l'en fit retirer d'une manière miraculeuse.

Une femme de Cappadoce, pauvre et aveugle, n'ayant, pour consoler son veuvage, qu'un fils, qui la menait par la main, entreprit le voyage de Jérusalem pour y prier Notre-Seigneur de la délivrer des maux dont elle était accablée. Mais à peine fut-elle arrivée que son fils, sa dernière espérance et son unique soutien, mourut entre ses bras.

La malheureuse veuve éclata aussitôt en plaintes et en gémissements; accablée enfin par la fatigue et la douleur, elle s'endormit profondément. Pendant son sommeil, saint Longin lui apparut, la consola en lui montrant que les peines que Jésus-Christ avait souffertes étaient incomparablement plus grandes que les siennes; puis il lui raconta son martyre et finit en lui disant :

« Allez chercher ma tête cachée sous le fumier; dès que vous l'aurez touchée, vous serez guérie. Puis, bientôt, je vous montrerai votre enfant, afin de vous consoler. »

A son réveil, la femme, encouragée par ces paroles, se fit conduire à l'endroit qui lui était marqué; elle creusa la terre avec ses mains, et, au contact de la précieuse relique, recouvra la vue.

La nuit suivante, saint Longin lui apparut de nouveau, et lui présenta son fils revêtu d'une robe éclatante : « Voilà, ô femme, lui dit-il, celui que vous pleurez, consolez-vous en voyant sa gloire et son bonheur; le Seigneur l'a commis à ma garde, et il a été reçu dans les rangs des saints. Prenez ma tête et ensevelissez-la avec le corps de votre fils. »

A ces mots, la pieuse femme se leva, prit la relique et l'ensevelit honorablement avec le corps de son fils. Son cœur plein de joie débordait en paroles de reconnaissance : « Je sais maintenant, disait-elle, que Dieu n'abandonne pas ceux qui l'aiment. Je suis venue pour demander la vue du corps et j'ai recouvré en même temps la lumière de l'âme. La mort de mon fils causait ma douleur et voilà que, maintenant, il est ma joie, il prie pour moi auprès du trône de Dieu, au milieu des prophètes et des martyrs. »

Saint Longin, qui recouvra la vue miraculeusement, est surtout invoqué pour les maux d'yeux.



E. P[illegible], Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ABRAHAM, ERMITE

Fête le 16 mars.



Saint Abraham, ayant brisé les idoles, est assailli à coups de pierres par les païens.

Credidit Abraham Deo, et reputatum est illi ad justitiam.
Abraham crut à Dieu et sa foi lui fut imputée à justice.

Voici, presque sur la terre du Père des croyants, une âme généreuse du IVe siècle, qui porte son nom et se montre, dans sa vie, le fidèle imitateur de sa foi. Abraham était de Childane, en Mésopotamie, non loin de la ville d'Edesse. Issu d'une noble et opulente famille, l'espoir et l'idole de ses parents, il voit bientôt arriver le moment de contracter une alliance digne de sa fortune et de son nom. Ses parents, plus que lui-même, avaient fait le choix d'une personne recommandable par son rang et ses richesses. A leurs prières, à leurs larmes, il se résigne au mariage et les noces se célèbrent avec magnificence durant six jours. Cependant le cœur de l'époux semblait épris d'un tout autre sentiment que de la joie bruyante de ceux qui l'entourent : le divin Epoux de nos âmes lui avait révélé des noces plus chastes, et, lui faisant entrevoir des joies plus pures, il l'invite à le suivre dans des sentiers moins charnels. Docile à cet avis, le jeune homme, que n'avait pu charmer le brillant repas du septième jour, se dérobe secrètement de sa maison, abandonne parents, amis, épouse même, et se retire sous l'œil de Dieu seul, dans une chaumière isolée, à deux milles de la cité, pour y vivre dans la solitude.

Cependant, son départ, bientôt remarqué, laisse ses parents dans l'anxiété la plus vive : ils se rappellent avec douleur la violence qu'ils ont exercée sur la détermination de leur fils, et dans leur désespoir, ils font toute diligence pour le retrouver. Théâtre, forum, solitudes, montagnes, habitations des moines, tout est visité : ce n'est que le dix-septième jour qu'on peut le découvrir avec une stupeur mêlée de joie et de tristesse, car à ses amis qui le pressent de les suivre et sont heureux de le revoir : « Rendez, s'écrie-t-il, rendez plutôt grâces à Dieu et à son ineffable clémence de m'avoir, par un heureux privilège, séparé de la malice du siècle : demandez-lui pour moi la grâce de porter son joug jusqu'au dernier de mes jours. » Il demande alors qu'on veuille

[illegible] de vie répandit au loin sa réputation et lui attira grand nombre de visiteurs désireux d'obtenir de lui quelques faveurs.

[illegible]

Dix ans s'écoulèrent de la sorte et ses parents vinrent à mourir, le laissant héritier de leurs immenses possessions. Ayant depuis longtemps renoncé à de tels soucis, il remet la gestion de [illegible] dation de consacrer la plus grande partie de ses biens au soulagement des pauvres. Pour vaquer [illegible] sert de coupe. Pauvre des biens du corps, il abonde des trésors de l'âme; l'humilité, la charité brillent en lui du plus vif éclat. Quel puissant [illegible] quelle constance et quelle force dans cette âme [illegible] amour pour le travail et pour la mortification. Il abordait le combat, le sacrifice, avec la ferveur du novice qui commence, et chaque jour ajoute [illegible] le boisseau cette vertu solide : cité radieuse, placée sur la montagne, elle devait illuminer les régions d'alentour.

[illegible]

[illegible] païenne, était restée rebelle aux prédications et [illegible] sa conversion. Plusieurs d'entre eux s'y étaient fixés, et, loin de gagner quelques âmes, ils [illegible] sachant plus quel moyen employer pour tirer ce peuple de l'idolâtrie, confiait ses embarras aux [illegible] lui vint à la pensée, et, sans attendre la réponse [illegible] c'est Dieu qui me l'envoie. Je veux lui donner [illegible] il vient [illegible]

puissante en paroles et en œuvres. N'hésitez donc [illegible] Et comme le solitaire se récriait : « Celui-là, dit le Pontife, qui vit pour lui seul, travaille à son seul avantage ; mais corriger les autres, avoir le souci des âmes qui nous sont confiées, quelle source de mérites, et quel témoignage de charité aux yeux de Dieu! Je n'en veux pour preuve que ce mot du Maître : « Si tu m'aimes, ô Pierre, pais mes brebis. » Persuadé par ce langage, Abraham suit l'évêque jusqu'à la ville, se laisse ordonner prêtre, et, répandant ses larmes et ses prières, il s'achemine où Dieu l'envoie.

CE QUE COÛTENT LES ÂMES

Arrivé au milieu de cette population assise à l'ombre de la mort, il adresse à Dieu cette supplication : « Seigneur bon et clément, qui avez formé l'homme, et qui sondez ses pensées et les replis de [illegible] mais délivrez-la de la tyrannie de son ennemi en l'amenant à la connaissance de la vérité. Car vous savez que ce n'est pas la gloire qui vient des hommes, mais bien le salut des âmes qui m'amène au milieu de ce troupeau. » A ces mots, il se relève, se met à construire un oratoire avec les ressources que son ami avait réservées : bientôt il y offre le Saint Sacrifice au Dieu vivant et véritable, le conjurant d'amener dans son temple ces brebis infidèles. « N'êtes-vous pas le Dieu des miséricordes? Vous ne voulez point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » [illegible] les brise et en disperse les lambeaux. Quelques [illegible] en pièces, et, sans chercher longtemps le coupable, ils s'arment de bâtons et de pierres, fondent sur lui, [illegible] dant, au milieu de la nuit, l'apôtre, revenu à lui-même et recueillant ses forces, se relève avec [illegible] et prie pour la lumière et le salut de ces pauvres [illegible] leur rage : ils l'enchaînent, le traînent jusqu'au milieu du bourg, font pleuvoir sur lui une grêle de pierres et le laissent à demi mort. S'étant [illegible] tourner votre face et mépriser ceux qui [illegible]

[illegible]

[illegible]

s'étant réuni et ayant agité diverses questions, le nom d'Abraham leur vient à l'esprit : on se raconte ses paroles, on en vient à l'admiration. « Voyez, se disent-ils, quels maux nous avons fait peser sur la tête de cet homme! Avec quelle patience il les a supportés! Si son Dieu n'avait de quoi le récompenser, eût-il montré un tel courage? Tous nos dieux, il les a renversés avec une extrême facilité, et cependant, aucun d'eux n'a vengé sur lui cette injure! A ces réflexions et à d'autres du même genre, leur cœur s'échauffe, la grâce, sans doute, les travaille; un même cri se fait entendre : « Allons tous, tant que nous sommes, nous jeter aux genoux de cet homme généreux, et soumettons-nous au Dieu qu'il annonce. » Et tous d'accourir au temple, s'exclamant d'une même voix : « Gloire à toi, Dieu du ciel, qui nous a envoyé ton serviteur Abraham, pour nous arracher au culte des idoles! » Notre Bienheureux, tout stupéfait d'un retour qui le surprend, et rempli d'une joie ineffable : « Mes pères, s'écrie-t-il, mes fils et mes frères dans le Seigneur, rendons gloire au Dieu qui vient d'ouvrir vos esprits et vos cœurs : approchez de lui et vous serez éclairés. » Et il leur enseigna, dans la joie de son âme, la doctrine de vérité, les établit dans la foi, et, par le baptême, les rend enfants de l'adoption. Ils étaient au nombre de mille. Chaque jour, il multiplie les instructions, les avis; et cette terre nouvelle, arrosée des eaux de la grâce, donne des fruits sans nombre. Une année s'écoule dans ce doux travail.

LE DEVOIR ACCOMPLI

Mais, voyant son troupeau fidèle à la voix du Seigneur, et redoutant quelque relâchement dans ses austérités passées, l'apôtre se détermine à reprendre la vie solitaire. Dieu seul est le confident de sa résolution, et, la nuit venue, il recommande son peuple à la protection divine, conjure le Seigneur de ne pas lui imputer un départ où il ne cherche que sa plus grande gloire; puis, faisant le signe de la croix pour bénir son troupeau, il se retire en secret dans sa solitude.

Au point du jour, les brebis fidèles accourent au temple du vrai Dieu, mais n'y trouvent pas leur pasteur; la confusion, l'anxiété, le chagrin les aigrit, ils cherchent même bien au loin, et toujours inutilement. Bientôt, ils sont aux pieds de leur évêque, réclamant leur Père dans la foi. Le Pontife, ému de leur douleur, ordonne des recherches qui demeurent infructueuses, car Abraham se tenait soigneusement caché. Prenant alors une partie de son clergé, le Pontife vient au bourg, console ses habitants de la perte qu'ils ont faite, puis, choisissant parmi eux les plus remarquables par leurs vertus, il les ordonne prêtres ou diacres, en constitue d'autres dans des Ordres divers; enfin, leur ayant donné une règle de vie, il se retire après leur avoir souhaité la paix.

Abraham apprend ce qui vient de se passer, et obtient de son évêque l'affranchissement du lien qui l'attachait à ce peuple. Aussitôt, il se met à l'œuvre : il bâtit une nouvelle cellule à côté de celle qu'il avait longtemps occupée, en fait murer l'entrée, et se plonge de nouveau dans la plus entière solitude.

ÉPREUVES DE LA SAINTETÉ

Cependant, l'ennemi, jaloux de sa vertu, devait lui tendre bien des pièges, et souvent, durant ses nuits, le prince des ténèbres se transforma en ange de lumière, et, lui apparaissant au milieu d'une auréole de splendeur : « Bienheureux es-tu, lui disait-il, Abraham, d'être arrivé à tant de perfection. — Garde le silence, lui répondait le serviteur de Dieu, c'est le Christ qui te le commande; retire-toi de moi, qui ne suis que cendre et poussière. » Et l'illusion se dissipe en vaine fumée. Peu de temps après, apparait un homme qui, une hache à la main, frappe à coups redoublés la poutre sur laquelle repose le toit de la cellule; il appelle à son aide ses nombreux compagnons, comme pour épouvanter le solitaire. Mais lui, sans s'effrayer : « Les nations m'ont environné, et le nom du Seigneur m'a délivré de leurs coups. » Une autre fois, son lit parait s'enflammer : aussitôt de s'écrier avec le Psalmiste : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » (*Ps.* 90.) Au moment de prendre son repas, un élégant serviteur lui présente un peu d'eau seulement, ou saisissant une lumière : « Bienheureux ceux qui sont sans tache devant vous, et qui marchent dans la loi du Seigneur. » Mais notre Saint : « S'ils sont heureux, ceux qui servent le Seigneur, pourquoi donc ne cesses-tu de les tourmenter? » Mais, laissons ces combats, où toujours son humilité et sa foi lui assurent le triomphe, pour arriver à un témoignage insigne de sa charité et de son zèle apostolique.

COMMENT TOMBE UNE AME

Il avait laissé dans le monde un frère qui venait de mourir; sa fille, encore enfant, lui avait survécu. Seule, privée de tous parents, car déjà elle avait perdu sa mère, elle est amenée à son oncle qui la recueille et la place dans la cellule contiguë à la sienne. Par la fenêtre de sa cellule, il lui enseigne les lettres, la sainte doctrine, et la forme aux exercices spirituels. L'enfant croissait chaque jour dans la pratique de la vertu, à la grande joie de son oncle, qui faisait des vœux pour sa plus grande perfection. Mais le génie du mal convoitait cette proie délicate : il lui tend des embûches, allume dans sa jeune âme une passion charnelle, et lui inspire l'amour du monde.

Au lieu de prier, au lieu de demander conseil à son saint directeur, elle s'enfuit dans la cité d'Aesus, éloignée de deux jours de marche. Là, s'étant revêtue d'un habit séculier, elle se livra au désordre.

Pendant ce temps, Abraham voyait en songe un énorme dragon qui s'avançait des profondeurs de sa retraite vers sa cellule, dévorait une colombe, puis regagnait sa retraite en toute hâte.

Une fois éveillé, l'homme de Dieu, avec tristesse et inquiétude, soupçonne pour l'Eglise quelque nouvelle attaque ou persécution qui la menace. Il prie Dieu de l'éclairer davantage. Le troisième jour, le dragon s'avance jusqu'à ses pieds et dépose la colombe qu'il avait engloutie. Aussitôt, il comprend qu'il s'agit de la chute de quelque âme, et ayant jeté les yeux par la fenêtre : « Marie, s'écrie-t-il, pourquoi donc ce silence dans la prière et la louange de Dieu? Qu'est devenue cette avidité des divins enseignements? » Un silence de mort fut sa réponse. Alors la douleur la plus amère s'empara de son cœur, il poussa de profonds soupirs, demandant à Dieu le prompt retour de cette âme égarée.

LA CHARITÉ N'HÉSITE PAS

Cependant, un ami vient trouver le Saint, lui révèle la triste conduite de sa nièce et le lieu où

elle s'est retirée. Aussitôt l'apôtre de se lever, de quitter ses vêtements de moine, de revêtir l'habit de soldat : où va-t-il? Quelle conquête a-t-il rêvée? Il lui faut enlever au dragon la colombe qu'il a ravie : suivez-le, il monte à cheval et se met à la recherche de la brebis perdue. Le patriarche autrefois n'avait-il pas volé au secours de Loth, captif des cinq rois, ses ennemis?

Étant arrivé à l'hôtellerie où se trouvait sa nièce, il se fait renseigner sur son genre de vie et cherche à la rencontrer. Avec la faveur du maître de la maison, il obtient d'être admis à la table de celle qu'il veut arracher au monde. L'heure du repas annoncée, on voit entrer dans la salle du festin une jeune fille molle et dissolue, vêtue avec luxe. A cet aspect, le vieillard peut à peine retenir ses larmes : son cœur se sent brisé. Cependant, il échange quelques paroles aimables et celui qui vivait de pain et d'eau ne craint pas ce jour-là de toucher aux viandes et de boire du vin. Les convives rassasiés se retirèrent dans une pièce à part pour se livrer au plaisir de la conversation. Elle languissait un peu, car la courtisane était triste. Abraham s'assura de la porte, et, croyant le moment arrivé, il découvre sa tête, et poussant un soupir : « Marie, dit-il gravement, sais-tu qui je suis? Reconnais-tu ton oncle? Dis-moi donc, mon enfant, ce qui a pu te conduire à ta perte? Qu'est devenu cet amour de la vertu? Pourquoi t'éloigner de moi? Pourquoi m'avoir ainsi oublié comme si j'étais mort dans ton cœur? Que ne me révélais-tu tes combats, je t'aurais aidée à vaincre l'ennemi, et surtout à te racheter par la pénitence. Je t'en conjure, par mes cheveux blancs, par les peines cruelles que tu m'as causées, par cette confusion où ton départ m'a plongé, reviens, mon enfant, reviens au Dieu qui pardonne. Procure-lui cette joie, donne-moi cette satisfaction, afin que je n'emporte pas ma douleur dans la tombe. »

La courtisane était restée debout, gardant le silence; son visage, incliné vers la terre, son regard fixe indiquaient la réflexion et l'anxiété. Et son oncle de reprendre avec douceur : « Ma fille tu ne me réponds pas? Ignores-tu que c'est pour toi seule que je suis venu ici, que j'ai quitté ma solitude et revêtu ces livrées? Ignores-tu qu'il n'est pas de blessures que le céleste médecin ne puisse guérir! Rejette sur moi ton péché, j'en rendrai compte à Jésus-Christ. Viens seulement avec moi, et retournons ensemble à la solitude. »

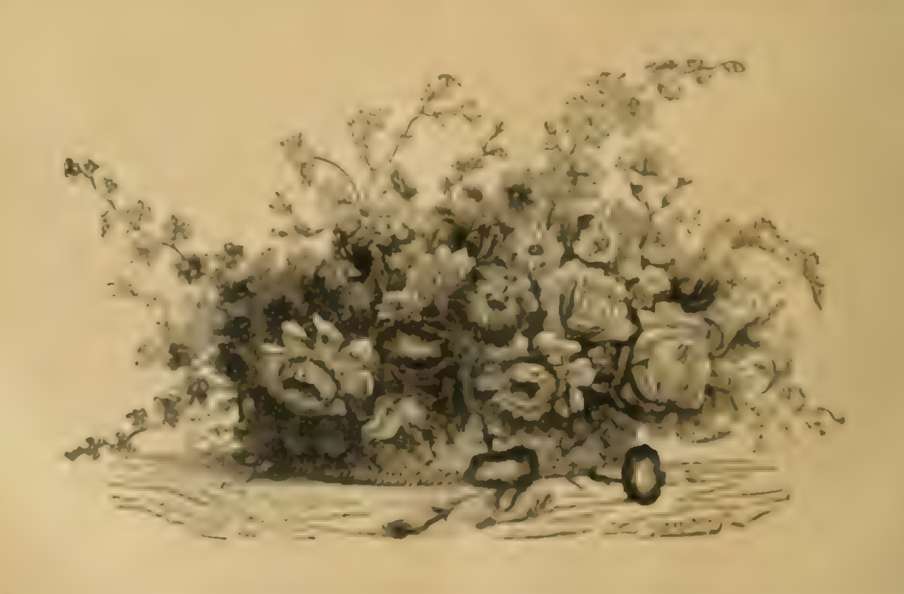
Alors la pécheresse d'un ton de voix timide et embarrassé : « Père vénérable, si la honte m'empêche de lever les yeux sur vous, comment pourrai-je approcher de Dieu avec les ulcères de mes iniquités? — Tes iniquités, ma fille, je les prends sur moi, retournons seulement à notre première demeure. » La jeune fille, le cœur brisé, tombe aux pieds du vieux prêtre et verse des larmes amères et abondantes.

COMMENT ON SE RELÈVE

Voulant se mettre en devoir de le suivre, elle ne sait que faire de ses vêtements somptueux; elle les abandonne, suivant l'avis du saint vieillard, pour revêtir une simple parure, et voler aux richesses de l'impérissable vie. Tous deux sortent secrètement de l'hôtellerie. L'oncle conduit à pied sa monture sur laquelle il a placé sa nièce. Arrivés à la montagne, ils échangent leurs cellules dont ils murent soigneusement les portes. Dès lors, la pécheresse connaît toutes les rigueurs de la pénitence; prières, jeûnes, larmes, rien n'est épargné pour effacer les souillures de la vie. Dieu lui donna l'assurance de son pardon et opéra par elle de nombreux miracles.

Le cœur d'Abraham rendait grâces à Dieu qui n'avait point trompé son espoir, mais avait béni ses travaux par des fruits aussi doux qu'abondants. Parvenu enfin à une extrême vieillesse, il passe de cette vie aux tabernacles éternels. La multitude accourt à sa cellule et se dispute, comme des trésors, les lambeaux de ses vêtements et de son cilice, où elle trouve des remèdes efficaces à ses maux. Cinq ans après mourait la pénitente, gardant, au sein du trépas, cette fraîcheur angélique, reflet de la grâce divine et symbole d'une vertu recouvrée et rajeunie dans le sang de l'Agneau.

Quelles sont belles les œuvres de la foi! Que doux et suaves sont les fruits de la charité!



Imp. [illegible], Paris

SAINT PATRICE, APOTRE D'IRLANDE

Fête le 17 mars.

Au moment où l'ancienne île des Saints est si cruellement éprouvée, nous voudrions exciter dans le cœur des Français qui nous liront quelque sympathie pour ce pays, où Dieu semble avoir voulu conserver une foi d'autant plus inébranlable qu'elle a été plus horriblement persécutée.

Saint Patrice fut l'apôtre de la verte Erin, et les prodigieux et presque innombrables miracles qui furent les grands arguments de sa prédication soulèvent d'étranges scandales parmi les descendants des réformés. On a cherché des raisonnements explicatifs du fait. On a dit : Les bardes furent les premiers historiens de saint Patrice et ils ont créé des légendes. Oui, les bardes ont beaucoup parlé de saint Patrice, mais pour l'attaquer, le persifler, l'accuser, bouleverser son autorité ; les récentes publications des admirateurs d'Ossian sont là pour le constater. On a dit encore, et des évêques anglicans surtout, que saint Patrice a été le précurseur de la réforme. Singulier précurseur que celui qui prêche le contraire de ce que la réforme affirme. Patrice affirme, la réforme nie, donc Patrice a préparé la réforme. Admirable logique du protestantisme troublé par les miracles du propagateur de la foi au milieu d'un peuple païen et qui s'est fait catholique pour être plus prêt à devenir protestant !



Vision du maître de saint Patrice.

Cela dit, nous acceptons franchement les miracles de saint Patrice racontés par ses contemporains ou ses successeurs immédiats, et nous ne pouvons nous expliquer l'action de ce gardeur de moutons si Dieu ne lui a donné le pouvoir de prouver ses paroles par des actes divins. Mais les actes divins, c'est ce dont ne veut pas la science moderne, et c'est pourquoi il faut les lui jeter à la face malgré toutes ses dénégations. Si Voltaire disait : *Mentez, mentez, il en reste toujours quelque chose*, nous ne craindrons pas de dire : il restera toujours quelque chose de la vérité annoncée. Nous l'annoncerons donc toujours, même quand il s'agira de miracles.

Quant à notre Saint, il en eut le don dès ses premières années. Né de parents nobles et problablement romains, il pouvait se glorifier d'être neveu de saint Martin de Tours par sa mère. Il guérit, tout enfant, une de ses sœurs d'une blessure très grave qu'elle s'était faite en tombant. Il ressuscita un oncle qui l'avait conduit à une assemblée publique et qui tomba mort subitement. A seize ans, il est emmené captif des côtes de la Bretagne française en Irlande ; c'était vers l'an 390. Le maître à qui il fut vendu était dur et l'envoyait passer les jours et les nuits à garder les troupeaux dans les bois et sur les collines. Patrice en profitait pour faire de plus grands progrès dans la prière et apprendre la langue du pays. Son maître le vit en songe s'approcher de lui tout entouré de flammes ; celui-ci les repoussait, mais elles consumèrent ses deux jeunes filles endormies dans un même berceau. Leurs cendres se répandirent au loin, et les flammes, portées par les vents, atteignirent l'extrémité de l'île. A son réveil, Milcho (c'était le nom du maître) demanda à son esclave l'interprétation d'un songe si bizarre. Patrice répondit que la flamme était la vraie foi dont son intelligence et son cœur étaient embrasés, que ses deux filles se feraient chrétiennes et que leurs reliques, portées au loin, aideraient à l'expansion de la vérité ; que, du reste, l'Irlande l'accepterait dans toute l'étendue de son territoire.



Bénigne enfant, futur successeur de saint Patrice.

Après six ans, Patrice, averti par une voix

jour, voyageant le long d'un lac, son cheval l'y précipita, et depuis le lac a porté son nom.

Les visions de Patrice étaient incessantes, surtout quand il célébrait la messe ou qu'il lisait l'Apocalypse. L'ange Victor le visitait souvent. Dans la première partie de la nuit, il récitait cent psaumes, il faisait en même temps deux cents génuflexions. Dans la seconde partie de la nuit, il se plongeait dans l'eau glacée, le cœur, les yeux, les mains tournés vers le ciel, jusqu'à ce qu'il eût fini les derniers cinquante psaumes. Enfin il donnait au sommeil un temps très court, étendu sur un roc avec une pierre pour oreiller



La prière de saint Patrice dans l'eau glacée.

et couvert d'un cilice pour macérer son corps, même en dormant. Est-il étonnant qu'à une pareille austérité Dieu accorde des dons surnaturels, qu'au nom de la Sainte Trinité il ait ressuscité trente-trois morts, et que sa prédication, enflammée par sa prière, ait produit de si merveilleux effets?

Ainsi que saint Elphin, Patrice renonça à l'épiscopat, mais il avait consacré plus de trois cents évêques. On explique ce nombre par la quantité de pontifes qui renoncèrent à leur siège.

Après avoir eu la révélation de l'avenir de l'Irlande, Patrice fut averti que l'heure de sa fin était proche. Un jour que l'homme de Dieu était assis avec quelques-uns de ses compagnons, à un certain endroit près de la ville de Down, il se mit à parler de la gloire des saints. Pendant qu'il discourait, une grande lumière brilla sur un point dans le cimetière voisin. Ses compagnons lui firent remarquer le prodige et il chargea sainte Brigid de l'expliquer. La vierge répondit que c'était la place où reposerait quelque grand serviteur de Dieu. Sainte Ethambria, la première vierge consacrée à Dieu, demanda à sainte Brigid de lui dire le nom de ce grand serviteur. Elle lui répondit que c'était le père et l'apôtre de l'Irlande.

Saint Patrice se dirigea alors vers le monastère de Saul et aussitôt se mit au lit, sachant que la fin de sa vie approchait. De son côté, sainte Brigid, arrivée à son monastère de Curragh, prit le suaire qu'elle avait depuis longtemps préparé pour Patrice, et avec quatre de ses Sœurs, retourna à Saul; mais à jeun et écrasées de fatigue, ni elle ni ses compagnes ne purent poursuivre leur route. Leur détresse fut révélée



Le tombeau de saint Patrice

au Saint sur son lit de mort; il envoya cinq chariots à leur rencontre et elles purent arriver à temps pour présenter leur offrande. Elles baisèrent ses pieds et ses mains et reçurent une dernière fois sa bénédiction. L'heure de sa mort approchait. Il reçut le corps de Notre-Seigneur des mains de l'évêque de Tassach. D'après l'avertissement de l'ange Victor, il rendit le dernier soupir dans la cent vingtième année de son âge.

On l'enveloppa dans le linceul préparé par sainte Brigid. Les miracles éclatèrent à ses funérailles, ses chairs exhalaient une odeur suave. Les habitants d'Armagh prétendaient avoir droit à ses reliques. Les Ulidiens les réclamèrent. Le corps fut posé sur un char funèbre, traîné par deux bœufs. Les hommes d'Armagh le suivaient à ce qu'il leur semblait, marchant du côté de leur ville, quand ils s'aperçurent qu'ils avaient été victimes d'une illusion et qu'ils n'avaient suivi qu'un fantôme, tandis que les Ulidiens, maîtres du précieux dépôt, le portèrent chez eux et l'enterrèrent comme il avait été prédit parmi les enfants de Dichu à Down-Patrick.

E. d'Alzon.

SAINT CYRILLE

ÉVÊQUE DE JERUSALEM

Fête le 18 mars.



SaintCyrille annonce que la tentative sacrilège de Julien l'Apostat pour reconstruire le temple de Jérusalem tournera à la gloire de l'Evangile.

ÉTUDES DE SAINT CYRILLE

C'est dans la Ville Sainte entre toutes, à Jérusalem, que naquit Cyrille vers l'an 315. Nourri dès sa plus tendre enfance des enseignements de la piété par ses parents chrétiens, il y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut plus avancé en âge, il professa pour l'état monastique une admiration dont on rencontre maintes fois l'expression sous sa plume. On croit même qu'il fut du nombre de ces religieux qui, tout en vivant au sein de leurs familles, pratiquaient une continence perpétuelle, se livraient aux œuvres de la pénitence et, dans les assemblées des fidèles, occupaient un lieu séparé.

Quoi qu'il en soit, il s'adonna de bonne heure à l'étude des Ecritures : il parcourait, les Saints Livres à la main, le théâtre où se déroula l'histoire de Dieu, où s'écoula la vie mortelle de Notre-Seigneur, et son âme se répandait en

longues effusions d'amour et de reconnaissance sur ces lieux vénérés, témoins de tant de prodiges.

Il mit une telle ardeur à ce travail que, plus tard, ses discours ne furent qu'un tissu composé des textes de l'Ecriture auxquels il faisait allusion ou qu'il citait entièrement. Mais ce n'était pas assez pour son activité insatiable : il étudia les ouvrages des commentateurs qui avaient paru jusque-là et les écrits des Pères qui avaient défendu la foi catholique; il apprit même, afin d'être plus en état de combattre les ennemis de l'Eglise, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la physique, la médecine, car la science profane était une arme qu'il voulait mettre au service de la vérité.

LE SACERDOCE

Cyrille reçut l'onction sacerdotale vers l'an 345, des mains de saint Maxime, évêque de Jérusalem. Dès lors il se dévoua tout entier, corps et âme, à la conversion des païens et à l'instruction des catéchumènes. Son ardeur était sans bornes. Tous les dimanches, il annonçait la parole de Dieu. L'évêque de Jérusalem, reconnaissant les vertus et les mérites de Cyrille, le mit bientôt à la tête de ses prêtres et le constitua comme son vicaire général. Une autre fonction bien importante à cette époque était celle d'instruire les catéchumènes; notre Saint en fut également investi.

[illegible] à ses catéchismes de Jérusalem, des bourgs voisins et même des autres villes épiscopales. Cyrille examinait tous ceux qui se présentaient, les inscrivait et recevait leurs confessions. Chaque semaine, outre ses discours du dimanche, il réunissait trois ou quatre fois les [illegible] pour leur enseigner les vérités de la foi; et il arriva bien souvent qu'emporté par l'ardeur de son zèle, il prolongeait ses instructions bien avant dans la nuit.

Cyrille, avons-nous dit, se dévoua principalement à l'enseignement des catéchumènes. Ceux-ci, n'ayant pas encore été régénérés par le sacrement de baptême, ne pouvaient entrer dans l'église même, ils devaient se tenir sous les portiques extérieurs, et c'est là que le jeune prêtre les initiait aux mystères de la foi. Il nous reste [illegible] trois catéchèses ou instructions orales et familières sur l'ensemble des vertus chrétiennes, le symbole de la foi et les sacrements.

Nous y voyons que l'usage de faire le signe de la Croix était pratiqué par les chrétiens des premiers [illegible]. « Ne rougissez pas, dit-il à ses [illegible], de la croix de Jésus-Christ. Imprimez-la sur votre front, afin que les démons, apercevant l'étendard du roi, s'enfuient en tremblant. [illegible] ce signe, et quand vous mangez, et quand vous buvez, et quand vous êtes assis ou debout, et quand vous vous couchez ou que vous vous [illegible] »

[illegible]

usages de l'Eglise primitive, elles brillent surtout par la clarté et l'éloquence avec lesquelles les dogmes catholiques y sont exposés. Aussi, les protestants se sont-ils acharnés à vouloir élever des doutes contre leur authenticité : leurs attaques sont demeurées vaines. Les catéchèses de Cyrille sont une de ses gloires les plus pures, car elles sont un arsenal où les défenseurs de la foi trouvent à toutes les époques des armes préparées.

CYRILLE ET LES ARIENS

Cependant, la Sainte Eglise était déchirée par les luttes des ariens, hérétiques astucieux qui niaient la divinité de Jésus-Christ. Le monde était partagé en deux camps qui comptaient l'un et l'autre des évêques : Arius était le chef des révoltés, Athanase le chef des fidèles. Cyrille, n'étant pas au courant des événements qui se passaient sur un théâtre assez éloigné, ne prit d'abord parti ni pour Athanase ni pour Arius. Il se contentait de gémir sur ces discordes intestines, qui lui semblaient allumées par l'amour-propre, et de mettre les fidèles en garde contre le scandale que la vue de ces luttes religieuses pouvait produire : « Si vous apprenez, leur disait-il avec larmes, que les évêques se sont levés contre les évêques, les clercs contre les clercs, les peuples contre les peuples, ne vous en troublez point; ces choses n'ont-elles pas été prédites? Et si moi, qui vous instruis, ajoutait-il, je venais à périr, ne périssez pas avec moi, car il est permis au disciple d'être meilleur que son maître. »

Mais la lumière ne tarda pas à se faire dans l'esprit de Cyrille. Athanase, le défenseur de la vérité, revenant des Gaules où il avait été exilé par l'empereur, traversa la Palestine pour se rendre à son église d'Alexandrie. Lors de son passage à Jérusalem, un Concile se réunit et, après un mûr examen des faits, proclama d'une part l'innocence d'Athanase, l'intégrité de sa foi, et de l'autre, la perversité d'Arius et de ses complices. Dès ce jour, Cyrille s'attacha au saint patriarche d'Alexandrie et combattit à ses côtés pour la même cause.

L'ÉPISCOPAT — CROIX LUMINEUSE — COMBATS

Vers la fin de l'année 350, saint Maxime mourut. Cyrille fut élu canoniquement par les évêques de la province pour lui succéder sur le siège épiscopal de Jérusalem. Cette dignité ne fit qu'augmenter sa charité dont les flammes étaient déjà si vives, et l'on vit la sainteté germer et grandir sous son influence paternelle.

Un événement miraculeux qui survint alors donna plus d'autorité à sa parole et [illegible] à son ministère. En 351, aux environs de la Pentecôte, une croix immense apparut à 9 heures du matin dans le ciel : elle était lumineuse et s'étendait du Calvaire au Mont des Oliviers. [illegible] en Orient pendant une matinée [illegible]

A cette vue, tous les habitants de Jérusalem, [illegible] hommes, enfants, [illegible] [illegible], non sur les [illegible] [illegible] étaient vains et [illegible].

[illegible] apostolique [illegible] en voyant les dispositions dont son

peuple était animé. Il s'empressa de le raconter à l'empereur Constance, pour l'engager à mettre sa confiance dans la croix au milieu des batailles et à protéger une religion dont la véracité recevait un semblable témoignage. Or, Constance était hérétique. Cyrille rappelait donc au prince d'une manière ingénieuse les devoirs de son état et la divinité de la foi catholique.

A peine monté sur le siège épiscopal, Cyrille entra dans la lice; Acace, archevêque de Césarée, homme ambitieux et de plus hérétique, fut le premier adversaire qu'il eut à combattre.

L'Eglise de Jérusalem avait un droit de prééminence sur toutes les autres Eglises de Palestine, en raison des souvenirs précieux dont elle était remplie. Ce droit, en quelque sorte naturel, lui avait d'ailleurs été confirmé par un canon du Concile de Nicée, qui l'avait soustraite à la juridiction du métropolitain de Césarée. L'orgueilleux Acace résolut d'en contester la légitimité et de reconquérir la part d'autorité qu'on lui avait enlevée. Mais Cyrille se leva aussitôt pour défendre les droits de l'Eglise de Jérusalem, son épouse, à laquelle il avait juré, lors de son élection, une inviolable fidélité.

Acace poussa plus loin l'impudence et l'audace : il accusa le saint évêque d'avoir corrompu la sainte doctrine de la foi sur la génération du Verbe divin, en prêchant la consubstantialité du Fils avec le Père dans le mystère de la Sainte Trinité. Lequel de Cyrille ou d'Acace était l'hérétique en cette circonstance? Le Concile de Nicée avait, à l'avance, répondu à cette question, en condamnant Arius, qui niait précisément que le Fils fût consubstantiel au Père.

Durant deux années entières, Acace, s'arrogeant un pouvoir qu'il ne tenait de personne, appela Cyrille devant son tribunal; mais Cyrille refusa constamment de comparaître à la barre de l'hérétique. Celui-ci, furieux, convoqua les évêques, ses partisans, à un Concile provincial : c'est devant ce tribunal, où l'injustice siégeait à côté de la faiblesse, que fut introduite la cause du saint pasteur de Jérusalem.

L'EXIL

Outre les accusations que nous avons rapportées plus haut, les hérétiques forgèrent, pour donner un semblant d'équité à leur injuste condamnation, une nouvelle calomnie digne de la malice de Satan qui les inspirait.

L'empereur Constantin avait donné jadis à Macaire, évêque de Jérusalem, un ornement précieux dont l'or seul formait le tissu; on ne devait s'en servir que pour conférer le baptême aux solennités de Pâques et de la Pentecôte. Les partisans d'Acace [illegible] Cyrille d'avoir vendu ce vêtement [illegible] à un comédien et Dieu, disaient-ils, avait immédiatement puni ce commerce sacrilège, car le comédien avait été frappé de mort subite sur la scène où il dansait. »

Cette imputation calomnieuse avait une apparence de vérité. Cyrille, en effet, n'avait pas craint de vendre une partie de ses meubles et des ornements de son église. Une famine désolait la contrée et surtout la ville de Jérusalem, la misère était au comble, les pauvres mouraient de faim. Ce spectacle émut l'âme de Cyrille, qui regardait les fidèles de son diocèse comme ses enfants. Il dépouilla donc de ses ornements le temple de pierre pour [illegible] les temples spirituels [illegible] qui sont les chrétiens. Rien de plus [illegible] et de plus louable que cette conduite, mais les hérétiques ne comprennent point les œuvres de charité auxquels s'adonne un cœur vraiment épiscopal.

Cyrille, par conséquent, fut condamné, déposé de son siège et chassé par la force de Jérusalem. Il se retira d'abord à Antioche, ensuite à Tarse. Saint Sylvain, évêque de cette ville, le reçut comme un confesseur de la foi et lui donna, malgré les menaces des ariens, une généreuse hospitalité.

Cyrille aurait pu jouir paisiblement du repos que les hérétiques lui avaient procuré, mais, pour les saints, le repos n'est pas de la terre. Il se mit donc à prêcher au peuple de Tarse les vérités de la foi avec un zèle infatigable, et sa parole doctrinale et vivante produisit de nouveaux fruits de salut pour la vie éternelle.

LE RETOUR

Cyrille, injustement condamné, en avait appelé au jugement d'un tribunal supérieur. L'heure de la justice allait en effet sonner. Un Concile se réunissait à Séleucie; Cyrille s'y rendit. Acace y vint également de son côté, mais, à la vue du vénérable évêque de Jérusalem, sa fureur se ralluma et il déclara que lui et les siens n'assisteraient pas à une assemblée qui admettait à ses délibérations un évêque déposé.

« Il est vrai, lui répondit énergiquement Cyrille, que vous m'avez condamné et expulsé de ma ville épiscopale, mais je vous accuse à mon tour, et d'autres évêques ont comme moi des griefs à porter contre vous. Nos droits, par conséquent, sont égaux : ou bien assistons tous les deux au Concile, ou bien retirons-nous tous les deux. »

Acace n'avait rien à répliquer, il se rendit; mais le cinquième jour, il refusa, avec ses partisans, sous un prétexte quelconque, de paraître aux réunions. Les autres Pères n'en poursuivirent pas moins l'œuvre commencée; ils examinèrent la cause de Cyrille, et, après avoir reconnu son innocence, le rendirent à son troupeau, tandis qu'ils dépouillèrent Acace de la dignité épiscopale dont il était indigne.

NOUVEL EXIL

Dieu réservait encore d'autres combats et d'autres épreuves à son valeureux soldat. Les ariens, qui possédaient la faveur de l'empereur Constance, réunirent un nouveau conciliabule, où ils prononcèrent la déchéance du saint évêque qui avait l'unique tort de leur déplaire parce qu'il aimait trop la vérité et la justice. Avec l'appui de Constance, ils l'exilèrent une seconde fois; mais son bannissement ne dura point longtemps, car le successeur de Constance sur le trône impérial, Julien, qui mérita plus tard le surnom d'Apostat, permit à tous les évêques exilés, soit hérétiques, soit orthodoxes, de remonter sur leurs sièges.

Cyrille reprit donc en main le gouvernail de son Eglise pour la conduire à travers une mer semée d'écueils et troublée par des tempêtes continuelles. Mais il fut délivré des poursuites d'Acace, qui lui avait voué une haine implacable, car cet hérétique obstiné mourut vers ce temps-là, et rendit compte à Dieu de tous les malheurs dont son ambition avait été la source pour l'Eglise.

LE TEMPLE DE JÉRUSALEM

Notre-Seigneur avait annoncé que le temple de Jérusalem serait détruit et qu'il n'y resterait plus pierre sur pierre. Longtemps avant lui, les prophètes avaient dit que cette dernière [illegible]

tion serait sans remède. Pour démentir le Christ et les prophètes, et ruiner ainsi le christianisme, Julien l'Apostat entreprit de relever le temple de Jérusalem et d'y établir le culte judaïque.

Les juifs accoururent de toutes parts à cette nouvelle. Déjà ils se croyaient les maîtres du monde et menaçaient les chrétiens de les passer au fil de l'épée. Qu'on se figure la position difficile de l'évêque de Jérusalem placé entre les insultes des infidèles et les alarmes des chrétiens trop faibles dans leur foi. Pour lui, plein de confiance en la parole de Dieu, il soutint toujours qu'elle s'accomplirait. Il dit même que les juifs, non seulement le prouveraient par l'insuccès de leur entreprise, faite pourtant dans les conditions humainement les meilleures, mais qu'ils aideraient encore à l'entier accomplissement de la prophétie, parce que, pour asseoir les fondements de leur nouveau temple, ils allaient d'abord ôter celles de l'ancien et en faire disparaître les moindres vestiges.

Cependant, toutes les apparences étaient contre lui; jamais travail n'avait marché avec une rapidité si prodigieuse; on ne l'interrompit ni la nuit ni le jour. Quelques juifs fanatiques se servaient de pelles et hottes d'argent pour marquer leur joie. Les femmes les plus délicates n'épargnaient pas leurs mains; elles transportaient des décombres dans leurs robes les plus précieuses; elles avaient donné leurs bijoux, leurs pierreries, pour contribuer aux frais de l'entreprise.

Bientôt on se prépara à placer les nouveaux fondements. C'était là que Dieu attendait ses ennemis pour les confondre. Un jour, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent du sol, brûlèrent les ouvriers et rendirent la place inaccessible. Ceux qui voulurent prendre la fuite furent atteints, mutilés ou consumés par le feu vengeur. En même temps, la foudre tombait, des croix s'imprimaient sur les habits des assistants, la terre tremblait, une lumière apparaissait dans le ciel sous la forme de l'instrument de notre salut.

Ces châtiments terribles recommencèrent toutes les fois qu'on voulut renouveler l'entreprise. Julien lui-même fut obligé d'ordonner qu'on abandonnât entièrement les travaux, mais il se promettait de tirer une vengeance complète de saint Cyrille à qui il attribuait ces désastres. Il n'en eut point le temps, car la mort l'enleva à tous ses projets criminels.

TROISIÈME EXIL

Peu après, en 367, l'empereur Valens publia un édit, par lequel il ordonnait d'expulser tous les évêques qui, chassés une première fois par Constance, avaient été réintégrés ensuite par Julien l'Apostat. Cyrille ne fut pas épargné, et, pour la troisième fois, il dut s'arracher à ses fidèles et reprendre le chemin de l'exil. L'histoire ne nous dit pas en quelle région il fut relégué; elle nous apprend seulement qu'il passa dix ans loin de son troupeau.

Durant cet intervalle, l'Eglise de Jérusalem, livrée à des intrus, tombait dans un état lamentable. La foi s'en allait des âmes, emmenant avec elle la pureté des mœurs; l'adultère et l'inceste étaient à l'ordre du jour, les hérétiques enseignaient publiquement leurs erreurs, les fidèles s'étaient divisés en plusieurs factions ennemies.

Lorsqu'en 378, Cyrille put rentrer dans son Eglise, il y trouva la désolation. Le Concile d'Antioche, informé de ce triste état et des rivalités locales qui menaçaient de paralyser le zèle de Cyrille, envoya Grégoire de Nysse pour l'aider à pacifier les esprits et à réprimer l'immoralité; mais ses efforts n'eurent aucun succès. Cependant, le saint patriarche de Jérusalem ne désespéra pas un seul instant ni de la grâce de Dieu, ni de ses travaux, ni même des dispositions de ses diocésains. A force de patience, d'énergie et de douceur, il parvint à relever les ruines morales de son Eglise en rattachant les esprits rebelles à la saine doctrine, en ramenant les cœurs à la pureté. Ce travail absorba ses soins et son temps jusqu'à sa mort, qui arriva le 18 mars de l'an 386.

L'Orient célébrait depuis longtemps la fête du saint patriarche; le pape Léon XIII vient de l'étendre à toute l'Eglise catholique en décernant à Cyrille le titre glorieux de docteur.

Imprimerie L. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris







SAINT JOSEPH

ÉPOUX DE MARIE, DE QUI EST NÉ JÉSUS

Saint Joseph, époux de la Sainte Vierge, père adoptif de l'Enfant Jésus, tient une place essentielle dans le plan de la Rédemption. Le dernier des patriarches de l'ancienne Loi et le premier de la Loi nouvelle, sa pensée remplit l'histoire du monde depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles.

Abraham, père des croyants, le figurait, lorsque, venant en Egypte, il disait prophétiquement de Sara, l'épouse belle entre toutes, qu'elle était sa sœur.

Abraham, qui conversait avec les anges, figurait Joseph lorsqu'il devenait père d'Isaac, la plus parfaite des figures de Jésus et qu'il chargeait ce fils aimé du fardeau de bois.

L'ancien Joseph, fils de Jacob, exilé en Egypte par la fureur de ses frères, figurait le nouveau Joseph fuyant la fureur d'Hérode. Ces deux Joseph portent le même titre d'*intendants de la maison du Roi*, et, pour l'un comme pour l'autre, la cause de l'élévation est la pureté conservée.

Sous l'ancienne Loi, les biens de la terre étaient promis aux serviteurs de Dieu, et l'ancien Joseph, exilé en Egypte, y puisait le froment pour les peuples affamés. Sous la Loi nouvelle, aux générations qui vivent de Jésus, le nouveau Joseph ramène d'Egypte, le pays du péché, un froment plus merveilleux.

Citons encore, parmi tant de saints personnages, par lesquels l'Esprit-Saint a figuré Joseph, le sage Mardochée, gardien et protecteur d'Esther, la reine qui sauve son peuple. Mardochée « devint l'intendant de son palais » et le ministre du roi. Saint Joseph est l'intendant de la maison de Marie où règne Jésus.

Les prophètes annonçaient que le Messie devait appartenir à la race de David, et c'était le père du Messie, quoique père adoptif, qui devait lui donner sa généalogie légale, comme c'était la Mère toujours Vierge qui devait lui donner sa descendance selon le sang. Il fallait donc que Joseph et Marie descendissent chacun de David.

L'Evangile conservé les deux généalogies. « Joseph, dit le texte sacré, descend de David par Salomon, Roboam, Abias, Asa, Josaphat, Joram, Osias, Joathan, Achaz, Ezéchias, Manassès, Amon, Josias, Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abiud, Eliacin, Azor, Sadoc, Achim, Eliud, Eléazar, Mathan et Jacob, qui l'engendra (1).

(1) Cette généalogie est donnée par saint Matthieu, celle de Marie est donnée par saint Luc.

Après la naissance du Sauveur, la distinction des familles est tombée dans une entière confusion, cette distinction n'avait sans doute pour objet que de marquer les généalogies de Marie et de Joseph.

SAINT JOSEPH VIENT AU MONDE — SON ÉTAT

L'opinion de beaucoup de théologiens, devenue l'opinion commune, est que saint Joseph eut le privilège, ainsi que Jérémie et saint Jean-Baptiste, d'être sanctifié avant sa naissance. Lorsqu'il vint au monde, son père, Jacob, le nomma au jour de sa circoncision du nom mystérieux de Joseph, qui signifie *accroissement* et qui renferme l'idée de la grandeur par excellence. « Vous pouvez conjecturer, dit saint Bernard, quel personnage fut saint Joseph, d'après la seule interprétation de son nom qui veut dire *augmentation*. »

Comblé de grâces dès les premiers moments de sa vie, il était préparé au sublime ministère qu'il devait exercer auprès de Jésus, de Marie et de l'Église. Ce trésor de grâces est décrit, en un mot, dans l'Écriture, lorsqu'elle dit : « Il était juste », c'est-à-dire qu'il avait, selon la définition de saint Thomas, « cette rectitude générale de l'âme, consistant dans la réunion de toutes les vertus ». Il est convenable de penser, dit Suarez, que saint Joseph a tenu le premier rang dans l'état de grâce entre tous les Saints.

Mais si Joseph était comblé de richesses spirituelles, les autres richesses lui manquaient; car, en Judée, l'abondance des moissons et la fécondité des troupeaux étaient l'élément de la considération et de la fortune, tandis que l'industrie et le commerce, alors peu estimés, étaient le partage des petits; or, Joseph était artisan.

Son père l'éleva dans les travaux modestes du bois et du fer, faisant tout ce qui convenait à son état de constructeur de maisons (S. Augustin); Joseph tailla avec Jésus des jougs pour les bœufs (S. Justin.) et il excellait dans d'autres travaux; mais la tradition universelle est qu'il a été surtout l'ouvrier en bois et que Jésus s'exerça par ses leçons à travailler le bois, Lui qui devait consommer notre salut sur le bois (S. J. Chrysostome).

LE MARIAGE DE SAINT JOSEPH

On croit généralement que Joseph était âgé de [illegible] et qu'il garda une parfaite conti[illegible] Dieu [illegible] à sa [illegible] et en lui [illegible] la Vierge Marie [illegible] au temple. [illegible] le *Mariage de la Sainte Vierge*, sous la date du [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

famille que ce Messie naîtrait; mais son humilité ne pouvait pas lui laisser soupçonner que sa pauvre maison verrait le Sauveur attendu.

Or, un jour où il travaillait en un atelier séparé de l'habitation, l'ange Gabriel salua la Vierge pleine de grâces, et le Saint-Esprit descendit en ce sanctuaire devenu le plus auguste de l'univers et qu'on vénère depuis à Lorette, en Italie, où les anges l'ont transporté. Cette maison de Joseph, bâtie sans doute par lui, le constructeur de maisons, est le symbole de l'Église; c'est un des monuments principaux de la gloire du saint Patriarche; mais alors, par la permission de Dieu, il ignora les mystères accomplis.

Cependant la Sainte Vierge voulait voir sa cousine Elisabeth, dont l'ange lui avait dit qu'elle avait conçu en sa vieillesse, et Joseph, gardien de Marie, l'accompagna aussitôt sans murmurer. Cette course de 25 lieues était alors fort pénible.

Selon la coutume d'Orient, saint Joseph [illegible] Zacharie, lorsque la Sainte Vierge fut reçue [illegible] Élisabeth dans la partie de la maison réservée aux personnes de son sexe, et il n'assista pas au *Magnificat* et aux épanchements de ces deux mères bénies de Dieu; leurs paroles lui eussent révélé de suite le mystère qu'il devait encore ignorer.

Au retour de cet heureux voyage, la Sainte Vierge étant au troisième mois de l'Annonciation, saint Joseph tomba en un trouble violent, qui fut l'épreuve la plus cruelle de sa vie. Il ne succomba point, et ne pouvant rien expliquer, il ne voulut point douter de Marie, mais résolut de la quitter secrètement; c'est alors que le Seigneur eut pitié de ses angoisses plus cruelles que ne fut le bûcher d'Isaac pour Abraham, et un ange lui apparut dans le sommeil et lui dit : « Joseph, fils de David, ne faites pas de difficulté de garder Marie, votre épouse, car ce qui est né d'elle est l'œuvre du Saint-Esprit. » (Math., I, 20.)

Cette parole devait suffire; mais l'ange, continuant sa mission, apporta en ce sommeil de Joseph la récompense de sa foi, et poursuivit : « Elle enfantera un fils et vous le nommerez Jésus (c'est-à-dire Sauveur), celui-ci, en effet, sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. »

Au réveil, un calme [illegible] succède aux tempêtes dans l'âme de Joseph.

Il savait que Marie avait pénétré ses angoisses, et il lui fit part de la communication céleste, et il y eut alors quelque chose de consolant et de joyeux [illegible] à la Visitation.

A la Visitation, Marie n'avait pas dit le secret du Seigneur [illegible], mais alors le [illegible] le révéler, et [illegible] parler; de même ici, [illegible], l'Ange le révéla et Joseph [illegible] parler; il y eut là un second *Magnificat* dont le ciel a [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

et rien de plus grand. L'âne qui portait la Mère et l'Enfant figurait le peuple juif, et le bœuf la gentilité; ce bœuf, selon la parole d'Isaïe, allait reconnaître son maître, *[illegible]* *suum*.

Il n'y eut point de place dans les hôtelleries de Bethléem. [illegible] ne le reconnurent pas. Donc, après avoir rempli les prescriptions du recensement qui se faisait dans la maison même de la famille de David, ils marchèrent à l'aventure, vers la campagne. Dieu veillait cependant sur son fils, comme il veille sur chacun de nous. A deux cents pas de la ville, à l'Orient, ils remarquèrent une grotte sous les rochers qui supportent les murs d'enceinte, c'était une de ces cavernes, nombreuses en Judée, où les bergers se réfugient dans les nuits d'hiver, le petit berger David y avait sans doute reposé autrefois, lorsqu'il gardait les troupeaux de son père et qu'il [illegible] être mis sur les [illegible] pour régner.

[illegible], 24 décembre, Joseph [illegible] à l'entrée; Marie, au fond de la grotte [illegible], attendait dans l'extase les événements que Dieu préparait. Les bergers, appelés par les anges, accoururent auprès du Bon Pasteur. Joseph les accueillit, les conduisit à Marie, et leur présenta l'Enfant couché sur une mangeoire comme un épi mûr sur la paille. Behléem veut dire maison du pain.

JOSEPH NOMME JÉSUS

Cependant, les huit jours accomplis, Jésus fut circoncis. Joseph, selon les privilèges du père, fut le sacrificateur qui versa les prémices du sang divin (S. Ephrem), et puis, élevant la voix, il eut l'insigne honneur de donner à l'Enfant le nom de Jésus qu'avait révélé l'ange. Depuis, ce nom, à la fois doux et terrible, fait fléchir les genoux au ciel, sur la terre, aux enfers.

LES ROIS MAGES — PRÉSENTATION AU TEMPLE

Dans le courant de janvier, une étoile s'arrêta au-dessus de l'étable et trois rois mages descendants de Sem, Cham et Japhet, demandèrent à Joseph à adorer l'Enfant. Ce qu'ils racontèrent excita l'admiration de la Sainte Famille; ils laissèrent des présents que Joseph emporta en Egypte ou qu'il distribua aux pauvres. Dans tous les cas, lorsque le quarantième jour fut arrivé, la Sainte Famille se présenta au temple afin d'accomplir la loi de purification, et, pour racheter le Maître du monde, elle n'offrit que les tourterelles des pauvres et non l'agneau des riches.

Joseph fut témoin [illegible] du *Nunc dimittis* du vieillard Siméon, il entendit les prophéties, mais son cœur ne devait pas être percé du glaive comme celui de Marie.

LA FUITE EN ÉGYPTE

[illegible]

[illegible] de Bethléem. Saint Joseph apprit, sur le chemin de l'exil, le massacre des enfants accompli à cause de Jésus, et il pressa le Sauveur avec plus d'amour en ses bras.

Le voyage d'Egypte a donné lieu à de nombreuses légendes où la poésie se mêle à l'histoire : les anges servaient la Sainte Famille, le blé poussait en une heure pour dissimuler sa fuite, les arbres s'inclinaient pour leur donner des fruits et grandissaient tout à coup pour l'ombrager, les sources jaillissaient, les idoles croulaient, et enfin, au fils d'un brigand qui le protégea, Jésus donna, avec la santé, des grâces de repentir qui le transformèrent plus tard en *bon larron*, sur le Calvaire.

Nous ne savons d'authentique sur ce voyage que la longueur du séjour près d'Héliopolis, la ville du soleil, où l'on voit encore l'arbre de Jésus et de Marie; il s'écoula deux ou trois ans (d'autres disent sept ans) avant que l'ange ne dise à Joseph : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et retourne dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui recherchaient la vie de l'Enfant. »

LE RETOUR

Il se leva et partit. Sans doute, en ce long séjour, l'artisan Joseph, actif et prudent, avait créé des ressources, organisé sa maison; il quitta tout aussitôt, accomplissant l'antique prophétie d'Osée : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. »

Joseph apprit qu'Archélaüs, héritier de la cruauté d'Hérode, accomplissait des massacres, et l'ange l'avertit de ne pas aller à Jérusalem, mais de retourner à Nazareth, en Galilée. Il y retrouva sa maison.

C'est là que Celui qui devait être appelé le *Nazaréen* voulut passer sa vie cachée à l'école de saint Joseph. On a bâti depuis une église, autrefois somptueuse, sur l'atelier distinct de la maison d'habitation où Joseph fit travailler Jésus.

Nous ne redirons pas non plus ici les légendes poétiques tissées sur la vie de l'Apprenti de saint Joseph, et comment il faisait envoler les oiseaux que sa main divine avait façonnés avec de la terre.

L'ENFANT ET LA MÈRE CONDUITS A JÉRUSALEM

L'Evangile nous rapporte seulement que lorsque Jésus eut douze ans, Joseph, qui venait seul à Jérusalem aux trois grandes fêtes, y conduisit pour la première fois, suivant l'usage des Juifs, l'Enfant et sa Mère, et ils assistèrent pendant huit jours près du Calvaire aux cérémonies pascales qui figuraient la Passion.

La semaine achevée, les pèlerins de Jérusalem quittèrent la ville sainte par groupes, et, comme toujours en Judée, les femmes ensemble et les hommes de leur côté. Les adolescents accompagnaient ou leur père, ou leur mère. [illegible] Joseph, tandis que Joseph croyait qu'il était avec [illegible] des femmes.

[illegible]

Ils [illegible] et entrent au Temple implorer le secours de Dieu. [illegible]



surmontant la première son étonnement, [illegible] que vous avez agi ainsi ? voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout en peine.

— Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? »

[illegible] A LA VIE CACHÉE DE JÉSUS

Cette parole devait être méditée par Joseph et Marie pendant bien des années. L'Enfant grandissait en grâce et en sagesse, et il leur était soumis à l'un et à l'autre, [illegible] ans qui suivirent [illegible] sur cette partie de la vie de saint Joseph, dont [illegible] ne nous sera révélée qu'au ciel. [illegible] Jésus [illegible] aux hommes [illegible].

[illegible] PATRON DE LA BONNE MORT

Joseph [illegible] de jours, vers l'âge de [illegible], alors que son fils [illegible] sortit de son travail. Joseph, venu encore une fois en pèlerinage à Jérusalem pour les Pâques, tomba malade et s'endormit entre les bras de Jésus et de Marie. C'est le 19 mars que Joseph [illegible] devint ainsi le patron de la bonne mort; il fut enseveli dans la vallée de Josaphat.

SAINT JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE

Trois ans après, au grand cri du Christ sur la croix, lorsque plusieurs morts sortirent du tombeau, il fut le premier ressuscité [illegible] de ses [illegible] Jésus en croix et monté au ciel en corps et en âme, le jour de l'Ascension [illegible].

Et tandis que, seule sur la terre, Marie [illegible] l'Église, Joseph, lui, la précéda au ciel [illegible] le protecteur auprès du Fils qui [illegible] faisait lui appliquer la parole qu'il nous avait léguée sur la terre en parlant de son Père céleste :

Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom vous sera accordé.

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.



SAINT CUTHBERT, ÉVÊQUE

Fête le 20 mars.

Saint Cuthbert est né en Angleterre, au VIIe siècle.

A l'âge de huit ans, il se divertissait avec les objets futiles qui réjouissent les petits, lorsqu'un bel enfant de trois ans s'approcha, l'exhorta à quitter le jeu et l'oisiveté et à se sanctifier. Cuthbert, trop occupé de ses jouets, n'écouta pas ce langage sérieux et courut vers ses compagnons de plaisir. Alors, l'enfant mystérieux, se couchant sur la terre, pleura si amèrement que Cuthbert et les autres enfants s'empressèrent de le consoler. Le petit inconnu, se relevant, dit à Cuthbert, d'une voix douce et forte, ces paroles qui prophétisaient sa vie : « Très saint prêtre et prélat, pourquoi faites-vous ce qui ne sied pas à votre dignité ? Pourquoi jouer avec des enfants, vous que Dieu réserve à enseigner des vieillards. »

IL SE FAIT PATRE

A la suite de cette apparition, Cuthbert devint sérieux et réfléchi, comme un homme sage, et comprit que Dieu l'appelait à une nouvelle vie. Quittant à huit ans la maison paternelle, il s'enfuit sur la montagne où il se loua comme petit pâtre. Il n'avait plus de famille, mais son père du ciel veillait sur lui ; un abcès lui étant survenu au genou, il ne pouvait plus du tout marcher : un ange, sous forme humaine, s'approcha du pâtre, toucha la plaie et il fut guéri. Cependant, Cuthbert n'était point parvenu encore où Dieu daignait l'appeler. Il priait, cherchant la divine volonté; sa prière du soir durait presque jusqu'à l'aurore, et, dans une nuit, il vit comme une flamme qui s'élevait vers le ciel ; il eut révélation que c'était l'âme de l'évêque de Durham, Aïdan. Ce saint évêque quittait le monde à cette heure même pour recevoir sa récompense. Cuthbert réveilla ses compagnons, les engagea à louer Dieu avec lui et, dès le matin, épris d'un plus grand désir du ciel, il remettait ses troupeaux à son maître et se dirigeait vers le monastère de Mailros pour demander l'habit.

Le monastère de Mailros avait pour abbé saint Eate et pour prieur saint Boisil. Saint Boisil, voyant venir ce jeune homme de loin, dit à ceux qui l'entouraient, comme Notre Seigneur

de Nathanaël : Voilà un véritable israélite dans lequel il n'y a pas de malice.

C'était, en effet, un novice plein de bonté; il surpassa vite tous ses compagnons dans l'étude, les prières, les abstinences. Le prieur, qui avait l'esprit prophétique, lui découvrit un jour ce que Dieu voulait faire de lui dans l'apostolat, et lui annonça qu'il serait évêque. Cuthbert repoussa cette pensée et, à quelque temps de là, le roi Alfred, ayant fondé le monastère de Rippon, il y fut envoyé.

LES TROIS PAINS

Son amabilité l'avait fait choisir pour prendre soin des hôtes. Un jour, il reçut un étranger qui, après avoir exercé merveilleusement sa charité, le récompensa en laissant sur la table trois pains d'une admirable blancheur et d'un goût extraordinaire, et disparut. Ces pains révélèrent à tous que le Saint venait d'être honoré de la visite d'un ange. Ceux qui exercent la charité reçoivent toujours la visite d'un ange, car Dieu enrichit toujours ceux qui donnent.

Ces pains étaient au nombre de *trois*, chiffre mystérieux, qui rappelait la Sainte Trinité.

Saint Boisil étant décédé, Cuthbert revint à Melrose en qualité de prieur. La peste ravageait l'Angleterre, elle l'atteignit, et il allait mourir; mais les religieux prièrent avec tant de ferveur qu'il leur fut conservé; cependant, il lui demeura des infirmités qui enrichirent de mérites le reste de sa vie.

APOTRE

Cuthbert, épris du zèle apostolique, se mit à évangéliser les peuples les plus délaissés, détruisant le culte des démons par ses miracles et obligeant, par la persuasion de sa parole, les pécheurs les plus endurcis à venir se jeter à ses pieds. Pourquoi ne pas espérer qu'en notre civilisation, en proie aux démons, un saint puisse renouveler les prodiges de conversion opérés par le moine de Melrose? Demandons à Dieu qu'il nous envoie des saints. Et pourquoi chacun de nous ne serait-il pas un saint?

Le démon, une fois, alluma un feu imaginaire pour détourner les auditeurs de Cuthbert, le Saint l'éteignit d'un signe de croix; le mauvais esprit s'empara d'une sainte femme [illegible], Cuthbert le chassa. A son passage, les malades, les pestiférés étaient guéris avec de l'eau, de l'huile, du pain bénit, la tempête s'apaisait, l'incendie s'éteignait, il changeait l'eau en vin, [illegible] la parole du Maître : « Vous ferez les mêmes miracles que moi et de plus grands. »

L'abbé du monastère de Melros, saint Eata, ayant été nommé évêque de Lindisfarne, voulut [illegible] le monastère de sa cathédrale, [illegible] qui était en même temps son [illegible] que [illegible] saint Augustin [illegible] l'Angleterre, il n'y avait encore [illegible] religieux pour la conduite de l'Église [illegible].

[illegible] au [illegible] sans qu'il le [illegible], il se montra [illegible] pour les défauts des autres, [illegible] comme l'on sait, les [illegible] les plus [illegible] par [illegible], car il avait [illegible].

Saint Cuthbert était [illegible] des [illegible] deux ou trois jours sans prendre un morceau de pain, parce qu'il n'en trouvait pas le loisir; il ne trouvait pas non plus le temps d'une heure de repos, afin de prêcher, travailler et prier davantage; aussi, quand un religieux se plaignait qu'on l'eût réveillé mal à propos, il ne pouvait comprendre cette réclamation : « Ce n'est pas lui faire tort de l'éveiller, disait-il, car, en rompant le sommeil de quelqu'un, on lui donne le moyen de faire quelque chose de bien, ou d'y penser. »

Il versait tant de larmes à sa messe que ce spectacle devenait une prédication : il avait un sentiment profond de la justice qui l'indignait à la vue des vices; mais il pleurait le premier avec tant de douleur les péchés qu'on lui accusait, que les pécheurs étaient épris d'une merveilleuse contrition. »

L'ILOT DE FARNE

Après avoir gouverné plusieurs années le monastère de la cathédrale de Lindisfarne, loin de songer aux dignités qui l'attendaient, il supplia l'évêque de le laisser se retirer dans la solitude pour se sanctifier. L'évêque, qui était un saint, ne put résister à une prière qui était surnaturelle, et Cuthbert se retira dans une île de l'Océan, affreusement sauvage, où nul n'avait pu habiter, parce que les démons en faisaient leur retraite et effrayaient les voyageurs par les spectres et les fantômes. L'homme de Dieu savait qu'en éloignant les démons de la contrée, il servirait les âmes encore plus que par la parole. Il réussit, et les pèlerins accoururent nombreux. Alors, pour retrouver la solitude, il éleva près du roc deux murailles qui enfermaient son oratoire et sa cellule de façon à ne voir que le ciel, ne communiquant plus avec les hommes que par une petite fenêtre, qu'il finit par boucher, afin de ne plus converser qu'avec Dieu le jour et la nuit.

Cependant, il serait mort de faim et de soif sur ce rocher, si Dieu ne tenait toujours la promesse de nourrir ceux qui cessent tout travail pour le contempler. Des corbeaux lui apportèrent le pain nécessaire comme au prophète Elie; déjà il avait fait jaillir une fontaine d'eau douce précédemment quand il accueillait les pèlerins.

Les vagues de la mer firent, un jour de tempête, une brèche à la muraille de sa cellule; mais les flots, dociles, amenèrent aussitôt une pièce de bois, de douze pieds et telle qu'il la désirait pour réparer leur dégât.

Plus il éloignait les pèlerins, plus ils accouraient. Il ne pouvait s'empêcher de les guérir à travers sa muraille quand ils exposaient leur maladie, et l'on venait encore plus nombreux. Toutefois, ce sont surtout les maladies de l'âme qu'il guérissait; il consolait ceux qui sont tentés en racontant les horribles tentations que l'esprit du mal lui faisait subir; cette guerre était si violente qu'il s'était vu, disait-il, sur le point de se précipiter de son rocher dans la mer ou d'abandonner sa solitude; car, ajoutait-il, les religieux qui vivent dans l'obéissance ont une voie beaucoup moins difficile et plus sûre que ceux qui affrontent la vie érémitique.

SAINTE ELFLEDE

Sainte Elflède, sœur du pieux roi Egfrid, [illegible] demandant [illegible] ses [illegible] grande [illegible]

suite de cette maladie, elle eut une cruelle contraction de nerfs. Saint Cuthbert lui envoya sa ceinture, et l'abbesse fut guérie aussitôt, mais elle conserva la ceinture, qui servit depuis à une multitude d'autres guérisons.

Avec cette Sainte, il parlait des choses de Dieu ouvertement; il lui dit que son frère, le roi Egfrid, mourrait deux ans après, mais que ce prince lui imposerait auparavant l'évêché qu'il avait espéré fuir en venant dans cette île déserte.

En effet, à la mort de l'évêque de Lindisfarne, un concile provincial ayant été assemblé en présence du très pieux roi, on décida de choisir pour évêque l'ermite de l'île de Farne.

ÉVÊQUE

Afin de l'obliger à accepter, le roi s'embarqua avec les prélats, et ils vinrent tous ensemble frapper à la porte de l'ermitage. Cuthbert, instruit de leur arrivée, comprit qu'il ne pouvait plus fuir davantage un fardeau que Dieu voulait lui imposer ; il cessa ses résistances et fut sacré.

Le zèle pour le salut des âmes prévalut chez le vieillard sur la faiblesse de l'âge, et on le vit, pendant deux années, renouveler les merveilles de son premier apostolat.

Il parcourait les villages, s'arrêtant chez les pauvres; un jour, il demandait au prêtre qui l'accompagnait s'il n'y avait pas encore en ce lieu quelque personne affligée qu'il n'eût pas consolée, et il vit aussitôt une pauvre femme qui embrassait son enfant sur le point d'expirer; elle avait perdu l'aîné de la peste. Il fut touché, baisa cet enfant, le bénit et le rendit guéri à sa mere.

IL EST NOURRI MIRACULEUSEMENT

Il exerça son zèle bien au delà des bornes de son diocèse, dédiant des églises, visitant des monastères.

Une fois, sur la mer, la tempête ayant éloigné le vaisseau qui portait les vivres, l'évêque et ses compagnons n'avaient rien à manger. Alors, une vague, obéissante, apporta à la surface des eaux trois gros morceaux de chair de dauphin, qui servirent à le nourrir avec sa suite durant trois jours, après lesquels ils abordèrent. Un autre jour, voyageant, guidé par un enfant, dans une longue mission à travers un pays inconnu, il s'égara, et lui et son petit guide succombaient de faim et de fatigue : l'enfant pleurait, l'évêque le rassura.

« Vois-tu cet aigle tout là-bas ? si Dieu veut, il peut nous faire apporter par lui des aliments. »

Et l'enfant tomba à genoux en apercevant l'aigle voler rapidement vers eux et laisser tomber sur l'herbe un poisson merveilleux, enlevé aux flots écumants.

On sait le symbolisme du poisson, qui représente le Christ et les âmes sauvées.

Saint Cuthbert apprit par révélation la mort du roi Egfrid, tué dans une bataille contre les Pictes (Ecossais), il en donna avis à la reine et pria pour lui.

CUTHBERT SE PRÉPARE DANS LA SOLITUDE A PARAITRE DEVANT DIEU

Une autre vision lui annonça que sa propre mort était prochaine. Il résolut donc de retourner dans la petite île de Farne, afin de se préparer à paraître devant le Juge Suprême. Le jour de Noël, après avoir célébré solennellement les mystères de la naissance du Sauveur, il s'embarqua.

Un des anciens religieux lui demanda, les larmes aux yeux :

« Quand reviendrez-vous ?

— Lorsque vous rapporterez mon corps en ce pays. »

En effet, il ne devait plus quitter son rocher. Il se livra à des austérités extrêmes, qui amenèrent, au bout de deux mois, une grave maladie ; même à cette extrémité, il ne voulut permettre à aucun religieux de passer la nuit dans l'île, où les démons lui livraient, comme il arrive à la mort, de cruels et terribles assauts, sur ce roc même qu'il leur avait disputé. Ce furent les plus redoutables tentations de sa vie, dit-il au religieux qui l'assista à la fin.

La mer étant devenue mauvaise, on ne put aborder durant cinq jours ; on le retrouva encore vivant ; mais la mort approchait, il se fit étendre en son oratoire, reçut les derniers sacrements et, comme il allait mourir, il guérit un des religieux qui le servaient et qui était atteint d'une grave dysenterie.

C'était le 20 mars, son âme monta au ciel, brillante de charité comme l'âme de ce saint évêque qu'il avait vu monter sous la forme d'une flamme et qui lui avait marqué le chemin de la vie parfaite.

Que ceux qui auront lu cette vie de Cuthbert soient épris du désir de le suivre.

L'attribut ordinaire de saint Cuthbert est un cygne ou un oiseau aquatique, à cause de son séjour prolongé au milieu des eaux et à cause aussi de la familiarité qu'on lui attribue pendant son séjour sur l'îlot de Farne avec des oiseaux au duvet moelleux qui pullulaient sur ce rocher. On les appelait « les canards de saint Cuthbert » ; aujourd'hui, ils sont presque détruits.

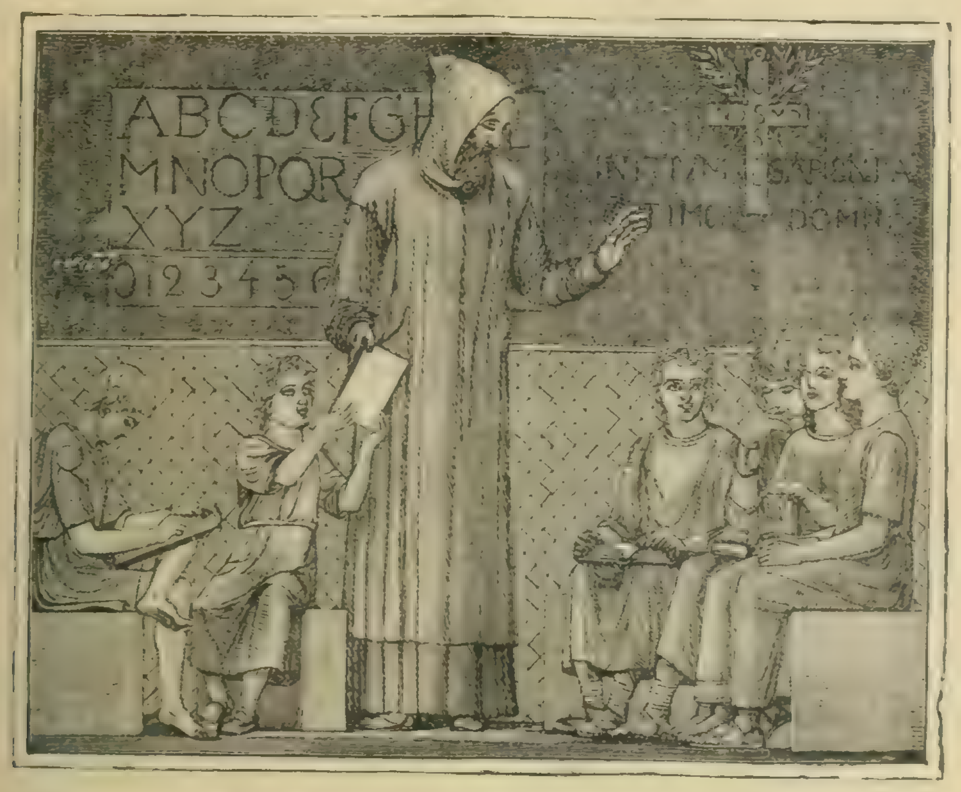
Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris



Dans une course lointaine, Cuthbert, évêque, conduit par un enfant, s'est égaré : un aigle vient à leur secours.

SAINT BENOIT

Né en 480. — Mort en 543. — Fête le 21 mars



Saint Benoît instruisant ses jeunes disciples.

LE JEUNE SOLITAIRE DE SUBIACO

A l'âge de 14 ans, Benoît, fils de la noble race des Anicius, était étudiant à Rome. Les débauches de ses compagnons l'effrayèrent, et, au lieu de s'abandonner aux passions naissantes, il s'enfuit de la grande ville.

En remontant le cours du Tibre et de l'Anio, il parvint au désert de Subiaco, à 40 milles de Rome, sans savoir comment il y subsisterait. Dieu y pourvut et envoya au-devant de l'enfant un religieux, nommé Romain, dont le monastère était voisin.

Le petit Benoît confia à ce moine ses désirs de perfection. Romain lui jura le secret et l'aida à trouver aux flancs abrupts du rocher une grotte inaccessible, du fond de laquelle on ne voyait que le ciel; chaque jour, ce moine lui descendait, du haut de l'escarpement, un pain avec une corde; une clochette permettait à Romain d'avertir Benoît de quitter l'oraison et de détacher la frugale provision.

Dans ce nid où il demeura trois ans (1), des bergers l'aperçurent, le prirent pour une bête sauvage et le poursuivirent, mais l'ayant reconnu pour un serviteur de Dieu, ils vinrent se suspendre aux broussailles et écouter ses instructions.

Satan voulut détruire ce sanctuaire naissant; il lança une grosse pierre sur la clochette et la brisa pour interrompre les communications avec Romain. Une autre fois, un affreux merle vint voltiger, lui rappeler le nom et le souvenir d'une femme du nom de Merula (merle) qu'il avait vue à Rome, et une tentation terrible l'obséda, à ce point qu'il voulait quitter sa solitude. Le jeune solitaire fit un signe de croix, et l'oiseau de Satan disparut aussitôt; mais, pour se châtier de son moment d'hésitation, Benoît sortit de la grotte, trouva au-dessous un buisson hérissé d'épines, quitta la robe de bure dont il était revêtu, et se roula longtemps sur les cruelles épines. Le sang qu'il versa blessa le corps et guérit l'âme pour toujours (1).

Le buisson, dit la tradition, se changea en rosier; il est encore abondant aujourd'hui sur les flancs de la montagne; ses roses portent un petit serpent et des taches de sang, et les nombreux pèlerins en emportent la poussière comme une arme, car saint Benoît est toujours un puissant défenseur contre les tentations du Mauvais.

(1) Alors qu'il fallait fuir le monde habité pour se sanctifier, la discipline de l'Église permettait de remplacer par la vie érémitique les diverses observances.

(1) Aujourd'hui, on célèbre la messe dans la grotte, et une [illegible] permet aux fidèles de l'entendre [illegible] les bergers [illegible] Benoît, un peu plus [illegible] un autre autel est [illegible] la clochette et paraît sous la forme d'un merle; on y a figuré la cloche brisée et l'oiseau.

C'est de cette grotte et de ce buisson qu'est sorti l'Ordre bénédictin qui a couvert le monde.

[illegible] LA DÉSOBÉISSANCE

Des solitaires qui vivaient à quelques milles, dans les grottes de Vicovaro, situées comme les [illegible] perpendi-[illegible] au pied duquel coule l'Anio, vinrent le [illegible] de les diriger ; Benoît assura qu'ils ne pourraient point s'entendre avec lui ; ils insis-[illegible], et il vint.

Son gouvernement leur parut trop austère, et, pour se débarrasser du maître qu'ils s'étaient choisi, ils empoisonnèrent son vin ; mais avant de le boire, le Saint bénit la coupe suivant sa coutume : à l'instant, le vase se brisa, et le crime fut reconnu.

« Que le Dieu tout-puissant vous pardonne ! » dit-il, et il retourna à sa chère grotte de Subiaco.

VRAIS MOINES

Cependant, beaucoup de moines vinrent vers lui ; il leur distribua les solitudes du rocher, et fonda aux alentours douze monastères de douze religieux, ayant chacun un abbé. La place de chacune de ces maisons est marquée aujourd'hui par un oratoire.

Parmi ces couvents, il y en avait trois bâtis au sommet des rochers arides ; les moines qui les habitaient étaient obligés de venir chercher l'eau dans le lac, au bas du ravin, en descendant une pente dangereuse. Au bout de quelque temps, ils se lassèrent de cette fatigue. « Père, vinrent-ils dire à Benoît, ne pourrions-nous pas construire notre maison dans un endroit plus commode ? là-haut, il est très onéreux de fournir de l'eau à la communauté. »

Benoît les consola paternellement et leur assura qu'il y penserait.

La nuit suivante, il prit avec lui Placide, un de ses plus jeunes disciples, et gravit silencieusement la montagne ; il s'arrêta près des monastères élevés sur la cime, s'agenouilla sur le roc et pria longtemps ; puis, ayant marqué cette place avec trois pierres, il redescendit à son monastère.

Le lendemain, les Frères viennent lui demander sa décision. « Remontez, leur dit-il, jusqu'à tel endroit, que vous verrez marqué par trois pierres posées l'une sur l'autre, là vous creuserez un peu ; Dieu est assez puissant pour vous donner de l'eau en cet endroit et vous épargner désormais la peine de descendre au lac. » Pleins d'obéissance, les moines montèrent jusqu'au lieu indiqué et trouvèrent que le roc suintait déjà ; ils tail-[illegible] une petite fontaine qui se remplit rapidement, et la source devint assez [illegible] en tout temps [illegible] de la communauté.

[illegible] au pouvoir des Goths qui [illegible] envahie. Un de ces [illegible] homme [illegible]

[illegible]

les eaux étaient si profondes qu'on ne pouvait songer à l'en retirer.

Le novice, tout attristé, vint annoncer sa mésaventure au jeune Fr. Maurus, en sollicitant une pénitence. Fr. Maurus avertit le bienheureux P. Benoît. Celui-ci se rendit sur le lieu de l'accident, prit le manche de la hache, en plongea l'extrémité dans les eaux du lac, aussitôt le fer remonta lui-même et revint s'adapter au manche comme auparavant.

Rendant alors au Goth son instrument, le Père lui dit : « Voilà, travaille et console-toi : *Ecce, labora, et noli contristari.* » Travailler pour l'amour de Jésus-Christ, dans la joie intérieure et la paix, voilà bien ce que les moines de cette époque devaient enseigner aux races barbares, qui venaient de conquérir l'empire romain, races inquiètes, ennemies du travail et ne respirant que batailles, carnages et rapines.

LES ENFANTS

En échange des vieux moines indociles de Vicovaro, le Seigneur envoya au solitaire, non seulement ces moines fidèles, mais en outre un gracieux essaim de jeunes enfants doués des plus aimables vertus ; c'étaient les fils des nobles Romains. En effet, les pères, apprenant qu'un étudiant échappé de la corruption de la ville donnait de si beaux exemples à Subiaco, lui confiaient leurs enfants, car, à cette époque de troubles sociaux et de désordres effroyables, on comprenait qu'il n'y avait que le radicalisme du bien qui pût sauver la jeunesse.

Parmi ces enfants que nous représentons ici, il y avait Maur, dont Benoît fera son coadjuteur, et Placide, fils du seigneur du territoire de Subiaco. Nous écrirons leur vie, et cela complètera celle de saint Benoît. Chacun sait le miracle dont fut récompensée l'obéissance du jeune Maur, quand, sur l'ordre de Benoît, il marcha sur les eaux pour aller sauver Placide tombé dans le lac.

L'alumnat des jeunes néophytes de Subiaco fut imité depuis, et l'on en fonde aujourd'hui sur le même modèle dans le nord et dans le midi de la France.

On conçoit combien cette œuvre de l'étudiant de Rome excita la rage infernale, et l'on ose à peine raconter ce que [illegible] un suppôt de Satan, nommé Florent, qui habitait auprès. Il fit d'abord porter du pain empoisonné à Benoît, mais il fut découvert ; alors, ne pouvant tuer les corps, pour atteindre les âmes, il envoya près du jardin où jouaient les jeunes disciples sept misérables et malhonnêtes jeunes filles, exécuter des danses lascives.

Benoît comprit le danger que courait l'innocence de ses disciples, et comme certaines tentations ne se guérissent que par la fuite, il donna le signal du départ : laissant donc ses douze monastères, il partit, avec le premier alumnat, à la recherche d'une autre solitude.

Florent était sur sa terrasse, et il se [illegible] de voir partir Benoît, mais [illegible] la maison fut [illegible] et l'écrasa. Le jeune Maur, [illegible] à Benoît. L'homme de Dieu s'affligea autant de la mort de son ennemi que de la [illegible] de son disciple, à qui il imposa une forte pénitence pour [illegible], et il continua son voyage. Il y avait [illegible] ans qu'il était à Subiaco quand [illegible]

[illegible] la pierre où reposa le [illegible] la pierre

s'amollit au contact de son cœur brûlant d'amour, et quand il reprit le bâton de pèlerin, l'empreinte de son corps était restée gravée sur le rocher. A certaines époques, et ordinairement le 21 mars, depuis quatorze siècles, ce rocher laisse suinter de l'eau, et les religieux prient alors leur patron avec plus de ferveur.

LE MONT CASSIN

Benoît suivit les montagnes vers le Sud et arriva au Mont Cassin, dans les ruines d'une ville romaine, *Cassinum*, où étaient les restes d'un amphithéâtre et où l'on voyait un temple d'Apollon, encore debout, dans son bois sacré. Des multitudes de paysans venaient y sacrifier.

Benoît, ému, planta la croix en ce lieu et, au nom du Christ, persuada aux habitants de renverser l'idole et d'élever à la place des oratoires à saint Jean-Baptiste et à saint Martin de France.

Benoît demeurera quatorze ans au Mont Cassin et rendra ce lieu tellement illustre, qu'un pape, dans l'inscription gravée sur l'autel, voudra le comparer au Sinaï.

Saint Benoît fit construire le monastère par ses disciples, mais non sans rencontrer toujours l'opposition de l'ennemi du genre humain. On rapporte qu'un jour, les disciples ne pouvaient ébranler une pierre tellement inamovible qu'elle semblait tenir à la terre par de fortes racines. Benoît reconnut un artifice du démon, donna sa bénédiction, mit en fuite l'esprit malin, et la pierre fut levée si facilement qu'elle semblait n'avoir rien pesé.

Le démon était plein de rage contre le saint patriarche qui lui avait enlevé cette montagne, où cet esprit infernal avait régné jusque-là par l'idolâtrie, pour la damnation de beaucoup d'âmes ; il était furieux contre le pieux fondateur qui préparait dans ses moines une armée contre lui; parfois il lui apparaissait, en plein jour, sous des figures horribles, jetant des tourbillons de flammes par les yeux, la bouche et les narines, et il l'appelait par son nom : « Benoît ! Benoît ! » En latin *Benedicte ! Benedicte !* Or, ce nom veut dire *Béni ;* aussi le démon, se reprenant aussitôt avec rage, répétait: « Non, non, pas *Béni*, *Maudit ! Maudit !* Qu'es-tu venu faire en ce lieu? Qu'as-tu à démêler avec moi ? Pourquoi prends-tu plaisir à me persécuter? » Benoît le laissait crier et vaquait à ses occupations, sans faire attention à lui.

Le Saint s'efforçait de prémunir ses disciples contre les attaques de cet ennemi de tout bien qui, ordinairement, nous livre la guerre d'une manière invisible, afin de nous vaincre plus facilement.

Cédant aux suggestions cachées du tentateur, un religieux prit en dégoût sa sainte vocation, et demanda à l'abbé la permission de retourner dans le monde. Benoît essaya de lui faire comprendre la folie de son dessein, il lui rappela sa ferveur précédente, la sagesse de la résolution qu'il avait prise alors d'embrasser la vie religieuse, il parla du salut de son âme, de l'excellence incomparable du service et de l'amour de Dieu; il lui dit de prier et d'attendre avec patience la fin de cette tentation. Mais le religieux ne voulait rien entendre, déjà son imagination était dans le monde. Pour obtenir plus vite la triste permission que l'abbé différait de lui accorder, il se mit à troubler l'ordre de la communauté et à scandaliser les Frères, tellement que Benoît fut obligé de le chasser. Le malheureux partit content; mais à peine était-il sorti du monastère, qu'il vit accourir à lui un dragon furieux, la gueule béante, prêt à le dévorer. Il appela à grands cris les Frères au secours. Ceux-ci s'empressèrent de venir; ils trouvèrent le fugitif en proie à l'épouvante et tremblant de tous ses membres; ils le ramenèrent au couvent. Il promit d'être désormais fidèle à sa vocation, et il tint parole, gardant pour le reste de sa vie une immense reconnaissance envers son saint abbé dont les prières lui avaient obtenu la grâce de voir le dragon infernal qui voulait le dévorer.

Un jour, Benoît sortit avec les Frères pour travailler aux champs; un paysan vint au monastère, outré de douleur, portant entre les bras le corps de son fils et demandant le P. Benoît. Comme on lui dit qu'il était aux champs avec les Frères, il jette le corps de son enfant devant la porte, et court chercher le Saint. Il le rencontre qui revenait du travail.

« Père, rendez-moi mon fils !

— Est-ce moi qui vous l'ai enlevé ?

— Il est mort, venez le ressusciter.

— Retirez-vous, ce n'est pas notre affaire; cela appartient aux saints apôtres. Que venez-vous nous imposer un fardeau insupportable ? »

Le père jure dans sa douleur qu'il ne partira pas avant que le Saint ait ressuscité l'enfant.

« Où est ce mort?

— Voilà son corps à la porte du monastère. »

Benoît, y étant arrivé, se mit en prière avec tous ses religieux, s'étendit sur le cadavre comme Elisée, et puis, élevant les bras au ciel, s'écria : « Seigneur, ne regardez pas mes péchés mais la foi de cet homme, et rendez à ce corps l'âme que vous en avez ôtée. »

A peine a-t-il achevé sa prière que tout le corps de l'enfant tremble à la vue des assistants. Benoît prend l'enfant par la main, et le rend à son père plein de vie et de santé. (S. Grégoire, *Dial.* L. II, c. 32.)

En temps de disette, le sous-diacre Agapit vint quêter au Mont Cassin et supplier afin d'obtenir un peu d'huile; il en restait à peine au fond d'une bouteille pour assaisonner la nourriture : « Qu'on la donne, » dit Benoît. Le cellérier, vaincu par le démon de la défiance, hésita; ce qu'apprenant le Saint, il fit jeter la bouteille au fond du précipice, et ce verre fragile ne se brisa point. Alors le cellérier, confus et grondé, exécuta l'ordre de son père. — Et Dieu renouvella miraculeusement la provision d'huile épuisée.

Le bienheureux Père écrivit pour ses religieux une *Règle*, toute remplie d'une admirable sagesse.

Au Mont Cassin, comme à Subiaco, on amenait de tous côtés la jeunesse à saint Benoît, et l'alumnat fondé par lui aura un jour pour disciple saint Thomas d'Aquin.

LE ROI TOTILA — LES BÉNÉDICTINS

Le roi Goth Totila, prince victorieux de l'empire romain, s'acheminait vers Naples et entendit parler de l'influence extraordinaire du prophète du Mont Cassin : il voulut savoir si Benoît avait vraiment l'esprit prophétique et fit revêtir les ornements royaux à son écuyer Riggo, puis l'envoya avec une suite de seigneurs au Mont Cassin comme s'il était le roi.

« Mon fils, lui cria aussitôt Benoît, quittez l'habit que vous portez, il n'est pas à vous. »

Riggo, épouvanté d'avoir voulu tromper un tel homme, se jeta à ses pieds et bientôt Totila vint lui-même et ne fut pas maître d'une terreur soudaine. Le serviteur de Dieu cria par trois fois à



Saint Benoît ressuscite un enfant.

ce prince terrible : « Levez-vous ! » et enfin il dut le relever lui-même.

« Vous avez fait beaucoup de mal, lui dit-il, vous en faites tous les jours ; il est temps de cesser vos iniquités. Vous entrerez à Rome, vous régnerez neuf années, et la dixième vous mourrez. »

Le roi, effrayé, se recommanda à ses prières ; à partir de ce moment, sa nature barbare fut transformée, il protégea les peuples contre ses propres soldats, au milieu même de la victoire, et les traita comme ses enfants.

L'année qui précéda sa mort, Benoît pleurait, on lui en demanda la cause. « Tout ce monastère, dit-il, que j'ai bâti, a été livré aux païens par un jugement du Dieu tout-puissant ; j'ai à peine obtenu la vie de mes frères. »

En effet, 40 ans après sa mort, les barbares détruisirent le Mont Cassin, mais il renaîtra de ses cendres, et le corps de l'homme de Dieu sera transporté au pays de France, où on le vénérera à Saint-Benoît-sur-Loire.

L'histoire des derniers moments de saint Benoît est liée à l'histoire de sa sœur sainte Scholastique, et nous en reportons le tou[illegible] récit à la vie de cette Sainte.

Du vivant même de saint Benoît, des couvents de son Ordre commencèrent à se fonder de divers côtés ; ils se multiplièrent ensuite par toute l'Europe. [illegible] a compté parmi ses innombrables enfants spirituels une multitude de saints, plusieurs papes, un nombre immense d'évêques. Les Bénédictins ont contribué pour une grande part à l'éducation et à la civilisation de l'Europe, et en particulier de la France. Après plus de treize siècles, cet Ordre, divisé en plusieurs branches, subsiste encore, et tout en étant moins nombreux qu'à d'autres époques, ses membres continuent à conserver dans le monde l'esprit de saint Benoît.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

Nous avons dit comment saint Benoît triomphait du démon, et employait souvent l'arme victorieuse de la croix. Ce signe sacré et l'invocation de saint Benoît peuvent être en nos mains un puissant bouclier contre l'ennemi infernal. De là est venue la dévotion à la *médaille de saint Benoît*, dévotion approuvée et enrichie de nombreuses indulgences par le pape Benoît XIV.

Cette médaille représente d'un côté saint Benoît, de l'autre la croix du Sauveur, avec une série de lettres, dont voici l'explication. Dans les angles de la croix : C. S. P. B. : *Crux Sancti Patris Benedicti* : *Croix du Saint Père Benoît*. — Sur la ligne verticale de la croix : C. S. S. M. L. : *Crux Sancta Sit Mihi Lux* : *Que la sainte croix soit ma lumière*. — Sur la ligne horizontale N. D. S. M. D. : *Non Draco Sit Mihi Dux* : *Que le dragon ne soit pas mon chef*. — Autour de la médaille, on voit d'abord le Saint Nom de Jésus, exprimé par le monogramme ordinaire IHS, puis les lettres : V. R. S. N. S. M. V. S. M. Q. L. I. V. B. : *Vade Retro, Satana, Nunquam Suade Mihi Vana, Sunt Mala Quæ Libas, Ipse Venena Bibas* : Retire-toi Satan, ne viens pas me conseiller tes vanités. Ce breuvage que tu verses est le mal, bois toi-même tes poisons.

Dom Guéranger a signalé dans une brochure [illegible] une multitude de grâces spirituelles ou temporelles obtenues par cette dévotion.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE

FILLE DE SAINTE BRIGITTE

Fête le 22 mars.



ENFANCE DE CATHERINE

Catherine naquit dans un palais, et sa naissance sembla la vouer d'avance à toutes les grandeurs de ce monde qui passe, mais la piété de ses parents, en préparant en elle une sainte, la rendirent, en outre, digne des grandeurs immortelles du ciel. Son père était Ulphon, prince de Suède, et sa mère la grande sainte Brigitte, si connue dans l'Église par les révélations dont Dieu la favorisa.

Encore au berceau, la fille de sainte Brigitte fit miraculeusement éclater les grâces de sainteté par lesquelles Dieu avait prévenu son âme : ainsi on la vit repousser de ses mains une nourrice de vie coupable et ne point vouloir de son lait.

Le démon, furieux, s'acharna contre cette âme d'élite dès sa plus tendre enfance. Une nuit, l'abbesse du monastère à qui elle avait été confiée, entendit ses cris et ses soupirs. Elle se précipite. Que voit-elle? Le démon qui, sous la forme d'un taureau furieux, s'efforçait de transpercer de ses cornes le corps de la jeune enfant. L'abbesse se hâte de la délivrer, et le démon vaincu fit entendre ce cri de rage : « Que je l'eusse volontiers achevée, si Dieu me l'eût permis! »

Notre-Seigneur, qui la voulait toute à lui, ne laissa point cette âme déjà grande dès l'enfance, perdre son temps dans les plaisirs même innocents du jeune âge.

A sept ans, elle jouait un jour aux jonchets, mais la nuit suivante, les démons s'approchèrent de sa couche et, prenant les jonchets, ils ne firent de tout son corps qu'une plaie. La Sainte comprit l'avertissement et renonça pour toujours à ces récréations.

ELLE FAIT LE VŒU DE VIRGINITÉ DANS LE MARIAGE

Arrivée à l'âge nubile, Catherine, pour accéder au désir de son père, se maria avec un riche seigneur nommé Egard; c'est qu'elle avait, en effet, non sans raison, l'espérance de pouvoir amener son époux à faire avec elle le vœu de virginité. Elle ne fut point trompée dans son attente, et tous les deux, offrant à Dieu le lis de la chasteté, vécurent dans les liens du mariage comme deux anges et triomphèrent de la chair et du monde par les saintes austérités de la pénitence.

Ils avaient d'ailleurs sous les yeux un vivant modèle de [illegible] dans la personne de sainte Brigitte. [illegible] ferventes [illegible] dans la nuit silencieuse, ils accoutumaient leurs sens à se priver de tout ce qui les flatte et à affronter les souffrances volontaires ou nécessaires avec une [illegible] qui maintenait la chair dans l'obéissance à l'esprit. Ils savaient, en effet, que la chasteté est un lis qui s'épanouit et se conserve à l'abri des épines de la mortification.

[illegible] SUR L'ÉPOUSE ET SON FRÈRE

Catherine avait un frère nommé Charles, dont la [illegible] consumait dans les plaisirs du monde. Ne pouvant souffrir les vertueux exemples de sa sœur, [illegible] les plus [illegible] les plus [illegible]. Il lui [illegible] entre autres choses [illegible] par les vêtements simples et [illegible] à se revêtir. A la vue du luxe [illegible] parade les personnes [illegible]. Catherine s'était, en effet, dépouillée de ses parures de princesse, sans [illegible] au monde que les vertus [illegible] sont un [illegible] que tous les atours de la vanité. Plusieurs dames de distinction eurent le courage de l'imiter.

[illegible] avec elle, [illegible] une image de la Vierge, [illegible] amie du luxe, [illegible]

[illegible]

près celui qu'elle a choisi pour modèle.

[illegible]

[illegible]

à l'égard des lettres pleines de menaces dans lesquelles il s'opposait énergiquement à ce qu'il permît à sa sœur de quitter la Suède.

Par une permission de Dieu, les lettres furent remises à Catherine qui, connaissant dès lors les projets de son frère, put leur échapper, et, favorisée par un oncle puissant, quitta la Suède sans obstacle et parvint heureusement à Rome et se jeta dans les bras de sa mère.

Avec quelle joie les deux Saintes visitaient les églises de Rome et les tombeaux des martyrs et s'adonnaient ensemble à tous leurs exercices de pénitence et de ferveur.

Le démon, jaloux des progrès de Catherine dans la voie de la perfection, voulut lui persuader de retourner dans sa patrie afin d'y vivre plus à son aise, mais, excitée par les exemples et les paroles de sa mère, elle fit le sacrifice complet de sa patrie et même de son époux qu'elle aimait si tendrement. En récompense de ce sacrifice, Dieu la fit participer aux lumières surnaturelles dont il éclairait l'intelligence de sainte Brigitte, de sorte qu'elle pouvait traiter les questions les plus difficiles de la Sainte Écriture. Le Souverain Pontife lui-même, Urbain VI, frappé de son éloquence, ne put s'empêcher de lui dire : « Ma fille, vous vous êtes vraiment nourrie du lait de votre mère. »

LE DÉMON TEND DES EMBÛCHES A SA VIRGINITÉ

Après la mort d'Eggard son mari, quelques seigneurs de Rome la [illegible], mais elle ne se laissa captiver par aucune de leurs promesses. N'avait-elle pas voué à Dieu sa virginité? Indignés de ses refus, ils résolurent de se venger et d'arracher de force ce qu'ils n'avaient pu obtenir par les voies de la douceur. Cela leur [illegible]

[illegible]

toute [illegible] place au [illegible]

dans une pauvre cabane pour être à couvert de la neige. Mais, tout à coup, au milieu de la nuit, elles sont surprises par une bande de voleurs; être dévalisées n'était que le moindre mal qu'elles pussent attendre de ces scélérats, et déjà, à la lueur des torches, la beauté de la princesse suédoise avait frappé leurs regards. Mais les saintes voyageuses priaient avec ardeur le Dieu protecteur des âmes saintes. Tout à coup, un vent violent mugit autour de la cabane, on entend un cliquetis d'armes comme le bruit d'une escouade de soldats, les malfaiteurs, effrayés, s'enfuient dans toutes les directions.

Bien résolus de ne pas laisser échapper leur proie, les brigands se placèrent le lendemain en embuscade sur le chemin par où devait passer Catherine, mais Dieu les frappa d'aveuglement; nos voyageuses passèrent devant eux sans être aperçues.

VERTUS DE SAINTE CATHERINE

A la vue de tant de prodiges opérés en sa faveur, Catherine s'efforçait de montrer sa reconnaissance en pratiquant toutes les vertus de la manière la plus parfaite.

L'humilité était comme le bien-aimé refuge de son cœur : grande était sa joie de paraître vile et méprisable aux yeux des hommes et d'être appelée pécheresse. Son esprit d'oraison n'était pas moins admirable. Chaque jour, pendant quatre heures de suite et à genoux, elle s'appliquait à la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur. Éprise alors d'un extrême désir de souffrir, elle flagellait cruellement son corps afin de ressembler davantage à son divin Modèle. Quelle ne fut pas sa patience dans les hôpitaux, lorsqu'elle soignait les malades et pansait leurs plaies hideuses! En vain lui objectait-on les dangers auxquels elle s'exposait. Les paroles et les exemples de sa mère étaient profondément gravés au fond de son cœur. La terre nue et quelques pierres formaient la couche de sa mère; elle s'en approchait pendant la nuit et la faisait doucement reposer sur sa poitrine. Pour récompenser son amour de la pauvreté, Notre-Seigneur permit qu'en certaines occasions elle parût richement vêtue et que le pauvre lit où elle reposait devînt brillant comme un lit de parade. Dans une [illegible] romaine, ses [illegible], au [illegible] les [illegible]. Elle supportait [illegible] avec une merveilleuse mansuétude, rendant toujours le bien pour le mal [illegible].

[illegible]

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où, [illegible], Catherine était venue rejoindre sa mère à Rome, lorsque toutes les deux résolurent d'aller visiter les lieux témoins des souffrances de leur Dieu. Malgré tous les obstacles, elles eurent le bonheur d'accomplir leur dessein, mais le moment approchait où Brigitte allait recevoir la récompense de tous ses travaux. Surprise par la fièvre à Jérusalem, elle fut obligée de retourner à Rome où bientôt son âme quitta l'exil de cette vie.

Catherine fit transporter en Suède les restes mortels de sa mère. Une immense multitude se porta à la rencontre de ce corps vénéré, heureuse en même temps de pouvoir admirer de plus près les vertus de Catherine, vivante image de sa mère. A Lincopia surtout, le peuple, en la voyant, laissa éclater des transports d'allégresse. Les cloches annoncèrent partout sa présence. Les orgues firent entendre leurs sons harmonieux comme au jour des grandes solennités, et l'évêque lui-même ne voulut céder à personne l'honneur de la recevoir. Usant alors d'une sainte liberté, elle lui reprocha de négliger les devoirs de sa charge pastorale, en donnant trop de temps à l'oraison et en se livrant à des jeûnes trop rigoureux. Elle arriva enfin au monastère de Wadsten qu'elle devait gouverner comme abbesse. Là, près du tombeau de sa mère, elle apprit à ses religieuses à pratiquer la règle qu'elle-même avait pratiquée si longtemps sous sa sainte direction.

RETOUR A ROME — MIRACLES

Les foules commencèrent bientôt à affluer au tombeau de sainte Brigitte, attirées par les miracles qui s'y opéraient. Le roi de Suède et tous les principaux du royaume [illegible] de retourner à Rome pour demander la canonisation de sa mère. Ses démarches ne purent réussir. La cité romaine était alors divisée par le schisme qui venait d'éclater à la mort de Grégoire XI. Urbain VI, son légitime successeur, ne pouvait librement exercer son autorité. Ce pontife avait pour Catherine une affection toute paternelle à cause de [illegible] qu'elle n'avait cessé de donner pendant son séjour à Rome, aussi lui donna-t-il [illegible] de haute autorité jusqu'aux Alpes. En arrivant en [illegible] populations la sainteté de sa servante. Saisi par le sommeil, un de ses [illegible] sous les pieds des chevaux; il est tellement meurtri par les roues, qu'on le croit mort. Catherine se jette aussitôt à genoux, elle invoque la Reine du [illegible] sans laisser aucune trace.

[illegible] des apôtres, elle avait opéré plusieurs prodiges

qui firent resplendir d'un nouvel éclat sa sainteté

Une dame romaine, très dangereusement malade, refusait tous les secours de la religion. Notre Sainte, désireuse de sauver cette âme, se mit en oraison et supplia Notre-Seigneur pour cette pécheresse dont la vie n'avait été qu'une suite de désordres. Elle achevait sa prière, lorsqu'il sortit du Tibre une vapeur noire et épaisse qui environna la maison de la malade, et en même temps un bruit épouvantable se fit entendre. La malade, épouvantée et hors d'elle-même, appela Catherine, lui promit de se réconcilier avec Dieu, et aussitôt le bruit cessa.

Pendant la mauvaise saison, le Tibre, grossi par les pluies torrentielles, déborda tellement qu'une grande partie de la ville était sur le point d'être submergée. Sainte Catherine se met en prières et supplie le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. A cette prière, le fleuve rentre dans son cours naturel, les eaux s'écoulent vers la mer et la Ville Sainte est délivrée d'un péril imminent.

Le troisième miracle que nous allons rapporter eut lieu pendant le séjour de la Sainte à Naples. Une dame d'honneur lui dit que depuis longtemps un démon tourmentait chaque nuit sa fille déjà veuve. Heureuse de pouvoir contribuer au salut d'une âme, Catherine conseilla une confession générale, se livra elle-même à toutes les austérités de la pénitence et parvint à délivrer cette veuve de l'esprit mauvais et à rendre la paix à son âme.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINTE CATHERINE

Depuis son départ de Rome et son arrivée au monastère de Watzen, la vie de notre Sainte ne fut plus qu'une suite de douleurs corporelles; mais sa joie était grande de pouvoir souffrir. Des soupirs ardents s'exhalaient de son âme à la pensée que bientôt elle serait délivrée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ. Avant qu'elle rendît le dernier soupir, Dieu voulut manifester encore une fois son éminente sainteté.

L'un des ouvriers du monastère tomba du haut des échafaudages, d'une hauteur considérable, sur des pierres qui lui rompirent les os. Le malheureux ne donnait plus signe de vie. A la nouvelle de l'affreux accident, Catherine, malgré ses infirmités, se transporte près du blessé, touche ses membres meurtris, et aussitôt toute douleur disparaît, les plaies se cicatrisent et il peut se remettre au travail avec les autres. Des prières d'actions de grâces montèrent alors vers le ciel pour remercier Notre-Seigneur qui, par l'intercession de sainte Catherine, venait d'opérer un si grand prodige.

Cependant les forces corporelles de la pieuse abbesse diminuaient de jour en jour; l'heure vint enfin où Dieu voulait récompenser sa servante. Quand elle était avec sa mère, elle avait coutume tous les jours et bien souvent même deux ou trois fois par jour, de se purifier, par le sacrement de Pénitence, de ces fautes qui peuvent surprendre la fragilité humaine. Comme des douleurs d'estomac l'empêchaient de recevoir son Dieu, son unique bonheur était de le contempler sous les espèces sacramentelles.

Ce fut dans un des transports d'amour de cette contemplation divine que son âme s'exhala vers le ciel. Au moment de cette mort, une étoile apparut au-dessus du monastère le jour et la nuit où son corps demeura exposé, l'accompagna jusqu'à l'église et ne disparut enfin que lorsque la cérémonie fut achevée.

Des archevêques, des évêques, des abbés, le fils du roi de Suède lui-même tinrent à témoigner par leur présence de leur vénération pour la servante de Dieu. Un grand concours de peuple se fit à son tombeau, et par son intercession, il s'y opéra de nombreux et éclatants miracles.



SAINT TURIBE

Fête le 23 mars.



Turibe, miraculeusement sauvé de la férocité de deux énormes caïmans, marche sur les eaux de la rivière de Chagra. — Il est arrêté au bord d'un affreux précipice par la main d'un ange vêtu en Indien.

SA NAISSANCE — SA JEUNESSE

Turibe naquit à Majorga, en Espagne, le 16 novembre 1538.

Malgré toutes les séductions du monde, il sut conserver sa vertu sans tache, car il mit sa confiance en Marie, évita le danger, aima la prière et l'étude, et châtia son corps par les veilles, les jeûnes et les flagellations sanglantes.

Toutes les aspirations de son enfance et de sa jeunesse le portaient vers le sacerdoce, mais son père étant mort et sa famille restant sans [illegible], il lui consacra cinq années et ne reprit le [illegible] de ses études qu'après avoir établi ses [illegible] et

assuré l'existence de sa mère, en lui abandonnant son propre patrimoine.

La réputation que Turibe s'était acquise par sa vertu et sa sagesse précoces le firent nommer inquisiteur à Grenade.

Il n'était encore que laïque; mais, consommé déjà dans la science des saints, il employa tout son zèle, toute sa douceur et toute sa docte persuasion à ramener les âmes à Dieu.

TURIBE EST NOMMÉ À L'ARCHEVÊCHÉ DE LIMA
SON VOYAGE ET SON ARRIVÉE

Les qualités que Turibe déploya dans la charge d'inquisiteur firent jeter les yeux sur lui pour l'archevêché de Lima, capitale du Pérou.

Ce pays sauvage, couvert de forêts impénétrables, avec ses hautes et dangereuses montagnes, ses fleuves rapides et ses marais infranchissables, était une pâle image des difficultés spirituelles qui attendaient l'évêque missionnaire, car les Péruviens, depuis peu d'années dépossédés par les Espagnols de leur indépendance nationale, étaient encore de vrais barbares.

L'attrait des labeurs et des peines à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ décida Turibe. Il dit adieu à sa vieille mère qu'il ne devait plus revoir, se prépara avec soin à la réception des saints Ordres et partit sans retard.

La flotte royale traversa l'Atlantique par un vent favorable et jeta l'ancre dans le port d'El Nombre de Dios, le nom de Dieu.

On prit alors la route de terre. La distance est courte, mais le chemin difficile. Il faut gravir des montagnes escarpées et passer à gué des marais fangeux peuplés d'énormes caïmans.

Un jour, Turibe traversait la rivière de Chagra. Sa mule recula comme effrayée d'un danger que lui-même ne pouvait comprendre. Bientôt désarçonné, il tomba dans l'eau et, à l'instant, deux énormes caïmans se jetèrent sur lui, mais il implora le secours divin et aussitôt les monstres, retenus par une force invisible, s'arrêtèrent, tandis que l'archevêque, marchant sur les eaux, comme le prince des Apôtres, regagnait le [illegible] et sauf.

Enfin, les voyageurs arrivèrent à Lima. Turibe y fut reçu avec enthousiasme : « Dieu soit béni, disait-on partout, nous allons avoir un saint pour archevêque. »

En effet, Turibe était un saint, il pratiquait la sainteté et la faisait pratiquer aux âmes confiées à sa garde.

[illegible]
[illegible] DANS L'ADMINISTRATION DE SON DIOCÈSE

Le Pérou est divisé en trois parties : la première [illegible] se compose de plaines sablonneuses où le voyageur, brûlé par un soleil ardent, avance à grand peine. Les routes y sont inconnues, de terribles tremblements de terre bouleversent le sol et l'air est infesté par des myriades d'insectes.

La seconde partie est couverte de forêts habitées par des [illegible] et des sauvages plus cruels que les bêtes féroces.

Quant à la troisième, elle est formée de montagnes volcaniques qu'on gravit en s'accrochant à des cordes et en se faisant hisser par les naturels du pays. Cette contrée est le repaire de serpents qui mesurent jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur.

Malgré ces obstacles, Turibe, après avoir réprimé les abus et organisé la sage administration de Lima, commença ses courses évangéliques par la province de Gamalia, où les sauvages, quoique baptisés, vivaient cependant en guerre continuelle avec les chrétiens du voisinage. Turibe leur parla avec bonté. Ils déposèrent leurs arcs et leurs flèches en signe de respect et reçurent presque tous, avec le baptême, le sacrement de Confirmation.

L'apôtre s'engagea ensuite plus avant dans les terres.

Il ne reculait devant aucune fatigue. Quand les dangers lui paraissaient trop grands, il échappait à l'affectueuse surveillance de sa suite et partait seul, la nuit, récitant des prières sur sa mule sans se préoccuper des périls de la route.

Une fois, il cheminait ainsi, tout absorbé en Dieu. Sa monture quitte le bon chemin et gravit une roche terminée par un affreux précipice. Un pas de plus et Turibe roulait dans l'abîme, quand la bride de l'animal est saisie par un Indien qui le remit dans le bon chemin. Turibe veut remercier son bienfaiteur, mais il avait disparu.

Dieu, qui lui avait envoyé son ange, le conduit sain et sauf auprès des pauvres Indiens. Il leur apporte des secours tant spirituels que temporels; car, pauvre et austère pour lui-même, Turibe répandait à profusion ses largesses.

Le zèle, la douceur, la charité inépuisables de l'apôtre étaient nécessaires pour vaincre les préjugés des sauvages contre les chrétiens. En effet, les Indiens, décimés par la guerre et refoulés par les progrès de la conquête espagnole, étaient exaspérés contre les colons. Forcés d'abandonner leurs terres et leurs villages, ils avaient aussi abandonné l'Evangile pour n'avoir rien de commun avec leurs persécuteurs, et, revenus aux pratiques de leurs anciennes superstitions, ils massacraient tous les Européens qui s'aventuraient jusqu'à eux. Excusables jusqu'à un certain point, car ils ne connaissaient du christianisme que les chrétiens indignes qui, loin de regarder les sauvages comme leurs frères en Jésus-Christ, ne songeaient qu'à faire d'eux leurs esclaves, les accablant de travaux, de mauvais traitements, séparant les maris d'avec leurs femmes, les enfants d'avec leurs mères, en un mot, se servant d'eux comme on se sert d'animaux domestiques.

Turibe promulgua les peines ecclésiastiques les plus sévères, défendant absolument aux prêtres d'avoir des esclaves et menaçant d'excommunication les personnages les plus haut placés s'ils enfreignaient envers leurs esclaves les lois de l'humanité et de la famille. Quand les peines ecclésiastiques ne suffirent pas, il eut recours au bras séculier et usa de son influence auprès du gouvernement pour protéger cette partie si chère de son troupeau, mais il ne crut

avoir achevé l'œuvre de la réconciliation qu'après avoir développé parmi les peuplades indiennes les sentiments chrétiens. Aussi, ne négligea-t-il aucun moyen de persuasion. Voulant leur parler désormais sans interprète, il entreprit l'étude de leur langue. Dieu vint miraculeusement en aide à son zèle, car il parla aussitôt couramment les idiomes de toutes les différentes peuplades qui, à leur grand étonnement, le comprirent également quand il parlait soit latin, soit castillan.

Turibe, pour consolider l'œuvre de ses prédications, établit dans chaque bourgade un catéchisme pour les adultes, réunit les sorciers, magiciens et enchanteurs dans un village séparé des autres, les fit instruire et exigea des planteurs espagnols qu'ils assurassent, dans les fabriques de sucre et les manufactures de coton, le service religieux des pauvres esclaves.

MISSION DANS LES PROVINCES DE GUANACUMA ET DE CHINKAKOKA

Dès que les peuples idolâtres de Guanacuma eurent appris que Turibe voulait évangéliser leurs contrées, ils s'armèrent de lances et de flèches empoisonnées, résolus à défendre énergiquement l'entrée de leur pays. Turibe, montrant son crucifix à ceux qui essayaient de le retenir:

« Là où est le Christ, là se trouve la paix, dit-il. La guerre cessera en sa présence. Marchons sans crainte. »

Et il traversa le fleuve.

Les sauvages se tenaient sur la rive, menaçants ; mais à peine virent-ils venir à eux l'intrépide apôtre, que l'épouvante les saisit, et ils s'enfuirent en désordre comme si l'ange de Dieu les eût menacés de son épée flamboyante. Turibe se met à leur poursuite; les plus courageux tournent la tête, l'écoutent ; les autres ralentissent le pas et enfin, séduits par la bonté de l'apôtre, consentent à le conduire dans leurs cavernes et leurs forêts où il fait un long séjour et ne les quitte qu'après avoir administré les sacrements à tous.

L'évangélisation des fiers habitants de Chinkakoka paraissait plus difficile encore; mais, contre l'attente de tous, ils envoyèrent eux-mêmes à Turibe une députation chargée de lui offrir des présents consistant en perroquets, pommes de pins et fruits de toute espèce. Ils le supplièrent humblement de les suivre. Turibe se fit attacher à des cordes et glisser le long des rochers, jusque dans les gorges profondes habitées par ces peuplades barbares, et bientôt plusieurs milliers d'infidèles coururent recevoir le baptême.

TURIBE RETROUVE DES TRACES D'ÉVANGÉLISATION

Au pied des Cordillères des Andes s'élevait le petit bourg d'Andomarca. Turibe y arrivait à peine quand soixante-douze vieillards, accompagnés de sept femmes et de deux enfants, se présentèrent à lui, disant qu'ils étaient des brebis errantes à la recherche de leur pasteur.

« Nous avons vu, ajoutèrent-ils, un beau jeune homme vêtu de blanc et d'une démarche toute céleste. Il nous a appris que l'archevêque de Lima s'était arrêté au pied de nos rochers et nous a commandé d'aller à sa rencontre et de lui apporter ces objets religieusement conservés dans nos familles. »

Et ils lui présentèrent un missel, un bréviaire et une aube.

Turibe recueillit précieusement ces reliques, indiquant que la foi avait pénétré jadis dans ces contrées et y fit fructifier la bonne semence.

MORTIFICATIONS DE TURIBE

Les fatigues de l'apostolat ne suffisaient pas au zèle de Turibe. Ses jeûnes étaient continuels, souvent il ne mangeait que du pain.

A côté du lit splendidement orné, selon l'usage du temps, il reposait tout habillé sur une planche étroite.

Pendant ses missions les plus fatigantes, il portait constamment une large ceinture garnie de pointes de fer; et quand il se donnait la discipline, les murs de sa chambre se couvraient de sang, car l'archevêque meurtrissait sa chair pendant plus de deux heures consécutives. Ses parents lui demandaient de mettre fin à tant de supplices; mais, dans leur cœur, ils remerciaient Dieu d'avoir mis un tel saint dans leur famille.

Le plus souvent, Turibe, pour cacher ces macérations, se retirait la nuit dans quelque lieu solitaire où le mugissement des torrents et le hurlement des bêtes féroces amortissaient le bruit de ses flagellations. Elles atteignirent un tel degré que ses épaules étaient couvertes de larges plaies ; il fut obligé d'appeler confidentiellement un chirurgien qui tailla dans la chair vive, sans arracher un cri au généreux patient.

LA CHARITÉ DE TURIBE ENVERS LES PAUVRES

Turibe se regardait comme le trésorier des pauvres de son diocèse. Personne ne l'implorait en vain. Aux pauvres honteux il faisait apporter des secours, aux filles sans fortune il fournissait des dots, aux ecclésiastiques en détresse, il offrait, non plus seulement de son superflu, mais de son nécessaire.

Ce n'était pas assez pour le charitable prélat ; quand il avait épuisé sa bourse, il donnait, un jour, les flambeaux de sa chambre, un autre jour les plats de sa table, tantôt sa soutane, tantôt ses chemises. Sa sœur, chargée de l'administration de la maison, lui en faisait d'amers reproches. Le Saint l'écoutait en silence, heureux d'ajouter au mérite de la charité celui de la douceur et de l'humilité.

DIEU MANIFESTE LA SAINTETÉ DE SON SERVITEUR MORT DE TURIBE

Comme la plupart des saints, l'apôtre du Pérou était favorisé de grâces extraordinaires. Il possédait à un haut degré le don de [illegible]



Dieu était prodigue envers lui, parce que lui-même ne refusait rien à Dieu.

Ses miracles rappelaient ceux des premiers apôtres de l'Évangile. Il guérissait les malades, **ressuscitait les morts et, plus d'une fois, les éléments, dociles, obéirent à sa voix.**

Il conversait habituellement avec les anges. On entendait leurs voix célestes psalmodier avec lui le bréviaire. Quand il priait, une lumière céleste l'environnait, et un jour, aux yeux des assistants étonnés, une étoile brilla au dessus de son front humblement courbé devant Dieu.

Aimé et vénéré de tous, il mourut le 23 mars 1606. Ce fut un deuil public tant pour les Indiens **que pour les Espagnols. Les foules émues accoururent s'agenouiller devant son tombeau, et ne se relevaient pas sans y avoir recueilli des grâces nombreuses.**



E. P[illegible], Imp.-gérant, 8, r[illegible] Ier, Paris

SAINT ALDÉMAR, MOINE ET ABBÉ

Fête le 24 mars



Au commencement des matines deux assassins veulent le tuer avec des flèches et des épées; mais l'un d'eux ne peut tirer son épée, son bras se paralyse

SA NAISSANCE — SES PREMIÈRES ANNÉES

Aldémar naquit en Italie, terre féconde en saints et illustre par leurs vertus et leurs miracles. C'était au xe siècle, alors que les Sarrasins et les Grecs cherchaient à se partager les dépouilles de ces riches contrées.

Le père de notre Saint se nommait Jean; sa mère, Mira, vraiment admirable par sa piété et ses bonnes œuvres. Ils vivaient tous deux du travail de leurs mains et menaient une vie simple et honnête. La paix régnait dans leur modeste demeure, parce qu'ils aimaient Dieu de tout leur cœur et le servaient fidèlement.

Cependant leur bonheur n'était point parfait. Ils étaient suffisamment riches des biens de la terre, mais ils n'avaient point d'enfant. Dans leur affliction ils tournèrent leurs regards vers le Seigneur et levèrent vers lui leurs mains suppliantes, pleins de confiance, selon cette parole : « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. » Le Seigneur ne peut résister aux prieres des humbles. S'il semble ne pas les exaucer d'abord, c'est qu'il veut les combler de grâces plus abondantes. Il en agit de la sorte envers ces pieux serviteurs. En effet, il leur accorda, non seulement le fils qu'ils demandaient, mais un saint.

Dès qu'Aldémar (c'est le nom qu'il reçut au

[illegible], ut [illegible], ses parents le [illegible] en[illegible] âge. Il fit de si rapides progrès qu'il les surpassa tous en peu de temps. Il était animé d'un vif désir de savoir : on raconte que, lorsque le maître était absent, il se retirait à l'écart pour se livrer à l'étude, au lieu de [illegible] chez les [illegible].

Durant ses premières années, il garda son cœur [illegible]. Dieu l'avait rempli de ses bénédictions. Il avait une grande horreur surtout pour tout ce qui peut flétrir la délicate vertu de pureté. Aussi le Saint-Esprit habitait en son âme : il s'en était fait son temple où il trouvait ses complaisances.

IL SE FAIT MOINE ET DEVIENT ABBÉ

L'amour de Dieu enflammait de plus en plus ce jeune cœur et la grâce y faisait germer des fruits éternels de vie. Aldémar n'avait pas encore atteint sa quinzième année et déjà le monde et ses joies passagères le remplissaient de dégoût. Il forma dès lors le dessein de se donner tout à Dieu par un entier renoncement à toutes les choses de la terre. Il voulait pratiquer à la lettre cette parole de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive. »

Or il y avait, non loin de Capoue, patrie de notre Saint, un monastère célèbre par la sainteté et les vertus de son glorieux fondateur, et qui s'élevait, [illegible], sur les hauteurs du Mont-Cassin.

C'est là qu'Aldémar voulait terminer ses jours dans la pratique de la pénitence, loin de tout ce qui peut distraire l'âme de son union avec Dieu. Après avoir obtenu la permission de ses parents et [illegible], il se met en route, seul, [illegible] de foi pour consacrer au Seigneur ce qui vous est le [illegible], la récompense sera proportionnée.

[illegible] Le supérieur l'admet avec joie et lui donne l'habit [illegible] mortifications de la chair, [illegible]s en plus au Roi des rois. On [illegible].

[illegible] ses austérités ! Cette lampe devait être placée sur le [illegible] d'âmes. — Une dame éminente de Capoue venait de faire élever un monastère en cette ville. Elle voulut en confier la direction à notre Saint. L'abbé du Mont-Cassin ne put rejeter une demande si juste et laissa partir, un peu malgré lui pourtant, le modèle de ses religieux.

Aldémar, revêtu de cette dignité plus remplie de travaux que de douceurs, redoubla ses austérités, afin d'obtenir les grâces nécessaires pour bien diriger le petit troupeau confié à sa garde. Il macérait sa chair par les disciplines, les cilices et les jeûnes assidus ; il prolongeait ses veilles fort avant dans la nuit.

Son ardent amour pour Dieu se manifestait dans ses actes par une grande charité envers les pauvres, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ. S'il recevait un vêtement neuf, il se gardait bien de le mettre, mais aussitôt qu'il rencontrait un malheureux, il le lui donnait. Quant à lui, il ne voulait pour couvrir son corps que de vieux habits, qui, bien souvent, ne le garantissaient pas des rigueurs du froid.

IL SE RETIRE A BOVINO — ON VEUT L'ASSASSINER

Dieu se plaît à manifester sa gloire par le bras de ses saints : il rend à ces âmes innocentes et pures, une partie de la puissance que nous avons perdue par le péché d'Adam. C'est ainsi qu'il voulut favoriser son pieux serviteur et montrer aux hommes combien il lui était agréable, en lui accordant un pouvoir extraordinaire sur les créatures. Aldémar s'en servit pour exalter la toute-puissance de Dieu et secourir ses frères souffrants. Mais ses nombreux miracles furent bientôt racontés dans toute l'Italie, [illegible] de bouche en bouche. La solitude du Mont-Cassin [illegible] récit de ces merveilles ; au reste, le souvenir des [illegible] qui avait consenti avec regret à son départ voulut le rappeler et rendre cette lumière à son couvent. De son côté, la noble dame qui l'avait fait venir [illegible] de toutes ses forces à ce projet. De là des [illegible] et des querelles.

Le Saint fut vivement affligé des disputes dont il [illegible] et se dirigea seul vers un petit bourg appelé [illegible] et faire éclater sa [illegible] par deux nouveaux miracles.

Trois frères étaient depuis longtemps divisés au [illegible]. L'un deux, [illegible] d'Aldémar, s'en vint le trouver et lui céda sa part, [illegible] le Saint de [illegible] il ne pre[illegible] toute sa [illegible] Cependant une nuit, comme il se rendait à l'église pour y chan-

ter l'office divin, selon sa coutume, les deux malheureux le suivirent, armés de flèches, dans l'exécrable dessein de le tuer. Les Matines étaient à peine commencées que l'un d'eux, brandissant son arme s'apprêtait a frapper le Saint. Mais, par un effet visible de la divine Providence, son bras fut paralysé tout à coup. Frappé de terreur, l'assassin se jette aux pieds de celui qu'il voulait tuer et implore humblement son pardon. Aldémar, dont le cœur était plein de charité, accorda la liberté et le pardon à celui qui avait voulu lui donner la mort.

Il y avait, à Bovino, un clerc gravement malade depuis un long temps; il ne pouvait faire usage de ses membres et son état était désespéré. Il lui fut révélé, dans une vision, qu'il serait guéri aussitôt qu'il se serait lavé avec de l'eau bénite par saint Aldémar. Il envoya bien vite quelqu'un au serviteur de Dieu pour le prier de lui accorder cette grâce. « Mais, répondit le Saint à l'envoyé, je n'ai pas le pouvoir de bénir de l'eau, car je ne suis pas revêtu de la dignité sacerdotale : cessez donc d'insister. » Cependant, pour se débarrasser des importunités de l'étranger, il bénit un peu d'eau qu'il lui remit. Le malade ne se fut pas plutôt lavé, qu'il recouvra entièrement la santé.

Aldémar était de plus en plus honoré de tous ceux qui le connaissaient. Le clergé de Bovino, témoin de ses vertus, le priait instamment de revêtir la dignité sacerdotale. Persuadé que, une fois prêtre comme Jésus-Christ, ses prières auraient plus de valeur auprès de Dieu, il se rendit à leurs vœux et reçut l'imposition des mains.

IL FONDE PLUSIEURS MONASTÈRES

Il quitta peu après Bovino où la renommée de sa vertu et ses nombreux miracles attiraient sur lui les regards et l'admiration de chacun, pour s'enfoncer plus avant dans la retraite et se trouver seul à seul avec Dieu. Il s'en vint donc frapper à la porte du monastère de Saint-Sauveur. Il y trouva des moines tout à fait ignorants des règles de la musique et dénués des livres nécessaires pour chanter les louanges de Dieu. Touché de compassion, il composa un antiphonaire, pendant le court espace de temps qu'il demeura au milieu d'eux. Son œuvre une fois achevée, il lui vint à l'esprit de retourner au Mont-Cassin, où il avait été admis à la profession de la vie religieuse. Mais un homme, nommé Adam, grand ami du Saint, et non moins grand admirateur de ses vertus et de ses œuvres, ayant eu connaissance de ce projet, lui enleva secrètement son cheval. Aldémar ne put entreprendre un si long voyage à pied. Néanmoins, il quitta le monastère de Saint-Sauveur et se dirigea vers un autre lieu où il construisit le couvent de Sainte-Euphémie. Il accepta la charge d'abbé sur les instantes prières de ses Religieux.

L'Italie méridionale lui doit encore la naissance d'autres monastères. Le dernier qu'il fonda fut celui de Bucciani, où repose sa dépouille mortelle. Aldémar n'avait aucune ressource, quand il conçut le projet de le construire. Mais il comptait sur Dieu qui ne lui fit pas défaut. Un noble personnage du pays lui prêta le concours de sa protection et de sa fortune. Restait à peupler le monastère. La sainteté exerce une attraction mystérieuse. On arriva bientôt en foule pour embrasser la vie religieuse sous la houlette de notre Saint.

Aldémar brûlait d'une immense tendresse pour les malades. Une pauvre femme vient un jour le prier de lui rendre l'usage de l'une de ses mains qu'une maladie avait paralysée. Cette vue lui arrache des larmes. La charité l'emporte sur l'humilité. Après avoir offert le Saint-Sacrifice à son intention, il appelle la malade, élève au ciel ses yeux toujours mouillés de larmes et supplie le Seigneur d'avoir pitié de cette malheureuse. La main paralysée fut pleinement guérie et retrouva sa souplesse d'autrefois.

Cette bonté, notre Saint la témoignait même aux animaux. Un essaim d'abeilles avait pris domicile dans une de ses caisses. Plutôt que de troubler le repos des créatures du bon Dieu, il préféra renoncer à l'usage de sa caisse.

MORT DE SAINT ALDÉMAR

Saint Aldémar était allé visiter par charité les Frères d'un monastère voisin. Au milieu de la nuit il se lève comme de coutume pour faire oraison ; Dieu permit que le diable, furieux de le voir interrompre chaque nuit le sommeil pour prier, lui mit cette fois une entrave aux pieds qui le fit trébucher. La chute fut si rude que le Saint se fracassa une jambe ; sur sa demande, on le transporta au monastère d'un bourg voisin, mais une violente fièvre le saisit. Le dénoûment fut prompt, le jour même, Aldémar rendit son âme à Dieu.

A la nouvelle de sa mort, les moines de Bucciani s'empressent de venir chercher la glorieuse dépouille de leur Père. Grand émoi dans le village dont les habitants veulent conserver ce riche trésor à leurs enfants. On en appelle au seigneur du lieu qui se prononce en faveur des moines. Le corps est porté en triomphe à Bucciani au milieu d'une foule immense; les moines l'ensevelissent au chant des hymnes sacrées. La cérémonie ressemble moins à une sépulture qu'à une fête.

Les miracles ont illustré le tombeau de saint Aldémar, comme celui des grands serviteurs de Dieu. Les lépreux semblent avoir été ses privilégiés. Sans doute que le dégoût qu'inspire cette maladie était un motif de plus pour toucher le cœur si aimant et si compatissant de notre Saint.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR DE SIRMIUM

Fête le 25 mars.

Pendant la terrible persécution de Dioclétien, la ville de Sirmium (aujourd'hui Sirmich, en Hongrie) vit un de ses évêques, saint Irénée, verser son sang pour Jésus-Christ.

Le gouverneur de Pannonie, Probus, le fait saisir par ses soldats.

« Obéis aux ordres du divin empereur, lui dit-il, et sacrifie aux dieux.

— Je sacrifie tous les jours à mon Dieu.

— Ou l'obéissance, ou la mort dans les plus affreux tourments, choisis.

— Mon choix est fait : plutôt les supplices que de renier le vrai Dieu pour sacrifier aux démons. Que m'importe la souffrance! Que dis-je? les souffrances feront mes délices, puisqu'elles m'uniront à la passion de mon Maître. »

Furieux, Probus livre l'innocent évêque aux fureurs d'une soldatesque aveugle, qui le charge de coups.

« Eh bien! Irénée, vas-tu sacrifier? » lui crie le tyran, avec une sorte de ricanement mêlé de rage.

« Mais, Probus, répond doucement le martyr, j'offre à Dieu, en ce moment, un sacrifice des plus agréables, et j'en suis moi-même la victime. »

Sur ces entrefaites arrivent les parents de notre Saint. Encore païens, sans doute (l'histoire est muette sur leur religion), ils se jettent à ses pieds et le pressent d'obéir à l'empereur.

« Voici les paroles de mon Maître, se contente de répondre Irénée : *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai à mon tour devant mon Père céleste.* Aussi, pas plus que les menaces des princes, vos prières et vos larmes n'arriveront à me fléchir.

— Laisse-là tes folies et réfléchis, s'écrie Probus.

— J'ai réfléchi, et mon choix est fait pour jamais. »

Sur l'ordre du gouverneur, Irénée est conduit dans une étroite prison où des bourreaux, pendant plusieurs jours, essayent les tortures les plus raffinées pour triompher de son courage. Mais que peuvent toutes les forces de la nature contre une âme qui s'appuie sur la grâce de Dieu?

Enfin, Probus mande le martyr au pied de son tribunal : « Tu as assez souffert, je crois; approche et brûle ce peu d'encens.

— Je ne sais quel sort vous m'avez préparé, répond Irénée; quel qu'il soit, je vous le répète encore, mon parti est pris et je ne sacrifierai jamais.

— Soldats, reprenez vos fouets. Irénée, pour la dernière fois, sacrifie, ou je prononce la sentence de mort.

— La mort! je ne l'envisage qu'avec joie : elle m'introduira [illegible] dans la possession du bonheur éternel. »

Probus [illegible] la sentence :

« Pour avoir [illegible] les volontés augustes de l'empereur, Irénée sera précipité dans les eaux de la Save.

— Probus, dit l'évêque en partant pour le lieu du supplice, apprenez et n'oubliez jamais comment un chrétien sait mourir pour son Dieu. »

C'en était trop, une telle fierté de langage méritait son châtiment. Probus ajoute qu'il aura la tête tranchée avant d'être noyé.

Arrivé sur le pont fatal d'où il doit être précipité, Irénée lève ses mains au ciel et adresse au Seigneur une dernière prière pour le troupeau qui lui a été confié ici-bas et qu'il va quitter pour jamais : « Seigneur Jésus, s'écrie-t-il, je ne refuse pas de mourir pour vous aujourd'hui! En retour, daignez écouter les supplications que je vous adresse pour la ville de Sirmium : que la foi ne fasse que s'enraciner avec le temps dans le cœur de mes enfants..... »

Le bourreau a levé son glaive, la tête du martyr roule sur la poussière et on la jette avec le corps dans les eaux de la Save.

LES TRENTE-CINQ MARTYRS DE CÉSARÉE

Fête le 24 mars.

La ville de Césarée, en Palestine, avait été illustrée par de nombreux martyrs, durant les persécutions des empereurs païens. Au IVe siècle, deux empereurs chrétiens s'étaient déjà succédé sur le trône, quand Julien l'Apostat entreprit de faire rétrograder le monde, en rétablissant officiellement le paganisme par un décret impérial.

A cette nouvelle, trente-cinq chrétiens de Césarée de Palestine, se groupant en phalange compacte, parcourent les rues de la ville, en criant à haute voix : « Vive le Christ, Dieu vivant et véritable! A lui seul l'honneur et l'adoration! Périssent les dieux impuissants des Gentils, avec tous ceux qui les adorent! »

Les païens, furieux, arrêtent les courageux manifestants et les jettent en prison. Ils envoient aussitôt un message à l'empereur apostat pour l'informer de l'événement et demander quel châtiment il fallait infliger aux coupables. L'apostat répondit par une condamnation à mort. Les captifs apprirent leur sentence avec une joie extrême, ils marchèrent à la mort en s'encourageant les uns les autres; tous eurent la tête tranchée, et leurs âmes s'envolèrent au ciel, vers Jésus-Christ, qu'ils avaient aimé dès leur enfance, afin de régner avec lui dans l'immortalité bienheureuse.

Parmi les autres saints dont le martyrologe romain fait mémoire, le 24 mars, nous trouvons le nom de saint Timothée, prêtre, frère de sainte Praxède et de sainte Pudentienne, d'une noble famille romaine; il souffrit la mort avec un autre chrétien nommé Marc, mais les détails de leur martyre ne nous ont pas été conservés.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

L'ANNONCIATION

Fête le 25 mars.



(Tableau de Gagliardo.)

EXCELLENCE ET UTILITÉ DU MYSTÈRE DE L'ANNONCIATION

L'Eglise nous recommande de réciter trois fois le jour ces paroles par lesquelles nous rappelons le mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation du Sauveur : « L'Ange du Seigneur a porté un message à Marie, et elle a conçu du Saint-Esprit. Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Cette prière de l'*Angelus* a été instituée par l'Eglise pour implorer le secours du Ciel en faveur des guerriers chrétiens qui combattaient en Occident contre l'invasion des Turcs. Rappeler à Dieu la grande miséricorde qu'il nous a faite en nous donnant son Fils par Marie est, en effet, le moyen le plus efficace d'attirer sa protection sur la chrétienté rachetée par le sang du Christ. Et, pour que nous ne perdions jamais le souvenir de ce mystère secourable, chaque jour, le matin, le midi et le soir, l'Eglise nous invite par neuf sons de cloche à nous unir aux neuf chœurs des anges pour saluer la Mère de notre Sauveur.

L'homme a été créé de Dieu pour accomplir un grand travail, celui de mériter le ciel. Il n'en saurait venir à bout sans l'aide de Dieu. Mais, par son péché, il s'était privé du secours divin, et ne pouvait plus parvenir à sa fin.

« Il y avait, dit saint Vincent Ferrier, un grand roi qui possédait une vigne auprès de son palais. Il y envoya des ouvriers en leur promettant un riche salaire s'ils pouvaient le bêcher en un jour, faute de quoi, ils ne recevraient que des châtiments. Ces hommes donc travaillaient avec beaucoup de diligence, et, cependant, à la tombée du jour, il leur en restait à faire encore plus qu'ils n'en avaient fait. Le fils du roi voyant, par une fenêtre du palais, qu'ils ne pouvaient suffire à la tâche, eut pitié d'eux et voulut les aider. Quittant ses ornements royaux, il prit l'habit d'un vigneron, et descendit vers ses serviteurs. Il les aida si bien qu'ils achevèrent leur travail et reçurent leur salaire. »

C'est ainsi que le Fils du souverain Roi, voyant le genre humain suer à la peine, sans pouvoir venir à bout d'accomplir le travail de son salut, descendit en ce monde et se revêtit, dans les entrailles de la Bienheureuse Vierge Marie, de la forme de l'esclave, pour aider ses esclaves et leur mériter une part à sa royauté divine. Il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui. Car, comme dit l'Evangile : « Nul ne peut monter au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le sein du Père. »

Il fit annoncer son arrivée en ce monde par un ange à la Vierge Marie. « Qui aurait vu des yeux du corps, dit le Père d'Argentan, ce qui se passait invisiblement lorsque l'archange saint Gabriel prononça ces grandes paroles : *Ave gratia plena Dominus tecum*, avouerait que jamais jour n'a été

si célèbre dans toute la durée des siècles, il avertit que, comme ce jour était celui de l'entrée [illegible] de la grâce en ce bas monde, d'où les démons l'avait bannie dès le commencement, le jour de l'entrée triomphante des victorieux dans l'île de leur conquête n'était rien en comparaison. Mais qui aurait fait attention avec quelle magnificence elle y entrait, n'aurait vu rien de si auguste. Trois personnes la portaient en triomphe : un ange, une Vierge et un Dieu ; un ange qui l'annonçait, une Vierge qui la recevait et un Dieu qui la possédait. L'ange la portait sur ses lèvres, la Vierge la recevait dans son chaste sein, et Dieu en portait le trésor inépuisable dans son cœur. »

PRÉPARATION DIVINE

L'ambassade de l'ange Gabriel auprès de la Vierge Marie est la contre-partie du funeste entretien du serpent maudit avec Eve, notre première mère, figure par opposition de Marie. Eve et Marie sont vierges et encore exemptes de tout péché. A l'une et à l'autre, un ange adresse la parole. Mais le tentateur fait entendre une parole de doute, de désobéissance et d'orgueil : « Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de tous les arbres du jardin ? » Gabriel, qui apporte le salut, parle bien autrement : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Eve discute imprudemment avec le serpent et boit son venin qui infectera toute sa race. Marie, la Vierge très prudente, après s'être assurée qu'elle traite avec un ange de lumière, obéit humblement et, par son obéissance, lève la malédiction et reçoit le salut du monde entier.

Cette humilité de Marie est figurée dans l'Ancien Testament par Abigaïl, qui mérita d'être l'épouse de David. L'impie Nabal, son premier époux, délivré de ses ennemis par l'épée de David, avait refusé de lui donner des vivres pour lui et ses hommes. David, dans sa juste colère, résolut d'exterminer jusqu'à la dernière âme vivante de la maison de Nabal. Mais Abigaïl détourne le coup par l'humilité de sa prière. Elle vient à la rencontre de David, apportant une grande abondance de provisions, et lui dit : « Ne pensez plus à Nabal, cet homme insensé, mais recevez cette bénédiction que votre servante présente à son Seigneur, et distribuez ce don à tous les serviteurs qui vous accompagnent. » David, touché de son intercession, lui répondit : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël qui t'envoie au-devant de moi, bénie soit la parole que tu as prononcée ; et sois bénie aussi, tu m'as empêché aujourd'hui de verser le sang et d'accomplir ma vengeance. » Nabal fut frappé par la main de Dieu, et David couronna Abigaïl reine et la fit asseoir sur son trône. — Belle et sainte image de la Vierge Marie qui obtient le salut de tout son peuple, et, en devenant Mère de Dieu, mérite d'être couronnée Reine sur tout l'Israël spirituel !

Marie, libératrice, nous est encore présentée par les saints livres sous l'image de Débora la prophétesse, dont il est écrit : « La race des forts avait disparu d'Israël, jusqu'au jour où s'éleva Débora, et parut celle qui est la mère dans Israël. Le Seigneur a inauguré un nouveau genre de combat : il a forcé les portes de son ennemi. » [illegible] dans les desseins de Dieu [illegible] contre ses ennemis. Le [illegible] comme Balac à Débora : « Si tu viens avec moi, j'irai ; si tu ne veux point venir, je n'irai pas non plus. »

LA CÉLESTE AMBASSADE

L'archange saint Gabriel fut choisi de Dieu pour faire à Marie cette proposition d'où dépendait la victoire de l'humanité contre le démon.

Pourquoi cet honneur lui est-il accordé de préférence aux autres esprits bienheureux ? Parce que, dit saint Bernard, Gabriel était l'ange gardien de la Sainte Vierge, et que Dieu a coutume de nous communiquer ses grâces par l'intermédiaire de nos anges gardiens.

Saint Grégoire en donne une autre raison : « C'est que l'Incarnation du Fils de Dieu est un mystère si sublime et si difficile que Dieu y a employé toute la force de son bras. Il appartenait donc principalement à l'ange Gabriel, dont le nom signifie *la force de Dieu*, d'être le négociateur de cette grande entreprise. »

Marie, la Vierge Immaculée, depuis son mariage avec Joseph, habitait à Nazareth, la *ville des fleurs*, dans la maison de son époux. Les deux saints personnages étaient d'illustre origine. Ils descendaient du saint roi David, et avaient des titres à régner sur tout Israël. Et, cependant, ils n'étaient pas entourés d'une brillante cour, ni logés dans un beau palais. Joseph était un simple artisan, qui gagnait son pain à la sueur de son front, et Marie le servait de ses mains.

Quoique mariés, pour obéir aux exigences de la loi et à l'ordre du Pontife, tous deux avaient consacré au Seigneur leur virginité, renonçant ainsi, selon l'estime qu'en auraient fait les hommes, à l'espoir de donner le jour au Messie attendu, qui devait naître de leur famille.

Quand Marie sortait de sa demeure et parcourait la gracieuse vallée de Nazareth, les femmes la regardaient sans doute comme la meilleure et la plus douce d'entre elles ; mais rien de plus ne la distinguait des autres. La plénitude de grâce dont son âme était enrichie n'était connue que de Dieu et de ses anges. Seuls, les anges dans le ciel et les fleurs dans la vallée devaient s'incliner par respect et la saluer à son passage.

C'est sur cette vallée que la Sainte Trinité fixait son regard de prédilection. C'est là que le salut devait être apporté au monde ; et les esprits bienheureux, commis à la garde des hommes, y venaient souvent prier avec Marie, et répéter ce cri du Prophète : « Cieux, envoyez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur ! »

L'heure fixée dans les décrets de l'éternelle miséricorde arriva enfin.

C'était le 25 mars, à minuit : « La Vierge Marie veillait dans son oratoire, dit saint Vincent Ferrier, et elle relisait la parole d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, qui sera appelé Emmanuel. » Arrêtant sa lecture, elle se mit à méditer sur cette prophétie, et elle pensait dans son cœur : « O Seigneur, quelle sera cette Vierge digne de concevoir le Fils de Dieu, digne d'être la Mère de Dieu et la Reine du ciel ? »

« Et elle priait le Seigneur de la laisser vivre assez longtemps pour voir cette bienheureuse Dame et pour la servir : « Seigneur, disait-elle, » conservez-moi la vue pour la regarder, l'ouïe » pour l'entendre, la langue pour lui parler, les » mains pour la servir. Oh ! que bénie sera cette » Vierge. » En parlant ainsi, elle pleurait, trop humble pour supposer que les paroles du prophète s'appliquaient à elle. »

C'est en ce moment que l'ange Gabriel, revêtu d'un corps d'emprunt, apparut dans l'oratoire de la Vierge. Il entra sans ouvrir les portes, car le corps qu'il avait pris n'était pas d'une matière

grossière et opaque comme le nôtre. « Il entra en silence et avec une profonde humilité, dit d'Argentan, parce qu'il ne venait pas pour commander, mais pour demander, en priant, le consentement de la Vierge. » Une grande multitude d'anges l'accompagnaient invisiblement, pour rendre hommage au Verbe éternel dans le premier instant de son Incarnation, et faire cortège au Roi de gloire au jour de ses épousailles avec la nature humaine.

Marie le vit venir à elle, environné d'une brillante lumière, revêtu d'habits éclatants. Elle le vit des yeux du corps, mais, en même temps, le regard de son intelligence pénétra sa nature spirituelle.

L'ange lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » C'était là un langage bien nouveau. D'ordinaire, quand les anges apparaissaient aux hommes dans l'Ancien Testament, ce sont les hommes qui leur donnaient des témoignages de respect. Ici, au contraire, c'est l'ange qui parle avec révérence, quoiqu'il parle comme représentant de Dieu. — Les Espagnols commencent l'*Ave Maria* en ces termes : « Dieu vous salue, Marie. » Le Fils salue sa Mère, le Saint-Esprit salue son épouse.

Marie se trouble en entendant ce salut. Ce qui cause son effroi, ce n'est pas la vue de l'ange. Les esprits célestes lui apparaissaient souvent dans ses prières, et elle avait l'habitude de traiter avec eux. Mais son humilité se trouble des paroles qu'elle entend.

« Au moment où l'ange entra, dit encore saint Vincent Ferrier, elle songeait à la Vierge prédite par Isaïe et à la sublimité de la grâce qui remplirait son âme, et voici qu'elle s'entend appeler pleine de grâce, comme s'il disait : C'est vous qui êtes cette Vierge favorisée de la grâce. Elle méditait sur les grandeurs de celle qui serait Mère de Dieu, et elle s'entend dire : « Le Seigneur est » avec vous. Il est avec toutes les créatures ; » mais avec vous par une union plus intime. » Elle pensait à l'excellence de la Vierge Mère de Dieu au-dessus de toutes les femmes, et l'ange lui dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Si l'ange l'eût abordée comme à l'ordinaire, Marie n'eût pas été étonnée. Elle tremble à cause de la nouveauté de son discours.

Mais Gabriel la rassure. C'est le propre des manifestations de la grâce divine d'effrayer les pauvres âmes humaines, parce qu'elles leur ouvrent un monde où l'on ne pénètre qu'en se renonçant et en mourant à soi-même. Mais la grâce apporte avec elle une vertu qui rassure et console ceux qui l'acceptent.

« Ne craignez rien, Marie, lui dit l'ange, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. » Et quelle grâce? demande saint Bernard : la paix entre Dieu et les hommes, la destruction de la mort, la réparation de la vie ; voilà ce que Marie a trouvé devant le Seigneur.

LE TRAITÉ ENTRE DIEU ET LA NATURE HUMAINE REPRÉSENTÉ PAR MARIE

Après avoir ainsi rassuré la Vierge, Gabriel, au nom de Dieu, lui explique le sujet de son ambassade et lui propose le merveilleux traité, l'admirable commerce que le Créateur veut négocier avec sa créature.

« Voici, dit-il, que vous concevrez et enfanterez un fils et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. »

À ce nom de Jésus, Marie s'inclina sans doute avec un grand respect. Puis, réfléchissant à tous les biens qui devaient accompagner sa naissance, sa soumission à la volonté de Dieu et sa charité pour les hommes lui persuadaient de consentir à la parole de l'ange; mais, d'autre part, se souvenant du vœu de virginité qu'elle avait fait, et ne sachant comment concilier ce vœu avec la maternité divine, elle voulait être éclaircie sur ce point, et posa aussi sa condition au traité qu'il s'agissait de conclure :

« Comment cela se fera-t-il, dit-elle, puisque je ne connais point d'homme, et que j'ai promis à Dieu de rester vierge ? »

Or, la condition qu'elle y mettait était précisément le motif qui l'avait rendue digne d'être choisie de Dieu pour le suprême bonneur. Gabriel répondit donc qu'elle serait à la fois Mère et Vierge, par un miracle de la toute-puissance de Dieu :

« Le Saint-Esprit surviendra en vous, dit-il, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et, à cause de cette vertu infinie, le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. »

L'annonce d'un prodige si nouveau avait besoin d'être garantie par Dieu même. L'ange en donne comme gage le miracle par lequel le Seigneur a rendu mère une femme stérile : « Et voici, ajoute-t-il, qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse. Et celle qui était stérile est maintenant dans le sixième mois de sa grossesse. Connaissez par là que rien n'est impossible à Dieu. »

Marie alors, en pleine connaissance de cause, informée de tout ce que Dieu voulait d'elle, résolue avec son aide à porter la grâce incomparable de la maternité divine, donna son consentement à l'ange en lui disant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange se retira.

Entre cet ange et cette Vierge, dans cette petite ville obscure de Galilée, au milieu du silence de la nuit, venait de se traiter la plus importante affaire qui ait jamais été traitée au monde. Saint Bernard, méditant sur la part qu'y prit Marie, s'adresse ainsi à la Bienheureuse Vierge, au moment où elle va prononcer son *fiat* :

« Vous avez entendu l'ange vous annoncer que vous concevrez et enfanterez un Fils, et que cela ne sera pas l'œuvre des hommes, mais bien celle du Saint-Esprit. L'ange attend votre réponse; car il est temps qu'il retourne vers celui qui l'envoie. Et nous aussi, ô notre Dame ! nous, misérablement courbés sous une sentence de damnation, nous attendons de vous une parole de compassion. Ce qui vous est offert, c'est le prix de notre salut ; nous serons délivrés si vous y consentez. Nous avons été créés par le Verbe éternel, et voici que nous mourons ; nous serons réparés par une brève réponse de votre bouche ; votre parole nous rappellera à la vie.

» Cette parole, ô miséricordieuse Vierge, le triste Adam, exilé du Paradis, et sa race infortunée l'implorent; Abraham, David, tous les autres saints, vos pères, détenus dans l'ombre de la mort, la réclament. Le monde entier, prosterné à vos genoux, l'attend. Et ce n'est pas sans raison ; car de la parole que votre bouche va prononcer dépend la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, la délivrance des condamnés, le salut de tous les enfants d'Adam, vos frères.

Vierge, répondez, hâtez-vous. O notre Dame, répondez ce mot qu'attend la terre, qu'attendent les cieux et les enfers. Le Roi et le Seigneur de l'univers, qui a soupiré d'une si grande ardeur après votre beauté, attend avec la même ardeur votre réponse; c'est par elle qu'il se propose de sauver le monde...

» Répondez une parole et recevez le Verbe; proférez votre parole, concevez la parole de Dieu; prononcez cette parole qui passe, et étreignez dans votre sein la Parole éternelle. Pourquoi tardez-vous? Pourquoi tremblez-vous? Croyez, bénissez Dieu et acceptez. Que votre humilité s'enhardisse, que votre crainte se change en assurance. Ouvrez, ô Vierge bienheureuse, votre cœur à la foi, vos lèvres à la louange, vos entrailles au Créateur! Le Désiré de toutes les nations attend là dehors, debout à votre porte, et il frappe. Oh! s'il allait passer outre, tandis que vous hésitez, il vous faudrait recommencer à chercher en pleurant le bien-aimé de votre âme. Levez-vous, courez, ouvrez-lui. Levez-vous par la foi, courez par la dévotion, ouvrez-lui par l'aveu de votre désir. — Voici la servante du Seigneur, dit Marie; qu'il me soit fait selon votre parole. »

L'INCARNATION DU FILS DE DIEU

A l'instant même où Marie fit à l'ange cette réponse, la Sainte Trinité opéra en elle la plus grande des œuvres de Dieu. Par la puissance du Père, par l'amour du Saint-Esprit, le Verbe, Sagesse éternelle de Dieu, comme un rayon de soleil qui pénètre le cristal sans le briser ni l'altérer, entra personnellement dans le sein de la Vierge et, de son plus pur sang, se forma un corps humain. Les trois personnes divines concoururent ensemble à revêtir le Verbe de la nature humaine; mais la seule personne du Verbe dépouilla à nos yeux l'éclat de la divinité, prit la forme de l'esclave et devint un homme en tout semblable à nous par son apparence extérieure.

Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Il n'a point perdu sa divinité, mais il a pris notre humanité. Il est Dieu et homme tout ensemble, Homme-Dieu. Les deux natures, humaine et divine, sont véritablement en lui, non pas confondues en une, mais réellement distinctes. Et, si distinctes qu'elles soient, leur union est tellement intime et parfaite qu'il n'y a point deux personnes, mais une seule, qui est celle du Fils de Dieu.

Mystère insondable pour notre raison, et qui confond notre pensée! La nature divine qui rencontre la nature humaine et s'unit à elle pour former un seul Jésus-Christ! Mais, qui considérera attentivement tout ce mystère : d'un côté la grandeur de Dieu, éternel, infini, Créateur de toutes choses; de l'autre, la misère de l'homme, être d'un jour, borné, dépendant de tout? Qui mesurera, autant que cela est donné à l'homme, la distance qui sépare l'infini du fini, comprendra au moins une chose dans cet incompréhensible mystère, c'est que Dieu nous a aimés d'un amour au-dessus de toute compréhension, c'est que notre confiance envers lui ne doit point avoir de bornes, puisque celui qui n'a pas épargné pour nous son propre Fils ne saurait, après cela, rien épargner pour notre sanctification, et qu'enfin notre amour et notre service tout entier appartiennent à l'Homme-Dieu qui s'est fait notre serviteur par amour. Il nous a servis pour que nous le servions; car, sous la forme de serviteur qu'il a revêtue, il est notre Dieu, notre Roi et notre Juge.

Or, cet incomparable bienfait que Dieu fit à la terre fut d'abord confié en dépôt à la Vierge Marie seule, afin qu'il fût donné au monde tout ensemble par Dieu le Père et par la Sainte Vierge. Marie est ce vaisseau béni qui, par le mérite de sa sainteté, va aborder aux plages lointaines du ciel, y reçoit le pain spirituel qui doit alimenter tout le peuple chrétien par la foi et l'Eucharistie, et revient vers nous avec sa précieuse cargaison pour consoler dans leur exil tous les enfants d'Adam. Si Dieu, d'après saint Paul, ne peut plus rien nous refuser après nous avoir donné son Fils pour être notre frère, combien plus, l'ayant donné à Marie pour être le Fils de ses entrailles, lui accordera-t-il tout ce qu'elle lui demandera pour notre salut!



E. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Iᵉʳ, Paris.

SAINT LUDGER

PREMIER ÉVÊQUE DE MUNSTER, EN WESTPHALIE

Fête le 26 mars.



Un officier de Charlemagne vient annoncer à saint Ludger que l'Empereur l'attend; mais le Saint, jugeant que le Roi du ciel passe avant les rois de la terre, achève pieusement sa prière avant d'aller à l'audience royale.

LA MÈRE DE SAINT LUDGER

A la fin du VIIe siècle le christianisme commençait à s'introduire dans la Frise, et à civiliser les peuplades germaniques ; ce n'était pas toujours chose facile, et la religion catholique avait bien des coutumes barbares à déraciner. En voici un exemple : La femme d'un chef chrétien venait de mettre au jour une fille ; à la vue de cette petite fille, la grand' mère de l'enfant, païenne farouche, fut saisie d'une terrible colère, car c'était un petit-fils qu'elle aurait voulu recevoir. Elle commanda aussitôt de faire mourir l'enfant ; ces païens, en effet, croyaient qu'il était permis de tuer les enfants, pourvu qu'ils n'eussent pas encore goûté de nourriture.

Un domestique saisit donc la pauvre petite pour aller la plonger la tête la première dans un grand vase rempli d'eau. Mais, chose merveilleuse, la faible enfant se cramponna si fort avec ses petites mains aux bords du seau que le cruel serviteur ne pouvait parvenir à l'enfoncer dans l'eau. Une femme, attirée par les cris de la victime, accourut, arracha l'enfant des mains de l'homicide, la porta chez elle, et s'empressa de mouiller ses lèvres d'un peu de miel : désormais les païens ne se croiraient plus permis de la faire mourir.

L'enfant grandit, fut retrouvée avec joie par sa mère et élevée dans la religion chrétienne, épousa un seigneur du pays et eut la gloire d'être la mère de deux saints : saint Ludger, évêque de Munster, et saint Hildegrin, évêque de Châlons.

ÉDUCATION DE LUDGER SOUS LA DIRECTION DE SAINT GRÉGOIRE D'UTRECHT ET D'ALCUIN

Elevé par ses parents dans la vertu et la piété, Ludger donna dès sa jeunesse des signes manifestes d'une vocation extraordinaire. Grave, recueilli, sans attrait pour les jeux bruyants des enfants de son âge, il passait ses journées dans la récitation des prières que lui apprenait sa mère, ou bien, ramassant les écorces lisses et les pellicules des arbres, il en formait un livre, et, au moyen d'un pinceau trempé dans un liquide colorant, il s'exerçait à imiter

les caractères des manuscrits. Quelqu'un lui demandait quelle avait été l'occupation de sa journée : « J'ai écrit des livres », répondit-il naïvement. « Et qu'est-ce qui t'a appris à faire cela ? — C'est le bon Dieu. »

Les parents de Ludger voulant faire fructifier les semences de vertu et de science qu'ils remarquaient en leur fils, le confièrent à saint Grégoire, abbé du monastère de Saint-Jean d'Utrecht, prêtre remarquable par son mérite et son savoir. Les progrès du disciple répondirent aux efforts du maître. Sa vive intelligence pénétrait les questions les plus difficiles de la philosophie ; l'Écriture Sainte surtout faisait ses plus chères délices ; tous les jours il la méditait, en nourrissait son esprit, donnant ainsi à sa parole cette onction suave qui devait ramener plus tard tant d'âmes à Jésus-Christ.

Pour se livrer plus particulièrement aux études et se débarrasser de toute préoccupation extérieure qui pourrait le distraire, il entra parmi les religieux de saint Grégoire. Tous ses efforts se tournèrent dès lors vers l'acquisition des vertus religieuses. Ses journées étaient remplies par le travail, la prière ou l'étude. D'un caractère toujours égal, d'une obéissance exemplaire, d'une charité admirable pour tous, il était le modèle de ses condisciples et l'enfant de prédilection de ses maîtres.

Après avoir fait à Saint-Jean d'Utrecht une grande partie de ses études et reçu la tonsure, Ludger demanda à saint Grégoire la permission d'aller suivre à York les cours du célèbre Alcuin. Le saint prêtre fut vivement attristé à la pensée de se séparer de ce cher disciple, mais préférant le bien de son élève à sa propre satisfaction, et reconnaissant les desseins de Dieu sur ce jeune lévite, il le laissa partir. A York, comme au monastère de Saint-Jean d'Utrecht, Ludger s'acquit bientôt par ses mérites et ses vertus l'estime et la vénération de tous. Son amour des lettres sacrées, la douceur de ses entretiens, sa conduite édifiante le rendirent spécialement cher à son nouveau maître Alcuin.

LUDGER ÉVANGÉLISE LA FRISE — IL EST CHASSÉ PAR VITIKIND

Après quatre ans d'études sérieuses et fécondes, Albéric, neveu et successeur de saint Grégoire, le rappela en Frise, l'ordonna prêtre et lui confia l'évangélisation de la partie du diocèse qui touchait à la Saxe et qui en adorait les idoles. Ludger, fixé dans le canton [illegible], parcourut toute la contrée, prêchant contre les superstitions du peuple, abattant les idoles, convertissant les foules. Le bruit de ses succès passa la Manche, et un de ses condisciples d'York lui écrivait en vers latins : « Frère, chéri d'un amour plus fort que celui qu'inspire un même sang, Ludger que j'aime, puisse la grâce du Christ préserver votre vie. Colonne vivante de la foi parmi les races de la Frise, nos rivages d'Occident ont conservé la mémoire de votre doctrine, de votre éloquence, de votre profond et puissant génie. Ministre de Dieu quand vous cueillez des gerbes de nouveaux mérites et de gloire, daignez accorder dans vos prières un souvenir à l'humble poète qui vous destine ces vers et faites-lui parvenir un bâton blanc pareil à celui dont vous vous servez dans vos courses apostoliques : humble don pour d'humbles vers. »

Ludger commençait à recevoir les consolations de son apostolat, lorsqu'une invasion des Saxons vint détruire le fruit de sept laborieuses années de travail. Vitikind, païen cruel, mais général habile, à la parole entraînante, à la bravoure indomptable, se jeta avec ses armées sur la Frise, incendiant les églises, chassant les prêtres, martyrisant ceux qui ne voulaient pas abjurer leur foi, couvrant le pays de carnage, de ruines et de sang. Ludger après avoir fait tous ses efforts pour maintenir les fidèles dans la foi véritable, après être allé au devant du martyre sans avoir pu l'obtenir, se vit obligé de quitter le pays en attendant des jours meilleurs.

LUDGER AUX TOMBEAUX DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL — CHARLEMAGNE LUI CONFIE L'ÉVANGÉLISATION D'UNE PARTIE DE LA FRISE

Depuis longtemps Ludger songeait à établir des monastères dans les provinces confiées à son zèle ; l'invasion des Saxons lui fournit l'occasion d'aller faire un voyage à Rome pour obtenir du Pape les approbations et les encouragements nécessaires à la réussite de ses projets. Saint Léon III gouvernait alors l'Église; il reçut avec honneur et avec bonté le nouvel apôtre de la Frise dont il connaissait les rares vertus. Il approuva sa résolution, lui accorda les facilités nécessaires à l'établissement projeté et le congédia en lui donnant une bénédiction spéciale pour l'extension de la foi dans les provinces du Nord. Avant de retourner en Frise, le missionnaire hollandais se rendit au fameux monastère du Mont-Cassin pour se former à la règle de saint Benoît.

Il donnait depuis trois ans dans cette abbaye l'exemple de toutes les vertus lorsqu'une grande partie de la Frise Orientale se soumit aux armes victorieuses de Charlemagne et demanda le baptême. L'empereur cherchait un prêtre vertueux à qui il pourrait confier ce difficile apostolat. Alcuin, qui était alors en France, se ressouvint de son brillant élève d'York et le désigna à l'attention de Charlemagne. Des députés vinrent au monastère de saint Benoît et offrirent à Ludger de la part du roi de France, l'évangélisation de ces peuplades de la Frise avec le don d'un monastère pour y établir ses religieux. Le Saint, reconnaissant dans cette offre la main de la Providence divine, accepta, quitta les douceurs de sa retraite, et des campagnes de l'Italie revient près des rives du Rhin. Il réunit sous la règle de saint Benoît des prêtres qui se sentaient poussés par l'Esprit-Saint à la conversion de leur pays, et, avec eux, il se livra sans ménagement à l'apostolat : ni fatigues, ni peines, ni persécutions ne purent l'arrêter; il détruisait les temples des idoles, et à leur place il bâtissait des églises, multipliait le nombre des chrétiens, et, par la lumière de l'Évangile, faisait entrer ces populations grossières et barbares dans la vraie civilisation. C'est ainsi que l'Église catholique par d'infatigables et longs efforts a fait peu à peu l'éducation de l'Europe.

LUDGER PASSE DANS L'ÎLE DE FOSITELAND — IL PRÉDIT L'INVASION DES NORMANDS

La Frise ne fut pas la seule à recevoir la parole ardente de l'infatigable apôtre. Ludger voulut faire connaître le vrai Dieu aux îles du Nord. Suivi de quelques disciples, il s'embarqua, et lorsqu'il fut en vue de l'île de Fositeland, l'un des centres du paganisme germanique, il éleva la croix qu'il portait sur lui, et prononça d'une voix forte ces paroles de David : « *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés ; et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face adorable et qu'ils disparaissent comme la fumée.* » Aussitôt ceux qui étaient avec lui sur le vaisseau virent un brouillard épais s'élever de cette île, disparaître peu à peu pour laisser la place à un ciel serein. Le Saint comprit que les démons s'étaient enfuis à la vue de la croix. Ses prédications opérèrent un grand nombre de con-

versions; le fils du roi reçut le baptême, devint prêtre, et se consacra à la conversion de ses sujets.

Ludger essaya plusieurs fois de passer chez les Danois ou Normands, mais leur roi y mit toujours obstacle. Il se trouvait à Werine, petit port sur la mer du Nord, dans l'intention d'y établir des religieux afin d'essayer la conversion des Normands, lorsque Dieu lui fit voir dans une vision que ses projets n'aboutiraient pas, car il réservait ces peuples pour châtier les nations chrétiennes de l'Occident. Il vit s'élever, du côté du Nord, des nuages noirs et épais, qui s'accrurent peu à peu jusqu'à couvrir le soleil. Le Saint effrayé fuyait, lorsque s'étant retourné, il vit, à travers ces nuages, les habitants de ce pays se précipiter sur les contrées voisines qui furent dans la terreur jusqu'à ce que le retour du soleil refoulât ces brouillards au-delà de la mer.

Le lendemain, le Saint, en pleurs, racontait cette terrible vision à sa sœur qui lui en demanda la signification. « Depuis longtemps, répondit-il, mon désir était de construire un monastère en ces lieux; mais nos péchés nous en rendent indignes. Les nuages épais que j'ai vu s'élever de la mer vers le Nord, représentent les Normands qui se jetteront sur nous en traversant la mer. Ils viendront tout d'abord faire des incursions, mais peu à peu leur nombre s'accroîtra; ils couvriront ces contrées et réduiront tout à feu et à sang. Oh! alors ma sœur, quel tumulte! quelle désolation! la joie abandonnera tous les foyers, le deuil sera partout! Mais Dieu ne repoussera pas toujours les prières de ses serviteurs. Le soleil de la paix reparaîtra; l'abondance reviendra dans ces pays désolés et les Normands devront s'enfuir dans leur pays.

— O mon frère, reprit sa sœur émue, Dieu, je l'espère, me fera la grâce de ne pas voir de telles calamités! — Il n'en sera pas ainsi, répondit le Saint. Je n'y assisterai pas, il est vrai, car ma vie touche à sa fin, mais toi qui dois me survivre, tu verras ces tribulations. »

La prophétie du Saint se réalisa en tout point; sa sœur lui survécut et assista aux désastreuses descentes des Normands dans les contrées d'Occident.

CONVERSION DES SAXONS — LUDGER, ÉVÊQUE DE MUNSTER

La soumission des Saxons avait coûté à Charlemagne beaucoup d'or et de soldats. L'indomptable Vitikind échappait toujours au vainqueur; se dérobant après la défaite, puis reparaissant bientôt après, il soulevait de nouveau les peuples et les entraînait dans de perpétuelles révoltes contre Charlemagne. Ces insurrections continuelles obligèrent le grand empereur à une mesure rigoureuse mais nécessaire : quatre mille des plus séditieux furent saisis et passés au fil de l'épée, d'autres furent transférés au milieu des populations gauloises et y reçurent des terres à cultiver. Mais cet empereur chrétien mit surtout en œuvre les moyens surnaturels qui sont plus puissants que la force des armes. Et ce qu'il voulait d'ailleurs, c'était moins de commander aux Saxons que de les civiliser et en faire un peuple chrétien. Les missionnaires tant de fois chassés, revinrent planter la croix sur ce sol barbare et le préparer à recevoir la foi par l'effusion de leur sang. Vitikind lui-même, converti par un miracle, vint faire sa soumission à Charlemagne, reçut le baptême et alla s'adjoindre aux missionnaires de son pays. Merveille admirable de la grâce de Jésus-Christ!

Le puissant roi des Francs, connaissant le zèle apostolique de Ludger, voulut qu'il travaillât aussi à l'évangélisation de ce nouveau peuple et l'établit à Mimigernford; il en fut le premier évêque et le *monastère* de chanoines réguliers qu'il établit à côté de sa cathédrale, fit donner à cette bourgade, devenue une ville, le nom de *Munster*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'infatigable apôtre retrouva plus d'ardeur que jamais pour la nouvelle mission qui s'ouvrait devant lui. Partout où il passait, il élevait des églises et dans chacune d'elles il plaçait un de ses religieux. Pour rendre la propagation de la foi plus facile, il recherchait parmi les enfants qu'il catéchisait, ceux que leur intelligence et leur piété semblaient marquer pour la vocation sacerdotale, et les préparait lui-même à la prêtrise.

Généreux, détaché de tout pour aimer Dieu pardessus toutes choses, il vidait ses trésors dans les mains des pauvres et les invitait à sa table.

Il était aussi humble et modeste qu'il était habile et savant. Ses habits étaient propres et soignés comme il convient à un évêque, mais il portait audessous un rude cilice. Lorsqu'il était invité à quelque repas, il savait toujours mêler à la conversation, qu'elle fût sérieuse ou enjouée, des paroles capables d'édifier les convives, et amener l'entretien sur des sujets utiles et pieux. Le repas et l'action de grâces terminés, après quelques instants de conversation avec ses hôtes, il se retirait pour lire ou prier. Il était d'une bonté et d'une affabilité parfaites, même à l'égard des plus ignorants et des plus pauvres du peuple. Il savait de même résister avec une fermeté toute épiscopale, aux entreprises injustes et criminelles, quelque puissants et riches que fussent les auteurs du mal.

UN ÉVÊQUE DEVANT UN EMPEREUR

La prodigalité avec laquelle il distribuait ses richesses le fit accuser près de Charlemagne comme dissipateur des biens du clergé. Sur l'ordre de l'empereur, il se rendit à la cour et comme il s'était mis en prière en attendant l'audience un officier l'appela. L'Évêque continua sa prière et se laissa appeler trois fois, et lorsqu'il eut terminé, il se rendit auprès du roi. L'empereur lui reprocha de s'être fait attendre : « J'ai toujours cru, reprit Ludger, qu'il fallait obéir à vos ordres, mais non pas au point de vous faire passer avant Dieu. Vous-même me l'avez dit lorsqu'à l'époque de ma consécration épiscopale, vous me recommandiez d'être tout d'abord un serviteur de Dieu. Ce n'est donc pas par mépris de l'autorité royale, comme quelques malveillants le pensent, que j'ai agi ainsi. J'ai rendu à Dieu les devoirs que je lui devais, maintenant, me voici à vos ordres. »

Le grand empereur, touché de cette noble franchise, l'embrassa en lui disant : « Je vous remercie de l'exemple que vous me donnez, car je vous trouve tel que je vous avais cru. Quelques prêtres, jaloux de votre vertu, ont blâmé certains de vos actes et en particulier vos largesses envers les pauvres. Mais je ne poursuivrai pas ces accusations; dès aujourd'hui, au contraire, l'amitié de votre roi vous est acquise d'une manière plus intime et plus solide. »

LUDGER GUÉRIT UN AVEUGLE. — PÊCHE MIRACULEUSE

De retour en Saxe, Ludger continua ses fructueuses prédications. Comme il voyageait de village en village, il s'arrêta, un jour, chez une noble dame qui lui offrait l'hospitalité. Pendant qu'il mangeait avec ses disciples, on lui amena pour qu'il le guérit, un aveugle, nommé Bernlef, très aimé des gens de la contrée parce qu'il savait bien chanter les récits des anciens temps et les combats des anciens rois. Le Saint lui ordonna de venir le trouver le lende-

main dans un endroit qu'il lui désigna. Au lever du jour, l'aveugle fut au lieu fixé; Ludger entendit sa confession, fit le signe de la croix sur ses yeux et lui demanda s'il y voyait. L'aveugle distingua d'abord la main de l'Evêque, puis les arbres, puis les toits du hameau. Bernlef ne cessait de lui rendre grâces de l'insigne faveur qu'il avait reçue : « Remerciez-en Dieu, lui répondit le Saint, car c'est Dieu qui vous a rendu la vue, lui, dont la lumière éclaire le monde. » Bernlef fut un des plus fidèles disciples du bienheureux apôtre, il l'accompagna dans ses missions, allégea son ministère en baptisant les païens et en leur chantant des psaumes.

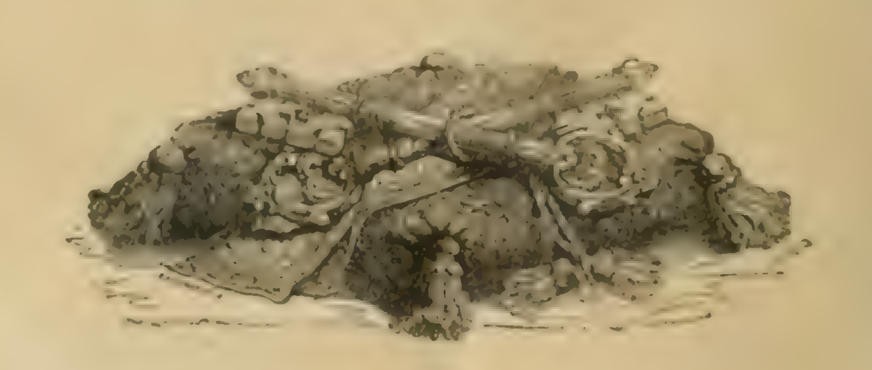
Un autre jour il prêchait à des pêcheurs dans un endroit appelé Héléri sur le fleuve de Lada, lorsque, pour leur montrer la puissance de son Dieu, il leur demanda de lui procurer un esturgeon. Les mariniers étonnés répondirent que le temps de cette pêche était passé et qu'il ne fallait pas y compter surtout au commencement de l'hiver. Mais Ludger leur dit : « Dieu qui est le créateur du temps ne passe pas avec le temps. Allez et faites ce que je vous ai dit. Dieu est puissant et il sait satisfaire les désirs de ses serviteurs. » Les pêcheurs se préparaient à obéir aux désirs de Ludger lorsque, levant les yeux au ciel, ils virent un oiseau dont le vol diminua peu à peu et qui vint s'abattre dans les eaux. Voyant dans ce fait quelque chose de providentiel ils jetèrent avec confiance leur filet à l'endroit où l'oiseau était tombé et retirèrent un magnifique esturgeon. « Rendez grâces à Dieu de ce miracle, leur dit le Saint, et ne l'attribuez pas à mes mérites. Dieu donne, en ouvrant la main, la nourriture à ceux qui ont confiance en lui et répand ses bénédictions sur toute créature. » Les mariniers abjurèrent aussitôt l'idolâtrie et crurent au Dieu que leur prêchait Ludger.

LUDGER GUÉRIT UN AVEUGLE — SA MORT

Malgré les efforts de Ludger pour cacher les faveurs que Dieu opérait par son entremise, la foule en était instruite, et le suivait dans ses voyages. A son entrée dans un hameau, dans une ville, les malades étaient mis sur son passage; il les bénissait et beaucoup recouvraient la santé de l'âme avec la guérison du corps. Les conversions se multipliaient et le pays se transformait.

Un jour que le Saint prenait un repas chez un de ses prêtres, à Suderge, petite ville de Saxe, un pauvre vint frapper à la porte, demandant avec instance à lui parler. Le portier croyant qu'il demandait l'aumône, lui offrit du pain et de la nourriture, mais le pauvre refusa répétant qu'il était venu voir l'Evêque pour qu'il le guérît de sa cécité. Ludger le fit entrer et lui dit avec douceur : « Qu'avez-vous, mon frère, et en quoi puis-je vous être utile ? — Je vous en prie, mon père, rendez-moi la vue pour l'amour de Dieu. — Votre confiance ne sera point déçue ; recevez la vue pour l'amour de Dieu. » Et aussitôt l'aveugle fut guéri. Le Saint l'embrassa et l'admit à sa table.

Ludger continuait avec une ardeur infatigable ses courses à travers la Saxe, sans compter avec les années et les fatigues qui avaient usé son corps, lorsqu'il fut saisi par la maladie à Billerbult. Les douleurs aiguës qu'il éprouvait, l'impuissance d'agir qui tourmentait son âme ardente, le trouvèrent dans une résignation complète à la volonté de Dieu. Sentant le froid de la mort, il dit à ses disciples en pleurs : « Dieu m'a fait connaître que je dois vous quitter aujourd'hui. Vous transporterez mon corps à Werden où se trouve notre monastère, mais comme le peuple de Munster voudra lui aussi posséder mes restes, attendez jusqu'à ce que le roi ordonne que je sois transporté dans le lieu que je vous ai fixé. » A ces mots, le vénérable Evêque leva sa main tremblante, bénit ses disciples, et son âme s'envola au ciel recevoir le prix de ses fatigues, le 26 mars de l'an 809. La foule se succéda devant le corps du Saint; on lui fit toucher des malades et plusieurs reçurent leur guérison. Un grand concours de peuple escorta les restes du saint missionnaire jusqu'à Munster où ils restèrent quelque temps. Charlemagne, ayant appris les derniers désirs de son ancien ami, ordonna que le corps de Ludger fût transporté à Werden; les nombreux miracles opérés à son tombeau firent connaître clairement aux populations que leur ancien missionnaire régnait au ciel. L'église qui conservait ses reliques devint un lieu de pèlerinage célèbre dans toute l'Allemagne. Saint Ludger est le patron de plusieurs villes de Hollande et d'Allemagne, entre autres de Munster, de Werden, de Helmstadt, de Deventer, de Kaiserwerth ainsi que de la Frise orientale.



[illegible] Paris

SAINT ISAAC, MOINE

Fête le 27 mars.



Saint Isaac, arrêtant l'empereur Valence, cherche à le détourner de son entreprise et lui annonce les plus grands châtiments s'il ne cesse de persécuter les chrétiens.

ÉTAT DE L'ÉGLISE A L'ÉPOQUE DE SAINT ISAAC

Le grand Constantin venait de descendre dans la tombe, et sainte Hélène avait retrouvé le précieux trésor de la Croix enseveli depuis des siècles dans le sein de la terre, quand le démon reprit de nouveau les armes. Valens régnait sur le trône de Constantinople, et, sous sa protection, la secte arienne se vantait d'anéantir sous peu la religion chrétienne. Les disciples fidèles du Christ étaient condamnés par d'iniques jugements, et ceux qui refusaient de souscrire aux mesures de l'empereur étaient soumis aux plus cruels tourments et souvent brûlés à petit feu. Des milliers de victimes tombèrent ainsi sous le fer de Valens, pendant les vingt années de son règne. Mais, pour plus de sûreté, un édit impérial fut promulgué, ordonnant de chasser de leur troupeau les évêques et les prêtres et de fermer leur église. Cet ordre impie s'exécutait déjà sur toute la surface de l'empire, et le sacrifice de l'hostie allait cesser de vivifier la terre devenue stérile. Les églises, fermées, furent bientôt livrées aux flammes, et celles qu'on épargna se changèrent en infâmes tavernes où l'empereur se plaisait au milieu de ses débauches. Depuis longtemps déjà, l'édit du César byzantin était en vigueur, et les larmes des fidèles n'avaient pas encore pu toucher son cœur endurci. Mais les prières montaient ferventes vers le ciel, et l'heure de la justice allait bientôt sonner.

LE SEIGNEUR SUSCITE LE MOINE ISAAC

En effet, à l'ombre du cloître, était un moine qui priait sans cesse et expiaît pour les péchés du monde, demandant à Dieu de venger le sang de ses enfants. C'était le moine Isaac. Le Seigneur le destina à rendre la paix au peuple et à l'Église d'Orient, comme il avait autrefois choisi Daniel pour justifier et défendre la chaste Suzanne. Il menait dans sa solitude de Constantinople une vie angélique, et la grâce de Dieu abondait en

son cœur. Il connaissait les iniquités et les crimes de Valens, il connaissait surtout sa cruauté contre les serviteurs du Christ, aussi demanda-t-il au ciel la miséricorde et la justice. Sa prière fut pleinement exaucée, comme autrefois celle de Moïse demandant le châtiment de Pharaon, et Valens vit s'élever contre son empire une nuée d'ennemis.

L'EMPEREUR VALENS ET LES BARBARES DU DANUBE

Les Goths, fuyant devant les flèches des Huns, avaient traversé le Danube et étaient venus s'établir sur les rives de ce fleuve, au milieu des gras pâturages de la Thrace. Valens, qui les avait d'abord accueillis comme des auxiliaires qu'il se proposait d'opposer aux guerriers d'Attila, trouva bientôt en eux d'implacables ennemis. En effet, ils se répandirent à travers les provinces qu'ils livrèrent au pillage, et, triomphant des généraux Trajan et Sébastien, que l'empereur avait envoyés contre eux, ils parvinrent bientôt jusqu'aux environs de Constantinople. Valens, jusque-là resté inactif, dut, à son grand regret, marcher lui-même contre les envahisseurs. C'était, pour une nature aussi peu militaire que la sienne, le plus grand des sacrifices. Quoi qu'il en soit, il ne put reculer devant la nécessité. Il partit donc, se promettant déjà la victoire, mais il lui arriva comme à Saül, l'ennemi de David, il ne revint pas du champ de bataille.

HÉROÏSME DE SAINT ISAAC

Le 11 juin 378, comme Valens traversait à la tête de ses légions un bourg de Constantinople, Isaac vint se placer devant l'escorte impériale. « Où vas-tu, ennemi de Dieu, dit-il à Valens, tu marches au combat et Jésus-Christ est contre toi. Si tu veux voir les ennemis mettre bas les armes, cesse d'abord toi-même la guerre injuste que tu fais au Christ. Empereur, ouvre les églises des catholiques, rends-leur leurs évêques, et le Seigneur protégera ton voyage. » L'empereur, le prenant pour un insensé, ne daigna pas même répondre et continua sa marche en riant d'une telle audace. Mais Isaac ne se tint pas pour vaincu. Il retourna à son monastère, pria le Dieu tout-puissant d'exaucer sa prière, et, le lendemain, se mit à la poursuite de l'armée. Il l'atteignit bientôt. Quand les soldats le revirent, ils voulurent l'en chasser, mais lui, perçant leurs rangs, courut jusqu'à l'empereur et, saisissant la bride de son cheval, il lui dit : [illegible] empereur [illegible] plus [illegible] [illegible]

[illegible] Mais il [illegible] [illegible] position et [illegible]

mais Isaac attendait patiemment le juste jugement de Dieu.

NOUVELLES TENTATIVES — ISAAC PLEIN DE SON COURAGE

Quelques jours après, le solitaire vint de nouveau au devant de l'empereur, et, pour la troisième fois, saisissant la bride de son cheval, il lui dit : « De par Dieu dont je suis le messager, ô empereur, je t'ordonne d'écouter ma demande. Hâte-toi de te soumettre, car bientôt il n'en sera plus temps. Tu t'es laissé séduire par de vils courtisans et tu as étouffé la voix de ta conscience, prends garde, la justice approche. Ouvre les églises des catholiques et tu retourneras en paix dans ton empire. Si tu n'obéis pas, la main de Dieu va s'appesantir sur toi. » Valens, de plus en plus terrifié, demeura un instant immobile sur son cheval sans articuler une parole. Mais les cris de ses courtisans ariens l'arrachèrent bientôt à sa stupeur. Vaincu une fois encore par leurs sollicitations, il s'écria : « Qu'on châtie dignement cet importun, et qu'on me débarrasse d'un tel accusateur. » Ses ordres furent aussitôt exécutés.

LES ÉPINES CHARITABLES — VISITE DE TROIS ANGES

Or, il y avait en cet endroit de gros buissons d'épines et de chardons si épais et si touffus que nul animal ne pouvait y pénétrer sans y perdre la vie. On les fit voir à Valens qui ordonna d'y jeter l'insolent solitaire. Aussitôt fait que dit, Isaac disparut bientôt au beau milieu de ces halliers, et sans plus s'inquiéter, l'on se remit en route. Mais la Providence veillait sur le courageux athlète. Au lieu de s'abîmer dans ces terribles buissons, Isaac, porté par les saints anges, se reposait doucement sur cette singulière couche, comme sur un lit moelleux. Les épines avaient disparu, il ne restait plus que des roses. Voilà comment ces plantes sans raison enseignaient la charité au César empereur, et rendaient témoignage à la sainteté d'Isaac. Pendant ce temps, le moine chantait des cantiques d'actions de grâces au Seigneur et louait sa grande miséricorde. Mais soudain, voici venir trois beaux jeunes hommes vêtus de robes blanches et s'entretenant des choses de Dieu. Ils s'approchèrent du saint, et, le prenant par la main, ils le retirèrent [illegible] Mais [illegible] allait les remercier de leur bienveillance, ils disparurent sans qu'on pût savoir [illegible] Cependant Isaac [illegible] [illegible] Se prosternant alors la face contre terre, il adora le Seigneur qui protège ceux qui le [illegible]

[illegible]

[illegible]

le cœur de l'empereur endurci et obstiné. Deux sénateurs, Victor et Saturnin, furent appelés et Valens leur dit : « Gardez cet insolent jusqu'à ce que je revienne triomphant du combat; alors je châtierai son arrogance. » Isaac fut aussitôt garrotté et couvert de chaînes. Mais comme un autre Michée devant un autre Achab, il s'écria : « Si tu reviens en paix dans ton royaume, ô cruel empereur, sache que le Seigneur n'a point parlé par ma bouche. Tu livreras bataille, tes troupes ne pourront résister au choc de l'ennemi, elles seront mises en fuite, et toi-même tu tomberas aux mains des Barbares qui te brûleront vif. — Insolent ! repartit Valens, tu t'apercevras bien de mon retour, je te ferai couper la langue et trancher la tête, en rentrant dans cette ville. » Puis, s'adressant aux deux sénateurs : « Qu'on le garde avec soin, il sera le trophée de notre victoire. » Et les troupes se mirent en marche.

LA BATAILLE — L'ARMÉE ROMAINE ANÉANTIE
MORT TRAGIQUE DE VALENS

Six lieues plus loin, à Mélanthiade, le farouche empereur reçut la nouvelle d'un engagement favorable qu'une partie de ses troupes avait eu avec les barbares. Ce message ne fit que le confirmer dans ses espérances et sa folle présomption. A marches forcées, il se transporta sur le théâtre de la guerre, brûlant de livrer bataille. Malgré les remontrances de ses généraux, il voulut engager le combat; mais là l'attendait la justice divine. Les légions se portèrent en avant contre les Goths massés derrière Andrinople, au cri de : « Vive l'empereur. » Un premier succès suivit l'attaque. Mais bientôt les Romains se virent entourés d'une forêt d'hommes rangés en bataille, dans un nombre tel, que leurs lignes se reformaient à mesure qu'on croyait les avoir enfoncées. La lutte se prolongea jusqu'à 3 heures du soir. Mais enfin, débordés de toutes parts, les légionnaires sentaient les armes tomber de leurs mains, quand, tout à coup, un vaste cercle de flammes se dessina à l'horizon. On avait mis le feu aux broussailles et aux steppes desséchées dont la plaine d'Andrinople était couverte. Activé par une sécheresse impitoyable, l'incendie se resserrait tout autour des Romains consternés. A partir de ce moment, le combat se changea en déroute. Les soldats se mirent à fuir, Valens leur en donnant lui-même l'exemple. Sur son cheval lancé au galop, il essayait de traverser la barrière enflammée qui le cernait. Mais soudain, frappé d'une flèche lancée par un archer ennemi, il tomba à la renverse. Quelques serviteurs fidèles le ramassèrent et le transportèrent sanglant dans une chaumière abandonnée. On allait panser ses plaies quand l'incendie toujours progressant se déclara au toit de la chaumière. Tous abandonnèrent l'infortuné Valens qui expira dans les flammes. Son corps, réduit en cendres, ne put jamais être retrouvé. L'armée romaine succomba dans un désastre inouï. — Nous empruntons ces détails de l'abbé Darras, auteur de l'*Histoire générale de l'Eglise catholique*.

C'est ainsi que se réalisait la prophétie du saint moine Isaac : « Tu tomberas aux mains de tes ennemis qui te brûleront vif, et cela, parce que tu as été rebelle aux ordres du Seigneur. »

DÉLIVRANCE D'ISAAC
IL EST ACCUEILLI PAR VICTOR ET SATURNIN

Comme nous l'avons vu plus haut, le solitaire Isaac avait été confié aux sénateurs Saturnin et Victor, et ceux-ci professèrent dans la suite un si grand respect pour lui qu'ils l'honoraient comme un saint et un prophète. Ils rivalisaient d'ardeur pour lui bâtir une demeure digne de sa haute vertu. Le serviteur de Dieu, ayant eu connaissance de leur dessein, les fit appeler et leur dit: « Ecoutez-moi, chères brebis du Christ et cessez vos contestations. Votre zèle est agréable à Dieu, mais, puisque tous deux vous avez à cœur de me bâtir un abri, voici la condition que j'y pose : celui de vous deux qui le plus tôt aura terminé son œuvre, celui-là me recevra sous son toit jusqu'au terme de mes jours. » On redoubla d'ardeur de part et d'autre, mais la victoire échut à Saturnin. La dernière pierre était à peine posée qu'il vint trouver le Saint : « Vénérable Père, lui dit-il, voici que je vous ai préparé une demeure, venez donc, et habitez en elle. » Isaac se rendit aussitôt à sa nouvelle habitation et y passa le reste de sa vie.

Quelques jours après, Victor, qui avait voulu bâtir un superbe palais, se rendit auprès du solitaire et, se voyant vaincu par Saturnin, il se jeta aux pieds d'Isaac en disant : « Je vous en prie, ô Père, recevez aussi le présent que je vous offre, car c'est au nom du Seigneur que je le fais. — Mon fils, lui dit le Saint, je dois rester désormais où Dieu a fixé ma demeure. Mais que votre maison soit la maison des pauvres et le refuge des abandonnés. » Puis il lui donna sa bénédiction.

DERNIÈRES ANNÉES — MORT BIENHEUREUSE D'ISAAC

Sitôt qu'il fut reclus en sa cellule, Isaac mena une vie angélique. Les sénateurs Saturnin et Victor lui faisaient de grandes aumônes, mais il les distribuait aussitôt aux indigents. On l'a vu se dépouiller de ses propres vêtements et revenir presque nu au milieu de l'hiver. Il allait parfois rendre visite à ses deux bienfaiteurs, et si, à son retour, il trouvait les portes de la ville fermées, il se mettait en prière, faisait un signe de Croix, et les portes s'ouvraient d'elles-mêmes.

Arrivé au dernier jour de sa vie, il réunit ses disciples, leur donna ses derniers avis, appela sur eux la bénédiction du ciel, se désigna un successeur, et son âme fut emportée par les anges au paradis. Ce fut une grande douleur pour le monastère et pour toute la ville de Constantinople. Ses reliques furent l'objet d'une grande vénération.

SAINT RUPERT

Fête le 27 mars.

RUPERT ÉVÊQUE DE WORMS — SES ÉMINENTES VERTUS

Tandis que Childebert III régnait sur les Francs, le très saint confesseur du Christ, Rupert, illustrait de ses éminentes vertus le siège épiscopal de Worms. Issu du sang des rois de France, il réunissait en lui la noblesse du sang et les plus brillantes qualités : grande mansuétude d'âme, chasteté [illegible] mortification, zèle infatigable pour la [illegible] et la louange de Dieu, charité pour le prochain qui lui faisait donner aux pauvres tout ce qu'il avait. Les nombreuses conversions qu'il opérait lui attirèrent la haine des idolâtres de son diocèse. Un jour il fut surpris, battu de verges et laissé à demi mort dans un fossé. Mais voici que la Providence ouvrit alors un champ plus vaste à son apostolat.

[illegible] BAVIÈRE — SALZBOURG

Théodon, duc des Bavarois encore païens et barbares, ayant entendu parler des miracles et de la sainteté de Rupert, voulut le connaître. Il lui envoya une députation composée des premiers de sa nation, le priant de vouloir bien visiter les régions bavaroises et y enseigner les vérités de la foi. En entendant l'invitation des députés étrangers, Rupert [illegible] en actions de grâces et bénit le Seigneur de ce qu'il voulait [illegible] par lui l'Évangile aux peuples [illegible].

A la nouvelle que le saint missionnaire arrivait, le chef bavarois fut rempli d'une vive allégresse, et convoquant toute la noblesse de son [illegible], il alla à sa rencontre jusqu'à Ratisbonne où il le reçut avec de grands honneurs.

L'homme de Dieu s'appliqua aussitôt avec un zèle et une charité admirables à la conversion de ces peuples. L'une de ses premières conquêtes fut leur chef; Théodon abjura l'idolâtrie et fut régénéré dans les eaux du baptême. Cet exemple attira les foules et Rupert fit des milliers de néophytes. Tous, esclaves et nobles, venaient recevoir avec joie le joug du christianisme, et il semblait que les temps apostoliques reparaissaient.

Mais cela ne contentait pas encore le zèle de saint Rupert; sur le conseil du duc Théodon, il monta sur une barque, et, accompagné de quelques zélés missionnaires, il descendit les rives du Danube pour aller porter aux contrées les plus reculées le flambeau de la foi et de la religion. Il alla jusqu'en Hongrie. Les idolâtres [illegible] évidemment ses paroles et beaucoup d'entre eux se [illegible] chrétiens.

[illegible] de donner un centre à toutes ces [illegible], et [illegible] missionnaire en [illegible] l'importance capitale.

[illegible] au milieu des [illegible] les traces de [illegible] Rupert [illegible] et à sa demande [illegible] lui donna ces ruines avec les terres [illegible]. Une superbe église dédiée à saint Pierre s'éleva bientôt sur ces débris antiques; un monastère fut bâti pour les clercs, et Rupert y construisit sa demeure épiscopale, grâce à la générosité de Théodon. Rome confirma la création du nouvel évêché. C'est ainsi, nous dit Rorhbacher, qu'à la voix de son pontife, l'antique Juvave sortit de ses ruines pour revivre pendant des siècles sous le nom de Salzbourg.

Mais le saint évêque avait besoin de nouveaux apôtres pour suffire aux besoins de son nombreux troupeau qui s'accroissait de jour en jour. Il retourna dans son pays et amena avec lui douze missionnaires. Sa nièce Erentrude avait voulu partager ses apostoliques travaux et enseigner par sa parole et ses exemples aux femmes barbares le chemin de la civilisation et de la sainteté chrétienne. Rupert bâtit pour elle un monastère dédié à la Sainte Vierge. Erentrude en fut la première abbesse. De nombreuses Bavaroises vinrent se grouper autour d'elle, et la courageuse supérieure se vit bientôt à la tête d'une communauté florissante qui faisait l'édification de toute la contrée.

MORT DE THÉODON — SON FILS THÉODEBERT

Sur ces entrefaites, le duc Théodon tomba gravement malade; et, sentant approcher sa dernière heure, il manda son fils Théodebert et lui dit : « Mon fils, voici que le Seigneur m'appelle à lui, je vous constitue mon successeur, mais écoutez mes derniers avis : soyez en tout point obéissant au saint évêque Rupert, et prêtez-lui sans cesse votre secours pour l'aider dans la propagation de la foi. »

Théodebert fut fidèle à un conseil si sage; sous sa protection, la religion catholique devint de plus en plus universelle parmi ses sujets, et à mesure que la foi s'implantait dans le peuple, les mœurs s'adoucissaient, le pays se civilisait et le Norique prenait un autre aspect.

DERNIERS MOMENTS DE SAINT RUPERT — SA MORT

Après avoir continué quelque temps encore un apostolat si fécond, saint Rupert, brisé par l'âge et les fatigues, fut averti par Dieu que l'heure du repos approchait. Il désigna pour son successeur un homme d'une éminente sainteté, nommé Vitalis, et se prépara à quitter ce monde. Le jour de Pâques, le Saint, déjà miné par la fièvre, célébra encore le Saint Sacrifice, adressa à ses religieux de paternelles exhortations, et expira doucement entre leurs bras. Mais, au moment où l'âme se sépara du corps, une éclatante lumière remplit le lieu saint, et l'on entendit dans le ciel des cantiques d'allégresse. Rupert quittait cette vie mortelle pour aller jouir de l'éternité. On laissa son corps exposé pendant [illegible] à la vénération des fidèles, et quand vint le jour de l'ensevelissement, on vit des hommes revêtus de robes d'une éclatante blancheur accompagner le cercueil, [illegible] au ciel. C'étaient des anges envoyés pour honorer les dépouilles du saint évêque Rupert. Ceci se passait pendant les fêtes de Pâques de l'an 718.

Imp.-gérant, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris

SAINT ÉTIENNE HARDING

FONDATEUR DE CITEAUX

Fête le 28 mars



Un jour de disette, saint Etienne envoie un Frère à la ville sans argent. — La charité y supplée, et le Frère revient avec une voiture de vivres.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT ÉTIENNE

On sait peu de chose sur les premières années de saint Etienne ; cependant, les historiens conviennent qu'il était Anglais de nation. Son nom de *Harding* fait croire qu'il était issu de la race saxonne, et l'on dit que sa famille était d'assez grande noblesse.

Etienne apparaît pour la première fois lorsque, encore enfant, il était élevé au monastère bénédictin de Sherborne, au comté de Dorset.

La règle de saint Benoît permettait aux parents chrétiens d'offrir leurs fils avant même l'âge de quatorze ans, pour qu'ils apprissent à servir Dieu dans le cloître jusqu'à leur mort. Ces enfants étaient appelés les *oblats*.

Leurs pieux parents les conduisaient à l'église du couvent, les introduisaient dans le sanctuaire, et, enveloppant leurs mains dans la nappe de lin qui recouvrait l'autel, ils les consacraient ainsi au service de Dieu. Ils promettaient aussi de ne leur transmettre aucun bien terrestre; et ces jeunes enfants pouvaient alors courir à la suite de leur divin Maître, puisque rien ne les retenait plus à la terre.

Etienne fut donc élevé avec les autres enfants du monastère et reçut l'éducation qui était donnée à tous, sans acception de personnes, aux nobles comme aux enfants du peuple.

Comme un autre Samuel, Etienne passa ainsi ses premiers ans dans le temple du Seigneur; mais son esprit actif soupirait à de plus amples connaissances. Le monastère de Sherborne ne les lui pouvant donner, il partit pour l'Ecosse.

D'Ecosse, Etienne se rendit à Paris.

LE PÈLERINAGE A ROME

Mais Paris ne le retint pas longtemps. Etienne cherchait à connaître sa vocation encore incertaine. Il crut qu'auprès du tombeau des Apôtres, il trouverait la lumière; c'est pourquoi il entreprit le pèlerinage *ad limina*.

Le tombeau des Apôtres fut témoin de ses prières ardentes, et reçut les larmes de bonheur qu'il y répandit ; mais il fallut bientôt quitter cette ville bénie, pour reprendre le chemin de Sherborne, où saint Étienne pensait retourner.

11. LE COUVENT DE MOLESME

Dieu, qui conduit tout avec sagesse, en disposa autrement. Comme il voyageait à travers une [illegible] forêt du diocèse de Langres en Bourgogne, il arriva à la porte d'un pauvre monastère, si l'on pouvait donner ce nom à quelques cabanes faites de branches d'arbres, rangées autour d'un petit oratoire de bois. Auprès de ces misérables cellules, se trouvait une clairière que les moines avaient défrichée, et qu'un baron du voisinage leur avait cédée. C'était dans la culture de ce terrain que les religieux de Molesme, ainsi s'appelait le couvent, trouvaient leurs seuls moyens de subsistance. Molesme, fondé depuis très peu de temps, était encore aux prises avec les difficultés de toute œuvre naissante, la pauvreté y régnait en souveraine; et cependant Molesme comptait dans son sein des personnes de haute naissance et de grands talents.

La vertu de saint Robert, qui gouvernait alors le couvent de Saint-Ayoul ou Aigulphe, fixa leurs regards. Sur un ordre du Pape, le saint abbé reçut la charge de fonder et diriger le nouveau monastère qu'il établit dans la forêt de Molesme, l'an [illegible].

Ce fut là qu'Étienne, à son retour de Rome, trouva la communauté établie. Au tombeau des saints Apôtres, il avait demandé à Dieu de pouvoir le servir toute sa vie dans la pauvreté la [illegible] et dans la [illegible] primitive de la règle de saint Benoît, sans aucun des relâchements qui s'y étaient introduits dans la suite. A la vue de Molesme, de la pauvreté et de la ferveur de ses moines, il connut bien que Dieu l'avait exaucé et l'avait conduit au but de tous ses [illegible].

[illegible] le jeune clerc qui avait été jusque-là son fidèle compagnon de voyage et son ami, le quitta pour [illegible] Étienne resta seul à Molesme. Mais Dieu, qui rend toujours ce qu'on lui donne avec usure, au lieu d'un ami qu'il perdait, lui en fit trouver deux [illegible] saint Robert et saint Albéric, l'un abbé, et l'autre prieur de Molesme.

Cependant [illegible] en un monastère [illegible] du dans les [illegible] [illegible]

[illegible]

RELÂCHEMENT DU MONASTÈRE

Molesme promettait une ère de ferveur, mais, hélas! ce fut pour peu de temps; l'augmentation du nombre des religieux et l'accroissement des richesses vinrent troubler cette délicieuse solitude. La libéralité des fidèles fit disparaître la nécessité du travail manuel, et bientôt les religieux refusèrent d'obéir à saint Robert, qui voulait conserver cet usage comme un point de la règle. Devant cette opposition, la résistance des moines s'accrut et comme la pauvreté et l'obéissance sont l'âme de la vie monastique, Molesme, ayant perdu cette âme, était tombé dans un état de langueur extrême.

Saint Robert, voyant que sa présence ne faisait qu'irriter les rebelles, quitta le couvent et se retira dans la solitude voisine.

Étienne vit avec douleur ces malheureuses scènes de désobéissance; le départ de saint Robert l'affligea beaucoup.

La charge de prieur, en la place d'Albéric devenu abbé, ne fit qu'augmenter sa tristesse, en face de son impuissance à rétablir la ferveur. Sa douleur fut au comble quand il vit Albéric lui-même maltraité par ses moines incorrigibles et jeté dans un cachot. Aussi s'empressa-t-il d'imiter la conduite d'Albéric, aussitôt sa délivrance, et de quitter Molesme avec quelques autres religieux des plus fervents.

Il enflamma par ses paroles les cœurs d'un grand nombre de ses frères, et lorsqu'il vit le moment propice d'exécuter son dessein, c'est-à-dire la fondation d'un nouveau monastère, gouverné par la règle de saint Benoît prise à la lettre, il résolut de quitter une seconde fois Molesme.

L'abbé saint Robert, à qui ils communiquèrent ces plans, entra de tout son cœur dans leurs désirs.

Au commencement de l'année 1098, ils allèrent tous à Lyon, solliciter du cardinal Hugues, archevêque de cette ville et légat apostolique, l'autorisation de quitter leur monastère, et d'en fonder un autre, où la règle serait plus rigoureusement observée. Ils firent cette démarche afin de n'avoir plus à être inquiétés par les autres moines de Molesme.

Le cardinal légat, l'ami et le fidèle défenseur de saint Grégoire VII [illegible] dans ses desseins [illegible], l'ami également de saint Anselme [illegible] [illegible] une lettre qui les autorisait à quitter le couvent.

L'abbé Robert [illegible] solennellement [illegible] à Molesme [illegible] ses mains, [illegible] [illegible] et Étienne avaient [illegible] du [illegible] pour se rendre au désert.

Robert prit avec lui les ornements et les vases [illegible] nécessaires pour la célébration des saints Mystères; ils emportèrent aussi un gros bréviaire pour l'office divin, et ce fut là tout.

12. NOUVEAU MONASTÈRE À CÎTEAUX

Cîteaux était le nom d'un lieu situé au milieu d'une [illegible] du diocèse de Chalons. Au [illegible] un ruisseau, [illegible]

Le seigneur de Beaune [illegible] prendre [illegible]

Sur ces entrefaites, Odon, duc de Bourgogne, que la vue de saint Anselme avait converti, au moment qu'il voulait le dépouiller, ayant connu le dessein des pieux ermites, leur envoya lui-même des ouvriers pour les aider à construire leur monastère. Et, le 21 mars 1098, qui se trouvait être le dimanche des Rameaux et la fête de saint Benoît, on célébra l'inauguration solennelle.

Saint Robert, élu canoniquement, reçut la crosse pastorale des mains de Gauthier, évêque de Châlons, qui érigea de la sorte le couvent en abbaye, sous le nom de Nouveau-Monastère.

Il fut dédié à la glorieuse Vierge Marie, et, dans la suite, il en fut de même pour toutes les églises de l'Ordre, qui professa toujours une grande dévotion pour la Mère de Dieu.

Tous les religieux firent ensuite vœu d'obéissance entre les mains de saint Robert; l'on nomma aux divers offices de la maison. Saint Albéric reçut la charge de prieur, et saint Etienne celle de sous-prieur. Mais saint Robert ne put jouir longtemps de la solitude de Citeaux; les moines de Molesme le rappelèrent une seconde fois parmi eux; ils arrachèrent au pape Urbain II la permission de lui faire quitter Citeaux, et saint Robert, renonçant encore à sa propre volonté, obéit aux invitations du cardinal Hugues, à qui le Pape avait remis cette affaire. Il reprit le chemin de Molesme. Dieu bénit son obéissance, car Molesme sembla refleurir; il produisit d'autres monastères, entre autres celui de Jully, où la sœur de Saint Bernard se consacra plus tard à Dieu. Dès ce moment, les rapports de saint Robert cessèrent avec Citeaux. Il mourut l'an 1110.

SAINT ÉTIENNE, PRIEUR DE CITEAUX

Après le départ de saint Robert, leur premier abbé, les moines de Citeaux élurent pour lui succéder saint Albéric, et saint Etienne, naturellement, remplaça ce dernier dans la charge de prieur.

Cette charge, qui l'unissait d'une manière étroite à l'abbé, permit à Etienne d'apprendre à l'école d'Albéric une prudence admirable, comme il avait appris à celle de saint Robert l'obéissance et la fermeté dans les épreuves.

D'après la règle de saint Benoît, le prieur devait être pour ainsi dire l'œil et la main de l'abbé, toujours prêt à exécuter ses ordres. Son office consistait à tenir sa place pendant son absence, dans les exercices ordinaires de la maison; il devait surtout veiller au maintien de la régularité dans le couvent. Il présidait encore au réfectoire, car l'abbé mangeait toujours avec les hôtes, comme le prescrit la règle de saint Benoit.

Ainsi donc, Etienne partageait pour beaucoup la sollicitude de saint Albéric, et tous deux cherchaient à donner les plus saints exemples à leurs frères. Le premier changement qu'ils firent fut de retrancher toute superfluité dans l'habit monastique. Ils rejetèrent tous les vêtements dont il n'est pas fait mention dans la règle, ne voulant plus porter ni vêtement large, ni fourrures, ni capuchon séparé.

Le second changement que Citeaux apporta aux usages des monastères [illegible] par la règle de saint Benoît.

Les Cisterciens [illegible] d'accepter les dîmes [illegible] possessions, comme [illegible]

Ces [illegible]

renommée de la ferveur de Citeaux. Mais une crainte vint saisir l'esprit d'Albéric, aucun novice ne se présentait. La réforme allait-elle donc s'évanouir après quelques années seulement? Un fait merveilleux vint rassurer le saint abbé.

Une nuit, un clerc, qui étudiait aux écoles de Lyon, aperçut dans une vision une ville d'une beauté indicible, bâtie sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle coulait une rivière aux eaux profondes. Comme il cherchait un gué pour la traverser, il vit sur les bords douze ou quatorze pauvres qui lavaient leurs vêtements dans le courant. Parmi eux se trouvait un personnage d'une beauté éclatante qui les aidait tour à tour. Le clerc s'approcha de lui et lui demanda qui il était. « Ces pauvres, lui fut-il répondu, font pénitence et se purifient de leurs fautes; pour moi, je suis le Fils de Dieu, Jésus-Christ, sans qui ni eux ni personne au monde ne peut faire de bien. Cette ville qui brille sur la montagne, c'est le Paradis où n'entreront que ceux qui auront fait pénitence. Pour toi, sache qu'il n'y a point d'autre voie que celle-là. » A ces mots, le clerc se réveilla, et fut longtemps à réfléchir sur cette vision. Quelque temps après, de retour chez lui, il en parla à l'évêque de Châlons qu'il connaissait plus particulièrement. L'évêque lui conseilla de quitter le monde, et lui indiqua le monastère de Citeaux.

Le clerc prit le chemin du couvent. La solitude sauvage du lieu, l'aspect du monastère l'effrayèrent tout d'abord; il frappa néanmoins à la porte de la maison de Dieu, et quel ne fut pas son étonnement de reconnaître dans tous les Frères les pauvres qui lavaient leurs vêtements dans la rivière. Il fut reçu par tous comme un gage de la protection du ciel, il devint dans la suite excellent religieux, et remplaça Etienne dans la charge de prieur.

SAINT ÉTIENNE EST ÉLU ABBÉ

Cinq ans plus tard, en 1109, comme le rapportent les annales de Citeaux, l'homme de Dieu, Albéric, après s'être exercé à l'école du Christ par la discipline de la règle pendant neuf ans et demi, retourna vers le Seigneur.

Cette mort affligea beaucoup le cœur d'Etienne qui perdait en saint Albéric le meilleur ami; il se consola en pensant que ses prières lui seraient désormais d'un aussi utile secours que ses conseils et ses avis.

Etienne fut élu unanimement par les Frères en la place d'Albéric. L'élection se fit en son absence, car dans son humilité, redoutant peut-être la première place, il avait cru qu'en quittant Citeaux, on penserait moins à l'élire.

Etienne continua dignement les réformes commencées par ses deux prédécesseurs.

[illegible]

Le couvent se trouva bientôt réduit à la plus complète indigence. [illegible] au milieu de cette épreuve [illegible] la confiance [illegible]

Un jour, le cellerier vint l'avertir que les provisions étaient épuisées. Le Saint prit avec lui [illegible] et tous deux se dirigèrent [illegible] deux villages [illegible] de porte en porte.

[illegible]

souffrant, vous avez glané dans un champ plus fertile que le nôtre. Le religieux répondit que c'était grâce à la générosité de tel prêtre qu'il nomma. Or, ce prêtre était entaché de simonie.

A Dieu ne plaise, s'écria Étienne, frémissant d'horreur, que nous touchions à ces aumônes souillées par la main qui les a données. Il appela des bergers qui se trouvaient là, et versa dans leurs mains tout ce que le sac contenait.

Un autre jour, la disette fut plus violente encore, Étienne vit que c'était l'heure de Dieu. Il appelle un Frère et lui ordonne de se rendre au marché de [illegible], avec trois forts chevaux de trait pour chacun d'eux, et de les [illegible] de vêtements et de [illegible] nécessaires. Le Frère se montre [illegible] à partir, mais avec de l'argent [illegible] ne trouve que six sous dans toute la maison [illegible] Étienne, prenez-les [illegible] semble. » Le Frère partit pour la ville indiquée. Arrivé là, il se rendit chez un ami auquel il fit connaître l'embarras du monastère. Sur ces entrefaites, un homme riche, sur son lit de mort, distribuait ses biens aux pauvres. L'ami du religieux courut aussitôt près du mourant et lui fait le récit de la misère de Cîteaux. Touché de ces paroles, cet homme appelle le religieux et lui donne tout l'argent nécessaire. Le moine revint donc à Cîteaux, suivi des trois chariots chargés de provisions. La foi d'Étienne et l'obéissance du religieux avaient été récompensées. Ce fut la dernière épreuve que l'abbé de Cîteaux eut à supporter pour le temporel de son couvent, car dès ce jour les aumônes furent plus abondantes.

[illegible]

Mais une épreuve plus terrible l'attendait. Pendant les années de 1111 et 1112, une mortalité terrible vint lui ravir tour à tour plusieurs de ses enfants spirituels.

Plus d'une fois, le bruit sourd de la crécelle, mêlé au tintement de la cloche, appela les Frères du couvent au lit de mort d'un des leurs. Aussitôt, tout était interrompu, l'office divin lui-même, et on se rendait à la cellule du mourant, en récitant le Credo. Puis, quand ils étaient réunis autour de leur frère couché sur la cendre, car c'était ainsi que mouraient les moines, ils faisaient ensemble la recommandation de l'âme.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LES NOVICES ARRIVENT EN FOULE

L'événement vint bientôt justifier ces prédictions. En effet, dans l'année 1113, la porte du monastère vit passer une troupe de gentilshommes des plus nobles familles de Bourgogne. C'étaient les trente compagnons que le jeune et ardent saint Bernard avait gagnés à la vie religieuse. Ce noble jeune homme avait entendu l'appel de Dieu, et il amenait avec lui à Cîteaux son oncle, ses quatre frères et une foule de seigneurs, ses amis.

Saint Étienne reçut avec de grandes actions de grâces les novices que le Seigneur lui envoyait. Le monastère se mit donc à fleurir comme jamais. Au milieu de ces temps malheureux, où beaucoup d'abbayes tombaient dans le relâchement, à cause de leurs richesses, Cîteaux, par sa pratique fervente de la pauvreté, édifia le monde.

Peu de temps après la venue de Bernard au monastère, Étienne fut appelé à fonder le nouveau couvent de la Ferté, au diocèse de Chalons. Gauthier, évêque de cette ville, et deux gentilshommes de cette contrée, avaient proposé ce domaine au bienheureux abbé, qui reçut avec joie cette offre et partit lui-même fonder ce monastère. Celui de Pontigny, au diocèse de Sens, fut aussi fondé dès l'année 1114. L'année suivante vit également s'établir les abbayes de Morimond et de Clairvaux.

Le jeune Bernard fut envoyé avec douze autres moines fonder ce dernier couvent. Telles furent les quatre premières filles de Cîteaux, qui devinrent elles-mêmes bientôt mères d'un grand nombre d'autres monastères.

SAINT ÉTIENNE, FONDATEUR D'ORDRE

DERNIÈRES ANNÉES

Jusque-là, les abbayes étaient indépendantes les unes des autres, et n'avaient entre elles d'autres rapports que ceux de la charité fraternelle. L'abbé d'un monastère gouvernait ses moines, sans dépendre d'aucun autre; c'est pourquoi il suffisait d'un abbé moins saint ou plus faible pour laisser s'introduire le relâchement dans un couvent. Étienne vit ce danger, et trouva le moyen d'y remédier, ce qui lui valut le titre véritable de fondateur de l'Ordre cistercien.

La première mesure qu'il prit afin de cimenter l'union des monastères entre eux fut l'institution du Chapitre général. Tous les ans, à la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, les abbés des couvents issus de Cîteaux devaient s'y réunir pour y traiter des affaires de l'Ordre.

C'est au Chapitre général de 1119 qu'Étienne fixa les constitutions de l'Ordre nouveau dans plusieurs statuts qu'on appela Charte de charité.

[illegible]

SAINT JONAS ET SAINT BARACHISIUS, MARTYRS

Fête le 29 mars.



Saints Jonas et Barachisius soutiennent le courage des martyrs.

PERSÉCUTION EN PERSE

La dix-huitième année du règne de Sapor, roi de Perse (310-380), une persécution éclata dans ce pays contre les adorateurs du vrai Dieu. Le roi ordonna à ses ministres de détruire les saints temples du Christ et tous les monastères de son royaume. Les chrétiens devaient sacrifier aux dieux des Perses, et ceux qui s'y refusaient étaient soumis aux plus cruels tourments. Or, il y avait dans un petit village de la Perse deux frères, Jonas et Barachisius, craignant Dieu et observant ses commandements avec la plus grande fidélité.

COURAGEUSE CHARITÉ

Quand ils eurent entendu parler de la persécution de Sapor, les deux frères, abandonnant leur demeure, se dirigèrent vers le lieu où l'on sévissait contre les chrétiens avec le plus de rigueur. Arrivés au village de Bardiaboch, ils demandèrent au gardien de la prison de leur en permettre l'entrée. Neuf chrétiens s'y trouvaient détenus pour avoir désobéi aux décrets de Sapor; Jonas et Barachisius, voyant leurs frères dans les tourments, commencèrent à les exhorter : « Frères, ne craignez rien, leur dirent-ils, mais soutenons ensemble un seul et même combat pour le nom du Crucifié, afin d'obtenir la couronne éternelle, comme nos pères et nos frères l'ont obtenue par le martyre. » Affermis par ces paroles, les chrétiens s'encourageaient mutuellement à souffrir tous les supplices avec patience, et, quelque temps après, ils reçurent la palme du martyre au milieu des tourments les plus affreux, et sous les yeux de Jonas et de Barachisius, qui ne cessaient de les soutenir par leurs encouragements. Aucun des neuf ne fut traître à son Dieu.

JONAS ET BARACHISIUS SONT ARRÊTÉS LEUR PREMIER INTERROGATOIRE

Les ministres qui venaient de faire mourir les neuf martyrs dont nous avons parlé, accusèrent Jonas et Barachisius de ne pas obéir aux ordres du roi, et de refuser d'adorer le soleil, le feu et l'eau. Les juges, remplis d'indignation, firent arrêter les deux chrétiens. « Nous vous adjurons, leur dirent-ils, par notre roi Sapor, de nous dire la vérité sur ce que nous allons vous demander. Obéissez-vous à la volonté de Sapor et à ses décrets? adorez-vous le soleil, le feu et l'eau comme le roi l'ordonne?

— Nous vous parlerons, répondirent les deux saints, mais vous, écoutez-nous, comme il sied à des princes et à des juges du roi Sapor. Nous

a, en effet, [illegible] et [illegible] entre vos mains pour que vous soyez des juges équitables. Ne [illegible] vous pas, illustres juges, ne devez-vous pas plutôt craindre [illegible] qui vous a donné [illegible] et la [illegible] plutôt qu'un roi de la terre, et reconnaître ce Dieu qui commande au ciel, à la terre et à tous les esprits? [illegible] des saisons et [illegible] toutes choses? il vous a abondamment [illegible] de prudence pour [illegible] ceux qui vous sont semblables [illegible]. Or, nous vous adjurons de nous dire [illegible] et sincérité quel est le Dieu que [illegible], le céleste ou le terrestre, l'éternel ou le périssable? Nous croyons au Dieu qui a fait le ciel et la terre, mais non pas à un homme mortel. Et, en effet, nous ne devons pas mettre notre confiance en un homme qui [illegible] qu'un peu de temps, meurt, est [illegible], et n'est qu'un homme comme nous. »

[illegible] — [illegible] SUPPLICES

De telles paroles [illegible] le comble à l'indignation des juges, et, dans leur fureur impie, ils ordonnèrent que l'on apportât des verges couvertes d'épines pour fustiger les accusés. Mais, auparavant, ils décidèrent que les saints seraient séparés et interrogés seuls, afin de les rendre plus [illegible] par leur isolement.

Jonas fut appelé le premier : « Eh bien! lui dit le juge [illegible] tu as à choisir, que faut-il te faire? Adore les dieux, sacrifie au soleil, au feu et à l'eau, observe tout ce que le roi des rois, Sapor, a ordonné, et tu seras comblé d'honneurs et mis en liberté; sinon, nous t'infligerons les supplices et les tourments les plus cruels. Ne crois pas, cependant, que nous soyons tes ennemis, car nous ne te ferons aucun mal, à moins que tu ne t'opposes toi-même à ton salut. — Je n'ai pas besoin d'un tel salut, repartit Jonas, car il [illegible] la vie présente qui passe si vite, aussi, je ne [illegible] Notre-Seigneur, qui vit dans les siecles des siecles. Il nous a fait cette [illegible] œuvres, quand il viendra sur les nuées du ciel et qu'il reniera devant son Pere ceux qui l'auront renié devant les hommes. Maintenant, faites de [illegible]

[illegible]

[illegible]

sont tous les suppôts de l'infâme Satan, je les renie tous également ; je leur suis étranger, et je ne veux, en [illegible] manière, adorer, ni rendre aucun culte au soleil, à la lune et aux étoiles, au feu et à l'eau, toutes matières créées que vous appelez dieux ; mais, je crois fermement au Père, au Fils et au Saint-Esprit, véritable Trinité qui conserve le monde tout entier par sa seule puissance et Providence, et qui a fait ces dieux eux-mêmes que vous voulez nous forcer à adorer, car il est le Dieu tout-puissant et Créateur de toutes choses. » Les juges l'interrompirent et ordonnèrent de lui attacher une chaine aux pieds et de le trainer sur un étang gelé. Le Saint devait passer toute la nuit au milieu des glaces.

[illegible]

[illegible]

Pendant que Jonas allait au supplice, les juges, après avoir pris un peu de repos, firent comparaitre Barachisius devant leur tribunal. « Eh bien! lui dirent-ils, à quoi te décides-tu? Est-ce à immoler au soleil, au feu et à l'eau, et à adorer et vénérer ces dieux comme l'a fait enfin ton frère Jonas, ou bien veux-tu exposer ton corps aux plus cruels supplices? » Saint Barachisius ne pouvant supposer une telle faiblesse de la part de son frère, fit cette réponse : « Ce que mon frère a adoré, je l'adore, je le vénère et je l'honore également. Ce que vous me dites à son sujet est faux, car la divine Vérité ne lui a pas permis d'agir de la sorte. Qui eût pu, en effet, lui aveugler tellement l'esprit, qu'il en vint à abandonner celui de qui il a reçu l'être et la vie, son Créateur, pour rendre ses hommage et ses adorations à des êtres matériels, créés par ce même Dieu pour l'usage et l'utilité des hommes? Si ces choses devaient être adorées, ce ne seraient pas les hommes qui s'en serviraient, mais ce seraient elles qui se serviraient des hommes. Quel déshonneur n'y aurait-il pas en effet pour le feu, si nous nous en servions pour [illegible] Au reste, il n'y a pas que les riches et les hommes vertueux qui se servent du feu ; les pauvres et les criminels en font également un usage très fréquent. Or, puisque le feu a [illegible] traindre en même temps à renier ce Dieu qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve? »

[illegible]

[illegible]

vous m'infligez maintenant. Le brave qui marche au combat ne doit-il pas être prêt à mourir à chaque instant pour la gloire et le triomphe de son roi? » A ces paroles, les juges, fous de colère, ordonnent de verser du plomb fondu sur les yeux, dans la bouche, le nez et les oreilles de l'héroïque martyr qui, toujours invincible, est ramené en prison et pendu par un pied.

JONAS PARAIT DE NOUVEAU DEVANT LES JUGES
COMMENT IL A PASSÉ LA NUIT DANS L'ÉTANG GLACÉ

Alors les juges appelèrent de nouveau Jonas devant eux et lui dirent : « Comment te portes-tu? Comment as-tu passé la nuit dans cet étang glacé? — Croyez-moi, leur répondit Jonas, mon Dieu ne m'a jamais accordé une nuit aussi tranquille, et personne n'a jamais si bien reposé que je l'ai fait cette nuit.

— Ton frère Barachisius a été sage, reprirent les juges iniques, il a renié ton Dieu, et toi, persistes-tu obstinément dans ta démence? »

Saint Jonas répondit : « Je sais que mon frère a renié le démon et ses anges, et qu'il s'est uni plus intimement à Jésus-Christ. — N'est-il pas plus avantageux pour toi de renoncer à ton Dieu que de perdre la vie?

— O hommes aveugles et insensés! comment osez-vous vanter votre prudence? Que direz-vous de cette sagesse : Un homme a un amas de froment; au lieu de le semer dans un champ fertile, il le garde soigneusement à l'abri dans son grenier pour ne pas l'exposer à la pluie et aux orages, et il compte néanmoins faire une abondante récolte au temps de la moisson! Il faut que le grain de froment soit semé et qu'il meure en terre pour produire ses fruits. Ainsi en est-il des hommes. Si quelqu'un dans ce monde perd sa vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque ce même Jésus viendra pour ressusciter les fils des hommes qui croient en lui et accomplissent sa volonté, il fera revivre cet homme dans une splendeur immortelle. Ceux, au contraire, qui négligent ses commandements seront jetés dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

ADMIRABLE RÉPONSE

Les juges gardèrent le silence assez longtemps, ne pouvant s'empêcher d'admirer les paroles du saint et courageux confesseur; puis ils lui dirent : Prends garde, Jonas, prends garde de te laisser abuser par les livres des chrétiens; beaucoup s'y sont déjà trompés.

— Vous dites vrai, répliqua le martyr, il y a des livres qui trompent : tels sont les livres des philosophes grecs. Et quoi de plus trompeur aussi que la vie du monde? Mais Jésus-Christ ne trompe jamais. Quand une personne riche invite des amis à sa table, ceux-ci quittent leurs demeures pour se rendre auprès de celui qui les invite, car ils savent qu'ils y trouveront la joie; puis, quand ils sont assis et qu'ils mangent, s'ils se trouvent bien, ils se réjouissent et boivent copieusement, et quand ils sont ivres, ils ne songent plus à leurs [illegible], et il faut que leurs serviteurs [illegible]. Ainsi en est-il des disciples du Christ [illegible] en prison par les princes [illegible] au combat et à la torture [illegible] du Christ, ils ne se souviennent plus qu'ils ont une famille [illegible] sur la terre [illegible] n'est plus rien à leurs yeux; ils méprisent les princes et les rois ennemis de Dieu, pour ne plus porter leur attention que sur le seul grand Roi, Jésus-Christ, dont le royaume n'aura pas de fin, mais qui demeurera éternellement. »

AFFREUX SUPPLICES INFLIGÉS A JONAS
SA CONSTANCE ET SA MORT

Les juges, à bout de patience, affirmèrent qu'ils sauraient punir son bavardage; ils lui firent couper les doigts des mains et des pieds, phalange par phalange, et, avec une barbarie inouïe, ils les semaient de côté et d'autre, ou les lui jetaient à la figure en disant : « Voici que suivant tes paroles nous avons semé tes doigts et tes pieds sur la terre; attends donc, et, quand le temps de la moisson sera venu, tu pourras récolter des pieds et des mains au centuple.

— Je n'ai pas besoin, répondit le bienheureux Jonas, d'une multitude de mains et de doigts, mais Dieu qui m'a créé saura bien, à la résurrection, me rendre mon corps intact et glorieux. » A ces mots, les juges entrèrent dans une nouvelle fureur et firent fondre de la poix dans une grande chaudière. En attendant, Jonas fut mis dans un sac qui l'enfermait tout entier, à l'exception de la tête dont on arracha la peau. En terminant cette affreuse opération, les bourreaux lui coupèrent la langue. Quand la poix fut devenue liquide et bouillante, le Saint fut plongé tout entier dans la chaudière. Mais Dieu vint miraculeusement au secours de son serviteur : à mesure qu'on l'enfonçait, le liquide brûlant s'écartait et s'échappait de la chaudière, tellement que le martyr n'en fut pas même touché.

Juges et bourreaux ne revenaient pas de leur étonnement, mais ils avaient trop peur du roi et aimaient trop le monde pour se convertir. Au lieu d'adorer le Dieu véritable qui manifestait ainsi sa puissance, ils recherchaient de nouveaux tourments pour son héroïque serviteur. Ils firent apporter un pressoir de bois, placèrent Jonas sous les vis, les bourreaux la firent tourner avec force et broyèrent tous les membres du martyr qui expira dans ce supplice. Puis ils retirèrent son corps brisé et palpitant, le coupèrent en morceaux et le jetèrent dans une citerne desséchée. Et, pour empêcher les fidèles de lui donner la sépulture, ils placèrent des gardes près de la citerne pour veiller jour et nuit.

MORT DE BARACHISIUS

Après tant de combats, Jonas venait donc de remporter la glorieuse palme du martyre et se reposait dans la félicité des cieux. Quand les juges en eurent ainsi fini avec le premier, ils firent comparaître Barachisius. Lorsqu'il fut en leur présence, ils parurent le prendre en pitié et affectèrent pour lui beaucoup de tendresse : « Aie pitié de ton corps, Barachisius, lui dirent-ils, et ne l'expose pas [illegible] toi-même.

— Ce n'est pas moi qui me suis fait, je ne [illegible] mon Dieu, [illegible] Dieu tout-puissant, [illegible] sa seule puissance; il me retirera de vos mains et [illegible] enfants. »

[illegible]

juges se lèvent et disent avec fureur : « Nous [illegible] injure [illegible] des rois, Sapor, en souffrant de tels [illegible] le châtiment des violateurs de ses lois et [illegible] ses ordres. On ne [illegible] rien ni par les [illegible] ni par les [illegible] avec cette espèce d'hommes obstinés. » [illegible] se tournant vers Barachisius, en frémissant de rage, ils éclatèrent en injures contre le Dieu des chrétiens et contre lui. Sur leur ordre, le martyr fut jeté dans un buisson d'épines très aiguës; on l'en retira déchiré et ensanglanté; alors, les juges firent apporter des roseaux qu'ils brisèrent et en piquèrent les fragments dans la chair de leur victime; puis les bourreaux, leurs serviteurs, entourèrent ses membres [illegible], et serrèrent violemment pour [illegible] profondément dans les chairs les [illegible] aux. Ensuite, pour renouveler les douleurs de ce supplice, ils déroulèrent les [illegible] et se mirent à arracher les fragments de [illegible].

Au milieu de ces horribles tourments, le bienheureux martyr ne laissa pas échapper une plainte contre ses ennemis; mais, à l'exemple de son divin Maître, il priait pour eux.

Tout son corps n'était qu'une plaie, et le sang ruisselait de ses membres déchirés, [illegible] On apporta le pressoir sous lequel Jonas avait expiré; Barachisius fut placé à son tour sous la cruelle machine, et, quand on en retira son corps broyé, il n'avait plus aucune forme humaine. La victime respirait encore ; on lui versa dans la bouche de la poix bouillante mêlée de soufre. Dans ce dernier supplice, l'âme du héros chrétien s'en alla rejoindre dans la paix éternelle de Jésus-Christ l'âme de son glorieux frère et compagnon d'armes.

ABDISSOTAS [illegible] LES CORPS

Un de leurs amis, nommé Abdissotas, homme d'une grande piété, ayant appris que Jonas et Barachisius avaient reçu la palme du martyre, s'empressa de se rendre au lieu où leurs corps avaient été jetés. Mais les gardes, qui veillaient près de la citerne, l'arrêtèrent. Abdissotas n'ignorant pas que l'une des principales divinités des amis du monde c'est l'argent, leur en offrit. Les soldats acceptèrent et lui permirent d'enlever secrètement le corps des martyrs en lui faisant promettre de garder à ce sujet le plus profond silence.

BONHEUR ET COURONNE DES MISSIONNAIRES ET DE CEUX QUI, PAR LEURS PRIÈRES ET LEURS BONNES ŒUVRES, PARTICIPENT A LA CONVERSION DES PÉCHEURS

Jonas et Barachisius, comme nous l'avons vu, avaient quitté leur maison et leur patrimoine pour aller exhorter les chrétiens persécutés à souffrir patiemment pour Jésus-Christ. Aucun des neuf chrétiens qu'ils rencontrèrent dans la prison où ils s'arrêtèrent ne fut parjure à leur foi, et, du haut du ciel, ces martyrs les protégèrent à leur tour. Mais quelle joie pour Jonas et Barachisius, quand ils entrèrent dans la céleste patrie, de retrouver ces mêmes frères qu'ils avaient soutenus dans leurs combats sur la terre. Et maintenant, ils se réjouissent à jamais avec eux dans la gloire. Ainsi, ceux qui auront travaillé au salut des âmes par leur action apostolique, leurs prières et leurs bonnes œuvres, éprouveront une grande joie, qui s'ajoutera à leur propre bonheur, en voyant dans le ciel la félicité de ceux qu'ils auront aidés à se sauver quand ils étaient sur la terre.

Le martyre des saints Jonas et Barachisius arriva le 29 mars. L'un des cavaliers du roi Sapor, nommé Isaïe, présent aux interrogatoires et témoin du courage de ces bienheureux martyrs, a écrit lui-même le récit de leur triomphe.



SAINT RIEUL

PREMIER ÉVÊQUE ET PATRON DE LA VILLE DE SENLIS

Ier siècle. — Fête le 30 mars.



L'âne de saint Rieul chasse le démon en traçant la Croix sur le sable.

SA NAISSANCE ET SA JEUNESSE

Ce fut dans la ville d'Argos, près d'Athènes, que saint Rieul vit le jour. Issu de parents nobles et doués de grandes vertus naturelles, mais malheureusement fort adonnés au culte des faux dieux, le jeune enfant fut élevé au sein [illegible] et au milieu de toutes les superstitions païen-

triques de son temps. Mais Dieu, qui le destinait à être un jour son vase d'élection et l'apôtre des Gaules, le prévint, dès son jeune âge, de ses grâces les plus précieuses. Il garda son cœur pur de toute souillure au sein de cette société grecque, si corrompue et si dégradée à l'avènement de Jésus-Christ. Jeune encore, notre Saint avait une aversion telle pour le culte des faux dieux, qu'il fallait toute l'autorité de son père pour le déterminer à aller au temple. Ces dieux [illegible] de marbre ou de bois ne lui suffisaient pas. Son âme, pure et vierge, entrevoyait un autre Dieu, tout-puissant et infiniment bon, créateur du ciel et de la terre. Ce Dieu, il allait le connaître.

SA CONVERSION

Notre divin Sauveur venait de racheter les hommes par sa mort et de prouver sa divinité par sa résurrection et son ascension glorieuse. Ses apôtres s'étaient partagé le monde : saint Jean l'Évangéliste avait eu l'Asie-Mineure et demeurait à Éphèse. C'est là que, par la sainteté de sa vie autant que par les prédications, le disciple bien-aimé de Jésus attirait à son divin Maître une multitude d'âmes. De nombreux miracles venaient chaque jour à l'appui de sa doctrine et convertissaient une foule de païens. Sa réputation fut bientôt universelle. De toutes parts, on accourait à Éphèse pour voir et entendre l'apôtre du Christ. La Grèce ne demeura pas étrangère à ce beau mouvement vers la foi : elle apprit, elle aussi, les merveilles de saint Jean. A cette nouvelle, l'âme du jeune Rieul fut inondée d'une grande joie qui se traduisit au dehors par un ardent désir de connaître la doctrine et le Dieu que prêchait le saint apôtre. Vainement ses parents s'opposèrent à son dessein : la grâce l'emporta sur la nature, et il partit pour Éphèse.

A son arrivée dans cette ville, saint Jean prêchait. Il courut l'entendre et le vit environné d'une multitude d'hommes. Les paroles de l'apôtre bien-aimé étaient empreintes d'une force et d'une douceur qui entraînaient et captivaient tous les cœurs. Son visage rayonnait d'une candeur et d'une clarté toute divine. C'en fut assez pour convaincre une âme aussi bien préparée que celle du jeune Rieul. Il n'eut pas plutôt entendu la doctrine de Jésus-Christ que son intelligence fut éclairée de la lumière de l'Esprit-Saint pour ce Dieu que sa [illegible] lui faisait entrevoir depuis longtemps et qu'il venait enfin de connaître. Rieul était [illegible], et telle était l'ardeur de sa foi, que saint Jean n'hésita pas à le baptiser ce jour-là même.

IL QUITTE TOUT POUR SE FAIRE LE DISCIPLE DE SAINT JEAN

A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés depuis son baptême, que le nouveau chrétien sentit naître en lui le désir d'imiter son Sauveur [illegible] plus parfaite et de lui consacrer [illegible], il fit part de son [illegible] à saint Jean. — Mon fils, lui répondit [illegible], savez-vous ce que dit le Sauveur [illegible] à ce jeune homme riche qui venait [illegible] lui demander ce qu'il fallait faire pour [illegible] ?

[illegible]

[illegible]

Christ, qui a promis de récompenser le moindre verre d'eau donné en son nom. Puis il dit adieu à sa patrie, à ses amis, et revint à Éphèse se mettre sous la direction de saint Jean.

SES PROGRÈS DANS LA SAINTETÉ — SON CARACTÈRE — IL DEVIENT L'AMI DE SAINT JEAN

Sous la conduite d'un tel maître, saint Rieul fit d'admirables progrès dans la voie de la perfection. Fils docile aux enseignements de son père spirituel, il devint en peu de temps un homme de grande doctrine et d'éminente sainteté. Saint Jean, dont l'esprit pénétrait si avant dans les secrets de Dieu, ne douta pas que le Seigneur voulait opérer de grandes choses par l'intermédiaire de son disciple.

Tous deux vierges, tous deux embrasés d'amour pour Jésus-Christ et pour le prochain, le maître et le disciple ne tardèrent pas à être unis par les liens de la plus tendre affection. Saint Jean aimait saint Rieul comme son fils et se plaisait à l'appeler de ce nom ; saint Rieul regardait saint Jean comme son père et s'appliquait à suivre en tout ses conseils.

IL EST SÉPARÉ DE SAINT JEAN — MARTYRE ET EXIL DU SAINT APÔTRE

Mais ce bonheur devait avoir un terme, et le jour approchait où saint Rieul allait se voir privé de son père et de son guide. Titus venait de mourir, laissant le trône et l'empire à son frère Domitien. Ce prince avait les instincts de Tibère et de Néron. Aussi ne tarda-t-il pas à signer contre les chrétiens l'édit de la deuxième persécution générale. Saint Jean fut une de ses premières victimes : le proconsul d'Éphèse voulut contraindre le disciple de Jésus à sacrifier à l'infâme Diane ; le grand apôtre refusa énergiquement, et ce magistrat le renvoya alors à Rome, au tribunal de Domitien qui le fit plonger dans une chaudière d'huile bouillante, puis reléguer dans l'île de Pathmos.

IL VA SE METTRE SOUS LA DIRECTION DE SAINT DENYS

L'éloignement, le supplice et l'exil de saint Jean jetèrent l'âme de son pieux disciple dans une profonde tristesse. Saint Rieul pria, et le Seigneur, qui avait choisi ce moment pour l'envoyer prêcher son nom dans la Gaule, lui inspira d'aller à Athènes se mettre sous la direction de son serviteur Denys. Rieul partit aussitôt pour se rendre dans cette ville. Saint Denys, qui en était évêque, le reçut avec une grande bonté et le mit au nombre de ses clercs.

IL ACCOMPAGNE SAINT DENYS A ROME ET REÇOIT LA PRÊTRISE

Mais notre Saint ne demeura pas longtemps dans Athènes. Un jour, saint Denys lui fit part du projet qu'il avait formé d'aller évangéliser les peuples de l'Occident. Embrasé d'amour pour Notre-Seigneur, saint Rieul [illegible] à son [illegible] maître qu'il ne [illegible]. Deux prêtres, Rustique et Eleuthère [illegible], et le maître et les disciples dirent adieu à leurs frères et s'embarquèrent pour Rome.

Le pape saint Clément occupait alors le siège de saint Pierre. Il reçut les [illegible]

[illegible]

pour la gloire de Jésus-Christ, il ne tarda pas à le prendre en grande affection. Il conversait plus familièrement avec lui qu'avec les autres, et, lorsqu'il voulut confier à saint Denys et à ses compagnons la mission de la Gaule, ce fut à saint Rieul qu'il s'adressa pour en avertir ses frères.

SON DÉPART POUR LA GAULE FONDATION DE L'ÉGLISE D'ARLES

Après avoir séjourné quelque temps à Rome, saint Denys et ses disciples allèrent recevoir une dernière bénédiction du pape saint Clément, qui leur adjoignit plusieurs autres évêques : tous s'acheminèrent vers la Gaule et arrivèrent à Arles.

A partir de ce moment, commence pour saint Rieul une vie nouvelle : la vie de l'apostolat, avec ses sacrifices et ses combats, et aussi ses victoires sur l'enfer et ses consolations divines. La ville d'Arles était encore plongée dans la plus honteuse idolâtrie. A peine arrivé dans ses murs, saint Rieul annonça à ses habitants la bonne nouvelle de l'Evangile. Mais ce fut en vain. Leurs oreilles demeurèrent fermées au langage de la vérité, et leurs yeux refusèrent d'abord de s'ouvrir à la lumière de la foi. Bien plus, ils ne voulurent pas recevoir dans leur ville saint Denys et ses compagnons. Mais le Seigneur vint en aide à ses serviteurs. Il y avait dans Arles un bon nombre de marchands grecs et romains, qui avaient été à Jérusalem, où ils avaient entendu les chrétiens parler de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ. Ils vinrent au-devant de saint Denys et de ses frères et leur offrirent, pour passer la nuit, une maison située non loin d'un temple de Mars. Les saints acceptèrent et se mirent en prières.

Et voilà que, au milieu de la nuit, toute la ville entendit distinctement des voix qui sortaient du temple et criaient : « Ah ! que ferons-nous ? Paul, le serviteur du Christ, nous a poursuivis ; nous avons passé la mer pour nous réfugier en ce lieu ; et maintenant nous sommes de nouveau détenus et chargés de chaînes par ce Paul et ses compagnons, arrivés hier. » C'était saint Denys et ses compagnons que le démon désignait. Ces paroles jetèrent l'épouvante dans l'âme des païens.

Au matin, sur l'avis d'un Grec, nommé Anatolius, instruit par saint Paul, mais encore simple catéchumène, saint Denys et ses compagnons se dirigèrent vers le temple de Mars, près duquel les habitants s'étaient assemblés pour sacrifier à Mars et apaiser sa colère. Saint Rieul précédait ses frères, la Croix à la main. Arrivé à la porte du temple, saint Denys entonna le psaume : « *Domini est terra et plenitudo ejus* : La terre et son étendue appartiennent au Seigneur », et tous continuèrent jusqu'à ce verset : « *Dominus fortis et potens* : Le Seigneur est fort et puissant. » A ces mots, le temple fut renversé et ses idoles brisées.

De plus en plus terrifié, le peuple n'y tint plus et demanda à saint Denys de leur faire connaître le Dieu dont la puissance venait d'éclater d'une manière si manifeste. L'apôtre du Christ commença alors à leur prêcher le Dieu unique et véritable qui venait de renverser le temple de leurs faux dieux, puis il leur montra l'absurdité du culte des idoles et l'exhorta vivement à adorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Alors, Anatolius et une bonne partie du peuple demandèrent et reçurent le baptême. Une chapelle fut élevée sur les ruines du temple et consacrée aux saints apôtres Pierre et Paul. Telle fut la fondation de l'Eglise d'Arles, une des plus anciennes de la Gaule.

Saint Denys donna la charge de ce peuple nouvellement converti à la foi à saint Rieul et lui dit, en le sacrant évêque d'Arles :

« Très cher frère, que Notre-Seigneur vous préserve de la persécution des païens, comme il a conservé son disciple bien-aimé Jean, votre précepteur, au milieu des tourments. Je sais que vous devez être grand et que vous vivrez dans l'observance des commandements de Dieu jusqu'à votre vieillesse, sans encourir aucun mal. »

Cette décision surprit fort saint Rieul, et, comme il faisait entendre à saint Denys l'affection qu'il lui portait et son désir de le suivre : « Mon frère, lui répartit doucement le saint évêque, je vous dis ce que vous avez à faire pour le présent : Gouvernez ce peuple selon la loi de Dieu. Après ma mort, et si le Saint-Esprit vous l'inspire, acheminez-vous promptement vers la cité de Senlis pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ. »

Toujours doux et humble de cœur et ne comptant pour rien ses satisfactions personnelles, quand la gloire de Notre-Seigneur et le salut des âmes étaient en jeu, saint Rieul se soumit à la volonté de son maître et ne songea plus qu'à remplir dignement sa mission. De son côté, saint Denys et ses deux compagnons, saint Rustique et saint Eleuthère, se rendirent à Paris.

Bientôt, grâce au zèle de son saint évêque, l'Eglise d'Arles devint très florissante. Comme le bon Pasteur, il veillait nuit et jour à la garde de son troupeau, encourageant les forts, secourant les faibles, relevant ceux qui avaient eu le malheur de tomber, et repoussant avec énergie les attaques du démon qui se servait des prêtres païens pour regagner les âmes.

Et ce n'était pas sans un dessein tout providentiel que saint Rieul travaillait avec tant d'ardeur à la perfection et au salut des fidèles de son Eglise, car le moment approchait où Dieu allait ravir à l'Eglise d'Arles son pasteur pour le conduire dans la ville que lui avait désignée saint Denys, dans la cité de Senlis.

VISION DE SAINT RIEUL — IL SE REND A PARIS ET DE LÀ A SENLIS — GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ — LE DÉMON ET L'ANE DE SAINT RIEUL

Notre Saint célébrait un jour le Saint Sacrifice. Arrivé au *Memento* et après avoir prononcé le nom des apôtres, il ajouta, sans y penser, ces paroles que lui dictaient l'Esprit-Saint : *Et beatis martyribus tuis Dionysio, Rustico et Eleutherio* [illegible], fixant ses regards sur le crucifix de l'autel, il aperçut trois colombes sur les bras de la croix. Leurs ailes étaient teintes de sang et elles portaient sur leur sein, écrits avec du sang, les trois noms : Dionysius, Rusticus, Eleutherius. Il vit encore auprès de la croix des anges qui chantaient ce psaume de David : « Mon Dieu, les Gentils sont venus en votre héritage ; » mais, arrivés à ces mots : « Et il n'y avait personne qui les ensevelît, » ils disparurent et s'élevèrent au ciel.

Eclairé d'une lumière de l'Esprit-Saint, le serviteur de Dieu comprit aussitôt que saint Denys et ses compagnons avaient souffert le martyre, et que Dieu, par cette vision, l'avertissait d'aller évangéliser le peuple de Senlis. Ayant donc achevé sa messe, il assembla les prêtres et les fidèles de son Eglise, leur raconta sa vision et annonça son départ. A ces mots, tous les chrétiens fondirent en larmes et supplièrent leur bienheureux Père de ne pas les laisser orphelins. Le Saint pleurait lui aussi [illegible]

pable de résister à la volonté du Seigneur, il nomma, pour lui succéder, l'évêque saint Félix, et, après avoir dit adieu aux fidèles de son Eglise, il prit le chemin de Paris, accompagné de quelques chrétiens.

Son premier soin, à son arrivée à Paris, fut de s'enquérir du lieu où reposaient les restes sacrés de saint Denys et de ses deux prêtres, saint Rustique et saint Eleuthère. Dieu bénit ses recherches et conduisit ses pas chez une dame chrétienne, nommée Catulle, qui le tint caché dans sa maison lui et ses compagnons, car la persécution était loin d'être apaisée. Elle leur raconta le martyre des serviteurs de Dieu et les conduisit de nuit à leur tombeau. Saint Rieul y pria jusqu'au lever du soleil. Puis il revint dans la maison de la pieuse dame et y resta caché jusqu'au jour où le préfet Fescenninus retourna à Rome. Alors les chrétiens respirèrent un peu.

Saint Rieul profita de ce répit pour faire élever une chapelle sur le tombeau de saint Denys et se rendre dans la cité de Senlis, encore plongée dans l'idolâtrie.

Le Seigneur daigna signaler l'arrivée de son serviteur dans cette ville par un miracle éclatant. Une dame de haut rang, nommée Cilice et parente de la pieuse Catulle, avait un fils possédé du démon. Ayant appris que saint Rieul approchait de Senlis, elle vint, tout en larmes, lui présenter son malheureux enfant et le supplier d'avoir pitié de lui. Touché de compassion à la vue de cette mère affligée, le Bienheureux s'approcha du jeune homme que Satan tourmentait cruellement, et, lui imposant, il récita à haute voix l'Oraison dominicale et le symbole des Apôtres. Puis, s'adressant au démon : « Esprit immonde, lui dit-il, je t'ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir de cette créature de Dieu. » A ces mots, le démon abandonna sa victime.

Le démon, chassé par l'exorcisme, demanda d'entrer dans le corps d'un âne. C'était sans doute une compensation comme celle des démons qui, d'après l'Evangile, demandèrent à pouvoir habiter le corps des pourceaux.

Mais, dit la légende, l'âne, en bête bien apprise, fit un signe de Croix avec son sabot sur la terre, et le diable fut réduit à se pourvoir ailleurs. C'est ce sujet que notre artiste a représenté en tête de cette vie comme une leçon donnée par une humble bête aux hommes orgueilleux qui effacent le signe précieux de la Croix et se livrent au démon.

[illegible] CONVERSIONS

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt et toute la ville accourut pour voir cet homme « si favorisé des dieux », comme disait le peuple. Saint Rieul profita de cette occasion pour lui annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile.

Dieu bénit ce premier effort de son serviteur. A peine eut-il achevé de parler, qu'une grande partie du peuple, touchée par la grâce, reconnut Jésus-Christ pour son Dieu et demanda à être baptisée [illegible].

Mais le démon, jaloux de se voir arracher un domaine où il régnait depuis si longtemps, tenta un [illegible]. Il [illegible] à cet effet des prêtres [illegible]. Ces malheureux se rendirent auprès du préfet de la ville, nommé Quintilien, [illegible] de troubler l'ordre public et le [illegible] l'honneur des dieux outragés [illegible]. Le préfet accueillit leurs plaintes et [illegible] sacrifice pour le lendemain, résolu de contraindre notre Saint à brûler de l'encens aux idoles ou à mourir. Durant la nuit, saint Denys et ses deux compagnons apparurent au préfet et lui dirent d'un ton plein de sévérité : « Jésus-Christ, dont nous sommes les serviteurs, nous a envoyés vers toi, afin de t'avertir que tu aies à quitter le culte des démons et à embrasser la foi et la religion chrétiennes. Dès demain, de grand matin, va-t'en à la recherche de notre frère Rieul, demande-lui pardon de tes mauvais desseins contre lui, renonce au culte de tes faux dieux, et fais tout ce qu'il te dira. » Et ils disparurent.

Quintilien, tout épouvanté, alla raconter à sa femme la vision qu'il avait eue. Cette dame, qui avait vu et entendu à Paris saint Denys et ses deux saints prêtres, ne douta pas un instant que c'étaient eux qui venaient d'apparaître à son mari. Elle lui conseilla donc de leur obéir.

Au point du jour, saint Rieul se rendit au temple, où les prêtres préparaient le sacrifice. En entrant, il invoqua le saint nom de Jésus, et aussitôt toutes les idoles furent renversées et réduites en poussière. A cette vue, les prêtres, transportés de colère, coururent chez le préfet, réclamant à grands cris la mort du sacrilège qui avait commis un tel crime.

Mais toutes leurs démarches échouèrent. Touché par la grâce et encore tout épouvanté de sa vision, Quintilien se déclara franchement chrétien et confessa en présence de tout le peuple la divinité de Jésus-Christ. Les prêtres des dieux, revenus de leurs erreurs, confessèrent, eux aussi, cette vérité et, avec une grande partie du peuple ils supplièrent saint Rieul de leur donner le baptême.

LA SOURCE MIRACULEUSE — MORT DU SAINT

L'Eglise de Senlis était fondée : elle devint bientôt florissante.

Mais le zèle du saint évêque s'étendait aussi à tous les lieux circonvoisins. Le grand apôtre s'en allait prêcher la foi et la loi de l'Evangile dans les cités, les bourgades, les villages et jusque dans les moindres hameaux. Chacune de ses instructions était marquée par de nombreuses conversions, souvent même par d'éclatants miracles.

Ayant un jour convoqué les fidèles de Senlis et les villages environnants dans un lieu situé à quelque distance de la ville, il devisait, avec le préfet et les principaux magistrats, sur la beauté et la commodité du site, en attendant que le peuple fût réuni pour la prédication. « Il n'y manque qu'une seule chose, dit le préfet, une chose très utile pour tous. — Laquelle? demanda le Saint. — Une source d'eau, repartit le préfet. — C'est vrai » disent les magistrats. Et sur ce, ils supplièrent le Bienheureux de leur obtenir de Dieu cette faveur.

Saint Rieul, admirant la grande foi de son peuple, se mit en prières, supplia Dieu avec larmes d'exaucer le vœu de ses fidèles serviteurs. [illegible] admirable ! du lieu même où tombèrent les larmes du saint évêque, jaillit une eau limpide comme le cristal et merveilleusement agréable à la vue et au goût. La fontaine [illegible] a toujours coulé depuis [illegible] de saint Rieul où tous les ans il se fait une procession solennelle, le premier jour de [illegible].

Le Saint mourut le [illegible] avril de l'an [illegible], sous le pontificat du pape saint Télesphore et durant le règne d'Adrien. [illegible]

Imp. [illegible], 8 rue François Ier, Paris.

SAINT GUILLAUME

BERGER, PUIS PRIEUR DE CALME

Fête le 31 mars.



Un ange apparait à saint Guillaume, berger, et le guérit de son infirmité.

LE PETIT BERGER

Saint Guillaume a laissé dans les montagnes des Alpes de grands et précieux souvenirs de sainteté.

Il vivait au commencement du XIIe siècle. Né probablement à Lychers, de parents pauvres, il n'avait guère à attendre dans la vie que privations et souffrances. Pour surcroît d'infortune, il était venu au monde avec une seule main, ce qui l'empêcha plus tard de se livrer au travail des champs ou aux arts mécaniques. Néanmoins, sa famille ne se laissa point aller au découragement, elle l'éleva avec soin dans la crainte de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes.

Il fut employé à la garde des troupeaux ; et, comme il était modeste et pieux, les religieux établis au monastère de Calme, situé au-dessus du confluent de la Durance et du Guil, le reçurent avec eux.

Le monastère de Notre-Dame de Calme appartenait alors aux chanoines réguliers d'Oulx, qui en avaient pris possession avant le XIIe siècle. Il

était établi, non loin de la cité d'E[illegible], dans la plaine de [illegible], jadis couverte d'épaisses forêts, au temps [illegible] de saint [illegible] de Tours. De là le nom de *Calme*, qui [illegible], selon le supplément au glossaire de Du Cange, un terrain [illegible], inculte, désert et couvert de bois.

Grâce aux donations [illegible] qu'on faisait aux églises et aux [illegible] dans les siècles de foi, les religieux de Notre-Dame de Calme possédaient d'abondants [illegible] sur les hauteurs, autrement dit [illegible] ou *Alpes*, et pouvaient nourrir [illegible] troupeaux, une partie en fut confiée à notre jeune berger.

Le saint jeune homme, pendant la saison d'été, les conduisait sur une montagne, près d'Embrun, qui, depuis lors, a pris le nom de Mont Guillaume. [illegible] de la solitude et l'aspect d'une nature [illegible] élevé son esprit jusqu'à la plus [illegible] contemplation. Les prairies, les bois, les [illegible] et les astres étaient pour lui comme une échelle mystique, et, chaque jour, il montait de [illegible] degrés dans cette voie qui mène au ciel.

Détaché de toutes les choses d'ici-bas, il vivait de la vie des anges, avec lesquels il avait souvent d'intimes et familières conversations. Simple comme les agneaux qu'il gardait, il recommandait à Dieu d'en prendre soin, et, ainsi qu'à Jacob, tout lui prospérait; aussi ses maîtres, frappés d'étonnement, attachaient-ils le plus grand prix à le conserver à leur service.

LA MAIN ANGÉLIQUE

Il plut bientôt à Dieu, qui, assez souvent, emploie les instruments les plus [illegible] pour accomplir les œuvres les plus admirables, de tirer le [illegible] et pieux Guillaume de son obscure condition.

Un jour, un ange apparut au jeune berger et lui donna l'ordre d'aller, de la part du Souverain Maître, inviter le prieur de Calme à quitter [illegible] son monastère et à fixer sa demeure au pied du roc de Bouchet, aujourd'hui Mont-Dauphin, lui révélant que le débordement des deux rivières renverserait le couvent et submergerait toute la plaine.

Guillaume s'acquitta avec empressement de cette mission, d'autant plus importante, qu'en [illegible]

[illegible]

humble serviteur.

[illegible]

[illegible] ainsi : *[illegible]*, ou bien encore : *[illegible]*.

Guillaume ayant, sans l'avoir demandée, obtenu cette faveur, [illegible] son cher maître avec une plus grande confiance : « Vous savez, lui dit-il, que je n'avais qu'une main; eh bien! pour vous faire connaître que je viens de sa part, Dieu m'a donné cette autre main que vous voyez, croyez donc que je vous annonce la vérité. »

D'abord interdit, mais ne pouvant révoquer en doute la certitude du miracle, le prieur remercia Dieu de ses miséricordes, se mit en devoir d'obéir à sa voix et de bâtir une nouvelle maison sous le roc de Bouchet. Le nouveau couvent ou prieuré prit le nom de Chalp, dérivation ou corruption de celui de Calme.

Les constructions à peine achevées, l'inondation arriva au jour prédit, et la Durance, qui, en se jetant vers la droite, détruisit Rame, envahit, en se rapprochant du roc de Bouchet, plus des deux tiers de la plaine de Calme, cultivée par les religieux. Le désastre fut tel, que non seulement l'ancien couvent fut emporté, mais que, depuis lors, la plaine dévastée ne présenta plus au voyageur qu'un sol aride et pierreux. On n'essaya point de rebâtir à la même place; seulement on y mit une croix en bois pour garder le souvenir du couvent primitif, et, dans les temps de sécheresse ou de calamnité publique, la paroisse d'Eygliers et les paroisses voisines avaient coutume de s'y rendre en procession. Cet usage subsiste encore aujourd'hui.

SAINT GUILLAUME DEVIENT RELIGIEUX

Le saint berger, ayant reçu, comme il a été dit, une main miraculeuse et parfaitement adhérente au bras droit, se rendit à Oulx et fut admis au nombre des religieux de cette abbaye. Les rares dispositions qu'on remarqua en lui pour les sciences, dès qu'on eut essayé de cultiver son esprit et surtout sa tendre piété, déterminèrent les supérieurs à l'initier aux études ecclésiastiques. On l'envoya ensuite à Embrun, puis à Avignon, où l'abbaye d'Oulx possédait les églises de Clairmont, de Saint-Paul et de Saint-Guillaume, dont elle percevait les revenus (1).

Guillaume s'occupait avec tant d'ardeur à l'étude de la philosophie et de la théologie, il s'acquittait avec tant de dévotion de ses exercices spirituels, que [illegible] édifiés, et que l'évêque qui lui imposa les mains put déclarer qu'il n'avait jamais [illegible] d'homme plus saint, plus rempli de l'esprit de Jésus-Christ. [illegible]

[illegible]

(1) [illegible]

prodige opéré en sa faveur, qu'il fallait y voir, non ses propres mérites, mais la volonté, la miséricorde et la toute-puissance de Dieu.

IL EST ÉTABLI PRIEUR — SA MORT

Quelques années après, Guillaume fut établi prieur de cette communauté. Il remplit cette tâche laborieuse avec une pieuse fidélité et une grande édification. Aucun de ses frères n'était plus capable que lui de veiller à la direction générale du monastère et au service des paroisses, dont alors ces bons religieux prenaient soin; car l'évêque du diocèse, n'ayant pas assez de prêtres séculiers, leur avait confié un grand nombre de cures.

L'histoire n'a pas conservé les édifiants détails de sa sainte vie, nous savons seulement qu'il fit construire la nouvelle église de Sainte-Marie de Calme et qu'il était tout occupé de son pieux ministère lorsque la mort vint le ravir au monde.

NOUVEAU PRODIGE

Bientôt Dieu, par un nouveau prodige, voulut faire connaître que le bon et fidèle serviteur avait été reçu dans la joie de son Maître.

Les religieux, disent les mémoires de la paroisse d'Eygliers, le lendemain des funérailles de Guillaume, virent, en sortant de leur chapelle, une main s'élever au-dessus de sa tombe: c'était la main droite, celle donnée au berger par l'ange. Ils se contentèrent de la recouvrir. Le jour suivant, le même prodige eut lieu; ils recouvrirent la main comme la première fois. Le troisième jour, le miracle se reproduisit. Alors, craignant de résister à la voix du ciel, mais incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils consultèrent l'archevêque d'Embrun, qui leur ordonna de couper la main, de la conserver et de la transmettre à leurs successeurs comme une sainte et précieuse relique.

Cette relique, qui opéra un grand nombre de prodiges, ayant échappé miraculeusement aux profanations des huguenots au XVIe siècle, devint, après la suppression du prieuré de Notre-Dame de Calme, en 1790, la propriété de l'église paroissiale d'Eygliers; mais on continua de porter annuellement, le lundi de Pâques et le dimanche de Quasimodo, *la main angélique* dans la chapelle de Sainte-Marie, qui avait été construite auprès de l'ancien monastère et qui est appelée aujourd'hui la chapelle de Saint-Guillaume.

Le 2 février 1852, Mgr Depéry, évêque de Gap, permit d'exposer la sainte relique à la vénération des fidèles d'Eygliers et des paroisses voisines.

Cette notice est extraite d'une brochure publiée par Mgr Jean-Irénée Depéry, évêque de Gap en 1852. In-12, Gap, chez Delaplace, P. et F.

SAINT PASCHASE, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 23 février.

Parmi les saints évêques des Gaules, à la fin des persécutions et au commencement du triomphe de l'Eglise, saint Paschase a laissé un nom gravé plus profondément dans la mémoire des fidèles. Le martyrologe romain nous parle de son érudition et de la sainteté de ses mœurs. Saint Adon, l'un de ses successeurs, fait mention de son éloquence. Erudition, éloquence, sainteté de la vie, voilà un bel éloge de ce vénéré pontife. Faute de documents authentiques, impossible de dissiper les nuages qui voilent l'origine et les premières années de saint Paschase. Son nom, qui est de physionomie gréco-latine, fait penser qu'il sortait d'une famille venue d'Orient et établie dans la ville de Vienne.

COMMENCEMENT DE L'ÉPISCOPAT DE PASCHASE

Les chroniques de cette époque sont si peu exactes, qu'il est difficile de préciser l'année où saint Paschase commença à exercer les fonctions pontificales. Quelques-uns font terminer son épiscopat en 314, année où d'autres le font commencer. D'après la chronique d'Adon et le catalogue de l'Église de Vienne, Paschase succéda, à la fin du IIIe siècle, à saint Simplice, peut-être après quelque intervalle, et a, vers 314, saint Claude pour successeur.

[illegible]

La dernière persécution de l'Église sous Maximien et Dioclétien fut, vers [illegible], une des plus sanglantes. C'est à cette époque (302) que se rapporte le martyre de saint Maurice et de ses compagnons. Le Rhône servit de sépulture à la sainte légion. Le martyrologe de Vienne dit que saint Paschase, averti par un ange, vint avec son clergé recueillir, sur le rivage, la tête et le bouclier de saint Maurice que le cours de ce fleuve rapide avait portés d'Agaune jusqu'auprès de Vienne.

Paschase déposa ces précieuses reliques dans son église, dédiée dès l'origine aux saints Machabées. Depuis, la ville fut mise sous la protection de l'illustre martyr saint Maurice. Telle est la tradition de l'église de Vienne, consignée dans les hymnes, légendes et monuments du moyen âge.

Boson, roi de Vienne et de Bourgogne, donna un buste de vermeil, garni de pierreries et soutenu par deux anges, pour [illegible] le chef du primicier de la légion thébéenne. Ce buste avait cela de particulier qu'il était orné de clochettes d'argent, ce carillon [illegible] le transport ou l'ostension de cette précieuse relique. En [illegible], le reliquaire fut fondu par les calvinistes. On gardait, en outre, à Vienne, la lance et le [illegible] de saint Maurice [illegible] [illegible]

ronne d'Autriche. Le bouclier, retrouvé après les dévastations des protestants, a été perdu de nouveau pendant la Révolution ; mais le chef du glorieux saint Maurice est toujours vénéré dans l'antique cathédrale qui porte son nom.

DÉDICACE D'UNE ÉGLISE EN L'HONNEUR DE SAINT FERRÉOL

Ce ne fut pas seulement dans les Alpes que la dernière persécution fit des victimes, mais encore dans toute la Gaule. Deux illustres citoyens de Vienne, Julien et Ferréol, officiers dans les légions romaines, obtinrent la palme du martyre. Les fidèles inhumèrent saint Ferréol sur le lieu même de son martyre et placèrent dans son tombeau et entre ses bras la tête de saint Julien, rachetée par lui et soustraite aux outrages des païens. Quand la paix fut rendue à l'église, un citoyen de Vienne, Castulus, non moins illustre par ses ancêtres que par sa postérité, fit élever une basilique sur la tombe de saint Ferréol. Il n'était encore que catéchumène, et ce fut pour arriver, par l'entremise du martyre à la grâce du baptême, qu'il offrit à Dieu cette basilique, digne ouvrage de son ardente foi. Saint Paschase fit la dédicace de ce temple, situé sur la rive occidentale du Rhône. Plus tard, les précieuses reliques furent tranférées, après les invasions sarrasines, dans l'intérieur de la ville, où une nouvelle église fut dédiée à saint Ferréol. Elle avait titre d'abbaye et de paroisse. Les huguenots et les jacobins ont dispersé les reliques de saint Ferréol et de saint Julien. Il ne reste plus qu'une petite partie du chef de ce dernier; et l'église où Grégoire de Tours, Venance Fortunat et tant d'autres étaient venus en pieux pèlerins est aujourd'hui ruinée.

RÉVÉLATION DES CORPS DES SAINTS SÉVERIN, EXUPÈRE ET FÉLICIEN

Ces trois Saints avaient reçu la couronne du martyre durant la persécution qui sévit dans les Gaules sous Marc-Aurèle et s'appesantit principalement sur les villes de Lyon et de Vienne. Leurs corps, soustraits par la malice des païens à la piété des fidèles, restèrent, pendant de longues années, abandonnés hors des portes de la ville de Vienne, dans un lieu nommé Bremmer ou les Brosses, au delà du faubourg Pont Évêque. Enfin, du temps de saint Paschase, les martyrs, indignés de cet injurieux oubli, apparurent plusieurs fois à Tertius, diacre de ce prélat, et lui révélèrent eux-mêmes leurs noms, l'époque et toutes les circonstances de leur Passion. C'est à la suite de cette révélation que, transférés en grande cérémonie par saint Paschase, ils obtinrent une sépulture honorable dans une église du voisinage, dédiée déjà ou plus tard à saint Romain d'Antioche, qui venait de recevoir le martyre. On croit que le tombeau de ces saints martyrs dont saint Paschase relevait alors les reliques, était dans le quartier de saint Martin de Vienne, sur les bords de la Gère, près la place du Bacon. Le deuxième jour des Rogations, le clergé de l'église cathédrale y faisait une station, en mémoire des trois Saints. Trois couronnes de fleurs étaient préparées et attachées, l'une à la croix, les deux autres aux chandeliers des acolytes, [illegible] même jour, en [illegible] l'église de saint Romain, [illegible]

SAINT PASCHASE A DES SAINTS POUR ÉLÈVES

Après, comme pendant les persécutions, les évêques se sont toujours vivement préoccupés du recrutement de leur clergé. Les modestes écoles, fondées à l'ombre des cathédrales, devaient plus tard se développer et grandir. Telle fut l'origine des Séminaires. Paschase s'attacha un certain nombre de disciples qu'il formait lui-même à l'étude des Saintes Lettres et à la pratique des vertus sacerdotales. Il est certain, dit Adon, que saint Just, archevêque de Lyon, fut élevé sous la direction de saint Paschase. Saint Nizier, plus tard archevêque de Vienne, avait, lui aussi, suivi les leçons de sagesse et d'éloquence de son prédécesseur.

SAINT PASCHASE, MÉTROPOLITAIN DES GAULES

Peu de temps avant sa mort, le saint prélat reçut du pape saint Sylvestre cette lettre dont l'authenticité a été discutée, peut-être à tort : « Sylvestre, pape, à tous les évêques des Gaules et des sept provinces. Il a plu au Siège apostolique que tous les ecclésiastiques des Gaules n'en partent point pour venir à Rome sans lettres *formées*, par lesquelles le métropolitain de Vienne attestera de leur sacerdoce ou du rang qu'ils occupent dans la hiérarchie sacrée. ... Nous avons accordé ce privilège à notre frère et coévêque Paschase et à ses successeurs en considération de ses mérites. Les sept provinces qui appartiennent à l'église de Vienne sont, d'après le catalogue romain : 1° La Viennoise; 2° la première Narbonnaise; 3° la seconde Narbonnaise qui est Aix; 4° la première Aquitaine qui est Bourges; 5° la deuxième Aquitaine qui est Bordeaux; 6° la Novempopulanie qui est Auch; 7° les Alpes Maritimes, c'est-à-dire Embrun. »

L'autorité du métropolitain de Vienne était si grande que certains hérétiques voulurent s'en prévaloir. Ils fabriquèrent les actes d'un prétendu Concile qui se serait tenu à Sinuesse contre le pape saint Marcellin, et y firent figurer la souscription de saint Paschase ; mais leur supercherie a été démasquée.

MORT DE SAINT PASCHASE

Comme le vieillard Siméon, Paschase, plein de jours et de mérites, pouvait mourir en paix. Il avait vu l'Eglise sortir des catacombes et prendre sa place [illegible] au soleil, édifier des temples, élever des autels au vrai Dieu, prêcher au dehors la bonne nouvelle apportée par Jésus-Christ.

Ce fut au pied de l'autel élevé à la mémoire des saints Séverin, Exupère et Félicien que, d'après une vieille épitaphe latine, saint Paschase fut inhumé. Les dévastations que Vienne eut tant de fois à subir ont fait perdre la trace des reliques du saint archevêque. Quand ses successeurs entreprirent la construction de leur église, un autel fut mis sous le patronage de saint Paschase. On ignore si ses restes y furent déposés. Ce qui est certain, c'est que seul avec saint [illegible] de tous les saints évêques de cette ville, il eut une chapelle dans l'église cathédrale. Par sa situation, cette chapelle indiquait la haute idée de sainteté dont jouissait saint Paschase ; elle se trouvait à l'abside de la nef latérale du côté de l'Évangile. C'est là que le saint Sacrement était conservé. Aujourd'hui, on l'appelle chapelle de M[illegible]. [illegible]

L. V.

SAINT HUGUES, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Fête le 1er avril.

LE PÈRE ET LA MÈRE D'UN ÉVÊQUE

A Châteauneuf-d'Isère, à deux lieues de Valence, le voyageur aperçoit, sur une colline, dominant un bois, les ruines d'un vieux château : c'est le *château de saint Hugues*.

Là vivait, au milieu du XIe siècle, un noble et pieux seigneur, nommé Odilon. Il s'était illustré par son courage dans la carrière militaire et s'était montré, au milieu de l'armée, aussi fidèle à Dieu qu'à son roi.

Dieu lui donna plusieurs enfants, et l'un d'eux fut saint Hugues, né en 1053. Une trentaine d'années plus tard, Odilon se fit moine à la Grande Chartreuse, et c'est là qu'il mourut en saint, âgé de cent ans, entre les bras de son fils, devenu évêque de Grenoble. Son épouse reçut aussi avant de mourir tous les sacrements de l'Eglise de la main de son saint et illustre fils; elle partit pour le ciel fortifiée par sa bénédiction, après une vie pleine de bonnes œuvres.

Quelque temps avant la naissance du futur évêque, l'épouse d'Odilon avait eu un songe mystérieux : il lui semblait que son nouveau fils était pris par saint Pierre et porté au ciel au milieu d'un cortège de bienheureux.

Dès son enfance, le jeune Hugues imita la piété de ses parents. Il avait un extrême désir d'apprendre les sciences ecclésiastiques, et après les avoir étudiées avec succès au collège de Valence, il alla suivre les cours de la célèbre Université catholique de Paris.



Saint Hugues conduit saint Bruno et ses compagnons dans le désert de la Grande-Chartreuse.

SAINT HUGUES, CHANOINE DE VALENCE

Son ardente piété et son ardeur infatigable au travail préservèrent l'étudiant des périls de sa jeunesse au sein d'une grande ville. Il revint à Valence, humble, savant et pur.

L'évêque de cette ville, après l'avoir initié à la cléricature, le nomma chanoine de sa cathédrale, avant même son ordination au sacerdoce. Hugues commença dès lors à être le modèle des ecclésiastiques.

Hélas ! on avait grand besoin, à cette époque, d'aussi pieux exemples. La foi était généralement sincère parmi les populations de l'Europe, mais peu éclairée. On était catholique, mais on ignorait trop souvent l'étendue et les obligations de sa foi. Cette ignorance, jointe aux passions ardentes de ces populations vigoureuses, amenait des crimes nombreux.

Une partie notable du clergé avait été envahie par cette décadence intellectuelle et morale. La faute en était principalement aux souverains et autres seigneurs temporels, qui, opprimant la liberté de l'Eglise de Jésus-Christ et violant ses lois saintes, vendaient les dignités ecclésiastiques au plus offrant, et plaçaient des hommes indignes à la tête des évêchés et des monastères.

De là, la ruine du clergé et bientôt après la destruction de la piété des fidèles.

On appelait *simoniaques* les prélats qui avaient acheté leur dignité à prix d'argent.

Mais Dieu, qui n'abandonne jamais son Eglise, plaça alors sur la chaire de saint Pierre un vaillant moine bénédictin, qui fut le grand pape saint Grégoire VII. Grégoire consacra sa vie à lutter pour la liberté de l'Eglise et la réforme des abus. Le cardinal Hugues, envoyé en France comme légat par ce pontife, connut à Valence le jeune chanoine et l'attacha à sa personne. Il l'amena avec lui à Lyon, puis au concile d'Avignon, où l'on s'efforçait de porter remède aux maux de l'Eglise.

Pendant ce concile, des députés du clergé de Grenoble vinrent demander saint Hugues pour évêque. Le légat du Pape applaudit à ce choix, mais cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'humble chanoine. La responsabilité d'une pareille charge, en des temps si difficiles, l'accablait d'épouvante. Il supplia avec larmes le légat et les évêques d'agréer son refus. Il alléguait son âge (il n'avait que vingt-sept ans) et son incapacité.

Mais son humilité ne fit qu'augmenter l'estime qu'on avait de ses vertus. Le légat lui déclara que ce serait résister à l'Esprit-Saint que de persister dans son refus. Le Saint, qui ne craignait rien tant que d'offenser Dieu, se soumit en tremblant.

[illegible]

Une question délicate se présentait. [illegible] Hugues ne pouvait être sacré que par son métropolitain, l'archevêque de Vienne. Mais ce prélat, nommé Varmond, était accusé de simonie par l'opinion publique, et Hugues ne voulait rien avoir de commun avec lui [illegible].

Le légat [illegible] cette difficulté [illegible] se faire sacrer à Rome par le Pape lui-même ; et, en attendant, il lui conféra l'ordination sacerdotale.

Hugues se rendit donc à Rome. Les fatigues du voyage furent bien compensées par la consolation de vénérer les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul et d'être béni par le Vicaire de Jésus-Christ.

Mais pendant que le pieux prêtre se préparait à sa consécration épiscopale dans le jeûne et la prière, Satan, qui le redoutait, [illegible] tout à coup de grandes peines intérieures. Il était poursuivi de tentations de blasphème. Il y résistait [illegible], mais la tentation ne cessait point et le tourmentait sans cesse.

Il s'en ouvrit humblement au cardinal Hugues, espérant que peut-être cette épreuve le préserverait de l'épiscopat. « Je crains, lui dit-il, que Dieu ait permis cette tentation pour me punir de la présomption que j'ai eue d'accepter l'évêché de Grenoble. »

Le cardinal le consola et, pour lui ôter tout sujet de crainte, il lui conseilla de découvrir cette tentation au pape saint Grégoire VII, qui était fort expérimenté dans les voies spirituelles.

Hugues suivit le conseil en toute humilité et sincérité. « Le démon prévoit le grand bien que vous êtes appelé à faire dans l'épiscopat, lui répondit le pape ; il vous a suscité cette épreuve afin de vous jeter dans le découragement et vous [illegible] le bien futur. Mais, ayez confiance, la grâce de Dieu vous suffit. Le Seigneur a permis cette tentation [illegible] dans l'humilité, vous soyez un plus digne instrument entre ses mains. »

C'est, en effet, ce qui arriva. Pendant tout son [illegible] à sa dernière maladie, saint Hugues fut en proie à cette peine intérieure et à ces tentations de blasphème, sans y [illegible] jamais. Mais, [illegible] humilié et [illegible], il appelait sans cesse Dieu à son secours et, avec l'aide de sa grâce, il opéra des merveilles.

Saint Grégoire VII [illegible] la consécration [illegible] comtesse Mathilde, [illegible] Italie [illegible] temporelle [illegible] à la cérémonie [illegible] de saint Anselme [illegible] de saint Augustin.

[illegible]

Saint Hugues partit alors pour son diocèse, [illegible] du Pape.

[illegible]

dissipés en grande partie par des prélats simoniaques, en sorte que notre Saint avait à peine de quoi vivre.

Il se mit pourtant résolument à l'œuvre, employant tous les moyens que sa prudence, son désir de la gloire de Dieu, son zèle pour le salut des âmes pouvaient lui suggérer.

Aux prédications, aux remontrances, aux censures ecclésiastiques, aux exhortations, il ajoutait ses larmes, ses prières, ses [illegible] et tout ce qui pouvait attirer sur son peuple la grâce et la miséricorde de Dieu.

Cependant, au bout de deux ans de travaux, voyant que ses efforts restaient sans résultats apparents, il se demanda [illegible] son défaut de sainteté n'était pas la cause de la stérilité de son ministère.

Dans cette pensée, il s'enfuit de Grenoble et alla se réfugier au monastère de la Chaise-Dieu, de l'Ordre de Saint-Benoît. Son dessein n'était pas d'abandonner son évêché sans autorisation, mais de se préparer, par au moins deux ans de retraite et de vie monastique, aux travaux difficiles de l'apostolat.

Il voulut recevoir l'habit religieux, et se mit à observer fidèlement la règle en toutes choses comme le dernier des moines, s'exerçant sans cesse à la prière, à l'humilité et à la pénitence.

Cependant, le pape saint Grégoire VII, ayant appris que l'évêque de Grenoble s'était retiré dans un couvent, lui envoya l'ordre de reprendre immédiatement le gouvernement de son diocèse. Ce troupeau abandonné ne pouvait se passer si longtemps de son pasteur.

Saint Hugues ne voulut pas désobéir au Vicaire de Jésus-Christ, et dès qu'il eut reçu l'ordre du Pape, il repartit pour Grenoble.

Il n'avait passé qu'un an au monastère; mais il y avait appris une grande science : celle de l'oraison et des entretiens intimes de l'âme avec Dieu. Ce fut là sa force et sa consolation durant le reste de sa vie.

Hugues était devenu un homme de prière et l'homme de prière triompha de tous les obstacles.

FONDATION DE LA GRANDE-CHARTREUSE

HUGUES ET SAINT BRUNO

Trois ans après son retour, il eut un songe mystérieux. Il lui semblait que Dieu lui-même se construisait une habitation dans un désert de son diocèse et que sept étoiles lui en montraient le chemin. [illegible] il vit arriver en sa présence sept hommes qui [illegible] un lieu propre à la vie érémitique : c'était saint Bruno et ses compagnons.

Saint Hugues reconnut en eux les sept étoiles, et les conduisit [illegible] de la Chartreuse. [illegible]

[illegible]

l'accusa auprès de saint Bruno de vouloir faire auprès de lui la fonction d'un valet.

L'attrait de saint Hugues pour la vie humble et cachée était si fort, qu'il ne pouvait se décider à quitter la solitude. Saint Bruno dut plusieurs fois prendre la liberté de le renvoyer à son Eglise : « Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous; rendez-leur ce que vous leur devez. » Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il venait reprendre de nouvelles forces dans la solitude.

VERTUS DU SAINT ÉVÊQUE

Revenu du désert de la Chartreuse au milieu de ses travaux apostoliques, saint Hugues s'efforçait de conserver l'esprit de prière et de recueillement. Il passait de longues heures dans la contemplation, et souvent il était ravi en extase. Il en sortait merveilleusement fortifié contre les peines intérieures et extérieures, contre les infirmités de son corps et contre les difficultés de son apostolat.

Dans son palais épiscopal, il n'était pas moins austère qu'à la Chartreuse; ses jeûnes, ses veilles et ses autres mortifications étaient terribles; peut-être même dépassa-t-il la mesure d'une sage discrétion, car son estomac en contracta une maladie douloureuse et chronique. Toutefois, ses intentions étaient droites et ces nouvelles douleurs contribuèrent encore à sa sanctification.

Il prêchait souvent, mais sans prétention, sans souci des applaudissements des hommes, uniquement préoccupé d'éclairer les âmes, de les convertir et de les ramener à Dieu. Son cœur, débordant d'amour de Dieu et de zèle pour le salut de ses auditeurs, rendait sa parole vive, pressante, entraînante et pathétique. Il était difficile de l'entendre sans être touché.

En descendant de chaire, il se rendait au confessionnal et les pécheurs se pressaient à ses pieds. Le serviteur de Dieu versait beaucoup de larmes au récit de leurs fautes; son visage et ses vêtements en étaient inondés. Les pauvres pécheurs, en voyant comment le saint évêque pleurait les péchés des autres, se sentaient remplis eux-mêmes de componction pour leurs propres péchés.

Ses vertus le rendaient cher à tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître, et il y avait un grand charme à vivre en sa compagnie. Bien que très austère et très dur pour lui-même, grâce à sa bonté naturelle, rehaussée par une exquise charité, il était très doux et très affable.

Il était très compatissant pour toutes les afflictions du prochain et s'efforçait d'y remédier autant qu'il dépendait de lui. Les pauvres étaient ses enfants, et il se privait souvent lui-même du nécessaire pour les secourir.

Une année de disette, il alla jusqu'à vendre son anneau et son calice d'or pour soulager les indigents de Grenoble.

Ministre du Dieu de paix, il regardait comme une des meilleures œuvres de charité d'apaiser les différends et de réconcilier les personnes ennemies. La renommée de sa justice et de sa droiture était grande. Peu lui importait que le plaideur fût riche ou pauvre, puissant ou inconnu, ami ou adversaire, il ne considérait que la justice de la cause. Jamais il ne reçut de présent d'aucune des parties, car les présents aveuglent l'œil du sage.

Un comte, nommé Guy, qui avait souvent résisté aux justes remontrances du saint évêque, tellement, que celui-ci avait été obligé de l'excommunier deux fois, n'hésitait cependant pas à avouer publiquement que jamais mensonge n'était sorti de la bouche de cet homme de Dieu.

Beaucoup le choisissaient pour arbitre, et nul n'aurait osé en appeler de sa sentence.

S'il rencontrait des personnes ennemies qui refusaient, malgré ses exhortations, de se réconcilier ensemble, il n'hésitait pas, lui évêque, de se jeter à leurs pieds pour les conjurer de pardonner, et il ne les laissait partir qu'après les avoir rétablies dans la paix.

Au milieu de la foule et dans ses relations avec le monde, sa modestie était d'une extrême réserve, jusque dans ses regards. Les gens de son entourage furent un jour choqués de voir une dame se présenter à son audience dans une mise des plus mondaines; ils se plaignirent ensuite au prélat de ce qu'il n'avait point réprimandé cette personne : le bon évêque dut alors leur avouer qu'il l'avait écoutée sans la regarder et ne s'était pas aperçu de sa toilette.

Le Saint recommandait beaucoup cette modestie des yeux; parce que, disait-il, sans elle, il est difficile de se préserver des pensées mauvaises.

Hugues refusait de prêter l'oreille aux conversations médisantes et peu charitables vis-à-vis du prochain. Il suffit bien à chacun, disait-il, de savoir ses propres péchés pour les pleurer et en faire pénitence, sans se soucier encore de connaître ceux des autres, ce qui ne peut servir qu'à blesser la conscience.

Cet infatigable pontife mit un zèle tout particulier à faire refleurir parmi le clergé de son diocèse les vertus que réclame la sainteté du ministère sacerdotal.

Après de longues années de travaux, il eut la consolation de voir ses diocésains revenir en grande majorité à une vie vraiment chrétienne. Ce qui contribua surtout à ce changement furent ses prédications et les efforts qu'il fit pour ramener les fidèles aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, qui étaient presque abandonnés à son arrivée.

Le Dauphiné relevait alors de l'empire d'Allemagne; mais, lorsque le saint évêque de Grenoble apprit le crime du tyrannique empereur Henri V qui s'était emparé traîtreusement du pape Pascal II et l'avait accablé de mauvais traitements pour lui arracher des concessions abusives, il réunit un concile à Vienne où il fit excommunier ce prince.

« Nous l'anathématisons et le séparons du sein de l'Eglise, disait-il, jusqu'à ce qu'elle reçoive de lui une pleine satisfaction. »

Désireux de finir ses jours dans la solitude, Hugues alla jusqu'à Rome prier le Pape d'agréer sa démission; mais le Souverain Pontife refusa de priver le diocèse de Grenoble d'un si saint pasteur.

SAINT HUGUES ET SAINT BERNARD

Rentré à Grenoble, saint Hugues y reçut, en l'an 1123, la visite du saint le plus illustre de son temps. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, le restaurateur de la vie monastique, profitant d'un voyage que les intérêts de son monastère l'obligeaient à faire, vint à Grenoble. Hugues le reçut comme un envoyé du ciel, et, malgré sa dignité et son extrême vieillesse, il se prosterna devant son saint visiteur qui, alors, était dans la trente-deuxième année de son âge. Ces deux enfants de lumière, dit Guillaume de Saint-Thierré, ami de saint Bernard, s'unirent de telle sorte qu'ils ne formèrent plus dans la suite qu'un

cœur et qu'une âme, s'étant attachés par les liens indissolubles de la charité du Christ. »

Ensemble, ils visitèrent les solitaires de la Grande Chartreuse.

A leur début, ces bons moines n'avaient aucune règle écrite. L'esprit que leur fondateur leur avait légué leur en tenait lieu. L'évêque de Grenoble, craignant que la ferveur venant à diminuer à cause du grand accroissement de l'Ordre, le relâchement ne s'introduisît parmi les Frères, pria Guigues, le cinquième successeur de saint Bruno, de mettre par écrit les usages et coutumes que le fondateur avait établis.

C'est ainsi que saint Hugues, après avoir pris une grande part à la naissance et au développement de cette nouvelle famille, en assura l'avenir par sa prudence prévoyante.

DERNIÈRE MALADIE

L'an 1130, une bien triste nouvelle vint affliger son âme. Un de ses anciens amis, Pierre de Léon, poussé par l'ambition, voulut usurper le trône de saint Pierre, et chasser de Rome le Pape légitime, Innocent II.



Saint Bruno reçoit l'habit des mains de saint Hugues.

Hugues, accablé de vieillesse et d'infirmités, s'empresse d'aller au concile du Puy, où, de concert avec les évêques des provinces voisines, il lance une sentence d'excommunication contre l'antipape. Ce fut la dernière action mémorable du saint évêque de Grenoble. Son corps s'affaiblissait tous les jours de plus en plus. Mais son âme s'illuminait de clartés nouvelles. Une grande paix succédait tout à coup à ses peines intérieures.

Il reçut, sur la fin de sa vie, plusieurs grâces tout à fait extraordinaires, en premier lieu celle de pouvoir sonder le fond des consciences. Ainsi un comte, étant venu le visiter, le Saint le pria de ne pas surcharger ses sujets de tailles et de tributs énormes, et le menaça de la colère de Dieu s'il désobéissait à cet avis. Le comte, qui avait, en effet, l'intention de prélever de nouveaux impôts exorbitants, mais ne l'avait dit à personne, fut fort surpris de cette admonestation du Saint. Il reconnut qu'il avait été éclairé par Dieu lui-même et promit de lui obéir.

Les moines de Calais, monastère que le Saint avait fondé, se remplacèrent auprès de lui pendant cette dernière maladie, pour le servir. Ils se crurent bien payés de leurs peines par l'édification qu'ils reçurent.

Hugues souffrait des maux atroces, mais il les supportait avec une patience admirable. Quand il s'apercevait que la douleur lui avait arraché quelque parole d'impatience, il s'en accusait avec larmes et demandait aux Frères de lui donner la discipline. Mais comme les bons moines ne croyaient pas devoir accéder à ses désirs, il se frappait la poitrine et récitait le *Confiteor* pour en demander pardon à Dieu.

Il écrivit au pape Innocent II pour l'informer du triste état où il se trouvait réduit, et le pria de mettre à sa place, sur le siège de Grenoble, un saint religieux de la Chartreuse du nom de Hugues. Le pape lui accorda sa demande.

Consolé par cette faveur, Hugues ne tarda pas à aller recevoir dans la contemplation de Dieu la récompense de ses travaux. Il mourut le vendredi 1er avril 1132, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Son corps resta exposé à la vénération des fidèles jusqu'au mardi suivant. Dieu rendit son tombeau glorieux par plusieurs miracles.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES MINIMES

Quinzième siècle. — Fête le 2 avril.



Portrait authentique de saint François de Paule.

(D'après une gravure exécutée par les soins des Religieux Minimes de Naples.)

*Dieu, grandeur des humbles, qui avez investi le bienheureux confesseur François de la gloire sublime de vos Saints, accordez-nous, par ses mérites et son imitation, la grâce d'obtenir les récompenses promises à l'humilité : nous vous en supplions par **Jésus-Christ Notre-Seigneur**.*

Oraison de la messe et de l'office.

[illegible] plus petit [illegible]

[illegible] retenait au monde [illegible]

[illegible] plus tard. Tout jeune qu'il [illegible] levé, on le [illegible] avec le bon Dieu, chantant [illegible] faire, bénissant le Seigneur de leur avoir accordé un tel enfant.

Quand il eut atteint l'âge de treize ans, ils le [illegible] afin d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait autrefois [illegible] porter un an entier l'habit de saint François.

[illegible]

Un jour qu'il travaillait auprès du sacristain, celui-ci l'envoie chercher précipitamment du feu [illegible]

L'année de son vœu expirée, François s'éloigna avec joie du [illegible]

[illegible]

[illegible] vait dé[illegible]

Il la trouva dans le coin d'un grand rocher [illegible] de Dieu, de [illegible] que contemplent sans cesse les anges dans le ciel.

Après ce temps, le monde vint de nouveau troubler sa solitude.

[illegible] y accourt le premier, et à [illegible] devint le fondateur d'un Ordre [illegible] plus tard par le Saint-Siège.

[illegible]

Ses [illegible] François voulut construire un grand monastère dans la construction duquel [illegible] il n'entra pas tant de pierres et de bois que de miracles.

[illegible]

« Pourquoi as-tu [illegible] François, ta maladie est la peine de [illegible]

[illegible]

[illegible] qu'on vit se détacher de la montagne et roulant [illegible] longtemps en cet état [illegible]

[illegible]

voyait souvent interrompre son travail et jeter ses outils pour entrer en extase.

Il travaillait tout le jour et se livrait aux plus rudes labeurs; le soir venu, quand ses religieux se reposaient des fatigues de la journée, il veillait et priait au pied de l'autel, mêlant généreusement son sang à ses prières. Dieu venait alors le fortifier et le consoler par des visions et des apparitions merveilleuses. Souvent aussi, quand son pauvre serviteur était accablé de fatigue, il envoyait ses anges le récréer par une musique admirable, qui le ravissait et le transportait au ciel.

Un homme du voisinage, irrité contre le Saint, s'en vint furieux au monastère dans l'intention de lui dire des injures.

Arrivé à sa cellule, il entend dans les airs une musique si douce et si belle qu'il en est tout ravi et qu'il reste cloué sur le sol comme haletant entre la vie et la mort. Son ressentiment fut vite oublié.

Hiver comme été, à travers les rochers, la neige et la boue, François allait toujours nu-pieds. Le cilice était son vêtement, le jeûne sa nourriture, la terre son lit. A l'imitation de Notre-Seigneur, il passa des Carêmes entiers sans prendre aucun aliment.

Ses austérités étaient telles que le pape, dans la bulle de sa canonisation, nous dit qu'il semblait être un pur esprit. Et cependant, malgré ses effroyables mortifications, son visage était toujours si gai, si rayonnant, si beau, qu'un chroniqueur presque contemporain l'appelle dans son admiration : *un dieu mortel auquel toutes les créatures étaient soumises.*

COMMENT LE PLUS HUMBLE DEVINT LE PLUS ÉLEVÉ

Personne ne fut plus humble que François; il n'avait point voulu que ses religieux prissent le nom de leur fondateur, mais il les avait appelés *Minimes*, c'est-à-dire les plus petits. Et l'humble François nous apparait tout à coup comme l'arbitre du monde ayant entre ses mains les clés de la vie et de la mort.

Pendant qu'il était à Paterne, on lui apporte un pauvre homme qu'un arbre venait d'écraser dans sa chute, il le ressuscite. Peu de temps après, le même Thomas d'Ivres tombait du haut d'un clocher et se tuait. Ses parents éplorés rapportèrent au Saint son cadavre, et François, ému de leur douleur et de leur foi, le rend de nouveau à la vie.

Un arbre d'une grosseur prodigieuse se trouvait dans le grand chemin qui conduisait à l'église du [illegible] le passage [illegible] une seule parole, il le divise un jour en deux moitiés et sans que ni l'une ni l'autre perdit sa verdure, il les fait reculer plusieurs pas plus loin.

Ces deux arbres restèrent longtemps au même endroit jusqu'à [illegible] des pèlerins les eût, en se retirant, entièrement ruinés : on ne [illegible] de l'arbre du miracle, et il n'en resta bientôt [illegible]

[illegible]

[illegible] maison paternelle.

Consumé par une fièvre ardente, il mourut peu après, et son corps, porté à l'église, allait être jeté dans la tombe lorsque le Saint arriva.

« Hélas! dit-il en versant des larmes, portez-le plutôt dans ma cellule. »

Dans la nuit même, l'oncle ressuscita le neveu. Folle de douleur, la mère vint le lendemain pour pleurer son fils.

« Que n'ai-je consenti, disait-elle, à ce qu'il me demandait, j'aurais du moins encore le bonheur de le voir..... mais désormais plus ne le verrai ni religieux ni séculier.

— Il est encore temps d'y consentir, interrompit François. »

Et le jeune homme, revêtu du costume de l'Ordre, vint se jeter dans les bras de sa mère.

Depuis ce moment, le neveu ne quitta plus son oncle.

COMMENT LES MÉDECINS SE VENGENT DE FRANÇOIS

Cependant, les guérisons merveilleuses qu'opérait le Saint à la face de tous contrariaient visiblement les médecins du pays, et les dérangeaient dans tous leurs calculs. Il arrivait souvent qu'un malade, condamné par eux, la veille, à une mort certaine, venait le lendemain leur demander des nouvelles de leur santé. De plus, ils voyaient avec douleur leurs pratiques diminuer de jour en jour. François les guérissait toutes. Au désespoir, ils l'accusèrent de se servir, pour ces guérisons, d'herbes magiques, de poudres mystérieuses et infernales.

Sollicité par eux, un fameux prédicateur franciscain osa, le premier, décrier publiquement la vie et la conduite du Thaumaturge. Et comme personne ne croyait à ses paroles, il se rendit un jour au couvent pour le confondre, persuadé que lui, le plus grand théologien du royaume, viendrait facilement à bout d'un pauvre moine qui n'avait jamais étudié.

Le serviteur de Dieu le reçut avec son affabilité ordinaire, il le laissa se décharger de tout ce qu'il avait à lui dire sans l'interrompre. Quand il eut achevé ses plaintes, voyant que tout ardent qu'il paraissait au dehors, il était intérieurement tout glacé par défaut de charité, François prit entre ses mains des charbons ardents qu'il pressa longtemps sans se brûler, puis les lui présentant aimablement, il lui dit :

« Père Antoine, chauffez-vous, par charité, vous en avez grand besoin. »

Touché de ce miracle, le religieux, se réveillant comme d'un profond sommeil, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon.

[illegible]

Un jour, François voulut passer en Sicile. Mais le nautonier auquel il s'adressa pour la traversée [illegible]

[illegible] il eut recours à Celui qui ne lui avait jamais manqué; [illegible]

[illegible] sur la [illegible]

une infinité de naufrages, et arrivèrent enfin en vue de Messine où ils devaient aborder.

Mais, en voyant la foule qui encombrait le port, le petit serviteur de Dieu craignit de passer pour un grand saint. Il vira donc de bord, dit un chroniqueur, et aborda dans une petite ville à côté, où il ressuscita un criminel condamné à mort et exécuté depuis trois jours, et dont le cadavre pendait encore au gibet.

FRANÇOIS A LA COUR DE LOUIS XI

Un des plus grands princes et des plus calomniés de l'histoire régnait alors en France. Atteint d'une maladie mortelle et frappé de grandes terreurs en face de la mort, Louis XI avait en vain consulté les plus célèbres médecins de son temps. Sa foi le fit songer alors au Thaumaturge de Calabre. Une ambassade solennelle vint solliciter le pauvre ermite à se rendre à la cour de France.

« Ce n'est point là la place de François le minime, » répondit celui-ci, et il refusa.

Mais le pape, lui ayant ordonné d'accorder cette satisfaction au roi très chrétien, il quitta sa Calabre qu'il ne devait plus revoir, dit adieu en pleurant à ses enfants et partit aussitôt pour la nouvelle patrie que Dieu lui avait destinée.

Cette nouvelle remplit Louis de tant de joie qu'il semblait avoir conquis un nouveau royaume et qu'il donna dix mille écus à celui qui la lui annonça le premier.

Le dauphin, son fils, alla avec toute la cour recevoir le Thaumaturge à Amboise. Tout malade qu'il était, le vieux roi, en l'apercevant, descendit de sa chaise royale, et le supplia à genoux de lui rendre la santé.

« Si c'est la volonté de Dieu, lui répondit le Saint.

Le lendemain, il apprit par révélation que le roi devait bientôt mourir; il se rendit immédiatement auprès de lui, et comme autrefois Isaïe à Ezéchias, il lui dit :

« Sire, mettez ordre à vos affaires, car votre heure est venue. »

C'était une parole bien dure pour un homme, à plus forte raison pour un roi et pour un roi qui craignait tant la mort. Louis, cependant, reçut cet avis avec un grand calme et une grande soumission.

Louis XI détaché de la vie, ce fut là le miracle.

Depuis ce moment, François de Paule fut son seul ami. On le voyait, dit Philippe de Commines, son historien, après avoir passé plusieurs heures en conférence avec lui, en sortir les yeux baignés de larmes.

Il lui fit bâtir dans son propre parc un grand monastère pour abriter les religieux de son Ordre qui allaient se multipliant sans cesse.

C'est ainsi que l'Ordre des Minimes fut introduit en France, où il fit beaucoup de bien.

Quand le roi mourut, ce fut le *saint homme* qui reçut son dernier soupir.

Charles VIII et Louis XII, ses successeurs, eurent le même respect pour le serviteur de Dieu et lui rendirent les mêmes honneurs; ils voulaient l'avoir constamment auprès d'eux.

Certes, c'était un beau spectacle de voir s'élever au milieu de la maison royale cette humble cellule d'anachorète dont François avait lui-même tracé le dessin. C'est là qu'il faisait sans cesse sa cour au Roi du ciel, tandis qu'à ses côtés, on la rendait au roi de la terre; là qu'il vécut pauvre au milieu de toutes les grandeurs et des pompes humaines, humble et recueilli au milieu des distractions de tout genre, jusqu'au bienheureux jour où il s'endormit plein de mérites et d'années dans la joie du Seigneur. C'était un vendredi, à trois heures de l'après-midi.

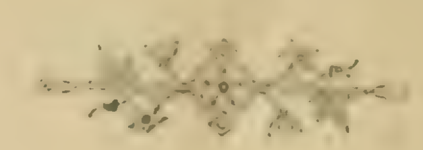
Son corps si pur, échappé à la corruption du tombeau, n'échappa point à la fureur des calvinistes qui, cent cinquante ans plus tard, le jetèrent dans les flammes avec un grand nombre d'autres reliques.

De son vivant, le saint religieux avait connu par révélation l'ignominieux traitement que les hérétiques devaient infliger un jour à son corps; lui qui désirait vivement le martyre, accepta avec joie cette révélation et, certainement, cet acte augmenta ses mérites auprès de Dieu.

On invoque saint François de Paule pour toutes sortes de nécessités ou de faveurs spirituelles ou temporelles.

En 1561, une pieuse fille de Calais, nommée Péronne Rault, était tellement infirme qu'elle ne pouvait se traîner que sur des béquilles et avec l'aide d'une servante.

Les médecins déclaraient le mal absolument incurable. Elle fut miraculeusement guérie le pendant une neuvaine à saint François de Paule. L'évêque Boulogne, après avoir constaté officiellement le prodige, ordonna une procession en actions de grâces.



[illegible] E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

LES SAINTES AGAPE, CHIONIE ET IRÈNE

VIERGES ET MARTYRES

Fête le 3 avril.



Les saintes Agape, Chionie et Irène, pour servir Dieu plus librement, à l'époque de la persécution, se retirent dans la solitude, sur une montagne, emportant avec elles les Livres saints.

C'est dans la ville de Thessalonique que naquirent ces trois vierges prudentes, qui, au prix des souffrances terrestres endurées pour Jésus-Christ, gagnèrent la couronne de l'immortalité. Thessalonique, dont le grand apôtre saint Paul a loué la foi et la charité en ces termes : « Votre foi au vrai Dieu est connue partout », et plus loin : « Je n'ai pas besoin de vous parler de la charité fraternelle qui doit vous unir, car c'est de Dieu lui-même que vous avez appris à vous aimer les uns les autres. » Elles étaient sœurs, et filles de parents idolâtres. Leur première éducation semblait les vouer à l'erreur, mais Dieu veillait sur elles et les avait prévenues de ses faveurs ; elles connurent la vérité de la religion chrétienne, grâce surtout à la lecture des Livres Saints et devinrent de vertueuses disciples de Jésus-Christ.

FUITE ET ARRESTATION DES TROIS VIERGES

L'empereur Dioclétien ayant défendu, sous peine de mort, de garder les divines Ecritures, elles trouvèrent moyen d'en soustraire plusieurs volumes aux persécuteurs. Lasses de ne pouvoir pratiquer librement les obligations de la loi évangélique, à cause des ennemis qu'elles rencontraient jusque dans leur famille, elles sortirent de leur patrie avec leur précieux dépôt, et se retirèrent sur une haute montagne, à l'abri de la persécution. Là, dans une profonde solitude, au milieu du spectacle grandiose de la nature, elles se sentaient naturellement portées à louer le Créateur des merveilles qu'elles avaient sous les yeux. Ce désert sauvage, fréquenté seulement par les aigles et les bêtes fauves, devint bientôt une pieuse oasis où les trois vierges, sans cesse livrées à la prière et à la contemplation divine, menaient la vie du ciel sur la terre.

Cependant l'année suivante, des décrets de mort contre tous les chrétiens du grand empire romain furent publiés par les empereurs Dioclétien et Maximien. Le gouverneur de Thessalonique envoya des soldats à la recherche des vierges chrétiennes. Dieu,

charmé des prières de ses servantes, les jugea dignes d'être ses témoins, de le glorifier par l'effusion de leur sang et permit que ces émissaires découvrissent le lieu de leur retraite. Comme elles avaient appris à aimer la souffrance, cet événement ne les rendit que plus joyeuses. Toutes trois devaient, jusqu'à la fin de leur vie, demeurer vraiment dignes de leur nom. L'une possédait la perfection de la foi, car elle aimait son prochain comme elle-même et Dieu de tout son cœur, selon la parole de l'Apôtre : « La fin de la loi c'est la charité. » Aussi l'appelait-on *Agape*, nom par lequel les Grecs désignent la *Charité*. L'autre, transparente d'innocence, qui avait conservé brillante et sans tache la splendeur de son baptême, avait vu en elle la complète réalisation de cette parole du Prophète royal : « Vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige. » On la nommait *Chionie* d'un mot grec qui signifie *neige*. La troisième possédait d'une manière toute spéciale le don par excellence du Dieu notre Sauveur. Jésus en effet répétait souvent à ses disciples : « Je vous donne ma paix. » Elle s'appelait *Irène*, qui signifie la *paix*.

AGAPE ET CHIONIE SONT CONDAMNÉES A ÊTRE BRULÉES VIVES

Après leur avoir fait endurer une très dure prison, le gouverneur les appela devant son tribunal avec quelques autres chrétiens. Quand Dulcetius fut assis pour l'interrogatoire, le greffier Artémisius lui parla ainsi : « Voici le rapport envoyé par le stationnaire (gendarme) sur les personnes qui sont ici présentes. Si votre Excellence l'ordonne, j'en ferai la lecture. « Lis, je te l'ordonne », répond le président. Le greffier lut ce qui suit : « Cassandre, le stationnaire, à Dulcetius, gouverneur de Macédoine, salut. J'envoie à ton Excellence six femmes chrétiennes et un homme qui ont refusé de manger des viandes immolées aux dieux. Les femmes se nomment Agape, Chionie, Irène, Casia, Philippa, Eutychia, et l'homme qui est avec elles, Agathon. »

Le gouverneur se tournant vers les femmes, leur dit : « Misérables que vous êtes, comment pouvez-vous porter l'esprit de révolte jusqu'à ne vouloir pas obéir aux pieuses ordonnances de nos empereurs et de nos Césars ? Et toi, ajouta-t-il en regardant Agathon, pourquoi, à l'exemple des autres sujets de l'empire, ne veux-tu pas manger des viandes offertes aux dieux ? — C'est que je suis chrétien, répondit Agathon. — Dulcétius : Persistes-tu à l'être encore maintenant ? — Agathon : Maintenant plus que jamais. »

Le président se tournant vers Agape : « Mais toi, qu'as-tu à répondre ? — Agape : Je crois au Dieu vivant, et je ne veux pas perdre par une mauvaise action tout le mérite du bien que j'ai pu faire.

Dulcétius : Et toi, Chionie, que dis-tu ? — Chionie : Je crois au Dieu vivant, et c'est pour cette raison que je n'ai pas voulu obéir à l'empereur.

Dulcétius : Et toi, Irène, pourquoi n'as-tu pas voulu te conformer aux ordres des Césars ? — Irène : Parce que j'ai craint d'offenser Dieu.

Dulcétius : Et toi, Casia ? — Casia : Je veux sauver mon âme. — Dulcétius : Veux-tu participer à nos sacrifices ? — Casia : Jamais je ne commettrai ce crime.

Dulcétius : Et toi, Philippa, quel est ton sentiment ? — Philippa : Mon sentiment est le même que celui des autres ; j'aime mieux mourir que d'avoir la moindre part à vos sacrifices.

Dulcétius : Et toi, enfin, Eutychia, que dis-tu ? — Eutychia : Je dis la même chose ; je donnerais ma vie plutôt que de consentir à ce que vous exigez de moi. »

Dulcétius dit aux soldats : « Ramenez en prison Agathon, Casia, Philippa et Eutychia, jusqu'à ce qu'on prenne une détermination à leur sujet. »

Le gouverneur revint ensuite à Agape et lui dit : « Quelle est ta dernière résolution ? Consentiras-tu à faire ce que nous-mêmes, en fidèles citoyens, nous faisons pour obéir à nos Césars et à nos empereurs ? — Agape : Je ne connais pas le dévouement à Satan ; jamais mon âme ne se laissera séduire par tes paroles. Dieu l'a rendue inexpugnable à tes coups.

Dulcétius : Et toi, Chionie, quelle est ta dernière réponse ? — Chionie : Je persiste toujours dans les mêmes sentiments. Personne ne pourra pervertir mon âme. — Dulcétius : N'avez-vous point quelques-uns de ces livres ou de ces écrits qui concernent la doctrine impie des chrétiens. — Chionie : Nous n'en avons point. On nous les a tous enlevés par l'ordre des empereurs. — Mais encore, qui vous a déterminées à donner dans de pareilles rêveries ? — Le Dieu tout-puissant. — Mais quelles sont les premières personnes qui vous ont conseillé pareille folie ? — Nous sommes redevables de la sainte doctrine que nous professons au Dieu tout-puissant et à son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dulcétius : Il est temps d'en finir avec vous. Oserez-vous nier, malheureuses, que vous devez à nos puissants empereurs une obéissance filiale et dévouée ? Puisque, depuis si longtemps, après tant d'avertissements, d'édits et de menaces, avec une témérité et une audace effroyables, vous osez mépriser les ordres de nos Césars, en restant obstinément attachées au nom impie de chrétien ; puisque, jusqu'aujourd'hui, malgré les ordres réitérés des stationnaires et des premiers officiers, vous refusez d'abjurer par écrit la foi du Christ, recevez enfin le châtiment que vous avez si bien mérité.

Il lut ensuite la sentence conçue en ces termes : « Agape et Chionie, égarées par la perversité de leurs cœurs et l'impiété de leurs sentiments ont violé les pieuses ordonnances des Augustes et des Césars nos maîtres : maintenant encore, elles pratiquent la religion téméraire et vaine des chrétiens, objet d'exécration pour tous les hommes pieux. J'ordonne donc qu'elles soient brûlées vives. » Les bourreaux exécutèrent aussitôt l'ordre de leur maître, mais le feu respecta le corps des vierges qui moururent intactes dans une ardente prière d'actions de grâces et de contemplation au milieu du bûcher.

INTERROGATOIRE D'IRÈNE

Quelques instants après, Irène, la plus jeune des trois, fut de nouveau introduite devant le tribunal. Le juge lui parla ainsi : « Ta folie éclate au grand jour dans tout ce que tu fais. On a trouvé en ta possession un grand nombre de livres, de parchemins et d'écrits de tout genre, concernant les doctrines de la secte abominable des chrétiens ! N'est-ce donc point assez du châtiment dont tu as vu frapper tes sœurs, et de la mort présente devant toi pour t'ouvrir les yeux ? Je devrais te punir aussitôt après ta coupable faute, j'userai cependant encore de bonté et de douceur envers toi. Il est encore temps : adore les dieux, et [illegible] ton erreur. [illegible] ce que les Césars ont ordonné ? sacrifieras-tu ? mangeras-tu des viandes immolées ? — Jamais, répond Irène indignée, jamais, par le Dieu tout-puissant qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Veux-tu que je mérite le supplice du feu éternel destiné à ceux qui renient Jésus-Christ le Fils de Dieu ?

Dulcétius : Mais qui t'a engagée à te faire jusqu'à ce jour la dépositaire de ces livres ? — Irène : C'est ce Dieu tout-puissant qui nous a ordonné de l'aimer jusqu'à la mort. Voilà pourquoi nous nous

laissons brûler vives plutôt que de livrer de tels écrits et de trahir les intérêts de Dieu. — Dulcétius: Dans la maison où vous habitiez, quelqu'un savait sans doute que vous aviez ces Ecritures? — Irène : Le Dieu tout puissant qui voit tout le savait, mais nul autre que Lui. Nous regardions les gens même de notre maison comme des ennemis, car ils auraient pu nous dénoncer. — Dulcétius: L'année dernière, quand, pour la première fois, la piété de nos Césars et de nos empereurs publia un édit semblable à celui qui t'amène ici devant moi, où vous cachâtes-vous? — Irène: Où il plut à Dieu, sur les montagnes, n'ayant d'autre toit que le ciel. — Dulcétius: Qui vous nourrissait alors? — Irène: Dieu qui nourrit toutes ses créatures — Dulcétius : Votre père était-il instruit de tout cela? — Irène : Non, je vous l'assure, notre père ne savait rien. — Dulcétius : Et parmi vos voisins, qui en avait connaissance? — Irène: Interrogez-les tous, et vous verrez s'il en fût un seul qui connût seulement le lieu de notre retraite. — Dulcétius : A votre retour de la montagne, lisiez-vous ces sortes de livres en présence de quelqu'un? — Irène : Ils étaient dans notre maison et nous n'osions pas les en tirer. Aussi nous ressentions une vive douleur de ne pouvoir les lire nuit et jour, comme nous avions coutume de le faire avant l'édit. »

SENTENCE ANTI-CLÉRICALE

Le juge prononça enfin cette inique sentence : « Tes sœurs ont été punies comme elles le méritaient; pour toi, quoique tu sois digne de mort pour avoir caché ces livres impies, je prétends te punir d'une autre manière. Tu seras exposée, sans défense, dans une maison de crimes, et tu y vivras chaque jour d'un pain qu'on te portera du palais. » Ayant fait appeler Zozime, le bourreau public, avec quelques satellites : « Sachez, leur dit-il, que si l'on vient à m'apprendre que cette femme est sortie, ne fût-ce que pour un instant, du lieu où elle va être retenue, vous serez punis vous-mêmes par le dernier supplice. » Cette infâme sentence fut rigoureusement exécutée, mais le Dieu tout puissant se fit le protecteur de la pureté de sa servante. Elle était gardée pour être offerte comme une victime intacte au Dieu de l'univers. Personne n'osa s'approcher d'elle, ni hasarder une parole ou une action qui pût alarmer sa modestie. Le gouverneur l'ayant appris, la fit ramener devant son tribunal et lui dit : « Persistes-tu toujours dans ta première témérité? — Irène. Ce que tu appelles témérité, je l'appelle, moi, piété envers Dieu, et je te déclare que j'y persisterai jusqu'à la mort. — Dulcétius : Ta première réponse a montré clairement que tu ne voulais pas obéir aux ordres des empereurs; comme je te vois maintenant persévérer dans la même opiniâtreté, je vais t'infliger le châtiment dû à ton crime. »

Après avoir achevé ces mots, Dulcétius écrivit la sentence suivante : « Irène a refusé d'obéir aux ordres des empereurs et de sacrifier aux dieux, et persévère encore aujourd'hui dans le culte et la société des chrétiens. J'ordonne donc qu'elle soit brûlée vive, ainsi que l'ont été ses deux sœurs. »

Sa sentence ayant été lue, les satellites s'emparèrent d'Irène, et la conduisirent sur le lieu élevé, où ses deux sœurs avaient reçu la palme du martyre. Un grand bûcher était dressé non loin des corps intacts d'Agape et de Chionie. Quand il fut allumé et que les flammes commencèrent à s'élever vers les cieux, sur le signe de ses bourreaux, l'épouse du Christ, impatiente de recevoir la couronne que le Seigneur lui avait préparée, monta d'elle-même sur le bûcher en chantant des psaumes et en louant Dieu de tout son cœur. Elle mourut en priant au milieu des flammes sans que son corps fut consumé par le feu. Les *Actes* ne disent point ce que devinrent les autres chrétiennes et Agathon; il est probable qu'ils souffrirent aussi le martyre peu après : les persécuteurs n'avaient pas coutume de faire grâce à leurs victimes.

PLUSIEURS AUTRES SAINTES DU NOM D'IRÈNE

SAINTE IRÈNE, MARTYRE EN GRÈCE

Fête le 16 avril.

Cette Sainte fut martyrisée à Corinthe pendant la persécution de Valérien. Plusieurs serviteurs de Dieu venaient d'expirer entre les mains du bourreau, et la pieuse Irène était en prière avec quelques chrétiens, dans son oratoire privé. Soudain des païens entrent, la saisissent et la traînent devant le préfet Venustus. Interrogée sur sa foi, elle proclama hautement que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, le Maître du monde, le Créateur de l'univers, le Sauveur et le Rédempteur des hommes. Venustus ordonna de la battre cruellement, de la charger de chaînes et de la jeter en prison.

Quelques jours après, Irène comparut de nouveau devant le préfet. Comme ni les menaces ni les tortures ne pouvaient obtenir d'elle une parole d'apostasie, on lui coupa la langue, on lui arracha les dents et enfin on lui trancha la tête le 26 avril de l'an [illegible].

SAINTE IRÈNE DE TOMAR

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 20 octobre.

Née à Tomar, dans l'Estramadure portugaise, Irène fut élevée avec soin dans un couvent de religieuses, dont ses deux tantes, Julie et Chaste, étaient supérieures. Elle devint l'édification de la communauté par ses vertus, et le modèle des religieuses ses sœurs. Elle ne sortait guère qu'une fois l'an, pour aller visiter avec elles une église de Saint-Pierre, le jour de sa fête. Le démon, ennemi des âmes virginales, lui suscita la plus dure épreuve qu'elle pût redouter. Deux individus s'éprirent pour elle d'un fol amour. Consacrée à Jésus-Christ qu'elle aimait uniquement, Irène, qui aurait préféré mourir de mille morts plutôt que d'offenser son Dieu, répondit à ces insensés par la froideur de ses dédains. Furieux, l'un d'eux, que l'on croyait homme de bien, se mit à la calomnier outrageusement, et le démon favorisa si bien la calomnie, que beaucoup la crurent coupable. Dans l'angoisse de son âme

Irène suppliait humblement le Seigneur d'avoir pitié d'elle. Cependant l'accusation parvient aux oreilles de l'autre prétendant, qui s'empresse d'y ajouter foi et, piqué d'une vive jalousie, sans se souvenir qu'il avait dû sa guérison à Irène dans une grave maladie, il soudoie un assassin pour la tuer. L'assassin qui guettait sa victime, la surprend un matin en prière non loin de la rivière de Nadao, il se précipite sur elle, la perce de son épée et jette son corps dans la rivière. Le Nadao est un affluent de la Nézère, laquelle se jette dans le Tage. Le Tage, aux eaux profondes, reçut donc le corps de la martyre, et tout semblait fini pour la terre.

Mais Dieu veillait sur la mémoire de sa servante, déjà glorifiée dans le ciel : il révèle toute l'histoire à l'oncle de notre Sainte, Sélio, abbé d'un monastère voisin de Tomar, et lui apprend où repose le corps de sa nièce. Sélio convoque un grand nombre de fidèles, et se rend avec eux sur les rives du Tage. A leur approche les eaux s'écartent miraculeusement et laissent apercevoir, dans le plus profond du lit du fleuve, un tombeau précieux élevé par les anges. Le corps d'Irène, d'une beauté et d'une blancheur ravissantes, y reposait ; les assistants voulaient l'emporter, mais nul ne put le remuer. Respectant la volonté de Dieu, Sélio se contenta de couper une mèche de cheveux et un fragment de la tunique de la vierge martyre, et il se retira avec la foule, emportant ces deux reliques. Dès qu'ils furent sur le rivage, les ondes reprirent leur cours et cachèrent de nouveau le sépulcre. Les deux reliques emportées par Sélio devinrent l'instrument d'une multitude de miracles, et rendirent célèbre la ville voisine, appelée jusqu'alors Scalabis, mais que les peuples nommèrent désormais *Santa-Irene* et par abréviation *Santarem*. Sainte Irène de Tomar est vénérée en Portugal sous le nom de santa Iria. Santarem est aujourd'hui une ville de 8000 âmes.

SAINTE IRÈNE, VIERGE ET MARTYRE

A CONSTANTINOPLE

Fête le 2 mai.

Irène, fille d'un homme de race royale, mais païen, appelé Licinius, était d'une beauté surprenante. Aussi son père, pour la soustraire aux regards du monde, la fit-il enfermer dans une haute tour, avec treize femmes esclaves pour la servir. Dieu instruisit lui-même cette âme d'élite par le ministère d'un ange, puis saint Timothée, disciple de saint Paul, guidé par une inspiration divine, put pénétrer jusqu'à elle et lui administrer le sacrement de baptême. Devenue servante de Jésus-Christ, la jeune fille brisa aussitôt ses idoles et les jeta par la fenêtre. Licinius en apprenant cette destruction entra dans une colère terrible. Il attacha sa fille à un cheval indompté afin de la faire périr. Mais Dieu veillait sur cette enfant. Au lieu de lui nuire, le cheval se précipita sur Licinius et le mordit si cruellement qu'il en mourut. Justement affligée, Irène se mit en prière et obtint la résurrection de son père qui se releva vivant et guéri. A la vue d'un tel prodige, toute sa famille et près de trois mille personnes embrassèrent la foi chrétienne. Plus tard, sur l'ordre du préfet Ampelianus, Irène fut arrêtée, soumise à toutes sortes de tortures, mais rien ne put la faire consentir à renier Jésus-Christ, et on finit par lui trancher la tête.

Son culte fut autrefois célèbre dans tout l'Orient. Constantinople lui dédia trois églises. L'une d'entre elles, bâtie par l'empereur Constantin le Grand, était, après la basilique de Sainte-Sophie, la plus vaste de cette ville impériale.

SAINTE IRÈNE

SŒUR DU PAPE SAINT DAMASE, VIERGE

Fête le 21 février.

Elle naquit en Espagne et suivit, toute jeune encore, ses parents à Rome. Dès l'âge le plus tendre, on remarqua en elle une piété forte et généreuse. Souvent elle passait des nuits en prière avec sa mère et son frère, dans les catacombes, prosternée au pied des tombeaux des martyrs. Dans sa maison, elle ne manquait jamais une occasion de distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres.

Ses parents étant morts prématurément, elle fut confiée à son frère saint Damase. Elle ne tarda pas à lui découvrir son aversion pour les délices du monde, et le désir ardent qu'elle avait de vivre dans la retraite, et de consacrer à Dieu sa virginité. Rempli d'admiration, Damase la félicita de sa généreuse résolution, l'aida de tout son pouvoir et composa pour elle un excellent traité sur la virginité. A l'aide de ce livre qu'elle lisait sans cesse, elle avança à grands pas dans la voie de la perfection, et sa vie, favorisée des grâces de Dieu, était plus angélique qu'humaine.

Quand son frère fut élu Souverain Pontife, Ursicin avec bon nombre de partisans, refusèrent de le reconnaître. Aussitôt la pieuse vierge s'adonna à des jeûnes, des veilles, des pénitences extraordinaires qu'elle n'interrompit pas, jusqu'à ce que Dieu, fléchi par ses prières, eût délivré l'Eglise de ce schisme naissant. — Enfin, la douzième année du pontificat de saint Damase et la vingtième de son âge, atteinte de la fièvre, pleine de mérites devant Dieu, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Son illustre frère fit graver sur son tombeau une très belle épitaphe en vers latins.

Imp. [illegible]

SAINT ISIDORE, ÉVÊQUE DE SÉVILLE, DOCTEUR

Fête le 4 avril.



Saint Isidore écrit ses ouvrages pleins de suavité, comme, dès son berceau, l'avait fait présager un essaim d'abeilles. — Il distribue des aumônes aux pauvres qui se pressent à la porte du palais épiscopal.

Isidore naquit dans l'Andalousie, de nobles et pieux parents. Son père, le duc Sévérien, avait été longtemps préfet de Carthagène, et il avait vu sa fille aînée épouser le roi des Wisigoths Leuvigilde. Deux autres de ses enfants, Léandre et Fulgence, qui se signalèrent dans les rangs de l'épiscopat espagnol, ont mérité d'être honorés d'un culte public après leur mort. Florentine, la plus jeune de ses filles, embrassa la vie monastique, et sa science, sa vertu, ses cantiques même ou chants sacrés lui ont valu l'honneur de figurer en tête de ces illustres religieuses que la patrie de sainte Thérèse a données à l'Église. Mais la gloire des uns et des autres pâlit devant l'éclatante réputation de sagesse et de sainteté d'Isidore, le dernier né de la noble famille andalouse.

On rapporte qu'étant encore dans les langes, sa nourrice l'ayant laissé seul dans le jardin, il fut environné d'un essaim d'abeilles, dont quelques-unes entraient dans sa bouche et y faisaient leur miel, et les autres couraient sur son visage sans lui faire aucun mal ; ce qui fut pris pour un présage de sa douceur et de son admirable éloquence.

ISIDORE ÉCOLIER

L'enfant, à peine sorti du berceau, fut confié à son frère aîné saint Léandre, archevêque de Séville, dont il devait plus tard être le glorieux successeur. Saint Léandre chérissait son jeune frère comme s'il eût été son fils, mais son amour était éclairé, c'est-à-dire qu'il savait mettre les soins de l'âme avant ceux du corps; aussi ne se faisait-il pas faute de fouetter le jeune écolier pour lui apprendre à vaincre la paresse.

Cependant, contrairement à ce que l'on attendait, l'intelligence de l'enfant ne se développait qu'avec une lenteur désespérante, et, de plus, lui-même semblait éprouver le plus grand dégoût

pour toute sorte d'études. Un jour, Isidore, découragé par l'insuccès de ses efforts, et craignant les corrections que son frère lui appliquait avec une énergie trop fréquente, s'enfuit de l'école de Séville. Après avoir erré quelque temps dans la campagne, exténué de soif et de fatigue, il s'assit auprès d'un puits, et se mit à regarder avec curiosité les sillons qui en creusaient la margelle. Comme il se demandait qui avait pu produire ce travail, une femme qui venait puiser de l'eau, touchée de la beauté et de l'ingénuité de l'enfant, lui expliqua comment les gouttes d'eau, en tombant constamment sur le même endroit, arrivaient avec le temps à creuser les pierres les plus dures.

Isidore avait l'esprit droit et sincère; ces paroles le firent réfléchir. Si une goutte d'eau, se dit-il, est assez forte pour creuser à la longue une pierre, il n'est pas possible que, Dieu aidant, je n'arrive pas par mes efforts à acquérir la science, malgré l'infirmité de ma mémoire et de mes autres facultés. Et il rentra à Séville.

S'étant remis à l'œuvre avec courage, Dieu, pour le récompenser de sa bonne volonté, opéra un tel changement en lui, qu'en peu d'années il acheva son éducation de façon à posséder le latin, le grec et l'hébreu, et à aider puissamment son frère saint Léandre dans la conversion des ariens.

DANGERS QU'IL COURUT
IL EST ENFERMÉ DANS UN MONASTÈRE

Cependant le roi Leuvigilde, arien fanatique, venait de faire assassiner son propre fils, saint Herménégilde, converti à la foi par saint Léandre. On ne sait comment le grand archevêque de Séville évita le sort de son royal élève, mais toujours est-il que le roi se contenta de l'exiler en même temps que son frère saint Fulgence, évêque d'Ecija. Isidore, quoique contristé par cet événement, n'en fut point abattu, et il continua la lutte engagée par ses deux frères. C'est alors que ses talents se montrèrent en plein. Les ariens étaient constamment terrassés et honteux de se voir vaincus par un ennemi si jeune; ils résolurent de s'en débarrasser en le poignardant. Leur plan était arrêté, et le Saint ne pouvait manquer de tomber sous leurs coups, quand Dieu, qui le réservait à de plus grands combats et à voir la chute de l'arianisme, le sauva en mettant la confusion dans les rangs des hérétiques.

En ce temps-là, Leuvigilde, poursuivi par le souvenir de son fils qu'il avait tué, sentait la mort approcher. Pour apaiser le courroux divin, il fit rappeler de l'exil saint Léandre, et, avant d'expirer, lui confia la conduite de son jeune successeur Récarède. Ce retour inattendu mit le comble à la joie de saint Isidore, qui brûlait de [illegible] en travaillant avec son frère à la défense de la foi. Mais saint Léandre, [illegible] les dangers qu'il avait courus, et tremblant pour la vie de celui en qui il fondait toutes les espérances de son Église, prit le parti, pour modérer son ardeur et mettre un frein aux saillies imprudentes de son zèle, de l'enfermer dans un monastère, d'où il lui défendit de sortir, mais où il lui envoya les maîtres les plus savants de [illegible], afin d'achever son éducation.

[illegible] de saint Léandre était manifestement [illegible] de Dieu, car Isidore dut en grande partie [illegible] à la pratique rigoureuse et [illegible] des solides vertus monastiques, [illegible] qui, jusqu'à sa mort, restèrent profondément gravées dans sa mémoire et dans son cœur, comme l'attestent ses écrits sur le monachisme, et notamment une belle règle en vingt-quatre chapitres pour les moines de son pays.

L'histoire, malheureusement, ne nous apprend presque rien sur saint Isidore moine. Quoi qu'il en soit, il était déjà mûri dans l'exercice de la mortification et capable de supporter le fardeau de l'épiscopat, lorsque saint Léandre mourut, vers 601, en le désignant comme le seul digne du siège de Séville. Le Saint, en se cachant dans les ombres du cloître, n'avait pas réussi à se faire oublier, et le peuple parlait toujours avec enthousiasme du jeune clerc qui, autrefois, l'avait si vaillamment défendu contre les ariens.

IL DEVIENT ÉVÊQUE DE SÉVILLE

Aussi, lorsque le roi Récarède ordonna à l'humble moine d'accepter la charge que venait de quitter son frère en mourant, le peuple répondit par une immense clameur de joie et par d'unanimes applaudissements. Pendant que tout le monde se réjouissait de son élévation, lui seul pleurait, se déclarait indigne de cette charge et tremblait devant la responsabilité qui allait peser sur lui. L'humilité est le signe de la sainteté véritable, et, pour l'ordinaire, ceux-là sont plus dignes d'une faveur qui s'en jugent les plus indignes. Le roi Récarède et le peuple de Séville ne s'y trompèrent pas, et les larmes d'Isidore ne firent qu'enflammer l'ardeur de leur désir. Le Saint, reconnaissant enfin la voix de Dieu dans celle du peuple chrétien, se résigna à faire le sacrifice demandé. Dès qu'il eut ceint la mitre et pris en main la houlette du pasteur, dès qu'il se fut lié à son Église par un mariage spirituel en jurant de donner s'il le fallait son sang pour elle, sa vie ne fut qu'un perpétuel sacrifice, et il ne cessa de se dépenser pour ses brebis bien-aimées, au point que l'on a peine à comprendre comment une vie d'homme a pu, sans un miracle de la grâce, être aussi laborieusement remplie que la sienne.

Ce qui affligeait surtout son regard de père et de pasteur, c'étaient les désordres et les abus qui régnaient au sein du clergé, l'oubli des lois sacerdotales, du droit canonique, des rites prescrits par l'Église. Rien n'échappait sous ce rapport à sa vigilance; il opposait la plus énergique fermeté au mal, s'appliquant, soit à le corriger, soit à le prévenir. Il y réussit pleinement, et il eut le bonheur de rétablir dans leur vigueur, au sein des chrétientés espagnoles, les règlements apostoliques, les décrets des Pères, les principales institutions de la sainte Église romaine.

SES INSTITUTIONS

Non content d'avoir réformé par sa parole et par son exemple les mœurs des ecclésiastiques et des fidèles qui se ressentaient de la longue influence de l'arianisme, il ménagea encore à leur vertu et à leur foi un appui et un exemple perpétuel dans les moines qu'il attira en grand nombre dans son diocèse, n'ignorant pas que les institutions monastiques sont la sauvegarde de la société et le contrepoids nécessaire des crimes qui s'y commettent.

Les hommes n'ont jamais changé de nature; leurs inclinations étaient les mêmes il y a mille ans qu'aujourd'hui, car c'était le même diable qui les tentait. Aussi l'histoire nous dit-elle [illegible] essayaient de revivre [illegible] dont il flattait [illegible].

Quelques évêques ou prêtres hérétiques erraient

encore dans les campagnes, voyageant sans bruit et donnant aux jeunes gens des conférences secrètes dans tous les lieux où ils s'arrêtaient. Saint Isidoré, à la première nouvelle de ces faits, tressaillit; car il n'ignorait point que c'est par la mauvaise éducation de la jeunesse que se produisent dans la société les plus épouvantables désastres. Il n'y avait pas à hésiter. Sans calculer la modicité de ses ressources, il jeta les fondements d'une immense école de doctrine qui est restée célèbre dans toute l'Espagne et dans tout l'univers. Ce collège, cette sorte d'Université catholique, où se formèrent de grands savants et de grands saints, n'était qu'un vaste monastère. Il devint le type d'une multitude d'autres institutions du même genre dans les villes épiscopales.

L'étude du grec, de l'hébreu, de l'histoire, de la géographie, de l'astronomie, des mathématiques y était obligatoire; elle préparait à celle de la philosophie et de la théologie.

Le grand évêque, malgré ses occupations, se joignait tous les jours à ses chers moines professeurs, et à son tour, il occupait la chaire pour découvrir à ses élèves émerveillés les incomparables beautés des Saintes Ecritures.

C'est pour l'instruction des jeunes gens dans cette école que le grand docteur de Séville composa ces nombreux traités, dont l'étendue et la profondeur effrayent même les plus savants, et qui embrassent toutes les branches des connaissances humaines, depuis la plus sublime théologie jusqu'à la science vulgaire de l'agriculture et de l'économie rurale.

Le principal de ses ouvrages, les vingt livres des *Origines* ou des *Etymologies* est ce que nous appellerions de nos jours un « Dictionnaire universel » où a été conservée toute la science de l'époque. Il suppose chez son auteur une érudition profonde, des recherches infinies et une ampleur de vues vraiment extraordinaire.

Dans la pensée de saint Isidore, toute science vraie doit avoir pour fondement et pour base la connaissance approfondie de la révélation. Il était convaincu, écrit son biographe, que les maux de la société, les discordes civiles, les dissensions des clercs avaient pour cause l'ignorance de la Sainte Ecriture. Ce fut pour combattre ce lamentable oubli qu'il exigea de ses disciples l'étude de l'hébreu. Lui-même possédait à fond la langue scripturaire; il nous en a laissé des preuves dans ses ouvrages exégétiques, qui forment un véritable cours d'Ecriture Sainte.

L'un de ces évêques vagabonds dont nous avons parlé plus haut, du nom de Grégoire le Syrien, homme qui, par son éloquence naturelle et la subtilité de son esprit, obtenait de grands [illegible] d'apostats, proposa à saint Isidore, qui présidait en ce moment un Concile d'évêques, de discuter devant le peuple sur l'unité de nature, qu'avec les eutychéens, il admettait en Jésus-Christ. Le Saint accepta. La discussion eut lieu dans la grande église de Séville en présence d'une foule immense. Après cinq heures de discussion, [illegible] vaincu, abjura ses erreurs et revint à la communion catholique dans laquelle il persévéra jusqu'à la mort.

Une autre institution couvrit de gloire saint Isidore [illegible]

gie est ainsi appelée parce qu'elle fut conservée plus tard par les chrétiens espagnols qui vivaient au milieu des Maures et des Arabes envahisseurs.

La liturgie romaine, reine des liturgies, a prévalu, il est vrai; mais pour ne pas perdre la mémoire des belles institutions de saint Isidore, l'église cathédrale de Tolède use encore, avec la permission du pape, de la liturgie mozarabe.

Malgré ces immenses travaux, le Saint faisait une visite annuelle de son diocèse, et même, poussé par son amour pour les âmes, il parcourait toutes les provinces d'Espagne, « faisant retentir dans les cités et les moindres bourgades, la trompette évangélique ». Ce qui le toucha le plus, ce fut l'aveuglement des Juifs, alors nombreux dans ce pays. Sa tendresse envers ces pauvres abandonnés le poussa à leur adresser un traité pour essayer de les amener à la vérité. Dieu récompensa son zèle par la conversion de plusieurs de ces malheureux enfants d'Abraham.

VOYAGE A ROME ET MIRACLES

Saint Isidore avait un grand amour et une grande vénération pour le pape qu'il appelait, « le vicaire de Dieu », et auquel, disait-il, « l'obéissance est due en toutes choses ». Pour mieux s'inspirer des traditions du Siège apostolique et présenter ses hommages au Souverain Pontife, il se rendit à Rome vers 619. Il y fut reçu avec honneur par Boniface V et le clergé. Le pape le consulta plusieurs fois sur des choses importantes, regardant toutes ses paroles comme les oracles d'un Saint. Il eût voulu le retenir auprès de lui, mais les Sévillans souffraient de l'absence de leur évêque chéri, et le cœur d'Isidore souffrait encore plus de se voir séparé de ses enfants bien-aimés, aussi le pape dut-il le laisser aller. Il traversa la Gaule, accueilli partout avec de grandes démonstrations de joie.

Il arriva à Narbonne pendant une sécheresse extraordinaire : le peuple, désolé, l'attendait sur la route; aussitôt qu'il parut, la foule, se précipitant à sa rencontre, le supplia de la sauver, par ses prières toutes puissantes, des malheurs qui l'accablaient.

Le Saint, ému, adressa à cette multitude avide de le voir et de l'entendre, un discours sur la miséricorde divine; puis, élevant les mains, il pria avec ferveur. En ce moment, le tonnerre gronda, et, chassés par un vent violent, les nuages s'amoncelèrent rapidement dans ce ciel où ils n'avaient pas paru depuis si longtemps. Une pluie bienfaisante rendit aux campagnes leur fertilité.

Le retour du grand évêque à Séville fut un véritable triomphe; toute la population, hommes, femmes, enfants, vieillards, clercs, moines et écoliers allèrent au devant de lui en chantant des hymnes de joie. Lorsqu'il fut arrivé, ces milliers d'hommes se pressèrent autour de lui, montant sur les murs et sur les arbres pour le voir plus facilement et entendre sa voix; ceux qui étaient à portée de le faire se disputaient pour toucher la frange de son vêtement. Au moment de donner sa bénédiction, la presse fut si grande qu'une femme enceinte fut étouffée et tomba morte. On [illegible] son cadavre à saint Isidore qui, le voyant, fondit en larmes; puis se jetant à genoux, il supplia le Seigneur de rendre la vie à cette malheureuse. Après quelques minutes [illegible]

[illegible]

et moi-même devons d'avoir été rendus à la vie présente et arrachés aux tourments de l'autre. » Puis elle raconta qu'au sortir de son corps, les démons avaient saisi son âme en état de péché et que leurs hideuses légions l'entraînaient vers les flammes éternelles, lorsque l'un des anges du Seigneur qui accompagnent toujours Isidore était apparu et, ayant mis en fuite les démons, l'avait délivrée.

A ce récit, les acclamations de joie redoublèrent, et ce fut presque porté en triomphe que le saint évêque rentra dans son église.

On rapporte qu'en une autre circonstance il guérit un aveugle par le seul attouchement de son gant.

Peu de temps avant sa mort, présidant un Concile, dès que les évêques eurent voté les règles qu'il leur avait proposées pour le gouvernement des Eglises d'Espagne, il se leva au milieu de l'assemblée, et, d'un ton prophétique, il prédit à la nation espagnole que si elle s'écartait des règles qu'il venait de lui donner et des doctrines qu'il lui avait enseignées, elle en serait punie par la famine, la peste et surtout par le glaive des oppresseurs. Il ajouta cependant que si ses malheurs la ramenaient à de meilleurs sentiments, elle recouvrerait une gloire supérieure à sa gloire passée et dominerait sur les autres nations. Tout cela s'est vu : les Espagnols prévaricateurs ont été punis par le glaive des Maures qui ont occupé leur pays pendant près de huit cents ans; mais ensuite l'Espagne s'est couverte d'une gloire incomparable sous les règnes de Ferdinand le Catholique, Charles-Quint et Philippe II qui, parlant avec orgueil de l'étendue de leurs Etats, disaient « que le soleil ne s'y couchait jamais ».

DERNIERS MOMENTS DE SAINT ISIDORE.
SA MORT BIENHEUREUSE.

Six mois avant sa mort, le saint évêque en ressentit les approches par une maladie qui, tout en affaiblissant son corps, fortifiait son esprit. Il redoubla alors de tendresse pour ses plus chers enfants qui étaient les pauvres, les moines et les vierges : tout ce qui lui restait encore de bien, il le fit distribuer aux indigents.

Quatre jours avant sa mort, il prévit le moment de son départ pour le ciel et manda auprès de lui quelques-uns des évêques voisins pour l'assister; tous accoururent en larmes. Isidore, à leur arrivée, se fit porter dans l'église de Saint-Vincent, où il put donner la bénédiction à son peuple bien-aimé qu'il allait quitter. S'étant assis au milieu du chœur, il se dépouilla lui-même de ses habits, tout malade qu'il était, se fit donner un cilice, et, couché sur la cendre, il fit devant les évêques et le peuple cette belle prière : « O Dieu qui connaissez le cœur des hommes, qui avez pardonné au publicain ses péchés lorsqu'il se frappait humblement la poitrine, éloigné par respect de vos autels, et qui avez rendu la vie à Lazare, mort depuis quatre jours, recevez maintenant ma confession, et détournez vos yeux des péchés sans nombre que j'ai commis contre votre majesté. C'est pour moi et non pas pour les justes que vous avez mis dans l'Église le bain salutaire de la pénitence. » Il demanda ensuite l'absolution et la Sainte Communion qu'il reçut avec de grands sentiments de contrition et d'humilité. Il demanda pardon aux assistants des fautes qu'il n'avait jamais commises, et bénit encore la multitude qui ne cessait de se prosterner pour lui baiser les mains. Pour couronner dignement une vie où il s'était consumé de tendresse pour ses chers enfants, il fit venir tous ses débiteurs et leur rendit leurs obligations. Les trois jours suivants, il se fit de même porter à l'église, et c'est là, devant l'autel et sur la cendre, qu'il mourut en donnant une dernière bénédiction à son peuple, le 4 avril 638.

E. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT VINCENT FERRIER

Fête le 5 avril.



Portrait de saint Vincent Ferrier.

Cet apôtre extraordinaire, qui fut la gloire de l'Espagne et la lumière de la Sainte Eglise, naquit à Valence, en 1357. Son père, Guillaume Ferrier et Constance Miguel, sa mère, vivaient ensemble dans la pratique des vertus chrétiennes, lorsque le ciel leur confia ce précieux dépôt, gage des mérites qu'ils s'étaient acquis par leurs aumônes et leurs prières. Dieu prit soin de leur en faire connaître par avance le prix et l'excellence. Un religieux, revêtu de l'habit de Saint-Dominique, apparut à Guillaume et lui dit : « Réjouissez-vous, car, bientôt, vous aurez un fils, qui sera du même Ordre que moi. Sa vie sera si sainte, sa doctrine si sublime, son zèle si ardent, que tous les peuples de l'Europe l'honoreront comme un apôtre. »

Quant à Constance, elle entendait parfois dans son sein comme les cris d'un petit chien. Effrayée d'abord d'un prodige si nouveau, elle en demanda l'explication à l'archevêque de Valence : « Ne craignez rien, lui fut-il répondu, car, assurément, vous donnerez le jour à un grand saint, dont la parole fera fuir les loups et ramènera au bercail les brebis égarées du Seigneur. »

Quelque temps après, cet élu de Dieu venait au monde et toute la ville accourait pour le voir, comme un autre saint Jean-Baptiste.

PRÉDICATEUR A L'AGE DE DIX ANS

De bonne heure, Vincent vérifia ce qui avait été prédit de lui. On ne pouvait trouver un enfant plus aimable et plus tranquille. Doux et affable envers tous, il avait pour les pauvres un amour de prédilection, et lorsque, plus tard, on lui donna sa part de l'héritage paternel, il ne mit que quatre jours pour la leur distribuer. A peine eut-il atteint l'âge de raison, que ses parents commencèrent à lui communiquer le goût de l'étude. Ses progrès furent rapides, et il n'eut pas de peine à surpasser tous ses condisciples, par son savoir comme par sa vertu.

Tout jeune qu'il était, le zèle des âmes embrasait déjà son cœur. Souvent, il réunissait autour de lui les petits enfants de son âge, et, après leur avoir imposé silence, imitant naïvement le ton et les gestes des prédicateurs qu'il avait entendus à Valence, il leur parlait du bon Dieu et de la

Sainte Vierge avec tant d'onction et d'amour que tous s'en retournaient édifiés.

C'est ainsi que le futur apôtre se préparait, dès sa plus tendre enfance, aux immenses travaux qui devaient l'occuper plus tard.

PARENTS ADMIRABLES — VOCATION

Lorsque Vincent eut atteint l'âge de dix-sept ans, son père lui demanda s'il se sentait attiré vers l'état religieux, ou bien s'il préférait vivre dans le monde ou aller à Rome pour y faire valoir les talents extraordinaires dont son esprit était doué. Le saint jeune homme ne délibéra pas un seul instant. « Depuis longtemps, répondit-il, j'ai renoncé aux plaisirs, aux honneurs et aux biens de la terre pour n'aimer que Jésus-Christ, et c'est dans la vie religieuse que je veux le servir. » A ces mots, les deux époux éclatèrent en transports d'allégresse. « Je vous rends grâces, Seigneur mon Dieu, trésor infini de bonté et de miséricorde », disait le saint vieillard, dans l'excès de la joie qui inondait son âme, tandis que Constance pressait tendrement sur son cœur le fruit béni de ses entrailles. Vincent s'inclina sous la bénédiction paternelle et, le lendemain, les Dominicains de Valence comptaient un saint parmi leurs novices.

Au couvent, comme à la maison de son père, Vincent excite l'admiration de tous. Fidèle imitateur de saint Dominique, il se prépare à la profession avec tant de ferveur que les religieux les plus zélés trouvent en lui un modèle.

Son noviciat terminé, Vincent s'appliqua sérieusement à l'étude de l'Ecriture Sainte et de la théologie. Après avoir enseigné quelque temps la philosophie aux religieux, ses frères, il fut envoyé à Barcelone et ensuite à l'Université de Lérida, où on l'honora du bonnet de docteur.

Rappelé à Valence, Vincent fut chargé par l'archevêque d'annoncer au peuple la parole de Dieu. On accourut de toutes parts pour l'entendre. Les multitudes se pressaient autour de lui, et l'on ne sortait jamais de ses sermons [illegible] le besoin de se réconcilier avec Dieu. C'est que notre Saint savait où se puise la véritable éloquence. Il n'ignorait pas que c'est dans les plaies sacrées de Notre-Seigneur qu'il faut aller chercher le secret d'embraser les cœurs, et c'est aux pieds du divin Crucifié qu'il se préparait à la prédication par l'oraison et la contemplation. Le trait suivant nous montrera que l'efficacité de ses paroles procédait bien plus des lumières qu'il recevait d'en haut que de son étude particulière.

Un jour qu'il devait prêcher devant un grand seigneur, il se prépara, contre sa coutume, par le travail et l'étude plutôt que par l'oraison et la contemplation. Son sermon fut très éloquent. Mais le lendemain, prêchant devant le même seigneur, suivant son style ordinaire et après s'être préparé aux pieds du crucifix, il parla avec beaucoup plus de chaleur et d'onction. Le prince, qui s'en aperçut, lui en demanda la raison. « Monseigneur, répondit le Saint, Vincent prêcha hier, et Jésus-Christ a prêché aujourd'hui. »

VINCENT AUX PRISES AVEC LE DIABLE

[illegible] la sainteté du serviteur de Dieu, et furieux de se voir enlever chaque jour des multitudes d'âmes dont il se croyait le maître, l'ennemi de tout bien chercha comment il pourrait perdre le jeune religieux. Nous allons voir comment il fut pris lui-même dans ses propres filets.

Une nuit que le Saint était en prières, il voit venir à lui un vieillard à l'aspect vénérable, son vêtement est celui d'un ermite. Sur ses traits amaigris sont gravées l'austérité et la mortification. « Je suis, dit-il, en s'adressant à Vincent, un de ces anciens Pères qui ont vécu avec tant de sainteté dans les déserts de l'Egypte. Pendant ma jeunesse, j'ai voulu jouir des plaisirs du monde. Comptant sur la miséricorde infinie de Dieu, je me réservais de faire pénitence plus tard. Mes péchés m'ont été pardonnés et les désordres de ma jeunesse ne m'ont pas empêché de devenir un grand saint. Maintenant, s'il faut en croire un vieillard expérimenté, je vous conseille de vous ménager un peu plus ; car les forces vous seront nécessaires pour la prédication. Laissez donc là les jeûnes et les veilles. Donnez sans crainte quelques satisfactions à votre corps : Dieu est toujours prêt à recevoir la pénitence des pécheurs. »

En entendant ces paroles empoisonnées, Vincent reconnaît bien vite que ce n'est pas là le langage d'un saint.

« Va-t'en, serpent venimeux, s'écrie-t-il en armant son front du signe de la croix, tu n'es pas un ermite, mais un diable de l'enfer. Tu pensais prendre dans tes filets ce mauvais soldat ; mais il est armé de la grâce de Jésus-Christ son Maître, et, quoique nouveau dans cette milice, il ne craindra point de combattre contre toi. » Aussitôt, le démon, car c'était bien lui, disparut, comme une ombre devant le soleil.

Une autre nuit, comme le saint religieux priait la Vierge immaculée de le conserver toujours chaste et pur, il entendit une voix qui disait : « Dieu ne donne pas à tous la grâce de la virginité, et quant à toi, je ne permettrai pas que tu te glorifies plus longtemps d'une faveur qui n'est accordée qu'à quelques grands saints. » On conçoit quelle fut la douleur de Vincent, en entendant ces paroles. Mais la Mère de miséricorde vint au secours de son fidèle serviteur. « Tout ceci, lui dit-elle, n'est qu'une ruse de l'ennemi pour vous perdre. Ne craignez rien, car je vous ai pris sous ma protection, et je ne vous abandonnerai pas. »

Le démon fut couvert d'une telle confusion qu'il n'osa plus se servir des mêmes armes pour attaquer son adversaire.

Satan eut recours à d'autres moyens ; mais il ne fut pas plus heureux. Vincent visitait les malades et leur prodiguait ses soins.

Un jour donc, il fut appelé auprès d'une noble dame, atteinte d'une maladie inconnue aux médecins. C'était une autre femme de Putiphar, dont le démon voulait se servir pour faire tomber le Saint dans quelque crime. Mais ce fut en vain qu'elle déploya tous les artifices que lui suggérait sa passion. Le nouveau Joseph lui reprocha son effronterie en termes sévères, et prit la fuite. Aussitôt, la malheureuse, craignant d'être dénoncée, se met à crier de toutes ses forces pour accuser le serviteur de Dieu. On accourt ; mais Notre-Seigneur prend soin de ses saints. Le démon s'était déjà emparé du corps de cette méchante femme et il l'agitait avec fureur lorsqu'on arriva auprès d'elle. On employa tous les exorcismes, mais inutilement. « Celui-là seul pourra me chasser de ce corps, qui n'a point brûlé au milieu du feu », répondit le démon. Les assistants cherchaient à comprendre le sens de ces paroles, lorsque l'un d'entre eux s'écria : « Qu'on interroge le P. Vincent, il a confessé cette femme, il saura ce que cela signifie. » On

alla chercher le Saint, qui vint en la recommandant à Notre-Seigneur.

A peine a-t-il mis le pied sur le seuil de la porte que le diable fait entendre un effroyable rugissement. « Le voilà, s'écrie-t-il, cet homme qui n'a point brûlé au milieu du feu. Je ne saurais rester plus longtemps ici. » En disant ces mots, il s'enfuit, laissant cette femme à demi morte.

VINCENT ET L'ÉGLISE

Un grand schisme divisait alors l'Eglise. La France et l'Espagne venaient de se soustraire à l'autorité légitime du pape Urbain VI, pour obéir à l'antipape d'Avignon Clément VII, et à son successeur, Benoît XIII.

Ce dernier, aussitôt après son élection, appela Vincent auprès de lui, dans l'espoir de l'attacher à sa cour et de s'aider de ses conseils. Mais ses prévisions furent trompées. Arrivé à Avignon, le saint religieux fut saisi d'une immense douleur à la vue des maux qui désolaient la Sainte Eglise de Jésus-Christ. Tout enflammé de zèle pour la maison de Dieu, il fit des efforts inouïs pour y rétablir l'unité et la paix. Il ne craignit pas de représenter à Benoît qu'il était dans l'obligation de mettre fin au schisme en abdiquant une autorité qui paraissait illégitime. « Vous devriez préférer, lui dit-il, de vivre le reste de vos jours dans l'indigence, plutôt que de voir régner la division et la discorde parmi les brebis du Seigneur. » Cette proposition sembla trop dure au pape d'Avignon. Il aima mieux conserver sa dignité usurpée et laisser l'Eglise gémir sur sa déplorable situation.

La douleur de l'homme de Dieu s'accrut tellement, qu'il fut saisi d'une violente fièvre, qui le conduisit en quelques jours aux portes du tombeau.

VINCENT ET NOTRE-SEIGNEUR

Déjà, on avait perdu tout espoir de sauver le Saint, lorsque Notre-Seigneur lui apparut, entouré d'une multitude d'anges, et ayant à ses côtés saint Dominique et saint François.

« Console-toi, lui dit-il, la paix va être rendue à l'Eglise. Lève-toi promptement; quitte la cour de Benoît, et va travailler à ma vigne; car je t'ai choisi pour annoncer ma parole à tous les peuples de France et d'Espagne. Parcours ces contrées dans l'humilité et la pauvreté, en disant : le jour de la justice et de la vengeance est proche; pécheurs, faites pénitence de vos crimes. Tu auras beaucoup à souffrir; mais sois fort et courageux, car je serai toujours avec toi, et je te délivrerai de tes ennemis, comme je t'ai délivré des embûches du démon. »

En disant ces mots, Notre-Seigneur toucha particulièrement de sa main divine la joue de son serviteur, et disparut. Au même instant, Vincent se leva guéri. Il alla aussitôt trouver Benoît pour lui rendre compte de cette vision et prendre congé de lui. Celui-ci employa toutes les caresses imaginables pour le retenir à sa cour. Il lui proposa l'évêché de Lérida, l'archevêché de Valence, lui offrit le chapeau de cardinal. Mais Dieu avait parlé; Vincent refusa et se disposa à suivre sa vocation.

VINCENT ET LES PÉCHEURS

Vincent avait quarante ans, lorsqu'il commença les pénibles travaux qui devaient l'occuper jusqu'à sa mort. Un bâton à la main, un crucifix dans l'autre, il parcourut à pied presque toutes les provinces de l'Espagne, de la France et de l'Italie, instruisant, édifiant, convertissant les peuples. Il passa en Angleterre, traversa l'Ecosse et l'Irlande, répandant partout la semence divine.

Sa parole eut un immense retentissement. Les églises ne suffirent bientôt plus à contenir les foules qui se pressaient autour de l'envoyé de Dieu : il prêcha alors dans les places publiques et en pleine campagne.

Ce divin prédicateur convertit plus de vingt-cinq mille juifs et autant de Maures. Il retira du vice jusqu'à cent mille pécheurs. Le démon essaya plusieurs fois de troubler sa prédication; mais il ne réussit jamais qu'à se faire chasser honteusement.

Notre-Seigneur renouvela en faveur de son serviteur le miracle de la Pentecôte. Vincent ne parlait qu'en latin ou en espagnol, et cependant il était compris de tout le monde, Français, Italiens, Allemands, Grecs ou Barbares. Sa voix prenait un tel essor que, malgré la multitude innombrable de ses auditeurs, qui s'élevait quelquefois jusqu'à cent mille personnes, les plus éloignés l'entendaient très distinctement. Par un prodige merveilleux, des personnes l'ont même entendu à plusieurs lieues de distance.

La parole de l'homme de Dieu, comme un trait enflammé, pénétrait les plus endurcis, et les excitait tellement à la contrition, qu'on vit des pénitents mourir de douleur à ses pieds.

Un jour, un grand pécheur vint lui faire l'aveu de ses fautes. Le Saint lui ordonna de faire sept ans de pénitence. « O mon Père, s'écria-t-il en fondant en larmes, pensez-vous qu'une si légère satisfaction puisse m'obtenir le pardon de mes crimes?

— Oui, mon fils; jeûnez seulement trois jours au pain et à l'eau, répondit Vincent. »

Le pécheur pleurait amèrement; le Saint, voyant sa contrition, lui ordonna de dire seulement trois fois le *Pater* et l'*Ave*. A peine eut-il achevé le premier *Pater* qu'il mourait de douleur. Au même instant, il apparut au Bienheureux, tout rayonnant de gloire et de beauté. « Notre Sauveur Jésus, lui dit-il, est si bon, qu'il s'est contenté de ma contrition pour l'expiation de mes fautes et m'a ouvert les portes de son saint paradis. »

Les fatigues et les travaux de l'apostolat ne suffisaient pas au zèle du saint religieux. Il lui fallait de plus rudes austérités. Durant l'espace de quarante ans, sa nourriture ne fut qu'un jeûne presque continuel; son lit, la terre nue ou quelque fagot de sarments. Dès sa jeunesse, il prenait toutes les nuits la discipline. S'il était malade et n'avait pas la force de se frapper, il priait un de ses compagnons de lui rendre ce service.

Notre-Seigneur avait ordonné à son envoyé fidèle d'annoncer aux peuples que le jugement dernier était proche. C'est avec un grand courage et un zèle infatigable que le saint missionnaire s'acquitta de ce divin ministère. Comme il lisait dans le fond des cœurs, il reprenait publiquement les péchés de la multitude, lui en montrant toute la laideur, et lui faisant craindre les jugements et les peines éternelles.

Un jour qu'il répétait les paroles de saint Jérôme : « Levez-vous, morts, et venez au jugement, » un frémissement de terreur parcourut son auditoire. Les cris et les gémissements éclatèrent de toutes parts. Des pécheurs se prosternèrent la face contre terre, avouant hautement leurs crimes, et en demandant pardon.

Lorsqu'il prêchait en quelque endroit, des marchands venaient s'installer près de lui, qui ne vendaient que des disciplines, des haires, des cilices, des ceintures de fer, et d'autres instruments de mortification.

Ce divin prédicateur voulait que ceux qui le suivaient fissent des processions publiques, après le coucher du soleil, en se donnant la discipline sur les épaules nues. On vit jusqu'à dix mille personnes dans cette société de pénitents.

Le Dieu de miséricorde eut alors pitié de son peuple. Il se laissa toucher par les larmes de ses enfants, comme il l'avait fait pour les Ninivites à la prédication de Jonas. La paix fut rendue à l'Eglise, et la vengeance suspendue.

DON DE PROPHÉTIE — MIRACLE SANS PAREIL

Le saint apôtre possédait à un très haut degré le don de prophétie. Partout on le regardait comme un homme inspiré de Dieu. Il prédit à Alphonse Borgia, encore enfant, qu'il serait pape et lui ferait un grand honneur. Alphonse monta, en effet, sur le siège de saint Pierre, et ce fut lui qui canonisa notre Bienheureux.

Il avertit deux religieux qui l'accompagnaient de se préparer à la mort. Ils le firent, et quelques heures après, ils paraissaient devant Dieu.

Prêchant un jour dans la province de Lombardie, il s'interrompit tout à coup et s'écria : « Mes frères, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Sachez que, parmi vous, il y a un jeune religieux de l'Ordre de Saint-François qui, par sa doctrine et sa sainteté, sera la gloire de toute l'Italie. Quoique je sois plus âgé que lui, l'Eglise l'honorera cependant avant moi. »

C'était Bernardin de Sienne. Il fut canonisé six ans avant notre Saint.


Le diable déguisé en Ermite veut détourner St Vincent Ferrier de faire pénitence.

La vie du bienheureux apôtre ne fut qu'une suite de prodiges. Il nourrit plusieurs milliers de personnes avec quelques petits pains seulement, délivra une quantité de démoniaques, guérit un nombre incalculable de malades, ressuscita plusieurs morts.

Le miracle suivant mérite surtout d'être rapporté.

Un jour, une femme entra dans un tel accès de [illegible], pendant que son mari assistait à la prédication du Saint, qu'elle tua son propre enfant, le [illegible] en pièces, et en fit cuire une partie. A la sortie du sermon, le mari pria Vincent de venir dîner à sa maison. Le Saint accepta l'invitation. Mais quelle ne fut pas la douleur de cet homme, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé pendant son absence! Ce ne fut qu'à grand'peine que le Bienheureux parvint à le rassurer. « Ne vous troublez pas, lui dit-il; car Notre-Seigneur a permis cela, pour montrer ses grandes merveilles à ceux qui le servent fidèlement. » Il se fit apporter tous les membres de l'enfant, les remit à leur place, et tombant à genoux, il fit cette prière : « Jésus, Fils de Marie, Maître et Sauveur du monde, qui avez créé de rien l'âme de cet enfant, renvoyez-la dans ce corps, à la louange et à la gloire de votre saint nom. » Il fit ensuite le signe de la croix sur le petit corps, qui fut aussitôt rendu à la vie.

Ce don des miracles fut si grand, qu'il ressuscita plusieurs fois des morts, et guérit un nombre incalculable de malades. Tous les jours après le sermon, il disait à son compagnon de *« sonner les miracles »* : c'était le signal pour qu'on amenât les malades.

On recourait à Vincent comme à un oracle divin. Les rois, les princes, les souverains pontifes le prirent pour arbitre.

Une nuit, que le Bienheureux se reposait un instant des fatigues de la journée, sa petite cellule fut tout à coup remplie d'une lumière éblouissante; saint Dominique lui apparut pour l'encourager dans son zèle et lui promettre le ciel.

SAINT VINCENT MEURT EN BRETAGNE

Après avoir parcouru pour la seconde fois les diverses provinces de la France, le saint apôtre s'en alla à Vannes, en Bretagne, pour y continuer les travaux qu'il y avait commencés. Mais, sentant venir sa fin, il quitta la ville pendant la nuit, à la prière de ses compagnons, et se mit en route avec eux pour l'Espagne.

Ils marchèrent jusqu'au lendemain, et croyaient être déjà à quelques lieues de la ville. Mais, lorsque le jour parut, ils furent bien étonnés de ne se trouver encore qu'aux portes.

A la vue de ce prodige, Vincent se tourna vers ses compagnons :

« Rentrons, mes frères, leur dit-il, Dieu veut que je meure ici, et jamais Valence n'aura mes os, parce qu'elle n'a pas voulu suivre les avis que je lui ai donnés. »

Ils rentrèrent donc dans la ville. Aussitôt, l'on courut aux églises pour y sonner les cloches, et le peuple se précipita au-devant du Saint pour lui baiser les mains.

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » criait-on de toutes parts.

Mais la joie fut de courte durée. Vincent tomba malade et, quelques jours après (5 avril 1418), sa belle âme émigrait de ce monde et prenait son essor vers le ciel.

E. P[illegible], Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris

SAINT GUILLAUME DE PARIS

CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 6 avril.



Saint Guillaume, gravement malade, est guéri par sainte Geneviève qui lui dit : « Ne crains rien, nous avons un bon Maître. »

NAISSANCE ET ÉDUCATION DU SAINT

Guillaume, ou Willaume, naquit à Paris, au commencement du XIIe siècle, de parents nobles et pieux. Il fut mis dès son enfance sous la conduite d'un de ses oncles, appelé Hugues et abbé de Saint-Germain des Prés. Il profita si bien de ses leçons, et de la compagnie des saints religieux de cette maison, qu'en très peu de temps, il amassa un grand trésor de science et de vertu. Il acquit le grade de maître ès arts et devint bientôt très célèbre. En même temps, il se faisait remarquer par les meilleures qualités de l'esprit et du cœur, ce que voyant, son oncle persuada à Guillaume d'embrasser l'état ecclésiastique. Notre Saint fut bientôt ordonné sous-diacre et reçut une prébende en l'église canoniale de Sainte-Geneviève.

COMMENT SAINT GUILLAUME SE COMPORTA PARMI LES CHANOINES DE SAINTE-GENEVIÈVE

Les chanoines de Sainte-Geneviève n'étaient pas encore constitués sous la règle de saint Augustin. Guillaume se distingua parmi eux par sa pureté de mœurs, sa modestie, sa douceur, son assiduité au chœur et son amour de la retraite. Mais ces vertus furent loin de lui concilier le respect et l'affection de la plupart de ses confrères. Croyant que la vie de Guillaume était une secrète condamnation de la leur, ils conçurent contre lui une si grande jalousie, qu'ils résolurent de le perdre.

L'un d'eux, moins violent que les autres, se servit d'un stratagème pour lui faire quitter sa prébende. Feignant de vouloir se faire religieux, il pria le Saint de lui tenir compagnie dans une si sainte résolution, se promettant qu'après l'avoir engagé, il sortirait du monastère et reviendrait à son église, laissant Guillaume seul dans son couvent.

Notre Bienheureux, qui aspirait ardemment à une vie plus parfaite, condescendit aussitôt à cette proposition. Ils s'en allèrent donc tous deux frapper à la porte de l'abbaye de la Charité en Bourgogne. Mais là, le compagnon de Guillaume refusa d'entrer, prétextant qu'il avait à

régler auparavant quelques affaires. Le Saint entrevit la fourberie.

« Il ne me convient pas, dit-il, d'entrer seul en religion; vous êtes plus âgé que moi, je dois donc vous attendre. » Et il ajouta, en poussant un profond soupir : « Puisque vous ne pouvez venir maintenant, retournons ensemble et attendons un peu de temps encore. »

GUILLAUME, CHANOINE [illegible] DE SAINT-AUGUSTIN

L'abbé de Saint-Germain voulut lui faire conférer le diaconat; mais ses confrères s'y opposèrent. Ils allèrent trouver l'évêque de Paris et le supplièrent de ne pas élever le jeune homme à cet Ordre, sous l'odieux prétexte qu'il s'en était rendu indigne.

Hugues déjoua les manœuvres criminelles des chanoines; il envoya son neveu à l'évêque de Senlis, qui s'empressa de l'ordonner diacre. La cérémonie s'accomplit à l'insu des ennemis du Saint, qui se garda bien de la divulguer.

Ces hommes relâchés cherchaient une occasion de se débarrasser de leur censeur; ils crurent l'avoir enfin trouvée. D'après les statuts qui les régissaient, nul ne pouvait rester parmi eux, s'il ne recevait pas les Ordres au bout d'un certain temps. Ce temps était arrivé pour Guillaume, et il devait, selon la règle, lire l'Evangile à Matines, lorsque son tour se présenterait. Comme on le sait, il n'y a que les diacres et les prêtres qui ont la faculté de réciter l'Evangile pendant l'office. Le Saint fut donc chargé de remplir ce devoir. Il pria qu'on l'en dispensât; mais on lui fit entendre qu'il fallait s'y soumettre ou bien se retirer. Guillaume ne répondit pas. Le moment venu de lire l'Evangile, qui était celui qui contient la narration du miracle de Jésus chassant le démon muet, notre jeune diacre approche du pupitre et, ainsi qu'on a coutume de faire avant la lecture du texte sacré, demande la bénédiction, par ces mots : *Jube, Domne, benedicere.*

Quelle surprise pour ces pauvres gens! Aucun ne songe à prononcer la formule de la bénédiction, et tous s'enfuient hors de l'église. Guillaume reste maître du terrain, seul avec un vénérable chanoine, du nom d'Albéric, qui n'avait jamais consenti à prendre part aux menées de ses collègues.

Le lendemain, les fuyards de la veille tiennent conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Albéric survint pendant la délibération et commença son discours à peu près en ces termes : « Nous avons vu des merveilles cette nuit. Certes, le prodige que Jésus opéra, chassant un démon muet, rendant à un homme l'usage de la parole, a de quoi nous surprendre; mais je trouve plus étonnant que Guillaume, par le simple récit de l'Evangile, ait chassé de l'église les chanoines ses confrères, et leur ait fermé la bouche. »

Dès lors, les oppositions diminuèrent; le Saint put même, quelque temps après, recevoir l'onction sacerdotale.

Sur ces entrefaites, la prévôté et cure d'Epinay, entre Paris et Melun, dépendante de l'église Sainte-Geneviève, étant venue à vaquer, les chanoines jugèrent que c'était une occasion favorable d'éloigner Guillaume avec honneur [illegible] cette charge. [illegible] de Paris [illegible] demeurant cependant [illegible] de Sainte-Geneviève, car il n'y avait qu'un membre de ce Chapitre qui pût [illegible].

[illegible] le pape Eugène III étant venu à Paris pour trouver un asile assuré sous la protection de Louis le Jeune, contre les persécutions [illegible], se rendit à l'église de Sainte-Geneviève : il s'aperçut que la vie des chanoines n'était pas ce qu'elle aurait dû être, et il conféra avec le roi sur les moyens à prendre pour remédier aux désordres qu'il avait découverts. Le résultat fut que le Pape, de concert avec le roi, décréta l'abolition du Chapitre séculier, et son remplacement par une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Comme le décret ordonnait aux religieux de donner aux anciens chanoines le revenu de leurs prébendes pendant leur vie, le nouvel abbé, nommé Eudes, manda à saint Guillaume ce qui se passait, le priant de venir régler avec lui le payement de son bénéfice.

Le Saint vint à Paris, et, profondément édifié de la vie des religieux, il se démit de toutes ses dignités, et embrassa le nouvel Institut.

On reconnut bientôt les trésors de grâces qu'il renfermait dans son âme; et, comme il joignait à une éminente piété, une prudence et une discrétion admirable, on ne tarda pas à le nommer sous-prieur.

ZÈLE DE SAINT GUILLAUME POUR LA PRATIQUE DE LA RÈGLE

Saint Guillaume était le premier et le plus fervent de tous dans l'observation de la règle. En sa qualité de sous-prieur, il ne souffrait point que les autres se comportassent négligemment, et que la beauté de la maison de Dieu perdît de son éclat par la lâcheté de ceux qui étaient sous sa direction.

Il arriva qu'un religieux s'était fait pourvoir de la dignité de prieur par l'autorité immédiate du roi, contre la pratique régulière qui défendait d'avoir recours aux puissances séculières pour la collation des offices conventuels. Le courageux serviteur de Dieu s'opposa à l'intrus et lui ôta la corde de la main lorsqu'il vint pour sonner la cloche de la communauté. Le pape Alexandre III, ayant été informé de cette conduite, approuva le zèle de Guillaume, et commanda de procéder à l'élection d'un autre prieur selon les règles canoniques.

Tel était notre Saint. Non seulement il était le modèle de tous par sa fidélité à pratiquer la règle, mais encore il ajoutait aux observances communes des actes particuliers de pénitence et de piété; on le voyait toujours occupé à la lecture ou à la prière; la contemplation divine faisait ses plus chères délices; il s'appliquait aux veilles et aux jeûnes, afin de réduire son corps en servitude, et se plaisait fort, dit Surius, à manger le pain de son et d'orge de la communauté avec des herbes amères pour tout assaisonnement.

CONDUITE DE SAINT GUILLAUME À PROPOS DES RELIQUES DE SAINTE GENEVIÈVE

Le bruit se répandit dans Paris que le chef de sainte Geneviève avait été enlevé de la châsse par les religieux. Quand le roi apprit ce qui se disait, il en fut tellement irrité qu'il jura de chasser immédiatement les chanoines réguliers, si le fait était vrai. En conséquence, les évêques du royaume furent convoqués avec le clergé pour assister à l'ouverture du reliquaire et à la constatation publique de son précieux contenu.

Au jour fixé, une multitude innombrable se pressait dans l'église. Les prélats procèdent à la constatation, et le corps de sainte Geneviève fut trouvé entier. A la vue du chef de la Sainte, Guillaume, qui était le gardien des reliques, et sur lequel surtout avaient porté les accusations, ne put retenir ses larmes et son émotion. Il

entonna avec une ferveur incroyable le *Te Deum laudamus*, qui fut continué par la foule.

Comme l'évêque d'Orléans objectait que ce pouvait être un autre crâne que celui de sainte Geneviève, Guillaume ne consultant que sa piété, offrit d'entrer avec la relique sacrée dans un four embrasé, si les prélats le lui voulaient permettre.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR APPARUT A SAINT GUILLAUME POUR LUI ORDONNER D'ALLER EN DANEMARK

Quelque temps après, Notre-Seigneur apparut à Guillaume au milieu de la nuit, sous la forme d'un beau jeune homme, et, l'appelant par son nom : « Guillaume, lui dit-il, sache que tu dois aller pour mon service dans une île éloignée; tu auras à y endurer de grandes peines, mais, après les avoir vaincues par ma grâce, tu viendras régner avec moi dans le ciel. »

En effet, Waldemar, roi de Danemark, fils de saint Canut, roi et martyr, ayant délivré son royaume des incursions des Vandales, voulut rétablir la religion dans sa splendeur première. Il était secondé par Absalon, évêque de Roschild, prélat d'une vertu éminente, et qui remplissait admirablement bien tous les devoirs de sa charge. Celui-ci souhaita de remettre en son premier lustre un monastère de chanoines réguliers de son diocèse, en l'île d'Eschil.

Pour obtenir ce résultat, il envoya à Paris le prévôt de son église, Saxon le Grammairien, pour demander à l'abbé de Sainte-Geneviève de lui envoyer le chanoine Guillaume, dont il connaissait le talent et les mérites; car ils avaient étudié ensemble dans l'Université de Paris.

L'abbé accéda à la demande qui lui était adressée, et ayant décidé Guillaume à entreprendre le voyage, il lui adjoignit trois compagnons.

Il fut reçu en Danemark avec beaucoup de joie et de vénération, tant par le roi que par l'évêque. Il fut aussitôt fait abbé d'Eschil, et commença à y rétablir l'observance régulière, avec les trois religieux qu'il avait amenés.

PEINES ET TENTATIONS DE GUILLAUME

On ne saurait imaginer, dit le biographe contemporain de Guillaume, tout ce que le Saint eut à souffrir à Eschil, ni les combats que le démon lui livra dans l'œuvre de la réforme qu'il voulut établir.

La violence du froid qui règne en Danemark, la pauvreté du monastère, l'ignorance de la langue du pays et d'autres difficultés, effrayèrent tellement les trois chanoines qui étaient venus avec lui qu'ils voulurent absolument s'en retourner.

D'un autre côté, les religieux du couvent, accoutumés depuis longtemps à la licence et au libertinage, s'ameutèrent contre lui, et employèrent toutes sortes d'artifices et de méchancetés pour lui faire quitter la place.

Le démon, à son tour, n'épargna rien pour le décourager. Un jour, ayant éteint la lampe du dortoir, il mit le feu à de la paille qui était dans sa chambre, afin de le consumer dans l'incendie; mais Guillaume fut miraculeusement protégé, et échappa à la mort, dont Satan voulait le frapper.

Non content de ce côté, le diable tenta notre Saint par des pensées d'impureté; il suscita ensuite des complots et des conjurations contre sa vie. La persécution en vint à ce point que les misérables religieux méditaient de se défaire de lui, par quelque moyen que ce fût, soit en le livrant aux Vandales, soit en l'assassinant. Mais son humilité, sa patience, sa douceur, sa soumission à Dieu, sa dévotion, ses prières continuelles et les austérités incroyables qu'il exerçait sur son corps le rendirent victorieux de tous ses ennemis, et réduisirent ses religieux à vivre selon l'esprit de leur Ordre, et à garder fidèlement les règles de leur premier Institut.

MIRACLES DE SAINT GUILLAUME

Dieu honora son serviteur, en lui donnant le don des miracles. Un homme affligé de dysenterie eut une vision qui lui dit : « Si tu veux être délivré de ton mal, mange les restes de la table de l'abbé Guillaume. » Cet homme envoya aussitôt un messager au Saint, mangea les miettes qu'on avait recueillies après son repas, et fut guéri subitement.

Une jeune fille qui avait été tenue pour morte, l'espace de trois jours, après de longues souffrances, fut également rappelée à la vie et parfaitement guérie, grâce au même remède; une vierge vénérable, vêtue de blanc, était apparue à sa mère et lui avait dit : « L'état de votre fille vous afflige, mais envoyez chercher les restes de la table de l'abbé Guillaume, et vous la verrez guérie. »

La mère, pleine de confiance, obéit sans délai à la vision; elle va elle-même au monastère, en rapporte quelques poissons et un breuvage qui avait été préparé par le Saint. A peine les aliments et la boisson ont-ils été introduits dans la bouche de la malade, qu'elle ouvre les yeux, et, se sentant guérie, elle proclame la puissance et la sainteté de celui à qui elle doit la vie.

Dans un couvent de Cisterciens, un moine souffrait depuis plusieurs années de la poitrine, et ne pouvait même plus faire entendre sa voix. La renommée de Guillaume parvint jusqu'à lui; il alla trouver le serviteur de Dieu et lui expliqua, comme il put, qu'il était venu pour obtenir sa guérison. Guillaume traça le signe de la Croix sur le moine, en disant : « Que le Fils de Dieu vous guérisse », et, à l'instant, le moine recouvra sa voix.

Il arriva que Guillaume fut lui-même le sujet d'un miracle. Etant tombé si gravement malade, que l'on désespérait de sa vie, il pria sainte Geneviève de lui rendre la santé, si telle était la volonté de Dieu. La Sainte, à laquelle Guillaume avait une dévotion toute particulière, lui apparut une nuit, et lui dit : « Ne crains rien, nous avons un bon Maître. — Quel est ce Maître, demanda le malade? — C'est Jésus, Fils de Dieu, répondit sainte Geneviève. »

A ce mot de Jésus, Guillaume se sent tout réconforté; transporté de joie, il se lève, se sent guéri, et rend grâces à Notre-Seigneur, source de tout bien, qui sait secourir un saint par un saint.

LONGUE PRÉPARATION A LA MORT

Sept ans avant sa mort, un vénérable vieillard aux cheveux blancs lui apparut une nuit et lui dit : « Tu vivras encore sept jours. »

Le Saint, croyant que c'était un avertissement du ciel, et que sa mort était fort proche, s'y disposa le mieux qu'il put; mais voyant qu'elle ne venait point au bout de sept jours, il attendit sept semaines, et puis sept mois, jusqu'à ce qu'il comprit enfin que ces jours signifiaient des années.

Se voyant donc assuré de sa fin et du nombre de ses jours, il redoubla ses premières ferveurs, châtiant et maltraitant son corps avec tant de rigueur que sa vie passée ne semblait avoir été

que délices à l'égard de celle qu'il menait. En tout ce temps-là, on ne le vit jamais en prières, qu'il n'eût les larmes aux yeux, et quand il était à l'autel, il entrait dans un tel ravissement d'esprit, qu'il semblait voir son aimable Sauveur exposé aux injures et aux coups qu'il a soufferts pour nous dans sa passion.

Les inventions qu'il trouvait chaque jour pour s'affliger ne firent qu'un ulcère de tout son corps; et ces douleurs, donnant de l'exercice à sa patience, mettaient sa vertu à l'épreuve, et élevaient son âme à un très haut degré de perfection : c'est ainsi qu'il devait mériter la couronne toute couverte de perles et de pierres précieuses, que Dieu, douze ans auparavant, avait fait voir à un bon religieux, son ami, appelé Gérard, lui disant qu'il la disposait pour l'abbé Guillaume, quand il l'aurait méritée par ses vertus et par ses souffrances.

DERNIERS MOMENTS ET MORT DE GUILLAUME

Enfin, les sept ans écoulés, le mercredi de la Semaine Sainte, comme le Saint conférait avec ses religieux, le prieur dit que la nuit avait été pour lui très mauvaise : « Pour moi, tout au contraire, répartit Guillaume, je ne me souviens pas d'en avoir jamais passé une meilleure, car j'ai vu Notre-Seigneur Jésus-Christ, assisté de deux autres personnes, et je me suis entretenu avec eux, dans des délices ineffables.

— Sans doute, mon Père, répondit le prieur, que Notre-Seigneur Jésus vous appelle à son royaume, par cette visite, comme il vous l'a promis, en vous envoyant dans ce pays. »

Le saint abbé répliqua avec un soupir d'amour : « Qu'il me soit fait selon votre parole! »

Le Jeudi-Saint, il célébra la Sainte Messe pour la dernière fois, communia tous les Frères de ses propres mains, et, après le Sacrifice, ayant lavé les pieds aux pauvres, il prit sa réfection avec les autres religieux, qui voyaient déjà reluire sur son visage je ne sais quels indices de la gloire qu'il devait bientôt posséder.

Le repas fini, il se leva de table pour laver les pieds à ses Frères; mais il en fut empêché par une douleur de côté qui le tourmenta extrêmement tout le reste du jour et la moitié de la nuit suivante. Il ne lui en resta néanmoins qu'une petite fièvre.

La nuit de Pâques, le saint abbé, sentant son heure approcher, appela son infirmier et lui dit : « Tu sais bien, mon fils, que cette nouvelle fête doit être célébrée avec une grande solennité, par tous les chrétiens; apporte-moi donc l'habit neuf que tu as en ta chambre? » C'était un cilice neuf qu'il voulait mettre au lieu de son vieux.

Comme on chantait aux Matines ces paroles du second répons : « Etant venues pour oindre le corps de Jésus..... » il s'écria qu'il était temps de lui apporter l'Extrême-Onction. Le prieur quitta le chœur avec quelques Frères pour apporter au Saint les derniers sacrements.

Et le voyant entrer dans sa chambre, Guillaume dit : « Vite, vite! » Quand la cérémonie fut achevée, il se fit étendre sur un cilice et sur la cendre, et c'est ainsi qu'il exhala sa belle âme, quand l'aurore commençait à poindre, c'est-à-dire à peu près à l'heure où le Fils de l'homme, triomphant des enfers, est ressuscité des morts.

Ce fut le 6 avril de l'an de grâce 1202, et de son âge le quatre-vingt-dix-huitième : il en avait passé quarante dans la charge d'abbé.

MIRACLES OPÉRÉS A SON TOMBEAU — CANONISATION

« L'homme de Dieu fut illustre, même après sa mort, par les nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau. De toutes parts, dit son biographe, on accourait pour voir les merveilles prodigieuses dont Dieu honorait son serviteur. Les possédés étaient délivrés, les paralytiques étaient rendus à la santé, les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, les muets parlaient, les affligés recouvraient l'usage de leurs membres, les lépreux étaient guéris, les morts ressuscitaient, et ceux que la maladie avait conduits aux portes du tombeau revenaient subitement à la vie et à la santé. Les animaux eux-mêmes éprouvaient l'effet de sa puissance, tous ceux qui imploraient son intercession en obtenaient tout ce dont ils avaient besoin. On le priait dans les temps d'orage et de tempête, et aussitôt les éléments agités se calmaient comme par enchantement. »

Son corps repose encore de nos jours en Danemark, au monastère où il mourut.

Les nombreux miracles qu'il opéra décidèrent le pape Honorius III à l'inscrire au nombre des saints. Le bienheureux Guillaume fut solennellement canonisé, le 12 février 1524.

Sa vie a été écrite par un de ses disciples; elle est rapportée dans Surius, d'où ce récit a été tiré.



Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

LE BIENHEUREUX HERMANN-JOSEPH

CHANOINE RÉGULIER DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Fête le 7 avril.



Le petit Hermann offre à l'Enfant Jésus un fruit qu'on lui avait donné.

[illegible]

Hermann, qui eut plus tard le nom de Joseph, était né à Cologne d'une famille [illegible], mais alors tombée dans une extrême pauvreté. Peut-être que Dieu donna à ses parents ce fils de bénédiction pour les récompenser de leur résignation dans le malheur.

C'était dans la seconde moitié du [illegible] siècle.

Hermann était un enfant [illegible], d'une angélique innocence, d'une simplicité [illegible]. Les jours de congé, pendant que ses jeunes [illegible] de l'école jouaient bruyamment dans la rue, Hermann entrait dans l'église d'un couvent dédié à Marie, [illegible] une statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

[illegible]

Avec une simplicité enfantine, il entrait en conversation avec la Mère ou le Fils; et si, par hasard, [illegible] l'Enfant Jésus [illegible] parut s'animer, et la Vierge, étendant la main, [illegible]

[illegible]

[illegible] et le petit saint Jean. Un jour, le petit Hermann [illegible] devant le groupe et il [illegible] comme en extase. La Vierge lui dit : « Hermann, [illegible] avec nous. — Et comment [illegible], répliqua l'enfant, je n'ai pas d'échelle. — Essaie tout de même, reprit Marie, je te tendrai la main. »

Hermann essaya, et, [illegible] heureusement [illegible] des statues. Il [illegible] un moment [illegible] et le petit saint Jean, puis il redescendit.

[illegible] dans [illegible] lui causa une [illegible], et il en souffrit [illegible] lui-même plus [illegible] épreuves que Dieu [illegible].

[illegible] journée d'hiver, le jeune [illegible] arrivait pieds nus [illegible] protectrice. La Vierge [illegible] de la rigueur de [illegible] ne pouvant d'ou[illegible] enfant, pourquoi [illegible] pieds nus par ce grand froid ?

[illegible] que je n'ai pas de chaussures, répondit Hermann. [illegible] étaient trop pauvres pour lui en acheter.)

[illegible] à tel endroit, [illegible] cette pierre, et tu y trouveras assez d'argent pour [illegible] des souliers. »

[illegible] tout simplement et promptement, comme il avait coutume de [illegible] à sa mère.

Il [illegible] l'argent et revint remercier sa céleste [illegible] quelque [illegible] la Vierge, tu n'as qu'à [illegible] sous cette [illegible] pierre et tu y trouveras l'argent dont tu [illegible] besoin. »

[illegible] du jeune écolier ne tardèrent [illegible] cette [illegible] sous cette pierre, mais ils n'y trouvèrent jamais rien.

A L'ÉCOLE MONASTIQUE

La Sainte Vierge [illegible] bientôt à son jeune [illegible] une grande grâce : celle de la vocation religieuse.

A l'âge de douze ans, Hermann, jugeant que le monde est plein de dangers pour le salut de [illegible]. Il alla se présenter [illegible] de l'Ordre de Prémontré, [illegible] de Steinfeld, dans le diocèse même [illegible], et supplia [illegible] de le [illegible].

[illegible] à sa grande joie, et, quelque [illegible] l'habit blanc des Chanoines [illegible].

Ses supérieurs l'envoyèrent dans un autre [illegible], en Hollande, [illegible] jeunes aspirants [illegible] comme lui, suivaient un cours [illegible].

[illegible] ne tarda pas à se concilier [illegible] de ses maîtres et de ses condisciples [illegible] prompte [illegible] et son [illegible], son [illegible] et de la prière, [illegible] tant [illegible].

[illegible] dans la langue latine. [illegible] jeunes, qui [illegible] [illegible] l'Abbé [illegible] à lire ou [illegible] les fables des [illegible] de la mythologie : « Je ne [illegible] de quelques-uns de ses maîtres, raconte son historien, je ne puis comprendre comment des hommes, qui paraissaient d'ailleurs d'excellents religieux, pouvaient trouver tant de plaisir dans la lecture des poètes païens, quand il existe tant d'autres écrits, basés sur la vérité et propres à nous conduire à Dieu. »

Il est curieux de retrouver, en plein moyen âge, cette [illegible] des classiques, qui a mis aux prises bien des [illegible] de notre temps. Ajoutons qu'il s'est fondé de nos jours plusieurs écoles [illegible] telles que les désirait le bienheureux Hermann.

[illegible] épreuve vint [illegible] au cours de ses études. [illegible] de la hideuse maladie de la lèpre, [illegible] et ne lui [illegible] lui-même, naturellement [illegible] comme le rebut de la communauté.

Enfin, Dieu eut pitié de lui. Une nuit, il fut [illegible] guéri. Ses [illegible] furent extrêmement surpris le lendemain de ne plus apercevoir aucune trace de son mal, et ils lui rendirent à l'envi leurs bonnes paroles et leur amitié.

[illegible]

Après ses études, le Fr. Hermann fut rappelé au couvent de Steinfeld, où il fut chargé du service du réfectoire : préparer les tables et servir la communauté.

Le jeune religieux était heureux d'obéir, mais [illegible] de tristesse : sa nouvelle charge, avec ses accessoires, lui prenait beaucoup de temps et le privait ainsi d'une partie de ces heures précieuses qu'il aimait à consacrer à la prière et à la contemplation. L'épreuve lui paraissait d'autant plus pénible que c'était précisément pour vaquer plus librement à la prière qu'il avait embrassé la vie religieuse.

La Sainte Vierge daigna instruire et consoler son serviteur. Dans une apparition, elle lui dit : « Tu ne peux rien faire de plus agréable à Dieu que de servir tes frères selon l'obéissance. »

Fr. Hermann se trouva grandement encouragé par ces paroles et il chercha le moyen de bien se sanctifier dans ses fonctions.

Il se souvint alors de ces paroles de Jésus-Christ : *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* En effet, ne s'est-il pas humilié jusqu'à laver les pieds de ses apôtres ?

Et ces pensées remplissaient l'âme du jeune religieux d'une sainte allégresse, en sorte, dit son historien, que dans son empressement à servir la communauté, il paraissait voler plutôt que courir au réfectoire.

Il [illegible] de sa charge pour cacher ses abstinences. [illegible] de manger [illegible], [illegible] la communauté, il se contentait souvent pour son repas d'un peu de pain et d'eau.

[illegible] SACRISTAIN

Hermann fut ensuite nommé sacristain. Grande [illegible] d'être appliqué au service plus immédiat du Sauveur, de passer ses heures de travail [illegible] l'église et autour des saints autels.

[illegible] pratiques, dit son historien, c'est de [illegible] Dieu [illegible] de la prière au [illegible] et du [illegible] à la prière. [illegible] dans les distractions et la tiédeur, [illegible] quitté la prière pour les

occupations extérieures qu'ils oublient toutes les bonnes pensées de leur oraison et ne songent plus qu'aux créatures. L'action doit nous délasser de la contemplation et la contemplation de l'action, et chacune doit nous aider à mieux nous acquitter de l'autre.

Pendant qu'il était sacristain, Fr. Hermann fit de grands progrès dans la vie d'oraison. Non content de sa journée, où son travail même était comme une prière, il consacrait à s'entretenir avec Dieu une bonne partie de la nuit. En vain, ses frères l'invitaient à ménager davantage ses forces ; il répondait que les douceurs de l'oraison lui faisaient oublier la fatigue.

Une de ses dévotions quotidiennes était d'honorer par des prières spéciales les cinq principales allégresses de Marie.

Et le sommeil si court qu'il se réservait, il le prenait couché sur une planche, avec une pierre pour oreiller.

A certains jours, il sentait une odeur céleste, plus délicieuse que tous les parfums de la terre, remplir l'église ou le monastère. Dans les premiers temps, il lui arrivait alors de dire à ses voisins : « Ne sentez-vous pas ces merveilleux parfums ? » Aussitôt, la faveur cessait, Dieu lui montrant par là que l'humilité exige le secret sur ces sortes de grâces.

Il nous a raconté, dit son historien, qu'un religieux (ce religieux n'était sans doute autre que lui-même), assistant à l'office des Laudes, vit deux anges venir au chœur encenser les religieux pendant le cantique *Benedictus*.

Aux uns, ils offraient l'encens avec joie, en les saluant d'une aimable inclination ; ils passaient rapidement comme à regret devant d'autres ; enfin, à quelques-uns, ils n'offraient rien, mais passaient outre avec horreur. Les premiers étaient les fervents, les seconds les tièdes et les distraits, les troisièmes n'avaient point l'amour de Dieu dans leur cœur.

LE NOUVEAU JOSEPH

La dévotion à la Très Sainte Vierge fut toujours le caractère dominant de cette belle vie. La Reine du ciel n'avait pas sur la terre de serviteur plus fidèle, plus assidu à ses louanges.

De son côté, Marie ne cessa pas d'avoir pour lui cette douce et maternelle bonté, nous pourrions dire cette sainte familiarité qui avait embaumé les premières années du petit Hermann. Elle daignait lui apparaître souvent, l'éclairait dans ses doutes, répondait à ses difficultés, l'avertissait de ses manquements.

Un jour, après avoir été saigné, Hermann s'était endormi, appuyé sur son bras blessé d'une manière qui pouvait être dangereuse. La Sainte Vierge le réveilla et l'avertit du péril auquel il s'exposait.

Dans une autre circonstance, ses supérieurs l'avaient désigné pour aller remplir quelque fonction du ministère ecclésiastique dans une chapelle de religieuses. Avant qu'il n'arrivât, la Sainte Vierge dit à une des Sœurs : « Voici *mon chapelain* qui vient ici, recevez-le avec honneur et confiance. »

Enfin, une nuit qu'il priait avec plus de ferveur, seul au milieu du sanctuaire, la Reine du ciel lui apparut toute resplendissante, la couronne royale sur la tête et escortée de deux anges. Elle dit à son serviteur de prendre désormais le nom de *Joseph*, en souvenir de la virginale et très parfaite amitié qui l'avait unie sur la terre au père nourricier de Jésus.

Ce nom devait rappeler sans cesse à Hermann que, pour plaire à la Reine de toute pureté, il devait faire refleurir en lui les admirables vertus de saint Joseph. Et, en même temps, Marie voulait bien lui donner ce nom comme un précieux gage de sa particulière tendresse.

Dans une autre apparition, la Mère de Dieu déposa un instant l'Enfant Jésus dans les bras d'Hermann, comme saint Joseph avait eu le bonheur de le porter.

HERMANN-JOSEPH ET L'EUCHARISTIE

Rien n'égalait l'amour et le respect du saint religieux pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Après avoir été élevé au sacerdoce, il célébrait le Saint Sacrifice avec la piété et la dignité d'un ange. Il avait un soin extrême, dit son historien, à observer exactement les rubriques jusque dans leurs moindres détails. Tout ce qui touchait au Corps de Notre-Seigneur était pour lui digne de vénération.

Souvent, pendant qu'il célébrait la Sainte Messe, il se trouvait ravi en extase, et alors le temps s'écoulait sans qu'il s'en aperçût. C'étaient des heures délicieuses, dignes du ciel plutôt que de la terre.

Il aurait voulu cependant y renoncer lorsque les fidèles assistaient à sa messe, pour ne pas décourager leur piété par sa lenteur excessive à terminer le Saint Sacrifice; mais cela ne dépendait pas de lui.

On l'avait nommé pendant quelque temps aumônier d'un couvent de religieuses. Celles-ci se plaignirent de la longueur de sa messe qui nuisait à leurs occupations; d'autres trouvaient qu'il consommait trop de cierges. Mais le servant de messe, ayant voulu vérifier ce dernier point, constata que, pendant les extases du Bienheureux, les cierges de l'autel ne diminuaient point.

Par un grand froid d'hiver, une religieuse des plus vertueuses s'étonnait de voir le saint prêtre rester si longtemps à l'autel les bras étendus et les mains découvertes. Alors, elle aperçut d'un côté Jésus-Christ et de l'autre la Sainte Vierge qui réchauffaient les mains de leur serviteur.

Quelquefois, le serviteur de Dieu était dans son lit, malade et sans forces; mais l'heure du divin Sacrifice arrivée, il se levait et une vigueur inattendue soutenait son corps jusqu'à la fin de la messe.

LES ÉPREUVES DE LA MALADIE

Dieu ne ménagea point à Hermann-Joseph les épreuves de la maladie.

A la suite de ses austérités excessives, son estomac devint si délabré qu'il ne pouvait presque plus supporter de nourriture, et sa tête appesantie était affligée de continuelles douleurs. Se voyant devenu incapable de rendre service à la communauté, il disait aux jeunes religieux de ne point l'imiter en cela, mais de soumettre leurs austérités aux conseils de leur supérieur, afin de se conduire toujours avec la discrétion covennable.

Enfin, la Sainte Vierge le guérit de cette infirmité, et il put reprendre son activité ordinaire.

Mais Dieu lui envoya plus tard d'autres souffrances.

Il lui arrivait souvent, à l'approche des grandes fêtes, d'être saisi de douleurs inaccoutumées; une année, la veille de Noël, il fut pris de tels frissons et ressentit le froid d'une manière si douloureuse que rien ne pouvait le réchauffer. Mais, à minuit, ses souffrances cessèrent subi-

ment, et il put célébrer avec une grande consolation les trois messes de cette solennité.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES

Le bienheureux Hermann-Joseph avait une grande dévotion, pleine d'enthousiasme, pour sainte Ursule et ses nombreuses compagnes martyrisées à Cologne par les Huns d'Attila, au ve siècle. Il les appelait les *petites colombes* de Jésus-Christ; il recevait par leur entremise beaucoup de grâces et plusieurs d'entre elles daignèrent lui apparaître.

Le saint religieux eut la dévotion de composer un office en leur honneur. Les diverses hymnes de cet Office forment un petit poème, résumant l'histoire des vierges martyres. Quand il eut [illegible] Hermann-Joseph [illegible] la musique [illegible] il entendit le chœur des vierges, compagnes de sainte Ursule, chanter [illegible] suaves, qui [illegible] à la mesure de ses vers, il les nota avec soin; et, de cette manière, son travail fut heureusement achevé. L'historien du Bienheureux affirme tenir ce détail de la bouche même d'Hermann. « Il nous chantait souvent ces hymnes, ajoute-t-il, avec une allégresse toute [illegible] »

Vers l'an 1200, on découvrit de nouvelles reliques de [illegible] Hermann multiplia ses [illegible] du monastère de Sainte-Ursule, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le [illegible] pour son couvent de Steinfeld. Il apprit ensuite par révélation que la martyre, dont il avait reçu cette relique insigne, se nommait Gertrude.

[illegible] de la Sainte Vierge, le P. Hermann [illegible] un commentaire sur le [illegible] deux frères, allant alors le chercher dans sa cellule, ne l'aperçurent point [illegible] pour que son serviteur ne fût pas troublé dans son travail.

L'an 12[illegible] Engelbert, archevêque de Cologne, fut traîtreusement assassiné par ses serviteurs. Hermann-Joseph, qui était alors en prière dans son couvent, vit l'âme de son archevêque monter vers le ciel sous la forme d'un astre plus brillant que la lune. Et il s'étonnait [illegible] des princes, si souvent plongé dans les affaires et envahi par le [illegible] dans le ciel [illegible] de la gloire d'Engelbert?..... En punition de ta présomption, tes yeux seront malades, et tu ne recouvreras la santé qu'après avoir promis d'envoyer deux yeux de [illegible] à son tombeau. »

En effet, le saint religieux fut atteint d'une maladie des yeux. Il promit donc, s'il était guéri, d'envoyer au tombeau d'Engelbert l'ex-voto demandé; et, aussitôt, le mal le quitta.

[illegible]

[illegible]

Il [illegible] quand un Frère lui dit avec dureté [illegible]

Sa tenue et sa démarche n'avaient rien de prétentieux. « Dans ses vêtements, dit son historien, il savait éviter à la fois la recherche et la malpropreté; pendant de longues années, nous ne lui avons pas vu porter de manteau neuf. Il disait, pour cacher son humilité, que les vieux étaient moins lourds. Une tunique vieille et rapiécée lui plaisait plus qu'une neuve. »

Un jour, marchant seul à travers la campagne, il rencontre un paysan et lui dit : « Pourriez-vous me rendre un service? — Volontiers, si cela dépend de moi, répond l'homme des champs. »

Alors, le P. Hermann, se mettant à genoux, lui dit : « Donnez-moi un soufflet; c'est le traitement que je mérite. »

Le paysan resta tout interdit. Jamais personne ne lui avait demandé une faveur de cette nature. Aussi quand il vit des religieux de Steinfeld, il ne manqua pas de leur raconter cette aventure.

L'innocence et la chasteté du nouveau Joseph furent toujours inviolables, c'est une des raisons qui le rendaient si agréable à la Sainte Vierge.

Il était affable et dévoué. Ayant appris à construire de petites horloges, il mettait volontiers son talent au service de la charité.

Dans ses voyages, il refusait les montures qu'on lui offrait, et marchait à pied. Au lieu de profiter du lit moelleux que des hôtes bienveillants lui préparaient pour la nuit, il couchait par terre sur le tapis. Si on lui demandait pour[illegible] lagements que les autres jugeaient nécessaires, il se contentait de répondre : « Jésus me le défend

Tombé gravement malade, loin de son couvent, le P. Hermann reçut une charitable hospitalité dans un château. Parmi les personnes qui vinrent alors lui rendre visite, se trouva une sainte religieuse. Elle connut que la maladie était mortelle, et fut affligée de voir qu'un aussi excellent prêtre allait être enlevé à l'Eglise.

Elle alla donc supplier avec de grandes instances notre divin Sauveur de lui rendre la santé. Enfin, le Seigneur lui dit : « J'ai exaucé ta prière et je lui accorde cinq ans de vie. — Seigneur, répondit la religieuse, si vous avez exaucé ma prière, accordez-lui douze ans. Qu'est-ce que [illegible]

[illegible] Hermann put continuer son apostolat [illegible] il alla recevoir au ciel sa [illegible]

[illegible] nommée Hildegonde avait une [illegible] plus avaler aucun aliment, même liquide. Se voyant près de mourir, elle invoqua le bienheureux Hermann et but quelques gouttes de l'eau qui avait servi à laver son corps. Aussitôt, elle fut guérie.

[illegible] s'étant vue atteinte d'une douloureuse maladie des yeux, qui la rendit [illegible] la vue et la santé [illegible]

[illegible] Frère convers de Steinfeld, fut [illegible] Des multitudes d'autres [illegible] de toute espèce, et [illegible] furent [illegible] Hermann-Joseph. [illegible] à qui appartient toute gloire dans les siècles des siècles.

SAINT ALBERT

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM ET LÉGISLATEUR DES CARMES

Fête le 8 avril.



NOBLESSE ET TALENTS DU BIENHEUREUX ALBERT

Si, dans l'antiquité, on a regardé comme des oracles les hommes qui donnèrent des lois aux peuples, et si ces hommes furent toujours comblés d'honneurs et de gloire, que ne méritera pas celui qui forma, par ses lois, non pas de simples citoyens d'un royaume terrestre, mais une foule de saints tels que les Thérèse, les Jean de la Croix et bien d'autres.

Le bienheureux Albert naquit à Castro de Gualteri, dans le diocèse de Parme. Tous les historiens s'accordent à louer la noblesse de ses parents, mais sans la préciser. Le plus vraisemblable est qu'il descendait de la famille de Pierre l'Ermite, le prédicateur de la première croisade.

Cette famille, d'origine française, passa en Flandre, et, ayant étendu une de ses branches en Italie, donna dans le bienheureux Albert un de ses meilleurs fruits.

De très bonne heure, ses parents l'appliquèrent à l'étude des lettres ; il y fit de rapides progrès, et, grâce à son intelligence naturellement vive, à un travail persévérant, mais surtout avec l'aide de Dieu, qui le préparait à de hautes destinées, le jeune Albert devint un maître consommé dans la science du droit canonique et civil et dans l'interprétation des Saintes Ecritures.

ENTRÉE EN RELIGION
IL DONNE L'EXEMPLE DE TOUTES LES VERTUS

Ses études, loin de l'enorgueillir, allumèrent en son âme les ardeurs de l'amour divin. A mesure que la lumière de la vérité s'emparait de son intelligence, il comprenait mieux le néant des choses périssables, et Dieu lui apparaissait comme le seul objet digne de fixer sa vie et de remplir son cœur.

Ce fut donc pour échapper aux pièges du monde et à ses filets que le jeune Albert, semblable à l'oiseau qui est né pour voler vers le ciel, quitta le siècle et vint se reposer sur le grand arbre de la religion.

Il se rendit à cet effet à l'église et au monastère de Mortara, fondés par les chanoines réguliers, vers l'an 1080, dans une délicieuse vallée, où la nature avait déployé toutes ses grâces. Ce site charmant s'appelait autrefois Selva Bella, belle forêt, mais il prit ensuite le nom de Mortara, mortalité, à cause des innombrables morts qui y moururent durant les guerres de Charlemagne avec Didier, roi de Lombardie.

Ce monastère était alors très florissant et Albert le choisit pour son refuge, regardant comme un grand bonheur d'être en un lieu où son corps pût être en sûreté, et sa conscience en paix.

Il entra au couvent en compagnie de ses pieux parents qui voulurent aussi se livrer à ce sacrifice volontaire. Le prélat et le chapitre, qui connaissaient déjà ses talents et ses vertus, l'accueillirent avec le plus grand empressement.

Dès qu'il eut reçu l'habit, il entra dans la voie d'une nouvelle ferveur, et se montra bientôt un parfait religieux, dépassant les espérances que ses débuts avaient pu concevoir.

Dans son humilité, il essayait de voiler aux yeux de tous les [illegible] de sainteté que Dieu avait déposés dans son âme, mais, malgré lui, l'éclat de ses vertus jaillissait au dehors, et ses frères étaient [illegible] à les proclamer.

[illegible] le [illegible] pour [illegible], attentif à l'observance de la règle, modeste en sa conversation, plein de ferveur dans sa prédication et [illegible] dans tous ses actes. Tant de [illegible] le désignèrent bientôt aux yeux de ses frères, et malgré son jeune âge, il fut élu prieur du monastère.

ALBERT EST ÉLU ÉVÊQUE DE BOBBIO, PUIS DE VERCEIL

La renommée de ses vertus était parvenue jusqu'aux oreilles du pape, qui le désigna pour évêque de Bobbio. Ce choix alarma la modestie du Saint, et il essaya de se soustraire à ces honneurs en [illegible] mille difficultés. Sur ces entrefaites, le siège de Verceil vint à vaquer : l'évêque de cette ville, Guala, avait été envoyé comme légat en Angleterre par les papes Lucius III et Alexandre III ; sa mission, dans ce lointain pays, s'étant prolongée, il s'était démis de la charge de son diocèse, et on devait procéder à une nouvelle élection.

Saint Albert n'avait pas encore été sacré évêque de Bobbio ; le pape lui ordonna d'accepter le siège vacant de Verceil, et son humilité dut céder à l'obéissance.

LE NOUVEL ÉVÊQUE [illegible]

[illegible] à la tête d'une [illegible], Albert mit tous ses soins et toute son ardeur à [illegible] les traces de son saint prédécesseur [illegible]. Il [illegible] dans [illegible] l'humilité et la pauvreté, dans sa nourriture [illegible], son [illegible] la pénitence, [illegible] et son corps la pureté [illegible].

[illegible] Il [illegible] En 1184, il fut [illegible]. Il [illegible] de [illegible] et des [illegible] par la [illegible] de ses [illegible], [illegible] de la [illegible].

[illegible] le pape [illegible] le saint prélat [illegible].

[illegible] que le Seigneur [illegible] par [illegible] en l'an 1184 [illegible] que l'on [illegible] au Saint [illegible] de Parme qui était possédée de cinq démons. Le Saint l'exorcisa [illegible] quelque temps pour elle, et, le jour de la fête de saint Eusèbe, il commanda aux démons, qui s'enfuirent aussitôt du corps de la possédée.

ALBERT [illegible] LES DIFFÉRENDS

L'opinion que l'on avait de sa prudence, de sa discrétion, de sa droiture et de son habileté dans les affaires le fit choisir par le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse, pour être l'arbitre de leurs différends.

Ce fut en reconnaissance de ses services que l'empereur Henri VI, successeur de Frédéric, l'honora du titre de prince de l'empire, titre qui passa dans la suite aux évêques de Verceil.

Il ne fut pas moins honoré du pape Célestin III, qui accorda de nombreux privilèges à son Église épiscopale à cause de lui. De même, Innocent III l'employa dans plusieurs négociations importantes. Il le chargea notamment d'apaiser une cruelle dissension qui avait éclaté entre les habitants de Parme et ceux de Plaisance ; cette division menaçait de s'étendre à toute l'Italie, et elle [illegible], comme il arrive souvent dans les guerres civiles. Le prélat remplit sa charge avec autant d'efficacité que de douceur, et en cette occasion se vérifia le proverbe du sage, que l'homme prudent est plus utile que l'homme vaillant.

Albert, toujours préoccupé de la sainteté des brebis confiées à sa garde, réunit, en 1192, un synode, afin de travailler à une plus grande réforme de son diocèse. Mais, vers l'an 1205, le Seigneur vint l'enlever à son troupeau, pour lui en donner un autre moins facile à conduire. Il fut appelé au patriarcat de Jérusalem, dans les circonstances suivantes.

[illegible]

Le patriarche Monaco, Florentin de naissance, homme savant et vertueux, auparavant évêque de Césarée, était mort au commencement de l'an 1204. Le cardinal Soffred se trouvait alors en Palestine en qualité de légat apostolique, et [illegible] de Jérusalem par le clergé et le peuple, avec le consentement du roi et des évêques [illegible].

Mais le cardinal Soffred, qui avait d'abord [illegible] du pape, [illegible] cette dignité et ne voulut se rendre ni aux vœux, ni aux prières de ceux qui l'avaient élu, soit pour [illegible] une telle charge en des temps si calamiteux, soit pour éviter d'être accusé d'ambition après les démarches qu'il avait faites pour procurer un digne prélat à cette Église.

On procéda donc à une seconde élection. Telles étaient la science, les vertus et la réputation du bienheureux Albert, évêque de Verceil, que tous les suffrages se portèrent unanimement sur lui. Mais le [illegible] d'obtenir le consentement du saint prélat, c'est pourquoi le roi de Jérusalem, Amaury, les princes, les [illegible], les évêques, qui se trouvaient [illegible] à Jérusalem [illegible], [illegible] le pape Innocent III, [illegible] d'obliger l'évêque de Verceil à accepter l'élection, et à ne point se refuser [illegible] de ses [illegible]. Le pape [illegible] il écrivit au saint une lettre [illegible] pour lui [illegible] de l'autorité du Pontife, à [illegible] à cette élection, [illegible] et [illegible]. Vaincu, par [illegible] saint Albert a con-

» sentir à leurs prières. C'est pourquoi, bien
» que nous ayons grand besoin de vous en Lom-
» bardie comme d'un prélat à qui nous confions
» avec sécurité nos pouvoirs dans les affaires
» difficiles, toutefois la pressante nécessité, non
» seulement de l'Église de Jérusalem, mais de
» tout l'Orient, nous oblige à nous faire violence
» pour vous conjurer d'accepter cette élection.
» Craignez de résister à la volonté de Dieu. »

Dans le reste de la lettre, le pape s'applique à persuader au bienheureux Albert d'accepter cette charge. Il lui rappelle que, pour réparer la chute du genre humain, Jésus-Christ a choisi Jérusalem, qu'il y souffrit, obéissant à Dieu son Père, jusqu'à la mort de la Croix. Le serviteur ne serait-il donc pas bien ingrat, s'il refusait de souffrir pour son Maître ce que son Maître a souffert pour lui? Il lui cite encore l'exemple de saint Jacques, le frère du Seigneur. Albert n'osa plus résister davantage, et il se soumit humblement aux prières du Souverain Pontife.

ALBERT, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM

Il se rendit à Rome, afin de voir le pape. Innocent III demeura très édifié de sa douceur et de sa sainteté ; et non seulement il le confirma dans la dignité de patriarche, mais il lui donna également le *pallium* et l'autorité de légat apostolique en Palestine pour quatre ans.

Il écrivit aussi plusieurs lettres en sa faveur. Premièrement, il recommande aux prélats et à tous les fidèles de Terre Sainte de le recevoir avec honneur et soumission, comme si c'était lui-même. Il lui donne le pouvoir de porter le pallium en quelque province que ce soit et d'absoudre de l'excommunication tous ceux qui voudraient traverser la mer avec lui, et tous les habitants de Terre Sainte.

Albert, prenant donc la bénédiction du Souverain Pontife, retourna à Verceil régler les affaires de son Église, et pourvoir à son successeur; de là, il prit un vaisseau génois, qui le conduisit au port de Saint-Jean-d'Acre, vers le mois d'août 120[illegible]. Il fut reçu par le roi et sa cour, comme un ange qui venait les délivrer de leurs maux, et pour si grand que le leur eût dépeint la renommée, ils le trouvèrent plus grand encore dans ses actions.

Il demeura à Saint-Jean-d'Acre, où se trouvait la cour royale et le siège patriarcal de Jérusalem, et ce fut de là qu'il commença avec soin à travailler à l'administration de sa charge.

LE MONT CARMEL ET SES GLOIRES

Près de la [illegible] le Mont Carmel, si célèbre dans l'Écriture, [illegible] de sa beauté et de sa fertilité.

C'est sur ce mont [illegible] que le prophète Élie confondit les prêtres de Baal, qu'il établit l'école des Prophètes.

Son disciple Élisée l'imita dans son genre de vie, et leurs [illegible] donnèrent ainsi naissance à une communauté de solitaires qui [illegible] par la suite [illegible] du Carmel.

[illegible]

particulière la Bienheureuse Vierge qu'ils » avaient eu le bonheur de voir et d'entendre » plusieurs fois. » (Office de Notre-Dame du Mont Carmel.) Dès l'an 83 de l'ère chrétienne, les anachorètes élevèrent sur le Carmel une chapelle dédiée à Marie. Sainte Hélène, dans sa pieuse vénération pour la Terre Sainte, n'oublia pas non plus cette montagne et bâtit une église près de l'école des Prophètes.

Non contents de travailler à leur salut, les moines du Carmel, comme le rapporte Joseph d'Antioche, qui écrivait en 130, quittèrent souvent leur montagne pour aller propager la foi de Jésus-Christ dans la Samarie et la Galilée.

Mais, au temps des empereurs Arcadius et Honorius, un de ces religieux, d'une grande vertu et perfection, appelé Jean, qui, par ses écrits et ses exemples, menait ses frères à la sainteté, fut élevé à la dignité d'évêque de Jérusalem (412).

Ce fut alors qu'un de ses disciples, Caprasius, le supplia de vouloir bien lui donner par écrit, en un petit livre, tout ce qu'il leur avait déjà donné de vive voix, sur leur religion, ses fondateurs et la sainteté à laquelle ils devaient tendre. Jean, patriarche de Jérusalem, se rendit à ses désirs, et, dans un opuscule de quarante et un chapitres, composé en grec, il retraça la première institution des solitaires du Carmel, la sainteté et les belles actions des prophètes Élie et Élisée, et de leurs disciples. Au temps des Croisades, le couvent du Carmel fut rétabli par saint Berthold, puis par saint Brocard.

ALBERT DONNE SA RÈGLE AU CARMEL

A l'arrivée de saint Albert, saint Brocard, suivi d'une foule de ses religieux, vint trouver le légat apostolique pour recevoir sa bénédiction et traiter avec lui de quelques matières concernant son Institut. Il lui proposa son dessein, lui mit entre les mains les règles monastiques observées sur le Mont Carmel depuis tant de siècles, ainsi que les nouvelles ordonnances que lui-même avait portées; il lui soumit aussi quelques doutes, et enfin il le supplia, au nom de son Ordre, de vouloir bien leur donner une règle plus courte, plus méthodique et plus substantielle que toutes celles qu'ils avaient eues jusque-là, et, en même temps, de les confirmer plus légalement dans leur dessein.

Le Patriarche de Jérusalem se rendit à ces désirs, et, pour apporter un grand soin à l'œuvre qu'il entreprenait, il lut d'abord la règle de Jean de Jérusalem, tirée des vies des anciens prophètes; il lut aussi les nouvelles constitutions de saint Brocard, tirées des écrits de saint [illegible], et des coutumes que saint Berthold avait implantées [illegible]. Reconnaissant que la règle de Jean n'était pas assez [illegible], ni assez précise, et que les statuts de saint Brocard étaient d'un style trop diffus [illegible], il leur donna une règle plus courte, plus substantielle, plus précise [illegible] de [illegible] et [illegible] ajouta [illegible], en sorte que c'est une des règles les plus substantielles que l'Église ait approuvées, règle qui a duré et qui [illegible] une foule de [illegible].

[illegible]

par de larges et fréquentes aumônes, il fut le protecteur de l'Ordre.

Plus d'une fois, il se retira au Carmel, afin de se divertir des soucis de sa charge, pour donner plus de temps aux besoins de son âme.

Tant de bienfaits lui ont attiré l'amour de la famille des Carmes, qui le vénèrent comme leur Patriarche et leur Législateur.

ALBERT BAT MONNAIE POUR LES PÈLERINS

Il y avait en Palestine une foule de pauvres, parce que, à chaque instant, les Sarrasins venaient dépouiller les habitants de leurs maisons et de leur biens ; de plus, un grand nombre d'étrangers accouraient de partout, soit pour visiter les Saints Lieux, soit pour aider leurs frères à les conquérir.

Sa charité s'étendait à tous ; il en donnait des preuves spéciales en faveur des pèlerins, car, pour les secourir, il fit battre certaines monnaies où il fit écrire son nom, sa dignité, etc., ainsi que ces mots : *munus peregrinorum*, secours des pèlerins.

Sa charité se fit aussi sentir aux nombreux captifs qui étaient entre les mains des Sarrasins. Sur les recommandations du pape Innocent III, afin de préserver la foi de ces infortunés chrétiens, il employa tout son zèle à les racheter de l'esclavage, soit en payant leur rançon, soit en les échangeant avec d'autres captifs musulmans ; et il dépensa dans cette œuvre sainte tous ses biens et revenus.

ALBERT, GRAND PACIFICATEUR

Le bienheureux Albert reprit encore plusieurs fois la mission de paix qu'il avait reçue auparavant en Italie.

Le roi de Chypre et le comte Henri, seigneur du royaume de Jérusalem, se trouvaient en querelle sur des points de juridiction ; et comme la dissension parmi les chefs est la source de la destruction des armées, surtout dans ces circonstances dont les musulmans auraient profité sans nul doute, il y allait de l'avenir de la Terre Sainte. Cette affaire donna de grands soucis au pape Innocent, qui écrivit au Patriarche d'arranger le différend, ce qu'il fit au grand contentement des partis.

La même année, il termina heureusement une autre affaire non moins difficile, ni moins dangereuse ; c'était le procès que les Templiers avaient fait aux chevaliers teutoniques, parce que ceux-ci avaient pris le manteau blanc, signe distinctif des chevaliers du Temple.

A la même époque arrivèrent deux événements qui mirent en grand crédit l'habileté et la prudence du saint Patriarche.

La reine de Jérusalem étant venue à mourir, sa perte remplit le royaume de douleur et de dangers. A cette nouvelle, le pape Innocent, comme un père plein de sollicitude, commanda aux Templiers de soutenir le parti du roi qui ne tenait ses droits que du côté de son épouse. En même temps il demanda au Patriarche d'user de toute son influence pour maintenir la paix dans le royaume. Albert usa avec tant de zèle et de prudence qu'il contint tous les esprits et tous les partis dans l'obéissance.

Sa [illegible] à [illegible] dans une autre [illegible] avec le [illegible]

Patriarche d'Antioche, le roi d'Arménie fit invasion avec une grande armée sur le territoire de cette ville, et y commit d'horribles ravages. Ils arrivèrent aux oreilles du pape, qui résolut de sévir contre de tels abus. Pour cela, il commanda au Patriarche Albert d'excommunier le roi d'Arménie, ainsi qu'un mauvais prêtre qui, dans l'espoir d'arriver au patriarcat d'Antioche, avait été cause de tous ces désordres. Ses vœux ne furent point déçus. Le bienheureux Albert, avec une adresse admirable, mêlant la douceur aux rigueurs de la justice, fit descendre l'intrus du siège d'Antioche, et rétablit le pasteur légitime ; de plus, il amena le roi d'Arménie à réparer ses torts, à demander pardon de sa faute, après quoi il lui donna l'absolution et le rendit à la communion.

Albert montra son courage également en représentant au roi de Jérusalem qu'il ne devait point faire de son sceptre un instrument de tyrannie pour ses sujets, et qu'il devait les traiter en fils et non en esclaves. D'autre part, il recommandait à ceux-ci l'obéissance et la soumission filiale envers leur roi.

MORT DU BIENHEUREUX ALBERT

En l'an 1213, le Souverain Pontife, voulant tenter un grand effort pour arracher la Terre Sainte aux mains des infidèles, publia la réunion d'un Concile général à Rome qui devait se célébrer en 1215. Il en fit part au Patriarche, et lui demanda d'amener avec lui quelques hommes pleins de prudence, de savoir et d'expérience, qui connussent bien la Terre Sainte, pour examiner par quels moyens les chrétiens pourraient s'en rendre maîtres avec moins de difficultés.

Il le chargeait aussi de deux missions importantes ; c'était d'abord de faire arriver à bonne fin une ambassade qu'il envoyait au sultan de Damas. Pour cette mission délicate, Albert choisit saint Brocard, qui connaissait parfaitement le pays et la langue de ses habitants.

En second lieu, le Souverain Pontife recommandait au Patriarche de chercher à tarir la source des maux qui accablaient la Palestine, en remédiant aux péchés et aux désordres des chrétiens qui l'habitaient.

C'était bien, du reste, le plus grand souci du Patriarche Albert ; mais cette recommandation du pape activa son zèle et sa sollicitude à faire cesser les scandales publics, en sorte qu'il provoqua contre lui-même la colère de certains pécheurs malades au point de préférer leur maladie à leur guérison.

Un de ces frénétiques en vint à un tel degré de rage que, sans s'arrêter à considérer la sainteté du prélat, ni la grandeur de son propre crime, il osa frapper traîtreusement le pontife d'un coup de poignard, au milieu d'une procession solennelle, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, alors que, revêtu des ornements pontificaux, il était entouré de son clergé, dans l'église de Sainte-Croix, à Saint-Jean-d'Acre.

C'est ainsi que mourut le saint patriarche Albert, sous les coups d'un meurtrier qu'il avait [illegible] de ses vices, et cette mort est un véritable martyre. Aussi quelques auteurs le considèrent [illegible] comme digne de porter la palme de ceux qui ont répandu leur sang pour la cause de Jésus-Christ.

[illegible] 8, rue François Ier, Paris

SAINTE WALTRUDE OU VAUDRU

FONDATRICE ET PATRONNE DE LA VILLE DE MONS (Belgique)

Fête le 9 avril.



La sainte comtesse Waltrude, après avoir renoncé au monde, se retira dans la solitude ; le démon se présente à elle sous une forme visible pour l'effrayer et la frapper ; la servante de Dieu le chasse et lui reproche l'orgueil qui l'a fait tomber du ciel dans la misérable condition où il se trouve.

ORIGINE ROYALE DE WALTRUDE — SON MARIAGE AVEC UN COMTE DE HAINAUT

La cité de Mons en Belgique, comme tant d'autres villes ou villages de l'Europe Occidentale, doit son origine à un monastère. La Sainte qui en jeta les fondements, sainte Waldétrude, (par abréviation populaire Waltrude ou Vaudru), naquit en 626 dans un bourg du Hainaut. Son père, le comte Walbert, et sa mère, la princesse Bertile, appartenaient tous deux à la race royale de France. Tout en s'appliquant à donner à leur fille une éducation distinguée, Walbert et Bertile en voulurent faire avant tout une chrétienne accomplie. De son côté, Waldétrude sut répondre aux pieuses intentions de ses parents. La sainteté de son enfance montra bientôt en elle une âme de choix.

Fuyant avec horreur toute compagnie plus ou moins dangereuse, elle se retirait à l'écart pour prier, ou bien allait à l'église entendre l'office divin. Le comte et sa noble épouse étaient ravis de leur fille.

Mais quand elle eut atteint l'âge nubile, ils eussent bien mieux aimé voir s'arrêter un peu l'élan d'une telle ferveur. Ils pressentaient qu'une âme si pure et si amante de la sainteté préférerait l'alliance de Jésus-Christ aux alliances passagères du monde, et comme Waldétrude était leur fille aînée, ils tenaient à assurer en elle la conservation de leur race. Il fut donc résolu que la jeune fille devait se choisir un époux le plus tôt possible. A la première ouverture qu'ils lui firent de leurs intentions bien arrêtées, notre Sainte répondit par un refus dont ils ne tinrent pas compte. Ils l'engagèrent dans un mariage auquel elle consentit enfin, moins par goût que par obéissance. Madelgaire ou Mauger, l'époux qu'on avait choisi à Waldetrude, était un noble comte du Hainaut et un des principaux seigneurs de la cour du roi Dagobert Ier; sa vie était irréprochable et profondément chrétienne. Dieu semblait récompenser sa vertu en l'unissant à une épouse qui avait passé, comme lui, les années de sa jeunesse dans la plus parfaite [illegible]

MODÈLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE — UNE FAMILLE DE SAINTS — MADELGAIRE SE FAIT MOINE

Une fois mariée, Waldetrude fit taire ses répugnances naturelles pour se donner [illegible] à ses devoirs d'épouse chrétienne. Elle ne désirait qu'une chose : l'accomplissement de la volonté de Dieu. Elle le suppliait avec larmes de réaliser les desseins qu'il avait formés sur son humble servante. Mais, en attendant le jour d'une nouvelle manifestation des volontés d'en haut, la noble chrétienne, au lieu de perdre son temps à soupirer inutilement après un genre de vie qui ne lui était plus possible en ce moment, entreprit avec ardeur de se sanctifier le mieux qu'elle pourrait, dans l'état où elle se trouvait, en s'efforçant d'en remplir les obligations avec toute la perfection possible.

Les plaisirs du monde n'eurent jamais de prise sur son cœur; tous ses attraits étaient pour la retraite et la prière. Elle acceptait avec soumission, patience et courage toutes les peines et contrariétés qui lui arrivaient. Ses mortifications volontaires maintenaient d'ailleurs la forte et vaillante énergie de son âme. Elle jeûnait souvent. Bonne et charitable, elle ne repoussait aucun indigent, elle donnait toujours et cela avec les sentiments de la joie la plus aimable et la plus expressive.

L'œuvre de miséricorde qui fut l'objet de prédilection de toute sa vie fut le rachat des prisonniers; œuvre d'une grande importance à cette époque encore à demi-barbare, dans laquelle les guerres faisaient de nombreux captifs, que les vainqueurs réduisaient à un dur esclavage. La sainte comtesse paya la rançon d'une multitude de ces malheureux. Le comte Madelgaire admirait la piété de son épouse, et s'édifiait tous les jours au spectacle des vertus dont elle donnait l'exemple.

Le Seigneur leur donna quatre enfants. Waldétrude — ou si l'on préfère, *Waltrude* — comprit tout ce qu'elle devait de soin à ces créatures dont le Créateur de toutes choses lui confiait la garde et le salut. Elle s'appliquait à les élever dans la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Au reste, sa vie admirable n'était-elle pas une prédication continuelle et un stimulant de tous les jours? Les obligations de la mère ont d'immenses conséquences [illegible] la société « C'est sur ses genoux, dit M. de Maistre, que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde, *un honnête homme et une honnête femme.* » Waltrude le savait; mais elle ne se contenta pas de faire de ses enfants des hommes honnêtes, elle en fit des saints.

C'est, en effet, en grande partie aux soins et aux exemples admirables de leur mère, que ses enfants et son époux lui-même doivent l'honneur d'être inscrits au catalogue des bienheureux. Saint Landry [illegible] devint évêque de Metz. Deux filles qui le suivaient, sainte Aldetrude et sainte Madelberte, après une enfance passée toute entière dans une [illegible] et sous l'influence des vertus maternelles, prirent plus tard le voile au monastère de Maubeuge que leur tante, sainte Aldegonde, sœur de Waltrude, venait de fonder depuis quelque temps.

[illegible] de tous, nommé Dentlin, mourut peu après son baptême. Par un de ces sentiments de [illegible] admirable dont elle seule a le secret, l'Église [illegible] a pas moins inscrit le nom de Dentlin dans [illegible] particulières de la ville de Mons, à côté des [illegible] de son père, de sa mère, de son frère et de ses [illegible], elle n'a pas voulu priver ce petit ange des honneurs qu'elle rend à toute sa famille.

Quant au comte Madelgaire, touché des vertus de son épouse qui [illegible] de plus de la continence, il s'éprit à son tour des attraits de cette vertu. Un songe où Dieu lui ordonna, par l'intermédiaire d'un ange, de [illegible] à Hautmont une église en l'honneur du prince des apôtres, acheva de le décider à quitter le monde pour se consacrer au Seigneur. Le comte et son épouse firent vœu de garder la continence perpétuelle. A quelque temps de là, sur les conseils de saint Aubert, évêque de Cambrai, Madelgaire allait poser la première pierre d'une église et d'un monastère à Hautmont, sur la Sambre, près de Maubeuge. Il s'y fit moine, sous le nom de frère Vincent. Oublieux de toutes les vanités terrestres, il y acheva ses jours dans la pratique des plus excellentes vertus. L'Eglise l'honore d'un culte public le 14 juillet, sous le vocable de saint Vincent de Soignies, du nom de la ville qui possède encore aujourd'hui ses reliques.

CROIX INTÉRIEURES — UN ANGE LA CONSOLE

La pieuse Waltrude demeura quelque temps encore dans le siècle où elle continua de se livrer à la prière, aux bonnes œuvres et aux pénitences corporelles, veillant sur ses fils, et attendant sans doute une manifestation de la volonté de Dieu.

Une nuit, saint Géry, ancien évêque de Cambrai, lui apparut en songe et lui dit de la part du Seigneur : « Continuez : ces œuvres me sont très agréables. » Waltrude, en toute simplicité raconta le fait à quelques-unes de ses connaissances. Le bruit s'en répandit bientôt dans la ville. Ce fut pour la pauvre femme une source de railleries et d'injures qui la plongèrent dans des angoisses [illegible]. Un jour qu'elle était en proie à une de ces tristesses poignantes qui étreignent l'âme, un ange lui apparut sous une forme humaine et lui dit : « Pourquoi êtes-vous si abattue? — Hélas! répondit la Sainte, je suis la risée de tout le monde. — Prenez courage, répliqua l'ange; il est écrit : Pas de couronne sans combat (II. Timothée II, 5). Les prophètes, les apôtres, les martyrs sont passés aussi par le creuset des persécutions. Notre-Seigneur l'a dit : Le disciple n'est pas au-dessus du maître ». Fortifiée par les paroles de l'ange, notre Sainte n'eut plus de peine à étouffer cette tristesse qu'elle comprit être l'œuvre de l'esprit infernal.

WALTRUDE QUITTE LE MONDE — FONDATION DU MONASTÈRE DE CHATEAULIEU

Sur les bords de la rivière de Haine, au fond d'une humble et étroite cellule qui devait être le berceau du monastère de Celles, vivait un saint ermite du nom de Ghislain. Cet ermite était prêtre. Sur un ordre qu'il avait reçu du ciel, l'homme de Dieu venait visiter souvent notre Sainte qu'il dirigeait dans les voies de la perfection. Il ne tarda pas à se rendre compte du profond dégoût que Waltrude professait pour les vanités du monde et de son vif désir de se consacrer à Dieu. Ghislain lui désigna une montagne située à quelques milles de la [illegible] un endroit éminemment propre à la construction d'un monastère.

Cette montagne, appelée depuis *Chateaulieu*, sert d'emplacement à la ville actuelle de Mons.

Waltrude fut ravie de la proposition de son directeur. Elle acheta immédiatement le terrain et fit procéder à la construction d'un ermitage. Puis elle dit un dernier adieu à son père, à sa mère et à ses enfants et prit le chemin du désert. Elle arriva sur le [illegible] de la montagne; mais le bâtiment lui parut trop grand et trop [illegible]: on n'avait pas tenu compte des recommandations de notre Sainte qui avait ordonné la construction d'un humble et

pauvre oratoire. Elle ne voulut pas séjourner dans ce qu'elle nommait un palais et redescendit de la montagne. Or, la nuit suivante, cette maison neuve s'écroula.

L'ermitage fut rebâti cette fois dans des proportions plus conformes à la pauvreté évangélique, dont Waltrude voulait observer les étroites règles. Elle fit élever tout à côté un oratoire en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul. Les frais de la construction une fois couverts, Waltrude distribua son argent aux pauvres. Enfin, toujours sur les conseils de son directeur l'ermite Ghislain, elle vint à Cambrai recevoir le voile des vierges des mains de ce même saint Aubert qui avait puissamment contribué à la vocation religieuse de son époux, le brillant comte Madelgaire, devenu l'humble frère Vincent.

APPARITIONS DU DIABLE — HONTEUSE DÉFAITE

De retour dans sa cellule, la nouvelle épouse de Jésus-Christ embrassa résolûment le genre de vie qu'elle avait choisi. Dégagée des entraves du corps qu'elle domptait au prix de fréquentes macérations, son âme atteignit bientôt les hauts sommets de la contemplation. Le démon jaloux résolut de lui livrer une guerre à outrance, comme autrefois à certains Pères du désert. Tentations contre la foi, tentations de désespoir ; tableau des horreurs de la solitude et des austérités de la vie religieuse d'une part, des plaisirs du monde d'autre part ; souvenirs de ses richesses, de sa famille, de sa noblesse et de ses gloires, Satan fit jouer tous les ressorts du monde et de la chair pour triompher de la pieuse recluse. Mais Waltrude répondait à ces assauts de l'enfer par des prières plus ardentes. A bout de ressources, le démon lui apparaît un jour sous la figure d'un homme hideux, et la saisit dans ses bras vigoureux pour la battre. La Sainte invoque le nom de Jésus avec amour. A ce nom victorieux le démon lâche sa proie et s'efforce de disparaître. Mais, comme entravé par une force supérieure, il ne peut fuir qu'avec peine. La Sainte le poursuit de côté et d'autre en lui criant avec dédain : «Tant mieux, si tu es si misérable, tant mieux ! Un jour tu t'es exclamé : j'élèverai mon trône par dessus les astres du ciel et je serai semblable au Très-Haut. Insolent, ton orgueil n'a servi qu'à te précipiter du haut de ce trône, et maintenant il suffit d'une femme pour te faire la guerre. Quant à cette gloire dont tu t'es rendu indigne, le Seigneur en a fait don au genre humain. »

Le diable, si plein d'orgueil, semblait dévoré par la honte, plus encore que par le feu de l'enfer. Dès que la force divine qui l'enchaînait cessa d'agir, il disparut comme un éclair. Il n'osa plus de quelque temps revenir tenter notre Sainte.

La renommée des vertus de Waltrude ne tarda pas à se répandre au loin. On vit bientôt des jeunes filles, de race noble pour la plupart, abandonner le monde et ses faux biens et venir lui confier la garde de leur virginité.

SAINTE WALTRUDE ET SAINTE ALDEGONDE

Sainte Waltrude avait une sœur puînée dont nous avons déjà prononcé le nom. Elle s'appelait Aldegonde. Après une enfance angélique qui se ressentit sans doute de l'heureuse influence des rares vertus de sa sœur, Aldegonde fut éprise comme elle du désir de se fiancer a Jésus-Christ. Mais quand elle fut en état d'être mariée elle trouva les mêmes résistances qu'avait rencontrées sa sœur. Celle-ci qui venait de se retirer alors à Châteaulieu et comprenant tout le prix d'une vocation religieuse, voulait assurer cette grâce à sa sœur. Dans une lettre qu'elle écrivit à sa mère, Waltrude la suppliait de lui envoyer Aldegonde qu'elle avait hâte de revoir. Elle ajoutait qu'à la première manifestation d'un désir maternel, Aldegonde prendrait le chemin de la maison.

La princesse Bertile consentit enfin au départ de sa fille. Le séjour d'Aldegonde à Châteaulieu ne fut qu'une suite d'entretiens avec sa sœur sur les charmes et les avantages d'une vie consacrée à Dieu. Cependant la princesse Bertile n'était pas rassurée sur le sort d'Aldegonde. Il lui semblait entrevoir de loin le voile des vierges sur sa tête. Au bout de quelque temps elle rappela sa fille. Fidèle à sa parole, Waltrude congédie aussitôt sa sœur qui l'embrassa les yeux pleins de larmes. Notre Sainte la console de son mieux et l'engage à persévérer dans sa vocation avec une constance inébranlable. Mais, à son retour, en dépit de ses refus constants, ses parents veulent la marier à un jeune seigneur anglais. C'était abuser de leur autorité. Une nuit, Aldegonde quitte la maison paternelle et court se réfugier dans un endroit désert.

Elle put bientôt y construire un monastère, qui devint une abbaye autour de laquelle se forma, dans les siècles suivants, la ville de Maubeuge. De nombreuses compagnes vinrent se ranger sous la direction de la jeune abbesse. Ses deux nièces, Aldétrude et Madelberte, filles de sainte Waltrude, dirent un dernier adieu à leur aïeul le comte Walbert et à leur grand-mère la princesse Bertile, et prirent la route de Maubeuge où elles achevèrent avec les conseils de sainte Aldegonde, leur tante, l'œuvre de leur sanctification si bien commencée par sainte Waltrude.

VERTUS DE SAINTE WALTRUDE — MIRACLES CRAINTE QU'ELLE INSPIRE AU DÉMON

Mais revenons au monastère de Châteaulieu contempler la vie admirable de notre Sainte. Modèle achevé d'humilité, de patience et de douceur vis-à-vis de ses filles spirituelles, son exemple entraînait tous les cœurs. Dieu daigna plusieurs fois montrer aux hommes combien l'abbesse de Châteaulieu lui était agréable.

L'œuvre de prédilection de notre Sainte était, nous l'avons dit, le rachat des captifs. Un jour qu'elle pesait sur une balance la somme destinée au rachat d'un prisonnier, une main invisible doubla la rançon et suppléa ainsi largement au peu d'argent qui manquait pour le prix convenu. L'humble servante de Dieu supplia le témoin oculaire de n'en rien dire à personne de son vivant.

Les maladies ne résistaient pas davantage aux prières de la sainte abbesse. Elle guérit deux petits enfants qui semblaient déjà presque morts, l'un, en le touchant simplement de sa main, l'autre, en le marquant du signe de la croix.

Depuis, l'aventure que nous avons rapportée plus haut, le diable avait une peur indicible de sainte Waltrude. Un malheureux, tourmenté par toute une foule de ces esprits mauvais, n'eut qu'à invoquer le nom de l'abbesse de Châteaulieu pour être immédiatement délivré de leurs cruelles vexations.

ENTRETIENS DE L'ABBESSE DE CHATEAULIEU ET DE L'ABBESSE DE MAUBEUGE — AMOUR DE LA PAUVRETÉ CHEZ SAINTE WALTRUDE

Sainte Aldegonde venait quelquefois de Maubeuge visiter sa sœur au monastère de Châteaulieu. Elles s'éclairaient sur les moyens à prendre pour la direction de leurs religieuses. Puis, on parlait de Dieu,

de ses perfections, du paradis et de ses joies éternelles. Les âmes des deux sœurs, comme celles de sainte Monique et de son fils Augustin, sur les bords de la mer, à Ostie, atteignaient alors ces hauteurs de la contemplation, où l'intelligence et la volonté de l'homme sont en contact avec la divinité, et s'abreuvent aux torrents de lumière et de force qui s'épanchent du sein du Père Eternel.

Mais un jour, la bienheureuse Aldegonde, poussée par un sentiment d'affection trop humaine : « Ma sœur, dit-elle à sainte Waltrude, ce monastère est bien étroit et incommode, ces plages bien pauvres ; venez plutôt à Maubeuge, vous y trouverez une abbaye plus belle, plus grande et bien mieux située. — Ma sœur, répliqua sainte Waltrude, Jésus-Christ n'a eu qu'une étable au jour de sa naissance; il a passé toute sa vie dans l'indigence : est-il juste qu'une créature aussi vile que moi recherche ses aises? Au reste, j'espère vivre avec autant de sûreté dans mon humble couvent que dans les plus magnifiques abbayes. »

LE GAGE DU PARADIS — MORT DE SAINTE WALTRUDE (686)

Morte depuis longtemps au monde et à la chair, sainte Waltrude n'avait plus qu'un désir : celui d'aller au ciel. Un jour que son âme était toute absorbée dans la contemplation, elle vit un ange descendre du firmament et s'approcher du lieu où elle priait. Sainte Waltrude lui demanda si son nom était inscrit dans le livre de vie, et, mue par un motif de charité bien digne de son cœur de sainte, elle l'interrogea en même temps sur la destinée éternelle de sa sœur. L'ange lui répondit par ces paroles que Dieu adressait jadis au prophète Isaïe : « Sur qui porterai-je mes yeux, sinon sur celui qui est pauvre, en qui je vois l'humilité du cœur et le respect de ma parole. (Isaïe, LXVI, 2.) »

Tel est le bel éloge que le ciel lui-même a fait de la vie pauvre et cachée de notre Sainte. « Et loin de s'enorgueillir de cette révélation, ajoute son historien, Waltrude en prit texte pour s'enfoncer davantage dans la sainte humilité. » Car elle savait que tout bien vient de Dieu.

Enfin, après soixante ans passés sur cette terre d'exil, Waltrude s'endormit dans le baiser du Seigneur. C'était le 3 avril de l'an de J.-C. 686. Beaucoup de grâces ont été obtenues par son intercession, et sainte Waldétrude est encore très-aimée en Belgique, sous le nom de sainte Vautrude ou Vaudru. Cette dernière année, 1887, les fêtes de la sainte patronne de Mons ont été magnifiques.

« En 1349, le 7 octobre, dit Monseigneur Guérin, les reliques de sainte Waltrude furent portées en procession dans les rues de Mons, pour implorer la miséricorde de Dieu contre la peste, qui faisait d'affreux ravages. Une multitude d'habitants accourut en cette circonstance, pour rendre hommage à l'illustre patronne de Mons; de telle sorte que, dit de Boussu, dans son histoire de Mons, c'est à son culte que cette ville est redevable d'être la capitale de la province.

» Dans le village de Castiaux, on montre une fontaine qui porte le nom de Sainte-Vautrude. De nombreuses guérisons s'y sont opérées de tout temps. Ce lieu est encore aujourd'hui en grande vénération.

» Les reliques de sainte Vautrude reposent toujours à Mons dans une châsse très riche et d'un merveilleux travail. Chaque année, le lendemain de la Sainte Trinité, on fait une procession dans laquelle ces précieuses dépouilles sont portées sur un char que traînent les plus beaux chevaux des brasseurs de la ville. L'église de sainte Vaudru est un des plus remarquables monuments religieux de la Belgique. Elle fut construite, dans le XVe siècle, sur les dessins de Jean Dethuin, l'un des plus savants architectes de l'époque. »



SAINT MACAIRE

PATRIARCHE D'ANTIOCHE

Fête le 10 avril



Saint Macaire d'Antioche, dans son voyage en Occident, guérit en Bavière la femme du seigneur Adalbert. (D'après une gravure de [illegible].)

PARENTS ET PARRAIN

Ce fut vers le milieu du Xe siècle que naquit, d'une des plus nobles familles de l'Arménie, celui qui devait plus tard édifier l'Orient et l'Occident par la sainteté de sa vie et étonner le monde entier par ses nombreux miracles.

Ses parents, Michel et Marie, riches des biens de la terre, mais plus encore de ceux de la grâce, reçurent le petit enfant en remerciant le Dieu qui le leur donnait. Leur premier soin fut de faire purifier sa jeune âme dans les eaux du baptême.

L'illustre saint Macaire gouvernait alors l'Église d'Antioche. Ce fut à lui que fut porté l'enfant. Le patriarche voulut en être le parrain et lui donner son nom. Comme il était déjà vieux et brisé par des travaux incessants d'un [illegible] apostolat, il demanda qu'on lui confiât l'enfant aussitôt qu'il pourrait se livrer aux étu[illegible]

[illegible] bénissant Dieu de les consoler ainsi dans leurs vieux jours.

[illegible]

[illegible] années du jeune Macaire furent [illegible] et pures. [illegible] et de la vertu. L'enfant était bien jeune encore quand il partit, muni [illegible] et des sages avis de sa mère.

Le saint [illegible] reçut avec joie, et en peu [illegible] de la douceur et de l'amabilité [illegible] l'aima comme un fils. [illegible] brillants, surtout [illegible] choses divines. Les plaisirs du monde lui inspiraient une souveraine horreur, et aimer Dieu plus que tout autre était sa seule ambition.

[illegible]

[illegible] de bénir Dieu de [illegible] avait grandi [illegible] Par ses ordres, le peuple accourt au pied des [illegible] ne se doutant de rien, accom[illegible] ait pris [illegible] Christ, [illegible] venue de retourner à [illegible] Je n'ai qu'un [illegible] pour [illegible]

[illegible]

là que, prédicateur infatigable, il jetait dans les âmes la semence féconde de la parole divine, [illegible] les cœurs la charité et la paix.

Bien qu'il ne refusât pas à son corps la nourriture nécesssaire, sous ses habits pontificaux, il portait un rude cilice, et passait sur une [illegible] repos. Mais nous serions trop long si nous voulions énumérer les vertus sacerdotales qui ornèrent l'âme de Macaire et qui firent de lui ce que doit être le vrai ministre de Jésus-Christ, l'image vivante de toutes les vertus. Disons cependant que quand il priait, il versait une [illegible]

[illegible]

[illegible] appeler les lépreux ses amis. Parmi [illegible] aussitôt.

[illegible]

[illegible] de pèlerin et de mendiant.

[illegible]

Naïm, où fut ressuscité le fils de la veuve ; Cana, où l'eau fut changée en vin ; Nazareth, qui vit les premières années du Sauveur. Il vénère aussi les cendres de saint Jean-Baptiste, d'Elisée, d'Abdias, pleure les péchés des hommes sur le rocher où Amos pleurait les égarements du peuple d'Israël. Il ne peut éloigner ses pas du jardin de Gethsémani ; il lui semble voir encore la divine Victime buvant le calice d'amertume et suant des gouttes de sang pour nos péchés. Enfin il se dirige vers Jérusalem où il espère mourir d'amour, comme son divin Modèle. Sa renommée l'y avait déjà précédé. Le patriarche vint à sa rencontre et le retint quelque temps chez lui. Qu'il était heureux dans cette ville toute parfumée encore du sang divin, où l'enfer fut vaincu et le monde racheté !

[illegible]

Le pieux pèlerin faisait l'admiration des Sarrasins comme des chrétiens. A tous il enseignait la seule vraie foi, à tous il parlait du Christ avec [illegible] tèrent à la grâce, animés d'une haine violente contre lui, s'en emparèrent et le frappèrent tellement de verges que la chair du martyr volait en lambeaux. Et pourtant, au milieu des tourments, il prêchait encore la vérité.

[illegible] prison et, comme le divin Maître, il se voit clouer sur une croix. Mais les clous tombent d'eux-mêmes, et les barbares, peu touchés de ce prodige, font appel à d'autres supplices. Ils lui lient les pieds et les mains et posent sur sa poitrine une pierre brûlante. Mais le feu de l'amour divin qui embrase son âme est plus véhément que ce feu matériel, et le bienheureux martyr n'en ressent aucune atteinte. Du fond du cachot où il [illegible] soldat blessé pour l'amour de son Roi, il demande [illegible] vaincre l'infidélité.

[illegible] lui dit-il, lève-toi, serviteur [illegible]

Le martyr se lève aussitôt, les chaînes qui le retenaient captif se brisent, les portes de la prison s'ouvrent devant lui, et il apparaît au milieu de ses ennemis. Ceux-ci, étonnés de voir [illegible] r à leurs désirs, mais avant [illegible] notre foi.

[illegible] rent pour entendre la parole du serviteur de [illegible]

[illegible] de Dieu, il vit venir à lui un noble vieillard sar- [illegible] l'une retraite où il pourrait vivre dans la pénitence, ignoré des hommes. Dieu ne permit pas qu'une telle lumière fût cachée sous le boisseau.

LES BREBIS À LA RECHERCHE [illegible]

Cependant, on s'inquiétait à Antioche de la longue absence du saint patriarche, car on avait espéré qu'il reviendrait bientôt. Ce n'était plus le pasteur qui recherchait, inquiet, la brebis égarée, mais le troupeau tout entier qui pleurait son pasteur. Les parents de saint Macaire envoyèrent à sa recherche, ordonnant aux émissaires de supplier leur fils de se rendre à leurs vœux ainsi qu'à ceux du peuple, et d'employer la force s'il refusait.

Macaire ne tarda pas à être découvert, car qui ne connaissait ou n'avait entendu parler en Terre Sainte du pieux pèlerin, de l'illustre thaumaturge ! Mais les prières comme les menaces ne purent le dissuader de son entreprise. En vain lui représenta-t-on [illegible] ouailles, les pleurs de ses parents, l'inconsolable tristesse de ses amis, tout fut inutile. L'homme de Dieu ne voulut suivre que l'inspiration de son divin Maître. On en vint aux menaces, puis à la violence. Mais, du haut du ciel, Dieu, qui veillait sur son serviteur, frappa d'aveuglement les malheureux qui osèrent le toucher. Ceux-ci, reconnaissant leur faute, n'osaient se plaindre ; mais le Saint, oubliant l'injure qu'ils lui avaient faite, fit le signe de la Croix sur leurs yeux et ils furent guéris aussitôt. Il leur dit alors : « Allez, maintenant, et dites au peuple d'Antioche de ne plus pleurer son pasteur, mais de se réjouir, car il va bientôt quitter la terre pour les joies de la patrie céleste d'où il veillera sur vous et vous bénira. »

[illegible]

Macaire continua sa route, bénissant Dieu, annonçant le Christ à ceux qu'il voyait et guérissant les infirmes qui se présentaient à lui.

Un jour, il rencontra plusieurs chrétiens qui se rendaient à Jérusalem, conduisant avec eux un pauvre aveugle. Le Saint s'approcha de l'affligé et lui : « Où donc allez-vous ?

— A Jérusalem, seigneur, si Dieu le permet. »

Et Macaire se mit à pleurer, demandant à Dieu d'avoir pitié de sa pauvre créature.

« Frères, dit-il aux pèlerins, invoquez le Seigneur avec moi. Vous savez que ce Dieu plein [illegible] réunis en son nom. Le Christ, lumière véritable, est donc au milieu de nous et aucun œil ne peut rester fermé alors que cette lumière bienfaisante [illegible] de l'aveugle s'ouvrirent. Mais, en même temps que la lumière corporelle, ce dernier reçut dans [illegible] plein d'amour pour le Christ, il hâta son voyage vers le Saint-Sépulcre, et, comme autrefois saint Jean, y arriva le premier.

Le saint patriarche poursuivit sa route au milieu [illegible]

Il traça alors une croix sur la terre avec son crucifix et l'eau jaillit aussitôt. Dieu permit que la source ne tarît jamais afin de perpétuer dans les siècles futurs la mémoire de son pieux serviteur.

SAINT MACAIRE EN OCCIDENT

Saint Macaire alla jusqu'en Bavière, puis vint à Gand, après avoir passé par Mayence, Cologne, Malines, Cambrai et Tournai. Dire tous les miracles qu'il opéra pendant ce long voyage serait impossible. En Bavière, c'est la femme du seigneur Adalbert, son hôte, qu'il guérit d'un mal incurable; à Malines, c'est un incendie, menaçant la ville entière qu'il éteint; à Cambrai, ce sont les portes de l'église Notre-Dame, fermées par ses ennemis, qui s'ouvrent devant lui; à Tournai, c'est une sédition qu'il apaise, sédition si grande que les soldats de Baudouin ne peuvent s'en rendre maîtres; à Maubeuge, un malheureux est frappé de la lèpre après avoir jeté à la voirie un vase rempli du sang que le Saint s'était fait tirer pendant une maladie.

Il y avait bien longtemps déjà que le bienheureux patriarche supportait les fatigues de ce long et pénible voyage, lorsqu'il arriva au monastère de Saint-Bavon, à Gand. Là, comme partout, on eut bientôt une haute idée de sa sainteté. De nombreux malades lui étaient apportés, et il les guérissait tous. Un simple signe de la main, dit son hagiographe, lui suffisait pour délier la langue aux paralytiques et rendre l'ouïe aux sourds.

SAINT MACAIRE MEURT POUR LE SALUT DES PESTIFÉRÉS

Cependant, saint Macaire, courbé sous le poids des infirmités, sentait que le moment était bientôt venu de quitter cette terre d'exil pour la véritable patrie, aussi aurait-il voulu voir une dernière fois la terre natale qu'il avait depuis si longtemps quitté. Mais Dieu ne permit pas que son serviteur quittât la ville qui lui avait donné l'hospitalité. Frappé subitement d'une dangereuse maladie, le saint vieillard en fut guéri, après une vision qu'il eut de saint Bavon, de saint Landoald et de plusieurs autres bienheureux.

Cinq mois après, le Saint se disposait de nouveau à retourner en Arménie, lorsqu'une peste terrible vint désoler les Pays-Bas. A Gand, les survivants ne suffisaient plus à enterrer les morts. Déjà, tout espoir humain de salut semblait perdu, lorsque, par une inspiration du ciel, le peuple se porte en foule aux tombeaux des saints de la ville et les conjure d'apaiser la colère de Dieu. Des processions sont organisées, un jeûne public tant pour les animaux que pour les hommes est ordonné, et on n'a plus d'espoir qu'en le secours du Tout-Puissant.

On était au troisième jour, la mort continuait ses ravages, et pourtant Macaire était plus joyeux que de coutume. C'est que Dieu lui avait parlé au fond du cœur, il lui avait dit qu'il le choisissait pour expier les crimes des pécheurs et qu'il serait le dernier frappé du terrible fléau. Mourir pour les pécheurs, être victime pour leurs fautes, c'était bien là, en effet, ce qu'avait toujours voulu le Saint, et, dans cette pensée, il ne pouvait contenir sa joie et, pendant que le peuple prévoyait la mort avec tremblement et désespoir, lui, toujours si compatissant pour les affligés, semblait, au grand étonnement de tous, ne pas souffrir des maux de ses frères.

Mais on cessa de s'étonner quand le saint vieillard, frappé de la maladie, prédit aux religieux en pleurs qu'il allait mourir, mais qu'il serait le dernier frappé. Sur sa demande, on le porta à l'église Notre-Dame où il marqua avec son bâton le lieu de sa sépulture, puis, ayant donné au peuple une dernière bénédiction, on le transporta dans sa cellule, où sa belle âme, escortée d'une multitude d'esprits bienheureux, s'envola dans le ciel. C'était le 10 avril 1012.

Le deuil fut grand en Flandre à la nouvelle de la mort du Saint. De toutes parts, on accourut pour vénérer ses reliques, et les miracles se multiplièrent et se multiplient encore sur son tombeau.



— Imp. E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LÉON LE GRAND
PAPE ET DOCTEUR

Fête le 11 avril



Saint Léon arrêtant Attila (d'après la fresque de Raphaël, au Vatican).

LÉON AVANT SON PONTIFICAT

Saint Léon le Grand naquit à Rome : il appartenait à l'une des plus nobles familles de Toscane. Dès sa plus tendre enfance, il fit de brillants progrès dans l'étude des lettres sacrées. « Dieu, dit un concile général, Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires sur l'erreur, à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis dans ses mains les armes puissantes de la science et de la vérité. »

Archidiacre de l'Eglise romaine, il se fit aussi remarquer par son talent d'administration sous le pontificat de saint Célestin et de saint Sixte III.

SON ÉLECTION

Après la mort de l'évêque Sixte, l'Eglise demeura quarante et un jours sans pasteur. Tous les suffrages s'étaient portés sur Léon. Mais celui-ci était absent. Il avait été envoyé dans les Gaules pour rétablir la paix entre le gouverneur Aétius et le général Albinus. Le clergé et le peuple attendirent son retour dans une paix et une concorde admirables. Il semblait que l'éloignement du pontife élu fît mieux ressortir le mérite de l'absent et la sagesse des électeurs. Une ambassade solennelle fut envoyée à saint Léon, qui fut reçu dans les murs de sa patrie avec des transports d'allégresse et sacré évêque de l'Eglise universelle, le 29 septembre 440.

DISCOURS DE SAINT LÉON LE JOUR DE SON SACRE

Le jour de sa consécration, Léon élevait, au milieu du peuple attendri, cette voix majestueuse et paternelle qui devait, pendant vingt ans, retentir jusqu'aux extrémités de la terre, foudroyer l'hérésie, adoucir la férocité des Huns et des Vandales, sauver le monde romain de la barbarie et faire éclore une société nouvelle sur les ruines d'un empire en décadence.

« Que ma bouche célèbre la gloire du Seigneur ! disait-il ; que mon âme, mon esprit, ma chair, ma langue bénissent son saint nom ! Ce ne serait point de la modestie, mais de l'ingratitude, si je passais sous silence les bienfaits de Dieu. Je veux donc, par ce sacrifice de louanges à la majesté divine, inaugurer le nouveau ministère de mon pontificat. Le Sauveur s'est souvenu de nous dans notre bassesse ; sa bénédiction est venue nous chercher. Seul, il a fait

en moi de grandes choses. Votre affection me rendait présent à vos cœurs, au moment où la nécessité d'un long voyage me retenait loin de vous. Grâces donc soient rendues, dans le présent et dans l'avenir, à notre grand Dieu, pour toutes les faveurs dont il m'a comblé ! Grâces soient rendues à vous-mêmes pour le jugement si favorable que votre bienveillance a porté sur moi, sans aucun mérite précédent de ma part ! J'aime surtout à y voir le gage de l'attachement, du respect, de l'amour et de la fidélité que vous portez à votre nouveau pasteur. Il n'a qu'une ambition, qu'une pensée, qu'un désir : veiller avec une sollicitude infatigable au salut de vos âmes. Je vous en conjure, par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, aidez de vos prières celui que vos vœux ont appelé de si loin, afin que l'esprit de grâce demeure en moi, et que vos jugements soient sans repentance. Que le Dieu qui a inspiré l'unanimité de vos suffrages accorde à nos jours le bienfait inappréciable de la paix. Père Saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.

» Mes bien-aimés, quelle que soit mon insuffisance vis-à-vis du grand devoir de servitude que Dieu m'impose, n'oublions pas que la pierre fondamentale sur laquelle repose l'Église reste inébranlable au milieu des tempêtes et survit à toutes les ruines. Le prince des Apôtres demeure toujours avec la fermeté de la pierre dont il porte le nom et sur laquelle il a été établi ; il n'a jamais abandonné les rênes du gouvernement de l'Église. Son ordination se distingue en effet de toutes les autres ; il est appelé pierre et fondement, il est établi portier du royaume des cieux, il est le juge de ce qui doit être lié ou délié, l'autorité de ses jugements est respectée même au ciel. Le mystère de ses différents titres prouve suffisamment l'étroite union qui subsiste entre le Christ et lui. On peut dire que le bienheureux Apôtre, depuis qu'il a pris place dans le céleste royaume, poursuit, avec une plénitude de puissance supérieure, la mission terrestre qu'il avait reçue ici-bas ; il accomplit maintenant tous les devoirs, toutes les fonctions de sa charge suprême en celui et avec celui par qui il a été glorifié, c'est-à-dire Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

» Si donc nous, ses indignes successeurs, nous avons le bonheur d'agir avec quelque sagesse, de discerner avec quelque pénétration, si nous obtenons par nos supplications quotidiennes et incessantes quelques faveurs de la miséricorde divine, c'est le fruit des œuvres et des mérites du glorieux Apôtre dont la puissance vit toujours, dont l'autorité subsiste excellente et prééminente sur le siège qu'il a fondé. Dans toute l'Église, chaque jour, la voix de Pierre répète encore sa profession de foi : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

» Toute langue qui confesse le Seigneur a été formée par l'enseignement de cette voix magistrale. Telle est la foi qui triomphe du démon, brise les chaînes des captifs de Satan. Telle est la foi qui sauve le monde et ouvre le ciel aux hommes. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. La foi de Pierre a été revêtue par Dieu lui-même d'une fermeté inébranlable : ni la perversité de l'hérésie, ni la barbarie païenne ne réussiront jamais à la renverser. »

LETTRES DU SAINT PONTIFE

Quand le nouveau pontife tenait ce langage, si plein de modestie personnelle et de confiance triomphante dans les promesses divines faites à l'Église ; quand il parlait à son religieux auditoire de la paix comme d'un bien que Dieu seul pouvait alors donner au monde, son regard ne rencontrait partout que des champs de bataille ensanglantés, que des luttes acharnées entre les catholiques et les hérétiques.

Les Manichéens, les Donatistes, les Ariens, les Priscillianistes infestaient l'Église ; les Nestoriens et les Eutychéens surtout, semaient l'ivraie au milieu du bon grain et entraînaient dans leurs erreurs un nombre considérable de catholiques.

Le saint Pontife, armé du glaive de la parole de justice et de vérité, et revêtu de son autorité de Chef suprême de l'Église, combattit avec vigueur tous les ennemis que Satan avait suscités pour attaquer la religion, faire prévaloir le mensonge et l'erreur. Il fit châtier les Manichéens qui se trouvaient dans Rome, et ordonna de punir sévèrement tous ceux que l'on pourrait rencontrer soit en Italie, soit dans les autres pays.

Il favorisa grandement tous ceux qui, en Afrique, s'élevaient contre les Donatistes, et écrivit aux évêques d'Espagne des lettres pour leur recommander de veiller attentivement sur les Priscillianistes, qui s'agitaient sans cesse, et jetaient le trouble parmi les catholiques.

EUTYCHÈS — CONCILE DE CHALCÉDOINE

Enfin, pour couronner glorieusement son œuvre, le grand pape rassembla dans la ville de Chalcédoine un concile œcuménique composé de plus de six cents évêques, qui condamna solennellement la funeste erreur d'Eutychès.

Cet impie prétendait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, comme il n'y a qu'une seule personne ; la nature divine ayant comme absorbé et fait disparaître la nature humaine. C'était nier le mystère même de l'Incarnation, car si la nature humaine ne subsiste plus distincte de la divinité dans l'unité de la personne du Verbe, on ne peut plus dire que le Fils de Dieu s'est fait homme. C'était renier ainsi toute l'œuvre de la Rédemption. Car si Jésus-Christ est seulement Dieu, il ne peut plus mourir pour nous, et s'il ne tient plus à nous par son humanité, il ne peut plus servir de médiateur entre Dieu et l'homme, auquel il est étranger. Il faut que Jésus-Christ soit homme pour représenter l'homme auprès de Dieu, et Dieu pour faire accepter de la justice divine, qui ne doit rien à l'homme, ses mérites et son intercession.

L'erreur d'Eutychès força saint Léon à expliquer avec une clarté nouvelle la doctrine de la distinction des natures dans l'unité de personne en Jésus-Christ. C'est à ce sujet qu'il écrivit son admirable lettre sur l'Incarnation, lettre qui n'est comparable qu'aux évangiles et qui a toujours été considérée dans l'Église comme l'expression la plus exacte, la plus noble, la plus auguste de la croyance catholique sur le dogme de l'Incarnation du Sauveur.

Dans le *Pré spirituel* de Jean Moschus, un abbé raconte avoir entendu le patriarche Euloge, d'Alexandrie, faire le récit suivant : « Grégoire, diacre distingué de Rome, m'apprit que le pieux pape Léon, après avoir écrit sa lettre à Flavien, la posa sur le tombeau du prince des Apôtres, en le conjurant par des veilles, des jeûnes et des prières de corriger les fautes ou les erreurs qui s'y seraient glissées par suite de la faiblesse humaine. Quatre jours s'étant écoulés, l'Apôtre lui apparut et lui dit : J'ai lu et fait à ton travail

les corrections nécessaires. » Le pape, ayant repris la lettre sur le tombeau, y remarqua, en effet, les corrections exécutées de la main de saint Pierre. »

Cette lettre produisit un effet admirable au concile de Chalcédoine. Les six cents évêques, après en avoir entendu la lecture, s'écrièrent d'une voix unanime : « C'est Pierre qui a parlé par Léon. »

SAINT LÉON ET ATTILA

Le saint Pontife, après avoir calmé les esprits, rassuré les catholiques et glorieusement triomphé de tous ses implacables ennemis, se croyait en sûreté dans la Ville éternelle, quand Attila, le terrible *fléau de Dieu*, tomba sur l'Italie avec une armée formidable de Barbares.

Devenu maître d'Aquilée, il la réduisit en cendres et mit le pays à feu et à sang ; puis, continuant ses ravages, il saccagea Milan et s'empara de Pavie. L'empereur Valentinien III et sa cour quittèrent précipitamment Ravenne et vinrent s'enfermer dans les murs de Rome. L'empereur, le Sénat, le peuple, saisis d'effroi, ne virent qu'un sauveur possible : saint Léon.

Une députation des plus nobles Romains vint le prier d'aller au-devant d'Attila et de s'interposer pour eux. La mission était difficile et périlleuse : si Dieu lui-même n'intervenait, le seul espoir de salut était de compter sur la miséricorde d'un roi sans miséricorde, c'était compter sur un miracle. Le miracle eut lieu.

Le 11 juin 452, accompagné du consulaire Oriénus et du sénateur Trigétius, précédé des principaux membres du clergé romain, et suivi par les vœux, les prières, les larmes de toute la population, le pontife quitta Rome pour aller à la rencontre d'Attila. Le roi des Huns était en ce moment non loin de Mantoue, sur les bords du Mincio. Avant de pénétrer dans le camp des Barbares, saint Léon se revêtit des insignes pontificaux. Tout son clergé se mit en procession et il se présenta devant le *fléau de Dieu*.

Attila l'accueillit avec respect, promit de vivre en paix avec l'empire, moyennant un faible tribut annuel. Il fit aussitôt cesser les actes d'hostilité et, quelque temps après, fidèle à sa parole, il repassait les Alpes.

Les Barbares demandèrent à leur chef pourquoi, contre sa coutume, il avait montré tant de respect au pape. « Ce n'est pas, répondit-il, le personnage avec lequel j'ai conféré qui m'a subitement fait changer de résolution. Pendant qu'il me parlait, je voyais à ses côtés un pontife d'une majesté surhumaine. Il se tenait debout ; des éclairs jaillissaient de ses yeux ; il portait à la main un glaive nu ; ses regards terribles, son geste menaçant m'ordonnaient de consentir à tout ce que demandait l'envoyé des Romains. » Ce personnage était saint Pierre.

Léon ayant donc, par l'intermédiaire de l'Apôtre, triomphé d'Attila, rentra à Rome aux acclamations du peuple qui, dans son enthousiasme, lui décerna le titre de Grand.

INGRATITUDE DES ROMAINS

Le chef de l'Eglise prescrivit aussitôt des prières publiques pour remercier Dieu ; mais ce peuple léger, ingrat et corrompu, après quelques jours consacrés à ces témoignages de reconnaissance, se précipita avec plus de fureur aux jeux du cirque, aux théâtres, à la débauche. L'empereur Valentinien donna l'exemple de cette dégradation par les actes de l'immoralité la plus révoltante. Les beaux esprits du temps, pour se dispenser de rendre grâces à Dieu et à ses saints de la retraite d'Attila, attribuèrent le succès de l'ambassade de saint Léon à l'influence salutaire des astres.

LE SAINT PONTIFE LES ENGAGE A SAVOIR PROFITER DES BIENFAITS DE DIEU

Le cœur du pontife fut profondément affligé à la vue de ces désordres et de cette coupable ingratitude. Le jour de la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul étant venu, Léon-le-Grand prononça devant le peuple cette homélie, avec les accents de la douleur la plus expressive et d'une sévérité adoucie par une tendresse toute paternelle :

« Mes bien-aimés, la solennité religieuse, établie à l'occasion du jour de notre délivrance où toute la multitude des fidèles affluait à l'envi pour rendre grâces à Dieu, a été, en dernier lieu, presque universellement négligée : c'est un fait qu'a mis en évidence le petit nombre même de ceux qui ont assisté à cette sainte cérémonie ; un abandon si général a jeté dans mon cœur une profonde tristesse et l'a pénétré des plus vives appréhensions. Car il y a beaucoup de danger pour les hommes à se montrer ingrats envers Dieu et à mettre ses bienfaits en oubli, sans être touché de repentir, malgré les punitions qu'il inflige, et sans éprouver aucune joie pour le pardon qu'il accorde. Je crains donc, mes bien-aimés, qu'on puisse appliquer à des esprits aussi indifférents cette parole du Prophète : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti ; vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment. »

» Je rougis de le dire, mais je suis obligé de le déclarer : on dépense plus pour les démons que pour les Apôtres ; des spectacles insensés attirent une foule plus pressée que la basilique des bienheureux martyrs. Qui donc a sauvé cette ville ! qui l'a arrachée à la captivité ? qui, enfin, l'a soustraite aux horreurs du carnage ? Est-ce aux divertissements du cirque qu'on en est redevable, ou à la sollicitude des saints ? N'en doutons pas, c'est par leurs prières que la justice divine s'est laissé fléchir ; c'est grâce à leur puissante intercession que nous avons été réservés à une indulgence miséricordieuse, lorsque nous ne méritions qu'une colère implacable.

» Je vous en conjure, mes bien-aimés, laissez-vous toucher par cette réflexion du Sauveur, qui, après avoir guéri les dix lépreux, fit observer qu'il n'y en avait qu'un seul parmi eux qui fût revenu pour le remercier : marquant par là que les neuf autres, qui avaient aussi recouvré la santé du corps, sans en témoigner la même reconnaissance, n'avaient pu manquer à ce devoir de piété, sans une impiété manifeste. Ainsi, mes bien-aimés, pour qu'on ne puisse vous appliquer le même reproche d'ingratitude, revenez au Seigneur ; comprenez bien les merveilles qu'il a daigné opérer parmi nous ; gardez-vous d'attribuer votre délivrance à l'influence des astres, comme l'imaginent les impies, mais rapportez-la tout entière à la miséricorde ineffable d'un Dieu Tout-Puissant, qui a bien voulu adoucir les cœurs furieux des barbares. Recueillez toute l'énergie de votre foi pour graver dans votre souvenir un si grand bienfait. Une négligence rare doit être réparée par une satisfaction plus éclatante encore. Profitons de la douceur du Maître qui nous épargne pour travailler à nous

corriger, afin que saint Pierre et tous les autres saints, qui nous ont secourus dans une infinité d'afflictions et d'angoisses, daignent seconder les tendres supplications que nous adressons pour vous au Dieu de miséricorde. »

COMMENT SAINT LÉON CONVERTIT UNE STATUE DE JUPITER EN UNE STATUE DE SAINT PIERRE

Ce langage prouve évidemment que saint Léon croyait à la délivrance de Rome par un secours visible de la divine Providence et par la protection efficace des saints Apôtres.

Aussi, en actions de grâces d'un si grand bienfait, le pieux pontife fit jeter à la fonte le bronze idolâtrique, longtemps adoré sous le nom de Jupiter Capitolin, et le transforma en une statue de saint Pierre, qu'il fit placer dans la basilique Vaticane. Encore aujourd'hui, les fidèles viennent de tous les points du monde en baiser le pied, visiblement usé par la dévotion de tant de siècles.

INGRATITUDE DES ROMAINS PUNIE

Cependant, Rome, si ingrate envers Dieu qui l'avait sauvée de la fureur du terrible Attila, devait être châtiée. D'ailleurs, les derniers vestiges de l'empire romain, devenus un obstacle à la civilisation chrétienne, devaient disparaître. En 455, Genséric, roi des Vandales, qui s'était déjà emparé de l'Afrique, de la Corse, de la Sicile, marchait sur Rome avec une armée formidable. L'empereur, le Sénat cherchent leur salut dans la fuite, personne ne songe à se défendre : les portes de la Ville éternelle sont ouvertes, et les citoyens, tremblants, attendent la mort.

Saint Léon, avec le même courage qu'aux jours d'Attila, va au-devant du roi barbare, et obtient de lui qu'il se contentera de piller la ville sans y verser le sang, sans y mettre le feu. Les Vandales se retirèrent au bout de quinze jours, emmenant un immense butin et un grand nombre de prisonniers. Léon pourvut aux besoins spirituels et corporels de ces derniers, en envoyant en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables; il rendit propres au culte les églises dévastées, les pourvut de vases et d'ornements sacrés; car on n'avait pu sauver du pillage que ceux des églises des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

VERTUS DE SAINT LÉON

L'humanité, la douceur et la charité étaient les vertus principales de saint Léon-le-Grand. Ecoutons ce qu'il nous dit à ce sujet : « C'est une maxime fondamentale du christianisme, que les seules et vraies richesses consistent dans cette bienheureuse pauvreté d'esprit, si fortement recommandée par le Sauveur, c'est-à-dire dans l'humilité et le parfait détachement de toute affection terrestre. Plus on est humble, plus on est grand; plus on est pauvre d'esprit, plus on est riche. Notre progrès dans cette pauvreté d'esprit sera la mesure de la part que nous aurons à la distribution de la grâce et des dons célestes. »

DERNIÈRES ANNÉES DU PAPE

Le vénéré Pontife, après avoir sauvé Rome des fureurs d'Attila et de Genséric, employa le reste de sa vie à réparer les abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique, à la suite des troubles causés par les barbares. Il écrivit en même temps de nombreuses lettres aux évêques d'Afrique, de Sicile, d'Italie, d Espagne et des Gaules.

Enfin, il s'endormit dans la paix du Seigneur le 10 novembre 461, après avoir siégé vingt et un ans, un mois et treize jours.

Son corps fut déposé dans la basilique du prince des Apôtres.

LES ÉCRITS DE SAINT LÉON-LE-GRAND

Ce grand Pape doit à ses écrits la meilleure partie de sa gloire. Ils sont, en effet, les monuments les plus authentiques de sa piété, de sa science et de son génie. Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, transportent. Il est partout semblable à lui-même ; partout, il se soutient, sans jamais laisser paraître d'inégalités. Sa diction est pure et élégante ; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passerait pour enflure dans un écrivain ordinaire n'est que grandeur dans saint Léon. On remarque, dans les endroits mêmes où il est le plus élevé, une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisait que suivre l'impression d'un génie naturellement grand, noble et porté au sublime.

La manière dont saint Léon rend ses idées mérite moins encore l'attention que l'importance des sujets qu'il a traités. On trouve, dans ses sermons et dans ses lettres, une piété consommée et une connaissance parfaite de la théologie, ce qui fait que le lecteur est tout à la fois instruit et édifié. En un mot, on peut les comparer à une sorte d'arsenal où l'Eglise trouvera dans tous les siècles des armes propres à confondre les hérétiques.

Mais jamais sa parole n'est plus grande et plus inspirée que quand il parle de l'auguste mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, qu'il sut défendre si énergiquement contre tant d'hérésies ; c'est pourquoi on lui a donné le titre glorieux de *Docteur de l'Incarnation*.



E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT SABAS LE GOTH

Fête le 12 avril.



Martyre de saint Sabas.

La nombreuse nation des Goths, descendue de la Scandinavie (Suède et Norvège, spécialement du Gothland) avait traversé l'Allemagne et était allée se fixer sur les bords du Danube et de la mer Noire. Encore païenne et barbare, elle faisait de nombreuses incursions sur le territoire de l'empire romain. Des prisonniers chrétiens, ramenés captifs à la suite de ces expéditions, furent les premiers apôtres des Goths et apportèrent la vraie liberté des enfants de Dieu aux durs maîtres qui les avaient réduits en esclavage. Des missionnaires catholiques vinrent à leur aide, et l'Église de Jésus-Christ compta de nombreux fidèles parmi les Goths, dès le troisième siècle de notre ère.

Saint Augustin nous rapporte qu'un grand nombre de Goths catholiques, alors que l'arien Valens tenait les rênes de l'empire romain, furent honorés de la couronne du martyre. Parmi ces généreux confesseurs de la foi, celui dont nous entreprenons d'écrire ici la vie, Sabas, brille d'un éclat tout particulier. Il semble, (c'est la remarque qu'ont faite ses premiers historiens) il semble que Dieu, en choisissant, au sein d'un peuple sauvage et grossier, une fleur aussi délicate et aussi suave pour son parterre céleste, ait voulu montrer encore une fois qu'il ne fait point acception de personnes, mais que *dans toute nation, il suffit, pour lui être agréable, de le craindre et d'aimer sa justice*, selon la parole de saint Pierre.

Ce qui n'est pas moins admirable que cette voca-

tion céleste, c'est le zèle avec lequel notre Saint correspondit à la grâce, dès sa plus tendre enfance. Tel qu'un astre resplendissant au milieu de ce monde, on voyait briller en lui tous les genres de vertus : sa foi était pure, son obéissance prompte à faire le bien. Il était doux et humble; il n'avait point cette éloquence qui plaît aux oreilles mondaines, mais il possédait à un haut degré la science qui fait les saints. Affable envers tous, il savait à l'occasion fermer, au nom de la vérité, la bouche aux païens. Humble et réservé, il ne ménageait rien quand il s'agissait d'un bien à faire. Il mettait son bonheur à chanter les louanges de Dieu dans l'église, pour laquelle il avait d'ailleurs la plus grande sollicitude. Sobre et chaste, évitant avec soin toutes les occasions de péché, vaquant chaque jour à la prière et aux jeûnes, il ne lui suffisait point de tendre lui-même à la vertu, mais il excitait les autres à l'aimer; bien des fois, avant son glorieux triomphe, on le vit se faire le champion de la vraie doctrine et particulièrement dans l'occasion suivante :

La persécution venait d'éclater : les chefs de la nation forçaient les chrétiens à manger des viandes offertes aux idoles. Quelques païens, pour sauver leurs proches leur faisaient présenter des viandes soi-disant immolées aux idoles, mais qui, en réalité, ne venaient pas des sacrifices païens. Notre Saint s'en aperçut ; la droiture de son âme s'opposait à cette hypocrisie. S'élançant donc au milieu de la foule : « Si quelqu'un, s'écrie-t-il, touche à ces viandes, il cessera d'être chrétien, » et sa fermeté déjoua la ruse.

Dans une autre occasion, ces mêmes païens avaient résolu de jurer en présence des commissaires d'Athanaric, le roi païen des Goths, que nul chrétien ne se cachait parmi eux. Sabas, inaccessible à la crainte, se présente de nouveau en public : « Que personne, dit-il, ne jure pour moi, car je suis chrétien. » On le traîna, lui seul au tribunal, mais comme il ne possédait aucun bien, l'inique magistrat le renvoya en disant : « Un pareil homme ne saurait nuire ni être utile. »

Enfin éclate une troisième et terrible persécution. Or le saint jour de Pâques approchant, notre Saint voulait célébrer cette fête en compagnie d'un prêtre nommé Gutthica. Mais en chemin un homme d'un aspect majestueux lui apparut : Retournez, lui dit-il, et allez au prêtre Sansale. » Le prêtre, qui avait fui [illegible] de la persécution était revenu, mais Sabas [illegible] : « Sansale, répond-il, est absent. » et il [illegible]. A l'instant une neige abondante tombe et obstrue le chemin. A ce signe, le Saint reconnaît la volonté du Ciel. Il obéit, va trouver Sansale et célèbre avec lui dans l'allégresse, les fêtes pascales.

Mais, dans la nuit du mardi au mercredi, Atharide, fils d'un [illegible], se jeta sur le village avec une bande de brigands soldats bien di[illegible] [illegible] Sansale, surpris, fut jeté dans un char. Quant à notre Saint, ces monstres l'arrachèrent de son lit et le traînèrent nu à travers les [illegible] du chemin [illegible] supplice, [illegible] le long de la route.

[illegible] de cruauté ne fit qu'exercer la patience du martyr. Au lever du jour il se mit à [illegible] et, s'adressant à ses bourreaux : [illegible]

mais que soutenait la grâce d'en haut. Ils l'attachèrent par les épaules à un des essieux du char et à l'autre par les pieds; alors ils firent manœuvrer le char et s'amusèrent à le tourmenter une grande partie de la nuit; après quoi ils le laissèrent attaché et s'endormirent. Une femme survint et délivra le martyr: mais notre Saint, loin d'en profiter pour échapper par la fuite à une mort certaine, aida tranquillement cette femme à préparer des aliments pour le déjeuner des gens de la maison.

Atharide, furieux en apprenant que son prisonnier avait échappé aux tourments, ordonne de le suspendre à une poutre de la maison. Il souffrait cruellement dans cette fâcheuse posture quand les envoyés du persécuteur se présentèrent, chargés de mets offerts aux idoles : « Voici, dirent-ils aux deux captifs, voici ce que vous envoie le grand Atharide; mangez et vous êtes sauvés. — Nous, chrétiens, répondit Sansale, nous ne touchons point à ces mets : notre loi nous le défend. Ainsi donc retournez et dites à votre maître qu'il nous dévoue plutôt au gibet ou qu'il nous fasse périr de telle manière qu'il lui lui plaira. »

Et Sabas, à son tour: « Qui nous envoie ces choses? — C'est, répondent les païens, le seigneur Atharide. — Il n'y a qu'un Seigneur, réplique Sabas, c'est le Dieu qui habite dans le Ciel. Quant à ces mets de perdition, ils sont impurs et profanes aussi bien que votre maître Atharide qui les envoie! »

A ces mots, l'un des envoyés, enflammé de colère, lance contre la poitrine du Saint, son javelot avec une telle violence que les assistants purent le croire percé de part en part. Mais le Saint, dont la douleur que devait lui causer cette blessure ne pouvait affaiblir le courage, s'adressant au meurtrier : « Penses-tu, lui dit-il, m'avoir tué? Sache que ce coup ne m'a pas causé plus de douleur que ne m'aurait fait un flocon de laine. » Et de fait pas un cri ne lui avait échappé et, ce qui n'est pas moins merveilleux, son corps ne portait aucune trace du coup.

Cet événement poussa le persécuteur à se débarrasser du héros chrétien ; par ses ordres, Sabas est séparé de son compagnon et traîné au bord du fleuve Mussée (aujourd'hui Mussovo en Valachie). Dans le feu de sa charité toute céleste, il s'écrie : « Par quel péché Sansale a-t-il mérité de ne pas mourir avec moi? » — « Tu n'as point, répondent ces barbares, d'ordre à donner là-dessus. » Alors notre martyr, dont l'âme était inondée de la joie de l'Esprit-Saint, se répand en actions de grâces : « Vous êtes béni, Seigneur, et le nom de votre divin Fils est digne de louanges dans tous les siècles. Ainsi soit-il. Malheureux Atharide! il se condamne lui-même à un trépas éternel, tandis qu'il me procure une vie qui n'aura point de terme. Ainsi vous en usez, Seigneur, avec vos serviteurs. » Il pria de la sorte pendant tout le chemin.

Cependant ses bourreaux se disaient entre eux : « Pourquoi ne pas laisser en liberté cet innocent? Atharide n'en saura rien. » Mais le saint martyr : « Laissez vos hésitations, [illegible] obéissez. Vous ne voyez point ce qu'il m'est donné de contempler; déjà [illegible] ceux qui vont recevoir mon âme et la conduire dans la gloire immortelle. » Alors ces hommes le traînèrent au bord du fleuve, lui attachèrent un poids au cou et le précipitèrent dans les flots [illegible]

[illegible]

chrétiens fidèles, qui le gardèrent jour et nuit, jusqu'à ce qu'un noble Romain, nommé Junius Soranus, l'eût fait enlever et ensevelir sur le territoire de l'empire. Quelque temps après, Junius fit don de ce précieux trésor à la Cappadoce, sa patrie. On mit par écrit le récit du martyre de ce glorieux soldat de Jésus-Christ et on l'envoya aux autres églises. « Ne manquez donc pas, nos très chers frères, disait l'auteur du récit (1), en terminant sa lettre, d'offrir à Dieu le divin sacrifice le jour où le saint martyr a été couronné ; faites-le savoir aux autres fidèles, afin que tous ceux qui composent l'Eglise catholique et apostolique, se réjouissant saintement dans le Seigneur, unissent leurs voix pour le louer et le bénir. Saluez de notre part tous les saints. Ceux qui souffrent avec nous pour la foi vous saluent. Gloire, honneur, puissance, majesté, à Celui qui, par sa volonté et le secours de sa grâce, peut vous couronner dans le ciel, où il règne avec son Fils unique et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen. »

1 On pense que cet écrivain était saint Ascholius évêque de Thessalonique.

SAINT ERKEMBODE, ÉVÊQUE

Fête le 12 avril.

ORIGINE DU SAINT

L'origine de saint Erkembode ne nous a pas été conservée par les historiens anciens ; elle a donné lieu à une foule de suppositions que nous ne saurions rapporter ici. Nous ne citerons que les deux suivantes qui nous paraissent plus vraisemblables.

La première fait de notre Saint un enfant de la Morinie (arrondissements de Boulogne et de Saint-Omer). Sa piété et son zèle pour le service de Dieu l'auraient porté à se faire en quelque sorte le guide et le disciple des saints Lugle et Luglien, ces deux martyrs irlandais, les premiers maîtres d'Erkembode dans la vie spirituelle.

La seconde opinion partagée, entr'autres par le P. Malbrancq, donne, au Bienheureux l'Irlande pour patrie. Cette assertion s'appuie sur les preuves suivantes : d'abord, le nom même d'Erkembode, lequel présente beaucoup d'analogie avec les noms alors usités en Angleterre. La seconde preuve est tirée de sa communauté de vie avec Lugle et Luglien qu'il aurait, selon cette hypothèse, suivis dans leur voyage en Gaule.

MARTYRE DES SAINTS LUGLE ET LUGLIEN

Nous le voyons, en effet, accompagnant ces serviteurs de Dieu à Thérouanne, fuyant avec eux cette ville où leur réputation de sainteté les avait poursuivis; enfin, lorsque des brigands, près de Ferfay, immolent ses deux maîtres dans la vie spirituelle, Erkembode seul parmi leurs nombreux disciples ne fuit pas le danger. Laissé pour mort par ces monstres, il se relève, puise, dans son cœur dévoué et profondément religieux, la force de regagner Thérouanne et d'annoncer à l'évêque, saint Bain, ce douloureux événement et ne songe à prendre du repos qu'après avoir fait ensevelir les deux Irlandais d'une manière digne de leur éminente sainteté.

SAINT ERKEMBODE A SITHIU

Le cœur de notre Saint dut être brisé par ce coup funeste qui lui enlevait son plus grand appui. Néanmoins Dieu, qui avait ses vues sur lui, veillait sur son serviteur. Il le conduisit dans l'abbaye de Sithiu et le confia au grand saint Bertin, l'un des plus célèbres personnages qui illustrèrent ce siècle si fécond en saints. Docile aux voies de la Providence, Erkembode mit toute son étude à imiter un Père si éminent, et à devenir comme un miroir où se reflétaient les vertus du fondateur de Sithiu.

SAINT ERKEMBODE ABBÉ

Mais le plus grand éloge que l'on puisse faire de notre Saint est certainement de dire qu'il fut abbé de ce célèbre monastère, quelques années seulement après la mort du fondateur. Sithiu, en effet, cette pépinière de saints, était alors, comme le fait remarquer le *Légendaire de la Morinie*, dans toute la ferveur de sa première institution. Quelle ne devait donc pas être la vertu, l'expérience, les talents d'Erkembode, pour que le choix unanime de ses Frères remît entre ses mains une charge aussi délicate ! Erlefride et Rigobert l'avaient précédé dans cette pénible fonction et tous deux étaient morts du vivant même du fondateur. Ainsi Erkembode recevait pour ainsi dire, des mains de saint Bertin, la crosse abbatiale encore toute resplendissante des vertus inimitables dont ce dernier l'avait ornée.

VERTUS DE L'ABBÉ DE SITHIU

Sera-t-il à la hauteur d'un tel choix ou trompera-t-il l'espoir de ses Frères ? Son historien, son successeur dans la charge abbatiale, va nous l'apprendre.

« Erkembode, dit-il, une fois promu à la dignité suprême, mit toute son étude à conserver les observances religieuses dans leur intégrité, à augmenter les possessions du monastère, à les défendre contre les agressions du dehors. Il voyait, en effet, dans sa nouvelle dignité, moins un honneur qu'un fardeau et désirait moins être appelé abbé que l'être en réalité. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les chartes et privilèges que ses pressantes sollicitations obtinrent de plusieurs rois de France en faveur de son abbaye. » — Autour de l'abbaye de Sithiu, s'est formée peu à peu une ville, aujourd'hui importante, sous le nom de Saint-Omer (Pas-de-Calais).

SAINT ERKEMBODE ÉVÊQUE

Cependant le siège de Thérouanne étant venu à vaquer par la mort de Ravenger, successeur de saint Bain, la voix du peuple, qui est aussi celle de Dieu, appela au trône épiscopal le pieux et savant abbé de Sithiu, qui néanmoins ne laissa pas de garder l'administration de son monastère. Ainsi il unit, selon la remarque de son historien, la fécondité de Lia à la beauté de Rachel, la vie active à la contemplation, sans que l'une nuisît à l'autre, mais les deux se consolidant. Et c'est là, sans contredit, l'un des caractères les plus remarquables de notre Saint.

Sa vie, selon la remarque du *Légendaire de la Morinie*, fut une vie de paix, de travaux obscurs mais incessants, une existence passée tout entière à consolider une œuvre difficile, celle de l'évangélisation des Morins, à élever des églises, à former des pasteurs, à défendre son troupeau contre les attaques du dehors.

MORT DE SAINT ERKEMBODE

Ainsi s'écoulait cette vie partagée entre la prière et les œuvres, entre la contemplation et la vie active, cette vie qui unit la part de Marie à l'office de Marthe, et qui est si agréable aux yeux du Seigneur, lorsque la mort vint donner au bon serviteur le prix de ses travaux. Ce fut l'an 742 que notre Bienheureux échangea les biens de la terre pour les biens du ciel, les biens périssables pour les biens éternels.

L'historien ne rapporte aucun miracle : « Non pas, dit-il, qu'il faille croire que notre Saint n'en ait point accompli, mais il faut accuser de cette négligence les historiens qui ne les ont point transmis à la postérité. »

TOMBEAU DE SAINT ERKEMBODE

Quoi qu'il en soit, il ne faut rien moins que de nombreux miracles pour expliquer l'affluence à travers les siècles, de toutes les générations, au tombeau du Saint. Ce tombeau se voit encore aujourd'hui dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer, au côté de l'Evangile. En plusieurs endroits le grès, malgré sa dureté extrême, se trouve profondément usé, résultat du passage d'une longue suite de générations qui sont venues se frotter avec confiance contre cette pierre, pour être délivrées de leurs maux corporels.

Un autre acte de piété et de confiance très fréquent consiste à attacher au tombeau du Saint les petits enfants qui ne peuvent marcher seuls et dont sa vertu dissipe les craintes.

SAINT SABAS, GÉNÉRAL ROMAIN ET MARTYR

Fête le 24 avril

Saint Sabas, Goth d'origine, était un général romain qui reçut le tribunat militaire des mains de l'empereur Aurélien. Partisan secret de la religion chrétienne, il ne craignait pas de visiter ses frères plongés dans les cachots de Rome. Cet acte de courage, non moins que ses hautes vertus, le désignaient à la haine de ses envieux. Dénoncé auprès de l'empereur, il avoua franchement qu'il adorait Jésus-Christ et jeta loin de lui ses insignes. Un ordre du tyran le fit suspendre cruellement à une poutre, puis torturer avec des torches ardentes. Enfin, plongé dans un bain de poix bouillante, il en sortit sain et sauf. Ce miracle attira à notre sainte religion soixante-dix nouveaux chrétiens qui furent bientôt soixante-dix martyrs, car ils payèrent de leur tête leur généreuse confession. Quant à saint Sabas, il fut jeté dans un fleuve et mérita ainsi la couronne du martyre.



SAINT JUSTIN, PHILOSOPHE ET MARTYR

Fête le 13 avril.



Justin, avide de vérité, se promène sur le bord de la mer, quand un vieillard majestueux lui indique les Saintes Lettres comme source de la vraie philosophie.

LES PHILOSOPHES ET LES PROPHÈTES

Saint Justin naquit vers l'an 103, dans l'antique Sichem, aujourd'hui Naplouse, près du puits de Jacob. Fils et petit-fils de vétérans romains, il ne suivit pas cependant la carrière des armes. Dieu, qui voulait l'attirer à la connaissance de la vérité, lui avait donné un esprit pénétrant, avide de tout savoir, et porté de préférence à la recherche de la science.

« Dès ma première jeunesse, dit-il lui-même, je fus épris d'un amour ardent pour la philosophie.

» Je me mis sous la conduite d'un stoïcien. Mais, après être demeuré longtemps avec lui, je m'aperçus que je n'apprenais rien sur Dieu, dont la connaissance, à son avis, était inutile. Je le quittai donc pour m'adresser à un péripatéticien, homme d'une grande finesse d'esprit, il le croyait du moins.

» Après quelques jours, il me pria de convenir avec lui des honoraires, « afin, disait-il, que ses leçons nous fussent profitables à tous deux. » Je ne pouvais croire qu'une âme aussi basse fût celle d'un philosophe, car la sagesse ne se vend pas. Sans vouloir en entendre davantage, je m'éloignai de lui.

» Cependant mon ardeur pour la science était toujours la même, j'allai trouver un pythago-

ricien, qui était en grande réputation, et n'avait pas lui-même une moindre idée de son savoir.

» Lorsque je lui eus témoigné le désir d'être son disciple : « Très bien, me répondit-il, mais savez-vous la musique, l'astronomie et la géométrie? Sans ces connaissances préliminaires qui dégagent l'âme des objets sensibles, vous ne sauriez prétendre approfondir les secrets de la philosophie, ni arriver à la contemplation de la beauté et de la bonté souveraines. » J'avouai humblement que j'ignorais ces sciences, et il me congédia sans plus de formalités.

Je ne fus pas médiocrement désappointé de ma mésaventure, elle m'affligeait d'autant plus que je croyais quelque mérite à ce docteur. Mais comme les études préalables qu'il exigeait de moi eussent été nécessairement trop longues, je ne me sentis point le courage de subir cette dure épreuve.

» Dans mon embarras, je songeai aux platoniciens. Il y en avait un dans notre ville, homme de bon sens et des plus distingués d'entre eux. J'eus avec lui plusieurs entretiens qui me profitèrent beaucoup; déjà je me flattais d'être devenu sage et, dans mon enthousiasme, j'avais conçu la folle espérance de voir Dieu bientôt, car c'est le but de la philosophie de Platon.

» Cette disposition d'esprit me faisait rechercher la solitude. Un jour que je me promenais au bord de la mer, je vis un vieillard qui me suivait pas à pas. Son extérieur était majestueux; un air de douceur et de gravité était répandu sur toute sa personne; nous entrâmes en conversation. « Tous les philosophes, dit le vieillard, se sont égarés dans les sentiments de l'erreur, et aucun d'eux n'a bien connu ni Dieu, ni l'âme raisonnable.

— Si ceux-là ne peuvent nous enseigner la vérité, m'écriai-je, quels maîtres devons nous donc suivre?

— A une époque très reculée, reprit-il, et bien avant ceux qu'on a cru philosophes, il y a eu des hommes justes et chéris de Dieu, qui, parlant par l'esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle prophètes, eux seuls ont connu la vérité, eux seuls l'ont annoncée aux hommes. Ils n'ont prêché que ce qui leur était révélé d'en haut. Leurs écrits, que nous avons encore, nous font très bien connaître la première cause, et la dernière fin de tous les êtres. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements subtils. Ce qui doit faire croire à leurs paroles, ce sont leurs prédictions qui se sont accomplies ou s'accomplissent tous les jours, [illegible] Dieu, [illegible] Jésus-Christ, [illegible] monde, disent-ils, et qui y est venu, [illegible]

» [illegible] Dieu et [illegible]

A [illegible] le vieillard disparut, et [illegible]

[illegible] frappèrent l'esprit du [illegible] prophètes, la lumière se fit [illegible]

Après avoir semé la bonne nouvelle dans une contrée, les apôtres allaient à d'autres conquêtes, mais ils laissaient à leurs disciples les plus fervents et les plus instruits le soin de maintenir la foi dans les cœurs. Les évêques, successeurs immédiats des apôtres, furent après eux les premiers docteurs auxquels recouraient les fidèles, mais bientôt les pontifes s'adjoignirent des prêtres qui enseignaient publiquement la religion chrétienne et démontraient par la raison la fausseté et l'absurdité du paganisme. Telle fut l'origine des écoles chrétiennes.

Le philosophe converti en fonda une à Rome même, au pied du trône de Pierre, au centre de l'idolâtrie. Les chrétiens allaient l'entendre pour fortifier leurs âmes, les païens pour tenter de le convaincre d'erreur, mais chacune des réponses de Justin lui valait une victoire, et souvent il eut le bonheur d'amener ses adversaires dans le chemin du salut.

Son zèle, cependant, ne pouvait se contenter de l'étroite enceinte d'une école, il aurait voulu annoncer la vérité au monde entier.

Il résuma dans un discours, qu'il adressa aux Grecs, les principaux points de la morale et des dogmes chrétiens; pour en faire saisir la supériorité divine, il les compara au tissu de mensonges et d'infamies qui faisaient toute la religion des païens.

« Ne croyez pas, dit-il, que j'aie renoncé sans motif à votre croyance et à votre culte. J'ai dû les abandonner parce que je n'y ai rien trouvé de saint, rien qui puisse être agréable à Dieu. Les fables imaginées par vos poètes ne sont autre chose que des monuments de déraison et de véritable folie. Mais vous ferez peut-être bon marché de vos poètes et des fables qu'ils débitent sur les dieux. Vous prétendez trouver la vérité parmi les philosophes; cependant, dites-moi, qui peut se reconnaître au milieu du pêle-mêle de leurs contradictions. Aucun d'eux n'a pu en amener un autre à son avis; bien plus, ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; ils ne méritent donc pas plus de foi que vos poètes dont ils n'ont fait qu'augmenter les errements. Abjurez donc des croyances aussi honteuses que ridicules, et venez participer à une sagesse qui ne se peut comparer à aucune autre.

» Notre chef à nous, le Verbe divin, qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la noblesse du sang, mais la sainteté de la vie et la pureté du cœur.

» Le mot d'ordre de ce conquérant des âmes, c'est la vertu. Arme merveilleuse, qui dompte [illegible] sa doctrine ne fait [illegible] esclaves de la mort, elle nous rend immortels, [illegible] nous transporte en un ciel mille fois supérieur [illegible] Telle est la foi, tel est le Verbe [illegible]

» Semblable à un charmeur habile, qui attire hors de son repaire le serpent [illegible] le Verbe [illegible]

après les épreuves de cette vie, quand elle sera réunie au Dieu qui l'a créée. Car c'est de Dieu qu'elle tient l'existence, et c'est à Dieu qu'elle doit retourner. »

SAINT JUSTIN ET LES PERSÉCUTEURS

Au commencement du règne de l'empereur Antonin, les chrétiens furent l'objet des plus terribles supplices, et l'Eglise souffrit cruellement, car le sang de ses enfants coula à grands flots. Saint Justin prit sa défense, et la voix éloquente du philosophe converti porta ses plaintes au trône des Césars. Il le fit sans faiblesse, et ne craignit pas de se dénoncer lui-même aux persécuteurs, en signant courageusement son *Apologétique*, qui commence ainsi :

« A l'empereur Titus, César Auguste, à Vérissimus, son fils, au Sénat et au peuple romain : en faveur des hommes qui sont injustement poursuivis comme chrétiens, moi Justin, fils de Priscus, citoyen de la colonie de Flavia Néapolis, chrétien aussi, j'adresse cette apologie. »

Au nom de la justice, saint Justin réclame pour les disciples du Christ le libre exercice de leur culte, faveur que Rome accordait à tous les peuples. « Bien plus, dit-il, notre foi est la vérité absolue, et dès lors c'est un devoir pour tous, pour les empereurs eux-mêmes, de lui sacrifier les traditions erronées des aïeux, les préjugés populaires, leur vie même. »

Après avoir démontré l'injustice des tourments que l'on faisait subir aux chrétiens, l'apologiste prouve la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ par les prophéties : « Si vous voulez savoir, dit-il, comment tout ce qui avait été prédit sur la passion de Jésus-Christ s'est accompli, lisez les *Actes de Pilate* (relation du procès de Jésus-Christ envoyée à l'empereur Tibère et conservée dans les archives de Rome). » Il renvoie à ces mêmes Actes, pour prouver que Jésus-Christ a guéri des aveugles et des lépreux et ressuscité des morts. Il venge ensuite les fidèles de toutes les calomnies dont les chargeaient leurs ennemis, et ajoute, en s'adressant aux princes :

« Si notre religion vous paraît conforme à la raison et à la vérité, respectez-la ; si au contraire tout cela vous semble un tissu de futilités, dédaignez-la. Pour nous, il nous suffit de vous avoir avertis. Vous n'éviterez pas le jugement du Seigneur. Quelle que soit votre sentence nous redirons toujours : Dieu soit béni. »

Cette noble liberté de langage toucha l'empereur ; un décret déclara bientôt les chrétiens innocents et leur donna la liberté de se réunir pour louer et adorer leur Dieu.

Mais la paix ne fut pas de longue durée. Marc-Aurèle, qui succéda à Antonin, renouvela les édits de mort contre les fils de l'Eglise.

Une injustice inouie obligea de nouveau saint Justin à prendre la plume.

Une femme de mauvaise vie, devenue chrétienne, avait essayé de faire entrer son mari avec elle dans la voie du salut, en lui parlant des feux éternels réservés à ceux qui vivent dans l'incontinence et la débauche. Ses efforts furent infructueux. Craignant, dès lors, de participer à ses crimes et à ses impiétés, elle se sépara de lui.

Pour se venger, le païen la dénonça aux bourreaux, et la malheureuse femme fut mise à mort pour avoir renoncé à la compagnie d'un homme dont elle ne voulait plus partager la corruption.

Les accents de cette nouvelle défense n'étaient pas moins énergiques que les premiers, mais ils furent sans effet.

L'empereur avait pour favori un philosophe cynique, Crescent, que sa mauvaise vie et son avarice rendaient odieux aux idolâtres mêmes, et qui, le premier, accusait les chrétiens d'inceste, d'adultère et d'homicide.

Souvent il avait défié Justin dans des conférences publiques, mais toujours il en était sorti couvert de honte et de confusion, car toujours le Saint l'avait convaincu de mensonge et d'hypocrisie, sans qu'il pût lui-même le mettre un seul instant en défaut.

Le païen se vengea de tant de défaites en faisant enfermer son adversaire dans un horrible cachot.

COMMENT LES CHRÉTIENS SAVENT MOURIR

Six autres confesseurs : Charito, Charitana, Evelpiste, Hiérax, Pæon, et Libérianus eurent l'honneur de partager la captivité et le glorieux martyre du défenseur de l'Eglise.

C'était, disent les Actes, le temps où les fanatiques adorateurs des démons obtinrent la permission de promulguer des édits de persécution contre la religion chrétienne dans chacune des villes et des provinces de l'Empire. On voulait forcer tous les fidèles à sacrifier aux dieux.

Justin et ses compagnons furent amenés au tribunal du préfet de Rome, Rusticus.

« Sois docile aux décrets des empereurs, dit le juge au philosophe chrétien, et offre de l'encens à nos dieux.

— J'obéis aux préceptes du Christ, et nul n'a le droit de me contraindre à les violer, répondit l'intrépide témoin de la foi ; après avoir étudié successivement dans toutes vos écoles de philosophie, j'ai embrassé la foi des chrétiens, car c'est la seule vraie, quoiqu'elle ait autant d'adversaires qu'il y a d'esclaves de l'erreur.

— Misérable ! interrompit le païen, comment oses-tu te vanter de professer une pareille doctrine ?

— Oui, je me fais gloire de partager la religion de ceux qui n'adorent qu'un seul Dieu, créateur de l'univers, et professent que Jésus-Christ, son Fils unique, est venu sur la terre, selon les prédictions des prophètes, pour sauver tous les hommes dont il sera le juge au dernier jour du monde.

— Dis-moi où se tiennent vos assemblées ?

— Nous nous réunissons partout où nous pouvons ; notre Dieu est en tout lieu, et l'on ne saurait le circonscrire dans les limites d'un espace quelconque ; bien qu'il soit invisible, il remplit l'immensité de la terre et des cieux ; nous l'adorons partout, et partout nous chantons sa grandeur et sa gloire. »

Cette réponse ne satisfit pas le préfet, qui aurait été heureux de surprendre d'un seul coup de filet, tous les prêtres et tous les fidèles de l'Eglise de Rome. « Je veux savoir, dit-il, où les chrétiens se rassemblent dans cette ville. »

Mais Justin, loin de trahir ses frères, s'accusa lui-même : « J'habite près des thermes de Timotinum ; tous ceux qui ont voulu venir m'y trouver ont reçu de moi communication de la doctrine, seule véritable, que je professerai jusqu'à la mort. »

Vaincu par tant de courage, Rusticus s'adressa à Charito, et lui demanda s'il était chrétien : « Je le suis par la grâce de Dieu, » répondit le confesseur. Interrogée à son tour, Charitana, son épouse, fit la même réponse.

« Et toi, demanda le juge à Evelpiste, qui es-tu?

— Je suis l'un des serviteurs de César, mais le Christ m'a donné la liberté véritable, je suis chrétien, et, comme tel, je suis entré en partage de la foi, des privilèges de la grâce et des espérances de ceux que vous venez d'interroger. »

Le magistrat romain se tourna vers Hiérax : « Es-tu aussi chrétien?

— Oui, répondit le confesseur, je crois comme eux à Jésus-Christ et je l'adore.

— Qui vous a instruits dans cette religion, demanda Rusticus, est-ce Justin?

— J'étais chrétien avant de connaître Justin, répondit Hiérax.

— Moi aussi, s'écria Pæon. — Et qui t'a instruit? dit le préfet. — Ce sont mes parents qui m'ont enseigné cette foi divine. »

Evelpiste prit alors la parole. « J'avais une grande joie à suivre les leçons de Justin; mais j'étais chrétien avant de le connaître, cette religion est celle de mon père et de ma mère. — Et où sont tes parents? reprit le magistrat. — En Cappadoce », répondit Evelpiste.

La même question fut adressée à Hiérax. « Notre père véritable, dit-il, est le Christ, la foi que nous avons en lui est notre mère. »

Quand Libérianus eut aussi généreusement confessé sa foi, le préfet de Rome s'adressa de nouveau à saint Justin, et lui dit : « Écoute-moi donc, philosophe dont on vante tant la sagesse et l'éloquence, crois-tu sérieusement que tu monteras au ciel, quand je t'aurai fait meurtrir le corps de coups de fouet et trancher la tête?

— Si tels sont les supplices que vous me réservez, j'espère obtenir la récompense accordée à tous ceux qui ont confessé la foi du Christ, et j'ai la certitude que la grâce divine les conservera éternellement dans les joies célestes.

— Ainsi, tu t'imagines vraiment que tu iras au ciel?

— Je ne me l'imagine pas, je le sais d'une science certaine, et je n'ai pas à cet égard le moindre doute.

— Cessons tous les discours, dit le préfet irrité aux intrépides confesseurs, il s'agit du point capital : sacrifiez tous aux dieux; si vous n'obéissez pas de bonne volonté, les tortures vous y contraindront. »

Justin alors prit la parole pour ses frères. « Loin de redouter tes supplices, dit-il, nous ambitionnons la gloire de les souffrir pour le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur; ce sera notre immortel honneur devant le tribunal de ce juge suprême, quand le monde entier comparaîtra devant lui. »

Les six autres martyrs firent entendre la même réponse, et s'écrièrent : « Nous ne sacrifierons jamais à vos idoles. »

Rusticus rendit alors la sentence en ces termes : « Pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir aux édits de l'empereur, ces rebelles sont condamnés, selon les termes de la loi, à subir d'abord la peine de la flagellation, et ensuite à être décapités. »

Les saints confesseurs furent conduits au lieu ordinaire des exécutions; chemin faisant, ils chantaient les louanges du Seigneur. Après qu'on les eut flagellés, la hache du licteur trancha leur tête, et leur âme s'envola dans le royaume du Christ.

Le corps de saint Justin se trouve à Rome dans la basilique de Saint-Laurent-hors-les-murs, où il repose dans le même tombeau qui contient les restes des martyrs saint Étienne et saint Laurent. La cathédrale de Coutances possède aussi quelques reliques du philosophe martyr.

En 1882, Léon XIII ordonna à l'Église universelle de célébrer, le 14 avril, la fête de ce saint.

PRIÈRE

O Dieu, qui par la folie de la Croix, avez enseigné d'une manière admirable au bienheureux martyr Justin la science sublime de Jésus-Christ, faites qu'après avoir rejeté loin de nous les liens de l'erreur, nous obtenions la fermeté de la foi. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SAINT BÉNÉZET

FONDATEUR DES FRÈRES PONTIFES D'AVIGNON

Fête le 14 avril.



Saint Bénézet donne les plans du pont d'Avignon.

LE PETIT BERGER

Un jour d'automne de l'an 1177, Ponce, évêque d'Avignon, était dans la chaire de sa cathédrale, expliquant à son peuple la parole de Dieu, quand on vit un enfant du peuple entrer dans l'église et l'interrompre en criant d'une voix ferme : « Ecoutez-moi et prêtez l'oreille à ce que je vais vous dire : Jésus-Christ m'a envoyé vers vous pour construire un pont sur le Rhône. »

L'enfant paraissait âgé d'environ douze ans. On le prit pour un insolent ou un fou, et le viguier (premier magistrat de la ville), ordonna sur-le-champ de le conduire en prison, jusqu'à ce qu'une enquête décidât de son sort.

Le petit inconnu se nommait Bénézet (Benoît). D'où venait-il?

Il le déclara sans doute, mais son historien ne nous l'apprend pas : deux paroisses se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Le Villard, en Vivarais, et Hermillon, en Savoie. Nous n'essayerons pas de trancher la question, et nous préférons laisser chacune des deux localités se réjouir de ce qu'elle estime, non sans raison, sa gloire. Cependant, nous sommes obligés de dire que la Savoie a un titre plus pesant dans la balance : c'est la tradition constante d'Hermillon et de toute la Maurienne, assurant que saint Bénézet est né dans la commune d'Hermillon, tradition tellement précise, que l'on montre encore, en face de l'église, l'emplacement où était la maison de ses parents.

Ce qui est certain, c'est que les parents du futur patron des ingénieurs étaient pauvres des biens de ce monde : mais, chrétiens vertueux, ils pouvaient donner à leur enfant le plus indispensable des trésors, celui de la foi et d'une éducation sainte. Bénézet, né l'an 1165, était encore en bas âge quand il perdit son père, ce qui augmenta la pauvreté de la famille. La bonne veuve avait quelques brebis ; dès que son enfant fut en âge de les garder, elle le chargea de les conduire au pâturage, selon l'usage du pays.

VOCATION

Le 13 septembre 1177, Bénézet, âgé de douze ans, gardait son petit troupeau, comme à l'ordinaire, quand il se produisit une éclipse de soleil. Au milieu de l'obscurité, le jeune berger entend tout à coup une voix qui crie par trois fois : « Bénézet, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. — Qui êtes-vous, Seigneur ? répend l'enfant, j'entends bien votre voix, mais je ne

puis vous voir. — Ne crains rien, reprend la voix, je suis Jésus-Christ; c'est moi qui, d'une seule parole, ai créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. — Et que désirez-vous de moi, Seigneur? — Je veux que tu laisses là tes brebis et que tu ailles bâtir pour moi un pont sur le Rhône. — Seigneur, reprit l'enfant tout surpris, je n'ose pas abandonner les brebis de ma mère et je ne sais pas où est le Rhône. — Ne t'ai-je pas dit d'avoir confiance, répondit la voix : tout obéit à ma puissance, va donc sans crainte, je ferai ramener les brebis à l'étable et je t'enverrai un guide pour te conduire au Rhône. — Mais il faudra beaucoup d'argent et je n'ai que trois oboles. — Je te donnerai les moyens nécessaires. »

Bénézet écoutait encore, mais la voix n'ajouta plus rien.

Obéissant, il partit aussitôt.

Il allait devant lui sans trop savoir où, lorsqu'il rencontra un pèlerin portant un sac de voyage et un bâton, et dont le visage aux reflets tout célestes inspirait une grande confiance. Déjà, sans doute, le jeune voyageur ouvrait la bouche pour lui demander son chemin, lorsqu'il fut devancé par la voix de l'étranger, qui lui dit : « Mon enfant, viens avec moi sans crainte. Je te conduirai à l'endroit où tu dois construire le pont de Jésus-Christ et je te montrerai ce que tu as à faire. »

Bénézet reconnait le guide promis et marche à ses côtés d'un cœur joyeux. Quels édifiants entretiens ils durent avoir ensemble! Ce qui nous est le plus difficile de conjecturer en l'absence de tout document sur ce point, c'est l'itinéraire suivi par les deux voyageurs.

Ils arrivèrent sur les bords du Rhône, dit simplement l'historien, et à la vue de la largeur du grand fleuve, l'enfant s'écria : « Il est impossible que je [illegible] un pont ici! » Le berger avait peut-être pu croire jusque-là qu'il s'agissait de quelque torrent comme ceux qui descendent des montagnes de Maurienne. Mais l'ange reprit d'une voix grave : « Ne crains rien, l'Esprit-Saint est avec toi. Vois-tu cette barque, là-bas, qui attend sur la rive? Va trouver le batelier, il te fera passer le fleuve, tu entreras dans Avignon et tu te présenteras à l'évêque et à son peuple. » En achevant ces mots, le guide disparut soudain.

Sur quel point précis des rives du Rhône se [illegible]? On l'ignore. Si l'enfant venait du Vivarais, il fallait [illegible] traverser le Rhône, et le plus simple semblait [illegible] non loin d'Avignon. [illegible] de la Savoie dans la future ville des papes, on pouvait se dispenser de recourir à la voie du fleuve et suivre les routes de terre; mais ce chemin répondait mal aux desseins de Dieu. Il convenait, en effet, que le futur constructeur du pont d'Avignon, avant d'entreprendre sa [illegible] [illegible] travaux.

[illegible] d'Avignon [illegible] une affaire importante. [illegible] Si tu veux passer, [illegible] tu donneras trois deniers [illegible] Bénézet ne les avait pas. Il [illegible]

batelier que la Sainte Vierge le récompenserait d'un acte de charité fait en son honneur. « Que m'importe ta Vierge Marie! reprit le juif. Elle ne peut rien ni au ciel, ni sur terre; cela ne vaut pas mes trois deniers. »

Bénézet offrit alors ses trois oboles, que le juif regarda d'un œil dédaigneux. Cependant, voyant que l'enfant n'en avait pas davantage, il voulut gagner au moins cela; il prit le petit voyageur dans sa barque et alla le déposer sous les murs d'Avignon.

Bénézet monte aussitôt dans la ville, demande où est l'évêque, entre dans la cathédrale et adresse au pontife le message de Jésus-Christ.

Nous avons dit ce qu'il lui en coûta.

COMMENT ON RECONNUT LA MISSION DE SAINT BÉNÉZET

Le viguier, qui avait jeté l'enfant en prison, se nommait Bérenger et était de la famille de Sade. C'était un homme dur et sévère.

Il se hâta de faire amener devant lui le jeune prisonnier. Dès que Bénézet aperçut le magistrat, il lui dit avec assurance : « Le Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé en cette ville pour bâtir un pont sur le Rhône. — Comment, repartit le viguier, un petit mendiant comme toi pense-t-il construire un pont que ni Charlemagne ni aucun autre n'ont jamais osé entreprendre? » (En effet, le fleuve rapide est très large en cet endroit, et ses rives, alors privées de digues, se déplaçaient à chaque grande crue.)

Mais l'enfant insiste au nom de Dieu, à qui tout est possible et qui l'envoie. « En ce cas, répond froidement le magistrat, écoute ce que je vais te dire : les ponts se font avec des pierres et de la chaux; il y a dans mon palais une pierre énorme. Si tu peux la remuer et l'emporter, je croirai que tu peux bâtir le pont. »

Bénézet accepte. Bérenger en avertit l'évêque, qui vient au palais du magistrat, suivi d'une grande foule.

La pierre avait treize pieds de long sur sept de large. Arrivé devant cet immense bloc, l'enfant se met à genoux, récite une prière, puis, se relevant, il fait le signe de la Croix sur la pierre, la saisit de ses jeunes bras, et l'emporte, dit la chronique, « aussi facilement qu'un simple caillou. » Il la porta à travers la foule jusqu'au fleuve, à l'endroit où l'on devait jeter les fondations de la première pile du pont.

A cette vue, le peuple d'Avignon tout entier pousse des cris de joie et d'enthousiasme, bénissant Dieu, par mille acclamations, de sa puissance et de sa bonté envers les hommes.

Le viguier fut le premier à se rendre à l'évidence du miracle : il se prosterna devant le messager de Dieu, lui baisa les pieds et lui offrit sur-le-champ la somme de trois cents sous pour commencer les travaux. La souscription ainsi inaugurée se continua au milieu de la foule et le soir, les collecteurs avaient déjà réuni cinq mille sous, somme considérable pour ce temps-[illegible] [illegible] huit boiteux.

L'ACTION DE LA PROVIDENCE

Dans son remarquable ouvrage [illegible] M. Vignon, ingénieur en chef des ponts et chaussées, écrit [illegible]

« Les constructions de routes et de ponts, les établissements de bacs, ainsi que l'hôtellerie où les voyageurs, les pèlerins, les marchands, pouvaient trouver refuge et main forte, et même les simples améliorations de grands chemins et de levées aux endroits submersibles, etc., étaient devenus au moyen âge des œuvres de piété, comme les constructions d'églises, d'hôpitaux et de monastères.

» La charité chrétienne, puissance inconnue au monde ancien, précéda alors les pouvoirs sociaux dans le travail de civilisation qui, dans ce temps-là, s'opérait. Les dangers de toutes sortes auxquels la difficulté des lieux, ainsi que la violence des brigands et la cupidité souvent cruelle et criminelle des bateliers, dits *utricularii*, exposaient les voyageurs, surtout au passage des rivières, les firent embrasser dans la même pitié généreuse qu'inspiraient les pauvres et les malades. »

Et de même que Dieu, dans sa paternelle bonté pour les hommes, a suscité à diverses époques, des saints et des corporations religieuses en vue de soulager telle ou telle misère de l'humanité, de même il venait d'envoyer saint Bénézet à la province d'Avignon pour lui donner un pont et une congrégation de *Frères bâtisseurs de ponts* ou *Frères pontifes*. Ce n'était pas d'ailleurs la première association de ce genre que l'Eglise eût vu naître : d'autres communautés l'avaient précédée en divers lieux, par exemple : les Hospitaliers de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris.

LES FRÈRES PONTIFES D'AVIGNON
SAINTETÉ DE BÉNÉZET

Plusieurs jeunes gens, poussés par la grâce de Dieu, et attirés par la sainteté de son jeune serviteur, lui demandèrent comme une faveur de se joindre à lui pour travailler à son œuvre. Sans doute qu'à la nouvelle de l'entreprise, d'autres *Frères pontifes* vinrent d'ailleurs apporter leur expérience dans l'art de construire à la corporation naissante.

Conduisant tout avec sagesse, Bénézet obtint de plusieurs personnes notables, entre autres de messire Bertrand de la Garde, cession complète de leurs droits sur le port du Rhône. C'était épargner des ennemis à l'entreprise. L'année suivante, le jeune Saint acheta de la dame Valburge et de Raymond Malvicini, son fils, une maison et un jardin situés près de l'endroit où commençaient à s'élever les fondations de la première pile du pont. Cette maison devait être la demeure de la communauté des *Frères pontifes* et leur servir en même temps d'hôtellerie pour loger les voyageurs indigents.

Les travaux du pont avançaient lentement, mais avec précision et solidité. Bénézet donnait à tous l'exemple du travail et de la patience, et s'efforçait en même temps de former à la vertu les membres de sa communauté. Par humilité, il ne voulut pas prendre le titre de *prieur*, et tant qu'il vécut, ses frères conservèrent l'habit laïque, plus commode pour leurs travaux.

Malgré les nombreux soucis d'une vaste entreprise et le gouvernement de sa corporation, Bénézet travaillait avec constance à sa propre sanctification. Sa foi était si vive, sa piété si tendre, la pureté de ses mœurs si angélique, toute sa conduite respirait une telle droiture et une telle simplicité que tous le vénéraient comme un saint. On lui amenait des malades en grand nombre ; le serviteur de Dieu appliquant une croix sur l'infirme, lui donnait le baiser de paix et le renvoyait guéri. Un homme perclus de tous ses membres envoya prier le Saint de venir le voir : dès que celui-ci eut touché l'infirme, l'usage des membres lui fut rendu. Bénézet rencontre un jour des joueurs qui blasphèment Dieu, il les reprend et arrête le jeu. L'un des joueurs, furieux, répond au Saint par un violent soufflet; le Saint se tait, mais Dieu le venge : le coupable sent sa tête retournée en arrière par une soudaine contraction nerveuse qui la retient en cet état. Il se traîne aux genoux de l'homme de Dieu, implore son pardon; Bénézet prie pour lui et la santé lui est rendue.

Un jour, les pierres vinrent à manquer. Saint Bénézet dit aux maçons qui travaillaient avec les Frères : « Allez creuser en tel endroit, vous en trouverez en abondance. » On obéit et l'on découvrit une carrière.

Une nuit, le Saint priait, avec ses compagnons dans une église, quand le démon lui lança une grosse pierre : mais le projectile perdit sa force, contre les vêtements du saint jeune homme. Au même moment, éclairé par une lumière intérieure, Bénézet dit à ses compagnons : « Retournons à Avignon, car l'ennemi a rompu une arche du pont. Allons la refaire. » En présence de l'arche ruinée, au lieu de donner victoire au démon par le murmure et le dépit, les compagnons du Saint, imitant leur maître, se mirent à l'œuvre avec ardeur et bientôt le mal fut réparé.

LA RÉCOMPENSE — UN PATRON

Saint Bénézet n'eut pas la consolation ici-bas de voir son œuvre achevée : Dieu lui offrit une récompense meilleure en l'appelant au ciel, le 14 avril 1184. Il avait dix-neuf ans et avait travaillé au pont d'Avignon pendant sept ans. Il fut enseveli, selon ses désirs, dans une petite chapelle, dédiée à saint Nicolas, patron des mariniers, et placée dans l'avant-bec de la deuxième pile du pont. Les miracles s'y multiplièrent et, en 1669, on y retrouva son corps dans un parfait état de conservation.

Sous Jean Benoît, successeur de Bénézet, la corporation des *Frères pontifes* fut définitivement organisée : ils reçurent un costume religieux, prononcèrent les trois vœux monastiques, Jean prit le titre de prieur, et enfin le pont fut achevé en 1188 : il avait vingt-deux arches et 900 mètres de longueur.

L'an 1318, la congrégation des Frères pontifes envoya une colonie régir l'hospice du Pont-Saint-Esprit. Cette branche subsista jusqu'en 1519; mais celle d'Avignon, à la suite de démêlés avec les consuls de la ville, qui voulurent la soumettre à leur autorité administrative, perdit sa régularité et s'éteignit vers le milieu du XIVe siècle.

Les reliques de saint Bénézet furent transférées, l'an 1674, dans l'église des Célestins, d'Avignon. Au mois de juin 1793, cette église, changée en prison, renfermait parmi les condamnés des conscrits réfractaires. Un jour, ils brisèrent la châsse du Saint et n'y trouvèrent que des ossements qu'ils dispersèrent sur le pavé de l'église. Mais, durant la nuit, des catholiques fidèles, détenus avec eux, recueillirent tout ce qu'ils purent. Rendus plus tard à la liberté, ils conservèrent leur trésor. L'autorité ecclésiastique a pu en recouvrer une partie.

Du fameux pont d'Avignon, il ne reste plus aujourd'hui que quatre arches. Cela ne tient à aucun vice de construction des piles ou [illegible]

Le pont d'Avignon.

arches, écrit M. Bunard, dans le *Cosmos*, ni des tympans évidés par de petites voûtes allégeant la charge et augmentant le débouché des hautes eaux. Cela tient à ce que le bas des piles cessa d'être convenablement entretenu dans les temps troublés. »

Terminons par ces paroles du comte de Saint-Venant, invitant les ingénieurs, ses collègues, à fêter leur patron : « Tous ceux qui voudront invoquer saint Benezet ne seront jamais déçus dans leur confiance. Il est le plus affectueux des camarades et le moins intimidant des chefs. Notre profession, qui a été la sienne par ordre de Dieu, n'est pas seulement belle, elle est sainte. C'est la charité envers les voyageurs, les commerçants, les missionnaires de toutes les œuvres. »



SAINT PIERRE GONZALÈS

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Treizième siècle. — Fête le 15 avril.



Une courtisane vint trouver saint Pierre Gonzalès pour le séduire. Il entra dans une pièce voisine pour se préparer, dit-il, à la mieux recevoir. Il allume un grand feu, se place au milieu, et appelle la pécheresse. A cette vue, elle se rappelle les flammes de l'enfer qui l'attendent, se jette à genoux et fait pénitence.

C'est à Astorga que naquit, en l'an 1190, d'une famille illustre par sa noblesse, le bienheureux Pierre Gonzalès ou Gonzalve, dont le nom est si populaire parmi les marins d'Espagne, qu'il a tant de fois protégés. De bonne heure, ses parents l'envoyèrent étudier à Palencia, auprès de son oncle, alors évêque de cette ville. Il fut nommé chanoine de la cathédrale, malgré sa grande jeunesse et son manque de gravité.

PAR QUELS MOYENS DIEU INSPIRE AU JEUNE GONZALÈS LE DÉGOÛT ET LE MÉPRIS DES CHOSES DU MONDE

Le jeune chanoine était très vaniteux; il aimait les honneurs et les dignités. Sa vie toute mondaine contrastait fort avec celle des autres chanoines, ses collègues, qui étaient scandalisés d'une telle conduite. Cependant, son oncle fit des instances auprès du Saint-Siège, dans le but

d'obtenir pour Gonzalès la dignité de doyen du chapitre. Sa demande ayant été agréée, il fut décidé que le nouveau doyen entrerait en possession de sa nouvelle dignité le jour de Noël.

Ce jour étant arrivé, Gonzalès s'habilla en jeune seigneur de la cour et, monté sur un cheval magnifiquement paré, il traversa les rues de la ville, au grand scandale de tout le peuple. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, voulait se servir de la vanité de Gonzalès pour lui infliger une profonde humiliation, et, par là, le ramener à de meilleurs sentiments, en lui faisant sentir combien les honneurs du monde sont frivoles et passagers.

Arrivé sur la grande place de Palencia, Gonzalès voulut faire caracoler gracieusement son cheval, pour exciter l'admiration publique et provoquer des applaudissements. Il le lâcha à toute bride, mais le cheval se cabra au milieu de sa course, fit un faux pas et jeta son cavalier dans une mare pleine de boue. La foule accueillit cette chute par des huées et des moqueries. Comme on le conçoit, le premier sentiment de Gonzalès fut la honte et la confusion. Il osait à peine lever les yeux. Mais cette confusion lui fut salutaire; car, étant revenu à lui, il s'écria tout haut, sur la place même, de manière à être entendu de tout le monde :

« Il quoi ! ce même monde à qui j'ambitionnais de plaire se moque de moi? Eh bien ! je me moquerai de lui à mon tour; dès aujourd'hui, je lui tourne le dos pour mener une vie meilleure. »

GONZALÈS SE SÉPARE DU MONDE ET PREND L'HABIT RELIGIEUX — SON ZÈLE

Gonzalès venait de rompre tout commerce avec le monde pour s'appliquer à servir Dieu avec ferveur. On vit bientôt que sa conversion était complète ; car, renonçant tout à fait aux plaisirs et aux honneurs du siècle, il entra chez les Dominicains de Palencia, au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient connu, et travailla à sa perfection avec une telle ferveur qu'il fit de rapides progrès dans la sainteté, dès l'année même de son noviciat.

Il pratiquait la charité au plus haut degré, [illegible] comme le dernier de tous. Son [illegible], sa bienveillance pour [illegible] extraordinaires.

[illegible] il remplit [illegible] au saint [illegible] il quittait tout, l'étude, le repos, le boire, le manger, et volait à la conquête des âmes.

[illegible] choses remarquables, on raconte [illegible] lieux où il avait [illegible] a [illegible]ser, car il leur faisait en entrant une [illegible]

[illegible] lieux qu'il traversait, il prêchait [illegible]

et, après tout cela, il faisait d'abondantes moissons d'âmes, puisque tout ce qu'il disait, il le confirmait par l'exemple de ses vertus.

IL EST APPELÉ A LA COUR PAR LE ROI SAINT FERDINAND

Le bruit d'une si éminente sainteté se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Le roi saint Ferdinand entendit parler de la vertu extraordinaire du bienheureux Pierre; il voulut l'avoir auprès de lui, afin d'attirer par ses prières les bénédictions de Dieu sur le royaume, et de se servir de ses conseils dans la guerre contre les Maures mahométans, qui occupaient alors la meilleure partie de l'Espagne.

Gonzalès accompagna le roi dans toutes ses expéditions, et eut une grande part à ses victoires par ses prières, ses jeûnes, ses austérités, par ses conseils sages et prudents, et surtout par la réforme des mœurs parmi les soldats. Il inspirait une grande crainte aux ennemis.

La prise de Cordoue fut pour lui une occasion de déployer son zèle et son courage. Il modéra l'élan des vainqueurs, sauva l'innocence des vierges de l'insolence des soldats, et fit épargner le sang ennemi. Il purifia les mosquées et les convertit en églises.

COMMENT IL TRIOMPHE D'UNE TENTATION

Saint Gonzalès profita de la confiance dont l'honorait le bon roi saint Ferdinand pour réformer la cour. Tous les jours, il distribuait aux courtisans et aux seigneurs le pain de la parole divine et les reprenait de leurs vices et de leurs défauts. Ses exemples donnaient à sa parole une puissante autorité; car il vivait au milieu du tumulte et de la magnificence de la cour avec la même régularité, la même austérité que dans le cloître. C'est alors que sa vertu fut soumise à une terrible épreuve dont elle sortit plus éclatante et plus forte.

Quelques seigneurs licencieux, jaloux de la faveur dont jouissait à la cour le saint religieux, cherchèrent un moyen de le perdre ou du moins de ternir sa vertu. Ils promirent une grande somme d'argent à une malheureuse courtisane, qui s'engagea à le séduire. Elle alla trouver Gonzalès, et demande à lui parler en secret sur une affaire très importante.

Lorsque tout le monde est sorti, et qu'elle se trouve seule avec lui, elle se jette à ses pieds et commence l'aveu de ses fautes, en répandant des pleurs en abondance, et en poussant des soupirs et des gémissements, pour se rendre le Saint plus favorable. Mais bientôt, jetant le masque, elle [illegible] et emploie tous les artifices dont elle est capable et que le démon peut lui suggérer pour séduire le saint religieux. Gonzalès lui dit qu'il va se préparer à la mieux recevoir dans une chambre voisine. Il s'y retire [illegible] de son manteau. La malheureuse femme, croyant sa victoire assurée, entre à ce moment; [illegible], elle se rappelle les flammes de l'enfer qui l'attendent et [illegible] se repentir et [illegible] elle tombe à genoux en demandant pardon à Dieu et au Saint.

Le Saint n'avait ressenti aucune brûlure au milieu des flammes; ses habits mêmes avaient été respectés. Dieu gardait son corps aussi bien que [illegible]

Les seigneurs, auteurs du complot, furent tellement touchés de ce miracle qu'ils se convertirent et menèrent désormais une vie édifiante.

GONZALÈS QUITTE LA COUR

Mais le serviteur de Dieu devait bientôt s'éloigner de la cour, où il avait fait tant de bien, et où sa présence n'était plus aussi nécessaire qu'auparavant. Malgré les instances et les prières du saint roi Ferdinand, qui voulait à toute force le retenir auprès de lui, il s'en alla évangéliser les pauvres des campagnes.

C'est alors qu'on le vit, parcourant les villages les plus délaissés, pénétrant dans les lieux les plus inaccessibles, braver toutes les difficultés pour étendre le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les âmes. Il avait une singulière affection pour les matelots qu'il allait chercher jusque dans les ports et sur les vaisseaux, pour leur annoncer la parole divine.

Avec un tel zèle, il recueillit des fruits merveilleux, surtout dans les diocèses de Tuy et de Compostelle.

Un jour, prêchant sur le Minho, il aperçut un grand nombre de pauvres gens qui essayaient de traverser à gué cette rivière, s'exposant ainsi chaque jour à la mort. Le Saint, touché de compassion, entreprit d'y bâtir un pont.

L'ouvrage était difficile et aurait semblé impossible à tout autre qu'à Gonzalès. Mais lui, convaincu que le secours de Dieu ne lui ferait pas défaut, se mit à l'œuvre avec ardeur. Il excita le roi Ferdinand et plusieurs autres seigneurs à lui venir en aide, si bien qu'en peu de temps, l'ouvrage, qui paraissait impossible, fut terminé et les pauvres gens purent désormais traverser la rivière sans aucun danger.

SES MIRACLES

Notre-Seigneur manifesta la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles. Il convient que nous en racontions au moins quelques-uns.

Le démon, furieux à la vue de tant d'âmes que le saint religieux lui ravissait tous les jours, faisait tous ses efforts et mettait tout en œuvre pour lui faire perdre le fruit de ses prédications.

Un jour qu'il prêchait dans la ville de Bayonne, où une grande foule était accourue de toutes parts pour entendre sa parole, il s'éleva une tempête si furieuse que tout le monde abandonnait le sermon pour chercher un abri. Alors, le bienheureux Père s'écria :

« Demeurez, mes amis, ne craignez point; Dieu dissipera devant vous cet orage, sans qu'il vous soit fait aucun mal. »

Puis, levant les mains vers le ciel, il fit le signe de la Croix sur les nuages, qui se divisèrent, et il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur toute la foule qui l'entourait.

Pendant qu'il prêchait dans le diocèse de Tuy, on vint lui annoncer qu'un de ses amis, demeurant à Bayonne, était sur le point de mourir. A cette nouvelle, il se met promptement en route accompagné d'un prêtre et d'un jeune religieux.

Après quelques heures de marche, ils arrivèrent au sommet d'une montagne. Les compagnons du Saint commencèrent à être tourmentés par la faim, ce qui les fit murmurer contre lui. Le religieux n'en pouvant plus, dit au prêtre :

« Le bon Père est si vieux, qu'un peu de nourriture lui suffit largement, et il ne sent point l'incommodité des autres. Il pense sans doute me traiter à sa façon, ce qui ne conviendrait guère à mon estomac épuisé. »

Le serviteur de Dieu connut le murmure de son compagnon. Il se retourna et, lui montrant un rocher à quelques pas du chemin :

« Mon fils, dit-il, si vous avez faim, approchez-vous de ce rocher, et vous trouverez à dîner pour cette fois. »

Le religieux et le prêtre ne se le firent pas répéter une seconde fois; ils se dirigèrent vers l'endroit indiqué, et y trouvèrent deux beaux pains, bien blancs, enveloppés dans une serviette, et une cruche d'excellent vin. Il les portèrent au Bienheureux qui leur dit :

« Buvez et mangez autant qu'il vous plaira, et reportez le reste où vous l'avez pris. »

Après avoir réparé leurs forces, nos voyageurs continuèrent leur route et arrivèrent à Bayonne. Ils laissèrent alors le Bienheureux et revinrent à Tuy par le même chemin. Ils pensaient pouvoir faire un second repas avec les restes du premier; mais, à leur grande surprise, ils ne trouvèrent plus rien.

Un autre jour, pressé par la soif, saint Gonzalès entra dans un presbytère et demanda à boire. Le curé ne possédait plus qu'une petite fiole de vin qu'il réservait pour les grandes occasions. Il la donna cependant, et après que le Saint se fut désaltéré avec tous ses compagnons, la fiole se remplit d'un vin excellent.

SA MORT — MIRACLES QUI LA SUIVIRENT

Le temps était enfin venu où Gonzalès allait recevoir la récompense de ses travaux. Averti par une révélation divine de sa mort prochaine, il s'y prépara par un redoublement de ferveur. A la fin d'un sermon qu'il prononça dans un monastère de Bénédictins, il dit :

« Désormais, frères bien-aimés, vous ne me verrez plus en ce lieu : bientôt, le Seigneur tout-puissant va retirer mon âme de ce monde; c'est pourquoi je vous supplie de prier pour moi; car, bien qu'il me semble avoir vécu parmi vous avec beaucoup de crainte de vous offenser et un grand soin de vous édifier, je ne me fie néanmoins pas tant à ma vie que je ne sache combien j'ai besoin de vos prières. »

Le saint religieux prêcha tous les jours de la Semaine Sainte dans la cathédrale de Tuy, environné d'une multitude innombrable qui venait savourer une dernière fois sa parole si douce et si suave.

Le jour de Pâques, il fut pris subitement d'une grande fièvre, et, désirant mourir entre les bras de ses frères, il s'achemina lentement vers Compostelle.

A Sainte-Colombe, il se trouva si faible qu'il fut obligé de s'arrêter. Dieu lui fit connaître que sa mort était proche. Communiquant alors cette révélation à son compagnon, il éclata en transports de joie et de sainte allégresse, et s'écria :

« Que la volonté de Dieu soit faite ! et puisque cette sainte volonté est que je meure à Tuy, comment pourrais-je ne pas obéir? »

Il revint donc à Tuy, se confessa, reçut le saint Viatique, avec une foi et un amour incomparables, et, appelant le maître de la maison où il était logé, il lui dit :

« Mon ami, je m'en vais dans l'autre monde, où j'ai un Seigneur si bon et si libéral qu'il veut bien me faire mille fois plus d'honneurs que je n'en mérite. Il m'a promis de favoriser cette ville pour l'amour de moi, et de [illegible]

cette contrée de plusieurs châtiments qu'elle a mérités par la multitude de ses péchés: de sorte que je demeurerai parmi vous comme votre ami et votre patron, pour vous faire voir que c'est un privilège immense de servir un si grand Seigneur. Pardonnez-moi l'ennui que j'ai pu vous causer par ma maladie; j'espère que Dieu vous en récompensera; pour moi, je suis pauvre, je n'ai rien à vous donner; mais prenez ma ceinture, et gardez-la pour l'amour de moi, car vous pourrez en avoir besoin un jour. »

En effet, Dieu fit plus tard des miracles par l'intermédiaire de cette précieuse relique.

Après avoir prononcé ces paroles, saint Gonzalès rendit tranquillement sa belle âme à Dieu, le dimanche de Quasimodo, de l'an 1246.

L'évêque de Tuy, qui l'avait assisté dans sa maladie, le fit enterrer solennellement dans sa cathédrale.

Quand le bruit de la mort du saint religieux se fut répandu, une foule immense vint prier sur son tombeau. On apporta des malades qui furent guéris miraculeusement.

Plus tard, lorsqu'on ouvrit le tombeau, il en sortit une huile odoriférante, que l'on recueillit avec soin, et qui opéra un grand nombre de miracles.

Douze ans après la mort du Saint, l'évêque de Tuy dressa une déclaration constatant cent quatre-vingts guérisons miraculeuses opérées sur des lépreux, des démoniaques, des aveugles, des sourds, des muets, et d'autres malades, par l'intercession du Bienheureux.

Saint Gonzalès s'est toujours montré favorable à ceux qui l'ont invoqué dans le danger. Un matelot fut emporté dans la mer un jour de tempête. Il se recommande au Saint, qui lui apparaît, revêtu de l'habit de son Ordre, et le ramène dans le vaisseau déjà très éloigné, en lui disant :

« Puisque vous m'avez appelé, il est juste que je vienne à votre secours. »

Il délivra miraculeusement des matelots en grand péril, qui implorèrent son secours.

Telle est l'origine de la dévotion des marins à saint Pierre Gonzalès. Dans les ports et les villages maritimes d'Espagne, on célèbre sa fête avec une grande solennité, et on l'invoque sous le nom de saint Elme ou San Telmo.



Imp. … Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

Fête le 16 avril.



Jean-Baptiste Labre et sa femme, Anne Barbe Gransir, habitaient, vers le milieu du siècle dernier, le village d'Amettes, au diocèse de Boulogne. Leur union fut bénie, et ils eurent quinze enfants; Benoît-Joseph était l'aîné.

Dieu, qui voulait combler ce prédestiné de grâces extraordinaires, et faire de toute son existence une protestation vivante contre les vices du siècle, semble l'avoir, à dessein, fait naître dans une famille nombreuse pour marquer combien la fécondité des mariages lui est agréable.

Le Saint fut, dès l'âge le plus tendre, nourri de l'esprit de foi: il correspondait merveilleusement à ces premiers enseignements, et tout ce que nous savons de son enfance nous révèle une piété précoce, une assiduité exemplaire à ses devoirs et une soumission parfaite à ses parents. On le vit s'exercer en cachette à la mortification dont, plus tard, il devait être le héros, et passer des heures entières en adoration à l'église.

A l'âge de douze ans, il fut placé chez son oncle, M. Labre, curé d'Erin, afin d'apprendre le latin en vue du sacerdoce: ce fut l'époque de sa Première Communion, il y puisa un nouvel élan de dévotion et commença à partager strictement son temps entre l'étude, la prière et la lecture des livres de piété, spécialement celle des Saintes Ecritures. A pareille école, il puisa le sentiment profond du néant de l'homme en face des redoutables jugements de Dieu, de l'absolue nécessité du renoncement et de la pénitence. Dès lors, cette âme pure qui, certainement, ne commit jamais aucun péché mortel, se mit à soupirer après le martyre des sens et le supplice de la croix; cette jeune et innocente imagination cherchait les règles les plus dures pour obéir à des

appels dont nous autres pécheurs ne sommes pas dignes et que nous n'entendrions pas s'ils nous étaient faits.

DIEU FORME BENOIT-JOSEPH A L'HUMILITÉ ET AU DÉTACHEMENT COMPLET DE TOUTE CHOSE

En 1766, une circonstance imprévue vint tirer Benoît-Joseph de la voie qui devait le conduire à la prêtrise : le typhus, à l'état épidémique, vint fondre sur la paroisse d'Erin : le curé fut atteint et le Saint, qui s'était dévoué au soin des malades, eut la douleur de voir mourir son oncle et son bienfaiteur; il dut, au bout de dix années, retourner à Amettes; sa première parole fut pour solliciter de ses parents l'autorisation d'embrasser la vie religieuse chez les Trappistes. Les objections ne manquèrent pas, inspirées comme toujours par une tendresse toute naturelle: ce fut seulement au mois d'avril 1767, qu'après avoir passé quelque temps chez son oncle maternel, le curé de Conteville, dans les exercices de la plus tendre piété, il eut la liberté de suivre, non pas à la Trappe, mais chez les Chartreux, une vocation qu'il croyait certaine.

Benoît-Joseph se croyait au port, au lieu de son salut et de son repos : il se trompait et Dieu lui destinait une voie bien autrement dure : il ne devra réussir dans aucune de ses entreprises, ni demeurer nulle part, jusqu'au jour où il saura que, dans son pèlerinage en cette vallée de larmes, il ne lui est pas même réservé une tente pour s'abriter.

Le Saint frappa d'abord à la porte de la Chartreuse du Val Sainte-Aldegonde, au diocèse de Saint-Omer ; on n'y recevait pas des novices. Il revient à Amettes: un de ses oncles le voit et l'emmène pour le présenter au monastère de Neuville, il y trouve un refus motivé par le défaut de connaissance du chant et de la dialectique. Force lui fut de rentrer à Amettes encore une fois : quelques mois se passèrent chez le vicaire de Ligny-les-Aire, après lesquels il se présenta de nouveau à Neuville où il fut admis en qualité de postulant, mais bientôt le Père prieur, reconnaissant un manque de vocation, le renvoya.

En face de l'impossibilité de suivre la règle des Chartreux, la pensée de la Trappe revint tout naturellement, et les parents durent se prêter à son désir d'entrer dans cet Ordre : voilà donc notre Saint en route pour Mortagne, en Normandie; il y arrive le 25 novembre, mais c'est pour trouver encore un mécompte; il est trop faible de complexion et nul, avant vingt-quatre ans, ne peut franchir le seuil du noviciat. Il faut reprendre tristement le chemin d'Amettes, et retrouver les angoisses, les doutes et les perplexités d'une vocation incertaine. Malgré l'insuccès de ses tentatives à la Chartreuse, Benoît fera un nouvel essai : tout le monde le lui conseille, même l'évêque de Boulogne ; il s'y dispose par une confession générale, dit adieu à ses parents et, le 12 août 1769, il part, se dirigeant vers Neuville.

Dès le 2 octobre, il prenait la plume pour annoncer à Amettes un nouveau déboire : on ne l'a pas trouvé propre à l'état de Chartreux, il va reprendre le chemin de la Trappe : « Le bon » Dieu, que j'ai reçu avant de sortir, m'aidera » et me conduira dans l'entreprise qu'il m'a lui- » même inspirée. J'aurai toujours la crainte de » Dieu devant les yeux, et son amour dans le » cœur. J'espère fort d'être reçu à la Trappe. En » tout cas, on m'a assuré que l'Ordre de Sept-Fonts » n'est pas si austère et on y reçoit plus jeune ; » mais je serai reçu à la Trappe. »

Cette espérance ne devait pas se réaliser, la Trappe maintint sa règle de ne point admettre de novices au-dessous de 24 ans, il fallut se rejeter sur Sept-Fonts, au diocèse d'Autun ; de grandes épreuves l'attendaient en ce lieu : peines d'esprit, maladies et, enfin, certitude de n'être pas appelé à ce genre de vie. Cependant, après l'avoir dépouillé de toute volonté propre, en lui montrant l'inanité de chacun de ses projets, Dieu daigna ouvrir à son esprit un horizon nouveau, lui faisant connaître la voie des pèlerinages que ses guenilles de pauvre devaient triomphalement parcourir parmi toutes les humiliations.

BENOIT-JOSEPH TROUVE ENFIN SA VOCATION DÉFINITIVE

C'était en premier lieu le chemin de l'Italie. A Rome, il devait trouver le couronnement et l'épanouissement de la sainteté. Il n'y a pas de saint sans une doctrine absolument pure. En ce temps, l'Église de France était plus ou moins sous l'influence rigoriste du jansénisme; sa foi, qui devait être lavée dans le sang de 1793, n'était pas irréprochable; atteinte dans sa fécondité, pendant un demi-siècle elle n'avait pas donné un seul saint. L'élu de Dieu devait respirer un autre air. L'enfant de lumière était attiré par le foyer de la vérité. Va donc à Rome, noble fils de la France! à Rome, on te nommera le saint français et, pour la France, tu seras un saint romain; tu seras le signe, tu porteras l'espérance de l'heureux retour de ta patrie à la Chaire de Pierre, à l'intégrité de l'esprit catholique que ta vie admirable lui a peut-être mérité!

A partir de ce jour, dit un des historiens (1) de Benoît, il obéit à l'inspiration divine, résolu à ne plus avoir de relation suivie avec personne, pas même avec ses parents, et à vivre en solitaire au milieu du monde. Il va toujours à pied, en prenant les chemins les moins fréquentés et en s'arrêtant dans les lieux qui rappellent quelque souvenir cher à la piété des fidèles ; il est revêtu d'un habit pauvre et déchiré qu'il ne quitte point, il porte un chapelet à la main, un autre au cou, un crucifix sur la poitrine, et sur les épaules un sac contenant tout son avoir : son Nouveau Testament, l'Imitation de Jésus-Christ, quelques autres livres de piété et son bréviaire qu'il récite chaque jour. La pluie, le froid, la neige, la chaleur, rien ne l'arrête; il couche le plus souvent en plein air; il évite les auberges et les hôtelleries, où son recueillement serait troublé par le bruit, les blasphèmes, les chants des voyageurs. Il vit de la charité, au jour le jour, sans mendier et sans rien se réserver pour le lendemain. Il ne prend que la nourriture indispensable pour soutenir son corps qu'il mortifie sans cesse et, s'il reçoit des aumônes abondantes, il donne aux pauvres tout ce qui ne lui est pas absolument nécessaire pour la journée. Souvent il est le jouet des enfants et de la populace, on l'insulte, on le maltraite, on le regarde comme un insensé, et il supporte tout avec patience et amour.

Dans ces dispositions, il traverse toute l'Italie et arrive à Lorette où sa dévotion rencontre l'incomparable relique de la Santa Casa ; les nuits se passent en plein air, les jours ne suffisent pas à ses prières. Le 18 novembre, il est à Assise, au tombeau du grand patriarche saint François, il reçoit le cordon qu'il portera jusqu'à sa mort.

Enfin, le 3 [illegible]mbre 1770, il entre dans cette

(1) *Vie de saint Benoît-Joseph Labre*, publiée par l'Œuvre de Saint-Paul.

Rome qui va devenir le centre de toute sa vie. On le voit dans les églises, aux pieds des madones vénérées; il prie toujours; pour gîte, il a choisi l'excavation d'une muraille du Colysée.

L'année suivante, il retourne à Lorette en passant par Fabriano où l'on vénère le corps de saint Romuald; puis, côtoyant l'Adriatique, il s'arrête au mont Gargan, célèbre pèlerinage en l'honneur de saint Michel. De là il se rend à Bari, ville illustrée par le tombeau de saint Nicolas d'où découle aujourd'hui encore une eau miraculeuse. Puis, c'est le mont Cassin qui garde le tombeau de saint Benoît, son patron, Naples et saint Janvier.

Il revient ensuite à Lorette et veut revoir Assise, la Portioncule, le mont Alverne, témoin des stigmates de saint François. Il fait en ce lieu une confession générale pour se disposer au plus long de tous ses voyages, celui de Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne; il traverse la France et s'arrête à Paray-le-Monial pour y vénérer le berceau du culte du Sacré-Cœur.

Cette grande entreprise était terminée en 1774, malgré des difficultés de toute nature accompagnées de fatigues inouïes. Benoît, de retour à Rome, retrouva sa vie habituelle jusqu'au jour où, pour la quatrième fois, il reprit le chemin de Lorette afin de s'élancer de là vers les sanctuaires de Lorraine, de Franche-Comté et de Suisse; les citer tous est impossible, il suffit de nommer Saint-Nicolas-du-Port, Einsiedeln, autrement Notre-Dame des Ermites.

Le grand pèlerin rentra à Rome le 7 septembre 1775, il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1776 qui fut marquée par de nouvelles courses dans toute l'Italie et en Suisse jusqu'à Einsiedeln; Lorette, comme d'habitude, en avait été la première station.

Ce fut le dernier grand pèlerinage. A partir de cette époque, la vie terrestre du Saint se partagea entre les diverses églises de la capitale du monde catholique et le voyage de chaque année à Lorette. Malgré sa modestie, sa profonde humilité et son désir d'être ignoré et méconnu, il avait fixé l'attention de plusieurs personnes. Ses confesseurs, émerveillés des trésors de sa conscience, le tenaient en grande estime, le peuple le proclamait bienheureux. « Ce n'est point un homme, disait-on, c'est un ange. » Ses discours, quand il se laissait aller à en tenir, le prouvaient autant que sa conduite.

Interrogé sur ce que doit être notre amour pour Dieu, il répond : « Pour aimer Dieu convenablement, il faut avoir trois cœurs en un seul. Le » premier doit être *tout de feu* envers Dieu et » nous faire penser continuellement à Dieu, » parler habituellement de Dieu, agir constamment pour Dieu et surtout supporter avec » patience le mal qu'il lui plaît de nous envoyer » pendant toute la durée de notre vie. Le deuxième » doit être *tout de chair* envers le prochain et » nous porter à l'aider dans ses besoins spirituels par l'instruction, le conseil, l'exemple et » la prière; il doit surtout s'attendrir pour les » pécheurs et plus particulièrement pour les » ennemis et demander au Seigneur de les éclairer pour les amener à la pénitence; il doit » aussi être plein d'une pieuse compassion pour » les âmes du Purgatoire, afin que Jésus et Marie » daignent les introduire au lieu du repos. Le » troisième doit être *tout de bronze* pour soi-même » et faire abhorrer toute sorte de sensualité, » résister sans relâche à l'amour de soi, abjurer » la volonté propre, châtier le corps par le jeûne » et par l'abstinence et dompter toutes les inclinations de la nature corrompue : car plus vous » vous haïrez et plus vous maltraiterez votre chair, » plus grande sera votre récompense dans l'autre » vie. »

Admirables maximes qui, à elles seules, surpassent le meilleur livre de spiritualité.

Nul ne saurait exprimer quelles lumières étonnantes versait dans cette âme celui qui aime les humbles. Ce fut en premier lieu le don de prophétie; les événements providentiels et terribles de la Révolution française lui furent révélés comme un châtiment réservé à l'impénitence de la société d'alors.

Benoît-Joseph connaissait l'état intérieur des âmes; plusieurs fois, l'ardeur de son amour et le feu de sa prière se révélèrent au dehors par l'éclat d'une lumière surnaturelle ou par l'élévation de son corps au-dessus de la terre. Il fit des miracles de son vivant, mais ce ne fut pas en très grand nombre.

Sa sainteté était tout intérieure, toute cachée, tout ignorée : *ce fut son caractère spécial.* Dieu se plaisait à voiler les sublimités de la grande victime expiatoire jusqu'au jour où elle irait recevoir au ciel sa récompense. A ce moment, tout apparaît, tout se révèle : une foule de témoins se rappellent d'innombrables circonstances; les prodiges, les guérisons se multiplient et, de ces éléments divers, l'Eglise édifie un impérissable monument à la gloire du Saint.

AU BIENHEUREUX TERME DE SON PÈLERINAGE

Cependant, la nature humaine ne pouvait résister indéfiniment à de pareilles austérités; nourri de la pitance des pauvres qu'il allait mendier à la porte des couvents et dont il donnait le plus souvent la meilleure part à d'autres pauvres, couchant en plein air, couvert de vermine, les jambes attaquées par des plaies, l'héroïque mendiant vit détruire sa santé. On lui proposa d'entrer à l'hospice évangélique pour y trouver au moins un abri pendant les nuits; il accepta et, dans ce lieu, s'écoulèrent les dernières années de sa vie. Pendant le jour, il continuait ses longues stations de prières à Notre-Dame des Monts ou dans d'autres églises; c'est à quoi il usa le reste de ses forces; on eût dit un cadavre et, cependant, il ne voulait rien s'accorder à lui-même.

Le samedi, 12 avril, il parut plus exténué que jamais. En sortant de l'église, il dut se soutenir en s'appuyant sur un bâton. Une personne s'approche et lui dit : « Vous êtes bien mal, mon brave. — *La volonté de Dieu soit faite!* » répond-il. Elle lui dit de prendre soin de lui; il incline la tête comme pour marquer son indifférence.

Benoît pressentait sa mort prochaine; il en parlait quelquefois, mais sans se troubler. Si on lui conseillait de se soigner et de ne pas s'exposer à tomber dans la rue, il disait : « *Eh! que m'importe!* » On l'entendait souvent s'écrier : « *Appelez-moi, mon Jésus, afin que je vous voie!* »

Le 15 avril, en sortant de l'hospice évangélique, il eut une première défaillance. Malgré sa faiblesse extrême, il se traîna vers l'église Sainte-Praxède où l'on terminait les Quarante-Heures. Près de l'église, il acheta du vinaigre, et le buvant, il dit : « *Il y a quelqu'un qui en a bu avant moi et qui, dans cette semaine, a souffert plus que moi pour l'amour des hommes.* » Il passa la matinée devant le Saint-Sacrement de l'église de Sainte-Praxède, auprès de la chapelle de la Sainte-Colonne. Le soir, il resta longtemps dans l'église de Notre-Dame des Monts, puis il alla assister

à la bénédiction à Notre-Dame de Lorette sur la place Trajane. Il eut plusieurs syncopes dans la journée; on le vit près de l'église du Pascolo, étendu par terre, et l'on craignit qu'il ne mourût.

Nous sommes au Carême de l'année 1783; depuis plusieurs jours, il pouvait à peine se soutenir; enfin, le Mercredi-Saint, on voulut le retenir à l'hospice tant son état semblait empiré, mais il se rendit comme d'habitude à l'église de Notre-Dame des Monts, il arriva péniblement et entendit deux messes, puis il demeura quelque temps en adoration devant le Saint-Sacrement. Vers sept heures, il se sent défaillir et tombe pour ne plus se relever, sur les marches de l'escalier.

C'est là qu'un ami, le boucher Zaccarelli, vient le prendre et l'emmène dans sa maison située à peu de distance: à huit heures du soir, il rendait le dernier soupir à l'âge de 35 ans et 21 jours.

Le mendiant sordide, couvert de vermine, avait terminé sa vie comme il l'avait passée : aux yeux du monde, nul n'était plus digne de mépris.

Or, aujourd'hui, ce pauvre, ce misérable, ce méprisé est placé sur les autels et la chrétienté tout entière proclame, à la face du monde, la grandeur du saint mendiant et pèlerin Benoit-Joseph Labre.

GRANDE LEÇON

A la divine épouse du Christ, seule, il peut appartenir de s'attaquer ainsi corps à corps à l'esprit du siècle en exaltant le renoncement complet et le mépris absolu des richesses, de la considération et des autres biens si aimés des hommes. Ce grand acte prend une double signification en ces jours du culte de Mammon, du règne de l'avarice, de la passion des jouissances et de la conquête sensuelle des âmes par l'ardeur de toutes les concupiscences : il lance l'anathème sur ces choses, en même temps qu'il exalte les humbles et les pauvres.

Telle est la portée de la canonisation du nouveau Saint, tel est le sens de la vie dont nous avons entrepris d'esquisser quelques-uns des traits les plus saillants.

Humilité, pauvreté absolue, voilà sa devise : humilité conseillant la pauvreté volontaire et sordide, pauvreté volontaire et sordide servant à son tour d'aliment à l'humilité.

Plusieurs, en songeant à cette vie, se scandalisent, même parmi les catholiques. Est-il donc nécessaire d'être sale pour devenir un saint ? demandent-ils. La propreté n'est-elle pas une vertu ? Pourquoi s'abaisser de la sorte et se faire mendiant de gaieté de cœur? Mieux valait, pour un homme intelligent comme l'était le jeune Labre, tirer parti d'un naturel heureux.

La réponse est facile. En suivant d'une manière héroïque des conseils évangéliques si opposés à la nature, le Saint, on peut en être assuré, s'est appliqué davantage à ceux qui lui coûtaient le plus ; s'il s'est condamné à l'abjection et aux tourments de la vermine, c'est que, par goût, il eût voulu être propre et soigné dans sa tenue. Pendant de longues années, il n'avait qu'un pas à faire et qu'un mot à dire pour reprendre dans le monde un rang convenable et, cependant, il sut accepter sans une plainte d'être abreuvé de toutes les amertumes, accablé de toutes les hontes de la pauvreté vraie : c'est là un magnifique triomphe de la grâce sur les instincts de la nature. Ici apparaît dans tout son éclat cette pauvreté d'esprit louée et bénie par le Fils de Dieu

La pauvreté d'esprit c'est le renoncement, c'est le détachement des liens si forts qui nous enchaînent aux choses d'ici-bas. On peut être roi, disposer d'immenses richesses et cependant être pauvre : saint Edouard le Confesseur, saint Louis étaient des pauvres par le cœur et par l'esprit; le mendiant du coin, dévoré par l'envie et qui vous importune pour aller boire la pièce d'argent que vous lui jetez, est, tout au contraire, un riche par le cœur d'après le sens des paroles de l'Ecriture.

Benoît-Joseph fut un incomparable pauvre, parce que, chez lui, cette belle puissance d'aimer que Dieu met en tout homme, se détourna merveilleusement de la créature pour se porter comme un torrent impétueux vers le seul Créateur.

Il fut un humble sublime, avide d'être méconnu en tout et de boire le calice du mépris jusqu'à la lie. Une pareille abnégation ne vaut-elle pas mieux aux yeux de Dieu et n'est-elle pas plus efficace que tous les efforts du talent, même employé au service de la bonne cause ? Croyons-le : si les efforts de ceux qui luttent pour faire un peu de bien ne sont pas toujours stériles, c'est le plus souvent grâce aux prières de telle âme cachée, humble et vraiment généreuse, dont on ne connaîtra jamais l'action en ce monde.

Saint Labre est, en outre, le modèle des pèlerins. Au XVIII[e] siècle, dans notre pays, la notion des pèlerinages était perdue, le culte des saints, la fréquentation des sanctuaires, délaissés. Si nous sommes sortis de ce lamentable état de choses, ne le lui devons-nous pas ? Visiter les lieux bénis où la grâce afflue, non dans un esprit de distraction ou de vaine curiosité, mais par désir de mortification, voilà ce qu'il faut apprendre de lui. Les grands pèlerinages s'organisent de toutes parts : après Lourdes et La Salette, Jérusalem devient l'objectif de centaines de chrétiens fervents. Puisse saint Labre les sanctifier de son esprit, les soutenir de sa protection et leur enseigner à inonder des larmes de la pénitence cette terre du Golgotha que le Sauveur du monde a baignée de son sang.

LA BIENHEUREUSE CLAIRE GAMBACORTI, VIERGE
PATRONNE DE LA VILLE DE PISE

Fête le 1er avril.



Un chevalier apporte à la bienheureuse Claire un crucifix miraculeux trouvé dans une église ruinée

PREMIÈRES VERTUS
SES JOIES ET LES TRISTESSES DU MONDE

La bienheureuse Claire appartient par sa naissance à l'illustre famille Gambacorti. Elle vint au monde en 1362 dans la ville de Pise. Elle reçut au baptême le nom de Thora ou Théodora : présent de Dieu. Dès sa plus tendre enfance, Thora témoigna une grande inclination pour la prière et les exercices de piété. Elle s'habitua de bonne heure au jeûne et à la pénitence.

Le père de notre jeune sainte, Pietro Gambacorti, aussi distingué par sa naissance que par les qualités de son esprit et de son cœur, avait été, après de longues discordes dont les cités italiennes étaient le théâtre à cette époque, revêtu du fardeau des choses publiques. Le nouveau gouverneur de Pise voulut consolider son pouvoir naissant. Il déclara, devant le peuple assemblé, qu'il fiançait sa jeune fille Thora, âgée de sept ans, au noble et illustre seigneur Simon de Massa. La foule éclata en applaudissements, et Pietro, au milieu des bruyantes acclamations des Pisans, plaça la main de son enfant dans la main de Simon. Thora pâlit : « Je demanderai au bon Dieu, dit l'enfant au jeune homme, qu'il me fasse la grâce de t'aimer, si je dois être un jour ta femme. — Cela te sera donc difficile? demanda Simon. — Je ne sais si Dieu le veut », ajouta Thora.

La jeune fille ne crut pas que ses fiançailles avec le noble seigneur de Massa fussent une raison de laisser sa piété se refroidir. Elle passait des nuits entières en oraison. Quand elle se prosternait devant le tabernacle pour y adorer son Dieu, Thora avait l'habitude d'enlever de son doigt l'anneau nuptial que son fiancé y avait déposé. « O mon Dieu, disait-elle alors, je ne veux pas d'autre époux que vous. » Les richesses de la terre n'avaient point d'attraits pour cette âme. Elle aimait à faire l'aumône. Sa plus grande récompense, déjà à cette époque, était de pouvoir aller visiter les pauvres et les malades. Elle leur apportait des secours et de l'or; mais elle avait surtout le secret de ces paroles consolantes qui faisaient renaître la joie dans ces cœurs affligés.

On raconte à cet égard un trait admirable. Cette jeune fille, si gracieuse et si belle, qui faisait l'honneur et la joie de deux grandes familles, s'acheminait chaque jour vers une humble maison, où gisait, abandonnée des siens, une pauvre malade. Son corps

[illegible] plus [illegible] la pauvre [illegible] reparaît [illegible] sans [illegible] de ce [illegible] un baiser d'au[illegible] de consolation.

[illegible] de Massa [illegible] des éloges qu'il [illegible] et charmante [illegible] Mais [illegible] comme avant [illegible] par ses jeûnes et ses [illegible]. Thora tombe malade. Le [illegible] est-il [illegible] frappé d'un mal subit [illegible] Comment [illegible] mais Thora le prévient : « Mon [illegible] est mort, n'est-il pas vrai, mon père, lui [illegible] les cloches de Pise, qui [illegible]

[illegible]

[illegible] lui dit son père, je t'ai [illegible] aimable et [illegible] Thora secoue la tête et répond : « Un autre, en effet, m'appelle à lui, mais ce n'est pas un époux mortel; un autre [illegible] ne le rejette pas, [illegible] Je veux [illegible] lit à ceux [illegible] appelle. »

Ces paroles [illegible] plus [illegible] chaque jour les [illegible] est [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] s'est [illegible] au couvent des Clarisses. Nous l'avons donc perdue. — Calmez votre douleur, mon père, je vole au couvent et dans un instant je vous [illegible] Thora. » [illegible] rassemble aus[illegible] et vole au couvent des Clarisses : « Rendez-moi ma sœur, leur [illegible] Les [illegible] à Claire, la prennent et la déposent entre les bras de son frère. Mais voici que soudain Thora est frappée de paralysie. Ses jambes se refusent à la porter. [illegible] à la [illegible] : « Par quel [illegible] Dieu me frappe-t-il ainsi ? Mettez-vous tous à genoux et récitons ensemble, par trois fois le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur de la très Sainte Trinité. Priez afin que Dieu me [illegible] » Tous se prosternent, [illegible] est à peine [illegible] son frère au [illegible] Son père refuse de la voir et la fait enfermer dans une [illegible] éclairée par une seule fenêtre. C'est là qu'elle [illegible] jusqu'à ce qu'elle [illegible]

Sa prison est sombre et [illegible] Elle n'y trouve pas même de lit. Elle reste trois jours entiers dans un abandon complet.

Claire, joyeuse de n'avoir plus à s'occuper des choses du monde, se livre toute entière à la contem[illegible] Mais le céleste Époux [illegible] la livre bientôt à toutes les angoisses de la [illegible] et ne trouve plus de repos que dans le souvenir de sa première ferveur [illegible] Thora ne cesse [illegible] nom de Jésus. [illegible] « Que mon corps périsse, s'écrie-t-elle souvent, avant qu'il ne plaise à d'autres yeux qu'à ceux de mon Jésus. »

Du fond de son cachot elle entend un jour une pauvre femme remplir la place [illegible] des cris de sa détresse. [illegible] comme elle peut, se [illegible] la jette par la fenêtre à la malheureuse femme, et lui recommande [illegible]

[illegible]

messe, elle revient ensuite s'enfermer au palais de de son père.

DÉLIVRANCE ET TRIOMPHE

Cependant la fin de cette longue épreuve approchait. La mère de Thora doit quitter Pise pour aller chercher au loin un remède à ses maux. Mais son cœur maternel s'émeut de compassion à la vue des souffrances de sa fille. Elle prend la résolution de ne pas s'éloigner avant d'avoir obtenu la délivrance de sa chère enfant. André, fils aîné de la famille, vaincu par tant de constance et de sainteté, unit ses instances à celles de sa mère, Pietro Gambacorti se laisse enfin fléchir et permet à Thora de se retirer au couvent des Dominicaines. Toutefois, avant de la leur confier : « Je veux bien, dit-il aux religieuses, vous donner ma fille, mais j'y pose une condition : celle de pouvoir vous l'enlever quand je voudrai lui bâtir un monastère : » Il fut convenu de part et d'autre que le nouveau couvent serait établi sous la règle de saint Dominique et que Thora irait le fonder avec quatre de ses compagnes.

SŒUR CLAIRE ET LES PARFUMS DU CIEL

Thora prend définitivement le voile et l'habit de saint Dominique. Désormais elle ne s'appellera plus que sœur Claire : elle a dit au monde un adieu éternel. Elle commence enfin à goûter ce repos inexprimable et cette sérénité délicieuse qui sont le partage des âmes consacrées à Dieu. Sa principale joie était de passer de longues heures en oraison dans un oratoire silencieux. Un jour, sœur Andréa, chargée de la diriger dans les voies de la perfection, l'y surprit en extase, et quand la jeune novice reprit ses sens, un suave parfum embauma le monastère; ce prodige se renouvela plusieurs fois dans la suite de sa vie.

Sœur Andréa étant tombée malade, rien n'égala la charité de sœur Claire dans les soins qu'elle lui prodigua. Son exemple inspirait aux sœurs l'amour de leur règle et la ferveur de la vie religieuse un peu refroidie parmi elles. Elle était la plus humble et la plus pauvre.

Elle ne voulait porter que les vêtements abandonnés par ses sœurs comme trop usés. Pour nourriture, elle se contentait souvent de pain et de fruits sauvages. Parfois aussi, quoique sujette aux défaillances d'estomac, elle recueillait les restes de ses sœurs, les couvrait de cendres, et triomphant de sa répugnance naturelle, en faisait son unique repas. Sa faible santé ne l'empêchait pas de se livrer aux emplois les plus abjects et les plus fatigants du couvent.

FONDATION DU COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE

Pendant la première année de sa vie religieuse, Claire eut la douleur de perdre sa mère bien-aimée et son frère André qui lui était si dévoué. Elle les pleura, mais surtout elle pria pour leurs âmes. Quand son père eut achevé le couvent qu'il avait promis de bâtir, elle s'y enferma avec quatre autres religieuses, choisies parmi les plus ferventes, et refusa d'y être supérieure. Elle avait alors vingt ans.

La règle de saint Dominique fut appliquée dans le nouveau couvent avec toute sa rigueur et toute sa perfection. La clôture était rigoureuse et même un voile obscur suspendu devant la grille, cachait les religieuses aux regards des visiteurs qui venaient au parloir. Les années s'écoulèrent dans cette vie humble et cachée. Mais la première supérieure étant morte, Claire dut céder aux prières de ses sœurs et accepter la direction du couvent. « Il serait trop long, dit son biographe, de raconter toutes les merveilles de l'humilité, de la douceur, de la force et de la charité de notre bienheureuse mère. Sa sainteté grandissait chaque jour ; elle mettait sa gloire à servir Dieu. « Servir Dieu, c'est régner, » disait-elle souvent à ses filles. Elle avait le don de parler du ciel avec une telle abondance et tant d'efficacité, qu'elle embrasait tous les cœurs. Personne ne se retirait de ses entretiens sans être devenu meilleur.

Malgré la pauvreté du monastère, elle défendait de renvoyer les indigents sans les secourir. Elle venait souvent elle-même leur distribuer, avec ses faibles aumônes, des paroles de consolation et d'amour.

La bienheureuse Claire prolongeait un jour sa prière au pied de l'autel, après l'office de Matines, quand elle entend une voix lui dire : « Lève-toi et rends-toi à la porte de l'église. Ton époux attend. Il veut entrer ici pour y demeurer avec toi et tes filles. » La Sainte s'étonne tout d'abord, mais se sachant seule dans le sanctuaire, elle croit être l'objet de quelque illusion. Elle continue donc sa prière. Mais la voix se fait entendre de nouveau et lui répète les mêmes ordres. Elle se lève, prend les clés de l'église, et se rend à la porte, accompagnée de deux sœurs. Elle ouvre et se trouve en présence du seigneur Galeati de Sienne, entouré des membres du chapitre et d'une foule de Pisans. Galeati portait en ses mains un crucifix dont l'image est comme toute empourprée de sang. A cette vue, Claire se prosterne et adore son Dieu. Galeati prend alors la parole : « Vénérables Mères, dit-il, je me rendais à Sienne, chevauchant au milieu de mes gens, quand, venant à passer près des ruines d'une église détruite pendant nos dernières guerres, je m'inclinai vers les murs démantelés et vis au fond d'une embrasure de fenêtre ce crucifix. Je l'entendis aussitôt me dire : « Prends-moi et porte-moi à Pise au monastère de Saint-Dominique. Là mes servantes me rendront hommage et me vénèreront. » Ce crucifix placé sur le maître-autel du couvent devint l'instrument de nombreux miracles.

PARDONS HÉROÏQUES

Claire vivait heureuse et paisible au fond de son couvent, mais à cette époque les villes d'Italie étaient souvent troublées par l'ambition de familles rivales et des révolutions politiques. Un jour, la Bienheureuse priait au fond du sanctuaire quand des cris séditieux s'élèvent dans les rues voisines et la font frissonner de crainte. Les clameurs populaires deviennent de plus en plus menaçantes. Elle distingue au milieu de ces vociférations ce cri sinistre : « Mort, mort à Gambacorti ! Vive Appiano ! » Cet Appiano avait été jusqu'alors l'ami et le confident du père de Claire, c'est à lui qu'il devait sa fortune, il venait maintenant de trahir son bienfaiteur et de se révolter contre lui par ambition. « O mon père, s'écria notre Sainte, quelle mort affreuse menace ta tête blanchie ! O mon Dieu ! mon Dieu, sauvez-le !... ou, s'il doit tomber sous les coups de ses ennemis, recevez la victime dans le ciel et pardonnez à ses bourreaux. » La Sainte rejoint ensuite ses sœurs alarmées, au moment où elle arrive près d'elles elle entend des clameurs qui redoublent : « Mort, mort ! frappez-le ! tuez-le ! pas de grâce !... » La porte du couvent semble vouloir céder. Claire y court et à travers la grille qui donne sur la rue, elle aperçoit une populace ivre de fureur et de sang, à la poursuite d'un homme déjà blessé, qui est parvenu à se cramponner aux

barreaux de la porte. Elle reconnait cet homme : c'est son frère [illegible] Asile, s'écrie-t-il d'une voix défaillante, et [illegible] Claire [illegible] Ma sœur, [illegible] vient d'être [illegible] par les sicaires d'Appiano [illegible] de nos frères [illegible] avec lui, ce peuple ingrat me poursuit et veut aussi ma mort. Asile, ma sœur, asile !... » Or, ce couvent n'avait pas [illegible] Lorenzo [illegible] à la porte [illegible] et la vue [illegible] gardée, et [illegible] la règle [illegible] aux hommes de pénétrer dans la clôture [illegible] religieuses.

Une lutte terrible éclate dans l'âme de Claire; sauvera-t-elle son frère [illegible] et sa règle, ou bien laissera-t-elle [illegible] livré ? [illegible] l'emporte sur sa tendresse. « Lorenzo, dit-elle, il ne m'est pas permis d'ouvrir... » Lorenzo comprend; il s'éloigne et expire à quelques pas du couvent sous les coups de la populace. A cette vue, Claire tombe comme morte [illegible] de ses filles. Elle venait d'accomplir l'acte le plus héroïque de sa vie.

Sa santé [illegible] ne put résister à ce choc, une grave maladie se déclara bientôt. Se croyant près de mourir, Claire se confesse en répandant des torrents de larmes. En présence de la sainte Eucharistie qu'on lui apporte, elle dit à haute voix : « Mes sœurs, devant [illegible] Dieu que je vais recevoir pour la dernière fois sans doute, je déclare que je pardonne à Appiano et aux siens le mal qu'il a fait à ma famille... Je lui pardonne de tout mon cœur et je prie le Seigneur de lui faire miséricorde. » Quand le prêtre eut déposé la sainte Hostie sur ses lèvres, ses yeux se rallumèrent, son front brilla d'un vif éclat, un sourire paisible éclaira tous ses traits. Elle resta longtemps plongée dans l'oraison et l'action de grâces. Puis la sous-prieure s'approcha d'elle et lui demanda si elle ne désirait rien prendre. « Je prendrais volontiers quelque chose, répondit-elle, pour me fortifier, mais j'aurais à cet égard une prière à vous adresser. — Parlez, ma chère Mère, vous serez obéie. — Eh bien ! je désire qu'on aille de ma part chez Jacopo Appiano le prier de m'envoyer un plat de sa table, ainsi que le faisait, quand j'étais malade, mon bien-aimé père. Il me semble que ce mets me guérirait. — Ma mère, s'écrie la sous-prieure étonnée, y songez-vous ? Appiano, le meurtrier !... — Ne renouvelez pas ces souvenirs, ma sœur, ils n'ont été que trop vivants dans mon âme... J'aimais ceux qui ne sont plus, autant que jamais fille et sœur ait aimé, jugez de ce que j'ai ressenti pour leur assassin ! Mais la grâce victorieuse de Jésus a subjugué mon cœur; je veux, comme notre bon Maître, aimer et pardonner. Hélas ! pourquoi haïr ? nous sommes pour si peu de temps sur la terre. Oui, ma fille, le Seigneur se réserve la vengeance... Appiano n'y échappera pas... Ah ! prions plutôt pour qu'il se repente et que nous soyons tous réunis au ciel. »

Un serviteur est aussitôt envoyé chez Appiano. Il [illegible] et fait part de son message [illegible] Le nouveau gouverneur [illegible] il devient pâle et se tait. Sa femme [illegible] Il faut lui obéir [illegible] Elle remplit aussitôt [illegible] [illegible] [illegible] fille de notre [illegible] lui répond-il, le ciel la venge [illegible]

[illegible]

[illegible] [illegible] Elle priait pour Appiano, mais Dieu avait décidé de châtier cet ingrat dès ce monde. Le peuple se lassa vite du nouveau maître qu'il s'était donné, et le poignarda dans une émeute. « O grand Dieu, que vos vengeances sont promptes et terribles, s'écria Claire à cette nouvelle. Je ne vous avais pas demandé la mort de cet homme, mais sa conversion; et maintenant, Seigneur, j'implore de vos éternelles miséricordes le salut de son âme. » A peine a-t-elle achevé cette prière qu'elle apprend que la femme et les filles d'Appiano sont errantes dans les rues de Pise : « Elles n'ont plus rien, lui dit-on, leur palais est pillé, leurs richesses sont dispersées, leurs amis sont en fuite. — Qu'elles viennent ici, s'écrie Claire, les portes du couvent leur seront ouvertes, allez les chercher : la fille de Gambacorti a le droit de sauver la veuve et les enfants d'Appiano. Allez, au nom du ciel, allez. »

Deux serviteurs dévoués courent à la recherche des fugitives, et les amènent bientôt au couvent de Saint-Dominique. Claire les attend, elle les reçoit dans ses bras et leur dit avec une joie inexprimable : « Ici, vous n'avez rien à craindre. » La colère du peuple n'osa pas poursuivre ses victimes dans l'asile sacré. La vengeance s'arrêta devant la vertu de Claire.

DERNIÈRES SOUFFRANCES ET MORT DE LA BIENHEUREUSE CLAIRE

Cependant le temps approchait où Claire devait aller cueillir au ciel la récompense de ses vertus héroïques. Dieu, pour embellir la couronne de son épouse, lui envoya de cruelles et longues maladies. Claire conserva au sein de ses souffrances une paix et une joie inaltérables. Elle eut révélation du jour de sa mort, deux ans avant qu'il n'arrivât. Elle dit alors à ses filles qu'elle les quitterait bientôt, sans toutefois leur préciser l'époque de son départ. Vers le milieu du Carême de 1419, elle fut prise d'un violent accès de fièvre. Sa dernière heure approchait. Claire demanda à se confesser; elle le fit en versant d'abondantes larmes, et le matin de la fête de Pâques, elle reçut son divin Epoux avec des transports d'allégresse et d'amour que la plume est impuissante à décrire.

Puis, levant les yeux au ciel, elle ouvre les bras, les étend vers la croix, et s'écrie : « Seigneur, me voici en croix avec vous. » Sa joie surabonde; ses regards se portent vers Dieu; elle se tourne vers ses filles et les bénit une dernière fois. Soudain son visage s'illumine d'un reflet céleste. Son âme rompt ses liens et s'envole dans le sein de Dieu. C'était le 17 avril 1419. A peine a-t-elle rendu le dernier soupir, qu'une odeur suave s'exhale de tout son corps, de ses vêtements et de tous les objets dont elle s'est servie. Ces parfums embaumèrent la cellule de la Sainte pendant plus d'un mois. Claire avait 57 ans, et depuis 3[illegible] ans elle donnait au couvent de Saint-Dominique l'exemple des plus héroïques vertus.

Beaucoup de personnes pieuses eurent révélation de la gloire dont elle jouissait au ciel; elle apparut à plusieurs. De nombreuses grâces et de nombreux miracles furent obtenus à son tombeau. [illegible] ans après sa mort, les Clarisses [illegible] son sépulcre pour placer [illegible] dans un lieu plus honorable. Sa langue trouvée intacte fut placée dans un beau reliquaire. Plusieurs miracles signalèrent cette translation. On [illegible] parfois les ossements de la Bienheureuse s'agiter pour annoncer que une religieuse du couvent allait bientôt quitter ce monde pour le ciel.

Le culte immémorial rendu à l'humble vierge de Pise fut approuvé en 18[illegible] par le Pape Pie VIII.

[illegible] Petithenry, 8, rue François I[er], Paris

SAINT ÉLEUTHÈRE, ÉVÊQUE

ET SA MÈRE SAINTE ANTHIE, MARTYRS

Fête le 18 avril.



La mère de saint Éleuthère martyr, embrassant le corps de son fils.

FAMILLE DE SAINT ÉLEUTHÈRE — SA NAISSANCE

L'empereur des Romains, Œlius Adrien, qui régna de 117 à 138, avait un grand culte pour les idoles et voulait que tous partageassent sa vénération pour les faux dieux. Mais dans le même temps, l'Eglise, persécutée, devenait néanmoins de plus en plus florissante, et de vaillants champions luttaient et répandaient leur sang pour affirmer sa vérité. Saint Eleuthère et sa mère sainte Anthie sont du nombre de ces heureux martyrs et confesseurs de la foi.

Saint Eleuthère naquit à Rome, sous l'empire de Trajan, de parents nobles et illustres. Son père avait été trois fois consul, et sa mère, convertie à la foi chrétienne par les lettres apostoliques de saint Paul, s'adonnait avec zèle à la vertu et destinait une grande partie de ses richesses au culte divin. Quand Dieu lui eut donné un fils, Anthie mit tous ses soins à l'élever dans la crainte du Seigneur; elle lui donna au baptême le nom d'Eleuthère.

ORDINATION ET ÉPISCOPAT

L'éducation chrétienne que reçut le jeune Eleuthère porta des fruits abondants et le fit progresser rapidement en sainteté. Parvenu à l'âge viril, il fut conduit au pape Anaclet par sa mère, qui avait le désir de consacrer ce fils chéri à son Dieu. Eleuthère ne demandait pas mieux. Le Pontife s'aperçut bientôt de la vertu extraordinaire de ce jeune homme et lui conféra successivement le diaconat et la prêtrise, enfin il l'ordonna évêque, lui confiant la mission d'évangéliser l'Illyrie. C'est ainsi qu'il fut placé, comme il est dit dans l'Evangile, sur le chandelier, pour éclairer les âmes par la lumière de sa parole.

[illegible]

En Illyrie, [illegible] avec le zèle d'un [illegible]. Le démon [illegible] et enlevait chaque jour des milliers d'[illegible], [illegible] à Jésus-Christ, fit de grands efforts pour arrêter ses progrès [illegible] et trouva dans la personne de l'empereur [illegible] un ministre tout disposé à [illegible].

L'empereur persécutait, en effet, les disciples de Jésus-Christ et s'attaquait de préférence aux chrétiens d'une [illegible] noblesse. Aussi Eleuthère ne tarda-t-il pas à frapper son attention. Il conçut le dessein de l'arrêter et ordonna à Félix, l'un de ses généraux, de passer en Illyrie et de [illegible] de force le saint évêque.

Le [illegible] avec une nombreuse troupe de soldats armés, et fit cerner de toutes parts l'église où se trouvait saint Eleuthère. Lui-même, [illegible], pénètre jusque dans l'assemblée des fidèles. Le saint évêque, assis sur sa chaire, [illegible] sans se troubler la parole de Dieu à son peuple. Le général païen se mit à écouter avec curiosité une doctrine si nouvelle pour lui. Peu à peu, la lumière se [illegible] dans son esprit, la beauté des vérités chrétiennes et la sainteté de la morale évangélique ravissaient son âme, la tendresse paternelle et la piété du pontife le [illegible], ses préjugés païens tombaient les uns après les autres, enfin c'en était fait, la [illegible] de Dieu agissant, le loup était devenu une brebis fidèle et le persécuteur un disciple. Au lieu de mettre la main sur Eleuthère pour le conduire chargé de chaînes à l'empereur, il va se jeter à ses pieds. Celui-ci le reçoit avec la bonté d'un père, lui adresse des paroles de paix et commence à l'instruire des vérités de la religion chrétienne.

[illegible] MARTYRE — BAPTÊME DE FÉLIX

Félix ne voulait plus retourner vers celui qui l'avait envoyé, mais Eleuthère, dans son ardeur à donner sa vie pour Jésus-Christ, ne voulut pas [illegible] de l'empereur [illegible]. Il avait soif du martyre [illegible] d'autres souhaitent un festin. Il obligea donc le nouveau converti de le conduire à Rome selon les ordres de l'empereur.

Pendant le voyage, Félix fut baptisé par saint Eleuthère [illegible] l'eunuque d'Ethiopie par saint Philippe.

[illegible]

L'arrivée de saint Eleuthère à Rome [illegible] la ville. L'empereur ordonna de le faire comparaître devant son tribunal. Le Saint, dans la [illegible] de l'âge, [illegible] toutes les [illegible]. [illegible] quel [illegible], lui dit [illegible] l'empereur. Eleuthère, [illegible] la religion de tes pères, [illegible] au nouveau Dieu, [illegible] non seulement [illegible] comme tous les hommes, mais qui a subi le [illegible] ? » Eleuthère ne [illegible] de répondre à ce [illegible] [illegible] le silence du Christ [illegible]. Mais l'empereur [illegible] de le pousser [illegible] la religion [illegible] ? » [illegible] aux dieux immortels [illegible] la [illegible], je te combleraі des plus grands honneurs ; si tu refuses, je t'infligerai les supplices les plus cruels. »

Eleuthère se souvint alors de ces paroles de Notre-Seigneur : *Quand on vous conduira devant les juges, ne vous mettez pas en peine de ce que vous répondrez : [illegible] vous sera alors donné [illegible] ne pourront résister.* Fort de cette promesse, il s'écria : « Comment pourrais-je consentir à servir de tels dieux ? ne dois-je pas plutôt vous conseiller d'abandonner leur culte ; si vous n'accédez à ce désir, je pleurerai sur votre démence, parce que Dieu vous ayant honoré jusqu'à vous donner la raison, vous êtes devenu plus vil que le bois et la pierre que vous prenez pour des dieux, et, pour les adorer, vous abandonnez le seul Dieu qui a créé l'univers. Il est, en effet, de toute vérité que le ciel et la terre sont l'œuvre de ses mains. Mais dans cet univers, l'œuvre la plus parfaite et la plus précieuse, c'est l'homme, c'est nous-même. De même que dans un combat livré la nuit on frappe au hasard, ami ou ennemi, de même, dans la nuit de l'ignorance, nous combattons contre notre propre Seigneur et Maître, tandis que nos véritables ennemis sont les démons auxquels nous rendons de grands honneurs par des sacrifices innombrables.

» Pour moi, je le confesse hautement, je reste attaché à mon Seigneur et lui demeurerai toujours fidèle. Je servirai le Christ, et souffrir pour lui toutes sortes d'injures et de supplices ne me sera qu'un jeu d'enfant. Ainsi que le disait le grand docteur saint Paul : Le monde est mort pour moi, et moi je suis mort pour le monde, mes délices et ma joie sont de mourir pour Jésus-Christ. »

UN LIT D'AIRAIN [illegible] DEVIENT COMME UN [illegible]

Ces paroles d'Eleuthère irritèrent l'empereur, qui fit apporter un lit d'airain, sous lequel on plaça un brasier ardent. Saint Eleuthère fut étendu sur le lit et les bourreaux attisèrent encore le feu.

Toute la ville de Rome était accourue à ce spectacle [illegible] l'empereur [illegible]. Cependant, personne n'osait prendre la défense du martyr, mais Dieu veillait sur lui, et saint Eleuthère [illegible] l'ardeur des flammes [illegible] reposait sur un lit moelleux, [illegible] ses membres.

Après quelque temps de ce supplice inutile, l'empereur, [illegible] que sa victime devait être [illegible]. Le Saint [illegible] joyeux et plein de [illegible] Dieu [illegible] ses paroles de louanges : « [illegible] *Dieu* [illegible] — Les générations se transmettent les louanges de vos merveilles, elles publient les admirables effets de votre puissance et racontent vos œuvres merveilleuses. »

[illegible] — NOUVEAU MIRACLE

Se tournant ensuite vers l'empereur : « Regarde-moi, lui dit-il, tu croyais me faire consumer par le feu ! Reconnais maintenant celui que je

te prêche, mais reconnais en même temps l'impuissance de tes dieux. »

Adrien se crut insulté par cette courageuse liberté de langage, et, craignant les moqueries du peuple s'il restait vaincu, il imagina un supplice plus violent. Il fait apporter un gril de fer, on y étend saint Eleuthère pour le faire rôtir ou brûler au-dessus d'un grand brasier dont on s'efforce d'activer la flamme en y versant de l'huile en abondance. Mais que peut la malice des hommes contre la puissance de Dieu? Cette huile se change en une douce rosée qui éteint le feu, et le martyr se lève de ce lit épouvantable aussi joyeux et aussi intact que la première fois.

Il semble que de tels miracles auraient dû convaincre l'empereur de la puissance du vrai Dieu. Il n'en fut rien. Dans l'obstination de son orgueil, il ne pense qu'à imaginer de nouveaux supplices.

TROISIÈME SUPPLICE

Les bourreaux placent sur le feu une grande chaudière qu'ils remplissent de cire, de poix et de graisse. Quand tout cela fut devenu un liquide bouillant, Adrien dit à Eleuthère : « Voilà ce qui t'attend, sauve ta vie tandis que tu le peux encore, ne reste pas ainsi entre la vie et la mort; les honneurs que je t'ai promis, je te les offre encore. Vois mon amour pour toi, je t'aime comme un père aime son fils. Je le jure par nos dieux immortels, jamais je ne souffrirai qu'un homme d'une si noble naissance, aussi bon et aussi savant, d'une beauté aussi ravissante, se jette lui-même dans le péril et la mort sans aucun autre motif que son opiniâtreté vaine et inutile. »

Saint Eleuthère, avec une grandeur d'âme incomparable, repousse toutes ces faveurs mondaines et cette compassion traîtresse; il compare le persécuteur au loup d'Arabie tendant des pièges aux brebis du troupeau, et finit en disant : « Fais tout ce que tu veux, jamais je ne changerai de sentiment, jamais je ne renoncerai à Jésus-Christ. »

Adrien, blessé dans son orgueil, ne répondit rien, mais il fit signe aux bourreaux qui s'empressèrent de plonger le saint évêque dans la chaudière. Comme autrefois l'apôtre et évangéliste saint Jean, le martyr sortit de la chaudière d'huile bouillante comme d'un bain salutaire et mieux portant.

LA PRIÈRE DU NOUVEL ÉTIENNE
CONVERSION ADMIRABLE

L'empereur restait immobile et muet de stupeur. Le préfet de la ville, nommé Corèbe, était réputé excellent inventeur de supplices contre les chrétiens dont il n'ignorait pas entièrement les dogmes. Il résolut donc, pour tirer Adrien de son embarras, d'imaginer un tourment plus cruel et plus efficace que les précédents : « Prince, dit-il à l'empereur, j'ai trouvé un moyen de vous délivrer de ce jeune homme qui méconnaît vos ordres. Qu'on apporte un fourneau en bronze, garni au dedans de pointes de fer très aigues. »

La proposition plut beaucoup à l'empereur qui fit apporter l'instrument. Le martyr, les yeux élevés au ciel et le visage radieux, s'écria : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, de ce que vous daignez me combler de tant de faveurs, je vous rends grâces de ce que votre puissante main m'a revêtu d'une si grande force. Maintenant, regardez du haut du ciel et voyez ce que font contre moi ceux qui vous haïssent. Délivrez-moi de leurs filets; sauvez-moi, vous qui êtes la bonté même, sauvez-moi des mains de ces hommes sanguinaires, que tous reconnaissent que vous êtes le seul Dieu dans tout l'univers. » Puis, comme saint Etienne premier martyr, il ajoute une prière pour ses bourreaux :

« Touchez leur cœur, ô Seigneur, Dieu de miséricorde, dit-il; faites que tous connaissent votre saint nom et amenez-les à obéir à votre volonté, afin que tous sachent que vous êtes le seul vrai Dieu et qu'ils abandonnent le culte des idoles. »

La prière du généreux martyr monta vers le ciel et fut à l'instant exaucée. Corèbe, qui venait d'entendre les touchantes paroles de sa victime, sentit la grâce descendre en son âme, et, soudain changé, il se tourne vers l'empereur : « Mais pour quel crime, s'écrie-t-il, pour quels maléfices Eleuthère est-il donc condamné à ces supplices? Quelle est la cause d'une mort si cruelle?

— Toi aussi, Corèbe! dit l'empereur, en jetant sur le préfet un regard de surprise et de colère. Que t'est-il donc arrivé? Aurais-tu reçu de l'or de la mère de ce misérable pour changer si subitement de résolution? Et qui pourrait te donner mieux que tu n'as reçu de moi? toi qui n'as de considération dans Rome que par mon amitié et les richesses dont je t'ai comblé. En désires-tu davantage? Tout ce qui est à moi t'appartient, tous mes trésors te sont ouverts, viens y puiser à pleines mains et ne te laisse pas gagner par les quelques pièces de monnaie d'une femme. »

Corèbe, illuminé par les prières du martyr, fit cette admirable réponse : « Que tes récompenses périssent avec toi! Que ton argent soit consumé par le feu qui te dévore! Mais pourquoi persister dans ton aveuglement et vouloir changer ce qui est immortel, et cela quand tu sais par expérience qu'aucun de tes dieux ne peut sauver ceux qui sont livrés aux flammes. Au contraire, le Dieu qu'adore Eleuthère l'a rendu plus puissant que le feu et que tous les supplices. »

On a coutume de dire que les fortes amitiés produisent des inimitiés aussi fortes. Nous en voyons ici un exemple, car l'empereur, comme fou de colère, voulut punir Corèbe par le supplice même qu'il avait conseillé d'employer contre saint Eleuthère. Il le fit donc enfermer dans le four garni de pointes et chauffé par un feu ardent, mais Corèbe en sortit sain et sauf; et Adrien, fatigué de l'impuissance de ses supplices, ordonna de trancher la tête au préfet.

Corèbe fut ainsi baptisé dans son sang et gagna en quelques instants ce trésor que d'autres désirent pendant longtemps.

LE MIRACLE DE LA FOURNAISE DE BABYLONE

Adrien revint alors à sa première victime, qui fut jetée à son tour dans le four embrasé, mais ce fut encore inutilement, car le feu perdit sa force, et les aiguilles, respectant les chairs de saint Eleuthère, replièrent leurs pointes, de sorte que le martyr était libre dans ce four, comme autrefois les trois jeunes princes, Ananie, Azarie et Misaël dans la fournaise de Babylone.

A cette vue, la foule s'écria, ravie d'admiration : « Il est grand le Dieu des chrétiens, il est puissant le Dieu que prêche Eleuthère. » Jadis Nabuchodonosor rendit aussi gloire au vrai Dieu, en voyant les trois jeunes hommes sauvés des flammes de sa fournaise. Adrien eut moins de grandeur d'âme, il se tut dans une muette rage, et fit renvoyer le martyr en prison. Puis, réunissant les fidèles ministres de ses cruautés, ils

délibérèrent ensemble sur le supplice qu'on pourrait infliger à saint Eleuthère.

UNE COLOMBE APPORTE AU MARTYR SA NOURRITURE — CHEVAUX DOMPTÉS PAR UN ANGE

A bout d'inventions, Adrien eut recours à la faim. Il fit enfermer le courageux évêque dans une prison très étroite, dont personne ne pouvait approcher; mais Dieu, qui avait autrefois nourri le prophète Elie par le ministère d'un corbeau, envoya à son martyr une colombe qui lui apportait chaque jour de quoi vivre dans ce cachot.

L'empereur s'en étant aperçu, commanda qu'il fût attaché à une charrue tirée par deux jeunes chevaux indomptés, et qu'on les lâchât dans la campagne afin que ses chairs fussent déchirées par les pierres et les épines et toutes les aspérités des champs.

Le tyran croyait bien que les chairs de sa victime ne tarderaient pas à voler en lambeaux et qu'elle expirerait dans ce supplice. Mais Dieu, pour le salut de plusieurs âmes, voulut bien manifester encore sa puissance divine par un miracle. Un ange parut, qui dompta soudain ces chevaux féroces; quand il eut détaché saint Eleuthère, il le plaça sur la charrue, et les chevaux le conduisirent ainsi paisiblement sur une colline voisine. Là, il offrit un sacrifice de prières et de louanges au Tout-Puissant qui l'avait délivré, et les animaux des forêts accouraient autour de lui, louant et adorant Dieu à leur manière par leur docilité et leur obéissance.

SAINT ÉLEUTHÈRE EST DÉFENDU PAR DES BÊTES FÉROCES — CONVERSION DE PLUSIEURS SOLDATS

Après quelque temps de séjour sur cette montagne, le Saint fut découvert par des chasseurs. Ceux-ci, émerveillés du spectacle des animaux sauvages qui l'entouraient sans lui faire aucun mal, en allèrent avertir l'empereur. Adrien, plus cruel que les animaux eux-mêmes, envoya des soldats armés pour s'emparer d'Eleuthère, mais les bêtes féroces se jetèrent sur les ennemis du Saint et peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous mis en pièces; c'eût été l'affaire d'un instant, si saint Eleuthère n'eût arrêté ses terribles défenseurs, et ne leur eût ordonné de retourner dans leurs forêts.

Les soldats purent alors sans crainte exposer l'objet de leur mission. Le vaillant athlète fut heureux de les suivre, et, durant le voyage, il les exhortait à prendre exemple sur ces animaux sans raison, qui l'avaient défendu, et à reconnaître eux-mêmes le Créateur et le Maître de la nature entière. Il leur parlait ensuite du ciel et de l'enfer et les instruisait ainsi le long de la route avec une grande force et une grande piété, si bien que beaucoup de ces soldats, illuminés par ses paroles et par la grâce, embrassèrent la foi chrétienne.

Dès que saint Eleuthère fut arrivé à Rome, Adrien assembla son Conseil pour avoir les avis de ses ministres sur les supplices nouveaux à infliger au martyr.

Quand tout fut préparé, le peuple accourut en foule pour être de nouveau témoin de la puissance du Christ. Saint Eleuthère devait descendre dans l'arène selon que l'avait décidé le conseil de l'empereur. Une lionne des plus féroces fut tout d'abord lâchée sur le martyr. L'animal s'élança avec impétuosité sur sa proie; mais, arrivée près du Saint, loin de le déchirer et de lui faire aucun mal, cette lionne le caressait et lui léchait les pieds. Ce spectacle attendrissant ne fit rien sur le cœur de fer du barbare empereur, qui ordonna de lancer un lion dans l'arène. Mais celui-ci respecta également saint Eleuthère; il se coucha à ses pieds et se mit à le caresser comme un chien fidèle caresse son maître. Les spectateurs ne purent plus contenir leur admiration, et de toutes parts on s'écria : « Qu'il est grand, le Dieu qu'adore Eleuthère! » Cependant, d'autres attribuaient ces merveilles à des maléfices, mais à ceux-là Dieu n'accorda pas sa grâce à cause de leur persévérance dans leur aveuglement.

MORT DE SAINT ÉLEUTHÈRE

L'empereur ne comprenait rien à ce qui se passait, et son orgueil confondu ne faisait que le rendre plus aveugle. Voyant que tout cédait devant le martyr, il fut obligé d'user du dernier moyen et condamna saint Eleuthère à être décapité.

Le glaive mit fin à tant de merveilles qui n'avaient pu ouvrir les yeux de l'empereur, et saint Eleuthère ayant cueilli la palme du martyre qu'il avait tant désirée, alla recevoir dans le ciel la récompense de sa fidélité, le 18 avril de l'année 1[illegible]0.

MARTYRE DE SAINTE ANTHIE

Sainte Anthie se jeta sur le corps de son fils pour le baiser. Quelle scène touchante de voir cette courageuse mère allant au milieu de l'arène recueillir les dépouilles de son fils. Mais le cœur des impies est plus dur que l'airain; ils ne craignent pas d'enlever la vie à une mère qui tient son enfant dans ses bras. C'est ainsi que sainte Anthie, saisie par deux ministres de la fureur du tyran, fut mise à mort par le tranchant de l'épée, et son corps demeura attaché à celui de son fils comme leurs âmes étaient unies dans une même gloire. Et ainsi se réalisa à la lettre cette parole des Saintes Écritures : *[illegible]* : le fils fut la [illegible] de sa mère.

Quelques chrétiens de l'Illyrie, qui avaient été témoins des combats des deux martyrs, recueillirent secrètement leurs dépouilles et les ensevelirent avec un grand respect. Ces précieuses reliques furent dans la suite transportées à Rieti, où elles sont encore vénérées de nos jours.

Imp.-gérant : L. [illegible], 8, rue François Ier, Paris

SAINT LÉON IX, PAPE

Fête le 19 avril.



SAINT LÉON IX NAIT EN ALSACE — SON ADOLESCENCE TERRIBLE AVENTURE

Saint Léon IX naquit le 21 juin 1042, sur les confins de la « douce Alsace », de parents nobles et vertueux. Son père était Hugues, comte d'Egisheim, cousin germain de l'empereur Conrad le Salique, qui gouvernait alors l'Allemagne. Sa mère s'appelait Helwide; il reçut au baptême le nom de Bruno, et fut consacré par sa mère au Seigneur, au moment de sa naissance. Quand l'enfant eut atteint l'âge de cinq ans, la pieuse Helwide jugea que l'heure d'accomplir son vœu était venu et que Bruno appartenait dès lors à Dieu. Elle le remit entre les mains du vénérable évêque de Toul, Berthold, qui dirigeait une école florissante dans son palais épiscopal. Cette école, où toute la noblesse de Lorraine envoyait ses fils, était disciplinée comme un monastère, sous la règle du patriarche saint Benoît. Bruno fut confié particulièrement aux soins de son parent Adalbéron, fils du prince Frédéric de Luxembourg, qui achevait alors le cercle de ses études scolastiques, et qui était l'exemple vivant de toutes les vertus. Bruno l'aima bientôt comme un père, et l'imita comme un modèle. Sous sa direction, il fit de rapides progrès dans les lettres humaines en même temps que dans la piété. Ses études scolastiques terminées, il devint l'égal d'Adalbéron par le talent et la science, sans cesser de le chérir et de le vénérer. Ils s'exerçaient ensemble aux luttes oratoires du barreau et aux tournois pacifiques de la poésie. Ce doux commerce d'une amitié sainte n'était point interrompu par la saison des vacances scolaires. Ils les passaient ensemble dans les châteaux de leurs parents communs. Un soir d'été, comme ils étaient à Egisheim, il advint, dit un chroniqueur contemporain, qu'après leurs prières accoutumées, les deux amis se retirèrent chacun dans l'appartement qui lui était destiné. Bruno ne tarda point à s'endormir. Durant son sommeil, un horrible reptile s'introduisit dans la chambre, monta jusque sur le visage du jeune homme et

se mit à sucer le sang à divers endroits en perçant la chair vive. Réveillé par une douleur atroce, Bruno poussa un cri et s'élança hors de sa couche; d'un coup vigoureusement asséné, il fit tomber l'animal sur le [illegible].

Les serviteurs, attirés par le bruit, accoururent près de leur jeune maître. Il leur fut impossible de retrouver le hideux reptile, mais les morsures empoisonnées qu'il avait faites n'étaient que trop visibles. Tout le visage, le cou, la poitrine du jeune homme se tuméfièrent au point de lui faire perdre l'usage de la parole. Il resta deux mois en cet état; pendant ce temps, Adalbéron ne le quitta ni le jour ni la nuit. L'enflure croissait toujours. Hugues et Helvide n'attendaient plus qu'une issue fatale, Adalbéron redoublait de prières. Tout à coup, à un moment où il se trouvait seul près du malade, il le vit se dresser sur son [illegible]. Ses lèvres, si longtemps fermées, s'ouvrirent sans effort : « Je suis guéri, dit-il; un vieillard à cheveux blancs, environné d'une auréole céleste et que je crois être le patriarche saint Benoît, vient de m'apparaître. Il a touché mes lèvres, mes joues, mon oreille à l'endroit des morsures, et le venin a disparu. » Adalbéron appela les pieux parents qui accoururent en versant des larmes de bonheur. Leur fils était complètement guéri, et Dieu permit, pour attester la vérité du miracle, que les cicatrices demeurassent toujours marquées sur le visage du Bienheureux.

BRUNO, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR CONRAD, EST ÉLU ÉVÊQUE DE TOUL

Vers cette époque (1018), Bruno perdit son bien-aimé maître Berthold, évêque de Toul. Il fut remplacé sur le siège épiscopal par un clerc nommé Herman, qui conféra successivement au saint jeune homme les Ordres sacrés, et le força à entrer dans le Chapitre canonial de cette ville. Peu après, cédant aux vœux de ses parents, Bruno alla se joindre aux clercs de la chapelle impériale dans le palais de Conrad le Salique. L'empereur apprécia promptement ses grandes qualités; il estimait surtout sa douceur et sa modestie, et lui donnait par affection le titre de neveu. Il songea bientôt à lui, malgré son jeune âge, pour quelque siège important.

Au printemps de l'année 1026, des clercs de Toul vinrent annoncer à l'empereur la mort de leur évêque, Herman, et le choix, fait par la population entière, de la personne de Bruno, pour occuper le siège vacant. Conrad refusa d'abord son consentement, alléguant le peu d'importance de cette ville. Mais Bruno lui repartit : « Je préfère à toutes les grandeurs du monde la pauvreté, le dénuement, l'humilité de Jésus-Christ, notre Dieu et le modèle des pasteurs. L'élection spontanée du clergé et du peuple de Toul m'appelle à un ministère humble et obscur, qui n'est peut-être pas sans péril. Je refuserai des [illegible] plus éclatantes, mais voyez vous-même s'il m'est possible de résister à une invitation comme celle qui m'est adressée. » En parlant ainsi, Bruno remit à l'empereur la lettre que lui envoyaient les habitants de Toul, et qui était conçue en ces termes : « Vous connaissez notre [illegible] Jésus-Christ Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour enrichir tous les hommes. Ce n'est point par un sentiment de [illegible] que nous vous le demandons pour [illegible] les [illegible] les plus [illegible], mais la pauvre ville de Toul a [illegible], vous êtes

son fils, elle vous conjure de devenir son père. Là vous pourrez redire la parole du bon pasteur : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. »

En achevant la lecture de cette lettre, Conrad ne put contenir son émotion; il céda et laissa partir son très doux neveu. Celui-ci fut reçu à Toul avec enthousiasme. Son sacre fut retardé jusqu'au 9 septembre 1027, parce qu'il n'avait point encore l'âge canonique; mais il sut, dans l'administration de son diocèse, suppléer à ce défaut par sa vertu et son talent. Le bien spirituel et temporel de son troupeau était son unique préoccupation. Il s'y consacra lui-même avec la plus grande générosité, et épuisa en bonnes œuvres l'héritage paternel. Au milieu des difficultés sans nombre qui l'environnaient, il allait chaque année puiser à Rome, auprès du prince des pasteurs, le courage nécessaire pour ne point défaillir.

Cette dévotion extraordinaire et les miracles que Dieu faisait par le moyen de son serviteur, le rendirent populaire à Rome et dans toute l'Italie. C'est ainsi que le Seigneur préparait à Bruno, sans que celui-ci s'en doutât, le chemin au trône pontifical où nous le verrons monter bientôt.

BRUNO DEVIENT PAPE MALGRÉ LUI

Damase II, qui n'avait fait que passer sur le siège de saint Pierre, étant mort le 8 août 1048, les Romains envoyèrent une députation à l'empereur Henri III, successeur de Conrad le Salique, pour lui demander de désigner le nouveau Pontife. Le prince réunit à cet effet, dans une diète, à Worms, tous les évêques de l'empire (décembre 1048). Aussitôt qu'on eut mis en délibération le choix d'un futur pape, toutes les voix dans cette immense assemblée désignèrent le digne Pontife du Christ, Bruno, évêque de Toul : « Lui seul, s'écriait-on, saura porter le fardeau de la charge apostolique. »

Après de longues résistances, le pieux évêque, ayant consulté Dieu dans le jeûne et la prière, finit par répondre : « Puisque vous le voulez, j'irai à Rome. Là, si le clergé et le peuple, librement et spontanément, font choix de ma personne, j'accepterai d'être pape; sinon, je considérerai votre élection comme nulle. »

Cette condition [illegible] grande joie. On était sûr, en effet, de l'assentiment des Romains qui connaissaient et aimaient Bruno. Celui-ci, avant de franchir les Alpes, voulut revoir sa chère église de Toul; il y célébra avec une ferveur extraordinaire la fête de Noël, il y revêtit ensuite un habit de pèlerin et partit à pied pour l'Italie. Il emmenait avec lui un saint et courageux moine bénédictin, nommé Hildebrand, qui devait être un jour le grand pape saint Grégoire VII.

Quand il arriva sous les murs de la Ville Éternelle, le peuple entier se porta à sa rencontre en chantant des hymnes d'allégresse. Mais l'humble évêque, indifférent aux acclamations qui saluaient son arrivée, marchait pieds nus, les yeux baignés de larmes, recueilli dans une prière ininterrompue. Ce fut ainsi que, le bâton de pèlerin à la main, [illegible] sur l'épaule, il entra à Saint-Pierre et vint se prosterner au tombeau du Prince des Apôtres.

Le lendemain, il prit la parole devant tous les Romains assemblés, leur [illegible] libres d'élire tel pape qu'ils voudraient, car il ne comptait pour rien ce qui avait été fait à Worms. Tous lui répondirent d'une voix una-

nime : « C'est vous seul que nous voulons pour souverain pontife. » L'humble évêque, porté en triomphe, fut aussitôt intronisé sur la chaire apostolique, le 12 février 1049.

LES LUTTES GLORIEUSES

A cette époque, la liberté sacrée de l'Eglise Romaine était gravement menacée par l'intervention abusive des empereurs d'Allemagne. En n'acceptant le souverain pontificat qu'après une élection régulière, suivant le droit antique, Bruno rendait à l'Eglise un service immense.

Mais ce n'était là que le commencement d'autres luttes glorieuses pour la liberté de toute l'Eglise. L'Eglise, en effet, était alors opprimée par les princes et les seigneurs, qui, au mépris de ses lois saintes, vendaient les dignités ecclésiastiques à des hommes indignes. Ainsi, les plus graves désordres envahissaient le clergé, et la société chrétienne allait à sa ruine.

Le nouveau pape prit le nom de Léon. Il devait imiter le lion vainqueur de la tribu de Juda et terrasser la simonie, le schisme et l'impiété.

On appelait *simoniaques* les clercs indignes qui avaient acheté à prix d'argent, des princes laïques, l'investiture des charges ecclésiastiques parce que Simon le Mage se rendit le premier coupable de ce crime. A peine intronisé, saint Léon IX rassembla un synode à Rome et y fit définitivement condamner cet abus déplorable.

Aussitôt après, il se mit en route, se faisant le propagateur infatigable de la grande réforme qu'il voulait établir dans toute l'Eglise en ramenant petit à petit évêques, princes et peuples à des sentiments plus conformes à la doctrine de l'Evangile.

Il tint successivement trois conciles à Pavie, à Reims, à Mayence, où il fit accepter pour l'Italie, la France et l'Allemagne les décisions du synode romain. Il s'y montra le redresseur énergique de toutes les violences, de toutes les injustices ecclésiastiques ou civiles, se réservant d'être en pratique plein de douceur et de miséricorde envers les pécheurs repentants, autant qu'il était implacable pour ceux qui s'obstinaient dans le mal.

COMMENT LES MONASTÈRES SAVENT RESSUSCITER

Avant de retourner à Rome, Léon IX, se trouvant en Allemagne, voulut visiter de nouveau l'Alsace, sa douce patrie. Son neveu, Adalbert, comte de Calw, l'invita à s'arrêter une semaine dans son château, situé au milieu de la forêt Noire, dans la magnifique vallée de Nagold. Les aïeux du comte avaient fondé dans cette possession un monastère qu'ils avaient richement doté. Mais un de leurs descendants, plus avide des biens temporels que des spirituels, l'avait complètement détruit.

Un jour, Adalbert accompagnait le saint pape son oncle dans une excursion sur la montagne qui domine la vallée de Nagold ; tout à coup, Léon IX s'arrêta pour contempler la beauté du paysage qui s'étendait à ses pieds :

« Mon fils, dit-il au comte, ce lieu semble prédestiné. Quel emplacement pourrait-on mieux choisir pour élever un monastère où l'on chanterait nuit et jour les louanges du Créateur ?

— Très bienheureux Père, répondit Adalbert, mes ancêtres avaient eu la même pensée. C'est ici qu'ils avaient construit un monastère placé sous le patronage de saint Aurèle. Mais, dans la suite des temps, la ferveur primitive se relâcha, les religieux oublièrent les saintes lois de la discipline et l'établissement fut supprimé. »

Le Pontife ne fit aucune observation. Mais, à peine rentré au château, il se mit à examiner toutes les chartes du monastère, consulta la tradition et acquit la certitude que les aïeux du comte de Calw avaient détruit l'abbaye par pure cupidité.

Le lendemain, il fit venir Adalbert et lui dit en présence des cardinaux de sa suite, seuls admis à cet entretien solennel : « Très cher neveu, la ruine du monastère de saint Aurèle n'est pas votre fait personnel, mais, jusqu'ici, vous avez joui sans scrupule de biens repris injustement. Vous avez considéré comme vôtre ce qui appartient à Dieu et à saint Aurèle, et qui, loin d'être pour vous un élément de prospérité, ne fera qu'attirer sur votre famille la ruine et la désolation. Donc, pour l'intérêt de votre âme, par l'autorité de Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous vous enjoignons, sous peine d'anathème, de rétablir en son premier état le monastère de saint Aurèle, d'y rappeler les moines de saint Benoît et de leur rendre tous les biens dont ils jouissaient auparavant. »

Ému par cette allocution du pontife, Adalbert se prosterna, fondant en larmes, à ses genoux ; il déplora sa négligence passée et promit de la réparer. Le pape le releva affectueusement et le bénit.

Le comte se mit aussitôt à l'œuvre, tandis que Léon IX retournait à Rome pour livrer à Satan de nouveaux combats.

SAINT LÉON SOUMET LES NORMANDS D'APULIE

De retour dans sa capitale, le pape-roi se proposa de réprimer l'audace des Normands d'Apulie, qui ravageaient continuellement le domaine de saint Pierre et dont le saint pape décrit ainsi, dans une lettre, la tyrannie :

« Des villages entiers, maisons, églises, sont par eux livrés aux flammes et tous les habitants égorgés. Certes, je ne veux pas la mort des Normands, moi qui leur reproche de s'être faits les meurtriers et les exterminateurs des populations italiennes ; je ne désire la mort d'aucun homme vivant, mais je veux que les lois divines et humaines soient observées sur cette terre. »

Pour arriver au but, le pape n'épargna aucun labeur. Non content d'écrire, il alla lui-même à la cour de Germanie rappeler à l'empereur l'obligation de sa charge et demander des secours. Cédant à ses instances, Henri III les lui promit.

Revenu en Italie, en 1053, saint Léon IX passa à Rome les fêtes de Pâques, puis se rendit à l'abbaye du Mont Cassin pour y attendre l'armée germaine. Mais celle-ci n'arriva point, car, au moment où elle franchissait les Alpes, les généraux qui la commandaient reçurent l'ordre de retourner en Allemagne. Seuls [illegible] guerriers, parents ou amis du pape, refusèrent d'obéir et continuèrent leur route vers l'Apulie. Sur la route, quelques Italiens se joignirent à eux. Le pontife accueillit [illegible] cette troupe [illegible] qui se trouva bientôt en face des Normands. Ceux-ci, [illegible] combattre une nombreuse armée, avaient rassemblé tous leurs hommes d'armes. La bataille s'engagea, ce ne fut qu'un carnage. Les Italiens s'enfuirent au premier choc, mais les soldats germains, ou plutôt leur [illegible] [illegible] reculer d'un pas. Aucun n'[illegible], et le chef normand, Robert Guiscard, [illegible] fait cesser le massacre.

Les vainqueurs se précipitèrent aussitôt sur la ville de Civitella. Ils ignoraient que le pape y fût enfermé. A leur approche, Léon IX fit ouvrir les portes et se présenta devant eux. A peine l'eurent-ils reconnu que, malgré l'ivresse du combat, ils se prosternèrent devant lui, le suppliant de leur pardonner et de les bénir. Le saint pontife leur parla avec sa mansuétude accoutumée et tous les cœurs s'ouvrirent à sa voix. Sa victoire était complète. Il fit jurer aux Normands de respecter désormais les droits de l'humanité et d'être en tout les fils dévoués de l'Eglise. Après la ratification solennelle de ce traité, il fut ramené en triomphe par ses vainqueurs à Bénévent.

MORTIFICATION ET ESPRIT DE PRIÈRE DE SAINT LÉON IX

Sa vie était une mortification continuelle. Un tapis étendu sur le sol, avec une pierre pour chevet, lui servait de lit durant les quelques instants de sommeil qu'il s'accordait. Chaque nuit, il récitait intégralement tout le Psautier avec un nombre infini de génuflexions. Le jour lui suffisait à peine pour recevoir les pauvres qu'il servait de ses mains et auxquels il lavait les pieds. Un soir, accompagné d'un serviteur fidèle, il rencontra à la porte de son palais un lépreux couvert de haillons ; il le prit dans ses bras et le porta dans le lit de parade, toujours soigneusement orné, de son appartement pontifical, bien qu'il ne s'en servît jamais pour son usage personnel. Agenouillé devant ce lépreux, il s'entretint avec lui comme un père avec le plus aimé de ses enfants, le couvrit de son manteau, puis sortit, ferma la porte, et se retira dans son oratoire pour la psalmodie accoutumée. Quand il revint, le lépreux avait disparu. Etait-ce le Christ en personne qui voulut permettre à son serviteur de le servir? Nul ne le sut, à l'exception du saint pape qui eut une révélation à ce sujet, mais ne voulut jamais en parler.

Si sa modestie put dissimuler cette faveur céleste, elle n'arrivait point cependant à cacher d'autres miracles par lesquels Dieu manifestait chaque jour la vertu de saint Léon IX.

Un paysan lui amena, à Bénévent, sa fille atteinte d'une folie furieuse, et le supplia de la guérir. L'humble pontife s'en excusa : « Je ne suis point, dit-il, un thaumaturge; si vous voulez un miracle, conduisez votre enfant au tombeau des saints Apôtres. »

Mais le père, obstiné dans sa foi, insista tellement que, pour se débarrasser de ses importunités, le pape, rencontrant sous sa main du sel, le bénit et en mit quelques grains sur les lèvres de la jeune fille en invoquant le nom du Seigneur. La malade recouvra aussitôt la raison et la santé.

MORT DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

Cependant, la fin du bon combat approchait pour le vaillant soldat du Christ. Il avait droit à la récompense, et la maladie, douce messagère du bonheur céleste, vint lui annoncer que l'heure était venue. Le 12 février 1054, il célébra pour la dernière fois les Saints Mystères, et adressa à la foule qui l'entourait une exhortation touchante. Les Normands, sentant que sa fin était proche, [illegible] de Dieu tout à fait [illegible] l'honneur de le porter [illegible] en litière avec toutes les marques du dévouement filial. C'est ainsi que le pape, triomphant [illegible] rentra au palais de Latran [illegible] mois d'avril 1054. C'était [illegible] il réunissait en synode les évêques [illegible] environnantes. Malgré sa maladie, il les convoqua pour le 17 avril. En ce jour, il les appela près de lui, et après les avoir suppliés de veiller avec grande vigilance sur le troupeau qui leur était confié, il ajouta : « Je me recommande à votre fraternité, car le temps de ma dissolution est venu. La nuit dernière (du 16 au 17), dans une vision, la gloire de la patrie céleste me fut manifestée. J'étais plongé dans un transport extatique, lorsque je reconnus, parmi les groupes des martyrs, ceux qui sont morts en Apulie, pour la défense de l'Eglise : « Viens et demeure avec nous, me disaient-ils, c'est par toi que nous avons obtenu la palme des éternelles béatitudes. »

» Mais une voix se fit entendre qui disait : « Pas encore, dans trois jours seulement tu seras admis au nombre des élus. »

» Donc, frères bien-aimés, supportez-moi encore trois jours et vous verrez s'accomplir en moi la volonté du Seigneur. »

Après ces paroles, le pape congédia les évêques pour passer la nuit dans la prière. Le lendemain, 18 avril, il les réunit de nouveau, se plaça dans une litière, et ses fidèles Normands le conduisirent processionnellement à la basilique de Saint-Pierre. Prosterné devant le tombeau du Prince des Apôtres, il fit une prière pour demander à Dieu de protéger son Eglise et de convertir les pécheurs. Quand il eut fini, une odeur délicieuse, dont le parfum était supérieur à l'arome le plus pur, s'exhala de l'autel du bienheureux Pierre. Le pape fut encore près d'une heure absorbé dans une contemplation silencieuse; puis il se fit apporter du pain et du vin. Il les bénit, mangea trois bouchées de pain, et fit distribuer le reste aux assistants, qui le conservèrent comme une relique.

Se levant alors, il se dirigea vers le tombeau qu'il s'était fait préparer dans la basilique : « Voyez, dit-il, frères, combien est misérable, fragile et éphémère la gloire humaine. Que cet exemple ne sorte jamais de votre mémoire. De rien, je fus un jour élevé au plus haut faîte de ce qu'on appelle la gloire, et maintenant, je vais être réduit à rien. La cellule que j'habitais comme simple religieux s'est changée plus tard en de vastes palais; maintenant, je n'aurai pour demeure que cet étroit cercueil. Aujourd'hui encore, avec vous, chair et sang ; demain, je serai poussière et cendre. »

Tous les assistants fondaient en larmes, le pontife les congédia en disant : « Frères, je vous rends grâces d'avoir ainsi passé avec moi cette journée, retournez à vos demeures et revenez demain recevoir mon dernier soupir. »

Saint Léon se retira dans le palais épiscopal proche de Saint-Pierre. Il passa dans la prière toute la nuit. Le lendemain, soutenu par deux assistants, il rentra dans la basilique, et vint se prosterner devant le maître-autel. Son visage était baigné de larmes. Il resta dans cette attitude environ une heure, puis il s'étendit sur le lit qu'on avait apporté, fit signe de la main pour imposer silence et adressa au peuple une courte exhortation. Il appela ensuite près de lui les évêques, et leur fit sa confession. Sur son ordre, l'un d'eux célébra la messe et lui administra le Corps et le Sang du Seigneur. Après quoi il dit : « Faites silence, il me semble que je vais dormir. » Et, inclinant la tête, il s'endormit dans un calme céleste, pour ne se réveiller que dans la gloire.

C'est ainsi que mourut, devant l'autel de Saint-Pierre, le bienheureux pontife Léon IX, le 19 avril de l'an de grâce 1054.

Imp.-gérant : Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GIRAUD DE SALES

Fête le 20 avril.



Le Bienheureux Giraud donne de salutaires conseils à ceux qui viennent le visiter.

LES TROIS FILS DU CHEVALIER

Giraud ou Girald naquit au petit village de Sales, près de Bergerac, au diocèse de Périgueux, vers l'an 1070.

Son père, le brave chevalier Foulques, et sa pieuse mère Adéarde, ornaient, par leurs vertus chrétiennes, la noblesse et la richesse qu'ils tenaient de leurs aïeux. Trois fils vinrent successivement réjouir leur foyer domestique : Giraud, Gr[illegible]mond et Foulques. Leurs parents s'efforcèrent de les élever dans les habitudes de foi et de courage qui faisaient l'honneur de leur famille.

Les habitants du pays, dit l'hagiographe, étaient violents et belliqueux. Les trois frères en eurent l'énergie sans en avoir la rudesse, et, doux dis**ciples du Christ, ils devaient un jour tous les trois,** victorieux d'eux-mêmes, renoncer au monde et embaumer le cloître du parfum de leurs vertus.

Après l'éducation maternelle, les fils du chevalier reçurent les soins d'un maître que l'historien appelle vaillant et docte, mais sans nommer

[illegible] ville il enseignait. Quoi qu'il en soit, ses disciples répondirent à ses efforts et en peu de temps, ce dit-on, firent de rapides progrès dans l'étude de la langue maîtresse, le latin.

Mais Giraud n'était pas seulement l'aîné de ses frères par l'âge, il l'était aussi par l'intelligence et la vertu, et la grâce de l'Esprit-Saint illuminant son âme pure, il s'assimilait les sciences avec [illegible].

Il termina le premier le cycle des études de son temps, c'est-à-dire des sept arts libéraux.

GIRAUD ET LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISELLE

Par quel chemin le brillant jeune homme va-t-il maintenant diriger sa vie? ira-t-il, monté sur un [illegible], lutter de courage et de vigueur avec les chevaliers bardés de fer? ira-t-il à la [illegible] des fêtes et des plaisirs dans les châteaux ou les grandes villes? ira-t-il se faire un nom parmi les savants de quelque université déjà [illegible]?

Non. Dès son enfance, Giraud éprouve un secret attrait pour la solitude. A mesure qu'il avance en âge, il comprend, dit l'historien, que « le monde est animé de l'esprit du mal », et il veut le fuir. Il veut acquérir une science qui ne trompe pas, « une logique qui ne craint pas les objections de la mort », la science et la logique des saints. Il hésite seulement entre le monastère et la vie érémitique.

Or, à cette époque, un célèbre missionnaire remplissait le centre de la France du bruit de ses prédications et de l'éclat de ses vertus, c'était le bienheureux Robert d'Arbriselle. Fuyant un monde corrompu, Robert s'était d'abord enseveli dans la solitude, se perfectionnant sous le regard de Dieu dans l'austérité et la prière.

Puis, rempli de lumière et d'ardeur par l'Esprit-Saint, dévoré de zèle pour le salut des âmes, il avait commencé sa vie de missionnaire. Sans nul souci des intérêts de la terre, uniquement préoccupé de la gloire de Dieu et du salut de ses frères, il parcourait les cités et les campagnes, ébranlant les multitudes par sa parole apostolique et les exemples de sa vie austère. Des jeunes gens, de nobles vierges, des personnes de toutes conditions, [illegible] par sa prédication aux vanités du monde, abandonnaient leur maison pour lui demander un asile où ils pussent, sous sa direction, servir Dieu [illegible].

Pour les recevoir, Robert fonda à Fontevrault un monastère de religieux et un couvent de religieuses. Dans l'un et l'autre régnait une grande ferveur.

Tel était l'homme de Dieu à qui Giraud vint [illegible] [illegible] le bienheureux [illegible] [illegible] [illegible] de Saint-Avit-le-Sénieur, non loin de son pays natal, de vouloir bien le recevoir dans [illegible].

CHEZ LES CHANOINES RÉGULIERS

Le chevalier [illegible] et la noble Adélaïde ne [illegible] leur fils bien-aimé; mais ils se réjouirent de pouvoir l'offrir à Dieu comme un fruit de prédilection.

Giraud reçut donc l'habit des Chanoines Réguliers, et s'efforça de faire passer dans son âme, avec le détachement des biens de ce monde, cet esprit de simplicité et de charité qui caractérise la Règle de saint Augustin.

Son humilité, son obéissance, son assiduité à la prière, lui conquérirent la vénération de ses frères en religion. Toujours ennemi de l'oisiveté, il se perfectionna dans les sciences sacrées, et ses supérieurs l'obligèrent à recevoir successivement le sous-diaconat et le diaconat. Ils souhaitaient vivement le voir élever au sacerdoce, mais il les supplia avec tant d'instance de ne pas imposer à son indignité un ministère si sublime, qu'il fallut renoncer à ce projet: « Je ne veux pas, disait-il, ajouter cette audace à toutes mes fautes passées. »

CHEZ LES ERMITES DE FONTEVRAULT

Cependant, Giraud n'oubliait pas que Robert d'Arbriselle l'avait envoyé dans la communauté de Saint-Sauveur pour se préparer, comme dans une sorte de noviciat, à une vie plus sévère e encore plus séparée du monde. Il recourait fréquemment aux conseils du saint missionnaire et lui rendait souvent visite, « ne se lassant jamais de puiser, à cette source très pure, les eaux vives de l'amour de Dieu. »

Giraud devait avoir environ trente ans, quand son maître spirituel consentit enfin à le recevoir au nombre des austères ermites de Fontevrault. Le nouveau disciple ne tarda pas à dépasser les plus fervents en austérités.

Déjà pauvre parmi les Chanoines de Saint-Avit, il trouva le moyen de pratiquer une pauvreté encore plus extrême à Fontevrault. Il n'avait qu'une tunique et un manteau, et ils étaient d'une étoffe rude et grossière.

Toujours sous le cilice et toujours avec la croix, on aurait pu dire de lui ce que le Sauveur disait de saint Jean-Baptiste qu'il ne mangeait ni ne buvait. Tous les jours de sa vie, hiver comme été, qu'il fût bien portant ou malade, il ne prenait jamais rien avant le coucher du soleil. A cette heure tardive, un peu de pain noir et quelques légumes, avec un peu d'eau [illegible], un peu de fromage ou de petit poisson, étaient sa seule nourriture. Quelquefois même, il lui arrivait de se priver de ce maigre repas en faveur de quelque pauvre.

Ainsi cet héroïque serviteur de Dieu domptait son corps et ses sens et les réduisait avec [illegible] [illegible]. Pendant ce temps, sa [illegible] lui était commune avec les [illegible] la prière et la contemplation des vérités divines. Son cœur s'élevait vers Dieu dans les ardeurs de l'amour.

Et [illegible] aux pieds du Sauveur, dit l'[illegible] [illegible] la Madeleine, dans la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu et de l'ingratitude des hommes pécheurs.

La Sainte Écriture était le plus souvent entre ses mains, il en méditait assidûment les lumineux oracles et Dieu éclairait son âme pour lui en mieux faire saisir les profondeurs et les beautés.

Aussi, à mesure que son cœur s'embrasait de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes, son intelligence s'illuminait davantage des feux de la [illegible].

Au bout de quelques années, le pieux ermite était mûr pour l'apostolat. Il fut donc associé à son maître Robert d'Arbriselle dans le ministère de la parole sainte. « Il y brilla comme un astre étincelant, dit l'historien; la fournaise la plus ardente ne jette ni plus de lumière, ni plus de chaleur; le parfum de la charité, comme le nard précieux de Marie-Madeleine, débordait de son cœur et se répandait de ses lèvres embrasées sur les multitudes. »

A son tour, il se mit à parcourir en missionnaire les villes, les villages, les châteaux et les campagnes. Partout, il jetait le filet de la parole évangélique et son labeur n'était jamais stérile. Chacun trouvait en lui un remède aux infirmités de son âme. *il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ*, « encourageant les bons, domptant la résistance des méchants, sans distinction de rang, de fortune, d'âge, de sexe ou de condition sociale. Il ne voyait que les âmes, les embrassant toutes dans la même communion de la charité et de la prière. »

Sa renommée s'étendit au loin et les évêques et les prélats entendaient avec joie les merveilles que l'on racontait de son apostolat.

Pierre II, évêque de Poitiers, pontife remarquable par sa science et ses vertus, lui délégua son autorité pour l'exercer dans toute l'étendue de son diocèse. Plusieurs autres évêques lui conférèrent également des pouvoirs de *vicaire général* (comme nous dirions aujourd'hui), pour évangéliser leurs peuples, réformer les abus, faire fleurir la foi et les vertus chrétiennes.

« Il allait donc, reprend le chroniqueur, *comme le soleil dans sa course, et s'avançait à pas de géant*, renversant le vice, reprenant les pervers, ranimant les engourdis, réchauffant les tièdes, enfin *préparant au Seigneur un peuple parfait.* »

Après les excursions apostoliques, « comme l'aigle qui revient à son nid pour y puiser des forces nouvelles, il se retirait humblement au désert. »

SAINT GIRAUD FONDE [illegible] MONASTÈRES

Heureuses les âmes prudentes qui peuvent s'arracher aux mauvais exemples du monde pour servir Dieu librement à l'abri du cloître; heureux les cœurs vaillants, qui, par un généreux sacrifice, renoncent à tous les biens de la terre pour s'immoler eux-mêmes tout entiers à Jésus-Christ dans la profession religieuse. C'est le bonheur que [illegible] pour eux et pour beaucoup d'autres plusieurs des chrétiens convertis par notre saint [illegible]ire. On lui offrit donc successivement des biens-fonds et des territoires pour bâtir des [illegible] d'ailleurs l'époque de la foi héroïque et des croisades.

Ainsi furent successivement fondés par le zèle du bienheureux Giraud, les monastères de [illegible] près de [illegible] diocèse actuel de [illegible], de [illegible] près d'[illegible], en Dordogne, [illegible] Sainte-Vierge (au diocèse d'Angoulême), de l'Absie de Gâtines (au diocèse de la Rochelle), des Alleuds (au diocèse de Poitiers), et celui des Châtelliers, près de Niort.

Outre ces sept abbayes de moines, le Bienheureux [illegible] religieuses : celui de Bibio et celui de Tutio (Le Tusson, au diocèse d'Angoulême).

Dans toutes ces maisons fut établie la Règle de saint Benoît avec sa rigueur primitive, sans aggravation, mais aussi sans adoucissement soit pour la nourriture, soit pour le vêtement.

LA FAMILLE DE SAINT GIRAUD

Telle était la magnifique famille spirituelle du bienheureux missionnaire, mais sa famille selon la nature ne resta pas en arrière de ce mouvement de foi et de sainteté. Les deux frères de Giraud le rejoignirent dans la solitude.

Grimoard fut successivement chapelain de Tutio, prieur des Châtelliers, abbé des Alleuds et enfin, l'an 1141, élevé malgré lui sur le siége épiscopal de Poitiers. « Je dis malgré lui, reprend l'historien, car déjà il avait fallu forcer sa volonté pour lui faire accepter la bénédiction abbatiale : j'aimerais mieux être lépreux qu'abbé », avait-il dit. Mais quand il fallut recevoir, non plus seulement le gouvernement d'un couvent, mais celui d'un diocèse, il fut épouvanté : « Je préférerais l'exil ou le martyre à l'épiscopat », répondit-il. Mais il fallut se soumettre au désir de Dieu.

Toutefois, le Seigneur se contenta de sa bonne volonté et ne lui laissa pas longtemps porter le fardeau des sollicitudes épiscopales : il mourut quelques mois après, consolé dans sa dernière maladie par des apparitions de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge. Il fut enseveli dans l'église de Fontevrault; ses funérailles furent honorées par la présence des archevêques de Bordeaux, de Reims et de Tours, des évêques de [illegible], de Meaux et [illegible] autres, Geoffroy de [illegible], du comte d'Anjou et d'une multitude immense de peuple.

Foulques, le second frère de notre Saint, prit l'habit religieux dans l'ermitage de Boschaud, au diocèse de Périgueux, et, digne émule de son frère aîné, y acheva saintement sa vie dans le silence, la prière et de grandes austérités. Une abbaye remplaça plus tard le modeste ermitage, [illegible] les restes du pieux moine, car les miracles opérés [illegible] peuples. Quand on ouvrit le sépulcre, on retrouva son corps dans [illegible] un tel état de conservation, dit l'historien, qu'on l'eût dit enseveli de la veille.

Le père de ces trois grands serviteurs de Dieu, le brave chevalier Foulques, les avait précédés dans l'éternité, mais après avoir eu le bonheur de recevoir, durant sa dernière maladie, l'habit monastique des mains de son fils aîné, le bienheureux Giraud.

Restée veuve, la pieuse Adéarde, leur mère, prit le voile des religieuses (probablement à Fontevrault) et termina saintement sa vie.

[illegible] ANNÉES

Le temps approchait aussi pour Giraud d'aller [illegible] pas de moins admirables.

On racontait de lui divers miracles : A Saint-Maixent, il avait converti une femme de mauvaise vie en se couchant au milieu d'un brasier ardent : « C'est ici, lui dit-il, que je vous donne rendez-vous. » A ces [illegible] au souvenir de l'enfer, à [illegible] du [illegible]

Dieu, la malheureuse était rentrée en elle-même et, renonçant à sa vie coupable, était venue au couvent de Fontevrault consacrer le reste de sa vie à la pénitence.

On assurait aussi qu'un naufragé, en péril au milieu des flots, avait invoqué le Bienheureux, et celui-ci, apparaissant sur les ondes, l'avait ramené sain et sauf sur le rivage.

Un homme, qui avait donné l'hospitalité au saint missionnaire, eut sa maison miraculeusement préservée dans un incendie qui dévora les maisons voisines.

Les Religieuses de Fontevrault portaient les cheveux longs suivant l'usage alors général en Occident; un jour qu'il prêchait dans leur monastère, le Bienheureux leur conseilla d'offrir encore à Dieu ce dernier sacrifice; et dociles à ses paroles, elles s'empressèrent de faire tomber leur chevelure sous le ciseau.

L'ERMITAGE DES CHÂTELLIERS — DERNIERS JOURS

L'ermitage des Châtelliers fut la dernière fondation de saint Giraud (1). L'évêque de Poitiers, Guillaume II, lui avait permis de choisir le site qui lui conviendrait le mieux dans les terres dépendantes de l'évêché. Sur les indications d'un habitant de Saint-Maixent, un disciple de notre Saint, nommé Pierre Duvar, conduisit Giraud au lieu appelé les Châtelliers : là était une prairie solitaire, entourée de bois, et arrosée de nombreux cours d'eau, merveilleusement propre à l'établissement d'un ermitage.

C'était au mois de mai de l'an 1119. Les habitants du bourg voisin accueillirent avec enthousiasme le saint missionnaire, il leur prêcha avec son éloquence accoutumée; dès le lendemain, il prit possession de la terre où devait s'élever le futur couvent, et se retira.

Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, il envoya Pierre Duvar et deux autres ermites commencer la fondation, par la construction de [illegible] fête de saint Barthélemy (24 août), il leur envoya quelques autres Frères, leur promettant d'aller les rejoindre dès qu'il aurait achevé la visite de ses autres couvents.

Mais la maladie l'arrêta à l'abbaye d'Absie de Gâtines. Saisi d'une fièvre violente, il dut s'étendre sur un lit, dit l'hagiographe, lui qui n'avait jamais connu le repos.

Les religieux, désolés de perdre un tel maître, [illegible] et que leur bienheureux Père ne leur serait pas encore enlevé. Un mieux sensible se produisit à l'approche du printemps, et le serviteur de Dieu [illegible] faite à ses fils des Châtelliers. Il s'y fit transporter en brancard.

(1) [illegible]

C'est au milieu d'eux, dans la pauvreté de cette fondation nouvelle, qu'il voulait mourir.

Il arriva le dimanche de la Passion (4 avril 1120). Son âme, plus vaillante que jamais, triomphait des défaillances du corps. Il voulut assister à la procession des Rameaux, et ne pouvant marcher, il pria les Frères de le porter. Il passa en prières toute la journée de Pâques, dans la petite chapelle de bois qui servait d'église au nouveau couvent. Après sa communion, il fut ravi en extase et y resta pendant une heure.

Enfin, il revint à lui, et comme ses disciples le pressaient de leurs questions respectueuses, il leur dit : « Jésus-Christ mon Seigneur a daigné me visiter; il avait à ses côtés l'évêque Pierre de Poitiers et Robert d'Arbriselle, mon cher maître. » Puis il adressa une suprême exhortation à ses fils spirituels, rangés autour de lui, leur recommandant la sainte obéissance, la charité fraternelle, l'amour des pauvres et par-dessus tout une inviolable fidélité à toute la Règle de saint Benoît.

Vers le soir, les Frères le reportèrent sur sa couche de bois et de paille. A cause de la solennité du jour et de sa faiblesse, ils lui offrirent un œuf et un peu de fromage pour son repas. « Que faites-vous, malheureux ? dit aussitôt, l'intrépide vieillard, cette nourriture est trop recherchée pour des ermites. N'en usez jamais. »

Il vécut encore deux jours, régla lui-même l'ordre de ses funérailles, prescrivant la simplicité et la pauvreté.

Enfin, le mercredi de Pâques (20 avril 1120), à l'aube du jour, il répéta à haute voix cette prière du divin Maître : « Père Saint, conservez les fils que vous vous êtes choisis par mon ministère (S. Jean XVII, 1.) » et il remit doucement son âme à Dieu. Il avait vécu cinquante ans.

La nouvelle de cette mort se répandit rapidement dans la contrée, et une immense multitude accourut aux funérailles. Guillaume, évêque de Poitiers, arriva tout en pleurs : « Où est mon ami et mon maître ? » disait-il.

Quand il aperçut le corps du bienheureux défunt, revêtu seulement d'un cilice et d'un misérable froc de laine : « Otez, dit-il aux Religieux, ces habits de pénitence et décorez-le des insignes de sa cléricature, des ornements du diaconat. »

Par son ordre, le corps du saint missionnaire resta exposé le reste de la semaine à la vénération des fidèles qui ne cessaient d'accourir de tous côtés; on lui fit des funérailles solennelles, et on l'ensevelit dans un sarcophage de pierre dans l'église du couvent. Beaucoup de fidèles aperçurent dans les airs, au-dessus de l'église, trois croix lumineuses, qui ne disparurent qu'à la fin de la cérémonie.

De nombreuses guérisons s'opérèrent dans la suite à ce tombeau. Au XIII[e] siècle, Thomas, abbé des Châtelliers, fit reconstruire magnifiquement l'église abbatiale et l'on procéda à l'élévation solennelle des reliques du saint fondateur.

Les divers couvents fondés par le Bienheureux furent affiliés à l'Ordre de Cîteaux par saint Bernard et persévérèrent longtemps dans la ferveur. La Révolution les a détruits, mais les Saints vivent éternellement avec Dieu.

[illegible] rue François I[er], Paris

SAINT ANSELME

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 21 avril.



Depuis quatre ans, le roi Guillaume le Roux laissait vacant l'archevêché de Cantorbéry. Tombé gravement malade et craignant la justice de Dieu, il offre cette dignité à saint Anselme. Saint Anselme refuse, mais les évêques l'obligent à accepter.

ENTRE UN MAUVAIS PÈRE ET UNE BONNE MÈRE

Anselme naquit 1033 dans la cité d'Aoste, située sur les confins du Piémont et de la Suisse. Sa pieuse mère, Ermengarde, lui apprit de bonne heure à aimer le Dieu Créateur et la Mère virginale du Sauveur Jésus. Un jour, l'enfant se vit transporté en esprit près du grand Roi; il en **reçut un pain blanc comme la neige et d'une suavité toute céleste.**

Ainsi prévenu des faveurs divines, Anselme ne voulait vivre que pour Dieu. A quinze ans, il frappa à la porte d'un monastère de sa ville **natale; mais les religieux, vu son jeune âge,** craignant surtout les représailles de son père Gondulfe, homme emporté et mondain, repous**sèrent le postulant.**

Lancé sans guide au milieu du monde (car Ermengarde venait de mourir), le jeune homme **céda bientôt au torrent qui l'entraîna; il heurta**

bien des écueils, car il cherchait loin de Dieu la paix du cœur qui le fuyait sans cesse.

Le séjour à la maison paternelle lui devint intolérable, car, [illegible] en [illegible], toutes ses actions déplaisaient à Gondulfe, [illegible] soumission [illegible] de son fils [illegible]. Aussi, pour éviter [illegible] plus cruels d[illegible], le jeune homme s'enfuit. Il parcourut la [illegible], la France, et vint enfin se fixer en Normandie à l'abbaye du Bec où fleurissait le [illegible] Lanfranc, son compatriote.

Captivé par les leçons du maître, le jeune étudiant, [illegible] de la vérité, ne se donnait ni trêve ni repos. [illegible] pourrais, se dit-il un jour, sanctifier [illegible] travaux en me consacrant à Dieu [illegible] pas plus de mal... mais où aller? [illegible] est trop sévère; au Bec, Lanfranc m'éclipse[illegible].

[illegible] la grâce divine, il comprit que le désir de briller était indigne d'un religieux. Aussi alla-t-il se jeter aux genoux de Lanfranc, prieur de l'abbaye et lui dit, plein de confiance en ses lumières : « Trois voies s'ouvrent devant moi. Être religieux au Bec, vivre en ermite, ou rester dans le monde, pour répandre dans le sein des pauvres la fortune que vient de me laisser mon père en mourant : parlez, j'obéirai. » Lanfranc [illegible] avec l'archevêque de Rouen, Maurille, qui se prononça pour la vie religieuse. L'abbaye du Bec [illegible] en ce jour une de ses plus brillantes conquêtes : Anselme avait 27 ans.

ANSELME AU MONASTÈRE

Son mérite, sa science l'élevèrent bientôt; et en dépit de ses résistances, quand Lanfranc eut été promu à l'archevêché de Cantorbéry, il fut élu prieur.

On vit, dans l'exercice de cette charge, briller sa [illegible] prudence et sa sagesse. Il sut rallier les dissidents, éteindre les jalousies de plusieurs qui [illegible] d'être sous la tutelle du dernier venu.

Il était tout à tous, et guérissait les maladies de ses frères par un signe de Croix, mais plus habile était-il encore à découvrir les plaies de l'âme, [illegible] qu'il lisait au fond des cœurs.

Un religieux, nommé Albéric, qui, maintes fois, avait murmuré contre le prieur, vint à tomber malade, il fut même sur le point de mourir, [illegible] un [illegible] le [illegible] Anselme [illegible] Dieu [illegible], [illegible] le malade [illegible] que des [illegible] de feu sont partis des [illegible] du Saint [illegible] les deux [illegible] en [illegible].

[illegible] les honneurs, Anselme [illegible] la [illegible] de [illegible] de prieur, mais les religieux [illegible] le nommèrent abbé à la place du vénérable [illegible] qui venait de mourir.

Ce fut le point de départ d'une plus grande [illegible]. Anselme [illegible] [illegible]. Il [illegible] l'[illegible] [illegible] [illegible] au moment favorable [illegible] [illegible] le jour, le Frère [illegible] les Frères [illegible] devant la salle du chapitre et y [illegible] le saint abbé [illegible] de feu.

[illegible] l'archevêque de Rouen pour remettre entre ses mains la crosse abbatiale. — Courage, reprit doucement l'archevêque, soyez fort, car Dieu vous appelle à de plus rudes épreuves.

Les actes accomplis jusqu'ici par l'abbé du Bec n'étaient, en effet, que le prélude de combats plus glorieux.

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

Le royaume d'Angleterre, imitant l'Allemagne, offrait alors un navrant spectacle. Des hommes ambitieux et cupides, scandaleux et [illegible], étaient mis par le roi en possession des dignités ecclésiastiques. Évêchés et abbayes étaient vendus au plus offrant ; et le désordre régnait partout. Le roi, c'était Guillaume le Roux, [illegible] même souvent de désigner des évêques pour confisquer à son profit les biens des évêchés. Cantorbéry était sans évêque depuis quatre ans. Le Pape réclamait en vain contre ces abus sacrilèges du pouvoir laïque; on ne l'écoutait pas.

Des seigneurs et des évêques demandèrent au roi l'autorisation de faire des prières publiques pour obtenir du ciel un pasteur capable de réparer les maux de l'Église de Cantorbéry. « Faites toutes les prières que vous voudrez, répondit Guillaume indigné, moi je ne ferai que ce qu'il me plaira. »

Quelques jours après, le roi s'entretenait avec un de ses chambellans : « En vérité, dit celui-ci, je ne connais personne d'une sainteté égale à celle de l'abbé du Bec, il n'aime que Dieu et rien de ce qui est terrestre. — Rien ? reprit Guillaume [illegible], pas même l'archevêché de Cantorbéry ? Mais, devant le ciel qui m'entend moi seul en serait le maître ! »

Comme il achevait ces paroles, il fut pris de malaise et mis en peu de jours aux portes du tombeau. Averti du danger, Anselme accourt et détermine le roi à faire une confession générale.

Quelques hommes de bien [illegible] alors prononcer le mot de Cantorbéry [illegible] tourmenté [illegible] Guillaume : Quel est le plus digne ? [illegible] — [illegible], prince. — L'abbé Anselme ! [illegible] le roi d'une voix [illegible] [illegible] — Anselme [illegible]. Mais lui, pâle et [illegible], refuse la charge. — J'ai soixante ans, dit-il, [illegible] de [illegible] mes forces, [illegible] le [illegible]. [illegible] avec un taureau [illegible] ! Mais les évêques [illegible] le [illegible] vers le roi. — Vous voulez donc ma mort, dit le prince [illegible] en refusant Cantorbéry, avez pitié de moi ! [illegible] fondirent en larmes. Anselme demeurait impassible. [illegible] pieds, reprit Guillaume, il faut le [illegible] — Mais Anselme s'agenouilla lui-même demandant grâce. Pour en finir, on lui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] sur le [illegible].

Huit mois s'écoulèrent avant la [illegible] de [illegible] le Saint-[illegible] au roi [illegible] [illegible] à l'[illegible] de Cantorbéry tous les biens qu'elle possédait sous Lanfranc.

[illegible] Guillaume [illegible] qui [illegible] les [illegible] [illegible] l'attitude.

[illegible] le [illegible] de Normandie [illegible] [illegible] expédition

est projetée: Les vassaux apportent leur offrande et Anselme envoie 500 livres (1). Circonvenu par des flatteurs, le roi repousse l'offre comme insuffisante. « Tant mieux, dit l'archevêque, on eût pu dire que c'était de la simonie après coup: les pauvres en profiteront. »

Au retour du roi, Anselme insista pour obtenir l'autorisation d'aller à Rome chercher le pallium des mains du pontife Urbain II. (Le trône de saint Pierre était alors disputé par un intrus, Guibert.) Guillaume raille et s'obstine: « Nul ici n'a le droit de proclamer légitime un pape que le roi n'a pas reconnu. » Mais, Anselme, dans un langage plein de force et de noblesse, expose devant toute la cour les motifs qui l'obligent à aller à Rome.

Le roi, pour se tirer d'un embarras qui le couvrait de confusion, eut recours à la ruse. Il envoya secrètement à Rome deux de ses chapelains solliciter du pape Urbain II le pallium pour le primat de Cantorbéry; mais ils ne devaient pas nommer Anselme; le prince espérait pouvoir le faire déposer en une assemblée, et donner le pallium à qui bon lui semblerait, moyennant une large offrande.

Le pape envoya le pallium, mais par un légat *a latere*, Vaultier, évêque d'Orléans. Guillaume voulut remettre lui-même le pallium à l'archevêque, mais il s'y refusa absolument: « C'est l'insigne de mon autorité spirituelle, dit-il, j'irai moi-même nu-pieds le prendre à l'autel, comme si je le recevais des mains mêmes du Souverain Pontife.

— Au moins, lui manda-t-on, verserez-vous dans le trésor les sommes que votre voyage eût coûté; le roi y compte. — C'est le patrimoine des pauvres, répondit l'archevêque, je ne puis l'aliéner. »

La situation s'aggravait de jour en jour. Anselme crut donc de son devoir d'aller consulter le Souverain Pontife, et renouvela sa demande près du roi. « S'il va à Rome, Cantorbéry est à moi! » dit le prince qui alla même jusqu'à exiger du Saint le serment de ne jamais en appeler au pape: il y avait à choisir entre le serment ou l'exil.

La résolution du Saint était prise, quand survinrent des messagers lui annonçant qu'il pouvait partir, mais à la condition de ne rien emporter qui appartînt au roi. « Dites à votre maître que je prendrai mon bien; s'il s'y oppose, je partirai pieds nus, mais j'irai voir le pape. »

Puis Anselme, consommé dans l'art de posséder son âme en patience, se rendit au palais, et, le visage rayonnant de sérénité, dit au roi: « Seigneur, je pars; si cela se pouvait faire de votre plein gré, ce serait et plus convenable et plus agréable aux gens de bien. Maintenant donc, ne sachant quand il me sera permis de vous revoir, je vous recommande à Dieu; et comme votre père spirituel, comme archevêque, je veux, si vous y consentez, vous donner ma bénédiction. — Bien volontiers », dit Guillaume, confondu d'une telle magnanimité, et il baissa la tête.

Le lendemain, Anselme prenait sur l'autel le bâton et le sac de pèlerin et s'embarquait à Douvres.

VOYAGE A ROME

Il s'éleva pendant la traversée une violente tempête que le Saint apaisa par ses prières. En débarquant à Wissant, on s'aperçut qu'il y avait au fond du navire une ouverture de plus de deux pieds: nulle voie d'eau pourtant ne s'était déclarée.

Le passage d'Anselme à travers la Gaule fut une marche triomphale. A Lyon, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie et de respect; il y passa l'hiver. Mais le pape, par des lettres pressantes, appelait Anselme. Il partit donc habillé en simple moine, s'attirant néanmoins la vénération de tous, car on accourait en foule implorer la bénédiction du *saint étranger*.

A Rome, Urbain II le fit loger au palais de Latran. En présence des cardinaux, le pape loua hautement Anselme, « héros de doctrine et de vertu, intrépide dans les combats de la foi ». Puis il adressa une lettre à Guillaume, lui enjoignant de rendre la tranquillité aux églises et de restituer à l'archevêque tous les domaines usurpés.

Bientôt Anselme fut contraint de quitter Rome; l'air était contraire à sa santé. Il se retira chez les religieux de Saint-Sauveur, à Sclavia, dont Jean, ancien moine du Bec, était abbé; et là fit jaillir une source dont l'eau guérit plusieurs malades.

Il se rendit ensuite au concile convoqué par le Souverain Pontife à Bari dont la superbe basilique garde les reliques du grand saint Nicolas.

La question dogmatique de la procession du Saint-Esprit y fut vivement disputée.

Les Grecs s'obstinaient et demandaient les raisons des raisons. « Père et maître Anselme, dit le pape, où êtes-vous? On attaque la foi de la Sainte Eglise, notre Mère, et vous gardez le silence! Venez, car Dieu vous a envoyé ici pour le triomphe de la vérité. » Il fit monter le Saint près de lui, et Anselme parla avec force, avec science, éclaircit les difficultés, au point que les Grecs témoignèrent leur repentir d'être restés si longtemps opiniâtres; tous étaient conquis à la vérité.

Anselme exposa ensuite avec des accents qui arrachaient des larmes, la désolation des Eglises de la Grande-Bretagne: « J'ai vu fouler aux pieds la loi divine, l'autorité des saints canons et des décrets apostoliques; et quand j'ai fait entendre mes réclamations, on m'a répondu que que tels étaient les usages d'Angleterre et le bon plaisir du roi. » Surexcités de tant de crimes, les évêques, d'une voix, demandent au Pontife de lancer l'anathème contre le roi sacrilège. Mais Anselme, se jetant aux genoux du pape, obtint encore un délai.

En vain Guillaume tenta-t-il de justifier sa conduite auprès du Pape, en vain eut-il recours à de secrètes influences achetées à prix d'or, la sentence fut solennellement rendue six mois plus tard.

Anselme avait obtenu la répression des abus; il reprit donc le chemin de la France, laissant Rome dans l'admiration de son courage et de sa charité. Le Saint fut de nouveau reçu à Lyon par l'archevêque, non comme un hôte, mais comme un supérieur et un père. [illegible] Anselme apprit la mort [illegible] de Guillaume, transpercé par une flèche dans une partie de chasse. [illegible] Guillaume [illegible], la condamnation est prononcée. » Le fait fut bientôt confirmé [illegible]. [illegible] Anselme fondit en larmes, j'eusse donné ma vie pour lui épargner cette mort terrible!

L'élection des seigneurs porta sur le trône le troisième fils de Guillaume le Conquérant, Henri Ier, surnommé *Beau clerc*, qui prit à tâche de réparer les ruines amoncelées pendant le règne de son frère. La joie publique fut

(1) Environ 12 000 francs de notre monnaie.

grande, quand on apprit le rappel du vénérable archevêque de Cantorbéry.

L'envoyé royal avait remis au prélat une lettre où Henri protestait de sa soumission filiale. L'homme de Dieu bénit la Providence et hâta son voyage.

Comme souvenir de son passage en France, Anselme laissait de nombreux miracles : à Vienne, deux seigneurs guéris en mangeant des miettes de sa table, un autre en assistant à sa messe ; sur le chemin de Cluny, une jeune fille délivrée du démon ; à Mâcon, la fin d'une sécheresse désastreuse ; à la Chaise-Dieu, un violent incendie éteint par un signe de Croix.

Après un exil de trois ans, le primat revoyait enfin sa chère église, pour laquelle il souffrait persécution. L'Angleterre tressaillit d'allégresse : il semblait que l'ère des rébellions était enfin terminée. La paix s'annonçait d'autant plus durable que, grâce à l'intervention d'Anselme, Henri conservait le trône, malgré les revendications à main armée de son frère aîné Robert. Le saint archevêque avait, de plus, aplani les difficultés soulevées à propos du mariage de Henri avec la princesse Mathilde, solennellement béni cette union et sacré le jeune roi.

Tant de dévouement échoua pourtant devant l'orgueil et la cupidité conjurés.

Henri voulut à tout prix ressaisir le droit d'investiture tel que le possédait Guillaume, au mépris des anathèmes pontificaux. Mais il fallait briser une volonté de fer et éteindre les foudres du Latran.

Anselme reçoit l'ordre de prêter serment d'hommage-lige avec promesse de sacrer les clercs investis par l'autorité royale. C'eût été trahir sa conscience, il refusa. « Quiconque ose contrevenir à mes ordres, dit le prince, n'a plus le droit de résider en mon royaume. » Ces paroles annonçaient un nouvel exil. Le Saint ne s'y méprit pas. Il attendit la tourmente.

La violence ne servirait à rien, Henri le savait ; aussi eut-il recours à la fourberie.

DEUXIÈME VOYAGE A ROME — VICTOIRE DÉFINITIVE

Des prélats vendus osèrent alors faire mentir le pape et affirmèrent avec serment qu'ils avaient obtenu de vive voix du Souverain Pontife ce qui était formellement refusé dans les deux lettres adressées au roi et à l'archevêque. Anselme demeurait inébranlable. Pour toute concession, il différa de prononcer l'anathème contre les clercs investis, mais il refusa absolument de les sacrer.

Les grands réunis supplièrent Anselme de se rendre lui-même auprès du pape ; son crédit puissant pouvait tout obtenir pour la pacification de l'Angleterre. C'était l'exil, l'archevêque le comprit, mais son âme était brisée à tous les sacrifices.

« Je suis vieux et infirme, dit-il, mes forces défailleront peut-être en route, mais Dieu est ma fin suprême. J'irai à Rome ; mais sachez que vous n'obtiendrez de moi rien qui puisse porter atteinte à mon honneur et à la liberté de la Sainte Église. »

Il serait trop long de suivre le saint vieillard dans ce pénible voyage ; il fut reçu partout en triomphe comme un martyr. Le Pape, alors Pascal II, admirant le courage et la foi du Saint, maintint avec lui les décrets des Conciles.

Anselme avait déjà regagné Lyon, quand il reçut la défense de ne jamais remettre les pieds en Angleterre. « Dieu soit béni », dit le Saint, et il alla dans sa chère abbaye du Bec se placer sous la direction du prieur.

C'était merveille de voir ce vieillard, brisé par l'âge et les fatigues apostoliques, suivre comme un simple novice les moindres détails de la règle. « J'ai enfin trouvé, disait-il, le lieu de mon repos ! » et il espérait y mourir. Dieu, pourtant, attendait de nouvelles preuves de son amour. L'athlète allait rentrer dans la carrière, mais en triomphateur.

De guerre lasse, en effet, le Souverain Pontife avait lancé l'anathème contre les perfides conseillers qui entretenaient le roi dans sa rébellion, le glaive de saint Pierre allait enfin frapper le prince lui-même, quand, sincèrement repentant, Henri proposa la paix ; il renonçait à ses injustes prétentions d'investiture ; Anselme, de son côté, consentait à prêter hommage au roi pour les domaines qu'il tenait de la couronne.

Il reprit le chemin de Cantorbéry, partout reçu avec des transports d'allégresse et une magnificence royale, grâce aux largesses de la pieuse reine Mathilde.

A partir de ce jour, les temps heureux reparurent où saint Édouard tenait le sceptre et donnait au peuple la première charte de ses libertés.

La concorde entre l'autorité spirituelle et temporelle ne fut plus troublée. Saint Anselme réprima avec force les abus invétérés ; on vit refleurir les vertus monastiques, la sainteté des mariages. L'Eglise, en un mot, avait recouvré tous ses droits. Le royaume même, dont Henri confiait l'administration au primat de Cantorbéry, dans les moments où il s'absentait, trouva sous cette sage direction le bonheur et la prospérité.

Cependant, au milieu de ses occupations, Anselme poursuivait ses recherches théologiques ; il composait ses admirables ouvrages qui lui ont mérité le titre de *Docteur* de l'Eglise, et l'ont fait regarder à juste titre comme l'initiateur de ce grand enseignement scolastique dont l'éclat ennoblit les siècles suivants. C'était, à vrai dire, une âme d'acier dans un corps d'argile.

L'heure de la récompense était proche ; tant de travaux et de combats avaient épuisé ses forces. Il tomba dans une faiblesse extrême, et dut, pendant six mois, se faire transporter à l'église pour entendre la messe qu'il ne pouvait plus célébrer.

« Je suis prêt à paraître devant Dieu, disait-il, dans ses derniers jours ; toutefois, j'aurais désiré écrire sur l'*Origine de l'âme*, question que j'ai longtemps méditée. » Il donna, au milieu des pleurs et des sanglots, une dernière bénédiction à la famille royale, à toute l'Angleterre ; puis, sentant sa vie se consumer, le moribond se fit lire la Passion selon saint Luc. Et quand on en vint à ces paroles : « A vous qui avez été fermes avec moi dans les luttes et les épreuves, voici que je vais vous préparer le royaume comme mon Père me l'a préparé à moi-même » (XXII, 28.), sa respiration se ralentit. Le primat d'Angleterre demanda à être mis sur la cendre, suivant l'usage religieux. Dans cette humble attitude, il reçut le Viatique, et comme l'huile sainte manquait, on la vit miraculeusement remplir l'ampoule.

Peu après, le vaillant serviteur recevait, des mains du Christ Jésus, la palme des héros. C'était le 21 avril 1109. Anselme, le disciple de saint Augustin, avait, comme son maître, 76 ans.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

LES MARTYRS EN PERSE

LES SAINTS ACCEPSIME, JOSEPH, MILLES, EITHALE, LES SAINTES THÈCLE, MARIE, MARTHE, AMA, ETC.

Fête le 22 avril.



Un enfant prédit à saint Accepsime que son front recevra la couronne du martyre.

MARTYRS EN PERSE DANS LA PERSÉCUTION DE SAPOR

Les martyrs dont nous allons raconter l'héroïque fidélité à la foi versèrent leur sang pour l'amour de Jésus-Christ dans la cruelle persécution qui sévit en Perse au IVe siècle, sous le règne si long de Sapor. Nous avons déjà parlé dans d'autres livraisons de plusieurs de leurs frères dans la souffrance et le triomphe. Bien que le récit de ces scènes sanglantes, où la vertu désarmée fut aux prises avec la force brutale, puisse paraître un peu monotone, nous continuerons encore aujourd'hui une étude si propre à nous faire connaître la tactique, si monotone elle-même, de l'enfer contre le ciel, du méchant contre le juste, du bourreau contre sa victime.

« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, » avait dit le Maître ! Et cette parole va s'accomplissant dans le cours des siècles. Tantôt les persécuteurs [illegible] les procédés violents des Néron et des Dioclétien, tantôt ils ont recours à la tactique perfide des Julien l'Apostat et des Constance. Aujourd'hui, la maxime qui prévaut est celle très ancienne des Egyptiens avant Moïse : *Venite, sapienter opprimamus eum* : unissons-nous pour les opprimer, mais avec prudence et habileté !

SAINT ACCEPSIME

Au moment où les ministres de Sapor exécutaient le plus activement les ordres de persécution et que pour être plus agréables à leur maître,

ils en exagéraient encore la rigueur, un saint vieillard, du nom d'Accepsimas fut arrêté par eux. Natif d'une petite ville de Perse, appelée Naesson, il était parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. D'un aspect vénérable, Accepsimas se recommandait surtout par son immense charité. Sa fortune passait aux mains des pauvres de sa ville épiscopale. Son grand âge, sa fortune, son influence, le respect et l'estime dont il était entouré, ne pouvaient manquer d'attirer sur lui l'attention, et d'ailleurs Dieu, qui a dit que la vérité sort des lèvres innocentes, l'en avait averti par la bouche d'un enfant.

Un jour qu'il caressait un petit enfant, celui-ci déposant un baiser sur le front déjà chauve de l'évêque, s'écria tout à coup, poussé par une inspiration soudaine : « Oh! la bienheureuse tête! Oh! la bienheureuse tête, qui recevra, pour l'honneur du Christ, la couronne du martyre! — O mon fils! répondit le Saint, qu'il me soit fait selon votre parole! » L'évêque d'une cité voisine, qui se trouvait présent, dit alors en riant : « Et moi, mon fils, que m'arrivera-t-il? — Vous, dit l'enfant inspiré par Dieu, vous ne rentrerez pas dans votre ville, mais vous mourrez en route dans le village d'[illegible]! » Cette double prédiction, rapporte Métaphraste, se vérifia à la lettre. Ceci se passait bien des années avant ce que nous allons dire.

Quand le saint vieillard fut arrêté, un des serviteurs s'approcha de lui, comme il franchissait le seuil de sa maison, et lui dit en la lui montrant : « Que faudra-t-il en faire? » Mais le Saint lui dit : « Elle n'est plus mienne, car voici que je m'en vais à la maison de mon Père céleste! »

Il fut conduit dans la célèbre ville d'Arbelles, dont saint [illegible] avait été évêque, et il comparut devant le chef des mages, nommé Adrachus. « Est-il vrai, lui demanda ce dernier, que tu méprises les ordres de notre auguste prince et que, malgré ses édits, tu persévères dans tes erreurs? — Rien n'est plus certain, reprit le vieillard avec une noble assurance, et c'est pour nous un devoir d'affermir la foi de tous ceux qui nous appartiennent! — J'ai entendu vanter ta sagesse et j'en attends la preuve que tu nous dois, en obéissant aux ordres du roi et en adorant le soleil magnifique et le feu, principes de toutes choses, que tous nous adorons tous. — Le royaume de Perse est tombé, reprit Accepsime, dans une erreur bien grossière, puisqu'il adore des créatures, au mépris du Créateur lui-même. Ne pensez pas que je souille ma vieillesse par une lâcheté et que je [illegible] par une apostasie le peu de jours qui me restent encore! »

Après cette réponse, Adrachus, voyant que rien n'ébranlerait une telle constance, le fit frapper de verges si cruellement que le sang du vieillard se répandit tout autour de la colonne où il était attaché. Il fut ensuite chargé de chaînes et, tout sanglant, il reparut devant le juge qui lui dit : « Eh bien! Accepsime, où donc est le Dieu que tu adores? Qu'il vienne et, s'il le peut, qu'il t'arrache de mes mains! — Mon Dieu, reprit le vieillard, peut, quand il lui plaît, opérer de plus grands prodiges; mais sache bien, ô juge impie, que tu n'échapperas pas à sa vengeance. » Pour toute réponse, le juge ou plutôt le bourreau le fit jeter en prison.

[illegible] — SAINT EITHALE

Le lendemain, on arrêta un autre vieillard, nommé Joseph, prêtre d'un village nommé Bethkatuba, et qui était dans le pays en grand zèle le distinguait, et son cœur, attaché dès l'enfance à la foi chrétienne, en pratiquait toutes les vertus. Il avait soixante-dix ans. Un diacre, du bourg de Bethnoadora, nommé Eithale, fut pris avec lui, et les deux confesseurs parurent en même temps devant Adrachus : « Race impie, leur cria-t-il, quand cesserez-vous donc de tromper le peuple et de le détourner de l'adoration du soleil notre dieu? Où donc est la vérité? Est-elle avec le roi puissant, qui est en ce moment le maître de la terre, ou bien avec quelques hommes aussi vils et abjects que vous?

— Vils et abjects, nous le sommes, dit Joseph, selon le précepte de Notre-Seigneur et Roi Jésus-Christ, car nous ne faisons pas consister notre ambition à posséder les richesses, mais, humbles volontairement, donnant aux pauvres ce que nous possédons, nous gardons la vérité en attendant les trésors du ciel!

— Vous ne les attendrez pas longtemps, reprit le juge en colère, hâtez-vous d'obéir aux ordres du roi! — Nous n'obéirons qu'aux ordres du Roi des rois! » dit Joseph.

Alors le mage cruel le fit jeter à terre et frapper longtemps avec des branches de grenadier armées de leurs pointes aiguës.

« O mon Dieu! disait le martyr, pendant que ses chairs volaient en lambeaux, je vous remercie de m'avoir jugé digne de vous confesser et d'expier ainsi mes péchés! »

Les licteurs l'entendant parler de la sorte, redoublèrent leurs coups, jusqu'à ce que le Saint fût impuissant à se faire entendre. Quand ils furent lassés, ils entourèrent de deux chaînes cette plaie vivante et le portèrent dans le cachot où déjà était enfermé son évêque.

Le tour d'Eithale vint ensuite : « Et toi, lui dit l'implacable bourreau, que vas-tu faire? imiteras-tu la folie de Joseph, ou bien consens-tu à adorer le soleil, en te sauvant ainsi, toi et les tiens, d'une mort prochaine et horrible? — Je suis chrétien! dit simplement le diacre, je ne trahirai jamais mon Sauveur Jésus-Christ! »

AFFREUX SUPPLICE

Adrachus inventa pour lui un nouveau supplice. Il lui fit attacher les mains au-dessous des jarrets et passant en travers un long pieux, il commanda à six hommes robustes de prendre chacune des extrémités, en appuyant avec force, et de briser ainsi tous les membres du martyr. Puis il le fit frapper de verges comme Joseph.

Cependant Eithale demeurait intrépide et ces épouvantables tourments ne le firent pas trembler. Regardant le juge, il lui dit avec ironie : « Tu trouves donc une grande jouissance à repaître tes yeux de mes blessures et de mon sang. Les chiens et les tigres éprouvent une semblable volupté. Sache que tes tortures ne me font rien. Tu peux en inventer de nouvelles, car tout cela m'est indifférent. »

Le mage furieux s'adressa aux licteurs : « En traitant avec douceur ce misérable, vous lui laissez trop longtemps la faculté de nous insulter! » Excités par ces mots, les bourreaux tirèrent si fort sur le long bois qu'ils tenaient, qu'ils brisèrent les veines et les muscles du saint diacre, et, ne sachant plus que faire de ces lambeaux sanglants, ils transportèrent le martyr dans la même prison qui avait reçu les deux premiers.

Cinq jours après, les trois Saints vivaient encore. Adrachus se les fit apporter devant la porte du temple du soleil : « Persévérez-vous dans votre entêtement? — Jusqu'à la mort.

répondirent-ils d'une seule voix. — Qu'on leur passe sous les aisselles, les reins et les jambes, de grosses cordes, et sous les cordes, des bois que l'on puisse tourner avec force. »

On vit alors un affreux spectacle. Les bois, en tournant, s'enfonçaient dans les chairs, où ils traçaient de profonds sillons, et l'on entendait au loin les os se briser sous l'effort. Commencé à 3 heures, ce supplice se prolongea jusqu'à 6, et lorsque les bourreaux furent lassés avant leurs victimes, celles-ci furent reportées dans leur cachot. On les y laissa sans vêtement et sans nourriture, et on avait averti les gardiens que s'ils étaient aperçus, montrant aux martyrs la moindre marque de compassion, ils seraient impitoyablement mis à mort. D'autres chrétiens, détenus comme eux, réussirent à leur faire parvenir en secret quelque nourriture.

Ils vécurent trois ans de la sorte, invincibles dans leur constance. Leurs forces revinrent peu à peu et leurs blessures se guérirent. Dieu les réservait pour un plus glorieux martyre.

Sapor étant venu à Bithmada, ville où se passaient ces atrocités, accompagné du prince des mages; celui-ci tenta de nouveau leur courage et les fit comparaître devant lui. Il usa vainement de tous les moyens de séduction et finit aussi par la violence, dernière ressource des tyrans. Il fit étendre Accepsime à terre les bras en croix, et le fit frapper sur le dos et sur la poitrine jusqu'à ce que ses os fussent à nu. Epuisé, perdant le sang par mille plaies, le noble vieillard trouva la force de se retourner, et levant les yeux au ciel, il remit son âme à Celui qui couronne les vainqueurs.

Ivres de fureur, les bourreaux s'acharnent sur son cadavre qu'ils mettent en pièces, faisant sévère défense aux habitants de lui donner la sépulture. Mais trois jours après, comme les gardiens étaient occupés à la fête qu'on donnait à l'occasion de l'arrivée de la fille du roi d'Arménie — envoyée comme otage à Sapor, — les chrétiens enlevèrent et ensevelirent les précieuses reliques.

Accepsime était mort le 10 octobre. Le même jour, Joseph fut amené à son tour devant le juge cruel et, toujours inébranlable dans sa foi, fut condamné au même supplice que son évêque. Les bourreaux le frappèrent tant qu'ils le crurent mort; mais lassés eux-mêmes et voyant qu'il donnait signe de vie, ils le reportèrent à la prison. Eithale eut enfin le même sort, montrant le même courage.

Afin que leur mort fût d'un plus grand exemple sur l'esprit des chrétiens, le juge les fit conduire à Arbelles, leur patrie. Comme ils étaient dans l'impossibilité de s'y rendre, ne pouvant faire un pas, ils furent chargés sur des bêtes de somme.

ADMIRABLE DÉVOUEMENT D'UNE FEMME D'ARBELLES

Transportés à Arbelles où ils devaient être lapidés, les deux martyrs furent jetés en prison, et le gouverneur feignit de les oublier.

Cependant, leurs plaies étaient horribles et répandaient une insupportable odeur. Personne d'ailleurs n'avait permission de les approcher. Mais une pieuse femme de la ville, nommée Isdandule, obtint, à prix d'argent, la faveur de les faire transporter chez elle, où elle les soigna pendant la nuit, avec autant de dévouement que de respect. Elle poussait si loin l'honneur qu'elle rendait à leurs glorieuses blessures, qu'elle répandait, comme elle eût fait d'un parfum, sur sa tête, ses mains et sa figure, l'humeur qui en découlait.

Avant le point du jour, elle les fit reporter dans leur sombre cachot. Un nouveau gouverneur, plus méchant, ayant remplacé le premier, condamna les deux athlètes à être lapidés, mais de la main des chrétiens, selon le diabolique système de cette persécution.

On amena donc Joseph sur la place publique, et on l'enterra dans une fosse jusqu'à la ceinture.

Ce qui restait de chrétiens dans la ville fut alors forcé de s'armer de pierres contre le Saint. Les uns, hélas! poussés par la crainte, le faisaient, quoique avec répugnance; d'autres s'y refusaient absolument. De ce nombre fut Isdandule : « N'avez-vous pas honte, dit-elle aux bourreaux, de vouloir forcer une pauvre femme à frapper des hommes désarmés et si malheureux? » Cependant, une montagne de pierres s'amoncelaient autour de la tête du martyr. Cette tête vénérable émergeait seule, quand le juge envoya un de ses licteurs, chargé d'une grosse pierre, pour mettre fin à cette horrible tragédie. Saint Joseph rendit enfin son âme au Dieu qu'il avait si vaillamment confessé.

Son corps fut réclamé par les chrétiens, mais le gouverneur s'y opposa et mit des gardes. Dieu se chargea lui-même de rendre miraculeusement ces précieux restes aux chrétiens. Le quatrième jour, la foudre tomba sur les sentinelles, qui furent tuées autour de la victime qu'ils gardaient.

Quant à Eithale, il fut conduit à Patras et lapidé dans les mêmes circonstances que le prêtre Joseph. Son corps fut, par un pieux larcin, enlevé malgré les gardes et porté dans un monastère voisin, et Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur.

Un myrte planté sur son tombeau avait la vertu de guérir plusieurs maladies, et les chrétiens en recueillaient précieusement les feuilles; mais les païens arrachèrent l'arbre, pensant par là détruire la puissance du martyr.

APOSTASIE D'UN PRÊTRE

La persécution qui a pour but, dans les desseins de Dieu, d'accroître le nombre des élus, a pour résultat secondaire de séparer la paille du bon grain. Tandis que des milliers de chrétiens rendaient au Sauveur l'hommage de leur sang, quelques autres, en petit nombre, affligeaient l'Eglise par de honteuses défections.

Parmi ceux-ci, on remarqua un certain Paul, prêtre d'une petite ville où il exerçait le saint ministère, dans un couvent de vierges. Il fut dénoncé au gouverneur Narsès-Tamsapor. On le disait très riche, et cette circonstance ne contribua peut-être pas peu à son arrestation. Les soldats, chargés d'exécuter cet ordre, trouvèrent en effet chez lui une somme considérable qu'ils emportèrent.

En même temps que Paul, on arrêta cinq vierges consacrées à Dieu; Thècle, Maria, Marthe, une autre Marie et Ama. Enchaînées comme le prêtre, elles furent enfermées dans les prisons de Tamsapor. Paul fut interrogé le premier : « Si tu veux adorer le soleil, lui dit le gouverneur, tu conserveras tes richesses. »

Le malheureux, qui préférait, comme Judas, l'argent à son âme, consentit à faire ce qu'on lui demandait. Cette lâcheté, à laquelle les gouverneurs n'étaient guère accoutumés, ne satisfaisait pas les secrets desseins de Tamsapor, qui avait moins en vue l'apostasie que la fortune de Paul.

Il fut donc déconcerté d'abord, mais ayant réfléchi, il ajouta que la vie ne lui serait conservée que si, de sa propre main, lui prêtre, il égorgeait les vierges arrêtées avec lui.

Il espérait qu'une pareille infamie arrêterait Paul. Mais il est écrit que le meilleur, quand il est gâté, ne connait pas de mesure dans le mal. Le pauvre apostat était parvenu à ces profondeurs.

Les vierges, dont il avait été, dont il était encore le pasteur, comparaissent à leur tour, et toutes les cinq repoussent avec horreur les propositions qui leur sont faites de renier leur foi et de sauver leur vie. Le gouverneur prononce contre elles la sentence de mort, leur annonçant qu'elle sera exécutée par Paul lui-même.

Elles se refusèrent à croire à tant de perfidie; mais quelle ne fut pas leur douleur, quand elles virent se précipiter sur elles, un glaive à la main, le nouveau Judas qui avait été le pasteur de leurs âmes? « Lâche! lui cria l'une d'elles, quoi! c'est vous, qui, par avarice, vous êtes converti en loup, vous préparant à égorger vos propres brebis! hâtez-vous, fils d'iniquité, ne tardez plus à nous donner le coup de la mort, afin que nos yeux n'aient pas la douleur de voir l'horrible spectacle de votre corps pendu à une poutre, s'agitant dans un affreux désespoir, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'enfer. »

Ces courageuses paroles ne firent aucune impression sur ce scélérat; devant une foule indignée, il mit à mort les cinq vierges, auxquelles il trancha lui-même la tête. Ceci se passait le 6 juin 343.

Son crime ne lui servit guère, et la nuit même, il fut étranglé par ordre du gouverneur qui craignait de perdre les richesses qu'il convoitait par cette mort.

SAINT MILLES OU MELISIEUS

Reposons notre esprit de cette horrible scène et contemplons, avant de finir, la majestueuse figure d'un grand évêque, qui souffrit comme tant d'autres la persécution et que l'on honore le 22 avril.

Saint Milles avait passé sa jeunesse à la cour des rois de Perse, où il avait occupé successivement de hautes fonctions. S'étant converti au christianisme, il se retira à Elam ou Elymaïs, ainsi nommée d'Elam, fils de Sem. Son humilité fut contrainte de recevoir les honneurs et les charges de l'Eglise et il devint évêque de Suze.

Cette ville, où l'on montre encore le tombeau de Daniel, était voisine de Babylone et ses richesses y avaient amené une corruption qui rappelait celle de l'antique et coupable cité de Nemrod. Pendant trois ans qu'il en fut évêque, Milles y déploya un zèle infatigable, mais presque stérile. Les chrétiens, en petit nombre, n'échappaient pas à la corruption de leurs concitoyens, et saint Milles, les trouvant incorrigibles, et [illegible] d'ailleurs par la persécution, [illegible] d'un troupeau rebelle. Mais il ne les quitta pas sans leur annoncer le terrible [illegible] que Dieu se disposait à leur envoyer.

[illegible] à peine écoulés depuis le départ de saint Milles, que Sapor, irrité d'une révolte qui s'était élevée à Suze, [illegible] une armée avec ordre de détruire la ville de fond en comble et [illegible] plus dernier habitant. L'ordre fut exécuté à la lettre; les maisons furent rasées et la charrue passa sur cette cité coupable.

Saint Milles, ne portant avec lui que le livre des Evangiles, se rendit à Jérusalem, puis à Alexandrie; enfin, en 325, il vint à Séleucie, où, par une permission divine, il frappa de paralysie l'orgueilleux évêque de cette ville. Sa sainteté éclatait partout par d'innombrables miracles. A travers les plus célèbres que l'histoire rapporte, nous n'en citerons que deux, opérés par le Saint dans son pays natal.

Une riche dame avait perdu l'usage de ses membres, et depuis neuf ans, elle ne sortait pas de son lit. Ayant entendu parler de la vertu de saint Milles, elle se fit porter à son logis. L'évêque lui dit d'espérer en Dieu : « Oh! je confesse hautement sa puissance, dit la malade! — Eh bien! en son nom, levez-vous et marchez! » Et la dame se levant, s'en retourna seule à sa maison, en remerciant Dieu et en glorifiant son serviteur.

Deux hommes vinrent à leur tour le trouver. L'un soupçonnant l'autre de vol lui déféra le serment. L'autre ayant accepté sans condition, Milles l'avertit de la gravité de cette invocation solennelle du nom de Dieu. Malgré cet avertissement, le coupable ne craignit pas de prendre à témoin la Vérité éternelle. Mais le Saint, fixant sur lui un œil sévère : « Si ton serment a été conforme à la droiture, retourne chez toi sain et sauf; si tu as commis un parjure, que la lèpre hideuse t'envahisse. » Et l'horrible maladie parut à l'instant sur le menteur.

Le 1er octobre 341, Hormisdas, gouverneur de la province, fit arrêter saint Milles avec ses deux disciples, le prêtre Abrosime et le diacre Sina. Conduits dans la capitale, ils furent chargés de chaines et par deux fois, ils subirent une cruelle flagellation. Enfin, le 5 novembre, le gouverneur Hormisdas, l'ayant fait comparaître à un troisième interrogatoire, fut tellement outré des réponses du saint évêque, que perdant toute dignité, et de juge se faisant bourreau, il perça, dans le prétoire même, le Saint d'un coup de poignard; Narsès, frère du gouverneur, imita cet exemple, et le martyr succomba sous leurs coups, non sans leur prédire une mort très prochaine.

Le lendemain, en effet, les deux frères, passionnés pour la chasse, poursuivant chacun de leur côté un cerf qui s'enfuyait, lui décochèrent au passage chacun une flèche qui les atteignit en même temps.

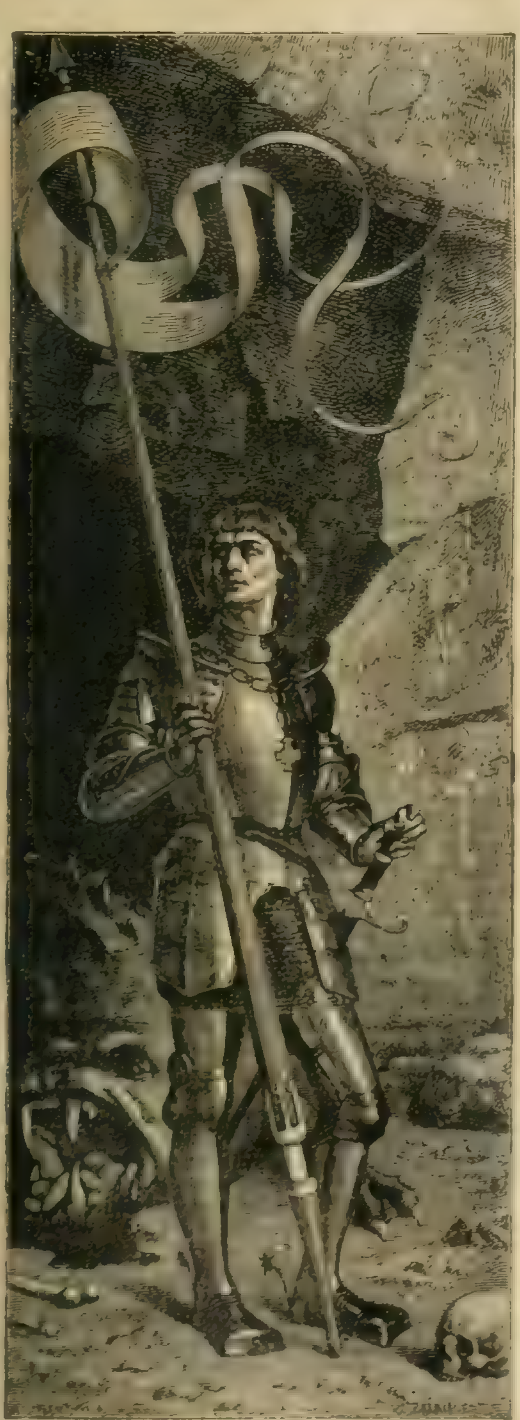
Les deux disciples de Milles souffrirent avec lui le 5 novembre 341; leurs corps réunis furent portés au château de Malcan, où les habitants les honorèrent.

Nous pourrions encore rapporter ici le récit du martyre de deux frères célèbres, neveux et successeurs de saint Siméon, évêque de Séleucie, à savoir : saint Sahdost ou Jésu-Dust et Barbascimin; mais, outre que ces récits se ressemblent, nous ne pouvons rapporter ici tous les actes d'héroïque courage que vit alors l'Église de Perse, qu'il fut, hélas! plus facile de tromper que de vaincre. Elle avait, par le sang de plus de cent mille de ses fils, affirmé sa croyance, mais elle ne sut pas se garder de l'hérésie des nestoriens qui fit disparaître en partie cette chrétienté si fidèle et qui avait grandi dans les lieux mêmes qui furent le berceau du monde.

SAINT GEORGES, MARTYR

PATRON DES GUERRIERS CHRÉTIENS

Fête le 23 avril.



Saint Georges, martyr, patron des guerriers, avec le dragon qu'il a vaincu.
(Tableau de M. [illegible].)

GEORGES, OFFICIER SUPÉRIEUR DANS LA GARDE IMPÉRIALE

Saint Georges naquit, en l'an 200, en Cappadoce, ou, suivant d'autres, dans la ville de Diospolis ou Lydda en Palestine, de parents illustres qui eurent soin de l'élever dans la religion chrétienne et de lui donner une instruction conforme aux grands talents dont il était doué.

Sa jeunesse nous est peu connue, et les vingt premières années de sa vie ne semblaient pas annoncer encore les glorieuses destinées que le ciel lui réservait.

Georges, dont le père avait été officier dans l'armée romaine, embrassa la même carrière à l'âge de dix-sept ans. La beauté de ses traits, sa distinction, l'intelligence et la bravoure dont il ne tarda pas à faire preuve dans les combats, le firent admirer de ses compagnons d'armes, et lui gagnèrent les faveurs de l'empereur Dioclétien qui l'éleva au grade envié de tribun militaire (colonel) dans sa garde.

Nul officier ne fut plus fidèle à son devoir et à son chef terrestre, car tout vrai chrétien est homme de conscience et d'honneur.

Mais, si un sous-officier avait l'audace de donner des ordres contraires à ceux du général, les soldats devraient-ils obéir à ce révolté? Non, certes. Ainsi Georges obéit avec fidélité à son prince tant que les ordres de celui-ci ne furent pas contraires à ceux du Roi des rois. Mais, quand son devoir fut de résister à l'empereur, ni l'intérêt, ni la peur, ne purent lui faire trahir sa conscience, son honneur et son Dieu.

SAINT GEORGES, VRAI HÉROS CHRÉTIEN,
NE CRAINT PAS D'AFFIRMER SA FOI

Un jour, l'empereur avait rassemblé son conseil, Georges était présent, ainsi que l'exigeait sa charge. Excité contre les chrétiens par le césar Galère, qui avait mis deux fois le feu à son palais pour les accuser de ce crime, Dioclétien proposa à l'approbation de son conseil, de nouvelles mesures qu'il voulait prendre contre les disciples du Christ.

Indigné des blasphèmes que le tyran proférait contre le Sauveur des hommes, Georges s'élance devant son trône :

« Empereur, dit-il d'une voix vibrante, je suis chrétien, et je n'ai point peur d'affirmer publiquement ma foi et mon amour au céleste Roi que vous outragez. Quelle étrange erreur est la vôtre de vous avilir dans le culte des idoles et de vous prosterner devant des blocs de pierre et de métal. C'est le démon que vous adorez dans les statues qui remplissent vos temples. Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, c'est le Dieu des chrétiens qui a créé le ciel et la terre, lui seul mérite nos hommages et nos adorations. »

Dioclétien fronçait les sourcils avec fureur : « Insensé! répliqua-t-il, apprends que tous les hommes sont dus à nos puissantes divinités, et qu'elles sont dignes du respect de tous les mortels; songe aux bienfaits que nos dieux t'accordent chaque jour par mes mains, et hâte-toi de

altérés au IVe siècle par les hérétiques ariens, il est assez difficile aujourd'hui de démêler les détails véridiques d'avec les autres, et, bien que l'histoire de ce glorieux martyr soit incontestable dans son ensemble, il est possible que certains détails soient apocryphes.

Quoi qu'il en soit, il est peu de saints aussi populaires que saint Georges; l'Église l'invoque comme un de ses protecteurs dans les bons combats de la vérité et de la justice; les Grecs lui donnent le titre de *grand martyr* et sa fête est chez eux de précepte.

Saint Théodore Sicéote, prédisant au comte Maurice son futur avènement à l'empire grec, lui recommandait une dévotion spéciale à saint Georges.

La ville de Constantinople avait autrefois plusieurs églises dédiées sous son invocation; la plus fréquentée par les fidèles se trouvait sur les bords de l'Hellespont ou détroit des Dardanelles; ce qui fit donner à ce bras de mer le nom de *Bras de Saint-Georges*. La Géorgie le considère comme un de ses patrons.

L'Occident prie saint Georges comme le patron des guerriers chrétiens, avec saint Sébastien et saint Maurice.

Le culte du héros martyr a été florissant dans nos contrées dès les temps anciens : sainte Clotilde, qui l'invoquait souvent, voulut que l'autel de l'église de Chelles, monastère fondé par elle, fût dédié sous le nom de saint Georges.

Les croisés éprouvèrent souvent sa protection dans leurs combats contre les musulmans.

Les Anglais en particulier (alors catholiques) augmentèrent alors leur confiance en ce saint martyr, et un concile national tenu à Oxford, en 1222, statua que sa fête serait de précepte dans toute l'Angleterre.

Saint Georges était le principal patron de la république de Gênes.

La ville de Chevières, près de Compiègne (Oise), possède encore de ses reliques, et dans la ville de Diospolis en Orient, où il fut jadis enseveli, se voit encore une église bâtie par Justinien à la gloire de ce célèbre soldat de Jésus-Christ.

SAINTE GEORGIE OU GEORGETTE

Sainte Georgie ou Georgette était de Clermont en Auvergne.

Elle vivait deux siècles plus tard que saint Georges martyr.

Elle consacra à Dieu sa virginité malgré les oppositions du monde, et, pour servir plus librement son céleste Roi, elle se retira dans une solitude près de la ville.

Après une vie de prière et de mortification, elle échangea cette terre contre le ciel ; à ses funérailles, une grande troupe de blanches colombes accompagnèrent son cercueil en voltigeant tout autour, jusqu'à ce qu'il fût déposé dans le tombeau, et les assistants étonnés se demandèrent si ce n'étaient point des anges ou des âmes virginales descendues un instant des cieux, sous cette forme, pour l'escorter. Sa fête est le 15 février.



LE BON LARRON

Fête le 24 avril.

O admiranda Latronis conversio! Crucifixum videt et Regem prœdicat. Alleluia.

O admirable conversion du larron! il voit le Crucifié et il proclame qu'il est Roi. Alleluia. (Ant. de l'office.)

CANONISATION

Le bon larron a été mis au nombre des saints par Notre-Seigneur lui-même sur la croix, lorsque le Sauveur lui dit : *En vérité, je te le déclare, tu seras aujourd'hui avec moi en paradis.*

Cette canonisation, extraordinaire entre toutes, doit exciter une vive dévotion pour ce voleur pénitent. L'Eglise lui a consacré un office et une messe le 24 avril, et son nom figure au martyrologe au jour du 25 mars, qui fut à la fois la date de l'Incarnation à Nazareth et de la mort du Sauveur à Jérusalem. Nous dirons plus loin les différents motifs qu'on a de l'invoquer et les circonstances qui l'entourent de le faire.

D'après la tradition la plus autorisée, le bon larron s'appelait Dismas et le mauvais larron Gestas. On ne connaîtra l'histoire de leur vie qu'au jugement dernier, lorsqu'ils se retrouveront, comme au Vendredi Saint, à la droite et à la gauche de Jésus; toutefois, le pardon du Sauveur ayant effacé d'une façon toute royale les crimes de Dismas, le monde assemblé ne pénétrera de son histoire que ce qui lui fait honneur et gloire.

Peut-être serons-nous émerveillés de voir alors au milieu de cette vie de crimes, des élans de l'âme pour répondre à la grâce, qui eussent largement suffi à le convertir, si cette grâce avait été aussi abondante pour lui que pour nous. Notre-Seigneur, qui voulait conquérir cette âme, laissait abonder ses premiers bons mouvements pour les animer, au Calvaire, des mérites de son sang.

Ce qu'une tradition assez autorisée nous rapporte des premières années de Dismas nous le montre, en effet, dès lors au milieu même de ses désordres, l'objet des prévenances de Jésus. Cette tradition est rapportée par saint Anselme, il la raconte à l'une de ses sœurs à propos d'une méditation sur l'enfance de Jésus, et il la donne comme une légende, sinon certaine, du moins très répandue de son temps.

PREMIÈRE RENCONTRE DE JÉSUS AVEC DISMAS

C'était à l'époque du massacre des Innocents; Joseph, Marie et Jésus fuyaient la colère d'Hérode, brigand illustre qui usurpait le pouvoir pour commettre de grands crimes.

Lorsque la Sainte Famille eut dépassé la région de Bethléem, elle entra sur les terres d'Égypte. L'Egypte est, dans l'Ecriture Sainte, le pays du péché, d'où Dieu retire son peuple, et c'est pour cela qu'il convenait que Jésus, portant la similitude du péché, fût envoyé en Egypte et vécût au milieu de ce monde ennemi, qu'il venait racheter à force de pardon.

Or, dans cette fuite vers le pays du démon, Jésus, Marie et Joseph pénétrèrent en une forêt où vivaient des brigands, et parmi eux Dismas.

Dismas, déjà dans la force de l'âge, était assassin de profession, dit saint Anselme; ce qui explique ce malheur, c'est qu'il avait pour père le chef d'une nombreuse troupe de malfaiteurs qui vivaient en ce lieu. Il avait donc été nourri dans le crime, comme d'autres sont nourris dans la vertu; mais, semblable à ces âmes que le souffle d'une éducation toute mondaine ne parvient pas à corrompre complètement, il conservait au fond du cœur les grâces cachées du remords.

Or, un jour, où il se tenait en embuscade, attendant l'occasion de faire quelque mauvais coup et de se souiller d'un nouveau méfait, il vit arriver le vieillard, la jeune femme et le petit Enfant; ces trois voyageurs portaient quelque bagage, peut-être les dons des mages, dons réservés, par la Providence, pour ce lointain voyage.

Dismas jugea que cette faible caravane n'opposerait aucune résistance; le bâton de saint Joseph, qu'on vénère aujourd'hui avec amour à Florence, ne l'effrayait guère, et il s'avança vers les voyageurs pour les maltraiter et les dépouiller. Ses compagnons étaient là.

Quand il fut proche de la Sainte Famille, son regard rencontra le visage du petit Jésus, et cette physionomie lui apparut si merveilleusement illuminée de beauté, qu'au lieu de frapper, il recula attendri, et, pris de commisération, non seulement il ne dépouilla pas les pauvres voyageurs, mais, après avoir repoussé ses compagnons, il leur offrit l'hospitalité dans la caverne qu'il habitait.

C'est ainsi que le moment d'angoisse auquel la Sainte Famille venait d'être soumise se terminait, comme dans les angoisses précédentes, par la consolation. En effet, la route était longue, le soir descendait et ils étaient sans abri; or, voici qu'au lieu d'un ange, pour les secourir, ils trouvaient un voleur prêt à les massacrer, mais, tout à coup, ce voleur attendri se transformait en bon ange.

Dès qu'ils furent en cette caverne, comme naguère à Bethléem, les dons abondèrent. Dis-



Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis.

mas, qui avait renvoyé ses mauvais complices sans tenir compte sans doute de leurs blasphèmes, se prodiguait à ses hôtes ; cet homme, armé jusqu'aux dents pour le meurtre, regardait avec tendresse l'Enfant Jésus; celui-ci daignait se laisser caresser par ce brigand qu'il voulait sauver, et Marie admirait ce spectacle sans terreur.

L'hospitalité de l'Orient est frugale, on partagea quelques fruits; c'étaient les fruits de la forêt, car la Sainte Famille n'a certainement jamais touché à ce qui devait provenir du vol; c'étaient le lait des chèvres et le produit de la chasse: on étendit les meilleures nattes et l'on reposa, mais l'empressement de Dismas montrait qu'il voulait donner, avec sa pauvre caverne, son cœur, plus pauvre encore.

Le lendemain, Marie, considérant le respect et l'affection du brigand pour l'Enfant, qu'il ne cessait de regarder, rendit grâces; puis, elle l'assura avec solennité, qu'il serait récompensé avant sa mort. Dismas conserva le souvenir de cette promesse, et, au milieu de ses débordements, il en attendait l'accomplissement avec une invincible espérance.

Quiconque secourt un pauvre sur la route, lui sacrifie son repas et sa maison, recoit Jésus; et Marie, continuée par l'Eglise, est là pour lui promettre qu'il sera récompensé avant sa mort.

La Sainte Famille poursuivit sa route vers l'Egypte, laissant partout des traces de ses bienfaits et jetant des germes de salut dans les âmes; mais l'heure de prêcher la vérité n'était pas venue, et le Sauveur, s'il eût parlé, aurait pu, comme à Cana, répondre à sa Mère qui promettait un miracle : « Ne savez-vous pas que mon heure n'est pas encore venue? »

SECONDE RENCONTRE DE JÉSUS AVEC DISMAS

Que se passa-t-il pour le brigand de la forêt pendant les trente-trois ans qui suivirent? Nous ne savons rien, sinon que lui, Gestas et Barabbas se trouvaient l'an 33 dans les prisons de Jérusalem comme d'insignes coquins, condamnés pour leurs crimes innombrables au supplice infamant de la croix.

Barabbas fut délivré par l'acclamation universelle, et les deux autres portèrent la croix à la suite de Jésus.

Ces deux larrons furent accolés au cortège de Jésus pour le couvrir d'infamie; comme la couronne d'épines et le sceptre de dérision, ils étaient des instruments destinés à grandir le supplice et ils accomplissaient, dit l'Evangile, la prophétie d'Isaïe : *Cum sceleratis reputatus est*, il a été mis au rang des scélérats.

Mais ce fut une bien grande grâce pour eux de faire ainsi le chemin de la Croix avec Jésus, d'en suivre toutes les lamentables stations, tandis que les Apôtres, en fuite, eurent le regret de n'en avoir pas été les témoins.

Dismas vit le long de ce chemin la tête blonde du petit Enfant de la forêt couronnée d'épines sanglantes, elle était plus belle encore qu'en Egypte; l'innocence de la face divine le toucha peut-être, mais il ne reconnut ni Jésus ni Marie. Les crimes avaient épaissi son regard.

Jésus fut cloué sur la croix. Dismas entendit, avec Marie, les coups de marteau, et les deux larrons furent attachés avec des cordes. Ils admiraient qu'on les épargnât, tandis que tant de fureurs, de flagellations et de raffinements étaient dirigés contre Jésus, et cependant ils se mêlaient tous les deux aux blasphémateurs.

Les trois croix furent élevées entre le ciel et la terre, l'un des larrons à droite, l'autre à gauche, et le tableau du crucifiement, devant lequel l'humanité entière demeure depuis dix-huit siècles en adoration, apparut dans sa réalité. Dismas en fait partie.

Du haut de sa croix, durant trois heures, Dismas fut associé à Jésus pour voir le spectacle de cette foule qui représentait le monde entier et qui blasphémait, il vit les soldats se diviser les vêtements, jouer la robe sans couture; Marie, qui avait tissé cette robe, était debout au pied de la croix.

On attacha le *titre : Celui-ci est Jésus, roi des Juifs*, et il y eut un cri de joie; la foule pleine de sarcasmes disait, en hochant la tête et en se moquant :

« Toi qui détruis le temple de Dieu et le relèves en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es fils de Dieu, descends de la croix.

— Descends, et nous croirons ! » répétait le peuple.

Et, chose affreuse ! les deux larrons et Dismas lui-même, entraînés par ce spectacle, disaient comme le peuple et le maudissaient. (S. Matthieu et S. Marc.)

Marie, entendant ces blasphèmes, le regarda, reconnut sans doute Dismas et pria pour lui.

CONVERSION DU LARRON

Cependant, la sixième heure, celle des ténèbres, approchait, l'ombre de la croix de Jésus s'allongeait sur la colline et elle passa sur le corps de Dismas; à ce moment, l'autre larron blasphémait avec fureur, disant :

« Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi. » (Luc, XXIII, 39.)

Mais l'ombre des plaies divines pénétrait au cœur de Dismas et on l'entendit répondre :

« Ne crains-tu pas Dieu parce que tu es condamné au même supplice que lui ?

» Pour nous, c'est juste, car nous recevons un châtiment mérité par nos crimes, mais celui-ci n'a point fait de mal. » (Luc, XXIII, 40-41.) Gestas, le mauvais larron, fut surpris, Barabbas, s'il était dans la foule, fut étonné, les pharisiens sentirent comme une morsure.

Puis cette confession suprême faite avec contrition, le larron, devenu le bon larron, prononça un acte sublime de foi, d'espérance et d'amour en se tournant vers Jésus :

« Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous entrerez dans votre royaume. » (Luc, XXIII, 42.)

Et Jésus, sur ce tribunal où il siégeait en juge, quoique les hommes aient cru le mettre parmi les condamnés, Jésus prononça la sentence et lui dit :

« En vérité, je te le déclare, tu seras avec moi aujourd'hui en paradis. » (Luc, XXIII, 43.)

HODIE MECUM ERIS IN PARADISO

Si la légende de l'Egypte est vraie, Jésus, à ce moment, a rempli la promesse de Marie, et sans doute, Dismas reconnut enfin la Mère qui lui fit la promesse lorsque le Sauveur mourant s'adressant à elle lui dit :

Femme, voici votre fils.

Ce fils c'était Jean, mais c'était Dismas aussi et tous les pécheurs convertis.

Il était midi ; une nuit de trois heures se

répandit sur toute la terre, le voile du temple se déchira et le désarroi se mit dans la foule consternée.

Gestas entra dans un affreux désespoir, Dismas [illegible] et il entendit : *Eli, Eli lamma sabacthani*; c'étaient les dernières paroles de Jésus : le soldat lui présenta le vinaigre, le Sauveur poussa un grand cri et il expira.

Aussitôt, la terre trembla, la croix de Dismas s'agita ; une fente large et profonde s'était produite dans le sol et allait jusqu'au tombeau d'Adam.

LA MORT DU BON LARRON

Le soleil éclairait à nouveau la scène de désolation. Les Juifs préparaient le temple et disaient : C'est demain le grand sabbat de la Pâque, il ne faut pas que ces corps restent sur les croix. Ils allèrent trouver Pilate et lui demandèrent qu'on brisât les os des condamnés et qu'on enlevât les cadavres.

Des soldats arrivèrent donc à nouveau au Calvaire, le centurion qui avait conduit ceux du crucifiement s'était converti.

Ces nouveaux soldats brisèrent les jambes et les [illegible] et, [illegible], tous les os de Dismas et de Gestas; ils étaient mourants, lorsque ces soldats, se tournant vers Jésus et voyant qu'il [illegible], ne prirent point la peine de les briser, mais l'un d'eux, Longin, fit au côté droit [illegible] ouverture avec la lance.

[illegible] droit s'ouvrait du côté du [illegible], elle allait jusqu'aux profondeurs du Cœur de Jésus et elle versa l'eau et le [illegible]. Dismas, [illegible], mourut; il avait [illegible] de la Rédemption.

La [illegible] du bon larron, retrouvée par sainte Hélène, en même temps que celle du Sauveur, fut [illegible] à Chypre ; [illegible] lui, elle [illegible] de Jérusalem, sur l'autel [illegible] Croix, le clou et les épines.

SON PATRONAGE

Le bon larron est le patron des condamnés à mort; mais, à ce titre, il n'aurait pas assez de clients.

Il est de plus le patron des malheureux dont [illegible]

Le bon larron est la planche de salut de tant de grands coupables qui blasphèment Jésus et qui, tombant dans le malheur, se tourneront enfin vers leur Créateur.

Il y a des pays où, à ce titre, on devrait lui dresser des autels sur les places publiques.

Il est le patron des grands pécheurs, des enfants prodigues, et il délivre de l'impénitence finale.

« L'impiété de l'impie ne lui nuira point, au jour quelconque où il sera détourné de son impiété et converti. » (Antienne du *Magnificat*, à l'office du bon larron.)

Le bon larron est aussi le patron des âmes qui se découragent, soit parce qu'elles ont péché, soit parce que tout va mal dans leurs entreprises, soit surtout parce que la persécution triomphe.

« Le bon larron, dit saint Jean Chrysostome en l'Office de la fête, a vu le Sauveur, non sur le trône royal, non adoré au temple, non point parlant du haut de son ciel et commandant à ses anges, mais il l'a vu associé au larron dans le châtiment. Il l'a vu dans les tourments, et il l'adore comme s'il était dans la gloire : il le voit sur la croix et il le prie comme s'il était puissant au ciel. Il voit le condamné et il invoque le roi, disant : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous arriverez dans votre royaume. Tu vois le Crucifié et tu annonces le Roi. Tu le vois suspendu au gibet, et à ce spectacle, tu penses au royaume des cieux. O admirable conversion du larron ! (Leçon II de l'office.)

Autrefois, on l'invoquait beaucoup *contre les voleurs*, et le moyen âge nous a transmis une antienne versifiée que récitaient en son honneur les personnes dont les biens sont exposés à la rapacité des larrons. Nous en donnons la traduction :

« Pour des raisons différentes, trois corps sont suspendus au gibet : Dysmas d'un côté, Gestas de l'autre, au milieu, le Dieu tout-puissant. Dysmas monte aux cieux, Gestas descend aux abîmes. Que la souveraine puissance nous conserve nous et nos biens. Récite ces vers pour ne pas perdre, par le vol, ce qui t'appartient. »

Voici maintenant l'oraison solennelle de l'Église pour son office :

ORAISON DU BON LARRON

Dieu tout puissant et miséricordieux, qui justifiez les impies, nous vous en prions et vous en supplions, dirigez vers nous, pour exciter nos cœurs à la pénitence, le doux regard de votre Fils, qui [illegible] le cœur du bienheureux larron ; et daignez nous accorder [illegible] la gloire éternelle qu'il lui promit. Nous vous le demandons par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il

SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE

Premier siècle. — Fête le 25 avril.



Fresque de Gerson au Vatican.

LE LION DE SAINT MARC

Saint Marc est une des plus grandes figures de la loi nouvelle. Fils spirituel de saint Pierre dont il était l'interprète et le confident, docteur évangélique, apôtre, martyr, il est un de ces quatre animaux mystiques qui assistent devant le trône de Dieu. Le saint prophète Ézéchiel et le disciple bien-aimé du Seigneur le virent l'un et l'autre sous le symbole du lion, type céleste que Marc a merveilleusement réalisé, car il ouvre son évangile par le récit de la prédication de Jean-Baptiste, rappelant que le rôle de ce précurseur du Messie avait été annoncé par Isaïe, quand il avait parlé de la voix de celui qui crie dans le désert : voix du lion qui ébranle les solitudes par ses rugissements.

Ce disciple chéri de Pierre, ce brillant satellite du soleil de l'Église, comme on l'a si justement appelé, avait reçu dans son cœur un rayon

de cette lumière céleste qui est la splendeur du Père, et il fut [illegible] par le [illegible] Jésus-Christ d'aller répandre son éclat sur ce sol d'Égypte [illegible] tout dieu, excepté Dieu lui-même ».

Il ne fallait rien moins que la splendeur d'un tel [illegible] pour dissiper les ténèbres qui planaient [illegible] ces contrées. [illegible] apôtre [illegible] la parole de Dieu [illegible] ces cœurs endurcis, ses sueurs et son sang [illegible] ce sol ingrat et [illegible] que la moisson s'élevait au centuple quand il la transporta dans les [illegible] du [illegible].

SAINT MARC ET SAINT PIERRE

A vrai dire, on ne connaît de saint Marc que sa vie [illegible] : son origine et son enfance sont [illegible] et ont donné libre champ à toutes les suppositions des historiographes. Une opinion [illegible] accréditée fait de saint Marc un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Ce serait saint Pierre qui l'aurait engagé à suivre le [illegible] Maître.

Après la Pentecôte, il s'attacha à la personne du prince des apôtres, et quand ce dernier, conduit par l'Esprit-Saint, vint établir son siège [illegible] dans la capitale du monde, Marc le suivit à Rome, où il eut part à la plus grande partie des labeurs que son maître dut s'imposer pour l'établissement de la foi de Jésus-Christ.

Saint Pierre plantait, ou, pour mieux dire, jetait la divine semence ; saint Marc arrosait, et Dieu faisait croître avec tant d'abondance le nombre des fidèles, qu'on ne parlait dans tout le monde que de la foi des Romains.

Cependant, saint Pierre ne se fixa pas tellement à Rome qu'il n'en sortît jamais pour aller porter la bonne nouvelle aux peuples voisins. Pendant qu'il [illegible] ainsi aux fonctions de son apostolat, il laissait dans la grande ville son disciple Marc. A son retour, c'était une grande consolation pour lui de trouver accru le nombre des fidèles.

L'ÉVANGILE DE SAINT MARC

Ceux-ci se sentant tous les jours plus embrasés de la vérité et plus pénétrés des grands mystères de la loi nouvelle, désirèrent joindre au récit évangélique de Matthieu, qui avait déjà cours dans l'Église, la narration personnelle de leur apôtre. Ils s'adressèrent à son fidèle disciple saint Marc et le prièrent de leur mettre par écrit les enseignements de son Maître.

Marc céda à leurs désirs, prit la plume et, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, écrivit les pages [illegible] Évangile.

[illegible]

du monde, et le nom de Marc devint célèbre par toute la terre. »

VIE APOSTOLIQUE

La carrière apostolique s'ouvrit devant Marc lorsqu'il eut écrit son Évangile. Pierre le dirigea d'abord sur Aquilée, où il fonda une insigne église, mais c'était trop peu pour un évangéliste. Le moment était venu où l'Égypte, la mère de toutes les erreurs, devait recevoir la vérité, où la superbe et tumultueuse Alexandrie allait voir s'élever dans ses murs la seconde Église de la chrétienté, le second siège de Pierre : Marc fut destiné par son maître à ce grand œuvre. Par sa prédication, la doctrine du salut germa, fleurit et produisit le bon grain sur cette terre la plus infidèle de toutes ; et l'autorité de Pierre se dessina dès lors, quoique à des degrés différents, dans les trois grandes cités de l'empire : Rome, Alexandrie et Antioche.

Marc descendit d'abord à Cyrène dans la Pentapole. Sa parole et ses miracles y opérèrent une multitude de conversions. Les temples furent détruits, les idoles brisées, et les bois sacrés abattus.

Quand cette chrétienté fut suffisamment fortifiée dans la foi, Marc passa dans les autres parties de la Lybie. Partout, le démon fuyait à l'approche de ce conquérant céleste. La haute et la basse Égypte, l'une et l'autre Thébaïde, où le paganisme régnait depuis tant de siècles avec tant d'opiniâtreté, reconnurent le vrai Dieu. Le Seigneur répandit une bénédiction si abondante sur les travaux de son saint apôtre que ces pays, jusque-là si stériles en fruits de salut et de vérité, devinrent une terre fortunée, le séjour de tant de saints anachorètes, et la contrée de tout l'univers où la semence évangélique donna les plus heureux résultats.

L'Enfant Jésus, en effet, exilé par la fureur d'Hérode, porté dans les bras de Marie et conduit par le nouveau Joseph, était venu demander l'hospitalité à la terre d'Égypte, et il avait versé sur elle cette pluie de grâces qui devait, au jour marqué, la rendre si fertile, lui faire produire les Athanase, les Paul, les Antoine, et tant d'autres de ces illustres Pères du désert, qui se comptèrent par centaines et par milliers.

ALEXANDRIE — LA SCIENCE DIVINE ET LA SCIENCE HUMAINE

Après avoir défriché ce vaste champ, Marc, inspiré de l'Esprit-Saint, en laissa la culture à ses disciples, et se dirigea vers Alexandrie, cette ville fameuse, où toutes les sectes philosophiques [illegible] rendez-vous, et où régnait un mouvement intellectuel si considérable, que les portefaix eux-mêmes s'arrêtaient, dit-on, sous les portiques des écoles, pour prendre part aux discussions du jour.

[illegible] de Dieu, Marc, homme sans lettres, [illegible] de front [illegible] philosophes et [illegible] de leur [illegible] l'univers. L'erreur ne put tenir contre la vérité, et l'intelligence de l'Évangile prépara de bonne heure dans ce grand centre des études humaines les éléments de la [illegible] chrétienne qu'on y voit fleurir dès le IIe siècle.

[illegible] il entra dans la ville, sa chaussure se rompit [illegible] il se blessa la main et s'écria avec douleur : « Ah ! mon

Dieu ! » Vraiment, pensa Marc, le Seigneur a rendu mon voyage prospère. Et aussitôt, formant un peu de boue avec sa salive et de la terre, il appliqua cet onguent sur la blessure en disant :

« Au nom de Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles, sois guéri. » Et la blessure fut guérie à l'instant.

Cet homme, qui avait nom Anianus, plein d'admiration pour la puissance de ce médecin :

« Je t'en prie, homme de Dieu, lui dit-il, viens loger aujourd'hui dans la maison de ton serviteur, ne dédaigne pas de rompre avec moi le pain de l'hospitalité ; tu t'assiéras à ma table, parce qu'en ce jour ta miséricorde a été grande envers moi.

Tout transporté de joie, le bienheureux apôtre répondit :

— Qu'en récompense de ton hospitalité, le Seigneur te donne le pain de la vie éternelle.

Arrivé sur le seuil de la demeure de son hôte, Marc s'écria :

« Que la bénédiction du Seigneur soit sur cette maison. Prions Dieu, mes frères. »

La parole grave de l'apôtre, son extérieur plein de noblesse en imposèrent à tout le monde. Tous obéissent à sa voix et tombent à genoux. Après la prière, chacun souhaita la bienvenue à cet étranger qui montrait un tel respect pour la Divinité, et l'on se mit à table.

Pendant le repas, Anianus s'adressant à son hôte :

« Je vous en prie, mon père, lui dit-il, daignez satisfaire une curiosité bien légitime ; il nous serait doux de connaître notre bienfaiteur ; qui êtes-vous, ô mon Père, n'êtes-vous pas quelque divinité descendue de l'Olympe, et d'où vient que votre prière a une telle puissance et une telle efficacité ?

— Je suis le serviteur du Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant.

— Ne pourriez-vous me le montrer ce Dieu qui opère de si grandes merveilles ? Nulle part je ne l'ai entendu nommer. Je voudrais cependant le remercier de la bienveillance qu'il m'a témoignée aujourd'hui.

— Je te le montrerai, et ce Dieu tout-puissant t'aura pour agréable si ta reconnaissance consiste à l'aimer et à le servir le reste de tes jours. »

Alors, ouvrant le livre des Ecritures, il lui expliquait les prophéties et lui montrait que Dieu avait promis d'envoyer son Fils sur la terre pour racheter le genre humain qui s'en allait dans les voies de l'erreur.

« Mais, quelles sont ces Ecritures ? interrompit Anianus ; je ne crois pas qu'on les enseigne dans nos écoles. Je connais l'Iliade et l'Odyssée, et tout ce qu'on a coutume d'apprendre aux fils des Egyptiens, mais jamais je n'ai entendu parler de ces prophètes que vous m'exposez.

Alors, le saint évangéliste lui fit voir combien était vaine cette sagesse dont le monde se vantait tant. Ensuite, il lui annonça Jésus-Christ et lui développa les mystères les plus élevés de notre religion.

En entendant cette sublime doctrine, Anianus ne douta plus que la vérité ne parlât par la bouche de cet homme qui accomplissait d'ailleurs de si grands prodiges, et la grâce pénétrant dans son cœur, il renonça au culte des idoles et se convertit avec toute sa maison.

Telle fut la première conquête de Marc dans cette grande ville, et la foi s'y répandit avec une telle rapidité qu'Alexandrie vit s'élever dans son sein la chrétienté la plus florissante de l'univers.

Ce même Anianus, qui passait auparavant sa vie à raccommoder les vieilles chaussures, fit de tels progrès dans la connaissance et la pratique des vérités chrétiennes, que saint Marc le sacra évêque d'Alexandrie deux ans après. A côté du siège épiscopal s'éleva ce didascalé, cette école des catéchumènes qui sera le germe de cette fameuse école qu'illustreront plus tard les Panthène, les Clément et les Origène.

La ferveur des nouveaux chrétiens semblait s'accroître avec le nombre. Plusieurs, touchés du désir de s'élever jusqu'au plus haut point de la perfection chrétienne, s'efforcèrent de joindre la pratique des conseils de l'Evangile à l'observation des préceptes, comme ils le voyaient faire à Marc lui-même. L'on vit bientôt cette grande ville et son territoire remplis de ces généreux chrétiens, qui, renonçant à toutes les commodités de la vie, ne s'occupaient plus que de Dieu et passaient leurs jours dans la pratique des plus grandes austérités, dans la lecture des Livres Saints, et dans une continuelle méditation des vérités éternelles.

Ces fervents chrétiens d'Egypte furent nommés *Therapeutes*, mot qui signifie serviteurs de Dieu : ils furent comme la semence de ce nombre prodigieux de saints solitaires, qui, quelques siècles après, peuplèrent l'Egypte et la Thébaïde.

Le nombre des fidèles augmentant sans cesse, les Alexandrins, furieux, tendirent toutes sortes de pièges au bienheureux Marc, et cherchèrent à le faire mourir. Le Saint, apprenant leurs mauvais desseins, créa Anianus évêque en sa place, ordonna trois prêtres, sept diacres et onze autres ministres pour le service de l'Eglise, puis il se retira dans la Pentapole. Il y demeura deux ans à fortifier les frères qui avaient déjà reçu la foi ; il ordonna aussi des évêques et des clercs dans ces régions, puis il revint à Alexandrie. A son retour, il trouva que la foi et la grâce du Seigneur avait fait de nouvelles conquêtes. Le Saint s'en réjouit beaucoup, et, fléchissant les genoux, il rendit gloire à Dieu.

Cependant, les païens connurent l'arrivée du Saint. Jaloux de le voir multiplier les miracles, ils cherchèrent plusieurs fois à s'emparer de lui ; dans leurs théâtres, leurs festins, ils ne cessaient de crier : « Cet homme dispose d'un grand pouvoir ! »

MARTYRE — VISION — TRIOMPHE

Il arriva cette année-là que la solennité de Pâques coïncida avec la fête du dieu Sérapis.

Rassemblés pour la circonstance, les païens se dirigent vers la demeure du saint évangéliste. Ils le trouvent, offrant à Dieu l'hommage de ses prières. Alors, ils se saisissent de sa personne, lui passent une corde au cou et le traînent par la ville en criant :

« Traînons le buffle au quartier du bouvier ! »

Pendant ce temps, le bienheureux Marc rendait grâces à Dieu et disait :

« Soyez béni, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai été jugé digne de souffrir pour votre nom ! »

Sa chair tombait en lambeaux sous les coups, et le pavé de la route était teint de son sang. Le soir venu, les idolâtres le jetèrent en prison, en attendant qu'on imaginât le genre de mort qu'on lui ferait souffrir.

Vers le milieu de la nuit, comme les portes étaient fermées et les gardes endormis, il se fit

un violent tremblement de terre, car l'Ange du Seigneur descendit du ciel, toucha le saint martyr et lui dit :

« Marc, serviteur de Dieu, le premier de ceux qui ont propagé dans l'Egypte la foi du Seigneur, voici que ton nom est écrit au livre de la vie éternelle, et ta mémoire ne périra jamais; car tu as mérité d'être uni à la Vertu céleste. Ton âme va être enlevée au ciel pour y jouir de l'éternel repos et de la lumière qui ne s'éteint jamais. »

Pendant cette vision, le bienheureux Marc élevait les mains et disait :

« Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez pas délaissé, et de ce que vous m'avez compté au nombre de vos saints. Je vous supplie, mon Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme dans la paix, et ne souffrez pas qu'elle soit séparée de votre grâce ! »

Sa prière étant finie, le Seigneur Jésus-Christ vint à lui sous les mêmes traits et avec les mêmes vêtements qu'il avait lorsqu'il se trouvait avec ses disciples, avant sa Passion, et il lui dit :

« *Pax tibi, Marce, Evangelista meus.* » La paix soit avec toi, Marc, mon Evangéliste.

A quoi le disciple répondit :

« Seigneur ! »

Sa joie et son amour ne trouvèrent pas d'autres paroles. Ainsi Madeleine, au matin de Pâques, avait gardé le silence, après ce cri du cœur : « Cher Maître ! »

Le lendemain, Marc fut immolé par les païens, mais il avait rempli sa mission sur la terre, et le ciel s'ouvrait au lion qui allait occuper, au pied du trône de l'Ancien des jours, la place d'honneur où le prophète de Pathmos le contempla dans sa sublime vision.

Après l'avoir mis à mort, toute cette multitude de gentils, transportée de fureur, alluma un grand feu sur le bord de la mer, pour y brûler les reliques du saint martyr. Mais, par la providence de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, il s'éleva une violente tempête et un vent impétueux; le soleil cacha ses rayons; de fréquents coups de tonnerre se firent entendre, et du matin jusqu'au soir, la pluie tomba par torrents, en telle abondance que les maisons de plusieurs en furent renversées, et que bon nombre de personnes furent englouties. Dans leur frayeur, les gardes abandonnent le saint corps et prennent la fuite.

D'autres disaient en se moquant : « Notre grand dieu Sérapis a voulu, dans sa fête d'aujourd'hui, visiter cet homme. »

Cependant, des fidèles vinrent chercher le corps, et ils le portèrent au lieu où le Saint avait coutume d'offrir à Dieu ses prières.

Quand la cérémonie fut achevée, les fidèles l'ensevelirent comme le voulait l'usage du pays, et ils le placèrent dans un petit caveau, creusé dans le roc. Ils honorèrent sa mémoire dans le jeûne et la prière, le félicitant d'avoir, le premier, occupé le trône glorieux d'Alexandrie.

LES RELIQUES DE SAINT MARC A VENISE

Au IXe siècle, dit dom Guéranger, l'Eglise d'Occident s'enrichit de la dépouille mortelle de Marc. Ses restes sacrés furent transportés à Venise, et sous les auspices du lion évangélique commencèrent pour cette ville les glorieuses destinées qui ont duré mille ans. La foi en un si grand patron opéra des merveilles dans ces îlots et ces lagunes d'où s'éleva bientôt une cité aussi puissante que magnifique. L'art byzantin construisit l'imposante et somptueuse église qui fut le palladium de la reine des mers, et la nouvelle république frappa ses monnaies à l'effigie du lion de saint Marc : heureuse si, plus filiale envers Rome et plus sévère dans ses mœurs, elle n'eût jamais dégénéré de sa gravité antique, ni de la foi de ses plus beaux siècles !



Imp.-gérant Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

NOTRE-DAME DE BON CONSEIL

Fête le 26 avril.



LA MADONE DE GENAZZANO

Le culte de Notre-Dame de Bon Conseil prit naissance dans la petite ville de Genazzano. Cette ville, située à peu de distance de Rome, sur le penchant d'une belle colline, offre un des sites les plus agréables de l'antique Latium. Elle était célèbre sous le paganisme comme lieu de plaisir. On y faisait, le 25 avril, la fête de la *Rubigale*, en l'honneur de la déesse *Rubigo*, c'est-à-dire *nielle*, qu'on suppliait d'éloigner des blés la maladie de ce nom. On y avait aussi établi des fêtes infâmes en l'honneur de Vénus.

Peu après le triomphe de la foi sous Constantin, le pape saint Marc conçut le dessein de purifier Genazzano des superstitions idolâtriques et d'en ôter les scandales qui mettaient en danger la foi encore mal affermie de plusieurs. Il y établit des colons chrétiens et remplaça la Rubigale par une fête solennelle en souvenir de l'évangéliste saint Marc, son patron (336).

Un siècle plus tard environ, les chrétiens construisirent, au lieu même où se célébraient les fêtes de Vénus, un sanctuaire à la Sainte Vierge. Le rendez-vous de la débauche fut ainsi sanctifié par le culte de la Virginité. Ce sanctuaire porte le nom de *Chapelle de Sainte-Marie*. Il est probable que dès lors on y vénéra Marie sous le titre du Bon Conseil. Dans cette chapelle on plaça une petite statue de marbre, conservée encore aujourd'hui dans le couvent des Augustins. Ce fut la première madone de Genazzano.

Dans la suite, Genazzano devint un fief de la famille princière des Colona. Un seigneur de cette famille, Pierre Giordano, fit don du sanctuaire, devenu église paroissiale, aux Ermites de Saint-Augustin qui possédaient un couvent dans le voisinage. C'était l'époque où ces religieux venaient d'être réunis en un seul Institut par le pape Alexandre IV et ils s'étaient gagné tous les cœurs par leur régularité et leurs bonnes œuvres. — L'Ordre de Saint-Augustin devint donc dès lors le gardien et le propagateur de la dévotion à Notre-Dame de Bon Conseil et c'est encore aujourd'hui l'une de ses gloires et de ses protections les plus précieuses.

Vers le milieu du xve siècle, l'ancienne chapelle tombait en ruines. Il y avait [illegible] une pieuse veuve nommé Pétruccia, du tiers Ordre de Saint-Augustin, qui édifiait toute la contrée par ses vertus. Elle avait entendu parler des ravages que les Turcs faisaient en Europe, depuis leur récente conquête de Constantinople. Déjà ils étendaient leurs conquêtes sur les rivages de la mer Adriatique et s'étaient emparés de l'Albanie, en face de la côte italienne. Toute l'Italie tremblait à ces nouvelles.

Pétruccia, profondément émue des dangers que courait la foi, priait sans cesse avec une grande abondance de larmes, conjurant le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. Une nuit qu'elle avait prolongé sa prière, elle eut une extase pendant laquelle la Sainte Vierge vint la consoler. Il lui fut révélé que l'image célèbre de Notre-Dame de Bon Conseil, honorée à Scutari, dans l'Albanie, allait passer miraculeusement dans un autre pays, et que c'était Genazzano qui devait recevoir ce pieux trésor. La Sainte Vierge lui ordonna en même temps de lui construire un sanctuaire, assurant que son secours ne lui manquerait pas.

La bienheureuse Pétruccia crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'entreprendre la reconstruction de l'église des Augustins, où Marie était déjà honorée sous le même titre que la Vierge de Scutari. Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Elle vendit son petit patrimoine et, avec ce qu'elle en tira, elle commença la construction. Les contradictions et les railleries ne lui manquèrent pas. Les gens de Genazzano la traitaient de folle et d'imprudente. Il y avait, en effet, peu d'apparence qu'une pauvre femme menât à bon terme une entreprise aussi considérable; car elle voulait que l'édifice fût digne de la Reine du ciel. Mais quand on la traitait ainsi, elle répondait avec douceur: « Ne me retardez pas, mes enfants; avant que je meure, la Sainte Vierge et saint Augustin achèveront cette église. »

Souvent on l'entendait répéter : « Ma foi dans la Sainte Vierge est si grande, que cette année-ci ne se passera pas sans que l'église ne soit achevée. » Et quand on lui demandait pourquoi elle la faisait construire, elle répondit pleine de joie : « Oh ! quelle grande Dame viendra habiter cette nouvelle [illegible] ! »

Sa confiance ne fut pas trompée. Au mois d'avril 1467, l'édifice était terminé, et Pétruccia attendit avec confiance le miracle que la Sainte Vierge lui avait promis.

Le 25 avril de cette année ramenait à Genazzano la solennité de saint Marc. Par une disposition de la Providence, le concours y fut plus grand qu'à l'ordinaire. La fête n'avait plus alors un caractère [illegible], on s'y occupait de [illegible] et [illegible], et on y mêlait des divertissements plus ou moins profanes. [illegible] que les pèlerins se livraient à [illegible], Pétruccia priait avec toute [illegible] de son âme.

Tout à coup, vers le soir, un spectacle inattendu [illegible] toute cette multitude. [illegible] apparut dans le ciel, on [illegible], et bientôt [illegible] dans les airs par des mains invisibles [illegible] de la Sainte Vierge, qui vint [illegible] de la nouvelle église des Augustins [illegible] la voûte [illegible]. En même temps [illegible] d'elles-mêmes et se [illegible].

Les [illegible] furent brusquement [illegible], et [illegible] de la multitude se porta [illegible]

moment, succéda bientôt un sentiment intime de reconnaissance et d'allégresse, quand on vit la Vierge animer peu à peu son visage d'un sourire plein de tendresse, comme pour saluer ce peuple de sa prédilection. Des larmes coulaient de tous les yeux ; il n'y avait qu'une voix pour crier au miracle. Cette acclamation vint remplacer les chants profanes.

Les pèlerins qui avaient déjà repris la route de leurs demeures furent bien surpris d'entendre les cloches retentir de nouveau, comme pour l'annonce d'une autre fête. Ils se hâtèrent de revenir sur leurs pas. La nouvelle du miracle se répandit promptement dans toute la contrée, et, comme le lendemain était un dimanche, le peuple put accourir en foule de toutes les campagnes voisines pour saluer la Madone miraculeuse. Les places et les rues de Genazzano étaient trop petites pour contenir les pèlerins qui affluaient sans cesse. Les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu un pareil concours.

Ce concours continua. De toutes les parties de l'Italie on accourait à Genazzano. C'était à qui ferait les plus belles et les plus riches offrandes pour orner l'église bâtie par la bienheureuse Pétruccia. La Sainte Vierge récompensa la piété des fidèles par d'éclatants miracles. Le nombre en fut si grand que les Augustins durent bientôt renoncer à les consigner tous.

DE SCUTARI A GENAZZANO

Nous avons déjà dit que l'image merveilleuse promise à Pétruccia était précédemment honorée à Scutari. Cette ville, par sa situation et par ses remparts, était le boulevard de toute l'Albanie. Lorsqu'Amurat II s'empara de l'Albanie, ce prince la laissa avec sa principauté à Jean le Castriote et à son fils Scanderbegh. Ces deux guerriers la défendirent plus de vingt ans et rêvaient de reconquérir tout le pays. Mais les crimes du peuple méritaient un châtiment et devaient rendre vains leurs efforts.

La protection de Scutari était moins sa forte citadelle, confiée à la garde des Vénitiens, qu'une petite église élevée sur une gracieuse colline, à un mille de distance de la ville. Dans cette église, on honorait une image de la Sainte Vierge dont l'Albanie avait souvent éprouvé la protection. D'où venait cette image? Les uns disaient qu'elle avait été peinte par les anges, d'autres qu'elle était venue d'un pays éloigné dont le trouble causé par les guerres des Turcs avait fait perdre le souvenir. On l'appelait *Notre-Dame de Bon Conseil*. C'est à ses pieds que Scanderbegh venait déposer son épée avant de marcher au combat.

Cependant les Turcs faisaient chaque jour de nouveaux progrès, et les Albanais s'exilaient en grand nombre de leur patrie en ruines, afin de ne pas tomber sous la domination du Coran. La mort de Scanderbegh, en 1467, brisa leurs dernières espérances.

DEUX PIEUX AMIS

Il y avait alors deux pieux amis, Giorgi et Sclavis, qui, considérant le malheur de leur pays et la fuite de tant de leurs concitoyens, venaient souvent répandre des larmes et des prières devant la Vierge de Scutari. Un jour, ils eurent [illegible] que la sainte image allait bientôt quitter cette terre [illegible] et être transportée au milieu d'un peuple plus digne de ses bienfaits. La Sainte Vierge leur commandait en même temps de s'exiler de leur pays et de la suivre [illegible].

Attristés et consolés tout à la fois par cette [illegible] firent leurs préparatifs pour

le départ. Mais, avant de se mettre en route, ils voulurent faire leurs adieux à la Madone. Tandis qu'ils priaient en la regardant avec amour, tout à coup ils virent une blanche nuée qui semblait sortir de la muraille. Elle environna doucement la sainte image, qu'on entrevoyait comme au milieu d'une vapeur transparente. La Madone se détacha du mur de l'église et se dirigea vers l'Occident. Giorgi et Sclavis se mirent en marche à sa suite, les yeux attachés sur la nuée, entraînés comme par un doux aimant.

Ils arrivèrent ainsi sur les bords de l'Adriatique, éloignée de vingt-quatre milles de Scutari. L'image continua sa course aérienne au-dessus des flots. Les deux pèlerins n'hésitèrent pas; la Sainte Vierge leur avait ordonné de la suivre. Ils s'engagèrent sans trembler sur les flots, comme saint Pierre quand il vint au-devant de la barque qui portait son divin Maître. La mer devint un chemin solide sous leurs pas. Ils allaient sans se fatiguer. La nuée qui enveloppait la Madone, obscure pendant le jour, s'illuminait la nuit et prenait l'éclat du feu, comme la colonne qui guidait les Hébreux dans le désert. Elle servait ainsi tour à tour d'abri contre le soleil et de flambeau dans les ténèbres.

Ils touchèrent au rivage d'Italie. L'image avançait toujours, et les deux amis la suivaient avec foi et confiance. Mais cette foi fut mise à une cruelle épreuve. Quand ils furent près de Rome, la Madone bien-aimée disparut tout à coup vers le soir et les laissa sans guide et sans lumière, au milieu d'un pays inconnu.

Leur douleur fut grande; pourtant ils ne perdirent pas l'espoir. Les larmes aux yeux, l'inquiétude dans le cœur, ils erraient çà et là, demandant des nouvelles de leur trésor. Enfin, des gens qui revenaient de Genazzano leur apprirent que l'image était dans cette ville, guérissant les malades, redressant les boiteux, éclairant les aveugles, soulageant toutes les infirmités de l'âme et du corps. A cette heureuse nouvelle, ils eurent bientôt oublié leur tristesse, et, soutenus par leur amour, sans songer à la fatigue, ils coururent plutôt qu'ils ne marchèrent pour revoir leur sainte image.

Guidés par la foule des pèlerins qui couvraient les routes, ils arrivèrent bientôt à Genazzano, et, au milieu des transports de joie de toute l'assistance, ils racontèrent tout ce qui leur était arrivé, comment l'image avait quitté Scutari et le peuple albanais, en punition de ses crimes, comment elle était venue en Italie et comment ils l'avaient suivie jusqu'auprès de Rome et retrouvée à Genazzano. Puis, déplorant le malheur de leur patrie, ils félicitaient les heureux chrétiens que la Vierge avait jugés dignes de la posséder. Leur récit fut encore confirmé par les Albanais réfugiés en Italie, qui accoururent pour revoir leur chère Madone et qui furent unanimes à la reconnaître.

Cette histoire est tirée d'un livre du P. Ange-Marie de Orgio, religieux augustin, et surtout d'un travail plein d'érudition du P. Raphaël Buonanno, de l'Oratoire de Naples: *Della immagine di Maria santissima del Buon Consiglio, che si venera in Genazzano*, où l'auteur a accumulé les preuves qui démontrent l'authenticité de sa révélation.

Les deux fidèles serviteurs de Marie qui avaient suivi sa sainte image ne voulurent plus se séparer d'elle. Ils se fixèrent à Genazzano, où la famille des Giorgi existe encore aujourd'hui.

LA MADONE DU BON CONSEIL

Les historiens rapportent que les habitants de Genazzano honoraient d'abord la Madone miraculeuse sous le titre de *Notre-Dame du Paradis*. Mais elle reçut bientôt celui de *Notre-Dame de Bon Conseil*, sous lequel la Sainte Vierge était honorée chez eux de temps immémorial et que, d'après plusieurs, elle portait à Scutari.

C'est un tableau de deux palmes de hauteur sur une palme et demie de largeur. On y voit représentée la Sainte Vierge inclinant doucement la tête vers l'Enfant Jésus qui, à demi enveloppé dans le manteau de sa mère, la serre tendrement dans ses deux bras et approche d'elle ses lèvres comme pour lui donner un baiser. Les deux figures portent une expression de douceur et de majesté affectueuse qui saisit l'âme d'amour et de respect. En la contemplant, on ressent un vif désir de la vertu de pureté et une tendre affection pour Marie. Tous les pèlerins qui ont pu la voir en rendent témoignage.

Il y a encore plusieurs particularités merveilleuses, relatives à la sainte image. Nous en empruntons la description à un célèbre peintre de Gênes, Louis Tosi, dont les déclarations ont été recueillies par les Pères Augustins.

Louis Tosi avait fait une étude spéciale des images de la Sainte Vierge, anciennes et modernes. Le 11 juillet 1747, il vint à Genazzano pour prendre une copie exacte de la Madone de Bon Conseil. Afin qu'il pût étudier plus attentivement l'original, on enleva la glace et les divers ornements qui l'entourent.

Assis sur l'autel devant la sainte image, après l'avoir longuement examinée et étudiée, il a reconnu et déclaré que de toutes les copies, soit sur toile, soit sur cuivre ou sur acier qui en avaient été tirées, il n'en existe pas une seule qui ressemble parfaitement à l'original; et, selon lui, il sera toujours difficile, sinon impossible, de trouver un peintre qui puisse réussir à en prendre une copie très ressemblante, parce qu'il y a dans les traits de la Sainte Vierge et du divin Enfant une expression si élevée de douceur et de tendresse que l'image semble être plutôt l'œuvre d'un ange que d'un homme.

De plus, L. Tosi a déclaré que la Madone de Genazzano n'a de rapport avec aucune des images jusqu'ici connues, de style grec, gothique, ancien ou moderne. Il est impossible, ajoute-t-il encore, de discerner si l'image est véritablement peinte ou incrustée dans le mur, et les couleurs en sont plutôt divines que terrestres. Le peintre est convaincu que ce n'est point là une œuvre humaine, mais le travail d'un artiste surnaturel.

Tandis qu'il était assis sur l'autel pour regarder de plus près l'image et en peindre une copie plus exacte, son esprit se troubla tout à coup, ses idées se brouillèrent, il devint incapable de se rendre compte de ce qui se trouvait devant lui. « Cependant, dit-il, obéissant à un mouvement secret de mon cœur, je me jetai à genoux devant l'image de Marie, et, à peine ma prière achevée, le trouble de mes sens disparut; je pus reprendre mon travail que j'achevai au bout de deux jours, constamment agenouillé devant l'image.

Tosi a de plus déclaré que l'image ne reste pas constamment semblable à elle-même. Quand elle fut exposée à nos regards, dit le rapport des Augustins, nous la vîmes telle qu'elle était d'habitude, pâle de figure, et cependant joyeuse et pleine de douceur et d'attraits; une heure après, son aspect changea tout à coup; elle prit une couleur de rouge ardent, et ses joues ressemblaient à deux roses fraîchement écloses. L'émotion s'empara de tous les spectateurs, une émotion de frayeur et d'amour; tous fondirent en larmes, remués jusqu'au fond de l'âme. L'artiste fut forcé de suspendre son travail; le pinceau lui tomba des mains. Mais quand les Pères Augustins l'eurent assuré que cette appa-

rition était un heureux présage, il se remit à l'œuvre et acheva heureusement sa copie qui est de toutes la plus conforme à l'original.

Louis Tosi fait encore remarquer la parfaite conservation de l'image. Malgré son antiquité, elle a gardé toute sa fraîcheur. Et cette circonstance ne lui paraît pas non plus pouvoir s'expliquer naturellement.

Enfin, il est une autre merveille très remarquable que constate Louis Tosi, et qui a été de nouveau vérifiée lors de la fête centenaire de 1867 : c'est que l'image est suspendue au mur sans être attachée ou soutenue par quoi que ce soit. En sorte que la Madone du Bon Conseil se tient à la place où elle apparut d'abord par l'effet d'un miracle continuel.

Nous ne pouvons raconter ici l'histoire du culte rendu à la Vierge de Genazzano par les saints, par les pontifes et par les peuples, ni les innombrables miracles qu'elle a opérés. Il faut signaler cependant la tendre dévotion que saint Alphonse de Liguori avait pour Notre-Dame de Bon Conseil. La congrégation du Saint-Rédempteur, recueillant ce pieux héritage de son fondateur, rivalise avec les Augustins à qui l'honorera avec plus d'amour. Benoît XIV institua une confrérie en son honneur. Pie VI concéda aux Augustins le privilège d'en faire la fête au 26 avril.

Pie IX enfin avait une dévotion très spéciale à Notre-Dame de Bon Conseil. Il fit en 1864 un solennel pèlerinage à Genazzano, et il avait toujours devant lui, dans son cabinet de travail, une copie de la sainte image. — Notre-Dame de Bon Conseil fut aussi le premier vocable de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon.

POURQUOI MARIE EST APPELÉE NOTRE-DAME DE BON CONSEIL

Il est rapporté au second livre des Rois, que Joab, général des armées de David, étant venu assiéger la ville d'Abéla, commençait déjà à en saper les murailles, quand une femme sage et prudente cria aux assiégeants : « Ecoutez, écoutez; dites à Joab : Approche-toi, car je veux te parler. » Joab s'approcha et elle lui dit : « Es-tu Joab ? — Oui », répondit-il. Et elle lui parla ainsi : « Ecoute les paroles de ta servante. On disait dans un ancien proverbe : Que ceux qui demandent conseil le demandent dans Abéla, et ils terminaient ainsi leurs questions. N'est-ce point moi, ajouta-t-elle en parlant au nom de la cité, qui dis la vérité dans Israël à tous ceux qui me la demandent ? Et cependant tu veux ruiner cette cité, renverser une ville qui est dans Israël la mère des bons conseils. »

Saluons dans la Très Sainte Vierge Marie la véritable Abéla de l'Eglise, la cité du Bon Conseil où tous les chrétiens peuvent recourir avec assurance dans leurs doutes et leurs angoisses.

Le conseil est une réflexion que fait la raison sur la conduite à tenir pour la direction de la vie et des actions. Il est un acte de la vertu de prudence; car l'homme prudent n'agit qu'avec conseil, et l'on appelle imprudent celui qui marche sans réflexion et sans dessein.

Dans l'ordre surnaturel, la prudence de l'homme, trop courte par elle-même, est éclairée et soutenue par le don de conseil, troisième don du Saint-Esprit.

Le conseil, qui sert à l'homme pour se diriger soi-même, lui sert aussi pour diriger les autres; car celui qui porte la lumière devant ses pas éclaire par le fait même ses compagnons de voyage.

Marie est de toutes les pures créatures la plus éclairée pour elle-même, et elle est, à cause de cela, à la lumière la plus sûre pour ceux qui marchent à sa suite avec dévotion; la mieux conseillée et la meilleure conseillère de toute la famille humaine.

ELLE EST LA MIEUX CONSEILLÉE

La prudence et le conseil s'éclairent aux rayons du soleil sans tache et sans ombre de la sagesse divine. Jésus-Christ, Verbe de Dieu fait homme, est la sagesse essentielle de Dieu. Cette sagesse répand ses rayons avec d'autant plus d'intensité sur les âmes, qu'elles sont plus rapprochées de lui. Marie étant donc la plus proche de Jésus, puisqu'elle est sa Mère, participe à tous ses biens plus parfaitement qu'aucune autre créature.

Il est même vrai de dire qu'elle a comme Jésus la plénitude de la sagesse et de toutes les perfections; car la Mère a reçu par grâce tous les biens que le Fils avait par nature, comme le canal reçoit toute la plénitude de l'eau qui jaillit de la source avant de la distribuer en ruisseaux.

C'est pourquoi l'Eglise appelle souvent Marie la sagesse, et lui applique les textes des livres saints sur la sagesse divine, qui est par nature Jésus et par grâce Marie.

Dans l'office consacré à honorer Marie sous le titre de Notre-Dame de Bon Conseil, on lit ces paroles du livre des Proverbes : « Moi, qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil de Dieu, et j'assiste aux pensées judicieuses des hommes. La crainte du Seigneur hait le mal : je déteste l'insolence et l'orgueil, la voie corrompue et la langue double. C'est de moi que vient le conseil et l'équité; c'est de moi que vient la prudence et la force. »

Qu'elle fut bien conseillée la Vierge très prudente, dont la raison s'éclaira toujours de si près aux rayons de la divine sagesse ! Bien conseillée, quand elle résolut de garder l'humilité et la virginité qui l'ont rendue digne d'être Mère de notre Sauveur; quand elle conversa si sagement avec l'ange, et qu'après avoir connu les desseins de la miséricorde et de la puissance divines, elle prononça son *Fiat* qui devait ôter la malédiction entrée dans le monde par l'imprudence d'Eve; quand elle recueillait et conservait dans son cœur toutes les paroles qui tombaient de la bouche du Fils de Dieu; quand enfin elle sut connaître la sagesse et le pouvoir des humiliations et des douleurs de l'Homme-Dieu, scandale pour les Juifs, folie pour la raison des Gentils, et qu'elle offrit elle-même généreusement son Fils en holocauste à Dieu pour la rédemption de tous ses frères.

LA MEILLEURE CONSEILLÈRE

Marie est aussi la meilleure conseillère; car Dieu n'a pas créé le soleil sans resplendissement et sans rayons. Les saints non plus ne brillent pas pour eux seuls. Ce qu'ils ont reçu de biens, c'était pour les répandre par charité sur leurs frères et sur tout le corps mystique de l'Eglise. Leurs mérites, comme ceux de Jésus-Christ, sont un trésor ouvert où nous pouvons tous puiser, et ils nous aident davantage par les perfections où ils ont le plus excellé.

Mais cela est bien plus vrai de Marie qui nous a été donnée pour Mère. Une mère est en particulier la plus sûre et la plus douce conseillère de ses enfants; car pour qui serait sa sagesse, sinon pour ceux qu'elle a portés si tendrement dans ses entrailles ?

C'est donc avec raison que les chrétiens honorent Marie sous le titre glorieux de *Notre-Dame de Bon Conseil*. Invoquons-la avec confiance dans toutes nos difficultés, surtout quand nous avons quelque décision à prendre.

Imp. Gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINTE ZITE

VIERGE ET SERVANTE

Treizième siècle. Fête le 27 avril.



Sainte Zite, revenant du pèlerinage de Saint-Pierre-a-Grando, s'assied, épuisée de fatigue, auprès d'une fontaine. La Sainte Vierge lui apparaît et lui indique de la main le fort de Pontetollo, dont les portes vont s'ouvrir d'elles-mêmes pour les laisser passer.

L'Evangile ne prêche pas une égalité chimérique. Sainte Zite n'était qu'une humble servante et, cependant, on retrouve dans sa vie les mêmes traits que dans celle de sa contemporaine sainte Elisabeth, princesse de Hongrie et comtesse de Thuringe.

ENFANCE DE ZITE

C'est en 1218, sous le pontificat d'Honorius III, que Zite vint au monde, dans une petite chaumière située sur un des riants coteaux qui avoisinent Lucques. Du seuil de la maison, on aper-

cevait la Brentina dont les eaux transparentes reflètent les cimes boisées du mont Catina, du Marendote et du Lapelia.

Que de fois le doux regard de la sainte enfant se sera arrêté sur ce spectacle et aura lu les splendeurs de Dieu dans le grand livre de la nature, le seul probablement qu'elle ait jamais connu.

Les parents de Zite étaient pauvres des biens de la fortune, mais riches des biens de la grâce. Un de ses oncles vécut en ermite sur le mont Lapelia et sa mémoire est restée en vénération dans la contrée. Sa sœur aînée, Marguerite, mourut dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux. Les bons exemples entourèrent donc son enfance et formèrent son âme aux vertus qu'elle devait si courageusement pratiquer.

Benassima forma de bonne heure le jugement et le cœur de sa fille. Le premier mot qu'elle lui apprit fut celui de Jésus, et le premier exercice celui de joindre ses petites mains et de lever ses yeux bleus vers le ciel, en disant : « Notre Père, qui êtes aux cieux, aimez bien votre enfant. »

Elle lui apprenait à rapporter ses actions et sa volonté, ses sentiments à la volonté de Dieu, ne craignant pas de lui parler déjà de l'immortalité de l'âme et de la fragilité de la vie.

Benassima faisait mieux encore : elle donnait l'exemple.

Pauvre, elle ne refusait jamais l'aumône, au moins celle d'un service. Sa journée était un exemple vivant d'une vie chrétiennement remplie.

Zite l'aidait dans les soins du ménage, travaillait aux champs et s'acquittait à merveille de tous ses devoirs.

Quand, par suite de sa vivacité naturelle ou de la légèreté de son âge, elle allait se livrer à quelque action répréhensible, sa mère lui disait simplement :

« Ma fille, ce que tu fais déplaît à Dieu. »

Et aussitôt l'enfant y renonçait.

ZITE QUITTE SON VILLAGE

Zite était à peine âgée de douze ans, quand son père lui dit :

« Dieu le veut, ma chère enfant, il faut nous séparer. Ta mère est infirme, nous avons besoin de ton travail. Compte sur le secours de Dieu. Il sera ton protecteur. »

La pieuse enfant, ignorante encore des périls du monde, forte seulement de sa candeur et de son innocence, partit le lendemain pour Lucques.

ZITE SERVANTE A LUCQUES

Le pays était alors une ville forte, très commerçante et [illegible] d'une petite république. L'existence de l'enfant, qui, jusqu'alors, n'avait [illegible]

Fatinelli, [illegible] le nom de son maître, était un riche [illegible]; il tenait un rang élevé dans la république et avait de nombreux domestiques. [illegible] de Zite furent donc nombreuses [illegible]

Fatinelli était bon, mais vif et emporté; néanmoins, la douceur de la petite servante ne se démentit jamais, car elle la puisait au pied du tabernacle.

Parmi toutes les vertus qui brillaient en elle, une des principales fut sans contredit l'obéissance. La volonté de son père et de sa mère avait toujours été pour elle l'expression de la volonté de Dieu. Elle obéit de même à Fatinelli, ne montrant jamais la moindre humeur, la moindre hésitation; que ses maîtres fussent présents ou absents, sa conduite était toujours aussi exemplaire.

La main au travail, le cœur à Dieu, telle était sa devise.

Elle servait ses maîtres, non par intérêt, mais par dévouement; aussi lui abandonnaient-ils, sans contrôle, l'administration des choses les plus importantes; et, plus occupée encore de leurs intérêts spirituels que de leurs intérêts temporels, elle élevait sans cesse sa prière vers Dieu pour lui demander la sanctification de tous.

ZITE EN BUTTE A LA CALOMNIE

Les serviteurs de Fatinelli, peu consciencieux dans leur service, craignirent d'être dénoncés par Zite, et, ne pouvant l'entraîner au mal, ils la calomnièrent. Ses actions les plus louables furent dénaturées, et Dieu permit que ses maîtres ajoutassent foi au mensonge. L'amitié fit place aux soupçons; au lieu d'encouragements, on ne lui adressait que des reproches. Cette épreuve dura plusieurs années pendant lesquelles Zite, loin de se plaindre, bénit Dieu de lui avoir confié une parcelle de sa croix.

DIEU MANIFESTE PAR UN MIRACLE LA SAINTETÉ DE L'HUMBLE SERVANTE

Un jour, Zite descendait l'escalier, emportant du pain dans son tablier. C'étaient des restes dont sa maîtresse lui avait permis de disposer et qu'elle voulait donner à de pauvres familles du voisinage. Fatinelli l'ayant rencontrée, lui demanda avec humeur où elle allait et ce qu'elle emportait encore de chez ses maîtres. Zite abaissa son tablier et lui répondit en souriant :

« Ce sont des fleurs, mon bon maître, voyez plutôt. »

Et, en effet, le tablier était rempli des fleurs les plus charmantes.

Elle poursuivit son chemin et distribua aux pauvres son aumône, car les fleurs étaient redevenues des pains.

A la vue de ce prodige, Fatinelli rendit toute sa confiance à Zite et lui donna même la garde de ses enfants.

L'humble fille était illettrée, mais, divinement initiée à l'école de Jésus-Christ, elle comprenait que l'éducation est un véritable sacerdoce, et elle s'efforça de faire naître en ces jeunes âmes l'amour de Dieu, le respect envers leurs parents et le culte de la vérité.

Zite avait dès longtemps voué sa virginité au Seigneur et sa tendre dévotion envers la Reine

des anges était la sauvegarde de sa vertu. Un jour, un des serviteurs de Fatinelli ayant voulu l'entraîner au mal, la jeune Sainte, généralement si timide, n'hésita point, et de ses ongles déchira le visage de l'insolent.

LA SAINTE VIERGE APPARAIT A ZITE

Munie de la permission de ses maîtres, Zite partit avec une de ses compagnes pour le pèlerinage de Saint-Pierre-a-Grando. Elles étaient à jeun, et la route était longue et difficile, le courage abandonna son amie. Zite n'en continua pas moins son chemin.

Arrivée à Saint-Pierre, elle y communia avec sa ferveur accoutumée, puis elle repartit, refusant les divers abris qui lui furent offerts pour la nuit. Cependant, épuisée par le jeûne et la fatigue, elle sentit enfin ses forces défaillir, et, vers l'heure du chant du coq, disent les biographes, elle s'assit au bord d'une fontaine.

Elle puisait de l'eau, et la portait à ses lèvres, quand elle sentit une main se poser doucement sur son épaule, et, en même temps, une voix harmonieuse s'éleva :

« Voulez-vous venir avec moi à Lucques ? »

Loin d'être troublée, Zite se sentit divinement fortifiée. La faim, la soif, la lassitude, elle avait tout oublié, et elle se mit joyeusement en marche.

Il fallait traverser un fort appelé Pontetollo ; les portes en étaient fermées ; mais, à l'approche des deux femmes, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes pour les laisser passer.

Zite, arrivée devant la demeure de Fatinelli, tendit la main à sa compagne inconnue, la priant de venir prendre un peu de repos, mais elle avait disparu.....

Une chapelle s'élève maintenant auprès de la fontaine où Marie Immaculée daigna venir en aide à son humble servante.

SAINTE ZITE MEMBRE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

C'est vers cette époque que Zite s'engagea dans le Tiers-Ordre de Saint-François. Elle ceignit ses reins de la corde qui en est l'insigne, et la serra si étroitement qu'après sa mort, on la trouva recouverte par les chairs.

LA VILLE DE LUCQUES EST MISE EN INTERDIT CONDUITE DE ZITE EN CETTE OCCASION

La république de Lucques ayant déclaré la guerre au Saint-Siège, le pape Grégoire IX prononça contre elle une sentence interdisant les cérémonies publiques du culte.

Plus d'ornements sur les autels, plus de chants sacrés, plus de cérémonies religieuses ; les prêtres priaient en silence, la désolation régnait dans tous les cœurs.

Quelle ne fut pas celle de Zite et combien ses prières montèrent, ardentes, vers le ciel, pour obtenir la conversion de la cité !

Elle ne reculait devant aucune fatigue pour aller chercher les secours religieux dans les lieux où ne s'étendait pas l'interdit. Ni la terreur qu'inspiraient les hommes de guerre, ni l'âpreté des chemins, rien n'arrêtait son zèle.

La maison de Fatinelli était souvent un théâtre de luttes et d'intrigues, mais l'humble et douce Zite n'était nullement troublée dans son recueillement.

LES ANGES DE DIEU FONT L'OUVRAGE DE ZITE PENDANT QU'ELLE EST EN ORAISON

Fidèle à ses devoirs d'état, Zite prenait sur son sommeil le temps de ses prières. Une fois cependant, absorbée devant Dieu, elle oublia qu'elle devait rentrer pour pétrir le pain. Quel ne fut pas son étonnement de trouver à son retour le pain pétri et prêt à être mis dans le four.

Elle courut remercier sa maîtresse et les autres servantes. Personne ne sut ce qu'elle voulait dire, et comme ce pain répandait une odeur suave et céleste, nul ne douta que Dieu lui-même, se plaisant dans la compagnie de sa servante, n'eût envoyé ses anges la remplacer dans les soins du ménage.

DIEU RÉCOMPENSE L'AMOUR DE ZITE POUR LES PAUVRES

Zite aimait tendrement les pauvres. Elle se dépouillait de tout pour leur venir en aide, et quand elle n'avait plus rien à leur donner, elle sollicitait pour eux.

Pendant une famine, elle obtint de ses maîtres la permission d'user de leurs provisions et de distribuer des aumônes si abondantes, que la maison de Fatinelli était devenue la providence de tout le pays. Entre autres choses, elle donna une grande quantité de fèves sans songer que, bientôt, la provision serait épuisée. Quand les coffres furent vides, la pauvre servante se fit d'amers reproches. Ses maîtres lui avaient permis d'être généreuse, mais lui avaient-ils permis d'être prodigue ? N'avait-elle pas abusé et disposé inconsidérément du bien d'autrui.....

Elle roulait ces pensées dans son esprit quand elle entendit Fatinelli demander la clé de ses coffres et dire qu'il avait vendu sa provision de fèves.

Elle approche, tremblante, mais quelles ne sont pas sa reconnaissance et sa joie, en voyant les coffres plus pleins qu'ils ne l'avaient jamais été !

La veille de Noël, pendant un hiver très rigoureux, Fatinelli s'étant aperçu que la Sainte était vêtue aussi légèrement qu'en été, lui prêta un manteau, en lui recommandant de le rapporter avec soin. Zite remercia et, étant à peine arrivée à l'église, elle vit, gisant sur la pierre, un pauvre grelottant de froid. Elle lui donna le manteau.

« Je serai à l'église tout le temps de l'office, lui dit-elle, je le reprendrai en sortant. »

Là-dessus, elle se met à prier avec tant de ferveur qu'elle tombe en extase. Elle priait encore quand les premières lueurs de l'aurore l'appelèrent à ses devoirs habituels, mais le pauvre avait disparu.

Fatinelli reprit vivement sa servante ; mais, à ce moment, le pauvre accourut rapporter le manteau et, à sa vue, tous les assistants furent pénétrés d'une telle joie, que pas un ne douta qu'il ne fût un ange envoyé de Dieu.

Un jour, Zite était occupée à son travail, quand un pèlerin l'aborda. Il était épuisé de lassitude et implorait d'elle la charité d'un peu de vin. Zite n'en avait pas ; mais, remplie de foi, elle tira de l'eau du puits, la bénit, et l'offrit au pèlerin qui assura n'avoir jamais bu un vin aussi excellent.

MORT DE SAINTE ZITE — MIRACLES QUI LA SUIVIRENT

Après soixante ans d'une vie si bien remplie devant Dieu et devant les hommes, sainte Zite alla recevoir sa récompense.

Une nouvelle étoile brilla, dit-on, au-dessus de la ville de Lucques et répandit un tel éclat qu'il n'était effacé que par les rayons du soleil. Chacun pensa que l'âme de la Sainte, pareille à une brillante étoile, avait paru devant le Soleil de justice.

Quelques jours après les funérailles, une liqueur semblable à du baume s'échappa du tombeau. On la recueillit et on l'appliqua sur des infirmes qui furent guéris. Un mort même fut ressuscité.

Pierre Fatinelli voyageait en Provence. Il appartenait à la famille chez qui la Sainte avait servi et on croit même qu'il avait été élevé par elle. Étant tombé malade et condamné par tous les médecins, il invoqua sainte Zite, et la nuit suivante, une douce lumière s'étant répandue dans la chambre, il vit venir à lui une femme admirablement vêtue.

« Zite, pourquoi m'avez-vous abandonné, lui dit-il, je vais mourir loin des miens, hâtez-vous de me secourir. »

La Sainte le rassura et disparut, le laissant absolument guéri.

Les miracles opérés auprès du saint tombeau devinrent si nombreux que la coutume s'établit, à chaque nouveau prodige, de sonner la cloche de l'église de Saint-Fridien.

Quelques libres penseurs de l'époque se moquèrent de celle qu'ils appelaient la *faiseuse de miracles*. Un d'eux, le batelier Mandriano Torsello, voyant un jour un infirme qu'on portait auprès du tombeau de la Sainte.

« Mettez-moi cet homme en terre, dit-il, il sera plus vite guéri. »

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'il devint subitement muet et, le lendemain matin, on le vit entrer à Saint-Fridien, et, à genoux devant le tombeau de la Sainte, répandre d'abondantes larmes de repentir, puis, les pieds nus, la corde au cou, visiter successivement les principales églises de la ville.

Revenu à Saint-Fridien, la parole lui fut rendue.

Sainte Zite est représentée portant une cruche, pour rappeler le miracle par lequel elle changea de l'eau en vin.

Les servantes et les femmes de charge l'invoquent comme leur modèle et leur protectrice spéciale.

Elle leur a laissé plusieurs maximes parmi lesquelles nous ne citerons que celle-ci : « Une servante paresseuse ne doit pas être appelée pieuse ; une personne de notre condition qui affecte d'être pieuse, sans être essentiellement laborieuse, n'a qu'une fausse piété. »



SAINT PAUL DE LA CROIX

Fête le 28 avril.



Portrait authentique du Saint.

Paul-François de la Croix, né le 3 janvier 1694, eut des parents chrétiens. Son père, Luc Danei, descendait d'une famille illustre : mais des malheurs de fortune l'avaient obligé à entrer dans le négoce.

On raconte qu'au moment de la naissance de Paul, une lumière extraordinaire remplit la chambre et fit pâlir celle des flambeaux.

Dès son enfance, Paul eut un goût prononcé pour l'oraison et toute sa joie était de construire des petits autels, d'y prier; de faire pénitence avec son frère Jean-Baptiste, plus jeune que lui d'une année. Il fit d'ailleurs de rapides progrès dans l'étude; mais son attrait le plus constant était sa dévotion à Jésus souffrant et humilié. Il éprouvait le besoin de se rendre chaque jour plus semblable à son divin Maître, voulant, selon la belle expression de saint Paul, compléter dans sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ. Il prenait de rudes disciplines et, outre ses jeûnes fréquents, il ne mangeait le vendredi qu'un peu de pain et ne buvait que du fiel mêlé de vinaigre.

Désirant ardemment accomplir en tous points la volonté divine, Paul répétait sans cesse : « Seigneur, montrez-moi la voie où vous voulez que je marche. » Mais Dieu le préparait en silence et quoiqu'il eût été souvent favorisé de grâces extraordinaires, il arriva à sa vingt-quatrième année sans se douter de sa future vocation et, même alors, Dieu ne lui en donna qu'une idée bien vague, se réservant de la lui faire connaître peu à peu.

Paul voyageait un jour sur les bords du golfe de Gênes. Arrivé près de Sestri, au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait une humble église

dédiée à la Vierge Marie, il s'arrêta tout à coup et, illuminé par une lumière surnaturelle, il se trouva pénétré du désir de tout [illegible] pour l'amour de Dieu. Ce désir, venu d'en haut, était si ardent qu'il [illegible] mis à [illegible] exécution s'il n'eût été [illegible] de ses parents et de leur nombreuse famille. Néanmoins, l'Esprit-Saint n'avait point parlé en vain au cœur du jeune homme; et, tout en se soumettant aux entraves que [illegible] mettait à sa [illegible], Paul ne cessait de [illegible] et se tenait [illegible].

L'année suivante, il était en oraison quand, ravi en extase, il lui sembla voir le Seigneur qui tenait dans ses mains une discipline dont chaque fouet portait à son extrémité le mot *amour*. Cette vision lui apparut plusieurs fois et lui laissa la certitude qu'il aurait de grandes souffrances à en[illegible] aussi, Notre-Seigneur lui [illegible] noire en lui disant [illegible] : « Mon fils, qui s'approche de moi [illegible] épines. »

Enfin, un jour d'été de l'année 1720, Paul-François venait de recevoir la divine Eucharistie et, en retournant chez lui, il était encore tout absorbé en Dieu, quand, au milieu même de la route, il fut de nouveau ravi en extase. Il se vit revêtu d'une tunique noire, avec une croix blanche sur la poitrine et, sous la croix, le très saint nom de Jésus en lettres blanches. Une voix [illegible] : « C'est [illegible] combien il faut que soit pur le cœur qui doit porter gravé sur lui le très saint nom de Jésus. » La même vision lui apparut une seconde fois. Paul alors ne douta plus que la volonté de Dieu ne fût qu'il fondât [illegible] des *Pauvres de Jésus*.

Cependant, sachant que l'obéissance est la base de toute vertu et de toute grande œuvre, Paul soumettait ses visions et ses pensées au directeur de son âme, et celui-ci, imitant la sage prudence de l'Eglise, réservait encore son jugement.

Un jour la Très Sainte Vierge, prenant en pitié les angoisses de son serviteur hésitant à suivre les [illegible] du ciel ou les exigences de l'ob[illegible] revêtue [illegible] d'une [illegible] JESU XPI PASSIO (Passion de Jésus-Christ) [illegible]. Le visage de Marie [illegible], et le regard [illegible] François, elle lui dit :

« [illegible] deuil dont je suis revêtue ? [illegible] Passion de Jésus [illegible]

[illegible]

Su[illegible] par la clarté de cette [illegible]

[illegible]

[illegible] le jeune [illegible] de la [illegible] la Très Sainte Vierge [illegible] avoir reçu [illegible] il se fit couper les cheveux, en [illegible] aux [illegible] du [illegible] implora de son père et de sa mère la permission de les quitter pour toujours, reçut à genoux leur sainte bénédiction, se prosterna devant sa famille réunie et demanda pardon de tous les mauvais exemples que, dans son humilité, il croyait avoir donnés. Puis il partit. Il se renferma dans une petite cellule située sous un escalier, derrière l'église Saint-Charles de Castellazo. Cette pièce était extrêmement humide et ne laissait pénétrer la lumière que par une étroite fenêtre. Un peu de paille étendue sur des fagots de sarments, voilà pour le lit; un peu de pain reçu par aumône, telle était sa nourriture. Il ne prenait que quelques heures de sommeil, se levait à minuit pour réciter l'office de l'Eglise et faisait ensuite, agenouillé devant le Saint-Sacrement, deux heures d'oraison. Le matin, il servait plusieurs messes, communiait et employait le reste du jour à la prière, ou à des exercices de pénitence.

Suivant l'ordre de son père spirituel, il n'avait cessé de demander à Dieu la lumière pour rédiger les constitutions de l'Ordre des Pauvres de Jésus. Il vit le ciel ouvert et la glorieuse Vierge Marie, les anges et un grand nombre de saints, principalement les fondateurs d'Ordres, prosternés devant Dieu et priant pour l'établissement de sa congrégation.

Assuré des secours d'en haut, Paul rédigea ses règles :

« J'écrivais, a-t-il raconté lui-même, aussi vite » que si quelqu'un m'eût dicté; je sentais les » paroles me venir du cœur. Je fais cette décla- » ration afin que l'on sache que tout ce que j'ai » écrit est le résultat d'une inspiration particu- » lière de Dieu; car, pour ce qui me regarde, je » ne suis qu'iniquité et ignorance. C'est pourquoi » je m'en rapporte totalement à l'examen de mes » supérieurs. »

La retraite de quarante jours ordonnée par ses guides spirituels étant terminée, Paul commença sans plus tarder sa vie à la fois contemplative et apostolique. Retiré dans un ermitage, il n'en sortait que pour faire le catéchisme aux enfants et enseigner aux fidèles [illegible] de la Passion, et [illegible] de nombreuses conversions [illegible] : « Si nous ne devenons pas [illegible] de cet homme [illegible] auditeurs, nous ne le deviendrons jamais. »

LES PASSIONISTES [illegible] PAR LE PAPE

Etant allé à Rome, Paul y fut [illegible] XIII [illegible]

[illegible] dans l'amour de Jésus [illegible]

[illegible]

Paul-François et ses [illegible] d'aller se fixer à Rome [illegible] ne le leur eussent pas imposé comme un devoir.

Ils s'y préparèrent dès lors par une étude approfondie de la théologie, reçurent la tonsure le 6 février 1727, et le 7 juin de la même année, Benoît XIII voulut lui-même les ordonner prêtres. Paul-François avait trentre-quatre ans.

Les nouveaux prêtres avaient consacré leur vie à honorer la Passion du Sauveur. Leur désir le plus ardent était de souffrir pour leur Maître. Dieu ne leur refusa pas cette grâce et, pour éprouver leur constance, il sembla lui-même les abandonner, tant leur œuvre rencontra de difficultés et d'obstacles.

D'abord, les quelques hommes venus pour partager leur vie se découragèrent et les abandonnèrent. Bientôt, la calomnie les attaqua et l'autorité civile s'opposa à la construction de leur couvent.

Cependant, parfois, une grâce spéciale leur apportait un encouragement. Ainsi, ayant enfin obtenu l'autorisation de bâtir sur le mont Argentaro, Jean-Baptiste s'affligeait de la difficulté d'aller chercher de l'eau à une très grande distance. Il pria et, se rendant processionnellement avec les religieux, la croix en tête, auprès des constructions, il ordonna de creuser la terre. Aussitôt, il jaillit une source d'eau limpide qui, depuis lors, n'a jamais tari.

Deux fois, des hommes, inspirés par l'esprit mauvais, voulurent mettre le feu au monastère et tuer l'architecte; mais, deux fois, ils s'enfuirent sans avoir fait aucun mal, car l'archange saint Michel leur était apparu tenant dans sa main une épée flamboyante.

Ces grâces d'encouragement n'étaient d'ailleurs que des rayons de soleil dans un ciel plein de nuages. Les Passionistes avaient fait leur entrée solennelle dans leur retraite au mont Argentaro, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, et c'était sans doute par une permission spéciale de Dieu, comme le disait Paul-François, désormais appelé Paul de la Croix. Notre gloire est dans la Croix. Aussi avait-il pris pour devise de sa congrégation: *Passio Domini nostri Jesu-Christi, sit semper in cordibus nostris.*

Le démon ne se contenta pas d'attaquer les saints religieux par des difficultés extérieures. Il suscita contre eux des hommes perdus qui allèrent jusqu'à Rome les accuser auprès du Père commun des fidèles. Ils les traitèrent « d'imposteurs, de loups dangereux cachés sous la peau des brebis, de gens scandaleux et suspects en matière de religion, discréditant la hiérarchie ecclésiastique, portant le trouble dans les communautés religieuses, dépouillant les séculiers de leurs biens, etc... » Benoît XIV n'accorda aucune foi à ces propos ; néanmoins, dans sa sagesse, il voulut examiner si les Passionistes [illegible] donné lieu à ces calomnies, et il chargea une commission de cardinaux [illegible] de s'informer minutieusement de leur conduite.

Paul de la Croix, heureux de souffrir au moins avec son Maître, exhorta ses enfants à prendre patience, à se confier en la bonté de Dieu et à prier pour leurs persécuteurs. « Le Seigneur, leur disait-il, tirera un grand bien de cette épreuve. »

Et, en effet, les informations rigoureusement prises servirent à faire connaître les humbles et solides vertus pratiquées par les Passionistes: leur esprit de détachement et de pauvreté, leur amour pour la retraite et la mortification, la pureté de leur doctrine, leur zèle infatigable pour la sanctification des âmes et plus spécialement leur héroïque patience à supporter de bon cœur les calomnies.

Aussitôt que Benoît XIV connut l'heureux résultat de l'iniquité, il donna au R. P. Paul de la Croix, et aux siens, un témoignage solennel de sa haute estime, en leur confiant l'honneur de prêcher dans une des églises de Rome le jubilé de l'année 1750.

Les successeurs de Benoît XIV bénirent aussi l'œuvre naissante, et, dans leur sollicitude paternelle, ils adoucirent un peu la règle par trop austère que Paul avait imposée à ses disciples. Toujours humble, le Saint se soumit et il plut un jour à Dieu de récompenser par un miracle l'obéissance de son serviteur.

Paul était malade, les médecins ne lui donnaient plus une semaine à vivre. Le pape, alors Clément XIV, profondément affligé, dit aux Passionistes qui étaient venus lui faire part de cette triste nouvelle: « Je ne veux pas qu'il meure encore ; dites-lui que je lui donne un répit, et qu'il n'oublie pas la sainte obéissance, je ne veux pas qu'il meure cette fois. » Et le Saint, en entendant ces paroles, se souleva sur sa couche : « Mon Jésus crucifié, dit-il, je veux obéir à votre Vicaire. » Et, à l'instant même, il se sentit guéri. Son obéissance était récompensée, non que la mort ne soit pas un gain pour celui qui aime Jésus-Christ et méprise le monde, mais parce qu'il est un gain plus élevé encore, celui de continuer à souffrir pour mieux prouver à Dieu son amour.

Ce gain, Dieu le donna à son fidèle serviteur, car sa vie ne fut plus qu'une longue suite d'infirmités et de souffrances. C'était bien la meilleure des récompenses pour celui qui avait fait le vœu spécial de propager la dévotion à Jésus souffrant.

Saint Paul de la Croix enseignait à ses disciples un grand abandon à la divine Providence. Il ne voulait pas que les disciples eux-mêmes se laissassent trop absorber par le soin de pourvoir aux nécessités temporelles : « Quand nous étions trois, disait-il, le Seigneur nous envoyait des provisions pour trois ; quand nous étions dix, il en fournissait pour dix ; maintenant que nous sommes nombreux, il en donne encore pour tous. Il suffit que nous soyons bons et que nous observions les saintes règles ; il ne nous manquera jamais rien de ce qui convient à notre pauvre état. » Aussi appelait-il la sainte pauvreté un glorieux drapeau ; mur inexpugnable de la congrégation.

« Si vous êtes pauvres, disait-il à ses disciples, vous serez saints. Les fils de la Passion doivent être dépouillés de tout bien créé ; notre congrégation doit être pauvre d'esprit et dénuée de tout. »

L'humilité, l'obéissance, la pauvreté, toutes les vertus de saint Paul de la Croix avaient leur principe dans l'union avec Dieu par la vie d'oraison. « Si nous sommes des hommes d'oraison, avait-il coutume de dire, Dieu se servira de nous malgré notre extrême misère, pour accomplir des choses merveilleuses qui feront éclater sa gloire. »

LES RELIGIEUSES

Il ne suffit pas au zèle de saint Paul de la Croix d'avoir donné à Notre-Seigneur une pieuse légion d'hommes consacrés au culte de sa Passion. Il voulut que les femmes eussent leur part dans cette glorieuse mission. La Très Sainte Vierge et sainte Marie-Madeleine n'étaient-elles



Saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes, avec la Croix du Sauveur, guérissant les malades, venant en aide à toutes les infortunes et réconfortant ceux qui tombaient désespérés au chemin de la vie. **La Croix est l'arche de salut pour tous.**

pas aussi bien que saint Jean au pied de la Croix pour compatir aux souffrances de l'Homme-Dieu? Et le cœur de la femme, ce cœur si aimant et si tendre, ne doit-il pas puiser dans la Croix la force de se consacrer à celui qui, seul, est infiniment aimable, et lui donner tout ce qu'il renferme de dévouement et d'abnégation?

Cette œuvre fut, comme toutes les œuvres de Dieu, marquée au sceau de la souffrance et des difficultés. Un généreux bienfaiteur, M. Costantini, s'étant chargé de bâtir le monastère; mais, ayant été fortement éprouvé dans son négoce, et une disette ayant ruiné ses terres, il se vit obligé d'arrêter les constructions. Paul de la Croix étant venu lui rendre visite, il lui raconta ses malheurs, ajoutant qu'il n'avait plus que douze sacs de blé, tandis qu'il lui en faudrait au moins cinquante jusqu'à l'époque de la récolte prochaine. Le Saint monta au grenier, prit quelques [illegible] et bénit le grain. Or, ce grain ayant été moulu, la farine se multiplia si bien qu'il en restait encore au mois d'août, quoique le propriétaire eût abondamment pourvu à tous les besoins de sa maison. Depuis lors, M. Costantini fut favorisé du ciel et réussit dans toutes ses entreprises. Aussi, il reprit avec bonheur et acheva la construction du monastère.

Après de nombreuses difficultés, le premier couvent des Passionistines s'ouvrit enfin le 3 mai 1771, jour de l'Invention de la très Sainte Croix.

Paul vécut encore plusieurs années, durant lesquelles son travail constant fut de propager le culte et l'amour de la Passion de Jésus-Christ. Les derniers mois de sa vie, Dieu lui fit la grâce de se préparer à la mort par un redoublement de souffrances. Quand on lui adressait quelques paroles de commisération, ce fidèle disciple de Dieu souffrant répondait : « Si mon mal vous attriste, j'y serai complètement indifférent ; je me tiens en paix dans les plaies de mon Jésus. »

Averti par une vision du jour de sa mort, il rendit son âme à Dieu le 18 octobre de l'année 1775. Pie VI, en apprenant cette perte, s'écria : « Qu'il est heureux ! Mourir en la fête de saint Luc, dont il est dit qu'il a porté la mortification de la Croix dans sa chair : *Crucis mortificationem in suo corpore portavit !* »

L'influence de saint Paul de la Croix ne disparut pas avec lui. On l'invoquait comme un saint, on recourait à ses reliques pour obtenir des guérisons extraordinaires et d'autres faveurs. Il apparut à plusieurs âmes pieuses et rendit la santé à beaucoup de malades. L'Église approuva la dévotion des fidèles, et le pape Pie IX proclama la sainteté du fondateur des Passionistes, dont il a fixé la fête au 28 avril. Il a prédit le bien que font aujourd'hui ses religieux en Angleterre.

Adressons-nous à ce grand saint, prions-le de nous communiquer quelque chose de son amour envers la Croix.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT HUGUES, ABBÉ DE CLUNY

Fête le 29 avril.



Saint Hugues chasse le démon du corps d'un possédé.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT HUGUES

Saint Hugues naquit en 1024 d'une noble et riche famille de la Bourgogne. Dalmatius son père, comte de Semur, éprouva une grande joie à la naissance de cet enfant. Il espérait trouver en lui un digne héritier de ses richesses et de sa vaillance sur les champs de bataille. Aussi chercha-t-il, dès ses plus tendres années, à l'enthousiasmer pour les exploits guerriers. Mais tels n'étaient pas les desseins de sa pieuse mère, Aremberga de Vergy. Avant la naissance de son fils, elle avait recommandé aux prières d'un saint prêtre le fruit qu'elle portait en son sein. L'homme de Dieu, en offrant le Saint Sacrifice de la messe, aperçut dans le calice la rayonnante image d'un enfant d'une admirable beauté. La vision fut rapportée à la pieuse mère et lui fit espérer que son fils serait un jour ministre du Seigneur.

Cependant Dalmatius lui fit donner une éducation noble et militaire. Mais les chevaux, les armes et la chasse, tout ce qui séduit si facilement le jeune homme, n'avaient aucun charme pour Hugues. Il aimait au contraire à se retirer à l'écart pour prier, il aimait à visiter les églises et se plaisait à la lecture des Saints Livres. A l'âge de dix ans, grâce à l'intervention de la comtesse sa mère, il obtint de son père la permission de passer sous la direction de son grand oncle, Hugues, évêque d'Auxerre. Il fut admis à l'école épiscopale et se distingua bientôt par l'élévation de son esprit et la vivacité de son intelligence. Il surpassa en peu de temps tous les clercs. L'étude des lettres humaines et divines ravissait son

[illegible] la prière et la contemplation seules avaient [illegible] supérieur. Ses progrès étaient [illegible] plus rapides dans la vertu que dans la science.

SAINT [illegible] ENTRE AU MONASTÈRE DE CLUNY

Après avoir passé cinq ans sous la direction de l'évêque d'Auxerre, Hugues quitta l'école épiscopale et s'en alla frapper à la porte du monastère de Cluny. Saint Odilon [illegible] alors la charge abbatiale ; il [illegible] pas à donner l'habit monastique au vaillant jeune homme. La cérémonie fut belle et touchante. « Quel trésor reçoit en ce jour l'église de Cluny! » s'écria l'un des vénérables [illegible] qui assistaient le saint abbé, pendant que celui-ci remettait l'habit de saint Benoît [illegible] soldat du Christ. A partir de ce jour, Hugues redoubla de ferveur; en quittant les [illegible], il avait vraiment dépouillé le [illegible] céleste, une [illegible] sur son visage. Bientôt, [illegible] de la discipline, nous dit l'hagiographe, [illegible] d'un éclat resplendissant. A peine [illegible] ses vœux, que saint Odilon le fit [illegible] du monastère de Cluny. Il n'avait que vingt-cinq ans, et sa charge, loin d'être un écueil pour sa vertu, ne fit que l'accroître.

[illegible] A LA COUR DE L'EMPEREUR HENRI III

[illegible] Henri III, croyant avoir à se plaindre [illegible] de la part du prieur d'un [illegible] qui dépendait de Cluny, fit [illegible] mécontentement à saint Odilon. Le [illegible] abbé, se confiant aux lumières et à la sainteté de son jeune collaborateur, envoya saint Hugues en Germanie, afin de calmer le courroux du prince.

Dans cette épineuse négociation, le disciple de saint Odilon [illegible] des preuves éclatantes de sa sagesse. Sans blesser les droits de l'empereur, il [illegible] toutes les prérogatives du monastère, réconcilia Henri III et le prieur, et rétablit la paix la plus grande. Toute la cour, charmée de [illegible] et de la noblesse de son caractère, [illegible] et le vénérait comme un [illegible] lui fit décerner les plus grands [illegible] de riches offrandes pour le [illegible] de Cluny et pour le vénérable Odilon.

[illegible] que la cour impériale se livrait [illegible] que la [illegible] de saint [illegible], les moines de Cluny [illegible] la [illegible] saint Odilon [illegible]. A cette nouvelle, le cœur de saint Hugues [illegible]

[illegible]

[illegible]

déjà aux pieds de l'humble prieur, et, malgré ses [illegible], le portaient en triomphe sur le trône abbatial.

A cette scène attendrissante et solennelle assistait un sous-diacre de l'Église romaine, moine de Cluny, Hildebrand, qui plus tard devait gouverner l'église sous le nom de Grégoire VII. Assis auprès du trône abbatial, au moment où saint Hugues prit la parole, Hildebrand vit apparaître Jésus-Christ, qui se tint à droite du nouvel abbé. Il semblait lui dicter chacune de ses paroles. A cette vue, Hildebrand quitta son siège, et, debout, dans l'attitude du plus profond respect, il vint se placer à côté de Jésus. L'assemblée entière remarqua cette particularité. Le nouvel abbé lui demanda pourquoi il avait quitté son siège, Hildebrand révéla la vision dont le ciel l'avait favorisé. Les religieux éclatèrent en actions de grâces et s'applaudirent de l'heureux choix qu'ils avaient fait, en mettant saint Hugues à leur tête.

SAINT HUGUES LUTTE CONTRE LA SIMONIE

Le XI[e] siècle est resté célèbre dans l'histoire ecclésiastique, par les luttes des Souverains Pontifes contre la [illegible], c'est-à-dire le crime de ceux qui achètent à prix d'argent les dignités de l'Église. L'Église catholique tient ses droits de Jésus-Christ son divin fondateur, l'État a donc le devoir de les respecter et même de les protéger. Malheureusement, c'est souvent le contraire qui arrive. A cette époque, les princes temporels s'étaient attribué le droit abusif et tyrannique d'imposer aux évêchés et aux abbayes des titulaires de leur choix, sans que l'autorité [illegible] et le Pape lui-même pussent contrôler l'élection. L'ambition et l'avarice se tendaient alors la main, et, au lieu de nommer aux dignités ecclésiastiques les plus capables, il arrivait trop souvent que le prince vendait ces dignités au plus offrant. [illegible], le sanctuaire se trouvait envahi par des hommes indignes et sans vocation, au grand [illegible] des fidèles.

La France [illegible], plus que l'Angleterre et l'Allemagne, n'avait échappé [illegible] Le pape saint Léon IX, [illegible] remède, se rendit à Cluny. Il [illegible], dans la personne de saint Hugues, un auxiliaire vigoureux et puissant [illegible] ses projets de réforme. [illegible]

[illegible]

mort. Quand le Souverain Pontife [illegible]

[illegible]

LE PARRAIN DE L'EMPEREUR

L'empereur Henri III n'avait pas oublié les brillantes qualités de saint Hugues ; il s'était réjoui de son élection, et il témoigna, en 1051, combien il l'estimait. Dieu venait de combler les vœux de l'empereur en lui accordant un fils dont la naissance fut saluée, par les peuples allemands, comme un gage de prospérité et d'avenir. Henri III, au comble de la joie, pria le vénérable abbé de Cluny de venir lever son fils des fonts baptismaux. Saint Hugues accepta l'invitation impériale et se rendit à la cour. On donna à l'enfant le nom de son père, dans l'espoir qu'il en ferait revivre les vertus. L'Eglise et l'empire, si étroitement unis, voyaient, dans ce berceau, un gage de perpétuité pour leur alliance. Mais, hélas ! le jeune prince démentit cruellement plus tard tant d'espérances et, malgré les avis et les touchantes exhortations de saint Hugues, devint un persécuteur acharné de l'Eglise et le fléau de l'empire.

SAINT HUGUES ASSISTE LE PAPE ETIENNE X A SES DERNIERS MOMENTS

Athlète généreux, apôtre infatigable, saint Hugues est mêlé à tous les grands événements. Les Souverains Pontifes trouvaient en lui un auxiliaire puissant. C'est ainsi que nous le voyons accompagner le pape Etienne X dans un voyage qu'il fit en Toscane. Le Souverain Pontife tomba malade à Florence et comprit bientôt que l'heure de sa mort allait sonner. Saint Hugues passa des journées entières aux pieds du Souverain Pontife, dans des entretiens pleins de charme et d'onction céleste. Il mérita d'entendre ces belles paroles de la bouche même du pape : « Je demande au Seigneur de mourir entre vos bras. Aussitôt que vous me quittez, l'ennemi du genre humain m'assiège de visions terribles ; quand vous rentrez, il disparaît. » Le saint abbé ne s'éloigna plus du Souverain Pontife ; il reçut son dernier soupir, lui ferma les yeux, revêtit son corps des insignes pontificaux et le déposa de ses propres mains dans le cercueil.

RAPPORTS INTIMES DE GRÉGOIRE VII ET DE SAINT HUGUES

Le dévouement de saint Hugues au Saint-Siège était déjà bien grand, mais il devait augmenter encore, quand la tiare fut placée sur la tête d'Hildebrand ou Grégoire VII. Ce grand pape n'avait pas oublié le berceau de sa vie religieuse ; et il appelait saint Hugues du doux nom de Père vénéré. Au milieu des luttes qu'il eut à soutenir contre l'empereur Henri IV, au milieu des persécutions qu'il eut à souffrir, quand son âme était brisée de douleur, Grégoire VII aimait à verser dans le cœur de saint Hugues ses cruelles angoisses et à faire du saint abbé le confident de ses plaintes éloquentes sur les maux de l'Eglise. Bien des fois, il eut recours à son intermédiaire pour rappeler au malheureux prince ses devoirs les plus sacrés. L'empereur, acharné contre l'Eglise, déchirant le sein de sa mère, suscitant des antipapes, et les soutenant de ses armes souvent victorieuses.

Frappé des anathèmes de l'Eglise, pressé par les exhortations de saint Hugues, il parut plusieurs fois se réconcilier avec saint Grégoire VII. Mais il ne concluait un traité que pour le rompre bientôt après, il ne signait la paix que pour la violer et recommencer ses persécutions avec plus de violence. Cependant, quand il sollicita le pardon de ses fautes, l'empereur pria saint Hugues d'intercéder en sa faveur, le vénérable abbé y consentit, et obtint que l'excommunication fût levée. Quand le prince, après plusieurs jours d'une pénitence publique, reçut, à Canossa, l'absolution, saint Hugues se porta garant de sa bonne foi. Mais la pénitence de l'empereur n'était pas sincère, ce n'était qu'une ruse et une hypocrisie, et il continua bientôt de persécuter Grégoire VII.

Fatigué, à la fin, de tant de trahisons, le saint moine rompit courageusement avec son terrible filleul, et lui déclara qu'il n'y aurait plus de rapports entre eux tout le temps qu'il demeurerait sous les anathèmes de l'Eglise.

URBAIN II ET SAINT HUGUES

Le monastère de Cluny était devenu comme le noviciat du Sacré Collège et du Souverain Pontificat. Saint Hugues vit monter, presque successivement, sur le trône de saint Pierre, trois de ses disciples et fils spirituels : Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Dès la première année, dans un langage noble et délicat, Urbain II se plaignit à saint Hugues de ne l'avoir pas encore vu au tombeau des saints apôtres : « Je vous en conjure, disait-il, ô le plus regretté des pères, si vous n'avez point perdu le souvenir de votre fils et disciple, s'il vous reste encore pour moi des entrailles de charité, répondez au plus ardent de mes vœux, venez me consoler par votre présence et apporter à la sainte Eglise romaine, votre mère, la joie si désirée de votre visite. »

Quelque temps après, quand Urbain II vint en France présider le Concile de Clermont, exhorter les chevaliers chrétiens à voler au secours de la Terre Sainte, exciter l'enthousiasme universel des Croisades, saint Hugues se trouvait à côté de lui. Il unit sa voix à celle des chevaliers pour pousser ce cri enthousiaste qui retentit au loin : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Avant de quitter le sol français, le Souverain Pontife voulut revoir le berceau de sa jeunesse cléricale et religieuse. Depuis dix ans, saint Hugues travaillait avec une ardeur infatigable à la construction de l'église abbatiale de Cluny. Des masses énormes de pierres furent employées à cette œuvre. Un jour, il s'en trouva une si lourde que, ni les ouvriers, ni leurs machines, ne parvinrent à la hisser. Le lendemain, on fut étonné de la trouver en place et de voir la main du saint abbé empreinte sur le bloc qu'il avait miraculeusement remué pendant la nuit.

Malgré les offrandes recueillies dans toutes les contrées de l'Europe, malgré les sommes fort considérables envoyées d'Espagne par le roi Alphonse VI, le Vaillant, les travaux étaient loin d'être terminés à l'arrivée d'Urbain II. Mais saint Hugues avait fait tout disposer, pour qu'au moins le maître-autel pût être consacré sous l'invocation du prince des apôtres, par un pape légitime successeur de saint Pierre et fils spirituel de Cluny. Urbain consacra le maître-autel, et encore un autre appelé : Matutinal. Ce Saint, pour perpétuer le souvenir de cette magnifique solennité, décréta que, durant la vie du pontife Urbain II, on chanterait, à toutes les messes conventuelles, les oraisons *pro papa Urbano*, et qu'après sa mort, les religieux de Cluny célébreraient à perpétuité un service anniversaire pour le repos de son âme. L'église fut ensuite achevée peu à peu. Hélas ! cette magnifique basilique, l'une des plus belles du monde, et la plus grande après Saint-Pierre de Rome, a été stupidement saccagée par les barbares de la Révolution française.

Jusqu'à son dernier soupir, Urbain II porta la plus tendre affection à saint Hugues et ne cessa de l'appeler : Père vénéré. Il était digne d'un tel amour; et, dans toutes les circonstances, il se montra l'humble serviteur du Saint-Siège, en même temps que son plus ardent défenseur contre les rois et les princes qui ne craignaient pas d'en violer les droits les plus sacrés.

Guillaume le Conquérant voulut l'attirer en Angleterre et lui confier la direction de tous les monastères de ce royaume. Mais saint Hugues refusa, pour ne pas paraître s'associer aux violences du roi contre le clergé anglo-saxon.

Cependant, d'autres seigneurs lui confiaient les monastères de leurs domaines, en le priant de rétablir partout la discipline religieuse. Saint Hugues acceptait avec joie, quand ces offres et ces donations étaient conformes aux droits de l'Eglise.

Certains seigneurs firent mieux que de lui donner des couvents; ils se donnèrent eux-mêmes. Sa sainteté et ses vertus lui attiraient tous les cœurs. Le duc de Bourgogne, le comte de Mâcon avec trente de ses chevaliers, renoncèrent à la milice du siècle pour s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ et vivre sous la direction de saint Hugues. Il y eut, à cette époque, comme une sainte contagion de vertu qui portait toutes les âmes à la pénitence.

COMMENT SAINT HUGUES APPREND SA MORT PROCHAINE

Un jour, l'un des laboureurs des domaines de Cluny vint demander à parler au saint abbé : « Père, lui dit-il, je faisais ces jours derniers une plantation de jeunes vignes dans mon champ, lorsque je vis apparaître plusieurs personnages dont la gloire et la majesté semblaient au-dessus de la condition mortelle. Devant eux marchait une dame dont je ne pus voir le visage, mais un vénérable vieillard s'approcha de moi : — A qui appartient le champ que tu cultives ? me demanda-t-il.

— Seigneur, répondis-je, c'est un domaine du bienheureux Père et seigneur Hugues, abbé de Cluny.

— Alors, reprit l'inconnu, et le champ et son propriétaire sont à moi : je suis l'apôtre Pierre. La dame qui me précède est la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, escortée du chœur des âmes saintes. Hâte-toi d'aller trouver l'abbé de Cluny, pour lui dire : « Mettez ordre à votre maison, car vous allez entrer dans la voie de toute chair. » Telle est la mission que j'ai reçue, ajouta l'homme des champs. Je n'osai point d'abord m'en acquitter. Mais, la vision m'est de nouveau apparue, me reprochant ma négligence, et je n'ai pas voulu différer davantage. »

Saint Hugues accepta cet avis avec humilité, et redoubla d'austérités et de ferveur pour se préparer à la mort. L'humble condition du messager n'était pas pour lui une raison de douter de ses paroles, car Dieu préfère les humbles.

MORT DE SAINT HUGUES

Malgré son âge avancé et le déclin de ses forces, pendant le carême de 1109, saint Hugues porta jusqu'au bout le poids du travail et des austérités monastiques. Le Jeudi Saint, le vénérable abbé se rendit au chapitre et ordonna de distribuer aux pauvres les aumônes accoutumées. On le pria ensuite de donner l'absolution générale à la communauté. A ces mots, il fondit en larmes, et d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Comment pourrai-je vous absoudre, s'écria-t-il, moi, misérable pécheur, chargé devant Dieu du poids de tant de fautes? Tout indigne que j'en suis, je vais pourtant accomplir les devoirs de ma charge. Que le Seigneur, le Dieu qui délivre les captifs et relève les cœurs brisés, daigne opérer dans vos cœurs l'œuvre de sa grâce et de sa miséricorde. » Elevant ensuite les yeux au ciel, il bénit ses enfants.

Il lava encore les pieds de ses frères, à l'heure du *Mandatum*, et leur adressa, sur l'Evangile du jour, une exhortation qui fit couler bien des larmes. Il assista à tous les offices du Vendredi et du Samedi Saint. Il eut encore assez de force pour célébrer les offices de la solennité de Pâques. Mais, après vêpres, on dut le mettre au lit : « Je suis, disait-il, un soldat inutile. Le divin Maître daignera-t-il m'accorder la récompense? » Ses yeux se couvrirent bientôt comme d'un nuage, sa langue pouvait à peine articuler quelques sons, tous ses membres devinrent rigides. On lui apporta le Corps sacré du Sauveur, en lui demandant : « Le reconnaissez-vous? — Oui, dit-il; je le reconnais, et je l'adore. »

On lui présenta le crucifix et il le baisa avec une tendre vénération. Il se fit encore apporter la châsse renfermant les reliques du Pape saint Marcel, et il implora, avec effusion de larmes, l'intercession de ce glorieux martyr pour conduire son âme au ciel. Il perdit ensuite la parole. Ses religieux le transportèrent, vers la fin du jour, dans la chapelle de la Vierge Marie, où ils l'étendirent sur la cendre et le cilice. « Lorsque les derniers rayons du soleil s'éteignirent à l'horizon, nous dit Hildebert, son biographe, s'éteignit aussi ce grand soleil de l'Ordre monastique. L'exilé entrait dans la patrie. »

Saint Hugues mourut donc le 29 avril 1109; il avait quatre-vingt-cinq ans.

Digne successeur de saint Odon, saint Mayeul et saint Odilon, il avait continué, agrandi, consolidé leur œuvre. On peut dire que, sous sa direction, Cluny était parvenu à son apogée. Lié avec tous les grands personnages qui illustrèrent cette époque, Hugues fut l'ami de saint Udalric, de saint Pierre Damien, de saint Bruno et d'une foule d'autres saints. Il se vit père de plus de trente mille cénobites qui furent de puissants auxiliaires pour le Saint-Siège, dans sa lutte contre la simonie.

La mort de saint Hugues fut révélée à plusieurs saints personnages. Fulgence, abbé d'Affligny, vit les anges porter au ciel deux lits magnifiquement ornés et crier d'une voix suave : « En ces lits reposeront bientôt deux illustres prélats, Anselme de Cantorbéry et Hugues de Cluny. »

Une religieuse vit la Reine des cieux, assistée d'un grand nombre de saints, préparer un trône splendide, qu'on lui dit être pour le grand Hugues, abbé de Cluny.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MARIEN ET SAINT JACQUES, MARTYRS

Fête le 30 avril.



Saint Marien et saint Jacques visités par Notre-Seigneur dans leur cachot. La mère de saint Marien couvre de baisers le corps de son fils.

Marien et Jacques souffrirent la mort pour la foi en Numidie (Algérie actuelle), avec un grand nombre d'autres chrétiens.

Un ami de nos deux martyrs, qui a gardé l'anonymat, nous a laissé quelques pages sur leurs derniers moments; il eut, en effet, le bonheur d'assister à leur supplice et de partager même leurs souffrances. C'est à cette source certaine que nous puiserons les détails que nous allons raconter.

UNE DOUBLE COURONNE

Saint Marien, que les uns nomment Marcus, d'autres Marin, eut la gloire inestimable de con-

fesser deux fois le nom de Jésus-Christ. L'histoire nous apprend, en effet, que, sous le règne de Dèce, il fut pris avec d'autres chrétiens qu'il instruisait des vérités de la religion chrétienne et soumis aux plus atroces tortures; mais il triompha par sa constance de la rage de ses bourreaux qui, lassés de frapper inutilement leurs nombreuses victimes, le laissèrent à demi mort au milieu du sang des martyrs.

C'est ainsi qu'après avoir vu son corps déchiré par les ongles de fer et après avoir mêlé son sang à celui de ses compagnons plus heureux, il se voyait frustré dans son attente, et encore loin de la récompense.

Mais la couronne de la victoire qui lui échappe maintenant, il verra bientôt avec un nouveau lustre et un éclat plus resplendissant se poser de lui-même sur son front virginal.

En attendant, il propage la foi chrétienne en Numidie en compagnie d'un diacre nommé Jacques.

Au printemps de l'an 259, ils arrivaient en un lieu nommé Muguas, à quelques milles de Cirtha, colonie romaine.

VALÉRIEN PERSÉCUTEUR

Valérien était alors empereur. Ce prince avait voulu, aux débuts de son règne, être favorable aux chrétiens, c'est-à-dire ne pas les mettre à mort; mais, poussé par un conseiller sanguinaire, Macrien, il recommença contre les paisibles disciples de Jésus-Christ cette guerre cruelle que ses prédécesseurs avaient tant de fois déchaînée, sans réussir à les vaincre.

Le glaive de la persécution frappa d'innombrables victimes, parmi lesquelles on compte l'illustre évêque de Carthage, saint Cyprien qui mourut le 14 septembre 258.

La rage des païens tenta les plus grands efforts pour renverser la foi des fidèles; mais la patience et la multitude des chrétiens lassaient les bras des bourreaux.

Quand Marien et Jacques entrèrent à Cirtha, cette ville était agitée comme les flots d'une mer [illegible]. Les gentils, aveuglés par la fureur, faisaient retentir de toutes parts des cris de mort contre les chrétiens. Devant ce spectacle de cruauté, nos deux martyrs et les chrétiens de leur suite, loin de s'effrayer, éprouvèrent un sentiment de joie. Ils se croyaient déjà dans l'enivrement du triomphe en perspective : « *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea*. Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. »

MARTYRE DE DEUX ÉVÊQUES

Le préfet de Cirtha s'acharnait avec une fureur particulière sur les membres du clergé, persuadé que la défection de ceux-ci entraînerait l'apostasie des fidèles.

[illegible] que nous l'avons [illegible], sur le [illegible] de la persécution, deux vieillards [illegible] [illegible] de Lambèse, Agapius et Secondinus, [illegible] [illegible] [illegible]. Ils avaient [illegible] leur désir la couronne du martyre. [illegible] chargés d'années, avaient [illegible] de leurs compagnons [illegible] [illegible] d'entre eux les [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] ne dirigeaient leurs pas que [illegible] du pain de l'exil et de l'*eau du torrent*. Il leur tardait d'aller s'asseoir au banquet de la patrie.

En attendant, ils soutenaient de la parole et de l'exemple le courage des chrétiens et s'efforçaient d'éclairer les païens, profitant de toute occasion pour annoncer la vérité.

Ces pieuses exhortations portèrent leurs fruits, et les deux saints évêques eurent la gloire de se voir précédés par deux vierges consacrées à Dieu: Antoinette et Tertulla, et par une femme, mère de deux jumeaux qu'elle vit immoler comme autrefois les Saints Innocents.

Le ciel était ouvert. Agapius et Secondinus n'eurent qu'à suivre cette trace de sang qui les conduisait si sûrement à la gloire.

MARIEN ET JACQUES ASSAILLIS DANS LEUR VILLA

Parmi les disciples qui avaient recueilli avec un soin jaloux les paroles des saints pontifes, se trouvaient Marien et Jacques. Instruits par de si nobles exemples, ils brûlaient de les suivre. L'heure du combat ne se fit pas attendre.

Ce n'était plus un ou deux soldats stationnaires, mais une centurie entière qui recherchait des victimes à la persécution.

On appelait, chez les Romains, soldats *stationnaires*, des appariteurs ou officiers, qui étaient répartis par provinces, en des lieux déterminés, pour avertir les magistrats de ce qui se passait, en même temps que pour exécuter leurs ordres. Leurs fonctions répondaient à celles de nos gendarmes.

Cette bande fanatique, escortée d'une populace indisciplinée, se porta sur la villa qu'habitaient Marien et Jacques. Leur zèle apostolique les désignait à l'exécration des ennemis du Christ et le lieu qu'ils avaient choisi pour leur demeure était regardé comme le puissant boulevard de la foi. Les deux martyrs et les gens de leur suite furent traînés brutalement de Muguas dans la colonie de Cirtha. Cirtha se trouvait être alors un évêché important de Numidie. C'était là que s'exerçaient surtout la rage insensée des Gentils et la cruauté des persécuteurs.

Amenés devant le tribunal du préfet, ils furent soumis à un interrogatoire qui ne dura pas longtemps, car le préfet, voyant l'inébranlable résolution des deux martyrs de confesser énergiquement le nom du Christ, les fit conduire en prison.

LA PRISON ET LES PREMIERS SUPPLICES

Dans cet affreux cachot que le rayon du soleil ne pénétrait jamais, misérable réduit que se disputaient des reptiles et des rats, Marien et Jacques préparèrent définitivement leurs âmes à la lumière de gloire qui les attendait. C'est là, en effet, que commencèrent leurs supplices. Un soldat stationnaire fut leur bourreau.

Marien fut suspendu pour être déchiré. Le cordon qui le tenait en l'air lui serrait non les mains, mais l'extrémité des doigts [illegible] la [illegible] du corps [illegible] par [illegible] plus [illegible] douleur. On [illegible] même la cruauté. Que n'inventerait pas [illegible] de Satan ? De lui attacher aux pieds de lourdes pierres, de sorte que la charpente du corps, [illegible] de part et d'autre en sens contraire, se [illegible], les nerfs étaient brisés, les entrailles [illegible].

De son côté Jacques endurait les plus cruels

tourments. Etendu sur le chevalet, les ongles de fer traçaient sur ses chairs de larges sillons, et le sang qui ruisselait de ses plaies béantes ne pouvait assouvir la soif insatiable des païens.

En même temps que le soldat stationnaire exécutait les ordres d'un préfet inhumain, les magistrats de Cirtha se faisaient les prêtres du diable et essayaient, par de vains artifices, d'ébranler la constance des martyrs; mais, au milieu de ses tortures, Jacques s'écriait : « Je suis diacre de l'Eglise Romaine ! » et Marien faisait écho à sa voix et répétait : « Je suis lecteur ! » Ils disaient vrai l'un et l'autre, car telles étaient les fonctions qu'ils remplissaient dans l'Eglise.

L'infatigable bourreau se lassa. Il fallut reconduire en prison les généreux confesseurs tout enivrés de la joie du triomphe. Là, Marien et Jacques unirent leurs voix à celles des autres frères, pour chanter une hymne d'actions de grâce au Seigneur tout-puissant.

Ils passèrent le reste de cette journée dans de longues et ferventes prières, jusqu'au moment où, vaincus par la fatigue d'un combat si laborieux, ils s'endormirent tous d'un profond sommeil.

VISION DE MARIEN

Mais, tandis que leurs membres souffrants reposent dans le calme de la nuit, le Christ leur apparaît. Il vient réparer leurs forces et leur courage par ses ineffables consolations.

Ecoutons le bienheureux Marien raconter lui-même à ses glorieux compagnons ce que la divine bonté lui fit voir dans ce sommeil réparateur.

« Mes frères, s'écria à son réveil Marien, j'ai vu se dresser devant moi un tribunal d'un éclat éblouissant et dont le faite sublime semblait atteindre les nues. Un personnage était assis et remplissait les fonctions de juge. Autour du tribunal se trouvait une estrade où l'on montait par de nombreux degrés, car elle était fort élevée.

« Tour à tour, je vis défiler des confesseurs de toutes classes. Ils s'approchaient un à un du tribunal, et recevaient à genoux la sentence de leur mort.

« Tout à coup, j'entendis retentir une grande voix : « Qu'on amène Marien ! » s'écria le juge.

« Cette voix, je crois l'entendre encore résonner à mon oreille. Je montais à l'estrade, et voici que, soudain, à la droite du juge, j'aperçus Cyprien (l'évêque de Carthage) que je n'avais pas encore vu. Il me tendit la main et me faisant monter sur le plus haut degré de l'estrade, il me dit en souriant : « Viens t'asseoir avec moi ! »

« Et l'interrogatoire des autres confesseurs continua en ma présence. Quand il fut terminé, le juge se leva et nous le conduisîmes à son prétoire.

« Le chemin que nous foulions aux pieds était une prairie d'une riche verdure, émaillée de fleurs aux couleurs les plus vives. Des bois touffus çà et là, et de grands feuillages nous offraient à l'envi leur fraîcheur et leur parure. Des cyprès majestueux et des pins séculaires levaient fièrement la tête jusqu'au ciel. Ce site, en un mot, était des plus enchanteurs. Au milieu d'un jardin jaillissait une source abondante, et ses eaux, plus pures que le cristal, remplissaient un vaste bassin.

« Le juge disparut subitement à nos yeux. Alors, Cyprien, prenant une coupe qui se trouvait par hasard sur les bords de la fontaine, la remplit et but; puis, la remplissant de nouveau, il me la présenta et je bus moi-même avec bonheur. Et comme j'élevais la voix pour rendre grâces à Dieu, je me réveillai soudain. »

DEUX CEINTURES DE POURPRE

En entendant ces mots, Jacques comprit le sens d'une vision qu'il avait eue aussi. Quand Marien eut fini de parler, il exposa donc à son tour comment Dieu avait daigné lui manifester la couronne qui leur était réservée.

« Mes frères, dit-il, je me trouvais en votre compagnie sur un char. Tout à coup, je vis un jeune homme à la taille élancée et d'une beauté remarquable. Son vêtement était d'une blancheur si éblouissante que mes yeux ne pouvaient en supporter l'éclat. Il semblait n'effleurer la terre que du bout des pieds et son front radieux se cachait dans les nues. Comme il passait rapidement devant nous, il nous jeta deux ceintures de pourpre; l'une pour toi, Marien, l'autre pour moi, et j'entendis ces mots : « Suivez-moi promptement ! »

Un païen converti, nommé Emilien, partageait la captivité de nos martyrs. Un songe mystérieux lui révéla également son prochain triomphe.

SORTIES ET CONVERSION

C'est ainsi que ces vaillants chrétiens recevaient la nuit comme le jour les consolations de la grâce.

Ils demeurèrent quelque temps encore dans les sombres horreurs de cet antre infect. Tous les jours cependant, leur prison s'ouvrait et laissait s'échapper une âme que les Anges appelaient à la félicité du ciel. Le préfet voulait frapper d'abord les laïques et les séparer des clercs pour les soustraire à leur religieuse influence, et comme ils étaient en très grand nombre, la rage satanique des païens n'avait encore pu atteindre les deux chefs qui commandaient ce corps d'élite : Marien et Jacques. Ils sortaient, eux aussi, de leur cachot ténébreux, mais c'était pour endurer devant la foule quelques supplices nouveaux, et quand les yeux des assistants s'étaient repus et fatigués de ce spectacle, il restait à leur fureur une ressource : les prisons de Lambèse.

Toutefois, ces sorties fréquentes étaient une éloquente prédication, et de leur vivant même, les deux martyrs en recueillirent les fruits, car ils eurent la gloire de gagner par là au Christ de nombreux témoins.

Un jour, un des spectateurs, frappé de leur héroïque constance, laissa la grâce pénétrer dans son âme. Il venait de formuler au fond de son cœur l'acte de sa conversion, quand, soudain, la splendeur du Christ illumine son visage. Les gentils le remarquent et se le montrent du doigt, mais lui sans se troubler : « Oui, j'embrasse la religion de ces martyrs, s'écria-t-il d'une voix claire et puissante, et je veux être martyr comme eux ! »

Une profession de foi si inattendue ne laissa pas de surprendre les témoins de cette scène, le courage et la fermeté du nouveau converti ne tardèrent pas à recevoir leur récompense. Sa tête tomba sous le fer du bourreau. Il avait mérité par sa correspondance à la grâce de partager la gloire des confesseurs de Jésus-Christ.

LE FESTIN DU CIEL

Durant cette longue attente, où l'esprit des deux martyrs était agité dans une alternative de vie et de mort, une nouvelle vision vint consoler le cœur de Jacques et de Marien.

Agapius, ce saint évêque dont nous avons parlé plus haut, avait depuis longtemps remporté la palme du martyre. Or, par une permission de Dieu, Agapius vint visiter Jacques dans sa prison alors qu'il refaisait ses forces dans le repos de la nuit. Il se montra visiblement à lui, au point, qu'ébloui par l'éclat de sa gloire, Jacques ne put s'empêcher de s'écrier : « Que je suis heureux ! Je vais rejoindre Agapius, je vais m'asseoir avec lui à ce banquet céleste ! » Et il se réveilla en disant : « Oui, je l'ai vu, Agapius. Il était entouré d'une armée de confesseurs de la foi qui ont été enfermés avec nous dans cette même prison. Un festin commun les réunissait, et Marien et moi, emportés par un esprit de dilection et de charité [illegible] nous courions à ces agapes spirituelles, quand un enfant que je [illegible] être l'un des deux jumeaux, immolés sur les bras de leur mère, se présenta devant nous et nous dit : [illegible] Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, demain vous prendrez place avec nous à ce banquet éternel. »

DANS LA VALLÉE DE CIRTHA

Mais, déjà, le jour a lui ; l'heure approche où la sentence définitive du préfet va réunir au chœur des patriarches et des confesseurs nos deux glorieux martyrs et beaucoup d'autres avec eux.

Les portes des prisons s'ouvrent. Marien et Jacques, suivis d'une légion de chrétiens, sont conduits sur le lieu du triomphe. C'est une vallée profonde entourée de deux collines qui servent de gradins à cet amphithéâtre naturel. La vallée est traversée par un fleuve qui roule doucement [illegible] Bientôt, ce seront des flots de sang qui couleront dans son lit.

Les martyrs sont sur le lieu du supplice ; mais ils sont en si grand nombre que l'exécution devra être forcément longue et pénible. Le bourreau se trouve en face de tout un peuple de martyrs dont [illegible] Que fera-t-il pour abréger ses coups ? La barbarie de cet esclave, [illegible] à verser le sang et à abattre les têtes, [illegible] Il imagine un ingénieux système. Il fait ranger les martyrs en file à la suite les uns des autres, et, selon la coutume, il leur bande les yeux avant d'accomplir son cruel ministère.

[illegible] saints viennent au-devant d'eux avec des palmes, [illegible]

[illegible]

Quand [illegible] soudain d'une inspiration divine, il s'écria : « Païens, vous allez nous mettre à mort, mais l'heure de la vengeance céleste approche. La main de Dieu va s'appesantir sur vous et le jour n'est pas loin où vous gémirez tous sous le poids de sa colère. La captivité, la famine, la peste, les tremblements de terre, tous les fléaux enfin, envoyés par le Seigneur pour châtier les mécréants, vous feront expier les crimes que vous allez commettre. Mais faites votre œuvre, nous ne pouvons rester plus longtemps sous vos coups. »

A peine avait-il achevé ces paroles prophétiques, que le glaive du bourreau lui trancha la tête. Les autres têtes tombèrent successivement sous le fer meurtrier.

La victoire était complète.

LA MÈRE DU MARTYR

Or, la mère de Marien était présente au supplice. Comme autrefois la mère des Machabées, elle éclata en transports de joie quand elle vit son fils bien-aimé baigné dans son propre sang. Elle se précipita sur lui et couvrit de baisers sa chair qui palpitait encore. Ses lèvres étaient collées sur la plaie sanglante, par où s'était échappée la vie du corps, et elle ne voulait pas quitter celui qu'elle avait porté dans son sein et nourri de son lait. Mais, sans respect pour la tendresse maternelle, le bourreau déroba le corps à ses embrassements et le fit disparaître ignominieusement avec ceux des autres martyrs.

C'est le quatre des nones d'avril, de l'an de Jésus-Christ 259, qu'eut lieu cette hécatombe de chrétiens, massacrés à la fois dans la vallée de Cirtha.

Cirtha, grâce à la bravoure de nos soldats, est devenue une terre française. En souvenir du grand Constantin, elle avait changé son nom en celui de Constantine qu'elle a gardé depuis.

Voici, d'après M. Carette, capitaine de génie et membre de la Commission scientifique d'Algérie, un document précieux qui mentionne ce massacre, c'est une inscription découverte récemment à Constantine, et qui se trouve gravée sur le roc :

DIE IIII NONAS APRILIS PASSIONES MARTYRVM
SANCTORVM HORTENSIUM MARIANI ET
IACOBI DATII APRI RUSTICI CRISPINI
DONATI MELITVNIS PASTORIS SILVANI
EGPYTII .... ET OMNIVM
QVORVM NOMINA SCIT IS QVI FECIT

« Le quatre des nones d'avril, passion des saints martyrs de la vallée : Marien, Jacques, Datius, Aper, Rusticus, Crispinus, Donat, Meliton, Pastor, Silvain, Egyptius ... et de tous les autres dont les noms sont connus de Dieu. »

Le sens du mot *Hortensium* a suscité plus d'une discussion. Il ne nous appartient pas de trancher [illegible] Nous croyons seulement avec l'abbé Darras que cette vallée de Cirtha en fut [illegible] les martyrs [illegible] par les jardins de la ville. D'où le nom de *Martyres hortenses* donné à ces héros de la foi qui versèrent leur sang en ce lieu.

Saint Marien et saint Jacques, priez pour nous !

[illegible], Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES, APOTRES

Fête le 1er mai.



LA MULTIPLICATION DES PAINS

Avant d'opérer le miracle, Jésus avait dit à Philippe : « Comment pourrons-nous acheter du pain pour nourrir ce peuple? » Et Philippe avait répondu : « Pour en donner un peu à tout le monde, il en faudrait pour deux cents deniers. »

(D'après la Bible de Schnorr. Paris A. W. Schulgen.)

SAINT PHILIPPE

Saint Philippe était de la ville de Bethsaïda en Galilée, patrie de saint Pierre et de saint André. Notre divin Sauveur, dès les premiers jours de sa vie publique, le rencontra et lui dit : « Suis-moi. » Philippe, fidèle à la grâce de la vocation divine, laissa sa famille et suivit Jésus-Christ. Tout joyeux d'avoir reconnu en Jésus de Nazareth le Messie attendu depuis tant de siècles, Philippe se hâte de faire part de cette bonne nouvelle à Nathanaël son ami : « Nous avons trouvé Celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et les écrits des prophètes : Jésus de Nazareth, fils de Joseph. — Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? » répond Nathanaël, qui savait bien que le Messie devait naître à Bethléem, la ville de David, ainsi que l'avait annoncé le prophète Michée. « Viens et vois, » reprend Philippe, persuadé qu'il lui suffirait de voir Jésus pour reconnaître en lui le Fils de Dieu.

Jésus, voyant venir Nathanaël, dit de lui : « Voici un vrai Israélite, au cœur droit et sincère. — D'où me connaissez-vous? dit Nathanaël. — Avant que Philippe ne vous appelât, quand vous étiez sous le figuier, je vous ai vu, dit le Sauveur. » Or, Jésus ne pouvait, de science humaine, connaître ce détail. « Maître, répondit vivement Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. — Parce que je vous ai dit : je vous ai vu sous le figuier, cela vous suffit pour croire, vous verrez de plus grandes choses, reprit le Sauveur. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » Saint Jean, I.

Trois jours après, Philippe assistait aux noces de Cana, et voyait le premier miracle de Jésus, miracle opéré à la prière de Marie. L'année suivante, il fut choisi pour être du nombre des douze Apôtres.

Quand la multitude suivit Jésus-Christ au désert, c'est à Philippe que le divin Maître adressa cette parole : « Où achèterons-nous du pain pour nourrir cette foule ? — Quand même on achèterait du pain pour deux cents deniers, répondit Philippe, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un très petit morceau. » Or, remarque l'Evangéliste, Jésus lui avait fait cette question pour éprouver sa foi, car il savait bien ce qu'il allait faire. Ce qu'il allait faire, c'était le célèbre miracle de la multiplication des pains.

Le dimanche des Rameaux, après l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem, des Gentils qui venaient probablement d'[illegible] s'adressèrent à Philippe comme à l'un des principaux de la suite du Sauveur : « Nous voulons voir Jésus », lui dirent-ils. Philippe en parla à André et tous deux présentèrent ces étrangers à Jésus.

Au moment de la dernière cène, comme Notre-Seigneur parlait aux Apôtres de son Père céleste, et leur disait qu'il était venu de son Père et qu'il retournait à son Père, « Seigneur, dit Philippe, montrez-nous votre Père et ce sera assez. — Depuis si longtemps que je suis avec vous, reprit Jésus, vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. » Doctrine sublime, qui nous initie aux [illegible] de la Sainte Trinité et nous enseigne que le Père et le Fils sont un seul et même Dieu.

SAINT PHILIPPE APRÈS LA PENTECÔTE

Rempli de [illegible], de lumière et d'amour par l'Esprit-Saint, [illegible] Philippe se mit à prêcher l'Evangile avec les autres Apôtres ; quand, avant de se séparer, ces saints [illegible] de la vérité [illegible] ce résumé de leur doctrine que nous appelons le Symbole des Apôtres, [illegible], d'après la tradition, [illegible] cet [illegible] : *[illegible] aux enfers*, et saint Jacques le Mineur : *Je crois au Saint-Esprit*.

Les [illegible] contrées de l'Asie supérieure échurent en partage au zèle de saint Philippe ; il évangélisa [illegible] les Scythes, il paraîtrait même qu'il se serait avancé [illegible] à travers l'Europe, et plusieurs [illegible] Isidore de Séville, saint Julien de Tolède, le vénérable Bède affirment qu'il prêcha dans les Gaules. D'autres pensent qu'il s'agit ici non des Gaules, mais de la Galatie, colonie gauloise d'Asie-Mineure.

Quoiqu'il en soit, ce saint Apôtre donna finalement à sa prédication le glorieux témoignage de son propre sang, dans la ville d'Hiérapolis en Phrygie. L'une des principales divinités de cette ville était un gros serpent, le peuple l'adorait et on lui offrait de l'encens et des sacrifices. — Il n'y a guère d'ailleurs de contrée où le démon, qui a jadis perdu l'humanité en prenant la forme du serpent, n'ait pris un cruel plaisir à se faire rendre hommage par le culte de ce malfaisant reptile. — Saisi de compassion pour ce peuple, saint Philippe se jette à terre et supplie Dieu de délivrer ces malheureux de la tyrannie de Satan. Dieu exauça sa prière et le serpent expira aussitôt.

A la vue du cadavre de sa vaine idole, le peuple se montrait disposé à accueillir la foi au Dieu vivant et véritable, mais les pontifes païens et les magistrats, endurcis dans leur erreur et poussés par le démon, font arrêter l'Apôtre, il est gardé quelques jours en prison, puis battu de verges et cloué à une croix. Pendant qu'il remerciait Jésus son divin Maître de lui avoir fait part de sa croix, les infidèles se mirent à l'accabler sous une grêle de pierres. Alors la terre trembla avec violence, plusieurs grands édifices s'écroulèrent [illegible], ensevelissant sous leurs ruines un grand nombre d'idolâtres. Les persécuteurs épouvantés s'enfuirent, et les chrétiens de la ville se hâtèrent d'[illegible] leur Père pour le détacher de la croix. Mais saint Philippe, se sentant près de mourir, les conjura de ne pas le priver de l'honneur d'expirer sur la croix comme son divin Maître, et après avoir prié pour eux et pour toute l'Eglise, il remit son âme entre les mains de son Créateur. Il y avait vingt ans qu'il travaillait au salut des âmes. Les chrétiens ensevelirent ses restes avec respect. Plus tard, une partie fut transférée à Constantinople et l'autre à Rome dans l'église des douze Apôtres. Paris, Toulouse, Autun et Florence ont eu le bonheur d'en recevoir à leur tour ; une partie du crâne de l'Apôtre fut apportée à Troyes après la prise de Constantinople par les Croisés. Saint Philippe est le patron de la cathédrale d'Alger.

Avant de tout quitter pour suivre Jésus-Christ, saint Philippe était marié et père de plusieurs filles [illegible] par leurs vertus [illegible]. On croit que la dernière est [illegible] que sainte Hermione, martyrisée sous Adrien et fêtée par les Grecs le 4 septembre.



SAINT JACQUES LE MINEUR

APÔTRE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM ET MARTYR

Saint Jacques, surnommé le Mineur, pour le distinguer de l'autre Apôtre du même nom qui mourut avant lui, saint Jacques le Majeur frère de saint Jean, était né à Cana, en Galilée, une douzaine d'années avant Jésus-Christ. Il était fils de Marie, femme de Cléophas ou Alphée, cousine germaine, et peut-être même belle-sœur de la Sainte Vierge, car plusieurs pensent que ce Cléophas était frère de saint Joseph. Il était donc de la tribu de Juda et cousin de Notre-Seigneur selon la chair ; il avait même dans les traits de son visage une ressemblance frappante avec le divin Maître. Suivant l'usage hébreu, les fidèles de Palestine l'appelaient le *frère du Seigneur*, et ils aimaient à regarder en lui une image vivante de leur Maître remonté au ciel. Jacques avait trois frères, Joseph, Simon et Jude ; ce dernier ainsi que Jacques furent reçus par le Sauveur au nombre des douze apôtres, les deux autres restèrent parmi les disciples ; ils avaient même eu d'abord quelque peine à croire à la divinité de Jésus-Christ quand ce divin Sauveur, après les humbles obscurités de sa vie cachée, commença sa vie publique. Dans leur pensée encore trop humaine, il leur semblait que le vrai Messie aurait dû paraître entouré de plus de pompe, de richesse et d'éclat terrestres ; mais plus tard, ils comprirent mieux l'humilité du Fils de Dieu et les merveilles du monde surnaturel.

Une ancienne tradition raconte qu'au moment de la passion du Sauveur, saint Jacques déclara qu'il ne mangerait point jusqu'à ce que Jésus fût ressus-

cité. Le jour même de sa glorieuse résurrection, Jésus lui apparut et, lui ayant demandé du pain, le bénit, le rompit, et le lui offrit en disant : « Ne fais pas difficulté, mon frère, de manger, car le Fils de l'homme est ressuscité. »

SAINT JACQUES, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM

Après la Pentecôte, quand les Apôtres se partagèrent le monde à conquérir, saint Jacques fut établi évêque de la ville de Jérusalem; aussi était-il considéré comme le père de tous les juifs convertis, et son autorité était grande dans la primitive Eglise. Au concile de Jérusalem, il prend le premier la parole, après saint Pierre. Il fut toute sa vie fidèle aux pratiques de la loi de Moïse, qui n'étaient plus obligatoires, sans doute, mais n'étaient point encore défendues; il fut l'Apôtre spécial des Juifs et l'on a dit de lui, avec raison, que sa mission avait été de conduire avec honneur la synagogue au tombeau. La Rédemption par Jésus-Christ et la fondation de l'Eglise, venaient de faire succéder le Nouveau Testament à l'Ancien ; mais l'Ancien avait été la préparation du Nouveau, c'est pour cela que Dieu l'avait établi, et il méritait un dernier hommage. Au reste, le Nouveau Testament n'est point l'ennemi de de l'Ancien, mais il est l'Ancien Testament lui-même, accompli et perfectionné par Jésus-Christ, ainsi que l'avaient prédit les prophètes.

Saint Epiphane affirme que saint Jacques est demeuré vierge toute sa vie, et saint Jérôme le propose comme un parfait modèle d'innocence et de piété, de pénitence et de charité. Il passait fréquemment de longues heures en prière, généralement à genoux, et souvent la face contre terre; on rapporte même, que, par un privilège réservé au seul grand prêtre des Hébreux, on lui permettait au temple de Jérusalem d'entrer dans le *Saint* et jusque dans le *Saint des Saints* pour offrir à Dieu ses prières.

En sa qualité d'évêque de Jérusalem, il portait autour de son front, dans les cérémonies, une lame d'or, comme le grand prêtre juif.

Toute sa vie, il garda l'abstinence de viande, ne mangeant jamais rien qui eût eu vie; il ne buvait que de l'eau, et par mortification, il n'usait point de parfums, ni de bains, quoique cela fut ordinaire de son temps.

Enfin, son incomparable sainteté lui valut, de la part de ses contemporains, le surnom de *Juste*, titre qui lui était donné, non seulement par les chrétiens, mais encore par les juifs infidèles et plusieurs de ces derniers regardèrent plus tard la ruine de Jérusalem comme un châtiment de la mort injuste qu'ils avaient fait subir à ce saint homme.

L'ÉPITRE DE SAINT JACQUES

Le plus beau souvenir qui nous reste de saint Jacques, c'est sa magnifique épître, qui est au nombre de ses sept canoniques, reçues par l'Eglise comme inspirées de Dieu. Elle est adressée à tous les Juifs convertis dispersés sur la terre. Il leur montre qu'il ne suffit pas d'avoir une foi stérile et morte, il faut une foi véritable et conséquente avec elle-même, c'est-à-dire une foi qui prouve qu'elle est vivante par les bonnes œuvres qu'elle produit; il les console au milieu des persécutions de leurs frères restés infidèles; il les encourage à la constance au milieu des tentations, à la docilité à la parole de Dieu, à la charité fraternelle vis-à-vis des pauvres et des petits; leur enseigne à bien gouverner leur langue, à éviter les divisions et les discordes. Il termine par quelques instructions sur l'Extrême-Onction des malades, parle de la confession, de l'efficacité des prières du juste et des mérites de ceux qui convertissent les pécheurs.

SAINT JACQUES FIDÈLE A JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU MARTYRE

Le saint évêque de Jérusalem ouvrait chaque année les yeux à beaucoup de ses compatriotes et les amenait à la foi de Jésus-Christ. L'an 61, à l'approche des fêtes pascales, solennités qui amenaient toujours à Jérusalem un grand concours de peuple, de nombreux Israélites vinrent consulter le *Juste* au sujet de Jésus-Christ. Jacques leur prouva par les écrits des prophètes que Jésus est le Messie, et plusieurs, qui étaient des principaux de la nation, se convertirent.

Les Juifs infidèles, déjà furieux d'avoir vu saint Paul échapper de leurs mains pour se faire conduire à César, ne purent plus contenir leur rage contre saint Jacques. Ananus, fils de ce grand-prêtre Anne qui avait fait amener Jésus à son tribunal, fit comparaître saint Jacques devant le sanhédrin, et après de vaines et hypocrites louanges, lui déclara qu'il confiait à sa haute sagesse la défense de la loi de Moïse et le soin d'éclairer le peuple séduit par les disciples de Jésus de Nazareth. L'évêque fut conduit sur le haut de la terrasse du Temple et les princes des prêtres lui crièrent : « Juste ! nous avons confiance en toi, on trompe le peuple au nom d'un imposteur crucifié ; parle et dis-nous la vérité sur Jésus ! » Le majestueux et doux vieillard contemplant la foule immense qui se pressait sous ses yeux, éleva la voix et s'écria : « Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus le Fils de l'homme ? Il siège dans les cieux à la droite de la Majesté divine et un jour il reviendra sur les nuées du ciel. » A ces mots un vaste frémissement agita la foule un moment silencieuse : « Hosanna au Fils de David ! » crièrent ceux qui avaient embrassé la foi. « Hélas ! dirent avec douleur les Scribes et les Pharisiens, le Juste lui-même est donc séduit ! » Et s'élançant sur la plate-forme du temple, ils précipitèrent Jacques du haut en bas pour lui broyer la tête sur le pavé.

Tout brisé de sa chute, le saint vieillard eut encore la force de se relever sur ses genoux et de prier Dieu pour ses bourreaux : « Seigneur, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Mais les Juifs voyant qu'il vivait encore s'écrièrent: Lapidons Jacques le juste ! et déjà ils commençaient à lui lancer des pierres, quand un prêtre, de la race des Rechabites, s'interposa : « Arrêtez ! dit-il, que faites-vous ? n'entendez-vous pas le Juste qui prie pour vous ? » Mais pendant qu'il parlait, un foulon asséna sur la tête de Jacques un grand coup de son levier et l'étendit mort. C'était le jour de Pâques, 10 avril, de l'an 60.

L'évêque martyr fut enseveli non loin du temple dans un tombeau taillé dans le roc. On lui donna pour successeur son frère saint Simon ou Siméon. Quant au grand prêtre Ananus, il n'échappa pas mieux que son frère Anne à la vengeance divine; désapprouvé par le gouverneur romain, dépouillé du pontificat par Agrippa roi de Chalcide et arrière petit-fils d'Hérode l'Iduméen, il périt enfin étranglé par une faction de ses compatriotes.

La plus grande partie des reliques de saint Jacques le Mineur se trouve à Rome dans l'église des Apôtres près de celles de saint Philippe. Toulouse, Anvers et Compostelle en ont aussi des fragments. L'église de Saint-Jacques du Haut-Pas à Paris en possédait également, mais la Révolution les a détruites.

LE DIACRE SAINT PHILIPPE ET SES QUATRE FILLES

Fête le 6 juin

Le diacre saint Philippe, qu'il ne faut pas confondre avec l'Apôtre du même nom, eut l'honneur d'être choisi avec saint Etienne pour être l'un des sept premiers diacres.

Après le martyre de son héroïque collègue saint Etienne, il vint annoncer la divinité de Jésus-Christ dans la ville de Samarie. Sa parole était appuyée par l'éclatant témoignage de nombreux miracles, guérisons de boiteux, paralytiques et autres malades. Les Samaritains dont la religion était un mélange de judaïsme et de paganisme, et qui eux aussi attendaient le Messie, furent dans une grande joie en apprenant ces bonnes nouvelles prouvées par tant de prodiges; beaucoup se convertirent. Simon le Magicien lui-même qui avait séduit la ville par ses prestiges, se faisant appeler la grande Puissance de Dieu, reconnut que le messager du Christ était accompagné d'une puissance supérieure à la sienne et demanda le baptême.

La nouvelle de ces conversions remplit de joie l'Eglise de Jérusalem persécutée; saint Pierre et saint Jean descendirent à Samarie pour donner aux nouveaux baptisés le sacrement de confirmation. Cette effusion de l'Esprit-Saint fut signalée par divers prodiges. A cette vue, Simon le Magicien, qui songeait toujours à se faire passer pour un être extraordinaire, offrit à saint Pierre une grosse somme d'argent pour recevoir lui aussi le pouvoir de donner l'Esprit-Saint. Le prince des Apôtres flétrit par des paroles sévères cette sacrilège audace, invitant Simon à faire pénitence s'il ne voulait attirer sur lui les châtiments du ciel. Mais l'orgueilleux Simon préféra aller continuer ailleurs ses aventures de magicien, et devint le premier hérésiarque.

Peu après un ange ordonna à saint Philippe d'aller sur le chemin qui conduisait de Jérusalem à Gaza. Le saint diacre y arrivait quand il aperçut le char d'un homme qui revenait de Jérusalem par ce même chemin.

« Approche-toi de cette voiture, lui dit l'ange, et mets-toi près de l'homme qui est dedans. » Ce voyageur était un des premiers ministres de Candace reine d'Ethiopie, il revenait de Jérusalem où il était allé adorer le vrai Dieu, et retournait en son pays. Il lisait en ce moment ce passage des prophéties d'Isaïe : « Il a été livré à la mort comme une brebis et comme un agneau qui ne crie point entre les mains de celui qui le tond, il n'a point ouvert la bouche; par son humilité on l'a jugé contre toute sorte de justice. Qui pourra raconter sa génération? car il a été arraché de la terre des vivants. »

« Comprenez-vous ce que vous lisez? demanda saint Philippe. — Comment le pourrais-je, si personne ne me l'explique », répondit le voyageur. Et faisant asseoir près de lui ce passant qui lui paraissait instruit, il lui demanda : « De qui parle le prophète en ce passage? est-ce de lui-même ou d'un autre? » Philippe lui expliqua alors comment le prophète annonçait en ce passage la passion de notre doux Sauveur; il fit connaître à l'étranger toute l'histoire de Jésus-Christ et la nécessité de recevoir le baptême en son nom pour être sauvé. La grâce toucha tellement le cœur droit du voyageur, qu'étant arrivés auprès d'une fontaine, il dit à Philippe : « Voici de l'eau, qui empêche que je sois baptisé? — Si vous croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ, rien ne l'empêche, dit le diacre. » Ils descendirent aussitôt du char, l'illustre étranger fut baptisé; la cérémonie achevée, il n'aperçut plus Philippe que l'ange venait d'emporter; il continua sa route remerciant Dieu de la grâce qu'il venait de recevoir.

Quant à saint Philippe, il se trouva dans la ville d'Asoth, ville de l'ancien pays des Philistins, jadis célèbre par le séjour de l'arche sainte. Il y continua ses prédications et porta la bonne nouvelle en beaucoup d'autres lieux; d'anciennes traditions rapportent qu'il alla jusque dans l'Asie-Mineure et même en Ethiopie. Mais son séjour habituel était la ville de Césarée en Palestine, sa patrie où il habitait avec ses filles. Avant d'entrer dans la carrière apostolique, il avait vécu dans l'état du mariage et avait été père de quatre filles. Toutes les quatre, devenues de ferventes chrétiennes, avaient consacré leur virginité au Seigheur, vivaient dans une grande sainteté et Dieu les avaient honorées du don de prophétie. L'apôtre saint Paul et l'évangéliste saint Luc revenant de Grèce à Jérusalem et passant par Césarée, reçurent l'hospitalité dans cette sainte maison. Elles furent ensevelies à Césarée auprès des restes de leur père; et sainte Paule, trois siècles plus tard, eut la joie de visiter leur demeure qui était encore debout.



Imp.-gérant : Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ATHANASE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 2 mai. — IVe siècle.

Saint Athanase naquit à Alexandrie, métropole de l'Egypte, vers l'an 296. Ses parents, qui étaient chrétiens et recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la véritable doctrine du christianisme. Lorsqu'il fut suffisamment instruit dans la grammaire et les autres sciences ordinaires, saint Alexandre, qui devait être évêque d'Alexandrie, le retira d'entre les mains de ses parents, et l'éleva, comme un autre Samuel, dans le temple du Seigneur. Il étudia plusieurs années dans une sainte école et devint parfait théologien, en lisant avec beaucoup de soin les écrits des anciens docteurs de l'Eglise.

Agé d'environ vingt ans, saint Athanase entendit parler de saint Antoine, dont la réputation était dès lors répandue partout. Il alla le voir avec le désir d'imiter ses vertus si rares, demeura avec lui pour se former à la piété sous sa conduite, et il se fit honneur de lui avoir présenté l'eau quand il lavait ses mains, comme Elisée faisait au prophète Elie. A son exemple, il embrassa la vie religieuse, qu'il continua même étant évêque.

En ce temps-là, Pierre, prédécesseur d'Achillas, sur le siège d'Alexandrie, par son indulgence pour les chrétiens qui avaient offert de l'encens aux idoles pour éviter la mort, et qui s'en repentaient, avait déplu à Mélèce, évêque de Lycopolis; Mélèce se sépara de la communion de Pierre et forma un schisme; ses partisans prirent le nom de méléciens. Arius, lybien de naissance et diacre de l'Eglise d'Alexandrie, se joignit aux schismatiques.

Néanmoins, par un repentir hypocrite, il parvint à gagner les bonnes grâces d'Achillas, patriarche d'Alexandrie, qui l'éleva au sacerdoce et le mit à la tête d'une paroisse de la ville. Sous le patriarcat d'Alexandre, Arius inventa une nouvelle doctrine sur le Verbe Incarné affirmant, contre l'Ecriture Sainte, qu'il n'était qu'une simple créature. Saint Alexandre l'excommunia.



Saint Athanase.

D'après la fresque de Fra Angelico, dans la chapelle de Saint Nicolas, au Vatican

Vers le même temps, ravi de la science et de la sainteté d'Athanase, le patriarche l'ordonna diacre et le mena avec lui au concile de Nicée, en Bithynie, composé de trois cent dix-huit évêques. Quoique jeune, il aida le bienheureux vieillard de ses conseils, lui montrant en toutes choses le chemin qu'il devait suivre. C'est à ce concile que, simple diacre, il renversa, par la force de ses arguments, les subtilités d'Arius, s'attirant ainsi l'admiration des Pères du Concile et la haine implacable des ariens, qui jurèrent dès lors de le perdre.

Cinq mois après le Concile, Alexandre, chargé d'années et de mérites, rendit sa belle âme à Dieu, après avoir désigné pour son successeur le diacre Athanase, suivant l'ordre que Dieu lui en avait donné. Il l'appela plusieurs fois, puis, comme il ne paraissait point, parce qu'il s'était enfui, il ajouta par esprit prophétique: « Tu fuis, Athanase, mais tu n'échapperas pas. » En effet, tout le peuple et le clergé de l'Eglise d'Alexandrie le choisirent unanimement pour successeur d'Alexandre, et il fut sacré en présence et au bruit des acclamations de tout le peuple. Athanase comptait à peine trente ans.

Les ariens n'avaient point oublié les splendeurs de sa doctrine qui avaient dissipé leurs ténèbres. Remplis de fureur, en voyant Athanase patriarche d'Alexandrie, ils mirent tout en œuvre pour le faire déposer.

Ils commencèrent par l'accuser auprès de Constantin d'avoir obligé les Egyptiens à lui payer tribut en faisant la visite de son diocèse. Il se lava de ces calomnies devant l'empereur, qui le renvoya vers son peuple en le comblant d'éloges.

Comme il persistait à ne point recevoir Arius dans la communion de l'Eglise, malgré les menaces de l'empereur, mais que, au contraire, il avait persuadé à Constantin que l'Eglise catholique ne pouvait avoir aucune communion avec une hérésie qui déclarait la guerre à Jésus-Christ, Eusèbe de Nicomédie, Eusèbe de Césarée, les méléciens et les ariens redoublèrent de ruses et d'artifices auprès de Constantin, qui se laissa enfin surprendre par de nouvelles accusations contre Athanase. Il permit aux évêques ennemis de sa doctrine de rassembler un concile à Tyr, pour y examiner sa cause. Saint Athanase y vint sur l'ordre de

l'empereur, et, afin d'ôter à ses ennemis tout prétexte de le décrier de nouveau et de dire qu'il refusait d'obéir parce qu'il se sentait coupable, il amena avec lui quarante-neuf évêques d'Égypte, entre autres, les illustres confesseurs, Paphuce et Potamon.

Quand saint Athanase fut entré au Concile, on le fit demeurer debout, comme un accusé devant ses juges. Potamon en versa des larmes. Là, il fut accusé d'un crime abominable; et, en effet, on fit paraître au milieu des évêques assemblés une infâme courtisane subornée par les ariens, qui soutint que l'évêque Athanase avait accompli mille actes énormes avec elle, et l'avait comblée de présents pour qu'elle gardât le silence. Saint Athanase était présent. Il avait concerté ce qu'il devait faire avec l'un de ses prêtres, nommé Timothée. Sommé de répondre à cette accusation, Athanase garda le silence. Mais Timothée, se tournant vers cette femme, lui dit :

« Quoi ! vous prétendez que vous m'avez vu chez vous me déshonorer ? »

La femme tendit la main vers Timothée, le montra du doigt et s'écria toujours plus haut :

« Oui, c'est vous-même ! »

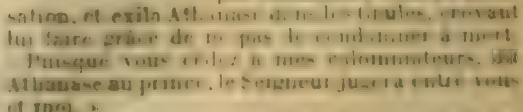
Puis elle ajouta les circonstances de temps et de lieu avec grand renfort de paroles. Un immense éclat de rire accueillit une accusation si mal concertée et si habilement détruite. Et ceux qui avaient fait venir cette femme furent couverts d'une telle confusion qu'ils la chassèrent aussitôt de l'assemblée, malgré saint Athanase qui voulait trouver les auteurs de la calomnie.



Malgré cette première honte, l'assemblée s'écria en tumulte qu'il y avait des crimes plus importants à examiner, qu'on ne s'en justifiait point par subtilité, mais qu'il suffisait d'avoir des yeux pour en être convaincu. Ils accusèrent Athanase d'avoir tué Arsène, évêque mélécien, qui s'était caché après avoir encouru quelques censures.

On avait profité de sa fuite pour répandre le bruit de sa mort. On accusait Athanase d'en être l'auteur, et d'avoir même fait couper une de ses mains, pour servir à des opérations magiques. Ils ouvrirent, en effet, une boîte mystérieuse, et firent paraître cette main desséchée qu'ils gardaient depuis longtemps. « Athanase ! crièrent-ils, voici votre accusateur ! voilà la main droite de l'évêque Arsène ; c'est à vous de nous dire comment et pourquoi vous l'avez coupée. » Il s'éleva alors un bruit confus, les adversaires du saint poussèrent des cris d'horreur, ses amis furent indignés de la calomnie. Quand saint Athanase eut enfin obtenu un peu de silence, il demanda si quelqu'un de l'assemblée connaissait Arsène. Plusieurs se levèrent en disant qu'ils l'avaient connu particulièrement. Alors saint Athanase donna l'ordre à l'un de ses diacres d'aller chercher un homme qu'il montra à l'assemblée, et lui faisant lever la tête, il adressa à ses adversaires ces paroles : « Est-ce là Arsène que j'ai tué et à qui j'ai coupé la main après sa mort ? » L'étonnement de ceux qui connaissaient Arsène est impossible à redire : ils le croyaient mort depuis longtemps ou du moins fort éloigné. Arsène s'était présenté couvert de son manteau, de sorte que ses mains ne paraissaient pas. Saint Athanase en découvrit une en levant un côté du manteau. On se demandait s'il montrerait l'autre, ce qu'il fit en levant l'autre côté du manteau. Alors il s'adressa à tout le concile : « Voilà Arsène avec ses deux mains. Dieu ne nous en a point donné davantage : c'est à mes accusateurs de chercher où pouvait être placée la troisième, ou à vous d'examiner d'où vient celle qu'on vous montre. » Les ariens s'écrièrent qu'Athanase était un magicien, qu'il trompait les yeux par ses prestiges. Ils se jetèrent sur lui avec fureur, et l'auraient mis en pièces, si le comte Archelaüs et les autres officiers de l'empereur ne l'avaient arraché de leurs mains.

La victoire que saint Athanase remporta sur ses accusateurs ne rendit point sa cause meilleure à leurs yeux. Ils le déposèrent de l'épiscopat par un décret du Concile, et lui défendirent de retourner à Alexandrie, de peur d'y exciter de nouveaux troubles. Pendant qu'ils étaient occupés à dresser leur sentence inique, saint Athanase sortit secrètement de Tyr, et vint à Constantinople se plaindre à l'empereur. Ce prince, après l'avoir écouté, trouva que sa plainte était juste, et, en conséquence, ordonna aux évêques du Concile de Tyr de venir sans délai à Constantinople rendre raison de leur jugement. Quand ils furent arrivés, ils ne parlèrent point des chefs d'accusation détruits si victorieusement par saint Athanase, ils en inventèrent un autre, plus capable d'irriter l'empereur contre lui. Ils l'accusèrent de vouloir empêcher à l'avenir le transport du blé d'Alexandrie à Constantinople. Constantin crut à l'accusation, et exila Athanase dans les Gaules, croyant lui faire grâce de ne pas le condamner à mort.



« Puisque vous cédez à mes calomniateurs, dit Athanase au prince, le Seigneur jugera entre vous et moi. »

Saint Athanase se rendit à Trèves, où il fut reçu par Constantin le Jeune, avec beaucoup de respect, et par saint Maximin, alors évêque de Trèves, avec beaucoup d'honneurs.

Cet exil jeta l'Église d'Alexandrie dans la dernière consternation. Saint Antoine, du fond de son désert, écrivit plusieurs fois à l'empereur pour le conjurer de ne point ajouter foi aux impostures des ariens. Il n'y eut aucun égard, il traita de fous et de turbulents les catholiques d'Alexandrie qui lui redemandaient leur évêque et leur père. Cependant, l'empereur, qui avait été frappé de la mort effrayante d'Arius, qui, pris d'une indisposition subite, avait rendu dans les latrines publiques sa noire âme avec ses entrailles, malade lui-même, Constantin fit rappeler Athanase, et ce fut Constantin le Jeune, son fils, qui le rendit à son peuple d'Alexandrie, après la mort de son père. Il fut reçu par les siens comme

un triomphateur. Mais les ariens redoublèrent de rage. S'appuyant sur Constance, empereur d'Orient, qui prit leurs intérêts, ils assemblèrent un Concile à Antioche, déposèrent Athanase une seconde fois, et élurent à sa place un prêtre égyptien, nommé Piste, précédemment condamné par saint Alexandre et le Concile de Nicée. Athanase, de son côté, rassembla un Concile de cent évêques à Alexandrie, où son innocence fut reconnue et proclamée. Les deux partis en appelèrent à Rome.

Saint Athanase s'y rendit en personne pour défendre sa cause. C'est là qu'il fit en latin la profession de foi que l'Église chante sous le nom de *Symbole de saint Athanase*. Le pape Jules le confirma dans la communion de l'Église et frappa les hérétiques d'un nouvel anathème. Mais cette sentence ne put rétablir le Saint sur son siège. Il demeura encore trois ans à Rome, où il fonda la vie monastique.

La vie de saint Athanase n'est qu'une reproduction de ces premières scènes. Il est toujours persécuté et toujours vainqueur. Rétabli sur son siège par Constance, qui céda à la prière et aux menaces de son frère Constant, il fut persécuté de nouveau, à la mort de ce dernier, par les ariens et l'empereur Constance lui-même, et déposé dans deux Conciles, à Arles et à Milan.



Toutefois, saint Athanase était demeuré à Alexandrie, où il adressait à Dieu de ferventes prières pour le triomphe de la vérité. Constance résolut alors de le faire sortir d'Alexandrie par violence. Voici comment saint Athanase raconte lui-même l'événement :

« Il était nuit : le peuple, rassemblé dans l'église, faisait la veille pour la fête du lendemain. Le chef militaire, Syriacus, apparut tout à coup avec des soldats, au nombre de plus de cinq mille, ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, des lances; il les range autour de l'église. Moi, qui ne trouvais pas juste, dans un si grand désordre, d'abandonner mon peuple, et qui préférais m'exposer le premier au péril, m'étant assis dans ma chaire, j'ordonnai au diacre de lire le psaume 136e, et je dis au peuple de répéter le refrain, *Parce que sa miséricorde est éternelle*, et de se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais le chef s'étant élancé dans le temple, et les soldats assiégeant de toute part le sanctuaire pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, me supplient de prendre la fuite; je refuse de le faire avant que chacun d'eux soit en sûreté. M'étant donc levé et ayant prié le Seigneur, je les conjurai de se retirer. J'aime mieux, disais-je, être en péril que de voir maltraiter quelqu'un de vous. Plusieurs étant déjà sortis et les autres se préparant à les suivre, quelques solitaires et quelques prêtres montèrent jusqu'à moi et m'entraînèrent, et ainsi, j'en atteste la suprême vérité, malgré tant de soldats qui remplissaient le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je sortis sous la conduite du Seigneur, et j'échappai sans être vu, glorifiant surtout le Seigneur de ce que je n'avais pas trahi mon peuple, et de ce que, l'ayant mis d'abord en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même et me dérober aux mains qui voulaient me saisir. »

Pendant qu'on donnait le soin de son Église à un certain Georges, homme d'un caractère féroce, plus capable de perdre, de ravir et de massacrer le troupeau du Seigneur que de le protéger et de le nourrir, saint Athanase se retira dans les déserts d'Égypte. On mit à prix la tête de l'auguste fugitif, on le chercha partout, mais aucune menace ne put arracher aux moines le secret de sa retraite. Pour ne pas compromettre ses hôtes généreux, qui aimaient mieux mourir que de livrer le saint docteur, il se retira plus avant dans la solitude, et demeura six ans caché dans une citerne sans voir ni parents, ni amis, ni même la lumière du soleil, à l'exception d'un fidèle qui lui apportait les choses nécessaires et les lettres qu'on lui écrivait, et cela au péril de sa vie, tant était violente la persécution arienne.

Constance vint à mourir, et Julien l'Apostat, par ostentation de tolérance, le rappela de l'exil. Rien de merveilleux comme la réception que les fidèles d'Alexandrie lui faisaient à chaque retour d'exil. Ce n'étaient que festins publics, fêtes solennelles, cantiques de louanges et d'actions de grâces à Dieu; on dressait partout des estrades pour le voir passer, on montait sur les arbres et sur les toits; ses triomphes surpassaient les triomphes des empereurs, de sorte que pour dire qu'un prince avait été bien reçu en Égypte, on disait qu'on lui avait fait autant d'honneurs qu'au grand Athanase.

Ces saintes joies et la parole du pontife causaient tant d'émulation à la vertu parmi le peuple, que plusieurs jeunes filles, destinées au mariage, faisaient vœu de garder leur virginité, et un grand nombre de jeunes gens embrassaient la vie monastique. Un des premiers soins de saint Athanase, après son retour des solitudes d'Égypte, fut de travailler à rétablir la pureté de la foi, en rassemblant un Concile. A peine les travaux en étaient-ils terminés, que Julien, levant le masque de l'hypocrisie, envoya un édit à Alexandrie, par lequel il ordonnait à saint Athanase de quitter son siège au plus vite. L'amour des Alexandrins pour leur évêque ne leur permit point de le laisser enlever sans s'y opposer. Ils écrivirent à Julien qui, pour toute réponse, fit marcher des armées vers Alexandrie pour prendre Athanase.

Obligé de sortir, le Saint essuya les larmes des fidèles qui venaient lui dire adieu, en les assurant que cet orage ne serait pas de longue durée, car le règne de Julien ne devait avoir que la durée d'un nuage qui passe. Poursuivi sur le Nil par les émissaires de l'empereur, ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de s'enfuir dans le désert. Il n'en fit rien, mais marcha droit vers celui qui avait ordre de le prendre. « Où est Athanase? lui demande l'officier. — Il n'est pas loin », répondit le saint évêque, et, tandis que l'officier continuait sa poursuite, il revint à Alexandrie.

Julien l'Apostat mourut bientôt, comme l'avait



Saint Athanase, de retour de l'exil, est reçu en triomphe par son peuple.

prédit Athanase, et, sous Jovien qui lui succéda, l'Église compta quelques jours de paix.

Jovien mourut moins d'un an après son avènement au trône. Valens, qui lui succéda, porta un édit par lequel il exilait tous les évêques rappelés par Jovien. En conséquence, les magistrats d'Égypte voulurent obliger Athanase de quitter son Église. Cette fois, le peuple se révolta et prit les armes. Athanase, pour éviter de plus grands désordres, sortit secrètement d'Alexandrie pour la cinquième fois, il alla se cacher à la campagne dans le tombeau de son père, et y demeura quatre mois.

Il reprit enfin le soin de son Église après la condamnation de Valens par un Concile de Rome, pour ne plus la quitter qu'à sa mort.

Saint Athanase, après avoir gouverné l'Église d'Alexandrie pendant quarante-six ans, après avoir soutenu un nombre presque infini de combats pour la défense de la véritable foi et remporté autant de victoires, alla expérimenter au ciel la béatitude de ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Sa mort arriva le 2 mai de l'année 373.

Voilà le grand saint Athanase, docteur du Verbe de Dieu. D'une foi profonde et inébranlable, d'une admirable pénétration et d'une prudence que ses ennemis ne mirent jamais en défaut, d'une fermeté que rien n'ébranla, il parut comme un soleil, toujours semblable à lui-même depuis sa première apparition jusqu'à son déclin.

« Quand vous trouverez une sentence des écrits de saint Athanase, disait un ancien, si vous n'avez point de papier, il la faut écrire sur vos habits. » Il y en a une surtout qui est comme le programme de toute sa vie et qui doit être dans les temps actuels le programme de la nôtre : *Decet nos non tempori sed Domino servire.* Il convient que nous soyons, non les esclaves des temps et des circonstances, mais les serviteurs de Dieu. Ô très bon docteur Athanase, lumière de la Sainte Église, amant passionné de la loi divine, priez le Fils de Dieu de la graver dans nos cœurs !

Le corps de saint Athanase fut d'abord déposé dans l'Église de Sainte-Sophie, à Constantinople, puis transféré à Venise en 1454. Cependant, le chef du Saint ne se trouve plus dans cette ville. La France a hérité de cette précieuse relique. On la vénère à Semblançay, dans le diocèse de Tours.

SAINT ALEXANDRE, PAPE ET MARTYR

Fête le 3 mai.



Alexandre et Eventius, miraculeusement préservés des flammes où les avait jetés Aurélien, appellent Théodule à partager leur triomphe.

LE SEPTIÈME PAPE ET LE PRÉFET DE ROME

Saint Alexandre, né à Rome, fut le sixième successeur de saint Pierre. Plein de zèle, d'intelligence et de vertus, il fut élu pour succéder à saint Calixte, l'an 108, sous le règne de Trajan. Pontife d'une « sainteté incomparable, » il était jeune encore, mais plus sage que les vieillards, disent les *Actes* de son martyre, dont nous empruntons en partie la traduction à M. l'abbé Darras (1). Par sa parole et ses miracles, il fit dans Rome une multitude de conversions, spécialement parmi les classes élevées, et conquit à Jésus-Christ une partie du sénat romain. Hermès, préfet de Rome, se convertit à son tour, après avoir vu son fils qui venait d'expirer ressuscité par saint Alexandre. Hermès fut baptisé le jour même de Pâques, avec sa femme, sa sœur, ses enfants, et 1250 esclaves qui leur appartenaient ; ces esclaves devenaient en ce jour leurs frères en Jésus-Christ ; Hermès leur donna à tous la liberté, leur distribua une partie notable de ses biens, et donna le reste aux pauvres.

LE TRIBUN QUIRINUS — UN ANGE A LA FENÊTRE D'UN CACHOT — UN BAPTÊME EN PRISON

A la nouvelle de ces conversions, l'empereur Trajan, alors en guerre avec les Parthes, se hâte d'envoyer d'Asie à Rome le maître des milices, Aurélien, avec ordre de mettre à mort tous les adorateurs de Jésus-Christ.

(1) *Histoire générale de l'Eglise*, t. VII.

Aussitôt arrivé, Aurélien fait arrêter le Pape et le préfet de Rome; on les traîne en prison. Sur leur passage, la populace, ameutée par les pontifes idolâtres, poussaient des cris de mort : « Qu'on les brûle vifs, disait-elle; ce sont eux qui rendent nos temples déserts et qui ont détourné des milliers d'hommes du culte des dieux! »

Le préfet Hermès fut confié à la garde du tribun militaire Quirinus. « Comment, lui disait cet officier avec une sympathie sincère, comment un patricien tel que vous, un lieutenant de l'empereur, avez-vous pu perdre à plaisir un poste éminent pour l'échanger contre des chaînes réservées aux plus vils criminels? » Hermès lui répondit : « Je n'ai pas perdu ma préfecture, je n'ai fait que la déplacer. Une dignité terrestre est soumise à toutes les vicissitudes de la terre, une dignité céleste est éternelle comme Dieu même! — Quoi! s'écria le tribun, avec la sagesse que nous admirons en vous, vous avez pu vous laisser séduire par une doctrine si insensée! Vous croyez qu'il reste quelque chose de nous, après cette vie, quand notre corps est réduit en cendres, qu'il suffit d'un souffle pour disperser? — Moi aussi, dit Hermès, il y a quelques années, je riais d'une telle espérance et n'estimais que cette vie mortelle. — Mais, reprit Quirinus, qui donc a pu vous faire changer de sentiment? Quelles preuves avez-vous eues pour croire? Faites-les moi connaître; je croirai peut-être à mon tour. »

Hermès répondit : « Tu as en ce moment sous ta garde le prisonnier qui m'a convaincu, c'est Alexandre. »

A ces mots, Quirinus éclata en malédictions contre Alexandre, et s'écria : « Mon cher maître, illustre Hermès, je vous conjure, rentrez dans votre grade; revenez à vous-même; votre patrimoine, votre famille, toute votre maison vous seront rendus. Alexandre n'est qu'un imposteur. Aurélien m'a chargé de vous dire que si vous consentez à sacrifier aux dieux, rien n'est perdu pour vous. Je vous demandais quelles preuves avaient déterminé votre résolution, et vous me nommez un misérable magicien, un scélérat que j'ai fait jeter dans une basse-fosse! Est-il bien vrai que vous ayez pu être séduit par cet artisan de crimes? Mais un paysan serait à peine le jouet d'un pareil charlatan, qui sera bientôt brûlé vif. S'il est si puissant, que ne se délivre-t-il lui-même et vous avec lui? — Les juifs, reprit Hermès, ont dit la même parole à Jésus-Christ, mon Maître, quand il fut sur la croix : « Qu'il descende, disaient-ils, et nous croirons en lui! » Or, si Jésus-Christ n'avait pas eu horreur de leur perfidie et s'il n'avait pas connu clairement leur mauvaise foi, il serait réellement descendu de la croix en leur présence et leur serait apparu dans toute sa puissance. — Eh bien, dit Quirinus, s'il en est ainsi, je vais à votre Alexandre, je lui dirai : [illegible] Si [illegible], je croirai. »

Le tribun se rendit dans la prison d'Alexandre [illegible] les gardes à sa porte [illegible] Alexandre se mit en prières : « Mon Seigneur et mon Dieu! vous qui m'avez fait asseoir sur le siège de Pierre votre apôtre, vous m'êtes témoin que je ne veux point me soustraire à la passion et à la mort qui m'attendent. Accordez-moi seulement de me conduire ce soir à votre serviteur Hermès, et faites que demain matin je sois de retour dans ce cachot. »

Or, à l'entrée de la nuit, un bel enfant qui paraissait à peine âgé de cinq ans et tenait à la main une torche allumée, apparut au prisonnier et lui dit : « Suis-moi. » Puis il ouvrit la fenêtre scellée, et prenant le pontife par la main, il le conduisit à la cellule d'Hermès et disparut; les deux martyrs miraculeusement réunis se mirent en prières, et Quirinus, en apportant le repas du soir, les trouva dans cette attitude. Sa stupeur, son effroi, ne lui permirent pas d'articuler une parole : il paraissait foudroyé. « Tu as voulu un miracle pour croire, lui dirent-ils, tu vois le miracle. Crois donc à Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui exauce ses serviteurs, et qui a promis de leur accorder tout ce qu'ils lui demandent. » Quirinus avait eu le temps de reprendre ses esprits. « C'est peut-être là, répondit-il, un des prestiges de votre magie? — Quoi! dit Hermès, est-ce donc par notre volonté que nous aurions pu briser, sans laisser de traces, les portes de ton cachot. Tu as triplé tes gardes et cependant nous voilà ensemble. Crois donc enfin, il n'y a pas en ceci d'autre magie que la puissance de Jésus-Christ, ce Dieu qui rendait la vue aux aveugles, guérissait les lépreux et ressuscitait les morts! » Puis il lui raconta l'histoire de sa conversion, comment il avait eu la douleur de perdre son fils malgré les sacrifices offerts pour lui à Jupiter Capitolin et comment Alexandre avait, par la puissance du Christ, ressuscité le jeune homme et rendu la vue à sa nourrice qui était devenue aveugle.

Au récit de ces merveilles, Quirinus sentit son cœur de père s'émouvoir. « J'ai, dit-il, Balbina, ma fille, que je comptais marier bientôt. Il lui est survenu un goitre au cou; guérissez-la et je croirai en Jésus-Christ. » Alexandre lui dit : « Détache cette chaîne dont on a chargé mon cou, fais-la toucher à ta fille et elle sera guérie. » Quirinus hésitait, il ne savait s'il devait laisser les deux captifs réunis. « Referme la porte du cachot à la manière accoutumée, [illegible]; demain matin je serai dans ma prison. »

Le lendemain, à la première heure du jour, Quirinus ouvrait la porte du cachot d'Alexandre, qui s'y trouvait, en effet. Le geôlier n'était pas seul. Balbina sa fille, miraculeusement guérie, l'accompagnait. Il se prosterna aux pieds du saint martyr, et, fondant en larmes, il dit : « Seigneur, je vous en conjure, intercédez pour moi auprès du Dieu dont vous êtes l'évêque, afin qu'il me pardonne mon incrédulité passée. Voici ma fille, votre servante; j'ai fait ce que vous m'avez dit, elle est guérie! »

Quirinus était converti. Alexandre lui demanda : « Combien y a-t-il de captifs dans cette prison? — Il en est une multitude, répondit le tribun. — Informe-toi s'il en est quelques-uns, parmi eux,

qui aient été incarcérés pour le nom du Christ. » Quirinus fit cette enquête et revint bientôt dire au pontife : « Il y a un prêtre âgé, nommé Eventius, et un autre venu d'Orient, nommé Théodule. — Va, lui dit Alexandre, et amène-les-moi. »

Le tribun ne se contenta pas d'amener à Alexandre les deux prêtres; il réunit autour du successeur de saint Pierre tous les autres prisonniers. « Ceux-ci, dit-il, sont des voleurs, des adultères, des assassins, tous chargés de crimes. — C'est pour les pécheurs, dit Alexandre, que Jésus-Christ Notre-Seigneur est descendu du ciel, il nous appelle tous à la pénitence et au pardon. » Commençant alors à les instruire, il leur parla avec tant de force et d'efficacité que, touchés de ses paroles, ils demandèrent le baptême. Alexandre chargea les prêtres Eventius et Théodule de les recevoir au nombre des catéchumènes et de continuer leur instruction. Bientôt, Quirinus, Balbina sa fille, tous les membres de sa maison et tous les captifs reçurent le baptême; la prison semblait changée en une église.

COMMENT UN CHRÉTIEN SAIT SACRIFIER LES DIGNITÉS TERRESTRES PLUTÔT QUE DE RENONCER A SA FOI

Le greffier dénonça à Aurélien tout ce qui venait de se passer. Ce lieutenant impérial fit immédiatement appeler Quirinus : « Je te voulais du bien, lui dit-il, tu m'as indignement trompé; te voilà dupe de cet Alexandre! — Je suis chrétien, répondit Quirinus. Vous pouvez me flageller, me jeter aux flammes, me trancher la tête, je ne serai jamais autre chose. Tous les prisonniers qui étaient sous ma garde sont chrétiens comme moi. J'ai supplié le pontife Alexandre et le patricien Hermès de quitter leur cachot, je leur en ai ouvert les portes, ils s'y sont refusés; ils aspirent à la mort comme un affamé à un festin; maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

— Insolent dit le magistrat, demain je vais te faire couper la langue et t'appliquer à la torture. » Quirinus eut en effet la langue coupée, et fut étendu sur le chevalet; après ce supplice, on lui coupa sucessivement les mains et les pieds; enfin Aurélien donna l'ordre de le décapiter et fit jeter son corps aux chiens.

Durant la nuit, les Frères enlevèrent secrètement ses précieux restes et les ensevelirent dans le cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne.

Balbina, fille de Quirinus, consacra sa virginité au Seigneur. Un jour, Alexandre, la voyant baiser respectueusement ses chaînes : « Cherchez plutôt, lui dit-il, les fers qu'a portés le bienheureux Pierre, voilà ceux qui méritent votre vénération. » Balbina, en effet, fut assez heureuse pour entrer en possession de cette précieuse relique, qu'elle légua plus tard à Théodora, sœur d'Hermès, et que l'on vénère encore à Rome.

Hermès ne fut pas moins courageux que son ami dans sa fidélité à Jésus-Christ et eut la tête tranchée. Théodora, sa sœur, recueillit son corps et l'ensevelit dans la catacombe de l'ancienne voie Salaria, près de Rome. Aurélien fit également saisir tous les prisonniers baptisés par Alexandre, on les embarqua sur un navire désemparé qui fut coulé en pleine mer.

MARTYRE DE SAINT ALEXANDRE — UN ANGE DANS LA FOURNAISE ARDENTE — LE TEMPS DE LA MISÉRICORDE PASSÉ

Le saint pape Alexandre remercia Dieu de leur triomphe, et se prépara lui-même à ses derniers combats. Au tribunal d'Aurélien, il parla avec une autorité et une majesté dignes d'un Pape. « Sais-tu bien, dit le fonctionnaire étonné, que tu n'es point devant un juge ordinaire, je suis le délégué de Trajan, le maître du monde! — Prenez garde, reprit Alexandre, la toute-puissance dont vous vous faites gloire sera bientôt réduite à néant. » (Cette prophétie ne devait pas tarder à se réaliser : Trajan mourut peu après, et Aurélien le précéda dans le tombeau.)

Alexandre fut étendu sur le chevalet, les licteurs se mirent à lui déchirer les flancs avec des ongles de fer, et ils tourmentaient les plaies saignantes avec des torches enflammées. Ce supplice dura longtemps, le martyr était calme et priait en silence. « Tu ne parleras donc pas? cria le juge impatienté. — Durant la prière, c'est avec Dieu que le chrétien parle, répondit Alexandre. — Insensé, dit Aurélien, tu n'as pas quarante ans! pourquoi perdre à plaisir ton existence? — Plût à Dieu, dit le Pape, que vous ne perdiez pas, vous-même, votre âme immortelle! »

En ce moment, la femme d'Aurélien lui envoya dire : « Mettez Alexandre en liberté, c'est un saint. Si vous persistez à le torturer, la vengeance divine éclatera sur vous, et j'aurais le malheur de vous perdre. — Alexandre est jeune, répondit Aurélien, demandez à ma femme si ce n'est pas la raison du tendre intérêt qu'elle lui porte. » En réalité la femme d'Aurélien était chrétienne, et son mari l'ignorait.

Le pontife, épuisé par la perte de son sang, fut détaché du chevalet, et l'on amena les deux prêtres Théodule et Eventius. Aurélien s'adressant à Alexandre : « Dis-moi, lui demanda-t-il, qui sont ceux-ci? — Ce sont deux saints, deux prêtres, répondit Alexandre. — Comment te nommes-tu? dit le magistrat au plus âgé. — Mon nom parmi les hommes est Eventius, dit le prêtre; mais je suis chrétien, et tel est mon nom spirituel. — Depuis qnand es-tu chrétien, reprit le juge. — Depuis soixante-dix ans. J'ai été baptisé à l'âge de onze ans; à vingt ans je fus ordonné prêtre. J'ai maintenant quatre-vingt-un ans. Cette dernière année de ma vie a été la plus heureuse pour moi, car je l'ai passée dans un cachot, pour le nom de Dieu! — Prends pitié de ta vieillesse, dit Aurélien. Abjure le Christ, j'honorerai tes cheveux blancs, tu seras l'ami de l'empereur, et je te comblerai de richesses. » Le vieux prêtre chrétien répondit : « Je vous croyais quelque sagesse, mais votre cœur est aveuglé, il refuse de s'ouvrir à la lumière divine. Cependant il en est temps encore, embrassez la foi véritable; croyez en Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, et il vous sera fait miséricorde. » Le magistrat

haussa les épaules et fit éloigner Eventius sans lui répondre.

Théodule reçut l'ordre d'approcher du tribunal. « Et toi aussi, dit-il, voudras-tu compter pour rien les ordres que je te donne au nom de l'empereur? — Ni vous ni vos ordres ne sauriez m'effrayer! s'écria Théodule. Qui êtes-vous, vous qui torturez les saints de Dieu? Qu'a fait Alexandre, le saint pontife, pour mériter les supplices que vous lui avez infligés? — Espères-tu donc y échapper toi-même? demanda Aurélien. — A Dieu ne plaise, s'écria Théodule; Dieu ne me refusera pas la grâce d'être associé à ses martyrs. »

Cette parole fit naitre dans l'âme d'Aurélien une pensée qu'il crut merveilleuse. Il donna l'ordre d'attacher dos à dos Alexandre et Eventius, et les fit jeter tous deux dans une fournaise ardente. Quant à Théodule, il voulut qu'on le tînt près du four embrasé pour y être témoin de leur supplice, mais sans le partager. Cependant le miracle des compagnons de Daniel se renouvela en ce moment. Du milieu des flammes, Alexandre s'écria : « Théodule, mon frère, viens à nous. L'ange qui apparut aux trois jeunes Hébreux est ici à nos côtés, il te garde une place! » A ces mots, Théodule, échappant aux soldats, se précipita dans la fournaise. On entendait les trois martyrs, libres dans les flammes, chanter la parole du psaume : « Seigneur, vous nous avez éprouvés par le feu, et il ne s'est trouvé en nous aucune iniquité! »

Aurélien, furieux de ce prodige qu'il attribuait à la magie, les fit retirer de la fournaise. Eventius et Théodule eurent la tête tranchée. Alexandre, réservé à un supplice plus douloureux, eut tout le corps percé lentement par des pointes d'acier, jusqu'à ce qu'il rendit l'âme (3 mai de l'année 117).

Aurélien insultait à leurs cadavres quand il entendit une voix du ciel qui lui disait : « Ces morts que tu outrages sont maintenant dans un lieu d'éternelles délices, mais toi tu vas descendre en enfer! » Saisi d'horreur, le magistrat rentra dans son palais, tremblant de tous ses membres. Il appela Sévérina sa femme. « J'ai vu, lui dit-il, un jeune homme au visage étincelant. Il a jeté à mes pieds une verge de fer et m'a dit : Aurélien, tu vas maintenant recevoir ta récompense! Un tremblement nerveux s'est emparé de moi, la fièvre me dévore, que faire! Invoque ton Dieu pour moi, prie-le de me faire miséricorde. » Sévérina répondit : « J'irai moi-même ensevelir les saints martyrs pour qu'ils intercèdent pour nous. »

Elle alla donc, et dans un de ses domaines, au septième milliaire de Rome, sur la voie Nomentane, elle déposa de ses mains Eventius et Alexandre dans le même tombeau. Théodule fut enseveli seul dans un sépulcre à part. Les prêtres de Rome et tous les fidèles avaient accompagné les corps des martyrs. Ils demeurèrent réunis pendant que Sévérina revint en toute hâte auprès de son époux. Aurélien était en proie au plus violent délire; une fièvre ardente le consumait; des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres; parfois cependant il lui échappait des imprécations contre lui-même; il se reprochait son crime. « Infortuné, dit Sévérina, vous avez méprisé mes conseils! La main de Dieu s'appesantit sur vous. » Bientôt Aurélien expira dans des convulsions atroces. Sévérina se revêtit d'un cilice; elle vint se prosterner sur la tombe des martyrs et ne voulut point quitter ce lieu. Plus tard, lorsque le pontife Sixte, élu pour succéder à saint Alexandre, fut arrivé d'Orient, elle obtint qu'un évêque y célébrerait chaque jour les saints mystères. Ce sanctuaire fut en effet longtemps desservi par un évêque.

Plus tard, après les persécutions, quand les catacombes cessèrent d'être fréquentées à cause des ravages et des incursions des barbares, les reliques de saint Alexandre et de ses deux compagnons furent transférées à Rome dans l'église de sainte Sabine. Mais en notre siècle, en 1844, des fouilles ont fait heureusement découvrir dans les catacombes, sous les débris d'un autel, le tombeau où furent ensevelis, après leur martyre, saint Alexandre et saint Eventius, et, dans un oratoire à côté, le tombeau de saint Théodule.

Saint Alexandre avait occupé la chaire apostolique durant huit ans et cinq mois. C'est lui qui ajouta au canon de la messe les quelques mots qui rappellent le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur; il a aussi recommandé aux fidèles de ne pas négliger le salutaire usage de l'eau bénite, institué par les apôtres, mais d'en emporter dans leur maison, pour éloigner les puissances infernales.

Imp. [illegible] Paris.

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Fête le 4 mai.



Saint Jean-Baptiste de la Salle distribue sa fortune aux pauvres, à la porte de la première école chrétienne, à Reims, sa ville natale.

Dieu est admirable dans les dispositions de sa Providence : au moment où l'enseignement congréganiste est devenu l'objet d'attaques passionnées et de persécutions incessantes, et où les ennemis de la vérité s'efforcent de le proscrire des écoles publiques, Dieu a fait resplendir sur la terre, au milieu de l'Eglise militante, quelque chose de la gloire immortelle dont jouit dans le ciel celui qu'on peut bien appeler le patriarche des Congrégations enseignantes. Saint Jean-Baptiste de la Salle l'a bien été, en effet, et si les divers Instituts qui, dans la suite, se sont donné cette belle mission, ne l'ont pas eu pour fondateur direct, tous, en France du moins, se sont inspirés de son œuvre, et lui ont emprunté, en grande partie, ses procédés et ses méthodes.

CE QU'ÉTAIT LE FONDATEUR DES FRÈRES

Né à Reims, le 30 avril 1651, Jean-Baptiste de la Salle appartenait à une noble maison qui avait donné à l'armée et à la magistrature des hommes éminents ; il aurait donc pu, lui aussi, aspirer à une position élevée selon le monde, d'autant plus qu'il était l'aîné de la famille. Mais il tourna de bonne heure ses regards vers le sanctuaire et se sentit doucement incliné à se donner à Dieu.

Dès l'âge de huit ans, il suivit les cours du collège de l'Université de Reims. Le zèle avec lequel il se livra à l'étude ne nuisit en rien à sa piété, car il se montrait parfaitement assidu aux offices de l'Eglise et y ajoutait même de nombreuses pratiques de dévotion particulière.

Au lieu de contrarier sa vocation, ses parents eurent le bon esprit de la favoriser, tout en l'éprouvant, comme c'était leur devoir. Honoré de la tonsure dès l'âge de onze ans, Jean-Baptiste ne tarda pas à attirer l'attention et à mériter l'estime de ceux qui vivaient avec lui. Il avait à peine seize ans lorsque, selon un usage de l'époque, un vénérable chanoine résigna sa prébende en sa faveur ; c'était Pierre Dozet, ancien vicaire général, chancelier de l'Université de Reims et archidiacre de Champagne. Jean-Baptiste prit possession de son canonicat dans l'illustre Chapitre de la métropole de Reims, qui s'honore d'avoir compté parmi ses membres saint Bruno, le bienheureux Urbain II et les glorieux pontifes Sylvestre II, Adrien IV et Adrien V.

Quoique placé sur la voie des honneurs, le jeune chanoine ne perdit rien de sa modeste simplicité ; il se montra parfaitement assidu au chœur, tout en continuant ses études, reçut les Ordres mineurs, prit le grade de maître ès arts,

travailla à se sanctifier, et enfin voulut aller faire sa théologie au Séminaire de Saint-Sulpice, pour se fortifier de plus en plus dans les vertus qui conviennent à un ecclésiastique.

Il y avait dix-huit mois qu'il était à Paris, lorsque la mort de son père, qui avait suivi de près celle de sa mère, le força de retourner à Reims, à cause de sa qualité de chef de famille. Il donna, dans cette circonstance, des preuves d'une sagesse remarquable [illegible]

[illegible]

COMMENT [illegible]

[illegible]

immenses services rendus à l'Eglise et à la civilisation par les Jésuites, les Lazaristes, les missionnaires, les Sœurs de Charité et même par les humbles Ordres contemplatifs, dont la douce et pacifique mission se renferme dans la prière et la pénitence?

Au XVIIe siècle, les hommes de foi étaient comme tourmentés de cette idée, qu'il fallait de même une Congrégation spécialement vouée à l'enseignement du peuple. Le pieux abbé Bourdoise disait : « Un prêtre qui aurait la science des saints et du salut, se ferait maître d'école et par là arriverait à se faire connaître. » [illegible]

COMMENT L'ABBÉ JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE EST PRIS AUX FILETS DE LA PROVIDENCE

[illegible]

P. Barré, Minime, [illegible]

[illegible]

Salle réussit à les remplacer par d'autres plus fervents, et continua de s'occuper d'eux avec une sollicitude qu'il s'expliquait d'autant moins qu'elle était accompagnée d'une répugnance réelle pour ce genre de vie. Mais enfin, dit-il lui-même, *je compris que Dieu m'appelait*. En conséquence, en 1682, il quitte l'hôtel paternel et va habiter, avec ses maîtres d'école, la maison qui doit être réellement le berceau du nouvel Institut.

BUDGET DE LA NOUVELLE FONDATION

Le succès des *Écoles chrétiennes et gratuites* de Reims avait inspiré à d'autres villes le désir d'en posséder de semblables : Guise, Rethel, Château-Porcien et Laon sont les premières, dans l'ordre des temps, qui aient sollicité cette faveur.

L'ardent M. Nyel, enchanté de répondre à leur empressement, s'absentait sans scrupule et laissait peser toute la responsabilité de l'établissement de Reims sur notre Saint, qui s'y dévoua plus que jamais. Pour le préparer davantage encore à sa mission sublime, Dieu lui demanda alors un grand sacrifice. Les maîtres d'école, moins dévoués et moins généreux que lui, n'avaient pas renoncé aux calculs intéressés de l'avenir : ils se demandaient parfois ce qu'ils deviendraient lorsque l'âge et les pratiques de l'enseignement les mettraient hors d'état de travailler. Ils ajoutaient même que M. de la Salle était exempt de pareilles inquiétudes, parce que, grâce à sa riche prébende canoniale, il serait toujours à l'abri du besoin. Le vénérable prêtre se sentit soudain inspiré de se démettre de son canonicat, et, poussant jusqu'à l'héroïsme sa généreuse résolution, il le résigna, en 1683, en faveur d'un bon prêtre qui ne lui était rien, plutôt que de porter son choix, comme on l'en pressait, sur un de ses frères, déjà engagé dans les Ordres.

Ce n'est pas tout. Suivant les conseils du P. Barré, qu'il ne manquait jamais de consulter, il ne voulut pas bâtir son œuvre sur un autre fonds que sur la Providence, et il se décida à se dépouiller de son riche patrimoine en faveur des pauvres et des nécessiteux, que la famine de 1684 et 1685 avaient multipliés d'une manière extraordinaire. Il distribua donc peu à peu une partie de sa fortune aux enfants des Écoles chrétiennes gratuites et à leurs familles, toutes indigentes. Une autre partie fut réservée pour les pauvres honteux qu'il aimait à [illegible] en les secourant avec discrétion. Enfin, le reste de sa fortune alla aux nombreux demandeurs que la misère amenait sans cesse à sa porte jusqu'en 1686 (voir notre gravure).

Devenu ainsi pauvre volontaire, l'ancien chanoine de la métropole de Reims se trouva véritablement l'homme des desseins de Dieu, pour mener à bonne fin l'œuvre qui lui était confiée. À la suite d'une retraite faite avec ses disciples, il [illegible] eux et embrassa lui-même les pratiques qui sont devenues la règle de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, il détermina également l'habit qu'ils ont fidèlement gardé depuis deux siècles, et qui les ont rendu si populaire.

[illegible] DU BIENHEUREUX

[illegible]

[illegible] non seulement [illegible] pauvre, mais persécuta cruellement sa chair; il portait de rudes cilices et se donnait de fréquentes disciplines, où le sang coulait abondamment. Comme sa délicatesse native l'empêchait de prendre les aliments grossiers et de manger avec les Frères sans rejeter la nourriture, il s'imposa de longs et cruels jeûnes pour contraindre son estomac.

Sa vie devint de plus en plus une vie de prière, car il aimait à répéter qu'on ne fait pas la moitié des œuvres qu'on pourrait faire si l'on priait assez. Il y employait une partie de ses nuits, qu'il passait à terre ou sur une chaise, pour être plus prompt à interrompre [illegible] le sommeil. À Reims, il se laissait enfermer de temps en temps, et ordinairement la nuit du vendredi au samedi, dans l'église Saint-Remi, et demeurait prosterné sur le tombeau du Saint qui avait baptisé les Francs.

Souvent aussi, il passait des jours, des semaines, et quelquefois des mois entiers en retraite, soit dans un petit jardin qu'il avait loué dans ce but à côté du couvent des Augustins, sur les remparts de la ville de Reims; soit à Notre-Dame de Liesse, où il aimait à conduire en pèlerinage quelques-uns de ses Frères, ou dans le désert des Carmes, près de Louviers.

Ainsi la prière, la plus austère mortification, les veilles fréquentes se partageaient tous les instants que le Bienheureux n'employait pas aux travaux du saint ministère et à la direction de son Institut : c'étaient là ses moyens d'action.

DÉVELOPPEMENTS DE L'INSTITUT

Nous nous sommes, à dessein, étendus sur les premiers temps de l'histoire du Bienheureux; la suite est l'histoire du développement rapide de son œuvre, accomplie au milieu de contradictions et de persécutions qui auraient dû la faire sombrer.

Il vint à Paris, fonda les écoles de Saint-Sulpice, puis celles de Vaugirard, subit des procès de la part des maîtres d'école, fut calomnié et persécuté de toutes façons; toutes ces attaques aboutirent à un arrêt du Parlement lui interdisant d'enseigner à Paris, sinon les enfants dont l'indigence était bien constatée.

C'était providentiel; l'Institut se rapprochait de plus en plus de sa voie définitive. A la suite d'une grave maladie, le Bienheureux avait préparé le Fr. Henri Lheureux à lui succéder, lui avait fait faire des études brillantes, lorsque ce fils aimé fut enlevé subitement par la mort. Dans son chagrin, le fondateur comprit que son projet d'avoir des Frères prêtres dans chaque maison amènerait certainement des difficultés, et, pour conserver à l'Institut [illegible] propre, il y renonça définitivement, [illegible] à ses religieux les études classiques qui conduisent au sacerdoce.

A la fin du XVIIe siècle, l'Institut comptait [illegible] écoles comprenant plus de [illegible]. Bientôt, elles se multiplièrent en province : [illegible], Avignon, Marseille, [illegible], Dijon, Mende, Alais, Grenoble, Saint-Denis, Versailles, Moulins, Boulogne, les Vans : toutes ces maisons furent ouvertes de [illegible] à 1710.

[illegible]

[illegible]

faisant parfois fermer ses maisons, comme à Marseille; plus souvent, il triomphait d'eux. A Calais notamment, il alla, après un sermon de l'Assomption, se jeter aux pieds d'un prédicateur qui avait évité de parler de la Très Sainte Vierge en ce jour de sa principale fête; il le convertit si pleinement qu'il fit de lui un ardent prédicateur de la vérité; on en eut la preuve dès le dimanche suivant.

Le voyage du Bienheureux dans le Midi dura deux ans et faillit être fatal à l'Institut naissant qui avait été privé pendant ce temps de la direction immédiate du saint fondateur. En effet, des personnages puissants étaient intervenus pour favoriser des innovations et des changements dans une œuvre encore en formation; tout allait être perdu, lorsque les anciens Frères, en toute hâte, appelèrent le fondateur; il apparut et la paix se rétablit.

DÉMISSION

L'Institut paraissait bien affermi. Le Bienheureux de la Salle profita de l'affaiblissement de sa santé pour accomplir un dessein qu'il avait mûri depuis longtemps, et qu'il avait même tenté plusieurs fois de réaliser: il supplia si vivement ses Frères de le décharger du supériorat, qu'ils durent y consentir. Ils élurent pour Général le Fr. Barthélemy, digne d'ailleurs de lui succéder. Cette élection, qui marque la fin des fonctions de l'abbé de la Salle comme Supérieur général, eut lieu le 23 mai 1717.

Dès lors la vie du pieux fondateur, qui avait encore deux ans à passer sur la terre, fut consacrée entièrement à la prière et la pratique des plus hautes vertus d'humilité; il refusait absolument tout ce qui ressemblait à un vestige d'autorité; il se faisait partout le dernier.

Etant venu à Paris pour une affaire, il sut que ses religieux voulaient lui faire honneur, et pour éviter qu'on le traitât ainsi, il descendit au Séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, qu'il édifia par sa régularité; mais le Fr. Barthélemy vint le chercher au nom de son autorité, et aussitôt le serviteur de Dieu le suivit.

De là, il retourna à la maison de Saint-Yon, à Rouen, où il avait fixé sa retraite et où il habitait la plus humble cellule, refusant absolument d'être mieux logé.

Il ne sortit guère de sa réserve vis-à-vis de ses religieux que pour féliciter ceux d'entre eux qui ne craignirent pas de se compromettre dans la résistance au jansénisme, et, trois mois avant sa mort, il écrivit une forte déclaration pour affirmer son attachement à l'orthodoxie en face des bruits malveillants répandus contre sa foi, à cause du nom de l'un des membres de sa famille qui figurait parmi les signataires d'une pièce du parti.

COMMENT IL MOURUT

Le Carême de 1719, dont il ne devait pas voir la fin, commença; il voulait en suivre toutes les observances. « La victime est prête à être immolée, disait-il, il faut travailler à la purifier. » On s'y opposa. Quelques jours après, une porte lui étant tombée sur la tête, occasionna des accidents si graves, que le médecin déclara le mal mortel.

La fête de saint Joseph approchait, et avant de mourir, le Bienheureux eût bien voulu encore une fois célébrer la messe, mais sa faiblesse extrême semblait devoir le priver de cette joie, lorsque, dans la nuit du 18 au 19 mars, ses douleurs disparurent, pour ne reparaître que le lendemain au soir; il célébra donc sa dernière messe, et s'entretint tout le jour avec ses Frères.

Le Mercredi-Saint, le curé lui porta le viatique; il le reçut à genoux avec une dévotion extraordinaire; le lendemain, Jeudi-Saint, il reçut l'Extrême-Onction, en toute connaissance, et ses enfants l'en ayant supplié, il leva les mains et consentit à les bénir.

L'agonie commença à minuit du Vendredi-Saint, et à 4 heures il rendit l'âme, le même jour que son Sauveur (7 avril 1719); il avait soixante-huit ans.

SES HABITS

La foule, qui se pressa bientôt pour contempler une dernière fois les traits du serviteur de Dieu, ne put résister au désir de conserver quelques reliques de lui, et l'on mit son habit en lambeaux.

Ses habits avaient été respectés en une autre circonstance; des voleurs les lui avaient pris, mais, considérant leur pauvreté, ils les lui rendirent.

Une autre fois, visitant à la Bastille un prêtre qu'on accusait d'un crime d'Etat, saint Jean-Baptiste de la Salle remarqua que les vêtements du prisonnier tombaient en morceaux par la pourriture. Aussitôt, il voulut changer avec lui, et sortit de la prison, portant la chemise pourrie du prisonnier et sa soutane en pièces.

Cette fois, ce sont les anges qui touchèrent ces vêtements délabrés avec respect, et les changèrent en un vêtement de gloire, sous lequel il brille maintenant au ciel.

L'INSTITUT DES FRÈRES APRÈS LA MORT DE SON FONDATEUR

Après la mort du Bienheureux, sa Congrégation jouit d'une longue période de paix et de prospérité, et fut l'objet de marques précieuses de haute sympathie. Comme le fondateur l'avait souhaité, prévu et même prédit, des lettres patentes furent accordées à son Institut par le roi Louis XV, qui lui donna ainsi une existence légale. Une bulle de Benoît XIII lui conféra, en 1725, l'approbation canonique. Ses établissements s'affermirent, se développèrent et se multiplièrent. La Révolution française crut l'avoir détruit, mais il s'était conservé et perpétué dans les communautés d'Italie.

En France, il reparut sous le Consulat, rappelé par les populations, acclamé par les municipalités, autorisé même par le gouvernement.

On sait quels développements il a pris depuis, et à quelles attaques il est en butte aujourd'hui. Du haut du ciel, le pieux fondateur voit le combat que soutiennent ses enfants; il les bénit et les protège.

De leur côté, ils n'ont cessé de travailler à obtenir pour leur bien-aimé Père, les honneurs des autels. Déjà le 1er novembre 1873, Pie IX avait proclamé l'héroïcité de ses vertus.

Le 19 février 1888, la béatification solennelle du vénérable Jean-Baptiste de la Salle vint combler de joie tout son Institut. Enfin, le 24 mai 1900, jour de l'Ascension, au milieu des splendeurs accoutumées en pareil cas, S. S. Léon XIII a daigné procéder à la canonisation, dans la basilique de Saint-Pierre du Vatican.

Le gérant : [illegible]. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINT PIE V, PAPE

Seizième siècle. — Fête le 5 mai.



Portrait de saint Pie V.
(D'après une gravure du temps reproduite par la maison Didot.)

SA VOCATION

Deux religieux Dominicains cheminaient un jour à travers la Lombardie, distribuant aux pauvres populations qu'ils rencontraient le pain de la prédication évangélique.

S'étant arrêtés dans un village, appelé Bosco, ils rencontrèrent un jeune pâtre, dont la physionomie ouverte et intelligente les frappa ; il se nommait Michel.

Dès ses plus tendres années, il désirait se donner à Dieu, mais la pauvreté de ses parents l'en empêchait. La Providence, qui en avait fait un vase d'élection, permit que la rencontre des deux religieux fût pour lui l'occasion d'une détermination définitive.

L'enfant les accosta d'une voix timide, et les surprit par la maturité de son jugement, par ses questions, par ses réponses. La vocation, encore inaperçue aux yeux mêmes de la plus tendre sollicitude, allait se révéler à son insu dans ce naïf entretien, à ce point que les religieux lui demandèrent s'il voulait continuer la route avec eux, lui promettant de l'initier à leurs études, et même de le faire entrer dans leur Ordre, si plus tard il s'en rendait digne.

L'enfant, ému de voir prévenir ainsi la passion secrète de son jeune cœur, accepta leur offre avec joie : tous les sentiments de la nature semblèrent céder sans effort à la voix divine. Il courut vers son père et sa mère, s'agenouilla, implora leur bénédiction, et s'attachant au pan de la robe de l'un des Dominicains, les suivit d'un pas ferme et léger. C'est ainsi qu'il les accompagna jusqu'au couvent de Voghera, à sept lieues de Bosco (1).

PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Tels furent les humbles commencements de celui que Dieu destinait à être l'immortel saint Pie V.

Il appartenait à la riche famille des Ghislieri, que les guerres civiles du XV[e] siècle avaient réduite à la dernière misère; mais il avait reçu dans la maison paternelle cette éducation forte

(1) De Falloux, *Histoire de saint Pie V*, t. I, p. [illegible]

et sainte qui prépare les âmes aux grandes choses. Le jeune enfant, du reste, se distinguait entre tous ses compagnons par sa piété et son intelligence, mais surtout par une tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

A Voghere, il fut bientôt apprécié des religieux qui l'avaient accueilli; sa dévotion pour les pratiques de la vie religieuse et la docilité avec laquelle il recevait les enseignements de ses maîtres le rendirent en peu de temps cher à la communauté. On lui donna l'habit avec le nom de Fr. Michel, et il commença son noviciat.

Puis, il passa à Vigevano, célèbre scolasticat, où il fit ses études littéraires. Enfin, il fut envoyé à Bologne, qui était alors la pépinière la plus florissante de l'Ordre. Ses progrès furent si rapides qu'en peu de temps, il devint capable d'enseigner ce qu'il venait d'apprendre.

Mais les études, si saintes qu'elles soient, souvent tentent l'esprit qui n'y cherche qu'une satisfaction plus ou moins mondaine. Le jeune professeur le savait : aussi répétait-il souvent à ses élèves que s'ils voulaient profiter utilement de la science qu'ils acquéraient, ils devaient l'assaisonner du sel de la piété. Il leur donnait lui-même l'exemple, ne se dispensant jamais, quelles que fussent ses occupations, de l'assistance au chœur et des autres exercices de la communauté.

Au terme de sa vingt-quatrième année, les supérieurs l'appelèrent à la prêtrise. L'humble religieux fit toutes ses instances pour repousser un fardeau qu'il se jugeait indigne de porter; mais il dut céder à la voix de l'obéissance.

Il célébra sa première messe à Bosco, ce berceau de son enfance, qui lui rappelait de si doux souvenirs; mais il ne le revit pas sans une certaine tristesse.

Les armées de François Ier, marchant sur Pavie, avaient laissé après elles une profonde désolation. Tout avait été ravagé, les églises mêmes n'avaient pas été épargnées; celle de Bosco avait été complètement abattue. Le P. Michel reparaissait au milieu de ces infortunés comme l'ange de la consolation. Sa présence, en effet, fit un grand bien dans le pays, et les paroles de résignation qu'il adressa à ces bonnes gens ranimèrent leur courage.

[illegible] DE SES FRÈRES

De retour à sa chaire de théologie, il l'occupa avec le même éclat, jusqu'au jour où il fut appelé à exercer la charge de supérieur successivement à Vigevano, Sommo et Albe.

La Providence se plaisait à le faire passer par ces divers états pour l'accoutumer peu à peu au fardeau des responsabilités, et le munir aussi bien des armes de la science que de celles du commandement.

Jamais supérieur ne montra plus d'affection à ses inférieurs, mais aussi nul n'exigeait d'eux une observance plus complète. Sévère pour lui-même, il savait condescendre à tous leurs besoins [illegible] jamais [illegible].

MICHEL GHISLIERI, INQUISITEUR DE LOMBARDIE

La Lombardie, alors ravagée par les guerres [illegible], était exposée à un danger bien autrement grave. Les protestants de Suisse ne négligeaient aucune occasion d'y introduire des livres hérétiques, et les populations peu éclairées se laissaient [illegible] séduire par ces nouveautés impies.

Lutter contre cette dangereuse hérésie c'était se préparer des guerres civiles semblables à celles qui déchirèrent l'Allemagne, la France et l'Angleterre. C'était surtout exposer des milliers d'âmes à l'enfer. Il fallait un homme capable de s'opposer comme une digue à cette inondation satanique. Michel Ghislieri fut nommé inquisiteur.

Les lecteurs instruits savent que l'inquisition papale ne s'écartait pas des lois de l'humanité et de la justice.

Arrivé à Côme, le premier soin de l'inquisiteur fut de parcourir tout le territoire de sa juridiction. Il voyageait ordinairement à pied, sanctifiant la route par la méditation ou la récitation des prières vocales, mettant autant de soin à rechercher les incommodités et les privations de tout genre, qu'un autre en aurait mis à rechercher ses aises. Il voulait se rendre compte par lui-même de toutes les manœuvres des hérétiques, et quand les intérêts de la foi étaient en jeu, aucun obstacle ne pouvait arrêter son zèle, ni tromper sa vigilance.

Un négociant de Côme avait convenu avec les protestants de Genève de l'envoi d'une grande quantité de livres calvinistes, qu'il se proposait de vendre à bon prix. Le siège épiscopal était alors vacant. Ce malheureux fut assez habile pour se ménager des intelligences jusque dans le chapitre, de sorte que, quand l'inquisiteur, informé du fait, voulut se saisir du dépôt empoisonné, il eut, non seulement à lutter contre le trafiquant scandaleux, mais encore contre ceux mêmes qui auraient dû le seconder dans son ministère apostolique.

Il n'hésita pas cependant à déclarer excommuniés tous ceux qui avaient prêté leur concours à un acte si abominable. Les chanoines prévaricateurs en furent vivement irrités, et ils excitaient le peuple contre lui. La passion alla si loin que sa vie même ne fut plus en sûreté, et il dut en secret quitter le pays, jusqu'à ce que la fureur populaire se fût apaisée.

Le chanoine le plus compromis dans cette affaire porta plainte à Ferdinand de Gonzague, alors gouverneur de Milan. Il lui représenta que le zèle intempestif de Ghislieri avait été la seule cause des troubles qui s'étaient produits, et que le remède à y opposer serait de lui retirer une charge dont il s'acquittait avec si peu de prudence.

Un libéral du XIXe siècle n'aurait pas mieux dit.

Le gouverneur, soit surprise, soit connivence, accueillit les plaintes du chanoine et, ayant mandé l'inquisiteur, lui adressa de sévères reproches. Mais, comme Ghislieri ne s'en montrait que médiocrement ému, il le menaça de la prison.

« Il en sera ce que Dieu voudra, » répondit le Saint, et il attendit en paix l'exécution de la menace.

Mais Ferdinand avait été tellement frappé de la grandeur et de la fermeté de caractère du jeune inquisiteur qu'il craignait de poursuivre l'affaire, et ne donna pas de suite à sa menace.

Cependant si Ghislieri, en cette circonstance, faisait bon marché de sa réputation, il ne pouvait consentir à voir l'autorité de l'Église ainsi méprisée. Il se rendit donc à Rome pour y rendre compte de sa conduite et de tout ce qui s'était passé.

La réception qu'on lui fit fut assez singulière. Comme il allait demander l'hospitalité à Sainte-Sabine, couvent de son Ordre, le prieur, qui ne le connaissait point, le prit, à son extérieur

négligé, pour un vulgaire ambitieux qui venait mendier les faveurs de la cour pontificale. Il lui dit même d'un ton railleur :

« Que venez-vous chercher ici, mon Père ? Venez-vous voir si le collège des cardinaux est disposé à vous faire pape?

— Je viens à Rome, répondit Ghislieri, parce que les intérêts de l'Église m'y appellent : j'en sortirai aussitôt que ma tâche sera remplie. Jusque-là, je ne vous demande qu'une courte hospitalité et un peu de foin pour cette mule. »

Le prieur, en lui adressant une si étrange question, était assurément loin de se douter que, quelques années plus tard, la Providence élèverait l'intrépide religieux sur le siège de saint Pierre, et le destinerait à être le promoteur le plus ardent des décisions du concile de Trente.

Cependant, la conduite de l'inquisiteur fut pleinement approuvée à Rome, et les réclamations des chanoines de Côme ne firent que tourner à leur confusion ; ils finirent par se soumettre.

GHISLIERI ÉVÊQUE ET CARDINAL

Pendant que Ghislieri était à Rome, il se lia d'amitié avec le cardinal Caraffa, fondateur de l'Ordre des Théatins. Celui-ci, plus clairvoyant que le prieur de Sainte-Sabine, comprit qu'une âme aux sentiments si élevés et si généreux était destinée par Dieu à une mission de lutte ardente en face de l'hérésie, dont les progrès devenaient de jour en jour plus alarmants. Aussi, quand, au bout de quelques années, le cardinal Caraffa fut appelé, sous le nom de Paul IV, à succéder au pape Marcel II, il s'empressa d'appeler auprès de lui l'inquisiteur dont il avait si bien jugé le mérite.

Non content de le maintenir dans sa dignité de commissaire général du Saint-Office, il voulut le créer évêque de Népi et de Sutri, deux évêchés dont l'investiture était échue à un même titulaire à cause de leur modique revenu et de leur dépendance plus immédiate du Saint-Siège. Ghislieri, vivement alarmé de cette nouvelle, alla se jeter aux genoux du pape, le suppliant de ne point lui imposer un fardeau si redoutable et de le laisser mourir sous l'habit monastique. Mais Paul IV ne répondit à ses instances qu'en lui enjoignant, au nom de l'obéissance, de se soumettre à ses dispositions.

Dès lors, on vit briller en lui toutes les vertus qui font l'apôtre; sa vie était une dépense incessante de lui-même aux besoins de son troupeau. Il visitait les endroits les plus pauvres et les plus isolés de son diocèse avec une prédilection toute spéciale, et ces pauvres âmes, qui avaient à peine connu le nom de ses prédécesseurs, étaient profondément touchées de la condescendance avec laquelle il s'abaissait vers elles pour les élever jusqu'à Dieu.

Cependant, quelle que fût l'ardeur de son zèle, elle ne diminuait rien des regrets qui le faisaient soupirer après les douceurs de la vie religieuse, auxquelles l'obéissance était venue l'arracher. Il essaya encore d'obtenir de Paul IV la permission de se retirer. Celui-ci, voulant enfin lui ôter toute espérance, répondit :

« Je vous attacherai au pied une chaîne si forte que, après ma mort même, vous ne pourrez plus songer au cloître. »

Il s'agissait du cardinalat, auquel il fut effectivement promu le 15 mars 1557. L'émotion qui avait gagné son cœur et les larmes qui coulaient de ses yeux l'empêchèrent d'adresser au Pape la moindre expression de remerciement, de sorte que les cardinaux prirent eux-mêmes la parole pour rendre grâces au Saint-Père d'avoir associé à leur Ordre un sujet si digne d'en rehausser l'éclat.

Mais Paul IV ne conférait les dignités que pour imposer de nouveaux devoirs. Quelques jours après sa promotion, le nouveau cardinal fut nommé inquisiteur souverain de la chrétienté et investi de cette charge en plein Consistoire avec les cérémonies les plus solennelles; il fut le dernier qui porta ce titre glorieux.

Les exigences de la dignité cardinalice répugnaient naturellement à l'austère vertu du fils de saint Dominique, mais il sut, sans manquer à la bienséance, n'en accepter que ce qui était absolument indispensable.

Son palais ressemblait fort à un couvent. Il n'admettait à son service que des domestiques disposés à entrer dans cette voie de recueillement; mais, ces conditions une fois admises, il les traitait avec une délicatesse et des égards inouïs. Il n'interrompait jamais leurs repas ou leur sommeil pour les appeler, poussant le ménagement jusqu'à ouvrir lui-même la porte de son antichambre. Il présidait lui-même leur prière du matin et du soir, et si l'un d'entre eux venait à tomber malade, il le faisait soigner dans une des plus belles salles du palais et venait plusieurs fois par jour le visiter.

Les rapports avec les gens du dehors n'étaient pas moins affables, et on sentait qu'il ne voyait dans son élévation qu'un moyen de faire du bien suivant la belle maxime de saint Augustin : *Plus prodesse quam præesse.*

SAINT PIE V PAPE

Après la mort de Paul IV, les cardinaux réunis en conclave songeaient à porter leurs voix sur deux des leurs, que leur science et la mission importante qu'ils avaient remplie au concile de Trente semblaient désigner tout naturellement à leurs suffrages, le cardinal Morone et le cardinal Sirlet. Mais l'Esprit-Saint, qui dirige l'Église, fait souvent son œuvre de telle sorte que les passions humaines, dont ses chefs ne sont point exempts, ne servent qu'à manifester davantage son action souveraine.

Ni Morone ni Sirlet ne furent élus, mais l'humble Ghislieri, que les dignités semblaient poursuivre avec autant d'acharnement qu'il en mettait à les repousser.

Quel ne fut pas son étonnement, quand il vit les cardinaux entrer dans sa cellule pour lui annoncer son élection! Une terreur profonde s'empara de lui et, dans sa confusion, il ne put balbutier que quelques paroles, où il protestait de son indignité. Les cardinaux se virent obligés, malgré l'inflexibilité de ses refus, à l'arracher de sa cellule avec une sorte de violence, et ils l'entraînèrent dans leurs bras jusqu'à la chapelle où se pratique la première cérémonie de l'adoration. La volonté de Dieu se manifestait d'une manière trop visible pour qu'il persistât à repousser le fardeau qu'elle venait de lui imposer. Il accepta, non sans verser d'abondantes larmes, et prit le nom de Pie V. Ceux qui avaient été dans l'intimité du nouveau pape connaissaient sa bonté et les qualités de son cœur généreux, mais le peuple, qui ne l'avait connu que par les actes d'autorité de sa charge d'inquisiteur, redoutait sa sévérité. Comme on lui exprimait ces appréhensions des Romains à son égard :

— Faisons en sorte, se contenta-t-il de répondre

qu'ils soient plus affligés de ma mort qu'ils ne l'auront été de mon avènement. »

SA SOLLICITUDE POUR LES INTÉRÊTS DE L'ÉGLISE

Dès le début, il s'empressa d'inaugurer les salutaires réformes décrétées par le concile de Trente. Il semble, en effet, que Dieu, en l'élevant sur la chaire de saint Pierre, lui ait confié la mission de faire accepter partout et mettre lui-même rigoureusement en pratique les réformes de cette illustre assemblée. Ce rôle, du reste, convenait parfaitement à la fermeté de son caractère.

Les protestants avaient accusé l'Eglise d'avoir laissé perdre la sève divine qui avait produit de si brillants rejetons dans les premiers siècles de son institution : le pontificat de saint Pie V allait donner un éclatant démenti aux invectives des sectaires impies. En effet, aucun genre de sainteté ne manque à ce siècle, d'ailleurs si triste.

La Compagnie de Jésus avait à sa tête saint François de Borgia, modèle d'abnégation et de renoncement aux grandeurs du monde; saint Stanislas Kostka et saint Louis de Gonzague y répandaient les parfums de leur angélique pureté. Saint Philippe de Néri et saint Jean de Dieu donnaient à l'Église deux nouvelles familles, l'une, remplie du zèle de la doctrine, l'autre, consacrée plus spécialement au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ. Saint Jean l'Aumônier revivait sur le siège de Valence dans saint Thomas de Villeneuve. Enfin, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix venaient montrer à un siècle affadi que l'Eglise conservait encore le secret d'enfanter les plus austères comme les plus héroïques vertus.

Tout ce mouvement de sainteté partait du Siège Apostolique comme de sa source.

Insensible à toute pensée d'ambition pour sa famille selon la chair, saint Pie V semblait n'avoir de sollicitude que pour cette grande famille spirituelle que Dieu lui avait confiée, et dont les blessures faisaient couler ses larmes. Si son regard se portait vers l'Orient, il n'y voyait que les ruines amoncelées par le fanatisme des Turcs, qui se promettaient bien d'assujétir l'Occident à leur domination. L'Europe ne présentait pas un spectacle plus consolant.

Saint Pie V se montra à la hauteur des circonstances et jamais pontife ne multiplia son action avec plus de vigilance et de fermeté.

[illegible] DE LÉPANTE

Nous ne pouvons énumérer ici tous les événements qui illustrèrent le pontificat de saint Pie V. Il nous suffira de nous arrêter un instant sur le plus célèbre de tous : la victoire de Lépante.

Au [illegible] siècle, les [illegible] des sultans de Constantinople [illegible] semblé se réveiller à la faveur des dissensions qui désolaient l'Europe, et leurs armées formidables vinrent attaquer la chrétienté.

Soliman II partit avec une flotte nombreuse [illegible] l'île de Malte (1565), [illegible] des chevaliers de Jérusalem. La résistance que lui [illegible] ces quelques braves, sous la conduite du grand-maître La Valette, fut si [illegible] que les [illegible] du sultan durent abandonner la place après une éclatante défaite.

Mais cet échec était trop humiliant pour que les Turcs ne [illegible] pas à s'en venger. Sélim II avait su [illegible] Mohammed, un renégat, faire la conquête de Chypre (1570). Les habitants de ce royaume, attaqués à l'improviste, se défendirent avec vigueur, mais ils furent bientôt à bout de forces. Enfin, les Turcs, maîtres de la position, y exercèrent de terribles représailles.

Ces nouvelles attristèrent profondément le cœur de Pie V. Il écrivit aux divers princes chrétiens pour les pousser à une alliance générale contre l'ennemi commun de la chrétienté, mais il n'y eut guère que les Vénitiens et les Espagnols qui répondirent à son appel. Il nomma généralissime des troupes don Juan d'Autriche et lui prédit la victoire, mais en lui recommandant de s'y préparer chrétiennement, et de renvoyer de son armée tous les gens de mauvaise vie.

Aussitôt, un jeûne de trois jours fut indiqué : toute l'armée se confessa, communia et reçut les indulgences du Vicaire de Jésus-Christ. Enfin, s'étant embarqués à Messine, le 16 septembre 1571, ils arrivèrent le samedi 7 octobre, à une heure et demie après midi, dans le golfe de Lépante, à la vue des Turcs, disposés au combat. La flotte des chrétiens ne comptait que deux cent neuf vaisseaux de guerre, les Turcs en avaient trois cents.

Les deux armées restèrent quelque temps à se considérer l'une l'autre avec une admiration réciproque. Enfin, l'amiral turc engagea la bataille par un coup de canon, et le combat commença de part et d'autre avec un égal acharnement. Les Turcs joignaient à l'avantage du nombre celui de la situation. Cependant, en un instant, tout sembla se tourner contre eux. Plusieurs de leurs chefs succombèrent dans la mêlée. L'amiral ayant été blessé d'un boulet tomba aux mains des soldats espagnols, qui lui coupèrent la tête et la mirent au bout d'une lance. Dès lors le désordre le plus complet se mit dans l'armée musulmane qui essuya une défaite dont elle ne s'est jamais relevée.

Cette victoire si extraordinaire était due plus aux prières de saint Pie V qu'aux efforts de l'armée chrétienne.

Le même jour, vers les cinq heures du soir, pendant que la confrérie du Rosaire était en prières, le saint pape présidait une réunion de cardinaux relative aux affaires de l'Eglise. Tout d'un coup, il se lève, court à la fenêtre de son appartement et, après être demeuré quelque temps comme en contemplation :

« Laissons là nos affaires, dit-il aux prélats d'un ton visiblement ému, et courons rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il vient d'accorder à notre armée ! »

C'était, en effet, le moment précis où la Croix triomphait dans le golfe de Lépante.

C'est en actions de grâces de cette victoire éclatante qu'il institua la fête du Saint Rosaire, fixée au premier dimanche d'octobre, et qu'il inséra dans les litanies de la Sainte Vierge cette invocation : *Auxilium christianorum, ora pro nobis. Secours des chrétiens, priez pour nous.*

Mais le saint pontife avait fini son œuvre. Au moment où il se préparait à profiter de sa victoire remportée sur les infidèles, il mourut de la pierre, le 1er mai 1572, âgé de soixante-huit ans.

Sa mort fut un deuil pour toute la chrétienté. Son corps repose dans l'église de Sainte-Marie-Majeure et les fidèles peuvent, le jour de sa fête, contempler ses traits.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN DAMASCÈNE

Fête le 6 mai.



Au septième siècle, un empereur hérétique, Léon l'Isaurien de Constantinople, faisait briser les saintes images, et soumettait à d'affreux supplices ceux qui voulaient, avec l'Eglise, continuer à leur rendre un culte. Cette persécution des iconoclastes (briseurs d'images) était nécessaire pour montrer quel prix nous devons attacher au culte des saintes images, culte conquis par le sang de tant de martyrs. A cette même époque, l'empire de Mahomet grandissant s'efforçait d'arracher la foi du cœur des chrétiens.

C'est alors qu'il plut à Dieu de susciter un puissant docteur au milieu de l'islamisme qui, protégé par le cimeterre des infidèles, combattrait par ses écrits l'hérétique couronné, chef des iconoclastes. Ce docteur, c'était le petit Jean, né à Damas.

ENFANCE ET ÉDUCATION MERVEILLEUSES

La famille de Jean était noble et chrétienne et le triomphe des mahométans, qui s'étaient emparés du pays, n'altérèrent point sa foi. Les nobles qualités et l'intelligence de Serge-Mansour, père de Jean, le firent remarquer par le Calife Abdel-Malek, homme terrible mais sage ; il l'appela auprès de lui, comme autrefois Nabuchodonosor fit pour Daniel, et il l'établit questeur général de l'empire.

A la cour de cet infidèle, Serge-Mansour demeura un fervent chrétien ; il dépensait en œuvres de charité les immenses revenus de ses terres en Palestine, et surtout, il profitait de sa situation pour racheter les captifs.

Un jour, à Damas, il vit au sortir du palais une troupe de ces malheureux esclaves que la barbarie musulmane réservait à la mort, et tous se prosternaient devant l'un de leurs compagnons pour obtenir de lui une dernière bénédiction.

Les musulmans étonnés demandèrent à cet homme de quelle autorité il était revêtu parmi les chrétiens?

— Aucune, dit-il, je n'ai ni l'honneur du sacerdoce, ni d'aucune dignité, je suis un moine inutile; ma vie s'est écoulée dans l'étude de la philosophie chrétienne et profane.

Et à ces mots, ses yeux se remplirent de larmes.

Le père de Jean voulant consoler ce chrétien :

— Homme de Dieu, lui dit-il, pourquoi pleurer la perte d'un monde auquel vous avez renoncé?

— Ce n'est pas cette vie que je regrette, puisque, vous l'avez dit, je suis mort au monde ; ce qui m'afflige, c'est d'avoir inutilement dépensé tant d'efforts pour acquérir la sagesse. J'ai en effet parcouru en entier le champ de la science ; je me suis

qu'ils soient plus affligés de ma mort qu'ils ne l'auront été de mon avènement. »

SA SOLLICITUDE POUR LES INTÉRÊTS DE L'ÉGLISE

Dès le début, il s'empressa d'inaugurer les salutaires réformes décrétées par le concile de Trente. Il semble, en effet, que Dieu, en l'élevant sur la chaire de saint Pierre, lui ait confié la mission de faire accepter partout et mettre lui-même rigoureusement en pratique les réformes de cette illustre assemblée. Ce rôle, du reste, convenait parfaitement à la fermeté de son caractère.

Les protestants avaient accusé l'Eglise d'avoir laissé perdre la sève divine qui avait produit de si brillants rejetons dans les premiers siècles de son institution : le pontificat de saint Pie V allait donner un éclatant démenti aux invectives des sectaires impies. En effet, aucun genre de sainteté ne manque à ce siècle, d'ailleurs si triste.

La Compagnie de Jésus avait à sa tête saint François de Borgia, modèle d'abnégation et de renoncement aux grandeurs du monde; saint Stanislas Kostka et saint Louis de Gonzague y répandaient les parfums de leur angélique pureté. Saint Philippe de Néri et saint Jean de Dieu donnaient à l'Église deux nouvelles familles, l'une, remplie du zèle de la doctrine, l'autre, consacrée plus spécialement au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ. Saint Jean l'Aumônier revivait sur le siège de Valence dans saint Thomas de Villeneuve. Enfin, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix venaient montrer à un siècle affadi que l'Eglise conservait encore le secret d'enfanter les plus austères comme les plus héroïques vertus.

Tout ce mouvement de sainteté partait du Siège Apostolique comme de sa source.

Insensible à toute pensée d'ambition pour sa famille selon la chair, saint Pie V semblait n'avoir de sollicitude que pour cette grande famille spirituelle que Dieu lui avait confiée, et dont les blessures faisaient couler ses larmes. Si ses regards se portaient vers l'Orient, il n'y voyait que les ruines amoncelées par le fanatisme des Turcs, qui se promettaient bien d'asservir l'Occident à leur domination. L'Europe ne présentait pas un spectacle plus consolant.

Saint Pie V se montra à la hauteur des circonstances et jamais pontife ne multiplia son action avec plus de vigilance et de fermeté.

VICTOIRE DE LÉPANTE

Nous ne pouvons énumérer ici tous les événements qui illustrèrent le pontificat de saint Pie V. Il nous suffira de nous arrêter un instant sur le plus célèbre de tous : la victoire de Lépante.

Au XVIe siècle, les conquêtes des sultans de Constantinople avaient semblé se réveiller à la faveur des dissensions qui désolaient l'Europe, et leurs armées formidables vinrent attaquer la chrétienté.

Soliman II parut avec une flotte nombreuse devant l'île de Malte (1566), refuge des anciens chevaliers de Jérusalem. La résistance que lui opposèrent ces quelques braves, sous la conduite du grand maître La Valette, fut si courageuse que les troupes innombrables du sultan durent abandonner la place après une éclatante défaite.

Mais ce succès était trop éclatant pour que les Turcs ne [illegible] Selim II avait envoyé [illegible] Mohamed, un renégat, faire la conquête de Chypre (1570). Les habitants de ce royaume, attaqués à l'improviste, se défendirent avec vigueur, mais ils furent bientôt à bout de forces. Enfin, les Turcs, maîtres de la position, y exercèrent de terribles représailles.

Ces nouvelles attristèrent profondément le cœur de Pie V. Il écrivit aux divers princes chrétiens pour les pousser à une alliance générale contre l'ennemi commun de la chrétienté, mais il n'y eut guère que les Vénitiens et les Espagnols qui répondirent à son appel. Il nomma généralissime des troupes don Juan d'Autriche et lui prédit la victoire, mais en lui recommandant de s'y préparer chrétiennement, et de renvoyer de son armée tous les gens de mauvaise vie.

Aussitôt, un jeûne de trois jours fut indiqué : toute l'armée se confessa, communia et reçut les indulgences du Vicaire de Jésus-Christ. Enfin, s'étant embarqués à Messine, le 16 septembre 1571, ils arrivèrent le samedi 7 octobre, à une heure et demie après midi, dans le golfe de Lépante, à la vue des Turcs, disposés au combat. La flotte des chrétiens ne comptait que deux cent neuf vaisseaux de guerre, les Turcs en avaient trois cents.

Les deux armées restèrent quelque temps à se considérer l'une l'autre avec une admiration réciproque. Enfin, l'amiral turc engagea la bataille par un coup de canon, et le combat commença de part et d'autre avec un égal acharnement. Les Turcs joignaient à l'avantage du nombre celui de la situation. Cependant, en un instant, tout sembla se tourner contre eux. Plusieurs de leurs chefs succombèrent dans la mêlée. L'amiral ayant été blessé d'un boulet tomba aux mains des soldats espagnols, qui lui coupèrent la tête et la mirent au bout d'une lance. Dès lors, le désordre le plus complet se mit dans l'armée musulmane qui essuya une défaite dont elle ne s'est jamais relevée.

Cette victoire si extraordinaire était due plus aux prières de saint Pie V qu'aux efforts de l'armée chrétienne.

Le même jour, vers les cinq heures du soir, pendant que la confrérie du Rosaire était en prières, le saint pape présidait une réunion de cardinaux relative aux affaires de l'Eglise. Tout d'un coup, il se leva, courut à la fenêtre de son appartement, et, après être demeuré quelque temps comme en contemplation :

« Laissons là nos affaires, dit-il aux prélats d'un ton visiblement ému, et courons rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il vient d'accorder à notre armée ! »

C'était, en effet, le moment précis où la Croix triomphait dans le golfe de Lépante.

C'est en action de grâces de cette victoire éclatante qu'il institua la fête du Saint Rosaire fixée au premier dimanche d'octobre, et qu'il inséra dans les litanies de la Sainte Vierge cette invocation : *Auxilium christianorum, ora pro nobis*. *Secours des chrétiens, priez pour nous.*

Mais le saint pontife avait fini sa course. Au moment où il se préparait à profiter de la victoire remportée sur les infidèles, il mourut [illegible] le 1er mai 1572, âgé de soixante-huit ans.

Sa mort fut un deuil pour toute la chrétienté. Son corps repose dans l'église de Sainte-Marie-Majeure et les fidèles peuvent [illegible] contempler ses traits.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN DAMASCÈNE

Fête le 6 mai.



Au septième siècle, un empereur hérétique, Léon l'Isaurien de Constantinople, faisait briser les saintes images, et soumettait à d'affreux supplices ceux qui voulaient, avec l'Eglise, continuer à leur rendre un culte. Cette persécution des iconoclastes (briseurs d'images) était nécessaire pour montrer quel prix nous devons attacher au culte des saintes images, culte conquis par le sang de tant de martyrs. A cette même époque, l'empire de Mahomet grandissant s'efforçait d'arracher la foi du cœur des chrétiens.

C'est alors qu'il plut à Dieu de susciter un puissant docteur au milieu de l'islamisme qui, protégé par le cimeterre des infidèles, combattrait par ses écrits l'hérétique couronné, chef des iconoclastes. Ce docteur, c'était le petit Jean, né à Damas.

ENFANCE ET ÉDUCATION MERVEILLEUSES

La famille de Jean était noble et chrétienne et le triomphe des mahométans, qui s'étaient emparés du pays, n'altérèrent point sa foi. Les nobles qualités et l'intelligence de Serge-Mansour, père de Jean, le firent remarquer par le Calife Abdel-Malek, homme terrible mais sage ; il l'appela auprès de lui, comme autrefois Nabuchodonosor fit pour Daniel, et il l'établit questeur général de l'empire.

A la cour de cet infidèle, Serge-Mansour demeura un fervent chrétien ; il dépensait en œuvres de charité les immenses revenus de ses terres en Palestine, et surtout, il profitait de sa situation pour racheter les captifs.

Un jour, à Damas, il vit au sortir du palais une troupe de ces malheureux esclaves que la barbarie musulmane réservait à la mort, et tous se prosternaient devant l'un de leurs compagnons pour obtenir de lui une dernière bénédiction.

Les musulmans étonnés demandèrent à cet homme de quelle autorité il était revêtu parmi les chrétiens?

— Aucune, dit-il, je n'ai ni l'honneur du sacerdoce, ni d'aucune dignité, je suis un moine inutile; ma vie s'est écoulée dans l'étude de la philosophie chrétienne et profane.

Et à ces mots, ses yeux se remplirent de larmes.

Le père de Jean voulant consoler ce chrétien :

— Homme de Dieu, lui dit-il, pourquoi pleurer la perte d'un monde auquel vous avez renoncé ?

— Ce n'est pas cette vie que je regrette, puisque, vous l'avez dit, je suis mort au monde ; ce qui m'afflige, c'est d'avoir inutilement dépensé tant d'efforts pour acquérir la sagesse. J'ai en effet parcouru en entier le champ de la science ; je me suis

exercé dans la rhétorique et l'art de bien dire ; je connais les règles de la dialectique et de la démonstration, j'ai analysé la morale d'Aristote et de Platon, j'ai pénétré, autant qu'il est possible à l'homme, les secrets de la nature, j'ai approfondi les lois de l'arithmétique et de la géométrie, les proportions de la musique, et tout cela afin de mieux connaître par la beauté des œuvres l'excellence et la bonté du Créateur. Mais il ne m'a pas été donné de communiquer à un autre ce que j'ai si laborieusement acquis, je vais mourir sans avoir pu engendrer dans la sagesse un fils semblable à moi, sans avoir fait fructifier à l'exemple du serviteur fidèle, les talents que mon maître m'a confiés. Ce trésor acquis pour les autres va être perdu. Voilà la cause de mes larmes.

Ces paroles, dites avec tant de conviction, firent tressaillir d'allégresse le questeur de l'Empire, il découvrait l'homme qu'il désirait davantage rencontrer au milieu des ténèbres du mahométisme. Il court se jeter aux pieds du Calife, obtient la grâce et la liberté du condamné, puis revenant vers lui :

— Consolez-vous, lui dit-il en le comblant de prévenances, désormais vous serez libre à Damas dans ma maison, vous serez mon ami et mon compagnon, vous partagerez les joies et les douleurs de ma vie. Je ne vous demande qu'une chose.

— Parlez, maître, que j'obéisse.

— C'est de communiquer les trésors de votre science à Jean, mon fils, selon la nature, et à Cosme, un orphelin recueilli à Jérusalem, et dont j'ai fait mon fils adoptif.

Ce nom de Cosme était précisément celui du moine, et il accueillit avec bonheur une mission qui était l'ambition de toute sa vie, et sa joie fut plus grande encore quand il connut la valeur des disciples qui lui étaient confiés.

Jean, par l'admirable vivacité de son intelligence, avait les élans de l'aigle ; Cosme était semblable à ces navires pesants qui arrivent sûrement au port mais avec le secours de toutes leurs voiles et d'un vent favorable. Tous les deux, l'un par la promptitude, l'autre par un travail opiniâtre, parcoururent



rapidement le cercle des études de la grammaire, de la [illegible], du raisonnement et de la morale; ils [illegible] si parfaite connaissance de la géométrie [illegible] les surnommait les nouveaux Euclides.

Et ce qui est plus admirable, ajoute le chroniqueur, une [illegible] n'enflait pas l'esprit des deux [illegible], mais comme l'arbre s'abaisse d'autant plus qu'il est plus chargé de fruits, ainsi l'humilité de ces deux intelligences croissait en proportion de leurs connaissances, parce qu'elles les considéraient comme un degré pour arriver à la vraie science de la théologie sacrée. Un jour le moine dit à Serge :

— Vos vœux sont accomplis, la sagesse de votre enfant surpasse la mienne ; Dieu complètera l'œuvre. Je vous demande de me retirer au désert afin de vaquer à la céleste contemplation.

Serge fit la plus grande résistance, mais il dut céder aux vœux ardents du saint moine, qui se retira en Palestine dans la laure de Saint-Sabas, d'où son âme bienheureuse émigra vers le ciel.

SAINT JEAN DAMASCÈNE GRAND VIZIR

Le titre de ce chapitre choquera sans doute plusieurs qui ignorent que les grands vizirs eux-mêmes, comme les avocats et toutes les professions, ont un patron au ciel. Dieu a toujours réservé extraordinairement quelques âmes au milieu de la gentilité pour servir de flambeaux.

Peu de temps après la retraite de ce moine, qui avait été préparé par les anges à la mission qu'il venait d'accomplir, le père de notre Saint mourut.

Le renom de la sagesse du fils était venu maintes fois aux oreilles du calife. Il le fit appeler et malgré sa résistance, qui accroissait d'ailleurs son désir de se l'attacher, il le fit son grand vizir.

A ce moment, l'empereur grec Léon l'Isaurien désolait l'Église par ses fureurs contre le culte des images, et les fidèles étaient grandement troublés.

Jean sentit comme un souffle précurseur des grandes choses de Dieu passer en son âme et, rempli d'un saint zèle, il écrivit trois lettres où il démontrait admirablement la nécessité du culte des images.

« Ce qu'est un livre à ceux qui savent lire, disait-il, l'image l'est à ceux qui ne le savent pas; ce que la parole est pour l'ouïe, l'image l'est pour la vue. Les saintes images sont un mémorial des œuvres divines. » Puis il démontrait la conformité de ce culte



[illegible] des Pères; il rapporta à ce sujet le [illegible] d'après lequel l'hémorroïsse de l'Évangile [illegible] élevé à Césarée une statue à N.-S. J.-C., [illegible] que nous ignorerions sans lui. Il ajoutait [illegible] l'empereur usurpait le pouvoir des Conciles, et [illegible] rappelait les paroles de saint Paul: Si un ange du ciel venait vous prêcher un évangile autre que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. Par

il suppliait ses amis de donner à ses lettres la plus grande diffusion possible. Les lettres du grand vizir chrétien Jean produisirent une sensation immense; des traductions latines en furent faites et distribuées dans tout l'Occident; et le monde chrétien entier admira l'éloquence du nouveau docteur.

Ce succès excita la rage de l'Isaurien; ne pouvant atteindre le Saint, il eut recours pour se venger de lui à une trahison infâme, dont Dieu voulait se servir pour élever son serviteur à une grande gloire

LA MAIN COUPÉE

Voici le stratagème grec. Des agents hypocrites, sous prétexte de piété, se procurèrent un autographe du Saint et, une fois en possession de cette écriture, un habile faussaire se chargea de simuler une fausse lettre de Jean à l'Empereur, conçue en ces termes :

« A l'empereur de Constantinople, salut. Je me félicite, seigneur, de vivre dans la même foi que votre Celsitude; connaissant votre sagesse et votre prudence, je vous donne l'avis suivant : notre cité est mal gardée, le nombre des Sarrasins qui en forment la garnison est très restreint; c'est pourquoi je vous supplie au nom du Seigneur d'avoir pitié de tant de malheureux chrétiens, et d'envoyer des troupes s'emparer de la ville. Je vous serai en cette circonstance d'un grand secours, car mon autorité est toute-puissante en ce pays. »

Un ambassadeur apporta cette fausse lettre au Calife avec une autre dans laquelle l'Isaurien disait :

« Je n'ai rien de plus à cœur que d'entretenir avec vous des relations amicales; je ne cesserai de vous être fidèle, malgré les pressantes sollicitations d'un chrétien de votre cour qui me supplie de violer mes promesses. Je vous envoie l'une de ses lettres, afin que vous ne puissiez douter de ma sincérité, en vous rendant un compte exact de sa méchanceté. »

Le Calife, outré de colère, fit appeler son grand vizir, lui montra les deux lettres, l'accabla de reproches, puis sans lui laisser dire un mot de défense, lui fit couper la main droite, que l'on exposa sur la place publique.

Jean subit sans murmure cet horrible supplice.

Vers le soir, persuadé que la colère du Calife serait apaisée, car il savait les éclats de ses emportements, il envoya le supplier de lui rendre sa main pour l'enterrer.

Le prince se laissa fléchir, fit remettre la main coupée, mais aussitôt que notre Saint l'eut reçue, au lieu de l'enterrer, il se retira dans son oratoire, et se prosternant devant une image de la Tres Sainte Vierge :

« Très Sainte Mère de mon Dieu, ma main droite a été coupée, vous n'en ignorez pas la cause. Glorieuse Vierge, la Droite du Très Haut incarnée en vous a fait par votre intercession d'innombrables merveilles; que par vos prières elle me rende cette main, et désormais je ne l'emploierai qu'à écrire vos louanges et celles de votre divin Fils. »

Puis il s'endormit; la Très Sainte Vierge lui apparut alors et lui dit: « Vous êtes maintenant guéri; n'oubliez pas votre promesse. »

Notre Saint à son réveil se souvint de son rêve et vit sa main parfaitement réunie à son bras; une ligne rouge entourait seule le poignet, comme témoignage perpétuel du miracle

La reconnaissance de Jean éclata dans un joyeux cantique, que toutes les maisons d'alentour entendirent. La nouvelle du miracle répandue dans toute la ville parvint aux oreilles du Calife, il crut d'abord à une supercherie, car lui ne connaissait pas la puissance de Marie, il le fit appeler; et après avoir examiné la ligne rouge qui entourait le poignet :

— Quel médecin t'a guéri?

— La Mère de mon Dieu, répondit Jean.

Le Calife, obligé de reconnaître un prodige aussi éclatant, demanda pardon au Saint de l'avoir condamné sans l'entendre, et lui rendit toutes ses



charges; mais le bienheureux se jeta à ses pieds et après de longues instances obtint de se livrer uniquement au service de Dieu.

SAINT JEAN DAMASCÈNE AU DÉSERT

Notre Saint, délivré des attaches du monde, affranchit ses esclaves, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, aux églises et à ses parents, et, accompagné de Cosme son frère adoptif, il se retira en Palestine, dans la laure de Saint-Sabas. L'abbé auquel il s'adressa appela un vieillard et voulut lui confier la formation de Jean. Mais le moine refusa, se reconnaissant incapable de conduire un homme dont la sagesse faisait l'admiration du monde. La même demande fut faite successivement à cinq moines vénérables, mais sans plus de succès.

L'abbé trouva enfin un vieillard simple, illettré, mais de grande vertu, qui accepta la tâche; ce solitaire emmena notre Saint dans sa cellule, et lui donna la règle suivante :

« Ne faites jamais votre propre volonté, exercez-vous à mourir à vous-même en toutes choses; — offrez à Dieu vos actions et vos peines, ne vous enorgueillissez pas de votre savoir et de vos avantages, mais considérez votre ignorance et votre faiblesse; prenez conseil dans les choses difficiles — gardez toujours le silence — n'écrivez pas de lettres sans la permission de vos supérieurs — ne contredisez personne. »

A l'aide de ces conseils, Jean fit de grands progrès dans la voie de la perfection, son directeur mettait du reste sans cesse son humilité et son obéissance à l'épreuve.

Il l'envoya un jour à Damas vendre des corbeilles, et il lui fixa un prix exorbitant, avec absolue défense de les donner au-dessous. Notre Saint, sous un habit misérable, le visage pâle et défait, parcourut cette ville dont il avait été gouverneur : mais comme le prix de ses corbeilles était très élevé, il ne recueillit longtemps et partout que moqueries et injures. Un de ses anciens serviteurs le reconnut enfin, et, pris de compassion, il lui acheta toutes ses corbeilles, notre Saint, victorieux de l'épreuve, retourna à son désert.

Son obéissance remporta un triomphe plus éclatant encore dans la circonstance suivante :

Un moine voisin, inconsolable de la mort de son frère, ne pouvant parvenir à calmer sa douleur, vint supplier Jean de lui composer quelques vers dont la méditation relèverait son courage et apaiserait sa souffrance. Jean résista d'abord, car il voulait respecter le silence imposé par le vieillard, mais vaincu par les pressantes sollicitations du moine, il lui composa un vers dont le sens était: « Tout ce qui est humain n'est que vanité. » Le vieillard, au retour, ayant appris ce qui s'était passé, fit d'amers reproches à son disciple, et sans accepter aucune excuse, il le chassa de sa cellule. Cet homme admirable, ne sachant plus où se tourner, pleura sa désobéissance, puis il pria quelques moines vénérables d'intercéder pour lui. Le vieillard accorda la grâce, mais à condition que son disciple accomplirait pour pénitence l'action la plus humiliante, celle de vider toutes les immondices de la laure. L'ancien grand vizir fit cette pénitence avec un empressement et une humilité qui ravirent d'admiration les moines.

Le vieillard, heureux de l'obéissance de son disciple, courut au-devant de lui, le reçut dans ses bras et dit après l'avoir embrassé avec effusion : « Quel généreux athlète de l'obéissance j'ai engendré au Christ! » Puis il le ramena à sa cellule.

JEAN DOCTEUR

Peu après, le vieillard entendit en songe une voix qui lui disait: « Tu as assez longtemps retenu les eaux de la fontaine; permets-lui maintenant de suivre son cours; elle coulera à travers le monde avec tant d'abondance que les hérésies en seront submergées. »

Il appela aussitôt le bienheureux Jean et lui dit :

— Mon fils, fidèle imitateur de l'obéissance du Christ, ouvrez votre bouche et recevez le Saint-Esprit, répandez maintenant au dehors les trésors de sagesse et de science que possède votre âme, et pardonnez-moi si jusqu'ici je n'ai été pour vous qu'un obstacle.

Dès cette heure, saint Jean Damascène, se retirant plus avant dans la solitude, se mit à composer ces ouvrages admirables qui l'ont fait appeler le saint Thomas de l'Orient. Outre ses discours ou lettres en faveur du culte des images, il conçut un vaste ensemble de doctrine dont les 3 parties embrassent depuis les premiers éléments du langage jusqu'aux points les plus élevés de la doctrine chrétienne. La 1re partie, appelée dialectique, n'est que la logique d'Aristote modifiée sur certains points. La 2e contient l'histoire et la réfutation de toutes les hérésies; il y expose et réfute très au long le mahométisme. La 3e partie comprend son grand ouvrage sur la foi orthodoxe. Il y parle de Dieu, de ses œuvres, de ses attributs, de sa Providence, de l'Incarnation, des Sacrements — sur chaque vérité il résume l'Ecriture et la Tradition. Dieu l'a suscité pour faire sûrement arriver jusqu'à nous la Tradition des Pères. Dieu, en effet, prévoyait que l'Asie et la Grèce subiraient le sort déplorable de l'Egypte et de la Syrie par les conquêtes des Sarrasins; et comme beaucoup d'écrits des Pères devaient être ensevelis sous les débris de l'empire d'Orient, il forma ce Saint pour rassembler la doctrine contenue dans un si grand



nombre de volumes et la transmettre à la postérité. C'est le premier qui ait réduit la Théologie en méthode; il a fait en Orient ce que Thomas devait faire plus tard en Occident.

Il composa une multitude d'autres ouvrages; les *Parallèles*, comparaisons des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture sur les vérités de la morale; des traités contre les hérésies de son temps, surtout celle des Iconoclastes. L'empereur hérétique Constantin Copronyme, dans sa fureur, le fit anathématiser publiquement par un conciliabule iconoclaste, et il ordonna que cette condamnation fût réitérée solennellement chaque année.

Sa dévotion envers la Très Sainte Vierge était admirable; il l'appelait des noms les plus doux ; à Damas, son image avait occupé une place d'honneur dans le palais du grand vizir; et l'on sait comment il en fut récompensé; les discours qu'il a composés sur les mystères de sa vie, et en particulier sur sa glorieuse Assomption, font assez voir combien l'auteur était inspiré par elle.

Vers l'an 740, le patriarche de Jérusalem, étant venu visiter la laure, l'obligea à recevoir le sacerdoce ; cette dignité augmenta sa ferveur et son zèle; il parcourut la Syrie et la Palestine pour raffermir les chrétiens persécutés.

Usé de pénitences et de travaux, âgé de plus de 80 ans, il mourut plein de mérites, au mois de mai vers l'an 770.

Imp. [illegible]

SAINT STANISLAS DE CRACOVIE, ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 7 mai.



A la voix de Stanislas, un mort se lève du tombeau pour rendre témoignage à la probité du saint évêque.

FAMILLE DE STANISLAS

Vers la fin du XI[e] siècle vivait, à Sézépanow, non loin de Cracovie, en Pologne, une famille vertueuse et sainte.

Wielislas et Bogna descendaient d'une race illustre.

Ils possédaient un domaine assez vaste, et des richesses considérables.

Wielislas, guerrier courageux autant que fervent chrétien, s'était signalé dans plusieurs campagnes des Polonais contre les Russes.

Toutefois, à la guerre contre les hommes, il préférait la lutte contre le seul ennemi de l'humanité, qui est Satan « car, disait-il avec raison, si cette lutte est plus longue, les palmes en sont aussi plus belles et plus durables. » En conséquence, de concert avec son épouse, il s'étudiait à mettre en pratique les conseils évangéliques. Les biens de la terre étaient pour eux une monnaie précieuse avec laquelle ils achetaient les domaines éternels du ciel. Les veuves, les pauvres, les orphelins trouvaient chez eux un refuge assuré.

Désireux de vivre de plus en plus éloignés du siècle, les deux époux firent bâtir une église sur leur terre, pour assister plus commodément aux offices divins en dehors desquels ils consacraient encore de longues heures à la prière et à l'oraison. Leur vie rude et solitaire les fit regarder comme des moines dans tout le pays. C'est pourquoi, aux étrangers qui passaient près du château, l'on disait : « Là vivent en solitaires le seigneur Wielislas et son épouse Bogna. »

LE FRUIT DE LONGUES PRIÈRES
ÉNERGIE DU JEUNE STANISLAS

Cependant, Wielislas et Bogna avançaient en âge et n'avaient pas d'enfant. Depuis trente années déjà le ciel semblait sourd à leurs prières. Ils allaient donc être sans héritier; mais Dieu donna enfin la fécondité à cette union restée si longtemps stérile. Stanislas naquit le 26 juillet 1030.

l'étonnement fut grand dans Szczepanow. On vit rarement chose pareille. D'autres circonstances miraculeuses augmentaient l'étonnement général.

La mission que Dieu réservait au jeune Stanislas [illegible] le mépris et le détachement [illegible] des choses de la terre. Il s'y prépara de bonne heure. Plaire à Dieu était l'unique préoccupation de cet enfant [illegible]. Pour cela il s'adonnait à la pratique de la [illegible], du jeûne et de la mortification. Il aimait à coucher sur la terre nue et à s'exposer aux plus grands froids. L'argent qu'il recevait de ses parents, pour des plaisirs légitimes, il s'empressait de le distribuer aux pauvres. C'est ainsi que Dieu forme ceux qu'il prépare au combat.

STANISLAS PRÊTRE ET CHANOINE

Quand Stanislas eut atteint l'âge nécessaire, ses parents lui firent étudier les belles-lettres et la philosophie. Pour le perfectionner en cette dernière étude, il fut envoyé à Guesne, où se trouvait alors l'Université la plus illustre de la Pologne. De Guesne, il vint à Paris, pour s'adonner à la théologie, car l'Université catholique de cette ville était alors célèbre dans le monde entier. Durant les sept années qu'il fut en cette ville, l'attrait de ses vertus lui concilia l'affection de tous ses condisciples. A son départ, l'Université resta embaumée du souvenir qu'elles y avaient laissé.

Durant son séjour à Paris, Stanislas apprit à mépriser le siècle et ses vanités. Il se plaisait à diriger ses pensées vers le cloître, où il pourrait servir Dieu, loin du bruit et du tumulte mondains. « Mais, dit saint François de Sales, Dieu tient la paix de ceux qu'il a faits pour la guerre. » Aussi, attendait-il le moment fixé par sa grâce pour s'emparer de Stanislas.

En effet, ce dernier, à son retour de Pologne, s'étant vu, par la mort de ses parents, maître d'une fortune considérable, vendit le tout et en donna le prix aux pauvres. Dès lors, il [illegible] réaliser au plus tôt ses pieux desseins, quand Lambert, évêque de Cracovie, l'appela, l'ordonna prêtre et le fit chanoine de sa cathédrale.

IL DEVIENT ÉVÊQUE DE CRACOVIE

[illegible]

recours au pape Alexandre II, et le Bienheureux reçut l'ordre du Vicaire de Jésus-Christ, comme s'il fût émané du Maître lui-même.

Il se croyait si indigne de la nouvelle charge qui lui incombait, qu'il redoubla d'austérités et de vertus, afin d'obtenir d'en haut la force nécessaire. Il se revêtit d'un cilice qu'il ne quitta plus jusqu'à la mort. Sa charité prit de jour en jour des proportions plus considérables. Les pauvres étaient nombreux à Cracovie. Le saint évêque s'en fit donner une liste exacte, et ordonna aux gens de sa maison de ne rien refuser à personne. Au reste, lui-même présidait souvent à la distribution des aumônes, donnant, avec le pain qui refait le corps, celui qui refait l'âme. Il paraissait en ces circonstances si humble et si doux, que tous ces malheureux pleuraient de joie de rencontrer un tel père.

COMMENT IL SE VENGE DES INJURES

Malgré tant de bonté, Stanislas fut plus d'une fois en butte aux injures les plus criantes, mais sa vertu était au-dessus de toute épreuve.

Un seigneur vint un jour le prier de venir consacrer une église dans sa propriété. L'évêque y consent avec joie. Au jour fixé, il se rend, accompagné de ses clercs, à la maison dudit seigneur. Il arrive à la porte du castel. A sa vue, le seigneur s'emporte avec une incroyable insolence et le chasse en l'accablant d'injures. Quelques-uns même de ses serviteurs se lancent sur les clercs qui entouraient le pontife et les accablent de coups. Le Saint n'oppose pas la moindre résistance à ces traitements iniques.

Cet accident arriva vers le soir. Le prélat se retira avec sa suite dans un pré voisin. Pour toute vengeance, il fit cette prière à Dieu : « Seigneur, on m'empêche de bénir le lieu » que j'étais appelé à bénir, donnez à celui » où je me trouve votre sainte bénédiction. » Il passa la nuit en proie aux douleurs de la faim et du froid, dans ce pré qui fut appelé dans la suite le pré béni, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Quelques jours après cette affaire, le seigneur, confus de l'action qu'il avait accomplie, vint demander pardon à l'évêque, et lui promit de réparer sa faute, en menant une vie plus chrétienne à l'avenir. Comme gage de sa sincérité, il fit présent du pré à l'église de Cracovie.

STANISLAS DEVANT L'IMPIE BOLESLAS

La Pologne était alors gouvernée par le roi Boleslas II. Ce prince, qui s'était montré valeureux dans la guerre contre les [illegible] et plein de [illegible] envers ses sujets, [illegible]

[illegible]

Le tyran entra dans une grande fureur contre l'homme de Dieu. [illegible] il lui dit : « A-t-on jamais reçu des conseils d'un homme vil comme vous, qui êtes indigne de l'épiscopat et [illegible]

mériteriez d'être jeté en pâture aux pourceaux?

— Prince, répondit l'homme de Dieu, avec une fierté noble et calme, je sais le respect que je dois à votre autorité, et, sur ce point, je ne pense pas avoir failli à mon devoir. Mais je n'oublie pas davantage que la dignité apostolique dont je suis revêtu est de beaucoup supérieure à celle des rois. Car, il est d'institution divine que les rois et les autres princes doivent se soumettre à la *juridiction* spirituelle de l'évêque, alors même qu'ils seraient issus de race moins noble que la leur. Si donc vous avez souci du salut de votre âme, vous devez écouter les conseils que je vous donne. C'est le seul moyen de vivre en paix avec Dieu, et de régner avec gloire sur vos sujets. »

Ces paroles, loin d'amener le roi à résipiscence, ne firent que l'endurcir et l'enflammer contre celui qui se présentait comme le médecin le plus dévoué de son âme et son plus véritable ami.

VENGEANCE DE BOLESLAS
CALOMNIE CONTRE LE SAINT ÉVÊQUE

Saint Stanislas avait acheté à un certain Pierre la terre de Piotrawin, qu'il avait adjointe à son église. Le prix convenu avait été entièrement payé. Néanmoins, par mégarde ou par suite de sa confiance ordinaire, il n'avait pas exigé la signature du vendeur, la chose ayant été faite devant plusieurs témoins. Boleslas appela ces derniers et s'efforça, par ses menaces et ses caresses, de les faire entrer dans ses vues, à quoi il réussit parfaitement.

Pierre était mort depuis quelques années déjà. D'après les instructions du roi, ses neveux déclarèrent que ladite terre Piotrawin avait été usurpée par l'évêché. A cette nouvelle, le Saint se fit fort de les confondre tous par l'aveu même des témoins. Mais, hélas! ces derniers parlèrent contre leur conscience, et l'évêque, malgré ses efforts, voyait sa cause perdue sans retour.

Il ne put supporter une telle injustice.

Saisi donc d'une sainte indignation, il demanda trois jours de délai. « Cet espace de temps écoulé, je vous amènerai, comme témoin de la vérité, Pierre lui-même, quoiqu'il soit dans la terre depuis trois ans. » Un éclat de rire accueillit ces paroles. L'impie Boleslas se hâta d'accorder le délai sollicité, assuré qu'il était d'y trouver une nouvelle occasion d'humilier l'homme de Dieu.

LE TÉMOIGNAGE D'UN RESSUSCITÉ

Le prélat se retira avec quelques clercs et laïques fervents dans l'église bâtie à Piotrawin. Il se revêtit d'un cilice et imposa aux siens un jeûne rigoureux. Il se prosterna ensuite aux pieds de l'autel, où il ne cessa de demander avec larmes que le Seigneur lui envoyât son aide.

Vint le troisième jour.

Après avoir célébré le Saint Sacrifice, le Bienheureux se revêt de ses ornements pontificaux, et, suivi de son cortège, s'avance processionnellement vers le tombeau de Pierre. Arrivé là, il ordonne d'enlever la terre qui recouvre la tombe. Le cadavre était presque entièrement réduit en poussière. Stanislas se met à genoux et renouvelle ses instances auprès de Dieu dans une prière prolongée. Cette prière terminée, il touche de la main le cadavre : « Pierre, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'ordonne de quitter ta tombe pour venir rendre témoignage à la vérité violée par les enfants des hommes. »

Aussitôt, ô prodige! Pierre se lève vivant, l'évêque le prend par la main; un frisson d'effroi agite les assistants.

Des émissaires courent annoncer le miracle à Boleslas en plein tribunal. Il ne veut pas y croire. Mais voici venir notre Saint, accompagné du ressuscité qu'il tient par la main.

Il le présente au roi : « Prince, lui dit-il, voici le témoin le plus irrécusable de la vérité violée par vous et vos complices. »

Le tyran se tait, épouvanté.

Pierre alors, élevant la voix, s'écrie: « Voici que Dieu, touché des prières de son serviteur Stanislas, m'envoie sur la terre pour venir rendre témoignage de la vérité devant ce tribunal. En présence de tous, je déclare que j'ai vendu ma terre à l'évêque et à son église, et que j'en ai reçu le prix convenu. Quant à mes neveux, ils n'ont aucun droit sur elle : la calomnie seule a pu les conduire à la revendiquer. » A ces mots, il se tourne vers eux et leur dit : « Quelle folie a pu vous porter à commettre un tel crime, les uns par malice, les autres par timidité ? Si vous ne faites pénitence aussitôt, Dieu fera peser sur vous son bras vengeur en cette vie et en l'autre. »

Forcé par cet argument non moins incontestable qu'étrange, le despote libertin déclare le droit du côté du saint prélat. Mais sa fureur contre lui s'accrut au lieu de diminuer. Nous en verrons bientôt les effets.

PENSÉE D'UN RESSUSCITÉ SUR LA VIE PRÉSENTE

En sortant du tribunal, la foule se pressait autour du ressuscité pour lui adresser diverses questions. Il y répondait le moins possible : « Car, disait-il, je ne dois le faire que par ordre de Stanislas. »

Celui-ci le reconduisit à son sépulcre, et là, en présence du peuple et des clercs, il lui fit cette demande: « Pierre, veux-tu que, pour rendre grâces au Seigneur du bienfait qu'il vient de nous accorder, je lui demande de te laisser encore avec nous quelques années?

— Père saint, répondit-il, que ferais-je dans cette vie misérable de la terre, qui doit plutôt être appelée mort que vie ? Je vous en supplie, ne m'empêchez pas de demander cette vie vraiment bienheureuse, où l'on voit Dieu face à face. Jusqu'ici j'étais dans les flammes du Purgatoire, j'espère en sortir bientôt. Daignez donc prier pour moi le Seigneur, afin que cette espérance se réalise au plus vite, ou, si la justice s'y oppose, que mes peines soient du moins en grande partie diminuées. »

Le prélat n'insista pas. Il promit de prier beaucoup pour lui. Pierre descendit dans sa tombe, et son âme, s'échappant de son corps, rentra dans l'éternité.

Le clergé et le peuple récitèrent les prières qui ont coutume de se faire pour les morts. La fosse fut comblée, et tous se retirèrent émerveillés et résolus en même temps de profiter du temps qui leur restait pour mener une vie plus chrétienne et mériter la vie heureuse dont le ressuscité venait de parler.

[illegible]

Boleslas [illegible] que plusieurs [illegible] de ses crimes. « C'en est assez, dit-il enfin, il faut faire disparaître cet importun. » La mort du Saint fut méditée et résolue en conseil secret.

Cette décision, malgré les précautions prises pour la tenir cachée, fut connue du peuple. [illegible]

nislas en conçut une grande joie Depuis longtemps, en effet, il désirait la palme du martyre. Toutefois, le jour où le crime devait être commis, le pontife, voulant célébrer la messe en lieu sûr, se retira dans un sanctuaire vénéré des Polonais, appelé l'église Saint-Michel.

Le roi l'y suivit de près avec ses sicaires.

Quand ils arrivèrent, le Saint avait commencé le Saint Sacrifice. Le tyran attendit quelques instants à la porte le moment où il terminerait. Mais Stanislas célébrait plus lentement que de coutume. Les meurtriers s'impatientent. Boleslas envoie des soldats pour le tuer à l'autel. Ces derniers entrent, résolus. A peine sont-ils au pied de l'autel, qu'une force divine les renverse. Impossible de faire un pas en avant. Ils ne parviennent à sortir de l'église qu'en se traînant péniblement par terre.

Le roi ne veut pas croire ce qui leur est arrivé. Deux fois encore ils tentent d'accomplir le crime, deux fois encore ils sont renversés. Enfin, Boleslas se résout à commettre lui-même le meurtre. Il marche donc vers l'autel. Rien ne l'arrête. D'un coup d'épée, il massacre le Bienheureux, s'arme d'un couteau, saisit par la tête le corps qui palpite, et, pour le rendre le plus difforme qu'il est possible, lui coupe les oreilles, le nez et les joues; puis le livre à la brutalité des soldats qui le découpent en morceaux. Ces morceaux sont dispersés dans la campagne par ordre du monstre couronné.

SÉPULTURE MIRACULEUSE — CHÂTIMENT DE BOLESLAS

Quatre jours après, le roi et ses conseillers vinrent visiter le lieu où avaient été dispersés les membres de l'évêque martyr. Ils pensaient qu'ils auraient été dévorés par les chiens ou les oiseaux de proie. Ils aperçurent quatre beaux aigles qui voltigeaient autour de ces reliques pour les défendre contre quiconque se serait approché pour les ravir.

La nuit suivante, plusieurs chrétiens vertueux virent, au-dessous de chaque morceau du corps du martyr, une lumière radieuse et très lumineuse, que l'on pouvait apercevoir de très loin. Animés par ces prodiges, et indignés de la lâcheté des parents de notre Saint, qui n'osaient enfreindre la défense du bourreau Boleslas, les chanoines de Cracovie, accompagnés de quelques laïques intrépides, allèrent durant la nuit recueillir et réunir ensemble les reliques vénérées.

A peine ces débris épars furent-ils rapprochés les uns des autres, que le corps reprit sa forme ordinaire, sans qu'il restât la moindre cicatrice, comme si le prélat était mort du trépas le plus doux.

On l'enterra dans l'église de Saint-Michel.

Le prince n'osa pas troubler les funérailles par quelque crime nouveau. D'ailleurs, le temps de la vengeance divine était arrivé, car, tandis que la mémoire de saint Stanislas était bénie par tous les Polonais, Boleslas, excommunié et déclaré déchu du trône par le pape Grégoire VII, fut en telle exécration parmi ses sujets, qu'il se vit obligé de fuir en Hongrie, où il se donna la mort de désespoir : ainsi l'attestent plusieurs historiens. Quant à notre Saint, il fut canonisé par Innocent IV, en 1253.



Imprimerie L. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

VÉNÉRABLE JEANNE D'ARC

Délivrance d'Orléans, le 8 mai.



Jeanne d'Arc. (Tableau d'Ingres, au Musée du Louvre.)
L'auréole qu'on donne autour de la tête dans le tableau déjà ancien du célèbre artiste, serait une [illegible] aujourd'hui.

MISSION DE JEANNE D'ARC — SON ENFANCE

Dieu qui, selon la parole de l'Apôtre, *appelle ce qui n'est pas comme ce qui est*, de même que jadis il avait choisi, dans ses desseins, Débora et Judith pour confondre les puissants, suscita, au commencement du XVe siècle Jeanne d'Arc pour relever les destinées de sa patrie presque abattue, et, en même temps, pour revendiquer la liberté et la gloire de la religion dont les intérêts étaient menacés. (Décret de la Congrégation des Rites.)

« Que la France devînt anglaise, un siècle plus tard, elle cessait d'être catholique, ou bien, si elle résistait à ses dominateurs, elle se précipitait, comme l'Irlande, dans des luttes et des calamités sans fin. La cause de la France, au XVe siècle, était la cause de Dieu. » (Cardinal Pie.)

Jeanne naquit à Domremy (diocèse de Saint-

Dié), l'an 1412. Elle était la quatrième des cinq enfants de Jacques d'Arc, et d'Isabelle Romée, humbles laboureurs de bonne vie et de bon renom. Sa mère lui enseigna le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les mystères de la religion, elle lui apprit à filer et à coudre le linge. Mais Jeanne ne savait ni lire ni écrire.

Elle assistait tous les jours à la messe, se confessait souvent, ne manquait point de saluer la Vierge au son de l'*Angelus*, cueillait des fleurs pour les autels de Marie; courageuse au travail, loyale, douce, obligeante, elle était aimée de tous et spécialement des pauvres à qui elle faisait de larges aumônes et cédait parfois son lit, couchant elle-même sur la terre nue.

LES VOIX DU CIEL — OBSTACLES — LE DÉPART

Jeanne avait treize ans, et avait déjà communié. Un jour d'été, vers midi, elle entendit une *voix* du *côté* de l'église. C'était la voix de l'archange saint Michel. L'ange lui disait la *grande pitié* qui régnait au royaume de France, et il lui annonçait qu'elle délivrerait le dauphin de tous ses ennemis et le conduirait sacrer à Reims.

A quoi l'enfant répondait : « Comment cela se fera-t-il? Je ne sais ni monter à cheval, ni manier les armes. — Dieu t'aidera. »

Après saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite apparurent à la jeune fille; sous leur inspiration, Jeanne fit vœu de virginité, et, en retour, les saintes s'engagèrent à la conduire en paradis, *ce dont elle les supplia beaucoup*.

La douce enfant n'osait rien révéler à ses parents. Le ciel parla lui-même à son père, dans la nuit; un matin, au sortir de son sommeil, troublé, il s'écriait tout à coup devant ses fils : « Si votre sœur devait jamais partir avec des gens de guerre (comme je l'ai vu en rêve), je vous ordonnerais de la jeter à l'eau, et je le ferais de mes propres mains si vous refusiez de m'obéir. »

Le père s'occupa aussitôt de la fiancer, de la marier, mais Jeanne refusa énergiquement et sa vocation fut sauvée.

A mesure que l'enfant grandit, les voix devinrent plus fréquentes. « Va! Jeanne, disaient-elles. Va! Que tardes-tu? »

Jeanne a seize ans. « Elle est moult belle, de grande force et puissance. » Elle s'échappe de la maison paternelle et se présente au capitaine du roi, de Baudricourt, à Vaucouleurs.

— Capitaine, sachez que mon Seigneur m'a commandé d'aller vers le dauphin. Je mènerai sacrer le dauphin en dépit de ses ennemis.

— Et quel est ton Seigneur? — Le Roi du ciel. »

« C'est une folle, dit Baudricourt, donnez-lui de bons soufflets et la ramenez à son père. »

Cependant, un homme d'armes, Jean de Metz, dit à la jeune fille : « Je vous accompagnerai auprès du roi. Quand voulez-vous partir?

— Aujourd'hui plutôt que demain, demain plutôt qu'après. La fièvre me brûle. Dussé-je me traîner sur les genoux, j'irai trouver le roi. Certes, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, parce que ce n'est pas mon état, mais il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. »

« Dieu le commandait, dira-t-elle à ses juges, et quand j'aurais eu cent pères et cent mères, quand j'aurais été fille du roi, je n'en serais pas moins partie. »

A ces six compagnons seulement, Jeanne se mit en route. « Si les hommes d'armes sont sur mon chemin, j'ai avec moi le Seigneur, mon Dieu. »

Le peuple se cotisa pour le cheval et le costume militaire de Jeanne *la Pucelle* (la vierge).

JEANNE ET LE DAUPHIN — JEANNE EXAMINÉE A POITIERS

Le roi, modestement vêtu, se tenait au milieu de 300 chevaliers; Jeanne alla droit à lui.

« Dieu vous donne bonne vie, gentil prince.

— Ce n'est pas moi qui suis le roi, et, lui désignant un seigneur richement costumé : voilà le roi. — En mon Dieu! gentil prince, c'est vous qui l'êtes et non pas un autre. Et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné à Reims, et que vous serez lieutenant du Roi des cieux, qui est Roi de France. »

Et elle lui révéla un secret connu de lui seul.

Pendant trois semaines, à Poitiers, des évêques et des docteurs de l'Université interrogèrent la Pucelle sur sa *mission*.

« Je ne sais ni A, ni B, leur dit-elle, mais il y a ès-livres de Notre-Seigneur plus que aux vôtres. Je suis venue de la part du Roi des cieux pour lever le siège d'Orléans et pour conduire le roi à Reims, où il sera consacré et couronné.

— Si Dieu veut délivrer le peuple de France, a-t-il donc besoin du secours des gens d'armes? interrogent les juges. — Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

On réclamait un signe de sa mission. « Je ne suis venue à Poitiers pour faire signe; conduisez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour quoi je suis envoyée.

— Quelle langue parlent vos voix? demandait un docteur limousin. — Meilleure que la vôtre. »

Le rapport des savants examinateurs fut favorable à la Pucelle : « Le roi devait l'envoyer sans crainte contre ses ennemis. »

DÉLIVRANCE D'ORLÉANS (8 MAI 1429)
SACRE DU ROI A REIMS (17 JUILLET 1429)

« Jeanne part, disait Mgr Pie, et Orléans assiégé depuis huit mois, salue et porte en triomphe celle qui vient au nom du Seigneur. Ce que les plus expérimentés et les plus intrépides guerriers n'avaient pu faire en sept mois, sept jours, que dis-je! trois jours de combat ont suffi à Jeanne pour l'accomplir.

« Héroïne inspirée, elle prophétise la victoire, et la victoire ne sait pas lui donner le démenti. « En nom Dieu, s'écrie-t-elle, il les faut combattre; seraient-ils pendus aux nues, nous les aurons. » Jargeau n'est plus aux Anglais; les champs de Patay sont jonchés de cadavres. L'armée anglaise a disparu; ses chefs les plus renommés sont ou morts, ou captifs, ou en fuite.

« Jeanne ne combat plus. Elle vole de triomphes en triomphes. Place, place au dauphin, que conduit l'ange de la victoire! Reims, ouvre tes portes, pontife du Seigneur, faites couler l'huile sainte et posez la couronne sur le front du lieutenant de Jésus-Christ.

« Et toi, ma jeune héroïne, jouis de ce spectacle qui est ton ouvrage. Ah! que j'aime à te voir, debout, près de ton roi, à côté de l'autel, ton saint étendard à la main! *Il avait été à la peine; c'était raison qu'il fût à l'honneur.* »

JEANNE AU MILIEU DES COMBATS — SA FOI

Sous l'inspiration de ses voix, Jeanne la Pucelle, paysanne de dix-sept ans, se montra dès le premier jour cavalier, combattant et général parfait.

« Vous avez été à votre conseil et moi au mien, déclare-t-elle aux chefs de l'armée. En nom Dieu, le conseil de Notre Seigneur est plus sûr et plus habile que le vôtre. »

« Vous, les prêtres et gens d'église, faites pro-

cession et prières à Dieu. » Et se tournant vers les soldats : « En avant! en avant! » Et elle s'élançait la première. Le 7 mai, au milieu de la bataille, un trait la frappe au sein et la renverse. Un instant effrayée, elle pleure : ses saintes, qui l'avaient avertie, la consolent; elle arrache la flèche de sa propre main et se met en prière. Et comme Dunois, désespéré, sonnait la retraite : « En nom Dieu! s'écrie-t-elle en se précipitant vers la bastille, tout est vôtre et y entrez. »

Un autre jour, à l'assaut, une pierre énorme la renverse dans le fossé. Un cri de triomphe a retenti sur le rempart; l'épouvante a glacé les Français. Se relevant soudain plus fière et plus terrible : « Amis, sus! sus! notre Sire a condamné les Anglais ; ils sont tous nôtres. » Les Français se raniment, la place est emportée.

Mais elle n'a jamais frappé elle-même aucun ennemi. Elle tient ordinairement sa bannière où sont inscrits ces deux mots : *Jesus, Maria*.

Sur une autre bannière était peinte l'image de Jésus crucifié. Le matin et le soir, les prêtres s'assemblaient autour de cette bannière, et Jeanne entonnait avec eux des hymnes en l'honneur de la Sainte Vierge. Les soldats accouraient. La Pucelle les arrêtait : « Confessez-vous et vous serez admis dans notre confrérie. » Soldats, chefs, princes se confessaient et communiaient.

« Actuellement, disait-elle, je ne crains pas toute la puissance des Anglais; chaque soldat est préparé, bien confessé, pénitent et de bonne volonté. »

L'HÉROINE CHRÉTIENNE

Jeanne est l'héroïne chrétienne par excellence. Brave comme l'épée, elle est pudique comme les anges; une parole d'outrage lancée à sa pudicité fait couler ses larmes, et il faut que ses frères du ciel viennent la consoler. En voyant Jeanne, disait un chevalier, nul ne songeait à forfaire; *et ce, à cause de la grande bonté qui était en elle.*

Ardente comme un lion, elle est tendre et sensible comme un agneau. « Jamais, disait-elle, je n'ai vu sang de Français que les cheveux ne se dressassent sur ma tête. » Elle pleure en pansant les blessures même de ses ennemis; elle pleure surtout sur leur perte éternelle. « Glacidas, Glacidas, rends-toi au Roy du ciel, tu m'as injuriée, mais j'ai grand'pitié de ton âme. »

Sur les champs de bataille, elle assiste les mourants, les consolant par de douces paroles, et leur procure des prêtres pour les confesser.

Au milieu des camps, elle est pieuse et recueillie comme une Carmélite, assiste tous les jours à la messe, se confesse deux fois par semaine, communie fréquemment, et souvent en versant des torrents de larmes, fait de longues prières, prolongées pendant la nuit. Tous les soldats la regardaient comme une sainte. Les populations se précipitaient au-devant d'elle au cri de : *Noël! Noël! Benie celle qui vient au nom du Seigneur!* On voulait toucher ses habits ou son cheval.

JEANNE DISPOSE DU ROYAUME DE FRANCE

Un jour la Pucelle pria le roi de lui faire un présent. La prière fut agréée. Elle demanda alors comme don le royaume de France. Le roi, étonné, le lui donna après quelque hésitation. Elle voulut que l'acte en fût solennellement dressé et lu par les quatre secrétaires du roi.

« Voilà, dit-elle alors, le plus pauvre chevalier de son royaume. » Disposant en maîtresse du royaume de France, elle le remit entre les mains du Dieu tout-puissant. Puis, agissant au nom de Dieu, elle investit le roi Charles du royaume de France, et de tout cela, elle voulut qu'un acte solennel fût dressé par écrit.

« Je ne durerai qu'un an et guère au delà, disait souvent la Pucelle; il faut tâcher de me bien employer cette année. » — Hélas! ce beau mois de mai, qui l'avait vue victorieuse à Orléans, ne reparut que pour la voir captive à Compiègne (24 mai 1430) et vendue aux Anglais.

Elle fut conduite à Rouen et jetée dans une prison affreuse, les fers aux pieds et une chaîne autour du corps; trois gardes, lie de la valetaille, étaient enfermés jour et nuit dans le cachot même, et deux autres à l'extérieur de la grille, fermée à triple serrure, tant les Anglais avaient peur de la laisser échapper! « Le roi, déclarait le comte Warwick, l'a chèrement achetée et payée, il ne veut pas qu'elle périsse autrement que par la sentence des juges et sur le bûcher. »

PROCÈS DE JEANNE — SES RÉPONSES

Pour déshonorer la Pucelle, un tribunal ecclésiastique est érigé, sous la présidence d'un évêque indigne, Cauchon. Les interrogatoires durent trois mois. « O Dieu, soyez béni! s'écriait Mgr Pie, ses ennemis et ses juges n'ont pu découvrir une seule faiblesse; sa vie intime est aussi pure, aussi resplendissante que sa vie publique; 118 témoins oculaires ont révélé tout ce qu'ils savaient sans pouvoir révéler autre chose que des vertus! Scribes de l'Angleterre, enregistrez ces dépositions : c'est de vos mains ennemies qu'est élevé le plus beau monument à la gloire de l'envoyée des cieux. »

Seule, sans avocat, sans procureur, Jeanne réclamait de Dieu secours et conseil, les voix venaient alors la consoler. Plusieurs fois elles lui dirent : *Réponds hardiment, Dieu t'aidera.*

Écoutons-la : « Vous, évêque, vous prétendez être mon juge, prenez bien garde à ce vous faites; car, en vérité, je suis envoyée de Dieu, et vous vous mettez en grand danger. »

(A ses juges) : « Vous ne ferez pas ce dont vous me menacez, sans qu'il vous en arrive mal et au corps et à l'âme. »

« Je sais bien que les Anglais me feront mourir parce qu'ils croient pouvoir s'emparer de la France après ma mort; mais seraient-ils cent mille de plus, ils n'auront point le royaume..... Avant qu'il soit sept ans, les Anglais abandonneront un plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orléans (Paris, repris en 1436) ..... »

La sagesse de Jeanne confond ses accusateurs.

« Saint Michel vous apparaît-il vêtu?

— Eh! Dieu n'a-t-il point de quoi le vêtir!

— Croyez-vous être en état de grâce?

— Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette; si j'y suis, Dieu m'y garde.

MENACES DE TORTURES — AFFIRMATION DE SA MISSION

« Voyez, là, devant vous, lui dit le juge, les exécuteurs tout prêts à vous mettre à la torture.

— Vraiment, répondit-elle, quand vous devriez me faire arracher les membres et me faire partir l'âme du corps, je ne vous dirai pas autre chose; et si je vous disais autre chose, je vous dirais ensuite que vous me l'avez fait dire par force!

« Je me damnerais si je disais que Dieu ne m'a pas envoyée; j'aime mieux mourir que de renier ma mission! Qu'on fasse examiner mes réponses par des clercs, et s'il y a quelque chose contre la foi, je ne persisterai point à le soutenir; car je suis bonne chrétienne! Je crois en l'Église, l'Église et Notre-Seigneur, c'est tout un! »

La torture ne lui fut pas appliquée.

En passant devant la porte close de la chapelle, elle s'agenouillait et priait : *Cy est le Corps de Jésus-Christ.* Sa plus grande peine était d'être privée de la communion et de la messe.

ABJURATION — RELAPSE

Cependant, ses *voix* l'avertissaient : « Jeanne, sois sur tes gardes, on [illegible] cher à te tromper, et l'on y parviendra. » La Pucelle se laissa tromper, le jeudi, 24 mai, dans le cimetière Saint-Ouen. Elle consentit à abjurer, traça un rond au bas d'une cédule d'abjuration et s'entendit condamner à la prison perpétuelle.

Or çà, gens d'Église, dit joyeusement la condamnée, menez-moi à vos prisons, que je ne sois plus en la main des Anglais.

— Menez-la où vous l'avez prise..., dit le juge. On la remit aux fers et on lui laissa ses gardiens.

Elle accepta néanmoins l'habit de femme, sur la promesse qu'on lui fit de la transférer à la prison d'Eglise. Trois jours après, Jeanne avait repris l'habit d'homme. Comment avec ses fers et ses gardes, obligée pour se lever de se faire *déferrer*, avait-elle pu reprendre cet habit?

Les juges accoururent à la prison pour constater le fait et déclarer Jeanne *relapse*.

Jeanne, avertie par ses *voix*, rétracta son abjuration : « Ce qui était dans la cédule d'abjuration je ne le comprenais pas..... ce que j'ai dit jeudi, je l'ai fait par crainte du feu. » Et elle reprocha à ses juges de l'avoir trompée.

Le mercredi, 30 mai, Jeanne est avertie qu'elle serait brûlée ce jour-là même. Elle éclate en sanglots : « Hélas! s'écrie-t-elle, si j'eusse été dans la prison ecclésiastique, à laquelle je m'étais soumise, gardée par les gens de l'Eglise et non par les Anglais, mes ennemis, je n'aurais pas fait cette misérable fin! Ah! j'en appelle à Dieu, le grand Juge, des grands torts et des ingravances qu'on me fait. »

DERNIÈRE COMMUNION — SA MORT

Elle se confessa au Dominicain Martin Ladvenu, puis elle demanda la Communion. On la lui apporta avec les cérémonies habituelles, au chant des litanies, et la foule, très nombreuse, répondait : *Priez pour elle.* Fr. Martin, montrant la Sainte Hostie, dit à Jeanne : « Croyez-vous que c'est le Corps de Jésus? — Oui, et je demande qu'il me soit donné. » Le religieux la communia.

Neuf heures du matin allaient sonner; Jeanne monta, vêtue d'une longue tunique, sur un lourd chariot; [illegible] soldats l'escortaient. Et ses prières étaient si dévotes qu'elle arrachait des pleurs à tous les assistants. Le sinistre cortège s'arrêta.

— Rouen, Rouen, s'écrie la victime, est-ce ici que je dois mourir? » Jeanne se jette à genoux et prie à voix haute : « *Sainte Trinité, ayez pitié de moi, je crois en vous! Jésus, ayez pitié de moi! O Marie, priez pour moi! Saint Michel, saint Gabriel, sainte Catherine, sainte Marguerite, venez à mon aide! Vous tous qui êtes ici, pardonnez-moi* [illegible] *Vous, prêtres, dites* [illegible] *messe pour le repos de mon âme!* [illegible] *Benoîts saints* [illegible] *du Paradis,* [illegible] *moi!* »

[illegible] qu'elle faisait ses dévotions et lamentations, l'émotion gagnait la foule. De tous côtés, l'on n'entendait que de longs sanglots. Le misérable [illegible] lui-même. Seuls, quelques soldats [illegible] de tant de lenteur.

Le [illegible], devant prononcer la sentence définitive, il hésite, se trouble, aucun jugement n'a lieu, aucun acte dressé. « Menez, menez », dit-il aux gardes, et au bourreau : « Fais ton office. » Le bourreau saisit l'innocente, la pousse sur le bûcher et l'attache au poteau. Elle est coiffée d'une mitre de papier, où sont écrits ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, idolastre.*

Jeanne demande une croix. Un Anglais joint deux morceaux de bois du bûcher, « et dévotement la reçut et la baisa, et mist icelle croix en son sein, entre sa chair et son vêtement. »

Puis elle réclama le crucifix des processions. On alla le chercher à la paroisse. « Ayez soin, dit-elle, que je l'aie continuellement devant les yeux jusqu'à ma mort. »

Soudain, elle pousse un cri : « Maître Martin, descendez...., le feu! » Le confesseur descend; du pied du bûcher, il encourage la victime, et lui présente le crucifix. Jeanne, au milieu des flammes, réconfortée par ses visions, parle encore : « Saint Michel! saint Michel! Non, mes *voix* ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu. Jésus! Jésus! »

Ce fut le dernier cri d'amour de Jeanne. Elle était âgée de dix-neuf ans.

Le bourreau jeta dans la Seine les cendres et le cœur intact de la victime. La foule s'écoulait terrifiée; plusieurs attestaient avoir vu l'âme de la pucelle s'envoler au ciel sous la forme d'une colombe, ou le nom de Jésus écrit au milieu des flammes. Une malédiction secrète plana sur les meurtriers et les juges.

JEANNE N'A PAS ÉTÉ CONDAMNÉE PAR L'ÉGLISE

Jeanne, dit le cardinal Langénieux, a été jugée et condamnée par la politique seule, politique de vengeance, et non par l'Église.

Et qui donc le sait mieux que la victime elle-même? Eh bien! elle le sait, elle le dit. En dépit de tous les sophismes, elle en appelle de ses juges à l'Église, qu'elle ne reconnaît point dans le tribunal qui est devant elle..... « Menez-moi au Pape, et je lui répondrai, car je tiens et je crois que nous devons obéir à notre Saint-Père le Pape qui est à Rome. »

Et comme le président, sentant toute la portée de cet appel et craignant de voir sa proie lui échapper, défend au greffier d'écrire ses paroles : « Ah! reprend l'innocente victime, vous écrivez bien ce qui est contre moi, mais ce qui est pour moi vous ne l'écrivez pas! » Jusqu'à sa mort, elle proteste qu'elle a été soustraite à la justice de l'Église, qu'elle aurait mieux aimé mourir avant de tomber aux mains des Anglais.

LE VRAI JUGEMENT DE L'ÉGLISE SUR JEANNE D'ARC

A la date du 11 juin 14[illegible], le pape Calixte III ordonna la revision du procès. Les juges délégués par le Pape prononcèrent leur sentence le 7 juillet 14[illegible], à l'archevêché de Rouen.

« Nous, disaient les juges, parlant cette fois au nom de l'Église, siégeant en notre tribunal, ayant Dieu seul devant les yeux, nous disons, prononçons, décrétons et déclarons que lesdits procès et sentences, ceux de l'évêque de Beauvais, *entachés de dol, de calomnies, d'iniquités, de contradictions, d'erreurs manifestes, de fait et de droit, ainsi que l'abjuration susdite,* les exécutions et tout ce qui s'en est suivi, *ont été, sont et demeureront nuls, non avenus, sans valeur, sans* [illegible]. »

Le 2[illegible] janvier 18[illegible], Sa Sainteté le Pape Léon XIII signait de sa propre main la Commission d'introduction de la cause de la *vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, vierge.*

Le gérant : [illegible] — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris

LE GRAND SAINT NICOLAS

ÉVÊQUE DE MYRE

Seconde fête le [illegible] mai.



SA PATRIE — SA NAISSANCE

La ville de *Patare*, aujourd'hui en ruines, située dans la Lycie, province de l'Asie-Mineure, fut le lieu où naquit saint Nicolas. La fondation de cette ville remonte aux premiers âges helléniques. Le culte d'Apollon et les oracles qui étaient rendus en son nom en firent une rivale de Delphes, disent Tite-Live et Strabon.

Patare devint autrement célèbre au IIIe siècle de notre ère par la naissance de saint Nicolas, que ses pieux parents, Epiphanius et Anne, déjà avancés en âge, obtinrent par leurs abondantes aumônes et leurs ferventes prières. « Vous aurez, leur dit un ange, un fils qui s'appellera Nicolas (c'est-à-dire *Victoire du peuple*), et il sera grand serviteur de Dieu ! » C'est ce qu'affirment Jacques de Voragine, saint Vincent Ferrier et saint Pierre Damien. « Ce saint enfant ne vit pas plutôt la lumière du jour, ajoutent ces auteurs, que Dieu voulut le faire connaître pour son serviteur; car, ayant été placé dans un bain, il se tint debout, joignant les mains et regardant le ciel avec une sorte d'extase ! » Ce qui a fait dire à saint Bernard que saint Nicolas fut élu, béni et éclairé par le Seigneur dès le premier moment de sa naissance. Comment expliquer autrement le jeûne que cet enfant, aussitôt entré dans la vie, s'imposa, les mercredis et vendredis de chaque semaine, selon les usages des Eglises d'Orient, ne prenant de nourriture qu'une fois le jour et à l'heure de None, heure à laquelle prirent fin les douleurs de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Ce prodige de pénitence fit dire à son oncle, son prédécesseur sur le siège de Myre, les paroles suivantes que la tradition nous a conservées : « Voilà qu'il est né en ces jours un nouveau soleil sur la terre; il illustrera tout l'univers..... Je vous dis que le grand Dieu a communiqué à l'enfant Nicolas de si grandes grâces et une puissance de miracles si merveilleuse, qu'on ne cessera jamais d'en parler ! »

SAINT NICOLAS SE PRÉPARE AU SACERDOCE

Epiphanius permit à son fils de choisir sa carrière. Notre Saint consulta le Seigneur ; il sentait en lui-même une inclination pour l'étude des lois, et il avait le désir de défendre un jour les intérêts des pauvres et du peuple ; cependant, il comprit qu'il devait aspirer au sacerdoce et que telle était la volonté du ciel.

Il étudia dès lors la théologie, en s'imposant des jeûnes multipliés et de rudes mortifications, pour n'être point sujet à l'erreur. Dieu l'en récompensa en favorisant ses études par des lumières particulières et en lui accordant le don des miracles qui ne s'affaiblit jamais. Rencontrant un jour, au sortir d'un cours de sciences ecclésiastiques, une pauvre femme estropiée qui lui demandait l'aumône, il lui donna l'argent qu'il portait sur lui, et, comme saint Pierre, il lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi et marche ! »

Les peintres et les sculpteurs du moyen âge, nous dit saint Vincent Ferrier, ont voulu rappeler le souvenir de cet acte de charité et de ce miracle, en représentant saint Nicolas bénissant une femme [illegible] prosternée à ses pieds et lui remettant une bourse remplie d'argent. Il n'était donc pas seulement un homme de miracles, il était aussi un homme de [illegible]. Les jeunes filles qu'il dotait et qu'il [illegible] à l'opprobre et à la misère, l'héritage de ses parents qu'il distribuait aux pauvres et aux églises, ainsi que tant d'autres faits [illegible] de son inépuisable charité !

SAINT NICOLAS FAIT LE PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM

Après avoir reçu l'ordre de la prêtrise, saint Nicolas fut chargé par son oncle, archevêque de Myre, de diriger en cette ville un monastère appelé la Sainte-Sion. Il gouverna ses Frères avec prudence et humilité, comme aurait fait un religieux avancé en âge, en vertu et en sainteté. C'est alors qu'il conçut le projet de visiter les Lieux Saints; il entreprit ce pèlerinage avec des sentiments que tous les auteurs de sa vie ont célébrés. « A Jérusalem, il chemina toujours, disent-ils, les pieds nus, la tête découverte, les yeux mouillés de larmes, la compassion dans le cœur. Aux lieux où Notre-Seigneur avait fait quelque action particulièrement remarquable, il allait à genoux, baisant sans cesse la terre sanctifiée par le sang, les sueurs et les douleurs de son divin Maître ! »

Il se retira pendant plusieurs jours dans une petite grotte, près de Bethléem, où, d'après la tradition, s'était abritée la Sainte Famille fuyant en Egypte pour échapper à la persécution d'Hérode; depuis, on a bâti en ce lieu une petite église sous le nom de Saint-Nicolas. Il y est représenté en habit de pèlerin. Le saint Abbé fût volontiers resté ainsi à contempler et à prier jusqu'à la fin de ses jours ; mais Notre-Seigneur lui ordonna de retourner à son monastère de Sion. Il quitta la Palestine, priant Dieu de lui faire connaître ses desseins sur lui.

SAINT NICOLAS EST ÉLU ÉVÊQUE DE MYRE

Les suffragants et le clergé de Myre, à la vacance de ce siège, étant assemblés pour l'élection d'un nouveau titulaire, apprirent par révélation, au témoignage du bienheureux Jacques de Voragine, que leur choix devrait se porter sur celui qui, le premier, entrerait dans l'église le jour suivant, et s'appellerait Nicolas. Ils passèrent la nuit en prières. A l'aube du jour, apercevant saint Nicolas, qui, le premier, s'était rendu au temple saint pour y prier, suivant sa coutume, ils le sacrèrent et le proclamèrent leur évêque.

Le peuple de Myre, ayant appris la nouvelle, se rendit en grande foule à la cérémonie; par sa foi, sa piété et les élans de sa joie, il montra aux prélats assemblés qu'il approuvait un choix déterminé par Dieu même.

Parmi les assistants, on vit une jeune mère se jeter aux pieds du nouvel archevêque et lui demander de rendre la vie à son enfant, cruellement brûlé par sa propre négligence; elle le lui apportait mort dans ses bras.

Dieu voulut, sans doute, disent les historiens, autoriser directement l'élection par un insigne miracle; saint Nicolas, après avoir fait le signe de la croix sur l'enfant, lui rendit la vie, aux yeux et aux acclamations de tout le peuple de la ville de Myre.

Ce fait merveilleux fut bientôt connu dans toutes les provinces environnantes ; on apprit la vie exemplaire que menait le saint archevêque; on vint de toutes parts pour le voir, l'entendre, le consulter. Saint Bonaventure, dans un sermon qui lui est attribué, parle de ces multitudes allant, du vivant de saint Nicolas, pour s'édifier et s'instruire à son école. « Trois écoliers de familles riches et nobles, dit ce docteur, se rendant à Athènes pour y faire leurs études, voulurent passer par Myre pour voir saint Nicolas, lui demander ses conseils et se recommander à ses prières. L'hôte chez lequel ils s'arrêtèrent était [illegible] et de cœur. Tenté de s'emparer de leur argent, il conçut et mit à

exécution l'idée diabolique de les tuer, de les couper en morceaux, de saler cette chair humaine et de la consommer, afin de mieux cacher son crime.

» L'archevêque, informé par un ange de ce triple homicide, vint aussitôt trouver le meurtrier, le confondit publiquement, tout en lui promettant le pardon de Dieu s'il se convertissait et faisait pénitence; puis, saint Nicolas, étendant sa main sur les chairs inanimées des trois victimes, les rappella à la vie. »

Ce miracle, que le témoignage des peuples nous a transmis dans les nombreuses peintures et gravures représentant saint Nicolas, a été l'origine du patronage célèbre de ce Saint, fêté par les jeunes garçons et les écoliers. Nous devons ajouter que certains historiens modernes : Alban Butler, Godescard et autres, craignant de paraître trop crédules, ont passé sous silence ces merveilles admises universellement, ainsi que l'on peut s'en convaincre par la lecture de l'office de saint Nicolas dans l'ancien Propre du diocèse de Langres.

SAINT NICOLAS AU CONCILE DE NICÉE

Lorsque le pape saint Sylvestre eut donné son consentement à la réunion d'un Concile à Nicée, d'accord en cela avec l'empereur Constantin le Grand, saint Nicolas s'y rendit avec empressement. Il avait été plusieurs fois flagellé et maltraité par les officiers de Licinius, collègue de Constantin et ennemi acharné des chrétiens; tout son corps était couvert de cicatrices et de blessures. C'est pourquoi les peintres de l'antiquité nous l'ont représenté se rendant au Concile œcuménique tout mutilé et portant les marques de ses souffrances.

Pendant une des séances solennelles du célèbre Concile, à l'énoncé de la doctrine impie d'Arius refusant à Notre-Seigneur Jésus-Christ le nom de Fils éternel de Dieu, on vit saint Nicolas se lever de son siège, et, dans un mouvement plein d'indignation et d'éloquence, il invita l'hérétique à rétracter sa doctrine qui n'était autre que celle de Satan, le père du mensonge; son zèle, sa foi ardente et son courage obtinrent l'admiration de toute l'assemblée.

Pierre de Natalibus, qui rapporte cette anecdote, nous fait connaître en même temps la noble réponse de Constantin à quelques amis secrets du novateur, qui, devant lui, osaient prétendre que l'archevêque de Myre avait été trop sévère en cette circonstance :

« J'approuve l'archevêque de Myre, s'écria l'empereur ; et, d'ailleurs, il ne m'appartient pas de contrôler les Pères du Concile : il n'appartient qu'aux évêques de juger un évêque. »

SAINT NICOLAS ET CONSTANTIN LE GRAND

Peu après la tenue du Concile de Nicée, Constantin, seul maître du monde, voulut le pacifier, afin de pouvoir plus facilement favoriser la prédication de l'Evangile. Dans ce but, il envoya une armée occuper la province de la Phrygie supérieure, agitée par des rebelles.

Les généraux auxquels l'empereur confia cette expédition s'appelaient Népotien, Ursus et Herpilio. Ils déployèrent en cette circonstance une prudence extrême, et parvinrent à faire cesser les troubles par la persuasion et en évitant de répandre le sang.

De retour à Constantinople, les trois officiers généraux furent accusés de conspiration contre l'empereur par des envieux de la faveur souveraine, qui parvinrent, à l'aide de faux témoignages, à les faire condamner à mort. Dans leurs angoisses, les trois victimes se souvinrent de la grande charité et de la puissance de saint Nicolas.

La nuit même qui précéda leur supplice, ils prièrent Dieu de leur envoyer le charitable archevêque de Myre et de l'intéresser à leur sort. Leur prière à l'instant même fut exaucée.

Le Saint apparut à Constantin pendant son sommeil et lui enjoignit de révoquer son injuste sentence. L'empereur, réveillé par cette apparition du grand évêque, fit amener devant lui les trois officiers, leur accorda leur grâce et les chargea de porter à saint Nicolas d'abondantes aumônes pour ses œuvres de charité, en y joignant un encensoir et deux chandeliers d'or massif, une paire de gants pour la messe pontificale et un livre des Saints Evangiles, enrichi de pierres précieuses.

Constantin renouvela en cette circonstance les édits qu'il avait déjà rendus, dans lesquels il ordonnait que les sentences des évêques seraient désormais exécutées selon les lois de l'Eglise romaine, sans jamais être soumises à l'autorité des juges séculiers.

MORT DE SAINT NICOLAS

Saint Nicolas, âgé d'environ soixante-cinq ans, affaibli par la plus austère pénitence, par toutes les souffrances qu'il avait endurées au temps de la persécution de Licinius et par les labeurs de son épiscopat, sentit que sa fin approchait; Dieu l'en avertit.

Il invita son clergé à l'assister de ses prières et se fit transporter au monastère de Sion, où il voulait mourir. Chose merveilleuse, écrivent tous les auteurs grecs, on vit soudain sa cellule remplie d'anges récitant avec lui les psaumes qui pouvaient le mieux aider et fortifier un agonisant.

Le saint archevêque ayant, avec les Esprits célestes, récité le psaume trentième : *In te, Domine, speravi*, il répéta seul le verset : *In manus tuas commendo spiritum meum : redemisti me, Domine Deus veritatis*, et rendit au Seigneur son bienheureux esprit. C'était en l'an 343, un vendredi, sixième jour de décembre, à l'heure de None, en laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ expira sur la croix pour le salut du monde.

L'évêque de Féliton, suffragant de l'archevêque de Myre, ayant appris, par un avis direct de Dieu, la mort du Saint, tint à honneur de présider à ses funérailles. A la demande du clergé et sur les instances du peuple tout entier, il chanta, non pas la messe des morts, mais une messe d'actions de grâces, pour remercier le Seigneur qui venait de rappeler à lui ce bon et grand serviteur.

C'était une canonisation anticipée; elle fut aussitôt ratifiée par tous les évêques de l'Asie-Mineure et par le pape saint Damase, qui composa l'Office chanté dans toutes les églises où l'on célébrait la fête de saint Nicolas de Myre. Ainsi, dès le IVe siècle, écrit le P. Ribadeneira, la fête de saint Nicolas le Grand fut, pour ainsi dire, chômée comme celles des plus illustres martyrs, et comme le fut, peu après, la fête de saint Martin, le thaumaturge des Gaules.

LES DEUX TOMBEAUX DE L'ARCHEVÊQUE DE MYRE
L'EAU DE SAINT NICOLAS

Le corps du saint archevêque fut déposé en l'église du monastère de Sion, dans un sépulcre de marbre. Ses clercs et les moines ne tardèrent pas à s'apercevoir que la mort n'avait rien diminué de la vertu miraculeuse dont il avait été orné dès sa jeunesse.

Au moment de l'ensevelissement, ils virent s'échapper de ses saintes reliques une liqueur odoriférante, assez semblable à l'huile et, de l'extrémité de ses pieds, une eau limpide qu'ils distribuaient aux malades et aux blessés venant de toutes parts au tombeau du grand thaumaturge; ceux-ci en éprouvèrent des effets merveilleux, ce qui a inspiré ces beaux vers au poète Santeuil, que personne ne sau-

fait accuser d'avoir été crédule et trop ami du surnaturel :

[illegible]
[illegible]
[illegible] prostat!
[illegible]

Le 20 avril de l'année 1087, sept cent quarante-cinq ans après la mort de saint Nicolas, des armateurs de la ville de Bari, capitale de la province et du [illegible] de Pouille, au royaume de Naples, étaient venus à Myre pour y révérer le tombeau du plus célèbre des thaumaturges d'Orient et d'Occident. Ils avaient été affligés en voyant l'église et le sépulcre du grand évêque presque en ruines. Les Turcs étaient les maîtres du pays et, sans oser profaner ouvertement les reliques du Saint, ils voulaient en éloigner les pèlerins et les faire oublier.

Ces pèlerins eurent bientôt pris un parti, et, décidés à tout entreprendre pour sauver les ossements sacrés de saint Nicolas, ils réussirent à s'en emparer pendant une nuit obscure avec l'aide de quelques religieux préposés à la garde de l'église.

Ils arrivèrent à Bari le 9 mai, et furent reçus par la population avec des transports de joie.

Il est fait mention de cette mémorable translation des reliques de saint Nicolas dans le Bréviaire, le 6 décembre, et dans le Martyrologe, le 9 mai. Elle a donné lieu à l'établissement d'une seconde fête, fixée au jour où les saintes reliques arrivèrent à Bari; on l'appelait autrefois la Saint-Nicolas d'été, par opposition à la Saint-Nicolas d'hiver.

Le duc de Pouille, Roger, offrit son propre palais de Bari pour y bâtir, de concert avec les habitants, une basilique d'une grande magnificence et qui ne le cède en rien aux plus belles églises de la chrétienté.

Au milieu de ce superbe monument, on a creusé une crypte, garnie de marbre et surmontée de la statue de saint Nicolas le Grand.

Le pape Urbain II, présent à la cérémonie de la déposition des reliques de saint Nicolas, plaça de ses propres mains les ossements sacrés sur une table de marbre sous laquelle se trouve un vase également de marbre précieux.

Une liqueur semblable à de l'eau, s'écoule du tombeau; elle est recueillie par les chanoines de la cathédrale de Saint-Nicolas, qui la distribuent aux pèlerins.

C'est ainsi que l'on implore, à Bari, comme on implorait à Myre, celui que saint Pierre Damien a appelé l'ami de Dieu, le nourrisson de la sainteté, la gloire des jeunes gens, l'honneur des vieillards, la splendeur des prêtres et la lumière des pontifes.

Le miracle que nous venons de rappeler est mentionné au Martyrologe romain; il est dépeint dans le vitrail de Saint-Nicolas, de la cathédrale de Bourges, et reproduit dans l'Atlas des PP. Cahier et Martin, de la Compagnie de Jésus.

[illegible]

L'Orient, témoin des grandeurs de la puissance de saint Nicolas, fut la première contrée où son culte s'établit avec un éclat qui ne s'est jamais affaibli. [illegible]

On invoquait saint Nicolas pour n'être pas surpris par une mort subite ou pour lui demander d'être préservé de la damnation éternelle. L'Église romaine, dans sa liturgie, a sanctionné cette marque suprême de confiance en faisant dire au prêtre, à la collecte de la messe de saint Nicolas : « Seigneur, faites, s'il vous plaît, que, par les mérites et les prières de saint Nicolas, nous soyons délivrés des flammes de l'enfer ! »

On s'adresse à saint Nicolas dans les temps de calamités publiques, en souvenir de son admirable charité. Une famine sévissait en Asie-Mineure; il apprend qu'un chargement considérable de blé, destiné pour la ville impériale, est au port; il s'y rend, en suppliant, et décide les marchands, après bien des efforts, à lui en céder une partie. À peine ceux-ci étaient-ils arrivés à Constantinople qu'ils constatent, à leur grande surprise, que leur blé n'avait pas diminué et qu'ils étaient ainsi récompensés de ce qu'ils avaient fait à la prière du grand évêque.

Les marins l'invoquent, de leur côté, dans leurs périls. Il leur donna plusieurs fois d'éclatants témoignages de sa protection. Jacques de Voragine raconte comment saint Nicolas sauva, par sa bénédiction et sa confiance en Dieu, un bâtiment qui allait devenir, en pleine mer, la proie des flammes.

Les prisonniers l'invoquent en souvenir du fait merveilleux qui a donné lieu à la grande dévotion des Lorrains envers saint Nicolas, leur patron.

Au commencement du XII[e] siècle, un chevalier qui habitait près de Nancy, dans un bourg nommé le Port, résolut de se joindre aux soldats qui allaient combattre en Orient. Pendant la guerre, les infidèles le firent prisonnier et, comme il se refusait à apostasier, il fut enchaîné et mis en un sombre cachot. Dans sa détresse, il se souvint d'un oratoire dédié à saint Nicolas, situé près de Port; il adressa à ce grand thaumaturge une fervente prière, pour lui demander son secours et sa protection. Dans la nuit suivante, saint Nicolas obtint de Dieu de le délivrer et de le transporter miraculeusement en Lorraine au seuil de la chapelle qui lui était dédiée. Le matin, dit l'*Histoire de la Lorraine*, le sacristain, voyant ce pauvre chevalier enchaîné et à peine éveillé, l'aida à regagner sa demeure, et tous deux bénirent Dieu et publièrent la puissance de saint Nicolas. Les habitants du bourg s'unirent à leurs actions de grâces et ne tardèrent pas à donner le nom de saint Nicolas à leur commune, connue depuis sous le nom de Saint-Nicolas-du-Port.

La Lorraine entière s'associa à ce mouvement de piété. Des processions s'organisèrent, et les pèlerinages à l'oratoire de Saint-Nicolas devinrent si nombreux qu'on ne tarda pas à construire une des plus belles églises qui aient été dédiées au saint évêque de Myre.

Les princes de la maison de Lorraine se joignirent aux populations pour enrichir ce sanctuaire. Ils obtinrent des magistrats et du clergé de Bari une relique insigne du Saint pour la belle église de Saint-Nicolas-du-Port.

Les Messins ne restèrent pas indifférents en ces circonstances et, dans toute la province, le culte de saint Nicolas devint populaire comme en Lorraine. D'après les plus anciennes traditions du pays, saint Nicolas eut son autel dans le transept de la [illegible] de Metz. Les [illegible] [illegible]

SAINT ANTONIN
ARCHEVÊQUE DE FLORENCE

Fête le 10 mai.



Derniers moments de saint Antonin, archevêque de Florence.

PRÉSAGE DE LA VIE D'UN SAINT

Saint Antonin naquit à Florence, en l'année 1389.

Comme il était fils unique, ses vertueux parents s'efforcèrent de lui donner une éducation forte et chrétienne. Dans l'économie du plan divin, la famille est appelée à jouer un grand rôle : elle est comme le berceau de la cité de Dieu. C'est dans ce sanctuaire intime de la famille qu'Antonin respira les premières influences de la foi. Son cœur sembla s'épanouir sur les genoux maternels, sous les rayons de la charité divine et de la grâce. De bonne heure, il apprit à mépriser la terre et à porter ses regards angéliques vers le ciel. A l'âge de dix ou onze ans, l'empire que le jeune Antonin exerçait sur lui-même tenait du prodige.

On ne remarquait en lui rien de puéril ou qui [illegible] l'inconstance d'une [illegible] capricieuse. Toujours doux et affable, [illegible] et docile, il était la consolation de ses parents, l'admiration des enfants de son âge, et la joie des anges qui souriaient à sa candeur naïve, quand ils le voyaient prier à genoux devant l'image de la Très Sainte Vierge. C'est à la protection puissante de Marie, comme plus tard il le dira lui-même, qu'il dut le bonheur inestimable de conserver intacte, au milieu de la corruption du monde, l'innocence de son baptême.

DEUX AMOURS

Appliqué de bonne heure à l'étude, Antonin fit de rapides progrès dans les sciences humaines.

Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une mémoire extraordinairement heureuse et d'une énergie rare, il ne tarda pas à occuper le premier rang, je ne dis pas parmi ses égaux, mais même parmi des enfants qui lui étaient bien supérieurs en âge.

Mais cet amour de l'étude était loin d'égaler l'amour du vrai, du bien, du beau surnaturel qui cousumait son âme. Il aimait et recherchait avec soin les hommes sérieux et graves, mais il choisissait de préférence ceux de qui il pouvait apprendre quelque chose des secrets de la vie

spirituelle, car, dès ses plus tendres années, il s'était attaché à Dieu de tout son cœur.

PREMIERS ATTRAITS DE LA VOCATION

Après un début si saint, doit-on s'étonner si le jeune Antonin se sentit pris, à quinze ans, à l'heure où les passions s'éveillent dans l'âme de l'adolescent, d'un dégoût souverain pour le monde et ses plaisirs trompeurs? Il avait déjà éprouvé, dans ses moments de ferveur, un extraordinaire désir de se consacrer entièrement à Dieu, et, lorsque dans ses ineffables allégresses, il s'était pris à soupirer [illegible] le bonheur des élus, il aimait à reposer ensuite ses regards sur le cloître de la vie religieuse, comme l'asile qui, sur la terre, reproduit le mieux la félicité et la vie du ciel.

Il résolut donc de se faire religieux, et, parmi tous les Ordres qui se faisaient alors le plus remarquer par leur ferveur, leur austérité et leur zèle apostolique, celui des Frères Prêcheurs lui parut être le plus propre au développement de sa perfection.

REFUS — L'EXAMEN EN DROIT CANON

Antonin avait eu le bonheur d'entendre souvent les prédications du bienheureux Jean Dominique de Florence, et d'être témoin des grands exemples de vertu qui le signalaient à l'admiration des peuples.

Obéissant à l'attrait de la grâce, le jeune Antonin s'adressa au célèbre prédicateur. Il vint frapper à la porte du monastère de Fiesole, demandant à être revêtu du saint habit. C'était vers l'an 1403.

Le bienheureux Jean Dominique lui trouve de l'esprit et un bon naturel. Il est charmé de la candeur de son âme et des désirs de son cœur. Mais le voyant si jeune et si délicat, il n'ose accéder à sa demande. Il lui conseille de remettre son projet à plus tard.

Cependant il s'informe des occupations et des études auxquelles il se livre, et Antonin lui répond avec une touchante simplicité : « Je lis volontiers le décret de Gratien! — Eh bien! reprit le bienheureux Jean-Dominique, quand vous saurez tout le décret de Gratien par cœur c'est-à-dire tout le droit canon, je vous recevrai dans l'Ordre. »

La condition pouvait paraître dure, irréalisable même; telle était du moins la pensée du Père Dominique, qui n'avait pas au fond qu'un expédient pour le congédier d'une manière honnête.

Mais Antonin ne se tint pas pour battu. Loin de se rebuter, il se mit, au contraire, à l'œuvre [illegible], confiant en la protection du ciel. Elle ne lui manqua pas. Nouveau Salomon, Antonin avait reçu de Dieu assez de sagesse et de mémoire pour se représenter au monastère à la fin de cette même année. Assuré par avance du succès, il [illegible] examen.

Le bienheureux Jean Dominique, en le revoyant, [illegible]. Il l'interrogea sérieusement, comme un examinateur qui, voulant humilier un élève dont il est mécontent, le presse de questions et multiplie les difficultés pour lui [illegible].

Le jeune Antonin répond sans se troubler à tout [illegible] le supérieur [illegible] est contraint, pour tenir parole, de l'admettre au nombre des religieux.

[illegible]

Il serait [illegible] surnaturelle [illegible] d'Antonin.

Il dit adieu à son père et à sa mère qui comprirent aussitôt le bonheur d'avoir un fils prêtre et religieux, et, sans verser une larme, le père et la mère comblèrent de bénédictions ce cher enfant qui voulait embrasser le genre de vie le plus saint.

Ils n'avaient qu'un fils et ils étaient fiers de le consacrer à Dieu. Ils tressaillaient déjà à la pensée que ce fils allait partager la royauté et le sacerdoce de Jésus-Christ, et une telle dignité était bien de nature à leur faire oublier leur propre noblesse et l'espérance des grandeurs terrestres.

LE NOVICE — LE PROFÈS — LE PRÊTRE

Antonin franchit donc le seuil du monastère et revêtit l'habit, et bientôt la ferveur du jeune novice était un stimulant puissant pour les plus anciens profès. On avait craint tout d'abord qu'il ne succombât aux rigueurs de la discipline monastique; mais ces craintes ne tardèrent pas à se dissiper. Dieu lui donnait de nouvelles forces, à mesure qu'il avançait dans les voies de la perfection.

Antonin se montra toujours, et en toute occasion, le plus humble, le plus obéissant, le plus mortifié et le plus régulier. Ami du silence, de la retraite, de l'oraison, on le trouvait partout le même, recueilli et toujours attentif à rendre à tous les mille petits services qu'inspire au cœur généreux la charité fraternelle. Aussi, il ne faut pas s'étonner de l'ascendant qu'il prit, sans le vouloir, sur l'esprit de tous les religieux. Ceux-ci le regardaient déjà comme un modèle achevé de perfection.

Quand vint le moment de la profession religieuse, Antonin redoubla de ferveur et de vigilance.

L'onction sacerdotale fut comme le signe d'une vie nouvelle de sainteté. Ses biographes nous apprennent que toutes les fois qu'il offrait le Saint Sacrifice, on le voyait baigné de ces douces larmes que le feu de l'amour divin faisait couler de ses yeux.

C'est en vain que ses supérieurs essayèrent de modérer la rigueur de ses austérités. Il trouvait toujours l'occasion de s'immoler. Malade comme bien portant, il couchait sur la dure, souvent sur la terre nue.

HUMILITÉ [illegible]

Antonin était encore fort jeune, quand il fut choisi pour gouverner le couvent de la Minerve, à Rome. Mais chez lui la vertu suppléait à l'âge, et dans cette charge, qui avait tout d'abord effrayé son humilité, il témoigna tant de sagesse et de prudence, qu'on lui confia successivement le gouvernement d'autres couvents. C'est ainsi que nous le voyons tour à tour prieur à Naples, à Gaëte, à Cortone, à Sienne, à Florence, à Pistoie, à Fiesole. Dans ces divers monastères, il rétablit ou affermit la régularité, l'amour de la prière et de l'étude, en renouvelant l'esprit que saint Dominique avait laissé à ses fils spirituels.

Mais le P. Antonin prêchait plus par l'exemple que par la parole. On eût dit qu'il [illegible] d'autant plus humble qu'on [illegible] avantage. Il commençait toujours la [illegible] par l'exercice des offices les plus abjects.

Seule, la ferveur de son âme [illegible] son mérite, pouvait le faire reconnaître.

Par l'exemple de sa sainteté [illegible] et de sa prudence, il ranima la discipline de son Ordre.

LE SIÈGE ÉPISCOPAL DE FLORENCE
LE P. ANTONIN ET EUGÈNE IV

Mais tandis qu'il parcourait la province de Naples pour remplir les obligations de sa charge, le siège archiépiscopal de Florence se trouva vacant.

Eugène IV était alors assis sur la chaire pontificale. Le choix d'un digne sujet occupait vivement le Souverain Pontife qui, étouffant la voix de l'ambition ou de l'intrigue, ne voulait se rendre qu'aux marques d'une vraie sainteté. A peine eut-il entendu parler du vicaire général des Frères Prêcheurs, qu'il mit fin à toute délibération, et, sur-le-champ, le nomma archevêque de Florence.

Saint Antonin en apprit la nouvelle en revenant de la visite d'une des maisons de sa province. Il en fut si effrayé, que, se détournant, il quitta le chemin de Naples, et résolut de s'embarquer pour l'île de Sardaigne, où il voulait aller passer dans l'obscurité le reste de ses jours.

Mais des ordres avaient été donnés pour lui défendre l'entrée des ports, et le Saint dut revenir à Sienne.

C'est en vain qu'il protesta et opposa avec humilité sa faiblesse et son ignorance. Le pape Eugène IV se montra inexorable. Il lui dépêcha les bulles de sa nomination, et commanda à son légat de l'avertir en son nom que s'il n'obéissait il l'excommunierait. Il le contraignait d'accepter l'archevêché de Florence sous peine d'anathème. A de telles injonctions, saint Antonin n'eut garde d'opposer un refus. Il se résigna humblement et accepta à genoux, les yeux baignés de larmes, cette nouvelle dignité qui venait l'accabler de son poids.

Au jour fixé, où il devait prendre possession de son siège, la cathédrale de Florence étincelait de mille feux et était remplie d'une foule compacte qui se pressait au-devant du vénéré pontife. Saint Antonin entra dans l'église pieds nus. Son visage paraissait assombri ; mais la joie et l'allégresse respectueuses des pieux Florentins ne tardèrent pas à dissiper ces nuages de tristesse. Son cœur fut soulagé et son front s'épanouit.

L'ARCHEVÊQUE ET LE MOINE

Saint Antonin commença par régler sa maison, dans laquelle il sut concilier les nécessités de l'épiscopat avec l'austérité du cloître.

Sa maison, en effet, ressemblait à un monastère réformé. Dame pauvreté lui tenait lieu de train et d'équipage.

Son historien, un religieux du même Ordre, nous dit qu'il n'avait point de buffets dans ses chambres, ni de tapis, ni de drap de soie, ni de vaisselle d'argent, ni de chevaux en son écurie, ni de carrosses. Il n'avait qu'un mulet qu'il accepta dans sa vieillesse et dont il ne se servait que par besoin.

Les pauvres étaient ses amis préférés : il ne les repoussait jamais quand ils lui tendaient la main. S'il se trouvait sans argent, ce qui n'était pas rare, il vendait ses meubles pour subvenir à leurs nécessités. On le vit plus d'une fois se dépouiller pour revêtir les malheureux qui n'avaient qu'un haillon.

Pour les familles pauvres qui rougissaient de mendier, il fonda une institution sous le vocable de saint Martin, et dans lequel il établit douze administrateurs chargés de recueillir et de distribuer les aumônes. Cette œuvre, uniquement basée sur le sacrifice et la charité, reçut un grand accroissement. Elle soutint jusqu'à six cents familles qui se trouvaient réduites à la dernière extrémité.

ANGES ET DÉMONS

Mais saint Antonin ne voulait que soulager la misère du pauvre et nullement favoriser son oisiveté.

Un jour de fête, le saint pontife parcourait les rues de Florence, distribuant çà et là des secours et quelques bonnes paroles. Il aperçut soudain sur le toit d'une pauvre maison des anges en prière. Frappé de cette vision, il pénétra dans l'intérieur de cette demeure, et se trouva en face d'une veuve éplorée qui distribuait à trois jeunes enfants le dernier morceau de pain qui lui restait. Toutefois, malgré leur dénuement, la mère travaillait pour vivre honnêtement, et ses trois jeunes filles partageaient ses labeurs.

Saint Antonin, après s'être informé de la cause de leur douleur, leur donna une abondante aumône et se retira.

Quelque temps après, passant par le même chemin, le Saint aperçut cette fois sur le toit de la pauvre veuve, au lieu des anges, des démons. Son étonnement fut grand. Il entra dans la demeure, et vit les jeunes filles parées de brillantes robes. Les romans et les jeux avaient remplacé l'aiguille et le fuseau. Elles étaient devenues si paresseuses et si ennemies de tout travail qu'elles n'étaient plus préoccupées que de paraître belles.

Saint Antonin les avertit de ce qu'il avait vu la première et la seconde fois, et se retira après leur avoir adressé de vifs reproches.

UN TRAIT ORIGINAL

Il n'avait pas moins en horreur l'avarice et la cupidité chez les indigents.

Il y avait alors à Florence un pauvre homme chargé de plusieurs grandes filles qu'il aurait bien voulu marier. Mais, hélas ! leur dot était si modeste qu'il ne se présentait pas de parti ; et cet homme malheureux, qui se sentait vieillir, se trouvait fort embarrassé. Il vint confier ses soucis à saint Antonin qui lui conseilla d'aller faire souvent oraison à Notre-Dame de l'Annonciation, église très célèbre de Florence.

Or, un jour, comme il allait à sa dévotion ordinaire, le pauvre homme rencontra sur sa route deux mendiants aveugles, qui devisaient ensemble. Ils se croyaient à l'abri de toute indiscrétion, et leur causerie n'en était que plus libre. Mais de quoi pouvaient s'entretenir deux pauvres mendiants aveugles ? De leur gain et de leur recette à la porte de telle église.

Le premier disait qu'il avait recueilli deux cents écus d'or que, pour ne pas perdre, il avait cousus dans son capuchon. Et, ce disant, il portait la main à la précieuse cachette pour s'assurer qu'ils y étaient encore. L'autre, plus joyeux encore, disait qu'il en avait amassé trois cents, et oubliant que son confrère était aveugle, il tirait son chapeau comme pour les lui montrer. Celui-ci, en effet, avait caché dans son chapeau son riche trésor.

Le pauvre homme qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation intéressée en fit part à saint Antonin, qui fit comparaître devant lui les deux aveugles.

Il les blâma sévèrement d'avoir pris à la charité publique et aux nécessités des vrais indigents cet or qu'ils avaient frauduleusement amassé. Il

se fit remettre tout leur avoir, ne laissant au premier que vingt-cinq écus, au second trente. Il donna tout le reste au pauvre homme qui put ainsi doter honnêtement ses grandes filles.

Les aveugles s'en retournèrent tout honteux, jurant qu'on ne les prendrait plus; mais ils n'eurent garde de divulguer leur triste mésaventure.

[illegible] — [illegible] POUR LA [illegible]

Son zèle égalait sa charité. Il faisait tous les ans la visite de son diocèse. Partout il réprimait les abus, conciliait les différends, abolissait les désordres et réformait les mœurs.

Rien n'échappait à sa vigilante sollicitude. La cupidité et l'avarice avaient introduit à Florence des jeux de hasard qui étaient la ruine des familles. Le Saint entreprit de les abolir et il y réussit. Il allait jusqu'à arracher quelquefois des mains des joueurs les cartes, les dés et l'argent qui se trouvaient sur le jeu.

[illegible] un hérétique [illegible] grossièretés qui vomissait contre la Sainte Vierge les plus horribles blasphèmes. Il exerçait la profession de médecin, et comme tel, il avait accès dans beaucoup de demeures. Il en profitait pour infiltrer dans les esprits le venin de ses doctrines erronées, et quand on refusait d'embrasser ses croyances, il faisait alors avaler aux malheureux le poison de ses remèdes.

En apprenant cela, saint Antonin ressentit une vive douleur. Le pasteur souffrait de voir que le loup [illegible] son bercail. Il comprit qu'il fallait traiter avec fermeté un homme qui se faisait l'homicide et le bourreau des âmes et des corps.

Les intérêts de la religion demandaient une punition exemplaire. C'est pourquoi le saint archevêque ordonna que les peines portées dans les siècles de foi contre les hérétiques fussent appliquées à ce malheureux.

[illegible]

Toutefois cette sévérité à conserver dans leur intégrité les droits de la religion ne lui enlevait pas cette douceur qui fléchit les cœurs les plus endurcis.

Il était très réservé pour ce qui avait rapport à l'excommunication, et il conseillait aux prélats de n'en user que rarement. « C'est le plus puissant foudre qui soit entre vos mains, leur disait-il, et le plus épouvantable aux âmes. » Et comme on se plaignait une fois devant lui de ce qu'il n'excommuniait pas un fidèle scandaleux, il se fit apporter un pain blanc sur lequel il prononça l'anathème. Aussitôt le pain blanc se changea en charbon, sous les yeux mêmes des témoins. Il prononça ensuite les paroles de l'absolution, et le pain reprit sa première blancheur.

[illegible]

L'esprit de Dieu était le grand mobile de toutes ses actions, et l'office divin, qu'il aimait à réciter [illegible] de sa per-[illegible]

[illegible]

il eût pu le faire, il aimait mieux se livrer à l'étude jusqu'à l'heure de sa messe qu'il célébrait chaque jour avec une tendre dévotion. C'est à ce travail assidu et à ces privations de sommeil que nous devons ces précieux ouvrages que le saint pontife a trouvé le loisir d'écrire dans une vie si bien remplie.

LA CLÉ DE SA CELLULE

Le Conseil souverain de Florence avait fait arrêter, à tort ou à raison, un envoyé du Pape. Le saint archevêque ayant demandé vainement sa délivrance, fit cesser l'office divin dans sa cathédrale et mit l'église en interdit. On eut beau le maltraiter, il demeura inflexible: et comme on le menaçait de le chasser de la ville : « Si vous m'obligez à sortir de Florence, leur dit-il, je trouverai toujours un asile pour me retirer. » Et il montrait une clé qu'il portait toujours à sa ceinture. C'était la clé de la cellule qu'il avait occupée dans son monastère de Cortone.

[illegible]

Le bruit de ses vertus s'était répandu dans toute l'Italie, au point qu'on arrivait de toutes parts pour contempler les traits du serviteur de Dieu et recevoir sa bénédiction.

Les pontifes romains ne le révéraient pas moins que les peuples et les seigneurs. Le pape Eugène IV, qui l'avait pourvu de l'archevêché de Florence, le manda à Rome et se l'attacha particulièrement pour le gouvernement de l'Eglise. Depuis longtemps, en effet, le glorieux archevêque [illegible]. On assure qu'Eugène IV l'eût créé cardinal s'il n'eût été lui-même arraché si soudainement à la chaire pontificale qu'il illustrait par ses mérites et ses vertus.

Saint Antonin assista Eugène IV dans ses derniers moments. Il entendit sa confession et lui administra le Saint Viatique.

[illegible] — [illegible]

Saint Antonin sentait le poids des années peser sur sa vieillesse. Exténué par de pénibles labeurs et les austérités d'une pénitence rigoureuse, il pressentit que l'ange de la mort ne tarderait pas à venir briser les entraves de la chair. Il avait, du reste, soixante-dix ans.

Il tomba malade d'une fièvre lente et flegmatique qui le cloua sur un lit de douleur d'où il ne devait plus se relever. Les seigneurs de Florence et les princes de l'Eglise romaine [illegible] à la nouvelle de sa maladie. [illegible] toute crainte d'une fin prochaine, ils [illegible] de donner encore au saint archevêque l'espérance de revivre. Mais saint Antonin ne nourrissait pas les mêmes illusions; et sans se laisser prendre à leurs paroles, il leur répond par ces mots du Psalmiste : « Les jours de notre vie sont soixante-dix. »

Il reçut avec une grande lucidité d'esprit les sacrements de l'Eglise, et se fit lire une indulgence plénière que le Pape lui avait accordée pour cette heure.

Se voyant à ses derniers moments, il leva les yeux et les mains vers le ciel en disant : « [illegible] » Ce fut le testament qu'il laissa aux religieux de son Ordre et il s'endormit doucement dans le Seigneur.

[illegible] le 2 mai, [illegible] de l'Ascension, de [illegible] le serviteur de Dieu, allait partager dans la gloire la royauté du Pontife éternel, Jésus-Christ.

[illegible] E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 11 mai.



Saint François de Girolamo prêche la pénitence au pays de Naples

Il n'est pas rare que Dieu, parmi les nombreux enfants d'une même famille, en choisisse un plus particulièrement pour l'élever à une grande sainteté. Chacun sait que David était le septième parmi ses frères ; et qui ne se souvient de saint Bernard, douzième enfant d'une famille que son nom seul suffirait à illustrer ? Ce fait, qui se reproduit souvent, a donné naissance à l'adage populaire contenu dans ces mots : « Dieu bénit les grandes familles. » La vie de saint François de Girolamo en est une nouvelle preuve. Né en 1642, dans un petit village voisin de Tarente, au royaume des Deux-Siciles, François était l'aîné de onze enfants. Ses parents ne tardèrent pas à concevoir à son sujet les plus douces espérances, le voyant doué d'un jugement précoce, porté aux exercices de la piété et animé déjà d'une tendre charité pour les pauvres. Ces qualités étaient comme des semences divines confiées à des mains humaines. Dieu les ayant mises au jour, combien il importait d'en suivre et d'en favoriser le développement ! Les parents de François étaient trop chrétiens pour ne pas comprendre leur devoir dans cette occasion ; aussi donnèrent-ils tout le soin possible à l'éducation de ce fils vraiment privilégié. Dieu lui-même leur montra de bonne heure ce qu'il attendait de leur vigilance et comment il la récompenserait.

LE PAIN VOLÉ

Le pieux enfant dont le cœur s'émeut à la vue de la misère d'autrui n'a pas toujours dans les mains les ressources nécessaires pour soulager tous ceux qui implorent sa charité. Qu'importe ! l'enfance est toujours ingénieuse pour satisfaire ses goûts. François, comme tant de saints, eut ses petites industries. Mais un jour il n'en sut pas trouver d'autre que de prendre sans permission un pain, afin de le distribuer aux pauvres. Pauvre petit ! Il fut surpris en flagrant délit ! Plus un miroir est limpide, plus vite il laisse voir la moindre tache, fût-ce un souffle, qui l'atteint. Devant cet incident qui n'a aucune gravité pour un enfant si jeune et déjà si bon, la mère de François ne se souvient que de son

autorité, et adresse à l'enfant d'amers reproches :

— Pourquoi, dit elle, dépouiller votre famille en faveur des étrangers ? Je vous défends d'en user ainsi à l'avenir.

— Pensez-vous, ma mère, dit François en rougissant, que l'aumône nous laisse jamais sans pain ? Regardez plutôt le buffet, regardez !

Trop heureuse mère ! Elle ouvre le buffet et rien n'y manquait ! Dieu, par ses anges, avait remplacé le pain que l'enfant avait pris. Que ne présageait pas un miracle si éclatant dans un âge si tendre ? Aussi, nouveau Samuel, fut-il aussitôt [illegible] Seigneur qu'il servait déjà avec une angélique piété !

[illegible]SIONS EXTRAORDINAIRES

[illegible] ses bonnes dispositions recommandaient autant que les vertus de ses parents, à [illegible] dans une communauté où des ecclésiastiques zélés s'appliquent à instruire la jeunesse. Le futur apôtre ne tarde pas à faire à l'égard des âmes, pour leurs besoins spirituels, ce qu'il a fait avec tant de grâce et de charme à l'égard des pauvres pour leurs nécessités temporelles. On le voit, sur l'ordre de ses supérieurs qui ont reconnu en lui une grande intelligence des vérités de la religion, faire le catéchisme à ses petits camarades, et prendre soin de l'église confiée à sa religion. La plus douce récompense de son zèle et de son dévouement fut de recevoir la tonsure des mains de l'archevêque de Tarente. François accomplissait ainsi de sa propre volonté, à l'âge de seize ans, le vœu de ses parents. Il renonçait au monde pour se donner à Dieu.

Aussi Dieu, de son côté, se hâtait-il de donner à son âme toutes les grâces nécessaires pour avancer promptement au chemin des vertus. En effet, tandis qu'il achève ses humanités et ses cours de philosophie et de théologie, il reçoit les Ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, et Dieu met bientôt le comble à ses vœux. Le 18 mars 1666, il est ordonné prêtre par l'évêque de [illegible]. Comment remercier Dieu et lui prouver son amour ?

François peut se consacrer d'une manière plus parfaite. [illegible] il aspire à [illegible], car il ne veut [illegible] de ce qui lui paraît le meilleur. Mais son père, qui le donne de bon cœur à Dieu, voudrait du moins le garder au sein de la famille et refuse son consentement. Plein de [illegible], le jeune prêtre, qu'on ne tardera pas à [illegible] prêtre, [illegible] cinq ans les fonctions de préfet au collège des nobles de la Compagnie de Jésus, avec une piété [illegible] un jour à l'improviste par un jeune homme irrité, on le [illegible] et présenter humblement l'autre joue, indiquant par là [illegible] pour lui n'était pas un vain mot.

[illegible] Il rencontra [illegible]

[illegible]

Après un an, on l'envoyait en mission dans la Pouille et la terre d'Otrante. Les succès de ses prédications le firent plus d'une fois comparer à un ange envoyé de Dieu pour renouveler cette contrée ; mais ce n'était là qu'un essai. Encore un peu de temps et Dieu indiquera à cet apôtre le peuple qu'il doit évangéliser. En attendant, il reprend par obéissance, à Naples, des études qu'il dit lui-même incomplètes et insuffisantes. Lui, que les foules écoutaient déjà avec tant d'avidité, devient, durant toute une année, un simple disciple, aussi humble auprès de ses frères qu'il consulte comme un ignorant, que docile auprès de son professeur. Soldat prévoyant, il fourbissait ainsi dans l'humilité ses armes pour un combat qui devait se poursuivre pendant quarante ans.

En effet, nommé à l'église appelée le Gesu Nuovo, il s'y dépensait déjà avec ardeur au salut des âmes par l'exhortation à la Sainte Communion qui se pratiquait le troisième dimanche de chaque mois, lorsqu'il apprit que la mission du Japon allait s'ouvrir de nouveau. Désireux de donner son sang et sa vie pour la cause de Dieu, il communique à ses supérieurs son désir de partir pour les Indes.

« Les Indes et le Japon pour vous sont à Naples, lui disent ses supérieurs. Quant au martyre, les épines du ministère apostolique y suffiront. » Ils disaient vrai.

Ceux qui n'ont pas l'avantage d'obéir à des supérieurs ne sauront jamais que d'une manière imparfaite les forces, la puissance d'action et la fécondité ou les succès que procure l'obéissance religieuse. Sa voie une fois tracée, François de Girolamo s'y jeta avec un zèle que dépassait seul peut-être son esprit de prière, à ce point qu'il put suffire seul à une mission pour laquelle jusqu'ici deux avaient été jugés nécessaires. On le vit alors profiter d'une confrérie pour aider son ministère. Sans nul doute, les membres de cette confrérie, qui assistaient à toutes les processions, édifiaient déjà beaucoup ; mais s'ils n'étaient pas saints, ou du moins bien fervents, cette édification demeurait stérile tant pour eux-mêmes que pour la masse du peuple de Naples. Que fait François ? Il amène les confrères à fréquenter plus souvent les sacrements, à faire l'oraison mentale, à s'imposer des pénitences, à s'humilier en public, surtout à l'occasion des exercices du Chemin de la Croix. Lui-même les instruit durant les visites aux sept églises. Alors c'est comme un courant de piété fervente qui traverse la ville, en laissant dans les âmes le parfum [illegible] des sentiments les plus chrétiens.

[illegible] de Naples [illegible] une sonnette à la main, les habitants à la préparation à la Sainte Communion ! [illegible]

[illegible]

[illegible]

cette chaire improvisée il parle avec une telle éloquence que ses auditeurs, émus jusqu'aux larmes, se jettent à terre en se frappant la poitrine et appellent à grands cris la miséricorde divine. L'apôtre avait trouvé là un moyen puissant ; il sut en profiter !

Un jour, le Vésuve laissait échapper de son cratère ces flammes qui tant de fois ont annoncé aux villes environnantes les redoutables éruptions dont plusieurs d'entre elles furent les victimes au cours des siècles ; la plus grande émotion régnait à Naples. L'apôtre se sent comme inspiré. Il paraît et jette au milieu de la foule, que la terreur rend plus docile à sa parole, ces mots où le dévouement se cachait sous un reproche : « Naples, dans quel temps es-tu ? dans quel temps es-tu ? » Il fut compris comme il l'avait été en 1688, au moment d'un tremblement de terre, alors que, de sa voix retentissante et toujours écoutée, il criait au peuple consterné : « Cessez de pécher si vous voulez que le châtiment cesse. » A cette occasion, en effet, beaucoup de pécheurs se convertirent et donnèrent ensuite le bon exemple des pratiques religieuses.

Les fruits si merveilleux de ses prédications ne s'expliquent que par une grâce spéciale méritée par la prière et les plus rudes pénitences. Avant d'aller prêcher, le missionnaire passait des heures en prière, déchirait sa chair à coups de discipline et s'entretenait de sujets pieux ; puis, lorsque son cœur débordant de charité s'était enflammé au pied du Crucifix, il sortait pour saisir la moindre occasion de parler en public. Baladins et charlatans pouvaient plier leurs bagages, lorsque paraissait le saint prêtre, car la foule se retournait vers lui, entendait sa parole et mêlait les larmes du repentir et les accents de la pénitence aux macérations que l'apôtre s'imposait encore après avoir prêché.

Rien ne résistait à la vivacité de sa foi et à l'élan de sa parole. Les miracles les plus touchants comme les plus terribles donnaient à son zèle une autorité sans égale. Un jour, un petit enfant fut ému le premier de sa prédication. L'orateur aussitôt fait comprendre d'un mot que ce n'est pas à l'innocence à gémir, mais aux pécheurs à faire pénitence : puis, éclairé soudain d'une lumière d'en haut, il s'écrie : « Mais ton père, enfant, où est-il ? »

Le père avait tout vu et tout entendu. Il se convertit aussitôt et plusieurs avec lui. Dans une autre circonstance, il fallait agir avec autorité. Une voiture allait sortir d'une maison mal famée au moment où le Saint prêchait. Le cocher reçoit l'ordre d'avancer sans tenir compte de la [illegible] [illegible] Seigneur Jésus, s'écrie François, [illegible] la main, puisque ces déesses n'ont pas de [illegible] pour vous, ces bêtes sans raison [illegible] [illegible] l'homme. » En effet, les chevaux tombent à genoux et ne se relèvent qu'à la fin du discours.

[illegible]

— En enfer ! reprend le Saint. Dieu tout-puissant, [illegible]

Plusieurs témoins de ce fait épouvantable ne voulurent pas rentrer dans leur demeure avant de s'être confessés.

En même temps que sa justice, Dieu [illegible] ainsi son infinie miséricorde à l'égard de ceux qui n'ont pas consenti à s'endurcir dans le mal et à s'aveugler eux-mêmes pour ne plus voir le chemin ni les moyens du salut éternel.

LE SAINT S[illegible]IT À TOUT — CONVERSIONS MULTIPLES

François de Girolamo ne cherchait pas à se produire ; on se tromperait grandement en croyant qu'il ne voulait travailler que dans les occasions solennelles où son talent oratoire incontestable groupait les âmes autour de lui. Qui aurait pu le suivre dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les galères, l'aurait vu dépenser dans ces divers lieux l'activité de plusieurs.

Monastères, asiles, maisons de refuge, écoles et confréries recevaient de lui des secours, comme s'il n'avait à s'occuper que de les assister. Mais un religieux n'a rien ! Où prenait-il de quoi subvenir à la fois à tant de besoins ? La prière, l'austérité, tels étaient ses grands moyens, sans parler de son amour pour Notre-Seigneur, cause première de son action si étonnante sur les âmes. Dieu pouvait-il refuser quelque chose à un serviteur si dévoué et si désintéressé ? aussi n'attendait-il pas que la prière fût exprimée pour l'exaucer comme par avance ! Souvent, en effet, les inspirations les plus pressantes de la grâce agissant au dedans de son âme, le Saint quittait sa prière ou une cérémonie et partait comme une flèche embrasée vers le lieu où Dieu l'appelait.

Un soir, il est sorti subitement ! Au coin d'une rue, il a prêché dans les ténèbres, sans savoir si quelqu'un l'écoutait ! Qu'apprend-il le lendemain ? Une femme coupable vient se confesser : Dieu lui en donnait le temps. Mais son complice est mort la veille sur le coup, terrassé par la voix qui a retenti soudain, tandis qu'il proférait un blasphème ! Dans une autre occasion, au milieu d'une procession, le Saint s'arrête et, frappant à la porte d'une maison, s'écrie : « Ouvrez, maîtresse d'école d'enfer. » [illegible] de la stupeur des pieux fidèles lorsqu'ils virent sortir de cette maison, à la voix de leur protecteur improvisé, plusieurs personnes prêtes à se livrer au vice ! En combien d'autres circonstances François ne dut-il pas paraître comme envoyé par Dieu pour empêcher des crimes et sauver du danger les âmes qui s'y trouvaient déjà engagées. Du haut de la chaire, il interpelle un jour un assassin qui cherchait sa victime, et, du même coup, les sauve tous les deux. Ailleurs, il fait rendre [illegible] — Bien, répondit [illegible] [illegible] ne sont pas les miens. »

Lisait-il donc au fond des cœurs ? Tout porte à le croire. Si la pureté parfaite est la condi- [illegible]

Dieu fit connaître par le don de prophétie et beaucoup d'autres faveurs extraordinaires combien il avait pour agréables les vertus et l'apostolat de François. Une jeune fille lui dut son salut et son entrée en religion. Consulté par elle pour savoir si elle devait rester dans le monde ou se retirer dans un couvent, il demanda son âge. « Dix-sept ans, dit la jeune fille. — Encore autant d'années et vous aurez fini votre pèlerinage. » Elle suivit son conseil, entra en religion et y vécut juste dix-sept ans, après quoi elle mourut en odeur de sainteté. Deux fois au moins, bien qu'éloigné de Naples, il y parut soudainement pour assister un malade et un pauvre qui avaient besoin de son concours. Il n'en demeurait pas moins au milieu des frères qui l'assistaient ou parmi ceux qu'il évangélisait à plusieurs lieues de Naples. Ce privilège de bilocation ne doit pas nous étonner. Dieu l'accorda à d'autres pour montrer que sa puissance se met comme au service de la charité.

Mais comment s'étonner de la prodigieuse fécondité d'un ministère abrité sous tant de vertus ? On rapporte que toutes les provinces du royaume de Naples furent évangélisées par lui et qu'il donna plus de deux cents missions. Rien de touchant comme l'empressement avec lequel le clergé et le peuple des différentes paroisses venaient à la rencontre du missionnaire. Sans nul doute, la renommée de ses miracles le précédait, mais les fidèles ne s'y trompaient pas, instruits qu'ils étaient que les miracles ne sont pas la sainteté, mais son éclatante manifestation.

LE RESSUSCITÉ D'UN PETIT ENFANT ET LA CONVERSION D'UNE GRANDE PÉCHERESSE

Cependant, on ne cessait de recourir à son intervention. Une pauvre femme ayant perdu un petit enfant d'un an ne pouvait le faire enterrer à cause de sa pauvreté. Que fait-elle? elle le porte, au milieu de ses larmes, au confessionnal du P. François. Celui-ci, qu'une lumière surnaturelle instruit, demande aussitôt à la célèbre pénitente, Marie-Louise Carrier, de prendre l'enfant et de s'en charger. — Mais il est mort, dit la pénitente. — Non, non, répond le Père, il n'est qu'endormi, » et, s'approchant, il fait avec de l'eau bénite un signe de Croix sur le front de l'enfant qui commence à respirer et à ouvrir les yeux. Alors, comme étonné lui-même, le Saint dit à cette femme : « Appelez la mère, qui est au bas de l'église. »

Celle-ci, que sa douleur continuait de troubler, n'en voulut pas croire ses yeux, Dieu se servant de son hésitation pour rendre le miracle plus éclatant. Mais son cœur tressaillit lorsqu'elle entendit de nouveau cette voix d'enfant, et, vivement émue, elle s'en alla, emportant vivant et souriant celui que la prière de François avait si promptement arraché à la mort.

Marie-Louise Carrier, dont nous venons de parler, était une nouvelle Madeleine et elle portait à bon droit le nom de pénitente. Élevée dans la religion catholique, elle eut à supporter de la part de son père, protestant, toutes sortes de mauvais traitements. Elle finit par s'enfuir, mais [illegible] d'un crime épouvantable. Aidée de sa [illegible], elle avait, dans l'exaspération de son ressentiment [illegible] de sa vengeance tué son père [illegible] au milieu [illegible] des Abruzzes [illegible] costume militaire [illegible]

Rappelé à Naples avec sa compagnie, ce soldat d'un nouveau genre s'entendit, un jour qu'il montait la garde, interpellé par François qui lui dit son nom véritable, le faux nom sous lequel il se cache et le crime épouvantable dont il s'est rendu coupable. Le soldat, stupéfait, veut nier, et, pour forcer le P. François au silence, lui promet de se confesser le lendemain. Le démon, durant deux jours, parvint à empêcher l'exécution de cette promesse, peu sincère du reste. Mais l'homme de Dieu fut vainqueur. Il courut après la brebis, la retrouva, et après l'avoir confessée la rendit non seulement à sa première condition mais aux vertus éminentes auxquelles elle était appelée et qu'elle ne cessa de pratiquer ensuite jusqu'à la fin de sa vie.

LES DERNIERS COMBATS ET LA VICTOIRE

L'apôtre si connu à Naples, si vénéré et si recherché à cause de son dévouement et des prodiges que Dieu opérait par ses mains, ne devait pas échapper pour cela aux poursuites du démon. Au contraire, la vertu irritant l'ennemi de tout bien, celui-ci s'acharna en plusieurs circonstances à traverser les œuvres du pieux missionnaire, à lui dresser des embûches et à susciter contre lui les plus noires calomnies.

François connaissait le prix de ces épreuves : il en sortit victorieux par les moyens que les saints ont toujours employés à la suite de Jésus-Christ : la prière, la patience et le pardon des injures. Mais le démon qui n'avait pu arrêter l'élan du missionnaire ni décourager sa vertu, essaya, au moment de sa dernière maladie, de le vaincre définitivement. Ce fut en vain. Le Fils de Dieu, notre Sauveur, qui permettait ce dernier combat pour perfectionner les dispositions de son serviteur, soutint lui-même son généreux athlète au milieu d'une lutte qui ne devait se terminer que par des chants de triomphe.

Le Saint avait indiqué d'avance et plusieurs fois l'époque et le jour même de sa mort. De cruelles souffrances supportées avec un courage héroïque augmentèrent encore son amour pour Notre-Seigneur. Lui, qui tant de fois avait donné au peuple l'exemple des flagellations sanglantes exercées sur un corps exténué de fatigue, se traitait alors de paresseux et appelait de toute l'ardeur de son âme le surcroît de souffrance qu'il croyait nécessaire pour achever l'expiation. Le 3 mai 1716, il reçut le Saint Viatique et six jours après, l'Extrême-Onction. Dès lors son âme ne fit qu'exhaler les sentiments les plus vifs de la foi chrétienne. Il parlait à Notre-Seigneur, s'entretenait comme un petit enfant plein de confiance avec la Très Sainte Vierge, les anges et les saints. Ces joies intimes annonçaient le dernier combat.

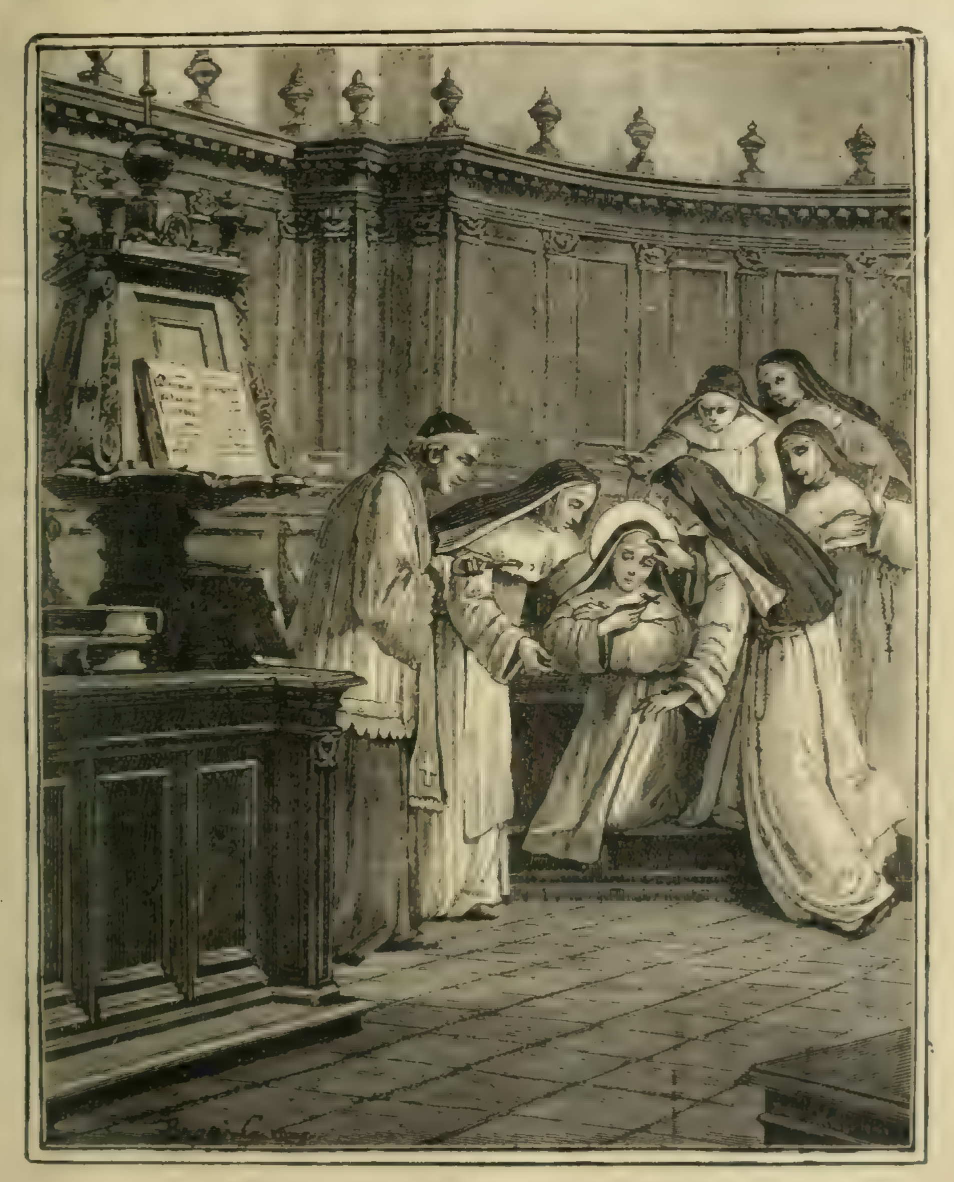
On le vit bientôt s'agiter violemment comme les soldats dans la lutte, des prières ardentes s'échappaient de ses lèvres. Comme on l'interrogeait, il répondit courageusement [illegible] qu'il subissait : « [illegible] le combats, priez pour moi. » Et, s'adressant au démon lui-même, il répéta cette parole d'un autre saint au démon : « Va-t'en, je n'ai rien à démêler avec toi. » Son visage reprit alors sa sérénité ; on l'entendit chanter le *Magnificat* et le *Te Deum* pour témoigner sa reconnaissance, et cette âme d'apôtre s'envola vers les régions éternelles le 11 mai 1716. François de Girolamo avait été [illegible] par Pie VII le [illegible] 1806. Il fut canonisé par Grégoire XVI en 18[illegible]

Imprimerie [illegible] E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

LA BIENHEUREUSE IMELDA, VIERGE

MODÈLE DES ENFANTS QUI SE PRÉPARENT A LA PREMIÈRE COMMUNION

Fête le 12 mai et le 16 septembre.



Première communion miraculeuse d'Imelda

DANS LA MAISON PATERNELLE

Imelda vécut peu d'années en ce monde, mais quelles années! La sainteté, comme l'enseigne le grand saint Thomas, se résume tout entière dans *l'amour de Dieu;* or, cet amour fut assez vif dans le cœur d'Imelda pour arracher son âme à son corps mortel, et l'unir à Jésus-Christ pour toujours.

Le divin Maître a rendu ce beau témoignage de sainte Madeleine : *qu'elle avait beaucoup aimé;* il en fut ainsi de l'angélique Imelda, qui avait reçu au baptême le nom de *Madeleine.*

Madeleine Lambertini était née dans la ville

de Bologne, en Italie, l'an 1321. Sa famille, déjà noble et ancienne, avait donné des hommes illustres par leurs exploits et par les services rendus à leur pays. Plus tard, un des rejetons de cette vaillante race, le cardinal Prosper Lambertini, deviendra Pape, sous le nom de Clément XIV.

Dieu ne réservait pas à la petite Madeleine une gloire aussi brillante aux yeux du monde, mais il avait versé dans cette âme des dons si rares, que, dès sa plus tendre enfance, elle parut un ange dans un corps mortel.

Sa jeune intelligence semblait s'ouvrir comme naturellement aux premiers enseignements des vérités chrétiennes.

Si quelque accident ou quelque douleur venait à troubler la sérénité de son visage et exciter ses larmes enfantines, il suffisait de lui parler de Jésus et de Marie, de lui raconter quelques traits de l'Evangile ou de la vie des Saints, pour captiver immédiatement son attention, sécher ses pleurs et lui rendre ses sourires.

On ne voyait point en elle ces caprices, cette inconstance, cet amour excessif du jeu, cette peine à obéir, qui porte tant d'enfants à négliger leurs devoirs et à trouver la prière ennuyeuse.

Elle était sérieuse, appliquée, obéissante, modeste dans ses regards, grave dans son maintien, ennemie du bruit et de la dissipation. Son plus agréable passe-temps était de se retirer dans un petit oratoire, orné de ses mains, afin d'y prier à son aise, et de s'y livrer à divers exercices de piété, dans le silence et le recueillement.

Elle prenait pour modèle le divin Enfant Jésus et croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Dans ces saintes occupations, elle comprenait de plus en plus que le monde présent n'est que vanité en présence de l'éternité, que la grande affaire de la vie est de sauver son âme, que Dieu, beauté sans égale et bonté infinie, est seul vraiment digne d'amour, et que la mesure de l'aimer est de l'aimer sans mesure, comme dit saint Bernard. Aussi s'efforçait-elle de lui donner, chaque matin, tout son cœur, et de rester unie toute la journée à cet unique Bien-Aimé.

Les préoccupations de vanité et de toilette, qui se glissent si vite dans l'imagination des jeunes filles, n'existaient point pour elle, car elle s'oubliait elle-même, pour ne songer qu'à plaire à Dieu. Les richesses de la maison paternelle la laissaient indifférente.

Mais à mesure qu'elle grandissait, elle constatait combien l'esprit du monde est différent de l'esprit de Dieu. Elle se sentait attirée vers le [illegible] d'un cloître où, renonçant à toutes les [illegible] de ce monde, par un généreux sacrifice, elle serait toute à Jésus-Christ.

Elle supplia ses parents de la conduire en quelque couvent; et ces bons parents, offrant à Dieu leur sacrifice, consentirent à sa demande. Madeleine aimait vivement sa famille et en était [illegible] aimée, mais à cette joie de la terre, il fallait préférer Dieu et sa sainte volonté, et il [illegible].

Madeleine avait à peine dix ans.

MADELEINE AU COUVENT — LA PETITE RELIGIEUSE

A peu de distance de Bologne, dans un lieu appelé Valdipietra, s'élevait autrefois le couvent de Sainte-Madeleine, où de ferventes religieuses servaient le Seigneur pendant de longs siècles, sous le patronage et les sages Règles de saint Augustin et de saint Dominique (1). C'est là que se présenta la noble fille des Lambertini. Par son brûlant amour divin et par sa pureté parfaite, la jeune Madeleine était digne d'être la fille de saint Augustin au cœur d'or, et de l'angélique saint Dominique.

Suivant un usage très ancien et encore fréquent à cette époque, l'enfant fut reçue au monastère, malgré son jeune âge, et revêtue de l'habit religieux. Cette démarche, d'ailleurs, n'engageait point l'avenir, et la profession ne pouvait avoir lieu qu'après l'âge nubile.

En recevant l'habit des épouses du Christ, Madeleine échangea son nom contre celui d'*Imelda*, marquant par là qu'elle voulait renoncer au monde, pour embrasser une carrière nouvelle.

Les enfants de son âge, admis dans les monastères, n'étaient soumis qu'à une partie de la règle; la jeune sœur Imelda voulut l'observer tout entière. On la voyait à tous les exercices de la communauté; c'était la plus exacte, la plus modeste, la plus obéissante. Elle châtiait son corps délicat par de rudes pénitences, comme si elle eût eu de grands péchés à expier; car elle désirait ressembler à Jésus crucifié.

En un mot, les Sœurs les plus anciennes la regardaient, avec une secrète admiration, comme leur modèle.

DÉVOTION AU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Mais le plus touchant était de voir la merveilleuse dévotion de la sainte enfant envers le très doux Sacrement de l'Eucharistie. Sachant que Jésus est là, Jésus l'unique objet de son ardent amour, elle éprouvait un bonheur sans lassitude, à passer des heures entières en adoration devant le saint tabernacle. Dans ces suaves entretiens avec le divin Enfant, le temps lui paraissait court.

Chaque matin, elle assistait au Saint-Sacrifice de la messe. Son âme était alors toute absorbée dans la méditation de cet auguste mystère; son recueillement et ses larmes témoignaient de sa ferveur.

Mais c'est surtout au moment de la communion, quand les Sœurs quittaient leur place pour aller s'agenouiller à la table des anges, que la jeune Sainte ne pouvait retenir le flot de ses larmes. Qu'elle eût souhaité recevoir aussi son Bien-aimé, l'avoir tout à elle et être toute à lui! Aucun sacrifice ne lui eût coûté pour être admise

(1) On peut dire, avec vérité, que la bienheureuse Imelda appartient à la fois aux Augustines et aux Dominicaines : aux Augustines, parce que les religieuses de Valdipietra appartenaient à cet Ordre, au temps de la jeune Sainte, aux Dominicaines parce que ces mêmes religieuses, légitimes héritières et gardiennes des reliques d'Imelda, se rangèrent sous la bannière de saint Dominique, dès les [illegible] du XVIe siècle. — Le couvent de Valdipietra fut d'abord habité par des Bénédictins de [illegible], puis par des Augustins, qui le cédèrent à des religieuses Augustines vers l'an 1259. — Imelda mourut [illegible]. — Ces religieuses adoptèrent les constitutions de l'Ordre de Saint-Dominique [illegible]. En [illegible], avec l'autorisation de saint Pie V, [illegible] le couvent de Valdipietra aux religieuses [illegible], en [illegible] que [illegible] ces Pères [illegible] la ville [illegible] de Bologne [illegible]. (Voir les *Bollandistes*, tome III de mai, page 182.)

à un tel bonheur. Mais son âge l'en retenait encore éloignée.

En attendant, à l'heure de la récréation, elle s'approchait de quelqu'une de ses compagnes qui avait eu la grâce de communier le matin, pour s'entretenir avec elle de ce divin mystère : « *Oh! je vous en prie*, disait-elle, dans l'ingénuité et l'ardeur de son amour, *expliquez-moi comment on peut recevoir Jésus dans son cœur et ne pas mourir?* »

Ne pouvant plus résister à l'ardeur de ses désirs, elle alla prier le confesseur du couvent de lui permettre de s'approcher de la sainte Table. Mais c'était alors l'usage, en ce pays, de ne pas admettre les enfants à la première communion avant l'âge de quatorze ans; le prêtre ne crut pas devoir faire une exception pour Imelda. Il se borna donc à encourager les saints désirs de l'enfant, sans lui permettre encore de les réaliser. Imelda se soumit; mais quel sacrifice!

PREMIÈRE COMMUNION MIRACULEUSE D'IMELDA

« Cependant, dit un des récents historiens de la Bienheureuse, Dieu, qui se plaît à venir dans les cœurs humbles et purs, ne tarda pas à récompenser l'amour dont Imelda brûlait pour lui.

» L'épreuve de la bienheureuse enfant durait encore quand arriva la fête de l'Ascension. On était en l'année 1333. Imelda venait d'atteindre sa onzième année. Pensant qu'en un si beau jour son confesseur se relâcherait de sa sévérité, elle surmonte sa timidité et réitère sa demande avec plus d'instances que jamais. Ce fut en vain...

» Mais qu'est la volonté de l'homme devant celle de Dieu? On peut bien, il est vrai, interdire à une âme de s'approcher de lui; mais est-il au pouvoir de personne d'empêcher Dieu de s'unir à cette âme? Dieu lui-même n'a-t-il pas déclaré dans les divines Ecritures que *ceux qui le cherchent le trouveront infailliblement;* et qu'il rassasiera *de ses biens ceux qui sont affamés?*

» Le cœur brisé par le nouveau refus qu'elle venait d'essuyer, Imelda se rendit à l'église du monastère, pour assister à la messe et unir son sacrifice à celui de l'adorable victime...

» Quand le moment de la communion fut venu, toutes les religieuses sans exception vinrent se ranger, heureuses et recueillies, autour de la Table Sainte.

» Seule, Imelda resta dans le bas du chœur.

» Là, agenouillée, la tête dans ses mains, elle donne un libre cours à ses larmes en songeant au bonheur de ses Sœurs; elle se plaint amoureusement à son divin Epoux de rester sourd à sa prière et le conjure par de nouvelles instances de ne pas différer plus longtemps de combler ses vœux.

» O Jésus! soupirait-elle, ô mon céleste Epoux, ainsi donc vous voulez que votre petite servante soit consumée par l'ardeur de ses désirs sans qu'ils soient jamais satisfaits?... Serait-ce parce que je ne suis qu'une enfant? Mais les religieuses, mes Mères, m'ont souvent raconté votre prédilection pour l'enfance; n'avez-vous pas dit à vos apôtres : « Laissez venir à moi les petits enfants, ne les éloignez pas? » Pourquoi maintenant ne voulez-vous pas me laisser approcher de vous, moi qui suis une enfant, moi qui vous aime si ardemment? Oh! donnez-moi, je vous en conjure, une seule miette de ce Pain de vie et je serai rassasiée... Et si vous ne m'en jugez pas digne, faites que je meure, car je ne puis plus vivre sans vous!

» L'amour rendait la bienheureuse enfant éloquente. Ses accents, à la fois si puissants et si tendres, avaient ému le ciel tout entier. Jésus ne put supporter plus longtemps l'agonie de cette jeune âme se mourant du désir de le posséder (1). »

Comme elle priait et pleurait encore, une hostie s'échappe miraculeusement du ciboire, s'élève en l'air, franchit la grille du chœur et vient s'arrêter, sans qu'aucune main la soutienne, au-dessus de la tête de l'enfant. Imelda, agenouillée, les yeux fixés sur la sainte hostie, adorait son Dieu, si près d'elle, et semblait s'unir aux anges dans un même mouvement de respect et d'amour. Les Sœurs n'en peuvent d'abord croire leurs yeux, cependant le miracle persistant, elles avertissent le confesseur. Celui-ci s'approche avec une patène et l'hostie, jusque-là immobile, vient s'y placer elle-même. Alors, ne doutant plus de la volonté de Dieu, le prêtre prend avec vénération l'hostie miraculeuse et en communie la bienheureuse enfant...

Imelda venait de faire sa première communion!

« Enfin ses vœux sont accomplis! et, comme si elle n'eût pu dans un corps mortel supporter une telle joie, elle s'affaisse sur elle-même, abîmée dans une contemplation profonde : ainsi la fleur s'incline sous les gouttes de la rosée du ciel, trop faible pour en soutenir le poids. Les mains toujours croisées sur sa poitrine, les yeux doucement fermés, Imelda paraissait livrée à un délicieux sommeil. Comme les heures devaient s'écouler rapides dans cette extase de l'amour! A voir ses lèvres mi-closes, décolorées, mais comme éclairées d'un sourire tout céleste et comme agitées d'un frémissement léger, on eût cru les entendre murmurer ces paroles du cantique : *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui. Il m'a introduite dans ses celliers, il m'a enivrée de son amour... J'ai trouvé Celui que mon cœur aime; je l'ai trouvé, je le tiens et je ne le laisserai pas aller!*

» Longtemps les Sœurs l'admirèrent en silence. Elles ne se lassaient pas de la regarder..... ni de louer Dieu au fond de leur cœur, *parce qu'il est bon, et que sa miséricorde s'étend à tous les siècles.* Toutefois, l'office achevé, la voyant toujours immobile et prosternée, elles ne peuvent se défendre d'une vague inquiétude. On l'appelle; on la prie, on la supplie, on lui commande de se relever; elle, toujours si prompte en obéissance, cette fois n'obéit pas; elle n'a pas entendu... on la relève... *elle était morte!*

» Morte! morte à douze ans!... Morte d'amour, et d'amour pour son Dieu! au jour et à l'heure de sa première Communion! Oh l'heureuse mort! Trop heureuse enfant! » (2).

Ne la plaignons pas en effet, mais félicitons-la d'être entrée si saintement dans la vie qui dure sans fin, au ciel.

O Bienheureuse Imelda, petite sœur des anges, protégez tous les enfants qui s'approchent pour la première fois de la sainte Eucharistie, et obtenez-leur la persévérance dans la foi et dans la vertu, dussent-ils vivre sur la terre jusqu'à une extrême vieillesse.

---

(1) *La Bienheureuse Imelda.* Au bureau des œuvres eucharistiques, 27, avenue Friedland, Paris.

(2) *Vie de la bienheureuse Imelda Lambertini*, suivie d'une *neuvaine en son honneur*, par le R. P. Lata[illegible], des Frères Prêcheurs. Aux bureaux de l'*Année dominicaine*, 94, rue du Bac, Paris.

SES RELIQUES A BOLOGNE

Le 18 mai de l'an 1566, les Dominicaines de Valdipiétra, ayant échangé leur couvent contre celui des Pères Servites de Marie, à Bologne, allèrent se fixer dans cette ville, emportant avec elles le corps de la bienheureuse Imelda Lambertini. En 1622, elles reçurent de Rome les reliques de sainte Eugénie et les placèrent dans la même église, unissant les deux saintes dans une commune vénération. La noble famille Lambertini fit décorer une chapelle en l'honneur de la bienheureuse Imelda, et on y plaça une inscription rappelant le miracle de sa mort.

Le Pape Léon XII, après avoir consulté la Sacrée Congrégation des Rites, a approuvé son culte et autorisé l'Ordre des Frères Prêcheurs à réciter son office et à célébrer la sainte messe en son honneur. Sa fête est fixée au 16 septembre, pour l'Ordre de Saint-Dominique.

Voici l'antienne et l'oraison gravées sur une plaque de bronze, l'an 1600, dans l'église du couvent des Dominicaines de Bologne, près de l'inscription signalée ci-dessus.

« Glorieuse vierge, épouse du Christ, Imelda, perle précieuse de virginité, illustrée par les dons du ciel, écoutez les prières que nous répandons en votre présence, faites que nous soyons un jour unis aux chœurs célestes, et en attendant, protégez-nous au milieu des calamités qui nous pressent de toutes parts. — V. Priez pour nous, bienheureuse Imelda. R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

Oraison : Seigneur, que l'intercession de la bienheureuse Imelda, votre vierge, nous protège contre tout péril, et que par son intervention, il nous soit donné de recevoir avant notre mort, le Sacrement du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, après une vraie pénitence et une sincère confession. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SAINT PANCRACE, ENFANT ET MARTYR

Fête le 12 mai.

LOYAUTÉ, COURAGE ET MARTYRE

Pancrace naquit à Synnade, en Phrygie, d'une famille romaine, riche et noble, mais païenne. (Le nom de Pancrace, donné à l'enfant et qui paraît singulier à certains lecteurs ignorants, n'a pourtant rien de ridicule. C'est tout simplement un mot grec, qui signifie *tout-puissant*.) A peine âgé de dix ans, Pancrace eut la douleur de perdre sa mère et bientôt après son père.

Son père, en mourant, avait recommandé l'orphelin à son frère Denys. Trois ans après, Denys revint à Rome avec son neveu. En ce moment la persécution était terrible contre les chrétiens. Denys et Pancrace, qui s'étaient fixés au quartier du Mont-Cœlius, apprirent que le Pontife des chrétiens, Caius, habitait près de là. Emerveillés du courage des disciples de Jésus-Christ, et poussés par la grâce, ils voulurent connaître cette religion.

Ils vinrent à la maison de saint Caius, furent instruits de la foi chrétienne, se convertirent et, après vingt jours de préparation, ils reçurent tous deux le baptême avec une grande joie. Peu après, Denys mourut dans la paix du Seigneur.

Pancrace, plein de courage et d'ardeur, et qui ne cachait point sa foi, fut dénoncé à l'empereur Dioclétien.

Arrêté et conduit devant le tyran, il se présenta plein de calme et d'assurance. Il avait quatorze ans. Sa jeunesse, la beauté et la noblesse de ses traits, sa courageuse attitude frappèrent le prince.

« Mon enfant, dit Dioclétien d'un ton paternel, on t'a trompé; écoute mes conseils et ne cours pas à la mort, à la fleur de l'âge. J'aimais ton père Clédonius, il t'a laissé de grandes richesses, je t'en donnerai encore davantage. Renonce donc aux folies de la secte des chrétiens. Si tu refuses, je confisque tous tes biens et je te fais brûler tout vivant. »

Saint Pancrace répondit : « C'est bien en vain que vous vous flattez, seigneur, de me faire perdre la foi en me menaçant de m'ôter la vie ; car si je suis jeune et faible de corps, le Christ m'a animé d'un courage viril digne de ses soldats. Eh quoi ! les dieux que vous m'invitez à adorer ne sont-ils pas des imposteurs, des hommes vicieux, au point que si vos esclaves commettaient les crimes qui souillent leur mémoire, vous les feriez à l'instant rigoureusement châtier ? »

Dioclétien n'insista pas davantage. Il craignait la honte de se voir vaincu par cet enfant ; et, dans sa colère, il le condamna à mort sans délai.

Conduit sur la voie Aurélia, le jeune héros chrétien s'agenouilla, eut la tête tranchée, et son âme s'envola au ciel pour lequel elle avait sacrifié tant d'espérances sur la terre.

Une sainte femme, nommée Octavie, emporta secrètement son corps pendant la nuit, l'embauma de parfums précieux et l'ensevelit avec honneur.



Le gérant : [illegible] — Imprimerie [illegible], rue Bayard, Paris.

SAINT PIERRE REGALADO

Fête le 13 mai.



Saint Pierre Regalado naquit à Valladolid, en l'an 1390, de parents nobles et riches des biens de la terre, mais plus riches encore du bien inestimable de la vertu. Il reçut au baptême le nom de son aïeul. L'enfant pouvait à peine connaître ses parents quand la mort vint lui ravir son père, pour l'introduire dans le céleste royaume, qu'il avait mérité par une charité sans limite. Dès lors, tout le soin de son éducation retomba sur sa mère, Marie Castanilla.

Elle s'en acquitta avec le zèle qu'on pouvait attendre d'une femme aussi profondément chrétienne que sincèrement dévouée au bonheur de son fils. Elle s'appliqua à inculquer à cette jeune âme les principes d'une piété solide. Souvent elle le prenait avec elle quand elle allait se confesser au couvent de Saint-François. L'exemple de la mère déposait dans le cœur de l'enfant de précieuses semences qui ne devaient pas tarder à germer. Il aimait à la voir fréquenter les sacrements, et, lorsqu'elle s'approchait de la Table Sainte, il sentait dans son âme innocente des désirs enflammés de se nourrir du Pain de vie.

Marie de Castanilla n'oublia pas non plus de faire donner à son fils l'instruction que réclamait sa noble origine, car elle le destinait à une brillante carrière. Mais Dieu avait des vues plus hautes sur le jeune Pierre. Celui-ci entendait parfois des voies intérieures qui l'appelaient à la vie monastique. Ayant pris conseil de ses directeurs, il résolut de se mettre au nombre des fils de saint François, bien qu'il n'eût alors que treize ans. Il était l'unique fils de sa mère, et c'était sur lui que reposaient les espérances d'une illustre famille.

Mais ces pensées humaines ne furent pas capables de toucher cette grande chrétienne. Sacrifiant son fils avec allégresse et générosité, elle fit elle-même toutes les démarches nécessaires pour faciliter son admission.

LE JEUNE NOVICE — SA PROFESSION

Pierre prit bientôt l'habit franciscain, et son noviciat commença. Il fit de tels progrès que les religieux ne furent pas longtemps sans connaître le précieux trésor dont ils s'étaient enrichis : ils avaient plus à apprendre de lui que le novice de son Père maître. Saint François était la règle et le modèle de toutes ses actions. Pendant tout le cours de son noviciat, qui dura un an, jamais il ne se relâcha sur un seul point de sa première ferveur. Aussi son admission à la profession ne souffrit-elle aucune difficulté ; il prononça ses vœux à l'âge de quatorze ans ; les règles canoniques le permettaient à cette époque.

Le jeune religieux profès se considéra dès lors comme chargé de tous les emplois pénibles et difficiles. Il éprouvait une joie toute particulière à soigner ses frères malades, et si les infirmités étaient plus rebutantes et les malades plus exigeants, c'était une nouvelle raison de se donner plus généreusement.

Mais, comme le relâchement inséparable de la faiblesse et de la misère humaine s'était introduit même dans le sévère institut de saint François, Pierre ne trouvait pas le stimulant ni les moyens nécessaires pour imiter la vie pénitente de son saint Patriarche. Il gémissait en secret de cette situation, mais n'osait entreprendre une vie plus austère, de peur de se singulariser. Dieu entendit les soupirs de son cœur. Depuis longtemps déjà, il préparait à son serviteur ce qu'il désirait si ardemment.

PIERRE DE VILLACRECES ET LA RÉFORME

En effet, à l'époque où notre Saint se signalait par de si beaux débuts, une nouvelle lumière se levait sur le monde. C'était la réforme franciscaine, entreprise par quelques religieux fervents et désireux de rétablir dans toute la rigueur primitive l'observance de la règle de saint François.

C'est pour cette raison qu'on leur donna le nom d'Observantins. Ils commencèrent par se retirer dans les solitudes et les forêts, afin de préparer, dans une vie pénitente, la rude et difficile mission qu'ils entreprenaient. Le plus célèbre d'entre eux, en Espagne, fut Pierre de Villacreces; c'était un religieux d'une sainteté et d'une science remarquables. Au moment où saint Pierre Regalado prononçait ses vœux, il y avait déjà vingt ans qu'il vivait dans une caverne, loin de tout commerce humain. Quand il en sortit, il se présenta au monde dans un habit si pauvre et avec un visage si décharné, qu'il n'avait plus d'un homme vivant qu'une faible apparence.

La première fois, il voulut s'établir avec quelques religieux dans l'ermitage de Notre-Dame de la Salceda, qui lui paraissait propre à ses desseins. Il fut obligé de l'abandonner, on ne sait pour quel motif. Il lui fallait donc chercher de nouveau un endroit convenable. Dieu lui-même se chargea de l'indiquer.

COUVENT D'AGUILERA

A quelque temps de là, les habitants d'Aguilera, [illegible] situé entre Aranda et Roa, dans le diocèse d'Osma, avaient aperçu dans les airs des [illegible] des globes de feu [illegible] [illegible] le tout à la [illegible] [illegible] Le bruit [illegible] aux oreilles de Villacreces, et sa première pensée fut de demander à l'évêque d'Osma, son proche parent, la cession de cet ermitage. Le prudent prélat, qui connaissait la solide vertu du réformateur et le besoin que les Frères Mineurs avaient de la réforme, ne fit aucune difficulté, et prit même l'entreprise sous sa protection.

PIERRE VILLACRECES ET PIERRE REGALADO

Pendant qu'il négociait ainsi, Villacreces cherchait à s'attacher des religieux fervents. Dans ce but, il vint à Valladolid. La vue de cet homme de Dieu remplit tous ceux qui le virent d'étonnement et d'édification. Il allait pieds nus, pauvrement vêtu; il rappelait le temps de saint François, et son exemple prêchait plus que ses paroles la réforme qu'il désirait établir. Dans les couvents, beaucoup de religieux souffraient du relâchement général et n'attendaient qu'une occasion favorable pour embrasser la réforme. Saint Pierre Regalado était à leur tête.

Quand il sut que Villacreces avait la permission du général d'admettre dans sa Compagnie tous les religieux qui voudraient l'imiter, il alla le trouver ; il lui exposa ses intentions et le supplia ardemment de l'emmener à l'ermitage où il se rendait. Le réformateur apprécia du premier coup d'œil la grande vertu de ce jeune homme et conçut les plus belles espérances au sujet des entreprises qu'il pouvait établir sur un aussi solide fondement; il l'admit avec beaucoup de joie.

IL ENTRE DANS LA RÉFORME

Pierre Regalado se mit en route avec lui, et, peu de jours après, ils arrivèrent à Aguilera ; toute leur communauté se composait de quatre religieux, y compris le P. Villacreces. Celui-ci reçut leur vœu d'obéissance, et leur donna de ses mains le sac qui devait être le nouvel habit des Réformés ; puis ils se déchaussèrent.

Le réformateur étant ensuite allé rendre compte de ce qui s'était passé à l'évêque d'Osma, celui-ci en demeura si édifié qu'il fit agrandir le petit couvent de manière à ce qu'il pût servir de résidence à douze religieux. C'était le nombre fixé par Villacreces lui-même. Plus tard, saint Pierre Regalado abolit cette règle.

Notre Saint passa dans ce couvent d'Aguilera les onze années suivantes, adonné à l'exercice de toutes les vertus et pratiquant d'effrayantes austérités. Sa nourriture se composait d'un peu de légumes mal assaisonnés ; ses jeûnes étaient continuels, car, pendant longtemps il observa les neuf carêmes, dits de saint François, qui comprenaient presque toute l'année. Le reste du temps, il jeûnait encore souvent au pain et à l'eau, et jamais il ne se permit de prendre le soir la plus légère collation. Le dimanche seulement il avalait deux bouchées de pain, afin de rompre le jeûne, par respect pour ce saint jour.

Son assiduité à la prière n'était pas moins remarquable. Il arriva bientôt à un tel degré de contemplation que les ravissements et les extases lui étaient familiers. Quand son esprit était ainsi fixé en Dieu, une céleste splendeur entourait son corps. Elle était si brillante qu'il [illegible] plus d'une fois que le couvent brûlait. Un jour, on [illegible] Gomez del [illegible] [illegible] pour [illegible] [illegible] [illegible] un linge sur son bras, pour pouvoir les essuyer.

Cependant, au milieu de tous ces exercices de piété, Pierre trouvait encore le temps d'étudier et de se préparer à recevoir le sacerdoce. La théologie fit ses plus chères délices. Une fois prêtre, il manifesta au dehors toute l'ardeur et la charité qui consumaient son cœur pour le salut des pécheurs. Sa parole opérait des merveilles dans les âmes. C'est à partir surtout de ce moment que l'on put dire qu'il vivait plutôt au ciel que sur la terre. Il n'avait plus de désir que pour la vertu.

IL PASSE AU COUVENT D'ABROJOS

En 1415, saint Villacreces, qui vivait encore, le prit avec lui, pour aller fonder un nouveau couvent à Abrojos, qui se trouvait relativement assez proche d'Aguilera. Cette fondation se fit dans une pauvreté extrême. Souvent on n'avait pas d'huile pour la lampe du Très Saint-Sacrement : on manquait aussi de livres pour chanter la messe. Villacreces disait alors à ses religieux que la pauvreté est une huile qui brûle avec une clarté bien plus vive que celle de la terre, en même temps qu'elle exhale une odeur plus suave que les parfums; et il ajoutait que si l'on ne pouvait chanter, il fallait pleurer et gémir en attendant les célestes harmonies.

C'est dans ce couvent que Pierre reçut l'office de portier. Comme son cœur compatissant ne pouvait voir une misère sans chercher à la soulager, il fit de telles aumônes que les religieux finirent par murmurer et avertirent le supérieur. Un jour, une pauvre veuve, privée de tout secours humain, et chargée de trois enfants encore en bas âge, vient frapper à la porte. C'était l'heure du dîner. Pierre court au réfectoire, où étaient rassemblés les religieux, et prend précipitamment de nombreux morceaux de pain, qu'il met dans le pan de son habit. Il se dirigeait déjà vers la porte quand le supérieur l'arrêtant : « Fr. Pierre, lui dit-il, vous êtes bien empressé : qu'avez-vous donc dans le pan de votre habit? » Le Saint se troubla, mais, reprenant aussitôt son calme habituel : « Mon Père, ce sont des roses que je vais donner à une pauvre femme qui en a besoin. — Montrez-les de suite », répliqua le supérieur. Pierre ouvrit alors modestement sa robe, et tous purent voir avec admiration des roses plus belles que celles qui s'épanouissent dans les jardins de la terre. Le supérieur lui dit alors : « Allez, mon Frère, au nom du Seigneur, et donnez ces roses à la pauvre femme : désormais, distribuez tout ce qu'il vous plaira, car c'est pour cela que la divine bonté est si libérale à notre égard. »

Cependant, Villacreces s'occupait avec le Saint de rédiger des règles qui assurassent la permanence de la Réforme. En 1417, Villacreces put en porter la rédaction au Concile de Constance. Deux bulles favorables accordèrent tout ce qu'on avait sollicité. Il leur était permis de prendre les constitutions établies par saint François lui-même au couvent de Sainte-Marie-des-Anges; on devait surtout chercher la pauvreté dans les édifices. Le silence, l'abstinence devaient être perpétuels. Les religieux jeûneraient depuis la Toussaint jusqu'à Pâques; ils ne buvaient pas de vin. Le vendredi ils jeûnaient au pain et à l'eau; les lundi, mercredi et samedi, ils y ajoutaient quelques légumes; les autres jours, ils se permettaient un peu de poisson. Le sel et le poivre devaient être absents de leur table, et le pain qu'ils mangeaient devait avoir été quêté de porte en porte. Qu'il soit blanc ou noir, dur ou tendre, disent les Constitutions, il faut le manger avec joie. Mais, quand tout aliment manquait et que le Frère économe venait déclarer ses fonds épuisés, on avait recours à la sainte patience, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de secourir ses serviteurs. Tel était le régime de vie ordinaire des Réformés. Cette austérité forte et généreuse formait les saints, et, dans les deux couvents dont nous parlons, il serait facile d'en énumérer plusieurs qui édifiaient les populations environnantes.

Jamais saint Regalado n'avait goûté plus douce paix ni plus grand bonheur. Il va sans dire qu'il savait, comme tous les saints, renchérir sur ce que la règle demandait à tous les religieux.

Cependant, son frère spirituel jouissait de l'œuvre due à ses travaux et à sa ferveur. Désormais, la Réforme était fondée, et il avait de dignes auxiliaires qui sauraient fort bien la maintenir. Sa mission était terminée; Dieu l'appela à lui et récompensa ses mérites en le mettant en possession de la gloire des bienheureux. Pierre ressentit cruellement la perte de son Père spirituel : sa sérénité habituelle se troubla même quelque peu. Sa vertu bien connue, son admirable prudence, la sévérité avec laquelle il gardait la rigueur de l'Institut, enfin tout l'assemblage des vertus nécessaires pour poursuivre l'œuvre commencée, firent que tous les religieux jetèrent les yeux sur lui. D'un avis unanime, ils le désignèrent pour succéder à leur supérieur défunt. Le Saint accepta le gouvernement comme un fardeau que Dieu plaçait sur ses épaules pour procurer le bien de l'Église et de ses frères. Doux et affable pour ceux qui pratiquaient l'humilité, il se montrait d'une sévérité inexorable pour les rebelles et les orgueilleux : aucun vice ne l'exaspérait autant que l'orgueil. Son exemple montrait le chemin et rendait suave le joug du Seigneur.

Jamais il n'usa de chaussures, et ses voyages ne furent jamais pour lui une raison d'omettre ses jeûnes accoutumés, ni de se dispenser de l'oraison : toujours il les faisait à pied. Il défendit avec une constante ardeur les droits de la nouvelle Réforme, qui eut beaucoup d'ennemis dès ses commencements. Ils le firent beaucoup souffrir, mais sa patience triompha des humiliations comme des calomnies et des persécutions.

SES VERTUS ET SES MIRACLES

Dieu savait aussi le récompenser des efforts généreux qu'il tentait pour procurer sa gloire. Sa foi fut souvent récompensée par d'éclatants prodiges. Il était persuadé que Dieu le secourrait toujours dans l'accomplissement de sa charge, et lui donnerait les forces nécessaires. Un vendredi matin, après avoir présidé l'assemblée des Frères, il quitta Aguilera, et avant midi, dans l'espace d'une heure, il arrivait à Abrajos qui se trouvait à quatorze lieues de là, et convoquait le Chapitre.

Un autre jour, dans ses courses apostoliques, il se touva arrêté par le *Duero*, dont les eaux avaient grossi, et, comme il n'y avait pas de barque dans l'endroit, il fit le signe de la croix, étendit son manteau sur les eaux, et passa ainsi à l'autre bord.

Un jour qu'il prêchait à Quintanas, village peu éloigné du couvent, un jeune homme vint le trouver et lui demanda très humblement l'habit de son Ordre. Le Saint y consentit, mais comme il ne devait rentrer à Aguilera que plus tard, il différa de le recevoir. « Mais, lui dit-il, dès ce moment vous pouvez vous considérer comme membre de la communauté, soumis à l'obéissance. » Or, pendant son absence le jeune

homme mourut. A son retour, le Saint vint réclamer son corps.

« Ce jeune homme est Frère de mon Ordre, dit-il.

— Nullement, répliquèrent les parents : il a bien manifesté le désir d'être des vôtres, mais il n'a jamais reçu votre habit. »

Le Saint, connaissant combien l'intention du jeune homme avait été agréable à Dieu leur répondit :

« Allez donc, ouvrez le sépulcre et vous verrez vous-mêmes s'il n'est pas revêtu de cet habit. »

On y courut, et, à la grande stupéfaction de tous, le jeune homme, qu'on avait enveloppé dans un linceul, se trouva en effet revêtu de l'habit franciscain.

Parmi les vertus de ce grand serviteur de Dieu, celle qui jeta le plus d'éclat fut, sans contredit, sa charité. Les œuvres merveilleuses qu'il opérait pour le bien du prochain sont une preuve manifeste de l'incendie d'amour qui consumait son cœur. En quelque endroit qu'il trouvât un nécessiteux, il l'embrassait, le consolait, et ne le laissait partir qu'après avoir entièrement secouru sa misère. Si, par hasard, il rencontrait en chemin un pauvre malade, il le relevait avec douceur et l'aidait à marcher. Mais si les jambes lui refusaient tout service, alors le Saint le plaçait sur ses épaules et l'emmenait au couvent, où il lui prodiguait les remèdes et les soins, jusqu'à ce qu'il fût complètement rétabli. Pour toute récompense, il ne demandait à l'indigent que la faveur de lui baiser les pieds.

Il avait aussi une extrême compassion envers les pauvres lépreux : il les assistait encore avec plus de soin, il baisait leurs plaies dégoûtantes, et souvent le ciel récompensa l'ardeur de sa charité en accordant la guérison à plusieurs de ces malheureux.

En récompense d'une vie aussi sainte, Dieu se plaisait à favoriser son serviteur du don des miracles.

Une nuit, après le chant de Matines, il ordonna aux religieux de revêtir les ornements sacrés, et précédés de la croix et du bénitier, il les conduisit au bord du Duero, qui coulait près de là. Les religieux, muets d'étonnement, ne pouvaient s'expliquer une détermination aussi étrange, mais il y avait à peine quelques instants qu'ils étaient sur la rive, qu'ils virent venir à eux le cadavre d'une femme qui s'était précipitée dans le fleuve pour défendre sa chasteté. Leur surprise cessa alors, et fit place à l'admiration. On retira le cadavre, et on lui donna une sépulture honorable, en louant Dieu d'avoir révélé le fait à son serviteur.

Un autre jour, la cloche appela les religieux au réfectoire : c'était l'heure du dîner. Aussitôt l'économe court avertir le Saint qu'il n'y a plus une seule bouchée de pain dans le couvent. « Puisque le signal d'aller au réfectoire est donné, répondit-il, qu'on s'y rende, Dieu pourvoira à nos besoins. » On venait de bénir la table, et les religieux étaient à peine assis qu'on sonna [illegible] hôtellerie. Le portier y courut, et trouva [illegible] mule chargée de pain et de provisions. Après [illegible] apportées au réfectoire, il revint à la p[illegible] mais il n'y rencontra plus l'animal et, malgré toutes les recherches qu'il fit, il ne parvint jamais à découvrir le chemin par lequel il était venu, ni à connaître le conducteur qui l'avait amené.

Il serait trop long de raconter tous les prodiges que Dieu opéra par l'intermédiaire de son serviteur. Sa renommée s'étendit si loin que les personnes pieuses des pays les plus reculés se recommandaient à ses prières au milieu des plus grandes affaires, et que toujours le succès répondit à leur confiance. Plein de vertus et de mérites, le corps macéré par d'indicibles pénitences, l'âme enrichi des plus admirables dons de l'Esprit-Saint, Pierre allait bientôt jouir de la récompense due à ses glorieux travaux. Il laissait, du reste, la Réforme bien affermie.

MORT DE SAINT PIERRE

Au commencement du Carême de l'an 1456, il tomba gravement malade, et comprit facilement que la maladie était mortelle. La perte d'un tel père jetait les religieux dans un extrême abattement : lui seul conservait un visage joyeux. Il les consolait et les exhortait à toujours persévérer dans la rigueur qu'ils avaient jusqu'alors pratiquée.

Il avait une invincible répugnance pour toute espèce de nourriture, de telle sorte qu'il lui était impossible de prendre aucun aliment. Le médecin, désireux de lui offrir quelque chose qui pût plaire à son goût, lui demanda un jour s'il mangerait bien une perdrix. Il répondit que oui ; mais sa réponse contrista tout le monde car, à cette époque, on ne pouvait facilement le satisfaire. Or, le médecin quittait à peine le couvent qu'une perdrix, poursuivie par un milan, vint se réfugier auprès de lui. Il la prit et revint tout joyeux trouver le Saint. Saint Pierre reçut le petit animal et, tout en lui faisant de nombreuses caresses, il arrangea ses plumes et lui dit : « Cher petit oiseau, Dieu t'a arraché des griffes cruelles de ton ennemi, sera-ce une raison pour que tu meures de mes mains ? Non, va, et loue par tes chants ton Créateur et ton Sauveur. » Et il la lâcha, au grand étonnement de tous ses frères, qui admiraient la douceur de son esprit.

Cependant, le mal empirait toujours, et la mort avançait à grands pas. Saint Pierre voulut s'y disposer le mieux qu'il put. Il demanda donc à recevoir le Viatique. Quand le prêtre eut apporté dans son humble cellule le Dieu de l'Eucharistie, Pierre se leva sur sa couche et, d'une voix entrecoupée de sanglots, demanda pardon à ses frères des scandales qu'il leur avait donnés. Ceux-ci pleuraient et protestaient qu'eux seuls devaient implorer ce pardon. Lorsque le moribond eut reçu la sainte Hostie, les religieux jugèrent que le moment était venu de lui administrer l'Extrême-Onction. — Non, répondit-il, attendez plutôt l'évêque de Palencia, c'est lui qui doit me rendre ce dernier office. » On lui obéit, et, peu d'heures après, le prélat arrivait et avait le bonheur d'assister un saint à sa dernière heure. Quand il eut reçu l'Extrême-Onction, Pierre fit ranger ses religieux autour de sa pauvre couche et leur ordonna de commencer les prières pour les agonisants. Quelques instants après, il leva les mains au ciel et expira doucement en disant : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » C'était le 30 mars ; il était âgé de 66 ans.

SAINT PACOME, ABBÉ DE TABENNE (Egypte)

Fête le 14 mai.



Saint Pacôme allant visiter ses moines au-delà du Nil, montait sur un crocodile qui le portait docilement de l'autre côté du fleuve.

UNE HEUREUSE RENCONTRE

« Vers l'an de Jésus-Christ 311, dit l'abbé Darras, de jeunes soldats, enrolés de force pendant la guerre de Maxence et de Constantin, débarquaient à Thèbes, en Egypte. Ils étaient enfermés comme des prisonniers et traités avec une rigueur excessive. Des inconnus les abordent, les saluent comme leurs enfants, les consolent et leur procurent tous les secours qui sont en leur pouvoir. Un des soldats demande quels sont ces hommes bienfaisants. On lui apprit que c'étaient des chrétiens qui vivaient dans la retraite, la prière et l'exercice de la charité. Le jeune soldat se nommait Pacôme. Ce souvenir fut fécond dans son cœur et y porta des fruits de salut. »

Au reste, Pacôme, quoique né de parents païens, avait pour l'idolâtrie une horreur instinctive. Encore enfant, son père, qui mettait un grand soin à l'élever dans la fausse religion, le conduisit un jour à un sacrifice sur les bords du Nil. Mais le sacrificateur eut beau évoquer le démon, l'idole resta muette et ne rendit aucun oracle. Se tournant alors vers les parents de Pacôme : « Pourquoi, leur dit-il, avez-vous conduit ici un ennemi des dieux ? Qu'on le chasse. » Le père et le fils durent aussitôt prendre la fuite, car la foule, craignant de s'attirer la colère de la divinité, s'apprêtait déjà à les immoler comme des victimes.

L'ERMITE PALÉMON

Cet incident était toujours resté profondément gravé dans la mémoire du jeune homme et tourmentait son âme inquiète de vérité. Mais l'heureuse rencontre qu'il fit des moines chrétiens, dissipa toutes ses angoisses et sa carrière militaire achevée, il voulut connaître plus complètement une religion qui inspirait de si beaux exemples; il se fit instruire et bientôt après reçut le baptême.

Durant la nuit où il fut régénéré dans les eaux de la grâce, il vit tomber dans sa main droite une rosée céleste qui se convertissait en miel et il entendit ces paroles : « O Pacôme, c'est là le signe de la grâce que le Christ te donne en ce jour. » Il sent aussitôt son cœur enflammé de l'amour divin, et, dès le lendemain, il renonce à tous ses biens, quitte sa patrie et vient aux montagnes de la Thébaïde frapper à la porte de la cellule du saint ermite Palémon. « Du pain et du sel font toute ma nourriture, lui

[illegible] le vénérable vieillard. Je passe la moitié de la nuit à chanter les psaumes ou à méditer les Saintes Ecritures. » Pacôme, intérieurement frappé d'une telle austérité, répondit toutefois : « J'espère de Notre-Seigneur Jésus-Christ que, soutenu par vos prières, je persévérerai jusqu'à la mort dans ce genre de vie. » Frappé de cette réponse, Palémon le laisse entrer et le reçoit comme novice.

Pacôme [illegible], et, à partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une suite de prières, de veilles, [illegible]. Il travaillait des mains, cultivant la terre et tressant des corbeilles de joncs et d'osier, dont le produit servait à la nourriture des pauvres. Quand la nuit ne lui permettait plus de continuer son travail, il se retirait avec Palémon pour méditer et prier. Si parfois il arrivait au jeune novice de se laisser aller au sommeil pendant les longues veilles de son maître, celui-ci le prenait par la main, descendait avec lui dans la plaine et lui faisait porter de la terre dans des corbeilles pour vaincre la tentation. « Sois vigilant et attentif, lui disait-il, ô Pacôme, de peur que le démon, venant à te séduire, n'anéantisse tous nos efforts. » Et malgré son extrême vieillesse, Palémon mettait le premier la main à l'œuvre pour lui montrer l'exemple.

Il réclamait aussi de son disciple la plus entière obéissance. La solennité de Pâques étant arrivée, Palémon appelle Pacôme : « Frère, lui dit-il, c'est [illegible] tous les chrétiens, va [illegible] et [illegible] » Pacôme y court, et ayant égard à la solennité du jour, il mêle un peu d'huile [illegible] dont se nourrissait son maître. Palémon fait sa prière et se met à table ; mais à la vue de l'huile, il se frappe le front et s'écrie avec larmes : « Mon Sauveur a été abreuvé de vinaigre et de fiel, et je me [illegible] au point de manger de l'huile ? » Il ne put se résoudre à en goûter.

AU DÉSERT

La montagne qu'habitaient les deux serviteurs de Dieu était couverte d'épaisses forêts au-delà desquelles s'étendait un vaste désert. Un jour qu'il [illegible] Pacôme ne retrouva plus le chemin de son ermitage et poussa sa marche jusqu'au bourg de Tabenne, au diocèse de [illegible] sur les bords du Nil. Comme il y [illegible] à Dieu de le tirer de [illegible], il entendit une voix qui lui dit : « Demeure en ce lieu, ô Pacôme, et élève un monastère [illegible] dans le désert [illegible], viendront se mettre sous ta direction, et tu les [illegible] la règle [illegible] [illegible] Étant retourné vers Palémon, il lui fit part de [illegible] au désert. Le vieillard, [illegible] à Tabenne, [illegible] à son tour, devenir père de nombreux enfants.

[illegible] GRANDS COMBATS

[illegible] Pacôme fut [illegible]

Mais Satan ne pouvait voir d'un œil indifférent les progrès de Pacôme, et il lutta énergiquement pour étouffer dans cette âme héroïque le développement des vertus qui allaient en faire un des plus beaux ornements de l'Eglise et du désert.

D'impurs fantômes, des réminiscences mondaines, le désir de la gloire et des plaisirs revenaient sans cesse à la pensée du jeune anachorète, qui s'enfonçait alors plus avant dans la solitude, en redoublant de prières et d'austérités. Quand, vers le soir, il revenait à son monastère, comme des chiens qui aboient après leur proie sans pouvoir la saisir, les diables venaient en troupe, sous des figures humaines, au-devant de lui, et faisant semblant de l'applaudir, ils se disaient l'un à l'autre : « Place, place à l'homme de Dieu ! » D'autres fois, pendant que le Saint priait, l'esprit malin, sous la forme d'un grand coq, se présentait à lui et se mettait à chanter pour le distraire; puis, voyant que ses cris étaient vains, il lui sautait sur la tête, le frappant de son bec et le déchirant de ses ongles; mais, sans s'émouvoir, Pacôme faisait le signe de la croix et le coq disparaissait aussitôt dans un abîme de feu.

Un soir qu'il sortait pour prier, notre Saint aperçoit autour d'un grand palmier une multitude de petits démons qui, pour l'exciter à rire, secouaient violemment les branches de l'arbre, [illegible] en fagots les feuilles qui s'en [illegible] et essayaient ensuite de les traîner avec une apparence d'incroyables efforts, comme s'il s'agissait de remuer une grande montagne. Mais Pacôme faisait encore le signe de la croix, et toute cette fantasmagorie diabolique s'évanouissait de nouveau.

Toutefois Satan ne se croit pas vaincu. Cet ennemi des âmes attaque son adversaire par l'aiguillon de la chair, s'efforçant de faire pénétrer dans son esprit des visions abominables; et quand le solitaire prenait son austère réfection, de jeunes personnes immodestes se présentaient à lui le priant de les recevoir à sa table. Mais le soldat de Jésus-Christ sortit [illegible] de ce nouveau combat, également [illegible] aux louanges, aux [illegible] et aux séductions de l'esprit du mal. La rage de ce dernier ne connut alors plus de bornes, et ses assauts devinrent plus fréquents et plus terribles ; mais le courage ne fit pas défaut au généreux athlète du Christ, et, afin d'être [illegible] combattre son ennemi, il demanda à Celui qui avait vaincu Satan au désert, la grâce de n'être point sujet au sommeil. Et ainsi, il put chanter à juste titre ces paroles du Psalmiste : « Je n'ai point [illegible] ma face, jusqu'à ce que mes ennemis aient été entièrement [illegible]. »

[illegible]

[illegible]

de paix, d'union et de charité. A la vue de ces pieux solitaires, on peut s'écrier de nouveau : Qu'ils sont magnifiques vos tabernacles, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! Comme des vallons pleins de fraîcheur et d'ombre, comme des îles délicieuses au milieu d'un fleuve, comme des pavillons que le Seigneur a dressés lui-même ! »

Saint Pacôme gouvernait son peuple d'après la règle qu'il avait reçue du ciel et, malgré sa bonté et sa douceur, il ne donnait l'habit à personne qu'il ne l'eût éprouvé par un long et sévère noviciat de trois ans. Il y avait là, on le voit, une magnifique efflorescence monastique, et rien n'aurait été plus puissant sous le soleil que ces tribus pénitentes et contemplatives, si elles avaient pu conserver, avec la ferveur de la vie religieuse, la pure doctrine de la vérité. Malheureusement l'hérésie trouvera plus tard d'ardents et de terribles fauteurs dans ces colonies du désert; saint Pacôme eut la douleur de le prédire lui-même à ses disciples, à la suite d'une vision où Dieu lui dévoila l'avenir.

Toutefois, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour éloigner de ses enfants cette heure fatale. Il leur défendit tout commerce avec les hérétiques, particulièrement avec les Ariens, les Méléciens et les Origénistes; ces derniers surtout lui inspiraient une horreur instinctive : si Origène en effet n'a pas écrit d'erreurs, ce qui est contesté, il est certain que les hérétiques, pour se couvrir de sa renommée, en ont glissé plusieurs dans ses ouvrages.

Mais pour le moment dans cette solitude de la Thébaïde où les hommes ne semblaient soupçonner que l'immensité du désert, grandissait, peu à peu et sans bruit, un peuple au sein duquel Dieu prendra pour un temps les plus courageux défenseurs de la vérité.

LE VIEILLARD JONAS — LE FIGUIER DESSÉCHÉ

Mais, outre ces faits qui se relient à l'histoire même de Pacôme, la large enceinte du monastère de Tabenne fut, dès les premières années, remplie de souvenirs non moins édifiants se rattachant à la mémoire de quelques solitaires, qui ajoutent encore par leur beauté au portrait déjà si sublime du saint fondateur.

« Il y avait à Tabenne, dit l'hagiographe, un vieillard nommé Jonas. Jamais homme ne mena une vie plus admirable. Depuis quatre-vingt-cinq ans qu'il était entré au monastère, il avait toujours exercé, et lui seul, les fonctions de jardinier, cultivant les fleurs et les arbres, sans avoir jamais touché aucun fruit; toute sa nourriture consistait en quelques racines d'herbes sauvages qu'il assaisonnait d'un peu de vinaigre. Son vêtement était une simple tunique de peau de brebis qu'il s'était faite lui-même. Les moines ajoutaient à ce récit que jamais l'infirmité ne l'avait visité, et qu'il ne lui était pas davantage arrivé de dormir à son aise; après le coucher du soleil, il se retirait dans sa cellule et tressait des corbeilles jusqu'au moment où la cloche l'appelait à la prière de la nuit.

« Quand arriva pour le vieillard centenaire le moment d'entrer dans le silence de la mort, il s'endormit doucement sur sa chaise de travail, tenant entre les mains une corbeille de joncs que le temps ne lui permit pas d'achever. Les moines, instruits de sa mort, vinrent tous ensemble pour lui donner la sépulture; mais les glaces de l'âge avaient tellement durci les membres du vieillard qu'ils avaient acquis la solidité du bois, et il fut impossible aux moines de les courber. Pleins d'admiration à la vue d'un tel prodige, ils creusèrent plus profondément et déposèrent dans la tombe le corps du solitaire, dans l'attitude où la mort l'avait surpris. »

Or, tel était le respect que Jonas s'était attiré par la pratique de ses vertus, que saint Pacôme lui-même n'osait lui commander. « Un jour, continue l'hagiographe, comme le bienheureux Père revenait de visiter un des nombreux monastères qui s'étaient élevés autour de Tabenne, il traversa le jardin de Jonas et passa sous un grand figuier, dont les beaux fruits étaient trop souvent un sujet de tentation et de chûte pour les jeunes novices. Le saint abbé en surprit plusieurs ce jour-là, et s'étant approché de l'arbre pour les faire rentrer dans la discipline, il découvrit au sommet un petit démon, qui siégeait sur un trône dont les marches étaient formées par des fruits de toute couleur et de toute espèce. C'était le démon de la gourmandise qui nous tente tous, mais surtout les enfants. Pacôme appelle alors Jonas : « Coupez ce figuier, lui dit-il, car c'est une honte pour notre couvent. » Jamais l'austère vieillard n'avait hésité à la voix de l'obéissance; cette fois, pourtant, ne se sentant pas le courage d'abattre un arbre qu'il avait lui-même planté et arrosé de ses sueurs, il répondit : « N'en agissez pas ainsi, ô Père; ce figuier suffit à lui seul à nourrir tout le couvent. » De peur de l'attrister, Pacôme ne le pressa pas davantage; mais le jour suivant, Jonas trouva son figuier entièrement sec. »

SAINT PACÔME ET SES DISCIPLES

Le plus célèbre et le plus cher disciple de saint Pacôme fut l'abbé Théodore, surnommé le Sanctifié, qui, à l'âge de quinze ans, avait quitté ses biens et sa famille, malgré les larmes de sa mère, pour servir Jésus-Christ dans la solitude. D'une prudence et d'une sagesse consommées dans un âge si peu avancé, il fut souvent chargé par le Saint des missions les plus difficiles et les plus délicates, aussi bien auprès des autres moines du couvent, qu'auprès des nombreux étrangers que la renommée toujours croissante de Pacôme attirait à Tabenne.

Les religieux se réunissaient chaque soir pour entendre les exhortations du saint abbé. « Veillons et prions, leur disait-il un jour, car les esprits malins, comme des lions rugissants, rôdent autour de nous, cherchant une proie à dévorer. Que le nom du Christ nous garde et soit toujours notre bouclier, et nos ennemis seront dispersés comme la poussière que le vent emporte. » Inspiré alors par l'Esprit de Dieu, il appelle Théodore : « Allez, lui dit-il, à la cellule qui est devant vous; vous y trouverez un religieux qui est sur le point de perdre son âme, car, au lieu de s'armer de la prière pendant que son ennemi veille à ses côtés, il dort d'un profond sommeil. » Le religieux succomba en effet à la tentation et quitta le monastère.

Les Frères chargés de la boulangerie manquaient un jour au silence. L'abbé l'apprend par révélation et envoie Théodore les réprimander. « Que les frères ne s'imaginent pas, dit-il qu'il n'y ait aucun danger à enfreindre la Règle dans des points qui en eux-mêmes paraissent peu importants. »

Ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est l'humilité avec laquelle ce vénérable vieillard recevait les remontrances des moindres novices. Un jour qu'il travaillait aux nattes comme les autres, un jeune frère étant venu le voir et s'apercevant qu'il ne tressait pas selon la méthode ordinaire, lui dit librement : « Mon père, vous ne faites pas bien ; [illegible] le [illegible] d'une autre façon. — Eh bien, donc ! mon enfant, lui repartit doucement le Saint, montrez-moi comment il faut faire. » Et, l'ayant appris, il changea sa manière de travailler.

On apprend un jour à l'homme de Dieu qu'un frère va mourir. Le Saint accourt aussitôt; mais, à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il entend dans les airs une suave mélodie et d'harmonieux concerts. Il lève les yeux et voit l'âme du religieux s'envoier joyeusement vers les régions éternelles, entourée des esprits angéliques qui lui formaient un brillant cortège. Jugez par là, ajoute l'hagiographe, combien il est avantageux de vivre saintement, puisque la récompense est si grande et si belle ! »

Un moine fit une fois le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les exposa ensuite sur sa fenêtre où il savait qu'elles seraient aperçues par l'abbé. Pacôme, qui avait l'habitude de se retirer au fond du jardin après le coucher du soleil pour s'y entretenir de sujets pieux avec quelques religieux, aperçut en effet les deux nattes, et devinant le motif du frère : « Voilà, dit-il à ses compagnons, voilà bien du travail et de la peine pour le démon. » Il réprima ensuite cette vanité par une pénitence salutaire. En présence de tous les autres moines, une natte dans chaque main, le pauvre religieux dut demander pardon d'avoir étalé comme sien un bien qui n'appartenait qu'à Dieu. En outre, il fut condamné à garder la cellule pendant cinq mois, à tresser chaque jour deux nattes, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Une autre fois, comme il revenait à Tabenne après une longue absence, tous ses religieux étant venus à sa rencontre, un jeune novice lui dit en élevant la voix du milieu de tous : « En vérité, mon Père, depuis votre départ, nous n'avons pas mangé une seule herbe cuite. — Ne vous plaignez pas, mon fils, répartit doucement le Saint, j'y mettrai ordre. » Rentré au monastère, il se rend aussitôt à la cuisine, où il trouve le frère qui en avait la charge, occupé à tresser des corbeilles. « Dites-moi, mon frère, lui dit saint Pacôme, depuis combien de temps ne faites-vous plus cuire de légumes? — Depuis environ deux mois, répondit le cuisinier. J'ai pensé en effet qu'il était peu raisonnable de gâter inutilement les produits de notre jardin, car, à part les jeunes novices, personne ne touche aux légumes que je cuis. Telle est la raison pour laquelle j'ai cessé d'allumer le feu de la cuisine. Mais, pour éviter l'oisiveté, je m'occupe à faire des tissus et des nattes comme les autres. » Saint Pacôme l'écouta, mais ne put s'empêcher de s'attrister en voyant la facilité avec laquelle le religieux s'était exempté de sa charge sans l'avis de son supérieur. Il ordonna donc au cuisinier de lui apporter toutes les nattes qu'il avait faites (il y en avait près de cinq cents), et il les jeta toutes au feu, en disant : « Puisque, pour épargner un peu d'huile, vous avez méprisé l'obéissance, votre travail ne mérite pas une plus grande considération. »

AUTRES MERVEILLES

La vie de saint Pacôme, on peut le dire, est un tissu de miracles. Nous devons en citer au moins quelques-uns.

Un jour, un pauvre père accourt au monastère tout en larmes, se jette à ses pieds. « Ayez pitié de moi, s'écrie-t-il, je n'ai qu'une fille, et elle est cruellement tourmentée par les esprits infernaux. » Comme il était défendu aux femmes d'entrer dans le monastère, Pacôme demanda un habit de la possédée. « Cette tunique, dit-il en la voyant, ne lui appartient pas. » Le père ayant juré que c'était bien celle de sa fille : « Je sais qu'elle la porte, répliqua le Saint; mais, faisant profession d'être vierge, elle ne garde cependant pas la chasteté. » La malheureuse fille, apprenant ces paroles, promit de se corriger, et le Saint la guérit par un peu d'huile qu'il lui envoya.

Il délivra aussi une jeune possédée en lui faisant manger du pain bénit.

A la demande de Sérapion, évêque de Dendérah, Pacôme avait fait bâtir une église dans un village voisin de Tabenne en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Mais des hérétiques vinrent pendant la nuit et en renversèrent toutes les constructions. A la vue du malheur qui frappait les pauvres bergers, le Saint lève les yeux au ciel : « Dieu tout puissant, s'écrie-t-il, vengez-nous de ces insolents. » Le feu du ciel descend aussitôt sur les destructeurs et les foudroie tous.

Un religieux d'Italie étant venu le voir pour lui découvrir l'état de sa conscience, saint Pacôme ne pouvait l'entendre parce qu'il ne savait que sa langue maternelle, celle de l'Egypte. Alors il a recours à Dieu : « Seigneur, dit-il, si faute de savoir les langues, je ne puis aider les étrangers, pourquoi me les envoyez-vous? Et s'il vous plaît que je les serve, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour exécuter votre volonté. » Quelques instants après, un papier écrit lui tombe dans la main; Pacôme le lit, et reçoit ainsi du ciel une si pleine connaissance et un si parfait usage du grec et du latin qu'il surpassa en ces deux langues les plus habiles rhéteurs. L'hagiographe raconte encore que le fondateur marchait sur les serpents et foulait aux pieds les scorpions, sans en recevoir aucun mal. Lorsqu'il voulait traverser le Nil pour visiter ses monastères, les crocodiles du fleuve se présentaient à lui et le passaient sur leur dos. Le Saint avait obtenu le même pouvoir sur les animaux en faveur de son cher disciple Théodore. « Un jour, raconte saint Nil dans son traité de l'*Oraison*, le moine Théodore prêchait à ses religieux, lorsque deux grosses vipères se glissèrent tout à coup sous ses pieds et enveloppaient même ses jambes. Sans s'émouvoir, le moine les prend dans sa main, les plie en forme de cercles, les pose sur son sein jusqu'à ce qu'il ait complètement terminé son exhortation. »

LA RÉCOMPENSE

Mais le jour approchait où saint Pacôme devait aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux. L'an 348, la peste ravagea ses monastères et lui enleva plus de cent religieux ; lui-même tomba malade. Quand son heure fut venue, le saint patriarche voulut parler une dernière fois à ses enfants spirituels. Les moines étant tous réunis autour de son lit : « Mes bien-aimés, leur dit-il, voici que je vais entrer dans le bonheur des élus, car je vois déjà auprès de moi mon bon ange qui m'appelle. Fils bien-aimés, souvenez-vous de mes enseignements et de mes exhortations : fuyez les hérétiques, quels qu'ils soient, et n'ayez aucun commerce avec eux. Pétronius, votre frère, est plein de foi, de prudence et d'humilité, prenez-le pour pasteur, car je ne veux pas vous laisser orphelins. » Le bienheureux anachorète fit ensuite le signe de la croix, et, le 14 mai, il expira entre les bras de ses disciples, plantation divine que, depuis tant d'années, il arrosait de ses sueurs.

Imp. gérant : Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT ISIDORE, LABOUREUR

Fête le 15 mai.



UN ENFANT DU PEUPLE

On s'imagine quelquefois que pour devenir un saint il faut être un personnage ; mais tout chrétien peut, avec la grâce de Dieu, devenir un saint. Toutefois, il est bien évident qu'il ne le deviendra pas malgré lui. Saint Isidore, le patron des laboureurs, ce saint si populaire en Espagne où ses innombrables miracles l'ont rendu célèbre, naquit à Madrid vers le commencement du douzième siècle, de parents très pauvres. Mais s'ils étaient privés des biens de ce monde, ils en avaient d'autres qui valaient mieux : ils étaient riches en vertus. Leurs instructions et leurs exemples inspirèrent de bonne heure à l'enfant que Dieu leur avait donné une grande horreur du péché et un ardent amour de Dieu. Leur pauvreté ne leur permit point de le faire étudier; l'Esprit Saint se chargea d'illuminer de ses célestes splendeurs, cette jeune âme simple et candide qui venait à Dieu dans la pureté et la simplicité de son cœur. Jeune encore, il avait déjà la maturité de jugement d'un homme fait.

Quand l'âge lui eut apporté les forces nécessaires aux rudes travaux des champs, il se mit au service d'un riche habitant de Madrid, Jean de Vergas, pour cultiver sa terre de Caramancha, située près de la ville.

Résolu de se marier, il arrêta son choix sur Marie Torribia, d'une condition aussi simple que la sienne. Marie Torribia, alors servante dans une honnête famille de Madrid, était vraiment digne de devenir l'épouse d'Isidore. C'était une de ces femmes fortes, dont l'Ecriture nous a tracé un si magnifique portrait. Elle fut la compagne fidèle de la vie et des vertus de son époux, et la catholique Espagne l'invoque aujourd'hui sous le titre de Bienheureuse.

Elle vint s'établir avec Isidore à Caramancha, et ils y vivaient tous deux dans une grande union et une singulière piété.

FOI VIVE, ESPRIT DE PRIÈRE, AMOUR DU TRAVAIL

Isidore était un homme de prière. Que de chrétiens, bien intentionnés d'ailleurs, trouvent à peine dans le courant de la journée quelques minutes à consacrer à Dieu! Ils pensent s'excuser en alléguant la multitude de leurs affaires, comme si le soin des choses qui passent devait nous faire oublier les choses éternelles! Il y a ceci de merveilleux dans la vie du saint laboureur espagnol, qu'il savait trouver du temps pour tout; il avait le secret d'en donner beaucoup à la prière, sans que les devoirs de son état en eussent le moins du monde à souffrir, tout au contraire.

[illegible] perdre de temps et de s'appliquer au travail [illegible] enfin on gagne des mérites pour le ciel. Isidore [illegible]

Jamais l'infatigable ouvrier n'abandonna les [illegible] paysan qu'il était, il donnait de longues heures [illegible]

Le reste de la semaine, dès le point du jour, on [illegible] Vierge de tout son cœur, dit le diacre Jean, son historien, et avoir assisté au saint sacrifice de la messe, qu'il allait se mettre au travail des champs. [illegible] ses exercices de piété, il travaillait avec plus d'énergie. Et il arrivait, avec l'aide de Dieu, qu'au bout de la journée, il en avait fait plus que ses voisins.

[illegible] cependant, poussés par le démon [illegible] ur, lui dirent-ils, cet Isidore, que [illegible] pour cultiver vos champs au lieu de [illegible], et, sous prétexte de pèlerinages et de dévotions, s'en va visiter toutes les églises de Madrid. Le jour est déjà fort avancé lorsqu'il revient et il ne fait pas la moitié de son travail. Si nous disons cela, ce n'est n'est pas que nous lui vou- [illegible] être utile et par amitié pour vous. » Ah! les mau- [illegible]

A [illegible] une grande colère; il vint trouver Isidore et lui [illegible] honorable maître, répondit celui-ci avec douceur, [illegible] à surveiller de plus près son serviteur.

[illegible]

[illegible] sans être vu, observer à loisir le travail de son serviteur. Il attendit longtemps, et le soleil avait [illegible] hors de sa grotte pour accabler de reproches le laboureur attardé.

« Mais, qui sait les desseins de Dieu, disait le [illegible] qu'il avance, le cœur en proie à une grande colère, il aperçoit dans le champ deux charrues tirées l'une et l'autre par des bœufs blancs; chacun des deux attelages était dirigé par un jeune homme aux longs vêtements blancs et au visage merveilleusement beau et serein. Au milieu avançait la charrue d'Isidore. Toutes les trois glissaient à travers le sol avec une vigueur rapide et sûre.

A ce spectacle inouï, le maître [illegible] d'admiration et de stupeur. Il cont [illegible] sa marche; il regarde de nouveau; mais cette fois, il ne voit plus qu'Isidore, labourant seul, [illegible]

Il [illegible] l'interroge: « Cher ami, dit-il, je t'en prie, au nom de Dieu que tu sers si fidèlement, quels étaient donc ces compagnons qui, tout à l'heure, te prêtaient leur concours? J'en ai vu deux qui t'aidaient et travaillaient avec toi, mais, en un clin d'œil, ils ont disparu. » Le Saint répondit simplement: « Devant Dieu que je m'efforce de servir de tout mon pouvoir, je n'ai rien à me reprocher dans l'accomplissement de mes devoirs envers vous, et je vous assure que je n'ai appelé ni vu ave [illegible] j'invoque, c'est lui que j'implore, et c'est lui qui vient toujours à mon aide. »

Le maître était ému jusqu'au plus profond de son cœur. Il se repentait maintenant d'avoir ajouté foi si facilement à la calomnie, « Tout ce que l'on est venu me dire contre toi, dit-il à Isi[illegible] ton pouvoir et ce sera [illegible] ta volonté, de tout ce qu'il faudra fai[illegible] il le salua, et, de retour chez lui, il [illegible]

[illegible] aperçoit dans [illegible]

[illegible] attude et [illegible]

attirés par les nombreux miracles que Dieu y opère par l'intercession du Bienheureux, et dont cette eau est l'instrument.

Le maître d'Isidore avait perdu un cheval dont il avait grand besoin, le Saint se mit en prières et l'animal revint à la vie.

Le même Jean de Vergas vit sa fille unique succomber à une cruelle maladie. Isidore, suivant le témoignage de Jacques Bléda, obtint de Dieu sa résurrection et la rendit à son heureux père.

Un jour de fête, comme il vaquait à l'oraison dans l'église de Sainte-Madeleine, l'une des moins éloignées de ses champs, des enfants vinrent en hâte le prévenir : « Père Isidore, venez vite: un loup vient de se jeter sur votre ânesse, et si vous n'apportez prompt secours, il va l'étrangler. — Allez en paix, mes enfants, dit avec calme Isidore, que la volonté de Dieu [illegible] Puis, quand il eut fini sa prière, il vint voir ce qu'il en était : le loup était mort et gisait étendu par terre: Dieu s'était occupé de son serviteur pendant que celui-ci s'occupait de lui; ce dernier, plein de reconnaissance, retourna immédiatement à l'église pour le remercier.

SA CHARITÉ

Mais s'il aimait Dieu, ou plutôt parce qu'il aimait Dieu, il aimait beaucoup son prochain, surtout les pauvres. Pauvre lui-même, il se privait du nécessaire pour pouvoir venir en aide à de plus indigents que lui. Sa charité était tellement agréable à Dieu que Dieu ne craignit pas de recourir au miracle plutôt que de laisser son serviteur dans l'impossibilité de faire l'aumône.

Un samedi, il avait tout donné, et voilà qu'un malheureux se présente encore. Grande fut la tristesse d'Isidore. Fallait-il donc le renvoyer à jeun! il ne put s'y résoudre. « Chère épouse, dit-il à sa femme, va voir s'il ne resterait rien dans la marmite. » Marie savait bien qu'elle était complètement vide; elle le fait observer à Isidore, mais celui-ci insiste. Elle va donc la chercher pour la lui montrer. Quel n'est pas son étonnement d'y trouver une nourriture abondante! Stupéfaite, elle ne sut d'abord que dire; puis, toute joyeuse, elle vint servir le mendiant, qui ne se retira qu'après un copieux repas.

Voici encore un trait qui révèle bien le cœur du bon Isidore. Par une froide journée d'hiver, comme il portait du blé au moulin, il rencontra sur sa route une volée de colombes tristement perchées sur les branches d'un arbre; la neige qui couvrait la campagne, tenait les pauvres petites créatures privées de tout aliment. Cédant à la pitié, il ouvrit tout simplement son sac et leur abandonna autant de blé qu'il leur en crut [illegible]. Le compagnon du Saint se moqua [illegible] ce qu'il appelait une perte inutile. Dieu fut d'un autre avis, et quand on arriva au moulin, on ne trouva pas la moindre diminution au sac du charitable laboureur.

Mais un miracle qui eut un grand retentisse[illegible] onfrérie; or, un jour de fête, [illegible] dans une église selon sa coutume pour y prier, il [illegible]

en traversant les rues, un certain nombre de pauvres, habitués à regarder l'homme de Dieu comme leur Père et il les amenait avec lui. Quand ils entrèrent, les convives venaient de terminer leur repas.

« Vraiment, dirent-ils à Isidore, quelle idée de votre part d'arriver à cette heure, avec ce cortège de mendiants, alors qu'il ne reste plus rien, sinon la part que nous avons eu soin de [illegible] pour vous. — Eh bien! nous nous partagerons ce que vous voudrez bien nous donner au nom de Dieu, répondit doucement Isidore. » Aussitôt, les serviteurs s'empressèrent d'aller chercher à la cuisine la part mise en réserve. Mais ce ne fut plus une portion, ce fut un repas comme [illegible] cédent qu'ils trouvèrent! Ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. On fit asseoir les pauvres. Isidore prit place à table avec eux; non seulement il y en eut assez pour tous, mais il en resta encore pour les indigents qui se présenteraient. Le repas terminé, le Saint leva les mains au ciel pour rendre grâces au Seigneur, et après avoir salué les assistants, il courut à l'église de Sainte-Marie-Madeleine remercier Dieu avec une immense ferveur d'être venu si miséricordieusement à son aide en temps opportun.

IL OBTIENT LA RÉSURRECTION DE SON FILS

Tel était Isidore avec sa charité si tendre, avec sa foi si vive, si ingénue, que toutes les fois qu'il s'agissait d'obtenir quelque chose de la bonté de Dieu, il ne doutait jamais d'être exaucé. Quels que fussent ses travaux, il ne voulut jamais se faire exempter des jeûnes de l'Eglise. Observateur vigilant de la chasteté conjugale, il vivait saintement avec son épouse et ils s'édifiaient mutuellement par leurs bons exemples. Dieu leur avait donné un fils qu'ils élevaient dans une piété digne de la leur.

On raconte qu'un jour, comme le père travaillait aux champs, un horrible malheur arriva à la pauvre demeure: l'enfant tomba dans un puits et se noya. Isidore, à son retour, trouve la malheureuse mère en sanglots et apprend l'affreuse nouvelle. Ici encore ce fut sa foi qui eut la victoire. Tous deux s'agenouillèrent sur la margelle du puits et les supplications commencèrent. Dieu sait si elles furent ardentes! Et voilà que l'eau se mit à monter, monter, portant le précieux dépôt à sa surface; elle vint jusqu'au sommet du puits et rendit l'enfant plein de vie à ses parents.

MORT PAISIBLE — [illegible]

Enfin, le temps arriva où le serviteur de Dieu devait passer de ce monde à l'éternité; telle avait été sa vie, telle fut sa mort. Quand il sentit approcher l'heure où Jésus-Christ allait le récompenser de ses longs travaux, il se confessa humblement de toutes les fautes qu'il croyait avoir commises, reçut le saint Viatique avec une singulière dévotion, exhorta sa femme et son fils à persévérer dans la piété et la charité et mit ordre à ses affaires, toutes modestes qu'elles fussent. Puis il croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux et s'endormit doucement dans le Seigneur, l'an de sa Nativité 1170.

Son corps fut enseveli dans le cimetière de l'église Saint-André, celle que le serviteur de Dieu avait coutume de visiter la dernière avant de se rendre aux champs. Mais la place de sa sépulture fut fort mal choisie, ou plutôt je devrais [illegible]

affluait à cet endroit et s'infiltrait jusque dans la tombe.

C'est là que le corps du Bienheureux demeura quarante ans sans que personne songeât à lui rendre quelque honneur. Mais, alors, il plut à Dieu de manisfester la gloire dont son pieux serviteur jouissait au ciel. Le Saint apparut à l'un de ses parents, attaché au service de cette église, lui indiqua le lieu précis où reposait son corps et lui ordonna de la part de Dieu de le faire lever de terre et placer avec honneur dans cette même église du bienheureux apôtre André. Mais cet homme, se souvenant qu'Isidore avait été un pauvre laboureur, hésita sur ce qu'il avait à faire; il n'osa entreprendre les démarches qui lui étaient demandées et garda le silence. Sa négligence et son peu de foi furent punis : il fut atteint d'un mal qui ne le quitta plus jusqu'au jour où se fit la translation des reliques.

Cependant, le Saint apparut à une pieuse dame et la chargea de la mission que son parent avait refusée. Celle-ci se hâta d'en donner communication au clergé de l'église ainsi qu'aux fidèles. Tous se souvinrent alors, les uns d'avoir vu, les autres d'avoir entendu raconter la vie si humble et si édifiante du Bienheureux. On vint, au milieu d'un grand concours de peuple, creuser la terre à l'endroit de la tombe. Le corps fut retrouvé intact et sans la moindre marque de corruption. Les linges qui l'enveloppaient étaient eux-mêmes dans le plus parfait état de conservation. Une odeur suave et bien supérieure aux plus agréables parfums s'exhalait de ces restes vénérables. Un frémissement de joie et de reconnaissant enthousiasme agita la foule. On remerciait Dieu toujours admirable dans ses saints. Le corps fut levé de terre, porté dans l'église de Saint-André et déposé près de l'autel de l'apôtre dans un nouveau tombeau dont la magnificence était digne du précieux dépôt qu'on lui confiait.

Or, pendant tout le temps que s'accomplit cette translation, toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes, sans le secours d'aucun bras humain.

A la nouvelle de tous ces prodiges, de pauvres estropiés, des aveugles qui avaient l'habitude de se tenir dans les rues pour demander l'aumône aux passants, se firent amener près de la fosse entr'ouverte où avaient reposé les restes d'Isidore. Ils prirent de la poussière de ce lieu, s'en frottèrent les membres et recouvrèrent aussitôt la santé.

Aussi, quoique le procès de canonisation n'ait eu lieu que bien plus tard, les populations commencèrent à donner au serviteur de Dieu le titre de saint.

LE LABOUREUR GLORIFIÉ PAR LES ROIS

Quatre cent cinquante ans après ces événements, lorsque l'on ouvrit le sépulcre du Bienheureux devant les délégués de Rome, le corps fut aussi retrouvé dans le même état d'intégrité et de conservation, et les suaves parfums qui s'étaient manifestés la première fois se répandirent de nouveau parmi les assistants.

L'église, gardienne des précieuses reliques, devint le centre d'un pèlerinage très fréquenté des fidèles, et d'innombrables miracles n'ont cessé d'être obtenus par l'intercession du Saint, soit à son tombeau, soit par le moyen de cette source miraculeuse, dont nous avons parlé.

Bien souvent, alors qu'une sécheresse extrême désolait le pays, les habitants recoururent au Saint, et obtinrent la cessation du fléau. On exposait alors son corps, au chant des psaumes, au-devant du chœur de l'église, on le portait en procession au milieu d'un grand concours de fidèles accourus pour implorer la miséricorde de Dieu par les mérites de son serviteur, et Dieu ne tardait pas à faire tomber sur la terre une pluie bienfaisante. En 1275 et en 1426, en particulier, des miracles de ce genre préservèrent Madrid d'une grande disette.

Les historiens du Saint ont relevé dans les archives de l'église de Saint-André les relations d'un nombre immense de guérisons et de faveurs de tout genre. Les personnes attachées au service de l'église entendirent plus d'une fois une musique céleste autour du saint tombeau.

Au mois de novembre 1619, le roi d'Espagne Philippe III était dangereusement malade à Casarubia. Le corps du Saint fut apporté de Madrid au milieu d'un magnifique cortège et déposé avec pompe dans la chambre du roi qui recouvra miraculeusement la santé. Quelques jours après, il accompagnait lui-même les reliques jusqu'à Madrid, où elles furent replacées dans l'église de Saint-André. C'est ce qui le porta à faire les dernières instances pour la canonisation, et saint Isidore fut enfin canonisé, le 22 mars 1622, par un décret de Grégoire XV, avec saint Ignace, saint François-Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri.

L. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT SIMON DE STOCK

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DU CARMEL

Fête le 16 mai.



La Reine du ciel apporte le scapulaire à saint Simon de Stock.

NAISSANCE DU SAINT — PROTECTION DE MARIE

Simon de Stock, dont la mémoire vivra au milieu des hommes tant qu'y régnera la dévotion à Marie et à son scapulaire, vit le jour, l'an 1165, au château de Harford, dans le comté de Kent dont son père était gouverneur.

Un prodige illustra sa naissance : le corps du futur héros était de proportions telles que sa naissance devait coûter la vie à sa mère; mais celle-ci s'étant consacrée à la Sainte Vierge avec son fils, tous deux furent heureusement sauvés.

Cette pieuse mère, qui n'avait pas voulu céder à d'autres le devoir si cher à sa tendresse de nourrir son enfant, ne remplissait jamais cette fonction sans réciter, par gratitude pour sa céleste bienfaitrice, la *Salutation angélique;* que si elle venait à oublier ce pieux hommage, la résistance de l'enfant qui refusait la nourriture venait aussitôt l'en avertir. Lui-même, n'ayant pas encore un an accompli, récita plusieurs fois la prière dont nous venons de parler. Une image de Marie suffisait à apaiser ses vagissements, le nom même de la Mère de Dieu le faisait tressaillir. Enfin,

prodige plus admirable encore, notre Bienheureux refusait le samedi le sein de sa mère, honorant ainsi la Reine des cieux par le jeûne, lui qui savait à peine ce que c'est que manger.

JEUNESSE DU SAINT — INNOCENCE ET PIÉTÉ

A peine était-il capable de bégayer l'*Ave Maria* qu'il se mit à réciter, avec une grâce enfantine et la ferveur d'un séraphin, le *Petit Office de la Sainte Vierge.* Voyant entre les mains de son père le *livre des Psaumes*, il supplia avec de telles instances qu'il en obtint un exemplaire. Dieu lui donna-t-il de comprendre cette langue latine que nul ne lui avait enseignée, et de percer le mystère des paroles inspirées du roi-prophète? Nous ne savons. Toujours est-il qu'on le vit, à genoux et comme ravi en extase, méditer ces pensées sublimes dont se nourrissent les âmes les plus élevées dans la perfection.

Le Père de Stock, loin de trouver un tel office indigne de lui, eût cru manquer à ses devoirs de père s'il n'avait présidé lui-même l'éducation de son fils. La précocité d'esprit et de jugement qu'il rencontra dépassèrent son attente. Bientôt, il se trouva impuissant à diriger plus loin dans l'étude son jeune élève : la célèbre Université d'Oxford lui ouvrit ses portes. Simon de Stock avait alors sept ans.

Voilà donc cette fleur, si tendre encore, transplantée tout à coup dans un milieu tout nouveau pour elle. Que va devenir cette innocence, objet de notre admiration? Qu'on se rassure, Marie veille sur son petit serviteur. Ce n'est pas au milieu des plaisirs, du tumulte et des jeux que nous trouvons Simon de Stock, mais aux pieds des autels ou les images de Marie, lisant avec piété quelque beau traité sur les gloires de sa divine Mère. C'est dans un de ces moments d'expansion que, tout brûlant d'amour, il consacre à Dieu et à Marie sa virginité.

Que dire de ses progrès dans les sciences humaines? Au sein de cette nombreuse et brillante jeunesse, la fleur de la noblesse d'Angleterre, Simon de Stock sut conquérir la palme de l'admiration, non seulement par son innocence sans égale, mais aussi par ses talents. Il était savant à un âge où les enfants commencent à étudier, nous dit son historien.

Hélas! notre jeune Saint trouva dans sa propre famille des épreuves d'autant plus terribles qu'elles étaient moins prévues. Il avait un frère aîné dont la conduite était loin d'être irréprochable et [illegible] un [illegible] reproche. Le jeune seigneur résolut de venger le prétendu tort que lui faisait l'estime que l'on portait à son frère. Caresses et conseils perfides, calomnies, mauvais traitements, sarcasmes, tout fut mis en œuvre. Ce frère, aveuglé par la jalousie, ne cessait pas de remplir [illegible] d'une malice infernale, de [illegible] l'âme innocente de Simon [illegible] mais notre Saint, [illegible] [illegible] il ne voyait [illegible] recours à l'arme favorite des [illegible] : la solitude.

SIMON DE STOCK DANS LA SOLITUDE

[illegible]

provisions. Un chêne bien des fois séculaire, au tronc creusé par le temps, lui offre un abri contre les intempéries des saisons. Des herbes, des racines amères, des fruits sauvages deviennent sa nourriture; l'eau d'une source voisine, sa boisson. Mais Dieu veillait sur ce nouvel Elie : il se servit d'un chien dont l'instinct, miraculeusement guidé par le ciel, sut découvrir la retraite du jeune ermite et lui apporter de temps en temps un pain que son Père du ciel lui envoyait.

Alors commença pour Simon de Stock une vie qui tenait plus de l'ange que de l'homme : méditations continuelles, oraisons sublimes, extases et douceurs ineffables de l'âme. il avait fait de cette solitude affreuse comme un coin du ciel. Hélas! cette paix tant désirée et qu'il croyait avoir obtenue ne fut pas longue. Satan, l'ennemi de notre salut, nous poursuit partout sur la terre.

Tout à coup, il semble au jeune anachorète que Dieu s'est retiré de son cœur, une terrible angoisse le déchire. Son imagination, obscurcie par la tentation, se représente, dans la plus poignante réalité, le désespoir de sa famille, que son brusque départ a plongée dans le deuil. Il croit voir sa mère éplorée le suppliant de revenir dans ses bras. N'aura-t-il pas à répondre un jour devant Dieu des terribles soupçons qui vont planer sur la tête de son malheureux frère?

La sereine lumière qui guidait son âme paisible semble avoir disparu, c'est la nuit et la tempête; que faire? quelle résolution prendre? Simon lève les yeux vers l'Etoile du matin, vers Marie, sa bonne Mère. Il la supplie, il la conjure de l'éclairer et de le conduire, et l'Immaculée, dont le pied virginal a écrasé la tête de l'antique serpent, chasse les cohortes infernales, dissipe les ténèbres, rend à son serviteur l'assurance et la paix; Simon ne quittera pas sa vocation.

Mais ce n'était là qu'une trêve dans le combat. L'ennemi, qui n'a pas craint jadis de souffleter saint Paul lui-même par l'aiguillon de la chair, recourut à cette arme traitresse qui a immolé tant de victimes. Les mauvaises pensées, les images infâmes de la volupté criminelle que son frère a voulu inspirer à notre Saint, les séductions du monde qu'il avait fui [illegible], tout ce que l'impureté a de plus attrayant pour les passions, se réveillent avec violence dans son souvenir et attaquent son cœur. Son imagination s'échauffe et ses sens sont troublés.

L'âme de Simon de Stock, d'une innocence incomparable, n'avait jamais eu à lutter contre ces tentations hideuses qui font [illegible] la honte et le tourment des âmes saintes. Sentant les ardeurs de la chair l'envahir, le pauvre enfant se crut coupable, une souffrance indicible le déchira. Ce moment dut être terrible pour une âme si tendre, seule au milieu du désert. Si le désespoir entrait dans son cœur, c'en était fait de lui. Mais la foi du jeune homme était trop [illegible] pour laisser s'éteindre l'espérance. Il s'humilie, croyant avoir failli, et jeta vers Marie un long cri d'angoisse. Celle qui n'a jamais rebuté personne [illegible].

Pour se prémunir contre de nouvelles attaques, il redouble de prières et d'austérités, se roule au milieu des épines, se couvre [illegible] de ronces et d'orties, [illegible] Marie. Alors la Sainte Marie, dans un [illegible], vient elle [illegible] Saveur. Elle [illegible] vaillant athlète.

SIMON DE STOCK REÇOIT LES ORDRES — SES SUCCÈS DANS L'APOSTOLAT

Après vingt ans passés dans la solitude, notre Saint, pour obéir à Dieu, reparut au château d'Harford. Les détails nous manquent sur cette époque de sa vie. Nous savons seulement qu'il reprit ses études de théologie à l'Université d'Oxford où d'éclatants succès le désignèrent de nouveau à l'admiration publique. Son humilité en souffrit cruellement et lui fit regretter davantage encore son désert. Aussi, après avoir reçu avec crainte le fardeau du sacerdoce et célébré, dans les sentiments de la piété la plus vive, sa première messe, s'empressa-t-il de reprendre le chemin de sa chère solitude.

Nouveau Jean-Baptiste, il en sortait parfois pour tonner contre les vices du siècle et prêcher cette pénitence dont il était le plus vivant modèle.

Jean sans Terre, roi des Anglais, violateur des droits de l'Eglise, obligea le pape Innocent III à jeter l'interdit sur son royaume. Ce fut un grand deuil pour toute l'Angleterre. Simon parcourut le pays, semant la parole de Dieu et les miracles, invitant le peuple à la pénitence et à la prière; enfin, il obtint du ciel la conversion du roi et la paix de sa patrie. C'est dans ces circonstances qu'il composa la belle prière à Marie : *Alma Redemptoris Mater*, que l'Eglise chante encore aujourd'hui.

LE BIENHEUREUX EMBRASSE LA RÈGLE DU CARMEL

Enfin allait s'accomplir, après quinze ans d'attente, la prédiction qu'avait faite Marie à son dévot serviteur. Quelques seigneurs anglais, revenus de la croisade, où ils avaient admiré la sainteté de vie des solitaires du mont Carmel, en amenèrent quelques-uns dans leur patrie pour y implanter cet Ordre. Cette nouvelle fit tressaillir notre Saint qui, trouvant la vie de ces austères ermites conforme à ses désirs, résolut de l'embrasser. Un des seigneurs venus de Palestine, et qui avait embrassé le nouvel Ordre, Raoul Fresburn, employa une partie de ses domaines d'Angleterre à former une *Solitude*. Le supérieur de cette fondation provisoire fut le bienheureux Alain, qui eut la gloire de revêtir Simon de Stock de l'habit du Carmel. Notre Saint se trouvait au comble de ses vœux, quand la volonté expresse de ses supérieurs l'envoya prendre ses grades au collège d'Oxford. Mais il obtint qu'il lui fût permis de se borner au titre de bachelier en théologie et se retira aussitôt au désert de [illegible], dans le Northumberland, mettant ainsi une plus grande distance entre les honneurs et lui.

Sous la conduite du P. Raoul Fresburn, Simon fut le plus humble, le plus soumis, le plus mortifié des novices. Mais bientôt les grâces dont il était comblé par le ciel, et qu'il ne pouvait dérober entièrement à la connaissance de ses frères, le firent regarder comme un saint, comme un modèle achevé de perfection religieuse.

IL EST NOMMÉ VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE

Sa renommée ne s'étendit pas seulement dans le royaume d'Angleterre, ni même en Europe, elle parvint jusqu'en Palestine, aux oreilles de saint Brocard, supérieur de l'Ordre du Carmel. L'extension de l'Ordre en Occident, depuis les croisades, les menaces des Sarrasins qui le menaçaient en Terre Sainte d'une ruine complète, avaient fait naître dans le cœur du Supérieur général le désir de partager avec un autre la charge accablante qui lui était imposée. Son choix tomba sur Simon de Stock, qui fut nommé vicaire général. Cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre, et sa douleur fut égale à la joie qu'éprouvait l'Ordre tout entier de cette heureuse nomination. Il ne fallut rien moins que les promesses de Marie, le désir d'être utile à ses frères et de souffrir pour eux, et surtout la sainte obéissance, pour le décider à accepter le fardeau qu'on lui imposait.

Bientôt, éclatent les persécutions contre l'Ordre des Carmes, prédites autrefois par Marie à son dévot serviteur.

Leur succès hâte le violent orage qui s'élève contre eux en Europe. Ces nouveaux venus apparaissent à plusieurs comme des envahisseurs et des intrus qui viennent semer et moissonner dans le champ d'autrui. N'y avait-il déjà pas assez d'Ordres religieux en Occident sans y amener cet Institut orientaliste? La jalousie, naturelle au cœur de l'homme, est habile à trouver des raisons spécieuses. Les récriminations mises en avant firent leur chemin, et l'opinion publique se trouva déchaînée contre les Carmes. Ils se prétendent anciens, disait-on, et ils sont nouveaux; ils n'ont pas même été approuvés par le Saint-Siège.

Au milieu de cette tempête, Simon de Stock, calme et fort du secours céleste, ordonne des prières dans tout l'Ordre, et sûr désormais de la victoire, envoie des messagers aux pieds du Pape. Honorius III, éclairé par une vision miraculeuse, reçoit de la Sainte Vierge l'ordre d'approuver, de confirmer, de protéger l'Ordre des Carmes. Il se hâte d'obéir, et le Carmel fête encore avec solennité le jour où la paix lui fut rendue par la bulle du Saint-Siège, grâce au zèle et à la vigilance de Simon de Stock.

LE BIENHEUREUX VISITE LES LIEUX SAINTS

Mais voilà que la Palestine, cette terre arrosée du Sang du Sauveur, et où avait grandi si longtemps ce magnifique arbre du Carmel, devenait un sol inhospitalier. Déjà le fer des Sarrasins avait fait plus d'un martyr dans les rangs éclaircis des vaillants religieux.

Un Chapitre général s'ouvre au couvent du mont Carmel, sous les auspices du bienheureux Alain, alors Général de l'Ordre. Notre Saint, appelé à siéger, n'hésita pas un instant, malgré son grand âge et les difficultés d'un voyage long et périlleux. Une heureuse navigation le conduit bientôt sur cette terre où Dieu naquit, où Dieu vécut, où Dieu mourut. Il la baise avec transport, un torrent de larmes décharge son cœur qui déborde de joie. Et quelle n'est pas son émotion à la vue du Carmel, berceau de son Ordre, sanctifié par la vie toute céleste et les miracles sans nombre d'Elie; de ce Carmel dont les Livres Saints vantent la beauté incomparable? Mais des lieux plus saints encore attirent, comme un aimant irrésistible, l'âme de Simon de Stock; il s'avance pieds nus vers Jérusalem; chaque monument qui lui rappelle le Sauveur livre son cœur aux plus douces émotions. Enfin, après avoir satisfait son ardente piété, il revient au milieu de ses frères.

Faut-il quitter ce berceau de notre Ordre, cette terre où il a poussé de si puissantes racines? Fuirons-nous devant la persécution? Telles étaient les questions qui s'agitaient au sein de la [illegible], mais les avis étaient partagés. Notre Saint se lève à son tour : « C'est une conduite louable, dit-il, de fuir la persécution de

peur de perdre la foi ; et un très grand mal d'exposer sa foi au danger de la persécution, sans un ordre exprès du ciel, selon cette maxime de l'Évangile : *Lorsqu'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre.* D'ailleurs, Marie a prédit à saint Cyrille, Général de notre Ordre, la destruction future des Carmes en Terre Sainte. » Ces paroles sont reçues de l'assemblée comme un oracle et plusieurs religieux se hâtent d'en profiter. Mais l'année suivante, comme la persécution redoublait et que les Sarrasins infestaient les mers, le reste des religieux et Simon de Stock durent se réfugier dans Saint-Jean d'Acre, avec l'armée chrétienne des croisés. Les fontaines de la ville, empoisonnées par les musulmans, ne fournissaient plus d'eau aux chrétiens que dévorait une soif ardente. Notre Saint et ses frères, escortés de soldats, retournèrent au Carmel, et, à leurs prières, la fontaine d'Elie qui, par un prodige perpétuel, tarissait lorsque les religieux s'éloignaient de la sainte montagne, et jaillissait de nouveau à leur retour, laissa couler ses eaux en abondance. Notre Saint profita de la tranquillité que rendait au Carmel la présence des croisés pour reprendre la vie solitaire qu'il avait en prédilection. Il mena six ans, loin des hommes et près de Dieu, visité par la Reine du ciel et les saints anges, cette vie toute céleste que nous avons décrite.

C'est alors qu'il repassa en Angleterre, non sans périls, mais toujours visiblement protégé par sa bonne Mère, avec le bienheureux Alain et presque tous les Carmes de Palestine.

SAINT SIMON DE STOCK GÉNÉRAL DE L'ORDRE DU CARMEL

Notre Saint avait quatre-vingts ans, quand le choix unanime de ses frères l'appela, malgré ses résistances, à succéder au bienheureux Alain dans la charge de Supérieur général. Le Carmel n'eut qu'à se féliciter de l'heureux choix qu'il avait fait. La prodigieuse extension de l'Ordre, dans l'Europe entière et spécialement en France où il recevait de saint Louis la plus gracieuse protection, les innombrables monastères fondés ou agrandis, l'observance parfaite des règles, l'éclat des études sacrées, les bulles nombreuses que Simon de Stock obtint des Pontifes suprêmes, dont il fut toujours l'ami et le confident, et par lesquelles il affermit le Carmel contre les attaques incessantes de l'envie, enfin les heureuses réformes qu'il sut introduire dans les Constitutions, pour rendre son Ordre plus utile au salut des fidèles, signalèrent plus que jamais à l'admiration du monde cet héroïque et saint vieillard.

APPARITION DE MARIE A SON SERVITEUR LE SCAPULAIRE

Ici se place un événement qui met notre Saint au rang de ces hommes dont la sainteté a été, pour le monde entier, une source de bienfaits et de bénédictions. Nous voulons parler du scapulaire.

En 1251, Simon de Stock, courbé sous le poids des années, mais plus encore sous celui de la persécution et des contradictions auxquelles le Carmel ne cessait d'être en butte, était allé à Cambridge présider à la fondation d'un nouveau couvent. Il ne cessait jour et nuit de supplier Marie de donner à ses fils quelque gage éclatant de sa protection, qui réduisît leurs ennemis au silence. « Fleur du Carmel, disait-il, Vigne fleurie, Splendeur du ciel, unique Vierge-Mère, Mère pleine de douceur et toujours Vierge, donnez à vos Carmels un nouveau privilège, Etoile des mers ! » Telle était son ardente prière lorsque, la nuit de la fête du Carmel, au lever de l'aurore, Marie lui apparaît entourée d'anges, éclatante de lumière, vêtue de l'habit de son Ordre, le front ceint du diadème, souriant à son dévot serviteur. Dans ses mains, elle tient le scapulaire de l'Ordre et l'en revêt en disant : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire comme le signe distinctif et la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel ; c'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels . » Telle est la magnifique promesse faite par Notre-Dame à son serviteur, publiée par lui dans une lettre adressée à toutes les maisons de l'Ordre, et écrite sous sa dictée par son secrétaire le P. Swayngton.

Nous ne raconterons pas ici les grâces sans nombre, les miracles éclatants qui ont confirmé les promesses que Marie attacha à son scapulaire ; ce serait le sujet de plusieurs volumes. Au reste, le lecteur peut voir, dans la notice sur Notre-Dame du Carmel (16 juillet), les conditions de cette dévotion salutaire.

VISITE DES COUVENTS DE L'ORDRE MORT BIENHEUREUSE

Accablé par les ans et les infirmités, Simon de Stock, dont l'âme était toujours pleine de vigueur, ne recula pas devant une entreprise qui eût semblé héroïque à un homme dans la force de l'âge ; il résolut de visiter un à un tous les couvents de l'Ordre et se mit en chemin. L'Europe vit avec admiration ce vieillard, exténué par les pratiques d'une vie austère dont il ne voulait pas diminuer les rigueurs, mais dont la faiblesse disparaissait sous l'ardeur du zèle, parcourir avec un courage infatigable les monastères du Carmel. A sa voix, la ferveur de ses frères s'enflammait ; son exemple les transportait d'admiration, une sainte émulation s'emparait de leur cœur. Sous ses pas, de nouvelles fondations semblaient sortir de terre, en Belgique, en Ecosse, en Irlande. Il semait les merveilles sur sa route avec l'arme du scapulaire. Il projetait même de convoquer à nouveau un Chapitre général et de se démettre ensuite du généralat pour ne plus penser qu'à l'éternité : mais le moment était proche où Dieu allait couronner pour jamais son grand serviteur. Une fièvre violente l'arrête au couvent de Bordeaux ; à la nouvelle de ce coup funeste, le Carmel et l'Eglise entière sont alarmés. Seul, notre Saint reste calme, prédit l'heure de sa mort, reçoit les Sacrements dans les sentiments de la foi la plus vive, adresse aux religieux présents une touchante exhortation et rend doucement sa belle âme à Dieu en récitant la *Salutation angélique*. Il était âgé de cent ans.

Selon sa volonté suprême, son corps fut enterré à la porte de l'église pour être foulé aux pieds des passants comme celui d'un pécheur public ; mais d'éclatants et nombreux miracles manifestèrent bientôt la gloire de l'humble religieux, attirèrent les foules à son tombeau, et, douze ans plus tard, le Saint-Siège permit d'honorer saint Simon Stock.



[illegible]

SAINT PASCAL BAYLON

RELIGIEUX CONVERS DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS OBSERVANTINS

Fête le 17 mai.



Saint Pascal, berger avant d'être moine, prie au milieu des champs en gardant ses moutons.

Saint Pascal Baylon naquit le 17 mai 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg situé dans le royaume d'Aragon, sur les confins de la Castille. Son père, Martin Baylon, et sa mère, Isabelle Jubéra, étaient d'humbles cultivateurs, pauvres des biens de la terre, mais riches du trésor des vertus chrétiennes.

Pascal lui-même, prévenu de la grâce dès le berceau, savait à peine marcher et déjà il se plaisait à aller fréquemment à l'église, s'entretenir avec Jésus présent dans la Sainte Eucharistie. Souvent même on devait aller l'y chercher pour lui faire prendre de la nourriture. Sa pieuse mère, heureuse des espérances que lui donnait son jeune fils, s'efforçait d'écarter de lui les mauvais exemples et de développer en son cœur une piété forte et loyale.

PASCAL EST COMMIS A LA GARDE DES TROUPEAUX
IL S'EXERCE A LA PERFECTION CHRÉTIENNE

Pascal avait à peine atteint sa septième année, quand son père lui confia la garde des troupeaux. Le saint berger s'acquitta de cet office avec le plus

grand soin. Ses parents avaient négligé de lui apprendre à lire, cependant Pascal se procura quelques livres et passa ses loisirs en pieuses lectures ; on dit que les anges eux-mêmes vinrent lui enseigner à lire.

Tout en gardant les troupeaux, le jeune berger priait beaucoup. Son amour pour Marie était tel, qu'il [illegible] sculpter sur sa houlette l'image [illegible] de sa divine Mère [illegible] de l'avoir toujours présente devant les yeux. Aussi la Sainte Vierge [illegible] récompenser dignement son serviteur par de nombreuses [illegible].

Dès lors, Pascal [illegible] tout entier à la prière et au silence ; le mensonge, les paroles vaines et inutiles [illegible] de ses lèvres avec le plus grand soin. Tout pénétré des flammes de l'amour de Dieu, il excitait ses amis, par ses paroles et par ses exemples, à aimer Notre-Seigneur et sa Sainte Mère. Simple, droit et craignant Dieu, il grandissait en âge et en vertus. Humble, chaste, modeste, [illegible], il reprenait charitablement ses amis quand ils tombaient dans quelque faute, et on aimait souverainement à converser avec lui.

En qualité de berger, Pascal avait été mis au service de Martin Garcia, homme riche et vertueux, mais sans enfants. Ce maître ayant voulu prendre son petit serviteur pour héritier, notre Saint refusa, préférant être l'héritier de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ par l'humilité et la pauvreté.

Plein de [illegible] et de charité, toujours prêt à rendre service, l'humble pâtre faisait l'admiration des autres bergers. D'une sollicitude extrême pour le troupeau que son maître lui avait confié, on ne le vit jamais maltraiter ses brebis. Il veillait avec [illegible] à ce que son troupeau ne causât pas de dommages dans les pâturages voisins ; et si quelque dégât se produisait, quelque léger qu'il fût, le Saint indemnisait sur son propre salaire.

Si bienveillant pour les autres, Pascal se traitait [illegible] lui-même. Dans un âge si tendre, il [illegible] par les cilices, les jeûnes, les disciplines sanglantes. Souvent il marchait pieds nus, [illegible] les ronces et les épines, et, comme [illegible] lui-même, c'était pour l'expiation de ses péchés qu'il souffrait d'avoir ainsi les pieds [illegible]. En retour, Notre-Seigneur récompensait son serviteur par de fréquentes extases.

VOCATION RELIGIEUSE

Mais Dieu voulait l'élever à une plus haute perfection, [illegible] de la vie religieuse.

[illegible]

nommés Soccolans, près du bourg de Montfort. Là il reprend son humble emploi de berger chez un riche fermier. Sa piété, son amour de la solitude, sa vie austère lui attirèrent bientôt tous les cœurs; dans toute la contrée, on ne le désignait que sous le nom de saint berger.

Le dimanche, il assistait à la messe et communiait dans le couvent. Les autres jours, ne pouvant assister corporellement au Saint-Sacrifice, il s'y unissait au moins en esprit, en entendant le son des cloches.

Un jour, lorsque la cloche annonçait l'élévation et que le pieux berger était prosterné avec un saint respect, une hostie apparut à ses adorations, enfermée dans une custode soutenue par deux anges. Pascal conçut une telle ardeur pour la divine Eucharistie que l'amour pour le Très Saint-Sacrement fut dès lors sa plus grande dévotion.

Enfin, l'an 1564, saint Pascal Baylon demande l'habit de saint François aux Observantins déchaussés. Les Religieux, qui connaissaient déjà la réputation de sa sainteté, le reçoivent avec joie. Ses supérieurs veulent le faire Religieux de chœur, mais il se refuse à leurs désirs, se trouvant déjà trop honoré d'être mis au rang des Frères convers. L'année suivante, après le temps ordinaire du noviciat, frère Pascal fut admis à prononcer ses vœux solennels, le jour de la Purification de la Sainte Vierge. Dès lors il fit de rapides progrès dans la sainteté, et ne tarda pas à surpasser les autres Religieux par la pratique de toutes les vertus.

On lui confiait ordinairement les fonctions de portier ou de réfectorier ; quelquefois aussi, celles de quêteur, de cuisinier ou de jardinier. C'est à partir de cette époque que ses supérieurs le firent souvent changer de couvent. Pascal passa les dernières années de sa vie dans le couvent de Villarréal devenu célèbre depuis par les prodiges nombreux qui n'ont cessé de s'opérer jusqu'à nos jours au tombeau du Saint.

Pour mieux connaître la grande perfection à laquelle s'éleva saint Pascal Baylon, [illegible] des principales vertus auxquelles il s'appliqua pendant toute sa vie.

SON HUMILITÉ — OBÉISSANCE HÉROÏQUE

Dès son entrée en religion, Pascal place pour fondement de sa perfection la belle vertu d'humilité. Il accomplit volontiers et avec joie les emplois les plus humbles du couvent, il recherche avec empressement les [illegible] déplaisants. Nous avons déjà dit comment il préféra l'[illegible] de Frère convers à celle de [illegible] de chœur. [illegible]

[illegible]

lui fit une sévère réprimande sur sa maladresse. Après le repas, quelques Frères se rendirent auprès du serviteur de Dieu pour le consoler: « Taisez-vous, leur répondit-il, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de notre supérieur. » C'est ainsi qu'il avait coutume de répondre, quand les Religieux venaient le consoler de la trop grande rigidité que le supérieur semblait avoir à son égard.

Mais si Pascal portait à un si haut degré l'humilité, que dire de la vertu d'obéissance qu'il professait jusqu'à l'héroïsme, à l'exemple de Celui qui, pour nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix. Animé d'un profond respect pour la Règle, le saint Religieux se conformait parfaitement à ses prescriptions jusque dans les moindres observances. Aussi avait-il reçu des lumières surnaturelles sur l'obéissance à la règle, et plus d'une fois ses supérieurs le consultèrent à ce sujet. Reconnaissant dans ses supérieurs les représentants de Dieu, Pascal ne savait qu'obéir à leurs volontés, se souvenant toujours que le Saint-Esprit parlait par leur bouche. Quand on lui faisait une proposition, il avait souvent coutume de dire : « Je ferai comme l'obéissance dira. »

VOICI UN TRAIT DE CETTE OBÉISSANCE

Le supérieur de la Custodie des Observantins déchaussés de Valence était obligé d'écrire, pour une affaire de très grande importance, au général de l'Ordre de Saint-François qui était alors Christophe de Cheffon, résidant à Paris. C'était au moment où la rage des calvinistes dévastait la France, massacrant les moines, pillant les couvents et déchirant la patrie entière par la guerre civile. Porter cette lettre était une mission pleine de dangers. Qui oserait traverser ainsi une partie de l'Espagne et la France jusqu'à Paris, sans craindre de tomber aux mains de hordes huguenotes ?

Le provincial de Valence juge que Pascal aurait ce courage. Il lui fait part de ses projets et l'humble Frère accepte aussitôt, joyeux d'exposer ainsi sa vie pour l'obéissance.

Sans attendre plus longtemps, il se met en route, nu-pieds, sans provisions, sans même s'inquiéter des périls qu'il peut courir. Après avoir passé les Pyrénées, il va frapper à la porte du premier couvent de l'Ordre qu'il rencontre. On suppose que c'était à Toulouse, car le Saint rapporta plus tard qu'il y avait là beaucoup de Religieux savants. Après que frère Pascal eut exposé le but de son voyage, les Religieux se réunirent pour savoir s'il était bon d'exposer ainsi un de leurs Frères, sur la simple obéissance qu'il avait promise à son supérieur. Ils décidèrent que cela était permis et le laissèrent partir. Ils lui conseillèrent cependant de prendre des habits séculiers, mais le serviteur de Dieu ne voulut jamais y consentir.

Il continua donc sa route vers la capitale, mais non sans courir d'immenses dangers. Plus d'une [illegible] il fut poursuivi d'un village à l'autre à coups de [illegible] à l'épaule [illegible] blessure dont il ressentit les suites jusqu'à sa mort. Deux fois, il fut arrêté comme espion et ne [illegible] du ciel.

Un jour entre autres, Pascal, pressé par la faim alla frapper à la porte d'un château. Le maître du lieu, gentilhomme huguenot, était à table, quand on lui annonça qu'un moine, mal vêtu et de mauvaise mine, demandait l'aumône à la porte. Il fit entrer cet étranger et après avoir bien considéré son visage basané, ses habits grossiers et déchirés, il le prit pour un espion espagnol et se préparait à le mettre à mort, quand sa femme eut pitié de ce pauvre moine et le fit secrètement sortir du château, sans même songer à lui donner un morceau de pain. Une personne chrétienne d'un village voisin lui fit cette charité.

A peine notre Saint se croyait-il hors de danger, qu'il se vit de nouveau exposé aux fureurs de la populace attirée par son habit. Maltraité, couvert d'insultes par tous, Pascal fut même saisi par un jeune libertin, qui l'enferma dans une écurie. Il passa toute la nuit en prières et se préparait à mourir, quand celui même qui l'avait enfermé la veille vint lui ouvrir les portes le lendemain matin, et lui donner l'aumône.

Le saint Frère convers poursuivit sa route jusqu'à Paris, accomplit fidèlement sa mission et repartit aussitôt pour l'Espagne.

Pascal cheminait tranquillement quand un cavalier fond tout à coup sur lui, pose le fer de sa lance sur le cœur du Religieux en disant : « Où est Dieu ? — Il est dans le ciel, » répond Pascal aussitôt, sans se troubler et aussi sans réfléchir davantage. A cette réponse le cavalier retire sa lance et s'éloigne sans faire aucun mal au pèlerin.

Frère Pascal, qui ne comprenait pas d'abord ce que signifiait tout cela, s'aperçut bientôt qu'il avait oublié de dire que « Dieu est aussi dans l'Eucharistie. » — « Hélas ! se dit-il en lui-même, j'ai perdu l'occasion de mourir martyr, mon indignité m'a privé de cette grâce. » Mais s'il ne put remporter la palme du martyre, il avait droit à la magnifique couronne de l'obéissance héroïque pratiquée pour l'amour de Dieu.

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES — IL APAISE LES DISCORDES

Rentré dans son couvent, le saint Frère reprit sa vie humble et mortifiée. En qualité de portier, il était chargé de distribuer les aumônes aux pauvres qui se présentaient à la porte. Mais comme l'ardeur de son zèle ne connaissait pas de bornes, le charitable Religieux ne savait jamais refuser. S'il lui arrivait parfois de n'avoir plus rien à donner, il allait cueillir des fleurs au jardin, et les remettait joyeusement entre les mains des mendiants.

Un jour que le couvent était dans une grande disette, le supérieur reprocha à Pascal de donner toujours et de ne savoir jamais refuser. « S'il se présente douze pauvres, lui répondit le Saint, et que je ne donne qu'à dix, qu'arriverait-il si Notre-Seigneur était un de ces deux pauvres auxquels j'aurais refusé ? » Aussi allait-il jusqu'à se priver d'une partie de sa nourriture pour augmenter d'autant la sainte aumône.

Cette âme si simple et si naïve savait cependant ramener la paix dans les cœurs et éteindre les haines les plus invétérées. Nous n'en donnerons

qu'un exemple. Un fils était animé d'une haine mortelle contre le meurtrier de son père et personne ne pouvait le ramener à de meilleurs sentiments. Le Serviteur de Dieu se rend auprès de lui et s'efforce d'en obtenir des paroles de pardon. Mais le jeune homme restait obstiné dans sa haine; alors le Saint se jette à ses genoux en disant : « Mon frère, je vous en prie, pardonnez-lui pour l'amour de Dieu. » Et le jeune homme, soudainement frappé par cette parole, pardonna au meurtrier de son père, pour l'amour de Dieu.

Doué du don de prophétie, l'humble Frère convers annonça plusieurs fois à des malades la santé ou la mort. Plus d'une fois aussi il exhorta des personnes bien portantes à se préparer à paraître devant Dieu ; quelques heures après ces personnes expiraient. Par le seul signe de la Croix fait sur des malades, il fit un grand nombre de miracles, dont plusieurs sont attestés dans le procès de sa canonisation. Sur l'ordre de son supérieur, et après bien des difficultés, il fit une fois le signe de la Croix sur un Religieux qui souffrait d'une hémorragie, et le sang cessa aussitôt de couler.

SES AUSTÉRITÉS — SA SCIENCE PROFONDE — SA MORT

Comme tous les saints, Pascal voulait que son âme fût maîtresse de ses passions, et pour cela il châtiait son corps par de rudes austérités. Il jeûnait presque continuellement, souvent même au pain et à l'eau, et encore ne prenait-il que le nécessaire de la nourriture, réservant le reste pour les pauvres. Quand il pouvait, il choisissait pour lui les mets les plus vils et ce que les autres avaient rejeté. Sa grande piété lui faisait passer de longues veilles dans la prière et la contemplation. Le peu de sommeil qu'il se permettait, il le prenait sur la terre nue ou sur quelques planches, et dans une posture très gênante. Son corps chargé de chaînes et recouvert d'un rude cilice, était encore affligé par de longues et sanglantes disciplines.

Pendant que le corps était ainsi rudement traité, l'âme de l'humble Frère s'élevait aux plus sublimes hauteurs dans la connaissance de Dieu. Aussi le Seigneur se plaisait-il à consoler son serviteur par de fréquentes extases et par de suaves ravissements. Ces extases ne le réjouissaient pas seulement au chœur, mais souvent aussi au réfectoire et même au jardin, la bêche à la main.

C'est dans ces communications avec Dieu que cet homme sans lettres acquit une très haute science des choses spirituelles et des mystères de la foi, au point de pouvoir composer des livres sur ces questions élevées. D'habiles docteurs venaient le consulter et étaient émerveillés de la justesse de ses réponses. Mais il n'aimait point à faire parade d'une science dont il ne semblait pas se douter lui-même. L'obéissance, le désir d'instruire les ignorants des vérités du salut et de faire aimer Dieu, le déterminaient seuls à parler. Il fut plus d'une fois consulté sur divers doutes concernant la pratique de la règle, par ses supérieurs eux-mêmes, qui connaissaient les grâces dont Dieu l'avait favorisé à ce sujet. Les hérétiques, confondus par les paroles simples et vraies qu'il opposait à leurs mensonges, le persécutèrent souvent et le battirent parfois; mais par une protection particulière de la Providence, il finit toujours par s'échapper de leurs mains.

Saint Pascal Baylon professa toute sa vie un amour ardent pour la très Sainte Vierge, qu'il priait avec une confiance toute filiale. Mais sa dévotion principale était, ainsi que nous l'avons dit, l'Eucharistie.

Enfin, comblé de mérites, à l'heure qu'il avait prédite lui-même, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le dimanche de la Pentecôte de l'année 1592, au moment de l'élévation de la Sainte Hostie. Une foule nombreuse accourue au bruit de sa mort ne permit de célébrer ses obsèques que trois jours après son trépas. On lui fit de pompeuses funérailles. Pendant la messe le défunt, qui avait les yeux fermés, les ouvrit une première fois au moment de l'élévation de la Sainte Hostie, puis une seconde fois pendant l'élévation du calice, à la grande admiration de tous les assistants. Ce miracle est attesté dans le procès de canonisation du Saint.

Le corps du serviteur de Dieu fut préservé de la corruption du tombeau: au XVIIe siècle il existait encore dans toute sa fraîcheur. De nombreux miracles accomplis à son sépulcre y attirèrent un grand concours de peuple. Le pape Paul V béatifia Pascal en 1618; en 1690, Alexandre VIII le canonisa et l'inscrivit au catalogue des saints.

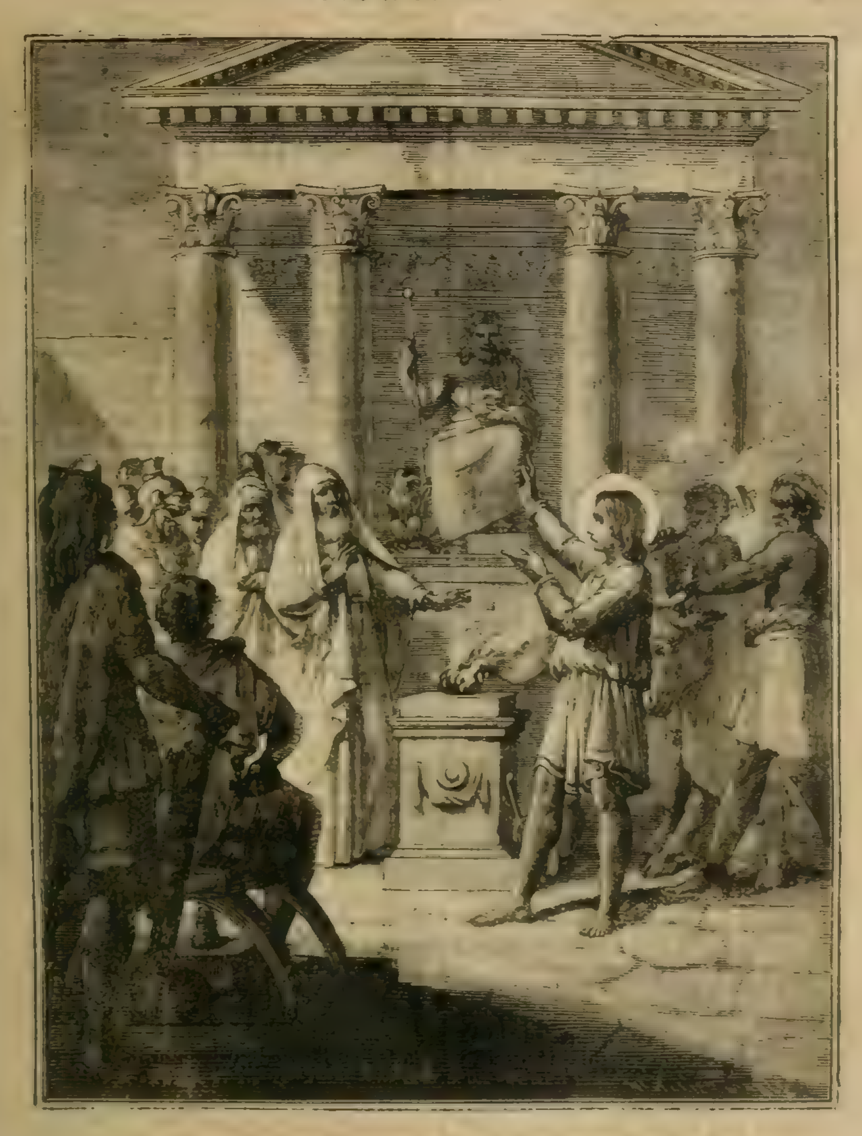
Un miracle tout particulier et propre à ce Saint, ce sont des coups que font entendre sa châsse, ses reliques et même ses images. Les grands coups sont le présage d'une calamité future, ou servent à donner quelque grave avertissement. Les petits coups, au contraire, annoncent des événements heureux et indiquent aux fidèles que leurs prières, adressées à saint Pascal, ont été exaucées.



Imp.-*gérant* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris

SAINT VENANT DE CAMÉRINO, ENFANT ET MARTYR

Fête le 18 mai.



Le jeune saint Venant refuse d'adorer les idoles.

Le culte de cet héroïque enfant, qui souffrit le martyre à quinze ans, a toujours été fort populaire à Camérino, sa patrie, qui l'a choisi pour patron. Le récit détaillé de sa vie ne nous a malheureusement pas été conservé d'une manière suffisamment certaine, mais voici les principaux traits de son glorieux martyre, tels que les résume le bréviaire romain.

LE JEUNE APOTRE

Venant ou Venance, en latin *Venantius*, était né à Camérino, en Italie. On raconte que ses parents étaient païens; mais dès qu'il eut le bonheur de connaître la vérité de la religion chrétienne, il l'embrassa avec courage, et sa piété fit produire de merveilleux fruits de vertus aux grâces du saint baptême. Il se distingua surtout par son zèle à répandre la foi de Jésus-Christ parmi ses compatriotes. Dans ce cœur d'enfant vibrait une âme d'apôtre.

DEVANT LE JUGE

L'an 250, l'empereur Dèce, l'un des plus furieux ennemis du christianisme, décréta contre les

chrétiens la septième persécution générale ; elle envoya au ciel des milliers de martyrs. A Camérino, le gouverneur Antiochus ordonna d'arrêter le jeune Venant.

A cette nouvelle, l'intrépide jeune homme, sans attendre l'arrivée des soldats, accourt lui-même au-devant du gouverneur, qu'il rencontre aux portes de la ville.

« Les dieux que vous adorez, dit-il au magistrat, ne sont pas des dieux, mais de vains simulacres inventés par les démons. Ce que vous racontez de leur vie montre qu'ils furent des hommes et des femmes dont la conduite était pleine de vices. Comment des êtres criminels pourraient-ils être des dieux ? Reconnaissez donc qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel et la terre, reconnaissez son Fils unique qui, s'étant fait homme pour nous sauver, nous a tirés de l'abîme du péché en mourant pour nous sur une croix. »

La joie que le cruel gouverneur avait éprouvée en voyant arriver sa victime se change en fureur lorsqu'il entend ces paroles. Il ordonne à ses soldats de se saisir de l'enfant et de l'accabler de mauvais traitements, jusqu'à ce qu'il renonce à la religion chrétienne ou qu'il meure.

SUPPLICES ET PRODIGES

Les bourreaux s'acquittèrent de leur mission avec toute la barbarie dont ils étaient capables. Comme l'enfant persistait toujours dans sa foi, ils l'attachèrent à un poteau et se mirent à le flageller avec tant de cruauté, que la victime n'aurait pas tardé à s'affaisser sous les coups ; mais un ange apparut soudain, écarta les bourreaux, et brisa les liens du martyr.

Après un premier moment de stupeur, ces païens endurcis, aveugles à la vraie lumière, s'empressent de reprendre leur prisonnier ; et, comme pour se venger de leur première défaite, ils l'attachent les pieds en haut et la tête en bas, puis lui brûlent le corps avec des torches ardentes. De temps en temps, ils lui placent les torches sous la bouche pour le suffoquer par la fumée. Cependant, ils répètent à leur victime : « Renonce au Dieu des chrétiens, et tes tourments cesseront. »

L'athlète du Christ souffrait tous ces supplices avec une constance si sereine et si calme, que les spectateurs étaient dans l'admiration. Plusieurs se convertirent, parmi lesquels le *cornicularie* Anastase (c'était un des employés du tribunal) ; il vit un ange, revêtu d'une tunique blanche, détacher une seconde fois le jeune martyr. Anastase reçut le baptême avec toute sa famille, des mains du prêtre Porphyre, et quelque temps après, versa, lui aussi, son sang pour Jésus-Christ.

UN FAUX FRÈRE

Antiochus fut très surpris d'apprendre la constance du jeune chrétien, et il voulut essayer de gagner par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par la violence.

Par ses ordres, Venant fut jeté au fond d'un noir cachot. Au bout de quelque temps, la porte s'ouvrit et un soldat, nommé Attale, pénétra jusqu'auprès du jeune martyr. « Moi aussi, lui dit-il, j'ai été chrétien [illegible] mais [illegible] aux plaisirs certains de la vie présente par une vaine espérance dans des biens à venir ; j'ai donc renoncé à la religion des chrétiens pour adorer les dieux de l'empire. »

Venant repoussa, avec indignation, les perfides conseils de ce traître.

Alors, le tyran l'appelle à son tribunal. L'enfant y proclame la divinité de Jésus-Christ. Antiochus ordonne de lui casser les dents. Le sang jaillit à flots des gencives déchirées. Ensuite les bourreaux le jettent dans un égout. Un ange l'en délivre. Les soldats le reprennent. Amené au tribunal d'un des juges de la ville, Venant, dans un langage inspiré, expose la fausseté du paganisme et la vérité de l'Evangile, lorsque le juge tombe soudain du siège et expire sur le sol, en disant : « Le Dieu de Venant est le seul vrai Dieu ! »

A cette nouvelle, Antiochus, de plus en plus furieux, envoie l'ordre de jeter Venant en pâture aux lions. Mais ces bêtes féroces ne lui font aucun mal.

Pendant ce temps, le prêtre Porphyre vient trouver Antiochus et lui dit : « Cette nuit, le Dieu véritable m'a montré les chrétiens, récemment convertis par Venant et baptisés par moi, tout brillants de lumière ; vous, au contraire, et ceux qui partagent vos erreurs, étiez noyés dans les ténèbres. » Antiochus répondit en ordonnant à ses bourreaux de prendre Porphyre et d'aller lui trancher la tête. C'est ce que désirait le martyr.

Venant restait toujours sur le champ de bataille. Le gouverneur ordonne aux bourreaux de lui attacher une corde aux pieds et de le traîner le reste du jour à travers les ronces et les épines. De larges taches de sang et des lambeaux de chair signalent le chemin suivi par la victime.

Après ce barbare supplice, Venant, demi-mort, et dans un état affreux, est abandonné par ses bourreaux. Ceux-ci croyaient inutile de s'occuper davantage d'un cadavre.

Le lendemain, Venant, miraculeusement guéri, se présente à Antiochus, pour lui montrer la puissance de Jésus-Christ et le néant des idoles. Au lieu de se convertir, l'obstiné païen s'en prend aux bourreaux et leur ordonne d'infliger au martyr le même supplice que la veille.

Cela dura longtemps. Les soldats fatigués, sous un soleil ardent, se plaignent d'une grande soif. Leur victime les prie de s'arrêter un moment, et aussitôt, se mettant à genoux, l'héroïque enfant implore la bonté de Dieu pour ses bourreaux. Il trace ensuite le signe de la croix sur une pierre ; et il en jaillit une source d'eau vive, à laquelle les soldats se rafraîchissent et se désaltèrent. Cette pierre est encore conservée dans l'église de Saint Venant, à Camérino.

Ce miracle interrompt le supplice ; plusieurs païens se convertissent. Les magistrats les condamnent à avoir la tête tranchée. Venant les accompagne lui-même au lieu du martyre pour soutenir leur courage ; enfin, sa tête tombe aussi sous le tranchant du glaive et son âme va les rejoindre au ciel.

On raconte qu'une secousse de tremblement de terre jeta en ce moment la terreur dans la ville de Camérino. Le gouverneur Antiochus mourut subitement peu après.

Les chrétiens ensevelirent honorablement les corps des martyrs. Dès lors, chaque année, les fidèles de Camérino fêtèrent l'anniversaire du jour où Dieu avait couronné son serviteur Venant. Quand la paix eut été définitivement rendue aux chrétiens, ils construisirent une église en son honneur et y déposèrent, avec respect, les reliques de leur saint patron.

Au xiiie siècle, pendant qu'Ugolini tyrannisait Camérino, au nom de Mainfroy, roi des Deux-Siciles, un nommé Péravallo, s'empara des reliques de saint Venant et les porta à ce prince, qui les donna au château de Saint-Sauveur.

Mais après la défaite de Mainfroy par Charles d'Anjou, frère du roi de France saint Louis, ce pieux trésor fut restitué à Camérino, par les ordres du pape Clément IV.

On le replaça avec joie dans l'église dédiée au saint martyr. La dévotion du peuple envers son saint patron reprit alors un nouvel élan, qui fut récompensé par de nombreuses grâces.

O saint enfant, si merveilleux dans votre zèle et votre courage pour conserver et défendre la foi chrétienne, Venant, fidèle à Dieu jusqu'à l'effusion du sang, soyez le protecteur des jeunes chrétiens qui entrent dans les combats de la vie, au milieu des périls et des obstacles du temps présent.

SAINTE EUPHRASIE, MARTYRE A NICÉE

L'Eglise grecque célèbre aussi, le 18 mai, la mémoire de sainte Euphrasie, martyre, qui endura, avec une invincible constance, de longs et affreux supplices pour le nom de Jésus-Christ.

Elle vivait au commencement du ive siècle, dans la ville de Nicée, en Bithynie. Arrêtée comme chrétienne, durant la persécution de Dioclétien, elle fut conduite au tribunal du préfet Priscillien. Elle refusa de renoncer à Jésus-Christ et fut cruellement flagellée, sur la poitrine, puis jetée en prison.

Ramenée devant le juge, elle montre la même intrépidité que la première fois. On l'attache à une colonne et on lui déchire les flancs avec des crocs de fer.

Après ce supplice, on étend son corps déchiré au-dessus d'un brasier ardent. On lui enfonce dans les chairs, surtout dans les doigts et les pieds, des alènes rougies au feu.

Au lieu d'une âcre odeur de chair brûlée, il s'exhale de ses plaies un parfum céleste.

Par un secours divin, elle survit à ces tourments. Pendant deux ans, elle endure les ennuis de la prison et se voit sans cesse en butte aux mauvais traitements.

Enfin les juges et les bourreaux, désespérant de la vaincre, se décident à la noyer. On la conduit au rivage et on la jette dans la mer.

Il est à regretter que les détails d'un si long et si édifiant martyre ne nous aient point été conservés. Prions néanmoins sainte Euphrasie de nous obtenir la patience et la persévérance dans le service de Dieu.

LA BIENHEUREUSE CAMILLE GENTILI

La ville de San-Severino, en Italie, vénère également aujourd'hui un autre modèle de patience, injustement persécuté, c'est la bienheureuse Camille Gentili, victime des guerres et des discordes civiles, qui désolèrent si souvent l'Italie au xive siècle. Sa mère était d'un parti et son mari de l'autre. Celui-ci avait voué à sa belle-mère une haine aussi injuste qu'implacable. Qu'on se figure la triste position de Camille entre ces deux êtres, si ennemis, et pourtant tous deux si chers à son cœur. Elle restait secrètement en relation avec sa mère ; son mari, l'ayant un jour appris, entra dans une si violente colère qu'il tua sa femme.

Cette mort tragique émut vivement la contrée, et le souvenir des vertus de l'innocente victime resta profondément gravé dans la mémoire du peuple. On ne doutait pas que le Dieu souverainement juste ne lui eût donné au ciel une couronne proportionnée à ses souffrances, et on commença à l'invoquer comme une sainte.

En 1841, le pape Grégoire XVI a approuvé le culte immémorial qui lui était rendu.



SAINT ERIC IX, ROI DE SUÈDE

Eric, Erric ou *Henri*, mot qui signifie *riche seigneur*, est le nom de plusieurs rois de Suède. Celui dont l'Eglise fête aujourd'hui la mémoire est le neuvième qui porta ce nom illustre.

Né au commencement du xiie siècle, il était fils d'Iward, l'un des plus puissants seigneurs suédois. Dès sa jeunesse, il se forma à l'étude des sciences et à la pratique des vertus chrétiennes. Il épousa ensuite la princesse Christine, fille d'Ingon IV, roi de Suède.

Le trône se trouvant vacant, à la mort de Smercher II, les Suédois, qui admiraient les vertus et les belles qualités d'Eric, l'élurent roi de Suède, conformément aux antiques lois du pays.

Dès les premiers jours de son règne, dit son historien Israel, chanoine d'Upsal, le nouveau prince se proposa constamment un triple but : faire fleurir dans ses Etats le culte divin et la civilisation chrétienne, gouverner son peuple avec justice et sagesse, défendre la Suède contre ses ennemis.

C'est ainsi qu'il fit restaurer et agrandir magnifiquement l'église cathédrale d'Upsal, jadis fondée par ses prédécesseurs, et la dota d'un clergé nombreux.

Il visitait les diverses provinces de son royaume, afin de se rendre compte par lui-même des besoins des peuples et des abus à réformer. Il rendait à tous exacte et prompte justice, sans se laisser influencer par la faveur ou les flatteries. Il réforma la législation du royaume et publia des lois pleines de sagesse, pour réformer les abus et assurer la tranquillité publique. Quiconque se croyait victime d'une injustice pouvait, en tout temps, recourir à lui et obtenir une sentence équitable.

Par cette conduite, Eric gagna tellement le cœur de ses sujets, que ceux-ci le prièrent un jour de garder pour son usage le tiers du produit des amendes payées par les malfaiteurs. Mais le généreux prince, content de son propre patrimoine, refusa.

Se défiant du faste et des grandeurs, le pieux

Il veillait avec un grand soin sur son âme. Il vaquait assidûment à la prière et à la méditation des vérités saintes. Il domptait sa chair par la pénitence et les austérités: sous ses vêtements royaux, un rude cilice lui servait d'armure contre les attaques de l'ennemi infernal. — Ce cilice, encore taché du sang du héros martyr, fut longtemps conservé comme une relique précieuse dans la cathédrale d'Upsal.

CONQUÊTE DE LA FINLANDE

Les Finlandais, peuple encore barbare et païen, venaient souvent piller les frontières de ses États. Eric, quoique ami de la paix, se vit contraint de lever une armée contre ces pirates. Avant d'entrer sur leur territoire, il leur offrit le pardon et la paix, s'ils consentaient à embrasser le christianisme. Les Finlandais refusèrent avec arrogance. Le roi de Suède envahit alors leur pays, et remporta sur eux une victoire complète. A la vue des centaines de cadavres qui couvraient le champ de bataille, le bon prince se mit à pleurer: « Hé! seigneur, lui dirent ses compagnons d'armes, une victoire mérite des chants de joie et non des larmes.

— Je me réjouis de notre triomphe, répondit le héros, mais je pleure tant de malheureux qui sont morts sans la grâce du baptême. »

Eric avait amené avec lui, d'Upsal, le saint évêque Henri. Sous la protection du prince victorieux, celui-ci commença immédiatement à instruire les Finlandais dans la religion chrétienne. Quelques années plus tard, il devait sceller sa prédication par le martyre. En attendant, Eric lui adjoignit d'autres missionnaires, construisit plusieurs églises ou chapelles, et s'en retourna glorieusement en Suède. — La Finlande resta au pouvoir des Suédois jusqu'en notre siècle.

LES REBELLES

Cependant une tempête se préparait contre le généreux monarque. Un prince de Danemark, que les uns appellent Magnus, d'autres Henri Scateler, parent par sa mère d'un des derniers rois de Suède, songeait à réclamer ce trône comme son héritage. Cet ambitieux conspirait de loin contre Eric; peu à peu, à force d'intrigues et d'argent, il se constitua un parti en Suède, dans lequel il enrôla tous les mécontents, en particulier ceux que la piété et la justice d'Eric gênaient dans leurs vices.

Quand il se crut assez fort, il convoqua secrètement ses partisans et s'avança, avec une armée, contre le souverain légitime.

Le roi, qui ne se doutait de rien, assistait tranquillement à la messe solennelle du jour de l'Ascension, quand un Suédois fidèle accourut en toute hâte lui annoncer l'approche des ennemis.

« Achevons d'entendre la messe, répondit le prince, et quant au reste des offices, Dieu voudra bien nous permettre de le servir autrement. »

Aussitôt la messe terminée, Eric se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, prend ses armes et, à la tête d'une poignée de soldats fidèles, marche intrépidement au-devant des rebelles.

La rencontre fut vive, la bataille impétueuse, mais courte. Tout l'effort des ennemis s'était porté sur Eric, qui, malgré sa valeur, se vit environné d'adversaires et tomba expirant, couvert de blessures. Les vainqueurs s'acharnèrent sur lui avec une cruauté sauvage et enfin lui tranchèrent la tête. C'était le 18 mai 1151 ou 1160.

« Ainsi, dit l'historien, Eric perdit le trône terrestre, mais alla trouver au ciel le trône immortel que ses vertus avaient conquis. Dès ce moment même, ajoute-t-il, Dieu commença à glorifier son serviteur. Une source jaillit à l'endroit où il avait rendu le dernier soupir. »

Quand les ennemis se furent retirés, quelques officiers fidèles vinrent relever le corps du roi, abandonné sur le champ de bataille. Ils le portèrent d'abord, non loin de là, dans la cabane d'une pauvre paysanne. Cette femme était depuis longtemps aveugle; poussée par un sentiment de foi, elle toucha le corps qu'on apportait, et porta à ses yeux ses doigts, teints du sang du héros. Aussitôt, ses yeux s'ouvrirent à la lumière.

Les Suédois commencèrent dès lors à vénérer le bienheureux Eric comme un martyr, parce qu'il avait versé son sang pour la cause de la justice et de la foi non moins que pour la défense de la patrie.

Le règne de l'envahisseur fut de peu de durée; les anciens partisans d'Eric se soulevèrent contre lui et il périt, avec son fils, dans la bataille.

Le corps de saint Eric, d'abord enseveli dans une chapelle dédiée en son honneur, puis dans l'église du vieil Upsal, fut solennellement transféré dans la nouvelle cathédrale d'Upsal, l'an 1273, en présence du roi Waldemar et de l'archevêque Fulco, et enfermé dans un riche mausolée d'argent et de marbre.

Beaucoup de guérisons et d'autres faveurs surnaturelles étaient obtenues à son tombeau; le récit d'un grand nombre a été reproduit dans les Bollandistes, d'après un ancien manuscrit.

Le culte de saint Eric fut très populaire en Suède, où on le vénérait comme un des patrons de la monarchie; ce que l'oriflamme de saint Denys était en France, la bannière de saint Eric l'était en Suède; plus d'une fois, elle conduisit les armées suédoises à la victoire contre les Russes de la Finlande.

Mais au XVI[e] siècle, les Suédois abandonnèrent la religion de leurs pères, la religion catholique, qui avait civilisé leur patrie, pour embrasser le christianisme falsifié et abâtardi, inventé en ce temps-là par Luther. Il y eut de nobles résistances, mais la force brutale les étouffa. Dès lors, on cessa d'invoquer saint Eric, le patron national. De nos jours, un petit noyau de catholiques s'est reformé en Suède; puisse-t-il être le grain de sénevé destiné à devenir bientôt un grand arbre.

L. [illegible], Imp.-gérant, [illegible] rue [illegible], Paris.

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE,

SOUS LE NOM DE CÉLESTIN V

Fête le 19 mai.



Saint Pierre Célestin dans le costume de son Ordre.

PREMIÈRE ÉDUCATION ET PREMIÈRES MARQUES DE SAINTETÉ

Saint Pierre Célestin naquit en 1221, au bourg d'Isernie, sur les confins de l'Abruzze et de la Pouille, de parents simples et droits, charitables et craignant Dieu. La bénédiction divine descendit sur cette famille, qui compta bientôt douze enfants; Pierre fut le onzième. Sa mère demandait sans cesse au Seigneur que, parmi les douze, il y eût au moins un serviteur de Dieu : toute pleine de ces pensées, elle fit entreprendre au second de ses fils des études qui devaient le conduire au sacerdoce; mais le jeune homme ne répondit pas pleinement à son attente.

Pierre avait alors cinq ou six ans, et la grâce divine se montrait admirable dans cette âme simple et candide; il disait souvent à sa mère : « Je veux bien servir Dieu. » Charmée de ses heureuses dispositions, celle-ci se promit de le faire étudier; elle rencontra de la part de ses amis et de ses autres fils de nombreuses oppositions. Malgré ces contrariétés, malgré la tristesse qu'elle en ressentait, la pauvre mère n'en persista pas moins dans son premier dessein; elle prit sur son nécessaire, et le donna à un maître

pour qu'il instruisît son fils. Dieu bénit une telle persévérance, et, bientôt, l'enfant répondit aux soins et aux espérances de sa mère. Il devint en peu de temps savant et pieux, et déjà, dans ses prières, il était honoré de la visite des anges, de leur Reine et de saint Jean l'Evangéliste.

Sa mère, à qui il faisait de ces visions un récit simple et fidèle, voulut éprouver si elles venaient vraiment de Dieu. Dans un temps de grande famine, le pain vint à manquer. La pieuse mère eut recours à Dieu, puis elle dit à Pierre : « Mon fils, prends une faux et va me chercher du blé dans les champs. » Or, le temps de la moisson était très éloigné, et le blé encore en herbe. L'enfant partit cependant, et revint bientôt, chargé de blé très beau et très mûr. « Ce même jour, raconte le Saint lui-même dans ses notes, je sciai le blé, le battis, et le portai au moulin, rendant grâces à Dieu. »

IL VEUT SE FAIRE SOLITAIRE

Dès son jeune âge, Pierre soupirait après le bonheur de servir Dieu uniquement, surtout dans la solitude. « Mais je ne savais pas, raconte-t-il naïvement lui-même, qu'on pût être ermite avec un compagnon. Je croyais qu'il fallait être toujours seul; j'avais de grandes peurs, la nuit surtout, à cause des fantômes. »

Que faire? Dans sa patrie, pas un serviteur de Dieu de qui il puisse prendre conseil. Cet état d'incertitude lui dure jusqu'à l'âge de vingt ans. Éclairé alors par la grâce, il a enfin recours à un de ses compagnons et lui dit : « Sortons de notre patrie et allons au loin servir Dieu. Mais, d'abord, allons à Rome et ne faisons rien sans le consentement de l'Eglise. » Le projet est accepté, et les voilà sur la route de Rome. Après un jour de marche, le compagnon de Pierre, exténué, se sent pris de remords et propose de rebrousser chemin vers sa patrie et ses parents. « Si tu m'abandonnes, répond le Saint, j'ai confiance que Dieu ne m'abandonnera pas. »

Il poursuivit seul la route encore l'espace d'un jour; mais, arrêté par une affreuse tempête, il se retira dans une église de Saint-Nicolas. En ce lieu [illegible], Dieu lui inspira de renoncer à son voyage de Rome, et de commencer, sans plus tarder, la vie érémitique. Non loin de là était une forêt où il passa six jours dans une prière et dans un jeûne continuels. Il n'en sortit que pour gravir une [illegible] montagne et se loger dans une caverne qui ressemblait à un tombeau, si petite, qu'il pouvait à peine s'y tenir debout ou s'y étendre. Il passa trois ans dans ce réduit, pendant lesquels Dieu combla son âme de ses meilleures grâces. Le démon, de son côté, lui livrait de terribles assauts, dont il demeura pleinement vainqueur. Les anges descendaient du ciel pour combattre avec lui, et, chaque nuit, le son d'une cloche céleste venait l'appeler à la prière.

[illegible] l'ayant visité sou- [illegible] il était en butte, elles lui [illegible] de recevoir le sacerdoce. [illegible] du saint autel, il [illegible] de force pour lutter [illegible] malgré les [illegible] il partit pour Rome, où on lui conféra les Ordres sacrés.

[illegible] SUR LE MONT MOURRON

A [illegible], Pierre avait pris l'habit de Saint-[illegible]. Cependant, avec l'autorisation de son abbé, il se retira bientôt dans une grotte du mont Mourron, près de Sulmone, afin de se livrer à une vie plus austère.

Il passa cinq années dans cette solitude, au milieu de privations de toutes sortes, auxquelles il joignait encore les plus dures mortifications. Mais Dieu était avec lui, et il goûtait dans sa retraite d'ineffables consolations. Tous les jours, il montait à l'autel; sa ferveur était celle d'un ange. Le démon, jaloux, comprit que le Saint puisait là toute sa force contre la tentation; il résolut de l'en priver. Le recueillement de Pierre et son humilité furent les armes dont il se servit. Il lui suggéra que la célébration des Saints Mystères attirait trop de monde en son ermitage, et qu'un pécheur aussi vil que lui n'était pas digne d'offrir à Dieu un si auguste sacrifice.

Cédant à ces tentations, le saint ermite allait, malgré la neige et malgré l'hiver, se mettre en route pour consulter le Pape, lorsqu'une vision l'arrêta. Le pieux abbé de Faifola, mort depuis peu, lui apparut au pied de l'autel pendant son sommeil. Il lui disait : « Priez pour moi, mon fils, et demeurez avec Dieu. — Et que dois-je donc faire? répliqua Pierre. — Célébrez la messe, mon fils, célébrez. — Mais, saint Benoît et plusieurs autres saints ne se sont pas jugés dignes d'un si auguste ministère, comment le serais-je, moi, qui suis un si grand pécheur? — Digne, reprit l'abbé, et qui donc en est digne? Célébrez, mon fils, célébrez avec crainte et tremblement. » La vision disparut aussitôt. Le même jour, il vit son confesseur qui lui parla dans le même sens.

Ainsi rendu à la paix, le Saint continua sa vie de contemplation. A plusieurs reprises, dans la suite, de célestes visions vinrent le délivrer des entreprises de l'enfer.

SA RETRAITE SUR LE MONT MAJELLA

En 1251, les forêts qui entouraient sa grotte furent défrichées. Saint Pierre, qui cherchait toujours la solitude, se retira sur le mont Majella. Sa sainteté commençait à lui attirer des disciples. Il en eut d'abord deux. Ce nombre s'accrut bientôt, malgré les résistances du Saint, qui aurait voulu demeurer seul avec Dieu. Telle fut l'origine de l'Ordre des *Célestins*.

Ils habitaient des cabanes faites d'épines et de branches. Leur solitude était affreuse. Souvent, on leur conseillait de l'abandonner. Les prodiges nombreux par lesquels Dieu se manifestait à eux les en empêchèrent toujours.

Pendant plusieurs années, une colombe toute blanche vint habiter au milieu d'eux. Elle prenait sa nourriture à l'endroit même où devait plus tard s'élever le saint autel. Partout, ils la voyaient : à l'office, à l'oraison, à la messe. Dans la suite, un bel oratoire fut construit en ce lieu en l'honneur du Saint-Esprit. Les religieux et les [illegible] entendaient souvent les cloches invisibles les appeler au service de Dieu. C'était comme une harmonie lointaine qui montait peu à peu, plus vibrante, plus solennelle aux grandes fêtes, plus douce, plus recueillie les jours ordinaires. A l'élévation, ce son mystérieux se faisait entendre si pressant qu'il attirait à l'autel la foule prosternée. Des voix célestes qui s'y unissaient parfois apportaient dans ce désert comme un écho du Paradis. « Souvent, a raconté le Saint, pendant la célébration des Saints Offices, j'entendais des voix très suaves se mêler aux nôtres [illegible] ceux qui les [illegible]

On sentait de partout la présence de Dieu en ce lieu béni. La vie des solitaires n'avait plus rien de terrestre. Et cependant, saint Pierre allait plus loin que tous dans la voie des austérités. Il observait, par an, quatre Carêmes de quarante jours, pendant lesquels il ne mangeait que deux fois la semaine. Le reste du temps, il jeûnait tous les jours. Sa nourriture ordinaire était un pain sec et moisi qu'il fallait, dit la chronique, briser avec un marteau.

Il portait un vêtement de laine grossière avec un scapulaire qu'il avait fabriqué lui-même, et, dessous, il dissimulait un cilice de fer qui ne le quittait point. En tous temps, il couchait sur une planche nue ou une pierre.

Avec plus de rage que jamais, le démon continuait ses persécutions. Un jour, le feu prenait aux branches d'arbres qui les protégeaient du froid. D'autres fois, des animaux de forme hideuse leur apparaissaient. Souvent, on entendait dans la nuit des cris épouvantables. Mais toute cette fantasmagorie disparaissait devant la puissance du Saint. Dès ce moment, Dieu lui accorda le don des miracles à un degré fort extraordinaire. A plusieurs reprises, le Saint renouvela, dans le monastère, les provisions épuisées. On le vit ressusciter un mort. Il semblait joindre à chaque aumône qu'il faisait une grâce de conversion pour celui qui la recevait. Les pensées les plus secrètes de ceux qui l'approchaient ne lui échappaient pas. Il prédit alors plusieurs choses qui, toutes, se réalisèrent comme il l'avait annoncé.

APPROBATION DES CONSTITUTIONS DE SON ORDRE

Peu à peu, le nombre de ses religieux s'était accru. Il avait fallu fonder plusieurs maisons qui, toutes, furent richement dotées par de généreux bienfaiteurs. En 1273, le pape Grégoire X, dans une première approbation, en comptait déjà seize. Le Saint leur avait donné la règle de saint Benoît avec quelques constitutions particulières.

A ce moment, le bruit courut que le Concile de Lyon allait supprimer tous les Ordres récemment fondés. Pierre résolut d'aller défendre lui-même sa Congrégation auprès du Concile, et il partit à pied, malgré son grand âge et malgré ses infirmités. Quand il fut à Lyon, il plaida sa cause moins par des paroles que par des miracles.

Le Pape, qui avait un profond respect pour sa vertu, voulut assister à sa messe. Pierre obéit. Mais le manteau dont il se dépouilla pour revêtir les ornements sacrés, demeura, pendant toute la messe, comme suspendu en l'air, à un rayon de soleil qui passait à travers le vitrail d'une verrière. Puis, quand on lui apporta les riches ornements qu'on avait préparés, le Saint, embarrassé, se prit à regretter les vêtements plus simples dont il se servait dans son ermitage. Miracle! les anges de Dieu les lui apportent soudain à travers les airs; il s'en revêt et célèbre devant les prélats émerveillés.

Le lendemain, le Pape lui fit expédier la bulle de confirmation. Plein de joie, Pierre reprit aussitôt la route de Majella. A son retour, tous ceux qui, au moment du Concile, s'étaient emparés de ses biens, les lui rendirent. Seul l'évêque de Chieti, son évêque, persévérait dans son obstination. Une maladie terrible, qui faillit l'emmener, lui ouvrit bientôt les yeux et il répara tous les dommages qu'il avait faits aux religieux.

L'Ordre croissait toujours. Le monastère de Faifola, où jadis le Bienheureux avait pris l'habit, lui fut offert. Pierre alla s'y établir avec quelques religieux. Puis, lorsque la fondation fut définitivement assise, il revint à Majella. Il semble qu'en 1226, poussé par un désir plus grand de la solitude, il ait abdiqué toute fonction dans l'Ordre.

A cette époque, il se retira au monastère de Saint-Barthélemy de Logio. C'est là qu'il changea en vin l'eau destinée au Saint Sacrifice de la Messe. Après deux ou trois ans il quitta ce lieu et se retira à Orfente où il demeura jusqu'en 1292. Partout, le suivaient le bruit de sa sainteté et l'éclat de ses miracles. A la fin, il revint à Mourron qui avait été le berceau de sa vie religieuse.

LE SOUVERAIN PONTIFICAT

A cette époque, le pape Nicolas IV était mort depuis deux ans déjà. Les disputes des cardinaux pendant tout ce temps avaient laissé vacant le siège pontifical. Pierre eut ordre de Dieu de leur écrire pour leur reprocher leur conduite.

A la lecture de cette lettre, une inspiration commune les saisit tous : c'était là le Pontife que la Providence destinait à l'Eglise, Pierre fut élu à l'unanimité.

Les députés qui vinrent lui annoncer son élection l'aperçurent par une fenêtre grillée à travers laquelle il donnait audience aux pèlerins. Ils virent un vieillard à barbe blanche, le visage amaigri, exténué par les jeûnes et les veilles, couvert de vêtements grossiers.

Quand il sut la décision du Sacré Collège, Pierre se prit à pleurer. Cependant les instances des évêques furent sévères et sans doute la manifestation de la volonté divine était si claire qu'il ne put refuser.

Dès que cette nouvelle fut connue, peuple, clergé, princes, tout le monde accourut pour voir le saint homme et l'accompagner à la cathédrale d'Aquila, où devait se faire son sacre.

Pierre arriva à Aquila, monté sur un âne que conduisaient par la bride les rois de Sicile et de Hongrie. Lorsqu'il fut descendu, un paysan y mit son fils perclus des deux jambes : l'enfant fut aussitôt guéri.

Il choisit, pour le jour de son couronnement et de son sacre, la fête de saint Jean-Baptiste. A cette occasion, il accorda avec profusion les indulgences et les jubilés.

LE RÈGNE DU PAPE

Pierre, le jour de son couronnement, avait pris le nom de Célestin V. Ce fut ce nom qui resta définitivement à son Institut.

Pendant son séjour à Aquila, le Saint mit en ordre les affaires de l'Eglise. Un nombre considérable de trônes épiscopaux était vacant. Il pourvut à l'élection d'évêques pieux et savants. Il revisa l'organisation du Conclave et créa douze nouveaux cardinaux, dont sept appartenaient à la France. Le sort des Ordres religieux ne pouvait le laisser indifférent, il en reforma plusieurs et combla de privilèges celui qu'il avait fondé.

Son dessein était de se rendre à Rome après son sacre. Cependant, sur les instances du roi de Sicile, il consentit à aller d'abord à Naples. Il partit avec toute sa cour, semant les miracles sur son passage.

Autour de lui, les intrigues s'agitaient et le

saint Pape s'en apercevait : il en gémissait souvent. Il lui venait des scrupules d'avoir accepté une charge qu'il se croyait incapable de remplir. Il se reprochait son ignorance du droit canon, le peu de connaissance des hommes et des affaires qu'il avait pu acquérir dans sa solitude. Un sévère conseiller, le Franciscain Fr. Jacopone de Todi, l'entretenait dans ses appréhensions.

Vaincu par la crainte d'offenser Dieu, Célestin V résolut de donner sa démission.

L'ABDICATION

Quand le bruit s'en répandit, le peuple de Naples envahit le palais pontifical pour supplier le saint vieillard de renoncer à un projet si funeste aux intérêts de l'Eglise. Les cardinaux joignirent leurs instantes prières à celles du peuple.

Un instant ébranlé, le Pape promit de prier pour connaître la volonté de Dieu. Après quelques jours passés dans la retraite, il réunit les cardinaux en consistoire secret. Dans l'intervalle, il avait rédigé une constitution où il définissait qu'un Pape peut abdiquer pour le salut de son âme.

Célestin V parut solennellement revêtu des ornements pontificaux. Il s'assit sur la chaire de Pierre. Puis, après avoir défendu aux cardinaux de l'interrompre, il lut d'une voix forte l'acte de renonciation au trône.

« Moi, Célestin, mû par des causes légitimes qui sont l'humilité, le désir d'une vie plus parfaite et celui de ne point blesser ma conscience, mon défaut de science, et dans le but de trouver le repos et les consolations de ma vie passée, je quitte volontairement et librement la papauté, donnant dès à présent au Sacré Collège des cardinaux la faculté d'élire, mais seulement par voie canonique, un pasteur pour l'Eglise universelle. »

Puis, au milieu des larmes de tous, il déposa les insignes pontificaux et se revêtit joyeusement du pauvre vêtement qu'il portait jadis.

Cette abdication fut fort discutée. Dieu se chargea lui-même de justifier son serviteur. Le lendemain du jour où il déposa la tiare, Pierre Célestin guérit un boiteux, en lui donnant sa bénédiction à la fin de la messe. Le don des miracles ne l'abandonna jamais.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis son élection, trois mois seulement depuis le sacre.

Saint Pierre avait prédit que son successeur serait le cardinal Benoît Cajetan. Cette prophétie se réalisa. Quand on eut proclamé le nouveau Pape, qui prit le nom de Boniface VIII, Pierre voulut être le premier à lui baiser les pieds.

CE QUI ADVINT APRÈS SON ABDICATION

Il tardait au pieux vieillard de reprendre le chemin de sa solitude. Il en demanda la permission au nouveau Pontife, qui ne crut pas pouvoir la lui accorder. Celui-ci craignait que, dans un cas si étrange, alors que tous n'acceptaient pas la validité d'une telle abdication, Pierre Célestin ne devînt un instrument de trouble pour l'Eglise entre les mains de quelques intrigants. Il lui demanda donc de l'accompagner à Rome où il [illegible] se rendre.

[illegible] tourmenté de plus en plus par le désir de [illegible] sa vie d'autrefois, s'enfuit secrètement [illegible] la nuit. Quand il arriva au mont M[illegible] avec des transports de joie.

[illegible] ailleurs un [illegible] de quelques mois, des gens du roi de [illegible] sa retraite.

Il fut conduit auprès du Pape à Anagni. Celui-ci, pour éviter les dangers qu'il craignait, résolut de tenir le Saint sous bonne garde, tout en l'entourant des égards et des honneurs qui lui étaient dus.

Le lieu de la retraite qui lui fut assigné était le château de Fumone. La sévérité des gardes transforma cette résidence en une véritable prison. On lui donna une cellule sur le modèle de celle de Mourron et deux de ses Frères pour réciter avec lui l'Office divin. La surveillance était étroite.

Les craintes de Boniface VIII ne sauraient évidemment justifier sa conduite envers le saint vieillard. D'ailleurs, le ciel se prononça contre le Pontife. Saint Jean-Baptiste, la veille de sa fête, lui apparut plein de menaces et lui reprocha la captivité qu'il faisait subir à son saint prédécesseur. Le Pape, effrayé, envoya à Fumone, pendant la nuit, pour s'enquérir de la façon dont on traitait l'homme de Dieu.

Les messagers arrivèrent de grand matin. Or, ils aperçurent le bienheureux Pierre à l'autel et qui célébrait une messe de *Requiem*, bien que ce fût le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. A l'élévation, ils le virent en extase et soulevé de terre, ce qui dura jusqu'à la fin de la messe. Quand elle fut achevée, le vieillard, à qui une révélation avait tout appris, confia aux messagers les paroles les plus consolantes pour le Pape Boniface envers lequel il conserva toujours les sentiments de la plus tendre vénération.

Puis il consentit à leur expliquer pourquoi il célébrait une messe de *Requiem* un jour de si grande fête. Cette nuit-là même, leur dit-il, son ami, le roi de Hongrie, était mort. Dieu le lui avait fait connaître, en même temps que l'arrivée des messagers. Il avait célébré de si grand matin, parce qu'il ne voulait pas faire attendre à cette pauvre âme le fruit de ses suffrages. A l'offertoire, il avait vu son âme pénétrer dans le sein de Dieu.

Les envoyés retournèrent, pleins de joie et d'admiration, raconter au Pape tout ce qu'ils avaient vu.

LA MORT DE SAINT PIERRE CÉLESTIN

Depuis neuf mois, le saint prisonnier vivait à Fumone, lorsque Dieu lui révéla que l'heure de sa mort approchait. Ce fut pour lui l'occasion de redoubler de rigueur dans ses austérités. Un dimanche, au sortir de la Sainte Messe, il se sentit définitivement atteint. Quand il eut reçu tous les sacrements, il entra en agonie. Ses lèvres défaillantes s'essayaient encore à répéter les paroles des psaumes qu'il avait chantés, sa vie entière, au pied des autels. Ses derniers mots furent les dernières paroles du dernier psaume de David. *Omnis spiritus laudet Dominum* : Que toute créature loue le Seigneur! Puis il rendit son âme à Dieu. C'était un samedi, le 19 mai 12[illegible]. Saint Pierre Célestin était âgé de quatre-vingt-un ans.

Ses reliques sont conservées en l'église Sainte-Marie de Collemaggio d'Aquila.

L'Ordre des Célestins brilla longtemps d'un vif éclat dans l'Eglise. Il disparut à la fin du siècle dernier dans ce courant de sécularisation qui envahit alors l'Europe.

Un vénérable religieux, Dom Aurélien vient de le rétablir heureusement dans toute la pureté de sa primitive observance (18[illegible]), sous le nom de « Célestins de l'Ordre de Saint-Benoît et de la Congrégation de France. »

Imp. [illegible] 8, rue François-I[illegible], Paris.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, FRANCISCAIN

Fête le 20 mai.



Bernardin, devenu brillant cavalier, faisait de longues absences; sa parente, Tobie, inquiète pour sa vertu, le suit un jour et le voit demeurer longtemps hors la ville, en prières devant la Madone placée au-dessus de la porte de Sienne. Ses inquiétudes cessent.

L'ENFANT DE MARIE

Ce saint fut toute sa vie l'enfant chéri de la Sainte Vierge. C'est donc par une heureuse coïncidence que sa fête se trouve placée au milieu du mois consacré à celle qu'il aima d'un amour si tendre et si constant.

Bernardin naquit le 8 septembre 1380, le jour de la naissance de la Sainte Vierge, à Massa, en Toscane, où Tolle, son père, Siennois, de l'illustre famille des Albizeschi, gouvernait en qualité de premier magistrat. Sa mère, Néra, bien digne par sa piété de posséder un tel fils, ne devait pas jouir du spectacle de ses vertus, car elle mourut

[illegible] avait [illegible] trois ans. Sur son lit de [illegible], elle confia l'enfant à sa sœur Diane, qui fut [illegible] une seconde mère. A sept [illegible], Bernardin perdit son père. Dès lors, le soin de son éducation revenait tout entier à cette parente qui l'accepta avec joie. On vit éclore peu à peu, sous sa sage direction, les germes de vertu que renfermait l'âme de l'enfant. Dans un âge si tendre, Bernardin était modeste, doux, humble, pieux; il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises. Très attentif aux sermons, il répétait à ses compagnons les paroles qu'il avait entendues, et il le faisait avec tant de fidélité et de grâce qu'il était facile de prévoir ce qu'il serait plus tard.

Sa vive sensibilité le portait aussi à aimer tendrement le prochain. Un jour, sa tante, ayant renvoyé un pauvre sans rien lui donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille, Bernardin lui dit, les larmes aux yeux:

« Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement, je ne pourrai rien manger aujourd'hui. J'aime mieux me passer de dîner que de laisser jeûner ce malheureux. »

Sa tante, au lieu de s'irriter de tant de charité, satisfit avec bonheur à son pieux désir.

A peine eut-il atteint l'âge de onze ans qu'il dut se séparer de celle qui avait guidé son enfance pour se rendre à Sienne auprès de ses oncles paternels, Christophe et Ange Albizeschi. Ceux-ci, désireux de cultiver ses heureuses dispositions, le mirent sous la conduite de deux célèbres professeurs: Onuphre, le grammairien, et Jean de Spolète. Bernardin profita à merveille de leurs doctes leçons. Il fut bientôt à la tête de tous ses condisciples qu'il dépassait, non seulement en intelligence et en savoir, mais, ce qui vaut mieux, en docilité et en vertu.

Il s'appliqua surtout avec un soin extraordinaire à veiller sur la pureté de son âme. Au milieu de ces écoliers formés à la vie des universités, querelleurs, libertins, séditieux, Bernardin conserva sa première innocence. S'il entendait un mot blessant, son visage se couvrait aussitôt d'une vive rougeur qui témoignait la peine qu'il en ressentait.

Parfois, cependant, il ne se contentait pas de rougir. Un jour, un homme de qualité, ayant prononcé en sa présence une parole déshonnête, Bernardin, l'enfant doux et aimable, se redressant tout à coup, l'œil brillant d'une sainte colère, lui ferma la bouche par un coup de poing si violent qu'il retentit par toute la place. Le noble libertin, devenu la risée des spectateurs, se retira confus. Mais cette réprimande le frappa si vivement qu'il résolut dès lors de se corriger. Il tint parole, et, depuis, toutes les fois qu'il entendait prononcer Bernardin, le souvenir de cette correction le faisait fondre en larmes.

En face d'une vertu aussi vaillante, le vice était forcé de baisser pavillon. Dès que le Saint paraissait:

« Taisons-nous, disaient les libertins, voici Bernardin! »

Quel était le secret de cette énergie si extraordinaire? Sa dévotion à Marie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il avait pris l'habitude de jeûner chaque samedi en son honneur, et la Sainte Vierge le récompensait en lui donnant la force de vaincre ses passions.

Ses camarades d'études se moquaient un jour de lui parce qu'il ne cherchait à plaire à aucune dame.

« La dame de mes pensées est la plus belle du monde », répondit Bernardin.

Et comme leur curiosité était piquée, le pieux jeune homme en profita pour les conduire devant la statue de la Reine du ciel.

La pensée de la Sainte Vierge remplissait en effet son esprit, et la pureté immaculée de Marie ravissait son cœur.

Tobie, une de ses parentes, tertiaire de Saint-François à qui la piété et un âge avancé donnaient des droits de sollicitude spéciale, voyant l'enfant devenir un cavalier brillant, s'émut des séductions que le monde pouvait exercer sur cette jeune âme et l'avertit de ses craintes; il lui répondit:

« Je suis déjà pris par l'amour, car je sens que je mourrai le jour même où je ne pourrai voir celle qui m'est chère. »

D'autres fois il ajoutait:

« Je m'en vais voir celle que j'aime, qui est plus belle et plus noble que toutes les filles de Sienne. »

Tobie, entendant ces paroles et n'en comprenant pas le sens, était profondément affligée et, voulant une fois éclaircir les soupçons qui la désolaient, elle le suivit secrètement; elle le vit de loin s'arrêter devant l'image de Marie, sculptée au fronton d'une des portes de Sienne. Là, à genoux sur le sol, Bernardin récita pieusement ses prières, et lorsqu'il les eut finies, il s'en retourna tout droit à la maison. Tobie connaissait désormais le secret de son jeune parent, et cessa de trembler pour lui.

Au milieu des exercices de la piété, le vertueux jeune homme poursuivait ses études avec une ardeur que le ciel récompensait. Dès l'âge de treize ans, il avait fini son cours de philosophie, il étudia alors le droit civil et canonique, puis les Saintes Ecritures.

Dès qu'il eut goûté à cette dernière étude, toutes les autres sciences lui parurent sans attrait; il employait le jour et la nuit à lire et à comprendre l'Evangile, et sa vie entière à le mettre en pratique.

LE SERVITEUR DES PAUVRES

Il y avait à Sienne, dans l'hôpital *della Scala*, une humble confrérie, dite des *Disciples de la Vierge*, destinée au service des malades. Bernardin, ses études finies, se hâta de s'y faire admettre; il avait alors dix-sept ans. Ce fut un spectacle touchant de voir ce jeune homme au corps frêle, au visage délicat, entouré jusque là de toutes les jouissances que procure la richesse, revêtu désormais d'habits grossiers, assistant les pauvres dans leurs maladies les plus repoussantes, sans se laisser rebuter, ni par les piqûres de l'amour-propre, ni par les répugnances de la chair, et faisant suivre ces exercices pénibles de longues méditations et d'austérités effrayantes.

En 1400, la peste, qui avait désolé une partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne et particulièrement l'hôpital *della Scala*. Il y mourait de dix-huit à vingt personnes par jour, de telle sorte que le personnel de l'établissement fut emporté presque tout entier par le fléau. Ce fut en cette occasion que Bernardin fit paraître admirablement sa charité. Non seulement il s'exposa lui-même pour l'assistance des pestiférés, mais il fit tant par ses exhortations, que douze hommes de cœur se joignirent à lui; pendant quatre mois, ces martyrs du dévouement, qu'on croyait perdus, s'exposèrent à la contagion sans en recevoir aucune atteinte.

Au bout de ce temps, la peste ayant cessé, Bernardin, épuisé de fatigues, tomba dans une fièvre violente qui l'obligea quatre mois à garder le lit. Il supporta cette épreuve avec résignation et édifia, autant par sa patience et sa docilité qu'il l'avait fait par sa charité.

C'est pendant cette longue maladie qu'il se fortifia dans son projet de se consacrer entièrement à Dieu.

A peine fut-il rétabli qu'il se mit de nouveau au service des malades. Une de ses tantes, ermite de Saint-Augustin, accablée de souffrances, avait réclamé ses services. Bernardin la soigna plus d'un an, comme l'aurait fait le fils le plus dévoué et lui ferma les yeux.

BERNARDIN PRIE POUR SA VOCATION

Ce devoir accompli, notre Saint se retira chez un de ses amis, aux extrémités de Sienne, et se fixa pour clôture absolue les murs de son jardin. Dans cette solitude, il s'appliqua à l'oraison et à la pénitence, afin d'appeler les lumières du ciel sur la route qu'il devait suivre.

Un jour qu'il répandait son cœur devant un crucifix, il entendit une voix qui lui disait : « Bernardin, tu me vois dépouillé de tout et attaché à une croix pour ton amour; il faut donc aussi, si tu m'aimes, que tu te dépouilles de tout et que tu mènes une vie crucifiée. »

Pour suivre ces conseils, Bernardin résolut d'entrer dans l'Ordre de saint François. Il prit l'habit au couvent de Colombière, à quelques kilomètres de Sienne, le 8 septembre 1404, vingt-deuxième anniversaire de sa naissance. Il est à remarquer que, dans les trois années qui suivirent, c'est à ce jour où l'Eglise célèbre la fête de la Nativité de Notre-Dame, qu'il fit sa profession, célébra sa première messe et prêcha son premier sermon. C'est ainsi que la Sainte Vierge voulut présider à sa triple vocation de religieux, de prêtre et d'apôtre.

Dès son entrée dans la vie religieuse, Bernardin, non content de suivre la règle de saint François, déjà si austère, s'appliqua à détruire en lui, à force de veilles, de jeûnes et de mortifications, toute attache au monde. Il recherchait avec empressement les mépris, les humiliations et les mauvais traitements. Son plaisir n'était jamais plus grand que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfants lui disaient des injures et lui jetaient des pierres, à cause de la pauvreté de son habit et de la nudité de ses pieds : « Laissons-les faire, disait-il à ceux qui l'accompagnaient, ils nous fournissent l'occasion de gagner le ciel. »

LE PRÉDICATEUR

Lorsqu'il eut fait sa profession, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir son talent pour la prédication que nous avons vu s'annoncer d'une manière si étonnante à l'époque de son enfance.

Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement; mais sa bonne Mère était là. A peine l'eut-il invoquée, que sa voix devint pure et éclatante. Il reçut en même temps toutes les qualités nécessaires à un prédicateur : l'intelligence des saintes lettres, l'élégance de la composition, la beauté du geste et surtout un feu et un zèle admirables pour la conversion des âmes. Aussi, sa prédication produisit-elle en Italie des fruits merveilleux.

On ne pouvait entendre sans émotion sa parole toute brûlante de charité. Les pécheurs, pris soudain de repentir, fondaient en larmes et retournaient chez eux corrigés. Les hommes venaient déposer entre ses mains les dés, les cartes et autres instruments de jeux défendus; les femmes lui apportaient leurs dorures, leurs cheveux, leurs fards et tous ces objets de vanité qui pervertissent l'âme en embellissant le corps.

A cette époque, l'Italie était mise à feu et à sang par la guerre des Guelfes et des Gibelins ; le Saint parvint, à force d'exhortations, à adoucir les esprits et à désarmer des adversaires jusque-là irréconciliables.

Au reste, la punition ne tardait point lorsqu'on méprisait ses conseils. On assure qu'ayant prêché quatre discours sur la nécessité de la réconciliation générale, il s'écria à la fin du dernier : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à ma droite. » Un jeune gentilhomme resta seul à sa gauche et murmura. Le Saint le reprit sévèrement et lui prédit une fin misérable ; ce qui se vérifia peu de temps après.

Si l'on ajoute au don de l'éloquence celui des miracles, on comprendra quelle influence les paroles de Bernardin devaient avoir sur les peuples qu'il évangélisait.

Une petite fille étant venue au monde avec deux ulcères terribles, dont un sur la poitrine, par où sortait le souffle de ses poumons, elle fut guérie par une bénédiction qu'il lui donna. Un autre enfant, qui était presque mort, fut rétabli en parfaite santé, et un homme fut délivré du mal caduc par la force de ses prières.

Ses ennemis eux-mêmes avaient part à ses bienfaits. Un couvreur se moquant de lui, comme il passait dans la rue, tomba du toit sur lequel il était monté et se brisa tout le corps; mais, ayant reconnu sa faute, il recouvra, après la bénédiction du Saint, l'usage de ses membres.

Un jour, un pauvre lépreux lui demanda l'aumône, Bernardin, qui ne portait jamais d'argent, lui donna ses souliers. A peine le malheureux les eut-il chaussés qu'il se sentit soulagé : il vit disparaître peu après toute trace de sa terrible maladie.

Souvent, notre Saint parcourait à pied les campagnes, portant çà et là le grain de la parole divine. Comme il se rendait à Mantoue, où il devait prêcher, il arriva sur les bords d'une rivière que la profondeur de l'eau ne lui permettait pas de traverser à gué. Un batelier se trouvait là : le Saint lui demande de vouloir bien le conduire à l'autre bord, mais celui-ci refuse, parce que Bernardin n'a pas d'argent à lui donner. Confiant dans le ciel pour lequel il va travailler, le serviteur de Dieu étend alors son manteau sur les eaux et, sur ce frêle esquif, il traverse la rivière à pied sec.

Ces prodiges arrivaient parfois au milieu de ses sermons et en augmentaient l'effet. C'est ainsi que, faisant l'éloge de la Sainte Vierge, il lui appliqua ces paroles de l'Apocalypse : « Un grand signe est apparu au ciel. » Au même instant, une étoile, d'une admirable clarté, apparut au-dessus de sa tête, aux yeux de l'auditoire ébloui.

Une autre fois, prêchant devant des Grecs qui ne savaient pas l'italien, il se fit comprendre d'eux comme s'il avait parlé leur langue maternelle.

Bernardin, apôtre inspiré et thaumaturge, possédait à un degré éminent une qualité sans

laquelle les prédicateurs ne sauraient conquérir les âmes. A l'exemple de Jésus-Christ, il pratiquait lui-même tout ce qu'il enseignait aux autres. Au milieu de ses travaux évangéliques si nombreux et si absorbants, il n'omettait aucun des exercices de la règle franciscaine. Toutes les nuits, il se levait pour assister à l'office, et le matin, après avoir dit sa messe, il consacrait une heure entière à l'oraison. Son humilité était si grande qu'il ne marchait que la tête baissée, comme un coupable ; il n'entreprenait jamais rien sans demander conseil à ceux qui l'entouraient.

Il eut souvent des combats à soutenir pour la chasteté ; mais il en sortit toujours victorieux. Un jour, tandis qu'il faisait la quête, une dame le pria d'entrer chez elle pour lui donner son aumône. Lorsqu'il fut entré, elle lui découvrit effrontément la passion qu'elle avait depuis longtemps pour lui et lui déclara que, s'il n'y consentait, elle allait appeler au secours comme s'il lui faisait violence, et le couvrir ainsi de honte. Un accident si imprévu embarrassa d'abord saint Bernardin, mais, ayant invoqué la Sainte Vierge, il reçut subitement l'esprit de conseil, et, non seulement il se tira avec une prudence admirable de ce danger, mais il excita un vif repentir dans le cœur de cette dame qui, depuis, resta fidèle à son mari.

Là ne se bornent pas les épreuves de notre Saint. La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti se laissa prévenir contre lui à l'occasion de certaines paroles qu'il avait prononcées dans ses sermons. Il lui ordonna même, sous peine de mort, de changer de langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur que de mourir pour la vérité. Le duc voulut alors le corrompre pour le décrier ensuite et montrer au peuple que ce prédicateur, si désintéressé en apparence, n'était pas insensible à l'appât des richesses. Il lui envoya donc une bourse de cinq cents ducats, le priant d'en disposer pour ses propres besoins.

« Dites à votre seigneur et maître, répondit Bernardin à l'officier chargé de lui remettre ce présent, que saint François a pourvu à tous les besoins de ses enfants, et ne leur a laissé d'autre sollicitude que celle de servir Dieu et d'être utile au prochain. »

Touché de cette remontrance, le duc fit reporter les ducats au saint homme, en le priant d'accepter cette aumône pour la distribuer aux pauvres. « Si cela est, dit le Saint au messager, suivez-moi jusqu'aux prisons, » et là, en sa présence, il délivra un grand nombre de prisonniers pour dettes qui y étaient détenus.

Une conduite aussi généreuse acheva de désabuser le duc de Milan : il conçut pour le Saint une vénération profonde dont il ne se départit jamais.

LE SAINT NOM DE JÉSUS

C'est à Bernardin de Sienne que remonte la dévotion au saint nom de Jésus. Il ne pouvait prononcer ce nom sacré sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple un tableau sur lequel le monogramme du Christ J.H.S. était inscrit en lettres d'or environnées de rayons. Il invitait alors ses auditeurs à se mettre à genoux et à s'unir à lui pour adorer le Rédempteur des hommes.

Cette dévotion, taxée tout d'abord de nouveauté, lui attira beaucoup de désagréments. Certains termes qu'il avait coutume d'employer furent interprétés d'une façon maligne. Averti par des personnes envieuses, le Souverain Pontife Martin V envoya chercher Bernardin et le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit sans chercher à se justifier. Mais le Pape ne tarda pas à découvrir la calomnie.

Après avoir mûrement examiné la conduite et la doctrine du serviteur de Dieu, il reconnut son innocence, le combla d'éloges et lui permit de prêcher partout où il lui plairait. Il le pressa même d'accepter l'évêché de Sienne. Mais le Saint trouva moyen d'éluder cette proposition.

Eugène IV, successeur de Martin V, lui offrit sans plus de succès les évêchés de Ferrare et d'Urbin. Un jour, il lui mit de ses propres mains la mitre sur la tête : ce fut en vain. Le Saint voulait mourir dans la robe du religieux, chère à son humilité, et dans les fonctions de l'apostolat, auxquelles il avait consacré sa vie.

Non content d'être utile aux séculiers, saint Bernardin de Sienne travailla aussi à la perfection de ses frères. Elu vicaire général de son Ordre, il rétablit l'étroite observance dans plusieurs couvents, et il en fit bâtir un grand nombre de nouveaux, à la plupart desquels il donna le nom de *Sainte-Marie de Jésus*, alliant ainsi les deux dévotions si chères à son cœur. Quand il prit l'habit, il n'y avait pas plus de vingt monastères de l'étroite observance dans toute l'Italie, et environ deux cents religieux. Lorsqu'il mourut, il y avait plus de *trois cents* couvents et près de *cinq mille* religieux.

Trois ans après son élection, il partagea, avec saint Jean de Capistran, son disciple, cette charge devenue trop lourde pour ses épaules affaiblies par toute sorte de travaux. Puis, ses infirmités augmentant, il dut s'en démettre tout à fait. Il n'en recommença pas moins ses courses apostoliques. Une terrible sédition ayant éclaté à Massa, lieu de sa naissance, il rétablit tout dans l'ordre par un discours fort pathétique sur l'union et la charité chrétienne.

Ce fut son dernier bienfait. Attaqué par une fièvre maligne, il fut averti par saint Pierre Célestin, qui lui apparut auprès de la ville d'Aquila, que sa fin était proche. Une fois muni des sacrements, le Saint pria ses frères de l'étendre sur le sol nu de sa cellule, afin qu'il lui fût donné de rendre le dernier soupir de la même manière que son Père saint François. C'est ainsi qu'il rendit son âme à Dieu, la veille de l'Assomption, à l'heure des Vêpres, tandis que l'on chantait au chœur cette antienne :

Mon Père, j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés ; maintenant, je prie pour eux et non pour le monde, parce que je viens à vous.

Il était âgé de 64 ans. Il nous reste de lui de nombreux livres de piété qui constituent un riche trésor pour les prêtres et les fidèles. Ses *œuvres complètes*, imprimées à Paris, en 1636, forment 5 volumes in-folio.

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINTE GISELLE OU ISBERGUE
FILLE DE PÉPIN LE BREF ET SŒUR DE CHARLEMAGNE

Fête le 21 mai.



Sainte Giselle retrouve le corps de saint Venant.

DE LA JOYEUSE NAISSANCE DE GISELLE ET DU TRÈS ILLUSTRE PARRAIN QU'ELLE EUT AU SAINT BAPTÊME — DU BEAU NOM QU'ELLE REÇUT

Ce fut vers l'an 750 que naquit l'illustre princesse, fille du roi Pépin et sœur du grand Charles. La naissance de l'enfant fut pour la famille royale une grande bénédiction du Seigneur. Si Pépin était heureux d'avoir reçu du ciel une fille bénie, son épouse bien-aimée éprouvait une joie indicible d'être devenue mère d'une enfant tant désirée et qui lui semblait ne pas devoir être une enfant ordinaire. Elle était toute à sa fille, et pour elle, elle oubliait et les félicitations, et les couronnes, et les trônes; c'était sur sa fille seule que devait s'épancher toute son affection, toute la force de son amour : aussi, avec quelle tendresse la pieuse reine pressait-elle la chère petite sur son cœur maternel !

Quelque temps auparavant, la dynastie carlovingienne avait été puissamment glorifiée par le pape, c'est pourquoi le chef de cette famille voulut, par une très pieuse reconnaissance, glorifier à son tour le pape.

Le roi envoya donc au pape Etienne II des députés afin de lui demander de vouloir bien lui-même donner un nom à sa fille chérie et, par ce moyen, affermir les bons rapports qui devenaient de plus en plus intimes entre la papauté et la France.

Les affaires de l'Eglise retenaient impérieusement le pape à Rome; il regretta beaucoup ne pas pouvoir venir en personne à la cour de France, mais il se fit remplacer par un des premiers dignitaires de la cour pontificale.

Le baptême de la chère enfant se fit au milieu des plus grandes magnificences et de la pompe la plus éclatante : tous les grands du royaume et le haut clergé assistaient à cette cérémonie. Le prélat qui reçut l'enfant à sa sortie du bain surnaturel lui donna le nom de Ghirla.

Voici en deux mots l'histoire de ce nom si suave; Etienne vient d'un mot grec qui signifie couronne; Pépin avait, peu auparavant, reçu du pape la couronne de France. Il était tout à fait convenable, dit un auteur, que la fille spirituelle de celui qui se nommait couronne, la fille de celui qui venait d'être couronné, fût elle-même appelée d'un nom qui rappelât à chaque instant ce double fait.

Or, Ghirla est l'abrégé de Ghirlanda, qui veut dire couronne de fleurs : on s'accoutuma, dans la

suite, à prononcer Ghisla. Après la mort de la Sainte, on donna à la montagne où repose son corps le nom de montagne de Ghysla (montagne de Giselle ou Ghisle-berg. Plus tard, on lui Isle-berg, puis Is-berg et Isbergue, nom sous lequel est ordinairement désignée la Sainte).

LA VIE DE GISELLE DÉJÀ PLEINE DE GRANDES CHOSES DÈS SES TROIS ANS

Giselle était une de ces âmes d'élite que Dieu préserve de la corruption du siècle, afin de les prendre pour ses épouses. Dès son plus jeune âge, notre petite enfant parut douée d'un excellent esprit et du naturel le plus aimable : les impressions de la grâce agissaient puissamment sur ce cœur tendre encore. Ainsi fidèle à la grâce, Dieu n'allait pas souffrir le partage de son cœur : il l'attira, dès son enfance, à son amour par une union très intime. Cet appel de Dieu se fera par l'intermédiaire du père commun des fidèles. En effet, le pape Etienne vint dans le royaume de France, à la cour de Pépin : le roi, la reine Berthe, leurs enfants, les plus grands seigneurs vinrent au-devant du pontife, qui fut reçu au milieu d'un triomphe splendide et d'une pompe inusitée. Le pape fit son entrée joyeuse et salutaire à Paris, le 6 janvier 754 ; il demeura trois mois en France, et son séjour à la cour fut pour sa filleule Giselle une précieuse faveur du ciel.

Etienne II, persécuté par les ennemis du Saint-Siège, demanda du secours au roi Pépin : Giselle fut pour beaucoup dans l'union de Rome avec la France, car elle rappelait sans cesse à son père que le pape était aussi son père (compater), et qu'il fallait défendre ses intérêts.

Pépin embrassa sa fille chérie et partit pour l'expédition qui devait lui apporter tant de gloire et resserrer encore plus étroitement les liens d'amour entre la Sainte Eglise et la France, sa fille aînée. « Ainsi Dieu choisit les faibles selon le monde pour confondre les forts ; et ce qui n'était rien pour détruire ce qui est, afin que nul homme ne se glorifie devant lui. » (S. Paul, Ire ep. aux Cor.

COMMENT LE ROI PÉPIN VINT DEMEURER A AIRE, EN ARTOIS ; COMMENT GISELLE EST ENCORE UN LIEN D'AMOUR ENTRE ROME ET LA FRANCE ; COMBIEN AIMABLES SONT SES VERTUS

La ville d'Aire, en Artois, doit son nom à la surface unie ou aire sur laquelle elle est bâtie. C'est une sorte de val d'or (guldendal), semblable aux lieux qui donnèrent le jour au grand apôtre de l'Artois, saint Omer. Cette ville, entourée d'une riante ceinture de petites montagnes, arrosée par des rivières nombreuses, entourée de viviers poissonneux, de jardins charmants, de forêts où l'on pouvait chasser le cerf et le sanglier, tout semblait être ainsi disposé pour devenir la retraite la plus douce au roi, et le lieu le plus convenable pour l'éducation intellectuelle et guerrière de ses fils.

Pépin, avec Berthe, ses deux fils Charles et Carloman avec Giselle, vint donc fixer sa demeure royale à Aire, près de son parent Ingelbert, qu'il donna comme compagnon d'armes et d'études à ses fils. La famille royale se fixa au château de [illegible] de la Salle que Pépin avait fait bâtir quelque temps auparavant.

Cependant l'Église, en ce moment, pleurait la mort d'Étienne II ; son successeur Paul Ier [illegible], annonça au roi de France son heureux avènement au trône de saint Pierre, en lui exprimant le vif désir de voir renouveler entre le royaume des Francs et Rome les mêmes sentiments d'amour qui avaient uni Pépin et Etienne II.

Le roi de France, charmé de cette délicate attention, envoya aussitôt à Paul une noble ambassade pour le féliciter et aussi pour lui remettre la petite robe blanche que Giselle avait portée au jour de son baptême : c'était prier le nouveau pape de vouloir bien se considérer comme le parrain de la filleule de son prédécesseur. Paul Ier se fit une joie d'accepter ; et ainsi Giselle continuait d'être un lien de mutuelle affection entre Rome et la France ; ainsi s'accomplissaient les desseins de Dieu sur elle.

Cependant, Giselle grandissait : et avec l'âge, la sainteté se développait singulièrement en elle : elle n'avait rien des enfantillages des autres jeunes filles et princesses de cour ; Dieu, qui l'avait prévenue de ses plus douces bénédictions, l'attirait déjà à lui par le goût prononcé qu'elle avait pour la prière. Ame tendre et recueillie, elle était comme une belle fleur odorante, qui ne trahissait sa présence que par le doux parfum qu'elle répandait autour d'elle.

LA PETITE GISELLE ET CHARLEMAGNE

Giselle aimait tendrement ses deux frères Carloman et Charles, mais elle se sentait une plus grande inclination pour Charles. Lorsque le jeune prince était fatigué de ses exercices dans le château avec les autres jeunes seigneurs, quand il avait assez parlé d'or, de grandeur, de couronnes et de trônes, il venait se reposer près de sa sœur chérie. Giselle, en maniant l'aiguille et le fuseau, et en tissant des linges de laine et de soie pour les ornements de l'autel, était heureuse de voir à ses côtés son frère Charles. Elle apprenait au jeune prince à diriger ses petites mains et ses yeux vers le ciel ; ensemble, ils faisaient l'offrande à Dieu de leurs cœurs innocents et purs ; puis ils s'instruisaient mutuellement à n'être point orgueilleux, mais modestes et craignant Dieu. Giselle enseignait à son frère la piété et la vertu, elle faisait l'éducation du cœur de Charles, « elle formait pour la France et l'Eglise ce Charles qui devait être un jour Charlemagne ».

PÉPIN CONSTRUIT UNE ÉGLISE A SAINT PIERRE — GISELLE VISITE ET INSTRUIT LES OUVRIERS

Lorsque Pépin fut rendu à sa famille chérie, après les nombreuses expéditions qui le couvrirent de gloire, il résolut d'offrir au Seigneur un gage de son remerciement et de sa reconnaissance. Il fit construire une église à saint Pierre pour les intérêts duquel il n'avait cessé de combattre et aux successeurs duquel aussi il avait voué un amour inviolable.

Ce temple fut bâti sur la montagne même où, plus tard, Giselle voudra être inhumée.

Alors que les ouvriers travaillaient à l'édification de l'église, la jeune princesse aimait à aller souvent les visiter. Aider les pauvres et les soulager était tout son bonheur ; elle trouvait mille moyens ingénieux pour leur porter en secret les mets qu'elle réservait du festin royal. En allant ainsi saluer les ouvriers, Giselle les instruisait des vérités de la foi, et leur faisait goûter un peu de cette joie sainte et de ce calme céleste qui inondaient sa jeune âme. Et les ouvriers, par les soins de Giselle, élevaient ainsi dans leur cœur un édifice spirituel d'amour de Dieu, alors que leurs bras façonnaient un temple matériel en son honneur.

GISELLE FAIT LA RENCONTRE DU SAINT ERMITE VENANT

Un serviteur de Dieu, Venant, du pays de Haynaut, avait mis de côté la pompe séculière et, regardant les plaisirs comme pur néant, vint dans la forêt de Wastelan, près d'Aire, vaquer au jeûne et à la prière dans une complète solitude. Le bruit de sa sainteté parvint jusqu'au château de la Sale, à la cour de Pépin. Aussitôt, Giselle brûle du désir de parler à ce saint solitaire, et comme Venant refusait de parler aux femmes non voilées, la pieuse princesse se couvre la tête d'un sac et les épaules d'un cilice, et ainsi s'approche du saint ermite. L'entrevue eut lieu à deux ou trois kilomètres de Saint-Pierre : par ses exhortations saintes, par ses discours insinuants, le pieux ermite développa dans l'âme de Giselle les élans d'amour et de sainteté qu'elle contenait déjà. « Alcuin et Pierre de Pise furent les maîtres de Charles, dit M. Van Drival : ils eurent aussi à creuser des fontaines de science dans l'âme de ce prince; mais combien plus vive ne fut point l'eau surnaturelle qui s'élança désormais de l'âme de la Sainte, fontaine spirituelle qui ne servit point seulement à Giselle, mais à laquelle vint souvent s'abreuver Charlemagne pour répandre ensuite les mêmes eaux salutaires sur les peuples, et diriger tout l'empire d'Occident dans la voie du christianisme. »

LA TRÈS PURE GISELLE REFUSE L'ALLIANCE DU FILS DE L'EMPEREUR D'ORIENT — ELLE FAIT VŒU DE VIRGINITÉ — ELLE DEMANDE A DIEU DE LUI ENLEVER SA BEAUTÉ.

L'extérieur de Giselle était des plus séduisants; pleine de grâce et de noblesse, douée des plus brillantes qualités, elle avait la taille assez élevée; rien n'égalait la pureté angélique de son visage, la délicatesse de ses traits et la douceur de son regard. Mais cette beauté était le moindre des avantages de notre Sainte. Son admirable vertu allait consoler le Saint-Père qui ne cessait de la regarder comme sa fille : sa renommée pénétra jusque dans les contrées les plus reculées de la Germanie. L'empereur même d'Orient, frappé de ce qu'il entendait dire sur la beauté de cette jeune princesse, voulut à tout prix obtenir sa main pour son fils.

C'est alors que Giselle courut risque de voir se flétrir la fleur de sa virginité qu'elle avait cultivée au prix de tant de soins.

Les abbés, les évêques, le pape lui-même écrivaient à Pépin pour lui persuader de refuser cette alliance avec la cour licencieuse et corrompue de Byzance : si la pure Giselle allait être emmenée au milieu de corruptions de la cour du Bas-Empire, c'eût été une perle jetée aux animaux immondes, une chose sainte donnée aux chiens. L'âme de Giselle souffrait beaucoup au milieu de ces préoccupations; elle résolut d'aller consulter le saint ermite Venant. Celui-ci lui représente les honteuses dépravations de l'Orient, les mœurs corrompues de la cour même, il les compare aux douces joies de la famille du royaume de France. Puis il fait à la jeune princesse un magnifique tableau de la virginité dans une âme chrétienne, les douceurs de l'union avec Jésus-Christ, l'Epoux divin. Giselle fondait en larmes à ces paroles, et demanda à faire aussitôt le vœu de virginité pour être plus forte contre les pièges de Satan et du monde. Le pieux ermite reçoit ce vœu que Giselle prononce avec joie et dans toute la liberté de son esprit et de son cœur. La voici donc entièrement liée à Dieu son Sauveur, et elle n'aura plus d'autre époux que Lui.

Pépin avait répondu négativement aux demandes du prince de Constantinople, et Giselle s'en réjouissait grandement au pied de l'autel.

Cependant, la joie fut courte : le fils du roi d'Angleterre vint, lui aussi, demander la fille de Pépin en mariage. Le roi et la reine de France allaient donner leur consentement; seule, Giselle refusait l'union. La pauvre fille priait sans cesse et pleurait en baisant le crucifix : « Mon Sauveur bien-aimé, pourquoi m'abandonnez-vous, disait-elle, vous savez que je n'ai choisi d'autre époux que vous : ah ! n'abandonnez pas celle qui ne veut que votre amour! Je vous offre ma vie, ô mon Dieu, ne permettez pas que je perde ma virginité, prenez soin de votre épouse, veillez sur elle et défendez-la du monde..... » Alors, fondant en larmes aux pieds de son Sauveur bien-aimé, elle lui demande de lui envoyer une maladie qui la rendît laide aux yeux de tous.

Le Seigneur exauça la prière de son épouse, et aussitôt le corps virginal de la très belle Giselle se couvre d'une lèpre hideuse; sa beauté naturelle disparaît soudain, ses parents ne la reconnaissent plus, et celui-là même qui lui demandait sa main, la voyant en cet état, s'enfuit sur-le-champ dans sa maison d'Angleterre. Cependant, l'âme de notre Sainte brillait d'un plus pur éclat aux yeux de son véritable Epoux, Jésus-Christ.

GISELLE EST GUÉRIE APRÈS UNE PÊCHE MYSTÉRIEUSE DONT ELLE DEVAIT MANGER LE PREMIER POISSON

Quelque temps après avoir donné une preuve si éclatante de sa fidélité à l'Epoux divin, un ange apparut à Giselle : « Vierge toute aimée du roi Jésus, lui dit-il, le temps de l'épreuve est passé. De par Dieu, irez sur les bords de la rivière la Lys, et le premier poisson d'une laborieuse pêche, avec confiance mangerez, et beauté de corps vous sera rendue. » Ce disant, le céleste messager disparut. Aussitôt, Giselle court à ses parents raconter cette vision, et Pépin, s'inclinant sous les secrets desseins du ciel, envoya promptement les plus habiles pêcheurs du pays d'Aire jeter leurs filets dans la Lys.

Durant plusieurs heures, ils travaillèrent en vain comme les apôtres sur le lac de Génésareth ; Giselle soutenait leur patience, leur disait d'aller et venir dans les endroits les plus poissonneux, mais tous leurs efforts étaient inutiles. Après cinq et six heures de travail, les pêcheurs n'avaient encore rien pris. Ils voulurent retourner au château, mais Giselle ranima leur courage. Alors, ils continuèrent à suivre le cours de la rivière et pénétrèrent jusque dans la forêt de Wastelan, baignée par la Lys. Après de nombreux efforts, en retirant leurs filets, les pêcheurs trouvèrent un cadavre qu'ils amenèrent à bord. Quelle ne fut pas la surprise de Giselle lorsqu'elle reconnut le corps du saint ermite Venant. En effet, des assassins venaient de frapper le pieux solitaire et, pour cacher ce crime, avaient jeté le cadavre dans le fleuve.

Venant avait la tête détachée du corps, mais il la pressait avec ses mains contre la poitrine : le corps était recouvert d'herbes et de plantes soulevées du fond de la rivière, et dans cet amas d'herbes était prise une anguille : ce poisson qui avait été désigné par l'ange devint l'instrument de la guérison miraculeuse de Giselle.

La princesse, en effet, mangea de ce poisson, qui avait touché aux saintes reliques du martyr Venant, et aussitôt qu'elle en eut mangé, un changement subit s'opéra dans toute sa personne. Sa

lèpre disparut soudain, et sa peau reprit sa souplesse ordinaire, sans garder nul vestige de sa laideur passée. Ainsi Giselle, fidèle à ses promesses faites au Seigneur, était récompensée et recouvrait miraculeusement la beauté qu'elle avait miraculeusement perdue.

Pleine de reconnaissance envers Dieu et envers le saint solitaire Venant, elle demanda au roi son père de magnifiques funérailles pour ce martyr qui avait été son directeur dans les voies de la perfection chrétienne. Pépin accepta de grand cœur, et l'inhumation du bienheureux Venant se fit avec grande pompe dans l'église de Saint-Pierre que le roi avait fait édifier.

A LA MORT DE SON PÈRE, GISELLE COURT UN TROISIÈME DANGER DE PERDRE SA VIRGINITÉ; ELLE EST VICTORIEUSE

En l'an 768, le roi Pépin était revenu vainqueur de son expédition d'Aquitaine; il alla saluer saint Martin de Tours et saint Denis, puis vint rejoindre la famille royale à Saintes, où il l'avait laissée pendant cette guerre. C'est à Saintes que la cour royale célébra les bonnes fêtes de Noël de cette année.

Pépin tomba malade. Aussitôt, Giselle s'occupe de préparer l'âme de son père, et ne quitte plus le chevet du royal malade; c'était un ange qui ne cessait de suggérer de pieux conseils à son père. Enfin, Pépin, après avoir partagé son vaste royaume entre ses deux fils, appela les évêques et les abbés, leur demanda une dernière bénédiction, lui-même bénit sa famille et, en particulier sa bien-aimée Giselle, et remit son âme au Dieu, maître de la vie du prince comme de celle du mendiant. Après la mort de son père, Giselle revint à Aire, au château de la Salle, pour y retrouver sa vie de solitude et de prière.

Cependant, elle rencontra de nouveaux dangers et ce fut sa mère elle-même qui fut cause des luttes nouvelles que Giselle allait soutenir pour sa virginité. La reine Berthe voulut marier Charlemagne à la fille du roi des Lombards et donner pour épouse, au fils de ce même roi, sa fille Giselle. Le pape Paul Ier s'opposa énergiquement à ces alliances. De son côté, Giselle était devenue ferme et pleine de courage; elle lutta vaillamment et ne cessait de répéter que Jésus seul lui suffisait et qu'elle avait juré n'avoir jamais d'autre époux que lui. Le pape Paul Ier admira la fermeté de la princesse, et la proclama digne d'être aimée de Dieu, *Deo amabilem*, le lys blanc et tout en fleur du jardin de l'Eglise. « Dès ce moment, ajoute l'historien, Charlemagne ne pouvait plus la regarder sans vénération, et lorsque, emporté par sa nature bouillante, il avait commis quelque faute, c'était Giselle qui savait l'amener au repentir et à la réforme de ses mœurs violentes. Le pape savait ce que valait Giselle, et quel était le pouvoir de la Sainte sur celui qu'il présageait devoir être un jour la plus solide colonne de l'Eglise. »

GISELLE PREND LE VOILE ET FONDE UN MONASTÈRE

Enfin, pour mettre un terme à ces sollicitations aussi importunes que multipliées, Giselle résolut d'embrasser la vie religieuse et de vivre sous la Règle de saint Benoît. Elle fonda, à Aire, dans l'enceinte de la seconde ville et vraisemblablement dans le château de la Salle, un monastère où de nombreuses vierges accoururent auprès d'elle pour être dirigées dans le chemin de la perfection.

Le Seigneur bénissait ainsi son épouse; enfant de prédilection, remplie de bénédictions dès sa naissance et ayant servi à resserrer les liens qui unissaient déjà la catholique France au Saint-Siège, la voici maintenant mère féconde d'enfants spirituels, abbesse d'un monastère où Jésus se plaît comme au milieu d'un jardin parsemé de lys.

Giselle est comblée de bénédictions et son couvent grandit à l'ombre de l'église Saint-Pierre où elle a tant prié.

DE LA MORT BIENHEUREUSE DE GISELLE
DE SA SÉPULTURE PLEINE DE GLOIRE

Pendant plus de trente ans, notre Sainte vécut dans ce pieux asile où, très souvent, elle recevait la visite de son illustre frère Charlemagne. Elle ne cessa d'exercer autour d'elle la plus salutaire influence par ses exemples et ses inspirations, jusqu'au jour où elle alla, triomphante, se réunir à l'Epoux divin pour lequel elle avait montré une affection si pure et si inviolable.

Ce jour heureux arriva le 21 mai 806 ou 808.

Quand Charlemagne apprit la mort de sa sœur chérie, il soupira amèrement, et, versant d'abondantes larmes, il s'écria : « Hélas, Giselle est morte ! ce n'est point une sœur que je perds, c'est une mère. C'est par ses mérites que j'espère le paradis, c'est Giselle, oui, c'est elle qui m'enfantera pour le ciel. »

Les funérailles furent magnifiques; de nombreux évêques et abbés vinrent à Aire : le corps fut porté en grande pompe jusque dans l'église Saint-Pierre, sur la montagne où elle voulut être inhumée. Une longue procession de religieuses, portant des cierges allumés, vinrent illuminer la forêt de Wastelan. Les chants de deuil semblaient déjà des chants de gloire. Le corps de Giselle fut déposé dans la tombe de marbre. Elle avait une belle robe blanche semée de lys d'or.

CULTE DE SAINTE ISBERGUE EN ARTOIS
FONTAINE DE SAINTE ISBERGUE

L'église bâtie par Pépin en l'honneur de saint Pierre est actuellement celle de la paroisse Sainte-Isbergue, bâtie sur un monticule « bergue ». « Viens à Gysle-Bergue, » disaient les paysans, c'est-à-dire à la montagne de Giselle. C'est ainsi qu'après sa mort, Giselle fut appelée du lieu où elle fut ensevelie, Islebergue ou Isbergue.

Le culte de sainte Isbergue est resté cher aux chrétiennes populations de l'Artois, surtout aux habitants d'Aire, de Berguette, de Roquetoire et de tous les environs : chaque année de nombreux pèlerins accourent en foule prier à la chapelle et à la fontaine « Sainte-Isbergue », ainsi appelée depuis des siècles.

Cette fontaine et cette chapelle se trouvent à l'endroit même où avaient lieu les saintes entrevues de Giselle avec le saint ermite Venant, sur les bords de la forêt de Wastelau (aujourd'hui nommée forêt du Nieppe).

La chapelle est ombragée par deux grands arbres séculaires au pied desquels coule une fontaine qui ne tarit jamais.

Imp. [illegible] E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

LA BIENHEUREUSE RITE DE CASSIA

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 22 mai.



NAISSANCE DE LA BIENHEUREUSE

Dans l'Ombrie, poétique patrie de saint François d'Assise, au hameau de Rocca-Porena, dépendant de la ville de Cassia, vivaient, vers le milieu du XIVe siècle, deux époux chrétiens, servant Dieu dans la simplicité de leur cœur.

Ils conservaient avec un soin jaloux les traditions fortement religieuses qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres.

Ce qui les faisait surtout chérir de leurs concitoyens, c'était le zèle qu'ils mettaient à maintenir autour d'eux la paix et la concorde. Ils déployaient à cette bonne œuvre une telle ardeur et un tel désintéressement qu'on les avait surnommés les pacificateurs du Christ.

Cependant, Dieu avait éprouvé ces fidèles serviteurs; il n'avait point béni leur mariage et leur avait refusé le bonheur d'engendrer et d'élever des enfants pour le Christ et son Eglise. Les années s'étaient succédé, la mère avait vu ses cheveux blanchir sans que le Seigneur eût daigné exaucer ses prières et lui accorder la grâce de la fécondité. Dieu voulait la rendre digne, par une longue tristesse, patiemment supportée, de recevoir un don précieux.

Quand il jugea le moment favorable, il lui accorda une enfant qui fut, par sa sainteté, la gloire de l'Eglise.

La mère, étonnée de cette faveur singulière, alla aussitôt épancher aux pieds du Seigneur toute sa reconnaissance. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher d'une certaine stupeur, ignorant encore les desseins de Dieu. Un ange lui apparut

pour la rassurer et lui prédire que son enfant serait chérie de Dieu et glorifiée dans l'Église.

Quand le moment fut venu, elle enfanta sans aucune douleur. Mais quel nom donner à cette fille si miraculeusement accordée? Le père et la mère étaient dans la plus grande anxiété, n'osant s'arrêter à prendre une détermination. Un ange vint faire cesser leur embarras en leur apportant le nom de cette enfant prédestinée. C'était celui de Margarita dont le peuple coupa les deux premières syllabes pour en faire le nom de Rita ou Rite, sous lequel la Sainte est connue.

La première enfance de la Bienheureuse fut marquée par un prodige qui confirma les révélations déjà faites à ses parents sur sa future sainteté, le même dont fut l'objet le grand docteur saint Ambroise; il est ainsi raconté par un ancien poète.

Rite, à cinq jours de sa naissance,
Sommeillait au branle du bers (1) berceau,
Sa mère lui chantait les airs
Dont on amuse cette enfance.

Tandis voici qu'un blanc essaim
Vient piller les lys et les roses
De ses lèvres à demi closes
Et fait un doux miel de son sein.

Dis-le vrai, picoreuse avette,
Trouvas-tu jamais tel butin
Sur la marjolaine et le thym
Qui couvrent le coupeau d'Hymette?

Oh! que doux doit être ce miel!
N'en déplaise à la poésie,
Il se boira à l'ambroisie
Autre part que dedans le ciel!

Rite se laissa dès son plus jeune âge charmer par l'attrait des choses surnaturelles. Les jeux et les amusements de l'enfance lui paraissaient insipides, car son cœur était loin d'eux, elle se délectait dans la contemplation de Dieu et de ses bontés infinies. Aussi aimait-elle par-dessus tout la solitude et la prière qui lui donnaient le moyen de s'unir plus intimement avec le Seigneur, source du bonheur parfait.

MARIAGE DE LA BIENHEUREUSE RITE

La Bienheureuse se sentait attirée d'une manière particulière à vouer son âme et son corps au Seigneur en lui consacrant sa virginité. Mais Dieu préféra la faire passer par le creuset d'un dur mariage, pour purifier sa bien-aimée au milieu des tourments et opérer par son intermédiaire le salut de plusieurs âmes.

Les parents de Rite sentant leur fin approcher, et craignant de laisser leur chère enfant exposée seule à tous les dangers d'un monde corrompu, résolurent de l'engager dans les liens d'un mariage honnête, pour l'assurer contre tout péril.

Le Seigneur permit que leur choix tombât sur un jeune homme issu d'une famille noble et distinguée, mais d'une humeur brutale et violente. Rite supporta patiemment toutes ses violences que, pendant les dix-huit années qu'elle vécut avec lui, jamais elle ne lui donna l'occasion de se plaindre. Bien plus, elle le tint si bien sous le charme de ses vertus qu'elle le ramena peu à peu à de meilleurs sentiments.

Mais la conquête de cette âme chérie lui coûta bien des larmes et des labeurs. Pour arriver à adoucir ce cœur de pierre, elle versa souvent devant Dieu [illegible] en prières, et, joignant de nombreuses pénitences afin d'en mieux assurer le succès.

Tous ces moyens surnaturels accumulés influèrent sur l'âme de son époux et le convertirent au Seigneur. Cependant, ses habitudes violentes lui avaient suscité parmi ses concitoyens de nombreux ennemis. Sa conversion ne put faire changer leurs sentiments à son égard. Ils lui tendirent une embuscade et le massacrèrent impitoyablement.

Rite, frappée dans son affection la plus chère, sut accepter fortement la volonté de Dieu, et bénir ces jugements secrets du ciel qui lui enlevaient la compagnie de son époux au moment où son changement de vie semblait devoir la rendre plus douce. Elle le pleura amèrement, mais eut le courage de pardonner généreusement à ses assassins.

Cependant, la Bienheureuse avait deux fils adolescents qui étaient son unique consolation. Elle s'efforça de leur inspirer l'oubli du meurtre qui leur avait enlevé leur père. Mais ses efforts furent vains. Son amour maternel tremblait en sentant augmenter chaque jour dans le cœur de ces enfants chéris le désir de la vengeance.

Quand elle s'aperçut que le mal devenait toujours plus menaçant, elle arma son âme de cette force surnaturelle que donne aux saints leur véritable amour pour leurs parents, elle se jeta à genoux, suppliant le Seigneur avec les accents les plus touchants d'enlever ses enfants à la vie avant qu'ils eussent eu le temps de souiller leur âme par le meurtre des assassins de leur père. Sa prière fut exaucée, et ce double deuil vint s'ajouter à celui qui l'avait frappée peu auparavant.

COMMENT LA BIENHEUREUSE ENTRE AU COUVENT DES AUGUSTINES EN DÉPIT DES CONSTITUTIONS ET DES PORTES FERMÉES

Si la Bienheureuse avait été attachée au monde, ces coups répétés de la Providence eussent suffi pour l'en dégoûter. Mais nous avons vu qu'elle y était entrée malgré son désir; elle en sortit donc sans regret, le cœur profondément blessé par les trois morts successives qui étaient venues subitement briser ses espérances.

Elle s'adressa aussitôt aux religieuses Augustines de Cassia, leur demandant d'être admise dans le monastère. Mais cette grâce lui fut refusée, parce qu'on n'y recevait que des vierges.

Rentrée dans sa maison, elle pleura et pria avec plus de ferveur que jamais, et ses larmes touchèrent le cœur de Dieu, qui lui envoya pour l'accomplissement de son désir le secours de ses patrons.

Bien qu'elle ne manquât point d'honorer d'un grand culte tous les saints que Dieu a glorifiés, elle avait une dévotion particulière à saint Jean-Baptiste, à saint Augustin et à saint Nicolas de Tolentino.

Dieu, pour la tirer d'embarras, lui envoya ces trois saints qu'elle avait choisis pour servir de parrains au mariage spirituel qu'elle devait contracter avec le Seigneur dans le couvent.

Elle entendit d'abord heurter fortement à la porte de sa chambre, puis elle ouït la voix du précurseur de Jésus qui l'appelait par son nom: Rite! Rite!

La Bienheureuse comprit aussitôt, et, sans tarder, se leva, ouvrit la porte, reconnut ses chers protecteurs qui, tous trois, l'[illegible] et se [illegible] à la sainte.

Les saints la saluèrent comme l'épouse du

(1) Berceau en bois.

Christ et la conduisirent par des chemins inconnus jusqu'à la porte du monastère où on n'avait pas voulu la recevoir. Ils l'y firent entrer, malgré toute la résistance des verrous et des barres de fer qui eussent pu soutenir un siège, mais qui cédèrent devant eux. Ils prirent congé de Rite et disparurent après l'avoir mise comme en possession de ce cher cloître qu'elle désirait depuis si longtemps.

Bientôt après les religieuses sortirent de Matines. Pour retourner à leur cellule elles devaient passer par l'endroit où la Bienheureuse était restée muette d'admiration à la vue du prodige.

Les premières qui arrivèrent vers elle et qui étaient les plus jeunes de la communauté entrevoyant, à la lumière blafarde de la lampe qui les guidait, une forme humaine dont on ne distinguait que la moitié du visage, l'autre étant cachée par un voile, furent saisies d'une grande frayeur. Elles s'arrêtèrent tout court et déjà leurs genoux commençaient à trembler, leur visage à pâlir, leur langue à se coller au palais. La vue de ce qu'elles croyaient un fantôme eût suffi pour les faire pâmer, si les autres religieuses, arrivant successivement, n'eussent formé un groupe capable de résister à la crainte. Ce ne fut pourtant pas sans grands efforts que les plus hardies purent s'en défendre; la chose leur paraissait si étrange, qu'elles ne savaient qu'en penser.

D'ailleurs, Rite était si étonnée de tout ce qui s'était passé qu'elle avait perdu l'usage de la parole et ne savait en quels termes les rassurer.

Peu à peu cependant, elle se remit de sa frayeur et expliqua par quel miracle elle se trouvait dans le cloître. La prieure était si ravie qu'elle ne songea plus à invoquer les défenses des constitutions. Toutes les religieuses, revenues de leur stupéfaction, prirent part à cette joie, qui fut d'autant plus vive que leur effroi avait été plus grand. Elles accablaient Rite de leurs questions. A la fin, elles s'assemblèrent en chapitre, et décidèrent sur-le-champ que la sainte veuve serait reçue nonobstant sa qualité : « Il est bien juste, disaient-elles, que nous obéissions à la volonté de Dieu, si clairement manifestée, et que nos constitutions cèdent en un cas où les portes de notre couvent n'ont pu faire de résistance. »

A peine reçue, la Bienheureuse se mit au travail pour acquérir la perfection qu'elle était venue chercher. Elle se proposa d'abord de réduire son corps en servitude par de fréquentes flagellations. Elle portait continuellement un cilice et, pour sentir sans cesse l'aiguillon de la mortification, elle cousut dans son habit des épines qui la torturaient à chaque mouvement.

Elle jeûnait tous les jours au pain et à l'eau et passait la plus grande partie de la nuit dans la veille et la prière. Elle avait coutume de consacrer à la méditation de la douloureuse Passion du Sauveur le temps qui s'écoulait depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Les douleurs de Jésus l'affectaient tellement que plusieurs fois, ses compagnes la trouvèrent sans connaissance.

LA BIENHEUREUSE RITE REÇOIT UNE PLAIE AU FRONT

Un jour, après avoir entendu un discours du bienheureux Jacques de la Marche, elle se mit en prière avec une ferveur extraordinaire et demanda à Jésus de la faire participer aux tourments qu'il endura pour nous sauver. Pendant qu'elle savourait dans cette [illegible] son Dieu, tout ce qu'il est possible à l'âme humaine encore captive du corps, de supporter en fait de douceurs célestes, elle se sentit tout à coup presser la tête d'une guirlande d'épines très piquantes. Elle vit ensuite jaillir du Crucifix devant lequel elle était à genoux un rayon de lumière qui lui marqua de sa pointe le milieu du front. Immédiatement après, comme si ce rayon n'avait fait qu'indiquer le point de mire où le divin Archer voulait lancer le coup, une épine se détacha effectivement de la couronne du Crucifix et s'élança à l'endroit du front marqué par le rayon, elle y fit une plaie que la Bienheureuse porta toute sa vie et qui se voit encore maintenant sur sa tête restée intacte comme le reste du corps.

Cette blessure ne rendit jamais de mauvaise odeur, bien qu'elle fût très profonde et très douloureuse, et qu'on en vît constamment sortir des vers que Rite, dans sa simplicité, appelait ordinairement ses petits anges.

Il lui fallut dès lors renoncer à la vie commune, de peur d'incommoder ses sœurs. Cette circonstance lui permit de s'adonner encore davantage à la prière et à la pénitence.

LA BIENHEUREUSE RITE EN PÈLERINAGE

En ce temps, Martin V siégeait sur le trône pontifical. Ce grand pape réussit à faire cesser le schisme qui avait longtemps divisé les fidèles du Christ. Pour rendre grâce à Dieu de cette faveur, d'autant plus grande qu'elle était moins espérée, il fit publier le jubilé pour l'année 1430.

Des chrétiens de tous les pays du monde accoururent à Rome pour gagner cette indulgence extraordinaire. L'abbesse du couvent où était la bienheureuse Rite résolut de ne point perdre une si belle occasion : elle déclara qu'elle se rendrait au tombeau du Prince des apôtres avec quelques autres religieuses. Rite pressa vainement l'abbesse à consentir à l'y laisser aller. Celle-ci n'y pouvait acquiescer, à cause de la blessure que la Bienheureuse avait au front. Cette plaie rendait son visage difforme et aurait pu attirer sur elle le mépris de ceux qui en ignoraient la cause.

Rite ne se rebuta point, elle se mit en prière avec ferveur et supplia la divine bonté de lever cet obstacle et de rendre sa blessure invisible pendant le voyage qu'elle ferait à Rome avec ses autres Sœurs. Elle n'eut pas plutôt exposé sa demande qu'elle la vit exaucée. La plaie disparut mais la douleur cuisante dont elle était la source subsista, et ainsi la Bienheureuse put satisfaire sa dévotion, goûter à Rome les plus grandes délices spirituelles, sans perdre le profit de sa participation miraculeuse aux tourments du Sauveur.

Dans le voyage qu'elle eut à faire pour arriver à la Ville Éternelle, elle montra clairement combien elle avait à cœur de conserver la précieuse vertu de pauvreté.

Chacune des religieuses pèlerines avait reçu au sortir du couvent une petite somme d'argent afin de pourvoir à sa subsistance. Au premier fleuve qu'elle rencontra, Rite jeta ce pécule à l'eau. Ses Sœurs lui reprochèrent cette imprudence. La Bienheureuse leur répondit qu'elle n'aurait pu supporter plus longtemps cette charge inutile; elle avait, suivant le conseil du Psalmiste, confié à Dieu le soin de pourvoir à son entretien, et elle ne voulait point faire injure à la divine Providence en amassant des provisions.

Elle profita de cette circonstance pour [illegible]

qu'après avoir appris à mépriser tous les biens du monde. L'histoire ne dit pas si les autres religieuses imitèrent en cette circonstance son exemple d'héroïque abandon à la divine Providence. De retour au couvent, le prodige qui lui avait permis de faire ce pèlerinage cessa, et la plaie reparut. Rite dut de nouveau s'abstenir de la compagnie de ses Sœurs.

Elle profita joyeusement de sa retraite forcée pour s'adonner avec une énergie nouvelle à la prière et à la pénitence; elle n'avait aucune pitié pour son corps et voulait à tout prix réprimer l'orgueil de la chair. Pour éteindre les incendies des passions, elle se servait du feu matériel et s'appliquait souvent des tisons enflammés tantôt sur les pieds, tantôt sur les mains.

Par ces moyens héroïques, elle préparait avec un courage sans défaillance le triomphe complet de l'esprit sur la chair.

L'Epoux divin bientôt la jugea suffisamment purifiée, et lui envoya la maladie, messagère divine, qui vient annoncer l'heure de la délivrance à ceux qui savent comprendre son langage.

A LA PRIÈRE DE RITE, UN ROSIER FLEURIT, UN FIGUIER DONNE DES FRUITS AU CŒUR DE L'HIVER

La Bienheureuse tressaillit de joie à la pensée qu'elle pourrait bientôt sortir de la prison du corps pour jouir enfin de la liberté et de la vie.

Cependant, elle dut attendre durant quatre années le moment marqué par Dieu.

Le Seigneur réclamait encore de sa servante un grand acte de vertu, celui de supporter patiemment les lenteurs de la maladie qui lui avait comme entr'ouvert la porte du ciel, pour augmenter ses aspirations vers ce bien suprême.

Plusieurs miracles manifestèrent combien ses désirs enflammés plaisaient au Tout-Puissant.

Une parente de la Bienheureuse vint la voir : Rite la remercia de cette visite charitable, mais lui demanda de montrer davantage sa bonté en lui apportant quelques roses du jardin qui lui avait jadis appartenu à Rocca-Porena.

On était en plein hiver, au mois de janvier, la gelée avait depuis longtemps glacé la sève des rosiers. On crut que la fièvre faisait délirer la Bienheureuse et la parente ne se soucia nullement de chercher des fleurs qu'elle croyait introuvables.

Cependant, en passant près du jardin de Rocca-Porena, elle y jeta les yeux et ne fut pas peu surprise d'y voir deux charmantes roses, qui venaient d'éclore et semblaient, par leurs couleurs agréables, protester contre l'absence complète de toute autre végétation. Frappée du prodige, elle entra, cueillit respectueusement les fleurs et les porta joyeusement au monastère de Cassia. La Bienheureuse les prit, en aspira le doux parfum et les passa à ses Sœurs, les religieuses, étonnées de voir ainsi la divinité se plier, pour ainsi dire, au caprice de ses élus, et changer pour les satisfaire la marche ordinaire des saisons.

Mais Rite n'était point encore satisfaite. Dieu avait transporté le printemps au milieu de l'hiver en faisant fleurir un rosier malgré les frimas. Mais la rose printanière n'est guère que l'agréable messagère de l'automne dont les fruits sont la fin [illegible] travail de la germination. Et la Bienheureuse demanda à sa parente d'aller cueillir des fruits là même où Dieu avait fait pousser des fleurs. [illegible] au jardin, elle y trouva un figuier [illegible], elle en rapporta quelques [illegible], qui [illegible] Dieu de tant de bonté.

Mais ces bienfaits n'étaient que l'image et le prélude d'autres plus grands et plus magnifiques.

Jésus-Christ, le Verbe incarné, vint avec sa divine Mère pour annoncer à Rite que bientôt la couronne d'épines serait remplacée sur sa tête par une couronne de gloire.

La Bienheureuse reçut avec une grande allégresse le message divin, et afin de donner à son âme toute la pureté nécessaire pour jouir de la vue de Dieu, elle se munit des sacrements de l'Eglise.

Peu après, elle entrait dans la vie éternelle.

Sa mort arriva le 22 mai 1456. Au moment où elle expira, la cloche du couvent, mise en mouvement par la main des anges, s'ébranla pour annoncer au peuple l'entrée au ciel de la servante de Dieu. En même temps, une lumière extraordinaire se répandit soudain dans la cellule où gisait son corps inanimé.

Mais cet instrument dont la Sainte s'était servie pour gagner le ciel n'avait nullement l'apparence d'un cadavre. La mort n'avait fait que lui donner une beauté nouvelle. Il s'en exhalait une odeur délicieuse qui semblait pénétrer jusqu'à l'âme pour la charmer et l'élever vers Dieu.

La plaie du front, si repoussante auparavant, se changea en un un diamant précieux, qui jetait les plus pures flammes.

Le lendemain de la mort, 23 mai, on exposa le corps de la Bienheureuse dans l'église du couvent. Tous les habitants de la ville et des alentours accoururent pour vénérer la sainte religieuse dont ils connaissaient déjà les vertus héroïques. Une de ses parentes, qui avait un bras desséché, y vint, elle aussi. N'écoutant que son affection, elle courut se jeter en pleurant au cou de sa bienheureuse cousine. Aussitôt, elle sentit la vie circuler à nouveau dans son bras paralysé. Ses cris joyeux de reconnaissance divulguèrent aussitôt le miracle, qui ne contribua pas peu à répandre au loin le culte de la Bienheureuse.

Mais un prodige plus grand est la conservation jusqu'à nos jours du corps lui-même. Les efforts de quatre siècles n'ont pu corrompre cette chair purifiée par le pénitence et une vie toute céleste. Après tant d'années, ses membres conservent encore la souplesse que donne la vie.

MESSAGÈRE DE PAIX, MÊME APRÈS SA MORT

Ce corps saint fut dans le cours des siècles l'instrument de nombreux miracles, mais le plus éclatant arriva au moment de la béatification de la bienheureuse Rite, en 1628.

Le jour où eurent lieu, à Cassia, les fêtes solennelles usitées en cette circonstance, les saintes reliques furent exposées à la vénération de la foule immense qui était accourue de tous les points de l'Italie.

Au moment où le clergé allait se mettre en procession, il s'éleva une discussion assez vive entre les clercs séculiers et les religieux pour savoir à qui serait donné le premier rang, quand on vit soudain la Bienheureuse ouvrir les yeux et donner toutes les marques de la vie.

Le cri : Miracle ! Miracle ! retentit dans toute l'assemblée et apaisa, en un instant, toute la querelle.

Des miracles si extraordinaires ont rendu la bienheureuse Rite de Cassia très populaire en Italie et en Espagne à cause de la puissance de [illegible]; on la surnomme dans ces pays : l'avocate des causes désespérées.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT CRISPIN DE VITERBE

Fête le 23 mai.



Saint Crispin, jardinier en son couvent des Capucins de Monte-Rotondo, organise au fond du jardin un petit autel à la Sainte Vierge, et y apporte des fleurs.

PREMIÈRES ANNÉES

Ce fut à Viterbe, dans les Etats dont la sainte Eglise de Dieu a été naguère si injustement dépouillée, que naquit le grand serviteur de Marie, Fr. Crispin, en l'an du Seigneur 1668. Son père était un honnête ouvrier, nommé Ubald Fioretti ; sa mère s'appelait Marzia. A son baptême, il reçut le nom de Pierre, qu'il devait plus tard changer pour celui sous lequel il est connu et honoré.

De bonne heure, Marzia inspira à son enfant une tendre dévotion envers la Très Sainte Mère de Dieu. Lorsqu'il eut atteint sa cinquième année, elle le conduisit à l'église de Notre-Dame *della Quercia*, et, après s'être longuement prosternée devant l'image miraculeuse qu'on y vénère, elle l'offrit et le consacra à Marie : « Regarde, mon enfant, dit-elle au jeune Pierre, voilà ta Mère ; je te donne à elle pour toujours ; aime-la de tout ton cœur. »

Depuis lors, Pierre n'appela plus la Sainte Vierge que sa Mère et sa Dame. Il jeûnait à la vigile de ses fêtes et tous les samedis en son honneur. Il l'invoquait fréquemment, et Marie exauçait ses prières.

Un jour, il tomba du haut d'un arbre avec quelques-uns de ses petits camarades. Tous furent grièvement blessés, à l'exception de notre Bienheureux, qui se releva sans la moindre égratignure. Il avait imploré le secours de sa Mère, et Marie l'avait soutenu dans sa chute.

A un âge si tendre, il se levait la nuit pour prier Dieu ou pour s'étendre sur la terre nue et mortifiait son petit corps par de rudes disciplines.

A dix ans, ses parents le firent étudier quelque peu. Ils le placèrent ensuite chez un de ses oncles.

qui était cordonnier. Toutes les semaines, quand il [illegible] de son travail, cet [illegible] lui donnait une petite pièce d'argent. Le Bienheureux courait vite acheter un bouquet de fleurs. « Donnez-moi les plus belles que vous ayez, disait-il au marchand, c'est pour les offrir à une grande Dame. » Cette Dame était la Sainte Vierge, sa bonne Mère.

Il déposait le bouquet devant sa statue et demeurait là de longues heures en prière, n'entendant que Jésus, ne voyant que Marie.

LE BIENHEUREUX CRISPIN, CAPUCIN

Une si belle fleur n'était pas destinée à se faner au contact du [illegible]. Notre-Seigneur la cueillit et la plaça dans un [illegible].

Un jour que les [illegible] du couvent des Capucins passaient en [illegible]on, le jeune homme fut profondément touché de leur recueillement et de leur ferveur. Dès lors, tout son désir fut de les imiter. Il s'adressa au Provincial qui lui permit d'entrer au noviciat.

Ce ne fut pas sans une vive douleur que sa mère le vit s'éloigner pour toujours du toit paternel. Le Bienheureux la consola en lui [illegible] : « Pourquoi pleurez-vous ? lui dit-il. Ne m'avez-vous pas donné à la Très Sainte Vierge dès l'âge de cinq ans ? Voudriez-vous aujourd'hui reprendre ce que vous lui avez offert ? Vous n'avez fait aucune réserve, je ne m'appartiens donc plus. »

Le gardien du couvent, voyant sa petite taille, ses traits pâles et amaigris, craignit qu'il ne pût supporter les rigueurs de la règle. Il refusa tout d'abord de l'admettre au nombre des novices ; mais le Provincial intervint, et, quelques jours après, le Bienheureux pouvait revêtir l'habit de saint François. Il changea son nom pour celui de Crispin, en souvenir du métier qu'il avait exercé dans le monde. Il avait alors vingt-cinq ans.

A l'exemple de saint Félix de Cantalice, dont le glorieux souvenir était encore vivant dans l'Ordre des Capucins, le saint religieux ne voulut jamais être que simple Frère convers. [illegible] de l'autel. En conséquence, il allait à la quête, soignait les malades, servait les Frères, cultivait le jardin.

LE FR. CRISPIN, CUISINIER

Après un noviciat passé tout entier dans la prière et [illegible], le Bienheureux fut admis à faire profession. [illegible] au couvent de la Tolfa où il fut chargé de la cuisine. Son premier soin fut d'y [illegible] la Sainte Vierge, [illegible] tous les soirs, avec deux autres Frères, les litanies de la bonne Mère.

[illegible]

souffrir la présence du Bienheureux. A son approche, les jeux cessaient, les disputes s'apaisaient, les duellistes laissaient tomber leurs épées. Aussi, un missionnaire s'écriait-il : « Le Fr. Crispin fait plus par sa seule présence que moi avec tous mes sermons. »

LE FR. CRISPIN, INFIRMIER

Malgré les pressantes sollicitations du bon peuple et les vives réclamations des magistrats de la Tolfa, le Bienheureux fut envoyé à Rome pour soigner les malades.

Il entra dans la Ville Sainte par la porte la plus rapprochée de Saint-Pierre : « Pouvons-nous, disait-il à ses compagnons, aller au couvent avant d'avoir été prier au tombeau du prince des Apôtres, qui tient les clés du Paradis et doit nous en ouvrir les portes ? »

Arrivé dans la basilique, il se prosterna la face contre terre et arrosa de ses larmes ce sol béni qu'avaient arrosé de leur sang tant de martyrs et de confesseurs. Il ne pouvait quitter ce lieu si cher, et ce ne fut qu'à grand'peine que ses compagnons parvinrent à l'en arracher.

Le Bienheureux ne resta pas longtemps à Rome. Son humilité lui faisait trouver sa charge d'infirmier beaucoup trop élevée pour son mérite.

« Je ne suis pas, disait-il, une bête que l'on puisse tenir à l'ombre ; je suis trop froid dans l'amour de Dieu. Il me faut de la fatigue et de la chaleur, ou le feu de la cuisine, ou le soleil du jardin ; j'ai besoin de travailler pour me réchauffer. »

LE FR. CRISPIN, CUISINIER POUR LA SECONDE FOIS

Les supérieurs accueillirent favorablement sa demande et l'envoyèrent à Albano, pour y remplir l'office de cuisinier.

Il dressa bien vite un petit autel et plaça dans la cuisine une image de sa bonne Mère devant laquelle il venait chanter et prier quand ses occupations le lui permettaient.

Si quelqu'un venait visiter le couvent, le Bienheureux le conduisait devant cette image, et lui récitait les belles stances que le Tasse a consacrées à la Très Sainte Vierge dans sa *Jérusalem* [illegible]. Comme un religieux lui reprochait un jour de se servir des poètes profanes :

« Mon Père, répondit l'humble Frère convers, le poisson ne va pas de lui-même à l'hameçon du pêcheur. Il faut qu'il y soit attiré par quelque appât. Nos austérités, nos cilices et nos jeûnes ne sont guère du goût des gens du monde ; ces vers les attirent et leur font écouter le petit discours que j'y ajoute. »

Les seigneurs, les évêques, les cardinaux venaient voir l'autel du Fr. Crispin et lui entendre réciter ces vers. Le Pape lui-même aimait à rendre visite à l'humble religieux et à lui donner de sa main des [illegible] pour sa madone.

Un jour, un seigneur apporta au Bienheureux deux belles fleurs [illegible]. [illegible]

[illegible]

vraiment, ma Mère, vous êtes trop bonne. Ils vous prendront quelque jour votre Fils dans vos bras et vous n'oserez rien dire. Oui, je vous le dis, je vous le répète, et le redirai mille fois, vous êtes si bonne qu'ils finiront par vous enlever votre Fils. »

Le P. Damascéni écoutait, caché en un coin, ces reproches affectueux. Il rentra tout ému dans la cuisine, prit le Bienheureux dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes et lui rendit les cierges.

Tant de bienveillance de la part des seigneurs les plus distingués, des cardinaux et du Souverain Pontife lui-même, jetèrent l'alarme dans l'âme du saint religieux. Il craignait de perdre le précieux trésor de l'humilité. Cette crainte s'augmenta encore lorsque sa charité l'ayant contraint de faire quelques miracles, il devint l'admiration de tous.

Un des camériers du Pape était depuis longtemps tourmenté par des douleurs aiguës contre lesquelles on avait employé inutilement tous les secrets de l'art; il alla trouver le bon Père cuisinier, qui le guérit aussitôt en lui faisant prendre une des fleurs offertes sur son petit autel. Le médecin du Pape, ayant appris cette guérison : « Vos remèdes ont plus de vertu que les nôtres, dit-il au Fr. Crispin. — Monseigneur, répondit le Bienheureux, vous êtes un savant médecin et tout Rome vous reconnaît comme tel; mais la Sainte Vierge est encore plus savante que vous et que tous les médecins du monde. »

Le saint religieux passait une grande partie de son temps au pied de sa bonne Mère, la priant, l'invoquant, implorant son secours. Aussi obtenait-il tout ce qu'il demandait. S'agissait-il de guérir un malade? Il le faisait venir devant sa madone, et la maladie disparaissait promptement. Le temps lui avait-il fait défaut pour préparer le repas? Il déposait son plat sur le petit autel, et le plat était cuit en un instant.

Cependant, on accourait en foule au couvent pour voir le Bienheureux et prier devant son autel. Mais lui, craignant de plus en plus pour son humilité, et voulant se dérober aux louanges et aux manifestations dont il était l'objet, pria ses supérieurs de le faire changer de monastère. Ils l'envoyèrent dans celui de Monte-Rotondo, où il fut chargé de cultiver le jardin.

LE FR. CRISPIN, JARDINIER

En arrivant dans sa nouvelle résidence, le Bienheureux trouva le Frère quêteur malade. Dès lors, tout le service du couvent porta sur lui. Durant tout le jour, il quêtait, bêchait, labourait, aidait à la cuisine; il veillait, priait, méditait pendant la nuit. Il faisait tout, et suffisait à tout. Quand on le plaignait de cet excès de besogne, il citait cette parole de saint Philippe de Néri : « *Le paradis n'est pas fait pour les lâches.* »

Il éleva dans son jardin un petit autel à sa bonne Mère, qu'il mit à l'abri sous une mauvaise cabane de branchages. Tous les jours, il venait, avec son admirable simplicité, répandre des graines devant cette cabane, afin que les petits oiseaux s'y assemblassent pour chanter les louanges de leur Reine.

Partout on aimait le Bienheureux. Notre-Seigneur se plaisait à manifester sa sainteté par quelque miracle. Pendant son séjour à Monte-Rotondo il arriva qu'un jeune homme, travaillant à réparer la voûte de l'église, tomba du haut de son échelle, se brisa [illegible] sur le maître-autel et vint rouler sur le pavé. On venait de le déposer presque sans vie dans [illegible] quand le Fr. Crispin entra.

« François, dit-il en s'approchant doucement du moribond, espère en Dieu et en sa Très Sainte Mère, dans deux jours, tu seras guéri. » Pendant ces deux jours, le saint religieux redoubla ses prières et ses austérités, et François se leva complètement guéri.

LE FR. CRISPIN, INFIRMIER POUR LA SECONDE FOIS

Une épidémie ravageait le couvent de Bracciano. Il fallait à tout prix y envoyer un infirmier. Le Bienheureux se trouvait à Rome lorsqu'on apprit cette douloureuse nouvelle : il s'offrit aussitôt.

« Comme il y a péril de mort, lui dit le Provincial, je n'entends pas forcer votre volonté.

— Quelle volonté, mon Père? s'écria le Bienheureux. Quand je me suis fait Capucin, j'ai laissé ma volonté à Viterbe. J'ai fait vœu d'obéissance devant Dieu, la Sainte Vierge et notre Père saint François, sans réserve ni pour les maladies, ni pour la mort. Envoyez-moi donc en vertu de l'obéissance et j'irai content. »

Le Provincial lui donna l'ordre qu'il désirait, le bénit et le laissa partir. Mais les amis du Bienheureux, apprenant le danger qu'il allait courir, s'efforcèrent de le retenir : « Ne craignez rien, leur dit-il, je vais à Bracciano en compagnie d'un grand et savant médecin, et muni d'un excellent préservatif. Le grand médecin qui vient avec moi, reprit-il, c'est notre Père saint François, et le préservatif que j'emporte, c'est la sainte obéissance. »

Il revint, en effet, sain et sauf quelque temps après. Il avait guéri, tant par ses soins que par ses prières, tous les malades de Bracciano.

LE FR. CRISPIN, QUÊTEUR

Au Chapitre suivant, il fut décidé que le Bienheureux irait au couvent d'Orviéto et y exercerait les fonctions de quêteur. Il eut bien vite gagné tous les cœurs par son humilité et sa simplicité. Au bout de quelques jours, toute la ville le chérissait; tous le respectaient comme un saint; tous se disputaient l'honneur de remplir sa besace. L'évêque et le gouverneur faisaient arrêter leur carrosse pour s'entretenir avec cet humble Frère dont les réponses simples et naïves pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Le Bienheureux en profitait pour obtenir des secours aux malheureux, aux veuves, aux orphelins, aux prisonniers. Il portait la joie et la paix dans toutes les familles : aussi comme on l'aimait! Comme on écoutait ses paroles! Plusieurs fois, ses supérieurs l'envoyèrent dans d'autres couvents; mais les aumônes cessaient aussitôt; le Frère quêteur qui le remplaçait trouvait toutes les portes fermées. Il fallait mourir de faim ou rappeler le Fr. Crispin. Il revenait donc et toute la ville accourait au-devant de lui et le ramenait en triomphe à son couvent.

Tant de témoignages d'honneur et d'affection n'enflaient point le cœur du saint religieux. Toujours petit, toujours humble, toujours le dernier de tous, il ne s'appelait que l'âne des Capucins.

« Allons, mes enfants, faites place à l'âne des Capucins, s'écriait-il lorsqu'il lui fallait traverser la foule.

— Et où est-il donc cet âne? lui demanda un jour un homme qui ne le connaissait pas.

— Tu ne vois pas que je porte le bât, reprit le Bienheureux en montrant sa besace.

On lui demandait une fois pourquoi il allait toujours nu-tête : « C'est parce qu'un âne ne porte pas de chapeau, » répondit-il avec une aimable simplicité.

L'humble Frère n'aimait rien tant que de souffrir pour son divin Maître. On voulut le détourner d'aller quêter dans une maison dont le maître l'accueillait par des outrages : « Mais je n'ai pas de meilleur ami, » répondit-il, et aussitôt il allait frapper à sa porte. Une autre personne ne manquait jamais, lorsqu'il venait lui demander l'aumône, de l'accabler d'injures, l'appelant hypo-

crite, fourbe, dévot, etc. Le Bienheureux l'écoutait tranquillement, puis, quand elle avait fini : « Dieu soit béni ! s'écriait-il tout joyeux, de ce qu'il y a à Orviéto une personne qui me connaisse et qui me traite comme je le mérite. »

Notre-Seigneur faisait resplendir aux yeux du monde la sainteté de son serviteur par de nombreux et éclatants prodiges. Un jour que le Provincial était venu dîner au couvent, avec quelques autres Pères, le vin manqua. Le Bienheureux courut chez un seigneur du voisinage et lui demanda d'un certain vin qu'il désigna. « Ce serait avec un grand plaisir, lui fut-il répondu, mais le tonneau est vide ; on vous en donnera d'autre. — Non, non, c'est de celui-là que je veux, reprit le Bienheureux ; allons voir le tonneau. » On descendit à la cave avec lui et, au grand étonnement de ses bienfaiteurs, le Fr. Crispin remplit son vase au tonneau qu'on savait vide. Ce tonneau fournit du vin longtemps encore sans s'épuiser.

La même chose arriva pour un sac de farine qu'on avait entièrement vidé pour le Bienheureux.

Le cardinal Gualieri, qui habitait une villa aux environs d'Orviéto, devant recevoir le roi d'Angleterre, son intendant avait fait demander à Rome des fleurs dont on manquait à Orviéto. Le commissionnaire les oublia, ce qui déconcerta fort l'intendant. Mais le Bienheureux lui dit : « Ne vous inquiétez pas ; je vais vous fournir toutes les fleurs dont vous avez besoin pour la table et les appartements. » Il sortit un instant et revint bientôt avec un énorme bouquet de magnifiques fleurs d'une espèce inconnue à Orviéto et dans les pays voisins. Comme on lui demandait d'où il les avait tirées : « Occupons-nous d'abord de gagner le ciel, répondit-il ; si nous avons le bonheur d'y parvenir, nous y verrons des fleurs bien plus belles et d'un parfum plus doux. »

Cependant, le Bienheureux vieillissait et s'affaiblissait de jour en jour ; ses dernières années ne furent qu'une suite de miracles presque continuels. Notre-Seigneur lui communiqua à un haut degré le don de prophétie, de sorte qu'on recourait à lui comme à un oracle divin.

Un jour qu'il visitait un pauvre père de famille, cloué sur son lit de douleur et n'attendant plus que sa dernière heure, sa femme, tout éplorée, se jeta aux pieds du Bienheureux, le suppliant d'avoir pitié d'elle et de ses enfants, et de guérir son mari. Le saint religieux passa toute la nuit en prières. Le lendemain, il accourut tout joyeux à la maison du malade : « Antoine, lui dit-il, livre nouveau, compte nouveau. Dieu t'accorde dix années de vie. Mets donc ordre à tes affaires, car, après ces dix ans, tu retomberas dans la même maladie ; mais, cette fois, pour en mourir. » Antoine se leva guéri, et la prédiction du Bienheureux s'accomplit de point en point.

MORT BIENHEUREUSE DU FR. CRISPIN

L'humble Frère resta à Orviéto près de quarante ans. Il fut rappelé à Rome lorsque, accablé de vieillesse, il ne pouvait plus sortir pour faire la quête. Cependant, les habitants de la bonne ville d'Orviéto obtinrent une dernière fois qu'il leur serait rendu. [illegible] pas été [illegible] plus de magnificence qu'on en déploya [illegible] du Bienheureux. Tout le peuple se porta [illegible] pour lui faire cortège. [illegible] Mais le pauvre Frère [illegible] d'un tel honneur dont il se [illegible] ! [illegible]

vous prosterner devant Notre-Seigneur et devant sa Très Sainte Mère, au lieu de venir adresser des louanges au plus vil des hommes, à un misérable pécheur. »

Il passa encore quelques années au milieu de ce peuple qui l'aimait tant, secourant les pauvres, guérissant les malades. Enfin, Dieu l'appela à Rome, où il devait mourir.

Quand il se vit sur le point de quitter cette terre, il fit ses adieux à ses amis et à ses bienfaiteurs. Il n'était pas encore malade ; mais Notre-Seigneur lui avait fait savoir qu'il recevrait bientôt la récompense de ses travaux.

Il tomba malade à l'approche de la fête de saint Félix de Cantalice, pour lequel il avait une particulière dévotion. Les religieux, ses frères, crurent que Dieu l'appellerait à lui ce jour-là. Mais le Bienheureux leur dit : « Je ne mourrai pas le jour de saint Félix, mais le lendemain. — Et pourquoi? lui demanda-t-on. — Parce que ma mort troublerait sa fête, » répondit-il avec une grande simplicité.

Puis, levant les mains vers le ciel, il s'écria : « O mon Jésus! vous qui m'avez racheté par votre sang, achevez maintenant votre œuvre et assurez le salut de mon âme. Et vous, ô divine Marie ! mon soutien, mon refuge, ma protectrice, secourez-moi dans ce grand passage. »

Le démon essaya de troubler la ferveur de ses derniers instants ; il lui apparut sous la forme d'un gros chien noir et hideux, rôdant autour de son lit comme pour le dévorer.

« O méchante bête! s'écria le Bienheureux, que veux-tu de moi? Je n'ai rien à faire avec toi : mon juge est Jésus-Christ et sa Sainte Mère est mon avocate : quant à toi, je ne te connais pas. »

On l'aspergea d'eau bénite, ce qui mit en fuite le monstre infernal.

A la nouvelle de sa maladie, la grande ville s'émut : les princes et les seigneurs vinrent voir le pauvre Frère convers et lui baiser les mains.

Il reçut les derniers sacrements avec une ferveur inexprimable. Puis, jetant encore un regard sur les images de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge, et levant les yeux au ciel, il remit doucement son âme entre les mains de son Créateur, au milieu des larmes et des sanglots de tous les assistants. C'était le lendemain de la fête de saint Félix de Cantalice, dont il avait si fidèlement reproduit la vie, en l'année 1750.

Après que sa belle âme se fut envolée au ciel, les membres du Bienheureux, raidis par les rhumatismes, reprirent leur souplesse, ses plaies disparurent, son corps devint blanc et vermeil comme celui d'un petit enfant. Il resta six jours, exposé à la vénération des fidèles, sans donner le moindre signe de putréfaction. Le pèlerin qui va prier au tombeau des apôtres peut aller vénérer ses précieuses reliques, conservées intactes dans l'église des Capucins.

A la mort du Bienheureux, la Ville Sainte était remplie d'un très grand nombre d'étrangers qui étaient venus à Rome pour le Jubilé. Ils furent témoins des miracles qui s'opérèrent pendant ses funérailles et sur son tombeau.

Le couvent fut bientôt envahi par la foule : six fois on changea les habits du Bienheureux, six fois ils furent mis en pièces, et la multitude s'en disputa les lambeaux, sans que les gardes pussent l'en empêcher. Les funérailles de ce pauvre Frère, [illegible] et mendiant, furent si splendides qu'un [illegible] s'écria dans son admiration : « Quel roi a jamais eu de pareilles obsèques ! »

La vie du Bienheureux Crispin a été écrite par différents auteurs ; celle-ci est empruntée en grande partie à Ribadeneira.

SAINT DONATIEN ET SAINT ROGATIEN
OU LES ENFANTS NANTAIS, MARTYRS

Fête le 24 mai



Saint Donatien et Rogatien en prière dans la prison.

L'empereur Dioclétien, le plus acharné des persécuteurs, poussé par son gendre Galère, se résolut à lancer un nouvel édit de persécution contre les chrétiens. Il sévissait avec d'autant plus de fureur contre les disciples de Jésus-Christ que lui-même n'avait pas eu le courage de correspondre à la grâce de la foi. Les historiens nous apprennent en effet que plusieurs de ses parents étaient chrétiens, et le pape saint Caïus était son cousin. L'empereur avait choisi un de ses plus cruels ministres pour l'envoyer dans les Gaules. Le gouverneur partit avec l'ordre de n'épargner aucun de ceux qui refuseraient l'encens à Jupiter et à Apollon. De nobles victimes étaient prêtes.

CONVERSION ÉCLATANTE

Pendant que beaucoup tremblaient à l'approche du juge, à Nantes, un jeune chrétien se réjouissait. C'était le seigneur Donatien l'un des plus illustres jeunes gens de la ville. La mort endurée pour Dieu est si sainte et si glorieuse que les vaillants serviteurs de Jésus-Christ, loin de la craindre, la désirent comme une grande grâce.

Donatien descendait d'une des plus nobles familles de la ville de Nantes, mais cette gloire était peu de chose, car le Christ ne l'avait pas encore consacrée. En effet, les parents de Donatien étaient idolâtres et lui-même avait été élevé dans les erreurs grossières du paganisme ; aussi aimait-il le cirque et les jeux, et sa nature ardente le poussait vers les combats sanglants de l'amphithéâtre. Cependant Dieu avait ses vues sur ce jeune homme admiré de tous ; la grâce divine pénétrait peu à peu dans son âme en même temps qu'il croissait en âge. Bientôt Donatien commença à comprendre l'horreur de ces jeux où l'on versait à flots le sang humain. Dans le paganisme il voyait des trahisons, de basses flatteries, des tristesses sans consolation. Les chrétiens au contraire, remplis d'une inépuisable charité, intrépides devant la mort, joyeux dans les tortures, les prêtres chrétiens en particulier, édifiaient son âme amie de la vertu. Ses yeux désillés commençaient à apercevoir une grandeur autrement désirable et

belle que la richesse et la puissance. Donatien se rapprocha donc des chrétiens et résolut d'entrer dans leurs rangs. D'abord il s'abstint des sacrifices idolâtriques, des théâtres, des bruyants festins; il abandonna la compagnie dangereuse des flatteurs qui l'obsédaient sans cesse. Enfin, tous les liens étaient rompus, il fut chrétien.

Ce fut un véritable événement dans la ville. Les païens ne pouvaient concevoir que dans la fleur de la jeunesse, cet héritier d'une grande maison méprisât honneur, beauté, richesses pour se vouer à une mort certaine en devenant chrétien. On se demandait quel attrait l'avait séduit par ses charmes dans une religion abhorrée par les amis de la volupté. Mais Donatien méprisa tous les discours frivoles du monde et ne se laissa pas intimider par la pensée des souffrances qu'il aurait à subir. Pressé de se donner tout entier à Jésus-Christ, il alla se présenter aux prêtres pour être reçu au rang des catéchumènes. Il était déjà prêt à recevoir l'eau baptismale, et il appelait de ses vœux le jour de la rénovation.

BAPTÊME ET FRUITS D'APOSTOLAT

Enfin le prêtre admet Donatien au baptême. Le nouveau chrétien qui a choisi le Seigneur pour son héritage, ressent déjà les effets de la miséricorde divine. Son âme est inondée d'une allégresse toute céleste. Il manque cependant encore quelque chose à ce bonheur : Rogatien n'est pas aux côtés de son frère, le démon le tient encore sous son empire. Cette proie allait bientôt lui être arrachée, car Rogatien sentait bien le vide du culte de Jupiter et d'Apollon, son âme n'y trouvait point le repos et la paix, et sans voir encore clairement la lumière, il enviait le bonheur de son frère. Dieu récompensa une jalousie si sainte, et à la prière de Donatien, sa grâce se répandit dans l'âme de ce jeune païen qui voulait venir à la connaissance de son Créateur.

Donatien s'était fait son catéchiste, bien résolu de ne pas céder qu'il n'eût attiré son frère à la religion chrétienne. Rogatien, bien que l'aîné, écoutait avec une grande attention son jeune docteur. Le maître puisait ses enseignements dans la parole de Dieu et le disciple, apercevant la vérité, regrettait de n'en avoir pas connu plutôt la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Enfin il ouvrit son cœur et dit : « Donatien, maintenant je suis ton frère selon la foi et la grâce aussi bien que selon la nature. » Avec quelle effusion de joie le jeune chrétien le fit inscrire sur la liste des catéchumènes qui se préparaient au baptême.

LES PRÉDICATEURS

A peine converti, Rogatien se fit apôtre à son tour. Après avoir reçu les instructions du prêtre, il s'efforçait de les répéter aux autres et d'attirer à Jésus-Christ les âmes dont il avait partagé l'erreur. Mais l'ennemi allait bientôt se dresser sur sa route. Déjà des bruits de persécution se répandaient dans la ville. Ce n'était pas la crainte de la mort qui pouvait ébranler le nouveau converti, mais il craignait d'être enlevé par la persécution avant d'avoir été régénéré dans l'eau du saint baptême. [illegible] tentation de l'ennemi, Rogatien en [illegible] dans l'[illegible] de ses deux et saints entretiens avec son frère. Soutenus l'un par l'autre, nos deux jeunes [illegible] pas de [illegible] en public pour [illegible] les entendre. Ils mont[illegible] qui ne pouvaient se venger [illegible] la vanité de ces dieux de pierre dont beaucoup de païens eux-mêmes se moquaient tout en leur offrant des sacrifices. Ces discours pleins de feu entraînaient la multitude en forçant son admiration. Ils s'étonnaient en effet, ces païens, que l'on pût s'enflammer d'enthousiasme pour sa religion, car eux-mêmes n'éprouvaient point d'amour pour leurs dieux tout en les craignant un peu et en espérant leur protection. Les deux saints étaient sans cesse à l'œuvre, et quand ils avaient prêché les foules, ils tournaient leurs efforts vers la conversion de leurs amis. Le parfum de leurs vertus, leur charité affable, charmaient tous les cœurs, et la grâce remportait des victoires consolantes par le moyen de ses serviteurs. Toutefois ces conversions étaient plus le fruit de leurs prières que de leur éloquence.

DÉNONCIATION

Cependant le persécuteur approchait et répandait partout la terreur. Quand on sut qu'il entrait dans Nantes, la foule se porta à sa rencontre pour honorer l'envoyé de l'empereur. Elle demandait en même temps des victimes pour ses jeux et ces victimes c'étaient les chrétiens. Mort aux chrétiens, c'était le cri de toutes les bouches. Cependant, au milieu du tumulte, un païen s'approcha du préfet, il venait désigner les victimes les plus dignes de recevoir la couronne du martyre. « Maître très sage, lui dit-il, en fléchissant le genou, vous arrivez à temps pour ramener au culte des dieux ceux que l'on a vus courir après un crucifié des Juifs. Sachez donc que Donatien est disciple de cette religion et que vous devez sévir contre lui avec vigueur. Non seulement il ne sert plus les dieux, mais par la ténacité de ses vains discours, il a entraîné son frère à mépriser Jupiter et Apollon. Nos fêtes sont délaissées ! un nouveau culte remplace l'ancien. » Le cruel gouverneur comptait bien assouvir sa colère et repaître ses yeux de spectacles sanglants. La foule l'applaudissait et demandait la perte des chrétiens. Sur le champ, il envoie ses satellites avec ordre d'amener devant le tribunal le seigneur Donatien. Donatien ne se cachait pas et la demeure de son illustre famille était connue de tous. Les satellites revinrent donc bientôt avec leur proie vers la foule impatiente et avide de sang.

INTERROGATOIRE

Donatien était seul, car le cruel tyran avait voulu lui ôter la consolation suprême d'être aidé par la présence d'un compagnon de souffrances. Il espérait intimider ce grand cœur par la vue de la foule qui demandait son sang. Les instruments de supplice entouraient le tribunal, tout respirait la mort. Mais rien ne put troubler le calme du saint martyr, il comptait sur la grâce du Dieu tout puissant qui viendrait à son aide dans le combat, et dans le fond de son cœur, il invoquait avec amour son céleste Roi, heureux de lui offrir sa vie comme un bon et fidèle soldat.

« Donatien, lui dit le juge, on prétend que vous avez abandonné les dieux qui nous ont donné la vie et nous la conservent. Votre bouche les blasphème, et vos discours séduisent le peuple à qui vous persuadez de croire à un crucifié pour avoir le salut.

— Vous dites la vérité malgré vous, répond le jeune homme ; tout mon désir c'est d'amener au Christ, maître de l'univers, ce peuple que vous conduisez dans les chemins de l'erreur. » Et bravant la fureur du préfet, le jeune chrétien se tourne vers la foule immense qui se pressait aux abords du tribunal ; il

se met à prêcher avec force et clarté la religion chrétienne. En vain le gouverneur irrité le menace d'une mort imminente s'il ne cesse de pareils discours; Donatien continue à montrer au peuple, attentif et étonné, la vanité des idoles et la grandeur du vrai Dieu. C'était un triomphe pour la foi, tellement que le juge craignant des conversions nombreuses, donne ordre de jeter Donatien dans un cachot obscur et de le charger de lourdes chaînes. Il fait ensuite amener son frère Rogatien.

Celui-ci n'était pas encore baptisé, il y avait plus d'espoir de le vaincre, surtout en présence des tourments.

ROGATIEN DEVANT LE TRIBUNAL

Rogatien, il est vrai, n'avait pas reçu la grâce du baptême, mais il avait prié et sa prière pénétrant le Ciel lui avait obtenu la force du Tout-Puissant. Il était bien résolu de souffrir plutôt mille morts que d'abandonner Jésus-Christ au moment du combat et de la victoire. Les satellites l'arrachèrent de sa demeure et le traînèrent sur la place publique devant le juge déjà furieux contre son frère.

Mais dissimulant sa haine et sa colère, le ministre de Satan lui fit un paternel accueil et essaya de le gagner par la douceur et la flatterie : il le louait de ses belles qualités, de ses richesses et de sa gloire que les dieux tout-puissants lui avaient prodiguées. « Enfin, lui dit-il, puisque vous n'avez pas encore été infecté de je ne sais quel baptême, ne vous obstinez pas davantage. Vous garderez tout ce que les dieux vous ont donné ; vous aurez la vie sauve, et un accroissement de richesses et de dignités dans le palais des empereurs, et dans le sénat de la Cité. »

Rogatien, rempli de l'esprit de Dieu, coupa court à ces vains discours et répondit au préfet : « Je ne m'étonne pas de vos promesses, car vous êtes aveugle; cependant je vous le demande : pourquoi mettre sur les autels des dieux qui valent moins que vous? Mais en les adorant vous vous rendez semblables à vos idoles, car si vos dieux de pierre sont sans âme et sans vie, ceux qui les adorent perdent l'intelligence et le bon sens. » Rogatien était donc aussi inébranlable que son frère. Jésus-Christ parlait par sa bouche et mettait dans son âme une force divine contre les tourments, la flatterie et toutes les ruses de l'Enfer. Le juge comprit qu'il était inutile d'insister davantage par des paroles et fit jeter le saint confesseur de la foi dans le cachot où était enchaîné son frère. Le lendemain, pensait-il, les tourments devaient avoir raison de leur fermeté, ou punir leur désobéissance par une prompte mort. En attendant, il alla présider une fête, pendant que ses innocentes victimes souffraient dans les fers.

LA PRISON

Mais pendant que le préfet recevait avec orgueil les applaudissements de la foule adulatrice, combien tendre et sublime était l'entrevue des deux frères dans leur prison ! Avec quelle effusion ils s'embrassèrent après le premier combat dont l'un et l'autre sortaient vainqueurs, comme ils remerciaient Dieu de les réunir pour qu'ils pussent se consoler et se fortifier l'un l'autre. Ils lui rendaient grâces de les avoir jugés dignes de souffrir pour son nom, ils suppliaient les bons anges de les aider encore dans leur prochaine lutte contre les puissances des ténèbres.

Cependant une chose attristait le cœur de Rogatien, c'était de n'avoir pas encore eu le bonheur de recevoir le baptême. Son frère le consola, lui assurant avec raison que le martyre lui ouvrirait certainement le ciel et il fit à haute voix cette prière : « Seigneur Jésus, qui voyez dans les désirs sincères le mérite de l'action elle-même, que la foi pure de Rogatien lui serve de baptême et si demain le glaive termine notre vie, que son sang lui serve de confirmation. »

Puis tous deux offrirent généreusement leur vie au Seigneur ; il leur semblait qu'ils n'étaient plus de la terre, qu'ils n'étaient séparés du ciel que par un voile fragile qui allait tomber dans quelques heures. La nuit entière se passa en pieux exercices et en saints entretiens.

MARTYRE DES DEUX SAINTS JEUNES GENS

Le lendemain, les portes du cachot s'ouvrirent, et les soldats les emmenèrent. Les deux enfants marchaient joyeux et fermes quoique lentement, accablés qu'ils étaient par leurs lourdes chaînes; leur visage rayonnait d'une assurance et d'une beauté célestes. Ils traversèrent la place encombrée par la foule, et arrivèrent devant le tribunal où siégeait le préfet.

« J'ai usé de modération envers vous et je vous ai adressé de douces paroles, leur dit le magistrat païen, mais il est temps que la sévérité des lois exerce sur vous sa juste rigueur, si votre ignorance ou votre malice refuse d'adorer les dieux. » Les deux héros répondirent d'une commune voix : « Vous nous accusez d'ignorance; et, quelle est donc la science dont vous faites preuve en adorant sottement des dieux insensibles et sans vie comme le métal dont ils sont fabriqués; pour nous, nous sommes prêts à souffrir pour Jésus-Christ tout ce que le bourreau pourra inventer de tourments. Notre vie ne perdra rien à être rendue à Celui qui nous l'a donnée, et nous la retrouverons mille fois plus belle dans les splendeurs du ciel qui nous attend. »

Le préfet en fureur ordonne au bourreau d'attacher sur le chevalet les deux innocentes victimes; leurs membres sont déchirés et rompus, mais la force de Dieu soutient leur courage, et leur âme reste invincible; ni l'apostasie, ni même une plainte ne s'échappe de leur bouche, et Jésus-Christ devient victorieux dans ses serviteurs.

Mais il faut en finir, le préfet prononce la sentence de mort contre Donatien et Rogatien, les serviteurs du Crucifié. On conduit les deux enfants sur la place du supplice, et le bourreau, fidèle à imiter la fureur de son maître, transperce d'abord d'un coup de lance la gorge de ses victimes, et fait ensuite tomber leur tête sous le tranchant de sa hache. C'était le vingt-quatrième jour de mai. Les âmes bienheureuses s'envolaient vers le ciel où elles étaient reçues par les phalanges des anges, et déjà sans doute, imitant leur Maître divin, elles intercédaient pour leurs bourreaux.

PROCESSION CÉLESTE ET DÉLIVRANCE

Plus tard, la ville devenue chrétienne n'oublia pas les deux enfants qui avaient autrefois souffert le martyre dans son enceinte. Elle eut souvent à se louer de leur protection. On leur bâtit une église, et ils furent constitués patrons de la cité. Saint Grégoire de Tours nous rapporte que Clovis, encore païen, vint assiéger la ville de Nantes, il poussa le siège avec grande vigueur, car il était résolu de ne point céder. Depuis deux mois, les Nantais résistaient aux armes du roi des Francs, et ils allaient enfin succomber sans espoir de secours humain. Alors ils ont recours au ciel et à la puissance de leurs saints Patrons. Toute la ville se jette à genoux

et se met en prières. C'est le lendemain que l'on doit se rendre. Dans le repos de la nuit, les portes de la basilique des saints Donatien et Rogatien s'ouvrent, et des personnages, vêtus de blanc, un cierge à la main, sortent de l'enceinte sacrée. Bientôt la même chose se répète à l'église de Saint-Similin, il en sort un semblable cortège. Les groupes marchent en ordre de procession; ils se joignent, se donnent un salut gracieux, et tombant à genoux, font oraison. La prière terminée, ils s'en retournent dans le même ordre, et la vision disparaît. Aussitôt l'ennemi s'enfuit en désordre et avec tant de rapidité, qu'à la pointe du jour les Nantais accourus sur les murs, n'aperçoivent plus d'assiégeants. A la vue de ce prodige, un des capitaines de Clovis, nommé Chilou, se convertit et reçoit le baptême, témoignant que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu.

En 1145, une partie des reliques des *Enfants Nantais* (c'est le nom que la ville de Nantes a donné à nos deux jeunes héros) fut transférée solennellement à la cathédrale par Albert, évêque d'Ostie, en présence de Hugues archevêque de Rouen, d'un grand nombre d'autres prélats et d'un immense concours de fidèles. La belle église bâtie sur le tombeau des deux martyrs a été en partie ruinée par la Révolution, mais en 1806, deux dames pieuses la firent généreusement réparer à leurs frais; elle est devenue une église paroissiale, elle est située à l'extrémité de la ville sur la route de Paris. On y conserve encore des reliques des deux saints, mais celles qui avaient été portées à la cathédrale ont été détruites par la révolution avec le trésor de la cathédrale.

Nantes possédait encore une autre église dédiée à ses deux illustres enfants, elle a été également renversée par la grande ouvrière des ruines, la barbare révolution, mais le couvent de Chartreux dont elle dépendait, devenu de nos jours un couvent de la Visitation, est heureusement encore un asile de la prière et de la vertu.

SAINT GÉRARD DE LUNEL

Fête le 24 mai

Gérard, appelé aussi Géri, naquit dans la seconde moitié du XIIIe siècle, à Lunel, au diocese actuel de Montpellier dont le siège était alors dans l'ancienne ville de Magdelonne.

Son père et sa mère étaient de deux familles également illustres et pieuses. Son père Gérard Amicy, seigneur de Castelnaud, était de la maison de Sabran, l'une des plus anciennes du Languedoc et que les comtes de Toulouse avaient honorées de charges importantes; sa mère, Thérèse Raymond, était fille de Raymond Gausselin, baron de Lunel.

A l'âge de cinq ans, le vertueux petit Gérard faisait déjà partie de la confrérie de saint François alors récemment établie à Lunel et il en revêtait avec joie l'habit de pénitence; mais sa patrie ne jouit pas longtemps du spectacle de ses vertus naissantes. Philippe le Bel régnait alors en France, où son gouvernement ne faisait guère revivre les qualités si sincèrement chrétiennes de son aïeul saint Louis. Il était toujours question cependant de reprendre l'œuvre glorieuse des croisades contre l'envahissement croissant de la barbarie musulmane; pour favoriser cette chevaleresque entreprise, le Seigneur de Castelnaud céda au roi de France la moitié de la baronie de Lunel afin de mettre à sa complète disposition le port d'Aigues-Mortes. Il se retira dès lors avec sa famille au château de Rochefort, près du célèbre sanctuaire de la sainte Vierge si cher aujourd'hui à la piété des catholiques du Gard et d'Avignon.

Le jeune Gérard grandissait en piété et en vertus; son frère [illegible] partageait sa ferveur. Ils résolurent de faire ensemble le pèlerinage de Rome et de Jérusalem et voulurent s'y préparer dans la retraite et la pénitence. Quittant le manoir paternel, ils se rendirent à quelques kilomètres de là, au pont du Gard, ils se choisirent chacun une cellule dans les arcades du vieil aqueduc romain, et y vécurent [illegible]. Leur vie sainte fut bientôt l'admiration de toute la contrée et, pour échapper aux honneurs [illegible] leur départ.

Ils [illegible] heureusement [illegible] au tombeau de saint Pierre. Après avoir prié à loisir dans tous les sanctuaires de Rome, ils se dirigèrent vers le port d'Ancône où ils espéraient s'embarquer pour la Terre-Sainte. Mais Gérard tomba malade en chemin, à Colombaro, dans le diocèse de Fermo; le mal fit des progrès rapides, et au lieu de la Jérusalem terrestre, ce furent les portes de la Jérusalem céleste qui s'ouvrirent devant lui.

Les paysans de la contrée, miraculeusement avertis de sa mort, accoururent à la pauvre chaumière où il venait d'expirer et obtinrent de nombreuses faveurs en venant prier à son tombeau. Le culte du serviteur de Dieu fut approuvé par Benoît XIV en 1742. En Italie, on l'invoque surtout contre l'épilepsie, et la ville de Monte Santo près de Colombaro a établi une confrérie en son honneur.

Le diocèse de Montpellier a obtenu de Pie IX, sous Mgr Thibaut, l'autorisation de célébrer aussi la fête de l'illustre enfant de Lunel. Elle fut solennisée pour la première fois, avec une grande pompe, le 8 juin 1837. On frappa à cette occasion une médaille commémorative; saint Gérard y est représenté en habit de solitaire, priant dans sa retraite du pont du Gard; à ses pieds gisent les emblèmes de sa grandeur terrestre abandonnée pour l'amour de Dieu : son épée, ses éperons, la couronne de baron, les armes de sa famille et l'écusson de Lunel. On y a représenté aussi un serpent : on raconte, en effet, que durant sa retraite au pont du Gard, il fut surpris par une crue des eaux qui dura plusieurs jours et ne lui permit pas de quitter la pile du pont où il était réfugié. Il y serait mort de faim, si la Providence qui envoya jadis du pain au prophète Elie par le ministère d'un corbeau, ne lui eût fait porter miraculeusement du pain par une anguille. Dans son pèlerinage en Italie, Dieu mit encore une fois les animaux à son service, un jour qu'il s'était égaré dans un bois, une ourse le ramena au chemin qu'il devait suivre.

[illegible], le frère de Gérard, après les funérailles de son compagnon, continua son pèlerinage vers [illegible] et mourut saintement à son retour, dans l'île de [illegible].

[illegible] : Petithenry, 8, rue [illegible], Paris

SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE

INVINCIBLE DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

Fête le 25 mai.



L'empereur Henri IV d'Allemagne aux pieds de saint Grégoire VII.

ÉTAT DE L'ÉGLISE ET DE LA SOCIÉTÉ AUX Xe ET XIe SIÈCLES

Pour se faire une idée de la mission civilisatrice de ce grand pape, calomnié par les ennemis du catholicisme et de la vraie liberté des peuples, il faut jeter un coup d'œil sur l'état de l'Église et de la société à son époque.

Le XIe siècle fut pour l'Église et l'Europe une époque de décadence lamentable, et qui aurait été longtemps irréparable sans l'influence des saints que Dieu envoya au monde, dans ce siècle même et au siècle suivant. Cette décadence avait plusieurs causes.

Mais ce qui favorisa surtout l'abaissement moral, intellectuel et social, ce furent les empié-

tements abusifs, désastreux et tyranniques du pouvoir civil et laïque sur la liberté et les droits de l'Église. Les princes en étaient venus à nommer et à instituer eux-mêmes les abbés des monastères et les évêques suivant leur bon plaisir, sans se soucier de l'autorité du pape et des lois ecclésiastiques. Quand le prince était bon, le mal était moindre ; mais il arrivait souvent que le prince distribuait les évêchés et les abbayes à ses courtisans, à ses officiers, à des soldats, à des enfants, parfois même à ses compagnons de plaisir et de débauche, ou il les vendait au plus offrant. Les souverains temporels avaient même pris l'habitude de donner l'investiture des évêchés par la crosse et l'anneau, symboles du pouvoir spirituel qui vient de Dieu et non de l'État.

L'autorité qui aurait pu remédier efficacement à tant de maux était la papauté. Mais — et ce fut peut-être la plus terrible épreuve que l'Eglise ait jamais soufferte, — cette autorité était elle-même entravée, paralysée par le pouvoir civil ; la papauté était alors indignement opprimée, d'abord par les seigneurs italiens, puis par plusieurs empereurs d'Allemagne qui voulaient traiter le siège de saint Pierre comme ils traitaient les autres évêchés.

Mais Dieu n'abandonna pas son Eglise, il lui donna des saints, il lui donna des papes qu'il arma de constance et d'énergie, et parmi eux brilla surtout l'incomparable figure de saint Grégoire VII. La papauté reconquit peu à peu son indépendance, et, redevenue libre, revendiqua, sans se lasser, la liberté et les droits de l'Eglise, réforma le clergé, et, aidée par de nombreux Ordres religieux, spécialement ceux de Cluny et de Cîteaux, arrêta la décadence sociale, restaura la morale chrétienne, donna une vive impulsion aux études et aux sciences et prépara enfin les splendeurs chrétiennes du siècle d'Innocent III, de Philippe-Auguste et de saint Louis.

ÉDUCATION MONASTIQUE — HILDEBRAND BÉNÉDICTIN

Hildebrand, qui devint plus tard le grand pape saint Grégoire VII, naquit en Italie, vers l'an 1020, dans l'humble demeure d'un honnête charpentier nommé Bonizo, dans la petite ville de Soano, à deux lieues de Sienne. Le charpentier Bonizo avait un frère appelé Laurent, religieux Bénédictin, que son mérite avait fait nommer Abbé du monastère de Notre-Dame du Mont Aventin, à Rome. Le jeune Hildebrand, qui montrait une rare intelligence, fut envoyé à son oncle ; il eut ainsi l'avantage inappréciable, surtout à cette époque, d'être élevé dans un monastère, et il en profita admirablement. Formé à la piété et à l'étude, il parcourut avec succès, à l'école du monastère, le cycle des sept arts libéraux, programme de l'éducation à cette époque, et se fit bientôt admirer par sa science et ses vertus.

En [illegible], le pape Grégoire VI en fit son secrétaire. Hildebrand, alors sous-diacre, fut ainsi providentiellement initié aux affaires de l'Église romaine, qu'il devait gouverner plus tard avec tant de sagesse et de vigueur. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il eut le bonheur d'entrer en relation avec l'un des plus saints personnages de cette époque, saint Pierre Damien, et se lia avec lui d'une étroite amitié.

L'année suivante Grégoire VI donne sa démission et va finir humblement ses jours au monastère de Cluny en France. Hildebrand l'y accompagne et [illegible] lui la vie monastique.

Fondée en 910, près de Mâcon, par le bienheureux Bernon, l'abbaye bénédictine de Cluny avait été successivement gouvernée par le vertueux Aymard, puis par saint Odon et saint Mayeul ; elle était alors dirigée par le grand saint Odilon, qui eut pour successeur saint Hugues. Grâce à cette série de grands et saints Abbés, à la vertu et à la science de ses religieux, aux nombreux couvents qui relevèrent de sa juridiction, l'abbaye de Cluny, pépinière d'hommes apostoliques, fut un grand centre de lumière et de foi qui eut une heureuse et féconde influence pour la régénération de la société aux xe, xie et xiie siècles.

Ce fut là que la grande âme d'Hildebrand acheva de se former et de se préparer à la mission que Dieu lui réservait. Il s'y perfectionna dans les sciences sacrées et marcha à grands pas dans les voies de la sainteté. Quand saint Hugues fut élu pour succéder à saint Odilon, le jeune moine vit Notre-Seigneur debout près du nouvel abbé inspirer à celui-ci son discours aux Frères. Lui-même fut nommé prieur par les religieux.

En 1049, le saint évêque de Toul, Bruno, élu pape par l'empereur Henri III d'Allemagne, partait pour Rome. Saint Hugues, accompagné d'Hildebrand, vint lui offrir ses hommages à Besançon. Mais Hildebrand ose reprocher franchement au pontife l'illégitimité de son élection. Bruno, loin de se fâcher, s'empresse de faire connaître la droiture de ses intentions : c'est malgré lui qu'il a été élu par l'empereur, et il n'acceptera le souverain pontificat que lorsqu'il aura été élu canoniquement par le clergé et le peuple de Rome, suivant les règles alors en usage. Hildebrand s'incline devant ces raisons, mais Bruno, frappé du courage et de la sagesse du jeune prieur, demande à saint Hugues de le lui laisser et l'emmène avec lui à Rome.

HILDEBRAND, SAGE ET INTRÉPIDE CONSEILLER DE CINQ PAPES

Bruno, arrivé à Rome, élu avec enthousiasme et suivant les lois canoniques, s'asseoit sur la chaire apostolique sous le nom de Léon IX. D'après le conseil que lui en donnent saint Pierre et saint Paul dans une vision, il confie à Hildebrand l'administration temporelle de l'Eglise romaine et le gouvernement du monastère de Saint-Paul-hors-les-murs. Le saint moine s'applique aussitôt à rétablir dans ce couvent l'observance de la règle et la ferveur monastique. Il ne tarde pas à en faire une image de l'abbaye de Cluny.

Aidé par Hildebrand, son conseiller et son bras droit, saint Léon IX entreprend avec un courage et une énergie tout apostoliques la réforme du clergé et le rétablissement des lois de l'Église. Un Concile convoqué à Rome en 1049 condamne sévèrement les évêques et les prêtres simoniaques (c'est-à-dire ceux qui avaient acheté leur dignité à prix d'argent) et les ecclésiastiques qui refusaient de garder le célibat. Plusieurs prélats indignes sont déposés et remplacés par des hommes vertueux. Pour faire exécuter ces décrets, saint Léon IX parcourt l'Italie et la France et fait trois voyages en Allemagne. Hildebrand lui-même, en qualité de légat apostolique, préside, à Tours, un Concile qui condamne l'hérétique Béranger, sorte de précurseur du protestantisme.

Quand, après cinq ans de [illegible] et saints travaux, saint Léon IX alla recevoir sa récompense au ciel, telle était l'estime que le clergé et le peuple de Rome avaient de la sagesse et de la vertu d'Hildebrand, qu'ils convinrent de s'en rapporter à lui pour l'élection d'un nouveau pape. Hil-

debrand, alors légat apostolique en Allemagne, fixa son choix sur Guébéhard, évêque d'Aichstet. L'empereur Henri III n'agréait pas cette élection, et l'humble évêque refusait, de son côté, cet honneur. L'ancien prieur de Cluny triomphe de tous les obstacles et Guébéhard, devenu pape sous le nom de Victor II (1055-1057), continue avec courage l'œuvre de saint Léon IX.

La même année, Hildebrand, qu'il fait son légat en France, préside un Concile à Lyon pour juger l'archevêque de cette ville accusé de simonie. Il n'était que trop vrai que l'ambitieux prélat était arrivé à la dignité épiscopale par cette voie coupable, mais, après avoir acheté à prix d'argent le silence des témoins, il se présente avec une orgueilleuse assurance devant le Concile : « Où sont donc mes accusateurs? s'écrie-t-il; qu'ils paraissent ceux qui veulent me condamner! » Nul ne parlait. Le légat, jetant un profond soupir, s'adresse à l'évêque coupable :

— Croyez-vous, lui dit-il, que l'Esprit-Saint, dont vous êtes accusé d'avoir acheté le don, soit de la même substance que le Père et le Fils? — Je le crois, dit l'évêque. — Dites donc, reprit le légat : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Le coupable commença aussitôt : « Gloire au Père, au Fils, au......, » il ne put jamais nommer le Saint-Esprit, encore qu'il s'y prît à trois fois. Plein d'effroi, il se jette aux pieds du légat et avoue son crime. Il fut déposé de l'épiscopat, remplacé par un digne évêque et put alors réciter en entier le *Gloria Patri*.

Etienne X, successeur de Victor II, se voyant sur le point de mourir en 1058, recommande aux Romains de ne pas procéder à l'élection d'un nouveau pape avant le retour d'Hildebrand, alors légat en Allemagne. Le légat se hâte de revenir et fait élire Nicolas II, sous la présidence duquel un Concile tenu à Rome attribue désormais aux cardinaux la principale part dans l'élection des Souverains Pontifes, élection qui leur a été depuis exclusivement et sagement réservée afin de prévenir divers abus.

Son successeur, Alexandre II, plein d'une juste admiration pour les services rendus à la sainte Eglise par Hildebrand, sous ses quatre prédécesseurs, le nomme archidiacre et chancelier de l'Eglise romaine, et lui donne une part prépondérante dans toutes les affaires. La plus difficile fut la lutte contre le schisme de l'antipape Cadolaüs, élu par les évêques simoniaques de Lombardie, avec l'appui de la cour d'Allemagne, et qui essaya de s'introniser à Rome à main armée. Alexandre II finit heureusement par porter un coup décisif au parti du schisme, au Concile de Mantoue, grâce aux efforts des deux cardinaux Hildebrand et saint Pierre Damien, et de saint Hannon, archevêque de Cologne; il continua, sans faiblesse, la guerre de ses courageux prédécesseurs contre les hommes indignes qui avaient envahi les dignités et les charges ecclésiastiques. Il mourut après onze ans d'efforts et de patience.

HILDEBRAND DEVENU SAINT GRÉGOIRE VII (1073)

A peine les funérailles étaient-elles achevées sous la direction d'Hildebrand que l'illustre archidiacre fut unanimement élu par les cardinaux et tout le clergé, au milieu des acclamations enthousiastes du peuple qui criait : « Hildebrand! Hildebrand! c'est l'élu de saint Pierre! »

La grande humilité de notre Saint, les difficultés présentes, qu'il connaissait mieux que personne, s'unissaient pour effrayer son âme : ses angoisses furent une sorte d'agonie. Il lui fallut cependant céder devant la volonté de Dieu. Le roi d'Allemagne lui-même, Henri IV, qui avait alors besoin, pour maintenir son trône ébranlé, de ménager les catholiques fidèles, agréa l'élection. Hildebrand fut donc sacré et prit le nom de Grégoire VII; il avait alors environ cinquante-trois ans.

Ce fut une grande joie pour tous les vrais enfants de l'Eglise.

La sainteté qu'on avait jusque-là admirée dans Hildebrand brilla d'un nouvel éclat sur la chaire apostolique. Malgré le tumulte des occupations innombrables, il continuait à puiser dans la prière les lumières et la force dont elle est la source.

Souvent son âme planait dans la contemplation des choses divines, ses larmes abondantes attestaient alors les saints attendrissements de son cœur, et, plus d'une fois, Dieu le favorisa de révélations particulières.

Durant un été, il fut pris à Rome d'une fièvre si violente, qu'au bout de quinze jours on n'attendait plus que sa mort. Or, vers trois heures de l'après-midi, la Sainte Vierge apparut près de son lit et lui demanda s'il avait assez souffert : « Glorieuse Dame, répondit-il, c'est à vous d'en juger. » La Vierge le toucha légèrement de la main et disparut. Le pontife était guéri. Le lendemain, il célébra solennellement la messe dans la basilique de Latran, en présence de tout le peuple.

Lui-même a guéri miraculeusement plusieurs malades; ses ennemis l'accusaient d'être magicien. Il arrêta par ses prières un incendie qui allait dévorer la basilique de Saint-Pierre.

Son élection ne lui fit pas cesser ses anciennes austérités; sa table était somptueusement servie, à cause des hôtes illustres qui devaient y prendre place, mais Grégoire VII ne mangeait que des herbes sauvages et quelques légumes cuits à l'eau.

Pour obtenir de Dieu les grâces nécessaires à l'Eglise dans ces temps difficiles, il organisa, sous le nom de *Religio quadrata* (religion carrée), une immense association de prières, une sorte de Tiers-Ordre qui groupait ensemble, d'un côté les religieux et les laïques, de l'autre les religieuses et les femmes du monde. Les principaux chefs de cette croisade de la prière, inspirée par la Sainte Vierge, furent saint Hugues de Cluny, saint Altmann, évêque de Passau, Guillaume, abbé d'Hirsaug et Sigefrid, abbé de la Celle-Saint-Sauveur, près de Schaffouse.

SOLLICITUDE UNIVERSELLE

Dès les premiers jours de son pontificat, l'infatigable activité de Grégoire VII, soutenue par son incomparable amour de l'Eglise, s'étend à tout ce qui intéresse le salut des âmes, les droits de l'Eglise et le bien des peuples. Il résiste longtemps à Robert Guiscard, chef des Normands d'Italie, qui veut enlever au Saint-Siège une partie de ses états, et il finit par triompher si bien, que le héros normand lui fait hommage du royaume des Deux-Siciles, qu'il vient de conquérir, et veut le tenir à titre de vassal du Saint-Siège.

Il s'efforce de rétablir en France la morale chrétienne, et menace d'excommunication le roi Philippe Ier, qui scandalisait son royaume par sa mauvaise conduite. Il dirige l'illustre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dans la réorganisation de l'Eglise d'Angleterre, pays que venait de subjuguer Guillaume le Conquérant.

Il encourage les chrétiens d'Espagne dans leurs

combats contre les Maures pour reconquérir leur patrie, et bénit les chevaliers français qui vont leur apporter l'appui de leur épée.

Il exerce une action constante sur les pays du Nord, donne de sages conseils au roi de Norwège pour civiliser, par la religion chrétienne, son royaume à demi païen.

Il écrit de même au roi de Danemark et au roi de Hongrie; il donne le titre de roi au duc de Dalmatie et au duc des Slaves (Serbes), qui jurent fidélité inviolable au Saint-Siège. Il accueille avec bonté le fils du duc de Russie, venant, au nom de son père Démétrius, mettre ses Etats sous la protection de saint Pierre; il s'efforce, mais, hélas! sans succès, de ramener à l'unité les schismatiques grecs; il multiplie ses avertissements à Boleslas, le cruel roi de Pologne, tyran sanguinaire et débauché, finit par le déclarer indigne du titre de roi, et permet à ses sujets de se choisir un autre souverain. Enfin il voulait organiser la première croisade contre les Turcs, mais les luttes dont nous allons parler l'empêchèrent de réaliser ce grand projet, qui fera la gloire de son second successeur, Urbain II.

Mais la grande œuvre était de continuer les efforts de ses prédécesseurs pour la réforme du clergé et de reconquérir la liberté de l'épicopat. Mais c'était là un projet gigantesque, à cause des difficultés à vaincre: tous les princes qui bénéficiaient des abus introduits, et leurs créatures, n'allaient-ils pas se liguer contre lui?

Saint Grégoire VII n'hésita pas: « L'Eglise catholique, notre divine mère, dira-t-il un jour, m'a placé jadis, malgré mon indignité et mes résistances, sur le trône apostolique. Depuis, je n'ai cessé de combattre pour rendre à cette chaste épouse du Christ sa liberté, sa splendeur, la pureté de son antique discipline. » Dans un Concile tenu à Rome l'année suivante (1075), il défendit, sous peine d'anathème, à toute personne séculière, quelle que soit sa dignité, empereur, marquis, prince ou roi, de conférer *l'investiture*, et à tout clerc, prêtre, évêque, de la recevoir pour les bénéfices, abbayes, évêchés, et dignités ecclésiastiques de quelque nature qu'ils puissent être.

LUTTES AVEC LE ROI D'ALLEMAGNE HENRI IV

Ce fut le signal de luttes longues et terribles, surtout de la part d'Henri IV d'Allemagne. Henri, jeune encore, avait été déja surnommé par ses sujets le Néron de la Germanie. C'était un tyran aux mœurs infâmes, qui écrasait ses sujets d'impôts et les épouvantait par ses cruautés, il vendait les dignités ecclésiastiques à des aventuriers chargés de crimes.

Les Saxons, révoltés contre ce monstre, en appelèrent au jugement du pape. Mais Henri, ayant [illegible] contre le pape, [illegible] Saint-Marie-Majeure pendant les offices de la nuit de Noël, [illegible] du pape, le renversent, le [illegible] Saint Grégoire VII [illegible]

[illegible]

et sanguinaire, et choisit un autre Souverain Pontife, Wibert de Ravenne. A la nouvelle d'un pareil attentat, saint Grégoire VII excommunie solennellement le roi d'Allemagne et déclare ses sujets déliés de leur serment de fidélité.

Ceux-ci, en effet, déclarent à Henri que si avant un an il n'a fait sa paix avec le Souverain Pontife, ils se choisiront un autre roi. Henri, se voyant abandonné, a peur. Au milieu de l'hiver, il franchit les Alpes et vient trouver saint Grégoire VII, alors réfugié dans la forteresse de Canossa en Lombardie, dans les Etats de la pieuse comtesse Mathilde, héroïquement fidèle au Saint-Siège. Il accepte volontairement trois jours de pénitence, se jette aux pieds du pape: « Pardon, bienheureux Père, pardon, disait-il, père miséricordieux, faites-moi grâce entière. » Le doux Pontife, ému jusqu'aux larmes, le relève avec bonté et le rétablit dans la communion de l'Eglise. Henri, en effet, promettait de tout réparer et bientôt, dans une assemblée de seigneurs allemands présidée par le pape, il devait se justifier et être rétabli dans la dignité royale.

Hélas! ce n'était là qu'une hypocrisie nouvelle. Revenu au milieu de ses partisans lombards, Henri, traître à ses promesses, recommence la lutte avec fureur et cherche à s'emparer du pape qui lui échappe à grand'peine. Alors, les seigneurs allemands, réunis à Forcheim, disent aux légats du Saint-Siège: « Le pape lui-même a reconnu la légitimité de nos griefs contre Henri et la réalité des crimes commis par ce tyran, soit contre l'Etat, soit contre les particuliers. Il nous a déliés de notre serment de fidélité; nous avons donc le droit de déposer un monstre qui s'est rendu, par mille forfaits inouis, indigne du nom de roi. Nous sommes pleinement autorisés à lui donner un successeur. C'est là notre désir à tous.

Ils choisissent pour roi le brave Rodolphe de Souabe. Le pape blâme d'abord cette élection comme prématurée; en effet, la guerre civile éclate entre les deux princes, mais enfin, après avoir longtemps et inutilement essayé de fléchir Henri IV, il l'excommunie de nouveau en 1080, le déclare déchu de toute autorité, et se rallie au parti de Rodolphe. Mais celui-ci ayant trouvé la mort dans une de ses victoires, Henri IV se hâte d'en profiter et, durant trois années de suite, il vient assiéger Rome, intrépidement défendue par les catholiques fidèles. Enfin, après un quatrième siège, en 1084, il se rend maître de presque toute la ville et se fait sacrer empereur par son antipape.

Seul, le château Saint-Ange tenait encore et servait d'abri à l'héroïque saint Grégoire VII, quand parut Robert Guiscard à la tête de ses Normands, [illegible] le pape qui se réfugia dans ses Etats, à Salerne. C'est là qu'il mourut à soixante-cinq ans, en prononçant ces mots: « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, et c'est pour cela que je meurs en exil. » C'était le 25 mai 1085.

Ses successeurs continuèrent ses luttes et virent le triomphe de l'Eglise, triomphe que l'âme [illegible] de saint Grégoire VII [illegible] les plus [illegible] persécutions du tyran d'Allemagne.

[illegible]

SAINT PHILIPPE DE NÉRI

Fête le 26 mai.



Le patron de la ville de Rome, saint Philippe de Néri, dont le culte est si populaire en Italie, naquit à Florence, le 15 juillet 1515, d'un avocat renommé, François de Néri, et de Lucrèce Soldi. Dès sa plus tendre jeunesse, ses vertus brillèrent avec un tel éclat qu'elles formèrent comme une auréole céleste autour de l'enfant prédestiné. Il gagnait tous les cœurs par la franchise et la douceur de son caractère, et sa piété précoce édifiait déjà sa famille. La vivacité de sa dévotion se manifestait jusque dans ses impatiences d'enfant, un jour même, elle lui fit verser bien des larmes.

Il n'avait que cinq ans, et, comme de coutume, il récitait les psaumes avec sa petite sœur Elisabeth, quand leur aînée, Catherine, vint, sans aucun respect, les troubler dans leur prière. Indigné, Philippe, emporté par l'ardeur de son zèle, repoussa l'importune avec quelque rudesse; mais bientôt, saisi d'un profond repentir, il se mit à pleurer, et l'on raconte qu'il pleura longtemps cette faute de jeunesse. Ce fut la seule que son père eut à lui reprocher.

Malgré cette impatience enfantine, Notre-Seigneur n'abandonna pas le Saint qui lui portait tant d'amour, et lui témoigna bientôt sa protection par un éclatant miracle. L'enfant (il avait alors huit ans), monté sur un âne chargé de pommes, revenait joyeusement à la maison paternelle, quand l'animal effrayé fit un brusque mouvement et tomba du haut du chemin au fond d'une cave. Philippe disparut sous cette lourde masse. On le crut écrasé et on accourut en poussant des cris de désespoir; mais il se releva bientôt plein de vie. Le Saint se souvint toujours du bienfait dont il avait été l'objet, et il ne cessa d'en remercier Dieu jusqu'à sa mort.

Cependant, Philippe grandissait en âge et en vertu; il aimait à entendre les sermons, à visiter les églises, et il fréquentait avec une dévotion

[illegible] particulière celle des Dominicains. Après ses premières études, il fut envoyé à l'âge de dix-huit ans auprès de son oncle, riche marchand qui le demandait pour en faire son successeur et son héritier. Mais l'adolescent n'avait aucun attrait pour les richesses de la terre, et, se sentant appelé à une vie plus parfaite, il abandonna l'héritage et partit pour Rome.

A peine était-il arrivé dans cette ville qu'un gentilhomme le prit dans sa maison et le chargea de l'éducation de ses deux fils. Professeur de [illegible], Philippe se mit à étudier avec ardeur la philosophie, la théologie et les Saintes Lettres, et au milieu de tant de travaux, il s'appliqua surtout à la science des saints.

Il ne l'acquit pas sans combat. Le démon l'assaillit à cette époque par de violentes tentations d'impureté, et, pour mieux frapper son imagination, il lui apparut plusieurs fois sous des formes horribles. Mais le Saint dédaigna ces vaines menaces qui, loin d'abattre son courage, ne firent [illegible] son ardeur.



On le vit, au milieu d'une grande ville, pratiquer [illegible] de la vie érémitique, joindre la mortification à la prière et, dans son amour pour la pauvreté, se dépouiller [illegible] de ses livres pour revêtir les pauvres de Jésus-Christ.

Il se donnait à la contemplation des choses divines; souvent il y persévérait quarante heures de suite. Dans ces mo[illegible] poitrine pour tempérer [illegible] maient. Dormant peu, couché sur la dure, il prenait presque chaque jour la discipline avec des chaînes de fer. Il visitait chaque nuit les sept principales églises de Rome et il se retirait dans le cimetière de Saint-Calixte. On dit que, pendant dix ans, il [illegible] de la pauvreté lui faisait renoncer à l'emploi d'une lampe. Dans ces pèlerinages nocturnes, il [illegible] et Dieu l'inondait [illegible] le vouloir bien lui accorder [illegible] que les deux fausses côtes au-dessus du cœur étaient rompues au milieu, et n'avaient pu se rejoindre.

Depuis cette bienheureuse Pentecôte, le Saint éprouva une continuelle palpitation de cœur toutes les fois qu'il s'occupa des choses divines.

Après cette effusion du Saint-Esprit, Philippe devint un véritable apôtre. Il parcourait les écoles, les boutiques, les places les plus fréquentées pour gagner des âmes à Dieu. Ses prédications ne furent pas stériles, et beaucoup de nobles personnages, stimulés par ce simple laïque, entrerent dans des Ordres religieux. Aussi saint Ignace, qui le connaissait, lui reprochait-il familièrement de demeurer dans le siècle, et il le comparait à la cloche, qui appelle le peuple à l'église et demeure elle-même sur la tour.

Au milieu de toutes ces prédications, le Saint ne négligea point les œuvres de charité, qu'il pratiqua toujours avec une indicible bonté; il subvenait discrètement à toutes les misères, et surtout prenait un grand soin des pauvres honteux.

Une nuit, comme il allait, selon sa coutume, à la maison d'une personne [illegible], porter quelque provision de vivres, il rencontra un [illegible] chemin, et, voulant lui faire place, il tomba dans une fosse [illegible] Mais l'ange [illegible] retint le Saint miraculeusement en l'air et le retira de la fosse sans aucun mal.

Cette charité pour le [illegible] Philippe, [illegible] à fonder un asile pour les [illegible] Sauveur [illegible] La [illegible] Saint, entreprit, à l'occasion du Jubilé de 1550, de servir [illegible] On acheta d'abord une petite maison, puis une plus grande [illegible] rétablir tout à fait. Enfin, on [illegible] de 1600, [illegible] quatre cent mille pèlerins.

[illegible] Il [illegible] sur l'ordre de [illegible] de Saint-Jérôme [illegible] tation de vertu [illegible] prêtre

mangeait en son particulier et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Saint Philippe de Néri fut spécialement chargé des confessions, et il continua, avec des grâces nouvelles, l'apostolat qu'il avait entrepris alors qu'il était encore dans le siècle.

A cette époque, on parlait beaucoup des merveilles qu'accomplissait la Compagnie de Jésus dans les Indes, pour la conversion des infidèles. Philippe ressentit un grand désir de se consacrer, avec quelques-uns de ses compagnons, à la même œuvre; mais, avant d'entreprendre une mission aussi lointaine, il consulta un saint religieux de l'Ordre de Citeaux, Augustin Chettono, fort versé dans les choses spirituelles. Celui-ci, après avoir prié, rendit cette réponse : « Philippe ne doit chercher les Indes qu'à Rome, et c'est là que Dieu le destine, lui et ses fils, à sauver les âmes. »

Philippe renonça donc à son premier dessein; il se donna tout entier à la mission spéciale qui lui était confiée, et il devint l'apôtre de Rome avant de devenir son patron. Il fit un bien immense au tribunal de la pénitence et maintint dans la vertu un grand nombre de jeunes gens.



La seule vue des juifs lui faisait verser des torrents de larmes, et il s'appliquait de toutes ses forces à obtenir leur conversion. Un jour, il était entré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran avec un patricien milanais. Arrivés devant le Saint-Sacrement, ils s'agenouillèrent. Cependant, un homme de la suite du patricien demeurait debout et couvert, au milieu de ses compagnons qui priaient; c'était un juif. A cette vue, le Saint alla vers lui et lui dit : « Brave homme, adore-le et dis-lui : Si tu es le Christ, vrai Fils de Dieu, éclaire mon âme afin que je devienne chrétien. — Je ne puis pas faire cela, répondit le juif, parce qu'il ne m'est pas permis de douter de ma religion. » Mais Philippe, se tournant vers le patricien et ses serviteurs : « Allons, mes frères, reprit-il, aidons cet homme par nos prières, car certainement, il se fera chrétien. » Le juif ne put résister à ces prières, et, quelques jours après, il recevait le baptême.

Mais saint Philippe de Néri ne se bornait pas à prier pour la conversion des infidèles, il s'occupait avec un zèle infatigable de cultiver les cœurs, et c'est dans ce but qu'il entreprit les Conférences spirituelles. Il fit les premières dans sa chambre, devant six ou sept personnes; l'auditoire augmentant, il fut obligé de demander un local plus vaste. On lui donna, au-dessus de l'église Saint-Jérôme, une salle assez vaste qui fut transformée en oratoire, et c'est de là que sortit bientôt la *Congrégation des prêtres de Saint-Philippe de Néri*.

Comme le nombre des assistants augmentait tous les jours, il s'associa quelques-uns de ses enfants spirituels pour l'aider dans ses conférences. Un de ses premiers coopérateurs fut César de Baron, né l'an 1538, à Sora, dans la Terre de Labour, et plus connu sous le nom latin de *Baronius*.

L'oratoire restait ouvert tous les soirs, jusqu'à cinq ou six heures, et les fidèles qui venaient y prier faisaient une demi-heure d'oraison mentale, puis récitaient les litanies de la Sainte Vierge. Mais on changea bientôt de méthode et l'on remplaça la méditation par une lecture spirituelle, que le président était chargé de reprendre et d'expliquer.

Après ces exercices, le Saint, avec un grand nombre de ses disciples, allait visiter les églises ou assister les malades dans les hôpitaux. Mais c'était surtout à l'époque du carnaval qu'il redoublait de prières. A ces moments où le démon faisait tomber tant d'âmes dans ses pièges, le serviteur de Dieu réunissait autour de lui tous ceux qu'il pouvait rencontrer, et, avec une masse imposante de fidèles, il allait en pèlerinage aux sept basiliques de Rome pour protester contre la licence de ses concitoyens. Ces manifestations pieuses, entreprises pour le salut des âmes, lui suscitèrent bien des difficultés. Le cardinal vicaire, circonvenu par des envieux, fit appeler le Saint, et, après lui avoir fort reproché ses pèlerinages, il lui interdit le confessionnal pendant quinze jours. « C'est pour la gloire de Dieu que j'ai commencé ces exercices, répondit humblement le Saint; pour la gloire de Dieu, je les cesserai. » Mais Dieu, jaloux de sa gloire, manifesta sa volonté d'une manière terrible. Le vicaire mourut subitement avant qu'il eût levé l'interdit, et le pape Paul IV, appelé à juger de la cause, donna l'ordre au Saint de reprendre ses exercices en lui demandant de prier pour lui.

Au milieu de toutes les difficultés de sa charge, saint Philippe veillait avec une tendre sollicitude sur ses enfants spirituels, et il ne les abandonnait pas, même lorsqu'ils s'étaient éloignés de lui. Un de ses pénitents, étant parti de Rome, contre son avis, pour aller à Naples, avait été pris par des corsaires, et il s'était jeté à la mer pour échapper à leurs coups. Comme il était sur le point de se noyer, il se rappela son Père spirituel, et invoqua son appui. Aussitôt, le Saint lui apparut entouré d'une auréole lumineuse, et, le tirant de l'eau par les cheveux, il le conduisit jusqu'au rivage à travers les flots.

Tant de merveilles attirèrent sur le Saint l'admiration générale, et les Florentins, ses compatriotes, demeurant à Rome, lui demandèrent

[illegible] vouloir bien desservir l'église de Saint-Jean-Baptiste qu'ils venaient de bâtir. Sur l'ordre du Pape, saint Philippe de Néri se chargea de cette œuvre, et, tous les jours, il y envoyait quelques-uns de ses compagnons. Mais les Florentins, jaloux d'attirer le Saint auprès d'eux, le prièrent d'y transférer ses exercices, et, à cet effet, lui bâtirent un oratoire fort ample. Comme le nombre des fidèles augmentait toujours, le saint fondateur et ses compagnons jugèrent à propos d'avoir une maison qui leur appartînt pour faire leurs exercices avec plus de liberté. Sur le conseil du pape Grégoire XIII, ils prirent l'église de la Vaticelle, au milieu de la ville, et c'est là que s'établit définitivement la congrégation des prêtres de l'Oratoire.

Ces prêtres vivaient dans l'union la plus parfaite, se distribuaient entre eux les offices de la maison et les remplissaient tour à tour, joyeux de vaquer aux emplois les plus infimes. Baronius, dont toute l'Europe catholique connaît et étudie les ouvrages, avait pris possession de la cuisine, et il avait écrit sur la cheminée en gros caractères : *Baronius, cuisinier perpétuel.* Quand les grands seigneurs et les savants venaient le consulter sur une difficulté, ils le trouvaient avec un tablier, et ils devaient attendre, avant d'obtenir une réponse, que leur maître eût récuré les chaudrons et lavé la vaisselle.

Dieu réservait l'Institut naissant pour de plus grandes luttes et Baronius, le cuisinier perpétuel, allait être obligé de quitter ses fourneaux et d'entreprendre, sur l'ordre de son Père spirituel, l'œuvre qui a immortalisé son nom.

A ce moment, l'hérésie de Luther couvrait de ruines toute une partie de l'Europe. Les docteurs protestants s'appliquaient à dénaturer la tradition immémoriale de l'Eglise qui les condamnait, et, dans ce but, ils avaient entrepris ces ouvrages indigestes dont l'Allemagne a toujours eu le monopole. Les principaux chefs du luthérianisme avaient commencé dans les *Centuries de Magdebourg* cette campagne contre le dogme que les historiens protestants ou révolutionnaires ont continuée jusqu'à nos jours, et dont le dernier mot a été la négation historique du Christ.

Saint Philippe de Néri, éclairé par la lumière d'en haut, comprit toute la gravité du mal, et il s'occupa de suite à y porter remède.

Comme on faisait tous les jours des conférences à l'Oratoire, le Saint décida qu'un de ceux qui s'y employaient reprendrait toute l'histoire de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'au temps actuel, résumant les actes des martyrs, les vies des saints, les écrits des Pères, la succession des Pontifes, les ordonnances des Conciles, année par année, afin de dissiper les fables de Magdebourg. Il exhorta Baronius à se charger de ce travail, mais le savant Oratorien recula devant l'immensité de la tâche. Philippe, n'écoutant ni les excuses ni les prières, pressa vivement son fils spirituel. Baronius hésitait encore. On ne manquait pas, disait-il, d'hommes plus savants et plus capables, et du reste, Onuphre Pavinio l'avait prévenu en commençant une histoire de l'Eglise. Philippe fut inflexible. « Faites ce qui [illegible] est ordonné, répliqua-t-il, laissez le reste. [illegible] vous paraît difficile? Espérez en Dieu, et [illegible] le fera. »

[illegible] était plongé dans toutes ces inquiétudes [illegible] une nuit, il eut une vision. Il lui sembla [illegible] trouver Onuphre Pavinio pour le supplier [illegible] son *histoire ecclésiastique*, mais Pavinio [illegible]. Tout à coup, saint Philippe lui apparut, et l'interpellant d'une voix sévère : « Cessez, Baronius; ce n'est pas Pavinio, mais vous-même qui devez écrire les annales de l'Eglise. » Le savant était vaincu, et le lendemain il allait se jeter aux pieds de son Père spirituel pour lui annoncer qu'il commençait son histoire.

Cependant, Philippe continuait sa vie de charité et de sacrifice. Prêt à secourir tous les malheureux, il avait un soin tout particulier pour les malades et allait souvent les visiter. Un jour, il fut appelé auprès d'un de ses pénitents, Jean-Baptiste Modio, qui se mourait. Le Saint, après être resté quelque temps avec le moribond, se retira dans une chambre voisine et il se mit à prier. Au milieu de la nuit, comme l'état du malade s'aggravait, un des serviteurs qui veillaient à son chevet alla chercher le Saint.

Mais quel ne fut pas son étonnement: Philippe, entouré d'une auréole de lumière, soutenu par une force mystérieuse, était élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol; il regardait le ciel. A cette vue, le serviteur, ne pouvant contenir son admiration, se mit à crier : « Venez, venez tous, le Saint est en extase! » A ces cris, tout le monde accourut et l'on abandonna le malade ; mais déjà l'extase avait cessé et Philippe, honteux de voir sa sainteté dévoilée d'une manière aussi éclatante, se rendit, sans répondre aux réclamations, auprès de Modio, et, lui prenant les mains, il lui dit : « Bon courage, vous ne mourrez pas. » A ces mots, le moribond releva la tête; il était guéri.

Le pape Clément VIII, attaqué lui aussi par une maladie mortelle, fit appeler le serviteur de Dieu. A peine le Saint était-il entré dans sa chambre que le mal avait disparu.

Tant de miracles attirèrent sur Philippe la vénération universelle. Plusieurs fois, on lui offrit des dignités ecclésiastiques, mais ce fut en vain, et Clément IX lui-même ne put, malgré tous ses efforts, lui faire accepter le chapeau de cardinal.

Accablé par les fatigues de son ministère, Philippe, arrivé à un âge avancé, apprit par révélation qu'il allait mourir. Aussitôt, il donna sa démission de prieur et fit élire Baronius à sa place.

Au mois de mai 1594, la fièvre l'attaqua avec une grande violence et l'on crut que tout était fini. Mais, pendant que tout le monde se désespérait autour de lui, le malade, attiré tout à coup par une force inconnue, était arraché de son lit, et il demeurait quelque temps soulevé entre la terre et le ciel. La Sainte Vierge venait visiter celui qui aimait tant à visiter les infirmes, et elle lui rendait tout à la fois la vie et la santé.

Cependant, l'heure fixée pour sa mort approchait. Un an après ce miracle, le 25 mai 1595, jour de la fête du Saint-Sacrement, saint Philippe de Néri avait célébré la messe avec une grande dévotion, quand il fut subitement assailli d'un vomissement de sang. En vain s'empressait-on auprès de lui, tous les remèdes furent inutiles, et le Saint, voyant sa mort approcher, fit venir tous ses religieux et, au moment où Baronius achevait la prière des agonisants, il se souleva sur son chevet et leur donna sa bénédiction. En ce moment, plusieurs personnes le virent entouré de gloire et monter vers le ciel.

Le corps de saint Philippe de Néri, déposé dans l'église de la Vaticelle, fut retrouvé plus tard sans aucune corruption.

Ce grand saint, illustre par ses miracles, est un des patrons de Rome.

E. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI

DE L'ORDRE DES CARMÉLITES

Fête le 27 mai.



NAISSANCE DE SAINTE MARIE-MADELEINE — SA PIÉTÉ PRÉCOCE — SES AUSTÉRITÉS

Sainte Marie-Madeleine, cette belle fleur qui embauma le Carmel d'un parfum si suave et si délicieux, naquit à Florence, le 2 avril de l'an 1566, de parents aussi remarquables par leur noblesse que par leur vertu. Son père s'appelait Camille de Géry de Pazzi, et sa mère Marie-Laurence de Blondelmonti. Ils la firent baptiser le jour même de sa naissance, et lui donnèrent le nom de Catherine.

Dès sa plus tendre enfance, elle donna des marques précoces de l'éminente sainteté à laquelle Dieu la destinait. Elle n'avait pas encore atteint l'âge de raison, que déjà tout son bonheur était de réciter les prières que lui avait apprises sa pieuse mère, et de répéter fréquemment les saints noms de Jésus et de Marie, noms si doux pour un cœur brûlant d'amour comme le fut le sien. Elle passait des heures entières, agenouillée devant son crucifix, demandant à Notre-Seigneur ce qu'elle devait faire pour lui être agréable.

A sept ans, elle était déjà formée à l'exercice de l'oraison. Avec de telles dispositions, ses progrès dans la vertu furent rapides. Les pauvres devinrent ses plus tendres amis. Quand elle n'avait plus rien à leur donner, elle se privait de nourriture pour pouvoir leur faire l'aumône, et cela lui arrivait si souvent, qu'elle attira bientôt sur elle l'attention de ses parents; ils durent l'observer avec une vigilance d'autant plus grande, pour lui faire interrompre ses jeûnes, qu'elle mettait un plus grand soin à dissimuler tout ce qu'elle faisait pour Jésus-Christ. Elle se retirait parfois, loin de leurs regards, pour prier et pour châtier son corps plus à son aise, en le macérant par des disciplines sanglantes et par tous les autres moyens que l'amour lui suggérait.

Voulant imiter Notre-Seigneur dans ses souffrances, elle se fit une couronne d'épines qu'elle portait la nuit sur sa tête, et qui lui causait

consolations inexprimables. Mais un désir ardent enflammait le cœur de Catherine. Elle ne soupirait qu'après le jour où elle pourrait prendre place au banquet sacré de l'Agneau, et se nourrir du pain des Anges. Chaque fois que sa mère avait communié, elle s'approchait d'elle, et ne pouvait plus la quitter, disant qu'elle était attirée par la très douce odeur de Jésus-Christ.

Cette rare ferveur détermina son confesseur à l'admettre à la Sainte Table avant le temps ordinaire. A partir de ce moment, elle se sentit disposée à faire tous les sacrifices que Dieu exigerait d'elle, et, pour lui prouver son amour, renonçant aux plaisirs du monde, elle fit le vœu de virginité, et résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

ELLE EMBRASSE L'ÉTAT RELIGIEUX

Cependant, son père ayant été nommé gouverneur de Cortone, Catherine fut placée comme pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, à Florence, où elle donna l'exemple de toutes les vertus.

Elle s'appliqua à l'oraison avec une nouvelle ferveur. Chaque matin, elle faisait une méditation de quatre heures.

Mais il lui fallut bientôt quitter cette douce retraite qu'elle se plaisait à nommer le Paradis terrestre, car ses parents la rappelèrent quelque temps après, dans l'intention de lui faire épouser quelqu'un des nombreux partis qui se présentaient. Elle protesta hautement qu'elle avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui.

« Je livrerais plutôt ma tête au bourreau que ma chasteté à un homme », répondit-elle à son père qui la pressait d'acquiescer à sa demande.

Enfin, après de longues épreuves, qu'elle traversa avec une patience héroïque et une constance inébranlable, il lui fut permis d'embrasser l'état religieux. Son choix se fixa sur l'Ordre des Carmélites, parce qu'on y communiait presque tous les jours. Elle entra dans le monastère de Sainte-Marie des Anges, en 1582, la veille du premier dimanche de l'Avent. Elle était alors âgée de seize ans. C'était l'année même où sainte Thérèse, la lumière et la réformatrice du Carmel, venait d'échanger les travaux de cette vie terrestre contre le bonheur éternel des saints.

Le 30 janvier de l'année suivante, elle prit l'habit religieux. Pendant la cérémonie, son visage parut tout illuminé, et elle se sentit embrasée d'un désir ardent de souffrir toute sa vie pour Jésus-Christ.

Le nom de Catherine, qu'elle avait reçu au baptême, lui fut changé en celui de Marie-Madeleine. Elle devait être, en effet, par son amour, un portrait achevé de cette sainte pénitente, et imiter Marie par sa pureté angélique.

Dès son noviciat, elle surpassa la ferveur des plus anciennes religieuses par son humilité, sa patience et sa douceur, qui ne se démentirent pas un seul instant.

Elle sacrifia à l'obéissance toutes ses dévotions particulières, disant que le moindre exercice fait par obéissance valait autant que la plus longue prière.

Sœur Madeleine ne désirait rien tant que d'être unie plus intimement à son divin Epoux par les vœux solennels. Selon qu'elle l'avait prédit, elle fit sa profession plutôt qu'on ne s'y attendait, car étant tombée dangereusement malade, comme on la croyait à l'extrémité, on ne voulut pas lui refuser la douce consolation de mourir religieuse. Le 17 mai 1584, elle fut transportée devant l'autel de la Sainte Vierge, où la cérémonie se fit solennellement.

Après qu'elle eut prononcé ses vœux, Notre-Seigneur lui apparut, en compagnie de sa Très Sainte Mère, de saint Augustin et de sainte Catherine de Sienne, et lui remit au doigt un anneau précieux, gage de l'alliance indestructible qu'elle venait de contracter avec ce divin Epoux.

Ses souffrances étaient très vives, et Madeleine ne laissait pas échapper une plainte. « Comment faites-vous, lui demanda une Sœur, pour endurer tant de douleurs? » Madeleine, lui montrant un crucifix, répondit : « Voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut; voilà ce qui me donne du courage. Ceux qui pensent à Jésus crucifié et unissent leurs souffrances aux siennes, les trouvent douces et agréables. »

Dès qu'on l'eut reportée à l'infirmerie, elle fut, pendant plus d'une heure, ravie en extase, ce qui se renouvela chaque matin pendant quarante jours de suite.

A partir de ce moment, il ne se passa guère de jours pendant les deux années qui suivirent sa profession, qu'elle ne fût ravie en Dieu; et ces extases ne duraient pas seulement des heures, mais des jours et quelquefois des semaines entières. Le Saint-Esprit lui dictait alors des choses si admirables qu'on se crut obligé de lui donner plusieurs secrétaires, chargés de recueillir les précieux enseignements qui sortaient de sa bouche.

RÈGLEMENT QUE LUI TRACE NOTRE-SEIGNEUR

Mais Notre-Seigneur voulait élever son épouse à un très haut degré de perfection. A cet effet, il lui inspira un grand désir de la mortification et une profonde humilité. Un jour, Madeleine lui adressa ces paroles de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Jésus-Christ lui répondit que, désormais, elle devrait faire pénitence pour les pécheurs.

Il lui prescrivit donc de jeûner continuellement au pain et à l'eau, à l'exception du dimanche et des fêtes, où elle pourrait user des mets de Carême, et d'aller toujours pieds nus.

Ses supérieures n'approuvèrent point tout d'abord cette singularité; mais elles virent bientôt que la volonté de Dieu était manifeste, car Madeleine ne pouvait retenir aucune autre nourriture, et il lui était impossible de faire un pas lorsqu'on l'obligeait à porter des souliers.

Notre-Seigneur lui prescrivit, en outre, des règles admirables pour acquérir la sainteté. Il lui ordonna de conserver avec un grand soin la pureté du cœur et la simplicité; de considérer chacune de ses paroles comme si ce devait être la dernière de sa vie, de ne jamais rien entreprendre, ni donner un conseil, sans consulter auparavant son crucifix, d'avoir une grande charité envers le prochain, de ne chercher de repos ni de consolation que dans l'humilité et le mépris d'elle-même, d'avoir une faim insatiable de la divine Eucharistie et de s'en approcher chaque fois avec un nouveau goût, et une nouvelle ferveur.

ELLE EST FAVORISÉE DU DON DES MIRACLES ET DE PROPHÉTIE

Madeleine fut favorisée du don des miracles et de prophétie. Elle guérit une religieuse gravement malade, en faisant sur elle le signe de la Croix.

Sur son ordre, le démon sortit du corps d'une jeune fille qu'il tourmentait depuis longtemps. Avant tout, par obéissance, le signe de la Croix sur

un tonneau de vin, elle lui communiqua tant de vertu qu'une religieuse malade se trouva subitement guérie après en avoir bu.

Elle prédit au cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, qu'il serait un jour pape. Plus tard, elle renouvela sa prédiction lorsque ce cardinal fut envoyé par Clément VIII, en qualité de légat, vers le roi Henri IV :

« Ce prélat, dit-elle, possède maintenant un grand honneur, mais il en possédera encore un plus grand ; il sera élevé au Souverain Pontificat ; mais il ne jouira pas longtemps de cette suprême dignité, car, lorsqu'il voudra l'embrasser, elle passera en un instant. »

En effet, Alexandre de Médicis fut élu sous le nom de Léon XI, et n'occupa que vingt-six jours le siège pontifical.

EXTASES ET RÉVÉLATIONS

Ainsi que nous l'avons dit, Madeleine était presque continuellement en extase.

Un jour que cette grande amante de Jésus était malade à l'extrémité, elle se leva de son lit, et, courant à l'autel de l'infirmerie, elle embrasse le crucifix, en s'écriant : « O Amour ! Amour ! personne ne vous connaît, personne ne vous aime. »

Une autre fois, comme on lui disait qu'une Sœur avait un grand désir d'accomplir la volonté de Dieu, elle répondit : « Elle a raison ; car il n'y a rien de si aimable que de faire la volonté de Dieu. » Et là-dessus, ravie en extase, elle alla par tout le couvent, en disant : « Mes Sœurs ! oh que la volonté de Dieu est aimable ! »

Elle s'efforçait d'être toujours et dans toutes ses actions comme transformée en Jésus-Christ, par l'union très parfaite de sa volonté avec celle du divin Sauveur.

Le Jeudi-Saint de l'année 1585, elle demeura en extase, durant l'espace de vingt heures, souffrant dans tout son corps des douleurs incroyables. Elle vit en esprit le drame sanglant de la Passion. Arrivée au Calvaire, elle demeura une demi-heure les bras en croix, puis répéta ces paroles que Notre-Seigneur avait prononcées avant d'expirer : « Tout est consommé », et tomba raide sans donner plus aucun signe de vie. Mais elle se releva bientôt, brillante comme Jésus-Christ sortant du tombeau.

Un jour, il lui fut donné de voir la gloire dont jouissait dans le ciel saint Louis de Gonzague.

Aussitôt, ravie en extase, elle s'écria : « Oh ! quelle gloire a Louis, fils d'Ignace ! je ne l'eusse jamais cru, si mon Jésus ne me l'eût montrée. »

Elle vit aussi dans l'assemblée des bienheureux une religieuse, assise sur un trône d'or, enrichi de pierreries, et Notre-Seigneur lui apprit que le trône représentait la virginité immaculée que cette religieuse avait gardée, et les pierres précieuses, les âmes qu'elle avait attirées au service de Dieu.

ÉPREUVES ET TENTATIONS

Jusqu'à présent, Madeleine a savouré, avec un ineffable bonheur, les délices incomparables de son Bien-Aimé. Il l'a conduite à travers les prospérités et les douces consolations, et elle s'est enivrée des suaves délices. Mais le temps est venu où l'innocente brebis va devenir le jouet des loups infernaux au milieu desquels elle sera jetée. C'est en vain qu'ils épuiseront contre elle tous leurs efforts : jamais ils n'altéreront son éclatante blancheur.

Pendant cinq ans entiers, Madeleine dut boire à longs traits au calice d'amertume. De violentes tentations vinrent la visiter. D'affreuses visions assiégèrent son esprit. Le démon, revêtant mille formes sensibles, s'efforçait par tous les moyens de souiller les yeux et les oreilles de la vierge. Lorsqu'il voyait que tous ses efforts étaient inutiles et ne tendaient qu'à faire aimer Dieu davantage, il entrait en fureur et accablait de coups l'épouse de Jésus-Christ.

On entendait parfois la Bienheureuse s'écrier, au milieu de tant d'afflictions : « Non, je ne sais pas si je suis une créature raisonnable ou un être privé de raison ; je ne vois rien en moi de bien qu'un peu de bonne volonté de ne jamais offenser la divine Majesté. »

D'autres fois, elle appelait de toutes ses forces son divin Maître dont elle se croyait abandonnée :

« Où êtes-vous, disait-elle, ô mon Dieu ! où êtes-vous ? Le soleil de votre grâce s'est donc obscurci pour moi. Votre bonté m'aurait-elle abandonnée ? »

Cependant, Madeleine ne se découragea pas un seul instant. Elle eut recours à la Sainte Vierge. Cette Mère de Miséricorde lui apparut un jour qu'elle était violemment tentée, et lui mit sur la tête un voile qui chassa aussitôt la tentation.

La Sainte redoubla ses mortifications et ses austérités. Elle entoura son corps d'une ceinture armée de pointes de fer, qui pénétraient bien avant dans sa chair. Elle se flagellait fréquemment, pendant des heures entières, et lorsque les religieuses la voulaient soulager dans ses souffrances, elle leur répondait : « Laissez-moi souffrir pour mes péchés ; c'est mon cher Epoux qui le veut. » A l'imitation de saint Benoît, elle se jeta dans un buisson d'épines, et triompha ainsi d'une violente tentation par laquelle le diable cherchait à entrer dans son cœur.

Notre-Seigneur, jugeant les épreuves suffisantes, ne voulut pas laisser souffrir davantage sa douce et fidèle amante. La veille de la Pentecôte de l'année 1590, elle se trouva ravie en extase pendant que l'on chantait au chœur l'Office divin. Après les Laudes, elle commença à parler comme auparavant des merveilles du ciel. Puis, s'adressant aux religieuses :

« Le Seigneur, dit-elle, m'a délivrée de mes ennemis ; l'hiver et le mauvais temps sont passés ; aidez-moi à remercier mon Dieu. »

Elle vit ensuite tous les saints auxquels elle avait une dévotion particulière venir la féliciter de son triomphe. Son ange gardien lui mit une couronne sur la tête ; un autre l'ornait d'un riche collier d'or ; un troisième d'une robe plus blanche que la neige.

« O mon Dieu ! s'écria alors la Sainte, qu'ai-je donc fait contre votre divine Majesté ? il semble que vous voulez me récompenser ici-bas. »

Il serait trop long de raconter en détail tous les assauts que le démon lui livra et toutes les victoires qu'elle remporta sur cet odieux ennemi de l'homme, je ne puis cependant pas passer sous silence ce qui arriva à la bienheureuse vierge, au sujet de ses tentations.

Un jour que le démon la pressait vivement de quitter le saint habit, elle pria instamment Notre-Seigneur, par l'intercession de saint Albert, qu'elle avait choisi pour un de ses avocats dans le ciel, de l'assister dans cette tentation.

Au même instant, saint Albert lui apparut et la revêtit d'un habit blanc, d'un scapulaire et d'une ceinture de même couleur, qu'il prit dans le côté de Jésus crucifié ; la Sainte Vierge lui mit entre les mains un cierge allumé avec une couronne de fleurs sur la tête, les anges [illegible]

entendre une suave mélodie, et chantèrent les antiennes que les religieuses avaient coutume de chanter pour les prises d'habit; Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même lui donna de ses propres mains la Sainte Communion.

On comprend que le diable ne dut pas rester à cette cérémonie, et qu'il ne poussa plus la Sainte à quitter l'habit religieux.

CHARITÉ DE MARIE-MADELEINE
SON HORREUR POUR LE PÉCHÉ

Mais qui pourra exprimer les ardeurs dont elle brûlait pour son divin Epoux? son cœur était un brasier ardent, consumé par l'amour. Pour rafraichir sa poitrine embrasée, elle était obligée, à l'exemple de saint Pierre d'Alcantara, de se plonger dans l'eau glacée.

« Si je savais, répétait-elle souvent, qu'en disant une seule parole à une autre fin que pour l'amour de Dieu, encore qu'il n'y eût point d'offense, dussé-je devenir plus grande qu'un séraphin, je ne le ferais jamais. Tout son bonheur était de souffrir pour celui qui a tant souffert pour nous, et elle ne désirait vivre plus longtemps que pour souffrir davantage.

La virginité qu'elle lui avait consacrée, elle la conservait avec un grand soin, et baisait les murs de son couvent, qui l'aidaient à garder une si belle fleur.

Le seul nom de péché mortel la faisait reculer d'horreur et d'épouvante, et elle ne savait pas comment un homme raisonnable pouvait commettre un péché mortel.

« Ah! disait-elle quelques jours avant sa mort, je quitte le monde sans avoir pu comprendre comment la créature peut se résoudre à pécher contre son Créateur. »

Elle vit une fois l'âme d'un pécheur condamnée aux flammes éternelles :

« O âme misérable, s'écria-t-elle en fondant en larmes, tu es donc devenue un tison d'enfer, et le plaisir passé est changé pour toi en des peines cruelles. Mais, ô Dieu éternel! les hommes du monde ne considèrent pas ces choses. »

SA MORT

Enfin, après avoir passé 41 ans sur cette terre, Madeleine alla jouir dans le ciel du bonheur éternel. Dieu la prépara à la mort par de très grandes souffrances. On ne pouvait approcher du lit où elle était étendue, comme Jésus-Christ sur la croix, sans lui causer des douleurs inexprimables. A ce moment suprême, Dieu lui retira toute consolation et sembla l'avoir abandonnée. Mais la Bienheureuse ne se découragea pas. Comme son confesseur lui disait que ses souffrances allaient bientôt finir :

« Non, non, mon Père, répondit-elle, ce n'est pas la consolation que je cherche; mais je désire souffrir jusqu'au dernier moment de ma vie. »

Elle reçut les derniers sacrements avec des transports d'amour et de joie. Cette grande Sainte donna sur son lit de mort un magnifique exemple d'obéissance. Son confesseur s'était rendu à l'église pour dire la Sainte Messe, lorsqu'on vint l'avertir que Madeleine n'avait plus qu'un instant à vivre.

« Dites à Madeleine, répondit-il, que, si elle veut être obéissante jusqu'à la mort, à l'exemple de son divin Maître, elle attende pour mourir que j'aie dit la messe. »

La Sainte obéit. Vers trois heures du soir, elle fit appeler la Mère Prieure et lui dit différentes choses au sujet du gouvernement du monastère. Puis, prenant congé de toutes les religieuses, elle leur donna ce dernier avis :

« Mes Révérendes Mères et mes très chères Sœurs, me voici sur le point de vous quitter jusqu'à l'éternité, je vous prie, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de n'aimer que lui seul, de mettre toute votre espérance en lui, et d'être continuellement embrasées du désir de souffrir pour son amour. C'est la dernière grâce que je vous demande. »

Après avoir dit ces paroles, sa belle âme s'envola vers son Epoux pour jouir éternellement du suprême bonheur.

C'était un vendredi, à l'heure où notre divin Sauveur avait consommé son sacrifice sur la croix.

Aussitôt que la nouvelle de cette mort se fut répandue dans la ville de Florence, on accourut de toutes parts pour voir le corps de la Sainte, qui avait été déposé dans l'église.

Or, il y avait parmi la foule un homme adonné à toutes sortes de vices. Au moment où il s'approchait de la vierge, poussé par un motif de curiosité, elle se retourna de l'autre côté, ne pouvant, même après sa mort, souffrir un pareil spectacle. Cet homme fut touché du miracle et mena, depuis, une vie édifiante.

Le corps de la Sainte fut enseveli derrière le grand autel, où, deux ans après, il fut trouvé, non seulement sans corruption, mais répandant une odeur très agréable.

De nombreux miracles témoignèrent de la sainteté de Marie-Madeleine, ce qui détermina le pape Clément IX à la canoniser, le 28 avril de l'année 1669.



Imp. ... Paris

VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(Gravures du siècle dernier présentant, sous une forme souvent allégorique, les plus grandes œuvres du Saint reproduites pour cette *Vie des Saints*.)



Saint Vincent de Paul est reçu dans le ciel par l'auguste Trinité. Sur la terre, **les miraculés guéris par lui témoignent de sa sainteté.**

Ce tableau représente les seize principaux miracles du procès de canonisation.



Gravure du temps qui représente la merveilleuse prédication des missions données par saint Vincent de Paul aux champs et villages. Les prêtres furent [illegible] de ses grandes œuvres et renouvelèrent l'ardeur de la foi dans presque tout le royaume.

« Saint Vincent de Paul, envoyez-nous des missionnaires qui renouvellent aujourd'hui la foi de la France. »



Saint Vincent de Paul réunit à Saint-Lazare des conférences de prêtres pour traiter des choses divines. Ces conférences, auxquelles les prêtres les plus [illegible] et beaucoup d'évêques prirent part, exercent une influence considérable sur le clergé.

« Saint Vincent de Paul, qui avez eu grâce pour accroître le zèle du clergé, obtenez-nous beaucoup de [illegible]. »



Saint Vincent de Paul est nommé par Louis XIII, et à la demande de M. de Gondi, aumônier général des galères. Il descend au [illegible] des malheureux [illegible] et finit par prendre [illegible] les fers de l'un d'entre eux pour l'envoyer vers sa famille.

« Saint Vincent de Paul, apprenez à la société, quand elle châtie, à guérir les plaies au lieu de les envenimer. »



Louis XIII mourant fait appeler à deux reprises saint Vincent de Paul à Saint-Germain. « La meilleure manière de se préparer, lui dit le Saint, est d'imiter celle d'un [illegible] se prépara à la mort et de se soumettre entièrement comme il fit à la volonté du Père. » Louis XIII se soumit avec une sorte de joie et s'éteignit en ses bras.

« Saint Vincent de Paul, envoyez-nous un bon prêtre le jour de notre mort. »



A la mort de Louis XIII, saint Vincent de Paul est établi malgré lui, par la régente Anne d'Autriche, chef du conseil de conscience, pour traiter des intérêts de la religion et des qualités de ceux qui seraient appelés aux dignités de l'Église. Louis XIV enfant eut ainsi la fortune de voir saint Vincent de Paul à l'œuvre.

« Saint Vincent de Paul, obtenez-nous des saints dans les conseils du gouvernement. »



Saint Vincent de Paul rapportait en son manteau des enfants abandonnés; il les confia aux Filles de charité. Représenté près de l'autel, sur lequel sont déposés les petits, s'adressant aux nobles dames il les supplie de ne point laisser mourir ces pauvres enfants.

« Saint Vincent de Paul, conservez-nous des écoles pour recueillir des petits enfants dont les âmes vont périr. »



Saint Vincent de Paul entreprend de recueillir les vieillards des deux sexes et de former [illegible] l'hospice du nom de Jésus [illegible] un des problèmes sociaux [illegible] sauver les mendiants qui se démoralisaient entre eux et menaçaient la cité.

« Saint Vincent de Paul, rendez-nous les hôpitaux chrétiens au lieu des hôpitaux matérialistes. »



Saint Vincent de Paul met les prêtres de la congrégation au service du roi pour prendre soin des soldats qui combattent et leur venir en aide pour le corps et pour l'âme. Sous son inspiration, l'aumônerie militaire se constitue admirablement et produit des résultats inespérés.

« Saint Vincent de Paul, rendez des aumôniers à nos soldats. »



Saint François de Sales avait eu d'abord la pensée de fonder des religieuses pour visiter les malades. Il fonda les Visitandines cloîtrées, mais admira en saint Vincent celui auquel la Providence confiait l'œuvre abandonnée. Il [illegible] le soin de ses religieuses.

Saint Vincent de Paul et saint François de Sales, maintenez l'union et la paix dans les œuvres établies pour le seul [illegible]



Saint Vincent de Paul, se sentant mourir, se fait lever, habiller, porter à la messe où il communie. Il répète *Complie* avec une gaîté souriante, [illegible] et s'éteint, assis en son fauteuil, à 4 heures, heure sacrée à laquelle il se levait chaque jour depuis plus de 50 ans. Il fut une dernière fois fidèle à sa règle.

« Saint Vincent de Paul, obtenez-nous de mourir les **mains pleines d'œuvres.** »



[illegible]



[illegible]

[illegible] Paris.

SAINTE BONNE DE PISE, VIERGE

TERTIAIRE DE L'ORDRE DES CHANOINES RÉGULIERS DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 29 mai.



Sainte Bonne, en Palestine, visite la montagne où Jésus jeûna quarante jours; le Sauveur lui apparaît et lui mettant l'anneau des fiançailles célestes, la choisit pour son épouse.

Les incrédules défendent à Dieu de faire des miracles, mais Dieu, créateur et maître souverain de l'univers et de toute la nature, peut y faire éclater ses merveilles quand il lui plaît, sans avoir besoin de la permission des incrédules. Il a souvent usé de ce moyen pour se manifester aux hommes et les attirer à lui. Le divin Maître a annoncé sa Religion en faisant des miracles; il envoie ses apôtres l'annoncer en leur donnant le pouvoir d'en faire « *et dedit illis potestatem curandi infirmos et ejiciendi dæmonia.* » (Marc. III, 15.) Des apôtres, ce pouvoir s'est transmis et apparaît, quoique à des intervalles plus rares, dans certaines âmes d'élite que Dieu lui-même a choisies entre mille, comme des fleurs plus belles dont il orne dès ici-bas le parterre de ses saints; telle fut la Sainte dont nous allons esquisser la vie, sainte Bonne qui le fut d'effet aussi bien que de nom.

Elle naquit à Pise, vers l'an 1156, d'un honnête citoyen de cette ville et d'une mère originaire de l'île de Corse. Dieu révéla sa naissance à un prêtre de Paris du nom de Jean et la lui recommanda. Fidèle à sa mission le prêtre, pour la mieux remplir vint plus tard à Pise et entra chez les chanoines réguliers de l'église Saint-Martin, qui suivaient la Règle de saint Augustin. Là, un ange l'avertit que Bonne, âgée de sept à huit ans, et qu'il n'a jamais vue, va venir vers lui. Bonne arrive en effet, poussée elle aussi par une inspiration divine, et demande au religieux de vouloir bien se charger de la direction

de son âme. Celui-ci, craignant de donner une décision irréfléchie à une âme qu'il rencontrait pour la première fois, se contente de lui dire : « Faites ce que Dieu vous a ordonné, vous reviendrez ensuite quand il lui plaira. » Bonne, qui ne s'attendait pas à être congédiée d'une façon si laconique, obéit toutefois ponctuellement; elle savait qu'on est sûr d'obéir à Dieu en obéissant à celui qui le représente.

Un jour, Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit d'acheter un cilice. « Mais je n'ai pas d'argent, dit-elle. — File pour deux deniers de soie, reprend Notre-Seigneur ; tu trouveras au pont de l'Arno un marchand pour acheter à ce prix ton travail. » Ce qui se réalisa de point en point. Munie de son cilice, Bonne le revêt sous ses habits malgré son âge tendre : il faut se mortifier de bonne heure pour prévenir le vice et avoir plus tard moins de peine à le combattre. Le courage de l'enfant plut au divin Maître; à son passage devant une église de Pise, dédiée au Saint-Sépulcre, Bonne reçut de l'image même de Jésus, placée au-dessus de la porte du nord, un salut affectueux en échange du sien; le fait fut raconté par plusieurs témoins oculaires; sa mère, s'étant aperçue de l'habit de pénitence que portait sa fille, l'en félicita à son tour; cette mère ne ressemblait point à ces parents qui, uniquement préoccupés de la vie du corps dans leurs enfants, ne songent point à établir dans leurs âmes par la mortification et la pénitence les solides assises de la vertu.

Un autre jour, dans cette même église, Bonne aperçoit tout à coup, près des chandeliers de l'autel, le divin Maître en personne, accompagné de sa Mère, des deux autres Marie de l'Evangile et de saint Jacques le Majeur. L'enfant effrayée veut fuir; saint Jacques la rassure; puis Jésus lui impose les mains et après trois insufflations, comme pour rappeler l'imposition des mains et les insufflations du prêtre au baptême, lui dit : « *Reçois le Saint-Esprit.* » Dès ce jour Bonne montre en effet que le Saint-Esprit la remplit et la dirige; et saint Jacques, qui vient de lui obtenir cette grâce, noue avec elle les rapports d'une douce et sainte amitié. Ainsi font toujours, quoique d'une manière invisible, les saints dont on a mérité l'affection; c'est l'explication de certaines grâces inattendues dont nous ignorons la cause.

Bonne, sous le mouvement de ce divin Esprit, se rend auprès de son directeur qui la fait recevoir comme tertiaire augustinienne, sous la direction des chanoines réguliers du couvent de Saint-Martin. Elle prend alors, sur la chair, une ceinture de fer, qu'elle ne quittera plus tard que sur l'ordre de Jésus, revêt un habit conforme à son nouvel état, fixe sa résidence dans le voisinage de l'église, et commence à y mener une vie encore plus austère et plus sainte, afin de répondre aux desseins de Dieu sur elle. Bonne n'avait alors que dix ans.

Un jour que sa mère était venue la voir, Jésus et les saints qui formaient son cortège se présentent à elle sous la forme de pèlerins. Jésus dit à la mère : « Nous venons d'au-delà des mers (1) te dire que ton mari vit et prospère, mais il faut que nous lui conduisions ta fille, veux-tu nous la donner ? » Sa mère qui ne les connaît point s'en rapporte à leur extérieur honnête et donne son consentement; mais Bonne a reconnu les célestes voyageurs. Elle a treize ans à peine, on lui adjoint deux dames de Pise qui l'accompagnent constamment et dont le rôle principal, au cours de ce voyage, est, comme on le verra, de favoriser son retour. La Sainte suit joyeuse ses bienheureux guides qui la conduisent par mer en Terre-Sainte; là, des consolations et des épreuves l'attendent; l'ange de la pèlerine révèle à son père son arrivée. Aussitôt grand émoi ! il avait eu d'un premier lit d'autres fils dont l'un, patriarche de Jérusalem, l'autre chevalier du Temple, un troisième hospitalier, détestaient cordialement les Corses; et la mère de Bonne était Corse. Au moment du mouillage du navire on veut la saisir mais elle est invisible à ses agresseurs, cependant elle converse tranquillement avec ses compagnes. Elle se sauve néanmoins à la première occasion à travers les forêts et les rochers ; mais une multitude de démons la poursuivent en hurlant « Prenez-là, prenez-là. » La vertu doit s'attendre ici-bas à être persécutée ; et le rôle de persécuteur est toujours réservé au démon ou aux hommes qu'il inspire.

Bonne échappe toutefois au danger, en se blottissant dans une fosse abandonnée. Un ermite du voisinage en est averti et envoie l'appeler. Sans s'être jamais vus tous deux se saluent de leur propre nom. Bonne reste neuf mois sous sa direction, durant lesquels elle visite, avec beaucoup de consolations et de larmes, les lieux sanctifiés autrefois par la présence de Jésus.

Elle visitait un jour la montagne où Jésus jeûna quarante jours, quand le Sauveur lui apparut et lui dit : « Ma fille, je veux que tu deviennes mon épouse, et que tu donnes à mon amour beaucoup d'enfants spirituels dont tu seras la mère. » En même temps, il lui fit voir, sur une montagne élevée, une multitude d'enfants éclatants de blancheur et de pureté : « Voilà, dit-il, ceux qui seront tes fils. » C'était la consolante image des âmes que sa vertu et sa sainteté devaient gagner à Dieu : « Reçois maintenant le symbole de notre alliance », poursuit Jésus, et il lui met un anneau au doigt. « Et moi, reprit Bonne, je veux souffrir pour vous et mes enfants, tous les maux qui peuvent accabler ici-bas un être vivant. — J'agrée et exauce ton désir », répartit Jésus. A partir de ce jour, jusqu'à son dernier soupir, Bonne souffrit en effet un martyre continuel; et chaque jour des douleurs nouvelles s'ajoutaient aux anciennes. Elle eut ainsi l'honneur d'être la fidèle imitatrice de Jésus souffrant et mourant pour sauver ses frères.

Sur l'invitation de Notre-Seigneur elle revint, accompagnée d'un ange, vers l'ermite son directeur. Sept jours après, l'ermite lui dit : « Dieu veut que vous retourniez à Pise; mais avant, vous tomberez aux mains des Sarrasins qui vous blesseront et vous emprisonneront. » Sans hésiter, Bonne se met en route. Jésus et ses saints l'accompagnent; ils passent par Jérusalem et s'arrêtent au Calvaire. Là, Jésus dit à sa servante : « Donne-moi ta ceinture » et, comme s'Il eût pu ignorer sa pieuse ruse, Bonne lui donne la ceinture de laine qui recouvrait celle de fer ; mais à l'instant Jésus glorifie son humilité « *exaltavit humiles* » en faisant tomber à ses pieds la ceinture de fer. Il la plonge dans le trou de la Croix, daigne s'en ceindre Lui-même et la rend à la Sainte. Elle s'en revêt de nouveau, descend du Calvaire et reprend la route de Pise avec ses deux compagnes.

Bientôt elles tombent aux mains des Sarrasins, suivant la prédiction de l'ermite. Bonne reçoit, comme le divin Maître, une blessure au côté, dont elle souffrira le reste de sa vie jusqu'à en éprouver par intervalles des vomissements de sang. Elle reste prisonnière, souffrante de sa blessure et de la fièvre; c'était encore trop peu, au gré de son amour pour son divin Epoux et les âmes qu'elle voulait sauver. Cependant les deux dames qui l'ont accompagnée,

(1) De la Palestine, où se trouvait le père de Bonne, sans doute dans un but religieux ou commercial, car Pise était alors en relations fréquentes avec la Terre-Sainte.

yant pu échapper aux Sarrasins et porter à ses ompatriotes la nouvelle de sa captivité, plusieurs l'entre eux viennent alors payer sa rançon et la amènent à Pise.

Elle retrouve, avec le calme de sa petite cellule, es austérités et ses ravissements dans ses commerces intimes avec Notre-Seigneur et ses saints de rédilection. Ses carêmes, en dehors de ses voyages, e passent dans un silence absolu et la plus rigoureuse abstinence : elle ne vit que d'eau et de légumes. Quelle leçon donne cette faible enfant à ces hrétiens sans énergie et amis du bien-être, qui ne avent se priver du moindre plaisir par esprit de énitence ! « Telle personne, dira-t-on, est vertueuse, » — c'est impossible et je n'y crois point, i elle n'est mortifiée.

Tout l'extérieur de Bonne, au milieu de ses souffrances et de ses mortifications, reflétait sa vie intime avec Dieu : toujours aimable pour la foule des isiteurs que sa réputation de sainteté lui attire, ubliant ses propres douleurs pour mettre un baume ur celles qu'on lui révèle, elle est dans sa cellule omme dans une officine céleste où descendent les nges, où Jésus et sa Mère ne dédaignent pas eux-mêmes de venir souvent.

Il ne faut pas songer à rapporter dans un cadre ussi restreint tous les miracles que la Sainte emait pour ainsi dire sous ses pas. Citons seulement, avec quelques détails, ceux qu'elle accomplit au cours de plusieurs pèlerinages. Jésus lui pparut un jour, avec ses saints privilégiés : « Je eux, lui dit-il, que tu visites le sanctuaire du ienheureux Jacques qui t'est venu voir si souvent vec moi. » Et la Sainte partit pour Saint-Jacques de Compostelle. Au retour de ce pèlerinage, à un mille environ au nord-est de Pise, elle trouva une haumière habitée par une vieille femme ; elle y ntra et saint Jacques avec elle, comme pour demander l'hospitalité : « N'avez-vous point d'autre abri, dit saint Jacques à la vieille femme. — Si je suis ici, répond-elle, c'est parce que j'y veux construire une église ; mais j'attends que Dieu m'en donne les moyens. — Si vous voulez, reprend la Sainte, la construire en l'honneur et sous le vocable de saint Jacques, ce vieillard (elle indique le Saint) aime beaucoup saint Jacques, nous vous procurerons les ressources. » La vieille femme y consent; les deux voyageurs lui indiquent alors les dimensions et la disposition de l'édifice. Les secours arrivèrent, en effet, jusqu'au complet achèvement de l'entreprise, suivant cette belle pensée de foi, formulée depuis par saint Vincent de Paul : « *Quand vous voulez entreprendre une œuvre, ne cherchez pas ce qu'elle coûtera, mais si elle est voulue de Dieu ; et si vous la reconnaissez utile à sa gloire, allez de l'avant, les ressources viendront.* »

Un jour, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle (Espagne), elle trouve le pont d'un fleuve qu'elle veut passer complètement submergé par une crue extraordinaire; des montures sont là pour aider les voyageurs; Bonne en prend une que conduit son gardien; au milieu du pont, l'animal rétif se cabre et, par un mouvement brusque, jette la Sainte et son conducteur dans les flots rapides du fleuve. Les autres voyageurs sont saisis d'effroi; mais quelle n'est pas leur admiration en voyant aborder la religieuse sur l'autre rive, les vêtements entièrement secs et ramenant à sa suite le guide que l'on croyait perdu! Ils s'empressent autour d'elle pour la féliciter, mais l'humble pèlerine s'éloigne en toute hâte.

Dans un autre pelerinage, toujours à Saint-Jacques, Bonne marchait avec Jésus et ses saints visibles pour elle seule et sous l'apparence de pelerins, quand elle arriva près d'un grand pont en partie démoli et devant lequel près de mille passagers attendaient désappointés : « Passe le pont les mains levées au ciel, » dit Jésus à sa servante; la pieuse femme avance malgré les cris de la foule épouvantée et, le succès répondant à sa foi, elle arrive sans accident à l'autre bord. Alors Jésus lui commande d'inviter la foule à la suivre l'assurant que personne ne périra pourvu qu'elle tienne ses mains élevées durant le passage. Bonne appelle les voyageurs leur recommandant de ne rien craindre. Encouragés par son exemple et ses paroles, la foule se hasarde sur le pont branlant, et passe heureusement. Mais un homme se faisant jour à travers la multitude étonnée, se lance à la poursuite de l'étrangère, qui s'en allait rapidement. Cet homme, par une faveur de Dieu, avait aperçu les célestes compagnons de la pèlerine; mais au lieu d'arriver à la rejoindre, il la perd de vue. Il rencontre un cordonnier : « N'auriez-vous pas vu, demande-t-il, une dame avec cinq autres pèlerins vêtus de telle manière? — Non », répond le passant; mais, interrogeant l'horizon, voilà qu'il les aperçoit à son tour par la même avenue, à quelque distance de là : ils entraient dans une hôtellerie, — aujourd'hui elles sont rares celles que de tels hôtes honoreraient de leur visite : on préfère y attirer le diable avec un appât de mauvais journaux qui l'aident dans sa besogne. — Le cordonnier accourut à l'hôtellerie et dit au maître du logis : « Si tu savais à qui tu donnes en ce moment l'hospitalité ! » puis s'adressant à l'un des étrangers (c'était saint Jacques) : « Veuillez, dit-il, prier cette dame de me bénir. » Saint Jacques dit à Bonne de l'exaucer; mais celle-ci de répondre que l'honneur en revient à saint Jacques; l'apôtre insiste et la Sainte doit bénir l'heureux cordonnier. A l'instant, comme les apôtres du cénacle, il se sent embrasé du feu de l'Esprit-Saint et veut suivre ses bienfaiteurs. « Retourne maintenant en ta maison, dit saint Jacques, — Non, répond cet homme, car Jésus est avec vous. » Jésus le voulait avec lui d'une autre façon. Il joint son invitation à celle de saint Jacques et le cordonnier obéit à Celui qui connaît mieux que nous la voie que nous devons suivre. En route il est pris subitement d'une fièvre pernicieuse et meurt. Au moment même Notre-Seigneur révèle à Bonne sa sortie de ce monde et son entrée au Ciel.

A l'occasion d'un autre pèlerinage, un pèlerin qui la devance sur sa route, s'entend tout à coup apostropher : « La bourse ou la vie ! » Le voleur était un brigand relapse qui, le matin même, sous une impression de la grâce, s'était cependant promis de n'assassiner personne ce jour-là; le pèlerin résiste; le brigand le perce d'un coup de poignard et le laisse comme mort. Bonne, qui a révélation du crime, accourt et appelle le brigand qui s'enfuyait; mais à sa voix il reste immobile. Elle dit d'abord au pèlerin baigné dans son sang : « Malheureux, quel pèlerinage faisais-tu? tu as caché deux péchés mortels dans ta dernière confession; c'était te condamner par avance au feu de l'enfer si tu étais venu à mourir! » Puis invoquant la Très Sainte Trinité, elle fait une croix sur sa blessure; aussitôt les lèvres sanglantes de la plaie se ferment et toute trace du mal disparaît. Le voleur est obligé de rendre l'argent au pèlerin et celui-ci promet de se confesser au premier prêtre qu'il trouvera. Se tournant alors vers le brigand, elle lui rappelle les tourments qui l'attendent pour la vie qu'il mène et le crime qu'il vient de commettre : « Aie pitié de ton âme, dit-elle, ne la laisse point périr éternellement! » Le brigand touché, se fait à l'instant pèlerin de Saint-Jacques à la suite de Bonne. Au retour, quand ils arrivèrent sur les confins de Sienne,

la Sainte laissa son brigand converti dans une cellule qu'elle lui fit construire et où il acheva paisiblement et chrétiennement une vie en partie passée dans le crime. « Mieux vaut tard que jamais, » et Dieu est toujours prêt à pardonner au repentir sincère.

Un jour Bonne sollicite du prieur de son couvent et du religieux, son directeur, la permission d'aller à Rome. « Qui ira avec vous ? lui demandent-ils. — Mon Guide habituel, sa Mère et saint Pierre. »

La permission obtenue, un serviteur du monastère lui fut cependant adjoint; il devait l'accompagner jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ses célestes compagnons. Partis de grand matin dans la direction de l'Arno, le serviteur demande : « Qui nous aidera à le passer? — Mon Guide, dit-elle, nous offrira sa barque. » En arrivant près de la rivière, elle dit au serviteur : « Appelle le Guide »; celui-ci l'appelle : « Qui est là ? répond une voix. — Une dame qui veut passer le fleuve. — Celle dont le père est de Pise et la mère de Corse ? — Oui, répond-il sur un signe de la Sainte. — Alors, je la passerai volontiers. » Telles sont les saintes familiarités de Jésus avec les âmes qui lui sont chères.

Passés à l'autre rive, ils parviennent au point du jour dans une prairie où Bonne doit trouver ses compagnons : « Regarde derrière cette haie, dit-elle au serviteur. — Je ne vois rien. — Regarde mieux. — Ah ! les voilà qui sortent de la haie. »

Le serviteur, qui les prend pour de simples pèlerins, dit à Bonne en désignant Jésus : « Je ne veux pas que vous alliez avec lui, peut-être vous arrivera-t-il malheur en route. » Jésus et les saints sourient : « Rassure-toi, lui disent-ils, nous ne lui ferons aucun mal. — Que celui-là alors (il indique Jésus) m'en donne une garantie. » Marie se tourne vers Jésus : « Mon fils, faites-lui cette grâce, si grande soit elle ! » Sur l'invitation de sa Mère, Jésus embrasse le serviteur et lui met dans les mains deux racines de gingembre, l'une pour le directeur de Bonne, l'autre, pour un religieux du même monastère du nom de Marc. De retour au monastère le serviteur s'acquitte de sa mission et raconte ce qui s'est passé : « Tu as embrassé Jésus, lui dit le directeur de la Sainte, embrasse-moi à ton tour, pour me communiquer son parfum. » Le serviteur répandait en effet autour de lui une agréable odeur d'aromates qu'il communiqua au religieux dans son baiser.

Citons encore, entre mille, quelques faveurs divines. Sept jeunes clercs de Pise, habiles musiciens, exécutèrent un jour quelques morceaux dans l'église de Saint-Jacques. Le chant achevé, leur pensée s'arrête tout à coup comme abîmée dans le souvenir de la vanité des choses de ce monde, le service de Dieu excepté. Séance tenante, ils prennent la résolution de se consacrer au service religieux de l'église Saint-Michel à Pise. Trois d'entre eux reviennent le lendemain à Saint-Jacques ; y ayant aperçu de loin sainte Bonne et deux autres personnes, ils se disent : « Chantons au Seigneur un air qui charme ses fidèles », et ils entonnent le répons : *In conspectu angelorum.* A mesure qu'ils avancent vers l'église, ils composent et adoucissent progressivement leurs voix. Bonne voit apparaître, chantant eux aussi, Jésus et ses douze apôtres, saint Jacques à leur tête; mais elle seule les entend. Quand les jeunes clercs eurent fini : « [illegible] chant a été merveilleux, dit le prieur de la bas[illegible] — Oui, mais nullement comparable, rép[illegible], à celui que j'entendais en même temps. — [illegible] donc ? — Celui que Notre-Seigneur et ses douze apôtres ont exécuté sur l'autel en signe de satisfaction de celui des clercs. »

Nous avons parlé plus haut d'un moine augustin nommé Marc; c'était un prêtre d'une grande pureté de vie et à la parole duquel Dieu avait attaché beaucoup de grâces, spécialement au tribunal de la pénitence. Les foules affluaient vers lui ; et jamais il ne laissa pénitent s'en retourner sans consolations; c'est la règle de conduite qu'il avait reçue de Bonne, comme il en fit l'aveu trois jours avant sa mort. Un jour, à l'issue des laudes, elle lui dit : « Une femme chargée de crimes va venir s'adresser à vous; donnez-lui pour pénitence de faire, revêtue d'un cilice, le pèlerinage de Saint-Jacques en Espagne; c'est la condition à laquelle lui sera remise la peine de ses péchés. Aussitôt de retour, elle mourra. » L'événement justifia la prédiction.

Notre-Seigneur apparaît un jour la Sainte, c'était deux ans avant sa mort, et lui dit : « Remets ta ceinture de fer au religieux ton directeur pour qu'il en fasse une croix. » Bonne obéit. Le religieux met sur l'enclume la ceinture rougie au feu ; mais, ô merveille ! elle prend d'elle-même tout à coup la forme d'une croix; une lumière éclatante environne le moine, et de cette splendeur s'échappe sur la croix une goutte de sang qu'il croit venir du corps même de Notre-Seigneur : Dieu ne saurait montrer mieux combien il a pour agréables les mortifications.

Bonne, sentant sa fin proche, sollicite du prieur la grâce d'un dernier pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle : « Voulez-vous donc mourir en route, répond celui-ci? (c'était une croyance générale, reçue sans doute par révélation, qu'elle allait mourir) nous voulons que vos restes reposent ici. » Elle insiste humblement : « Qu'au moins, dit-elle, vous me permettiez d'aller jusqu'au pont de Serchius; prêtez-moi seulement votre cheval et me donnez un serviteur; là je saurai la vérité sur l'époque de ma mort. » Le prieur y consent : Après avoir passé l'église Saint-Jacques, Bonne descend de cheval, le confie au serviteur, en disant : « Reste ici derrière cette haie sans t'inquiéter de moi. » Elle reparaissait au bout d'une demi-heure, revenant de Saint-Jacques de Compostelle : « Mon fils, dit-elle alors au serviteur, tout en larmes, je suis malade. — Quelle en est la cause? peut-être cet homme ? (il indique saint Jacques qu'il voit près de la Sainte). — Non, c'est lui qui m'a fait accomplir mon pèlerinage. » A ce moment saint Jacques disparaît. Bonne remonte à cheval. Arrivée près de l'église Saint Jacques de Pise, non loin de la chaumière de la vieille femme qui, on s'en souvient, avait fait construire la basilique, elle laisse son cheval au serviteur, entre dans la chaumière en disant : « Je ne puis aller plus loin, je vais passer la nuit avec cette femme et le vieillard que tu as vu tout à l'heure; va le dire au prieur; que demain avant l'aurore, lui, les frères et les chanoines viennent me chercher dans le brancard des morts, je ne puis aller à cheval ; tout cela, ne le dis qu'au prieur. » Le serviteur part et le lendemain Bonne rentrait à Pise avec le cortège indiqué sans que personne ne soupçonnât rien.

Aussitôt arrivée, le bruit se répand que Bonne va mourir; une foule énorme accourt pour la voir et recevoir d'elle une dernière bénédiction ; cette unanimité de sympathies, au moment de la mort, est le privilège des saints. Elle reçoit avec une sainte ferveur les derniers sacrements, puis exhale à Dieu sa belle âme ; c'était le 29 mars 1207. La réputation de sainteté dont elle jouissait fit de sa sépulture, plutôt un triomphe qu'un cortège funèbre ; image, toute pâle, toute imparfaite de la gloire impérissable et comme infinie dont Dieu venait de l'environner au ciel.

[illegible], E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FERDINAND, ROI DE CASTILLE ET DE LÉON

Fête le 30 mai.



Saint Ferdinand, sur son lit de mort, bénit son fils aîné et successeur.

L'ESPAGNE AVANT SAINT FERDINAND

A l'époque où les Francs et les Gaulois devenaient ·ères en prenant pour Mère l'Eglise catholique et onstituaient par leur union la nation française, la ıonarchie espagnole se fondait de l'autre côté des yrénées sous la domination des rois visigoths. e roi Récarède, converti en 586, entraîne loyaement son peuple au sein de l'Eglise catholique; en résulte pour l'Espagne près d'un siècle de rospérité intérieure pendant lequel, sous l'influence e grands et saints évêques, comme saint Léandre, ıint Isidore, saint Ildephonse, elle semble dépasser ı France en rapidité sur le chemin de la civilisation.

Mais des révolutions militaires fréquentes ébranent bientôt les bases de l'édifice social; des princes débauchés, portés sur le trône, y veulent asseoir leurs passions et, s'appuyant sur un certain levain de corruption laissé par l'hérésie au sein du peuple visigoth, se mettent en révolte contre la morale et l'autorité de l'Eglise. Les musulmans, après avoir subjugué tout le Nord de l'Afrique, se jettent sur l'Espagne, gagnent la bataille de Xérès et cette seule défaite suffit pour courber sous le joug des mahométans toute l'Espagne, depuis Gibraltar jusqu'aux Pyrénées. Ce désastre arriva l'an 712.

Cependant un vaillant catholique, le prince Pélage, réfugié dans les montagnes des Asturies avec une poignée de chrétiens braves et fidèles, refusa de se soumettre aux ennemis de sa foi et de sa patrie. S'étant mis sous la protection de la Sainte Vierge, dans la grotte de Cavadonga, il se défendit

contre les musulmans envoyés contre lui, vit croître rapidement sa petite troupe et ne tarda pas à fonder, sur les bords de l'Atlantique, le petit royaume d'Oviédo, destiné à devenir un jour le puissant royaume catholique d'Espagne.

Ainsi commença cette croisade qui, avec des alternatives de trèves et de batailles, de défaites et de victoires, dura huit siècles (712-1492) et finit par rendre aux Espagnols leur indépendance nationale et leur liberté religieuse. — Parmi le grand nombre de héros qui signalèrent leur courage et leur foi dans cette longue période de combats, nul ne mérite plus de louange et d'admiration que le roi saint Ferdinand.

FAMILLE DE SAINT FERDINAND : SON AÏEUL, SA MÈRE ET SA TANTE — FRANCE ET CASTILLE

Saint Ferdinand fut une des nombreuses gloires du XIII[e] siècle. Les premières années de ce grand siècle semblaient préparer à l'Espagne les plus grands malheurs : une coalition formidable des musulmans d'Afrique et d'Espagne comptait rétablir le règne du Croissant jusqu'aux Pyrénées. Mais grâce à l'active intervention du Père commun des fidèles, le Pape Innocent III, et de Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, les rois chrétiens de Castille, de Navarre et d'Aragon, oubliant leurs rivalités, unissent leurs armes, voient leurs bataillons fortifiés par des chevaliers accourus de France et d'autres provinces de la chrétienté, enfin, par la protection de saint Jacques, remportent, l'an 1212, la victoire de Navas de Tolosa, l'un des plus beaux triomphes des armées chrétiennes sur les guerriers de l'Islam.

Après la bataille, le brave Diego Lopez de Haro, chargé de partager le butin, donna aux rois de Navarre et d'Aragon toutes les richesses trouvées dans le camp des Maures vaincus, puis se tournant vers le roi de Castille son souverain : « Et pour vous, dit-il, gardez la gloire et l'honneur de la bataille. » Chacun fut content de sa part.

Ce roi de Castille était Alphonse IX. Parmi les enfants auxquels il légua cet héritage de gloire, nous devons signaler les princesses Bérangère et Blanche, ses filles. Bérangère épousa le roi de Léon et fut mère de saint Ferdinand; Blanche (la vertueuse Blanche de Castille), épousa Louis VIII, roi de France, et nous donna saint Louis. Ainsi Alphonse IX de Castille devint l'aïeul de deux saints rois, saint Louis de France et saint Ferdinand d'Espagne, également remarquables par leur piété, également aimés de leurs peuples dont ils furent les pères, également braves dans les combats, quoique leur bonheur n'ait pas toujours été le même dans leurs expéditions contre les infidèles. — Mais qui peut mesurer la gloire céleste méritée par notre héroïque saint Louis dans ses souffrances d'Égypte et de Tunis?

L'infante Bérangère, dont nous venons de parler, était la digne sœur de Blanche de Castille par ses vertus chrétiennes, sa grandeur d'âme et la fermeté courageuse de son caractère. Sa jeunesse eut à traverser bien des épreuves et des difficultés. Fiancée à Conrad de Souabe, elle apprit la mort de ce prince avant d'avoir pu l'épouser; alors son père la donna en mariage à son cousin Alphonse IX roi de Léon. Cette union, célébrée à Valladolid, au milieu de fêtes magnifiques, parut d'abord pleine de bonheur. Bérangère eut plusieurs enfants dont l'aîné fut Ferdinand, le futur héros de l'Espagne. Mais son mari, ayant cessé de l'aimer, voulut se séparer d'elle, et trouva une raison qu'il souhaitait : ils étaient cousins au troisième degré. Au lieu donc de demander au Pape une dispense pour réhabiliter cette union, il se contenta de faire constater juridiquement par l'Eglise la nullité de son mariage; cependant comme il avait été contracté de bonne foi, les enfants furent déclarés légitimes.

Bérangère revint en Castille auprès de son père. Celui-ci mourut bientôt après, laissant la couronne à son jeune fils, Henri, qui ne tarda pas à périr lui-même, victime d'un triste accident. Il jouait avec d'autres enfants quand une tuile, se détachant du toit du palais, tomba sur sa tête et le tua.

SAINT FERDINAND ROI DE CASTILLE

Dès qu'elle apprit la mort de son infortuné frère, Bérangère envoya secrètement en toute hâte un chevalier fidèle demander au roi de Léon, Alphonse IX, son ancien époux, de lui envoyer son fils Ferdinand pour la défendre.

Le jeune prince, âgé alors de dix-sept ans, était un modèle de noblesse et de vertu, et sa mère inquiète dut sentir son cœur s'ouvrir à l'espérance en baisant son front candide et pur. Son éducation avait été confiée à de sages gouverneurs. Encore tout enfant, ce futur croisé avait manifesté pour la croix une naïve ardeur; il la pressait dans ses petites mains, il la baisait et courait la montrer aux seigneurs qui entraient dans le château paternel. Lorsqu'il entendait parler des Maures qui blasphémaient le Christ et outrageaient sa patrie, il trépignait et pleurait d'indignation. Cœur non moins tendre qu'impétueux, il aimait les pauvres et allait souvent au balcon du palais voir si quelques malheureux passaient dans la rue; et s'il en apercevait sa joie était grande de leur jeter des aumônes.

Ses qualités avaient grandi avec l'âge. Aussi quand Bérangère, que les Castillans fidèles voulaient proclamer reine, leur eut présenté son fils, l'enthousiasme fut éclatant. On dressa un trône en plein air, sous un grand orme, et Ferdinand fut couronné roi de Castille aux acclamations des chevaliers et du peuple. Ceci se passait à Najare, l'an 1217. Quelques mois après, la même cérémonie fut renouvelée sur une grande place de Valladolid, en présence des Etats généraux de la nation convoqués par Bérangère.

Mais l'orage grondait à l'horizon; les trois seigneurs de Lara n'étaient point venus à l'assemblée. Dom Alvarez de Lara, furieux de n'avoir point la tutelle de Ferdinand comme il avait eu celle du jeune prince décédé, venait de se mettre en révolte ouverte contre le nouveau roi. Maître des forteresses méridionales du royaume, il entraîna dans son parti le roi de Léon qui entra avec une armée sur le territoire de Castille, mettant tout à feu et à sang. Grande fut la douleur de Ferdinand : le roi de Léon était son père et il fallait courir lui livrer bataille. Il envoya pour le fléchir les évêques de Burgos et d'Avila. « Seigneur, mon père, lui écrivait-il dans une lettre touchante, quelle colère est la vôtre que vous me fassiez mauvaise guerre, à moi votre fils qui ne le mérite nullement. Ne semble-t-il pas que vous êtes irrité de ce qui m'arrive d'heureux ? Vous devriez vous réjouir d'avoir un fils roi de Castille et qui vous fera toujours honneur, car il n'y a roi chrétien ni maure qui, par crainte de moi, ose vous attaquer. Pourquoi envahir si furieusement ce pays ? car de Castille il ne vous viendra ni dommage, ni guerre tant que je vivrai. » Mais Alphonse ne voulut rien entendre et, content de ne pas trouver de résistance, il marcha sur Burgos. Alors don Lopez de Haro, seigneur dévoué à Ferdinand, réunit à la hâte une petite armée et vola au devant de

l'envahisseur ; à cette nouvelle le roi consentit à rentrer dans ses Etats.

Le rebelle Alvarez, laissé à ses propres forces, bientôt vaincu et fait prisonnier, vint se jeter aux pieds de Ferdinand. Le prince lui accorda un pardon généreux et le combla de faveurs. Mais le trop fier seigneur n'eut pas le courage de porter l'humiliation de sa défaite, et fut assez ingrat pour lever une seconde fois l'étendard de la révolte. Ferdinand, indigné, ne lui laissa pas le temps de se fortifier et, par une campagne aussi victorieuse que rapide, le chassa du royaume. Alvarez alla mourir dans le royaume de Léon et l'un de ses frères s'enfuit chez les Maures.

Le roi de Castille, par son courage et sa bonté, rétablit l'ordre et la tranquillité dans ses Etats et régna en père sur ses sujets.

L'an 1220, par le conseil de sa mère, Ferdinand demanda en mariage Béatrix de Souabe, fille de l'empereur Philippe, l'une des princesses les plus accomplies de ce temps. Le mariage fut célébré à Burgos dans l'église du fameux monastère de *las Huelgas*, au milieu de fêtes magnifiques, dans lesquelles toute la Castille s'unit à la joie de son roi.

A cette occasion Ferdinand voulut être armé chevalier, suivant l'usage de l'époque. Et comme il n'y avait personne dans l'assemblée qui lui fût supérieur en noblesse, il s'arma lui-même et prit sur l'autel l'épée des chevaliers, jurant de ne tirer ce glaive que pour la défense de la justice et de la vérité, pour la protection de l'innocence opprimée et du droit méconnu.

LE ROI CHRÉTIEN

Un des traits de ressemblance de saint Ferdinand de Castille avec son cousin saint Louis de France, c'est le respect et l'honneur dont il entoura toujours sa prudente et pieuse mère.

Il aimait aussi à demander aide et conseil aux évêques ; son premier conseiller, ou pour mieux dire son premier ministre, fut l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximénès. Originaire de Navarre, Rodrigue Ximénès avait étudié les sciences sacrées à l'Université de Paris ; orateur, théologien, juriste, littérateur, administrateur habile, également bon conseiller dans la guerre et dans la paix, c'était le digne prédécesseur du prélat qui devait illustrer ce même nom deux siècles plus tard.

La justice est le fondement de la société. Ferdinand, après avoir visité ses Etats, s'être informé des besoins du pays et de l'état des choses, fit reviser et perfectionner les lois du royaume. Il constitua un tribunal suprême, connu depuis sous le nom de grand Conseil royal de Castille, composé des juges les plus compétents : sorte de Cour de cassation à laquelle on pouvait en appeler de tous les autres tribunaux. Lui-même avait ses heures d'audience réglées ; il accueillait tout le monde, même les plus pauvres de ses sujets, avec une patience et une affabilité qui gagnaient tous les cœurs. Les veuves, les orphelins, tous les malheureux pouvaient compter sur sa justice, sa protection et sa charité.

Les nombreuses guerres qu'il fut obligé d'entreprendre contre les Maures exigeaient des ressources considérables ; mais il ne voulait pas charger ses sujets d'impôts injustes et extraordinaires. Un jour qu'un de ses conseillers lui proposait un nouvel impôt : « A Dieu ne plaise, s'écria le prince, que j'adopte jamais votre projet. La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. »

Protecteur des arts et des sciences, il transféra à Salamanque l'Université de Palencia, parce que la première de ces deux villes offrait plus de ressources ; cette Université devint l'une des plus fameuses de toute l'Europe.

Il fonda plusieurs nouveaux évêchés, bâtit des églises et des monastères, en enrichit d'autres d'ornements et de vases sacrés. Il encourageait tout progrès religieux et social. Sous son règne furent construites les cathédrales d'Osma, d'Orense, de Valladolid, de Tuy, de Zamora, la grande collégiale de Talavera, le cloître d'Astorga, le beau pont d'Orense, les merveilleuses cathédrales gothiques de Burgos, de Séville et de Tolède et bien d'autres édifices, dignes monuments d'un grand siècle.

La Castille donna alors à la France et à l'Europe l'un de ses plus illustres enfants, saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Ferdinand, ce conquérant infatigable, qui partait presque chaque printemps pour la croisade, put cependant goûter avec bonheur les joies du foyer domestique. Fils respectueux de Bérangère, époux tendrement aimé de Béatrix, père chéri de sept princes et de trois princesses, il se reposait, au milieu de cette famille bénie de Dieu, des fatigues de la guerre et des soucis du gouvernement.

Quand la mort lui eut enlevé sa chère Béatrix, en 1236, il épousa Jeanne de Ponthieu, princesse française, qui fit revivre les vertus de celle qu'il pleurait.

Lorsque son père Alphonse IX, roi de Léon, mourut en 1229, Ferdinand lui succéda et réunit le royaume de Léon à celui de Castille, ce qui augmenta la puissance de l'Espagne chrétienne.

Une des infantes, fille du saint roi, se fit religieuse à Burgos, et reçut le voile des mains de l'évêque d'Osma.

LE CHEVALIER DE LA FOI ET DE LA PATRIE

Saint Ferdinand ne voulait être roi que pour faire régner Jésus-Christ, Roi des rois, et procurer le bonheur de ses sujets. Naturellement ami de la paix, il sut cependant être un guerrier au courage indomptable, aussi souvent que le demandaient la gloire de Dieu et le bien de sa patrie. « Mon Dieu, disait-il, au milieu de ses victoires, vous savez bien, vous, que je ne fais pas ces conquêtes pour agrandir mes Etats, mais seulement pour votre gloire et l'utilité de l'Eglise. »

En 1225, la guerre éclata entre la Castille et les Maures d'Andalousie ; le roi musulman de Baeza, Aben-Mohamed, incapable de résister à l'armée chrétienne, se soumet et accepte de devenir vassal du roi de Castille. L'année suivante Ferdinand apprend que ce roi maure a été massacré par ses sujets révoltés ; il marche aussitôt contre eux, fait la conquête définitive de Baeza, où il rétablit la religion chrétienne, et enlève vingt places fortes aux émirs de Jaen et de Cordoue.

En 1234, pendant qu'il assiège et prend Ubéda, son frère l'infant don Alonzo, à la tête de quinze cents hommes, bat, à Xérès, l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, composée de sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. L'intervention du ciel dans cette victoire est manifeste. On rapporte qu'elle ne coûta aux chrétiens que onze morts : dix soldats et un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure. Des prisonniers musulmans et des soldats chrétiens affirmèrent avoir vu, pendant la bataille, l'apôtre saint Jacques, patron de l'Espagne, monté sur un cheval blanc et armé comme un chevalier, porter la terreur au milieu des ennemis de la croix. — Xérès ! c'était là que jadis l'Espagne avait été vaincue par

l'invasion musulmane. Les crimes de Rodéric l'avaient perdue, la croix la sauvait.

Vers le même temps, le roi d'Aragon enlevait aux musulmans les royaumes de Majorque et de Valence.

Un des premiers jours de février de l'an 1236, Ferdinand se trouvait à Bénavente, près de Léon, et allait se mettre à table quand un cavalier, arrivant à bride abattue, lui annonce qu'une poignée de chevaliers espagnols vient de s'emparer par surprise d'un faubourg de Cordoue : Cordoue, la vieille capitale de l'empire musulman d'Espagne, riche et populeuse, fastueusement assise sur les bords du Guadalquivir, et peuplée de trois cent mille habitants ! Le roi se lève aussitôt et vole au secours de ses intrépides soldats. Une multitude de guerriers chrétiens accourent se ranger sous les étendards de la croix, autour des murs de Cordoue; le siège est mené avec vigueur; la résistance des Maures est héroïque. Mais enfin il faut céder, et le 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul, l'armée chrétienne entre victorieuse dans l'ancienne capitale des califes. Il y avait cinq cent quatre-vingts ans que Cordoue était tombée au pouvoir des infidèles. A la demande du saint roi, la grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en église sous l'invocation de Marie Mère de Dieu. Elle devint la cathédrale de Cordoue. Plus de deux siècles auparavant le calife Almanzor, vainqueur de la Galice, avait fait apporter à Cordoue les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens captifs; Ferdinand ordonna qu'elles fussent reportées à Compostelle sur les épaules des musulmans, et il fut fait ainsi.

Le Souverain Pontife et toute l'Europe chrétienne applaudirent aux triomphes de l'Espagne.

Ferdinand était digne de ces victoires. Il veillait avec soin à maintenir dans son armée la piété chrétienne dont lui-même donnait l'exemple. Il avait toujours au milieu de son camp un évêque (c'était ordinairement l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximénès), qui présidait avec pompe les cérémonies religieuses et veillait au bien spirituel des soldats. Sous son armure étincelante, Ferdinand avait une cuirasse d'un autre genre : un rude cilice en forme de croix. Il jeûnait strictement. Il passait souvent la nuit en prières, surtout la veille d'une bataille difficile. Il attribuait à Dieu tous ses succès. Il portait sur sa poitrine une petite statue de la Sainte Vierge : *Notre-Dame des Victoires*, et il la fixait à l'arçon de sa selle quand il chargeait les bataillons impétueux des Maures.

Il récompensait magnifiquement les chevaliers qui s'étaient le plus distingués par leur bravoure; mais il avait pour tous la sollicitude d'un père. On le vit panser lui-même leurs blessures, les appeler ses amis et ses enfants. Un jour que ses chevaliers lui reprochaient de ne pas prendre le repos nécessaire, « Je sais, répondit-il que vous dormez plus que moi; mais si moi, qui suis votre roi et votre père, je ne veillais pour vous, comment pourriez-vous dormir ? »

En 1240, son fils aîné et futur successeur, le valeureux prince Alphonse, prend possession au nom de son père du royaume de Murcie, dont l'émir se re[illegible] vassal du roi de Castille. En 1241, à l'ex[illegible]n de la trève conclue avec les Maures, Ferdinand pénètre de nouveau en Andalousie, et soumet le [illegible] de Jaen. Le roi de Grenade, Ben al-Ahmar, [illegible] les murs d'Arjona, vient se jeter aux pieds [illegible] chrétien qui lui laisse le gouvernement de ses États, à condition qu'il deviendrait l'allié et le vassal de la Castille.

Une seule ville importante résistait encore ouvertement à la puissance chrétienne en Espagne ; c'était Séville, la perle de l'Andalousie, ville alors plus prospère que Cordoue elle-même, fière de ses monuments et de ses gigantesques remparts, enrichie par son commerce, par ses fameux jardins, les plus beaux de l'Espagne, et par la fertile plaine qu'arrose le Guadalquivir. Ferdinand en commença le siège au printemps de l'an 1247. Après un an d'efforts et de combats acharnés, la ville, incapable de résister davantage et pressée par la famine, capitula et rendit ses clefs au vainqueur. Dans son admirable dévotion pour la Sainte Vierge, saint Ferdinand voulut offrir à la Reine du Ciel les honneurs de l'entrée triomphale à Séville. Une immense procession, à la fois militaire et religieuse, fut organisée. Les trompettes de bataille ouvraient la marche, venaient ensuite les chevaliers dont les armes brillaient sous le soleil d'Andalousie, les Ordres militaires avec leurs croix de pourpre et leurs bannières, les moines avec leurs robes de bure, les évêques en habits pontificaux; enfin un char triomphal, splendidement orné, portait la statue de Marie. Le roi suivait à pied, pleurant de joie et de bonheur. Après lui, le reste de l'armée et le peuple.

Les Maures qui le désiraient eurent la liberté de se retirer où ils voudraient en emportant leurs richesses. Plus de trois cent mille émigrèrent à Grenade ou en Afrique; ils furent remplacés par des Espagnols. L'émir Abou-Hassan, qui avait défendu la place, s'en alla libre; s'arrêtant sur une colline d'où l'on aperçoit la mer et la ville, il regarda une dernière fois Séville et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un favori de Dieu qui ait pu avec si peu de monde prendre une ville si forte et si peuplée. *C'était écrit !...* Sans un décret du ciel, nulle puissance humaine n'eût pu l'enlever aux Maures. »

Saint Louis de France félicita son cousin victorieux en lui envoyant un fragment de la sainte Couronne d'épines et d'autres reliques précieuses, qui furent placées dans la nouvelle cathédrale de Séville.

Le grand monarque espagnol voulait assurer le repos de l'Espagne chrétienne en allant abattre la puissance des Maures chez eux, en Afrique; mais l'heure du repos avait sonné pour lui. Atteint d'une maladie mortelle, il fit une sincère confession de toutes les fautes de sa vie. A la vue de la sainte Eucharistie qu'il avait lui-même demandée, il fit un suprême effort pour se jeter à genoux par terre et, la corde au cou, dans l'humble attitude d'un pécheur repentant, il reçut avec amour son Sauveur. Sa famille et ses principaux chevaliers, les yeux pleins de larmes, entouraient son lit. Appelant Alphonse son fils aîné et successeur, il lui recommanda de respecter les franchises et les libertés de son peuple qu'il avait tant aimé, d'être le père de ses frères et d'honorer la reine Jeanne de Ponthieu comme sa mère.

Il tenait le crucifix entre ses mains, et sentant la mort qui approchait, il dit : « O mon Seigneur, vous avez tant souffert pour moi, et moi, malheureux, qu'ai-je fait pour l'amour de vous? Seigneur mon Dieu, vous m'avez donné des royaumes et l'honneur et la puissance plus que je ne méritais; à présent je vous rends tout cela avec mon âme, et je vous demande pardon de mes fautes, à vous, et à tout le peuple. » Ensuite il pria les évêques de chanter le *Te Deum*, et pendant ce cantique d'action de grâces, il remit paisiblement son âme à Dieu, le jeudi 30 mai 1252.

Son tombeau miraculeux est une des gloires de la cathédrale de Séville qu'il a fait bâtir. Ce grand et saint roi a été canonisé par le Pape Clément X, en 1671.

Imp.-gérant. E. Petithenry, 8, rue François Iᵉʳ, Paris.

SAINTE ANGÈLE DE MÉRICI

FONDATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE URSULE

Fête le 31 mai.



Portrait de la Sainte, d'après des documents contemporains.

L'ENFANT PRÉDESTINÉE

Angèle naquit le 21 mars 1474, à Dezenzano, diocèse de Vérone, à quelques lieues de Brescia. Son pieux père, noble, sinon par la naissance du moins par la vertu, lui donna une éducation chrétienne, et voulut qu'elle se formât, dès sa plus tendre enfance, à l'école des saints. Aussi, chaque soir, avant le coucher, lui lisait-il quelques traits de la vie des Bienheureux ou des Pères du désert. Il fallait voir alors Angèle écoutant attentivement tous les moindres détails, et s'extasiant, en quelque sorte, devant le courage héroïque du cénobite ou du martyr.

Elle voulut imiter les solitaires qui avaient tout quitté pour le Christ; et, fuyant les jeux frivoles de ses compagnes, elle aimait à s'enfermer dans une petite chambre avec sa sœur aînée. De leurs mains enfantines, elles dressèrent un autel, et là elles récitaient les psaumes à deux chœurs.

L'ANGE DE LA TERRE

Douée d'une rare beauté, Angèle faisait peu de cas des mille et mille petits soins ordinaires des jeunes filles, qui pouvaient relever ses grâces innocentes. Un jour, comme on vantait ses cheveux blonds, dont les boucles d'or flottaient au gré du vent, elle en pleura de dépit; de plus, elle fit bouillir chaque matin de l'eau mêlée de miel pour y laver sa chevelure et lui enlever ainsi tout éclat.

Elle faisait ses premiers pas dans le sentier de la vertu. Mais bientôt, hélas! elle perdit successivement son père et sa mère, ses deux maîtres dans la perfection, qui lui avaient enseigné les rudiments de la sainteté.

Le tendre cœur d'Angèle fut déchiré de cette cruelle séparation, qui devait lui apprendre à ne s'attacher qu'à Dieu; et elle prononça le grand mot de résignation de l'âme chrétienne : Que votre volonté soit faite!

L'ORPHELINE

Un de ses oncles, nommé Biancosi, l'emmena dans sa maison avec sa sœur aînée. Là encore l'attendait une épreuve bien poignante, car une mort subite emporta sa sœur. Ce coup si rapide de la main de Dieu jeta l'anxiété dans le cœur d'Angèle. Elle aurait désiré connaître le sort éternel de cette âme si chère. Un jour, se retirant à la campagne, elle aperçoit sur son chemin une nuée resplendissante. Elle s'arrête aussitôt et, ô bonheur! elle voit sa sœur au milieu d'un cortège innombrable d'anges accompagnant la Sainte Vierge, et une voix lui dit : « Angèle, persévère comme tu as commencé, alors tu seras associée à notre félicité. »

Peu de temps après, elle s'enfuit avec son jeune frère pour jouir dans le désert du silence de la solitude; mais elle fut bientôt contrainte de retourner au foyer, car son frère, lui aussi, mourut à l'aurore de ses jours.

A l'âge de treize ans, elle eut le bonheur de faire sa Première Communion. Dès qu'elle eut goûté la suavité de ce Pain sacré, elle résolut de s'en nourrir très souvent, malgré tous les préjugés de son siècle corrompu par l'hérésie.

Aussi, pour s'en rendre digne, vit-on cette enfant délicate macérer son corps avec violence; ne lui donner pour tout lieu de repos qu'une mauvaise chaise ou une simple natte; parfois, cependant, quelques sarments étendus sur le sol; et pour toute nourriture, qu'un peu de pain, de l'eau et quelques légumes. Certains hagiographes nous assurent qu'elle passait des semaines entières sans prendre d'autre aliment que la manne eucharistique.

L'ÉCHELLE MYSTÉRIEUSE

Son oncle étant décédé, elle revint à Dezenzano habiter la maison paternelle, espérant y être plus utile au prochain. Depuis longtemps, la pensée de réformer les désordres de la société agitait son esprit. « Ces désordres, disait-elle, viennent de ceux de la famille; les familles dépendent surtout de la mère, et il y a peu de mères chrétiennes parce qu'on néglige l'éducation des jeunes filles. » Remontant ainsi à la source du mal, elle se proposait de le déraciner un jour.

Une fois, se promenant dans les champs avec plusieurs de ses compagnes, elle se retira un peu à l'écart, selon sa coutume, pour aller prier. Mais soudain, elle vit dans la voûte céleste une échelle, semblable à celle de Jacob. Une foule de vierges, vêtues de blanc, la tête ceinte d'une couronne éclatante, et portant sur le front une pierre précieuse d'un vif éclat, y montaient deux à deux; en même temps, les anges faisaient entendre une douce musique, et une voix dit à Angèle : « Prends courage, tu établiras un jour dans Brescia une compagnie de vierges semblables à celles que tu viens de voir. » Et la vision disparut.

L'HUMILITÉ SE CACHE

Angèle se hâta d'aller raconter sa vision à ses compagnes. Calme et résignée, elle ne fit pas la [illegible]; elle attendit patiemment pendant [illegible] que Dieu lui fournît les moyens nécessaires à l'accomplissement de ses desseins.

Elle entra alors dans le Tiers-Ordre de saint François, et se mit à prodiguer en tout temps et en tous lieux [illegible] qui en rejaillirent d'elle. On la vit [illegible] sous le toit du pauvre pour l'instruire des vérités de la foi; elle alla jusqu'à aborder l'atelier des ouvriers pour ramener à Dieu la plupart de ces âmes corrompues. Elle en convertit un grand nombre par ce seul mot : « Dieu est ici! »

Un jour, le démon lui apparut sous la forme d'un ange de lumière, et lui dit : « Oh! que tu es pieuse, ma fille! Quelle belle couronne tu te prépares pour l'éternité! » Mais Angèle découvrit aussitôt les ruses de Satan. « Va-t-en, monstre, lui répondit-elle; tu veux m'inspirer des sentiments d'orgueil, mais je n'y consens pas. Je ne suis qu'un vil instrument que la grâce de Jésus-Christ fait servir à sa gloire. Va-t-en et retourne dans les abîmes annoncer ta défaite et le triomphe de mon Dieu. » Et, à l'aspect du crucifix, le démon disparut.

LA VIE DANS LE PALAIS

Bientôt le bruit de sa grande sainteté se répandit dans Brescia. De riches seigneurs la prièrent de venir habiter dans leur villa, et dissiper, par les charmes de sa compagnie, les chagrins que leur causait la mort récente d'un de leurs enfants. La Sainte condescendit à leur demande, poussée par un motif de charité.

Chaque jour, elle entendait plusieurs messes, visitait quelques églises, et ne retournait au palais qu'après avoir distribué d'abondantes aumônes. Elle était douce, charitable; on ne l'appelait que « la Sainte. »

SES CONNAISSANCES SURNATURELLES

La vierge de Brescia fut encore favorisée d'une science surnaturelle. Illettrée, elle commenta les passages épineux de la Bible, discuta sur divers points de théologie morale et dogmatique. Une érudition si merveilleuse fut bientôt connue de toute la ville. On vit accourir à la demeure d'Angèle une foule de théologiens et de savants avides de ses conseils.

Un homme, étonné de ce qu'on rapportait d'elle, voulut la consulter. « Dites-moi, lui dit-il, par quels moyens je puis me sanctifier dans le monde. » La Sainte, toute confuse, répondit : *Le plus sûr moyen de salut, c'est de faire chaque jour de la vie ce qu'on voudrait avoir fait au moment de la mort.*

Un élève de l'Université, élégamment vêtu, à la pose superbe, aux manières recherchées, vint un jour la consulter : « J'étudie, lui dit-il, dans le dessein d'arriver à la prêtrise; et je désire savoir si c'est bien la volonté de Dieu. — Vous avez grand besoin de changer, répondit-elle, avant d'embrasser un état qui réclame la modestie; car vous me paraissez fort enclin à la vanité. » Le jeune écolier, tout décontenancé, avoua ses fautes et réforma aussitôt sa conduite.

C'est ainsi que Dieu faisait éclater sa gloire en son humble servante; car *il a révélé aux humbles et aux petits les vérités du salut qu'il a cachées aux sages et aux prudents du siècle.*

L'AVEUGLE QUI VOIT CLAIR

Elle avait cinquante ans (1524) quand elle entreprit le pèlerinage de Jérusalem. Mais, hélas! une bien rude épreuve l'attendait au milieu même de sa pérégrination. A peine débarquée au port de Candie, elle perdit entièrement la vue. Néanmoins, elle ne se désista pas de sa résolution [illegible] et à ceux qui lui conseillèrent de ne pas continuer son voyage : « Dieu [illegible], répondit-elle, si je n'ai pas la consolation de voir des yeux du corps les lieux sanctifiés

par la présence de mon Dieu, du moins, je le verrai des yeux de l'esprit, et ma cécité même m'inspirera plus de recueillement. »

Quand elle prit pied sur le rivage sacré, elle s'agenouilla et baisa amoureusement la terre. Elle parla avec tant d'émotion des Lieux Saints à ses compagnes qu'elle les fit toutes pleurer. Bethléem et le Thabor, le Cénacle et le Golgotha; elle semblait les avoir vus, tant ces endroits si pleins de pieux souvenirs lui inspiraient de bons sentiments. Il fallait l'arracher, pour ainsi dire, de ces sanctuaires, et sur la montagne du Calvaire : « Ah! s'écria-t-elle, si mes yeux me refusent en ce moment la lumière, ils ne pourront au moins me refuser des larmes! » Et elle en laissa échapper une grande abondance.

LES FLOTS SOUMIS

Le moment vint de quitter la Palestine; ce ne fut pas sans regrets que notre Sainte dit adieu aux Lieux Saints. Au retour, ayant demandé pour la première fois à Dieu sa guérison, elle recouvra aussitôt la vue. Ce prodige accompli soudainement frappa les passagers d'une très grande admiration; ils rendirent dès lors à Angèle tout le respect dû à ses éminentes vertus.

Tandis que le vaisseau cinglait vers Venise, une furieuse tempête se déchaîna tout à coup; les vagues engloutirent les deux vaisseaux qui précédaient celui des pèlerins; celui-ci semblait réservé au même sort. Mais, en dépit des cris et des sanglots des passagers, Angèle garda sa confiance en Dieu, et, grâce à ses prières continues, la mer courroucée s'apaisa quelques instants après.

LA RENOMMÉE

A peine est-elle arrivée à Venise, qu'elle part à la dérobée pour Brescia, après avoir refusé fort gracieusement la direction des hôpitaux que lui offrait le Patriarche.

Semblable à l'Epouse des Cantiques, Angèle s'occupe de son Epoux et le jour et la nuit. Car, après l'avoir cherché en Orient, elle va en Occident et court de tous côtés à l'odeur de ses parfums.

L'année suivante, 1325, elle fit le pèlerinage de Rome pour le grand jubilé. Tandis qu'elle se rendait au tombeau des saints Apôtres, un camérier du pape Clément VII l'ayant fort heureusement rencontrée en chemin, la présenta au pape. « Ma fille, lui dit celui-ci, qui était déjà instruit de ses vertus et de ses miracles, ma fille, je veux vous mettre à la tête d'une maison de filles hospitalières. » « Moi! répliqua la Sainte, moi, la [illegible] Et elle expliqua avec tant de candeur les motifs qui la rappelaient à Brescia, que le pape lui permit de prendre congé de lui.

[illegible]

[illegible] Une fois, au milieu du plus profond silence de la nuit, elle vit un ange aux regards menaçants, qui lui reprocha sévèrement sa lenteur et son [illegible]

[illegible] donner. Les fondements de l'édifice étaient jetés, le noyau de la Congrégation était formé.

TRAVAUX DE LA [illegible]

Le 15 novembre 1535, on vit cette troupe de vierges, Angèle à leur tête, sortir de l'oratoire comme jadis les apôtres du Cénacle après la descente du Saint-Esprit, et se répandre dans tous les quartiers de la ville. Elles se mirent à visiter le détenu dans sa prison, le pauvre dans son réduit, le malade sur son lit de douleur. Elles pénétraient dans les maisons en habits ordinaires, car alors le voile et la robe de la religieuse n'avaient point droit de cité.

Ce n'était tout d'abord qu'une simple association : les compagnes d'Angèle pouvaient demeurer sous le toit paternel. Elles se consacraient à instruire la jeunesse, à éclairer les filles et même les femmes ignorantes. Leurs exemples propageaient la virginité, si lâchement rejetée à cette époque par Luther, enseignaient le renoncement à ses propres intérêts, au milieu d'un siècle égoïste.

Quand vint le moment de nommer la supérieure, tous les suffrages se réunirent sur la tête de notre Sainte, car tout le monde savait qu'Angèle était envoyée de Dieu pour une grande mission, et estimait que personne autre qu'elle ne pourrait sagement diriger la Congrégation encore à son berceau. Quand elle eut connaissance de sa nomination, elle versa un torrent de pleurs. « Je ne puis, disait-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots, je ne puis être votre supérieure, attendu que je dois expier à présent tous mes péchés d'orgueil par une soumission plus complète à l'une d'entre vous. » Mais ses filles furent opiniâtres dans leur dessein; et Angèle dut recevoir le lourd fardeau du supériorat sans jamais vouloir porter le titre de fondatrice. « Car, disait-elle à ses enfants, vous serez placées [illegible] que la mienne; [illegible] vierge qui a daigné m'apparaître naguère, toute [illegible] soit votre patronne et la mienne. »

[illegible]

Dieu sembla alors répandre à pleines mains ses bénédictions. [illegible] mencée, et déjà l'on ne parlait qu'en termes élogieux de l'humble association. A Brescia, où elle avait pris naissance, on la connaissait sous le nom de Divine ou Sainte Compagnie. Les autorités de la localité applaudirent aux conférences que ces pieuses chrétiennes tenaient chaque dimanche.

Les filles d'Angèle s'attachèrent surtout à former le cœur de l'enfance aux principes de la vie chrétienne, et à refaire ainsi la société dont les membres avaient été corrompus par la doctrine luthérienne.

[illegible] qu'on vit vraiment que l'œuvre était selon les [illegible] et arrose, Dieu donne l'accroissement.

[illegible] aussi industrieuses dans l'art de former.

Une petite ville, à quelques lieues d'Avignon. [illegible]

trices. Les fondations étaient d'autant moins difficiles que les religieuses se contentaient du strict nécessaire sans avoir de gouvernement provincial; car elles demeuraient soumises à la juridiction des évêques, partout où elles s'établissaient, d'après un décret de saint Charles, archevêque de Milan.

LE GRAND JOUR

Angèle voyait donc son œuvre accomplie, et sa petite association s'épanouir de plus en plus. Mais, comme Moïse, elle ne vit que de loin la terre promise, car elle tomba malade au commencement de janvier 1540. Afin d'épargner à son corps virginal la honte d'être découvert même après sa mort, elle lava elle-même ses membres malgré son extrême faiblesse. Quel amour jaloux de la virginité!

Avant de fermer les yeux à cette terre, elle se démit de son autorité et demanda qu'on la revêtît de l'habit du Tiers-Ordre de saint François. Puis, réunissant ses filles désolées autour de sa couche funèbre, elle leur donna ses derniers avis : « Mes filles, que la charité règne parmi vous. Vous êtes peu nombreuses, mais sachez que le nombre fait peu, quand il n'y a pas l'union engendrée par l'amour. » On l'entendait répéter : « Oh! qui me donnera des ailes pour voler vers mon bien-aimé? » Elle ouvrit une dernière fois la bouche pour prononcer le nom béni de Jésus; et, fermant les yeux, elle rendit doucement son âme à Dieu, le 28 janvier 1540. Angèle allait avoir soixante-sept ans.

FÊTES DU CIEL ET DE LA TERRE

Quand l'ange de Brescia eut pris son essor vers son bien-aimé, Dieu voulut consoler la terre de la douleur qu'elle ressentait en perdant Angèle. Une brillante étoile apparut sur ces entrefaites; elle demeura suspendue durant trois jours entiers au-dessus de la chapelle où reposait inanimé le corps de la Sainte.

Les restes précieux d'Angèle furent exposés pendant un mois; jamais l'on ne vit la moindre marque de corruption sur ce corps virginal. Même souplesse, même candeur, même sérénité; l'œil le plus exercé aurait pu se méprendre sur l'état réel de l'illustre défunte.

Il s'éleva alors une ardente discussion entre les chanoines de la cathédrale et ceux de Saint-Jean de Latran, chacun voulait posséder ce riche trésor. Ceux-ci s'attribuaient le droit d'inhumer la vierge, car, disaient-ils, l'oratoire dont elle faisait sa principale demeure était situé dans l'enceinte de leur cloître; ceux-là, parce que la Sainte était décédée dans une maison située sur la paroisse de Sainte-Afre, placée sous leur juridiction.

Le procès jugé, on décida que l'église de Sainte-Afre aurait l'insigne honneur de contenir les ossements de celle qui embauma Brescia du parfum de ses vertus.

AU DELÀ DE LA TOMBE

Le peuple ne tarda pas à manifester aux yeux de tous la profonde vénération dont il entourait la mémoire de la Sainte. Il fit graver sur une table de marbre noir de pieuses inscriptions.

Un jeune étudiant eut un jour la hardiesse de dire à l'un de ses condisciples : « Quelles pompeuses louanges: c'est beau sur la pierre..... mais..... c'est tout! » Aussitôt une main le frappa de deux coups si rudes, qu'il laissa échapper dans l'église un formidable cri! On accourut; et le jeune incrédule de demander pardon à la foule attendrie.

L'église souterraine de Sainte-Afre, où reposait la Sainte, devint bientôt un centre de pèlerinages. On venait de tous côtés implorer la protection de l'illustre vierge. Clément XIII approuva le culte que le peuple lui rendait spontanément. Quelques années plus tard (1790), Pie VI déclara solennellement que l'on pouvait procéder à la canonisation, Pie VII termina cette importante affaire le 24 mai 1807. Ce fut une explosion de joie dans toute la catholicité, surtout en France où l'on venait de subir les tortures indicibles de la Révolution.

PRIÈRE A SAINTE ANGÈLE

O Dieu, qui avez daigné vous servir de la bienheureuse Angèle pour former dans l'Eglise un nouvel essaim de vierges, donnez-nous par son intercession de mener une conduite angélique, afin que, en échange des biens passagers de la terre que nous aurons rejetés pour vous, nous puissions goûter les délices éternelles du ciel. Ainsi soit-il!

Imp. [illegible] Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT SIMÉON

MOINE ET RECLUS A TRÈVES

Fête le 1er juin



Saint Siméon, moine et reclus.

SES PREMIÈRES ANNÉES — IL SE REND A JÉRUSALEM

Siméon était né à Syracuse en Sicile. Conduit à Constantinople dès l'âge de sept ans, il fit, sous la direction de maîtres chrétiens, de rapides progrès dans la connaissance des sciences divines et humaines.

Parvenu à l'adolescence, Siméon se sentit épris du désir d'aller visiter les Saints-Lieux. Il abandonna aussitôt ses biens, sa patrie, ses parents, se revêtit de la sainte pauvreté dont le Sauveur a enrichi la terre et se rendit à Jérusalem. Son désir de mener une vie plus parfaite s'accrut surtout après qu'il eut visité les endroits témoins de la passion, de la mort, de la résurrection et de l'ascension du Sauveur. Il résolut dès lors d'aller s'établir dans une solitude. Mais tout jeune encore, pouvait-il se conduire seul dans cette voie difficile de la perfection? Ne lui fallait-il pas un guide sûr et expérimenté?

Non loin des rives du Jourdain, vivait un saint ermite dont les vertus étaient connues de tous les habitants de la Palestine. Siméon alla se placer sous la direction du saint vieillard et partager sa douce solitude.

COMMENT SIMÉON REÇOIT LES AVERTISSEMENTS DE SON MAITRE

La paix et la tranquillité que le disciple trouva auprès du maître ne devaient pas toujours durer. Un jour que Siméon regardait les personnes qui traversaient le fleuve, le vieillard, illuminé par l'Esprit-Saint et découvrant les pensées mondaines cachées dans le cœur de son jeune disciple, lui dit d'une voix toute paternelle : « Que te sert, ô mon fils, que te sert d'avoir abandonné ta patrie et tes richesses si tu conserves dans ton cœur des désirs mondains. Désires-tu devenir le disciple du Christ? foule aux pieds les plaisirs et les vanités qui ne conviennent pas à un véritable serviteur de Dieu. » Pour guérir la blessure que ce reproche mérité venait de faire dans le cœur du jeune homme, le saint ermite reprit : « O mon fils, ne crains rien ; bientôt tu auras à livrer de grands combats, mais prends [illegible] Dieu te [illegible] de sa grâce, et en son nom je te promets la victoire... Pour moi, ajouta le saint vieillard, je ne puis supporter plus longtemps la présence de tant de personnes, c'est pourquoi je

[illegible] un lieu plus retiré où je puisse me livrer [illegible] à la prière et à la contemplation [illegible] célestes. »

SIMÉON ABANDONNÉ DE SON GUIDE SPIRITUEL SE RETIRE AU MONASTÈRE DU SINAÏ

Le [illegible] se serait [illegible] du maître si celui-ci n'avait eu soin de cacher sa fuite soudaine. [illegible] plus quelle voie suivre et de quel côté diriger ses pas. La lecture fréquente des écrits des saints Pères lui fit comprendre que pour vivre seul au milieu des déserts et mener une vie uniquement contemplative, il devait auparavant commencer à mener la vie active [illegible]

[illegible] cette inspiration comme venant du Ciel, et [illegible] rempli de joie, il se retira à Bethléem, au [illegible] Sainte-Marie. Il resta deux ans dans [illegible] retraite, s'acquittant des fonctions de [illegible] il vint au monastère situé au pied du Sinaï [illegible] passa quelques années au service des [illegible] sous la conduite d'un supérieur [illegible] à se corriger [illegible] des vertus solides, à pénétrer les secrets de la vie spirituelle et à bien s'instruire des véritables règles de la perfection chrétienne.

[illegible] de ses propres ailes, et toujours attiré à la vie contemplative, avec la permission de l'abbé du monastère, Siméon alla se choisir une petite grotte, non [illegible] lui porter le pain nécessaire, tandis qu'une source, s'échappant du rocher, fournissait au solitaire une [illegible]

[illegible] dans ce site agréable et vraiment fait pour la prière, Siméon, voyant le [illegible] peuple qu'attirait l'éclat de ses vertus, [illegible] complètement des hommes, il put se livrer [illegible] à l'oraison et à la méditation des choses célestes.

[illegible] — IL TRIOMPHE DES RUSES DU DÉMON

Sur le sommet du mont Sinaï, où Moïse vit la gloire de Jéhovah, où il reçut la loi qu'il devait donner au peuple juif, se trouvait un ancien monastère qui [illegible] à cause des nombreuses incursions que les Arabes faisaient dans le pays. [illegible]

[illegible] le, Siméon [illegible] Satan, [illegible] la volonté de Christ. [illegible]

[illegible] le saint retourna au monastère [illegible] Sinaï, et se plaça sous la direction [illegible] religieux.

DISETTE — PROTECTION DE DIEU SUR SES SERVITEURS

Vers ce même temps, une grande disette régnait dans tout l'Orient, mais principalement en Palestine et en Egypte, où l'on comptait par milliers les victimes que chaque jour le fléau venait frapper. Dieu, qui protège tous ceux qui marchent dans la voie de ses commandements, veille surtout sur ceux qui ont abandonné le monde pour vivre dans l'humilité, la pauvreté et l'obéissance, à l'exemple du divin Crucifié Jésus-Christ. Tandis que le fléau croissait de plus en plus, seul le monastère du Sinaï, par un miracle de la divine Providence, n'eut pas à éprouver les horreurs de la famine. Comme le blé commençait à diminuer, l'abbé, plein de confiance en la bonté du Seigneur, rassembla tous les religieux, ses frères, et leur dit : « Invoquons et prions constamment le Très-Haut ; pendant quarante ans il a nourri les Hébreux d'un pain céleste. Peut-il maintenant laisser dans l'indigence ses indignes serviteurs ? » Cette espérance du saint abbé ne fut pas vaine : Dieu fit multiplier si prodigieusement le blé que le grenier du monastère, ouvert à tous ceux qui voulaient y puiser, ne diminua pas pendant tout le temps de la famine.

SAINT SIMÉON EST ENVOYÉ EN FRANCE — NAUFRAGE

Lorsque la disette eut cessé, saint Siméon reçut de son supérieur la mission de se rendre en France. Richard II, duc de Normandie, faisait chaque année de grandes aumônes au monastère du Sinaï. Les moines qui étaient allés en France les recevoir, étant morts en chemin, saint Siméon fut chargé de faire ce voyage. Il partit donc du monastère, prédisant à l'abbé les nombreux obstacles qu'il rencontrerait et l'insuccès de sa mission.

Le vaisseau qui devait le conduire en France allait mettre à la voile, lorsqu'on vint avertir le capitaine du danger auquel il s'exposait s'il levait l'ancre ce jour-là. Des pirates croisaient dans ces parages, il fallait leur donner le temps de s'éloigner et retarder le départ de deux ou trois jours. Saint Siméon joignit ses remontrances à cet avertissement pour décider le capitaine à attendre encore quelques jours. « O mon frère, lui dit-il, écoutez les conseils que le Ciel vous envoie par la bouche d'un homme ; croyez-moi, retardez de trois jours votre départ, et Dieu vous préservera de tout danger. Si vous n'obéissez pas à ma voix, vous périrez, vous et tous vos compagnons. » Le pilote, trop confiant dans [illegible] conseils [illegible]

[illegible] dans la haute mer, lorsque [illegible] acharnée, [illegible]

[illegible] des nouveaux venus.

Les armes avaient été déposées, et la paix régnait déjà sur le vaisseau, lorsque les pirates se jettent sur le capitaine qui les avait accueillis, lui tranchent la tête, et font subir le même sort à tous ses compagnons d'armes.

Seul, le serviteur du Christ debout sur la poupe, invoquait le Dieu des faibles qui se laisse toucher par la prière humble et confiante. Les barbares faisaient alors entendre des cris sauvages contre saint Siméon, et s'avançaient pour le frapper du glaive. Le Saint fit à Dieu une dernière prière, et plein de confiance en lui il se jeta à la mer. Après bien des difficultés il parvint miraculeusement au rivage.

Délivré de ce danger, saint Siméon se rendit à Antioche, où il reçut des chrétiens un accueil plein de générosité. Là, il se joignit à l'abbé Richard de Verdun, qui revenait du pèlerinage de Terre-Sainte. Il continua sa route avec lui jusqu'à Belgrade où le seigneur de la ville refusa de lui livrer passage sur son territoire, et le retint prisonnier.

Richard arriva heureusement à Verdun. Siméon, rendu à la liberté après bien des prières, des supplications et des larmes, se rendit à Rome d'où il passa en France avec un saint moine, nommé Cosme, qu'il avait amené d'Antioche. Arrivés en Aquitaine, ils furent reçus à la cour du duc Guillaume; et comme les esprits étaient alors fort échauffés sur la question de l'apostolat de saint Martial, on ne manqua pas de leur demander leur avis à ce sujet. Les deux religieux rendirent témoignage que le saint évêque était regardé dans l'église d'Orient, comme l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ.

Le moine Cosme mourut en Aquitaine, de sorte que saint Siméon dut se diriger seul vers la Normandie; il arriva à Rouen en 1027. Il trouva que le duc, dont il venait de si loin recevoir les aumônes, était mort l'année précédente. Il adressa sa requête à son successeur, mais sa demande ne fut pas accueillie.

Il resta quelque temps à Rouen, et engagea le comte Josselin à bâtir un monastère en l'honneur de la Très Sainte-Trinité, sur la montagne proche de la ville, et qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Catherine, à cause des reliques de cette Sainte que saint Siméon y donna et qu'il avait apportées du mont Sinaï.

Siméon n'ayant pu obtenir d'aumônes du duc de Normandie, ne voulut pas retourner les mains vides à son lointain monastère. Il alla trouver l'abbé Richard de Verdun, et il passa de là à Trèves. L'archevêque de cette ville fut si touché des mérites et de la grande vertu de l'humble moine, qu'ayant eu la dévotion de faire le pèlerinage de Terre-Sainte, il voulut se faire accompagner par lui.

LA [illegible] DE SAINT SIMÉON

Saint Siméon partit donc avec le prélat, mais revenu de ce pèlerinage à Trèves, il souhaita d'y vivre en reclus. Dieu lui avait fait voir par révélation une tour qui portait le nom de Porte-Noire; c'est là que Siméon, séparé complètement du monde, voulut finir ses jours. L'archevêque, à la tête du clergé et accompagné d'une foule nombreuse, fit la cérémonie de la [illegible] le jour de la fête de saint André ([illegible]); c'est-à-dire qu'il l'enferma dans la tour en murant la porte, ou du moins en y apposant son sceau.

Le Saint vécut dans cette solitude d'un nouveau genre [illegible] dans un tombeau. Les [illegible] par [illegible], que certaines gens ne voulant pas voir en cela une [illegible] de la Providence, [illegible] qu'il n'en mourût point et le soupçonnaient d'être sorcier.

ÉPREUVES DE SAINT SIMÉON

Le diable, jaloux de voir les progrès que le saint reclus faisait de plus en plus dans la voie de la perfection, ne le laissa pas longtemps en repos. Il l'éprouva tout d'abord intérieurement par ses tentations et ses suggestions perfides. Mais toujours le serviteur de Dieu sortit vainqueur du combat. Un signe de croix lui suffisait pour déjouer toutes les ruses de son ennemi.

Le diable voyant que tous ses efforts resteraient vains, résolut de faire une dernière tentative, et cette fois, il excita contre saint Siméon la fureur des habitants de Trèves, qui s'imaginèrent que cet étranger était un magicien qui se privait de la compagnie des hommes pour avoir commerce avec le démon, et l'on s'en prit au pauvre moine de toutes les calamités qui arrivaient à la ville.

Sur ces entrefaites, une inondation fit à Trèves de grands ravages. La cause de ce désastre fut attribuée au reclus dont Dieu, disait-on, voulait punir les crimes. Toute la population de Trèves s'ameuta, elle se porta vers la Porte-Noire, dans le dessein arrêté de lapider saint Siméon. Cependant la tour ne put être forcée, et toute la fureur du peuple aboutit à en casser les fenêtres à coups de pierres. Pendant cette étrange scène, le saint vieillard priait pour ses persécuteurs, et l'âme remplie d'une joie toute céleste, il remerciait Dieu de ces épreuves qui devaient le préparer au passage à une vie meilleure. Le Seigneur en effet achevait de purifier son serviteur par ces tribulations. Le peuple qui passe facilement d'une extrémité à l'autre, montra dans la suite autant de vénération pour le saint homme, qu'il avait fait paraître de préventions contre lui.

MORT DE SAINT SIMÉON

Saint Siméon ayant eu comme un pressentiment de la mort qui ne devait pas tarder à lui ouvrir les portes de la vie bienheureuse, fit prévenir l'archevêque de Trèves et lui demanda de ne pas se préoccuper de ses funérailles. Il voulut que la tour qui lui avait servi de retraite pendant sa vie, lui servît aussi de tombeau. Il aimait à redire souvent ces paroles : « Désormais c'est ici le lieu de mon repos; ici, j'attendrai le jour où le Seigneur plein de gloire et de majesté viendra juger tous les hommes. »

L'abbé Eberwind qui l'assista dans sa dernière maladie et qui a écrit sa vie, rapporte le récit suivant : « Inconnu de tout le monde, j'étais dit-il, le dernier des moines; Dieu cependant me fit la grâce de jouir des derniers entretiens du saint reclus, qui me dicta ses dernières volontés, me priant instamment de le laisser enseveli dans cette retraite où il avait passé de longues années. Alors dans la cellule du solitaire se répandit comme une agréable odeur [illegible] plus suave que celle de tous les parfums et aromates de l'Arabie, et la bouche du Saint, qui ne s'ouvrait que pour chanter au Seigneur des cantiques de louanges et d'actions de grâces, laissait échapper en ce moment suprême, des paroles si suaves et si sublimes, qu'aucune langue humaine ne peut bien les redire. » Mais l'heure de la récompense avait sonné. L'âme du grand serviteur de Dieu, délivrée des liens du corps, s'envolait vers les régions célestes et allait recevoir la couronne promise aux vrais imitateurs de Jésus-Christ. C'était le premier jour de juin de l'année 1035.

PREMIER MIRACLE OPÉRÉ SUR SON TOMBEAU

Le bruit de sa mort ne se fut pas plus tôt répandu, que les habitants de Trèves, revenus de leurs pré-

ventions odieuses contre le saint ermite, n'eurent plus qu'une voix pour louer celui qui, peu de temps auparavant, était l'objet de leurs malédictions ; et l'on s'empressa de témoigner d'autant plus de vénération pour sa vertu que l'on savait qu'elle avait été plus cruellement calomniée. Le clergé de Trèves, les moines, le peuple entier se rendirent à sa cellule pour honorer ses funérailles. Dieu, qui avait voulu éprouver son serviteur pendant de longues années, se plut alors à le justifier et à proclamer son innocence par de nombreux miracles accomplis sur son tombeau.

Pendant que la foule vénérait avec respect les restes sacrés, une sueur abondante s'échappait du corps du Saint que la vie semblait encore animer. L'archevêque nommé Poppon, ne sachant trop à quelle cause attribuer ce prodige, ordonna à ses clercs de veiller le cercueil durant trente jours. De plus, il leur prescrivit de réciter l'office en chœur dans la cellule où reposait le corps du vénérable défunt. Or il arriva que l'un des clercs, vaincu par la fatigue, se prit à dormir. Réveillé bientôt, comme par une clameur qui venait d'en haut, il voulut reprendre la récitation de l'office, mais sa langue fut muette de telle sorte qu'il ne put prononcer aucune parole. Reconnaissant la faute qu'il venait de commettre, ce clerc se prosterna devant le corps du serviteur de Dieu, et demanda le pardon de sa faute. Cet acte de repentir ne fut pas plutôt accompli que le muet put sans difficulté continuer la prière vocale.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

Les trente jours marqués par l'archevêque étant écoulés, une foule nombreuse se rendit à la cellule du saint ermite. Parmi les assistants se trouvaient des boiteux, des aveugles, des possédés du démon ; et tous s'en retournaient guéris après avoir imploré le secours et la protection de saint Siméon. Mais parmi les guérisons les plus remarquables, il faut signaler celle d'un pauvre homme qui, privé de l'usage de ses jambes, avait été obligé de se faire porter jusqu'à la Porte-Noire. Dieu qui veut éprouver la foi et la confiance de ceux qui l'invoquent, sembla tout d'abord ne pas exaucer ce paralytique qui pendant cinq mois se tint auprès du tombeau du Saint ne cessant d'implorer sa protection. Le Ciel restait toujours sourd à ses vœux. Le paralytique, désespéré, avait formé le projet de se faire reconduire à sa maison, lorsque la nuit qui devait précéder son départ, une lumière plus éclatante que celle du soleil illumina subitement le lieu où étaient les reliques ; une voix céleste se fit entendre et dit au malade : « Lève-toi, approche du tombeau du serviteur de Jésus-Christ. » Le paralytique se leva, et à l'instant même il se trouva guéri.

A la vue des nombreux miracles accomplis tous les jours sur le tombeau du saint moine, l'archevêque de Trèves écrivit au Pape pour lui demander la canonisation de Siméon. Elle fut prononcée l'an 1042, par le pape Benoît IX.



SAINT POTHIN, SAINTE BLANDINE

ET LES AUTRES MARTYRS DE LYON

Fête le 2 juin.



Mort de saint Pothin dans sa prison.

LES APÔTRES DE LA FRANCE

La terre des Gaules, qui devait être un jour la France, fille aînée de l'Église, a été singulièrement favorisée de la Providence, dès les premiers temps du christianisme. D'abord, Notre-Seigneur lui donne ses amis de Béthanie, Lazare, Marthe et Madeleine. Bientôt, saint Pierre, le premier pape, lui envoie ses premiers évêques : saint [illegible] d'Arles, saint Front de Périgueux, saint Martial de Limoges, etc. Ils ne tardent pas à être rejoints par les disciples de saint Paul, l'apôtre des nations, saint Crescent de Vienne, saint Paul de Narbonne et leurs compagnons.

Enfin, vers le milieu du II[e] siècle, de nouveaux missionnaires, sortis de l'école de saint Jean, le disciple bien-aimé, arrivent à Lyon. Ils venaient de Smyrne où saint Polycarpe les avait formés à l'apostolat.

Saint Pothin, dont le nom signifie Désiré, paraît avoir été leur chef et fut le premier évêque de Lyon. Une chrétienté florissante ne tarda pas à se former dans l'antique *Lugdunum*. Fidèle à la tradition de saint Jean, qui avait reçu Marie pour

Marie au pied de la Croix, saint Pothin établit à Lyon cette dévotion filiale à la Sainte Vierge si chère encore aujourd'hui aux Lyonnais.

Le sang des martyrs vint bientôt arroser ce nouvel arbre de la foi chrétienne, en sorte qu'il n'a plus jamais cessé de porter des fruits.

UNE LETTRE

L'histoire des glorieux combats soutenus par les martyrs lyonnais et viennois, dont l'Église célèbre aujourd'hui la fête, nous a été conservée par une touchante lettre que les Églises de Lyon et de Vienne écrivirent aux Églises d'Asie. Il est probable qu'elle fut rédigée par saint Irénée, alors prêtre de Lyon, puis successeur de saint Pothin. Le protestant Scaliger lui-même disait de cette lettre : « Peut-on rien lire dans les monuments de l'antiquité chrétienne qui soit plus auguste et plus digne de respect ? »

Nous ne pouvons mieux faire que d'en emprunter les principaux passages. Elle commence ainsi :

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui habitent Vienne et Lyon, villes des Gaules, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et qui espèrent au même Rédempteur, paix, grâce et gloire, de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« La violence de la persécution et la rage des gentils contre les saints, la variété et la cruauté des supplices qu'ont supportés nos bienheureux martyrs, ont été telles que nous sommes incapables de les exprimer de vive voix ou de les retracer par écrit. L'ennemi s'est jeté sur nous avec une violence féroce, et les préludes de sa fureur nous ont présagé tout d'abord ce que nous devions attendre des ministres qu'il avait instruits à faire la guerre aux serviteurs de Dieu.

« On commença par nous interdire l'entrée des maisons, des bains, du *forum* ; on nous traqua partout. Cependant, la grâce de Dieu nous soutint ; elle tira les faibles à l'écart et réserva au combat des hommes qui, par leur courage, devaient être comme autant de colonnes inébranlables. Ces généreux athlètes, en étant donc venus aux mains, souffrirent toutes sortes d'opprobres ; et des peines, qui auraient semblé à d'autres insupportables, furent regardées par eux comme légères, dans le désir qu'ils avaient de s'unir plus tôt à Jésus-Christ. Aussi, ils nous ont appris, par leur exemple, que les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater un jour en nous.

Toutes les brutalités qui accompagnent les émeutes populaires, les vociférations, les outrages, les rapines, les emprisonnements, les coups de pierres, le pillage, en un mot tout ce dont est capable une populace en fureur et poussée par sa rage, [illegible] Traînés sur le *forum* par le tribun [illegible] et les magistrats de la ville, ils répondirent aux questions qu'on leur fit, en présence d'une foule immense, par une [illegible] Après quoi, ils furent jetés en prison jusqu'au retour du gouverneur. »

LE [illegible] DES CHRÉTIENS

Dès que le gouverneur fut arrivé, on les lui présenta. Comme il les traitait avec une cruauté égale à sa haine [illegible] Vettius Epagathus. C'était un jeune homme d'une naissance illustre, dont la vie réglée et austère faisait l'admiration de toute la ville. Il ne put supporter l'injustice de la sentence qu'on prononçait contre nous, et, dans le premier mouvement de son indignation, il s'écria qu'il voulait prendre la parole, pour justifier nos frères et prouver que les accusations d'athéisme et de sacrilège dirigées contre eux étaient d'absurdes calomnies.

Une immense clameur poussée par la multitude accueillit cette proposition.

« Es-tu donc chrétien, toi aussi ? » lui demanda le gouverneur.

« Oui, je le suis, » répondit-il d'une voix qui retentit dans tout le prétoire et domina les bruits de la foule.

Aussitôt, le gouverneur donna l'ordre de le faire arrêter, et, dès lors, Vettius Epagatus prit rang dans la phalange des bienheureux martyrs.....

LES FRUITS GATÉS TOMBENT

A partir de ce jour, l'épreuve commença et une distinction bien tranchée s'établit entre les chrétiens. Ceux qui avaient été arrêtés les premiers persévérèrent avec une constance admirable, mais d'autres, moins préparés à la lutte, manquèrent de force pour soutenir ce choc terrible. Une douzaine environ nous donnèrent cet affligeant spectacle, qui eut pour effet de refroidir l'ardeur de ceux qui, libres encore, quoique soumis à la surveillance la plus rigoureuse, n'avaient pas cessé de prodiguer leurs consolations et leurs secours aux martyrs, les assistant jour et nuit dans leurs cachots. Tous alors, nous étions dans de continuelles alarmes sur l'issue du combat, non pas que nous fussions épouvantés par l'horreur des supplices, dont la perspective était imminente, mais nous redoutions l'apostasie de quelques-uns des nôtres.

Chaque jour, on emprisonnait à nouveau des chrétiens dignes de remplacer honorablement ceux qui avaient failli dans les tortures. Bientôt, il ne resta plus un seul de ceux que l'on pouvait appeler les colonnes de l'Église, à Lyon et à Vienne, qui ne fût pas arrêté.

Avec eux on saisit quelques-uns de nos esclaves encore païens, car le gouverneur avait donné un ordre général d'emprisonner tout ce qui se trouvait dans les maisons chrétiennes. Ces esclaves, effrayés des tortures qu'on infligeait aux saints et gagnés par les soldats, cédèrent à une impulsion satanique et déposèrent faussement qu'ils avaient vu parmi nous des festins de Thyeste et anthropophages, et des assemblées où se commettaient toutes sortes d'infamies, dont le nom seul et la pensée nous font rougir. Ces dépositions mensongères se répandirent bientôt dans le public, en sorte que ceux des païens qui jusque-là avaient fait preuve envers nous d'une certaine modération, poussèrent eux-mêmes des cris de mort. Dès lors, on fit endurer aux bienheureux martyrs des tourments que nulle expression ne saurait rendre.

TOURMENTS DE BLANDINE, DE SANCTUS ET DE BIBLIAS

La fureur du peuple, du gouverneur et des soldats se porta tout particulièrement sur le diacre Sanctus, sur le courageux néophyte Maturus, sur Attalus, l'une des plus fermes colonnes de notre Église, enfin sur une jeune esclave nommée Blandine. Nous tremblions tous pour cette jeune fille, sa maîtresse elle-même,

qui était du nombre des martyrs, craignait que cette enfant faible et délicate ne sût point résister à la vue des supplices. Mais Blandine montra un tel héroïsme, que les bourreaux, qui se relayèrent pour la torturer depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, finirent par s'avouer vaincus. A leur grand étonnement, quoique tout son corps ne fût qu'une plaie, et bien qu'un seul des supplices qui lui avaient été successivement infligés fût suffisant pour lui donner la mort, la bienheureuse vierge respirait encore. Elle éprouvait, au milieu de ses tortures, une consolation indicible en répétant sans cesse : « Je suis chrétienne, il ne se passe rien de criminel dans nos assemblées. »

Le diacre Sanctus vit de même s'épuiser sur lui toute l'ingénieuse cruauté des persécuteurs. Dans l'espoir d'obtenir de sa bouche un aveu compromettant pour nous, on épuisa en sa personne toutes les ressources et tout l'art des bourreaux. Mais il déploya une telle fermeté d'âme qu'on ne put lui arracher d'autre réponse que celle-ci : « Je suis chrétien. » Les païens n'en purent tirer une autre parole, ce qui exaspéra tellement le gouverneur et les bourreaux, qu'après avoir inutilement essayé tous les genres de tortures, ils imaginèrent de lui appliquer, aux points les plus sensibles du corps, des lames d'airain rougies au feu. Le Saint vit consumer sa chair, sans même faire un mouvement. Cependant, tous ses membres, affreusement mutilés, tordus sur eux-mêmes, conservaient à peine la forme humaine.

Jésus-Christ fit alors éclater sa gloire aux yeux des païens mêmes. En effet, après quelques jours passés dans la prison, les bourreaux eurent l'idée de l'appliquer de nouveau à la torture, au moment où l'inflammation de ses plaies les rendait si douloureuses qu'il ne pouvait supporter même le plus léger attouchement. Mais, par un prodige inouï, son corps reprit soudain sa forme première ; la trace des blessures précédentes disparut, et l'athlète se montra prêt à soutenir victorieusement un nouveau combat.

Trompé dans son attente, l'ennemi reporta sa rage sur des adversaires plus faciles à vaincre. Du nombre de ceux qui avaient eu le malheur de céder à la violence des tourments, se trouvait une femme nommée Biblias. La faiblesse dont elle avait donné la preuve fit espérer aux persécuteurs qu'ils obtiendraient facilement d'elle l'aveu des crimes et des abominations qu'on nous reprochait. On l'appliqua donc à la torture. Mais, comme si l'aiguillon d'une douleur passagère eût réveillé sa conscience endormie, Biblias opposa les plus énergiques dénégations à toutes les instances des persécuteurs.

Elle répara ainsi courageusement sa défection précédente et obtint l'honneur d'être réintégrée au nombre des martyrs.

L'inutilité des tourments ne découragea point les persécuteurs. Ils jetèrent les martyrs dans un cachot étroit et obscur, et leur mirent les chaînes aux pieds. On épuisa tous les raffinements de barbarie pour faire de leur vie même un intolérable supplice. Plusieurs d'entre eux moururent, empoisonnés par l'infection du cachot, et d'autres ne laissèrent pas de survivre à cette cruelle détention.

MARTYRE DE SAINT POTHIN

Le bienheureux Pothin, évêque de Lyon, tomba lui-même aux mains des persécuteurs. C'était un vieillard plus que nonagénaire. A la faiblesse de l'âge était venue se joindre celle d'une douloureuse maladie, en sorte qu'on fut obligé de le porter au tribunal. Tous les magistrats, le peuple entier l'escortaient au milieu des vociférations et des clameurs.

« Quel est le Dieu des chrétiens ? » lui demanda le gouverneur :

« Vous le connaîtrez si vous en êtes digne », répondit-il.

A ces mots sans pitié pour ses cheveux blancs, la multitude se rue sur lui, les plus proches à coups de pied et de poing ; les plus éloignés lui lancent tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Tous auraient cru commettre un sacrilège, s'ils n'eussent pas outragé l'auguste vieillard.

Après cette explosion de violences, Pothin, couvert de plaies et à demi mort, fut jeté dans un cachot où il expira deux jours après. (On peut vénérer encore aujourd'hui, à Lyon, la prison de saint Pothin et de sainte Blandine.)

LE SORT DES APOSTATS

D'ordinaire, les apostats sont relâchés aussitôt qu'ils ont publiquement renié leur foi. Ici, ils furent retenus en prison avec les confesseurs et soumis aux mêmes traitements. L'apostasie leur fut donc complètement inutile. Pendant que les héroïques prisonniers, qui avait généreusement confessé la foi, n'étaient détenus que comme chrétiens, les apostats étaient retenus dans les chaînes comme convaincus par leur propre aveu d'homicides et de crimes de tout genre ; ils souffraient doublement de l'horreur de leur sort.

Pour les confesseurs, la sainte joie du martyre, l'espérance de la béatitude céleste et l'amour de Jésus-Christ étaient autant de consolations inconnues aux apostats. Dévorés de remords, leur conscience les tourmentait encore plus que les bourreaux. Aussi, quand ils paraissaient devant le tribunal avec leurs compagnons de captivité, le peuple les reconnaissait à la tristesse et à l'abattement de leur visage ; ils traînaient péniblement leurs chaînes, l'œil morne et le front baissé. Les païens eux-mêmes leur jetaient l'épithète de lâches et d'infâmes.

MARTYRE DE SANCTUS ET DE MATURUS

Maturus et Sanctus furent exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre, dans des jeux solennels qu'on organisait exprès pour repaître le peuple du carnage des chrétiens. Malgré les tortures auxquelles ils avaient déjà été soumis, ils supportèrent toutes celles qu'on leur infligea de nouveau comme s'ils n'avaient encore rien souffert.

Ils furent d'abord flagellés, selon la coutume, ensuite abandonnés à tous les caprices des bêtes féroces et à tous ceux de la populace qui, par des vociférations tumultueuses, réclamait à chaque instant une nouvelle insulte ou un nouveau supplice. C'est ainsi qu'on demanda de toutes parts la chaise de fer. On apporta cet instrument de torture, et, quand il fut rougi par la flamme, on y assit les martyrs. Une horrible odeur de chair brûlée se répandit dans l'amphithéâtre.

On ne put arracher à Sanctus d'autres paroles que celles de son premier interrogatoire : « *Je suis chrétien.* »

Les deux soldats du Christ, donnés en spectacle au monde, fournirent à eux seuls, pendant un jour entier, le cruel divertissement qu'on

demande d'ordinaire à plusieurs couples de gladiateurs. Après tant de tourments, ils respiraient encore; le confecteur les acheva d'un coup d'épée.

MARTYRE DE SAINTE BLANDINE, D'ATTALE, ETC.

Ce jour-là même, Blandine avait été suspendue à un poteau dans l'arène, pour y être dévorée par les bêtes. Ses bras étaient étendus en forme de croix; dans cette attitude, elle priait avec ferveur. En la contemplant, les autres martyrs retrouvaient dans leur bienheureuse sœur une image de celui qui avait été crucifié pour eux : cette pensée ranimait leur courage. Mais aucune bête ne toucha l'héroïque vierge. Elle fut détachée et ramenée en prison.

Cependant, le peuple avait vingt fois demandé Attale. Son nom était dans toutes les bouches. Il parut avec une contenance intrépide; on lisait sur son visage cette noble fierté que donne la vertu. Il fit le tour de l'amphithéâtre, précédé d'un licteur qui portait une inscription ainsi conçue : « Celui-ci est Attale, le chrétien. »

A sa vue, la multitude éclata en exclamations frénétiques. Cependant, le gouverneur, ayant appris qu'Attale était citoyen romain, le fit reconduire en prison. Il crut devoir en référer à César.

La réponse arriva peu après. L'empereur prescrivait de mettre à mort ceux qui persisteraient à s'avouer chrétiens, et de renvoyer en liberté tous les autres.

Pour donner à son jugement plus de solennité, le gouverneur choisit un jour où, chaque année, les marchands de toutes les provinces étrangères ont coutume de se réunir dans notre ville. Ce concours lui parut très favorable au coup de théâtre dont il voulait donner le spectacle au peuple.

Son tribunal fut dressé au milieu du forum, et les martyrs furent amenés. Tous ceux qui furent reconnus comme citoyens romains eurent sur-le-champ la tête tranchée; les autres furent réservés pour les combats et les bêtes féroces dans l'amphithéâtre.

Ce fut alors que la plupart des apostats, réconciliés avec l'Église, manifestèrent un magnifique triomphe à la foi et à la gloire du Christ.

On les avait mis à part pour les interroger les derniers, parce qu'on se promettait d'avoir à les absoudre. Mais tous se déclarèrent chrétiens et persévérèrent dans leur généreuse confession.

Pendant qu'on procédait à leur interrogatoire, un médecin, originaire de Phrygie, nommé Alexandre, depuis longtemps établi dans les Gaules, se tenait au pied du tribunal pour encourager les confesseurs. Le peuple, déjà furieux de la rétractation des apostats, s'en prit à lui, comme s'il eût provoqué leur conversion.

— Qui es-tu? lui demanda le gouverneur.

— Je suis chrétien, répondit Alexandre.

Et sur-le-champ, il fut condamné aux bêtes. Attale, malgré son titre de citoyen romain, subit le même sort.

Le gouverneur, dans son affectation de popularité, voulut offrir ces victimes aux instincts féroces de la multitude. Le surlendemain donc, Alexandre et Attale parurent ensemble dans l'amphithéâtre. Ils passèrent successivement l'un et l'autre par la série ordinaire des tortures.

Alexandre ne laissa pas échapper une plainte, il ne proféra pas même une parole, absorbé qu'il était dans son union avec Dieu.

Quand Attale fut placé sur la chaise de fer rougie et que l'odeur de sa chair consumée remplissait l'arène, au point d'incommoder les spectateurs, il s'écria : « En vérité, voilà que vous mangez la chair humaine. Pour nous, jamais nous n'avons été anthropophages, jamais nous n'avons commis de crimes. »

Quelqu'un lui cria : « Dis-nous le nom de Dieu!

— Dieu, répondit-il, ne porte pas de nom comme un mortel. »

De toute cette phalange de martyrs, Blandine resta la dernière, avec un jeune chrétien âgé de quinze ans, nommé Ponticus. Chaque jour, on les avait amenés dans l'amphithéâtre, pour y être témoins des supplices de leurs frères.

Enfin, le dernier jour réservé aux jeux solennels, on les fit enfin prendre part au combat. Traînés en face d'un autel de faux dieux, au milieu de l'arène, on voulut les contraindre à sacrifier. Ils refusèrent avec un geste de mépris. Le peuple éclata alors en imprécations de fureur. Sans pitié pour la jeunesse de Ponticus, ni pour le sexe de Blandine, on les soumit à toutes les tortures ordinaires. De temps en temps, les bourreaux s'interrompaient, criant à ces deux héroïques victimes de jurer par les noms des dieux. Ce fut en vain. Blandine exhortait elle-même Ponticus à montrer à cette foule barbare ce que la foi de Jésus-Christ peut accomplir de merveilles dans un enfant. Le jeune chrétien résista avec un courage invincible, et expira dans les tortures.

Enfin, Blandine la bienheureuse, comme une mère qui a vu triompher tous ses fils, parcourut la dernière de tous ce champ ensanglanté. Elle semblait pressée d'aller rejoindre les siens; on eût dit qu'elle courait à un festin nuptial.

Après la flagellation, l'exposition aux bêtes et le supplice de la chaise de fer, elle fut roulée dans un filet et jetée à un taureau furieux, qui la lança à plusieurs reprises dans l'arène. La Sainte, tout entière à la contemplation des biens immortels qui allaient être sa récompense, paraissait ne pas même sentir les tourments. Enfin, l'épée du confecteur lui donna le coup de la mort, et les païens eux-mêmes disaient que jamais femme n'avait tant ni si héroïquement souffert.

INSULTES AUX RELIQUES

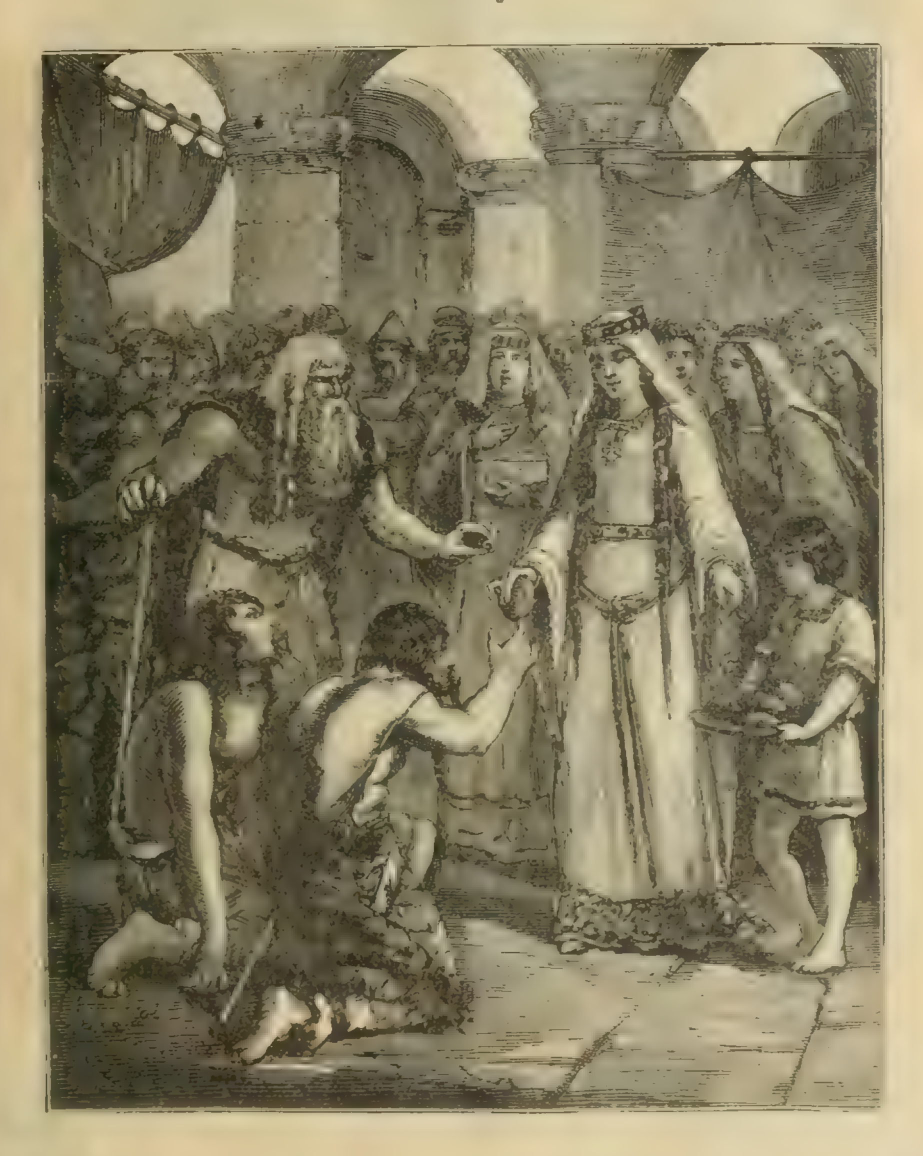
La rage des bourreaux n'était pas encore assouvie. Les cadavres de ceux qui étaient morts dans la prison furent exposés sur la voie publique pour être dévorés par les chiens. Des soldats les gardaient jour et nuit pour empêcher qu'on les ensevelît.

On coupa d'abord en morceaux et on exposa au peuple les restes sanglants échappés à la dent des bêtes et aux flammes du bûcher. Tous ces troncs, que dominaient les têtes coupées par le glaive, demeurèrent plusieurs jours sans sépulture, gardés par un piquet de soldats, et la foule venait repaître ses yeux de cet horrible spectacle. Après avoir été exposées ainsi pendant six jours aux outrages et aux insultes de la populace, les précieuses dépouilles furent placées sur un bûcher et consumées par les flammes. On jeta les cendres dans le Rhône afin qu'il n'en restât pas une trace sur la terre.

Imp. [illegible] Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE

Fête le 3 juin.



Sainte Clotilde, réservée par Dieu à une grande mission pour le salut de la France, a été préservée dans le massacre de sa famille et élevée au palais de l'usurpateur du trône de son père, le roi de Bourgogne.

Elle consacra sa jeunesse aux bonnes œuvres et la renommée de son humilité vint aux oreilles du roi Clovis, encore païen, qui voulut l'épouser, séduit par l'éclat des vertus chrétiennes.

Dieu permit que Clovis envoyât un ambassadeur, déguisé en mendiant, afin que la grandeur de sa mission fût révélée à Clotilde par un des pauvres qu'elle secourait avec bonté. Après avoir reçu le pain, l'ambassadeur mendiant demanda à lui communiquer un secret et lui remit l'anneau de Clovis: Clotilde, considérant le pauvre comme porteur d'un message de Dieu, lui remit son propre anneau, et bientôt Clovis, avec ce gage qui lui donnait des droits, exigea du roi de Bourgogne qu'il laissât partir l'orpheline devenue sa fiancée.



Clotilde comprit qu'elle n'avait été appelée aussi extraordinairement à partager le trône de ce généreux païen que pour remplir une mission. Clovis l'écouta et, non seulement il permit que les offices divins fussent célébrés dans sa maison, mais il accepta que son **premier-né fût baptisé.**

Clotilde mettait sur la tête de cet enfant baptisé toutes ses espérances pour la conversion de son peuple, lorsque Dieu, dont les desseins sont impénétrables, le laissa mourir.

La reine obtint avec peine que son nouvel enfant fût encore baptisé et voici qu'il tomba malade et il mourait. Clovis, désespéré, crut reconnaître une vengeance de ses dieux et **blasphéma le Dieu de Clotilde.**

Dans cette extrémité, la mère tombe à genoux près du berceau et prie avec tant de ferveur que Dieu envoie ses anges rendre la vie au petit agonisant.

Clotilde, victorieuse, le présente à son père comme le trophée de la prière chrétienne.



Bientôt Clovis, en un grand péril, dans une bataille, à Tolbiac, d'où dépendait sa couronne, voyant tout perdu, inspiré par le ciel et soutenu par la prière de la Sainte, s'écria :

DIEU DE CLOTILDE, DONNE-MOI LA VICTOIRE; JE ME DONNERAI A TOI !

Le Dieu de Clotilde ne fit pas attendre sa réponse, car la victoire revint aussitôt et Clovis, fidèle à son serment, demanda le baptême à Reims, avec trois mille guerriers qui voulurent suivre leur roi dans le chemin du salut.

Au moment du baptême, une colombe mystérieuse apporta dans une ampoule le Saint-Chrême qui manquait, et l'évêque saint Remi baptisa et sacra le roi avec l'eau et avec l'huile.

Le sacre conférait une action d'un ordre à part, dit un vieux légendaire, ne pouvait être donné, comme les onctions des saints Ordres, qu'à un homme, ce qui excluait les femmes du trône, mais c'est à la prière de la femme que cette ampoule est descendue.

Clovis fut proclamé par le Pape fils aîné de l'Eglise, car tous les autres princes étaient alors séparés de leur Mère.



Le fils aîné de l'Église devait recevoir par Clotilde un nouveau présent du ciel. On rapporte, en effet, qu'un saint ermite que la sainte reine allait consulter dans la forêt de Poissy, lui remit un jour une image de la Trinité : [illegible].

« Que cette image, dit-il, soit marquée sur les étendards de la France. »

Et, depuis ce jour, selon la tradition, Clovis eut pour étendard cette image de l'auguste Trinité qu'il laissa à ses successeurs et à la France.

Dieu de Clotilde, sauve la France !

Dieu permit que tant de joies et de gloires fussent expiées à la fin de la vie de Clotilde par un long veuvage passé dans le chagrin, l'abandon et la solitude. Elle en profita pour achever ses jours au milieu des œuvres de piété et de charité de sa jeunesse.

[illegible] Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS

Fête le 4 juin.



Portrait de saint François Caracciolo.

C'est toujours au moment où l'Eglise semble plus près de succomber que le Seigneur fait éclater davantage sa puissance immortelle. Le XVIe siècle paraissait devoir l'anéantir à force de ruines et de défections, et voilà qu'au contraire elle étonne le monde par une vie et une fécondité merveilleuses.

Des prodiges de sainteté avaient déjà signalé ce siècle qui, sur son déclin, vit briller d'un éclat particulier le bienheureux François Caracciolo, fondateur des Clercs Réguliers Mineurs.

La maison des Caraccioli était une des plus illustres du royaume de Naples, mais son plus beau titre de gloire est d'avoir donné à l'Eglise un grand saint.

François naquit le 13 novembre 1563; il porta d'abord le nom d'Ascanio.

ENFANCE — PREMIÈRE JEUNESSE

Une tendre dévotion envers la Sainte Vierge et une étonnante application à rechercher toutes les occasions de se mortifier laissèrent prévoir de bonne heure les hautes destinées de cet enfant.

Ascagne ne connaissait point les amusements frivoles si ordinaires au jeune âge; il trouvait son plaisir à réciter de longues prières, et, parmi ses dévotions, l'office de la Sainte Vierge et le rosaire avaient la première place.

Sa compassion pour les pauvres avait surtout quelque chose de touchant; il trouvait mille expédients pour arriver à multiplier ses aumônes, et il fallait sans cesse veiller à réprimer les pieux excès de charité qui le portaient à se retrancher même le nécessaire pour augmenter la part de ses chers protégés.

On remarquait encore en cet enfant prédestiné un soin jaloux de maintenir dans tout son éclat la beauté et la fraicheur de l'innocence dont le baptême avait orné son âme. Pour mieux dominer sa chair, il l'affaiblissait par des privations et des exercices fatigants. Mais son amour de la sainte vertu ne se bornait point là : il s'en faisait l'apôtre auprès de ses petits compagnons et des serviteurs de son père, leur en montrait la beauté et reprenait énergiquement les plus légers manquements sur ce point.

Cependant, Ascagne était arrivé à la jeunesse,

et [illegible] encore la voie que Dieu lui réservait, [illegible] d'une terrible maladie vint lui révéler les desseins de la miséricorde divine à son égard.

ÉPREUVES ET VOCATION — PREMIÈRES ŒUVRES

A l'âge de vingt-deux ans, il se vit atteint d'une lèpre horrible qui, en peu de jours, lui ravit forces, jeunesse et beauté. Il comprit alors la vanité de ces biens tant estimés du monde et qui passent si vite : puis, se tournant vers Dieu, il jura de consacrer à son service le reste de sa vie s'il lui rendait la santé. C'était là tout ce que Dieu attendait de lui en l'éprouvant ainsi, et à peine eut-il fait ce vœu que le mal disparut sans laisser de traces.

Le jeune Ascagne reconnut la main divine à ces marques certaines, il ne voulut point différer d'un jour l'accomplissement de sa promesse. Après avoir institué héritiers de ses biens les pauvres de ses domaines, il se rendit à Naples pour y étudier la théologie.

[illegible] à sa piété extraordinaire et à sa vive [illegible], le saint jeune homme fut jugé digne d'être ordonné prêtre au bout de deux ans. Il porta à l'autel la pureté d'un ange, il en descendit avec l'ardeur d'un séraphin. Dans sa soif de se dépenser pour son Dieu et pour le salut des pécheurs, il se préoccupa de se donner aussitôt aux bonnes œuvres. Il y avait alors à Naples une confrérie, dite des Pénitents Blancs, où l'on s'occupait de secourir et d'évangéliser les pauvres et d'assister les criminels condamnés au gibet; le jeune apôtre s'y enrôla. C'est dans cet humble mais laborieux ministère qu'Ascagne consacra les prémices de ce zèle ardent qui devait s'accroître sans cesse dans son âme et former le cachet distinctif de toute sa vie.

Mais ce n'était là qu'un acheminement vers quelque chose qui répondît mieux aux inspirations de cette âme généreuse; et, après quelques années d'une préparation secrète, Dieu allait ouvrir à son ardeur apostolique des horizons immenses.

[illegible] — VIE RELIGIEUSE [illegible] ET PREMIERS TRAVAUX

Un jour, le jeune prêtre priait dans l'oratoire de la confrérie, quand on lui remit de la part de don Fabrizio Caracciolo, son parent, un billet [illegible] A don Ascanio Caracciolo. C'était bien à lui qu'on s'adressait, il ouvrit la lettre et vit qu'on l'invitait à se rendre chez don Fabrizio, pour se concerter avec un noble Génois, nommé Adorno, sur la fondation d'un nouvel Ordre religieux.

Don Ascanio, frappé de cet appel providentiel, y reconnut tout de suite la main de Dieu et se rend à l'instant chez son parent. Il y trouve, en effet, don Fabrizio et Adorno, se jette à leurs pieds et s'offre à les servir dans leur pieux dessein.

Ceux-ci, à la vue du jeune prêtre, sont étrangement surpris; ils avaient adressé la lettre à un autre membre de la famille des Caracciolo, qui portait aussi le nom d'Ascanio. La méprise est [illegible], mais voyant dans cette erreur [illegible] manifestation de la volonté de Dieu, [illegible] dès lors réunis.

[illegible] saints amis se retirèrent ensuite dans un [illegible] pour y mûrir leur projet [illegible]

[illegible]

contemplative et la vie active; l'une servirait à leur propre sanctification; par l'autre, ils procureraient le salut du prochain. Ils voulaient surtout rendre plus féconde leur action sur les âmes en se ménageant dans la contemplation un foyer toujours incandescent où ils puiseraient, avec le feu sacré, la flamme céleste de la vérité qu'ils communiqueraient ensuite aux autres.

Aux trois vœux ordinaires, ils en ajoutèrent un quatrième : celui de n'accepter jamais aucune dignité dans l'Église, à moins d'un ordre formel du Pape.

Pour que la pénitence ne cessât point d'attirer les bénédictions de Dieu sur leurs œuvres et d'apaiser sa colère, les Frères, à tour de rôle, devaient chaque jour, l'un jeûner au pain et à l'eau, l'autre prendre la discipline, un troisième porter le cilice. Les religieux devaient aussi se relever d'heure en heure auprès du Très Saint-Sacrement, afin que l'adoration fût perpétuelle. C'était le cœur brûlant de don Ascanio qui avait demandé pour son Dieu ces témoignages d'amour.

Après cette retraite préparatoire, les saints fondateurs revinrent à Naples, où d'autres compagnons s'offrirent bientôt à eux. Lorsqu'ils se virent au nombre de douze, ils ne voulurent point aller plus loin avant d'avoir obtenu l'approbation du Siège Apostolique. Adorno et don Ascanio furent chargés d'aller mettre aux pieds du Pape l'institution naissante.

Les deux Saints, en vrais pauvres de Jésus-Christ, partirent pour Naples à pied, sans aucune ressource, mendiant sur le chemin le pain et l'abri de chaque jour.

A Rome, cependant, les parents et les amis des deux familles, qui y occupaient un rang distingué, préparaient aux humbles voyageurs une réception en rapport avec leur naissance illustre. Mais les serviteurs de Dieu, prévoyant ce dessein, firent un long détour, entrèrent dans Rome par une porte opposée et allèrent demander l'hospitalité à un couvent de Capucins. Ils y furent reçus avec tous les pauvres qui se présentaient chaque soir à la porte du monastère. Don Ascanio eut pour compagnon de table et de lit un lépreux qu'il pansa avec grand soin, nettoyant et baisant ses plaies.

Le lendemain, les pieux pèlerins commencèrent la visite des sanctuaires vénérés de la Ville Sainte afin de mettre leur œuvre nouvelle sous la protection de tant de saints illustres, qui font la gloire de l'heureuse Rome. Chaque jour ils allaient recevoir le pain de la charité à la porte des couvents ou des hôpitaux. C'est là, mêlés aux autres pauvres, que leurs parents les trouvèrent enfin. Ceux-ci voulurent leur donner une hospitalité digne de leur condition, mais ces vrais imitateurs de Jésus-Christ pauvre n'en acceptèrent que le seul service d'être introduits auprès du Souverain Pontife.

Sixte-Quint dirigeait alors la barque de Pierre. Il accueillit avec bonté les deux amis [illegible] surtout le savoir et la sagesse du jeune Ascagne, âgé seulement alors de vingt-cinq ans.

Cependant, le [illegible] manquait encore à l'œuvre naissante, Dieu [illegible] La Commission chargée d'examiner cette affaire repoussa unanimement l'idée d'approuver un nouvel Ordre de religieux.

En face de cette opposition [illegible], les humbles pèlerins ne perdirent point courage. [illegible] d'ailleurs, [illegible] qui [illegible]

recourir aux moyens humains, ils attendirent patiemment, dans le silence et la prière, que Dieu manifestât lui-même sa volonté. Au bout de deux mois de cette lutte pacifique, les cardinaux, contre toute prévision, examinèrent à nouveau l'œuvre condamnée, la trouvèrent excellente et obtinrent du Pape une bulle qui érigeait l'Ordre, sous le titre de Clercs Réguliers Mineurs. Sixte-Quint, ancien Frère Mineur de saint François d'Assise, avait voulu ajouter ce dernier titre, afin de bien faire voir l'affection qui unissait désormais ces deux familles dans son cœur.

Après ces heureuses négociations, les saints fondateurs reprirent en hâte le chemin de Naples. Ils y trouvèrent le nombre de leurs Frères considérablement augmenté: leur modeste maison était désormais trop étroite pour recevoir tous ceux qui désiraient entrer dans l'Ordre; ils durent quêter un autre asile, on leur céda une église de la ville avec un vaste bâtiment pour résidence. Ce fut là qu'ils prononcèrent leurs premiers vœux, en 1589, et c'est alors qu'Ascagne changea son nom contre celui de François, par amour pour le séraphin d'Assise.

Une fois bien établis, François et Adorno pensèrent à se rendre en Espagne, afin d'y développer leur Institut : ils voulaient en cela réaliser un vœu que leur avait exprimé le Saint-Père, lors de son séjour à Rome.

Toujours jaloux d'imiter de plus près la pauvreté des apôtres, ils firent ce long voyage à pied. A Madrid, cependant, il rencontrèrent une telle opposition à la cour qu'ils durent reprendre promptement le chemin de l'Italie. Mais, avant de quitter l'Espagne, Dieu voulut les consoler des refus qu'ils y avaient essuyés, en leur révélant les grandes destinées de leur Ordre dans ce pays.

Ils entraient dans la ville de Valence, quand un ermite étranger, en grande vénération dans la contrée, les aborda avec respect et leur parla du but de leur voyage comme s'il en eût connu les moindres circonstances. La surprise des serviteurs de Dieu fut grande, car ils n'avaient encore confié à personne l'issue de leur mission. Leur étonnement redoubla quand, prenant à part saint François, cet homme lui dit : « Gardez-vous bien de vous décourager dans la poursuite de votre entreprise, car sachez que votre Congrégation est appelée à faire un grand bien dans toute l'Espagne : elle ne tardera point à prendre de magnifiques développements, et c'est vous-même qui en serez nommé le premier Supérieur général.

Ces paroles remplirent de consolation et d'espérance les cœurs de François et de son compagnon : ils prirent congé de l'homme de Dieu en se recommandant à ses prières.

Sur le point de s'embarquer sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie, saint François réunit matelots et passagers aux pieds d'une Madone vénérée, dans un petit sanctuaire sur le bord de la mer, et les exhorta à se mettre sous la protection de Celle qui est si justement appelée l'Etoile la mer, parce que de grands dangers les attendaient durant la traversée. En effet, trois jours après le départ, le vaisseau fut assailli par une tempête si violente qu'il ne resta bientôt plus nul espoir d'échapper à une mort imminente. Au milieu des lamentations générales, François et Adorno conservèrent seuls le calme que donne toujours une confiance inébranlable en la divine Providence. Ils [illegible] répéter des prières, rassurant, encourageant, consolant tout le monde : et, de fait, le navire, après avoir été longtemps le jouet des vents et des flots, aborda heureusement à une plage inconnue et déserte.

On attribua une protection si visible de Dieu aux prières des saints passagers et on leur prodigua des témoignages de vénération et de reconnaissance. Pour échapper à des démonstrations qui les humiliaient, les pieux serviteurs de Dieu descendirent à terre : une vaste forêt s'étendait sur le rivage, ils s'y enfoncèrent pour prier. Vaincus par la fatigue, ils ne tardèrent point à s'endormir, et, quand ils se réveillèrent, ils s'égarèrent en voulant regagner le navire. Pendant quatre jours ils errèrent dans cette forêt immense sans trouver la moindre nourriture; à bout de force, ils supplièrent le Seigneur de leur venir en aide : au même instant, ils aperçurent au pied d'un arbre une chèvre, et tout auprès un pain noir. Ils prirent le pain, trayèrent le lait de la chèvre, et réconfortés par ce frugal repas, ils reprirent leur marche. Ils atteignirent bientôt la lisière de la forêt et virent la mer à leurs pieds.

Quelques pêcheurs raccommodaient leurs filets sur la plage. Ils les interrogèrent. Ces hommes leur apprirent qu'ils se trouvaient dans les Etats de Gênes : un vaisseau était justement en partance pour Naples dans le port voisin. Nos deux Saints demandèrent à y être reçus; on les accueillit avec empressement, et ils arrivèrent à Naples beaucoup plus tôt qu'ils n'auraient pu le faire par les voies ordinaires. Or, François, en quittant l'Espagne, avait prié le Seigneur de les réunir à leurs Frères le plus vite possible, et il avait été exaucé.

FRANÇOIS MIS A LA TÊTE DE L'ORDRE — NOUVELLE ARDEUR DANS LE CHEMIN DE LA PERFECTION — TRAVAUX DU SAINT — SA MORT

Jusqu'ici, l'humble François, malgré la puissante influence qu'il avait exercée sur le nouvel Institut depuis sa fondation, ne s'était considéré que comme un simple instrument entre les mains d'Adorno, qu'il appelait son supérieur et son père. C'était lui cependant que Dieu avait choisi pour être le véritable père et le principal organisateur de l'Ordre. Il en fut averti presque aussitôt après son retour à Naples. En cette même année 1591, Adorno, usé par ses travaux, était appelé prématurément à recevoir la récompense qu'il avait méritée. Sa mort plaçait François à la tête de l'œuvre à peine née. Elu à l'unanimité Supérieur général, il accepta cette charge en tremblant, mais bien décidé à s'y donner tout entier.

Plus libre, en quelque sorte, de satisfaire le zèle qui le dévorait, il multiplia ses travaux, ses pénitences et ses oraisons. Trois fois la semaine il jeûnait au pain et à l'eau, portait habituellement le cilice, s'imposait chaque jour la discipline et passait ses nuits en partie à étudier, en partie aux pieds du Saint-Sacrement. Quand le sommeil le pressait trop, c'était souvent sur les marches de l'autel qu'il prenait un repos qui ne durait, d'ailleurs, jamais plus de trois ou quatre heures..

Il ne pouvait détacher son esprit de la pensée de Jésus crucifié : il consacrait chaque jour un temps considérable à contempler la douloureuse passion de son bien-aimé Sauveur. Enfin, son amour de la pauvreté était tel qu'il refusait constamment les habits neufs qu'on voulait lui [illegible] porter; il les échangeait contre ceux déjà usés des simples Frères

Cependant, le désir d'obéir aux intentions manifestées par le Souverain Pontife, souhaitant de voir le nouvel Ordre se développer en Espagne, l'assurance, d'ailleurs, qui lui avait été donnée que c'était la volonté du Seigneur, déterminèrent le Bienheureux à tenter une nouvelle démarche dans ce pays. Cette fois, Philippe II accueillit avec bienveillance les propositions du Saint, et une maison fut fondée à Madrid sous le patronage du cardinal Quiroga.

Les débuts furent pénibles, la maison était petite et pauvre, mais la grâce de Dieu y était abondante ; aussi le bien opéré fut-il immense, les pécheurs se convertissaient en foule.

Ces succès étaient trop beaux pour qu'ils ne fussent point traversés par quelques difficultés. Le démon indisposa contre le nouvel établissement un puissant seigneur qui insinua au Conseil royal de Castille qu'après avoir été refusée une fois, l'autorisation accordée par le cardinal Quiroga était un empiétement sur les droits du Conseil.

Cette suggestion diabolique fut une étincelle qui alluma un incendie terrible. Le Conseil royal ordonna de fermer immédiatement la maison et fixa un délai de dix jours aux religieux pour quitter l'Espagne.

Dans ces tristes conjonctures, le Saint eut recours à ses armes favorites : la prière et la pénitence. Il obtint du roi une prorogation de quinze jours, puis d'un mois : cependant, le Conseil tint bon et déclara qu'il ferait, au besoin, reconduire les religieux étrangers à la frontière sur des charrettes comme des malfaiteurs.

Cette fois, personne n'osa plus intercéder. Le Saint courut au palais royal pour se jeter lui-même aux pieds du monarque : Notre-Seigneur avait disposé favorablement le cœur du souverain ; l'autorisation fut accordée. Au retour, comme François était brisé de fatigue, un jeune homme lui offrit son cheval et disparut après l'avoir déposé à la porte du couvent.

Cette fondation assurée, le Saint revint en Italie.

L'année suivante, il fut réélu supérieur pour trois ans, mais, se jugeant incapable de porter vaillamment un si lourd fardeau, il obtint du Pape, à force d'instances, d'être élu pour une année seulement; ce temps écoulé, la maison de Naples s'empressa de le retenir encore en le nommant maître des novices.

A Madrid, pourtant, les haines n'étaient point éteintes : on semait partout les calomnies les plus infâmes contre les Clercs Mineurs. Les vexations en vinrent à un tel point que la justice s'en émut et les auteurs furent condamnés à une peine ignominieuse. Dans une affaire aussi grave, on jugea la présence du Bienheureux nécessaire.

François repartit à Madrid ; sa première démarche fut d'aller se jeter aux pieds du roi et lui demander la grâce des coupables. Il se rendit ensuite chez celui de ses ennemis qui se montrait le plus hostile aux religieux. Cet homme ne put résister à l'ascendant d'une telle sainteté, il demanda pardon au Bienheureux et en devint le meilleur ami et le plus ardent défenseur.

Les prodiges de conversion et les [illegible] par le Bienheureux François, pendant ce dernier [illegible] à Madrid sont innombrables. On le [illegible] le *Prédicateur de l'amour divin*, tant ses [illegible] étaient enflammés du feu divin qui [illegible].

[illegible] humilité le peindra mieux. Il avait [illegible] en passant devant une image de la Sainte [illegible] de la saluer par un Ave Maria ; or, une fois, emporté par la véhémence de son amour, il éleva la voix pour saluer sa bonne Mère, dans un temps où la règle commandait le silence. Le supérieur l'entendit et, sortant de sa cellule : « Père, lui dit-il, vous oubliez que la règle nous défend de parler en ce moment. » Le Saint reçut à genoux la réprimande de son supérieur : il resta plus d'une heure dans cette attitude d'humilité et il fallut que le supérieur lui envoyât dire de se relever.

Après quelques années de séjour en Espagne, François revint en Italie où il acheva d'affermir l'Ordre par l'admirable exemple de ses vertus.

Mais son œuvre était achevée : en 1607, le bienheureux demanda la permission de se renfermer dans le silence et la retraite afin de se préparer à bien mourir. Il supplia ses fils de lui donner, pour y passer le reste de sa vie, un réduit obscur et bas sous un escalier, dans la maison de Naples. C'est là qu'on vint plus d'une fois, de la part du pape Paul V, lui offrir la mitre et la crosse; mais, à toutes les sollicitations qui lui étaient faites, il répondit : « Ne voyez-vous point que je n'ai plus que peu de jours à passer sur la terre; pourquoi voulez-vous troubler ces derniers instants? Je vois la mort venir à grands pas, laissez-moi me préparer à bien la recevoir. »

Le bienheureux Père s'arracha cependant à ses chères préoccupations pour se dévouer encore au bien de ses enfants. Une fondation importante à Agnone réclamait les secours de sa sagesse, il s'y rendit en mai 1608. Il voulut profiter de ce voyage pour visiter Lorette et vénérer la sainte Maison où s'était accompli le grand mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Il passa une nuit en prière dans ce lieu béni, appelant la protection de Marie sur son Ordre. Or, comme il priait avec ferveur, il se vit tout à coup environné d'une grande lumière; son premier et cher compagnon, Adorno, lui apparut tout resplendissant de gloire et revêtu du saint habit de l'Ordre : « Bien-aimé frère, lui dit-il, Marie m'envoie vous assurer que votre prière est exaucée, elle veut bien être elle-même la Mère et la Protectrice de notre petite famille, et, de plus, elle vous avertit de vous disposer à me suivre sous peu dans la gloire. »

Le Saint continua son voyage, mais, en arrivant à Agnone, il répétait sans cesse avec de vifs transports de joie : « Voici le lieu de mon repos pour jamais. » Ses fils en étaient étonnés, ils ne comprenaient point le sens de ses paroles, car leur bienheureux Père se portait à merveille.

Cependant, le premier jour de juin, il se sentit atteint d'une fièvre, légère d'abord, mais qui devint bientôt assez ardente pour l'obliger à garder le lit. Il comprit que c'était l'heure marquée par Marie.

Il ne cessait de répéter : « O paradis ! ô paradis ! » Et il se soulevait sur sa couche comme pour s'élever vers le ciel.

La veille de la fête du Saint Sacrement, fête qu'il avait tant aimée, il reçut avec une ferveur angélique le Corps de son Sauveur pour la dernière fois; prenant ensuite son crucifix d'une main, une image de Marie de l'autre, il passa les dernières heures de sa vie dans une douce contemplation. Enfin, vers le soir, il s'écria : « Allons, mon âme, allons ! » — Et où voulez-vous aller, Père ? lui demandait-on. — [illegible] répondait-il d'un ton [illegible]. Son âme [illegible] s'envola vers ce séjour bienheureux, dans l'effort qu'il fit pour se soulever. C'était le [illegible] juin [illegible]. Il n'avait que quarante-quatre ans.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT BONIFACE

APOTRE DE L'ALLEMAGNE

Fête le 5 juin.



MARTYRE DE SAINT BONIFACE

Cette gravure, de Sadeler, l'un des maîtres les plus estimés de l'école flamande, représente plusieurs épisodes qui résument la vie du Saint.

Au fond du tableau on aperçoit les navires qui enlèvent à l'Angleterre l'apôtre de l'Allemagne. Ce sont les débuts de la Mission.

Au second plan, des évêques sont rassemblés sous une grande tente et délibèrent autour du Saint. On sait que le grand missionnaire, en sa qualité de légat du Saint-Siège, a convoqué et préside plusieurs Conciles provinciaux.

Enfin, au premier plan, la scène du martyre est dépeinte dans toute son horreur. Les meurtriers sont en train d'accomplir leur œuvre, et Boniface, frappé à mort, jette un dernier regard vers le Ciel. Sa crosse et le livre des Pères, qu'il lisait au moment de l'attaque, sont tombés de ses mains défaillantes et gisent à ses pieds sur le sol.

En l'année 718, un moine anglo-saxon se présentait à l'audience du pape Grégoire II. S'agenouillant aux pieds du Souverain Pontife, l'étranger tirait de son manteau une lettre de l'évêque Daniel, de Winchester, et, la remettant au Vicaire du Christ, il le suppliait d'écouter sa requête.

L'humble moine, qui, sans être annoncé, se présentait avec tant de confiance devant Grégoire II, portait le nom de Winfrid. Né à Kirton, dans le royaume de Wessex, il avait reçu, dès sa plus tendre enfance, des marques éclatantes de prédestination. Le Saint avait à peine atteint l'âge de raison, lorsqu'à la suite d'une mission que des moines étaient venus prêcher dans sa ville natale, il conçut le dessein de se donner complètement à Dieu et d'embrasser la vie monastique. Le père de Winfrid, jugeant d'après les règles de la prudence humaine, traita cette généreuse détermination de caprice d'enfant, et refusa de le laisser partir pour le couvent. Mais on ne résiste pas impunément à la volonté du ciel, et une maladie subite, qui le mit en quelques jours aux portes du tombeau, déjoua ces calculs trop égoïstes. Le malade comprit ce terrible mais salutaire avertissement, et, cessant de mettre obstacle à la vocation de son fils, il le fit entrer au monastère d'Excester. Le petit novice, que Dieu arrachait au monde d'une manière si extraordinaire, avait à peine sept ans.

Winfrid se montra digne des grâces de choix dont il avait été l'objet, et on le vit bientôt, joignant l'application la plus constante à la piété la plus vive, se livrer avec ardeur à l'étude des lettres sacrées. Ses progrès rapides attirèrent sur lui l'attention générale et, plus tard, le disciple, devenu maître à son tour, fut contraint d'accepter la chaire de théologie à l'abbaye de Nuchtel, où il venait de terminer ses études. La réputation du jeune professeur ne tarda pas à se répandre dans la Grande-Bretagne. De tous côtés, les élèves accouraient, et les rois eux-mêmes ne croyaient pas déroger à leur dignité, en le prenant pour arbitre et en lui demandant des conseils.

Le monde souriait au jeune religieux qui s'était dérobé si tôt à l'importunité de ses sollicitudes. Mais Wintrid, inébranlable comme au premier jour, non seulement ne songeait à tirer aucun parti de la confiance que lui témoignaient les puissants, mais encore refusait les dignités ecclésiastiques et, redoublant d'austérités, se donnait plus que jamais à la prière et à la contemplation. L'homme de Dieu avait, en effet, conçu un grand dessein; tournant ses regards vers les contrées encore païennes de la Germanie, il avait senti s'allumer en son cœur un zèle ardent pour la conversion des infidèles, et le célèbre professeur n'aspirait plus qu'à devenir l'apôtre de l'Allemagne.

Ses vœux purent enfin se réaliser. Dès l'année 716, Winfrid, après avoir demandé la bénédiction de son supérieur, quittait le monastère de Nuchtel et allait rejoindre à Utrecht saint Willibrord qui évangélisait les Frisons. Mais bientôt, les persécutions du vieux roi Radbod le chassèrent du pays. Attristé, mais non découragé par ce premier insuccès, le missionnaire revint au monastère de Nuchtel où on le reçut avec des transports d'allégresse.

Il n'y demeura pas longtemps. A la mort de l'abbé [illegible], les moines, espérant le retenir au milieu d'eux, lui conférèrent d'une voix unanime la charge d'abbé. L'humble religieux n'accepta pas cet honneur, et, reprenant le bâton de pèlerin, il dit adieu à ses Frères, et quitta pour toujours l'Angleterre.

Cette fois, l'homme de Dieu ne dirigea pas sa course vers les plages de la Germanie; avant de commencer sa seconde mission, il allait prendre les ordres du Souverain Pontife et demander au tombeau du prince des Apôtres les grâces de l'apostolat.

Tel était le solliciteur qui se présentait devant Grégoire II. Le pape l'accueillit avec bonté et, après s'être assuré de son dévouement, de sa piété, de sa science, il lui conféra les pouvoirs apostoliques.

Parti de Rome à la fin de mai 719, Winfrid traversa la Lombardie, la Bavière, la Thuringe. Selon les instructions du Saint-Siège, il observait les contrées qu'il traversait, et, pour nous servir d'une expression de l'hagiographe, il était semblable à l'abeille qui voltige autour des fleurs du jardin avant de se reposer sur le calice qu'elle a choisi. Poursuivant sa marche, il vint auprès de saint Willibrord reprendre les travaux interrompus, et, pendant trois ans, il se signala par son zèle à déraciner les superstitions païennes, à instruire les néophytes, à élever des églises en l'honneur de Jésus-Christ. Saint Willibrord, heureux de trouver un apôtre digne de continuer son œuvre, voulut conférer l'épiscopat à son jeune compagnon. Winfrid écouta sans mot dire cette proposition qui effrayait sa modestie; mais, la nuit suivante, il se dérobait aux honneurs qui s'obstinaient à le poursuivre et, seul, il prenait le chemin de la Thuringe. Le fugitif s'arrêta au monastère de Palatiolum. Comme il interprétait devant la communauté le passage qu'on venait de lire pendant le repas, un jeune homme de quinze ans se leva tout à coup et déclara qu'il voulait partager les travaux et les fatigues du missionnaire. Le premier compagnon que Dieu envoyait à son serviteur était de race royale, et portait le nom de Grégoire. Il devait se montrer digne de compter au nombre des disciples d'un Saint.

Suivi de ce compagnon, Winfrid arriva enfin en Thuringe. La situation était déplorable. Les chrétientés que saint Killien avait laissées florissantes avaient été ravagées par les barbares qui dominaient en maîtres dans cette partie de l'Allemagne. Privés de tout secours spirituel, les chrétiens oubliaient peu à peu les promesses de leur baptême et beaucoup d'entre eux n'hésitaient pas à sacrifier aux idoles. Malgré toutes les difficultés, en quelques mois, le missionnaire transforma le pays. Les païens quittaient leurs huttes de branchages et accouraient en foule entendre ses paroles, et ceux qui avaient été baptisés, raffermis dans la foi, renonçaient au culte des idoles, et reprenaient les pratiques de la vie chrétienne.

Ces magnifiques résultats ne furent pas obtenus sans labeur. En présence de la grossièreté germanique qui résistait obstinément à ses efforts, le missionnaire se laissait parfois aller au découragement et à une morne tristesse. Dans ces moments d'angoisse, il s'épanchait tout entier dans les lettres qu'il écrivait à l'évêque de Winchester: « C'est l'habitude des hommes, disait-il, lorsqu'il leur arrive quelque chose de triste et de pénible, de chercher une consolation près de ceux dont l'amitié, la sagesse et la piété inspirent le plus de confiance. C'est pourquoi j'expose à votre paternité les angoisses de mon âme fatiguée. »

Les larmes versées pour la cause du Christ ne demeurent pas infécondes: celles de Winfrid

firent fructifier la semence qu'il s'efforçait de jeter parmi ces populations délaissées, et bientôt, des monastères s'élevaient comme par enchantement au milieu des forêts de la Thuringe, pendant que le missionnaire, pénétrant au cœur même de la Hesse, convertissait des milliers d'infidèles. Une si abondante moisson imposait de nouveaux devoirs à l'ouvrier évangélique qui prit le parti d'envoyer à Rome un délégué, afin de rendre compte au Pape des progrès de la foi et de lui demander ses instructions.

Grégoire II ne se contenta pas de ce message. Il donna à Winfrid l'ordre de se rendre sur-le-champ à Rome, et il le reçut dans la basilique vaticane, devant la Confession de Saint-Pierre. Enfin, le jour de saint André, 30 novembre 725, il conférait au missionnaire la consécration épiscopale, lui donnait, en outre, une juridiction sans limites sur toutes les églises de la Germanie et changeait le nom de Winfrid, qu'il avait porté jusqu'alors, en celui de Boniface. Ce nom glorieux donné par le Pape était la louange la plus éclatante des bonnes œuvres que le missionnaire n'avait cessé d'opérer. Dans sa sollicitude paternelle, le Souverain Pontife ne voulut point le laisser partir sans lui donner des lettres de recommandation pour Charles Martel, dont le nom redouté par toute l'Europe inspirait le respect aux peuplades les plus sauvages de la Thuringe et de la Saxe.

Charles Martel ne trahit point la confiance que lui témoignait saint Grégoire II. Il accueillit l'évêque avec honneur et, dans un acte public qu'il scella de son anneau, il enjoignit à tous les comtes, ducs et palatins, de respecter et de faire respecter celui que Charles prenait sous sa sauvegarde. La France, en prêtant son appui au missionnaire, coopérait donc d'une manière officielle à l'évangélisation de l'Allemagne, et saint Boniface a déclaré que, sans la protection de la France, il n'aurait pu réussir dans sa mission. Mais, à cette époque, elle était chrétienne, et sa puissance incontestée faisait trembler les Barbares au delà du Rhin.

Un jour, comme le Saint prêchait dans le bourg de Geismar, on vint lui dire qu'il y avait aux environs un arbre gigantesque, qui, sous le nom de chêne de Thor, était l'objet d'un culte superstitieux. A cette nouvelle, l'homme de Dieu se leva et marcha vers l'idole redoutée. Les païens le suivirent, et bientôt, la population en armes se pressa autour de la fausse divinité, prête à tirer une éclatante vengeance des audacieux qui songeaient à l'outrager. Le Saint, avec les clercs et les quelques serviteurs qui l'accompagnaient, se trouva entouré par la foule menaçante; il n'y avait d'autre alternative que la fuite ou la mort. Boniface n'hésita pas cependant, et sur son ordre, on frappa le chêne avec une cognée. Un cri de fureur s'éleva aussitôt, et le peuple allait se porter aux dernières violences, lorsque, soudain, il recula, saisi d'épouvante. L'arbre, ployé par une force invisible, faisait entendre d'horribles craquements et, tombant aux pieds de l'évêque, se brisait en quatre tronçons. A la vue de ce prodige, les païens s'inclinèrent avec respect devant l'homme dont la puissance surpassait celle de leur dieu, et tous demandèrent le baptême. Le Christ avait vaincu. Pour célébrer cette victoire, Boniface fit élever, avec le bois de l'arbre abattu, un oratoire en l'honneur du prince des Apôtres. Saint Pierre prenait possession de la contrée, et bientôt de nombreuses églises s'élevaient à côté de la chapelle qu'on lui avait dédiée.

Les ouvriers n'étaient pas assez nombreux en présence d'une si abondante moisson. Boniface adressa un appel à ses compatriotes, et, de tous les points de la Grande-Bretagne, accoururent de nouveaux missionnaires.

La plus féconde méthode d'apostolat de ce grand missionnaire bénédictin était de fonder des couvents, qui devenaient des centres de mission, d'éducation, d'exemple et de prière; en un mot, de vrais foyers de civilisation. C'est dans ce but qu'il fonda la célèbre abbaye de Fulda, qui fut pour l'Allemagne ce que le Mont Cassin était pour l'Italie.

Les femmes elles-mêmes accoururent des cloîtres d'Angleterre prendre leur part de travaux apostoliques. De saintes religieuses, Chunigilde, Thécla, Walburge, Lioba, venaient s'établir au milieu de ces populations encore barbares et ces douces servantes du Christ parvenaient à fléchir le caractère indompté des farouches Germaines. Travaillant dans la prière et le silence, elles exercèrent une grande influence sur les peuplades à demi-sauvages au milieu desquelles elles vivaient. Leur présence était nécessaire, à ce moment où la civilisation germanique commençait à éclore, car, selon la belle expression de M. Ozanam, la Providence a placé des femmes auprès de tous les berceaux.

Ces exemples ne suffisaient pas toujours à maintenir la ferveur et la foi parmi les néophytes. Mettant à profit le manque de prêtres et l'ignorance des nouveaux convertis, des serfs, échappés des manoirs de leurs maîtres, n'hésitaient pas, pour se couvrir des immunités ecclésiastiques, à prendre l'habit et la tonsure des clercs, et sous ces vêtements empruntés, étalaient partout le scandale, portaient partout la démoralisation. Beaucoup de ces moines sans mission n'avaient pas renoncé aux superstitions du paganisme et, mêlant ensemble tous les dogmes et tous les rites, ils offraient des victimes au dieu Thor avant de conférer le baptême. Un imposteur, Hildebert, parcourait les campagnes en montrant aux multitudes des lettres que Jésus-Christ lui envoyait, disait-il, par l'entremise des anges, et il ne craignait pas de distribuer ses propres reliques, à prix d'argent. Les foules, séduites par ces ministres du démon, qui se présentaient à elles comme les ministres du Christ, n'écoutaient plus la voix de leurs pasteurs légitimes; elles abandonnaient les églises et se livraient aux pratiques les plus abominables, sous le masque de la religion. Il fallait à tout prix mettre un terme à ces parodies sacrilèges, et c'est dans ce dessein que Boniface se rendit à Rome en 738.

Le pape Grégoire III venait de monter sur le trône pontifical. Il accueillit avec bonté l'apôtre de l'Allemagne, lui conféra des pouvoirs nouveaux à l'effet d'instituer des sièges épiscopaux et de mettre la dernière main à l'organisation ecclésiastique dans ces contrées; enfin, il le nomma légat du Saint-Siège. Avant son départ; il lui adjoignit un moine anglais du Mont Cassin, qui portait le nom de Willibaud; Willibaud devait suivre le Saint dans toutes ses pérégrinations apostoliques, et c'est lui qui, le premier, nous a donné l'histoire de ses travaux.

Muni des lettres pontificales, Boniface se rendit d'abord en Bavière. Son premier soin fut de convoquer un synode et de créer à côté de l'évêché de Passau ceux de Salzbourg, Freising et Ratisbonne. La Bavière se trouva donc canoni-

quement placée sous une juridiction régulière et bientôt, grâce à la vigilance des pontifes, les rangs du sacerdoce se resserrèrent, et l'on parvint enfin à chasser les loups ravisseurs qui, trop longtemps, avaient abusé le troupeau en prenant la houlette du pasteur.

SAINT BONIFACE ET LA FRANCE

Le grand missionnaire rendit le même service à la France du Nord. De graves désordres s'étaient glissés à la faveur des guerres civiles et des dissensions politiques, et Charles Martel les avait trop favorisés. Boniface, nommé par le Pape saint Zacharie, archevêque de Mayence, légat du Pape en Allemagne et en France, convoqua plusieurs Conciles et rétablit la discipline ecclésiastique suivant les instructions du Souverain Pontife.

Il était loyalement aidé dans cette grande œuvre par les fils de Charles Martel, Carloman et Pépin.

Carloman, élevé au milieu des camps, était demeuré jusque-là, dit le chroniqueur, bien étranger aux choses de la religion. Il se transforma sous l'action du Saint, et devint lui aussi un apôtre. Toujours prêt à soutenir les droits de l'Eglise, il n'usait de son pouvoir que pour faire respecter les lois canoniques, fonder des monastères et peupler l'Allemagne de missionnaires. Dieu récompensa par des grâces signalées le prince qui s'était voué à son service. Renonçant aux honneurs de la terre, Carloman prit l'habit monastique, se retira au Mont Cassin, et mérita lui aussi d'être compté au nombre des saints. La famille bénédictine célèbre sa fête le 17 août.

Ce grand sacrifice de Carloman prépara la grandeur terrestre de sa famille. Son départ laissait son frère, Pépin le Bref, seul maître réel du pouvoir. Il restait bien un roi de la famille de Clovis, mais son autorité, purement nominale, était nulle. La France avait besoin d'un vaillant défenseur contre les Saxons du Nord et les Sarrasins du Midi; on résolut de donner à Pépin le titre de roi. Mais on avait promis obéissance au descendant de Clovis, devenu incapable.

Que faire? On s'adressa au souverain guide des consciences, au Vicaire de Jésus-Christ. « Est-il permis, dirent les Francs, de donner le titre de roi à celui qui en a déjà toute l'autorité? — Cela est permis, répondit le Pape. » Et Pépin le Bref devint roi.

Heureux les peuples qui, au lieu de se déchirer dans les guerres civiles et les dissensions politiques, prennent le Pape pour juge, pacificateur et arbitre!

Le sacre du nouveau roi eut lieu à Soissons. En sa qualité de légat du Saint-Siège, Boniface reçut le serment de Pépin, versa l'huile sainte sur sa tête et le présenta au peuple qui, par trois fois, poussa l'acclamation: *Vivat rex in æternum!*

La France pacifiée voyait le sacerdoce et la royauté se donner la main et préparer par leur union le règne de Charlemagne. L'Allemagne évangélisée avait reçu, avec le droit canonique, l'organisation ecclésiastique, et il n'y avait plus à craindre de conflit de juridiction. Le Saint avait rempli sa mission. Il pensa qu'il pouvait reprendre ses courses apostoliques à travers les nations infidèles.

Mais, avant d'entreprendre ce pénible voyage, il voulut régler les affaires de son diocèse, et celles de ses suffragants. Il plaça sur le siège de Mayence, son disciple Lul, et dans une lettre touchante, il supplia Pépin le Bref d'accorder sa protection à l'immense troupeau dont il avait été à la fois l'apôtre et le pasteur. Puis, accompagné de quelques clercs, il se dirigea vers la Frise.

Mais l'Eglise triomphante enviait ce héros de l'Eglise militante, à qui Dieu ne réservait plus qu'un combat.

Le 5 juin 755, le pavillon de l'archevêque avait été dressé au bord de la Burda. Tout était disposé pour le sacrifice et l'on attendait la multitude des néophytes convoquée afin de recevoir l'imposition des mains. Au lever du soleil, une foule nombreuse parut à l'horizon; ce n'était point celle que l'on attendait. Attirées par l'espoir du pillage, les peuplades païennes tentaient contre l'évêque et sa suite un hardi coup de main. Les serviteurs coururent aux armes, mais, au premier tumulte de l'attaque, l'homme de Dieu, entouré des clercs, sortit de sa tente: « Cessez ce combat, mes enfants, s'écria-t-il, voici venue l'heure de la délivrance. Soyez forts dans le Seigneur; il sauvera vos âmes. » Et s'avançant au-devant des Barbares, il se présenta à eux comme la victime résignée. Obéissant à la voix du pontife, les serviteurs cessent d'opposer une résistance inutile, et, martyrs de la foi, tombent avec leur maître sous les coups des assassins. Les Barbares ne jouirent pas longtemps de leur triomphe. A la première nouvelle de l'attentat, les chrétiens des environs se levèrent en armes, et se jetèrent sur les meurtriers qu'ils exterminèrent. Après le combat, on retrouva le corps de saint Boniface criblé de coups. A ses côtés, était ouvert un livre souillé de sang, tombé de ses mains défaillantes: il contenait l'écrit de saint Ambroise: *Du bienfait de la mort.*

L'Allemagne pleura longtemps son apôtre dont le corps fut successivement déposé à Maestricht, Mayence, et enfin au monastère de Fulda. La France a le bonheur de posséder une de ses reliques insignes: les dévots de saint Boniface peuvent aller la vénérer à l'église collégiale de Saint-Quentin.

E. Petithenry, imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris

SAINT NORBERT

FONDATEUR DES PRÉMONTRÉS, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG

Fête le 6 juin.



1. Norbert, né à Cleves, de la noble race des Francs-Saliens, fut engagé dès son jeune âge dans la cléricature. Mais il **fréquentait** plus la cour que l'église. Renversé un jour par **la foudre, il se convertit.**



3. De retour dans sa ville natale, il est admis à l'ordination, et, avant de recevoir l'onction sacerdotale, il se **depouille de ses habits mondains et se revêt d'une simple tunique de peau.**



2. Abandonnant les vanités du monde, il se retire pendant quelque temps à l'abbaye de Siegeberg où, sous la conduite du bienheureux abbé Conon, il étudie sa vocation et s'exerce à la vie spirituelle.



4. Décidé à embrasser la vie apostolique dans toute sa perfection, Norbert distribue ses biens aux pauvres, ne voulant d'autre héritage que le Seigneur lui-même.



[illegible] Accompagné du bienheureux Hugues, qui s'était attaché à ses travaux et [illegible] de ses trois premiers compagnons, il parcourt les [illegible], les châteaux et les bourgades, prêchant et [illegible] les peuples accourus à sa voix.



6. La [illegible] sainte Vierge apparaît à saint Norbert pendant une nuit [illegible] le lieu [illegible] le [illegible] des Prémontrés [illegible] porter.



7. Sur une révélation du martyr saint Géréon, il se rend à Cologne, et désigne le lieu où reposaient, ignorées depuis [illegible], les reliques de ce Saint. Les ossements sacrés sont ensuite transportés à Prémontré.



8. Pendant qu'il prie et fait prier ses Frères pour le choix [illegible] saint Augustin lui apparaît et lui présente la [illegible] par les [illegible] à tous ceux qui la suivront.



9. Continuant l'exercice de la vie apostolique, Norbert réconcilie les ennemis, convertit les hérétiques et travaille utilement au salut des âmes. Les [illegible] connaissent sa parole et à sa voix les démons sortent des corps des possédés.



11. Le comte Godefroi de Cappenberg renonce au monde avec sa femme et son frère Otto, et [illegible] l'Ordre des Prémontrés. Cet exemple est suivi par un grand nombre de princes et seigneurs.



10. Prévoyant le bien immense que Norbert et l'Ordre des Prémontrés feront à [illegible], le diable lui joue toutes ses ruses. Il se présente au Saint sous la forme d'un ours menaçant, mais il est chassé par la foi [illegible] de Norbert.



12. Saint Norbert obtient du pape Honorius II l'approbation de l'Ordre des Prémontrés. Pendant qu'il se livre à la contemplation avec ses premiers disciples, une voix le désigne comme futur évêque de Magdebourg.



13. Pour montrer combien le nouvel Institut et ses œuvres lui sont agréables, Dieu multiplie les miracles par les mains du fondateur. A Wurtzbourg, il rend la vue à une femme aveugle, pendant la messe du jour de Pâques.



15. Saint Norbert, reconciliant l'église de Saint-Maurice après un meurtre, est assailli par une émeute du peuple de Magdebourg. Il va seul au-devant des épées, mais son corps, invincible comme son courage, n'éprouve aucune atteinte.



14. Élevé sur le siège archiépiscopal de Magdebourg (1126), son zèle à réformer cette église lui attire la haine des méchants. Un assassin s'introduit auprès de lui ; mais Norbert, averti par Dieu, désarme le coupable, le convertit et lui pardonne.



16. A la mort du saint archevêque, on voit son âme portée au ciel par les anges sous la forme d'un lis, et le même apparaît au bienheureux Hugues environné de lumière. Son corps demeura plusieurs jours exposé, sans aucun signe de corruption (1134).

Imp. [illegible], Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT ROBERT, ABBÉ DE NEWMINSTER

Fête le 7 juin.



Premiers jours dans la solitude. — Fondation de l'abbaye de Fontaines. On commence par bâtir la chapelle.

Robert naquit en Angleterre, au diocèse d'York, vers la fin du XIe siècle. Ses parents, vrais chrétiens, lui donnèrent de bonne heure une éducation conforme à leur foi et trempèrent si bien son âme, que, par une précocité merveilleuse, il s'adonna dès l'enfance, d'une façon à peu près exclusive, à l'étude et à la prière. Ces deux occupations devinrent ses attraits de prédilection.

Sitôt que son intelligence eut le développement convenable, elle savoura bien vite les profonds enseignements de la sainte Ecriture; sa vertu s'y fortifia graduellement et le fit juger digne du sacerdoce dès qu'il eut atteint l'âge de le recevoir; on lui confia immédiatement le soin d'une paroisse.

IL DEVIENT MOINE

Mais il ne tarda pas à gémir sous le fardeau des âmes, dont les lumières de la sainteté lui faisaient encore mieux sentir le poids. Ses goûts solitaires le poussaient d'ailleurs vers la vie monastique. Il quitta donc une responsabilité qui l'effrayait, et prit le chemin de l'abbaye bénédictine de Witteby, située dans son diocèse, sur la côte de la mer du Nord.

Sa piété extraordinaire fut déçue et ne trouva point cette communauté assez régulière pour satisfaire ses hautes aspirations de sainteté. Robert essaya du monastère de Notre-Dame d'York : là encore dans l'ensemble la ferveur était languissante. Le saint abbé Richard, qui dirigeait cette communauté, faisait tout pour la raviver et prodiguait les exhortations pressantes, les généreux exemples : sa parole avait peu d'écho, ses exemples peu d'imitateurs: lui-même s'estimait heureux de ne point subir les entraînements contraires.

Devant cette inertie, Robert et Richard se déterminent à un dernier parti : c'est de quitter le monastère et d'aller fonder ailleurs, avec la meilleure part de la communauté qui n'hésitera pas à les suivre, un couvent où tous pourront donner libre carrière à leurs légitimes désirs de perfection.

Fort heureusement le bon Dieu leur ménagea une puissante protection. Turstin, l'archevêque du comté, non seulement bénit et encourage leurs projets, il pousse le zèle et la bienveillance jusqu'à faire construire pour eux, de ses propres deniers, un couvent dans la vallée de Scheldall.

Douze moines, parmi lesquels, Robert, peuplent le nouveau monastère, qui s'appellera désormais *Abbaye des Fontaines*. Richard en est abbé. On adopte la règle et l'habit de Cîteaux et on peut enfin courir à l'aise dans les sentiers ardus de la perfection.

Ici le travail seul donne droit à la nourriture, la fatigue seule le droit au repos; et encore doit-on

quitter la table sans être rassasié, et le lit avant d'être tout à fait reposé. Robert entre tous se distingua par son ardeur au travail, sa ferveur dans la prière, son zèle apostolique, ses dures mortifications. Il ressentit aussi sa part des persécutions suscitées par les anciens moines de Notre-Dame d'York contre l'Abbaye des Fontaines. Mais les souffrances sont l'aliment de la sainteté, et les moines fervents qui n'en reçoivent pas du dehors, savent s'en créer de volontaires par leurs pénitences. Robert ne manqua ni des unes ni des autres, au grand profit de sa vertu, dont le parfum, après avoir embaumé le monastère, se répandit bien vite au loin.

IL DEVIENT ABBÉ

Ranulphe de Merley, seigneur d'York, ayant voulu fonder un monastère près de la ville actuelle de Morpeth, onze Frères de l'Abbaye des Fontaines y furent appelés, et le renom de sainteté de Robert le fit choisir pour abbé (1137). Telle est l'origine de l'abbaye de Newminster (nouveau monastère).

Notre Saint ne vit dans sa nouvelle dignité qu'une obligation plus stricte à la sainteté. Il n'y faillit point, grâce à Dieu, et redoubla ses austérites. Son historien, Jean Papgravius, rapporte que jamais il ne sortit de table si ce n'est avec un appétit plutôt aiguisé que satisfait, et que tous les carêmes il jeûnait au pain et à l'eau.

Un jour, au sortir du carême, par suite sans doute de ses mortifications excessives, il ne put goûter d'aucun des mets que lui présenta le frère servant : « Mon Père, lui dit celui-ci, pourquoi ne mangez-vous pas ? — Peut-être, répond le Saint, que si j'avais un peu de pain d'avoine et de beurre, j'en pourrais manger. » — Le pain d'avoine était donc une friandise pour ce bon moine; nos délicats contemporains, Anglais ou Français, avoueront qu'il n'était pas difficile. — Le charitable frère s'empresse de répondre au désir de son supérieur. Mais lui croit avoir cédé à un mouvement de gourmandise qu'il se reproche vivement, et veut s'en punir aussitôt. Il ne touche pas au mets qu'on lui présente et le fait déposer à la porte, dans l'assiette qui le contenait, pour le premier mendiant de passage. Mais, ô merveille ! on voit venir, au lieu d'un pauvre, un beau jeune homme frais et radieux, qui emporte le mets avec l'assiette et disparaît. Cependant on s'étonne au monastère de la disparition de l'assiette de l'abbé; mais au moment du repas on la voit soudain suspendue dans les airs et venir se déposer doucement devant l'abbé. L'assiette était vide : Dieu avait agréé le sacrifice de son serviteur, et quelque bon ange avait porté le mets à un pauvre mendiant. Ce miracle, bien capable d'édifier le monastère, était d'ailleurs sans préjudice de la récompense à recevoir dans le ciel, où Dieu doit récompenser même un verre d'eau froide donné pour l'amour de lui.

VISIONS ET RÉVÉLATIONS

En dehors des exercices de sa charge et de son état, Robert récitait chaque jour les 150 psaumes du psautier. Un jour qu'absorbé dans sa prière, il demandait à Dieu d'agréer le sacrifice que ses moines et lui avaient fait de leur existence terrestre et de les inscrire tous au livre de vie, il entendit une voix du ciel qui disait : « Confiance, mon fils, ta prière est exaucée, les noms de tes enfants sont écrits au livre de vie, deux cependant sont exceptés, dont les noms sont inscrits sur la terre parce que leurs cœurs y restent attachés. Quelque temps après, deux frères convers quittaient en effet la communauté pour retourner au monde y périr bientôt misérablement.

Notre Saint était un jour de passage à New-Castle, port de mer tout près de là : Il avise au milieu d'une foule de jeunes gens et de jeunes personnes, un jeune homme de mine éveillée, à la fois effrontée et aimable, qui la parcourt fièvreusement comme pour une importante affaire. L'homme de Dieu flaire le vieil ennemi du genre humain; tout à coup, il lui commande : « Allons, vaniteux ! ces jeunes gens n'ont nul besoin de toi ; quitte-les et suis-moi. » Terrassé par ce commandement, il obéit sans réplique et suit tête basse, honteux comme un renard pris au piège. Arrivés au détour d'un chemin en dehors de la ville, Robert lui demande : « Qui es-tu ? et que faisais-tu avec ces jeunes gens ? » — Tu sais bien qui je suis et ce que je faisais. Deux familles riches célébraient une noce en grande pompe ; il y fallait trouver mon compte : tout était prêt pour que les rivaux de l'époux le missent à mort et que les convives, aveuglés de colère et d'ivresse, usassent de représailles, et fissent un grand carnage : cette querelle de famille eût dégénéré en guerre civile. Oh ! que de sang répandu ! quel riche butin d'âmes pour notre enfer ! Je comptais l'annoncer bientôt à mon maître Satan ; tu as déjoué mon plan, je vais rentrer bredouille... »

Le Saint le maudit et lui commande, au nom de Dieu, de s'en aller aux déserts, et de laisser ces familles en paix. Le démon obéit, mais en jetant, en guise d'adieu, une telle épouvante à la ronde, que les chevaux du cortège nuptial, tout frémissants, hennissent, piaffent et ne peuvent qu'à grand peine être maîtrisés par leurs cavaliers.

Une nuit, Dieu lui montra dans un songe, les manœuvres de Satan : il vit le diable assis à la porte du chœur de la chapelle, où, malgré ses efforts, il n'avait pu entrer. Il avait la forme d'un grossier paysan au long buste, monté sur de grandes jambes dénudées et chargé sur le dos d'une hotte de chiffonnier, retenue au moyen de cordes passées sous les aisselles, à une plaque de bois sur la poitrine. Le cou allongé, les yeux roulants, il fait le tour du chœur, cherchant d'un regard anxieux les religieux qui pourraient lui plaire davantage. Mais la ferveur des moines redouble. Robert est là qui les aide de ses exemples et de ses paroles ; le rôdeur infernal a beau observer, il n'y a rien pour lui. Il s'en va furieux vers le chœur des convers, plus heureux cette fois, il en voit quelques-uns sommeiller et rit aux éclats; d'autres laissent leur imagination s'égarer à des pensées nuisibles ou dangereuses; il applaudit à outrance et en saute de joie. Il trouve enfin un jeune novice, présent de corps à la prière, mais dont le cœur se repaît de désirs illicites et cherche déjà le moyen de les réaliser en secret. « Celui-là, dit-il, c'est le mien », ce disant, il le saisit avec sa fourche, le jette dans sa hotte et se sauve à toutes jambes.

Le lendemain à son réveil, le saint abbé, inquiet pour ce frère, le fait chercher avec diligence. Hélas ! il avait fui pendant la nuit et ne devait plus revenir; on sut plus tard qu'il s'enrôla dans une troupe de brigands, qu'il fut saisi par la justice humaine et condamné à mourir du dernier supplice. Plaise à Dieu qu'à ce moment suprême, le repentir de son apostasie lui ait obtenu le pardon et ouvert le cœur de la divine Miséricorde.

Une autre fois, pendant qu'il célèbre le saint sacrifice, il voit tout à coup la mer grossir ses ondes, les jeter furieuses vers le ciel d'où elles retombent en épais bouillons d'écume ; au milieu, un bateau désemparé erre à la merci de la tempête, et va bientôt se briser sur les rochers environnants, tous les passagers sont engloutis. La messe achevée, Robert

envoie des Frères constater le sinistre; ils trouvent, en effet, au bout de quatre jours, à l'endroit indiqué, des corps de naufragés jetés sur la côte, auxquels ils donnent la sépulture.

DERNIÈRES ÉPREUVES — SA MORT

Une dame convertie par le Saint s'était mise sous sa direction pour y marcher dans les hautes voies de la perfection, à l'exemple de ces illustres matrones romaines, telles que Paula qui, sous la direction de saint Jérôme, devint sainte Paule. Le démon de la calomnie ne tarda pas à jeter de noirs soupçons sur ces rapports de spiritualité et d'édification; la calomnie courut rapidement suivant l'usage en pareille matière, et vint, à travers les océans, jusqu'à Clairvaux, aux oreilles de saint Bernard, qui était alors la lumière et le guide de l'ordre de Cîteaux. Une étroite amitié avait jusque-là uni les deux Saints. Robert prend le parti de venir se justifier à Clairvaux. Saint Bernard a révélation de l'innocence de son ami, dont la haute sainteté lui était d'ailleurs connue depuis longtemps; dès qu'il l'aperçoit, il lui dit le premier et avant toute autre parole : « Frère Robert, tous les bruits dont on a voulu ternir votre réputation sont faux. » Et, en témoignage d'estime et d'affection, il lui remet sa ceinture, dont le seul attouchement opéra dans la suite beaucoup de guérisons.

Robert dirigeait aussi la conscience d'un saint ermite nommé Godric; ils eurent souvent de longs et pieux entretiens, tantôt sur les communications intimes dont Dieu ou ses anges les favorisaient, tantôt sur les misères de notre pauvre nature, les moyens de la guérir et de la fortifier dans le bien, ou encore sur les précieux avantages de la protection des saints, etc. Robert lui dit un jour inspiré d'en haut : « Souvenez-vous de moi, mon frère, car vous ne me verrez plus dans cette chair de corruption. »

Or, quelques jours après, Godric, assis dans sa cellule, voyait tout à coup deux tours lumineuses s'élever jusqu'au ciel : sur l'une apparaissaient trois anges emportant dans un globe brillant l'âme du bienheureux Robert; deux anges marchaient de front derrière le troisième qui leur ouvrait la marche au sommet des nues; à l'autre tour figurait une autre sainte âme, du nom d'Edithe, reçue en même temps dans le sein de Dieu.

Godric voit les esprits infernaux se jeter au-devant de l'âme de Robert qui va leur échapper définitivement; mais les anges luttent pour lui et le conduisent victorieusement dans l'éternité bienheureuse. C'était le 7 juin de l'an 1159. Le pieux solitaire survécut onze ans à son saint ami.

MIRACLES

Un muet de naissance, pour obtenir sa guérison, adressait beaucoup de supplications et de larmes au saint martyr de l'Angleterre, Thomas Becket, mais sans résultats apparents. Le Saint lui apparaît un jour et lui dit : « Pars sans délai pour Newminster, aie confiance, Robert exaucera ta prière. » Le muet objecte au fond de son cœur : « Qui me montrera le duché d'York, qui m'indiquera le chemin? — Celui-là même sera ton guide qui est non seulement le seigneur du duché, mais le Seigneur et le Créateur du monde. » Il part et arrive sans erreur au monastère. A peine en a-t-il touché le seuil qu'il sent sa langue se délier et peut chanter la gloire et la puissance de saint Robert. Notre bienheureux guérit encore un autre muet, redressa plusieurs boiteux, rendit la raison à un fou, la vue à un aveugle; ces faveurs précieuses et beaucoup d'autres rendirent son culte populaire et son nom respecté et glorieux dans l'ancienne Angleterre catholique.

SAINTE POTAMIENNE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 7 juin.

NOBLESSE ET LIBERTÉ PAR JÉSUS-CHRIST

Quand Jésus-Christ envoya ses apôtres prêcher son Evangile au monde et régénérer les hommes par le Baptême, une grande partie de l'humanité était esclave de l'autre. Dans cette fameuse république d'Athènes, si vantée par les littérateurs, il y eut telle époque où, sur trente mille habitants, il n'y avait que dix mille citoyens libres, les vingt mille autres étaient esclaves. Beaucoup de patriciens romains avaient à leur service des centaines d'esclaves.

Les philosophes païens se demandaient sérieusement si un esclave avait une âme. Le maître l'achetait, le vendait, le tuait même quelquefois, en faisait ce qu'il voulait, comme si les esclaves eussent été une partie de son bétail.

L'Eglise de Jésus-Christ vint apprendre aux hommes la plus vraie et la plus belle fraternité en leur enseignant à dire ensemble, avec le Rédempteur : « *Notre Père, qui êtes aux cieux...* »

Mais, si pour abolir peu à peu et sans secousse l'esclavage, comme l'a fait l'Eglise, il était nécessaire d'éclairer et d'adoucir le cœur des maîtres, il n'était pas moins indispensable de relever le niveau moral des esclaves, car beaucoup vivaient dans un tel abrutissement qu'ils n'étaient pas capables de porter les avantages de la liberté.

L'ESCLAVE POTAMIENNE AFFRANCHIE PAR JÉSUS-CHRIST DEVIENT PLUS LIBRE ET PLUS NOBLE QUE SON MAITRE PAÏEN

Au commencement du troisième siècle, quand l'empire romain persécutait encore l'Eglise, la jeune Potamienne fut un touchant exemple de ce que la grâce de Jésus-Christ pouvait faire d'une esclave. Née sans doute dans l'esclavage, cette jeune fille était au service d'un païen d'Alexandrie, riche, mais plein de vices. Potamienne était extraordinairement belle de visage, mais son âme était plus admirable encore, car elle était vraiment chrétienne. Le démon espéra trouver en son maître un instrument docile, pour perdre cette âme sainte. Ce païen, en effet, croyant qu'il avait tout droit sur ses esclaves, voulut exiger que Potamienne devînt la complice de ses crimes. La jeune chrétienne s'y refusa avec une invincible fermeté.

Lequel des deux était le plus esclave: ce maître servilement courbé sous le joug dégradant de ses passions, ou Potamienne libre et vaillante dans la majesté de sa vertu ?

Lequel des deux était le plus noble, de cette *bête*, ou de cet *ange* ?

Le païen, voyant qu'il ne pouvait obtenir de Potamienne rien de ce que réprouve la conscience chré-

tienne, la livra au préfet d'Alexandrie; il promit à ce magistrat une forte somme d'argent, s'il réussissait à vaincre la constance de l'esclave; et si Potamienne persistait dans ses refus, il lui demandait de la livrer au dernier supplice.

Voilà donc ce magistrat entre l'innocent et le coupable. Que va-t-il faire? En digne païen, il prend en main la cause du coupable contre l'innocent. (Tel était l'abîme d'où il fallait que l'Eglise tirât la société antique.) Désireux de gagner la somme promise, le préfet cherche quelque affreux supplice, dont la perspective pût effrayer la jeune fille. Il ordonne de préparer une chaudière d'huile bouillante et d'exposer auprès un grand nombre d'instruments de tortures. Puis, appelant la jeune fille, il lui montre tout cet appareil effroyable : « Choisis, lui dit-il, obéis à ton maître ou voilà ce qui t'attend. — A Dieu ne plaise, répond Potamienne, que je souille mon âme en obéissant aux ordres criminels de mon maître. — Bourreaux, cria le magistrat déçu et furieux, dépouillez-la de ses vêtements et plongez-la dans l'huile bouillante. — Je vous en conjure, par le salut de l'empereur, dit la pudique vierge, qu'on me laisse mes vêtements; qu'on me plonge plutôt lentement dans la chaudière pour multiplier mes souffrances; Jésus-Christ, que vous ignorez, me donnera la force de les supporter. »

Ce raffinemeut de cruauté parut ingénieux, on y consentit; on commença donc à plonger ses pieds dans le liquide brûlant et on l'y enfonça peu à peu, très lentement, de manière à la cuire toute vivante. Cette horrible supplice dura trois heures, au bout desquelles l'innocente victime expira. — D'esclave sur la terre, Potamienne est devenue reine à la cour céleste.

Saint Antoine aimait à raconter ce trait d'héroïsme chrétien; on pense qu'il en avait été lui-même témoin, car il était venu à Alexandrie soutenir le courage des fidèles pendant cette persécution.

SAINT MERIADEC, EVÊQUE DE VANNES

Fête le 7 juin.

Mériadec, nom cher aux Bretons, est celui d'un prince de la plus ancienne famille royale de Bretagne. Il vivait au VIIe siècle. Sa noblesse et ses richesses ne servirent, dès son enfance, qu'à rendre plus admirables son humilité et sa charité. Telle était sa bonté, que les maux du prochain le touchaient davantage que les siens propres.

Saint Hingueten, évêque de Vannes, l'éleva au sacerdoce, malgré les résistances de son humilité, qui ne se croyait pas digne d'une charge si sublime. Quand Mériadec se vit revêtu de ce caractère sacré, il se mit avec une nouvelle ardeur à l'œuvre de sa sanctification; il doubla ses austérités et ses prières, il vivait en grande sobriété et pauvreté, distribuant aux clercs pauvres ses revenus ecclésiastiques, et aux autres indigents le produit de ses biens patrimoniaux. Bientôt, dans toute la Bretagne, on parla avec admiration des vertus du saint prêtre. A la vue de cette renommée qu'il n'avait jamais cherchée Mériadec eut peur; il craignit les pièges de l'orgueil, et s'enfuit dans une solitude de Pontivy.

Là, seul avec Dieu, il passait toutes ses heures dans la prière, et s'offrait lui-même au Seigneur comme une hostie vivante, immolée par la pénitence : il n'interrompait ses jeûnes que par un peu de pain, d'eau et de légumes; son vêtement était un cilice, un autre cilice lui servait de lit. Mais la renommée qu'il fuyait le poursuivit au désert : les malades venaient à lui, et sa prière les guérissait.

Aussi, quand saint Hingueten eut rendu le dernier soupir, les habitants de Vannes vinrent chercher le bon solitaire et l'emmenèrent de force pour être sacré évêque. Sur le trône épiscopal, il resta pauvre et austère comme au désert, mais sa situation lui permit d'être plus que jamais le père des pauvres et des orphelins et la lumière des prêtres. Ses travaux et ses austérités le ravirent trop tôt à son peuple bien-aimé. Il fut enseveli dans la cathédrale, et ses miracles continuèrent à le rendre cher aux Bretons.

Plusieurs sanctuaires sont dédiés à sa mémoire; les trois plus fréquentés sont : la chapelle du château de Pontivy, celle de Stival, et une autre dans la paroisse de Plumergat.

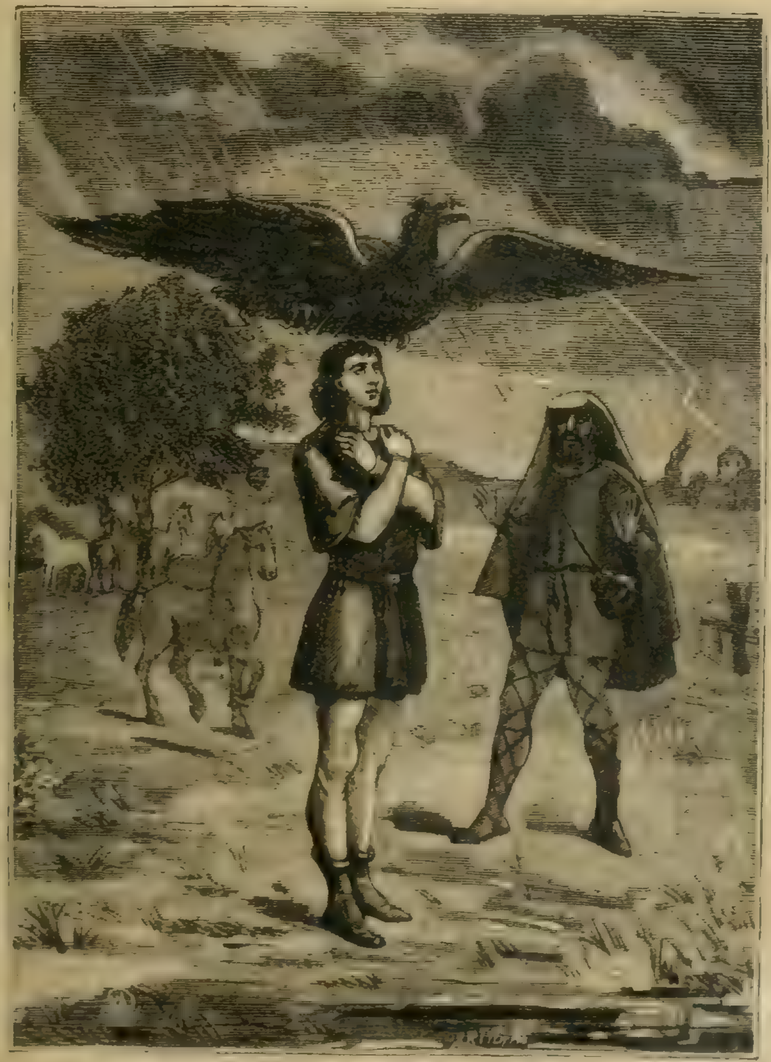


Imp. gérant Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT MÉDARD

ÉVÊQUE DE NOYON (459-545)

Fête le 8 juin.



Un aigle étend ses ailes sur Médard enfant pendant un orage, et ce prodige manifeste à un serviteur et à ses parents sa sainteté. C'était la récompense d'un acte de charité généreux.

Vers le milieu du v[e] siècle, dans un petit village de Picardie, à Salency, naissaient deux enfants qui devaient être la gloire de leur patrie. Médard et Godard, nés le même jour, consacrés évêques le même jour, devaient, nous dit le martyrologe romain, s'envoler au ciel ensemble. Quoique leur vie ait été très étroitement liée, nous parlerons surtout de saint Médard, dont le nom est resté si populaire dans notre France.

FAMILLE DE SAINT MÉDARD

Nectardus, père de notre Saint, était un noble leude franc de la cour de Chilpéric. Il était né dans les ténèbres du paganisme, mais les exemples et les prières de son épouse Protagia lui firent demander le baptême.

Devenu chrétien, Nectardus, bannissant tout respect humain, résolut de mener une vie con-

[illegible] au caractère qu'il venait de recevoir. Ainsi, toute superstition fut chassée de cette maison chrétienne, et les deux époux brillèrent autant par leur piété, leur miséricorde envers les pauvres que par la noblesse de leur rang et l'éclat de leur fortune. Dieu, qui régnait dans cette famille, y répandit ses plus abondantes bénédictions. Les heureux parents ne laissèrent pas une longue suite de descendants sur la terre, mais ils eurent l'incomparable honneur de donner aux Églises de [illegible] et de Rouen deux [illegible] qui ont conquis la gloire éternelle des saints.

[illegible] ÉTUDES DE MÉDARD

Le jeune Médard fut placé sous la direction des [illegible]

Le fils [illegible] franc devint bientôt un savant et un saint. [illegible] encore, il eût l'esprit de prophétie, comme le prouve un trait de son adolescence. Il dit un jour à un de ses condisciples, [illegible] qu'il aimait tout particulièrement à cause de sa vertu : « Vous serez d'abord [illegible] : puis, à trente ans, vous serez évêque. » Nous verrons plus loin comment se réalisa cette prophétie.

[illegible] RÉCOMPENSÉE PAR DES MIRACLES [illegible] CHARITÉ DE MÉDARD

École chrétienne dit école de sacrifice ; aussi les leçons de ses maîtres, les exemples de ses pieux parents inspiraient à l'enfant des traits de générosité qui faisaient prévoir ses grandeurs futures.

Un jour son père le chargea de veiller à la garde des chevaux. Pendant qu'il s'acquittait de cette fonction, Médard voit passer un guerrier [illegible] portant sur ses épaules une selle et une bride.

— Pourquoi voyagez-vous ainsi, demanda l'enfant ?

— Hélas ! répond le guerrier, mon cheval vient de tomber mort, et j'ai dû me charger des harnais, [illegible] comment je pourrai me procurer une autre monture.

— Au nom du Seigneur, répond le jeune gardien, prenez un de ces chevaux. »

Le guerrier hésite ; mais, pressé par Médard, il se décide à obéir.

Il s'était à peine éloigné qu'un serviteur vint remplacer l'enfant. Un violent orage venait d'éclater ; Médard était au milieu de la prairie et un aigle aux ailes étendues se tenait au-dessus de sa tête, le protégeant contre la pluie. Le serviteur, [illegible] de la merveille dont il venait d'être témoin, retourne en faire part à son maître qui [illegible] avec tous ses gens. Le prodige [illegible] mais on s'aperçoit aussi que le nombre des chevaux n'est pas complet.

On interroge l'enfant qui raconte naïvement [illegible] qui lui est arrivé, et aussitôt, après avoir [illegible] on constate que pas un [illegible] ne manque. « Mon fils, lui dit alors Nectardus, tout ce que j'ai est à vous. Disposez de [illegible] biens selon votre volonté et priez Dieu que [illegible] mère et moi ayons part à la grâce et [illegible]

[illegible] Médard avait reçu de sa mère un [illegible] afin qu'il parût avec [illegible] les jeunes gens de son rang. [illegible] pauvre presque nu, [illegible] épaules du jeune seigneur pour aller revêtir le membre souffrant de Jésus-Christ.

Rien n'affligeait tant le cœur du saint enfant que les disputes entre chrétiens. Pendant qu'il était chez ses parents, il arriva que plusieurs habitants de son village se querellèrent au sujet des bornes d'un champ. Comme les esprits s'échauffaient, Médard vint trouver les laboureurs. Apercevant une pierre au milieu du champ : « C'est ici, dit-il, que se trouve la véritable borne ; cessez donc vos disputes, » et, en même temps, il la touche légèrement du pied. Ô miracle ! la trace du pied de l'enfant reste empreinte sur la pierre dure et les laboureurs émerveillés se rendent à la vérité.

Assidu à l'oraison, aux veilles, aux jeûnes, Médard avançait tous les jours dans les voies de la sainteté. Il était, nous disent les auteurs de sa vie, un pèlerin sur la terre ; mais sa vie pure et obéissante le faisait passer pour un habitant du ciel.

MÉDARD CONSACRÉ AU SERVICE DE DIEU

A mesure qu'il avançait en âge, l'enfant ne se sentait plus d'attrait que pour la piété. Nectardus et Protagia comprirent que Dieu appelait leur fils au service de ses autels.

Médard et son frère furent placés sous la conduite d'Alomer, évêque de Vermand. Ensemble, les deux saints reçurent la tonsure cléricale, et ensemble, ils furent consacrés prêtres pour l'éternité. Leur sœur consacra sa virginité au Seigneur.

Bientôt, une grande douleur vint affliger le cœur de Médard ; Nectardus et Protagia allèrent recevoir la récompense destinée aux parents chrétiens ; ils laissaient sur la terre une postérité immortelle, ils avaient donné à la Sainte Église une vierge et deux saints pontifes.

SAINT MÉDARD INSTITUE LA FÊTE DE LA ROSIÈRE

Médard vint exercer à Salency les premières années de son ministère, et ce fut vers cette époque qu'il institua cette fête si populaire, connue sous le nom de fête de la Rosière. A cet effet, il détacha de ses terres patrimoniales un petit domaine qui porta jusqu'à la Révolution le titre de fief de la Rose et dont les revenus, évalués à vingt-cinq livres, servaient à doter chaque année la fille la plus vertueuse du pays.

La sœur de saint Médard fut, dit-on, la première qui, à l'élection des habitants, reçut des mains de son frère le chapel de roses.

Cette fête populaire, sanctifiée par les bénédictions de l'Église, produisit pendant de longs siècles les plus heureux résultats, et les troubles qui ont bouleversé la France n'ont pu détruire entièrement une institution si salutaire. Il est vrai que le démon, ce singe de Dieu, comme l'appelle Tertullien, a essayé de tourner à son profit une si louable coutume, en supprimant dans cette cérémonie la bénédiction des prêtres. En vérité, c'est tenir bien peu compte des intentions du pieux fondateur, que de faire profiter le diable de la générosité d'un Saint.

SAINT MÉDARD ET LES VOLEURS

Le prêtre de Salency édifiait tout le Vermandois par l'exemple de ses héroïques vertus. Ses nombreux miracles lui donnèrent bientôt une grande réputation de sainteté. Tout enfant aux

affaires de son Père céleste, il abandonna le soin des choses terrestres pour retirer les âmes des mains du grand voleur, le démon.

Dieu, cependant, veillait sur les biens de son serviteur. Pendant une nuit d'automne, un voleur s'introduisit dans une des vignes appartenant à Médard. Il coupe autant de raisins qu'il peut et, dès qu'il est assez chargé, il se dispose à partir avec le fruit de son vol.

Mais, pendant ce temps, nous rapportent les actes de saint Médard, le gardien vigilant d'Israël ne dormait pas, il priait pour ses amis et pour ses ennemis, ainsi qu'il convient à un homme de Dieu. Le voleur voulait fuir avant l'aube, mais ses efforts furent inutiles. Toute la nuit, il erra dans la vigne, ne pouvant en trouver l'issue, ni se débarrasser de son fardeau accusateur.

Arrêté dès le matin par les habitants, il avoua sa faute, et il allait subir la peine due à son larcin lorsque Médard apparut. Rempli de l'esprit de mansuétude et de miséricorde, le Saint réprimanda le larron; lorsqu'il le vit repentant, il lui donna, avec l'absolution de son vol, une abondante provision de raisins.

Un autre voleur lui avait dérobé ses ruches; mais, par une permission de Dieu, il fut tellement tourmenté par les abeilles que, poussé autant par l'aiguillon du remords que par celui des petites bêtes volées, il fut contraint de venir se jeter aux pieds de l'homme de Dieu pour demander son pardon et sa délivrance.

Une autre fois, c'était une génisse qui avait tenté un homme désireux du bien d'autrui. Pour cacher son larcin, le voleur avait rempli de foin la clochette suspendue au cou de l'animal. Mais, ô merveille, voilà que la clochette sonne, ne cesse de sonner. Ainsi découvert, le larron est conduit vers le Bienheureux qui lui montre la grandeur de sa faute et les dangers d'une vie coupable. Après lui avoir fait promettre de changer de conduite, il le renvoie avec une bonne aumône et sa bénédiction.

Si Dieu défendait par des prodiges les propriétés de son serviteur, celui-ci se montrait le vaillant défenseur des droits de la Sainte Eglise. L'armée des Francs, sous la conduite de Clotaire, après avoir pillé la forteresse, les églises et les monastères de Noyon, s'avançaient vers Salency avec des chariots remplis de butin. Tout à coup, les chevaux s'arrêtèrent, et, pendant trois jours, demeurèrent dans une immobilité complète. Les soldats et les chefs vinrent se jeter aux genoux de saint Médard qui leur parla avec tant de force et d'éloquence qu'ils promirent de restituer tous les biens qu'ils s'étaient illicitement appropriés. A la parole du Saint, les chevaux purent reprendre leur course interrompue.

ÉPISCOPAT DE SAINT MÉDARD

Le moment choisi par Dieu pour faire briller cette belle lumière était arrivé. Alomer, évêque de Vermand, venait de mourir, et, d'une voix commune, clergé et peuple élurent pour lui succéder le prêtre de Salency.

Celui-ci, se jugeant incapable de porter un tel fardeau, refusa longtemps. La multitude consternée éclata en gémissements. Enfin, la volonté de Dieu étant manifeste, Médard consentit à accepter le redoutable honneur que son humilité voulait éloigner et, quelques jours plus tard, saint Remy de Reims consacrait le nouveau pontife.

Les temps étaient difficiles et troublés, la Gaule avait été dévastée par les Vandales et les Huns; la cité de Vermand, détruite par eux, ne s'était pas relevée de ses ruines. Les Francs, maîtres désormais du pays, commençaient à prêter l'oreille aux doux enseignements de l'Eglise; mais il faudra longtemps aux évêques et aux moines pour faire l'éducation chrétienne de ce peuple, à peine sorti de la barbarie et appelé à de si grandes destinées. En attendant, Médard dut transférer le siège de son évêché à Noyon dont la situation et les remparts offraient plus de sécurité dans cette période de guerres et de ravages continuels.

A peine l'huile sainte avait-elle coulé sur le front de saint Médard que le siège de Tournai vint à vaquer par la mort d'Eleuthère, pasteur de cette cité et ami de notre Saint. C'était à lui que Médard, encore jeune, avait prédit qu'il serait élevé à l'épiscopat. L'évêque de Noyon voulut assister aux funérailles de son ancien condisciple, et, dès qu'elles furent terminées, un jeûne de trois jours fut indiqué pour se préparer à l'élection nouvelle. Plusieurs noms avaient déjà été proposés, lorsque, par une inspiration subite de l'Esprit-Saint, toutes les voix se réunirent dans une acclamation unanime : « Médard, évêque de Noyon et de Tournai! » Le Saint, alléguant que les canons s'opposaient à une telle nomination, se hâta de refuser. Mais le roi, les évêques, saint Remy et le pontife suprême de Rome, considérant les besoins de ces églises, ratifièrent l'élection et Médard dut accepter ce double fardeau.

SAINT GILDARD

Pendant que Médard montait sur le siège de Noyon, Godard ou Gildard, son frère, était sacré comme évêque de Rouen. Avec saint Remy, saint Médard et saint Vaast, il eut le bonheur de travailler à la conversion des Francs et à leur affermissement dans la foi. Poussé par des signes manifestes de la Providence, il conféra l'onction des pontifes à saint Lô, qui n'était âgé seulement que de douze ans, mais qui avait la prudence et la maturité d'un vieillard. Gildard termina son laborieux pontificat en même temps que son bienheureux frère et tous les deux méritèrent par leurs vertus d'être placés sur les autels.

TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT MÉDARD

Le nouvel évêque se donna tout entier au salut des âmes et à la ruine de la puissance du démon qui exerçait sa tyrannie sur les deux diocèses. On ne saurait raconter ce que le Saint eut à souffrir de la part des infidèles : souvent il se vit menacé de la mort, et condamné par des furieux au dernier supplice; mais, comme il était inébranlable au milieu de ces persécutions et qu'il souffrait tous ces mauvais traitements avec une constance qui ne se démentit jamais, il dompta enfin la dureté des infidèles et des libertins et, en peu de temps, il fit tant de conversions et régénéra tant d'idolâtres dans les eaux du baptême, que la contrée changea de face et qu'on y vit reluire avec grand éclat la lumière du christianisme.

Fortunat nous fait remarquer en sa vie qu'il fit spirituellement tout ce que Notre-Seigneur promet dans l'Evangile aux prédicateurs apostoliques. Saint Médard, en effet, chassa les démons, parla des langues nouvelles en annonçant la vérité aux infidèles; extermina les serpents en préparant les chrétiens à lutter contre les em-

flèches du serpent infernal; il but du poison sans en être offensé, lorsque, recevant la confession des pécheurs, il se remplit du venin de leurs crimes sans que la pureté de son âme en fût altérée; enfin, il guérit les malades tant de leurs maladies corporelles que de leurs maladies spirituelles.

SAINT MÉDARD ET SAINTE RADEGONDE

Pendant que Médard occupait le siège de Noyon, une jeune reine de France fuyait les délices et les dangers de la cour. Radegonde, c'était le nom de la fugitive, était venue se jeter aux genoux du saint évêque et le suppliait de la consacrer au Seigneur et de lui donner le voile. Les seigneurs francs, qui avaient envahi la basilique, arrachèrent violemment l'évêque de l'autel et lui enjoignirent avec menace de ne pas [illegible] aux désirs de l'épouse de leur roi. [illegible] hésitait.

Cependant, la très bienheureuse Radegonde s'était retirée dans le *Sacrarium* (sacristie). Là, elle coupa elle-même ses cheveux, et vint, revêtue d'un habit de religieuse, se prosterner devant le Pontife : « Si vous tardez plus longtemps à me consacrer au Seigneur, dit-elle, si vous craignez plus un homme que Dieu, le bon Pasteur vous demandera compte de l'âme de sa brebis. »

Ces paroles furent prononcées avec une telle majesté que toute l'assemblée demeura comme interdite. Le Bienheureux, voyant ses craintes se dissiper, brava les menaces des seigneurs francs et consacra Radegonde à Dieu.

Avant d'aller dans le couvent de Poitiers faire pénitence pour cette France dont elle avait été reine, Radegonde déposa sur l'autel ses riches parures, son diadème, et distribua son trésor aux pauvres.

MORT DE SAINT MÉDARD

Une grave maladie vint arrêter l'apôtre au milieu de ses travaux et l'avertir que le jour des récompenses approchait. Il était alors à Noyon. A cette nouvelle, des milliers de fidèles vinrent recevoir une dernière fois la bénédiction de leur père. Clotaire vint incliner sa tête couronnée sous la main bénissante de l'évêque; puis, se penchant à son oreille, il lui demanda s'il avait des ordres à donner : « Roi des Francs et vous tous qui m'entourez, dit le mourant, je vous prends à témoin que je veux être enterré ici au milieu de mes enfants. » Le roi le supplia de permettre que son corps fût enseveli à Soissons. Médard se rendit à ce pieux désir, puis commença une prière. Elle devait se terminer au ciel.

Une foule nombreuse, tant du peuple que de la noblesse, voulut assister aux obsèques du saint évêque. Les habitants de Noyon auraient bien voulu garder au milieu d'eux les restes de leur Père, mais le roi tint ferme et voulut que le corps fût déposé à Crany, près Soissons. Clotaire, aidé des plus nobles seigneurs, porta le précieux fardeau. Ce fut un vrai triomphe rehaussé par de nombreux miracles. Les aveugles recouvraient la vue, les sourds entendaient, les captifs voyaient tomber leurs chaînes, en un mot, saint Médard continuait à protéger son peuple.

Quand on fut arrivé à Crany, où le roi avait résolu d'élever une église, le cercueil devint immobile et nulle force humaine ne put le remuer. Aussitôt, Clotaire fit don à la nouvelle église de la moitié du domaine et le précieux fardeau put être transporté. L'église, commencée par Clotaire, fut achevée avec magnificence par ses successeurs et on y vit jusqu'à quatre cents religieux y chanter jour et nuit les louanges de Dieu.

Daigne saint Médard, dont le nom est cher à tous les Français, protéger les familles chrétiennes, préserver l'enfance des mauvaises doctrines, susciter des saints qui viendront sanctifier notre patrie qui fut aussi la sienne, et revoir un cortège de moines priant Dieu et édifiant les peuples à l'ombre de son tombeau.



Imp. gérant, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris

SAINT COLOMBA, APOTRE DE L'ÉCOSSE

Fête le 9 juin.



Saint Colomba, apôtre de l'Ecosse, sacrifie à Dieu sa fortune, ses goûts, sa patrie.

Colomb ou Colomba, appelé aussi *Colomkille*, c'est-à-dire *fondateur de cellules*, était originaire d'Irlande, de la grande famille des O'Neil, maîtresse de tout le nord-ouest de l'île. Il naquit à Gartan, dans une des régions les plus sauvages du comté actuel de Donegall, le 7 décembre 521. On y montre encore la dalle sur laquelle reposait sa mère quand elle le mit au monde. Quiconque, disent les Irlandais, passe la nuit sur cette pierre est guéri à jamais de la nostalgie, qui fut, comme nous le verrons, la plus dure épreuve de notre Saint; les Irlandais du pays, obligés de s'expatrier, vont vénérer cette dalle pour éprouver sa salutaire influence.

Dès sa plus tendre enfance, Colomba fut confié au prêtre qui l'avait baptisé et qui lui donna les premiers rudiments de l'éducation littéraire. Il fut familiarisé dès ses premières années avec les visions célestes qui devaient tenir une si grande place dans sa vie. Son ange gardien lui apparaissait souvent.

Un jour, il reçut de lui l'invitation de choisir entre toutes les vertus celles qu'il lui plairait le plus de posséder. « Je choisis, dit le jeune adolescent, la virginité et la sagesse. » Et aussitôt il vit apparaître trois jeunes filles d'une merveilleuse beauté qui se jetèrent à son cou comme pour l'embrasser. Le pieux jeune homme fronça les sourcils et les repoussa rudement :

« Eh quoi ! dirent-elles, tu ne nous reconnais pas ? — Non, pas le moins du monde, répondit Colomba. — Nous sommes trois sœurs que notre père te donne comme fiancées. — Mais quel est donc votre père ? — Notre père,

C'est Jésus-Christ, le Sauveur du monde. — Certes, répliqua l'adolescent, vous avez là un père bien illustre, mais quels sont vos noms? — Nous nous appelons Virginité, Sagesse et Prophétie, et nous venons pour ne plus te quitter et pour t'aimer à jamais d'un incorruptible amour.

COLOMBA ÉTUDIANT

De la maison du prêtre où il avait commencé son éducation, Colomba passa dans une de ces grandes écoles monastiques où ne se recrutait pas seulement le clergé de l'Église celtique, mais où se formaient aussi les laïques de toutes les conditions.

Sa naissance royale lui valait, au sein de ces écoles, des privilèges qui ne plaisaient pas toujours à ses compagnons. L'un de ceux-ci, nommé Kiéran, qui, plus tard se convertit et devint un saint, s'indignait de la primauté que semblait [illegible] Colomba, et la lui reprocha un jour amèrement. Mais, pendant que les deux étudiants se disputaient, survint un messager céleste qui déposa devant Kiéran une tarière, un rabot et une hache en lui disant : « Regarde ces outils et rappelle-toi que c'est tout ce que tu as sacrifié pour l'amour de Dieu, puisque ton père n'était qu'un charpentier. Colomba, lui, a sacrifié le sceptre de l'Irlande, qui pouvait lui appartenir par le droit de sa naissance et la grandeur de sa race. » A ces paroles, le débat fut clos et Kiéran devint le plus grand ami de Colomba.

COLOMBA POÈTE ET PROPHÈTE

Colomba achevait ses études et avait déjà reçu le diaconat, quand arriva au monastère où il se trouvait un vieux barde chrétien, nommé Gemman. Le jeune diacre, qui fut toute sa vie épris de la poésie traditionnelle de son pays, voulut se mettre à l'école du barde et partager ses travaux. Un jour qu'ils étaient sortis tous deux de l'enceinte du couvent et qu'ils chantaient ensemble à une certaine distance l'un de l'autre, apparut au loin une jeune enfant poursuivie par un brigand. A la vue du vieux barde, elle accourut de toutes ses forces vers lui, espérant sans doute trouver une sauvegarde dans l'autorité que conférait en Irlande le titre de poète national.

Gemman, tout troublé, appela son élève pour l'aider à défendre la malheureuse jeune fille [illegible] se cacher au moyen de leurs [illegible] lorsque le malfaiteur la rejoignit [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

que moine pendant la première partie de sa vie. Il en avait l'humeur vagabonde, agitée et ardente.

LE PSAUTIER DE COLOMBA

Comme beaucoup de saints irlandais, dont l'histoire a gardé le souvenir, il aimait passionnément à voyager. A cette passion s'en joignit une autre qui lui valut plus d'une mésaventure : celle des beaux manuscrits.

Les livres étaient alors très rares. Colomba allait partout, en quête de volumes à emprunter ou à transcrire ; il essuyait souvent des refus qu'il ressentait avec amertume. Cette passion causa le plus grand événement de sa vie, qui le transforma de poète vagabond et d'érudit acharné en missionnaire et en apôtre. Ce trait montre comment notre Saint, malgré ses vertus et ses miracles, se laissait encore aller parfois à la colère vindicative de sa race.

Étant en visite chez son ancien maître, Finnian, abbé du monastère où il avait étudié, Colomba trouva moyen de faire à la hâte une copie clandestine du psautier de cet abbé, en s'enfermant la nuit dans l'Église où le livre était déposé, et en s'éclairant pour ce travail nocturne d'une lumière miraculeuse qui s'échappait de sa main gauche pendant qu'il écrivait et dessinait de la droite.

L'abbé Finnian, apprenant ce qui s'était passé, s'indigna de ce qu'il regardait comme un larcin et réclama la copie, dès qu'elle fut terminée, en se fondant sur ce qu'une copie faite sans permission devait appartenir au maître de l'œuvre originale, vu que le livre transcrit est le fils du livre original.

Colomba, jugeant sa paternité encore plus incontestable, refusa de se dessaisir de son œuvre. La cause fut portée devant le roi de toute l'Irlande, en son palais de Tara.

Diarmid, monarque suprême de toute l'île, était proche parent de Colomba. Cette circonstance pouvait le rendre suspect de partialité en sa faveur ; cependant, il se prononça contre lui. [illegible] Colomba protesta hautement : « C'est là, dit-il, une sentence injuste et Dieu me vengera. »

Sur ces entrefaites, un jeune prince, fils d'un roi tributaire, poursuivi comme auteur d'un meurtre involontaire, étant venu se réfugier auprès de Colomba, le roi suprême le fit mettre à mort. Alors l'indignation du moine ne connut [illegible]

[illegible]

CHACUN REÇOIT LA PEINE DE SA FAUTE

Parvenu dans sa province, Colomba ne négligea rien pour soulever contre le roi Diarmid les clans nombreux et puissants de ses proches et amis. Ses efforts furent couronnés de succès : le nord et l'ouest de l'Irlande prirent les armes contre le roi. [illegible] Celui-ci marcha au-devant d'eux, mais il fut complètement vaincu et obligé de rentrer presque seul à Tara. Ce succès fut attribué à Colomba, qui avait jeûné et prié de toutes ses forces pour obtenir du ciel le châtiment de l'insolence royale.

La cause de Colomba était juste ; mais il avait mis trop d'opiniâtreté dans la vengeance. Aussi les évêques, rassemblés en synode près de Tara, l'excommunièrent en son absence pour avoir fait verser le sang chrétien.

Colomba voulut défendre sa cause. Il se rendit au synode qui l'avait frappé sans l'entendre. Il y trouva pour défenseur un abbé nommé Brendan qui, à la vue de son illustre ami, se leva et alla l'embrasser :

« Comment, lui dirent quelques membres du synode, pouvez-vous donner le baiser de paix à un excommunié ? — Vous feriez comme moi, leur répliqua Brendan, et vous ne l'auriez jamais excommunié si vous pouviez voir ce que je vois : une [illegible] de feu qui le précède et des anges qui l'accompagnent. Je n'ose mépriser un homme destiné [illegible] à être le guide de tout un peuple vers la vie éternelle. » [illegible] à ces paroles et à un examen plus attentif des événements, l'excommunication fut levée, à condition que Colomba s'efforcerait, par la prédication, de gagner au Christ autant d'âmes païennes qu'il avait péri de chrétiens dans la bataille.

EXIL DE COLOMBA

Depuis bien des années, Dieu appelait cette âme [illegible] à se donner à lui sans réserve. Mais, jusqu'ici, elle avait comme oscillé entre ce [illegible] et l'âpre impétuosité de sa nature. A cette époque, Colomba songea à une vraie conversion.

Il erra plusieurs années de solitude en solitude, de monastère en monastère, à la recherche de saints religieux [illegible] de pénitence et de vertu chrétienne. [illegible] sur ce qu'il [illegible] faire pour obtenir de Dieu le pardon [illegible] le meurtre de tant de victimes.

[illegible] qu'il [illegible] lui [illegible] de s'exiler à jamais de l'Irlande. Malgré la blessure profonde que cette décision faisait à son âme, Colomba [illegible]. Il s'embarqua, emmenant avec lui douze de ses disciples qui n'avaient pu se résigner à se séparer de leur maître [illegible].

Il aborda sur la côte d'Écosse, à un îlot désert appelé Iona [illegible] sentait [illegible] Il [illegible] par un sentiment [illegible] complètement de son [illegible] le regret de la patrie perdue.

Mais [illegible] la tristesse dont l'exil [illegible] l'âme de Colomba, elle ne le [illegible] pas un instant [illegible].

Une fois installé avec ses compagnons dans cette [illegible], il se mit à mener [illegible] la grande [illegible] Avec la vie monastique, une transformation [illegible] complète se manifesta en lui. Devenant plus [illegible] la [illegible] il devint [illegible] le plus doux, le plus humble et le plus tendre des hommes. [illegible] devant les étrangers qui arrivaient à Iona ou devant les religieux qui revenaient du travail, il les déchaussait, lavait leurs pieds et les baisait avec respect.

Mais la charité l'emportait encore en lui sur l'humilité : aucune nécessité spirituelle ou corporelle ne le trouvait indifférent.

Il était aussi dur pour lui-même que doux envers les autres. Il passait tout le jour et une grande partie de la nuit dans la prière, le travail des mains et la transcription des manuscrits.

La renommée de ses vertus lui attira bientôt de nombreux visiteurs qui venaient lui demander conseil ou vivre sous sa direction. Le nombre de ceux qui embrassaient la vie religieuse était si considérable que l'étroite enceinte d'Iona devint bientôt trop restreinte pour cette foule croissante. Elle dut laisser [illegible] de nombreux [illegible] dans les îles voisines et sur le continent écossais des communautés soumises à l'autorité de Colomba.

Non seulement Colomba envoyait ses disciples convertir les peuples qui entouraient son île, mais lui-même, chaque année, quittait [illegible] pour travailler à les gagner [illegible]. Ses efforts ne furent point stériles : tous les habitants de l'Écosse du Nord quittèrent, à sa voix, les grossières superstitions des druides, pour embrasser la doctrine évangélique.

COLOMBA RETOURNE EN IRLANDE

Mais ces missions peu lointaines ne pouvaient absorber toute son ardeur ; il allait souvent à [illegible], où le soin d'une colonie irlandaise, établie depuis un siècle au sud de son île, venait s'ajouter à ses autres labeurs. [illegible] élu roi de ce petit Etat, en 574, voulut affermir sa royauté en se faisant sacrer par le saint abbé.

Cependant, cette colonie scotique était encore soumise par une redevance annuelle aux monarques irlandais. Colomba prit la résolution de profiter de l'influence qu'il avait dans sa patrie pour l'affranchir de ce tribut. En conséquence, il retourna dans cette Irlande, qu'il croyait ne jamais revoir, en compagnie du roi qu'il venait de sacrer, pour s'entendre avec les principaux chefs de ce pays.

Depuis le départ de Colomba, les [illegible] marché. Diarmid, le persécuteur du Saint, était mort [illegible] dans un combat, et [illegible] remplacé sur le trône suprême des Irlandais par [illegible], de la même famille que Colomba.

Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de son [illegible], ce roi convoqua un synode à [illegible], où fut [illegible], pour la colonie irlandaise, l'exemption de tout tribut.

Au sortir de cette assemblée, Colomba visita tous les monastères qu'il avait fondés [illegible] des [illegible] le récit de tous les religieux [illegible] comme un saint [illegible] le plus [illegible].

[illegible] se trouvait un [illegible] des Frères d'un monastère qu'il avait fondé, [illegible] à la [illegible] employé [illegible] dans la [illegible], et [illegible] le bord de [illegible] par derrière. Mais Colomba se retourna et, prenant l'enfant [illegible] à l'embrasser. Les religieux s'exclamèrent : « Lâchez donc ce petit imbécile ! » [illegible] « Mon fils, ouvre ta bouche

« montre-moi ta langue. » L'écolier obéit, de [illegible] en plus intimidé. L'abbé fit le signe de la croix sur sa langue et ajouta : « Cet enfant, qui vous paraît si méprisable, que personne ne le méprise désormais ! il grandira chaque jour en sagesse et en vertu, il comptera parmi les plus grands d'entre vous ; Dieu [illegible] cette langue que je viens de bénir le don de l'éloquence et de la vraie doctrine. »

La prophétie se réalisa à la lettre : l'enfant devint un grand saint et un grand docteur placé sur les autels et honoré sous le nom de saint Ernan.

Colomba parcourut ainsi toute l'Irlande, semant, pour ainsi dire, les miracles sur ses pas.

De retour à Iona, il était toujours présent à ceux qui lui étaient chers, car il lui était donné d'assister [illegible] souffrances, malgré les distances, et de les aider de ses prières.

L'ABBÉ D'IONA

Malgré les incommodités et les faiblesses que la vieillesse apporte avec elle, le saint abbé était toujours en course. Tantôt il allait affermir les Pictes dans la foi, tantôt il allait en Irlande régler les affaires de ses monastères ; bientôt, accablé de fatigue, il se sentit obligé de rester à Iona.

A ce moment, les apparitions angéliques devinrent plus fréquentes qu'elles n'avaient été jusque-là. Les citoyens de la céleste patrie venaient consoler et fortifier leur futur concitoyen. Celui-ci avait bien besoin de leur secours pour ne pas faiblir dans les effroyables pénitences qu'il s'imposait.

Car, parvenu au terme de sa carrière, ce grand serviteur de Dieu se consumait en veilles, en jeûnes, en macérations. Sa vie, remplie de tant de généreux combats, de tant d'épreuves, de tant de travaux consacrés au service de Dieu et du prochain, ne lui semblait encore ni assez pleine ni assez pure. A mesure qu'il approchait du but, il redoublait d'austérités. Chaque nuit il se plongeait dans une eau glacée et y restait pendant le temps qu'il fallait pour réciter un psautier.

Un jour, il rencontra une pauvre femme qui ramassait des herbes sauvages et même des orties ; il la questionna et apprit d'elle que sa misère la réduisait à n'avoir pas d'autre nourriture. Sur quoi, le vieil abbé se reprocha amèrement de n'en être pas encore arrivé là : « Voilà, dit-il, cette pauvre femme qui trouve que sa misérable vie vaut la peine d'être prolongée à ce prix ! Et nous qui prétendons mériter le ciel par [illegible] dans le relâchement ! »

Rentré au monastère, il ordonna qu'on ne lui servît plus d'autres mets que les mêmes herbes [illegible] et [illegible] dont la mendiante faisait sa réfection, et gronda son serviteur qui y avait mis [illegible] un peu de beurre.

La [illegible] de son âme affranchie par tant de mortifications des entraves du corps resplendissait à l'extérieur par une lumière céleste qui le suivait partout.

Ce symptôme [illegible] de la délivrance se manifesta pendant plusieurs années avant la fin de sa vie [illegible] plus tôt [illegible] dont il aspirait à être [illegible] par l'amour filial de [illegible] et par les ardentes prières de [illegible] par son zèle. Ils obtinrent de Dieu [illegible] de leur Père serait prolongée de [illegible]

Colomba [illegible] travaux apostoliques. Mais, le [illegible], il voulut visiter une dernière fois le monastère. Appuyé sur son fidèle ministre, Diarmid, qui l'avait suivi d'Irlande, il se rendit au grenier du couvent pour le bénir. En y voyant deux grands monceaux de blé provenant de la dernière récolte, il dit : « Je vois avec bonheur que ma chère famille monastique, si je dois la quitter cette année, n'aura pas du moins à souffrir de la disette.

— Père bien-aimé, lui dit alors Diarmid, pourquoi donc nous contrister en nous parlant de votre mort prochaine ?

— Eh bien ! répondit l'abbé, voici un petit secret intime que je te révèle, si tu veux me jurer à genoux de n'en rien dire à personne avant mon départ. C'est aujourd'hui samedi, le jour que l'Écriture Sainte appelle le jour du sabbat ou du repos. Et ce sera bien véritablement le jour de mon repos, car il sera le dernier de ma laborieuse vie. Cette nuit même, du samedi au dimanche, j'entrerai dans le chemin de mes pères. Tu pleures, cher Diarmid, mais console-toi, c'est mon Seigneur Jésus-Christ qui daigne m'inviter à le rejoindre ; il m'a révélé que ce serait pour cette nuit. »

Après avoir prononcé ces paroles, le vieillard s'avança vers un monticule d'où l'on pouvait voir toute l'île d'Iona et tout le monastère, et de là il étendit les deux mains pour prononcer sur le sanctuaire qu'il avait élevé une bénédiction prophétique : « Ce petit endroit, si bas et si étroit, dit-il, sera grandement honoré, non seulement par les rois et par les peuples des Scots, mais encore par les chefs étrangers et les nations barbares ; il sera même vénéré par les saints des autres Églises. »

Colomba alla ensuite assister aux vigiles du dimanche dans l'église ; puis, rentrant dans sa cellule, il s'y assit sur les pierres nues qui lui servaient de lit et d'oreiller. C'est alors qu'il fit parvenir à ses frères son dernier message, qui est son testament monastique : « Voici, chers enfants, ce que je vous recommande par mes paroles : Que la paix et la charité, une charité mutuelle et sincère, règnent toujours entre vous ! Si vous agissez ainsi en suivant les exemples des saints, Dieu, qui fortifie les justes, vous aidera, et moi, qui serai auprès de lui, je l'interpellerai pour vous, et vous obtiendrez de lui, non seulement toutes les nécessités de la vie présente en quantité suffisante, mais encore les récompenses de la vie éternelle réservées aux observateurs de sa loi. »

A l'heure des Matines, il se leva et courut plus vite que tous les autres religieux à l'église, où il s'agenouilla devant l'autel. Diarmid le suivit ; mais, comme l'église n'était point encore éclairée, il ne put le retrouver qu'en marchant à tâtons, et en s'écriant d'une voix plaintive : « Mon Père, où êtes-vous ? » Il le trouva couché [illegible] et, soulevant sa tête vénérable, il la posa sur ses genoux. [illegible]

[illegible] jusqu'aujourd'hui, [illegible]

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE

Fête le 10 juin.



Sainte Marguerite, la trésorière des pauvres, et son époux le roi Malcolm III, roi d'Écosse, distribuant leurs aumônes.

ILLUSTRE EXTRACTION [illegible]

Sainte Marguerite naquit en 1046, en Hongrie. Son père n'était autre que le prince Édouard, fils d'Edmond, roi d'Angleterre. Sa mère était la princesse Agathe, sœur de la reine de Hongrie.

Pour indiquer le motif de cette union [illegible] prince d'Angleterre avec une princesse de Hongrie.

Il faut dire qu'à la mort d'Edmond II, surnommé *Côte de fer*, Canut, roi de Danemark, usurpa la couronne d'Angleterre et envoya au roi de Suède les deux fils d'Edmond II.

Dans les desseins de Canut, le roi de Suède devait faire périr les princes détrônés; mais celui-ci ne voulut pas tremper ses mains dans leur sang, et il les fit passer secrètement à la cour de Hongrie, où ils furent l'objet de l'accueil le plus bienveillant. Doit-on s'en étonner? C'était un saint qui régnait en ce pays : saint Etienne.

Après leur avoir témoigné toute son affection, le roi de Hongrie voulut encore donner la main de sa fille unique à l'aîné des deux frères, qui s'appelait Edmond; il obtint en même temps pour le plus jeune, Edouard, la main d'Agathe, sœur de la reine, son épouse. Dieu bénit particulièrement cette dernière union, car de ce mariage naquirent, pour l'honneur de la royauté et la gloire de l'Eglise, sainte Marguerite, future reine d'Ecosse, Christine, qui prit le voile des vierges, et le prince Edgard.

VRAIS TITRES DE NOBLESSE

Sainte Marguerite vint au monde avec de merveilleuses dispositions pour le bien. La divine Providence la destinait pour être le modèle des dames du monde, des épouses chrétiennes et des reines les plus sages; aussi le Seigneur la prévint-il, dès son berceau, de ses bénédictions et de ses grâces.

D'un cœur droit et généreux, d'un esprit vif et pénétrant, d'un naturel facile et enclin à la vertu, sainte Marguerite faisait présager, dès sa plus tendre enfance, son éminente sainteté.

Elle était plus belle qu'aucune des filles de son âge, mais ce qui donnait à sa beauté le plus magnifique relief, c'était sa modestie.

Elle avait appris à la cour de Hongrie, de la bouche même de saint Etienne, qu'il n'y a pas de vice plus funeste que celui de l'oisiveté, aussi voyait-on la petite Marguerite toujours saintement occupée. Le travail et l'oraison, telles étaient les deux grandes préoccupations de cette [illegible]. Dans son cœur si heureusement préparé, brûlait déjà le feu d'une ardente charité pour Jésus-Hostie, pour Jésus au tabernacle, et sa Mère Immaculée, la Vierge Marie.

[illegible] les regards [illegible] tout [illegible].

A côté de cette dévotion il faut signaler aussi [illegible] pour les pauvres [illegible] la grâce et la [illegible] Elle méritera, en effet, d'être appelée [illegible] *des pauvres de Jésus-Christ*.

[illegible]

[illegible] l'admiration de [illegible] par [illegible] un [illegible] pur.

[illegible] Marguerite [illegible] la douleur de [illegible]

[illegible]

premier soin avait été de rappeler les nobles exilés, réfugiés à la cour du roi de Hongrie.

Leur retour fut célébré par des chants de fête et des réjouissances publiques, qui, hélas ! devaient bientôt faire place à des chants funèbres et aux larmes.

Un nouveau deuil vint les frapper : ce fut la mort d'Edouard III.

Un second exil va succéder au premier.

Le prince Edgard, son neveu, aurait dû lui succéder sur le trône, si le droit d'hérédité eût alors suffi. Mais il était trop jeune, disait-on, pour porter le sceptre, et le Cte Harold se fit élire à sa place.

Son ambition ne lui servit guère, car il fut tué la même année à la bataille d'Hastings, qui donna l'Angleterre à Guillaume le Conquérant.

Le prince Edgard accepta tout d'abord la domination de ce nouveau chef, mais il ne tarda pas à s'enfuir secrètement avec sa sœur Marguerite.

Le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent fut assailli par une violente tempête qui le jeta sur les côtes d'Ecosse. Le malheur semblait les poursuivre sans merci; mais Dieu, qui sait toujours arriver à ses fins, quand il lui plaît, se servait de ces revers pour conduire jusqu'au trône la vertueuse princesse déshéritée.

A LA COUR DE MALCOLM III

Malcolm III était alors roi d'Ecosse; il fit aux nobles exilés l'accueil le plus favorable. Ce prince avait entre autres qualités la mémoire du cœur. Il se ressouvenait qu'il devait sa couronne aux secours que la famille de sainte Marguerite lui avait autrefois donnés pour reconquérir son royaume usurpé par Macbeth. Aussi, il s'estima très heureux de pouvoir payer cette dette de reconnaissance. Il se déclara leur protecteur et leur père, et soutint même, en leur faveur, avec Guillaume le Conquérant, une guerre terrible, pour venger la cause de ses deux protégés.

Cependant Marguerite, que ses malheurs grandissaient de plus en plus, donnait à la cour l'exemple d'une rare vertu et d'une sainteté courageuse et forte dans l'épreuve.

Malcolm conçut pour elle la plus haute estime. [illegible] lui proposer de la faire asseoir comme reine sur le trône d'Ecosse. La royale exilée, [illegible] aux conseils de ses proches [illegible] plus qu'aux désirs de son cœur, donna son consentement, dans le dessein de procurer plus aisément l'extension du règne de Jésus-Christ.

Malcolm fut au comble de la félicité. Il la fit couronner reine d'Ecosse en 1070. Marguerite était alors âgée de vingt-quatre ans.

[illegible]

[illegible]

LES VERTUS D'UNE REINE

La pompe et le faste de la cour ne ternirent point la pureté de son cœur, et son âme ne se laissa pas éblouir par l'éclat de la couronne. « La lumière ne doit pas être mise sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison, » nous dit l'Evangile. Dieu, en élevant sainte Marguerite sur le trône d'Ecosse, voulait exalter sans doute l'humilité de sa servante, mais aussi illuminer bon nombre d'âmes, assises à l'ombre de la mort, et faire refleurir par elle la religion dans ce pays.

SON PREMIER APOSTOLAT

Le premier soin de Marguerite avait été d'étudier le caractère de Malcolm et de gagner son affection par une grande ouverture et une douceur parfaite. Elle ne tarda pas à prendre sur lui un merveilleux ascendant, dont elle sut tirer parti pour le bien de son peuple.

Dieu permit qu'elle rencontrât en Malcolm un époux dont les inclinations naturelles étaient fort semblables aux siennes. Il était, il est vrai, de mœurs un peu rudes; mais, par son affabilité et sa condescendance, Marguerite parvint à se rendre maîtresse de son esprit et de son cœur.

Malcolm écoutait avidement les conseils de la reine qui semblait lui ouvrir un nouvel horizon, et il les suivait en élève docile.

Convertir un roi, c'est convertir un royaume. Marguerite ne l'ignorait pas. Il n'est donc pas étonnant de voir l'Ecosse tout entière se ressentir de la transformation de son roi. Sous l'influence de la vertueuse reine, la religion et la justice refleurirent dans les Etats de Malcolm. Au reste, celui-ci n'avait pas seulement laissé à sa sainte épouse l'administration des affaires domestiques, il lui avait encore confié les rênes du gouvernement. L'expérience prouva une fois de plus que les saints ne font jamais de la mauvaise besogne, même dans les affaires politiques.

La sainte reine s'attira bientôt le respect et l'affection de ses sujets. Personne n'aurait osé prononcer en sa présence une parole honteuse ou même légère, et la vertu seule pouvait servir de recommandation pour avoir accès à la cour.

C'est ainsi que son palais devint une véritable école de sainteté, où se donnaient rendez-vous les gentilshommes les plus célèbres de l'Ecosse et les compagnons d'armes du roi Malcolm, pour se former à la pratique des vertus avant d'aller combattre sur les champs de bataille. La reine y réunissait aussi quelques jeunes filles des plus recommandables par leur virginité, et elle leur apprenait à broder des ornements d'églises pour doter les chapelles pauvres de son royaume.

L'ESPRIT DE FOI RANIMÉ EN ÉCOSSE

Mais son zèle ne s'arrêta pas à cette première conquête. Elle voulut dès lors réprimer les graves abus qui s'étaient introduits parmi les Ecossais dans la pratique de la religion.

En effet, contrairement à la coutume de l'Eglise catholique, ils n'observaient pas exactement le jeûne du carême. De plus, ils profanaient par des œuvres [illegible] le repos du dimanche et des fêtes. Quelques prêtres avaient aussi introduit dans la célébration des Saints Mystères des usages [illegible] de l'Eglise catholique et romaine. Enfin, il [illegible] des chrétiens assez [illegible] pour ne [illegible] et [illegible] de la Table Sainte [illegible] leur était [illegible].

Sainte Marguerite ne connut pas de repos sur le trône tant qu'elle ne sentit pas Jésus-Christ régner à sa place sur ses fidèles sujets. Elle appela donc de zélés prédicateurs et de doctes prélats pour rétablir dans son royaume la foi avec sa pureté primitive, déraciner le vice et faire aimer la vertu.

Le roi Malcolm la seconda dans cette œuvre, et l'on peut dire qu'en très peu de temps l'Ecosse tout entière changea de face. La simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition et plusieurs autres scandales en étaient victorieusement bannis.

LA MÈRE CHRÉTIENNE

Tant de vertus et de si belles œuvres ne pouvaient qu'attirer les regards de Dieu sur la reine Marguerite et son fidèle époux. La première bénédiction que le Seigneur leur accorda fut certainement la fécondité de leur union. Comme une vigne abondante, sainte Marguerite s'entoura de huit magnifiques rejetons qui porteront à leur tour les plus heureux fruits.

Six princes et deux princesses, tous héritiers des vertus de la reine et de la valeur du roi, furent, dès cette terre, leur plus belle couronne.

Mais il faut dire, pour être dans la vérité, que sainte Marguerite ne ménagea pas ses efforts. Dès leur berceau, elle les exhortait à la pratique de la vertu, elle leur faisait sentir la vanité des biens de ce monde, et leur inspirait l'horreur du péché. En même temps, elle imprégnait leur cœur de cette charité divine qui animait le sien propre. Elle ne leur donnait pour maîtres que des hommes signalés par leur piété. Et enfin, quand ses leçons maternelles ne suffisaient pas, elle ne croyait pas manquer à sa dignité ni diminuer son amour pour les petits princes, en prenant en main la verge. *Qui parcit virgæ, odit filium*, disait-elle avec l'Esprit-Saint : *Celui qui épargne la verge hait son fils.* PROV. 13, 24.

LA TRÉSORIÈRE DES PAUVRES

Nous avons déjà dit comment, dès sa plus tendre enfance, Marguerite se distinguait par un amour immense envers les pauvres, qu'elle considérait déjà comme les membres souffrants de Jésus-Christ.

Cet amour grandit avec elle; aussi, parmi toutes les vertus qui ennoblissaient son âme, celle-ci était peut-être la plus agréable au Cœur du divin Maître.

Elle eût voulu être pauvre à la place des pauvres, et, pour les soulager, elle n'épargnait pas seulement ses richesses, mais elle se dépensait elle-même. La main des pauvres, disait-elle, est la plus sûre garantie pour les trésors du roi. C'est un coffre-fort que les voleurs les plus habiles ne parviendront jamais à forcer.

L'on devine la générosité d'une reine animée de pareils sentiments. Elle [illegible] plus [illegible] que les pauvres eux-mêmes [illegible] la main, car elle ne [illegible] pas seulement du [illegible] [illegible] tout [illegible] [illegible] devaient [illegible] pas. Le [illegible] donner tout [illegible] de l'Evangile.

Lorsqu'elle sortait de son palais, elle [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

MALCOLM ET MARGUERITE AU SERVICE DES PAUVRES

Avant de se mettre à table, sainte Marguerite servait toujours de ses propres mains neuf petites orphelines et vingt-quatre vieillards. Souvent aussi, elle faisait entrer dans son palais jusqu'à trois cents pauvres. Malcolm alors se faisait une joie de s'associer à ses humbles services. Le roi et la reine leur distribuaient des viandes semblables à celles de leur table, et ils les servaient à genoux, par respect pour Notre-Seigneur qu'ils honoraient en eux.

Tous les jours, au sortir de son oratoire, la pieuse reine trouvait dans ses appartements six pauvres. Elle s'inclinait devant chacun d'eux et leur lavait les pieds, puis les congédiait avec une aumône. Elle visitait fréquemment les hôpitaux où elle s'estimait heureuse de remplir les plus humbles services de charité envers les malades. Mais son zèle ne se bornait pas à soulager les pauvres de son royaume, son cœur atteignait encore les malheureux des pays étrangers, les prisonniers de guerre, les captifs, et le nombre de ceux qui leur doivent leur délivrance est illimité.

HUMILITÉ DE LA SAINTE — SES DERNIERS JOURS

Mais, tandis que sa vertu la faisait admirer de tous ceux qui pouvaient l'approcher, seule elle semblait ignorer le bien qui était en son âme. Elle appelait fréquemment son confesseur et le pressait de l'avertir sans détour de tout ce qu'il y avait de répréhensible dans sa vie; et comme, à son avis, il la ménageait trop, elle lui appliquait ces paroles du Roi-Prophète : *Que le juste me reprenne et me corrige, et que l'huile du pécheur* [illegible] *ne vienne point oindre ma tête.* (Ps. 140.)

Cependant, les austérités et les pénitences dont nous avons parlé avaient considérablement affaibli les forces de sainte Marguerite. Déjà, depuis longtemps, elle en avait contracté une douleur d'estomac qui la faisait souffrir cruellement, sans que pour cela elle eût diminué en rien le nombre de ses exercices de piété.

Mais cette fois, elle se sentait vaincue par la douleur et elle dut se résigner à garder le lit. Dieu lui avait fait connaître, par une inspiration de sa grâce, que le moment de la mort approchait.

Sainte Marguerite se prépara avec un soin extrême à paraître devant le tribunal du Souverain Juge. Et pour ne pas être confondue à ce tribunal sans appel, elle manda son confesseur et fit devant lui une revue générale de sa vie. « Sa componction était si vive, écrit Thierry, qu'elle versait des torrents de larmes à chacune de ses [illegible], et je ne pouvais m'empêcher de pleurer avec elle. »

Sainte Marguerite devait vivre encore six mois. Mais elle était tellement affaiblie qu'il lui fut à peu près impossible de se lever. La vertueuse princesse, au milieu même de ses souffrances, n'exhala jamais une plainte.

Comme l'artiste qui donne au marbre un dernier coup de ciseau pour parfaire son œuvre, le Seigneur voulut achever de purifier cette belle âme par une épreuve des plus sensibles.

[illegible]

soldats. » Il partit donc, sans écouter les conseils de sa sainte épouse; mais il s'en trouva mal, car il fut tué par trahison en assiégeant la forteresse que les Anglais lui avaient prise. Le prince Edouard, son fils, fut également tué dans un assaut qu'il livra à la place.

LA DÉLIVRANCE ET LE DEUIL

A l'heure où ils mouraient victimes du devoir, sainte Marguerite était tombée dans son état de faiblesse accoutumé. Elle dit à ceux qui l'entouraient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Ecosse un immense malheur. » Quatre jours après, ses douleurs étaient moins vives. Elle se fit conduire à son oratoire où elle entendit plusieurs messes et reçut le Corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais à peine est-elle de retour dans ses appartements qu'elle retombe dans une faiblesse plus grande qu'auparavant.

Elle demanda alors la relique de la vraie Croix qu'elle avait en grande vénération. Elle la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Elle la pressait sur son cœur et s'en signait fréquemment.

Mais soudain, la porte de son appartement s'ouvre : c'est son fils Edgard qui revient de l'armée. « Comment vont votre père et votre frère? lui demande la reine. — Ils jouissent d'une excellente santé, » répond le jeune prince.

Sainte Marguerite pousse un profond soupir. « Je vous en prie, mon fils, ne me cachez pas la vérité : je sais ce qu'il en est! »

Contraint d'enfoncer plus avant le glaive de douleur dans l'âme de sa mère, Edgard avoua la vérité. Il raconta toutes les péripéties de la mêlée et comment son père et son frère avaient été victimes d'une honteuse trahison. Il y avait de cela quatre jours. On comprit alors les paroles de la glorieuse malade sur le malheur qui venait de frapper l'Ecosse. Comme la mort approchait de plus en plus, elle reprit : « Seigneur Jésus-Christ, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez vivifié le monde en mourant pour lui, délivrez-moi. » Ce furent ses dernières paroles. Son âme, affranchie des entraves de la chair, prit un libre essor vers les cieux. C'était le 16 novembre de l'an 1093.

LA CANONISATION — UN MOT D'HISTOIRE

Sainte Marguerite fut de son vivant plus admirable par ses vertus que par ses miracles, mais de nombreux prodiges éclatèrent à son tombeau, et permirent à l'Eglise de lui décerner le titre de Sainte. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV ; mais ce n'est qu'en [illegible] qu'Innocent XI fixa sa fête au 10 juin.

Lorsque l'Ecosse fut tombée dans l'hérésie, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques avec celles de son mari, qu'on vénérait aussi comme saint. Le roi d'Espagne, Philippe II, sollicita l'honneur de leur offrir un refuge dans son palais de l'Escurial et fit construire une magnifique chapelle pour les recevoir [illegible] sur la châsse qui les contenait : *Saint Malcolm, roi, sainte Marguerite, reine.*

Mais [illegible] Marie Stuart avait obtenu le chef de [illegible] [illegible] le recouvra, et, pour le soustraire aux profanations des impies qui auraient pu s'en emparer, il le porta à Anvers en [illegible]. Le [illegible] juillet de l'an [illegible], l'évêque d'Arras fit rendre dans sa cathédrale des honneurs publics à cette insigne relique.

[illegible] on le vénérait dans l'église du [illegible] les Ecossais, les Pères de la Compagnie de Jésus.

Le gérant : [illegible] — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris.

SAINT BARNABÉ, APOTRE

Fête le 11 juin.



Saint Barnabé, compagnon de saint Paul, est lapidé par les Juifs de Chypre, près de la Synagogue.

[illegible]

Saint Barnabé était natif de la tribu de Lévi. Il comptait parmi ses ancêtres Moïse, Aaron et Samuel.

Il reçut le jour dans l'île de Chypre où ses aïeux s'étaient réfugiés lors de l'invasion de la Judée par les Romains, sous la conduite de Pompée.

Les grands biens qu'ils y avaient acquis, joints à ceux qu'ils possédaient aux environs de Jérusalem, mettaient leur famille parmi les plus opulentes de la nation juive. Rien n'égalait cependant le trésor que Dieu venait de confier à leur garde, en leur donnant un fils qui devait un jour porter le nom de Jésus-Christ devant toutes les nations de la terre.

Il fut appelé Joseph, c'est-à-dire *accroissement*.

Dès son bas âge, il montra de grandes dispositions pour la science et une inclination merveilleuse pour la vertu.

Ses parents n'épargnèrent rien pour seconder un si beau naturel, et le jeune Joseph fut envoyé à Jérusalem pour y faire ses études sous le célèbre Gamaliel, ce fameux docteur qui, selon les traditions talmudiques, emporta dans le tombeau l'honneur de la loi.

L'illustre rabbin comptait plus de mille disciples dans son école. A leur tête, un jeune Cilicien, nommé Saul, se distinguait par son zèle, sa science et la pureté de sa vie. On le voyait tous les jours au temple avec Etienne, le futur diacre, qui devait répandre le premier son sang pour Jésus-Christ. Joseph était à peu près de leur âge. Il se lia avec eux d'une étroite amitié.

[illegible]

Cependant, le Sauveur commençait à remplir la Judée de ses prodiges. Le jeune lévite eut occasion de l'entendre parler dans le temple, et il fut ébranlé. Le miracle de la piscine probatique [illegible] ne lui laissa plus de doute, il crut à la mission de Jésus-Christ, et, se jetant à ses pieds, il le supplia de l'admettre au nombre de ses disciples. Jésus l'accueillit avec bonté, et [illegible].

La joie de Joseph fut grande, il courut en faire part à sa tante Marie, mère de Jean Marc. A sa parole, toute la famille se convertit, et cette sainte maison devint l'asile du Sauveur à Jérusalem.

Dès lors, Joseph ne se sépara plus du divin Maître, [illegible] Il fut témoin de la Passion et de la mort du divin Maître, [illegible] de la Résurrection.

[illegible]

Après la Pentecôte, Joseph donna le premier l'exemple [illegible] Il vendit toutes ses terres, et en apporta le prix aux pieds des Apôtres. [illegible]

ressée remplissait de consolation le cœur des Apôtres, et augmenta leur affection pour Joseph, auquel ils donnèrent le surnom de Barnabé, c'est-à-dire *enfant de consolation*. C'est sous ce beau titre que le monde entier vénère le compagnon de saint Paul.

[illegible]

Quand l'Eglise, animée du souffle de l'Esprit-Saint, se fut manifestée en face de la Synagogue, Barnabé eut part à toutes les tribulations de ses frères. Les Pharisiens et les Sadducéens du grand conseil, qui trouvaient dans les institutions mosaïques la satisfaction de tous leurs intérêts, ne pouvaient entendre, sans un frémissement de rage, proclamer la divinité de ce Jésus qu'ils avaient crucifié. Le diacre Etienne n'hésita pas à imprimer sur la face de ces hypocrites de la légalité les stigmates d'une flétrissure immortelle. Son courage lui mérita d'être la première victime de leur fureur. La populace se rua sur lui et l'entraîna hors de la ville pour le lapider. « Les témoins, disent les *Actes*, déposèrent leurs manteaux auprès d'un homme, jeune encore, dont le nom était Saul. »

C'était l'ancien condisciple d'Etienne. Caractère ardent, il s'était laissé séduire par l'apparente austérité des Pharisiens, avait embrassé leur secte, et était devenu un violent persécuteur de l'Eglise naissante. Il entrait à force armée dans les maisons des fidèles, saisissait hommes et femmes et les traînait en prison.

Barnabé eut plusieurs conférences avec lui, lui prouva d'une manière invincible la divinité de Jésus-Christ et le convainquit, mais il ne le convertit point. Jésus-Christ se réservait cette conquête.

Elle eut lieu sur le chemin de Damas où Saul, ne respirant que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, tomba, vaincu par la grâce. — Désormais nous l'appellerons saint Paul.

De retour à Jérusalem, Paul cherchait à se joindre aux frères, [illegible] Barnabé, son ami d'enfance, fut le seul qui lui ouvrit sa demeure. Après avoir entendu de sa bouche le récit des merveilles opérées à Damas, il présenta le nouvel élu du Seigneur à Pierre, le chef de l'Eglise, et à Jacques, l'évêque de Jérusalem.

Le crédit de Barnabé était grand ; sur sa parole, Paul fut admis dans la société des frères, et l'Apôtre [illegible] l'exercice de sa mission dans la Ville Sainte.

[illegible]

Cependant, les fidèles, dispersés par la persécution, s'en allèrent de tous côtés, semant la parole évangélique. Antioche en reçut plusieurs dans ses murs [illegible]

[illegible]

« En ces jours-là, dit saint Luc, des prophètes

de Jérusalem vinrent à Antioche. L'un d'eux, nommé Agab, inspiré par l'Esprit-Saint, se leva et prédit qu'une grande famine désolerait bientôt l'univers. Elle arriva, en effet, sous l'empereur Claude. Tous les disciples, prévoyant les besoins où allaient se trouver les fidèles de Judée, résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, de quoi les secourir, et prièrent saint Barnabé et saint Paul de leur porter eux-mêmes ces aumônes. A leur retour, les deux apôtres ramenèrent à Antioche Jean-Marc, le cousin de Barnabé. »

PREMIÈRE MISSION

Les ministres du Seigneur s'étant assemblés afin de célébrer les Mystères, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. »

Alors, après un jeûne solennel et de longues prières, ils imposèrent les mains aux deux élus, leur conférèrent la dignité épiscopale, et les abandonnèrent à la direction céleste.

Les deux envoyés de l'Esprit-Saint prirent avec eux Jean-Marc et se rendirent à Séleucie d'où ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Ce fut là qu'ils commencèrent leur apostolat; la parole évangélique retentit dans cette île de la volupté, ébranlant les portiques des temples de Vénus, et renversant les immondes divinités.

Les deux apôtres prêchèrent Jésus-Christ avec un égal succès à Salamine et à Paphos. Dans cette ville résidait le proconsul romain, Sergius Paulus, homme plein de sagesse, disent les Livres Saints. Celui-ci manda Paul et Barnabé pour apprendre de leur bouche la religion du Christ. Un magicien juif, nommé Elymas, qui se trouvait dans la maison de Paulus, cherchait à détourner le proconsul de la foi. Rempli de l'Esprit-Saint, Paul fixa son regard sur lui :

« Esprit de mensonge et de perfidie, fils de Satan, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur? Voici que la main de Dieu est sur toi : tu seras aveugle et, pendant un certain temps, tu ne verras plus la lumière du jour. »

A l'instant même, les yeux d'Elymas se voilèrent, et, témoin de ce miracle, le proconsul embrassa la foi.

Ce fut alors que Saul, s'emparant du nom de [illegible] Christ, échangea le nom [illegible] Paul, [illegible] Celui-ci persévéra dans la foi, et mourut évêque de Narbonne.

LES APOTRES A PERGA

De Chypre, Paul et Barnabé se rendirent à Perga, ville de Pamphylie, et de là à Antioche de Pisidie.

Un jour de sabbat, ils entrèrent dans la synagogue et s'assirent au milieu des juifs. Après la lecture de la loi et des prophètes, les princes de l'assemblée [illegible] Paul fit une belle exhortation, et les juifs en furent si satisfaits [illegible] sabbat parler encore sur le même sujet.

Au jour indiqué, toute la ville se trouva dans la synagogue [illegible] la doctrine de Paul.

[illegible] de Dieu, [illegible] les apôtres, [illegible] tournés vers les Gentils.

En effet, la parole du Seigneur se répandit comme une semence féconde dans tout le pays. De plus en plus irrités, les juifs firent éclater une persécution violente contre Paul et Barnabé et ils furent expulsés de la province. Les apôtres, secouant sur eux [illegible] poussière de leurs pieds, vinrent à Icone.

Cependant, Jean-Marc commençait à se rebuter des fatigues de l'apostolat. Les périls continuels [illegible] l'effrayer, et, quittant ses compagnons, il retourna auprès de sa mère à Jérusalem. L'absence de ce cher disciple de saint Barnabé fut un surcroit de peines pour les deux apôtres qui, ne voulant être à charge [illegible] les uns par [illegible] de leurs mains. Ils continuèrent leur voyage à travers l'Asie.

[illegible] — LAPIDATION

D'Icone où ils faillirent être lapidés par les Juifs, ils allèrent porter l'Evangile à Lystre, ville de Lycaonie.

Un infirme, privé dès sa naissance de l'usage des jambes, était assis à l'entrée de la ville et écoutait la prédication de Paul. L'apôtre fixa sur lui son regard et vit qu'il avait la foi.

« Lève-toi, lui dit-il, tiens-toi droit sur tes pieds. »

Et l'infirme se leva guéri.

La foule, témoin de ce prodige, éclata en cris d'enthousiasme.

« Des dieux sont descendus parmi nous sous une forme humaine », disaient-ils dans leur idiome. Ils appelaient Barnabé, Jupiter; et Paul, Mercure, parce que c'était Paul qui avait porté la parole. Un prêtre de Jupiter, qui se trouvait là, apporta des couronnes, fit amener des taureaux, et voulait avec le peuple les offrir en sacrifice aux deux divinités.

A ce spectacle, les apôtres, déchirant leur tunique, se jetèrent parmi la foule en criant :

« Amis, [illegible] nous sommes des mortels, des hommes comme vous!

[illegible] superstitions et vous convertir au Dieu vivant qui a créé les cieux, la terre, les mers, le monde entier! Du haut du ciel, il répand ses bienfaits, [illegible] et remplit nos cœurs d'allégresse par l'abondance de ses dons. »

Malgré ces exhortations, ils eurent beaucoup de peine à empêcher [illegible]

[illegible] d'Antioche de Pisidie et d'Icone, [illegible] la multitude [illegible]

Une émeute éclata, et Paul, traîné hors de la ville par la populace furieuse, fut accablé d'une grêle de pierres et laissé pour mort sur la place. Les disciples vinrent chercher son corps; mais, quand ils l'eurent entouré, Paul se leva plein de vie et revint à Lystre, d'où il partit le lendemain avec Barnabé pour Derbée (1).

Ils revinrent ensuite sur leurs pas, visitèrent [illegible]

[illegible]

(1) Actes des Apôtres.

PREMIER CONCILE DE JÉRUSALEM — SÉPARATION DE PAUL ET DE BARNABÉ

Quelque temps après leur retour, Paul et Barnabé durent se rendre à Jérusalem pour assister au premier concile que présida l'oracle de l'Eglise, l'apôtre Pierre. Dans cette auguste assemblée, les deux saints racontèrent publiquement les progrès surprenants que la foi faisait tous les jours parmi les Gentils. Au récit de tant de merveilles, Jean-Marc, cousin de saint Barnabé, se repentit de son inconstance et de sa lâcheté. Il protesta qu'il ne le quitterait plus et le suivit à Antioche.

Là, Paul et Barnabé se séparèrent. Paul, ayant pris Silas pour compagnon, tourna du côté de l'Asie, tandis que Barnabé, suivi de Jean-Marc, faisait voile pour l'île de Chypre.

Ils l'eurent bientôt conquise en grande partie à Jésus-Christ. Mais le zèle de Barnabé était trop grand pour être resserré dans une île; comme son divin Maître, il avait soif des âmes, et l'on assure qu'il vint jusqu'en Italie ; la célèbre Eglise de Milan se glorifie de l'avoir eu pour son premier apôtre.

Il prêcha aussi l'Evangile dans les villes d'alentour, passa en Egypte, annonça Jésus crucifié à l'orgueilleuse Alexandrie, et revint en Chypre pour y revoir encore une fois la chrétienté qu'il y avait établie. Sa joie fut grande quand il vit le nombre des chrétiens augmenté. Il parcourut de nouveau l'île dans tous les sens, et s'arrêta enfin à Salamine, qui en était la capitale.

MARTYRE DE SAINT BARNABÉ

Il ne manquait plus à la gloire de ce grand saint que de couronner par le martyre les travaux de son apostolat.

Les juifs habitaient en grand nombre à Salamine. Les conversions que les apôtres faisaient par leurs prédications, les humiliations qu'ils infligeaient aux juifs dans les discussions publiques excitèrent les haines de la synagogue qui résolut de les mettre à mort.

Saint Barnabé eut connaissance du complot; aussitôt, il réunit les fidèles pour les prémunir contre les faux docteurs, et, après avoir célébré devant eux les saints Mystères, il prit la parole et annonça au peuple assemblé les combats qu'il allait soutenir pour le Seigneur Jésus, et l'espérance qu'il avait d'être bientôt martyr.

« Je vais sceller de mon sang, leur dit-il, la foi que je vous ai annoncée. Les Juifs m'attendent pour me faire mourir. Tenez-vous prêts à m'imiter dans mon martyre, comme vous m'avez imité dans ma croyance, car la fureur des loups ne s'attaque d'abord au pasteur qu'afin de pouvoir ensuite plus aisément dévaster le troupeau. La persécution va se déchaîner sur cette Eglise si chère à mon cœur, mais j'ose espérer la défaite de l'enfer quand je vois l'effusion de l'Esprit-Saint répandue sur vous dans sa plénitude. Par la foi, vous êtes devenus des hommes nouveaux, une création complètement neuve : que votre cœur soit toujours le temple de l'Esprit de vie. Deux routes s'offrent à vous : celle de la lumière et celle des ténèbres.

» L'homme instruit par la révélation de Dieu pourrait-il hésiter à suivre la voie de lumière et à marcher dans les commandements du Seigneur?

» La gloire attend le serviteur fidèle dans le royaume céleste, l'impie qui aura suivi l'autre route périra avec ses œuvres. Voilà pourquoi il y aura une résurrection et une rétribution finale. Je vous conjure donc de persévérer dans le bien déjà commencé. Ne vous laissez pas ébranler par les tourments ; si les tourments se présentent, soyez fermes dans la foi et dans l'observation des préceptes et vous obtiendrez une récompense éternelle. D'ailleurs, je ne vous abandonnerai pas; absent, je serai toujours au milieu de vous, je vous protégerai du haut du ciel. »

Les chrétiens fondaient en larmes et suppliaient le saint apôtre de fuir la persécution, mais ce fut en vain.

Barnabé, fortifié par la présence de Notre-Seigneur qu'il vient de recevoir, entre généreusement dans la synagogue pour y prêcher à son ordinaire; mais, à peine a-t-il ouvert la bouche, que les juifs, écumant de rage, se jettent sur lui, lui font subir les traitements les plus ignominieux, le traînent hors de la ville et le lapident comme un blasphémateur.

Leur fureur n'était pas encore satisfaite : voulant détruire jusqu'aux moindres vestiges du saint martyr, ils le jetèrent sur un grand bûcher pour réduire son corps en cendres. Mais les flammes respectèrent ces dépouilles sacrées.

La nuit venue, Jean-Marc vint les enlever et les ensevelit secrètement dans une caverne aux environs de Salamine.

Il nous reste de saint Barnabé une magnifique lettre aux chrétiens de son temps, dans laquelle il expose le caractère de la loi ancienne et celui de la nouvelle ; il montre comment la loi de Moïse n'était que la préparation et la figure de la loi de Jésus-Christ. Puis il exhorte les fidèles à se rendre dignes, par une vie vraiment chrétienne, du royaume éternel que Jésus-Christ a conquis pour eux.

Plusieurs siècles plus tard, quand on ouvrit le tombeau du saint apôtre pour transporter ses reliques à Constantinople, on trouva sur sa poitrine un exemplaire de l'Evangile de saint Matthieu, que saint Barnabé avait transcrit de sa propre main.

[illegible] Paris



enu la lumière de l'Ordre Séraphique, il fut employé a
cation, et les miracles qui accompagnaient sa parole la
it féconde en conversions. Un jour, une femme, placée sur
sse de sa maison, l'entendit de la distance d'une lieue,
qu'il parlait dans l'église. Une autre fois, on l'entendit
vit, en un même instant, prêcher dans la chaire et
au lutrin. C'est ce que représente la gravure ci-dessus.



[illegible]
rendus. Le mari fut converti aux mêmes

E MENTHON

CE DU GRAND SAINT-BERNARD



repaire, sur le Mont-Joux.

lenl, béni de Dieu, grandit dans une
i précoce qu'angélique, gardienne de
ence.

[illegible]

l eut sept ans, ses parents lui don-
ir précepteur un prêtre instruit et ver-
mme Germain, qui l'initia aux études,
n le latin et les principes des belles-
[illegible] et ses progrès furent rem
. A quatorze ans, on l'envoya [illegible]
tion à Paris. Bernard accepta par

PREMIER CONCILE DE JÉRUSALEM — SÉPARATION DE PAUL ET DE BARNABÉ

Quelque temps après leur retour, Paul et Barnabé durent se rendre à Jérusalem pour assister au premier concile que présida l'oracle de l'Eglise, l'apôtre Pierre. Dans cette auguste assemblée, les deux saints racontèrent publiquement les progrès surprenants que la foi faisait tous les jours parmi les Gentils. Au récit de tant de merveilles, Jean-Marc, cousin de saint Barnabé, se repentit de son inconstance et de sa lâcheté. Il protesta qu'il ne le quitterait plus et le suivit à Antioche.

Là, Paul et Barnabé se séparèrent. Paul, ayant pris Silas pour compagnon, tourna du côté de l'Asie, tandis que Barnabé, suivi de Jean-Marc, faisait voile pour l'île de Chypre.

Ils l'eurent bientôt conquise en grande partie à Jésus-Christ. Mais le zèle de Barnabé était trop grand pour être resserré dans une île; comme son divin Maître, il avait soif des âmes, et l'on assure qu'il vint jusqu'en Italie ; la célèbre Eglise de Milan se glorifie de l'avoir eu pour son premier apôtre.

Il prêcha aussi l'Evangile dans les villes d'alentour, passa en Egypte, annonça Jésus crucifié à l'orgueilleuse Alexandrie, et revint en Chypre pour y revoir encore une fois la chrétienté qu'il y avait établie. Sa joie fut grande quand il vit le nombre des chrétiens augmenté. Il parcourut de nouveau l'île dans tous les sens, et s'arrêta enfin à Salamine, qui en était la capitale.

MARTYRE DE SAINT BARNABÉ

Il ne manquait plus à la gloire de ce grand saint que de couronner par le martyre les travaux de son apostolat.

Les juifs habitaient en grand nombre à Salamine. Les conversions que les apôtres faisaient par leurs prédications, les humiliations qu'ils infligeaient aux juifs dans les discussions publiques excitèrent les haines de la synagogue qui résolut de les mettre à mort.

Saint Barnabé eut connaissance du complot; aussitôt, il réunit les fidèles pour les prémunir contre les faux docteurs, et, après avoir célébré devant eux les saints Mystères, il prit la parole et annonça au peuple assemblé les combats qu'il allait soutenir pour le Seigneur Jésus, et l'espérance qu'il avait d'être bientôt martyr.

« Je vais sceller de mon sang, leur dit-il, la foi que je vous ai annoncée. Les Juifs m'attendent pour me faire mourir. Tenez-vous prêts à m'imiter dans mon martyre, comme vous m'avez imité dans ma croyance, car la fureur des loups ne s'attaque d'abord au pasteur qu'afin de pouvoir ensuite plus aisément dévaster le troupeau. La persécution va se déchaîner sur cette Eglise si chère à mon cœur, mais j'ose espérer la défaite de l'enfer quand je vois l'effusion de l'Esprit-Saint répandue sur vous dans sa plénitude. Par la foi, vous êtes devenus des hommes nouveaux, une création complètement neuve : que votre cœur soit toujours le temple de l'Esprit de vie. Deux routes s'offrent à vous : celle de la lumière et celle des ténèbres.

» L'homme instruit par la révélation de Dieu pourrait-il hésiter à suivre la voie de lumière et à marcher dans les commandements du Seigneur?

» La gloire attend le serviteur fidèle dans le royaume céleste, l'impie qui aura suivi l'autre route périra avec ses œuvres. Voilà pourquoi il y aura une résurrection et une rétribution finale. Je vous conjure donc de persévérer dans le bien déjà commencé. Ne vous laissez pas ébranler par les tourments ; si les tourments se présentent, soyez fermes dans la foi et dans l'observation des préceptes et vous obtiendrez une récompense éternelle. D'ailleurs, je ne vous abandonnerai pas; absent, je serai toujours au milieu de vous, je vous protégerai du haut du ciel. »

Les chrétiens fondaient en larmes et suppliaient le saint apôtre de fuir la persécution, mais ce fut en vain.

Barnabé, fortifié par la présence de Notre-Seigneur qu'il vient de recevoir, entre généreusement dans la synagogue pour y prêcher à son ordinaire; mais, à peine a-t-il ouvert la bouche, que les juifs, écumant de rage, se jettent sur lui, lui font subir les traitements les plus ignominieux, le traînent hors de la ville et le lapident comme un blasphémateur.

Leur fureur n'était pas encore satisfaite : voulant détruire jusqu'aux moindres vestiges du saint martyr, ils le jetèrent sur un grand bûcher pour réduire son corps en cendres. Mais les flammes respectèrent ces dépouilles sacrées.

La nuit venue, Jean-Marc vint les enlever et les ensevelit secrètement dans une caverne aux environs de Salamine.

Il nous reste de saint Barnabé une magnifique lettre aux chrétiens de son temps, dans laquelle il expose le caractère de la loi ancienne et celui de la nouvelle ; il montre comment la loi de Moïse n'était que la préparation et la figure de la loi de Jésus-Christ. Puis il exhorte les fidèles à se rendre dignes, par une vie vraiment chrétienne, du royaume éternel que Jésus-Christ a conquis pour eux.

Plusieurs siècles plus tard, quand on ouvrit le tombeau du saint apôtre pour transporter ses reliques à Constantinople, on trouva sur sa poitrine un exemplaire de l'Evangile de saint Matthieu que saint Barnabé avait transcrit de sa propre main.

[illegible] Paris

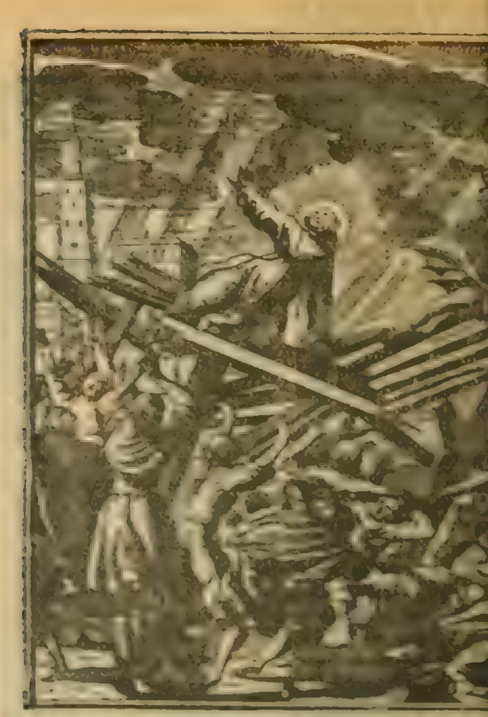
DE PADOUE



venu la lumière de l'Ordre Séraphique, il fut employé à
ication, et les miracles qui accompagnaient sa parole la
nt féconde en conversions. Un jour, une femme, placée sur
isse de sa maison, l'entendit de la distance d'une lieue,
t qu'il parlait dans l'église. Une autre fois, on l'entendit
vit, en un même instant, prêcher dans la chaire et
au lutrin. C'est ce que représente la gravure ci-dessus.



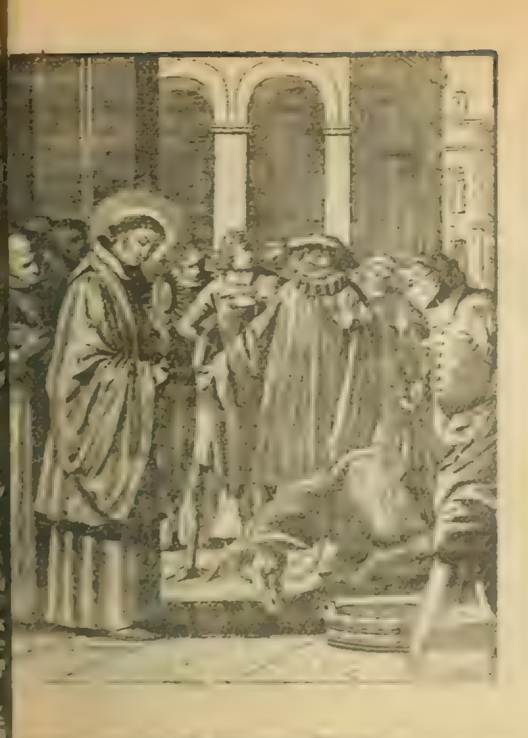
ôtre saint Paul, [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
saint Antoine. [illegible]
[illegible]
[illegible] ses cheveux
t rendus. Le mari fut converti aux [illegible]



[illegible] saint Antoine [illegible] pour montrer la bonté de [illegible] l'impuissance du démon.



[illegible] Saint-Antoine [illegible]



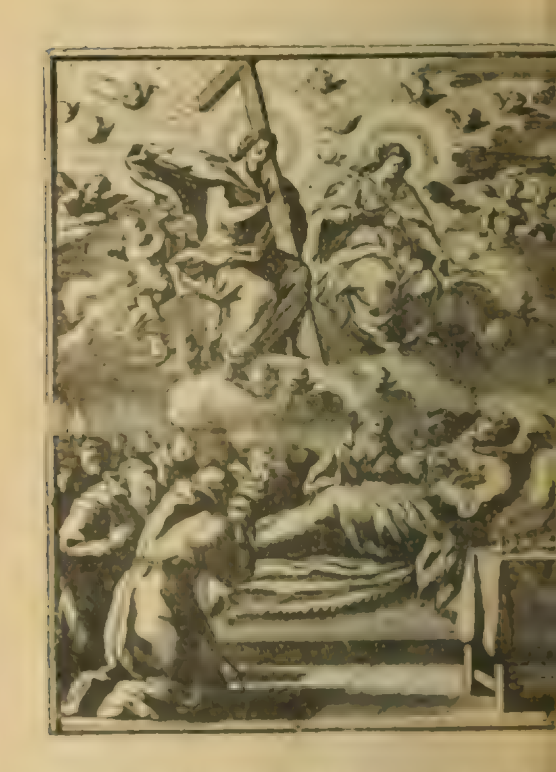
[illegible] commence la conversion [illegible] vou-
[illegible] reconnaître [illegible] Notre-Seigneur [illegible]
[illegible] son
[illegible]
[illegible] qui s'attachent [illegible] aux biens de la terre
[illegible] reconnaissent plus le Créateur [illegible] hélas! fort
[illegible] des bêtes.



[illegible] à Padoue, [illegible]
[illegible]
[illegible] le saint
[illegible]



[illegible] ... se mit à réciter l'hymne à la Vierge : *O gloriosa Domina excelsa super sidera*. La Mère de Dieu vint à son secours ... Jésus lui donne de nouvelles grâces pour faire les ...
Quand nous voyons bien faire, ... ses éloges ...
Prions la Sainte Vierge.



[illegible]



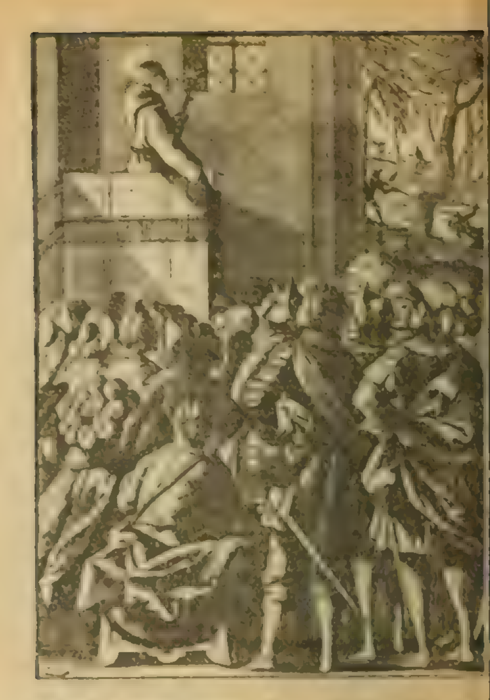
[illegible] mort que les chants de Patrie [illegible] s'écrièrent dans les rues, *Le Saint est mort, [illegible] mort!* Cela fit assembler toute la ville, et [illegible] ant, un nombre incroyable d'hommes et de femmes [illegible] couvent pour honorer son saint corps. Il y eut [illegible] pour posséder sa glorieuse dépouille. Cependant, [illegible] Mineurs l'emportèrent, et il fut déposé dans l'église [illegible] Marie, avec une magnificence extraordinaire.



[illegible]

[illegible] sans interruption

ançois de Paris.



[illegible] qu'il voulut blanchir un sep[illegible]

[illegible]



[illegible] Les [illegible]

[illegible]



[illegible] novice tenté du démon résolut de quitter l'Ordre Séra-
[illegible] A ce premier péché, il en [illegible] et [illegible]
[illegible] le livre des Evangiles annoté par lui pour la pré-
[illegible] Le Saint pri[illegible] par cette prière,
[illegible] au passage [illegible] de mort s'il
[illegible] pas [illegible] à saint Antoine. Il était juste que le
[illegible] et du vol eût une part dans la restitution. Confus et
[illegible] nt, le novice vint se jeter aux pieds du Saint, rendit le
[illegible] onfessa son crime et devint un fervent et [illegible] religieux.



[illegible]



1. Saint Antoine, [illegible] Lisbonne, en Portugal, en 119[illegible] à 15 ans dans une abbaye [illegible] novice quand les [illegible] des cinq premiers martyrs de[illegible] nouveau de Saint François, transportées du Maroc, [illegible] passèrent par son couvent. Il fut si touché [illegible] imiter qu'il résolut d'entrer dans l'Ordre [illegible] avoir, [illegible] l'occasion de souffrir le martyre.



[illegible]

SAINT BERNARD DE MENTHON

APOTRE DES ALPES ET FONDATEUR DE L'HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD

Fête le 15 juin.



Saint Bernard chasse le demon de son dernier repaire, sur le Mont-Joux.

Cet héroique bienfaiteur de l'humanité, que les voyageurs des Alpes invoquent avec amour et reconnaissance depuis bientôt mille ans, naquit au mois de juin de l'année 92[illegible], au château de Menthon, bâti sur les bords du lac d'Annecy. Son père, d'une des plus nobles familles de Savoie, fut Richard, baron de Menthon, et la comtesse sa mère, nommée Bernoline de Duin, était petite-fille du vaillant Olivier, comte de Genève, ami et compagnon d'armes de Charlemagne.

L'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par son oncle paternel Bernard, baron de Beaufort, accompagné de la baronne, son épouse.

Leur filleul, béni de Dieu, grandit dans une **piété aussi précoce qu'angélique, gardienne de son innocence.**

LE PRÉCEPTEUR [illegible]

[illegible] DE PARIS — [illegible]

Quand il eut sept ans, ses parents lui donnèrent pour précepteur un prêtre instruit et vertueux, nommé Germain, qui l'initia aux études, lui enseigna le latin et les principes des belles-lettres. Sa docilité et ses progrès furent remarquables et, à quatorze ans, on l'envoya achever son éducation à Paris. Bernard accepta par

[illegible] cette dure séparation, et, muni de la bénédiction de ses parents, il partit sous la conduite de son précepteur.

Ce bon prêtre, digne à tous égards de la confiance de la famille de Menthon, fut à Paris comme son ange gardien visible, et le jeune baron [illegible] put s'y livrer durant trois ans à l'étude de la philosophie et des autres arts libéraux tout en évitant les dangers de cette capitale.

L'unique recherche des biens célestes, le bonheur de consacrer et de [illegible] à Dieu sa vie tout entière, apparaissait de plus en plus à sa grande âme comme le [illegible] chemin par où Notre-Seigneur l'appelait [illegible]. Enfin il déclara à son précepteur que son choix était fait pour toujours et qu'il était décidé à se donner à Dieu dans le sacerdoce. Il voulait même commencer aussitôt sa [illegible] en se liant par le vœu de chasteté perpétuelle. Le prudent Germain jugea qu'il fallait attendre encore ; il lui défendit pour le moment un pareil vœu, mais il consentit [illegible] à lui faire suivre en même temps qu'un cours de droit, un cours de théologie, étude qui [illegible] toujours lui être très avantageuse.

Cette longue épreuve n'ébranla point la résolution de Bernard. Ses confessions et ses communions devinrent plus ferventes ; il donnait plus de temps à la prière, à la méditation, à la lecture des Saints Livres, il multipliait ses aumônes autant que ses ressources le lui permettaient, il ne quittait pas le cilice. Enfin, lorsque le cours de théologie approcha de son terme, Germain, préférant s'exposer à toutes les persécutions du monde, plutôt que de s'opposer à la volonté de Dieu et au bien de son pieux disciple, accorda à Bernard la permission tant désirée.

Peu après, on reprit le chemin de la Savoie.

RETOUR À MENTHON
[illegible] — ÉVASION

Le [illegible] au château de Menthon à l'arrivée du jeune seigneur : il était grand, beau, [illegible], plein de grâce et de distinction dans ses manières et son langage.

Après quelques semaines de repos et de vie de famille, qui faisaient oublier doucement les longues années d'absence, le baron de Menthon prend [illegible] à part et lui fait connaître le [illegible] mariage qui s'offre à lui, car le baron de Miolans était heureux de lui donner pour épouse sa fille unique, Marguerite ; cette union allait réunir [illegible] et combler les vœux des deux familles. Le vieux baron parlait avec [illegible], le jeune homme [illegible] son front s'était [illegible] et il fit [illegible] entendre respectueusement à son père qu'il se sentait peu d'attrait pour le mariage.

[illegible] de Menthon [illegible] de son fils [illegible] à une vive indignation [illegible]

Mais [illegible] dont on se promettait tant de [illegible] Bernard [illegible].

Richard de Menthon n'en poursuivait pas moins ses projets de mariage.

Peu de temps après, un splendide cortège se déroulait sur les bords du lac d'Annecy ; on amenait à Bernard sa future épouse escortée de toute la noblesse de la contrée, au milieu des acclamations joyeuses des populations accourues de toutes parts. La réception au château de Menthon fut triomphale. Bernard parut se prêter de bonne grâce à la fête ; tout se préparait pour la célébration du mariage qui devait avoir lieu le lendemain dans la chapelle du château.

Cependant, le jeune baron avait plus que jamais présent à l'esprit l'engagement qui le liait. Le matin même, son ancien précepteur lui avait fait parvenir cet éloquent billet : *Bernard, n'oubliez pas la promesse que vous avez faite à Dieu ; songez au salut de votre âme.* Le soir, dès qu'il put se dérober à l'illustre compagnie qui l'entourait, il se retira dans sa chambre. Prosterné la face contre terre : « Mon Sauveur et mon Dieu, disait-il, hâtez-vous de me secourir..... avant tout, je ne veux pas vous être infidèle..... mais venez à mon aide en ces circonstances si difficiles. » Il pria longtemps, invoquant tour à tour la très Sainte Vierge et son patron, saint Nicolas. Tout à coup, écrit M. Darras (1), saint Nicolas lui apparaît dans une vision surnaturelle et lui dit : « Bernard, serviteur de Dieu, tu as une vocation plus élevée que les honneurs du siècle. Va trouver l'archidiacre de la cathédrale d'Aoste, il te dira ce que tu dois faire. » Le jeune seigneur se relève merveilleusement consolé et fortifié. Mais comment fuir ? les lourdes portes du château sont solidement fermées et barricadées suivant l'usage. Bernard écrit un billet ainsi conçu : « Très doux parents, réjouissez-vous avec moi, je vous prie. Le Sauveur m'appelle. Ne cherchez pas à connaître le lieu de ma retraite. Je ne me marierai jamais, la puissance et les honneurs de ce monde ne sont rien pour moi, je n'aspire qu'au bonheur du ciel. » Il place cette lettre dans l'endroit le plus apparent ; pendant que tout le monde dort, il ouvre sans bruit la fenêtre, rompt et plie miraculeusement l'un des énormes barreaux de fer qui en défendaient l'accès extérieur, saute au milieu des ténèbres sur un [illegible] qui domine un précipice, se laisse glisser le long du roc escarpé, gagne heureusement la campagne, et, à travers les Alpes, s'achemine vers la ville d'Aoste (2).

Le lendemain, dès les premiers feux du jour, tout est sur pied dans le château de Menthon, le joyeux son du cor retentit. Bientôt tout est prêt, la fiancée, splendidement parée, attend au pied de l'autel. Bernard seul ne paraît pas. [illegible] on se décide à enfoncer la porte de sa chambre. Elle était vide, la fenêtre ouverte, [illegible] et on trouve la lettre [illegible] du seigneur de Menthon. Une expression de [illegible] et de [illegible] en [illegible] la lecture, et, au milieu des sanglots, on entend [illegible] la voix du baron de Miolans qui se plaint amèrement d'avoir été trompé. Marguerite de Miolans [illegible] [illegible] et de se consacrer elle-même à Dieu. En effet, quelque temps après, elle alla se faire religieuse dans un

---

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. XX, p. [illegible].

(2) La fenêtre [illegible] a été [illegible] en souvenir.

couvent près de Grenoble où elle passa sa vie dans une grande réputation de sainteté.

LES CHANOINES D'AOSTE — SACERDOCE — APOSTOLAT

Après plusieurs jours de fatigues, notre héroïque fugitif entrait dans la ville d'Aoste. La première personne qu'il rencontra fut l'archidiacre de la cathédrale, le vénérable Pierre de la Val d'Isère.

Pierre le reçut comme un fils et fut pour lui ce qu'avait été jusque-là le prêtre Germain. Les chanoines d'Aoste, dont le vénérable archidiacre Pierre était prévôt (supérieur), étaient alors chanoines réguliers de saint Augustin, c'est-à-dire de vrais religieux, vivant en communauté sous la règle du grand évêque d'Hippone. Bernard fut reçu parmi eux et devint bientôt un modèle de toutes les vertus religieuses. Désormais tout à Dieu, il reprit avec non moins de succès que d'ardeur ses études théologiques et paraît avoir été ordonné prêtre à l'âge d'environ trente ans. Sa vie se partageait entre les exercices de la vie claustrale et les sublimes fonctions du ministère sacré qu'il exerçait en qualité de chanoine d'Aoste. Ses vertus et son zèle apostolique, surtout pour la prédication, faisaient l'admiration de tous, et quand, en 966, le prévôt Pierre de la Val d'Isère vint à mourir, ses confrères l'élurent à l'unanimité pour lui succéder.

L'humilité de saint Bernard de Menthon s'effrayait de cette dignité; il n'accepta que sur les instances du nouvel évêque d'Aoste, Suitfroid, qui le désirait vivement pour archidiacre.

D'après les saints Canons, l'archidiacre devait être l'œil et le bras droit de l'évêque dans la direction du clergé et des fidèles et dans toute l'administration du diocèse. Saint Bernard de Menthon, alors âgé de quarante-trois ans, fut à la hauteur d'une telle charge, qui reposait d'ailleurs presque entièrement sur lui, à cause de la faible santé de Suitfroid, son évêque. Nous le voyons déployer une activité et un zèle incomparables; il se met avec ferveur sous la protection des saints Patrons de la contrée, fait divers pèlerinages à cette intention et commence ce fécond apostolat qui devait durer quarante ans et lui mériter le glorieux surnom d'apôtre des Alpes. Les temps étaient difficiles, on était dans ce xᵉ siècle qu'on a appelé le siècle de fer. Les Sarrasins, dont les bandes avides de pillage avaient souvent remonté le Rhône et dévasté la Savoie, le Piémont et la Suisse (de 900 à 975), venaient d'être définitivement chassés, quand saint Bernard de Menthon inaugurait ses nouvelles fonctions d'archidiacre. Mais que de ruines matérielles et morales à relever, que de désordres ces troubles sociaux et ces brigandages de l'invasion musulmane avaient introduits dans la foi et les mœurs! Le saint archidiacre s'occupe tout d'abord de la réforme du clergé, qu'il s'efforce, par son exemple autant que par ses paroles et sa vigilance, de rendre plus digne de sa haute mission.

L'instruction était alors fort négligée dans les Alpes. Saint Bernard commence par former des maîtres capables, car il ne veut confier les écoles qu'à des hommes dont la foi, l'instruction et la bonne conduite offrent les garanties souhaitées aux familles; puis il pourvoit d'écoles les villes et les campagnes.

Non content de visiter souvent le diocèse, saint Bernard de Menthon parcourut en missionnaire infatigable les diocèses de Novare, de Milan, de Sion, de Tarentaise et de Genève; partout ses prédications renouvelaient la foi des populations et faisaient un grand bien. Il délivra les campagnes de Novare d'une invasion de sauterelles, et s'unissant au peuple dans trois jours de prières et de jeûne, il obtint la cessation de la peste qui ravageait cette ville.

LE MONT-JOUX — HOSPICE DU GRAND ET DU PETIT SAINT-BERNARD

Les voyageurs, en quittant la ville d'Aoste, trouvaient deux routes pour franchir les Alpes, l'une allait tomber dans la haute Tarentaise en passant par la *columna Jovis* (colonne de Jupiter), l'autre traversait le col terrible et élevé du Mont-Joux (*mons Jovis*, montagne de Jupiter), pour conduire dans le bas Valais. Le paganisme, chassé de presque toute l'Europe, avait trouvé sur ces hauteurs un dernier asile.

Les Sarrasins qui, dans un but stratégique, avaient occupé quelque temps le défilé du Mont-Joux, avaient été forcés d'évacuer en 960. L'idole de Jupiter y était gardée alors, par un fameux magicien de haute stature, nommé Procus. Les montagnards abusés venaient consulter l'idole et demander des guérisons, et Procus, caché dans la statue, rendait lui-même les oracles avec une voix simulée. Digne ministre du démon, qui l'aidait de sa puissance et de ses prestiges, le géant magicien exerçait toutes sortes de cruautés sur les voyageurs égarés dans ces parages, les pillait, et parfois même, les sacrifiait à son Jupiter. Neuf voyageurs français arrivèrent un jour à Aoste, pleurant le dixième d'entre eux, que Procus avait retenu, sous prétexte de lever sur eux la dîme. Ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait.

Saint Bernard résolut de détruire ce dernier repaire du démon, et de le remplacer par un établissement où le vrai Dieu serait désormais glorifié par l'exercice de la prière publique et de la charité fraternelle. Il indique à cette intention des jeûnes, des prières et une procession solennelle, et, encouragé par une apparition de saint Nicolas, qui lui prédit l'heureux succès de son entreprise, il gravit le Mont-Joux, accompagné des neuf pèlerins français.

Ils atteignent à peine le sommet de la montagne, raconte un des anciens historiens du Saint, qu'un nuage épais assombrit le jour, les démons déchaînent un ouragan affreux, les éclairs sillonnent les airs, le tonnerre ébranle les monts, la foudre frappe de toutes parts, mais sans blesser personne. La neige se mêle à la grêle. Les démons poussaient des hurlements si affreux, que nous crûmes l'archidiacre et ses compagnons perdus. « Ne craignez pas, mes frères, disait saint Bernard à ses compagnons, les hurlements de notre ennemi sont un pressentiment de sa défaite. Nous n'avons pas à le redouter, le Seigneur est avec nous. » Ils arrivent près de l'idole et la trouvent gardée par un dragon puissant et épouvantable, prêt à les dévorer. Saint Bernard fait le signe de la croix, jette au cou du monstre son étole qui se change en chaîne de fer, [illegible] les deux bouts qu'il tient à la main. Ses compagnons percent de leurs armes le dragon, qui disparaît. A sa place, ils voient, gisant à terre, le magicien Procus, percé des coups qu'ils avaient portés.

L'idole du Mont-Joux renversée, Bernard détruit également le culte de Jupiter dans les Alpes Grées et renverse la *columna Jovis*, [illegible] les superstitions et [illegible] des [illegible], et il chasse le démon de ces lieux. [illegible]

l'an 970. Aidé des aumônes du clergé d'Aoste et du peuple chrétien, Bernard assura sa conquête en élevant un établissement de charité, sur ce Mont-Joux, dont les peuples reconnaissants changèrent depuis le nom en celui de Grand Saint-Bernard; il en bâtit un autre à la *columna Jovis*, aujourd'hui le Petit Saint-Bernard.

Obéissant, eux aussi, à l'impulsion de l'amour de Dieu et du prochain qui animait le cœur de l'apôtre des Alpes, des hommes dévoués et vigoureux se joignirent à lui pour l'aider dans son œuvre. Un noble et riche Anglais, nommé Reuklin, enthousiasmé de la sainteté et de la charité de Bernard, demande à être reçu parmi ses disciples, et cède à la communauté naissante son château d'Angleterre. Ainsi commence cette merveilleuse hospitalité du Grand Saint-Bernard qui dure encore, et qui, à travers les siècles, a servi d'asile à des millions de voyageurs et sauvé la vie à des milliers d'entre eux, qui auraient péri dans les neiges et les précipices.

LES BARONS DE MENTHON ET DE BEAUFORT AU MONT-JOUX

Cependant, la renommée du saint archidiacre d'Aoste était grande dans les Alpes; les pèlerins et les voyageurs, si charitablement reçus au Mont-Joux, ne tarissaient pas en louanges sur l'admirable fondateur. Le baron et la baronne de Menthon qui vivaient encore, et pleuraient toujours leur fils, conçurent le projet d'aller voir cet homme de Dieu : peut-être ses prières leur obtiendraient-elles la grâce de retrouver Bernard; dans tous les cas, les consolations du saint prêtre seraient un soulagement à leur douleur. Ils communiquent leur projet au seigneur de Beaufort. Celui-ci, craignant pour leur grand âge les fatigues du voyage, s'offre de les suppléer. Mais ils veulent parler eux-mêmes à l'homme de Dieu. Profitant de la bonne saison, ils partent, accompagnés du baron de Beaufort, font un pèlerinage à l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, où reposent les reliques des martyrs de la légion Thébaine, et arrivent enfin au Mont-Joux. Le baron de Beaufort frappe à la porte de l'hospice; l'archidiacre lui-même vient leur ouvrir. Mais les années, les travaux, les austérités avaient altéré ses traits, ils ne le reconnurent pas. Bernard, qui les reconnaît très bien, les accueille avec cette hospitalité empressée et charitable qui avait déjà émerveillé tant de voyageurs. Il écoute avec une bonté paternelle le récit que le baron de Menthon et son épouse lui font de leurs malheurs, il s'efforce de les encourager et de les consoler. « Ce fils que vous dites si sage et si respectueux, quoiqu'il n'a pas cédé au caprice du moment, mais bien à l'inspiration divine. Courage donc et confiance. Dieu bénira votre sacrifice, et un jour votre douleur se changera en joie. » Cependant, vivement ému, il se retire et va prier avec ferveur à la chapelle. Bientôt, assuré par une inspiration de Dieu que ses parents ne susciteront pas de difficultés à sa vocation, il reparaît devant eux et, se jetant en leurs bras, il dit au [illegible] c'est moi qui suis votre fils [illegible] trente ans [illegible] Il [illegible] Ses vieux parents, heureux comme [illegible] retrouvé Joseph, passèrent quelques jours au Mont-Joux, admirant les [illegible] de Dieu [illegible], le baron de Menthon et le baron de Beaufort voulurent doter de leurs deniers l'église de Mont-Joux. Les parents de saint Bernard rappelèrent à Menthon le prêtre et moine Germain pour les diriger dans la piété. Le château de Menthon semblait devenu un couvent, où ils achevèrent saintement leurs jours. Germain termina lui-même sa vie dans un ermitage voisin de Menthon, et conquit l'auréole des saints.

Saint Bernard continuait son œuvre au Mont-Joux et ses apostoliques prédications dans les Alpes et en Italie; il passait chaque jour de longues heures en prière. Ses vêtements d'étoffe grossière cachaient un cilice, il dormait peu; deux ou trois planches formaient son lit. Ses jeûnes étaient fréquents, sa nourriture se composait ordinairement de pain d'orge et d'eau bourbeuse; parfois il y joignait de l'absinthe ou du fiel. Son humilité égalait sa charité. On montre encore au Grand Saint-Bernard une petite grotte où il se retirait souvent pour méditer, prier et souffrir. En 997 ou 998, il fit le pèlerinage de Rome. Le pape Grégoire V l'accueillit comme un fils aimé et approuva son institut qu'il enrichit de divers privilèges.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT BERNARD

Malgré tant de travaux et d'austérités, saint Bernard de Menthon parvint à une grande vieillesse. Toutefois, de 1005 à 1007, de nombreuses infirmités vinrent miner son corps usé par l'âge. Il fit une dernière fois le pèlerinage de Rome; mais, au retour, il dut s'arrêter, malade, à Novare. On n'attendait plus que sa mort, quand il parut reprendre ses forces, se fit porter à l'église de Novare et fit au peuple une exhortation sublime. Le lendemain, muni des sacrements de l'Eglise, et invité au ciel par saint Nicolas, il expira doucement entre les bras de ses religieux accourus de Mont-Joux à la nouvelle de sa maladie; c'était le 28 mai 1008, il avait quatre-vingt-cinq ans.

Depuis neuf siècles, les disciples de saint Bernard continuent à faire l'admiration des hommes par leur vie de prière, d'immolation et de charité. Leur demeure hospitalière est placée dans une gorge à 2450 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est l'habitation la plus élevée d'Europe, et la montagne qui domine l'hospice a 3100 mètres d'altitude. Dans cette gorge règne un hiver presque perpétuel; pendant neuf mois de l'année, la neige couvre le sol, et pendant les autres mois, il n'est pas rare de la voir apparaître avec une base glaciale. Quelques légumes chétifs, cultivés à l'abri des rochers plutôt comme distraction que par utilité, est tout ce qu'y produit la terre; il faut aller chercher toutes les provisions fort loin, dans les vallées habitées, et le bois à brûler lui-même doit être apporté à dos de mulets d'une distance de dix-huit à vingt kilomètres. Les religieux y restent cependant toute l'année, et bravant le froid, les tempêtes de neige, les avalanches terribles, précédés de leurs grands chiens et accompagnés de domestiques dévoués, ils vont à la recherche des voyageurs, les recueillent et leur offrent gratuitement la plus généreuse hospitalité, quelles que soient leur religion et leur nationalité.

Avant le percement du Mont Cenis on estimait de 14 à 22 000 le nombre annuel des passagers au Saint-Bernard; pendant l'été de 1[illegible], l'hospice [illegible] 30 000 émigrés français.

Voilà ce que peut faire l'amour du prochain quand il a pour cause l'amour de Dieu. L'Église catholique seule produit de pareils exemples de charité.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

LE BIENHEUREUX CHARLES DE BLOIS

DUC DE BRETAGNE

Fête le 29 septembre.



Croquis relevé par l'auteur de cette vie, d'après un vieux dessin.

NAISSANCE DU BIENHEUREUX CHARLES

Le XIVe siècle, sans être une époque féconde en saints et en grands hommes, a cependant donné au monde et à l'Église, Duguesclin, sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, pour ne citer que quelques noms. Il a même produit des princes aussi remarquables par l'illustration de leur naissance que par l'éminence de leur sainteté et l'éclat de leurs miracles. Tels furent Elzéar de Sabran, Louis de Toulouse, Pierre de Luxembourg et Charles de Blois.

La vie de ce dernier montrera, par un exemple frappant, que les sentiments d'humilité, de douceur et de condescendance mutuelle, qui sont le propre du chrétien, et surtout du chrétien par-

[illegible], sont pleinement compatibles, dans la pratique, avec la revendication, devant les tribunaux ou les armes en main, de droits, de privilèges, de possessions, auxquels on ne pourrait renoncer sans léser les intérêts du prochain, d'une famille, d'un peuple.

Le bienheureux Charles de Blois naquit en 1318, dans la ville d'où il a pris le nom. Il eut pour père Guy de Châtillon, comte de Blois et de Chartres, et pour mère, Marguerite de Valois, sœur de Philippe VI, roi de France.

[illegible] DE CHARLES DE BLOIS

Son enfance et sa première jeunesse se passèrent à l'ombre du foyer domestique et furent ce qu'elles sont d'ordinaire chez les saints. En effet, il signala cette époque de sa vie par tant de traits de piété et de charité, de patience et d'humilité, qu'on put dès lors présager jusqu'à quel degré élevé de sainteté parviendrait, dans la suite, cet enfant de bénédiction.

De fait, dès l'âge de cinq ans, au lieu de passer tout son temps à jouer et à folâtrer, comme on fait d'ordinaire à cet âge, le jeune Charles consacrait de longues heures à dire et à répéter un grand nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, en l'honneur de la Sainte Trinité, des cinq plaies du Sauveur, de la Sainte Vierge, des neuf chœurs angéliques, des douze apôtres et de toute la cour céleste.

Il y joignit successivement, lorsqu'il fut plus avancé en âge, l'office de la Très Sainte Vierge, celui des morts, et beaucoup d'autres offices votifs, alors en usage; enfin, il récita aussi le grand office des clercs.

Plus tard, devenu comte de Bretagne, il ne manqua jamais de s'acquitter journellement de cet office, ou au moins toutes les fois que ses occupations le lui permettaient.

Son zèle pour entendre la sainte messe n'était pas moindre. Dès l'âge de dix ans, il assistait régulièrement à toutes les messes qui se célébraient au château.

[illegible] ET SON ARDEUR AU TRAVAIL

Le petit Charles de Blois n'avait pas moins de sollicitude pour les veilles, les jeûnes et les autres austérités du même genre. Quant aux œuvres de piété et de miséricorde, elles faisaient ses plus chères délices. Son grand bonheur était [illegible] pour les pauvres, de les servir de ses propres mains, et de leur laver les pieds le [illegible] Saint.

[illegible]

Aussi atteignit-il un très haut degré de culture intellectuelle, et fit-il encore, sous ce rapport, l'admiration de ses contemporains.

IL ÉPOUSE JEANNE DE BRETAGNE

Telle fut la jeunesse de Charles de Blois, digne prélude de la vie d'un saint. Son père et les autres personnes qui l'entouraient s'imaginèrent alors qu'un jeune homme de ce caractère, ne serait bon qu'à faire un moine ou un missionnaire. Ils en étaient désolés, au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Mais les pensées et les jugements de Dieu ne sont pas ceux des hommes. La Providence destinait Charles de Blois à jouer sur la scène du monde un rôle des plus actifs et des plus importants. On en eut comme l'intuition dès le mois de juin 1837, lorsque les circonstances l'amenèrent à unir son sort, par les liens du saint mariage, avec Jeanne de Bretagne, déjà comtesse de Penthièvre et de Goello, et de plus héritière présomptive du duché de Bretagne et du vicomté de Limoges.

GUERRE DE BRETAGNE ET MORT DE CHARLES DE BLOIS

Ce fut bien autre chose lorsque, quatre ans plus tard, cet héritage étant venu à vaquer, Charles de Blois crut à bon droit qu'il devait en revendiquer la possession. C'est que, en effet, en vertu des us et coutumes du pays breton, les droits de Jeanne de Penthièvre primaient ceux du comte de Montfort, propre frère du dernier duc de Bretagne, le père de cette princesse, autre frère du même duc, étant l'aîné et ayant transmis à sa fille tous ses droits.

Ainsi avait été jugée la question lors du mariage de Charles de Blois. Ainsi fut-elle de nouveau tranchée, en 1341, après longue enquête et mûre délibération, par le Parlement de Paris, la première Cour judiciaire de toute la France. Mais le rival du comte de Blois ne craignit pas d'en appeler au sort des armes, de la sentence pleine d'équité du suzerain, dont il avait le premier, précédemment, sollicité l'arbitrage.

Charles de Blois, doux et pacifique par caractère, répugnait à la guerre; il avait en horreur l'effusion du sang; mais les droits d'une épouse, l'avenir de ses enfants, l'honneur de la France et de la Bretagne étaient en cause et lui faisaient un devoir de relever le gant, de ne pas refuser la lutte contre un injuste agresseur. C'est ce qu'il fit avec autant de générosité que de vaillance. Alors commença cette longue guerre de la succession de Bretagne, qui devait se continuer pendant vingt-trois années consécutives, parmi [illegible] et les revers, et se terminer finalement par la défaite et la mort du vertueux prince, dans le champ d'Auray [illegible].

[illegible]

presque toujours marquée par des victoires du côté de Charles, tant qu'il eut en face de lui son injuste compétiteur, le premier comte de Montfort. Mais, à la mort de ce seigneur, les choses changèrent sensiblement de face, et l'époux de Jeanne de Penthièvre n'éprouva plus guère que des revers. Il n'y a point lieu de s'en étonner, car Dieu n'a point promis d'accorder toujours la victoire au bon droit, et l'histoire n'aurait plus de moralité s'il fallait admettre, en principe, que dans toute lutte armée, le succès suit fatalement le parti de la justice. D'ailleurs, ici, le sort de Charles de Blois ne fut autre que celui des rois de France, dont il était le protégé, comme le triomphe des Montfort ne faisait qu'un avec celui de son protecteur, Edouard d'Angleterre, le vainqueur de Crécy.

L'adversité et l'épreuve prolongée devinrent, en outre, le creuset où la vertu de Charles de Blois s'épura, se fortifia, le rendit digne d'entrer en possession du Bien suprême et de la vision de Dieu. Aussi quand, par un secret jugement de Dieu, il eut perdu, en même temps, la couronne ducale et la vie dans la journée d'Auray, l'éclat de sa vertu et la renommée de sa sainteté, qui auraient pu souffrir quelque atteinte aux yeux des hommes, après un tel événement, n'en furent nullement diminués.

HONNEURS RENDUS AU BIENHEUREUX, SES MIRACLES

Loin de là, les pieux fidèles ne tardèrent pas à venir prier sur sa tombe, à recourir à sa médiation, dans tous leurs besoins de l'âme et du corps. On doit citer, au premier rang de ceux qui donnèrent ce bel exemple de religion, Jean de Beaumanoir, l'immortel vainqueur du combat des Trente, et plusieurs de ses compagnons d'armes. Les anciens familiers et serviteurs du prince s'empressèrent de marcher sur leurs traces. Aussi obtinrent-ils du ciel, par l'entremise du Bienheureux, les faveurs les plus signalées. Bientôt le bruit de ses prodiges se répandit de tous côtés. D'autres personnes recoururent aussi à sa médiation.

De là, l'affluence des fidèles que l'on vit se presser autour de la tombe de Guingamp, soit pour rendre grâce à Dieu, soit pour implorer de nouvelles faveurs. En 1370, ce n'était plus seulement la Bretagne, mais aussi le Maine, l'Anjou, le Blaisois et la Touraine, qui députaient chaque année vers le tombeau miraculeux une foule de pèlerins. Un grand nombre d'*ex-voto*, représentant des bras, des jambes, des navires, etc., attestaient éloquemment les guérisons instantanées, les protections merveilleuses, les résurrections de mort et les autres grâces dues au mérite du Bienheureux.

En présence d'un tel état de choses, le bienheureux Urbain V, qui gouvernait alors avec tant de sagesse et de piété l'Église de Dieu, ordonna une enquête juridique sur la vie et les miracles de Charles de Blois, à l'effet de procéder à sa canonisation solennelle. Mais la mort, qui le frappa peu après (1370), l'ayant empêché de donner suite à l'affaire, son successeur la reprit avec vigueur, et mena l'enquête à bonne fin. Toutefois la sentence de canonisation fut ajournée, en raison des circonstances graves de la politique et de l'influence dont jouissait, à Rome et ailleurs, le roi d'Angleterre, adversaire déclaré de cette canonisation. Depuis cette époque, la cause n'a pas été reprise, et demeure toujours en suspens. Mais le culte religieux rendu à la mémoire et aux reliques du bienheureux Charles n'a subi aucune interruption. Il n'a plus, il est vrai, actuellement le même éclat ni la même extension qu'au XIVe siècle et même au XVIIIe siècle, où le diocèse de Blois, récemment créé, lui accordait une fête double dans son calendrier particulier. Cependant, les restes précieux du Bienheureux ne cessent point d'être exposés à la vénération des fidèles. L'église de Graves-les-Guingamp les possède; en 1874, Mgr David les a honorés d'une nouvelle châsse artistement travaillée, et a présidé lui-même à l'inauguration de cette châsse, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles.

Extrait de l'enquête de canonisation du bienheureux Charles de Blois, et d'un mémoire sur son culte, dû au R. P. Dom Plaine, moine bénédictin.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE GAND

SURNOMMÉ L'ERMITE DE SAINT-CLAUDE

AVANT JEANNE D'ARC

Il y eut un temps où la France faillit périr. Aux défaites de Crécy et de Poitiers s'était ajouté le désastre d'Azincourt, et les Français, divisés en deux partis, les Bourguignons et les Armagnacs, se faisaient une guerre fratricide, pendant que les Anglais victorieux envahissaient

le territoire de la patrie. Mais, au milieu de tant de maux, il y avait sur le sol de France des âmes qui expiaient et priaient ; il y avait des saints, et ceux-là devaient obtenir le salut.

Notre bienheureux Jean de Gand était de ceux-là : c'était un gentilhomme qui avait renoncé au monde pour se faire moine dans l'abbaye de Saint-Claude.

Après s'être formé aux vertus monastiques, il se retira dans un ermitage du Jura, où il passait les jours et les nuits dans une grande pureté d'âme, honorant Dieu par le jeûne, la méditation et la prière.

Les longues calamités qui désolaient la France remplissaient son âme de tristesse ; il s'offrait à Dieu comme une victime pour le salut du peuple tout entier ; il suppliait le Seigneur de rendre à la France la paix, l'indépendance et la prospérité, de la délivrer des ambitions, des rivalités, des haines et des trahisons qui la perdaient. Il priait spécialement pour la réconciliation des deux rois de France et d'Angleterre.

Un jour qu'il était en contemplation, il fut divinement averti de quitter son désert, et d'aller lui-même, simple moine, supplier, au nom du ciel, les deux rois ennemis de mettre un terme au fléau de la guerre.

Il se rendit d'abord à Poitiers où se trouvait en ce moment le jeune dauphin Charles VII, administrant les débris du royaume durant la démence de Charles VI, son père.

Le prince français le reçut avec bonté, et comme le saint moine l'exhortait à rendre le plus tôt possible la paix à son peuple :

« Plus que tout autre, répondit Charles, je suis affligé des maux de la France, et je souhaite de tout mon cœur la fin de ces guerres affreuses ; mais que puis-je en ce moment pour forcer les Anglais à la paix ?

— Dieu bénira votre bonne volonté, reprit le moine, et je vous prédis aussi que dans peu d'années Dieu vous donnera un fils, qui vous succédera un jour sur le trône de France. » (Ce fils fut Louis XI.)

De là, le bienheureux Jean de Gand se rendit en Normandie, où Henri V, roi d'Angleterre, poursuivait ses conquêtes si fatales à la France.

Henri consentit à l'admettre en sa présence, mais, dès que le saint homme eut commencé à lui parler de la paix, le fier monarque, enorgueilli de ses victoires, le repoussa avec mépris et ordonna qu'on le chassât de sa présence. Pendant que les serviteurs s'empressaient d'exécuter cet ordre avec force mauvais traitements, le moine, sans s'effrayer, se retourna vers le prince anglais :

« Bientôt, dit-il, Dieu vous appellera à son tribunal, et il fera sentir aux Anglais le bras de sa vengeance en les chassant du sol français. » (Vers 1419.)

En effet, Henri V mourut peu après (1422), et l'on sait comment Jeanne d'Arc ne tarda pas à être envoyée pour repousser les Anglais et sauver la France.

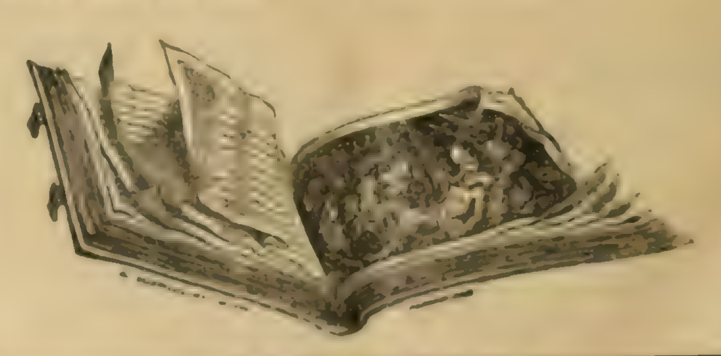
Le pieux ermite, ayant accompli sa mission, reprit le chemin de sa solitude du Jura. En route, il prêchait aux populations qu'il rencontrait, les exhortant au salut de leur âme et à la conquête de la patrie céleste.

Au reste, son exemple en disait plus que ses paroles. C'était toujours le moine austère de Saint-Claude, à la fois plein d'humilité et de douceur, jeûnant habituellement, portant un rude cilice et une ceinture de fer, passant souvent la nuit en prières.

Il tomba gravement malade en arrivant à Troyes, en Champagne. Recueilli dans l'hôtellerie des Dominicains, dont il aimait à suivre les exercices religieux quand il passait dans cette ville, il reçut les derniers sacrements des mains de Gautier, curé de Torvilliers, et, le 29 septembre 1439, il rendit joyeusement son âme à Dieu, sur un petit lit de paille, ne regrettant rien des choses de ce monde et heureux d'aller jouir de son divin trésor dans le ciel.

Tant que son corps resta dans l'hôtellerie qui venait de recevoir son dernier soupir, on vit une colonne de lumière briller au-dessus de la maison.

Il fut enseveli dans l'église des Dominicains ; plusieurs miracles se firent sur son tombeau, et Louis XI, dont il avait prédit la naissance et qui lui conservait une dévotion spéciale, fit exhumer son corps en 1482, pour le placer dans un lieu plus digne de lui.



[illegible] Paris

SAINTE GERMAINE COUSIN

Fête le 15 juin.



L'HOMME VAUT CE QU'IL VAUT AUX YEUX DE DIEU

S'il fut une vie inutile, triste, misérable selon le monde, ce fut celle de la bienheureuse Germaine Cousin. Une main paralysée, une santé détestable, aucune instruction, une quenouille et une houlette, la garde de quelques moutons et enfin, la mort à 22 ans : voilà tout ce qui composa, pour le monde, la vie de Germaine!

Si Dieu ne s'était plu à manifester par des miracles nombreux et éclatants combien cette pauvre fille lui avait été agréable, ignorée ou méprisée pendant sa vie, elle serait demeurée ensevelie dans le plus profond oubli dès le lendemain de sa sépulture jusqu'au jour du jugement. Et voilà que cette simple bergère a été faite, pendant sa vie, la dépositaire de la puissance divine ; après sa mort, le refuge des infirmes

et des affligés, et qu'aujourd'hui, elle est proposée à toute l'Eglise comme un modèle à imiter, comme un chef-d'œuvre de la grâce à admirer.

Elle naquit l'an 1579, mourut l'an 1601, et Pie IX la mit sur les autels l'an 1867.

Elle a par conséquent vécu, et elle a été canonisée à des époques fières de leur science, de leurs richesses, de leur bien-être et de leurs progrès matériels.

Mais entrons, autant qu'il nous sera possible, dans le détail de cette vie qui peut bien paraître vile aux yeux du monde, mais qui a fait les délices de Jésus-Christ. Il fallait que cette fidèle servante du Christ fût entièrement dégagée de tout lien, même le plus légitime, qui eût pu l'attacher aux choses de la terre. Aussi, quel dénûment depuis son berceau jusqu'à sa tombe!

SOUFFRANCES DE LA PETITE GERMAINE
A LA MAISON PATERNELLE

Elle vient au monde privée de l'intégrité de ses membres : elle est percluse de la main droite; elle n'a pas non plus le bienfait de la santé si estimé sur la terre : elle est atteinte de scrofules : au moment où les enfants commencent à goûter le bonheur d'être aimés et les plaisirs légitimes de la famille, sa mère, Marie Laroche, lui est enlevée par la mort; la pauvre enfant était à peine sortie du berceau!

Bientôt après, son père se remaria; Germaine dut passer toute sa vie sous l'autorité d'une marâtre qui la détestait, la maltraitait et la tenait éloignée de ses frères et de ses sœurs. Si, du moins, elle eût pu trouver auprès de son père quelque compensation à ses peines! Mais Laurent Cousin n'avait pour sa fille aucune tendresse et s'inquiétait fort peu de ses souffrances. L'étable ou un coin dans la maison; un taudis de cinq pieds de long au-dessous d'un escalier; quelques branches de sarment pour lit, et pour nourriture un peu de pain et d'eau : c'était bien assez pour cette scrofuleuse. Pendant le jour, elle devait garder un troupeau, c'était là un moyen tout simple de la tenir éloignée de la maison et de l'utiliser en même temps. Comme on l'emb[illegible] à cette triste vie l'hiver aussi bien que l'été, les saisons lui firent souffrir ce qu'elles ont de plus rigoureux. D'un autre côté, les habitants de Pibrac ne l'épargnaient pas : on se moquait de sa simplicité et de sa dévotion.

[illegible] ajouter que la pauvre bergère, maltraitée d'un côté, tournée en ridicule de l'autre, abandonnée complètement à elle-même, avec un corps infirme et malade, ne connut jamais le plaisir de la lecture, il est bien probable qu'elle ne savait pas lire. Elle ne connut jamais de l'alphabet que le signe de la croix, car nos pères [illegible] de le retracer en tête de tous leurs [illegible]. Aujourd'hui, on a bouleversé tout cela : dans les écoles, où l'on prétend tout [illegible] aux enfants, on leur laisse ignorer le signe du salut.

GERMAINE ET JÉSUS

Notre Seigneur avait donc éloigné de l'âme de sa [illegible] tout ce qui pouvait la partager et [illegible] de trouver en lui seul toutes ses [illegible].

Mais, en compensation, quels magnifiques présents [illegible]! Sa grâce lui fut accordée avec [illegible] amour la remplit entièrement. Elle ne [illegible] rien, excepté son doux Sauveur Jésus, et elle l'aimait, elle l'aimait et elle s'offrait à lui continuellement; elle l'adorait, elle le servait, elle lui présentait ses souffrances; elle désirait sa gloire, l'extension de son règne, et elle pleurait sur l'aveuglement des hommes qui ne le servent pas ou qui ne le servent pas assez.

Elle se garda bien de s'attrister de ses souffrances, de sa misère, ou d'en demander à Dieu la délivrance, alors même que la puissance divine en multipliant les miracles autour d'elle, paraissait disposée à remplir ses désirs. Loin de songer à demander ou à se procurer une santé plus solide, elle s'imposait des fatigues et des privations continuelles. Elle retranchait encore au peu de pain qui lui était accordé pour ses repas, et n'hésitait pas à parcourir de longues distances par des chemins malaisés pour aller à l'église.

Sa patience était inaltérable, elle n'avait pas d'autres réponses aux injures et aux mauvais traitements qui l'attendaient lorsqu'elle ramenait son troupeau à l'étable, que de se taire et de se retirer dans son petit réduit. Elle ne témoigna jamais aucune aigreur ni aucune jalousie à ses frères et à ses sœurs qui lui étaient préférés; elle les aimait tendrement et cherchait à leur rendre de petits services. Ne pensez pas qu'elle ait jamais voulu changer le lit de sarments sur lequel elle passait toutes ses nuits : elle voulut le conserver, alors même qu'en des temps meilleurs la liberté lui fut donnée de reposer sur un véritable lit.

Nous avons déjà dit qu'elle ne plaisait pas au village; l'énergie, la constance, l'activité, l'allégresse qu'elle montrait au service de Dieu ne sont pas du goût de cette multitude d'âmes paresseuses, tièdes, affadies, qui n'accordent à Dieu que le strict nécessaire et souvent lui refusent tout. On l'appelait *la bigote*. Le monde est toujours le même sur beaucoup de points et sur celui-ci en particulier. Germaine, s'inquiétant aussi peu que possible des paroles qui sortaient de la bouche de ses compatriotes, remplissait tous ses exercices de dévotion avec une fidélité inébranlable. L'amour est plus fort que la mort, plus fort que l'enfer. Eh quoi! ce seraient quelques paroles piquantes qui l'auraient détournée des pieux exercices auxquels la grâce la sollicitait! qui l'auraient empêchée de se présenter au saint tribunal pour s'y purifier de plus en plus! qui l'auraient comme enchaînée, lorsque la voix de Jésus-Christ l'appelait au Saint Sacrifice, lorsque surtout le Bien-Aimé l'attendait à la Table Sainte! Non, le cœur d'un saint ou d'une sainte ne s'émeut pas pour si peu. Germaine trouvait ses délices, ses uniques délices dans la prière, dans son isolement qui la rapprochait de Dieu, dans l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice, dans la réception fréquente des sacrements, dans son union avec Jésus-Christ.

Cette union atteignit dans son âme un degré extraordinaire et se manifesta au dehors d'une manière merveilleuse.

Aussitôt que l'heure du Saint Sacrifice était arrivée, la Bienheureuse plantait en terre sa houlette et sa quenouille, abandonnait son troupeau à la garde du divin Pasteur et franchissait en toute hâte la distance qui la séparait de l'église. Le Sauveur, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, voulait que l'humble bergère fût présente au moment où il descendait sur l'autel. Il trouvait dans l'amour de cette âme une compensation à la tiédeur de ses serviteurs, à la haine de ses ennemis et aux

sacrilèges sans nombre commis à cette époque par les protestants.

La confiance de la Bienheureuse ne fut jamais trompée. C'était une lumière surnaturelle qui lui inspirait une confiance surhumaine, et cette confiance était mise au service d'un amour héroïque. Le troupeau fut donc toujours bien gardé, même sur la lisière de la forêt de Beaucône où il fut souvent laissé; jamais de brebis égarée ou volée, ni le moindre dommage causé aux champs voisins. Il y a plus, il était florissant, et il n'y en avait point au village de plus beau ni de plus nombreux.

Ceci n'empêchait pas que Germaine fût, à la maison, sévèrement reprise de sa conduite par celle qui la haïssait. Mais rien n'était capable d'amoindrir en son cœur la docilité aux divines inspirations.

Il y a plus encore, car son esprit était continuellement absorbé en Dieu, à ce point qu'elle oubliait tout le reste. C'est ainsi qu'on la vit plusieurs fois tomber à genoux, au premier son de l'*Angelus*, en quelque endroit qu'elle se trouvât, dans la neige ou dans la boue. Un jour, la cloche se fit entendre au moment où elle traversait le ruisseau de Pibrac : elle se mit à genoux, sans tarder, comme si elle se fût trouvée sur le chemin.

Un autre jour, deux paysans s'étaient arrêtés sur le bord de ce même ruisseau regardant la bergère venir de loin; ils avaient le sourire sur les lèvres. C'est que Germaine ne pouvait se rendre à l'église sans traverser le ruisseau; elle le faisait ordinairement à gué, mais cette fois une longue pluie l'avait tellement gonflé pendant la nuit, qu'il était devenu infranchissable. Les deux témoins se tenaient donc à quelque distance, attendant et se promettant de jouir de son mécompte. Germaine, empressée et uniquement préoccupée de la pensée de son Seigneur, arrive auprès du ruisseau qui roulait ses eaux avec fracas et impétuosité. Sans s'arrêter un seul instant, elle y met le pied..... et voilà que le flot se retire, et fait pour l'humble bergère de Pibrac ce que le Jourdain avait fait autrefois pour l'arche sainte et les enfants d'Israël. Les paysans étaient là, saisis de crainte, hors d'eux-mêmes. Ils y demeurèrent longtemps, les yeux fixés tantôt sur Germaine, qui s'éloignait en toute hâte, tantôt sur le ruisseau qui continuait de couler.

Ce miracle, qui se renouvela souvent dans la suite, et les circonstances qui l'accompagnaient, indiquent clairement que Germaine était tout entière à son Dieu, mais aussi que ce Dieu était tout à elle.

L'amour divin véritable est communicatif; Germaine, qui en avait le cœur entièrement rempli, devait, par conséquent, chercher à le déverser dans l'âme des autres. C'est ce qu'elle fit, et le ciel put contempler cette humble bergère, ignorante des sciences humaines, réunissant les petits pâtres des alentours, pour laisser déborder son cœur, leur parler de Dieu, les inviter à aimer et à servir le bon Maître de leur mieux. Elle ne prenait cependant aucune part à leurs jeux et se tenait bien loin de leurs conversations frivoles. Sa conversation était dans le ciel et sa joie avec Dieu.

Mais admirons comment Dieu lui-même fit éclater la complaisance qu'il prenait dans les actions de sa fidèle servante. Celle-ci n'était pas tellement absorbée par ses pieuses pensées qu'elle ne remarquât les misères des pauvres; et sa charité, qui se signalait sous la forme de la souffrance, de la prière et du zèle, se manifesta également sous celle de l'aumône. Ce n'est pas qu'elle eût du superflu à donner, puisqu'elle n'avait pas même le nécessaire. Et cependant, elle prenait sur ce peu qu'elle avait; elle donnait, et, chose difficile à expliquer, elle donnait beaucoup.

Notre-Seigneur multiplia le pain entre les mains de sa charitable servante, comme il le multiplia autrefois entre ses mains divines. Mais cette explication ne vint pas à l'esprit de tout le monde. On l'accusa de voler le pain à la maison de son père. Sa marâtre ne fut pas la dernière à concevoir de pareils soupçons. Un jour, elle s'aperçut ou crut s'apercevoir que Germaine emportait dans son tablier quelques morceaux de pain qui ne lui avaient pas été donnés. Aussitôt, la voilà qui saisit vivement un bâton et se met à la poursuite de Germaine. Sa fureur devant un pareil forfait lui fait vomir toutes les injures qui lui viennent à l'esprit. Deux habitants de Pibrac qui la voient, touchés de pitié pour la pauvre fille menacée, hâtent le pas dans le dessein de prendre sa défense. On arrive vers la bergère, on lui fait ouvrir son tablier. Il ne renfermait pas autre chose qu'un magnifique bouquet composé des plus belles fleurs et répandant un parfum délicieux; jamais les jardins de Pibrac n'en avaient produit de pareilles. Et, du reste, ce n'était guère la saison des fleurs, on était au milieu de l'hiver.

Il y avait là de quoi changer les cœurs les plus durs. Bien des cœurs, en effet, au récit de ce qui s'était passé, furent touchés profondément. Laurent Cousin prit pour sa fille des sentiments plus paternels, défendit qu'on la maltraitât désormais, et voulut lui rendre au foyer domestique la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre. L'humble bergère, qui avait été toujours heureuse d'avoir des privations à offrir à Notre-Seigneur, supplia son père de lui laisser son lit de sarments et son petit réduit.

GERMAINE AU PALAIS DE SON PÈRE DU CIEL

Cependant, le temps de l'épreuve et de la souffrance était écoulé; l'heure de la délivrance et de la jouissance allait sonner.

Un soir, deux religieux, surpris par la nuit, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt voisine pour y attendre le retour du jour. Vers le milieu de la nuit, ils furent éveillés par des cantiques admirables. Leurs yeux, en s'ouvrant, virent une lumière de plus en plus éclatante dissiper les ténèbres. En quelques instants, elle devint plus brillante que le soleil. Environnée de cette lumière, une troupe de vierges parut au-dessus de la forêt. Elles se dirigeaient vers Pibrac en chantant des cantiques ravissants. La vision ne disparut que pour reparaître de nouveau, un instant après. C'étaient les mêmes vierges qui revenaient sur leurs pas. Elles entouraient une compagne nouvelle qui était venue se joindre à elles et qui portait sur la tête une couronne de fleurs nouvelles. En disparaissant une seconde et dernière fois, la vision laissa les religieux ravis s'entretenir de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Le lendemain matin, Laurent Cousin, ne voyant pas paraître, comme à l'ordinaire, Germaine, toujours matinale et active, se rend sous l'escalier, appelle, s'approche.... la bergère dormait du grand sommeil. La voix de l'Époux s'était fait entendre pendant la nuit, voix pleine de douceur et d'enivrements pour l'âme de la Bienheureuse;

et cette âme toute pure et toute belle, qui n'avait pas besoin d'autre préparation à la mort que celle de sa vie entière, cette âme s'était détachée sans effort et rapidement de sa dépouille mortelle, pour aller s'unir intimement et éternellement à son Bien-Aimé.

Le lendemain, une foule nombreuse se pressa dans l'église de Pibrac. Le récit des deux religieux, les miracles de Germaine, que beaucoup avaient vus et que tout le monde avait entendu raconter, avaient remué la population de Pibrac et des environs.

Selon l'usage de cette époque, elle eut son sépulcre dans l'église. Aucun signe, aucune inscription n'en indiquait l'endroit; on savait seulement qu'il était vis-à-vis de la chaire. D'un autre côté, cette vie si simple, si humble, bien que relevée par une ferveur extraordinaire et par des prodiges nombreux, n'était confiée qu'à la mémoire des habitants de Pibrac. Ce souvenir, si suave qu'il fût, semblait donc devoir s'effacer avec les années. Mais il plut à Dieu de graver pour toujours dans la mémoire et dans le cœur de ses serviteurs sur la terre une vie qui lui avait été si agréable; et voici comment :

Il y avait quarante ans que le corps de Germaine reposait dans la terre sainte. Le fossoyeur de Pibrac, ayant un jour à préparer une fosse pour une parente de Germaine, se mit au travail à l'endroit même où on avait, quarante ans auparavant, creusé celle de la Bienheureuse. Au premier coup de pioche, il soulève une dalle; mais immédiatement il s'arrête et pousse un cri...... il avait sous les yeux un cadavre qui paraissait tout récent et l'instrument avait pénétré dans la chair vive!

Des femmes, qui s'étaient rendues à l'église pour entendre la Sainte Messe, accoururent; la nouvelle se répand et un grand nombre de témoins se trouvent réunis en un instant. Il y avait là un corps qui semblait avoir été caché sous les dalles la nuit précédente. On l'examine de plus près : le corps était intègre et les membres intacts, l'épiderme était conservé, les oreilles seules étaient desséchées. Les linges et le suaire n'avaient subi aucune altération, les mains, qui tenaient un petit cierge, étaient entourées d'une guirlande d'œillets et d'épis de seigle. On constata que ces épis renfermaient encore leurs grains, et ces grains s'étaient conservés tels qu'au temps de la moisson. Une des mains était difforme et le cou portait encore des cicatrices.

Le souvenir de Germaine n'était pas tellement effacé qu'il ne revînt à la mémoire de quelques-uns des spectateurs. On parla de l'humble bergère, puis tous les souvenirs se réveillèrent; et tout le monde s'accorda bientôt à dire que Dieu avait voulu conserver les restes de sa fidèle servante, que ce saint corps déposé dans une fosse profonde avait été élevé à fleur de terre par la puissance divine et que c'était là une nouvelle merveille ajoutée à tant d'autres opérées du vivant de la Bienheureuse. Le corps fut placé debout, près de la chaire, afin que tout le monde pût être témoin du prodige; et ces restes bénis, placés ensuite dans un reliquaire de plomb, et transportés à la sacristie, puis jetés dans une fosse et couverts de chaux par les révolutionnaires, exposés plus tard de nouveau dans l'église, et de là dans une chapelle de Saint-François-de-Sales, se sont conservés jusqu'à nos jours dans une intégrité parfaite, les chairs seules ayant été consumées par la chaux vive. On vénère aujourd'hui ces précieuses reliques dans une châsse toute reluisante d'or et de lumières.

Mais, soit auprès de la chaire, soit à la sacristie, soit même dans la fosse et dans la chaux où ils ont été jetés, soit aux places d'honneur où on les a portés ensuite, ces restes sacrés ont toujours été l'instrument de miracles nombreux et éclatants. Les profanateurs eux-mêmes, châtiés d'abord d'une manière évidente, ont obtenu leur guérison de la Bienheureuse. Plus de 400 miracles furent attestés par des procès-verbaux ; des pèlerinages se sont organisés. Germaine a été invoquée en faveur de Pie VII et, plus tard, en faveur de Pie IX : et la double délivrance de ces deux Souverains Pontifes a suivi de près la demande qui en avait été faite.

Enfin, le procès de canonisation, tenté une première fois, puis abandonné, faute de ressources, a été repris sous le pontificat de Pie IX, et, pour répondre à trente lettres postulatoires d'archevêques et d'évêques français, l'Épouse de Jésus-Christ, la Sainte Église, a, par la voix de son représentant, décerné à l'humble bergère de Pibrac les plus grands honneurs qui puissent être rendus ici-bas aux serviteurs de Dieu. Déclarée bienheureuse en 1854, Germaine a été canonisée solennellement en 1867.



[illegible] 3 & 5, rue Bayard, Paris

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 16 juin.



CARACTÈRE DE LA SAINTETÉ DE JEAN-FRANÇOIS

Parmi les nombreux saints que la Compagnie de Jésus a donnés à l'Église, Jean-François Régis est un des plus illustres.

Ce grand Saint est le modèle de ceux qui veulent gagner beaucoup d'âmes à Dieu. Il se sanctifia lui-même, avant de sanctifier les autres; il pratiqua les vertus les plus héroïques. Une humilité profonde, une abnégation entière de lui-même, une patience à toute épreuve, une fermeté que les menaces de la mort ne purent ébranler lorsqu'il s'agissait de son devoir, un amour de la pauvreté la plus absolue, une pureté d'ange et un désir ardent des souffrances et des humiliations: voilà comment cet apôtre façonna son âme, et devint ensuite entre les mains de Dieu un instrument docile dont il se servit pour ramener un grand nombre d'âmes dans le chemin de la vertu.

Saint François Régis naquit le 31 janvier 1597 à Fontcouverte, dans le diocèse de Narbonne.

PREMIÈRES ANNÉES

Dès sa plus tendre enfance, notre Saint connut les douceurs de la piété et de l'amour de Dieu. Il descendait d'une noble famille du Languedoc. Ses parents lui inspirèrent de bonne heure le sentiment du bien, car leur illustration venait au moins autant de leur vertu que de la distinction dont ils jouissaient. Un de ses frères fut tué au siège de Villemur, dans une sortie contre les huguenots, sa famille s'étant toujours signalée par une grande fidélité à la foi catholique.

A l'âge de cinq ans, il entendit parler à sa mère des peines de l'enfer, et en fut vivement frappé. Il ne prenait pas de goût aux amusements des enfants de son âge, il préférait les choses sérieuses, et ne s'occupait que d'exercices de piété. Souvent il se renfermait dans une chapelle et là, se laissant aller aux douceurs de la contemplation, il s'oubliait dans la présence de Notre-Seigneur, et y répandait des larmes abondantes.

[illegible] parents lui avaient donné un précepteur à l'humeur brusque et chagrine; l'enfant timide et [illegible] beaucoup à souffrir de cette direction. [illegible] il supporta [illegible] épreuve sans murmurer.

Bientôt, les Jésuites ayant ouvert des classes à [illegible] confié : [illegible] ne fit que se développer [illegible] plus en plus. [illegible] une tendre dévotion pour la Sainte Vierge, et fut promptement reçu dans une de ces pieuses associations érigées dans les collèges religieux, et destinées à [illegible] la Mère du [illegible]. Il avait une grande confiance en son ange gardien, à qui il se crut toujours redevable d'avoir échappé à un grand péril.

[illegible]

Sa vocation se révéla de bonne heure, dans la douce et salutaire influence qu'il sut prendre sur [illegible] d'études. Dans les premiers moments, quelques railleurs tournaient en ridicule [illegible] pratiques religieuses, parce que la conduite de notre Saint n'était pas en harmonie avec [illegible]. Bientôt, ils reconnurent la puissance de [illegible], et loin de s'éloigner de leur pieux compagnon, ils s'en rapprochèrent si bien, que François Régis gagna leurs âmes. Six d'entre eux se réunirent à ce nouvel apôtre. Ils vivaient dans une espèce de communauté, réunis dans la même maison. François Régis composa une règle écrite: les heures d'études étaient fixées, les conversations inutiles interdites, on lisait un livre de piété pendant les repas, on faisait l'examen de [illegible] le soir, et le dimanche tous [illegible] la Sainte Communion. C'est ainsi que notre Saint [illegible] aux grandes œuvres qu'il devait accomplir; car les âmes prédestinées trouvent toujours du bien à faire, et lorsqu'elles prennent [illegible] de Notre-Seigneur, il leur est toujours possible de travailler à la gloire de Dieu.

Saint François Régis fut à ce moment frappé d'une maladie grave; il [illegible] tous ceux qui [illegible] par sa patience et par ses pieux [illegible]. Ayant recouvré la santé [illegible] le désir de se donner à Dieu d'une manière plus entière; il fit une retraite pour connaître sa vocation. Il se sentit pressé [illegible] dans la Compagnie de Jésus. [illegible] et l'engagea à suivre son inspiration. Cette décision le remplit d'une sainte joie, et il entra au noviciat [illegible]

[illegible]

[illegible]

disaient-ils qu'il était son propre persécuteur. [illegible] de sa ferveur dans la prière, il tombait souvent dans une espèce de ravissement qui se reflétait sur son visage; aussi combien il savait communiquer aux âmes l'amour de Dieu, tant par ses paroles que par ses exemples.

Après deux ans de noviciat, il prononça ses vœux. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors et à Tournon, pour faire sa rhétorique et sa philosophie. Le goût des études n'affaiblit en rien sa piété et son goût pour l'oraison. Voulant se précautionner contre ce danger, il eut soin de faire une large part aux exercices religieux, et ses études qui furent brillantes n'en souffrirent jamais. Sa fidélité à tous ses devoirs était si parfaite qu'on ne trouva jamais l'occasion de lui faire un reproche, et qu'on le surnomma l'ange de l'école.

PREMIER APOSTOLAT

Pendant son séjour à Tournon, Dieu lui inspira d'évangéliser les pauvres et les serviteurs de la ville. Cette prédication aux petits et aux [illegible] convenait à sa nature humble et dévouée. Le dimanche, il parcourait les villages et les bourgs d'alentour; il se faisait précéder d'une clochette; il réunissait les enfants, leur faisait le catéchisme, et leur apprenait à aimer le Sauveur Jésus.

Son goût pour l'apostolat [illegible] d'une façon définitive dans la sanctification du bourg d'[illegible]. Il y opéra des merveilles; [illegible] en maîtres, à la place, saint François Régis y établit la pratique des sacrements, la réception fréquente et le culte de l'Eucharistie. Il eut la gloire et le bonheur d'établir les confréries du Saint-Sacrement. Il était seulement âgé de vingt-deux ans.

Des débuts si heureux et une sainteté si [illegible] la ville du Puy, afin d'y enseigner les belles-lettres.

[illegible]

[illegible]

ange avec son Dieu : je suis bien trompé si on ne célèbre pas sa fête quelque jour dans l'Eglise.

ORDINATION

Au commencement de 1630, Régis eut ordre de se préparer à la prêtrise ; un combat de vertu s'éleva alors dans son cœur : le zèle pour la gloire de Dieu et le désir de gagner des âmes lui faisait désirer cet honneur, tandis que son humilité le remplissait d'une sainte frayeur. Bientôt ses supérieurs l'encouragèrent et levèrent toutes ses hésitations. Il se prépara à sa première messe par le jeûne, les prières et les mortifications. Ce beau jour arriva ; il célébra avec une piété qui fit l'admiration de tous les assistants, car il fondit en larmes tout le temps et paraissait plutôt un ange qu'une pauvre créature.

La peste décimait la ville de Toulouse ; sur ses instances, François Régis obtint la permission d'aller y exercer sa charité. Il se dévoua de toutes façons, sans compter ni avec le fléau, ni avec sa jeunesse, espérant que Dieu l'attirerait plus tôt à lui ; mais il avait encore beaucoup de bien à faire, et son pèlerinage sur la terre devait se prolonger.

Une dernière année passée au noviciat, dans laquelle les disciples de saint Ignace s'adonnent exclusivement aux exercices de piété, accrut encore sa sainteté.

APOSTOLAT DES PAUVRES

Il fut tiré de sa retraite par la nécessité d'un voyage à Foncouverte, lieu de sa naissance. Il y était allé pour affaires de famille, mais les choses de Dieu l'occupèrent bien plus que les intérêts de ce monde.

Voici comment il passait son temps : le matin, il faisait le catéchisme aux enfants, puis il prêchait, il entendait ensuite les confessions, et, vers la nuit, il faisait une nouvelle instruction. Dans le milieu du jour, il s'occupait de la visite des pauvres, il mendiait pour eux chez les riches, et portait ensuite ses aumônes aux vieillards et aux malades.

Un jour qu'il traversait les rues, portant sur ses épaules une paillasse, il fut hué par des soldats. Régis fut comblé de joie d'être assimilé à son divin Maître et de recevoir comme lui des [illegible]. Ses Frères crurent devoir lui faire des [illegible] sur sa conduite si éloignée des maximes du monde, et qui ne pouvait être admise que par ceux qui comprennent la folie de la croix. « Exercez, lui dirent-ils, les œuvres de miséricorde, mais faites-le sans nous couvrir de confusion et de ridicule.

— Ce n'est pas en s'humiliant, répondit Jean-François, que les ministres de l'Evangile perdent leur caractère, et pourvu que Dieu ne soit pas offensé, qu'importe les jugements des hommes ? »

[illegible], cette charité sans bornes lui concilia tous les cœurs et il eut la consolation de ramener beaucoup d'âmes à Dieu.

[illegible] décidèrent ses supérieurs à lui confier exclusivement la mission de l'apostolat. Il commença par la ville de Montpellier où il fit de nombreuses conversions.

Il avait pour les pauvres une véritable préférence ; souvent il restait dans son confessionnal [illegible] pour entendre les confessions des malheureux, [illegible] ne manquaient pas de confesseurs ; les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doit être mon partage. » En d'autres circonstances, on l'entendit dire : « Venez, mes chers enfants, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. » Il ne se contentait pas de leur donner de bonnes paroles, il les secourait, comme nous l'avons déjà vu, des aumônes qu'il recueillait.

MULTIPLICATION DU BLÉ

Dieu voulut le récompenser de sa charité par un prodige éclatant. Il avait une sorte de grenier dans lequel il mettait le blé destiné à nourrir ses pauvres ; là on savait qu'on trouvait toujours un secours, le Saint ne refusait jamais.

Or, les temps étaient difficiles, le blé rare, les souffrances plus nombreuses, les besoins plus grands. Une pieuse femme avait le soin de sa provision de froment, elle distribuait ses aumônes d'après ses ordres. Un jour elle était venue avertir le Saint qu'il ne restait plus rien, pas de blé, et plus d'argent pour s'en procurer. Sur ces entrefaites, une pauvre femme, accompagnée de ses enfants, vient lui demander un secours. Il appelle son aumônière et lui ordonne de satisfaire aux demandes de cette pauvre mère. Marguerite, étonnée, déclare qu'elle ne peut donner ce qu'elle n'a pas.

« Allez, dit le Saint, remplissez le sac de cette pauvre femme. »

Nouvelle objection.

« Allez, vous dis-je encore une fois, reprit le Saint, vous trouverez abondamment du blé pour elle et pour tous les autres. »

En effet, les magasins étaient pleins, et le prodige se renouvela plusieurs fois pendant la disette.

MISSIONS DANS LE MIDI DE LA FRANCE
PARMI LES PROTESTANTS

Il fut le fondateur, à Montpellier, d'une œuvre très utile appelée Maison de refuge. Là, on recueillait les Madeleines qui, à l'exemple de leur sainte patronne, voulaient arroser les pieds du Sauveur de leurs larmes, et renoncer à leurs péchés.

La carrière du P. Régis dura dix ans. Il l'exerça, non seulement à Montpellier, mais encore dans la Vaunage, dans le Vivarais, dans la ville du Puy et dans tout le Velay.

Il séjourna trois ans dans le Vivarais et renouvela complètement le pays presque entièrement protestant. Deux conversions fort remarquées en entraînèrent beaucoup d'autres. Ce fut celle du comte de la Mothe-Brion qui, plus tard, aida beaucoup dans ses bonnes œuvres, et d'une dame [illegible] haut placée et connue pour son attachement à sa religion.

Après cette mission fructueuse, saint François Régis se sentit le désir ardent d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada, mais le comte de la Mothe-Brion [illegible] des supérieurs du Saint, qu'il obtint [illegible] mission dans la petite ville [illegible], située dans des montagnes couvertes de neige, où notre Saint eut beaucoup à souffrir des intempéries de la saison. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il travailla à la sanctification du Velay.

Il commença ses travaux vers l'an 1636 en faisant simplement [illegible] dans l'église du [illegible] des Jésuites. Il ne [illegible] ni pauvres, [illegible] dans la ville [illegible] cations de la doctrine chrétienne. C'est [illegible] l'estimaient comme un saint [illegible]

étaient pleins d'un feu céleste qui embrasait les cœurs.

Il allait ensuite visiter les prisons, les hôpitaux et les réduits des pauvres. Il réunissait les pauvres plusieurs fois la semaine, en grand nombre, les instruisait, avec une admirable tendresse, des vérités de la foi et de leurs devoirs; il les encourageait, les consolait, enfin leur donnait une généreuse aumône qu'il avait lui-même quêtée auprès des riches. Il fonda un Comité de pieuses dames pour secourir les indigents.

MIRACLES

Ses prédications furent toujours accompagnées de miracles, glorieux apanage de sa sainteté. A Marthes, une femme ayant obtenu la faveur de raccommoder son manteau, en appliqua quelques morceaux sur ses enfants malades, ils furent guéris immédiatement.

Il exposa plusieurs fois sa vie pour combattre les passions et sauver les âmes. Un homme de qualité cherchait à séduire une jeune orpheline par des présents. François Régis ne craint pas d'aller le trouver, et de lui reprocher sa conduite. Cet homme, transporté de colère, tire son épée pour en frapper le Saint. Celui-ci, nullement effrayé et découvrant sa poitrine, lui dit : « Frappez, je mourrai content, pourvu que Dieu ne soit pas offensé. » Il convertit ce seigneur, et la jeune fille fut mise dans une maison religieuse.

Trois jeunes gens des meilleures familles du Puy résolurent de le tuer pour se venger des efforts que faisait le Saint pour les tirer du péché. Ils l'attendirent à la nuit tombante pour le frapper; mais saint François Régis, prévenu par une lumière intérieure, les avertit qu'il connaissait leur projet, les engagea à revenir à Dieu, et obtint d'eux ce qu'il désirait

Deux aveugles recouvrirent aussi la vue par l'efficacité de ses prières. Il guérit une femme malade qu'il était allé confesser, en mettant une médaille dans l'eau qu'il lui fit boire. Une autre fois, une pieuse demoiselle à l'extrémité l'ayant fait demander, il se contenta de l'exhorter à faire un plus saint usage de sa santé, et l'ayant appelée par son nom, elle fut guérie immédiatement.

Dans une ville, un riche marchand, impie et débauché, avide de gains et d'argent, cherchait à entraver la mission du saint religieux.

Celui-ci alla le trouver et, après un cordial entretien : « Vous prodiguez vos veilles et votre santé pour amasser de grands biens, lui dit-il; mais quelle sera la fin de toutes vos peines ? La mort vous ravira en un instant le fruit de tous vos travaux. Et c'est pour ces choses périssables que vous oubliez les biens éternels. »

Toute la nuit suivante, le marchand fut agité par ces pensées et, le lendemain, il se convertit sincèrement.

Voilà bien en abrégé quelques-uns des travaux de saint François Régis; il faudrait une étude plus longue pour raconter tout le bien qu'il a fait; tant il est vrai que les saints suivent les préceptes de Notre-Seigneur et se présentent devant le souverain Juge avec une mesure surabondante de bonnes œuvres et d'actions héroïques. Si cette remarque peut s'appliquer à leurs travaux, que dire lorsqu'on descend au détail de leur vertus ?

En 1640, il supplia ses supérieurs de le consacrer exclusivement aux missions des campagnes.

VERTUS DE SAINT JEAN-FRANÇOIS

Saint François Régis pratiquait les austérités les plus rigoureuses. Il ne mangeait qu'une fois le jour, jamais de viande, jamais de vin. Il portait toujours le cilice, et prenait la discipline d'abord trois fois la semaine, ensuite tous les jours, jusqu'au sang.

Un jour, en allant évangéliser les pauvres habitants des montagnes, il tomba et se cassa la jambe; il ne voulut prendre aucun soin, et le lendemain, il était guéri. Il passait presque toutes ses nuits prosterné dans les églises, sur la pierre froide, et lorsqu'il ne pouvait y entrer, il restait à la porte à genoux dans la neige. Il eut à souffrir toutes sortes de persécutions, il s'en réjouissait et demandait à Dieu d'augmenter ses souffrances, disant que c'était sa seule consolation.

« Qu'y a-t-il au monde qui puisse attacher mon cœur, disait-il, si ce n'est vous, ô mon Dieu. »

DERNIÈRE MALADIE ET MORT DU SAINT

Il mourut au champ d'honneur, en mission à La Louvesc. Il prit froid, contracta une fluxion de poitrine et n'en continua pas moins à prêcher et à confesser; enfin, il tomba en défaillance, et les médecins jugèrent son état désespéré.

Il reçut le Viatique et les derniers sacrements avec une grande ferveur; il ne trouvait de soulagement à ses souffrances que dans la vue du crucifix. Le 31 décembre, il dit à son compagnon : « Ah ! mon Frère, quel bonheur, que je meurs content, je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi. » Puis il s'écria : « Seigneur Jésus, je remets mon âme entre vos mains. » Ce furent ses dernières paroles. C'était le 31 décembre 1640.

On le proclama Saint d'une voix commune; les miracles se succédaient sur sa tombe, on allait y prier, on était exaucé.

Il fut béatifié en [illegible] et canonisé en [illegible].

Une association pieuse, destinée à régulariser les unions illégitimes, a été placée sous l'invocation de saint François Régis.

Ce grand Saint, ayant rendu la santé à un pieux [illegible], lui inspira cette bonne pensée et perpétue ainsi au delà du tombeau le bien qu'il ne cessa de faire pendant son pèlerinage sur la terre.

SAINT HYPACE, MOINE EN BITHYNIE

Fête le 17 juin.



Un jeune Frère offre sa vie pour la guérison d'Hypace, son supérieur.

LE CONSUL DE DIEU

Ce héros béni des peuples naquit vers l'an 380, près des ruines de l'antique Troie. Par une inspiration d'en haut ses parents lui donnèrent au baptême le nom d'Hypace, qui signifie « consul » ; il fut digne de ce titre; toute sa vie, consul du Christ, il en revendiqua les droits, et lutta contre l'enfer.

Son père, chrétien fervent et magistrat célèbre, espérait revivre tout entier dans son fils. Il s'appliquait à nourrir son âme des enseignements de la foi et l'initiait à la science des lois civiles. Hypace pénétrait facilement les beautés de l'Evangile, et en pratiquait les conseils, mais sa mémoire comme son cœur étaient rebelles aux articles du Code romain. A dix-huit ans il ne savait guère que les lois de l'Eglise. Le juge irrité leva un jour la main sur son fils, l'enfant crut que sa présence au foyer paternel serait une occasion de trouble et, obéissant à une secrète inspiration de Dieu qui l'appelait à une vocation plus parfaite que celle d'un magistrat civil, il s'enfuit laissant à la Providence le soin de diriger ses pas.

EXORCISTE — BERGER ET CHANTRE

Chemin faisant, il arrive devant une église, il y entre et entend lire ces paroles : « *Celui qui pour l'amour de moi aura quitté son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sera récompensé au centuple et possédera la vie éternelle.* » Hypace voit dans ces mots le signe de sa vocation, la voix de la grâce parle clairement dans son âme ; plus de doute, Dieu l'appelle à se consacrer à lui dans la vie religieuse.

Une caravane se dirigeait vers la Thrace, il se joint à elle, passe le Bosphore, traverse Constantinople sans s'y arrêter, et touche au terme du voyage. Un soir les voyageurs, épuisés de fatigue, dressent leurs tentes sous les arbres d'une forêt ; à peine sont-ils endormis qu'une troupe de démons, qui hantait ces lieux, s'approche d'eux pour troubler leur sommeil et les induire en tentation.

Mais Hypace est là, son cœur pur et virginal est un bouclier contre les traits de l'enfer ; bientôt les anges déchus s'écrient : « En vain nous essayons de séduire ces âmes, car le Seigneur a donné à l'une d'elles toute puissance contre nous ». A ces clameurs, la caravane se réveille en sursaut, et entend les esprits impurs regagner leurs repaires avec un bruit sinistre : seul Hypace dort paisiblement. A l'aube ses compagnons l'interrogent : « N'avez-vous pas entendu cette nuit ces bruits et ces spectres ? — Non dit le jeune homme, jamais je n'ai reposé si paisiblement. » Ainsi Hypace, encore dans la vie séculière, était déjà l'effroi de Satan.

Les voyageurs auraient voulu conserver ce protecteur puissant, et le ramener en Phrygie, mais malgré leurs larmes ils durent le laisser suivre son attrait pour la solitude.

Le fils du noble magistrat se mit au service d'un paysan dont il gardait les troupeaux. Cette charge lui donnait le loisir de parler cœur à cœur avec Dieu ; la nature riante et grandiose de la Thrace, son troupeau, image du troupeau du Christ, les paroles et les exemples du Bon Pasteur si tendre vis-à-vis des âmes, tous les bienfaits qu'il en avait reçus, lui fournissaient des méditations pleines d'amour, et de son cœur embrasé, les cantiques d'actions de grâce montaient jusqu'à ses lèvres. Les échos de la montagne répétaient ses accents qu'ils portaient jusqu'au ciel, la nature tout entière célébrait son

Seigneur avec lui et ce concert allumait un nouveau feu dans son âme.

Frappé de la voix harmonieuse du jeune berger, le prêtre gardien du sanctuaire voisin résolut de se l'attacher. « Viens avec moi, lui dit-il, je t'enseignerai le chant des psaumes, et te conduirai dans un monastère, si la vie monastique a pour toi des attraits. »

Ce salaire ne pouvait manquer de séduire Hypace, il accepte aussitôt, et chaque jour la foule accourt plus nombreuse pour l'entendre chanter. Mais il n'a pas quitté le monde pour faire admirer sa belle voix ; Dieu seul est l'objet de ses désirs, et il répète après saint Augustin : « Vous m'avez fait pour vous, ô Seigneur, l'inquiétude et l'angoisse dévoreront mon âme jusqu'à ce qu'elle puisse se reposer en vous. »

PLUTOT LE BUCHER QUE LE MONDE

L'empereur Arcadius avait dans ses armées un officier arménien dont la noblesse et la bravoure lui étaient si chères qu'il avait juré de ne jamais s'en séparer. Un jour cependant le valeureux Jonas se charge d'un faisceau de bois, s'arme d'une torche enflammée et se présente devant son souverain en disant : « Ou laissez-moi aller servir Dieu, ou brûlez-moi sur le champ de votre propre main. »

L'empereur n'avait pas prévu cette irrésistible prière, il dut céder. Le guerrier changea l'armure brillante contre l'austère robe du moine, se réfugia dans les déserts de la Thrace, et y bâtit un couvent avec les frères accourus sous son obéissance. La renommée des vertus pratiquées dans ce monastère arriva jusqu'au village où vivait Hypace : sa joie fut grande. « Enfin, dit-il, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis longtemps. » Il part sans tarder, demande humblement la grâce d'être reçu parmi les frères, et bientôt ce dernier venu put servir de modèle aux anciens, tant étaient admirables sa modestie, son obéissance, sa mortification.

L'abbé Jonas lui confia le soin des religieux malades, mais le zèle de l'infirmier ne trouvant pas à se satisfaire dans l'enceinte du cloître, il demande et obtient la permission d'aller soulager les infirmes des villages voisins. S'il en rencontre quelqu'un abandonné par les médecins, il le prend sur ses épaules et le dépose à la porte du couvent, puis, agenouillé comme un suppliant aux pieds du Prieur : « Père, un pauvre malade a été laissé au seuil du monastère, ne me permettez-vous pas de le recueillir ? » L'abbé souriait, et l'infirmier, heureux du succès de sa pieuse ruse, choisissait la meilleure cellule et le meilleur lit pour son hôte.

Quand les remèdes étaient impuissants à guérir ses chers malades, il prenait leur main dans la sienne, comme pour les caresser, et y traçait secrètement le signe de la Croix ; les infirmes, guéris aussitôt, voulaient le remercier, le doigt sur les lèvres, il leur imposait silence, et, regardant le ciel, il disait : « C'est à Dieu seul qu'il faut rendre grâces. »

RÉCOMPENSE D'UN PÈRE

Le courrier de Constantinople apprend à notre saint qu'un procès injuste met en péril les intérêts de sa famille. Avec la permission de Jonas, il accourt à la capitale et se jette dans les bras de son père également surpris et heureux de le revoir. Le magistrat désespérait de sa cause, mais le religieux inhabile et ignorant des ruses du siècle, le dirige et le conseille si bien, qu'il en assure le succès.

Hypace a sauvé les biens temporels des siens ; par ses prières et ses mortifications il va procurer leur salut éternel. [illegible] bienheureux les parents dont les les fils se font moines !

Le cénobite de la Thrace trouva des disciples dans la ville impériale ; deux jeunes seigneurs, Timothée et Moshion s'unirent à lui pour servir Dieu, malgré son humilité il devint fondateur d'un couvent, le premier peut-être que Constantinople vit dans ses murs.

Mais le séjour des villes est un obstacle à la prière ; un jour Hypace dit à ses Frères : « Le bruit du monde m'empêche d'entendre Dieu, je vais chercher le calme des montagnes et des déserts. — Nous vous suivrons partout répondent Timothée et Moshion. »

L'humble communauté traverse le Bosphore, aborde en Bithynie, et s'arrête à trois milles du rivage, à l'est de Chalcédoine, aujourd'hui Kadi-Keui. Rufin, préfet de la capitale, avait élevé là une église en l'honneur des saints Apôtres, et en avait confié la garde à des moines égyptiens pour lesquels il avait fait bâtir un couvent. Mais une colère du peuple obligea les moines à fuir avec leur bienfaiteur, l'église et le monastère de Rufin tombèrent en ruines, et tous les démons de la contrée s'y réunirent. Hypace résolut de délivrer la maison de Dieu de ces hôtes impures.

Il s'arme du signe de la Croix et pénètre avec ses disciples dans le sanctuaire profané. Les anges des ténèbres, comme des oiseaux de proie chassés de leur repaire, s'éloignent en poussant des cris de rage. Chaque fois que les moines se mettent en prière ils aperçoivent un dragon de feu rôder autour d'eux, mais forts du secours céleste, ils redoublent de ferveur et l'ennemi est contraint de céder définitivement la place

Les vainqueurs partagèrent leur temps entre la contemplation, le chant des psaumes et le travail des mains. L'un tressait des nattes, l'autre croisait les crins pour en faire des cilices, le troisième cultivait un petit jardin. Leur pauvreté aidée par ces petites ressources et les aumônes des fidèles leur permettait de secourir les pauvres.

UNE QUERELLE DE MOINES TERMINÉE HEUREUSEMENT

Hypace, Timothée et Moshion rivalisaient d'union avec Dieu, de pénitence et d'humilité, chacun se croyant toujours dépassé par les autres se reprochait sa lâcheté et s'imposait de nouveaux efforts. Hypace crut que la charge de supérieur, devenue difficile à cause du nombre sans cesse croissant des religieux, ne lui permettait pas de prier autant que son devoir le lui imposait, il voulut la remettre à Timothée qui refusa énergiquement de l'accepter. Le démon de la discorde espéra un instant que cette lutte de modestie lui ouvrirait de nouveau le monastère d'où la prière l'avait chassé, mais l'humble prieur qui trouvait son fardeau trop lourd se souvint de la Thrace où il n'avait eu qu'à obéir et jamais à commander, il quitta Chalcédoine, à la faveur des ténèbres, pour retourner au berceau de sa vie religieuse. Grande fut la joie en Thrace à son arrivée, plus grande encore était la tristesse en Bithynie : le Père avait disparu et personne ne savait le lieu de sa retraite ; les agneaux sans pasteur pleuraient et priaient ; Dieu eut pitié de leurs larmes et exauça leurs prières.

L'abbé Jonas, venu de Thrace à Constantinople, y tomba gravement malade, et dans une vision il entendit ces paroles : « La santé te sera rendue quand Hypace viendra près de toi. » Timothée, qui était accouru près du saint religieux, apprit en même temps cette révélation et le lieu où se cachait son maître. Il va le chercher et lui persuade de revenir, mais celui-ci refuse de l'entendre, et veut fuir encore. La voix de Dieu retentit alors du haut des cieux. « Hypace retourne au monastère de

Rufin, je t'ai choisi pour être la lumière des peuples les plus reculés. » Tous adorent en silence la volonté divine, et arrivent vers Jonas toujours étendu sur son lit de douleurs. Le fugitif se met en prières, prépare un peu de nourriture à son Père bien-aimé, et celui-ci est guéri dès que ses lèvres en ont touché.

Quelques jours plus tard, Hypace rentrait à Chalcédoine et disait à ses moines : « Ma solitude m'était chère parce qu'elle assurait mon salut. Maintenant je tremble pour vous et pour moi, je crains que mes péchés ne vous perdent. — Père, au désert vous ne sauviez que votre âme, répondit un Frère, ici vous sauvez aussi les nôtres, vous avez double gain : soyez donc heureux. » Le Prieur ajouta : « Depuis que j'ai quitté le monde je n'ai jamais entièrement satisfait ma faim, ni mon sommeil, imitez-moi comme vous imiteriez le forgeron ou le sculpteur qui voudrait vous enseigner son art. »

IL FAUT CRIER AU LOUP ET LE COMBATTRE SANS MERCI

Vers l'an 430, un prêtre d'Antioche tristement célèbre, *Nestorius*, fut élu archevêque de Constantinople. Hypace priant pour le nouveau pasteur eut une révélation à son sujet, une voix lui dit : « L'Archevêque sera intronisé par des laïques, avant quatre ans il tombera dans l'hérésie, et la ville épiscopale le chassera de son sein. » Le Père communiqua ses craintes aux religieux, et Dieu permit que ses paroles vinssent, comme un avertissement salutaire, aux oreilles de Nestorius. L'orgueilleux patriarche en fut blessé, il passa à Chalcédoine sans daigner s'arrêter au monastère de Rufin, et aussitôt après son sacre, il envoya dire au Prieur : « J'ai été élu pour vingt ans, que signifient donc tes rêveries ? — Si les choses n'arrivent pas comme je les ai annoncées, répondit Hypace, j'ai été le jouet d'une illusion, si au contraire les événements justifient mes paroles, croyez que je les tiens de Dieu même. »

Nestorius accepta la gageure. Trois ans s'étaient à peine écoulés que le venin de l'hérésie souillait déjà ses discours, l'impie niait l'unité de personne en Jésus-Christ, et refusait orgueilleusement à Marie le titre de *Mère de Dieu*.

Ces blasphèmes ne purent pénétrer au couvent de Chalcédoine ; le Saint anathématisa l'hérétique, et raya son nom des dyptiques sacrés. Eulalius, évêque de Chalcédoine, réclama en faveur de son métropolitain condamné, à son avis, trop rapidement. Hypace se contenta de répondre. « Je n'ai plus de rapport avec Nestorius depuis qu'il s'attaque à Jésus mon Maître et mon Roi, je ne puis insérer son nom dans le Canon de la Messe, parce qu'un hérésiarque n'est pas digne du titre de pasteur dans l'Eglise ; faites de moi ce que vous voudrez, je suis prêt à tout souffrir, et rien ne me fera changer de conduite. »

Peu après, le concile général d'Ephèse condamnait l'hérétique et acclamait Marie *Mère de Dieu*, aux applaudissements du monde chrétien. Cet événement, heureux pour tous les fidèles, dut l'être davantage encore pour le moine intrépide, qui avait refusé, dès le commencement, et avec tant de courage, de transiger avec l'erreur.

Nestorius déposé alla expier ses crimes dans l'exil ; quelques années après, de hauts personnages demandèrent à Hypace si l'hérésiarque obtiendrait de nouveau le siège patriarcal ; la réponse fut sévère. « Si l'heure de l'Antechrist a sonné, l'exilé reviendra, car sa doctrine est celle de l'enfer, sinon il ne sera jamais réintégré dans sa dignité. Je rougis de ceux qui pactisent encore avec lui ; la colère du Seigneur s'allumera contre eux, et, s'ils ne font une rigoureuse pénitence, leur perte est assurée. Pour nous, gardons intacte la foi prêchée par les apôtres.

Les jeux olympiques, abolis par les empereurs chrétiens, allaient être célébrés à Chalcédoine grâce à la munificence impie de Léontius, riche habitant de Constantinople. Tout était préparé ; Diane avait son autel au milieu du cirque, les fêtes devaient commencer par un sacrifice en son honneur. Mais le consul du Christ ne peut tolérer ce réveil du paganisme, il court au palais épiscopal et jure de mourir dans l'amphithéâtre, plutôt que de permettre cette infamie.

Le zèle prudent d'Eulalius redoute ces saintes indignations ; il fait dire au Saint : « Vous êtes moine, le monde n'est rien pour vous, laissez-moi le soin de cette affaire. — Oui ce soin regarde Votre Révérence, répond Hypace, mais si elle l'oublie, je l'avertis que demain j'envahirai le cirque avec mes Frères, nous renverserons l'image de Satan de son autel impur. » Après cette déclaration, Hypace enrôle pour la sainte lutte les abbés et les religieux des monastères voisins.

Léontius trembla devant cette nouvelle armée ; il prétexta une maladie soudaine, et les jeux n'eurent pas lieu.

Saint Alexandre, moine de l'Asie Mineure, était venu s'établir à Constantinople même, avec une centaine de moines qui prêchaient au peuple, et reprenaient publiquement les grands de leurs scandales. Les seigneurs irrités lancèrent leurs hommes d'armes sur les religieux, qui furent couverts de blessures et condamnés à l'exil.

Hypace reçoit les persécutés dans son couvent et panse lui-même leurs plaies. Eulalius s'effraie encore, et menace de le chasser de Chalcédoine s'il retient davantage les proscrits. « Les Religieux sont comme la prunelle de l'œil divin, répond le Saint, Dieu saura bien empêcher qu'on les arrache de mes bras. »

Les paysans nourris en grand nombre par les aumônes du monastère s'offrirent pour en défendre la porte, mais leur secours fut inutile. Une voix s'éleva au milieu de la foule qui assiégeait le monastère : « l'Impératrice charge les notaires publics de prendre les noms des persécuteurs des moines ». A ces mots la panique s'empare des assaillants, jaloux des faveurs impériales, et les deux communautés sont laissées au bonheur de partager le même toit.

Saint Alexandre et ses religieux fondèrent, à dix milles de Chalcédoine, un couvent d'Ascémètes ou des moines *sans sommeil*. On appelait ainsi les religieux de certains couvents qui, divisés en plusieurs chœurs, se succédaient les uns aux autres dans l'église pour chanter les louanges de Dieu sans interruption ni jour ni nuit.

POUR LES AUTRES UN CŒUR DE CHAIR — POUR SOI UN CŒUR DE BRONZE

Le plus cruel ennemi des saints c'est la chair, aussi lui font-ils une guerre incessante sans jamais se lasser de combattre, ni jamais désespérer de vaincre.

Lorsqu'il sentait ses membres se révolter contre l'esprit, Hypace s'acharnait à la lutte sans rien perdre de sa douceur ni de son calme. « Si Dieu ne me délivre pas aujourd'hui, il me délivrera demain, dans cinq ans, dans dix ans, disait-il, sa bonté ne m'abandonnera jamais. »

Cinquante jours le démon s'obstine à arracher à ce cœur virginal un consentement à ses suggestions impures, cinquante jours, pour dompter sa chair trop sensible malgré lui aux caresses de l'ennemi, le pénitent se refuse tout rafraîchissement, même une goutte d'eau ; ses lèvres desséchées éclatent et se fendent comme un sol brûlé par le soleil, et

l'athlète est toujours dispos pour le combat ; mais ses Frères ont averti l'Abbé : celui-ci verse un peu de vin dans une coupe qu'il présente à l'héroïque religieux. Hypace n'a jamais goûté de vin dans sa vie, mais heureux d'obéir, il ajoute une nouvelle mortification à la première en acceptant ce breuvage répugnant pour lui. Cet acte d'humble obéissance lui valut la victoire. Toutefois il ne voulut pas s'endormir dans une fausse sécurité, et sachant que l'ennemi reviendrait à la charge, il continua de combattre.

Chaque carême il fait mûrer la porte de sa cellule, ne se réservant qu'une étroite fenêtre pour s'entretenir avec les moines. Ses jours et ses nuits ne sont plus qu'une longue prière, accompagnée d'une telle abondance de soupirs et de larmes, que tous ceux qui l'entendent sont émus de pitié. Il ne prend son chétif repas : un peu de pain, d'eau et d'herbes, qu'après s'être imposé vingt-quatre heures d'abstinence complète.

Le jour de Pâques, Hypace quitte sa retraite, et va célébrer la messe à l'église des saints Apôtres, où tout le peuple accourt pour être témoin de sa ferveur, entendre le merveilleux éclat de sa voix, et contempler le feu divin qui rayonne autour de son visage pendant l'accomplissement des saints mystères.

Dieu, vaincu par tant d'amour, mettait en quelque sorte sa toute-puissance au service de la charité audacieuse et prodigue de son serviteur. Polychrône, habitant de Chalcédoine, souffrait au pied d'un ulcère qui ne lui laissait pas de repos; il vient se jeter aux genoux d'Hypace et le supplie d'avoir pitié de lui. Le thaumaturge répond : « Fais-toi extraire l'os du pied, je prierai, et, si tu es guéri, reconnais à ce signe que Dieu te veut dans un monastère. » Les médecins se récrient : « Si l'on extrait cet os, la marche sera absolument impossible. » Mais Polychrône a plus de confiance aux paroles du moine qu'aux lumières des experts; Dieu, qui a façonné Adam d'une poignée d'argile, peut bien, à son avis, mouvoir une jambe de chair en dehors des règles de la médecine. Il se soumet à l'opération et il est guéri aussitôt. Il passa le reste de sa vie au monastère de Rufin.

Des jaloux empoisonnent la citerne du couvent, les Religieux tombent successivement malades et à l'heure de l'office l'église est presque vide. Le cœur du Père est affligé, il prie ; trois vieillards lui apparaissent comme tenant conseil entre eux. S'arrêtant en un point du jardin ils disent: « C'est ici qu'il faudrait creuser pour trouver une fontaine » puis la vision disparaît. Hypace saisit une pioche et court au lieu marqué, au premier coup jaillit une eau douce et limpide qui rend la santé à tout le monastère.

Les prêtres grecs apportent un petit pain à l'autel et, avant de commencer la messe, lorsqu'ils ont déjà revêtu les ornements sacrés, ils en coupent une partie avec une lame d'or, pour la consécration, puis divisent le reste en menus morceaux pour les distribuer au peuple : ce sont les eulogies ou pain bénit.

Les eulogies d'Hypace avaient une vertu particulière, rien n'était si efficace contre les maladies et contre les accidents.

Un enfant dans une chute s'était meurtri la tête, l'œil arraché de l'orbite pendait sur la joue déchirée, on applique sur la blessure le pain bénit par le Saint et toute trace du mal disparaît.

Que les provisions abondent au monastère de Rufin, qu'elles soient insuffisantes à l'entretien des Religieux eux-mêmes, les pauvres en recevaient toujours leur part. Une fois les celliers étaient vides, Hypace priait avec larmes le Seigneur de lui donner de quoi nourrir au moins les indigents, un ange lui apparut et lui dit : « Cesse de t'attrister, jamais aucun des tiens ne manquera du nécessaire. »

Dans une de ses visites aux monastères de Bithynie, le Saint et ses compagnons sont abordés par un pauvre implorant l'aumône au nom de Jésus-Christ. Il n'y a qu'un petit pain dans la besace des voyageurs, ce quatrième convive est de trop. Hypace, pour lui céder discrètement sa part au frugal festin, feint d'avoir oublié quelque chose au monastère voisin, retourne quelque temps sur ses pas et ne rejoint les voyageurs qu'après l'achèvement de leur repas.

Pendant qu'ils gravissaient le mont Olympe, asile aimé des solitaires dont il conserve encore aujourd'hui le souvenir, le ciel se couvre de nuages et une tempête s'abat sur la contrée : le Père, ému de voir ses compagnons sous les coups de l'ouragan, murmure une prière : les torrents de pluie comme autrefois ceux du Jourdain restèrent suspendus au-dessus de leur tête, et ils achevèrent leur route sans être mouillés.

Les démons n'avaient pas de plus cruel ennemi que le Saint de Chalcédoine, il les chassait du corps de tous les possédés, et confondait les magiciens. Les esprits impurs, mis en fuite par ses prières, poussaient des cris de rage : « Voleur, lui disaient-ils, pourquoi nous arraches-tu nos biens? » Les échos du monastère répétaient ces clameurs et les Frères, confiants dans la puissance de leur Père, riaient de l'impuissance et du désespoir de Satan.

LA NAISSANCE A LA VIE QUI NE FINIT PAS

Hypace avait dépassé quatre-vingts ans ; son corps épuisé par les jeûnes, mais toujours beau, malgré la vieillesse, avait la pâleur et la transparence de l'albâtre ; son opulente chevelure de prêtre grec, et sa longue barbe blanche couvraient de leurs flots de neige sa poitrine et ses épaules. On l'aurait dit revêtu de la robe immaculée des élus pour entrer dans l'éternité dont il touchait le seuil.

Une fois déjà, il en avait salué l'enivrante aurore dix années auparavant; mais un novice de dix ans, un ange, échappé de son berceau pour venir partager la bure et le grabat des moines, s'était jeté à genoux en s'écriant : « Seigneur, la vie de notre Père est encore utile sur la terre, prenez la mienne et rendez-le à mes Frères. » L'holocauste avait été accepté, le jeune moine penchant la tête, comme une fleur inclinée sur sa tige, s'était endormi pour toujours, et le vieillard avait dû revenir des portes du ciel pour y laisser entrer son fils.

Enfin l'exil d'Hypace touche à son terme, Dieu le lui a révélé. Le Prieur se fait porter à l'autel et y assemble ses Religieux, il leur distribue le pain des anges, dont il s'est muni lui-même une dernière fois, il les bénit et leur dit : « Mes fils, le temps de mon épreuve est achevé, de grands malheurs vont fondre sur ce pays infidèle à la foi, soyez forts dans la lutte, vivez pour mériter la vraie patrie, Dieu m'appelle, je m'en vais. » Le maître se tut, s'appuya sur les bras de ses disciples, et expira. Hypace, mort pour la terre, venait de naître au ciel.

Ses prédictions s'accomplirent bientôt; les Huns firent trembler le trône des princes de Bysance devenus hérétiques et ravagèrent l'Empire. Les Turcs, autres fléaux de Dieu, vinrent après eux, et Constantinople schismatique gémit encore sous leur joug.

Le couvent de Rufin est de nouveau tombé en ruines, mais l'œuvre des moines, phénix immortel, renaît toujours de ses cendres : près de l'ancien monastère, deux autres ont surgi ; comme au temps d'Hypace on y travaille et l'on y prie pour le salut des âmes et le triomphe de l'Église, Épouse de Jésus-Christ.

Imp.-*gérant* : Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT LEONCE

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 18 juin.



Hypatius et Théodule, éclairés enfin par la lumière de la grâce, se jettent aux pieds de saint Léonce et lui demandent pardon d'avoir persécuté les chretiens

UN SÉNATEUR ROMAIN ENNEMI DES CHRÉTIENS

Le monde, fatigué des excès et des folies de Néron, semblait se reposer un moment sous le règne de l'empereur Vespasien. Dieu, qui avait donné récemment au peuple romain et à l'univers tout entier le grand spectacle de la foi et du courage des martyrs, venait de dérouler aux regards de l'empire étonné, un tableau d'une effrayante vérité, celui du châtiment de Jérusalem. Déjà la grande Rome des Césars, persécutrice et *enivrée du sang des martyrs*, pouvait lire à la triste lueur des flammes qui dévoraient la ville déicide, l'arrêt de sa propre condamnation, quand des flots de sang chrétien auraient, pendant trois siècles, inondé ses rues et les parvis de ses temples.

Cependant, même au sein de la plus auguste assemblée qui régit alors le monde, même au milieu du sénat de Rome, on vit surgir des sénateurs qui, le glaive à la main, s'élançaient à la poursuite des chrétiens et ne craignaient pas de souiller d'un sang innocent la toge sénatoriale.

Le sénateur Adrien fut de ce nombre. C'était un homme cruel, à l'œil dur, au cœur altéré de sang; jamais un sentiment de compassion ou de pitié n'avait trouvé naissance au fond de son âme; comme tous les païens, il était sans affection *« sine affectione »*, selon le mot de l'Apôtre. — Une nature aussi farouche était loin d'aimer la religion chrétienne, religion d'amour et de charité. Dès qu'il entendait parler des chrétiens, ses fureurs redoublaient contre ceux qui, disait-il, séduisaient les foules, éloignaient le peuple des autels et des sacrifices, et les poussaient à l'adoration d'un *seul* Dieu.

Cette vérité de l'unité de Dieu renversait tous les calculs de la sagesse antique, et Rome, le refuge assuré de tous les faux dieux, ou pour mieux dire, de tous les démons de l'univers, était étrangement étonnée à la prédication d'une vérité pourtant si fondamentale.

DE ROME A TRIPOLI — LE TRIBUN HYPATIUS — LA VISION DU SOLDAT PAIEN

Muni d'un édit impérial, Adrien va au prétoire. Aussitôt on lui remet une compagnie de soldats sous les ordres du tribun Hypatius, officier plein de courage et d'une grande valeur guerrière, et qui unissait à ces vertus d'un vrai militaire un grand esprit de religion. Malheureusement sa religion était fausse.

Mais, de quel côté Adrien va-t-il diriger sa troupe ? Les soldats sont sous sa main ; un tribun à leur tête ; ils attendent des ordres. Vers quel point de l'empire les lancera-t-il ? Le Christ vient à peine de paraître et déjà les adorateurs de sa divinité couvrent l'univers connu des anciens. Le sénateur, persécuteur des disciples de Jésus, a entendu parler d'un soldat chrétien du nom de Léonce qui habite Tripoli. « Tribun, dit-il, à Hypatius, conduisez vos hommes à Tripoli ; qu'on s'y empare d'un certain Léonce et qu'on le jette dans les fers ; je vous suivrai dans quelques jours pour venger sur cet impie la violation de nos décrets sacrés et la majesté de nos dieux offensés. »

Hypatius obéit ; mais à peine avait-il franchi la première étape que soudain il se sentit atteint des ardeurs de la fièvre ; bientôt il lui fut impossible de continuer sa route. On s'arrête. Les soldats, dans l'angoisse la plus grande, portent leur chef dans une pauvre habitation. Pendant trois jours le tribun est en proie à des souffrances horribles. Quand la douleur lui donnait quelques moments de relâche, on l'entendait s'écrier d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oui, les dieux sont irrités contre moi, malheureux, j'ai négligé à mon départ d'offrir une victime pour détourner leur indignation et apaiser leur colère. » Hypatius ne pouvait pas encore comprendre que ces épreuves étaient une grâce de Dieu. Il lui fallait de nouvelles lumières pour pénétrer la profondeur du mystère de la souffrance. Dieu ne pouvait les refuser à une âme aussi droite.

La nuit suivante, le païen, toujours en proie aux ardeurs de la fièvre, se plaignait amèrement en lui-même de son malheureux sort. Tout à coup, un jeune homme, un ange, revêtu d'une longue tunique blanche, se présente à ses yeux : « Tribun, lui dit-il, si tu désires recouvrer la santé, crie trois fois : « Dieu de Léonce le chrétien, je t'en conjure, viens à mon secours. » Hypatius se trouble, ses esprits sont bouleversés, mais que faire ? Cependant le regard de l'envoyé céleste devient menaçant ; le païen essaie de répondre : « Le Dieu de Léonce... le Dieu des chrétiens... mais je suis envoyé pour m'emparer de son disciple et tu veux que je crie : « Dieu de Léonce viens à mon secours et sauve-moi ». Finalement il obéit et aussitôt se trouva en pleine santé.

A peine le soleil éclairait-il la terre et déjà Hypatius avait réuni ses soldats. Leur raconter sa vision fut son premier soin, son récit trouva des incrédules. Il résolut néanmoins de se rendre à Tripoli avec un seul soldat, le seul que Dieu eût jugé digne de la palme du martyre qui, à leur insu, leur était préparée dans cette ville.

RENCONTRE INATTENDUE — FRÈRES SANS LE SAVOIR

La Providence divine avait tout ménagé. Dès que les soldats arrivent sur la hauteur qui domine la cité, un [illegible] se présente à eux : « Salut, frères, leur dit-il. » Étonnés d'un accueil si bienveillant, Hypatius et son compagnon répondent aimablement. L'inconnu reprend : « Que cherchez-vous dans cette cité ? » Honteux de leur [illegible] et déjà convertis au fond du cœur, ou peut-être craignant de [illegible] ils venaient s'emparer, les deux soldats n'osent avouer franchement le but de leur voyage : « Nous cherchons, répondent-ils, un certain Léonce, on le dit docte et pieux.

« Le préfet Adrien viendra bientôt pour le conduire à Rome ; la renommée de ses hauts faits et de son amour pour les dieux, s'est répandue jusqu'à la grande ville, l'empereur lui-même et le Sénat tout entier désirent jouir de sa présence. — Je le vois, reprend Léonce, vous êtes étrangers dans cette ville, et vous ne connaissez pas le pays que vous traversez. Venez et reposez-vous chez moi ; je sais où demeure Léonce, moi-même je vous le montrerai ; mais il n'est pas si attaché au culte de vos faux dieux que vous croyez ; je sais qu'il est chrétien et que son cœur est inébranlablement fidèle à la foi de Jésus-Christ. » Un tel discours étonna vivement les deux soldats. « Comment, se dirent-ils, cet homme sait-il que Léonce est chrétien ? Serait-il un parent ou quelque connaissance de celui que nous cherchons ? »

Théodule, c'était le nom du compagnon d'armes du tribun, prit la parole : « Quel est votre nom, noble habitant de cette ville ? — Il est écrit de mon nom : *Tu fouleras aux pieds l'aspic et le basilic, et tu dompteras le lion et le dragon.* Ce lion et ce dragon n'est autre que le préfet Adrien dont je foulerai aux pieds l'orgueilleuse impiété. »

Cet entretien devenait de plus en plus mystérieux. Le tribun hésitait. Suivrait-il plus longtemps cet étranger que le hasard, pensait-il, lui avait fait rencontrer ? Mais l'affabilité et les bonnes grâces de l'inconnu les retinrent. « Nous voilà, lui dirent-ils, parvenus à votre demeure, hâtez-vous de nous découvrir et de nous indiquer où est Léonce le chrétien. »

LA CONVERSION — LA GRANDE MISÉRICORDE

Après ces paroles, Léonce (car c'était lui-même) crut que l'heure était venue de se faire connaître. Il lève les yeux au ciel comme pour invoquer le Christ avant ce grand acte ; puis il regarde les soldats et leur dit d'une voix ferme et assurée : « Ce Léonce que vous cherchez, c'est moi-même, je suis ce soldat du Christ que poursuit l'impie Adrien. »

Un coup de foudre ébranlant la maison jusque dans ses fondements n'eût pas causé aux deux soldats autant d'émotion qu'une telle révélation. Ils tombent à terre en s'écriant : « Serviteur du Dieu Très-Haut, ayez pitié de nous et pardonnez-nous notre crime. Délivrez-nous de la folie des idoles, ç'en est fait, nous sommes chrétiens ! »

Léonce rend grâce au Tout-Puissant et le conjure de conserver jusqu'à la fin ces nouveaux serviteurs de son divin Fils.

LE BAPTÊME — LE PREMIER MIRACLE — L'ACCUSATION

Après les avoir instruits des mystères de notre foi, il répand l'eau sainte sur leur front et donne à leur âme, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, la blanche parure de l'innocence et de la grâce. Mais ô merveille ! à peine l'eau sacrée les a-t-elle purifiés qu'une nuée lumineuse descend du Ciel, enveloppe les néophytes et jette dans leur cœur la flamme généreuse de l'amour divin qui les embrase du désir de verser leur sang pour Jésus-Christ.

Cependant les échos de la pieuse et touchante cérémonie que nous venons de rapporter, s'étaient répandus au dehors. La foule se rassemble et la ville presque entière se porte à la maison de Léonce. Les abords sont envahis et les magistrats ont peine à contenir le flot qui monte toujours.

Le préfet Adrien était aux portes de la ville. Il venait, comme il l'avait promis, procéder à l'arres-

tation et à l'interrogatoire du chrétien Léonce. Une surprise plus grande l'attendait.

« Pourquoi ce tumulte, demanda-t-il ? et qui peut soulever ainsi une cité d'ordinaire si paisible ? — Le peuple est ameuté, lui répondit-on, contre Léonce le chrétien.

« Il a séduit vos soldats et dans son irrémédiable folie, il ne cesse de prêcher un Dieu que Pilate, à l'instigation des Juifs, attacha à un gibet infâme. »

La fureur du préfet ne connaît plus de bornes. « Qu'on arrête aussitôt, s'écrie-t-il, ces insensés, qu'on les jette dans un noir cachot; je veux dès demain les assigner à mon tribunal. »

LA PRISON — LE COMBAT
QU'IL EST DOUX DE SOUFFRIR POUR JÉSUS

Rien de plus beau, rien de plus touchant que le spectacle qu'offraient aux yeux du monde païen, les martyrs enchaînés pour l'amour de Jésus-Christ. On ne rencontrait pas chez eux ce morne désespoir ou cet orgueilleux défi jeté à la mort par des malheureux qui bientôt vont tomber sous les coups de la justice humaine. Le martyr était tranquille, une immense paix inondait son âme, et son front serein semblait refléter quelque chose de la douce immortalité dont il allait bientôt jouir. La prière toujours ardente dans son cœur et sur ses lèvres retentissait sous les sombres voûtes de sa prison et les louanges qu'il adressait à Dieu faisaient écho aux joyeux accents des séraphins du ciel.

Si la Providence lui donnait de vaillants compagnons de souffrance, ce n'était alors que chants d'allégresse et d'amour ; on s'entrenait du bonheur de la vie céleste et de la gloire que le Christ a réservée à ceux qui ont vaillamment combattu, on jetait un dernier adieu à la terre qu'on allait quitter pour entrer dans le saint repos du ciel. Tels furent Léonce et ses compagnons la nuit qui précéda leur interrogatoire.

A l'aube du jour, le préfet, siégeant sur son tribunal, fit comparaître les accusés. Il interrogea d'abord Léonce. « Qui es-tu, lui dit-il, pour oser, par tes maléfices, détourner nos soldats du service de l'auguste empereur ? Quel est ton rang ? Quelle est ta condition ?

— Je suis soldat du Christ, reprend Léonce, je suis enfant de la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, enfant de Jésus-Christ. Hypatius et Théodule ont connu l'inanité de vos dieux de bois, de pierre ou d'airain, ils sont inébranlablement unis à cette lumière divine qui s'est manifestée à leurs yeux. »

A ce langage, le préfet bondit sur son siège. « Qu'on le frappe de verges, cria-t-il; bourreaux, saisissez vos ongles de fer; déchirez le flanc de cet insensé, Qu'il apprenne à respecter la majesté des immortels ! — Tu crois m'infliger un terrible supplice, cruel Adrien, dit Léonce, mais c'est à toi-même que tu prépares d'effroyables tortures. »

LES PREMIERS COURONNÉS
MARTYRE DE SAINT HYPATIUS ET DE SAINT THÉODULE

Le préfet ordonne alors aux deux soldats d'approcher : « Pourquoi, leur dit-il, abandonner les autels qu'ont vénérés vos pères, pourquoi mépriser les dieux qui ont protégé vos jeunes ans ? Songez à votre solde, quittez ce culte nouveau, la honte de la terre. »

Les confesseurs lui répondirent : « Notre âme s'est nourrie du pain d'immortalité, du pain descendu du ciel, nos lèvres ont trempé au calice rempli d'une liqueur divine. Loin de nous ces mets terrestres et grossiers; Dieu seul, Dieu seul est notre nourriture. Tu nous parles de solde; quelle récompense peut être comparée à la possession de la gloire céleste.

— Je le vois, dit Adrien, les folies de Léonce ont eu prise sur vous. Ignorez-vous les décrets de l'empereur ; craignez la rigueur de son courroux. — Ordonne ce que tu voudras ; nous ne combattons que pour la milice céleste. »

Ce calme en face de la mort exaspéra le préfet. « Inutile, dit-il, de prolonger plus longtemps cet interrogatoire. Frappez-les de verges et tranchez-leur la tête. »

Les courageux confesseurs lèvent les yeux au ciel « Recevez, Seigneur, notre esprit entre vos mains. » Telle fut leur dernière prière. Le bourreau accomplit son triste office. Les têtes des courageux athlètes roulent à terre, attestant encore une fois la gloire de Jésus crucifié qui sait si bien gagner les cœurs et se donner des amis fidèles. Et quel roi en effet peut se vanter d'être aimé à ce point ?

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOUVEAUX SUPPLICES

Léonce, le corps meurtri et tout couvert de sang, est ramené au pied du tribunal.

« Comprends-tu maintenant, s'écrie le préfet, la puissance de nos dieux. D'immenses honneurs te sont réservés, choisis; préfères-tu les tourments dans lesquels ont péri le tribun et Théodule; ne vaut-il pas mieux pour toi siéger dans le sénat, honoré du prince et de Rome entière ?

— A Dieu ne plaise, répond Léonce; ton empereur est l'exécrable ennemi du Dieu vivant. Mais, écoute, Adrien, si tu devenais l'ami du Christ, quel honneur, que de richesses immortelles, quelle félicité sans bornes inonderaient ton âme !

— Je comprends, dit le préfet, avec un exécrable sourire, tu voudrais me faire partager l'*heureux* sort d'Hypatius et de Théodule. Que je préfère la mort à la vie, des tourments affreux au bonheur et à la douce paix, l'ignominie de je ne sais quel Dieu crucifié à la splendeur et à la majesté de l'empereur : y penses-tu ? Comprends plutôt toi-même la gloire de Jupiter, d'Apollon, de Neptune, et ne choisis pas une mort honteuse. — Les dieux des nations, répond Léonce, ne sont que des démons : comment oser se confier à eux ? Ceux qui les ont faits leur deviendront semblables. »

Le préfet Adrien n'était pas d'humeur à prolonger plus longtemps un pareil entretien. Vaincu dans cette lutte par le vaillant champion du Christ, il porte le combat sur un terrain plus assuré pour lui et où du moins son éloquence ne sera pas en échec.

Sur son ordre, le martyr est saisi par quatre vigoureux bourreaux. Il est frappé avec des fouets armés de plombs; on lui déchire les flancs avec des crocs; les chairs cèdent sous leurs coups et tombent en lambeaux. Rien n'arrête la rage du préfet. Pendant ce cruel supplice, il ordonne à un héraut de publier la sentence de condamnation : « Apprenez, peuples, disait-il, apprenez à respecter les décrets de l'empire. Craignez les supplices qu'endure maintenant Léonce le chrétien. Qu'ainsi périsse quiconque méconnaît la puissance et la majesté de nos dieux ! »

En vain, le corps du saint martyr déchiré, semblait n'être plus qu'une plaie; son âme n'avait rien perdu de sa force et de sa vigueur. « Tu peux, disait-il au préfet, tu peux, impie Adrien, broyer mon corps sous les coups de tes bourreaux, mon âme domine toujours en maîtresse, et sa fermeté m'est un juste garant de la victoire. Dieu me donne une force céleste pour souffrir; continue mes tourments, ne crains pas de lasser tes dignes ministres. »

Puis Léonce, considérant la gloire que possédaient déjà le tribun et Théodule, fit à Dieu cette

ardente prière: « Mon Seigneur Jésus, qui avez soutenu vos deux serviteurs dans la confession de votre nom, ne considérez pas mon indignité; donnez-moi force et courage jusqu'à l'heure où s'ouvriront pour moi les portes de l'éternelle Jérusalem. »

Cependant le supplice se prolongea encore. Enfin l'âme sainte de Léonce, purifiée par tant de cruelles souffrances, se dépouilla de son enveloppe mortelle et s'envola au ciel, prendre place au milieu des saintes phalanges, qui chantent dans l'éternité l'Agneau immolé pour tous les hommes et publient sa gloire dans les siècles des siècles. Amen.

SAINT LÉONCE, SURNOMMÉ L'ANCIEN, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Fête le 21 août.

Devenu évêque de Bordeaux, vers l'an 520, saint Léonce distribua aux pauvres tous ses biens personnels. Il fit rebâtir sur un plan plus vaste la cathédrale devenue trop petite pour la population. Il présida en 541 un concile à Orléans, et mourut l'an 542, au monastère de Saint-Léons, non loin de Millau, au diocèse de Rhodez, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus d'un saint pontife. Saint Fortunat, le poète de la France mérovingienne, lui consacra une épitaphe en vers latins dont voici la traduction :

« C'est sous cette pierre que reposent les cendres du vénérable Léonce, qui porta haut la mitre pontificale; son peuple, par des gémissements et des murmures confus, nous annonce toute la grandeur de sa perte ; l'enfant, le jeune homme, le vieillard lui donnent à l'envi des larmes. Léonce ne le cédait à personne sous le rapport de la naissance; la pureté elle-même avait formé ses mœurs ; on ne chercha pas d'autres titres, et en aurait-on pu trouver de plus précieux, pour l'élever à la dignité de pontife? Plus il était distingué par son rang et par ses vertus, plus il cherchait à s'abaisser par une humilité profonde.

Sa seule présence mettait la discorde en fuite, elle cédait en frémissant ; l'amour et le respect lui livraient tous les cœurs. En le perdant, chaque âge a perdu son défenseur. Qu'est-il besoin de le dire? Leurs larmes nous l'apprennent avec tant d'éloquence. Voit-on quelqu'un parler de sa mort sans s'attendrir? On ne se console qu'en dressant dans son cœur un temple à sa mémoire. Passerons-nous sous silence l'immense charité de ce généreux pasteur? Il prodigua pour l'amour du Christ jusqu'à l'héritage de ses pères?

« Le pauvre recourait à lui avec confiance, le captif lui demandait le prix de sa rançon, et l'indigent avait le droit de disposer de ses richesses.

« Ne doutons point qu'une si belle âme n'ait volé de la terre vers les cieux. Léonce vécut moins pour lui que pour Dieu. Il ne cessait d'étudier et de suivre les vues de la Providence sur ceux qui lui étaient confiés. Le prince lui-même rendait justice à son mérite ; enfin, pour tout résumer en un mot, il était devenu l'idole de son peuple, parce que toute son ambition était de régner sur les âmes. Il vécut puissant cinq lustres et sept ans, (trente-deux ans d'épiscopat,) et fut à la fin du jour enlevé de ce monde. »

(*France pontificale.*)

SAINT LÉONCE LE JEUNE, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Fête le 11 juillet.

« Saint Léonce le jeune fut le successeur de saint Léonce l'ancien sur le siège métropolitain de Bordeaux. Il appartenait à une illustre famille d'Aquitaine, et avait vu le jour dans la ville de Saintes. Il suivit d'abord la carrière militaire ; engagé sous les drapeaux du roi Childebert, fils de Clovis, il signala son courage dans plusieurs expéditions contre les Visigoths, dans la Gaule Narbonnaise et en Espagne ; et fit voir que l'antique valeur gauloise pouvait marcher de pair avec l'ardeur guerrière des Francs. Il épousa ensuite une noble chrétienne, Placidine, arrière-petite fille d'Avitus, l'un des derniers empereurs romains.

Ses vertus lui concilièrent tellement l'affection de tous les gens de bien, qu'à la mort de Léonce l'ancien, l'Eglise de Bordeaux jugea ce sage chrétien plus capable qu'aucun autre de faire revivre les qualités du vénéré pontife qu'on venait de perdre. On le supplia donc de se sacrifier au bien des âmes, de renoncer à son repos personnel et aux douceurs du foyer domestique pour consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et de l'Eglise.

Léonce accepta avec générosité, ayant obtenu le consentement de sa femme, il se sépara d'elle, et pendant que de son côté la pieuse Placidine se vouait aux bonnes œuvres, Léonce entra dans l'état ecclésiastique, reçut le sacerdoce et l'épiscopat, et prit le gouvernement de l'Eglise de Bordeaux.

Le nouvel évêque justifia, dépassa même les espérances des fidèles; toutes les vertus de son prédécesseur brillèrent en lui. Il consacra les immenses richesses de sa famille aux bonnes œuvres, spécialement à la construction et à l'ornementation des églises. Il en fit bâtir à Bordeaux une magnifique en l'honneur de la Sainte Vierge, et « il la dota d'un si grand nombre de lampes, dit dans son admiration un vieux chroniqueur, que la clarté de la nuit ne le cédait pas à celle du jour. » Il en éleva d'autres sur plusieurs points de son diocèse. Il étendit aussi sa munificence à sa ville natale; c'est ainsi qu'il fit achever à Saintes l'église de Saint-Vivier, et rebâtir la basilique de Saint-Eutrope. Il assista à plusieurs conciles pour le maintien des lois ecclésiastiques.

« Il a été le père de la patrie, le soutien de la famille, le protecteur de ses amis, l'ornement du peuple et l'honneur de la cité, disait plus tard de lui, en composant son épitaphe, le poète saint Fortunat, son contemporain et son ami. Plein de respect pour les temples saints, il répandait sans bruit ses largesses dans le sein des pauvres, et accueillait le pèlerin en lui distribuant de ses mains la nourriture... Son esprit était pénétrant, son cœur plein de mansuétude et la sérénité brillait toujours sur son visage. Et pour moi que n'était-il pas? Je ne le dis que le cœur oppressé de larmes... Il apaisait les rois, il rendait son administration douce à ses concitoyens, il était la joie de tant de peuples, hélas! un seul jour nous a tout ravi. Il vécut heureux pendant cinquante-quatre ans, et au lever de l'aurore, il nous fut enlevé... » C'était en l'an 564.

[illegible] Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT DIÉ, ÉVÊQUE ET SOLITAIRE

Fête le 19 juin.



Saint Dié, évêque et solitaire.

(D'après une ancienne gravure du Kalendarium Benedictinum.)

SAINT DIÉ, ÉVÊQUE DE NEVERS

Saint *Adeodatus* (donné de Dieu) ou *Deodatus* (donné à Dieu), dont nous avons fait par abréviation saint Dié, naquit au VIIe siècle, d'une illustre famille de Neustrie ou France occidentale. Il était le dernier de ses frères par l'âge, mais il les dépassa tous par [illegible] de sa sainteté, et, tandis que le nom de ceux-là est tombé dans l'oubli, la mémoire de saint Dié est impérissable.

Les richesses temporelles dont Dieu avait entouré son berceau [illegible] et de fidélité à conserver et à augmenter les trésors spirituels de la grâce que Dieu avait déposés dans son âme au saint baptême. A mesure que pour lui les années s'ajoutaient aux années, les vertus s'ajoutaient aux vertus, et il grandissait dans l'amour de Dieu et du prochain.

Aussi, quand il fut dans la force de l'âge, le clergé et le peuple de Nevers, qui venaient de perdre leur évêque, le choisirent unanimement pour pontife, et ce flambeau lumineux se trouva ainsi placé sur le chandelier pour éclairer ses frères dans le chemin du salut. C'était en 655.

Tout entier au bien de ses enfants spirituels, il se dévoua avec amour à leur sanctification. Il [illegible] les Gaulois et les Francs et,

suivant l'expression même d'un écrivain protestant, fermaient cette belle patrie française, comme des abeilles construisent leur ruche. » En [illegible], nous voyons notre Saint assister au Concile de Sens, présidé par Emmon archevêque de cette ville ; il a le bonheur de trouver dans cette assemblée, entre autres prélats plus particulièrement dignes de son affection, saint Ouen, évêque de Rouen, saint Faron, évêque de Meaux, saint Éloi, évêque de Noyon, saint Amand de Maestricht, saint Pallade d'Auxerre, saint Lençon de Troyes.

[illegible]

Mais le temps ne devait pas tarder à venir où, cessant d'instruire ses diocésains par ses paroles, il devait leur donner un grand exemple de détachement, d'abnégation, d'humilité, d'austérité et de prière. Cédant à un attrait surnaturel pour la vie solitaire et contemplative, il renonça volontairement à son évêché, fit ses adieux à son clergé et à son peuple, et les pria de se choisir un autre pasteur. La douleur fut grande à Nevers ; mais, sans se laisser arrêter par les larmes et les prières de ceux qui voulaient le retenir, Déodat quitta les honneurs et sa demeure épiscopale, et, suivi de quelques amis, se dirigea comme un simple moine vers le nord de la France.

Les voyageurs s'arrêtèrent d'abord dans les montagnes des Vosges, à Holtzewoist, dans la forêt de Haguenau, qui leur offrait une solitude propre au genre de vie qu'ils méditaient. Parmi les compagnons de l'évêque solitaire brillaient alors les Irlandais saint Arbogast et saint Florent qui furent plus tard successivement élevés sur le siège épiscopal de Strasbourg.

« Les Vosges, écrit le cardinal Pitra, redoutées jusqu'alors comme un désert inhospitalier, peuplées de brigands et d'animaux féroces, devenaient la Thébaïde des Gaules ; de saints anachorètes s'y retiraient de toutes parts ; chaque vallée avait sa cellule, chaque [illegible] son oratoire ; le chant des [illegible] de proche en proche ; le désert était embaumé du parfum des saints et se transformait en une vaste basilique. Il semble que saint Déodat et quelques autres évêques se soient donné rendez-vous dans ce vaste oratoire, et qu'ils aient pris conseil entre eux pour tracer dans le désert aux yeux des peuples, sous des proportions [illegible], l'image et le plan d'une immense église. [illegible] [illegible] s'élevèrent presque simultanément [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] des saints, [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

pénitence, dans un vallon qu'il décora du nom biblique de Val de Galilée.

En attendant, forcé par les habitants du voisinage de s'éloigner de sa première solitude, notre Saint bénit Dieu de cette épreuve, et reprit humblement avec ses disciples son bâton de pèlerin.

Ils s'arrêtèrent d'abord dans l'île de Novientum ou Ebersheim, non loin de Strasbourg, où ils furent reçus comme des frères par les pieux solitaires qui vivaient en ce lieu. L'ancien évêque de Nevers fut obligé d'accepter la direction de la communauté, heureuse de se faire conduire par un maître aussi expérimenté, qui n'instruisait pas moins par ses exemples que par ses paroles. La sainteté du nouvel abbé lui attira de nombreux disciples, il fallut élever un vaste monastère, et telle est l'origine de l'abbaye d'Ebersheim ou Ebersmunster qui ne devait pas tarder à trouver de généreux bienfaiteurs dans la personne du roi d'Austrasie Childéric II, et un peu plus tard dans le père de sainte Odile, Adhalric, duc d'Alsace, d'abord barbare farouche et indompté, puis converti par sa fille et devenu un modèle de douceur et de charité chrétienne. En même temps que le monastère, s'éleva une église en l'honneur de saint Pierre et saint Paul. Déodat en fit la dédicace solennelle, et se félicita d'avoir pu mener à bonne fin cette fondation monastique, établie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Mais le voilà de nouveau entouré de la vénération des hommes, lui qui avait quitté son évêché pour venir chercher au désert la solitude et l'oubli. Laissant donc à un religieux capable le soin de cette florissante communauté, il s'en va, suivi de quelques disciples, à la recherche d'une autre retraite.

UN ÉVÊQUE CHARPENTIER

SAINT DIÉ ET UNE NOBLE FAMILLE ALSACIENNE

Dans un lieu nommé Romont, les pèlerins de la solitude traversèrent le domaine d'un riche propriétaire, nommé Asclas, qui faisait alors construire une nouvelle maison ; on établissait en ce moment la toiture, mais les ouvriers se trouvèrent arrêtés par la mauvaise conformation d'une poutre qui d'un côté était trop courte et de l'autre tordue. Après de longs efforts et bien des fatigues, il fallut renoncer à la placer d'une manière convenable. L'heure du repas était venue et Asclas [illegible] ses charpentiers, qui, si près d'une forêt, n'avaient pas su, disait-il, tailler une meilleure poutre.

C'était le moment où nos pieux moines passaient ; instruit par un enfant de l'ennui des constructeurs, le charitable saint Dié appelle quelques-uns de ses compagnons et monte sur l'édifice ; avec leur concours, et surtout avec l'aide de Dieu, il dispose heureusement la poutre à la place qu'elle devait occuper et continue sa route.

[illegible]

[illegible]

nommé Arantelle. Le site était propre à recevoir un monastère, et nos voyageurs résolurent de s'y fixer. Déjà les murs du couvent commençaient à s'élever, mais les habitants de la vallée, encore rudes et grossiers, craignant de voir ces étrangers se multiplier et usurper ensuite leurs terres, se mirent à troubler par mille injures et vexations la paix de ces charitables amis de la solitude. Ceux-ci cédèrent à l'orage, et, laissant inachevée une demeure qui serait devenue pour le pays une source d'aumônes et de bienfaits, allèrent à la recherche d'une région plus hospitalière. Cependant, la main de Dieu s'appesantit sur ceux qui avaient persécuté les serviteurs de Dieu; les uns moururent prématurément, d'autres devinrent fous, et leur race ne tarda pas à s'éteindre.

Saint Dié et ses compagnons, après bien des détours dans des gorges et des vallées, s'arrêtèrent enfin à Vibra, près d'[illegible], au diocèse de Bâle, où ils se bâtirent de nouvelles cellules. La bonne odeur de leurs vertus et de leur piété, qui rayonnait comme un parfum autour d'eux, ne tarda pas à leur attirer la vénération des gens de bien. L'un des principaux seigneurs du pays, Hunnus et sa pieuse épouse Hunna, se lièrent d'une sainte et respectueuse amitié avec l'ancien évêque de Nevers, et, grâce à ses sages conseils, ils firent de grands progrès dans la vie chrétienne. Dieu leur ayant donné un fils, les deux époux prièrent le saint évêque de le baptiser et de devenir ainsi le père spirituel de leur enfant.

Cependant, la malice des hommes vint troubler une fois de plus l'homme de Dieu dans sa retraite; de nouveau en butte à la jalousie, aux insultes et aux vexations de certains habitants, Déodat résolut de demander encore à la Providence un autre asile. Hunnus le supplia de ne point s'éloigner de lui, il lui offrit une portion de ses domaines pour s'y établir avec ses religieux, mais Déodat persista dans son dessein : « Voici bien longtemps, dit-il, que j'erre dans cette province sans avoir pu trouver encore un coin de terre assuré où je pusse vivre en paix. Mes péchés, sans doute, sont la cause de cette persécution. Je veux aller achever mes jours dans quelque solitude ignorée. Le Dieu pour l'amour duquel j'ai quitté ma patrie pour venir en ces contrées sera mon guide et mon appui. » Le seigneur alsacien, voyant qu'il ne pouvait le retenir, l'embrassa en pleurant. Déodat le serra sur son cœur, mêla ses larmes aux siennes, lui dit adieu et partit sous la garde de la Providence. [illegible]

[illegible]

[illegible]

Dieu ne tarda pas à récompenser sa confiance. Une nuit, le pieux Hunnus s'entendit interpeller pendant son sommeil : « Pourquoi laisses-tu le vénérable évêque Déodat souffrir la faim dans sa solitude, lui qui, pour l'amour de moi, a embrassé l'exil et la pauvreté, et qui a poussé [illegible] jusqu'à ne révéler à personne le lieu de sa retraite pour ne pas être à charge à quelqu'un. — Mais, Seigneur, répondit Hunnus, j'ignore où il est maintenant. — Charge tes aumônes sur des bêtes de somme, reprit la voix, et laisse ces animaux marcher seuls, une main invisible les conduira auprès de mon serviteur. »

A son réveil, Hunnus se hâte de faire connaître à la bienheureuse Hunna, son épouse, [illegible] qu'il a reçu du ciel. Celle-ci le presse de l'accomplir aussitôt. On charge les montures et on les laisse aller; des serviteurs les suivent, marchant à peu de distance après elles. Les montures, sans se détourner, vont droit au Val de Galilée et s'arrêtent près de la grotte de l'évêque solitaire. Grande fut la surprise de Déodat. « Qui vous a appris que j'étais ici, demanda-t-il aux serviteurs de son ami ? comment avez-vous su que j'avais besoin d'aumônes et comment avez-vous pu trouver le lieu de ma retraite? » Ceux-ci s'empressèrent de lui raconter tout ce qui venait de se passer. Déodat, bénissant le ciel, reçut avec reconnaissance les pains qu'on lui apportait, offrit à manger à ses hôtes, pendant que leurs montures paissaient elles-mêmes dans la prairie, puis les renvoya porter ses remerciements à leurs maîtres. Reconnaissant que la Providence le voulait en ce lieu, il se bâtit une cellule avec un oratoire dédié à saint Martin.

Hunnus se fit dès lors une joie de pourvoir aux besoins du serviteur de Dieu; d'autres personnes l'imitèrent, plusieurs lui offrirent des champs pour l'entretien d'une communauté; quelques-uns, faisant mieux encore, prirent la résolution de se consacrer à Dieu sous sa direction et le prièrent de les recevoir au nombre de ses disciples. Le roi Childéric II, par un diplôme royal, lui donna en toute propriété à lui et à ses successeurs le Val de Galilée, qu'il exempta d'impôts, afin que Déodat y pût fonder un monastère et y recevoir autant de religieux qu'il voudrait.

Saint Dié se mit à l'œuvre avec joie, heureux d'élever une demeure où Dieu serait beaucoup aimé et servi de longues années.

Cependant un de ses disciples avait franchi la Meurthe pour surveiller les [illegible] église en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Le lendemain, le moine courut avertir son père spirituel de l'ordre du ciel; il fut aussitôt [illegible]

[illegible] de l'endroit [illegible] celles de la Meurthe.

[illegible]

Saint Hidulphe, dont nous venons de parler, était un [illegible] pour gouverner l'[illegible] métropolitaine de Trèves ; son frère, saint Erhard, évêque-missionnaire, évangélisait [illegible] la Bavière. [illegible] d'une étroite [illegible] amitié ne tardèrent pas à se former entre le solitaire devenu évêque et l'évêque devenu solitaire. Saint Hidulphe signa avec douze autres évêques les chartes et autres privilèges qui constituaient, au double point de vue canonique et [illegible] nouvelle abbaye de [illegible]. Enfin, imitant saint Dié, Hidulphe descendit de son trône [illegible] et vint chercher une cellule [illegible] non loin de son ami. Il leur eût été doux de demeurer ensemble, car ils s'enflammaient mutuellement dans l'amour de Dieu. De [illegible], qu'un feu ajouté à un autre feu augmente la lumière d'une salle, ainsi dans leurs entretiens s'augmentait leur charité. Mais Dieu les voulait tous deux à la tête d'une communauté nombreuse. Les deux saints convinrent qu'ils se visiteraient une fois chaque année, et moins pour abréger la route que pour se prévenir mutuellement en allant au-devant l'un de l'autre, ils [illegible] un rendez-vous commun à peu près à mi-chemin et ils y bâtirent une chapelle.

Chaque année, quand saint Hidulphe quittait son monastère de Moyen-Moutiers pour rendre visite à son ami, celui-ci allait, accompagné de ses disciples, au-devant de lui jusqu'au rendez-vous ordinaire; Hidulphe le prenait doucement par la main, ils s'agenouillaient un moment pour prier ensemble, puis ils s'embrassaient et rivalisaient l'un vis-à-vis de l'autre de prévenance et de témoignages de fraternelle affection. Saint Dié était un beau et doux vieillard, aux traits à la fois majestueux et pleins de bonté; il était de haute taille, mais il marchait un peu courbé [illegible]. Saint Hidulphe était un homme de petite stature au visage angélique, d'une humilité profonde, grand ami de la pauvreté. Il était plus jeune que son ami, mais l'égalait en vertu. Dieu lui accorda une longue et verte vieillesse qui lui permit jusqu'à ses derniers jours de gagner sa vie par le travail de ses mains. Il honorait saint Dié comme son père par l'âge, et saint Dié l'honorait lui-même comme son supérieur par la dignité archiépiscopale. Ils étaient comme deux puissantes colonnes établies [illegible] spirituel que le VII[e] siècle vit s'élever dans les Vosges. Les deux amis, après s'être entretenus l'un avec l'autre, passaient toute la nuit suivante à prier ensemble, et le lendemain chacun revenait à son couvent.

[illegible]

[illegible]

» Pour la bienheureuse Hunna, les peuples ont oublié sa noble descendance, ses riches donations de Ligolsheim, de Mittelveyer, d'Urgersheim, son vaste et beau manoir d'Hunnaueyer. Mais ils se sont souvenus de l'avoir vue se complaire à laver les vêtements des pauvres; ils ont montré la fontaine miraculeuse que fit jaillir saint Déodat, afin que la pieuse dame n'eût point trop de chemin à faire pour trouver une eau pure; ils ont environné son tombeau d'hommages séculaires, ils ont fidèlement conservé son corps intact pendant huit siècles, jusqu'à ce que Léon X le fit relever et proclama les droits de la bienheureuse Hunna à la canonisation; et enfin, pour consacrer son souvenir le plus populaire, on lui donna le nom familier de sainte Lavandière. »

La bienheureuse Hunna fut canonisée par Léon X en 1530, et son corps fut exposé à la vénération publique le 15 avril de la même année. Malheureusement, quelques années après, les restes précieux de la charitable servante des pauvres ne trouvèrent pas grâce devant la fureur intolérante des protestants qui les détruisirent en [illegible].

LE DÉPART DE SAINT DIÉ POUR LA VÉRITABLE PATRIE

Le temps de la récompense approchait pour le saint fondateur : comme un voyageur près du terme de sa course, il tournait ses regards vers le lieu de l'éternel repos. Sa demeure ordinaire était son oratoire de Saint-Martin, sa première construction dans le Val de Galilée; âme contemplative, il aimait cette solitude dont le silence et le recueillement favorisaient ses longs entretiens avec son Dieu bien-aimé. Il ne cessait pas cependant de veiller sur ses disciples; souvent, il passait la Meurthe, venait visiter chacun des frères dans son travail, s'assurait de la marche régulière de la communauté et l'encourageait par ses paroles dans les voies de la perfection religieuse. Il célébrait la messe chaque jour avec une ferveur si [illegible] qu'il suffisait de le voir pour se sentir excité à la piété.

Enfin, l'appel de Dieu se fit entendre, une maladie grave vint immobiliser sur son lit le vénérable vieillard. Ses disciples se pressaient autour de lui, en versant des larmes; ils suppliaient leur père de ne point les quitter encore. Mais lui, les consolant avec bonté, les exhorta à rester toujours fidèles à leurs règles, à se maintenir dans la ferveur de leur sainte vocation, et il se recommanda humblement à leurs prières.

Sur ces entrefaites, arriva saint Hidulphe. Dieu l'avait averti en songe de la mort imminente de son ami, et il s'était empressé d'accourir pour embrasser une dernière fois et assister dans ses derniers combats son vieux compagnon d'armes. La venue de l'ancien archevêque de Trèves remplit de joie saint Déodat qui en remercia le Seigneur [illegible]. Il reçut de ses mains avec [illegible] les derniers sacrements, [illegible] la direction d'un si bon maître, il expira [illegible].

SAINT JEAN DE MATHÉRA

Fête le 20 juin.



Saint Jean de Mathéra ressuscite un enfant dans l'église du monastère

Jean naquit à Mathéra, dans la Pouille (Italie), dans la seconde moitié du XIIe siècle. Ses parents, à qui Dieu avait donné la richesse, en récompense de leur piété, ne négligèrent rien pour lui inspirer de bonne heure une haine profonde du péché, et un vif amour de Dieu. Jean était d'une taille élégante; la candeur et l'innocence donnaient de nouvelles grâces à la beauté naturelle de ses traits. Son esprit précoce, son caractère affable, sa nature tendre et délicate le recommandaient à l'affection de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Dieu se plut à le combler de tant de faveurs depuis son berceau, que, dans un âge où les enfants commencent à peine à bégayer le nom de leur mère, tous ses désirs le portaient déjà vers la solitude, le recueillement et la prière.

IL S'ENFUIT DANS UN MONASTÈRE
SON ADMIRABLE PATIENCE

Son jeune cœur était consumé par les brûlantes flammes de l'amour divin. Chaque jour, il s'appliquait à bannir de son âme les pensées terrestres, les sentiments humains, afin que Dieu seul pût la posséder et recevoir son amour. Il connut bientôt que le monde avec ses richesses, ses plaisirs mensongers, ses appâts séduisants, allait devenir le plus terrible adversaire de son innocence. Sans hésiter un seul instant, il résolut de se soustraire au péril en quittant le siècle; mais, prévoyant une funeste opposition de la part de ses parents qui l'aimaient avec une tendresse sans bornes et trop humaine, il n'osa leur déclarer sa résolution, et s'armant de courage,

[illegible] d'un moment où toutes les personnes de la maison étaient occupées à divers travaux, monta sur un âne, et s'enfuit à toute bride pour échapper aux poursuites. C'est qu'il y a un grand péril à prêter l'oreille aux suggestions du monde, quand la voix de Dieu appelle. Il faut profiter de la grâce au moment où le Seigneur la donne. Une bonne entreprise imprudemment retardée est souvent une entreprise manquée et plusieurs, après avoir eu la faiblesse de renvoyer à plus tard, ont renvoyé pour toujours, et s'en sont repentis quand il n'y avait plus de remède.

On comprend [illegible] à quelles inquiétudes, à quelles douleurs ses parents furent en proie, lorsqu'ils s'aperçurent de la disparition de leur enfant bien-aimé ; néanmoins ils ne furent pas longtemps sans deviner la cause de ce départ précipité car, plus d'une fois déjà, le jeune homme leur avait parlé de ses goûts pour la solitude. Evidemment il était allé chercher quelque retraite ou quelque monastère, où il fût libre de se consacrer entièrement à Dieu. Mais où était-il? Ils s'empressèrent d'envoyer des messagers dans toutes les localités de la province, et le firent longtemps chercher pour le ramener sous le toit paternel. Ce fut inutile. Le jeune homme ne s'était pas enfui par caprice, mais pour faire la volonté de Dieu, et Dieu protégea sa fuite.

Pour mettre entre le monde et lui une infranchissable barrière, le fugitif échangea en route ses habits somptueux contre les haillons d'un malheureux. Ainsi transformé, il arrive à la porte d'un monastère situé dans le golfe de Tarente, et y demande l'aumône et asile au nom de sa pauvreté. Pour gagner son pain, il déclare qu'il est berger, et sollicite comme une faveur de garder le troupeau du monastère. Son jeune âge, ce titre de mendiant [illegible] intérieurement, ces haillons qui lui donnaient l'aspect d'un vagabond, ne lui avaient pas mérité au premier abord la confiance des Religieux.

Ils exaucèrent néanmoins sa demande, mais en le menaçant de châtiments exemplaires si on avait à se plaindre de lui. Ces menaces ne diminuèrent pas la joie qu'il éprouva, dans sa touchante humilité, de se voir accepté comme le dernier serviteur du monastère. Tout en gardant son troupeau, il ne cessait de louer Dieu, le souverain Maître de toutes choses, au milieu de cette pittoresque et solitaire campagne, en face des ondes bleues de la mer et sous le beau ciel de l'Italie méridionale. Il songeait, dit l'hagiographe, à Jacob et à David, jadis pasteurs comme lui, et il n'aurait pas voulu changer la modeste charge qu'il remplissait au monastère, pour l'amour de Jésus-Christ, avec les brillantes fonctions d'un page au palais de l'empereur.

Les mets du monastère n'étaient, certes, ni recherchés ni délicats, mais son ardent amour de la pénitence lui inspirait le désir d'une nourriture [illegible] plus grossière. Invité par les moines à [illegible] à leur table, il refusa [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ce qu'ils appelaient [illegible] d'un petit vagabond [illegible] [illegible], ils ne lui donnaient [illegible] [illegible] encore le lui laissaient ils attendre [illegible]

[illegible] le jeune homme [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et de [illegible] [illegible] paternelle [illegible] enfant,

aux caresses, à l'amour de ses parents, et il se voyait exposé maintenant au mépris de ceux auprès desquels il était venu s'édifier. Son cœur se laissa dominer par ces considérations humaines et il se mit à pleurer. Pendant qu'assis au pied d'un arbre il donnait libre cours à ses larmes, il entendit tout à coup une voix céleste qui lui dit : « Jean, pourquoi t'attrister ainsi? Qu'importent les secours humains à celui que Dieu protège? Ne crains rien, je suis avec toi. » Ces paroles relevèrent son courage, et pénétrant jusqu'au fond de son âme le consolèrent merveilleusement. Sans dévoiler aux moines son origine, sa riche famille, et les raisons de sa venue parmi eux, il continua à les servir humblement. Mais on ne tarda pas à lui donner à entendre qu'on n'avait plus besoin de lui.

FUITE EN CALABRE ET EN SICILE
VIE SOLITAIRE DANS UN DÉSERT

Le jeune homme s'étant rendu au rivage voit une barque prête à faire voile vers la Calabre ; il prie le pilote de l'accepter à son bord. Débarqué sur les côtes de Calabre, il n'y reste pas longtemps et passe en Sicile, où il se réfugie dans un vaste désert que le pied de l'homme semblait n'avoir jamais foulé. Là, il embrasse un genre de vie digne des anciens solitaires d'Egypte. Des herbes sauvages et des figues amères étaient sa seule nourriture ; ses jours, et même ses nuits presque entières s'écoulaient dans la prière, et quand le besoin de sommeil devenait trop violent, au milieu de ses longues veilles, il s'enfonçait dans l'eau fraîche jusqu'au cou et continuait son oraison. Il fallait pourtant dormir quelque peu et, pour ne pas se noyer dans son assoupissement forcé, il s'attachait à un arbre à l'aide d'une corde.

Effrayé de tant d'énergie et de vertus, dans un âge où les passions ont coutume de pousser avec violence vers le mal et les plaisirs, le démon entreprit contre le jeune solitaire une guerre sans trêve. Mais Jean, humble autant que courageux, sut vaincre toutes les tentations par les armes spirituelles recommandées par Notre-Seigneur lui-même : la prière, la mortification, et l'amour de Dieu. Repoussé dans les assauts intérieurs, le démon l'attaqua d'une manière extérieure et visible, et voulut au moins l'épouvanter par des visions effrayantes. Mais avec le secours du Seigneur, Jean entendit sans frémir les rugissements des lions, les sifflements des serpents, les mugissements des taureaux, et tout ce que le démon pouvait inventer pour le troubler. Loin de l'ébranler, ces diverses tentations affermirent de plus en plus sa vertu. Deux ans s'étaient passés de la sorte, quand une voix céleste lui dit de revenir en Italie.

INCONNU DANS SA FAMILLE

Cependant ses parents, chassés par la guerre, avaient été contraints d'abandonner leurs biens pour aller s'établir ailleurs. Jean, qui depuis longtemps ne s'occupait plus des bruits du monde, arriva un jour, en demandant l'aumône, dans la ville de Genosa, en Italie. Le soir, il songea à trouver un pauvre coin pour passer la nuit, et vint frapper à la porte d'une [illegible] Quelle ne fut pas sa surprise de la trouver habitée par ses parents. Dominant son émotion et les battements de son cœur, il implora humblement leur charité pour l'amour de Dieu.

Les années qui s'étaient écoulées, et ses austérités terribles l'avaient tellement changé qu'on ne le reconnut pas [illegible] [illegible] par [illegible] le petit abri qu'il [illegible] en qualité de [illegible] et on lui permit de venir s'y réfugier chaque soir. Jean accepta avec [illegible], il

passait la journée dans la solitude, sans autre nourriture que des fruits sauvages, et quand la nuit ramenait les ténèbres, il revenait inconnu à la maison paternelle.

Craignant de révéler son secret par une parole indiscrète, il ne disait jamais rien à personne; ses parents, du reste, le voyaient rarement. Il vécut ainsi deux ans et demi. Cependant, sa nourrice était là avec sa famille, et dans ce mendiant sicilien qui n'avait que la peau et les os, il lui semblait retrouver quelques traits de son ancien petit Jean, perdu et jamais retrouvé. Un jour, le voyant seul, elle s'enhardit à lui dire: « N'es-tu pas Jean, que j'ai élevé? » Jean ne voulut pas mentir. « Oui, c'est moi, répondit-il à voix basse, tais-toi. » Chose admirable, et où l'on voit bien la grâce de Dieu, cette femme, respectant la vocation de Jean, veilla sur sa langue, et garda fidèlement ce dévorant secret.

SCIENCE INFUSE — APOSTOLAT — ÉGLISE REBATIE

A cette époque, un changement merveilleux se passa dans l'âme du jeune ermite. Une nouvelle phase de sa vie allait commencer. Dieu qui l'avait préparé dans l'humilité, la prière et la pénitence, pour en faire un instrument docile en sa main, allait l'employer au salut des âmes, et lui donner les dons surnaturels nécessaires à sa mission. Il éclaira son intelligence de lumières supérieures, et le doua d'une éloquence si vive, si suave, si persuasive, si savante en même temps, que les hommes les plus instruits, qui eurent dans la suite l'occasion de l'entendre, étaient forcés d'avouer que sa science ne venait pas de la terre, mais du ciel.

Alors l'apôtre saint Pierre lui apparut et lui dit : « Courage, mon fils, de grands combats te sont réservés pour le service de Jésus-Christ. Va à environ un mille de Genosa ; tu y trouveras une église dédiée sous mon nom et à moitié ruinée; je te charge de la rebâtir et de disposer toutes choses pour que le service divin puisse de nouveau s'y célébrer à la gloire de Dieu et en mon honneur. » Jean se met aussitôt à l'œuvre; il va quêter auprès de tous les habitants de la contrée, les intéresse à cette pieuse entreprise, s'impose mille courses et mille démarches, brave les moqueries et les injures, obtient de l'argent des uns, des matériaux et des bêtes de somme de la part des autres, le travail volontaire de plusieurs, si bien qu'au bout de quelque temps, l'église de Saint-Pierre, toute renouvelée et rebâtie, s'ouvrait aux fidèles pour le culte divin.

Cette œuvre étonnante, accomplie par un mendiant sans ressources, remplit d'admiration tout le pays; le bruit en vint jusqu'aux oreilles du comte qui gouvernait la province. Le mendiant a dû trouver quelque grand trésor, lui dit-on, et il le dépense, sans que ni le propriétaire du lieu où il l'a découvert, ni l'Etat en reçoivent rien. Jean fut arrêté, et sommé de déclarer où il avait rencontré le prétendu trésor, il affirma ne rien posséder et fut jeté en prison. On lui fit subir toute espèce de mauvais traitements. Mais un jour, un ange apparut dans son cachot et lui dit : « Que fais-tu encore ici, Jean? Tu as donné des preuves suffisantes de ta patience. Sors et va où Dieu t'enverra, nul ne t'en pourra empêcher. » A l'instant, ses chaînes tombent, la porte de son cachot s'ouvre, le prisonnier sort, traverse la forteresse au milieu des soldats et des serviteurs du comte sans être reconnu par eux et s'enfuit. Des messagers, envoyés à la poursuite du fugitif, le rencontrent et ne le reconnaissent pas [illegible].

Cependant une autre vision frappe son âme d'épouvante. Il aperçoit deux démons furieux qui emportaient une âme : « C'est l'âme d'un tel qui t'a dénigré autant qu'il a pu, lui disent-ils; maintenant, Dieu nous l'a abandonnée pour le châtier de tout le mal qu'il a fait à toi et aux autres. » Jean se mit à prier pour cet ennemi, mais bientôt, ayant demandé de ses nouvelles, il apprit que cet homme pervers était mort, au moment même où il avait vu les démons emporter son âme.

UN MONASTÈRE INCENDIÉ — SAINT JEAN DE MATHÉRA AU MONT GARGAN — PRÉDICATION A BARI

A peine délivré de sa captivité, le serviteur de Dieu se dirigeait vers Capoue, lorsqu'il fut inspiré de revenir sur ses pas et d'aller au mont Lueno, auprès de saint Guillaume de Verceil et de ses Religieux. Guillaume et ses bons moines le reçurent avec une joie immense. Mais Jean leur dit : « Mes Frères, un malheur vous menace ici, quittez cette demeure et transportez-vous ailleurs. » Ces paroles parurent étranges aux cénobites. Le couvent était agréablement situé, commodément bâti; il leur en avait coûté beaucoup de travail et de peine pour le construire et le meubler; ils s'y étaient attachés, et même plus qu'il ne convenait à la perfection monastique.

Ils doutèrent de la prophétie du saint homme et ne déménagèrent pas. Bientôt un violent incendie détruisait les bâtiments claustraux, et tout ce qu'ils contenaient fut la proie des flammes.

Les moines partirent alors pour une autre montagne, appelé Serra-Cognata; l'homme de Dieu les y accompagna et demeura avec eux pour les encourager jusqu'à ce qu'ils se fussent construit des cellules habitables. Aussitôt, disant adieu aux cénobites et à leur abbé, il vint à Bari et se mit à prêcher aux foules avec un zèle et une éloquence tout apostoliques. Beaucoup de pécheurs se convertirent et revinrent à Dieu sincèrement, mais d'autres, jaloux de la vénération dont le Saint était entouré, et obstinés dans leur orgueil, méprisèrent ses exhortations; ils allèrent même l'accuser d'hérésie auprès de l'évêque.

Jean n'eut pas de peine à se justifier. Au reste, les miracles parlaient pour lui. La fille du chancelier du prince était à toute extrémité, le Saint la guérit miraculeusement et, pour se soustraire aux applaudissements de la foule, s'empresse de quitter le pays. Il se rend au célèbre sanctuaire de Saint-Michel, au mont Gargan, et annonce la parole de Dieu aux nombreux pèlerins qui s'y rendent. Une grande sécheresse désolait alors la contrée.

Dès que la foule eut deviné la sainteté de son nouveau missionnaire, elle le supplia d'obtenir de Dieu la cessation du fléau. « Ce malheur, répondit le prédicateur, est une punition des péchés qui se commettent en ce pays; un de ceux qui sont attachés au service de ce sanctuaire contribue pour sa part à irriter Dieu, au lieu de l'apaiser. — Quel est-il? cria la foule, qu'on le brûle. — Ce ne sont pas des bûchers qu'il vous faut, répondit le moine, mais des conversions sincères. » Ces paroles eurent le succès attendu et, après des conversions exemplaires, le Saint obtint, par l'intercession de saint Michel, la pluie désirée. Les habitants, au comble de la joie, voulaient à tout prix retenir le serviteur de Dieu dans leur pays, mais il leur déclara que le Seigneur l'appelait ailleurs.

VISION — FONDATION D'UN MONASTÈRE

[illegible] sans efforts, à ce peuple [illegible] avait pour ainsi dire rendu la vie, Jean [illegible] dans l'église de Saint-Michel et [illegible] les lumières du ciel afin d'apprendre de q[illegible] doit diriger ses pas. A peine [illegible]

qu'une femme d'une merveilleuse beauté (sans doute la Très Sainte Vierge), lui apparut et lui indiqua du doigt le lieu où il devait aller pour y bâtir une église.

Sans tarder, Jean se met en route avec les quelques compagnons qui déjà s'étaient attachés à lui, et arrive au lieu nommé Pulsano. Il y fonde un monastère avec une église adjacente, et embrasse avec ses six compagnons la règle de saint Benoît.

Six mois ne s'étaient pas encore passés, et le bruit de l'admirable ferveur des solitaires s'était déjà tellement répandu qu'on vit accourir au monastère un grand nombre de personnes du siècle désireuses d'arriver à la perfection, elles venaient se confier à la sage direction de notre Saint.

Des enfants de nobles familles s'arrachaient aux délices du monde, aux embrassements de leurs parents, pour venir recevoir des mains du pieux abbé les saintes livrées du Christ.

Pendant que le nombre de ses Religieux s'accroissait, Jean bénissait en même temps la divine Providence qui lui envoyait chaque jour d'abondantes aumônes pour subvenir aux besoins du monastère. Son humilité ne pouvait se persuader que Dieu daignât s'occuper de lui; les marques de respect et de vénération qu'on lui témoignait ne faisaient qu'augmenter le mépris qu'il avait de sa personne.

Néanmoins, plus il cherchait à s'abaisser, plus Dieu se plaisait à l'exalter. Celui-là s'estimait heureux, qui pouvait marcher là où il avait passé, toucher ses habits, ou même le voir une fois.

IL RESSUSCITE UN ENFANT ÉCRASÉ SOUS UN ROCHER

Un enfant de noble famille, nommé Orso, avait pris l'habit au monastère. Un jour, quelques parents du jeune homme vinrent à l'abbaye lui rendre visite. Le Saint travaillait en ce moment de ses propres mains à la construction d'un mur. Il avait désigné quelques enfants du monastère pour ramasser des pierres et les préparer près de lui, afin qu'il n'eût qu'à choisir celles qui conviendraient. Tout à coup, un énorme rocher se détache de la montagne; les enfants, avertis par le bruit, et frappés d'épouvante, se précipitent vers le couvent. Un seul n'a pas le temps de fuir assez tôt, il est atteint par le bloc de pierre qui le renverse et lui passe sur le corps en l'écrasant sous son poids.

Les témoins de cet affreux spectacle restent un instant muets d'effroi et d'émotion; bientôt revenant de leur stupeur, ils accourent à la victime et la relèvent; le malheureux enfant ne donnait plus signe de vie. Enfants et moines éclatent en sanglots. A ce moment des étrangers arrivent sur le théâtre de l'accident: c'étaient les parents de l'infortuné jeune homme! A la vue du cadavre livide et ensanglanté du doux et joyeux enfant qu'ils venaient voir et embrasser, ils sont pris d'une douleur folle, se jettent à terre, se frappent le visage, et se tournant vers le supérieur du monastère: « Rends-nous, lui crièrent-ils, le fils que tu nous as ravi. » Le pauvre supérieur n'était pour rien dans ce triste accident. Sans s'irriter de leurs injustes récriminations et de leurs menaces, il s'efforce de relever leur courage et de leur recommander la soumission à la volonté de Dieu. Ensuite, il fait apporter l'enfant dans l'église de la Sainte Vierge, ordonne au peuple de sortir et se met en prière: « Seigneur Dieu, qui avez tout créé de rien, daignez rendre cet enfant à la vie, et daignez le conserver à votre sainte Église, afin que tous ceux qui le verront glorifient la puissance de votre nom. »

Aussitôt il s'approche, prend l'enfant par la main, le lève et le met sur ses pieds. Puis il ouvre les portes de l'église et le montre à tous, plein de vie et de santé. En même temps, il lui commande de reprendre son travail, et l'avertit de veiller désormais avec plus de prudence sur lui-même.

Un autre jour, le vénérable abbé avait envoyé certains Frères dans la forêt, pour abattre des arbres destinés à la construction d'une maison. L'ennemi de tout bien, voyant qu'ils accomplissaient l'ordre de leur Père avec beaucoup d'obéissance et d'humilité, se présenta soudain devant eux sous la forme d'un chef de brigands, suivi de ses satellites, armés des pieds à la tête. A cette vue, les Frères épouvantés s'enfuient dans toutes les directions. Mais voici qu'ils aperçoivent leur bienheureux Père s'avancer dans les airs, environné d'une lumière éblouissante: il portait à la main une verge avec laquelle il poursuivit les malins esprits, et les frappa d'une manière vigoureuse, jusqu'à ce que tous s'évanouissent comme une ombre. Les Frères, à qui la présence de leur Père avait rendu le courage, accoururent alors vers lui, comme des enfants pleins d'amour. Il les exhorta à ne point se tourmenter des artifices du démon, leur dit de continuer à vivre sous le regard de Dieu, et après leur avoir adressé quelques paroles d'édification, il disparut à leurs yeux.

Le saint abbé fonda ou releva plusieurs couvents de religieuses où ses instructions firent fleurir la perfection chrétienne.

MORT DE SAINT JEAN DE MATHÉRA

Le bienheureux Jean était parvenu à un tel état de sainteté que Dieu semblait prendre plaisir à s'entretenir familièrement avec lui. Il voulait que tout lui vînt de la part du Seigneur, et n'entreprenait aucune œuvre sans avoir reçu du ciel l'assurance de son utilité.

Quand la mort arriva, avec son long cortège de souffrances et de séparations cruelles, il la vit sans trembler: que peut en effet la mort, sur celui qui, tous les jours, s'est efforcé de mourir au monde et aspire avec ardeur aux biens éternels.

Levant les yeux au ciel, le saint mourant dit aux démons: « Que cherchez-vous, ouvriers de l'iniquité? Reconnaissez-vous en moi quelque chose qui vous appartienne? Vous m'entourez comme des chiens affamés, attendant qu'on leur jette pour pâture les chairs d'un cadavre. Mais sachez que vous attendez en vain: il n'y a rien en moi qui puisse devenir votre proie. Laissez-moi donc mourir en paix. »

Devant ces paroles pleines de confiance dans la toute puissante bonté de Dieu, les esprits infernaux qui venaient troubler ses derniers moments s'enfuirent, et le Saint vit s'approcher de lui un chœur angélique, qui remplissait l'air de chants célestes.

Le pieux abbé, confus de tant de marques d'amour de la part du Seigneur envers une misérable créature, entonna le chant de sa délivrance et de la fin de son exil. « Dieu de miséricorde, arrachez-moi de cette prison où, malheureux captif dès le sein de ma mère, je gémis sur les maux de la nature humaine. Brisez ces liens qui gênent l'essor de mon âme, et m'empêchent de voler vers ma véritable patrie. Saints anges, qui venez m'assister dans mes derniers moments, daignez me présenter à mon Dieu comme une hostie vivante, afin que je puisse le chanter et le bénir pendant toute l'éternité des siècles. »

Ce furent ses dernières paroles. Courbant la tête, il joignit les mains sur sa poitrine, et s'endormit du sommeil de la paix pour se réveiller dans le sein de Dieu, l'an du salut 1139, sous le pontificat d'Innocent II et le règne de Roger, roi de Sicile.

Imp.-gérant. L. P..., rue François Ier, Paris.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE

PATRON DE LA JEUNESSE

Fête le 21 juin.



NAISSANCE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

L'angélique jeune homme, saint Louis de Gonzague, que le pape Benoît XIII a proposé comme modèle d'innocence et de pureté et comme patron à la jeunesse des écoles, eut pour père Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du Saint-Empire, et pour mère, Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chieri, en Piémont.

Le désir de se voir mère fit faire à la marquise d'ardentes prières pour obtenir du Seigneur qu'il lui donnât un fils, non pour être le soutien de sa famille, mais pour servir Jésus-Christ. Ses vœux furent enfin exaucés. Mais cette joie maternelle fut bientôt traversée par l'appréhension de perdre, avant même de le posséder, ce fruit de tant de désirs. La marquise, en effet, souffrit de si grandes douleurs dans ses couches, qu'au jugement des médecins, la mère ni l'enfant ne pouvaient vivre

En cet état, elle eut recours à la Sainte Vierge et fit vœu, si elle et son fils échappaient au péril, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et d'y porter l'enfant pour le lui consacrer. Elle n'eut pas plutôt achevé cette promesse, que

l'enfant vint au monde, plein de vie, le 9 mars de l'an [illegible].

ADMIRABLES DISPOSITIONS DE LOUIS DÈS SES PREMIÈRES ANNÉES

Cette pieuse mère, regardant dès lors ce fils comme un dépôt sacré qu'elle devait remettre un jour intact à la Mère de Dieu, prit un soin extrême de lui inspirer de bonne heure les sentiments de la plus tendre piété. L'angélique enfant montra bientôt lui-même qu'il était vraiment l'objet d'une affection et d'une protection toute particulière de la part de la Reine du ciel; et les dispositions merveilleuses qui se développèrent en lui de jour en jour, dépassèrent de beaucoup [illegible] une mère [illegible]. Il était encore au berceau, et [illegible] les pauvres, la compassion qu'il [illegible] à la vue de leurs misères étonnait tout le monde. S'en présentait-il un devant lui, il se mettait aussitôt à pleurer, et on ne pouvait le calmer qu'en faisant l'aumône. Dès qu'il put parler, on lui apprit à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, à faire le signe de la croix, ce qu'il répétait avec une joie et une ferveur admirables. Son visage, empreint d'une angélique douceur, respirait un tel air de piété, que ceux qui le portaient entre leurs bras croyaient tenir un ange, à la seule vue duquel ils se sentaient intérieurement animés à la vertu. Quand il put marcher, il commença à se retirer seul en secret, pour y prier Dieu avec plus de recueillement. Il inaugurait ainsi cette vie de prière qui devait, en peu d'années, l'élever à une si haute perfection.

La pieuse marquise était ravie de voir ces inclinations de son fils pour la piété, mais le marquis son père eût mieux aimé lui voir de l'ardeur pour les armes. Il le prit avec lui pour aller faire à [illegible] une revue de ses troupes, [illegible] perpétuellement en contact [illegible], il put prendre une humeur guerrière. Comme l'enfant n'avait encore que cinq ans, le mauvais exemple des gens de guerre fit quelque impression sur lui. Il en retint des paroles un peu libres qu'il répétait sans les comprendre, mais son gouverneur l'en ayant repris aussitôt, il en eut horreur, et évita l'entretien [illegible] qui les prononçaient. Ce fut là sa plus grande faute, qu'il pleura et dont il fit pénitence toute sa vie.

[illegible] DÉSIR DE QUITTER LE MONDE

A l'âge de sept ans, âge qu'il appelait le temps de sa conversion, il se sentit tellement épris de Dieu, qu'il résolut de renoncer à tout ce que le monde estime, pour se consacrer entièrement à son service. Il eut dès lors ses prières réglées [illegible] sa faiblesse serait trop grande.

[illegible]

[illegible]

progrès surprenants dans la sainteté. La prière, l'étude lui tenaient lieu de tous les divertissements. Pour triompher plus facilement du démon, du monde et de sa propre nature, il se mit sous la sauvegarde de la Très Sainte Vierge, et fit entre ses mains le vœu de virginité perpétuelle. Cet acte héroïque lui attira tant de grâces que, depuis, il ne ressentit plus aucun mouvement contraire à la pureté. Sa délicatesse, d'ailleurs, pour cette admirable vertu, allait jusqu'à l'excès. Tout jeune qu'il était, il se fit une loi de ne jamais regarder une femme en face, pas même la marquise sa mère. Jamais il ne permit à son valet de chambre de l'aider à s'habiller, et sa pudeur était si grande qu'il n'osait pas même lui laisser voir le bout de ses pieds nus.

Il avait onze ans lorsqu'il quitta la cour de Florence pour passer à celle du duc de Mantoue, son proche parent. Ce nouveau théâtre des grandeurs et de l'éclat de sa maison n'éblouit point le jeune Saint. Ce fut là qu'il résolut définitivement de quitter le monde et de céder à son frère Rodolphe son titre au marquisat de Castiglione, dont il avait déjà été investi par l'empereur.

L'affaiblissement de sa santé lui servit de prétexte pour rentrer dans la maison paternelle. D'une complexion déjà très délicate, sa santé s'était encore considérablement affaiblie, par suite de ses pénitences excessives, et il en était résulté un état de langueur qui mettait ses jours en danger.

Cependant, de retour à Castiglione, loin d'adoucir en rien la règle qu'il s'était imposée, il continua à travailler de plus en plus à sa sanctification. Il s'enfermait ordinairement dans sa chambre pour n'être point interrompu dans ses longues oraisons. Les serviteurs du château l'ont vu souvent prosterné devant son crucifix, les bras étendus et dans une attitude si fervente, que cette vue leur arrachait des larmes.

D'autres fois, il était ravi en extase, ses yeux lançant des flammes, son visage, rayonnant comme celui d'un séraphin, le faisait prendre pour un ange du ciel.

PREMIÈRE COMMUNION DE LOUIS. SON AMOUR POUR LA SAINTE EUCHARISTIE

Ce fut à cette époque, que saint Charles Borromée, passant par Castiglione, vit pour la première fois notre Saint. Le grand évêque découvrit avec admiration les trésors de grâce renfermés dans cette âme angélique. Louis n'avait point encore reçu la Sainte Communion, saint Charles la lui donna de ses propres mains. [illegible]

[illegible]

tendre sur ce sujet avant de monter eux-mêmes à l'autel, pour s'exciter à la ferveur.

MORTIFICATION EXTRAORDINAIRE DE SAINT LOUIS DANS LE MONDE

L'étude des belles lettres à laquelle s'appliquait alors notre Saint n'affaiblit point en lui l'esprit intérieur, qu'il nourrissait par la pénitence. Il est difficile de porter plus loin la haine de soi-même. Les pénitences de ce jeune prince délicat, maladif, auraient effrayé les religieux les plus mortifiés, et l'on ne vit jamais tant d'innocence unie à tant d'austérité.

Il n'avait encore que treize ans, et déjà, il jeûnait trois fois la semaine; le vendredi, toute sa nourriture consistait en une once de pain trempé dans de l'eau, qu'il prenait à midi; le soir il retranchait encore d'une quantité si légère. Son ordinaire, d'ailleurs, était si sobre que, sans un secours particulier de Dieu, il n'eût pu subsister.

A cette rigoureuse abstinence, il ajoutait la discipline jusqu'au sang : d'abord il ne la prenait que trois fois la semaine, il la prit depuis tous les jours, et enfin trois fois en vingt-quatre heures, et à tel point qu'on trouva souvent le plancher et les murs de sa chambre teints de son sang. Il glissait adroitement une planche dans son lit, et, faute de cilice, il mettait ses éperons sous sa chemise pour en être piqué à tout moment.

Jamais il ne se chauffa, même dans les plus rudes hivers; au milieu de la nuit, quand tout le monde dormait, il se levait doucement et, par les plus grands froids, à peine vêtu, il passait de longues heures en prières, jusqu'à ce que le froid le saisissant, il tombât par terre de faiblesse.

SAINT LOUIS A LA COUR D'ESPAGNE

L'an 1581, le marquis de Gonzague conduisit son fils en Espagne, à la suite de l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint, et bientôt le jeune Louis fut donné pour page au prince Jacques, fils de Philippe II. Il semblait que Dieu voulût ainsi montrer notre Saint à la plupart des cours de l'Europe pour faire voir que la piété est de toutes les conditions et l'innocence de tous les âges. En effet, malgré les distractions qui se rencontrent à la cour des princes, Louis ne retrancha rien ni de ses prières, ni de ses mortifications, il trouva même le temps de s'appliquer à l'étude de la philosophie.

IL REÇOIT DU CIEL L'ASSURANCE QU'IL EST APPELÉ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Après un an de séjour en Espagne, âgé alors de seize ans, il jugea que le moment était venu d'exécuter le dessein qu'il avait formé d'entrer dans un Ordre religieux. Mais, comme il n'avait point encore fait choix d'une congrégation en particulier, il eut recours à la Sainte Vierge, son refuge ordinaire, et, le jour de son Assomption, il fit une communion au collège des Jésuites de Madrid, avec une dévotion et une préparation extraordinaires, afin d'apprendre ce que Dieu demandait de lui. Sa prière fut aussitôt exaucée, car pendant qu'il faisait son action de grâces, il entendit distinctement au fond de son cœur une voix qui lui ordonnait d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

[illegible] A SA VOCATION

Le jeune homme résolut d'obéir le plus promptement possible à [illegible], mais de rudes combats l'attendaient. Tout ce qu'une naissance illustre a de plus flatteur, tout ce que la tendresse d'un père a de plus séduisant, fut mis en œuvre, pour lui faire changer de résolution. On le promena par les cours les plus brillantes de l'Italie, on l'accabla d'affaires, on le chargea de négociations importantes et extrêmement épineuses, on lui ménagea des entretiens avec des personnages d'autorité qui le dissuadèrent de se faire religieux. Tout fut inutile. Le marquis son père, après un refus trop dur qu'il venait de lui faire, l'ayant surpris à genoux devant son crucifix, mêlant son sang avec ses larmes pour obtenir de Dieu ce que les hommes s'obstinaient à lui refuser, se sentit si fort attendri qu'il n'eut pas le courage de prolonger davantage les tourments de son fils, et il consentit enfin à son départ. Il voulut cependant, qu'auparavant, Louis allât à Milan y terminer quelques affaires de famille. Le jeune Saint ne montra que trop ses talents en cette rencontre et peu s'en fallut que son habileté ne mît un nouvel obstacle à son bonheur.

« Vous vous êtes trompé, mon fils, lui dit le marquis à son retour de Milan, vous vous êtes trompé, quand vous avez cru que je consentirais à votre départ; non, cessez d'y songer; votre prudence, vos talents indiquent assez votre place dans le monde. » Louis, frappé d'une résolution si inattendue, se jeta aux pieds du marquis, et avec cet air ingénu, qui prévenait toujours en sa faveur : « A Dieu ne plaise, mon cher père, lui dit-il, que je ne fasse jamais rien contre vos ordres. Je vous serai toujours très soumis. Permettez-moi seulement de vous représenter que je ne puis douter de l'appel de Jésus-Christ : c'est donc vous opposer à la volonté de Dieu que de m'empêcher d'obéir. » Ces sages paroles firent impression sur le cœur du marquis : il embrasse le jeune homme en pleurant et, après un moment de silence : « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes les espérances de famille, mais enfin, puisque vous êtes si assuré de l'appel de Dieu, je ne vous retiens plus : allez, mon fils, allez où Dieu le veut. »

A ces paroles, quelque attendri que fût Louis, il ne put cependant contenir sa joie, et se prosternant devant son crucifix, il renouvela son sacrifice. Ayant fait ensuite à Mantoue la cession de son marquisat en faveur de son frère Rodolphe, il prit congé de ses parents et partit pour Lorette.

Dans ce vénéré sanctuaire, toute sa tendresse pour Marie éclata en doux transports et en larmes d'amour. Il y renouvela son vœu de chasteté, et s'étant de nouveau consacré à la Mère de Dieu, il partit pour Rome, où, après avoir reçu la bénédiction du Saint-Père et visité les cardinaux, ses parents, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, l'année 1585. Il n'avait point encore dix-huit ans accomplis.

FERVEUR ET SAINTETÉ DU JEUNE NOVICE

Les progrès surprenants que Louis fit dans cette école du noviciat étonnèrent les plus parfaits. On n'eut besoin que de modérer sa ferveur et de mettre des bornes au désir qu'il avait de faire pénitence. La plus grande faute qu'il eut à se reprocher durant les deux années de son noviciat, fut d'avoir regardé, pendant [illegible], le Frère assis à ses côtés. Il était, en effet, si modeste que, trois mois après son [illegible], il ignorait encore comment était disposé [illegible]

toire. Un jour, comme on l'envoyait chercher un livre à la place du recteur, il fut obligé de s'informer de l'endroit où il se trouvait.

Il ne sut jamais s'excuser, quelque raison qu'il eût de le faire. Il craignit même plusieurs fois d'avoir ressenti une joie trop sensible d'une réprimande qu'il avait reçue. Les exercices les plus bas et les plus rebutants lui causaient un plaisir extrême : et il se crut obligé de s'accuser d'avoir trop satisfait sa soif d'humiliation, en allant par la ville vêtu d'un méchant habit et demandant l'aumône.

Nul n'oublia mieux que lui son peuple et la maison de son père. C'était lui faire une grande peine d'avoir pour lui l'ombre de distinction : un livre plus richement relié, un rosaire moins commun, deux chaises dans sa cellule blessaient la délicatesse de son amour pour la pauvreté. La marquise sa mère eut beaucoup de peine à lui faire accepter, pour orner sa cellule, deux images en papier, l'une représentant saint Thomas d'Aquin, l'autre sainte Catherine, saints qu'il aimait d'une affection singulière.

SON ESPRIT DE MORTIFICATION DANS LA VIE RELIGIEUSE

Nous avons déjà vu l'esprit de pénitence qui avait animé le jeune prince dans le monde. Devenu religieux, sa soif de souffrir devint insatiable. Il avait tellement mortifié tous ses sens, qu'il en avait comme perdu l'usage. Il allait souvent dans un lieu sans pouvoir dire où il se trouvait; au réfectoire, il ne faisait attention à ce qu'on lui servait que pour prendre ce qui lui était le plus désagréable. A ceux qui le blâmaient de ses pénitences et lui en faisaient scrupule, disant qu'il se tuait lui-même, il répondait qu'après avoir obtenu l'autorisation de ses supérieurs, il était rassuré sur ce point. Le vrai temps de la pénitence, disait-il encore, est celui de la jeunesse, car alors, l'homme possède toutes ses forces et toute sa vigueur, et peut offrir à Dieu des sacrifices plus énergiques et plus généreux; d'ailleurs, si Dieu a des droits sur toute notre vie, il aime surtout qu'on lui donne ce qui en est comme les prémices et la fleur, c'est-à-dire la jeunesse. Aussi déclare-t-il au moment de mourir que s'il avait des scrupules, ce n'était pas pour les pénitences qu'il avait faites, mais plutôt, pour celles qu'il avait omises.

SAINT LOUIS ANGE DE PAIX

L'amour du prochain le tira de la solitude religieuse pour le conduire dans sa famille. C'était pour y apaiser un vif différend survenu entre le marquis de Castiglione, son frère, et le duc de Mantoue. Arrivé à Châtillon, il fut reçu comme un ange du ciel; on accourut en foule pour contempler le Saint, comme on l'appelait, et la marquise sa mère fut saisie en le revoyant d'un sentiment de vénération qui lui fit mettre les genoux en terre; tant elle avait conçu une haute idée de la sainteté de ce fils chéri. Quelque aigris que fussent les cœurs, cet ange de paix n'eut pas plutôt parlé à l'un et à l'autre que tous les différends s'évanouirent. Une étroite amitié prit la place d'une haine implacable. Cette réconciliation inespérée fut regardée comme un des premiers miracles de Louis.

Ce ne fut point le seul qu'il opéra pendant son séjour dans sa famille. Sa pieuse mère, ayant prié ses supérieurs de le contraindre à prêcher avant son départ de Châtillon, il le fit avec tant de fruit qu'il y eut plus de sept cents personnes qui se confessèrent au sortir du sermon, et le nombre des réconciliations qui suivirent fut regardé comme un grand miracle.

Louis était encore dans sa famille quand Dieu lui fit connaître que l'heure approchait où il l'appellerait à partager la gloire des élus. Il revint aussitôt à Rovère, 1591, rempli d'une sainte allégresse à une si agréable nouvelle.

SAINT LOUIS SE PRÉPARE A SA DERNIÈRE HEURE SA MORT PRÉCIEUSE

Toute la vie du jeune Louis n'avait été qu'une préparation à la vie du ciel; il redoubla cependant de ferveur dans cette dernière année. Son amour pour Dieu devint si tendre et si véhément qu'il ne pouvait entendre prononcer ce nom trois fois saint sans qu'une altération sensible se manifestât sur son visage. Un trait, une expression touchante dans la lecture que l'on faisait pendant le repas, l'empêchait de manger, et produisait une telle impression sur son cœur qu'elle se trahissait d'abord par des larmes. La vue d'un petit agneau, d'une étoile, d'une fleur, excitait son émotion, augmentait son amour. On évita même d'employer en sa présence certains termes plus pathétiques, pour lui épargner une impression qui pouvait nuire à sa santé.

Revenu donc à Rome, il trouva cette ville affligée de la peste. Il importuna aussitôt ses supérieurs pour en obtenir la faveur de se dévouer au service des pestiférés. Mais sa charité aspirait sans cesse à servir ceux qui étaient le plus en danger, et il fut lui-même bientôt atteint.

Quand il se sentit frappé, sa joie éclata d'abord en doux chant d'action de grâces. Cependant, les soins qu'il reçut le soulagèrent pour un temps: mais il lui en resta une fièvre lente, qui devait l'emporter trois mois après. Ces derniers mois d'attente furent pour cette âme, avide de posséder enfin son Dieu, comme un long martyre où elle se consumait chaque jour en désirs ardents de quitter la terre pour le ciel. Enfin, Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il l'appellerait le jour même, et dès lors les heures s'écoulèrent pour lui dans de vifs transports d'amour et de doux cantiques de reconnaissance.

Un peu avant de mourir, il souhaita de prendre encore une fois la discipline, ou, comme il était trop faible, qu'un autre la lui donnât, et il supplia le Père Provincial de le laisser expirer par terre.

Un moment après, prononçant les noms bénis de Jésus et de Marie, son âme s'envola joyeuse vers le ciel. C'était vers la fin du jour de l'octave du Très Saint-Sacrement, le 20 juin de l'an 1591. Il avait vingt-deux ans, et en avait passé quatre dans la Compagnie de Jésus.

Trois ans après, sa pieuse mère, étant dangereusement malade, se sentit tout à coup inspirée, au milieu de ses cruelles douleurs, d'invoquer son fils pour en obtenir sa guérison. Elle le prie, en effet, avec ferveur. Bientôt, un doux sommeil s'empare de ses sens; elle voit alors venir à elle Louis tout resplendissant de gloire; il s'approche en souriant, il la touche; et, se réveillant aussitôt, elle se trouve parfaitement guérie.

Ce fut le premier miracle que Dieu fit par l'intercession du bienheureux Louis après sa mort. Le bruit s'en répandit rapidement, on recourut à lui de tous côtés; et bientôt le nombre des prodiges obtenus fut considérable.

Sa mère vivait encore lorsqu'il fut béatifié, l'an 1621, et elle put invoquer son cher fils sur les autels.

Le Gérant : E. Petithenry. — Imp. P. Féron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris.

SAINT PAULIN

ÉVÊQUE DE NOLE

Fête le 22 juin.



Saint Paulin, évêque de Nole, se livre comme esclave pour rendre la liberté au fils d'une pauvre veuve.

UN ANGE SUR LA TERRE

Paulin naquit à Bordeaux, en 354, d'une ancienne famille sénatoriale renommée dans l'empire entier. Elle avait de grandes possessions en Aquitaine, en Campanie, près de Nole et en Espagne.

De bonne heure, il s'adonna sous Ausone à l'étude de la rhétorique et de la poésie et y fit d'immenses progrès. Les belles qualités de son esprit et de son cœur s'étaient heureusement développées pendant le cours de ses études, et lui avaient déjà fait un grand nombre d'amis. « O toi qui es plus doux que le miel, lui écrivait Ausone, plus charmant que les grâces mêmes, que tous devraient serrer dans leur bras comme un enfant chéri. »

Paulin voyait s'ouvrir devant lui une brillante carrière. En 37[illegible], son père mourut, et il hérita non seulement de ses biens, mais conformément aux lois romaines, de sa dignité de sénateur. A partir de cette époque, Paulin, en signe distinctif de sa charge, porta sur son manteau la bande d'étoffe de pourpre.

Peu après la mort de son père, il se rendit en Campanie pour y visiter ses possessions : parmi ses propriétés se trouvait sa campagne de Nole : c'est là que Dieu l'attendait.

Depuis longtemps, le paganisme ne le satisfaisait plus; le culte rendu aux idoles lui paraissait une folie; cependant il restait incertain entre les différentes religions. Il ressemblait à un homme ballotté au sein des flots qu'agite une violente tempête et jeté tantôt contre un écueil, tantôt contre un autre.

Telles étaient ses dispositions quand il franchit le seuil du temple de Saint-Félix à Nole. Mais alors une sainte frayeur s'empara de lui à la vue des miracles obtenus sur la tombe du martyr.

Il sentit que le Christ saisissait le gouvernail de son âme et commandait aux vents de [illegible].

Il sentit naître dans son cœur la foi du Christ

Jésus, et il s'empressa de se faire inscrire au nombre des catéchumènes; en même temps, l'amour qu'il conçut pour le Saint fut si profond qu'il y resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie et qu'il voulut toujours avoir avec lui l'image du bienheureux martyr. La vie de Paulin avait été jusqu'ici celle d'un ange.

PAULIN CONSUL — SAINT MARTIN

En 378, Paulin, à peine âgé de vingt-quatre ans, fut créé consul; il remplit cette charge avec une grande modestie. Peu après, il retourna en Aquitaine, puis se retira en Espagne, où il se maria.

Thérasia, opulente patricienne, par sa douce et puissante influence, contribua à faire pénétrer de plus en plus l'amour de Dieu dans le cœur de son époux.

La Providence le conduisit ainsi petit à petit vers le baptême. Le moyen principal dont elle se servit fut de le mettre en rapport avec les saints personnages les plus influents de son époque. Le premier que Paulin vit fut saint Martin, l'illustre évêque de Tours. L'Aquitaine et la Touraine sont proches, et Paulin put voir de ses propres yeux les miracles qui signalaient les courses apostoliques du saint évêque. Il éprouva lui-même les effets de la puissance du thaumaturge des Gaules.

Il souffrait extrêmement à un œil : déjà une taie épaisse s'était formée et recouvrait la prunelle. Martin lui imposa les mains, lui frotta les yeux avec une éponge qu'il avait trempée dans l'huile d'une lampe. Aussitôt, l'œil se trouva guéri et ne lui fit plus ressentir de douleur.

La beauté de la perfection chrétienne commençait à charmer son cœur, mais les austérités qu'elle impose le retenaient encore au bord du sanctuaire et il n'osait s'approcher du sacrement qui nous régénère.

LE BAPTÊME ET SA VIE RELIGIEUSE

Enfin, nous apprend saint Paulin, Delphin, évêque de Bordeaux, jeta l'hameçon, et, heureux pêcheur, il le retira des eaux profondes et amères du siècle. Paulin conserva pour Delphin un respect plein de délicatesse et d'amour filial.

Pour la première fois, après son baptême, il goûta cette paix qu'il cherchait depuis si longtemps. Après tant de tempêtes qui l'avaient ballotté, l'Église lui avait enfin ouvert un port de salut. Il avait reçu par le baptême une vie toute nouvelle, il lui semblait qu'on avait enlevé de ses épaules un lourd fardeau. Sa vie passée s'était écoulée dans la vanité, il résolut de la réformer à la lumière surnaturelle de la foi.

Pour arriver plus facilement à son but, il se retira du monde, quitta l'Aquitaine où il était trop connu pour mener une vie de retraite et [illegible] s'établir sur les terres qu'il possédait en Espagne.

Ce fut là que Dieu exauça enfin les vœux qu'il formait depuis longtemps : Thérasia lui donna, à Alcala de Hénarès, un fils qui fut baptisé sous le nom de Celse; mais la joie des pieux parents ne fut pas de longue durée : il mourut au bout de huit jours. Paulin enterra cet enfant [illegible] près des restes des deux martyrs Justus et Pastor. Il chercha à se consoler en pensant qu'il serait pour lui un ange [illegible] dans le ciel.

[illegible] qui devait hériter [illegible] la postérité [illegible] la postérité

des mérites. Aussi longtemps qu'il conserva ses grands biens, il lui sembla que, précipité au milieu des flots orageux de la vie avec de lourds vêtements, il devait les traverser à la nage pour arriver jusqu'à Dieu. Il résolut de se dépouiller. A peine sa résolution fut-elle connue qu'il s'éleva contre lui de vives contradictions; on le délaissa, on l'accabla; mais rien ne put l'ébranler. Il voulait vendre ce qui passe pour acheter la perle précieuse qui demeure toujours.

Il ouvrit ses greniers à ceux qui en avaient besoin et distribua ses immenses possessions aux pauvres et aux mendiants. Paulin n'épargna rien, pas même les biens de son épouse Thérasia qui se sacrifia volontiers. Quand on lui demandait de quoi il allait vivre : « Lequel, selon vous, répondait-il, est le plus dans l'abondance, de celui qui compte sur la terre ou de celui qui compte sur Dieu? »

« Quoi de plus précieux que ce que je possède? disait-il plus tard. Si je possédais le monde entier, ce que je posséderais vaudrait-il mieux que le Seigneur Jésus? »

Conformément à la sainteté de la vie qu'il avait embrassée, Paulin vécut avec Thérasia dans la continence. Elle cessa d'être sa femme pour devenir sa sœur. Liée à lui par la plus parfaite union du cœur et de la volonté, elle s'associa fidèlement à sa vie de perfection; bien plus, c'était elle qui, par son influence puissante, avait fait arriver Paulin à ce haut degré de vertu.

LUTTE DE LA POÉSIE PAIENNE ET DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE

Quand on vit Paulin et Thérasia rompre si complètement avec le monde, l'empire entier s'en émut. Partout, dans la haute société, à Milan et à Rome, on jeta les hauts cris : un homme d'une telle famille, si distingué par ses talents, par son éloquence, abandonner le Sénat, éteindre une maison aussi illustre, c'était une chose qu'il n'était pas possible de supporter.

Paulin s'estimait heureux de déplaire à ceux à qui Jésus-Christ lui-même déplaît. Ses parents, ses amis s'éloignèrent de lui. Le poète Ausone, qui avait formé son esprit et qui voyait en lui le plus illustre de ses disciples, fit tous ses efforts pour l'arracher à sa vie solitaire. Il employa tout ce que son art pouvait avoir d'attrayant pour le dissuader. Paulin se servit de la même arme, de la poésie, pour répondre, et, par la vérité et la grandeur des pensées, par la délicatesse chrétienne et la richesse du sentiment, il l'emporta sur son maître. « Pourquoi, ô mon père, dit-il à Ausone, pourquoi vouloir me ramener aux muses [illegible]? Elle ne doit plus s'ouvrir à Apollon, cette poitrine consacrée à Jésus-Christ. » « Tu devrais te féliciter, et non te plaindre, lui dit-il encore, si ton Paulin que tu as formé par ta science et par tes exemples a changé de dispositions, s'il s'est donné à Jésus-Christ, tout en appartenant encore à Ausone : Jésus-Christ te donnera les précieux fruits que portera un arbre [illegible]. »

Sous cette lumière si douce et si pure de la foi, tous les sentiments qui remplissaient son âme se déroulent avec [illegible]. Toutes les cordes du cœur les plus [illegible] comme les plus [illegible] toujours [illegible]. Sa [illegible] après sa conversion, [illegible] à une [illegible] la source [illegible] qui est le [illegible], l'idéal et le principe de toute beauté et de toute perfection.

Paulin, par sa généreuse consécration au Seigneur, était comme un flambeau qui répandait sa clarté dans l'Église tout entière : il réjouissait et édifiait le monde chrétien. Saint Augustin, saint Ambroise, saint Martin, les plus grands hommes de son temps exaltèrent à l'envi la grandeur de son entreprise. Mais, de même qu'il avait autrefois supporté avec constance les contradictions du monde, il opposa l'humilité aux louanges qu'on lui adressait.

ORDINATION DE SAINT PAULIN — SA RETRAITE A NOLE

Ainsi, au moment même où il renonce au monde, il nous offre en sa personne, à un haut degré, l'exemple de cette vertu d'humilité, l'une des plus belles fleurs qui composent sa couronne. Mais le peuple de Barcelone, où le Saint s'était retiré, le présenta malgré ses résistances à l'évêque pour qu'il reçût de sa main les Ordres sacrés. Paulin dut céder, mais à la condition qu'il demeurerait libre de se retirer où il voudrait. Il s'effrayait à la seule pensée d'être le ministre de Dieu. A peine pouvait-il se retrouver lui-même sous le poids de la haute dignité qu'il avait reçue. Il se considérait comme un chandelier consacré à Jésus-Christ, mais caché sous le boisseau de l'iniquité; comme un vase d'argile dans lequel il avait plu à Dieu de déposer son trésor.

Cependant, Paulin ne pouvait supporter plus longtemps d'être éloigné du martyr saint Félix qui l'avait attiré à Jésus-Christ. Il résolut d'aller revoir son tombeau et de séjourner auprès. Dès ce moment, il consacra au culte du martyr son intelligence, son cœur et son corps.

Mais le jour du bonheur par excellence était le 14 janvier, où les peuples des environs venaient en foule fêter saint Félix et lui demander des prodiges. Chaque année, quand revenait ce jour béni, Paulin offrait au Saint un poème nouveau. De même qu'au printemps les oiseaux retrouvent leur voix, les hirondelles et les rossignols font entendre leurs concerts, ainsi la fête de saint Félix chasse l'hiver de l'âme du poète, réveille en lui le printemps et met dans sa bouche des chants nouveaux.

Paulin s'était établi à l'ombre de l'église de saint Félix; il vivait dans la plus grande pauvreté et, cependant toujours doux et charitable pour ceux qui se présentaient et avec qui il partageait volontiers le fruit du travail de ses mains. Mais il ne se contentait pas de secourir les corps, il s'efforçait aussi de faire pénétrer sa lumière dans les âmes au moyen de ses écrits. Il fit, en 394, un poème contre le paganisme où il combat avec l'arme de la raillerie les ridicules de l'idolâtrie et l'incohérence de la philosophie païenne.

PAULIN DONNE A SA DEMEURE LE NOM DE MONASTÈRE

On voit, en effet, que, dès son arrivée, il réunit un certain nombre de personnes consacrées comme lui à la vie religieuse. Il est à présumer qu'ils vivaient d'après une règle commune, analogue à celle que suivaient saint Augustin et ses disciples.

Bien que le Saint, dans son humilité, se considérât comme caché [illegible] sous le boisseau de ses [illegible] la lumière de ses vertus répandait sa lumière dans tout l'univers. Un grand nombre d'hommes distingués et, en particulier, les plus célèbres docteurs de l'Église, cherchèrent à entrer en rapports avec lui. Nous le voyons d'abord entretenir correspondance avec saint Augustin. Le premier, il lui écrit : « Je ne suis encore qu'un enfant, qui ne sait pas parler la parole de Dieu : instruis-moi par tes enseignements, car mes lèvres brûlent de se coller à tes mamelles, d'où sort le lait de la foi, de la sagesse et de la charité. »

L'évêque d'Hippone trouva la lettre de son ami si belle, qu'il la lut à ses moines ; il lui répondit ensuite : « J'ai lu ta lettre, il en sort des flots de lait et de miel : mes frères l'ont également lue; ils ne sauraient dire la bonne odeur de Jésus-Christ qui s'en exhale. » L'amitié des deux Saints ne fit que s'accroître dans la suite et on croit que c'est sur la demande de son ami que saint Augustin aurait entrepris d'écrire ses *Confessions*.

Ce fut à peu près à la même époque que commença sa liaison avec saint Jérôme. Leurs relations étaient pleines d'abandon et de simplicité. Saint Paulin lui envoya un jour, en présent, un petit bonnet de laine. Voici avec quelle grâce le solitaire de Bethléem l'en remercie : « J'ai reçu avec bonheur, lui dit-il, le petit bonnet que tu m'as envoyé pour réchauffer ma pauvre tête grise. S'il est un peu étroit, l'amitié le rend élastique. Mais la donation m'est encore plus chère que le présent. »

Du fond de l'Aquitaine, Sulpice-Sévère n'avait pas non plus oublié son vieil ami. Il lui envoya un jour un cilice : Paulin répondit au présent en lui offrant une tunique de laine : « Elle convient aussi bien, disait-il, à l'innocence de Sévère que le cilice à la pénitence de Paulin. »

Retiré dans sa solitude, le zèle de Paulin s'employa tout entier à embellir le tombeau de son saint protecteur. Il fit réparer l'ancienne église et en construisit une seconde beaucoup plus grande, qu'il orna d'inscriptions et de peintures.

L'AME DE PAULIN — PAULIN ÉVÊQUE

Cependant, malgré les études auxquelles il se livrait, malgré les affaires extérieures qui lui prenaient une grande partie de son temps, Paulin avançait dans la voie de la perfection. Il cultivait son âme « semblable à une terre desséchée qui a besoin d'être arrosée par les paroles et les prières des saints. » « Priez, écrit-il encore, que le Seigneur descende dans mon cœur pour le féconder, afin qu'au jour, où, étant venu dans sa vigne, il trouvera l'arbre dépourvu de fruits, il ne l'arrache pas aussitôt, mais que dans sa miséricorde et sa longanimité, il accepte la parole du laboureur suppliant, promettant d'arracher par son travail des fruits au figuier stérile. » Un grand esprit de pénitence venait s'ajouter à ses autres qualités pour les perfectionner.

Les larmes que saint Paulin versait au souvenir de ses péchés étaient d'ailleurs en harmonie avec les désastres qui visitaient le monde et l'Église. Des flots de barbares s'étaient précipités sur l'Italie. Après la prise de Rome, Alaric se jette avec ses bandes chargées de butin sur la Campanie, portant partout le meurtre et la désolation.

C'est à cette époque, vers [illegible], qu'il faut placer l'élévation de saint Paulin au siège de Nole. Il fut un évêque selon le cœur de Dieu. Un privilège spécial que Dieu lui accorda, comme il l'avait accordé à saint Martin, fut celui de commander aux démons.

SAINT PAULIN JARDINIER

Les hordes barbares lancées sur le midi de l'Italie [illegible] à Nole. La ville est ravagée et saint Paulin fait captif. Le Saint, [illegible] Dieu [illegible] Seigneur, ne permettez pas que [illegible]

menté pour l'or ou l'argent, car vous savez où se trouve mon trésor. » Cette parole toucha les barbares; ils laissèrent l'évêque pleurer sur les ruines de sa ville dévastée.

Cependant les Goths, en quittant l'Italie pour se rendre en Afrique, emmenaient captifs un grand nombre d'habitants. Parmi ces malheureux se trouvait le fils unique d'une veuve de Nole.

La mère, désolée, vint trouver saint Paulin et lui demanda de l'argent pour racheter son fils.

— Je n'ai plus rien à te donner, répondit l'évêque, mais prends-moi moi-même pour racheter ton fils, fais-moi esclave à sa place.

En entendant ces paroles, la veuve les considéra comme une injure. Mais le Saint finit par la convaincre. Ils partirent donc pour l'Afrique. Arrivés devant le gendre du roi, la veuve le pria de lui rendre son fils. Le barbare ne lui répondit pas. La mère, désolée, insista. « Voici un homme qui est disposé à prendre sa place : sois bon pour moi et rends-moi mon fils. »

Ataulph hésita. Trouvant saint Paulin de bonne tenue : « Sais-tu un métier ? lui dit-il. — Je ne connais aucun métier, mais je puis cultiver un jardin. »

Le prince se contenta de cette réponse; il remit l'enfant à la veuve ravie, et envoya le nouvel esclave à son jardin de campagne.

Cependant Ataulph se rendait souvent à son jardin, la conversation du jardinier le charmait, et il s'aperçut bientôt que c'était un homme d'une haute sagesse. Chaque jour, saint Paulin lui apportait des fruits et des fleurs pour sa table : puis il retournait travailler au jardin après avoir reçu le pain dont il devait se nourrir. Longtemps les choses se passèrent ainsi.

Un jour qu'il causait seul avec son maître, il lui dit : « Songe à la succession au trône, car Alaric ne tardera pas à mourir. » Ataulph, étonné, annonça au roi ce qu'il avait appris. Alaric lui exprima le désir de voir ce nouveau prophète.

« Ce n'est pas difficile, répondit Ataulph. Il m'apporte des fruits pour mes repas; je lui ferai dire de les servir lui-même et tu le verras. »

Tout se passa ainsi. Saint Paulin vint apporter les fruits de son jardin. Alaric frémit en le voyant. Il raconta ensuite à son gendre qu'il avait vu pendant la nuit cet homme assis sur un tribunal lui arrachant son sceptre, et il le pria de lui demander qui il était.

« Je suis ton serviteur, » répondit saint Paulin. Mais le barbare le pressa de questions et le Saint finit par répondre qu'il était évêque.

Ataulph, effrayé, lui dit humblement : « Demande-moi ce que tu voudras, afin que tu puisses retourner dans ton pays chargé de mes présents. »

Le Saint lui demanda tous les prisonniers de sa ville épiscopale. Le maître les fit chercher dans toute la province; il leur rendit la liberté et les fit partir sur des vaisseaux chargés de blé, avec Paulin. Au bout de quelques jours, la prophétie du Saint s'accomplit : Alaric mourut et le sceptre tomba de ses mains.

UN ACTE DE RECONNAISSANCE QUI DURE DEPUIS QUATORZE SIÈCLES

[illegible] la nouvelle du retour de leur évêque, les [illegible] de Nole se portèrent en foule au-devant de lui [illegible] les.

Les [illegible] de Nole célèbrent [illegible] magnificence, le 22 juin, le retour de leur saint évêque et de leurs compatriotes délivrés sur sa demande.

Les différents corps de métiers se réunissent pour élever au Saint des clochers de fleurs et de lis. Ces pyramides de verdure sont construites avec le plus grand art. Elles comptent plusieurs étages et dépassent de moitié les plus hautes maisons. Trente porteurs les soulèvent; des sonneurs cachés à l'intérieur agitent des clochettes en souvenir de saint Paulin auquel on attribue l'invention ou du moins l'introduction des cloches dans l'église, et aux balcons de chaque étage, des enfants, aux robes blanches et aux ailes déployées, jettent des fleurs.

Après la messe célébrée par l'évêque, on se forme en procession pour parcourir les rues de la ville. Les cloches ou lis (*Gigli*) de saint Paulin en font partie : et, sans doute, pour faire pièce à la critique qui ne veut pas que saint Paulin ait été captif en Afrique, on ne manque pas d'y figurer le vaisseau dans lequel on voit le Saint ayant à ses côtés un noir africain. Le peuple accompagne le cortège avec des cris d'allégresse, et acclame le Saint comme s'il avait ramené la veille les enfants de la patrie.

C'est ainsi que l'Église conserve vivant, à travers les siècles, le souvenir des grandes actions.

MORT ADMIRABLE DE SAINT PAULIN

De retour à Nole, saint Paulin continua de prodiguer à son peuple et ses soins et ses fatigues. Une dernière fois il s'unit aux moines de Lérins et à tous les défenseurs de la vérité pour combattre le pélagianisme. « Il était devenu comme un arbre qui, en vieillissant, porte des fruits de plus en plus abondants, et qui, arrivé à son plus grand développement, ramène ses branches vers la terre comme pour engager les passants à cueillir et à emporter ses fruits. » Une nouvelle maladie vint s'ajouter aux souffrances nombreuses qu'entraîne la vieillesse. Le Saint fut attaqué d'une pleurésie aiguë. La marche du mal fit bientôt désespérer de la guérison. Paulin ne s'en émut pas; depuis longtemps il désirait être affranchi de ses liens et réuni à Jésus-Christ.

Sentant que le moment approchait où il devait rendre le dernier soupir, il fit disposer ce qui était nécessaire pour la célébration des saints mystères; et pour recommander son âme à Dieu, il offrit le Saint Sacrifice avec les évêques qui étaient venus le voir. La joie qui remplit saint Paulin pendant la cérémonie frappa tous les assistants.

Tout à coup, il s'écria : « Où sont mes frères? »

Comme on croyait qu'il parlait des évêques, on lui dit : « Ils sont près de vous. »

Il reprit : « Non, je parle de mes frères Janvier et Martin qui viennent de converser avec moi et qui m'ont promis de revenir bientôt. »

Quand il eut prononcé ces paroles, il étendit les bras et commença à chanter le psaume : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours est dans le Seigneur qui a fait le ciel et la terre. »

Le lendemain, vers le soir, l'heure des Vêpres étant arrivée, il parut sortir d'un profond sommeil; il étendit les bras et, d'une voix lente, il prononça ces mots : « *Paravi lucernam Christo meo.* J'ai allumé ma lampe pour Jésus-Christ mon Sauveur. » Puis il se tut. Tous voulurent rester à [illegible]. Vers minuit, sa chambre [illegible] Au même instant, saint Paulin expira. Les anges portèrent son âme au [illegible] de Dieu. C'était le 22 juin de l'année 431.

[illegible] Imp. [illegible] F. [illegible], rue François Ier, Paris

LA BIENHEUREUSE MARIE D'OIGNIES

Fête le 23 juin.



Pendant que la bienheureuse Marie est ravie en extase, les Anges achèvent son ouvrage.

DAME MARIE

Nous sommes au douzième siècle, à Oignies, en Brabant. Une humble cellule s'appuie au chevet de l'église, comme un nid de colombe aux branches du chêne : c'est là que vit la solitaire connue et vénérée de tous sous le nom de *Dame Marie*.

Ses pieds sont nus ; sur le rude cilice qui déchire sa chair, elle revêt une robe, un manteau et un voile aussi blancs que la neige, moins purs et moins blancs toutefois que le vêtement d'innocence qui pare son âme aux yeux de Dieu.

Une planche pour la nuit, un escabeau pour le jour : voilà l'ameublement de ce palais ; la reine qui l'habite n'y demeure jamais inactive : ses doigts tissent la laine ou tournent le fuseau avec tant d'art et d'agilité, que trois ouvrières habiles sont incapables d'atteindre la quantité et le fini de son travail.

Le prix qu'elle en retire est le trésor des pauvres et des lépreux dont elle apaise la faim et panse les plaies ; du pain noir, des herbes sèches et un peu d'eau suffisent à ses festins. Aussi les indigents frappent en toute confiance à sa porte, ses lèvres ont toujours un sourire pour les ambassadeurs du ciel, et son dénûment un secours à leur offrir.

Les anges ne sont pas étrangers à ce prodige : souvent Dame Marie est arrachée par l'extase au souvenir de la terre, ses yeux fermés laissent

échappent des torrents de larmes, de longs soupirs soulèvent sa poitrine oppressée : son âme est dans le sein de Dieu ; alors les esprits célestes hâtent le rouet et le fuseau pendant que leur sœur s'enivre des beautés du ciel d'où elle revient toujours avec quelque chose de la clarté, de la douceur et de la puissance des élus.

L'humble retraite n'est pas seulement assiégée par les petits de la terre, les grands y viennent aussi et ils y trouvent des richesses qu'ils ignoraient

Un seigneur de Cambrai passe un jour près d'Oignies : déjà il a admiré la Sainte, il veut la revoir encore ; mais son compagnon, qui ne la connaît pas, l'en détourne en riant : « Qu'irons-nous faire près de cette femme ? Courrons-nous à ses discours comme des enfants aux mouches et aux papillons ? »

L'autre, doux et patient, se tait, mais il va saluer la servante du Christ, fortifier son âme par le spectacle de ses vertus, lui demander le secours de ses prières. L'incrédule, resté à l'écart, trouve la conversation trop longue, il s'approche pour l'interrompre et continuer enfin le voyage ; à peine aperçoit-il la solitaire que la modestie et la candeur de son regard, le reflet divin qui s'échappe de son visage le touchent malgré lui ; tout absorbé dans les splendeurs du ciel, qu'elle célèbre avec l'ardeur d'un séraphin, il oublie son projet.

Son ami s'adresse alors à lui : « Que faisons-nous ici ? Te laisses-tu entraîner à la poursuite des papillons comme un enfant ? » Confus et retenant à peine ses larmes, le railleur s'avoue vaincu par la puissance et la vertu de Dieu si manifestes dans la Sainte, et il regrette les paroles inconsidérées de tout à l'heure.

L'auteur auquel nous empruntons ces détails, Jacques de Vitry, plus tard évêque d'Acre, puis cardinal de la sainte Eglise et légat du Pape Grégoire IX pour prêcher la croisade, embrassa la règle austère des Chanoines Réguliers d'Oignies, afin de contempler à son aise « cette perle du Christ » et révéler au monde les merveilles de sa ferveur.

Obligé de la quitter pour obéir au Souverain Pontife, il lui demanda le mouchoir avec lequel elle essuyait ses larmes, et le savant cardinal conserva ce souvenir comme une relique précieuse.

QUELLE SINGULIÈRE FILLE NOUS AVONS !

La solitaire d'Oignies avait vu le jour à Nivelle, dans le diocèse de Liège. Avec le titre d'enfant de Dieu et d'héritière du ciel, le baptême apporta dans son âme des grâces de choix : Marie devait être par la sainteté un modèle pour les chrétiens et une gloire pour l'Eglise.

Avant même d'avoir atteint l'âge de raison, elle aimait à prolonger, le soir, au pied de son berceau, la récitation de ses prières, et comme si son sommeil innocent fût une injure aux droits de Jésus sur son cœur, et une rapine au saint amour qui la consumait, elle se levait encore la nuit pour lui consacrer les prémices de sa vie.

Sa ferveur augmenta avec l'âge. Autant la parure et les jeux ont d'attrait pour les petites filles, autant ils inspirent d'horreur à Marie ; elle pleure quand sa mère lui donne une robe neuve, et ses sanglots éclatent lorsqu'on veut la friser. Par un instinct céleste, elle comprend les paroles de l'Apôtre : « Ni le brillant de l'or, ni l'éclat des pierreries, ni le [illegible] des cheveux ne parent la servante du Christ des [illegible] que réclame son Époux. »

Si elle voit passer devant sa porte des religieux [illegible] des [illegible] cisterciens, Ordre tout rempli de la ferveur qu'y avait allumée saint Bernard, elle les suit du regard, comme ravie en extase, aussi loin qu'on peut les apercevoir ; leur bure grossière, leur tête rasée, leur maintien recueilli excitent son envie ; quand ils sont disparus, elle court, pleine de ferveur, placer ses petits pieds dans les vestiges que leurs pas ont laissés sur la poussière ou la neige du chemin, puis rentrée à la maison, elle s'efforce d'imiter leur recueillement, leur modestie, la gravité de leur démarche.

Ses parents, chrétiens plus soucieux du corps que de l'âme, ne pouvaient supporter leur enfant ; ils riaient de son humilité, de ses prières, de ses mortifications et disaient en la montrant du doigt : « Voyez quelle singulière fille nous avons ! »

LE LIS AU MILIEU DES ÉPINES

Pour l'arracher à Dieu qu'elle aimait trop, à leur avis, les sages du siècle conseillèrent de la marier dès qu'elle eut atteint sa quatorzième année.

Mille fois déjà Marie avait supplié Dieu d'accepter l'holocauste de sa virginité, néanmoins il fallut se soumettre à la volonté de ses parents. Mais l'incendie qui dévorait son âme, loin de s'éteindre, s'accrut de jour en jour, et embrasa ceux mêmes qui devaient l'étouffer.

Par un exceptionnel bienfait de la Providence, le mariage lui donna la liberté dont elle n'avait pu jouir sous le toit paternel. Avec la permission du noble seigneur qui lui a été donné pour époux, sa maison devient un véritable monastère : les premières heures de l'aurore la trouvent au travail, elle passe presque tout le jour dans le silence et la contemplation, et ses prières se continuent jusqu'au milieu de la nuit. Alors elle va se reposer sur la planche raboteuse qu'elle a secrètement placée à côté du lit nuptial.

Son mari a pitié d'elle, il l'invite doucement à la modération, mais sa tendresse est bientôt vaincue par la grâce que sa compagne sollicite pour lui. Pressé par un mouvement d'en haut, il s'agenouille un jour à son côté pendant qu'elle prie, et dit en lui prenant la main : « Marie, tes exemples me l'ont appris, il faut fuir les joies terrestres pour mériter les joies divines, sois ma sœur, je serai ton frère. »

Le ciel s'ouvrit un instant à ces deux âmes qui s'unissaient dans la pureté, et une voix murmura à l'oreille de l'épouse : « Je bénis la chaste union que vous venez de contracter, rien ne pourra jamais la rompre, après la mort vous vous retrouverez ensemble dans l'éternité bienheureuse. »

Le lis avait germé au milieu des épines, et les avait embaumées de son parfum céleste.

Le frère et la sœur distribuèrent leurs richesses aux pauvres pour se consacrer entièrement au service des lépreux. Le mépris attaché d'abord à Marie retomba sur celui qu'elle avait converti, leur famille les dédaigna et les repoussa tous les deux, mais ils s'en consolèrent car Dieu les aima davantage et les combla de ses grâces.

Servir les pauvres ne suffisait pas à la soif de souffrir et de s'humilier qui dévorait la Sainte, elle eut l'ambition de devenir leur égale. Un jour, elle apparut revêtue de haillons, chargée d'un sac et d'une écuelle de terre pour recevoir les aumônes ; elle était disposée à errer sur la terre, mendiant de porte en porte, attendant un abri et le pain de chaque jour de la Providence divine et de la charité publique.

Son mari et tous ceux qui craignaient de perdre un si riche trésor la supplièrent au nom de Dieu de rester parmi eux. L'humble mendiante qui avait fait vœu de renoncer à sa volonté, céda à ces désirs, [illegible] la permission de se retirer à Willambroux près de Nivelle, pour y vivre en solitaire dans une humble cellule. Tout lui fut accordé

pourvu qu'elle consentît à ne pas s'éloigner davantage de ses amis.

A QUOI SERVENT LES ERMITES

Prier et se mortifier fut désormais l'unique pensée de la recluse; mais Dieu ne se laissa pas vaincre en générosité. Il révéla à sa servante les secrets de l'avenir, et illumina son âme des reflets de la divine sagesse; le monde, qu'elle fuyait, vint la trouver pour puiser dans ses conseils la lumière et la force.

Un prêtre de Liège, plein de science et de sainteté, fut nommé successivement à deux bénéfices, en récompense de ses mérites, et il les avait acceptés tous les deux. Le remords cependant troubla son âme, il exposa sa conduite à la Sainte qui se mit en prières et répondit: « J'ai vu un homme revêtu d'abord d'un manteau blanc marcher rapidement et joyeusement vers son but; il se couvrit ensuite d'un manteau noir, et, accablé sous ce poids, il ne put continuer sa route. »

Le chanoine comprit et se contenta d'une seule prébende.

Liège avait été dévastée par une horde de rebelles; on tremblait aussi à Villembroc; mais la recluse sécha toutes les larmes: « Consolez-vous, dit-elle, le Seigneur vous épargnera » et l'événement justifia ses paroles.

Près de Villembroc vivait une jeune solitaire: Marie résolut d'être sa mère; chaque jour elle priait pour cette enfant d'adoption; elle apprenait du Seigneur les épreuves et les tentations qui lui étaient préparées, et la disposait à s'y soumettre religieusement pour la gloire de Dieu et le salut de son âme. « Helvide, lui faisait-elle dire, aujourd'hui l'ennemi te dressera tel piège; » l'ennemi dévoilé était vaincu avant même d'avoir livré bataille. Une autre fois, c'était ce message: « Demain, Besèle, ton amie, te sera enlevée; Dieu veut aussi te priver des consolations de ton père spirituel », l'enfant offrait d'avance les prémices de son sacrifice, et priait à son tour pour sa mère adoptive.

Les deux solitaires de Villembroc étaient deux astres s'enrichissant mutuellement de leurs rayons, deux encensoirs mêlant leurs parfums pour mieux les élever vers le ciel; leur parole éclairait le monde et leurs pénitences le défendaient contre les châtiments mérités par ses crimes.

UN REMÈDE SOUVERAIN CONTRE LES TENTATIONS

Le poids du corps est un obstacle à la contemplation, la chair accable l'esprit et le trouble par les caprices de l'imagination; Marie sait trouver une arme dans l'obstacle même; son corps aide et favorise les élans de son cœur.

Sa prière préférée est la prière enseignée par le Saint-Esprit : le psautier. Elle le récite debout, mais après chaque psaume elle s'agenouille et redit la Salutation de l'Ange en l'honneur de la Vierge, puis trois cents coups de discipline généreusement appliqués entretiennent et excitent sa ferveur, aux trois derniers elle concentre toutes ses forces, et le sang jaillit à flots de ses épaules labourées par les fouets armés de fer.

Cette longue oraison, où l'esprit et le corps ont tour à tour leur part pour se reposer et s'embraser mutuellement, dure des jours, des nuits et quelquefois des mois entiers, sans que le démon ou le monde puissent interrompre, par leurs images impures, le double holocauste de la victime qui immole à la fois sa chair et son âme sur l'autel de la prière.

Après ces efforts héroïques, la solitaire jouit de la présence des saints, de Marie, de Jésus lui-même.

Le tabernacle n'a pas de voiles pour elle, les mystères que l'Eglise célèbre dans ses fêtes s'accomplissent réellement dans son humble cellule, et les merveilles de la grâce, opérées par les sacrements, sont sensibles à ses yeux.

Un jour elle assiste au baptême d'un enfant : le démon lui apparaît successivement terrifié, vaincu, et chassé par les exorcismes, et le Saint-Esprit descend visiblement sous la forme d'une blanche colombe dans l'âme purifiée.

A l'élévation c'est Jésus, expirant comme au Calvaire, qu'elle voit dans l'hostie. Le prêtre qui porte le viatique et l'huile sainte aux mourants disparaît à ses regards; à sa place le Sauveur lui-même, entouré de ses apôtres, se donne au moribond et oint ses membres; à ce contact divin le corps du malade se revêt tout entier d'une clarté céleste, aurore de l'immortelle clarté des corps glorieux dans le ciel. Ces faveurs sont le prix de son ardente et invincible foi. Bienheureux ceux qui croient.

MARIE CRUCIFIE SA CHAIR ET CHOISIT POUR ALLER AU CIEL UNE ROUTE QUI NE PASSE POINT PAR LE PURGATOIRE

L'homme ne vit pas seulement de pain, le jeûne aussi doit être son aliment pour la double santé de l'âme et du corps.

Depuis son enfance, Marie s'était interdit l'usage de la viande et du vin : dans une de ses maladies, les médecins la contraignant d'en goûter, elle conçut une telle horreur de cette prétendue lâcheté, qu'elle s'arma d'un couteau, coupa des lambeaux de sa chair, et les enterra joyeusement, heureuse d'avoir pris sa revanche sur l'ennemi.

A Villembroc elle attend le coucher du soleil pour toucher à son modique repas, souvent même elle l'oublie et passe, non sans miracle, trente ou quarante jours sans interrompre son jeûne. Après ces longues privations, son estomac resserré ne peut recevoir le pain noir et dur qu'elle a choisi pour sa nourriture, et ses repas deviennent un supplice plus terrible encore que son abstinence.

Un jour qu'elle s'efforçait de prendre cet aliment si horrible, que les chiens eux-mêmes l'auraient refusé, dit le cardinal de Vitry, le démon lui apparut et lui dit : « Gourmande, ta gloutonnerie t'étouffera. » Il espérait, par cette insulte, la porter à un excès de jeûne qui aurait terminé par une faute cette vie insupportable pour l'enfer. Mais la Sainte devina sa ruse, et mangea de grand appétit malgré ses douleurs; Satan déjoué disparut, et Marie alla prendre quelques instants de repos sur les sarments qui lui servaient de lit.

« Voilà, dit le zélé prélat auquel nous empruntons ce récit, la vie de celle qui ne souilla jamais son âme d'un seul péché mortel. Malheur à vous mondains! Vous passez de longues heures de la nuit et du jour sur des lits moelleux, et nourrissez votre volupté à des tables chargées de fleurs et richement servies; vous préparez une demeure où la corruption sera votre couche, les vers du tombeau le pain de votre chair, et les flammes éternelles l'aliment de votre âme. Si vous ne pouvez suivre la solitaire d'Oignies dans l'héroïsme de ses vertus, imitez-la au moins, en vous privant de tout plaisir illégitime.

Marie, dans son amour pour la croix, trouva une mortification plus cruelle pour les filles d'Eve, et peut-être même pour ses fils, que le jeûne, les veilles, et les disciplines : le silence.

Pendant des mois entiers, elle est muette pour le monde et ne prononce que ces paroles : « Je veux recevoir le corps de mon Dieu », puis quand Jésus est descendu dans sa poitrine, la terre n'existe plus pour elle, son âme est toute entière fixée en Dieu. Ses amis respectent son recueillement, son ange gardien l'avertit de l'arrivée des visiteurs importuns, et elle

fuit dans la forêt voisine, afin que ses lèvres restent fermées comme un tombeau et que son cœur n'entende et n'entretienne que son Epoux divin.

Ce sacrifice si parfait si généreux plut tellement à Dieu qu'un jour il dit à Marie : « Courage ma bien-aimée, ton silence t'a mérité de chanter les célestes cantiques ; tu passeras de la terre aux joies du ciel sans connaître les douleurs du purgatoire. »

L'ÉTERNEL VAINCU

Satan haïssait Marie : il rôdait autour de sa cellule comme le loup autour de la bergerie, et dès que les anges l'avaient quittée, il y entrait à son tour. Un jour que la Sainte se reposait sur sa rude couche, il parut la menace à la bouche : « Dors, maudite, pour ta perte, l'enfer attend avec impatience le moment de te faire expier ton travail, tes jeûnes, ton silence et tes longues prières. » La solitaire ne put s'empêcher de rire de cette rage impuissante ; elle fit le signe de la croix, et Lucifer s'enfuit.

Une jeune religieuse Cistercienne, après avoir été l'édification de toute sa communauté, fut assaillie de tentations d'incrédulité et de blasphèmes si terribles, qu'elle devint l'effroi de ses Sœurs. La sainte solitaire, par ses austérités surhumaines et ses prières, obtint de Dieu la parfaite conversion de cette malheureuse et le pouvoir de reléguer en enfer le démon qui l'obsédait.

LES INDIGENTS DE L'AUTRE VIE

Un jour Marie est en prière dans sa cellule, un océan de feu l'entoure soudain, et des mains suppliantes se lèvent vers elle au-dessus de l'abîme embrasé, comme des mains de naufragés implorant secours. Effrayée, elle court chercher un refuge à l'église.

Le lendemain la vision reparaît ; la solitaire veut fuir encore mais, cette fois, les mains s'attachent à ses vêtements et la retiennent ; elle peut cependant s'arracher à cette horrible étreinte, et vient au pied du tabernacle supplier son Epoux divin de lui révéler le mystère de cette apparition. Jésus lui répondit : « Marie, les âmes de mes élus retenues dans le purgatoire réclament tes prières, sauve-les pour l'amour de moi. »

Dès lors un fleuve bienfaisant d'oraisons et de pénitences partit de la cellule d'Oignies pour aller rafraîchir les membres de l'Eglise souffrante.

Dieu même permet à ceux qui ont particulièrement besoin de Marie de venir implorer son aide. C'est une pauvre mondaine qu'elle voit livrée successivement à toutes les tortures de la flamme et des frimas pour expier son amour trop vif des plaisirs même légitimes et sa torpeur dans le bien ; ou une pieuse veuve, dont les deux filles sont religieuses et qui souffre cruellement pour de légères fraudes qu'elle a laissé commettre dans sa maison sans protester. La solitaire prie et sollicite les prières des [illegible] à cette intention : les âmes qui se sont recommandées à elle viennent la remercier dès que ses satisfactions ont obtenu leur délivrance.

UN DUELLISTE DANS L'AUTRE MONDE

Deux [illegible] de Villembroc résolurent de terminer [illegible] querelle dans une de ces [illegible] et [illegible] deux assassins [illegible] leur [illegible] de duel : l'un d'eux fut tué. Marie voulut [illegible] pour lui d'une façon toute spéciale, mais [illegible] le ciel [illegible] ses supplications : « Marie, [illegible] pour [illegible], le duelliste est maudit pour [illegible]. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE

La solitaire avait passé vingt ans à Villembroc, mais ses vertus et ses miracles y attiraient les foules, elle résolut de chercher un asile plus caché ; Dieu lui montra le lieu de son repos définitif : c'était Oignies. Déjà elle connaissait cette humble bourgade, chaque année un pieux pèlerinage l'y amenait à l'autel de Notre-Dame qu'elle aimait comme sa mère. Plusieurs fois les bûcherons surpris avaient vu passer une vision merveilleuse. La recluse, plus blanche que les colombes du bois, se rendait au sanctuaire béni, elle chantait des cantiques ; des anges, blancs comme elle, mêlaient leurs voix à la sienne, et, quand l'orage troublait l'azur du ciel, la reine des anges étendait son manteau au-dessus de la sainte pèlerine, pour la défendre de la pluie.

Marie se mit donc en route ; saint Nicolas, patron d'Oignies, vint la saluer et l'introduire dans l'église : « C'est là que je mourrai, dit la Sainte, mon tombeau sera placé devant l'autel de Notre-Dame. »

Elle vécut deux ans dans son humble retraite ; Jésus lui apparaissait sous la forme d'un petit enfant, d'un agneau, ou d'un pasteur conduisant les agneaux à leurs pâturages ; au moment de la passion il lui cachait ses plaies, car l'épouse n'aurait pu supporter sans mourir la vue des douleurs de l'Epoux. Enfin le Sauveur annonça à sa servante la fin prochaine de son exil. La solitaire se prépara à la mort par un redoublement de prières et de jeûnes, sachant qu'elle quitterait la terre un lundi, elle passait ce jour dans une abstinence complète.

Une horrible maladie s'empara de notre Sainte. Les remèdes et la nourriture augmentaient ses souffrances, seule la sainte Hostie apportait la joie dans son âme et un peu de repos à son corps. Après quarante-cinq jours de torture, elle répondait aux larmes de compassion arrachées par ses douleurs : « Je voudrais encore être au commencement de mon martyre afin de l'endurer plus longtemps pour Jésus. »

L'HYMNE DES FIANÇAILLES

Au milieu de la nuit, dit l'Evangile, retentit une clameur : *Voici l'Epoux qui approche, accourez à sa rencontre* ; et les vierges sages qui l'ont attendu entrent en fête avec Lui.

Marie entendit aussi les chœurs joyeux qui annonçaient l'Epoux. Les Saints vinrent la consoler sur son lit de douleurs. Ravie, la mourante chanta d'une voix si douce et si harmonieuse que voix humaine ne pourrait l'imiter sur la terre ; elle chanta la Trinité, source de toute splendeur, le Christ, gloire du ciel et salut des hommes, les anges et les saints, étoiles brillantes des palais de Dieu, elle chanta l'Eglise que trois familles nouvelles devaient enrichir : les Augustins jusque-là fleurs du désert, dont le parfum allait embaumer les villes, les fils de saint Dominique et de saint François ; elle pria pour ceux qui l'entouraient, et ses prières et ses chants, commencés à l'aurore du samedi duraient encore au crépuscule, sans que sa voix en parût fatiguée. Le prêtre de l'église d'Oignies en était vivement affligé pour la recluse qu'il craignait de voir passer pour folle parmi le peuple. Mais ses craintes se dissipèrent quand, le lendemain, la foule s'agenouilla autour de la cellule de Marie, priant avec elle, et enviant sa joie céleste. Le lundi matin Satan parut à son tour ; à sa vue, la Sainte tressaillit un instant, mais elle fit le signe de la croix en disant : « Au nom de Jésus je t'ordonne de fuir, lèpre et corruption. » Le tentateur disparut.

Jusqu'à trois heures, Marie continua ses cantiques, et au moment où elle se tut sur la terre, elle commençait le cantique éternel.

[illegible] rue François Ier, Paris

SAINT JEAN-BAPTISTE

PRÉCURSEUR DU MESSIE, PROPHÈTE ET MARTYR

Fête de sa naissance le 24 juin. — Fête de son martyre le 29 août



« Préparez les chemins pour le Seigneur. »
(Tableau de Dolci, d'après une gravure ayant appartenu à Pie IX.)

IL FUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU, QUI S'APPELAIT JEAN

Un jour que Jésus-Christ prêchait aux multitudes, il dit en parlant de Jean : *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent?* (c'est-à-dire un homme faible, sans caractère, qui tourne à tout vent d'opinions). *Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu mollement? Vous savez que c'est dans les palais des rois qu'on trouve ceux qui portent de riches habits et qui vivent dans les plaisirs. Qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face, afin qu'il prépare ton chemin devant toi. En vérité, je vous le dis, entre les fils des femmes, il n'en a point [illegible] de plus grand que Jean-Baptiste.* (S. Matth., XI, 7, etc.)

Quel éloge! Et dans quelle bouche! sur les

lèvres de la Vérité même, sur les lèvres du Fils de Dieu !

Saint Jean-Baptiste occupe dans l'histoire de l'humanité une place unique et incomparable, il est un trait d'union entre deux [illegible], il résume en lui tout l'Ancien Testament et prépare le Nouveau. Montrant le Messie présent, déjà présent au milieu de son peuple, il [illegible] la succession des prophètes et il ouvre la mission des apôtres. « Prophète, apôtre, docteur, solitaire, vierge, martyr, il est plus que tout cela, dit le cardinal de la Luzerne, parce qu'il est tout cela en même temps. Il réunit tous les titres de sainteté et, rassemblant dans lui seul tout ce qui constitue les différentes classes des saints, il forme au milieu d'eux une classe particulière. »

Par un privilège unique entre les prophètes, il a eu l'honneur d'être lui-même prophétisé, plus de sept siècles avant sa naissance.

Pourquoi un précurseur à Jésus-Christ? Parce que la dignité du Fils de Dieu réclamait cet honneur et la faiblesse des hommes cette condescendance.

LES PARENTS DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Il y avait en Israël deux familles nobles entre toutes, la famille royale de David, d'où devait naître le Messie, et la famille sacerdotale d'Aaron, dont le sacerdoce figurait, annonçait et préparait le vrai et unique sacerdoce de Jésus-Christ. Marie, Mère de Jésus, était de la race de David ; Zacharie et son épouse Elisabeth, parents du saint Précurseur, étaient de la race d'Aaron. En outre, Elisabeth, fille d'une sœur de sainte Anne, mère de Marie, se trouvait être la cousine germaine de la très Sainte Vierge. Elle était toutefois beaucoup plus âgée que Marie. Elisabeth et Zacharie avaient une autre noblesse, noblesse excellente et personnelle, celle de la sainteté : « Tous les deux étaient justes devant Dieu, dit l'évangéliste saint Luc, marchant sans reproche dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur. »

Mais, tristesse immense pour les deux époux, « ils n'avaient point de fils » et, humainement, ne pouvaient plus en espérer, ce qui était considéré comme un opprobre et une malédiction chez les Hébreux. Dieu le permettait ainsi pour éprouver et perfectionner leur vertu, et aussi parce que saint Jean-Baptiste, comme Isaac, Samson, Samuel, comme Marie enfin, la Vierge bénie entre toutes les créatures, devait être le fruit de la grâce et de la prière plus encore que de la nature.

APPARITION DE L'ARCHANGE GABRIEL

Les descendants d'Aaron avaient été divisés par David en classes ou familles qui se succédaient à tour de rôle pour exercer leur ministère dans le temple de Jérusalem. Zacharie appartenait à la classe d'Abia, c'était la huitième. Le temple n'était point comme les synagogues ou [illegible]

[illegible]

prement dit. Ce dernier édifice est très élevé, on y arrive par de nombreuses marches ; il est divisé en deux parties, le *Saint* et le *Saint des saints*. Le grand-prêtre seul, une fois l'an, peut entrer dans le *Saint des saints*. Dans le *Saint* on voit l'autel des parfums, petite table en bois de sétim, couverte de lames d'or.

Chaque matin, à 9 heures, et chaque soir, à 3 heures, l'un des prêtres de semaine, désignés par le sort, entrait dans le *Saint* et faisait brûler une poignée d'encens sur l'autel des parfums ; puis il sortait et, du haut des degrés du sanctuaire, il bénissait le peuple réuni dans les *parvis* : « Que le Seigneur, disait-il en croisant les mains, te bénisse et te conserve ; que le Seigneur te découvre son visage et ait pitié de toi ; que le Seigneur tourne vers toi son visage et te donne la paix. » Triple invocation qui s'adressait mystérieusement à la Sainte Trinité.

« Or, raconte l'évangéliste, lorsque Zacharie remplissait devant Dieu les fonctions du sacerdoce, selon le rang de sa classe, il arriva qu'il lui échut par le sort, suivant la coutume observée entre les prêtres, d'entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir l'encens. Et toute la multitude était dehors, priant, à l'heure de l'encens. Et un ange lui apparut debout, à droite de l'autel des parfums. A cette vue, Zacharie se troubla et fut saisi de crainte. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière a été exaucée, et Elisabeth votre épouse vous donnera un fils que vous nommerez Jean (nom qui veut dire *grâce de Dieu*). Il sera pour vous un sujet de joie et de ravissement, et à sa naissance beaucoup se réjouiront. Car il sera grand devant le Seigneur, il ne boira point de vin, ni d'aucune liqueur enivrante, il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu ; il marchera devant sa face dans l'esprit de la vertu d'Elie, afin qu'il unisse les cœurs des pères à ceux des fils (c'est-à-dire apprenne aux juifs d'alors à imiter la foi de leurs pères les patriarches anciens), qu'il ramène les désobéissants à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

— A quoi reconnaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites, répondit Zacharie, car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Alors l'ange répondit avec majesté : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette heureuse nouvelle. Et voici que vous serez muet et ne pourrez parler parce que vous n'avez pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. »

« Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. » Enfin il sortit pour donner la bénédiction accoutumée, mais « il ne pouvait parler, et ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le temple. Quant à lui, il leur faisait des signes, et il resta muet. » Zacharie était devenu sourd et muet, sourd pour avoir entendu la voix de l'ange sans croire à son message, muet pour avoir répondu par des objections.

« Quand les jours de son ministère furent accomplis, Zacharie retourna à sa maison », triste, dit saint Paulin, demandant pardon à Dieu, dans le secret de son cœur. Sa maison était à Ain Karim (Saint-Jean in Montana), petite ville à

1. Nos lecteurs savent que [illegible] de l'ancienne [illegible] Nouveau Testament, n'imposait pas le [illegible]

deux lieues de Jérusalem, située sur un plateau incliné, au bas d'une montagne et au-dessus d'une riante vallée. Peu après, Elisabeth eut la certitude de donner le jour à un fils, et tout entière à la reconnaissance qu'elle devait à Dieu, elle se retira dans une petite maison de campagne, située sur les collines voisines.

LA VISITATION — NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE

Six mois après, l'ange Gabriel apparaissait à l'humble et incomparable Vierge de Nazareth, il annonçait à Marie sa maternité virginale et divine, et ajoutait en témoignage de ses paroles : « Voilà qu'Elisabeth, votre cousine, a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est le sixième mois de celle qui était appelée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. » Ainsi, Jean semblait déjà remplir son rôle de précurseur; mais cette âme d'élite gémissait encore captive sous les ruines du péché originel, une inspiration intérieure apprend à Marie que la visite de la Mère de Jésus sera le salut de Jean, non moins que la joie d'Elisabeth.

Marie se lève donc et se met en route. Quatre ou cinq jours de marche séparent Nazareth des montagnes de Judée où demeure sa cousine, mais la charité semble lui donner des ailes; elle voyage rapidement, dit l'évangéliste, et salue Elisabeth. La Mère de Dieu prévient la mère de Jean; Jésus prévient son précurseur; Jésus parle par la bouche de Marie, et sa voix, pénétrant jusqu'à l'âme du fils d'Elisabeth, celui-ci se réveille à la vie de la grâce, il a reconnu son Sauveur, il tressaille dans le sein de sa mère. L'Esprit-Saint qui illumine l'âme du fils rejaillissant sur la mère, Elisabeth s'écrie d'une grande voix (comme si elle parlait au nom de tous les siècles à venir) : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne me visiter..... Vous êtes heureuse, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliraient. » Mais Marie, repoussant la louange qui s'adresse à elle pour reporter à Dieu toute gloire, s'écrie : *Mon âme glorifie le Seigneur* et fait entendre, pour la première fois en ce lieu solitaire, les sublimes accents du *Magnificat*, répété depuis par tous les siècles en souvenir d'elle. Si cette première rencontre fut si merveilleuse pour l'âme du Précurseur, combien de grâces durent accompagner le séjour de Marie auprès d'Elisabeth pendant environ trois mois?

Quand le temps fut arrivé, Elisabeth mit au monde un fils. Les parents et les voisins, qui estimaient la vertueuse mère, apprirent avec joie la miséricorde dont le Seigneur avait usé envers elle. Le huitième jour ils vinrent, suivant l'usage, circoncire l'enfant, et ils lui donnaient le nom de Zacharie, porté par son père. « Il n'en sera pas ainsi, dit Elisabeth, mais il s'appellera Jean. » Ils lui dirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui ait reçu ce nom. » Et ils demandaient par signe au père comment il voulait qu'on le nommât. Zacharie se faisant donner ce qu'il faut pour écrire, traça ces mots : *Jean est son nom.* Étonnement des assistants; une révélation avait donc appris à Elisabeth le nom déjà donné par l'ange à l'enfant prédestiné. Mais à peine Zacharie a-t-il réparé par [illegible] qu'il avait [illegible] d'autrefois, que l'Esprit des prophètes illumine son âme, sa langue se délie, le [illegible] du *Benedictus* sort de ses lèvres [illegible] : *Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple..... Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant sa face pour préparer ses voies*, etc.

Les miracles s'ajoutaient donc aux miracles autour du berceau de l'enfant; ceux qui demeuraient dans les lieux voisins furent saisis d'une crainte respectueuse. Le bruit de ces merveilles se répandit sur toutes les montagnes de Judée, tous ceux qui les entendirent [illegible] les conservèrent dans leur cœur, et ils disaient : « Que pensez-vous que sera un jour cet enfant, car la main du Seigneur était avec lui? »

Marie assistait-elle à ces joyeux événements? Quelques-uns pensent qu'elle était déjà retournée à Nazareth, mais saint Ambroise et beaucoup d'autres croient qu'elle ne quitta la maison de Zacharie qu'après la naissance de Jean. Nous aimons à nous représenter le petit saint Jean, toujours précurseur, précédant Jésus dans les bras de Marie!

SAINT JEAN AU DÉSERT

Bientôt, le cruel Hérode, usurpateur du trône de David, apprend la naissance du Messie, il craint pour son autorité, il envoie des satellites massacrer tous les petits enfants de Bethléem et des environs : Jésus, emporté en Egypte par Joseph et Marie, échappe à la mort. Mais que devint le jeune saint Jean, né, comme nous l'avons dit, aux environs de Bethléem? Voici ce que racontent d'anciennes traditions : Elisabeth s'enfuit dans la montagne portant dans ses bras maternels son cher trésor, mais les bourreaux d'Hérode parcouraient le pays; voilà une bande qui approche, Elisabeth va être découverte, elle ne sait plus où se cacher : tout à coup, le rocher qui est devant elle s'entr'ouvre, lui fait une place et se referme sur elle; les bourreaux passent et s'éloignent : Jean-Baptiste était sauvé. (On peut voir encore dans l'église de Saint-Jean-in-Montana un fragment de ce rocher avec l'empreinte des membres de l'enfant.) — Pendant ce temps, Zacharie remplissait à Jérusalem ses fonctions sacerdotales. « Où est caché ton fils? » lui demandait-on. — Par le Dieu dont je suis prêtre, répondit-il, je ne sais où est mon fils. » Et en vérité, il ne le savait pas. Hérode, furieux, le fit massacrer entre le temple et l'autel, et la trace de son sang resta indélébile sur le pavé. Elisabeth mourut à son tour dans le désert montagneux, une quarantaine de jours après, et les anges prirent soin du petit orphelin, dont la vie tout entière devait être si semblable à la leur.

Jusqu'à l'âge de trente ans, saint Jean vécut dans les déserts, loin de tout ce qui pouvait ternir l'incomparable pureté de son innocence : la prière, l'adoration, la louange de Dieu, la contemplation des grandeurs divines, voilà l'occupation de cet ange de la terre. Le lieu le plus habituel de son séjour était une grotte taillée dans le roc, que le pèlerin peut visiter encore, dans une vallée solitaire, étroite et profonde, non loin de l'ancienne Ain-Karim, la ville natale du saint Précurseur. Non d'[illegible] à l'imagination des peintres, saint Jean-Baptiste [illegible] à demi couvert d'une peau de mouton : une sorte de robe ou tunique tissée en poil de chameau serrée autour des reins par une ceinture de cuir (1), tel était son vêtement. [illegible] et [illegible] véritable [illegible] et instrument de pénitence [illegible] des sauterelles [illegible] sa nourriture, nous dit l'évangéliste. Et [illegible] le désert [illegible] ces aliments.

on raconte qu'il y suppléait par les fruits vulgaires du caroubier. Venait-il quelquefois au temple de Jérusalem? C'est possible, mais saint Luc ne nous l'apprend point.

JEAN PRÊCHE AUX FOULES ET BAPTISE LE FILS DE DIEU

Enfin les temps sont venus. Jésus, caché à Nazareth, va bientôt se manifester au monde; Jean a trente ans, c'est l'âge qu'on exige des docteurs en Israël pour leur accorder le droit d'expliquer au peuple les Livres Saints; Dieu l'envoie annoncer aux hommes la grande nouvelle qu'ils ignorent et préparer les voies à Jésus-Christ. Jean commence à prêcher dans les montagnes de Judée, non loin du lieu de sa retraite, et bientôt il vient faire entendre sa parole sur les rives du Jourdain. Après quatre cents ans de silence, la voix des prophètes se fait de nouveau entendre en Israël; toute la Palestine s'émeut, les multitudes s'ébranlent et affluent vers le Jourdain, on admire la sainteté du Précurseur, son austérité extraordinaire; les merveilles qui ont jadis signalé sa naissance reviennent sans doute à la mémoire de plusieurs.

Faites pénitence, dit le nouvel Elie, *car le royaume des cieux approche*; le royaume des cieux, et non un empire judaïque terrestre comme le rêvent vos imaginations orgueilleuses et vulgaires. Le péché a fermé le ciel, le Messie apporte la rémission des péchés, mais à ceux qui mériteront de la recevoir par le repentir et la pénitence. Jean donne à tous les conseils qui leur conviennent, aux grands et aux petits, aux pharisiens et aux sadducéens, aux publicains et aux soldats. Beaucoup se repentent de leurs péchés et, comme témoignage de ce repentir, reçoivent de Jean le baptême de la pénitence dans les eaux du Jourdain. Enfin, Jean paraît un personnage tellement surhumain, qu'on se demande si peut-être il ne serait pas le Christ. Une députation de prêtres et de lévites vient de Jérusalem l'interroger. « Je ne suis pas le Christ. répond Jean. Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les chemins du Seigneur, ainsi que l'a prédit Isaïe... Moi je baptise dans l'eau, mais il en est un qui a paru au milieu de vous et que vous ne connaissez pas; c'est lui qui doit baptiser dans l'Esprit-Saint et dans le feu (c'est-à-dire dans la grâce sanctifiante et la charité). Il viendra après moi, mais il est avant moi et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. »

Un jour, voici un homme de Nazareth qui arrive à son tour et demande à Jean de le baptiser. Jean a reconnu son Maître : cet homme est Jésus; l'âme du Précurseur tressaille de joie et de bonheur : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, lui dit-il, et c'est vous qui venez à moi! — Laissez faire maintenant, dit le Sauveur, il nous faut accomplir ainsi toute justice. » Jésus descend dans l'onde, il reçoit le baptême de la pénitence. Ce n'est pas l'eau qui sanctifie Jésus, mais Jésus qui sanctifie l'eau, et désormais le [illegible] baptême, le baptême de Jésus-Christ [illegible] le péché est institué. Le Fils de Dieu [illegible] hors de l'eau, les cieux s'entr'ouvrent, la voix [illegible] se fait entendre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Le Saint-Esprit descend sous forme de colombe et repose sur Jésus. — Journée de bonheur et de gloire pour Jean, qui mérite désormais le surnom de *Baptiste* (*baptiseur*), car il a baptisé le Fils bien-aimé de Dieu.

MARTYRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Un autre jour, Jean-Baptiste voit encore Jésus venir à lui : « Voici l'Agneau de Dieu, s'écrie-t-il, voici celui qui efface le péché du monde. » Deux de ses disciples l'entendent et suivent Jésus : c'étaient André, frère aîné de saint Pierre, et Jean, le futur évangéliste, image vivante de Jean-Baptiste lui-même.

Bientôt le divin Maître commence ses prédications et ses miracles sans nombre. Les foules accourent autour de lui. Quelques disciples de Jean s'en affligent, mais le Précurseur surabonde de joie : « Ne vous avais-je pas dit que je n'étais pas le Christ, mais que je le précédais. Il faut qu'il croisse et que moi je diminue. »

Hérode l'Ancien, le bourreau des Innocents, était mort depuis longtemps, mais son fils Hérode le Tétrarque était souverain de la Galilée. Prince débauché, il avait enlevé à son frère Philippe sa femme Hériodade, pour l'épouser lui-même. Saint Jean-Baptiste, dont les persécutions des pharisiens n'avaient pu vaincre le courage et l'apostolique franchise, osa également dire la vérité à Hérode : « Il ne t'est pas permis, lui répétait-il, d'avoir la femme de ton frère. » Hérode fit enfermer le saint Précurseur dans la forteresse de Macheronta, au delà de la mer Morte. Toutefois, il le craignait et l'estimait, et même lui demandait conseil sur beaucoup de choses. Hérodiade, nouvelle Jézabel, n'en était que plus furieuse contre le nouvel Elie. Au jour anniversaire de sa naissance, Hérode offre un grand festin aux principaux personnages de ses Etats, la fille d'Hérodiade vient danser devant les convives, elle plaît au prince : « Demande-moi tout ce que tu voudras, dit-il, fût-ce la moitié de mon royaume. » La danseuse court prendre conseil auprès de sa mère, elle revient bientôt : « Je veux, dit-elle, que vous me donniez à l'instant, ici, dans ce bassin, la tête de Jean-Baptiste. » Hérode est attristé, mais, par respect humain, il n'ose manquer à sa promesse devant ses invités, un garde est envoyé dans la prison, coupe la tête de Jean, l'apporte dans un plat à la danseuse, et celle-ci la donne à sa mère. Quelle atrocité dans un festin! A cette nouvelle, les disciples de Jean vinrent et ensevelirent le corps du martyr de la chasteté.

Le culte de saint Jean-Baptiste a toujours tenu une grande place dans l'Eglise; on obtient de nombreuses grâces par l'intercession du saint Précurseur; les feux de joie allumés en l'honneur de sa naissance sont un antique et louable usage, pourvu qu'on en écarte tout désordre et toute superstition. Saint Jean-Baptiste reçoit des honneurs spéciaux dans une multitude d'églises, depuis Saint-Jean-de-Latran, la cathédrale de Rome et du monde, jusqu'au sanctuaire de Beaurepaire, qui attire les pèlerins du Nord; il est le patron d'un nombre immense de contrées, de villes, d'Ordres religieux, de corps de métiers, de confréries etc. La cathédrale d'Amiens possède la majeure partie de son chef, relique précieuse entre toutes.

(1) [illegible] des religieux ont adopté l'usage de cette [illegible]

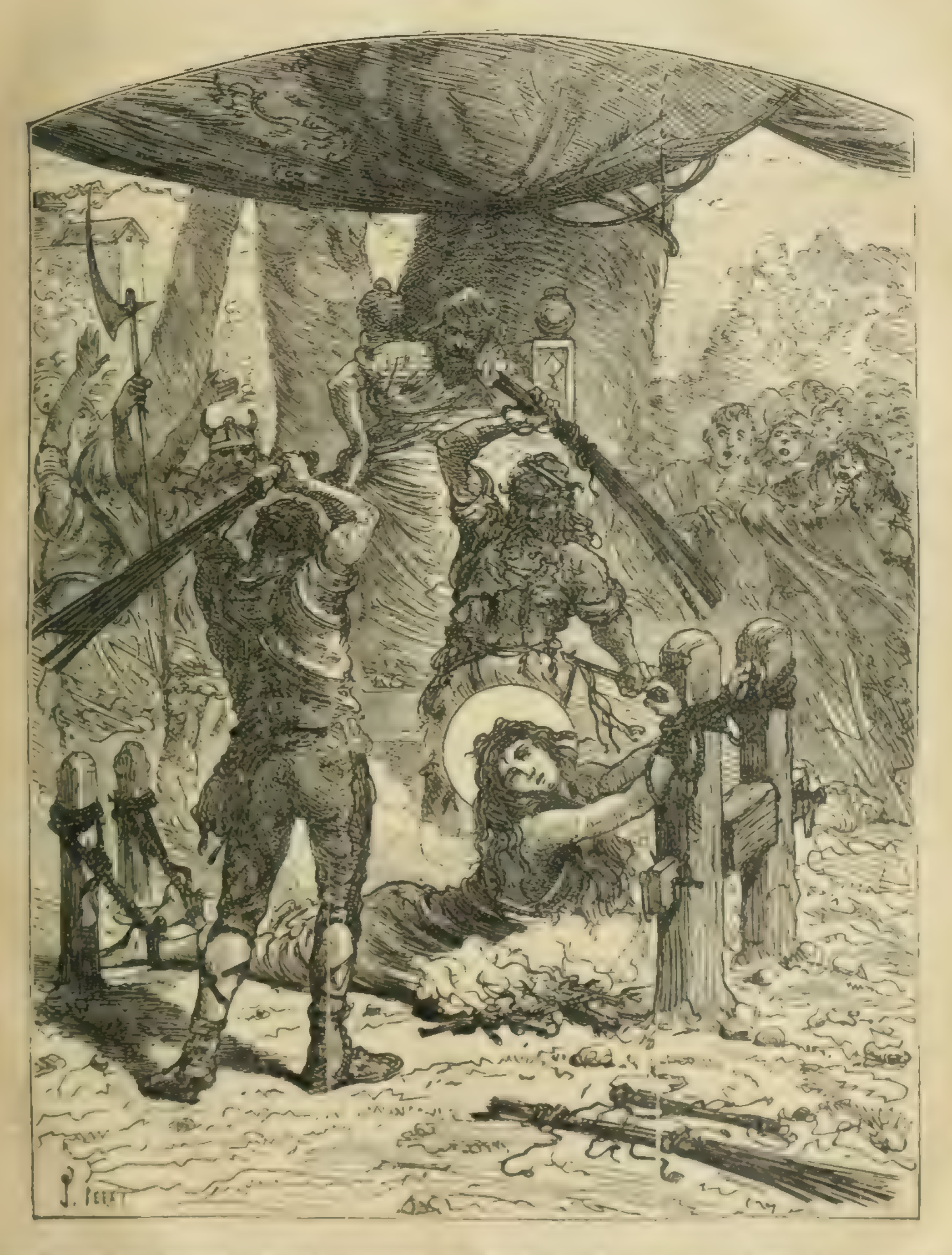
(2) Il y a [illegible] en Orient des tribus [illegible] par [illegible] est mise au nombre des [illegible]

(3) *Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte*, par M. l'abbé Pardiac, chez Bouasse-Lebel, 18, rue Saint-Sulpice, Paris.

Imp. [illegible] E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINTE FÉBRONIE

Fête le 25 juin.



Sur l'ordre de Sélénus, sainte Fébronie est étendue sur un chevalet. Un brasier a été allumé sous ses entrailles et les bourreaux la frappent à coups de verges.

Au commencement du règne de Dioclétien, alors que ce prince laissait encore à l'Eglise une paix relative, fleurissait, à Sibapolis, sous la direction de sainte Bryénis, une communauté de vierges chrétiennes. Au nombre des cinquante religieuses qui s'étaient retirées dans ce monastère se trouvait une jeune fille de dix-huit ans, comblée tout à la fois des dons de la grâce et de la nature. Elle se nommait Fébronie.

Consacrée au Seigneur dès l'âge le plus tendre, l'enfant, à l'abri des [illegible] compromissions du monde, avait fait de rapides progrès dans la voie de la perfection. A son entrée au monastère, elle avait appris à épeler les premières lettres de l'alphabet dans la Bible, et ce livre, qui était toujours demeuré entre ses mains, était devenu pour elle un sujet de méditations constantes. Le zèle qu'elle déployait pour l'étude des sciences sacrées ne tarda pas à attirer sur elle des grâces extraordinaires. Aussi, malgré son jeune âge, Fébronie avait-elle été chargée d'expliquer le texte sacré à la communauté qui se réunissait tous les vendredis, pour entendre un passage de l'Ecriture. La Sainte s'acquittait de cette fonction avec tant de bonheur, que l'on voyait d'illustres matrones, encore païennes, solliciter la faveur de recueillir de ses lèvres la doctrine du salut.

Cependant, le charme même qu'exerçait la Sainte, et l'affluence qu'attiraient autour d'elle ses leçons du vendredi, pouvaient, en la mettant en contact avec le monde, exposer sa vertu à de terribles épreuves. Pour se prémunir contre ce danger, Fébronie, sur le conseil de Bryénis, son abbesse, eut recours à la mortification la plus austère. Au lieu de prendre son repas tous les soirs avec les autres Sœurs, la jeune vierge ne rompait le jeûne que tous les deux jours, et encore se contentait-elle d'un peu de pain et d'un peu d'eau. La planche qui lui servait de lit ne suffisait pas à ses désirs de pénitence, et bien souvent, elle quittait cette couche trop moelleuse pour dormir sur la terre nue.

La persévérance que mettait la Sainte dans cette vie de mortification, d'étude, de prière, remplissait le démon de fureur. Plusieurs fois, l'antique ennemi, profitant des quelques heures que la vierge donnait au sommeil, essaya de surprendre sa vigilance en présentant à son imagination de honteux fantômes. Mais la Sainte, sans se laisser effrayer par les vaines menaces de l'esprit des ténèbres, prenait la Bible, son livre favori, et elle trouvait dans la lecture de la parole divine la force nécessaire pour surmonter les plus terribles tentations.

Toujours inébranlable au milieu de ces assauts incessants, Fébronie méritait de cueillir la palme de la victoire. Mais Dieu, qui voulait faire éclater dans toute sa splendeur la gloire de sa servante, ne voulut la lui donner qu'après un suprême combat.

[illegible]

[illegible]

L'empereur Dioclétien avait jusqu'alors laissé les chrétiens en paix. Mais, [illegible], cédant enfin aux instances du César Galère, homme impitoyable et barbare, il décréta contre les disciples de [illegible] une persécution effroyable.

La [illegible] Lysimaque [illegible]

exécuter l'édit impérial dans toute sa rigueur. Lysimaque avait promis à sa mère, convertie dans les dernières années de sa vie, de ne jamais tremper ses mains dans le sang des chrétiens; mais l'ordre de César était formel, et il n'osa pas encourir la colère de Dioclétien.

Il partit donc pour la province d'Asie, accompagné de Sélénus, son tuteur, homme cupide et farouche, qui se fit un devoir de traquer les disciples du Christ avec un acharnement sans égal.

Sélénus connaissait de réputation le monastère de Bryénis, et il avait entendu parler de la beauté et de la science de Fébronie. Poussé par une pensée criminelle, il marcha droit sur Sibapolis.

A la nouvelle de son arrivée, la terreur se répand dans la cité; laïques, clercs, moines, s'enfuient précipitamment, et l'évêque lui-même, n'osant pas affronter l'orage, croit devoir chercher un refuge loin de la ville inhospitalière qu'avait abandonnée son troupeau.

Au milieu de ce désarroi général, Bryénis, sans se laisser intimider par les dangers qui menaçaient de fondre sur sa communauté, essayait de soutenir le courage chancelant de ses Sœurs. Mais l'épreuve était trop forte et l'abbesse, ne voulant pas exposer ses compagnes à des dangers plus grands encore, permit à chacune d'elles de chercher un refuge où elle pourrait. Cependant, elle ne voulut pas suivre les autres religieuses dans leur fuite, et elle demeura au monastère avec Thomaïs, la sous-prieure, et avec Sœur Fébronie.

FÉBRONIE EST ARRACHÉE A SON ASILE SACRÉ

A peine Sélénus avait-il fait son entrée dans la ville, qu'il envoya au monastère une troupe de soldats avec l'ordre d'amener devant son tribunal sainte Fébronie. Les satellites du proconsul, obéissant à la consigne qui leur avait été donnée, brisèrent à coups de hache les portes du couvent, se saisirent de la vierge et lui mirent une chaîne au cou. En vain Bryénis et Thomaïs essayèrent-elles de défendre l'enfant qui leur était confiée, on les repoussa rudement, et elles ne purent même obtenir la grâce d'être associées à leur fille spirituelle dans le terrible combat qui lui allait être livré.

Voyant que tous ses efforts demeuraient inutiles, l'abbesse, sous le coup d'une inspiration divine, se tourna vers la jeune vierge et lui adressa ses dernières recommandations.

« Souviens-toi des conseils que je t'ai donnés, disait-elle. Ton corps doit retomber en poussière, que t'importe qu'il soit mis en lambeaux ? Les anges vont assister à ton combat, prêts à te couronner si tu es fidèle. Pour moi, je vais demeurer en prière devant Dieu en attendant l'issue de la lutte. O ma fille, fais qu'elle soit de nature à remplir de joie le cœur de ta mère. »

Bryénis et Fébronie s'embrassèrent avec tendresse, et l'abbesse s'enferma dans l'oratoire, pendant que les bourreaux traînaient au prétoire la jeune fille. Celle-ci marchait avec courage malgré les souffrances que lui causait alors une maladie douloureuse qui avait brisé ses forces physiques.

[illegible]

[illegible]

Sélénus attendait à son tribunal [illegible]

chaîne, une émotion subite gagna les cœurs les plus indifférents, et de toutes parts éclatèrent les pleurs et les sanglots.

Sélénus, impassible, fit cesser le tumulte et donna l'ordre à Lysimaque, qui siégeait à sa droite, de commencer l'interrogatoire.

« Jeune fille, dit celui-ci, es-tu libre ou esclave ?

— Je suis esclave, répondit Fébronie.

— De qui ?

— Du Christ.

— Quel est ton nom ?

— Quoique indigne de porter ce titre, je suis chrétienne.

— Ton nom, te dis-je ?

— Je vous ai déjà répondu : je suis chrétienne. Si vous désirez en savoir davantage, ma mère m'appelait Fébronie. »

Sélénus, se levant alors, se tourna vers la jeune fille.

« Les dieux me sont témoins, dit-il, que je m'étais proposé de ne point t'adresser la parole, tellement ton crime me remplit d'indignation. Cependant, je veux avoir pitié de toi et te donner les conseils que me suggère une clémence intéressée à ton salut. Je possède, au nom de mon neveu Lysimaque, de grandes richesses. Si tu consens à adorer les dieux immortels, je te jure par ces mêmes dieux de te mettre en possession de tous ces biens en te donnant la main de Lysimaque. Tu siégeras à mes côtés, tu jouiras des faveurs de l'empereur, et ton sort sera envié de tous. »

Mais Fébronie, se redressant avec la majesté d'une vierge outragée :

« J'ai déjà contracté, ô juge, une alliance immortelle avec un époux immortel qui me donne pour dot les gloires du Paradis. Comment donc consentirais-je à lui manquer de foi pour accepter un époux mortel ? Rien qu'en entendant une telle proposition, je sens mon âme se soulever d'horreur. N'espère donc pas me gagner par les promesses, ni me fléchir par les tourments.

— Tu braves les supplices ! s'écrie le juge irrité ; je vais châtier ta présomption. Qu'on étende sur le chevalet cette méchante femme, qu'on apporte un brasier sous ses entrailles ; licteurs, apprêtez vos verges ! »

Le sang ruisselle bientôt sous les coups des bourreaux, tandis qu'un feu ardent, activé par les flots d'huile qu'on y répandait sans cesse, dévore les chairs de la martyre. Les assistants, saisis d'horreur à ce spectacle, ne peuvent contenir leurs larmes. Un cri s'échappe de toutes les poitrines : « Assez, assez, juge miséricordieux, épargnez cette jeune fille ! »

Sélénus, exaspéré, loin de se rendre aux prières de toute cette multitude, ordonne de frapper plus fort. Bientôt la chair de la patiente commence à voler en lambeaux, c'est alors seulement que cesse le supplice.

« Que te semble, Fébronie, du commencement de la lutte ? » dit avec ironie le juge qui croyait déjà triompher de la constance de la martyre.

A ces mots, la vierge tressaillit et, se soulevant par un suprême effort, elle répondit d'une voix à qui l'indignation donnait la force de parler : « Tu ne m'as pas vaincue ! Je me ris de tes tourments ! »

Sélénus bondit de rage : « Suspendez-la à un gibet, crie-t-il aux soldats ; déchirez ses flancs avec des ongles de fer, approchez des torches pour brûler ses entrailles et calciner jusqu'à ses os. »

Les bourreaux obéirent et, s'armant de leurs instruments de supplice et de torches enflammées, ils s'acharnèrent sur ce corps déjà exténué par le supplice précédent.

La foule ne put soutenir ce spectacle ; la pitié pour la victime se changea en fureur contre le juge. Une immense clameur retentit de tous les côtés de la place : « Fassent les dieux que tu sois dévoré toi-même par le feu ! »

Sélénus, comme tous les tyrans, était lâche. Effrayé par ces menaces de mort dirigées contre sa personne, il fit suspendre le supplice.

Il reprit l'interrogatoire ; mais la martyre n'avait plus la force de parler. Un bourreau s'approcha pour lui couper la langue ; troublé par les cris de la foule, il se mit à lui arracher les dents. Il en avait brisé dix-sept lorsque le juge appela un médecin pour panser les plaies de la martyre. Ce n'était qu'une trêve ; le combat allait recommencer avec un acharnement plus odieux encore.

Dès que sa victime eut repris quelque force : « Veux-tu maintenant obéir ? demanda le proconsul ; veux-tu sacrifier aux dieux ?

— Je vous demande de hâter l'heureux moment où, délivrée de ce corps terrestre, mon âme pourra s'envoler à la rencontre de son céleste Époux », murmura Fébronie.

Sélénus, au paroxysme de la fureur, soumet sa victime au douloureux supplice qui avait naguère immortalisé le courage de sainte Agathe, et sur ses deux plaies sanglantes, il fait appliquer des torches enflammées.

Oppressée par la douleur, la vierge poussa un grand cri, leva les yeux vers le ciel et d'une voix mourante : « Seigneur, mon Dieu, voyez mes souffrances et recevez mon âme entre vos mains ! »

Ne pouvant supporter plus longtemps ce spectacle, un grand nombre d'assistants s'enfuirent du prétoire en disant : « Anathème à César et à ses dieux ! »

Une noble dame, du nom de Hiéra, qui avait assisté plusieurs fois aux instructions de Fébronie, se leva, et, d'une voix que l'indignation faisait vibrer, adressa au proconsul les reproches les plus sanglants.

Sélénus, hors de lui, donna l'ordre de saisir l'importune. Il allait lui faire subir le dernier supplice ; mais, troublé par l'attitude menaçante de la foule que ce nouveau crime pouvait exaspérer, il recula devant cette mesure extrême. Il fit donc remettre la prisonnière en liberté ; sa rage n'était pas cependant assouvie, et, comme pour se venger de cet échec, il ordonna aux licteurs de rompre les pieds et les mains de Fébronie.

Lysimaque, contraint d'assister à cette scène sanglante, se rappelait le serment qu'il avait prêté au lit de mort de sa mère. En proie aux remords les plus cuisants, il ne cherchait que l'occasion de s'éloigner.

« Il est l'heure du repos, dit-il à son oncle, sortons.

— Non, reprit le juge, je ne sortirai pas d'ici que je n'aie arraché la vie à cette misérable ! »

Fébronie respirait encore. Sélénus lui fit trancher la tête.

CHÂTIMENT DE SÉLÉNUS
HONNEURS [illegible] AUX RESTES DE FÉBRONIE

Lysimaque, rentré dans le palais, ne voulut prendre aucun aliment ; mais, se retirant dans sa chambre, il donna un libre cours [illegible]

et à ses gémissements. Sélénus, en proie aux plus puissants remords, ne put contenir longtemps son trouble et son agitation ; comme frappé par une main invisible, il se leva soudain et, jetant un regard de défi vers le ciel, il se précipita contre une colonne et se brisa la tête.

Accouru au bruit, Lysimaque se trouva en présence du cadavre de son oncle. A la vue de ce spectacle, il s'écria : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! Béni soit le Dieu de Fébronie ! Il a vengé le sang innocent ! »

On se précipita alors au prétoire où gisaient les membres épars de la vierge martyre. Lysimaque les fit recueillir avec respect, ainsi que la terre qui avait bu son sang, et on transporta ces reliques au monastère. Les soldats, le glaive nu à la main, pouvaient à peine repousser ceux qui s'approchaient pour dérober quelqu'un de ces précieux restes.

Bryénis recueillit le corps mutilé de sa fille spirituelle qui avait si heureusement vaincu le démon. On lava les membres ensanglantés, et on le déposa dans un magnifique cercueil donné par Lysimaque lui-même. Pendant plusieurs jours, l'oratoire du monastère fut envahi par un nombre prodigieux de personnes païennes aussi bien que chrétiennes qui venaient rendre leurs hommages à la courageuse vierge. L'air était embaumé des parfums que l'on brûlait en son honneur.

CONVERSIONS ÉCLATANTES

Auprès du vénérable cercueil, de nombreux miracles s'opérèrent sur les corps et principalement sur les âmes. Lysimaque était allé rejoindre son cousin et fidèle ami Primus :

« Pour moi, lui dit-il, dès aujourd'hui je renonce à la religion de mes pères et à toutes mes richesses, et je me donne au Christ.

— Je veux vous imiter, répondit Primus, je dis adieu à Dioclétien et à ses divinités. »

Obéissant alors à la grâce, les deux nouveaux convertis vinrent recevoir le baptême auprès des restes de la martyre ; ils embrassèrent ensuite la vie religieuse sous la conduite de l'abbé ou archimandrite Marcellus. Plusieurs soldats et une foule immense, à leur exemple, se firent régénérer dans le Christ.

Les vierges timides qui avaient fui la persécution rentrèrent dans leur monastère, et rendirent leurs hommages à leur jeune Sœur qui leur avait donné un si bel exemple.

FÉBRONIE NE VEUT POINT QUITTER LE MONASTÈRE MÊME APRÈS SA MORT

Cependant, le petit oratoire du monastère paraissait trop étroit et trop pauvre pour conserver le corps précieux.

L'évêque de Sibapolis jeta les fondements d'une vaste et riche église, qu'il mit six ans à construire. Il en célébra la dédicace avec une pompe extraordinaire et voulut y transporter les saintes reliques.

Mais, au moment où les évêques convoqués pour cette cérémonie approchaient les mains du sacré dépôt, le tonnerre retentit dans les airs avec un tel fracas que l'assemblée demeura frappée d'épouvante. Une seconde tentative fut suivie d'un tremblement de terre.

Alors, les prélats dirent à la vénérable abbesse : « Il est manifeste que la bienheureuse Fébronie ne veut pas abandonner cet asile ; prenez vous-même un des membres séparés du corps et daignez nous le remettre, nous serons satisfaits avec cette précieuse dépouille. »

Bryénis voulut prendre une main, mais son bras fut paralysé soudain. « Ne t'irrite pas contre ta mère, ma fille Fébronie, s'écria-t-elle. » Elle remit la main bénie à sa place, et son bras reprit la vie.

Elle essaya ensuite de prendre une des dents qu'avait brisées le bourreau, elle y réussit sans difficulté.

L'évêque, ayant reçu cette précieuse relique dans un coffret d'or, alla, plein d'allégresse, et précédé du peuple chantant des psaumes, la déposer dans l'église qu'il avait construite.



Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTS JEAN ET PAUL, MARTYRS

Fête le 26 juin.



Martyre des saints Jean et Paul.

[illegible]

[illegible] souffrances et [illegible] angoisses. [illegible] allait enfin [illegible] permettre [illegible] du monde. Constantin, que [illegible] proclameront [illegible], était déjà né [illegible] dans les Gaules.

[illegible] cette époque [illegible] Dieu fit voir le jour à Jean et à Paul. Les [illegible] persécutions finis- [illegible] Constantin et cependant nos deux Saints devaient rendre à la vérité le [illegible] sous le règne de l'apostat [illegible], Julien.

Une même mère eut la gloire de donner à l'Église [illegible]. On croit généralement que leur père faisait partie du Sénat. Leur mère était [illegible] deux Saints [illegible] dans la noblesse de l'Empire et elle possédait, de plus, de [illegible] richesses.

[illegible] et Paul, à peine sortis de l'[illegible], s'enrô- [illegible] On y remarqua bientôt leur [illegible] de la discipline et leur valeur.

C'est tout ce que nous savons de la jeunesse [illegible] deux saints frères. Térentien, capitaine des [illegible] de Julien l'Apostat, à qui nous devons la [illegible] de leur martyre, ne nous dit rien sur [illegible] premières années. Ce [illegible], témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte, nous servira désormais de guide.

[illegible]

[illegible]

[illegible] Constantin venait de remporter [illegible] sur Maxence: il avait vaincu par [illegible] de la Croix. Il [illegible], quand Dieu permit que sa fille, la princesse [illegible], fût atteinte d'un ulcère [illegible].

[illegible]

[illegible] le ciel et demanda sa guérison au [illegible] par l'intercession de la [illegible] martyre Agnès.

[illegible] ce qu'elle demandait et plus [illegible] de Dieu, elle [illegible] à Jésus-Christ. [illegible] de lui [illegible]

[illegible]

[illegible] mer une mai- [illegible] de sa fille.

[illegible]

[illegible] les parties orientales de l'Empire et, ravageant [illegible] la Thrace, mirent Constantin dans la plus grande perplexité pour la conservation de Constantinople qu'il faisait bâtir en ce moment, afin de pouvoir laisser la souveraineté de Rome aux vicaires de Jésus-Christ.

Ne pouvant conduire lui-même les troupes qui devaient refouler ces barbares, il offrit la charge de lieutenant impérial à Gallican, que ses victoires sur les Perses venaient de montrer comme le général le plus expérimenté et le plus brave de l'Empire. Gallican était païen, il avait déjà été consul, et ses grandes qualités le faisaient aspirer aux premières places.

Voyant qu'on ne pouvait se passer de lui en cette fâcheuse occurrence, il accepta l'offre de Constantin, à la condition toutefois, s'il revenait vainqueur, que l'empereur lui accorderait la main de sa fille Constance avec le consulat pour dot.

Constantin n'ignorait pas le vœu de la princesse, il savait aussi qu'elle mourrait pour l'époux qu'elle s'était choisi, plutôt que d'en accepter un autre.

La demande de l'orgueilleux païen le jeta donc dans le plus grand embarras. Constance l'ayant appris, alla d'abord se jeter aux pieds de son Époux céleste, et après une fervente prière, vint trouver son père et lui dit :

« Si je n'étais assurée, mon seigneur et père, que Dieu ne m'abandonnera pas, [illegible] Époux, cessez de vous affliger et me promettez comme épouse à Gallican [illegible] triomphe je serai le prix de sa victoire.

[illegible] jusqu'au jour des noces les deux filles [illegible] il prendra avec lui Jean et Paul, afin que, par eux, il puisse me connaître, et que, de mon côté, je m'initie par ses filles à ses habitudes et à sa manière de vivre. »

Joyeux de cette ouverture, Constantin s'empressa de répondre à Gallican et lui proposa les conditions de sa fille. Elles furent [illegible] Jean et Paul [illegible] tandis qu'Attica et Artémia [illegible] auprès de Constance la place des deux frères et devenaient les premières dames de la cour.

[illegible]

[illegible]

rial, non seulement furent chrétiennes, mais encore, renonçant aux vanités du monde, voulurent imiter l'exemple de la princesse et consacrèrent leur chasteté au Seigneur. Et dès lors elles joignaient leurs prières à celles de leur maîtresse pour la conversion de leur père.

BATAILLE DE PHILIPPOPOLIS

Cependant Gallican s'avançait avec ses légions contre les barbares. Sa pensée le reportait souvent à Rome, où il se voyait déjà revêtu de la pourpre consulaire et gendre de l'empereur. Il rencontra les ennemis près de Philippopolis.

Les dispositions pour le combat étaient bien prises, les soldats, exaltés par les assurances du général, promettaient le succès, Mars avait vu couler en son honneur de nombreuses hécatombes; Gallican était certain de la victoire. Mais les Scythes étaient nombreux et ils étaient braves; ils résistèrent au choc furieux des Romains et les attaquèrent à leur tour avec tant de vigueur que, malgré les sacrifices continuels offerts au dieu de la guerre sur une colline voisine, les soldats ne songèrent plus qu'à fuir.

Jean et Paul étaient à côté de Gallican et le défendaient contre les coups de l'ennemi, mais surtout contre le désespoir qui commençait à envahir son âme.

Quand ils virent les Romains tourner le dos et toute espérance humaine s'évanouir, ils lui adressèrent la parole : « Mars t'abandonne, lui dirent-ils, ou plutôt il n'a jamais pu te servir parce qu'il n'est pas Dieu. Promets au nom du ciel de croire en lui et d'embrasser la foi chrétienne, et ce Dieu, le seul vrai, te donnera la victoire. »

A peine cette promesse solennelle était-elle sortie du fond de son cœur, Gallican vit à ses côtés un jeune homme de haute stature et portant une croix sur ses épaules, qui lui dit : « Prends ton glaive et suis-moi. »

« Et comme je le suivais, racontait-il lui-même quelques jours plus tard à Constantin, je me vis entouré de tous côtés de soldats armés qui m'encourageaient avec ces paroles : « Nous te prêtons notre secours, entre dans le camp ennemi, et, l'épée au poing, ne t'arrête qu'à la tente du roi. »

« J'y arrivai enfin, grâce aux coups qu'ils frappaient autour de moi, et le roi, prosterné à mes pieds, ne songea qu'à me demander la vie, se soumettant à toutes les conditions. Touché de pitié, je l'accordai à lui et à tous ses soldats.

« C'est ainsi que la Thrace s'est vue délivrée par ma main avec le secours du Christ de tous les Scythes barbares, c'est ainsi que vous avez un peuple de plus qui vous payera le tribut. »

RETOUR A ROME

Jean et Paul venaient de faire remporter à leur maître une grande victoire sur les barbares, mais celle qu'ils lui avaient donnée sur le démon était plus grande encore.

Gallican reforma son armée; il y reçut les déserteurs qui voulurent se faire chrétiens, tandis qu'il renvoyait ceux qui ne voulaient pas abandonner le culte de leurs faux dieux, et reprit la route de Rome.

L'empereur, le Sénat, la noblesse, tout le peuple enfin vinrent au-devant de lui.

Mais, avant d'entrer dans la ville, il alla se prosterner sur le tombeau des saints Apôtres et remercier le Dieu des chrétiens de ses succès.

Constantin, qui l'avait vu avant son départ sacrifier au Capitole, s'étonna de cette pieuse démarche et voulut en savoir la cause.

Gallican lui raconta alors ce que nous savons déjà, puis il ajouta : « Pour avoir la victoire, je me suis fait chrétien et je veux l'être parfaitement. C'est pourquoi j'ai renoncé à un nouveau mariage; je vous prie donc de m'accorder que je puisse librement me donner au Christ. »

A ces mots, Constantin se jeta à son cou et lui raconta que ses filles étaient chrétiennes comme lui, et vierges du Seigneur; puis il l'emmena au palais. Hélène, mère de l'empereur, la princesse Constance, Attique et Artémice, les filles du vainqueur, se portèrent à sa rencontre pleurant de joie et louant l'Auteur de si grandes merveilles.

Constantin ne permit pas à Gallican de renoncer tout à coup aux honneurs que lui méritait sa victoire. Mais, après un an de consulat dont le nouveau chrétien profita pour élargir ses esclaves au nombre de 5000, après avoir distribué la plus grande partie de ses biens aux pauvres, il put se retirer du monde suivant son désir et s'adonner à la prière et aux bonnes œuvres.

Il alla se fixer à Ostie et y exerça pendant longtemps la plus héroïque charité. Chassé de cette ville sous Julien l'Apostat, il se rendit à Alexandrie, et c'est là qu'il y trouva, pour prix de sa vertu, la couronne du martyre.

Mais laissons Gallican pour revenir à ceux qui avaient été les inspirateurs de sa conversion.

NOUVELLES FAVEURS

Revenus à Rome avec l'armée, Jean et Paul reprirent leurs anciennes fonctions dans la maison de Constance. La princesse qui, après Dieu, leur devait de pouvoir vivre dans la virginité, les combla de faveurs. Elevés à des honneurs que bien d'autres enviaient, ils ne connaissaient de bonheur plus grand que celui d'aller visiter les pauvres et les malades, leur porter des secours et les servir de leurs propres mains.

Jouissant auprès de l'empereur d'un crédit sans égal, ils l'employaient au bien de ceux que la naissance ou les revers de la fortune avaient jetés dans l'indigence. Rome entière les bénissait; les pauvres surtout les vénéraient non seulement comme des protecteurs, mais comme des pères.

Le grand Constantin était mort, les enfants de ce prince conservèrent à Jean et à Paul la faveur que leur avait accordée le père, et ils purent même garder leurs emplois après la mort de la princesse Constance.

DISGRACE VOLONTAIRE — PREMIÈRE AMBASSADE DE JULIEN

Mais quand Julien eut abandonné le Christ, quand, monté sur le trône de Constantin, il voulut faire la guerre aux chrétiens, nos deux Saints quittèrent la cour et les honneurs qui auraient pu les y retenir, et s'adonnèrent entièrement aux œuvres de miséricorde.

L'apostat [illegible] pas la vertu des deux frères, aussi avait-il juré leur perte. Il dissimula cependant quelque temps, de peur de soulever des plaintes trop légitimes de la part du peuple. Mais, ayant appris le bien qu'ils faisaient parmi les chrétiens persécutés à l'aide des richesses que leur avait laissées Constantin, il leur envoya un officier chargé de les inviter à venir reprendre auprès de lui leurs anciennes fonctions.

Les deux saints frères répondirent à Julien :

« Tant que Constantin et ses enfants ont [illegible] le trône de leurs vertus, [illegible] glorifiés d'être

les serviteurs du Christ, nous les avons servis.

» Allant au pied des autels, ces princes savaient y déposer leur couronne, inclinant leur front dans la poussière, adorer celui par qui règnent les rois. Mais quand le monde n'a plus été digne d'avoir de tels maîtres, et dès que tu as étalé sur le trône la honte de l'apostasie, nous avons renoncé à tous les honneurs d'une cour sacrilège. »

NOUVELLES PROPOSITIONS ET NOUVEAUX REFUS

Julien leur envoya un nouveau message pour les attirer auprès de lui : « Et moi aussi, leur disait-il, j'avais obtenu la cléricature dans l'Eglise et, si j'eusse voulu, j'y serais au premier rang, mais considérant l'inutilité de ces honneurs, qui ne peuvent donner la richesse, j'ai mieux aimé la politique et la guerre, et j'ai offert des sacrifices aux dieux qui m'ont mis à la main le sceptre du monde.

» Vous donc, nourris à la cour depuis votre jeunesse, venez vous asseoir à mes côtés et occuper les plus hautes dignités dans mon palais. Si vous rejetez mes offres, je me croirai forcé d'agir de façon à n'être plus méprisé. »

Jean et Paul répondirent : « Nous ne te faisons pas l'injure de te préférer un homme : au-dessus de toi, nous mettons le seul Seigneur qui a créé le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment; nous refusons ton amitié, homme mortel, pour ne pas encourir l'inimitié du Dieu immortel.

» Sache donc que nous ne viendrons jamais t'honorer ni te servir, et que nous n'entrerons jamais dans ton palais. »

Julien, furieux, leur donna dix jours pour réfléchir et prendre une décision définitive, assurant que s'ils ne revenaient de leur entêtement, il saurait punir leur résistance.

Les courageux serviteurs de Jésus-Christ répondirent à l'apostat : « Fais comme si ces dix jours étaient déjà écoulés et accomplis dès aujourd'hui ce dont tu nous menaces. »

Lorsque Térentien, ministre et interprète de l'empereur durant toute cette affaire, lui eut répété ces nobles paroles, Julien s'écria : « Pensent-ils que les chrétiens vont les honorer comme des martyrs? » et, après ces mots, il se leva furieux. « Ils reviendront au palais dans dix jours, ou je les traiterai en ennemis de l'Etat. »

DERNIÈRE TENTATIVE

Les deux saints frères ayant ainsi la certitude qu'après dix jours le Seigneur leur donnerait la récompense après laquelle ils soupiraient depuis longtemps, profitèrent de l'intervalle que leur laissait le tyran. Les chrétiens, répondant à leur appel, vinrent les voir dans leur maison, et les richesses des deux serviteurs du Christ passèrent dans les mains des plus pauvres.

Les dix jours se passèrent ainsi, partagés entre la prière et la distribution de leur immense fortune. Le onzième jour, leur maison fut entourée de soldats, et Térentien arriva lui-même avec sa garde à l'heure du repas du soir.

Il entra dans leur chambre et les trouva prosternés devant l'image du Christ.

Interrompant leur prière, il leur dit : « Mon seigneur et maître Julien m'envoie une dernière fois vers vous; il ne vous demande pas de venir publiquement offrir des sacrifices aux dieux dans leurs temples. Prosternez-vous seulement devant la petite statue de Jupiter que je vous apporte, vous conserverez, à ce prix, vos biens, l'honneur et la vie. »

Jean et Paul répondirent à ces paroles qui étaient comme la sentence de leur mort : « Si Julien est ton maître, glorifie-toi de le servir; pour nous, nous n'avons pas d'autre maître qu'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, c'est lui que ton maître n'a pas craint de renier. Et parce que Dieu l'a rejeté de devant sa face, il voudrait entraîner les autres dans l'abîme, mais nous ne le suivrons pas dans la perdition, nous n'adorerons pas la statue qu'il nous envoie, nous n'imiterons pas son apostasie. »

MARTYRE DES DEUX FRÈRES

Ayant entendu cette profession de foi, Térentien vit bien qu'il ne pourrait ébranler le courage des deux frères, et il s'apprêta à exécuter les ordres de Julien. A la troisième heure de la nuit, il les fit décapiter en sa présence et dans leur propre maison.

Et tandis que leur âme allait jouir de la vue du Dieu qu'ils n'avaient pas voulu abandonner, Térentien faisait descendre leurs corps saints dans la partie basse de la maison. Par son ordre, les soldats y avait creusé une fosse profonde. Ce fut là que, pour le dérober à la vénération des fidèles, on cacha ce précieux trésor.

Le lendemain, le capitaine des gardes de Julien faisait courir parmi le peuple le bruit que les deux frères, ayant désobéi aux volontés de l'empereur, avaient été bannis loin de la ville sans qu'on pût savoir le lieu de leur exil. Mais qui peut tromper Dieu et s'échapper de ses mains?

Un an, jour pour jour, après le martyre des deux saints, Julien l'Apostat tombait frappé d'une flèche lancée par une main inconnue pendant la guerre qu'il faisait aux Perses, et laissait l'Empire à un empereur vraiment chrétien, Jovinien.

LES RELIQUES RÉVÉLÉES PAR LE DÉMON — MIRACLES

Le riche trésor des reliques saintes ne pouvait rester longtemps caché; Dieu força le démon à les découvrir lui-même et à leur rendre gloire. Dans la maison des martyrs, les possédés publiaient en hurlant que les Saints étaient là et qu'ils les tourmentaient.

En conséquence, on chercha leurs sépultures et dès qu'on les eut trouvées, le peuple accourut de toute part, pour obtenir par leur intercession les grâces qu'il désirait.

Térentien, exécuteur du crime qui avait donné à Jean et à Paul la palme de la victoire, avait un fils possédé du démon.

Le malheureux père vint se prosterner aux pieds des martyrs et demanda la délivrance de son enfant. Les bienheureux frères entendirent la demande de leur bourreau et lui accordèrent ce qu'il désirait.

Alors ce païen endurci, que la constance de nos Saints n'avait pas terrassé, demanda pardon, se convertit et voulut écrire la relation de leur martyre pour réparer ses torts et témoigner sa reconnaissance.

Les reliques des deux frères furent placées dans la magnifique église qu'on bâtit sur l'emplacement de la maison où ils avaient souffert, et qui est aujourd'hui l'église de Saint Jean et de Saint Paul, à Rome, titre cardinalice illustré par Baronius.

Leur mémoire devint bientôt illustre dans tout le monde, et l'Eglise inséra leurs noms dans le canon de la messe.

Imprimeur-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINTS JEAN ET PAUL, MARTYRS

Fête le 26 juin.



Martyre des saints Jean et Paul.

PREMIÈRES ANNÉES

Après trois siècles de souffrances et d'angoisses, l'Église du Christ allait enfin sortir des catacombes et celui qui devait bientôt lui permettre de briller à la face du monde, Constantin, que les [illegible] proclameront [illegible], était déjà né et s'[illegible] dans les [illegible].

C'est vers cette époque que Dieu fit voir le jour à Jean et à Paul. Les [illegible] des persécutions finissaient avec la [illegible] de Constantin et cependant nos deux Saints devaient rendre à la vérité le témoignage du sang sous le règne de l'apostat [illegible] Julien.

Une même [illegible] eut la gloire de donner à l'Église Jean et Paul. On croit généralement que leur père faisait partie du Sénat. Leur mère était [illegible] patricienne. La famille de nos deux Saints occupait donc un rang élevé dans la n[illegible] de l'Empire et elle possédait, de plus, [illegible] richesses.

Jean et Paul, à peine sortis de l'école, s'enrôlèrent dans l'armée. On y remarqua bientôt leur amour de la discipline et leur valeur.

C'est tout ce que nous savons de la jeunesse des deux saints frères. Térentien, capitaine des [illegible] de Julien l'Apostat, à qui nous devons la relation de leur martyre, ne nous dit rien sur leurs premières années. Ce récit d'un contemporain [illegible] de la plupart des faits qu'il raconte, nous servira désormais de guide.

JEAN ET PAUL
DANS LA MAISON DE LA PRINCESSE CONSTANCE

L'empereur Constantin venait de remporter son triomphe sur Maxence; il avait vaincu par le signe de la Croix. Il semblait heureux alors, quand Dieu permit que sa fille, la princesse Constance, fût atteinte d'un mal [illegible] horrible.

Médecins et chirurgiens, après l'avoir longtemps [illegible] pour la guérir, [illegible] la jeune princesse, n'ayant [illegible] à attendre de la main des hommes, se tourna vers le ciel et demanda sa guérison au Christ, par l'intercession de la bienheureuse [illegible] Agnès.

Sa foi lui obtint ce qu'elle demandait et plus [illegible] touchée de la grâce de Dieu, elle [illegible] de consacrer sa virginité à Jésus-Christ. Elle alla trouver son père et le supplia de lui permettre que, sans s'éloigner de la cour, elle [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

les parties orientales de l'Empire et, ravageant toute la Thrace, mirent Constantin dans la plus grande perplexité pour la conservation de Constantinople qu'il faisait bâtir en ce moment, afin de pouvoir laisser la souveraineté de Rome aux vicaires de Jésus-Christ.

Ne pouvant conduire lui-même les troupes qui devaient refouler ces barbares, il offrit la charge de lieutenant impérial à Gallican, que ses victoires sur les Perses venaient de montrer comme le général le plus expérimenté et le plus brave de l'Empire. Gallican était païen, il avait déjà été consul, et ses grandes qualités le faisaient aspirer aux premières places.

Voyant qu'on ne pouvait se passer de lui en cette fâcheuse occurrence, il accepta l'offre de Constantin, à la condition toutefois, s'il revenait vainqueur, que l'empereur lui accorderait la main de sa fille Constance avec le consulat pour dot.

Constantin n'ignorait pas le vœu de la princesse, il savait aussi qu'elle mourrait pour l'époux qu'elle s'était choisi, plutôt que d'en accepter un autre.

La demande de l'orgueilleux païen le jeta donc dans le plus grand embarras. Constance l'ayant appris, alla d'abord se jeter aux pieds de son Époux céleste, et après une fervente prière, vint trouver son père et lui dit :

« Si je n'étais assurée, mon seigneur et père, que Dieu ne m'abandonnera pas, c'est avec raison que je serais [illegible] de votre douleur et fort en peine au sujet de la promesse qu'on veut exiger de vous. Mais, sûre de mon Sauveur et Époux, cessez de vous affliger et me promettez comme épouse à Gallican : dites-lui que s'il triomphe je serai le prix de sa victoire.

» Mais permettez, qu'à mon tour, je pose mes conditions : Gallican laissera auprès de moi jusqu'au jour des noces les deux filles que lui a données sa première épouse; il prendra avec lui Jean et Paul, afin que, par eux, il puisse me connaître, et que, de mon côté, je m'initie par ses filles à ses habitudes et à sa manière de vivre. »

Heureux de cette ouverture, Constantin s'empressa de répondre à Gallican et lui proposa les conditions de sa fille. Elles furent acceptées avec empressement : Jean et Paul devinrent compagnons d'armes du lieutenant impérial, tandis qu'Attique et Artémie prenaient auprès de Constance la place des deux frères et devenaient les premières dames de la cour.

CONSTANCE [illegible] VŒU DE VIRGINITÉ

Dès que Constance vit arriver dans son palais les filles de Gallican, elle alla se jeter aux pieds de son Dieu et, levant ses mains vers lui, elle lui demanda ardemment de gagner ces âmes à son amour.

« Seigneur, lui disait-elle, qui m'avez guérie de la lèpre et m'avez montré [illegible]

[illegible]

[illegible] bientôt, les filles du lieutenant impé-

rial, non seulement furent chrétiennes, mais encore, renonçant aux vanités du monde, voulurent imiter l'exemple de la princesse et consacrèrent leur chasteté au Seigneur. Et dès lors elles joignaient leurs prières à celles de leur maîtresse pour la conversion de leur père.

BATAILLE DE PHILIPPOPOLIS

Cependant Gallican s'avançait avec ses légions contre les barbares. Sa pensée le reportait souvent à Rome, où il se voyait déjà revêtu de la pourpre consulaire et gendre de l'empereur. Il rencontra les ennemis près de Philippopolis.

Les dispositions pour le combat étaient bien prises, les soldats, exaltés par les assurances du général, promettaient le succès, Mars avait vu couler en son honneur de nombreuses hécatombes; Gallican était certain de la victoire. Mais les Scythes étaient nombreux et ils étaient braves: ils résistèrent au choc furieux des Romains et les attaquèrent à leur tour avec tant de vigueur que, malgré les sacrifices continuels offerts au dieu de la guerre sur une colline voisine, les soldats ne songèrent plus qu'à fuir.

Jean et Paul étaient à côté de Gallican et le défendaient contre les coups de l'ennemi, mais surtout contre le désespoir qui commençait à envahir son âme.

Quand ils virent les Romains tourner le dos et toute espérance humaine s'évanouir, ils lui adressèrent la parole : « Mars t'abandonne, lui dirent-ils, ou plutôt il n'a jamais pu te servir parce qu'il n'est pas Dieu. Promets au nom du ciel de croire en lui et d'embrasser la foi chrétienne, et ce Dieu, le seul vrai, te donnera la victoire. »

A peine cette promesse solennelle était-elle sortie du fond de son cœur, Gallican vit à ses côtés un jeune homme de haute stature et portant une croix sur ses épaules, qui lui dit : « Prends ton glaive et suis-moi. »

Et comme je le suivais, racontait-il lui-même quelques jours plus tard à Constantin, je me vis entouré de tous côtés de soldats armés qui m'encourageaient avec ces paroles : « Nous te prêtons notre secours, entre dans le camp ennemi, et, l'épée au poing, ne t'arrête qu'à la tente du roi. »

J'y arrivai enfin, grâce aux coups qu'ils frappaient autour de moi, et le roi, prosterné à mes pieds, ne songea qu'à me demander la vie, se soumettant à toutes les conditions. Touché de pitié, je la rendis à lui et à tous ses soldats.

« C'est ainsi que la Thrace s'est vue délivrée par ma main avec le secours du Christ de tous les Scythes barbares, c'est ainsi que vous avez un peuple de plus qui vous payera le tribut. »

RETOUR A ROME

Jean et Paul venaient de faire remporter à leur maître une grande victoire sur les barbares, mais celle qu'ils lui avaient donnée sur le démon était plus grande encore.

Gallican ramena son armée; il y reçut les déserteurs qui voulurent se faire chrétiens, tandis qu'il rejetait ceux qui ne voulaient pas abandonner le culte de leurs faux dieux, et reprit la route de Rome.

L'empereur, le sénat, la noblesse, tout le peuple enfin vinrent au-devant de lui.

Mais, avant d'entrer dans la ville, il alla se prosterner sur le tombeau des saints Apôtres et remercier le Dieu des [illegible].

Constantin, qui l'avait vu avant son départ sacrifier au Capitole, s'étonna de cette pieuse démarche et voulut en savoir la cause.

Gallican lui raconta alors ce que nous savons déjà, puis il ajouta : « Pour avoir la victoire, je me suis fait chrétien et je veux l'être parfaitement. C'est pourquoi j'ai renoncé à un nouveau mariage; je vous prie donc de m'accorder que je puisse librement me donner au Christ. »

A ces mots, Constantin se jeta à son cou et lui raconta que ses filles étaient chrétiennes comme lui, et vierges du Seigneur; puis il l'emmena au palais. Hélène, mère de l'empereur, la princesse Constance, Attique et Artémice, les filles du vainqueur, se portèrent à sa rencontre pleurant de joie et louant l'Auteur de si grandes merveilles.

Constantin ne permit pas à Gallican de renoncer tout à coup aux honneurs que lui méritait sa victoire. Mais, après un an de consulat dont le nouveau chrétien profita pour élargir ses esclaves au nombre de 5000, après avoir distribué la plus grande partie de ses biens aux pauvres, il put se retirer du monde suivant son désir et s'adonner à la prière et aux bonnes œuvres.

Il alla se fixer à Ostie et y exerça pendant longtemps la plus héroïque charité. Chassé de cette ville sous Julien l'Apostat, il se rendit à Alexandrie, et c'est là qu'il y trouva, pour prix de sa vertu, la couronne du martyre.

Mais laissons Gallican pour revenir à ceux qui avaient été les inspirateurs de sa conversion.

NOUVELLES FAVEURS

Revenus à Rome avec l'armée, Jean et Paul reprirent leurs anciennes fonctions dans la maison de Constance. La princesse qui, après Dieu, leur devait de pouvoir vivre dans la virginité, les combla de faveurs. Elevés à des honneurs que bien d'autres enviaient, ils ne connaissaient de bonheur plus grand que celui d'aller visiter les pauvres et les malades, leur porter des secours et les servir de leurs propres mains.

Jouissant auprès de l'empereur d'un crédit sans égal, ils l'employaient au bien de ceux que la naissance ou les revers de la fortune avaient jetés dans l'indigence. Rome entière les bénissait; les pauvres surtout les vénéraient non seulement comme des protecteurs, mais comme des pères.

Le grand Constantin était mort, les enfants de ce prince conservèrent à Jean et à Paul la faveur que leur avait accordée le père, et ils purent même garder leurs emplois après la mort de la princesse Constance.

DISGRACE VOLONTAIRE — PREMIÈRE AMBASSADE DE JULIEN

Mais quand Julien eut abandonné le Christ, quand, monté sur le trône de Constantin, il voulut faire la guerre aux chrétiens, les deux saints quittèrent la cour et les honneurs qui auraient pu les y retenir, et s'adonnèrent entièrement aux œuvres de miséricorde.

L'apostat n'ignorait pas la vertu des deux frères, aussi avait-il juré leur perte. Il dissimula cependant quelque temps, de peur de soulever des plaintes trop hautes de la part du peuple. Mais, ayant appris le bien qu'ils faisaient [illegible] à l'aide des richesses que leur avait laissées Constantin, il leur envoya [illegible] chargé de les inviter à venir [illegible] auprès de lui leurs anciennes fonctions.

Les deux saints lui répondirent : « Tant que Constantin et ses enfants ont orné le trône de leurs vertus et se sont glorifiés d'être

les serviteurs du Christ, nous les avons servis.

» Allant au pied des autels, ces princes savaient y déposer leur couronne, inclinant leur front dans la poussière, adorer celui par qui règnent les rois. Mais quand le monde n'a plus été digne d'avoir de tels maîtres, et dès que tu as étalé sur le trône la honte de l'apostasie, nous avons renoncé à tous les honneurs d'une cour sacrilège. »

NOUVELLES PROPOSITIONS ET NOUVEAUX REFUS

Julien leur envoya un nouveau message pour les attirer auprès de lui : « Et moi aussi, leur disait-il, j'avais obtenu la cléricature dans l'Eglise et, si j'eusse voulu, j'y serais au premier rang, mais considérant l'inutilité de ces honneurs, qui ne peuvent donner la richesse, j'ai mieux aimé la politique et la guerre, et j'ai offert des sacrifices aux dieux qui m'ont mis à la main le sceptre du monde.

» Vous donc, nourris à la cour depuis votre jeunesse, venez vous asseoir à mes côtés et occuper les plus hautes dignités dans mon palais. Si vous rejetez mes offres, je me croirai forcé d'agir de façon à n'être plus méprisé. »

Jean et Paul répondirent : « Nous ne te faisons pas l'injure de te préférer un homme : au-dessus de toi, nous mettons le seul Seigneur qui a créé le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment; nous refusons ton amitié, homme mortel, pour ne pas encourir l'inimitié du Dieu immortel.

» Sache donc que nous ne viendrons jamais t'honorer ni te servir, et que nous n'entrerons jamais dans ton palais. »

Julien, furieux, leur donna dix jours pour réfléchir et prendre une décision définitive, assurant que s'ils ne revenaient de leur entêtement, il saurait punir leur résistance.

Les courageux serviteurs de Jésus-Christ répondirent à l'apostat : « Fais comme si ces dix jours étaient déjà écoulés et accomplis dès aujourd'hui ce dont tu nous menaces. »

Lorsque Térentien, ministre et interprète de l'empereur durant toute cette affaire, lui eut répété ces nobles paroles, Julien s'écria : « Pensent-ils que les chrétiens vont les honorer comme des martyrs? » et, après ces mots, il se leva furieux. « Ils reviendront au palais dans dix jours, ou je les traiterai en ennemis de l'État. »

DERNIÈRE TENTATIVE

Les deux saints frères ayant ainsi la certitude qu'après dix jours le Seigneur leur donnerait la récompense après laquelle ils soupiraient depuis longtemps, profitèrent de l'intervalle que leur laissait le tyran. Les chrétiens, répondant à leur appel, vinrent les voir dans leur maison, et les richesses des deux serviteurs du Christ passèrent dans les mains des plus pauvres.

Les dix jours se passèrent ainsi, partagés entre la prière et la distribution de leur immense fortune. Le onzième jour, leur maison fut entourée de soldats, et Térentien arriva lui-même avec ses gardes à l'heure du repas du soir.

Il entra dans leur chambre et les trouva prosternés devant l'image du Christ.

Interrompant leur prière, il leur dit : « Mon seigneur et maître Julien m'envoie une dernière fois vers vous; il ne vous demande pas de venir [illegible] Prosternez-vous seulement devant la petite statue de Jupiter que je vous apporte, vous conserverez, à ce prix, vos biens, l'honneur et la vie. »

Jean et Paul répondirent à ces paroles qui étaient comme la sentence de leur mort : « Si Julien est ton maître, glorifie-toi de le servir; pour nous, nous n'avons pas d'autre maître qu'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, c'est lui que ton maître n'a pas craint de renier. Et parce que Dieu l'a rejeté de devant sa face, il voudrait entraîner les autres dans l'abîme, mais nous ne le suivrons pas dans la perdition, nous n'adorerons pas la statue qu'il nous envoie, nous n'imiterons pas son apostasie. »

MARTYRE DES DEUX FRÈRES

Ayant entendu cette profession de foi, Térentien vit bien qu'il ne pourrait ébranler le courage des deux frères, et il s'apprêta à exécuter les ordres de Julien. A la troisième heure de la nuit, il les fit décapiter en sa présence et dans leur propre maison.

Et tandis que leur âme allait jouir de la vue du Dieu qu'ils n'avaient pas voulu abandonner, Térentien faisait descendre leurs corps saints dans la partie basse de la maison. Par son ordre, les soldats y avait creusé une fosse profonde. Ce fut là que, pour le dérober à la vénération des fidèles, on cacha ce précieux trésor.

Le lendemain, le capitaine des gardes de Julien faisait courir parmi le peuple le bruit que les deux frères, ayant désobéi aux volontés de l'empereur, avaient été bannis loin de la ville sans qu'on pût savoir le lieu de leur exil. Mais qui peut tromper Dieu et s'échapper de ses mains?

Un an, jour pour jour, après le martyre des deux saints, Julien l'Apostat tombait frappé d'une flèche lancée par une main inconnue pendant la guerre qu'il faisait aux Perses, et laissait l'Empire à un empereur vraiment chrétien, Jovinien.

LES RELIQUES RÉVÉLÉES PAR LE DÉMON — MIRACLES

Le riche trésor des reliques saintes ne pouvait rester longtemps caché; Dieu força le démon à les découvrir lui-même et à leur rendre gloire. Dans la maison des martyrs, les possédés publiaient en hurlant que les Saints étaient là et qu'ils les tourmentaient.

En conséquence, on chercha leurs sépultures et dès qu'on les eut trouvées, le peuple accourut de toute part, pour obtenir par leur intercession les grâces qu'il désirait.

Térentien, exécuteur du crime qui avait donné à Jean et à Paul la palme de la victoire, avait un fils possédé du démon.

Le malheureux père vint se prosterner aux pieds des martyrs et demanda la délivrance de son enfant. Les bienheureux frères entendirent la demande de leur bourreau et lui accordèrent ce qu'il désirait.

Alors ce païen endurci, que la constance de nos Saints n'avait pas terrassé, demanda pardon, se convertit et voulut écrire la relation de leur martyre pour réparer ses torts et témoigner sa reconnaissance.

Les reliques des deux frères furent placées dans la magnifique église qu'on bâtit sur l'emplacement de la maison où ils avaient souffert, et qui est aujourd'hui l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, à Rome, titre cardinalice illustré par Baronius.

Leur mémoire devint bientôt illustre dans tout le monde, et l'Eglise inséra leurs noms dans le canon de la messe.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris

SAINT ÉMILIEN

ÉVÊQUE DE NANTES, HÉROS ET MARTYR

Fête le 27 Juin.



Saint Émilien entraîne les Bretons au secours de la France envahie par les Sarrasins barbares et infidèles.

L'INVASION

Au commencement du VIII[e] siècle, la France faillit périr, et avec elle la civilisation de l'Europe occidentale, en tombant sous le joug barbare des sectateurs de Mahomet. Après avoir conquis l'Espagne, les Sarrasins musulmans franchirent les Pyrénées l'an 719, au nombre de plus de trois cent mille hommes ; mais grâce à la protection de l'apôtre saint Pierre (1) ils furent vaincus près de Toulouse par un prince français de la race de Clovis, Eudes, duc d'Aquitaine, fils de sainte Odette. Les Sarrasins ne renoncèrent pas à leur projet de conquérir la France ; obligés de repasser en Espagne, ils se préparèrent pendant douze ans à une invasion formidable ; leurs armées furent grossies par un nombre immense de musulmans d'Asie et d'Afrique. « Au printemps de l'année 732, une multitude qu'on ne saurait guère évaluer, dit M. Darras, à moins d'un million d'âmes, se mit en mouvement sous les ordres d'Abdérame, émir de Cordoue, et se dirigea vers la France par quatre chemins, par la Méditerranée d'une part et par l'Océan de l'autre, par Roncevaux et par Bayonne. Se croyant assurés de la victoire, les mu-

(1) Voir Darras. *Hist. de l'Eglise*, tome XVI.

sulmans venaient suivis de leurs familles, pour s'installer en France à la place des habitants massacrés ou réduits en servitude.

« Ce fut une inondation de fer et de feu dont le quadruple courant se réunit en une seule masse dans le territoire compris entre les Pyrénées, le Rhône, l'Océan aquitanique et la Méditerranée, depuis Bordeaux jusqu'à Marseille. Les villes du Béarn, Oléron, Auch, Aix, Dax, Bayonne, furent saccagées ou livrées aux flammes. Les Sarrasins laissaient sur leur passage une longue traînée de sang. On compte un grand nombre de martyrs que leur glaive envoya au ciel : au diocèse du Puy en Velay, saint Théofred (saint Chaffre), abbé du monastère de Carmery ; à Marseille, dans le couvent de Saint-Sauveur, l'abbesse sainte Eusébie et quarante religieuses ses compagnes qui se défigurèrent le visage et se coupèrent le nez pour se soustraire aux outrages des musulmans. Les Sarrasins massacrèrent ces héroïques vierges : elles furent enterrées toutes ensemble dans une fosse commune sur laquelle on éleva une chapelle. Le monastère de Lérins, sous la conduite de saint Porcaire II, comptait alors plus de cinq cents [illegible] : ils furent massacrés par les hordes d'Abdérame. Quatre religieux seulement échappèrent comme par miracle à cette boucherie ; ils revinrent après le départ des mécréants inaugurer de nouveau la vie monastique sur les tombes de leurs frères. Saint Pardoux, abbé du monastère de Guéret, reçut aussi la couronne du martyre (1) ».

Pendant que de nombreuses bandes, conduites par des chefs divers, pillaient et dévastaient toutes les campagnes, le flot de l'invasion se divisa en deux courants principaux : l'un, remontant le Rhône, envahit la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais et pénétra jusqu'en Bourgogne, après avoir saccagé Avignon, Viviers, Valence, Vienne, Lyon, Mâcon, Châlon-sur-Saône, Besançon. Pendant ce temps, l'aile gauche des barbares, dirigée par Abdérame en personne, emportait d'assaut la ville de Bordeaux, y mettait tout à feu et à sang, écrasait l'armée du duc d'Aquitaine sur les bords de la Dordogne, incendiait Périgueux, Saintes, Angoulême, et marchait sur Poitiers où elle livrait aux flammes la basilique de Saint-Hilaire.

PATRIOTISME DE SAINT ÉMILIEN ET DES BRETONS

A la nouvelle de ces désastres et du péril qui les menaçait elles-mêmes, l'émotion fut grande dans les provinces du nord de la France. Charles, duc d'Austrasie, occupé à guerroyer en Allemagne, n'était pas là pour résister aux envahisseurs.

La ville de Nantes avait alors pour pontife un saint et vaillant évêque, plein de charité et de foi; l'amour de Dieu et de la patrie embrasait son cœur et la consécration épiscopale n'avait fait que rendre plus [illegible] et plus droite l'ardeur naturelle du sang [illegible] qui coulait dans ses veines. Cet évêque [illegible] « Son visage était admirablement beau, [illegible] l'expression de sa physionomie [illegible] [illegible] pour le peuple et aimable par [illegible] la vertu. »

[illegible]

Seigneur. Puis, une fois revêtus de cette armure religieuse, ô soldats du Christ, prenez vos meilleures armes de guerre, vos armes de fer les mieux forgées, les mieux trempées, pour renverser et broyer ces ennemis misérables, qui semblables à des chiens furieux dévorent les chrétiens nos frères. Nous pouvons succomber dans la lutte, mais c'est le cas de dire avec Judas Macchabée : Mieux vaut mourir courageusement les armes à la main, que de voir le désastre de notre patrie, la profanation des choses saintes, l'opprobre du peuple de Dieu et de la loi que nous a donnée le Seigneur. »

Transportés hors d'eux-mêmes par ce discours laconique, véritable modèle de harangue militaire et sacerdotale, les Nantais répondirent par ce cri unanime : « Seigneur, vénérable et bon Pasteur, ordonnez, commandez, et partout où vous irez, nous vous suivrons. »

L'Évêque ne perd pas un instant, il voit dans cet élan l'expression de la volonté divine, il reconnaît qu'un souffle de l'Esprit-Saint agitant toutes ces poitrines chrétiennes leur communique l'ardeur du sacrifice et du dévouement; sans délibérer davantage, il fixe le jour du départ et le lieu du rendez-vous. « Ici même, dit-il, nous nous retrouverons; de cette cathédrale, du pied de cet autel, nous partirons tous; et j'aurai l'honneur de marcher à la tête des soldats de Jésus-Christ! » Un nouveau frémissement d'enthousiasme accueillit ces paroles et chacun courut aux préparatifs du départ.

Dans un pareil péril, alors qu'il s'agissait du salut des âmes, non moins que de celui de la patrie, alors que la France allait cesser d'être chrétienne pour devenir musulmane, en présence d'ennemis qui massacraient les populations en masse, ne nous étonnons pas de voir un évêque prendre, à défaut d'autres, le commandement d'une expédition militaire et devenir le chef d'une croisade, mais admirons plutôt son dévouement catholique et français.

Au jour fixé, la cathédrale de Nantes se remplit de guerriers, accourus de tous les points de la province, de toutes les rues de la ville. L'évêque, revêtu de ses ornements sacerdotaux, monta à l'autel et offrit le Saint-Sacrifice pour la France, pour les Bretons, pour tous ses compagnons d'armes dont il était le compatriote par le sang, le père par la grâce, le chef par le dévouement. Il demanda au Dieu des forts de donner aux familles la résignation, aux soldats, la force et le courage ; il pria le Seigneur, par la divine Victime du Calvaire, d'agréer et de bénir le sacrifice de ceux qui allaient au-devant de la mort pour la défense de la foi et le salut de leurs frères. Ce fut un beau spectacle de voir cette multitude de vaillants guerriers, brillants sous leurs armes, s'approcher pieusement de la table sainte pour recevoir le corps et le sang du Sauveur.

La messe achevée, le saint évêque prit la parole : « Mes enfants, dit-il, remercions le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, notre créateur et notre bienfaiteur, qui nous a réunis en tel nombre, et par sa grâce a [illegible] et fortifié nos cœurs. [illegible] bien [illegible] et accomplissant par nous sa sainte volonté pour notre salut et celui de nos frères. Oui, mes enfants, instruits par les principes salutaires du Seigneur et formés à sa divine école, vous et moi [illegible] tous les jours : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié [illegible] [illegible] les soldats de sa loi et de sa cause. »

Après de telles paroles, il ne restait plus qu'à partir (1). La sainte phalange se met en marche. Les gémissements et les sanglots de la foule, les larmes des mères, des veuves et des orphelins qui se pressent sur leur passage, répondent aux adieux des soldats, mais rien n'ébranle la fermeté de ces volontaires de la foi. Ils ont, dit l'historien, l'espérance pour flambeau, les sacrements pour nourriture, et leur évêque pour chef. Ils marchent jour et nuit, au-devant de l'ennemi redoutable qu'ils vont combattre. Qui sait ? les Sarrasins sont peut-être sur le point de prendre quelque nouvelle ville; les atteindre une journée plus tôt sera sans doute le salut d'une population entière.

En arrivant à Paris, ils apprennent qu'une armée de Sarrasins assiège la ville de Sens. Ils redoublent d'ardeur pour arriver à temps. Gloire à ces braves; ils n'auront pas à s'en repentir. Sens soutenait encore avec énergie l'assaut des infidèles. Cette ville avait alors pour évêque saint Ebbo, un digne émule de saint Emilien. D'abord comte et homme de guerre, Ebbo avait ensuite renoncé aux honneurs du monde pour se faire moine au monastère de Saint-Pierre-le-Vif. C'est là qu'on était allé le chercher pour le faire malgré lui évêque de Sens. Il était depuis plusieurs années l'exemple, la lumière, le père et le pasteur bien-aimé de son peuple, quand les hordes sarrasines vinrent mettre le siège devant sa ville épiscopale.

« Gorgé de sang et de rapines, l'ennemi parut devant la cité sénonaise, raconte l'hagiographe de saint Ebbo; il entoura la ville de ses légions, plaça aux portes des sentinelles vigilantes et ferma toutes les issues. Des engins de guerre, balistes, pierriers, catapultes, battaient les remparts. Cependant les citoyens munissaient les points faibles, élevaient des tours de défense et lançaient des traits enflammés pour brûler les machines de l'ennemi. La fureur des assiégeants, doublée par l'énergie de la résistance, ne connut bientôt plus de bornes. Cette race barbare imagina un expédient épouvantable. De toutes parts les arbres du pays furent coupés et quand le bois eut été amoncelé comme une montagne circulaire sur toute l'enceinte de la ville, on y mit le feu. La flamme s'éleva bientôt triomphante; les citoyens consternés vinrent trouver l'évêque. L'homme de Dieu était agenouillé, les yeux baignés de larmes. D'une voix entrecoupée de sanglots, il suppliait le Seigneur Jésus-Christ en faveur du peuple dont il lui avait confié le soin. Sa prière terminée, il se releva, et désormais sûr de la protection céleste, il bénit la foule. « Les gros bataillons ne font pas la victoire, s'écria-t-il, une poignée de soldats conduits par le Seigneur suffira à nous sauver. Suivez-moi. »

Se dirigeant alors vers l'une des portes qu'il fit ouvrir, il se précipita avec les guerriers, à travers la fumée et les flammes, pour se jeter sur l'ennemi. Témoin de cette héroïque sortie, le reste de la population s'abandonnait au désespoir, mais l'homme de Dieu et ses compagnons ne désistèrent pas un instant du succès. Surpris à l'improviste dans leurs campements, les barbares s'enfuirent en désordre; la panique fut telle qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Dans leur déroute, ils tombèrent par milliers, [illegible] les plaines de cadavres (2). »

D'après plusieurs historiens (3) cette victoire fut due en partie à l'arrivée soudaine des Bretons, qui chargèrent les musulmans en même temps que les assiégés tentaient la vigoureuse sortie commandée par saint Ebbo. D'autres placent un peu plus tard la délivrance de Sens (1). Il est certain du moins que l'héroïque légion des volontaires de saint Emilien, continuant sa marche à travers la Bourgogne, vola au secours d'Autun assiégé par une multitude de Sarrasins sous les ordres d'un chef que le chroniqueur appelle Eustratèges. A la nouvelle de leur approche, le chef musulman envoie un corps de troupes pour leur barrer le passage et empêcher leur jonction avec les défenseurs d'Autun. Les Bretons voient s'avancer les bandes musulmanes, ils fondent sur elles avec impétuosité, les taillent en pièces dans les champs de Saint-Forgeot, et secondés par une sortie des assiégés, ils entrent triomphalement dans Autun, où les habitants les reçoivent comme des sauveurs envoyés du ciel.

LE CHAMP DU SACRIFICE

Après un légitime repos, les Bretons se concertent avec les Eduens (Autunois) pour la délivrance de la ville. On décide d'attaquer l'ennemi dans ses campements. La direction générale des troupes est confiée à saint Emilien. L'évêque réunit tous les guerriers dans la cathédrale d'Autun, il rend grâce à Dieu des succès obtenus, il exhorte Eduens et Bretons à faire bravement leur devoir, promettant la palme de la victoire ou celle du martyre. Il rappelle le souvenir de saint Symphorien, et comme la mère de ce jeune martyr d'Autun, montre la couronne préparée dans les cieux. L'armée chrétienne sort de la ville et se divise en trois corps : au centre saint Emilien et ses Bretons, à droite et à gauche les Eduens. Elle attaque vaillamment les barbares, franchit la vallée sans s'arrêter, force le camp des infidèles sur le plateau de Saint-Pierre-l'Etrier, porte partout le désordre et la mort. Les ennemis lâchent pied de toutes parts et s'enfuient pêle-mêle dans la direction de Châlon jusque dans les gorges de la Creuse-d'Auxy.

Le général musulman ne réussit à rallier ses troupes que trois lieues plus loin, dans la plaine de Saint-Jean-de-Luze. Il se préparait à une vigoureuse résistance quand il voit la petite armée chrétienne fondre de nouveau sur lui. Bientôt les lignes musulmanes commençent à plier, une seconde victoire des chrétiens va compléter la première. Mais voici que de l'extrémité du champ de bataille un cavalier accourt bride abattue: « Seigneur, dit-il à saint Emilien, hâtez-vous, les infidèles fondent sur nous de toutes parts ! » Un corps de six mille cavaliers sarrasins, commandés par Nymphéus, après avoir ruiné Châlon, arrivait dans la plaine de Luze. « Braves guerriers, dit Emilien [illegible], je vous félicite de votre vaillance. Mais l'heure est venue où la force n'est rien, Dieu seul peut nous donner la victoire. » [illegible] le signe de la croix: « Seigneur, ajoute-t-il, je remets mon âme entre vos mains. » Puis il se précipite au milieu des Bretons à l'attaque des nouveaux ennemis : « Courage, mes enfants, criait-il, Dieu combat avec nous. » [illegible] le chef sarrasin Nymphéus, [illegible] d'une stature extraordinaire, faisait [illegible] un carnage épouvantable [illegible] de sang et de [illegible] et d'une indignation [illegible] à la vue du massacre de ses enfants, s'élance [illegible] sur le chef barbare et d'un [illegible] le renverse de cheval. [illegible] il est [illegible] assailli par une foule de musulmans et percé de mille coups. Il tombe, les chrétiens se

(1) Panégyrique de saint Emilien, par Mgr Pie.
(2) Darras, *Histoire générale de l'Église*, tome XVII, page 22.
(3) M. l'abbé Dinet, Mgr Guérin.

(1) [illegible]

pressent pour le sauver : « Bretons, leur dit l'Evêque mourant, combattez jusqu'à la mort. La mort pour nous, c'est la vie éternelle. Vous êtes les soldats de l'Eglise et de la foi : là-haut, avec le Christ, est notre victoire et notre récompense. » Ce furent ses dernières paroles, le capitaine sarrasin s'étant relevé de sa chute, blessé et furieux, se fit jour à travers les combattants et, d'un coup de cimeterre, trancha la tête de l'évêque martyr.

Les anges invisibles recueillirent cette âme héroïque, digne d'entrer dans la gloire éternelle escortée de leurs phalanges victorieuses. La plupart de ses compagnons d'armes furent immolés autour de lui ; holocauste d'expiation pour la France, victimes innocentes et généreuses dont le sang, en abreuvant la plaine de Saint-Jean-de-Luze, criait vers Dieu miséricorde et pardon pour la patrie. Ce cri ne devait pas tarder à être exaucé.

LA FRANCE SAUVÉE

Les barbares vainqueurs revinrent contre Autun, emportèrent la ville d'assaut, livrèrent les édifices aux flammes et égorgèrent la plupart des habitants. Ce fut leur dernier triomphe. Un prince, qui sera le grand-père de Charlemagne, Charles, duc d'Austrasie revenait d'Allemagne victorieux après avoir réuni sous ses drapeaux tous les guerriers qu'il put recruter, depuis la Loire jusqu'aux rivages de la mer du Nord. Eudes d'Aquitaine était avec lui. Le prince mérovingien, après ses désastres, était accouru auprès de Charles pour le conjurer d'activer ses préparatifs. Charles avait fait bénir son épée au sanctuaire de Saint Michel, au mont Tumba (mont Saint-Michel). Une vingtaine d'années, auparavant, le prince des armées célestes, prenant la France sous sa protection, avait, dans une apparition à saint Aubert, évêque d'Avranches, demandé au saint évêque de lui consacrer cette montagne. De nombreux miracles rendaient célèbre le sanctuaire bâti à cette époque sur le mont Tumba.

Obligées de fuir devant la redoutable armée des Francs, les légions musulmanes, qui avaient massacré saint Emilien et ses Bretons, se replièrent vers l'ouest, pour faire leur jonction avec la grande armée d'Abdérame, leur général en chef.

Au mois d'octobre de l'année 732, après huit jours de combats partiels, se livra entre Tours et Poitiers une terrible bataille, l'une des plus meurtrières dont notre histoire nationale ait gardé le souvenir. C'est là que Charles d'Austrasie conquit son glorieux surnom de *Martel*, parce que, dit le chroniqueur, « comme le *marteau* brise et dompte tous les métaux, ainsi il avait écrasé les barbares envahisseurs de la France. » Un nombre immense de Sarrasins restèrent sur le champ de bataille; Abdérame leur chef fut parmi les morts, le reste s'enfuit en toute hâte vers les Pyrénées. La France et la chrétienté étaient sauvées.

On avait vu les musulmans sur les rives de la Loire, de la Garonne et du Rhône ; cinq siècles plus tard on verra les Français sur les rives du Jourdain, de l'Oronte et du Nil. A la voix d'un pape français, le [illegible] Urbain II, les chrétiens d'Europe, non contents de se défendre chez eux, iront au secours des chrétiens d'Asie opprimés, ils iront délivrer le sépulcre glorieux du Sauveur ressuscité ; Godefroy de Bouillon et saint Louis reprendront l'œuvre de Charles Martel. Enfin, dans notre siècle, l'Algérie, cette vieille patrie des Maures et de la piraterie [illegible], s'inclinera sous la domination de la France, et pourquoi ? pour que la France [illegible] l'Afrique sous la domination de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

LE CULTE DE SAINT ÉMILIEN

Mais revenons à saint Emilien. Quand les infidèles eurent quitté le champ de bataille où notre héros avait conquis, par sa mort, la victoire dont il jouit encore au ciel, les chrétiens du pays recueillirent pieusement les restes de l'évêque martyr et les ensevelirent en ce lieu. Plus tard, on éleva sur son tombeau un oratoire où s'accomplirent de nombreux miracles. Au XI[e] siècle, le saint corps fut levé de terre, et placé avec honneur derrière le maître-autel de l'église paroissiale. Saint-Jean-de-Luze changea son nom en celui de Saint-Emilien (et par corruption Saint-Emiland, qu'il porte encore aujourd'hui). La Bourgogne reconnaissante n'a pas cessé, à travers les siècles, de vénérer la mémoire de son héroïque défenseur d'autrefois, devenu un de ses protecteurs au ciel. Le village de Saint-Emilien a eu le bonheur de conserver jusqu'à ce jour les reliques de son saint patron. La fête, qui attire de nombreux pèlerins, se célèbre le dimanche dans l'octave de saint Jean-Baptiste. — Au territoire de Tanlay, non loin de Tonnerre, s'élève une chapelle (rebâtie par le marquis de Tanlay) en l'honneur du saint évêque de Nantes; en ce lieu, dit une tradition, saint Emilien allant de Sens à Autun remporta une victoire sur les infidèles.

En 1859, la ville de Nantes eut la joie bien légitime d'obtenir quelques fragments des reliques de saint Emilien ; à cette occasion furent célébrées des fêtes religieuses splendides au milieu d'un concours immense de fidèles. Plusieurs évêques y assistaient. Le grand évêque de Poitiers, Mgr Pie, invité à prononcer le panégyrique de saint Emilien, fit entendre un des plus beaux discours qui soient tombés de ses lèvres si éloquentes et si doctes. — Dans la première partie il retrace la foi et le courage du saint prélat, dans la seconde, s'inspirant du texte de l'homélie d'Emilien à ses volontaires : *que votre règne arrive*, il parle en termes admirables de la royauté de Jésus-Christ. En voici quelques phrases :

LE ROI

« Jésus-Christ est roi, nos très chers Frères; il est Roi, non seulement du ciel, mais encore de la terre, et il lui appartient d'exercer une véritable et suprême royauté sur les sociétés humaines : c'est un point incontestable de la doctrine chrétienne. Ce point, il est utile et nécessaire de le rappeler en ce siècle. On veut bien de Jésus-Christ sauveur, de Jésus-Christ rédempteur, c'est-à-dire sacrificateur et sanctificateur; mais de Jésus-Christ roi, on s'en épouvante; on y soupçonne quelque empiétement, quelque usurpation de puissance, quelque confusion d'attributions et de compétence.

» Jésus-Christ est roi ; il n'est pas un des prophètes, pas un des évangélistes et des apôtres qui ne lui assure sa qualité et ses attributions de roi. Jésus est encore au berceau et déjà les Mages cherchent le roi des Juifs ; *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Jésus est à la veille de mourir : Pilate lui demande : Vous êtes donc roi ? *Ergo rex es tu?* Vous l'avez dit, répond Jésus.

. . . .

» Elle date de loin, mes Frères, et elle monte haut cette universelle royauté du Sauveur. En tant que Dieu, Jésus-Christ était roi de toute éternité; par conséquent, en entrant dans le monde, il apportait avec lui déjà la royauté. Mais ce même Jésus-Christ, en tant qu'homme, a conquis sa royauté à la sueur de son front, au prix de tout son sang. Le Christ, dit saint Paul, est mort et il est ressuscité à cette fin d'acquérir l'empire sur les morts et sur les vivants : *In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur.* »

Imp.-gérant E. Petithenry, 8, rue François I[er], Paris.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON ET MARTYR

Fête le 28 juin.



Martyre de saint Irénée.

[illegible] A L'ÉCOLE DE SAINT POLYCARPE

Parmi les auditeurs qui recueillaient les pieux enseignements de saint Polycarpe, le disciple de l'Apôtre bien-aimé, on remarquait un tout jeune enfant qui n'était pas le moins assidu ni le moins attentif à ses leçons ; il s'appelait Irénée.

En grandissant, Irénée ne perdit jamais le souvenir de ses premières années [illegible]

l'évoquait encore avec une profonde émotion dans une lettre qu'il écrivait à un de ses amis :

« Mon cher Florinus, lui disait-il, je vous vis en Asie-Mineure, je n'étais alors qu'un enfant. Vous veniez dans la demeure de Polycarpe : il vous donnait le spectacle de ses grandes et héroïques actions. Toutes les circonstances de cette période de ma vie, la plus reculée pourtant, se sont gravées dans ma mémoire beaucoup mieux que les événements plus récents. Je pourrais marquer du doigt le lieu où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour s'entretenir avec ses disciples ; je crois voir encore sa démarche, son air vénérable, les traits de son visage qui reflétaient si bien la pureté de sa vie. Il me semble l'entendre, quand il parlait à l'assemblée ; il racontait en quelle douce intimité il avait vécu avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur. Il citait leurs paroles et tout ce qu'ils lui avaient appris du divin Maître, de ses miracles et de sa doctrine. Avec quelle ardeur je recueillais ces traditions augustes, dont il plut à la bonté divine d'ouvrir pour moi le trésor. Je les fixais, non sur un parchemin qui s'efface, mais au plus profond de mon cœur, et je les repasse continuellement dans mon esprit. » Il aimait aussi à interroger les vieillards qui avaient eu le bonheur d'approcher et d'entendre les apôtres ; il leur demandait des détails sur tout ce qu'ils avaient vu et appris, et ces récits se gravaient dans son cœur non moins que les enseignements de Polycarpe. On peut donc dire avec raison que saint Irénée fut destiné par le Seigneur à lier les temps des apôtres au siècle qui devait les suivre, et chargé de transmettre aux âges postérieurs les traditions apostoliques. Saint Polycarpe, témoin de la sagesse et de la piété du jeune homme, n'attendit pas qu'il eût atteint l'âge ordinaire, et il conféra à Irénée les saints Ordres jusqu'au diaconat. Irénée devint alors le bras droit de l'évêque de Smyrne, et il remplit avec une prudence et un zèle au-dessus de tout éloge les nombreux et difficiles devoirs qui incombaient aux diacres dans la primitive Église : assister les ministres de l'autel au Saint Sacrifice, veiller à l'ordre des cérémonies, exhorter le peuple à la prière, distribuer le Corps et le Sang de Jésus-Christ, recueillir les aumônes des fidèles et les distribuer ensuite aux pauvres, aux orphelins, aux veuves, aux infirmes et surtout aux saints confesseurs de la foi retenus dans les fers, telles étaient les multiples occupations du courageux diacre.

IRÉNÉE DANS LES GAULES

Saint Polycarpe, qui gouvernait l'Église de Smyrne en Orient, embrassait aussi l'Occident dans son amour apostolique ; mais, de toutes les régions du Couchant, il y en avait une qui avait une place privilégiée dans son cœur : Polycarpe aimait spécialement la terre des Gaules. Voulant donner à ce pays un gage immortel de son affection et de sa sollicitude, il détacha de son entourage une pieuse colonie de missionnaires qu'il envoya à la conquête spirituelle de notre patrie ; c'étaient Pothin, Irénée, Bénigne et d'autres encore, bien tous dignes de leur noble mission. Pothin, en compagnie d'Irénée, se fixa à Lyon et y [illegible] son siège épiscopal. Les deux apôtres furent bénis dans leurs labeurs. La semence de la divine parole, jetée par leurs mains dans ce sol naturellement fécond des Gaules, produisit une [illegible] moisson. Mais le vent de l'épreuve ne tarda pas à souffler sur la chrétienté naissante ; la persécution, éteinte depuis quelques années, se ralluma avec plus de violence que jamais. Les prisons regorgèrent de fidèles, le sang coula à torrents, il y eut à Lyon tout un peuple de martyrs. Saint Pothin lui-même, vieillard plus que nonagénaire, fut massacré par la foule idolâtre. Irénée échappa cependant, on ne sait comment, à la rage des persécuteurs.

LE MESSAGER DES MARTYRS

En même temps que l'hérésie vint aggraver le péril de la malheureuse Église de Lyon, du fond de leur cachot où ils étaient retenus, quarante-huit confesseurs de la foi résolurent dans cette extrémité de s'adresser au pape Eleuthère, comme au père commun de la chrétienté, afin de lui demander, à propos des erreurs qui venaient de s'élever parmi eux, ce qu'ils avaient à croire et à pratiquer.

Pour transmettre leur message au chef suprême des fidèles, ils choisirent le prêtre le plus distingué de l'Église lyonnaise ; celui, par conséquent, dont la présence eût été le plus nécessaire durant cette affreuse tourmente qui avait emporté déjà Pothin, leur guide et leur pilote. Ce prêtre était Irénée. Mais la prudence la plus merveilleuse avait dicté ce choix aux confesseurs de Jésus-Christ, car s'ils privaient leur Église de la présence d'un vaillant défenseur, c'était pour que le pape leur rendît, en la personne d'Irénée, un second et digne évêque.

Celui-ci refusa d'abord cette mission : s'éloigner de Lyon, n'était-ce point abandonner l'espoir si cher à son âme de trouver le martyre avec ses frères ? Mais les saints confesseurs exigèrent à tout prix ce sacrifice, et, après une vive résistance, Irénée dut enfin se rendre à leurs prières. En conséquence, il prit le chemin de la Ville éternelle, porteur d'une lettre pour le Souverain Pontife, qui finissait par ces mots élogieux : « Cette épître vous sera remise par notre frère et collègue Irénée, qui a cédé à nos instances en acceptant ce message. Nous vous supplions de l'accueillir comme un apôtre zélé du testament de Jésus-Christ et nous vous le recommandons à ce titre. »

Le vœu des confesseurs s'accomplit, car Irénée, pendant son séjour à Rome, reçut la consécration épiscopale de la main d'Eleuthère. Le pape lui remit également une réponse adressée à toutes les Églises qui combattaient pour la foi du Christ dans les Gaules. Après avoir heureusement conclu les affaires qui avaient motivé son voyage, Irénée se mit à rechercher diligemment les cérémonies, coutumes et traditions que les princes des apôtres : saint Pierre et saint Paul avaient enseignées à l'Église Romaine et qui, depuis, s'y étaient conservées avec fidélité. Son dessein était de les implanter ensuite dans l'Église lyonnaise. Après une année passée dans ces travaux, il revint dans les Gaules s'asseoir sur le siège épiscopal d'où les satellites avaient arraché le vénérable Pothin pour le traîner au tribunal païen.

LE TRAITÉ CONTRE LES HÉRÉSIES

Irénée reprit alors avec une ardeur nouvelle l'évangélisation du pays que le Seigneur lui avait confié. Il lutta d'abord contre les superstitions gauloises, contre le druidisme, et travailla de tout son pouvoir à détruire l'influence pernicieuse que les bardes exerçaient sur nos aïeux au moyen de leurs chants populaires.

Un autre ennemi se présenta devant lui, c'était l'hérésie des Gnostiques qui venait d'être importée sur les rives du Rhône. Irénée l'attaqua de front, et composa pour défendre la vérité un traité en cinq livres, écrit en grec, qu'il adressa à un évêque d'Orient, son ami. Il s'exprime, au commencement de cet ouvrage, en termes qui nous révèlent son humilité profonde : « J'habite, dit-il, chez les Celtes, et, la plupart du temps, ne parle d'autre langue que leur barbare idiome. N'attendez donc de moi ni l'art du beau langage que je n'ai point appris, ni le talent de l'écrivain, ni les grâces du style que j'ignore et ne recherche pas. C'est en toute simplicité, vérité, naïveté même, que j'ai écrit cet ouvrage, vous priant de l'accueillir avec les sentiments de charité qui me l'ont fait entreprendre. »

Néanmoins, la modestie du saint évêque n'a pas empêché toute l'antiquité chrétienne de rendre justice à sa profonde érudition et même aux charmes et à l'agrément de son style.

Ce qui frappe surtout dans ce traité, c'est la clarté avec laquelle il parle du principat suprême et du magistère infaillible du Souverain Pontife. Aussi, en présence d'un témoignage si éclatant de la croyance des premiers siècles à ce dogme, un professeur protestant s'écria : « Si les livres d'Irénée sont authentiques, il faut tous nous faire catholiques romains. »

LA PÂQUE

Au temps de saint Irénée, une grave question divisa les fidèles du monde catholique : quelques Églises d'Orient et plusieurs grands personnages voulaient qu'on célébrât la fête de Pâques au quatorzième jour de la lune de mars, c'est-à-dire au jour même où le Sauveur la célébra suivant l'ancienne loi et la coutume persistante des juifs; de l'autre côté, le pape saint Victor commandait qu'on la célébrât le premier dimanche qui suivait ce jour où Notre-Seigneur était ressuscité, afin de se conformer à l'enseignement de saint Pierre sur ce point et non à l'usage judaïque.

Cette controverse s'échauffa tellement que saint Victor fut sur le point d'excommunier tous ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Néanmoins, saint Irénée intervint et supplia le pape de modérer son juste zèle, lui représentant doucement qu'au lieu de retrancher tout à fait de l'Église des membres indociles, il serait plus à propos de les guérir par la douceur du traitement. Il écrivit alors aux évêques dissidents pour les prier d'obéir au Pasteur souverain du monde, et de se soumettre à la décision de l'Église Romaine, la mère et maîtresse de toutes les autres Églises. Son zèle fut récompensé : il réussit à fléchir le pape, à ranger les rebelles sous son obéissance, et la tradition apostolique, l'usage de l'Église Romaine triomphèrent de toutes les attaques.

PROPAGATION DE LA FOI

Le zèle d'Irénée ne se bornait point à son Église. Après avoir défendu la foi contre les hérétiques, et formé à la vertu et à la science le clergé de son diocèse, il voulut propager la religion du Christ dans les Gaules par lui-même et par les hommes apostoliques qu'il envoya de côté et d'autre, tels que les saints Ferréol et Ferrution, à Besançon, le saint prêtre Félix et les diacres Fortunat et Achillée, à Valence. Lyon a toujours été un centre d'apostolat, et nous voyons saint Irénée y commencer l'œuvre des *Missions étrangères*; il formait, en effet, des disciples, qui, avec le titre d'*évêques des nations*, allaient prêcher et défendre l'Évangile dans toutes les parties du monde. Eusèbe de Césarée nous parle de ces missionnaires comme des hommes admirables, qui, imitant le zèle de leurs maîtres, élevaient l'édifice de la religion là où les apôtres en avaient jeté les fondements; ils répandaient par toute la terre la semence de la divine parole, faisant connaître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, et leur expliquant sa sainte loi. Quand ces hommes apostoliques avaient solidement établi la foi chrétienne dans un pays, ils y laissaient des pasteurs stables pour y continuer le bien commencé, puis, ils s'en allaient dans d'autres contrées poursuivre le cours de leurs conquêtes spirituelles. Dieu accompagnait leurs pas, sa grâce divine les fortifiait et le Saint-Esprit opérait, par leur moyen, et en faveur de leur ministère, des miracles nombreux et éclatants. Aussi les conversions étaient innombrables.

Cependant, le temps était venu où Irénée devait sceller de son sang cette foi pour laquelle il luttait si vaillamment : ce fut sous la persécution de Septime Sévère.

L'AVERTISSEMENT CÉLESTE

Cet empereur, informé que la pieuse cité de Lyon, sous l'influence du bienheureux Irénée, s'opposait au culte de ses dieux, fait choix des gladiateurs les plus cruels et leur ordonne d'enceindre la ville de toutes parts en leur disant : « Fermez les portes, entourez les demeures, et que quiconque refusera de sacrifier à nos dieux soit immolé par le glaive vengeur. »

Mais la bonté du Christ députa un ange au bienheureux Irénée pour l'avertir du danger qu'il courait. Vers le milieu d'une nuit que le saint pontife passait en prières avec Zacharie, l'un de ses prêtres, tout à coup l'ange du Seigneur lui apparaît tout brillant de lumière et lui tient ce discours : « Très fidèle soldat du chef de la blanche milice, le Seigneur t'appelle au royaume céleste avec ton peuple, par le triomphe du martyre. Confirme donc tes frères, afin que leur fraternité soit intrépide; le meurtrier approche, et l'heure est arrivée pour eux du glorieux combat du martyre pour le Christ qu'ils aiment dans toute l'intégrité de la foi; qu'ils ne redoutent point les menaces de l'antique ennemi, ni celui qui tue le corps, mais ne peut tuer l'âme. Une heure suffira à leurs tourments, mais une lutte prolongée t'est réservée; ton triomphe en sera plus glorieux. Ne néglige rien pour soustraire à la mort ton prêtre Zacharie; c'est lui qui doit te succéder et raffermir les frères dans le Christ. »

A ces mots, le bienheureux Irénée répondit : « Seigneur Jésus-Christ, lumière éternelle, splendeur de la justice, source et principe de piété, je vous rends grâces d'avoir daigné me réjouir et me consoler par le ministère de votre ange. Donnez à ce peuple, qui est le vôtre, la constance qui empêchera qu'aucun ne défaille dans la confession de votre nom; soutenus par votre force, qu'ils obtiennent dans un noble triomphe le prix annoncé par vos saintes promesses, et qu'ils trouvent, en mourant, la gloire de l'immortalité. » Après cette prière, Irénée s'occupa à fortifier ses frères dans le Christ.

LE MARTYRE

Alors se fit la distribution des biens aux pauvres. Le plus ardent désir du martyre embras-

sait les cœurs. Les jours et les nuits étaient consacrés à la prière et aux divins entretiens, dans l'attente de l'heure que le Christ avait signalée.

Le cruel César, après avoir investi la ville par ses soldats, déclara que celui qui favoriserait la fuite ou le salut d'un chrétien encourrait la sentence portée contre eux. Tous étaient donc immolés çà et là, sans distinction de sexe, d'âge et de condition. Bien plus, on les voyait, prompts et joyeux, livrer leur vie pour la liberté de leur foi et tomber sous le glaive dont la fureur sévissait dans toute la ville. Des ruisseaux d'un sang précieux coulaient sur les places publiques, et allaient rougir, en s'y mêlant, les flots de la Saône et du Rhône.

Le César persécuteur donna ordre de faire comparaître le bienheureux Irénée en sa présence. Malheureusement, le livre de sa passion qui rapportait l'interrogatoire et les tourments que la rage du tyran fit subir au saint évêque ne nous a pas été conservé.

Après qu'il eut consommé l'invincible combat de son martyre, le saint prêtre Zacharie enleva son corps pendant la nuit et le renferma dans une crypte secrète. Ce qui augmenta encore sa gloire, c'est que la plus grande partie de son peuple fut martyr avec lui : en effet, une ancienne inscription qu'on voit à Lyon, à l'entrée de son église, porte le nombre de ces héros de la foi à dix-neuf mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Les reliques du disciple de saint Pothin et de saint Polycarpe furent conservées à Lyon dans une chapelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée, sur la montagne de Fourvières jusqu'à l'an 1562, époque où les huguenots, profanant cette auguste tombe, les dispersèrent. Le crâne, jeté sur la voie publique par ces misérables, fut recueilli par des mains pieuses qui le déposèrent dans l'église primatiale de Saint-Jean, où on le vénère encore.



[illegible] Paris, VIIIe.

SAINT PIERRE

SUR LEQUEL JÉSUS A BATI SON ÉGLISE

Fête le 29 juin.

La vie de Saint Pierre, prince des Apôtres, est présentée ici en gravures avec les admirables fresques de Canzoni qui ornent les nouvelles loges vaticanes; cette vie fait d'ailleurs, pour le texte, l'objet d'un autre fascicule.



LA VOCATION DE SAINT PIERRE

Le Sauveur avait commencé sa vie publique, et un jour que la foule, avide d'entendre sa parole, le pressait sur les bords du lac de Génésareth, il vit deux bateaux de pêche arrêtés près du rivage.

Le Sauveur entre dans une de ces barques qui était celle de Simon ; le pria de s'éloigner un peu de terre, et s'asseyant magistralement, il prêcha la foule de cette petite barque qui avait une si haute signification, puisqu'elle représentait l'Église conduite par Pierre.

Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon: « Vogue en pleine mer, et là jette tes filets. » A quoi Simon répondit: « Bien que nous nous soyons fatigués toute la nuit sans rien prendre, sur votre parole, je jetterai à nouveau mon filet. »

Saint Pierre ne savait pas quelle signification immense pour le monde avait la mission que le Sauveur lui donnait: « Va dans le monde qui est la haute mer, et pêche en mon nom. »

Et, ayant jeté les filets, ils prirent, sur la barque de Pierre, une quantité si considérable de poissons que le poids rompait le filet; ils appelèrent alors leurs compagnons de l'autre barque pour qu'ils vinssent à leur aide.

Ceux-ci approchèrent, et ils emplirent les deux barques tellement qu'elles semblaient sur le point de submerger. Ce que voyant Simon-Pierre, il tomba aux genoux de Jésus, s'écriant: « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » Et tous étaient saisis d'une profonde admiration à cause de la pêche merveilleuse qu'ils avaient faite, y compris Jean et Jacques, les compagnons de Simon, et Jésus dit à Pierre: « Ne crains pas; à partir de ce moment, tu seras pêcheur d'hommes. » Ils quittèrent toutes choses et le suivirent.

Telle fut la première vocation de Pierre et la première pêche miraculeuse.

Jésus, à Gethsémani, prend près de lui Pierre, Jacques et Jean pour prier et trois fois, pendant son agonie, ils s'endorment. Le Sauveur enfin : « Levez-vous et venez, celui qui doit me livrer est proche. » — Le monde est toujours livré à Satan à l'heure où les apôtres, appesantis, s'endorment.

Salut, maître, et il l'embrasse ; et, sans attendre, Pierre, avec une épée cachée, frappe le serviteur du grand prêtre Malchus et lui coupe l'oreille droite. Jésus le lui reproche, et rend et guérit l'oreille. — Le glaive, par sa violence, rend la persuasion qui se fait par l'oreille, impuissante.

Une servante: « Tu étais un de ceux qui suivaient Jésus? — Je ne sais ce que tu veux dire. » Une autre affirme de même. Pierre: « Je ne connais pas cet homme. — Tu es Galiléen; ta prononciation te trahit; je t'ai vu au jardin. » Pierre avec serment: « Je n'ai jamais connu cet homme. »

Le coq chanta; le Christ passa et jeta un regard sur Pierre qui se souvint de la parole: « Avant que le coq chante deux fois, tu me nieras trois fois. » Il sortit et pleura amèrement. Avant de donner à l'Apôtre les clés du pardon, le Sauveur voulait le mettre au rang des pénitents.

ressuscité: « Enfants, avez-vous pris du ? — Non. — Eh bien! jetez à droite, vous verez. » Ils n'avaient pas la force de retirer le filet rempli. « C'est le Maître », dit Jean à Pierre. A cette parole, Pierre se jette à l'eau et court à Jésus.

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Pais mes [illegible]. Pais mes brebis. [illegible] Tu t'[illegible] Simon, fils de Jean, tu [illegible] Pierre. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sera délié dans le ciel. »

[illegible]

SAINT PAUL

APOTRE ET DOCTEUR DES NATIONS

Fête le 29 et le 30 juin.

Paul, d'abord appelé Saul, né à Tarse, en Cilicie, d'une famille juive de la tribu de Benjamin, instruit dans les Ecritures, âme ardente et noble, mais pharisien exalté et persécuteur acharné de l'Eglise naissante à Jérusalem, fut, comme on le sait, converti subitement par un grand miracle sur le chemin de Damas où il se rendait pour faire jeter en prison les disciples de Jésus-Christ (1).

Baptisé par saint Ananias, premier évêque de Damas, instruit de tout l'ensemble de la doctrine catholique et des plus sublimes mystères par Jésus-Christ lui-même, élevé dans de merveilleuses extases jusqu'à entrevoir les splendeurs ineffables du ciel et de la gloire divine, devenu un apôtre incomparable, et spécialement envoyé de Dieu pour la conversion des Gentils, Saul se mit à prêcher Jésus-Christ avec un immense amour des âmes et un indomptable courage au milieu de toutes les difficultés, de tous les obstacles, de toutes les souffrances et de toutes les persécutions.

Saint Paul pour punir le magicien Elymas lui annonce que la main de Dieu s'est appesantie sur lui et qu'il sera de suite aveugle.

Obligé de s'enfuir de Damas, puis de Jérusalem pour échapper aux Juifs qui, ne pouvant réfuter sa doctrine, veulent le faire mourir, il revient à Tarse, sa patrie. Mais il ne tarde pas à y être rejoint par son ancien condisciple saint Barnabé; celui-ci, envoyé par les apôtres à l'église d'Antioche, ne pouvant plus suffire à sa tâche à cause de la multiplication des fidèles, venait chercher un coopérateur digne de cette mission. Il amena Paul à Antioche. Cette Eglise était de plus en plus florissante, l'Esprit-Saint y multipliait ses grâces, elle avait des prophètes et des docteurs, et les disciples du Christ devenant par leur nombre une portion importante de la cité, le peuple commença à les désigner sous le nom de *Chrétiens* à cause de Jésus-Christ qu'ils adoraient, nom glorieux qui leur est resté depuis à travers tous les siècles.

PREMIERE MISSION DE SAINT PAUL — LE MAGICIEN DE PAPHOS — SAINT PAUL DE NARBONNE — PORTRAIT DE SAINT PAUL

Un jour que le clergé et les fidèles d'Antioche, réunis dans le jeûne et la prière, offraient le Saint Sacrifice, l'Esprit-Saint fit entendre sa volonté : « Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors, après un jeûne et des prières spéciales, les chefs de l'Eglise imposèrent les mains aux deux élus et les abandonnèrent à la direction céleste.

Les deux apôtres s'embarquèrent à Séleucie pour l'île de Chypre, qu'ils parcoururent toute entière en annonçant la parole de Dieu. Dans la ville de Paphos, le proconsul (gouverneur) Sergius Paulus, homme plein de sagesse et d'une illustre famille romaine, voulut les entendre. Mais pendant l'audience, un faux prophète juif, le magicien Elymas, se tenait à côté du proconsul cherchant à le détourner de la foi. Paul, rempli de l'Eprit-Saint, fixa sur le magicien un regard sévère et lui dit : « Homme de mensonge et d'erreur, fils de Satan, ennemi de toute justice, quand cesseras-tu de corrompre les voies droites du Seigneur ? Et maintenant voici que la main de Dieu est appesantie sur toi, tu seras aveugle et pendant un certain temps tu ne verras

(1) Voir la *Notice sur la conversion de saint Paul*, 25 janvier, n° 381.

[illegible] A l'instant même les [illegible] de saint Paul. [illegible] pour se donner tout à Jésus-Christ et [illegible] comme [illegible] évêque sous le nom de saint Paul de [illegible]

[illegible] l'une des plus illustres conquêtes de [illegible] sauver tant d'autres [illegible] c'est à partir de ce moment que saint Paul [illegible] Saul pour le désigner désormais sous le nom de Paul, soit en souvenir de cette [illegible] de Sergius Paulus, soit parce que [illegible] comme membre de son illustre famille, la famille Paula, soit que Paul soit la [illegible] du mot Saul.

[illegible] des âmes, qui a [illegible] de Paul, était de taille médiocre [illegible] dit saint Jean Chrysostome [illegible] le ciel! Ramassé sur lui-même [illegible] dès la seconde moitié de sa [illegible] prématurée, il avait la [illegible] les yeux d'une [illegible] Tel est le portrait que [illegible] du grand Apôtre.

[illegible] en continuant [illegible] le récit fidèle qu'en a tracé [illegible] l'Évangéliste saint Luc, dans les [illegible]

[illegible]

[illegible] les deux [illegible]

[illegible]

lui.

[illegible] sur le même sujet [illegible]

et les héritiers des promesses divines, puis appelant tous les peuples au bercail de Jésus-Christ Dieu et Sauveur de tous les hommes.

Obligés de céder à l'émeute, les deux apôtres viennent à Iconium, et y convertissent beaucoup de Juifs et de Gentils. Parmi ces nouveaux disciples de saint Paul, se trouvait une âme d'élite, c'était une jeune fille de dix-huit ans, d'une rare distinction et d'une des plus riches familles de la ville, elle s'appelait Thecla. C'est sainte Thècle, si célèbre dans les premiers siècles de l'Église et si chère à la piété de nos pères. Renonçant à un brillant mariage, elle consacra à Dieu sa virginité; la première parmi les femmes elle affronta les tourments et la mort pour Jésus-Christ. Traînée devant le [illegible], elle resta fidèle à la foi chrétienne malgré les instances et les menaces, elle résista non moins courageusement à la torture et fut jetée aux bêtes féroces de l'amphithéâtre; mais les lions vinrent se coucher à ses pieds et respectèrent son corps virginal; le peuple, ému de ce spectacle, exigea que la jeune héroïne fût mise en liberté. Elle vécut longtemps encore et mourut à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus.

LYSTRES — PAUL ET BARNABÉ PRIS POUR DES DIEUX, ET ENSUITE LAPIDÉS COMME DES MALFAITEURS

Cependant les conversions se multipliaient à Iconium, l'enfer s'en effraya; la populace ameutée accable les apôtres d'injures et les chasse à coups de pierre. Paul et Barnabé arrivent à Lystres et recommencent à prêcher. Parmi les auditeurs, Paul aperçoit un pauvre mendiant, boiteux dès sa naissance et qui n'avait jamais pu marcher; il écoutait avec bonheur la parole de vérité. L'Apôtre s'interrompant lui dit : « Lève-toi et tiens-toi debout sur tes pieds! » Aussitôt il sauta et se mit à marcher. A cette vue la foule éclate en cris d'enthousiasme. « Des dieux sont descendus vers nous, sous une forme humaine! » répétaient-ils dans leur dialecte lycaonien. Barnabé avec sa taille majestueuse était pour eux Jupiter, et Paul qui avait pris la parole était Mercure, l'interprète des dieux. Le prêtre de Jupiter [illegible] avec des [illegible] et l'on veut les [illegible] aux deux [illegible]. A cet étrange spectacle, les deux apôtres, déchirant leurs vêtements, se précipitent au milieu de la foule. « Qu'allez-vous faire? s'écrient-ils. Nous aussi nous sommes des mortels, des hommes comme vous. Nous venons précisément vous apprendre à quitter ces vaines superstitions pour adorer le Dieu vivant qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. [illegible] il n'a pas cessé de vous fournir des témoignages de son existence et de sa bonté par les biens qu'il vous donne. »

Ils réussirent, mais non sans peine, à empêcher le sacrifice. [illegible] dans cette ville, quand des Juifs survenus d'Iconium et d'Antioche, soulèvent une émeute contre les deux missionnaires, la populace se rue sur saint Paul, l'accable de pierres et le laisse pour mort sur le terrain. Mais quand ses disciples s'approchèrent après le départ des meurtriers, l'Apôtre [illegible] se leva, [illegible] dans la ville, et le lendemain il partit pour la ville de [illegible]

[illegible] par les mêmes

contrées, pour y constituer définitivement les Eglises et y établir des évêques et des prêtres.

Après avoir traversé de nouveau les provinces de Pisidie et de Pamphylie, saint Paul et saint Barnabé revinrent dans la grande Antioche. Les fidèles apprirent avec une grande joie les merveilles qu'il avait plu à Dieu d'accomplir par le ministère des deux prédicateurs. Mais cette Eglise était alors troublée par des Pharisiens mal convertis du judaïsme, qui voulaient imposer aux Gentils, devenus chrétiens, la circoncision et toute la loi de Moïse comme une chose obligatoire pour le salut. Paul et Barnabé en appellent à l'autorité de saint Pierre et des autres Apôtres, et le concile de Jérusalem rend la paix aux âmes droites par l'affirmation de la vraie doctrine.

DEUXIÈME MISSION DE SAINT PAUL — SAINT PAUL EN EUROPE — LA PROPHÉTESSE DE SATAN

Saint Paul et saint Barnabé se séparent pour reprendre leurs courses apostoliques. Quelques temps après leur retour de Jérusalem, saint Barnabé accompagné de Jean-Marc son cousin, s'embarque de nouveau pour l'île de Chypre. Saint Paul, suivi de Silas, va visiter les chrétientés qu'il avait fondées en Asie-Mineure. A Lystres, où il avait été lapidé, il s'adjoint comme compagnon un jeune chrétien d'une grande vertu nommé Timothée, qui sera désormais l'un de ses plus chers et de ses meilleurs disciples. A Troade, saint Luc vint le rejoindre. L'Apôtre des Gentils pensait entrer alors en Bithynie, province déjà évangélisée par saint Pierre, mais l'Esprit-Saint, qui le dirigeait, ne le lui permit pas : c'était à l'Europe qu'il devait maintenant apporter la bonne nouvelle. Dans une vision, un Macédonien lui apparaît en suppliant : « Passez en Macédoine, disait-il, et secourez-nous. »

Saint Paul franchit le détroit avec ses compagnons et parcourt la Macédoine. Dans la ville de Philippes, une marchande de pourpre nommée Lydia, se convertit la première, et donne l'hospitalité aux messagers du Christ. Beaucoup reçoivent le baptême. Il y avait à Philippes une esclave possédée du démon; beaucoup venaient la consulter comme une prophétesse, ce qui était une source de grands revenus pour ses maîtres. Chaque fois qu'elle voyait passer les apôtres, elle les poursuivait, et le démon se trouvait forcé de dire par sa bouche. « Voici les serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous apportent la vérité ! » Enfin, Paul fatigué de cette insistance démoniaque, se retourna un jour et dit à Satan : « Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette femme. » Le démon sortit à l'instant, et cette esclave ayant perdu son esprit de divination, perdit aussi la clientèle qu'elle abusait. Grande fureur chez ses maîtres, que son industrie satanique enrichissait. Ils s'emparent de Paul et de Silas, les traînent au tribunal des magistrats, les accusent de semer une doctrine perverse, de conspirer contre l'empereur au profit d'un nouveau roi nommé Jésus ; la populace se rue sur les prisonniers, et arrache des lambeaux de leurs vêtements; ils sont flagellés par ordre des magistrats et jetés dans un cachot.



Saint Paul déchire ses vêtements à la vue d'un prêtre de Jupiter qui veut offrir des taureaux et des couronnes dans le temple

Les pieds pris dans des entraves qui les tiennent violemment écartés, chargés de chaînes, étendus sans pouvoir remuer sur le pavé froid et humide de la prison, Paul et Silas récitaient ensemble des psaumes. Vers le milieu de la nuit, un tremblement de terre ébranle tout l'édifice, les liens des captifs se brisent d'eux-mêmes, et toutes les portes s'ouvrent. Effrayé et croyant que les prisonniers dont il répond sur sa tête se sont échappés, le geôlier veut se percer de son épée. « Ne te fais aucun mal, lui crie saint Paul, nous sommes tous ici. » Alors le geôlier, prenant une lumière, vient se jeter aux pieds des apôtres, il est instruit dans la foi chrétienne, il conduit les apôtres dans sa demeure, et reçoit le baptême avec toute sa famille. Bientôt les magistrats, apprenant que Paul est citoyen romain, craignent pour eux-mêmes, car la loi romaine défendait de flageller les citoyens romains, et ils viennent

rendre la liberté aux deux captifs avec beaucoup de respect.

SAINT PAUL A ATHÈNES ET A CORINTHE

Saint Paul, continuant ses prédications, fonde une chrétienté dans la ville populeuse de Thessalonique, s'arrête ensuite à Béroé et arrive enfin dans Athènes, la capitale des arts, des sciences, et de la philosophie dans le monde païen. Son âme apostolique ne peut s'empêcher de frémir en voyant cette grande cité qui se croit sage, toute livrée à l'erreur, il prêche à tout le monde, dispute avec les philosophes, et annonce avec assurance le Dieu qu'Athènes ignore en présence de l'Aréopage, l'assemblée la plus savante de toute la Grèce. Les uns répondent à ses paroles par des railleries, d'autres lui disent dédaigneusement qu'ils l'entendront là-dessus une autre fois, mais quelques-uns embrassèrent la foi; entre autres le savant Denys, membre de l'Aréopage, qui devint sous l'influence de la grâce l'une des âmes les plus belles et les plus sublimes qui furent jamais. Il fut d'abord premier évêque d'Athènes, puis de Paris, où il couronna sa vie par le martyre.

D'Athènes, l'Apôtre arrive dans la riche et voluptueuse Corinthe; il y reste près de deux ans, logé chez le juif converti Aquila, travaillant avec lui à fabriquer des tentes, afin de n'être à charge à personne, et que nul ne pût croire qu'il prêchait l'Evangile pour s'enrichir; tant était grande sa délicatesse vis-à-vis des âmes. Il eut beaucoup de difficultés à Corinthe, de la part des Juifs et de la part des Grecs, il fut même traîné une fois au tribunal du proconsul Gallion, frère de Sénèque le philosophe. Mais Notre-Seigneur le soutenait : « Il y a dans cette ville un peuple nombreux qui m'appartient » lui disait-il; en effet, il réussit à convertir beaucoup d'âmes. Enfin, après y avoir écrit ses deux épîtres aux Thessaloniciens, il repassa en Asie-Mineure, en Syrie, à Jérusalem et revint à Antioche.

TROISIÈME MISSION DE SAINT PAUL — ÉPHÈSE
L'INDUSTRIEL DÉMÉTRIUS

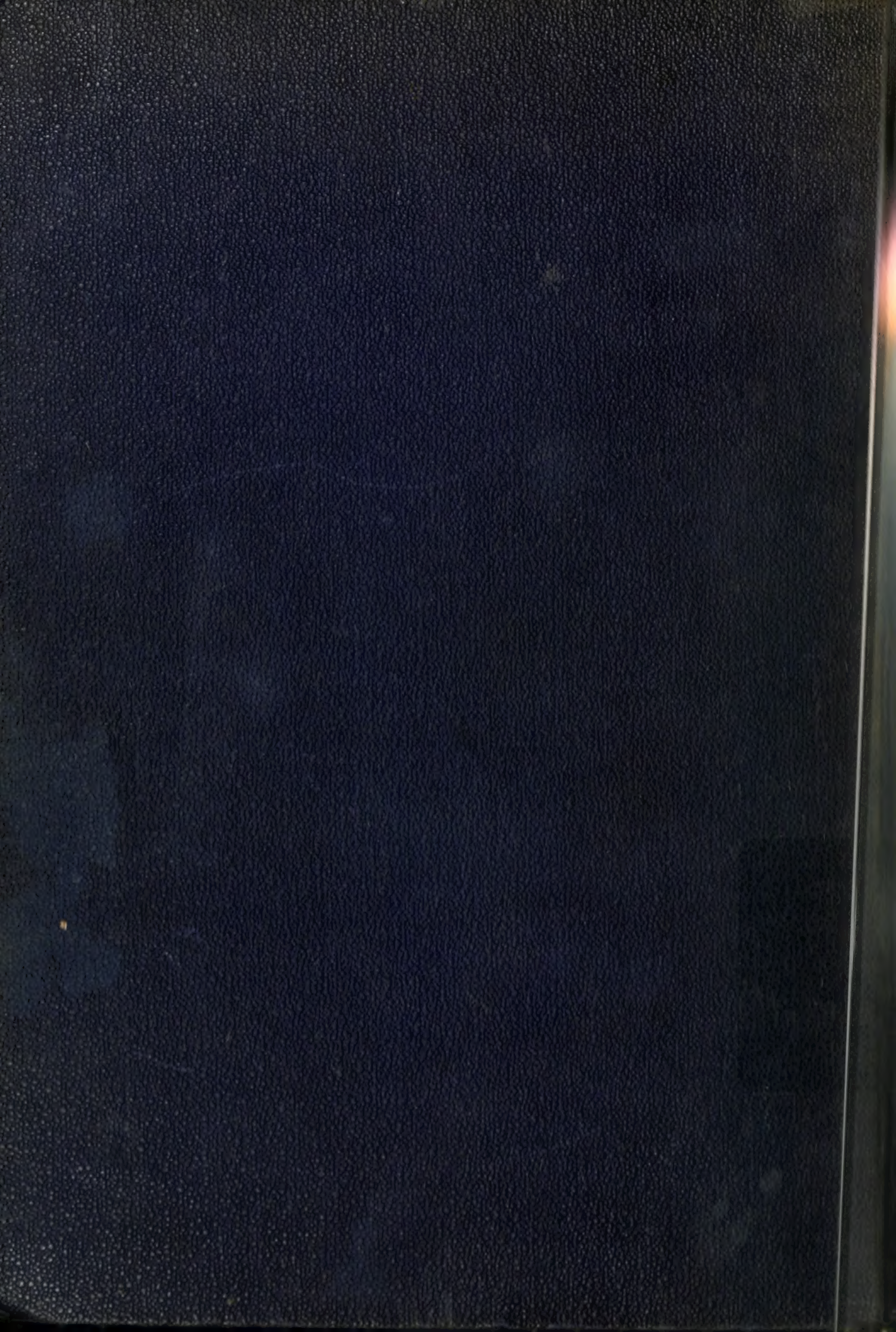
L'infatigable messager de la vérité ne demeura pas longtemps à Antioche, nous le retrouvons bientôt évangélisant les provinces supérieures de l'Asie-Mineure, puis il vient se fixer pendant près de trois ans dans la grande ville d'Ephèse, l'un des principaux centres du paganisme en Asie. Il y endura beaucoup de souffrances et physiques et morales; il reçut de mauvaises nouvelles de l'Eglise de Corinthe, qui se divisait contre elle-même; ses deux épîtres aux Corinthiens y ramenèrent la paix; il écrivit aussi, vers cette époque, aux Romains et aux Galates. La prédication à Ephèse rencontre de grands obstacles, saint Paul est jeté un jour aux bêtes de l'amphithéâtre, mais Dieu vient à son aide par de nombreux miracles, il suffisait de faire toucher aux malades les vêtements de l'Apôtre, et les malades étaient guéris. Aussi, les conversions devinrent-elles si nombreuses, que l'industriel Démétrius s'en effraya : il construisait de petits [illegible] en bronze, du célèbre temple de Diane, à Ephèse, et en faisait un grand commerce. Craignant d'être ruiné par les progrès de la foi chrétienne, cet homme qui préférait le lucre à la vérité, soulève ses nombreux ouvriers, ils parcourent la ville en criant : « La grande Diane d'Ephèse! la grande Diane d'Ephèse! » Une foule immense les suit; pendant deux heures, le tribunal retentit de ce même cri. Comme il arrive souvent dans les émeutes populaires, plusieurs parmi la foule ne savaient même pas de quoi il s'agissait, et n'en criaient que plus fort. Enfin, les magistrats réussissent à rétablir l'ordre.

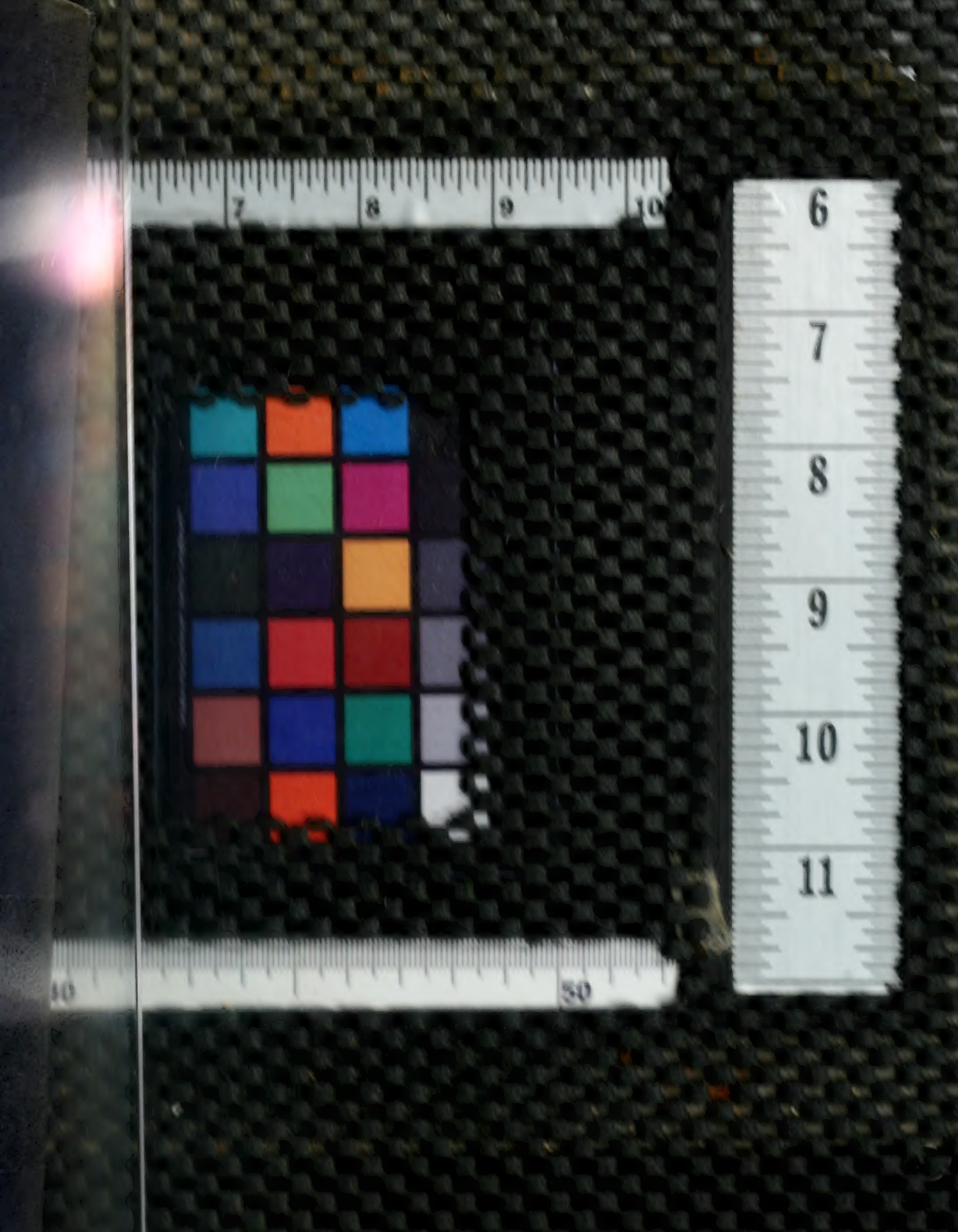
Saint Paul visite de nouveau toute la Grèce, spécialement Corinthe, retourne en Asie, fait de touchants adieux au clergé d'Ephèse à Milet, laisse saint Timothée évêque d'Ephèse, et revient à Jérusalem, n'ignorant pas que de grands maux l'y attendent. En effet, les Juifs veulent l'y massacrer, les soldats romains lui sauvent la vie en l'arrachant aux mains des meurtriers, il reste captif deux ans, en appelle au tribunal de César (l'empereur romain) arrive à Rome après un naufrage dans la Méditerranée, reste encore deux ans enchaîné dans une hôtellerie à un soldat qui le garde. Mais sa parole n'est point enchaînée, il fait de nombreuses conversions à Rome, jusque dans le palais de Néron. Il écrit diverses épîtres magnifiques aux chrétiens qu'il a évangélisés. Rendu à la liberté, il prêche en Espagne, repasse en Orient, revient à Rome où Néron persécute les chrétiens. Il est emprisonné de nouveau et termine son apostolat par un glorieux martyre, le même jour que saint Pierre. Les deux apôtres, ces deux illustres compagnons d'armes, ces deux fondateurs de Rome chrétienne, s'embrassent sur le chemin du supplice en se donnant rendez-vous au ciel. Saint Paul a la tête tranchée pendant que saint Pierre est crucifié. — Deux splendides basiliques s'élevèrent plus tard sur leurs tombeaux : Saint-Paul, hors les murs, et Saint-Pierre, au Vatican.

Saint Jean Chrysostôme entre dans des transports d'enthousiasme toutes les fois qu'il parle du grand Apôtre. Quel grand homme en effet a plus honoré l'humanité, quel personnage vanté par les historiens et les poètes profanes atteint même de loin la grandeur morale de saint Paul! Quelle âme fut plus noble, plus généreuse, plus énergique et en même temps plus douce, plus compatissante, plus humble, plus aimante. Qui a tant souffert pour le salut des âmes et la gloire de Dieu : longtemps avant sa mort, il pouvait déjà écrire aux Corinthiens : « A cinq fois différentes, j'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouets, trois fois j'ai été battu de verges, lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer. Et que de dangers dans mes voyages, périls sur les fleuves, périls des voleurs, périls de la part des Juifs, périls de la part des païens, périls dans les villes, périls dans les déserts, périls sur la mer, périls de la part des faux frères; que de travaux et de fatigues; des veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Ajoutez à ces fatigues extérieures le souci moral de toutes les Eglises. »

Vraiment, il avait bien le droit de dire plus tard : « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi. J'attends enfin la couronne de justice que me donnera le juste Juge; non à moi seul, mais à tous ceux qui aiment son avènement. » Cette âme incomparable en qui Jésus vivait sur la terre « *Jésus vit en moi* », vit maintenant en Jésus dans le ciel à jamais.

[illegible] Petithenry, 8, rue François Ier, Paris





7 8 9 10
6 7 8 9 10 11
50